

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Athenaeum belge, 3^{ème} année, Bruxelles, 1^{er} janvier 1880 – 15 décembre 1880 (n°1-24).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

II

42414

C



II
A2414
in-4°

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel

DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS

TROISIÈME ANNÉE

1880



BRUXELLES

AU BUREAU, RUE DE LA MADELEINE, 26

1880

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

PUBLICATIONS BELGES.

Annales du Musée d'histoire naturelle, 73; — de la Société archéologique de Nivelles, 26; — de la Société d'éducation populaire de Laeken, 155; — de l'Université de Bruxelles, 187.
 Annuaire de l'Institut de droit international, 155; — de l'Observatoire de Bruxelles, 285.
 Archives de biologie, 57.
 Baillet, A. de. Joies et douleurs, 128.
 Bailly, Jules. Les heures de soleil, 128.
 Bibliographie juridique belge, 133.
 Bibliothèque de l'enseignement complémentaire, 105; — Gilon, 84, 179.
 Bruneel, A. Constantinople et Athènes, 180. — Dans le Nord, 34.
 Burdo, Ad. Niger et Bénoué, 1.
 Buys, L. La science de la quantité, 221.
 Carlier, Jules. La lecture, 47. — Richard Cobden, 180.
 Cartulaires belges, 118.
 Caveau verviétois. Annuaire, 128.
 Chalou, J. Aux Pyramides, 179. — Un mois en Tunisie, 179.
 Chroniques de Brabant et de Flandre, p. p. Ch. Piot, 25.
 Ciel et terre, 73.
 Contes (Les) de Madame Rose, 128.
 Croquet, Fréd. La Constitution belge, 179.
 De Bruycker, Polydore. Les glaciers, 85.
 De Ceuleneer, Ad. Septime-Sévère, 160, 174.
 Declève, Jules. Coups de plume, 59.
 Dejardin, A. Plans et vues de Tournai, 42.
 Delannoy, Ad. Hospices de Tournai, 284.
 De Meester de Ravenstein, E. Musée de Ravenstein, 201.
 Demoulin, J. Les Plébiennes, 238.
 Devaux, Paul. Etudes politiques sur l'histoire romaine, 149.
 De Vlaminck, Alph. La Ménapié, 41.
 Du Chastel, Maurice. Le Goitreux, 59.
 Dumortier, V. Passe-temps poétiques, 150. — Vive Tournai, 150.
 Dutrieux, Dr. La question africaine au point de vue commercial, 119.
 Duverger, A. L'Inquisition en Belgique, 125.
 Finet, Th. Exploitation des canaux et voies navigables, 48.
 Gachard, M. La Belgique au commencement du xviii^e siècle, 197.
 Gilkinet. Développement du règne végétal, 59.
 Girard, A. La Philosophie scientifique, 13, 35, 48, 73.
 Goovaerts, A. Origine des gazettes, 66. — La typographie musicale dans les Pays-Bas, 245.
 Grandgagnage, Ch. Dictionnaire étymologique de la langue wallonne, 114.
 Harlez, C. de. Manuel du pehlevi des livres de la Perse, 237.
 Heusschen, D. Leçons de botanique, 139.
 Houzeau, J.-C. et A. Lancaster. Traité de météorologie, 238.
 Hymans, H. Rubens, 60.
 Hymans, Louis. La Belgique contemporaine, 89.
 Istore et croniques de Flandres, 269.
 Jacobs, Alph. L'Abbaye de Ste-Gertrude à Louvain, 180.

Juste, Théod. Charles Rogier, 186. — Le Congrès national, 119. — Frédéric II, 186.
 Labarre, Louis. Théâtre, 238.
 Lancaster, A. Observations d'orages faites en Belgique, 5. — Météorologie. V. Houzeau.
 Laveleye, Emile de. Lettres d'Italie, 185.
 Leclercq, Emile. Nos amis les animaux, 180.
 Leclercq, Jules. Le Tyrol, 126, 145.
 Lefevre, Victor. Huit jours en Allemagne, 84.
 Lemonnier, C. Les bons amis, 84.
 Leray, Ad. Strophes, 150.
 Le Roy, Françoise. Sentiment et devoir, 238.
 Lyon, Cl. La houille, 179.
 Malaise, C. Gites fossilifères devoniens, 132.
 Mathieu, A. Histoire du Conseil de Flandre, 120.
 Mémoires couronnés publiés par l'Académie royale de Belgique, 48.
 Michaëls, Clément. Méli-mélo dramatique, 265.
 Nève, Félix. Le dénoûment de l'histoire de Rama, 138.
 Nizet, Fr. Belgique, 128.
 Nizet, H. L'épopée du canon, 128.
 Pergameni, H. Dix ans d'histoire de Belgique, 84.
 Poètes belges, 128, 150, 238.
 Poètes et romanciers flamands, 55.
 Piot, Ch. Les guerres en Belgique au xvii^e siècle, 179. — Maubert de Gouvest, 59.
 Potvin, Ch. Essai de littérature dramatique, 173.
 — La Patrie de 1830, 238.
 Refereinen, publiés par Ch. Ruelens, 209.
 Revue belge d'art, etc. militaires, 192; — de droit international, 17.
 Richald, H. La santé de l'enfance, 179.
 Rodenbach, G. Les tristesses, 150.
 Ruelens, Ch. V. Refereinen.
 Selys-Longchamps, de. Classification des oiseaux, 59.
 Seressia, J. 1880, 238.
 Serrure, Raymond. Publications numismatiques, 168.
 Tablettes d'un libre penseur, 8.
 Tacite. Histoires, p. p. Gantrelle, 106.
 Testard, H. Théodore Parker, 180.
 Théâtre (le) national, 73.
 Thomas, Paul. Réorganisation des Facultés de philosophie et lettres, 227.
 Tiberghien, G. Introduction à la philosophie, 204.
 Tomenlow, R. de. Chasses au pays wallon, 59.
 Van Bemmel, Eugène. Histoire de Belgique, 105.
 — Traité de littérature française, 105.
 Van Bruyssel, F. Relations commerciales de la Belgique avec l'étranger, 48.
 Van den Gheyn, J. Le nom primitif des Aryas, 168.
 Vandenpeereboom, Alph. Ypriana, 137.
 Vanderkindere, Léon. Enquête anthropologique en Belgique, 49.
 Van der Meere, le général comte. Mémoires, 77.
 Vercamer, Ch. Histoire du peuple belge, 258.
 Verdavaine, G. Marguerite, 128.
 Verhaeghe de Naeyer, L. Florence, 277.
 Voituron, P. Réforme de l'enseignement moyen, 170.
 Voltaire à Bruxelles, 246.
 Wauters, Alph. Adolphe Mathieu, 25.
 Willems, A. Les Elzevier, 278.

PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES.

Aicard, Jean. Miette et Noré, 164.
 Annuaire des Musées de Berlin, 28; — des sciences sociales, 169.

Bertin, Ern. Les mariages dans l'ancienne société française, 103.
 Bertolotti, A. Artistes belges et hollandais à Rome, 278.
 Biedermann, W. v. Recherches sur Goethe, 187.
 Blocqueville, M^{is}e de. Davout, 197, 279.
 Busken-Huet, C. La terre de Rubens, 2.
 Campardon, E. Madame de La Popelinière, 120.
 Cantique (Le) des cantiques, trad. etc. p. Kossowicz, 177.
 Champier, V. L'année artistique, 128.
 Charavay, Et. Autographes réunis par B. Fillon, 192.
 Christ, H. Histoire des plantes suisses, 41.
 Commission historique de l'Académie royale de Munich. Travaux en 1879-1880, 251.
 Correspondance littéraire de Paris, 17, 29, 31, 45, 70, 80, 93, 130, 141, 190, 202, 224, 240, 262, 282; — littéraire de Rome, v. Publications littéraires italiennes; — de Berlin, v. Publications allemandes et Publications historiques allemandes.
 Cotteau, Ed. Promenade dans l'Inde, 163.
 Croiset, Alfred. Poésie de Pindare, 105.
 Gucheval-Clarigny, A. Lord Beaconsfield, 199.
 Daresta, C. Histoire de la Restauration, 79.
 David, J.-L. Louis David, 209.
 Delpino, F. Smilacées, 223.
 Demogeot. Histoire des littératures étrangères, 260.
 De Witt, M^{me}. Guizot, 257.
 Documents pour l'histoire de la Hanse, p. p. C. Hölbaum, 91.
 Double, L. Brunehaut. Le roi Dagobert, 28.
 Droysen, J.-G. Alexandre le Grand, 42.
 Dumas fils, A. Les femmes qui tuent, 251. — La question du divorce, 78.
 Düntzer, H. Vie de Goethe, 237.
 Falke, J. v. Histoire du costume, 246.
 Gubernatis, A. de. Manzoni, 26.
 Guilmard, D. Les maîtres ornemanistes, 138.
 Herder. (Œuvres), 67.
 Hugo, Victor. Religions et religion, 120.
 Imitation (L') de Jésus-Christ, 120.
 James, W. Le sentiment de l'effort, 200.
 Janet, Claudio. Institutions à Sparte, 56.
 Janet, P. La philosophie française contemporaine, 3.
 Jung, Th. Bonaparte et son temps, 233.
 Klaczko, J. Causeries florentines, 270.
 Kossowicz, C. V. Cantique des cantiques, 177.
 Kossuth, Louis. Mémoires, 180.
 Leger, Louis. Nouvelles études slaves, 152.
 Lenthéric, Ch. La Provence maritime, 116.
 Leopardi, G. Œuvres traduites, 259.
 Leslie, T. E. Cliffe. Philosophie politique et morale, 138.
 Lewes, G.-H. Problèmes de la vie et de l'esprit, 162.
 Literaturzeitung (Deutsche), 273.
 Livres (Les) sacrés de l'Orient, 260.
 Loria, Ach. La rente foncière, 3.
 Martin, Théod. La vie du Prince Consort, 89.
 Meehan, Th. Flore des États-Unis, 28.
 Metternich, Prince de. Mémoires, 53.
 Mistère (Le) du Viel Testament, 175.
 Mittheilungen de l'Institut historique d'Autriche, 78.
 Molinari, G. de L'évolution économique, 101.
 Monumenta Germaniae, 120.
 Neyrat, l'abbé. L'Athos, 279.
 Palissy, Bernard. Œuvres, 169.

Paris, Gaston. Le Juif errant, 115.
 Patkanoff, K.-P. La campagne de Teglathphalasar II, 57.
 Publications allemandes, 5, 33, 44, 58, 83, 95, 118, 132, 154, 178, 212, 239, 264; — historiques allemandes, 68, 140, 221; — littéraires allemandes, 15, 106, 165, 281; — historiques françaises relatives au XVIII^e siècle, 43; — littéraires italiennes, 246.
 Pypin, A.-N. et V.-D. Spasovic. Histoire des littératures slaves, 272.
 Réclus. Onésime. France, Algérie et colonies, 186.
 Reinach, S. Manuel de philologie classique, 176.
 Rémusat, M^{me} de. Mémoires, 113.
 Reumont, Alfred von. Gino Capponi, 211.
 Revue des études juives, 273.
 Rist, J. G. Mémoires, 236.
 Saripolos. N.-J. Essai sur Thucydide, 4.
 Scherer, Edm. Hiderot, 151.
 Scherer, W. Histoire de la littérature allemande, 127.
 Scherzer, Le chev. von. Smyrne, 259.
 Schimper, A.-F.-W. Le Prosopanche Burmeisteri, 223.
 Schmidt, Erich. Lenz et Klinger, 90.
 Senior. Conversations, 65.
 Stricker, Dr. Et. Des sur le langage, 200.
 Thierry, Amélie. Nestorius et Eutychès, 93.
 Ujfalvy, M^{me} de. De Paris à Samarkand, 280.
 Weber, A. Indische Streifen, 245.
 Young, Russel. Voyage du général Grant, 155.
 Zingerle, W. Raoul de Houdenc, 285.

BULLETIN. Notes : 8, 19, 35, 60, 73, 85, 97, 133, 144, 155, 170, 180, 181, 192, 204, 227, 240, 251, 265, 273, 286.

REVUES ÉTRANGÈRES. Revues allemandes, 97. — Deutsche Rundschau : L'expérience belge, 213.

NOTES ET ÉTUDES.

Anthropologie. Enquête en Belgique, 49.
 Association internationale africaine (Première station de l'), 49. — Comité belge, 73.
 Bibliothèque (La) khédiviale du Caire, 157; — royale de Bruxelles, 85.
 Comment les femmes peuvent gagner leur vie, 229.
 Congrès international de l'enseignement, 215.
 Encouragements (Les) à l'art dramatique, 8, 19, 20.
 Enseignement moyen (Réforme de l'), 170; — supérieur en Belgique, 253. V. aussi Facultés.
 Explorations et découvertes géographiques, 193.
 Facultés de philosophie et lettres en Belgique (Réorganisation des), 227.
 Feuilles (Les) à Rome, 156.
 Guillaume I^{er}, tragédie par F.-J. Alvin, 60.
 Institut (L') de droit international, 228; — Smithsonian, 22.
 Lettre parisienne, 145.
 Lettres d'Espagne, 204, 213, 251.
 Manuscrits (Les) syriaques du Musée Britannique, 98.
 Mission scientifique belge (Un projet de) en Grèce, 108.
 Musées (Les) d'Athènes, 36, 133.
 Observatoire (L') royal de Bruxelles, 21.
 Panthéon national à Bruxelles (Projet de), 286.
 Pergame (Sculptures de), 49.
 Portugal (Notes de), 273.
 Pression (Action de la) sur les corps solides, 181.
 Romans (Les) du renard, 120.
 Rubens (L'œuvre de), 37.
 Van Bemmel (Eugène), 206.
 Voyage (Un) à Paris en 1801, 241, 265.
 Société (La) entomologique de Belgique, 273; — de l'histoire de France, 274.
 Troie (Fouilles de Schliemann à), 146.

CHRONIQUE. Archives (Les) du royaume en 1879, 50. — Assassinat politique (Proposition d') à la république de Venise, 146. — Association africaine allemande, 146, 182; — internationale africaine, 50; — id., section française, 182. — Bibliothèque du Dr Laing, 10; — royale de Bruxelles, 157. — Carte géologique de la Belgique, 38. — Concours ouvert par l'Académie royale de médecine pour

1880-83, 74; — par la classe des beaux-arts de l'Académie royale, 286, 274 (pour 1882); — par la classe des lettres id. pour 1882, 170; — par la classe des sciences id., 62; — par la Société bibliographique belge; résultat, 254; — par la Société des lettres. etc. du Hainaut en 1879; résultat, 286; — pour l'exécution d'un poème historique, 9, 207. V. aussi Prix royal. — Congrès de botanique à Bruxelles, 61. — Congrès littéraire belge, 135. — Daltonisme aux Etats-Unis, 135. — Devaux (Mort de Paul), 38. — Echanges internationaux des publications scientifiques et littéraires (Conférence pour les), 206. — Education et enseignement aux Etats-Unis, 62. — Explorations en Afrique, 10. — Franck (L'Ensevelissement du Christ gravé par), 109. — Griso (Moyens de prévenir les coups de), 109. — Heine (Mémoires de H.), 122, 265. — Japon (La presse au), 122. — Mommsen (Incendie de la bibliothèque de M.), 182, 274. — Musée royal d'antiquités et d'armures, 122. — Musique (Enseignement élémentaire de la) en Belgique, 109. — Namur (Décès de M. A.), 194. — Nordenskiöld (Expédition polaire de), 10. — Oberammergau (Le drame de la Passion à), 98, 170. — Pergame (Sculptures de), 135. — Prix royal de 25,000 francs; concours de 1879, 230; de 1880, 38; de 1881, 23; de 1884, 109. — Quetelet (Inauguration de la statue d'Ad.), 121. — Représentations dramatiques de pièces belges pendant les fêtes nationales, 9. — Société archéologique de Namur (Travaux de la) en 1879, 158. — Stèles funéraires grecques, 110. — Uricoecha (Mort d'Ezequiel), 207. — Vivisection (La question de la) en Allemagne, 122. — Nouvelles diverses, 9, 23, 38, 51, 62, 74, 86, 98, 109, 110, 146, 158, 170, 182, 194, 207, 220, 230, 242, 254, 255, 265, 274, 286.

Décès. Adam, Eugen, 146. — Albert, Paul, 182. — Almeida, Ch. d', 286. — Andrieux, 135. — Aubryet, Xavier, 274. — Bell, Thomas, 86. — Bersot, Ernest, 51. — Boll, Fr., 10. — Borchardt, C.-W., 171. — Bowie, Félix, 171. — Brewer, Th. Mayo, 62. — Broca, Paul, 171. — Brodie, B.-C., 286. — Brune, Ad., 110. — Campana, G.-P., 255. — Capitaine, H.-F., 62. — Cassagnac, Granier de, 51. — Chessar, Miss J.-A., 230. — Chevallier, A., 10. — Christen, Raphaël, 51. — Ciampi, Ignazio, 51. — Cogniet, L., 274. — Cooke, E.-W., 38. — Cremer, J.-J., 158. — Curwen, John, 146. — Debaize, Michel Alexandre, 51. — Didot, H. Firmin, 194. — Dixon, W. Hepworth, 38. — Duranty, Edmond, 122. — Ennen, L., 158. — Escudier, Marie, 110. — Estense, P. Selvatico, 75. — Favre, Jules, 38. — Feuerbach, Anselm, 38. — Ficker, Adolf, 86. — Figuiet, M^{me} Louis, 10. — Flaubert, Gustave, 122. — Fournier, Narcisse, 122. — Frensdorff, Dr., 110. — Galimard, Aug., 38. — Gide P., 274. — Gramont, duc de, 38. — Gudini, J.-A.-Th., 110. — Gugler, Bernhard von, 86. — Guillemin, Alex., 266. — Hahn-Hahn, Ida, 38. — Hamm, W. v., 274. — Hansen, Konstantin, 110. — Hartzenbusch, J.-E., 194. — Heine, Gustave, 38. — Held, Ad., 230. — Heller, Joh., 286. — Hellweger, Franz, 75. — Henneberg, Friedr., 286. — Hering, K.-Ed., 10. — Herkenrode, J.-S. Fr. baron de, 266. — Hermann, Karl Heinrich, 122. — Herpin, 266. — Hertz, Ch., 10. — Hodgson, W.-B., 230. — Hubert, Ed., 158. — Hübner, K.-Wilh., 10. — Jacobs, J.-A.-M., 10. — Jacquemart, Jules, 242. — Johnson, Ch., 242. — Kahlert, A., 274. — Kaulich, Wilhelm, 158. — Kirsch, Hyacinthe, 122. — Kirschbaum, Ludwig, 75. — Koch, P.-Chr., 274. — Kohn, Albin, 286. — Krebs, K.-A., 135. — Kreyssig, Fr., 10. — Krigar, H., 230. — Krüger, Karl, 51. — Labarte, Jules, 230. — Landseer, Th., 38. — Lassell, W., 242. — Lavergne, Léonce de, 38. — Lemaire, Ph.-H., 194. — Lenox, James, 75. — Lessing, K.-F., 158. — Lindemann, Dr., 10. — Los Rios, Don Angel Fernandez, 182. — Lucas, J.-T., 230. — Lumia, Isidoro de, 75. — Lund, P.-W., 182. — Messmer, J.-A., 10. — Miller, W. Hallowes, 146. — Mirecourt, Eugène de, 86. — Moll, L., 286. — Montalivet, Comte de, 38. — Moore, J.-C., 182. — Mordtmann, A., 38. — Morin, le général, 51. — Mulsant, Et., 286. — Musset, Paul de, 135. — Myer, Alb., 230. — Neumann, Karl, 171. — Nils, J. Andersson, 135. — Nilson, Fr.-Chr., 10. — Nitzsch, K. Wilhelm, 158. — Offenbach, J., 242. — O'Neil, Henry, 86. — Orts, Aug., 266. — Passy, Hippolyte, 146. — Peisse, Louis, 255. — Peters, Chr.-A.-Fr., 135. — Petz, J.-N., 86. — Planché, J. Robinson, 146. — Prestel, le Dr., 75. — Reber, H., 286. — Reichenau, R., 10. — Röder, Dr., 10. — Roth, Karl, 266. — Rump,

Chr.-G., 146. — Sadebeck, A., 10. — Saulcy, L.-F.-J. Caignart de, 274. — Schöninger, Leo, 10. — Schopin, H., 266. — Seebach, Karl von, 38. — Sémelé, Comte de, 266. — Sharpey, William, 110. — Spengel, L. v., 274. — Sreznevsky, Izmail Ivanovich, 75. — Stapleton, A. Granville, 75. — Steinhäuser, K., 10. — Taylor, A. Swaine, 146. — Taylor, Tom, 182. — Terry, H.-J., 266. — Thornton, W. Thomas, 158. — Timbal, Ch., 286. — Toldy, St., 10. — Vander Meere général comte, 146. — Van Hove, B.-J., 274. — Visconti, P.-E., 255. — Vreede, G.-W., 171. — Wagner, R.-J. von, 242. — Wagner, Wilhelm, 122. — Walferdin, Hippolyte, 51. — Wappäus, J.-E., 10. — Weitzmann, K. Fr., 274. — Wiener, M., 110. — Wilms, R., 242. — Witzleben, A. von, 135. — Woltmann, Alfred, 62.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie d'archéologie de Belgique, 159.
 Académie royale de Belgique, Classe des beaux-arts, 10, 39, 86, 110, 136, 158.
 Académie royale de Belgique. Classe des lettres, 10, 39, 62, 86, 110, 135, 158, 171, 207, 255.
 Académie royale de Belgique. Classe des sciences, 10, 23, 38, 63, 86, 110, 135, 158, 171, 207, 254, 274.
 Académie royale de médecine, 10, 23, 51, 75, 99, 122, 146, 171, 194, 242, 266, 286.
 Commission royale d'histoire, 39, 110, 182.
 Commission pour la publication des anciennes ordonnances, 274.
 Société royale de botanique, 10, 63, 86, 123, 255.
 Société entomologique, 23, 39, 110, 123, 146, 171, 194, 230, 242, 274, 287.
 Société belge de géographie, 99, 287.
 Société de géographie d'Anvers, 86.
 Société géologique, 10, 63, 86.
 Société de microscopie, 10, 75, 99, 194, 207, 242, 266, 287.
 Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 266.

BIBLIOGRAPHIE.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES BELGES. PRINCIPAUX ARTICLES MENTIONNÉS DANS LA LISTE DES SOMMAIRES.
 Adrien VI, 287.
 Afrique (Expédition de M. Burdo en), 287. — (Explorateurs belges en), 99, 287. — (Observations météorologiques en), 287. — (Voyage de M. Cambier en), 99; — équatoriale (Commerce dans l'), 183. V. aussi Association et passim.
 Agriculture (L') aux Etats-Unis et au Canada, 266, 287. — (Science et enseignement de l'), 171.
 Angleterre. V. Enseignement, Enseignement catholique, Prisons.
 Anvers (La légende d'), 242. — (Le port d'), 87. — V. aussi Steen.
 Armoiries (Origine des), 147.
 Art plastique (Le génie de l'), 11, 23.
 Artillerie de campagne de Charles-Quint, 242.
 Assassinat (L') politique, 10.
 Assemblées parlementaires (Pouvoir disciplinaire dans les), 99, 194.
 Association géodésique internationale. Conférence de Genève, 23; internationale africaine, 99, 111.
 Astéroïdes (Genèse des), 231. — (Orbes des), 195.
 Atmosphère (Propriétés physiques de l'), 207, 231, 242.
 Autographes (Les) de M. de Stassart, 87.
 Autriche (Législation en), 1877-78, 183.
 Baleine échouée sur les côtes de Charleston, 183.
 Beau (Le), poème par Ch. Potvin, 23.
 Belges (Les) en Asie Mineure, 159, 183.
 Belgique ancienne. V. Droits et immunités ecclésiastiques; — indépendante, 220; — et le Saint-Siège, 195. V. aussi Commerce et Littoral.
 Bernard (Claude), 51, 111.
 Berton (Partition manuscrite de), 183.
 Beurre artificiel, 23.
 Bible (La) dans l'Inde, 159, 230, 275.
 Bibliographie tournaisienne, 275.
 Bibliothèque royale. Cabinet des estampes. Accroissements, 256.
 Botanique géographique, 183.
 Boulanger, Hipp., 11.
 Boussu (La seigneurie de), 11.
 Caisses de prévoyance pour ouvriers mineurs, 183.

TABLE DES MATIÈRES

Calendrier (Le) républicain, 256.
 Canada. V. Agriculture.
 Canal (Le) direct de Bruges à la mer, 99.
 Capitulations (La Turquie et les Principautés Danubiennes sous le régime des), 23.
 Cartographie (La) chez les anciens, 266.
 Censure (La) en Belgique sous l'ancien régime, 87.
 Cerveau (L'écorce grise du), 111.
 Chapuis (G. J.), 256.
 Chapuis (Félicien), 99.
 Charles VI (Compositions musicales de l'empereur), 75.
 Chypre (Législation anglaise dans l'île de), 195.
 Chine. V. Conflit.
 Cimetière (Un) nerve-romain à Jumet, 256.
 Classification des oiseaux, 63.
 Code de commerce italien, 111, 195.
 Commerce de la Belgique, 111.
 Commissions sautaires internationales dans la guerre, 23.
 Conférence géodésique internationale, 287. V. aussi Association.
 Conférences populaires en Belgique (Des), 275.
 Conflit (Le) entre la Russie et la Chine, 242, 287.
 Congrès (Le) de Berlin, 183, 195; — de géographie commerciale, 23.
 Conseil d'Etat (Institution d'un) en Belgique, 242.
 Conservatoire (Le) de musique de Bruxelles, 87.
 Corporation des peintres de Bruxelles, 39.
 Croix rouge (Œuvre de la) étendue aux œuvres d'art, 23.
 Kulturkampf (Le) en Suisse, 123.
 De Bonne, F.-J., 10.
 Délits (Les) politiques, 23.
 Demarteau (Gilles), 75, 147.
 Dépôts mortuaires, 39, 75, 111.
 Diplomatique (Analectes de), 123, 275.
 Divorce (La question du), 87.
 Drame (Le) réaliste au moyen âge, 63.
 Droit international. V. Rapports internationaux, — (Etude du) en Belgique et en France, 231; — privé, 111.
 Droits (Les) naturels de l'homme, 266; — et immunités ecclésiastiques dans l'ancienne Belgique, 207.
 Durfos (La forteresse de), 11.
 Eburons (Territoire occupé par les), 23.
 Echange (L') de vues, 10. V. aussi Léon XIII.
 Ecole (L') française d'Athènes, 63, 99.
 Education (L') nationale par l'armée, 136.
 Eglise (L') grecque, 207, 230.
 Egypte ancienne. V. Géographie.
 Eléonore d'Autriche dans les Pays-Bas, 87.
 Elimination (Sur l'), 23; — entre deux équations, 23.
 Emotions (Expression des), 256.
 Encyclique (L') de Léon XIII sur le mariage, 123, 147, 171, 183.
 Encyclopédistes français (Les) en Belgique, 87.
 Endiguements (Les) de la Néerlande, 63.
 Enquête (L') scolaire, 256.
 Enseignement (L') catholique en Angleterre, 99; — historique en Belgique, 136; — historique dans les écoles de l'Etat, 136; — moyen en Belgique, 63; — primaire en Angleterre, 75; — primaire en France, 111; — universitaire, v. Facultés.
 Ephémérides naturelles, 99.
 Epigraphie romaine de la Belgique, 39. V. Inscriptions militaires.
 Espagne (L'instruction publique en), 266.
 États-Unis (Voyage aux), 136, 159, 183. V. Agriculture.
 Etoiles (Eclat et distribution des), 111, 123, 136.
 Etudiants (Les) allemands, 111.
 Euripide (La politique dans), 136.
 Evêques (Les) auxiliaires dans l'ancienne Belgique, 242.
 Exposition (L') nationale belge, 159.
 Extradition (L'), 23.
 Formations quaternaires des environs d'Anvers, 99.
 Fossiles du calcaire grossier de Mons, 111.
 Facultés de philosophie et lettres en Belgique (Réorganisation des), 136.
 Falsification des denrées alimentaires, 10.
 Feller (Polémique de l'abbé de) contre les réformes de Joseph II, 99.
 Fidji (Les îles), 266.
 Flamen, F., 23.
 Francken (Les), 256. — (Monogramme des peintres) et De Vriendt, 183.
 Furfooz (La forteresse de), 11.
 Géodésie. V. Conférence et Association.

Géographie (La) des anciens Egyptiens, 275.
 Géologie. V. Formations quaternaires.
 Girouette (La), 111.
 Grammaire (Enseignement de la), 63.
 Grand-Lez (Les tumulus de), 11.
 Greffier (Le) de Namur, 11.
 Grès-cérames ornés de l'ancienne Belgique, 231; — liégeois, 39; — limbourgeois, 39, 99, 136; — namurois, 231; — wallons, 136.
 Grisou (Les coups de), 111, 287.
 Guerre (Enfantement du droit par la), 111.
 Guerres (Les) au XVIII^e siècle, 194.
 Hainaut (Le) de 1482 à 1483, 194.
 Heure (L'), 75.
 Homme (L') et les animaux, différences essentielles, 51.
 Hommes (Les) de corps au moyen âge, 10.
 Huberti (Ed.), 171.
 Hyperoodon (Un) sur la grève d'Hillion, 220.
 Images accidentelles, 183; — microscopiques (grandeur apparente des), 220.
 Immortalité de l'âme, 183.
 Indianisme (L') en Belgique, 183.
 Inscriptions militaires belges recueillies à l'étranger, 99.
 Israélites (Changements des opinions des), 99.
 Jacqueries (Les) du XIV^e siècle, 39.
 Jean I^{er} de Brabant (Chants de), 275.
 Juristes suisses (Réunion des), 173.
 Karéma, 51.
 Krause (Centenaire de), 275.
 La Ruelle, 195.
 Lecture (Physiologie de la), 23, 123.
 Législation chrétienne, 136; — en Allemagne et en Suisse, 242, 287.
 Léon XIII et l'échange de vues, 10.
 Lettres d'Italie, 10, 39.
 Liège (Ancien pays de). V. Voies de communication. — (Principauté de), 147. — (L'arène de la cité de), 147.
 Limbourg (Le) avant la conquête romaine, 23.
 Linguistique (La) et l'unité originaires de l'humanité, 10.
 Littoral belge (Oscillations du), 287.
 Loi (Application de la), 287; — salique (Le mot roman dans la), 75.
 Lothier (Les ducs de) et les comtes de Bruxelles et de Louvain, 195.
 Lovenjoul. V. Tombe.
 Lune (Paysages de la), 111, 207.
 Luyton (Charles), 183.
 Madère (L'île), 99.
 Magnétisme terrestre, 136.
 Maltzen (Correspondance du comte de), 220.
 Manuscrits (Les) syriaques du Musée britannique, 183.
 Marie-Antoinette de Bavière (Compositions musicales de), 75.
 Martyrologe (Le) romain, 207.
 Mathieu (Adolphe), 99.
 Matière (Cycle vital de la), 183.
 Maubert de Gouvest, 63.
 Mer (La) et ses profondeurs, 87.
 Mercator (Nationalité flamande de), 111, 195; — et Chr. Plantin, 99.
 Météorologie. Revue de la quinzaine. V. les sommaires de la revue. « Ciel et terre. »
 Mètre (Le) naturel, 99.
 Mexique. V. Récollet flamand.
 Mines (Eclairage des), 183.
 Mockel (Le général), 39.
 Molière, 63.
 Monogramme (Le) WS, 287.
 Mons (Les Filles de Notre-Dame à), 171, 220.
 Myopie (La) progressive et les lignes d'impression, 220.
 Nieupoort (Sceaux de), 39.
 Niveau (Origine du), 123; — à bulle d'air, 256.
 Nordenskiöld (Expédition de), 159.
 Optique physiologique, 123, 171.
 Organisation judiciaire (La nouvelle) de l'Empire allemand, 23.
 Organismes (Origine et formation des), 183.
 Orques (Les) des mers d'Europe, 111.
 Ouvriers (Les) dans le Borinage, 39.
 Paix (La) de Cimon, 10, 99.
 Panama. V. Suez.
 Philippe II (Voyage de) à Tarazona, 10.
 Photographie céleste, 147.
 Planètes (Rotations rétrogrades des), 147.
 Pleuropneumonie (La), 136; — bovine, 220; — exsudative, 220.

Postes et télégraphes. Congrès internationaux, 242.
 Pression (La) au centre de la terre, 207. — (Action de la) sur les corps solides, 183.
 Prises maritimes, 23, 111.
 Prisons (Les) en Angleterre 275; — cellulaires en Belgique, 123.
 Procédure civile en Allemagne et en Suisse, 111, 242; — pénale, 75.
 Quetelet (Inauguration de la statue d'Ad.), 181.
 Quetelet (Ernest), 99.
 Raies (Les) spectrales, 111.
 Rapports internationaux (Amélioration des), 87.
 Règne végétal (Étapes du), 51; — dans les temps géologiques, 63.
 Récollet flamand, 1^{er} apôtre du Mexique, 171.
 Rubens (Les Œuvres de), 75.
 Rosée (La), 147.
 Russie (La) et l'Angleterre dans l'Asie centrale, 183. — V. aussi Conflit.
 Rycquius (Justus), 111, 195.
 Sacerdoce (Origine du) catholique, 10.
 Saint-Siège (Envoyés du) en Belgique, 220.
 Salm (Musique de la maison du C^{te} de), 220.
 Salon (Le) de Gand, 266, 275.
 Satellites (Les) de mars, 111.
 Scandinavie (Mouvement en) pour la communauté du droit, 195.
 Schopenhauer, 287.
 Sciences (Les) naturelles et l'agriculture, 10.
 Séminaires (Les) et les étudiants allemands, 63. V. aussi Universités.
 Sensibilité (La), 207.
 Serpa Pinto (Voyage de), 23, 99.
 Slavophiles (Les), 220.
 Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 10.
 Sociologie, méthode d'observation, 183.
 Sol (Le) bouge, 231.
 Soleil (Température du), 51.
 Spectre (Le) du magnésium, 231; — solaire, 87.
 Spectres des étoiles (Raies des), 87.
 Spectroscopie, 75.
 Spinosa, 275.
 Steen (Le) d'Anvers, 136.
 Stolberg (Le comte de), 99.
 Subjonctif (A propos d'un), Tacite et l'Agricola, 10.
 Suez et Panama, 207.
 Suisse. V. Législation.
 Surfaces liquides (Energie potentielle des), 111, 220.
 Synodes (Des) dans l'ancienne Belgique, 275.
 Système solaire (Evolution du), 99.
 Tacite et l'Agricola. V. Subjonctif.
 Tanganyika (Cartographie du), 159.
 TERENCE (Les Adelphe de), 63.
 Terre (Intérieur de la), 195. — V. aussi Pression.
 Thermomètre (Histoire du) 87, 99.
 Tombe de l'époque romaine à Lovenjoul, 220.
 Tournai (Plans et vues de), 275. — V. aussi Biographie.
 Turquie (Droit d'intervention en), 194.
 Ulefeld (Le comte d'), 275.
 Universités (Trois) allemandes, 10. — V. aussi Etudiants.
 Vaccin (Le), 10, 266.
 Vaccine, 10, 111.
 Van Bommel (Eugène), 230.
 Van Minderhout (Les frères), 23.
 Variole, 111.
 Vent (Vitesse du), 87.
 Vents (Les) du globe terrestre, 51.
 Verbes sanscrits, 220.
 Verlat (Exposition des œuvres de Ch.), 231.
 Vision (La) du personnel attaché aux chemins de fer, 266.
 Voies de communication dans l'ancien pays de Liège, 287.
 Walpole (Robert), 195, 220.
 Wazon, 195.
 Xénophon économiste, 275.
 Zambèse (Les missionnaires du), 123, 242, 266.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES ÉTRANGÈRES.

Afrique (Études sur l'), 63. — (Les peuples de l'), 51; — australe, 288; — (Voyage du Dr Holub dans l'), 88; — australe (Voyage au XIII^e siècle dans l'), 172. — V. aussi Association, Exploration, etc.
 Afghanistan, 184. — (Guerre d'), 231. — (La situation en), 52.

- Agriculture (L') comme science, 24. — (Dépression de l'), 40. — (L') en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis, 52; — en Europe et en Amérique, 39; — en France, 39; — en France, causes de la crise, 51.
- Albanie (L'), 231.
- Alcoolisme (L'), 148, 160.
- Alexandre de Macédoine économiste, 231.
- Allemagne (L'), 267. — (Le mécontentement en), 160. V. aussi Demi-culture et Théâtre.
- Anatomie comparée de l'homme, 148; — générale, 136.
- Andaman (Les îles), 23.
- Angleterre (L') actuelle, 64, 147, 184; — au XVIII^e siècle, 24; — et la Russie dans l'Asie centrale, 100, 123, 147, 183. — (Les élections en), 123. — V. aussi Chambre des Lords, Organisation électorale.
- Animaux (Les) inférieurs, 148.
- Annam (Institutions et mœurs de l'), 63, 76, 172. — (Le royaume d'), 111, 123.
- Annibal (Passage des Alpes par), 123.
- Anthropologie (L'), 123. — (Races et types en), 11. — (Congrès de la Société allemande d'), 195, 231, 275; — générale, 148; — transformiste, 124.
- Antiquités de l'Italie méridionale, notes de voyage, 24, 40.
- Anvers, V. Venise.
- Apiculture (L') dans l'antiquité, 232.
- Arago (Fr.), 76.
- Archéologie classique (Les études d') depuis Winckelmann, 195.
- Architecture (L') contemporaine, 75.
- Aristotele (Economiques d'), 183.
- Armées (Moteurs animés des), 63.
- Arménie. V. Question arménienne.
- Arnaud (Henri), 232, 242.
- Art (L') américain, 112; — belge, 266; — dans la société, 160. — (La liberté dans l'), 148.
- Asie (L') centrale, 275, 287. V. aussi Angleterre et Russie, Chinois.
- Asie Mineure (Voyage en), 23, 111, 287.
- Association (Liberté d'), 75; — des idées, 75. — (Rôle de l') dans le règne animal, 11; — internationale africaine, 208.
- Athéisme, 124, 172.
- Atlantide (L'), 100, 123, 159, 172.
- Australie, 208.
- Autriche (Constitution et nationalités en), 183.
- Bach (J.-S.), 243.
- Beau (Science du), 39. — (Idée grecque et idée chrétienne du), 76.
- Beaumarchais, 63.
- Beethoven, 184.
- Belgique (50^e anniversaire en), 195, 196. — (Liberté et catholicisme en), 196; — (La) et le Saint Siège, 243. — V. aussi Art belge, Chemins de fer, Expérience belge, Exposition nationale, Langue néerlandaise.
- Berlioz (Lettres inédites d'Hector), 171, 183, 195.
- Bible (La) royale de Plantin, 195.
- Birmanie (La), 39.
- Bohême. V. Tchèques.
- Bolingbroke (Lord), 40.
- Botanique (Progrès récents de la), 88. — (Morphologie générale en), 287. — V. aussi Nomenclature.
- Bouddhisme (Le) dans l'extrême Orient, 11; — dans l'Inde, 184.
- Brahma Somaj (50^e anniversaire du), 231.
- Brésil (Le), 39.
- Buckle (H.-Th.), 287.
- Bulgares (Les), 39. — (Langue et littérature des), 160. — V. aussi Slaves méridionaux.
- Bulgarie (La), 207. — (La nouvelle), 40.
- Canada (Le), 231, 266, 267.
- Canning (Georges), 40.
- Canovas del Castillo (Don Antonio), 88.
- Cantique (Le) des cantiques, 148.
- Capello et Ivens (Exploration de), 243.
- Carlovingiens (Annales du temps des), 195.
- Carlyle moraliste, 231.
- Catholicisme et civilisation. V. Christianisme.
- Casaubon (Isaac), 267.
- Catherine II. V. Grimm.
- Catulle, 148.
- Cellule (Mouvement de la), 275.
- Cerveau (Poids du) de l'homme, 288. — V. Localisations.
- Chambres (La) des Lords, 288.
- Chambres (Les) syndicales ouvrières, 242.
- Charlemagne (Les Ecoles de), 112.
- Chemins de fer (Les) en Belgique, 266.
- Chevalerie (La) chrétienne, 52.
- Chevalier (Michel), 183 (2 art.).
- Chili (Le), 76.
- Chimie agricole, 243. — V. aussi Combinaison, Décomposition, Philosophie.
- Chine (La) et ses relations extérieures, 288. — (Les Jésuites en) au XVIII^e siècle, 184. — (Avenir de la), 196. — (Voyages dans l'intérieur de la), 88. — V. aussi Mahométisme, Russie.
- Chinois (Les) dans l'Asie Centrale, 112.
- Christianisme ancien et moderne, 99; — catholicisme et civilisation, 76.
- Chypre (L'île de), 111, 123. — (Voyage dans l'île de), 123, 195.
- Cicéron, 256. — (Caractère de), 172. — (L'humour de), 76.
- Clercs (Les) goliards. V. Goliards.
- Cœur (Force et travail du), 100.
- Combinaison chimique (De la), 87, 111, 136.
- Comique (Théorie du) 220.
- Commerce. V. Liberté commerciale, Libre échange.
- Comte (Auguste), 159, 172, 183, 208, 231, 243.
- Congrès (Le 6^e) des naturalistes russes, 52.
- Connaissance (Théorie de la), 171.
- Connaissances humaines (Classification des), 288.
- Constitutions politiques (Evolution des), 52.
- Corée (La), 275.
- Coriou, 243, 267.
- Couleurs (Science des) appliquées aux arts, 11. — (Sens des), 100.
- Cousin (Victor), 183.
- Couture (Thomas), 266.
- Crâne et cerveau, 288.
- Crânes (Les) finnois, 183, 243, 256.
- Cremer (J.-J.), 159.
- Criminalité (Etudes sur la), 220, 266.
- Croyance (La) et le désir, leur mesure, 195, 220.
- Culture (Demi) en Allemagne, 195.
- Culturkampf (Le) en Prusse, 100, 243.
- Cuvillier-Fleury, 159.
- Daltonisme, 124.
- Dante (Le « Paradis » de), 288.
- Darwin (Erasmus), 136, 147.
- Darwinisme, 51, 76, 208; — et physiologie, 160. — V. aussi Vanini.
- Décomposition (De la) chimique, 220, 231, 266, 275.
- Délos (Fouilles de), 231.
- Démocratie (La) française, 220. — V. aussi Monarchie.
- Démocratiques (Les) d'aujourd'hui, 39; — d'autrefois, 51, 63.
- Démosthènes homme de guerre, 88; — homme de gouvernement, 100.
- De Potter (Episode de la vie de L.), 232.
- Descartes, 183. — (Méthode et mathématique de), 287.
- Dessin (Enseignement du), 207.
- Déterminisme historique, 171.
- De Witt (J.-W.), 99.
- Diamant (Le) artificiel, 24, 52, 76.
- Diapason (Le) musical, 112.
- Dickens (Ch.), sa correspondance, 24.
- Diderot (Les « Salons » de), 136.
- Divorce (Le), 64, 76, 88, 123, 172. — V. aussi Mariage.
- Drame (La conscience dans le), 63, 76, 123.
- Droit (Idée du), 24. — (Histoire du) en Allemagne, 275; — économique (Origine et évolution du), 63, 76, 171, 266; — syro-romain, 183; — des gens, 208; — naturel, 171; — naturel (Etude du), 208, 243.
- Dumas (J.-B.), 87, 99.
- Dupanloup (Félix), 123.
- Dürer (Etudes de) d'après l'antique, 184.
- Echanges internationaux, 288.
- Ecole (L') d'Athènes de Raphaël, 231.
- Ecole (L') française d'Athènes, 24, 183.
- Economie politique (Les deux écoles en), 24. — (Une nouvelle), 207; — aux Etats-Unis, 243. — V. aussi Etudes économiques.
- Economie sociale (La nouvelle), 147.
- Ecriture (Histoire de l'), 64, 76. — (L') au point de vue physiologique, 159; — assyrienne, 24; — musicale (Nouvelle), 184.
- Education (L') ancienne et l'éducation moderne, 11; — professionnelle, 12. — (La première), 123. — (Histoire de l') en France, 39. — (Problèmes de l'), 51. — (Science de l'), 52. V. Instruction, etc.
- Egine (Marbres d'), 184.
- Eglise (Histoire sociale de l'), 76, 123, 171, 220, 266; — grecque, 172; — d'Angleterre (L'autorité dans l'), 267. — (L') et l'Etat en Italie, 24; — et superstition, 172, 231, 243.
- Egouts (Les eaux d'), 243.
- Egypte (Provinces équatoriales de l'), 24, 87; — ancienne, 232.
- Egyptologie, 123, 220.
- Election (L') présidentielle aux Etats-Unis, 232, 244.
- Elections en Angleterre. V. Organisation électorale.
- Electricité, 51, 76, 160, 172, 256.
- Emigration (L') allemande aux Etats-Unis, 124.
- Empire (L') des Tsars et les Russes, 23.
- Energie (Conservation de l'), 39.
- Enseignement (Liberté de l') 23; — philosophique (Réforme de l'), 136; — secondaire, 147, 207, 242; — des jésuites, 171; — universitaire, 111, 147, 207; — sous Charlemagne, v. Charlemagne.
- Epicharme, 207.
- Epopees (Origines des) en France, 220.
- Eraniens (Les) de l'Asie centrale, 24.
- Erreur (L'), 207.
- Eschyle, 256.
- Espagne (Philosophie et civilisation moderne en), 64. — (Etat moral et politique de l'), 256. — (Décadence de l'industrie en) 288. — (Instruction publique en), 64; — contemporaine, 147. — V. aussi Instruction, Peinture.
- Espèces (Origine des) 39, 40.
- Esprit (Qualités de l'), 208, 243.
- Esthétique (L'), 12, 196. — V. aussi Comique.
- Etat (Théorie de l') d'après Bluntschli, 112.
- Etats-Unis (Industrie manufacturière aux), 183. — (Industrie minière aux), 183. — (Mœurs aux), 148. — (Partis politiques aux), 267. — (Richesse forestière des), 244. — (Richesse territoriale et colonisation aux), 88. — (Sectes religieuses aux), 100, 112; — du Sud, 123. — V. aussi Economie politique, Election présidentielle.
- Ethnographie de la France, 287.
- Ethnologie finnoise, 24.
- Etoiles (Chimie des), 267.
- Etres vivants. V. Relations.
- Etrusques. V. Langue étrusque.
- Etudes économiques en Italie, 100.
- Etudes grecques (Etat des), 23.
- Etymologie populaire, 208.
- Evolution (L'Évangile de l'), 124; — du règne végétal, 172.
- Expédition italienne au Pôle sud, 288; — portugaise au Quango, 267 (2 art.); — suédoise arctique, 11 (2 art.), 24, 39, 52, 76. V. aussi Exploration, Nordenskiöld.
- Expéditions polaires, 24, 52, 88, 124, 275, 287.
- Expérience belge (L') 195, 231.
- Exploration transsaharienne, 287.
- Explorations hollandaises (anciennes), 243, 267, 288.
- Explosions (Les) dans les houillères, 288.
- Exposition (L') nationale de Bruxelles, 184, 208, 287.
- Expression des émotions, 24; — musicale, 256, 275.
- Fauriel, 111.
- Faust (Le) de Goethe, 64, 87.
- Favre (Jules), 51.
- Femmes (Les) au point de vue social, 160. — (La question des), 40.
- Fermentation (Etudes sur la), 75.
- Feuilles (Fonctions physiques des), 11.
- Fidji (Les îles), 231.
- Finnois (Les), 40.
- Flaubert (Gustave), 159.
- Flore (La) suisse, 76, 100, 123; — arctique et la flore alpine, 159.
- Fouilles en Egypte, 11. — V. Délos, Olympie.
- Fourmis (Les), 148.
- Fox, 267.
- France. V. Ethnographie, Infécondité.
- Francs (Origine des), 195.
- Franklin (Vie de), 112.
- Froid (Production industrielle du), 111.
- Galilée (Documents nouveaux relatifs à), 63, 64, 147; — et la Bible, 64; — et l'Inquisition romaine, 243.
- Gaz (Le) et la lumière, 51. — (Théorie des), 111.

- Géodésie (La) en France, 207. — Conférence internationale, 267, 275.
- Géographie (La) contemporaine, 87. — (Progrès de la), 184.
- Géologie (La) expérimentale, 63. — (L'expérimentation en), 87.
- Germination (Influence de la lumière sur la), 287.
- Gladstone, 184. — V. aussi Beaconsfield.
- Gobelins (Les), 39.
- Goethe, 184.
- Goliards (Les), 12, 24, 52, 64.
- Goût (Progrès du), 40.
- Gothique et catholicisme, 267.
- Grèce (La) après Alexandre, 40. — (Histoire ancienne de la), 195; — et Grecs, 267.
- Grimm et Catherine II, 287.
- Grisou. V. Explosions.
- Guerre (La) de Crimée, 275, 287; — d'Orient, 1876-78, 11; — russo-turque, 147, 159.
- Guerres (Les) maritimes, 64, 87.
- Guiane (La) anglaise, 196.
- Guicciardini (Fr.), 288.
- Hallucinations (Des), 123.
- Hawai (Les îles), 124.
- Heine (H.), 100, 231.
- Hérat (La ville de), 195.
- Herwarth (Barthélemy), 24.
- Hesse (Alexandre), 87.
- Holub. V. Afrique australe.
- Homère (Minéralogie d'), 111. — (Les poèmes d'), 196.
- Homme (L') primitif, 148. — (Précurseurs de l'), 147.
- Hume (David), 112.
- Hygiène (L') publique en France, 123.
- Hypnotisme, 208.
- Hypothèses (Les) scientifiques, 220.
- Images accidentelles, 207.
- Inde (Christianisme dans l'), 147; — védique, 266. — V. aussi Brahma Somaj.
- Infécondité de la France, 220, 231.
- Innouites (Les), 123, 159, 172.
- Inscriptions chrétiennes de la Grèce, 148; — cunéiformes, 111, 124.
- Institution (L') smithsonienne, 12.
- Instruction (De l') publique, 52, 76; — en Angleterre et en Allemagne, 39; — en Espagne, 52, 88. — V. aussi Espagne.
- Internationale (Grandeur et décadence de l'), 87.
- Italie (L') contemporaine, 24. — (La crise économique et morale en), 88. — V. aussi Eglise, Enseignement, Etudes économiques, Marine.
- Irlande (L') actuelle et la crise, 40, 52, 64, 100, 123, 184 (2 art.), 208, 220, 231, 242, 267 (2 art.), 288 (2 art.) — (Catholiques en), 112. — (Agitation rurale et régime foncier en), 183, 196, 243, 267, 275, 288.
- Islande (L'), 196. — (Voyage en), 123, 147, 172, 195, 220, 243.
- Japon (Le), 267. — (Lettres du), 111. — (Voyage au), 11, 24, 256.
- Joseph II, 288.
- Journal (Le 1^{er}) de l'Europe, 63.
- Journalisme (Le), 288; — anglais, 196, 208, 232, 244, 267 (2 art.); — médical, 275, 287.
- Juif Errant (Le légende du), 244.
- Juifs (Les) en Allemagne, 64, 75.
- Julien (L'empereur), 171.
- Justinien, 24.
- Kant (Les maîtres de), 75. — (Doctrine de l'expérience de), 64; — père du pessimisme, 76. — V. aussi l'Essimisme.
- Kaulbach (Correspondance de), 64.
- Kouldja (Le), 39, 136, 196.
- Krause (Ch. Chr.), 147.
- Labiche (Théâtre de), 242.
- Lafayette (M^{me} de), 231, 242.
- Laine (La), 242.
- Lamarmora (Le général Alphonse), 88.
- Lamennais, 232.
- Lanfrey (P.), 51, 220, 243, 266.
- Langage (Nature du), 51.
- Langue étrusque (La), 195.
- Langue française (Dictionn. de l'ancienne), 11; — et littérature française au moyen âge, 24; — néerlandaise en Belgique, 231.
- Laponie (La) russe, 244.
- Leopardi, 148, 160, 172, 184, 231, 243, 287.
- Le Play et son œuvre, 11.
- Liberté (La) selon Max Müller et Mill, 88; — individuelle, 64; — commerciale en Angleterre, 87.
- Libre échange, 160; — et commerce, 52; — et protection aux États-Unis, 39.
- Localisations cérébrales, 256; — psychologiques, 125.
- Londres (L'administration de), 267.
- Loutchou (Les îles), 109, 123.
- Lumière (Action de la) sur les plantes, 12, 87; — électrique, 51. — (Action de la) sur la végétation.
- V. Végétation.
- Luxe (Apologistes et détracteurs du), 266.
- Machiavel, homme d'Etat, 63.
- Magen lie physiologiste, 52.
- Magnétisme animal, 100.
- Mahométisme (Le) en Chine, 112.
- Maistre (Joseph de), 275.
- Maitre (Le) W, 256.
- Makart, Hans, 11.
- Manzoni, 40, 52, 64, 88, 100.
- Marc-Aurèle, 124.
- Marc Polo (Vie et voyages de), 256.
- Marguerite d'Autriche (La mère de), 243.
- Marie-Antoinette, 24.
- Marine (La) en 1870-71, 51; — de guerre ancienne et moderne, 52; — italienne, 267 (2 art.), 276 (2 art.); — marchande italienne, 88.
- Marivaux, 123.
- Matière (Constitution de la), 232; — radiante, 51, 148.
- Mazarin (Le ministère de), 99.
- Mécanique chimique, 232.
- Médecine. V. Journalisme médical.
- Melbourne, 159.
- Mémoire (La) comme fait biologique, 123. — (Désordres partiels de la), 195, 266.
- Mer (La vie au fond de la), 112; — polaire arctique, 24 (2 art.).
- Mérimée (Prosper), 76, 100.
- Métaphysique de la science, 40; — et physique, 124.
- Metternich, 40, 76 (2 art.).
- Milutine (Nicolas), 242, 256, 266.
- Minéraux (Reproduction des), 220.
- Mistral (Frédéric), 171.
- Monarchie et démocratie, 40; — de juillet, 123.
- Moniteur (Le) comme source historique, 195.
- Monnaies romaines contremarquées, 24.
- Monstruosité (Production artificielle des), 123, 172.
- Montagnes (Formation des), 52, 76, 100.
- Montlosier (Le comte de), 75.
- Monuments (Les) funéraires des Grecs, 111. V. aussi Stèles.
- Morale (Origine et sanction de la), 76, 123, 172, 220, 266; — contemporaine, 171, 231; — anglaise contemporaine, 11, 183; — d'après H. Spencer, 24, 195; — rationnelle, 183; — théologique, 76, 123.
- Moralité (La) chez les sauvages, 171. — V. aussi sens moral.
- Mormonisme (Le), 256.
- Mortalité des enfants à Paris, 266.
- Mouvements (Les) moléculaires, 51.
- Musique (Expression en), 243; — (Origine de la), 242, 243; — (Comment nous entendons la), 231; — (Théorie de Schopenhauer sur la), 123, — d'église (Réforme de la), 243. — V. aussi Ecriture, Expression.
- Mystères (Les) d'Eleusis, 124, 160, 231.
- Napoléon Bonaparte, 24, 183.
- Nature (Unité de la), 231, 243, 267, 288.
- Navires. V. Puissance navale.
- Necker (M^{me}), 23.
- Nègres (Avenir des), 52.
- Newton (Précurseurs de) 184.
- New-York (Les Allemands à), 147.
- Niger (Les sources du), 184.
- Nihilisme (Le), 40, 100, 123 (2 art.), 125, 183, 243, 288.
- Nomenclature botanique, 256, 275.
- Nordenskiöld (Expédition polaire de), 75, 87, 88, 99, 267. — V. aussi Expédition.
- Notes archéologiques. V. Antiquités.
- Nouvelle-Calédonie (La), 87, 100, 111, 123, 244.
- Nouvelle-Zélande (La), 11.
- Nyassa (Le) et le Tanganyika, 184.
- Oberammergau (Drame de la Passion à), 172, 231.
- Observatoire (L') de Meudon, 207.
- Olympie, 256; — (Fouilles à), 12, 100; — (Bronzes d'), 256; — (Sculptures d'), 288.
- Organisation (L') électorale en Angleterre, 99.
- Organisme (L') vivant et la loi d'équivalence thermodynamique, 64.
- Orient (La diplomatie en), 172, 195. V. Angleterre
- Orientalisme (L') depuis 27 ans, 183.
- Ornementation (L') expressive, 39.
- Ovide, 11.
- Paléontologie (La), 11 (2 art.).
- Panama (Le canal de), 76, 87, 100. — (Isthme de), 11.
- Papes (Les) des derniers siècles, 275.
- Paris (Réflexions sur), 136.
- Parlement (Le) anglais, 288.
- Parses (Restes des) en Perse, 100.
- Pascal philosophe, 220. — (Provinciales de), 242.
- Passage (Le) Nord-Est, 24, 63, 76, 123; — de Vénus, 12.
- Passions (Des), 183.
- Patagonie (La), 64.
- Paysans (Les) en France, 256, 275.
- Pêcheries (Les), 111.
- Pédagogie psychologique, 124.
- Peinture (La) en Allemagne, 12, 24; — en Espagne, 88; — murale, 172. — (Les sujets en), 147.
- Pergame, 11, 195, 243.
- Pergolèse, 112, 148, 160, 181, 232, 244, 268, 288.
- Personnalité (De la), 171.
- Pessimisme (Kant et le), 64, 267.
- Pestalozzi et sa méthode, 208.
- Pétrologie (La), 171.
- Peuplades (Les) sauvages, 23.
- Philosophes anglais, 288.
- Philosophie (La) depuis 40 ans, 24; — en France, 183, 243; — chimique, 147; — scientifique en Allemagne, 64; — de l'histoire, 184.
- Photophone (Le), 231.
- Physiologie (La) actuelle, 64; — française et Schopenhauer, 123; — générale, 136; — psychique en Allemagne, 220.
- Physique moléculaire, 52, 160, 171.
- Pie V, 244, 268, 288.
- Pie IX et Victor Emmanuel, 99.
- Pindare (Poésie de), 183.
- Pisciculture, 220, 287.
- Plantes (Effets de la lumière sur les), 52, 87.
- Plantin. V. Bible (La) royale.
- Platon et le « Sophiste », 183.
- Pline-le-Jeune, 181.
- Poe (E.-A.), 196.
- Poésie (La) contemporaine en Angleterre, 11.
- Poètes grecs contemporains, 256.
- Pôle antarctique (Projet d'expédition au), 136, 148, 207. — V. aussi Expédition.
- Pôle (Le) arctique, 40.
- Politique (La) selon Bluntschli, 148.
- Pologne (Le dernier soulèvement en), 24, 76.
- Pompéi (Fouilles à), 208, 231.
- Population (Loi du groupement de la), 183.
- Portugais (Les) dans l'Afrique centrale avant le xvii^e siècle, 24.
- Positivisme (Le) et les trois états, 207.
- Prisons (Les) en Angleterre, 11.
- Propriété (La) à Sparte, 208, 243; — au point de vue social, 195; — foncière en Angleterre, 24, 52. — V. aussi Sparte.
- Protection des animaux, 220.
- Psychogénèse, 123.
- Psychologie animale, 220. — V. aussi Localisations.
- Puissance navale (La) de l'Angleterre et celle de la France, 99.
- Rabelais (Philosophie de), 220.
- Races et types en anthropologie, 11; — humaines (Croisement des) 63.
- Radiation (Expériences sur la), 24.
- Raphaël (Les élèves de), 148. — V. aussi Ecole d'Athènes.
- Régions polaires (Richesses des), 147, 172.
- Relations des êtres vivants, 88.
- Religion (La) primitive, 243.
- Religions antiques, 172, 195.
- Rembrandt à Saint-Petersbourg, 63.
- Renaissance (La) en Italie, 24.
- Renesse (A.-W., baron de), 12, 136.
- Rente (La), 196; — en Angleterre, 88.
- Reybaud (Louis), 183.
- Ricasoli (Le Baron), 267.
- Richelieu (Supplément des Mémoires de), 220.
- Richesse (La), 63, 75.
- Riga, 51, 63.
- Rodenberg poète lyrique, 276.
- Rohlf's (Expédition en Afrique de G.), 111, 231.
- Rome sous l'Empire, 243, 288. — (La vie à) dans l'antiquité, 256.
- Roumélie (La) orientale, 87, 256.

- Runes et inscriptions runiques, 39.
 Russes (L'Empire des tsars et les), 63.
 Russie (Lettres de), 63. — (La crise sociale en), 75. — (Sol et races de la), 51; — contemporaine, 24; — avant et après la guerre, 40; — et l'Angleterre en Asie Mineure, 64.
 Russie d'Asie (Découvertes géographiques dans la), 87.
 Saint-Barthélemy (La), 183.
 Samotrace (Fouilles à), 147.
 Sauvages (Origine des), 171. — V. aussi Peuplades.
 Schongauer (Martin), 147.
 Schopenhauer. V. Physiologie.
 Schützenberger. P., 23.
 Schwann (Les travaux de Th.), 232.
 Science sociale (La) de l'avenir, 195.
 Sciences (Les) sociales contemporaines, 11.
 Sculpture grecque, 184.
 Schwatka (Expédition du lieut.), 267.
 Sénégal (Le), 87, 111.
 Sénégalie (Sérènes de la), 195.
 Sens (Le) de la couleur, 51 (2 art.). — moral, 100.
 Sensation (Nature de la), 11.
 Sensations semblables (Fusion des), 220. — (Influence du mouvement sur les), 100.
 Serbie (La) et le Monténégro, 76.
 Serre (Le comte de), 24.
 Sibérie (La) au point de vue commercial, 172. — (Relations commerciales par la), 208.
 Simancas (Archives de), 232, 244, 263, 288.
 Slaves (Les) et l'Europe, 112; — méridionaux (Renaissance littéraire des), 76.
 Socialisme contemporain (Origines du), 183, 195. — (Théories sociales et), 184. — (Histoire du), 267; — et théories sociales, 232.
 Sociétés (Les) communistes aux Etats-Unis, 23.
 Sociologie (Vues synthétiques sur la), 100; — et biologie, 24, 52; — et histoire naturelle, 171.
 Soleil. V. Système solaire.
 Sommeil (Le) et les rêves, 51, 100, 147.
 Somnambulisme (Du) provoqué, 159, 243, 266.
 Son (Propagation du), 275.
 « Sophiste » (Le) est-il de Platon? 24.
 Spartacus, 124.
 Sparte (Droit de propriété à), 183. V. Propriété.
 Spectroscopie, 52, 172, 196, 207.
 Spinosa, 172. — (Inauguration de la statue de), 231.
 Spiritisme (Le) en Allemagne, 52, 76.
 Staël (M^{me} de) et ses amis, 220.
 Stein (Le baron de), 23.
 Stern (Daniel), 275.
 Strabisme (Le), 51.
 Suffrage (Le) universel à New-York, 52.
 Suicide (Statistique du), 147.
 Suisse (La), 11. — (Avenir de la), 267.
 Sumatra (Exploration au centre de), 52.
 Superstition. V. Eglise.
 Système (Le) solaire, 76, 147, 267.
 Tahiti (L'archipel de), 288.
 Taylor (Le baron), 266.
 Tchèques et Allemands, 172, 195.
 Télégraphie électrique (Progrès de la), 99.
 Tératologie (La) végétale, 75.
 Thackeray, 220.
 Théologie (Grandeur et décadence de la), 231.
 Théologiens et philosophes musulmans, 220, 243.
 Thermo-chimie (La), 39, 51.
 Thiers, 11, 39, 100 (2 art.), 111, 159, 220.
 Thomas à Kempis et l'imitation, 88, 112, 148, 268, 288.
 Thomas d'Aquin (La « Somme » de), 184.
 Tibère, 232.
 Tifis, 136.
 Tonkin (Le), 39, 231.
 Transformisme (Le), 207, 256.
 Troie (Nouvelles fouilles de Schliemann à), 24, 147.
 Tremblements de terre (Les), 275.
 Turquie (La) contemporaine, 52. — (Administra-
 tion en), 76. — (Crise en), 231. — (Réformes en), 147 (2 art.)
 Tyrol (La civilisation dans le), 76.
 Tzars et Russes, 159.
 Universités allemandes, 63, 267.
 Uranographie chinoise, 123.
 Vacherot philosophe, 51 (2 art.)
 Vanini (G.-C.), précurseur de Darwin, 160.
 Vatican (Archives du), 147.
 Végétarisme (Le), 195.
 Végétation (La), 52; — sous l'influence de la lumière électrique, 88.
 Venise et Anvers, 232.
 Victor-Emmanuel, 124.
 Victoria (La colonie de), 87, 123, 172, 183, 184, 195, 196, 220, 231, 243.
 Vie (La) et la substance vivante, 87. — V. Relations des êtres vivants.
 Virgile (Scholiastes de), 183.
 Vivisection (La) en Allemagne, 64.
 Voix (Physiologie de la), 52.
 Voyage (Un) à Paris en 1801, 243, 267.
 Wagner, Richard, 11.
 Wappers (Gustave), 267.
 Yeddo, 111, 136.
 Yriarte (Thomas), 136.
 Zambèze (Le), 172.
 Zeni (Voyages des frères), 256, 275.
 Zola (Les Rougon-Macquart par), 87.
 Zoroastrisme (Le), 124.
 Zoulous (Les) et la guerre, 52, 172, 288.
- LISTES D'OUVRAGES RÉCENTS BELGES, 12, 24, 40, 52, 64, 76, 88, 100, 112, 124, 136, 148, 160, 172, 184, 196, 208, 220, 232, 244, 256, 268, 276, 288.
- LISTES D'OUVRAGES RÉCENTS ÉTRANGERS, 12, 40, 64, 76, 88, 112, 124, 148, 160, 172, 184, 196, 208, 232, 244, 268, 276, 288.

COLLABORATEURS DE L'ATHENÆUM BELGE EN 1880

LOUIS ALVIN, PAUL BAILLEU, EMILE BANNING, A. BARTH, STANISLAS BORMANS, V. BRANTS, JULES CARLIER, A. CHUQUET, F. COLLARD, FR. CRÉPIN, A. DE CEULENEER, J. DELBOEUF, E. DILLON, A. DUVERGER, LÉO ERRERA, LÉON FREDERICQ, PAUL FREDERICQ, CH. DE HARLEZ, P. HENRARD, HENRI HYMANS, D^r VICTOR JACQUES, GEORGES LACOUR-GAYET, CHARLES LAGRANGE, EMILE DE LAVELEYE, JULES LECLERCQ, ALPHONSE LE ROY, CHARLES MICHEL, MART. PHILIPPSON, CHARLES PIOT, H. PITTIER, J. PROOST, CHARLES RUELENS, CH. STALLAERT, J. STECHER, PAUL THOMAS, A. TROISFONTAINES, FR. TROISFONTAINES, G. VAN MUYDEN, J. VINCENT, ALPHONSE WAUTERS, A.-J. WAUTERS.

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 1 — 1^{er} JANVIER 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Niger et Bénoué, par Ad. Burdo (Em. Banning). — La terre de Rubens, par C. Busken-Huet (Ch. Ruelens). — La rente foncière, par A. Loria (Em. de Laveleye). — La philosophie française contemporaine, par P. Janet. — Thucydide, par N.-J. Saripolos (P. Thomas). — Les orages en Belgique, par A. Lancaster. — Correspondance littéraire de Berlin (G. Van Muyden). — Bulletin. — Les encouragements à l'art dramatique. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Niger et Bénoué. Voyage dans l'Afrique centrale, par Ad. Burdo. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-12, avec carte et figures.

Le récit du voyage entrepris en Afrique par M. Burdo, dans le courant de l'année 1878, n'a ni la portée, ni les dimensions des imposantes relations que nous ont données de leurs exploits sur le même théâtre les Livingstone, les Cameron, les Stanley, les Nachtigal. Dans son cadre restreint, c'est pourtant une œuvre qui doit nous intéresser à divers titres : d'abord, l'auteur est un concitoyen; il a été un des premiers à obéir à l'impulsion généreuse donnée par la Conférence géographique de 1877; il est parti avec des ressources exigües, livré à ses seules forces, et pour faire dans ces conditions ce qu'il a fait, il lui a fallu déployer des qualités de caractère peu communes, une énergie, une constance remarquables. En second lieu, son livre est instructif et surtout intéressant : les faits, soit qu'ils se rapportent à l'ordre naturel ou moral, soit qu'ils aient trait à des questions économiques, sont généralement, et malgré quelques méprises, bien observés; certains même d'entre eux sont neufs. Il nous suffira de signaler, par exemple, à ce dernier point de vue, la prédilection marquée, parfois exclusive, que M. Burdo constate pour plusieurs de nos produits, surtout les cotonnades des Flandres et les armes de Liège, chez quantité de tribus de la côte occidentale d'Afrique; le commerce belge, en quête de débouchés nouveaux, en saura sans doute prendre bonne note. L'attention donnée à des faits de ce genre et les développements qu'ils comportent, n'arrêtent ni n'alourdissent le récit; la marche en est rapide, les impressions sincères, les couleurs pittoresques; le style a un ton d'entrain et de verve que pourraient envier les relations de plus d'un illustre voyageur. Enfin, et c'est là un point essentiel, M. Burdo a fait preuve dans le choix du théâtre de ses recherches, dans les directions qu'il y prend, dans certaines de ses hypothèses, d'un véritable instinct scientifique. Il apporte au moins deux découvertes qui prendront place sur la carte des régions qu'il a visitées, et s'il n'eût pas été forcé de revenir prématurément sur ses pas à cause de l'épuisement absolu de ses ressources, son voyage eût peut-être fait époque dans les annales des explorations africaines.

M. Burdo partit au mois d'avril 1878 de Bordeaux avec une expédition française dont M. H. Duveyrier, le savant explorateur du Sahara, avait tracé le plan grandiose, mais malheureusement bien disproportionné aux moyens d'exécution dont on disposait. Cette expédition, à peine arrivée à la côte d'Afrique, se désorganisa, et ses membres se trouvèrent livrés à eux-mêmes. M. Burdo visita successivement divers points du Sénégal, Dakar, Saint-Louis, Gorée, puis pénétra dans le golfe de Guinée, fit halte à Free-Town dans la colonie de Sierra-Leone, à laquelle il consacra quelques pages très exactes, très dignes d'attention, et débarqua à Bonny, à l'est du delta du Niger. Bientôt après, il s'engagea en canot, avec une douzaine de Kroumen pour tout équipage, dans les criques de ce delta, où il faillit périr; un vapeur anglais le conduisit à Onitscha, la première station anglaise sur le Niger. De ce point, il pénétra vers l'est dans la rivière Imam, et entre ainsi dans une contrée encore inconnue, où il noua des relations avec un chef nègre nommé Oputa, figure étrange et sympathique, dont l'amitié fut singulièrement utile au voyageur belge. Reprenant sa course au nord, M. Burdo allait atteindre le confluent du Bénoué quand la désertion de son équipage menaça de tout compromettre. Ce fut une heure critique entre toutes; mais l'épreuve fut courte. Le même jour, il atteignait la mission britannique de Lokoja, à la jonction des deux fleuves; il y rencontrait l'évêque du Niger, M. Crowther, un indigène instruit et converti par les Anglais, un beau caractère que Baikie et Huskisson ont déjà fait connaître à l'Europe. C'est en la compagnie de l'évêque que M. Burdo put remonter le Bénoué jusqu'à Imaha; après le départ du missionnaire, il s'efforça seul d'aller plus loin, et indique comme limite de sa course, sur le Bénoué, le village de Zuwo, localité indiquée sur la carte de Baikie, mais omise sur le croquis de l'auteur. Ici la relation devient un peu confuse; elle nous apprend toutefois qu'après une pointe peu profonde dans les régions encore entièrement inexplorées qu'habitent les peuplades cannibales des Mitschi et des Akpoto, M. Burdo put regagner le Niger à Ighebe, d'où un navire anglais le ramena à la côte.

Le Bénoué avait été l'objectif principal de l'expédition, et l'intérêt qu'il inspire au voyageur est pleinement justifié. Cette admirable rivière qui, par le Niger, communique sans rapides ni cascades avec la mer, est certes l'une des grandes voies d'accès de l'Afrique intérieure; mais la détermination de son cours reste, sur une vaste étendue, un problème géographique. Depuis l'expédition du Dr Baikie qui, en 1854, remonta le Bénoué jusqu'à Dulti au moyen d'un bâtiment équipé par le gouvernement anglais, la *Pleiade*, nulle tentative sérieuse n'a été faite de ce côté. Barth, en 1851, avait touché le fleuve à son confluent avec une autre grande rivière, le Faro, dans l'Adamawa; mais le gouverneur d'Iola ne lui permit pas de prolonger son séjour dans le pays. Vogel atteignit le Bénoué, en 1853, dans l'Hamarua, mais il périt peu de temps après, et ses papiers furent perdus. Rohlf, en 1867, a descendu une petite partie de son cours inférieur, sans toutefois s'y arrêter

ni en explorer les rives. Bref, la belle relation du Dr Baikie demeure, après un quart de siècle, le seul document original sur cette magnifique artère et les régions qu'elle traverse.

M. Burdo apporte à cette relation quelques compléments. Il signale sur la rive gauche, par 5°23' environ de longitude est de Paris, l'existence d'un affluent considérable formant un delta à son embouchure et nommé par les indigènes l'*Okari*. Rattachant cette découverte à divers renseignements recueillis sur le littoral et qui tendent à faire considérer la rivière de Bonny comme un cours d'eau indépendant du Niger, il émet l'hypothèse que l'*Okari* pourrait bien n'être que le cours supérieur du Bonny. La conjecture ne paraît guère plausible dans ces termes; le peu que l'on sait par les rapports de divers voyageurs de la configuration des contrées qui s'étendent entre le Niger, le Bénoué et le Vieux-Calabar, doit la faire écarter; mais la supposition que la rivière de Bonny, qui porte, semble-t-il, à quelque distance de la côte le nom d'*Okolaba*, possède un bassin propre et distinct de celui du Niger, est assez vraisemblable et mériterait une vérification ultérieure: si elle se confirmait, le fait serait d'une haute importance au point de vue de l'exploration future de cette région.

Une autre correction de la carte, celle-là positive et certaine, concerne le tracé de la rivière Imam, qui se trouve être un bras circulaire du Niger, faisant d'Onitscha et de son territoire une île. M. Burdo y pénétra par la crique d'Amambara et en fit tout le circuit; son but était d'atteindre l'*Okolaba* en s'avancant à l'est à travers le pays des Nsubé; l'hostilité des indigènes ne lui permit pas de réaliser ce dessein, mais il constata l'existence de plusieurs criques se prolongeant vers l'orient, et entra dans le Niger sans revenir sur ses pas. C'est au terme de cette excursion qu'il se trouva sur le territoire d'*Ogbekin*, dont le roi Oputa le reçut avec une si cordiale hospitalité. A raison de ces divers résultats ainsi que de plusieurs autres sur lesquels le défaut d'espace nous défend de nous étendre, il est intéressant de comparer le croquis de M. Burdo à la belle carte dressée par Hasseinstein pour les *Mittheilungen* (1863), l'œuvre cartographique la plus remarquable qu'on possède jusqu'ici sur les régions du Niger inférieur et du Bénoué.

M. Burdo a passé environ sept mois à la côte occidentale d'Afrique, dans des contrées d'une insalubrité exceptionnelle, sans avoir un accès de fièvre ni aucune autre maladie du climat. Si ses ressources matérielles eussent correspondu à ses forces physiques et morales, il est permis de croire qu'il aurait fait faire un pas sérieux à la solution du problème qui avait séduit sa pensée. Au lendemain de la publication du livre auquel ont trait ces lignes, il est reparti en Afrique pour le compte de l'Association internationale, qui l'envoie par Zanzibar au lac Tanganyika. C'est dire que le défaut de ressources ne paralysera plus les efforts du voyageur. Si son étoile lui demeure fidèle, si ses forces se maintiennent au niveau de son énergie, il semble légitime d'attendre des résultats marquants de l'expédition qu'il accompagne. E. BANNING.

Het land van Rubens. Belgische herinneringen, door C. Busken-Huet. Amsterdam, Loman, 1879. VIII en 420 pp. gr. in-8° (La terre de Rubens. Souvenirs de voyage en Belgique.)

Deux ouvrages ont paru récemment à l'étranger, au Nord et au Midi, deux ouvrages ayant pour sujet notre petit pays de Belgique. L'un d'eux y étudie la *Terre des Gueux*, l'autre la *Terre de Rubens*. Ces deux qualifications disent très exactement le point de vue où chacun des auteurs s'est placé. M. Henry Havard a parcouru nos Flandres flammingantes, « ce théâtre d'une révolution avortée; » il les a parcourues « l'histoire d'une main et le crayon de l'autre. » C'est-à-dire qu'il y a cherché dans les mœurs et les souvenirs les traces d'un esprit politique bien différent de l'esprit politique actuel. M. Busken-Huet a vu les mêmes contrées; il y a poursuivi dans les monuments, dans les hommes et dans les choses, les traces de l'esprit artistique dont le peuple y est doué et dont il retrouve la filiation depuis Van Eyck jusqu'à Rubens, et de Rubens jusqu'à nous. Pour lui, l'art est la suprême auréole de la Flandre.

Il est aussi glorieux pour un peuple de se distinguer par le sentiment de l'art que de briller par ses institutions politiques. Les Flamands n'ont pas fait de leur indépendance, volontairement ou lâchement, un funeste enjeu. Aussi longtemps qu'ils n'eussent pu s'en dessaisir sans commettre un crime, ils l'ont vaillamment maintenue. A l'avènement des ducs de Bourgogne, les bourgeois de Flandre se sont vus enveloppés dans les filets d'une politique dont ils n'apercevaient pas la fin, et alors seulement ils ont succombé à la séduction. La politique était leur côté faible, l'art, leur côté fort. Leurs dispositions naturelles ne les portaient pas à rendre des services à la civilisation européenne par voie d'autorité positive. Ils n'étaient pas un peuple militaire, colonisateur, ou ayant l'esprit d'organisation. Le commerce et l'industrie ont fleuri chez eux aussi longtemps que les circonstances y ont aidé. Quand les marchés se déplaçaient, c'en était fait de leur génie mercantile. En rien de tout cela, ils n'ont apporté, en venant au monde, la puissance de découvrir l'occasion latente, de changer les phares quand le flot se déplace, ou de se pourvoir d'une nouvelle et vive source de bien-être quand la première a tari. Ils ont été grands seulement dans le domaine des muses, les lettres exceptées, et il n'a pas été prouvé encore que lorsqu'un peuple a atteint dans l'art la hauteur où sont arrivés les anciens Flamands, ce peuple ait manqué sa vocation. Les victoires sur le champ de bataille, les institutions perfectionnées, les réformes sociales, tout cela passe : l'art reste. Les puissants ducs de Bourgogne, les rois d'Espagne et les empereurs, qui ont épuisé le pays, ne sont-ils pas retournés dans l'obscur poussière d'où ils étaient sortis ? Si, pour leur bonheur, ils n'avaient pas aimé et favorisé l'art, leurs noms ne seraient prononcés qu'avec une entière indifférence. S'il reste encore aujourd'hui quelque auréole à Charles-Quint, dont l'empire faisait le tour de la terre, il le doit à la Cheminée du Franc de Bruges.

On peut discuter l'entière justesse de ce coup d'œil jeté sur l'histoire de la Flandre et sur ce portrait des Flamands; mais il faut reconnaître qu'un philosophe qui les juge ainsi ne les traite pas en ennemi. C'est dans ces dispositions bienveillantes qu'après avoir accompli un voyage dans nos provinces, l'auteur a écrit ses intéressants souvenirs.

En août 1878, il partit de Paris et fit à petites journées une excursion dans notre pays, qu'il connaissait déjà, mais dont il voulait faire une étude psychologique. Il s'arrête d'abord à Chantilly pour y parcourir ce vaste débris du siècle de Louis XIV, le domaine des Condé. Là, évoquant le souvenir de la mort de Vatel, d'après le récit de M^{me} de Sévigné, il trouve l'occasion de nous donner quelques pages, remplies de hautes pensées, sur le fanatisme que la royauté avait su inspirer à la France. C'est de cette façon que l'auteur procède : un monument, une réminis-

cence historique, une œuvre d'art, sont des thèmes qui lui servent à appliquer et à condenser ses études d'histoire, de philosophie ou d'esthétique.

Quitant l'empire assyrien du Roi-Soleil, il prend sa route vers la Flandre, dont il trouve déjà les beffrois et les hôtels de ville à Arras. Le musée de Lille, le plus beau des musées des départements français, lui fournit le sujet d'un aperçu général sur l'école flamande par les maîtres qui sont représentés dans cette remarquable collection.

A Ostende, il voit une ville moderne dont il aime à prédire l'élégante prospérité comme réunion cosmopolite des désœuvrés d'Europe; à Dammme, il accomplit un respectueux pèlerinage au berceau de Van Maerlant. La statue érigée en 1860 au père de la poésie flamande ne lui sourit pas trop. « Cette effigie, dit-il, est celle d'un Florentin du XIII^e siècle; pose dantesque, draperie dantesque, pli des lèvres dantesque. Le statuaire s'est efforcé de nous rappeler la tradition d'une rencontre personnelle de Dante avec Van Maerlant. Plutôt que de nous montrer le caractère général du vieux Flamand tel qu'il nous apparaît dans ses poèmes originaux. »

Nous ignorons si telle a été réellement l'intention de l'artiste : nous en serions, pour notre part, assez étonné. Il y a quelque vingt ans, nous avons émis des conjectures sur un voyage de Dante en Flandres, — fait possible et même probable; admis, du reste, par divers auteurs et, entre autres, par Ozanam; — nous y avons ajouté une sous-conjecture : celle d'une entrevue de l'auteur de la Divine Comédie avec l'auteur du *Rym Bibet*. L'impossibilité n'en est pas absolue, mais nous abandonnons volontiers l'idée aux romanciers. Nous voyons qu'elle n'a pas été dédaignée par un statuaire.

Ypres, la ville morte, Gand et Bruges sont, naturellement, les plus vives sources de souvenirs et les plus intéressants sujets d'études pour le voyageur.

A Gand, c'est *L'Adoration de l'Agneau* des Van Eyck qui l'arrête avant tout. « Incroyable ! dit-il, c'est le mot que l'on prononce devant cette œuvre comme devant la Bible de Gutenberg, car rien n'a surpassé ni ce premier tableau, ni ce premier livre. »

Après cette œuvre, la peinture a sans doute produit de nombreuses merveilles, mais aucune qui la couvre de son ombre. Pour la hauteur de la pensée, Dante seul, durant tout le moyen âge, a volé avec des ailes aussi puissantes. Pour la grandeur du sujet, le panneau et ses volets constituent un univers en petit. On y voit réuni tout ce qui, pendant les quatorze siècles du monde chrétien, avait vécu et senti, tout ce qui avait été pensé ou rêvé. Pour le travail, si l'on disait que dix existences d'hommes se sont consacrées à cette œuvre, on le croirait. Pour la couleur, augmentez le coloris flamand de celui de la Hollande, puis celui d'Espagne du coloris de l'Italie et vous trouverez encore que devant la couleur des Van Eyck, tout semble pâle et terne.

C'est de l'enthousiasme, et M. Busken-Huet en éprouve heureusement souvent en face d'autres chefs-d'œuvre des écoles flamandes. Nous ne nous en plaindrons point. Ce n'est pas chez lui une suite de sensations délayées en tropes surchauffés ou en exclamations de commande, ce sont des conclusions tirées de longues et sérieuses analyses. L'auteur a parcouru le monde, il a beaucoup vu et beaucoup comparé; s'il a de l'enthousiasme, c'est à bon escient. Pour lui, *L'Adoration de l'Agneau* n'est pas un prodige, un phénomène, c'est une production logique, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un milieu social et d'une civilisation.

La peinture des Van Eyck est une émanation directe du grand mouvement mystique opéré dans les Pays Bas méridionaux par Ruysbroeck et dont

l'écho, dans les Pays Bas du Nord, a été Gérard Groote, écho que répètent les disciples Brugman et Thomas à Kempis. Les grandes œuvres de l'école des Van Eyck nous font songer à l'immense drame religieux du moyen âge, drame dont les divers actes, réunis sur un seul panneau, peuvent être aperçus d'un coup d'œil. L'artiste n'a pas eu peur des anachronismes en fait de costumes et d'accessoires. Il fait défiler à nos yeux l'histoire sainte avec des personnages habillés comme l'était le peintre lui-même, au milieu des choses de son temps. Toutes les figures sont des portraits de contemporains. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, à Oberramergau, on voit représenter la Passion du Sauveur par des habitants de cette localité.

Nous ne pouvons continuer ainsi l'analyse du livre de M. Huet : nous ne sommes qu'au début et l'auteur doit voir encore Gand, Bruges, Anvers, Bruxelles, Malines, Louvain, Liège. Et partout, ce n'est pas seulement devant les œuvres anciennes qu'il s'arrête : la vie, la civilisation, le mouvement artistique et littéraire d'aujourd'hui sont dépeints, analysés, expliqués de la même manière et rattachés à l'esprit, au sentiment de l'art dont Rubens a été la plus haute expression en Belgique.

A Gand, donc, après l'hôtel de ville, les béguinages, le beffroi, il va visiter les établissements d'horticulture, les édifices modernes; il analyse l'œuvre d'un poète flamand, M. Jules Vuylsteke. A Bruges, la ville morte, c'est la Cheminée du Franc, l'Hôpital St-Jean, avec ses œuvres de Memling, qui attirent son attention la plus vive. Puis, rappelant le souvenir de la splendeur des noces de Charles-le-Téméraire et de Marguerite d'York, il compare l'état de la ville, à l'époque de sa prospérité, avec la ville morne et déchue qu'il a visitée.

Gand a ses Van Eyck, Bruges a son Memling, Anvers a son Quentin Metsys. Les trois villes sœurs ont chacune leur génie tutélaire. Dans les trois cités, les événements des règnes de Charles-Quint et Philippe II ont arrêté le magnifique essor de l'art; à Anvers seulement, après soixante-dix ans d'exil, l'art y entra avec Rubens. Et de quelle pléiade y fut entouré ce roi de la peinture ! Van Dyck, Jordaens, Teniers, et tant d'autres ! Et quelles œuvres y admire-t-on encore, créées par eux ! Anvers, depuis Metsys et Rubens, est un microcosme artistique; Metsys et Rubens y exercent encore leur influence, et la ville n'a pas dégénéré.

En se rendant à Bruxelles, l'auteur entame une grave question, celle des deux langues du pays et de leur antagonisme. Cette question, il la résout par Rubens et d'une manière extrêmement ingénieuse. Citons ici une page.

Continuation brillante de la voie jalonnée par les Van Eyck, Memling et Metsys, le nom de Rubens est en quelque sorte le point de réunion où se rencontrent toutes les manifestations élevées de la vie nationale en Belgique. Les Wallons peuvent en appeler à Rubens quand on les accuse de trop maintenir ce qu'ils tiennent de leur origine celtique; les Flamands peuvent en appeler à lui, de leur côté, quand on leur reproche de ne pas assez renier leur parenté germanique, tous les Belges peuvent en appeler à Rubens, tous les Belges qui croient au bon droit de leur existence, comme peuple. L'histoire de l'Europe montrerait à peine le deuxième exemple d'un homme qui ait, autant que Rubens, uni le sentiment national au sentiment humanitaire.

Le voyageur qui se rend d'Anvers à Bruxelles reconnaît que ce n'est pas un luxe que de croire à cette haute unité. Dans la première ville se sont réunies toutes les forces de la nationalité flamande, dans l'autre, malgré son origine brabançonne, toutes les forces de la nationalité wallonne. A Bruxelles, le flamand est regardé comme un patois, et par l'invaison wallonne, le français y a pris le plus grand développement. Le français, la langue de l'ennemi héréditaire, y est devenu la langue usuelle, littéraire, administrative, officielle. Du côté des Flamands, ce fait n'a pu être considéré qu'avec peine. Les deux plus grandes villes du royaume, séparées seulement

par une heure de chemin de fer, se trouvent donc, sous certains rapports, en antagonisme. La poétique contre l'influence de Bruxelles est un élément considérable de la littérature flamande.

Cependant, il ne faut pas s'exagérer la largeur de l'abîme qui les sépare. L'esprit de Rubens exerce son prestige. Quand on considère ce que, depuis 1830, les lettres ont produit en Belgique, tant du côté français que du côté flamand, on arrive à une conclusion tout à fait rassurante. Il n'y a point d'inimitié entre les nouvelles de Rosalie et Virginie Loveling, et les nouvelles de Caroline Gravière, entre les poésies d'André Van Hasselt et celles d'Emmanuel Hiel. Les écrits de Charles Potvin, prose ou vers, doivent obtenir en Belgique autant de sympathie que ceux de Ledeganck, de Conscience, de Jean Van Beers. »

L'auteur ne se contente pas d'exprimer une opinion basée sur quelques considérations que d'aucuns pourraient traiter de spécieuses; il l'élaie sur de nombreux exemples. Connaissant parfaitement nos deux littératures et notre histoire contemporaine aussi bien que notre histoire ancienne avant la séparation du Nord et du Sud, il arrive à établir, entre nos écrivains, par de nombreux fragments de leurs œuvres, des comparaisons inattendues, des affinités réelles, un esprit général qui prouvent bien qu'au-dessus des antagonismes, qui existent d'ailleurs dans tous les groupes sociaux, il y a chez nous un errain neutre où l'on se rencontre, où il n'y a ni rancunes, ni dédains, « où les dissonances quotidiennes se fondent dans un unisson supérieur. La destinée de la Belgique est d'être et de rester la terre de Rubens : à mesure que, grâce aux heureux efforts de ceux qui la dirigent, elle se débarrassera des défauts inhérents aux petites nationalités, elle remplira de mieux en mieux cette noble mission. »

On ne peut le nier : entre les races formant une même nation comme entre les branches d'une même famille, il y a des liens mystérieux, qui ne s'expliquent pas toujours par l'association des intérêts, mais dont il faut chercher plus haut l'origine. Ce sont surtout des liens de fierté qui se sont établis entre les enfants d'un même sol, héritiers de quelque gloire commune, concitoyens de quelque grand homme. Le souvenir de cette gloire, le nom de cet homme illustre transmettent leur autorité à travers les siècles. Ce sont des génies propices qui veillent sur un peuple, combattent pour lui, comme les dieux d'Homère pour les Grecs et les Troyens. En Italie, au nom de Dante, tous les particularismes s'effacent; en Angleterre, le nom de Shakespeare élève tous les fronts vers une même pensée.

En est-il de même chez nous? Le sentiment inné de l'art peut-il être, à lui seul, notre force de cohésion? Au nom de Rubens, Flamands et Wallons disparaissent-ils pour n'être plus que des Belges?

C'est une thèse aussi noble que consolante, et l'auteur la soutient avec une grande hauteur de vues. Nous devons lui en exprimer notre vive reconnaissance : nous ne sommes pas habitués à de semblables élans de sympathie.

Mais l'auteur, qui a résidé dans les Indes néerlandaises, recueilli des impressions en Italie, parcouru l'Europe et s'est arrêté enfin à Paris, observant, étudiant et « philosophe » sans cesse, l'auteur est affranchi de tout égoïsme national, et lorsqu'il se trouve au milieu d'un autre groupe d'hommes, il recherche avant tout à y constater des efforts et des progrès, ne se souciant point de faire des critiques pédantesques ou des comparaisons dédaigneuses. Il juge de toute la hauteur de sa pensée libre, sereine, mûrie par l'expérience. Elle lui a dicté son principe d'où ne pouvaient naître que des conclusions bienveillantes. En étudiant notre école actuelle de peinture, notre double mou-

vement littéraire, en appréciant les monuments élevés par nos statuaires et nos architectes contemporains, il a souvent des paroles d'admiration, mais jamais des paroles de dénigrement. Fidèle à sa thèse, il s'efforce toujours de démontrer que la Belgique n'a pas cessé d'être « la terre de Rubens. »

Le livre de M. Busken-Huet, espérons le, sera traduit. C'est l'œuvre d'un homme dont la réputation comme écrivain et comme penseur n'est pas à faire. Il doit être lu par tout le pays.

C. RUELENS.

La rendita fondiaria e la sua elisione naturale, di Achille Loria. Milano, Ulrico Hoepli, 1880, in-8°, 743 p.

La question de la rente foncière est une des plus controversées de l'économie politique. Smith, Riccardo, Stuart Mill et la plupart des économistes ont admis que la rente est la rémunération payée pour la jouissance de la fertilité naturelle du sol. Mais, ont dit les socialistes, si la rente paye les services de la nature, le fonds naturel ayant été donné à tous, la rente doit aussi appartenir à tous. La propriété est-elle, comme vous l'affirmez, le fruit du travail, la rente qui dérive de la nature et non du travail, ne peut légitimement appartenir au propriétaire. Il faut l'attribuer à l'Etat. — C'est alors que sont intervenus Carey, Bastiat et toute son école. Il y a erreur d'analyse, ont-ils dit : la nature par elle-même ne produit rien. Ce que la rente rétribue, c'est tout le travail incorporé au sol sous forme de routes, de fossés, de drainages, de bâtiments, d'amendements, et elle ne suffit pas même à en payer l'intérêt normal. La rente revient donc au propriétaire, en vertu du principe qui légitime le salaire. C'est là, on le voit, un grave problème.

Autre question débattue en ce moment avec passion, et souvent non sans violence, en Angleterre et surtout en Irlande : Quel est le mode de répartition le plus avantageux, la grande ou la petite propriété?

Autre point encore : La rente a sans cesse augmenté. Cette progression doit-elle continuer ou verrons-nous se produire un mouvement en sens inverse, comme cela a lieu dans ces dernières années?

M. Loria examine ces problèmes à fond, armé, on peut le dire, de toute la science actuelle. Il a lu tout ce qui a été écrit en allemand, en français, en anglais. Semblable érudition est chose rare chez les économistes. On ne la rencontre guère qu'en Allemagne et en Italie.

Le livre de M. Loria est un des plus complets qui aient été écrits sur la matière. L'auteur ne se contente pas, comme on le faisait autrefois, de décrire les phénomènes. Il fait la critique des faits nuisibles, des lois injustes, et il se prononce énergiquement en faveur de la petite propriété. C'est par elle que se produira ce qu'il appelle « l'élimination naturelle » de la rente, c'est-à-dire la suppression de ce qu'elle peut avoir de nuisible.

M. Loria en est à ses débuts. On peut donc s'attendre à le voir occuper un des premiers rangs parmi cette phalange d'économistes distingués qui honorent l'Italie. Rien qu'à Mantoue, qu'il habite, il en trouve à ses côtés deux d'un renom européen, le vénérable comte Arrivabene et l'ancien ministre S. Jacini.

C'est un des avantages de l'Italie d'avoir ainsi partout des centres d'activité intellectuelle où l'on travaille sérieusement. EMILE DE LAVELEYE.

La philosophie française contemporaine, par Paul Janet. Paris, Calmann-Lévy. 1879, in-12.

M. Janet nous offre dans ce livre un résumé

de la philosophie contemporaine en France, et, après l'avoir lu, il y a lieu, semble-t-il, de se féliciter des tendances de la science actuelle. Réellement la philosophie est entrée dans une voie qui ne peut que lui assurer de féconds résultats. Au lieu de repousser les sciences comme étrangères à son sujet, elle a tenu compte de leurs progrès, elle leur a demandé des documents certains sur l'homme, sur son origine, sur sa place dans la nature. Empruntant leurs méthodes précises, elle en est arrivée, sinon à nous donner la vérité, tout au moins à nous la faire entrevoir. L'école positiviste tout d'abord, par son aversion pour la métaphysique, a contribué à inspirer aux philosophes contemporains cette réserve, cette circonspection si nécessaires depuis les audacieuses conceptions *a priori* des Hegel, des Fichte et des Schelling.

A parler vrai, le positivisme n'est pas une philosophie; mais, eu égard aux circonstances où il est né, il ne pouvait exercer qu'une action salutaire. Tandis que l'école éclectique prenait pour fondement le seul fait de la conscience, Auguste Comte, lui, partit de la science et essaya d'en faire la base de la philosophie, de sorte que ceux-là mêmes qui n'entrèrent pas dans ses vues, subirent l'influence de sa réforme, et qu'ainsi l'accord entre les sciences et la philosophie se put rétablir.

Il est une autre cause plus générale du caractère scientifique des philosophes contemporains : c'est l'esprit français. La patrie de Molière et de Voltaire prise avant tout le bon sens, et son bon sens la préserve de bien des écueils. Rivarol l'a dit : tout ce qui n'est pas clair n'est pas français. Aussi, quand on recherche quelle est l'aptitude propre des penseurs français, on leur trouve peu d'originalité, mais on ne saurait méconnaître chez eux une étonnante habileté à passer au crible les acquisitions scientifiques et à les répandre partout sous cette forme alerte et brillante qui est le propre de Voltaire. Ils ont vite compris que l'éclectisme de Cousin ne pouvait résister aux découvertes de la physiologie, et ils se sont tournés du côté des sciences naturelles. A leur tour, les savants ont abordé le terrain philosophique. Toute recherche scientifique, poussée un peu loin, aboutit à des problèmes philosophiques, et le contraire n'est pas moins vrai; dès lors, pourquoi séparer ces deux grandes branches de la pensée humaine? Loin de se contrarier, elles se complètent l'une l'autre.

Parmi les savants imbus de cette vérité brille au premier rang Claude Bernard. Dans son livre intitulé : *La Vie, leçons sur les phénomènes communs aux hommes et aux animaux*, après avoir fait l'histoire de toutes les définitions qu'on en a données, il nous propose la sienne : « La vie c'est la création, la vie c'est la mort. » — définition étrange à première vue, mais qui s'explique, puisque la vie se compose de deux mouvements, la création et la destruction; ailleurs, il la compare à une bougie qui brûle sans se consumer. Claude Bernard est organisiste; il prétend que la vie est la résultante des organes; toutefois il admet aussi la présence d'une idée directrice, mais dont il ne faut pas tenir compte dans l'explication des phénomènes.

Si Claude Bernard est organisiste, M. Chauvart est vitaliste. Dans un ouvrage récent sur la *Vie*, il a pris la défense désespérée de la fameuse théorie prônée par l'école de Montpellier : le vitalisme. Malgré tout le talent de l'auteur, il est peu probable qu'il rallie à son système beaucoup de partisans.

La mode est aux résurrections. L'*Animisme* de Stahl a naguère encore trouvé un défenseur dans un philosophe très distingué, Francisque

Bouillier, déjà connu par une histoire du *Carlésianisme*. Il essaie de prouver que le principe vital est identique à l'âme pensante. Si l'âme est une force, pourquoi ne serait-elle pas cause de la vie? Il est inutile de multiplier les entités et d'admettre deux principes différents. A ceux qui seraient curieux d'avoir des preuves, nous conseillerons la lecture du livre même de M. Bouillier : *Le principe vital et l'âme pensante*.

La doctrine animiste est aussi celle du docteur Bouchut, qui accorde à l'âme trois attributs fondamentaux : l'impressibilité, l'autocinésie et la primorphose. Nous ne suivons pas M. Janet dans ses critiques du premier de ces attributs. Ces sortes d'analyses, déjà si serrées, ne sont point susceptibles d'être encore réduites. Remarquons seulement que M. Bouchut engage le spiritualisme dans la question si controversée de l'existence d'une force vitale, et qu'il confond le principe de la vie avec le principe de la pensée. Or, on peut être matérialiste sur le premier point et spiritualiste sur le second : témoin Descartes.

Dans un tout autre esprit est conçu l'ouvrage du docteur Luys : *le Cerveau et ses fonctions*. M. Luys a passé toute sa vie dans l'étude du cerveau, et il en est venu à ne plus voir dans la pensée qu'un mode cérébral. A ce sujet, M. Paul Janet fait remarquer combien est insupportable cette confusion perpétuelle des phénomènes physiques et psychiques. On croit avoir beaucoup avancé la science parce qu'on a traduit de la psychologie vulgaire en langage physiologique. Vous dites tout uniment : l'esprit ; M. Luys dira : *les centres nerveux* ; vous parlez d'activité cérébrale ; il vous répondra : *éréthisme cérébral*. Nous voilà bien avancés. Jusqu'à présent, on n'a pu ramener les phénomènes psychiques aux phénomènes organiques, et confondre les deux domaines, c'est supposer connu ce qu'il faudrait démontrer.

Bien plus sages sont les psycho-physiciens : Weber, Fechner, Wundt, Delbœuf, qui se proposent, non d'absorber la psychique dans la physique, mais d'étudier parallèlement l'une et l'autre par des expériences précises et même par des mesures exactes. Ici M. Janet consacre une notice très élogieuse à notre savant compatriote, M. Delbœuf, qu'il appelle un esprit vraiment scientifique et d'une grande précision.

Si la philosophie contemporaine, moins audacieuse que ses devancières, s'occupe surtout des faits internes, on croirait à tort que les métaphysiciens font complètement défaut ; le nombre en est assez considérable. La place nous manque pour passer en revue tous ceux qui figurent dans le livre de M. Janet. Citons seulement Renouvier et Ravaisson. Ce dernier procède d'Aristote ; il distingue, comme le Stagyrite, la matière et la forme : la matière correspondant à la substance, la forme aux attributs. Pour Ravaisson, c'est dans les attributs qu'est la réalité proprement dite ; il supprime en partie la notion de substance ; la matière n'est que la condition de la réalité, elle n'en est pas le fonds. On conçoit aisément quel coup serait porté au matérialisme si l'on parvenait à détruire cette notion de la substance.

Il est regrettable que M. Ravaisson n'approfondisse pas davantage sa théorie ; la philosophie n'est pas la foi, elle requiert des preuves. Plus rigoureux est M. Renouvier, disciple de Kant, mais plus radical encore que le maître. Il ne laisse pas même subsister la possibilité d'une chose en soi ; la seule réalité qu'il admette, c'est la personne morale. M. Renouvier se distingue par une grande prévention contre l'idée d'unité ; il rejette la notion du moi et l'idée d'une cause absolue de l'univers, ce qui ne l'empêche pas de croire à l'immortalité de l'âme et de repousser hautement l'athéisme. La

partie la plus solide de son bagage philosophique, ce sont ses critiques de Bain, de Mill, de Spencer et de Darwin, critiques où il oppose aux philosophes anglais les mêmes arguments que l'école spiritualiste. On ne saurait trop regretter que M. Renouvier ait fondé une revue, la *Critique philosophique*, pour livrer au ridicule quiconque ne pense pas comme lui. L'intolérance est partout haïssable, mais elle est moins encore de mise en philosophie que partout ailleurs.

C'est en vue de remédier à l'esprit exclusif des Revues de Littré et de Renouvier, que M. Th. Ribot a créé la *Revue philosophique*, dont M. Janet, à part quelques restrictions, fait le plus grand éloge. La nouvelle Revue n'a point de drapeau ; elle est ouverte à tout homme sérieux qui veut y exposer ses idées. Elle ne sert pas à ses lecteurs une doctrine toute faite, mais elle leur fournit des matériaux pour s'en faire une ; si elle a ses tendances propres, ce qui est inévitable, il serait fort malaisé de les déterminer.

A côté des auteurs purement spéculatifs, il en est un grand nombre qui ont traité de matières diverses au point de vue philosophique. Alfred Fouillée, dans un livre récent et qui a fait quelque bruit, étudie l'*Idée moderne du droit*. Suivant lui, l'idée de l'utilité caractérise l'Angleterre, celle de la force, l'Allemagne ; la France préconise l'idée du droit. On le voit, M. Fouillée, en généralisant, n'a pas craint d'être trop absolu. Sainte-Beuve avait raison quand il écrivait : La vérité est complexe et rarement peut-on la résumer et la formuler d'un mot sans qu'il faille y apporter aussitôt des correctifs qui l'adoucisent et la modifient.

En ce qui regarde la France et l'Allemagne, il y aurait bien des restrictions à faire à la théorie de M. Fouillée. Cela n'empêche pas son travail d'être très intéressant et très suggestif ; et, en définitive, n'est-ce pas là le principal mérite d'un livre? D'autres philosophes, Funck-Brentano, Dupont-White, Emile Beaussire se sont occupés de l'idée du droit. La principale préoccupation de ces publicistes est de faire passer dans la pratique, ce qui n'existe qu'à l'état de théorie. « Dans les nations, comme dans les individus, dit Brentano, c'est le caractère qui importe. Les plus belles théories ne font pas un peuple libre. »

Nous faisons remarquer tantôt que M. Fouillée n'avait pas craint d'être trop absolu dans ses affirmations. Ce reproche n'atteint pas que lui. A côté de l'esprit positif qui caractérise la science contemporaine, se manifeste chez quelques savants une tendance fâcheuse à donner tête baissée dans les théories hasardées.

Ceux qui s'adonnent aux sciences naturelles notamment croient pouvoir aborder sans préparation le domaine philosophique et trancher les questions les plus complexes avec une étrange légèreté. Et à ce propos, M. Paul Janet fait très judicieusement observer que certains écrivains, non contents de voir que la philosophie a renoué alliance avec les sciences, voudraient la leur soumettre complètement, comme si elle n'avait pas aussi son terrain propre et son indépendance, en sorte qu'elle n'aurait cessé d'être la servante de la théologie, *ancilla theologiae*, que pour retomber dans un autre esclavage. C'est à l'occasion du livre de M. Espinas : *Les sociétés animales*, que M. Janet fait cette observation. Et en effet, M. Espinas, qui connaît profondément les sciences naturelles, s'est montré bien hardi dans la définition qu'il a donnée de la société : « une société est un organisme qui ne se distingue des autres qu'en ce qu'il est avant tout constitué par une conscience ; la société est une conscience vivante, un organisme d'idées. » Cette définition est

grosse de conséquences ; entre autres choses, elle nous ramène au vieux *réalisme* qui plaçait la substance réelle et effective, non dans les individus, mais dans la collectivité.

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas M. Janet. Son livre se compose de vingt-cinq articles, et dans chacun il analyse trois ou quatre écrivains. Nous ne voudrions pas finir cependant sans mentionner la réfutation victorieuse que M. Carrau a faite de la morale utilitaire et ses belles pages sur la théorie de l'évolution. La morale, on ne l'ignore pas, est la pierre d'achoppement des systèmes positivistes, matérialistes, socialistes, et nul mieux que M. Carrau ne sait les combattre en montrant à quelles conséquences désastreuses ils aboutissent, si l'on en tire logiquement les conclusions devant lesquelles souvent les chefs d'école ont reculé. Son quasi-homonyme, M. Caro, s'est assigné la même tâche dans ses *Problèmes de morale sociale* et dans un récent ouvrage sur le *Pessimisme*. Celui-là est un redoutable polémiste, qui toujours frappe au défaut de la cuirasse. Non pourtant, notre comparaison cloche, M. Caro n'emploie ni la lance ni la massue ; ses armes sont plus fines et n'en démolissent que mieux ses adversaires.

En résumé, au milieu de l'armée des philosophes contemporains nous ne voyons pas un de ces puissants esprits capables de renouveler la science. D'ailleurs on ne demande plus de nos jours à un philosophe d'avoir une conception catégorique de l'ensemble des choses. Les sciences ont amassé tant de documents sur des questions qui paraissent fort simples autrefois, que de jour en jour il devient plus difficile de les maîtriser. Force est donc de limiter le champ de ses études pour le mieux défricher. Un écueil est à éviter toutefois : c'est qu'à force de se cantonner dans les questions spéciales, on ne néglige les vues d'ensemble, les idées générales, qui seules constituent une philosophie. Les arbres, dit un proverbe, empêchent de voir la forêt.

Nous ignorons si ce qui précède suffira à donner une idée de l'excellent livre de M. Janet. Ceux qui connaissent ses autres ouvrages savent combien ils sont instructifs sans être rebutants ; celui que nous annonçons est supérieur encore à ses aînés. Fs

Essai politique et moral sur Thucydide, par N. J. Saripolos. Lu à l'Académie royale de Belgique dans sa séance du 4 août 1879. Bruxelles, Hayez, 1879, 86 p., in-8°.

M. Saripolos écrit au commencement de son *Essai* : « Je me bornerai à extraire de son immortel ouvrage (de Thucydide) ses principes politiques, m'estimant assez heureux si je réussis à prouver qu'il a été réellement le fondateur de cette science qu'on appelle la *politique*, dont Platon, après lui, a formulé et coordonné les principes, et le premier qui a soumis les faits historiques à un examen approfondi et philosophique. » La première partie de cette thèse est fautive, du moins dans les termes où elle est énoncée, et M. Saripolos n'entreprend même pas de la prouver. La seconde n'est pas neuve, mais elle pouvait fournir matière à des développements intéressants. Ces développements, nous les avons vainement cherchés dans le travail de M. Saripolos. Il ne suffisait pas, à notre avis, de faire un résumé de la *Guerre du Péloponèse*, une sorte d'anthologie de Thucydide, et d'y mêler quelques réflexions, très morales et très sensées sans doute, mais absolument dépourvues de profondeur et d'originalité.

L'*Essai sur Thucydide* manque d'ordre, ce qui en rend la lecture pénible. On sent que

explique en partie le succès énorme des discours du chancelier. Le prince de Bismarck est, il est vrai, aussi dédaigneux de la forme que ses amis ou ses adversaires dans les Parlements, ce qui tient beaucoup du reste à l'éducation aussi peu rhétorique que possible de nos collègues et au génie de la langue allemande, qui est peu oratoire. Mais on trouve toujours dans les harangues du chancelier, bien qu'elles soient improvisées, une logique irréfutable, des aperçus nouveaux, des mots piquants, enfin, souvent une grande élévation d'idées et de sentiments, jointe à ce souverain bon sens qui fait du prince un adversaire si redoutable.

Telles sont les réflexions qui m'inspirent le 5^e volume de la traduction française des discours du chancelier. Ce volume embrasse les années 1878 et 1879. C'est vous dire qu'il renferme les discours sur les socialistes, sur l'Alsace-Lorraine et l'institution du *Statthalter*, sur les immunités parlementaires et sur les questions économiques. Comme les sept volumes précédents, il est enrichi de notes explicatives, souvent indispensables aux lecteurs étrangers, de sommaires résumant les débats parlementaires qui ont provoqué les discours, du texte des lois en cause, enfin de tables analytiques des matières. Quant à la traduction que les génies si différents des idiomes allemand et français rend si difficile, tout dépend du point de vue où l'on se place. Ceux qui tiennent avant tout à une version absolument littérale, telle qu'elle se pratique dans nos collèges, auront tout lieu d'être pleinement satisfaits et comprendront facilement les discours, à la condition toutefois de mettre le texte allemand en regard, pour y recourir toutes les fois que la littéralité fait violence au génie de la langue française. Cette littéralité va si loin que, pour ne citer qu'un exemple, le mot *Kirchenrath* est traduit par *conseil d'église*, ce qui est, il est vrai, la traduction des mots *Rat* et *Kirche*, mais point du composé *Kirchenrath*. Pour être compris ou pour éviter les confusions fâcheuses, il eût fallu mettre *conseil de fabrique* ou tout au moins *conseil de paroisse*. Quant à moi, j'eusse préféré une traduction tenant mieux compte du public auquel on s'adresse, et rendant autant que possible les idées allemandes par des idées françaises correspondantes. Parfois même la traduction doit provoquer le rire. Ainsi *Monsieur le préopinant*, pour l'honorable *preopinant*, version littérale de *der Herr Vorredner*. Mais ce ne sont que des critiques de détail, et la forme trop souvent saugrenue de la traduction n'empêchera pas l'œuvre parlementaire du chancelier d'avoir sa place marquée dans toutes les bibliothèques historiques.

Je n'en saurais dire autant de l'œuvre parlementaire de Fr. Ziegler. Bien que supérieure en somme à la majorité des discours actuels, elle rentre dans la catégorie des élocutions que j'ai caractérisées plus haut. Ziegler fut de son vivant l'un des chefs du parti radical échoué, du parti qui vote encore par principe contre toute proposition du gouvernement, cette proposition fut-elle empruntée, au programme démocratique lui-même, du parti qui, après avoir réclamé à cor et à cri l'unité allemande, a fini par rejeter les pactes fédéraux de 1866 et de 1871. Mais Ziegler se distinguait avantageusement, comme Waldeck, des radicaux actuels. Son opposition n'allait pas jusqu'à la négation du patriotisme, et lorsque le pays était en danger, il n'hésitait pas à sacrifier quelques principes sur l'autel de la patrie. C'est ce qui donne un certain intérêt à son œuvre parlementaire.

Les lecteurs de l'*Athenæum* n'ignorent pas qu'il se manifeste depuis quelques années en Allemagne, surtout à Berlin et à Breslau, un mouvement nativiste très prononcé, mouvement dirigé contre les israélites, qui, grâce aux liber-

tés constitutionnelles, forment dans les grandes villes jusqu'au dixième de la population, et se sont emparés non seulement du commerce et de l'industrie, mais de la presse libérale tout entière, de la magistrature, du barreau et même d'une partie de l'administration. Seule l'armée est demeurée purement germanique, aucun corps d'officiers n'admettant un juif dans son sein. Jusqu'ici ce mouvement ne s'était guère manifesté dans la presse que par quelques brochures passablement ridicules et les articles de feuilles conservatrices de troisième rang. Mais voici que l'un de nos plus éminents historiens et députés, M. de Treitschke, entre en lice dans la Revue qu'il dirige et la situation a changé par ce fait du tout au tout. L'article de M. de Treitschke, qui produit une sensation énorme, est intitulé : *Ne chances*. Après avoir consacré quelques pages à la brochure de M. Mittelsaedt, dont je parlais l'autre jour, l'auteur aborde résolument la grande question à l'ordre du jour, question que je ne pourrais guère comparer qu'à celle provoquée en Californie par l'immigration chinoise. Il se déverse sur nous, chaque année, dit M. de Treitschke, par les frontières polonaises, une troupe de jeunes ambitieux qui, pour commencer, vendent de vieilles culottes, mais qui tôt ou tard domineront la Bourse et la presse, et la grosse question est de savoir si ce peuple étranger s'amalgamera avec le nôtre. Depuis une dizaine d'années c'est ce peuple qui fait chez nous l'opinion publique, le parti libéral doit sa décadence en majeure partie au fait qu'il a laissé prendre aux Israélites beaucoup trop d'empire sur sa presse. Ce sont eux qui ont introduit dans nos journaux la manière de parler de la patrie d'un ton moqueur, comme si c'était une chose qui ne nous regarde pas. Ajouter à cela, une indiscretion (*Vordringlichkeit*) proverbiale, qui ose même se mêler des affaires intérieures de l'Eglise chrétienne. Les plaisanteries des journalistes juifs sur la religion sont révoltantes... Et plus loin : « Ne nous faisons pas illusion : le mouvement est très profond et très fort, et les fades plaisanteries de nos feuilles drôlatiques ne l'arrêteront pas. Jusque dans les régions les plus cultivées, parmi des hommes qui repousseraient avec indignation tout soupçon d'intolérance religieuse ou de chauvinisme, partout retentit la même plainte : Les juifs font notre malheur ! » A la fin de son article, M. de Treitschke se demande s'il sera possible de combler l'abîme qui se creuse entre le germanisme et le judaïsme. Il penche pour l'affirmative, « si les juifs, qui parlent tant de tolérance, deviennent réellement tolérants et montrent quelque respect (*Pietät*) pour la foi, les coutumes et les sentiments de la nation allemande, qui leur a donné les droits de l'homme et du citoyen. C'est précisément à ce manque de respect, qui caractérise la majeure partie des commerçants et des journalistes juifs, qu'il faut attribuer la haine passionnée actuelle. » L'article des *Preussische Jahrbücher* va susciter une vive polémique.

Mais je m'aperçois que j'ai failli tomber dans la politique et me hâte de revenir à la littérature.

Les Français ont le défaut, commun du reste à la plupart des peuples, de trouver mauvais que l'on critique à l'étranger leurs institutions, leur caractère et de leurs coutumes. C'est ce défaut qui a engagé M. Baumgarten à emprunter exclusivement à des auteurs français ses tableaux de la vie parisienne et provinciale, tableaux qui, je me hâte de le dire, sont loin d'être tous des critiques et de présenter la vie de nos voisins exclusivement sous ses côtés ridicules. Ce n'est pas en vain que M. Baumgarten a vécu longtemps en France et passé trente ans à étudier la littérature de ce pays. Evidemment, il a un faible pour les Français et

leurs livres, et, lorsque l'amour de la vérité l'a contraint d'emprunter aux auteurs d'au delà des Vosges quelque peinture peu réjouissante, il se hâte de rétablir l'équilibre par une citation montrant la France sous son meilleur jour. La *France contemporaine* est exclusivement consacrée à Paris. M. Baumgarten y fait passer sous nos yeux, tour à tour, le bohème, l'absintheur, la langue verte, les théâtres populaires, les types cléricaux de la capitale, les femmes émancipées, etc. Je préfère, pour ma part, le second recueil, qui en est à sa deuxième édition. La Revue Comique des bévues provinciales, Philoctète joué par des épiciers, le curé campagnard, les récits drôlatiques de la campagne, empruntés aux écrits de Galoppe d'Onquaire, de L. Doucet, d'A. Humbert et d'autres, méritaient d'être tirés de l'oubli où on les a laissés tomber en France, et, pour ma part, je les préfère de beaucoup aux drôleries à la mode aujourd'hui. — M. Baumgarten a pris soin d'expliquer en allemand les termes peu compréhensibles pour les lecteurs étrangers, et ces notes sont en général exactes. Il s'y est cependant glissé quelques erreurs. Ainsi, le commentateur attribue à Traviès (1837) le mot *Mayerx*, qui est une vicieuse expression provinciale, et que ce caricaturiste a, au contraire, emprunté, si je ne me trompe, à quelque patois. *Ebouriffant* n'a aucune parenté avec *ébouffant* (crevant) *de rire*; il signifie évidemment quelque chose de si fort que cela vous *ebouriffe* les cheveux. Il ne me reste qu'à souhaiter beaucoup de lecteurs aux anthologies de M. Baumgarten, qui contribueront certainement à dissiper l'opinion fautive qu'on se fait trop souvent des Français en Allemagne, en les assimilant aux boulevardiers parisiens.

M. Lommatzsch, professeur de théologie à l'Université de Berlin, a entrepris une étude approfondie, non-seulement des doctrines de Luther, mais du caractère et de la personne du grand réformateur. Voici en quelques mots les conclusions de cet auteur : Luther était avant tout autoritaire, ses thèses ont souvent l'air de décrets qu'il promulgue au nom du Christ ou du Saint-Esprit, comme le pape au nom de l'Eglise, et les rapports de l'ex-moine d'Erfurt avec le Saint-Père ressemblent trop à ceux de deux pontifes s'excommuniant mutuellement. En revanche, Luther admettait le libre arbitre en ce sens qu'il opposait à l'autorité de l'Eglise romaine celle de la conscience et de la conviction intérieure. Dès que sa conviction s'ébranlait, nulle puissance ne l'eût amené à maintenir ses thèses antérieures. On ne saurait donc parler d'infailibilité luthérienne. Quant à la personne et au caractère du réformateur allemand, M. Lommatzsch attribue à Luther un grand talent spéculatif et, appréciation tout à fait neuve, une forte dose de scepticisme ; seulement il ne s'est jamais perdu dans cette doctrine. Ses luttes théologiques, son désespoir religieux, dit M. Lommatzsch, sont infiniment plus profonds que le scepticisme philosophique où Descartes prit son : *Je pense, donc je suis*; mais, dépourvu de méthode critique et scientifique de nature à réconcilier le dogme avec le doute, Luther tomba dans la dépendance dogmatique de la philosophie de saint Augustin. L'ouvrage de M. Lommatzsch offre un intérêt puissant pour le théologien comme pour le philosophe, et jette une lumière toute nouvelle sur le grand réformateur allemand.

La question de savoir jusqu'à quel point l'Etat est fondé à intervenir dans le développement économique, cette question est plus que jamais à l'ordre du jour en Allemagne et ailleurs. C'est ce qui a engagé M. Seyffert à publier sa revue des questions d'économie politique. Cette publication se distingue avantageusement de ses

émules en ce que son directeur ne part pas d'une opinion préconçue. n'est ni *Manchester-man*, ni partisan du « tout par l'Etat et pour l'Etat. » Il expose avec impartialité le pour et le contre des problèmes soulevés, et en appelle sans cesse non pas aux intérêts de caste, aux passions et aux préjugés, mais à la raison et au bon sens. M. Seyfferth ne se borne pas du reste aux questions brûlantes, il aborde aussi les projets de réforme, les théories économiques nouvelles, puis, d'un autre côté, les problèmes déjà résolus et leur influence sur la prospérité nationale. Les quatre fascicules qui ont paru sont consacrés aux sujets suivants : Le rachat des voies ferrées, les fermages héréditaires, la participation des travailleurs aux bénéfices, l'émigration, les douanes, la législation ouvrière, l'assurance des travailleurs, la théorie des valeurs d'après Schäffle.

Il y a quelques années à peine, le premier souci des parvenus de la finance, des *Gründer*, c'était l'acquisition d'un mobilier plus ou moins gothique en chêne sculpté et en général parfaitement incommode. Aujourd'hui la vogue est au *xv^e* siècle, et le moindre bourgeois veut un salon sentant d'une lieue l'époque de la réforme. La librairie aussi bien que les tapissiers et les marchands de faïence ou de verreries n'ont pas tardé à se prêter à cette manie, et les amateurs de mobiliers Renaissance n'ont plus que l'embaras du choix. Ils trouvent détaillé dans les publications consacrées aux quatre Renaissances connues, l'italienne, l'allemande, la flamande et la française, tout ce qu'il faut pour se mubler au goût du jour. Parmi ces publications, en général fort luxueuses et qui mettent à contribution avant tout le plus récent des arts graphiques, la phototypie, je vous citerai d'abord le vaste ouvrage sur la Renaissance allemande publié par la librairie Seemann, et qui en est à sa 104^{me} livraison. Cet ouvrage ne s'en tient pas au mobilier ; il reproduit également les ouvrages les plus remarquables de l'ébénisterie, de la serrurerie, de la verrerie et de l'argenterie. — L'album de M. Bauer, en revanche, est uniquement consacré à l'architecture munichoise du *xv^e* à la fin du *xviii^e* siècle, tandis que M. Hirth ne reproduit que les plus beaux spécimens de mobilier de l'époque de la réforme. — La publication de M. Schmitz, enfin, intéresse plus particulièrement la Belgique. Nous la devons à la Société amsterdamoise pour l'encouragement de l'architecture, qui en fait les frais. La 1^{re} livraison reproduit la façade et les pignons de la halle des bouchers d'Harlem et l'hôtel municipal de cette même ville. Le prospectus ne dit pas si la publication s'étendra à la Flandre, dont les monuments sont, vous le savez, plus remarquables que ceux de la Néerlande.

Je n'ai à citer aujourd'hui que trois publications philologiques importantes :

On n'a pas encore fait l'histoire de l'alphabet, dit M. Faulmann dans sa préface, et cela par la bonne raison que jusqu'ici cette histoire était impossible. Elle supposait des connaissances linguistiques et des recherches qui ne sont acquises au monde savant que depuis quelques années. Parmi les peuples de l'antiquité, les Chinois seuls se sont préoccupés de l'histoire de leur écriture, mais leurs travaux sur ce sujet n'ont pénétré en Europe que depuis 1801 ; ni les Juifs, ni les Grecs, ni les Romains ne se sont livrés à des recherches à cet égard, et les débuts de la paléographie ne remontent qu'à Mabilion et à Monfaucon, c'est-à-dire au *xvii^e* siècle. La paléographie comparée est une création de M. Kopp (1819), l'étude de l'écriture aztèque remonte à A. de Humboldt, tandis que la connaissance des hiéroglyphes et des caractères cunéiformes est plus récente encore. Nous connaissons actuellement 266 alphabets, qui sont tous en possession de l'imprimerie impé-

riale de Vienne, et que M. Faulmann a publiés naguère sous le titre de *Buch der Schrift*. C'est sur cette base que l'auteur a établi son histoire de l'alphabet.

Selon lui, l'alphabet n'est point sorti du hiéroglyphe, et il est sans exemple qu'un système de ce genre se soit transformé en système alphabétique. Du moins cette transformation ne peut se prouver aujourd'hui, et il en est de l'écriture comme des éléments : les chimistes en admettent une soixantaine, quoiqu'ils sachent parfaitement que ces éléments se composent d'un très petit nombre de matières, mais parce que dans l'état actuel de la science, on ne peut les analyser. Néanmoins M. Faulmann a pu ramener quelques alphabets à leur origine, puis observer leurs transformations, et ce résultat fait espérer que nous arriverons à la source des autres alphabets, lorsque nous connaîtrons mieux les langues qu'ils représentent. Le livre de M. Faulmann, soit dit en passant, un chef-d'œuvre de typographie, qui fait le plus grand honneur à l'imprimerie impériale de Vienne, est orné d'un grand nombre de planches noires ou en couleur donnant des spécimens d'inscriptions et de manuscrits célèbres, de sorte qu'il constitue en même temps une histoire de la calligraphie. Les spécimens du Coran surtout sont splendides. Il serait vivement à désirer qu'on entreprît en France une traduction du livre de M. Faulmann, que je ne saurais trop recommander aux linguistes, aux ethnologues et aux historiens.

L'Allemagne n'ayant pas le bonheur de posséder, comme la France, une Académie dont les arrêts en matière d'orthographe ou de grammaire soient généralement respectés, ne possédant pas même de corps scientifique qui ait daigné s'occuper de ces choses éminemment pratiques, la réforme de l'orthographe a été abandonnée jusqu'ici aux personnes qui en ont fait un étude spéciale. La première tentative sérieuse de réforme fut celle des frères Grimm, qui, dans leur fameux dictionnaire, rejetèrent les majuscules des substantifs, et éliminèrent toutes les lettres superflues, avant tout les *h* muets. Cette orthographe va trop à l'encontre d'habitudes séculaires pour avoir la chance d'être généralement adoptée ; aussi, malgré l'autorité des frères Grimm, n'est-elle plus guère appliquée que dans quelques livres de science. Le professeur de Raumer, frère de l'historien, a été plus heureux. En suite d'un concours ouvert par le ministre de l'instruction publique de Prusse, il est parvenu à établir une orthographe ne heurtant pas trop les habitudes de la génération actuelle, et qui a servi de base aux règles adoptées par la conférence de 1871, conférence à laquelle ont assisté des délégués de l'Allemagne entière. Les règles sont exposées dans un petit livre, dont la 10^{me} édition a paru en 1879 sous le titre de *Regeln und Wörterverzeichnis für die deutsche Orthographie* (Leipzig, Teubner). Elles ont été adoptées en Autriche, puis en Bavière, pays qui par *particularisme* avait cru ne prendre part qu'avec voix consultative à la conférence citée ; il y a donc chance pour que, dans quelques années, une orthographe unique prédomine dans tous les pays de langue allemande. Ce n'est pas à dire que l'orthographe Raumer, qui consiste principalement à remplacer tous les *c* par des *h* ou par des *z*, soit sans reproche. d'autant plus qu'elle est souvent appliquée à tort et à travers. Ainsi on trouve dans nos journaux *der Herzog von Kumberland*, *Lord Beakonsfield*, *Zizero* (Cicéron), *Konservativ* et autres vocables qui sont de la sorte entièrement défigurés. C'est probablement ce qui a engagé le professeur Sanders, auteur du dictionnaire allemand le plus réputé avec celui des frères Grimm, à réagir contre l'orthographe de la conférence. Il l'a fait dans une brochure qui vient de paraître à Leipzig chez

Breitkopf et Härtel, et qui se recommande à l'attention, bien que l'auteur ait peu de chance de voir triompher ses idées conservatrices. En aucun cas, il ne peut compter sur le concours des autorités scolaires prussiennes. C'est ce qui ressort de la réponse du ministre des cultes aux éditeurs de M. Sanders, qui avaient réclamé l'intervention de M. de Puttkamer en faveur de l'orthographe Sanders. Non-seulement le ministre refuse de la recommander, mais il ne la tolérera pas dans les ouvrages classiques. Reste à savoir si M. Sanders aura plus de bonheur hors de Prusse. J'en doute fort.

Je ne saurais trop recommander, spécialement aux lecteurs flamands de l'*Athenæum*, le savant dictionnaire du dialecte de l'Ostfrise, que nous devons au zèle et à la patience de M. ten Doornkaat membre du Reichstag. Ce beau travail, qui en est à la lettre *G*, est une mine inépuisable pour quiconque s'occupe des dialectes néerlandais ; il démontre entre autres qu'il n'y a guère de différence entre l'idiome du nord de la Hollande et celui de la province, aujourd'hui prussienne, d'Ostfrise.

La *Deutsche Heereszeitung*, revue qui peut revendiquer à bon droit une position prépondérante parmi nos feuilles militaires, consacre un long article signé J. Scheibert au dernier ouvrage du général Brialmont sur la fortification de campagne. « Le nom de l'auteur, dit M. Scheibert, est si estimé, il jouit d'une telle autorité en matière de génie, que nous pouvons laisser de côté tous les détails avec lesquels nous sommes pleinement d'accord, et cela avec d'autant moins de scrupules que la différence entre les fortifications de l'illustre auteur et celles du manuel du pionnier allemand n'a aucune importance. En revanche, nous attirerons l'attention sur le côté tactique des déductions de l'ouvrage du général Brialmont, et le faisons d'autant plus volontiers qu'elles combleront une lacune des publications militaires allemandes. » Je ne puis suivre M. Scheibert dans son analyse de l'ouvrage cité, cette analyse étant trop spéciale pour intéresser vos lecteurs. Je me contenterai d'attirer l'attention sur un point, où l'auteur de l'article n'est pas tout à fait d'accord avec le général Brialmont. Ce grand stratège est d'avis que les fortifications de campagne sont loin de rendre les troupes impropres à l'offensive. Suivant M. Scheibert, l'histoire militaire ne confirme pas cette assertion, qui s'appuie pourtant sur l'autorité reconnue de Napoléon. Si nous interrogeons, dit-il, tous ceux qui ont stationné dans les tranchées devant Metz et Paris, et que nous leur demandions si le moral des troupes n'en a pas souffert, un *oui* unanime serait la réponse ! En terminant, M. Scheibert annonce qu'il prépare un ouvrage sur les rapports entre la fortification de campagne et la tactique, ouvrage qui sera en bonne partie inspiré par le beau travail de l'ingénieur des fortifications d'Anvers. G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Les livraisons V et VI de la *Revue de droit international et de législation comparée*, complétant le tome XI de cet excellent périodique, viennent d'être distribuées à la fois ; elles contiennent plusieurs articles importants à divers points de vue. M. Engelhardt, ministre plénipotentiaire français, étudie sous le titre : *La Turquie et les principautés danubiennes sous le régime des capitulations*, une question qui est essentiellement actuelle, car, en ce moment même, on s'occupe des changements à apporter dans les relations judiciaires de la Roumanie avec la Grande-Bretagne et la France. Un autre sujet, également actuel, est traité à la fois d'une manière complète et approfondie par M. Teichmann, professeur à Bâle, et d'une manière frag-

mentaire par M. Martens, le publiciste russe bien connu, par M. Saripolos, d'Athènes, et par M. Horning, de Genève : c'est la matière délicate des *Délits politiques, du régicide et de l'extradition*. M. Ullmann, professeur à l'Université d'Innsbruck, suggère, dans un article fort bref mais bien motivé, l'idée de *Commissions sanitaires internationales dans la guerre* pour prévenir les épidémies. M. Bulmerincq continue ses études relatives au droit des prises sous le titre de : *Les Droits nationaux et un projet de règlement international des prises maritimes*. — Vingt pages de bibliographie terminent le volume. Nous y remarquons une notice bibliographique de M. Aratz sur un écrit récent de M. L. Wilbaux (*La Question du Vatican au point de vue du droit à la représentation diplomatique*) ; l'éminent professeur de droit public et international à l'Université de Bruxelles résume son appréciation par cette déclaration finale : « La thèse fondamentale de la brochure de M. W. est entièrement erronée. »

— Dom Jacobus, *Tablettes d'un libre-penseur*. Bruxelles, Kistemaeckers. — M. Ch. Potvin (la préface donne elle-même le nom à côté du pseudonyme) vient de réunir sous ce titre un choix d'articles écrits pour la *Nation*, la *Tribune de Liège*, le *National*, le *Bien-être social*, la *Revue trimestrielle*, la *Revue de Belgique*, etc. Les *Tablettes* forment ainsi une sorte de revue rapide du mouvement rationaliste en Belgique depuis 1851. Impression très soignée comme pour tous les ouvrages édités par M. Kistemaeckers.

— *La Belgique illustrée*, publiée sous la direction de M. Eug. Van Bommel. Bruxelles, Bruylant-Christophe. — La 15^e livraison qui vient de paraître, et qui contient la suite de l'intéressante description de Gand, par MM. Wagener et P. Fredericq, renferme 21 gravures, parmi lesquelles nous remarquons les suivantes : La Ville de Gand vers 1540, d'après le tableau de Luc d'Heere ; — les Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon ; — la Façade romane de l'église Saint-Jacques ; — le Marché du Vendredi ; — les Maisons du xviii^e siècle, au Vieux Bourg ; — la Cour du Prince, avec la halle, la chapelle et la cour d'honneur en 1500 ; — la Chaire de Saint-Bavon ; — le Mausolée de l'évêque Triest ; — le Grand tableau de Rubens, à Saint-Bavon ; — l'Adoration de l'Agneau, des frères Van Eyck.

— On annonce la publication très prochaine d'un nouvel et important ouvrage de M. Paul Devaux : *Etude sur les principaux événements de l'histoire romaine*, 2 vol.

— MM. Edouard Van Beneden et Ch. Van Bambeke entreprennent la publication d'un recueil scientifique qui aura pour titre : *Archives belges de biologie*. Le premier fascicule est sous presse et paraîtra très prochainement.

— La Société russe de géographie publie le catalogue de sa bibliothèque. Deux parties ont paru, dont la première contient les ouvrages se rapportant à la géographie physique et à la géographie mathématique ; la deuxième, à la géographie générale.

— M. Ernest Leroux, éditeur, à Paris, annonce la publication d'une *Revue de l'histoire des religions*, qui sera dirigée par M. Guimet.

— Une revue mensuelle d'économie politique va paraître, à Zurich, sous la direction de M. Ottiker. Elle sera rédigée en allemand et en français et aura pour titre : *Der Schweizerische Volksweirth. L'Economiste Suisse*.

— La revue bi-mensuelle *Unsere Zeit*, créée, il y a vingt ans, pour faire suite au *Conversations-Lexikon* de Brockhaus, vient de subir une importante transformation ; le cadre en est élargi ; le recueil accordera une attention plus soutenue aux grandes questions du jour ; à l'exemple des grandes revues, il publiera des *essais* et des *portraits* ; il continuera à passer en revue, dans des *Bulletins* spéciaux, les faits les plus saillants dans les divers domaines de la littérature, des sciences et des arts. Le

nouveau programme comprend également des œuvres d'imagination : romans, contes, nouvelles, poésie. *Unsere Zeit* paraîtra désormais en livraisons mensuelles de 10 feuilles. La direction de la Revue reste confiée à M. Rudolf von Gottschall.

— Un autre recueil allemand, le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, fondé en 1832 par Joseph Lehmann, dirigé aujourd'hui par M. Eduard Egel, tout en maintenant son programme, qui en a fait jusqu'ici un « organe critique de la littérature universelle » très estimé, annonce qu'il s'occupera avec plus de soin que par le passé de la littérature proprement dite, sans négliger les publications scientifiques ou qui ont un caractère spécial. Il se recommande donc, à plus juste titre encore que par le passé, au public lettré qui s'intéresse au mouvement intellectuel dans les deux mondes.

NOTES ET ÉTUDES.

LES ENCOURAGEMENTS À L'ART DRAMATIQUE.

I

Le gouvernement encourage l'art dramatique au moyen des concours triennaux et des primes de représentation. Les prix triennaux sont de 3,000 francs ; ils sont décernés par un jury au meilleur ouvrage dramatique, en langue française et en langue flamande, écrit, publié ou représenté pendant chaque période de trois ans par des auteurs nationaux. De plus, l'ouvrage couronné a le droit d'être représenté aux frais de l'Etat ; à défaut de la représentation, l'auteur peut réclamer une indemnité de 1,500 francs. En ce qui concerne les pièces en français, on a presque toujours eu recours à l'indemnité, soit que l'ouvrage couronné fût reconnu trop difficile à monter, soit que, réunissant de grandes qualités littéraires, il ait été reconnu manquer du mérite dramatique qui seul assure un succès au théâtre. Il va sans dire que le jugement est attribué à deux jurys distincts.

Les dispositions qui régissent l'autre mode d'encouragement, celui des primes, ne sont pas également favorables aux écrivains qui emploient la langue française et à ceux qui se servent de l'idiome néerlandais. Cela tient à des causes qu'on aurait dû prendre en considération lorsque l'on a arrêté les règlements concernant cette matière.

Voici en quoi consiste ce mode d'encouragement. Une prime, qui peut varier de 250 à 60 francs suivant l'importance de l'ouvrage, est accordée à l'auteur par le gouvernement pour chacune des dix premières représentations. Pour avoir droit à la prime, il faut : 1^o que l'ouvrage, examiné par le comité de lecture, ait obtenu un avis favorable ; 2^o qu'il ait eu au moins trois représentations, dont une commission provinciale apprécie le succès. Sous le rapport du plus ou moins de difficulté à obtenir la représentation d'un ouvrage, les écrivains sont dans une situation bien différente suivant qu'ils emploient l'une ou l'autre langue. Pour les flamands, c'est chose facile, grâce à l'existence d'institutions fort anciennes qu'ils ont eu le bon esprit de conserver et de rajeunir ; ils méritent leur situation privilégiée, ils ne la doivent qu'à eux-mêmes ; ils en profitent ; on n'a, sous ce rapport, que des éloges à leur adresser ; ils bénéficient d'un ensemble de faits résultant d'une civilisation antérieure dans laquelle les arts et les lettres ont toujours eu une large part, ce qui était loin d'exister autrefois pour les provinces wallonnes. C'est de ces circonstances que les rédacteurs du règlement auraient dû tenir compte, non pas pour diminuer les chances de succès des uns, mais afin de chercher à placer les autres, sinon dans une situation iden-

tique, du moins dans des conditions équivalentes.

Une pièce ne peut être représentée si l'auteur ne trouve un théâtre d'abord, puis un directeur qui juge avoir un intérêt quelconque à monter l'ouvrage ; sous ce rapport, les écrivains belges se servant de la langue française sont les plus mal partagés. Il y a actuellement en Belgique vingt-six théâtres où ces écrivains pourraient faire représenter leurs ouvrages. Quinze de ces théâtres sont permanents, onze appartiennent à des sociétés d'agrément ayant un caractère plus ou moins littéraire, donnant de temps en temps une représentation à bureau ouvert. Toutes ces scènes empruntent leur répertoire aux théâtres parisiens. Les quinze théâtres vraiment dignes de ce nom, ont un personnel exclusivement exotique. Les administrateurs de ces entreprises sont presque toujours des étrangers ; ce sont, avant tout, des industriels qui ont fort peu de souci de la littérature nationale belge. Trouvant chez nos voisins amplement de quoi se former un répertoire, ils se gardent bien de charger la mémoire de leurs pensionnaires de rôles que ceux-ci ne pourraient jouer qu'en Belgique. Pour ces directeurs, accepter une pièce belge, c'est toujours un sacrifice. Lorsqu'ils montent un ouvrage ayant réussi à Paris, ils sont à peu près certains du succès ; la réussite d'une œuvre indigène est toujours fort chanceuse, et messieurs les directeurs ne sont jamais disposés à risquer des dépenses de mise en scène pour d'aussi minces résultats. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'on ne voit presque point de pièces indigènes en langue française sur nos théâtres. Les exceptions que l'on peut citer sont en général des ouvrages de peu d'importance, n'exigeant point de dépenses de mise en scène, non plus que de grandes études de la part des acteurs. L'admission d'une pièce belge par un directeur de théâtre à Bruxelles n'est, le plus souvent, qu'un acte de complaisance envers le rédacteur d'un journal, dont il attend en retour quelque service. Dans la seconde catégorie, qu'on pourrait qualifier théâtre de société, les succès, même les plus certains, ne sont point faits pour tenter les écrivains. Aussi peut-on voir que jusqu'à présent ces théâtres eux-mêmes ont vécu exclusivement sur le répertoire parisien.

Bruxelles compte dans l'agglomération neuf théâtres reconnus comme jouant à bureau ouvert, ce qui, en vertu de l'article 22, 4^o de l'arrêté royal du 27 octobre 1879, leur donne la qualité de troupe régulièrement constituée *au point de vue du droit à la prime*. Cinq de ces théâtres ont un caractère de permanence ; ce sont : le théâtre royal de la Monnaie, où l'on ne joue que l'opéra et le ballet ; les Galeries, le Parc, le Molière et les Délassements ; les autres sont des théâtres de société : l'Union des Familles, le Gymnase dramatique, les Gais Amis, la Société Molière.

À Louvain, il n'y a que la Société de Bériot. Dans la province de Flandre Occidentale, deux théâtres jouent des pièces françaises : le théâtre de la ville de Bruges et celui d'Ostende.

Dans le Hainaut, trois théâtres proprement dits, à Charleroi, à Mons, à Tournai ; — cinq de sociétés, à Charleroi, à Fleurus, à Jumet, à Mont-sur-Marchienne et à Thuin.

Dans la province de Liège, quatre théâtres proprement dits : deux à Liège, un à Huy, un à Verviers.

Dans la province de Namur, un théâtre proprement dit, celui de la ville, et la section dramatique du Cercle artistique et littéraire.

Ainsi des vingt-six théâtres qui paraissent être à la disposition de nos écrivains de langue française, il y en a quinze où l'on ne se soucie guère de leur ouvrir la porte, et onze aux portes desquels ils ne se soucient guère d'aller frapper.

En ce qui concerne la littérature dramatique

en langue néerlandaise, la situation est toute différente. L'exploitation des théâtres flamands est établie sur d'autres bases et au moyen d'éléments nationaux. Si la scène flamande emprunte quelques pièces au répertoire de nos voisins du Nord, ces emprunts sont l'exception, les écrivains belges y sont en possession de la plus large place; les acteurs sont également indigènes. Le public qui fréquente ce théâtre n'a pas sans cesse les yeux des ouvrages éprouvés par des succès obtenus dans la capitale de la France, tandis que le public des théâtres français, en Belgique, est toujours tenté de comparer ce que lui présentent ses compatriotes à ce qui lui vient de Paris: la comparaison n'est jamais à l'avantage de l'écrivain belge. Cela se conçoit: le spectateur, en présence d'une œuvre indigène, ne peut se dévouer de ses préventions; il a formé son goût sur le goût parisien, il veut retrouver dans ce que lui offrent ses compatriotes les mêmes qualités et jusqu'aux mêmes défauts, le genre d'esprit et de sentiment auxquels le répertoire qu'il entend tous les jours ne l'a que trop accoutumé.

La population qui fréquente le théâtre flamand n'y apporte pas les mêmes préjugés, le même parti pris; elle se laisse amuser, émouvoir, passionner, sans se demander si l'auteur s'est conformé aux usages d'un théâtre étranger. Au point de vue matériel, tout est encore à l'avantage du théâtre flamand. On a vu plus haut que l'écrivain belge qui se sert de la langue française ne peut s'adresser qu'à vingt-six théâtres, dont quinze seulement sont dignes de ce nom, et que ce n'est que très exceptionnellement qu'ils peuvent se produire sur ces théâtres. Le littérateur flamand a le choix entre cent cinquante-sept théâtres. Quatre de ces théâtres ont des troupes permanentes, cent cinquante-trois sont desservis par des sociétés d'amateurs, dont les membres, bien que n'étant point des acteurs de profession, n'en déploient pas moins des talents fort appréciés de leur public. Une pièce ayant obtenu du succès sur un de ces théâtres est aussitôt transportée sur plusieurs autres, au grand avantage de l'écrivain, qui touche, soit une prime, soit des droits d'auteur.

Les notes remises par le département de l'intérieur au rapporteur de la section centrale du budget de 1880 montrent les résultats de ce système d'encouragement pour les années 1877, 1878 et les sept premiers mois de 1879.

En 1877, onze pièces en langue française et vingt et une pièces flamandes ont été déclarées admissibles au bénéfice des primes par les comités de lecture.

En 1878, onze pièces françaises, vingt-six flamandes.

Et pendant les sept premiers mois de 1879, neuf pièces françaises et trente-deux flamandes.

D'après le règlement, pour qu'un auteur puisse jouir du bénéfice de la prime, il faut en outre que la pièce ait été représentée trois fois avec succès; les chiffres qu'on vient de lire se rapportent exclusivement aux admissions par les comités. Voici maintenant les résultats définitifs:

En 1877, huit pièces flamandes ont obtenu la prime, sur trois françaises.

En 1878, neuf pièces flamandes, sur trois françaises.

En 1879 (sept mois), dix pièces flamandes, sur trois françaises.

Il serait intéressant de connaître le chiffre des sommes allouées à titre de prime, ou mieux encore combien chaque pièce a eu de représentations.

Le *Moniteur* du 7 décembre donne un tableau qui permet au lecteur de se faire une idée à peu près exacte de la répartition des subsides durant une période commençant au mois de juillet 1874 et se terminant au 1^{er} décembre 1879. Treize

ouvrages forment le contingent de la littérature française, quarante quatre celui de la littérature flamande.

Les treize pièces françaises sont l'œuvre de dix auteurs; l'un d'eux figure dans le relevé pour trois ouvrages, un autre pour deux. Cinq de ces pièces ont été représentées à Bruxelles, trois à Liège, deux à Ixelles, trois à Schaerbeek.

Le tableau manque de clarté et de précision en ce qui concerne l'octroi des primes; on y voit figurer une colonne indiquant la quotité du *subside entier* et du *subside réduit*, que peut obtenir l'auteur; mais ce qui a été payé n'est pas renseigné. Les auteurs ont-ils obtenu la prime entière? N'ont-ils joui que de la prime réduite? Pour combien de représentations la prime leur a-t-elle été payée? Le tableau étant muet à cet égard, force est bien d'y suppléer au moyen des données connues. Si l'on prend pour base du calcul l'allocation du *subside entier* et le chiffre 10, maximum des représentations ayant droit à la prime, on obtient pour les treize pièces françaises représentées une somme de fr. 9,597.50, et pour les quarante quatre pièces flamandes 29,085 francs.

Les quarante quatre ouvrages flamands sont dus à vingt-et-un écrivains. L'un d'eux en a produit huit, un cinq, deux chacun quatre, un trois et cinq chacun deux.

Vingt-et un ouvrages ont été représentés à Gand, onze à Anvers, dix à Bruxelles, un à Eecloo, un à Hasselt.

Le littérateur belge se servant de la langue française n'a à sa disposition aucun théâtre sur lequel il puisse compter pour la représentation de ses ouvrages. S'il arrive, par exception, qu'il trouve un directeur disposé à l'accueillir, ce n'est que pour une courte apparition; jamais une pièce indigène ne demeure au répertoire de ces théâtres exotiques; jamais on ne s'avise de la reprendre, à moins que, par une fortune tout à fait extraordinaire, l'auteur ne soit parvenu à faire représenter son ouvrage sur une scène parisienne; alors, mais alors seulement, elle peut reparaitre devant le public belge munie d'un baptême nouveau.

Loin d'envier au théâtre national flamand les encouragements bien légitimes qu'il obtient et du public et du gouvernement, on doit applaudir à ses succès et tâcher de l'imiter.

La situation n'est pas brillante pour le théâtre national en langue française; ce théâtre, à vrai dire, n'existe pas et n'a jamais existé. Peut-on espérer de le faire naître? Grave question que le temps résoudra; il ne serait pas mauvais toutefois de lui venir en aide afin d'en hâter la solution. Si les flamands ont un théâtre, c'est qu'ils l'ont créé. Les écrivains belges qui emploient, pour leurs compositions dramatiques, la langue française, devraient être invités à s'occuper de ce problème, et le gouvernement, de son côté, pourrait tenir un peu plus de compte de leurs intérêts qu'il ne l'a fait jusqu'ici. *

CHRONIQUE.

Par arrêtés ministériels, en date du 15 décembre, il est ouvert: 1^o Un concours en langue française et en langue flamande entre les écrivains belges pour l'exécution d'un poème historique retraçant les faits les plus mémorables de la période écoulée de 1830 à 1880. Un prix de 2,500 francs sera attribué à chacun des deux poèmes couronnés. Les manuscrits devront être adressés avant le 1^{er} juillet 1880 à M. le président de la commission des fêtes nationales, et porter une devise qui sera répétée dans un pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. — 2^o Un concours de poésie en langue française et en langue flamande pour l'exécution d'un chant lyrique, composé de quelques strophes, dédié à la patrie et destiné à être distribué sur le parcours

du cortège. Un prix unique de 1,000 francs sera décerné à chacun des poèmes couronnés. Les manuscrits devront être adressés à M. le président de la commission des fêtes nationales dans la même forme que ci dessus.

— Le programme présenté par la commission des fêtes comprend des représentations dramatiques de pièces écrites en français et en flamand par des littérateurs belges. Un jury spécial est chargé de désigner les pièces qui paraîtront les plus dignes d'être représentées pendant les fêtes nationales de 1880. Ce choix pourra être fait parmi des pièces déjà publiées ou manuscrites. Les pièces manuscrites devront être déposées au bureau de la commission des fêtes, 1. rue Latérale, avant le 1^{er} mai 1880.

Sont nommés membres du jury pour l'examen des pièces en langue française: MM. Alvin, Bourson, Ed. Fétis, G. Frédérix, L. Hymans, Stoumon.

Sont nommés membres du jury pour l'examen des pièces en langue flamande: MM. H. Conscience, Heremans, E. Hiel, Van Beers, D. Delcroix, A. Van Camp.

Il sera donné trois représentations des pièces choisies par les deux jurys.

— Un arrêté du Ministre de l'instruction publique, en date du 12 décembre 1879, institue une commission chargée de préparer le programme d'un concours à ouvrir pour la composition d'un album d'histoire nationale à l'usage des écoles primaires communales.

— Dans sa séance du 4 décembre, la classe des beaux-arts de l'Académie Royale de Belgique a complété son programme de concours pour 1881 par l'adoption du sujet d'art appliqué suivant: « On demande le carton d'une frise décorative qui serait placée à 5 mètres du sol dans un monument public, et représentant le *Commerce maritime*. Le carton aura 0^m75 de haut sur 2^m25 de développement. » Un prix de 1,000 francs est attribué à l'œuvre qui sera couronnée. Le délai pour la remise des cartons expirera le 1^{er} septembre 1881.

— On se rappelle la manifestation dont M. Schwann a été l'objet l'année dernière à Liège (*Voy. Athenæum belge*, 1878, p. 102). Le discours dans lequel M. Ed. Van Beneden exposa l'œuvre scientifique de l'éminent professeur et toutes les autres pièces relatives à cette manifestation ont été réunies en volume *La Revue scientifique de Paris* publiée, d'après le discours « remarquable » de M. Van Beneden, une étude sur les travaux de M. Schwann, étude dont nous reproduisons l'introduction, que les lecteurs belges ne liront pas sans intérêt:

« L'année dernière, le célèbre professeur de l'Université de Liège, Th. Schwann, fut l'objet d'une manifestation analogue à celle qui avait eu lieu quelque temps avant en l'honneur d'un autre savant belge, M. P.-J. Van Beneden, de l'Université de Louvain, très connu en France par son livre sur les *Commensaux et les Parasites*, où il a exposé une grande partie de ses travaux si originaux. Ces fêtes, par lesquelles nos voisins, les Belges, ont pris l'habitude d'exprimer leur reconnaissance à ceux qu'ils considèrent comme leurs gloires scientifiques, nous paraissent d'un bon exemple. Sans doute, nous célébrons aussi, en France, nos grands hommes; nos écrivains, nos poètes, nos orateurs, nos savants, tous ceux qui ont contribué d'une manière éclatante à édifier la grandeur nationale, ont leurs noms gravés sur nos monuments ou leurs statues sur nos places publiques, et leur mémoire est généralement entourée du respect et de l'admiration qui lui sont dus. Mais ce témoignage de reconnaissance leur est donné quand ils ne sont plus. Les belles funérailles qu'on leur fait, les éloges discours qu'on leur adresse, les statues qu'on leur élève, sont quelque chose évidemment; mais on ne fera pas que les honneurs rendus au grand homme défunt aient le même effet que les honneurs qu'on lui aurait rendus de son vivant. L'un n'empêche pas l'autre, d'ailleurs. Lorsqu'un homme a consacré sa vie à la science, lorsque ses découvertes ont considérablement agrandi le cercle de nos connaissances, il lui est bien doux, si désintéressé soit-il, de s'entendre dire qu'il n'a pas travaillé sans obtenir les sympathies publiques.

La plus belle récompense, la plus grande consolation du savant, c'est de savoir qu'il n'est pas méconnu, et il n'est que juste de lui en fournir la preuve en lui exprimant solennellement les sentiments d'admiration et de sympathie que sa brillante carrière lui a mérités.

« Ces manifestations dont les Belges ont pris l'initiative ne resteront pas sans écho. Il est probable qu'elles seront imitées dans d'autres pays, et, pour notre part, si l'on nous garantissait qu'on n'en fera pas abus en les décrétant à tout le monde, nous ne les verrions pas avec déplaisir s'acclimater chez nous. »

— La vente de la première partie de la bibliothèque de feu le Dr Jaing, qui vient d'avoir lieu à Londres, a rapporté 350,000 francs. Parmi les raretés acquises par M. Quaritch, le principal acquéreur, nous remarquons un exemplaire incomplet de la *Chronique de Caxton*, imprimée par Gérard Leuw, à Anvers, en 1439.

— La London Missionary Society a reçu des détails intéressants relativement au résultat de l'exploration du lac Tanganyika entreprise par des membres de la mission d'Ujiji. Ceux-ci ont exploré la crique de Lukuga et constaté *de visu* que les eaux du lac s'y déversent jusqu'au lac de Kamolondo, qui est en réalité le Lualaba. Il est ainsi démontré que, dans la saison des pluies tout au moins, la crique de Lukuga forme l'issue du lac Tanganyika, comme l'a soutenu Caméron, en désaccord sur ce point avec Stanley.

— Le professeur Nordenskiöld, dans une lettre que publie le *Molva*, fait connaître son opinion au sujet du résultat scientifique du voyage qu'il vient d'accomplir. Y a-t-il lieu d'entreprendre chaque année une expédition analogue à la sienne ? Sur ce point, il déclare ne pouvoir se prononcer. Il croit qu'un navire à vapeur bien équipé et bien monté peut aller en quelques semaines de l'Atlantique à l'Océan Pacifique, en suivant les côtes de la Sibérie ; mais il ajoute que l'Océan Arctique, tel du moins qu'il est actuellement connu, n'est point une route commerciale. Il considère comme un fait acquis la possibilité d'établir des relations commerciales suivies entre l'Europe et l'Obi et l'Yénisséï ; la route entre l'Yénisséï et la Léna peut, dans tous les cas, être considérée comme ouverte à la navigation ; mais l'aller et le retour sont impossibles dans le cours d'un seul et même été. Il faudra encore plus d'une exploration pour savoir si une communication régulière au moyen de navires est possible entre l'embouchure de la Léna et l'Océan Pacifique.

Décès Jacques-Albert Michel Jacobs, connu sous le nom de Jacob Jacobs, artiste peintre, né à Anvers en 1812, mort dans la même ville, le 9 décembre — Alphonse Chevallier, auteur de nombreux travaux estimés relatifs à la chimie pharmaceutique, né à Langres, mort à l'âge de 86 ans — M^{me} Louis Figuier, auteur dramatique. — Ch. Hertz, géographe, fondateur de l'*Explorateur*, mort à l'âge de 50 ans. — Friedrich Kreyssig, né en 1818, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 20 décembre, auteur de plusieurs travaux estimés relatifs à l'histoire littéraire. — Rudolf Reichenau, littérateur, né en 1817, mort le 18 décembre. — J.-A. Messmer, professeur d'archéologie chrétienne à l'université de Munich, mort le 23 décembre dans cette ville, à l'âge de 50 ans. — Dr Lindemann, auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire littéraire, et notamment d'une Histoire de la littérature allemande, mort à Niederkrüchten, à l'âge de 51 ans. — J.-E. Wappäus, géographe et statisticien, mort à Göttingue, le 16 décembre, à l'âge de 68 ans. — Franz Boll, professeur d'anatomie et de physiologie comparée à l'université de Rome, né en 1849 à Neu Brandenburg, mort à Rome, le 19 décembre. — Alexander Sadebeck, géologue, mort à Kiel, le 9 décembre, à l'âge de 36 ans. — Dr Röder, professeur à l'université d'Heidelberg, auteur de travaux estimés relatifs à la philosophie, du droit et aux sciences politiques. — Karl Wilh. Hübner, peintre de genre, né en 1814, à Düsseldorf, mort dans la même ville, le 5 décembre. —

Léo Schöninger, peintre de genre, né en 1811, mort à Munich, le 20 décembre. — Fr. Christoph Nilson, peintre d'histoire, né en 1811 à Augsburg, mort à Munich, le 19 décembre. — Karl Steinhäuser, sculpteur, mort à Karlsruhe, le 9 décembre, à l'âge de 66 ans. — Karl Eduard Hering, compositeur de musique, né en 1809, mort à Dresde, le 26 novembre. — Stephan Toldy, littérateur hongrois, mort le 8 décembre.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 4 décembre.* — La classe complète son programme de concours pour 1881. Rapport de M. Fétis sur le projet de M. H. Dufresne, de Paris, ayant pour objet de provoquer, par l'initiative de la Belgique, l'adoption d'une convention internationale pour la protection des œuvres d'art en temps de guerre. La commission propose à la classe d'exprimer le vœu de voir introduire dans le droit international le principe de l'inviolabilité des monuments des arts en temps de guerre, mais elle ne pense pas qu'il appartienne à l'Académie d'aller au delà. Ces conclusions sont adoptées.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 1^{er} décembre.* — M. Ch. Piot donne lecture d'un travail intitulé : « Jean-Henri Maubert de Gouvest à Bruxelles ».

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 6 décembre.* — La classe vote l'impression dans le recueil des mémoires in-8^o d'un travail de M. Catalan : « Sur la fonction Xⁿ de Legendre » ; dans le Bulletin, d'un travail de M. Van Rysselberghe, intitulé : « Description d'un régulateur elliptique isochrone et dont on peut faire varier à volonté la vitesse de régime » ; d'une notice, avec planches, « Sur la tache rouge de Jupiter », par M. Niesten ; d'un travail de M. Terby sur « la planète Mars ». Lecture d'un travail de M. Valérius, « Sur les variations du calorique spécifique de l'acide carbonique aux hautes températures. » — *Séance du 15 décembre.* — La classe vote l'impression, dans le recueil des mémoires in-8^o, d'un travail de M. Terby, intitulé : « Mémoire à l'appui des remarquables observations de M. Schiaparelli sur la planète Mars ». Elle accorde une mention honorable à l'auteur du mémoire de concours portant pour épigraphe : « Théorie et pratique », envoyé en réponse à la question du programme pour 1879, relative à la *Torsion*.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 13 décembre.* — Discussion préliminaire d'un travail de M. Bribosia relatif au pansement antiseptique après les opérations sur les yeux. Suite de la discussion de la question des dépôts mortuaires. M. Depaire propose de signaler au gouvernement l'utilité qu'il y aurait de soumettre à l'avis d'un conseil médical supérieur les rapports de médecine légale ou de chimie légale, avant de les admettre en justice au rang des pièces du dossier. Cette proposition sera discutée dans la prochaine réunion.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 7 décembre.* — L'assemblée décide que la commission chargée d'organiser le Congrès de botanique de 1880 se composera des membres du conseil d'administration de la Société, à l'exception de MM. Muller et Piré, qui font déjà partie de la commission nommée par la Société royale linnéenne de Bruxelles. Le président lit un rapport sur les travaux et la marche de la Société depuis sa fondation. Ce rapport constate que le nombre des membres effectifs, qui était de 117 en 1862, s'élève aujourd'hui à 201. La Société échange son Bulletin avec 73 sociétés savantes du pays et de l'étranger et avec 12 directeurs de revues scientifiques. Il est donné lecture d'une notice rédigée par MM. M. Michel, directeur, et N. Remacle, président de la Société botanique d'ouvriers de Fraipont-Nessonvaux. Cette note, intitulée :

« Additions à la Flore de Fraipont et Nessonvaux », fait suite à la « Flore de Fraipont et des environs » (*V. Athenæum belge*, 1878, p. 23). Note de M. Th. Durand sur l'existence en Belgique du *Senecio Sadleri* Lang. L'assemblée décide que les séances mensuelles auront lieu, en 1880, le deuxième samedi de chaque mois, au lieu du premier samedi. M. J.-J. Kickx est élu président pour l'année 1880.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 27 novembre.* — M. Casse, en vue de donner de l'attrait aux réunions, propose de distribuer aux différents membres les publications qui parviennent à la Société et de demander à chacun d'eux de rendre compte en séance de la lecture qu'il en aura faite, en signalant surtout les nouveautés, les articles originaux ou offrant un intérêt plus ou moins marqué. Les échanges seraient ainsi mieux utilisés qu'ils ne le sont ; les résumés faits en séance pourraient donner naissance à des discussions intéressantes et seraient insérés dans le Bulletin. Cette proposition est adoptée. M. Delogne annonce qu'il publiera bientôt les premières parties de sa collection des Diatomées de Belgique. Chaque partie comprendra 25 préparations, renfermées dans une boîte semblable au modèle adopté par M. H.-L. Smith dans sa dernière édition. Le prix est fixé à 20 francs pour chaque partie.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Assemblée générale du 16 novembre.* — Le rapport annuel constate que la Société, au début de sa septième année d'existence, 1879-80, compte 296 membres effectifs. M. A. Briart est proclamé président. *Séance du 16 novembre.* — Note sur la présence du mispickel (arséno-pyrite) et de la galène à Nil-Saint-Vincent, par M. Ad. Firket. M. L.-L. De Koninck présente à l'assemblée un cristal de chalcopryrite transformée en limonite. Ce cristal, inséré sur du quartz, dans une fissure du grès houiller, provient de Pontis (Herstal). *Séance du 21 décembre.* — M. Ch. Donckier présente à la Société deux exemplaires d'*Evomphalus pentangulatus* qu'il a trouvés à Flémalle, sur la selle de calcaire carbonifère. La roche est un calcaire pétri de fragments de colonnes de crinoïdes comme le « petit granit », qui n'a jamais été signalé en cet endroit.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 décembre. La politique de Léon XIII et l'échange de vues (Goblet d'Alviella). — Lettres d'Italie (Em. de Laveleye). — Les origines du sacerdoce catholique (Max Gossi). — La bonne madame De Kers. I. (Violette). — L'assassinat politique (A. Duverger). — François Julien De Bonne (Eug. Van Bommel). — Chronique littéraire (Eug. Van Bommel).

Revue catholique. 15 déc. La linguistique et l'unité originelle de l'humanité (C. de Harlez). — Les sciences naturelles appliquées à l'agriculture (A. Proost). — Trois universités allemandes, suite (F. Collard). — Les hommes de corps au moyen âge (V. Brants). — Dans la rue.

Bulletin de la Commission royale d'histoire. VII. 2. Sur une relation du voyage de Philippe II à Tarazona, en 1592 (Gachard). — Publications, faites à l'étranger, qui ont rapport à l'histoire de Belgique (Ch. Piot).

Bulletin de l'Académie royale de médecine. Nov. Rapport de M. Crocq sur les communications de MM. Barella et Jansen, relative aux alcools. — Plus de vaccin, plus de vaccine ou moyen d'arriver à supprimer la méthode de Jenner. — Moyens à employer pour réprimer la falsification des denrées alimentaires. — Question des dépôts mortuaires.

Revue de l'instruction publique. T. XXII. 5^e livr. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — A propos d'un subjonctif Tacite et l'Agriola (J. Delbœuf). — La paix de Cimon, suite (Adh. Motte).

Annales de la Société archéologique de Namur.

T. XIV. 4^e livr. Le greffier, suite au magistrat de Namur (S. Bormans). — La forteresse de Furfooz (A. Bequet). — La forteresse de Durfos. — La seigneurie de Boussu, suite (C^{te} de Villermont). — Fouilles dans les tumulus de Grand-Lez (Eug. Del Marmol). — Analectes namurois. — Mélanges artistiques. — Bibliographie namuroise. — Mélanges.

Journal des beaux-arts. 15 déc. La littérature belge: Opinion des Allemands. — Hippolyte Boulenger. — Le génie de l'art plastique. — Histoire générale de la tapisserie.

Revue critique d'histoire et de littérature. 13 décembre. Les Eunuques en Chine. — Bouché-Leclercq, Histoire de la divination dans l'antiquité. — L'Économique de Xénophon dans sa forme originale, p. p. Lincke; l'Économique de Xénophon, p. p. Graux; Riemann, De la constitution du texte des Helléniques de Xénophon. — Robert, Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France. — A. de Klinkowström, F.-A. de Klinkowström et ses descendants. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 13 déc. La guerre dans l'Amérique du Sud: La campagne du Huascar (C. de Varigny). — Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte, suite et fin (Marianne). — P.-J. de Béranger: L'homme, le poète, l'écrivain (C. Lenient). — 20 déc. L'enseignement de l'économie politique au Collège de France; Michel Chevalier (Em. Levasseur). — P.-J. de Béranger. II. Le chansonnier: nouvelle forme de la chanson; genres divers; la guerre de quinze ans (Ch. Lenient). — Les intérêts commerciaux de la France en Égypte et dans la Turquie d'Asie (H. Pigeonneau). — Étrennes de 1880.

Revue scientifique. 13 déc. Rôle de l'association dans le règne animal (Edm. Perrier). — La paléontologie, son histoire et ses méthodes (Q.-C. Marsch). — Congrès international du service médical des armées en campagne. — La Suisse, d'après M. Gourdault. — 20 déc. La nature de la sensation et l'unité de structure des organes des sens (Th. Huxley). — Le Bouddhisme dans l'extrême Orient (L. de Rosny). — Vie et travaux de Bénédicte Stilling (Kussmaul). — Races et types en anthropologie (Girard de Rialle). — Les livres d'étrennes.

Revue des deux Mondes. 15 déc. Le mariage d'Odette (A. Delpit). — La Nouvelle-Zélande et les îles australes adjacentes. II. (Em. Blanchard). — Les conséquences de M. Drommel (V. Cherbulez). — Les origines d'une colonie, d'après les récents historiens de la conquête d'Alger (E. Daudet). — Umilta, conte de Noël (Ouida). — L'éloquence politique et parlementaire avant 1789. Les orateurs des États-Généraux (Ch. Aubertin).

La Nouvelle Revue. 15 déc. M. Thiers (E. Spuller). — La liberté des échanges et l'agriculture française (Ch. de Verninac). — Chrétiens intransigeants et chrétiens opportunistes (B. Aubé). — Le grand-père Lebigre (Erckmann-Chatrion). — Monsieur François. Souvenir de 1848 (Ivan Tourguéneff). — Légende des deux Eve (Ch. Laurent). — L'Ilau. Fin (Sacher-Masoch). — Maîtres anciens. Poésie (André Lemoyne). — L'éducation ancienne et l'éducation moderne (L. Liévin). — Les livres d'étrennes (L'erd. Maurice).

Le Correspondant. 10 déc. Léon XIII et l'Allemagne (C^{te} Conestabile). — Un grand monument catholique (E. de Toytot). — La charité républicaine. — La dernière année de Marie-Antoinette. V. (Imbert de Saint-Amand). — M. F. Le Play et son œuvre de réforme sociale (E. Demolins). — Une île déserte aux Champs-Élysées. II. (A. de Courcy).

Journal des Savants. Nov. Etude sur les fonctions physiques des feuilles, etc. (E. Chevreul). — La morale anglaise contemporaine (Ad. Franck). — La Mare-hale de Villars (Ch. Giraud). — Dictionnaire

de l'ancienne langue française (Litré). — Recherches sur les monnaies romaines contremarquées (De Sauley).

Polybiblion. Partie littéraire. Déc. Récentes publications illustrées (Visenot). — Publications relatives à la littérature anglaise du moyen âge (G. Masson). — Comptes rendus: Théologie. Sciences et arts. Belles lettres. Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

L'Exploration. 7 déc. Voyage dans l'État de Jersey, fin (Ch. Normand). — Voyage au Japon de M. le Dr Voieikof, suite (L. Botkine). — 14 déc. L'isthme de Panama (F. de Lesseps). Tamatave (H. Capitaine). — 21 déc. Les transformations du littoral de la Manche au VII^e siècle (J. Girard). — Expédition suédoise au détroit de Béring (V. J. Kramer). — Voyage au Japon de M. le Dr Voieikof (L. Botkine). — Ch. Hertz. — Nouvelles.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 20 déc. Ein pariser Pressprocess über ein deutsches Buch (Hinrichsen). — Sophokles-Studien. Antigone II (H. Schütz). — Ein piemontesisches Volkslied (M. Benfey). — Zwei Uebersetzungen der alt-isländischen Fridthjofs-Saga. — Ein französischer Werk über die Literatur der Slaven (A. C. Wiesener). — Land und Leute von Afghanistan (H. v. Kupffer). — Kleine Rundschau. — 27 déc. Excelsior! Nach Bernardino Zandrini, deutsch von J. Schanz. — Theatralische Zustände in Paris (E. Glaser). — Bulgarische Volksdichtungen (Fr. Hubad). — Ein Dichter des Ghetto (Fr. v. Baerenbach). — Das moderne ungarische Volksdrama (J. Weisz). — Kleine Rundschau. — 3 janvier 1880. An unsere Leser. — Ugo Foscolo: Dei Sepolcri, deutsch von P. Heyse. — Gedichte eines Deutsch-Amerikaners (K. Kuortz). — Mythen und Lieder der Südseevölker (Max Müller). — Gustave Flaubert (Emile Zola). — Die Religion der Zukunft. I. (P. Lantzy). — Shakespeare in Ungarn (J. Frei). — Kleine Rundschau. — Literarische Neuigkeiten. — Aus Zeitschriften. — Bücherschau.

Unsere Zeit. 15 déc. Emil Brachtvogel (R. von Gottschall). — Der Orientalische Krieg in den Jahren 1876 bis 1878. Vierte Abtheilung. VII. — Die Socialwissenschaften in der Gegenwart VII (Fr. von Baerenbach). — Zur Geschichte der Zeitgenössischen Poesie Englands, VIII (Miss A. M. F. Robinson). — Tizian's Geburtstätte (A. von Eichthal). — Todtenschau. — 1880, n^o 1. Ewe. Eine lithauische Dorfgeschichte (E. Wickert). — Ovid (R. von Gottschall). — Der Aberglaube in der Wissenschaft (W. Wundt). — Zur Charakteristik der Parteien im Deutschen Reichstage (H. B. Oppenheim). — Stand und Aufgaben der heutigen Paläontologie (C. Vogt). — Hans Makart (Fr. Pecht). — Petersburger Reflexe der deutsch-französischen Kriege (Fr. Meyer von Waldeck). — Das neue deutsche Lustspiel (R. von Gottschall). — Literarische Revue. — Politische Revue.

Deutsche Revue. Déc. Die preussischen Mai-Gesetze und der Ausgleich (P. Hinschius). — Nikisa. Novelle (H. Lingg). — Anfänge spiritistischer Conjecturalkritik (H. Lotze). — Der Hohetwiel (O. Fraas). — Diplomatische Fehler. — Die Gesellschaft für das Studium des höheren Unterrichts in Frankreich (J. Bona Meyer). — Der Columbuscanal in Mittelamerika (H. Wagner). — Das gelbe Fieber (Fr. Seitz). — Fortschritte in der Kenntniss der Gährungsvorgänge (J. Wiesner). — Die Farbenlehre und ihre Beziehungen zur Kunstgewerbe (J. Rosenthal). — Richard Wagner (E. Naumann). — Moderne Zustände in Kairo (H. Brugsch-Bey). — Zur Naturgeschichte Elsässer.

Im neuen Reich. N^o 49. Karl Ludwig Fernow. I. (K. Hugelmann). — Die schweizerische Allmend. — Liszt über Virtuosität (L. Nohl). — Die Pergamenischen Sculpturen. — N^o 50. Die französische Armee nach Trochu. — K. L. Fernow. Schluss. — H. von Treitschke's Reden an die deutsche Nation

(W. Lang). — Zwei Cabinetstückchen Jean Pauls (P. Nerrlich).

Preussische Jahrbücher. Nov. Gustav Hugo, der Begründer der historischen Juristenschule (O. Mejer). — Ueberproduction und Krisis (H. Claussen). — Ueber Plan und Composition von Ariost's Rasenden Roland (E. Feuerlein). — Aus der Jugendzeit der deutschen Dichtung. Herder's Sturm- und Drangperiode (J. Schmidt). — Unsere Aussichten (H. von Treitschke).

Deutsche Zeit- und Streitfragen. 126. Religion und Kirchenpolitik Friedrichs des Grossen (Fr. Nippold).

Das Ausland. N^o 48. Die Götterlehre der Gallier. — Aus Westafrika. III. — Oberländers Schilderung von Australien. I. — Reisebriefe von den Inseln Teneriffa und Palma. Fortsetzung (G. Pauli). — N^o 49. Sechs Jahre afrikanischer Reisen. I. — Sueden und Germanen (C. Mehlis). — Neue Funde auf Cypern (M. Ohnefalsch-Richter). — Die North-Western Exploring-Expedition in Australien. — Die Regulierung des Mississippi (E. v. Hesse-Wartegg).

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Oct. Columbus auf den Canarischen Inseln (Fr. v. Löher). — Begleitwörter zur Karte von Central Afrika (Fr. Czerny). — Die Wolga und Kama (A. Kohn). — Der Martologio, eine Schiffsrechnung der mittelalterlichen Nautiker und Geographen (S. Günther). — Visegrad (A. F. Heksch). — Astronomie und physikalische Geographie. — Politische Geographie und Statistik. — Handel. — Bergbau, Industrie und Landwirtschaft. — Verkehrs-Anstalten. — Berühmte Geographen, Naturforscher und Reisende. — Geographische Nekrologie. Todesfälle. — Akademien, Geographische und verwandte Vereine. — Bäder und klimatische Kurorte. — Kleinere Mittheilungen. — Nov. Die Nordost-Durchfahrt (J. Chavanne). — Die Wolga und Kama (A. Kohn). — Geschichte und Geographie des Sclavenhandels in Afrika (Fr. Czerny). — Ein Spaziergang in der Hauptstadt des Kaukasus (Carlo Serena). — Astronomie und physikalische Geographie. — Politische Geographie, etc. — Déc. Ueber vieljährige Perioden der Witterung (W. Köppen). — Geologische Untersuchungen am vierzigsten Parallel (Fr. Toula). — Die Nordost-Durchfahrt (J. Chavanne). — Die Wolga und Kama (A. Kohn). — Die böhmische Schweiz (R. Manzer). — Astronomie und politische Geographie, etc.

Die Natur. 16 déc. Eine Bemerkung über die Fettstoffsäure (A. Kohn). — Die zwei Halbkugeln des Gehirns (W. Medicus). — Bedeutung des Pfarrplatzes in Bozen für den Naturhistoriker (A. Meuglin). — Fischer und Kunstfischer (A. Berghaus). — Der Nasen Kakadu (H. Baumgartner).

Jahrbuch für Gesetzgebung und Volkswirtschaft. III. Hft. 4. Bericht abgegeben von der zur Untersuchung der Arbeiterverhältnisse in Dänemark niedergesetzten Commission. — Das allgemeine Stimmrecht und die politische Bildung im deutschen Reiche (A. Bulmerincq). — Telegraphenkonferenzen und Telegraphentarife (A. v. Kirchheim). — Das englische Gefängnis-System (W. Tallack). — Staat und Kirche im Canton Genf.

Neuer Anzeiger für Bibliographie. Déc. Zur Literatur der deutschen Straf- und Justizgesetzgebung Fortsetzung.

Academy. 13 déc. Pen sketches by a vanished hand. — Rousselet's Serpent charmer. — Leger's History of Austria-Hungary. — Memoirs of Edward and Catherine Stanley. — The late Archdeacon Cotton. — Guthrie on M. Spencer's Formula of evolution. — Biblical literature. — Howitt's Art student in Munich. — August Bournonville. — 20 déc. Bayard Taylor's Studies in german literature. — Burn's Old Rome. — Some recent verse. — Herrtage's Edition of the Gesta Romanorum. — Schefer's Account of a persian embassy to Khiva. — Nicholson on the tabulate corals of the palaeozoic

period. — Recent Horace literature. — Art books. — French illustrated books. — 27 déc. Sike's British Goblins. — Freeman's Historical essays. — The Analytical Index to the Remembrancia. — Codera on the coins of the Spanish Moors. — Post-Office reforms. — Clifford's Seeing and thinking. — Current scientific literature. — Recent musical books.

Athenæum. 13 déc. Herbert Spencer on ceremonies. — Reid's Sketches of politicians. — A Commentary on the New Testament. — Two books on the South Africa. — The Eikon Basilike. — Dr. Laing's library. — Excavations at Olympia. — 20 déc. The civil war in Herefordshire. — Nordenskiöld's Arctic voyages — Gilpin's Forest scenery. — Dr Laing's library. — Historical documents. — Imaginary editions. — Notes from Lisbon. — Abstract of the Survey in India for 1877-78.

Nature. 11 déc. Cambridge University. — Aurora. — J.-B. Alphonse Chevallier. — The sewage of London. — The new Wealden Dinosaur. — Cassell's Natural history. — Prof Huxley on technical education. — U.-S. National Academy. — Boston and Harvard. — Planté's Researches in electricity. — Natural history of the Ancients. — On a new copying process. — The animal heat of fishes. — A feat in triangulation. — A new standard of light. — Flow of viscous materials. — A model glacier. — The scottish zoological station. — The fossil lovers.

Monthly Journal of science. Déc. A visit to the ancient observatory at Delhi (H. A. Tracey). — The action of light on plants. — Technical education in France and Germany. — Accidents resulting from the heat of the Comstock mines. — Are the chemical elements simple bodies? — Darwinism and articulate speech. — A remarkable water and gas geyser. — The transit of Venus in 1874.

The Nation (New-York). 4 déc. The week — The New-York Primary as described by a worker. — Simplification of the tariff. — Is Aesthetics a science? — Memoirs of Madame de Rémusat. — Correspondence. — Notes — Reviews. — 11 déc. The week. — The democrats and the press. — Legal-tender and the « Bloody Shirt ». — Correspondence. — Notes. — Reviews. — Mr Ruskin's drawings.

International Review. Déc. Technical education the supplement of free trade and protection (Hon. Lyon Playfair). — Catullus (W. Everett). — The Paris Salon, 1879 (Ch. Gindriez). — The art of casting in plaster among the ancient Greeks and Romans. II. (W. W. Story). — Prince Bismark and protection (J. E. Curran). — « Johannes, King of Kings, » and his christian empire in Africa (E. de Leon). — The Smithsonian Institution (H. W. Elliott). — Contemporary literature. — Recent english books.

Rivista europea. 16 déc. Fra Dolcino (G. S. Ferrari). — La pittura tedesca odierna (A. Rondani). — I Goliardi ovvero i clerici vagantes delle università medievali (A. Straccali). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — La principessa Caterina Romanovna Dashkoff (A. Herzen). — Lorenzo il Magnifico, poema inedito (Marchese di Montrone). — Rassegna letteraria e bibliografica: Scandinavia, America, Germania, Italia. — Cronaca geografica. — Notizia filologica. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Rassegna settimanale. 14 déc. Come si eludono le leggi a proposito dei demani meridionali. — Lo Stato e l'individuo. — Ancora della ritenuta sulle cedole del Debito pubblico. Lettera ai Direttori (G. Boccardo). — La Settimana. — Un corvo tra i selvaggi (M. Pratesi). — Memorie di Mad. de Rémusat (K. Hillebrand). — Economia pubblica. — È un errore geografico? (C. de Giorgi). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 21 déc. Sul riordinamento delle opere pie. — Un' esposizione mondiale a Roma. — Le imprese e il servizio di approvvigionamento in tempo di guerra. — Ancora dell'enfiteusis

dei beni ecclesiastici in Sicilia. — Corrispondenza da Londra; — da Vienna. — La Settimana. — Walter Pater Il Rinascimento. Studi sull' arte e sulla poesia. — Di quante spezie sono le repubbliche e di quale fu la repubblica romana. — Antonio Serra e gli economisti suoi contemporanei (G. Ricca-Salerno). — Francesco Boll. — Le scuole normali maschili (G. Federzoni). — Bibliografia. — Notizie. Riviste.

De dietsche Warande. III, 1. Bilderdijk (P. F. Th. Van Hoogstraten). — Vondel in zijn « Bepiegelingen » (P. F. J. V. de Groot). — De Ilias van Homero (P. F. Th. Van Hoogstraten). — De heeren van Halewijn, Markiezen van Peene (A. B. J. Sterck). — Adriaan Willem baron van Renesse, voorlaatste Abt van Sinte Geertruide te Leuven (Ed. Van Even). — Bibliografie.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1880. 47^e année. Bruxelles, Hayez.

Blas, C. Analyse qualitative par la voie humide. Louvain, Van Linthout. 4 fr.

Contes (Les) de Madame Rose. Lectures graduées en vers (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c. Coppin, L. Flore polyglotte. Bruxelles, Sermon. 1 fr. 50.

Crepin, C. et H. Code de l'enregistrement. Brux., Bruylant-Christophe. 6 fr.

De Vlaminck, Alph. La Ménapie et les contrées limitrophes à l'époque de J. César. — La Flandre et ses atténuances au haut moyen âge. Etudes de géographie historique. Anvers, Plasky.

Grégoire, Ed. G. J. 1830-1880. L'art musical en Belgique. Brux., Schott. 4 fr.

Hymans, H. Compositions décoratives et allégoriques des grands maîtres de toutes les écoles. Liège, Claesen. 30 fr.

Stasse, Alexis. Délassements poétiques d'un employé. Liège, Thiriart. 2 fr.

Vanderkindere, Léon. Nouvelles recherches sur l'ethnographie de la Belgique. Enquête anthropologique sur la couleur des yeux et des cheveux. Brux., Office de Publicité. 2 fr.

Wauters, Alph. Adolphe Mathieu. Notice biographique. Bruxelles, Hayez.

Wauters, Alph. Des efforts tentés à la fin du XVII^e siècle pour entraîner la Belgique dans le système prohibitionniste. Bruxelles, Hayez.

Bender, H. Rom und römisches Leben im Alterthum. 1. Halbbd. Tübingen, Laupp 6 M.

Buchholz, R. Reisen in West-Afrika Hrsg. von C. Heinersdorff. Leipzig, Brockhaus. 6 M.

Correspondenz (Politische) Friedrichs des Grossen 3. Bd. Berlin, Duncker. 10 M.

Delorme, R. Gustave Doré, peintre, dessinateur et sculpteur. Paris, Baschet. 40 fr.

Duentzer, H. Göthes Leben. Leipzig, Fues, 6 M. Galitzin, Fürst N. S. Allgemeine Kriegsgeschichte, 2 Abth. 1. Bd. 476-1350. Cassel, Kay. 12 M.

Hartmann, R. Les peuples de l'Afrique (Bibl. scientifique, internat.). Paris, Germer Baillière. 9 fr.

Hauréau, B. Histoire de la philosophie scolastique, 2^e partie, t. I. Paris, Pedone-Lauriel. 8 fr.

Horn, F. Lessing, Jesus, Kant. Wien, Gerold. 3 M. 20 Pf.

Jaehns, M. Handbuch einer Geschichte des Kriegswesens. Leipzig, Grunow. 48 M.

Kuehner, R. Ausführliche Grammatik d. lateinischen Sprache. 2 Bd. 2 Abth. Hannover, Hahn. 7 M.

Lemaître, Frédéric Souvenirs Paris, Ollendorf. 3 fr. 50.

Macdonell, J. France since the first empire. London, Macmillan 6 s.

Mantz, P. Franç. Boucher, Lemoine et Natoire. Paris, Quantin. 100 fr.

Marquardt, J. und Th. Mommsen. Handbuch d. röm. Alterthümer. 7. Bd. 1. Thl. Leipzig, Hirzel. 8 M.

Metternich (Prince de). Mémoires. Paris, Plon, 2 vol 18 fr.

Mook, F. Ägyptens vormetallische Zeit. Würzburg, Standinger. 20 M.

Mueller, N. J. C. Handbuch der Botanik. 1. Bd.

Allgemeine Botanik. 1. Thl. Heidelberg, Winter. 30 M.

Nino, Antonio de. Usi Abruzzesi. Vol. I. Firenze. Barbèra. 2 L. 50.

Pictet, R. Synthèse de la chaleur. Basel, Georg. 2 M. 50 Pf.

Proells, R. Geschichte des neueren Dramas. 1. Bd. 1. Hälfte. Leipzig, Schlicke. 10 M.

Ronna, A. Essai sur l'agriculture des Etats-Unis d'Amérique. Le blé : production, transports, commerce. Paris, Berger-Levrault. 5 fr.

Roskoff, G. Das Religionswesen der rohesten Naturvölker. Leipzig, Brockhaus. 4 M.

Schlagintweit, E. Indien in Wort und Bild. 1. Lfg. Leipzig, Schmidt. 1 M. 50 Pf.

Semler, H. Geschichte des Socialismus und Communismus in Nordamerika. Leipzig, Brockhaus. 7 M.

Sybel, H. von. Geschichte der Revolutionszeit von 1789-1800. 5 Bd. 2 Abth. Stuttgart, Ebner. 11 M.

Wedmore, Fred. The masters of genre-painting. London, Kegan Paul. 7 s. 6 d.

Wolff, H. Logik und Sprachphilosophie. Eine Kritik des Verstandes. Berlin, Denicke, 10 M.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

GUSTAVE MAYOLEZ

LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 13

Guide du Botaniste en Belgique, par FR. CRÉPIN. 5 francs.

Manuel de la Flore de Belgique, par FR. CRÉPIN. Troisième édition. 6 francs.

Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation, par G. TIBERGHEN. Troisième édition. 5 francs.

Éléments de Morale universelle à l'usage des écoles laïques, par G. TIBERGHEN. 4 fr. 50 c.

Claude Chansonnette, jurisconsulte messin et ses lettres inédites, par ALPH. RIVIER. 4 francs.

Traité élémentaire des Successions à cause de mort en droit romain, par ALPH. RIVIER. 10 francs.

Collection des Discours d'Ouverture des années académiques 1868 à 1878 de l'Université de Bruxelles.

Magazin für die Literatur des Auslandes

(Revue des Littératures étrangères.)

(Review for foreign Literature.)

(Revista per le Letterature straniere.)

La seule revue littéraire allemande qui s'occupe impartialement et sans aucun préjugé national de toutes les productions littéraires de l'Allemagne et de l'étranger. Elle est de toutes les revues allemandes la plus cosmopolite et la plus ancienne, ayant été fondée en 1832.

Le MAGAZIN paraît tous les samedis en livraisons de 32 colonnes in-folio.

Prix d'abonnement : 4 marks (5 francs, 4 shillings, 1 dollar) par trimestre. Contre mandat de poste, on envoie les numéros sous bande et sans augmentation de prix dans tous les pays.

On s'abonne chez tous les libraires et chez WILHELM FRIEDRICH, libraire-éditeur, à Leipzig.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 25



L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	3^{me} ANNÉE. N ^o 2 - 15 JANVIER 1880.	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	---	--

Sommaire. — La philosophie scientifique, par H. Girard (C. Lagrange). — Publications littéraires allemandes (A. Chuquet). — Correspondance littéraire de Paris : Romans et nouvelles. I. — Bulletin. — Les encouragements à l'art dramatique. II. Lettre de M. H. Delmotte. — L'Observatoire royal de Bruxelles. — L'Institut Smithsonian. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

La philosophie scientifique, science, art et philosophie, mathématiques, sciences physiques et naturelles, science sociale, art de la guerre, par H. Girard, capitaine du génie. Bruxelles, Muquardt, 1880, in-8^o.

« C'est grand cas », disait Montaigne, parlant des philosophes de son temps, « que la philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage, et de nul prix par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. » — Dégager les avenues de la philosophie, la philosophie elle-même des *ergotismes* qui l'encombrent, de manière à la réconcilier avec la science proprement dite, leur prouver qu'elles doivent s'appuyer l'une sur l'autre, jeter dans le même creuset les éléments qui leur sont propres et en faire sortir brillante la pure substance de la vérité, tracer enfin la marche à suivre pour réaliser un si grand but, — tel est l'objet du livre dont nous avons transcrit plus haut le titre, titre qui, à lui seul, est tout un programme.

Assez longtemps, dit en substance M. Girard, assez longtemps le monde a vu la dialectique ou le raisonnement stérile sur les mots, non sur les idées ou les choses, épuiser le temps et le génie des philosophes; il y a deux siècles, Bacon et Descartes, rompant avec l'autorité de l'école, ont ouvert la voie de la vraie recherche scientifique; mais la conception de Bacon est encore entachée de dialectique, et celle de Descartes, de subjectivisme; — de nos jours enfin, on a vu la séparation nette de la philosophie de l'idée et de la philosophie purement scientifique s'affirmer de la façon la plus nette par l'idéalisme allemand et le positivisme français. — Mais l'idéalisme transcendant est incompatible avec l'esprit de la science moderne, profondément convaincu de l'existence du monde extérieur, et, d'autre part, si l'on ne peut se refuser à reconnaître l'influence salutaire exercée par la conception d'Auguste Comte sur le développement scientifique de l'époque, il est clair que cette conception est trop étroite et trop exclusive; tombant dans l'excès opposé, elle rejette toute recherche transcendantale comme absurde ou inutile, et l'incapacité dans laquelle elle se trouve de satisfaire toutes les aspirations légitimes de l'esprit humain, suffirait, à défaut d'autres preuves, à démontrer qu'elle n'est pas l'expression de la vérité.

A l'heure actuelle, la lutte funeste entre la philosophie et la science proprement dite se manifeste de la façon la plus déplorable dans toutes les branches des connaissances humaines. Pourquoi, par exemple, cette séparation radicale entre les mathématiques, qui se disent sciences exactes, sciences de raisonnement, et les sciences physiques, qui puisent toutes leurs données dans l'expérience? — Ne peut-on pas douter de la rationalité des mathématiques quand on voit l'analyse reposer tout entière sur une idée qu'elle ne comprend pas, celle de l'infiniment petit, la géométrie sur un *postulatum* que depuis des siècles elle s'efforce de démontrer sans y parvenir quand on la voit introduire dans l'enseignement de ses éléments des propositions qu'elle sait être fausses, comme, par exemple, le point de contact unique de la tangente avec le cercle? — Et si l'on porte les yeux sur les sciences physiques, quel étrange abus n'y voit-on pas faire des idées théoriques les moins prouvées, puisées uniquement dans l'imagination, variables comme elles, qui s'évanouiront comme tous les fantômes qu'elle évoque, et dont on nourrit cependant l'intelligence des jeunes gens, les infléchant de subjectivisme et leur imprimant une direction fautive dont les esprits les plus énergiques ne parviennent souvent jamais à se détourner?

Ce désordre, ce défaut de méthode dans la classification et l'étude des sciences est encore augmenté par la masse sans cesse croissante des faits d'observation et des découvertes; de nouveaux groupes de phénomènes viennent se ranger autour des groupes déjà connus, de nouvelles théories viennent s'entrecroiser sur les théories admises, et le jour n'est pas loin, s'il n'est déjà arrivé, où la science, véritable Tour de Babel, deviendra inaccessible, même aux intelligences les plus étendues.

Que faut-il faire pour remédier à cet état de choses? — Il faut d'abord séparer nettement les objets de la science et de la philosophie; ces objets étant délimités, il sera possible non-seulement de déterminer les empiètements réciproques de ces deux puissances de l'esprit humain, mais encore de fixer la méthode à suivre pour étudier chacune d'elles en particulier et lui faire produire tout ce qu'elle renferme.

Eh bien! la solution de ce grand problème est tout entière contenue dans la constatation de l'existence de l'objectif et du subjectif, du *non moi* et du *moi*, du monde extérieur, qui comprend la nature entière avec ses lois, le temps, l'espace, la matière, l'humanité, dans toutes ses expressions intellectuelles et sociales, et du monde intérieur, monde de la vie consciente et de l'idée pure, qui relève uniquement des forces créatrices de l'esprit. — Le but à atteindre consiste à établir une concordance entre les *idées* et les *faits*; c'est en cela que consistent la *connaissance* et la *science*. — Mais comment cette concordance peut-elle s'établir si ce n'est par les intermédiaires que nous possédons et qui établissent des rapports entre le monde extérieur et le monde intérieur? En d'autres termes, comment l'esprit pourrait-il acquérir l'idée de la réalité extérieure si ce n'est

par les *sens*? — Et cela posé, que nous est-il possible de connaître quant à cette réalité? N'est-ce pas uniquement les *manifestations* de l'univers; et le *substratum*, la nature des choses ne nous est-elle pas à jamais cachée?

On peut déjà juger par là de la tendance du système philosophique de l'auteur, que nous résumons en quelques lignes:

Objectif scientifique. Le monde extérieur est l'objectif total proposé à la connaissance; le raisonnement, il est vrai, peut bien conduire à la découverte de faits nouveaux, mais il doit toujours s'appuyer sur une connaissance antérieure, qui n'a pu être puisée que dans le monde extérieur.

Si de l'objectif total, on retranche l'objectif transcendant, qui comprend le domaine de l'idée pure et de la vie consciente, on voit que l'objectif scientifique comprend le *monde inorganique* et le *monde organique*, et se trouve ainsi déterminé d'une manière parfaitement nette.

Méthode. — 1^{re} loi : Toute connaissance nous vient par les *sens*; l'homme ne peut donc acquérir la connaissance d'un objectif quelconque que par l'usage raisonné qu'il en fait.

2^e loi : La matière de toute connaissance étant objective, et toute connaissance nous venant par les *sens*, il en résulte que nous ne pouvons rien connaître en dehors de ce qui se manifeste à nous, immédiatement ou médiatement par ces agents, ou autrement dit, que l'univers ne nous est connu que par ses *manifestations*.

Quant à la *synthèse*, troisième et dernière partie de la philosophie scientifique, c'est un élément purement conceptif, donc *subjectif*, qui vient se mélanger avec la matière première des *connaissances objectives* pour réaliser la science; un certain nombre de faits étant donnés, la science les décompose en éléments, elle étudie chacun d'eux séparément par l'*élimination* successive de tous les autres; en d'autres termes, elle *abstrait*. Elle compare ensuite entre eux les résultats de ces abstractions. Enfin, reconstituant un tout au moyen de propriétés communes aux objets considérés, elle *généralise*. C'est par cette triple opération intellectuelle, *abstraction*, *comparaison*, *généralisation*, que se créent les *idées scientifiques*, portant sur les *faits*, et les *principes* ou *lois* quand il s'agit de *causalités*.

Enfin les *idées* et les *lois* étant obtenues, il s'agit de les grouper, en se basant toujours sur les caractères purement objectifs, et se laissant guider par la recherche d'une idée scientifique irréductible base de toute la synthèse et le suprême objet de la science.

Tels sont les grands traits d'une conception philosophique qu'on nous propose comme devant sceller à jamais l'union de la science et de la philosophie, par la fixation rigoureuse et irréfutable des limites qu'elles ne doivent pas franchir, comme capable de conduire l'humanité à la conquête de toutes les connaissances qu'il lui sera jamais donné d'acquérir, en un mot, comme la solution parfaite de l'équilibre des

facultés de l'esprit humain. solution contre laquelle quelques métaphysiciens enfoncés dans la contemplation stérile et égoïste du *moi* pourront seuls élever la voix discordante de la dialectique et les prétentions surannées du subjectivisme.

Nous avons analysé sans juger; les quelques observations qui suivent, porteront successivement sur le caractère philosophique de la conception de M. Girard, sur la valeur de cette conception, enfin, sur le but qu'elle cherche à atteindre.

Quand, au commencement de son livre, on entend M. Girard affirmer avec énergie en dehors du monde des sens, l'existence du monde de l'idée pure, proclamer que *Descartes et Leibnitz sont et resteront éternellement les rois de la pensée*, que *la philosophie scientifique n'arrivera point à son expression définitive par la négation étroite de ce qui se trouve en dehors d'elle*, on ne peut s'empêcher de céder au souffle spiritualiste qui semble animer son exposition, et de pressentir une synthèse scientifique basée sur l'emploi des données absolues et primordiales de la raison; mais cette première impression s'évanouit rapidement, et quand, plus loin, il réduit le rôle de l'esprit dans la science à l'abstraction, l'élimination, la comparaison, la classification, opérées sur un ensemble de connaissances — quand, plus loin encore, il met les mathématiques sur le même rang que les sciences expérimentales et arrive à poser ce principe fondamental que *toute connaissance nous vient par l'intermédiaire des sens*, — on voit la philosophie scientifique de l'auteur se réduire, au moins quant à la méthode, à un sensualisme absolu. — M. Girard, sans doute, admet l'existence du monde de l'idée pure, mais en ce qui concerne la science du monde extérieur, l'esprit, comme il le conçoit, est bien la *table rase* sur laquelle les impressions viennent graver les idées; en effet, supposer que ces impressions ne font qu'éveiller les idées, c'est supposer aussi l'existence de ces idées dans l'esprit, et cette hypothèse, M. Girard la repousse d'une manière radicale.

M. Girard est donc sensualiste; — nous voulons bien admettre avec lui, comme évidente, l'existence du subjectif et de l'objectif (quoiqu'en toute rigueur, puisqu'il s'agit de philosophie, l'existence de l'objectif doit être prouvée et soit moins évidente que celle du *moi*), mais de quel droit prétendre et poser *a priori* que rien de ce qui concerne l'objectif ne peut nous être connu que par les sens?

C'est là une pure hypothèse, rien de moins, rien de plus, et c'est sur elle pourtant que repose une conception qu'on prétend uniquement basée sur la constatation des faits.

Il est un moyen bien simple cependant de décider si cette hypothèse est vraie ou fausse, c'est de consulter l'expérience et les faits eux-mêmes. On prétend, par exemple, que l'idée de l'espace ne nous vient que des sens; pour le décider, considérons un corps; il est clair que nous le percevons avec certaines formes et enfermés dans certaines limites, qui le distinguent des corps environnants, et nous avons l'idée de l'étendue de ce corps dans le sens concret; faisons maintenant abstraction de sa nature, ne conservant dans notre esprit que sa forme et ses dimensions, nous aurons l'idée de son étendue géométrique ou abstraite. — Jusque-là, accordons que toutes ces idées sont contenues dans la sensation; mais que va-t-il se passer, et cela, que nous le voulions ou non? — Dès que l'idée de l'étendue abstraite, ligne, surface ou volume a frappé notre esprit, il ne peut ne pas concevoir cette ligne, cet espace, ce volume, doublés, triplés, étendus indéfiniment; il ne peut leur concevoir de limites sans tomber dans une absurdité manifeste, c'est-

à-dire sans admettre des conditions incompatibles avec la nature même de la raison; — il conçoit, enfin, clairement que ces objets ne sont que des *parties* d'un *tout infini*, l'espace, idée absolument simple, qu'on voit par les yeux de l'esprit, et qui n'a pour démonstration que son évidence. Il en est de même du *temps*, à l'idée absolue duquel la succession des phénomènes nous conduit, mais qu'elle ne constitue pas. *L'espace* et le *temps* ne nous sont donc pas connus par les sens; ce ne sont pas non plus des résultats d'abstraction et de généralisation, opérées sur des connaissances qu'ils nous font acquérir, attendu que ces opérations ne peuvent donner qu'un résultat du même ordre que les faits observés; ce sont, si l'on se base sur l'observation elle-même, des objets absolus, que l'expérience des sens nous fait découvrir en nous-mêmes, mais qu'elle ne renferme pas; *l'espace* et le *temps* infinis, l'étendue et la durée uniformes ne peuvent être découverts et conçus que par la raison; bien plus, elle seule, et non les sens, peut nous démontrer leur réalité objective; — ce sont sans doute, comme le dit justement l'auteur, les *faits fondamentaux* de la science, mais cela n'est vrai que dans le sens spiritualiste, où nous venons de les considérer; dans une doctrine sensualiste, les faits fondamentaux sont, non pas *l'espace* et le *temps*, mais *la couleur*, *l'impenétrabilité*, *le son*; voilà les véritables faits, les véritables abstractions qui logiquement résultent des données des sens et au delà desquelles l'intelligence, en se basant uniquement sur ces données, est incapable de s'élever.

Pour détruire la valeur des principes premiers donnés par la raison, et mettre en doute la légitimité des méthodes qui s'appuient sur eux, l'auteur cherche à établir que les sciences dites exactes conduisent parfois à des résultats complètement erronés.

Si, dit-il par exemple, la géométrie repose sur des bases si solides, pourquoi y rencontre-t-on des propositions telles que celles-ci: *la tangente au cercle n'a qu'un point commun avec la circonférence*, alors que les géomètres savent manifestement qu'il y en a deux? Si une proposition est fautive, quelle confiance peut-on avoir dans les autres? Cette objection ne porte pas. Il suffit de remarquer, en effet, que la tangente a réellement deux points communs avec la circonférence mais que ces deux points sont infiniment voisins. Or, tout le monde sait qu'en géométrie élémentaire on ne considère que des *distances finies*, et que deux points infiniment voisins, dans le langage de cette science, se confondent en un seul.

M. Girard croit encore renverser l'existence dans l'esprit d'idées primordiales correspondant à des réalités objectives de l'univers, en élevant contre elle les objections bien connues et bien anciennes faites à la théorie des idées innées, objections auxquelles on a si complètement répondu depuis Descartes et Leibnitz, et qui tombent toutes devant cette remarque que ces idées sont bien contenues dans l'esprit, mais doivent être découvertes par l'observation scientifique, par l'étude de l'âme. Bien loin de soumettre à un examen consciencieux le subjectif et l'objectif dont il a reconnu l'existence, M. Girard néglige complètement l'étude du premier, et subissant son influence sans la reconnaître, il croit trouver dans les objets extérieurs des notions absolues qu'ils sont incapables de lui fournir. Sa philosophie est une philosophie de sens commun; mais le sens commun n'est pas toujours la profondeur.

Une conséquence logique et originale des idées de M. Girard consiste à mettre les sciences mathématiques sur le même rang que les sciences expérimentales, en assimilant le rôle du *temps* et de l'*espace* dans les faits du monde

physique à celui des agents tels que la lumière, l'électricité, la chaleur, etc., et en cherchant à établir l'universalité des lois auxquelles obéissent tous les facteurs des phénomènes de l'univers. L'auteur frappé de la séparation radicale qui paraît exister entre les sciences exactes et les sciences expérimentales, sciences qui cependant ont toutes pour objet le monde réel existant hors de nous, a cru trouver la raison de cet état de choses dans l'idée, fautive selon lui, que les éléments des sciences exactes sont puisés dans le *subjectif* et ceux des sciences physiques dans l'*objectif*. Cette anomalie qu'il signale dans la classification des sciences est évidente, et nous nous plaisons à reconnaître que la conception que l'auteur lui a substituée est bien supérieure en grandeur et en harmonie. Malheureusement ce n'est qu'un système; si le savant officier, au lieu d'*objectiver* ainsi toute la science, avait admis, comme cela est incontestable, que l'expérience des sens ne fait qu'éveiller en nous l'idée des *objets absolus*, qui constituent le monde physique, et dont l'objectivité réelle ne nous est vraiment démontrée que par la raison, objets absolus qui sont le *temps*, l'*espace* et la *force* (substance active), il eût sans doute reconnu sans peine que ces objets étant absolus, toute science qui consiste dans l'étude d'un seul d'entre eux est tout entière déterminée et contenue dans l'idée simple de cet objet; que par conséquent, si cet objet existe dans la nature, toutes les conséquences auxquelles la recherche scientifique aura conduit se trouveront réalisées; et qu'au contraire, toute science qui s'occupe de la combinaison de deux d'entre eux ou de tous les trois à la fois, comprenant toute les conséquences de toutes les combinaisons possibles de ces objets, renferme la réalité physique comme cas particulier, puisque cette réalité est une combinaison particulière et déterminée des mêmes éléments.

Alors intervient l'*expérience*; elle seule permet de découvrir, parmi plusieurs *possibilités*, celle qui se trouve *réalisée*.

C'est ainsi que la *géométrie* ou science de l'*espace*, y compris la démonstration du fameux postulat, est tout entière contenue dans la seule idée d'*espace infini*; que la *cinématique* ou science de l'*espace* et du *temps*, s'occupe de mouvements parmi lesquels sont compris tous ceux de la nature, mais dont une infinité ne sont pas réalisés; — enfin que la *mécanique* ou science de l'*espace*, du *temps* et de la *force*, conçoit et étudie une infinité de combinaisons de ces trois éléments, dont une seule est réalisée dans le monde physique.

Toutes les sciences de ce monde sont donc de même nature en réalité: ainsi s'établit, mais dans un sens tout opposé à celui de l'auteur, l'harmonie et l'unité dans la conception de l'ensemble scientifique; il veut dépouiller les sciences dites exactes de ce caractère d'absolue certitude qu'elles possèdent à un si haut point, et qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître, pour les faire descendre au simple rang de sciences expérimentales; nous prétendons, au contraire, que ce sont les sciences expérimentales qui, s'appuyant sur les données fondamentales de la raison, données qui correspondent à des réalités fondamentales aussi, doivent s'élever au rang des sciences exactes, la synthèse précédant l'expérience des sens, et celle-ci, humble servante de la première, ne servant que de guide pour déterminer le choix d'une solution entre plusieurs solutions connues *a priori* et toutes possibles.

Cette manière de voir, qui sauve la métaphysique du reproche de vouloir plier le monde physique aux données purement subjectives de l'esprit, est parfaitement d'accord avec les faits; elle accorde un rôle et une autorité légitime tant aux facultés absolues de la raison qu'aux données ex-

périmentales fournies par les sens; enfin elle tient compte des résultats de l'observation psychologique, que l'auteur néglige *a priori* sans même prouver qu'ils sont inutiles.

Si M. Girard est sensualiste quant à la méthode, sa synthèse est fortement positiviste, puisqu'elle se réduit en définitive à un groupement et à une classification, et proscrie la recherche du *substratum* ou de la nature des choses, qui appartient essentiellement à la *raison*. Il reproche à la science moderne de faire à ce sujet même des hypothèses.

On se demande après cela quelle est la part faite au spiritualisme dans la recherche de la vérité, car l'auteur est aussi spiritualiste; que le métaphysicien se tienne pour satisfait, « il a pour champ d'action le monde de l'idée, il y règne en maître absolu et crée un univers à sa guise. Ce qu'on lui demande, c'est qu'un voyage dans ce monde idéal élargisse l'intelligence et élève la pensée vers des conceptions supérieures » Mais qu'il y prenne garde: « quand il prétend imposer ses lois subjectives à la réalité objective, il donne par cela même prise à la critique des savants, lesquels ont bientôt fait de démontrer la fausseté objective du système tout entier. » Mais, au moins, est-il permis d'espérer qu'un jour le vrai système sera découvert? Point du tout: « la tentative de plier le monde réel aux conceptions écloses dans un cerveau, si bien organisé qu'il soit, a été et sera toujours vaine. » Ainsi le monde de l'idée pure se réduit à l'imagination, les métaphysiciens sont des poètes, et nous rangerons Descartes à côté de lord Byron.

En résumé, l'auteur méconnaissant complètement la nature et la portée de la métaphysique, lui assigne un rôle dérisoire sous prétexte de conciliation. Nous admettons que, se plaçant à un point de vue éclectique, on cherche à fixer la part légitime qui revient à chacun des systèmes philosophiques; mais pour faire de l'éclectisme il faut un *critérium* solide, et c'est un tel critérium qui manque à l'auteur. Voilà pourquoi son positivisme est incomplet et son spiritualisme inconséquent.

Après nous-êtré élevé contre les principes mal équilibrés de la philosophie de M. Girard, plaisons-nous à reconnaître le mérite des idées qu'il émet sur la nécessité de l'introduction de la synthèse dans la science, sur le danger que présente l'accumulation progressive des faits, en l'absence d'une méthode de coordination générale, tant de ces faits entre eux, que des différentes branches des sciences entre elles, enfin sur l'utilité qu'il y aurait à introduire dans l'enseignement des cours de *science générale*, où tous pourraient acquérir la connaissance des grandes synthèses, résultant des sciences particulières. seraient par là même mis en état d'en comprendre les faits particuliers, et verraient en tous cas s'étendre en largeur le cercle de leurs études.

Les conséquences et les applications que M. Girard déduit de ses idées au point de vue de la diffusion intelligente des sciences nous paraissent bien supérieures aux principes philosophiques par lesquels il prétend en assurer le succès. — Son livre est l'œuvre d'un esprit enthousiaste qui, également frappé du vide de certaines conceptions métaphysiques et de l'étroitesse des systèmes scientifiques qui méconnaissent la nature de l'esprit humain et l'entraînent dans la fange du matérialisme, cherche à fixer les rôles légitimes de la philosophie et de la science proprement dite, proclame avec la même vigueur et la même conviction la mission sublime de l'une, les progrès merveilleux de l'autre, croit avoir trouvé la loi absolue qui doit les réconcilier et l'expose enfin hardiment, quelles qu'en puissent être les conséquences.

On ne peut que rendre hommage à la générosité

d'une telle entreprise; mais il faut bien reconnaître que, dans le cas actuel, l'auteur s'est étrangement mépris. Son livre, loin d'établir entre la science et la philosophie la réconciliation qu'il rêve, est de nature à rendre la scission plus profonde encore, puisqu'il refuse à la philosophie, qui consiste proprement dans l'étude des facultés du moi, toute valeur pour déterminer la réalité objective dont s'occupe la science, et qu'il ne réconcilie ces deux ennemis qu'en les séparant. La solution est trop radicale, et il faut convenir que M. Girard, en tranchant le nœud gordien et *abandonnant*, comme il le dit, à *l'impénitence finale ceux qui suivent la voie contraire*, n'a pas résolu la question.

Cependant, malgré les critiques auxquelles le livre donnera lieu de la part d'une certaine classe de lecteurs, il nous paraît évident qu'il n'est pas de nature à soulever, comme son auteur paraît le craindre, la réprobation de la majorité du monde savant; ce monde est trop imbu de positivisme et de sensualisme pour ne pas accepter assez volontiers une œuvre qui leur fait la part si belle; nous ne sommes donc pas éloigné de lui prédire du succès; d'autre part, nous sommes convaincu que ceux qui ne le jugeront pas superficiellement et ne se laisseront pas éblouir par l'élégance du style et la forme brillante et facile que revêtent les idées, apercevront aisément la faiblesse des principes et les vices de la méthode. Nous ne pouvons mieux exprimer notre pensée à ce sujet qu'en paraphrasant à l'intention du livre de M. Girard ce que La Bruyère disait du sien: si on le goûte, je ne m'en étonnerai pas; et si on ne le goûte pas, je ne m'en étonnerai pas non plus.

C. LAGRANGE.

PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ALLEMANDES.

L'École des poètes siciliens du XIII^e siècle (*Die sicilische Dichterschule des dreizehnten Jahrhunderts*), par A. Gaspary. Berlin. Weidmann. — La légende de Tristan et d'Isolt en norois (*Tristrams Saga ok Isoldar*), p. p. E. Kölbing. Heilbronn, Henninger. — Les mots et les images de Wolfram d'Eschenbach pour la joie et la douleur (*Wolframs von Eschenbach Bilder und Wörter für Freude und Leid*), par L. Bock. Strasbourg, Trübner. — Wigamur, par G. Sarrazin. Strasbourg, Trübner. — Le poète Lenz en Livonie (*Der Dichter J. M.-R. Lenz in Livland*), par P.-T. Falck. Winterthur, Westfelling. — Henri-Joseph Collin, par F. Laban. Vienne, Gerold. — Gregoire, par P. Böhringer. Bale, Schweighauser.

M. Gaspary a consacré un fort bon livre à la poésie sicilienne du XIII^e siècle. Il ne faut pas entendre par là une poésie qui fleurit seulement en Sicile; on nomme ainsi l'ancienne poésie italienne, soumise à l'influence provençale (jusqu'à la fin du XIII^e siècle), celle qui n'employait pas encore le *dolce stil nuovo*, le style de Dante, de Cino, de Guinicelli, de Guido Cavalcanti, et qui compte parmi ceux qui l'ont cultivée non-seulement des Siciliens, mais des Toscans et des poètes de l'Italie centrale. *Quidquid poetantur Itali*, disait Dante. *Sicilianum vocatur*. On l'a nommée ainsi parce que ce fut en Sicile, dans le pays que Dante appelle le *regale solium*, qu'elle brilla de l'éclat le plus vif, à la cour des Hohenstaufen, sous la protection de Frédéric II et de Manfred, et que c'est de là qu'elle se répandit dans la péninsule. Il est bien difficile de connaître, autrement que de nom, les plus anciens poètes de cette école; on ignore pour la plupart le lieu où ils sont nés, et c'est à grand peine qu'on les distingue les uns des autres, car ils portent souvent le même nom. Les plus remarquables sont les personnages historiques que d'autres titres rappellent à notre souvenir: l'empereur

Frédéric II, qui, au rapport de Salimbene, trouva le temps de versifier, comme Richard Cœur de Lion, comme Alphonse II d'Aragon, comme Thibaut de Navarre, au milieu d'un des règnes les plus agités qui furent jamais; le fils de Frédéric, Enzo aux cheveux blonds, qui eut une fin si tragique; le chancelier Pierre des Vignes, destiné à terminer une vie brillante et glorieuse par une mort non moins malheureuse, etc. Mais on ne sait rien de Mazzeo Ricco de Messine, de Rugieri Apugliese, etc. Cette première poésie sicilienne n'est d'ailleurs pas une poésie originale; elle est gauche, sèche, imite maladroitement et avec affectation la poésie provençale: si elle a quelques accents qui touchent légèrement le cœur et l'effleurent d'une douce émotion, c'est en Toscane et à Bologne (Guittone d'Arezzo, qui semble avoir été le maître que reconnaissaient les poètes toscans, Buonagiunta, etc.). Mais Frédéric II, mais Enzo, mais Pierre des Vignes, bien loin d'être inspirés par les grands événements qu'ils voient de si près et par la terrible poésie des guerres qu'ils soutiennent, composent des vers fades et prosaïques. C'est qu'il y a un type conventionnel de poésie, dont ils n'osent pas s'écarter; aucun poète ne se risque à être lui-même; tous se réfugient dans l'abstraction. Mais ce que M. Gaspary a, selon nous, le mieux décrit, c'est l'influence de la poésie provençale sur la poésie sicilienne. Il faut songer que les troubadours provençaux séjournèrent volontiers en Italie (ainsi Peire Vidal, Raimbaut de Vaqueiras, Gaucelm Faidit, Uc de S. Circ, Aimeric de Pegulhan), et qu'ils prenaient même part aux luttes ardentes de l'époque entre Guelfes et Gibelins. La femme de Charles d'Anjou était une Provençale, et Raimon Ferret, l'auteur de la légende de S. Honorat, accompagna ce prince en Italie. La poésie sicilienne prit donc à la poésie provençale une foule de comparaisons et d'images, des locutions toutes faites, des vers entiers, des poèmes entiers même, qu'elle transporta simplement dans l'idiome dont elle se servait; elle poussa si loin l'imitation qu'elle adopta avec passion les genres qu'affectionnait la poésie provençale; elle a commis les mêmes fautes contre le goût, prodigué les mêmes jeux de mots, répété, comme elle, le même terme ou le même radical dans tous les vers d'un poème, etc. M. Gaspary cite successivement le *canzone* de Jacopo Mostacci et les poésies imitées de Sordel par Chiaro Davanzati, de Perdigon par Notaro Giacomo, de Richart de Barbezieu par Stefano Protonotario, de Bernart de Ventadorn par Bondie Dietaiuti, etc. Il n'est presque pas de passage des poètes de l'école sicilienne dont il ne trouve l'original dans les poètes provençaux. En même temps, il corrige les textes corrompus, explique des difficultés non encore résolues, éclaire autant que possible les obscurités. Mais jusqu'alors la poésie italienne n'est en quelque sorte qu'une fleur étrangère transplantée sur le sol de l'Italie. M. Gaspary nous montre, dans la troisième partie de son œuvre, l'originalité, il est vrai, parfois hésitante et timide, la nouveauté, encore balbutiante, mais fraîche et souriante d'autres poésies, dont les auteurs s'efforcent de ne pas dépendre d'un modèle étranger et de ne relever que d'eux-mêmes. Quoique ces poètes traitent souvent des sujets très rebattus, quoiqu'ils chantent l'amour, comme les Provençaux, et l'empire que la femme exerce sur l'homme sérieusement épris, il y a dans leurs vers un accent sincère; on sent qu'une passion vraie les anime et les transporte; ils expriment des sentiments réels et vivants qui troublent leur cœur. Des recherches ingénieuses et profondes sur la langue de ces anciens poètes de l'Italie remplissent la dernière partie de cet excellent travail, où l'étendue du savoir, la solidité des connaissances philologiques, l'étude attentive et pénétrante de la poésie

sicilienne et de la littérature provençale s'unissent à la finesse du goût et à l'agrément du style.

M. Eugène Kölbing, dont les lecteurs de l'*Athenæum* (1879, p. 78) connaissent déjà les travaux sur la littérature islandaise du moyen âge, a publié pour la première fois le texte norois de la légende de Tristan et d'Isolt. Cette version noroise de la célèbre légende traduite du français, en 1226, sur l'ordre du roi Hakon, par le moine Robert, nous a été conservée entièrement dans un manuscrit du xviii^e siècle. M. Kölbing, en la reproduisant, l'a fait suivre d'une traduction allemande et d'une très remarquable introduction. Dans cette préface, longue de plus de cent pages, le savant professeur de Breslau compare la version anglaise, *Sir Tristrem*, la version noroise et le texte de Gotfrit de Strasbourg. Il s'appuie presque constamment, mais en les combattant le plus souvent, sur les récentes recherches de M. Heinzel sur le Tristan de Gotfrit de Strasbourg et sa source. Après un long examen et une discussion très serrée et très méthodique, il arrive à des résultats importants. C'est ainsi que le *Thomas von Britanje* auquel Gotfrit se réfère, serait en même temps la source des deux versions noroise et anglaise, et, ce qui nous paraît tout à fait certain, Gotfrit, pour composer son poème, s'est servi de l'œuvre de Thomas; il n'a été qu'un traducteur, un traducteur, il est vrai, auquel ne manquaient pas la finesse du goût, l'élégance et la souplesse du langage, l'éclat du coloris poétique; mais il ne faut plus voir en lui, comme M. Heinzel le pensait, un poète « grand et idéal », absolument maître de son sujet, qui sait, en copiant un modèle, retrancher le mauvais et ne garder ce qui est bon que pour le rendre meilleur et plus parfait. Il est temps, dit M. Kölbing, d'en finir avec cette opinion que les poètes allemands du moyen âge, qui avaient sous les yeux un original français, possédaient pourtant « une très grande subjectivité et un jugement indépendant. » Tant pis, car il nous semble que Gotfrit perd un peu de son charme et de son prix dès qu'on le sait moins original. Ajoutons que l'édition de la légende de Tristan en norois (que M. Brinjalsson a fait paraître de son côté, presque au même instant, à Copenhague) n'est que la première partie de l'ouvrage publié avec une si consciencieuse érudition par M. Kölbing; la seconde partie, que l'éditeur annonce pour l'année prochaine, renfermera la légende de Tristan en vieil anglais, *Sir Tristrem*.

Signalons en passant une monographie de M. Ludwig Bock sur un point spécial de la langue de Wolfram d'Eschenbach; l'auteur de cette dissertation examine les termes et les locutions qui expriment chez le grand poète la joie et la douleur. Il cite ce mot de Goethe sur Hebel, que le poète souabe fait de tous les objets de la nature des campagnards, comme lui, et *en-paysanne*, en quelque sorte, de la façon la plus naïve et la plus aimable, l'univers. De même Wolfram, dit M. Bock, fait le monde à l'image de la chevalerie (*verritert*). Pour Hebel, l'étoile du matin est le jeune paysan qui se lève, plus tôt que sa mère, pour aller voir sa bien-aimée; Wolfram décrit de même les étoiles qui le soir apparaissent les premières dans le ciel, comme des maréchaux de logis envoyés en avant par la nuit; pour lui, la terre au printemps est un faucon qui mue; Parzival, poursuivi par l'adversité qu'il ne mérite pas, est un chevalier qui porte les armes du malheur et fait partie de sa suite; le plaisir et la douleur sont deux ennemis qui se combattent et mènent leurs armées l'un contre l'autre, deux nobles seigneurs ou deux grandes dames dont l'homme est le serviteur ou le compagnon, etc. En un mot, l'essai de M. Bock est rempli de curieuses remarques et de savantes observations qui dénotent une lecture profonde

des œuvres de Wolfram d'Eschenbach et une grande connaissance du vieil allemand; on pourrait reprocher à l'auteur un trop grand luxe de divisions et de subdivisions; mais tout ce qu'il dit des mots *freude, liebe, jâmer, riuwe, kumber*, etc., et de leurs significations, est plein d'intérêt; on remarquera, entre autres détails intéressants, que *sorge* avait un sens plus large qu'aujourd'hui, que *arbeit* et *pin* (*pein*) ont une signification à peu près semblable, que *smærze* (*schmerz*) s'emploie pour exprimer la douleur que cause une blessure et que *riuwe* (auj. *reue*, repentir) correspond exactement au mot actuel *schmerz*, qui signifie douleur, etc.

Une autre étude non moins solide, non moins remplie de détails curieux, sur une œuvre du moyen âge, le *Wigamur*, renferme tout ce qu'on peut savoir sur ce poème et sur le personnage inconnu qui l'a composé. Comme le démontre l'auteur de cette étude, M. G. Sarrazin, le sujet du *Wigamur* a été emprunté à différents romans chevaleresques: on retrouve dans les premières aventures de Wigamur les événements qui marquent la jeunesse de Lancelot; par beaucoup d'endroits *Wigamur* ressemble à Parzival, et l'aigle qu'il a sauvé du vautour et qui l'accompagne sans cesse, ressemble étrangement au lion reconnaissant qui suit Iwein dans ses expéditions. Quel est l'auteur du poème? Ce n'était pas un chevalier; il emploie des expressions qui ne sentent pas la cour; il ne connaît pas les usages de la chevalerie; il fait commettre à ses personnages des fautes grossières contre l'étiquette. C'était plutôt, pense M. Sarrazin, un poète vagabond de condition assez basse. Les façons de parler dont il use volontiers appartiennent à l'épopée populaire et à la poésie des *Spielleute*. Pourtant il est pieux, moral, et décrit avec une naïve simplicité les scènes d'amour. Il représente avec une sorte de prédilection des événements de la vie réelle (voir, par exemple, l'une des parties les plus originales et peut-être la plus charmante du poème, l'épisode de Wigamur rencontrant dans la ville déserte et réduite en cendres la jeune Pioles et mangeant avec elle, après un long jeûne, le faisceau qu'il a plumé et qu'elle a préparé). En somme, comme le dit M. Sarrazin à la fin de son excellente étude, le *Wigamur*, d'ailleurs plein de longues et diffuses descriptions et de digressions ennuyeuses, est un poème d'une valeur très médiocre; mais c'est un roman du cycle d'Arthur, raconté au vulgaire par un homme du vulgaire; il a quelque naïveté et je ne sais quoi d'attachant, même dans sa gaucherie et son allure embarrassée; de l'humour, de la sensibilité, mêlée à une certaine rudesse. tout cela, aussi bien que la langue, trahit le Bavaurois.

Passons du moyen âge au xviii^e siècle. Tout le monde sait que vers 1770 éclate dans la littérature allemande une révolution que l'on nomme au delà du Rhin la période d'orage (*Sturm- und Drangperiode*); c'est alors que Goethe, entrant en scène, disait Tieck, comme un fier et victorieux Apollon, lance dans le monde lettré de son pays le drame de *Goetz de Berlichingen*, où l'on voit, dans une suite de brillants tableaux, la fin du moyen âge, la faiblesse du Saint Empire germanique et la loyauté follement héroïque du « chevalier à la main de fer » qui ose, seul avec Sickingen, lutter contre les princes et les évêques. C'est alors que paraît *Werther*, où la jeunesse du temps exprime en plaintes passionnées et avec l'accent d'un poignant désespoir l'inaction qui consume ses forces et sa colère contre les lois étroites de la société. Parmi les écrivains jeunes et impétueux qui, selon une expression de l'époque, s'élançaient alors à l'assaut du Parnasse, figure au premier rang un Livonien, Lenz, l'auteur de *Mendoza* et des *Soldats*, mais qui gaspille avec une déplorable insouciance ses belles qua-

lités et ne fait que passer dans la littérature, ainsi que Goethe disait plus tard, comme un fugitif météore. M. Falck vient de publier sur le bizarre écrivain un livre où l'on trouvera quelques renseignements nouveaux. Il ne faut plus dire Reinhold Lenz, mais Jacob Lenz: Jacob étant le *Rufname* du poète, le prénom que lui donnaient habituellement ses parents. Lenz, nous dit encore M. Falck, fut un enfant très précocité; il apprit les langues avec une merveilleuse facilité; à l'école de Dorpat, il composait des poésies sur les événements qui avaient frappé son imagination, par exemple, sur l'incendie qui détruisit, en 1763, une grande partie de la ville, sur la visite de Catherine II à Dorpat, en 1764, etc. M. Falck nous donne dans l'appendice de son ouvrage le texte de quatre pièces de vers écrites par le jeune poète avant qu'il eût atteint sa dix-septième année; on y reconnaît l'influence de Klopstock. Ce sont: un poème sur la *Mort expiatoire de Jésus-Christ*, la *Confiance en Dieu*, la *Vie en Dieu* et un chant de fête composé à l'occasion du mariage du baron d'Igelström. On sait que, dans cette dernière circonstance, Lenz avait écrit un drame intitulé *le Fiancé blessé*, dans lequel il représentait le meurtre tenté à Moiseküll par le domestique du baron Igelström sur son maître. Rien d'étonnant qu'une pareille précocité ait exalté l'esprit du jeune homme et que les éloges excessifs qu'il recevait de ses concitoyens (du pasteur Oldekop, entre autres, qui mettait en tête du poème sur la *Mort expiatoire* une préface très louangeuse) aient donné naissance à cet orgueil démesuré, à cette confiance présomptueuse qui perdit Lenz. Il a été corrompu par les superlatifs, ou du moins ils ne lui ont nullement servi, disait Wieland, qui le vit à Weimar en 1776. On reprochera à M. Falck d'avoir loué, lui aussi, Jacob Lenz avec un enthousiasme que ne méritent pas ses premières poésies; il met le jeune Lenz au-dessus du jeune Goethe, car a-t-on raconté à Lenz de jolies historiettes, lui a-t-on donné des marionnettes ou interdit le commerce des enfants de son âge et de son rang, etc.? On voit les exagérations auxquelles M. Falck s'est laissé entraîner dans son admiration pour Lenz; il est Livonien, et il a trop écouté son patriotisme. Le livre gagnerait beaucoup s'il était écrit d'un ton plus calme et plus froid, si les notes étaient plus souvent fondées avec le texte, si l'importance de certains détails n'était pas considérablement grandie.

M. Laban a composé une bonne monographie sur le Viennois Henri Joseph Collin, l'auteur d'une tragédie de *Regulus*. Collin fut un honnête homme et un honnête poète; mais il mérite notre sympathie par les qualités de son caractère plutôt que par son talent, qui fut assez mince. Il avait reçu une excellente éducation classique, et il chercha à faire revivre sur la scène autrichienne les héros de l'antiquité; mais il lui manqua l'inspiration tragique; il n'eut pas la mâle grandeur d'un Corneille; en dépit de ses efforts, il restait long, monotone, glacial. Son *Regulus* fut accueilli à Vienne avec un enthousiasme qui nous semble aujourd'hui peu justifié; mais la pièce fut très bien jouée par les acteurs; les nobles et sonores accents de cette tragédie romaine ravirent un public fatigué de pièces larmoyantes, et l'on vit dans Collin le poète national de l'Autriche; c'était lui qu'on attendait, lui que Joseph II avait prédit, lui qu'avait souhaité ce Sonnenfels qui a si longtemps et si dignement combattu le goût du public viennois pour les farces et les vils divertissements. Mais à Berlin, à Weimar la pièce ne trouva qu'indifférence et froideur; c'est un exercice d'écolier, décida durement W. Schlegel, où un jeune homme cherche à mettre tout ce qu'il a lu dans les anciens écrivains. Collin ne

fut pas découragé par cet accueil peu sympathique; aiguillonné par les applaudissements du public viennois, il composa *Coriolan* et *Polyxène*. Un instant il renonça aux Grecs et aux Romains; le romantisme l'entraîna, et quoiqu'il ne comprit guère la nouvelle école, il céda à son influence et donna *Balboa* et *Bianca della Porta*; mais il revint bientôt à l'antiquité. (*Méon, les Horaces et les Curiaces*.) A ce moment, l'Autriche faisait la guerre à Napoléon (1809); Collin composa pour l'armée autrichienne des chants patriotiques, les *Wehrmannlieder*, et, comme fait remarquer son biographe, c'est lui qui « commença la poésie belliqueuse qui remplit la littérature allemande depuis la déclaration de guerre de l'Autriche jusqu'à la bataille de Waterloo. » Mais Collin n'appartenait pas au groupe des poètes-soldats de 1813, et l'on peut dire qu'il n'a pas lutté pour la même cause que Arndt, Körner, Schenkendorf, etc.; il reste Autrichien dans ses chants de guerre, et, quoiqu'il sentit en lui « l'esprit martial de Tyr-tée, » peu de ses vers ont alors pénétré dans le reste de l'Allemagne. Du reste, Collin, même dans ses tragédies, voulait enflammer le patriotisme de ses concitoyens; chose étrange qu'un poète, désireux d'agir sur le public autrichien et de lui inspirer l'amour de la patrie, ait emprunté le sujet de ses tragédies à l'antiquité classique! Toutefois, vers la fin de sa vie, il voulait composer un poème épique sur la vie de Rodolphe de Habsbourg et représenter dans une trilogie « à la façon de Shakspeare, l'époque de La lislas Posthume et tous les peuples de la monarchie autrichienne. » Le travail de M. Laban est le plus complet que nous possédons sur Collin; il a étudié, dans le plus grand détail, la vie du poète et consacré à chacune de ses tragédies un chapitre spécial où il analyse la pièce, l'apprécie avec un goût très sûr et la compare à d'autres tragédies que Collin a connues ou qui traitent le même sujet; il est à souhaiter que ce remarquable essai, dédié à la mémoire du regretté Tomasehek, engage les érudits autrichiens à étudier, plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, la littérature de leur pays dans les commencements de ce siècle.

L'opuscule de M. Böhringer n'est fondé que sur la notice historique que Carnot a consacrée à Grégoire et sur les mémoires du célèbre conventionnel. Il faut attendre sur Grégoire l'ouvrage de M. Augustin Gazier. Cet historien possède presque tous les papiers laissés par Grégoire, et il est probablement le seul qui puisse nous donner une biographie complète de l'évêque de Blois. Les études qu'il a déjà publiées dans la *Revue historique* sur ce personnage remarquable, un des plus sympathiques et des plus honnêtes de la Révolution, font d'ailleurs bien augurer de l'ouvrage à venir. Néanmoins on lira avec intérêt la brochure de M. Böhringer; ce n'est qu'une conférence faite devant un public d'hommes instruits, un *Vortrag* remanié par l'auteur et transformé en livre; mais M. Böhringer a justement apprécié Grégoire, cet homme qui fut, dit-il, un caractère, ajoutons un caractère noble, viril, et, malgré des fautes et des erreurs inévitables, passionné pour le progrès et pour tout ce qui peut rendre l'humanité meilleure et plus éclairée.

A. CHUQUET.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

ROMANS ET NOUVELLES.

I.

Un coin de village, par Camille Lemonnier. Paris, Lemerre. — Romans de M^{me} Henry Gréville: *Un violon russe* (2 vol.); *Ariadne*; *Les mariages de Philomène*; *L'Amie*; *Marié sa fille*. Paris, Plon.

A tout seigneur tout honneur; nous com-

mençons cette revue rapide par un *Coin de village*. M. Lemonnier est Belge, et son roman est un des meilleurs de l'année 1879. D'aucuns qui cherchent partout « la petite bête, » verront peut-être ici et là de l'afféterie; ils croiront remarquer dans l'œuvre je ne sais quoi de factice et d'apprêté; le récit de la double noce, la bière coulant à flots, les longs chapelets de boudin au cabaret, la fête des rois, la sorcière Hopsasa et maint autre détail rappellent la manière d'Eckmann-Chatrion, et font penser que M. Lemonnier a voulu imiter dans ses peintures du Brabant flamand, les scènes de la vie alsacienne représentées avec une naïveté raffinée par les deux auteurs de *l'Ami Fritz*. Pour nous, nous trouvons que M. Lemonnier a peint les mœurs villageoises de son pays avec une simplicité ravissante, avec une sorte de familiarité qui touche et pénètre le cœur; tout le livre respire la plus aimable et la plus fraîche senteur de campagne. Non pas que l'auteur soit tombé en pleine idylle; Slim est bien le paysan dur, avare, rapace que nous connaissons tous et que les romanciers du temps passé, épris de la houlette et des rubans roses des bergères, avaient oublié de nous montrer; on est revenu aujourd'hui de ces peintures trop riantes de la vie villageoise et on dit, peut-être trop crûment cette fois et non sans exagération, qu'il n'y a dans les villages que corruption et hypocrisie. Mais à côté de Slim, que de types à la fois sympathiques et vrais, ayant chacun le ton qui leur est naturel et leur caractère propre! Lamme, l'amoureux timide, et la petite Roose n'osent braver la volonté de Slim; il faut qu'intervienne la servante Santje, la Dorine de cette comédie matrimoniale, fine mouche, s'il en fut jamais au village, grosse fille malicieuse et rusée qui revaudrait des points à la soubrette la plus fatée et à qui les deux amants peuvent brûler, comme elle dit, une fière chandelle. Mais les amours de Snipzel et de Catherine Wild ont encore plus d'attrait que celles de Lamme et de Roose. Ces deux êtres ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre? Le rude pachter Kobe Snipzel n'est-il pas l'homme qui convient à la vaillante Catherine, à la forte et fière jufrouw qui tire un coup de fusil sur les voleurs et emporte dans ses bras son Kobe blessé par une chute de cheval? Rien de plus touchant que les aveux de Snipzel et de Catherine, qui depuis leur jeunesse et après s'être une fois embrassés, ont vécu si longtemps dans le même village, sans plus se dire une parole d'amour, et qui semblent se retrouver « comme après un long voyage, pour achever une besogne longtemps interrompue. » En un mot, le roman de M. Lemonnier est une œuvre charmante, et nous prions nos lecteurs de garder toute sa force à cette épithète devenue banale.

Le *Violon Russe*, dont parle M^{me} Henry Gréville (1) dans un des nombreux romans qu'elle a publiés depuis un an chez Plon, est un violon qui décide de la destinée de deux frères; il a été fabriqué par Victor et il est manié par Demiane; « Vive la Russie, s'écrie Victor, vive la patrie, hurra! A un artiste russe il fallait un violon russe. Nous avons l'artiste et l'instrument. Oui, messieurs, nous ne voulons rien que de national! Trop longtemps nous avons demandé à l'étranger nos instruments, nos artistes, nos professeurs; la Russie a de quoi se suffire à elle-même, et nous ne voulons plus rien emprunter à des gens qui, au bout du compte, ne valent pas mieux que nous. » Victor est le Stradivarius de la Russie, Demiane en est le Paganini; les deux frères ont quitté la maison pa-

(1) Cette dame est, on le sait, la fille de M. Fleury, lecteur de langue et littérature françaises à l'université de Saint-Pétersbourg et auteur d'un ouvrage remarquable sur Rabelais. Mademoiselle Fleury (Madame Durand) a pris le nom de Gréville, village de la Manche d'où sa famille est originaire.

ternelle et vont à travers la Russie donner des concerts; Victor, le caissier, loue la salle, lance les prospectus et recueille les recettes; Demiane enthousiasme par son jeu le public de toutes les villes qu'il traverse. Un instant, Demiane, qui est jeune, beau, aventureux, au contraire de Victor, qui est bossu, sage et vieilli par la souffrance, Demiane semble perdu par son orgueil et par l'amour d'une princesse. Mais Victor veille sur lui, la princesse elle-même ne voit dans Demiane que le jouet d'une heure et l'accable d'un mépris insultant; enfin, il y a une jeune fille, une pianiste qui suit les deux frères, Hélène Mianof; elle a pour Demiane, qui l'a tirée, elle et sa mère, de la pauvreté, une pure et discrète passion; elle souffre de voir Demiane s'engager dans les rets que lui tend la princesse, donner son cœur à une artificieuse coquette et perdre son avenir aux pieds d'une grande dame qui le brise dédaigneusement après l'avoir élevé jusqu'à elle. Demiane, revenu de son égarement, remarque la beauté et les vertus d'Hélène, il fait d'elle sa femme. Victor, qui ne quitte pas l'heureux couple, se réjouit d'avoir des neveux à élever. La princesse Redine, qui s'ennuie et fait l'amour avec ceux qui lui plaisent, quelle que soit leur condition ou leur naissance, est un type dont les romanciers de notre temps ont abusé. Mais le portrait de Demiane est habilement peint; c'est bien là le jeune artiste de nos jours, fier de son talent et résolu à l'exploiter, à la fois rêveur et pratique, sentimental et positif, artiste et calculateur, aventurier et commerçant, ne laissant jamais vide ni son cœur ni sa bourse, courant toujours après un jupon et faisant en même temps la chasse aux écus. « Tu es un chevalier et un homme d'affaires, dit M. Roussof; hidalgo et teneur de livres! Singulier mélange de deux éléments qui te conduiront tout doucement au tombeau sans te quitter! » Tous les Russes d'ailleurs sont retors, M^{me} Gréville le remarque; ils ont infus l'esprit de commerce, et de tout temps on leur a reconnu une sorte de prudence instinctive. Le frère de Demiane, Victor, est un brave garçon, un cœur d'or, dévoué et entièrement, presque servilement soumis à son frère, dont il vante le talent et soigne la renommée. Hélène — mais combien peu de jeunes personnes lui ressemblent! — a su prendre en horreur l'indolence et la paresse de sa mère qui passe tout son temps à rêver, à fumer des cigarettes et à se lirer les cartes; c'est une jeune fille active, laborieuse, instruite, très habile à jouer du piano et accompagnant le violon de Demiane avec un art merveilleux; mais au besoin elle tiendra le ménage des deux frères et veillera au bon état de leur toilette; elle a toutes les grâces, jusqu'à celles de la modestie et de la beauté qui s'ignore; mais elle saura être ferme, tenir tête au superbe Demiane et lui montrer l'abîme où il court, braver l'altière princesse par l'énergie de ses réponses. Parmi d'autres caractères nettement marqués, nous citerons encore le docteur Roussof, froid, perspicace, secourable et bon pour les deux frères qu'il tire de leur chaumine et munit du viatique dont ils ont besoin pour rouler dans le monde; l'archimandrite Arsène, ancien officier, qui a conservé tous les goûts délicats de l'homme du monde, mais qui observe scrupuleusement la règle de l'Église; aussi s'il lui arrive de se régaler d'un concert donné par Demiane, il se prive de son souper et achète par cette austérité la joie un peu mondaine qu'il a goûtée. On remarquera dans les deux volumes qui forment l'ouvrage, en dépit de certaines longueurs et de développements un peu traînants, de très louables descriptions, celle de la *popadia*, par exemple, et du mariage de la sèche et maussade Paracha, et celle des diverses villes où Demiane se fait entendre. Suivez les deux frères dans leurs pérégrina-

tions, et M^{me} Gréville, en même temps qu'elle vous racontera leurs aventures, vous montrera le monastère de la Berezina et la *loggia* qui reproduit sur ses murailles le passage même qu'on a sous les yeux avec des épisodes de la fameuse bataille de l'an douze; elle vous décrira Moscou, les garnis où le propriétaire loue, non seulement les chambres, mais les coins de chaque chambre, le quartier solitaire de la gare de Nijni, le bal de la *gesellschaft* allemande; elle vous dépeindra Jaroslav avec ses hauts remparts et sa verte falaise sur le Volga, le Volga lui-même, et, au confluent du Volga et de l'Okla, le port de Nijni-Novgorod, couvert de barques innombrables dont les fanaux suspendus en l'air à des mâts invisibles, forment le soir une immense et merveilleuse lumière aux incessantes métamorphoses, la foule aux vêtements bizarres sur ce champ de foire qui grouille et bruit tout le jour, et reste la nuit silencieux et noir; elle vous représentera enfin Piatigorsk au pied des hautes montagnes du Caucase et la vie de plaisirs qu'on y mène avec autant de fièvre et de joyeux entrain que dans les autres villes d'eau de l'Occident, car les baigneurs se blâment vite sur la belle nature qui les entoure: au bout de deux jours, les passions se réveillent et l'emportent sur tout autre sentiment, et l'on préfère un divertissement qu'on a goûté cent fois à la vue d'un site pittoresque qu'on ne connaît pas.

Ariadne, un autre roman russe de M^{me} Gréville, est une touchante histoire. Quelle sympathique créature que cette jeune fille candide, réservée, fière, pleine d'une tendresse contenue, portant son infortune avec noblesse, étudiant avec sérieux et chassant ses rêveries exaltées par reconnaissance pour sa bienfaitrice, la bonne madame Sekourof, et, après la mort de sa protectrice, restant honnête pour lui faire honneur! Quelle lectrice ne sera émue de la tragique destinée de M^{me} Ranine! Elle a beau posséder une voix mélodieuse et charmer par son chant toute la haute société de Saint-Petersbourg; le souvenir d'une faute qu'elle n'a pas commise pèse sur elle, et il se trouve des hommes qui n'ont pas pitié de sa jeunesse, de sa beauté, de son génie, et qui lui jettent à la face l'infâme calomnie. Pour comble de malheur, elle aime un jeune homme qui la dédaigne; un jour, elle se précipite du haut d'une falaise dans la mer: « Une vague pieuse avait rassemblé ses vêtements autour d'elle et son visage portait ce sourire navré qu'on avait vu souvent sur ses lèvres depuis quelque temps. » Ce dénouement rappelle un peu la fin de *Julia de Tréceur*; mais on ne saurait trop louer la façon délicate et doucement mélancolique dont M^{me} Gréville a peint cette charmante et malheureuse Ariadne. « Une si belle voix et une si belle âme, dit son maître, le vieux Morini, mais pas faite pour le théâtre! » Nous recommandons dans le roman le portrait de ce professeur de chant original et quinquex, qui tutoie son élève, mais qui par son inflexible sévérité et ses dures exigences fait de sa protégée la cantatrice la plus aimée du public. On ne lira pas sans un vif intérêt la description de l'institut des demoiselles; cet intérieur d'un grand établissement d'instruction publique où sont élevées les enfants des plus nobles et des plus riches familles, ces jeunes filles soumises à la même règle et portant toutes, comme uniforme, une robe brune très décolletée, les dames de classe en robe bleue, la maîtresse Grabinof, pleine de fiel, rancunière et travaillant toute sa vie à un couvre-pieds, la directrice, veuve d'un général, imposante, hautaine et faisant la ronde pour surprendre au réfectoire des rendez-vous entre ses élèves et de jeunes officiers, les soldats en congé illimité qui desservent l'institut et le gardent la nuit en ronflant sur les bancs de bois du péristyle, l'expulsion solennelle d'une élève (l'infortunée

Ariadne) prononcée dans la chapelle par la supérieure devant l'institut, tout cela offre un tableau très curieux qui n'est pas un des moindres attraits du roman.

Les *Mariages de Philomène* nous transportent de Russie en Normandie. Singulière femme que Philomène! Pourtant, nous jurons l'avoir rencontrée quelque part. Figurez-vous une femme, veuve et mère de cinq enfants, mais qui, heureusement pour elle et son repos, ont tous passé de vie à trépas; elle a l'air doux, résigné, modeste; détrompez-vous: il n'y a pire eau que l'eau qui dort; elle a tous les défauts, et ses défauts se révéleront à vous à mesure que vous avancerez dans la lecture du volume. Sans cesse elle parle de sa position modeste et des chagrins qu'elle n'a plus; fière et pimpante, quoique déjà un peu mûre, elle veut être admise dans l'élite du bourg et se remarier à un homme qui ait dans la société un rang plus élevé que feu son premier époux, Crépin, capitaine au long cours; et se s'imagine que les gens qui l'entourent sont des imbéciles et prétend les mener par le nez; elle héberge le cousin Verroy et sa femme, malgré les frais que lui coûte son hospitalité, mais elle sait qu'un bienfait n'est jamais perdu, et tout le bourg saura qu'elle a reçu chez elle un Parisien, le célèbre romancier Verroy, etc. Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes les perfections et des actes mémorables de cette aimable dame; disons, en un mot, qu'elle est la plus sèche, la plus revêche, la plus ambitieuse, la plus sournoise des créatures, qu'elle finit par s'éprendre pour un acteur d'une passion ridicule, et qu'entraînée par ses tripotages, elle veut apporter le chagrin dans le foyer des Verroy: c'est un type, comme dit son cousin le romancier, et un joli échantillon d'une fausse bonne femme de province. Mentionnons encore les personnages qui entourent Philomène, et, entre autres, Lavenel, le matois grainetier qui convoite la petite fortune de l'insupportable veuve: rien de mieux imaginé, rien de plus habilement conçu que les atermoiements, les astucieuses tergiversations de ces deux êtres désagréables qui se détestent cordialement et qui sont, en fin de compte, malgré leurs brouilleries et leurs manèges, poussés dans les bras l'un de l'autre; soyez certains qu'ils sauront se punir réciproquement de leurs défauts et se feront payer chèrement l'un à l'autre tous leurs mauvais tours. Les autres héros du roman sont Verroy et sa femme, leur ami Masson, la bonne madame Aubriet, Virginie Beuron à qui l'auteur a donné une douce beauté et un charme de pureté merveilleux; tous ces personnages, groupés autour de madame Philomène Crépin qu'ils font crever de dépit et de rage à la suite d'aventures curieuses et finement racontées, contribuent à relever la valeur de ce roman ou plutôt de cette amusante comédie.

L'*Amie* est encore le portrait d'une femme peu sympathique; Camille est une jeune fille fière, impérieuse, exaltée, en même temps rigoriste et faisant sa vertu d'un mysticisme étroit; elle aime Paul Brécart, mais le jeune ingénieur ne l'a pas remarquée et a pris pour femme une amie de Camille, la douce et charmante Claire. Camille reste liée avec le ménage Brécart, mais elle a conservé pour Paul un tendre sentiment; elle veut être son amie idéale, et pare des plus beaux noms l'amour qu'elle porte encore au mari de Claire; elle se plaît à braver orgueilleusement la destinée, à ne pas tenir compte de l'infranchissable barrière qui la sépare de Paul, à cultiver en elle une affection que toute autre femme se hâterait d'étouffer; elle prend racine dans la maison, elle fait deviner à Brécart la folle passion qui la dévore; par des biais habiles, par des accusations déguisées, par des blâmes aigre-doux, par la pitié qu'elle affecte pour Claire et la façon dont elle parle des défauts de la

jeune femme, elle cherche à désunir les deux époux. Mais Paul est un homme d'honneur et qui aime sa femme; un soir, il tombe gravement malade, après avoir reconl'uit Camille sous la pluie jusqu'à sa porte; c'est Claire qui le soigne, et Camille ne peut s'installer au chevet de son bien-aimé. Elle vient alors devant la fenêtre de Paul, regarde la pâle lumière de sa chambre et rentre chez elle, fatiguée, toussant douloureusement, mais heureuse de son martyre. Ce qu'il lui faut, dit brutalement un médecin, c'est un mari, des enfants, des bonnes à mener et à surmener; tout cela guérira ses maux de nerfs. C'est ce qui arrive: Madame Brécart a tout deviné; dans une fort belle scène, elle bannit Camille de sa maison: « Tu as voulu être parfaite, tu t'es soustraite aux erreurs, aux défaillances de la vie ordinaire; tu as cherché ailleurs que dans l'existence réelle la satisfaction de tes désirs et l'accomplissement de tes rêves. Tu rougissais à la pensée de la maternité, tu me trouvais inconvenante quand j'embrassais mon mari... et voilà que la vie s'est vengée sur toi; tu aimes le mari d'une autre!... Et ton amour n'est qu'un produit de ton esprit malade! » Camille épouse Mirmont; elle n'aime pas Mirmont, mais, ma foi, elle est soulagée de l'amour insensé qu'elle avait voué à Brécart et enfoncé avec une sorte d'acharnement dans son esprit chimérique; elle est pauvre d'ailleurs et prend en haine la pauvreté dont elle se faisait autrefois un honneur; elle descend des régions idéales et console son orgueil en devenant la femme d'un haut fonctionnaire.

Mariage sa fille! Grave question: tâche ardue et bien épineuse pour M^{me} Slavsky, surtout quand il suffit d'être M^{me} Slavsky pour faire manquer à tout instant le mariage de sa fille! Aussi la petite Catherine, qui est délicate avec ses défauts d'enfant mal élevée et qui fera une bonne femme, en dépit de son espièglerie et de son ignorance des convenances, la petite Catherine court risque de coiffer la sainte dont elle porte le nom. Heureusement, Ratier, un Français railleur et très mordant dont les quolibets et les plaisanteries égaient tout le volume, arrache la jeune fille à la société malsaine où elle vit et lui offre sa main et sa fortune. M^{me} Gréville n'a pas, à proprement parler, quitté le monde russe en composant ce roman; si la scène se passe en France et en Suisse, et si le Français Ratier est mêlé à toutes les intrigues du roman, ses principaux personnages sont des Russes vivant à l'étranger, tantôt à Paris, tantôt à Saxon, cet endroit écarté qui valait mieux que Monaco pour les joueurs convaincus, toujours dans le même hôtel où les a fait descendre le hasard et où ils demeurèrent des années entières, comme s'ils étaient chez eux. Faisons à la hâte leur présentation, et notez que tous sont fières comme Artaban et n'ont ni sou ni maille: le colonel Boleslas, grand et mince, intrigant, rompu à toutes les ruses par les hasards de sa vie vagabonde, empruntant toujours et ne rendant que rarement, passionnément épris de la roulette; le jeune Remisof, toujours mécontent et renfrogné; M^{me} Slavsky, dépensière et joueuse émérite, divorcée, courant de longue date les villes d'eau avec son cher Boleslas, devant, comme Boleslas, à tout le monde, et détruisant l'avenir de sa fille Catherine par sa position équivoque et sa liaison avec le colonel; enfin, le bon et candide secrétaire Josia, le craintif et muet amoureux de Catherine, et que Ratier nomme le chevalier de la pelure d'orange, parce que Josia ne peut voir un malheureux morceau d'écorce jaune sans se pourfendre, depuis que Catherine a failli se donner une entorse en glissant sur une peau d'orange. Mais le héros du livre, c'est Ratier, Ratier, toujours joyeux et alerte, comme un moineau libre, vivant constamment au milieu de ces bohèmes russes dont les folies l'amusement,

regardant avec intérêt le dessous des cartes, introuvable en bons mots et en saillies piquantes, mais sous son apparent scepticisme et malgré ses allures de blasé, plein de délicatesse et de loyauté et fort chevaleresque dans l'amour qu'il éprouve et le dévouement qu'il déploie pour Katia Slavsky. M. C.

BULLETIN.

La revue du mouvement littéraire en Europe que l'*Athenæum* de Londres publie chaque année, renferme, comme d'habitude, un article rédigé par MM. Emile de Laveleye et Paul Frédéricq, professeurs à l'Université de Liège. Cet article est divisé en deux parties, dont l'une comprend les ouvrages en langue française, l'autre, les ouvrages en langue flamande. Parmi les premiers, nous trouvons favorablement appréciés, outre les travaux déjà connus de nos lecteurs, la *Description des mœurs et de jétions de présence... des guildes et corps de métiers des Pays-Bas*, par feu Minard Van Hoorebeke; la *Bibliotheca Belgica* de Ferdinand Vanderhaeghen. Le savant bibliothécaire de l'Université de Gand a commencé sous ce titre une bibliographie générale, où il se propose de décrire soigneusement tous les livres imprimés aux Pays-Bas pendant le xv^e et le xvi^e siècle, ainsi que les principaux ouvrages publiés depuis cette époque. Les premières livraisons qui ont paru sont pleines de notes historiques et enrichies de fac-simile des marques typographiques de nos anciens imprimeurs flamands et hollandais. De plus, l'auteur indique pour chaque ouvrage rare les bibliothèques où on peut le trouver. « Les spécialistes de Belgique, de Hollande et de tous les pays accueilleront cette admirable publication avec la plus vive reconnaissance. » Dans le domaine de la littérature proprement dite, œuvres en prose, nous trouvons mentionné particulièrement le *Paradoxe sur l'avocat*, de M. Edm. Picard; parmi les œuvres en vers : *Les Pittoresques*, de M. G. Eekhoud, *Les Tristesses*, de M. G. Rodenbach, les *Réveries d'un stagiaire*, de M. A. Claude, et le recueil de CII sonnets, intitulé : *Belgique*, 1880, par M. Fr. Nizet.

Les auteurs de la Revue énumèrent et apprécient ensuite les œuvres en langue flamande :

De nombreux volumes de poésie ont vu le jour. Ce sont *Vooruitgang* (le Progrès), de M. Karel Bogaerd, *Gedichten en Gezangen* (Poèmes et chants), de M. Th. Coopman, *Gedichten en Novellen* (Poèmes et nouvelles), de MM. Teirlinck-Stijns, *Schetsen en beelden* (Esquisses et portraits), par M. A. Beer-naert, et un recueil assez original d'un débutant, M. Pol. De Mont. M. L. De Coninck a publié la troisième édition, considérablement augmentée, de sa grande épopée *Het mensdom verlost* (l'Humanité délivrée), exubérante d'imagination et d'emphase poétique. Le *Studentenulmanak*, l'Almanach des étudiants flamands de l'Université de Gand, se distingue comme d'habitude par sa fougue juvénile et libérale.

Dans la prose, l'illustre Hendrik Conscience continue ses récits simples et naïfs de mœurs flamandes, qui sont aussitôt traduits dans toutes les langues de l'Europe et s'adressent surtout aux lecteurs populaires. MM. Sleeckx et Ecrevisse poursuivent la publication de leurs *Volledige werken* (Œuvres complètes), qui contiennent des romans fort réussis. Une édition à bon marché a paru cette année du livre admirable de Tony (feu Anton Bergmann), *Ernest Staats*. L'ouvrage le plus remarquable de la littérature flamande en 1879 est sans contredit le volume de mademoiselle Virginie Loveling, *Drie novellen* (Trois nouvelles). L'auteur, qui jouit aussi d'une grande réputation en Belgique et en Hollande comme poète, est le meilleur prosateur flamand parmi les auteurs vivants.

MM. Ad. Lootens et Feys ont publié, sous le titre français de *Chants populaires flamands avec les airs notés*, une série de 161 chansons populaires flamandes recueillies à Bruges, la plupart de la bouche d'une vieille dame de cette ville. On les comparera utilement aux chansons analogues éditées auparavant par Hoffmann von Fallersleben, J. F. Willems, le docteur Snellaert et De Coussemaker.

MM. Lootens et Feys ont publié dans le temps un recueil tout aussi curieux de contes populaires brugeois. M. Hansen a consacré une dissertation et un poème intitulés : *Vondel*, au 200^e anniversaire de la mort de ce grand poète hollandais, qui a été célébré à Amsterdam le 5 février 1879 et y a donné lieu à beaucoup de publications de circonstance. M. Ruelens a édité, sous le titre de *Referenien en andere gedichten der XVI^e eeuw*, une collection remarquable de poèmes flamands du xvi^e siècle.

Le *Willems-Fonds*, la puissante association gantoise, a publié selon son habitude une série d'ouvrages de vulgarisation. Son *Jaarboek voor 1879* (Annuaire pour l'année 1879) contient plusieurs monographies intéressantes. *Benjamin Franklin*, par M. le professeur J. Michiels, est une biographie excellente à mettre entre les mains de l'ouvrier flamand. Enfin, M. Julius Vuylsteke, l'infatigable secrétaire général du *Willems-Fonds*, a publié la nouvelle édition de son *Overzicht der Algemeene Kunstgeschiedenis* (Esquisse d'une histoire générale des beaux arts), imité du manuel bien connu de Lübke. La littérature dramatique flamande produit tous les ans un grand nombre de pièces plus ou moins remarquables. Cette année la meilleure est due à la plume féconde de M. Emile Van Goethem; c'est un petit proverbe à deux personnages, intitulé *Tony en Belleken*.

M. J. Vanden Brande, archiviste-adjoint d'Anvers, continue la publication de sa *Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool*. Histoire de l'École de peinture d'Anvers, qui se distingue surtout par les nombreux détails inédits, tirés des archives anversoises, sur la vie et les mœurs des maîtres flamands. Sous le même titre, M. Max Rooses, conservateur du fameux musée Plantin-Moretus, a terminé cette année son magnifique livre, où il considère surtout l'École anversoise dans ses œuvres, qu'il a été étudier *de visu*, non-seulement dans les musées de la Belgique et de la Hollande, mais encore dans les principales collections de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Espagne. Une traduction allemande est en préparation; espérons qu'une traduction anglaise suivra. Les admirateurs nombreux de Rubens et de son école en Angleterre y trouveront des aperçus entièrement nouveaux et qui seront assurément remarquables. L'ouvrage est accompagné de 10 belles eaux fortes du graveur anversois J. B. Michiels et de 40 gravures sur bois. Depuis 1830 aucun livre de cette valeur n'a paru chez nous en flamand. Le style aussi en est excellent; M. Max Rooses est un de nos prosateurs les plus brillants et les plus élégants.

— Nous signalerons également, parmi les articles de revues étrangères relatifs au mouvement littéraire en Belgique, une étude de M. D. Claes, de Hasselt, publiée dans la revue *Noord en Zuid* (II, 5), sous ce titre : *De nederlandsche letterkunde in België sedert het begin der XIX^e eeuw*; — la première partie d'une intéressante étude de M. H. Hyman : *Rubens nach seinen neuesten Biographern*, qui vient de paraître dans le *Repertorium für Kunstwissenschaften* (III, 1), et sur laquelle nous reviendrons; — un article des *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* (II, 6), dans lequel M. A. v. Miaskowski, tout en faisant ses réserves sur certains points, signale l'importance du livre de M. de Laveleye : *La Propriété primitive*.

— La *Revue critique d'histoire et de littérature*, publiée sous la direction de MM. C. Graux, S. Guyard, G. Monod et G. Paris (secrétaire, M. A. Chuquet) annonce à ses lecteurs d'importantes améliorations. Ce recueil, un des plus estimés de l'Europe, augmente le nombre de ses pages et élargit le cadre de son programme : la *Chronique*, qui était mensuelle, devient hebdomadaire; la direction annonce, en outre, l'intention de s'occuper des livres destinés aux classes de l'enseignement secondaire, de manière à propager les connaissances des bonnes méthodes et guider les professeurs dans leurs choix.

Nous lisons dans la *Chronique* du 5 janvier de la même revue :

Dans deux ou trois mois paraîtra le premier volume d'un important ouvrage de M. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions de l'Orient antique, essai de commentaire des onze premiers chapitres de la Genèse*. —

M. G. Pawlowsky a donné au *Congrès bibliographique*, tenu à Paris en 1878, et vient de publier (au siège de la *Société bibliographique*), un très utile et intéressant rapport sur les *travaux bibliographiques de 1867 à 1868*. La manière dont l'auteur a disposé son immense matière montre en lui toutes les qualités du bibliographe. La revue des bibliographies périodiques spéciales souffre des lacunes, notamment pour l'Allemagne, mais elles étaient à peu près inévitables. Il s'est formé, à l'exemple de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur, une Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire. Cette Société se propose d'étudier l'organisation, les programmes et les méthodes des principaux établissements d'instruction secondaire de la France et de l'étranger, de recueillir des documents sur l'histoire de l'enseignement secondaire et de consigner dans un bulletin périodique les résultats de ses travaux. Ce bulletin comprendra, en outre, une revue bibliographique et l'analyse ou le texte des programmes, documents et actes officiels qui intéressent l'enseignement secondaire.

— Ouvrages annoncés : *Géologie de la Belgique* ou exposé de l'âge, de la structure et de la composition des terrains belges, avec l'énumération des fossiles qui y ont été découverts, par Michel Mourlon. Bruxelles, Hayez, 8 francs avant la publication. — *Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle*, par M. Gachard. Bruxelles, Muquardt, 7 fr. 50. — *La Science de la quantité*, précédée d'une étude sur les objets fondamentaux de la science, par L. Buys, capitaine de génie, répétiteur à l'École militaire. Bruxelles, Muquardt, 10 fr.

NOTES ET ÉTUDES.

LES ENCOURAGEMENTS A L'ART DRAMATIQUE.

II

Je rassemblais les éléments d'un second article dans lequel je voulais rechercher les moyens de donner à la Belgique un théâtre national en langue française, comme elle possède déjà un théâtre national en langue néerlandaise, et j'étais arrivé à cette conclusion : qu'il fallait tout simplement imiter nos frères flamands et ne pas avoir la prétention de commencer par la fin, d'arriver d'emblée au but. J'allais donc prendre la plume pour exposer mes idées, lorsque je reçus la livraison de janvier 1880 de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, où se trouve un excellent travail de M. Marc-Monnier intitulé : *Un théâtre national dans la Suisse romande*. La Suisse est de toutes les contrées de l'Europe celle qui, sous le rapport de la littérature, présente le plus d'analogie avec la Belgique. Parlant trois langues, celles de trois peuples voisins qui ont donné à leur littérature le plus brillant développement, elle est en quelque sorte tributaire de l'Allemagne, de la France et de l'Italie pour les œuvres de l'esprit et plus particulièrement pour l'art qui nous occupe, l'art dramatique. Il est donc bien intéressant d'entendre l'opinion d'un des écrivains suisses les plus autorisés sur la question de savoir si un petit pays, se trouvant dans de telles conditions de voisinage, peut avoir un théâtre national. Je laisserai volontiers la parole à M. Marc-Monnier. C'est à propos de l'ouverture du nouveau théâtre de Genève que l'écrivain expose ses idées. A Genève, comme à Bruxelles, on aime beaucoup à prendre Paris pour modèle, surtout en matière de théâtre. Il se rencontre toutefois dans la capitale de la *Suisse romande* des esprits, — que les uns qualifieront de chagrins, que j'appellerai prévoyants, — qui se permettent de blâmer cette manie, et qui voudraient voir s'installer chez eux un théâtre mieux en rapport avec les mœurs et les usages nationaux, s'adressant plus directement au peuple, pour mieux dire à la grande majorité du pays, et cessant enfin de s'occuper exclusivement des goûts de ce qu'on nomme partout la

classe supérieure; un théâtre enfin qui soit une école de vertus privées et publiques, s'adressant à des citoyens helvétiques et non à des cosmopolites. Voici le début de l'article.

On vient d'ouvrir à Genève un très beau théâtre, digne d'une grande ville; je ne m'en plains pas, au contraire, je ne suis pas de ceux qui regrettent l'argent dépensé pour les arts. Mais il y a toujours des hommes qui ne sont pas contents. L'un d'eux, après la première représentation, émet à peu près ce langage :

— Il n'y a rien de genevois dans ce monument. C'est une imitation visible, avouée du grand Opéra de Paris. Les fenêtres paraissent étonnées de s'ouvrir sur la place Neuve; elles cherchent avec ennui le tumulte du boulevard. L'escalier n'est point fait pour notre peuple; la salle trop élégante, le foyer trop riche mettent mal à l'aise nos ouvriers et nos simples bourgeois; ils n'y sont pas chez eux et regardent avec stupéfaction les figures allégoriques du plafond, qu'ils n'ont jamais rencontrées sur la Corratierie. Le spectacle est aussi peu national que la maison : le rideau se lève sur une troupe française, qui chante des opéras français; c'est un Français qui a écrit le prologue, où il dit du bien de la France; quant au grand drame lyrique de *Guillaume Tell*, il n'est suisse que de nom. Les paroles ne sont d'aucune langue, la musique est italienne; des danseuses tout à fait boulevardières font des pirouettes ou battent des entrechats dans les fêtes patriarcales d'Uri ou devant l'infâme Gessler, qu'elles paraissent ennuyer infiniment. Je n'ai vu de genevois dans tout cela que notre vieux écusson tout à fait dépaycé dans ces pompes : la clef et l'aigle entre deux amours.

Après avoir passé en revue les difficultés que rencontre un écrivain suisse qui veut faire représenter un ouvrage à Genève, et montré le peu de résultat de ses efforts, même en cas de succès, l'auteur se demande si c'est au gouvernement qu'il appartient de changer cet état de choses. Il répond que ce n'est point au gouvernement de décréter des chefs-d'œuvre. Napoléon I^{er}, au plus haut de sa puissance, l'a essayé en vain. Un théâtre, pour être vraiment national, doit germer, croître et se développer sur le sol même; ce n'est pas par l'imitation des littératures qui ont passé par toutes ces phases et qui sont arrivées à leur apogée qu'on arrivera à créer quelque chose d'original. Il cite l'exemple des nations les plus littéraires de l'Europe. Comment se sont formés les théâtres en Italie, en France, en Espagne et dans l'Allemagne? C'est à l'association qu'il faut s'adresser. Mais on lui présente plusieurs objections qui ne manqueraient pas de se produire aussi en Belgique : « Que voulez-vous qu'une troupe d'amateurs puisse faire en Suisse où le peuple souverain n'aime que le mélodrame et l'éloquence des tirs cantonaux ou fédéraux ? »

Si, s'adressant au gros du public, on lui pose cette question : une école dramatique nationale peut-elle encore se former? la réponse ne différera guère en Belgique de celle que M. Marc-Monnier met dans la bouche de ses compatriotes.

— Non! s'écriera d'emblée le chœur des habitués. On nomme ainsi une vingtaine d'hommes d'habitude, qui s'abonnent chaque année au théâtre, où ils font la pluie et le soleil. Artistiquement, pensent-ils, la Suisse n'existe pas. Il y a d'abord trois nationalités distinctes. Dans Genève seule, il y a plusieurs publics. A l'un, celui des dimanches, il faut de grands drames et de grands opéras; un autre, celui des places chères, préférerait de bonnes comédies et des opéras comiques bien joués; un autre veut des pochades et des opérettes. On cite quantité de braves gens qui ne vont pas au théâtre par principe, il en est beaucoup d'autres qui n'y mettent pas le pied de peur d'entendre des polis-onneries; mais c'est quand on en donne qu'il y a le plus de monde, et la troupe doit suffire à tous ces goûts. Cependant nous ne connaissons pas un seul groupe de spectateurs qui demande un drame national. Quand, par aventure, le directeur consent à jouer quelque petite pièce d'un Genevois, il sait bien qu'à la première représentation il n'aura que les amis de l'auteur, et

qu'à la seconde, il n'aura personne. Laissez donc l'art national tranquille, nous n'en voulons pas, et le public, en réalité, ce n'est que nous.

Telle est l'opinion des habitués, c'est-à-dire, de la routine, et c'est grâce à eux, les maîtres de la maison, que Genève n'a été jusqu'à ce jour, dramatiquement, qu'une préfecture française de second ordre. Il ne faut pas cependant dédaigner les conseils de la routine; ils nous découragent des utopies et nous empêchent de faire des pas de clerc. Ils nous prouvent, dans le cas présent, que le nouveau théâtre, si beau qu'il soit, ne sera pas de sitôt meilleur, et ne deviendra pas genevois ou suisse. Que les auteurs en soient avertis.

Pour M. Marc-Monnier, c'est bien à l'association des amateurs qu'il faut demander la création d'un théâtre national ou tout au moins la régénération du théâtre moderne; et l'écrivain suisse aurait pu citer à l'appui de sa thèse ce qui se passe en Belgique pour le théâtre flamand. Je ne veux point exagérer les succès de ce théâtre, mais je suis convaincu que l'avenir est à lui. Écoulons M. Marc-Monnier, nous exposant ce qu'une troupe d'amateurs peut faire en Suisse.

Le public étranger ignore peut-être que la petite ville de Vevey, de quinze en quinze ans, érige sur une place publique un amphithéâtre qui peut contenir vingt mille spectateurs, et qu'elle leur donne en plein vent, en face des montagnes, une fête solennelle qui a fait courir dans les veines de Théophile Gauthier, je le tiens de lui-même, « le frisson du beau. » Quatre cortèges défilent héroïquement, chacun d'eux célébrant la saison, qu'il représente par des récitatifs, des chœurs, des danses, des intermèdes comiques; c'est un spectacle vraiment antique où s'épanouissent tous les arts. Eh bien! dans cette œuvre, qui a l'importance d'un grand opéra, les poètes, les compositeurs, même le directeur des ballets sont suisses, tous les exécutants valdois, même les danseuses, et de tous ces exécutants, pas un seul n'est artiste de profession.

Mais l'Abbaye des *Vignerons*, (c'est le nom que prend l'association qui organise la fête), coûte cher et ne peut se renouveler que tous les quinze ans; encore faut-il que la vendange soit bonne.

Un autre exemple, plus frappant, est cité par l'auteur à l'appui de la thèse qu'il soutient, à savoir que pour avoir un théâtre national, il ne faut pas confier les œuvres écloses dans le pays à des interprètes étrangers.

A Genève même, dans les premières représentations données au nouveau théâtre, deux prologues ont été composés pour l'inauguration : l'un, exclusivement destiné à l'ouverture officielle, a été récité par des comédiens, l'autre (une comédie-à-propos, en un acte et en vers, intitulée : *D'un siècle à l'autre*, par MM. Jules Salmon et Alphonse Scheler), plus étendu, plus compliqué, par des amateurs. Eh bien! de l'aveu de tout le monde, les amateurs ont beaucoup mieux joué que les comédiens. Après les prologues, on a donné *Guillaume Tell*, dont l'exécution était très convenable. Cependant le public n'a été profondément remué que par le grand chœur de la révolte à la fin du deuxième acte; ce chœur était entonné par la *Cécilienne*, une société de jeunes gens qui chantent pour leur plaisir : on sentait en eux le diable au corps de la conviction, quand ils se sont lancés sur le devant de la scène en criant : aux armes! La salle entière frémissait et trépignait fiévreusement. Ce qu'une association musicale a pu faire, pourquoi une association dramatique ne le ferait-elle pas? Seulement, il faut avancer petit à petit et ne pas commencer par la fin.

C'est alors que l'auteur rappelle comment se sont formés les théâtres d'Espagne et d'Angleterre.

Écrivains belges qui avez la prétention de créer un théâtre national, si vous voulez réussir dans cette généreuse et patriotique mission, prenez résolument un parti héroïque : renoncez, pour l'exécution de vos œuvres, aux interprètes que nous envoient nos voisins du Midi; renoncez en même temps à marcher dans les ornières trop souvent bourbeuses que creusent chaque jour plus profondément nos susdits voisins;

provoquez la formation de sociétés d'amateurs, confiez même vos pièces à celles de ces sociétés qui existent déjà; ne vous préoccupez plus du sentiment et des préjugés antinationaux de ce qu'on appelle le public d'élite, c'est-à-dire du public blasé, à qui il faut servir des mets épicés à la française; faites-vous un public qui soit bien peuple; celui-là vous comprendra, il vous applaudira; les raffinés se moqueront de vous pendant un temps; laissez-les dire, et vienne un homme de génie — pourquoi la Belgique, qui en a tant produit dans les autres arts serait-elle stérile en matière de littérature dramatique? — vienne donc un homme de génie, et les dédaigneurs eux mêmes se joindront à ce public pour applaudir les ouvrages belges. *

M. Henri Delmotte nous adresse la lettre suivante :

Bruxelles, 3 janvier.

L'*Athenæum belge* du 1^{er} janvier publie un article excellent, où se trouve parfaitement expliquée la différence qu'il y a dans la situation des Flamands et des Wallons au point de vue spécial du théâtre. On ne peut que s'y rallier en insistant sur les causes de cette différence. Si tout favorise les uns, que d'obstacles pour les autres! Le voisinage et la conformité de langage d'un peuple éminemment littéraire, cultivant depuis longtemps et avec le plus grand succès l'art qui nous occupe, entretenant avec un soin jaloux le goût du public et le talent des interprètes dans un établissement unique au monde, n'expliquent que trop cette différence.

Nous ne dirons rien des autres parties de l'article. Nous en acceptons entièrement les assertions. Nous nous plaignons à rendre hommage aux bonnes intentions du gouvernement, manifestées depuis longtemps sous forme d'encouragements de toute espèce. Mais qu'ont produit ces encouragements?

Plusieurs moyens ont été employés. Dans le premier, une simple clause, que la ville de Bruxelles a maintenue dans le cahier des charges du théâtre de la Monnaie, a fait éclore les plus beaux succès que nous puissions invoquer pour soutenir notre cause. Abstenons-nous de citer des noms propres : ils sont encore présents à la mémoire de tous.

Devenus plus positifs, les protecteurs de l'art dramatique ont cherché à faire une carrière à l'écrivain. On a institué des primes payées aux directeurs. Ce système nous a valu de bonnes pièces; mais avec le temps on a trouvé avec justice qu'il y avait ici du *sic vos non robis*, et que le travail de l'auteur était trop absolument à la merci de l'élément directeur.

Enfin est venu le système actuellement en vigueur. Vous l'avez exposé avec tant de clarté que je n'essaierai pas d'y rien ajouter. Convenons seulement, entre nous, que le résultat en est à peu près nul, en regard des efforts tentés et de l'argent dépensé.

Vous expliquez très bien les causes de cet état de choses. Une question seulement : N'y a-t-il pas mieux à faire? Ne peut-on trouver la solution cherchée? Est-il vrai que nous ne possédions ni dans notre histoire, ni dans nos mœurs, ni dans nos aptitudes les éléments d'un théâtre national? Si l'on est d'accord pour reconnaître qu'un théâtre digne de ce nom, la correction et le mérite littéraire compris, doit être humain par le fond, les passions, spécial par la forme, les mœurs, je réponds hardiment : Oui, nous aurons un théâtre français en Belgique, ou plutôt un théâtre belge écrit en français. Nous avons bien un théâtre belge écrit en néerlandais. Quels sont donc les obstacles à vaincre?

Celui qui donne l'argent a le droit de s'assurer qu'il est bien employé. Celui qui monte la pièce doit avoir ses intérêts garantis, du moment où il remplira les conditions acceptées par lui. L'écrivain peut exiger une rémunération équitable de son travail. Enfin le grand juge, le public, prétend s'amuser ou s'intéresser, et exige la pleine liberté de son arrêt.

Ne peut-on réunir ces conditions? Nous pensons qu'on pourrait y arriver de cette manière : L'Etat belge et la ville de Bruxelles, capitale de la Belgique, s'entendraient et ne refuseraient pas à une langue ce qu'on accorde à l'autre des deux principales dont on fait usage dans le pays. Le gouver-

nement représente l'intérêt général ; la ville a les instruments les plus parfaits et les moins chers : le théâtre du Parc.

Telles sont les raisons qui expliquent et légitiment leur intervention dans la solution d'une question nationale. Cette question ne peut être résolue, selon nous, que par le concours de l'un et de l'autre. Les deux autorités mettraient le subside, soit quinze mille francs pour elles deux, à la disposition de la direction du Parc.

M. Delmotte fait suivre ces considérations d'un projet de règlement en onze articles, et nous engage à ouvrir la discussion sur ce projet. Nous ne pensons point que ce soit ici la place d'une pareille discussion. Si, comme l'*Athenæum* se plaît à l'espérer, le gouvernement provoque l'avis des écrivains belges-français sur la question des encouragements, le projet de M. Delmotte pourra y être l'objet de délibérations approfondies et contradictoires.

L'OBSERVATOIRE ROYAL.

On sait qu'une loi du 4 août 1879 a reconnu la nécessité de déplacer l'Observatoire. Dans le rapport qu'il a adressé au ministre de l'intérieur sur les travaux de cet établissement pendant l'année qui vient de s'écouler, le directeur, M. Houzeau, indique la marche qui sera suivie pour tirer le meilleur fruit de cette décision. Les anciens observatoires, d'abord placés au sommet d'édifices dominant les constructions voisines, ont été installés ensuite dans des monuments spéciaux, au milieu des villes ; mais à mesure que les instruments sont devenus plus parfaits, on a reconnu les vices d'une telle installation. Pour tirer d'un instrument de mesure tout ce qu'il peut donner, il fallait asseoir cet instrument dans une position plus stable ; or, il n'existe pas de base plus fixe que le sol. Mais si l'on met les instruments à terre, on est obligé de se placer sur un point culminant, au milieu d'un espace ouvert, afin que la vue s'étende dans toutes les directions. De là résulte la nécessité d'avoir non un édifice, mais un terrain, auquel on donnera dix à douze hectares. Les instruments seront non pas groupés, mais répartis sur les différents points du plateau et garantis par des abris. L'Observatoire n'aura rien de monumental ; il offrira plutôt l'aspect d'un camp. Le nouvel établissement sera meublé en partie au moyen des instruments actuels : le cercle mural de Troughton, l'équatorial du même constructeur, de 10 centimètres d'ouverture ; l'équatorial de Cooke, de 15 centimètres, et la lunette des passages de Gambey, employée aujourd'hui comme lunette méridienne, qui pourra servir dans le premier verticale ; il recevra, en outre, les instruments, plus parfaits, de construction récente : un cercle méridien de Repsold, déjà arrivé à l'Observatoire, et que l'on a monté dans un pavillon au milieu du jardin, en attendant qu'il soit mis en œuvre ; un équatorial de 38 centimètres d'ouverture de Merz, monture de Cooke, qui est à peu près achevé dans les ateliers de ce constructeur ; le temps sera enregistré par un chronographe, qui sera livré prochainement par Dent. Cet outillage, digne d'un établissement neuf et bien organisé, sera utilement employé par un personnel choisi, et dont les travaux pendant l'année 1879 attestent une fois de plus l'intelligente activité.

M. L. Estourgies, astronome, et M. C. Lagrange, astronome-adjoint, ont commencé au cercle mural une série d'observations de la polaire et de *delta* de la Petite-Ourse, destinées à fixer avec le plus grand soin la latitude géographique de l'Observatoire.

La lunette méridienne de Gambey, l'instrument fondamental de l'Observatoire pour la détermination du temps, a été construite dans des idées différentes de celles auxquelles on s'arrête aujourd'hui. M. Houzeau, en la modifiant, a pu en rendre l'emploi plus sûr. Cet instrument a été employé par M. L. Goemans, astronome, à la fixation exacte de l'heure, d'après les circompolaires et les autres étoiles

fondamentales, ainsi qu'à l'observation des passages de la lune et des étoiles voisines de son parallèle.

A l'équatorial de 15 centimètres, M. L. Niesten, astronome, a continué les mesures micrométriques d'étoiles doubles, et réuni de nombreuses observations sur l'aspect de différentes planètes. Son attention s'est plus particulièrement portée sur Jupiter et sur Mars. M. Niesten a observé aussi à l'équatorial trois des comètes de cette année, celles de Brorsen, de Swift et de Palisa, qui se présentaient comme de très petits objets télescopiques, et qu'il n'était pas sans difficulté de trouver au ciel. Il a été assisté, dans les travaux à l'équatorial, par un jeune volontaire, astronome par goût, M. E. Stuyvaert, qui a bientôt acquis des qualités professionnelles d'un heureux augure. Ce résultat est un premier fruit du système de libre accès adopté par le directeur en vue de contribuer à la culture de l'astronomie en Belgique. C'est dans une pensée semblable que M. Houzeau a prêté au dehors, suivant la faculté accordée par le règlement organique, des instruments d'une importance moindre, et qu'il a donné pendant l'année 1879 deux séries de conférences à l'Observatoire.

L'analyse spectrale et la photographie appliquée à l'étude des astres ont acquis une grande importance. Il n'existait pas de laboratoire pour la spectroscopie. Ce laboratoire est aujourd'hui formé, et M. C. Fiévez est chargé d'y étudier les gaz, leur intensité, et par suite la visibilité de leurs raies.

M. Estourgies a continué d'être chargé des opérations de la carte magnétique ; les données recueillies jusqu'à ce jour sont relatives à toute la moitié occidentale du pays. M. Estourgies a été également chargé d'étudier l'action des voies ferrées sur l'aiguille de déclinaison, afin de décider à quelle distance minima des chemins de fer l'emplacement du nouvel Observatoire devait rester. Les observations faites dans le voisinage de Buysings, entre Bruxelles et Hal, montrent qu'à 300 mètres l'influence des rails et de leurs accessoires est déjà insensible. Les trépidations se font sentir à une distance plus considérable.

Le fait principal à signaler dans la météorologie, service dirigé avec zèle par M. C. Hooerman, est l'emploi régulier de deux systèmes d'enregistreurs, et la publication périodique de plusieurs des courbes qu'ils fournissent. Cette publication a commencé au 1^{er} janvier 1879. Elle se compose de deux espèces de feuilles. La première est une feuille de quinzaine, portant les inscriptions du météorographe universel de M. F. Van Rysselberghe. La gravure utile y occupe 70 centimètres sur 42, et présente, pour quinze jours consécutifs, les indications du thermomètre à la boule sèche, du thermomètre à la boule mouillée, de la quantité d'eau tombée, de la direction du vent. La netteté du trait, gravé par le burin automatique de ce météorographe, a permis d'appliquer à la prise des moyennes les instruments connus sous les noms de planimètres et d'intégrateurs. On a ainsi la moyenne, non plus seulement des valeurs de deux en deux heures, mais de tous les instants successifs pendant les vingt-quatre heures. L'autre système d'enregistreurs est celui de l'Observatoire météorologique central de Kew, près de Londres, qui se base sur la photographie. Les courbes produites par l'action d'un point lumineux sur un papier sensibilisé ont un seul avantage : celui d'être rigoureusement continues, tandis que celles de l'autre appareil se marquent seulement par une suite d'inscriptions espacées de dix en dix minutes. Dans quelques circonstances rares, la continuité est utile ; elle l'est surtout pour les variations de l'électricité atmosphérique, dans les moments de crise.

Les instruments qui enregistrent par la photographie, établis à l'Observatoire de Bruxelles, sont : le baromètre, le thermomètre sec et le thermomètre humide, les trois éléments magnétiques, déclinaison, inclinaison, intensité (horizontale), enfin l'électromètre de Thomson. Sept becs au gaz brûlent constamment afin d'impressionner la trace de ces

instruments. La courbe du baromètre et celles des deux thermomètres sont reproduites chaque jour au bas du Bulletin météorologique.

Les indications du météorographe sont relevées sur la gravure de deux heures en deux heures, pour en former des tableaux numériques qui sont imprimés. Ces chiffres bi-horaires sont publiés jusqu'au mois de septembre 1879 inclusivement.

Le Bulletin météorologique a continué à paraître régulièrement. Il est mis sous presse à quatre heures de l'après-midi. Indépendamment des données météorologiques proprement dites, on y mentionne les taches du soleil, qui sont devenues une rareté dans ces dernières années. On y inscrit également les observations de la scintillation des étoiles, que M. C. Montigny, membre de l'Académie, continue depuis plusieurs années avec une assiduité courageuse.

Trente-trois stations climatologiques et diverses stations exclusivement pluviométriques fonctionnent dans les différentes parties du pays, grâce aux soins désintéressés de personnes dévouées à ce genre d'études.

L'Observatoire reçoit avec régularité les télégrammes quotidiens des principales stations météorologiques de l'Europe. Ce sont ces dépêches qui servent de base essentielle au Bulletin météorologique. Celui-ci peut ainsi présenter chaque jour l'aspect fidèle de la situation atmosphérique, et sous ce point de vue il atteint son but. Mais le Bulletin a, en revanche, une partie faible, celle des *probabilités*, et, à ce sujet, M. Houzeau émet les considérations suivantes, qu'on lira avec intérêt :

« Grâce aux télégrammes dont je viens de parler, on représente à l'œil sur les cartes, non-seulement quelles étaient, à 8 heures du matin, les pressions et les températures, mais aussi dans quel sens et avec quelle rapidité ces éléments variaient. On voudrait conclure de ces renseignements la nature des phénomènes qui vont suivre. Malheureusement il n'est permis d'énoncer à cet égard que des probabilités, fondées sur des considérations jusqu'ici peu solides, et il en résulte de nombreux mécomptes.

« Il ne faut pas oublier que la science météorologique n'est cultivée d'une manière indépendante et avec attention que depuis un siècle tout au plus. Elle n'a pas encore de mesure pour assigner l'importance relative des causes multiples des variations atmosphériques. Tantôt une cause que l'on regardait comme prépondérante, et que l'on supposait devoir entraîner le résultat, s'efface pour ainsi dire devant une autre qui paraissait d'abord sans portée. D'autres fois un phénomène en cours d'action s'arrête tout d'un coup, sans que nous en saisissions immédiatement la raison, et un phénomène différent s'y substitue.

« En présence de ces déceptions, si fréquentes dans l'état imparfait de nos connaissances, la marche la moins scabreuse serait celle suivie aux Etats-Unis d'Amérique : l'emploi de la méthode géographique. Dans l'Amérique septentrionale, le pays est couvert de stations météorologiques, qui télégraphient deux fois par jour à Washington. Or, l'observation montre que, sur le globe entier, les variations météorologiques se déplacent pour la plupart de l'Ouest à l'Est. Les régions atlantiques des Etats-Unis, et Washington en particulier, sont donc placées de manière à voir arriver de loin les phénomènes qui se transportent à travers le continent américain, et qui mettent souvent plusieurs jours à passer des rivages du Pacifique à ceux de l'autre Océan. On comprend alors comment le télégraphe, devançant les pluies et les bourrasques, peut les annoncer aux habitants des Etats de l'Est.

« Mais l'Europe est dans des conditions bien moins favorables, et ses régions occidentales sont, en particulier, et par le fait même de leur situation, exposées aux surprises. Nous n'avons pas devant nous, comme le « signal service » de Washington, un immense continent où nous voyons se préparer et s'avancer les phénomènes. A notre Ouest s'ouvre l'Atlantique, d'où ne peut nous parvenir aucune dépêche. Quel est l'état atmosphérique sur cette immense étendue, quelles sont les conditions météorologiques qui nous menacent, les variations qui marchent plus ou moins rapidement vers nous ?

Nous n'en savons rien, puisque nous ne recevons rien. Nous ne sommes prévenus qu'à l'instant où le phénomène touche la côte, c'est-à-dire où il est déjà à notre porte. Alors même, quand nous en apercevons le premier signe, lequel nous est presque toujours annoncé par les postes les plus avancés de l'Irlande, nous n'avons encore aucun moyen de juger de l'étendue ni même de la situation précise de la perturbation. Car pour porter ce jugement il faudrait au moins connaître le phénomène sur une certaine portion de l'aire qu'il embrasse. Quand le trouble a suffisamment envahi la terre pour qu'il devienne possible d'en apprécier la grandeur et la nature, il nous a déjà frappés, et nos probabilités viennent trop tard, au moins pour notre pays.

La méthode géographique est donc inapplicable à nos contrées. Comme la science d'ailleurs n'en connaît pas, pour le moment, qui soit meilleure, il faut nous résigner à continuer de simples recherches sur l'enchaînement théorique des phénomènes. La météorologie peut acquérir une très grande utilité pratique; mais il faut reconnaître franchement qu'elle n'y est pas encore arrivée. Dans son imperfection actuelle, ce qui lui manque est précisément ce qui serait si important pour nous, dans la situation particulière que nous occupons aux côtes occidentales d'un continent.

Si toutefois c'est un devoir de rappeler au public que les déductions des météorologistes les plus exercés sont toujours douteuses, d'autre part nos stations météorologiques ont fourni matière à différentes études d'un caractère plus positif. Je mentionnerai, par exemple, les recherches sur les orages, qui ont fait l'objet d'un travail étendu de M. Lancaster. L'année 1878 a été marquée par un nombre d'orages supérieur au nombre moyen. Il avait déjà été constaté qu'en Belgique la direction la plus ordinaire de ces perturbations atmosphériques est du sud ouest au nord est. Elles font 40 à 50 kilomètres à l'heure, et comme elles mettent 30 à 40 minutes à passer un lieu donné, il en résulte qu'un orage couvre d'habitude, à un même moment, une aire de 25 à 30 kilomètres de diamètre. Les orages marquent de petites dépressions accessoires, que l'on pourrait en quelque sorte regarder comme des satellites des grandes, ce qui est remarquable. C'est que le nombre des personnes tuées par la foudre est plus considérable que ne l'affirmaient les physiciens les plus autorisés. En Belgique, dans la seule année 1878, la foudre a fait quatorze victimes. Le travail de M. Lancaster paraîtra dans les *Annales de l'Observatoire*, et nous pensons qu'il sera lu avec intérêt.

En terminant, M. Houzeau rappelle la place considérable que les travaux accomplis par des membres du personnel de l'Observatoire tiennent dans le rapport récent du jury du prix quinquennal. Il y a là un signe sensible de la part que ce personnel prend, dans les sciences mathématiques et physiques, au mouvement intellectuel du pays. Parmi les auteurs de travaux scientifiques dont les titres ont été discutés par ce jury, l'Observatoire en revendique quatre, son directeur, MM. Ern. Quetelet, Lagrange et Van Rysselberghe. On pourrait même, à certains titres, ajouter M. Montigny, qui, pour l'étude de la scintillation des étoiles, s'est en quelque sorte associé aux travaux de l'établissement.

LA SMITHSONIAN INSTITUTION.

Le récent rapport de la Commission des échanges a attiré l'attention sur cette remarquable institution américaine qui rend, depuis près de trente-deux ans, de si grands services au monde savant. Malgré ses publications et ses travaux, la *Smithsonian Institution* est peu connue, même aux Etats-Unis. Nous avons donc été heureux de trouver dans un excellent périodique de New-York, l'*International Review*, un article aussi intéressant que complet, dû à la plume autorisée de M. Henry W. Elliott, et qui contient sur l'établissement de Washington des détails que nos lecteurs nous sauront gré de résumer pour eux.

Le fondateur de l'Institut, James Smithson, était Anglais et fils naturel du duc de Northumberland. Après de solides études à l'Université d'Oxford, il fit

de longs séjours dans plusieurs villes du continent, à Paris, à Berlin, à Florence, à Gènes. Il mourut dans cette dernière ville, âgé de 60 ans, le 27 juin 1829. Toute sa vie fut calme et tranquille. Membre de la Société royale de Londres, lié avec les chimistes les plus distingués de France, d'Allemagne et d'Italie, il s'était particulièrement attaché à l'étude des sciences exactes, et laissait à peu près intacts les revenus que lui avait assurés la générosité de son père. Du reste, le seul portrait qu'une main amie ait pu dessiner de lui à son insu le représente comme un homme de complexion faible et malade, mais doux, affectueux et serviable. Le témoignage de ses contemporains ne nous le dépeint pas autrement.

Comment se fit-il que cet étranger, qui jamais n'avait mis les pieds en Amérique, légua au gouvernement des Etats-Unis sa grande fortune? L'histoire est assez curieuse, et elle semblerait même fantaisiste si les faits n'étaient là pour l'établir de la façon la plus positive.

Le testament de James Smithson, daté du 23 octobre 1826, instituait pour légataire universel, sauf quelques petites pensions et rentes, son neveu Henry James Hungerford et, à son défaut, les descendants légitimes ou illégitimes de ce neveu. Ce n'était que dans le cas où ces descendants n'existeraient pas que le testateur désignait le gouvernement des Etats-Unis pour son héritier, à charge de fonder, à Washington, sous le nom de *Smithsonian Institution*, « un établissement pour l'accroissement et la diffusion de la science parmi l'humanité. »

C'était assurément là une disposition dont rien ne pouvait faire prévoir l'accomplissement. Il arriva pourtant que, moins de neuf ans après la rédaction du testament, le 5 juin 1835, Henry James Hungerford mourut à Pise sans enfants légitimes ou illégitimes, et qu'à la suite de longues et coûteuses formalités judiciaires, le gouvernement des Etats-Unis fut mis, le 3 décembre 1838, en possession de la fortune de James Smithson, laquelle s'élevait à 508,318 46 dollars (fr. 2,754,985.75). L'extinction des pensions augmenta ce chiffre de 54,000 dollars (fr. 293,222) en 1861.

Le legs encaissé, il fallait savoir quelle était la meilleure manière de répondre aux vœux un peu vagues de l'auteur de ce don royal. Cela fit l'objet de longs débats au sein du Congrès fédéral qui, ne sachant en fin de compte à quelle solution s'arrêter, laissa le soin de trancher la question à un conseil de régents formé du président et du vice-président de la Confédération, du chef-juge, des titulaires des six départements ministériels et du commissaire du Patent Office. Un comité exécutif avait été adjoint à ce comité de régents; il était formé de quinze membres élus pour un cinquième par le Sénat, pour un second cinquième par la Chambre des représentants, et pour le surplus par les deux assemblées réunies.

Avec infiniment de raison, le conseil des régents commença par choisir le directeur de l'établissement qu'il s'agissait de créer. Le professeur Joseph Henry fut élu à la simple majorité des suffrages; il était l'auteur du programme le plus clair et le plus simple de tous ceux que l'on avait proposés. Sur ses indications, l'Institut fut divisé en trois sections, celles des publications, des échanges et des collections et explorations.

Les publications elles-mêmes sont de trois espèces différentes: (1) les « Contributions à la science », composées de mémoires scientifiques originaux et résultant en général de recherches auxquelles l'Institut a prêté assistance; (2) les « Collections variées », formées d'écrits destinés à faciliter l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle, météorologie, chimie, philologie, etc., et à encourager les individus à s'occuper spécialement de ces sciences diverses; (3) les « Rapports annuels », qui contiennent des traductions d'ouvrages difficilement accessibles à la généralité des étudiants américains, résumés de lectures, extraits de correspondances; en outre un compte rendu de la situation, des opérations et des dépenses de l'Institut.

La distribution de toutes ces publications est sou-

mise à des règles d'ailleurs très larges et qui peuvent se résumer comme suit:

Les sociétés savantes de premier ordre qui donnent en retour la série complète de leurs propres publications, — les bibliothèques de premier ordre qui fournissent en échange leurs catalogues ou autres publications ou bien un équivalent formé de leurs duplicatas, — les collèges de premier ordre fournissant les catalogues de leurs bibliothèques et toutes les autres publications relatives à leur organisation et à leur histoire, — les Etats remettant tous les documents officiels publiés par leurs ordres, — les bibliothèques publiques américaines contenant 15.000 volumes, spécialement si aucun établissement de la même localité n'est en relations avec l'Institut, et les bibliothèques de district de moindre importance dans les mêmes conditions, reçoivent toutes les publications smithsoniennes indistinctement; les établissements exclusivement consacrés à la diffusion de branches scientifiques spéciales reçoivent les publications relatives à ces branches, et les rapports annuels sont remis à toute personne notable qui en fait la demande personnellement ou par correspondance.

Une certaine parcimonie, parfaitement compréhensible, est apportée à la remise des publications et surtout des « Contributions à la science », formant vingt-quatre ou vingt-cinq énormes volumes in-quarto d'une valeur presque inestimable. Aucune restriction n'est, du reste, apportée à la libre reproduction des ces « Contributions », qui permettent à tous ceux dont les recherches ont abouti à un résultat appréciable de voir leurs travaux publiés et communiqués à tous les savants de l'univers par le canal de l'Institut. On est moins parcimonieux en ce qui concerne la section des Collections, dont l'objectif est double. Il consiste d'abord dans l'avancement des sciences par la fourniture aux chercheurs originaux, où qu'ils résident, de matériaux nouveaux pour leurs études, et, ensuite, dans la diffusion de ces sciences, par la remise aux collèges, académies et autres établissements d'instruction des spécimens étiquetés nécessaires pour donner une idée nette des relations et des variétés de toutes les productions de la nature. On s'attache autant que possible, dans ce double but, à composer partout des collections peu nombreuses mais bien complètes, et non pas des amas d'objets de même nature.

La distribution de ces collections d'objets se rapportant à l'histoire naturelle se fait sans esprit de retour et gratuitement; elle est puissamment servie par le dévouement généreux de savants américains et étrangers en rapports constants avec l'Institut, et que celui-ci remercie en signalant leurs noms dans ses rapports annuels.

Quant à la section des échanges proprement dits, elle est des trois la plus considérable et celle qui demande le plus de travail et de soins; par contre, elle est aussi la plus utile à la diffusion de la science parmi l'humanité. Grâce à elle, l'Institut est devenu, suivant la juste expression de M. Elliott, le « grand médium des communications scientifiques entre tous les peuples du globe », car 2,230 corps savants participent aujourd'hui à ses opérations.

Le mécanisme de cette section, amélioré d'année en année, est arrivé à un état bien voisin de la perfection. Des circulaires régulièrement adressées à tous les correspondants les avertissent des périodes auxquelles l'Institut recevra, à son office central de Washington ou à ses succursales de Londres, Paris, Leipzig et Amsterdam, francs de port, tous les ouvrages quelconques à échanger entre deux points de l'ancien et du nouveau monde. Ces ouvrages sont classés par pays, emballés dans des caisses, envoyés dans les différents bureaux et distribués par leurs soins. Toutes les dépenses d'emballage, d'agences, de chargement, etc., sont à la charge de l'Institut, qui possède la gratuité de transport sur la plupart des lignes de chemins de fer et de paquebots, et dont les ballots sont exemptés de la visite des douanes.

Toute cette organisation admirable, et qui répond

en somme si exactement aux intentions de James Smithson, qui les dépasse même peut-être, a été l'œuvre du professeur Joseph Henry. Pendant vingt-deux ans, il s'était voué corps et âme à l'établissement sans pareil dont on lui avait confié la direction, et il était depuis longtemps dans toute la gloire de son succès quand il mourut en 1878. Son adjoint, M. Spencer F. Baird, fut appelé par les suffrages unanimes des régents à recueillir sa lourde succession; il ne le cède en rien à son prédécesseur.

L'Institut, on le pense, doit supporter des charges considérables que le simple revenu du legs auquel il doit sa naissance ne saurait couvrir. Son local, bâti sur un terrain gratuitement fourni par le gouvernement, au milieu d'une des plus jolies promenades de Washington, a été payé par l'accumulation des intérêts pendant les huit années durant lesquelles le capital était resté inemployé. Une autre combinaison habile met toute la bibliothèque de l'Institut à la disposition du Congrès fédéral, à charge par lui de solder les frais d'entretien et de conservation. Par contre, les collections scientifiques du gouvernement ont été déposées dans les salles de l'Institut, de façon à réduire le total des dépenses qui incombent ainsi au Trésor public. On parvient de la sorte à équilibrer les ressources et les charges sans devoir recourir à des subsides officiels directs.

En résumé, l'Institut vole de ses propres ailes; il rend chaque jour des services signalés à la science, et l'on peut dire qu'il est indispensable aux corps savants de tous les pays, des deux côtés de l'Atlantique. On répéterait volontiers, en parlant de lui le mot fameux de Voltaire: « S'il n'existait pas il faudrait l'inventer ». — N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse en faire? J. C.

CHRONIQUE.

Par arrêté du 14 décembre 1874, le roi a institué un prix annuel de 25,000 francs en faveur des meilleurs ouvrages sur des matières à déterminer. Le concours ayant pour objet: *le meilleur ouvrage sur les moyens d'améliorer les ports établis sur des côtes basses et sablonneuses comme celles de la Belgique*, a un caractère mixte, c'est-à-dire que les étrangers sont appelés à y participer concurremment avec les auteurs belges. Le prix sera décerné en 1881, s'il y a lieu; mais les ouvrages destinés au concours devront être adressés au ministère de l'intérieur avant le 1^{er} janvier 1881.

— A la demande du comité chargé de juger le concours dramatique en langue française, ouvert en vue des fêtes nationales de 1880, M. le ministre de l'intérieur a décidé que la date fatale pour l'envoi des ouvrages, fixée au 1^{er} mai, serait avancée et portée au 15 mars de l'année courante. La même disposition s'applique au concours dramatique en langue flamande.

— Un comité est institué, sous la présidence de M. le gouverneur de la province de Namur, pour l'érection d'un monument à la mémoire de d'Oma-lius d'Hallo. Ce monument sera élevé à Namur; il consistera en une statue pédestre, en bronze ou fonte bronzée, en marbre ou en pierre.

— M. Ern. Vanden Broeck vient d'être nommé conservateur au Musée royal d'histoire naturelle. Il est attaché à la carte géologique.

— La *Revue générale* a reçu seize manuscrits pour le concours fermé le 15 décembre 1879: 11 poèmes ou recueils de poésies et 5 nouvelles. Le concours pour 1880 a pour objet une nouvelle. Il est ouvert entre Belges et étrangers; les auteurs ont la liberté absolue du choix des sujets, pourvu qu'ils respectent la religion, la morale et les bienséances. A mérite égal, l'auteur de la nouvelle ou du roman traitant des mœurs ou de l'histoire nationales l'emportera sur tout autre. Il sera décerné un prix de 500 francs à l'auteur couronné. Toutefois, le jury pourra attribuer deux autres prix, l'un de 300 francs, l'autre de 200 francs. Les manuscrits devront être

adressés à la direction de la Revue, 149, rue de la Loi, à Bruxelles, avant le 1^{er} juillet prochain.

Décès. Ferdinand Henaux, auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire du pays de Liège, notamment: *Histoire du pays de Liège*, 2 vol., mort à Liège le 2 janvier, à l'âge de 63 ans. — Baptistin Poujoulat, historien, mort à Paris, à l'âge de 80 ans. — G.-E. Hering, peintre paysagiste, mort le 18 décembre à Londres, à l'âge de 74 ans. — G.-H. Ward, peintre et graveur, mort dans la même ville, le 18 décembre, à l'âge de 81 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance publique du 16 décembre.* — M. de Selys-Longchamps donne lecture d'un discours intitulé: « La classification des oiseaux depuis Linné. » M. Gilkinet lit un travail sur « le développement du règne végétal dans les temps géologiques. » M. Edm. Marchal, secrétaire adjoint de l'Académie, donne lecture d'un extrait du rapport du jury qui a jugé le dernier concours quinquennal des sciences mathématiques et physiques et a attribué à l'unanimité le prix à M. Houzeau, directeur de l'Observatoire. La classe a élu membre titulaire, M. Ch. Van Bambeke; correspondants, MM. le lieutenant-colonel E. Adan et L. Fredericq, professeur à l'université de Liège.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 27 décembre.* Suite de la discussion relative aux lacunes signalées dans les articles 43 et 44 du code d'instruction criminelle (rapport des médecins et des chimistes légistes). L'examen de la question et des propositions qui s'y rapportent est renvoyé à une commission spéciale composée de MM. Bellefroid, Depaire et Kuborn. Les questions de concours proposées par la 2^e et par la 5^e section sont adoptées dans les termes suivants: A. Exposer le rôle des germes animés dans l'étiologie des maladies, en s'appuyant sur des expériences nouvelles. Prix: 2,000 francs. Clôture du concours: 1^{er} janvier 1883. B. Déterminer expérimentalement l'influence que la dessiccation, employée comme moyen de conservation, exerce sur les médicaments simples du règne végétal. Prix: 600 fr. Clôture du concours: du 1^{er} février 1882. M. Bellefroid est élu président de l'Académie pour l'année 1880.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 6 décembre.* — L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, d'un travail de M. H. Donckier de Donceel: « Révision des staphylinides de la Belgique. » M. de Selys-Longchamps lit une note intitulée: « La sous-famille des Psocines en Angleterre, en Belgique et en Scandinavie. » M. de Bormans adresse à la Société une note contenant la description d'une nouvelle espèce de Pamphagide. Communications arachnologiques, par M. L. Becker. Espèces nouvelles d'arachnides de Belgique; espèces nouvelles d'aranéides de Néerlande, par le même.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Janvier. La nouvelle organisation judiciaire de l'Empire allemand (A. Reynaert) — Cendrillon, nouvelle (E. Aïram). — La liberté du pauvre. — La filleule du Prince-Evêque, roman historique (M^{me} Lafouge Agimont). — Les Anglais à Caboul. — La fin des temps, strophes (J. Bailly). — Bibliographie. — Concours de la Revue.

Revue de droit international et de législation comparée. 1879. Livr. 5-6. Les délits politiques, le régime et l'extradition (A. Teichmann). — Notes sur l'extradition. — Des commissions sanitaires internationales dans la guerre (E. Ulmann). — La Turquie et les Principautés Danubiennes sous le régime des capitulations. Études et projet de réforme applicable à la Roumanie et à la Serbie (Ed. Engelhardt). —

Les droits nationaux et un projet de règlement international des primes maritimes (A. Bulmerincq). — Notices diverses. — Bibliographie.

Société belge de géographie. Sept. oct. Congrès de géographie commerciale. Session de Bruxelles (J. Du Fief). — Le voyage d'exploration de Serpa Pinto (E. Suttor). — Association géodésique internationale. Conférence de Genève (E. Adan). — Causerie scientifique (E. Adan). — Chronique géographique.

Journal des Beaux-Arts. 31 déc. Franz Ittenbach. — Du génie de l'art plastique — Revue musicale. — Les trois peintres Van Minderhout. — F. Flamen.

Annales d'oculistique. Nov.-déc. De l'inervation du globe de l'œil (Warlomont). — Nouveau procédé de sclérotomie (G. Martin). — Essai sur la physiologie de la lecture, fin (Javal). — Revue des journaux d'ophtalmologie — Analectes. — Bibliographie.

Bulletin de l'Académie royale de Belgique. Nov. Classe des sciences. Sur un moyen propre à distinguer le beurre artificiel du beurre naturel (Donny). — Sur l'élimination, 3^e et 4^e notes (Mansion). — Théorie a posteriori de l'élimination entre deux équations algébriques (Mansion). — Réactions nouvelles permettant de caractériser de très faibles quantités de morphine (A. Jorissen). — Sur certains combinants de formes algébriques binaires (Le Paige). — Classe des lettres. Le Beau, poème (Ch. Potvin). — Classe des Beaux-Arts. Proposition de M. Dufresne d'étendre l'action de l'œuvre de la Croix rouge aux objets d'art, en temps de guerre.

Société des Mélaphiles de Hasselt. Bulletin de la section littéraire. 15^e vol. Au Tyrol (C. J.). — Le Limbourg avant sa conquête par César (E. Geraets). — Note sur l'étendue du territoire occupé par les Eburons (E. Geraets).

Revue critique d'histoire et de littérature. 27 déc. Sources arabes pour l'histoire des croisades, p. p. Goergens. — Audiat, Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis. — Variétés: Un passage de Castelvetto sur l'unité de lieu. — Académie des inscriptions. — 5 janv. A nos lecteurs. — Eucken, Histoire de la terminologie philosophique. — Bauer, Biographie d'Hérodote; Rose, Hérodote a-t-il lui-même publié son œuvre? — Wittich, Struensee. — Variétés: Rectifications et observations relatives aux tomes I-V et XIX de l'histoire du Consulat et de l'Empire. — Chronique (France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Hongrie, Italie). — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 27 déc. Les peuplades sauvages, d'après R. Hartmann et sir J. Lubbock (C. de Varigny). — Étrennes 1880. — Les romans d'éducation. — Revues étrangères. — 3 janv. La poésie pastorale (L. Marcou). — État actuel des études grecques (Egger). — Les réformateurs de la Prusse: le baron de Stein (Léo Quesnel). — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 27 déc. — Les Sociétés communistes aux États-Unis, d'après M. Charles Nordhoff. — Les travaux de Th. Schwaun. — Revue géographique: Le jeu du tour de monde. — Les livres d'étranges. — 3 janv. Qu'est-ce que le bien et le mal? (Herbert Spencer). — Les chimistes français: M. P. Schützenberger (Henninger). — Les îles Andaman et leurs habitants (de Roepstorff).

Revue des deux Mondes. 1^{er} janv. Le mariage d'Odette (A. Delpit). — Le salon de M^{me} Necker, d'après les documents tirés des archives de Copet. I. La jeunesse de M^{me} Necker (O. d'Haussonville). — L'Empire des Tsars et les Russes. VIII. La presse et la censure (A. Leroy-Beaulieu). — Un miracle, souvenir de la dixième année (A. Theuriot). — Notes d'un voyage en Asie-Mineure. I. De Mermerdjé à Adalia (M. Collignon). — L'article sept et la liberté de l'enseignement devant le Sénat (A. Duruy). — Reb Herschel. Scènes de la vie des juifs polonais (Herzberg Frankel). — Les nouvelles pratiques parlementaires (G. Valbert).

Le Correspondant. 25 déc. Le siècle des préjugés (C^o de Champagny). — Le comte de Sérre. XIV. (Ch. de Lacombe). — La dernière année de Marie-Antoinette. VI. (Imbert de Saint-Amand). — Une île déserte aux Champs-Élysées. III (A. de Courcy). — Lamartine et le Correspondant, 1829 1830 (E. Biré).

Journal des Savants. Déc. 1879. Recherches sur les monnaies romaines contremarquées (De Saulcy). — Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge (L. Crouslé). — Ecole française d'Athènes (Ch. Levéque). — La Maréchale de Villars (Ch. Giraud).

Académie des Sciences morales et politiques. Compte-rendu. Nov.-déc. Rapport sur l'état moral, intellectuel et matériel des populations agricoles-Normandie (H. Baudrillard). — Les Cortès espagnoles. Constitution de 1812 (Rosseeuw Saint-Hilaire). — De l'idée du droit (Ch. Giraud). — Les parlements du roi, 1589-96, fin (A. Desjardins). — Barthélemy Herwarth, fin (G. Depping). — Les deux écoles économiques (M. Block). — Le « Sophiste » est-il l'œuvre de Platon? (Ch. Huit). — Causes supérieures de la renaissance en Italie. La liberté intellectuelle (Gebhardt).

L'Exploration. 28 déc. Le système volcanique de l'Isthme américain (P. Lévy). — Expédition suédoise au détroit de Behring, suite (V. J. Kramer). — Les Portugais dans l'Afrique centrale avant le XVII^e siècle (L. Delavaud). — Voyage au Japon de M. le Dr Voieikof, fin (L. Botkine). — 4 janv. Panama et M. Ferdinand de Lesseps (M. H. Bionne). — Les Portugais dans l'Afrique centrale avant le XVII^e siècle, fin (L. Delavaud).

Noord en Zuid. Tweede jaargang, n^o 6. Het dialect te Aardenburg (G.-A. Vorsteman van Oyen). — Kleinigheden op het gebied van etymologie en woordverklaring (W. L. van Helten). — Over eenige werkwoorden (A. M. Molenaar). — Naschrift. — Begijn (J. te Winkel). — Beantwoording van vragen (T. van Liugen). — Letterkundig overzicht. — Boekbeoordelingen.

Deutsche Rundschau. Janv. Der Heilige. Nouvelle. Schluss (C. F. Meyer). — Troja und der Burgberg von Hisarlik (R. Virchow). — Ueber den Ursprung der menschlichen Mienensprache mit Berücksichtigung des Darwin'schen Buchs über den Ausdruck der Gemüthsbewegungen (F.-V. Birch-Hirschfeld). — Zur Geschichte des Tafelluxus (L. Friedländer). — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. IV-V. — Beiträge zur Geschichte des letzten polnischen Aufstandes. III-V. — Aus dem Norddeutschen Bauernleben (Fr. Oetker). — Edgar Quinet (K. Laubert). — Literarische Rundschau.

Petermann's Mittheilungen. 1879. XII. Die ägyptischen Aequatorial-Provinzen. Reisen im Westen des Weissen Nil (W. Junker). — Polarnachrichten (M. Lindeman).

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Janv. Die Eranier Centralasiens (C.-E. de Ujfalwy). — Geologische Untersuchungen am vierzigsten Parallel. Schluss (Fr. Toula). — Die Nordost-Durchfahrt. Schluss (J. Chavanne). — Die böhmische Schweiz. Schluss (R. Manzer). — Schoschong (E. Holub). — Begleitwörter zur ethnographischen Karte von Mittelasiens (J. Chavanne). — Astronomie und physikalische Geographie. — Politische Geographie und Statistik. — Handel. — Bergbau, Industrie und Landwirtschaft. — Verkehrs-Anstalten. — F. v. Mueller. — J. E. Wappäus. — Akademien, geographische und verwandte Vereine. — Kleinere Mittheilungen.

Contemporary Review. England in the eighteenth Century (K. Hillebrand). — Landlords and land laws (J. Stuart Blackie). — Justinian (R. Buchanan). — Herbert Spencer on the data of ethics (Prof. Calderwood). — The letters of Ch. Dickens (M. Browne). — The character and writings of Cyrus

the Great (Canon Rawlinson). — The relation of animals and plants to time (Prof. Mivart). — The chinese drama (R.-K. Douglas). — Philosophy in the last forty years. I. (Prof. Lotze). — Contemporary life and thought in Russia. — Contemporary life and thought in Italia (R. Stuart).

The Academy. 3 janv. Swinburne's Study of Shakespeare. — The Shah's Diary of his journey to Europe in 1878. — Ormsby's Poem of the Cid. — Forster's Peerage etc. — Rolland's Popular Fauna of France. — Cihac's Dictionary of daco-roman etymology. — Archaeological notes on a tour in southern Italy. I. (Fr. Lenormand). — The Grosvenor Gallery. I. (J. Comyns Carr). — 10 janv. Farrar's Life and work of St Paul. — Mrs Brassey's sunshine and storm in the East. — The Letters of Ch Dickens. — Spedding's Reviews and discussions. — Roscoe and Schorlemmer's Treatise on chemistry. — Archaeological notes on a tour in southern Italy. II. — The Old Masters exhibition. I. (Comyns Carr). — The Institute and Society of painters in water-colours.

Nature. 25 déc. Indian entomology (R. McLachlan). — Mineral deposits. — Our book shelf. — Letters to the editor. — The geology of the Henry mountains. — Finnic ethnology (A. H. Keane). — Researches on telephone vibrations (S. P. Thompson). — On the cocene flora of Bournemouth (J. S. Gardner). — Recent experiments on radiation (A. Schuster). — Note on a consolidated beach in Ceylon (R. Abbay). — On the potential dimensions of differentiated energy (A. V. Nudeln). — A tidal problem. — On the nature of the absorption of gases (S. Wroblewski). — Note on prehistoric stations in Carniola. — Geology of Greece. — Notes from New Zealand. — 1^{er} janv. Geological Survey of the United States. — Sahara and Sudan. — The science of agriculture. — The asserted artificial production of the diamond (Nevil Story Maskelyne). — Further notes upon the Papuans of Maclay Coast, New Guinea (J. C. Galton). — J. R. Napier (J. Mayer). — Fertility of hybrids from the common and chinese goose (Ch. Darwin). — Cloud classification (W. Cl. Ley). — The planets of the season. Mars (T. W. Webb). — Recording sunshine (D. Winstanley). — On the heterostylism of « Melochia Parvifolia » (A. Ernst). — 8 janv. The technical university question. — Osteology of man. — Further notes upon the Papuans of Maclay Coast. — Epidemics (J. Fayer). — Popular natural history. — On the secular changes in the elements of the orbit of a satellite revolving about a planet distorted by tides (G. H. Darwin). — The sexual colours of certain butterflies (Ch. Darwin). — Astronomical column. — Biological, geological, geographical, physical notes.

The Nation (New-York). 18 déc. The week. — Editorial articles. — Daudet's « Rois en exil ». — Correspondence. — Notes. — Reviews. — 25 déc. The week. — Editorial articles. — Correspondence. — Notes. — Reviews.

Rivista europea. 1^{er} janv. Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — La pittura tedesca odierna (A. Rondani). — I. Goliardi, etc., suite (A. Straccali). — Lo sternuto e i suoi pregiudizii nelle razze umane (P. Riccardi). — Il partito conservatore in Italia (Sbarbaro). — Del limite essenziale che separa la sociologia dalla biologia (G. Bonelli). — Lorenzo il Magnifico, poema inedito del marchese di Montrone. — Rassegna letteraria e bibliografica: Scandinavia, Russia, Germania, Inghilterra, America, Italia. — Rassegna politica.

Rassegna settimanale. 28 déc. La pellagra in Italia. — I guai della magistratura. — I provvedimenti anonarii. — Corrispondenza da Berlino; — da Caserta. — La settimana. — Emilio Zola e il suo romanzo sperimentale (P. Villari). — Corrispondenza letteraria da Parigi. — Il mare polare artico (Blaserna). — Società per l'igiene domestica in Berlino. — Diario. — Riassunto di leggi e decreti. — Notizie. — Riviste. — 4 janv. La ricostituzione del Centro. — La statistica di alcune industrie italiane.

— L'educazione fisica in Italia e in Inghilterra. — Corrispondenza da Brindisi. — Corrispondenza da Parigi. — La Settimana. — La condanna di morte (Settembrini). — Napoleone Bonaparte primo console (K. Hillebrand). — Osservazioni sulla metrica popolare (Corazzini). — Il mare polare artico (Blaserna). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

L'Abeille, revue pédagogique pour l'enseignement primaire et l'enseignement moyen du degré inférieur. xxv^e année, 11^e liv., janvier.

Bruneel, Alfred. Dans le Nord, Suède, Norvège et Danemark (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon, 60 c.

Declève, Jules. Coups de plume. Mons, 1880.

Goovaerts, Alphonse, Abraham Verhoeven d'Anvers, le premier gazetier de l'Europe. Étude bibliographique avec 15 phototypies. Anvers, Kockx, 1880.

Mailly, Ed. Notice sur Ernest Quetelet. Bruxelles, Hayez, 1880.

Russie (La) ou l'Autriche? Bruxelles, Muquardt, 1880.

Van Bruyssel, Ferdinand. Du développement des relations commerciales de la Belgique avec l'étranger. Bruxelles, Muquardt, 1880.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

GUSTAVE MAYOLEZ

LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 13

Guide du Botaniste en Belgique, par FR. CRÉPIN. 5 francs.

Manuel de la Flore de Belgique, par FR. CRÉPIN. Troisième édition. 6 francs.

Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation, par G. TIBERGHIE. Troisième édition. 5 francs.

Éléments de Morale universelle à l'usage des écoles laïques, par G. TIBERGHIE. 1 fr. 50 c.

Le Libéralisme et les Idées religieuses, par PAUL VOITURON. 4 francs.

Traité élémentaire de Chimie générale et descriptive, par P. DE WILDE. Deuxième édition. 2 volumes. 10 francs.

Magazin für die Literatur des Auslandes

(Revue des Littératures étrangères.)

(Review for foreign Literature.)

(Revista per le Letterature straniere.)

La seule revue littéraire allemande qui s'occupe impartialement et sans aucun préjugé national de toutes les productions littéraires de l'Allemagne et de l'étranger. Elle est de toutes les revues allemandes la plus cosmopolite et la plus ancienne, ayant été fondée en 1832.

Le MAGAZIN paraît tous les samedis en livraisons de 32 colonnes in-folio.

Prix d'abonnement : 4 marks (5 francs, 4 shillings, 1 dollar) par trimestre. Contre mandat de poste, on envoie les numéros sous bande et sans augmentation de prix dans tous les pays.

On s'abonne chez tous les libraires et chez WILHELM FRIEDRICH, libraire-éditeur, à Leipzig.

Brux.—Imp. de l'Économiste Financier, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 3 - 1^{er} FÉVRIER 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Adolphe Mathieu, par Alph. Wauters. — Chroniques de Brabant et de Flandre, publiées par Ch. Piot (A. Duverger). — Annales de la Société archéologique de Nivelles (F. Collard). — Manzoni, par A. de Gubernatis. — Brunehaut; Le roi Dagobert, par L. Double. — Flore des États-Unis, par Th. Meehan (Fr. Crépin). — Annuaire des Musées de Berlin (H. Hyman). — Correspondance littéraire de Paris (A. Chuquet). — Romans et nouvelles. II. — Publications allemandes (G. Van Muyden). — Bulletin. — Lettre de M. Girard : *La Philosophie scientifique*. — Les Musées d'Athènes (A. de Ceuleneer). I. — L'œuvre de Rubens. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Un poète du dix-neuvième siècle. Adolphe Mathieu. Notice biographique, par Alphonse Wauters. Bruxelles, Hayez.

Adolphe Mathieu mérite incontestablement, par sa fécondité, la souplesse et la variété de son talent, la forme correcte et harmonieuse de ses vers, une place distinguée entre les meilleurs poètes belges appartenant à la génération de 1830. Comment se fait-il cependant qu'après avoir brillé au premier rang, il soit mort presque sans bruit et que la nouvelle génération connaisse à peine ses œuvres ? Ce délaissement, s'il ne se justifie pas, dit M. Wauters, est facile à expliquer. « De tous les modes d'exprimer la pensée, c'est la poésie qui subit, avec le temps, les modifications les plus sensibles. Au bout d'un demi-siècle, tout est changé dans les aspirations de la multitude, à part, bien entendu, quelques sentiments de premier ordre, qui ne cessent jamais de régner sur les masses... Les esprits en viennent à ne plus se laisser émouvoir par les accents qui les avaient jadis remués, et, pour les électriser, il faut leur communiquer des impressions nouvelles. Le poète qui parvient à un âge avancé, entre insensiblement dans un monde étranger... S'il ne possède pas un talent aussi souple que puissant, sa renommée ne se soutient pas, et petit à petit l'oubli se fait autour de son nom. » Ces réflexions sont justes, mais d'autres raisons encore expliquent comment la réputation d'Adolphe Mathieu ne s'est point maintenue, comment elle est aujourd'hui inférieure à celle de ses contemporains, les poètes Wacken, Weustenraedt et autres. Mobile à l'excès, se laissant facilement impressionner par les événements du jour, Adolphe Mathieu n'a point attaché son nom à des œuvres qui commandent l'attention par leur grandeur, leur éclat ou par leur caractère d'universalité. Une grande partie de ses compositions poétiques sont comme le reflet d'un sentiment, d'une passion, d'une idée du moment; aussi, comme le dit M. Wauters, lui fallait-il l'impression immédiate, la publication instantanée. Il eut toujours un journal quotidien à son service, et il

alla jusqu'à se faire imprimeur et éditeur quand il ne trouva plus personne pour publier ses satires. Cette incessante activité, ce besoin d'aller constamment en guerre contre les hommes et les choses constitue en partie son originalité. A l'âge de dix-huit ans, il débute par une satire pleine d'esprit, d'observation et de vive ironie, dans laquelle il bafoue les régents et professeurs de l'Athénée de Namur, où il faisait sa rhétorique; plus tard, revenu à Mons, il prend part à toutes les petites querelles qui divisaient sa ville natale, prodigue les attaques personnelles, dirige et souvent provoque des polémiques ardentes et passionnées comme le sont les polémiques en province, tant et si bien qu'assaili lui-même à la fin de toutes parts, il se vit forcé de quitter Mons pour venir se fixer à Bruxelles. Mathieu aimait cependant sa ville natale, et la preuve en est dans les vers éloquentes intitulés : *Adieu vous dis et Mons et Bruxelles*, datés de l'année 1852. Vingt-quatre ans plus tard, quand quelques parents et amis ramenèrent à Mons la dépouille mortelle du poète, « peu de personnes se joignirent à eux pour conduire au champ du repos éternel celui qu'on pourrait nommer le Barde du Hainaut; pas une autorité, pas un délégué des sociétés savantes ou littéraires ne salua d'un dernier adieu l'auteur qui a chanté dans des vers admirables sa ville natale, ses hommes célèbres et ses magnifiques environs. » Mais « l'amour-propre froissé ne pardonne pas, et si la reconnaissance publique s'endort souvent, les haines particulières se montrent vivaces et vigilantes. »

Quel que soit d'ailleurs le jugement que l'on porte sur le polémiste, il est incontestable qu'Adolphe Mathieu a fait preuve d'un talent vraiment supérieur dans la satire aussi bien que dans l'idylle, l'épique, l'épître, dans ses traductions d'Horace et dans plusieurs de ses poèmes historiques, notamment : *Les demoiselles Fernig* et *Théroigne de Mércourt*.

On trouvera toutes ces œuvres très judicieusement appréciées dans le volume de M. Wauters, l'étude biographique et littéraire la plus complète — nous pourrions même dire la seule étude — qui ait été jusqu'ici publiée sur l'écrivain montois. La jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse du poète nous apparaissent dans une série de tableaux auxquels M. Wauters a réussi à donner de la vie en recherchant dans les œuvres d'Adolphe Mathieu tout ce qui peut le mieux nous faire connaître l'homme en même temps que juger l'écrivain. Nous signalerons particulièrement les pages dans lesquelles le biographe nous montre Mathieu, vieilli avant l'âge par les luttes et les chagrins, se résignant, trouvant une consolation dans l'affection de ses enfants et petits-enfants; lui si énergique, si âpre dans la lutte, se montrant sensible et bon s'apitoyant volontiers sur le faible et le malheureux, prêchant le respect des devoirs que la vieillesse impose, enseignant aux hommes âgés la modération le désintéressement, une affectueuse sympathie pour les jeunes gens, « toutes ces qualités qui caractérisent les hommes dont l'âge n'a pas étouffé les instincts généreux. »

Le portrait que M. Wauters trace à la fin de

son étude est particulièrement réussi. Nous en détacherons quelques passages :

Dans ces dernières années, la figure placide du vieillard, son regard souriant, sa figure toujours rasée avec soin, répondaient mal à l'esprit hardi, malicieux et frondeur dont ses écrits portent tant de traces; en le voyant traverser tranquillement les rues, vêtu de sa grande houppelande, on avait peine à se rappeler le beau jeune homme qui parcourait, adulé et recherché, les environs de Mons, le tribun qui plus tard agitait la population de cette ville et que l'on y rencontrait à toute heure sur la Grand'Place, marchant les mains derrière le dos, s'isolant à chaque instant pour crayonner au coin d'une table, sur un bout de papier, les pensées enfantées par son cerveau. L'âge n'avait rien enlevé de ses puissantes facultés, quoique la vie ne lui eût été ni calme ni souriante. Que de haines ouvertes ou cachées il avait amassées autour de lui et qui se vengeaient en exagérant ses torts et ses fautes ? Combien de fois ne l'ai-je pas entendu juger avec sévérité ou traiter avec dédain ! Et cependant il avait de bons instincts, il aimait les grandes choses, il chérissait ces causeries auxquelles l'histoire des lettres fournit un aliment; il pratiquait, en même temps qu'il prêchait, la charité, et sa main généreuse s'ouvrait volontiers... Sans doute, sa polémique fut souvent acerbe, et lorsqu'il frappa, il frappa rudement; mais, que l'on n'omette pas de le reconnaître, il n'a jamais attaqué ni les institutions de la patrie, ni la noblesse, ni le culte, ni la morale. Il vise l'abus, l'injustice, jamais le rang ou la qualité. Dans ses poésies amoureuses, il est passionné, entraînant; jamais il n'évoque une image licencieuse ou ne se sert de mots grossiers. Appartenant à cette chaude race gauloise qui va souvent à l'extrême, d'un tempérament sanguin, il s'échauffe, mais sans dépasser les bornes, sans mériter d'autre reproche que celui de mêler tant de personnalités à ses invectives. La vivacité de son imagination, qui a causé ses ennuis, fera sa gloire... Les haines dont il fut l'objet et qui sont loin d'être éteintes, disparaîtront ou s'effaceront; ses travaux, au contraire, seront un jour, il faut l'espérer, réunis et coordonnés, et une main pieuse les mettra en pleine lumière. Alors on en appréciera davantage la valeur et l'on n'hésitera pas à saluer en lui un cœur honnête, un bon citoyen et un admirable poète.

A cette étude sont joints le discours prononcé par M. Wauters au nom de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique sur la tombe de Mathieu, celui de M. Ruclens, conservateur à la Bibliothèque royale, et une notice, également de M. Wauters, sur les *Demoiselles Fernig*, dont Lamartine a raconté le dévouement dans son *Histoire des Girondins* et auxquelles Mathieu a consacré un de ses plus beaux poèmes. Et.

Chroniques de Brabant et de Flandre, publiées pour la Commission royale d'Histoire, par M. Charles Piot. In 4^o de XIV-915 pages. Bruxelles, Hayez.

En Belgique, comme en Allemagne, comme dans tous les pays du nord de l'Europe, nous dit M. Piot, la bourgeoisie lettrée et les ecclésiastiques aimaient les récits historiques destinés à charmer leurs loisirs pendant les longues soirées d'hiver. L'écrivain bourgeois, entouré de sa famille, récitait volontiers à sa femme, à ses enfants, à ses amis et aux personnes de son entourage, le résultat de ses investigations historiques; il leur destinait ses notes puisées à des chroniques, inédites ou non, de son temps. Les ecclésiastiques et les moines écrivaient pour leurs

confrères ou leurs bibliothèques. Les prêtres séculiers aimaient tant les annotations historiques et locales, qu'ils les consignaient parfois dans les manuels de recettes de leurs revenus et même dans les registres des naissances, mariages et décès de leurs paroissiens....

Les chroniques que nous publions aujourd'hui n'ont ni l'importance des *Brabantsche Yeesten* par de Klerck, ni du *Slag van Woeringen* par Van Heelu, ni de celles rédigées par des écrivains salariés d'un souverain, ou composées par des hommes d'Etat. Elles ont des origines bien plus modestes. Rédigées dans le genre de celles de Despars, de De Kouvere, de Jean et Olivier de Dixmude, et d'autres bourgeois flamands, ces chroniques se composent d'extraits d'annales, inédites ou publiées, auxquels les auteurs ont ajouté la relation d'événements de leur temps. Ce sont des chroniques mentionnant un grand nombre de faits locaux plus ou moins inconnus... Il ne faut point y chercher des considérations sur la politique, ni sur les causes des événements. L'écrivain ne s'en préoccupe guère. Il se contente de raconter les événements... Des faits, toujours des faits, rien que des faits, telle est sa devise, à laquelle il reste fidèle.

Le savant archiviste-adjoint du Royaume reste, lui aussi, fidèle à sa devise : Travail incessant et scrupuleuse exactitude. Des annales du genre de celles dont il vient d'achever la publication n'offrent évidemment un intérêt véritable que dans les parties où l'auteur prend pour base de sa relation des chroniques perdues ou ignorées, et dans celles où il parle comme témoin des événements. Mais si un triage de textes doit absolument précéder l'impression, ce triage réclame de l'éditeur beaucoup d'érudition et de tact. M. Piot s'est montré sobre de coupures, et il a eu soin d'indiquer, soit dans son introduction, soit dans ses notes, les auteurs où l'on peut retrouver les récits et les documents qui ne figurent pas dans son édition.

Le volume débute par trois courtes chroniques qui n'occupent ensemble que 62 pages. — La première comprend les années 1027 à 1527. Rédigée au célèbre prieuré de Rouge-Cloître, où les études historiques étaient depuis longtemps cultivées, elle semble l'œuvre de deux religieux : le premier a écrit en flamand, le second en latin. M. Piot a publié d'après une copie manuscrite du fonds Gérard à la Bibliothèque royale de La Haye; et il est curieux de comparer son texte à la déplorable édition donnée par Schayes dans ses *Annales* et dans les *Annales de l'Académie d'Archéologie*. — La deuxième chronique, éditée d'après un manuscrit des archives du Royaume, paraît avoir été écrite par un habitant de Bruxelles ou des environs. Publiée naguère par Schayes, elle s'étend, dans l'extrait beaucoup plus correct de M. Piot, de 1288 à 1470, sauf une lacune entre les années 1445 à 1456, lacune qui sera d'ailleurs comblée bientôt par la publication dans les *Bulletins de la Commission d'histoire*, d'un feuillet retrouvé depuis l'impression du volume. — Enfin, une *Korte chronycke van Nederlant*, rédigée également par un Brabançon, nous offre de brèves indications relatives aux années 1285 à 1453.

Vient ensuite un travail plus important, la *Chronycke van Nederlandt, bysonderlyck der stad Antwerpen, sedert den jaere 1097 tot den jaere 1365*. Elle a pour auteur un écrivain bien connu, qui se rattachait par les femmes à la famille Rubens : Josse de Weert, pensionnaire de la ville d'Anvers de 1595 à 1624. Il existe du même Josse de Weert, à la Bibliothèque royale de La Haye, une continuation de cette chronique, qui va de 1565 à 1595 et qu'il eût été utile, je crois, de publier. M. Piot a laissé cette tâche à la Société des Bibliophiles d'Anvers; il s'est borné à éditer le premier manuscrit du fonds Gérard, en supprimant les récits antérieurs à 1302 qui figurent dans les chroniques brabançonnes déjà imprimées, et il a fait suivre

son texte de la correspondance officielle relative aux troubles d'Anvers en 1554.

Nous nous trouvons maintenant en présence d'une compilation à laquelle M. Piot a donné le titre de *Vaamsche Kronyk* et qu'il croit, avec pleine raison, me semble-t-il, l'œuvre d'un prêtre attaché à l'église paroissiale de Dunkerque vers la fin du xvi^e siècle. La copie manuscrite conservée aux archives du Royaume forme deux volumes in-4^o et s'étend de l'an 160 à l'an 1598. L'éditeur a fait commencer l'impression à 1416 : c'est seulement, en effet à partir de cette date, que la chronique est intéressante, et elle acquiert une véritable importance pour les événements postérieurs à l'abdication de Charles-Quint. Le compilateur est devenu un témoin, et il consacre plus de 500 pages au règne de Philippe II, s'attachant spécialement à raconter, dans son style prosaïque et souvent très réaliste, les faits qui se passent dans la Flandre maritime, accablant le roi de louanges et les « rebelles » d'injures; pleurant d'ailleurs à la vue de toutes les misères du pays. Il y a là, je le répète, des pages qui méritent l'attention de nos historiens.

M. Piot a joint à ses chroniques des notes qui permettent d'en vérifier la chronologie et tous les détails. Son volume s'ouvre par une introduction fort méthodique, mais où je pourrais relever quelques légères distractions; il se termine par un bon glossaire et par une table qui facilitera beaucoup les recherches.

ARTHUR DUVERGER.

Annales de la Société archéologique de Nivelles. Tome I. Nivelles, 1879.

Il s'est fondé à Nivelles, le 29 septembre 1876, une « Société archéologique », dont le but principal est de travailler à l'histoire de l'arrondissement de Nivelles, en interrogeant ses monuments, en consultant ses archives et en demandant même au sol le secret des âges préhistoriques. Ce cercle, qui doit le jour à un homme infatigable, le type du dévouement et de l'abnégation, M. le docteur Lebon, compte actuellement 46 membres effectifs, 30 membres correspondants et 5 membres d'honneur. Il possède un musée qui grandit chaque jour, et une bibliothèque qui s'enrichit rapidement. Aujourd'hui, il affirme son existence en publiant le tome premier de ses *Annales*.

Outre les extraits des procès-verbaux des assemblées et les rapports annuels, — ce qui amène des redites un peu fâcheuses, — nous y avons surtout remarqué les travaux suivants.

Dans un discours d'inauguration, plein de vérité et de chaleur, M. le docteur Lebon montre « à quels périls la négligence des études archéologiques a exposé et expose encore tous les jours », et il déplore, en les énumérant, les actes de vandalisme commis à Nivelles. Un peu plus loin, l'honorable Président fait l'histoire de la Gilde des Archers et donne leur charte.

M. le docteur Cloquet communique ses découvertes préhistoriques dans l'arrondissement de Nivelles et sur ses limites. Nous nous permettons de regretter que, sous prétexte de « semer quelques fleurs au milieu des silex », l'auteur donne trop carrière à son imagination poétique et fantaisiste.

M. Jamart nous donne une courte notice sur saint Feuillen, sur son séjour et son culte à Nivelles.

M. Timothée Lebon, avocat, a fait un mémoire sur les corps de métiers de Nivelles, leur institution, leurs avantages et les conditions requises pour en faire partie. Dans une autre étude, également intéressante, il traite de l'origine de Nivelles, de son ancienne splendeur et des causes de sa décadence. Nous voudrions ce-

pendant que l'auteur indiquât toujours avec soin les sources sur lesquelles il s'appuie, et les ouvrages qu'il consulte : ce serait une garantie de plus de sa véracité et un moyen de contrôle plus facile pour le lecteur.

Pour clore, citons la belle et savante description qu'a faite M. le professeur Helleputte, du pignon méridional du transept de l'église Sainte-Gertrude, l'un des plus intéressants du style roman, et quelques pages, malheureusement trop courtes, consacrées par M. Hanon à la mémoire d'un grand archéologue né à Nivelles, M. le professeur Roulez.

Bien que ces travaux aient un intérêt surtout local, nous avons tenu à les signaler au moins au lecteur. La création du Cercle archéologique de Nivelles est un effort généreux tenté par une petite ville pour mettre en honneur les études archéologiques, si négligées chez nous. Nous félicitons de tout cœur nos compatriotes; nous les engageons vivement à poursuivre avec courage et persévérance la tâche qu'ils se sont imposée, et nous leur souhaitons un plein succès.

F. COLLARD.

Angelo de Gubernatis. *Manzoni*. Florence. Le Monnier.

On sait que l'université d'Oxford a introduit dans ses cours un élément exotique; elle s'adjoint des professeurs de l'étranger qui passent la mer pour faire devant ses élèves plusieurs conférences. Naturellement, ces professeurs sont les plus distingués du pays où ils enseignent, et, devant l'auditoire d'Oxford, ils traitent, dans leur langue maternelle, les sujets qui leur sont le plus familiers ou qui leur plaisent. Jugez de l'intérêt qu'offrent de pareilles conférences (*Gastvorlesung*, dirait-on en Allemagne); tout se réunit pour piquer la curiosité de l'étudiant : la personne même du professeur que l'on connaissait de nom et que l'on apprend à connaître de près, son allure, les traits de son visage qu'on étudie comme pour y trouver le reflet de ses pensées, l'attrait d'une langue étrangère maniée par un homme de talent, le sujet enfin que le conférencier s'efforce de traiter d'une façon neuve et originale. C'est ainsi que les jeunes gens de l'université d'Oxford ont vu et entendu M. Taine et M. Castelar; c'est ainsi qu'un professeur de l'université de Copenhague, M. Thomsen, leur a fait (en anglais, croyons-nous) trois leçons sur les origines de l'Etat russe; c'est ainsi enfin que M. Angelo de Gubernatis leur a naguère parlé de Manzoni et des *Fiancés*; les plus remarquables parmi l'élite intellectuelle de chaque nation viennent se montrer à ces heureux étudiants, et, si rapide qu'ait été leur séjour, si peu nombreuses que soient leurs conférences, ils laissent par l'agrément de leur langage, par la vigueur et l'originalité de leur pensée, par les sons de l'idiome qu'ils emploient et par leur accent même une impression ineffaçable sur l'esprit de nos *Oxfordiens*. Cet usage ne s'est pas borné d'ailleurs à l'université d'Oxford, nous le retrouvons dans la littérature, il a passé dans une publication considérable, qui doit paraître chez Macmillan, les *Cent plus grands hommes* (*The hundred greatest men*); cet ouvrage, qui renfermera la biographie des cent plus grands hommes célèbres dans les lettres et dans les arts, sera précédé d'une introduction où l'éditeur laisse la parole aux plus illustres représentants de la littérature de chaque peuple : MM. Taine et Renan exposeront l'histoire de la France intellectuelle, M. Emerson parlera au nom des Etats-Unis, etc.; rien de plus ingénieux, selon nous, rien de plus instructif et qui donne à une œuvre plus de vie, d'originalité et de couleur.

Mais revenons à l'une de ces conférences, à

celle de M. de Gubernatis, et reconnaissons tout d'abord que l'université d'Oxford ne pouvait choisir un Italien plus intelligent, plus instruit, plus renommé dans le monde des lettres par la variété infinie de ses connaissances et par son esprit souple, ingénieux, tout de finesse et d'éclat.

Manzoni mena une existence obscure; il fuyait le bruit et vivait volontiers à l'écart; jamais il ne voulut prendre part aux affaires publiques; il refusa d'entrer à la Chambre des députés, et s'il accepta le titre de sénateur, il ne parut que pour prêter serment. Aussi n'a-t-il passé aux yeux du public que pour un poète et un romancier; personne ne l'a cru un homme politique ou plutôt un patriote ardent. On le prenait pour un de ces sages que dépeint Lucrèce, qui se retirent sur les cimes de la philosophie et de la science, et de ces hauteurs méprisent les agitations humaines. Il passa pour timoré, épris avant tout de son repos et dédaigneux des honneurs de la victoire, parce qu'il s'effrayait des périls à courir et ne se souciait pas d'affronter les chances des combats. Si l'on reconnut son patriotisme, on ne le jugea guère que comme un homme résigné aux événements et faisant en secret des vœux platoniques et candides pour la délivrance de l'Italie; on ne considérait en lui que le littérateur, le poète, préoccupé d'imposer à l'Italie la langue de Florence. Voyez ce que dit de lui Settembrini; les *Fiancés* de Manzoni ne sont aux yeux de cet austère patriote que « le livre de la réaction qui, aujourd'hui, s'y regarde comme dans un miroir où elle est embellie, grâce à l'art du poète », et il compare l'ouvrage à une petite et modeste église, comme on en voit dans les villas; cette chapelle est toute neuve, elle brille d'un gentil éclat, elle est propre et fait plaisir à l'œil; des frères, vêtus de rose, y chantent de doux cantiques, élèvent au ciel des prières harmonieuses et se promènent autour de l'église et dans les environs en faisant de belles processions, mais on ne voit guère de dévots dans cette petite église, et encore n'y viennent-ils que le dimanche.

M. de Gubernatis proteste contre cette opinion; il a connu, lui, il a découvert et il nous montre un autre Manzoni, le vrai Manzoni qui se dérobaient au vulgaire et qui ne se révèle qu'aux âmes délicates, aux esprits fiers et libres, comme M. de Gubernatis. Il a usé d'ailleurs d'un procédé fort simple, qui est à la portée de tout le monde et même des critiques et des littérateurs; mais parmi ceux qui tiennent une plume et qui jugent, à tort et à travers, pour la plupart, des œuvres d'autrui, qui a lu l'œuvre entière de Manzoni, qui a voulu prendre cette peine et chercher consciencieusement ce que le poète a mis de ses sentiments, de ses réflexions, de son existence dans ses poèmes et dans son roman des *Fiancés*?

Remarquons tout d'abord avec M. de Gubernatis que Manzoni imita Monti dans ses premières années, Monti, esprit changeant qui était alors dans toute la ferveur de son zèle antireligieux: il critiquait âprement le gouvernement du clergé, chantait la liberté, et faisait en vers passionnés l'éloge de Dante. Monti inspira à Manzoni le *Triomphe de la Liberté*. Mais ce ne fut qu'en France que Manzoni se connut, comprit ce que doit être une œuvre d'art et rompit avec les défauts de sa jeunesse. Petit-fils de Beccaria par sa mère, il fut un des hôtes les plus choyés de la société libérale du temps et il garda toujours un tendre souvenir de la France; l'hospitalité que quelques-uns lui avaient donnée l'engageait envers la nation tout entière, et l'on sait en quels termes il blâma Allieri d'avoir attaqué dans son *Misogallo* sa chère France, « cette France qu'on ne peut voir sans éprouver pour elle une affection qui ressemble à l'amour de la patrie, et qu'on ne peut quitter sans qu'au sou-

venir de l'avoir habitée il se mêle quelque chose de mélancolique et de profond qui tient des impressions de l'exil. » Il renonça au clinquant dont il faisait d'abord la parure de ses vers; il cessa d'être affecté; il ne visa plus aux expressions bizarres et ne chercha pas à produire de l'effet par des comparaisons et des métaphores cherchées de loin; un style précis, limpide, réfléchissant la pensée comme dans une eau pure et claire, voilà désormais le style qu'il préféra. Ce qui le frappe surtout, c'est l'unité de la langue française, c'est l'empire qu'elle exerce sur tous les écrivains, l'obéissance que lui témoignent tous ceux qui composent une œuvre de l'esprit, l'accord et l'unanimité des gens de lettres à se conformer aux lois de cette langue unique et toute-puissante, et à se plier docilement à ses plus dures exigences, c'est la diffusion de cette langue dans le pays tout entier. Aussi Manzoni, de retour en Italie, s'efforça d'établir dans la langue de sa patrie l'unité qu'il admire en France; il veut que l'italien soit aussi clair, aussi simple, aussi intelligible pour tous que l'est le français; il commence sur la langue toscane ces travaux qui ont duré, à travers les interruptions inévitables, près de trente-six ans (1832-1868), et il voue une sorte de culte à Machiavel dont il exalte le style simple, nerveux, comparable par sa vigueur et sa franchise aux œuvres les plus accomplies de l'antiquité classique.

Croyez-vous, après cela, que Manzoni n'est pas un patriote à sa manière, et qu'en étudiant la langue toscane avec tant de conscience et d'obstination et en se faisant accuser de purisme, il n'ait pas rendu un service signalé à l'Italie? D'ailleurs il ne s'est jamais rallié à l'Autriche; il la détestait; la haine qu'elle lui inspire éclate en accents vigoureux dans les strophes lyriques du *Comte de Carmagnola*, en même temps que l'amour qu'il porte à l'Italie et le désespoir où le plongent les discordes qui ruinent la patrie et la jettent, vaincue d'avance, aux pieds de l'étranger. Il est vrai qu'il cacha l'hymne qu'il avait composé en 1845 en l'honneur de Murat, lorsque le roi de Naples se ralliait à Napoléon, proclama l'indépendance et l'unité de l'Italie; il se garda bien aussi de montrer une ode qu'il avait écrite en 1821 sur la révolution du Piémont. Mais pourquoi aurait-il bravé le gouverneur autrichien et demandé, de gaieté de cœur, à être envoyé au Spielberg? Lui reprochera-t-on de n'avoir pas voulu partager le sort de Gonfalonieri, de Silvio Pellico et de tant d'autres, et faut-il, pour qu'il soit un grand poète et possède notre sympathie, qu'il ait été une victime de la politique autrichienne? Il croyait fermement à l'unité de l'Italie; en 1845, en apprenant les événements de la Romagne, comme en 1859, à la nouvelle de la paix bâtarde de Villafranca, il fut pris d'un tremblement convulsif; il accepta une rose de Garibaldi et lit l'éloge de Victor Emmanuel. Selon M. de Gubernatis, il était républicain; mais il ne jugeait pas la république encore mûre, il était convaincu que tout essai de l'établir serait funeste à sa patrie et qu'il fallait abandonner à la monarchie le soin de fonder l'unité italienne et de l'affermir de faire les premières réformes et, en quelque sorte, de débayer le terrain.

Mais, direz-vous, Manzoni n'a-t-il pas déclaré plus d'une fois que « la religion subjuguait sa raison? » N'a-t-il pas chanté et défendu le catholicisme? Les *Fiancés* sont l'œuvre d'un croyant sincère, d'un catholique pieux et fervent qui impose à ses personnages, au sortir des aventures qu'il leur fait subir la résignation et le repentir. Christoforo et Federigo, qui montrent d'un bout à l'autre du roman une si belle intrépidité et qui soulagent avec une héroïque charité les souffrances de leurs semblables, n'appartiennent-ils pas à l'Eglise; ne sont-ils pas le premier, religieux, et le second, cardinal? L'*In-*

nominato ne reconnaît-il pas la vérité du catholicisme? Renzo, qui a pris part au soulèvement, à son corps défendant, ne subit-il pas un châtiement rigoureux? — Ecoutez ici M. de Gubernatis. Manzoni, qui était dans sa jeunesse, comme le prouvent ses lettres et ses poésies, hostile au clergé de son pays, revient en 1808 au catholicisme; mais il n'est pas pour cela un apôtre du culte. L'abbé Tosi, qui le convertit, annonça avec grand fracas le retour de Manzoni à l'Eglise catholique, et il semble, à l'entendre, que le poète, à la voix puissante de M. Tosi, abandonna l'idolâtrie pour ne plus chanter que le Messie, se consacrer uniquement à la louange de la vraie religion et faire à son tour un *Génie du christianisme*. Mais les ouvrages que Manzoni composa dans cette période de sa vie ne valent guère par l'inspiration; il s'essouffait, dit-il lui-même, et courait après la poésie sans pouvoir l'attraper; c'est avec une extrême lenteur, très froidement et sans grande trace d'enthousiasme qu'il écrivit ses *Hymnes sacrées* et ses *Observations morales sur la religion*; il fallut que l'abbé recourût à un moyen énergique; comme cet éditeur qui tenait un poète sous le verrou et ne lui donnait la clef des champs qu'en échange d'un poème, il enfermait dans sa chambre l'écrivain dont la veine languissait. M. de Gubernatis va plus loin encore; selon lui, Manzoni, catholique et fils soumis de l'Eglise, attendait peu de la papauté; il ne partagea pas l'enthousiasme qui entraînait tous les esprits en Italie quand Pie IX monta sur le trône pontifical et promit des réformes; plus tard, lorsque l'infaillibilité fut votée par le concile, il lui échappa ce mot: « patience! » Il est vrai que l'enseignement de l'Eglise « dompta sa raison », mais il ajoutait que la religion était loin de guider tous ses sentiments et de gouverner sa vie. Un jour, il déclara à Montalembert qu'il était opposé au pouvoir temporel du pape, et il écrivait à l'abbé Tosi qu'il fallait séparer la religion des intérêts et des passions du siècle, et ne pas donner au symbole un cortège d'articles de foi politique; le peuple, s'écriait-il, ne se donnera pas la peine de distinguer ce qui vient de Dieu et ce qui vient des hommes!

Eh bien, ce Manzoni que nous essayons de dépeindre, d'après M. de Gubernatis, c'est le Manzoni qui nous apparaît dans les *Fiancés*; ce qui fait le prix de ce roman et ce qui lui donnera désormais son véritable intérêt, ce n'est pas le fond historique du récit, ni la peinture des mœurs féodales, ni l'amour de Renzo et de Lucie, mais la confession ou plutôt, comme disait Goethe, les fragments de la grande confession que le poète a mise dans son œuvre; tout repose là *auf der Basis des Erlebten*, sur la base de l'existence de l'écrivain; en beaucoup d'endroits on trouve l'aveu de ses pensées les plus intimes et l'histoire déguisée des principaux événements de sa vie: lui-même est Renzo; de même que son héros, il est né à Zecco et a dû vendre son patrimoine; quant à Lucie, c'est la protestante, M^{lle} Blondel, qu'il avait épousée, etc. « Ce qui nous plaît le plus dans la *Divine Comédie*, dit M. de Gubernatis, ce n'est pas le sujet, mais la façon dont l'auteur le traite, ses pensées et ses sentiments; on peut en dire autant des *Fiancés*. Dans la *Divine Comédie*, nous cherchons la poésie de Dante, l'âme et l'esprit de Dante; dans les *Fiancés*, nous cherchons la poésie de Manzoni, l'âme et l'esprit de Manzoni et la manière dont lui apparaissent l'idéal et la réalité. »

L'ouvrage de M. de Gubernatis abonde en aperçus nouveaux et en piquantes considérations; on y retrouve les qualités brillantes de l'auteur, sa finesse, sa sagacité, et cette vivacité d'esprit, cette chaleur et cette passion qui n'excluent pas chez l'écrivain italien la réflexion et les sérieuses recherches. Rien de plus curieux

que l'explication de la vie de Manzoni et que l'interprétation de ses *Fiancés*. Le roman est, en somme, une autobiographie, et quant à l'existence de Manzoni, bien des obscurités qu'elle présente semblent dissipées par les arguments de M. de Gubernatis. Manzoni nous apparaît comme un homme nouveau; il était patriote, et Mazzini avait raison de lui dire: « Don Alessandro, nous avons été longtemps les deux seuls à croire à l'unité de l'Italie »; mais c'était aussi un partisan de la république; s'il ne se jeta pas dans la mêlée des hommes et ne prit aucune part à la politique, ce n'est pas seulement parce qu'il était peu porté à l'action et n'avait pas confiance dans ses forces, mais ses réflexions longuement mûries dans la solitude l'avaient amené à la république, et le temps n'était pas venu de travailler pour elle. E. fin, c'était un catholique, mais un catholique libéral, qui respectait la papauté, sans la suivre aveuglément où elle voulait le mener. Le livre de M. de Gubernatis, en nous montrant dans Manzoni un républicain attaché au dogme et un patriote italien qui ne laisse à l'Eglise que le domaine de la religion, un tel livre, croyons-nous, va causer un beau tapage. C. T.

Brunehaut. — *Le Roi Dagobert*, par M. Lucien Double. Paris, Fischbacher, 2 vol.

M. Double est le Don Quichotte de l'histoire; il en parcourt tous les domaines, l'épée au poing, pour récompenser les bons, punir les méchants et rendre à chacun ce qui lui est dû: c'est un redresseur de torts qui passe sa vie à défendre l'opprimé et à démasquer l'hypocrite; on le voit sans cesse galoper par monts et par vaux, de Rome en Orient et d'Orient en Gaule, tantôt pour réhabiliter la mémoire des empereurs ou des reines que ses prédécesseurs en histoire avaient condamnés, tantôt pour flétrir et marquer d'une tache ineffaçable les princes que, trop naïfs et trop confiants, nous avions honorés jusque-là. A la façon de M. Dubois-Guchan, M. Double a justifié Domitien et Caligula de leurs méfaits; à la façon de M. Beulé, il a renversé Titus de son piédestal. Il y a quelques mois, il attaquait Zénobie; quoi! avant M. Double, les historiens se sont permis de proclamer Zénobie une femme supérieure; non pas, dit M. Double, Zénobie n'a réussi qu'à compromettre et finalement à perdre l'empire oriental qu'elle devait au génie de son époux, Odenath II. Cet Odenath était un vaillant capitaine et un sage politique; ce fut lui qui fonda la puissance de Palmyre, qui, après lui, et dans les faibles mains de Zénobie, devait s'écrouler. Il nous semble pourtant que Zénobie, si elle commit des fautes, eut de grandes qualités, puisqu'elle sut conserver quelque temps l'empire d'Odenath II; et si elle succomba, qui aurait pu tenir, dans sa situation, si forte qu'elle fût, contre la redoutable puissance d'Aurélien?

Mais revenons dans la Gaule mérovingienne, que M. Double étudie aujourd'hui avec une vive sympathie. Voici deux livres qu'il a composés sur deux personnages de la première race; l'un est consacré à Brunehaut, et l'autre à Dagobert.

Tout d'abord, M. Double, au lieu de soumettre à un examen rigoureusement scientifique les témoignages historiques que nous possédons sur Brunehaut, donne d'emblée aux uns une entière confiance et repousse les autres avec mépris. A quoi bon? M. Double est d'avance convaincu que Brunehaut est une grande reine. Sans prendre la peine de les contrôler, il croit aux légendes et aux traditions populaires qui attribuent à Brunehaut la construction de tant de routes et de tant de châteaux. Brunehaut est, à ses yeux, un Justinien femelle qui a donné à ses

peuples les lois les plus sages et prévu tous les progrès des temps modernes, le jury, la décentralisation communale, etc. Il la compare à Socrate et à Stephenson. Rien d'étonnant que M. Double ne regarde comme vraies que les louanges de Grégoire de Tours et du pape Grégoire le Grand. Comme si les éloges accordés en passant et d'une façon sommaire par Grégoire de Tours à Brunehaut, et les formules de la chancellerie romaine dont Grégoire le Grand s'est servi, avaient une valeur indiscutable! Quant à Frédégaire, il a vécu plus tard, il est donc moins bien informé, et d'ailleurs c'est un Burgonde, c'est un ennemi qui n'a d'autre but que de noircir les intentions de la grande reine et qui a fait non pas une histoire, mais un pamphlet. M. Double n'accepte donc pas le récit de Frédégaire; mais pourquoi se fie-t-il aux *Gesta regum Francorum* qui ont été écrits soixante ans après le récit du prétendu Frédégaire, et qui sont aussi, en plusieurs endroits, défavorables à Brunehaut? C'est même cette conformité de témoignages, de quelque part qu'ils viennent, qui prouve que M. Double a fait fausse route en décarnant à Brunehaut tant de louanges enthousiastes. Les *Gesta regum Francorum*, Frédégaire, la Vie de saint Colomban, l'Appendice de Marius, tous ces récits s'accordent à dire très peu de bien de Brunehaut; comment expliquer cette concordance des documents sur un même point, et pourquoi les sources neustrienne, burgonde, austrasienne, wisigothe offrent-elles une pareille unanimité, sinon parce qu'elles disent toutes la vérité sur Brunehaut? M. Double, avouons-le, n'a met en histoire d'autres témoignages que ceux qui lui plaisent; les seuls documents auxquels il a recours sont ceux qui racontent des événements dramatiques, et les seuls chroniqueurs qu'il juge dignes de foi, ceux qui lui fournissent les éléments d'un récit vif et saisissant, où il se charge de jeter à pleines mains toutes les fleurs de la rhétorique.

On retrouve les mêmes défauts dans le volume sur le roi Dagobert: c'est toujours le même système d'amplifications oratoires sur des textes d'une valeur inégale et dont quelques-uns devraient être absolument rejetés. Quoi qu'il en dise, M. Double n'emploie pas « énergiquement le crible serré du scepticisme; » il « mêle » tout dans son livre, « bon grain et ivraie, » et il ne « tient » pas d'une main assez ferme « le fil d'Ariane de la raison. » Quant à Dagobert, sachez que c'est un des meilleurs rois qui furent jamais, et un de ceux qui furent aimés du vrai peuple, *vox populi, vox Dei*, non point seulement parce qu'on chante en son honneur une chanson triviale, mais parce que M. Double le veut ainsi. Dagobert, c'est l'enfant de Paris, le roi de la banlieue, le monarque de faubourg, vivant gaieusement à Clichy, à Epinay, à Saint-Ouen, comme un bourgeois retiré. C'est un autre Henri IV, un malin, digne d'être Gascon, mais qui eut malheureusement des sujets indociles et rétifs, et qui mourut jeune. Lui aussi n'a pas été de son temps; comme Brunehaut, il était bien en avant de ses contemporains; il eut l'instinct de l'ordre, la passion du droit et de la justice. Vous ne l'auriez pas cru? Mais ne connaissez-vous pas sa réforme législative? Elle est passée presque inaperçue; M. Double la met en relief; c'est de Dagobert que date notre droit. Je sais bien qu'il y a eu après lui un certain Charlemagne, qui passe pour avoir fait des capitulaires; mais Charlemagne n'a fait que remettre en vigueur les arrêtés législatifs de Dagobert, et « les a même rendus légèrement ridicules par le voisinage de ses capitulaires personnels, concernant la vente de ses légumes et de ses œufs, préoccupation qui nous paraît peu convenable pour l'héritier des Césars. » Ici encore, M. Double ne cite pas les textes; c'est toujours le même manque de faits certains et de preuves précises.

Peut-être notre auteur s'est-il laissé séduire par l'exemple d'Augustin Thierry; peut-être croit-il avoir appliqué la méthode de l'auteur des « *Récits des temps mérovingiens*, » et certes le célèbre historien a légué à ceux qui l'ont suivi et qui le suivront encore, des modèles périlleux. Tout le monde n'a pas l'étendue de son érudition, la sûreté de sa critique, la circonspection de son jugement, et ce goût délicat qui s'alliait en lui au respect des documents. M. Double, avide de pittoresque, peu familiarisé avec les procédés de l'école historique de notre temps, emporté par une imagination trop ardente, a trébuché sur le chemin qu'avait frayé Augustin Thierry. Il ferait mieux peut-être de composer des romans historiques; il serait un maître, ou du moins un des plus brillants et des plus originaux dans ce genre, tandis qu'il n'est en histoire, en dépit de certaines qualités sérieuses, qu'un écolier, un rhétoricien qui développe les textes à sa fantaisie et ne vise qu'à l'effet. Il faut, en histoire, plus de mesure, et ce n'est pas être historien qu'étudier un personnage pour l'exalter ou le rabaisser, uniquement par amour du paradoxe et pour ne pas répéter ce que d'autres ont dit avant vous. A. M.

The Native Flowers and Ferns of the United States, by professor Thomas Meehan. Boston, Prang, 1878-1879. 2 vol. gr. in-8°, avec planches chromolithographiées.

En 1878, M. le professeur Th. Meehan a commencé la publication d'une Flore des Etats-Unis. Deux volumes de cet ouvrage ont déjà paru, et le 3^e volume est en cours de publication. Cette Flore n'est pas exclusivement un ouvrage de botanique pure, et elle s'adresse aussi bien aux botanistes qu'aux amateurs de floriculture. Les espèces sont décrites à mesure que les planches sont achevées, sans ordre systématique; seulement, dans les tables qui accompagnent chaque volume, les espèces figurées sont énumérées dans l'ordre des familles naturelles. La description de chaque plante comprend une diagnose, puis une histoire détaillée dans laquelle rien n'est négligé, tant au point de vue littéraire que sous les rapports de la nomenclature, de la pharmacopée, de la culture et de la distribution géographique.

Le talent bien connu de M. Meehan et la position scientifique élevée qu'occupe ce savant, nous sont une garantie du soin et de l'exactitude apportés dans la rédaction du texte.

Les éditeurs, MM. L. Prang et C^{ie}, n'ont épargné aucun sacrifice pour faire de la Flore des Etats-Unis un vrai chef-d'œuvre de typographie et de lithographie. Les planches sont dessinées par un véritable artiste, qui a su faire de chacune d'elles une délicieuse aquarelle.

Nous ne saurions trop recommander cette magnifique publication à tous ceux qui s'intéressent aux productions végétales de l'Amérique du Nord. FRANÇOIS CRÉPIN.

Jahrbuch der königlich-preussischen Kunstsammlungen. Erster Band, 1. Heft. Berlin, Weidmann, 1880. XVIII et 50 pp. in-fol. avec bois et héliograv.

Les musées de Berlin ont entrepris la publication d'un annuaire dont l'importance sera suffisamment indiquée lorsque nous aurons dit qu'en Prusse les musées royaux se composent:

- a. De la galerie de peinture (tableaux anciens);
- b. De la galerie de sculpture (originaux et moulages);
- c. De l'Antiquarium (antiquités grecques, étrusques, etc.);

- d. Du cabinet des médailles et monnaies ;
- e. Du cabinet des estampes ;
- f. De la collection ethnologique ;
- g. Du musée égyptien ;
- h. Enfin, de la collection des tableaux et sculptures modernes, qui forme une série distincte sous le nom de Musée National.

Dans la hiérarchie des établissements similaires, les musées de Berlin n'auraient pu prétendre, il y a très peu d'années, au rang distingué qu'ils occupent aujourd'hui. Dresde, Cassel même, sous le rapport des peintures, Munich, sous le rapport des œuvres de la statuaire, ont une importance première, et qu'elles conserveront. Vouloir égaler de telles galeries serait rêver l'impossible, quelque persévérance que l'on y mit. Mais, d'autre part, depuis moins de dix ans, les musées de Berlin ont singulièrement grossi leur fonds primitif. L'acquisition de galeries entières : la collection Suermont, et, plus récemment (1878), les merveilles artistiques de ce merveilleux palais Strozzi, auquel donnait accès la petite clef (de quarante mille francs) que M. de Rothschild exposa au Trocadéro, l'exhumation des antiquités d'Olympie et de Pergame, l'achat en bloc des collections Hulot et Destailleur (payées un demi-million), le cabinet de numismatique enrichi de tout l'ensemble de la collection des médailles et médaillons de la Renaissance italienne formée par le capitaine Sanie, autant d'efforts herculéens et qui donnent la plus haute idée de l'initiative des hommes placés à la tête des diverses sections du Musée.

L'objet essentiel de l'Annuaire, dont la première livraison trimestrielle a paru, est de faire connaître les nouvelles acquisitions. Cette partie, en quelque sorte officielle, du recueil est naturellement confiée aux conservateurs des diverses sections. Une seconde partie est affectée aux études et aux travaux indépendants, soit qu'ils émanent du personnel même des musées, soit qu'ils aient pour auteurs des savants étrangers à l'administration.

Il paraît avant tout désirable que ces études concernent des œuvres ou séries d'œuvres appartenant aux musées mêmes; que, tout au moins, elles aient pour base des éléments tirés des collections allemandes. La première livraison n'est pas très explicite à cet égard. Il semble, au contraire, qu'elle ouvre un champ illimité à la discussion des questions d'intérêt archéologique. M. Herman Grimm fait, par exemple, une étude fort intéressante des tombeaux des Médiéus de la sacristie de San Lorenzo à Florence, pour arriver par des déductions ingénieuses, à prouver que le plan de Michel-Ange a été faussé par le Vasari en ce qui concerne la structure et la dimension des sarcophages sur lesquels les figures de la Nuit et du Jour, du Crépuscule et de l'Aurore, s'agencent d'une manière si défecueuse. M. Alwin Schultz étudie les peintures du couvent des prémontrés à Brandenburg, tandis que M. Edmond Dobbert reprend l'ancienne question de l'apparition et de la forme primitive du crucifix dans les œuvres d'art. Ces divers travaux ne découlent pas très logiquement de l'esprit de la nouvelle entreprise. L'on y trouve avec plus d'intérêt un premier article de M. Friedlaender sur la classification des médailles italiennes du quinzième siècle, et la publication faite par M. Friedrich Lippmann, le savant conservateur des estampes, de trois autographes d'Albert Dürer, appartenant au cabinet de Berlin, et surtout d'une merveilleuse estampe italienne récemment acquise. Il s'agit d'un profil de femme gravé sur cuivre et dont les caractères évoquent le souvenir des toiles de Piero della Francesca, ou des sculptures de Donatello, de Mino de Fiesole, ou même de Disiderio da Settignano, un maître dont le musée de Berlin

possède un buste incomparable provenant du palais de Strozzi. Bien que de tels rapprochements puissent permettre d'assigner une date approximative (1460) à la production de l'œuvre, le caractère même de ce travail, fort voisin des procédés d'orfèvres, n'a encore permis de lui assigner aucun nom d'auteur. En attendant, il s'agit ici d'un des types les plus parfaits de la gravure en métal à ses débuts. Les autographes de Dürer, qui font l'objet du second article, de M. Lippmann, ne sont pas inédits. Il s'agit d'une feuille authentique du journal du maître, d'un brouillon de sa supplique à Charles V, nouvellement appelé au trône de l'empire, et enfin, d'un billet à Christophe Kress, de Nuremberg, toujours au sujet de la pension faite par Maximilien à Albert Dürer. Toutefois, les textes sont rendus avec une scrupuleuse fidélité, et la feuille de journal est donnée en fac-simile avec la plus étonnante perfection.

La forme matérielle du recueil mérite, d'ailleurs, d'être citée. Autant les éditeurs allemands d'il y a un demi-siècle se sont fait maudire pour la barbarie de leurs publications, autant ils la rachètent aujourd'hui par le luxe de leur papier et l'élégance de leurs caractères. L'Annuaire des Musées de Berlin, débutant comme il le fait, contracte un engagement que ses éditeurs sauront d'autant mieux tenir que la matière ne leur fera pas défaut, et que, bien mieux, elle sera toujours d'intérêt actuel.

H. HYMANS.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Papes et Sultans, par Félix Julien, Paris, Plon. — *Un érudit, homme du monde, homme d'église, homme de cour* (1630-1721). Lettres inédites de Madame de La Fayette, de Madame Dacier, de Bossuet, de Fléchier, de Fénelon, etc., extraites de la correspondance de Huet, par C. Henry. Paris, Hachette. — *Types révolutionnaires*, étude sur Fouché, par le comte de Martel. 2 vol. (Nantes, Nevers, Lyon, le communisme dans la pratique en 1793; Fouché et Robespierre, le 9 Thermidor, les rois révolutionnaires). Paris, Plon. — *L'Université de Bonn et l'enseignement supérieur en Allemagne*, par Dreyfus-Brisac. Paris, Hachette. — *Le mariage et les mœurs en France*, par Louis Legrand, député du Nord. Paris, Hachette.

La matière du volume de M. Julien, *Papes et Sultans*, a été prise à deux sources principales qui sembleront fort étranges aux historiens, à l'*Histoire de Turquie* de Lamartine, que M. Julien reconnaît cependant comme un poète qui a « embelli, coloré, exalté son sujet, » et aux ouvrages, assez peu connus, du P. Guglielmotti, qui ont pour titre « *La Guerre des Pirates* » et « *Histoire de la marine pontificale*. » M. Julien s'avance ainsi dans son récit flanqué d'un poète et d'un archéologue, et, selon son expression, il choisit sa route entre les écarts de l'imagination et l'aridité des longues compilations. On ne peut pas dire qu'il ait fait naufrage en suivant ce chemin périlleux; son ouvrage se lit avec intérêt. Toutefois, M. Julien fera bien de s'abstenir d'allusions à l'époque présente et de digressions sur des sujets qui passionnent notre génération. On ne s'attendait guère à l'éloge du pape Jean VIII, qui « fait devant l'ennemi meilleure contenance » que des dictateurs modernes chargés de défendre une nation; à propos de saint Louis, M. Julien parle de Bonaparte et du « châtiment de l'oncle dans l'abandon du neveu à Selan » (p. 29); il ne s'agit guère dans une œuvre d'histoire de citer un article insignifiant de la *République française* et un des discours si creux et si vides que prononce volontiers Hugo vieillissant, ou bien de rappeler l'accueil que fit Marsaïlle à un « trop célèbre condottier qui comptait sur son seul

prestige révolutionnaire pour sauver de l'invasion prussienne la France agonisante », etc. Voici encore bien des erreurs. Quand M. Julien parle des expressions nautiques qui ont passé des Grecs aux Latins, des Latins aux Espagnols, aux Italiens et aux Provençaux, il oublie les nombreux termes de marine que nous ont donnés les langues germaniques (p. 26). C'est bien hardi d'appeler Smyrne « la colonie ionienne qui avait vu naître Homère » (p. 39). On ne peut dire que « les derniers Mores de l'Occident aient été chassés d'Algésiras par les Espagnols en 1346, » puisque Philippe II expulsa plus tard ce qui restait de Mores dans son royaume (p. 40). Le Dauphiné n'a jamais été un royaume (p. 41). Jean Hunyade n'était pas le fils, même le fils illégitime, de l'empereur Sigismund (p. 47). Quoi qu'en dise M. Julien, l'histoire rend à Constantin, le dernier empereur de Byzance, la justice qui lui revient (p. 89), etc., etc. Bref, le volume de M. Julien n'est pas une œuvre scientifique. Mais nous le recommandons aux gens du monde qui voudront lire un récit animé et rapide des relations du Saint-Siège et de la Turquie, connaître, un peu superficiellement, la part que prirent les papes aux guerres des puissances chrétiennes contre les sultans, étudier en quelques heures certains côtés de l'histoire de la question d'Orient. Du reste, on est heureux de trouver sur plusieurs points d'une histoire où les batailles navales prennent une place considérable l'opinion d'un lieutenant de vaisseau, et, dans un récit qui concerne surtout la région orientale de l'Europe, les souvenirs d'un homme qui a beaucoup voyagé.

M. Henry a publié dans le volume dont le titre, assez vague, figure en tête de cette correspondance, des lettres inédites adressées à Huet. L'original de ces lettres appartient aujourd'hui à Lord Ashburnham, mais une copie, autrefois prise par M. Lechaudé d'Anisy, a été acquise par la Bibliothèque Nationale. Les lettres les plus remarquables du recueil sont celles de Madame de La Fayette; l'une d'elles, la douzième (et non la onzième, comme dit M. Henry) prouve définitivement que M^{me} de La Fayette est l'auteur de *Zaïde*; elle envoie à Huet le manuscrit de son roman (qu'elle nomme *Zahide*), en le priant de « l'embellir » et de se servir du crayon rouge qui marque mieux que le noir. Le style de ces lettres est plein de franchise et de naturel, le tour en est vif et agréable; mais où M. Henry a-t-il vu qu'elles ont « un cachet romantique qui eût délecté l'auteur des *Grotesques* ? » Où a-t-il trouvé « ces inversions et ces charges d'idées qui évoquent le télégraphe ou le voyage circulaire, toutes les rapidités modernes ? » En général, M. Henry exagère l'importance des documents qu'il publie; un éditeur, passionnément épris de ses textes, peut seul remarquer de « gracieux contrastes » dans les lettres qui accompagnent celles de M^{me} de La Fayette, et pour nous, nous n'avons pas découvert dans ces billets « les manières subtiles de M^{me} de Bellefont, le dogmatisme de la marquise de Lambert, la sensibilité de la duchesse d'Uzès, l'esprit de la duchesse d'Harcourt, la résignation de M^{me} de Tilly, les lourdeurs d'Anne Lefèvre » (p. VI). Le style de l'introduction est d'ailleurs très affecté. Que veulent dire ces expressions : « Les lettres de M^{me} de La Fayette, décolletent la comtesse, mais les lettres de Bossuet détrônent un monarque ? » Vous croyez peut-être que M^{me} de La Fayette se montre à nous dans un déshabillé galant qui laisse entrevoir ses charmes ou qu'elle s'abandonne à de piquantes et gauloises plaisanteries ? Point : cela signifie que M^{me} de La Fayette s'exprime sur toutes choses avec une fraîche et naïve simplicité et, par exemple, qu'elle trouve Enée si ennuyeux qu'« il vaudrait mieux l'envoyer à vèpres que dans la grotte avec Didon. » Quant à Bossuet, vous vous imaginez, d'après

l'expression employée par M. Henry, qu'il risque dans sa correspondance de dures vérités sur Louis XIV. Pas du tout : M. Henry a voulu dire que Bossuet, qui d'ordinaire prêché aux rois en un magnifique langage et leur annonce solennellement la grandeur de Dieu et leur puissance issue de Dieu, ne raconte guère dans ses lettres que de vulgaires détails. C'est ainsi que l'évêque de Condom recommande à Huet des personnages obscurs, lui donne des rendez-vous, le renseigne sur la discipline d'un diocèse, etc. Une des lettres les plus intéressantes est celle où Bossuet avertit Huet de mauvais bruits qui courent sur un de ses valets (p. 58).

Ce qui a fait que j'ai souhaité d'avoir l'honneur de vous voir, c'est pour vous dire une chose dont d'abord je n'ai pas fait beaucoup de cas, mais dont j'ai cru à la fin être obligé de vous avertir. Il est venu chez moi, par une aventure qu'il serait trop long de vous expliquer, un petit garçon qui a dit à mes gens des choses sur le sujet d'Honoré qui sont très fâcheuses. J'ai été longtemps sans les savoir; aussitôt que je les ai sues, j'ai fait venir le petit garçon, qui dit qu'étant à l'âge de six à sept ans, il accompagnait des voleurs de grand chemin, parmi lesquels était Honoré, à qui il a vu faire des actions exécrables plusieurs fois répétées. Cela m'a fait horreur, et j'ai eu peine à le croire. Mais la manière dont le petit drôle rapporte les choses, la connaissance avec laquelle il les rapporte et les circonstances précises qu'il marque, font qu'après avoir fait plus de réflexion, je crois être obligé de vous en donner avis, etc.

Les lettres de Fénelon et de Fléchier sont mieux appréciées. Pourtant, celles de Fénelon seraient-elles « pédantes pour le plus incorrigible de nos pédants ? » Elles sont au nombre de trois, et deux fourmillent de citations latines; elles ont été écrites en 1709 « dans notre malheureuse frontière, loin du doux loisir des muses »; mais qui en voudrait à Fénelon de ces souvenirs classiques qui lui échappent comme malgré lui et qui s'épancheront plus tard avec tant de grâce, de naturel et de vivacité dans la *Lettre à l'Académie*? Quant aux billets de Fléchier, ils sont pleins de louanges outrées en l'honneur de Huet; l'évêque de Nîmes élève jusqu'aux nues le mérite du sous-précepteur du Dauphin; il ne tarit pas sur l'érudition et sur le style de son collègue d'Avranches. Mais M. Henry croit-il sérieusement que les éloges donnés par Fléchier à Huet « choqueraient les orgueils les plus outre-cuidants d'aujourd'hui ? » Il y a des vanités que chatouille agréablement toute louange, si énorme qu'elle soit, et bien des gens acceptent, sans sourciller, comme un hommage mérité, les compliments qu'on leur fait, même les plus excessifs.

L'ouvrage de M. le comte de Martel est un ouvrage intéressant, mais non sans défauts. L'auteur a mis ses matériaux en œuvre très maladroitement; son livre n'est pas un livre bien composé; il y manque l'arrangement, le plan, le *lucidus ordo*; croirait-on que chaque volume n'est, pour ainsi dire, qu'un chapitre unique et que les pages (dans le premier 570, dans le second 380) se suivent sans interruption et tout d'une haleine, comme un flot incessant qui ne s'arrête pas? En outre, M. de Martel a trop souvent recouru à l'ouvrage de M. d'Héricault sans nous signaler ses emprunts; il a, dans le second volume, laissé Fouché, son héros, complètement de côté pour ne parler que de la dictature de Maximilien Robespierre et de la journée du 9 thermidor. Enfin, il n'est pas resté impartial, et il lui arrive à diverses reprises de mêler au récit d'événements depuis longtemps écoulés les préoccupations de l'heure présente et des jugements sur les hommes politiques de notre temps. A quoi bon ces récriminations, et pourquoi appeler M. Thiers un lâche et un roué qui a tout sacrifié à sa stérile ambition de révolutionnaire incorrigible? Mais l'on sent dans l'ouvrage de

M. de Martel une conviction forte et puissante; le style, malgré des longueurs et des répétitions (voir, par exemple, le portrait de Fouché où les mêmes expressions reviennent plus d'une fois), a de la franchise, de la vigueur, de la fermeté; l'auteur s'est donné à sa tâche tout entier et avec une sorte de passion; son livre n'est pas une étude terne et languissante; c'est un travail très solide, en dépit de ses fautes, très consciencieux et qu'on devra toujours consulter. On ne peut qu'approuver le jugement de M. de Martel sur Fouché; il compare le futur duc d'Otrante au cardinal Dubois; comme Dubois, Fouché a fait litière des intérêts de l'État; c'était chez tous deux le même cynisme, le même égoïsme impitoyable; Fouché appartenait à la race de ces révolutionnaires qui sacrifient tout à leur *moi*, c'est un de ces êtres malfaisants, toujours remuants, inquiets et insatiables, possédés du démon de l'intrigue, ayant un pied dans tous les camps, traissant tous les gouvernements en les servant et tirant profit de chaque révolution; ces personnages arrivent au pouvoir et s'y maintiennent par tous les moyens; si le pouvoir leur est enlevé, malheur à leur pays! car ils ne reculent devant aucune manœuvre, aucune perfidie, aucune violence pour perdre le gouvernement et la patrie. Ce qui est plus curieux encore et plus neuf que cette appréciation de Fouché, c'est le tableau des partis que trace M. de Martel et surtout des terroristes, hommes faibles pour la plupart et peu héroïques, mais emportés par l'épouvante à d'impitoyables cruautés, condamnés, comme fatalement, à briser toute résistance, sous peine d'être brisés eux-mêmes, et à tout noyer dans le sang, moutons enragés, dit M. de Martel, hommes à la fois féroces et philanthropiques, tantôt lâches et défaillants, tantôt exaltés et entraînés par des mots sonores et de pompeuses théories à des actes de courage. Lisez aussi dans le premier volume le récit de la misère effrayante qui règne en France sous la Révolution, et du proconsulat de Fouché dans trois départements. A Nantes, Fouché veut établir l'impôt progressif; à Moulins et à Nevers, il attaque les *riches* et les dénonce comme les auteurs des souffrances des classes pauvres; il leur fait expier les *crimes de l'opulence*, ce qu'il reconnaît que deux classes dans la nation, celle des *opresseurs*, des *riches égoïstes*, *accapareurs et monopoleurs* et celle des opprimés; il ordonne à tous ceux qui possèdent de l'or ou de l'argent monnayé ainsi que de l'argenterie, soit en lingots, soit en vaisselle, soit en bijoux, de les porter au comité de surveillance de leur district; c'est ainsi, dit M. de Martel, que Fouché tentait de mettre en pratique le communisme. Tous ces délégués de la Convention exerçaient souvent une véritable tyrannie. Fouché, étant représentant dans la Nièvre, eut une fille; la cité de Nevers fêta solennellement la naissance de M^{lle} Fouché: l'enfant fut nommée *Nièvre*, le Conseil du département, tous les corps civils et militaires, la garde nationale en armes et musique en tête, se rendirent auprès de Fouché pour lui présenter leurs compliments, et sur la place de la Fédération, à l'autel de la patrie, devant tout le peuple, Fouché déclara son enfant; la cérémonie fut terminée par une salve d'artillerie. Il ne manquait, dit M. de Martel, que les cloches sonnantes à toute volée, et l'on songe à la Flocon qui se prélassait en 1848 dans les voitures de la Cour en disant: « *les princesses, c'est nous* ». Une autre fois, Fouché permet à un citoyen qui est un *patriote* et un *vrai sans-culotte*, de se remarier avec qui bon lui semble, sans attendre le délai d'une année imposé par la loi. Afin de faire tomber trois têtes le jour d'une fête publique, il casse de son chef l'appel en cassation de trois malheureux, car il faut mêler le châtement du crime au triomphe de la vertu, et par la *terreur préparer l'âme à sentir plus vivement*

les douces émotions de la sainte fraternité. Il arrête que tout prêtre doit se marier, ou bien adopter un enfant, ou bien entretenir et nourrir à sa table un vieillard indigent. Rien de plus curieux que la prose emphatique et le style déclamatoire du proconsul; rien de plus navrant que les sophismes qu'il accumule dans ses discours, que ses appels à la justice et au patriotisme, que les tirades sentimentales dont il couvre les mesures les plus iniques. Parfois, il institue des cérémonies ridicules et des fêtes grotesques; il fait inaugurer le buste de Brutus; il établit un camp de manœuvres dans la plaine de Plagny et, à cette occasion, ordonne une fête civique pour honorer la valeur et les mœurs; lui-même règle les détails de la solennité: *d'honorables vigneron, appuyés sur des tonneaux, seront chargés de verser aux guerriers fatigués le jus de la treille dans la coupe de l'égalité*; il y aura, à l'ombre des peupliers, un *autel antique* sur lequel brûlera *le feu sacré de Vesta* et à droite, au milieu d'un petit bois, un *temple de l'Amour*; c'est là qu'on célébrera les mariages; là que viendront les jeunes époux et les jeunes citoyennes, vêtues de blanc et couronnées de fleurs, tous enveloppés par des guirlandes que tiennent de jeunes enfants des deux sexes, représentant *les Jeux, les Grâces et les Ris*; là qu'ils prêteront le serment civique et jureront de s'aimer éternellement *comme Philémon et Baucis*. Au milieu de ces tendres effusions, Fouché n'oubliait pas sa fortune; il pêchait en eau trouble; il demandait à être envoyé dans les départements qui « étaient en fermentation » et commençait à remplir ce « coffort » qui contenait à sa mort plus de douze millions. Dans le second volume de l'ouvrage nous recommanderons surtout aux amis de l'histoire les pages colorées où M. de Martel raconte la lutte de la Commune contre la Convention et les Comités; nous attendons impatiemment la suite de cette œuvre, très imparfaite, il est vrai, mais originale, utile, remplie de réflexions fort judicieuses et de documents d'un haut intérêt.

M. Dreyfus-Brisac a fait tirer à part, et a remanié sous forme de volume, le travail sur l'Université de Bonn qu'il avait inséré dans le premier volume des publications de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur (cp. *Athenæum*, 2^e année, p. 149). Nous ne reviendrons pas sur le mérite de ce livre où l'on trouve exposés avec agrément les résultats d'une enquête minutieuse et sagace. L'auteur a fréquenté les professeurs et les élèves de l'Université; il a vécu dans l'intimité des maîtres et des étudiants; tantôt il nous mène aux cours des différentes facultés, tantôt il nous introduit dans la *Kneipe* où les étudiants étanchent — si longuement — leur soif, et nous initie aux coutumes parfois rudes et bizarres des antiques corporations. Tous les renseignements que fournit M. Dreyfus-Brisac sont puisés à bonne source; il a lui-même analysé les documents dont il donne les extraits, et copié sur des registres officiels les chiffres qu'il cite; c'est d'ailleurs un ouvrage tout à fait impartial, où ne s'exhale pas la rancune trop ordinaire aux Français qui visitent l'Allemagne depuis 1870; le jeune écrivain raconte simplement ce qu'il a observé; il décrit le système allemand sans le louer ni le blâmer; ceux qui liront son livre, apprécieront.

L'ouvrage de M. Legrand est un des plus remarquables qui aient paru en 1879, et nous demandons la permission d'en résumer ici les principales conclusions. Il semble à l'éminent député que l'immoralité n'a pas perdu de terrain depuis le commencement du siècle; les mariages deviennent stériles; les séparations de corps, les crimes et les délits contre les mœurs ont augmenté; le nombre des enfants naturels

et des prostituées ne diminue pas; encore, ajoute M. Legrand avec tristesse, les désordres constatés ne sont-ils qu'une minime partie des désordres réels. Sait-on le nombre des enfants naturels qui sont nés dans le mariage, le chiffre exact des séductions et de tous les attentats aux mœurs, en un mot toutes les hontes et tous les scandales que l'on cache soigneusement aux yeux ou que nous faisons semblant de ne pas voir? M. Legrand ne trouve de remède au mal que dans la réforme de l'éducation; la culture qu'on reçoit en France est trop souvent la cause des unions malheureuses ou malhonnêtes. Parmi les femmes, les unes, confinées dans la cuisine, veillent au ménage et gardent les enfants; mais cela suffit-il, et l'homme n'a-t-il besoin que d'une servante attentive, ne veut-il pas que la femme qu'il attache à sa vie, partage ses émotions et ses espérances? Les autres, au contraire, ne pensent qu'aux divertissements et n'ont d'autres soucis que ceux du monde; frivoles, occupées sans cesse de futilités, et négligeant leur maison pour montrer leur toilette dans la maison d'autrui, incapables d'un sentiment élevé ou d'une idée sérieuse, elles condamnent leur mari à vivre d'une vie toute matérielle. Certes, il y a des exceptions, mais on reconnaît avec M. Legrand qu'en dehors de certains foyers privilégiés, les femmes de France se divisent en deux grandes classes, les femmes de ménage et les femmes de plaisir. Nous devons, dit M. Legrand, élever nos filles dans la famille; formons leur enfance au foyer domestique; initiions-les sous le regard de la mère au gouvernement de la maison; que la mère, que le père, que les frères mêmes, prennent la peine d'enseigner à leur enfant ou à leur sœur ce qu'ils savent; organisons aussi un enseignement secondaire exclusivement féminin, et, autant que possible, ne recourons pas à l'internat; relâchons les liens de la tutelle que nos mœurs infligent aux jeunes filles; faisons-les sortir de leur rôle silencieux et passif; accordons leur une raisonnable liberté et ayons plus de confiance en leur droiture; mettons-les de bonne heure, par nos conseils, en état de se défendre elles-mêmes. Quant à l'internat des garçons, M. Legrand ne le supporte que parce qu'il est nécessaire pour quelques-uns; mais il trouve que l'internat émousse la délicatesse de l'enfant, corrompt ses mœurs, dessèche son imagination, etc.; il est partisan de l'externat. C'est l'internat qui cause en grande partie les mauvaises mœurs de l'étudiant; au sortir du collège, le jeune homme se déchaîne, se jette avec furie dans tous les plaisirs, comme s'il voulait prendre sa revanche de l'emprisonnement qu'il a subi, et arrive au mariage, affaibli et désenchanté. Ici, nous touchons encore un point délicat; M. Legrand pense qu'il faut rétablir les fiançailles qui épurent l'amour par l'attente, apprennent aux jeunes gens à se connaître avant de se lier à jamais, donnent au fiancé, durant son apprentissage ou ses études, un but vers lequel il s'avance, et un sentiment honnête qui se loge dans son cœur et ne laisse au vice aucune place. L'amour n'est-il pas la première condition du mariage? On devrait se marier tôt, ajoute M. Legrand; comme l'écrivait Franklin, en se mariant le matin, on est établi à midi, et on jouit d'un soir agréable. Nous ne pouvons analyser tous les chapitres de cette œuvre importante; disons seulement que l'auteur traite successivement des mauvais ménages, de l'adultère, du mariage au point de vue social, de la nécessité d'une législation civile du mariage. Le mariage civil, en dépit de ses adversaires religieux, lui semble une institution excellente, conforme à la loi du progrès et à la notion de la justice; n'est-ce pas l'Etat qui doit, tout en respectant la liberté de l'individu, organiser fortement le mariage, c'est-à-dire la famille, qui est la base de la société? Le savant juriste fait ensuite

l'histoire des deux principes qui divisent en ce moment l'opinion, l'indissolubilité et le divorce. Quel système faut-il adopter? Quel que soit le principe qui prévaut, il trouve nécessairement des ennemis; si l'indissolubilité triomphe, comme chez nous actuellement, le malheur ou la passion s'insurge; si c'est le divorce, la famille proteste. M. Legrand se prononce pour l'indissolubilité. L'union légale est, selon lui, définitive, et la mort seule peut la rompre; demander la dissolution du mariage, c'est demander la dissolution de la famille; le mariage doit être chose grave et austère, ce n'est pas une aventure légère ni une affaire d'agrément et de fantaisie. Quant aux conditions et aux formes du mariage, tout en reconnaissant la force durable de notre Code civil, et sans vouloir le remaniement d'une législation très respectable, M. Legrand signale des imperfections de détail, sur lesquelles nous n'insistons pas. Il défend en très bons termes l'autorité maritale attribuée par Georges Sand et les Saint-Simoniens; on connaît ces paroles de Jacques à sa fiancée: « Vous allez jurer de m'aimer que moi et de m'obéir en tout; l'un de ces serments est une absurdité, l'autre, une bassesse; vous ne pouvez répondre de votre cœur, et promettre de m'obéir, serait nous avilir l'un et l'autre. » Il est facile à M. Legrand de prouver que la prépondérance de l'époux sur l'épouse est un fait indestructible qui tient aux racines mêmes de l'humanité, que le sceptre du gouvernement domestique appartient à l'homme, et que la femme doit l'empire, non à un droit strict, mais à l'influence volontairement acceptée de la grâce et de la douceur. Une question très discutée en ce moment est celle des tours, liée étroitement à celle des enfants naturels et de la recherche de la paternité. M. Legrand avoue que la loi est injuste envers les enfants naturels, mais le mariage ne perdrait-il pas de son autorité, s'il cessait d'être la source unique de la paternité? Pour les tours, il ne pense pas qu'on doive les rouvrir; on a bien fait de les remplacer par les bureaux d'admission et par les secours aux mères nécessitées. Rétablir les tours, ce serait exciter les mères à l'abandon de leurs enfants; ce serait détruire l'état civil des enfants, jeter dans la société une foule d'épaves sans lien reconnaissable, faire tomber à la charge des grandes villes les enfants illégitimes des départements (1); ce serait « rouvrir une école publique de démoralisation. » Un chapitre sur les lois pénales et la prostitution termine cet excellent livre qui est, en somme, un plaidoyer pour le mariage; c'est là, dit l'auteur, c'est dans le foyer domestique que notre démocratie doit chercher son pivot, son centre de gravité, son contrepoids contre les excès de la liberté ou les entraînements des utopies. Félicitons cet homme de savoir qui est en même temps un homme de cœur et qui consacre ses loisirs et son intelligence à examiner et à guérir les maux infinis dont souffre notre société; certes, il est un des membres les plus distingués de la Chambre française. A. CHUQUET.

ROMANS ET NOUVELLES.

II.

L'Hetman Maxime, par Etienne Marcel. Paris, Plon. — *Madame Robernier*, par Ernest Daudet. Paris, Plon. — *Madame Frusquin*, par Le Senne et Texier. Paris, Calmann Lévy. — *Andrea la Charmeuse*, par Emile Richebourg. Paris, Dentu. — *Les Etrangleurs*, par Adolphe Belot. Paris, Dentu. — *La comédie parisienne*, par Ange Bénigne. Paris, Plon. — *Esquisses et croquis parisiens*, 2^e série, par Bernadille. Paris, Plon.

L'Hetman Maxime est l'ouvrage d'une

(1) On a constaté que le tour de Lille recevait un grand nombre d'enfants nés en Belgique.

femme qui, d'après la préface du livre, se consacre à sa tâche « avec la consciencieuse fidélité de l'observation et le capricieux élan de la fantaisie ». L'auteur est en effet, un bon observateur; il décrit avec beaucoup de charme ce qu'il a vu, et, quoi qu'il en dise, il sait peindre « les vagues et divins spectacles » que, plus heureux que nous, il a contemplés dans de lointaines contrées. Mais, pour employer ses propres termes, sa fantaisie est trop capricieuse, et son héros, l'hetman Maxime, ne nous inspire qu'une très médiocre sympathie. Pourquoi Maxime Nekrasa n'épouse-t-il pas la princesse Praxède que M. Etienne Marcel nous représente si ravissante d'abord, et qu'ensuite, contre toute vraisemblance, il se plaît à nous montrer, après le départ de Maxime, comme une femme perfide et implacable? Mais Nekrasa est le dernier de la race des hetmans; il doit délivrer l'Ukraine, et, dans ce dessein, il sert comme capitaine dans l'armée russe, et guerroit dans les gorges du Caucase contre les Lesghiens sous le drapeau de ses ennemis. Cependant, de temps en temps il égorge une sentinelle russe ou bien l'ordonnance de son général, sans doute pour se faire la main et s'accoutumer à verser le sang russe avant le soulèvement qu'il doit exciter dans sa province natale. Le moment de l'insurrection est venu; savez-vous comment Maxime Nekrasa, qui a donné sa démission de capitaine, s'acquiert des compagnons fidèles, comment il recrute des soldats pour son entreprise? Il les amuse, il les gorge de plaisirs et de débauches; mais son ami Alexis lui reproche avec raison de ternir la pureté de sa cause par les moyens pervers qu'il emploie. Son entreprise est celle d'un fou et d'un désespéré; elle semble préparée de longue main, conçue avec prudence et circonspection, et elle avorte misérablement. Ce n'est pas sans chagrin ni sans une sorte de dépit contre l'auteur qu'on ferme le volume. Le voilà donc, ce Maxime Nekrasa le dernier des hetmans de l'Ukraine, ce preux si noble et si généreux, ce cavalier doué de tous les dons, éloquent, chevaleresque; il mène ses Cosaques au massacre; il entraîne la ruine ou la mort de ceux qui lui donnent un asile; il fait le malheur de sa fiancée, de ses amis et de sa nation. Franchement l'hetman Maxime, — si peu hetman, du reste, — est un héros peu supportable, et je ne pardonnerais pas à M. Etienne Marcel de l'avoir créé ainsi et d'avoir fait d'un si beau capitaine un déplorable aventurier et le plus impétueux chef de soulèvement que je connaisse. Mais les descriptions de Tiflis, du Caucase, des steppes de l'Ukraine, certaines scènes émouvantes, comme l'attaque de la ville par les insurgés, la mort de l'intrépide et insouciant Daniel, l'ami de Maxime, et le vieux Madejski refusant de livrer son hôte aux sbires de la police russe, beaucoup de traits empruntés à la vie moscovite et fidèlement reproduits, la fidélité canine du vieux Semenko, la passion chaste et le développement de Sophie, le sacrifice d'Oxana qui donne sa vie à l'hetman, me réconcilient avec l'auteur; il a d'ailleurs un style sain et ferme.

Madame Robernier est peut-être le meilleur roman de M. Ernest Daudet. C'est encore, il est vrai, un roman où l'adultère joue le principal rôle. Qui donc nous délivrera de l'adultère? Mais il faudrait que l'adultère disparût d'abord de la société, pour qu'il fût chassé de la littérature, et, au rapport des statisticiens et des moralistes et, l'avouerai-je, d'après ce que nous lisons et voyons tous les jours, l'adultère est une plaie sociale qui n'est pas près d'être fermée. Va donc pour l'adultère, et subissons encore une fois le spectacle d'un mari trompé qui ne connaît pas son déshonneur; résignons-nous à revoir les scènes d'amour fiévreuses, les embrassements furtifs et précipités, les entre-

tiens roués à la hâte et comme en tremblant, les voitures courant au rendez-vous, les langueurs et les brusques épouvantes de la passion coupable, puis les regrets, les remords, la fatigue que provoque une longue liaison, etc. Tout cela a été maintes fois retracé, et on le retrouvera, à peu de changements près, dans le roman de M. E. Daudet. Ajoutons que le romancier a su donner à ce sujet rebattu une pointe d'originalité, et que les personnages qu'il nous représente ne manquent pas de vigueur et de puissance : ce ne sont pas des figures incertaines et flottant vaguement dans le vide; elles existent, nous les avons vues hier et les voyons encore aujourd'hui. Par exemple, André le sculpteur, faible, irrésolu, jouant en somme un rôle peu honorable, ballotté sans cesse entre ses scrupules et sa passion, tantôt résolu à briser sa chaîne et tantôt dominé par son impérieuse maîtresse, et baisant avec feu la main criminelle qu'il détestait l'instant d'aparavant; il a *la corde au cou*, pour nous servir d'une expression que certains romanciers ont employée pour caractériser d'un mot pittoresque une situation semblable. M. Robernier, le mari trompé, nous inspire quelque sympathie. Disons-nous que s'il nous plaît, c'est moins à cause de son malheur conjugal — qu'il ignore du reste, et le mal qu'on ne sait pas, est-il un mal? — qu'à cause de son métier de parlementaire, de l'activité qu'il déploie dans le monde de la politique et de son amour pour sa patrie? Quant à Pauline, la femme adultère, au risque de scandaliser les dévots et les faiseurs de morale; je l'absous ou à peu près. Non pas seulement qu'elle ait la poésie du vice, car le vice a souvent, même dans ce qu'il a de plus repréhensible, je ne sais quoi de grand et de saisissant comme l'ange déchû du poète anglais. Mais elle aimait André avant d'épouser M. Robernier qui a trente ans de plus qu'elle; elle trouve de très beaux accents et l'éloquence passionnée du désespoir quand elle voit André s'éloigner peu à peu et rompre insensiblement les liens qui l'attachaient à elle; enfin, elle est malheureuse en dépit de tout, et ses angoisses, ses souffrances, même au milieu des joies de son amour, sa mort affreuse (elle se jette dans le Rhône), ont expié, pour ainsi dire, la faute qu'elle a commise. Le style de M. E. Daudet est d'ailleurs dans ce roman plus que dans tout autre, ferme, coloré, abondant en images, en traits nerveux, en détails frappants; lisez seulement les descriptions des paysages du Rhône.

Madame Frusquin qui donne son nom au volume de MM. Le Senne et Texier est une de ces femmes de proie, une de ces « mangeuses d'hommes », comme dit Pierre Véron, que nos romanciers se sont plu à dépeindre dans ces dernières années. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas une création banale, et les deux auteurs qui l'ont choisie pour héroïne de leur œuvre, ne sont pas de méprisables écrivains; ils ont leur place parmi les romanciers distingués de nos jours qui veulent représenter la vie moderne et décrire les choses de leur temps dans leur exactitude, si sombre et si douloureuse qu'elle soit. Ils nous montrent Nina élevée dans un taudis de l'avenue d'Italie; ils nous racontent la jeunesse, triste et renfermée, de cette enfant qui ne connaît guère du monde que la sale maison où elle habite, et que tourmente déjà une fouguese curiosité de tout connaître. Séduite malgré elle par un *calicot* niais et pimpant, qui n'a triomphé d'elle que par ruse et comme par surprise, elle a dans son humiliation, juré de se venger des hommes en les méprisant, et de leur faire payer chèrement l'outrage que lui a infligé l'un d'entre eux. Elle épouse Isidore Frusquin qu'elle n'aime pas, lui tient la dragée haute, le sèvre des droits qu'il pourrait et n'ose exercer, puis le quitte et devient reine

des boulevards, reine du Paris élégant et raffiné, qui la surnomme la Salamandre et lui rend hommage, comme le prince d'Armagne et consorts à la *Madelon* si bien décrite par About. Un jour elle est prise dans ses propres filets; celle qui s'est plu à briser les cœurs et à dévorer les fortunes s'attache avec une passion ardente et folle à un beau gentilhomme; elle donne à son amant tout ce qu'elle possède pour satisfaire ses goûts dispendieux et payer ses dettes de jeu, et se voit finalement trompée et trahie par lui; dans un accès de fureur jalouse, elle le tue et s'empoisonne ensuite. Cela est bien lugubre et parfois bien long; le récit de la vie bruyante et déréglée que mène M^{me} Frusquin a trop souvent une lente et pénible allure. Le meilleur personnage et le mieux peint de tout le roman est encore ce bon Isidore Frusquin, le violoniste timide et gauche, si sincèrement amoureux de sa femme, subissant avec une patience angélique ses dédains, se désespérant de son abandon, la suivant néanmoins à travers l'odyssée galante où elle s'est jetée, l'accompagnant de bien loin et comme dans l'ombre au milieu des péripéties de sa vagabonde existence, la couvant, pour ainsi dire, sans cesse et à son insu d'un regard plein de pitié et de passion, se dévouant pour elle dans les jours où le malheur la frappe et pour ne pas lui survivre, buvant à ses lèvres, en même temps que le premier baiser que lui donne Nina, le poison qui le délivre de la vie. Nous permettra-t-on, en terminant ce compte rendu de M^{me} Frusquin, de remarquer certains ressemblances entre cette œuvre et le roman tapageur de M. Zola qui paraît en ce moment dans le *Voltaire*, et dont les hommes-sandwiches ont annoncé l'apparition sur nos boulevards? Observez que Nina et Nana sont deux noms presque semblables; que Nina débute dans le monde comme actrice nue, belle et audacieuse, en maillot rose, qui dessine les hanches, bien maquillée, les yeux noirs soulignés encore d'une raie bleue, les cheveux hardiment dénoués; qu'elle aussi, comme Nana, règne sur le monde des jouisseurs et que tout le Paris viveur, comme disait une réclame du *Voltaire*, devient la proie de Nina Frusquin.

Nous ne parlerons pas très longuement des autres romans dont le titre figure en tête de cette correspondance. *Andrea la Charmeuse* est un des meilleurs romans de M. Richebourg, fécond et intarissable romancier qui livre aux petits journaux, avec une régularité déplorable, une ou deux œuvres par an. Andrea est encore un de ces types de « dévorantes », qu'on nous permette l'expression, qui ne passent sur cette terre que pour désespérer les épouses et les fiancées et qui se font un jeu des douleurs et de la ruine des insensés qui se traînent à leurs pieds. Comme M^{me} Frusquin, elle est partie de bas; c'est une paysanne des Ardennes, souple, adroite, douée d'une grande intelligence, qui abandonne les forêts où elle a vécu pour venir à Paris. A quoi bon raconter l'intrigue du roman? Citons seulement parmi les personnages principaux le poète Jacques Sarrue, qui a conservé la pureté du cœur et détourne sa vue de notre société pour vivre dans le monde idéal qu'il peuple de ses chastes rêveries; Georgette, l'ouvrière, en qui sa faute n'a pas tari la source des généreux sentiments; Manette Biron, la rebouteuse, type assez original, — le plus original qu'ait peut-être jamais créé M. Richebourg, — et qui passe sa vie à faire le bien à ceux qui la regardent comme sorcière.

M. Adolphe Belot est en décadence. Dans les *Etrangleurs*, il a commis un de ces romans judiciaires qui depuis quelque temps inondent, au grand effroi des gens de goût, le marché littéraire. Les personnages de ce roman sont pâles et très mollement dessinés; nous ne ferons

une exception qu'en faveur de Jagon Simonnet, l'étrangleur, l'homme aux mains velues et robustes, que pousse au crime son amour pour sa fille; c'est un parfait scélérat, il sait tromper les policiers les plus rusés et tenir en échec l'expérience consommée de M. Claude, ce chef de la sûreté, si populaire aujourd'hui dans les basses classes de Paris, mais il est moins antipathique que son complice Lorenz. Le dandy lâche et sournois, si habile à se travestir; sa passion pour Mathilde, pour la fille qu'il a élevée sans lui faire connaître les horreurs de son passé et le crime du boulevard Bessières le relève en quelque sorte à nos yeux; c'est un type semblable à la Lucrèce Borgia de Victor Hugo, qui, au milieu de ses vices et de ses forfaits, nous émeut et nous attache par son amour pour Gennaro, son fils. Mais ici encore, comme on le voit, on sent l'imitation; le roman, croyons-nous, a paru d'abord dans le *Petit Journal*, et il faut à toute œuvre que publie cette feuille, des scènes terribles, des assassinats, des interrogatoires saisissants devant le tribunal, et autres épisodes chers aux concierges et aux fruitières.

Revenons à des œuvres d'un goût plus délicat. La *Comédie parisienne*, par Ange Bénigne, est une suite de scènes mondaines qu'il est impossible d'analyser. En voici les titres : *Une signature de contrat, Un mariage, le Jour de Madame, les Parfaites Pécheresses, les Nymphes au tombeau d'Adonis* (une des scènes les plus faibles), *la Messe au village, la Fête de Saint-Jean d'été, les Ivresses pies du vieux marquis, Qui sont-ils?* (fort invraisemblable), *Cette bonne cousine, Grandes Manœuvres, Un dîner de classement dans la cavalerie*. Ce n'est pas un de ces livres qu'on peut lire d'une traite; mais lisez-en de temps en temps une scène détachée : parmi les types les plus curieux, vous remarquerez le vieux marquis, autrefois un fringant hussard, qui donne des fêtes à ses paysans, prononce des discours que son serviteur a l'ordre d'interrompre par des applaudissements, lutine encore ses fermières et se plaît à faire de ses cadeaux de Noël un avertissement et une leçon pour ses amis. Un des portraits les plus intéressants est aussi celui du général blanchi sous le harnais et qui reparait dans diverses scènes du volume; c'est un fanfaron de discipline et de justice, à qui sa galanterie fait commettre à chaque instant des passe-droits. Rien de plus amusant aussi que la réunion des généraux causant du métier, des manœuvres, du *grand chef* (le ministre de la guerre) et des actrices de l'Opéra; un monsieur, introduit dans le salon, se mêle à leur causerie et les importune en glissant de temps en temps un mot sur son fils dont il souhaite l'avancement; nos vieux guerriers ne daignent pas lui répondre ou lui lancent des répliques brusques et des regards furieux; mais le maître de la maison leur observe tout bas que ce monsieur ennuyeux est remarié à une jolie femme, et aussitôt nos galantins se ravisent, écoutent le bonhomme avec complaisance, lui promettent de l'avancement pour son fils et se font inviter dans sa propriété.

Bernadille (Victor Fournel) a donné le deuxième volume de ses *Esquisses et Croquis parisiens*; ce sont d'aimables feuilletons où coule, souvent à flots, une verve aimable, riieuse, parfois très maligne; Bernadille, dont nous ne voulons pas discuter ici les opinions politiques, est un des chroniqueurs les plus spirituels de notre temps. Parmi les feuilletons les plus attachants du volume, je citerai *les Ruches à journaux*; il y a là un tableau très animé du monde bruyant et tumultueux qui collabore d'une façon quelconque à un journal politique. Tournez la page, et Bernadille nous transporte au Jardin des Plantes, « le plus gai des jardins de Paris », puis il nous ramène sur le boulevard et nous fait passer en revue l'armée bigarrée des

boulevardiers et leurs diverses compagnies; de là il nous conduit au vieil Hôtel-Dieu, cet hôpital fait de pièces et de morceaux, aujourd'hui disparu avec tant de souvenirs. Tout intéresse, tout attire notre chroniqueur; tantôt il nous introduit dans les fourneaux économiques où dînent les pauvres, tantôt il nous fait assister au réveil de la ville et aux premiers mouvements de la fourmilère parisienne, tantôt il raconte comment Paris jouit du dimanche et quelle population nouvelle, originale, toute composée d'employés et d'ouvriers, déborde dans la grande ville et la couvre pendant toute la journée de son flot incessant; tantôt il nous pousse dans l'omnibus qui passe et y recueille avec nous une moisson de remarques fines et amusantes sur le conducteur et les passagers différents que reçoit le lourd véhicule, selon les quartiers qu'il traverse; tantôt il fait voir tout Paris, en une seule fois, à ses lecteurs et à un provincial endurci de ses amis. Il lui suffit, et il vous suffit en effet, de prendre avec Bernadille le tramway de Montrouge, et à la porte Saint-Denis l'omnibus de la Madeleine, pour voir tout Paris en soixante-cinq minutes, et pour la modeste somme de trente centimes; toutefois je ne réponds pas que si, comme le provincial de Bernadille, vous regardez avidement et n'avez pas assez de vos deux yeux, vous ne soyez comme étourdi et pris de vertige après ce défilé de monuments et de curiosités de toute sorte. Lisez encore les articles sur les cartes de visite, sur les reporters de nos jours; sur le célèbre M. Gagne, qui rêvait de devenir archimonaire de la France et du monde, sur les volontaires d'un an. lisez l'étude d'après nature intitulée « le chevalier d'industrie politique » (Ganesco?); toutes ces légères et brillantes esquisses sont dues à un peintre de mœurs qu'il ne faut pas tenir en médiocre estime.

M. C.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, janvier.

Die Uebersetzungsseuche in Deutschland, von Dr. E. Engel. Leipzig, Friedrich, 1879. — Dans cet opuscule, l'auteur s'élève avec force contre la manie ou la peste des traductions qui règne en Allemagne, bien qu'à un degré moindre que jadis. Il y a trente ou quarante ans, à l'époque des Balzac, des George Sand, des Bulwer et d'autres sommités des lettres françaises et anglaises, cette manie de traduire avait sa raison d'être. L'Allemagne était à peu près stérile, et les publications étrangères avaient souvent une telle valeur que c'eût été pécher que de ne pas les rendre accessibles au grand public allemand. Malheureusement, alors comme aujourd'hui, ces travaux se faisaient en fabrique — on cite un industriel littéraire qui dictait quatre traductions à la fois à quatre secrétaires; — elles ont eu pour résultat d'altérer profondément la langue allemande, en y introduisant une quantité de locutions contraires à son génie et aux traditions de la période classique. La plupart de nos traducteurs n'ayant qu'une connaissance très superficielle du français et de l'anglais, transportent mot à mot dans notre idiome les phrases et les termes dont ils ignorent le sens véritable, laissant au lecteur le soin de se débrouiller. Il me revient en mémoire, à ce propos, la traduction vraiment scandaleuse de *Fromont jeune et Risler aîné*, qui vit le jour à Berlin, il y a quelques années. Le chapitre célèbre intitulé *L'Échéance*, y était, entre autres, travesti de la façon la plus grotesque, et sans l'original, il était à peu près impossible de le comprendre (*L'Échéance* était, par exemple, traduit par *Zahltag*, ce qui veut dire : *jour de paie des ouvriers*). Sous ce rapport, je suis entièrement d'accord avec M. Engel. Mais celui-ci va trop loin en proscrivant

toutes les traductions, sauf celles d'ouvrages scientifiques. Ces dernières sont au contraire, à mon avis, presque superflues, toute personne qui s'occupe de science en Allemagne possédant plus ou moins les idiomes français et anglais; elles n'ont vraiment de raison d'être que si leur auteur est un homme spécial qui y ajoute de son crû sous la forme de notes ou d'introductions. En revanche, les gens du monde possédant assez bien les langues de nos voisins pour lire avec plaisir un poète, un romancier français ou anglais, sont plus rares en Allemagne qu'on ne pense, et on ne saurait les exclure du commerce des grands esprits d'outre-Vosges et d'outre-Manche sous prétexte que les traductions sont pitoyables. Il est assez facile d'obtenir de bonnes traductions; pour cela, il suffit de bien choisir les traducteurs et de les payer un peu mieux que des manœuvres.

Geschichte der Beziehungen zwischen Theologie und Naturwissenschaft, von Professor Zöckler. 2 vol. Gütersloh, Bertelsmann, 1879. — M. Zöckler, professeur à Greifswald, vient de terminer son beau travail sur les relations entre la théologie et les sciences naturelles, sujet très épineux et dont il a su vaincre les difficultés. Le premier volume a trait à la période qui précède le réveil des sciences exactes; le second, qui a vu le jour il y a quelques semaines, comprend l'époque de Newton et de Leibnitz à nos jours. Au début de cette période, les relations entre la science et la théologie étaient encore assez étroites, les savants n'ayant point encore abandonné le point de vue biblique et les théologiens cherchant à utiliser les progrès des sciences naturelles. Mais dès la période que l'auteur appelle de Herschel-Kant-Lavoisier. la lutte s'engage, bien que les naturalistes non libres-penseurs ne fassent pas encore absolument défaut. Au dire de M. Zöckler, c'est dans Kant qu'il faut voir le premier ennemi redoutable des doctrines théologiques. C'est lui qui est le père du pessimisme des Schopenhauer et des Hartmann, du positivisme de Comte et de son école, du matérialisme de La Mettrie et de Cabanis, enfin de la réaction qui se produisit sous le nom de spiritualisme. Après avoir exposé en détail entre autres les efforts tentés par la théologie, soit pour invalider les conclusions de la géologie moderne, soit pour les mettre d'accord avec la Bible, M. Zöckler passe au darwinisme, à ses avant-coureurs (Lyell, Lamarck, Oken, Link, etc.) et à ses épigones. Ici l'impartialité, qui fait un des principaux mérites de l'ouvrage de M. Zöckler, commence à faire défaut. L'auteur est anti-darwiniste acharné, et use parfois, pour combattre cette doctrine, d'arguments qu'il aurait dû laisser à la petite presse. Néanmoins il y a beaucoup d'enseignements à puiser dans le livre de M. Zöckler. Bien que théologien et ne dissimulant point ses convictions religieuses, cet auteur est loin de condamner les progrès de la science, à l'exemple de la plupart de ses collègues. Il s'en distingue avantageusement aussi par le fait qu'il a étudié avec le plus grand soin les travaux des naturalistes dont il parle, et porte ses jugements en pleine connaissance de cause.

Robert Mayer, der Galilei des 19 Jahrhunderts, von Dr. E. Dühring. Chemnitz, Schmeitzner, 1879. — M. le docteur Dühring, dont le conflit avec le sénat de l'Université de Berlin fit naguère tant de bruit, vient de mettre au jour une étude intéressante sur Robert Mayer, le savant à qui nous devons la découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur. Voici, en résumé, le jugement que l'auteur porte sur les travaux de R. Mayer, qu'il appelle à bon droit le Galilée du XIX^e siècle. Les publications de Mayer sont fort succinctes et n'en démontrent que mieux l'étendue et la profondeur des idées qu'elles

renferment. Elles embrassent le domaine entier de la nature, des molécules gazeux au système solaire, du calorique auquel l'air doit son élasticité, au calorique qui se transforme en travail dans les muscles. A la tête de ces recherches se place la théorie des transformations de la force quantitativement indestructible. Puis viennent les recherches sur le renouvellement de la chaleur solaire, sur les marées, les tremblements de terre, la valeur calorique des aliments, c'est-à-dire sur les applications de la mécanique de la chaleur. Mayer fut original et créateur sous deux rapports: en ouvrant une nouvelle voie et en suivant cette voie jusque dans ses dernières conséquences.

Die Erde und ihr organisches Leben, von Dr. H. J. Klein und Dr. Thomé, I. Stuttgart, Spemann, 1879. — Quand on parcourt les catalogues hebdomadaires de la librairie allemande, on est frappé de la place toujours croissante qu'y occupent les ouvrages consacrés à la vulgarisation des sciences exactes. Non-seulement ces publications sont nombreuses, mais elles ont un fort tirage, et les nouvelles éditions s'y rencontrent très fréquemment. Ce fait prouve bien que les productions purement littéraires perdent du terrain, et se réfugient dans les cabinets de lecture. Naguère encore, un nouveau recueil de poésies, le roman d'un auteur quelque peu célèbre étaient un événement; aujourd'hui la sensation se borne à quelques cercles exclusifs, et le grand public est absorbé soit par la politique, soit par les résultats des sciences positives. Ces réflexions me sont inspirées par l'excellent ouvrage cité en tête de cette note et dont le succès semble confirmer mon dire. Ses auteurs s'occupent, non point de la topographie de notre globe, mais de son état, puis de sa faune et de sa flore. Pour le talent le mettre à la portée du grand public des matières réputées jusqu'ici sèches et indigestes, M. Klein et Thomé ont peu de rivaux en Allemagne, et je ne saurais, je crois, apprécier plus favorablement leurs travaux qu'en les comparant à ceux des Parville et des Paul Bert. Particulièrement réussi est le chapitre consacré aux dimensions du globe terrestre et à sa rotation.

Molière's Werke, mit deutschem Commentar, Einleitungen und Excursen, herausgegeben von Dr. A. Laun. Vol. XII. Leipzig, Leiner; Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879. Le douzième volume des Œuvres de Molière, publiées par M. le professeur A. Laun, renferme l'Impromptu de Versailles, le Mariage forcé, le Sicilien et la Comtesse d'Escarbagnas. Chaque pièce est précédée d'une introduction qui en donne l'histoire et la critique, s'étend sur les sources auxquelles a puisé Molière, et résume l'impression produite sur les contemporains. Le commentaire est avant tout exégétique, et évite avec soin les considérations esthétiques, dont les Français sont si prodigieux. Chose importante, il attire l'attention spéciale sur les changements qu'a subis la langue française depuis Molière. Quant aux *Excursen*, ils sont consacrés principalement aux acteurs qui ont créé les rôles sous la direction du poète.

Die Berliner Malerschule, 1819-1879. Studien und Kritiken von Adolf Rosenberg. Berlin, Wasmuth, 1879. — La capitale de l'Allemagne possède depuis longtemps une école d'architecture, créée par l'immortel Schinkel, une école de sculpture dont le chef fut Rauch et qui a produit, entre autres chefs-d'œuvre, la statue de Frédéric le-Grand et le mausolée de Charlottenbourg. Mais au fond, on ne peut guère parler d'une école de peinture berlinoise. Nous avons à Berlin des peintres nourris dans les traditions munichoises, d'autres qui ne jurent que par Busseldorf, et enfin un grand nombre d'artistes qui pourraient tout aussi bien figurer parmi les représentants de la peinture française ou belge.

M. A. Rosenberg, le critique estimé de la *Post* et des *Grenzboten*, a néanmoins essayé de grouper les peintres qui ont vécu à Berlin depuis une cinquantaine d'années, et de rechercher les traits qui leur sont communs. Pour autant qu'il est permis d'avancer une opinion en une matière si délicate, il me semble que l'auteur est parvenu, sinon à établir une école berlinoise proprement dite, du moins à bien caractériser les rapports qui ont existé ou existent encore entre l'esprit de la capitale de l'Allemagne et les artistes qui y ont passé la majeure partie de leur vie, sans se rattacher expressément à Munich ou à Dusseldorf. K. Begas, E. Magnus, K. Becker, les peintres de bataille, tels que Bleibtreu et ses élèves, l'influence très sensible d'Adolf Menzel, le peintre par excellence de Frédéric le Grand et de son époque, A. de Werner, directeur de notre Académie et auteur fort encensé de la *Proclamation de l'Empire à Versailles*, enfin les portraitistes et les peintres qui se sont consacrés à la reproduction des paysages souvent admirables de la Havel et de la Sprée, ces artistes sont supérieurement caractérisés par M. Rosenberg et il me paraît ressortir de son travail que, s'il n'y a pas encore d'école berlinoise dans le sens qu'on attache ordinairement à ce terme, du moins nous sommes en passe d'y arriver. M. Rosenberg consacre quelques pages très intéressantes à l'influence des peintres belges sur le réveil du sentiment de la couleur. Les Berlinoises de vieille roche se souviennent encore de l'enthousiasme qu'excitèrent, en 1842, l'Abdication de Charles-Quint, de Gallait, le *Compromis des Nobles*, de de Bieffe, toiles dont les reproductions furent achetées par le consul Wagner et qui figurent aujourd'hui dans notre Galerie nationale. L'école berlinoise actuelle, si école il y a, avec son sentiment très vif de la couleur, date réellement de ces peintures célèbres, dont la valeur du reste réside bien moins dans la composition que dans le coloris.

Aus West-Afrika. 1873-1876, *Erlebnisse und Beobachtungen* von H. Soyaux. Leipzig, Brockhaus, 1879, 2 vol. — M. Soyaux, le botaniste de l'expédition allemande à la côte de Loango, vient de publier le résultat de ses études sur l'Afrique occidentale. Le livre de M. Soyaux se distingue des publications analogues par le fait surtout que l'auteur est négrophile dans toute la force du terme. A l'entendre, les idées qu'on s'est faites des nègres, jusqu'ici, sont absolument fausses, et il faut les modifier du tout au tout. La preuve en est la colonie nègre de Sierra Leone, que M. Soyaux, tout au contraire du voyageur français Compiègne, dépeint sous les couleurs les plus séduisantes. Et que serait-ce si cette colonie était peuplée non d'esclaves affranchis, mais de nègres libres! Néanmoins, principalement depuis que les Anglais ont pris la direction des affaires, la colonie est en pleine prospérité, et l'on peut prévoir qu'elle deviendra un pays modèle, si l'on parvient à y attirer des nègres de l'intérieur. Dès aujourd'hui elle dépasse Libéria. Le livre de M. Soyaux n'est que le précurseur du grand ouvrage de MM. Güssfeldt, Falckenstein et Pechuel-Lösche sur l'expédition de Loango.

Aegypten in Wort und Bild, von Dr G. Ebers. Stuttgart, Hallberger, 1878-1879, 2 vol. — Notre grand égyptologue et romancier, le professeur Ebers, vient de terminer sa publication monumentale sur le pays des Pharaons et des Khédives. Monumentale au point de vue typographique et plus encore au point de vue de la gravure sur bois, qui dépasse de beaucoup, à mon avis, même les fameuses illustrations d'après Doré, en vogue il y a quelques années. Dans la préface du second volume, M. Ebers a cru devoir s'étendre sur la révolution dont l'Egypte vient d'être le théâtre. Il loue beaucoup l'ex-Khédiv

(ou plutôt Chediw), ce prince ayant consacré la plus grande partie de ses millions à des choses productives : chemins de fer, télégraphes, canaux, port d'Alexandrie, culture du coton, labourage à la vapeur, etc., sans parler des sommes dépensées pour la conservation des antiquités. M. Ebers est, du reste, tout aussi enchanté du Khédivé actuel, qui, chose inouïe, se contenterait d'une seule épouse.

Mittelstaedt, O *Gegen die Freiheitstrafen*. Leipzig, Hirzel, 1879. — *Das Recht der Actiengesellschaften*, von H. Löwenfeld. Berlin, Gultentag, 1879. — Dans le domaine de la jurisprudence, je trouve presque exclusivement des livres destinés à faire comprendre au grand public les nouveaux codes de procédures empruntés au Hanovre, qui les tenait lui-même de la France, ce qui explique le peu de sympathie qu'ils rencontrent. Les travaux de MM. Mittelstädt et Löwenfeld constituent donc une exception.

On parle beaucoup actuellement de la brochure de M. Mittelstädt, l'un de nos criminalistes les plus réputés. Il n'a pas échappé à l'auteur que notre nouveau Code pénal est pour ainsi dire la quintessence de tout ce qu'on a inventé en Europe en fait de circonstances atténuant les crimes ou les délits, et que ce Code part de l'idée, juste en théorie mais en général fautive dans la pratique, de la possibilité de l'amélioration du criminel par la douceur et la clémence : M. Mittelstädt s'est convaincu avec beaucoup d'autres personnes que la majorité des condamnés sont incorrigibles et que dans bien des cas l'incarcération manque entièrement son but. Vis-à-vis des natures foncièrement vicieuses, il n'y a, selon l'auteur, qu'un moyen de répression efficace, c'est la bastonnade, et il demande le rétablissement de cette peine, qu'aurait fait abolir une sentimentalité mal placée. La brochure de M. Mittelstädt est vivement combattue dans les rangs du parti libéral, dont le Code pénal reflète les idées en matière de répression; en revanche, elle est portée aux nues par la presse conservatrice qui parle d'en faire le point de départ de la révision de notre législation criminelle. Il ne me paraît point impossible que ces vœux soient exaucés.

Parmi les lois dont le Reichstag a gratifié l'Allemagne depuis 1866, il n'en est point qui ait suscité des critiques plus fondées que celle qui est consacrée aux sociétés anonymes. C'est à cette loi, votée en juin 1870, c'est-à-dire avant les milliards, que nous devons les orgies de la spéculation qui souillèrent les années 1871 à 1874, puis le *Krach* de 1875 et la crise industrielle qui menace de se perpétuer. Aussi le gouvernement projette-t-il depuis longtemps une réforme, et les juristes sont occupés à trouver des formules qui concilient la liberté industrielle avec les intérêts des actionnaires, et qui entravent la mise en coupe réglée des fortunes privées. M. Löwenfeld distingue entre les entreprises dont le succès dépend en majeure partie de la direction, et celles où, comme pour les voies ferrées, il s'agit avant tout de réunir de forts capitaux. Pour les premières il voudrait revenir à la forme, tombée en désuétude, de la commandite, et il réserve aux secondes la société à responsabilité limitée. L'auteur rejette la valeur nominale des actions, qui ne peut que nourrir des illusions dangereuses, et n'admet que la désignation de part idéale d'une entreprise; il rejette également la libération des actionnaires après versement de 40 p. c. et l'émission de titres nouveaux avant la libération complète des anciens. En revanche, il estime admissible le système des *apports* des fondateurs de sociétés anonymes, à la condition que la valeur de ces apports soit déterminée par des experts offrant toutes garanties d'impartialité.

Les idées de M. Löwenfeld sont, ce me semble, de nature à faire disparaître les abus les plus criants du système actuel, et il est à désirer qu'elles fassent quelque impression sur nos législateurs.

Wirthschaftliche Aphorismen, von Paul Dehn. Berlin, Simion, 1879. — L'auteur des *Aphorismes économiques* étudie, dans la première partie de son ouvrage, les questions à l'ordre du jour, et, cela va sans dire, il ne nous apprend rien de bien nouveau, ces matières étant à peu près épuisées. En revanche, la seconde partie, qui est consacrée à l'enseignement des doctrines économiques dans les écoles, offre plus d'intérêt. M. Dehn voudrait voir cet enseignement rendu obligatoire, ainsi que c'est le cas en France et en Angleterre (?), et ne peut comprendre qu'on n'y ait encore songé en Allemagne. Pour moi, je le conçois parfaitement. On se plaint déjà de ce que nos programmes d'études sont surchargés, de ce qu'on apprend chez nous *multa* et non *multum*, et voici qu'on voudrait introduire dans nos écoles une science aussi controversée que possible, une science qui en est à son début et qui, même dans sa plus simple expression, n'est à la portée, ni des écoles primaires, ni même des collèges! Enseignerait-on le libre-échange ou le protectionnisme, les doctrines de Bastiat ou celles de Carey et de Litz? Là-dessus M. Dehn garde un silence prudent. Je doute fort que ses idées soient jamais goûtées en Allemagne et ailleurs.

Der Spiritismus. Eine quasi-wissenschaftliche Frage. Von Prof. Wundt. Leipzig, Engelmann, 1879. — Le spiritisme est revenu sur l'eau depuis peu, dans quelques villes d'Allemagne, à Leipzig surtout, et cette fois-ci il est parvenu à attirer l'attention d'hommes sérieux; M. Wundt est du nombre. Les séances de M. Slade dit-il ne se distinguent en rien de celles de prestidigitateurs habiles, mais ce qui présente un intérêt psychologique, c'est la façon dont ce charlatan s'y prend pour détourner l'attention du spectateur des points qu'il faudrait observer avec la plus scrupuleuse attention. C'est ainsi que M. Slade est parvenu à duper jusqu'à des savants tels que Zöllner. Les phénomènes spirites sont, du reste, ajoute l'auteur, de nature à nous faire prendre en horreur la vie future, car ils nous montrent les âmes dans la situation la plus triste : esclaves de prestidigitateurs de bas étage, qui leur font exécuter des choses n'ayant ni rime ni raison et leur dictant des pensées qu'on excuserait à peine dans une maison de fous. Sous ce rapport, le spiritisme exerce une influence désastreuse, et il est vivement à désirer qu'il disparaisse au plus tôt.

BULLETIN.

Dans le Nord, par Alfred Bruneel (Bibliothèque Gilon). — M. Bruneel, dont les amis connaissent seuls les *Notes et Souvenirs*, un volume qui n'a point été mis dans le commerce, vient de nous donner la très intéressante relation d'un voyage fait dans le cours de l'année 1871. « Il y a à une distance relativement peu éloignée de nos pays, dit l'auteur, certaines contrées que le touriste semble, on ne sait pourquoi, laisser hors de sa route. Et pourtant ces contrées, plus que bien d'autres, renferment des beautés naturelles hors ligne, des villes intéressantes et curieuses, et se trouvent dans des conditions climatiques des plus remarquables. L'hospitalité y est exercée comme elle ne l'est plus nulle part; la cordialité des habitants n'est égale que par le charme de leurs manières, et dans aucun pays d'Europe les dépenses de voyage ne sont moins considérables. Je veux parler des royaumes scandinaves. » M. Bruneel nous conduit successivement en Suède, en Norvège, en Danemark, et nous pouvons apprécier ses récits

en une ligne : le voyageur a observé avec soin ; l'écrivain rend dans un style simple et juste les impressions du voyageur. A. Du V.

La maison Muquardt annonce la publication pour le 1^{er} août prochain, d'une œuvre très importante qui aura pour titre : *Cinquante ans de liberté. Tableau du développement intellectuel de la Belgique depuis 1830*. L'ouvrage complet sera livré aux souscripteurs au prix de vingt francs. Il formera quatre volumes in-8°, dont voici le sommaire : T. I. La Vie politique, par M. le comte Goblet d'Alviella. L'Enseignement, par M. Emile Greyson. L'Economie politique, par M. Jul. Schaar. T. II. Les Sciences. — Les sciences physiques et mathématiques, par M. Ch. Lagrange. Les sciences naturelles, par M. Alfred Gilkinet. T. III. Les Beaux-arts. — Peinture, sculpture et gravure, par M. C. Lemonnier. La musique, par M. Ad. Samuel. T. IV. Les Belles-lettres, par M. Ch. Potvin.

— La commission administrative du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles a décidé la publication d'un recueil littéraire et artistique, à l'occasion des fêtes jubilaires du 50^e anniversaire de l'indépendance nationale. Cette publication comprendra : 1^o un abrégé de l'histoire du Cercle artistique et littéraire depuis sa fondation ; 2^o deux nouvelles, en prose ; 3^o une pièce de théâtre, proverbe ou comédie en un acte, en prose ; 4^o une pièce de vers ; 5^o une romance ou une chanson avec la musique. Ces différentes œuvres sont mises au concours entre tous les membres de la Société. Les concurrents devront déposer leur manuscrit sous pli cacheté, au local du Cercle, avant le 15 avril 1880.

— M. Hector Manceaux, éditeur à Mous, entreprend, sous le titre de *Bibliothèque belge*, la publication d'une série d'ouvrages ayant pour objet de vulgariser les connaissances scientifiques en signalant les découvertes et les progrès les plus récents. La publication comprendra 50 volumes in 18 anglais d'environ 300 pages, avec gravures. Sont en préparation les ouvrages suivants :

A. Briant, Paléontologie et conchyliologie. — F. Cornet, Géologie. — Id., Mines et carrières. — A. Courtin, Les chemins de fer. — F. Crépin, Botanique. — E. de Duren, Agriculture. — L.-L. De Koninck, Minéralogie. — Id., Physiologie minérale. — Ch. Demanet, Exploitation des mines de houille. — A. Houzeau, Economie politique. — J. Houzeau et A. Lancaster, Météorologie. — L. Hymans, La Belgique contemporaine (1830 à 1880). — G. Lagye, La peinture en Belgique. (Temps anciens. — Temps modernes). — Niesten, Astronomie des gens du monde. — F. Plateau, Zoologie. — H. Saintelette, Droit public. — E. Van Beneden, Les débuts de la vie animale. — Vander Mensbrugge, Physique. Prix de souscription : fr. 2-50 le volume broché, 3 francs cartonné. Les souscripteurs à la collection complète recevront les volumes cartonnés, toile anglaise, au prix de fr. 2-50.

— On annonce que Léon XIII a l'intention de faire publier les divers catalogues de la bibliothèque du Vatican et qu'il a nommé, pour élaborer le projet, une commission, composée du bibliothécaire, cardinal Pitra, du sous-bibliothécaire, des deux premiers adjoints et de l'éminent archéologue, J.-B. de Rossi. — Léon XIII a nommé une autre commission, composée des cardinaux De Luca, Simeoni et Zigliara, pour la révision de la nouvelle et grande édition des œuvres de saint Thomas d'Aquin. Cette édition est confiée à la typographie de la Propagande, et Léon XIII amis à la disposition de la commission la somme de 300,000 francs pour les premières dépenses.

— Le premier fascicule du deuxième volume de l'histoire de la peinture, de Woltmann, vient de paraître. Cette partie du travail du savant historien débute par l'histoire de l'art flamand au xv^e siècle. Elle contient de nombreuses reproductions d'œuvres importantes de notre école primitive.

— M. von Falke a livré à l'impression les dernières feuilles de son grand ouvrage *Hellas und Rom* (V. *Athenæum*, 1^{re} année, p. 163), publié par l'éditeur Spemann de Stuttgart, avec la collaboration des premiers dessinateurs de l'Allemagne. Le même libraire va faire paraître une Histoire du costume, conçue sur un plan analogue et due à la plume du même auteur.

— Le musée de Limoges doit faire paraître le catalogue de la collection céramique de feu M. Albert Jacquemart, dont il s'est enrichi après la mort de cet éminent écrivain. Le catalogue, qui est l'œuvre de M. A. Dubouché, le conservateur du musée, sera orné d'un portrait d'Albert Jacquemart, gravé par son fils, M. Jules Jacquemart, le célèbre aquafortiste.

— Nous lisons dans la chronique de la *Revue critique* :

M. St. Guyard va faire paraître chez Maisonneuve un Manuel de la langue persane vulgaire comprenant un abrégé de grammaire, un vocabulaire et des dialogues. — Nous apprenons la prochaine publication (Didier) d'une importante étude sur Valentin Conrart. MM. R. Kerviler et Ed. de Barthélemy ont eu la bonne fortune de trouver aux Archives d'État de La Haye deux volumes manuscrits qui renferment la correspondance de Conrart avec le pasteur protestant Rivet, alors réfugié en Hollande. Cette correspondance sera publiée *in extenso* à la suite de leur étude, et doit, dit-on, ménager plus d'une surprise. Il suffira de dire que Conrart était, à Paris, l'intermédiaire des Elzeviers pour leurs impressions. — M. R. Chantelauze a découvert dans la bibliothèque de la famille de Montmorency-Luxembourg un vieux manuscrit de la Chronique de Louis XI, par Philippe de Comynes, qui est évidemment d'une rédaction plus ancienne que celle des trois manuscrits de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit appartenait à Diane de Poitiers. Il contient une quantité de variantes. — Le *Corpus* des écrivains militaires, grecs et romains, projeté par Fréd. Haase, n'a pu être exécuté jusqu'à ce jour. M. Karl Konrad Müller, attaché à la bibliothèque de Wurzburg, a repris les plans de Haase et annonce qu'il poussera vigoureusement l'entreprise. — Le premier volume de la *Historia de los heterodoxos españoles*, de M. Marcelino-Mendez Pelayo, paraîtra le mois prochain. Ce premier volume, fort de plus de 800 pages, s'arrête à la fin du xv^e siècle.

CORRESPONDANCE.

LA Philosophie scientifique DE M. GIRARD.

Bruxelles, 16 janvier.

L'usage suivi par les auteurs de ne pas répondre aux comptes rendus qu'on fait de leurs livres, est une condition de la liberté de la critique, et dans ma carrière déjà longue, de publiciste, je m'y suis toujours conformé. Si j'y contreviens aujourd'hui pour la première fois, c'est que cette liberté offre une limite, au delà de laquelle elle se transforme en abus. Or c'est, à mon sens, franchir cette limite, que d'attribuer à un auteur des doctrines précisément contraires à celles qu'il s'honore de défendre, et d'étayer une critique sur une argumentation aussi défectueuse.

J'ai constaté avec regret une méprise de cette nature dans le compte rendu de ma *Philosophie scientifique*, publié par M. C. Lagrange dans le dernier numéro de l'*Athenæum*. A coup sûr, je ne suspecte aucunement la bonne foi de mon critique, et j'ajoute qu'ayant attaqué les fondements actuels des sciences mathématiques avec beaucoup de vigueur, je trouve tout naturel qu'une certaine amertume se trahisse dans une réponse rédigée par un mathématicien. Mais par cela même que je place la loyauté de M. C. Lagrange au-dessus de tout soupçon, je me vois forcé d'attribuer sa méprise à une grande inexpérience en matière philosophique. Lors donc que, sortant du cercle restreint des mathématiques et franchissant les limites de la philosophie cartésienne qui, tout admirable qu'elle soit, n'est plus en complète harmonie avec les conquêtes de l'esprit moderne, M. C. Lagrange ouvrira son intelligence aux grandes synthèses de la nature et de l'histoire, il constatera l'existence d'un courant philosophique qui a traversé les âges en frayant à

l'humanité la voie du progrès scientifique. Comment mon critique a-t-il pu confondre, avec le sensualisme du xviii^e siècle et le positivisme du xix^e, cette grande école traditionnelle expérimentale, qui a pour père Aristote, dont les grands philosophes du xiii^e siècle ont rallumé le flambeau au sein des ténèbres du moyen âge, qu'au début des temps modernes Bacon a fait res fleurir, et dont il était réservé à notre siècle de consacrer définitivement les principes par les progrès réalisés dans les sciences physiques et naturelles? La cause de sa méprise se trahit à la première lecture : perdant de vue le conseil donné dans mon livre de distinguer entre les mots et les choses, il s'est laissé abuser par des consonances. En fait, la proposition par laquelle j'établis que la connaissance, étant la concordance entre le sujet et l'objet, s'acquiert par l'usage des sens qui les mettent en rapport l'un avec l'autre, est *sensualiste*, à peu près comme le catholicisme, qui est une religion *positive*, est *positiviste*. En un mot, M. C. Lagrange a pris, comme on dit, le Pirée pour un homme.

Mon critique m'accorde, d'autre part, que je suis aussi spiritualiste. Ignore-t-il donc que les convictions qu'il me prête tour à tour sont fondamentalement incompatibles? Qu'il me permette de le lui dire : un philosophe ne peut pas plus être en même temps spiritualiste et sensualiste ou positiviste, qu'une figure géométrique ne peut être à la fois un carré et un cercle.

Au lieu d'assister à des combats vaillamment soutenus contre des ennemis imaginaires, les lecteurs de l'*Athenæum* auraient peut-être préféré connaître l'opinion de M. C. Lagrange sur la manière dont j'envisage les sciences physiques et naturelles, politiques et sociales, qui occupent, comme c'est leur droit, la plus grande place dans mon livre. Sur ces points, mon critique se sera sans doute défilé de sa compétence, et le silence qu'il a gardé à leur sujet, est une preuve de discrétion dont il n'est que juste de lui tenir compte. A défaut de cette opinion, M. C. Lagrange aurait pu formuler son jugement sur la solution que je donne à l'importante question des fondements de la géométrie. Remplacer les bases actuelles de cette science — ces bases que d'Alembert appelle le *scandale de la géométrie* — par les lois si harmonieuses et si simples de la nature, est une idée dont la critique aurait probablement intéressé davantage les lecteurs que des dissertations un peu vieillottes sur le temps, l'espace, l'infini, la substance active, et même sur cet *absolu*, qui n'empêche pas les géomètres de prétendre, et mon critique de soutenir, qu'en se plaçant à un certain point de vue, il est permis de dire qu'un et un ne font qu'un. Ce sont, en effet, des dissertations de cette nature qui sont la cause du discrédit dans lequel la philosophie est tombée aux yeux de la plupart des hommes de science. — discrédit dont j'ai essayé de la relever en séparant la *philosophie du fait*, ou *scientifique*, de la *philosophie de l'idée*, ou *transcendante*, en fondant la première (la seule dont je me suis occupé) sur l'étude de la nature et de l'histoire, et en la purgeant de tout un monde d'idées saugrenues qui se parent de son nom pour se donner l'air d'être profondes et sérieuses. Si M. C. Lagrange avait saisi cette idée mère de mon livre, il n'aurait pas pris pour des omissions ou pour des négations, le silence que j'ai gardé sur les objets placés en dehors de mon cadre.

Je tiens, en terminant, à remercier M. C. Lagrange du bien qu'il dit de mon style. C'est là un éloge précieux, surtout pour un ouvrage traitant d'une matière où les obscurités de la pensée essayent souvent de se cacher sous le voile d'une diction embrouillée ou diffuse. Malheureusement pour moi, cet éloge n'est pas sans restriction, car mon critique ajoute que ma « forme brillante et facile » ne recouvre qu'imparfaitement « la faiblesse des principes et le vice de la méthode. » Rapprochant ce jugement du paragraphe où mon critique déclare que ma philosophie est une « philosophie de sens commun », ne pourrait-on pas supposer qu'il tient en médiocre estime ce sixième sens, dont un plaçant a dit — sans même viser spécialement les philosophes — qu'il était le plus rare? Quelle que soit, d'ailleurs, la manière de voir de M. C. Lagrange sur ce point délicat, sa déclaration me permet de croire qu'en écrivant mon livre, je n'ai pas complètement manqué le but de mes efforts.

II. GIRARD

La réplique de l'auteur de la *Philosophie scientifique* confirme pleinement le jugement porté dans mon compte rendu. Il passe à côté des résultats de

l'analyse psychologique, sans même les discuter ni en apprécier la portée, et confond, sans s'en douter, la méthode expérimentale avec une hypothèse incontestablement sensualiste. — L'exactitude de ces assertions, qui sont le résultat d'un examen consciencieux et que je croyais avoir suffisamment étayées dans mon compte rendu, sera mise en pleine lumière par la comparaison de l'ouvrage de M. Girard et des livres I et II de l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke. Le sensualisme scientifique de M. Girard est, en effet, pour le fond, celui du philosophe anglais, non celui de Condillac ou du XVIII^e siècle, auquel il me reproche fort gratuitement d'avoir assimilé ses idées. Comme Locke, il combat les idées innées et fait venir par l'intermédiaire des sens, la totalité de la matière de nos connaissances relatives au monde extérieur; — comme lui, il prétend se baser sur l'expérience et comme lui déroger, dès les premiers pas, à la méthode expérimentale.

Si M. Girard avait lu attentivement mon article, il aurait vu que mes conclusions, comme j'ai eu soin de l'indiquer (p. 14), ne s'appliquent qu'à sa philosophie du monde extérieur et non du monde transcendant. Il se trompe de même quand, prenant en pitié mon ignorance, il me reproche de l'avoir fait successivement sensualiste, positiviste et spiritualiste, et m'avertit charitablement que ces opinions sont incompatibles. C'est ce que j'ai voulu dire.

Pour le reste, le lecteur impartial fera justice d'un procédé de discussion qui consiste à supposer l'incompétence du critique pour détruire la portée de ses objections; que l'auteur se défie de ce genre de moyens qui plaide mal en faveur de la force de ses raisons; qu'en outre il se le tienne pour dit: tout l'esprit du monde ne fera pas devenir faux un raisonnement juste, et ces choses *un peu vieillottes* qu'on nomme l'infini et l'absolu, seront encore les bases de la science et les fondements de la certitude, alors que, depuis longtemps, le monde aura oublié les paradoxes philosophiques par lesquels on essaie de les remplacer. C. I.

NOTES ET ÉTUDES.

LES MUSÉES D'ATHÈNES.

Tout le monde connaît, au moins de réputation, les musées de l'Italie et de la Sicile. Pour la Grèce et pour l'Orient, il n'en est plus de même; à part les archéologues de profession, bien peu de personnes se doutent de l'existence de musées à Sparte, à Corfou, à Thèbes, à Tanagre, au Pirée, à Athènes, à Constantinople, à Smyrne, à Boulaq. Et cependant, plusieurs de ces musées sont de la plus haute importance; et il y a bien des questions qu'on s'efforcerait en vain d'étudier ailleurs. C'est ce qui m'a engagé à clore la série d'articles que j'ai adressés à l'*Athenæum* par quelques considérations sur les richesses artistiques des musées d'Athènes. Dans mes précédentes lettres, j'ai déjà dit quelques mots des musées de Sparte, de Constantinople et de Smyrne ainsi que des belles sculptures conservées à Olympie. Je n'ai donc plus à y revenir.

Ce qui caractérise les musées d'Athènes, c'est qu'on n'y rencontre, en grande partie, que des objets appartenant à l'époque grecque. — ceux de l'époque romaine sont relativement restreints, — alors que dans les divers musées de l'Europe, à l'exception du British Museum, on ne trouve d'ordinaire, en fait de sculpture grecque, que des répliques datant de l'époque romaine; en outre, les pièces de l'art archaïque y sont naturellement plus rares qu'en Grèce. Dès les premiers temps de l'indépendance, les Hellènes songèrent à réunir dans des musées les débris de l'art antique éparpillés un peu partout et qui se dégradèrent de plus en plus. Le premier

musée fut ouvert dans les salles de l'orphelinat d'Égine, en mars 1829. Mustoxidi et après lui Jatriddis en furent les premiers conservateurs. En octobre 1834, L. Ross ayant été nommé éphore des antiquités de la Grèce, le gouvernement décida que tous les antiques seraient réunis à Athènes; et, en vertu de cette décision, une grande partie des objets, conservés à Égine, furent transportés dans la nouvelle capitale, en septembre 1837. A. L. Ross avait succédé le célèbre Pittakis qui, pendant sa longue carrière, ne cessa de donner tous ses soins à la conservation des moindres débris de l'art antique. On a même taxé quelquefois son zèle d'exagération. Quoi qu'il en soit, Pittakis a rendu les plus grands services à l'archéologie; et l'éphore actuel, M. Eustratiadis, suit dignement les traces de son prédécesseur. Les antiques furent d'abord réunis dans le Théseion, mais bientôt le temple fut trop petit pour donner asile aux richesses archéologiques qui s'accumulaient de jour en jour; et l'on se vit obligé de chercher de nouveaux locaux. Je n'ai pas à faire l'historique des musées d'Athènes, ni à indiquer combien de fois certaines statues changèrent de place, au point que des catalogues publiés en 1869 et en 1874 ne correspondent plus du tout à l'état actuel des choses. Ces déménagements touchent cependant à leur fin, et mainte installation est déjà définitive.

Aujourd'hui le Théseion ne renferme plus que peu d'objets; quelques pièces de peu d'importance sont réunies dans la Stoa d'Hadrien et dans la Tour des Vents (Horloge d'Andronicus). Au ministère des cultes, on conserve bon nombre de petits objets; et sous les Propylées, dans la Pynacothèque et dans la cour de la Maison des Invalides à l'Acropole, on a placé des inscriptions et des fragments de sculpture et d'architecture, trouvés, en grande partie, sur l'Acropole même. Je dois signaler encore les nombreux monuments funéraires de la Voie des Tombeaux, — au commencement de la Route Sacrée d'Eleusis, hors de la porte Dipyle, — qu'on a laissés à l'endroit où ils ont été découverts: leur ensemble constitue un véritable musée en plein air. Mais les trois musées principaux d'Athènes sont: celui de l'Acropole, où se trouvent surtout les monuments trouvés à l'Acropole même; le Musée national (musée Patissia), qui deviendra le musée principal, et le musée du Barbakeion, où la Société archéologique réunit toutes les pièces qui lui appartiennent. Ce dernier se compose surtout de vases, de bronzes et de terres cuites. Avant 1865, ces importantes collections se trouvaient dans le local du Panépistémion (Université), où l'on ne conserve plus aujourd'hui que la collection des monnaies.

Il n'existe pas encore de catalogue général de tous ces musées; plusieurs archéologues ont cependant déjà dressé le catalogue de certaines parties. Kekulé a publié celui de Théseion (1869); H. Heydemann a décrit les marbres de la Stoa d'Hadrien, de la Tour des Vents, de la Cour des Invalides et du ministère des cultes (1874). Les élèves de l'école d'Athènes, de leur côté, se sont occupés du Barbakeion. M. Collignon a publié la description des vases (Paris, 1876); J. Girard, celle des tablettes juridiques et des poids (1877), et Pottier, celle des ustensiles et des figurines de bronze (1877).

Je ne puis, naturellement, parler ici de toutes les richesses que renferment ces diverses collections, auxquelles on pourrait encore ajouter certaines collections privées, telles que celles de MM. Lambros et Rouspoulos, riches surtout en terres cuites et en pierres gravées; il m'est impossible même d'en donner rien qu'une idée générale, tant le champ d'exploration est vaste et varié. Au lieu de me borner à des généralités, je crois plus utile d'appeler l'attention sur quelques pièces de première importance, de

manière que le lecteur puisse se faire au moins une idée des jouissances artistiques réservées à l'archéologue et à l'artiste pendant son séjour dans la cité de Phidias.

Parlons d'abord des bas-reliefs. Les plus beaux se trouvent à l'Acropole. Parmi les reliefs archaïques je signalerai celui qui représente une jeune femme montant sur un char dont elle tient les rênes, trop incomplètement conservé pour qu'il soit possible d'en préciser davantage la signification. La manière sévère dont l'artiste a traité la draperie rappelle l'archaïsme: les plis sont aplatis et droits et ne manquent pas de raideur, surtout dans la manière dont un pli retombe sur l'autre; toute étude d'ombres est absente; mais l'artiste a déjà su rejeter le vêtement sur les bras de la femme avec une certaine grâce. L'étude des formes du corps est déjà assez savante. La transition du système archaïque aux principes de la grande école attique se remarque surtout dans la manière de traiter le nu et dans la pose vivante que prend la jeune fille: cette pose est pleine de vie et de grâce naturelle. Les mêmes caractères se remarquent dans le bas-relief d'une tête d'Hermès barbu, exposé dans la même salle du musée de l'Acropole. Les yeux sont encore gros et grands-ouverts; la barbe est traitée avec ce caractère archaïque qui ne manque pas de grâce malgré la raideur de ses lignes; l'expression de l'ensemble a encore quelque chose de ce caractère riant qui est si prononcé dans les sculptures archaïques: je ne rappellerai que les Eginètes de la Glyptothèque de Munich et les métopes de Sélinonte du musée de Palerme. Dans les deux monuments, le relief est très peu prononcé. Quelques archéologues ont cru reconnaître dans le relief de la jeune fille, — mais cela sans pouvoir en donner de preuves suffisantes, — une métope ou un reste de la frise de l'ancien Parthénon détruit par Xerxès, et dont plusieurs tambours de colonnes se voient encore dans le mur septentrional de l'Acropole, relevé à la hâte par Thémistocle. Avec plus de certitude on peut rapporter au même monument cette tête polychromée de Gorgone en terre cuite, qui a dû orner la corniche du temple. C'est la plus curieuse tête qu'on se puisse imaginer: mélange bizarre de traits humains et de traits d'animaux. Ces Gorgones, dont la conception était déjà si bizarre en elle-même, gardèrent pendant bien longtemps leur caractère archaïque, et leur type n'arriva que bien tard à ce développement idéal tel que nous le trouvons dans la *Tassa Farnese* de Naples, et tel que, dans l'art moderne, l'a conçu Benvenuto Cellini dans son Persée de Florence. La coiffure retombe en grosses boucles enroulées sur le front; les rides du front sont nettement indiquées; la bouche est démesurément grande, et les dents sont de vraies dents d'animaux. Ce qui donne à l'ensemble un cachet tout particulier, c'est cette grande langue qui sort de la bouche et retombe sur le menton. Ce type rappelle tout naturellement à l'esprit celui, plus archaïque encore, de la Méduse de la métope de Sélinonte, qui montre aussi une langue bien longue, et possède des dents pointues comme celles d'un requin. Un caractère analogue se remarque, du reste, dans deux autres têtes de Méduse du musée de Palerme.

Les pièces les plus précieuses du musée de l'Acropole sont naturellement les faibles débris des frontons, des métopes et de la frise du Parthénon. On sait que plusieurs parties de ces sculptures sont irrémédiablement perdues tout autant que la statue d'Athèna elle-même. De ce qui nous en reste, la plus grande partie se trouve au British Museum, grâce à lord Elgin qui a heureusement sauvé une bonne partie de ces sculptures. Le musée de Copenhague et celui du Louvre possèdent quelques fragments. A Athènes, il

ne reste plus que peu de chose des métopes et des frontons; de la frise, par contre, qui représentait la procession des grandes Panathénées, les plus beaux débris sont certes ceux qui se trouvent au musée de l'Acropole. Il serait superflu de décrire ici ces grandes œuvres, après les beaux travaux qu'elles ont inspirés, et surtout après le grand ouvrage du professeur Michaelis (*Der Parthenon*, Leipzig, 1874). Je ne puis cependant omettre de parler de la jouissance artistique que l'on éprouve lorsqu'on se trouve en leur présence. Qu'on ne perde d'abord pas de vue que ces reliefs étaient destinés à être vus à une certaine hauteur, sinon on ne s'expliquerait point comment certaines parties sont plus soignées, plus achevées que d'autres; comment, par exemple, l'artiste a pu appliquer la tête d'un cheval contre le corps d'un cavalier, qu'elle cache en partie. On trouvera plus de grâce et plus de candeur virginale que dans ces canéphores, si connues de tous les artistes, et qui n'ont d'équivalent dans l'histoire de l'art, mais dans un genre différent, que la célèbre porteuse d'eau de Raphaël de l'*Incenlio del Borgo*; les moindres détails en sont soignés. Voyez ce bras droit de la troisième canéphore; comme il est magnifique de chair et de pose; quelle vie sculpturale dans ces jeunes conducteurs et conductrices de bœufs et d'agneaux; quelle variété de poses et de draperies et, en même temps, quelle simplicité et quelle harmonie dans l'ensemble! Voyez comme ce bœuf résiste à une jeune fille et relève naturellement la tête; comme ce jeune homme met doucement la main sur ce petit agneau comme pour le retenir; quelle gravité et quelle vie! Les moindres détails sont si bien calculés pour l'effet de l'ensemble! Ce n'est pas une procession qui s'arrête, c'est un cortège qui marche réellement. La diversité des poses des jambes contribue grandement à exprimer ce mouvement. Dans bien des cas, la jambe droite se repose, la gauche est rejetée en arrière: arrangement qui produit sur le spectateur une telle illusion qu'il lui semble que le personnage marche en réalité. L'École du Pérugin et celle de Raphaël surtout, ont compris ce que l'art pouvait tirer d'un tel motif. Je rappellerai encore ce geste de main droite d'un des organisateurs du cortège, qui est d'un effet si grand qu'on ne saurait l'oublier une fois qu'on en a compris tout le charme. On dirait que ce personnage va de l'un à l'autre pour donner ses ordres. Mais ce qui dépasse toutes ces sculptures en beauté et en majesté, ce sont ces trois personnages assis qui appartiennent au groupe des dieux. D'accord avec le Dr. Flach (*Zum Parthenonfries*, Wurzburg, 1877) je les tiens pour des représentations de Poséidon, de Dionysos et de Déméter. Quel que soit, du reste, le nom qu'on leur donne, jamais on n'a représenté plus divinement des divinités. Si jamais Phidias a sculpté la moindre partie de la frise, c'est certes ce groupe qui a été vivifié par son divin ciseau. Je ne sais, mais cette tête de Déméter est si vivante et si calme en même temps, les formes de son corps sont si parfaites, toutes les parties sont si harmonieuses entre elles, qu'il n'existe peut-être pas au monde une sculpture supérieure à celle-là. La poitrine apparaît sous le vêtement suffisamment développée et harmonieusement arrondie; la gorge est large et veloutée, mais n'a rien de voluptueux, le menton est arrondi et à cette forme quelque peu recourbée qui ajoute tant à la beauté féminine; la bouche est entrouverte: des lèvres développées lui donneraient plus de charmes; serrées, elles rendraient la femme plus intéressante, plus gracieuse, plus jolie: ici tout est beau; le joli est déjà le produit d'un art en décadence. Si les fragments ne constituent qu'une faible partie de l'œuvre totale, on n'en a peut-être pas moins de

jouissance à les admirer. Notre esprit trouve un certain plaisir à reconstituer par l'imagination cette grande procession des Panathénées. Cet imposant cortège semble défilé devant nos yeux. Il se forme à la partie occidentale du temple et s'y divise en deux parties: l'une parcourt le côté sud, l'autre le côté nord de la *cella* du Parthénon; et toutes deux convergent vers le côté oriental, où sont assis les douze grands dieux de l'Olympe assistant à la fête donnée en l'honneur d'Athéna. Au milieu d'eux se tiennent debout le prêtre et la prêtresse, — on avait cru longtemps que ces deux personnages représentaient la remise et le pliage du célèbre *peplum*, tressé par les vierges athéniennes, dont on revêtait solennellement la statue d'Athéna Polias, — faisant les préparatifs du sacrifice. C'est ainsi que j'aime à me représenter cette géniale conception de Phidias.

Qu'après l'examen de ces chefs-d'œuvre, on vienne me parler de réalisme! Je me contenterai, pour toute réponse, d'engager les artistes, — et ici je parle d'artistes véritables et non de ceux pour qui l'art ou la critique ne sont que des moyens de plaire aux passions de la foule, et avec lesquels on ne discute point, — à aller à Athènes étudier ces œuvres immortelles: ce sera leur chemin de Damas artistique.

Impossible de m'arrêter plus longtemps à l'art de Phidias et de ses élèves, ayant encore à appeler l'attention du lecteur sur des reliefs d'autres écoles qui sans égaler les premiers, n'en sont pas moins de la plus grande importance. Une partie de la frise du temple de la Niké Aptéros est encore en place; — l'autre est conservée au British Museum. Ces sculptures ont tellement souffert qu'on ne peut guère deviner le sujet qu'elles représentent; mais on peut encore se rendre compte de la beauté de l'ensemble et de l'harmonieuse simplicité de la disposition. Ce petit temple, modèle de grâce et d'élégance, était entouré d'une balustrade dont on possède quelques fragments, assez bien conservés, appartenant probablement à une époque postérieure aux sculptures de la frise et qui ont fait l'objet d'une fort belle étude de Kekulé (*Die Balustrade des Tempels der Athena-Nike*, Leipzig, 1869). Parmi ceux-ci, deux surtout sont des reliefs de la plus grande beauté: la Niké au taureau et celle déliant ses sandales. Cette dernière est un modèle de sculpture gracieuse, et cela dans l'acception la plus élevée du mot. Nous n'y rencontrons plus ce ciseau sévère, grandiose, olympique, dirai-je, des sculptures du Parthénon; mais nous n'y retrouvons rien non plus de ce qu'on pourrait appeler le mouvement ou le maniérisme. Ce relief est plein de vie et d'animation. C'est surtout la pose et la manière de draper qui donne cette vie, alors que dans l'école de Phidias, celle-ci résulte de l'expression de la figure, à laquelle tout le reste est appelé à concourir. Je dirais que nous apercevons déjà quelque étude de formes par amour de la forme même. La draperie retombe en replis variés et harmonieux, et la sculpture en est si fine qu'on dirait que ce vêtement a de la peine à cacher un corps si admirablement moulé. L'artiste semble n'avoir sculpté sa draperie de telle façon que pour mieux faire apparaître tout ce qu'il y a de grâce et de perfection dans les formes de sa Niké, et permettre au spectateur d'en admirer en détail toute la beauté. Et tout cela est naturel, ne présente rien de recherché; et est-il besoin de dire qu'on n'y trouve rien de lascif ni de voluptueux? Comme étude de formes, comme manière de draper, comme grâce et comme douceur, ce relief est un modèle qui n'a jamais été surpassé. Plus on l'examine, plus on l'admire: c'est l'idéal de la grâce, comme Phidias a atteint l'idéal de la majesté.

Dans les autres musées d'Athènes, on trouve

encore bien des bas-reliefs d'une grande valeur. Devant me borner, je ne parlerai plus que d'une sculpture du musée de Patissia, du célèbre bas-relief d'Eleusis, découvert par Fr. Lenormant, en 1859, près de la chapelle de Saint-Zacharie à Eleusis. Il semble représenter Déméter remettant la gerbe de blé à Triptolème en présence de Chora. Le jeune Triptolème est représenté tout nu et retient son vêtement sur l'épaule droite; les deux divinités sont drapées. Le relief est peu saillant et a beaucoup souffert; pas assez cependant pour qu'on n'en puisse saisir toutes les beautés. Déméter semble traitée d'après des principes bien différents de ceux qui ont présidé à la conception de Triptolème: aussi O. Jahn (*Die alte Kunst und die m. l. Pop. Aufs.* 231) a cru y reconnaître l'intention de l'artiste de représenter Déméter d'après un type assez usuel. On est généralement d'accord pour dater ce relief de l'époque directement postérieure au temps de Phidias. La sculpture est calme et grandiose, ce qui lui donne je ne sais quoi d'imposant. La draperie tombe en plis droits et fort simples. L'expression de Triptolème, élevant le regard vers Déméter, est d'une candeur juvénile vraiment admirable. Le nu est fort bien travaillé; les formes sont bien arrondies. Les bouches sont entrouvertes, les lèvres assez grosses: l'ensemble est cependant d'un calme qui ne manque pas de froideur. Chora est de loin la plus belle; sa poitrine semble cependant trop développée. Il y a bien de la majesté, il y a aussi une certaine grâce; mais on sent qu'il y manque ce quelque chose qu'on ne saurait dire, qui caractérise l'œuvre du génie. On y reconnaît le faire d'un grand maître, mais qui doit plus au travail qu'à son talent naturel.

Les quelques considérations que nous venons d'émettre ne peuvent donner qu'une faible idée des richesses que l'artiste peut admirer à Athènes. Elles prouveront cependant que, en fait de bas-reliefs, les musées d'Athènes présentent un ensemble de chefs-d'œuvre tel qu'on en trouverait difficilement dans d'autres musées de l'Europe. Dans un prochain article, nous examinerons quelques-unes des plus belles statues; nous nous occuperons surtout des monuments funéraires, qu'il est presque impossible d'étudier autre part qu'à Athènes.

ADOLF DE CEULENEER.

L'ŒUVRE DE RUBENS.

Il résulte d'un rapport récemment communiqué à l'administration communale d'Anvers que Rubens a laissé 2,235 peintures, dont 228 esquisses. Il y aurait, en outre, 484 dessins du maître, soit un ensemble de 2,719 œuvres.

Des 2,235 tableaux et esquisses, 829 n'ont jamais été reproduits. Il faut considérer que, non seulement 690 œuvres sont exclusivement connues par des reproductions, mais qu'il y en a 293 dont la trace est perdue.

Le vœu ayant été émis au congrès artistique de 1877 de voir former par la ville d'Anvers un œuvre absolument complet de Rubens, la commission chargée de rechercher le moyen de réaliser ce vœu constate que la ville aura à faire reproduire 536 peintures et à acquérir 921 estampes pour compléter la série des tableaux du grand maître.

Comme reproductions de dessins, il manque encore 126 planches gravées et 117 photographies. Il y aurait donc à acquérir un ensemble de 1047 estampes, et à faire confectionner 653 photographies.

Le coût de chacune des estampes est évalué à 10 francs et celui de la confection de chacune des photographies, à 60 francs. En admettant qu'il soit possible de faire photographier la moitié seulement des tableaux portés sur la liste du comité et la totalité des 117 dessins, il faudra une somme de 30,000 francs pour arriver à la réalisation du projet.

Le conseil communal d'Anvers a décidé qu'une somme de 1,500 francs sera affectée annuellement à la confection de photographies et à l'achat d'estampes; l'Etat interviendra dans les frais pour une somme pareille. On espère donc, au bout de dix ans, avoir formé l'œuvre aussi complet que possible de Rubens, en reproductions. Les photographies seront tirées au charbon, et les planches seront déposées au nouveau musée d'Anvers, dont l'érection est décrétée depuis plusieurs années.

Les encouragements que le gouvernement accorde à la gravure, ne pourraient être plus légitimement consacrés qu'à la reproduction des œuvres de Rubens. La lithographie serait aussi d'un précieux secours. Mais aucun procédé ne serait plus propre que l'aquarelle à atteindre le but que l'on poursuit. Le Palais de Cristal de Sydenham exhibe un ensemble de dessins, faits par ce procédé, des œuvres les plus célèbres. L'impression produite est des plus agréables, et l'uniformité de format donne à cette galerie un attrait tout particulier. Si l'on songe combien la photographie triomphe mal de la difficulté de traduction des couleurs, l'on est assurément fondé à craindre que beaucoup d'épreuves ne donnent l'idée la plus imparfaite des œuvres d'un coloriste tel que Rubens.

CHRONIQUE.

Un des plus illustres fondateurs de la nationalité belge, M. Paul Devaux, homme politique et publiciste éminent est mort le 30 janvier à Bruxelles, à l'âge de 79 ans. Outre sa collaboration au *Politique* (1824 à 1830) et à la *Revue nationale*, qu'il fonda en 1840, et ses travaux insérés dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, il a écrit : *Mémoire sur les guerres médiques* (Extrait des Mémoires de l'Académie, t. XLI, 1^{re} partie); *Études politiques sur les principaux événements de l'histoire*, 1874, 1 vol. Il est auteur d'un important ouvrage en deux volumes, *Études sur les principaux événements de l'histoire romaine*, entièrement imprimé et dont la publication était annoncée, il y a un mois déjà comme très prochaine.

— Un arrêté royal a nommé membres du jury chargé de juger le concours de 1880 pour le prix de 25,000 francs, ayant pour objet le meilleur ouvrage sur le développement des relations commerciales de la Belgique : MM. Banning, Beernaert, Du Fief, baron Lambert, Pirmez, Strauch, colonel Wauwermans.

— En transmettant au ministre de l'intérieur les rapports qui lui ont été adressés par les directeurs du Musée royal d'histoire naturelle et de l'Institut cartographique militaire, la commission de la carte géologique y a joint des considérations et avis dont voici les conclusions : 1^o tous les services sont organisés; ils fonctionnent dans des conditions que l'on peut regarder comme normales et régulières pendant la période préparatoire des travaux; 2^o le service rattaché au Musée a continué à mettre à exécution le programme sanctionné par le règlement d'ordre; ses levés s'étendent sur des parties de 27 planchettes comprenant environ 112,000 hectares; 3^o les études du mode de publication, qui ont conduit à réaliser un progrès considérable par la fusion des deux cartes du sol et du sous-sol, n'ont pas cessé de faire l'objet des préoccupations des divers services; elles recevront prochainement une solution satisfaisant à la fois aux exigences de la géologie et de la cartographie; 4^o le concours des géologues non-fonctionnaires du Musée est acquis aux vues du gouvernement, tant pour des études monographiques de la carte officielle que pour des levés locaux. — La commission estime, en conséquence, que l'organisation adoptée est de nature à donner bientôt de nouveaux résultats.

— On nous écrit de Berlin :

Le roi de Wurtemberg vient de terminer d'un trait de plume une affaire très désagréable qui fit beaucoup de bruit dans le temps. Vous vous rappe-

lez peut être que les héritiers du romancier Hackländer avaient été condamnés à une amende qui absorbait toute la succession, sous prétexte que le défunt avait fraudé le fisc en déclarant un revenu bien inférieur à ce qu'il était réellement. Le roi ayant fait grâce des deux tiers de l'amende, la veuve du directeur d'*Ueber Land und Meer* se trouve à l'abri du besoin. L'Allemagne entière applaudit à ce trait de clémence royale.

Jusqu'ici, la Prusse étant venue trop tard pour prendre part au gâteau, le Musée des antiques de Berlin, sans être précisément pauvre, ne possédait aucun de ces chefs-d'œuvre qui attirent invinciblement les amis de l'art; depuis l'acquisition récente des sculptures provenant de Pergame, notre Musée occupe, sinon la première place, au moins un rang des plus honorables. Grâce à un ingénieur allemand, M. Humann, et au directeur Conze, notre collection s'est enrichie des sculptures du célèbre autel de Pergame, qu'Ampelius range parmi les merveilles du monde. Cet autel, de 40 pieds de hauteur, était orné de hauts-reliefs représentant la lutte des Géants et des Dieux.

Les figures sont au-dessus de grandeur naturelle et appartiennent à la meilleure époque de l'art grec. Elles ont évidemment une certaine affinité avec le Laocoon et le Gaulois mourant du Capitole, c'est-à-dire que l'élément pathétique y prédomine. Un de nos critiques les plus estimés, M. Rosenberg, s'exprime comme suit au sujet de la récente acquisition de notre Musée :

« Dès aujourd'hui on peut affirmer avec certitude que, depuis la découverte des sculptures du Parthénon, les fouilles exécutées en Grèce n'ont rien produit qui puisse se comparer à l'autel de Pergame, et que cet autel jette une vive lumière sur toute une période de l'art grec... La frise des Géants est unique en son genre, et l'on ne saurait en exagérer la partie artistique et scientifique. »

Malheureusement ces splendides sculptures sont en mille morceaux, et il se passera quelque temps avant que, leur restauration terminée, la photographie et la reproduction pantographique les rendent accessibles au monde civilisé.

— Depuis que la salle de lecture du British Museum est éclairée par la lumière électrique, ce qui permet à l'administration d'étendre les heures d'admission jusqu'à 7 heures du soir, le nombre des lecteurs s'est considérablement accru. A la fin de l'année dernière, 93 sièges additionnels ont été fournis et immédiatement occupés. Le nombre des places était antérieurement de 302. Pendant le mois de janvier, l'accroissement du nombre des visiteurs a journellement augmenté. Les employés du British Museum, dit l'*Academy*, sont exposés à être débordés par la foule des lecteurs que les récentes améliorations y ont attirées. Il n'est souvent plus possible d'obtenir un siège, les samedis surtout, qu'après une longue attente. Le 10 de ce mois, à 4 heures, il y avait plus de 450 lecteurs dans la salle.

— Nous lisons dans l'*Academy* :

La London Missionary Society a reçu un télégramme de Zanzibar l'informant que la seconde expédition du lac Tanganyika, sous le commandement du Dr Southon et du Révérend W. Griffith, a atteint Ujiji le 23 septembre. — Le Révérend J.-C. Price et M. H. Cole sont arrivés à la station de la Church Missionary Society à Mpwapwa, le 22 octobre, 29 jours après leur départ de la côte. M. Moir, chargé par la Société d'explorer la région du Nyassa au point de vue commercial, exprime l'opinion que Bandawa est l'endroit le plus favorable de tous ceux qui ont été jusqu'ici explorés aux environs de la côte occidentale du lac. — La Société royale de géographie a reçu des nouvelles de l'expédition qu'elle a envoyée dans l'Afrique orientale. Cette expédition, sous la conduite de M. Thomson, successeur de Keith Johnston a atteint l'extrémité septentrionale du lac Nyassa, à six milles à l'est de Mbungo, le 22 septembre. M. Thomson annonce que l'expédition était dans d'excellentes conditions. Il avait l'intention de se diriger, le 28, vers le lac Tanganyika.

— Le Burlington Fine-Arts Club de Londres prépare une exposition d'œuvres des maîtres primitifs flamands, pour l'été prochain. Plusieurs grands amateurs d'Angleterre exhiberont leurs plus beaux tableaux, ainsi que des dessins et des miniatures des maîtres flamands du xv^e siècle.

— En même temps que nous aurons en Belgique notre exposition de l'industrie nationale, l'Autriche aura la sienne dans la partie conservée des locaux de l'exposition universelle de Vienne.

— Un nouveau musée romain, établi à la Lungara, dans les bâtiments de l'ancien jardin botanique, sera ouvert prochainement à Rome. Il porte le nom de musée Teverino; on y conservera tous les objets ou monuments découverts dans le Tibre. On y a déjà installé toutes les fresques qui proviennent des maisons antiques découvertes entre le Tibre et la Farnésine; il y a douze panneaux et une grande frise. Le gouvernement italien s'occupe, en outre, de faire exécuter des dessins de toutes ces peintures. La collection tibérine est complétée par une série de monnaies, de statuettes ou autres œuvres d'art en bronze, et d'inscriptions, toutes trouvées en divers points du lit du Tibre.

— La fameuse machine à compter, inventée par Leibnitz pendant son séjour à Paris, vient d'être retrouvée dans la bibliothèque de Göttingue. Cet instrument merveilleux, qui additionne, soustrait, multiplie et divise, date de 1672.

Décès. — Jules Favre, membre de l'Académie française, né à Lyon en 1809, mort le 19 janvier à Versailles. Entreprit en 1837 la publication d'une « Biographie contemporaine » dont il ne parut que deux livraisons; fonda en 1863, avec Héron et Picard, l'« Électeur, » journal hebdomadaire; auteur d'une Histoire de son gouvernement. — Le duc de Gramont, ancien ministre des affaires étrangères, né à Paris en 1819, mort à Paris le 17 janvier, auteur de « La France et la Prusse avant la guerre, » et d'une série d'articles publiés dans la Revue de France sous le pseudonyme de Memor. — Le comte de Montalivet, mort le 3 janvier, auteur d'un ouvrage sur le Roi Louis Philippe et la liste civile. Il laisse des mémoires manuscrits relatifs à la monarchie de juillet. — Léonce de Lavergne, historien et économiste, mort le 18 janvier à Versailles, à l'âge de 71 ans. — Auguste Galimard, artiste peintre, élève d'Ingres, mort à Montigny-lez-Cormeilles, à l'âge de 67 ans. — A. Mordtmann, orientaliste, mort le 30 décembre à Constantinople. — Karl von Seebach, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université de Göttingen, mort dans cette ville, à l'âge de 41 ans. — Comtesse Ida Hahn-Hahn, femme de lettres, née en 1805 à Tressow, morte le 12 janvier à Mayence. — Gustave Heine, mort le 8 janvier à Dresde, à l'âge de 79 ans, auteur d'ouvrages relatifs à l'architecture. — Anselm Feuerbach, peintre d'histoire, né en 1829 à Speyer, mort le 4 janvier à Venise. — William Hepworth Dixon, littérateur anglais, né en 1821, mort le 27 décembre. — Thomas Landseer, graveur anglais, frère du célèbre peintre d'animaux, sir Edwin Landseer, mort le 20 janvier, à l'âge de 86 ans. — E. W. Cooke, peintre paysagiste anglais, mort le 4 janvier, à l'âge de 67 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. Séance du 3 janvier. — M. P.-J. Van Beneden est élu directeur de la classe pour l'année 1881. La classe procède à l'ouverture d'un billet cacheté, déposé en 1871 par M. Ed. Van Beneden, et relatif à la découverte de l'existence d'un double appareil circulatoire et de deux liquides sanguins chez des arthropodes inférieurs; elle vote l'impression au bulletin de la séance d'une note de M. Folie, intitulée : « Remarque sur l'existence de l'évolution dans les courbes du troisième ordre ou de la quatrième classe, » par M. le Dr E. Weyr, à Vienne.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 5 janvier. — M. Conscience est élu directeur de la classe pour 1881. M. Thonissen lit une notice sur le sens réel du mot *romanus* dans le texte de la loi salique. Contrairement à l'opinion émise par M. Fustel de Coulanges, suivant lequel le mot *romanus* désignerait un esclave affranchi suivant le mode romain. M. Thonissen soutient que cette qualification s'applique aux Gallo-Romains.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. Séance du 8 janvier. — M. Pierre Benoit est nommé membre correspondant (section de musique). M. A. Piot lit une notice, intitulée : « Compositions musicales de l'empereur Charles VI, souverain de la Belgique, et de Marie-Antoinette de Bavière. »

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Séance du 5 janvier. — Le rapport adressé au ministre de l'intérieur sur les travaux de la commission pendant l'année 1879 constate que la commission a publié trois volumes de la collection des chroniques, cartulaires et autres monuments de l'histoire nationale, et qu'elle en fait paraître, le jour même de sa séance, un quatrième. Les trois volumes publiés sont : I. le tome 1^{er} des Grandes chroniques de Flandre (éditeur : M. le baron Kervyn de Lettenhove); II. un Recueil de chroniques de Brabant et de Flandre en langue flamande (éditeur : M. Charles Piot); III. le Cartulaire de l'abbaye d'Orval depuis l'origine de ce monastère jusqu'à l'année 1365 inclusivement, époque de la réunion du comté de Chiny au duché de Luxembourg (éditeur : le P. Hyppolite Goffinet). Le volume qui paraît aujourd'hui, est le tome II de la correspondance du cardinal de Granvelle (éditeur : M. Edmond Poulet). La commission arrête comme suit le programme de ses travaux pour 1880 : M. le baron Kervyn de Lettenhove terminera le tome II et dernier des Grandes chroniques de Flandre; M. Gachard, le tome III des Voyages des souverains des Pays-Bas; M. Alphonse Wauters, le tome VI de la Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique; M. Stanislas Bormans, le tome VI de la Chronique de Jean d'Outremeuse; M. Edmond Poulet mettra sous presse le tome III de la Correspondance du cardinal de Granvelle, et M. Léopold Devillers, le Cartulaire des comtes de Hainaut. M. Poulet demande qu'il lui soit loisible, dans la publication de la correspondance de Granvelle, de résumer un certain nombre de lettres, au lieu d'en donner le texte tout entier : par là l'étendue de cette correspondance pourra être restreinte. La commission, en ayant délibéré, déclare s'en rapporter sur ce point à la sagacité et au discernement de M. Poulet. M. Alphonse Wauters communique une deuxième série d'Analectes de diplomatique. M. Piot donne lecture d'une note relative à une lacune existant dans la *Brabandsche Chronyck*, qui fait partie des Chroniques de Brabant et de Flandre en langue flamande publiées par lui, lacune qu'un heureux hasard lui permet aujourd'hui de combler.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 3 janvier. — Note sur quelques espèces du genre *Cetonia* des Indes orientales, par M. le baron de Harold. Note de M. Preudhomme de Borre relative aux espèces du genre « *Macroderes* Westwood ». M. Becker présente un nouveau travail sur la faune arachnologique de Hongrie.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. Janv. La crise féodale et les jacqueries du xiv^e siècle (H. Pergameni). — Lettres d'Italie (Em. de Laveleye). — La bonne madame de Kers, roman, 2^e partie (Violette). — Quelques observations sur la situation des ouvriers dans le Borinage (E. Dufrasne). — Le général Mockel (A. Camporino). — Chronique littéraire (Eug. Van Bemmel).

Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. XVIII. 9 et 10. — Épigraphie

romaine de la Belgique. Inscriptions recueillies à l'étranger. Inscriptions militaires, suite (H. Schuermans). — Grès limbourgeois de Raeren (Schmitz). — Grès liégeois (D. Van de Castele).

Bulletin de l'Académie royale de médecine. 13 déc. Du pansement antiseptique, après les opérations sur les yeux (Bribosia). — Suite de la discussion sur la question des dépôts mortuaires — Discussion relative aux lacunes signalées dans les articles 43 et 44 du Code d'instruction criminelle par M. Depaire. — 27 déc. Suite de la discussion de la question des dépôts mortuaires; — de la discussion relative aux lacunes signalées par M. Depaire.

Messenger des sciences historiques. 1879. 4^e livr. Sceaux de la ville de Nieupoort. — Les provinces belges ont reconquis en 1830 l'indépendance gouvernementale perdue en 1795 (A. Eenens). — Thomas à Kempis. — La corporation des peintres de Bruxelles (A. Pinchart).

Journal des beaux-arts. 17 janv. Arts appliqués : le métal. — Les grandes publications modernes : le Mont Saint-Michel; les classiques italiens; le Stambuch de Jordan. — Lettre de M. H. Delmotte.

Archives de Biologie, publiées par Ed. Van Beneden et Ch. Van Bambeke. (Gand, Clemm). T. I. Fasc. 1. Physiologie des muscles et des nerfs du homard (Fredericq et G. Vandeveld). — Premières phases du développement du placenta maternel chez le lapin (Masquelin et A. Swaen). — Sur la structure de la glande de Harder du canard domestique (J. Mac Leod). — Note sur le squelette cartilagineux de la glande de Harder du mouton (J. Mac Leod). — Un mot sur l'irradiation (J. Plateau). — Nouvelles communications sur la cellule cartilagineuse vivante (W. Schleicher). — Recherches sur l'ossification du maxillaire inférieur et sur la constitution du système dentaire chez le fœtus de la Balænoptera rostrata (Ch. Julin). — Recherches sur l'embryologie des mammifères. La formation des feuillettes chez le lapin (Ed. Van Beneden). — Étude sur la bactérie de la lèpre (Arm. Hansen).

Revue critique d'histoire et de littérature. 12 janv. Sabatier, Mémoire sur la notion hébraïque de l'esprit. — Heiberg, Questions relatives à Archimède. — Voyage de Charles-Quint par la France, de René Macé, p. p. Raynaud. — De Tréverret, L'Italie au xv^e siècle. — Paquet, Histoire du village de Woippy. — Ranke, Origine et commencement des guerres de la Révolution. — Walter, Politique des Hohenzollern dans les élections impériales. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 19 janv. Pognon, L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire; Hommel, Deux inscriptions d'Asurbanibal. — Frey, Études sur Eschyle. — Gebhart, Les origines de la Renaissance en Italie. — La Muze historique de Lorent, p. p. Livet. T. IV, 1^{re} partie. — Timizey de Larroque, Trois lettres inédites de B. d'Echaus, évêque de Bayonne. — Charavay, Baudelaire et A. de Vigny, candidats à l'Académie française. — Laas, La composition allemande dans les classes supérieures des gymnases. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 10 janv. Les devoirs de la majorité républicaine (E. de Pressensé). — P. J. de Béranger (Lenient). — L'ornementation expressive (Ch. Chipiez). — Des runes et des inscriptions runiques. — 17 janv. M. H. Taine (A. Cartault). — La vénalité des offices sous l'ancien régime : la Paulette (J. de Crozals). — Alliance de l'Allemagne et de l'Autriche, ses conséquences, d'après un confident de M. de Bismarck. — L'instruction publique en Angleterre et en Allemagne — Causerie littéraire — 24 janv. Les Combinaisons de M. de Bismarck (J. Vilbort). — La Science du beau et ses récents interprètes (D. Nolen). — L'Amour, les Femmes et le Mariage, d'après Schopenhauer (C. de Varigny). — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 10 janv. L'instruction préparatoire des étudiants en médecine (Lasègue). — La thermochimie (Berthelot). — Les Gobelins (Ém. Alglave). — 17 janv. Les froils de décembre 1879 (A. Angot). — La nouvelle lampe d'Édison (J. Bouillard). — L'origine des espèces et des genres (A.-R. Wallace). — La conservation de l'énergie (A. Terquem). — Le congrès scientifique de Sheffield. — 24 janv. Le Feu et l'Eau à Paris — Les Collections allemandes et la galerie d'Anatomie comparée au Muséum (Pouchet). — La Propriété terrienne et le Paupérisme, d'après un Américain (Ém. de Laveleye). — La Société industrielle de Mulhouse, son rôle et ses travaux (1825-1878).

La Nouvelle Revue. 1^{er} janv. Le peuple et la bourgeoisie Les organes successifs : l'Église, la Féodalité, la Royauté (Em. Deschanel). — Après la guerre de 1870-1871 (Ferd. de Lesseps). — M. Thiers (E. Spuller). — La loterie en Italie (M. Macchi). — Le grand père Lebigre, 2^e partie (Eckmann-Chatrion). — Charles Méryon (Ph. Burry). — Le mariage de Loti, première partie. — Stances (P. Deroulède). — Le Kouldja (De Ujfalvy). — L'Opéra (L. Gallet). — Lettres sur la politique intérieure. — Chronique politique — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique. — 15 janvier. M. Thiers (E. Spuller). — La liberté commerciale et la protection aux États-Unis (E. Masseras). — Birmanie et Tong-Kin (L. Vossion). — Le grand père Lebigre, troisième et dernière partie (Eckmann-Chatrion). — La société dans Homère (L. Pauliat). — Le mariage de Loti, deuxième partie. — Poésies (Fr. Pittié). — La guerre du Pacifique (C. Farcy). — Lettres sur la politique intérieure, etc.

Revue des Deux Mondes. 15 janv. Causeries florentines. I. Dante et Michel-Ange (J. Kluetzko). — La fraternité et la justice réparative, selon la science sociale contemporaine (A. Fouillée). — Poverina. I. (M^{me} la princesse O. Cantacuzène-Altieri). — Les démoniaques d'aujourd'hui. I. Étude de psychologie pathologique (Ch. Richot). — La situation agricole de la France. I. Les progrès accomplis (J. Clavé). — L'éducation en France depuis le xvi^e siècle (L. Carrau). — Le Brésil en 1879 (P. Béranger). — Les Mémoires d'un solitaire de Port-Royal (F. Brunetière).

L'Exploration. 11 janv. Bolivie et Pérou, ses gisements nitrifères (A. Bresson). — Expédition suédoise au détroit de Behring, suite (V.-J. Kramer). — 18 janv. La littérature de l'Amérique latine (Torrès Caicedo). — Expédition suédoise au détroit de Behring, suite (J.-V. Kramer). — Commerce du Sahara occidental. — 25 janv. Expédition du lieutenant Tyagmine à la Nouvelle-Zemble (L. Botkine). — L'agriculture en Europe et en Amérique, par un Américain. — Nomenclature géographique (H. Mager). — Expédition suédoise au détroit de Behring, suite (J.-V. Kramer).

Polybiblion. Janv. Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Comptes rendus : Théologie, Jurisprudence, Belles-lettres, Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Janv. La renaissance littéraire des Slaves méridionaux. Les Bulgares (L. Leger). — Les esprits du Seeland. Nouvelle (L. Favre). — Un théâtre national dans la Suisse romande (Marc-Monnier). — Le joueur de harpe. Étude de mœurs italiennes (H. Mèreu). — La question d'Orient dans sa nouvelle phase (Ed. Tallichet). — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

De Nederlandsche Spectator. 17 janv. Berichten en mededeelingen. — Friesche geschiedbronnen (J. Bolhuis van Zeeburgh). — Empedocles. II. (A. H. G. P. Van den Es). — Es werle licht (E. Kiene). — 24 janv. Berichten en mededeelingen. — Empedocles. III. — Vluggaren. — Plukael.

De Tijdspiegel. Janv. De tegenwoordige en toe komstige toestand der vrouw. — Sociale studiën. IV. (A.-J. Domela Nieuwenhuis). — Nog iets over kiesstelsels (G. Van Oosterwijk). — Geschiedenis van den dag (Noorman). — De beweging der Lazzaretisten in Italië. — Een welcome verschijning (R. Sinia). — Korte mededeelingen uit het gebied der nieuwere letterkunde (A. Pierson). — Nieuwe uitgaven en vertalingen. — Mengelwerk.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} janv. Zur deutschen Memoirenliteratur (W. Herbst). — Morley, English Men of Letters (K. Hillebrand). — Förster, Die deutsche Kunst in Wort und Bild (C. Ahlenhoven). — Kemble, Record of a Girlhood (M. Sell). — Kurzeliterarische Umschau. — 15 janv. Die heutige Gesellschaft in Frankreich (Nasemann). — Huysen, Fünf Kapitel zur idealen Seite der Pädagogik (W. Herbst). — Morley, English Men of Letters Schluss (K. Hillebrand). — Rietschel, Martin Luther und Ignatius von Loyola (J. Köstlin). — Kruse, Seegeschichten (W. Herbst). — Kemble, Record of a Girlhood, Schluss (M. Sell). — M.-K. Unsere Mutter (W. Herbst). — Kurze literarische Umschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 10 janv. Ugo Foscolo: Dei Sepolcri, deutsch von P. Heyse, Schluss. — Die Memoiren der Frau von Rómusat (V. Schorn). — Italien: Die Religion der Zukunft (P. Lanzky). — Die niederländischen Schulen im Mittelalter (F. von Hellwald). — Zur Literatur der Rumänen. I. (H. Klein). — Nordamerika: Neuestes von Bret Harte (Ed. Engel). — Die Philosophie der Araber im X. Jahrh. n. Chr. — Thier und Mensch vor dem König der Genien, Ein Arabisches Märchen (D. Kaufmann). — 17 janv. Ansichten eines Engländer über Deutschland. I. (Beaulieu Marconny). — Zwei Vorreden von A. Dumas Fils (Ed. Engel). — Scartazzini's Dante (K. Witte). — Zur Literatur der Rumänen. II. (H. Klein). — Das Album der studirenden polnischen Jugend gewidmet dem Dichter-Jubiläum Kraszewski. — Novelleter af Alex. Kielland. — Thesen zur Erklärung der natürlichen Entstehung der Ursprachen. — Ein Brief von Herrn A. Daudet an das "Magazin". — 24 janv. Ansichten eines Engländer über Deutschland. II. — Perlen deutscher Übersetzungskunst (H.-J. Heller). — Die Socie à italiana in Berlin (Ed. Engel). — Spanien: Die theokratische Restauration, von F. Garrido (J. Fastenrath). — Aus Ungarn (M. Nordan). — Der Zarzewitsch Alexei 1690-1718 (L. Friedmann). — Jacob Rizos Nerulos (J. Pervanoglu).

The Academy. 17 janv. The Memoirs of Prince Metternich. I. — Mrs. Aynsley's Visit to Hindostan, Kashmir and Iadak. — Clodd's Life of Christ. — An Irish History of the Irish war of 1641. — H. James, Jun. 's Life of Hawthorne. — Paris Letter — Sonnenschein's Edition of the "Captivi" of Plautus. — The new front of the cathedral of Florence. — Old Masters at Burlington House. II. — 24 janv. Burton's History of the reign of Queen Anne. I. — Spencer's Ceremonial institutions. — Rushbrooke's Synopticon. — Memoirs of Prince Metternich II. — Escott's England: its people polity and pursuits. — The russian universities. — Davies' Treatise on metalliferous minerals and mining. — The grammar of Kandra I. — Kett's Rubens. — History of the votive church at Vienna. — Archaeological notes on a tour in southern Italy. III. (Fr. Lenormant). — The Henderson Collection of pottery.

Quarterly Review. Janv. Lord Bolingbrooke. — The progress of taste. — Bishop Wilberforce. — The successors of Alexander and greek civilisation in the East. — Prince Metternich — The romance of modern travel. — Mr. Bright and the Duke of Somerset on monarchy and democracy. — The credentials of the opposition.

Edinburgh Review. Janv. Agricultural depression. — Hamerton's Life of Turner. — Military relations of Russia and England. — Ireland, her present and

her future. — The persian miracle play. — British lighthouses. — Russia before and after the war. — Lord Minto in India — Plain with principles.

Nineteenth Century. Janv. Russian nihilism (Fr. Cunliffe-Owen). — George Canning: his character and motives (R. H. Viscount Stratford de Redcliffe). — Athletics in public schools (Hon. Edw. Lyttelton). — Phaedra and Phèdre (Lionel Tennyson). — Purchase in the Church (J. Martineau). — The origin of species and genera (A. R. Wallace). — Dr. Abbott and Queen Elizabeth (J. Spedding). — Old fashioned gardening (Mrs. Paul). — The criminal Code 1879 (Hon. Mr Justice Stephen). — Atheistic Methodism (W. H. Mallock). — The question of war correspondents (A. Forbes).

Dublin Review. Janv. Mauritius. — Mr. Herbert Spencer's "System of philosophy" (St G. Mivart). — The eighteenth century. III. (W. S. Lilly). — Ethics in its bearing on theism (W. G. Ward). — The land question and law reform (A. St. John Clerke). — Mr. A. D. Vere's Legends of the Saxon Saints. — Pope Leo XIII and modern Studies. — The alleged gallicanism of Maynooth and of the irish clergy (Rev. W. Walsh).

The Nation (New-York). 1^{er} janv. The week. — The old year. — The analogy between Maine and Louisiana. — Non-sectarian theology. — M. Gladstone's political position. — Renan's Christian Church. — Correspondence. — Notes. — 8 janv. The week. — Editorial articles. — The situation in Afghanistan. — Correspondence. — Notes. — Reviews.

North american Review. Janv. The interoceanic canal (F. de Lesseps). — The woman question again (Fr. Parkinan). — Romanism and the irish race in the United States. II. (J. A. Froude). — Sainte-Beuve (H. James). — The metaphysics of science (A. Winchell). — The permanence of political forces. II. (Cuthbert Mills). — Recent poetry.

International Review. Janv. Rubens. II. (Ph. G. Hamerton). — The islands of Okinawa (Ch. Lanman). — Two poems (F. W. Bourdillon). — Yellow fever (J. S. Billings). — The service of Francis Leiber to political science and international law (J. C. Bluntschli). — Current literature in France (E. de Pressensé). — William Cobbett (H. C. Lodge). — William Kingdon Clifford (J. Fiske). — Contemporary literature.

Nuova Antologia. 1^{er} janv. W. E. Gladstone (Bonghi). — Metella o le matrone romane sotto i Cesari (V. Giachi). — Il "Filocolo" del Boccaccio (Fine) (B. Zumbini). — Imperia. Romanzo storico del XVI secolo (Continua) (Petruccelli Della Gattina). — La nuova Bulgaria (A. Brunialti). — Antonio Schiefner (E. Teza). — Rassegna delle letterature straniere (A. De Gubernatis). — Rassegna drammatica. — Echi della quindicima. — Rassegna politica — Bollettino bibliografico. — Annunzi di recenti pubblicazioni. — 15 janv. Della poesia civile appresso gli antichi e i moderni (T. Mamiani). — I Finni secondo gli ultimi studii (P. Mantegazza). — Il Manzoni in famiglia, studiato nella sua corrispondenza inedita. II. (A. De Gubernatis). — Le popolazioni e le forze dell' Afghanistan rispetto all' Inghilterra (O. Baratieri). — Imperia. Romanzo etc. — L'arte musicale nell' anno 1879 (G. A. Biaggi). — Rassegna letteraria italiana (D. Gnoli). — Echi della quindicima. — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 16 janv. Fulvio Testi e Carlo Emanuele I di Savoia (V. Santi). — La principessa Caterina Románovna Dashkoff (A. Herzen). — Dell' estensione e dell' impenetrabilità dei corpi in rapporto agli elementi della materia. — Fra Paolo Sarpi e l'Interdetto di Venezia (G. Capasso). — I grossi cannoni della marina (Ara Alberto). — Alcune parole sopra Emilio Zola ed il suo nuovo romanzo "Nana" (Liudovik). — Rassegna letteraria e bibliografica: Scandinavia, Germania,

America, Italia. — Cronaca geografica. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Rassegna Settimanale. 11 janv. La legg sull' istruzione pubblica. — La economia nella spesa per l'acquisto delle vettovaglie. — I Drawbacks, le importazioni e le esportazioni temporanee. — Corrispondenza da Londra. — La Settimana. — Lodovico Castelvetro (E. Masi). — La guerra di successione austriaca secondo le poesie milanesi del tempo (G. De Castro). — L'Appennino meridionale. — Il mar polare artico e il prof. Blaserna. — Machiavelli e gli autori greci (P. Villari). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Revista contemporanea. 15 déc. El hijo de Coralia, novela (A. Delpit). — La civilización moderna (J. R. Mourelo). — Los Ingleses juzgados por un Americano (A. Rhodes). — Los trabajos de un editor (W. Minto). — Crónica política. — Ideal político de la raza latina (M. Moya). — Escena final (G. B. Muller). — 30 déc. El hijo de Coralia (A. Delpit). — La cuestión social (J. Alvarado). — Relaciones de la Economía (M. Carreras y Gonzalez). — Panamá y Darien (R. Becerro de Bengoa). — Una historia triste (C. Solsona). — El pintor austriaco J. Makart (J. Fastenrath). — Análisis y ensayos.

Bulletin de la Société royale de botanique. T. XVIII. 2^e partie.

Duverger, Arthur. L'Inquisition en Belgique. Verviers, Gilon. (Biblioth. Gilon). 60 c.

Livre (Le) illustré des patiences. 60 jeux de patience avec figures indiquant la place des cartes. Brux., Kiessling, in-8, rel. 6 fr. 50.

Niessen, L. Note sur la tache rouge observée sur la planète Jupiter pendant les oppositions de 1878 et 1879. Bruxelles, Hayez.

Warlomont, Dr. De la valeur du diplôme de médecin allemand délivré par les jurys spéciaux de l'Allemagne du Nord à la suite de l'examen d'Etat. Lettre adressée à M. le Ministre de l'instruction publique. Bruxelles, Manceaux.

Bailly, Jules. Les heures de soleil, poésies. Deuxième, troisième et quatrième époque. 1854-1879. Paris, Ghuo, 1880.

Boletín del Ateneo Barcelones. Oct.-dic. Imprenta de la Renaixensa.

Correspondenz (Politische) Friedrich's des Grossen. Dritter Band. Berlin, Duncker.

Dowden, Wilh. Shakspeare, sein Entwicklungsgang in seinen Werken. Uebersetzt von W. Wagner. Heilbronn, Henninger.

Frey, Ad. Albrecht von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Literatur. Leipzig, Haessel.

Kalbeck, M. Neue Beiträge zur Biographie des Dichters J. C. Günther. Leipzig, Breitkopf u. Härtel.

Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven. IV. Bd. I. Memoiren der Kurfürstin Sophie von Hannover. — 2. Frédéric II, Histoire de mon temps. Leipzig, Hirzel.

GUSTAVE MAYOLEZ

LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 13

Guide du Botaniste en Belgique, par FR. CRÉPIN. 3 francs.

Manuel de la Flore de Belgique, par FR. CRÉPIN. Troisième édition. 6 francs.

Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation, par G. TIBERGHEN. Troisième édition. 5 francs.

Éléments de Morale universelle à l'usage des écoles laïques, par G. TIBERGHEN. 1 fr. 50 c.

Le Libéralisme et les Idées religieuses, par PAUL VOITURON. 4 francs.

Brux.—Imp. de l'Économie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 4 - 15 FÉVRIER 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — La Ménapie; La Flandre au haut moyen âge, par A. De Vlaminck (Alph. Wauters). — Plans et vues de la ville de Tournai, par A. Dejardin. — Histoire d'Alexandre-le-Grand, par Droysen (P. Thomas). — Publications historiques françaises (Mart. Philippon). — La vie des plantes de la Suisse, par H. Christ (H. Pittier). — Publications allemandes (G. van Muyden). — Correspondance littéraire de Paris (A. Chuquet). — Bulletin. — Correspondance : *La Philosophie scientifique*. — Une enquête anthropologique en Belgique. — La première station de l'Association internationale africaine. — Les sculptures de Pergame. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

La Ménapie et les contrées limitrophes à l'époque de Jules César; La Flandre et ses attenances au haut moyen âge, Etudes de géographie historique, par Alphonse De Vlaminck. Anvers, Plasky, 1879. 1 vol. in-8^o, 280 pages, 3 cartes.

Le travail de M. De Vlaminck constitue une œuvre considérable, dans laquelle l'auteur développe une thèse que l'appuie de citations nombreuses et bien choisies. Sous ce rapport, on peut le ranger parmi les meilleurs travaux dus à l'érudition belge. Mais M. De Vlaminck a-t-il été aussi heureux dans l'exposé de son système que dans le choix de ses arguments? C'est ce dont il est permis de douter. Il me semble qu'il a provoqué de nouveaux sujets de controverse au lieu de jeter plus d'éclat sur une question qui a déjà été discutée souvent : je veux parler de l'histoire du peuple Ménapien, base essentielle des origines de la Flandre.

Son travail se divise en deux parties, intitulées, la première : *la Ménapie et les contrées limitrophes à l'époque de J. César*; la seconde, *la Flandre et ses attenances au haut moyen âge*. Un coup d'œil jeté sur les cartes qui accompagnent le texte suffit pour révéler au lecteur lettré les points principaux de divergence entre M. De Vlaminck et ceux qui l'ont précédé. Il n'est point possible de suivre l'auteur pas à pas; on nous permettra donc de ne nous arrêter qu'à certains détails. Contrairement aux idées plus généralement reçues, M. De Vlaminck rejette de la Flandre et du pays situé entre la Meuse et le Wahal, les Ménapiens du temps de César, et leur attribue la Zélande et les deux rives du Rhin depuis les environs d'Arnhem (en Gueldre) jusqu'à la mer (p. 11). De plus, il identifie avec eux les Bataves, les Caninefates et les Marsaces, qui ne seraient autre chose que des tribus de la nation ménapienne (p. 12). Cette dernière n'aurait quitté les bords du Rhin pour se fixer en Flandre que vers l'année 290, après la mort de l'usurpateur Carausius (p. 78).

Ce système ne me paraît pas difficile à renverser. Il s'appuie sur une phrase de César qui

place à peu de distance de l'embouchure du Rhin dans la mer (*non longe a mari, quo Rhenus influit. De bello gallico*, l. IV, c. 1) l'endroit où les Tenctres et les Usipètes traversèrent ce fleuve, en saccageant sur leur passage les habitations des Ménapiens. Mais pour César, pour tout habitant de la Gaule centrale et de l'Italie, le point de séparation du Wahal et du Rhin proprement dit sera toujours considéré comme peu éloigné de la mer. Le conquérant romain n'avait qu'une notion confuse des embouchures de ces cours d'eau, embouchures qu'il ne visita jamais. L'argument n'est donc pas décisif, et l'on peut maintenir les Ménapiens dans le pays de Clèves et dans la contrée entre le Wahal et la Meuse, en laissant aux Bataves l'île qui portait leur nom, entre le Wahal et le Rhin, l'*Insula Batavorum*, depuis appelée le *Fetuve* ou *pays du Wahal*, par opposition au *Betuwe* ou *pays des Bataves*, qui se trouvait au bord du Rhin, entre ce fleuve et l'Yssel. Pour moi, il est tout à fait improbable que les Germains, dont l'armée se composait en partie de cavaliers, au lieu de forcer le passage du fleuve dans un pays favorable à leurs mouvements, se soient aventurés au sein d'une contrée marécageuse, entrecoupée de cours d'eau et de lacs.

Il existe d'ailleurs dans les *Commentaires* de César deux passages qui, d'après moi, permettent de considérer la Flandre comme ayant été, du temps de la conquête romaine, peuplée de Ménapiens. Lors de sa première expédition en Angleterre, le proconsul s'embarqua avec une partie de son armée, ne laissant au *Portus Iccius* (à Wissant) qu'une simple garnison. Le restant de ses troupes, il le confia à ses lieutenants Sabinus et Cotta, et les chargea de punir de leur résistance ceux des Morins qui s'obstinaient encore à défendre leur indépendance, et les Ménapiens; à peine César fut-il revenu d'outre-mer que ce corps d'armée le rejoignit, après avoir brûlé les habitations des Ménapiens, coupé leurs champs de froment et forcé ce peuple à chercher un refuge dans d'impénétrables forêts (*De bello gallico*, l. IV, c. 22 et 38). Est-il possible d'admettre que Titurius et Cotta, s'écartant du *Portus Iccius*, auraient été porter la dévastation à trente lieues de là, vers Utrecht ou Arnhem, risquant à la fois de s'égarer dans des cantons presque inaccessibles, de voir couper leurs communications avec le port où César avait laissé les bagages de son armée, de compromettre, en un mot, le salut de toutes les légions? Si l'on accepte, au contraire, l'assimilation de l'ancienne Ménapie au *Pagus Mempiscus*, l'expédition des deux généraux n'est plus ni étonnante, ni dangereuse; elle constitue une simple promenade à quelques journées du point stratégique à la conservation duquel tout devait être sacrifié.

Deux ans après, pour punir les Ménapiens de ce que, seuls parmi les Gaulois, ils n'avaient jamais voulu lui envoyer des députés, César à la tête de cinq légions et de sa cavalerie, pénétra sur leur territoire. Il partagea son armée en trois corps qui passèrent dans la Ménapie au moyen de plusieurs ponts. On cherche ces derniers? Il ne faut pas songer à l'Escaut inférieur, sur

lequel on ne peut en jeter qu'au prix d'efforts extraordinaires. La Meuse inférieure, en aval de sa jonction avec le Wahal, et le Wahal lui-même, dont les rives sont d'une nature marécageuse, se prêtent peu à la narration de César, qui parle de cette construction de plusieurs ponts comme d'une circonstance insignifiante. Entre Arnhem et Termonde, aucun point n'est favorable à l'établissement rapide de moyens de communication de ce genre. Voici donc encore un passage des *Commentaires* dont l'interprétation n'est possible que si l'on place dans les Flandres les Ménapiens ou du moins une partie d'entre eux.

L'autorité de Pline peut également être invoquée contre le système adopté par M. De Vlaminck. Et ici je me permettrai de faire observer que les assertions d'un auteur ne peuvent être mises à profit partiellement; que, pour s'en servir, il faut les étudier dans leur ensemble, puis isolément, mais sans les tronquer. Or, au livre IV de son *Histoire Naturelle*, Pline déclare, d'une part, que toutes les côtes de la mer du Nord jusqu'à l'Escaut sont habitées par des tribus germaniques (*Toto autem hoc mari ad Scaldim usque fluvium Germaniæ accolunt gentes*. C. 28); il classe parmi les fleuves de cette contrée le Rhin et la Meuse et parmi les habitants des îles formées par le Rhin, les Bataves, les Caninefates, les Marsaces. D'un autre côté, à partir de l'Escaut, il fait commencer la Gaule et en particulier la Gaule belge, dans laquelle on trouvait successivement, en commençant à l'Escaut, les Toxandres, les Ménapiens, les Morins, etc. Combiné avec un passage de Tacite, avec la mention, par la carte de Peutinger, du *Castellum Menapiorum*, avec l'existence du *pagus* ou comté des Ménapiens ou du Mempisc, ce texte me semble concluant; et les interprétations de M. De Vlaminck (p. 73) et ses négations de faits parfaitement établis témoignent de son habileté à discuter, mais restent impuissantes à renverser un faisceau redoutable de preuves. Et, à propos du *Castellum Menapiorum*, je me demande comment son existence est en désaccord avec le témoignage de Pline (*La Ménapie*, p. 75)? De quel passage de Pline s'agit-il? Cet auteur place les Ménapiens entre l'Escaut et les Morins; Cassel ne se trouve-t-il pas entre les embouchures de l'Escaut et Téroüane?

Ces faits sapent dans sa base l'hypothèse de M. De Vlaminck. L'identification des Ménapiens et des Bataves, opinion que rien, absolument rien, ne justifie, n'est pas admissible. Ceux-ci étaient une branche de la nation germanique des Cattes; ceux-là faisaient partie de la confédération belge. Les Ménapiens étaient-ils Germains, étaient-ils Gaulois? M. De Vlaminck se déclare pour l'origine germanique, tandis que j'ai opiné pour l'origine gauloise (*Nouvelles études sur la géographie ancienne de la Belgique*, p. 24). La mention fréquente, dans le haut moyen âge, de Ménapiens à côté de Suèves dans lesquels on ne peut méconnaître, ai-je dit, les Flamands flamingants, est très significative. Au surplus, la race gauloise ou gallo-belge n'a pas complètement disparu de la Flandre flamingante. Les

Gaulois, on le sait, se distinguaient nettement des Germains, qui avaient des cheveux blonds ou roux et des yeux bleus, de même que leurs voisins du Midi se reconnaissaient à leurs cheveux noirs et à leurs yeux bruns. On sait qu'il suffit à Caligula, pour se poser en triomphateur des populations d'Outre-Rhin, de faire teindre les cheveux de malheureux Gaulois. Cette citation trace entre les deux races une délimitation qui existe encore aujourd'hui de la manière la plus tranchée, comme l'a établi le relevé opéré récemment en Belgique, avec le concours des autorités et des instituteurs. Autant les yeux bruns et les cheveux noirs abondent chez les Wallons, surtout dans l'arrondissement de Tournai, autant les yeux bleus et les cheveux blonds ou roux fourmillent chez les Flamands. Mais, chez ces derniers, il existe encore maintenant des exceptions à la règle générale. « Pénétrons, dit M. Huytens (*Etud's sur les mœurs, etc., de nos ancêtres, les Ménapiens*, p. 30) dans les bois où il (un Flamand d'une nature particulière, aux environs d'Eccloo) a établi sa demeure... La race... diffère essentiellement de celle de ses voisins les campagnards. Moins grand que la population qui l'entoure, l'homme des bois diffère de taille, de cheveux, de stature d'avec ses limitrophes... Plus petit que le paysan de la plaine, il en est d'autant plus agile, et, à l'encontre du peuple germain et de ses descendants, les Flamands (je n'invente pas, je copie), il a les cheveux généralement noirs et les yeux bruns. » Cette population toute particulière se trouve dans trois hameaux : *huc Ryver*, à Somerghem; *Beesefeld*, entre Aeltre et Wynghene; *Aeltrehoeks* et *le Clyde*, à Maldeghem. D'après M. Huytens, on rencontre là de véritables sauvages, n'ayant pour règle de conduite que leurs passions, se croyant bien supérieurs à ceux qui l'entourent. Le même auteur doute s'il doit voir en eux des Morins, des Suèves ou d'anciens *laeti*; ses conclusions à cet égard manquent de clarté, la filiation erronée qui considère les Ménapiens comme une tribu germanique le déroutant de la manière la plus complète.

De quelque façon que l'on envisage la question, on aboutit au même résultat. L'étude des auteurs anciens, la comparaison de la géographie ancienne avec celle du moyen âge, l'examen des caractères physiologiques nous confirment dans l'idée que les Flamands flaminguants descendent de ces populations qui, dès le VII^e siècle, étaient fixées entre la Lys et la mer du Nord, sous les noms de *Flandrenses* ou Flamands et de Suèves, les Suèves parlant le flamand ordinaire, les *Flandrenses* se rattachant plutôt aux Frisons et aux Saxons, comme semblent le prouver certaines particularités de l'idiome local. Quant aux Ménapiens qui habitaient à côté ou au milieu d'eux, ils représentaient la race primitive, en partie refoulée au sud de la Lys par les invasions germaniques, en partie décimée, absorbée, rejetée dans des bois impénétrables où elle s'est perpétuée, reconnaissable à certains caractères physiques, mais ayant désappris son ancien langage.

Sans quitter la Flandre, j'aurais à contester plus d'une assertion de M. De Vlaminck. Je ne saurais, comme lui, baser l'opinion qui place dans ce pays les Morins de l'époque césarienne sur la qualification de marquis des Morins donnée aux anciens comtes (p. 16). Les États des premiers Baudouin et des Arnoul englobant presque tout l'ancien évêché de Térouane ou des Morins, il n'est pas étonnant que l'on en ait donné le nom à ces princes. Pour moi, Arras n'a jamais été qu'accidentellement la capitale de la Flandre (Cf. *La Ménapie*, p. 26), et n'a exercé, comme municipale, aucune autorité sur les autres grandes communes. Si elle avait le titre de *civitas* ou cité, il en était de même de Tournai,

de Cambrai, de Térouane, toutes villes épiscopales. J'ai beaucoup étudié les diplômes du haut moyen âge, je cherche encore les liens qui peuvent avoir rattaché Gand, Bruges ou Ypres à la capitale de l'Artois.

Dans ce que M. De Vlaminck dit des autres peuples de l'ancienne Belgique, il y a une foule d'assertions neuves et en partie contestables. A l'imitation de quelques auteurs allemands, notre écrivain rejette les Aduatuques ou Aduatiques à l'est de la Meuse, ce qu'il considère comme une « inéluctable nécessité » (p. 45), et ce que je rejette comme absolument inacceptable. D'autre part, et avec raison, il relève l'insanité de ceux qui prétendent que les Ménapiens sont toujours restés indépendants de la domination romaine (p. 32); il limite à l'Entre-Sambre-et-Meuse l'extrémité occidentale de la forêt des Ardennes, il place les tribus clientes de Nerviens dans cet Entre-Sambre-et-Meuse, etc.

La seconde partie de son travail détermine avec beaucoup de soin l'étendue des différents *pagi* et les localités situées dans chacun de ces derniers. Les diplômes et les hagiographes ont fourni à M. De Vlaminck des éléments nombreux et dont il a tiré parti à l'aide de publications qu'il cite et contrôle souvent. M. De Vlaminck, de même que je l'ai fait en présentant à la Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique mon rapport sur le mémoire cité plus haut (*Bulletins*, 2^e série, t. XXXI), se refuse formellement à admettre la répartition du territoire belge en comtés grands, moyens et petits, subordonnés les uns aux autres. Le mot *pagus*, en effet, est un terme d'une certaine élasticité, correspondant tantôt au comté, tantôt à la centaine ou à la vicairie, qui en constituaient des subdivisions.

M. De Vlaminck s'est encore efforcé de compléter les listes d'archidiacres de l'ancien évêché de Tournai, et, sous ce rapport, comme sous d'autres encore, son livre fourmille en indications précieuses. Si l'on ne peut en accepter toutes les conclusions, l'on ne saurait sans injustice en méconnaître l'importance et le mérite (1).

ALPHONSE WAUTERS.

Plans et vues de la ville de Tournai, par A. Dejardin, capitaine du génie en retraite. Tournai, Casterman, in 8, 120 p.

En 1858, la Société historique et littéraire de Tournai avait déjà admis un premier travail de l'auteur sur les plans et les vues gravées de la ville de Tournai. Ces premiers documents provenaient, soit de la bibliothèque communale, soit de la collection de M. B. Dumortier, soit enfin de la bibliothèque de M. le capitaine Dejardin. L'auteur a, cette fois, recouru à d'autres sources, par exemple, les pièces possédées par M. Desmazières, de Tournai, et par MM. Henrolte et Digneffe, de Liège. En outre, il a complètement refondu l'étude de 1858 pour présenter un ensemble de 158 numéros définitivement décrits et expliqués. Pour faciliter les recherches et éviter la confusion, il traite d'abord les plans à vol d'oiseau et les plans géométriques de Tournai ou de quelqu'un des quartiers. Dans la seconde partie, on rencontre les vues d'ensemble de la ville, prises d'un point à l'extérieur et les vues d'une certaine agglomération de maisons, prises du dehors. Le plus ancien des plans qu'on ait pu trouver est celui du château de Henri VIII en 1517 d'après l'historien Gui-

(1) Les opinions que j'ai le premier formulées au sujet de l'étendue et de la véritable situation de l'ancienne Ménapie ayant été adoptées depuis l'apparition (en 1867) de mon travail, dans un autre travail spécialement consacré au même pays, sans que l'on ait daigné me citer une seule fois, je crois devoir réclamer ici mon droit de priorité. Il suffit, au surplus, de jeter un coup d'œil sur la carte qui accompagne ma brochure pour être complètement édifié à ce sujet.

chardin. Viennent ensuite les planches qui se rapportent à 1572 et 1574. Quant aux vues, la plus ancienne, qui est de 1581, représente les bourgeois de Tournai apportant les clefs de la ville au prince de Parme. Cette planche a été empruntée à l'ouvrage de Strada sur la guerre des Pays-Bas. Ce sont les plans et les vues datant de 1667 à 1745 qui offrent l'intérêt le plus scientifique. Il est difficile, d'ailleurs, d'être plus exact et plus consciencieux que M. le capitaine Dejardin.

J. S.

Geschichte Alexanders des Grossen, von J. G. Droysen. Dritte Auflage. Mit 5 Karten von R. Kiepert. Gotha, F.-A. Perthes, 1880. 1 vol. in-8° de 404 pp.

L'Histoire d'Alexandre-le-Grand, de M. Droysen, est devenue classique en Allemagne. Elle se distingue par l'étendue des recherches, la solidité de l'érudition, le charme et l'éclat du récit. La 1^{re} édition parut en 1837 et fonda la réputation de l'historien. Depuis, celui-ci n'a cessé de revoir son ouvrage, de le corriger, de le tenir au courant des progrès de la science. L'édition que nous avons sous les yeux rend témoignage de ces consciencieux efforts et de ce labeur infatigable : les *Remarques*, qui occupent les dernières pages et qui ont pour objet de développer ou de justifier certaines assertions de l'auteur, montrent une parfaite connaissance des travaux les plus récents dans le domaine de la numismatique, de l'épigraphie, etc. Les cartes de M. R. Kiepert rendront de grands services au lecteur. Il est fâcheux que l'indication des sources pour tout le cours du récit ait été supprimée. L'éditeur a cru sans doute justifier cette suppression en désignant, dans son prospectus, la nouvelle édition comme une *Schul-Ausgabe*. A notre avis, c'est méconnaître le caractère de l'*Histoire* de M. Droysen, qui est faite pour les savants et non pour les étudiants : en omettant les citations, on a rendu le livre sinon moins utile, du moins plus incommode pour le public auquel il est véritablement destiné.

On conçoit qu'il est difficile, dans cette situation, de contrôler tout ce qu'avance l'écrivain. Nous aurions pourtant quelques objections à présenter; par exemple, M. Droysen (p. 10) semble placer l'alliance d'Athènes avec Argos et Mégare avant la révolte des hilotes (3^e guerre de Messénie); or, Thucydide (I, 102, 103) indique nettement le contraire. Mais, sans entrer dans le détail, contentons-nous de parler des tendances du livre, de l'esprit dans lequel il est conçu.

Quiconque cherche à démêler l'histoire de la légende et ne se laisse pas abuser par les phrases des moralistes anciens et modernes sur *l'écrêté qui mit l'Asie en centre*, ne peut qu'adhérer au jugement général que M. Droysen porte sur Alexandre. Toutefois, la manière dont l'auteur envisage les rapports de la Macédoine avec la Grèce nous paraît sujette à caution. Certes, nous n'ignorons pas les misères qu'a causées à la Grèce l'esprit de particularisme, cette *Kleinstaaterei* pour laquelle M. Droysen montre une aversion où l'on sent comme le frémissement de lutttes contemporaines. Mais on est en droit de se demander si la monarchie militaire des rois de Macédoine était une forme de gouvernement supérieure à celles que la Grèce avait produites ou qu'elle pouvait produire encore, et si les guerres de prétendants, les intrigues de palais, la politique de cabinet et l'anéantissement de l'esprit public ne balançaient pas les inconvénients des constitutions libres. Au reste, qu'on ne s'y trompe pas : les victoires de Philippe et d'Alexandre ont été impuissantes à donner à la Grèce ce qui lui manquait : l'unité. M. Droysen se fait à ce sujet de singulières illu-

sions. Il nous dit (p. 30) que « la bataille de Chéronée et la ligue de Corinthe fondèrent dans la Grèce d'Europe une unité, non-seulement internationale, mais encore politique » : comme si, pour un peuple, l'unité politique et nationale pouvait venir du dehors ! L'évidence des faits force d'ailleurs le savant écrivain à se contredire, car il reconnaît (p. 90) que « Philippe et Alexandre durent se convaincre qu'il était impossible de faire passer la fédération de Corinthe du rang d'union internationale à celui d'union politique. » Ce n'est pas de l'intervention étrangère ni de l'annexion à un Etat unitaire que la Grèce devait attendre son salut : c'est la dernière grande création de son génie national, la *ligue achéenne*, qui l'arrêta dans sa marche vers la dissolution politique et sociale, qui faillit fonder l'unité hellénique et qui réalisa l'idée féconde de l'*Etat fédératif*. — Nous avons cru devoir insister sur ces considérations, parce que M. Droysen, comme son collègue M. Mommsen, traite la Grèce vaincue des derniers siècles avec un mépris qui ne nous paraît pas entièrement justifié.

P. THOMAS.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE FRANCE AU XVII^e SIÈCLE.

Henri IV, sa vie, son œuvre, ses écrits, par J. Guadet. Paris, Picard. — *Le Connétable de Luynes, Montauban et la Vallée*, d'après les archives d'Italie, par B. Zeller. Paris, Didier. — *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, par A. Chéruel. Tome III. Paris, Hachette.

Les trois ouvrages dont nous avons à rendre compte sont loin d'avoir une égale valeur. Celui de M. Guadet est le moins bon, en dépit de son titre plein de promesses : *Henri IV, sa vie, son œuvre, ses écrits* ; un pareil titre semble annoncer, en effet, un travail étendu, des études approfondies, des vues nouvelles et intéressantes sur la grande figure historique de Henri de Bourbon ; et cette attente, l'auteur lui-même se plaît à l'entretenir. Éditeur du dernier volume des *Lettres missives de Henri IV*, dont les huit volumes précédents ont été publiés par Berger de Xivrey, il s'écrie dans la préface de son livre : « Depuis plus de quinze ans, j'ai chaque jour tourné et retourné dans mes mains les documents historiques du temps de Henri IV ; depuis plus de quinze ans, je vis avec Henri IV ; et par conséquent, j'ai bien acquis le droit de parler de lui à mes contemporains. » Après une aussi fière déclaration, on n'est pas peu étonné de constater bien vite que le bagage scientifique de M. Guadet se réduit aux *Lettres missives*, aux *Economies d'Etat* de Sully, auxquelles sont mêlés de temps en temps de Thou, d'Aubigné, Péréfixe. Le dernier mot de la science de M. Guadet, ce sont des extraits de l'excellente *Histoire de Henri IV*, par Poirson. Quant aux autres travaux modernes sur le même roi, il n'en est pas question. Les documents manuscrits, les publications françaises, belges, allemandes, italiennes de pièces diplomatiques, tout cela n'existe pas pour M. Guadet. Inutile de dire qu'il nous donne le Henri IV légendaire que nous tous avons connu dans notre tendre enfance : l'aimable roi, plein de sel attique et de bonhomie, le père du peuple, le monarque galant dont le tendre cœur excuse toutes les faiblesses. Les amours de Henri IV occupent, par exemple, une place bien plus grande dans le volume de M. Guadet que toute sa politique extérieure. Notre auteur croit aveuglément à tout ce que Sully avance, quoiqu'on ait prouvé tant de fois péremptoirement que Sully invente à plaisir les épisodes, les entretiens, les lettres et même les instructions et toutes sortes de documents. Lui, l'éditeur des vraies missives de Henri, il cite tranquillement de prétendues lettres de ce roi,

forgées par Sully, dont le style seul aurait dû lui prouver qu'elles ne pouvaient pas être de Henri. Il va sans dire que le livre de M. Guadet fourmille d'erreurs de détail, qu'il n'est pas même un bon livre de vulgarisation. Que l'auteur ignore les travaux étrangers sur l'époque de Henri IV, soit ; mais il ne connaît même pas Perrens, Loiseleur, Zeller et bien d'autres écrivains français ! Les écrits de Henri IV que publie M. Guadet sont 200 lettres empruntées au grand recueil des *Lettres missives*, un manifeste et une allocution !

Tout autre est le livre de M. Berthold Zeller sur le Connétable de Luynes. Ici, au moins, ce sont des documents authentiques et même inédits qui sont les sources d'un travail historique. L'auteur a profité d'une mission scientifique que le gouvernement lui avait confiée en Italie pour recueillir des documents dont il a déjà tiré son livre sur Henri IV et Marie de Médicis, et qui maintenant lui ont servi pour un nouvel ouvrage. Je suis bien éloigné de méconnaître l'importance des sources auxquelles M. Zeller a puisé ; au contraire, la science doit lui savoir gré de les avoir découvertes et d'en faire profiter le public érudit. Aucun historien du règne de Louis XIII ne pourra négliger désormais les faits nouveaux que nous fournissons et le texte et les documents publiés par M. Zeller dans les livres que je viens de citer. Mais, d'autre part, n'est-ce pas pécher contre toutes les règles que de composer des ouvrages historiques avec quelques matériaux que le hasard nous a fait tomber sous la main ? Les publications antérieures, les collections imprimées de documents, les archives nationales sont complètement négligées, parce que le voyage de M. Zeller l'a conduit à Venise, à Florence et à Rome. Et pourtant, c'est la première loi de la critique historique qu'avant d'écrire sur un sujet, il faut chercher à connaître tout ce qu'on en sait, pour ne pas tomber dans l'erreur et dans la partialité. Si l'on suit la méthode de M. Zeller, on est inévitablement tenté de négliger les côtés souvent les plus importants des sujets dont on s'occupe, parce qu'on ne développe que les faits recueillis aux sources où l'on a soi-même puisé. On ne songe pas à juger et à comparer la valeur des sources différentes, parce qu'on n'accorde d'importance qu'aux documents qu'on publie pour la première fois.

M. Zeller décrit exclusivement la dernière année de la vie du Connétable (1621). Il annonce dans la préface qu'il va réhabiliter ce ministre méconnu. Mais en réalité, il ne le réhabilite pas plus que ne l'ont fait, avant lui, les historiens impartiaux. L'auteur avoue que Luynes était un très médiocre militaire, qu'il n'avait rien du génie d'un grand politique. Il ne l'excuse trop qu'au sujet de sa convoitise immodérée à réunir entre ses mains toutes les hautes dignités de l'Etat, et de sa politique extérieure, trop bigotte et partant trop favorable à la maison d'Autriche. Mais, d'autre part, il prouve que Richelieu a attaqué souvent gratuitement, dans ses Mémoires, le caractère et les intentions de Luynes, qui, en général, étaient sages, modérées et bienveillantes, sinon très larges et très claires. Les documents que M. Zeller met au jour éclaircissent plusieurs points intéressants ; ainsi les menées de la reine-mère pendant le fatal siège de Montauban, l'émeute de Paris contre les Huguenots après la mort du duc du Maine, l'état intérieur du pays, la politique pontificale et espagnole dans l'affaire de la Vallée. Si M. Zeller avait voulu consulter les dépêches des ambassadeurs espagnols et les délibérations du Conseil d'Etat de Madrid conservées aux Archives nationales de Paris, il aurait trouvé bien d'autres renseignements encore ; il y aurait appris, entre autres, que déjà dès le mois d'octobre 1620 (et non pas dès le commence-

ment de l'année 1621, comme il le dit, p. 170), Luynes était intervenu d'une manière énergique dans l'affaire de la Vallée. S'il avait consulté les manuscrits de la Bibliothèque nationale, il aurait trouvé que beaucoup de patriotes français blâmaient Luynes de se montrer favorable à l'Autriche et hostile aux protestants allemands, alors les alliés naturels de la France. Le travail de M. Zeller laisse donc beaucoup à désirer ; mais il restera toujours un livre utile, indispensable même aux historiens du XVII^e siècle.

Le troisième volume de l'*Histoire de France pendant le ministère de Louis XIV*, par A. Chéruel, est digne d'éloges sous tous les rapports (1). Ce volume contient l'histoire de la Fronde depuis juillet 1648 jusqu'à janvier 1650 ; traitant une époque révolutionnaire et accidentée, il offre encore plus d'intérêt que les deux volumes précédents. Inutile de dire que l'éminent auteur puise, et souvent le premier, aux sources les plus authentiques. Outre les carnets de Mazarin, les lettres du cardinal et de son confident Lionne, de nombreuses pièces diplomatiques françaises, les dépêches des ambassadeurs vénitiens éclairent souvent les événements d'une lumière nouvelle et surprenante. Pour la première guerre de la Fronde, on s'était contenté, jusqu'à présent, des mémoires du temps, qui retracent surtout la situation de Paris. Les investigations infatigables de M. Chéruel le mettent à même d'exposer les projets et la conduite de la Cour, et surtout du grand ministre lui-même, dont l'action était assez mal définie par les récits antérieurs. Les résultats de ces recherches laborieuses et importantes confirment l'opinion des meilleurs historiens modernes sur le caractère des deux partis opposés. Le Parlement ne combattait que pour ses privilèges, la noblesse pour obtenir des gouvernements, des pensions, des charges à la cour ; l'intervention des petites intrigues féminines contribuait à déconsidérer la Fronde. Ses chefs n'hésitaient pas à s'allier à l'ennemi, à l'Espagnol. Mazarin, au contraire, ne traita jamais avec l'ennemi. Au milieu des troubles intérieurs, il travailla sans relâche à la grandeur de la France, à la réunion de l'Alsace à ce royaume. Il tint haut et ferme le drapeau de la royauté, qui seule alors représentait l'unité et la puissance du pays. Il faut lire dans le livre de M. Chéruel l'histoire intime de la conclusion de la paix de Munster pour apprécier tout le patriotisme et toute l'habileté que Mazarin mettait au service de sa patrie d'adoption. S'il approuva le traité de Rueil, peu favorable à la cause royale, ce fut pour éloigner les Espagnols de la France, où ils avaient pénétré pendant les troubles. Même au point de vue de son avantage personnel, il fut assez modéré à cette époque ; ce n'est que plus tard, alors que le royaume était pacifié et florissant, qu'il chercha sans relâche à s'enrichir. C'est un plaisir de suivre les mille chemins détournés, qui, habilement tracés par Mazarin, conduisent tous à la dissolution et à l'anéantissement des partis opposés, à la toute-puissance royale. La reine était complètement à sa dévotion ; même quand elle se plaignait de lui, c'était, d'après les préceptes de Mazarin, pour tromper les adversaires ; même quand elle semblait le sacrifier à ses ennemis, ce n'était qu'un coup habile du grand politique. — Il n'y a qu'une seule circonstance que M. Chéruel me paraît avoir méconnue : c'est que le parti de la légitimité se composait bien réellement des privilégiés, qui défendaient leurs anciens droits, leur ancienne indépendance contre les attaques vraiment révolutionnaires de Richelieu et de Mazarin. Cette considération aurait peut-être adouci le jugement sévère que notre auteur porte sur les divers partis composant la Fronde.

(1) Pour les premiers volumes, cf. *Athenæum belge*, 1879, p. 55.

M. Chéruef prouve, en contradiction avec les mémoires de Retz, que la bourgeoisie, — les gros bourgeois, — tenait toujours pour la cour; même pendant le siège de Paris, cette dernière y avait un parti considérable, auquel appartenaient aussi bon nombre de prélats, et qui correspondait avec Mazarin. En général, l'autorité des mémoires du coadjuteur de Paris est de nouveau fort ébranlée par les documents authentiques que publie M. Chéruef.

Je n'ai pas besoin de dire que l'auteur connaît à fond la période qu'il traite: des notes très consciencieuses, et qui portent la marque d'une vaste érudition, nous fournissent des éclaircissements au sujet de chacun des innombrables personnages qui apparaissent tour à tour sur la scène. Le style est agréable, varié, intéressant. Quatre appendices nous font connaître quelques documents des plus importants, qu'accompagnent des remarques critiques.

Il restera peu à faire pour l'histoire de la France sous le gouvernement de Mazarin après l'œuvre magistrale de M. Chéruef.

MART. PHILIPPSON.

Das Pflanzenleben der Schweiz, von H. Christ. Zürich, Schulthess, 1879. 1 vol. in-8°.

Le Dr H. Christ, de Bâle, est déjà connu par une monographie des Roses de la Suisse et par plusieurs travaux importants sur la flore des Alpes. Nulle plume n'était plus autorisée que celle du savant botaniste bâlois pour écrire une suite aux œuvres classiques de Tschudi (*Le monde des Alpes*), de Heer (*Le monde primitif de la Suisse*) et de Berlepsch (*Les Alpes, descriptions et récits*). A la fois poète et naturaliste, il a su, dans des pages remarquables, unir à une grande précision scientifique toute l'expression de son enthousiasme pour la grande nature alpestre, et prouver ainsi une fois de plus combien sont étroits les liens qui unissent la science à la poésie. Utilisant les matériaux réunis pendant trente années de travaux et de courses incessantes dans toutes les parties de la Suisse, il fait ressortir les étonnants contrastes que l'on rencontre à chaque pas dans ce petit pays; il en dépeint les harmonies avec une grâce rarement égalée. Il nous conduit successivement des rives enchantées des lacs cisalpins, dont le climat ne le cède en rien à celui de l'Italie, aux froides régions des hauts sommets: ici des mers en miniature, étalant sous un soleil ardent la végétation vigoureuse de leurs bords; là, des rochers arides, donnant asile à une florule quasi tropicale; ailleurs, les sombres forêts et les tourbières du Nord; plus haut, les pâturages au gazon serré, puis les glaces éternelles, au milieu desquelles surgissent les flots rocheux offrant çà et là quelque maigre plantule. Que manque-t-il donc à cette splendide nature de la petite Helvétie? Rien que les plages de l'Océan; mais c'est peu, et son plus bel ornement, sa flore, a enfin trouvé un peintre digne d'elle.

Par leur position, les Alpes centrales forment la limite de l'Europe tempérée et des chaudes régions du bassin méditerranéen; elles en séparent aussi les flores, tout en abritant une végétation spéciale, la flore alpine. A leur tour, les arêtes qui forment les innombrables sillons creusés par la main du temps, au travers de cette immense muraille, sont autant de barrières par dessus lesquelles ces trois flores se tendent la main, se touchent et se confondent souvent. Une chaîne isolée, le Jura, nous offre une nouvelle série de phénomènes; il entraîne bien avant vers le nord un rameau de la flore méridionale, en même temps qu'il sert de limite à un certain nombre d'espèces occidentales.

Mais ce n'est pas seulement dans le sens de la latitude que les Alpes servent de limite à

l'extension des espèces. Si nous considérons séparément leurs parties occidentale et orientale, nous y retrouverons bien les caractères généraux d'une flore alpine, mais avec une physiologie particulière. Les Alpes suisses présentent une zone de transition, où beaucoup de ces particularités s'effacent, passent de l'une à l'autre et vont de là en s'accroissant à mesure que l'on s'écarte vers leurs points opposés.

Entre les Alpes et le Jura, s'étend le plateau qui appartient par sa flore à l'Europe moyenne, dont il se sépare toutefois par certains caractères dus à son entourage montagneux.

L'auteur étudie les régions d'altitude déjà établies pour diverses parties de la Suisse, et fixe les limites générales dans lesquelles il se renferme pour envisager séparément chacune de ces régions. Il décrit la zone des lacs et du fœhn, dans laquelle s'étend un rameau de la flore méditerranéenne, qui s'élève sur les contreforts les plus inférieurs jusque vers 400 mètres. Plus haut, dans la zone des bois feuillus, apparaît la flore de l'Europe moyenne et du nord de l'Asie. A une altitude supérieure encore, dans les forêts d'essences résineuses, on retrouve la plupart des caractères de la végétation subarctique. Dans les solitudes les plus élevées enfin, la flore de l'extrême Laponie couvre de ses espèces les pâturages et les rochers glacés. « Mais, nous dit M. Christ, dans ce parallélisme, il ne faut point perdre de vue l'importance considérable des Alpes comme foyer et point de départ d'une création toute spéciale d'espèces. La recherche de la dispersion, des rapports locaux de cette flore endémique sera d'un intérêt tout particulier. » Et plus loin, nous pouvons apprécier cet intérêt, dans une étude où l'auteur traite la question avec une remarquable perspicacité.

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse. Qu'il nous suffise de dire: que le livre de M. Christ ne se recommande pas seulement à l'attention des savants par sa haute valeur scientifique, mais que, grâce à l'attrait de la forme, le simple amateur des beautés de la nature y trouvera un sujet d'agréable lecture.

En nous présentant l'histoire des plantes suisses, l'auteur n'oublie pas leurs hôtes les plus brillants, les papillons, et donne ainsi à son ouvrage un charme de plus. Le texte est, en outre, accompagné de quatre planches, dues au crayon du peintre Jauslin, qui sont autant de paysages caractéristiques de différentes régions de la Suisse, et d'un nombre égal de cartes, indiquant la dispersion de certaines espèces, l'extension des diverses flores et les limites d'altitude de quelques arbres forestiers.

H. PITTIER.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, janvier.

Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen. Vol. III. Berlin, A. Duncker, 1879. — Une plume plus autorisée que la mienne vous rendra compte de la Correspondance politique de Frédéric le Grand. Je ne vous parlerai donc ici que des principes qui président à la révision de la partie française de cette correspondance, révision dont j'ai eu l'honneur d'être chargé. Le roi Frédéric II, sa correspondance avec Voltaire et ses écrits non politiques en font foi, parlait et écrivait admirablement le français; si néanmoins on rencontre de nombreuses fautes de style et même de grammaire dans sa correspondance politique, c'est que le monarque se contentait d'indiquer, souvent même en allemand, les idées à développer dans ses lettres, et que ses secrétaires, Eichel entre autres, n'avaient souvent qu'une connaissance très imparfaite de

la langue de Molière. La commission chargée par l'Académie de Berlin de la publication de la correspondance du *vieux Fritz* a donc cru devoir laisser les lettres telles quelles, les fautes de style qui s'y rencontrent ne pouvant compromettre le grand roi. En revanche, l'on a pris soin de corriger les fautes de grammaire et d'orthographe, qu'il faut, du reste, mettre souvent sur le compte des copistes, et de modifier les passages où les secrétaires, par suite de leur ignorance de l'idiome français, font dire au roi des choses qui ne sont pas d'accord avec le contexte et altèrent le sens de la phrase. Ainsi Eichel met régulièrement *ainsi que* (*so dass*) pour *en sorte que*. A part ces légères modifications de forme, la correspondance a été publiée dans toute son intégrité et demeurera un monument de l'esprit vraiment libéral de l'empereur Guillaume I^{er}, qui en a ordonné la publication.

Aus meinem Leben, von L. Schneider. Vol. II. Berlin, Mittler, 1879. — Le second volume des Mémoires de Louis Schneider, ex-lecteur de Frédéric-Guillaume IV et de Guillaume I^{er}, est beaucoup plus intéressant que le premier; l'auteur en a fini avec ses souvenirs de jeunesse et nous introduit au milieu des événements politiques dont il fut l'un des acteurs. La révolution de 1848, la campagne du Schleswig-Holstein, la cour de Frédéric-Guillaume IV, les péripéties de la vie de lecteur de 1848 à 1857, tels sont les sujets traités dans ce second volume. Il y a là une mine à exploiter, et il est étonnant qu'à l'étranger on ne se soit encore occupé que fort peu des souvenirs de L. Schneider, qui sont à certains points de vue tout aussi intéressants que ceux de M. Busch.

Geschichte der französischen Literatur im 17^{ten} Jahrhundert. Von F. Lotheisen. Vienne, Gerold, 1878-1879. 2 v. — Jusqu'ici nous ne possédions pas en Allemagne de travail complet sur la littérature française du XVII^e siècle, tandis que le XVIII^e et le XIX^e étaient représentés par les excellents ouvrages de MM. Heitner et Julian Schmidt. Le livre de M. Lotheisen comble par conséquent, et je dois ajouter comble dignement, une lacune. Le premier volume, qui a vu le jour en 1878, est consacré à la période de transition, c'est-à-dire aux années 1600 à 1636. L'auteur voit dans ce qu'on est convenu d'appeler le siècle de Louis XIV une époque de réaction contre les grandes et nobles idées du XVI^e siècle, une tentative, demeurée infructueuse, d'anéantir les tendances de la Réforme et le principe fédératif au profit de la monarchie absolue et centralisatrice. C'est ce qui explique pourquoi la littérature classique, qui représentait bien l'esprit de ce siècle, ne lui a pas survécu. Aussitôt après la mort du Roi-Soleil, la bourgeoisie, puissamment secondée par une littérature indépendante, reprit le travail du XVI^e siècle avec l'énergie d'un fleuve qui brise les obstacles qu'on a voulu lui opposer, et on aboutit à la révolution de 89, qui réalisa par la violence ce que le siècle de la Réforme avait voulu obtenir par les voies pacifiques. — Le second volume est intitulé: « La littérature sous l'influence de la société aristocratique. » Il comprend la période de 1636 à 1653; c'est dire qu'il est spécialement consacré à Corneille et à Descartes. M. Lotheisen rend pleine justice à l'auteur du *Cid*, et le défend contre les critiques mal fondées de Lessing. Il me semble qu'en somme ses appréciations ne diffèrent pas beaucoup de celles qui sont accréditées aujourd'hui en France. Il est à regretter que le beau travail de M. Lotheisen ne soit pas encore traduit en français. Peut-être attend-on que l'ouvrage soit terminé. A en juger par ce qui a paru, l'auteur aurait encore trois volumes à écrire.

Dante-Forschungen. Altes und Neues. Von Karl Witte. Mit Dante's Bildniss und dem Plan der Stadt Florenz zu Ende des 13. Jahrhunderts.

H. Heilbronn, Henninger, 1879. — Le professeur Witte, le plus fervent des admirateurs du Dante, avec feu le roi Jean de Saxe, vient de publier, après dix ans d'intervalle, le second volume de ses Etudes sur l'auteur de la Divine Comédie. Deux des essais compris dans ce volume ont trait à l'époque du Dante. Les quatre suivants sont consacrés au poète lui-même, et ne peuvent guère intéresser que les spécialistes. En revanche, j'attirerai votre attention sur les essais intitulés : la cosmographie du Dante, les animaux dans la Divine Comédie, la *peccatologie* (*Sünden-system*) du Dante, et les travaux de critique récents sur le texte de la Divine Comédie. L'auteur y décrit entre autres le manuscrit du Dante, conservé jusqu'ici à Constantinople, et qui vient d'être rendu à la ville de Pesth avec la bibliothèque de Mathias Corvin. Ce manuscrit n'a guère de valeur philologique, mais il est orné d'une centaine de miniatures dont la valeur artistique est considérable.

Wesen und Werth der öffentlichen Meinung. Von Fr. von Holtzendorff. Munich, 1879. — M. de Holtzendorff, l'un de nos plus éminents criminalistes, vient de publier, à l'occasion du jubilé doctoral de M. Bluntschli, une étude des plus intéressantes sur la nature et la valeur de ce qu'on est convenu d'appeler l'opinion publique. C'est une erreur, dit-il, de penser que l'opinion ne se manifeste qu'en politique. Elle représente un fait qui peut entraver ou seconder l'action de la justice, et que par conséquent les législateurs ne sauraient ignorer. Non-seulement l'homme d'Etat, mais l'économiste sont tenus d'observer ses pulsations, car d'elle dépend souvent le crédit des Etats et la marche des crises commerciales. L'auteur examine tour à tour la nature de l'opinion publique dans l'antiquité et les temps modernes, ses objectifs, sa formation, ses rapports avec la presse, enfin la tâche de l'Etat vis-à-vis des manifestations de l'esprit public.

Deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen. Von Georg Kaufmann. Leipzig, Duncker et Humblot, 1880. — L'histoire ancienne du peuple allemand que nous devons à M. Kaufmann se distingue à première vue des publications analogues qui ont vu le jour en Allemagne, en ce que l'auteur exprime franchement son opinion sur nos ancêtres et ne croit pas devoir les entourer d'une auréole poétique. Les Germains étaient, selon lui, des barbares, bien doués, il est vrai, mais enfin des barbares, et leurs institutions présentaient maintes analogies avec celles des peuplades de l'Afrique. Le sentiment national n'existait pas, et, en général, les tribus ignoraient même si elles étaient de race germanique. Le sentiment national ne prend corps qu'avec Arminius, pour disparaître de nouveau à tel point que certaines peuplades vont jusqu'à s'allier aux Romains, aux Aïns, aux Sarmates. Il ne se montre guère de nouveau qu'après le traité de Verdun. La majeure partie du livre de M. Kaufmann est consacrée aux Goths, c'est-à-dire à la plus civilisée des tribus germaniques.

Die Deutschen in Oesterreich-Ungarn. Von Dr K. J. Schroer. Berlin, Habel, 1879. — La situation des Allemands en Autriche-Hongrie, tel est le sujet du travail de M. Schroer. L'auteur débute par des considérations sur les nationalités si nombreuses qui sont opposées à la race germanique. Les Slaves, dit-il, ne forment pas de masse compacte. Ils sont divisés en deux groupes principaux si différents de langage et de mœurs qu'ils ne peuvent se comprendre, pas plus que le Français ne comprend à première vue l'Italien, et ces différences vont si loin que, dans un congrès panslavique réuni à Prague, les délégués furent réduits à se servir de l'idiome allemand. Ces deux groupes sont eux-mêmes composés d'éléments fort disparates: les Tchèques

n'ont que peu de rapports avec les Slovénes, et les Serbes diffèrent notamment des Illyriens. Les Allemands, au contraire, constituent un groupe compacte. Ils habitent presque exclusivement l'ouest de la monarchie, et comptent des colonies aussi nombreuses qu'influentes dans les autres provinces, en Transylvanie surtout. Leur langue est l'idiome général du pays, et leur presse l'emporte de beaucoup sur toutes les autres. Ainsi les huit feuilles principales en magyare n'ont que 14,000 abonnés, tandis que le *Pester Lloyd* et le *Neue Pester Journal*, qui paraissent au cœur même de la Hongrie, en comptent 32,000. M. Schroer aurait pu ajouter que pour les publications scientifiques et littéraires périodiques et autres, la proportion est encore plus favorable aux Allemands.

La géographie des nomes. Par H. Brugsch-Bey. Leipzig, Hinrichs, 1879. — M. Brugsch vient de publier, sous le titre ci-dessus, un spécimen de son futur dictionnaire géographique de l'Égypte ancienne. Il y donne des détails sur la division administrative de son pays d'adoption, sous les Pharaons, les Ptolémées et les empereurs romains. Cette publication est d'autant plus utile que, pour un grand nombre de personnes, elle peut remplacer à la rigueur le dictionnaire annoncé, qui, vu les frais énormes de l'impression autographique et le nombre très restreint des acheteurs, ne coûtera pas moins de 333 marcs (à peu près 420 fr.). C'est dire qu'il ne sera à la portée que des bibliothèques, et encore faut-il qu'elles soient mieux dotées que la plupart des établissements de ce genre. L'éditeur, M. Hinrichs, connu par ses excellents manuels bibliographiques, a eu le courage d'entreprendre une publication pareille sans aucune subvention.

Die Herstellung von Druckwerken. Praktische Winke für Autoren und Buchhändler, von K. B. Lorek. 3^{me} édition. Leipzig, Lorek, 1879. — Je voudrais voir traduire en français, avec les modifications nécessaires, le petit manuel de M. Lorek à l'usage des auteurs et des libraires. Le 1^{er} chapitre est consacré à la partie technique de l'imprimerie, le deuxième, à tout ce qui tient aux manuscrits, au papier, aux caractères, au format, le troisième enfin, à la lecture des épreuves. En Allemagne, et probablement ailleurs aussi, la plupart des savants et des hommes de lettres ignorent presque entièrement ce qui a trait à l'imprimerie et spécialement à la correction des textes. Quelques notions sur la *cuisine* du métier éviteraient bien des contestations entre auteurs et éditeurs. On ne verrait plus notamment les premiers composer pour ainsi dire leurs ouvrages sur la première épreuve, et ils s'appliqueraient à ne livrer à l'imprimerie que le texte définitif de leurs productions.

Nord und Süd. Eine deutsche Monatschrift. Herausgegeben von Paul Lindau. Breslau, Schottländer. Janvier 1880. — J'attire votre attention sur un article des plus remarquables de cette revue, article anonyme, intitulé : *Le prince de Bismarck à la fin de 1879*. L'auteur n'a point entrepris, cela va sans dire, une biographie du chancelier; il se contente de nous dépeindre la personnalité historique du prince, telle qu'elle résulte des événements. Négligeant les détails, il relève les phases les plus saillantes de notre histoire et la part qu'y a prise le père de l'unité allemande. Je trouve dans la même livraison un essai d'E. de Hartman sur le rôle de la souffrance (*die Bedeutung des Leids*), et une étude de Carl Vogt sur la physiologie de l'écriture. M. Vogt cherche à prouver que le sens de l'écriture et l'agencement des lettres sont dus uniquement à des circonstances extérieures, et que par conséquent les peuples sémitiques, les Chinois et les Japonais, écrivent d'une façon aussi logique que les peuples ariens. — La

même livraison de *Nord und Süd* est ornée d'un portrait à l'eau-forte du prince de Bismarck, le meilleur peut-être que j'aie vu en ce genre. La ressemblance est frappante.

G. VAN MUYDEN.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Histoire de l'esclavage dans l'antiquité, par M. Wallon. Hachette. — *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle*, par M. J. Girard. Hachette. — *Histoire du luxe privé et public*, par M. Bau-drillart. Tome III. Le moyen âge et la Renaissance. Hachette. — *Giuletta et Romeo*, nouvelle de Luigi da Porto, traduite par M. H. Cochin. Charavay. — *L'Ecole française de peinture*, par M. G. Berger. Hachette. — *Mesmer et le magnétisme animal*, par M. Bersot. Hachette. — *L'Eglise et l'Etat sous le gouvernement de Juillet*, par M. Thureau Dangin. Plon. — *Légendes de Fontainebleau*, par M^{me} J. Lavergne. Charavay. — *Nouvelle carte de France*, publiée par la maison Hachette.

« L'« Histoire de l'esclavage dans l'antiquité », de M. Wallon, garde encore la valeur qu'elle avait lors de son apparition en 1847. Cette valeur s'est même augmentée, à la suite des remaniements que le savant doyen de la Sorbonne vient d'apporter à son livre. M. Wallon a consulté les ouvrages les plus récents, mis en œuvre une foule de documents découverts depuis la publication de la première édition, utilisé les inscriptions, etc. On se rappelle peut-être que cet ouvrage fit entrer M. Wallon, comme secrétaire, dans la Commission de l'Assemblée de 1848, où se trouvaient MM. Victor Schœlcher, François Arago et d'autres généreux défenseurs de la liberté. Il est rare qu'un livre ait une action aussi utile, et il faut féliciter M. Wallon d'avoir contribué plus que tout autre à ce décret d'émancipation du 27 avril 1848, à la suite duquel on ne vend plus les hommes comme du vil bétail dans les colonies de la France. Malheureusement l'esclavage n'a pas encore disparu du monde. S'il a été supprimé dans l'Amérique du Nord, s'il est éteint dans les colonies du Portugal et des Pays-Bas, s'il s'est tari dans ses sources au Brésil, où il ne lui reste que quelques années d'une vie d'homme à vivre, il existe encore à Cuba et dans les îles Philippines. Aussi M. Wallon a eu bien raison de faire précéder son premier volume de l'étude qu'il avait publiée en 1847 sur l'esclavage dans les colonies, alors que la question était partout (sauf en Angleterre) à résoudre. Non-seulement cette introduction donne une idée du régime colonial et de l'état de l'opinion au moment précis où le débat fut franché; non-seulement elle expose les théories qu'alléguaient les défenseurs de l'esclavage; mais il y a dans ces pages une émotion sincère et l'éloquence d'un homme de cœur, ému par des souffrances imméritées et indignes contre ceux qui trafiquent odieusement de leurs semblables et les exploitent sans pitié. On sait ce que renferme le corps de l'ouvrage. M. Wallon étudie successivement l'esclavage en Orient, en Grèce et à Rome. Le premier volume est consacré presque tout entier à la Grèce. L'auteur examine les sources de l'esclavage en Grèce, le prix que coûtaient les esclaves, leur nombre, les emplois auxquels ils étaient soumis, les divers modes d'affranchissement, etc. Dans le deuxième volume, il raconte l'histoire de l'esclavage à Rome; on y remarquera surtout les chapitres sur les guerres serviles et sur l'influence malfaisante qu'exerça l'esclavage sur les classes libres. Cette influence, comme l'observe M. Wallon, fut d'autant plus grande, d'autant plus funeste qu'elle était acceptée sans défiance, comme une habitude et un usage. L'esclavage étendit la perversion des mœurs, il endurcit la

nation et la dégrada par les jeux sanglants du cirque. On connaît le mot, si souvent cité par les historiens, que les *latifundia* ont perdu l'Italie; mais l'esclavage, ayant pris possession des *latifundia*, des grands domaines de la campagne, chassa la classe libre dans la ville, lui disputa, même à Rome, le travail, et donna ainsi naissance à une population vile, prête à seconder toute entreprise factieuse, et à laquelle se mêlaient encore des affranchis. Le troisième volume est surtout consacré à l'action bienfaisante du christianisme, qui releva l'esclave et prépara, sans l'appareil du commandement ni les brusques secousses d'une révolution, la suppression de l'esclavage. « Plus de juif ni de gentil, plus d'homme ni de femme, plus d'esclave ni de libre, vous êtes tous une même chose en Jésus-Christ. » Toutefois il ne faut pas croire que M. Wallon attribue entièrement l'émancipation aux doctrines du Christ. Il n'oublie pas les sentiments d'humanité qui existent au fond du cœur de l'homme et que proclamaient certains moralistes. Il tient compte de l'enseignement des stoïciens et admire la belle et haute morale d'un Sénèque. Il rappelle que les maîtres trouvaient parfois leur intérêt à émanciper les esclaves, et il sait que ceux-ci, grâce à leur labeur persévérant, finissent toujours, en quelque pays que ce soit, par amasser un pécule qui les rachète. Mais pour lui, le fait dominant, c'est le christianisme, et, sans le christianisme, la liberté n'aurait pas été rétablie parmi les hommes. L'ouvrage de M. Wallon est soutenu et comme porté par une idée généreuse et féconde, et cette pensée pleine d'élévation qui anime tout le livre, a porté bonheur à l'écrivain : le style est clair, animé, souvent éloquent, et, chemin faisant, l'auteur, aidé d'un immense savoir, a semé des vues judicieuses, d'ingénieux aperçus et des explications souvent vraisemblables sur beaucoup de points obscurs et encore discutés par la science.

M. Jules Girard a donné également une deuxième édition de son ouvrage sur le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle. L'édition n'a subi aucun changement, mais sous sa nouvelle forme, plus maniable, elle sera favorablement accueillie du public lettré. Dans cette œuvre, l'une des meilleures et des plus fines qu'on ait composées de notre temps sur le génie grec, M. Girard montre que les conceptions morales et religieuses de la Grèce antique reposaient sur le sentiment de la vie et de l'harmonie. C'est de ce double sentiment que naissent, selon lui, les œuvres les plus durables de l'art grec, et parmi ces œuvres, les plus vivantes et les plus harmonieuses, les épopées homériques et les tragédies. L'éminent critique examine à ce point de vue les poèmes d'Homère et d'Hésiode. Pendant longtemps ces poèmes formèrent le seul fonds d'idées religieuses et morales des Grecs. Ce n'est guère qu'au VI^e siècle qu'on trouve un progrès, un élément nouveau, l'orphisme. C'est peut-être à l'orphisme que M. Girard a consacré les pages les plus originales de son livre. Il expose très clairement comment l'orphisme emprunta aux rites et aux croyances de l'expiation la célébration des mystères et le culte des ancêtres et des héros; comment il choisit Bacchus parmi les divinités qu'il voulait particulièrement honorer, et regarda ce dieu comme le principe de la vie universelle; comment enfin sous les formes bizarres et mystiques qu'il revêtit, il voulut atteindre par la purification à un idéal de bien et d'harmonie, et, par sa cosmogonie singulière, par le rôle qu'il attribuait au Temps et à l'Amour, par ses idées sur la destinée humaine et la vie future, préluait aux systèmes de Parménide, d'Empédocle et de Platon, et annonçait Epicharme et Pindare. Bientôt la tragédie naquit; elle naquit, sous l'influence de l'inspiration religieuse qu'on trouve dans Homère et Hésiode,

mais que l'orphisme avait transformée. N'est-elle pas le développement dramatique du dithyrambe, de l'hymne au dieu principal des orphiques, de ce Bacchus qui conduit le monde vers l'harmonie? Ici commence l'étude des tragédies d'Eschyle. Sans nier l'originalité du dramaturge, M. Girard démontre que le pieux Eschyle a trouvé dans la morale religieuse de son temps les principaux ressorts de ses œuvres; dans toutes les tragédies du sombre et pathétique poète, se révèlent ou apparaissent les divinités infernales, calmant les troubles de l'âme et les angoisses de la conscience. En réalité, on ne comprend pas l'œuvre d'Eschyle sans les traditions du passé; elle s'est formée par une sorte d'enchaînement et par la transmission des idées religieuses; le puissant tragique a développé les éléments dramatiques que contenait la morale de son peuple. Mais c'est dans le livre même de M. Girard qu'il faut lire cette histoire des rapports de la religion et de la tragédie grecque. Nul, avant lui, n'a établi plus nettement, et dans un langage plus grave et plus élevé, que les tragédies d'Eschyle se rattachent à ce mouvement religieux et moral qui se manifestait depuis Homère. Nul n'a mieux montré que, malgré les scènes terribles qu'il représente, le poète de l'*Orestie* consacre l'effort de son génie à une pensée de pieuse édification, transforme les douleurs humaines en une résignation pleine d'espérance et tend, lui aussi, vers un idéal de sérénité.

M. Baudrillart poursuit sa publication sur l'histoire du luxe. Le III^e volume, qui vient de paraître, est consacré au luxe du moyen âge et de la Renaissance. Le luxe au moyen âge! Tout d'abord, on ne s'attend guère à le trouver à une telle époque. Mais songez aux pompes de la royauté, aux fêtes de la chevalerie, à l'essor de l'industrie, aux arts qui répandent toutes leurs splendeurs dans les cathédrales, les châteaux et les hôtels de ville. Successivement M. Baudrillart passe en revue le luxe gallo-romain, décrit par Sidoine Apollinaire, le luxe des barbares, si avides de bijoux et de précieuses étoffes, le luxe des Mérovingiens, dont les actes et les crimes ont souvent pour mobile la possession de beaux vases, et qui cherchent à s'enlever les uns aux autres les noms de leurs « trésors ». Ici apparaît le nom de saint Eloi, en qui l'orfèvrerie religieuse reconnaît son patron. Avec Charlemagne, dit justement M. Baudrillart, revit pour un moment un reflet de la grande centralisation romaine impériale; il y a un luxe monarchique sous ce chef d'une nouvelle dynastie; les charges et les grands emplois renaissent avec un éclat inaccoutumé, et, si l'empereur est sobre, frugal, économe, que de festins à la cour, que de chasses somptueuses, que de faste déployé dans les voyages et les réjouissances! Malgré les épidémies et les famines, malgré la misère effroyable qui vient ensuite, le luxe grandit, sous des formes nouvelles. C'est le luxe féodal, comme l'appelle M. Baudrillart, luxe alimenté par la violence et la rapine, développé par la chevalerie et les croisades. Naturellement, M. Baudrillart rappelle en même temps l'éclat des arts décoratifs, le monde dépeuplant alors sa vicieuse, comme dit Raoul Glaber, pour « revêtir la robe blanche des églises », les peintures et les sculptures des temples devenant, selon l'expression d'un synode, le livre des illettrés, le luxe des grandes abbayes qui, malgré leurs abus, ont tant contribué aux œuvres utiles du moyen âge. Il consacre un chapitre spécial à l'abbaye de Saint Denis et à Suger qui sut réagir contre les scandaleuses dissipations et fit de si grandes choses en faveur du luxe d'art. Vient l'époque de Philippe-Auguste et de Saint Louis; le luxe royal s'accroît, toutes les personnes de la cour sont « parées comme un temple », et jamais Joinville n'a tant vu de « surcotz et de garniments de drap d'or ». Même luxe en Angle-

terre et en Allemagne, mêmes raffinements de la vie. Mais l'Italie tient le plus haut rang; il faut, dit M. Baudrillart, renverser pour elle les termes de l'oracle, *excedent alii spirantia mollius æra*; elle ne gouverne plus les peuples, mais c'est elle qui tient le sceptre des arts, qui anime le marbre, fait respirer l'airain et crée les premiers chefs-d'œuvre de la peinture. Florence résume le luxe italien de cette période; les Florentines se plârent et se teignent au point qu'on ne voit plus aucune brune dans la ville; il y a sans cesse des fêtes, et, à toute occasion, jusqu'en l'honneur du printemps, le 1^{er} mai, et la fête de la Saint-Jean dure deux mois; la démocratie florentine a beau imaginer une foule d'impôts progressifs et de lois somptuaires: une force irrésistible la pousse à déployer le luxe le plus étincelant et à se jeter dans les profusions les plus outrées. Il y avait alors bien des vices, et M. Baudrillart ne les dissimule pas, mais toutes les inventions de luxe de cette époque annoncent les grandes découvertes des âges postérieurs; la civilisation avance en même temps que l'art et l'industrie. Parmi l'un des plus grands mobiles et des agents les plus puissants du XIV^e et du XV^e siècle, M. Baudrillart reconnaît l'or. L'or, dit Christophe Colomb, avec lequel on fait tout et qui ouvrirait même les portes du paradis. C'est à ce moment que les manières d'or inaugurent leur puissance. Mais déjà la question du luxe devient sociale, politique, par moments révolutionnaire et démagogique; c'est le luxe qui abaisse la noblesse; il éclate dans toute sa démesure sous le fou Charles VI, et dans les mouvements populaires, dans les satires des écrivains, il y a, non-seulement une explosion du sentiment démocratique et la vengeance de l'esprit contre la sottise fastueuse, mais déjà la guerre au riche. Une nouvelle époque commence au XVI^e siècle dans l'histoire de la société moderne. Le luxe se transforme, surtout le luxe privé; il prend des façons plus engageantes, il se fait avenant et se montre volontiers. Au fond, la corruption est la même; elle revêt des formes plus aimables, elle met dans ses dépravations plus de finesse et d'imagination; à Isabeau de Bavière succède François I^{er}. Mais qui ne préférerait à la lourde et grossière corruption de l'âge précédent cette corruption à laquelle se mêlent l'esprit et l'élégance? Il est vrai que Léon X est un épiqueur, mais il donne son nom au siècle où les arts ont brillé peut-être de l'éclat le plus vif qu'ils aient jamais répandu; on prépare dans les cours italiennes des poisons exquis et merveilleux qui tuent leur homme du coup et presque sans souffrance, mais on y cultive les arts avec passion. Il faut accepter ce mélange de bien et de mal, de grandes choses et de vilénies. L'Italie garde d'ailleurs encore la primauté. A Florence, à Venise, à la cour des papes, quelle magnificence, que de prodigalités et de désordres! En France, le règne de Louis XI n'a pu arrêter les progrès du luxe, et, sous les Valois, quel ascendant n'exercent pas les femmes, quelle extension extraordinaire a prise la maison royale! On ne saurait trop louer la science de M. Baudrillart, le talent avec lequel il a recueilli et groupé tant de faits importants, non-seulement pour l'histoire du luxe, mais pour l'histoire de la civilisation. Peut-être les grandes lignes ne se dégagent-elles pas avec netteté; les vues d'ensemble sont rares et n'ont pas assez de relief. Mais l'ouvrage sera très utile à ceux qui étudient cette partie de l'histoire que les Allemands nomment la *Culturgeschichte*. Nous recommandons surtout dans la dernière partie ce que dit M. Baudrillart de la lutte contre le luxe et de la censure exercée contre lui par les satiriques, par les prédicateurs, par les hommes d'Etat, par la Réforme. Tous ces essais de réaction furent impuissants: les lois somptuaires du vénérable Michel de L'hospital furent impunément violées;

Jérôme Savonarole ne fit que passer, et son gouvernement monacal n'est qu'un épisode éphémère dans le gouvernement de Florence; il n'y eut guère que Genève qui tint bon, parce qu'elle conserva l'empreinte du caractère de Calvin.

C'est sous la Renaissance, dans une de ces cours italiennes dont M. Baudrillard nous a décrit le luxe, que naquit la nouvelle de *Juliette et Romeo*, qui devait inspirer le chef-d'œuvre immortel de Shakspeare. On n'ignore pas, en effet, que la touchante histoire des deux amants fut d'abord racontée par Luigi da Porto, que Matteo Bandello la reprit ensuite, en l'ornant de longs discours, de descriptions diffuses et de pointes subtiles; enfin que Shakspeare la connut par une mauvaise traduction en vers anglais du récit de Bandello. Chose curieuse, le drame de Shakspeare rappelle plutôt la nouvelle de Luigi da Porto que les embellissements et les enjolivures raffinées de Bandello. Ce n'est pas que le grand tragique anglais ait puisé directement l'inspiration dans la nouvelle de da Porto; mais l'instinct puissant de la vérité l'a ramené à la conception primitive. M. Henry Cochin vient de publier une traduction de cette nouvelle de Luigi da Porto. Il a fait précéder cette traduction, faite du reste avec beaucoup d'élégance et d'exactitude, d'une étude sur Luigi da Porto. Il raconte, non sans une émotion qui ne messied pas en un pareil sujet et dans un style éclatant et poétique, la vie du conteur italien. Da Porto naquit à Vicence, qu'on nommait alors la « ville des palais ». A la mort de son père, il fut recueilli par un vieil oncle qui demeurait à Urbino. Cette ville était alors en Italie l'un des rendez-vous des cavaliers les plus élégants et des esprits les plus distingués. Luigi y acheva son éducation de gentilhomme, et y cueillit, comme on disait alors, la *for di cortegiana*. Il était *di forte e valoroso animo* et entra au service de la République de Venise. Mais, dans un combat, il reçut une affreuse blessure qui le défigurait et le condamnait à la vie solitaire d'un infirme; comme Vauvenargues, il se consola dans l'étude des lettres. A ces quelques renseignements sur la vie de Luigi da Porto, M. Cochin a joint des considérations — qui témoignent d'un goût délicat — sur la Renaissance italienne, sur l'histoire de Romeo et de Juliette, sur la transformation que Shakspeare a fait subir aux personnages. Mais Juliette, comme le remarque M. Cochin, est restée la même; « ceux qui l'ont aimée dans Shakspeare la retrouveront dans le charmant récit de da Porto et verront qu'elle était née au jour, dans sa grâce parfaite, avant que le poète la connût. » Des notes d'un grand intérêt et d'un solide savoir, par exemple, sur Matteo Bandello, sur Vicence et Urbino, sur le cardinal Bembo, le fameux ciceronien qui fut lié avec Luigi da Porto, sur Mocenigo, sur les Capulets et les Montecchi (*Montecchi e Cappelletti*), sur Vérone et la maison della Scala, etc., accompagnent ce magnifique volume, imprimé par Motteroz et orné d'illustrations par Calmettes.

M. Berger a réuni en un volume les leçons professées par lui à l'École des beaux-arts, en 1876 et en 1877, sur la peinture française. Il nous apprend qu'il ne les a pas remaniées, qu'il leur a laissé leur « forme originale saisie par la sténographie », enfin qu'il a dû choisir rapidement son sujet et classer en quelques notes, prises à la volée, les dates, les noms et les faits qui devaient composer les éléments de son cours. Il faut donc ne regarder ce livre que comme une suite de « causeries ». Aussi ne reprocherons-nous pas trop vertement à M. Berger de n'apporter rien d'original ni de bien nouveau sur l'histoire de la peinture française. Les chapitres qui nous ont le plus frappé et qu'on ne lira pas sans profit, sont les chapitres consacrés au XVII^e siècle, à Poussin, à

Le Sueur, etc. En somme, M. Berger met habilement en œuvre les documents dont il dispose, il sait dessiner les grandes lignes de son sujet et ne mettre en relief que l'important; il possède aussi bien que personne l'art de composer une leçon, il s'exprime avec agrément et non sans esprit; nous recommandons son livre aux artistes et à tous ceux qui veulent connaître sommairement l'histoire des commencements de la peinture française. On sait que M. Berger a présidé à l'œuvre de l'Exposition universelle de 1878; puisse-t-il ne plus être enlevé à sa chaire de l'histoire de l'art par des travaux qui absorbent son temps et lui interdisent les études approfondies et sérieuses!

On nous permettra de citer, en passant, la quatrième édition du *Mesmer* de M. Bersot. L'ouvrage du fin et spirituel critique n'était d'abord qu'une biographie du médecin allemand, suivie de quelques réflexions sur le magnétisme animal; il a grossi peu à peu, à mesure que se produisaient de nouvelles croyances merveilleuses, comme celle des tables tournantes et parlantes, celle des esprits frappeurs, celle de M. Home et des frères Davenport, celle des spectres. On se rappelle que pendant vingt-trois ans, de 1833 à 1876, ces « épidémies spirituelles » ont fait des victimes dans une partie du public et occupé l'autre; il a fallu leur faire place dans le livre de M. Bersot, et l'auteur ne désespère pas que son volume n'augmente encore, car « le temps qui vient serait trop triste, s'il devait être privé des merveilles qui nous ont été prodiguées (1). »

Les questions de liberté d'enseignement et de liberté religieuse sont aujourd'hui si ardemment débattues qu'on saura gré à M. Thureau-Dangin, quelle que soit son opinion, d'avoir tracé le tableau des luttes que ces questions provoquèrent dans les dernières années de la monarchie de Juillet. L'auteur raconte d'abord comment, vers 1835, se produisit, sous le règne de Louis-Philippe, une sorte de retour des âmes vers la religion. Cinq ans auparavant, Casimir Périer disait à des prêtres qu'ils n'auraient bientôt plus pour eux qu'un petit nombre de dévotes. Mais il s'était formé à Paris un petit groupe d'étudiants catholiques qui reconnaissait pour chef Ozanam; Lacordaire, ce « prophète nouveau », que M. de Quélen remerciait Dieu d'avoir suscité, prêchait à Notre-Dame avec une éloquence familière, pleine de néologismes, merveilleusement apte à séduire le public, et quand Lacordaire, imparfaitement soutenu, se rendait en Italie, le P. de Ravignan lui succédait dans la chaire de Notre-Dame avec non moins d'autorité. Bientôt Lacordaire revenait, vêtu de son costume de dominicain, et prononçait son discours, le plus moderne de ses discours, sur la vocation de la nation française, tandis que le comte de Montalembert, entré à la Chambre des pairs et revendiquait hardiment les droits du clergé. Aussi, lorsque vint devant les Chambres la discussion d'une loi sur la liberté de l'enseignement, les catholiques entrèrent en campagne avec ardeur et firent brillante figure. Montalembert, que M. Thureau-Dangin nomme un incomparable agitateur, était à la tête du mouvement; mais, s'il inspirait par sa loyauté et la noble fierté de son caractère de l'estime et de la sympathie même à ses adversaires, il dépassait souvent la mesure. M. Thu-

(1) Cet article était déjà composé quand nous avons eu la douleur d'apprendre la mort de M. Bersot. Il dirigeait depuis 1871 l'École normale supérieure, et jamais d'acteur n'a rempli cette fonction difficile avec autant de tact et de dévouement. Esprit solide et délicat, il a peu produit, mais il laisse des pages d'un sens profond et d'une forme exquise; ses articles du *Journal des Débats* ont fait le régal des lettrés. Il est mort stoïquement au milieu d'horribles souffrances qu'il subissait sans se plaindre depuis quelques années: c'est un des hommes les plus spirituels, les plus sages et les plus nobles que nous ayons connus.

reau-Dangin lui-même le reconnaît: par son ton de provocation, par ses bravades, par ses défis et ses menaces, Montalembert donna aux catholiques l'apparence d'une secte remuante et bataillonne, et la violente polémique de Louis Veuillot ne fit que pousser à l'excès la véhémence que déployait le jeune comte. Nous ne pouvons ici exposer longuement cette guerre entre les catholiques et les défenseurs du monopole, entre le « parti prêtre » et les « libéraux » ou « universitaires » ou « voltairiens », ou, comme les sceptiques appelaient irrévèrement les deux partis, entre les *belvaux* et les *cuistres*. Les jésuites étaient attaqués par le *Journal des Débats* et par deux professeurs célèbres du collège de France, Michelet et Quinet; de son côté, le P. de Ravignan défendait l'Ordre dans son livre de *l'existence et de l'institut des jésuites*. Louis-Philippe, aimant mieux tourner les difficultés que les aborder de front et différer les problèmes que les résoudre, ne savait trop que faire, et sa politique, indécise et faible, mécontentait à la fois les universitaires et le clergé. Enfin vint le projet de loi de 1844, à la suite duquel l'Université subit un échec important et mérité, et en 1845 l'ordre du jour de M. Thiers; Rossi fut envoyé à Rome et demanda le sacrifice des jésuites. Alors la question des jésuites disparut, mais, comme dit M. Thureau-Dangin, les jésuites ne disparurent pas, ils se dispersèrent, ils se disséminèrent, mais ils ne quittèrent pas la France. D'ailleurs, à la fin de 1845, une trêve existait tacitement entre les deux partis, et d'autres sujets occupèrent et le Parlement et la nation jusqu'à la fin de la monarchie de Juillet. Le travail de M. Thureau-Dangin est plein d'intérêt, non sans animation et sans chaleur, et l'on y trouve des remarques sensées et des portraits vigoureusement peints.

Quittons ces graves sujets pour parler des *Légendes de Fontainebleau*, de M^{me} Julie Lavergne; ce sont quatre nouvelles, agréablement écrites, dont la scène se passe, soit dans le château, soit dans le parc de Fontainebleau; en voici les titres: *Christine de Suède*, *L'Ermite de Franchard*, *Moretta* et *Marjolaine*. Ces nouvelles ont toutes un fonds historique. Dans *Christine de Suède*, l'auteur nous raconte le meurtre de Monaldeschi; il y a dans ce récit un personnage charmant, celui de M^{lle} de Mons. *L'Ermite de Franchard* est un gentilhomme qui s'est retiré du monde et que la cour bruyante de Louis XIV vient troubler dans sa retraite. *Moretta* est cette mauresse, enfermée dans un « petit couvent borgne de Moret » et que l'on regardait, dit Saint-Simon, comme la fille du roi et de la reine; mais « sa couleur l'avait fait cacher et disparaître, et publier que la reine avait fait une fausse couche. »

La librairie Hachette publie la carte de France au 100,000^e dont le ministre de l'intérieur a prescrit l'entreprise; cette carte doit être tenue constamment à jour; elle est dressée par les agents-voyers qui font connaître chaque année au ministère les modifications survenues dans les voies de communication; elle est gravée en quatre couleurs (bleu pour les eaux, vert pour les bois et les forêts, rouge pour les routes et les chemins, noir pour les autres indications); les feuilles qui la composent sont de forme maniable de 0^m28 sur 0^m38 en moyenne; un certain nombre de ces feuilles ont déjà paru. Cette publication importante aura, nous l'espérons, un grand succès. A. CHUQUET.

BULLETIN.

La lecture. Conférence par Jules Carlier (Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken).

Bruxelles, Manceaux. — M. J. Carlier n'a point eu l'intention de rivaliser avec M. Legouvé en abordant un sujet que l'écrivain français a traité supérieurement; s'adressant au peuple, il avait à se plaire au point de vue, non pas tant de l'art que de l'utilité, à montrer comment la lecture est le moyen le plus assuré de faire pénétrer l'instruction dans les masses, à rechercher les mesures les plus efficaces qui puissent être employées pour faire lire, à indiquer les soins qui doivent être pris et la méthode à suivre dans le choix des livres, enfin à faire comprendre qu'il importe moins de lire beaucoup que de bien lire. Tous ces points sont successivement développés avec soin, avec clarté, avec une chaleur communicative qui a dû produire une vive et salutaire impression sur les auditeurs. On lira avec intérêt les détails curieux que M. Carlier donne au sujet des bibliothèques populaires aux États-Unis, qui ont acquis un développement presque incroyable.

Du développement des relations commerciales de la Belgique avec l'étranger, par F. Van Bruyssel. Bruxelles, Muquardt. Broch. in-8°. — M. Van Bruyssel a exposé en quelques pages les grandes questions qui se rattachent à l'étude de nos relations commerciales avec l'étranger. L'examen de la question des débouchés nouveaux lui fournit l'occasion d'indiquer quelles mesures l'État a prises, quels moyens il emploie pour favoriser l'extension des relations industrielles et commerciales, et de blâmer une « tendance trop générale dans notre pays, de tout attendre de l'État, en méconnaissant même les bénéfices qu'on lui doit déjà, et de réclamer si peu de l'initiative privée. » La plupart des mesures complémentaires réclamées du gouvernement seraient, ajoute-t-il, non-seulement impraticables, mais tourneraient même à notre désavantage si l'initiative intelligente et industrielle lui faisait défaut; et il justifie ce qu'il avance en prenant pour exemple la question des comptoirs belges à établir avec l'étranger. M. Van Bruyssel émet à ce sujet et sur d'autres points des considérations qui méritent, croyons-nous, d'être examinées.

De l'exploitation des canaux et voies navigables, par Théophile Finet. Seconde édition. Bruxelles, Deq., 1 vol. in-8°. — En 1878 a paru la première édition de ce travail, qui a été accueilli avec une faveur très marquée. La Commission du fer et de l'acier, saisie de l'examen du livre, en a adopté les raisonnements, que l'auteur résume ainsi lui-même dans la préface de la nouvelle édition : « Les canaux peuvent et doivent être exploités d'après les mêmes principes que ceux qui régissent l'exploitation des chemins de fer. L'exploitation des deux voies de transport doit se faire sous une direction commune : au canal est dévolu, autant que possible, le transport des matières premières nécessaires à toutes nos industries; il appartient surtout au chemin de fer de créer les relations et de répartir en tous lieux les produits fabriqués. » Que l'on adopte ou non ces conclusions sans réserve, on n'en doit pas moins reconnaître que le travail de M. Finet est une œuvre remarquable. « On sent, dit le rapporteur de la Commission du fer et de l'acier, que l'auteur est pénétré de son sujet et qu'il l'a étudié sous toutes ses faces, avec la science de l'ingénieur et l'expérience d'un homme familiarisé depuis longtemps avec l'industrie des transports. »

— Nous recevons le prospectus d'une Revue populaire d'astronomie et de météorologie : *Ciel et Terre*, qui paraîtra prochainement et sera rédigée par les astronomes et météorologistes de l'Observatoire royal : MM. Estourgies, Fiévez, Hooreman, Lagrange, Lancaster, Niesten, Van Rysselberghe et Vincent. Vulgariser ce que la science connaît sur la structure et le mouvement de l'univers, tenir le lecteur au courant des nouvelles conquêtes qui se font chaque jour dans ce champ de recherches, tel est le double but de cette publication, qui exposera, dans un langage accessible à tous, les faits, les théories générales qui constituent les bases de la science, les découvertes nouvelles dont elle s'enrichit par un

travail incessant, qui favorisera le goût des observations tant astronomiques que météorologiques, en indiquant d'une manière régulière les phénomènes intéressants et en donnant les conseils nécessaires pour assurer le succès des observations; elle recevra même de la part des observateurs les communications dignes d'intérêt. La revue est semi-mensuelle; elle commencera à paraître le 1^{er} mars. Chaque numéro comprendra 24 pages in-8° et renfermera, outre des articles originaux sur l'astronomie, la météorologie et la physique du globe, des comptes rendus, traductions ou analyses d'ouvrages qui auront paru dans le pays et à l'étranger, des nouvelles, des notes, des indications bibliographiques, etc., etc. Les planches et dessins nécessaires à l'élucidation du texte accompagneront les articles. Le prix d'abonnement est fixé à 8 francs pour la Belgique, à 10 francs pour l'étranger, frais de port compris. Les demandes d'abonnement doivent être adressées à M. C. Hooreman, rue du Cadran, 10, à Saint-Josse-ten-Noode.

— Le 43^e volume des *Mémoires couronnés et Mémoires des savants étrangers*, publiés par l'Académie royale de Belgique, qui vient de paraître (Bruxelles, Hayez, in-4°), contient les Mémoires suivants : Recherches microscopiques sur l'anatomie du limaçon chez les mammifères, par le Dr J.-P. Nuel. — De l'origine et de l'établissement des mouvements astronomiques, 1^{re} et 2^e parties, par C. Lagrange. — Mémoire sur quelques applications de la théorie des formes algébriques à la géométrie, par C. Le Paige. — Description des Echinides du calcaire grossier de Mons, par M. Cotteau. — Mouvements relatifs de tous les astres du système solaire, chaque astre étant considéré individuellement, par M. Souillart. — Observations de la planète Mars faites pendant l'opposition de 1877, par le baron O. Van Ertborn. — La gravure dans l'École de Rubens, par Henry Hymans.

— *La Belgique illustrée, ses monuments, ses paysages, ses œuvres d'art*, publiée sous la direction de M. Eugène Van Bommel. — La seizième livraison de la Belgique illustrée contient la fin de la description de Gand, par MM. Wagener et P. Fredericq, et le commencement d'un article dans lequel M. Eug. Landoy décrit les environs de Gand. Cette livraison est enrichie des gravures suivantes : le Christ mourant sur la Croix, d'après le tableau de Van Dyck : la Maison des Bateliers à Gand; l'Hôtel de ville d'après le projet primitif de 1518; — l'Hôtel de ville actuel; — la Cour Saint-Georges en 1585; — Vue d'Audenarde; — Caveau renfermant le cercueil du comte d'Egmont à Sottegem; — l'église Sainte-Walburge; — l'église de Notre-Dame de Pamele; — l'Hôtel de ville d'Audenarde; — Cheminée dans la salle du Peuple à l'Hôtel de ville; Portail de la Salle des échevins à l'Hôtel de ville; — Crypte de l'église de Renaix.

— Nous avons reçu la première livraison d'un recueil trimestriel, *Historisches Jahrbuch*, dont la section historique de la Goerres-Gesellschaft entreprend la publication, et auquel sont invités à collaborer les historiens « qui considèrent le Christ comme le centre de l'histoire et l'Église catholique comme désignée par Dieu pour être l'éducatrice du genre humain. » Cette revue admet cependant le concours d'écrivains non catholiques, mais à la condition qu'ils ne portent pas atteinte aux principes exposés dans le programme. Le *Jahrbuch* de la Goerres-Gesellschaft paraît à Munster et est dirigé par le Dr G. Hüffer.

— Au commencement de cette année a paru également la première livraison des *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung* (Innsbruck, Wagner), publiés par M. E. Mühlbacher, privat-docent à l'Université d'Innsbruck, avec la collaboration de MM. Sickel, Thausing et Zeissberg.

— On sait que depuis 1873, la Historische Gesellschaft de Berlin publie une feuille périodique intitulée : *Mittheilungen aus der historischen Literatur*, et dont le but est d'exposer, dans une série de notices

objectives, le contenu des publications historiques les plus importantes qui voient le jour. La même société va publier (Berlin, Mittler) un *Jahresbericht über die Fortschritte der Geschichtswissenschaft*, qui comprendra l'histoire ancienne, l'histoire moderne et les sciences accessoires, classées systématiquement. Le premier volume, se rapportant à l'année 1878, paraîtra en 1880.

George Colonna-Ceccaldi. Notice nécrologique. — Paris, Pillot et Dumoulin. Extrait de la *Revue archéologique*, décembre 1879. — M. G. Colonna-Ceccaldi, archéologue distingué, est mort le 3 septembre 1879, à l'âge de trente-neuf ans. Pendant un séjour de cinq années à Beyrouth, de 1866 à 1871, il fit plusieurs excursions en Syrie et de nombreux voyages dans l'île de Chypre, qui lui fournit sa plus abondante moisson archéologique. Ses dissertations sont nombreuses et étendues. La *Revue archéologique*, qui en a publié la plus grande partie, vient d'en donner la liste détaillée et précise. On y trouve, à côté de vues pénétrantes et justes alliées à une certaine hardiesse d'interprétation, la plus scrupuleuse précision dans la description des monuments, et des reproductions d'une exactitude toujours rigoureuse. Comme le dit la *Revue*, s'il n'a pas été donné à G. Colonna-Ceccaldi de rendre à la science archéologique tous les services qu'elle était en droit d'attendre d'un esprit aussi bien doué, il lui en a néanmoins rendu assez pour que son nom reste définitivement attaché à l'histoire des antiquités chypriotes et syriennes.

CORRESPONDANCE.

LA Philosophie scientifique DE M. GIRARD.

Bruxelles, 7 février.

Décidément j'ai affaire à un critique bien peu accommodant. Tantôt il en veut à mon bon sens, tantôt c'est mon esprit qu'il me reproche. Je m'évertue à lui faire comprendre que nous sommes tous deux soldats de la grande armée spiritualiste, que nous ne différons que par la couleur d'un passe-poil; rien n'y fait: il s'obstine à tirer sur ses propres troupes. Hors de Descartes, point de salut. Les idées innées ou la mort!

J'en étais encore à me demander ce que M. C. Lagrange pouvait bien me vouloir avec son accusation de sensualisme, et j'y perdais mon latin, lorsque la réponse dont il a honoré ma première lettre a éclairé les ténèbres de mon intelligence. Maintenant j'y comprends quelque chose, sinon tout. Je suis sensualiste à la façon de Locke! Eh sans doute! à la façon aussi d'Aristote, des Thomistes, de Bacon, de Kant lui-même, à la façon de tous les spiritualistes qui n'admettent pas l'hypothèse des idées innées, à la façon du pape lui-même, qui vient, par une récente encyclique, de remettre en honneur la philosophie de Saint-Thomas. Je le suis, en un mot, d'après une classification archaïque, où l'on comprenait sous cette dénomination tous ceux qui attribuaient à la connaissance une origine expérimentale!

Mais la montre technologique de M. C. Lagrange retarde d'un demi-siècle. Lors de l'entrée en scène du matérialisme sous sa forme moderne, on a abandonné une classification qui confondait pêle-mêle des spiritualistes tels que ceux que j'ai cités plus haut et les matérialistes du XVIII^e siècle. On ne trouve plus trace de cette acception dans la première édition (1844) du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, recueil cartésien, et qui fait autorité. Le mot avait pris, dès cette époque, sa signification actuelle, que je transcris littéralement ici d'après cette autorité : « Sous le nom de sensualisme on a coutume de désigner tous les systèmes qui font dériver toutes nos idées de l'expérience des sens, en réduisant l'intelligence à la sensation. Le sensualisme est un véritable système, où un seul fait, la sensation, doit servir à l'explication et à la génération de tous les autres. »

En résumé, le sensualisme dit : Toutes nos idées dérivent de l'expérience des sens.

Or j'ai dit, après bien d'autres : Toutes nos connaissances dérivent de l'expérience des sens.

Ce qui implique que les idées qui ne sont pas des

connaissances pures, dérivent d'une autre source — On voit que ces propositions se *niënt* réciproquement.

Il n'y a, en somme, pas grand mal à ce que M. C. Lagrange ait ignoré tout cela : ceux qui ne font rien sont les seuls qui ne se trompent jamais. Mais ce qu'on est en droit de lui reprocher plus sévèrement, c'est de faire alternativement usage selon les besoins de sa cause, des deux acceptions dans lesquelles on a successivement pris le même mot. S'agit-il de qualifier ma proposition, il a recours au vieux style ; s'agit-il de me combattre, il le fait de manière à ne pas laisser soupçonner qu'il prend le mot dans un sens depuis longtemps oublié. Si je réclame, il me renvoie à Locke, spiritualiste, religieux même, donc sensualiste vieux style (et maladroitement, car les deux premiers livres dont il parle, traitent des idées en général, et le quatrième seulement de la connaissance), puis deux lignes plus loin, il me charge de la contradiction existant entre le sensualisme nouveau style et le spiritualisme, etc. Cette manière d'entendre la critique n'est pas passée inaperçue : elle lui attire déjà un reproche « d'inouïe naïveté » de la part d'une des autorités philosophiques les plus considérables du pays...

Pour conclure, je répète que je n'ai pas songé un instant à protester contre l'opinion de M. C. Lagrange sur mon ouvrage — ou contre son jugement, comme il veut bien le dire : les livres sont faits pour être discutés. Mais, ce que je n'ai pu admettre, c'est d'être présenté au public sous un uniforme qui n'est pas le mien. A ce point de vue, ma première lettre a rétabli la vérité aux yeux des lecteurs versés dans la philosophie ; celle-ci le fera aux yeux des autres. Mon compte avec eux est donc liquidé. Celui que j'ai avec M. Lagrange lui-même le sera en deux mots : j'ai traité humoristiquement son compte rendu, c'est vrai ; valait-il mieux se mettre en colère ? Je ne l'ai pas pris pour cela « en pitié » : je professe une grande estime pour son activité et pour ses travaux ; je regrette qu'elle ne soit pas réciproque.

H. GIRARD.

M. C. Lagrange maintient toutes les conclusions de son article et de la réponse qu'il a faite à la première lettre de M. Girard. La cause est donc suffisamment entendue.

NOTES ET ÉTUDES.

UNE ENQUÊTE ANTHROPOLOGIQUE EN BELGIQUE.

Le premier grand travail d'ensemble entrepris pour déterminer les caractères physiques de la population d'un pays entier d'après l'observation directe, c'est-à-dire d'après la seule méthode qui puisse fournir des données certaines à l'ethnologie, remonte à quelques années seulement, et il a été opéré par la Société allemande d'anthropologie. M. Virchow, au nom de cette Société, et aidé du concours des différents gouvernements de l'Allemagne, a fait relever dans toutes les écoles primaires la couleur des yeux et des cheveux de plusieurs millions d'enfants. Les résultats de l'enquête ont fait reconnaître de grandes régions anthropologiques bien tranchées ; ils sont si réguliers et si concordants que les chiffres obtenus peuvent être considérés comme l'expression d'une véritable loi. En Belgique, une enquête analogue a été faite, en 1878, par les soins du gouvernement, avec le concours de la Société belge de géographie. C'est M. Léon Vanderkindere qui avait proposé cette enquête ; c'est lui qui en a coordonné toutes les données ; c'est à lui également que nous devons d'en connaître et de pouvoir en apprécier les résultats (*Nouvelles recherches sur l'ethnographie de la Belgique. Enquête anthropologique sur la couleur des yeux et des cheveux*. Bruxelles, Office de Publication). Ces résultats sont consignés dans une série de tableaux joints au mémoire ; pour les rendre plus sensibles, M. Vanderkindere a fait dresser quatre cartes indiquant par des teintes graduées la proportion des individus de type blond et de type brun de chacun des cantons et de chacun des arrondisse-

ments judiciaires, ce qui permet d'apercevoir immédiatement un groupement régulier des nuances, car les nuances se partagent le territoire suivant une loi qu'il est facile d'apercevoir. Tout le nord, remarque M. Vanderkindere, est le domaine du type blond, qui atteint son maximum d'intensité dans les cantons de Turnhout, de Saint-Nicolas et de Zele. Toute la province d'Anvers, le Limbourg, les deux Flandres et la partie septentrionale du Brabant constituent, par excellence, la zone des yeux bleus et des cheveux clairs. Et, chose remarquable, la ligne qui indique la limite des idiomes flamand et wallon, peut servir, en quelque sorte, de démarcation entre les deux types de population. Au sud de cette ligne, en effet, la proportion des blonds décroît sensiblement ; elle n'atteint plus 45 p. c. que dans un petit nombre de cantons. La moyenne se place entre 30 et 40 p. c. ; c'est surtout le Hainaut qui se distingue par la prédominance de l'élément foncé. Onze cantons y forment un groupe serré ne dépassant pas 35 p. c. Liège et le Luxembourg suivent le Hainaut. Namur prend, en quelque sorte, une position intermédiaire.

M. Vanderkindere compare les résultats qu'il a obtenus à ceux de la statistique allemande, du moins à ceux qui sont connus, car ils n'ont pas encore été publiés dans leur intégrité, et il constate que les types sont plus tranchés dans notre pays, tandis qu'en Allemagne le groupe mixte, dans lequel se retrouvent des caractères empruntés aux deux extrêmes, est de beaucoup plus nombreux. C'est là, ajoute l'auteur, un phénomène digne d'attention ; et il conclut en ces termes :

« Ce qui paraît évident, c'est que la Belgique flamande continue, au point de vue ethnologique aussi bien que géologiquement, la grande zone qui, depuis le Danemark, s'étend à travers le Schleswig, le Hanovre, la Westphalie et probablement aussi la Hollande. Toute cette région, essentiellement blonde, peut être appelée région germanique par excellence. Comment désignera-t-on la zone méridionale de notre pays, dans laquelle la race est plus mêlée ? Ici, les interprétations seront sans doute différentes. On sera tenté d'attribuer la forte proportion du type foncé à la prédominance du sang belge-celtique. Pour ma part, je ne puis me résoudre à accepter cette interprétation. Il est facile de le prouver, les Belges primitifs étaient aussi blonds que les Germains ; les témoignages de l'antiquité concordent, sur ce point, avec l'observation des Celtes actuels en Ecosse et en Irlande. Mais le fait singulier que la limite des langues et la limite des types correspondent à peu près à la division géologique de la Belgique et à la ligne des sables campiniens, permet de croire que les régions peuplées de temps immémorial par des races préhistoriques, ont conservé, lors de l'invasion celtique, une partie notable de leurs habitants, qui se seront intimement fondus avec les conquérants. Un mélange analogue a dû se produire dans le midi de l'Allemagne et dans le midi de la France. En résumé, l'enquête anthropologique dont je viens d'exposer les résultats principaux, nous a appris un fait désormais indéniable, et qui, jusqu'à présent, ne pouvait être affirmé catégoriquement par personne, c'est que la Belgique wallonne renferme une proportion beaucoup plus forte d'individus de type brun que la Belgique flamande. »

LA PREMIÈRE STATION DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE.

Au mois de novembre de l'année dernière, l'Association africaine a annoncé que M. Cambier avait fait choix de Karéma pour y établir la première station scientifique et hospitalière, qu'il avait obtenu du sultan de ce pays une concession de terres. Le dernier courrier de Zanzibar fait connaître que M. Cambier s'est mis à l'œuvre pour élever les constructions définitives de la station. « J'ai envoyé, ajoute M. Cambier, quelques-uns de mes hommes à Tabora pour servir de guides à la deuxième expédition pendant son voyage de Tabora à Karéma. Je les ai chargés pour M. Popelin d'indications complètes sur l'itinéraire que j'ai suivi »

M. A.-J. Wauters, secrétaire-adjoint de la Société

belge de géographie, vient de publier, au sujet de ce petit village de Karéma, une brochure (*Karéma, première station de l'Association internationale africaine*. Bruxelles, Vanderauwera. Extrait du Bulletin de la Société) à laquelle nous empruntons quelques renseignements intéressants.

Karéma, sur la rive orientale du lac Tanganyika, par environ 7° de latitude sud et 29° de longitude est de Paris, au fond d'une baie profonde, fait partie de l'Oufipa, petit sultanat qui s'étend le long du Tanganyika, entre le 7° et le 8° degré de latitude. C'est Stanley qui a signalé Karéma au comité de l'Association comme un endroit particulièrement propre à l'établissement d'une colonie européenne, et la première expédition reçut à Tabora des instructions précises à cet égard. Le capitaine Cambier est arrivé à Karéma le 12 août 1879 et a obtenu du chef de l'endroit, Kangoa, par contrat et en échange de quelques présents de peu de valeur, la cession d'un territoire d'un millier d'hectares. Le traité, qui est arrivé à Bruxelles, est rédigé en arabe et signé par les parties contractantes, assistées de l'abbé Debaize, en qualité de témoin. C'est le 15 septembre que M. Cambier s'est établi définitivement à Karéma. L'emplacement de la station est sur un monticule arrondi, élevé de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau du Tanganyika et s'avancant légèrement dans l'intérieur du lac.

L'Oufipa est peu riche en bétail ; d'après M. Cambier, le bétail de Karéma se composait de trois chèvres au moment où il est arrivé dans le village. Mais on y cultive du grain de différentes sortes et du coton ; Caméron signale la présence de la houille dans l'Oufipa. Le palmier à huile, l'arbre à copal croissent sur les bords du Tanganyika, et, au milieu des plantes de la flore indigène, on trouve, à l'état sauvage, l'indigotier, la salsepareille, le piment et le gingembre. Le ricin, le tabac et l'arachide sont cultivés presque partout ; la canne à sucre prospère dans les parties basses. L'alimentation des indigènes se compose principalement de sorgho, de maïs, de millet, de riz, de manioc, de patates douces et d'ignames. Tout le pays est extrêmement giboyeux. Malheureusement les incursions des traitants arabes et des Rougas-Rougas ont rendu ces peuplades craintives et méfiantes.

M. Wauters, après avoir décrit le pays, recherche les meilleurs moyens pratiques « d'acquiescer à la civilisation les régions si riches, mais aussi si malsaines, de l'Afrique intertropicale. » L'insalubrité du climat est la plus sérieuse barrière que la nature oppose ici à tout progrès ; mais M. Wauters montre que cet obstacle n'est pas insurmontable, et il propose de suivre l'exemple donné sur la côte occidentale d'Afrique par l'Angleterre, qui y a formé une colonie composée de nègres affranchis, la colonie de Sierra-Leone. N'est-ce pas là, dit-il, la vraie voie à suivre ? Dès lors, la recherche, sur la côte orientale de l'Afrique, d'un pays abordable, d'une salubrité relative, est la première étude à faire. Ce pays trouvé et les fonds nécessaires réunis pour son acquisition, il s'agirait de le libérer de toute autorité politique. La station belge ou internationale qui s'y établirait aurait un double but : elle servirait, non seulement de tête de ligne aux stations de l'intérieur, de base d'opération aux explorations scientifiques, humanitaires ou commerciales qui se dirigeraient vers l'intérieur, mais aussi et surtout elle permettrait d'initier à la civilisation dans les écoles, les ateliers, les établissements commerciaux et agricoles, les jeunes noirs qui s'empressent toujours d'accourir là où les blancs s'établissent. Enfin M. Wauters ne doute pas que l'emploi des éléphants, et surtout la domestication de l'éléphant d'Afrique, ne fasse faire un progrès considérable à l'œuvre des explorations ; c'est là, selon lui, une question capitale, à laquelle il annonce l'intention de consacrer un travail spécial.

LES SCULPTURES DE PERGAME.

Une lettre de Berlin, publiée dans notre dernier

numero (p. 38), a signalé aux lecteurs l'acquisition, par le Musée des antiques de Berlin, des sculptures provenant du fameux autel de Pergame. Un archéologue allemand, M. Julius Schubring, communique à l'*Athenæum* de Londres, au sujet de cette acquisition, les détails suivants.

Il y a six ou sept ans, un ingénieur allemand, M. Carl Humann, établi à Smyrne, trouva sur l'Acropole de Pergame trois fragments de marbre en haut-relief, qu'il adressa au gouvernement prussien. M. Humann fut chargé d'exécuter des fouilles, qui mirent bientôt au jour une quantité de fragments de marbre en haut-relief, ayant appartenu à une frise, de même que les trois morceaux découverts antérieurement. La Porte a consenti à ce que tous les objets recueillis fussent transportés à Berlin. Le nombre des fragments de marbre reçus jusqu'ici s'élève à plus de quatre-vingt-dix, dont quelques-uns ont la hauteur de la frise, dont plusieurs ont des dimensions énormes, sans compter 1,500 petits fragments.

Ampélius, écrivain du 1^{er} siècle, énumérant, dans son *Liber Memorialis*, les merveilles du monde, parle d'un grand autel à Pergame, haut de 40 pieds, couvert d'énormes sculptures qui représentaient la Gigantomachie. Cette construction fut probablement élevée par Attale 1^{er}, vers l'époque de la seconde guerre punique, en souvenir de ses victoires sur les Gaulois. Il n'est pas douteux que la majeure partie des sculptures découvertes n'appartiennent à cet autel et même à une grande frise représentant la bataille des dieux et des géants. Comment l'autel était-il disposé; quelle place la frise y occupait-elle? Ce sont là des points qu'il reste à éclaircir. L'œuvre date du 1^{er} siècle avant notre ère et ne peut être attribuée qu'à l'école de Pergame, la même école qui a produit le Gaulois mourant du Capitole et le groupe de la villa Ludovisi représentant un Gaulois qui, après avoir égorgé sa femme, se perce de son épée. Et quelle œuvre! les fragments, qui ont 2^m30 de hauteur et 0^m60 à 1^m10 de largeur doivent être nettoyés et assemblés avant qu'on puisse se faire une idée de l'ensemble. Mais, même dans leur état actuel, il est facile de voir qu'ils appartiennent à une œuvre extraordinaire, dont la conception est aussi hardie que l'exécution en est achevée, et qui a sa place marquée à côté des sculptures du Parthénon.

Les dieux, abandonnant leur sérénité et leur majesté accoutumées, mais sans perdre leur grandeur divine, repoussent les assaillants. Ils se servent non pas seulement de leurs armes, de leurs torches, de chevaux, de chariots, mais de lions, de chiens, de panthères, de serpents et d'aigles. Le haut des corps des géants a la forme humaine et accuse une force prodigieuse; chez la plupart, on voit paraître à la cuisse des nageoires sous lesquelles la jambe se transforme en un tronc de serpent. Ces jambes en forme de serpents se terminent par des têtes, également de serpents, dont la gueule est armée de dents. Les géants ont, pour la plupart, de fortes ailes; il en est dont le corps, à la partie inférieure, a la forme d'un cheval marin. Tout dénote, de part et d'autre, la fureur et la rage: les convulsions de la douleur et de la mort, les cris de l'agonie, des lamentations sauvages, une horrible destruction.

Une trentaine de fragments d'une seconde frise, de plus petites dimensions (1^m57 de haut), représentent un autre sujet, mais qui n'est pas encore déterminé. A l'autel était rattaché un temple ou quelque construction analogue, comme le prouvent de magnifiques chapiteaux ioniques trouvés à cet endroit. Les fouilles ont mis au jour également un certain nombre de statues dont une partie, au moins, doit avoir appartenu à l'autel.

CHRONIQUE.

Nous détachons les renseignements ci-après du rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur sur

les travaux exécutés aux archives du royaume en 1879, et la situation de cet établissement. M. de Bavay, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, a donné aux archives quelques documents qui proviennent de l'abbaye de Villers, notamment un cartulaire écrit sur vélin au 14^{ème} siècle et un cahier contenant les lettres patentes originales d'amortissement octroyées en 1756 aux religieux de Villers, lettres dans lesquelles sont énumérés tous les biens de la communauté. Le cartulaire est d'autant plus précieux qu'on ignore ce que sont devenus les titres originaux de l'abbaye. Cent cinquante chartes et plus, dont cinq du 11^{ème} siècle, y sont transcrites. Il y en a des ducs de Brabant, de différents seigneurs du duché, des princes évêques de Liège, de plusieurs dignitaires, d'abbés du monastère et d'autres personnages. M. de Bavay a aussi donné aux archives un sceau en cuivre qui était à l'usage de l'abbaye. Le rapport fait mention d'une remise de titres importants appartenant à l'Etat. A l'entrée des Français dans la Belgique en 1794, presque toutes les abbayes s'attachèrent à mettre en sûreté leurs archives; il y en eut même qui les firent transporter à l'étranger. Pendant les vingt années de son existence, l'administration française ne s'occupa guère des moyens de recouvrer ces archives, qui renfermaient tant de trésors historiques et diplomatiques. Sous le régime néerlandais, le gouvernement, dans un but fiscal, nomma des commissaires pour la recherche des titres des corporations religieuses dont l'Etat n'avait pas été mis en possession; les opérations de ces commissaires eurent pour résultat de faire entrer dans les dépôts publics plusieurs chartiers et cartulaires d'abbayes. Depuis 1830, le recouvrement des archives des anciens monastères a été l'objet de la préoccupation constante de l'administration des archives du royaume. Il s'en faut cependant qu'on les possède toutes. Les archives n'avaient rien, par exemple, du chartier de l'abbaye d'Affligem, l'une des principales du Brabant et des Pays-Bas. Une partie considérable de ce chartier était venue au pouvoir de la fabrique de l'église Notre-Dame, à Anvers. Le conseil de fabrique de Notre-Dame, au mois de mars 1879, a remis aux archives du royaume tous les titres de l'abbaye d'Affligem qui se trouvaient entre ses mains, plus de cinq cents chartes originales, parmi lesquelles il y en a deux du 11^{ème} siècle, une quarantaine du 12^{ème}, plus de cent soixante du 13^{ème}, cent quarante environ du 14^{ème}, etc., etc.

La première section, entre autres travaux, a poursuivi et terminé le classement et l'inventaire des archives des anciennes chambres de commerce, réunies aux archives du royaume; la deuxième section a entrepris la rédaction d'un inventaire raisonné des fonds, des cartulaires et manuscrits, destiné à être livré à la publicité. La troisième section met en ordre les archives de la cour féodale de Brabant et prépare la publication d'un inventaire qui fera suite au volume publié en 1870, qui contient un inventaire analytique et détaillé des registres de cette même cour.

— Deux des concours ouverts par le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles ont été jugés cette semaine, et les œuvres soumises au jury ont été exposées le 9 et le 10 février. Il s'agissait, dans l'un de ces concours, de la composition d'un diplôme destiné aux membres honoraires du Cercle; l'autre, d'un caractère plus général, avait pour objet l'élaboration des plans d'une salle de fêtes à ériger sur les terrains dépendant du Jardin Zoologique. Ici le vainqueur devait être investi de l'honorable mission de présider à la construction du local. Une prime de 500 francs était offerte à l'auteur du meilleur projet de diplôme.

Il ne semble pas que l'initiative du Cercle ait été secondée comme elle méritait de l'être par les artistes. La somme de 500 francs était parfaitement proportionnée à l'importance du travail dans le concours du diplôme. Pourtant, les épreuves ont révélé dans les moyens d'exécution, plus encore dans la

conception générale, une faiblesse qui porterait à croire que seuls des débutants sont entrés en lice. Et même envisagé à ce point de vue, le résultat du concours serait à peine moins décourageant. Il démontrerait aux moins initiés que le progrès est absolument ailleurs que dans l'abandon, tant prôné, de l'enseignement académique et de ses conséquences: étude de la forme et des types grandioses que nous a légués l'antiquité. On ne saurait voir sans mortification des artistes, peut-être jeunes, emprunter sans vergogne, pour les adapter de la plus détestable façon à leur œuvre, qui des figures à l'hémicycle de Paul De la Roche, qui au monument de H. Regnault, qui à des œuvres plus voisines de nous, ou puiser leurs éléments décoratifs dans des gravures de Le Pautre, à peine modifiées. Si le projet primé se distingue par des qualités d'exécution trop généralement absentes dans les autres dessins, il n'en reste pas moins d'une extrême faiblesse dans une partie essentielle: les figures que l'auteur a introduites dans sa composition. Il appartient assurément à la Belgique de mettre entre les mains des hommes éminents que le Cercle artistique de Bruxelles compte parmi ses membres honoraires — surtout à l'étranger — un spécimen absolument irréprochable et absolument original du savoir-faire de ses artistes.

Les projets architecturaux n'échappent pas davantage à la critique. Le jury a pu couronner toutefois une œuvre de mérite et recommandable par sa simplicité. L'exhibition des travaux du concours nous a révélé, enfin, ce fait assez imprévu, que parmi les connaissances requises d'un architecte, il en est pour qui l'orthographe ne vient qu'en dernière ligne. On ne nous a pas encore dit si cela était favorable au progrès des études artistiques.

— Des dispositions ont été prises récemment pour donner une publicité aussi prompte et aussi large que possible aux nouvelles des explorateurs belges en Afrique et autres qui parviennent au Comité belge de l'Association internationale; ces nouvelles sont imprimées et distribuées sous forme de bulletins à mesure qu'elles arrivent. Outre les informations concernant l'installation de M. Cambier, que nous avons reproduites plus haut, l'association a également reçu des nouvelles de M. Popelin, qui lui écrit en date du 28 octobre et annonce son heureuse arrivée à Tabora le 20 octobre. Depuis son départ de la côte, trois mois auparavant, il n'avait eu aucune désertion de porteurs. M. Popelin se proposait de quitter Tabora le 3 novembre pour Karéma, où il espérait rejoindre promptement M. Cambier. Il apprenait à l'association qu'il avait pris la résolution de laisser à Tabora le docteur Vanden Heuvel pour assurer l'arrivée de ses ravitaillements et de ceux de M. Cambier. L'expédition des éléphants conduite par M. Carter est arrivée à Tabora en même temps que M. Popelin. Elle a perdu un second éléphant, qui a succombé presque subitement pendant la traversée de l'Ougogo. Les deux éléphants survivants étaient plus vigoureux et mieux portants qu'au moment de leur arrivée à Mpwapwa, ce qui paraît prouver que l'éléphant résiste aux morsures de la tsétsé. Un gentleman anglais, M. Cadenhead, a été engagé en qualité de second pour être attaché à l'expédition de M. Carter. M. Cadenhead est arrivé le 5 janvier dernier à Zanzibar; avec lui voyagent deux nouveaux explorateurs de l'Association africaine, MM. Burdo et Roger, Belges l'un et l'autre, qui vont rejoindre MM. Popelin et Cambier et se placer sous leurs ordres. MM. Burdo et Roger ont déjà fait tous les deux un séjour d'un an à la côte occidentale d'Afrique. La caravane formée par MM. Cadenhead, Burdo et Roger à Zanzibar a quitté la côte le 25 janvier dernier. Elle comprend un certain nombre d'ânes de grande taille, dont MM. Sanford et Mackinnon ont généreusement fait don à l'association pour en tenter l'emploi comme bêtes de somme.

Le comité français a résolu, dans sa séance du 7 janvier dernier, de créer deux stations hospita-

lières et scientifiques en Afrique, l'une à la côte orientale, l'autre à la côte occidentale. La première sera probablement établie dans l'Ousagara; elle aura pour chef M. Bloyet, capitaine au long cours. M. de Brazza est chargé de choisir l'emplacement de la seconde et de l'installer. Il s'est embarqué récemment à Liverpool pour le Gabon. Le comité allemand (Société africaine allemande) a résolu de son côté de fonder également une station entre Zanzibar et le lac Tanganyika. On n'est pas encore fixé sur l'emplacement de cette station.

— On assure que M. H. Stanley a fondé une première station internationale au pied de la dernière chute du Congo, à Yallala.

— L'expédition conduite par M. Thomson a atteint Bambé, à l'extrémité sud du lac Tanganyika, le 28 octobre. M. Thomson constate dans son rapport que la distance entre l'extrémité nord du lac Nyassa et le lac Tanganyika est de 250 milles, 70 milles de plus qu'on ne l'a supposé jusqu'ici. Il a été bien accueilli par les indigènes.

— Le docteur Treu, qui dirige les fouilles d'Olympie, annonce, entre autres trouvailles importantes, celle du pied droit de l'Hermès de Praxitèle, qu'il dit être merveilleusement exécuté.

Décès. Le général Morin, directeur du Conservatoire des arts et métiers de Paris depuis 1849, décédé à l'âge de 85 ans, auteur de nombreux travaux relatifs à la mécanique. — Hippolyte Walferdin, mort à Paris, à l'âge de 86 ans, connu surtout par ses recherches sur la chaleur centrale de la terre et par les divers genres de thermomètres qu'il a inventés. Il a publié également une édition des œuvres complètes de Diderot. — L'abbé Michel Alexandre Debaize, explorateur français, né en 1845, à Glazais (Deux-Sèvres), mort à Ujiji. — Ernest Bersot, directeur à l'École normale supérieure, un des rédacteurs les plus estimés de *Journal des Débats*. — Granier de Cassagnac, père, journaliste, auteur de plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire peu sérieux. — Karl Krüger, peintre paysagiste, mort le 30 janvier à Dresde, à l'âge de 48 ans. — Raphael Christen, sculpteur suisse, né à Berne, décédé à l'âge de 69 ans; auteur de la statue colossale en bronze symbolisant le canton de Berne, qui surmonte la fontaine du Palais fédéral. — Ignazio Ciampi, professeur d'histoire moderne à l'université de Rome, mort le 21 janvier.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 31 janvier.* — La discussion est reprise sur la question des dépôts mortuaires. M. Warlomont, dans le but de concilier les opinions de M. Kuborn, qui, peu favorable à l'établissement des dépôts mortuaires, insiste pour l'établissement d'un service rigoureux de constatation des décès, et celle de M. Belval, qui, tout en admettant l'établissement de ce service, croit la création des dépôts mortuaires très utile, dépose une proposition ainsi conçue : « L'Académie exprime le vœu : 1° Qu'il soit décrété, par le gouvernement, des mesures obligeant les administrations communales à organiser un service de vérification des décès tel qu'aucun cadavre ne puisse être inhumé sans avoir été examiné par un homme de l'art; 2° qu'il soit créé des dépôts mortuaires permanents dans les centres populeux; temporaires dans les autres pour y servir au dépôt, en temps d'épidémie, de la dépouille des sujets morts de la maladie régnante. » M. Janssens fait observer que l'Académie a eu, en 1843, une discussion approfondie sur cette question et qu'elle s'est montrée unanimement favorable à l'établissement des dépôts mortuaires. Il demande s'il y a bien lieu de revenir sur cette question. L'Académie remet la suite de la discussion à la prochaine séance.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Février. Les budgets des communes italiennes (P.-L. Bruzzone). — Cendrillon, nouvelle, fin (E. Aïram). — La France sous le ministère Waddington (Ch. Woeste). — La philosophie scientifique (A. Van Weddingen). — La filleule du prince-évêque, roman historique, fin (M^{me} Lafouge-Agimont). — La lumière électrique (H. Van den Bogaerde). — L'accident du pont de Tay (H. Van den Bogaerde). — Bibliographie.

Revue catholique. 15 janv. L'action du christianisme dans la science et dans les lois (E. Descaings). — Trois universités allemandes, suite (F. Collard). — Un prêtre civilisateur (H. Lefebvre). — Chronique religieuse de la Suisse (E. Carry). — Bibliographie.

Revue des questions scientifiques. Janv. Les mouvements moléculaires (R.-P. Thirion). — Encore le Bathybius (A. de Lapparent). — Claude Bernard (R.-P. Hahn). — Les étapes du règne végétal. II (J. d'Estienne). — L'aveuglement scientifique VIII. La différence essentielle entre l'homme et les animaux (R. P. Carbone). — La température du soleil (A. Witz). — Bibliographie. — Revue des recueils périodiques.

Bulletin de la Société belge de géographie. 1879, n° 6. Les vents du globe terrestre (A. Voeikoff). — La commune de Carnières (Delacollette). — Karéma (A.-J. Wauters). — Causerie scientifique (E. Adan). — Chronique. — Bibliogr. phie.

Revue critique d'histoire et de littérature. 2 février. Berger, L'Ange d'Astarté. — Denys d'Ialicarnasse, première lettre à Ammée, p. p. Weil, Gasté, Bernage. — Lettre de M. Riemann sur les manuscrits des Helléniques. — Chronique : France, Angleterre, Espagne. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 31 janv. Jules Favre (E. de Pressensé). — Lessing et Goethe (P. Stapfer). — La Provence maritime, d'après M. Lenthéric (Villamus). — La réforme de l'enseignement secondaire. — Causerie littéraire. — 7 févr. Guerre de 1870 : La campagne de l'Est (Freudenthal). — Les représentations du Marchand de Venise à Londres (G. Lyon). — La Réforme à Dieppe et dans le Languedoc, d'après de nouveaux documents (G. de Nouvion). — La Question du divorce, de M. Alexandre Dumas fils.

Revue scientifique. 31 janv. Un problème de l'évolution humaine. Comment les poils ont disparu (Grant Allen). — La thermochimie (Berthelot). — Le strabisme et sa guérison (Javal). — Les peuples de l'Afrique, d'après Hartmann. — L'horlogerie de Besançon (Em. Alglave). — 7 févr. Le gaz et la lumière (J. Boulard). — Le canon du Thunderer. — L'apparition tardive d'éléments nouveaux dans les tiges et les racines des Dicotyledones (Dutailly). — Les services de l'électricité (W. Siemens). — Le sol et les races de la Russie, d'après M. Élisée Reclus. — Les concours d'animaux de boucherie.

Revue philosophique. Janvier. Le sens de la couleur : son origine et son développement (A. Espinas). — Philosophes contemporains : M. Vacherot (G. Séailles). — Les problèmes de l'éducation (Boirac). — Notes sur l'histoire de mon perroquet dans ses rapports avec la nature du langage (S. Wilks). — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers. — Février. Le sommeil et les rêves. III. Leurs rapports avec la théorie de la mémoire (J. Delbœuf). — Le sens de la couleur : son origine et son développement. Fin (A. Espinas). — M. Vacherot. Fin (G. Séailles). — Analyses et comptes rendus. — Notices bibliographiques.

La Nouvelle Revue. 1^{er} février. La composition de la société française et la République (E. Littré). — La marine en 1870-71 (A. Rabou). — Le peuple

et la bourgeoisie : Etats provinciaux. Etats généraux. Le Tiers Etat (Em. Deschanel). — Le mariage de Loti, 3^e partie. — P. Lanfrey (Ch. Bigot). — Un blessé (A. Badin). — Vieux Rhythmes, poésies (J. Boulmier). — Revue du théâtre (G. Duplessis). — Un monument à Paul de Flotte en Italie (Ed. Gioia). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 1^{er} février. Poverina. 2^e partie (M^{me} la princesse O. Cantacuzène-Altieri). — Une édition nouvelle de Saint-Simon (G. Boissier). — Les démoniaques d'autrefois. I. Les sorcières et les possédées (Ch. Richet). — Mémoires inédits de M^{me} de Rémusat. La vie de cour à Fontainebleau. Les commencements des affaires d'Espagne. — La situation agricole de la France. II. Les causes de la crise (J. Clavé). — L'éloquence politique et parlementaire en France avant 1789. II (Ch. Aubertin). — Un dictateur littéraire. Samuel Johnson et ses critiques (L. Boucher). — La matière radiante (A. Würtz). — Chronique. — « Le Fils de Coralie », de M. A. Delpit, au Gymnase.

L'Exploration. 1^{er} février. M. de Lesseps dans l'Isthme. — Riga (L. Botkin). — Une visite aux plans-reliefs du château de Poppelsdorf (H. Mager).

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Février. L'Arcadie et la Suisse, souvenirs de voyage (A. Gillieron). — Les esprits du Seeland, nouvelle, 2^e partie (L. Favre). — Le rôle du mariage dans la formation du droit II. Brocher de la Flechère. — Le lecteur du roi de Prusse (G. van Muyden). — Oiseaux dans la neige, nouvelle (Quidi). — Une nuit chez des bandits en Corse (A. de Claparède). — Chronique parisienne; — italienne; — allemande; — anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

De Gids. Janv. De nieuwe kerk te Amsterdam. Eerste Zang (J.-J.-L. ten Kate). — De jongste roman van Octave Feuillet (J.-H. Hooijer). — Ex cathedra (G. A. Van Hamel). — 's Winters op de Noordzee. I. Laurens Rijnhart Koolemans Beijnen, II (Ch. Boissevain). — Nichtjes roman. Blijspel in één bedrijf. Uit het fransch van P. Ferrier (J.-N. van Hall). — Ter uitvaart en ter intrede (C. Honigh). — Korte mededeelingen omtrent nieuwe boeken over kunstgeschiedenis (A. Pierson). — Politiek overzicht. — Bibliographisch album. — Février. Over tooneel. — Een belangrijke vondst (M. A. N. Rovers). — Voor en tegen het Darwinisme. I (W. Koster). — Sara Burgerhart (W. P. Wolters). — Over Zola (A. G. van Hamel). — Wachten (L. Attente), van Fr. Coppée (J. L. Wertheim). — Politiek overzicht (R. Macalester Loup). — Bibliographisch album : Th. Coopman, Gedichten en Gezangen, etc.

De Tijdspiegel. Février. Sociale Studijn. V. (A.-J. Domela Nieuwenhuis). — Een strijder voor het algemeen stemrecht. — Johannes Swammerdam (R. Sinia). — De weervoorspellingen van vroegeren en lateren tijd (F.-A. Hofer). — Korte mededeelingen uit het gebied der nieuwere letterkunde (A. Pierson). — De naturalistische roman. — Nieuwe uitgaven en vertalingen. — Mengelwerk.

De Nederlandsche Spectator. 31 janv. Berichten en mededeelingen. Voordracht van Multatuli. Eerlijk en fatsoenlijk (G. Valette). — Empedocles. IV (A.-H.-G.-P. Van den Es). — Letterkundig overzicht. XIII. — Een paar haagsche kunstberichten. — 7 février. Berichten en mededeelingen. — Alberdingk Thijm gerechtvaardigd. — Een eerste indruk. Justus van Mauriks of Z. — George's roman.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 31 janv. Das Weib (B. Cornwall, deutsch von Em. Barthel). — « Break, break, break » (A. Tenyson, deutsch von E. Oswald). — Der Kriegsruf von Donuil-Dhu (Walter Scott, deutsch von E. Mautner). — L'Église chrétienne, von E. Renan. I. — Cosa's Drama « Cecilia ». — Der niederländische Dichter Jan Vos (J. Oortne). — Bilder aus

Kairo (H. Katscher). — Aus der Fabelsammlung "Hitopadesa" (A. Boltz). — Kleine Rundschau. — Literarische Neuigkeiten. — Aus Zeitschriften. — Bücherschau. — 7 févr. Polnische Dichter und ihre deutschen Freunde (L. Kurtzmann). — Julia Kavanagh (J. Dohmke). — L'Eglise chrétienne, von E. Renan, Schluss. — Die schweizerische Presse (P. Dehn). — Kleine Rundschau.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} févr. Kulturgeschichte und Dichtung (H. Keck). — v. Orelli, Durchs heilige Land (E. Kiehm). — Müller, Generalfeldmarschall Graf Moltke (W. Herbst). — Jung, Moderne Zustände (L. Schädel). — Pröhle, Deutsche Sagen (Nasemann). — Runge, Andachtsbuch Luise Henriettens von Brandenburg (A. Fischer). — Kurze literarische Umschau.

Deutsche Revue. Bismarck und Carl Twisten (H. Lipke). — Der Schmidt von Gretna-Green (F. Dahn). — Der getreue Eckart. I (E. Juncker). — Vergleichende Betrachtungen über die Kriegsführung zur See in älterer, neuerer und neuester Zeit. I. — Erinnerungen aus Constantinopel (Prokesch-Osten).

Die Stellung der höheren Gesellschaftsklassen zur socialen Frage (Schulze-Delitzsch). — Spiritismus in Deutschland (J.-B. Meyer). — Die Altersversorgung für unsere Arbeiter (Landgraf). — Zukunft und Beurtheilung der Neger (Ratzel). — Das Gesetz und die Propheten bei den alten Aegyptern (Brugsch-Bey). — Zur Culturgeschichte in der Kunstgeschichte (Fr. Reber). — Lotze's Metaphysik (M. Carriere).

Historisches Jahrbuch. I Jahrg. I. Heft. Programm. — Verzeichniss der Theilnehmer. — Zur Orientirung (G. Hüffer). — Aus den Papieren des Cardinals v. York (von Reumont). — Horatio Nelson im Juni 1799 vor Neapel (von Helfert). — Der Patriarchat- und Metropolitansprengel Constantinopel und die bulgarische Kirche zur Zeit der Lateinerherrschaft in Byzanz (D. Rattinger). — Die Entwicklung des christlichen Ritterthums (A.-M. Weiss). — Die Wahldecrete Stephan III und Stephan IV (Niehues). — Nachrichten betreffend Neugründung historischer Zeitschriften. — Recensionen und Referate.

Petermann's Mittheilungen. 1880. I. Die Expedition nach Central-Sumatra, ausgeführt von der niederländischen geographischen Gesellschaft (P.-J. Veth). — Der grosse tibetanische Fluss in seinem Laufe zum Brahmaputra (E. Behm). — Die Fahrten des "Willem Barents" im europäischen Eismeer, 1878 und 1879 (M. Lindeman). — Reisen zwischen dem Victoria- und Albert-Nyanza, 1878 (Emin Bey).

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Février. Zur Colonisationsfrage in Deutschland (H. Lange). — Bei dem Mir von Wakhän (G.-A. v. Klöden). — Ueber die Entstehung der Gebirge (Fr. Czeruny). — Die hohe Tatra (C. Siegmeth). — Zur Geschichte der Höhenmessungen (W. Wolkenhauer). — Astronomie und physikalische Geographie. — Politische Geographie und Statistik. — Handel. — Bergbau, etc.

The Academy. 31 janv. Two indian governors. Wellesley and Minto — Russia before and after the war. — Arnold's Life of Benedict Arnold. — Nicholson on the Gospel according to the Hebrews. — Ross's History of Corea ancient and modern. — The grammar of Kandra II. — Lenormant's Money in antiquity. — Church architecture in Cyprus. — 7 févier. Huth on the life and writings of H. Th. Buckle. — Merx' Prophecy of Joel and its interpreters. — Burton's History of the reign of Queen Anne. II. — Recent economic literature. — "Le Livre". — Huxley on the crayfish. — Burty's Memoir and catalogue of the works of Méryon. — The Stage: A question of expense.

Contemporary Review. Février. Experimental legislation and the drink traffic (W. Stanley Jevons). — On the pedigree of man (D. Radcliffe). — Agricultural prospects in England, Canada and the United States (Fr. Peek). — The truth about the indian famine of 1877-78 (Lieut.-col. Osborn). —

The new fiction (H. Holbeach). — The first murder and the founding of the first city (Fr. Lenormant). — The geography of living creatures (Prof. Mivart). — Some forgotten aspects of the irish question (Rev. Malcolm Maccoll). — Usury I. (Bishop of Manchester). — 2. John Ruskin. — Contemporary life and thought in Turkey (An Eastern Statesman).

Nineteenth Century. 15 févr. The situation in Afghanistan (H.-C. Rawlinson). — Lord Chelmsford and the Zulu war (A. Forbes). — The present conditions of art (G.-F. Watts). — Paganism in Paris (Pere Hyacinthe). — An eyewitness of J. Kemble (Th. Martin). — Free land and peasant proprietorship (A. Arnold). — Ritualists and anglicans (Rev. A.-F. Northcote). — Our egyptian protectorate (Edw. Dicey). — On historical psychology (H. Sidgwick). — Reasons for doubt in the Church of Rome: a reply (R. Rev. Monsignor Capel). — Free trade, railways and the growth of commerce (R. Hon. W.-E. Gladstone).

Nature. 15 janv. Erasmus Darwin. — North american ethnology (W.-L. Distant). — Visualised numerals (Fr. Galton). — On a mode of explaining the transverse vibrations of light (S. Tolver Preston). — The natural history of the Transit of Venus expedition. — Artificial diamonds. — The "Times" on british birds. — Edison's electric light. — Notes. — 22 janv. On the photographic spectra of stars (W. Huggins). — Vocal physiology and hygiene (W. Pole). — Afghan ethnology. — The meteorology of South Australia. — Algæ. — Gas and electricity in Paris (W. de Fonvielle). — Notes. — The sixth Congress of Russian naturalists. — 29 janv. The fundamental definitions and propositions of geometry, with especial reference to the Syllabus of the Association for the improvement of geometrical teaching (S. Newcomb). — The science of statesmanship. — Nicholson's palæontology. — Sizing and mildew in cotton goods. — On Halley's mount. — The U. S. weather maps. — Diffusion of copper in the animal Kingdom (T.-H. Norton). — Notes. — The effects of uninterrupted sunlight on plants. — Mythologic philosophy (J.-W. Powell). — 5 févr. Clerk-Maxwell's scientific work (P.-G. Tait). — Central american biology. — Mountain building. — The swedish north-east passage expedition. — An electro-dynamometer for measuring large currents (W.-N. Hill). — Notes. — Mythologic philosophy. II (J.-W. Powell). — The nature of electricity (W.-H. Preece).

The Nation. (New-York). 15 janv. The week. — Editorial articles. — The railroad question in Germany and Prussia. — Renan's Christian Church. II. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — 22 janv. The week. — Editorial articles. — The irish party in the House of Commons. — Madame de Rémusat's Memoirs. Vol. II. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — 29 janv. The week. — Science and trade. — The recent crisis in Austria. — The new Cultus war in Germany. — Southern repudiation and the negro vote. — Notes. — Reviews.

International Review. Février. South Carolina to-day (Edw. Hogan). — Magendie as a physiologist (J.-C. Dalton). — Margaret O'Neil Eaton (Stilson Hutchins). — An unwritten chapter of the late war (A.-A. Hayes). — The political situation in France (A. Talandier). — Medieval german poetry versus Vaticanism (K. Blind). — The roman catholic question. I (J. Jay). — Universal suffrage in New-York (C. Mills).

Nuova Antologia. 1^{er} février. Appio Erdonio. Critica di critica (Bonghi). — Il Manzoni studiato nella sua corrispondenza inedita. III (A. De Gubernatis). — La embriologia e la evoluzione delle costituzioni politiche (L. Luzzati). — Imperia. Romanzo storico del XVI secolo (Continua) (Petrucelli Della Gattina). — Sonetti in dialetto romanesco (L. Ferretti). — Reminiscenze d'Algeria. Gli Aissaoua (G. Fossati Reyneri). — Notizie letterarie. — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 1^{er} février. I Goliardi (A. Stracali). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — Danton e Robespierre. Tragedia in cinque atti (R. Hamerling). — Del limite essenziale che separa la sociologia dalla biologia (G. Bonelli). — Vita parlamentaria dei deputati abruzzesi nel Parlamento napoletano del 1820-21 (P. Castagna). — Conversazioni tra Niccolò Tommaseo e Pasquale Castagna (O. Albi). — Rassegna letteraria e bibliografica: Olanda Inghilterra, Francia. Italia. — Rassegna politica. — Notizie.

Rassegna settimanale. 18 janv. L'adunanza della destra in Napoli. — Il parlamentarismo e la monarchia. — La piscicoltura e le bonifiche. — La settimana. — Vanno in Maremma (R. Fucini). — Quattro sonetti in dialetto romanesco (L. Ferretti). — Sulle origini della vegetazione classica (W. Helbig). — Corrispondenza letteraria da Berlino. — Le Trades' Unions negli Stati Uniti d'America (C.-F. Ferraris). — Machiavelli e gli autori greci. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 25 janv. L'Ospizio di San Michele in Roma. — I porti di Marsiglia e di Genova. — Le costruzioni negli Opifici militari. — Corrispondenza da Berlino. — La settimana. — Guglielmo du Tillot (E. Masi). — La prosa versificata di Aleardo Aleardi. — Economia pubblica. — Bibliografia: Giuliani, Dante Alighieri. La Commedia, raffermata nel testo giusta la ragione e l'arte dell'autore. Ant. Gabaglio, Storia e teoria generale della Statistica. A. Roiti, Elementi di Fisica. — Notizie. — Riviste. — 1^{er} févr. Il voto del Senato. La situazione dell'Europa. — La Cassa centrale di Risparmio di Firenze e il dovere dello Stato. — Corrispondenza dalla Sardegna. L'Amministrazione della giustizia nell'isola. — La settimana. — Corrispondenza letteraria da Londra. Le lettere di Carlo Dickens. — La Battaglia di Lesta o di Rieti (A. De Nino). — La scienza dell'educazione secondo Alessandro Bain. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Revista de España. 28 janv. Los presupuestos generales de ingresos y gastos de la isla de Cuba para el año de 1878-79 (S. Ruiz Gomez). — M. Antonio y otros oradores romanos (A. Roda). — Nuevo aspecto politico-económico de la cuestion de Oriente (J. Alvarado). — Teoria del progreso. De la instruccion pública (Fr. J. de Moya). — Estudio crítico-filosófico sobre la monarquia asturiana (M. M. Valdes). — Inés de Villamor (D^a Teresa de Arroniz Bosch). — Crónica politica (J. Ferreras). — Fisica molecular (E. S. Fatigati). — Los oradores de 1869 (J. M. Belver). — Crónica científica (E. Plá y Rave).

Revista contemporánea. 16 janv. El hijo de Coralia (A. Delpit). — Inundaciones del Duero (C.-F. Duro). — Pallida mors (De Thebussem). — Bibliografía (Fr. Cañamaque). — Critica musical (A. Peña y Goñi). — Crónica politica, interior. — Revista extranjera. — Los albigenses (P. N. Renart). — Advertencia y anuncios. — 30 janv. El hijo de Coralia (A. Delpit). — Las cuartanas del principe de Eboli (M. Jimenez de la Espada). — De las reformas necesarias en la instruccion pública española (Man. de la Revilla). — España y la filologia principalmente neo-latina (A. S. Moguel). — Inconvenientes de la conquista de Marruecos. — Teatros (J. Uriarte). — Critica musical (A. Peña y Goñi). — Crónica politica, interior. — Revista extranjera.

Faber, Frédéric. Histoire du théâtre français en Belgique. Tome III. Bruxelles, Olivier. 7 fr. 50.

Lefevre, Victor. Huit jours en Allemagne (Eibliothèque Gilon). Verviers, Gilon, 60 c.

Dumas fils, Alexandre. La Question du divorce. Paris, Calmann Lévy, 5 fr.

Brosch, Moritz. Geschichte des Kirchenstaates Erster Band: Das 16. und 17. Jahrhundert (Geschichte der europäischen Staaten). Gotha, F.A. Perthes. 8 M. 40 Pf.

Lücking, Gustav. Französische Schulgrammatik. Berlin, Weidmann. 3 M. 60 Pf.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26



L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 5 - 1^{er} MARS 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Mémoires de Metternich (E. Banning). — Poètes et romanciers flamands : G. Antheunis, Em. Hiel, M^{lle} Virginie Loveling (P. Fredericq). — Les institutions sociales et le droit civil à Sparte, par Claudius Jannet (V. Brants). — La campagne de Teglathphalasar sur les bords de l'Indus, par K.-P. Patkanoff (E. Dillon). — Archives de biologie (Léon Fredericq). — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — A propos de l'« Histoire du théâtre français en Belgique » (L. Alvin). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich. Publiés par son fils, le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. de Klinkowstroem. T. I et II. Paris, Plon, 1880. 2 vol. in-8^o.

Quand on annonça, il y a quelque temps, la publication prochaine des Mémoires du prince de Metternich, il se manifesta dans toute l'Europe une vive curiosité. On se promettait des révélations d'un extrême intérêt sur nombre d'événements de la plus haute importance, sur quantité de résolutions qui ont exercé sur la destinée des nations contemporaines une influence décisive. Entré de fort bonne heure au service de son pays, ministre à Berlin avant Austerlitz, ambassadeur d'Autriche auprès de Napoléon et ayant vécu en contact presque journalier avec lui pendant les trois années qui marquèrent l'apogée de la grandeur impériale, Metternich joua, dans la crise qui y mit fin, un rôle de premier ordre et continua de diriger la politique de l'Autriche, d'inspirer parfois celle des puissances, jusqu'à la veille des révolutions de 1848. Nul homme n'était donc plus apte ni, à certains égards, plus intéressé à dissiper les obscurités, à éclaircir les doutes, à combler les lacunes qui abondent encore dans l'histoire d'une période si importante et si voisine de nous. Les Mémoires que nous avons sous les yeux ne répondent pas à cette attente; ils laisseront généralement l'impression d'une déception.

Tel est au moins l'effet que produisent les deux premiers volumes qui, déduction faite des années d'enfance et d'adolescence, s'étendent sur la période de 1792 à 1815. Le premier volume renferme une autobiographie, écrite en 1844, et divers fragments d'une date antérieure; le second contient des dépêches et des rapports empruntés aux archives de Vienne, destinés à compléter, à justifier les allégations de la biographie, mais produisant assez souvent le résultat contraire. Cette seconde partie est évidemment la principale, celle qui possède une autorité historique incontestable; l'autre, à part quelques détails neufs, quelques anecdotes curieuses, est un document fort secondaire, aussi déplaisant de ton que disparate dans sa contexture, glissant sur les événements les plus

considérables et accusant comme un système de ne rien approfondir. Cette abstention a d'autant plus lieu d'étonner que Metternich lui-même indique les années 1810 à 1815 comme les plus importantes de sa vie. Personne n'y contredira; le ministre de François 1^{er} a eu, en effet, en 1813, de très grands moments, et il a atteint l'année suivante le point culminant de son influence politique. Si, dans de telles circonstances, il trouve si peu à nous apprendre, que faut-il donc attendre des volumes qui vont suivre ceux-ci?

Le but manifeste de Metternich en écrivant sa biographie, c'est de faire son apologie et celle du souverain qu'il a le plus longtemps servi, l'empereur François 1^{er}, auquel il fut sincèrement attaché. On peut rendre hommage à cette dernière tentative, s'incliner devant le sentiment qui l'a dictée, sans se faire illusion sur sa portée. L'histoire, après les explications du fameux chancelier, ne modifiera pas son jugement sur le premier empereur d'Autriche, honnête homme, sans doute, non dépourvu de certaines qualités estimables, mais politique médiocre et borné, sans grandeur ni générosité. S'il en est ainsi du maître, que sera-ce du ministre? En 1844, Metternich était le point de mire des plus véhémentes attaques; il était en horreur à tout ce qu'il y avait en Europe d'âmes éprises de liberté et de progrès, de coursants d'aspirations nationales et libérales. Talleyrand l'avait appelé un politique de *semaine*, et de fait, Metternich voyait ses combinaisons favorites, celles dont il paraissait le plus fier, s'écrouler les unes après les autres. Il sentait le besoin de se justifier, d'apparaître, sinon à ses contemporains au moins aux yeux de la postérité, sous un jour moins odieux. Dix ans auparavant déjà, en 1834, il s'ouvrait en ce sens à Varnhagen, qui nous a conservé ce curieux entretien. « Je suis l'homme de la vérité, disait-il, et je n'ai pas à craindre la lumière du jour; je puis répondre à tout le monde et rendre compte de tous mes actes... C'est pour moi le plus grand préjudice que mes travaux restent confinés dans le cercle étroit des cabinets. Je ne pourrais que gagner à la publicité. »

Voilà bien la pensée qui a dicté l'autobiographie. C'est un plaidoyer, et encore ne peut-on dire qu'il soit bien habile. En remontant aux débuts de sa carrière, Metternich a voulu expliquer l'idée première de sa politique. La haine de la Révolution française fut sa passion dominante; il n'y vit jamais autre chose que les fureurs des Jacobins. Il dédaigne et dénigre tout ce qui ne cadre pas à l'étroitesse de son système. Humboldt, Talleyrand, Canning, Pozzo di Borgo, Richelieu lui-même ne sont à ses yeux que des esprits tâtonnant dans les ténèbres. Les patriotes des guerres de l'indépendance allemande, les Stein, les Gneisenau, les Blücher, les Jahn, les Arndt, qui déchaînèrent ces forces nationales sans lesquelles il eût été bien en peine de tenir tête à Napoléon, ne sont pour lui que des révolutionnaires, incapables de s'élever à la conception des vrais principes. Les traités, les droits acquis, la *réciprocité* conçue comme règle des rapports internationaux: voilà, suivant Metternich, l'unique base d'une politique rationnelle. Il veut qu'on le juge d'après cette maxime

qui fut toujours, dit-il, la sienne et qui en rappelle par contraste une autre non moins fameuse: « *La vraie force, c'est le droit.* » Mais le droit pour lui n'est autre chose que le droit absolu et héréditaire des souverains sur leurs peuples, ainsi qu'il le proclamait sans ambages, en 1820, au congrès de Laybach. La *réciprocité* est certes un principe louable; mais qui ne voit que ce principe n'a guère de sens chez lui en dehors de ce qu'il appelait lui-même « le cercle étroit des cabinets »? Qu'eût-il dit si l'on avait appliqué à l'Autriche la définition et la politique qu'il trouvait bonnes pour l'Italie, la Grèce, la Pologne, la Belgique?

Ces fières déclarations théoriques sont inventées après coup; elles n'ont d'autre but que de grandir la personnalité du ministre autrichien, de donner un semblant d'unité à son gouvernement. Il s'oppose volontiers à Napoléon comme le représentant du droit contre la force et ne se sent pas en dessous de lui. Le 4^{er} octobre 1813, il écrivait à sa fille: « Tout prouve que l'heure a sonné, et que ma mission de mettre fin à tant de maux est arrêtée par les décrets du Ciel. Napoléon pense à moi. J'en suis sûr, à toute heure; je dois lui apparaître comme une espèce de *conscience personnifiée* (sic). » Ces paroles donnent la mesure de l'infatuation de Metternich. A chaque page des Mémoires, il se hausse et s'exalte; il déclare qu'il n'a aucun goût pour les affaires publiques, que c'est malgré lui, sur l'ordre de son souverain qu'il y est entré: son esprit méditatif le portait, prétend-il, vers les sciences. Il se dit exempt de préjugés et d'ambition, inaccessible aux calculs personnels: « Depuis ma première jeunesse jusqu'à la trentième année d'un ministère laborieux, écrit-il, je n'ai pas vécu une heure pour moi. » Les contemporains, meilleurs juges, ne lui ont pas connu tant de vertus, et le dernier propos les eût fait sourire. Il suffit d'ouvrir le *Journal* de son confident Gentz pour s'assurer que, en plein Congrès de Vienne, ce ministre si occupé se permettait des intrigues galantes qui lui prenaient plus d'une heure.

Voilà bien des réserves. Est-ce à dire qu'il ne faille voir dans l'homme qui présida pendant près d'un demi-siècle aux destinées de l'Autriche et parfois à celles de l'Europe, qu'un vulgaire empirique, sans intelligence ni consistance? Ce serait certainement dépasser la mesure. Thiers a peut-être surfait Metternich; mais le jugement passionné de Gervinus, par exemple, n'est qu'une diatribe brutale qui exprimera bien moins encore le verdict de l'histoire. L'homme qui a su comprendre Napoléon, pénétrer parfois ses desseins, lui tenir même tête dans une circonstance solennelle, qui a dirigé la coalition de 1813 et dicté quelques-unes des plus importantes dispositions du traité de Vienne ne saurait être considéré comme une figure ordinaire. Il joignait au don de plaire, à la grâce des formes, à la souplesse insinuante du courtisan un esprit pénétrant, sagace, plein de ressources, et le sens pratique des affaires. S'il se targue à tort de prévoyances lointaines, que ses actes ne confirment guère, au moins savait-il discerner le moment propice et en tirer parti. Chaque fois que dans ses Mémoires mêmes il parvient à oublier sa

personnalité, il sait parler le langage d'un homme d'Etat et intéresse également par ses récits comme par ses caractères. Il s'y rencontre sous ce rapport, dans l'un et l'autre genre, deux morceaux qui sont des perles : le portrait de Napoléon et la relation de la fameuse entrevue qui eut lieu à Dresde, le 26 juin 1813, entre l'empereur français et le ministre autrichien. Aucun de ces morceaux n'est entièrement inédit : l'historien de Marie-Louise, M. Helfert, avait fait connaître le premier, et Thiers a eu connaissance du second et s'en est servi. Le portrait de Napoléon ne remplit que quinze pages; mais il est grandement compris, largement peint et ne dépare pas l'original; la réflexion finale est saisissante :

Le vaste édifice qu'il avait construit était exclusivement l'ouvrage de ses mains, et lui-même en a été la clef de voûte. Mais cette gigantesque construction manquait essentiellement de base; les matériaux qui la composaient n'étaient que les débris d'autres édifices, les uns pourris, les autres sans consistance dès leur création. La clef de voûte a été soulevée, et le bâtiment a croulé de fond en comble.

Le récit de l'entretien de Dresde n'est guère moins frappant. Thiers, à la vérité, ne s'y est pas fié sans restriction; Metternich y tient un très beau rôle, mais il y a dans son langage un accent de sincérité, il y a dans l'attitude qu'il prête au conquérant, se débattant comme un lion traqué à la veille de la bataille de Leipzig, je ne sais quelle grandeur sauvage qui force la conviction et rappelle quelques-unes des plus superbes scènes de Shakespeare. C'est quelque chose que de savoir soutenir et rendre un tel entretien. On voit là par quels côtés brillants ou solides cet homme, frivole au fond, conduit en général par de courtes vues, sans rien qui ressemble à du génie politique, a pu néanmoins peser d'un poids si considérable dans les événements de ce temps.

Nous nous sommes arrêté dans les lignes qui précèdent à examiner le caractère du chancelier d'Autriche et l'influence que la publication de ses Mémoires pourra exercer sur l'idée qu'on s'est faite de lui. Là est en effet l'intérêt principal de ce livre; mais ce n'est pas à dire que cet intérêt soit le seul. A côté des hommes, il y a les faits, et pour déterminer l'origine, la marche, la physionomie de ceux-ci, l'histoire aura évidemment à tenir compte de ce document nouveau. Elle devra s'en servir avec discrétion et réserve, car Metternich, toujours dominé par la pensée de se grandir aux yeux de la postérité, sacrifie tantôt par calcul la vérité historique et tantôt l'altère par d'évidents anachronismes. Ecrivain longtemps après les événements, il confond ses impressions et ses souvenirs, et s'attribue après coup des vues, des mobiles, des déterminations qu'il n'eut certainement pas au moment même.

Quelques exemples expliqueront notre pensée. Le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon a été l'une des principales combinaisons politiques du ministre de François I^{er}; il lui a valu, après 1815, les plus amers reproches. Tout ce que Metternich rapporte au sujet de cet incident dans ses Mémoires est un pur roman, inventé pour se disculper et démentir par les termes de sa propre correspondance. Quand cette union fut devenue un fait accompli, il accompagna la princesse à Paris, et pendant plusieurs mois il vécut à la cour des Tuileries sur un pied d'intimité. Sa mission de courtoisie avait selon lui un but sérieux et précis : il s'agissait de gagner la confiance de Napoléon, de sonder sa pensée, de pénétrer ses desseins : elle eut, dit-il, un plein succès. A son retour à Vienne, Metternich se serait trouvé à même d'indiquer à son souverain, point par point, étape par étape, les phases nouvelles qu'allait parcourir la politique impériale et les catastrophes possibles qu'elle

recérait; il aurait dès lors déterminé les mesures à prendre, l'attitude à observer, pour faire passer l'Autriche de l'alliance française à l'indépendance dans la neutralité, et de celle-ci à la médiation armée.

Ce plan est remarquable comme conception politique et prévoyance; il paraîtrait singulièrement perfide, il est vrai, au lendemain du mariage autrichien; mais il serait superflu de s'arrêter à ce dernier point de vue, car ce plan, Metternich ne l'a pas eu en 1810. Il n'en existe pas à cette époque la moindre trace écrite, et les rapports officiels de 1811 montrent, au contraire, que Metternich, en présence de la crise alors imminente, prévoyait et escomptait le succès de la France, qu'il en subit les conditions et ne songea qu'à s'arranger avec Napoléon pour obtenir des compensations ou des agrandissements, soit en Illyrie, soit en Allemagne, soit même aux dépens de la Prusse en Silésie, dans le cas où la reconstitution du royaume de Pologne, après la défaite de la Russie, eût imposé la cession de la Galicie.

Les calculs de Metternich ne furent donc ni aussi profonds ni aussi machiavéliques qu'il veut bien le prétendre. Il faut en dire autant des célèbres négociations du Congrès de Prague, que les Mémoires représentent ou tendent à représenter comme un moyen dilatoire, destiné à ménager le passage par l'Autriche de la médiation armée à la position de belligérant. Thiers n'a pas même suspecté ce point de vue; il est convaincu de la sincérité du négociateur, et les plus graves considérations politiques démontrent, aussi bien que l'attitude des souverains alliés, qu'il dut en être ainsi. Mais la confiance que l'historien français témoigne dans les propositions formulées plus tard par le ministre autrichien à Francfort, ces propositions qui, au 31 décembre 1813, offraient encore la paix à la France avec les frontières des Alpes et du Rhin, est évidemment beaucoup moins justifiée. Metternich dit en toutes lettres que ce ne fut qu'une ruse de guerre destinée à isoler Napoléon, qui ne s'y trompa point. Cette version n'a rien qui choque la vraisemblance; six semaines après la bataille de Leipzig, la puissance de Napoléon était bien ébranlée en France, et son prestige irrévocablement perdu en Europe.

Ce n'est guère ici le lieu d'insister sur ces points de controverse historique; ce ne sont pas les seuls qu'il serait possible de soulever; mais il faut conclure. A en juger par ces deux premiers volumes, les Mémoires ne diminueront pas sensiblement Metternich, mais ils ne le grandiront pas non plus. Au lendemain de la folle expédition de Russie, ce ministre a eu son heure; il a discerné avec une rare sagacité, en face d'un adversaire encore redoutable, le vrai moment d'engager l'Autriche dans la coalition, et la justesse de coup d'œil, comme la calme résolution dont il a fait preuve en cette circonstance décisive, lui ont valu de jouer pendant près de trois années un rôle prépondérant dans les affaires européennes. Mais sur cette période vraiment grande de sa carrière, pour laquelle les documents sont si rares, où les questions les plus importantes se traitaient directement et sans correspondance entre les souverains et leurs ministres réunis au quartier général des armées alliées, les Mémoires n'apprennent rien ou presque rien. Quand ils s'étendent au contraire, ils mettent plutôt en relief les qualités les moins estimables du politique autrichien, celles qui lui ont fait sa réputation légendaire : la vanité la plus outrée, le défaut en toutes choses de connaissances approfondies, la plus extrême versatilité jointe à l'esprit d'intrigue, l'absence surtout de ce souffle puissant qui caractérise les grands âmes et dont le premier indice est un scrupuleux respect de la vérité. On demandait un jour à Talleyrand quelle différence il établis-

sait entre Metternich et Mazarin. « Celle-ci, répliqua-t-il : Mazarin trompait toujours, mais ne mentait jamais; M. de Metternich ment toujours mais ne trompe jamais. » L'épigramme revient souvent à l'esprit quand on lit l'œuvre posthume du célèbre chancelier. S'il en fallait résumer l'impression totale au point de vue du caractère de l'homme, on pourrait dire que les Mémoires du prince de Metternich donnent, au sens élevé du mot, l'idée d'un admirable diplomate, mais ne portent nulle part la marque d'un véritable homme d'Etat. E. BANNING.

POÈTES ET ROMANCIERS FLAMANDS.

Leven, lieven en zingen, nieuwe liederen en gedichten van G. Antheunis. Gand, Vuylsteke, 1880. — Hiel's *Liederen voor groote en kleine kinderen*. Anvers, De la Montagne; Amsterdam, Noorden-dorp, 1879. — *Drie Novellen* van Virginie Loveling. Haarlem, de erven Bohn, 1879.

Nous transcrivons en tête de ce compte rendu les titres des trois meilleures œuvres littéraires les plus récentes de la Belgique flamande; elles ont paru toutes trois presque en même temps, à la fin de 1879 et en janvier 1880. Cette apparition simultanée d'œuvres importantes est une preuve nouvelle de l'incontestable vitalité de la littérature néerlandaise en Belgique. Jusqu'à 1830, celle-ci se concentrait presque uniquement en Hollande, depuis la séparation du xvi^e siècle. Aujourd'hui nos poètes et nos prosateurs flamands tiennent une grande place dans la littérature commune des Flamands et des Hollandais. C'est là un des phénomènes les plus curieux de notre activité nationale, qu'il convient de ne pas perdre de vue à l'approche des fêtes de 1880.

M. Antheunis est un poète et un musicien délicat. Il s'est fait connaître avantageusement par un charmant recueil paru en 1875 sous le titre : *Uit het hart* (Poèmes qui partent du cœur), et par une série de mélodies en général fort réussies. Tous ceux qui connaissent M. Antheunis savent qu'il excelle à chanter les vieilles chansons flamandes; il s'en est pour ainsi dire imprégné, et ses compositions musicales ont un parfum de naïveté archaïque très remarquable. Il s'est surtout exercé sur les poésies en vieux flamand du sympathique Hoffmann von Fallersleben. (*Liederkrans uit de Loverkens* van Hoffmann von Fallersleben. — Gand, Gevaert et J. Vuylsteke, 1877.)

Le nouveau volume de poésies de M. Antheunis est intitulé : *Leven, lieven en zingen* (Vivre, aimer et chanter.) Il débute par des poèmes d'amour qui sont d'une valeur très inégale, mais parmi lesquels on en rencontre de fort beaux; qu'il me soit permis d'en traduire un :

Soleil, mondes, étoiles du firmament, répandus dans l'espace comme une poussière étincelante, vous pouvez briller, vous pouvez chanter éternellement les louanges de l'Eternel; mais aimer, vous ne pouvez aimer.

Vents et océans, vous pouvez mugir et rouler vos ondes, votre force sauvage et aveugle peut tout anéantir sur son passage, vous pouvez porter témoignage de la puissance du Dieu Créateur; mais aimer, vous ne pouvez aimer.

Ciel et terre, espaces élevés et souterrains, lumière et ténèbres, chaleur vivifiante, univers créateur, — tout, je porte tout dans mon cœur, dans mon cœur qui aime!

On croirait entendre l'écho des vers célèbres dans lesquels Henri Heine compare l'immensité et les richesses de l'océan à celles de son cœur.

Après les chants d'amour viennent les poèmes célébrant les joies et les douleurs du foyer. Il y a là des pièces ravissantes. M. Antheunis s'est fait une sorte de spécialité de ce genre, plus

difficile que beaucoup d'autres. Voici une petite perle :

Notre garçon n'a que trois ans à peine, mais il est solide et alerte; il grimpe déjà avec assurance sur le grand fauteuil de papa.

Il y prend place au plus profond qu'il peut, et étend largement les bras dans le grand fauteuil de papa.

Il lève fièrement la tête et les regards, et crie et chante : « Me voilà assis dans le grand fauteuil de papa. »

La petite sœur, qui marche à peine, arrive en vacillant se planter pleine d'admiration devant le grand fauteuil de papa.

« Moi aussi ! dit-elle, moi aussi je veux, avec ma chère poupée Mimi, monter sur le grand fauteuil de papa. »

Et son œil suppliant répète : « Moi aussi ! » Mais il est si colossalement haut, le grand fauteuil de papa !

« Attends, petite sœur ! dit-il. J'arrive. » Et soudain il se laisse glisser par terre du haut du grand fauteuil de papa.

« Qu'elle est donc petite, ma petite sœur, se dit-il en lui-même; elle ne peut monter toute seule dans le grand fauteuil de papa. »

Aussitôt, elle enlace ses bras autour de son cou; il l'embrasse tendrement et la soulève jusqu'au grand fauteuil de papa.

Et, sans perdre de temps, il grimpe auprès d'elle et s'étend triomphalement à ses côtés dans le grand fauteuil de papa.

La poupée, on la place délicatement entre le mari et la petite femme dans le grand fauteuil de papa.

Et, en un clin d'œil, voilà que, bras-dessus bras-dessous, rougissant de bien-être, le petit trio s'endort dans le grand fauteuil de papa.

Le volume de M. Antheunis contient toute sorte de poèmes : des chansons, des prières, des cantates, des chants patriotiques, etc. Tous ne sont pas également réussis, mais tous sont mélodieux et ciselés. Le poète sait combien il importe de soigner la forme, sans laquelle l'inspiration la plus puissante ne produit que des ébauches rudes et souvent ridicules. Il est maître de sa langue, il le sent, et cette confiance, très légitime d'ailleurs, lui fait aborder les sujets les plus variés. En cela il a tort, me semble-t-il. Il devrait se consacrer tout entier aux tableaux de la vie de famille. Ses « intérieurs » sont inimitables et rappellent les *binnenhuisjes* des maîtres de l'école hollandaise. Dans ce genre, il domine ses rivaux; dans les autres, il dépasse rarement la médiocrité.

Que le poète nous comprenne bien d'ailleurs; nous ne voulons pas rétrécir son horizon; nous croyons que la poésie du foyer domestique est aussi noble que toute autre et plus pénétrante qu'aucune autre. Son domaine est des plus vastes : l'amour, les affections de famille, les événements intimes sont une mine inépuisable. Les chansons de M. Antheunis pour ses enfants, dont plusieurs sont si fraîches et si originales; le *Bruilofstied* (chant de noce), où l'auteur fait apparaître au banquet nuptial les quatre saisons qui viennent offrir leurs vœux et leurs trésors aux jeunes époux; tant d'autres poèmes divers de ce recueil rentrent heureusement dans ce cadre précis et personnel qui, d'après nous, est celui qui seul peut faire valoir toutes les qualités poétiques de M. Antheunis.

M. Emmanuel Hiel n'en est plus à ses débuts. Tous ceux qui s'occupent de notre littérature contemporaine connaissent ses nombreux volumes de poésies, pleins d'un souffle puissant et d'une richesse, d'une variété de rythmes vraiment étonnantes. Cette fois il se révèle à nous sous un jour tout nouveau. Son dernier recueil, *Liederen voor groote en kleine kinderen* (Chansons pour les petits et les grands enfants), nous fait connaître en lui un émule heureux de MM. Antheunis et Jan Van Droogenbroeck, dont le recueil analogue *Dit zijn zonnestraten voor de jeugd* (Voici des rayons lumineux pour l'enfance) n'a pas été assez remarqué en 1873. Un

parallèle entre ces trois poètes flamands, qui ont écrit avec tant de bonheur pour l'enfance, serait extrêmement intéressant, mais nous conduirait trop loin.

Revenons au volume de M. Hiel. On n'y trouve pas moins de cent vingt-cinq petits poèmes destinés à être chantés dans nos écoles. Pour la plupart d'entre eux l'auteur a indiqué, dans une table spéciale, les mélodies qui s'y rattachent. Elles sont tirées des recueils de vieilles chansons flamandes de Willems et de De Coussemaker, ce trésor national trop peu connu de la Flandre; du recueil *Lieder-solfège* de M. Van Geluwe (paroles de M. Hiel; Bruges, Gaillard, 1875), du *Deutsches Liedertexikon* d'Aug. Härtel (Leipzig, Ph. Reclam) et de *The Child's Book of Song and Praise* (Londres, Cassell, Peter et Galpin.) Le choix des mélodies, on le voit, est très heureux.

Quant aux paroles, il y a là un certain nombre de pièces excellentes. L'auteur a fort bien compris que l'humble chanson enfantine est un genre tout aussi relevé que le solennel oratorio. C'est avec la même ardeur qu'il a abordé ce champ à peu près nouveau pour lui, et sa première moisson est aussi riche que variée. Ce qui surtout frappe le lecteur, c'est la fraîcheur répandue d'un bout à l'autre du volume, même sur les sujets les plus insignifiants. Il y a là une sorte de magie poétique qui sauve les pièces les moins bonnes et les plus banales (il y en a malheureusement quelques-unes), et qui donne une vie extraordinaire aux inspirations vraiment belles.

L'un des écueils du genre, c'est la chanson patriotique pour enfants. Que de *fiascos* célèbres ne pourrait-on pas citer à ce propos! M. Hiel, au contraire, y réussit tout spécialement. Ecoutez ce chant si simple et si large du maître d'école à ses élèves :

Depuis longtemps ils reposent dans la mort, les hommes qui ont sauvé la Flandre en détresse. Ils sont morts pour la justice, pour défendre le sol libre de la Flandre. C'est pourquoi, chers enfants, nous ne les oublions pas.

De la nuit des siècles passés, la voyez-vous s'avancer, leur phalange héroïque : Jean Breidel, Pierre de Coninc et Zannekin sont là ! Ils ont donné leurs biens et leur vie pour la grandeur et l'honneur de la Flandre. C'est pourquoi, chers enfants, nous leur portons tant d'amour.

Van Artevelde ! Orange ! ils ont été lâchement assassinés, parce qu'ils aimaient loyalement la Patrie sacrée; sur nous rejaillit leur gloire comme une lueur éclatante, dans la souffrance et l'adversité. C'est pourquoi, chers enfants, nous les portons dans notre cœur.

Depuis longtemps ils reposent dans la mort, mais ils ne sont pas morts pour nous. Toujours nous devons avoir devant les yeux leurs luttres grandes et nobles. Si par notre ardeur au travail, par notre fermeté dans l'accomplissement du devoir et par notre courage, nous honorons notre Flandre, oh alors, chers enfants, ils revivent en nous !

Tout aussi réussies sont les ballades en l'honneur de Sohier de Courtrai (1337) et du héros de la bataille des Éperons d'or, le moine Guillaume Van Saeflinghe (1302). Voici, par exemple, la forme originale et saisissante que M. Hiel est parvenu à donner à la première, qui ne peut manquer de frapper vivement l'imagination et le cœur des enfants :

Un homme, un homme sage, un homme courbé sous le poids des années, aimait profondément le beau pays de Flandre; mais il en pâtit cruellement.

Le comte, le comte flamand détestait le peuple, son peuple, tandis qu'il prisait fort les étrangers, leurs chanteurs et leurs musiciens; ainsi il endetta son pays.

Cet homme, cet homme sage, cet homme courbé sous le poids des années s'appelait Sohier de Courtrai. Il osa reprocher courageusement sa mauvaise administration au comte, à Messire le comte de Flandre.

Le comte, le mauvais comte de Flandre était dans son château de Rupelmonde. Il lança des regards courroucés sur Sohier de Courtrai. Sa noire conscience était chargée de crimes.

Cet homme, cet homme sage ne fut pas écouté. En récompense de sa franchise et de sa loyauté, on le jeta en prison. Il lui fallut mourir pour la Flandre.

O comte, comte, mauvais comte ! ne connais-tu pas Artevelde ? Il est l'ami de Sohier de Courtrai. Ecoute, il s'avance contre toi; il a pris les armes pour venger la patrie outragée.

O comte, comte, mauvais comte ! ne connais-tu pas le roi d'Angleterre ? Il est l'ami de Sohier de Courtrai. Ecoute, il s'avance contre toi; il te chassera de ton palais et de ta cour.

O comte, comte, mauvais comte ! ne connais-tu pas le cœur de la Flandre ? Il honore et aime Sohier de Courtrai, et toi, il te hait et te méprise. Hélas ! tu ne connais pas le cœur de la Flandre !

Parmi les meilleures chansons de ce petit volume, nous citerons encore *Lustig, vrienden, opgelet!* (Attention, amis!), qui est un chant de marche frais et entraînant pour les enfants se rendant à l'école, le matin; *Wandelen*, gaie chanson de promenade; *De spinnekop* (l'araignée); *Een historie van den vos* (une aventure du renard); *Avondbede* (prière du soir), qui est vraiment une perle; *Ik heb gereisd* (j'ai voyagé); *De vlieger* (le cerf-volant); *Ons katje was een lieflijk beest* (notre petit chat était un animal bien gentil); *De Schelde* (l'Escaut); *Het muisje* (la petite souris); *Vogelzang* (le chant des oiseaux); *Hoed u wel, schoon bloemetijn* (gare à toi, belle fleurlette), qui est une jolie chanson de faucheurs; *Pottenkrakeel* (la dispute des pots); *'s Avonds in de mane* (le soir au clair de la lune); *Van den molen* (le moulin); *De honigbie* (la mouche à miel). Nous avons cité tous ces titres pour que le lecteur puisse, en les parcourant, se faire une idée de la variété des sujets traités et de leur heureux choix. M. Hiel a su se faire enfant avec les enfants.

Tous les poèmes de ce recueil ne sont pas parfaits assurément; mais beaucoup répondent admirablement au but que l'auteur s'est proposé. Ce livre vient à son heure, maintenant que la réorganisation de l'enseignement primaire préoccupe tous les bons esprits. J'ajouterai que M. Hiel, dans ce petit volume, m'a paru moins inégal que dans la plupart de ses recueils précédents; le sujet lui a porté bonheur. Voici d'ailleurs le jugement que M. Louis Hymans portait récemment dans l'*Office de Publicité* sur l'œuvre nouvelle de notre poète : « Emmanuel Hiel vient de publier, sous le titre de *Liederen voor groote en kleine kinderen*, un volume de poésies qui, si elles étaient écrites en français, seraient placées sur la même ligne que celles de François Coppée et de Victor de Laprade. »

Espérons que parmi nos jeunes poètes français il s'en trouvera un qui traduira les meilleures poésies enfantines de MM. Hiel, Antheunis et Van Droogenbroeck. On composerait ainsi une anthologie qui vaudrait son pesant d'or pour nos écoles primaires wallonnes.

Nous arrivons enfin aux trois nouvelles (*Drie Novellen*) de M^{lle} Virginie Loveling. C'est, à notre avis, la production la plus remarquable des lettres flamandes en 1879.

La réputation de l'auteur n'est plus à faire. Avec sa sœur Rosalie, que la mort nous a enlevée en 1875, M^{lle} Virginie Loveling a publié en 1870 un volume de vers (*Gedichten*, Groningue, Wolters) dont une seconde édition, notablement augmentée, a paru en 1877. Toute la Hollande littéraire a aussitôt placé les deux sœurs au rang de nos grands écrivains et ratifié ainsi le jugement que les Flamands portaient déjà sur elles d'après leurs poèmes détachés qui avaient vu le jour dans quelques revues et autres recueils périodiques. Mais bientôt on fut très surpris d'apprendre que ces deux poètes, qui font songer à Uhland et à Longfellow, étaient aussi

des prosateurs de premier ordre, dont les nouvelles sont dignes d'être placées sur la même ligne que celles du grand conteur hollandais Jacob Cremer et du prince de la littérature en *plattdeutsch*, Klaus Groth. En 1874 parut un recueil de *Novellen*, suivi en 1876 des *Nieuwe Novellen* (Gand. Ad. Hoste). Ce qui surtout frappa tous les lecteurs, c'est que Rosalie et Virginie Loveling montraient une similitude de pensée, de sentiment et de style qu'on croirait impossible chez deux auteurs différents. C'était pour ainsi dire une originalité littéraire très vigoureuse, très tranchée, mais à deux.

Depuis la mort de sa sœur, M^{lle} Virginie Loveling n'a cessé de produire des œuvres nouvelles. En 1877 elle publia, sous le pseudonyme de *Walter*, un roman de mœurs flamandes qui fit sensation. Il est intitulé : *In onze vlaamsche gewesten, politieke schetsen* (Nos campagnes de Flandres, esquisses politiques. — Gand, Ad. Hoste). Jamais on n'a peint de couleurs aussi vives les luttes obscures et parfois poignantes qui déchirent nos villages flamands. Il y a là des pages qui sont burinées. Enfin M^{lle} Virginie Loveling nous a donné récemment une troisième série de nouvelles dont nous dirons un mot.

La première de ces nouvelles est un petit roman de 94 pages qui occupe environ la moitié du volume. Elle est intitulée : *Vreemde intoed* (Influences étrangères). Il s'agit d'une jeune femme que des influences diverses séparent de son mari, et qui plus tard lui revient, transformée par des influences bienfaisantes. Le sujet est très simple, mais cette donnée se complique de toute sorte de petits drames intimes, d'incidents tragiques comme souvent le plus humble foyer domestique en voit. Tous les caractères des personnages, — et ils sont relativement nombreux, — sont admirablement scrutés. Des détails ravissants, jetés à pleines mains sur toutes les scènes de cette nouvelle, en font une œuvre d'art d'un mérite durable. Tous ceux qui ont lu les écrits précédents de M^{lle} Loveling savent qu'on trouve chez elles un réalisme de bon aloi, qui toujours s'inspire minutieusement de la nature vraie, mais choisit avec la plus grande circonspection les moindres traits qu'il emprunte à la réalité. Sous ce rapport, elles appartiennent entièrement à l'école de Klaus Groth, dont elles affectionnent les œuvres, qu'elles ont en partie traduites en néerlandais.

Mijne goede jaam (Ma réputation), — tel est le titre de la seconde nouvelle, — nous offre les mémoires d'une jeune dévote villageoise, membre du Tiers-Ordre de saint François, qui devient amoureuse de son cousin Ivo et finit par l'épouser. Rien de plus comique que cette confession qui nous montre les replis les plus cachés de ce cœur étroit et égoïste, et nous initie à tous les menus détails de la vie monotone et mesquine de nos paysans flamands. Il y a là des petits tableaux tracés de main de maître. Le pèlerinage à la grotte de Lourdes d'Oostacker-lez-Gand, par exemple, est un pur chef-d'œuvre.

Dans *Kromme Cies* (François le bancal), M^{lle} Virginie Loveling raconte les aventures attendrissantes d'un pauvre déshérité de la nature qui finit par trouver le bonheur. La vie de cet ouvrier cordonnier, dans sa petite chambre, avec un enfant trouvé qu'il a adopté, une vieille pie et un chien, est décrite d'une façon saisissante et vraiment attendrissante. Le réalisme ici est poussé jusqu'à ses dernières limites.

Le dernier livre de M^{lle} Virginie Loveling a paru en Hollande, à Haarlem, et fait partie d'une collection intitulée *Bibliotheek van Nederlandse schrijfsters* (Bibliothèque de femmes-auteurs néerlandaises.) C'est une preuve que cet écrivain flamand a tout à fait acquis droit de cité chez nos frères du Nord. La Hollande, après 1830, a longtemps houdé nos auteurs flamands; mais dans les dernières années elle a abandonné ses

préventions, et de nos jours, Conscience, Van Beers, Tony (Anton Bergmann), les demoiselles Loveling et bien d'autres encore y trouvent plus de lecteurs que dans la Belgique flamande elle-même.

PAUL FREDERICQ.

Les institutions sociales et le droit civil à Sparte, par Claudio Jannet, 2^e édition. Paris, Pédone-Lauriel, 1880.

Le caractère social des institutions de Sparte est un des points les plus discutés de l'antiquité grecque. L'école démocratique voit avec bonheur dans les lois de cette cité la réalisation pratique de ses dogmes égalitaires. L'étude attentive de cette législation, la détermination de ses principes est éminemment importante pour l'économie sociale. Joignant à la haute science des vérités théoriques une connaissance approfondie des sources, M. Jannet s'est plu à analyser la Constitution spartiate dans son but, dans ses dispositions accessoires, dans ses résultats historiques. Nous allons reproduire les grandes lignes de son travail; il est l'œuvre d'un esprit impartial qui cherche la vérité pour elle-même et non pour faire servir ses découvertes d'argument en faveur d'un système préconçu.

La Constitution de Sparte répond en général à la notion de l'aristocratie proprement dite, telle que la définissaient les penseurs anciens. C'est le gouvernement de la vertu politique. Il donne le pouvoir aux citoyens réputés les meilleurs en tenant compte à la fois de la richesse, de la naissance et des qualités civiques (p. 27). C'est aux exigences de cette constitution que se rapportent tous les principes de la législation spartiate.

Lycurgue, dont l'existence est incontestable, mais dont le rôle a été singulièrement exagéré, fut l'organisateur de cette aristocratie. Les influences économiques avaient battu en brèche l'ancienne organisation patriarcale des *γενναι*. Dans leur sein s'était élevée la querelle politique de la naissance et de la richesse, et l'autorité des chefs des *γενναι* était ébranlée. C'est à ce moment qu'intervint Lycurgue qui, en relâchant, sans les supprimer, les anciens liens sociaux, constitua la société politique par l'intervention de la généralité des citoyens dans son gouvernement. Aux citoyens spartiates appartenait le gouvernement de la Laconie. Mais comment maintenir cette aristocratie? Pour la maintenir, il fallait l'organiser sévèrement; il fallait éviter de voir les inégalités et les discordes s'élever dans son sein. L'autorité réclame l'égalité entre les maîtres, dit Démosthène. Comment garantir cette égalité? C'est poser la question même de l'œuvre de Lycurgue. M. Jannet croit que cette œuvre s'est bornée à une action politique, et que la législation privée de Sparte ne fut pas modifiée par ce grand homme.

Le droit civil de Sparte était essentiellement coutumier. Il avait sa source dans les idées religieuses les plus intimes de la nation; il tenait intimement à l'organisation religieuse de la famille elle-même. La conservation de la famille et de son culte domestique était le devoir social inviolable auquel tendaient tous les usages de la vie civile. Tel est le principe religieux d'abord, plus tard politique, de l'inaliénabilité du patrimoine foncier, siège sacré du culte gentilice; telle est encore la communauté entre frères, garantie de la conservation du foyer. Telles sont enfin toutes les coutumes ayant pour but de perpétuer la famille; le sort des *filles héréditaires*, le droit des parents, *οι εν αρχιστοιζ*. C'est donc au culte domestique, à l'ancienne religion du foyer, si bien étudiée par M. Fustel de Coulanges, qu'il faut faire remonter la cause des dispositions étranges du droit privé hellénique.

Tout cet ordre d'idées et de prescriptions est totalement étranger à l'œuvre de Lycurgue. Quelle influence celui-ci exerça-t-il donc sur l'organisme de la vie civile? Il chercha en attendant les inégalités sociales à fortifier l'union des citoyens. Il le fit par des sortes de lois somptuaires. Un grand nombre d'historiens ont accredité l'idée d'un partage général des terres fait par Lycurgue entre les citoyens. Il importe de dire quelques mots de cette doctrine qui ferait de Lycurgue un des ancêtres des socialistes contemporains. M. Jannet, reprenant à la suite de Grote la réfutation de ce système, démontre que les auteurs grecs antérieurs au III^e siècle avant J.-C. n'ont pas connu ce partage des terres attribué à Lycurgue, et qu'une série de faits historiquement constatés montrent l'inégalité des richesses comme ayant toujours existé à Sparte.

Comment donc ces fausses notions ont-elles pénétré dans l'histoire et surpris notamment la bonne foi de Polybe? Les circonstances politiques expliquent ce phénomène. C'est en effet au III^e siècle avant J.-C. que se produisit à Sparte la révolution démocratique d'Agis et Cléomènes. Pour justifier devant la tradition leur œuvre anarchique, ils cherchèrent à l'étayer de l'exemple de Lycurgue et firent bâtir par des historiens dévoués, par Sphæros, la légende égalitaire du vieux législateur. Mais n'est-il pas étrange qu'un roman ait pu passer pour authentique aux yeux de la critique des historiens postérieurs? Grote ne veut voir dans l'œuvre réelle de Lycurgue aucune justification de cette erreur. Il semble cependant que quelques règlements agraires relatifs au partage des nouvelles terres conquises ont pu tromper les écrivains suivants et excuser leurs erreurs.

Quelle fut donc en définitive l'œuvre de Lycurgue?

Pour maintenir le régime aristocratique, la *πολιτεια* qu'il avait fondée, il devait assurer l'union des membres de cette société privilégiée de citoyens. Le législateur spartiate, pour réaliser ce but, ne voulut pas recourir aux lois de maximum sur l'acquisition des biens, à la limitation de la population et à d'autres mesures démagogiques dont plusieurs cités voisines avaient donné l'exemple. Pour la dotation des nouveaux citoyens, il préféra compter sur la guerre et les conquêtes, qui devaient créer des lots nouveaux.

L'inégalité des fortunes existait donc à Sparte. Mais Lycurgue avait organisé un système destiné à empêcher les mauvais effets de l'inégalité par une série d'institutions qui, tout en tolérant la richesse, l'empêchaient de devenir offensante et d'occasionner des luttes sociales. L'égalité apparente des citoyens de l'aristocratie spartiate était sauvegardée surtout par des lois somptuaires et par l'organisation des *Syssities*. Celles-ci avaient dans la constitution politique de Sparte une importance sociale dépassant de beaucoup celle des simples repas religieux des autres cités grecques.

Le caractère des *Syssities* a été invoqué récemment pour une théorie qui joint en ce moment, aux vraisemblances historiques et économiques, la faveur du monde savant. Un économiste éminent, M. de Laveleye, a trouvé dans cette institution des restes de l'ancienne communauté villageoise dont les races germaniques offrent des types si curieux. M. Jannet ne croit pas pouvoir se ranger à cette opinion. « Partout, dit-il (p. 70), la communauté de famille se trouve à l'origine; mais ce n'est que dans quelques pays que la communauté de famille s'est agrandie au point de devenir communauté de village. » Les circonstances de la culture amènent des différences dans la constitution de la propriété foncière; tout régime agricole ne comporte pas les pâturages, ni la rotation des

terres; les cultures arborescentes en particulier s'accommoderaient difficilement de ce régime. Il ne semble donc pas qu'on puisse en général ériger comme principe historique la présence de la communauté villageoise au début de toutes les civilisations, ni qu'on puisse, en particulier, en admettre l'existence sur le sol hellénique. Quant à la communauté de famille, elle fut très vivante même aux siècles historiques. C'est, nous l'avons dit, cette communauté garantie par les idées religieuses qui est la source des nombreuses dispositions restrictives destinées à maintenir dans la famille le patrimoine des ancêtres.

Après avoir étudié la constitution politique, les institutions sociales et la législation civile de Sparte aux temps de sa splendeur, M. Jannet étudie la décadence de la cité et les causes qui la provoquèrent.

L'aristocratie spartiate demeura intacte tant que la guerre put étendre son territoire, et que cette guerre, dirigée contre des voisins, ne la mettait en contact qu'avec des peuples pauvres qui ne pouvaient la corrompre par leurs dépouilles. Mais les guerres médiques, la conquête du butin opime de l'Asie, détruisirent la frugalité des anciennes mœurs spartiates. En même temps la limitation des conquêtes sur le territoire grec portait à la vigueur de la cité un coup irréparable. En effet, avides de luxe et ne pouvant s'enrichir par de nouveaux sols, les grandes familles cherchaient à maintenir leur position en limitant le nombre des enfants qui devaient se partager les biens paternels. Cette double décadence morale fut cause de la ruine politique de la cité de Lycorgue. En vain la réforme d'Epitadès proclama la liberté de tester; la décadence sociale était irrémédiable, le mal tenait à la profonde désorganisation des relations sociales provoquée par des causes que la morale païenne était impuissante à conjurer.

Les rois démagogues, Agis et Cleomènes, abolirent solennellement l'ancienne constitution, sous prétexte de la restaurer par un nouveau partage des biens. C'était le règne de l'égalitarisme, qui appelait la tyrannie.

Rome vint enfin rétablir par la force la paix dans la cité. Mais l'ordre légal ne put supprimer les causes du mal; et la Grèce, province romaine, continua à en subir les funestes influences.

Tel est, sommairement exposé, l'ensemble du travail de M. Jannet. Il rentre dans cette précieuse catégorie d'œuvres qui savent faire ressortir dans l'exposé d'une législation les lois qui sont auxiliaires du bien ou qui sont funestes au développement social. La méthode d'observation, sagement appliquée dans le temps et dans l'espace, est une des mieux faites, en ce siècle de positivisme scientifique, pour démontrer l'efficacité sociale des grands principes qui constituent la base des sociétés humaines. M. Jannet, qui nous avait déjà, avec tant de succès, présenté le tableau des Etats-Unis contemporains et démontré les vices du naturalisme moderne, réédite aujourd'hui la démonstration non moins péremptoire de l'inefficacité du naturalisme antique.

V. BRANTS.

La Campagne imaginaire de Teglathphalasar II sur les bords de l'Indus, par K.-P. Patkanoff. Saint-Petersbourg, 1877-1879.

L'histoire de l'Assyrie est encore à faire. Nous entendons par là, non-seulement que les matériaux dont disposent les historiens doivent être complétés par d'autres découvertes, que de grandes lacunes doivent être encore comblées, mais aussi et surtout que beaucoup de conclusions prématurées doivent être soumises à une critique juste et sévère. Telle semble avoir été aussi l'opinion de M. Patkanoff, opinion déve-

loppée dans un savant article sur l'expédition du roi Teglathphalasar II aux bords de l'Indus. Les arguments qui l'amènent à refuser à ce soi-disant événement une réalité historique, quoiqu'ils ne renferment aucune nouvelle découverte et ne reposent sur aucune conjecture hardie, méritent cependant d'être entendus par ceux qui s'occupent d'histoire ancienne. Dans un savant article publié en 1870 (1), M. Lenormant expose les raisons qui l'ont amené à voir dans la grande inscription du Musée Britannique publiée par Rawlinson et Norris dans la planche 67 du tome II des *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, le récit d'une campagne de Teglathphalasar dans l'Ariane. Avant lui, M. Norris, dans son Dictionnaire, avait identifié quelques noms de pays trouvés dans l'inscription avec des pays ariens; ainsi, par exemple, il a cru y trouver l'Arachosie, l'Arie, la Sagartie persane; mais M. Lenormant est le premier qui, d'une manière raisonnée, a émis l'hypothèse d'une campagne de Teglathphalasar en Ariane. Or, dans le cas le plus favorable, nous ne pourrions accepter cette opinion que comme une conjecture probable, susceptible d'être confirmée ou renversée par des découvertes futures. Mais quand nous voyons des historiens comme Düneker et Maspéro exposer cette opinion comme un fait incontestable, l'introduire dans leurs histoires comme une chose certaine, alors il importe à la science de faire disparaître de telles erreurs le plus tôt possible. M. Patkanoff ne se contente pas de faire exclure cette conjecture de l'histoire, il prétend que, même comme hypothèse, elle ne peut se soutenir. Voici quelques-unes des raisons que donne le savant historien russe. Samsi-Bin (822-809) fut le premier qui passa au delà des frontières de la Médie proprement dite, et, depuis ce roi jusqu'à Teglathphalasar, il n'est dit d'aucun des souverains de l'Assyrie qu'il pénétra jusqu'au milieu de cette contrée. Or, la même chose peut être affirmée de Teglathphalasar lui-même, car ses campagnes se bornèrent toujours à la dévastation de la partie la plus abordable de ce pays; et ses successeurs eux-mêmes, qui ont souvent envahi la Médie depuis, disent des provinces médiques conquises qu'elles n'étaient point connues de leurs prédécesseurs. Ainsi Sennachérib (704-680) dit, en parlant de sa seconde campagne, qu'il avait conquis des provinces médiques dont les noms étaient inconnus de ses prédécesseurs. Par conséquent, toute la Médie n'était pas assujettie aux Assyriens sous Teglathphalasar. Cela étant, s'il était vrai que ce roi eût réellement songé à faire une expédition lointaine aux bords de l'Indus, il aurait dû conquérir entièrement la Médie pour tenir ouvert et sans danger son chemin de retour. Dans la carte jointe à l'article de M. Lenormant, il n'y a qu'une ligne qui montre la direction de la route de Teglathphalasar, dix points étant désignés sur cette ligne entre Namri et Parsua; il s'ensuivrait que le roi marchait avec une rapidité extraordinaire, et n'avait pris aucune mesure préalable pour s'assurer la route qu'il avait à choisir. Une pareille façon d'agir est tout à fait opposée au génie des Assyriens. De plus, les Assyriens ne pouvaient avoir qu'un seul but dans leur expédition; ce n'était point l'annexion du pays conquis, car ils n'étaient point doués d'assez d'esprit politique pour exécuter une entreprise semblable. Ils ne cherchaient donc que du butin. Mais, sans aller si loin, ils auraient pu trouver sur les frontières de leur propre pays, chez les peuplades médiques, tout ce qu'ils ont trouvé dans le pays qu'ils ont visité et que M. Lenormant croit identifier avec l'Ariane. Après avoir appuyé son opinion sur les usages des Assyriens, M. Patka-

(1) Cf. *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde*, pp. 48 et 69.

noff passe à l'examen des provinces et des villes nommées dans l'inscription, et il conteste presque toutes les identifications faites par M. Lenormant dans l'article cité. Ainsi il placerait Parsua dans l'Aderbéjan, à l'ouest de la Médie, dans le voisinage immédiat de Bit-Xamban, Xarkar, Namri, etc., et il maintient que par cela même toute la route tracée par M. Lenormant est bouleversée. De plus, Bustus, selon lui, ne peut se trouver en Afghanistan, car les inscriptions elles-mêmes (par exemple celle qui traite de la 31^{me} expédition de Salamanasar) la donnent comme une ville de Parsua; de sorte que quand même Parsua serait une partie de la Parthie, Bustus ne pourrait être en Afghanistan; et encore moins si, comme il le prétend, Parsua est dans l'Aderbéjan. Zikruti est, pour M. Patkanoff, non la Sagartie persane, mais la Sagartie médique dont Sargon parle si souvent dans ses inscriptions. A l'appui de cette opinion, il cite une autre inscription de Teglathphalasar (Layard, pl. 17, 18), où il est dit que Zikruti dépendait de la Médie. En un mot, le savant russe examine un à un presque chaque nom de la liste, et montre que rien ne nous permet de supposer qu'il s'agisse d'une expédition dans l'Ariane. Tout, selon lui, indique la Médie comme théâtre de l'expédition. Et il faut avouer qu'il sait rendre son opinion pour le moins assez probable. Il a joint à son travail une carte de la Médie, de la Mésopotamie, de l'Arménie méridionale et de la Syrie, qui intéressera vivement tous ceux qui s'adonnent à l'étude de l'histoire ancienne. M. Patkanoff a eu pour objet, en écrivant ce travail: d'abord et principalement de prouver que la soi-disant expédition de Teglathphalasar dans l'Ariane n'est qu'une conjecture, et que, comme telle, elle n'a aucune valeur historique; ensuite de montrer que, même comme conjecture, elle n'est point soutenable. Sans être d'accord avec l'auteur sur tous les points, nous croyons qu'il a accompli cette double tâche; et quand même les résultats de son travail seraient purement négatifs, il n'en est pas moins vrai qu'il a fourni une importante contribution à l'histoire de l'Assyrie.

EMILE DILLON.

Archives de Biologie publiées par Edouard Van Beneden, professeur à l'Université de Liège, et Charles Van Bambeke, professeur à l'Université de Gand. Tome I, fascicule 1. Gand et Leipzig, Clemm. Paris, Masson, 1880.

Depuis quelques années l'enseignement des sciences biologiques a subi une transformation complète dans nos Universités belges. Autrefois le professeur se bornait à résumer méthodiquement et sous une forme plus ou moins aphoristique les principaux résultats qu'il considérait comme acquis à la science. L'élève était tenu d'accepter cet enseignement comme parole d'évangile; il assistait bien parfois à quelques démonstrations, mais en spectateur désintéressé: il devait se contenter de voir, il lui était interdit de toucher (sauf pour les dissections d'anatomie humaine, qui, de tout temps, furent en honneur chez nous).

C'est à Gand (1) et à Liège que l'on comprit tout d'abord l'insuffisance de l'ancienne méthode et l'importance capitale des études pratiques. La création toute récente de laboratoires où l'étudiant se familiarise avec les méthodes scientifiques et les procédés d'investigation, a déjà exercé sur l'esprit de notre jeunesse studieuse une influence des plus heureuses. J'en citerai comme symptôme caractéristique le fait suivant, qui est tout récent. A Liège, M. le professeur Edouard Van Beneden dispose de douze places

(1) Voir R. Boddaert. *De l'utilité des études pratiques en médecine*.

dans son laboratoire ; les demandes d'admission sont si nombreuses qu'il s'est vu forcé, pour éviter l'encombrement, d'organiser un concours entre les aspirants.

Mais les laboratoires ont encore une autre mission à remplir, mission plus élevée peut-être que celle de l'enseignement. Avant tout, ce sont des centres de recherches scientifiques : c'est là que, sous la direction du maître, les jeunes travailleurs s'initient à la solution des problèmes nouveaux ; c'est là que la science se fait. Malgré le provisoire de leurs installations, malgré l'insuffisance notoire de leurs ressources, nos nouveaux laboratoires n'ont pas failli à cette seconde partie de leur tâche : à Gand, MM. Van Bambeke et Félix Plateau, à Liège, MM. Edouard Van Beneden et Swaen ont réussi à grouper autour d'eux toute une école de jeunes travailleurs.

Que l'on feuillette les derniers volumes de notre publication nationale, les Bulletins de l'Académie de Bruxelles, et l'on sera étonné du nombre et de l'importance des travaux d'anatomie et de physiologie sortis des laboratoires de nos Universités de l'Etat. Sur les 53 mémoires de ce genre (1), parus dans les Bulletins de l'Académie pendant ces cinq dernières années (1874-1879), nous en relevons 27 de Gand (par MM. J. Plateau, Van Bambeke, Félix Plateau, H. Lohoucq, Jules Mac Leod, Valère Liénard, W. Schleicher, Van de Velde, Léon Fredericq) et 24 de Liège (par MM. Edouard Van Beneden, Swaen, Putzeys, Romiée, Delbœuf, Spring, Moreau, Föttinger, Masquelin, Fraipont, Julin, Th. Chandelon).

Malheureusement ces travaux s'y trouvent perdus, en quelque sorte, au milieu d'une foule de publications hétérogènes, sciences naturelles, mathématiques, littérature, histoire. La publicité des Bulletins des Académies des petits pays est d'ailleurs nécessairement assez restreinte. Bon nombre de mémoires d'un mérite incontestable sont à peine connus à l'étranger et passeraient tout à fait inaperçus, n'étaient les tirés à part dont disposent les auteurs. Aussi la nécessité de réunir ces matériaux en un recueil spécial est-elle reconnue par tous ceux qui chez nous s'occupent de sciences biologiques.

Deux de nos jeunes professeurs, MM. Charles van Bambeke de Gand et Edouard Van Beneden de Liège (2), auxquels revient la plus large part dans le réveil de l'esprit scientifique dans notre pays, ont vaillamment entrepris de remédier à cet état de choses. Ils nous offrent aujourd'hui le premier fascicule d'une revue nouvelle, les *Archives de Biologie*, « qui, si elle est, avant tout, destinée à donner une publicité plus grande aux œuvres de nos compatriotes, n'en reste pas moins accessible à tous les travailleurs, sans distinction de nationalité. »

Par l'importance et l'étendue des travaux qu'elles contiennent (v. *Athenæum belge*, n° 3, p. 39), par le soin qui a présidé à tous les détails d'exécution matérielle, les *Archives de Biologie* se sont, dès leur début, placées au premier rang, et peuvent soutenir avantageusement la comparaison avec les meilleures publications similaires de l'étranger.

Les *Archives de Biologie* paraîtront par livraisons trimestrielles et formeront à la fin de l'année un volume in-8, d'environ 600 pages, accompagné de 20 à 25 planches.

La création d'une revue de science pure est un phénomène des plus remarquables dans notre pays : c'est un symptôme plein d'heureuses promesses pour notre avenir scientifique. Nous

souhaitons vivement que l'œuvre entreprise par nos savants patriotes puisse se maintenir. Nous espérons que tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences, à quelque titre que ce soit, sauront lui prêter un appui matériel sans lequel la jeune revue ne se soutiendrait que difficilement. Quant à l'autre condition, celle de l'abondance des matériaux scientifiques, nous sommes plus rassurés. Le passé nous est garant de l'avenir ; et, grâce aux subsides que le gouvernement a fait voter en faveur de nos laboratoires, les études scientifiques seront bientôt, chez nous, entourées de facilités inconnues jusqu'à ce jour.

LÉON FREDERICQ.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, février.

J'ai à vous signaler aujourd'hui quelques publications philologiques importantes. C'est en premier lieu la collection de grammaires romanes (*Sammlung romanischer Grammatiken*. Heilbronn, Gebr. Henninger), dont le premier volume paraîtra incessamment. Cette collection comprendra d'abord une grammaire française, de M. Neumann, et une grammaire provençale, que prépare le professeur Stengel. Puis viendront les grammaires italienne et portugaise de MM. Grocher et Coelho ; enfin la grammaire rhétoromane de M. Gartner, la grammaire espagnole de M^{me} Caroline Michaelis et une grammaire roumaine dont l'auteur est encore à trouver. Toutes ces grammaires seront conçues au point de vue historique, et formeront le complément indispensable de l'ouvrage fondamental de Diez sur les langues romanes. Au dire du prospectus, les matériaux de l'édifice sont rassemblés aujourd'hui, l'étude des origines des langues romanes et des dialectes ayant fait de grands progrès dans les dernières années, et rien ne s'oppose plus à la codification des lois qui ont présidé à la formation des idiomes néo-latins. Telle est aussi mon opinion, et je suis convaincu que, si les éditeurs parviennent à réaliser leur programme, les langues romanes n'auront plus rien à envier ni au sanscrit ni aux langues classiques ni enfin aux dialectes germaniques. A ce propos, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que jusqu'ici nous ne possédons que deux grammaires françaises reposant sur des bases vraiment *scientifiques*, et que ces deux ouvrages sont dus à des *Allemands* : Diez et Mätzner.

L'excellent dictionnaire saxon ou bas-allemand du docteur H. Berghaus (*Sprachschatz der Sassen. Wörterbuch der plattdeutschen Sprache. Gesammelt und herausgegeben von Dr. Heinrich Berghaus*. Brandebourg, Müller, 1878-79) en est aujourd'hui à sa sixième livraison, et à la lettre G. Ce lexique embrasse, ainsi que l'indique son titre, tous les mots du bas-allemand, c'est-à-dire de la langue généralement parlée par les descendants des Saxons entre la Meuse et l'Elbe, puis par les descendants des Allemands qui refoulèrent les idiomes slaves dans leurs limites actuelles et germanisèrent la Prusse à l'orient de l'Elbe, ainsi qu'une partie des provinces russes de la Baltique. Ces dialectes, l'invasion du haut-allemand, invasion puissamment secondée par la Bible de Luther, n'auraient pu disparaître. Ils sont exclusivement parlés dans les campagnes et dans les classes inférieures des villes, mais néanmoins reconnus officiellement, en ce sens que, dans la marine, les commandements se font en *plattdeutsch* ; du reste, le chiffre des publications en dialecte du Nord augmente de jour en jour. Ce mouvement a été secondé par les écrits si populaires de Cl. Groth, puis surtout de Fr. Reuter ; aujourd'hui le *plattdeutsch* est compris même des classes instruites des grandes villes, et compte des adhé-

rents jusque dans le midi de l'Allemagne. Cela se conçoit aisément. Les dialectes du Nord sont au moins aussi riches que le haut-allemand, et ils l'emportent incontestablement pour l'énergie d'une part, pour la naïveté et la grâce de l'autre. Quelques-uns de ces dialectes se rapprochent beaucoup du flamand et du hollandais ; d'autres, principalement à l'orient de l'Elbe, ont plus de rapports avec l'allemand littéraire, dont ils ne se distinguent en majeure partie que par les formes grammaticales. Les diphthongues ont à peu près disparu, l's est devenu t, le b, un f ou un v, le ge des participes est inconnu, et le datif s'est confondu avec l'accusatif. Il ne manquait plus aux dialectes du Nord que la codification que M. Berghaus vient d'entreprendre, après avoir passé sa vie entière à recueillir les idiotismes et les locutions propres aux descendants des Saxons. Son travail est des plus remarquables, et peut se placer à côté du lexique haut-allemand de Sanders. Espérons qu'il sera terminé sans trop de retard.

Die Sprachentwicklung in ihrem geschichtlichen-literarischen Entwicklungsgange zur Humanität, bearbeitet von A. Manitius. I Leipzig, 1879. Koch's Verlag. — L'auteur du *Monde des langues* fait observer avec raison que la plupart des personnes qui n'ont pas fait une étude spéciale de la linguistique sont dans une ignorance presque absolue des travaux des Humboldt, des Bopp, des Schleicher, des Max Müller, et ne connaissent souvent pas même les premiers éléments de l'histoire de leur propre idiome. C'est ce qui l'a engagé à résumer, à l'usage des gens du monde, les découvertes des principaux linguistes de notre époque. Le 1^{er} volume est consacré aux langues sans flexion telles que le chinois, aux langues agglutinantes, parmi lesquelles on range avant tout les idiomes mongols, le japonais, le basque et l'égyptien, enfin aux langues à flexion, c'est-à-dire aux idiomes ariens et sémitiques. — La seconde partie aura trait aux langues de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Australie. A quiconque veut s'orienter sans trop de peine dans le labyrinthe de la linguistique, on peut recommander le résumé consciencieux de M. Manitius.

Bilder aus Deutschlands Vorzeit. Von Dr. C. Mehlis. Iéna, Costenoble, 1879. — Je vous parlais dernièrement de l'excellent ouvrage de MM. Kohn et Mehlis sur l'histoire primitive de l'Europe orientale. M. Mehlis a fait suivre cette publication d'un excellent livre sur l'Allemagne primitive et ses habitants, où il expose au grand public les résultats des recherches archéologiques de Virchow, Fraas, Curtius, Schliemann et Hellwald. Il s'agit uniquement dans ces tableaux de l'Allemagne primitive, de la période préhistorique, des temps qu'ont permis de reconstruire à peu près les découvertes d'ustensiles en pierre ou en bronze, d'urnes tombales, ainsi que les légendes remontant à une haute antiquité. Le livre de M. Mehlis se distingue des publications analogues par une exécution typographique parfaite. Il est entièrement composé en caractères dits *Schwabacher*, qui correspondent à peu près aux caractères elzéviriens et me réconcilieraient presque avec l'écriture qu'on persiste à employer en Allemagne.

Studien über die Volksseele. Von Ed. Reich, 2^e édition. Iéna, Costenoble, 1879. — *Die Fortpflanzung und Vermehrung des Menschen aus dem Gesichtspunkte der Physiologie und Bevölkerungslehre betrachtet*. Von Ed. Reich. Iéna, Costenoble, 1880. — M. Reich ; qui, dans la préface du second des ouvrages cités, nous apprend qu'il en est à sa 25^e publication, M. Reich, disons-nous, est l'auteur de travaux fort estimés sur la démologie, l'hygiène publique et les sciences sociales en général. Il dirige aussi une revue mensuelle, l'*Athenæum*, consacrée aux mêmes matières. Je ne saurais

(1) Dans ce calcul ne sont pas compris les mémoires de zoologie descriptive, de paléontologie, etc.

(2) M. Edouard Van Beneden avait déjà cru faire chose utile en groupant en un volume les résultats des recherches entreprises sous sa direction pendant les années 1875-76. V. *Recherches faites au laboratoire d'embryologie et d'anatomie comparée de l'Université de Liège*. Bruxelles, 1876. Hayez.

mieux caractériser son point de vue qu'en traduisant quelques passages de son livre sur la *Volkseele*, ou le génie national :

En dépit de sa science, l'homme est, en somme, un pitoyable animal. En examinant de près ce qu'on appelle la lutte pour l'existence, que cette lutte ait pour objet les besoins matériels ou une position sociale, on découvre bientôt que le caractère en est purement animal, découle de l'égoïsme et de l'absence de raison, et que, s'il n'a pas encore anéanti ce que l'humanité possède de plus élevé, c'est grâce aux contre poids les plus efficaces. La lutte pour l'existence rappelle l'animal carnassier, qui détruit tout ce qui s'oppose à lui et ne laisse que les os de ses victimes. Tant que l'homme usera de pareils moyens, il sera une brute, un animal poli seulement à l'extérieur.

M. Reich combat de toutes ses forces le matérialisme moderne, et plus spécialement les doctrines économiques incarnées dans l'école de Manchester. Il passe en revue les individus et les nations, les races, l'hérédité, le genre de vie des différents peuples, le tempérament, la vie intellectuelle et l'état social. — Le second ouvrage de M. Reich est exclusivement consacré à l'influence des mœurs et du genre de vie sur l'accroissement des populations. M. Reich combat les doctrines de Malthus, et pense que seule la satisfaction donnée aux besoins naturels peut assurer le développement intellectuel et physique des nations.

Australien. Geschichte der Entdeckung und Colonisation. Leipzig, Spamer, 1880. — Ce beau livre de M. Oberländer me paraît entièrement exempt des défauts qu'on a reprochés souvent aux relations de voyages dans la Nouvelle-Hollande. Il n'est pas ennuyeux, et c'est beaucoup dire, car la matière est passablement ingrate. Ayant séjourné quatorze ans dans le pays, l'auteur connaît à fond son sujet, et a pu facilement réfuter les nombreuses erreurs qui ont cours sur l'histoire de la colonisation australienne, sur la situation actuelle du pays et ses chances pour l'avenir, enfin sur la géographie et le climat du cinquième continent.

Publikationen des Börsen-Vereins der deutschen Buchhändler. Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels. IV. Leipzig, Kirchner. — L'Union des libraires allemands a entrepris d'écrire l'histoire de son organisation et de ses progrès, et elle a voté à cet effet des sommes considérables qui ont été jusqu'ici parfaitement employées. Le quatrième fascicule de ces publications renferme quelques essais des plus intéressants. C'est d'abord l'histoire de la librairie allemande en Transylvanie, puis une note sur Apianus imprimeur à Berlin, des contributions à l'histoire de la censure en Allemagne, enfin des notices de tous genres. L'idée qui préside à cette publication est d'autant plus louable que l'organisation jadis modèle de la librairie allemande est débordée de toutes parts; les postes lui font une concurrence redoutable; Leipzig n'est plus le centre exclusif du mouvement littéraire, et le développement des journaux à bon marché rend la publication des livres de plus en plus précaire. Aussi est-il temps d'écrire l'histoire de l'Union des libraires et d'en fixer les traits principaux.

La *Gegenwart*, de M. Paul Lindau (Berlin, Georg Stilke), consacrait l'autre jour un article au jubilé de l'indépendance belge. Cet article, signé Oetker, récapitule les événements, un peu oubliés en Allemagne, qui amenèrent la création de l'État belge, examine et résout en somme par l'affirmative la question de savoir si la séparation d'avec la Hollande a eu d'heureuses conséquences pour le pays, et rend au roi Léopold un hommage mérité. M. Oetker esquisse ensuite l'agitation en faveur de la langue flamande, agitation qu'en sa qualité d'Allemand il approuve sans réserve, et clôt son essai par la description

des solennités de 1856, qui vont se répéter cette année sur une plus grande échelle.

G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Chasses fantaisistes au pays wallon, par Roland de Tomenlow. Bruxelles, Muquardt, 1879. 1 vol. in-12. — Il y a dans ce livre de l'entrain et de la bonne humeur; quelques pages sont fort gentiment tournées. Seulement, l'auteur se donne peut-être un peu trop de mal pour être ou pour paraître amusant. La plaisanterie, pour être bonne, doit couler de source et venir sans effort. Le style pourrait être plus soigné et plus correct. *Les Chasses fantaisistes* feront néanmoins passer agréablement une heure ou deux au lecteur, surtout s'il est disciple de Saint-Hubert.

Le Gottreux, conte pour les chasseurs, par le comte Maurice Du Chastel. Bruxelles, Muquardt, 1879. 1 vol. in-12. — Récit bien fait, intéressant; beaucoup de détails heureux. L'auteur a consciencieusement travaillé son sujet, et fait preuve de qualités sérieuses. Qu'il tâche seulement de donner à son style plus de netteté, de souplesse et de vivacité.

Coups de plume, par Jules Declève. Mons, 1880. 1 vol. in-12. — M. Declève a réuni dans ce petit volume des articles dont un certain nombre ont déjà vu le jour. Les sujets les plus divers y sont abordés: à côté de dissertations plus ou moins savantes, nous trouvons des morceaux de haute fantaisie, des « silhouettes » de province, des récits humoristiques, une causerie sur la morale, etc., tout cela écrit avec aisance, sans trop de recherche. Il nous semble seulement que tous ces articles sont bien disparates, et que M. Declève aurait dû se montrer plus sévère dans le choix qu'il a fait.

Jean Henri Maubert de Gouvest à Bruxelles, par Ch. Piot (Extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique, 1879, n° 12). — Dans sa notice sur Linguet (Cf. *Athenæum belge*, 1879, p. 43), M. Piot a raconté l'existence d'un de ces littérateurs français qui, chassés de leur pays au xviii^e siècle, vinrent se fixer dans les Pays-Bas autrichiens où, quels que fussent leurs qualités ou leurs défauts, « ils étaient sûrs de trouver un accueil empressé de la part d'un gouvernement toujours disposé à les favoriser pour introduire en Belgique, par leur intermédiaire, l'esprit français et le goût de la littérature légère ». La position que Maubert réussit à se créer en Belgique rappelle à beaucoup d'égards le rôle que Linguet y joua comme publiciste. Jean-Henri Maubert de Gouvest, né à Rouen en 1721, entra dans l'ordre des capucins à Caen en 1740, s'enfuit de son couvent quatre années après, et, à partir de cette époque, parcourut la plus grande partie de l'Europe en aventurier, exerçant les professions les plus diverses. Chassé de Hollande par ordre des États généraux, il arriva en Belgique, où le comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de l'Impératrice, le reçut à bras ouverts. Au moyen de ses correspondances inédites et des papiers d'Etat, M. Piot a pu rectifier et compléter la biographie du publiciste français et enrichir de nouvelles données intéressantes l'histoire de la presse et du journalisme en Belgique au xviii^e siècle. Maubert entra si bien dans les bonnes grâces du comte de Cobenzl, qu'en 1759 celui-ci, révoquant l'octroi exclusif accordé à T'Serstevens en qualité d'éditeur de la *Gazette*, lui substitua Maubert, pour lequel il créa de plus l'emploi de directeur de l'imprimerie royale. Vers la même époque, Maubert fonde les *Mémoires du temps ou Recueil de Gazettes de Bruxelles*, s'associe à la *Feuille d'annonces* et publie à l'imprimerie royale le *Mercurie historique et politique*, subsidie par Cobenzl. Malgré tous ces avantages et une activité incroyable, Maubert accablé de dettes, assailli par les créanciers, dut quitter la Belgique. Il mourut à Altona en 1767. Bien que ses écrits se ressentent en général de la position équivoque dans laquelle il vécut constamment et de son manque de liberté, il en est cepen-

dant dans lesquels il a déployé un véritable talent, notamment le *Testament politique du cardinal Alberoni* et l'*Histoire politique du siècle*. Quant à son action en Belgique, elle fut à peu près nulle; il contribua seulement par sa plume à répandre le goût de la littérature française en Belgique. C'est en partie, dit M. Piot, ce que Cobenzl demandait.

— Le Bulletin n° 12, année 1879, de l'Académie royale de Belgique contient encore entre autres travaux intéressants, les discours prononcés dans la séance publique du 26 décembre par MM. de Selys Longchamps et Gilkinet. M. de Selys Longchamps avait choisi pour sujet de son discours: *la classification des oiseaux depuis Linné*. Linné a été considéré comme le prince des botanistes; sa classification des plantes, d'après les organes sexuels des fleurs, fut regardée pendant longtemps comme un chef-d'œuvre; toutefois ce système n'est point naturel, et il n'a plus aujourd'hui qu'une valeur historique. Mais Linné n'a jamais été loué d'une manière spéciale pour sa classification ornithologique, ce dont on est en droit de s'étonner, car sa méthode, considérée dans les grandes lignes, est restée au niveau de la science actuelle. En remettant en lumière la haute valeur des connaissances ornithologiques de Linné, en montrant la sûreté générale de son coup d'œil en cette matière spéciale, M. de Selys Longchamps prouve que c'est à lui que l'on doit l'origine des classifications vraiment méthodiques. Le savant académicien s'occupe, dans la dernière partie de son travail, de différents animaux fossiles que les évolutionnistes ont considérés comme pouvant être les ancêtres des oiseaux et recherche les familles actuelles auxquelles ils sembleraient se rattacher. — M. Gilkinet a tracé le tableau du *développement du règne végétal dans les temps géologiques*. Il serait difficile d'analyser ce travail dans lequel sont exposés rapidement, mais avec une grande hauteur de vues, les progrès accomplis dans cet important domaine de la science; nous nous bornerons aux citations suivantes, qui permettront au moins d'en apprécier le caractère général. En voici l'introduction:

« Lorsque nous examinons l'ensemble des données que fournit la Paléontologie végétale, nous sommes frappés tout d'abord par un phénomène caractéristique: nous voyons la physiologie des organismes se modifier sans cesse, depuis l'apparition de la vie jusqu'à l'époque actuelle. Après chaque révolution du globe, après chacun des changements importants subis par l'écorce terrestre, nous trouvons la Flore, de même que la Faune, considérablement transformée. Un certain nombre de types ont disparu et sont remplacés par d'autres; mais toujours la transformation se montre progressive; les formes nouvelles sont supérieures à celles qui les précèdent, de même que nous les trouverons inférieures à celles qui les suivent. Très fréquemment, surtout lorsque les matériaux fossiles nous sont parvenus nombreux, nous pouvons constater une relation manifeste entre les Flores des périodes successives. Souvent même, des espèces, en apparence bien différenciées, se montrent liées entre elles par des transitions tellement insensibles, qu'il est impossible d'assigner à chacune de ces espèces ses limites respectives, de désigner avec certitude où l'une finit, où l'autre commence. Devons-nous attribuer à des créations successives ces modifications graduelles, conduisant toutes vers un perfectionnement ininterrompu; nous faut-il admettre que la Flore entière disparaît à la fin de chaque période géologique, pour être remplacée, dans l'époque suivante, par des organismes nouveaux, apparus subitement et n'ayant aucune relation avec ceux qui les précédaient; ou bien devons-nous, suivant la théorie de l'évolution, considérer les changements que nous constatons dans le règne végétal comme une série continue de métamorphoses? La réponse, à notre avis, ne saurait être douteuse; pour le règne végétal, comme pour le règne animal, la doctrine du transformisme, telle qu'elle a été proposée et défendue par Lamarck et Darwin, fournit seule une explication d'autant plus satisfaisante, qu'elle est appuyée par un grand nombre d'observations positives, et qu'elle laisse à

l'esprit philosophique, enclin à rapporter les grands effets à de grandes causes, le sentiment d'une solution imposante, grandiose, digne enfin du problème important du développement organique. »

M. Gilkinet conclut en ces termes :

« Un coup d'œil rétrospectif jeté sur l'ensemble des faits que nous avons exposés nous montre le règne végétal, parti des degrés inférieurs de l'échelle organique, se diversifiant et se compliquant sans cesse; mais les modifications qu'il subit se produisent toujours suivant un plan uniforme: les formes nouvelles sont supérieures aux précédentes, et mieux appropriées aux conditions d'existence qui leur sont offertes. En outre, quelles que soient les variations qui les ont affectées, nous saisissons le lien qui les rattache les unes aux autres, et chaque découverte nouvelle vient combler une des lacunes de l'histoire du monde végétal, et rétablir quelques-uns des anneaux de cette chaîne rompue dont nous ne possédons que des fragments. Il nous est donc permis d'attribuer ces manifestations de la vie, conduisant toutes au même résultat, c'est-à-dire, à la différenciation des êtres, en même temps qu'à leur perfectionnement, à une cause unique, toujours la même, et cette cause est le pouvoir que possèdent les organismes de se métamorphoser sous certaines influences; en d'autres termes, c'est la variabilité inhérente à un type qui lui permet de parcourir, dans la série des âges, ces différentes étapes progressives, dont la paléontologie nous a transmis un certain nombre, et auxquelles nous avons donné le nom d'*espèces* »

— Nous trouvons dans la dernière livraison du *Repertorium für Kunstwissenschaft* (Bd. III. 2 Hef.) la seconde et dernière partie du travail de M. Hymans : *Rubens nach seinen neuesten Biographien*. M. Hymans discute longuement la thèse soutenue par B. Dumortier et reprise plus tard par M. Génard, suivant laquelle Rubens serait né à Anvers. Cette thèse ne lui paraît reposer sur aucun argument sérieux. Il fait connaître Rubens diplomate en analysant l'ouvrage de M. Gachard, qu'il rapproche de ceux de Sainsbury et Cruzada Villamil. Un aperçu de l'œuvre de Rubens, d'après le catalogue de l'exposition organisée en 1877, complète cette étude, à laquelle M. Hymans, grâce à ses recherches personnelles, a su donner le caractère d'un travail original.

— Dans la deuxième livraison (février), du *Bulletin de la Société de législation comparée*, M. L. Renault énumère et apprécie les principaux travaux publiés par la *Revue de droit international* pendant les deux dernières années. Parlant du changement qui s'est opéré dans la direction de cet important recueil, M. Renault constate que son ancien rédacteur en chef, M. Rolin Jaquemyns, devenu député, puis ministre de l'intérieur pendant la période dont le *Bulletin* a à rendre compte, n'a pas cessé de s'intéresser aux études de droit international, « comme il l'a prouvé en présidant avec une distinction rare la plupart des séances de la session tenue à Bruxelles, en septembre dernier, par l'Institut de droit international; il a montré quel prix il attachait à ces études en se choisissant un digne successeur comme rédacteur en chef de la *Revue* qu'il avait fondée, et qu'il avait dirigée avec tant de succès. M. Rivier, ajoute M. Renault, réunit toutes les conditions nécessaires pour la publication d'un recueil aussi important et qui ne sont rien moins qu'une connaissance exacte des diverses branches du droit, une grande impartialité scientifique et politique, un véritable dévouement aux intérêts de la science. Nous sommes persuadé que, grâce à ses efforts persévérants, la *Revue de droit international* va devenir de plus en plus le *vade mecum* indispensable de quiconque s'intéresse au droit international et à la législation comparée. Elle dispose de moyens d'informations qui lui permettent de fournir à ses lecteurs des renseignements exacts sur les faits qui, dans les divers pays, se rapportent aux développements du droit international public et privé, aux progrès de la législation civile et criminelle. Quant à la *Bibliographie* très abondante, comme toujours, elle fait connaître des livres de tous les pays et

fournit des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs.

— M. D. L. Santini défend énergiquement, dans la revue *Gli studi in Italia* (livraisons de juillet 1879 et suivantes), les droits de Thomas à Kempis contre les prétentions de ses compatriotes qui veulent attribuer l'*Imitation* à un abbé italien Gersen, dont il conteste même l'existence. On a cherché dans ces derniers temps, en Italie, à provoquer un mouvement de propagande en faveur de « l'utopie gerséniste »; on a même proposé d'élever un monument au prétendu « grand ascète italien ». M. Santini, qui trouve ce mouvement absurde, estime qu'il vaut mieux pour les Italiens savoir se priver d'une gloire de contrebande que de s'exposer à être la risée de l'Europe. Il a utilisé, entre autres, les travaux de l'évêque Malou, du P. De Backer et de M. A. Delvigne, qui ont soutenu en Belgique la cause de Thomas à Kempis.

— Les *Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine*, par M. Paul Devaux, paraissant aujourd'hui à la librairie Muquardt, en deux forts volumes in 8°. Cette publication a fait pendant de longues années l'objet des méditations de l'homme d'Etat qui vient de s'éteindre. Son ouvrage sort des presses le lendemain de sa mort. Il offre les résultats d'une vaste érudition puisée de première main à toutes les sources anciennes et modernes, et se distingue par des aperçus nouveaux et parfois hardis sur le caractère des grandes guerres de la République. Nous reviendrons sur cette œuvre importante.

— La librairie Muquardt annonce la publication prochaine du *Congrès national de Belgique, 1830-1831*, par M. Th. Juste, précédé de considérations sur la Constitution belge, par Em. de Laveleye. L'ouvrage formera deux forts volumes in 8°, et paraîtra en 25 livraisons à 50 centimes.

— L'édition nouvelle de Comynnes, publiée par M. R. Chantelauze, paraîtra à la fin de cette année à la librairie Didot et contiendra un grand nombre de planches gravées sur bois et de chromolithographies, reproduisant les monuments du xv^e siècle.

NOTES ET ÉTUDES.

A PROPOS DE L' « HISTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE. »

M. Faber vient de faire paraître le troisième volume de son important ouvrage; ce volume comprend la période qu'il intitule la *Domination hollandaise*, commençant en 1814 et se terminant à la Révolution de 1830. Cette période est intéressante à plus d'un titre; elle l'est surtout pour l'auteur de ces lignes; il y a trouvé, avec bonheur, la mention d'un événement qui fait époque dans les souvenirs de sa famille: le 19 mai 1821, le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, donnait la première représentation de *Guillaume I^{er}*, tragédie en cinq actes et en vers, par M. F.-J. Alvin, principal du collège de Nivelles. Voici en quels termes M. Faber rend compte de cet événement littéraire. Après avoir donné le tableau de la distribution des rôles entre les acteurs constituant une excellente troupe, capable d'interpréter dignement les chefs-d'œuvre de la scène française, — ce qu'on ne rencontrerait plus à Bruxelles en l'année 1880, — l'auteur ajoute: « C'est, on le voit, une pièce dont la maison d'Orange devait être flattée. Elle présente cette particularité de ne comporter aucun rôle de femme. On la joua une seconde fois, le dimanche 25 mars; la troisième et dernière représentation eut lieu le 30. Cette tragédie souleva un grand enthousiasme dans la presse, et les éloges ne tarirent pas. » M. Faber cite comme exemple l'appréciation du journal *l'Oracle*, et poursuit ainsi: « L'époque à laquelle est emprunté le sujet de cette pièce servit depuis

à d'autres œuvres dramatiques. Ce fut une mine qui, de longtemps, ne s'épuisa. M. Alvin ayant fait hommage d'un exemplaire de sa tragédie au roi et à la reine des Pays-Bas, en reçut une bague enrichie de brillants. »

Il paraîtra étrange qu'un ouvrage éminemment national, dont les trois premières représentations avaient été accueillies avec enthousiasme par le public comme par la presse, ait subitement disparu du répertoire du théâtre de la Monnaie, où il eût certainement fourni une longue carrière. M. Faber n'a point cherché l'explication de ce fait. Bien que fort jeune à l'époque où il a eu lieu, je m'en rappelle assez bien les circonstances pour suppléer au silence de l'auteur.

Il suffit de lire l'ouvrage pour comprendre que s'il flattait le sentiment qu'inspirait à la famille royale le souvenir de son illustre ancêtre, il était loin d'éveiller les mêmes impressions chez les agents de la politique du roi, particulièrement à l'endroit de la liberté de la presse.

Les exemplaires de la tragédie de mon père ne se trouvant pas à la portée de tout le monde, le lecteur de *l'Athenæum* me saura peut-être gré de le mettre à même d'apprécier les pensées libérales et patriotiques exprimées par l'auteur de *Guillaume I^{er}*, dans un style vigoureux que n'ont point surpassé les écrivains qui, depuis, ont traité le même sujet. Il jugera, d'après quelques citations qui vont suivre, si c'est uniquement la piété filiale qui me fait parler ainsi.

Si la pièce n'a pas eu plus de trois représentations, c'est que, immédiatement après la troisième, elle a été interdite par ordre supérieur. Le roi avait témoigné l'intention d'assister, avec la famille royale, à une représentation: S. M. en fut détournée par son ministre de la justice, qui s'étant fait rendre compte de l'impression produite sur le public par certains passages de l'ouvrage, avait été vivement froissé de plusieurs allusions que les spectateurs avaient saisis et trop applaudies à son gré. Ces allusions rappelaient les procès de presse intentés à MM. De Moor, Stevenotte, Vanderstraeten et aux sept avocats qui, ayant signé une consultation en faveur de ce dernier, avaient été emprisonnés et poursuivis de ce chef. M. Van Maanen ne pouvait point permettre que le roi fût présent lorsque, devant un public peu sympathique au ministre, l'auteur qui représentait le Taciturne, prononcerait ces vers:

Le roi parle toujours comme un maître absolu,
Qui croit légitimer ce qu'il a résolu;
Le peuple, toutefois, enfant de cette terre,
Méconnut de tout temps le pouvoir arbitraire;
Docile au souverain qui respectait ses droits,
Sans l'élever jamais au-dessus de ses lois,
Sujet, mais non esclave, en son idolâtrie
Il put confondre alors le prince et la patrie;
Mais ces princes, seigneur, d'un tel culte honorés,
Obeïssaient sans honte à nos pactes sacrés.
Protéger d'un sujet les biens et la personne
Était le plus beau droit de leur noble couronne.
On pouvait, à leur cour, sans craindre un coup d'état,
D'un ministre insolent déférer l'attentat;
Un juge n'osait pas, de ses arrêts iniques,
Flétrir les défenseurs des libertés publiques.

Le roi donna raison à son ministre: non-seulement il n'assista point à une représentation de la pièce, mais il permit qu'elle fût interdite. Toutefois, se croyant obligé de dédommager l'auteur du tort que lui causait l'interdiction de l'ouvrage, S. M. lui fit remettre, indépendamment du bijou dont il a été question plus haut, une somme de trois cents florins des Pays-Bas, qui servit à couvrir les frais d'impression.

La tragédie de *Guillaume I^{er}* est conçue d'après les principes de l'école classique; elle précédait de neuf ans *l'Hernani* qui détermina, en

France, la grande révolution de l'art dramatique; mais si l'auteur a observé les trois unités, il a cependant hasardé quelques heureuses innovations de style.

L'action se passe dans la ville de Delft, où se trouvent réunis les membres des Etats. Guillaume se propose de leur faire prononcer la déchéance du roi d'Espagne, qui, on le conçoit, ne compte que très peu d'amis dans cette assemblée. Il s'y trouve bon nombre de républicains avec les partisans du prince d'Orange; ceux-ci voudraient décerner à leur héros le pouvoir suprême.

La Cour de Madrid, de son côté, veut, à tout prix, se débarrasser de son plus redoutable adversaire; elle ne se contente plus de l'armée que commande le duc de Parme, elle essaie, par les intrigues de son envoyé, de détacher Guillaume de la ligue en lui proposant de belles conditions; mais, en même temps, pour plus de sûreté, elle arme le bras d'un assassin.

La première scène se passe entre l'ambassadeur d'Espagne et un officier que lui a dépêché Alexandre Farnèse, avec un message. Au moment où la toile se lève, l'ambassadeur achève la lecture de ce message, qui lui inspire ces paroles

Lâches! qui conseillez une indigne vengeance,
La mort de Coligny sauva-t-elle la France?

Surpris de cette exclamation, son interlocuteur exprime son étonnement. L'ambassadeur répond :

Le généreux Farnèse ignore, et n'a point lu
L'ordre que de Madrid il a pour moi reçu;
Surtout, pour l'approuver, il a l'âme trop belle;
Il n'assassine point, il sait vaincre un rebelle.

La lettre de Madrid est une introduction pour Balthazar Gérard, dont elle expose les projets, et pour lequel elle réclame l'aide et la protection de l'ambassadeur.

Dans la scène qui suit, ce dernier est en présence de Guillaume; il lui explique l'objet de sa mission.

Le monarque puissant de qui le vaste empire
S'étend sur la moitié de tout ce qui respire,
Le fils de Charles-Quint, votre maître et le mien,
Plus dans votre intérêt, seigneur, que dans le sien,
Cédant aux mouvements d'une âme peu commune,
De son peuple égaré déplorant l'infortune,
De la patrie en pleurs écoute ici les vœux,
Et donne au repentir un pardon généreux.
Pour rendre encor plus grand cet acte de clémence,
C'est pour vous aujourd'hui, prince, qu'il le com-

Sans croire s'abaisser par cet excès d'honneur,
Il vous prévient encor par son ambassadeur.

GUILLAUME.

A cet honneur si grand que l'on daigne me rendre,
Seigneur, je l'avouerai, j'étais loin de m'attendre;
Et moins encor, peut-être, à cet insigne affront,
Qu'en me parlant de grâce on imprime à mon front.

Cette scène, dans laquelle se trouve toute l'exposition du sujet, rappelle les griefs des Pays-Bas vis-à-vis de l'Espagne et les diverses phases de la révolte. Terranova a reproché à Guillaume les excès de ses seigneurs; le prince répond :

Mais vous, qui rappelez l'immortelle requête
Qui, sous la gouvernante, annonça la tempête,
Est-ce ainsi que Philippe, en nos jours orageux,
Reçut de ses sujets et la plainte et les vœux?
Eh quoi donc! c'était peu qu'un ministre servile
Violât sans pudeur la liberté civile,
Poussât l'avidité jusques à la fureur,
Si notre foi n'était soumise à sa rigueur!
Si, dans le fond des cœurs, surprenant ses victimes,
De la pensée encor il ne faisait des crimes!
Je l'aurais secondé!... Guillaume aurait souffert
Que le tombeau du Belge, incessamment ouvert,
Engloutit sans relâche, au milieu des tortures,
Et la race présente, et les races futures!

Je n'aurais point détruit ce tribunal de sang
Qu'à nos derniers neveux imposait le tyran!
Que l'Espagne le souffre: il doit venger sur elle
Le sang des nations que verse la cruelle;
Le Ciel est juste alors.

TERRANOVA.

S'il était moins clément,
La révolte eût déjà reçu son châtement.
Déserteurs de la loi que suivaient leurs ancêtres,
Un ramas odieux de brigands et de traîtres,
Auront impunément, abjurant tout devoir,
Du trône et de l'autel renversé le pouvoir!
A ces êtres sans frein, Guillaume qui se lie,
Se dit le défenseur des droits de la patrie.
Dieu! qui donc devant toi deviendra criminel,
Si proscrire ton culte, abolir tes autels,
Blasphémer ton saint nom, violer ta loi sainte,
N'était plus qu'un forfait que l'on commet sans

[crainte]

Faut-il vous peindre ici l'altière impiété,
De Dieu, dans le lieu saint, bravant la majesté;
Nos prêtres dispersés, nos vierges désolées
Fuyant en gémissant leurs demeures sacrées;
Partout la foi suspecte, et tous nos vieux chrétiens
Dépouillés, poursuivis, jetés dans les liens;
La profanation des augustes mystères,
Jeux horribles de ceux que vous nommez vos frères;
Partout de l'Antéchrist le règne commencé,
Marquant le dernier jour à l'Eglise annoncé!

GUILLAUME.

Consultez-vous si peu, seigneur, votre mémoire,
Ou de nos longs malheurs ignorez-vous l'histoire?
Ou Philippe, à dessein, feindrait-il d'oublier
Que le sang protestant fut versé le premier;
Que ses cruelles mains longtemps le répandirent;
Qu'ensuite seulement mes frères s'affranchirent?
Les faits parlent trop haut: à vouloir les récuser,
C'est moins les démentir, que vous en accuser.
Seigneur, je veux répondre avec plus de franchise,
J'avouerai, sans vouloir excuser mon Eglise,
Qu'elle a trop imité, dans ses ressentiments,
Les exemples honteux donnés par ses tyrans;
Que, des siens égarés vengeant les funérailles,
Souvent elle a trop loin poussé les représailles,
Et, qu'armé pour venger les droits du citoyen,
Le protestant aussi souilla le nom chrétien.
J'ai puni ces excès: l'histoire impartiale,
Qui doit mettre au grand jour cette époque fatale,
Comme nous avons fait nous faisant tous agir,
Ce ne sont pas les miens qui devront en rougir.

TERRANOVA.

Ils rougiront du moins, en voyant que vos maîtres,
Qui portèrent si haut vous-même et vos ancêtres,
N'ont obtenu, pour prix de leurs longues faveurs,
Que la guerre civile, enfant de vos fureurs;
Qu'un Nassau, pour payer l'appui de tant de princes,
Contre leur descendant souleva ces provinces.

GUILLAUME

Et cet appui, seigneur, valait-il tant d'Etats
A la maison d'Autriche acquis par notre bras?
Leur devons-nous beaucoup, quand nos vastes con-

quêtes
D'un nouveau diadème avaient orné leurs têtes?
Qu'Engelbert maintenait, sur son trône ébranlé,
Le vieux Maximilien de son sceptre accablé?
Et sous le dernier roi, quand Guillaume, mon père,
Le plus bel ornement de ce règne prospère,
Leur soumettait encore Naples, le Milanais,
Du pontife romain enchaînant les projets,
Leur devons-nous aussi de la reconnaissance?
Et le roi juge-t-il ce surcroît de puissance
Un présent médiocre à côté de l'honneur
Qu'il me reproche ici par son ambassadeur?
Moi qui, sacrifiant mon rang et ma fortune
Payais de mon repos quelque faveur commune.
Non, je n'ai point failli, seigneur, en résistant;
Et l'Europe, attentive à ce long différend,
Entre Philippe et moi déjà s'est prononcée.

Que n'ai je point tenté pour conserver la paix,
Eclairer le monarque et calmer ses sujets?
Implorant pour tout culte un égal privilège,
Je voulais qu'on punit partout le sacrilège:
Pourriez-vous ignorer ce qu'on m'a répondu,
Et comment, de Madrid le fier d'Albe accouru,
Traita les partisans des plus pures doctrines?
Comment il couvrit tout de meurtres, de ruines?
On sait les cruautés de ce duc assassin;
On sait le lâche aveu d'un pontife romain!
Le ciel semblant d'accord avec sa politique,
Les bûchers dévoraient la tremblante Belgique.

Le malheureux d'Egmond portait sur l'échafaud
Ce qu'il retint du sang versé pour son bourreau;
Horn, avec lui, tombait victime d'un parjure!
Tous demandaient un chef pour venger leur injure.
J'avais soustrait ma tête à la proscription;
De l'exil je voulais sauver la nation,
Redemander mon fils, mon fils que son jeune âge
N'a pu sauver des fers d'un indigne esclavage.
Mais, malgré mes succès qui vont toujours croissant,
Vous venez pour traiter, seigneur, et j'y consens.

Il suffira, je pense, de ces citations pour donner au lecteur de l'*Athenæum* une idée du style de l'ouvrage et lui faire reconnaître que ce ne sont pas les allusions aux événements contemporains qui ont seules entraîné le suffrage du public et de la presse, bien que ces allusions fussent assez fréquentes et très directes. Je ne puis pourtant me dispenser d'en citer encore une qui a été saisie et saluée par les applaudissements de la salle entière.

Au IV^e acte, après que la déchéance de Philippe II a été prononcée dans la séance des Etats, un député républicain s'élançant, le poignard à la main, sur le Taciturne, à qui il suppose le dessein de se faire proclamer roi; un autre député, du parti du prince, appelle la garde. Alors Guillaume, se tournant vers les soldats qui envahissent la salle :

Gardes, retirez-vous, et dans ce député
Respectez des Etats toute la majesté.

L'affaire de Manuel, le député français que le président de l'assemblée avait fait empoigner au milieu de la Chambre, était toute récente.

L. ALVIN.

CHRONIQUE.

Un Congrès de botanique et d'horticulture, organisé par la Société royale de botanique de Belgique et par la Société royale Linnéenne de Bruxelles, se réunira à Bruxelles, les 23, 24, 25 et 26 juillet prochain, en coincidence avec l'Exposition d'horticulture qui aura lieu à l'occasion du cinquantième anniversaire belge. Le Congrès s'ouvrira le 23 juillet, à 10 heures du matin, au Jardin botanique de l'Etat. La Commission organisatrice a décidé de n'inscrire à peu près exclusivement au programme du Congrès que des questions d'une utilité pratique, intéressant la botanique et l'horticulture. Voici le programme provisoire qu'elle a adopté :

Les meilleures méthodes à employer pour traiter les monographies de genres à espèces nombreuses. — Les meilleures procédés pour reproduire les empreintes de végétaux fossiles. — Organisation d'une école de botanique destinée spécialement à l'enseignement. — Organisation des collections de produits végétaux dans les jardins botaniques. — Confection et conservation des herbiers. — Les meilleurs systèmes d'étiquettes pour les jardins botaniques, les parcs, les établissements d'horticulture et les jardins d'agrément. — Les meilleurs procédés de culture des plantes bulbeuses. — La création et l'entretien des pelouses. — La culture des plantes alpines. — Considérations sur les dégâts occasionnés aux cultures par le froid de l'hiver 1879-1880 et précautions à prendre pour garantir les plantes contre les fortes gelées. — Ombrage des serres. — Enseignement de la botanique dans les écoles primaires et moyennes. — Musées botaniques scolaires. — Modifications à apporter au mode de récompenses usité dans les expositions d'horticulture.

Les questions à faire ajouter au programme seront reçues jusqu'au 31 mars, au secrétariat (Jardin botanique de l'Etat). Un programme définitif, accompagné de la liste des adhérents et de la carte de membre, sera distribué dans le courant du mois d'avril. La cotisation des membres du Congrès est de cinq francs; cette cotisation est portée à dix francs pour les personnes qui désirent recevoir le Bulletin du Congrès, qui formera un volume in-8° de 300 à 400 pages.

— I a classe des sciences de l'Académie royale

de Belgique a fait choix des six questions suivantes pour son programme de concours de 1881.

Sciences mathématiques et physiques. 1^{re} question. E'en lre, autant que possible, les théories des points et des droites de Steiner, Kirkman, Cayley, Salmon, Hesse, Bauer, aux propriétés qui sont, pour les courbes planes supérieures, pour les surfaces, et pour les courbes gauches, les analogues des théorèmes de Pascal et de Brianchon. (Voir, pour ces derniers, les travaux de MM. Cremona, P. Serret et Folie). — 2^{me} question. Etendre, à huit points d'une courbe du troisième ordre, la propriété anharmonique de quatre points d'une conique. Cette propriété a déjà été étendue aux sommets de deux n-latères conjugués à une courbe de n^o ordre (Éléments d'une théorie des faisceaux, par F. Folie, Liège, Decq, 1878), ainsi qu'aux sommets de n n-latères conjugués à cette même courbe (Quelques théorèmes de géométrie supérieure, par C. Le Paige. — Bulletins de l'Académie, 2^e série, tome XLV, 1878, p. 94). Elle l'a été également à deux dièdres conjugués à une surface du second degré, et à deux trièdres conjugués à une surface du troisième ordre (Quelques théorèmes relatifs aux surfaces d'ordre supérieur, par F. Folie et C. Le Paige. Bulletins de l'Académie, 2^e série, tome XLVIII, p. 41). — 3^{me} question. L'Académie demande des recherches nouvelles sur le spectre des oxydes, chlorures et bromures de baryum, de calcium et de strontium dont une analyse chimique préalable a prouvé la pureté absolue. Le mémoire doit être accompagné de l'exposé des méthodes d'analyse suivies pour constater la pureté des composés.

Sciences naturelles. 1^{re} question. On demande de nouvelles recherches sur la germination des graines, spécialement sur l'assimilation des dépôts nutritifs par l'embryon. — 2^{me} question. On demande de nouvelles recherches sur le développement des Trématodes, au point de vue histogénique et organogénique. — 3^{me} question. On demande de nouvelles recherches stratigraphiques, lithologiques et paléontologiques propres à fixer la disposition ou l'ordre de succession des couches du terrain nommé ardenais par Dumont, et considéré actuellement comme cambrien.

La valeur des médailles décernées comme prix sera de six cents francs pour chacune de ces six questions. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, avant le 1^{er} août 1881.

La question suivante a été réservée pour figurer au programme de 1882 : Exposer l'état actuel de nos connaissances, tant théoriques qu'expérimentales, sur la torsion ; perfectionner, en quelque point, ces connaissances, soit au point de vue théorique, soit au point de vue expérimental.

— Le *Journal des Beaux-arts* ouvre un septième concours de gravure à l'eau-forte. Les prix sont divisés comme suit : histoire, 400 francs ; genre, 200 francs ; paysages, 200 francs ; intérieurs de ville, 150 francs ; marines, 150 francs ; fleurs, etc., 100 francs. Les cuivres doivent être remis au directeur du journal avant le 15 juin 1880.

— M. L. Delisle a communiqué à l'Académie des Inscriptions (séance du 6 février) une notice sur le livre d'heures conservé à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, sous le n^o 11.060. Ce manuscrit a été exécuté pour Jean, duc de Berry, dont il porte les armes et le chiffre en plusieurs endroits. Il est orné de peintures, au nombre de vingt, dont les deux premières rappellent de très près la manière d'André Beauneveu ; quant aux dix-huit autres, M. Delisle a pu retrouver, au moyen des inventaires du xv^e siècle, le nom de leur auteur, Jacquemart de Odin (Hesdin?)

— D'après la statistique de la librairie allemande, que vient de publier la librairie Hinrichs, il aurait paru l'année dernière en Allemagne, en Autriche, en Suisse, aux Etats-Unis et en Russie 14,178 livres

ou publications périodiques en langue allemande, soit 267 de plus qu'en 1878. Ces publications, dont le chiffre doit atteindre celui des productions françaises et anglaises réunies, se décomposent comme suit : encyclopédies, histoire littéraire, bibliographie 278 ; théologie, 1,304 ; médecine, 732 ; sciences naturelles, 841 ; philosophie, 139 ; pédagogie, livres classiques, 1,741 ; livres pour l'enfance, 434 ; langues anciennes, philologie, 481 ; langues modernes, 485 ; histoire, mémoires, biographies, 680 ; géographie, voyages, 306 ; mathématiques, astronomie, 158 ; art militaire, 337 ; technologie, commerce, 577 ; architecture, mécanique, mines, navigation, 384 ; sylviculture, 103 ; agriculture, 421 ; belles lettres, 1,170 ; beaux-arts, 584 ; almanachs, 642 ; franc-maçonnerie, 21 ; divers, 378, cartes géographiques, 300. On remarquera dans cette statistique la place considérable qu'occupe la théologie, y compris naturellement les livres d'édition, puis les publications classiques, et les romans pièces de théâtre et poésies. Un autre fait saillant, c'est le développement des langues modernes, qui dépassent même la philologie ; enfin, la place très modeste qu'occupe, dans la liste, la philosophie, (139 publications).

— Une commission, instituée sous le titre de « Commission de géographie historique de l'ancienne France », est chargée d'achever les travaux commencés par la Commission de la topographie des Gaules ; elle devra terminer le catalogue général des monnaies gauloises et donner une édition de la « Notice des provinces et des cités de la Gaule » ; en un mot, elle devra centraliser tout ce qui concerne la topographie historique de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1789.

— M. Coventry Patmore, dit *l'Athenæum* de Londres, a fait don à la Bibliothèque du British Museum, d'un exemplaire imprimé sur vélin, des œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin, publiées à Rome, apud heredes Ant. Bladi 1570-71, 17 vol. in-fol., et qui a appartenu au pape Pie V. Il n'existe de cette édition d'autre exemplaire sur vélin que celui qui appartient à la Bibliothèque nationale de Paris.

— L'expédition française chargée d'explorer le grand désert du Sahara pour reconnaître le tracé que suivra le chemin de fer transsaharien vient de partir. Ce chemin de fer, partant du sud de l'Algérie, doit aboutir dans l'Afrique centrale, entre le Niger et le lac Tchad, au coude du Niger. Les explorations ont été divisées en deux catégories : 1^o les explorations isolées, comme celle de M. Soleillet dans le haut Sénégal ; 2^o les explorations en caravane, comme celle du colonel Flatters. Expédition et mission ont été mises sous les ordres du colonel Flatters, ancien commandant supérieur du cercle de Laghouat.

— Un rapport récent de M. J. Eaton, *commissioner of education*, à Washington, contient, au sujet de l'éducation et de l'enseignement aux Etats-Unis, des informations intéressantes. Ce document, auquel nous allons emprunter quelques renseignements généraux, permet de constater un fait, d'ailleurs suffisamment connu : c'est que l'enseignement public aux Etats-Unis a un caractère essentiellement démocratique : les portes de l'école sont ouvertes à tous les enfants sans distinction de religion, de naissance et de race, et elles le sont jusque dans les contrées les plus éloignées et les plus sauvages, car chaque nouvelle colonie qui se fonde dans le *far west* a immédiatement sa maison d'école ; le gouvernement accorde aux Etats et aux nouveaux territoires, à titre de fonds scolaire, des terrains dont le produit sert à couvrir les frais de l'enseignement du peuple. Dans chaque Etat des surintendants (surintendants des écoles de l'Etat, du comté ou de la ville) contrôlent l'enseignement et adressent annuellement aux autorités un rapport, qui est publié. Il y a en outre, dans chaque localité, des commissaires scolaires locaux (*school trustees*) chargés des détails de l'administration. Tous ces fonctionnaires sont, sauf de rares exceptions, nommés par

le peuple. L'enseignement comprend un système de classes qui, des premiers éléments, conduit l'élève à l'étude développée de la grammaire, des sciences, de l'histoire, etc. L'enseignement de la religion est exclu en principe et légalement par suite de la séparation de l'Etat et de l'Eglise, bien que dans beaucoup d'écoles la classe s'ouvre par la lecture de psaumes ; mais cette pratique est reçue aussi bien des catholiques que des protestants et des juifs.

L'enseignement supérieur n'est pas basé sur un système uniforme. La raison en est que les établissements de haut enseignement ne sont pas sous la direction d'un gouvernement central ; fondés par les différents Etats, par des associations ou des particuliers, ils sont très diversement organisés et administrés. Les établissements d'enseignement supérieur sont : les *high schools*, hautes écoles urbaines, ouvertes aux deux sexes ; les écoles normales, institutions fondées et dirigées par les Etats ; les écoles de commerce, *commercial and business colleges*, instituts privés ; les académies, universités et *colleges*. trois noms qui désignent des établissements analogues. Il existe environ 1,226 académies fréquentées par des élèves des deux sexes, qui y poursuivent leurs études classiques et scientifiques. On y enseigne en outre le dessin, la musique et les langues modernes. Des académies, au nombre de 220, fondées soit par les Etats, soit par les villes, soit par des particuliers, sont exclusivement destinées à l'enseignement des femmes. Aux académies sont parfois annexées des écoles préparatoires ; le nombre de ces écoles s'élève à 114. Il y a, en outre, 351 universités et collèges. Dans 40 Etats et territoires, il existe des universités d'Etat ; les autres sont fondées par des associations ou des particuliers. La plupart de ces établissements de haut enseignement se bornent aux études classiques et scientifiques ; la théologie, le droit et la médecine sont généralement enseignés dans des instituts spéciaux. Des écoles spéciales du génie, d'agriculture, des mines et d'architecture sont annexées à plusieurs universités. Une moitié environ des universités sont ouvertes aux deux sexes et fréquentées par autant de femmes que d'hommes. Il existe, en outre, 74 écoles spéciales de sciences naturelles et d'études pratiques (*schools of science*), 13 écoles agricoles et industrielles. Le Congrès a attribué à chaque Etat, pour l'enseignement agricole, 30,000 acres de terre du domaine public par chaque sénateur et représentant qu'il compte. Les facultés de théologie (124) ont été créées par différentes sectes religieuses et ne sont, à proprement parler, que des séminaires destinés à former des prédicateurs. Les facultés de droit sont au nombre de 43 ; celles de médecine et pharmacie, de 106. On n'y exige pas d'études classiques préparatoires ; ces études, au contraire, sont exigées dans les universités auxquelles sont annexées des facultés de théologie, de droit et de médecine. Pour l'enseignement de l'art, les Etats-Unis sont encore dans la période de l'enfance. Les écoles existantes sont toutes des institutions privées.

Décès. — Alfred Woltmann, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg, né à Charlottenbourg, en 1841, mort à Menton, le 6 février, auteur de : *Holbein und seine Zeit* (1866 ; 2^{me} édit. 1874-76), d'une Histoire de la peinture, dont une partie seulement a vu le jour, et d'un grand nombre d'autres travaux relatifs à l'histoire de l'art. Il dirigeait, avec M. Janitschek, le *Repertorium für Kunstwissenschaft*. — H. F. Capitaine, directeur du journal *l'Exploration*, décédé le 3 février, à Paris, à l'âge de 40 ans. — Thomas Mayo Brewer, ornithologiste américain, mort à Boston, le 23 janvier, à l'âge de 66 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE CLASSE DES LETTRES. *Séance du 2 février.* — La classe arrête les questions du programme de concours de 1881. Un mémoire, écrit en flamand, a été reçu en ré-

ponse à la deuxième question du concours pour 1880 (Organisation des institutions charitables en Belgique au moyen âge); deux, l'un en français, l'autre en flamand, en réponse à la cinquième question (Histoire des classes rurales). La classe nomme les commissaires chargés d'examiner ces mémoires.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. Séance du 7 février. — La classe vote l'impression, au Bulletin, d'un travail de M. Fievez, attaché à l'Observatoire, intitulé : « Recherches sur l'intensité relative des raies spectrales de l'hydrogène et de l'azote en rapport avec la constitution des nébuleuses » ; elle décide que des remerciements seront adressés à l'auteur, en l'engageant à poursuivre ses intéressantes recherches. M. Stas donne lecture d'une note ayant pour objet d'attirer l'attention des chimistes et des minéralogistes sur la découverte d'un nouveau corps, faite par M. le sénateur Scacchi, professeur de cristallographie et de minéralogie à l'Université de Naples, et signalé par celui-ci dans son mémoire intitulé : *Ricerche chimiche sulle incrostazioni gialle della lava vesuviana del 1631*. Ce savant, en faisant l'étude de l'incrustation jaune que l'on trouve sur certaines parties de la lave rejetée, en 1631, par le Vésuve, et qu'il désigne sous le nom de Vesbine, y a découvert un corps dont les caractères diffèrent de ceux de tous les éléments connus. M. P.-J. Van Beneden donne lecture d'une note intitulée : « Un mot sur quelques cétaqués échoués pendant le courant de 1878 et 1879 dans la Méditerranée et les côtes ouest de France. » Dans le courant de ces deux années, plusieurs grands cétaqués sont venus se perdre sur les bords de la Méditerranée et les côtes ouest de France. Comme les progrès en cétaquologie dépendent en grande partie des observations faites sur les individus capturés, il est important de recueillir avec soin tous les renseignements qui se rattachent à chaque capture. Grâce à cette marche, on peut généralement se prononcer aujourd'hui, d'après quelques faibles indications, sur la nature spécifique des individus qui échouent en Europe. M. Van Beneden détermine, d'après les observations faites sur ces individus, les caractères spécifiques des captures de cétaqués faites dans la Méditerranée et des autres qui ont eu lieu sur la côte de France. Il conclut de la manière suivante : « Ainsi, nous voyons venir à la côte dans la Méditerranée, au bout de deux ans, deux espèces de baténoptères, la *musculus* et la *rostrata* (celle-ci était inconnue dans cette mer) et deux *ziphius*, que l'on ne croyait plus exister il y a quelques années comme espèce vivante ; et à la côte ouest de France, en face de l'Océan, nous voyons aborder trois *balanoptera musculus*, une *Megaptera boops* et enfin une femelle de *ziphiode*, dont les dents rudimentaires nous sont encore inconnues. »

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE. Séance du 14 février. — Notice sur le genre *Struthiopteris*, par M. Bommer. Observations sur les *Sphenophyllum* (description de deux espèces nouvelles : *S. myriophyllum*, *S. gracile*), par M. Crepin. Note sur les publications bryologiques à l'étranger, par M. Fred. Gravet. Note sur l'ouvrage *Methodik der Speciesbeschreibung und Rubus*, par Th. Durand. Catalogue des plantes observées aux environs de Turnhout, par M. J. Pâques.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. Séance du 18 janvier. — M. L.-L. De Koninck met sous les yeux de l'assemblée des fragments de psammite du Condroz, recueillis près de Hamoir, lesquels présentent la forme de pyramides triangulaires assez aiguës. Note de M. A. Firket sur le gîte de combustible minéral du Rocheux, à Theux.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. Février. L'Église et l'État en Espagne sous Philippe II (L. Van Keymeulen). — Le drame réaliste au moyen âge (J. Stecher). — La

bonne madame de Kers, 3^e partie (Violette). — Huit jours dans le vilayet d'Andrinople et dans la Roumelie Orientale (H. Loumyer). — La grève de décembre dans le Borinage (J. Sclooneux).

Revue catholique. Févr. Études sur le XVII^e siècle. Molière (L. de Monge). — Le très révérend père Pie-Marie Rouard de Card, des frères précheurs (Fr. Ceslas-Marie de Robiano). — Les séminaires et les étudiants allemands (F. Collard). — L'action du christianisme dans la science et dans les lois (E. Descamps). — Extraits moraux et philosophiques des œuvres de J.-J. Raepsaet (A. Dufresne).

Revue de l'instruction publique. T. XXII, 6^e livr. De l'enseignement de la grammaire (Thil Lorrain). — L'enseignement moyen et le rapport de M. Olin. — Remarques sur les Adelphe de TERENCE (P. Thomas). — Études étymologiques (J.-A. Kugener). — L'école française d'Athènes (Ad. De Ceuleneer).

Bulletin de l'Académie royale de Belgique. 1879, n^o 12. Variations du calorique spécifique de l'acide carbonique aux hautes températures (Valerius). — Tache rouge observée sur la planète de Jupiter pendant les oppositions de 1878 et de 1879 (Niesten). — Dénominations données aux taches de la planète Mars (Terby). — Méthode pour déterminer toutes les singularités ordinaires d'un lieu défini par K équations algébriques contenant K-1 paramètres arbitraires (Saltel). — Jean-Henri Maubert de Gouvest à Bruxelles (Ch. Piot). — La classification des oiseaux depuis Linné (de Selys Longchamps). — Du développement du règne végétal dans les temps géologiques (Gilkinet).

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. T. IV, 5^e livr. Les endiguements de la Néerlande ; lutte des Hollandais contre la mer (L. Delgeur).

Annales du Cercle archéologique du pays de Waes. T. VIII. Livr. 1. Geschiedkundige Mengelingen (A. de Maere-Limnander).

Journal des beaux-arts. 15 février. Concours de gravure. — Palais San Donato. — Salon de Pau. — Illustration des écrits de Savonarole. — Encouragements à la céramique. — Histoire de la gravure sous Rubens.

Revue critique d'histoire et de littérature. 9 févr. Brugsch, Histoire d'Égypte sous les Pharaons. — Kraus, Encyclopédie des antiquités chrétiennes. — Wenck, La formation des annales de Reinhardtsbrunn. — Lettre inédite du chevalier d'Eon. — Chronique : France, Allemagne, Bohême, Espagne, Italie. — Académie des inscriptions. — 16 févr. Merx, La prophétie de Joel. — Baudat, Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots; Schmidt, Les collections d'apophthegmes attribués à Plutarque. — L'histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées, par Arnaud, p. p. Revilliod et Fick. — De Bonnières, Lettres grecques de M^{ms} Chénier. — Chassang, Nouvelle grammaire française. — Jung, La société moderne. — Chronique : France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Russie. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 14 févr. Les projets de divorce de Napoléon I^{er} en 1807 et 1808. — Machiavel, homme d'État (Em. Gebhart). — La discussion du projet de loi sur le Conseil supérieur de l'instruction publique (E. de Pressensé). — Le mouvement littéraire à l'étranger. — 21 février. M. E. Labiche (A. Cartault). — Le rêve d'un Allemand : la campagne de l'Allemagne contre la France et la Russie en 1880 et 1881. — Michel Servet (O. Douen). — Études sur l'Afrique (P. Gafarel). — Causerie littéraire. — Daniel Rochat, de M. Sardou.

Revue scientifique. 14 févr. Le croisement des races humaines (A. de Quatrefages). — L'origine des sexes (J. Le Conte). — La géologie expérimen-

tale, d'après M. Daubrée. — Les coolies indiens et les nègres à la Guyane (Em. Alglave). — La science et la légende : M. Virchow à Troie. — 21 févr. Téléphones et phonographes (Jamin). — L'électromotographe d'Edison. — Les travaux du général Morin (Ch. Trépied). — Les nouveaux travaux sur la nature et le rôle physiologique de la chlorophylle. — Vie et travaux de Lockhart Clarke (L.-H. Petit).

La nouvelle Revue. 15 févr. La richesse, essai d'économie politique positive (L. Demayrouze). — L'armée de la république (A. Le Faure). — Léon XIII (H. Depasse). — Universités allemandes et Facultés françaises (J. Tessier). — Pépistrello, 1^{re} partie (Ouida). — Bonaparte au régiment (Th. Jung). — Rembrandt à Saint-Petersbourg (E. Durand-Gréville). — Le mariage de Loti, 4^e et dernière partie. — Miette et Noré (J. Aicard). — Revue du théâtre : musique (L. Gallet); — drame et comédie (G. Duplessis). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 15 févr. Causeries florentines. II. Béatrice et la poésie amoureuse (J. Klaczko). — L'empire des tsars et les Russes. IX. Le parti révolutionnaire et le nihilisme (A. Leroy-Beaulieu). — Les démoniaques d'autrefois. II. Les procès de sorcières et les épidémies démoniaques (Ch. Richet). — La région du Bas-Rhône. I. (Ch. Lenthéric). — La découverte du passage nord-est par l'Océan glacial asiatique (E. Planchut). — Un socialiste chinois au XI^e siècle (C. de Varnigny). — Le roman expérimental (F. Brunetière).

La Philosophie positive. Janv.-févr. Lettres de Russie (G. Wyruboff). — Transrationalisme (E. Littré). — Des origines et de l'évolution du droit économique, suite (H. Denis). — Les moteurs animés des armées, suite et fin (A. Sanson). — Le clergé depuis la Révolution, suite et fin (A. Mercier). — La conscience dans le drame, suite (L. Arrat). — Institution et mœurs annamites, suite (Truong Vink). — La République française et l'extérieur (E. Littré). — Étude sur Beaumarchais (H. Stupuy).

Polybiblion, Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. Février. Instruction chrétienne et piété (V. Postel). — Poésie. Compte rendu (P. de Nolhac). — Théologie. — Jurisprudence. — Science et arts. — Belles-lettres. — Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

L'Exploration. 8 févr. La question du canal interocéanique. — Mort de l'abbé Dehaize. — Riga. Fin (L. Botkine). — Un nouveau port japonais ouvert au commerce. — 15 févr. II.-F. Capitaine. — Commencement des travaux du canal interocéanique. — Les explorateurs belges dans l'Afrique centrale. — La ville de Ghuzni (Afghanistan). — Revue géographique du second semestre de 1879.

De Nederlandsche Spectator. 14 février. George's roman, slot. — Vluggaren. — Pluksel. — 21 fév. De eerste courantiën in Europa (W. P. Sautijn Kluit). — Allerlei-praatje (Holda). — Op de Veluwe (Piet Vluchtig). — Die Sonne leuchtet (E. Kiene).

Noord en Zuid. 1880. N^o 1. Frankrijk in het buitenland. De invloed der fransche letterkunde op Nederland (Bonet Maury). Aanteekeningen (Redactie). — Enkele grammatische opmerkingen (W. L. v. Helten). — Eenige vragen omtrent het middelnederlandsch (T. v. Lingen). — De nederlandsche taal in de Vereenigde Staten van Noord-Amerika.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 14 févr. Ludwig Spach, ein Vermittler zwischen deutschem und französischem Geiste (Trautwein v. Belle). — Der literarische und kulturgeschichtliche Kampf zwischen rothem und schwarzem Radikalismus in Frankreich (J. Baumgarten). — Neue Dokumente zur Geschichte Galilei's. I. (H. Reusch). — Anton Schiefner (Max Müller). — Ein englisches Handbuch der neugriechischen Sprache (D. Sanders). —

Kin-ku-ki-kuan: Neue und alte Novellen der chinesischen 1001 Nacht (O. Heller). — 21 févr. Bayard Taylors « Studien in der deutschen Literatur ». — Zur englischen Novellistik. — General Dumouriez. — Neue Dokumente zur Geschichte Galilei's. II. (H. Reusch). — Portugiesisches Theater (Ed. Engel). — Volkslieder der transsilvanisch-ungarischen Zigeuner (H. v. Wlislöcki).

Deutsche Rundschau. Février. Ein annectirter. Novellistische Studie (E. Wichert). — Ueber individuelle Freiheit (F. Max Müller). — Jan Swammerdam. Ein Lebensbild (E. D. Pyzel). — Russland und England in Mittel-Asien (F. Heinrich Geffcken). — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. VI. — Monsieur François. Eine Erinnerung aus dem Jahre 1848 (Iwan Turgenjew). — Das neue Irland (A. M. Sells). — Literarische Rundschau.

Unsere Zeit. Févr. Ewe. Eine litauische Dorfgeschichte. Schluss (E. Wichert). — Deutschthum und Judenthum (L. Bamberger). — Zur innern Geschichte Norwegens seit 1814. — Heinrich Leuthold (J.-J. Honegger). — Die Rebengeisel (W. Ritter von Hamm). — Kant als Vater des Pessimismus. I. (Ed. von Hartmann). — Schiller und das deutsche Rechtsgefühl (Rudolf von Gottschall). — Das militär Eisenbahnwesen Deutschlands — Musikalische Revue. — Politische Revue.

Deutsche Revue. Févr. Aus Kaulbach's Briefen (K. Stieler). — Zur Vertheidigung meiner Schrift: Goethe's Faust (Fr. Vischer). — Vergleichende Betrachtungen über die Kriegführung zur See in älterer, neuerer und neuester Zeit. II. — Die conservativen und die liberalen Parteien. II. (A. Merkel). — Heinrich von Gagern und sein Programm (Fr. Oetker). — Die äussere und innere Politik des Fürsten Bismarck (R. Fleischer). — Das Deutschthum unter der Magyaren-Herrschaft in Vergangenheit und Gegenwart (F. Kronen). — Die Aufgaben der heutigen Physiologie (K. Vierordt). — Ueber Bildung im Allgemeinen und die Vorbildung des Arztes im Besonderen (C. Hueter). — Der Planet Vulkan (P. Zech).

Deutsches Literaturblatt. 15 février. Aus der katholischen Zeitschrift (W. Herbst). — Köstlin, Geschichte der Musik im Umrisse (J. Abel). — Benschlag, Erinnerungen an Albrecht Wolters (W. Herbst). — Düntzer, Goethes Leben (W. Herbst). — Hippels Lebensläufe (G. Mezger). — Lohmeyer, Geschichte von Ost- und Westpreussen. — Schneider, Aus meinem Leben (W. Herbst). — Kurze literarische Umschau.

Petermann's Mittheilungen. 2. Reisen in Antioquia (Fr. von Schenck). — Reise im Südwestlichen Patagonien (J. T. Rogers und E. Ibar, 1877; A. de Viedma, 1782; J.-H. Gardiner, 1867). — Die Strandung des Dampfers « A - E Nordenskiöld » (E. Behm).

The Academy. 14 février. Amos' Fifty years of the english constitution. — Tregelles' Edition of the greek New Testament. — Clifford's Lectures and essays. I. — The english translation of Grimm's Teutonic mythology (W.-R.-S. Ralston). — Fawcett on Indian Finance. — Sanskrit literature. — Vesuvius. — Archaeological notes of a tour in Southern Italy. IV. (Fr. Lenormant). — Exhibition of the royal Scottish Academy. — 21 févr. Laurie's Our Burmese wars. — Two french theological monographs. — Gilbert's facsimiles of national manuscripts of Ireland. — Clifford's Lectures and essays. II. — Smith's Life of Dr. Buff. — The Astor library. — Egyptian research (Prof. Sayce). — Dixon's Rural bird life. — Archaeological notes on a tour in Southern Italy. V. (Conclusion) (Fr. Lenormant). — Reproductions of drawings in the British Museum. — Obituary: Dr. A. Woltmann.

Nature. 12 févr. Edison and the electric light. — The motion of fluids. — The interior of Greenland. — Prehistoric man in Japan. — The study of

earthquakes in Switzerland. — The history of Vesuvius during the year 1879 — The crayfish. — Fogs. — On a new action of the magnet on electric currents. — 19 févr. Madagascar. — Clausius, « Mechanical theory of heat. » — The volcanic eruption in Dominica. — Jungle life in India. — On the construction of a new glycerine barometer. — The history of writing (A.-H. Sayce). — Recent progress in anthropology.

The Nation (New-York). 5 février. The week. — The United States government and the Panama canal. — The inviolability of telegrams. — The vivisection question in Germany. — Notes. — Reviews.

Nuova Antologia. 15 févr. La nuova scuola del Kant e la filosofia scientifica contemporanea in Germania (G. Barzellotti). — Il Rinascimento in Venezia (P.-G. Molmenti). — Il Manzoni studiato nella sua corrispondenza inedita. IV. L'Adelchi (A. de Gubernatis). — La guerra anglo-afgana (O. Baratieri). — Chi deve essere ministro per la marineria (P. Manfrin). — Rassegna letteraria italiana (D. Gnoli). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 16 févr. G.-B. Niccolini e la sua storia della casa di Suezia in Italia. I Goliardi ovvero i clerici vagantes (A. Straccali). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. (G. Capasso). — Dan'on e Robespierre. Tragedia (R. Hamerling). — Galileo Galilei e la Bibbia (S. Venceslao). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna delle scienze economiche e sociali. — Notizie letterarie e varie.

Rassegna settimanale. 8 févr. La Juchessa di Ceri. Episodio storico del secolo XVII (A. Corvisieri). — L'emancipazione delle donne in Inghilterra (C. Grant). — Emanuele Kant e la sua dottrina dell'esperienza (G. Barzellotti). — Bibliografia. — 15 févr. Il Virgilio medico-laurenziano (C. Paoli). — Menghino Mezzani (C. Ricci). — Bibliografia. — 22 févr. Una nuova traduzione di Ovidio. I. Fasti. — Corrispondenza letteraria da Parigi. — L'organismo vivente e la legge di equivalenza termodinamica (A. Herzen). — L'episodio del Foresse in Dante. — Bibliografia — La Settimana. — Notizie. — Riviste.

Revista de España. 13 févr. Estudios políticos sobre la Inglaterra contemporánea (R. M. de Labra). — Antiguas monarquias y dinastias de la Persia (N. F. Cuesta). — La filosofia y la civilizacion moderna en España (P. Azcárate). — Estudio crítico-filosofico sobre la monarquia asturiana (M. M. Valdés). — Bibliografia politica (G. Azcárate). — El niño de la bola (L. Alfonso).

Revista contemporánea. 15 févr. Influencia del obispo D. Juan de Palafox y Mendoza en los destinos de la America española (J. Zaragoza). — De las reformas necesarias en la instruccion pública española (M. de la Revilla). — Cartas á Mr. A. Dumas sobre el divorcio (D. Miguel Sanchez). — Boletin bibliográfico.

Devaux, Paul. Etudes politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine. Bruxelles, Muquardt, 2 vol. in-8°. 15 francs.

Kunstbode (De vlaamsche), maandelijksch tijdschrift voor kunsten, letteren en wetenschappen onder hoofdredactie van A.-J. Cosyn, met medewerking van voornamelijk zuid- en noordnederlandsche schrijvers. Tiende jaargang. Gent, J. Vuylsteke. 6 francs par an.

Pergameni, H. Dix ans d'histoire de Belgique. (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Van Hasselt, A. et L. Jehotte. Charlemagne et le pays de Liège. 2^e édit. Louvain, Lefever. 1 fr. 50

Antioche, C^{te} A. d'. Deux diplomates: le comte Raczyński et Donoso Cortés, 1848-53. Paris, Plon. 7 fr. 50.

Arnold, Arthur. Free land. London, Kegan Paul. 6 s.

Barrai, C^{te} de. Etude sur l'histoire diplomatique de l'Europe. 1648-1791. Paris, Plon. 7 fr. 50.

Bourelly, W. Le maréchal de Fabert. Paris, Didier. 7 fr. 50

Buedinger, M. Vorlesungen über englische Verfassungsgeschichte. Wien, Konegen. 9 M.

Calonne, Baron A. de. La vie municipale au xv^e siècle dans le nord de la France. Paris, Didier. 7 francs

Cameron, V.-L. Our future highway to India. 2 vol. London, Macmillan, 21 s.

Chefs d'œuvre (Les) d'art au Luxembourg. 1^{re} liv. Paris, Baschet. 2 fr. 50.

Clayden, P. W. England under Lord Beaconsfield. London, Kegan Paul 16 s.

Croiset, A. La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec. Paris, Hachette. 7 fr. 50.

Deschamps, P. et G. Brunet. Supplément au Manuel du libraire. T. II. Paris, Firmin-Didot. 20 francs.

Ehrmann, D. Aus Palästina und Babylon. Eine Sammlung von Sagen etc. aus Talmud und Midrasch. Wien, Hölder. 6 M.

Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, p. p. E. Cougney. Paris. Loones. 9 francs.

Fournier, E. Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique (1825-40) Paris, Laplace. 3 fr. 50.

Gautier, Théophile. Fusains et eaux-fortes, Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Gray, Asa. Structural botany; or organography on the basis of morphology. London, Macmillan. 10 s. 6 d.

Havard, H. L'art et les artistes hollandais. T. II. Les Palamèdes. Govert Flinck. Paris, Quantin. 10 francs.

Hugo, Victor. Œuvres complètes. T. I. Paris, Hetzel et Quantin. 7 fr. 50.

Inama-Sternegg, K. Th. Deutsche Wirtschaftsgeschichte. Erster Band. Leipzig, Duncker und Humblot. 12 M.

Kaemmel, Otto. Die Entstehung des österreichischen Deutschthums. Erster Band. Die Anfänge deutschen Lebens in Oesterreich bis zum Ausgange der Karolingerzeit. Mit Skizzen zur keltisch-römischen Vorgeschichte. Leipzig, Duncker und Humblot. 7 M. 20 Pf.

Leo, Heinrich. Aus meiner Jugendzeit. Gotha, F. A. Perthes. 5 M.

Marx, E. Essai sur les pouvoirs du gouverneur de province sous la République romaine et jusqu'à Dioclétien. Paris, Thorin. 3 fr. 50.

Ménant, J. Manuel de la langue assyrienne. Paris, Maisonneuve 18 francs.

Naville, E. La logique de l'hypothèse. Paris, Germer-Bailly. 5 francs.

Portefeuille (De), letterkundig weekblad. Amsterdam, 1880, n^{os} 40-47.

Rausch, K. Die burgundische Heirath Maximilians I. Wien, Konegen. 6 M.

Recueil des historiens des Croisades. Historiens occidentaux. T. IV. Paris, Imprimerie nationale.

Russia and England from 1876 to 1880. By O. K. London, Longmans. 14 s.

Sammlungen (Die anthropologischen) Deutschlands. I-IV. Braunschweig, Vieweg. 27 M. 30 Pf.

Sayce, A. H. Introduction to the science of language. London, Kegan Paul. 25 s.

Thomas, E. Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile. Paris, E. Thorin. 8 francs.

Vasselot, Marquet de. Histoire du portrait en France. Paris, Nadaud. 20 francs.

Walker, F. A. Money in its relations to trade and industry. London, Macmillan. 7 s. 6 d.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 6 - 15 MARS 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Les conversations de W.-N. Senior (J. Carlier). — Abraham Verhoeven, le premier gazetier de l'Europe, par A. Goovaerts (Ch. Ruelens). — Œuvres de Herder, publiées par B. Suphan. — Correspondance de Berlin : Publications historiques allemandes (P. Bailleu). — Correspondance littéraire de Paris (A. Chuquet). — Bulletin. — Séance annuelle du Comité belge de l'Association internationale africaine (A.-J. Wauters). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Conversations with distinguished persons during the second Empire from 1860 to 1863. By the late Nassau William Senior. Edited by his daughter, M. C.-M. Simpson. London, Hurst and Blackett, 1880. 2 vol. in-8°.

Les grands journaux anglais et surtout les grands journaux américains possèdent presque tous, dans leur personnel, un rédacteur spécial, chargé de visiter les personnages les plus en relief à certains moments, et de provoquer de leur part des explications inédites sur les événements dont ils sont les acteurs principaux sinon même les auteurs. On sait avec quels soins est remplie cette mission de confiance, et quels en sont parfois les résultats. Cependant, si habile que soit l'*interviewer*, — c'est le nom que porte le rédacteur spécial dont nous parlons, — il est forcément réduit à se contenter d'es déclarations qu'on veut bien lui faire. Sa qualité est connue d'avance, elle met en garde le personnage visité contre les indiscretions, quand elle ne l'engage pas à user et à abuser de l'occasion qui lui est offerte de donner le change sur ses sentiments, son caractère et ses desseins.

Cet écueil redoutable, M. Senior a pu l'éviter en partie. *Interviewer* volontaire, procédant avec un art auquel on a déjà rendu hommage ici (1) et qui fait de lui l'un des maîtres du genre, il pouvait promettre à ses interlocuteurs une discrétion d'une assez longue durée pour les engager à s'expliquer devant lui en toute franchise. De là, pour les deux volumes que nous allons rapidement analyser, un air de vérité, de sincérité qui n'en constitue pas le moindre mérite. Chacun, sans s'inquiéter d'un trop rapide écho et du qu'en-dira-t-on, expose le fond de sa pensée sans ambages et sans longs détours.

Pour presque tous, ce fond de la pensée est une incrédulité absolue dans la durée de l'Empire. Légitimistes, orléanistes, républicains et parfois même bonapartistes n'ont à cet égard aucune illusion. Napoléon III, heureux d'abord, adroit à se concilier les sympathies de toutes les classes de la société intéressées au maintien de l'ordre et que les folies de 1848 avaient effrayées, Napoléon III commençait à voir pâlir son étoile. La guerre d'Italie, dont il attendait

un vif regain de popularité, lui avait aliéné les sympathies du clergé en même temps qu'elle avait provoqué les défiances des cabinets étrangers. La France n'avait déjà plus d'alliés pour cette grande guerre contre l'Allemagne que tout le monde pressentait dès lors comme la seule planche de salut qui restât au régime impérial.

Quant à l'expédition du Mexique, on la considérait, — la chose est curieuse à constater aujourd'hui, — comme une entreprise habile et prudente. Les adversaires mêmes de la politique des Tuileries étaient assez prêts à répéter aussi que cette expédition était « la plus grande pensée du règne ». Libre de ses mouvements, la France eût pu se mêler à l'agitation polonaise, provoquer une conflagration générale; engagée par delà les mers, elle était forcée de garder une attitude pacifique, de résister à ces conseils d'intervention que le prince Napoléon lui-même ne craignait pas de donner en plein Sénat, dans un discours que l'on n'a pas oublié. Ainsi pensait plus d'un des hommes d'Etat innocués avec qui causait Senior, et M. Thiers lui-même était tout à fait d'avis que l'Europe devait intervenir au Mexique, bien qu'il jugeât « quichottique » l'action de la France isolée. Pour lui, l'inspiratrice de la campagne n'était autre que l'impératrice Eugénie, désireuse de faire monter un prince espagnol sur ce trône qui devait sombrer dans la plus affreuse des catastrophes.

Il est vrai que M. Thiers, qui souvent voyait juste, qui, par exemple, prédisait avec exactitude la route que l'Empire devait suivre, les tentatives de parlementarisme auxquelles il devait recourir avant sa chute définitive, que M. Thiers, disons-nous, a partagé l'une des illusions les plus ancrées dans l'esprit de tous les personnages dont nous voyons se dérouler devant nous les idées. Comme eux, il croyait que la seule politique de l'Empire devait être de conquérir la rive gauche du Rhin, et que cette conquête se ferait sans trop de difficultés. On trouverait toujours bien un moyen de calmer les ressentiments de l'Angleterre, et quant à la Prusse, sa défaite ne pouvait être un seul instant douteuse. Et la Belgique?... Ah, la Belgique pouvait-elle éprouver autre chose qu'une satisfaction, une fierté bien légitimes, en se voyant unie au glorieux pays qui la convoitait? L'austère M. Guizot n'avait pas hésité à dire que la Belgique n'existait que par la descendance des grandes puissances européennes; qui donc après cela eût exprimé le moindre doute sur l'empressement que les Belges ne pouvaient manquer d'apporter à l'annexion? Pourtant, on avait entendu parler vaguement de préparatifs faits en vue de repousser une agression, et quand le comte Arrivabene — que l'éditeur fait mourir alors qu'il porte allégrement ses quatre-vingt-treize ans — arrive à Paris, on lui demande ce que sont les fortifications d'Anvers, et si elles sont capables d'arrêter pendant plus de quelques jours la marche en avant d'une armée française.

Et cependant, on savait que l'armée française, en Crimée tout autant qu'en Italie, avait énormément laissé à désirer. Les généraux consultés par Senior ne dissimulent pas leur jugement défavorable. Trochu, entre autres, trouve

la cavalerie détestable, les zouaves tout aussi mauvais, et n'a de confiance que dans l'infanterie, dont il fait l'éloquent éloge. Le commandement est aussi des plus défectueux. Les généraux ne montrent aucune espèce d'initiative, ils n'aident nullement l'empereur dans cette rapide campagne d'Italie dont l'heureuse terminaison étonne presque ceux qui en ont été les témoins. Magenta, Solferino sont de vraies victoires de hasard, remportées on ne sait trop ni par qui ni comment. Avec un peu d'énergie, les Autrichiens auraient pu culbuter une armée qui ne tenait pas ensemble et manquait de point d'appui. Parfois même ils l'ont essayé, et le général Trochu raconte la vigoureuse attaque qu'il eut à supporter dans la nuit de la bataille de Magenta, attaque soigneusement célée dans les rapports officiels. Un autre élément de faiblesse était l'antagonisme qui existait entre la garde impériale et les troupes de ligne. Au premier mouvement populaire un peu sérieux, celles-ci ne pouvaient manquer, leurs chefs en étaient convaincus, de se ranger parmi les révolutionnaires.

Mais cette insuffisance de l'armée n'était guère connue des politiques, à qui les généraux se gardaient bien de communiquer leurs impressions. Tous préféraient parler alors des affaires d'Italie, se trompant sur elles comme ils se trompaient au sujet de l'annexion de la Belgique et de la force de l'armée prussienne. Personne parmi eux, par exemple, n'avait confiance dans l'issue des révolutions qui agitaient alors la Péninsule. M. Guizot avouait bien sa profonde admiration pour Cavour, le seul véritable homme d'Etat du moment à ses yeux; toutefois il prévoyait un échec de la cause que l'immortel ministre a fait triompher envers et contre tous. On était d'accord pour se représenter l'Italie de l'avenir comme une Italie en trois morceaux, le nord sous le sceptre de Victor-Emmanuel, le centre sous celui du Pape, le sud sous celui d'un Bonaparte ou d'un Murat, vassal de la France.

Cette Italie de l'avenir était, du reste, un peu celle que l'empereur croyait avoir constituée. Il avait successivement fait intriguer à Florence et à Naples en faveur de ses parents, des Murat surtout, de même qu'il avait un instant pensé à faire défendre le pouvoir temporel par un contingent de 2,500 hommes fourni, pour une période de trois ans, alternativement par la Bavière, la Belgique, l'Espagne et le Portugal. Une proposition formelle avait même été faite au Pape dans ce sens en mars 1860, par l'intermédiaire d'une jeune dame française habitant Rome et qui fut « conduite sans cérémonie »

La guerre de la sécession aux Etats-Unis exerce aussi les facultés devinatrices des interlocuteurs de M. Senior, sans prouver de leur part une perception plus nette ou une vision plus étendue. Presque tous escomptent le triomphe du Sud, et quelques-uns vont même jusqu'à tracer sur la carte les frontières des deux monarchies destinées à recueillir la succession de la grande République — Quel démenti les événements leur ont donné partout!

Unanimes à prévoir la chute plus ou moins éloignée de l'Empire, tous encore, sauf peut-être

(1) Voir l'*Athenæum* du 21 juillet 1878.

quelques rares républicains, se trompent étrangement quant à la nature du régime qui doit succéder au régime impérial. Pour eux, il n'y a que deux prétendants possibles, un prince d'Orléans et le prince Napoléon. Encore ce dernier a-t-il aliéné beaucoup de ses chances en évitant de fournir à la fameuse lettre du duc d'Aumale la seule réponse qu'elle comportait. Un des familiers du prince, Méric, tout particulièrement lié avec Senior (1), n'hésite pas à dire qu'un « homme qui a accepté le titre de général et monté un cheval de guerre en portant une épée au côté, est forcé de se battre en duel, quelque danger qu'il en puisse résulter pour lui. » Au demeurant, une régence est impossible pour le cas où l'empereur viendrait à mourir, car on ne supporte l'Empire qu'à raison de l'influence que Napoléon exerce sur l'armée, et qui assure l'ordre dans le pays.

Comme on le voit, la situation des esprits en France pendant cette période de quatre ans, de 1860 à 1863, était curieuse à constater à plus d'un titre, et M. Senior est parvenu, avec le remarquable talent que nous disions tantôt, à en faire ressortir tous les traits, ainsi que le ferait un juge d'instruction émérite.

A côté de la politique pure, l'éminent écrivain anglais n'a garde de dédaigner les autres parties du tableau qu'il a entrepris de tracer. Les arts, la littérature, les sciences ne sont pas oubliés par lui, non plus que l'éducation et les tendances religieuses. Les défauts de l'enseignement, le manque d'écoles et l'infériorité des instituteurs l'ont frappé, comme aussi l'ignorance relative du clergé. Plusieurs de ses interlocuteurs lui ont raconté le manque complet de toute érudition chez Lacordaire, et, par ce seul fait, il peut juger du niveau intellectuel de la masse, non sans s'en étonner un peu. Cependant les pronostics d'un schisme prochain dû aux tentatives de Pie IX, de la reconstitution d'une Eglise gallicane le laissent un peu incrédule. Il ne croit pas l'esprit religieux assez profond en France pour justifier de pareilles prévisions, l'empereur fût-il même disposé à appuyer cette scission du catholicisme à la suite du refus du Pape de le sacrer selon son désir.

A l'occasion même, le grave professeur d'économie politique ne dédaigne pas de nous tenir au courant de la chronique plus ou moins intime des salons du temps. Il raconte en souriant l'histoire des tableaux vivants où la belle duchesse de Ca tiglione devait représenter la Source d'Ingres et où elle se montrait en costume de capucin au grand désespoir de tous ceux que la promesse d'un spectacle fort piquant avait entraînés à acheter très cher des cartes d'entrée au profit des pauvres.

De la favorite du neveu aux favorites de l'oncle, la transition est toute naturelle, et l'on demande à M. Senior s'il a eu connaissance des mémoires de madame de Rémusat, déjà célèbres avant leur publication, que des raisons personnelles faisaient retarder. On lui fait le récit des amours de Napoléon I^{er}, et surtout de l'aventure d'une belle comtesse polonaise, aventure qu'il s'empresse de transcrire dans son journal tant elle lui paraît caractéristique.

Mais vraiment il serait plus facile de dire ce dont M. Senior ne parle pas que ce dont il parle ou plutôt fait parler au profit de ses lecteurs à venir. Il y a de tout dans ces deux gros volumes, et nulle page ne vient diminuer l'attrait des pages précédentes. Nous espérons voir traduire bientôt un livre qui sera dans les mains de tous ceux qui pensent que l'histoire ne s'apprend pas seulement dans les compendieuses études des historiens de profession.

JULES CARLIER.

(1) Voir la correspondance ravissante publiée par M. O. d'Haussonville dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1879.

Origine des Gazettes et Nouvelles périodiques.

Abraham Verhoeven d'Anvers, le premier gazetier de l'Europe. Etude bio-bibliographique, par Alph. Goovaerts, bibliothécaire-adjoint de la ville d'Anvers. Anvers, 1880, 134 pp., in-8°. 15 phototypies.

Le livre de M. Goovaerts offre cette particularité heureuse qu'il est la première étude sur un journal belge, et qu'il sera le point de départ de tout travail futur sur l'histoire du journal. Il traite de la vie et des publications du plus ancien des journalistes connus, de celui qu'on peut regarder comme l'inventeur de la prodigieuse institution.

Mais cette glorieuse attribution faite à Martin Verhoeven d'Anvers est-elle bien fondée?

Depuis longtemps on avait revendiqué pour le typographe anversoise l'honneur d'avoir publié le premier journal connu, mais on l'avait fait d'une manière inexacte et inadmissible. Nous avons essayé de traiter ce point, avec quelque netteté, dans nos conférences en 1859 à Anvers et à Bruxelles; nous prenons la liberté de résumer ici l'état de la discussion, dont M. Goovaerts n'a parlé que très brièvement, puisque cela ne rentrait pas dans son sujet. Le Mayeur, dans la 2^e édition de son poème national, la *Gloire Belgique* (Louvain 1830), prétend (note 84 du chant VII) que dès 1550, il existait à Anvers une gazette dite Courante. « C'était une feuille d'annonces, destinée particulièrement au commerce, par laquelle les Anversoises faisaient connaître à leurs correspondants à Venise, les arrivages dans leur port, y entremêlant des articles de politique relatifs à leurs intérêts. Cette feuille flamande se traduisait en italien, arrivant à sa destination. Elle était rédigée par Abraham Verhoeven, imprimeur, avec la devise : *den tydt sal leeren.* »

Dans toute cette note, tirée on ne sait d'où, il n'y a pas un mot de vrai, sauf un nom d'imprimeur. La note fit cependant son chemin : elle passa dans les éditions revues et augmentées de l'*Histoire de la Belgique* par l'abbé Desmet, et puis ailleurs. M. Warzée, dans son *Essai*, fut le premier à ne pas accepter les assertions de Le Mayeur et Desmet, et à examiner la Gazette elle-même, en nature. Il fit connaître le privilège accordé par les archiducs, en 1605, à Verhoeven, il donna quelques lignes sur les collections du journal conservées dans la Bibliothèque royale et chez M. de Jonghe. Depuis lors, on entre dans l'histoire vraie. Mais il y avait plus d'un demi-siècle de distance entre la date légendaire et la date historique.

Dans l'entretemps, on publiait à l'étranger divers travaux sur les origines du journal. En 1845, le docteur Prutz revendiquait pour l'Allemagne la gloire d'être le berceau du journalisme. S'élevant avec force contre les écrivains qui, dans cette question, se laissent guider par l'amour patriotique, mais intempestif de leur clocher, il se prononce résolument et proclame que l'Allemagne seule, par son génie particulier, par son organisation démocratique, était apte à inventer le journal, comme elle seule avait pu inventer l'imprimerie. Aussi dédaigne-t-il souverainement de discuter les preuves que d'autres peuples pourraient apporter en faveur de leurs prétentions; il a, d'ailleurs, trouvé dans la Bibliothèque de Leipzig une plaquette de 6 feuillets in-4^e, relative aux obsèques de l'empereur Ferdinand, imprimée à Vienne en 1493. C'est le plus ancien embryon de journal qu'il ait découvert, et il distance de loin même le Verhoeven de 1550. Mais, à ce compte, nous avons dans la *Paix d'Arras*, d'Arnould de Keyser, 1483, à Gand, dans l'*Oratio Hermolai ad Federicum imperatorem*, de Thierry Martens, 1486, et dans d'autres pièces du même genre,

des embryons de journal antérieurs à la pièce de Vienne.

Mais la vérité est que ces pièces isolées, qu'on les nomme *Relatio*, *Zeitung*, *Tydinge*, *Avviso*, etc., se rapportant à un seul événement, consacrées au récit d'une bataille, d'un incendie, d'un assassinat, de l'apparition d'une comète, doivent être considérées comme des monographies historiques à l'usage du peuple, mais ne peuvent être assimilées aux journaux. Les qualités constitutives du journal y manquent complètement. Elles ont pu en donner l'idée, sans doute, mais, en somme, elles l'ont fait bien tard. Un savant suisse, M. Emile Weller, de Zurich, a fait un relevé minutieux des pièces en brochures portant le nom de *Zeitung* et ayant paru en Allemagne pendant le xvi^e siècle. Il a recueilli les titres de 578 *Zeitungen* pendant l'espace d'un siècle, soit en moyenne une demi-douzaine par an. Ce chiffre démontre qu'il n'y a pas là l'ombre d'un journal dans l'acception actuelle du mot.

D'autres pays ont émis des prétentions. L'Angleterre arrive avec trois numéros d'un journal de l'an 1588 : *The English Mercurie*; mais on sait aujourd'hui que ces trois numéros, chèrement payés, à ce qu'il paraît, par le British Museum, sont une curieuse et habile mystification, et c'est en 1622 seulement que l'on vit sortir à Londres, des presses de Nathaniel Butler, le premier journal anglais : *The News of the present Week*.

L'Italie, qui a toujours joui, de par les encyclopédies, de la gloire d'être le berceau des *Gazettes*, n'a, en somme, à sa charge que la gloire d'avoir tiré ce nom du mot *gazza*, pie. Ce nom de *Gazetta* se donnait à des nouvelles à la main, manuscrites, qui circulaient dans le peuple. Le mot *Gazette* était déjà employé en France, en 1600, et cependant on sait que le premier journal n'y date que de 1631. L'Espagne a émis aussi des prétentions. On allègue vaguement qu'à Barcelone, au xvi^e siècle, il existait un journal, mais personne ne l'a vu.

Les prétentions de l'Allemagne sont plus sérieuses. En 1615, l'imprimeur et libraire Egenolphe Emmel, commença à Francfort la publication de relations hebdomadaires, et fonda le *Journal de Francfort* qui subsiste encore.

Quels sont maintenant en réalité les droits de la Belgique? M. Warzée a, le premier, croyons-nous, fait connaître un octroi concédé en 1605 à l'imprimeur Abraham Verhoeven « de pouvoir imprimer et graver en bois ou sur cuivre, et de vendre toutes les nouvelles, victoires, sièges et prises de villes que les archiducs feraient ou obtiendraient, en Frise ou sur le Rhin. » C'est bien là l'octroi d'un genre de publications dans lesquelles il n'est pas encore permis de trouver le journal. Il s'agit de savoir à quel moment ces publications ont eu assez de suite et de continuité, assez de variété et d'intérêt, pour qu'on puisse les considérer comme un organe périodique d'information universelle. C'est ce que l'enquête historique faite par M. Goovaerts va nous apprendre.

Des recherches qu'il a opérées dans les archives, il résulte que Abraham Verhoeven, le futur gazetier, naquit à Anvers le 22 juin 1580, trente ans après l'époque où, selon Le Mayeur, il aurait déjà fondé son journal. Il fut d'abord graveur et imprimeur en taille douce, et c'est à partir de la concession obtenue en 1605 qu'il commença réellement à publier ses *Gazettes*. La plus ancienne qu'il ait rencontrée l'auteur contient un récit de la bataille d'Eeckeren, livrée le 17 mai 1605. Cette gazette parut dans les deux langues; elle est ornée d'une gravure en bois « ce qui fait, dit M. Goovaerts, que Verhoeven ne fut pas seulement le premier gazetier de l'Europe, mais encore l'inventeur du journal illustré! »

Ceci nous paraît un peu trop absolu. A ce moment-là, ne l'oublions pas, Verhoeven ne fait encore qu'éditer des *nouvelles*, des *tydinghen*, des *zeitungen*, etc., comme il en avait paru des masses, avec ou sans illustrations, depuis un siècle.

Il paraît que l'entreprise de l'imprimeur anversoise ne fut pas d'abord couronnée de succès, car en 1608, déjà, Verhoeven et son épouse furent cités à comparaître devant les échevins pour dettes. A-t-il dû cesser alors son exploitation? Toujours est-il que l'on ne cite plus de gazette avant le 14 avril 1609. Le numéro de cette date est curieux en ce qu'il nous fait connaître son prix de vente : deux sous.

Des recherches de M. Goovaerts, il résulte que, dès 1611, Verhoeven donnait à sa publication une véritable régularité : il envoyait à l'administration communale 24 exemplaires de chacun des numéros, et il en paraissait de un à trois par semaine. D'année en année, le nombre augmente, et il n'est pas rare de voir apparaître deux et même quatre numéros en un jour. En 1621, il leur donna un chiffre : en cette année il en publia 195, plus quelques gazettes sans numéro d'ordre. En 1622, le nombre s'éleva à 179, en 1623, à 141. En 1629, Verhoeven fit un nouveau changement : sa gazette devint une publication hebdomadaire avec un titre général, de *Wekelyke Tydinghe*. Enfin, en 1637, l'entreprise, n'ayant pas enrichi le pauvre et courageux Verhoeven, passa au libraire Guillaume Verdussen.

Il nous est impossible de résumer ici l'intéressant travail de M. Goovaerts. Contentons-nous de dire qu'il a construit de toutes pièces l'histoire du journal et de son éditeur. Passant en revue les principaux numéros de la collection, reproduisant quelques-unes des plus curieuses illustrations qui les ornent, — si l'on peut employer ce mot à propos des images presque toujours assez grossières, — l'auteur nous a donné une idée très saisissante, très exacte de la gazette anversoise. Le livre de M. Goovaerts ne se distingue pas seulement par des recherches, il est remarquable aussi par son élégance typographique. Sous ce rapport, on peut le citer parmi les joyaux de la bibliophilie belge.

Au moment où nous terminons ce compte rendu, nous recevons le *Nederlandsche Spectator* du 21 février. Dans un article, écrit à propos du livre dont nous venons de parler, on voit surgir une revendication inattendue de la gloire d'avoir inventé le journal. Cette revendication se fait en faveur de Broer Jansz. van Amsterdam, qui est nommé dans des documents de 1607 et 1616 « *out-Courantier in 't Legher van zyn Princel. Excell.* », termes dont l'auteur de l'article tire la conclusion que Broer Jansz. publiait en cette année des nouvelles à jours réguliers et fixes. Cette conclusion nous semble bien arbitraire. L'emploi du mot *Courantier* en 1607 n'autorise pas plus à conclure à l'existence d'un journal en cette année, que l'emploi du mot *Gazette* en 1600 en France, ou de *Tydinghe* et *Zeitung* au XVII^e siècle, aux Pays-Bas et en Allemagne. Les deux ou trois spécimens de la publication de Broer Jansz. apportés en preuve par M. Santyn Kluit, auteur de l'article, spécimens appartenant aux années 1619, 1620 et 1623, prouvent à l'évidence qu'il s'agit là de *Nouvelles à la main*, comme en publiait Verhoeven dès le commencement de sa carrière, en 1605, et comme il s'en est publié de centaines dans le XVII^e siècle, ainsi que nous le disions plus haut.

La première des pièces de Broer Jansz. est un *Récit de la mort d'Oldenbarnevelt*, la deuxième, un fragment de numéro du 12 février 1620, donnant des nouvelles de divers pays. — ce que faisait déjà Verhoeven, au moins dès 1617,

comme il résulte d'un numéro du 17 avril de cette année, existant à la Bibliothèque royale, numéro contenant des nouvelles de Naples, d'Espagne, de Paris, de Venise, de Hollande, etc.; — enfin, le troisième fragment est le récit d'un événement arrivé en Bohême. Dans tout cela, nous ne voyons pas l'ombre d'un journal, d'une publication continue, avec ou sans titre général. L'infime petit nombre — quatre ou cinq — des publications connues de Broer Jansz. opposé aux milliers de Verhoeven, nous prouve, à défaut même de toute autre raison, que le *Courantier* d'Amsterdam n'a pas inventé grand-chose. Il y avait avant lui des *Gazettes* et des *Courantes*, et la longue suite que Verhoeven a donnée à son entreprise dès 1605 nous autorise à dire encore qu'il a infiniment plus de droits au titre d'inventeur du journal que Broer Jansz.

C. RUELENS.

Herder's sämtliche Werke, herausgegeben von Bernhard Suphan. Berlin, Weidmann, 1878-79-80. Tomes I-IV, X et XI.

L'importance du rôle qu'on attribue de nos jours à Herder, aussi bien que les services qu'il a rendus à la littérature allemande et que la biographie excellente de M. Haym met de nouveau en lumière, faisaient désirer depuis longtemps à tous les érudits une édition critique des œuvres de l'auteur des *Idées sur la philosophie de l'histoire*. N'est-il pas arrivé que des théologiens de nos jours ont proclamé Herder le prophète de la théologie moderne, et que des représentants du monisme l'ont regardé comme le précurseur de Darwin et de Häckel? D'ailleurs, quand toute une légion de commentateurs et de biographes s'attache à l'existence et à l'œuvre de Goethe, Herder, qui eut à Strasbourg une influence si profonde sur le plus grand écrivain de l'Allemagne, Herder ne doit-il pas profiter des recherches que font les Düntzer et tant d'autres sur celui qui fut un instant son disciple et à qui il promettait la couronne du vainqueur et la gloire d'un Shakespeare allemand?

L'édition de Herder qu'on possédait jusqu'ici n'avait vu le jour qu'avec peine, et il avait fallu que des amis de Herder unissent leurs efforts et leur science pour mener à bout l'entreprise. On ne trouve pas dans leur publication Herder tout entier; on n'y rencontre que des parcelles du véritable Herder. Les amis du grand écrivain (c'étaient pourtant un grand philologue, Heyne, un grand historien, Jean de Müller, et le frère de ce dernier, le théologien J. George Müller) voulurent conserver aux écrits de Herder la couleur de l'époque et le ton du moment. Ils n'hésitèrent pas à faire des changements en une foule d'endroits et à laisser de côté ce qui ne leur plaisait pas. Les écrits de Herder avaient été divisés ainsi : littérature et arts, théologie, histoire et littérature; ces dangereux amis classèrent sous l'un de ces chefs maint ouvrage qu'ils auraient pu placer sous un autre; les *Volkslieder* prirent le titre de *Stimmen der Völker*; presque les deux tiers des *Sylves critiques* tombèrent sous le ciseau, etc. Les œuvres de la jeunesse de Herder furent surtout l'objet de ces mutilations déplorables. Et pourtant, il est si important de savoir ce qui fermentait dans la tête du jeune Herder! Ce qu'il pensait au début de sa carrière littéraire, ce qu'il jetait alors sur le papier avec émotion et comme dans un accès de fièvre, toutes ses réflexions, revêtues souvent de l'éclat d'une jeunesse éloquente, sont du plus haut intérêt pour l'historien. On comprend mieux les écrivains doués, comme Herder, d'une puissance créatrice, si on les suit dès leurs premières années et si l'on connaît dans toute leur verdeur et leur crudité les pensées qu'ils exprimeront dans leur âge mûr sous une forme

parfaite. Mais les amis de Herder songeaient bien à cela! Dans leur zèle trop ardent pour la mémoire du défunt, et par un excès de piété, ils ne voulaient donner au public qu'un Herder dégagé de toutes les imperfections de la jeunesse, un Herder classique et impeccable, le Herder de Weimar, qui n'a pourtant pas tenu toutes les promesses de ses commencements. « A tout prix, avaient recommandé la veuve et le fils de Herder, il ne faut laisser aucune tache sur le saint. » Nous, au contraire, nous voulons surtout connaître Herder, non pas dans la plénitude de sa gloire, mais dans les difficiles commencements de son existence, dans son « Devenir », comme disent les Allemands; et, ce qui nous semble le plus admirable dans ses œuvres et le plus exquis, c'est, non pas ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu et cherché. *In magnis voluisse sat est*, dit-il lui-même à la fin de la préface de son essai sur l'esprit de la poésie hébraïque. Nous aimons mieux le voir lutter que triompher, et, pour rappeler le mot d'un de ses contemporains, courir après le lièvre que le prendre. Ses efforts et ses tâtonnements, les aspirations de son âme ardente, les cris éloquents qui lui échappent à la vue des vérités qu'il entrevoit et qu'il tâche vainement d'atteindre, l'effervescence et les nobles et laborieuses agitations de ce génie de feu, tout cela vaut pour nous les œuvres qu'il composait plus tard, quand il était devenu plus froid et plus rassis et qu'une calme sérénité — mais non pas celle de Goethe — était entrée dans son cœur. Ce qu'il a rêvé, en un mot, est un des plus dignes objets que nous puissions proposer à notre connaissance; car ses rêveries, pour la plupart, ne sont pas des visions chimériques; nous cherchons aujourd'hui à les réaliser, et l'on ne voit plus dans Herder un fantasque et un songe-creux, mais un de ceux qui annoncent l'avenir, un de ceux qui dictent aux futures générations le programme de leurs travaux, et il est juste de dire de Herder, comme de Lessing, qu'à certains égards, revenir à lui, c'est aller au progrès.

Pour exécuter la nouvelle édition, M. Suphan a eu recours, non-seulement aux premières éditions des diverses œuvres de Herder, mais à la correspondance et aux papiers encore inédits laissés par l'illustre écrivain. La plus grande partie de ces précieux documents a été achetée aux héritiers par le gouvernement prussien (Herder est Prussien, il est né à Mohrungen), et l'empereur Guillaume a donné sur sa cassette l'argent qui devait faciliter à M. Suphan ses travaux préliminaires et faire de la publication de la librairie Weidmann une publication soignée, élégante, pleine de bon goût, digne en un mot du célèbre penseur. Aussi, l'édition est-elle dédiée à l'impératrice Augusta.

M. Suphan s'était depuis longtemps préparé à cette œuvre considérable; Herder est de longue date son auteur favori, l'auteur à qui il a consacré ses veilles et que depuis plusieurs années il faisait connaître au public dans des articles publiés par diverses revues, entre autres par la *Zacher's Zeitschrift*. Déjà M. Suphan a étudié dans Herder le pédagogue, le philologue, l'élève de Kant, le politique vague et rêveur; il a rectifié sur plusieurs points des erreurs accréditées; en un mot, il est, quoiqu'il ne soit pas le collaborateur de M. Haym et qu'il ne contribue pas directement à la biographie de Herder, le plus utile auxiliaire du savant littérateur de Halle.

L'édition comprendra trente-deux volumes. Six ont déjà été publiés, le I^{er}, le II^e, le III^e, le IV^e, le X^e et le XI^e. Le I^{er} renferme les essais qui ont marqué, de 1764 à 1766, les débuts de Herder et son premier ouvrage, celui qui le fit connaître au public et le plaça d'emblée parmi les premiers écrivains de son pays, les *Fragments* sur la littérature allemande; le II^e, la deuxième édition des *Fragments* préparée par

Herder avant son départ de Riga, et l'éloge d'Abbt; le III^e, les trois premières *Sylves critiques*; le IV^e, la quatrième sylve (1769), un fragment d'une sylve plus ancienne, composée en 1767 et inachevée, les articles publiés (1767-1769) dans les journaux de Königsberg et la *Bibliothèque Universelle* de Nicolaï, la double déclaration faite par Herder avant de partir pour la France, et le journal de son voyage en France, accompagné de réflexions et de rapides esquisses sur divers sujets. Quant au X^e et au XI^e volumes, ils contiennent, le X^e, les trois premières parties des lettres concernant l'étude de la théologie; le XI^e, la quatrième partie des mêmes lettres, les lettres à Théophrone et la première partie de l'essai sur l'esprit de la poésie hébraïque. (Pour ces volumes X et XI, les notes et éclaircissements sont rejetés à la fin du volume XII).

Il faut surtout remercier M. Suphan d'avoir assuré le texte et de nous donner, aussi pure, aussi exacte que possible, préservée de toute altération et de tout changement arbitraire, l'expression dont Herder a revêtu sa pensée. (Cp., par exemple, le texte de la quatrième sylve paru en 1846 dans le *Lebensbild* avec de nombreuses fautes et publié enfin avec une scrupuleuse correction, ainsi que les souvenirs du voyage en France). Grâce aux manuscrits de Herder, M. Suphan a restitué l'orthographe que les anciens éditeurs avaient modifiée à leur guise. Il a publié dans leur entier certains écrits qui n'étaient connus qu'en partie; c'est ainsi que nous avons dans le II^e volume la 2^e et la 3^e partie de la deuxième édition des *Fragments* d'après les manuscrits, et la seconde partie, encore inédite, de l'éloge d'Abbt; c'est ainsi que dans le IV^e volume on trouve, outre des articles de revue, un fragment inconnu d'une sylve de 1767 où Herder juge Winkelmann et Hume. Des notes brèves et instructives (dues non-seulement à M. Suphan, mais à MM. Bernays, Haym, etc., surtout à M. Redlich) dissipent l'obscurité qui enveloppait encore certains passages de Herder, rendent intelligibles des allusions qu'on ne comprenait guère jusqu'ici, donnent des renseignements très courts mais très précis sur des événements ou des personnages peu connus. Ajoutons qu'en tête de chacun des ouvrages de Herder publiés par M. Suphan (I^e, II^e, III^e et IV^e vol.), on trouve une introduction où l'éditeur nous apprend à quelle occasion et dans quelles circonstances l'ouvrage a été composé. (Cp. surtout l'histoire des *Fragments* et celle des *Sylves critiques* avant et après l'impression).

On pourrait reprocher à M. Suphan de n'avoir pas publié à la fois toutes les œuvres de la jeunesse de Herder; il ne donne dans les quatre premiers volumes que les écrits en prose; encore réserve-t-il les écrits qui se rattachent aux fonctions exercées par Herder ou qui ont un caractère officiel; quant aux poésies, composées à cette époque, elles aussi sont reléguées dans des volumes distincts qui paraîtront plus tard. M. Suphan a peut-être craint de jeter dans sa publication de la confusion et du désordre. Mais il eût mieux valu réunir ce que nous possédons de cette période de la vie de Herder; nous n'avons ainsi que des traits épars, et non l'image entière; on ne comprend pas le Herder de cette époque si l'on ne voit pas du même coup le prosateur et le poète; il faut songer que Herder est alors écrivain, professeur, pasteur, et qu'en le considérant à ce triple point de vue on saisit mieux dans leur ensemble les efforts de son génie; si diverse et si multiple qu'elle soit, l'activité littéraire de Herder a son unité, qu'on ne peut rompre. Mais ce n'est là qu'une chicane.

J'aurais aussi quelques menues observations à faire sur les notes du IV^e volume; on me per-

mettra de les énumérer rapidement. P. 433, ne faudrait-il pas une note sur Paimbœuf (écrit par Herder *Painböf*)? P. 414 (p. 504), la note sur Lully est inexacte; Lully a vécu au XVIII^e siècle, et non au XVIII^e, et n'a pu être le célèbre adversaire de Gluck; l'aurait-on confondu avec Piccini? P. 417 (p. 504) il fallait ajouter que Thomas est l'auteur de l'Éloge du marin Duguay-Trouin (*Trouins*, dit Herder); on dit *La Rochefoucauld* et non Rochefoucault. P. 428 (p. 505), *Angola* est le titre d'un roman du chevalier de La Morlière. P. 475 (p. 508), lire *Lemierre*. P. 408 (p. 503), au bas, lire *Lauraquais* et non Lausagnais. P. 481 ne vaut-il pas mieux, au lieu de *Schaum* (?), lire *Schein*? Enfin, p. 122 (p. 490) il est intéressant d'ajouter que la lettre sur les danses du *Voyage littéraire de la Grèce* de Guys est suivie d'une réponse de Madame Chénier, la mère d'André et de Joseph Chénier, sur le même sujet (1).

En somme, la publication de M. Suphan nous rend Herder tout entier; c'est son œuvre complète qui renaît, pour ainsi dire, dans sa forme originale et dans toute son intégrité. Le grand écrivain était tombé dans l'oubli; on ne parlait guère de lui que par oui-dire et on ne le connaissait que par des citations de seconde main; comme Klopstock, il avait des admirateurs et pas de lecteurs. Il sera désormais à la portée de tous dans une édition vraiment scientifique, munie de tout l'apparat critique nécessaire et d'un commentaire plein de détails curieux et nouveaux. Le « remaniement » demandé avec tant d'instance par Julian Schmidt est enfin exécuté, et, comme disait Loebell, on n'aura plus une édition de Herder qui laisse le littérateur dans l'embarras surtout aux endroits importants. Pour tous ceux qui veulent connaître Herder sous toutes les formes de son génie si merveilleusement souple, si brillant, si original, l'édition publiée par le jeune et savant professeur de Berlin est désormais indispensable.

A. C.

PUBLICATIONS HISTORIQUES ALLEMANDES.

Publications de la Commission historique de Munich. — La collection Heeren et Uckert. — *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte des Grossen Kurfürsten*, vol. IX. — K. Wittich. *Struensee*. Leipzig, Veit, 1879. — *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, herausgegeben von der historischen Gesellschaft zu Berlin. I Jahrgang 1878. Berlin.

Berlin, mars

De toutes les sociétés savantes de l'Allemagne qui ont entrepris de publier des ouvrages relatifs à l'histoire nationale, la plus importante est incontestablement la Commission annexée à l'Académie royale de Bavière. Placée sous la présidence de M. Léopold Ranke, à qui son grand âge ne permet plus d'assister régulièrement aux séances annuelles et que remplace généralement M. de Giesebrecht, le célèbre auteur de la *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, cette Commission compte dans son sein tous les hommes qui, en Allemagne, cultivent l'histoire nationale avec le plus de succès. Ses publications sont nombreuses et embrassent tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'histoire d'Allemagne: histoire politique, histoire des sciences, cartulaires, etc. Je signalerai aujourd'hui comme méritant particulièrement l'attention la *Allgemeine deutsche Biographie*, dont la publication est confiée aux soins de MM. Liliencron et Wegele, et qui est parvenue à la lettre H. Dans les fascicules tout récemment publiés, on remarque surtout l'article *Goethe*, rédigé par M. Bernays, professeur à Bonn.

(1) Cp. *Athenæum belge*, 1879, p. 223.

M. Bernays qui, à ce qu'on assure, connaît par cœur toutes les œuvres de Goethe, — et vous savez que ce n'est pas peu dire, — s'est acquitté de sa tâche avec tout le succès qu'on était en droit de lui prédire. Son essai, tout court qu'il est, — il n'a qu'une cinquantaine de pages, — abonde en idées heureuses, en aperçus délicats, qui montrent bien que l'auteur a fait de l'œuvre de Goethe l'étude de toute sa vie. — Parmi les autres publications entreprises par la Commission, la plus importante, surtout pour l'étranger, ce sont les *Jahrbücher des deutschen Reichs*, ouvrages qui ont à un haut degré le mérite d'être substantiels. Comme l'indique le titre, ce sont des annales dont les auteurs, quoiqu'il s'agisse de l'âge héroïque qu'on appelle de l'époque des empereurs Othon et Henri, résistent bravement aux séductions que présente un sujet si grandiose, si palpitant d'intérêt, et renonçant aux lauriers littéraires qu'il leur était aisé de cueillir, se sont contentés de rassembler avec une étonnante minutie les matériaux pour l'histoire de tel ou tel empereur, les ont classés d'après l'ordre chronologique, de manière à offrir un répertoire sûr et complet à quiconque veut étudier l'histoire d'Allemagne au moyen âge. L'an dernier, la Commission a publié deux nouveaux tomes de ces annales: *Lothar von Supplinburg*, par M. Wilhelm Bernhardi, et les *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad II*, par M. Harry Bresslau. Ces deux ouvrages sont encore entièrement rédigés d'après l'ancienne méthode qui a valu jadis aux œuvres allemandes une réputation si douteuse et si équivoque: dans l'un comme dans l'autre, les notes prennent autant et plus de place, même abstraction faite des digressions dans lesquelles sont traitées spécialement quelques questions, que le récit proprement dit. On lira néanmoins avec intérêt les deux ouvrages dès qu'on se sera décidé à ne pas se laisser distraire par les notes qui ne s'adressent qu'aux érudits, et dans tous les cas, il est certain qu'on ne les consultera pas sans y trouver ce que l'on sait jusqu'à ce jour de tel ou tel événement de l'époque du règne des deux empereurs. L'histoire de Lothaire avait déjà été traitée antérieurement dans les excellents travaux de Jaffé (1843) et de Giesebrecht (1874); le dernier, notamment, qui toujours aime à nous représenter ses personnages sous des traits agréables, a jugé l'empereur très favorablement. La manière de voir de M. Bernhardi contraste jusqu'à un certain point avec ce jugement. Il reconnaît volontiers que Lothaire, bon administrateur, justicier sévère, même à l'égard de ses plus proches parents, fit renaître la prospérité et releva le niveau moral; mais, d'autre part, il trouve à cet empereur un air de particularisme qui lui aurait fait préférer aux affaires générales de l'Empire le soin des intérêts particuliers de son duché de Saxe. C'est ce qui expliquerait aussi comment Lothaire a tant négligé l'Empire à l'occident, tandis qu'à l'orient il lui a rendu les plus grands et les plus durables services en y portant le christianisme et en étendant la domination allemande parmi les Slaves. C'est l'empereur Lothaire qui, en instituant Albert l'Ours margrave de la Marche du Nord, jeta les fondements de la Marche de Brandebourg, et, par là, posa les bases du développement de notre histoire dans les temps modernes. Mais ce que M. Bernhardi peut le moins pardonner à l'empereur, ce sont ses relations avec l'Eglise et le Pape. Un empereur dont les louanges sont chantées avec une unanimité remarquable par tous les écrivains ecclésiastiques, dont un moine a écrit: « Sacerdotes honorabat ut patres, clericos ut dominos; creber erat in orationibus, pervigil in vigiliis », un pareil empereur ne peut qu'être fort suspect à M. Bernhardi. Il lui reproche d'avoir montré pour l'Eglise une condescendance excessive qui dégénère souvent en

faiblesse, d'avoir abaissé la puissance impériale en en faisant un instrument d'aspirations étrangères; il est vrai, dit-il, qu'il rétablit et affermit l'harmonie, rompue sous ses prédécesseurs, entre l'Etat et l'Eglise, mais il ne le fit qu'en concédant la prééminence à celle-ci. — L'ouvrage de M. Bresslau, professeur à l'Université de Berlin, sur Conrad II présente également un certain contraste, non pas seulement avec le livre classique de M. Giesebrecht, mais en général avec les œuvres de nos historiens du moyen âge. Ce contraste provient de l'idée que M. Bresslau, dont la pénétration et le sens critique méritent assurément tous les éloges, s'est faite de la nature des sources de l'histoire du moyen âge. Il croit avoir trouvé que, dans les couvents du XI^e et du XII^e siècle, d'où sont sortis la plupart de nos anciens ouvrages historiques, le commérage et la médisance fleurirent au moins autant que dans les cours du XVII^e et du XVIII^e siècle; et partant de là, il ne reconnaît pas plus de véracité aux récits des clercs qu'on n'a l'habitude, depuis longtemps, d'en accorder aux mémoires du siècle précédent. Au reste, pour ce qui regarde son appréciation de Conrad II, je ne réserve d'y revenir dès que l'ouvrage sera achevé.

Une autre collection non moins célèbre, mais qui se compose malheureusement d'ouvrages de valeur très inégale, c'est « l'Histoire des Etats de l'Europe », éditée jadis par Heeren et Uckert, et aujourd'hui publiée sous la direction de M. de Giesebrecht. Le dernier volume de cette collection, — le quatre-vingt-deuxième, — contient le tome II de l'« Histoire de France depuis 1830 », par M. Karl Hillebrand. Je n'ai certainement pas à vous faire connaître cet historien, qui est l'écrivain international par excellence. Allemand de naissance, devenu demi-Français par un long séjour en France, actuellement professeur en Italie, on le voit écrire des essais étendus et des articles critiques dans un grand nombre de revues, tantôt en allemand sur l'Angleterre, tantôt en anglais sur l'Allemagne, toujours avec infiniment d'esprit et sans cesser de faire preuve d'une vaste érudition aussi bien en histoire qu'en littérature. Je vous avouerai cependant que ce n'a pas été sans une certaine méfiance que j'ai entrepris la lecture du tome II de son Histoire de France. Je n'ignorais pas qu'il s'était livré à de très sérieuses recherches dans les archives de Berlin et de Turin; je m'attendais pourtant à ne trouver qu'une série d'essais à parcourir, non une œuvre historique à étudier. On ne peut être aussi agréablement désabusé d'une prévention que je le fus en parcourant cet ouvrage, dont je recommande la lecture à tous ceux qui s'occupent de l'histoire moderne de la France. M. Hillebrand, dont l'impartialité a été reconnue même par M. Albert Sorel, un juge qui s'est quelquefois montré plus que sévère pour les productions historiques allemandes, M. Hillebrand connaît, en effet, tellement à fond la France moderne que son essai sur Thiers, publié, il y a quelque temps, dans la *Deutsche Rundschau*, est, de l'avis de la *Revue historique*, ce que l'on a écrit de mieux sur ce grand homme d'Etat. Le volume dont j'ai à vous parler embrasse l'histoire du gouvernement parlementaire à l'époque de son apogée (1837-1848). Les premiers chapitres sont consacrés à ce que l'on nomme en allemand la « Culturgeschichte », la société sous le gouvernement de juillet, le mouvement littéraire et religieux, le socialisme, l'économie nationale, le commerce, les finances, la législation, etc. Cette partie de l'ouvrage est surtout traitée avec un soin extrême. Plein de sympathies pour la brillante génération de 1830, l'auteur en étudie avec une prédilection marquée le développement dans la politique, la littérature, les arts, l'industrie. La conclusion

de ces études n'est pourtant guère favorable: M. Hillebrand trouve qu'à quelques rares exceptions près, la génération de 1830 n'a su créer rien de durable, rien de plus qu'un météore qui s'évanouit après avoir un moment éclairé le ciel d'une vive lumière. Cette impuissance a pour cause, selon lui, l'égoïsme et principalement l'esprit de parti, qui aurait subjugué et dépravé des génies tels que Victor Hugo, Georges Sand et Lamartine. D'après lui encore, en général le rôle historique du gouvernement de juillet aurait été d'achever l'œuvre de destruction commencée à la fin du siècle passé; et ce n'est qu'à la seconde moitié de ce siècle qu'a été réservée la tâche de créer une nouvelle France. Mais, à parler franchement, ce ne sont pas précisément ces chapitres, quelque intéressants qu'ils soient, qui me paraissent les mieux réussis; à mon avis, les chapitres consacrés à la politique extérieure de Louis-Philippe ont une importance qui assure à cet ouvrage, plus que tout le talent déployé dans le reste, un succès durable. C'est là que l'auteur est vraiment neuf, original, instructif. L'esprit libéral qui préside aujourd'hui à la direction des archives en Italie et en Prusse, a permis à M. Hillebrand de prendre connaissance des actes relatifs aux événements dont il écrit l'histoire. C'est surtout dans les rapports des envoyés de Prusse et de Sardaigne à Paris qu'il a puisé des renseignements d'une valeur incontestable. Louis-Philippe y apparaît sous un jour nouveau et assez peu favorable. En lisant les nombreux extraits que M. Hillebrand donne des dépêches rapportant l'une ou l'autre conversation avec le roi, on peut s'étonner de la façon très peu parlementaire dont le représentant du gouvernement parlementaire traitait ses adversaires. Appeler l'empereur de Russie « ce nigaud de Nicolas », M. Thiers « cet abominable homme », parler de « aneries » des ministres anglais, ces façons de parler devaient paraître au moins hasardées aux envoyés des puissances étrangères. Citons encore, pour montrer comment, de leur côté, ceux-ci s'exprimaient sur le compte de Louis-Philippe, ce mot d'un envoyé de Prusse écrivant à Berlin: « Louis-Philippe fait un coffre-fort de son trône, comme Rothschild fait un trône de son coffre-fort. » Mais ne croyez pas que ce soit le seul roi de France que l'auteur juge avec sévérité; le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV a, lui aussi, en M. Hillebrand un juge peu porté à l'indulgence. Ajoutons que le volume se termine par un récit très intéressant de la révolution de février. Ce récit, qui se distingue surtout par la clarté et l'ordre avec lequel les événements sont présentés, est enrichi d'un grand nombre de détails curieux puisés dans les correspondances diplomatiques.

Il a paru dans la même collection une « Histoire de la Grèce depuis la fin de la période ancienne jusqu'à nos jours », par G.-F. Hertzberg, professeur à l'Université de Halle. M. Hertzberg, déjà avantageusement connu comme historien de l'antiquité grecque par la publication d'une excellente « Histoire de la Grèce sous la domination romaine », nous présente, dans les quatre volumes de ce nouvel ouvrage, dont le dernier vient de paraître, moins un ensemble de recherches neuves et approfondies que le résultat des travaux modernes, exposé sous une forme intéressante et s'adressant au grand public. Mais s'il n'a pas cherché à produire une œuvre originale, s'il s'en est tenu généralement aux travaux de ses prédécesseurs, il n'en a pas moins le grand mérite d'avoir mis en ordre et passé au crible les riches matériaux recueillis par des savants tels que Hopf et autres, de les avoir présentés sous une forme attrayante, d'avoir accompli cette tâche avec un soin scrupuleux et d'avoir su se montrer dans ses jugements aussi indépen-

dant que modéré. Il a exposé très en détail l'histoire politique des Hellènes depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours; mais, en revanche, on peut lui reprocher d'avoir trop négligé le développement littéraire et artistique et de n'avoir presque rien dit de la vie intellectuelle et morale. En somme, du reste, il juge favorablement les Grecs; il croit que le royaume est au début d'une ère de prospérité, et qu'il a un avenir. Sur la question de l'origine des Néo-Grecs, qui, jusqu'à nos jours, a donné lieu à de vives discussions en Allemagne et en Angleterre, M. Hertzberg conclut en combattant résolument une opinion soutenue jadis avec éclat par Fallmerayer, entre autres, qui ne voulait guère reconnaître dans les Grecs d'aujourd'hui que des Slaves émigrés: il n'accorde à l'élément slave qu'une importance secondaire.

Puisque j'en suis à parler des grandes collections et des recueils, j'attirerai l'attention en passant sur le recueil de documents pour l'histoire du Grand Electeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui se publie sous les auspices de S. A. le Prince Impérial, et a une grande importance pour l'histoire du XVII^e siècle. Le tome IX, publié l'année dernière par M. Théodore Hirsch, professeur à Greifswald, embrasse la politique extérieure de l'Electeur pendant les années 1660 à 1666, les relations du Brandebourg avec la Pologne, la Hollande, l'Angleterre, la France, le Danemark et la Suède. Un chapitre très important, au moins pour l'histoire des Pays-Bas et de la maison d'Orange, est celui qui renferme la correspondance relative à la tutelle du prince Guillaume III, tutelle qui, on le sait, a été l'origine de longs démêlés entre les Etats des Pays-Bas, l'Angleterre et finalement aussi la France. Le caractère du Grand Electeur est admirablement peint dans sa correspondance intime, publiée par M. Hirsch, avec Othon de Schwerin, son premier ministre. Ces lettres, outre qu'elles nous font clairement apercevoir l'activité personnelle de l'Electeur, qui s'exerçait dans une sphère étendue, nous montrent bien quelle idée vraiment patriarcale il se faisait de sa mission; pour lui, sa famille, ses biens, ses coreligionnaires protestants, d'une part, la direction des affaires de l'Etat au dedans et au dehors, de l'autre, étaient si étroitement unis qu'il leur accordait les mêmes soins et la même sollicitude.

M. le professeur Wittich, connu par ses intéressantes études relatives à la guerre de Trente Ans, a réuni quelques conférences sur Struensée dans un joli volume qu'il est impossible de lire sans une certaine émotion. Ce n'est pas une histoire du temps de Struensée; ce n'est même pas une biographie proprement dite. M. Wittich a voulu seulement nous présenter, sous la forme d'un essai un peu plus développé que ne le sont d'ordinaire ces sortes d'études, les points les plus saillants d'un sanglant épisode de l'histoire de Danemark. L'histoire de Struensée a été écrite jusqu'ici le plus souvent par des accusateurs ou des apologistes. Ceux-là ont représenté cet homme extraordinaire comme un aventurier hardi qui, poussé par un caprice de la fortune, égoïste et frivole à l'excès, s'est emparé du gouvernement d'un pays qu'il ne connaissait pas et qu'il faillit précipiter dans un abîme; ses défenseurs, au contraire, l'exaltent comme un illustre homme d'Etat, supérieur à ses contemporains, représentant les idées du XVIII^e siècle, auteur des réformes les plus salutaires pour le Danemark, victime déplorable de la plus noire ingratitude. On l'a accusé tantôt d'un despotisme monstrueux, tantôt d'un radicalisme outré. M. Wittich ne se place au point de vue ni des uns ni des autres; il évite aussi de reproduire les anecdotes dont fourmillent les mémoires du XVIII^e siècle, mais qu'on peut éviter en traitant un sujet si intéressant par lui-même. Mettant à

profit de nombreux documents publiés en Danemark et peu connus à l'étranger, il cherche de préférence à mettre en relief les caractères du roi Christian VII, de l'infortunée reine Caroline-Mathilde et de Struensée; et l'on peut dire qu'il a admirablement réussi. Toutes nos sympathies se concentrent sur la personne de Caroline-Mathilde, sœur de Georges III, cette reine si jeune et si belle, si gracieuse et si douce, qui, jetée par la politique anglaise dans les bras d'un roi qu'on a appelé « fou de cœur », et qui, en effet, a parfois donné des signes d'aliénation mentale, s'éprit d'un amour touchant pour un homme indigne d'elle sous tous les rapports; car sur le point de savoir si la reine a été coupable ou non, les recherches de M. Wittich ne laissent plus subsister le moindre doute. Il a pu, le premier, prendre connaissance des actes du procès intenté à Struensée, dérobés jusqu'aujourd'hui soigneusement aux yeux des historiens; il ne lui a pas été accordé, il est vrai, d'en donner des extraits; mais il lui est permis de porter un jugement définitif sur plus d'un point jusqu'ici vivement discuté. Les conférences ne contenant que les résultats de ses recherches, M. Wittich a réuni, dans un appendice d'une centaine de pages, des notes critiques qui méritent l'attention.

Au moment où je termine cette lettre, je reçois les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, édités par la Société historique de Berlin, et dont l'apparition a été annoncée déjà aux lecteurs de l'*Athenæum* (15 février). Je me vois malheureusement hors d'état d'accorder à cette publication les éloges qu'elle me paraît mériter, étant moi-même membre de la Société et collaborateur des *Jahresberichte*. Ce premier volume, qui traite des travaux historiques de toute nature publiés en Allemagne et à l'étranger pendant l'année 1878, un fort volume de 663 pages, présente encore quelques lacunes regrettables; mais il n'en renferme pas moins de riches matériaux, qui permettront au lecteur de s'orienter au milieu de la masse toujours croissante des productions historiques. Si l'histoire de l'Allemagne et l'histoire particulière de chacun des états allemands, de même que les travaux de nos savants y sont mentionnés au complet, on y trouve cependant aussi des revues des publications historiques qui ont vu le jour à l'étranger, par exemple, en Hongrie, par M. Schwicker, de Budapest, en Suède, par M. Annerstedt, d'Upsala, en Suisse, par M. Meyer von Knonau, de Zurich, en Italie, par M. le comte Cipolla, de Vérone, etc., qui abondent en renseignements et se distinguent par la clarté et la précision. Je ferai remarquer particulièrement aux savants qui s'occupent de l'histoire de l'antiquité, que cet Annuaire leur permettra de se retrouver au milieu de l'incroyable profusion de travaux de toute nature relatifs à l'histoire grecque et à l'histoire romaine qui voient, chaque année, le jour en Allemagne. Le volume se termine par une table mentionnant plus de 2,300 livres et mémoires dont il est rendu compte dans l'Annuaire. PAUL BAILLEU.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Promenades dans l'Inde et à Ceylan, par M. Cotteau. Paris, Plon. — *Notes d'un globe-trotter, courses autour du monde, de Paris à Tokio, de Tokio à Paris*, par M. d'Audiffret. Paris, Plon. — *La marine des anciens, la bataille de Salamine et l'expédition de Sicile*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Paris, Plon. — *Catherine de Médicis*, par l'auteur de « la Vérité sur Marie Stuart ». Paris, Plon. — *Histoire de la société française pendant la Révolution; Histoire de la société française pendant le Directoire*, par MM. Jules et Edmond de Goncourt. Paris, Charpentier. — *Deux diplômes*, le comte Raczyński et Donoso Cortés, par le comte Adhémar d'Antioche. Paris, Plon.

On suivra volontiers M. Cotteau dans les « promenades » qu'il a faites à Ceylan et dans l'Inde. M. Cotteau a visité les principales villes et parcouru presque toutes les provinces de l'Inde anglaise, du bassin de l'Indus à celui du Kavery; cinq fois il a traversé l'Hindoustan d'une mer à l'autre; il a vu Calcutta, Bénarès, Lucknow, Agra et le Taj, ce monument « auquel rien dans le monde ne peut être comparé », Jeypore, où les habitants ont pour la couleur un goût si effréné qu'ils bariolent leur demeure et teignent leurs poules en vert, leurs chiens en violet et leurs moutons en bleu, etc. Il a fait une pointe dans l'Himalaya, visité Lahore et la cité sainte des Sikhs, Amritsir, Allahabad, Ellora et ses *caves* ou temples, entre autres, le Kailas, taillé et sculpté dans le roc. Puis Bombay, Goa, qui à ce moment avait un regain de célébrité à cause de l'exposition du corps de saint François-Xavier, Bijapour, cette métropole parfaitement conservée où s'agitait autrefois un million d'habitants, Haïderabad, que les Anglais n'ont jamais occupée, les ruines de Golconde, Madras, etc., ont reçu la visite de M. Cotteau. Notre voyageur n'a pas oublié les établissements français: Pondichéry, qui compte à peine 50,000 âmes, Chandernagor, qui rapporte à la mère-patrie 300 caisses d'opium que donne l'Angleterre, à condition que la France interdise la fabrication du sel et la culture du pavot, Mahé, où il n'y avait en 1876 que 22 Européens, dont 7 enfants. Le volume de M. Cotteau, écrit sans prétention et avec un parfait naturel, offre une lecture très attachante à tous ceux qui aiment les récits de voyages. Heureux les indépendants qui disent adieu quand il leur plait à la vieille Europe et vont pour leur plaisir contempler les merveilles de l'extrême Orient! Pourtant M. Cotteau ne dispose, nous dit-il, chaque année que d'un temps limité; son voyage commencé le 6 octobre 1878 était terminé le 15 février 1879. On n'est plus au temps où Jacquemont mettait deux mois pour se rendre de Calcutta à Bénarès; encore Jacquemont avait-il soin de se pourvoir d'une nombreuse escorte. Aujourd'hui Bombay est à 17 jours de Londres; un réseau de chemins de fer sillonne l'Inde entière des bouches du Gange à celles de l'Indus, et l'on va de l'Himalaya au cap Comorin aussi facilement et à moins de frais que de Paris à Marseille.

La vie ne fait pas défaut dans le livre d'un autre voyageur, M. d'Audiffret. Ce « globe-trotter », comme il s'intitule, ce Français à l'humeur vagabonde, décrit avec beaucoup de verve ce qu'il a vu; son récit est plein de franchise, de naturel et d'entrain. Il ne vise pas à l'esprit ni à la profondeur; il a jeté rapidement sur le papier ses impressions de voyage, tantôt sur le pont d'une navire, tantôt sur les nattes d'une « maison de thé », tantôt dans le riding-room d'un caravansérail américain. Il ne fait pas métier d'écrivain; c'est un homme du monde spirituel et curieux qui note au jour le jour ses observations sans autre souci que d'exprimer sa pensée avec clarté. Nous ne reprocherons donc pas à M. d'Audiffret un style incorrect et familier qui ferait le désespoir de maint académicien; ce laisser-aller de l'écrivain, cet aimable abandon, cette négligence donnent au volume un attrait piquant. Nous ne blâmerons pas certaines expressions hasardées ou impropres, comme le Cassandre pour « la Cassandre » (p. 73), comparaison qui flattera peu M. Mèje. Nous ne dirons pas que nous en voulons à M. Stiillé d'avoir, par égard pour M. d'Audiffret, passé d'un seul coup, dans sa conférence sur l'Australie au XVIII^e siècle, tous les revers de la

France et de n'avoir cité que la bataille de Denain; cette « petite attention » nous semble manquer de goût (p. 355) et nous ne sommes pas chauvins au point de supprimer dans tout livre d'histoire les défaites de la France. Mais nous recommanderons le livre de M. d'Audiffret à tous ceux qui écoutent avec plaisir le conteur sincère qui revient de loin. Notre « globe-trotter » a demeuré quelque temps à Tokio; il a fréquenté les ministres du Japon, entre autres, le général Saïgo, ministre de la guerre et de l'instruction publique, qui lui a fait visiter l'école militaire de Shikangakko, fondée d'après les plans des officiers français et sur le modèle de l'école de Saint-Cyr; l'arsenal, où l'on fabrique des fusils, des affûts, des caissons, tout comme en Europe; la caserne de la garde, où les soldats disciplinés à la française ont étonné M. d'Audiffret par la précision et la rapidité de leurs mouvements. Il n'y a plus de Japonais, dit notre touriste avec une comique mélancolie (p. 171); le Japon emprunte tout à l'Occident, même le ridicule; l'ancien cérémonial a disparu; le mikado, que M. d'Audiffret a vu de près, portait dans une revue une tunique foncée recouverte de cordons et d'aiguillettes d'or, des épaulettes d'amiral, un pantalon blanc et un bicorne surmonté d'une plume blanche; le cocher qui conduisait le mikado était coiffé d'un chapeau râpé à très haute forme où sa tête disparaissait jusqu'au menton; tous les personnages du cortège (p. 186-187) portaient l'habit noir, des gants de fil d'Écosse, des pantalons qui dessinaient trop la forme bizarre de leurs jambes et des souliers vernis qui leur serraient atrocement les pieds. M. d'Audiffret ne se borne pas à nous décrire les maisons de thé, les danses des *geishas*, les théâtres, la fabrication des laques, les différents usages du papier au Japon, etc. Il nous donne un tableau exact de l'état des finances en 1876 et en 1878; il nous retrace l'histoire de la mission française qui créa l'armée japonaise et nous expose dans les moindres détails le mode de formation et l'effectif des troupes; il nous renseigne sur les institutions gouvernementales récemment adoptées par l'empereur Mutsushito; il nous fait un résumé de l'organisation sociale du Japon. Son ouvrage est donc indispensable aux géographes et aux historiens de l'Orient contemporain. A son retour, M. d'Audiffret a traversé les États-Unis dans les *Pullmann palace* de ce grand train d'*Overland* qui vous transporte en huit jours du Pacifique à l'Atlantique; il a pour les Américains plus de sympathie que M. de Rochecouart (cp. *Athenæum belge*, 1879, p. 135); mais il faut dire qu'il a rencontré des hommes du commerce le plus charmant, qu'il a été nommé citoyen de Philadelphie et qu'il s'est franchement amusé à New-York. En somme, le livre de M. d'Audiffret est un des volumes des plus intéressants qu'ait publiés la librairie Plon dans sa collection de *voyages*.

Passons aux ouvrages d'histoire. Le livre de M. Jurien de la Gravière est une histoire de la marine grecque depuis les guerres médiques jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile. Avouons-le, nous avons relu avec un vif plaisir le récit de ces batailles que nous n'avons que fort peu comprises dans les cours et les explications de nos lycées. Artemisium, Salamine, Mycale, les combats de la guerre du Péloponèse ne sont guère pour nous que des noms sonores et fameux qui rappellent, les uns, la victoire de la Grèce civilisatrice sur l'Orient barbare, les autres, la lutte de Sparte et d'Athènes pour l'hégémonie de la Grèce. Nous savons, il est vrai, que Xerxès entreprit contre les Grecs une expédition formidable. Mais jamais nous ne sommes entrés dans les détails de cette grande entreprise, et combien d'entre nous ne voient dans Xerxès qu'un despote, aveuglé par sa puissance, et luttant

contre les éléments comme un fou furieux ! M. Jurien nous montre au contraire dans le jeune souverain des Perses un homme habile qui prévoit tout, sauf la malveillance du sort, sauf la tempête qui a détruit plus tard l'Armada de Philippe II : Xerxès a mis en mouvement plus de cinq millions d'hommes et nourri durant cinq mois deux millions de soldats dans un pays presque inculte ; il a été vaincu à Salamine, parce qu'il avait devant lui Thémistocle et Aristide, parce que Thémistocle se porta sur tous les points menacés, appréciant la situation à tous les instants de la lutte, et comptant, pour ainsi dire, les blessures faites à l'ennemi ; parce qu'Aristide fit occuper l'île de Psyralie ; parce que rien ne prévaut contre la supériorité de l'armement, que les javalots des Perses s'émoussèrent contre les boucliers et les cuirasses des Grecs et que dans un combat corps à corps la lance l'emporta sur la flèche. D'ailleurs, si Xerxès perdit le prestige de ses armes, le triomphe des Grecs ne fut pas décisif ; ils croyaient que le combat recommencerait le lendemain. On a dit que Xerxès avait fui ; l'histoire, écrit M. Jurien de la Gravière, n'a pas eu souvent à enregistrer des fuites aussi sages : le gros de l'armée, sous Mardonius, resta intact ; Xerxès ramena et poussa en Asie toute l'écume. On lira avec le même intérêt tout ce que dit le savant marin du gouvernement de Périclès, de la puissance financière dont cet homme d'Etat dota sa patrie, et des commencements de la guerre du Péloponèse. Il raconte les débuts de la tactique navale ; les combats sur mer cessent alors d'être de grands fracas de rames et de coques ; les combinaisons apparaissent, et les évolutions, et les manœuvres, aujourd'hui encore instructives pour nos officiers de marine, car « les géants peuvent quelquefois prendre exemple sur les mirmidons ». Voyez le récit des batailles de Patras et de Naupacte, livrées par le grand navarque de l'époque, Phormion ; voyez le chapitre consacré par M. Jurien à la discipline qui régnait dans ce temps à bord des bâtiments à rames. La fin du volume est consacrée à cette désastreuse expédition de Sicile où fut moissonnée toute la fleur de la jeunesse athénienne ; même après avoir lu Thucydide, on ne relira pas sans émotion le récit de cette gigantesque entreprise qui eut un si misérable avortement ; on suivra avec une sorte d'anxiété les efforts des Athéniens pour prendre Syracuse ; on verra comment Athènes perdit finalement sa suprématie maritime et fut dès lors condamnée à une inévitable défaite. Le style de l'érudite amiral est d'ailleurs vif, entraînant, semé de comparaisons qui saisissent l'esprit et de rapprochements historiques qui séduisent le lecteur profane. Des esprits sévères pourront blâmer cette tendance à faire sans cesse des parallèles entre l'histoire grecque et celle de nos jours. Mais ces rapprochements sont piquants et parfois fort justes ; ils font mieux comprendre les événements et le rôle des personnages ; ils prouvent que l'histoire est un perpétuel commencement. On apprécie mieux la gravité du désastre éprouvé par Athènes en Sicile si l'on compare ce revers irréparable avec la campagne de Russie ; les Athéniens qui se précipitent vers le torrent en cohue confuse et se disputent l'eau bourbeuse rappellent les Français qui se livrèrent sans résistance au yalagan des Arabes sur les bords de la Macla ; le stratagème d'Ariston sous les murs de Syracuse remet en mémoire la façon dont s'y prit Pellissier pour jeter ses troupes à l'improviste sur le terre-plein de Malakoff ; Nicias, indécis, hésitant sans cesse, souffre de la même maladie que Villeneuve avant Trafalgar, etc. Ajoutons que la conclusion qui s'impose à M. Jurien de la Gravière, c'est que la marine de l'avenir ne sera qu'un retour à celle des anciens. Il faudra revenir aux flottilles, à ces « aleyons », à ces « hirondelles » qui glis-

seront sur la vague et ne feront qu'un saut de la vague au rivage. Les flottilles seules pourront à coup sûr traverser les détroits, tourner les frontières réputées inaccessibles, jeter des troupes sur un point et les rembarquer brusquement pour les verser sur un autre, se plier sans effort à toutes les résolutions et même à toutes les incertitudes du général en chef. Mais il faudra auparavant trouver le moyen de faire sortir les chevaux, « les animaux les plus nerveux et les plus maladroits de la création », non par la vergue, mais par la porte, comme au temps de Joinville.

Nous ne ferons pas le même éloge de l'ouvrage sur Catherine Médicis. L'auteur a suivi pas à pas Mézeray qu'il regarde comme « notre plus impartial et meilleur historien » ; il n'a guère fait de recherches personnelles, et l'on ne trouvera dans son livre rien de neuf ni d'original. Il cite assez souvent la *diplomatie vénitienne* de M. Baschet, quelquefois Pasquier et l'Estoile, mais sans indiquer exactement les passages d'où il tire ses citations ; toutes les indications qu'il donne sont très vagues. A certains endroits, surtout dans le milieu de l'ouvrage, le récit manque de vigueur et flotte au hasard ; c'est plutôt une histoire rapide des guerres de religion qu'une étude sur Catherine de Médicis. L'auteur raconte assez bien la Saint-Barthélemy et les événements qui la précédèrent ; il se sert principalement de la relation du médecin Miron, qui a tous les caractères de l'authenticité, et il pense avec raison que la Saint-Barthélemy n'a été qu'un coup d'Etat politique improvisé par Catherine de Médicis. Mais, — sans compter les mémoires du temps et tant d'autres documents qu'il fallait compiler pour faire une bonne biographie de Catherine, — pourquoi n'a-t-il pas cité le récent ouvrage de M. de Meaux sur l'histoire des luttes religieuses en France au XVI^e siècle (cp. *Athenæum belge*, 1879, n^o 49, p. 203) et le livre laissé par M. Wuttke sur la Saint-Barthélemy ? Voici en outre quelques erreurs. Il écrit Montluc et non *Montluc* (on sait que telle est l'orthographe du nom, et le vaillant capitaine, l'auteur des *Mémoires*, n'a jamais signé autrement) ; p. 90, le baron de Fumel était un seigneur, non pas du Bordelais, mais de l'Agonais ; p. 97, le traité signé avec Elisabeth par les protestants porte le nom de traité d'Hamptoncourt et fut conclu par le vidame de Chartres ; p. 126, il faut lire *Correro* et non *Correr*. L'auteur se trompe en ne voyant dans Coligny qu'un ambitieux sectaire ; Coligny était un grand citoyen qui détestait la guerre civile et ne se jeta dans la lutte qu'en frémissant de douleur ; il était digne d'une autre époque où la guerre contre l'étranger aurait seule absorbé les efforts de sa patrie. L'auteur n'a pas compris le rôle que joua Catherine de Médicis dans les guerres de religion. Il prétend qu'elle plaida la cause des réformés et que « ce qui témoigne de la tiédeur de ses sentiments religieux, c'est qu'au lendemain des plus grands revers, elle se montra pour l'engance huguenote favorable jusqu'à la partialité » (p. 100-104). Mais elle pratiquait, comme l'auteur le reconnaît plus tard, un système de bascule et usait les deux partis l'un par l'autre. Il est d'ailleurs trop sévère pour la reine-mère ; il a pour elle une « invincible antipathie » (p. 275) ; mais il aurait dû citer le mot qu'on attribue à Henri IV : « Que voulez-vous qu'elle fit contre nous tous avec tant de petits enfants ? ». Mais notre auteur n'a pas l'impartialité nécessaire à quiconque veut composer une œuvre sérieuse ; il hait le protestantisme et ne le cache pas ; ne s'est-il pas avisé en un endroit (p. 83) de comparer le calvinisme au radicalisme de notre époque ? Enfin, l'ouvrage est très incomplet ; pas un mot du jugement, si curieux, de Michelet sur Catherine ; pas un mot des superstitions de cette âme italienne et de

son goût pour l'astrologie ; pas un mot du fameux *escadron volant* ; pas un mot de l'amour de Catherine pour les arts et des Tuileries qu'elle fit bâtir ; pas un mot de la part qu'elle prit à l'entreprise tentée sous le règne de Henri III, lorsqu'une flotte française, commandée par Strozzi, fut envoyée aux îles Terceires.

La librairie Charpentier entreprend, ainsi que nous l'avons déjà annoncé (cp. *Athenæum belge*, 1879, n^o 24, p. 262), la réimpression des œuvres historiques des frères de Goncourt sur le XVIII^e siècle. Deux volumes consacrés à la Révolution française viennent de paraître. L'histoire sociale de cette grande époque n'a pas été abordée jusqu'ici, et c'est pour la première fois qu'on essaie dans ces deux volumes de peindre les mœurs de la France de 1789 à 1800. Quels sentiments agitaient les âmes, quelle physionomie avait revêtu la nation, quelle couleur avaient les choses dans cette période où tout était bouleversé, voilà ce que MM. de Goncourt se sont proposés de peindre. Ils ont consulté avec leur soin habituel et une incroyable patience les brochures et les journaux du temps ; ils ont compulsé tout ce monde de papier mort et méprisé jusqu'ici, feuilleté les collections d'autographes, examiné attentivement les gravures, les dessins, les tableaux, tous ces monuments intimes que chaque époque de l'histoire laisse derrière elle pour témoigner de ses actes et de ses passions. Ces deux volumes se refusent naturellement à l'analyse. Ils devront être lus de quiconque veut connaître les transformations successives que la Révolution fit subir à la société. Désirez-vous savoir ce que devint alors le théâtre ? Les auteurs nous énumèrent les théâtres qui naissent dans Paris après le décret de liberté rendu par l'assemblée ; ils nous montrent ces théâtres devenus des clubs populaires où deux partis se provoquent et se combattent, sans souci de la pièce et des acteurs ; ils nous dépeignent la scène française couvrant de grossiers sarcasmes les ennemis et les victimes de la Terreur, flâtant basement le public sans culotte, et rabaisant à la fois la dignité et le talent des artistes. Ouvrez le volume suivant ; vous trouvez des auteurs et des acteurs qui savent exciter l'émotion du public : la Terreur n'est plus, et MM. de Goncourt vous présentent le banquier Perregaux, Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, Al. Duval, Legouvé, Ducis, M^{lle} Contat, M^{lle} Raucourt, Talma, la petite Lange prédestinée aux scandales, la Montansier si avisée et si féconde en ressources, la Dugazon et Garat dont chaque romance est un événement et l'enrouement une calamité publique. Nous ne citons que cet exemple. Mais où trouver, sinon dans ces deux volumes de MM. de Goncourt, les plus exacts renseignements sur les journaux durant la Révolution ? Où trouver un tableau plus vrai de Paris durant toute cette période ? Lisez seulement la description des salons de 1789, de ces bureaux d'esprit où de charmants causeurs faisaient assaut de politesse et de beau langage, qui se laissent peu à peu envahir par la politique, chassent la conversation et n'admettent plus que les discussions de parti pour disparaître bientôt, avec tant d'autres choses, dans la tourmente. A côté de la politique, les auteurs n'oublient pas de décrire la fièvre du jeu qui s'empare des cerveaux et fait perdre à Barnave 30,000 livres dans une soirée ; ils représentent le bourgeois, le malheureux bourgeois qui ne prévoit pas où tout cela le mènera, s'affublant avec complaisance d'un nouvel uniforme et se croyant un héros parce qu'il joue au soldat. Lisez aussi les chapitres consacrés aux femmes et à l'amour durant la Révolution ; les femmes, remarquent MM. de Goncourt, n'ont plus la grâce de leur sexe ; elles ne sont plus femmes ; l'amour du XVIII^e siècle disparaît ; il n'est plus une attache ou une intrigue, c'est une passion

virile, toute de dévouement et de sacrifice. Les auteurs ne font une exception que pour la femme du peuple; celle-là est ardente à la Révolution; elle devient *tricoleuse*, *lècheuse de guillotine*; la Terreur même la craint, l'exclut des tribunes, lui déclare brutalement par la voix de Chaudette qu'on n'a besoin de Jeanne d'Arc que sous Charles VII. Mais la Terreur passe; la réaction éclate; la jeunesse parisienne de l'an III est affamée de plaisirs et rompt avec fougue le jeûne imposé à ses passions; il y a six cent quarante bals dans Paris; tout le monde veut jouir; la France danse ou plutôt elle valse; les femmes se blâment sur le scandale; l'amour, sérieux et grave durant la Terreur, n'est plus qu'une liaison facile, et la loi du divorce fait du mariage un simple commerce, un bail résiliable à volonté. Il faut citer enfin dans l'œuvre de MM. de Goncourt le brillant tableau, si minutieux, si détaillé, si complet, du Paris de la Révolution, tel qu'il était au commencement du Directoire. Grâce aux livres de l'époque, aux archives, aux almanachs, aux guides, aux voyages, MM. de Goncourt ont ressaisi rue par rue, section par section, le Paris de 1797; ils nous mènent et nous guident à travers toute la ville, en nous expliquant les métamorphoses qu'ont subies tous les édifices visités par la Révolution; ils nous entraînent même hors de Paris, à Marly, à Versailles, à Trianon. Tout revit dans ces deux volumes, car il n'y a pas une brochure du temps que n'aient lue les deux écrivains, et ils ont jeté sur un sujet qui, manié par d'autres, eût pu devenir aride, l'éclat et la richesse de leur style. Pas un recoin de l'existence de ce monde-là qu'ils n'aient fouillé, pas un goût ou une tendance de la nation qu'ils ne racontent dans ses moindres manifestations; ici, ce sont les changements de la mode; là, le salon de peinture; ailleurs, les divertissements de la foule, et tout cela exposé dans une langue d'une libre allure et d'une couleur ardente, langue vive, rapide, originale, pleine de saillies, d'apostrophes et d'images saisissantes. Vous avez là un des tableaux de mœurs les plus vastes et les plus étincelants qu'on ait jamais tracés; tout le Paris de la Révolution passe devant vous avec ses fêtes, ses fièvres et ses folies, et vous voyez, en lisant ces deux volumes, qui sont comme la chronique morale de la première république, se suivre et se pousser tous les événements après lesquels la France, lassée de tout et ne demandant que le repos, se donne à Bonaparte.

Des deux diplomates auxquels M. le comte Adhémar d'Antioche a consacré son livre, l'un, le comte Athanasé Raczyński, issu d'une ancienne et noble famille de Posen et auteur d'un ouvrage sur *l'art moderne en Allemagne* (1836-1841), représenta la France à la cour de Madrid dans une période riche en faits mémorables (1848-52); l'autre, Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, descendant du conquérant du Mexique (1), reçut vers la même époque deux missions diplomatiques de son gouvernement, l'une à Berlin, auprès du roi Frédéric-Guillaume IV, l'autre, à Paris, auprès du Prince Président. Le Prussien et l'Espagnol étaient unis par une étroite amitié; ils échangeaient volontiers et avec une entière franchise leurs impressions sur les événements du jour. M. d'Antioche nous communique leurs lettres confidentielles, ainsi que de nombreux fragments des dépêches du comte Raczyński; mais, pour donner à son travail « un aspect d'ensemble et d'unité », il expose les documents en les reliant entre eux par un récit de son cru. L'ouvrage est divisé en deux parties: la première, consacrée au ministre Narvaez que le comte Raczyński trouva aux affaires en arrivant en Espagne (2 juin 1848-

12 janvier 1851); la seconde, au cabinet Bravo-Murillo qui tomba à peu près au moment où le comte quittait Madrid (14 janvier 1851-fin 1852). Chacune de ces deux parties est suivie d'un chapitre spécial intitulé *politique générale*, où M. d'Antioche a traité des événements qui se produisaient en Europe durant les deux ministères Narvaez et Bravo-Murillo. Ces pages, relatives à la politique générale, sont les plus intéressantes du volume; on y suit, dans les appréciations des deux diplomates, les phases successives de l'agitation révolutionnaire qui règne alors presque partout; on y voit s'annoncer, naître et grandir les principaux événements de l'époque, et le monde politique de ces quatre années y revit avec ses anxiétés, ses prévisions, ses combinaisons de toute sorte. Par instants même, on admire la perspicacité et la sûreté de coup d'œil des deux hommes d'Etat; car, s'ils se trompent sur quelques points, si tous deux sont partisans *quand même* de la monarchie autoritaire, s'ils voient le doigt de Dieu dans la défaite du libéralisme (p. 114), l'esprit de parti ne les aveugle pas; ils conservent assez de calme et de sang-froid pour observer ce qui se passe autour d'eux et conjecturer l'avenir sans témérité. Ce sont là de vrais diplomates, des hommes qui voient toujours clair, habiles à démêler les secrètes manœuvres et le but caché des gouvernements et, comme dit le comte Raczyński, évitant avec un soin extrême d'être trompé, trompeur et trompette (p. 134). A une époque où l'avenir n'offre aux regards les plus perçants que des incertitudes, où les esprits dans la défaite du libéralisme comme improbable le rétablissement de l'Empire, où Lamoricière dit tout haut que *l'Empire est un canard*, Donoso Cortès révèle à son ami les ambitieuses visées de Louis Napoléon. Il ne nous reste qu'à citer les passages les plus curieux du volume. Le comte Raczyński et Valdegamas sont d'avis que le roi de Prusse n'accepte pas la couronne impériale. « Pourrait-il être l'instrument d'une assemblée révolutionnaire et désorganisatrice (p. 55), recevoir une couronne offerte par la démocratie (p. 69), une couronne d'épines? (p. 77 et 79). L'Assemblée de Francfort et la révolte de la Hongrie préoccupent aussi les deux diplomates. Mais il n'est pas difficile de voir que leur attention se tourne surtout vers la France. Raczyński prédit que la Révolution éclatera avant la mort de Louis-Philippe, parce que le gouvernement de juillet (p. 45-46) est soutenu, non point par le patriotisme, mais par l'intérêt personnel; parce qu'il domine par la corruption, les places et l'argent; parce que l'armée et la garde nationale l'abandonneront au jour du danger; parce que l'opposition est conduite par un de ces hommes dont l'existence est un péril pour l'avenir de la patrie (Thiers). Quelques mois plus tard, le comte se réjouit de l'élection de Louis Napoléon. « S'il a obtenu un si grand nombre de voix, il est incontestable que son élection signifie haine de la République » (p. 56), et Donoso Cortès, traversant Paris pour se rendre à Berlin, confirme ses pressentiments en lui envoyant ce portrait de Louis Napoléon.

Il est fataliste comme un Turc. Il croit au destin. Il est intimement persuadé qu'il est destiné à être empereur des Français. C'est la seule pensée qui l'absorbe, et sa récente élection à la présidence n'a pas peu contribué à fortifier chez lui cette superstition musulmane. Toutes ses paroles, dont il est du reste fort avare, son silence qui est calculé, tendent exclusivement vers ce seul but: être proclamé empereur par les impérialistes, être accepté par tous les ennemis de la République. Il ne veut absolument pas être président d'une République. Il dispose tout pour être proclamé empereur le jour où il y aurait une insurrection. Tous les généraux lui font la cour et l'entourent, recueillant avec avidité chaque parole qu'il laisse tomber. Le parti modéré, qui se compose de légitimistes et d'orléanistes, se résigne à l'Empire pour échapper à la République et il

ajourne à un temps plus éloigné le soin de s'occuper de ses intérêts. (P. 59, 60 et 61.)

Personne n'a peut-être aperçu plus clairement que Donoso Cortès les conséquences de la situation de la France ni annoncé plus nettement le dénouement de la crise. A ses yeux, la lutte est circonscrite entre le Président et l'Assemblée; le plus fort est celui qui frappera le premier (p. 246), et l'armée décidera de la victoire (p. 259). Le 1^{er} décembre 1851, il écrit à Raczyński les lignes suivantes: « Tout se passe ici comme je le croyais; le Parlement est mort, ses chefs terrifiés; le Président est maître de la situation, il fera le coup d'Etat le jour qu'il choisira lui-même et il le fera bientôt. » Le lendemain même, le coup d'Etat éclatait. « C'est le coup le plus habile que l'histoire ait eu encore à enregistrer; un homme qui passait il y a peu de temps pour un aventurier, a mis hier sous les verrous les plus grands personnages politiques et militaires de la France » (p. 262). Déjà Donoso Cortès prévoit l'Empire. « Il a pour lui la force; les classes laborieuses demandent un maître et ne croiront l'avoir que si ce maître s'appelle l'empereur; l'armée demande un chef dont l'autorité s'exerce avec vigueur, et elle ne sera persuadée que ce chef est le sien que lorsqu'il se nommera empereur » (p. 284). Mais la fameuse formule « l'Empire, c'est la paix » n'est pas celle du diplomate espagnol; il pensait que la guerre ne manquerait pas de suivre la proclamation de l'Empire parce que l'ambition, l'égoïsme, l'intérêt de la dynastie étoufferaient les pensées d'apaisement. « Louis Napoléon se verra entraîné à des empiètements sur ses voisins; son entourage l'y poussera; sa nature aventurière prendra le dessus; de sauveur, il deviendra envahisseur et ravageur (p. 305). Je ne sais où il commencera, mais il ne se tiendra pas tranquille; il ne débutera pas brusquement, mais avec des prétextes plausibles et force manifestations pacifiques » (p. 309-310). Le mariage de l'empereur avec M^{lle} Eugénie de Montijo le laissa perplexe: « fait-il bien, fait-il mal, je n'en sais rien » (p. 311). Mais, selon son expression, ses impressions étaient moins que jamais couleur de rose:

Après Strasbourg, après Boulogne, il était réputé fou à lier; après le 2 décembre, il était un grand homme, le sauveur de la société, la terreur des méchants. Voilà qu'il cède à la passion, après avoir désiré épouser une infante et souhaité un mariage royal! Selon toutes les probabilités, l'impératrice Eugénie fera faire des folies à son mari... Vous avez vu dans des ballets les esprits infernaux et les furies sauter, gesticuler, grimacer, se tordre, rire, grincer des dents; vous avez vu des maisons de fous où tel se croit dieu, tel autre, empereur; vous avez vu des maisons de jeu où les uns se ruinent en un jour, tandis que les autres font rapidement des fortunes immenses. Eh bien, il y a de tout cela dans la situation de la France. Balzac n'a rien imaginé de si exagéré que la réalité dans ce pays... Je redoute que Napoléon III ne commence bientôt à exploiter les nationalités; celle d'Italie, de la Pologne, de la Hongrie. Je crains l'influence de l'impératrice Eugénie sur son mari, et qu'elle ne cède à la tendance constante de sa jeunesse, faire de l'effet, étonner par ses caprices et sa bizarrerie (p. 311-312).

Ces lignes étaient écrites au commencement de l'année 1853. Trois ans plus tard, le comte Raczyński, après un court séjour à Paris, traçait ce portrait de l'empereur:

Il est inexplicable. Il a autant de terrible que de plaisant. L'abbé de Pradt, après la Bérésina, appelait l'oncle Jupiter Scapia; le neveu est l'inverse; il a commencé par où l'autre a fini. Quelque chose qu'il fasse, quels que soient les ovations, les baptêmes, les fêtes, les milliards dépensés, l'ébahissement de la foule, les triomphes de l'armée, la peur qu'il inspire à juste titre aux souverains et aux peuples, ce n'est, à mes yeux, qu'un homme audacieux, hardi et heureux, sans grandeur, sans sagesse et sans conscience; pas méchant, pas du tout bas, mais

(1) Il est impossible que Donoso Cortès soit, comme le dit M. d'Adhémar (p. XXIX), le *petit-fils* de Fernand Cortès.

jamais vrai, ne sachant recruter ni son entourage ni ses instruments. Je nie qu'il ait de grandes vues politiques, que ce soit un grand homme d'Etat, qu'il prévoie les éventualités. Il n'a jamais rêvé et entrepris que des folies, qui ont tourné heureusement pour lui. Mais ne contribuons pas, pour notre part, à ce qu'une vie aventureuse et coupable soit couronnée d'une considération imméritée. Parce que les succès de Crimée lui ont procuré une position si haute, est-ce qu'il n'en est pas moins, par son alliance avec l'Angleterre, cause que la flotte turque à Sinope et la flotte russe à Sébastopol ont été détruites au profit de la prépondérance maritime de l'Angleterre? L'éclat est pour lui, la gloire pour l'armée française, mais les profits durables sont pour l'Angleterre... En France, on commence à s'apercevoir que le régime actuel n'a ni base, ni avenir. L'empereur est aujourd'hui moins bien informé de tout ce qui se passe, parce qu'il est moins accessible. Il se permet des incartades, ce qu'il ne faisait pas dans le principe. C'est lui qui mène tout, et ses agents n'apprennent souvent ses projets que sous forme de résolutions; aussi arrive-t-il que les mesures que commande un ministre ne cadrent pas avec celles qui émanent d'un de ses collègues... Il n'a pas de viles passions, mais c'est un homme fantasque, morose, un gros joueur, aventureux, rempli d'amour-propre, avide de grandeur, mais incapable d'élévation, poussant en avant sans calculer les obstacles. Personne en France, excepté les rouges, ne désire sa chute, parce qu'on le préfère à la Révolution; mais à quoi sert de souhaiter qu'il reste, si lui-même, entraîné par sa nature, court à sa perte?... Quelles nouvelles aventures médite maintenant Louis-Napoléon? Je redoute toujours une agression contre l'Allemagne, et je regarde cette guerre comme une éventualité à laquelle nous ne saurions tôt ou tard échapper; il lui faut, en effet, des aventures, et celle là me paraît une introduction nécessaire à toutes les autres, ou une conséquence fatale de celles qui ont précédé. L'Europe s'étonnera un jour que la France ait pu prendre cet homme au sérieux; la France s'en étonnera elle-même, ce qui ne l'empêchera pas de subir encore de nouvelles péripéties et de nous y entraîner.

On remarquera les craintes exprimées par le comte Raczynski sur une guerre entre la France et l'Allemagne; dès 1856, cette lutte était regardée comme inséparable du programme de la politique impériale, et Donoso Cortés semblait en prévoir l'issue, quand il écrivait à Raczynski (24 mai 1852, p. 305) :

La destinée de Napoléon est de franchir un jour ses frontières et de succomber misérablement dans un autre Waterloo ou, pour mieux rendre ma pensée, dans une nouvelle bataille de Novare.

A. CHUQUET.

BULLETIN.

Encore le théâtre national, par un homme de lettres. Bruxelles, Muquardt. — L'auteur de cette brochure nous communique les résultats d'une longue expérience personnelle; les considérations qu'il émet, de même que ses conclusions, méritent donc l'attention; pour notre part, nous ne pouvons, en général, que les approuver puisqu'elles sont les nôtres. Nous ferons remarquer cependant que nous n'avons pas ajourné, et pour cause, la solution de la question d'un théâtre national jusqu'au jour où apparaîtrait un homme de génie, ainsi qu'on veut nous le faire dire (Cf. *Athenæum belge*, 1880, nos 1 et 2).

Ciel et Terre, revus populaires d'astronomie et de météorologie, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. 8 francs par an. — Nous avons annoncé la publication de cette revue, rédigée par les astronomes et les météorologistes de l'Observatoire royal. La première livraison, qui vient de paraître, répond en tous points, aux promesses du programme. M. Houzeau, directeur de l'Observatoire, a donné à la revue un témoignage de sympathie en écrivant pour ce premier numéro un article, *la Conquête de l'heure*, dans lequel il rappelle les difficultés qu'ont éprouvées longtemps les astronomes pour déterminer le moment exact des phénomènes qu'ils observaient,

les perfectionnements successifs apportés aux appareils, jusqu'à notre époque, où la conservation de l'heure se fait avec exactitude. Le travail de M. Houzeau est suivi d'une étude de M. Lancaster sur les conditions exceptionnelles de température du commencement de cet hiver; d'un premier article de M. Fievez relatif à l'analyse spectrale. « Le ciel pendant le mois de mars 1880 », par M. Niesten, et une revue météorologique de la quinzaine, accompagnée de deux cartes, par M. Vincent, complètent la série des travaux originaux de ce fascicule, qui se termine par une chronique et un bulletin bibliographique, rédigés avec infiniment de soin. Bien qu'entreprise surtout dans un but de vulgarisation, la revue a un caractère sérieux, et les hommes de science aussi bien que le public général la liront avec intérêt.

— Les tomes IV et V de la série paléontologique des *Annales* du Musée d'histoire naturelle viennent de paraître. Dans le tome IV, M. P.-J. Van Beneden continue la description des découvertes faites il y a quelques années dans l'ossuaire d'Anvers; il est réservé à trois espèces de Mysticètes ou baleines proprement dites, se rapportant à autant de genres: *Balaena*, *Balaenula* et *Balaenotus*. Le premier de ces genres renferme les grandes baleines vivant encore dans les mers du globe; la *Balaena primigenia* des terrains pliocènes d'Anvers avait une taille voisine de la baleine franche du Groenland; elle est représentée au Musée par d'assez nombreux ossements que le savant professeur décrit et figure dans ce volume. Les genres *Balaenula* et *Balaenotus* sont nouveaux pour la science. Ce sont de petites baleines dont la longueur était de 5 à 7 mètres. Leur description en fait connaître les affinités zoologiques. Le Musée possède des squelettes presque complets de ces espèces et un grand nombre d'ossements isolés. Le texte est accompagné d'un atlas de 39 planches in-folio.

Dans le tome V, M. L.-G. de Koninck poursuit la description de la faune du calcaire carbonifère de la Belgique. 115 espèces de céphalopodes y sont caractérisées, et un atlas de 19 planches in-folio les figure. 52 espèces de Nautilus ayant été décrites dans la première partie de l'ouvrage en 1878, le nombre de céphalopodes de notre calcaire carbonifère s'élève à 167 espèces.

— La *Revue philosophique* publie une analyse critique de la *Philosophie scientifique* de M. Girard. Elle constate que les idées de M. Girard ne diffèrent pas sensiblement dans leur ensemble de celles d'Auguste Comte. Tout en faisant de sérieuses réserves, elle exprime l'avis que la *Philosophie scientifique* mérite le meilleur accueil. La *Philosophie positive*, parlant du même ouvrage, trouve que M. Girard n'a pas assez médité le *Cours de philosophie positive*. Cela ne veut pas dire que dans ce gros volume il n'y ait « nombre d'excellentes idées, d'aperçus ingénieux, de remarques profondes; » mais, ajoute la *Revue* de M. Littré, « ces qualités restent sans utilité parce qu'elles soutiennent une tentative mort-née, une œuvre illusoire. »

— La traduction du *Marchand de Venise* par le roi don Louis de Portugal vient de paraître à Lisbonne; elle sort des presses de l'imprimerie royale. L'édition est vendue au profit de l'orphelinat de Lisbonne.

— Nous lisons dans la chronique de la *Revue critique* :

M. G. Hanoteaux va publier pour la *Camden Society* un Mémoire très curieux de Mme de Motteville, rédigé pour servir à l'oraison funèbre de Henriette-Marie, femme de Charles 1^{er} d'Angleterre, par Bossuet. Le grand orateur a eu certainement ce mémoire entre les mains et il en a tiré presque textuellement plusieurs passages de son discours. — La librairie Calvary, de Berlin, publiera désormais tous les ans une bibliographie de tous les ouvrages relatifs à la philologie germanique (*Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*). La rédaction de ce recueil est confiée à

MM. E. Henrici, K. Kinzel, H. Loeschhorn. Le premier volume, concernant les publications de philologie germanique parues en 1879, paraîtra avant le 1^{er} avril. Le prix de l'abonnement annuel est de 8 mark.

NOTES ET ÉTUDES.

ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE.

SÉANCE ANNUELLE DU COMITÉ BELGE.

Le Comité belge de l'Association internationale africaine a tenu le 1^{er} mars sa séance annuelle devant un public beaucoup plus nombreux que celui de l'an dernier.

Au bureau siégeaient : M. le baron d'Anethan, vice-président, M. le général Liagre, ministre de la guerre, et M. le baron Lambermont, tous deux délégués du Comité belge près la Commission internationale, M. le colonel Strauch, secrétaire, M. Galezot, trésorier, et M. le baron Guillaume, secrétaire-adjoint.

La séance a été ouverte par la lecture du rapport du trésorier, sur la situation financière du Comité belge. De ce rapport il résulte que les souscriptions recueillies en 1877, 1878 et 1879 par le seul Comité belge, c'est-à-dire, abstraction faite de la participation des Comités nationaux étrangers, ont permis à ce Comité de remettre à l'Association internationale une somme de 664,000 francs.

Les souscriptions sont ou simples, c'est-à-dire une fois données, ou annuelles. Le rapport constate que les souscriptions annuelles restent à peu près au même niveau d'une année à l'autre. Elles s'élèvent à environ 113,000 francs par an. La participation du Comité belge à l'Association internationale pour un chiffre en quelque sorte constant, à son importance, en ce qu'elle permet à celle-ci d'établir à l'avance ses voies et moyens et de régler, en conséquence, la formation de ses expéditions.

M. le colonel Strauch, secrétaire, a donné ensuite lecture d'un volumineux rapport sur l'action du Comité national pendant l'année écoulée. Ce rapport, nourri de faits et d'intéressants aperçus, très écouté, débute par le tableau mouvementé des différentes explorations et tentatives de civilisation dont l'Afrique a été le théâtre depuis l'année dernière. Il rappelle, entre autres faits, l'expédition de Gérard Rohlfs, les efforts persévérants du capitaine Martini au Chou, les études des Chotts par le commandant Roudaire, les tentatives de Soleillet vers Tombouctou, les reconnaissances du Niger et du Bénoué par de Semélé et Burdo et celle de l'Ogooué, par de Brazza.

Stanley, chargé par une réunion de capitalistes et de philanthropes appartenant à divers pays, vient de reprendre en détail l'exploration du Zaïre et a établi une première station aux pieds des cataractes.

Tandis que l'ingénieur Schütt pénètre dans les contrées encore peu connues où règne le Muata-Yanvo, que Serpa Pinto traverse l'Afrique australe par les régions que vient d'étudier le Dr Holub, l'expédition anglaise de Keith Johnston et l'expédition française de l'abbé Debaize se voient privées de leurs chefs, enlevés par le climat africain.

Ce tableau se termine, d'abord par la mention de la ligne télégraphique qui relie actuellement Durban à Aden et met l'Europe en communication directe avec Zanzibar; ensuite par l'annonce de la création d'une Société, constituée dans le but d'organiser un service régulier de transports entre la côte et les grands lacs, à l'aide de nègres enrôlés d'une manière permanente en qualité de porteurs.

La deuxième partie du rapport du secrétaire intéresse plus particulièrement la Belgique. Elle

résume les marches et les progrès des diverses expéditions belges organisées par l'Association internationale. Nous ne suivrons pas le rapport dans les détails qu'il donne sur la marche de Cambier et de Popelin, sur l'expédition de Burdo et de Roger. Les lecteurs de l'*Athenæum* ont été régulièrement tenus au courant des nouvelles apportées par le courrier de Zanzibar et des rapports des voyageurs. Mais nous en signalerons tout spécialement la partie si intéressante, relative à la mission dont M. Carter a été chargé par le Roi, dans le but de tenter, en Afrique, l'utilisation de l'éléphant comme moyen de transport.

Comme on le sait, cet essai a pleinement réussi, tant sous le côté pratique que sous le rapport moral : le prestige de l'homme blanc a considérablement grandi dans l'esprit des nègres, et la nouvelle de la merveilleuse apparition d'éléphants montés par des hommes a passé de bouche en bouche, et s'est répandue avec une incroyable rapidité dans tout le centre du continent. Le succès de l'expédition des éléphants a décidé le Roi à compléter ce premier essai par celui de la domestication de l'éléphant indigène. Le rapport annonce la création, probablement au village de Simba, d'une école de dressage et de remonte. Des éléphants indiens dressés pour la chasse et un personnel au courant de ce service arriveront à Zanzibar au printemps; avant la fin de l'année une station sera installée et prête à fonctionner.

Enfin, une nouvelle non moins importante est celle de l'organisation d'une quatrième expédition composée de Belges, et qui partira d'Europe au commencement du mois de mai. Les voyageurs qui doivent en faire partie ne sont pas encore désignés. Elle emportera un petit bateau à vapeur démontable, destiné à être lancé sur le Tanganika. Enfin elle emmènera avec elle trois artisans : un menuisier, un maçon et un forgeron, qui seront chargés de compléter les installations de la station de Karéma et d'initier les indigènes aux travaux de leur profession.

Comme on le voit, la situation des affaires africaines se présente chaque jour sous un aspect de plus en plus satisfaisant. Le Comité s'applique avec une persévérance digne des plus grands éloges à réaliser le programme arrêté par la Conférence de Bruxelles : relier la côte orientale à la côte occidentale par une chaîne de stations scientifiques et hospitalières.

Certes, on doit se tenir en garde contre une satisfaction trop complète : dans une entreprise de ce genre il faut toujours s'attendre à des déceptions, à des malheurs même. Mais dès aujourd'hui un premier résultat est acquis; depuis l'expédition de Burton et Speeke, bien peu de voyageurs ont parcouru la route des caravanes; depuis la création de l'Association, les expéditions se succèdent trop nombreuses pour être comptées. De la côte au lac il n'existait naguère aucun établissement civilisé; avant la fin de l'année, huit stations européennes seront échelonnées le long de la ligne. Ce sont, en partant de la côte : la station des missionnaires français de Bagomoyo; celle du comité français dans l'Ousagara; la station des missionnaires anglais à Mpouapoua; celle des missionnaires algériens dans l'Ouanzi; le dépôt du comité belge à Tabora; la station du comité allemand à Manyara; l'établissement des éléphants à Simba et la station du comité belge à Karéma. On le voit, un progrès considérable est accompli, et si les premiers pas ont été difficiles — douloureux et décourageants même — le Comité est aujourd'hui largement récompensé de sa persévérante tenacité.

Après le rapport du secrétaire, accueilli très favorablement, comme il devait l'être, par l'assemblée, M. Van Volxem a préconisé l'emploi des buffles comme bêtes de somme. Un essai

pourrait être fait afin de s'assurer si cet animal résiste aux morsures de la tsésé.

La séance s'est terminée par une très intéressante communication sur l'histoire de la découverte du Tanganika, présentée par M. le lieutenant-colonel Adan. Le savant directeur de l'Institut cartographique militaire avait à cet effet dressé et fait distribuer aux membres du Comité une carte représentant les divers tracés du lac, d'après Ehrhardt (1856), Petermann (1856), Burton et Speek (1858), Livingstone (1872), Cameron (1874) et Stanley (1875). En terminant, il a exprimé le vœu de voir l'Association recommander à ses explorateurs des moyens uniformes pour l'exécution de leurs travaux cartographiques.

A. J. WAUTERS.

CHRONIQUE.

Le Comité belge de l'Association internationale africaine a reçu le 2 mars une dépêche annonçant l'heureuse jonction à Karéma du capitaine Cambier et du capitaine Popelin, ce dernier accompagné de la caravane des éléphants, conduite par M. Carter.

— Le Congrès de l'enseignement qui se réunira cet été à Bruxelles, et dont l'organisation est très avancée durera six jours. Il est divisé en six sections : 1^o enseignement primaire; 2^o enseignement moyen; 3^o enseignement supérieur; 4^o enseignement de matières spéciales; 5^o enseignement populaire, conférences, bibliothèques, musées; 5^o hygiène scolaire.

Le Comité général du Congrès a choisi les questions suivantes pour les délibérations communes des sections :

1^o Quel est le but que doit poursuivre le législateur en élaborant le programme de l'enseignement primaire? Le but est-il de faire acquérir des connaissances déterminées ou de cultiver d'une manière intégrale les facultés physiques, intellectuelles, morales? Que doit faire l'école primaire au point de vue de l'éducation politique du peuple?

2^o Les programmes de l'enseignement moyen doivent-ils être mis en rapport avec les études supérieures spéciales auxquelles chaque élève se destine ou doivent-ils être conçus en vue d'une culture intégrale préliminaire commune à toutes les études spéciales? Quelle est dans l'enseignement moyen l'importance relative de la culture littéraire et de la culture scientifique?

3^o Le but des études supérieures doit-il être limité à l'acquisition des aptitudes professionnelles? Faut-il aussi considérer ces aptitudes comme destinées à répandre dans les classes supérieures les notions essentielles de toutes les sciences et à concourir ainsi à la culture générale de la nation?

4^o Quelle est la meilleure organisation à donner aux académies ou écoles de dessin pour que l'art puisse remplir, dans l'intérêt des masses, sa mission éducative? Quels progrès ont été réalisés dans les méthodes? Examiner la question au point de vue : a) de l'enseignement dans les écoles moyennes; b) dans les écoles primaires; c) dans les écoles techniques ou industrielles de tout degré et pour les deux sexes.

5^o Quels services les écoles, à leurs divers degrés, les cours d'adultes et les sociétés ouvrières peuvent-ils rendre à l'armée? Quels services l'armée peut-elle rendre à l'instruction générale?

Les questions spéciales à chaque section ne tarderont pas à être arrêtées par le comité exécutif auquel le Comité général a délégué ce soin. Les personnes qui auraient, sous ce rapport, des communications à faire au Comité, sont priées de les adresser à M. Buis, échevin de l'instruction publique à Bruxelles et secrétaire général du congrès.

— Voici les questions mises au concours par l'Académie de médecine pour la période 1880-1883 : Éclaircir l'histoire des maladies des centres nerveux, et principalement de l'épilepsie. Prix : 5,000 francs. Clôture du concours : 1^{er} avril 1880. — Déterminer, en s'appuyant sur des observations précises, les effets de l'alcoolisme, au point de vue matériel et

psychique, tant sur l'individu que sur sa descendance. Prix : Une médaille de 1,000 francs. Clôture du concours : 15 juillet 1880. — Faire une étude comparative du rachitisme, de l'ostéomalacie et de la cachexie ossifrage — étiologie, symptomatologie, nature et traitement — chez les animaux domestiques, et joindre, autant que possible, à la réponse des pièces d'anatomie pathologique, à l'appui des opinions qui seront établies (question reprise du précédent programme). Prix : Une médaille de 800 francs. Clôture du concours : 1^{er} mai 1881. — Déterminer la nature de l'influence de l'innervation sur la nutrition des tissus. Prix : Une médaille de 1,000 francs. Clôture du concours : 1^{er} janvier 1882. — Déterminer expérimentalement l'influence que la dessiccation, employée comme moyen de conservation, exerce sur les médicaments simples du règne végétal (question reprise du programme de 1877-1879). Prix : Une médaille de 600 francs. Clôture du concours : 1^{er} février 1882. — Exposer le rôle des germes animés dans l'étiologie des maladies, en s'appuyant sur des expériences nouvelles. Prix : Une médaille de 2,000 francs. Clôture du concours : 1^{er} janvier 1883.

— Nous avons reçu les « Stances de félicitations à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Belgique », adressées au roi Léopold II, composées et mises en musique par le Rajah Sourindro Mohun Tagore (Calcutta, in-f^o). Les journaux ont publié, d'après la traduction anglaise qui accompagne le texte original, une traduction française des cinq strophes dont se compose cette curieuse pièce. Voici, au sujet de l'auteur et de la musique, quelques renseignements qu'on ne lira pas, croyons-nous, sans intérêt.

Le Rajah Sourindro Mohun Tagore est le même qui, il y a quelques années, fit au Roi le splendide cadeau d'instruments de musique, devenu le noyau du Musée du Conservatoire, aujourd'hui l'un des plus intéressants de l'Europe et bien certainement le plus riche de tous au point de vue ethnographique. Il est le fondateur d'une école de musique à Calcutta. Les frais nécessités par cette école, où seuls les instruments indous sont enseignés, sont entièrement supportés par lui. Sa popularité au Bengale est immense; on l'y appelle plaisamment « the musical Rajah ». Non-seulement le prince soutient de ses deniers l'établissement qu'il a fondé, mais il alimente aussi, par ses vastes connaissances, l'enseignement qui s'y donne : c'est lui qui a écrit la plupart des méthodes des instruments qui s'y apprennent.

La réputation du prince n'a pas tardé à se répandre en dehors de la sphère de son action; il est docteur en musique, grade qui lui a été conféré par l'Université de Philadelphie, commandeur de l'ordre de Léopold, chevalier de l'ordre de l'Empire Indien, chevalier de l'ordre du Medjidieh, commandeur de l'ordre d'Albert de Saxe, correspondant ou associé de presque toutes les Académies de l'Europe.

Au sujet de la musique, le savant conservateur du Musée du Conservatoire, M. V. Mahillon, nous communique la note suivante :

La musique est du genre Râga mâlâ dans lequel on emploie des Râgas (mélodies types) de caractères différents; ces Râgas sont désignés ici par leurs titres : Kedâra, Behâga, Khâmbâja, Sârânga, Bibhâsa. — La mesure est désignée par les mots Tâla-Madhyamâna, qui signifient : mesure moyenne de huit matrâs; le matrâs est l'unité de mesure; il représente notre croche.

La notation du morceau n'est qu'une traduction européenne. La notation indoue a pour éléments les syllabes initiales Sâ, ri, ga, ma, pa, dha, ni, représentés par des caractères sanskrits; ils correspondent à nos mots : ut, ré, mi, fa, sol, la, si ou aux lettres C, D, E, F, G, A, B. L'échelle des sons est limitée à trois octaves (saptakas), que l'on note de la façon suivante :

C D E F G A B C D E F G A B C D E F G A B

L'octave type est le madhya saptaka, le C équivaut à notre ut₂; l'octave inférieure, moudra saptaka, indiquée par un point placé sous la lettre, correspond à l'octave commençant par l'ut₂; l'octave supérieure, tara saptaka, se désigne par un point au-dessus de la lettre; elle commence par le C équivaut à notre ut₁.

Quant à la valeur musicale des mélodies indoues, il n'est pas possible à un artiste européen de se prononcer sur cette question; l'éducation de son oreille ne lui permet de les considérer que comme des phrases curieuses par l'intonation et le rythme; elles peuvent l'étonner, mais non l'émouvoir.

— M. Nordenskiöld, dans une lettre dont M. Daubrée a donné lecture à l'Académie des sciences de Paris, indique quelques-unes des collections rapportées de l'expédition du nord-est par l'océan Glacial de Sibérie. Ces collections consistent en animaux inventés, en phanérozoaires, en ossements de baleines, en plantes fossiles tertiaires du Nagasacke et du Labuan (près de Bornéo), en pierres taillées, ustensiles, armes, habits, etc., des Tchouktchis et des Esquimaux. Enfin la mission a recueilli une collection de 1,040 ouvrages en cinq à six mille volumes, de livres et manuscrits japonais, imprimés ou écrits avant l'ouverture du Japon pour les Européens. A propos des animaux inventés trouvés dans la mer de Sibérie, M. Nordenskiöld fait remarquer que, si l'on en juge par les résultats des dragages, la faune la plus riche en individus, à la profondeur de 30 à 100 mètres, ne se trouve pas entre les tropiques, mais dans l'océan Glacial et dans la mer de Behring. Cependant la température du fond de cette mer est toujours 1 ou 2 degrés C. au-dessous de zéro.

— M. le docteur Dutrieux a fait à la Société de géographie commerciale de Paris une intéressante conférence sur les moyens de transport et les routes commerciales de l'Afrique centrale. Il a signalé à l'attention de la Société l'initiative que vient de prendre avec un plein succès la Société d'exploration commerciale de l'Afrique, fondée à Milan, et qui envoie des expéditions importantes dans l'intérieur du continent. M. Dutrieux a développé l'idée d'une fédération commerciale africaine dont les divers groupes auraient pour simple objectif la conquête commerciale du continent africain. La Société a vivement applaudi la conférence du voyageur belge et a décidé la nomination d'un comité d'études, qui devra examiner toutes les questions relatives à la constitution d'une fédération commerciale africaine.

— Les 20 universités allemandes ont été fréquentées pendant le semestre d'hiver par 20,172 étudiants, ainsi répartis: Berlin, 3,603; Leipzig, 3,227; Munich, 1,806; Breslau, 1,309; Halle, 1,098; Tubingue, 994; Göttingue, 965; Bonn, 881; Wurzburg, 848; Strasbourg, 752; Königsberg, 737; Marbourg, 552; Greifswald, 531; Heidelberg, 502, etc. Rostock figure à la fin de la liste, avec 198. De ces 20,172 étudiants, 2,655 appartiennent à la Faculté de théologie; 5,132, à celle de droit; 3,761, à celle de médecine; 8,624, à celle de philosophie.

— La *Rassegna Settimanale* annonce la découverte près de Matera, dans la Basilicate, le long de la rive gauche de la Gravina, de cavernes qui ont constitué aux temps préhistoriques un centre d'habitations de troglodytes; on y a trouvé des armes de pierre, des ustensiles, des ossements humains, des os d'animaux féroces.

Décès. — Franz Hellweger, peintre d'histoire, collaborateur de Cornelius, mort à Innsbruck, à l'âge de 67 ans. — Ludwig Kirschbaum, naturaliste, mort le 3 mars à Wiesbaden, à l'âge de 69 ans. — W. Schäfer, auteur d'une « Vie de Goethe » et autres travaux relatifs à l'histoire littéraire, mort à Brême, le 2 mars, à l'âge de 71 ans. — Le Dr Prestel, naturaliste et météorologiste, mort à Emden, le 29 février, à l'âge de 70 ans. — A. Granville Stapleton, publiciste anglais, mort à Warbrook, le 26 février, à l'âge de 80 ans. — James Lenox, philanthrope, mort à New-York, le 7 février, à l'âge de

80 ans, fondateur de la célèbre bibliothèque qui porte son nom. — Isidoro de Lumia, directeur des archives de Palerme, auteur de travaux historiques estimés. — P. Selvatico Estense, né à Padoue en 1803, mort dans cette ville le 23 février, auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de l'art en Italie. — Izmil Ivanovich Sreznevsky, philologue et archéologue russe, mort à l'âge de 68 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — *Séance du 28 février.* — Suite de la discussion relative aux lacunes signalées par M. Depaire dans les articles du Code d'instruction criminelle concernant les médecins et chimistes légistes. M. Vleminckx critique la proposition, faite par M. Depaire, d'instituer un conseil médico-légal supérieur; celle de M. Larondelle relative à la nomination d'experts attitrés. Il reconnaît, avec M. Gluge, la nécessité de relever le niveau des études médico-légales. M. Gluge propose la création de grades de médecin et de chimiste légistes. Mais, pour que la création de ces nouveaux grades académiques pussent répondre au but désiré, il faudrait nécessairement, afin de leur donner une sanction pratique, modifier le tarif de 1853 sur les frais de justice. M. Vleminckx critique les tarifs en vigueur; il en démontre l'iniquité et s'en réfère aux développements que renferme un opuscule très complet sur la question, dû à la plume d'un de ses collègues, médecin-légiste, M. le Dr Schoenfeld. Il recommande tout spécialement ce travail à l'attention de la commission à laquelle ont été renvoyées les propositions se rapportant au problème soulevé par M. Depaire. M. Vleminckx soumet à l'Académie une série de propositions qui seront discutées dans la prochaine séance.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 8 janvier.* — Note de M. Van Heurck sur l'ouvrage de M. J. Brun: *Diatomées des Alpes et du Jura.* — *Séance du 2 février.* — Lecture de M. le Dr Casse sur « les mouvements moléculaires et le mouvement brownien. »

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Mars. L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de Juillet (Ch. Woeste). — Simple histoire, nouvelle (A. Rasquin). — De l'enseignement primaire en Angleterre (A. l'Kint de Roodenbeke). — La procédure pénale à Londres et en Belgique (J. de Borchgrave). — Un général belge aux Célèbes. — Du divorce.

Bulletin de l'Académie royale de Belgique N° 1. Existence d'un double appareil et de deux liquides sanguins chez les Arthropodes (Ed. Van Beneden). — Remarque sur l'existence de l'évolution dans les courbes du troisième ordre et de la quatrième classe (E. Weyr). — Régulateur elliptique isochrone dont on peut faire varier à volonté la vitesse de régime (Van Rysselberghe). — Note sur le tome II de la correspondance du cardinal de Granvelle (E. Poulet). — Du sens réel du mot « romanus » dans le texte de la loi salique (J.-J. Thonissen). — Note sur une brochure concernant Gilles Demarteau, graveur et pensionnaire du Roi, à Paris (Pinchart). — Compositions musicales de l'empereur Charles VI et de Marie-Antoinette de Bavière (Piot).

Bulletin de l'Académie royale de médecine N° 1. De la version par manœuvres externes (Hubert). — Suite de la discussion relative aux dépôts mortuaires.

Ciel et terre. 1^{er} mars. La conquête de l'heure (J.-C. Houzeau). — Les grands froids de décembre 1879 (A. Lancaster). — L'analyse spectrale (C. Fiévez). — Le ciel pendant le mois de mars (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Journal des beaux-arts. N° 1. Au palais San Donato. — Carpeaux, par M.-E. Chesneau. — Le Salon de Pau. — L'Égypte. — Allemagne: Les tableaux vivants. — Belgique: Une expertise. — Mort de M. Heris. — Les œuvres de Rubens.

Annales d'oculistique. Janv.-févr. Optométrie et milice (Warlomont). — Etudes d'optique physiologique (Badal). — Anatomie et physiologie pathologiques des staphylômes. II. (Ed Hocquard). — Recherches relatives à l'étude de l'acuité visuelle (N. Manolescu). — Matériaux pour servir à l'histoire de l'énervation.

Revue critique d'histoire et de littérature. 23 févr. Spiegel, l'antiquité iranienne; Justi, Histoire de la Perse ancienne — Bernardakis, Conjectures sur certains passages de Plutarque. — Werner, Gerbert d'Aurillac, l'Eglise et la science de son temps. — Vaesen, La juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime. — Le « Boletín historico » d'Espagne. — Gaffarel, Les colonies françaises. Chronique: France. — Académie des inscriptions. — 1^{er} mars. Wellhausen, Histoire d'Israël. — Allen, Histoire de Danemark, trad. par Beauvois. — Ch. Schmidt, Histoire littéraire de l'Alsace. — Lettre de M. Sabatier. — Chronique: France, Allemagne, Autriche, Grèce. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 28 févr. — Les origines de la crise sociale en Russie (J. Vilhott). — M. Ernest Legouvé (E. Manuel). — L'Inde et l'île de Ceylan, d'après M. Cotteau (Léo Quesnel). — L'Encyclique du pape contre le mariage civil (E. de Pressensé). — 6 mars. La Belgique et la Hollande vis-à-vis de l'Allemagne (P. Largillière). — Histoire des religions. — Cours de M. Albert Réville: Leçon d'ouverture. — Le mouvement littéraire à l'étranger. — M^{me} Hélène von Racowitza: « Mes relations avec Ferdinand Lassalle. » — La liberté d'association, d'après M. Vavasseur (P. Laffitte). — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 28 févr. Les poussières de l'atmosphère (G. Tissandier). — La tératologie végétale. Tératologie et Tératogénie générales (Heckel). — Les petites planètes (O. Callandreau). — Vie et travaux de D.-J. Corrigan. — 6 mars. Éloge historique de Belgrand (J. Bertrand). — L'expédition polaire de M. Nordenskiöld (Daubrée). — De la nécessité des études littéraires pour les médecins (E. Brucke). — Les études sur la fermentation au laboratoire de Carlsberg (Ch. Richet). — De l'origine des signes employés dans le calcul algébrique.

La Nouvelle Revue. 1^{er} mars. La richesse (L. Denyrouse). — Deux adversaires: M. Gladstone et Lord Beaconsfield (Ch. Laurent). — L'augmentation de l'armée allemande (H. Barthélemy). — L'architecture contemporaine (Em. Trélat). — Le Forestier, 1^{re} partie (J. de Glouvet). — Une scène inédite de « Marion Delorme » (V. Hugo). — Les Rougon-Macquart, par Em. Zola (T. Colani). — Pépistrello, dernière partie (Ouida). — Revue du théâtre: musique, drame et comédie. — Poésies (H. Chantavoine). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 1^{er} mars. La république libérale (E. Vacherot). — Le salon de M^{me} Necker. II. Les gens de lettres et les philosophes (O. d'Haussonville). — La papauté hors de l'Italie. Clément V (E. Renan). — Le comte de Montlosier pendant l'Empire et les premières années de la Restauration, d'après des documents inédits (Bardoux). — Les tarifs de chemins de fer (A. Brière). — Les petites expositions de peinture (H. Houssaye). — La question des juifs en Allemagne (G. Valbert). — Daniel Rochat à la Comédie française (P. Bourget).

Revue philosophique. Mars. La loi de similarité dans l'association des idées (V. Brochard). — Les maîtres de Kant III Kant et J.-J. Rousseau

(D. Nolen). — Thalès et ses emprunts à l'Égypte (P. Tannery). — La mémoire et le phonographe (Guyau). — Le somnambulisme de Socrate (P. Despine). — Analyses et comptes rendus : Staniland Wake, The evolution of morality. Girard, La philosophie scientifique. Th. Ribot, La psychologie allemande contemporaine. Schopenhauer, Pensées, maximes et fragments. — Revue des périodiques étrangers. — Nécrologie : M. Bersot.

La Philosophie positive. Mars-avril. Origine et sanction de la morale (E. Littré). — Fr. Arago. Fin (Ch. Peliarin). — La conscience dans le drame, suite (L. Arréat). — Des origines et de la formation du droit économique, suite (H. Denis). — Sur la morale théologique (E. Bourdet). — Réalisme. — Institutions et mœurs annamites, suite (Truong Vinh Ky). — Mémoires de M^{me} de Rémusat (E. de Pompéry). — Tableau d'une histoire sociale de l'Église (V. Arnould). — D'une infirmité sociologique du parti républicain en France (E. Littré). — Variétés. — Bibliographie.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins. Janv Note sur l'existence temporaire de myriapodes dans les fosses nasales de l'homme (A. Giard). — Faculté des sciences de Lille. Thèse de chimie (E. Duvillier). — Revue bibliographique — Chronique.

L'Exploration. 28 févr. Le canal de Panama — Flexibilité de la surface de la terre — Le Chili. — Sommet du Continent africain. — Expédition de Stanley dans l'Afrique centrale. — Mouvement de la population de la France pendant l'année 1879.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Mars. La flore suisse et ses origines (E. Rambert). — Les esprits du Seeland, nouvelle (L. Favre). — La bourse, la spéculation et l'agiotage (L. Walras). — La renaissance littéraire des Slaves méridionaux. Les Bulgares (L. Leger). — L'enfant du soldat. Esquisse de mœurs russes (Smirnow). — L'électricité, ses applications usuelles, son avenir (G. Richard). — Chronique parisienne, — italienne, — allemande, — anglaise.

De Gids. Mars. Een schrijversleven. Ed. Busken Huet (C. Hasselaar). — Voor en tegen het Darwinisme II. (W. Koster). — Johan Ludvig Runeberg (C. Honigh). — Tartuffe (J.-N. van Hall). — Korte mededeelingen omtrent boeken over kunstgeschiedenis. Oude kunstgeschiedenis. Tweede gedeelte (A. Pierson).

De Tijdspiegel. Mars. Een goede kennis in oud en nieuw gewaad (J.-E. Enklaar). — Johannes Swamerdam (R. Sinia). — Korte mededeelingen uit het gebied der nieuwere letterkunde. — Oorspronkelijke romans. — Nieuwe uitgaven en vertalingen.

De Nederlandsche Spectator. 28 févr. Het graf van Betje Wolff en Agatha Deken. — Boeddhisme en Veda-litteratur. — Empedocles V-VI. — Allerlei-praatje (slot). — 6 mars. Een oordeel over de Commune te Parijs. — Die Oster- und Passion-spiele. — Letterkundig overzicht XIV.

Deutsche Rundschau. Lotti, die Uhrmacherin. Erzählung I. (Maria von Ebner-Eschenbach). — Prosper Mérimée. Ein Essay (G. Brandes). — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. Schluss. — Beiträge zur Geschichte des letzten polnischen Aufstandes. VI-VII. — Tirolische Culturzustände 1879 (L. Steub). — Metternich (K. Hillebrand). — Die Opern- und Concert-Saison in Wien (Ed. Hanslick). — Literarische Rundschau : Neue Romane. Kunst und Kunstgeschichte Hermann Hettner's italienische Studien Literarische Notizen. Literarische Neuigkeiten.

Unsere Zeit. Mars. Josa Dario. Nouvelle. I-VI. (E. Vely). — Christenthum, Katholicismus und Civilisation (F. Gregorovius). — Die Familie der Sonne. I. (M.-W. Meyer). — William Lloyd Garrison, der Sklavenbefreier. Eine Biographische Skizze (R. Doehn). — Eine Weltausstellung in Berlin. (J. Lessing). — Kant als Vater des Pessi-

musus. II. (Ed. von Hartmann). — Metternich's Memoiren (W. Rogge). — Anselm Feuerbach (Fr. Pecht). — Politische Revue.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 28 févr. Eine neue Gesamtausgabe von Edgar Poe's Werken. — Von den französischen Theatern. — Tabarrini, Gino Capponi. — Die « Matica srbska » (Serbische literarische Gesellschaft) in Neusatz. — 6 mars. Essays von Max Müller — The letters of Charles Dickens. — Le Divorce, von Alexandre Dumas. — Eine Episode aus der neuesten Kopenhagener Theatergeschichte.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} mars. Neueste Musik-Literatur. — L. v. François, Der Katzenjunker. — Wegele, Dante Alighieris Leben und Werke. — Martin, Zeitbilder oder Erinnerungen an meine verewigten Wohlthäter. — Gedanken und Erfahrungen über Ewiges und Alltägliches, herausgeg. von O. Nasemann. — Briefe von Constant, Görres u. a. herausgeg. von M. Isler. — Dorer, Cancionero. — Waetzold, Ein Wintermärchen.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Mars. Ueber die südlichen Alpen von Neuseeland (Fr. Toulou). — Die östlichen Bamanquato (Em. Holub). — Zur Colonisationsfrage in Deutschland Schluss (H. Lange). — Ueber die Entstehung der Gebirge (Fr. von Czerny). — Das algerisch-tunesische Binnenmeer (Jos. Chavanne). — Zur Geschichte der Höhenmessungen (W. Wolkenhauer). — Astronomie und physikalische Geographie, etc. — Gerhard Rohlf's. — Carl von Seebach.

Contemporary Review. Mars. Mysteries of administration in Turkey. — A sequel to « The pedigree of man » (D' Radcliffe). — The duration of parliaments (W.-R. Cassels). — The pillar of praise (Emily Pfeiffer). — Bureaucracy and its operation in Germany and Austria-Hungary (Prof. von Schulte). — The vernacular press in India (R. Lethbridge). — Hellenic and christian views of beauty (Rev. J. Tyrwhitt). — Ministerial misstatements on the Afghan question (The Duke of Argyll). — Contemporary books : Ecclesiastical history, biblical literature, modern history.

The Academy. 28 févr. Col. Malleon on Herat. — Miss Phillimore's Edition of the Eikon Basilike. — Payne's New poems. — Dowden's Study of Southey. — Paris Letter. — Bentley and Trimen's Medicinal plants. — Sayce's Introduction to the science of language. — Unger's Etchings from the Belvedere gallery. — Andrea del Sarto's Madonna del Sacco. — 6 mars. Allies' « Per crucem ad lucem », and Hutton on the anglican ministry. — Brandes' Study of Lord Beaconsfield. — Arnold's Edition of Henry of Huntingdon. — Cameron's Our future highway. — Poole's Edition of Lane's Selections from the Kur-ân. — The greek library at Smyrna. — The french Archives. — Minutes of proceedings of the Institution of civil engineers. — Roemer on the Scholia of the codex venetus B of the Iliad.

Nature. 26 févr. The second Yarkand mission. — Cryptogamic flora of Silesia. — The artisans reports of the Paris Exhibition. — How to colour a map with two colours. — The Lipari islands. — Something about milk. — Artificial production of diamonds. — The history of writing (A.-H. Sayce). — 4 mars. The medusæ. — Lightning conductors. — P.-A. Favre. — Arago. — Vesbium. — Artificial diamonds. — The great southern comet. — History of research among the fossil fishes of Scotland. — The structure and origin of stratified rocks.

The Nation (New-York). 12 févr. Memoirs of M^{me} de Rémusat. — Spiritualism in Germany. — Notes. — Reviews. — 19 févr. The Week. — Editorial articles. — Correspondence. — Notes. — Reviews.

International Review. Mars. The treatment of the insane (W.-A. Hammond). — Chateaubriand. I. (Aug. Laugel). — The roman catholic question II. (J. Jay). — The administration of our foreign affairs (W.-H. Trescot).

Nuova Antologia. 1^{er} mars. W.-E. Gladstone e la finanza inglese (Bonghi). — Il Prometeo liberato di Shelley (G. Boglietti). — Le associazioni dei padroni e degli operai in Francia nella seconda metà del secolo decimonono (C.-F. Ferraris). — Imperia, romanzo storico (Petrucci Della Gattina). — Le lotte e le speranze di una piccola nazione. La Serbia e il Montenegro (A. Brunialti). — Il ritorno della spedizione artica svedese (G. Dalla Vedova). — Rassegna delle letterature straniere (A. De Gubernatis). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 1^{er} mars. Memorie di Cobden (P. Sbarbaro). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — L'eccesso di produzione e la crisi (E. Claussen). — Danton e Robespierre, tragedia (R. Hamerling). — L'imperatore Alessandro I e Basilio Nazarovic Karasin (Herzen). — Rassegna letteraria e bibliografica : Scandinavia, Olanda, Danimarca, Inghilterra, Germania, Italia. — Rassegna delle scienze economiche e sociali. —

Rassegna Settimanale. 29 févr. Il Passo Nord-Est e il prof. Nordenskiöld. — La guerra di successione austriaca e le poesie genovesi del tempo. Al Direttore (A. Neri). — Bibliografia : Isolani Rodolfo. Osservazioni letterarie intorno ad alcuni tratti scelti dei Promessi Sposi ecc.; F. Ferranti e C. A. Meschia, Intorno alle varianti fatte nel Romanzo dei Promessi Sposi coll' edizione del 1840. Cesare Cantù, Gli ultimi Trent'anni, Continuazione della sua Storia Universale. Michele Stefano De Rossi, La Meteorologia endogena. — 7 mars. Gli scambi internazionali nel 1879. — L'umorismo di Cicerone (J. Gentile). — Quattro sonetti romaneschi di G.-G. Belli. — Della consapevolezza nel midollo spinale (A. Herzen). — Economia pubblica. — Caverne preistoriche in Basilicata (G.-A. Stein-Rebecchini). — Bibliografia : A. Horis, Studi sulle opere latine del Boccaccio. Ministero d'agricoltura, Notizie e studi sull' agricoltura, 1877. A. Antonowicz, Teoria del valore.

Revista de España. 27 févr. Estudios políticos sobre la Inglaterra (R. M. de Labra). — Teoria del progreso. De la instruccion pública (F.-J. Moya). — Exactitud histórica y geografica del poema del Cid (A. de los Rios y Rios). — Estudio crítico-filosofico sobre la monarquia asturiana (M. M. Valdés). — Bibliografia política (Gumersindo Azcarate). — Fisica molecular (E. Serrano Fatigati).

Revista contemporanea. 29 févr. Fernando VII en Valençay (J.G. de Arceche). — Sayago (C.-F. Duro). — Cartas á M. A. Dumas acerca del divorcio. II. (M. Sanchez). — Garcia Gutierrez (J. del Castillo y Soriano). — Massenot y su « Rey de Lahore » (A. Peña y Goñi). — Estudios económicos, continuacion (M. Carreras y Gonzalez).

Barbier, l'abbé J. et l'abbé V. Barbier. Histoire de l'abbaye de Floreffe. Namur, Wesmael-Charlier. 6 fr. Carnoy, J.-B. Manuel de microscopie. Louvain, Peeters. 4 fr.

Delaunoy, G. Etude populaire sur les maladies du buveur. Mons, Dequesne. 1 fr. 25.

Dognée, Eug. Les arts industriels. Conférence (Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken). Bruxelles, Manceaux. 25 cent.

Du Chastel, Comte Maurice. Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Bruxelles, Muquardt. 1 fr. 50.

Echo (L') musical, paraissant tous les quinze jours. Nos 1-5. Bruxelles.

Fédération (La) artistique, journal des beaux-arts, organe hebdomadaire des intérêts artistiques, littéraires, scientifiques et industriels. Anvers. Nos 13-19.

Van Weddingen, A. L'encyclique de S. S. Léon XIII et la restauration de la philosophie chrétienne 3^e édition. Bruxelles, Albanel. 1 fr.

Briefwechsel des Freih. K. H. G. v. Meusebach mit J. und W. Grimm. Hrsg. von C. Wendeler. Heilbronn, Henning. 11 M. 50 Pf.

Conring, A. v. Marocco. Berlin, Hempel, 8 M.

Creagh, James. Armenians, Koords and Turks. London, Tinsley. 2 v. 24 s.

Brux.—Imp. de l'Économique Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 7 — 1^{er} AVRIL 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Mémoires du général comte Van der Meere. — La question du divorce, par Alexandre Dumas fils. — Bulletin de l'Institut historique d'Autriche (Ch. Piot). — Histoire de la Restauration, par C. Dareste. — Correspondance littéraire de Paris (A. Chuquet). — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — La Bibliothèque royale de Bruxelles. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Mémoires du général comte Van der Meere. Bruxelles, Muquardt, 1880. 4 vol.

Le comte Van der Meere a pris une part importante aux événements de 1830; membre du Conseil de la garde bourgeoise organisée au mois d'août, nommé colonel d'État-major par le gouvernement provisoire, chargé de former le personnel du département de la guerre, élevé au grade de général de brigade, puis successivement gouverneur militaire du Brabant et commandant de la division territoriale qui comprenait les provinces de Liège et de Limbourg, il disparaît presque complètement de la scène au mois d'août 1834, époque à laquelle ayant été appelé au commandement de la seule province de Limbourg, il refusa d'accepter un poste inférieur à celui qu'il occupait. Dix ans après, un procès célèbre vint tirer son nom de l'oubli. On sait comment il fut condamné à mort pour participation à un complot contre la sûreté de l'État, et comment sa peine fut commuée en un bannissement perpétuel, qui a pris fin à l'avènement au trône de Léopold II. Autour de ces faits, qui forment les points saillants de son récit, l'auteur a groupé des détails que l'on trouvera parfois bien personnels et dont l'historien tirerait difficilement profit. Le livre n'est cependant pas sans intérêt; l'auteur exagère ses mérites, mais cette exagération nous dévoile son caractère et nous permet de comprendre par quelle suite de circonstances il fut entraîné à vouloir renverser un ordre de choses qu'il avait aidé à créer. Sur ce dernier point, il n'est peut-être pas une page du livre dans laquelle il ne se soit chargé lui-même de nous édifier. Dès le début de la révolution, il se crut appelé à jouer le premier rôle dans le grand drame qui se préparait; un moment même, avant les journées de septembre, le 21, il s'imagina être en possession du pouvoir suprême. L'histoire de sa dictature éphémère est curieuse.

Pressés par la situation qui s'aggravait, d'une part, par l'impudence d'un peuple soulevé, d'une autre, enfin par l'attitude d'une armée menaçante à nos portes, les chefs de la révolution se virent dans la nécessité de prendre une résolution immédiate. A l'imitation du Sénat romain dans les grandes crises de la République, les membres du Grand-Conseil décidèrent que le pouvoir serait remis aux mains d'un seul. A l'unanimité, je fus proclamé dictateur, sous le titre plus modeste de commandant suprême... Si j'avais été présent à cette séance mémorable, j'aurais sans doute décliné cet honneur, non

par crainte des périls dont il était environné, mais par respect pour la valeur de quelques-uns de mes collègues. En tout cas, j'aurais exigé leur concours... J'étais sans doute de force à prendre seul la responsabilité de proclamer un gouvernement provisoire, mais avec la certitude d'être soutenu par mes amis politiques... Hâtons-nous de le dire, mon élection ne fut qu'un expédient qui favorisait la fuite de mes anciens collègues. J'eus un serrement de cœur lorsque je rentrai à l'hôtel de ville, vide de mes amis.

On amène au comte Van der Meere un espion porteur d'une dépêche de M. de La Coste, ministre du roi, annonçant à M. Vanderfosse, l'ancien gouverneur civil, « que le roi Guillaume accordait une amnistie pleine et entière à tous les citoyens, à l'exception des chefs, dont on ferait un exemple qui dégoûterait à tout jamais les révolutionnaires. »

Je ne perdis pas une minute pour convoquer une réunion des membres du Conseil, qui, il y a deux heures à peine, m'avaient juré de se rendre à mon premier appel. Tous mes adjudants revinrent avec mes lettres, me disant que ces messieurs étaient partis! C'était un coup de foudre qui m'ouvrait les yeux. Avant de prendre une résolution, je voulus relire l'acte qui me conférait le pouvoir qui devenait la dictature, mais le livre des délibérations avait disparu et avec lui toute trace légale de ma nomination. Le premier élément qui constitue la force de l'homme au pouvoir me manquait.

Le même jour, il quittait Bruxelles et allait rejoindre ses amis à Valenciennes. Quand il revint, le gouvernement provisoire était constitué. Le comte Van der Meere prétend qu'il lui aurait été facile, avec l'aide du peuple, qui avait pris au sérieux son élection, de reprendre son rang et de renverser ses oublieux collègues; mais, ajoute-t-il, « ma seule ambition était dans le triomphe de notre cause; j'étais décidé à soutenir le nouveau pouvoir; j'avais compris qu'il fallait commencer par imposer silence aux déclamations et étouffer sous des lauriers le ridicule qui pesait sur nous, avant de reprendre un pouvoir compromis. »

Quelques heures avant son retour, don Juan Van Halen avait été nommé commandant en chef. Le comte Van der Meere alla le trouver « pour l'assurer qu'il n'y aurait pas conflit de pouvoirs, que j'étais d'autant plus content de sa nomination que je m'étais empressé de lui offrir cette charge, lors de ma dictature. » S'il faut en croire l'auteur des *Mémoires*, don Juan Van Halen consentit à partager avec lui le commandement et à le laisser agir à l'aile gauche à sa guise; le gouvernement, inquiet de voir que le pouvoir réel était passé au grand quartier général, nomma des ambassadeurs pour négocier avec eux.

Aux premières ouvertures qui me furent faites, je compris qu'il était temps d'aller rassurer mes ingrats amis et les détromper sur mes projets ambitieux... Ils ne doutèrent bientôt plus qu'ils pouvaient compter sur moi. J'acceptai le grade de colonel-chef de l'état-major général.

Le soin avec lequel le comte Van der Meere oppose son patriotisme, son dévouement à la cause de la révolution, son importance personnelle à l'ingratitude de ses amis est surtout

remarquable dans les chapitres où il s'étend sur l'histoire de son grand commandement à Liège. A l'en croire, l'esprit public était acquis, à Liège, à la cause de la minorité du Congrès hostile à l'élection de Léopold comme roi des Belges, et il avait en mains les éléments suffisants pour faire triompher l'opposition. Il ne manquait pour assurer le succès de l'entreprise que son adhésion; mais « il resta fidèle et dévoué au pouvoir qui avait placé en lui sa confiance. Sa détermination fit clore la révolution de 1830. » Et il ajoute :

En matière de gouvernement, il n'est pas d'hommes indispensables; mais dans certaines situations données, et lorsque, pour la chose publique, il y a incertitude, perturbation, danger, alors surgit l'homme nécessaire. Je crois avoir été cet homme dans toute la période qui a précédé le règne de S. M. Léopold 1^{er}.

Il n'est pas difficile, après cela, de comprendre la déception que dut éprouver le général Van der Meere quand, au lieu des hautes récompenses et des brillants témoignages de considération auxquels il croyait avoir droit, il reçut un ordre de déplacement qui l'envoyait dans la province de Limbourg.

Nous ne rechercherons pas les causes qui, à part le mécontentement, ont pu mêler le comte Van der Meere au complot orangiste de 1841. L'amour-propre blessé nous paraît une explication suffisante, et nous nous en tiendrons aux aveux que l'auteur fait avec une sincérité dont on ne peut que lui tenir compte, sans craindre d'être moins royaliste que le roi qui l'a gracié.

On savait que j'étais mécontent, et c'est là-dessus qu'on fonda l'espoir de me faire entrer dans un complot dont j'aurais la direction. D'un autre côté, le parti républicain, dans la personne de son chef, m'offrait son appui: j'étais ainsi entraîné, par un enchaînement de circonstances qui jettent trop souvent les esprits les plus sages hors de toute limite de modération, à regretter d'avoir prêté les mains à l'établissement d'un pouvoir qui avait méconnu mes bonnes intentions. C'était me laisser aller, il faut bien l'avouer, à une vengeance bien coupable, car jamais pouvoir ne fut plus sage, plus respecté, au dedans comme au dehors, que celui de Léopold 1^{er}.

C'est à Paris, en 1839, que, d'après le récit du comte Van der Meere, furent engagés les premiers pourparlers. Un ami de Van Gobbelschroy, ancien ministre du roi Guillaume, Max Delfosse, qui le savait mécontent, vint lui dire que le parti orangiste n'avait commis que des fautes, que le roi considérait une restauration sur l'ancien pied impossible, qu'il fallait sortir de cette voie en s'adressant « aux patriotes, avec lesquels il était tout disposé à s'entendre ». Delfosse vit ensuite De Potter, qui partagea ces vues et rédigea un projet de Constitution destiné à être soumis à l'approbation du roi par Van Gobbelschroy lui-même. Guillaume « se montra facile sur les faits accomplis, mais ne promettait que l'examen sur les questions trop avancées ». Le comte Van der Meere, après s'être concerté avec De Potter, vint à Bruxelles se mettre en rapport avec le parti orangiste. Au mois de septembre 1841, des intelligences étaient ménagées dans presque toutes les villes; Bruxelles devait donner le signal du soulève-

ment le 25 septembre; dans la matinée de ce même jour, le conseiller d'Etat en service extraordinaire, Grégoire, confident de Guillaume II (Guillaume I^{er} avait abdiqué) pour tout ce qui concernait la Belgique, vint supplier le comte Van der Meere, au nom du roi, de suspendre l'exécution de son entreprise. « En moins de deux heures, le contre-ordre général était connu, et les députés des villes informés que Bruxelles ne bougeait pas. Tout fut retiré et brûlé, toutes traces de la conspiration disparurent » De cet exposé, il faudrait conclure, et c'est en effet la thèse soutenue par l'auteur des *Mémoires*: que la conspiration fut étouffée le 25 septembre sans commencement d'exécution, que le général Van der Meere fut étranger à tous les faits postérieurs, que quand il fut arrêté le 30 octobre, le complot auquel il avait été associé avait pris fin depuis trente-cinq jours, que s'il a consenti « à accepter la honte et le ridicule d'une affaire qui n'était plus marquée qu'au coin de la folie », c'est qu'il n'a pas voulu compromettre Guillaume I^{er} et Guillaume II.

La peine de mort à laquelle il avait été condamné ayant été commuée en celle du bannissement perpétuel, le comte Van der Meere se rendit d'abord au Brésil. Le volume qu'il vient de publier contient en appendice un mémoire sur la colonisation européenne, adressé à l'empereur don Pedro.

Dans la rapide analyse que nous venons de faire, nous avons négligé les souvenirs de jeunesse jusqu'à l'époque de la révolution. Cette partie du volume renferme, à côté de détails qui auraient pu être négligés, quelques récits de voyages, notamment la relation d'un séjour dans la Guyane hollandaise, dont la lecture intéressera. Nous signalerons également les premières pages dans lesquelles le comte Van der Meere raconte comment, sur un ordre de l'empereur, il fut enlevé à sa famille et envoyé à l'âge de douze ans au Prytanée militaire de la Flèche. On y verra un curieux exemple des moyens despotiques employés pour associer à la gloire du fameux monarque les pays conquis.

Et.

La Question du divorce, par Alexandre Dumas fils. Paris, Calmann Lévy.

La question du divorce est, en France, une des brûlantes questions du moment. M. Alexandre Dumas fils, qui se pique d'être penseur en même temps que romancier et dramaturge, n'a pas manqué de se jeter dans la mêlée des combattants. Mais, comme toujours, et quoique M. Dumas affecte l'allure philosophique, l'auteur dramatique se trahit par de brillantes digressions, par des peintures d'une couleur ardente, par des épisodes habilement jetés au milieu de la discussion. Ce qui rend le livre encore plus piquant, c'est qu'il est adressé à un abbé, M. Vidieu, qui a composé naguère un livre intitulé : *Famille et Divorce*. M. Dumas combat l'ecclésiastique avec ses propres armes; il débute sur le ton de la dissertation et annonce qu'il discutera dans toutes les règles, à grand renfort d'érudition, en appuyant son argumentation de preuves solides et puisées aux textes. Tout d'abord il démontre à M. Vidieu qu'il n'a pas compris l'écriture. L'abbé décrit le paradis terrestre avec beaucoup de poésie et déclare que Dieu, en unissant Adam et Eve, a fondé le mariage indissoluble. M. Dumas représente à ce docteur en théologie et membre de l'Académie des Arcades que cette peinture riante de l'Eden est tout à fait fantastique, et qu'il ne faut voir dans les deux époux qu'un mâle et une femelle qui s'accouplent pour reproduire l'espèce; soyez même certain, M. Vidieu, qu'Adam aurait divorcé, après la scène du serpent; mais Eve était dans le monde seule de son espèce, et il fallait bien la garder.

Que nous montre encore l'écriture? La polygamie des patriarches: Abraham, Isaac, Jacob et autres hommes vénérables ne se sont pas fait scrupule de prendre plusieurs femmes. Parcourons l'histoire: des héros, des souverains, des personnages que l'Eglise a béatifiés ou couverts de son approbation, Sainte-Thècle, Fabiola, Louis VII, etc., etc., ont recouru au divorce. Interdire le divorce! Mais c'est donner libre carrière à l'adultère, et vous savez comment on punit l'adultère. Ici commence un cours de législation comparée où l'on voit quelles peines les peuples, soit barbares, soit civilisés, de l'antiquité et des temps modernes, infligeaient à la femme coupable. L'énumération de ces châtements fait frémir; quelques-uns écorchaient l'épouse adultère, ou la brûlaient avec un fer rouge, ou la fendaient en deux, lui coupaient ou lui mangeaient le nez. Il est vrai que l'Eglise commande le pardon des offenses et l'oubli de la faute. Mais par cette indulgence même, elle a rendu l'adultère plus fréquent; en adoucissant les peines au point de les rendre dérisoires, elle n'a fait qu'augmenter le nombre des crimes. Tant que le divorce ne sera pas voté, l'époux trompé aura le droit de verser le sang et sera absous par le jury. On en voit tous les jours des exemples. Le *Tue-la*, prononcé autrefois par M. Dumas, ne devient-il pas de plus en plus légal? Et que faire, je vous le demande, à la femme de Claude, à une folle furieuse, à une impudique effrénée qui portera et souillera votre nom, sinon la tuer comme un chien? Etablissez le divorce, ne souffrez pas qu'un honnête homme soit toute sa vie enchaîné à une Messaline et qu'une femme de cœur attache son existence à un insensé qui la martyrise tous les jours. Voyez l'Angleterre, voyez la Suisse. M. Dumas a visité Genève; c'est même sur les bords du lac Léman qu'il répond à M. Vidieu, et que ne voit-il pas autour de lui? Non-seulement des enfants frais et roses qui acclament des militaires, mais des ménages heureux, cent fois plus heureux que les nôtres, parce qu'ils savent que le divorce est en leur pouvoir et qu'ils ne veulent en user qu'en dernière instance. Ces peuples ont le divorce dans leurs lois, comme on a des pompes à incendie ou des bouées de sauvetage en cas d'accidents. — Mais le divorce fera du mariage une éphémère union, un commerce passager qu'un des conjoints s'empressera de rompre dès que l'autre lui déplaira; l'enfant sera immolé à la passion. — Que les prêtres, dit M. Dumas, connaissent mal le cœur des autres! Ces hommes de célibat et de continence ne comprennent pas les grands devoirs du mariage et de la famille. L'homme aime ses enfants; le sentiment paternel est presque toujours ancré dans son âme. De M. Vidieu, à qui s'adressent les arguments précédents, l'infatigable M. Dumas passe au Père Didon, un autre adversaire du divorce, qui prêche la résignation aux victimes du mariage et conseille à la femme trahie de prendre ses habits de deuil et de mourir sur le bûcher de la fidélité conjugale. Mais, réplique M. Dumas, la loi ne nous commande pas de nous sacrifier; elle a un autre devoir à remplir, c'est de nous protéger, de nous armer contre l'oppression, de faire trembler, par ses arrêts, celui qui trompe et viole la femme qui a mis en lui tout son espoir. Finalement, M. Dumas s'est monté: il éclate, il ne mâche pas la vérité à l'Eglise, il ne se contente plus de parer les coups de ses adversaires, il leur porte des bottes furieuses en pleine poitrine. Pourquoi donc l'Eglise est-elle opposée au divorce? C'est que la femme ne divorce que pour échapper à l'homme qu'elle hait et tomber dans les bras de celui qu'elle aime; une femme divorcée est perdue pour l'Eglise; ce n'est pas à l'Eglise qu'elle demandera des consolations; elle est tout entière à son amant. Mais si elle

traîne sa chaîne, si elle est malheureuse et nourrit sa pensée de son malheur, elle se réfugiera dans la foi et ira au prêtre; et M. Dumas, ouvrant le rideau que l'Eglise tire sur le lit nuptial, nous dépeint ce directeur de conscience à qui rien ne reste caché et à qui se dévoilent tous les secrets de l'alcôve. On le voit, M. Dumas a dépassé la mesure: il promettait d'être courtois, mais à mesure qu'il avançait dans son sujet, il est devenu irrévéréncieux et a parlé trop crûment: bien rares sont ceux qui restent maîtres de leur parole. L'ouvrage est en somme une conversation érudite et spirituelle, semée de citations et de saillies, d'exemples et de pointes, riche en observations profondes exprimées dans une langue énergique et colorée, animée parfois d'une noble éloquence, prodigieusement intéressante, — mais souvent décousue, gâtée par des tirades étrangères au sujet, des subtilités et des erreurs. Ainsi, on n'attendait pas en cette affaire le supplice de Jean Huss, de Jérôme de Prague et les cruautés de l'Eglise en son plus beau temps d'intolérance; bien des lecteurs apprendront avec étonnement que la Suisse est luthérienne et que Jeanne d'Arc a été connue d'Agnès Sorel, qui ne parut à la cour de Charles VII que douze ans après la mort de la Pucelle; l'amour paternel est-il tellement enfoncé dans le cœur de l'homme, et n'arrive-t-il pas que certaines influences, la passion, l'intérêt, d'autres affections le diminuent et l'étouffent? Mais cette lettre démesurément longue, comme l'avoue M. Dumas, — une lettre de 417 pages, sans aucun chapitre, et qu'il faut lire tout d'une traite, — quoiqu'elle ressemble trop à un pot-pourri, est encore un des meilleurs régals qu'on puisse donner à son esprit. Qu'on lise, par exemple, les belles et poétiques pages où M. Dumas déplore la rupture survenue entre l'esprit moderne et l'esprit de l'Eglise:

On n'a pas eu impunément le front rafraîchi par l'eau du baptême, on n'a pas impunément été bercé par vos doux cantiques, par vos poétiques fictions, par vos mythes séduisants. Cette vierge au manteau bleu devant laquelle nous joignons les mains, le soir, qui nous regardait nous endormir à la lueur vacillante de la veilleuse dont notre mère terrestre éclairait notre sommeil craintif; ce petit Jésus à qui elle nous comparait à cause de ce que nous lui faisons à la fois craindre et espérer, à qui elle nous recommandait et qui devenait notre compagnon, notre camarade, avec son ami saint Jean aux cheveux blonds et frisés comme la laine de son mouton attentif et docile; cette première communion dans la grande église aux vitraux de couleur, sous les yeux de toutes ces mères attendries, au milieu de fleurs, dans la fumée de l'encens, sous l'harmonie grondeuse et inquiétante de l'orgue que dominait pourtant la faible voix du prêtre murmurant des paroles que nous ne comprenions pas, mais qui, pour nous, contenaient alors toute la vérité, comme l'hostie que nous recevions avec tant d'émotion, d'amour et de joie, contenait le corps même de Notre Seigneur; croyez-vous qu'au milieu des résistances que nous sommes amenés à vous faire, des accusations que nous portons contre vous, des défis et des menaces que nous vous adressons quelquefois, croyez-vous que tous les souvenirs de notre pure enfance ne nous font pas de signes, ne nous sourient pas, ne nous rappellent pas à eux en nous disant de loin: « Tu ne peux pas avoir oublié combien tu étais heureux quand nous vivions ensemble. Aujourd'hui, tu es amer, tu es triste; tu te fatigues, tu te meurtris, tu te troubles à chercher ce que tu ne trouveras pas. Il n'y a rien de plus consolant que nos fables, il n'y a rien de plus vrai que nos mensonges, parce qu'il n'y a rien de plus pur que notre idéal et de plus fortifiant que nos vérités; reviens à nous et tu retrouveras la candeur de l'esprit, la simplicité du cœur, l'éternelle jeunesse et l'éternelle innocence de l'âme. » C.

Mitteilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung. Unter Mitwirkung von Th. Sickel, M. Thausing und H.-R. v. Zeissberg

redigirt von E. Mühlbacher. I Band 1. Heft. Innsbruck, Wagner, 1880.

Cette publication mérite l'attention des personnes qui, s'occupant d'études historiques, aiment le contrôle des documents; il suffit, pour se convaincre de l'importance qu'elle présente, de lire les noms du directeur et des collaborateurs, tous connus du monde savant par des travaux historiques remarquables.

La première livraison, que nous avons sous les yeux, renferme les articles suivants :

1° Das k. k. Institut für österreichische Geschichtsforschung, dans lequel M. Sickel expose, sous forme d'introduction, l'origine et les progrès d'un cours d'histoire et de paléographie, qui créé en 1854 à l'université de Vienne, offre des analogies avec des cours semblables en France et en Russie, il rappelle les services rendus par cette institution, dont le programme d'enseignement est en partie calqué sur celui de l'École des Chartes de Paris, les publications auxquelles elle a donné naissance et les collections formées sous ses auspices dans la ville de Vienne.

2° Neue Beiträge zur Urkundenlehre. Dans cet article, M. J. Ficker, auteur de plusieurs travaux historiques estimés, donne des renseignements sur les témoins appelés à signer les chartes et autres actes, et les dates des documents. Les faits qu'il cite à ce propos méritent une attention toute spéciale. Il établit, par exemple, au moyen d'actes d'une authenticité incontestable, que tels personnages existaient encore à un moment où on les croyait morts depuis longtemps; il fixe l'époque de la disparition de certains autres, constate leur absence, leur défection quand ils abandonnaient le parti d'un prince pour se jeter dans un parti opposé. Les ingénieuses combinaisons de l'auteur révèlent parfois des faits dont la critique historique peut habilement tirer parti.

3° Die Urkunden K. Heinrichs II für das Kloster Michelsberg bei Bamberg, étude critique faite par M. Ch. Rieger sur l'authenticité de plusieurs diplômes impériaux.

4° Zur Gründungsgeschichte des Klosters Stams in Tirol. M. le chevalier von Zeissberg y expose l'origine de cette célèbre abbaye, d'après des sources inédites dont il donne des extraits.

5° Das goldene Buch von Prüm, mit um das Jahr 1105 gestochenen Kupferplatten. Description paléographique et artistique de ce célèbre codex, déposé dans la bibliothèque publique de Trèves, qui, soit dit en passant, renferme encore d'autres manuscrits importants. Le livre d'or de l'abbaye de Prüm est orné de plusieurs miniatures, dessins, portraits et de planches sur cuivre. MM. Maurice Thausing et Ch. Foltz, les auteurs de l'article, donnent des éclaircissements sur les actes transcrits dans le volume, et des renseignements sur les personnages qui y sont représentés. Ils ont joint à leur travail un beau fac-simile d'une des planches.

6° Die Sage von Susanna und König Wenzel. Dans cette dissertation, M. Adalbert Horcicka, s'occupe, au point de vue historique et artistique, des manuscrits relatifs à la tradition de Susanne, servante qui, employée aux bains, favorisa l'évasion du roi Wenceslas, prisonnier de la noblesse de Bohême. Après avoir rapporté les opinions des écrivains qui ont examiné toutes les circonstances se rapportant à cet épisode, il conclut au rejet dans le domaine de la légende d'un fait admis sans critique par un grand nombre d'historiens.

Sous la rubrique : Kleine Mittheilungen, nous trouvons : une instruction du xiv^e siècle adressée à un archiviste; une ordonnance de 1339 destinée à prévenir des abus qui s'étaient introduits dans l'Université de Naples; deux poèmes du temps d'Othon IV; notes sur la congrégation

de Hirschau, sur des reliures de livres, sur un livre de la bibliothèque Baluze (*Histoire de l'abbaye royale et de la ville de Tournus* par Chifflet, dans laquelle Baluze a inséré divers documents), etc.

Les Mélanges sont suivis de notices critiques d'ouvrages récents et de nombreux renseignements sur la littérature hongroise, si peu connue en Belgique.

A la fin de la livraison, nous trouvons un article nécrologique consacré à Ch. Foltz, travailleur infatigable, dont nous avons pu apprécier les sérieuses qualités pendant un voyage qu'il entreprit il y a quelques années en Belgique, dans un but scientifique. Ch. Foltz est mort à l'âge de 27 ans. L'Autriche perd en lui un savant distingué, à la fois simple et modeste. Son dernier travail est celui qu'il a rédigé en collaboration avec M. Thausing pour les *Mittheilungen*.

On le voit par cette analyse, le nouveau recueil que nous signalons sera pour l'Autriche ce que la Revue de l'École des Chartes est pour la France. CH. PIOT.

Histoire de la Restauration, par C. Daresté. Paris, Plon. 2 volumes.

Ce livre est une œuvre sage, modérée, impartiale, autant du moins qu'il est permis d'être impartial à un Français lorsqu'il est question d'une période qui est peut-être entrée dans le domaine de l'histoire, mais qui, à cinquante ans de date, excite encore chez quelques-uns les passions politiques et provoque d'ardentes discussions. M. Daresté reconnaît que la Restauration fut un des meilleurs gouvernements qu'eut la France, que ce gouvernement eut, pour le servir comme pour le représenter devant la nation, d'illustres hommes d'Etat, et que, grâce à l'appui de ces habiles dans la politique et l'éloquence, il fonda un système parlementaire jusqu'alors inconnu en France. Quoi qu'on ait écrit depuis, M. Daresté soutient que la Restauration administra sagement la fortune publique, qu'elle rétablit le crédit, fit preuve d'économie et releva les finances; que, malgré le souvenir des désastres et la honte d'une longue occupation étrangère, elle sut revendiquer en Europe le rang auquel lui donnaient droit sa situation et sa force renaissante, garder en face des anciens coalisés une noble attitude, reprendre même dans le conseil des souverains un rôle que pouvaient seuls remplir les descendants de l'ancienne monarchie. Qu'on songe seulement à la loi Gouvion-Saint-Cyr, qui reconstitua l'armée et qui, sagement amendée par les députés et les pairs, modifiée plus tard dans l'application par l'abandon de la réserve et surtout par l'extension des contingents, a déjoué toutes les prévisions des pessimistes : une des plus grandes œuvres de la Restauration, si l'on se reporte à l'époque où elle parut, alors qu'il fallait éviter de jeter l'alarme chez les nations étrangères et de grever les finances. Qu'on songe à la belle ordonnance de 1818 que fit Portal sur la marine et qu'on a souvent comparée, non sans raison, aux règlements de Colbert, etc.

Mais la Restauration devait succomber. Elle n'était pas assez forte, elle n'eut pas assez de vigueur ni d'habileté, elle ne possédait pas, malgré le Trocadéro et Navarin, assez de prestige pour s'attacher les sympathies de toute la nation ou du moins pour fonder un grand parti conservateur qui eût la prépondérance dans le pays et ne séparât jamais la cause des Bourbons de celle de la France. Au lendemain de la Révolution, après des luttes qui avaient agité tous les esprits et laissé chez le plus grand nombre de vifs ressentiments et des rancunes mortelles, il fallait au gouvernement une politique résolue, ferme, adroite, habile à se guider au milieu des

tumultes des partis, comme un pilote à travers les écueils. Mais Louis XVIII, Charles X et tous ceux qu'ils firent entrer dans leurs conseils ne trouvèrent pas l'équilibre qu'ils cherchaient avec angoisse; ils ne surent se placer au-dessus des factions qui divisaient le pays et faisaient de la Chambre une arène où chacun agitait son drapeau en se menaçant de la guerre civile; ils ne parvinrent pas à dominer les partis divers et à gagner tantôt par des coups de vigueur nécessaires, tantôt par de prudentes concessions, l'opinion publique qui fait et défait aujourd'hui non-seulement les ministères, mais les gouvernements.

Pourtant le parti des royalistes modérés était puissant, et parmi les constitutionnels attachés à la Restauration, on compta les hommes les plus remarquables de la France, les orateurs les plus diserts, les financiers les plus sagaces, les hommes d'Etat les plus prévoyants; les partisans des Bourbons occupaient et remplissaient presque la Chambre haute, qui n'eut jamais, dans aucune période de l'histoire de France, un aussi grand éclat; dans cette réunion des plus belles fortunes et des intelligences les plus éminentes du pays, Louis XVIII et Charles X n'eurent guère que des adhérents. C'est dans cette grande fraction des représentants de la nation, pense M. Daresté, que les Bourbons auraient dû chercher leur appui : pourquoi n'ont-ils pas oublié, dit le grave historien, quelques dissidences secondaires et gouverné avec l'aide et les conseils de ce groupe éclairé? Mais les Bourbons imprudents laissèrent les partis extrêmes se livrer à des débats passionnés et agiter le pays par de fougueuses et incessantes récriminations; des tiers partis se formèrent qui envenimèrent le mal au lieu de le guérir et, loin de dénouer la situation, la firent plus difficile et plus compliquée.

M. Daresté se montre très sévère pour l'opposition libérale; par ses discours, par les articles de ses journaux, par ses manœuvres secrètes, cette opposition mina sans crainte et sans relâche les fondements de la monarchie des Bourbons. Mais avait-elle raison, pour citer un exemple entre plusieurs autres, d'accuser la dynastie d'avoir conclu avec les alliés une paix désastreuse? Les conditions de ce traité funeste avaient été aussi douloureuses pour les Bourbons que pour les autres Français, et la convention du 23 avril, tant critiquée, était l'unique moyen de rendre à la France une armée dont elle ne pouvait se passer. Quand le général Foy s'écriait que la droite dominait avec l'aide des étrangers, ne cédait-il pas à ces emportements qu'il ne savait pas souvent maîtriser? Mais jamais l'opposition ne voulut se rallier aux Bourbons; elle était résolument antidynastique. Que de fois, avec une infatigable ténacité et une insistance implacable, Benjamin Constant et Manuel provoquèrent des incidents irritants; que de chicanes et de perfidies ils amassèrent contre le ministère qu'ils accusaient toujours et quand même de despotisme et d'illégalité! Que de mal firent au gouvernement ces libéraux qui ne prononçaient de discours, comme disait de Serre, que pour soulever une partie de la nation et la pousser à la révolte! Sans cesse La Fayette, cet ornement de toutes les conspirations, comme l'appelaient Guizot, accusait le gouvernement de trahir l'honneur national et de supprimer les libertés publiques, comparait les bienfaits de la Révolution et les vices de l'ancien régime et faisait un appel à l'indépendance des peuples.

Mais M. Daresté n'est pas moins rigoureux pour les royalistes de l'extrême droite qui n'avaient pas le sens des nécessités du gouvernement; eux aussi, en croyant affermir l'édifice monarchique et lui donner une grandeur durable, en sapèrent aveuglément la base; et qu'im-

portait ensuite que Chateaubriand vint répandre de magnifiques plaintes et des lamentations éloquentes sur les ruines d'une monarchie que lui-même avait le plus ébranlée ! Constatant l'extrême droite soulevée des débats pénibles et orageux dans la Chambre ; elle manifestait des prétentions ridicules ou odieuses qui troublaient et exaspéraient la nation ; elle suscitait comme à plaisir et avec un acharnement inouï les passions de parti ; harcelant sans cesse le gouvernement, l'important et le fatigant de ses réclamations ardentes, pesant sur lui de toutes ses forces, elle lui fit croire par ses criailleries continuelles et par ses reproches poignants qu'elle représentait la majorité de la France ; ce fut elle qui poussa la royauté dans une mauvaise voie et l'excita à ne pas comprendre les susceptibilités du pays et à heurter à chaque instant l'opinion. Duvergier de Hauranne a dit que l'ancien régime était plus haïssable par la forme que par le fond ; le parti royaliste, ne pouvant en ressusciter le fond, en ressuscita la forme et donna prise aux colères et aux haines. Ne sont-ce pas les fautes commises par ce parti en 1814 qui amenèrent les Cent-Jours et le retour si facile, si acclamé de Napoléon ? Ne sont-ce pas ses exigences insensées qui forcèrent Decazes à dissoudre la Chambre introuvable ? Quand Decazes se résolut à cette mesure, les députés n'avaient-ils pas empiété sur les prérogatives du roi et semblé sourds à son autorité, et leurs effusions ultraroyalistes n'avaient-elles pas entretenu l'agitation et inquiété les intérêts ? On voit dès lors se dessiner la situation qui, en dépit des efforts d'hommes sages et attachés à une politique franchement conservatrice, fut toujours ou presque toujours celle de la Restauration. Par leurs imprudences, les royalistes faisaient croire à la nation que le gouvernement et la majorité de la Chambre ne se composaient que de gens qui voulaient rentrer dans tous leurs biens et ne pas perdre un seul de leurs anciens privilèges. Le pavillon Marsan soutenait qu'il n'y avait de gouvernement sérieux que celui qui s'appuyait sur un parti, et que vouloir gouverner en dehors des partis, était une chimère ; et, pour ne parler que des premières années de la Restauration, qu'on se rappelle la conspiration du bord de l'eau ; la guerre âpre et incessante des journaux ; le *Drapeau blanc* du ferrailleur Martinville ; la campagne entreprise en 1819 avec une si aveugle maladresse contre les ministres ; Chateaubriand déclarant qu'il fallait élire des députés révolutionnaires pour précipiter la crise et faire avaler au roi des jacobins ; Clausel de Coussergues proposant de mettre Decazes en accusation comme chef des révolutionnaires de France et complice de l'assassinat du duc de Berry ; l'acharnement de la droite contre ce ministre qu'elle regardait comme un homme fatal, que les gardes du corps menaçaient d'écharper et que Chateaubriand montrait « glissant dans le sang » du duc de Berry ; Delalot accusant le second ministère Richelieu d'être un ministère incapable et anti français ; l'ingratitude injustifiable des royalistes envers le ministre qui avait délivré le territoire de l'occupation et qui ne voulait gouverner qu'en s'appuyant sur la droite, etc.

Ainsi, — et telle est la conclusion du beau travail de M. Dareste, — la Restauration ne sut pas rassembler et fondre en un tous les éléments de salut qui s'offraient à elle ; elle ne sut pas organiser un grand parti de gouvernement, le seul qui fût capable de diriger avec elle les événements et de la soutenir efficacement dans les moments dangereux, alors que le péril était redoutable pour tous deux et menaçait aussi bien les royalistes modérés et constitutionnels que la monarchie ; elle alla à droite et à gauche, cherchant inutilement un appui ferme et solide, et n'arrivant qu'à mécontenter et à irriter les libéraux et les ultras qui ne voyaient dans sa

modération que de la faiblesse, lui arrachaient des concessions pour en demander de plus grandes encore et s'unissaient parfois contre elle dans une de ces coalitions immorales et monstrueuses, comme celle qui mit fin au second ministère Richelieu.

L'*Histoire de la Restauration*, de M. Dareste, se lit, en tout cas, avec intérêt ; elle aura même, croyons-nous, plus de succès que les travaux considérables dont cette période a été récemment l'objet ; c'est, comme le dit M. Dareste, une histoire écrite dans un cadre de dimensions moyennes, accessible à la majorité du public, qui a besoin de connaître, sinon tout le détail des faits, du moins leur ensemble et leur enchaînement, les portraits des principaux personnages peints par leur actes et leurs discours, enfin les débats parlementaires vus par le côté qui fait le mieux juger l'esprit du temps.

On remarquera, en effet, — et c'est là un des principaux éléments du succès que l'ouvrage de M. Dareste trouvera dans le public — les portraits des hommes qui ont joué durant la Restauration un rôle considérable, les jugements que porte sur eux l'éminent historien et les récits très clairs, très animés, exposés assez longuement mais sans diffusion ni monotonie, des débats des Chambres. Ces débats ne sont-ils pas la partie essentielle de l'histoire de la Restauration, de même que le tableau des guerres est la partie essentielle de l'histoire de l'Empire, et y a-t-il dans ces discussions parlementaires une seule question qui ne soit pas encore agitée aujourd'hui et qui n'ait pour nous tout l'intérêt de l'actualité ? Il y eut alors des séances très dramatiques ; dans celles qui eurent pour objet la loi électorale (1820), quarante-cinq discours furent prononcés et la Chambre entendit successivement Foy, Labourodonnaie, Bonald, Siméon, Royer-Collard, Pasquier, Villèle, Bignon, Constant, Lainé, de Serre, etc. La discussion sur la loi des pensions ecclésiastiques fut une discussion solennelle, marquée par des discours pleins de profondeur et d'élevation sur l'état religieux de la France et sur l'état légal du clergé sous le régime constitutionnel.

Mais surtout on louera dans l'ouvrage de M. Dareste la modération et l'impartialité des jugements. C'est ainsi qu'il flétrit le Sénat impérial qui, après avoir accepté, au moins par une adhésion muette, la responsabilité des actes de Napoléon, vota la déchéance de l'empereur et joint l'ingratitude à la servilité ; toutefois, il reconnaît qu'à ce moment il fallait séparer la cause de la France de celle de l'empereur, et le Sénat eut le mérite d'exprimer ce que voulaient alors tous les hommes éclairés : un roi inviolable, un ministère responsable et deux Chambres. Citons encore le portrait de Villèle, cet homme d'un esprit lucide et politique, rompu à l'intelligence des affaires et au maniement des finances, chef de la droite, mais évitant de partager ses passions, la servant avec finesse, éludant les difficultés plutôt que de les résoudre, ne parlant et ne s'engageant que quand il le fallait, et en toute chose préférant à l'éclat la solidité :

Le temps l'a vengé des passions injustes dont il fut victime, dit M. Dareste ; Villèle fut le plus grand politique du parti royaliste et le plus grand ministre de la Restauration. Son administration financière fut un modèle ; la loi de la conversion des rentes et la loi de l'indemnité des émigrés furent de sages et habiles combinaisons. Sa puissance de travail, sa netteté d'esprit, son talent de débater le désignèrent de bonne heure pour le rang qu'il occupa. Il eut le tort de n'avoir pas autant de puissance de caractère que de rectitude de jugement. Il ne put gouverner les Chambres parce qu'il n'avait pas su ou voulu gouverner son parti. Ministre de la droite, dont il jugeait sainement les erreurs et les fautes, il lui fit à regret des concessions qui le perdirent. Il ne sut imposer ses volontés ni à elle ni au roi. Il s'excuse quelque part dans ses notes de n'avoir pas

voulu être un cardinal de Richelieu, avec indirect de ce qui fut le côté faible de son ministère. C.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Un essai d'Empire au Mexique, par M. Masseras. Paris, Charpentier. — *Alaric, l'agonie de l'Empire*, par Amédée Thierry. Didier. — *Histoire d'Ottar Jarl*, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie, et de ses descendants, par M. de Gobineau. Didier. — *Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu*, évêque de Luçon, écrit de sa main, l'année 1607 ou 1610, alors qu'il méditait de paraître à la cour, publié d'après l'original inédit, avec informations et notes, par M. Armand Baschet. Plon. — *Lettres de la baronne de Gerando*, née de Rathsamhausen. 1800-1804. Didier. — *Peintres et statuaires romantiques*, par M. Ernest Chesneau. Charavay. — *Hamlet, prince de Danemark*, tragédie en cinq actes, par William Shakespeare, traduite en prose et en vers, par M. Théodore Reinach. Hachette. — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par M. Ferdinand Brunetière. Hachette. — *Nana*, par M. Émile Zola. Charpentier. — *Le mariage d'Odette*, par M. Albert Delpit. Plon. — *Amours fragiles*, par M. Victor Cherbuliez. Hachette.

Le livre de M. Masseras, à qui nous devons depuis longtemps un compte-rendu et que nous mettons pour cette raison en tête de notre correspondance, est une des meilleures œuvres d'histoire contemporaine qui aient paru dans ces derniers temps. C'est une œuvre faite avec soin et avec conscience, d'après les documents, et sans ombre de parti pris. M. Masseras, ancien rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis* et de *l'Ère nouvelle* de Mexico, a vu de très près les événements. Il apprécie finement le caractère de Maximilien. L'empereur du Mexique était un de ces hommes frivoles et versatiles qui n'ont pas l'esprit de suite : tantôt flottant et irrésolu, tantôt s'obstinant dans des résolutions impolitiques, épris de l'éclat et du changement, fuyant les affaires sérieuses pour ne s'occuper durant de longues heures que de menus détails et de circonstances futiles, donnant sa parole et la reprenant avec la même légèreté, Maximilien n'était pas fait pour le métier de souverain. M. Masseras nous raconte une foule de traits qui le peignent au vif. Maximilien était affable et savait capter la confiance par des dehors aimables, mais par moments il faisait peut-être trop durement sentir qu'il était le maître, et ces accès d'orgueil lui faisaient perdre les cœurs que lui avait gagnés sa bienveillance apparente. Il était capricieux dans ses faveurs, allait des hommes les plus recommandables aux plus indignes et prodiguait ses bonnes grâces à tous sans distinction. Tantôt trop altier, tantôt trop familier, il oubliait le lendemain celui qu'il avait caressé la veille. Insouciant, accoutumé à mener la vie facile et à satisfaire toutes ses fantaisies, il gaspilla les finances. Il organisait de pompeuses cérémonies et composait un code d'étiquette pendant que la France retirait ses troupes et que Juárez reprenait lentement le terrain perdu. Il sentait que son abdication était nécessaire, et ne se résolut à la signer que lorsqu'il fut prisonnier. M. Masseras éclaire en quelques pages le rôle du maréchal Bazaine : le commandant de l'armée française voulut alors, comme plus tard sous Metz, rester l'arbitre de la situation ; il attendit les événements au lieu de les prévenir ; il n'annonça pas, dès le premier jour, à son gouvernement, le désastre qu'il prévoyait ; il laissa Maximilien se repaître de folles illusions ; la responsabilité qui lui incombe devant l'histoire, dit très bien M. Masseras, sera aggravée par le soupçon légitime que des motifs personnels ne furent pas

étrangers à son abstention et à son silence (p. 61). Nous ne ferons à M. Masseras qu'une seule observation : lorsque Juarez et ses ministres condamnèrent Maximilien, obéissaient-ils seulement à une idée systématique? M. Masseras oublie l'exemple d'Hurbide qui dut plus d'une fois s'imposer à leur esprit : depuis trois ans, Juarez, Lerdo, Iglesias, Mejia, vivaient loin du centre du Mexique, presque à l'extrême frontière; ils avaient été poursuivis, chassés de ville en ville; ils avaient couru de grands dangers et passé par de cruelles angoisses : pardonnèrent-ils tout cela à Maximilien? Mais, répétons-le, M. Masseras — qui a d'ailleurs un style net, ferme, élégant, et qui joint à la saine critique et à l'impartialité de l'historien de sérieuses qualités d'écrivain — M. Masseras a fait là une œuvre durable. Son livre restera comme une des sources les plus importantes que possède l'histoire sur ce tragique épisode de notre temps.

La librairie Didier entreprend la réimpression des œuvres d'Amédée Thierry. L'éminent historien avait passionnément étudié le Bas-Empire, ce Bas-Empire tant décrié, dont Lebeau et Gibbon avaient avant lui raconté l'histoire, le premier avec beaucoup de conscience et dans un style correct, mais confusément et sans ordre; le second, avec un esprit philosophique qui mettait en relief les faits généraux, mais négligeait les détails pittoresques et vivants. De même que son frère Augustin avait composé des *Récits des temps mérovingiens*, Amédée Thierry a écrit des *Récits d'histoire romaine au v^e siècle*; mais il n'a pas, comme son frère, retracé une suite d'épisodes historiques; il s'est astreint à raconter les événements dans l'ordre chronologique; il a composé dans une narration savamment enchaînée l'histoire d'une période entière de l'Empire romain. Il n'a pas, il est vrai, le talent magique de son frère, qui a su rendre la vie aux types si curieux et avant lui si peu connus de l'époque gallo-romaine; mais il a tiré des documents qu'il avait sous la main plus d'une brillante peinture, et il a restitué assez complètement l'histoire de Rome au v^e siècle. On voit dans son récit Rome en proie aux barbares; les barbares sont partout : au sénat, dans les armées; ils arrivent même au pouvoir; ce sont eux qui protègent Rome contre d'autres barbares; Stilicon, un Vandale, défend la Ville Eternelle contre le Goth Alaric, et Alaric ne met Rome à sac que parce qu'elle lui refuse le titre de maître de ses milices.

Rien de plus intéressant que le livre de M. de Gobineau; il a tout l'attrait des meilleurs romans historiques, et l'on songe, en le lisant, à cette œuvre considérable où Gustave Freytag raconte les destinées d'une famille allemande à travers les âges. M. de Gobineau, lui aussi, a voulu exposer l'histoire d'une famille, la sienne; il a « ouvert les tombes des ancêtres », considéré « les visages et les contenance de ces êtres disparus », constaté les traits de ressemblance entre les fils et les pères, les oncles et les neveux. Malheureusement, tout son récit ne repose que sur des hypothèses gratuites. Il y avait une fois un pirate norvégien, Ottar, qui conquit le pays de Bray, en Normandie; Ottar eut un fils, Renaud ou Ragnvald, qui eut à son tour un fils, Hugues, seigneur de Gournay, etc. A ces Gournay se rattachent les Gauvain, Gouvenot, Gobinet et Gobineau, de Gournay, et c'est ainsi qu'à la fin du xvii^e siècle, Mélac, le ravageur du Palatinat, le fléau d'Heidelberg, dont le nom est donné aux chiens du pays de Bade, est un descendant d'Ottar et rappelle par ses excès la barbarie de ses ancêtres norvégiens; c'est ainsi enfin que l'auteur du livre descend d'un des rois de mer scandinaves. Tout cela est ingénieux et charmant; l'histoire de cette famille fait passer

devant nos yeux des types divers et originaux, le corsaire rusé et cruel, le routier avide de butin, le commerçant souple et remuant, le laboureur attaché à son champ : les arrière-neveux du baron féodal sont devenus d'humbles et obscurs roturiers; les rudes guerriers ont eu des petits-fils qui ont quitté la profession des armes pour noircir du papier et faire le trafic; *habent sua fata...* Mais qui a si bien renseigné M. de Gobineau sur Ottar Jarl? Il y a eu dans ce temps-là bien des Ottar. Où a-t-il vu que le seigneur de Gournay est d'origine scandinave? Qui lui assure que les Gauvain, Gobinet, Gobinot se rattachent à la famille de Bray? Notre auteur va plus loin; il assimile Ottar avec le Norvégien Ohtere qui entreprit dans les mers arctiques un voyage raconté par le roi Alfred, et le regarde comme issu des Ynglingas, dont l'ancêtre est Odin. Il est fâcheux que toute cette généalogie brillamment exposée ne repose que sur un jeu d'esprit, et que M. de Gobineau ait voulu transporter dans un récit historique la théorie des Rougon-Macquart.

Dans un volume du fond Clairambault de la Bibliothèque Nationale (vol. n^o 165, Meslanges, 1703 à 1710), M. Armand Baschet a trouvé quelques feuillets, ayant comme titre : « Instructions et maximes que je me suis donné pour me conduire à la cour »; il n'y avait ni signature ni date; mais l'écriture était assurément — de l'avis, non-seulement de M. Baschet, mais de M. Michel Deprez — l'écriture de Richelieu. Mais à quelle date ce document avait-il été composé? Évidemment, avant que Richelieu fut arrivé au ministère, alors que s'éveillait son ambition. Mais était-ce en 1614, lorsqu'il figura aux Etats-généraux et prit la parole pour MM. du clergé, ou en 1616 avant sa première entrée au conseil comme secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères? Après avoir consulté M. Gabriel Hanotaux, un de ceux qui connaissent le mieux Richelieu et ses écrits, M. Baschet n'adopta ni l'une ni l'autre de ces dates. Dans ce mémoire, Richelieu ne souffle mot de celle qui fit sa fortune, Marie de Médicis. Tout ce qu'il dit du Roi ne peut s'appliquer qu'à Henri IV; il parle des « royales vertus » du souverain, « un si bon maître et un si grand roi »; il ajoute que le roi aime « les pointes et les soudaines réparties » et « ne goûte pas ceux qui ne parlent hardiment », qu'il faut se faire voir à Paris une fois la semaine et à Fontainebleau de deux jours en deux jours. Or, Louis XIII ne sortit de tutelle qu'en 1614; quelque flatterie qu'on adresse aux rois, Richelieu n'aurait pas loué ses « royales vertus » et ne l'aurait pas qualifié de « grand roi » dans un mémoire écrit pour son usage personnel; le roi dont il est question dans les « Instructions et maximes » est un roi dans la force de l'âge qui s'est fait connaître par de grandes actions. Qui ne reconnaît d'ailleurs le Béarnais dans ce souverain qui aime les saillies spirituelles, les prompts répliques et les hardiesses de langage? On sait enfin que Henri IV aimait beaucoup Fontainebleau et y passait presque tout l'été dans les dernières années de son règne. Mais M. Baschet et M. Hanotaux ne sont pas encore à court d'arguments. Comment, sous Louis XIII, Richelieu se serait-il fait à lui-même des recommandations aussi minutieuses? Ce n'est que sous Henri IV qu'il pouvait se condamner à faire ainsi « l'humble et le respectueux ». Il se prescrit de visiter les seigneurs, de commander à son visage, de ne rien écrire dans ses lettres qui donne prise à l'envie, etc. Ces petits détails peignent au vif l'ambitieux qui n'a pas encore le pied à l'étrier; il regarde un chevalier de l'ordre comme un très haut personnage; il n'a pas la faveur, il craint de ne pas l'attraper, il s'exhorte, pour la conquérir, à la souplesse et à la docilité. Le passage décisif est celui-ci : « Je me souviendrai à cet endroit de ce

que j'écrivis sur l'exécution du maréchal de Biron dont le roi me parla et, après S. M., Monsieur de Villeroy. Il en est parlé à l'histoire du roi ». Villeroy est mort en 1617, alors que Louis XIII, âgé de seize ans, n'aurait pu faire à qui que ce fût d'aussi importantes communications; ce roi — que Richelieu n'appelle pas le feu roi — est donc Henri IV, qui put donner à Richelieu des détails précis sur l'exécution de Biron, lorsque le jeune évêque de Luçon vint prêcher devant lui; quant à l'histoire du roi, cet ouvrage n'est pas le récit du règne de Louis XIII, que Richelieu désigne ordinairement sous le titre d'*Histoire*, puisqu'on n'y trouve pas cet épisode de Biron, mais c'est sans doute une histoire de Henri IV entreprise par Richelieu dans sa jeunesse. Il faut donc placer la rédaction de ce document en 1610, après le premier séjour de Richelieu à la cour en 1607. Le jeune évêque se préparait à entrer dans la carrière politique et à gagner la protection de Henri IV; c'est alors que dans sa demeure de Luçon il écrivit ce memento destiné à régler sa conduite. M. Baschet, qui a mis dans la publication de ce précieux document tout son soin et son savoir, termine en exprimant un vœu auquel nous nous associons de tout notre cœur; c'est qu'un homme compétent nous donne bientôt une nouvelle édition des Mémoires de Richelieu.

Les lettres de M^{me} de Gérando, née M^{lle} de Rathsamhausen, n'offrent à l'historien que peu de documents; elle ne sont pas néanmoins sans utilité. Les lettres de M^{lle} de Rathsamhausen avant son mariage nous montrent, assez fidèlement esquissée, la vie intérieure de quelques-unes des principales familles alsaciennes de l'époque, notamment des familles de Berckheim, de Dietrich et de Waldner. M^{lle} de Rathsamhausen fut l'amie du fabuliste Pfeffel; elle a aimé comme un père l'auteur de la *pipe turque*; « j'étais, dit-elle, la plus heureuse créature quand je me promenais dans sa chambre en lui donnant le bras ou quand je posais sur son épaule ma tête fatiguée de soucis et de chagrins ». Elle connaissait assez bien la littérature allemande. Elle vante les odes de Klopstock; elle admire le chant de la Messie et « l'antique majesté de ses inspirations », mais elle ajoute avec justesse qu'elle ne peut souffrir longtemps la grande tension qu'exige la lecture des poésies de Klopstock. Elle s'abandonne délicieusement aux douces rêveries qu'inspirent la muse champêtre de Gesner et celle de Voss. Elle avoue que beaucoup des ouvrages français ne lui paraissent que de la crème fouettée en comparaison des œuvres de ces génies profonds, énergiques, souvent pleins de grâce, de la Germanie. M^{me} de Staël disait dans une conversation qu'elle ne connaissait en France que deux femmes qui savaient écrire d'une manière supérieure. M^{me} Necker de Saussure et M^{me} de Gérando. Le style de cette dame est en effet naturel, aisé, avec un air d'abandon et de premier mouvement qui donne beaucoup de charme à ses moindres pensées. Mais ce qui plaira aux lecteurs, et surtout aux lectrices de ce volume, c'est la hauteur des pensées et la délicatesse généreuse des sentiments qui s'expriment dans la correspondance de M^{me} de Gérando. Je ne me fais pas à l'idée, disait le général Lamarque, de voir disparaître une femme aussi distinguée par ses vertus et ses hautes facultés intellectuelles, et M^{me} Récamier lui écrivait : « vous êtes la femme à qui je voudrais ressembler ».

On ne lira pas sans intérêt les études consacrées par M. E. Chesneau aux peintres et aux statuaires du romantisme. Théophile Gautier a dit que le romantisme restera comme une époque climatérique de l'esprit humain. Il faut en rabattre; la plupart des artistes de ce temps-là n'étaient que des improvisateurs qui ne compo-

pleins d'ardeur et de fougue, ils n'ont, pour la plupart, produit aucune œuvre parfaite, parce qu'il leur manqua, comme dit M. Chesneau, la science et la patience. Si incomplètes que soient certaines de ces études (par exemple, l'étude sur Préault), elles méritent d'être consultées par tous ceux qui s'occupent de l'histoire du romantisme. M. Chesneau a connu quelques-uns des artistes qu'il nous présente; il a été lié d'amitié avec deux d'entre eux; il a interrogé leurs contemporains, et l'on ne trouve dans son œuvre que des témoignages puisés aux sources les plus directes. Il a connu intimement Paul Huet, le paysagiste du romantisme, qui a peint avec une émotion sincère et une poétique grandeur ce que M. Chesneau appelle la nature héroïque. C'est de ses longues conversations avec Paul Huet que M. Chesneau a recueilli les renseignements qu'il nous fournit sur les deux Devéria et les « petits romantiques ». Ne faut-il pas citer les noms de ceux « qui, moins forts, se sont arrêtés avant l'heure, ou, moins favorisés de l'aveugle fortune, ont été injustement oubliés »? Cette étude sur les petits romantiques est sans contredit une des meilleures du volume. L'auteur nous fait connaître le sculpteur Auguste ou M. Auguste, comme on l'appelait, qui réunissait dans son atelier la jeunesse romantique; le peintre Poterlet, qui n'a fait que des esquisses, Comairas, Antonin Moyné, Saint-Èvre, Grevenich, Chaponnière, etc. Louis Boulanger, à qui Victor Hugo a dédié bon nombre de ses poésies, fut, dit M. Chesneau, la personnification la plus complète et la plus sincère expression de cette curieuse époque: sa faculté d'assimilation était prodigieuse; aussi, malgré son savoir et la richesse de son imagination, il n'est pas original; il était né disciple, mais non disciple d'un seul maître; il a servi de bonne foi sous le drapeau de toutes les écoles, et ses œuvres ne font que rappeler celles de ses devanciers. Deux autres physionomies intéressantes, évoquées par M. Chesneau, sont celle de Jules Klagmann, l'auteur de l'élégante fontaine Louvois, honnête homme, et, comme Préault, esprit tout gaulois, franc, primesautier, et celle de Constant Dutilleul, l'ami de Corot et de Delacroix, peintre vaillant, mais qui vécut en province. Des études sur Delacroix, « le grand maître du romantisme », sur Ingres, qui a maintenu la tradition de David, la conscience dans l'art, sur Th. Rousseau, Corot et Millet terminent ce volume, que nous recommandons à tous les amis de l'art français. On y trouvera, mêlés aux biographies curieuses des artistes romantiques, les jugements d'un homme dont le goût est fin et éprouvé. Remarquons seulement que les notices de M. Chesneau sur Rousseau, Corot et Millet ne sont pas à leur place dans cet ouvrage; ces trois peintres ont été témoins du romantisme, mais sans s'être enrôlés sous sa bannière.

La traduction de Hamlet que vient de publier M. Théodore Reinach, est une traduction en vers et en prose; elle est fidèle et complète; à l'exactitude elle joint l'élégance; tout en reproduisant la couleur et le mouvement de Shakspeare, elle ne donne pas toujours Shakspeare tel qu'il est, et adoucit la hardiesse des métaphores qui répugnent au génie de la langue française; en un mot, c'est la traduction à laquelle devrait recourir un directeur de théâtre désireux de représenter devant le public français les drames de Shakspeare. Pourquoi ne jouerait-on pas Shakspeare en France comme en Allemagne? Le public qui applaudit Hernani ne marchanderait pas sa faveur aux plus belles œuvres du dramaturge anglais. Certes, nous ne voulons pas que les pièces de Shakspeare deviennent chez nous aussi populaires et aussi nationales qu'en Angleterre et en Allemagne. Elles n'entreraient pas, du reste, dans le sang et la moelle des races latines. Mais, après tout, le génie de Shakspeare

est aussi accessible aux Français qu'aux Allemands, et la traduction de M. Reinach serait très propre à rendre l'auteur de *Le Lear* et de *Macbeth* familier à notre public. M. Reinach a placé le texte anglais en regard de sa traduction, ce qui permettra au lecteur de comparer en même temps l'original et la copie. L'introduction est consacrée à l'histoire de Hamlet (Saxo, Belleforest, etc.) et à l'appréciation du caractère imaginé par Shakspeare. M. Reinach compare Hamlet à Oreste; Hamlet est le type de l'homme moderne, plein de contradictions, mêlant le vice à la vertu et le savoir à l'ignorance. Des notes, rédigées avec concision et reléguées à la fin de cette excellente traduction, élucident les passages les plus obscurs et donnent aux lecteurs des renseignements indispensables sur certaines allusions que renferme le drame.

Nous ne ferons que citer en passant les études de M. Brunetière sur la littérature française; on a pu les lire dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Brunetière est un des critiques les plus sagaces de notre temps; il sait lire; il sait redire autrement et en fort bons termes, ce qu'il a lu; il sait tirer des œuvres qu'il examine des vues, des conclusions qui ont échappé à leurs auteurs; il indique avec beaucoup de pénétration les points négligés ou faiblement traités; tout cela dans un style qui a ses qualités propres, style vif, agréable, sain, qui fait de M. Brunetière un de nos écrivains de meilleur aloi. L'étude de M. Brunetière sur l'érudition contemporaine et la littérature française au moyen âge ne nous a pas entièrement satisfait; il est certain que l'on nous a trop prêché dans ces derniers temps l'admiration du moyen âge, mais M. Brunetière, comme les érudits qu'il combat, est allé trop loin; il fait, à notre avis, trop bon marché de l'ancienne littérature. L'étude sur le problème des Pensées de Pascal, suscitée par l'édition de M. Auguste Molinier, aboutit à cette sage conclusion qu'il faut accepter l'édition de Port-Royal, malgré tous ses retranchements et toutes ses corrections, ou, si l'on ne veut voir dans Pascal que l'écrivain, admettre dans une édition des Pensées Pascal tout entier, jusqu'à ses ratures et ses moindres mots, sans qu'on entreprenne de le restituer. Vient ensuite une étude inspirée au jeune critique par l'édition des lettres inédites de M^{me} de Sévigné, de M. Capmas. Dans l'article sur les dernières recherches dont Molière a été l'objet, M. Brunetière résume fort bien les récents travaux et s'élève avec raison contre la manie qu'a notre siècle de pénétrer indiscrètement dans tous les secrets de la vie privée des grands écrivains. On trouve dans l'article sur les ennemis de Racine au xvii^e siècle cette vue ingénieuse, que Racine, comme Molière, Boileau et Lafontaine, avait une poétique nouvelle, qu'il était naturaliste à sa manière, obtenait les grands effets par de petits moyens et ne donnait à son style sa perfection désespérante que par le concours des mots les plus humbles et des expressions les plus familières. De là sa conception du théâtre, si différente de celle de Corneille: celui-ci remplit l'action d'incidents extraordinaires et de laborieuses intrigues; chez Racine, au contraire, l'action, d'une simplicité extrême, n'est soutenue que par les passions des personnages. L'un ne compose que des pièces héroïques, l'autre fait de l'amour le ressort agissant de son théâtre; l'un ne représente que des situations singulières et des actions hors de l'ordre commun, l'autre, en peignant l'amour sous toutes ses formes, fait notre histoire à tous; l'un ne songe qu'à choisir et à traiter de beaux sujets, l'autre, comme Molière, subordonne les sujets aux caractères. L'article intitulé « un biographe de Montesquieu » renferme de justes critiques à l'adresse de M. Vian. L'étude sur Voltaire est un

des essais les plus remarquables que contienne le volume. Sans indiquer toutes les vues neuves et profondes qu'on y trouve, disons que M. Brunetière juge Voltaire avec une juste sévérité. Il montre que Voltaire ne s'est retiré à Ferney que pour ne pas compromettre son prestige, et qu'il a combattu l'ancien régime pour ne pas perdre sa popularité et pour faire comme tout le monde. C'était un incomparable comédien; il a toujours joué un rôle; aristocratique jusqu'au bout des ongles, imbu d'étroits préjugés, ennemi de la « canaille », il ne défendit les Calas et La Barre que lorsqu'il se sentit soutenu par l'opinion. L'essai qui clôt le volume, montre, d'après l'ouvrage de M. Merlet, que la littérature française du premier empire ne mérite pas l'oubli et qu'elle vaut la peine d'être connue, car l'école de 1830 n'a fait que lui emprunter beaucoup de choses qu'elle a cru découvrir.

On m'en voudrait peut-être de ne pas dire queques mots de *Nana*, ce roman d'Emile Zola si impatientement attendu par certains d'entre nous et qu'on avait annoncé à grand fracas. C'est un roman canaille, pour parler comme l'auteur, qui affectionne cet adjectif, et ce serait faire trop d'honneur à cette œuvre malsaine que de lui consacrer un compte rendu de quelques lignes. Il est déplorable qu'un écrivain dont le talent a parfois tant de vigueur et de puissance, ait voulu réussir dans la « littérature immonde ». *Nana* est une œuvre qui ne plaira qu'aux dépravés et aux blasés; elle n'a d'autre succès que celui des livres obscènes; elle ressemble à l'héroïne « entrant tout de suite de plein pied avec le public, ayant l'air de dire elle-même d'un clignement d'yeux qu'elle n'a pas de talent pour deux liards, mais que ça ne fait rien et qu'elle a autre chose ». Cette autre chose explique le retentissement de *Nana*. A peine si l'on peut citer quelques épisodes comme la description du champ de courses, du théâtre et des coulisses, etc. Le sujet est d'ailleurs banal, depuis longtemps rebattu: bien d'autres ont décrit avant M. Zola la femme de proie, la « fille » qui ruine ses innombrables amants et les pousse au désespoir ou à la mort. Il est vrai que M. Zola a peint dans quelques-uns de ses personnages des hommes de notre époque, et les Anglais se fâchent qu'il ait représenté un prince d'Ecosse, fort épris du théâtre et des actrices; mais là encore, n'est-ce pas chercher le scandale et faire appel à des curiosités indignes de l'art? Ce n'est pas que nous voulions uniquement en littérature « des œuvres tendres et nobles, des choses pour faire rêver et pour nous grandir l'âme », œuvres et choses dont M. Zola, par une cruelle ironie, donne l'amour à l'ordure *Nana*. Mais ce n'est pas en peignant la vie intime des plus ignobles courtisanes que M. Zola prendra parmi les maréchaux de la littérature le rang qu'il envie. Qui aurait cru que l'auteur de *Son Excellence M. Rougon* tomberait si bas?

A la bonne heure, le récent roman de M. Albert Delpit: *le Mariage d'Odette*. L'écrivain a retracé avec énergie la passion criminelle d'Odette et de Claude; il a marqué en traits vigoureux le caractère de ces deux amants qui trahissent les devoirs les plus sacrés; il a peint d'une façon exquise la noble Eliane, cette martyre de l'honneur qui se condamne à un sublime mensonge. Ce roman est un des meilleurs qui aient paru cette année; il laisse, il est vrai, au lecteur on ne sait quelle tristesse poignante; il suffit de citer la conclusion: « Et Paul? Et Germaine? Et Eliane? Eh bien, ils souffrent. C'est tout naturel, puisque ce sont les honnêtes gens ». Mais l'écrivain a le droit de rendre ses héros heureux ou malheureux; il lui a plu de plonger ses personnages dans le désespoir ou la honte; nous n'avons pas à l'en blâmer; son récit, si douloureux qu'il soit, nous prend par les entrailles, et nous plaignons Paul, Germaine,

Eliane, nous plaignons la malheureuse Odette, la femme nerveuse, exaltée, qui s'est laissé entraîner vers le mal comme vers un abîme, sans trouver une branche où se raccrocher. Quant à Sirvin, le grand artiste, gâté par le succès, qui s'abandonne avec fougue à ses caprices, celui-là est le grand coupable; c'est lui qui a fasciné Odette et qui, lorsqu'elle fuit, court après elle, l'atteint et la jette dans le crime. Si M. Delpit met au théâtre *le Mariage d'Odette*, nous souhaitons au sympathique et brillant écrivain le succès qu'obtient en ce moment *le Fils de Coralie*.

Le dernier ouvrage de M. Victor Cherbuliez se compose de trois nouvelles, où l'on retrouve son style pittoresque, spirituel, émaillé de jolies réflexions, parfois un peu chargé de mots, toujours un peu fatigant; à notre avis, c'est l'ouvrage le plus faible qu'il ait composé. *Le Roi Apépi* est l'histoire d'un naïf égyptologue ensorcelé par une aimable dame qui n'en veut qu'à ses écus; il y a peut-être dans cette nouvelle un trop grand étalage d'histoire égyptienne; il ne faut pas, sous prétexte de nous faire mieux connaître un héros, nous retracer tout au long, si ce héros est un savant, l'objet de ses études favorites, et s'il est un égyptologue, l'histoire des dynasties égyptiennes. Mais un charmant personnage, M. de Miraval, l'habile et moqueur diplomate, anime le récit par les manœuvres et les stratagèmes ingénieux qu'il emploie pour arracher son neveu aux griffes de M^{me} Corneuil. *Le Bel Edwards* n'est autre qu'un comédien fameux dans l'histoire, non par son talent, mais par un assassinat qu'il a commis, John Wilkes Booth, le meurtrier du président Lincoln; l'actrice qui a été sa maîtresse, n'a connu le vrai nom de Booth qu'après l'attentat, et se glorifie d'avoir été l'amante d'un héros; où donc la gloire va-t-elle se nicher? Quant au troisième récit, consacré aux *Inconséquences de M. Drommel*, ancien membre du Reichstag et directeur d'une petite feuille de province, nous trouvons que les plaisanteries de M. Cherbuliez sur ce bon M. Drommel manquent parfois de sel; mais après tout, si M. Drommel est égoïste, vaniteux, pédant, chauvin et criblé de ridicules, tel enfin que M. Cherbuliez nous le représente, — peut-être trop longuement, — il mérite bien toutes ses mésaventures, même celles qu'on qualifie de conjugales.

A. CHUQUET.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, mars.

Wider Heinrich von Treitschke. Für die Joden. Von Prof. Paulus Cassel. Berlin. Stahn, 1880. — Dans une de mes précédentes lettres, j'analysais un article à sensation de notre grand historien M. de Treitschke, sur l'invasion juive et les dangers dont elle nous menacerait. Cet article a enfanté un déluge de réfutations, parmi lesquelles je ne vous citerai que celle de M. P. Cassel, et cela surtout pour la curiosité du fait. Qu'un converti plaide la cause de ses anciens coreligionnaires, voilà qui est excessivement rare, surtout quand ce converti est en même temps devenu, comme M. P. Cassel, ministre de la religion qu'il a embrassée. M. Cassel soutient une thèse assez originale. A l'entendre, les milliers de juifs qui passent chaque année les frontières de la Pologne pour venir s'abattre sur Berlin, Breslau et autres lieux, sont des modèles de toutes les vertus. Si quelques-uns dévient du droit chemin, c'est à la pernicieuse influence des Germains qu'il faut l'attribuer. Telle est la thèse de M. P. Cassel. Malheureusement il manque un chapitre à sa brochure. L'auteur aurait dû terminer son plaidoyer en conseillant aux juifs d'aller peupler des contrées où la vertu n'est pas un vain mot.

Quant aux adversaires des juifs, ils se sont divisés en deux camps, dont l'un fait entièrement fausse route. D'une part, on combat les Israélites pour des motifs religieux, de l'autre, on ne voit, et avec raison, dans ce mouvement qu'une affaire de race, la lutte éternelle de l'Aryen et du Sémite. C'est le point de vue auquel s'est placé le fameux pasteur Stöcker entre autres. Quiconque a séjourné à Berlin quelques mois seulement, sait que cette haine des juifs est causée surtout par une antipathie physique et morale, qui n'a rien de commun avec la religion juudaïque.

Religion und Kirchenpolitik Friedrichs des Grossen. Von F. Nippold. Berlin, Habel, 1879. — M. Nippold a entrepris de dégager la politique confessionnelle de Frédéric le Grand des erreurs dont l'a entourée l'esprit de parti. Il explique l'aversion du roi pour l'orthodoxie de son temps par l'éducation que ce prince avait reçue, par l'influence qu'exercèrent sur lui les libres penseurs et quelques-uns des écrivains français. Mais lorsque ceux-ci tombèrent dans le matérialisme le plus grossier, Frédéric II sut parfaitement secourir leur joug. C'est ce que prouve, notamment, sa réfutation du *Système de la nature*. Le roi y défend la religion et le christianisme contre les attaques de leurs ennemis; mais il continue à combattre l'abus de la religion, la bigoterie. Le roi distingue soigneusement entre l'esprit du christianisme et la caricature qu'en a faite le cléricisme; toujours aussi il se montre hostile à l'esprit de secte. M. Nippold a puisé ces données, non-seulement dans les écrits du Philosophe de Sans-Souci, mais dans les actes politiques, dans la vie entière du roi. « Partout, dit M. Nippold, il a rompu avec les traditions. Son mot célèbre : « Le prince est créé pour le peuple et non le peuple pour le prince », ce mot n'est que la formule moderne de la thèse non moins hardie de Jésus : « L'homme n'est pas créé pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme. » M. Nippold rappelle que dans son Code célèbre, le *Landrecht*, qui est encore en vigueur dans plusieurs provinces prussiennes, Frédéric II proclame la liberté religieuse, non comme un don du prince, mais comme un droit imprescriptible des citoyens. Le travail de M. Nippold fait partie d'une introduction à l'histoire confessionnelle du XIX^e siècle, qu'il compte publier prochainement.

Friedrich der Grosse bis zum Breslauer Frieden. — *Friedrich der Grosse und der zweite schlesische Krieg.* Von Dr. Reinhold Koser. Munich. Literarische Anstalt, 1880. — L'auteur de ces deux articles qui ont paru dans la *Revue historique* de M. de Sybel, est spécialement chargé par l'Académie de Berlin du travail de révision de la correspondance de Frédéric le Grand et de l'impression de cet immense ouvrage. Il est donc mieux placé que personne pour résumer ce que cette correspondance nous révèle du caractère de Frédéric II et des motifs qui guidèrent sa politique. Ce travail est d'autant plus précieux que M. Koser ne s'en est pas tenu à cette source, quelque abondante qu'elle soit, et a pris soin de relever, soit dans les œuvres de Frédéric le Grand, soit dans les historiens qui se sont consacrés à l'étude de ce règne, tout ce qui pouvait compléter le tableau donné par la correspondance. Celle-ci est si vaste que des résumés dans le genre de celui de M. Koser deviendront chaque jour plus indispensables.

Rom und römisches Leben im Alterthum. Geschildert von H. Bender. I. Tübingen. Laupp'sche Buchhandlung. — Il ne manque certes pas d'ouvrages ayant pour programme de retracer la vie antique sous une forme aussi attrayante que possible. Mais la plupart sont consacrés à une période spéciale de l'histoire romaine, ou bien le texte n'est là que pour expliquer les dessins.

L'excellent livre de M. Bender, au contraire, embrasse toutes les manifestations de la vie antique depuis l'origine. Quoique destiné spécialement à la jeunesse des écoles supérieures, il n'en sera pas moins lu avec intérêt par les gens du monde. L'auteur a pris soin d'orner son ouvrage de gravures sur bois en général remarquablement bien exécutées, et qui font honneur au talent du peintre et dessinateur Gnauth. Je relèverai parmi ces dessins un certain nombre de restaurations d'édifices et de places de la Rome antique. Ces restaurations me paraissent en général très heureuses et exemptes des exagérations trop communes dans ce genre de conceptions artistiques. Le lecteur trouvera dans le livre de M. Bender la topographie complète de Rome, et des chapitres intéressants sur la vie sociale des descendants de Romulus, leurs habitations, leur costume, leurs repas et leurs plaisirs.

Michaelis Villanovani (Serveti) in quemdam medicum apologetica disceptatio pro astrologia. Herausgegeben von H. Tollin. Berlin, H. R. Mecklenburg 1880. — M. Tollin poursuit ses études sur Michel Servet. Cette fois, il publie, d'après le seul exemplaire existant, celui de la Bibliothèque nationale de Paris, le fameux plaidoyer de la victime de Calvin contre la Faculté de Paris, qui l'accusait d'avoir fait de l'astrologie judiciaire dans les cours qu'il donnait à Lyon en 1538. Servet échappa à une condamnation personnelle. Mais tous les exemplaires de son apologie furent détruits, sauf un seul, celui qui servit de pièce à l'appui dans le procès et fut vendu plus tard avec les dossiers du Parlement. — Il est à regretter que l'éditeur de cet intéressant ouvrage n'ait pas cru devoir donner à sa reproduction le caractère de l'original. Son livre y eût beaucoup gagné aux yeux des bibliophiles.

Johann Sebastian Bach. Von C. H. Bitter, 2^{me} édition, 1^{re} livraison. Dresde, Baensch, 1880. — M. Bitter, actuellement ministre des finances de Prusse, n'est pas seulement un administrateur hors ligne. A côté de ses nombreuses occupations officielles, il a trouvé, je ne sais comment, le temps de s'occuper de l'histoire de la musique et plus spécialement d'un de nos compositeurs les plus cités, mais les moins connus, J. S. Bach. La seconde édition de son vaste travail biographique est considérablement revue et augmentée dans le sens littéral de cette expression devenue banale. Dans la 1^{re} livraison nous trouvons des renseignements sur l'origine de la famille Bach, la jeunesse du grand compositeur et ses débuts dans les villes d'Arnstadt, de Mühlhausen et de Weimar. Grâce aux procédés de reproduction modernes, l'auteur a pu y joindre les fac-similés de l'introduction du *Clavecin bien tempéré* et du 1^{er} prélude que Gounod a tiré d'un oubli immérité. Ce dernier fac-similé est particulièrement intéressant. Tandis que les manuscrits de la plupart des compositeurs modernes sont à peu près indéchiffrables, les notes de Bach sont remarquablement nettes et régulières. Le pianiste le plus inexpérimenté les déchiffrerait sans peine. Nous reviendrons sur cet important ouvrage de M. Bitter.

Die Pseudo-Evangelien von Jesu und Maria's Kindheit. Publiés par le docteur R. Reinsch. Halle a. S. Niemeyer 1879. — M. Reinsch vient de rééditer les évangiles apocryphes de Jésus et de l'enfance de la Vierge, tels qu'ils se trouvent dans les littératures romanes et germaniques, en y joignant des notes empruntées aux manuscrits de Paris et Londres. Ces évangiles apocryphes existent en syriaque, en arabe, en grec et en latin, mais tous ces textes diffèrent. Quant aux reproductions dans les idiomes modernes, elles sont l'œuvre du moyen âge et reposent sur le texte latin. M. Reinsch donne le texte des principaux de ces évangiles

français et des ouvrages qui renferment des passages empruntés plus ou moins directement à l'original latin.

Poema del Cid. Nach der einzigen Madrider Handschrift. Herausgegeben von K. Vollmöller. I. Texte. Halle a. S. Niemeyer. — M. Vollmöller a bien mérité des amis de la littérature en reproduisant pour la première fois, avec une exactitude scrupuleuse, le seul manuscrit du Poème du Cid, celui de la bibliothèque de Madrid. Le 2^e fascicule renfermera un commentaire, une introduction et un glossaire. Le *Poema del Cid* se compose de 3734 vers non rimés et de facture très irrégulière. Il constitue l'une des principales sources pour la connaissance du vieil espagnol.

Regeln und Wörterverzeichnis zur deutschen Rechtschreibung. Berlin. Weidmann, 1880. — Je vous parlais dernièrement des essais entrepris par le ministère de l'instruction publique de Prusse pour suppléer à l'Académie qui nous manque, en dictant à la nation une orthographe rationnelle. Depuis lors, ces essais ont pris corps dans une publication officielle renfermant des instructions qui sont rendues obligatoires pour toutes les écoles de Prusse et dont les principes seront probablement adoptés par les autorités et peut-être par la presse. Persuadé qu'en ces matières il n'est d'autre salut que l'autorité, je ne saurais qu'applaudir à cette tentative d'unification de l'orthographe allemande, mais il est à craindre que les règles ministérielles ne soient pas à la portée de tout le monde et qu'elles n'obtiennent que difficilement droit de cité. On reproche généralement à ce travail un certain manque de logique. Tantôt il supprime *h* après le *t*, tantôt il le laisse subsister; il en est de même du *k* dans les mots étrangers. Ainsi l'auteur de l'opuscule dont je parle écrit *Coupé*, *Komité*, *Kapelle*. Il rejette absolument aussi les formes italiennes dérivant de mots grecs, et rétablit *symphonie* dans son intégrité étymologique, alors qu'aujourd'hui tout le monde écrit *sinfonie*. On peut objecter, il est vrai, que l'orthographe française n'est guère plus rationnelle, ce qui ne l'a pas empêchée d'être adoptée par tout le monde.

De l'orthographe à la grammaire, il n'y a qu'un pas. C'est ce qui m'amène à vous parler ici du *Wörterbuch der Hauptschwierigkeiten in der deutschen Sprache*, von Prof. Dr. D. Sanders, Berlin, Langenscheidt, 1880. Vous n'ignorez pas que, dans l'ordre grammatical, comme dans celui de l'orthographe, il règne en Allemagne une anarchie complète. A chaque instant il s'élève des difficultés, sur l'emploi des cas particulièrement, et ces difficultés nul ne sait les résoudre. C'est cette anarchie qui a enfanté l'ouvrage de M. Sanders. Ce savant, auteur du dictionnaire le plus complet de la langue allemande et d'autres publications fort estimées, est peut-être aujourd'hui le seul qui ait assez d'autorité, non pour rendre obligatoires ses arrêts, mais du moins pour fournir un point de repère à ceux qui sont dans le doute. Il a rangé par ordre alphabétique les difficultés qui se présentent à chaque pas dans la pratique de l'allemand, et résolu à la satisfaction générale les problèmes tels que les suivants : faut-il dire : *Wir Deutsche* ou *Wir Deutschen*; *Man lehrt die Kinder* ou *den Kindern diese Regel*, etc. Le « Dictionnaire des difficultés » n'est du reste que le développement d'un petit livre classique consacré au même sujet, et qui en est à sa onzième édition.

Französische Verslehre. Von E. O. Lubarsch. Berlin. Weidmann'sche Buchhandlung, 1879. — En Allemagne on s'occupe beaucoup de prosodie française, et je connais des professeurs qui ont écrit de gros volumes sur ce sujet, bien qu'ils soient incapables de dire correctement un vers français. M. Lubarsch n'est pas de ce nombre.

Evidemment il possède bien son sujet. Il a compris la nature anapestique de l'alexandrin, qu'il avoue être plus varié que le vers iambique allemand; et de plus, il a essayé d'établir les règles qui président à la construction de la strophe. Celle-ci ne se compose pas seulement d'un nombre déterminé de vers, mais elle est soumise à un système spécial. M. Lubarsch explique fort bien aussi la nature de l'hiatus. Il me semble pourtant que l'auteur n'a pas toujours bien saisi le rythme de l'alexandrin. L'analyse de la strophe suivante pêche évidemment :

Argantyr | dans sa fosse | étendu | pâle et grave
A l'abri | de la lune | à l'abri | du soleil
L'épée dans les bras | dort son muet | sommeil,
Car les aigles n'ont point | mangé | la chair | du
Et la seule bruyère a bu | son sang | vermeil

o o - | o o - | o o - | - o -
o o - | o o - | o o - | o o -
o - | o o o - | - o o - | o -
o o - | o o - | o - | o - | o -
o o - | o o - | o - | o - | o -

Jamais Français n'accentuera *mangé* et *bu* dans les deux derniers vers; c'est tout au plus s'il appuiera quelque peu sur les mots *chair* et *sang*. Je recommande le livre de M. Lubarsch à quiconque s'occupe de prosodie.

Molière-Museum, herausgegeben von Dr. H. Schweitzer. I. Leipzig, Thomas, 1879. — Le rédacteur du *Musée-Molière* a pris pour modèles les publications analogues consacrées au Dante, à Shakespeare et à Goethe; il se propose de réunir en un corps les résultats des recherches sur le grand poète comique. Malheureusement M. Schweitzer ne me paraît pas avoir une idée bien claire des règles de l'art d'écrire. Tout est pêle-mêle dans son *Musée*, le style laisse fort à désirer, et le premier fascicule aurait beaucoup gagné si la rédaction avait supprimé l'avant-propos. Cet avant-propos rempli une centaine de pages et débute par une phrase de seize lignes que j'ai vainement cherché à comprendre. Cela n'empêche pas que le *Musée-Molière* ne renferme nombre de détails intéressants et dignes d'être tirés de l'oubli, ceux, par exemple, qui concernent l'enfance du poète, Chapelle, Hosnault, Cyrano de Bergerac et Gassendi; je citerai aussi le *Dialogue des morts* entre Sixte-Quint et Molière, ouvrage allemand tout à fait inconnu et dont M. Schweitzer donne le texte, accompagné de la traduction française. Espérons que les fascicules suivants seront, au point de vue de la *facture*, un peu moins germaniques.

Prolégomena zu einer anthropologischen Philosophie. Von Dr. Fr. von Bärenbach. Leipzig, Barth, 1879. — L'auteur des Prolégomènes de la philosophie anthropologique est un partisan modéré de Kant. Il combat aussi bien le sensualisme que les spéculations de métaphysique transcendante. Le moyen terme, c'est, selon lui, la philosophie anthropologique ou scientifique qui doit se baser sur le criticisme de Kant et, partant de là, combattre la tendance à la pure spéculation qui commence à régner dans les sciences naturelles, à tel point que « la physique se transforme en métaphysique, les mathématiques en méta-mathématiques, c'est-à-dire mathématiques élevées à la troisième puissance. »

Geschichte des Pietismus und der Mystik in der reformirten Kirche, namentlich der Niederlande. Von Dr. H. Heppé. Leyde, Brill 1879. — Si le piétisme et le mysticisme qui de bonne heure se développèrent dans l'Eglise réformée, lui ont été d'une certaine utilité en faisant sortir de leur léthargie les Eglises nationales, cette utilité est plus que balancée par les conséquences désastreuses de ces tendances. En

Angleterre, aux Etats Unis, en Suisse et dans quelques parties de l'Allemagne, où le mysticisme a pris pied, il a eu pour résultat de dégouter de la religion, d'encourager l'esprit de secte et finalement d'affaiblir le protestantisme qui, divisé en conventicules, ne saurait résister à l'unité imposante de l'Eglise romaine, et, en Allemagne du moins, n'existera plus bientôt que de nom. L'ouvrage de M. Heppé est particulièrement consacré au piétisme néerlandais, le moins connu de tous, et renferme des détails intéressants sur le jésuite Labadie qui, ayant jeté le froc aux orties, se réfugia en Hollande et y fonda une secte protestante dont les affinités avec le quietisme de M^{me} Guyon sont incontestables.

G. VAN MUyDEN.

BULLETIN.

LA BIBLIOTHÈQUE GILON.

Dix ans d'histoire de Belgique, par Hermann Pergameni. — Excellent petit volume, écrit de ce style clair et nerveux auquel nous a habitués le fécond publiciste. « Les dix dernières années du xviii^e siècle, dit M. Pergameni, marquent une époque très importante de l'histoire de la Belgique. C'est la transformation d'un monde. 1789-1799, deux dates ! Un abîme les sépare. 1789, c'est la vieille Belgique, la Belgique provinciale et communale, telle que l'ont formée les siècles, avec ses antiques privilèges, ses rouages compliqués, ses classes juxtaposées, ses trois Etats, son clergé tout puissant, son esprit particulariste et conservateur. 1799, c'est la Belgique nouvelle, la Belgique unifiée telle que l'a modelée le clair génie de la France, avec son administration simple, son égalité civique, son clergé fonctionnaire, son esprit centralisateur et progressif. Trois grands faits dominent cette période de dix ans, comme les actes d'un drame immense : la révolution brabançonne, la conquête française, la guerre des paysans. » Après avoir esquissé à grands traits le tableau des institutions belges à l'avènement de Joseph II, M. Pergameni refait l'histoire de ces dix années; il résume parfaitement les travaux de Gérard, Juste, Borgnet, Orts, etc., et il termine par quelques lignes qui donnent une idée générale très nette et très juste de la fin du xviii^e siècle en Belgique.

Les Bons Amis, par Camille Lemonnier. — « L'art est un coin de la nature vu à travers un tempérament. » Les uns voient le coin en rose. Ils tombent à genoux devant les harmonies de l'univers; ils célèbrent le siècle des lumières, le bonheur et la prospérité des nations; ils proclament la loi du progrès « rectiligne, » du progrès indéfini. Le daltonisme des autres couvre le coin de ténèbres épaisses. Ils gémissent sur les désordres de la machine ronde; ils déclarent que notre prétendue civilisation n'est que pourriture et nous mettent, parfois, avec un incontestable talent, la pourriture sous le nez; ils ne voient, comme Schopenhauer et Hartmann, d'autre remède aux maux de l'humanité que l'anéantissement même de l'humanité. Au-dessus de ces « simplistes », il y a quelques tempéraments — fort rares, à la vérité — qui ont pour toutes choses larmes et sourires à la fois, et qui décrivent leur coin tel qu'il est, sans se préoccuper ou de faire de la morale, ou de défendre une thèse scabreuse. M. Lemonnier est de ceux-ci. Son livre peut à peine s'appeler une nouvelle : ce n'est qu'un « document humain, » un croquis « réaliste. » Mais que ce réalisme-là repose de l'autre, et combien l'on s'intéresse aux efforts de tous ces braves cœurs empressés autour d'un enfant ! Pourquoi faut-il que les dernières pages, un peu maniérées, un peu traitnantes, affaiblissent cet intérêt et préparent mal le lecteur à l'impression que va lui donner un dénouement rendu plus poignant encore par le sous-entendu qui termine l'œuvre ?

Huit jours en Allemagne, par Victor Lefèvre. — « Cette narration a-t-elle su intéresser ? dit l'au-

teur dans son épilogue; nous mentirions si nous n'avouions point que nous l'espérons. » Je souhaite, pour M. Lefèvre, que cet espoir ne soit pas trompé; mais, personnellement, je ne trouve dans son livre rien qui puisse en assurer le succès. Un canevas puéril au possible, un récit coupé de digressions au moins inutiles, un dialogue prétentieusement naïf et qui rappelle même à certains moments (p. 32, par exemple) les questions et les réponses du catéchisme, voilà pour la forme. Le fond ne vaut guère mieux. D'après l'auteur, à l'époque de la guerre franco-prussienne, quelques jeunes gens à peine de chaque village ont été appelés sous les armes et la plupart sont revenus sains et saufs; des fils de famille se sont enfuis de la maison paternelle pour aller s'engager; et tous ceux qui n'ont pu prendre part aux combats en éprouvent encore un véritable chagrin. Telle est la seule observation qui appartienne en propre à M. Lefèvre: je ne crois pas qu'on songe jamais à lui en disputer l'honneur. Le reste du volume est farci de détails empruntés à un Joanne quelconque. Quant aux vues d'ensemble, M. Lefèvre ne s'en occupe pas, et il ne cherche jamais à donner au lecteur une *impression*. « Où ne dépeint pas les paysages, à moins qu'on n'ait la plume de Georges Sand, dit-il... Je ne pourrais trouver que les adjectifs que nous poussons à tout moment: admirable, superbe, splendide... et je dirai au pays: Allez-y voir! » On n'écrit pas 96 pages pour ne dire que cela.

Les Glaciers, par Polydore De Bruycker. — La *Bibliothèque des Merveilles* a déjà vulgarisé les importants travaux sur les glaciers publiés par les Saussure, les Agassiz, les Hugi, les Tschudi, les Forbes, les Tyndall, et pourtant on lira avec plaisir le volume de M. de Bruycker. La topographie des glaciers suisses, le monde végétal et animal qui y vit, les excursions périlleuses qu'y font les chasseurs, les touristes, les savants et les artistes; la formation et l'aspect des glaciers, les phénomènes de tout genre qui s'y rapportent, depuis leur mouvement dont les lois si curieuses ont été formulées par Tyndall, jusqu'à la *période glaciaire* dont les blocs erratiques démontrent l'existence et que la science commence à expliquer, tout cela est étudié et raconté par l'auteur avec beaucoup de clarté et d'exactitude. « Pour écrire ce livre, nous n'avons pas craint d'aller butiner dans le champ du voisin, dit M. De Bruycker, nous confessons ici loyalement ces emprunts forcés, car notre but n'est point de nous faire passer pour savant, mais bien de livrer au public et plus spécialement à la jeunesse, un livre utile qui soit un faisceau condensé de notions curieuses, généralement ignorées aujourd'hui. » Ce but, l'auteur en a approché de très près, et il l'aurait atteint complètement s'il ne lui avait manqué un peu de cette méthode si essentielle dans les résumés. A. Du V.

La quatrième livraison du tome XVI des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* qui vient de paraître, clôt la 1^{re} série de ce recueil. Une table analytique de, 16 volumes dont se compose la 1^{re} série a paru en même temps que la dernière livraison du tome XVI.

— Le 1^{er} volume des Œuvres complètes de Victor Hugo, édition définitive d'après les manuscrits originaux, vient de paraître. (Paris, Hetzel et Quantin.) Il renferme *Hernani*, *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*. L'édition complète comprendra environ 40 volumes gr. in-8°, à fr. 7,50. Pour les souscripteurs, le prix du volume est fixé à fr. 6,50. Dans une lettre qu'il adresse aux éditeurs, en leur envoyant tous ses manuscrits, Victor Hugo charge M. Paul Meurice de le remplacer pour l'examen et le triage de ses manuscrits, et de résoudre toutes les questions que soulève la publication. L'édition est faite sur les manuscrits originaux qui existent tous, à l'exception de celui de *Han d'Islande*, entièrement écrits de la main de Victor Hugo, depuis les *Odes* et *Ballades* jusqu'à la *Pitié suprême*. Il est des parties entières de certains ouvrages — un acte de

tel drame, l'introduction de tel roman, les poésies de tel recueil — dont la publication, pour des raisons diverses, a été ajournée par l'auteur. Elles seront réunies ici pour la première fois aux œuvres dont elles sont le complément. Les manuscrits contiennent, en outre, des passages, des pages entières que l'auteur a cru devoir retrancher, notamment dans les pièces de théâtre. Victor Hugo a rétabli aujourd'hui dans le texte plusieurs de ces passages supprimés; ceux dont la suppression a été maintenue, variantes, changements de détails, développements de caractères figureront dans les notes. Les ouvrages inédits prendront place dans l'édition nouvelle au fur et à mesure de leur apparition. Parmi les passages inédits que renferme le 1^{er} volume des Œuvres complètes, nous signalerons une scène supprimée au commencement du troisième acte de *Marion Delorme*, Saverny, poursuivi pour son duel avec Didier, s'est réfugié chez son oncle, le marquis de Nangis. M. de Laffemas, agent secret de Richelieu, vient au château pour suivre l'enquête commencée contre les deux jeunes gens et interroge Saverny, qu'il ne reconnaît pas sous son déguisement. La fin de cette scène, qui présente un curieux développement du caractère de Laffemas, avait été retranchée par l'auteur à la représentation pour ne pas rendre invraisemblable, à la fin de l'acte, la scène où Saverny se démasque.

Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du ix^e au xv^e siècle, composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents, manuscrits ou imprimés, qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privées, par M. Frédéric Godefroy, publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique. 1^{er} fascicule (5 fr. Paris, Vieweg). L'ouvrage complet se composera de 10 volumes in-4° de cent feuilles chacun, imprimés en petit-texte sur trois colonnes. Chaque volume sera lui-même divisé en 10 fascicules, qui paraîtront à des intervalles très rapprochés.

Botanische Jahrbücher für systematik Pflanzen-geschichte und Pflanzengeographie. Leipzig, Engelmann. Dans le courant du mois d'avril paraîtra le 1^{er} fascicule de ce nouveau recueil dont le directeur est M. A. Engler, professeur à Kiel. Les principaux collaborateurs sont MM. O. Heer, Alph. de Candolle, E. Warming, O. Beccari.

NOTES ET ÉTUDES.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Un rapport adressé par le conservateur en chef au Conseil d'administration et que le *Moniteur* a publié récemment, nous fait connaître la situation de la Bibliothèque royale durant l'année 1878. Nous empruntons à ce document quelques détails concernant le mouvement de la salle de lecture et les acquisitions.

Le nombre des personnes qui ont demandé des ouvrages, tant imprimés que manuscrits, à la salle de lecture, s'est élevé à 15,625 (il n'avait été que de 12,139 en 1877). Le chiffre des ouvrages demandés s'est élevé à 26,951 imprimés, plus 1,176 manuscrits (il n'avait été en 1877 que de 21,074 imprimés et de 450 manuscrits). Les ouvrages imprimés communiqués se répartissent de la manière suivante: Théologie, 145; Jurisprudence, 1,801; Sciences physiques, mathématiques et naturelles, 2,689; Philosophie, médecine, arts, technologie, 3,756; Belles-lettres, 3,460; Histoire, 13,100.

La vente Della Faille, à Anvers, a enrichi la Bibliothèque d'un grand nombre d'ouvrages indigènes rares et précieux à divers titres. Le rapport cite, notamment: G. de Branteghem d'Alost, *Enchiridion Vet. Testam.*, Anvers, Cocq, 1535. — Le Livre de Vraye Oraison, Anvers, Steelsius, 1538. — *Horologium Sapientiae*, Alost, Th. Martens, 1487. — *Opus tripartitum*, etc., Anvers, Vorsterman, 1512.

— S. Bernardi epistole, Bruxelles, Fratr. vit. comm 1481. — Id. Sermones, ibid. — Vanden Dale, De Ure van der dood, Anvers, Smith, 1574. — Jean d'Arras, l'Histoire de Mélusine en flamand, Anvers, G. Leeu, 1491. — Tissier, Epistres morales, Anvers, Van Waesberg, 1563. — Mangin, l'Histoire de Palmerin d'Olive, Anvers, 1572. — Ptolemei Cosmographia, Ulm, 1486. — Varto mans Reyse, Anvers, J. Van Liesvelt, 1544. — *Passionaal* (Vies des Saints, en flamand), Paris, 1505. — *Apogetici libri pro D. Carolo V.* Anvers, 1527. — *Verstegen*, Antiquities of the english nation, Anvers, Bruxelles, 1605.

Parmi les manuscrits, nous remarquons: Collection d'autographes provenant des cabinets de MM. L. Veydt et Cap, au nombre de 1,700 environ. — Recueil d'actes et de documents provenant du Saint-Office de Florence, de 1583 à 1735. — *Portulan des mers d'Europe jusqu'à la mer Baltique*; une carte portant en tête: Jhesus Maria Virgo Angelo de Conte Freducci, Ancona nel 1547. — *Psalm-boeck*, xv^e siècle. Ce psautier provient du couvent des Dames Blanches de Bruxelles et contient un obituaire de cette maison. Parmi les anniversaires qui y sont mentionnés, on remarque celui d'une Suster Hade-wighe qui pourrait être l'auteur des poésies si remarquables publiées par les Bibliophiles de Gand. — *Boec van den geestelijcken tabernakel*, de Jean de Ruysbroeck, in-f^o de 1510. — *Sint Augustyns regule der conversen statuten die onder dat capittel van Windesem syn dit bescreyft brueder Jan die Goede Koc van Gruendael*, etc. (xv^e siècle). — *Sermoenen en epistolen van... vader heer Jan Storm*, 1507. — *Lovensche Ommegang*, 1 v. in-4^o du xvii^e siècle. Album renfermant 34 dessins colorés. — *Commemoratio confratrum de Camberone*, 1 vol. xvii^e-xviii^e siècle. — Recueil de pièces concernant les affaires étrangères du royaume des Pays-Bas, de 1814 à 1829, 4 vol. in-f^o. Copies, minutes, etc., de documents relatifs au concordat, aux relations des Pays-Bas avec la Suisse, le Danemark, les colonies, etc. — *De magistraten der stede van Brugghe t'sedert den jare 1279*, xvii^e-xviii^e siècle. — *Déduction généalogique de la maison Prévost*. — *Essais philosophiques* par L.-A. Gruyer (de Bruxelles), 4 vol. in-4^o, xix^e siècle. Manuscrit autographe avec variantes de cet ouvrage, publié à Paris, chez Ladrangé, en 1855. — *Dissertation sur les sources différentes de la bravoure nationale*, par Frédéric baron de Trenck, major de la cavalerie impériale à Paris, 1777, 24 février. Manuscrit de 136 pp. probablement autographe. — *Recueil de privilèges, placarts, règlements, statuts, rescriptions, etc*, relatifs au pays de Namur, 1 vol. in-f^o du xvii^e siècle. — *Memorabilia Consilii Flandrensis et civitatis Gandensis*, 1 vol. in-f^o du xvii^e siècle. — *Sententien ende ordonnantien van den Raede in Vlaenderen mitsgaders van schepenen vanden Keure ende van Ghendt By een vergaderd door jr Claude Philippe de Saint-Vaast, etc.*, t. II, 1 vol. in-f^o du xvii^e siècle. — *Sommige notabele dinghen dienende tot memorie in toecomende tyden*, xviii^e siècle. — *Cort verhael van den oorspronck, beginsel ende voortganck vant clooster ghenoept Annuntiatien binnen Brussel*, xviii^e siècle. — *Tableaux généalogiques et documents divers, concernant les familles d'Anvers*. Du xvii^e au xix^e siècle. — *L'Ulissipiade*, poème, ou les dernières calamités de Lisbonne par les tremblements de terre, l'incendie et la crue des eaux, versifié par un spectateur de ce désastre, 1 v. in-4^o. L'auteur signe D. Ramier, probablement J.-D. Ramier, mentionné par Quéraud, et auteur de la Lyre protestante, 1782. — *Table générale de tous mes manuscrits*, 1 v. in-f^o xvii^e siècle. La collection de manuscrits ou plutôt de documents manuscrits, renseignée dans cette table, doit avoir appartenu à quelque haut fonctionnaire des Pays-Bas autrichiens. Cette table, intéressante et bien faite, est une sorte de bibliographie des documents politiques, administratifs, etc., les plus importants pour l'histoire de Belgique du xvii^e et du xviii^e siècle. — *Liste vande Heeren ende goede Mannen vanden*

Breden Raede deser stad Brussel t'se tert 1695. Jaerlycksche Commissarissen op de Reekeninghen 1743-1792. — Album amicorum, xvii^e siècle. Album contenant des chansons d'amour, en français et en flamand, et treize aquarelles dont quelques-unes sont remarquables de dessin. — Papiers du général Jardon (Henri), de Verviers. (Du 18 mai 1794 au 4 août 1805.) Pièces originales.

Sous presque tous les rapports, l'installation nouvelle du Cabinet des estampes réalise un notable progrès. Comme aspect décoratif, les salles sont très agréables. Le meuble courant est garni, dans les trois salles, de panneaux vitrés derrière lesquels sont étalées dans un ordre chronologique, des pièces particulièrement intéressantes. L'*Athenæum* a déjà fait connaître cette curieuse exhibition, dans laquelle figurent surtout des œuvres de provenance flamande. Les personnages dont les bustes ornent les salles du cabinet des estampes sont, dans l'ordre chronologique : Jérôme Cock, Corneille Cort, Philippe Galle, Jean Sadeler, Jean Wierix. P. de Jode le Vieux, Rubens, S. a Bolswert, C. Schut, L. Van Uden. L. Vorsterman, A. Van Dyck, P. Pontius, D. Teniers, M. Natalis, G. Edelinck. Tous ces bustes, qui sont en terre cuite, occupent la partie supérieure des meubles.

Le total des accroissements de l'année 1878 est de 690 pièces. M. Numans, graveur bruxellois, a déposé au cabinet des estampes son œuvre complet en gravures et en lithographies au nombre total de 234 pièces. M. Léopold Flameng, qui précédemment avait déjà enrichi de ses remarquables productions le cabinet, a joint encore 34 pièces à son œuvre. Les achats de gravures en 1878 offrent une véritable importance : nous rappellerons les acquisitions faites à la vente Vanderkellen et à la vente Minckhuysen.

Le rapport constate que le public profiterait bien davantage des ressources que l'établissement lui présente s'il était possible d'organiser des séances du soir. Il constate également l'insuffisance du crédit dont dispose la Bibliothèque royale pour ses acquisitions. Le chiffre du matériel, sur lequel portent les acquisitions, les souscriptions aux ouvrages périodiques, les reliures, etc., est resté à peu près le même depuis 1840, tandis que les dotations de tous les autres établissements semblables ont été élevées à l'étranger proportionnellement à l'augmentation du prix des objets dont sont formées leurs collections, et le rapport insiste sur la nécessité de suivre cet exemple. Enfin le conservateur en chef réclame un agrandissement des locaux, en vue principalement de l'établissement de séances du soir. « Ces séances ne peuvent pas avoir lieu dans les locaux actuels de la Bibliothèque, où l'on ne saurait sans une imprudence extrême introduire le gaz. Ce n'est que dans les salles voûtées du rez-de-chaussée qu'il sera possible d'employer ce mode d'éclairage. Cependant les séances du soir répondent à un besoin sérieux des personnes studieuses, parmi lesquelles il en est qui se plaignent avec raison de ne pas pouvoir fréquenter la salle de lecture de la Bibliothèque aux heures où elle est ouverte. »

Conclusion : il faut à la Bibliothèque royale des locaux et de l'argent, et son budget doit être notablement augmenté si l'on veut qu'elle puisse rendre au public tous les services qu'il est en droit d'en attendre.

CHRONIQUE.

On sait que le *Journal des Beaux-Arts* a ouvert un concours extraordinaire pour une histoire des beaux-arts en Belgique de 1830 à 1880. Aucun mémoire n'est parvenu à la direction, qui a décidé de ne pas maintenir le concours.

— La Chambre syndicale des arts industriels, à Gand, organise une Exposition internationale de photographie, qui sera ouverte, au palais de l'Université, le 1^{er} septembre prochain.

— On nous écrit de Berlin :

L'ukase orthographique de M. de Puttkamer,

dont je vous parlais dans ma dernière lettre, suscite une opposition formidable. En tête de cette opposition figure le prince de Bismarck en personne, qui est ennemi des innovations en pareille matière et estime que l'orthographe ne peut être modifiée que par une décision de tous les ministères et corps savants de l'Empire. Puis viennent les instituteurs primaires et autres à qui l'ukase impose un travail d'Hercule, et qui eussent voulu du moins être consultés. Enfin on voit figurer dans les rangs de l'opposition les nombreux éditeurs de livres classiques, dont les stocks et les clichés ne seraient plus que de la maculature ou du métal de rebut. Quant aux parents, qui se voient contraints de renouveler la bibliothèque de leur progéniture, je suppose qu'ils ne sont pas précisément enchantés. La nouvelle orthographe a des conséquences fort builesques. Ainsi un conseiller au ministère des cultes signe aujourd'hui *Regierungsrat*, son collègue de la Chancellerie impériale *Regierungsrath*, et les mêmes divergences vont se retrouver dans les publications officielles suivant qu'elles émanent de la Prusse ou de l'Empire.

On vient de publier une statistique du personnel des Universités allemandes. Cette statistique est vraiment imposante, et il n'y a que deux pays, la Belgique et la Suisse, qui puissent lutter avec nous à ce point de vue. Les Universités allemandes comptent cet hiver 1,871 professeurs et *privatdozenten*, qui se répartissent comme suit : Théologie protestante 148, théologie catholique 54, jurisprudence 216, médecine 521 et Facultés de philosophie 932. Ces dernières facultés comprennent, vous le savez, toutes les sciences qui ne rentrent pas dans la théologie, la jurisprudence et la médecine, c'est-à-dire les sciences naturelles et historiques, la philologie et la philosophie proprement dite. C'est Berlin qui compte le plus grand nombre de professeurs, soit 227 ; puis viennent Leipzig (165), Munich (131), etc. Strasbourg a 92 professeurs : les *privatdozenten* constituent le quart de l'effectif universitaire. Dans le chiffre de 1,871 professeurs n'est pas compris naturellement le personnel enseignant des écoles spéciales : écoles polytechniques, écoles des mines, écoles d'architecture, écoles militaires, etc.

— Le docteur Siemens a fait, à la Société royale de Londres, des expériences intéressantes relativement à l'influence de la lumière électrique sur la végétation. Un foyer électrique placé à une distance de deux mètres d'une plante exerce sur elle les effets mécaniques de la lumière du jour. Quant à l'action de la lumière artificielle sur les fleurs, on s'est peut-être trop hâté de formuler des conclusions. On dit que le docteur Siemens a exposé à la lumière électrique un pot de tulipes en boutons, et qu'au bout de trois quarts d'heures les fleurs étaient complètement épanouies ; mais il faut remarquer que les boutons étaient déjà bien près de leur éclosion, que le même phénomène se serait produit dans l'obscurité à une température aussi élevée que celle à laquelle les tulipes étaient soumises. Au point de vue pratique, il ne paraît pas jusqu'ici que ces expériences aboutissent à un résultat important.

— Dans une autre de ses réunions, la Société royale a eu connaissance d'expériences également intéressantes, faites par M. J. Ballatine Hannay, de Glasgow, qui aurait résolu le problème de la production artificielle du diamant. M. Story-Maskeleyne, du British Museum, a déclaré que les cristaux soumis à son examen ont l'apparence et tous les caractères du diamant. Le procédé employé par M. Hannay est coûteux et dangereux ; mais il est probable qu'on trouvera le moyen de le simplifier.

— L'Association africaine allemande a décidé la création, au sud du Congo, d'une station scientifique, dont le capitaine von Schöler aura le commandement. Les Français en établissent une dans l'Afrique orientale, probablement à Usagara, et une autre sur l'Ogowé supérieur.

Décès. Eugène Jacquot, dit de Mirecourt, né en 1812, à Mirecourt, littérateur, connu surtout par

la publication d'une série de biographies de *Contemporains*, mort le 13 février dans l'île d'Haiti, où il s'était rendu, il y a deux ans, après avoir reçu la prêtrise. — Bernhard von Gugler, mathématicien, né à Nuremberg, en 1812, mort à Stuttgart, le 12 mars. — J.-N. Petz, sculpteur, né en 1818 à Lermoos (Tirol), mort à Munich, le 7 mars. — Adolf Ficker, statisticien autrichien, décédé à Vienne. — Henry O'Neil, artiste peintre, né en 1817, mort le 13 mars, à Londres. — Thomas Bell, naturaliste, mort à Selborne, le 13 mars, à l'âge de 88 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 1^{er} mars.* — M. Lamy, correspondant, donne lecture d'un travail intitulé : « Les manuscrits syriaques du Musée britannique. »

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 4 mars.* — M. Mailly entretient la classe d'une partition autographe de la grande Cantate de Berton intitulée « Thésée », qui aurait été exécutée en 1803, en présence de Napoléon, lors du séjour du premier consul à Bruxelles. M. Mailly appelle l'attention de la classe sur l'obscurité dont l'histoire de la musique à Bruxelles, pendant la domination française et même après la chute de l'Empire, est entourée. Il demande s'il n'y aurait pas lieu de mettre au concours l'exposé de la situation de la musique d'église, de concert et de théâtre, d'abord de 1794 à 1814, et puis, de 1814 à 1830. Il finit en disant qu'il donnera la partition autographe de la Cantate de Berton à la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles, si M. Gevaert veut bien l'accepter. M. Gevaert remercie M. Mailly de son présent. Il appuie l'idée de proposer au concours l'histoire de la musique pendant les périodes indiquées, mais en l'étendant à toutes les provinces belges. La classe renvoie la décision à prendre à ce sujet au moment où elle s'occupera des questions de concours.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 6 mars.* — La classe décide la communication à M. le ministre de l'intérieur du rapport chargé de la commission chargée d'examiner le programme de recherches que M. Foettinger se propose de faire à Naples (station zoologique de M. Dohrn), et vote l'insertion de divers travaux au Bulletin.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 15 février.* — M. L.-L. de Koninck attire l'attention de la Société sur la coupe que présente l'étage E³ de Dumont près de Hamoir. M. C. Blanchard montre des coquilles marines provenant de l'étage houiller aux environs de Fontaine-l'Évêque.

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE. *Séance du 13 mars.* — Observations sur quelques *Sphenopteris* et sur les côtes des *calamites*, par M. Crépin. Additions au Catalogue de la flore liégeoise, par M. Durand. Notice sur quelques roses nouvelles, par M. Déséglise.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. *Séance du 28 février.* — M. le Président fait connaître le résultat du concours ouvert pour le prix fondé par le Roi : un prix d'encouragement est accordé à l'auteur du mémoire ayant pour devise : « Alle onderwijs moet aanschouwelijk zijn ». Le Roi, tout en se ralliant au jugement du jury, a désiré, afin de donner un témoignage de sa haute bienveillance, que la valeur du prix fût portée à 300 francs. M. O. van Erborn, conseiller, communicque, tant en son nom qu'en celui de M. P. Cogels, le résultat des observations géologiques qu'ils ont faites pendant l'année qui vient de s'écouler et qui embrassent déjà une superficie de 88,000 hectares dans les environs d'Anvers. L'orateur rappelle la découverte de la superposition des sables campiniens au limon hesbayen, si longtemps controversée par les géologues ; il donne sur le gisement des ossements des mammoths, à Lierre, des détails négligés à l'épo-

que de la découverte de ces antiques débris. Il établit ensuite que l'époque quaternaire se subdivise en trois périodes distinctes, caractérisées par des dépôts spéciaux. La plus ancienne de ces périodes correspondrait à la première époque glaciaire; la seconde, aux âges du mammoth et du renne; la dernière, enfin, comprendrait à son tour une sous-période d'immersion, caractérisée par les dépôts marins du campinien inférieur, contemporains de la seconde époque glaciaire, et une seconde sous-période d'immersion pendant laquelle se formèrent les dépôts du campinien supérieur. M. van Ertborn présente ensuite un tableau établissant le synchronisme de ces couches avec celles des pays voisins. — M. Peltzer fait l'histoire de la découverte de l'Australie et revendique pour les Hollandais seuls l'honneur d'avoir, les premiers, reconnu, en 1606, une partie des côtes de ce vaste continent. Après avoir expliqué par quelles circonstances les Hollandais ne songèrent jamais à prendre possession de ces découvertes nouvelles et par quelles autres les Anglais furent amenés à y établir une première colonie pénitentiaire en 1788, M. Peltzer raconte les grands voyages d'explorations qui furent faits dans l'intérieur du continent à partir de l'année 1820. La description du sol, des montagnes, des fleuves, de la faune, permet au conférencier de présenter une image complète de ce continent, grand presque comme l'Europe. Aujourd'hui la population des cinq colonies continentales, plus celles de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande, est de près de 2 1/2 millions d'âmes, avec des villes comme Sydney, ayant 120,000 habitants, et Melbourne, 200,000. Les richesses pastorales, agricoles et minières sont énormes. Ces pays ont donc pour la Belgique une importance majeure, non-seulement à cause des débouchés considérables que l'industrie nationale y trouverait, mais surtout à cause des grandes quantités de laines qui ne font que transiter par Londres et Anvers et qui, selon l'ordre naturel des choses, pourraient arriver facilement dans ce dernier port au grand avantage du producteur et du consommateur. Mais pour cela une ligne régulière de steamers semble avant tout nécessaire, et cette ligne pourrait aller par le cap de Bonne-Espérance, tout en y faisant escale, mettant ainsi du même coup deux marchés importants en relation directe avec la Belgique. L'Etat devrait, dans les premiers temps, accorder un subside important.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 mars. La censure en Belgique sous l'ancien régime (Anatole Durand). — Le port d'Anvers, son importance commerciale (Grandgagnage). — Un tour en Grèce et en Sicile (H. Loumyer). — Le mouvement antijuif à Berlin (Ch. Rahlenbeck). — Un rêve, poésie (F. Frenay). — Vieille chanson (Marguerite Van de Wiele). — Le mouvement pour l'amélioration des rapports internationaux (A. Prins). — Correspondance. — Un traité d'éducation de M. Ern. Legouvé (Ch. Potvin).

Revue catholique. 15 mars. La question du divorce de M. Alexandre Dumas fils (P. Lefebvre). — Le très révérend père Pie Marie Rouard de Card, des frères prêcheurs (Fr. Ceslas Marie de Robiano). — La formation historique des législations chrétiennes (Ed. Descamps). — Etudes morales sur le XVII^e siècle (L. de Monge). — Bibliographie.

Ciel et terre, revue populaire d'astronomie et de météorologie. 15 mars. Histoire du thermomètre (C. Hooreman). — La vitesse de la lumière et la parallaxe du soleil (L. Niesten). — La mer et ses profondeurs (F. Van Rysselberghe). — Sur la vitesse du vent (C. Lagrange). — Le spectre solaire (C. Fievez). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Bulletin de l'Académie royale de Belgique. N^o 2.

Sur la découverte, par le professeur Scacchi, de Naples, d'un corps simple nouveau dans la lave du Vésuve (Stas). — Un mot sur quelques cétaqués échoués sur les côtes de la Méditerranée et de l'Ouest de la France, 1878 et 1879 (P.-J. Van Beneden). — Intensité relative des raies spectrales de l'hydrogène et de l'azote, en rapport avec la constitution des nébuleuses (Ch. Fievez). — Sur certains covariants des formes algébriques binaires (C. Le Paige).

Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique. Collection in-8^o. T. XXX. Sur le déplacement des raies des spectres des étoiles (L'abbé Spée). — Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique (J. Kuntziger). — Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français dans la principauté de Liège (H. Francotte). — Les autographes de M. de Stassart (B^{on} Kervyn de Lettenhove). — Voyage dans les Pays-Bas et maladie d'Eléonore d'Autriche (Ch. Paillard). — Les origines du conservatoire royal de musique de Bruxelles (Ed. Mailly).

Bulletin de l'Académie royale de médecine. N^o 2. Du traitement de l'épilepsie (Hambursin). — Suite de la discussion relative aux lacunes signalées dans les art. 43 et 44 du Code d'instruction criminelle.

Journal des beaux-arts. 15 mars. Concours extraordinaire pour une histoire des beaux-arts de 1830 à 1880. — Beaux-arts et industries artistiques à Bruxelles en 1761. — Congrès international du commerce et de l'industrie à Bruxelles. — Au palais San Donato.

Revue critique d'histoire et de littérature. 8 mars. Flach, La table de bronze d'Aljustrel. — Michel, Histoire de Vauban. — Hillebrand, Histoire de France, 1830-71, II^e vol. — Annuaire des musées de Berlin. — Variétés : L'icaria d'Antonio Zeno. — Chronique : France, Angleterre, Belgique, Grèce, Hollande, Italie. — Académie des inscriptions. — 15 mars. Decharme, Mythologie de la Grèce antique. — De Rossi, Les plans de Rome antérieurs au XVI^e siècle. — Julien, Papes et Sultans. — Chronique : France, Allemagne. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 13 mars. Le Vote du 7 mars. — Où se recrutent les nihilistes (J. Vilbort). — La Comédie chez les jésuites au XVIII^e siècle (F. Hémon). — La Liberté commerciale en Angleterre (Gladstone). — Causerie littéraire. — 20 mars. La Question électorale en Angleterre (Gladstone). — Les deux premiers chants du *Childe-Harold*; lord Byron (A. Mézières). — Le Rejet de l'article 7 et le péril clérical (E. de Pressensé). — Le Mouvement littéraire à l'étranger.

Revue scientifique. 23 mars. Les Chimistes français : J.-B. Dumas (A.-W. Hofmann). — Formes vibratoires des bulles de savon (Decharme). — Un compteur à électricité. — Notice historique sur les concours d'agrégation de médecine (L.-H. Petit). — 20 mars. De la Combinaison chimique (Berthelot). — Les Travaux du laboratoire de M. Marey (1878-1879). — Ouargla et l'extrême sud du Sahara algérien (Seriziat). — Académie des sciences de Paris. — Société royale de Londres.

La Nouvelle Revue. 15 mars. M. Thiers (E. Spuller). — Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie. I. (H. Rivière). — La vie et la substance vivante (E. Perrier). — Le Forestier. II. (J. de Glouvet). — Poètes grecs contemporains : Ecole ionienne (M^{me} Juliette Lamber). — Les Rougon-Macquart par Em. Zola (T. Colani). — Mademoiselle Printemps (M^{me} Jeanne Mairet). — Un regard en arrière poésie (A. Lemoine). — Revue du théâtre : musique (L. Gallet). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des deux Mondes. 15 mars. Causeries

florentines. III. Dante et le catholicisme (J. Klaczko). — Grandeur et décadence de l'*Internationale* (Em. de Laveleye). — Peintres contemporains. Alexandre Hesse (H. Delaborde). — L'expérimentation en géologie (A. Delaire). — Une conspiration royaliste à Strasbourg (V. de Saint-Genis). — Les banques anglaises (E. Fournier de Plain). — Une nouvelle édition de la correspondance de Voltaire (F. Brunetière).

Revue de géographie. Mars. Le Nord-Ouest canadien et la vallée de la Rivière-Rouge (A. F. de Fontpertuis). — La Roumélie orientale depuis le traité de Berlin, fin (A. Ubicini). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — Aperçu historique des découvertes géographiques faites dans la Russie d'Asie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, fin (M. Vénukoff). — La géographie contemporaine au point de vue de la science, de l'école et de la vie (M. Gerster). — Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes. — Nouvelles géographiques. — Carte du Pamir.

L'Exploration. 6 mars. Le Sénégal. — Le canal de Panama. — L'Expédition de M. Nordenskiöld au pôle nord. — La Colonie de Victoria. — Le Percement du Saint-Gothard. — 17 mars. Expédition au pôle nord du professeur Nordenskiöld. — Les Belges dans l'Afrique centrale. — Nouvelles de tous les points du globe. — 24 mars. Expédition du professeur Nordenskiöld (Daubrée). — Rotuma (C^{te} d'Ahérée). — Sociétés savantes. — Nouvelles.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins. Février. Théorie du faisceau (C. E. Bertrand). — Séance solennelle de rentrée des Facultés. — Quelques mots à propos de la « Révision de la Flore du Nord » de M. l'abbé Boulay (R. Moniez). — La collection bryologique d'Hécart et le 3^e fascicule de M. l'abbé Boulay (A. Lelièvre). — Chronique.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mars. Publications récentes sur l'écriture Sainte. — Publications médicales (Jamm. de Bourgade). — Comptes rendus : théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

De Nederlansche Spectator. 13 mars. Een dichter van vóór 1858 (A. Ising). — Iets naar aanleiding van Lina Schneider's Fraueengestalten. — 20 mars. Klea en Irene (I. G. Frederiks). — Empedocles, slot (A.-G.-H.-P. van den Es).

Deutsche Revue. Mars. Zur Vertheidigung meiner Schrift : Goethe's Faust II (Fr. Vischer). — Vergleichende Betrachtungen über die Kriegführung zur See III. — Griechische Heroengräber (A. Milchhöfer). — Die auf Menschen übertragbaren Thierkrankheiten (Fr. Seitz). — Ueber das Zoöon (K. A. Zittel). — Ueber Wirkungen des Lichtes auf die Pflanzen (Ed. Strasburger). — Der Kampf um's Dasein der Seele (M. Carrière). — Bismarck über die Slaven.

Petermann's Mittheilungen. Bd. 26, n^o 3. Die ägyptischen Aequatorial Provinzen. Reisen im Westen des Weissen Nil. Schluss (W. Junker). — Die dänischen Untersuchungen in Grönland 1876-1879 (R. Lehmann). — Geographische Nekrologie des Jahres 1879. — J.-E. Wappaeus (H. Wagner). — Geographischer Monatsbericht.

Deutsches Literaturblatt. 15 mars. Katholische Kirche und deutsche Literatur (W. Herbst). — Neueste Musik-Literatur, Schluss (H. Köstlin). — Buddensieg. Die assyrischen Ausgrabungen und das Alte Testament (E. Riehm). — Kruse. Der Verbannte (W. Herbst). — Bikélas, Lukis Laras (G. Hertzberg). — v. Haxthausen, Mädchenleben (M. Sell). — Hertzberg, Geschichte von Hellas und Rom (W. Herbst). — Kurze literarische Umschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 13 mars. Kant in Italien. — The letters of Ch Dickens. — Das 50 jährige Jubiläum des französischen Romanticismus. — Don Enrique de Villena. — 20 mars. Zum Kampf gegen die Uebersetzungsseuche. — Neues aus der englischen Dra-

matik. — Der « Nabab » von A. Daudet. — Victor Cherbuliez I. — Volksthümliches aus den Abruzzen. — Ein neuer kroatischer Roman. — Kleine Rundschau.

Contemporary Review. Avril. The armenian question (An Eastern Statesman). — Professor Max Müller and M. Mill on liberty (J. T. Mackenzie). — The genealogies between Adam and the Deluge. A biblical study (Fr. Lenormant). — Personal property debt and interest (Fr. W. Newman). — The relations of living beings to one another (Prof. Mivart). — The society of the future (Rev. M. Kaufmann). — A spring carol (A. Austin). — Metternich (K. Hillebrand). — The history of rent in England (J.-E. Thorold Rogers). — The outlook in Europe (Scrutator).

The Academy. 13 mars. Macdonell's France since the first Empire. — Schömann's Antiquities of Greece. — Les petits contes du XVIII^e siècle. — Nöldeke's Edition of Tabari's History of the Persians and Arabs in the time of the Sasanides. — The conquest of Media and Babylon by Cyrus. — Artificial formation of the diamond. — 20 mars. The Memoirs of Madame de Rémusat. I. — War's Monograph on Chaucer. — Rajendralala Mitra's Buddha Gaya. — Walker's Money in its relations to trade and industry. — Mrs. Owen's Study on Keats. — Miss Bird's A Lady's Life in the Rocky Mountains. — New MSS. in the British Museum. — Wood's Field Naturalist's Handbook. — The life of G.-P. Chalmers. — 27 mars. Masson's Life of Milton. — Caroline von Linsingen and William the fourth. — Ball's Jungle Life in India. — The Letters of Bishop Ketteler. — The Memoirs of Madame de Rémusat. II. — Recent italian books. — African exploration. — Andresen's Edition of the « Roman de Rou ». — Dumas' Salon illustré de 1879. — Gothic churches in Cyprus. — Sir Frederick Leighton's Fresco.

Nature. 11 mars. The recent gunnery experiments. — Vegetation under electric light. — Moore's Ornithological tables. — Linkages. — Pictet's proposal to dissociate the metalloïd elements. — The destruction of insect pests. — The classification of the english tertiaries. — On the influence of electric light upon vegetation. — Prehistoric antiquities of the austrian Empire. — Notes from Italy and Sicily. — 18 mars. Dissociation of chlorine, bromine and iodine. — Glaisher's factor tables. — Who are the Irish? — Exploration in Borneo. — The audiphone. — The elasmopoda, a new order of holothuridea. — On the barometric see-saw between Russia and India in the sun spot cycle.

Proceedings of the geographical Society. Janvier. The arctic campaign of 1879 in the Barents Sea (A. H. Markham). — Professor Nordenskiöld on the Vega in her winter quarters. — Février. A visit to Jebel Shammar. New routes through northern and central Arabia (W. Scawen Blunt). — Notes on the route taken by the royal geographical Society's East African Expedition, from Dar-es-Salaam to Uhohe, 1879 (J. Thomson). — Mars. Journeys in the interior of China (G.-J. Morrison). — Journey through central South Africa (Em. Holub).

The Nation (New-York). — 4 mars. The week. — Editorial articles. — A french view of Metternich. — Notes. — Reviews. — 11 mars. The week. — Editorial articles. — A french view of Metternich. Correspondence. — Notes. — Reviews.

Nuova Antologia. 15 mars. Il problema della marina mercantile italiana (G. Boccardo). — Una congiura russa al tempo della guerra de sette anni (E. Broglio). — Il Manzoni studiato nella sua corrispondenza inedita. V. Il Faurel in Italia (A. De Gubernatis). — Imperia, romanzo storico del XVI secolo (Petruccelli della Gattina). — Lo Stato pubblico educatore in Francia e in Italia (G.-B. Ruggeri). — La mietitura nell' Apennino Marchigiano (Caterina Pigorini-Beri). — Rassegna letteraria italiana (D. Gnoli). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 16 mars. I generale Alfonso

Lamarmora. — La crisi economica e morale in Italia (D. Ghetti). — Danton e Robespierre, tragedia (R. Hamerling). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — L'imperatore Alessandro I e Basilio Nazarovic Karasin (Herzen). — Rassegna letteraria e bibliografica: Germania, Ungheria, America, Inghilterra, Francia, Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Rassegna settimanale. 14 mars. I. Maestri elementari e lo Stato. — I Progetti di Unione Doganale. — Il Bilancio dello Stato nel diritto costituzionale. — Carlo Emanuele IV di Savoia. — Il Consalvo di Giacomo Leopardi. — La Questione ippica. — I Menhirs in terra d'Otranto. — Bibliografia. — 21 mars. Lettere inedite di J. S. Mill (P. Villari). — Confronti storici con le istituzioni cinesi (Noentini). — Gaspero Barbera. — Bibliografia: Arturo Graf, Medusa. Ficker, Die Regesten des Kaiserreichs, 1198-1272, nach der Neubearbeitung und dem Nachlasse Jo. Fr. Böhmers neu herausgegeben und ergänzt. Relazione sul servizio minerario per l'anno 1878. Archeologia: Pompei e la Regione sotterranea dal Vesuvio nell'anno LXXIX. Memorie e notizie pubblicate dall'Ufficio tecnico degli Scavi delle province meridionali. — Notizie. — La Settimana. — Riviste.

Gli Studi in Italia. Janvier. Cenni storici critici sulla tendenza attuale delle scienze e delle arti — Riviste di libri. — Mattei Sciahvân. — Cromwell fatto protettore. — La nuova città in Baja. Interpretazione di un passo di Strabone. — I diritti di Tommaso da Kempis. — Riviste bibliografiche. — Accademie. — Sommari dei periodici stranieri. — Annunzi di recenti pubblicazioni.

Revista de España. — 13 mars. La riqueza territorial y la colonización de los Estados-Unidos (J. Jordana y Morera). — Demóstenes considerado como hombre de gobierno (A. Roda). — Recientes progresos de la botánica (S. Calderon). — D. Joaquin Dominguez Becquer (A.-M. Fabié). — Los Idus de abril (A. Mellado). — El argumento de Amadis de Gaula (D. Luque y Merino). — Noticias literarias (J. Guillen Robles). — Crónica científica (E. Plá y Rave).

Revista contemporanea. 15 mars. Reformas necesarias en la instruccion publica española (M. de la Revilla). — Fernando VII en Valençay (J.-G. de Arceche). — Cartas a Mr. A. Dumas acerca del divorcio. III (M. Sanchez). — Don Antonio Cánovas del Castillo (J. Buisan). — La pintura española y la pintura extranjera en nuestros dias (L. Alfonso). — Boletín bibliográfico.

Almanach populaire de géographie, publié sous les auspices de la Société de géographie d'Anvers. Bruxelles, Muquardt. 75 c.

Barella, Hipp. Les alcools et l'alcoolisme (Extr. des Mémoires in-8^o de l'Académie de médecine). Bruxelles, Manceaux.

Carlier, Jules. Les sept merveilles du monde. Conférence (Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken). Bruxelles, Manceaux. 25 c.

Catalogue raisonné de livres d'instruction morale pour les différents âges. Bruxelles, Muquardt. 1 fr.

Gillion, Octave. Le Lierre, poésies. Bruxelles, Lefèvre. 3 fr. 50.

Grandgagnage, Ch. Dictionnaire étymologique de la langue wallonne. T. II. Suite et fin. Publié par Aug. Scheler. Bruxelles, Muquardt.

Heuschen, D. Leçons élémentaires de botanique. Livre de lecture à l'usage des élèves des écoles primaires. Bruxelles, Mayolez.

Leclercq, Emile. L'art et les artistes. 2^e édition. Bruxelles, Muquardt. 3 fr. 50.

Van der Meere, Le général comte. Mémoires. Bruxelles, Muquardt. 6 fr.

Apell, A. Handbuch für Kupferstichsammler. Leipzig, Danz. 16 M.

Audley, M^{me}. Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres. Paris, Plon. 3 fr.

Bert, Paul. Revues scientifiques publiées par le journal La République française. 2^e année. Paris, Masson. 6 fr.

Bigmore, E. C. and C. Wyman. A bibliography of printing. T. I. A.-L. London, Quaritch. 52 s. 6 d.

Bitard, Ad. Nouveau dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère. Paris, Vanier. 15 fr.

Casabianca, comte de. Des finances françaises. Paris, Guillaumin. 6 fr.

Dawkins, W. Boyd. Early man in Britain and his place in the tertiary period. London, Macmillan. 25 s.

Egli, J. J. Etymologisch-geographisches Lexikon. Leipzig, Brandstetter. 12 M.

Feldzüge d. Prinzen Eug. v. Savoyen. I. S^{te} 6 Bd. 1704. Bearb. v. G. Patzenhofer. Wien, Gerold. 30 M.

Figuier, Louis. L'Année scientifique et industrielle 1879. Paris, Hachette. 3 fr. 50.

Formby, H. Ancient Rome and its connexion with christian religion. London, Kegan Paul. 50 s.

Fournier, A. Genz u. Cobenzl. 1801-5. Wien, Braumüller. 5 M.

Göbel, A. Lexilogus zu Homer und den Homeriden. Belfin, Weidmann. 17 M.

Guimps, B^{en} Roger de. La philosophie et la pratique de l'éducation. Paris, Fischbacher. 6 fr.

Harlez, C. de. Etudes éranienues. I. Paris, Maisonneuve. 2 fr. 50.

Harnack, O. Das karolingische und das byzantinische Reich in ihren wechselseitigen politischen Beziehungen. Göttingen, Peppmüller. 2 M.

Heine, W. Japan. I. Abth. Leipzig, Urban. 5 M.

Hense, O. Studien zu Sophokles. Leipzig, Teubner. 8 M.

Humboldt, Alexander von. Briefe an seinen Bruder Wilhelm, herausgegeben von der Familie Humboldt. Stuttgart, Cotta. 4 M.

Jullien, Ad. Goethe et la musique. Paris, Fischbacher. 5 fr.

Keller, O. Epilegomena zu Horaz. 2 Thl. Leipzig, Teubner. 4 M.

Leclercq, Jules. Le Tyrol et le pays des Dolomites. Paris, Quantin. 3 fr.

Lohmeyer, K. Geschichte von Ost- und Westpreussen. Erste Abtheilung. Gotha, Perthes. 3 M. 80 Pf.

Massari, G. Il generale Alfonso La Marmora. Milano, Hoepli. 6 fr.

Mercadier, E. Traité élémentaire de télégraphie électrique. Paris, Masson. 3 fr. 50.

Misner, Ch. Mémoire sur la réforme des méthodes et des programmes d'enseignement. Fischbacher. 1 fr.

Mueller, H. Weitere Beobachtungen über Befruchtung der Blumen durch Insekten. II. Berlin, Friedländer. 2 M. 50 Pf.

Palissy, Bernard. Œuvres complètes, publiées par Anatole France. Paris, Charavay frères. 6 fr.

Paroz, Jules. L'école primaire. Cahiers de pédagogie d'après les principes de Pestalozzi. Lausanne, Imer. 3 fr. 50.

Pervanoglu J. Culturbilder aus Griechenland. Mit einem Vorwort von A.-R. v. Rangabé. Leipzig, Friedrich. 4 M.

Portefeuille (De), letterkundig weekblad. Arnhem-Amsterdam.

Revue bordelaise, scientifique et littéraire, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Bordeaux. Nos 34, 35, 36.

Rohden, H. v. Die Terracotten von Pompeji. I. Abth. Stuttgart, Speman. 30 M.

Rouffeyroux, L. de. Le Portugal. Paris, Dentu. 15 fr.

Schaefer, A. Die biblische Chronologie vom Auszuge aus Aegypten bis zum Beginn d. babylonischen Exils. Münster, Russell. 3 M.

Scherer, E. Diderot. Paris, Calmann-Lévy. 3 fr. 50.

Stapfer, P. Shakespeare et les tragiques grecs. Paris, Fischbacher. 8 fr.

Taalstudie, tweemaandelijksch tijdschrift voor de studie der nieuwe talen. N^o 5 Culemborg, Blom.

Virchow, R. Beiträge zur Landeskunde der Troas. Berlin, Dümmler. 22 M.

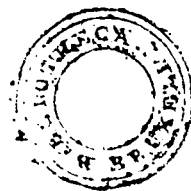
Ward, A.-W. Chaucer (English Men of letters). London, Macmillan. 2 s. 6 d.

Wurtz, A.-D. Dictionnaire de chimie pure et appliquée. Supplément. 1^{er} fascicule. Paris, Hachette. 3 fr. 50.

Wurtz, Ad. Traité de chimie biologique. 1^{re} partie. Paris, Masson. 7 fr.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 8 - 15 AVRIL 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — La Belgique contemporaine, par Louis Hymans (A. Wauters). — La vie du prince Albert, par Th. Martin (J. Carlier). — Lenz et Klinger, par Erich Schmidt. — Documents pour servir à l'histoire de la Hanse, publiés par C. Höhlbaum (Stan. Bormans). — Nestorius et Eutychès, par Am. Thierry. — Romans et nouvelles de M^{me} H. Gréville. — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — Revue des revues étrangères : Revues allemandes. — Les manuscrits syriaques du Musée britannique, d'après M. Lamy. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

La Belgique contemporaine, par Louis Hymans. Mons, Manceaux. 1 vol. in-12 de 266 pp., avec un portrait du roi Léopold I^{er}.

M. Manceaux, en entreprenant la publication d'une *Bibliothèque belge* pour la vulgarisation des sciences et des arts, a eu l'excellente idée de placer en tête de cette collection un tableau coloré et fidèle de la situation politique et économique de la Belgique, de 1830 à 1880. Nul n'était mieux à même de s'acquitter d'une pareille tâche que M. Louis Hymans. Après avoir largement participé aux labeurs du journalisme, l'auteur a vécu plusieurs années au milieu des orages de la vie parlementaire, et le grand travail auquel il se consacre actuellement et qui touche à sa fin lui a remis en mémoire une foule de particularités ayant trait à notre existence comme nation indépendante. Ses souvenirs, ses impressions, le fruit de ses recherches et de ses réflexions, il a su les condenser dans un livre qui est à la fois bien écrit et sagement pensé. Non-seulement ce volume se lira avec plaisir, mais ce sera avec grand fruit qu'on le consultera. Les partis et les hommes politiques y revivent, jugés avec une impartialité de bon goût.

On nous permettra, après ces éloges, de rectifier une question de détail, à propos de laquelle on pourrait s'étonner de notre silence. « Nous ne possédons plus, dit l'auteur (p. 229), cette magnifique fabrication de tapis de haute lisse qui faisait jadis la réputation des ateliers d'Audenarde, de Bruges et de Tournai. » Il aurait fallu ajouter : et surtout de Bruxelles, et l'on n'aurait pas trop dit, c'est un fait qui est désormais hors de contestation. Plus loin (p. 253), l'auteur regrette que l'Académie royale de Belgique n'ait pas admis comme règle la publicité de ses débats. Ce regret est-il bien fondé ? A voir le faible empressement que le public met à assister aux séances solennelles de l'Académie, il est peu probable que les séances ordinaires compteraient de nombreux auditeurs.

On reprochera peut-être à l'auteur de la *Belgique contemporaine* de n'avoir esquissé que les côtés brillants de la situation présente. Et, en effet, il en est des portraits écrits, ainsi qu'on peut les qualifier, comme des portraits peints ou gravés : c'est par l'opposition des grandeurs

et des faiblesses, des qualités et des défauts, qu'on donne une véritable idée d'une situation ou d'un personnage, comme c'est par l'emploi habile des différentes gradations de ton que les grands artistes transmettent à la postérité des représentations humaines pleines de vie. Mais comment aborder ce côté de la tâche entreprise, jusqu'où enfoncer le scalpel, comment fouiller dans le vif sans soulever des clameurs ? C'est surtout quand on s'occupe d'histoire de son temps, de cette histoire que l'on connaît en général fort peu et que tout homme d'Etat, tout administrateur, tout publiciste doit pourtant posséder à fond, que la maxime : « le temps présent est l'arche du Seigneur », se dresse devant l'écrivain comme un écueil redoutable. Que de tact il faut pour ne pas froisser les opinions dominantes ou les susceptibilités, souvent légitimes, des particuliers ! Sachons donc gré à M. Hymans de n'avoir pas abordé des discussions qui auraient pu être parfois fâcheuses et inopportunes, et saluons dans son œuvre un produit nouveau d'une plume aussi exercée qu'infatigable. ALPHONSE WAUTERS.

The life of His Royal Highness the Prince Consort, by Theodore Martin. Vol. 5. Londres, Smith, 1880.

M. Théodore Martin vient de publier le cinquième et dernier volume de sa biographie du prince Albert, et ce dernier volume ne le cède en rien aux quatre précédents. Rempli de documents inédits, il jette sur l'histoire contemporaine, sinon une lumière tout à fait nouvelle, du moins des éclaircies qui permettent de la mieux comprendre. Peut-être même, muni des pièces mises à sa disposition, M. Martin eût-il pu nous fournir sur certains événements des explications plus étendues et plus curieuses. Il ne l'a pas voulu, retenu qu'il était, comme il le dit dans sa lettre de dédicace, par des hautes considérations de politique et de convenance. Cependant, tel qu'il est, ce dernier volume sera lu avec autant d'intérêt que de fruit par tous ceux qui aiment à se tenir au courant des causes et des conséquences des grandes modifications qui se sont produites durant ces derniers temps dans la situation de l'Europe.

En 1860, à l'époque où nous ramène le début du volume, ces grandes modifications ne s'étaient pas encore toutes accomplies, tant s'en faut, mais il n'était pas malaisé pour un esprit réfléchi de comprendre que l'on était en pleine crise, que la guerre d'Italie avait été comme le début d'une période de transformations et de révolutions dont nul ne pouvait bien nettement prévoir l'issue.

On commençait alors à parler de l'annexion de Nice et de la Savoie, et cette adjonction de territoire causait en Angleterre une fort vive émotion. Le prince Albert partageait l'impression générale, d'autant plus que la Reine et lui, pressentant quelque surprise de la part d'un allié dans lequel ils n'avaient plus grande confiance, avaient tout fait pour mettre en garde contre lui le cabinet anglais et empêcher la fameuse

proposition des quatre points (1), de fournir à Napoléon III le moyen de se dégager des engagements contractés par lui au traité de Zurich. Le cabinet, d'ailleurs, ayant les yeux déssillés à son tour, prenait parti contre les prétentions de l'Empereur avec une vivacité que l'on a parfois qualifiée d'exagérée, mais qui se comprend cependant quand on songe aux conséquences que la doctrine invoquée pour justifier l'adjonction projetée de territoire pouvait produire sur la rive gauche du Rhin et surtout en Belgique. Du moment, en effet, où il était permis à la France d'assurer par des annexions la sécurité de ses frontières contre toute agression, rien ne pouvait l'empêcher de se couvrir au nord comme elle se couvrait au midi. De là, les discussions, par moments fort aigres, menaçantes presque, qui s'élevaient entre les deux cabinets et sur lesquelles M. Martin nous fournit des détails très étendus. La Reine, le prince suivent ces discussions avec une attention extrême, stimulant le zèle et l'activité des ministres, ayant soin de tenir au courant de toutes les phases leur oncle Léopold, si fort intéressé dans le résultat. Ils constatent aussi à l'occasion, avec une satisfaction extrême, les démonstrations enthousiastes qui, lors du 29^e anniversaire de son inauguration, saluèrent le vieux roi et démontrèrent d'une façon éclatante l'attachement du peuple belge à son indépendance, à ses libertés, à sa dynastie. Pour eux, comme pour l'Europe entière, la réponse n'était pas inutile à donner aux fanfaronnades des annexionistes français, à un moment où le « Napoléonide », appuyé par une quantité trop grande d'hommes politiques de tous les partis, voyait l'affermissement de sa famille sur le trône dans un agrandissement de territoire vers la frontière de l'Est.

Pour atteindre plus sûrement son but de pacification, le cabinet anglais aurait voulu arriver à une entente parfaite entre les grandes puissances, et particulièrement entre la Russie, l'Autriche et l'Angleterre. Les intérêts de celle-ci n'étaient-ils pas, au fond, identiques aux leurs dans cette question qui préoccupait à un si haut degré toutes les chancelleries européennes. Le prince Albert, de longue date en correspondance intime avec le prince-régent, ensuite roi de Prusse, s'employait également à cette œuvre de toutes ses forces, cherchant à la faire réussir sans y parvenir beaucoup. Le roi Léopold encore, et le baron Stockmar, leur confident et ami commun, étaient informés de ses démarches et de leur issue négative, issue qui les persuadait tous trois plus que jamais de la nécessité d'une réforme profonde dans la constitution de l'Allemagne.

C'était, depuis longtemps, une conviction arrêtée de la part du prince, que la Prusse seule avait en mains le moyen de donner un corps solide aux désirs de tous les hommes

(1) Non-intervention de la France et de l'Autriche en Italie, sauf le cas de réquisition unanime de la part des cinq grandes puissances. — Rappel des troupes françaises de la Lombardie et de Rome en temps opportun et avec les précautions nécessaires. — Non-intervention des puissances dans la Vénétie. — Invitation au Piémont de ne pas envoyer de troupes dans l'Italie centrale, jusqu'à ce que les États et provinces eussent, par un second vote de leurs assemblées, déclaré leurs intentions sur leur avenir.

intelligents de la rive droite du Rhin : une fédération robuste et forte de tous les éléments germaniques, capable de faire respecter l'Allemagne au dehors et de hâter à l'intérieur l'établissement des institutions libérales. Mais la Prusse n'osait prendre résolument la tête d'un mouvement unitaire ; elle repoussait les exhortations dans ce sens, de même qu'elle repoussait, avec raison à coup sûr, les excitations qui lui venaient de Paris et l'engageaient à se tailler, aux dépens de ses petits voisins, des compensations à une cession amiable des pays de la Sarre. Elle ne savait pas davantage céder aux avances que lui faisaient la Russie et l'Autriche, l'une en vue d'une révision hautement désirée des traités de 1856, l'autre en vue de posséder une alliée pour le cas d'une attaque en Venétie. Des deux côtés elle avait senti qu'on lui demandait plus qu'on ne consentirait jamais à lui donner.

Les suites qu'avait entraînées pour les petits royaumes du midi de l'Allemagne leur accord avec Vienne n'étaient guère faites pour lui inspirer l'envie de les imiter. La Bavière, le Wurtemberg, puis Bade après eux, avaient dû conclure avec le Vatican des concordats qui les ramenaient en plein moyen âge et que le prince Albert jugeait sainement en disant qu'ils pourraient pousser les populations à se retourner encore du côté de la France comme vers un libérateur, ainsi qu'aux temps de la grande révolution, et à écouter les promesses des agents envoyés par la police secrète des Tuileries pour préparer une annexion.

Ces complications extérieures, les suites qu'un conflit pouvait éventuellement amener avaient provoqué en Angleterre aussi un contre coup très marqué. On avait compris la nécessité de pourvoir à la défense du pays, et le patriotisme national s'était manifesté avec force dans la formation des corps de volontaires. En quelques mois, plus de 180,000 hommes s'étaient fait inscrire parmi eux. Pourtant l'unanimité n'avait pas été complète ; l'école de Manchester avait protesté contre les armements, et elle avait trouvé un représentant, au sein même du cabinet, dans la personne de M. Gladstone. Celui-ci, désireux avant tout d'assurer l'équilibre de son budget, était opposé aux dépenses militaires, alors surtout que le traité de commerce conclu avec la France et les réductions de taxes qui en avaient été la suite venaient diminuer les ressources du trésor public. Mais lord Palmerston, toujours narquois, avait consenti à respecter momentanément les scrupules de son collègue, certain que M. Gladstone se contenterait, disait-il, « selon son habitude, d'une opposition inefficace et d'un acquiescement final. »

Le prince, on le pense, avait suivi de l'œil le plus attentif les débats dans lesquels se résolvait ces importantes mesures, et on ne l'avait même pas épargné dans les commentaires auxquels elles avaient donné lieu. Le *Times*, entre autres, ne s'était pas fait faute de le désigner comme l'auteur principal de la marche suivie par le gouvernement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et qui s'efforçait, aurait-on dit, d'empêcher toute entente entre l'Angleterre et la Prusse, prenant texte d'une assez sottise affaire où un officier anglais avait été molesté un peu plus que de raison, non toutefois sans motifs, de la part des autorités prussiennes.

L'avenir devait se charger de montrer avec éloquence que nul plus que le prince n'était éloigné des vues étroites et mesquines qu'on lui prêtait ainsi gratuitement. Il avait été, par exemple, l'inspirateur des deux voyages de ses fils aînés, le prince de Galles et le prince Alfred, au Canada et aux Etats-Unis et au Cap de Bonne-Espérance. Ici, le second, marin de profession, captivait tous les cœurs par sa dignité et

son esprit élevé ; là, le premier, avec sa bonne grâce communicative, son tact, ses qualités natives, voyait se produire autour de lui des manifestations sympathiques. Avec le président Buchanan, il s'était rendu au tombeau de Washington, et chacun avait partagé les sentiments du témoin oculaire qui écrivait : « Quand le prince, tête nue, fort ému, planta un jeune maronnier à côté du tombeau du général, il sembla qu'il enfouissait les dernières traces de discorde entre nos grands frères de l'Ouest et nous. »

On ne croyait pas à ce moment qu'on était aussi près de la guerre civile qui allait désoler la république américaine et des difficultés qu'elle devait amener entre les deux pays. Là encore, le prince s'efforça de faire tenir par le cabinet un langage digne de l'Angleterre et de nature à sauvegarder la paix. Ses avis, adoptés par la Reine puis par les ministres, ne manquèrent pas d'avoir les résultats qu'on en attendait, et c'est même une des preuves de l'heureuse action que peut et que doit exercer dans une monarchie constitutionnelle un souverain soucieux de ses devoirs, personnification fidèle des traditions et des intérêts du pays.

Parlerons nous du côté plus personnel de cette biographie ? Il nous montre dans le prince Albert un des hommes les mieux doués, à l'esprit le plus largement ouvert à toutes les innovations, à toutes les réformes généreuses. Son temps entier, dès les premières heures du jour, est rempli par les multiples devoirs de sa haute position. Rien ne le trouve indifférent de ce qui peut contribuer à l'amélioration du bien-être général, et il est prêt sans cesse à payer de sa bourse ou de sa personne en faveur des entreprises conçues dans ce but. Expositions, congrès, œuvres philanthropiques, moralisatrices, éducatrices, artistiques ont toujours trouvé en lui un éloquent et éclairé défenseur. Comment donc ne pas comprendre les sympathies qu'il avait conquises dans tous les rangs du peuple anglais ?

Quant à la Reine, nous la voyons aussi associée à toutes les nobles pensées de son auguste époux, comme elle était associée à toutes ses affections, à toutes ses joies. Rarement, nous l'avons dit déjà (1), dans aucune classe de la société, union plus étroite a existé entre deux âmes, et l'on comprend l'affreux déchirement qu'a causé à cette femme adorée la mort imprévue, foudroyante de celui qui était si digne de son amour passionné.

Certes, dans cette longue étude, travaillée avec un zèle si consciencieux par lui, M. Théodore Martin n'a pu s'affranchir entièrement d'un défaut presque inévitable pour un biographe, une sorte de passion pour le modèle en compagnie duquel il a passé toute une période de sa vie. Peut-être pourrait-on donc dire qu'il a parfois été tenté de le dépeindre sous des couleurs un peu trop flatteuses ; cependant, quand on arrive aux dernières pages de son livre, on est bien près de partager ses sentiments, certain d'ailleurs que l'on est de ce que peu d'hommes ont occupé le trône qui fussent remplis d'intentions plus droites, de vues plus pures que le prince-Consort.

JULES CARLIER.

Lenz und Klinger, zwei Dichter der Geniezeit, dargestellt von Erich Schmidt. Berlin, Weidmann. 115 pages.

On sait que les Allemands ont eu, de 1770 à 1780, une révolution littéraire à peu près semblable au mouvement romantique de la Restauration. Ce seul fait, soit dit en passant, devrait rabaisser l'orgueil de beaucoup de Français qui regardent les Allemands comme un peuple imi-

tateur et leur reprochent, avec un air de supériorité hautaine, de copier leur littérature et leurs arts. Si inférieurs qu'ils paraissent aux chauvinistes des bords de la Seine, les Allemands ont devancé la France dans la critique et le drame : ils ont secoué le joug de la tragédie classique que Voltaire subissait, tout en protestant timidement et comme à voix basse ; ils se sont enthousiasmés pour Shakspeare que la plupart des lettrés en France regardaient comme un sauvage et un barbare ; ils ont voulu revenir à la nature et ne plus se laisser asservir par des règles étroites et pédantesques que les Français du XVIII^e siècle acceptaient sans répugnance.

Cette révolution littéraire eut naturellement ses excès. C'est un assaut ou un orage, *Sturm*, une mêlée tumultueuse, *Drang*, où les combattants se précipitent par la brèche, se poussent, se heurtent, s'entrechoquent et pénètrent dans la place, criant « ville gagnée », et résolus à ne rien épargner. Cette révolution se fit au nom du génie contre le « livre des règles » ; les jeunes écrivains qui venaient à leur tour, après Göttsched, Gellert, Weisse et autres, conquérir la gloire littéraire, proclamaient qu'il ne fallait suivre aucun des préceptes donnés par Aristote, Batteux et les professeurs de Leipzig, et qu'on ne devait obéir qu'à l'inspiration.

L'un des plus infortunés et des plus bizarres de ces écrivains est Jacob-Michel-Reinhold Lenz. Il naquit à Sesswegen, le 12 janvier 1750 ; il était le fils d'un pasteur. Il fit ses études à Dorpat, puis à l'université de Königsberg où il fut l'auditeur assidu de Kant ; déjà il avait composé un drame *le Francé blessé* et quelques poésies religieuses imitées de Klopstock. En 1774, il arrivait à Strasbourg, il accompagnait deux jeunes gentilshommes de Courlande, M.M. de Kleist. Herder n'était plus à Strasbourg, mais Goethe s'y trouvait et se lia avec Lenz ; bientôt le jeune Livonien connut Salzmann, le greffier, et ce Lense dont Goethe a immortalisé la loyauté dans son premier drame. « Petit, mais agréable de tournure, dit Goethe, il avait une petite tête charmante, des traits fins, un peu émoussés, des yeux bleus, des cheveux blonds ; en un mot, c'était un de ces petits jeunes gens du Nord comme j'en ai rencontrés de temps en temps ; il avait l'allure douce, circonspecte pour ainsi dire, une élocution agréable, sans être très facile, et des manières qui tenaient le milieu entre la réserve et la timidité ; je ne sais pour le caractériser tout entier que le mot *whimsical*. »

Ce mot, assez vague, signifie « bizarre, étrange plein de saillies capricieuses ». Lenz, en effet, avait le cerveau fêlé. On le voit faire à ses amis des tours incroyables, s'embarrasser à plaisir dans de sottises intrigues où il croit faire briller son esprit et sa diplomatie, perdre son sang-froid dans les circonstances critiques. Il avait sans doute, dit très bien l'auteur du volume que nous analysons, une sorte de joie enfantine à faire à la fois de belles actions et des malices de singe, des choses sublimes et de folles cabrioles. C'est un intrigant, mais rien de plus innocent et de moins dangereux que ses petits manèges et ses tripotages d'écolier. Pourtant, il a le charme, et je ne sais quoi en lui attache et retient ses amis, les empêche de pousser la sévérité jusqu'au bout. Goethe a vanté son « cœur d'or » et dit qu'il aimait Lenz comme son âme ; tous ses contemporains le dépeignent comme un jeune homme aimable et bienveillant ; lui-même, semblable, dit M. Erich Schmidt, à un enfant qui reconnaît ses fautes et obtient son pardon par des caresses et des flatteries, priait Wieland et ses amis de Weimar, d'une façon touchante, de s'occuper de lui, de l'arracher à ses mauvais penchants et de faire de lui, non un sauvage et un Varègue, mais un homme digne de leur affection. Tel était Lenz, en somme, comme disait Goethe, l'individu le plus étrange et le plus indé-

(1) Voir *Athenæum belge*, 1879, p. 146.

finissable. En 1772, il vint à Sesenheim et vit Frédérique Brion, la bien-aimée de Goethe ; il s'éprit pour elle d'une passion insensée, et ne put arracher du cœur de la jeune fille l'amour qu'elle avait voué à Goethe et qu'elle lui garda toute sa vie. Lenz a décrit cet épisode dans une de ses plus belles poésies, *L'Amour à la campagne*.

Un pasteur avait une enfant, il est vrai, silencieuse et pâle, — malade de chagrin, mais semblable aux anges ; — dans son regard, à demi éteint, elle retenait — encore des flammes, sans mesure ; — tout enveloppée maintenant de pitié — belle comme l'image d'une sainte de marbre — elle n'était pas faible et silencieuse en vain, — elle gardait un amour délaissé — et toujours, toujours, toujours pourtant — flotte devant elle l'image — d'un homme qui vint — et lui prit son cœur d'enfant.

Il eut alors de singulières aventures. L'ainé des Kleist aimait la fille d'un marchand ; il partit, et son frère cadet le remplaça auprès de la belle. Lenz intervint à son tour ; il voulut défendre la cause de l'absent, il prit le ton d'un Mentor et prévint même le père des Kleist ; mais lui aussi se brûla à la flamme qu'il voulait éteindre et fit sa déclaration ; la coquette Strasbourgeoise s'amusa fort de toute cette intrigue.

Cependant ses poésies et surtout ses drames l'avaient fait connaître au public allemand ; on le regardait, ainsi que Goethe, comme un second Shakspeare ; lui-même prêchait en Alsace le culte du tragique anglais, et, dans une « Société pour la langue allemande » qu'il avait fondée à Strasbourg, il engageait les Alsaciens à cultiver leur dialecte. Le passage d'un de ses discours est fort curieux et mérite d'être reproduit :

Nous sommes tous Allemands. Avec plaisir, mais avec un plaisir secret, j'ai vu par quelques-unes de vos conférences que le pouvoir d'une langue dominante et, qui plus est, raffinée, n'avait pu étouffer votre ancien penchant pour le sol maternel de votre esprit, je veux dire pour notre nerveuse langue allemande. Restez lui fidèle. Toutes les idées, tous les sentiments de votre enfance et de votre mâle jeunesse ont grandi sur ce sol ; voulez-vous les abandonner, parce que vous êtes les sujets d'un gouvernement étranger et heureux ? C'est précisément parce que ce gouvernement est humain et vous donne la prospérité qu'il n'exige pas de vous ce sacrifice. L'esprit, messieurs, ne souffre pas de naturalisation ; l'Allemand restera Allemand et le Français, Français, aussi bien sur la côte des Cafres que dans l'île de la Félicité de Diderot. »

En 1776, il allait chercher fortune à Weimar ; il croyait réussir, comme Goethe, à la cour du grand-duc ; l'exemple de l'auteur de *Götz* et de *Werther*, qui faisait à Weimar la pluie et le beau temps, comme disait Wieland, tourna malheureusement la tête à plus d'un jeune écrivain de cette époque. La cour ne vit dans Lenz « qu'un enfant malade qu'il fallait bercer et faire danser. » Il donnait à Madame de Stein des leçons d'anglais. Soudain il partit ; il a encore fait une ânerie, écrit Goethe dans son journal, et, dit Wieland, commis une seconde impertinence pour se laver de la première. On ne sait trop quelle « ânerie », quel méfait attira sur ce malheureux Lenz la colère de la cour ; toutefois, il est à peu près certain qu'il blessa profondément Goethe et Madame de Stein dans leurs sentiments les plus intimes.

Il avait espéré organiser l'armée du grand-duc ; il se croyait universel et prétendait posséder des connaissances militaires ; il avait, en effet, fréquenté des officiers de la garnison de Strasbourg, écrit une pièce intitulée *les Soldats*, et composé un mémoire sur l'armée française qu'il n'avait pas envoyé. Il se consola de la ruine de ses belliqueuses espérances en se plongeant plus que jamais dans la lecture et l'admiration de Shakspeare. En 1774, il avait déjà publié ses *Remarques sur le théâtre* ; en 1778, son *Hof-*

meister fut joué sur la scène de Hambourg et conquit tous les suffrages ; on l'attribuait à Goethe, Rodolphe Boie le comparait à *Minna de Barnhelm* et des critiques, hostiles à la nouvelle école, le regardaient comme « l'œuvre d'un génie sublime, plein d'intuition shakspearienne. » Nous n'insistons pas sur les œuvres dramatiques de Lenz : M. Schmidt les juge longuement avec beaucoup de finesse et une profonde connaissance du théâtre de l'époque ; nous renvoyons le lecteur à ces ingénieuses et solides appréciations. Disons seulement ce qu'il advint de Lenz ; il était plus inquiet que jamais, il ne pouvait demeurer en repos, il menait une existence vagabonde, allant chez l'un et chez l'autre, d'Alsace en Suisse et de Suisse en Alsace, acceptant l'hospitalité de Lavater, de Schlosser, de Pfeffel ; « je suis un étranger, avouait-il, inconstant, fugitif et ne donnant à tous que du mécontentement. » Enfin, il devint fou ; chez Oberlin, le vénérable pasteur du Ban de la Roche, il se jeta par la fenêtre, chercha à se tuer avec des ciseaux, voulut ressusciter une jeune fille enterrée dans le cimetière de Bellefosse, et qui lui rappelait Frédérique ; on dut le transporter à Strasbourg et de là à Emmendingen, chez Schlosser qui le soigna avec un dévouement admirable. Ses accès de fureur se dissipèrent ; mais il était devenu timide, cérémonieux, et ne cessait d'écrire ; on le confia aux soins d'un cordonnier, et Lenz, plein de douceur et de bonhomie, fit amitié avec le fils de la maison, l'apprenti Conrad, qu'il recommanda à ses amis en termes touchants. Cependant sa famille s'émut, son frère aîné vint le chercher et le ramena en Livonie (1779) : dès lors les renseignements manquent ; on sait seulement que Lenz publia des traductions, qu'il fut recueilli par un gentilhomme de Moscou et mourut le 23 mai 1792.

Lenz était une nature faible qui ne pouvait que succomber ; il fut emporté par le tourbillon qui entraînait alors l'esprit de la jeunesse, se débattit en vain et tomba dans le gouffre ; Klinger, plus mâle, plus robuste, plus forcé par le trempé, réussit à gagner le rivage. Il était pauvre et subit dans sa jeunesse de dures humiliations ; mais l'indigence et l'outrage des riches ne firent que l'endurcir, sans le décourager ; il s'enfonça dans une sombre misanthropie et regarda le monde avec colère ; il adorait Rousseau, l'*Emile* était pour lui le « livre des livres », et, plus d'une fois, il déclara avec Jean-Jacques que l'homme sortait de la main du créateur, bon et sans tache, mais que la civilisation le dépravait et que lui-même dépravait tout. Il fit ses études à Giessen, dans une rude Université, peuplée de grossiers écoliers qui faisaient la terreur du bourgeois et ne songeaient qu'à boire, à faire du tapage et à courir les filles. « Son extérieur, dit Goethe, était très avantageux ; la nature lui avait donné une grande taille élancée, un corps bien bâti et un visage régulier ; il avait soin de sa personne, s'habillait proprement, et on pouvait le regarder comme le plus beau membre de notre petite société. Il n'était dans ses manières ni prévenant ni renfrogné ; et même, quand l'orage grondait au fond de son cœur, il restait plein de mesure. »

Comme Lenz, Klinger mena longtemps une vie errante ; comme Lenz, il vint à Weimar, ébloui, lui aussi, par la fortune éclatante de Goethe, et pensa trouver un favorable accueil à cette cour lettrée. Mais partout ses façons pleines de rudesse, sa brutalité apparente, ses fanfaronnades de grossièreté déplurent ; c'est un martyr, écrivait le bon Pfeffel, de voir un garçon qui a mangé une poignée des excréments de Shakspeare, mépriser et outrager les gens qui, comme lui, ne sentent pas les excréments de Shakspeare. A ce moment, Klinger, comme Lenz, veut être soldat ; il demande à

Franklin un grade d'officier dans l'armée des « insurgents » ; en 1779, il fait partie d'une bande de francs-tireurs autrichiens. La paix de Teschen mit fin à ses velléités guerrières.

Peu à peu, cependant, sans répudier l'idéal de sa génération, il perdait tout ce qu'il y avait en lui de grotesque et de forcé ; ce n'était plus un *Bramarbas*, un *Renommist*, et il renonçait à ses airs conquérants et à ses visées de réformateur universel ; son exaltation avait disparu, mais il restait amer, ironique, et, comme auparavant, n'avait pour le monde et les conventions sociales qu'un orgueilleux dédain. Il fut alors recommandé par Schlosser à la cour de Russie ; là s'acheva la métamorphose qui déjà commençait lentement dans le caractère de Klinger : l'expérience, les voyages, le séjour de la cour, les honneurs et les dignités qui vinrent à lui, la nécessité de garder le masque devant le monde et de se plier aux exigences de la haute société de Pétersbourg, tout fit de Klinger un autre homme. Il était devenu lecteur du grand duc Paul, puis, curateur de l'Université de Dorpat, puis, directeur de l'école des cadets, enfin, général. Il avait fait un riche mariage. En 1812, son fils périt à la Moskova en combattant dans les rangs de l'armée russe, et la mère, qui perdit la vue à force de pleurer, mourut bientôt. Mais quel chemin avait fait l'ancien étudiant de Giessen, celui que Wieland appelait un « buveur de sang » et Heinse, le « lion, roi des animaux ! » Le bouillant écrivain, dont un des drames (*Sturm und Drang*) avait donné son nom à la période la plus tumultueuse et la plus folle de la littérature allemande, était maintenant le général Klinger ! Pourtant le vieux levain fermentait en lui ; il avait beau être discret, réservé, presque glacial et tout à fait diplomate ; il y eut toujours chez Klinger je ne sais quel stoïcisme âpre et austère ; ses dernières œuvres — des romans, et non plus des drames, — trahissent encore l'écrivain qui s'enflammait autrefois contre la société d'une sauvage et généreuse colère ; il ne cessait pas, dit M. Schmidt, de sacrifier pieusement aux idoles de sa jeunesse.

Mais il faut lire le livre que M. Schmidt a consacré à ces deux écrivains, partis en quelque sorte du même point, animés des mêmes sentiments, défenseurs de la même cause, et qui eurent une destinée si différente. Cet ouvrage est le meilleur qu'on ait jusqu'ici publié sur Lenz et Klinger ; M. Schmidt a tout consulté, même les documents les plus récents, et il juge impartialement les œuvres des deux écrivains. D'ordinaire, les critiques allemands rabaisent ou exaltent sans mesure les auteurs de la *Sturm-und-Drangperiode*. M. Schmidt a su distribuer avec équité le blâme et l'éloge, et en condamnant les excès des deux *Stürmer*, il n'oublie pas de louer les qualités brillantes qu'ils déploient parfois ; Klinger surtout est apprécié avec une merveilleuse justesse, et nulle part, même dans Hettner, nous n'avons trouvé un jugement plus sérieux, plus solide sur ce fier écrivain, trop peu connu de notre public. A. C.

Hansisches Urkundenbuch, bearbeitet von Konstantin Höhlbaum. Band I, Halle, 1876. Band II, Halle, 1879. 2 volumes in 8° de xviii-523, et xii-395 pages.

Personne ne contestera que l'histoire de la hanse teutonique ne présente, pour la plupart de nos contrées, un intérêt majeur. Pendant plusieurs siècles, le commerce européen s'est concentré dans les villes hanséatiques du nord de l'Allemagne ; or, comme le commerce ne connaît pas de frontières, les peuples se trouvaient entraînés dans l'orbite de cette confédération puissante, qui représentait l'esprit d'activité, d'initiative et d'intelligence. Par l'étendue de

ses entreprises commerciales, par ses essais économiques, par l'organisation municipale de ses cités, par ses richesses immenses, par ses relations multiples, elle exerçait, au moyen âge, une influence prépondérante sur presque tous les Etats de l'Europe, et les façonnait à la vie politique. Depuis Novgorod en Russie et Wisby en Gotland, jusqu'à Cracovie, Bruges et Londres, c'était chez elle, sur son terrain, que se débattaient les intérêts les plus vifs et les plus variés de l'Allemagne, de la Scandinavie, de la Russie, de l'Angleterre, de la Flandre, du Brabant et d'une grande partie de la France.

Mais ce n'est pas seulement la science historique pure qui a profité des recherches dont la hanse a été l'objet; les autres branches des connaissances humaines qui, par un point quelconque, se rattachent à l'histoire, ont puisé dans l'étude de cette institution de précieux enseignements. Rien d'étonnant donc à ce que le premier écrivain qui ait recherché sérieusement et par une méthode critique les origines et l'organisation de la hanse, fût un professeur d'économie politique et de statistique à l'Université de Göttingue, George Sartorius, baron de Waltershausen. De 1802 à 1808, il fit paraître, en trois volumes, son « Histoire de la ligue hanséatique », étayée sur des documents originaux reposant dans les archives; aussi son livre s'offre à nous avec tous les caractères de la vérité. On ne peut se dissimuler, toutefois, que l'auteur n'avait pas puisé à toutes les sources; et, d'ailleurs, comme il s'était placé à un point de vue tout spécial: le côté économique, il n'avait mis en lumière qu'une faible partie de cette importante matière. Il ne tarda pas à se rendre compte de l'imperfection de son œuvre, et en prépara une seconde édition; malheureusement, il ne put l'achever: la mort le surprit au moment où il était arrivé à ce point de l'histoire de la hanse qui en clôture, pour ainsi dire, la première période, c'est-à-dire à l'année 1370.

Le manuscrit de Sartorius, publié par les soins de J.-M. Lappenberg, archiviste du sénat de Hambourg, et imprimé en cette ville en 1830, forme deux volumes qui portent pour titre: *Histoire diplomatique des origines de la hanse teutonique*. Le tome premier contient d'abord des recherches sur les premières relations commerciales de l'Allemagne avec le nord de l'Europe, relations basées sur des privilèges accordés par des rois et des princes; puis viennent les commencements de la hanse, formée d'une part par des corporations de marchands et des confédérations de certaines villes du nord de l'empire, et de l'autre, par des colonies de marchands allemands établis à l'étranger: à Novgorod, à Gotland, à Londres et à Bruges. Le tome second donne les pièces justificatives, soit dans leur texte intégral, soit en analyses ou par extraits.

L'ouvrage fit sensation dans le monde savant et servit désormais de base à toutes les recherches qui avaient la hanse teutonique pour objet. Pour la première fois, en effet, on voyait les origines de cette institution discutées d'une manière véritablement scientifique; tous les fils multiples qui, plus tard, devaient être réunis en une trame si solide, étaient là, disposés avec une exactitude scrupuleuse et une pénétration remarquable. Aussi, M. Lappenberg fut-il regardé, pendant de longues années, comme la plus haute autorité en cette matière. Il continua à creuser le sujet, et dans son histoire du *Stahlhof* hanséatique à Londres, qu'il fit paraître à Hambourg en 1851 (1), il éclaira d'une vive lumière une nouvelle face de la question.

Mais, dans ces ouvrages, l'objectif des écrivains était toujours le point de vue commercial;

la signification politique de la ligue restait dans l'ombre, ou plutôt était laissée complètement de côté. Ce ne fut qu'en 1859 que M. Lappenberg fit lui-même remarquer quel jour jetterait sur l'histoire de l'empire allemand et sur celle de la plus grande partie de l'Europe une étude approfondie de la ligue hanséatique. Sur sa proposition, la Commission d'histoire de Bavière, émanation de l'Académie royale des sciences de Munich, conçut l'idée d'une vaste publication où se trouveraient réunis tous les éléments destinés à être mis en œuvre pour écrire un jour l'histoire détaillée de la hanse, envisagée sous ses aspects divers. Comme M. Lappenberg avait, dans ses ouvrages, accumulé tous les genres de documents, confondu les recès (*Recessen*) et les sources (*Urkunden*), et que la matière était certes assez étendue pour séparer ces deux catégories d'actes, la Commission d'histoire en décida la division, et chargea M. le docteur Charles Koppman d'éditer une collection, autant que possible complète, des recès de la hanse pendant les années 1256 à 1430. Sous les auspices de l'Académie royale de Munich, quatre volumes, parvenus à l'année 1400, ont déjà paru sous ce titre: *Pièces et autres actes de la hanse teutonique, de 1256 à 1430*. Dans l'introduction du premier volume sont décrites tout au long les phases nombreuses que cette belle entreprise a eu à traverser. (Cf. *Athenæum belge*, 1878, p. 10).

Cette publication fit apparaître sous un point de vue tout nouveau la grande institution commerciale du moyen âge; elle révéla la profondeur de ses vues, la largeur de son horizon; elle ouvrit pour l'histoire, non-seulement de l'empire germanique, mais encore de tous les pays de l'Europe, une mine nouvelle et féconde; elle prouva enfin que l'étude de la hanse intéresse l'humanité tout entière: car il est aujourd'hui démontré que si ce fut dans les villes du nord de l'Allemagne que les populations s'unirent d'abord dans un but commercial, ce fut là aussi que la liberté arriva le plus tôt à son entier développement, entraînant à sa suite l'égalité politique et civile.

En même temps, la Commission d'histoire avait demandé à M. le professeur Wilhelm Junghans de réunir les matériaux propres à constituer une collection des sources historiques de la hanse. Ce savant se mit à la besogne avec ardeur, et c'est à lui qu'on doit le premier classement de ces documents. Lui aussi succomba avant d'avoir pu terminer sa tâche, et cette fâcheuse circonstance enraya quelque temps les travaux.

Cependant ils furent bientôt repris, et leur exécution entra dans une phase nouvelle. Comme si ce n'était pas encore assez de voir une Académie royale patronner et faire siennes les publications relatives à la hanse, il se forma en 1870, dans le but unique de faire voir le jour à tout ce qui, de près ou de loin, a rapport à la hanse teutonique, une société (*Hansische Geschichtsverein*), dont les ramifications s'étendent aussi loin que s'étendait la ligue elle-même. Lors de sa première réunion annuelle, le 30 mai 1871, l'illustre professeur M. Georges Waitz proposa à la Société d'adopter le plan de la Commission d'histoire et de publier parallèlement deux séries de documents: les recès et les sources. De plus, il fut décidé que, pour mener à bonne fin une entreprise aussi grandiose, le Comité directeur ferait appel à la générosité de toutes les villes qui autrefois avaient fait partie de la hanse. En conséquence, dès le mois d'août de la même année, il adressa aux sénats et aux magistrats des anciennes villes hanséatiques une circulaire pour leur exposer le but de l'association et solliciter de leur part un subside annuel. Partout cette demande reçut bon accueil, et, grâce à la libéralité extraordinaire, non-seulement des villes

de Lubeck, de Brême et de Hambourg, mais même de beaucoup d'autres localités de l'Allemagne, des Pays-Bas et des provinces de la Baltique, le Comité directeur se trouvait, dès l'été de 1871, en mesure de mettre la main à l'œuvre. Il décida aussitôt la publication des recès de la hanse à partir de l'année 1431 jusqu'à la fin de l'institution. L'impression en fut commencée en 1876; deux volumes, édités par le professeur baron Von der Ropp, et embrassant la période de 1431 à 1445, ont paru jusqu'à présent. Ces recès serviront plus tard à reconstituer, minutieusement et jour par jour, l'histoire entière de la hanse au point de vue commercial.

Cependant la Société ne perdait pas de vue la partie capitale et urgente de son œuvre: la publication d'un recueil de sources. L'homme le plus apte à mener ce travail à bonne fin était le docteur Constantin Höhlbaum de Reval, professeur à l'Université de Göttingue, élève de M. Waitz. Initié à la méthode de ce savant professeur, M. Höhlbaum se trouvait préparé à ce genre de travail, et le Comité directeur était certain de rencontrer en lui un éditeur dont les vues se trouveraient en parfaite concordance avec les siennes. Aussi, après s'être entendu avec lui sur les règles générales à suivre, M. Waitz laissa à son initiative non-seulement le plan mais l'exécution entière de l'ouvrage. Au mois de novembre 1871, M. Höhlbaum se mit résolument à l'œuvre. Il commença par examiner, puis classer les nombreux matériaux réunis par M. Junghans. En effet, la Commission d'histoire voyant l'affaire en bonnes mains, avait renoncé à tout projet de publication relative à la hanse et mit avec empressement à la disposition de la nouvelle Société tout ce qu'elle possédait sur ce sujet. Après quoi, M. Höhlbaum entreprit une longue suite de voyages pour explorer les archives de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de la Belgique, enfin de tous les pays qui avaient eu un rapport quelconque avec la hanse; il ne négligea rien et se donna la peine de visiter toutes les localités, même les plus petites, où il avait quelque espoir de trouver le moindre renseignement. C'était le seul moyen de faire une œuvre grande et complète dans toutes ses parties. Suivant une coutume généralement adoptée par les sociétés savantes de l'Allemagne, et notamment par la Commission des *Monumenta Germaniæ historica*, coutume qui déjà a rendu bien des services, ces comptes-rendus, après avoir fait l'objet d'une communication dans les séances annuelles qui se tiennent à la Pentecôte, sont insérés dans une revue spéciale qui porte pour titre: *Hansische Geschichtsblätter* (Cf. *Athenæum belge*, 1878, p. 138), et livrés à la publicité.

Après ces longs travaux préliminaires, assises solides d'une œuvre consciencieuse, M. Höhlbaum était en mesure de commencer la publication. En 1876 et 1879, il fit paraître les deux premiers volumes de l'ouvrage, dont le titre se lit en tête de cet article, et qui contiennent, au nombre de 2,109 actes, les sources des années 975 à 1342. Les premiers documents, comme on le voit, remontent bien au delà de l'origine de la hanse; ils nous révèlent les plus anciens et les moindres vestiges des relations commerciales qui ont existé entre les villes du nord de l'Allemagne et les pays étrangers; c'est ainsi que le premier volume presque tout entier est consacré aux temps antérieurs à la formation de la ligue hanséatique, puis à son origine. On comprend l'excellence de ce système, qui ne laisse échapper aux investigations de l'historien aucune phase de la vie de l'institution: nous assistons graduellement, mais d'une manière sûre, infaillible, aux événements qui préparèrent sa naissance, à son éclosion, à son enfance humble et modeste, à son

(1) *Urkundliche Geschichte des Hansischen Stahlhofes zu London*, Hamburg, 1851.

développement progressif, enfin à son complet épanouissement, alors que, dès le XII^e siècle, elle enveloppe dans ses ramifications toute l'Allemagne, la Hollande, la Flandre et le Brabant, pour pénétrer bientôt de là en France et en Angleterre. C'est l'apogée du commerce allemand.

Il est inutile de faire remarquer que la méthode adoptée pour la publication de ces actes ne laisse aucune prise à la critique la plus exigeante. Impossible de pousser plus loin le respect du texte, le scrupule des variantes, l'exactitude dans les supputations chronologiques, le soin dans la détermination des localités. C'est réellement la perfection du genre, et l'on peut dire que cette édition est définitive.

On conçoit que parmi les documents que renferment ces deux volumes, soit dans leur texte intégral, soit en analyse, un grand nombre doivent intéresser la Belgique, et même plusieurs villes qui jamais n'ont fait partie de la hanse flamande. Dans la préface du tome I^{er}, M. Höhlbaum nous prévient qu'un recueil spécial de sources relatives à cette hanse, — puisées dans les archives de Gand, Douai, Lille, Saint-Omer, etc., — est réservé pour l'avenir. Suivant lui, cette hanse a une physionomie toute personnelle : elle se présente comme le produit des efforts particuliers de nos communes, et n'entre que d'une façon indirecte dans le cercle de l'organisation générale qui vint en aide aux marchands allemands établis à l'étranger.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru faire chose utile en signalant cette importante publication au public belge. Comme elle ne se rencontre pas dans toutes les bibliothèques, loin de là, on me saura sans doute gré de donner ici la liste des provinces et des localités de notre pays qui y sont mentionnées, avec l'indication du nombre des chartes qui les concernent. J'ai pu facilement faire ce relevé grâce aux excellentes tables qui accompagnent l'ouvrage de M. Höhlbaum.

Alost, 2 chartes, l'une de l'an 1299, l'autre du XIV^e siècle. Anvers, 44 chartes, de 1104 à 1341. Berg-op-Zoom, 4 chartes, de 1305 à 1337. Le Brabant, 60 chartes, de 1196 à 1341. Bruges, 147 chartes, de 1208 à 1341. Bruxelles, 19 chartes, de 1251 à 1342. Courtrai, 5 chartes, de 1300 (?) à 1338. Damme, 28 chartes, de 1214 à 1338. Diest, 6 chartes, de 1300 (?) à 1337. Dinant, 14 chartes, de 1104 à 1339. Dixmude, 4 chartes, de 1232 à 1287. L'Ecluse, 18 chartes, de 1297 à 1338. La Flandre, 244 chartes, de 978 (?) à 1342. Gand, 61 chartes, de 1178 à 1341. Grammont, 2 chartes, de 1299 et 1307. Le Hainaut, 10 chartes, de 1200 à 1322. Huy, 3 chartes, de 1104 à 1278. Jodoigne, 2 chartes, de 1213 et 1337. Léau, 18 chartes, de 1287 à 1337. Louvain, 9 chartes, de 1127 à 1280. Liège, 13 chartes, de 978 (?) à 1327. Malines, 6 chartes, de 1276 à 1336. La Meuse, 18 chartes, de 1104 à 1341. Mons, 6 chartes, de 1276 à 1338. Namur, 1 charte, de 1104. Nieupoort, 3 chartes, de 1232 à 1333. Nivelles, 2 chartes de 978 (?) et 1337. Perwez, 2 chartes, de 1310 et 1315. Poperingue, 5 chartes, de 1277 à 1324. Saint-Trond, 2 chartes, de 1277 et 1301. Termonde, 3 chartes, de 1300 à 1304. Thourout, 4 chartes, de 1252 à 1304. Tournai, 6 chartes, de 1287 à 1324. Ypres, 30 chartes, de 1208 à 1341.

STANISLAS BORMANS.

Nestorius et Eutychès, les grandes hérésies du V^e siècle, par Amédée Thierry. Paris, Didier. 2^e édition.

La deuxième édition de ce livre a très rapidement suivi la première. C'est, en effet, un livre intéressant, curieux, et dont il convient de dire ici quelques mots. Amédée Thierry y raconte

les débats soulevés par deux célèbres hérétiques du V^e siècle, Nestorius et Eutychès, sur un dogme fondamental de la religion chrétienne, l'incarnation. Trois conciles furent convoqués pour trancher les questions ardemment débattues et apaiser les esprits échauffés par la lutte théologique. Mais, dans ces trois assemblées, les passions humaines éclatèrent avec une force incroyable. Sont-ce là des prélats? Ces oints du Seigneur, ces personnages revêtus de fonctions sacrées et de titres qui inspirent aux peuples la vénération, ces évêques dont le devoir est de prêcher la paix et la réconciliation, ils se laissent entraîner à de scandaleuses violences, ils foulent aux pieds toute modération et toute dignité. Deux adversaires implacables dominent dans le concile et y forment deux partis, deux armées qu'ils animent de leur colère et lancent l'une contre l'autre. Qu'il se nomme Cyrille ou Dioscore, le patriarche d'Alexandrie ne cesse de braver le patriarche de Constantinople et lui fait une guerre acharnée. Ces deux métropolitains sont des ennemis nés et irréconciliables : chacun d'eux est pour l'autre l'*Erbfeind* qu'il faut vaincre, écraser à tout prix. Tout d'abord, c'est le patriarche d'Alexandrie qui a l'avantage ; il défie insolemment le patriarche de Constantinople et se promène impunément dans les rues de la capitale, escorté de ses serviteurs et de ses *parabolans*, environné d'un appareil terrible qui frappe les évêques d'épouvante. C'est un monarque tout-puissant, fort surtout de l'appui et de la soumission aveugle de son clergé d'Égypte ; c'est un tyran qui ne connaît d'autre moyen pour exécuter ses volontés que les coups de force ; il a, comme le disent ses adversaires, établi dans son diocèse un gouvernement tout *pharaonique*. Aussi, que voit-on dans ce second concile d'Ephèse, que la conscience publique flétrit alors d'un nom conservé par l'histoire, le *brigandage d'Ephèse*? (Quæ impte furioseque commissâ sunt apud Ephesum, dit le Pape Léon.) Dioscore exerce sur l'assemblée une véritable pression ; il a organisé un régime de terreur ; son principal auxiliaire est un moine syrien, un homme grossier, illettré, farouche, Barsumas, qui ne sait pas un mot de grec et ne comprend goutte aux délibérations de l'assemblée ; sur un signe du patriarche, Barsumas lance ses moines armés de massues sur les prélats opposants ; Dioscore lui-même va de banc en banc, le visage impérieux, le geste menaçant, et force les évêques tremblants à signer la déposition du patriarche de Constantinople. Mais Dioscore succombe à son tour. Au troisième concile, tenu à Chalcedoine, les évêques reprennent courage et s'exhortent mutuellement à secouer le joug de Dioscore ; ils rougissent des cruelles humiliations qu'ils ont jusqu'ici essuyées sans se plaindre ; une coalition se forme. Dioscore, l'*Egyptien*, comme on nommait à Constantinople le patriarche d'Alexandrie, est accusé d'hérésie ; on lui reproche ses abus de pouvoir, ses débauches, ses excès de toute sorte dans cette Égypte où il se vante d'être plus maître que l'empereur ; on le couvre d'injures, on le proclame un nouveau Caïn, et le vainqueur de la veille, déchu de sa grandeur, trahi, outragé par ses anciens partisans, est condamné au bannissement. Amédée Thierry n'a pu éviter un certain désordre en racontant ces démêlés de l'Église du V^e siècle et ces disputes sur les questions les plus difficiles de l'exégèse et sur les formules discutées des canons ; son récit est souvent confus et embarrassé. Mais certaines peintures ont beaucoup d'éclat et de vigueur. Amédée Thierry a décrit avec talent ces réunions où s'agit le brutal et despotique Dioscore ; il a fait revivre devant nous les scènes saisissantes de ces assemblées qui rappellent le désordre et le tumulte des clubs révolutionnaires. Un seul personnage excite notre sympathie et celle du

lecteur, Marcien, le brave et loyal soldat que Pulchérie a choisi comme empereur et comme époux. C'est Marcien qui répond aux ambassadeurs d'Attila. « Retournez vers votre maître et dites lui que, s'il s'adresse à moi comme à un ami, je lui enverrai des présents ; mais que s'il me regarde comme son tributaire, j'ai pour lui du fer et des armées qui valent les siennes. » C'est Marcien qui inscrit en tête de ses lois le préambule suivant : « Nous appliquant à nous rendre utiles au genre humain, consacrant nos jours et nos nuits à faire que les peuples, sous notre gouvernement, soient à l'abri des incursions de nos ennemis par la valeur de nos soldats et vivent dans la paix et la sécurité. » Tandis que les personnages les plus considérables et les esprits les plus distingués de l'empire se complaisent à jouer sur les mots et s'abandonnent à toute la fureur des partis, tandis que l'antagonisme séculaire des deux métropoles du monde oriental chrétien divise les assemblées religieuses, Marcien combat sur les frontières et défend l'empire contre les barbares. Finalement, c'est lui qui, après avoir vaincu les ennemis du dehors, obtient du concile une explication définitive du mystère de l'incarnation qu'il impose à l'Église entière. Malheureusement, la paix qu'il avait rétablie dans le clergé, ne devait avoir qu'une courte durée. C. H.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

ROMANS DE M^{me} HENRY GRÉVILLE.

Les Épreuves de Raïssa ; Les Koumiassine ; Dostia ; Sonia ; La Niania ; La princesse Oghérof ; Nouvelles russes ; Croquis ; La maison de Mauvrez ; Bonne-Marie ; Suzanne Normis ; Lucie Rodéy. Paris, Plon.

Nous avons rendu compte dans l'*Athenæum* (n^o 2, p. 17) de plusieurs romans de M^{me} Gréville. On nous permettra de dire encore quelques mots des autres œuvres de cette dame, qui s'est fait en si peu de temps et à si juste titre une place distinguée parmi les romanciers de nos jours. L'intrigue de ses romans est toujours attachante ; M^{me} Gréville sait remuer le lecteur et l'intéresser fortement aux personnages qu'elle a créés ; elle donne à ces personnages du mouvement, de la vie ; elle les fait agir et parler devant nous, et ne se perd pas dans de longues et inutiles analyses. On préfère ses romans russes à ses romans français, car on y trouve de curieuses descriptions de Russie et beaucoup de ces traits expressifs, de ces détails pittoresques, de ces mots frappants qui peignent au vif le caractère et les mœurs d'une nation. Mais dans ses romans français comme dans ses romans russes, c'est toujours le même naturel, la même simplicité, la même fraîcheur, et avec cela, de l'esprit, et de l'esprit le plus sain, le plus vif et qui coule de source. Si vous croyez, comme Gray, que le suprême bonheur consiste à lire un roman agréable, en été, sur un sofa et les volets bien tirés, prenez un roman de M^{me} Gréville.

Les Épreuves de Raïssa est peut-être, de tous les romans que nous analysons ici, le plus émouvant et celui qui fait le plus d'honneur au talent de l'écrivain. Le personnage de Raïssa est une des créations les plus admirables de M^{me} Gréville. Qu'elle est pure et imposante, même après l'outrage qu'elle a subi ! J'ai perdu mon honneur, s'écrie l'héroïque jeune fille, mais mon âme est pure de tout péché. La tête haute et le regard assuré, sans paraître remarquer la curiosité du vulgaire, elle recherche avec une indomptable ténacité l'homme qui l'a outragée, afin de punir son infamie. Elle est vengée ; l'empereur, qui intervient, exile le coupable en Sibérie, après l'avoir marié à Raïssa. Restée maîtresse des biens de Valérien Gretsky, Raïssa ne

s'enivre pas de sa nouvelle opulence; elle ne considère pas cette richesse comme sienne; elle envoie au comte ses revenus, gère ses biens avec économie, se fait chérir de ses paysans, sauve l'honneur longtemps suspect de la belle-sœur de Valérien, Madame Marsof. Mais Valérien la hait; Raïssa, elle, l'aime, parce qu'il est son mari, parce qu'il est l'époux que Dieu et le czar lui ont donné; enfin elle obtient du souverain la grâce du condamné, court elle-même la porter en Sibérie, arrache par son dévouement à l'obstiné Valérien l'aveu de son ingratitude et de sa tendresse. Nous n'avons pas tout dit, et ne voulons pas tout dire, pour laisser encore de l'imprévu à ceux qui liront le roman. Mais d'attachants épisodes se groupent autour de l'action principale; c'est la haute société de Pétersbourg et les divers sentiments que lui inspire l'histoire de Raïssa; c'est la peinture du village russe où Raïssa s'est retirée, et le récit des secrètes manœuvres des deux Moroza; c'est le caractère astucieux de la paysanne Mafra, dont le regard tranquille et le visage toujours calme dérobent à tous les yeux l'âme sauvage et criminelle; c'est ce petit roman judiciaire qui pourrait s'intituler l'affaire Marsof et dans lequel Raïssa déploie tant de fermeté et de sang-froid. Voilà un de ces rares romans où l'intérêt, savamment excité, grandit de page en page et enchaîne jusqu'au bout l'attention; il semble que l'auteur nous prenne par la main et nous entraîne avec lui sans qu'on pense jamais à se dégager de son étrointe. Mais c'est la touchante et grave figure de Raïssa qui donne au livre tout son prix; on plaint son malheur, mais on admire sa grandeur d'âme et on la suit comme du regard, cette noble et fière créature, en espérant, comme elle, que son désintéressement et sa générosité fléchiront enfin le cœur de l'entêté Gretskey.

Tout le roman des *Koumiassine* repose sur le caractère, spirituellement décrit par M^{me} Gréville, de la comtesse Koumiassine. Cette grande dame très pieuse, très dévote, a beaucoup d'imperfections; une, entre autres, et la plus grande, c'est d'avoir l'humeur despotique, de se croire néanmoins et de bonne foi la meilleure personne du monde et de regarder sa volonté propre comme un arrêt du ciel: intolérante au plus haut degré, réclament de tous ceux qui l'entourent une obéissance sans restriction, ne souffrant pas la moindre résistance, ni la plus petite objection, martyrisant cruellement sa nièce qui refuse d'accepter un époux de sa main, exigeant de la malheureuse Vasilissa un repentir que la jeune fille lui refuse parce qu'elle n'a rien à se reprocher. Mais tout le monde se ligue contre la comtesse; l'artificieuse Justine est confondue; le sournois Tchoudeff est démasqué; les enfants de la comtesse, Chourof, le charmant Maritzky, le comte Koumiassine même, malgré sa soumission constante aux caprices de son impérieuse moitié, tous conspirent pour faire le bonheur de Vasilissa, et la comtesse se rend, elle plie son orgueil, l'orgueil de la comtesse Koumiassine, mais en le sacrifiant à Dieu et en demeurant persuadée, au fond du cœur, qu'elle avait raison seule contre tous. Tous les personnages groupés par M^{me} Gréville autour de ce tyran en jupons sont joliment peints, et entre autres, la petite Zina, le satirique et vaillant Dmitri, le bon et timide prince Chourof, etc.

Dosia est une enfant, très étourdie, très écartelée, qui ne veut agir qu'à sa fantaisie et passe sa vie à jouer des tours abominables à ses sœurs. Mais elle aime l'officier Platon, et, pour être digne de lui, elle se laisse docilement chapitrer par le jeune lieutenant, accepte humblement ses sermones et devient une petite personne irréprochable, sans perdre pourtant sa grâce piquante et son entrain. Platon a une sœur, la belle et grave princesse Sophie, qui lit l'*Intelligence* de Taine; cette sœur épouse Pierre Mou-

rief, le cousin de Dosia. Rien de triste ni de sombre dans ce roman, terminé par deux mariages qui s'accomplissent à peu près sans encombre; mais partout le rire joyeux de Dosia et le doux sourire de la princesse Sophie.

Sonia est le nom d'une pauvre créature que l'étudiant Boris Gréhof a recueillie. Boris est récompensé de sa bonne action: Sonia n'est pas une petite fille ordinaire; elle adore Boris, elle se dévoue pour lui; rien n'égale sa tendresse silencieuse, sa soumission de tous les instants et les efforts qu'elle fait pour contenter son maître jusqu'au jour où Boris, ému de tant d'affection et de dévouement, fait sa femme de la jeune servante. Ce jour-là même, il a revu Lydie Goréline qu'il a aimée autrefois; mais Lydie est vaine et frivole; c'est le type trop fréquent des jeunes filles qui n'ont d'autre amour que l'amour-propre, ne rêvent qu'à satisfaire leur vanité et leurs goûts luxueux, et ont des nerfs au lieu de cœur: M^{me} Gréville a fort bien réussi ce portrait de la coquette qui ne ressent ni n'inspire une sérieuse passion.

La *Niania* est une servante entièrement dévouée à Antonine Karzof et au bien-aimé d'Antonine, Dournof; mais les Karzof s'opposent au mariage et Antonine, désespérée, se laisse mourir. Quelque temps après, Dournof se marie avec Marianne Mérof. La *Niania* a passé à son service. Mais elle garde au fond du cœur le souvenir d'Antonine; elle déteste sa nouvelle maîtresse; elle lui reproche de prendre la place d'Antonine; elle la compare sans cesse avec Antonine; ce n'est pas Antonine qui aurait fait ceci ou cela; Antonine aurait nourri son enfant, etc. Si dévouée qu'elle soit à ceux qu'elle aime, la *Niania* ne nous plaît pas. Dirai-je que Dournof nous est aussi peu sympathique? Le devoir de Dournof n'est-il pas de renoncer aux souvenirs du passé et de donner toute son âme à sa femme? Elle est, il est vrai, légère, insouciant, trop rieuse. Mais précisément parce que c'est une enfant, elle a besoin de toute l'affection de son mari. Dournof ne devrait-il pas la guider dans le monde, partager ses plaisirs, se plier un instant à ses caprices pour apprendre à les vaincre, faire l'éducation de son caractère et de son esprit? Mais non: il lui parle de ses procès, et quand elle lui répond qu'il l'ennuie, notre grave juriconsulte resté seul, se met à pleurer, reprend le portrait de sa fiancée d'autrefois et le suspend au mur de son cabinet. Quelle femme de cœur supporterait que son mari ait dans sa chambre le portrait d'une autre femme qu'il a aimée? Mais Dournof n'hésite pas entre la *Niania* et celle qui porte son nom; lorsque le conflit éclate entre les deux femmes, il se prononce pour sa servante contre la mère de ses enfants et cela, au moment où Marianne soigne son fils malade. Il y a, croyons-nous, dans ce roman des invraisemblances que tout l'art de M^{me} Gréville ne saurait faire accepter.

La *Princesse Oghérof* n'aime pas le prince, son mari, qui ne vit qu'avec les chiens, les chevaux et les actrices; elle ne l'a épousé que par un coup de tête, et son mariage est un acte de désespoir. Mais se peut-il que, même dans un moment de dépit et de colère, lorsqu'elle sait que son amant reviendra dans quinze jours, une femme comme Marthe brusque et bâcle ce qui est, en fin de compte, la grande affaire de la vie? Ne sent-elle pas qu'elle marche dans l'obscurité, que le départ de Michel a été bien mystérieux et qu'avant de prendre une si grave résolution que son mariage avec Oghérof, elle devait tirer l'affaire au clair, apaiser tous les troubles de son âme, entendre l'homme qu'elle croit coupable et n'ose pas entièrement condamner? Mais elle a beaucoup de charme, cette princesse qui, lorsqu'elle a reconnu l'erreur fatale, vouée à Michel Avérief un amour infini; heureusement elle devient veuve, et l'officier qu'un instant elle

a cru mort dans les gorges du Caucase, lui apparaît un jour qu'elle le pleure, assise dans une vallée du Volga, au pied d'un sapin. Le personnage sacrifié du roman est une gouvernante allemande, Pauline Hopfer, qui rappelle la Meta Holdenis de Cherbuliez, belle, mais ambitieuse, sèche, rêvant un riche mariage et commettant sans remords de petites infamies.

Les *Nouvelles russes* sont au nombre de cinq, qui ont pour titre: *Stépane Makarief, Véra, l'Examineur, le Meunier, Anton Malissof*. Stépane Makarief tue sa femme qui, franchement, le mérite; le *starchina* ne le juge pas, car il n'oserait le condamner, et l'abandonne à la justice de Dieu; jamais les magistrats de la contrée n'entendent parler du meurtre qui est le secret de tout un canton, et l'assassin vit encore. *Véra* est un de ces récits où excelle M^{me} Gréville; l'héroïne est une créature ricieuse, folâtre, mais avec un fond de rêveuse mélancolie; elle meurt en apprenant que l'homme qu'elle aime ne peut lui appartenir. *L'Examineur*, c'est ce bon professeur Maréguine, célibataire endurci, qui s'éprend d'une malheureuse « candidate ». lui donne des leçons et finit par l'épouser. Nous aimons moins *le Meunier*, quoiqu'on ne puisse lire l'attachement de Mérikof pour la comtesse et sa tendresse exaltée sans une certaine émotion. *Anton Malissof* est un jeune diplomate, comme il y en a peu, assez généreux pour étouffer une passion non partagée et marier celle qu'il aime à son rival; il y a dans cette nouvelle un personnage comique, celui de la laide et sentimentale Pélagie.

Les *Croquis* renferment de petits récits: *Lebedka*, histoire d'un grand lévrier femelle de Sibérie, l'intelligente et gracieuse amie de Serge Manourof; *le Rendez-vous*, où une femme raconte comment elle échappe au mauvais sujet qui l'avait un instant éblouie par ses folies, par son regard, par le doux lyrisme de son langage; la *Juive de Roudnia*, un des croquis les plus saisissants du volume; la *Valse mélancolique*; les *Vingt-cinq Roubles de Nikita*, le vieux paysan avare; *l'Ours blanc*, plaisant récit fait par un neveu à son oncle; *Tante Marguerite*; *Lina*, qui, en aimant autant de temps que Dieu et son amant l'ont voulu, a peut-être le plus de bonheur qu'en vivant comme tout le monde; *Jaloux*, où un mari s'accuse d'avoir soupçonné secrètement sa chère petite femme; *le Bal du gouverneur*, bonne plaisanterie imaginée par un lieutenant mystificateur; *Une mère russe*, où l'auteur nous communique une lettre simple et héroïque écrite par une femme russe qui souffle à son fils, soldat de Sébastopol, l'amour du tsar et de son pays. La nouvelle intitulée *les Incendies en Russie* sera lue avec intérêt par tous ceux que préoccupaient l'an dernier les incendies de la Russie orientale, les mesures rigoureuses prises par le gouvernement, l'ordre donné aux *dvorniks* de passer la nuit devant les maisons. S'est-on assez récrié sur le malheureux sort de ces portiers russes! Mais de tout temps les portiers de Pétersbourg ont dormi sur un banc de bois contre la grille de la maison; leur peau de mouton, cuir en dehors et laine à l'intérieur, les garantit également du froid mortel de décembre et des fraches rosées de juillet.

Dans la *Maison de Maurèze*, M^{me} Gréville nous transporte au XVIII^e siècle, dans cette société française où il était de bon ton de ne pas s'aimer, où Bonneval abandonnait sa femme pour se faire pacha en Turquie, où Chamfort donnait sa brutale définition de l'amour. M^{me} Gréville suppose que son héroïne, M^{me} de Maurèze, a été délaissée à vingt-trois ans par son mari, qui préfère à la solitude de son château la joyeuse vie des camps et des garnisons: dix ans après, elle succombe; le jeune Julien de Présanges devient son amant. Mais quel lecteur poussera la

pruderie et l'austérité au point de faire un crime de sa passion à M^{me} de Maurèze? L'amour de Gabrielle et de Julien, mêlé de voluptés et d'angoisses, donne lieu naturellement à des scènes délicieuses et poignantes; le dénouement est tragique, saisissant, et nous ne ferons qu'une légère critique à ce roman; elle porte sur le personnage de Robert, ce trop zélé domestique qui a les allures d'un espion de mélodrame. Mais les belles et mélancoliques figures de Gabrielle et de Julien font oublier les défauts de l'ouvrage, et, quoi que puissent dire les sévères moralistes, on est séduit par la grâce de M^{me} de Maurèze, par son amour qui a je ne sais quoi de délicat, de tendre et de résigné, par le culte passionné que Julien voue à sa maîtresse, par tout ce qu'il y a de noble et de chevaleresque dans l'attachement du jeune homme pour la touchante Gabrielle.

Bonne Marie est l'histoire d'une jeune Normande qui veut vivre à Paris; elle vient dans cette ville où si peu trouvent le succès qu'ils ont rêvé, et, comme par miracle, tout s'aplanit devant elle; sous le nom de Luciane, elle devient une des chanteuses à la mode. Mais celui qu'elle aime de tout son cœur, à qui elle dévouerait sa vie entière sans partage et sans arrière-pensée, à qui elle se glorifierait d'appartenir, s'il était son mari, celui-là ne veut pas pour femme d'une chanteuse de casino; il lui offre brutalement, d'être sa maîtresse, et Bonne-Marie, frappée en plein cœur, abandonne Paris; elle revient dans son village où l'attend un brave cœur qui ne bat que pour elle; elle oublie ses succès, elle ne chante plus pour personne, elle chasse Morin de son cœur, elle devient l'épouse heureuse de Jean Baptiste; elle n'est plus Luciane; la vie bruyante semée d'applaudissements et de bouquets a fait place à l'existence obscure et calme, l'amour romanesque, à la tendresse tranquille et austère du foyer conjugal. La jeune fille n'a-t-elle pas choisi le meilleur lot?

Dans *Suzanne Normis*, M^{me} Gréville a eu l'idée originale de faire raconter à un père l'histoire de sa fille. M. Normis est le plus charmant et le plus tendre des pères; son affection pour Suzanne est un peu jalouse; il voudrait être le premier et l'unique dans le cœur de son enfant; mais qui ne comprend cela? Il conte avec beaucoup d'agrément comment il conduit sa fille au catéchisme, lui fait ses analyses religieuses, etc.; il y a dans tout ce récit de l'enfance de Suzanne des détails exquis. Malheureusement, M. Normis laisse Suzanne épouser un gros garçon qui n'en veut qu'à sa dot et qui, une fois marié, fait des dettes, joue comme un frénélique, courtise les femmes plâtrées et désespère par sa inéchangéité autant que par ses folies de viveur sa femme et son beau-père. Finalement M. Normis enlève sa fille pour la soustraire aux outrages de cet indigne mari; mais l'époux a la loi de son côté; il poursuit les fugitifs, et, malgré leurs précautions, il les atteint dans un petit village où ils se sont retirés. Suzanne n'échappera donc pas aux étreintes du misérable? Mais M^{me} Gréville n'a pas voulu nous affliger du spectacle de cette infamie légale; elle fait disparaître le mari de Suzanne au dernier moment. La fin du roman est très belle; l'amour de Vernex et de Suzanne qui naît et grandit sous les yeux de M. Normis, l'arrivée de Lincy, ses menaces, sa mort inattendue, tout cet épisode fécond en péripéties est marqué en traits fermes et brillants; c'est un petit chef-d'œuvre.

Lucie Rodey est aussi mal mariée que Suzanne Normis; son mari, il est vrai, n'est pas un brutal, mais au fond, il ne vaut guère mieux que Lincy; Max est un de ces papillons de salons, un de ces aimables discursifs de riens, qu'on trouve drôles, amusants et qui courent après toutes les femmes dont ils voient le jupon au coin d'une rue. Vous souvenez-vous des *affinités électives* de Goethe?

Il y a dans ce roman deux couples, *A* et *B*, *C* et *D*; mais de secrètes sympathies poussent *A* vers *D* et *B* vers *C*, et, si tout était bien dans ce monde, c'est ainsi qu'auraient dû se former les deux couples. De même dans *Lucie Rodey*. C'est Georges que Lucie aurait dû épouser, et Max était fait pour la femme de Georges; « Max et Berthe eussent formé un couple modèle où chacun eût trouvé de quoi s'occuper dans le soin de retenir l'autre ». Mais, si vous désirez connaître le dénouement, lisez le roman de M^{me} Gréville; la façon dont elle a peint le caractère de Lucie et l'amitié pure et profonde qui l'unit à Georges est tout aussi admirable que la sublime tendresse des deux amants. M. C.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, avril.

Olivier. Nouvelle in Versen, von François Coppée. Im Versmasse des Originals übersetzt, von Wolf Grafen Baudissin. Mit Vorwort von Paul Lindau. Breslau, Schottländer, 1880. — *Dichtungen*, von Alfred de Musset, von Otto Baisch. Brème, Kührtmann, 1880. — Dans mes dernières lettres, j'ai parlé des fabricants de traductions d'ouvrages français dont l'ignorance nuit à la réputation de ces ouvrages en même temps qu'elle déshonore la langue allemande. Pour être juste, il convient de signaler les exceptions, et j'attirerai aujourd'hui votre attention sur deux traductions de poètes français, qu'il est permis de comparer au Shakespeare des frères Schlegel et à l'Homère de Voss. Le comte W. Baudissin, dont nous déplorons la perte, et qui prit une part si grande à la publication du Shakespeare allemand, nous a laissé une traduction d'*Olivier*, de Coppée, celui des poètes modernes de la France qu'il prisait le plus. Cette traduction n'est, du reste, pas la seule. Le comte Baudissin a rendu accessible aux lecteurs allemands le *Rendez-vous* et le *Violon de Crémone*, qui font partie du répertoire de nos grandes scènes. Vous connaissez peut-être aussi, de réputation du moins, l'admirable traduction de Molière que nous devons au même auteur. Il n'y manque qu'une chose: le charme de la langue du XVII^e siècle; mais, à part ce défaut inévitable, l'œuvre de Baudissin est en tous points digne de l'original.

Le Musset allemand, dont j'ai à vous entretenir, n'est guère moins remarquable. Jusqu'ici on n'avait guère traduit d'A. de Musset que quelques courtes poésies, et nul n'avait osé entreprendre la traduction de *Rolla*, de *Namouna* et des *Nuits*. L'œuvre de M. Baisch est donc tout à fait originale. Elle témoigne d'un grand talent de versification ainsi que d'une connaissance approfondie du grand poète, et prouve une fois de plus que toute œuvre poétique peut être transportée en allemand, sans perdre sa saveur ni son caractère propre, tant est grande la souplesse de cet idiome. En revanche, l'allemand se prête beaucoup moins à la prose. Mirabeau, Thiers, Michelet font triste figure dans cette langue, et je dirai la même chose des traductions de romans, dont on nous inonde. On parle même d'une traduction de *L'Assommoir*. Je plains d'avance ceux qui seront condamnés à la lire.

Die Tage von Ligny und Belle Alliance. Von v. Treuenfeld. Hannover, Helwing, 1879. — Voici les résultats auxquels arrive l'auteur de cette étude militaire sur les batailles de Ligny et de la Belle-Alliance. D'accord avec Charras, il estime qu'on ne saurait imputer la défaite de Napoléon à la défection de Ney et de Grouchy, mais que c'est l'empereur lui-même qui l'a amenée en scindant, le 16 juin, son armée en deux moitiés, au lieu de l'opposer réunie à Blucher et à Wellington. Napoléon était tou-

jours le même, mais il avait cette fois des adversaires qui ne lui cédaient point pour la hardiesse des conceptions, la ténacité et le sang-froid. Napoléon fut constamment dans l'erreur sur les intentions de ses adversaires, de sorte que ses dispositions ne correspondirent jamais à l'état des choses. Les corps prussiens supportèrent dans ces journées des fatigues bien plus grandes que les Anglais, et ce furent eux qui décidèrent du sort de l'empereur en poursuivant son armée défaite.

Die Verfassung des deutschen Volks in ältester Zeit. Von G. Waitz. 3^e édition. 1^{er} vol. Kiel, Homann, 1880. — Le professeur Waitz vient d'entreprendre la 3^e édition de son grand travail sur les constitutions allemandes des temps primitifs. Cette édition aura huit volumes comme les précédentes, dont elle se distingue par un chiffre considérable d'adjonctions; quelques chapitres sont même entièrement refondus. Le premier volume est consacré aux mœurs des Germains, à la famille, à la propriété foncière, aux classes sociales, aux princes, aux assemblées du peuple, aux vassaux, à l'armée, enfin à la justice.

Geschichte der Pariser Commune vom Jahre 1871. Von F. von Meerheimb. Berlin, Mittler u. Sohn, 1880. — Le baron de Meerheimb, l'un des plus marquants parmi nos écrivains militaires, vient de publier sur la Commune un ouvrage qui se distingue par une grande impartialité, une connaissance approfondie des événements et des aperçus fort ingénieux sur l'influence probable des orgies de 1871. La préface surtout est remarquable. Le caractère français, dit l'auteur, a de nombreux côtés aimables et respectables, si nous considérons les individus dans leurs rapports avec la famille et avec la commune, mais il l'est moins dans tout ce qui a trait à l'Etat. Le changement constant du régime politique n'est point la conséquence des passions et de l'amour de la nouveauté mais uniquement de l'apathie du peuple, de son défaut de courage moral. La grande majorité est éminemment pacifique et conservatrice; elle s'inquiète peu de la forme du gouvernement, et voilà pourquoi elle accepte avec tant de résignation les révolutions que lui impose une minorité infime de politiques et de doctrinaires, qui dominent la capitale et par conséquent le pays. Les crises perpétuelles qui ébranlent la France ne sont pas celles d'une nation virile; ce sont les convulsions d'un peuple sénile qui rappelle les Romains de la décadence. Tel est le point de vue auquel se place l'auteur pour juger les événements de 1871. Il ne m'appartient pas de le critiquer. Je laisse ce soin à la presse française de tous les partis.

Das Recht der Nationalitäten und Sprachen in Oesterreich-Ungarn. Von Dr L. Gumpłowicz. Innsbruck, Wagner, 1879. — L'auteur de cet ouvrage, professeur à l'Université de Graz, a entrepris de codifier, pour ainsi dire, de réduire en système les innombrables dispositions qui, dans le pays polyglotte par excellence, l'Autriche-Hongrie, régissent l'emploi des langues. Suivant M. Gumpłowicz il faut soigneusement distinguer entre les langues de l'Etat, les langues provinciales (*Landessprachen*) et les dialectes sans estampille officielle (*Volks-sprachen*). Il y a deux langues de l'Etat, l'allemand et le magyar, dont la première emporte de beaucoup, à bon droit, car elle est celle de l'armée et des autorités communes aux deux moitiés de l'Empire. Les langues provinciales sont les idiomes employés par les autorités provinciales, les Universités, les diètes locales, ainsi le polonais et le ruthène en Galicie, le croate en Croatie, le tchèque en Bohême. Enfin viennent les dialectes que les autorités sont censées ignorer. Ce sont, par exemple, les langues

autres que le magyare, parlées en Hongrie. Selon l'auteur, du reste, ce n'est point la communauté du langage et d'origine qui fait la nationalité, mais la communauté des intérêts intellectuels, et la notion de nationalité n'est familière qu'à la partie cultivée d'un peuple. Dans les luttes pour la nationalité, ou bien celle-ci ne sert qu'à voiler d'autres intérêts, ou bien elle est le moyen de mettre en mouvement les masses, qu'on ne saurait guère enflammer autrement. *Nation* serait identique avec *Etat* et non point avec *patrimoine*, théorie à l'usage de l'Autriche, s'il en fût, mais qui nesera point goûtée partout.

Die Arier. Ein Beitrag zur historischen Anthropologie. Von Th. Poesche. Iena, Costenoble, 1879. — M. Poesche a entrepris de prouver que seuls les hommes blonds peuvent atteindre au plus haut degré de civilisation et que les Aryens blonds sont les seuls qui méritent ce nom. Les Aryens sont l'unique race où prédominent les yeux bleus, la peau blanche, les cheveux blonds, la barbe bien fournie et le crâne allongé, ce qui proviendrait de l'absence presque complète de pigment; ce sont des albinos en grand, non pas d'une façon absolue, mais si on les compare aux autres. Les Indo-Européens à cheveux noirs sont des métis; les seuls véritables Aryens sont les Germains et les Slaves qui ont leur centre autour de la mer Baltique. M. Poesche rejette par conséquent l'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens. Un peuple aussi fort doit s'être répandu dans toutes les directions, et il faut chercher sa patrie primitive entre la Baltique et la mer Noire, d'autant plus que c'est la langue lithuanienne qui a la plus grande analogie avec l'idiome primitif des Indo-Européens. Ce serait donc des marais de Rokitno, vers les sources du Dniéper, que nos ancêtres seraient partis pour conquérir le monde. Ces Aryens primitifs se nourrissaient exclusivement de laitage; ils adoraient la *voûte azurée* et la désignaient par une expression dont la racine est *dir* (briller), racine qui se retrouve dans le sanscrit *deva*, le grec *θεός*, le latin *deus* et l'anglo-saxon *tiv*. Les Lithuaniens ont à peu près conservé leur siège primitif; leurs plus proches parents sont les Slaves, puis viennent les Iranien, les Indous, les Grecs et les Romains, les Celtes qui se développèrent dans la vallée du Danube moyen, enfin les Germains, qui sont après les Lithuaniens ceux dont la race s'est maintenue le plus pure. Ils auraient habité primitivement les bords de l'Elbe. Telles sont en résumé les idées de M. Poesche sur un des points les plus intéressants de l'ethnographie. Ces idées comptent beaucoup d'adhérents en Allemagne, où l'on revient de plus en plus de l'hypothèse qui fait du Pendjab le berceau de notre race.

Wanderungen durch die Oesterreichisch-ungarische Monarchie. Von Fr. Umlauf. Vienne, Gräser, 1879. — Depuis quelques années les Carpathes, ou du moins leur massif central, le Tatra, sont à la mode, non point en Autriche, où l'on voyage peu, mais dans le nord de l'Allemagne. Chaque année un grand nombre de touristes fatigués des Alpes et de la Norvège, se dirigent de Berlin vers la chaîne grandiose qui sépare la Gallicie de la Hongrie; le courant serait bien plus considérable encore si les auberges étaient mieux installées dans ce pays, et si le langage polonais de ses habitants n'était pour les clubistes allemands un obstacle très sérieux. Ces derniers accueilleront avec plaisir les essais de M. Umlauf. Ils renferment une description très détaillée du massif central des Carpathes, et donnent les renseignements les plus précieux sur les voies et communications, ainsi que sur les refuges installés dans le Tatra par les soins du Club alpin d'Autriche. Malheureusement il ne s'agit encore que de simples cabanes; mais les auberges viendront et, avec le temps, peut-

être trouvera-t-on des guides parlant une autre langue que le polonais ou le magyare.

Vier Wege durch Amerika. Von Freiherrn Max von Thielmann. Leipzig, Duncker et Humblot, 1879, gr. in-8. — Le baron M. de Thielmann a traversé quatre fois l'Amérique dans toute sa largeur et sous des latitudes différentes: d'abord de New York à San-Francisco, avec un long séjour dans les prairies et les Montagnes Rocheuses, de Cuba à la côte occidentale du Mexique, à travers les Cordillères de la Colombie et du Pérou, enfin par les pampas de La Plata. L'auteur a particulièrement étudié les plateaux des Andes, où il a suivi presque partout les traces de Humboldt. Il ne prétend pas à la qualification de voyageur scientifique, ce qui n'empêche pas que son livre ne puisse être consulté avec fruit par le géographe, le naturaliste et l'ethnologue. Avec un tact rare en pareille occurrence, M. de Thielmann a évité de porter un jugement sur les grandes villes des Etats-Unis, où il n'a séjourné que peu de temps. Il pense avec raison que ce serait jeter des pierres dans le jardin des autres, et préfère l'abstention aux phrases convenues. M. de Thielmann est un des rares voyageurs allemands dont les relations ne sont point indigestes. Il n'abuse ni du chiffre, ni des mots étrangers, et si j'ai un reproche à lui faire, c'est que toutes ses données sont en pieds anglais, mesure absolument irrationnelle et inconnue en Allemagne. Pourquoi cette horreur du mètre? — Le livre de M. Thielmann est accompagné de gravures à l'eau forte, parfois un peu sèches, cette manière ne convenant guère au paysage. Je les préfère cependant aux phototypies qu'il est de mode aujourd'hui de mettre partout.

Die amerikanische Nordpolexpedition. Von E. Bessels. Leipzig, Engelmann, 1879. — Le docteur Bessels accompagna, en qualité de naturaliste, l'expédition américaine de l'année 1871, dans les mers arctiques. Ses impressions complètent sous plus d'un rapport les récits américains et réduisent à leur juste valeur les résultats de ce voyage, dont l'issue fut très malheureuse.

La Bibliothèque scientifique internationale de Brockhaus s'est enrichie d'un travail fort estimable de M. Semper sur les conditions d'existence des animaux (*Die Existenzbedingungen der Thiere*, 2 vol. 1879.) Cet ouvrage, non-seulement résume les travaux des physiologues modernes, mais contient d'importantes observations de l'auteur, notamment sur les poissons des mers profondes. M. Semper s'occupe successivement de l'influence des aliments, de l'air, de l'eau et de l'association sur les animaux, et nous donne une théorie nouvelle des formations madréporiques, théorie opposée à celle de Darwin, car il regarde les coraux comme formés durant les périodes de soulèvement.

Staatswirthschaftliche Abhandlungen. Herausgegeben von Dr. Seyfferth. Leipzig, Koschny, 1880. 5 et 6^{me} fascicules. — Le 5^e fascicule de l'intéressante publication de M. Seyfferth est consacré à la législation agraire, au travail des détenus et à l'extension croissante de l'exploitation industrielle par l'Etat. Le 6^e fascicule renferme un essai sur l'état actuel de la silviculture et des mesures en faveur de la protection des forêts; puis une dissertation sur les moyens dont l'Etat dispose pour arriver à une meilleure répartition du revenu ou des fortunes. L'auteur y plaide chaleureusement en faveur des droits de l'Etat à une partie des héritages. Il voudrait restreindre l'hérédité à la descendance directe et aux époux, et introduire, en attendant, en Allemagne aussi, un droit de mutation progressif sur les successions entre parents de degrés éloignés. Par progression, il entend la majoration

des droits suivant le degré de parenté et l'importance de la succession, de telle sorte que les cousins héritant d'un million payassent relativement beaucoup plus que ceux qui héritent de la dixième partie de cette somme. L'auteur pense que la réalisation de cette idée serait un grand pas vers la solution de la question sociale.

Deutsche Zeit- und Streitfragen, herausgegeben von Franz von Holtzendorf. — *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge*, herausgegeben von R. Virchow und Fr. von Holtzendorff. Berlin, Habel. — Depuis quelques années la librairie Habel publie sous ces deux titres un recueil de conférences et de brochures d'actualité qui a un grand succès en dépit de la concurrence énorme que lui font les revues et même la presse quotidienne. Le premier de ces recueils en est à sa 130^{me} livraison, le second à sa 338^{me}, chiffre fort respectable, on en conviendra. Dans les livraisons récemment parues, M. Schoenhof s'occupe des questions économiques qui agitent les Etats-Unis, et plus spécialement de l'éternel conflit entre le protectionnisme et le libre-échange; M. Kleinwächter nous entretient de la philosophie de la mode, sans tomber dans le travers habituel de ceux qui méditent sur cette matière, travers qui consiste à élever aux nues les modes d'autrefois aux dépens des nôtres; le célèbre orientaliste Martin Haug consacre une trentaine de pages à Confucius. Selon lui, le fondateur de la religion dominante en Chine n'était point un génie dans le sens européen du mot, mais un moraliste du plus grand mérite, un savant et un professeur de premier ordre; enfin M. Meyer, professeur à Zurich, retrace la vie de Harvey, à qui nous devons la découverte de la circulation du sang.

Guide de l'amateur de porcelaines et de poteries, par Théodore Graesse. 6^{me} édition. Dresde, G. Schönfeld, 1880. — Le docteur Th. Graesse, avantageusement connu par son *Trésor de livres rares et précieux*, rival de Brunet, et son *Guide de l'amateur d'objets d'art*, vient de publier la 6^{me} édition de son recueil des marques des fabriques de porcelaine et de poteries. Ce recueil, résultat de longues recherches, renferme toutes les marques européennes connues et celles du Japon et de Chine que l'auteur a pu se procurer. Les amateurs y trouveront aussi la seule collection complète des marques du vieux saxe. Tandis que la 1^{re} édition ne donnait que 387 monogrammes, celle-ci en contient 2,231! Et l'auteur n'a admis que les marques de fabrique, à l'exclusion des raisons commerciales. Les additions récentes portent surtout sur les porcelaines de Chine et du Japon, ainsi que sur les monogrammes des peintres et décorateurs de Sèvres. Il est fâcheux seulement qu'il se soit glissé dans le texte plusieurs fautes de français. Il eût été si facile de les éviter.

Musikalische Stationen. Von Ed. Hanslick. Berlin, Hofmann, 1879. — Nous avons à Berlin une société littéraire qui, préoccupée de l'envahissement des revues et journaux, applique aux livres le système de l'abonnement. Moyennant une somme fixe, les membres reçoivent, chaque année, un certain nombre de publications littéraires, musicales ou scientifiques, parmi lesquelles je citerai une étude de M. P. Lindau sur Alfred de Musset. La cinquième année de la publication débute par un recueil d'essais de M. Hanslick, de Vienne, sur les compositeurs à la mode. Les chapitres les plus instructifs sont ceux que l'auteur a consacrés aux *Nibelungen* du maestro Wagner, puis à la musique à Paris durant l'Exposition de 1878. M. Hanslick, qui est Autrichien, je me hâte de le dire, critique parfois très sévèrement la vie musicale de nos voisins d'Occident, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de faire le panégyrique de Gounod

et Ambroise Thomas. Le chapitre sur Paris se termine par des détails fort intéressants concernant les derniers moments d'Anber, détails que l'auteur doit à M. Ambroise Thomas.

G. VAN MUyDEN.

BULLETIN.

La Belgique illustrée, publiée sous la direction de M. Eugène Van Bemmel, 17^e livraison. — Cette livraison comprend la fin des *Environs de Gand*, par M. Eug. Landoy; la description du *Pays de Waes*, par M. Oswald de Kerchove de Denterghem; la *Dendre de Grammont à Termonde*, par M. E. Van Elewyck. Parmi les gravures, nous remarquons celles qui représentent : le Château de Laerne, le Château d'Oydonck, l'Eglise de Vosselaere, l'Eglise de Notre-Dame à Deynze, une Vue des bords de la Lys à Tronchiennes, l'Hôtel de Ville de Saint-Nicolas, le Pont de Tamise, la Chaire de vérité de l'église de Lokeren, une Vue de Grammont, l'Hôtel de Ville et la Grand'Place de Grammont, l'Eglise de Nieuwenhove, une Vue de Ninove, l'Hôtel de Ville d'Alost, le Tableau de saint Roch, par Rubens (Alost), l'Eglise de Notre-Dame, la Grand'Garde et le Beffroi de Termonde. La 17^e livraison complète le premier volume de la *Belgique illustrée*. Le directeur et l'éditeur ont employé autant d'intelligence que de soin à répondre aux promesses du programme, et il est permis d'affirmer, dès aujourd'hui, que cette belle publication méritera d'être comptée au nombre des ouvrages illustrés les plus intéressants et les mieux réussis qui aient vu le jour en Belgique.

— M. A.-J. Wauters analyse, dans le dernier Bulletin de la Société belge de géographie, la relation du voyage en Afrique de M. Ad. Burdo, *Niger et Bénoué*. Cette analyse est précédée d'une introduction dans laquelle M. Wauters expose l'histoire du Niger depuis l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Le secrétaire-adjoint de la Société de géographie a réuni dans ce travail des données très intéressantes au point de vue de l'histoire des explorations africaines.

Grammaire arabe de C. P. Caspari, traduite de la quatrième édition allemande et en partie remaniée par E. Uricoechea. Examen critique, par Lucien Gautier. (Extrait de la *Revue de l'instruction publique*.) Gand, Vanderhaeghen. — M. Uricoechea, professeur d'arabe à l'Université de Bruxelles, a entrepris de mettre à la portée des orientalistes de langue française une œuvre dont la haute valeur est universellement reconnue. Comme le dit M. Gautier, cette traduction serait donc la bienvenue en tout temps comme un précieux auxiliaire fourni aux arabisants; mais, ajoute-t-il, elle est mieux qu'un auxiliaire, elle est un instrument indispensable, elle comble une lacune trop sensible. En effet, les manuels pour l'étude de l'arabe classique manquaient en français, ou bien ceux qui existaient ne remplissaient pas les conditions voulues; pour remédier à ce défaut, il valait mieux traduire un ouvrage déjà connu, qui a fait ses preuves, que d'entreprendre une œuvre nouvelle. La tâche était, du reste, difficile, car il n'est pas aisé de faire passer une grammaire d'une langue dans une autre, la notice que nous signalons en fournit la preuve; en résumé cependant, les remarques et les critiques qu'elle contient ne portent que sur des points de détail, et l'appréciation, quant au mérite de l'œuvre en général, est des plus favorables. M. Gautier rend hommage à la patience, à la méthode consciencieuse, à la science et au discernement que M. Uricoechea a apportés dans l'exécution de son travail, et il le loue de ne pas s'être laissé rebuter par un labeur prolongé et infiniment délicat.

Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions de l'Orient antique, par François Lenormant. Dans le tome I^{er}, qui vient de paraître (Paris, Maisonneuve, 10 francs), M. Lenormant étudie : la création de l'homme, le premier péché, les Ké-

roubim et le glaive tournant, le fratricide et la fondation de la première ville, les Schéthites et les Quainites, les dix Patriarches antédiluviens, les fils et les filles des hommes, le déluge. L'ouvrage est précédé d'une traduction nouvelle des onze premiers chapitres de la Genèse, faite sur le texte hébreu. Il est suivi d'appendices comprenant la collection complète des fragments des cosmogonies des Chaldéens, des Assyriens et des Phéniciens, une étude sur les anciens calendriers des peuples sémitiques, le texte, avec traduction interlinéaire, du récit chaldéen du déluge, retrouvé par G. Smith, dans les tablettes cunéiformes du Musée Britannique.

REVUES ÉTRANGÈRES.

REVUES ALLEMANDES.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. — Les deux dernières livraisons de la *Rundschau* contiennent un excellent essai de M. Georg Brandes sur *Prosper Mérimée*. Après Sainte-Beuve, Taine, Paul de Saint-Victor, Blaze de Bury, Loménie etc., il semble que le sujet soit épuisé; M. Brandes est parvenu cependant à le rajeunir en se plaçant à un point de vue un peu négligé. « L'ancienne génération française, dit-il, pour qui le mot « romantique » est devenu peu à peu presque synonyme de surabondance, commence à s'étonner de ce qu'on ait pu jamais compter Mérimée au nombre des romantiques; elle accorde bien qu'il a pris part à la première campagne, mais elle soutient que c'a été moitié par inadvertance; qu'au fond il est toujours resté classique. » Cette manière de voir ne paraît pas exacte à M. Brandes; pour lui, Mérimée, en dépit de la pureté classique et de la sobriété de son style, de son aversion pour les extravagances du lyrisme et la rhétorique, est, sous bien des rapports, un représentant caractérisé de l'esprit romantique en France. Ce qui l'élève au-dessus de la génération de 1830, ce sont ses rares qualités d'artiste. « Les autres se précipitaient dans l'arène vêtus de cottes d'armes bariolées, coiffés de casques dorés et le drapeau déployé. Lui, il est le chevalier noir dans le grand tournoi romantique. » L'étude de M. Brandes est écrite avec une grande élégance; Mérimée y est très judicieusement apprécié comme écrivain.

Les *Mémoires de Metternich* font l'objet d'une remarquable étude de M. Karl Hillebrand, (livraison de mars). Metternich, dit M. Hillebrand, n'était pas une nature originale; c'était un talent d'accommodation; il se laissa déterminer par les choses et les hommes, il ne les dirigea pas; alors même qu'il parvint à les gagner à sa personne, il ne sut pas les gagner à ses idées, parce que, précisément, il manquait à ces idées toute originalité et tout élément positif. Même sur le terrain de la diplomatie, où était sa vraie puissance, il fut plus fort dans la guerre défensive que dans la guerre offensive; et cela parce que l'offensive est quelque chose de créateur et que le talent créateur lui fit défaut complètement.

Signalons également la conclusion d'un travail anonyme relatif au *Dernier Soulèvement de la Pologne*. L'auteur s'attache à prouver que si le soulèvement a été étouffé dans un temps relativement court, c'est grâce à l'appui que les autorités prussiennes ont prêté au gouvernement russe.

UNSERE ZEIT. — L'excellente revue dirigée par M. Rudolf von Gottschall maintient brillamment la position qu'elle a conquise au premier rang des publications allemandes analogues : on peut s'en convaincre en parcourant la liste des articles que nous avons transcrits; nous nous bornerons aujourd'hui à signaler, parmi les travaux qui méritent particulièrement l'attention, un article de M. Wilhelm Wundt intitulé : *La Superstition dans la science*, qui s'est accusée de nos jours principalement dans le magnétisme et le spiritisme. La *Revue philosophique* de Paris a publié un excellent résumé de cet article (livraison d'avril). Nous en avons encore : *La Paléontologie actuelle et sa mission*, par M. Carl

Vogt; *La Comédie en Allemagne*, par M. Gottschall; les *Juifs de l'Allemagne*, article dans lequel M. L. Bamberger reproche à M. de Treitschke d'avoir cédé à un patriotisme exagéré et de s'être fait l'écho de tendances exclusives en engageant sa fameuse campagne contre les Juifs; *Kant considéré comme le père du pessimisme* par M. Eduard de Hartmann; *Christianisme, Catholicisme et Civilisation*, par M. Ferdinand Gregorovius, qui étudie très impartialement la question des relations entre l'Église et l'État en Italie.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. — M. Zola, à qui il ne suffit pas d'être discuté, aime à entretenir le public de lui-même et des autres. Dans le *Magazin*, c'est à M. Taine qu'il s'en prend. Il reconnaît qu'il doit beaucoup au Taine de jadis, mais celui-là s'est arrêté en chemin pour se retirer bien tranquillement dans un petit coin bien paisible, où il jouit d'un repos olympique, après avoir mis, par prudence, un caveçon à son talent de critique. « M. Taine n'a pas tenu ce qu'il promettait, et la place qui lui était destinée est encore vide. » M. Zola ne croit pas que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* ait joué au réactionnaire pour faire sa cour à l'Académie, comme on l'a dit. Il n'a pas changé d'idées; ce sont ses idées qui ont perdu leur clarté et leur hardiesse de jadis. Les *Origines* ne sont pas seulement le résultat de ses recherches historiques, mais de son tempérament, de sa prudence, de son besoin d'ordre. S'il est devenu réactionnaire, c'est la réaction d'un savant, que la Commune est venu troubler dans son cabinet de travail, qui croit avoir trouvé dans l'étude de la nature la nécessité d'une monarchie. « Mais ce que M. Zola ne pardonne pas à M. Taine, c'est d'être entré à l'Académie. Quel triste spectacle que cette réception! L'auteur de *Nana* nous apprend que pour s'en consoler il a relu l'étude de M. Taine sur Balzac. »

NORD UND SÜD. — Il a paru dans la livraison de février de cette Revue un article fort remarqué sur les provinces allemandes de la Russie. L'auteur expose sans passion les griefs des Allemands de Courlande et de Livonie. Il rappelle combien de fois la Russie a violé les constitutions de ces provinces en cherchant à y introduire par la violence la langue russe dans l'enseignement et en se livrant à une propagande effrénée en faveur de l'Église grecque. Ces violences sont d'autant plus inconcevables, dit l'auteur anonyme, que — les événements récents viennent de confirmer cette assertion — le Tsar ne compte nulle part de sujets plus dévoués que parmi la noblesse des provinces baltiques. Il termine son travail par ces mots : « Les provinces russo-allemandes ont de tout temps joué le rôle des enfants que leur mère expose pour n'avoir plus à s'en occuper, ce qui ne les empêche pas de maintenir leurs prétentions à l'amour et aux soins maternels. Bien que, par des considérations politiques, l'empire d'Allemagne ne puisse songer à une revendication de ces territoires, il devrait élever sa voix en leur faveur et demander que la Russie tienne les serments par lesquels elle a garanti le maintien de leurs droits. » Il est douteux que le chancelier prête l'oreille à ces suggestions, d'autant plus dangereuses que, dans les provinces baltiques, la noblesse et la bourgeoisie sont seules allemandes et que la grande masse du peuple appartient aux races slave et finlandaise (mongole).

Dans la livraison de mars, nous signalerons un essai de M. Eysenhardt sur l'origine des langues romanes. L'auteur repousse l'opinion de Diez, d'après laquelle les idiomes romans sont sortis de la basse latinité, et cherche à prouver qu'ils ont pour origine le latin classique, mais que les langues primitives des peuples conquis ont exercé sur les dialectes néo-latins une influence prépondérante. De là leur diversité.

DIE GEGENWART. — Étude du directeur, M. Paul Lindau, sur le dernier roman de M. Zola. Tout en rendant pleine justice au talent du chef de l'école réaliste, M. Lindau insiste sur ce que ni M. Zola,

ni ses adeptes ne sont parfaitement logiques. Leur réalisme n'est que relatif, et ils sont bien loin encore des écrivains du XVI^e siècle, qui ne reculaient jamais devant le mot propre, quelque malsonnant qu'il fût.

v. M.

NOTES ET ÉTUDES.

LES MANUSCRITS SYRIAQUES DU MUSÉE BRITANNIQUE

M. Lamy, professeur à l'Université de Louvain, a lu sous ce titre, à l'Académie royale de Belgique, un intéressant travail auquel nous empruntons les renseignements suivants.

Le British Museum possède près de mille manuscrits syriaques, dont la plupart sont très anciens. Ainsi le Codex 726 est daté du mois de Teschrimhrai de l'an des Grecs 723, novembre 411 et non 412 comme le met en cet endroit M. Wright, parce que l'ère des Grecs, dont se servent les Syriens, commence au mois d'octobre de l'an 312 avant Jésus-Christ. C'est le plus ancien manuscrit portant une date précise que l'on connaisse jusqu'à ce jour. Presque tous ces manuscrits viennent d'Égypte et sortent du vieux monastère de Sainte-Marie Mère de Dieu, situé dans le désert de Scété ou Nitrie, à 25 lieues environ du Caire. La bibliothèque du couvent de Nitrie a fourni les plus anciens manuscrits datés que l'on connaisse. Le Musée Britannique n'a pas reçu d'elle moins de 27 manuscrits avec date du VI^e siècle, 11 du VII^e, 7 du VIII^e, 28 du IX^e, 5 du X^e, sans compter les manuscrits sans date, mais dont l'écriture détermine suffisamment l'ancienneté. Cette collection est sur tout riche en versions et commentaires de la Bible, en écrits des pères grecs et syriens et en traités de théologie ou d'ascétisme dus à des écrivains monophysites.

Pour l'Ancien Testament, M. Lamy cite d'abord la version *Peschita*, qui contient bon nombre de manuscrits des V^e, VI^e et VII^e siècles, puis la version de Paul de Tella faite sur les Septante, avec des notes tirées des Hexaples d'Origène, et enfin, mais seulement en partie, la correction ou recension rédigée postérieurement par Jacques d'Edesse; pour le Nouveau Testament, la version *Peschita*, la version de Thomas de Harkel et une ancienne recension que M. Cureton a éditée. Le savant syriacisant a cru que le texte, édité par lui et tiré d'un manuscrit du VI^e siècle, représentait, quant à l'Évangile de saint Mathieu, le texte araméen de cet évangéliste. Ce jugement est diversement apprécié, et M. Lamy croit que, malgré l'autorité de l'auteur, il ne sera pas ratifié.

Les livres liturgiques, missels, psautiers, hymnaires, bréviaires, rituels, sont surtout nombreux dans la collection de Nitrie. Il s'y trouve aussi des recueils de canons ecclésiastiques et même de lois civiles d'une haute antiquité. Il suffira de mentionner les *actes* du concile connu sous le nom de *Brigandage* d'Ephèse. Ces actes n'existaient plus, sauf ce que nous en a conservé le concile de Chalcédoine. M. G. Perry a publié le texte syriaque avec une traduction anglaise. Quant à la patristique, il faut se rappeler que les moines du couvent de Sainte-Marie Mère de Dieu étaient et sont monophysites. En conséquence leur bibliothèque ne renfermait que les auteurs reçus par eux. Ces auteurs appartiennent, les uns à l'Église grecque, les autres à l'Église syrienne.

Les pères grecs et syriens qui ont précédé le concile de Chalcédoine en 451, abondent dans les manuscrits de Nitrie.

Des écrits fort importants de pères grecs, dont le texte original était perdu, sont conservés dans la version syriaque. Nommons, en passant, le *Discours* de Méliton à l'empereur Antonin, édité en France, par M. Renan et en Angleterre, par le Dr Cureton; le *Traité* contre les Manichéens de Tite de Bostra, dont nous ne possédions que les trois premiers livres et des fragments de saint Hippolyte, édités par M. de Lagarde; les *Martyrs de Palestine* et la *Théo-*

phanie d'Eusèbe, les *Lettres festales* de saint Athanase, éditées et traduites par Cureton; les *Homélies* de saint Cyrille d'Alexandrie, éditées et traduites par M. Payne Smith.

Parmi les écrivains syriens se présente en premier lieu Aphraates, évêque du couvent de Mar Matai près de Mossoul, dont M. Wright a donné une très belle édition avec variantes. Cet écrivain, qui florissait peu après le concile de Nicée, portait comme évêque le nom de Jacques. De là vient qu'il a été confondu avec saint Jacques, évêque de Nisibe, sous le nom duquel Antonelli a édité à Rome au siècle dernier, une partie des œuvres d'Aphraates d'après une version arménienne. Les manuscrits syriaques qui contiennent les œuvres d'Aphraates sont très anciens; l'un d'entre eux est de l'an 474, moins d'un siècle et demi après la mort de l'auteur. En second lieu, se' on l'ordre des temps, mais le premier par le génie, l'éloquence et le style, vient saint Ephrem, interprète des saints livres, orateur, poète fécond, d'une imagination tout orientale. Les Syriens, tous sans exception, Catholiques, Nestoriens, Jacobites ou Maronites, le regardent comme leur plus grand écrivain et l'appellent « la harpe de l'Esprit saint. » C'est d'après les manuscrits de Nitrie que ses œuvres ont été éditées à Rome. Mais il reste dans les douze manuscrits que possède le Musée Britannique de quoi les augmenter considérablement. M. Bickell, professeur à Innsbruck, et M. Overbeck nous ont donné deux beaux volumes d'œuvres inédites de saint Ephrem. M. Lamy a transcrit la matière de deux autres volumes qui seront bientôt sous presse (Malines, Dessain). Les manuscrits de Londres contiennent aussi des poésies de Mar Balai, disciple de saint Ephrem, de Cyrillona, de saint Isaac, et des volumes entiers de Jacques de Sarug, poète extrêmement fécond et prolifique. M. Overbeck a édité quelques pièces de Mar Balai dans l'ouvrage indiqué plus haut. M. Bickell a édité Cyrillona et saint Isaac. M. Schroeter et M. Martin ont donné quelques poésies de Jacques de Sarug. On n'a presque rien édité des écrivains monophysites fort nombreux que possède le Musée Britannique.

La collection de Nitrie est moins riche en historiens. Néanmoins elle nous offre divers recueils de vies de saints, la troisième partie de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Ephèse, que Cureton a publiée, des fragments de l'*Histoire ecclésiastique* de Zacharie, évêque de Mitylène, livrés au public avec des vies des personnages pieux que vénérent les Jacobites, par M. Land. Le Musée Britannique possède dans son premier fond la *Chronique ecclésiastique* de Grégoire Barhebraeus que M. Lamy a éditée avec M. le chanoine Abbeloos (Cf. *Athenæum belge*, 1878, p. 73), et la *Chronique* d'Elie de Nisibe, ouvrage plein de calculs et de détails chronologiques très précis. Malheureusement le manuscrit a beaucoup souffert. La chronologie des rois Sassanides y est donnée avec une grande exactitude et mériterait d'être publiée, ainsi que plusieurs autres parties de cette chronologie qui sont puisées à des sources orientales que nous ne possédons plus.

La philosophie est représentée, dans la collection du Musée Britannique, par quelques manuscrits importants. Bien que l'on trouve dans un manuscrit un dialogue intitulé : *Socrate*, des *avis* de Platon à son disciple, et des *sentences* attribuées à Pythagore et à une femme nommée Théano appartenant à l'école pythagoricienne, néanmoins il faut reconnaître que la philosophie péripatéticienne a dominé presque exclusivement dans les écoles syriennes. Au VI^e siècle, l'école d'Edesse traduisit en syriaque les œuvres d'Aristote. Les traducteurs furent Hibas, Coumi et Probus. C'est Ebed-Jésu qui nous l'apprend dans son *Catalogue* des auteurs syriens. Il ne nous dit pas si ces trois interprètes furent contemporains; mais il le laisse assez entendre par là même qu'il les réunit. Nous n'avons pas d'autre témoignage historique qui nous permette de trancher la question. M. Hoffman, qui a édité et examiné attentivement la version de Probus, n'hésite pas à la rapporter au

temps de Hibas. Les manuscrits de Londres contiennent la version *περί ερμηνείας* accompagnée d'un commentaire par Probus.

Comme l'école d'Edesse était infectée de nestorianisme, un édit de l'empereur Zénon, en 489, en ordonna la fermeture. Les Persans chrétiens qui la fréquentaient durent se retirer à Nisibe et à Gandisapor. Ils emportèrent avec eux la traduction des livres d'Aristote, et la philosophie péripatéticienne pénétra ainsi dans les écoles chrétiennes de Perse. Au siècle suivant, vers 529, quelques philosophes d'Athènes furent obligés par Justinien de chercher un refuge en Perse. Ils n'y demeurèrent que peu d'années. Le roi Chosroès Anuschirvan, qui avait un grand désir de connaître la philosophie des Grecs, leur fit bon accueil. Les parchemins de Londres nous ont conservé un curieux petit opuscule de cette époque, qui a été édité par M. Land. C'est un *Discours* sur la logique d'Aristote, adressé au roi Chosroès, par Paul le Persan. Ce petit traité, qui n'est qu'un résumé de la logique d'Aristote, semble indiquer que Chosroès n'avait pas pénétré bien avant dans la philosophie des Grecs. C'est aussi le jugement porté sur ce prince par Agathias. Il est à remarquer que le *Discours* de Paul est écrit en syriaque, ce qui prouve, comme on le savait d'ailleurs, que la langue syriaque était en usage à la cour des Sassanides.

Vers le même temps vivait à Résain en Mésopotamie un médecin dont Grégoire Barhebraeus vante l'éloquence et l'habileté médicale. Il s'appelait Serghis ou Sergius. Un manuscrit de Londres nous a conservé de lui divers traités philosophiques et médicaux, entre autres, un traité acéphale en sept livres sur la Dialectique d'Aristote, une traduction des Catégories et du *περί του κοσμου*. Un autre manuscrit contenait des commentaires sur le *περί ερμηνείας* et sur les Analytiques par Sévère de Sabocht, évêque du monastère de Kennesrin près d'Alep. Malheureusement il n'en reste que des fragments. Enfin un codex du VIII^e ou IX^e siècle nous a transmis la traduction syriaque avec commentaires d'une partie de l'Organon d'Aristote par Georges, évêque d'Arabie (724). Lorsque Honain et Hobaisch traduisirent Aristote en arabe, ils purent se servir des versions syriaques qui existaient déjà depuis longtemps. Grégoire Barhebraeus affirme, en effet, que leurs traductions arabes furent faites d'après le grec et le syriaque.

Ce court aperçu suffira, croyons-nous, pour donner une idée des richesses littéraires et scientifiques que possède le Musée Britannique en ce qui concerne la langue syriaque. Les savants, dit M. Lamy, ont déjà beaucoup puisé à ce trésor; ils y puiseront encore longtemps avant d'en avoir extrait toutes les richesses qu'il contient.

CHRONIQUE.

La revue *Ciel et Terre* assure, contrairement aux informations publiées par plusieurs journaux, que le gouvernement n'a pas encore fait choix d'un emplacement pour le nouvel Observatoire.

— Le dernier courrier de Zanzibar apporte à l'*Academy* des informations d'après lesquelles la station belge de Karema, sur la rive orientale du lac Tanganyika, serait établie dans des conditions beaucoup moins favorables qu'on ne l'avait espéré. M. Carter, ajoute le journal anglais, est arrivé à Karema avec un seul des quatre éléphants partis de Dar-es-Salaam.

— M. le colonel Wauwermans a annoncé à la Société de géographie d'Anvers, dont il est le président, que le Roi a chargé M. Popelin de porter à M. Cambier la croix de l'ordre de Léopold.

— Un télégramme d'Olympie annonce la découverte du corps du Bacchus enfant, appartenant à la statue d'Hermès de Praxitèle.

— On nous écrit de Berlin :

Une agitation extraordinaire s'est emparée depuis quelque temps des populations d'ordinaire si paisibles

de l'Oberammergau (Haute-Bavière). C'est qu'il s'agit de représenter de nouveau le grand drame de la *Passion*, seul vestige aujourd'hui de ces *jeux* qui enthousiasmèrent les populations durant le dernier siècle du moyen âge. La scène est à peu près terminée, ainsi que les gradins pour les 5 à 6,000 spectateurs qu'on attend pour la solennité. L'orchestre sera dérobé aux yeux du public, comme au théâtre de R. Wagner. Le nombre des figurants et des acteurs s'élèvera à 700, c'est-à-dire qu'il égalera à peu près le chiffre de la population de la vallée. Les principaux rôles sont entre les mains des mêmes personnes que lors des dernières représentations, sauf celui du grand-prêtre, dont le titulaire est mort dans l'intervalle. C'est donc le sculpteur en bois Joseph Mayr qui fera le rôle du Christ. Les représentations doivent commencer le lendemain de la Pentecôte et se répéteront tous les dimanches de 8 à 4 heures. Les frais d'installation ne laissent pas que d'être considérables (environ 80,000 francs), et il est fort à désirer pour les communes intéressées que les spectateurs affluent. Le prix d'entrée variera suivant les places entre un et huit francs.

Décès. — Henri Nyst, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, paléontologiste, né à Arnhem, en 1813, mort à Molenbeek-Saint-Jean, le 6 avril. — E.-A. Hellmuth von Kiesenwetter, entomologiste, né à Dresde, en 1820, mort dans la même ville, le 18 mars. — Wilhelm Philipp Schimper, naturaliste, ex-directeur du Musée d'histoire naturelle de Strasbourg, né à Dossonheim, en 1808, mort le 13 mars. — H.-B. Oppenheim, publiciste, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1819, mort à Berlin, le 19 mars. — Franz Meyerheim, peintre de genre, mort le 6 avril, à l'âge de 42 ans. — S.-C. Snellen van Vollenhoven, ex-conservateur du Musée d'histoire naturelle de Leyde, entomologiste, mort à La Haye, le 29 mars, à l'âge de 63 ans. — J.-K.-J. de Jonge, historien, mort à La Haye. — Edouard-Henri Girardet, peintre et graveur suisse, né à Neuchâtel en 1819, mort à Versailles. — Kenelm Henry Digby, écrivain catholique irlandais, né en 1800, auteur de « *Mores catholici*; or, *Ages of Faith*. » — Henri Wieniawski, violoniste, né à Lublin (Pologne) en 1835, mort à Moscou, le 30 mars. — G.-N. Gennadi, bibliographe russe.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 27 mars.* — Suite de la discussion relative aux lacunes signalées par M. Depaire dans les articles 43 et 44 du Code d'instruction criminelle. L'Académie adopte les conclusions du rapport fait par M. Depaire au nom de la commission qui a examiné les propositions faites à ce sujet. Ces conclusions sont les suivantes : « L'Académie fera connaître au gouvernement : 1° Que les dispositions des articles 43 et 44 du Code d'instruction criminelle relatives aux expertises médico-légales, ne donnent pas à la société des garanties suffisantes, parce que la présomption des connaissances nécessaires pour éclairer les instructions judiciaires ne peut s'établir sur aucune base certaine; 2° Que pour parer à ce grave danger, il y a lieu : a) d'organiser dans les universités des cours complets, théoriques et pratiques, de médecine légale et de toxicologie chimique; b) de créer des diplômes spéciaux de médecin et de chimiste légistes à conférer par un jury spécial, à la suite d'examen approfondis, théoriques et pratiques, sur la médecine légale et sur la chimie toxicologique; c) d'instituer un Conseil supérieur médical pouvant être consulté par l'accusation et par la défense, et auquel seraient soumis les rapports médico-légaux dont les conclusions laisseraient du doute ou seraient controversées; l'avis motivé de ce conseil serait admis au rang des pièces de la procédure; d) d'inviter les Cours d'appel à dresser, avec le concours des procureurs généraux, des listes de médecins et de chimistes légistes à recommander d'une manière formelle aux magistrats et aux officiers de police judiciaire; 3° Qu'il y a lieu de réformer le tarif annexé à l'arrêté royal du 18 juin 1853. » Reprenant

la discussion de la question des dépôts mortuaires, l'assemblée vote 1° une proposition de M. Kuborn consistant à charger le bureau de s'adresser au gouvernement pour qu'il prenne les mesures propres à l'organisation d'un service de vérification des décès et autant que possible de leurs causes; 2° la proposition de M. Janssens tendant à renouveler le vœu émis antérieurement relatif aux dépôts mortuaires.

SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. *Séance générale annuelle du 30 mars.* — Le rapport annuel constate l'état prospère de la Société, qui compte actuellement plus de mille membres. M. le docteur L. Forbes, membre de la Société de géographie de Londres, lit un travail sur une île de l'Océan Pacifique, l'île de Rotuwah, sur laquelle il appelle l'attention des peuples colonisateurs. La Société décide qu'elle priera le professeur Nordenskiöld de venir donner une conférence à Bruxelles.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 4 mars.* — M. E. Vanden Broeck présente une nouvelle disposition de chambre claire construite, d'après ses indications, par M. Prazmowski. Pendant un voyage au Maroc, en 1878, M. J. Brun a gravi le Djebel-Sekra, qu'une pluie récente avait couvert de taches abondantes « rouges, minces, écailleuses et luisantes, très adhérentes à la roche » et ayant toute l'apparence du sang. Le Djebel-Sekra est une montagne sainte sur laquelle vont seuls, deux fois par an, prier quelques schérifs, et l'on disait qu'il venait de recevoir « le sang des premiers saints morts jadis dans la localité. » L'étude microscopique de ces taches a montré qu'elles étaient composées de *Protococcus fluvialis*, mais jeune et non encore développé, mêlé à des débris organiques et à beaucoup de sable excessivement fin; l'observation directe et la lumière polarisée y dénotaient quelques cristaux d'albâtre. Cette pluie de sang, d'après M. Brun, a dû être causée par un violent coup de vent du sud, charriant avec lui le sable du désert et celui des chotts desséchés, qui offre souvent, au microscope, le *Protococcus fluvialis* en abondance, surtout rouge vif quand il est vivant, puis des spores de cette algue unicellulaire.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Avril. Du pouvoir disciplinaire dans les assemblées parlementaires (A. Reynaert). — Simple histoire, nouvelle. Fin (M^{lle} A. Rasquin). — L'enseignement catholique en Angleterre (J. Moulinasse). — Le comte F.-L. de Stolberg (Ch. Dejece). — Le canal direct de Bruges à la mer. — Sur les changements des opinions des Israélites. — La fille de l'écuyer, nouvelle (F^{de} de Brackel). — Poésies (G. Rodenbach). — M. Cairoli. — Bibliographie.

Annuaire de l'Académie royale de Belgique. 1880. Notices biographiques : Ernest Quetelet (Ed. Mailly). — A. Mathieu (Alph. Wauters). — Félicien Chapuis (E. Candèze).

Ciel et Terre. 1^{er} avril. Le mètre naturel (J.-C. Houzeau). — Coup d'œil sur l'évolution du système solaire (C. Lagrange). — Ephémérides naturelles (J. Vincent). — Histoire du thermomètre, suite (C. Hooreman). — Le ciel pendant le mois d'avril (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Ouvrages reçus. — Bibliographie (A. Lancaster).

Bulletin de la Société belge de géographie. Janv.-févr. Les courants océaniques (Hennequin). — « Niger et Bénoué » par Ad. Burdo (A.-J.-Wauters). — Association internationale africaine : Voyage de M. Cambier de Tabora à Karema; notes d'anthropologie. — Chronique géographique.

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. Tome IV. 6^e fascicule. Note concernant les voyageurs portugais Serpa Pinto, Brito Capello et Ivens (P. Genard). — Coup d'œil sur les formations quaternaires des environs d'Anvers (B^{on} O. Van Ertborn). — Relations commerciales entre Mercator et Christophe Plantin, à Anvers (J. Van Raemdonck). — L'île Madère (A. Baguet). — Les explo-

rateurs belges en Afrique (H. Wauwermans). — Le professeur A.-E. Nordenskiöld.

Revue de l'instruction publique. T. XXIII, 1^{er} livr. La Paix de Cimon, suite (Adh. Motte). — L'École française d'Athènes, suite (Ad. De Coule- neer). — Polémique de l'abbé de Feller contre les réformes de Joseph II (J. Kuntziger). — Note sur un principe d'arithmétique (E. Verheyst). — Théorème sur la parabole (Henin). — Comptes-rendus.

Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. T. XVII, n^{os} 11 et 12. Epigraphie romaine de la Belgique. Inscriptions recueillies à l'étranger. Inscriptions militaires, suite (H. Schuermans). — Grès limbourgeois de Raeren II (Schmitz).

Journal des beaux-arts. 31 mars. Beaux-arts et industries artistiques à Bruxelles en 1761. — L'exposition Heymans. — Quentin Metsys. — Expositions à Gand. — Le catalogue San Donato. — Le salon de Pau.

De Gids. Avril. Geddes en Jacob de Witt. (D. Veegens). — Antiek en modern Christendom (A. D. Loman). — Lilli. — Nordenskiöld's Reis door de Siberische IJszee A.-T. Reitsma). — Politiek Overzicht (R. Macalester Loup). — Bibliographisch Album.

De Tijdspiegel. Avril. Een goede kennis in oud en nieuw gewaad, slot (J.-E. Enklaar). — Middelenbaar onderwijs voor meisjes in Frankrijk (J. Beelaerts van Blokland). — Sociale studiën. VI. (A. J. Domela Nieuwenhuis). — Geschiedenis van den dag : Oorlog (Noorman). — Korte mededeelingen uit het gebied der nieuwere letterkunde (A. Pierson). — De brabantische Sappho. — Nieuwe uitgaven en vertalingen — Mengelwerk.

De Nederlandsche Spectator. 27 mars. D. Mulder Bosgoed I (P.-A. Thiele). — Geddes over de Witt (R. Fruin). — Schimmel's Kat van den Tower. — 3 avril. Geddes over de Witt, slot (R. Fruin). — Letterkundig overzicht. XV. — 10 avril. Jan Weissenbruch (C. Vosmaer). — M. Samuel Constant Snellen van Vollenhoven (P.-M. van der Wulp). — Kunst-photographie-physiologie (Marcellus Emants).

Revue critique d'histoire et de littérature. 22 mars. Haupt, Les lois sumériennes sur la famille. — Guiraud, Le différend entre César et le Sénat. — Vie de Démosthène par Plutarque, p. p. Julien, Pessonneaux, Bernage, Delaitre. — Variétés : Mage, Imga. — Chronique : France, Italie, Russie. — Académie des inscriptions. — 29 mars. — Pompéi et la région engloutie par le Vésuve, mémoires et notices publiés par l'administration des fouilles. — La loi salique, p. p. Holder et Hessels. — Mémoires de Saint-Simon, t. I-II, p. p. de Boislisle. — Chronique : France. — Académie des inscriptions. — 5 avril. Wünsche, Les ouvrages midraschiques traduits en allemand, première livr., le Midrasch Kohelet — Fita, Recherches sur la déclinaison celtique dans quelques inscriptions latines de l'Espagne. — Vanderkindere, Le siècle des Artevelde. — Mémoires de N. Thomas, sieur du Fossé, p. p. Bouquet. — Discours parlementaires de M. Thiers, p. p. Calmon. — Chronique : France, Allemagne, Angleterre. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 27 mars. Quelques lettres de Benjamin Constant et de M^{me} de Staël sur l'Allemagne (1802-1814). — Le ministère de Mazarin, d'après M. Chéruel (G. de Nouvion). — L'organisation électorale en Angleterre (J. Butler). — Pie IX et Victor-Emmanuel (E. Gebhart). — Causerie littéraire. — 3 avril. La puissance navale de l'Angleterre et celle de la France (sir Robert Spencer Robinson). — Beaumarchais en Allemagne (1774), d'après de nouveaux documents (P. Sappfer). — Le mouvement littéraire à l'étranger.

Revue scientifique. 27 mars. L'observatoire des orages. — J.-B. Dumas (A.-W. Hofmann) (fin). — Une cure thermale aux eaux de Vichy pendant le xviii^e siècle (Dr Greletty). — L'horticulture électrique. — 3 avril. Les progrès de la télégraphie électrique (A. Breguet). — Note sur les variations

de la force et du travail du cœur (Marey). — Le Verrier météorologiste (L. Brault). — Le problème des huit reines au jeu d'échecs (Ed. Lucas).

La Nouvelle Revue. 1^{er} avril. Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie. II (H. Rivière). — M. Thiers (E. Spuller). — Un roman chrétien à la fin du second siècle (V. Courdaveaux). — Le forestier. III. (J. de Glouvet). — Ernest Bersot (T. Reinach). — Premier amour (L. Biart). — Les étoiles éteintes, poésie (A. Dorchaio). — Revue du théâtre : musique (L. Gallet); drame et comédie (G. Duplessis). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 1^{er} avril. M. Thiers et la Restauration (Ch. de Mazade). — Causeries florentines IV. La tragédie de Dante (J. Klaczko). — Les musées de province (H. Houssaye). — La princesse verte. I (A. Theuriot). — Les grandes flotilles (Jurien de La Gravière). — Le remords du docteur. I. (G. Vautier). — L'humanité primitive et l'évolution sociale, d'après M. Herbert Spencer (L. Carrau). — La réforme des tarifs de chemins de fer (A. Brière). — La lettre du pape à l'archevêque de Cologne (G. Valbert). — « Les Noces d'Attila », à l'Odéon.

Revue philosophique. Avril. Vues synthétiques sur la sociologie (A. Fouillée). — Le développement du sens moral chez le petit enfant (A. Perez). — Le sommeil et les rêves. IV. (J. Delboëuf). — De l'influence des mouvements sur les sensations (Ch. Richet). — Sur l'impossibilité d'arriver aux notions géométriques par une simple condensation des résultats de l'expérience (Boussinesq). — Analyses et comptes rendus: W. K. Clifford, Lectures and Essays. J. Denis, Histoire des idées morales dans l'antiquité. Wundt, Der Aberglaube in der Wissenschaft. — Revue des périodiques étrangers

Revue de géographie. Avril. L'Atlantide (P. Gaffarel). — « Morée », nom moderne du Péloponnèse (C. Sathas). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — Lettre sur la confrérie des Snoussi dans l'Afrique septentrionale (D^r Pasqua). — Tlemcen et Timbouctou : relations commerciales de l'Algérie avec le Soudan (C. Brosselard). — Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes — Nouvelles géographiques.

L'Exploration. 1^{er} avril. Les îles Loutchou (P. Tournafond). — Rapport de la Commission technique internationale chargée d'étudier les conditions définitives du canal de Panama. — Nouvelles. — 8 avril. Les îles Lou-Tchou, suite (P. Tournafond). — Nordenskiöld à Paris. — Nouvelles.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Avril. Le nihilisme et la Russie (Pravda). — Les esprits du Seeland, nouvelle. IV. (L. Favre). — La bourse, la spéculation et l'agiotage. II. (L. Walras). — La flore suisse et ses origines. II. (E. Rambert). — Le lecteur du roi de Prusse. Louis Schneider. II. (G. van Muyden). — Chronique parisienne; — italienne; — allemande; — anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Deutsche Rundschau. Avril. Lotti, die Uhrmacherin Erzählung. II. Schluss (Marie von Ebner-Eschenbach). — Die Entwicklung des preussischen Staates nach den Analogien der alten Geschichte betrachtet (E. Curtius). — Ueber die Farbenempfindungen (A. Fick). — Prosper Mérimée. Ein Essay. II. Schluss (G. Brandes). — Wallenstein und der Besitz von Mecklenburg (O. Lorenz). — Wilhelmine von Hillern. Eine literarische Studie (W. Goldbaum). — Aus dem norddeutschen Bayernleben (Fr. Oetker). — Die Berliner Theater (K. Frenzel). — Literarische Rundschau : Kunst und Wissenschaft in der Landwirtschaft (Ernst Kapp). — Charlotte von Kalb (E. Hooser). — Chopin Ausgaben (L. Ehlert). — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

Unsere Zeit. N^o 4. Karl von Holtei (Rud. von Gottschall). — Josa Dario, Novelle, Schluss (E. Vely).

— Die neueste Phase der anglo-russischen Streitfrage in Centralasien. I. (H. Vámbéry). — Parlamentarische Grössen Oesterreichs. I. (W. Rogge). — Oberschlesien. Land und Leute (K. Steiner). — Das fünfte Jahr der Ausgrabungen von Olympia (E. Curtius). — Am Manzanara (R. Waldmüller). — Revue der Erd- und Völkerkunde. — Politische Revue.

Historisches Jahrbuch 1 Bd. 2 Hef. Horatio Nelson im Juni 1799 vor Neapel. II. (von Helfert). — Ueber den Verfall der Zünfte zur Zeit des Absolutismus (Bruder). — Bonifatius, eine etymologisch-diplomatische Untersuchung (Will). — Unedirte Briefe zur Geschichte Berengar's von Tours (Bishop). — Ueber das Consecrationsjahr des hl. Lindger zum ersten Bischof von Münster (Diekamp). — Ueber ein bestrittenes Karolinger-Diplom von 907 (Braunmüller). — Zur Geschichte der öffentlichen Bibliotheken in Deutschland von Gutenberg bis um 1520 (Palk). — Ein deutsches Fürstengeschlecht in der Levante und Italien (von Reumont). — Nachrichten. — Recensionen und Referate.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} avril. Heinrich Leo. — Monrad, Denkrichtungen der neueren Zeit. — Von Leixner, Weitbrecht und Heigel, Frauenbibliothek. — Beck. Buch der Weisheit aus Griechenland's Dichtung. — Kurze literarische Umschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 27 mars. Coppée's « Olivier » in deutscher Umdichtung. — Die Nichte Richelieu's. — J. Del Lungo, Dino Compagni è la sua Cronaca. — Victor Cherbuliez. II. — Neues aus Schweden. — Niederlande : Joan Bohls Dante Uebersetzung. — Kleine Rundschau. — 3 avril. « Moths » von Ouida. — Hippolyte Taine (Em. Zola). — Briefe über russische Literatur. I. Theaterzustände in Sydney. — Die australische Presse. — Kleine Rundschau. — 10 avril Giosuè Carducci und seine deutschen Uebersetzer. — Sonnenschein und Sturm im Orient, von Mrs. Brassey. — Die montenegrinische Literatur. — Chinesische Märchen. — Kleine Rundschau. — Literarische Neuigkeiten. — Aus Zeitschriften.

Allgemeine Zeitung 1-8 avril. N^{os} 92-94. Die Reste der alten Parsen in Persien. — 93. G. Th. Fechner und die herrschende Weltansicht. — 94, 95, 96. Die Erscheinungen des sogenannten theistischen Magnetismus im Lichte moderner Naturwissenschaft. — 94. Ludmilla Assing. — 95. Die neue Wirtschaftspolitik — Entdeckungsgänge in Alpen und Appenninen. — 96 Julius Mohls Jahresberichte. — 98 Unter dem Aequator.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Avril. Die zu- und Abnahme der Bevölkerung in Ungarn (J. H. Schwicker). — Das algerisch-tunesische Binnenmeer, Schluss (J. Chavanne). — Die St. Gotthard-Bahn (J.-C. Beer). — Unter den Kalmücken an der unteren Wolga (Frau Carla Serena). — Die erste Residenz der Osmaniden (C. Pawlowski). — Ueber die Entstehung der Gebirge, Schluss (Fr. v. Czerny). — Astronomie und physikalische Geographie. — Politische Geographie und Statistik etc. — C.-E.-v. Ujfalvy. — A.-F. Prestel.

Dublin Review. Avril. The birth-place of St. Patrick (Bishop of Ossory). — A history of the Prussian « Culturkampf. » II (A German Statesman). — A protestant Life of St. Hugh (Rev. T. E. Bridgett). — Recent research on nerves and brain (D^r Gasquet). — A new light on an old subject. — The letters of Charles Dickens. — Test-books of philosophy. — The distress in Ireland. — Encyclical of Pope Leo XIII on christian marriage. — Notices of catholic continental periodicals. — Science notices. — Books of science and travel. — Books on Holy Scripture. — Notices of books.

The Academy. 3 avril. Gedde's History of the administration of John de Witt. — Bunbury's History of ancient geography. — Wainwright's Essays and criticisms. — Ashwell's Life of Bishop Wilberforce. — Lamb's Treatise on the mathematical theory of the motion of fluids. — Two philological books. — Jone's History and mystery of precious

stones. — On an unpublished letter of Leone Leoni to Michelangelo. — 10 avril. Sir Theodore Martin's Life of the Prince Consort. — Cheyne on the Prophecies of Isaiah. — Harvard's Heart of Holland. — Two books on early irish history. — Historical publications in France. — Current geological literature. — Stark's Handbook of archaeology. — Excavations of a Roman Christian cemetery and basilica at Salona. — Nohl's Beethoven depicted by his contemporaries.

Nature. 25 mars. — The Institution of naval architects. — Eclipse observations. — Nicholson's tabulate corals. — Visualised numerals. — The telephonic exchange in the United States. — An american sea-side laboratory. — The solubility of gases in solids. — 1^{er} avril. Fossil echinoderms. — Medicine past and present. — The Comstock lode. — A leaf from the history of swedish natural science. I. (A.-E. Nordenskiöld). — The temperature of space and its bearing on terrestrial physics. — The russian geographical Society. — Temperature of the soil during winter. — The meteor shower of january 2. — On the asiatic alliances of the fauna of the « congerian » deposits of south-eastern Europe. — On the origin of the characters of ophites and related rocks.

The Nation (New-York). 18 mars. The week. — Editorial articles — Correspondence. — Notes — Reviews. — 25 mars. M^{me} de Rémusat.

Nuova Antologia. 1^{er} avril. Il Deutschland di Enrico Heine (G. Chiarini). — Gli Italici nella valle del Po (E. Brizio). — Il Manzoni Studiato nella sua corrispondenza inedita. Il Manzoni prima e dopo la pubblicazione de' « Promessi Sposi ». Fine (A. De Gubernatis). — Imperia. Romanzo storico del XVI secolo. Continua (P. Della Gattina). — Le scuole elementari in Italia e il metodo d'insegnamento (A. Gabelli). — Notizie letterarie. — Rassegna delle letterature straniere (A. De Gubernatis). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 1^{er} avril. Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (S. Silingardi). — Danton e Robespierre, tragedia (R. Hamerling). — La vita di Giulio Cesare Vanini secondo il Sig. Boudouin (L. Moschetti). — Il parlamento internazionale pel disarmo (P. Sbarbaro). — Un amore a settant'anni, prologo (A. de Guarinoni). — Rassegna letteraria e bibliografica: Olanda; Inghilterra; Germania; Francia; Italia. — Rassegna delle scienze economiche e sociali. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie.

Rassegna settimanale. 28 mars. Enrico Arnaud. — Intorno al rinnovamento degli studi economici in Italia. — 4 avril. La prevenzione dei reati. — La « Tentazione di S. Antonio » di Domenico Morelli. — Monte Coronaro. — Le casse di risparmio. — Bibliografia. D. Berti, Documenti intorno a Giordano Bruno. L. Salimbeni, Achille Menotti. L. Meucci, Istituzioni di diritto amministrativo. Al. Rossi, Questione operai e questione sociale.

Revista de España. 28 mars. Dinastias griegas anteriores a Alejandro (N. F. Cuesta). — Demóstenes considerado como hombre de gobierno (Roda). — Hispania res (R. Gago y Palomo). — Los idus de abril (A. Mellado). — La geografía actual y la figura de la península ibérica (G. de Linarés). — Revista política. — Crónica teatral. — Crónica científica. — Crónica bibliográfica.

Revista Contemporanea. 30 mars. Sectas religiosas de los Estados-Unidos (L. Barthe). — Cartas a M. A. Dumas acerca del divorcio. IV (Miguel Sanchez). — Las ciencias en 1879 (R. Becerro de Bengoa). — Conciertos de primavera (D. A. Peña y Goñi). — Teatros. — Boletín bibliográfico. — Crónica política, interior (D.-J. Ugarte). — Revista extranjera.

Chalon, J. Aux Pyramides (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon, 60 c.

Pergameni, Hermann. Les guerres des paysans. Etude historique. Bruxelles, Mayolez. 4 fr. (Souscript. 3 fr. 50).

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 9 - 1^{er} MAI 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — L'évolution économique, par G. de Molinari. — Les mariages dans l'ancienne société française, par E. Bertin. — La Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec, par A. Croiset (P. Thomas). — Bibliothèque de l'enseignement complémentaire. — Les « Histoires » de Tacite, publiées par J. Gantrelle. — Publications allemandes. — Un projet de mission scientifique belge en Grèce (L. Alvin). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

L'évolution économique du XIX^e siècle, par Gustave de Molinari. 1 vol. in-8^o de VII-469 pages. Paris, Reinwald.

Voici un livre de méthode sévère, d'esprit large et scientifique, de style clair et élégant, un livre d'une importance capitale et qui mérite une critique approfondie.

Cette critique, je ne puis malheureusement la publier ici. Elle exigerait des développements que le cadre d'un journal ne comporte point. Mais en attendant qu'elle paraisse ailleurs, je veux, tout en faisant mes réserves expresses sur les tendances générales de l'œuvre, résumer pour les lecteurs de l'*Athenæum* les recherches de M. de Molinari.

J'emprunterai presque constamment à l'auteur ses propres expressions.

L'homme, dit M. de Molinari, est d'abord un animal sauvage; les hommes nous apparaissent d'abord réunis en troupeaux. La nature des moyens de subsistance ne permet point à ces premières agglomérations humaines de comprendre au-delà de quelques centaines ou de quelques milliers d'individus chacune: l'homme primitif, vivant de la récolte des fruits naturels du sol, de la chasse et de la pêche, est obligé d'occuper et d'explorer de vastes espaces. Il gîte sur des arbres, comme le Papou, dans des cavernes, comme le Troglodyte, dans des huttes de branchages ou de terre glaise; et, avant même qu'il ait inventé le langage, l'aménagement d'un abri, la confection de vêtements, d'armes et d'outils grossiers sont ses premières industries.

On s'explique aisément la réunion originaires de la généralité de l'espèce humaine en troupeaux, par la nécessité où était cette espèce de se défendre contre les grands carnassiers pourvus d'armes naturelles bien autrement puissantes. On s'explique aussi que cette nécessité ait eu pour résultat de développer les instincts et les qualités de combat: la force, l'agilité, le courage, et que l'ensemble de ces qualités ait constitué la plus haute expression de la valeur. N'en déplaise aux philanthropes, il fallait que l'homme eût, à l'origine, les instincts d'une bête féroce pour réussir à triompher des bêtes féroces. Sous peine de périr misérablement, il devait être, avant tout, un animal de combat. La lutte permanente avec les animaux et les hommes de proie, voilà le caractère dominant de cette première période, et les né-

cessités de cette lutte déterminent le mode de constitution des troupeaux ou des tribus: le choix du chef le plus capable de diriger les opérations de chasse ou de guerre, la formation d'une hiérarchie, l'établissement d'une discipline, la limitation du nombre de femmes et, en général, des bouches inutiles, tout cela s'impose comme dans une ville assiégée ou une armée en campagne.

Dans chacune de ces petites sociétés, entourées d'ennemis et perpétuellement sur le qui-vive, une opinion ne manque pas de se former sur tout ce qui, dans les manières d'être et d'agir de chacun, semble conforme ou contraire aux intérêts de la communauté, intérêts qui se résument dans sa sécurité et sa subsistance. Cette opinion impose en toutes choses, et pour tous les actes de la vie, une coutume qui doit être observée comme les prescriptions d'un code militaire et qui trouve une nouvelle sanction dans les religions naissantes.

C'est ainsi que les groupes humains, éparés sur le globe, encore livrés à l'animalité, se créent un armement, un outillage, une langue et des institutions qui leur sont propres, quoiqu'on puisse observer de tribu à tribu des analogies provenant de l'identité générale des situations et des besoins. Mais les forces physiques et morales, comme les autres biens naturels, sont inégalement distribuées entre les troupeaux; et si nous nous reportons aux traditions historiques les plus anciennes, nous verrons invariablement se dégager des fables qui enveloppent les origines des Etats primitifs, deux faits prédominants, issus tous deux de causes économiques: le premier, c'est l'apparition brusque d'une race supérieure pourvue d'un matériel de civilisation relativement perfectionné, armes et outils en métal, instruments et procédés de culture, animaux domestiques, véhicules de transport maritime et terrestre; le second, c'est l'asservissement des races autochtones par ces immigrants de race supérieure et, comme conséquence, la séparation de la société en classes dominantes ou gouvernantes et en classes asservies, phénomène qui, tout en se modifiant, a subsisté jusqu'à nos jours.

Avec la petite industrie introduite par la conquête, un monde nouveau commence. La mise en culture régulière du sol permet à des millions d'hommes de naître et de vivre sur une étendue de terre qui était naguère à peine suffisante pour procurer à un millier de chasseurs une subsistance précaire. Aussitôt, par l'action de cette loi naturelle en vertu de laquelle les hommes, comme toutes les autres espèces animales, se multiplient en raison de leurs moyens d'existence, aussitôt, disons-nous, à la place des tribus primitives, on voit apparaître des sociétés nombreuses et s'établir des Etats puissants. Non-seulement l'agriculture fournit les moyens de faire subsister cent fois plus d'hommes sur une étendue déterminée de territoire, mais encore le nouveau matériel permet de tirer du sol beaucoup plus de subsistances qu'il n'en faut pour nourrir ceux qui le cultivent. D'où il résulte qu'à côté et au-dessus de ce personnel appliqué à la production des arti-

cles de première nécessité, peut prendre place un personnel presque aussi nombreux voué à d'autres travaux. Alors apparaît la division du travail: la production se spécialise. Tandis qu'une partie de la population s'occupe de produire et de façonner les matériaux de l'alimentation, une autre partie fabrique des armes, des outils et l'immense variété des articles nécessaires au vêtement, à l'habitation, au luxe du corps et de l'esprit; une troisième partie pourvoit aux services domestiques, une quatrième, la plus importante quoiqu'elle soit la moins nombreuse, s'emploie à gouverner la société et à la défendre. Cette division du travail, qui demeure toujours plus ou moins incomplète (l'exercice de divers métiers industriels et autres demeurant fréquemment joint aux travaux agricoles), favorise à un haut degré les progrès ultérieurs de la société. Les échanges en sont la conséquence, et la monnaie est inventée pour les faciliter. Les industries se multiplient et se perfectionnent, les sciences physiques et morales se constituent, un état économique, politique et social nouveau a surgi et va se développant.

Cependant le matériel de la production demeure encore imparfait et grossier: la petite industrie est peu productive en comparaison de ce que sera plus tard la grande. A défaut de la force mécanique, elle emploie principalement la force physique de l'homme: qu'il s'agisse de cultiver la terre, de construire des habitations, de filer et de tisser les étoffes, d'extraire et de façonner les métaux, de transporter les produits et les hommes eux-mêmes, c'est la force physique qui apparaît comme l'agent ou le véhicule universel. Enfin, ces produits insuffisants, créés à grand renfort de main-d'œuvre, ne peuvent, sauf de rares exceptions, être transportés qu'à de courtes distances: leur marché est naturellement limité. Ainsi, l'insuffisance de la productivité, la prépondérance du travail physique et la limitation naturelle des marchés, tels sont les phénomènes qui caractérisent la petite industrie et, peut-on ajouter, qui déterminent la constitution économique, politique et sociale de ce régime.

Il est facile, en effet, de comprendre que les sociétés vivant de la petite industrie ne pouvaient subsister qu'aux conditions suivantes:

1^o La multitude vouée aux travaux de force de l'agriculture, de l'industrie et des transports par terre ou par eau, devait être assujettie à un régime qui la contraignait à exécuter ces travaux, à la fois pénibles et peu productifs, et qui, en même temps, aménageait utilement sa consommation en lui imposant d'autorité les dures privations qu'elle ne savait encore s'imposer elle-même. Or, il ne faut pas oublier que la nature de ses occupations l'empêchait d'acquiescer et la capacité et la force morale qui pouvaient seules la déterminer à travailler librement et à consommer utilement les produits de son travail.

2^o La classe possédante et dirigeante devait être soumise à une discipline assez forte et assez rigide pour que cette classe pût maintenir sous le joug la multitude asservie et résister aux agressions du dehors. Elle ne pouvait permettre

à ses membres de commettre des *nuisances* et des manquements à leurs devoirs qui auraient désorganisé l'Etat auquel l'existence de tous était attachée. Il fallait les empêcher de gaspiller les ressources et les capitaux dont le peu de productivité de l'industrie et l'insuffisance de la prévoyance individuelle rendaient l'acquisition si difficile et l'accumulation si laborieuse; il fallait les préserver surtout de l'affaiblissement physique et moral qu'entraînait une consommation déréglée. Tels étaient les objets que se proposaient les institutions politiques, civiles et religieuses; mais elles n'atteignaient jamais l'ur but que d'une manière incomplète, tant par suite de l'imperfection inévitable de cette *machinery* gouvernante que par suite de la résistance des appétits brutaux, des passions vicieuses et destructives qu'il s'agissait de discipliner.

3^e Enfin, un ensemble d'institutions et de coutumes devaient remédier au défaut d'étendue des marchés, en empêchant les producteurs de faire la loi aux consommateurs, les prêteurs d'exploiter les entrepreneurs, et les entrepreneurs d'exploiter les ouvriers.

Ce régime de tutelle universelle était nécessaire, et il n'a pu être utilement modifié qu'autant que l'industrie est devenue plus productive, que la nature du travail s'est élevée et que les marchés se sont agrandis. C'est seulement à la suite de ces progrès essentiels que l'esclavage a pu se transformer en servage; que le servage, à son tour, a disparu, et, d'une manière générale, que la discipline sociale est devenue moins étroite et moins rude; enfin, c'est seulement à la suite de ces progrès que le régime des corporations fermées et des marchés appropriés, avec la réglementation compliquée qui y était adaptée, a commencé à faire place à la concurrence.

Or, après n'avoir subi, pendant des milliers d'années, que quelques changements à peine, le matériel de la production a précisément commencé à se transformer grâce à l'application de la science à l'industrie. Cette transformation (qui semble ne devoir s'arrêter, dans les ramifications de plus en plus nombreuses de la production, qu'au point où un moteur mécanique ou un agent chimique cessera absolument de pouvoir suppléer à l'action d'une force intelligente) date déjà de plusieurs siècles. On pourrait dire qu'elle a débuté par l'invention des armes à feu, qui a renouvelé le matériel de la guerre; mais c'est depuis l'invention de la machine à vapeur qu'elle s'est accélérée, en s'étendant successivement à la plupart des branches de l'industrie humaine: bornons-nous à citer, parmi les plus importantes, les industries textiles et, en particulier, la fabrication des étoffes de coton et de laine, la métallurgie, l'extraction de la houille, les transports par terre et par eau, la télégraphie, l'imprimerie, dont les presses, mues par la vapeur, ont récemment centuplé la puissance, la fabrication des machines et des outils, etc., etc. Dans la production agricole, la transformation du matériel et des méthodes a commencé plus tard mais elle va se développant chaque jour: l'agriculture est entrée à son tour dans les voies de la grande industrie. On peut en dire autant des établissements, des procédés et des instruments servant à la circulation et aux échanges: le crédit et le commerce se sont établis sur un plan plus vaste. Bref, presque aucune des branches du travail humain n'est demeurée stationnaire.

En substituant ainsi au vieil outillage mis en œuvre par la force physique de l'ouvrier, un matériel mu par des forces mécaniques, la grande industrie n'a pas seulement augmenté presque sans limites la puissance productive de l'homme; elle a encore engendré une série de phénomènes d'une portée considérable: transformation de la nature du travail, dans lequel

l'action de la force physique est remplacée par celle des forces intellectuelles; changement dans la proportion du capital et du travail, impliquant une intervention plus active des forces morales dans la production; agrandissement des entreprises et progrès de leur mode de constitution aboutissant à la substitution de l'action collective à l'action individuelle, et ouvrant un débouché aux capitaux de toute dimension et aux capacités de toute provenance; extension de la sphère des échanges et solidarisation des intérêts de tous les membres de l'« Etat économique » progressivement élargi; développement illimité de la concurrence, ayant pour conséquence l'établissement d'un ordre plus parfait dans la production, d'une justice plus exacte dans la distribution de la richesse, et rendant dans tout le domaine soumis à son influence, le progrès nécessaire.

L'amélioration générale, continue et indéfinie de la condition matérielle et morale de l'homme, voilà, en résumé, la tendance de cette évolution qui a inauguré une nouvelle époque de la vie de l'humanité. En effet, si l'accroissement de la puissance productive rend la richesse plus abondante, et si la concurrence substituée au monopole agit de son côté pour en rendre la distribution plus équitable, ne pourra-t-on pas obtenir, jusque dans les couches sociales les plus basses, une quantité croissante des matériaux du bien-être en échange d'une somme de travail qui ira en s'amoindrissant à chaque progrès de l'industrie? Si la nature du travail de l'ouvrier se transforme, si ses facultés intellectuelles et morales sont demandées au lieu de sa force musculaire, ne se développeront-elles pas de manière à faire prédominer, dans cette nouvelle ère, l'être moral sur la brute? Si la sphère de la solidarité s'élargit, si l'humanité entière finit par ne plus former qu'une grande famille dont tous les membres seront liés par des intérêts communs, une barrière de plus en plus haute et solide ne sera-t-elle pas opposée aux passions malfaisantes qui poussent à la guerre? Enfin, si la concurrence rend le progrès nécessaire dans le domaine de plus en plus vaste qu'elle est appelée à régir, cette vision consolante d'une société où règnent le bien-être, la justice et la paix, n'apparaît-elle pas comme le terme final de l'évolution industrielle?

Voilà l'idéal vers lequel nous nous dirigeons; mais nous en sommes encore bien éloignés. Le quart de la terre habitable est occupé par des populations dont l'outillage et les institutions sont demeurés ceux de l'âge primitif; l'âge de la petite industrie subsiste dans tout le reste, ici d'une manière exclusive, là en partage avec l'ère naissante de la grande industrie. Celle-ci n'a guère transformé, même dans les pays les plus avancés, que la plus faible partie du matériel de la production et de la consommation. De même, l'ancienne *machinery* du gouvernement n'a subi encore qu'une transformation partielle; elle est en retard sur l'évolution industrielle, et le défaut d'accord entre ces deux évolutions est une nouvelle source de *nuisances*. Le monde civilisé se trouve donc dans un état de crise, et il y demeurera selon toute apparence jusqu'à ce que la double transformation soit arrivée à son terme. La lutte actuelle, cette lutte qu'accompagnent tant de pertes, de perturbations et de souffrances, continuera jusqu'alors entre la petite industrie et la grande, entre l'ancienne *machinery* du gouvernement et la nouvelle: celles-là condamnées à périr, mais défendant énergiquement leur existence, celles-ci avançant pied à pied en se complétant au prix d'une multitude infinie d'expériences infructueuses et d'essais avortés.

Les conséquences de cette crise, pour ceux qui en souffrent le plus, sont faciles à résumer.

Le grand nombre a plus souffert des changements occasionnés par le nouvel ordre de choses qu'il n'en a profité: le débordement du paupérisme est contemporain de l'avènement de la grande industrie. Les résultats de la production, devenue plus féconde, s'accumulent par masses entre les mains d'une minorité, tandis que la multitude se trouve, non moins qu'elle l'était autrefois, exposée aux extrémités du dénûment, sans qu'on puisse signaler dans sa condition avilie et précaire, une amélioration profonde et durable, sans que la somme de ses souffrances semble s'être amoindrie sous l'influence du progrès industriel. La condition de neuf familles sur dix descend, de degré en degré, de la médiocrité à la gêne et à la plus extrême misère. Dans les classes inférieures, le revenu, réduit le plus souvent au strict nécessaire, tombe parfois même au-dessous du strict nécessaire, car la tendance générale des entrepreneurs est d'exiger de l'ouvrier un maximum de travail dépassant ses forces, en échange d'un minimum de subsistances trop souvent insuffisant pour les réparer. Les nouvelles conditions de l'industrie n'impliquent rien moins que l'expropriation et la destruction des individualités et des races les moins intelligentes, les moins morales et les moins laborieuses, au profit de celles qui se distinguent par leur esprit d'entreprise, leur aptitude au progrès, leur esprit d'ordre et d'épargne, leur assiduité au travail. Sous le régime de la concurrence, dans cet effort constant et universel, le niveau commun ne manque pas de s'élever; mais les moins bien doués pour la lutte succombent. Ils descendent dans les rangs inférieurs de la hiérarchie sociale, sans y trouver plus que dans les autres un abri paisible et un refuge assuré. Là aussi, et d'une façon encore plus brutale et sommaire, la concurrence accomplit son œuvre de sélection. Les travailleurs voués au labeur physique sous le régime de la petite industrie, qui ne pourront s'adapter aux conditions nouvelles, disparaîtront comme ont disparu les animaux primitifs lorsque le milieu où ils vivaient s'est modifié, et feront place à ceux qui réussiront à s'y adapter et à leur descendance. Des siècles s'écouleront encore avant que cette évolution soit terminée; mais les souffrances particulières ne peuvent être mises en balance de l'augmentation du bien-être général.... (1).

Au point où en est aujourd'hui la science, conclut M. de Molinari, on ne saurait prédire la marche des sociétés comme on prédit celle des astres. Cependant, nous sommes déjà en mesure d'affirmer, en nous appuyant sur des données positives, que l'humanité ne retournera pas en arrière et qu'elle n'ira pas davantage où les socialistes, les communistes et les nihilistes ont la prétention de la conduire. Elle suit sa voie; et il ne dépend d'aucun système et d'aucun homme de l'en faire dévier, car le mouvement auquel elle obéit est la résultante de tous les progrès qu'elle a accomplis depuis son origine. Ce que nous apercevons dès à présent de l'édifice grandiose qui s'élève pour abriter les générations futures nous permet de conjecturer ce qu'il sera dans l'avenir. Il dépend de l'humanité de franchir plus ou moins vite la dernière étape qui précède l'ère nouvelle. Plus tôt elle aura remplacé le matériel de la petite industrie par celui de la grande; plus tôt elle aura détruit les obstacles naturels et artificiels qui s'opposent à l'universalisation de la concurrence; plus tôt enfin elle aura adapté l'individu, aussi bien que l'appareil qui supplée à son insuffisance intellectuelle et morale à pratiquer le *self government*, aux conditions nouvelles que

(1) Toutes les phrases de ce paragraphe sont extraites littéralement du livre de M. de Molinari. On les retrouve d'ailleurs chez les principaux économistes de l'école fataliste — classiques et romantiques.

lui a faites la transformation de la *machinery* de la production, plus promptement et plus économiquement elle accomplira cette évolution dont le terme est le bien-être général, la justice et la paix.

Les Mariages dans l'ancienne société française, par Ernest Bertin. Paris, Hachette.

L'auteur de cet ouvrage étudie la société française du XVII^e siècle sous un aspect nouveau et fécond. Il nous raconte comment se mariaient les hommes de ce temps qui marquent dans l'histoire par leur naissance, leurs talents ou leur fortune. En recherchant les sentiments et les passions d'où naissaient alors les mariages, il a cru, et avec beaucoup de raison, apporter, comme on dit au delà du Rhin, une importante contribution à la connaissance des mœurs et de l'esprit du XVII^e siècle.

C'est dans l'œuvre considérable de Saint-Simon que M. Bertin a puisé les renseignements qui lui ont permis de composer cette histoire du mariage sous le règne de Louis XIV. C'est dans Saint-Simon qu'il a trouvé dispersés au gré des souvenirs ou de la verve endiablée de l'écrivain, les faits, les anecdotes, tous les éléments de cette longue chronique qui a pour titre *les mariages dans l'ancienne société française*. On peut même dire que sans les Mémoires de Saint-Simon, M. Bertin n'aurait pu composer son livre. Qui a mieux retracé que Saint-Simon les événements qui occupèrent et agitaient la société de ce temps? Qui a mieux que lui observé la cour dans ses parties les plus intimes et les plus curieuses? Il peint ses personnages avec une telle minutie et une si grande abondance de détails, il accumule si bien les traits saisissants, les images pittoresques, les mots frappants, qu'il fait revivre devant nous, avec plus de puissance et d'éclat encore que La Bruyère dans ses *caractères*, l'homme avec son allure particulière, le son de sa voix, l'expression de son visage, les mille nuances, souvent presque insaisissables, de son humeur et de sa personne. Son imagination est si vive et si fougueuse, et il s'anime, il s'échauffe, il s'emporte, il se passionne tellement en écrivant son récit, qu'il nous émeut et nous entraîne à sa suite, tour à tour amusés ou révoltés des scènes qu'il raconte. Il est d'ailleurs si avide de pénétrer le secret des mille cabales qui se jouent autour de lui, et en même temps si perspicace, si habile à débrouiller les intrigues les plus compliquées, à scruter les menées les plus mystérieuses, les manœuvres les plus cachées! Ajoutez que c'est un grand curieux de généalogies, qu'il a le désir irrésistible et comme la manie et la fureur de savoir l'origine, les alliances, les tenants et les aboutissants de tous les personnages qui l'entourent; qu'il remonte avec le flair du plus habile limier, à travers les ronces et les épines qui sèment le chemin, jusqu'à la source, souvent impure, d'où sont sorties les familles de ses contemporains; enfin, qu'il est vain, orgueilleux, amoureux épris de son titre de duc et de pair, prêt à quereller le voisin sur une frivole question d'étiquette, écrivant des pages entières sur le droit de préséance, établissant, à tout instant, de subtiles distinctions entre les castes de la société, et, comme on l'a dit, ne voyant la nation que dans la noblesse, dans la noblesse que la pairie, dans la pairie que lui-même.

Toutefois, M. Bertin a consulté également les *Lettres*, *Mémoires*, *Journaux* et *Souvenirs* de tout genre qui vont de Tallemant des Réaux à l'avocat Barbier; il a consulté Dangeau et Madame de Sévigné, Dangeau, qui note toutes choses avec une sèche exactitude, Madame de Sévigné qui laisse trotter sa plume la bride sur le cou et qui, comme disait le duc de Villars

Branças, d'un coup de baguette magique nous montre le monde de son temps et le fait passer en revue devant nos yeux.

Suivons donc du regard, avec M. Bertin, cette comédie matrimoniale aux cent actes divers qui se jouait en France il y a tantôt deux cents ans, voyons, avec lui, comment on s'alliait dans la famille royale, chez les grands seigneurs, chez les bourgeois devenus ministres, chez les financiers sortis de la foule, mais qui, aussi bien que le roi, avaient, de par leur argent, leur cour et leurs favoris.

On sait que Louis XIV maria avec des princesses et des princesses de la maison de France les bâtards et les bâtardes issus de ses nombreuses et scandaleuses amours. Le premier mariage, celui de M^{lle} de Blois, fille de M^{me} de La Vallière, avec le prince de Conti, eut le charme et la fraîcheur de la jeunesse; ce fut un mariage d'amour. On ne trouve pas le même attrait romanesque dans les autres mariages, celui de Monseigneur (le dauphin) avec l'infante de Bavière, celui du fils de Condé, le duc de Bourbon, avec M^{lle} de Nantes, fille de M^{me} de Montespan, celui du duc du Maine, fils illégitime de Louis XIV, avec la cadette des princesses de Condé, la vive et entreprenante duchesse du Maine, qui devait mener avec un tel entrain la vie fiévreuse de la cour et passer tant de *nuits blanches* à se divertir dans son palais de Sceaux et à conspirer contre le roi. Ce qui excita surtout la surprise de la cour, ce fut le mariage du duc de Chartres, fils de Monsieur et neveu du roi, avec la deuxième M^{lle} de Blois, fille de M^{me} de Montespan; vainement Madame (femme de Monsieur et fille de l'électeur de Bavière) s'opposa à cette union, vainement elle tourna le dos à Louis XIV et refusa à table les plats qu'il lui offrait, vainement elle donna en pleine cour un soufflet à son fils; le mariage eut lieu; le roi le voulait. Citons encore l'alliance du duc de Berry avec la fille du duc d'Orléans, cette duchesse de Berry qui plus tard se jeta à corps perdu dans la débauche, se laissait tyranniser par Lion, un cadet de Gascogne, et rentrait chez elle, abruti et souillé par l'ivresse, au milieu des lazzis et des dégoûts des laquais; l'alliance du cynique et victorieux Vendôme avec cette M^{lle} d'Enghien qui mourut de l'abus des liqueurs fortes; l'alliance du prince de Modène et de cette M^{lle} de Valois qui se compromettait publiquement avec le duc de Richelieu.

Nous passons aux maisons princières. L'unique descendant des Guise, l'arrière-petit-fils du Balafre, épouse, en 1667, M^{lle} d'Alençon, fille de Gaston d'Orléans; elle est laide et bossue, mais elle est fille de France: à dîner, M. de Guise debout lui donne la serviette et ne s'assied que lorsqu'elle a commandé au domestique d'apporter au bout de la table le couvert de son mari. Marie de Gonzague épouse le vieux roi de Pologne, Ladislas Sigismond; sa nièce Bénédicte, un prince de Brunswick qui lui donne des coups de pied et de poing et qui s'amuse durant quinze jours à la faire monter en carrosse, comme pour un voyage et, au bout de la rue, à la faire descendre. Le duc de Mantoue, veuf, vieux et débauché, arrive à Paris pour épouser la veuve de M. de Lesdiguières qu'il ne connaît pas, mais dont il sait la beauté; il est repoussé, mais on lui jette à la tête deux filles de noble maison, M^{lle} d'Enghien et M^{lle} d'Elbœuf; cette dernière l'emporte dans son cœur, et il promet, sur l'ordre du roi, de l'épouser à Mantoue. La mère de la fiancée, la tante de la fiancée, la fiancée elle-même accompagnent notre homme sur la route d'Italie; elles ne le quittent point; elles craignent de le perdre en chemin ou qu'il se ravise; à Nevers, dans une chambre d'hôtellerie, elles le saisissent. Le prêcheur et l'endoctrinment si bien qu'il subit la bénédiction nuptiale donnée à la hâte par l'aumônier de l'équipage, et

reste quelques instants en tête-à-tête avec M^{lle} d'Elbœuf; désormais il est enchaîné; ces dames le laissent prendre les devants et continuent lentement leur voyage. M. Bertin cite encore d'autres exemples qui prouvent avec quelle fureur, quel acharnement les filles de la noblesse poursuivaient et traquaient les souverains, si âgés, si détestables qu'ils fussent; elles ne voyaient que la couronne, et ne se souciaient guère de l'époux. Il arriva même que des demoiselles de très modeste naissance s'unirent à des princes: une simple demoiselle du Poitou, Eléonore Desmiers, épousa le duc de Zell, et, voyez l'enchaînement des choses! la fille d'Eléonore Desmiers devint la femme du second électeur de Hanovre, premier roi d'Angleterre (on sait qu'il la répudia et fit brûler dans un four chaud le comte de Königsmark, son prétendu amant); la fille de cette électrice de Hanovre, petite-fille par conséquent d'Eléonore Desmiers, se maria avec le second roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, le roi sergent, et fut mère du grand Frédéric: on ignore ordinairement qu'une fille du Poitou, de la plus mince noblesse, a été la souche commune des familles royales d'Angleterre et de Prusse.

Mais il faut se hâter, car si l'on se laissait entraîner à résumer, après M. Bertin, tous les mariages de cette époque, un volume ne suffirait pas à la tâche. Il faut lire l'ouvrage même, non pas d'une traite, car il est fort long, et tous ces récits d'alliances matrimoniales finiraient par fatiguer le cerveau; il faut prendre le livre en main par intervalles, le goûter, pour ainsi dire, à petite dose, lire de temps en temps un chapitre, ou une anecdote, car il fourmille d'historiettes curieuses, aussi saisissantes que les aventures les plus dramatiques d'un roman, et pourtant réelles. En somme, ce qui perçait et domine dans toute la noblesse du XVII^e siècle, c'est le désir de maintenir intacte la grandeur de la maison, de rehausser son crédit, de conserver à la race sa richesse et l'éclat de son nom, et de la prolonger en quelque sorte dans l'avenir, aussi brillante, aussi opulente qu'elle a été un moment; aussi, on donne à l'Eglise les cadets et les disgraciés de la nature; quant aux aînés, on les pousse dans le monde par tous les moyens et avec l'argent échappé aux dissipations ordinaires et à la dépense effroyable qu'exigent la cour et le roi. Partout, les unions sont scandaleuses. Le duc de Saint-Simon est presque le seul qui fait exception: il ne se mésallie pas, il n'entre pas dans une grande maison aux mœurs équivoques, il demande la main d'une fille de M. de Beauvilliers, parce qu'il est épris des vertus de M. de Beauvilliers; peu lui importe la dot, et même la fille; il veut être le fils de M. de Beauvilliers. Mais ce beau-père lui échappe; Saint-Simon se rejette alors vers le maréchal de Lorges, dont il admire la droiture et la franchise; il épouse M^{lle} de Lorges qui vécut en honnête femme. Mais la maréchale de Noailles, dont Saint-Simon a tracé une noble et attrayante image, n'a pas permis à ses nombreuses filles le luxe de l'amour dans le mariage; elle les a mariées, sans les consulter, ni se soucier de leurs sentiments.

Une bien amusante comédie, c'est le mariage du prince de Léon et de M^{lle} de Roquelaure; l'un, prodigue, joueur, coiffé d'une actrice à la mode; l'autre, laide, bossue et vieillissant dans un convent, mais grande héritière. Tout est convenu, et le mariage est près d'être conclu; à la dernière heure, l'affaire (c'est en effet une affaire, et pour M. de Léon une bonne affaire) est rompue; les parents abandonnent le projet. Mais les jeunes gens le reprennent pour leur compte; le prince veut faire un mariage d'argent, et la jeune fille ne demande qu'à épouser le prince; songez qu'elle est difforme, qu'elle a vingt-quatre ans accomplis, qu'elle rêve à un

mari, quel qu'il soit, et que le mari qui se présente, quoi qu'il n'ait pas une belle prestance, lui propose un enlèvement! Le prince arrive à la porte du couvent avec un carrosse tout à fait semblable à celui d'une amie de M^{me} de Roquelaure, M^{me} de la Vieuville; il a donné aux valets la même livrée, il a contrefait l'écriture et le cachet de la dame. La supérieure, recevant une lettre qui mande immédiatement M^{me} de Roquelaure, laisse la pensionnaire, avec sa gouvernante, monter dans la voiture. Au tournant de la rue, le prince saute dans le carrosse; il bailonne la gouvernante, et fouette cocher! On arrive au galop des chevaux à Bruyères, dans la maison de campagne du duc de Lorges, fils du maréchal. Là, tout est prêt: le prêtre, les témoins, qui sont, s'il vous plaît, le duc de Lorges et le comte de Rieux; la messe est célébrée; nos époux se rendent dans une belle chambre; on les déshabille, on les couche, on les laisse seuls, et quelques heures après a lieu un bon repas, que la mariée, mise en gaieté, anime de ses propos; elle chante même des chansons au dessert. Le soir, notre pensionnaire rentre au couvent et conte tout à la supérieure; M^{me} de Roquelaure, avertie, gronde et tempête contre M^{me} de la Vieuville et sa fille; les chansons de table surtout lui tiennent au cœur; se laisser enlever par un jeune débauché et se marier secrètement avec lui, passe encore! mais chanter après boire de joyeux refrains, quel scandale! Elle court chez le chancelier, puis chez le roi, et demande justice entière. Tout d'abord la cour éclate de rire; la laideur du prince, la bosse et les chansonnettes de la mariée, tout dans ce mariage grotesque et tellement brusqué, provoque l'hilarité générale; M^{me} de Maintenon même daigne se dérider un instant. Mais il y a eu faux, substitution de personnes et rapt: bientôt le prince de Léon prend peur, le duc de Lorges, principal témoin, n'est pas moins alarmé, et Saint-Simon, craignant pour son beau-frère, vole chez le chancelier. Que faire? Nier tout, et pour ce, soustraire les signatures et enjoindre au prêtre et à quiconque pourrait témoigner, de disparaître incontinent. Celui qui donna cet excellent conseil, fut le chancelier lui-même, chef et gardien de la justice. Aussitôt, tout s'évanouit, prêtre et domestiques, actes et signatures; le chancelier apaise les juges et traîne la procédure en longueur; finalement, M. et M^{me} de Roquelaure s'adoucisent et acceptent le mariage de leur fille. Mais alors les parents du prince de Léon, M. et M^{me} de Rohan, font les difficiles; ils résistent et s'efforcent au moins d'obtenir une dot plus considérable: il fallut que le roi parlât en maître pour leur arracher leur assentiment. Le contrat fut signé, très légalement, mais aussi très tristement, et quand le mariage fut célébré, le prince de Léon entra par une porte de l'église, et par une autre, M^{me} de Roquelaure, que cinq ou six religieuses gardaient à vue en se relayant auprès d'elle: *les chants avaient cessé*. Mais le soir, les deux époux partaient pour Bruyères; le prince acheta au duc de Lorges le château consacré par son amour; il eut, comme dans les contes de fées, beaucoup d'enfants, et ne cessa pas d'adorer sa femme. Il est vrai que tout le jour il la querellait; mais le prince et la princesse étaient si pauvres, il leur fallait dépenser tant d'esprit et de verve pour amuser les fournisseurs, il leur fallait imaginer tant de ruses et d'inventions! Un soir, en hiver, ils mirent une lampe dans le poêle pour le faire briller et donner à leurs yeux l'illusion, sinon de la chaleur, du moins de la flamme.

Cependant (nous poursuivons rapidement l'analyse du volume de M. Bertin), la bourgeoisie s'élevait et arrivait aux ministères; la plupart des secrétaires d'Etat étaient des bourgeois, des hommes du liers-État. La noblesse

rechercha l'alliance de la bourgeoisie qui était en possession du pouvoir et des emplois; elle lui donna ses filles. Certains de ces secrétaires d'Etat, alliés à des familles nobles, firent une éclatante fortune; les Servien et les Lyonne tombèrent, il est vrai, mais les Villeroi et les Gesvres firent souche de puissantes maisons; les Colbert et les Le Tellier allaient de pair avec les héritiers des plus beaux noms et des fortunes les plus grandes de la France; les secrétaires d'Etat étaient les égaux des gens de la plus haute qualité. La plupart sortaient de la robe, car la robe, comme le remarque très bien M. Bertin, était une des puissances de l'Etat, une des plus influentes et des plus courtisées, une des plus riches par la simplicité de ses mœurs et par son travail obstiné. Mais elle aussi est envahie par la corruption; elle affecte des airs de cour, elle prétend à l'esprit et à la noblesse, elle veut dépenser avec éclat, elle se venge à Paris des humiliations qu'elle essuie à Versailles: bientôt on voit des seigneurs se rapprocher d'elle et se marier dans des familles de robe, tandis que des filles de la noblesse, séduites par la splendeur et la fortune des hautes charges judiciaires, se mésallient avec des magistrats.

Dans cette société, les financiers sont les plus curieux à observer; c'est une noblesse d'argent, non moins importante que la noblesse de race et que la noblesse de robe; malgré ses ridicules et ses travers, que Lesage a peints avec une verve étincelante dans *Turcaret*, elle est même plus courue et plus recherchée. Car le financier, ou, quelque nom qu'on lui donne, le traitant, le partisan, le fermier-général, ou, comme dit La Bruyère, le manieur d'argent, aime à manger sa fortune dans la compagnie des seigneurs, et ces messieurs de la noblesse l'aident, fort galement ma foi, à fricasser les écus qu'il a gagnés en pressurant de ses mains rapaces le contribuable. Le financier est adulé, courtisé de tous; c'est lui qui soutient l'Etat, comme la corde soutient le pendu, il est vrai; mais c'est à Samuel Bernard que Louis XIV a recours dans sa détresse, et le grand roi promène le financier vaniteux à travers Marly pour obtenir de l'argent. C'est que ces financiers avaient de l'argent comptant, chose rare à cette époque; outre les terres et les châteaux, ils donnaient à leur fille une dot en espèces sonantes; ils payaient les dettes de leur genre. M. Bertin a esquissé très brillamment le portrait de quelques-uns, d'après ce Tallemant des Réaux qui était lui-même fils et gendre de banquier et qui nous a tracé des croquis de ces riches parvenus, avec une verve mordante et toute gauloise. C'est l'ugel, c'est ce Montauron à qui Corneille dédia *Cinna*, c'est Gédéon Tallemant, c'est Gilles Ruellan, c'est Boisfranc, dont la fille épouse le marquis de Gesvres, et le fils, une Soyecourt; c'est Bechameil, qui marie l'aînée de ses filles avec le ministre Desmarets, et la cadette avec le comte de Cossé-Brissac; c'est Plénœuf, dont la fille, devenue marquise de Prie, gouverne la France en même temps que le duc de Bourbon; c'est Crosat, dont la fille se marie au comte d'Evreux, et le fils à une Gouffier. Il n'y avait pas de maison qui ne fût alliée à la finance; le beau-père de Saint-Simon, le neveu de Turenne, le maréchal de Lorges, épousait la fille du riche Frémont pour s'équiper avant de partir pour la Flandre; M^{me} de Sévigné mariait son fils à la fille du financier Saint-Amant; il faut bien du fumier sur les meilleures terres, disait M^{me} de Grignan, et les millions, écrit la spirituelle marquise, sont toujours de bonne maison.

Quelle est la conclusion de M. Bertin? Elle est peut-être trop austère après tant de scènes souvent amusantes. C'est que la sympathie des cœurs, pour employer l'expression d'un grand

sermonnaire du temps, ne se rencontrait alors que dans très peu de mariages. Ce qu'on trouve au fond de toutes les unions, c'est l'intérêt, l'intérêt sous toutes ses formes, et, quoique les vils motifs décident à toutes les époques de la plupart des alliances, ici même, dans le grand siècle et au temps du grand roi, les sentiments indignes et les basses passions avaient plus de force que jamais et pesaient sur les familles de tout leur poids. Il fallait obtenir la faveur du roi, garder ou acquérir de précieux privilèges ou des distinctions qu'on ne trouvait pas puériles, sauver un nom glorieux du déshonneur et une race antique de l'obscurité pauvre, continuer la vie fastueuse qu'on avait menée jusque-là; il fallait enfin donner satisfaction à l'orgueil, car l'orgueil est la plaie de cette société, il dévore Saint-Simon, il dévore ces nobles qui s'allient aux riches roturiers en les méprisant, il dévore ces riches roturiers qui se croient les égaux des nobles qu'ils ont sauvés du dénûment, car jamais les parvenus et les anoblis ne furent peut-être aussi insolents, aussi effrontément hautains qu'en ce temps-là. De là, ce mot de Beaumarchais, que le mariage est la plus bouffonne des choses sérieuses; de là la rébellion des enfants qui ne reconnaissent pas aux parents le droit de décider de leur destin; de là les évasions du couvent ou de la maison paternelle, les enlèvements, les mariages secrets, les liaisons honteuses, et une corruption effrayante. Qu'importait aux conjoints l'honneur, la vertu, la délicatesse des sentiments? Aussi Bourdaloue « qui frappe comme un sourd », ne voit-il dans la société que des mariages contractés sans attachement et produisant de criminels attachements sans mariage. L'adultère s'affiche à tous les yeux; des femmes de la noblesse et de la robe sont désignées par le nom de leur amant et non par le nom de leur mari; encore est-ce l'amant du moment, car ces dames distinguées souvent par leur esprit et leur naissance, volent d'un homme à l'autre; c'est le règne de la galanterie; Lauzun et Richelieu sont les héros du grand monde. Cette dépravation des mœurs a fait à l'ancienne société française plus de mal qu'on ne le croit communément; elle lui a ravi sa force, elle l'a dépouillée de son prestige, elle l'a exposée au mépris du peuple qui souvent est plus dangereux que sa haine. « Il y a longtemps, disait Turgot, que notre nation a besoin qu'on lui pèche le mariage, et le bon mariage. » Il est vrai qu'on en peut dire presque autant aujourd'hui, mais ces mauvais mariages, dont M. Bertin nous a raconté l'histoire, ont été une des causes qui ont précipité la ruine de l'ancien régime.

On pourra blâmer M. Bertin d'avoir fait l'histoire de Versailles plutôt que de Paris et de la province, et de n'avoir étudié l'ancienne société française que sous le règne de Louis XIV. Mais son livre est intéressant. Quoi de plus curieux que la vie de ces financiers, ballottés par tant de fortunes diverses et arrivant du plus bas emploi au premier rang de la finance? Quoi de plus curieux que toutes ces histoires matrimoniales qui sont pour ainsi dire de petits drames où les intrigues se croisent et se multiplient comme à plaisir? M. Bertin a très bien retracé toutes ces scènes comiques ou tragiques; on reconnaît dans son récit maint tour et mainte expression de Saint-Simon, mais son style est vif, agile, animé parfois d'une ironie piquante, et, malgré la foule des événements qu'il raconte, nullement monotone; son livre est une suite de petits tableaux, peints d'une main habile et légère, et qui nous montrent la société du xvii^e siècle, ses sentiments et ses préjugés, la fusion qui s'accomplit déjà dans ses diverses classes, les destinées enfin de certaines familles connues dans l'histoire de l'ancienne France et même de la nouvelle.

C. H.

La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec, par Alfred Croiset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1880. Un vol. in-8° de 458 pp.

Voici un livre qui fait honneur à la jeune école philologique française. Qu'on ne s'étonne pas de nous voir employer le mot *philologique* à propos d'un ouvrage essentiellement littéraire : nous voulons dire que cet ouvrage témoigne d'une connaissance étendue et solide du monde grec, d'un sentiment juste et vif de la vie antique et d'une étude minutieuse et approfondie des textes anciens. Ces qualités n'ont pas toujours distingué la critique littéraire en France ; le temps n'est pas éloigné, où l'on évitait de se piquer les doigts aux « broussailles » de l'« érudition allemande », où l'on se débarrassait des questions de détail et des discussions gênantes avec quelques phrases vagues et joliment tournées.

Aujourd'hui un esprit nouveau a pénétré dans le haut enseignement littéraire, et le volume dont nous rendons compte est une preuve de cet heureux changement. M. Croiset aborde franchement les difficultés ; il a fait des recherches personnelles, il a voulu se former une opinion sur tous les points controversés, sur les matières les plus épineuses ; il a consciencieusement travaillé à se mettre au courant des progrès de la science philologique. Son livre est donc très savant ; mais il ne faut pas croire qu'il en soit moins agréable et attrayant. Bien au contraire : le simple lettré le lira sans effort, grâce à la clarté toute française qui règne dans l'exposition ; et il le lira avec plaisir, parce que M. Croiset a su rendre intéressants les problèmes qu'il examine. Quant à l'érudit de profession, il pourra également tirer profit de cette lecture : l'essai de M. Croiset nous paraît résumer parfaitement l'état actuel des études relatives à Pindare, et l'auteur montre dans ses jugements beaucoup de tact, de goût et de mesure.

Une courte analyse donnera à nos lecteurs une idée de la largeur avec laquelle M. Croiset a traité son sujet et de la richesse des matériaux qu'il a mis en œuvre.

Dans son *Avant-propos*, M. Croiset démontre qu'une initiation préliminaire est indispensable pour comprendre et pour goûter Pindare.

L'unique moyen de bien savoir ce qu'était au juste le génie de Pindare, c'est de commencer par étudier le lyrisme grec en général, au moins dans ses principaux traits.... De là l'idée fondamentale de l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Je me suis efforcé, d'une part, en étudiant la poésie de Pindare, d'avoir toujours devant les yeux l'image de ce qu'avait été la poésie lyrique grecque en général, afin de faire mieux comprendre par où précisément l'une différait de l'autre, et par où aussi toutes deux se ressemblaient. D'autre part dans l'étude de ce qu'on pourrait appeler la poétique du lyrisme grec, j'ai attaché une grande importance à bien marquer en vertu de quel principe naturel et de quelle poétique était sortie des circonstances.... C'est seulement après ce sorte d'introduction que j'ai abordé l'étude particulière de Pindare. Il convient d'ailleurs de prévenir à ce sujet toute confusion : quo que ce volume contienne des pages assez nombreuses consacrées à des questions de rythmique et de métrique, c'est avant tout une étude littéraire que j'ai voulu faire ; et quoiqu'il y soit longuement parlé du lyrisme en général, c'est Pindare que je n'ai cessé d'avoir en vue.

L'*Introduction* renferme la biographie de Pindare et une vue d'ensemble sur ses œuvres.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux *lois du lyrisme grec*. — L'auteur s'occupe d'abord de la *constitution technique du lyrisme grec*. Dans l'examen de cette matière difficile, il a apporté une grande netteté d'esprit et une érudition de bon aloi. On s'aperçoit qu'il a pesé soigneusement les témoignages et les conjectures, et qu'il a puisé aux meilleures sources. Il cite

plusieurs fois la remarquable *Histoire de la musique dans l'antiquité* de notre compatriote M. Gevaert. — La poétique du lyrisme fait l'objet du chapitre suivant ; la poétique de l'ode triomphale y tient naturellement la plus grande place. On trouve dans ce chapitre des vues justes et ingénieuses ; ainsi, M. Croiset met fort bien en lumière ce fait important : chez les Grecs, la personnalité du poète est complètement subordonnée aux règles des divers genres littéraires.

La deuxième partie est intitulée *la Poésie de Pindare*. Elle est divisée en deux livres : *l'esprit de la poésie pindarique* et *l'art de Pindare*.

Pour étudier l'esprit de la poésie pindarique, ou, en d'autres termes, les idées et les sentiments qui en forment le fond, il ne s'agit pas de faire un catalogue minutieux de toutes ces idées et de tous ces sentiments.... Connaître véritablement l'esprit de la poésie pindarique, c'est savoir distinguer dans cette foule d'idées et de sentiments que le poète a exprimés, ce qui est de son métier, pour ainsi dire, et ce qui est au contraire du poète lui-même ; ce qui le rapproche des autres poètes lyriques de son temps et de son pays, et ce qui l'en sépare.

Les appréciations contenues dans cette partie du livre nous ont semblé généralement exactes. Nous croyons qu'il n'est pas hors de propos de citer ici la conclusion :

Ce qui ressort de nos études, c'est qu'en tout sujet, en religion, en morale, en politique, Pindare, avec la modération inspirée au poète lyrique par son rôle, et avec l'originalité d'une pensée haute et noble, est un représentant de l'esprit dorien, de l'esprit hellénique traditionnel, celui d'avant la révolution intellectuelle du cinquième siècle. Il est Grec et Dorien par son respect du passé, par son goût pour les vieilles croyances et les vieilles mœurs. Il l'est aussi non-seulement par la gravité ordinaire de ses vues sur toutes choses, mais encore par la liberté familière et courtoise qui se mêle parfois à cette gravité, et par une certaine veine de morale poétique et populaire, amie des plaisirs modérés, éprise du beau sous toutes ses formes. Ajoutons à cela un tour d'esprit indépendant, un caractère ferme et libre, avec courtoisie pourtant et avec discrétion. Tel nous a paru être Pindare considéré surtout comme penseur....

Le livre second, *l'art de Pindare*, remplit le tiers du volume. Dans cette étude, M. Croiset suit la vieille division de la rhétorique : invention, disposition, élocution. — *L'invention des idées dans Pindare* ! c'est un véritable champ de bataille où les savants ont échangé de rudes coups de plume et versé des flots d'encre. Sans parler de la grande querelle des anciens et des modernes et des témérités de la critique française au XVIII^e siècle, que de systèmes, que d'interprétations a fait éclore le problème de l'unité des odes pindariques ! Thiersch, Dissen, G. Hermann, Boeckh, Welcker, O. Müller, Tycho Mommsen, Rauchenstein, L. Schmidt et d'autres ont creusé la question dans tous les sens et proposé des solutions souvent fort divergentes. M. Croiset fait une critique judicieuse des tentatives de ses devanciers ; il adopte de préférence les idées de G. Hermann et de Rauchenstein, mais sans les suivre aveuglément. Nous ne pouvons qu'adhérer à ses conclusions. — Le chapitre qui traite de la *disposition des parties dans Pindare* est le plus original de tout l'ouvrage. M. Croiset met en avant une hypothèse neuve : il s'efforce d'établir qu'il existe dans Pindare « une concordance entre les divisions naturelles de la pensée et les groupes rythmiques appelés strophes et triades. » Cette hypothèse mérite d'être prise en considération, elle aide à saisir le dessin et la symétrie des odes triomphales ; mais nous avouons que nous avons quelques doutes sur la répartition des pensées entre les différents groupes rythmiques telle que la propose M. Croiset. — Ce qui nous plaît dans le dernier chapitre, *l'élocution de Pindare*, c'est que l'auteur ne se borne pas à

des généralités, mais qu'il nous apporte des exemples bien choisis et soumet la langue et le style de Pindare à une analyse fine et pénétrante ; il a, pour caractériser cet admirable langage, des expressions très heureuses.

On pourrait reprocher à M. Croiset des répétitions, des longueurs ; son abondance est parfois un peu diffuse. Mais ces légères imperfections sont amplement rachetées par d'éminentes qualités. Puisse le beau livre de M. Croiset contribuer à répandre dans le public instruit et éclairé le goût de cette mâle et noble poésie pindarique qui serait un correctif salutaire aux langueurs comme aux brutalités de la littérature contemporaine !

P. THOMAS.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT COMPLÉMENTAIRE.

Traité général de littérature française, par Eugène Van Bommel. — *Histoire de Belgique* empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains, par le même. Bruxelles, Leblégué. 2 vol.

La *Bibliothèque de l'enseignement complémentaire*, dont deux volumes viennent de paraître, s'adresse à la fois aux professeurs et aux élèves qui ont achevé leurs études classiques ; aux uns elle fournira des textes qui leur permettront de donner à leurs leçons plus de vie et d'ampleur, d'y introduire l'esprit des nouvelles méthodes ; aux autres elle présentera des aperçus d'une science plus large ou plus pratique que ne comporte l'enseignement ordinaire, et leur permettra, soit au cours de leurs études, soit dans la suite, de jeter un coup d'œil d'un point de vue plus élevé sur des études faites au jour le jour. Tel est le but de la publication, qui nous paraît appelée à rendre des services incontestables à l'enseignement si tous les collaborateurs parviennent à suivre la voie que M. Van Bommel leur a très heureusement tracée.

Dans son *Traité général de littérature française*, M. Van Bommel rompt avec l'enseignement dogmatique ; peu de préceptes, plus de règles surannées surtout. « Au lieu, dit-il, d'imposer les règles au nom d'une doctrine établie, j'en ai suivi le développement historique en allant jusqu'à l'époque moderne et en me plaçant au point de vue des écrivains contemporains. » Cette méthode d'exposition est à la fois neuve et rationnelle ; en étudiant les genres historiquement et les œuvres dans leur filiation avec celles qui les ont précédées, la critique qui n'écrit pas au nom de doctrines préconçues sait rendre justice à chaque époque et à chaque homme ; et c'est un des grands mérites du livre de M. Van Bommel : si parfois il condamne des distinctions et des classifications surannées, si les jugements qu'il porte sur certaines œuvres diffèrent de ceux que l'on rencontre dans les traités ordinaires, il porte ses arrêts au nom de la bonne et saine critique. On retrouvera dans les commentaires qui accompagnent les nombreuses citations faites par l'auteur du *Traité* la preuve de cette impartialité et de cette sûreté de jugement.

Une autre innovation qui mérite d'être signalée, c'est la classification établie pour les genres en vers et en prose. En poésie, M. Van Bommel admet trois genres fondamentaux : la poésie lyrique, la poésie épique, la poésie dramatique, et il montre que ce n'est qu'accidentellement que ce qu'on appelle poésie didactique, poésie descriptive et épître rente dans la littérature en vers. Les genres littéraires de la prose sont au nombre de quatre principaux : le genre oratoire, le genre narratif, le genre dramatique (rattaché à la poésie dramatique) et le genre didactique. On a fait à tort un genre spécial de la description, qui ne peut être que l'accessoire du genre narratif. Quant au genre didactique, très peu important

en vers, il prend dans la prose une place considérable; il comprend, en effet, la théorie, la critique et la discussion. Ici encore, comme on le voit, l'auteur a heureusement innové en se plaçant au point de vue du mouvement littéraire de notre époque.

L'*Histoire de Belgique* se compose d'une série d'extraits d'œuvres d'écrivains de tous les temps, depuis Jules César jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Ces extraits, choisis et présentés de manière à former un ensemble, une histoire suivie, sont accompagnés de notices qui font connaître l'auteur, son esprit, sa manière d'écrire, et, par suite, servent d'introduction aux événements qu'ils racontent. Ce n'est donc pas un simple recueil de morceaux choisis, un travail de compilation. M. Van Bemmel connaît les exigences de la critique historique, et il a soin de nous avertir qu'il y a eu égard. « On peut se dire, remarque-t-il, que les faits de notre histoire, nous ayant été transmis jusqu'à nos jours sous une certaine physionomie, ont dû nécessairement être racontés d'abord par quelqu'un; mais l'embarras est de chercher et de trouver ce premier récit; parfois il s'agit de choisir entre plusieurs; puis il faut séparer ce récit d'un ensemble, expliquer certaines expressions de l'époque, certains détails de mœurs, sans recourir aux notes et aux renvois; et, avec tout cela, il est nécessaire que la reproduction soit textuelle, afin de bien la distinguer des citations que font les historiens pour les besoins de leur cause, à l'appui d'une démonstration. » L'*Histoire de Belgique* sera donc lue avec fruit — et elle sera lue avec plaisir — par tous ceux qui possèdent une connaissance au moins élémentaire des événements. Le livre s'arrête à la fin du xvi^e siècle. Il est bien vrai qu'à partir de ce moment la Belgique entre dans une longue période d'affaiblissement; toutefois, à défaut d'événements politiques, l'auteur eût peut-être trouvé quelque tableau qui nous rappelât quelle était alors la situation morale. Mais nous n'insistons pas. M. Van Bemmel annonce l'intention de compléter son travail, s'il a du succès, et nous sommes persuadé qu'il pourra le faire prochainement dans une nouvelle édition. Et.

Connetii Taciti Historiarum libri qui supersunt, nouvelle édition par J. Gantrelle. Paris, Garnier 1880. Un vol. in-12 de 388 pp.

L'éminent professeur de l'Université de Gand poursuit activement la publication de l'édition de Tacite qu'il a entreprise en commun avec M. Wagener. Le volume nouveau, contenant les *Histoires*, se distingue par les mêmes qualités que les précédents (l'*Agricola* a paru en 1875, la *Germanie* en 1877). Sous les dehors modestes d'une édition classique, M. Gantrelle offre au public un travail véritablement savant et original. Dans ces introductions si brèves, dans ces notes si substantielles, mais toujours claires dans leur concision, dans ces appendices critiques si sobres, il a condensé les résultats de longues études et de laborieuses investigations. L'édition des *Histoires*, comme celles de l'*Agricola* et de la *Germanie*, renferme beaucoup d'idées et d'interprétations neuves. Ainsi, dans son *Introduction*, M. Gantrelle montre avec plus de netteté qu'on ne l'a fait jusqu'ici, que la différence de style que présentent les divers ouvrages de Tacite tient avant tout au caractère des sujets que l'historien a traités. Tacite a modifié volontairement, consciemment, sa manière d'écrire selon la nature des faits qu'il avait à raconter et en vue d'un effet déterminé à produire. Si dans l'*Agricola* la couleur oratoire prédomine, c'est que l'auteur avait à composer un éloge historique. Dans les *Histoires*, qui retracent une des périodes les plus mouvementées de l'Empire romain, le style est celui de

la narration, mais ample et plein d'éclat. Dans les *Annales*, la scène est principalement à Rome; là se déroule une longue suite de crimes, de bassesses et de folies: les récits de l'historien prennent naturellement une teinte plus sombre, le ton devient âpre et amer.

On voit que les travaux de M. Gantrelle sur Tacite n'intéressent pas seulement les philologues. Les hommes lettrés tiendront à posséder cette excellente édition qui est en outre — et cela ne gâte rien — très correctement et très élégamment imprimée. P. T.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Shakspeare, sein Entwicklungsgang in seinen Werken, von Edward Dowden, mit Bewilligung des Verfassers übersetzt von Wilhelm Wagner. Heilbronn, Henninger. — *Neue Beiträge zur Biographie des Dichters Johann Christian Günther*, von Max Kalbeck. Leipzig, Breinkopf und Hartel. — *Albrecht von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Literatur*, von Adolf Frey. Leipzig, Haessel. — *Publikationen aus den K. preussischen Staatsarchiven*. Vierter Band. I. *Memoiren der Kurfürstin Sophie von Hannover*. II. *Frédéric II, Histoire de mon temps*.

La traduction allemande du livre de M. Dowden sur Shakspeare (*A critical study of his mind and art*) est pour nous une occasion favorable de dire quelques mots de cette œuvre remarquable. M. Dowden nous représente Shakspeare (c'est l'orthographe qu'il adopte) d'après ses œuvres; c'est des drames mêmes qu'il tire un portrait complet de Shakspeare; il suit le poète de la jeunesse à l'âge mûr à travers ses compositions. M. Dowden s'est parfois trompé; il a eu voir en plus d'un endroit une intention que le poète n'avait pas eue; il lui a attribué à diverses reprises des idées qui n'ont jamais germé que dans l'imagination de M. Dowden; mais l'ouvrage est un des plus considérables qu'on ait consacrés à Shakspeare, et son auteur connaît si bien le poète anglais et tous les travaux de la critique shakspearienne, il s'exprime d'une façon si originale et avec tant de finesse qu'il faut, sans insister sur de légers défauts, lui accorder l'éloge le plus complet. Félicitons aussi le traducteur, l'éminent M. Wagner, d'avoir mis un livre si important à la portée du public allemand; l'Allemagne considère depuis longtemps Shakspeare comme l'os de ses os et la chair de sa chair, et accueillera avec joie cette traduction qui est, d'ailleurs, en dépit du style primesautier de M. Dowden, scrupuleusement fidèle au texte original et irréprochable de tout point. Le premier chapitre a pour titre « *Shakspeare et le siècle d'Elisabeth* ». M. Dowden commence par marquer en traits rapides le temps où apparut Shakspeare. L'esprit de l'époque était un esprit pratique et positif: il avait rompu avec le moyen âge. Mais en même temps il régnait dans les cœurs un certain idéalisme. Le drame représente la vie humaine dans toutes ses grandeurs et toutes ses bassesses; ce qu'il y a de tragique et de grotesque dans l'existence, toutes les délicatesses du sentiment comme toutes les rudesses et les violences de la passion revivent dans le théâtre du règne d'Elisabeth. L'homme n'est pas, dans les pièces de ce temps-là, soumis à la destinée; c'est lui-même qui est l'artisan de son sort, qui provoque son bonheur ou son infortune; s'il accomplit des actes merveilleux et qui semblent légendaires, c'est à sa propre force, c'est aux facultés nobles de son âme qu'il les doit; la seule fatalité qui règne alors sur le théâtre est celle du caractère. Voilà ce que trouva Shakspeare quand il aborda la scène; voilà ce qu'il fut lui aussi, à la fois réaliste et idéaliste, homme d'action et rêveur, commerçant et poète. Dans le deuxième

chapitre sur le développement de l'esprit et de l'art de Shakspeare, M. Dowden nous parle surtout des comédies de Shakspeare et trace d'heureuses peintures de caractères (Jacques, Isabelle, Hélène, etc.). Vient ensuite l'examen de la première et de la deuxième tragédie, *Romeo et Juliette*, *Hamlet*; des pièces historiques (*die englischen Historien*); d'*Othello*, de *Macbeth* et de *Lear*. Dans tous ces chapitres, M. Dowden a semé à pleines mains les ingénieuses réflexions; on n'a besoin, pour ainsi dire, que de se baisser et de cueillir au hasard. Nous remarquons dans le chapitre consacré aux pièces historiques cette observation que parmi les souverains que représente Shakspeare, les uns nous montrent la royauté dans sa faiblesse, et les autres, dans sa grandeur. A propos de *Macbeth*, M. Dowden remarque que les sorcières n'ont ni nom ni sexe, qu'elles sont les puissances auxiliaires du vice qui existent réellement en dehors de nous, et comme un venin répandu dans l'air: si nous sommes faibles, nous laissons ce poison nous envahir; si nous sommes forts, il n'a sur nous aucune prise; *Macbeth* s'est laissé infecter par le mal, *Banquo* a su résister. Sur *Lear*, M. Dowden observe que Shakspeare a déployé là le plus remarquable effort qu'ait jamais tenté son génie pour représenter l'âme humaine au moment où elle atteint la plus haute et la plus intense vitalité. Le sculpteur de *Laocoon*, dit le critique anglais, n'a pas gravé les vers de *Virgile* qui décrivent les progrès terribles des serpents enlaçant les enfants du *Troyen*; ce qui l'intéressait, c'était le moment où la douleur du père était à son comble, où ses efforts excitaient la pitié la plus vive, où les enfants jetaient vainement leur dernier cri d'appel. De même Shakspeare, suivant sa méthode dramatique, a couru immédiatement, à travers les épisodes accessoires, à la folie de *Lear*, à son emportement sauvage contre l'humanité, à sa lutte contre les puissances de la nuit et de l'orage, à sa guérison par le baume sacré de l'amour filial. C'est dans *Lear* aussi qu'il répond aux hommes qui, comme *Gloicester*, s'abandonnent à leurs passions égoïstes et ne connaissent aucun frein. Il se contente d'opposer à *Rejane* et à *Gonerille Cordelia*; *Cordelia* seule, par ses paroles, par sa conduite, lève la malédiction que ses sœurs font peser sur la nature. Shakspeare combat l'influence du mal par l'existence de la vertu, de la fidélité, du sacrifice. Les pièces romaines (*Römerdramen*) forment le sujet du sixième chapitre: le septième est consacré à l'humour de Shakspeare. Il est, du reste, impossible, nous le répétons — de citer tous les spirituels commentaires, toutes les remarques de goût que M. Dowden a mises dans son œuvre si instructive et si « suggestive »; il faut renvoyer le lecteur à l'ouvrage même ou à la traduction allemande de M. Wagner. L'homme, dit en terminant M. Dowden, l'homme que nous trouvons derrière les œuvres de Shakspeare, est un homme que ses passions ont induit en tentation, mais qui par la force de sa volonté résolu de mettre l'ordre et l'harmonie dans sa vie matérielle, mais qui en même temps, pour accorder la vie de son esprit avec les actes et les lois les plus élevées du monde, composa ses grandioses tragédies. Ses pièces nous révèlent un homme qui s'élève et s'instruit lui-même, qui tâche sans cesse de conquérir et qui conquiert, après de longs efforts, l'empire de soi-même, un empire étendu, puissant, éclairé et tranquille. Mais, dit encore M. Dowden, en citant un mot d'Emerson, jamais un lecteur ne pourra se créer une demeure dans l'esprit de Shakspeare; on reste toujours devant la porte. Eh bien, restons devant la porte; après tout, Shakspeare ne nous donne ni doctrine, ni explication, ni révélation; ce qu'il nous donne, c'est le courage et la force de nous consacrer à ce

que la vie nous a révélé comme ce qu'il y a de plus beau, de plus élevé et de plus réel.

On connaît peu à l'étranger le poète Günther. Il appartient à la race de ces écrivains de génie qui savent se soustraire à l'influence de la poésie savante et froide de leur époque et qui, au lieu de composer de beaux exercices d'école, s'abandonnent naïvement à leurs impressions et ne chantent que ce qui trouble et remue leur cœur. Günther est un de ceux, très rares dans son siècle, qui revinrent à la nature; rien de moins pédantesque et qui sente moins l'université et la culture latine que ses vers faciles et coulant de source; si, comme l'a fait Otto Roquette, on laisse de côté ses longueurs, la langue qu'il emploie n'a rien de lourd ni de contraint; elle est souple, flexible, se plie naturellement à toutes les nuances du sentiment et d'abord par sa fraîcheur et sa simplicité ce que Leibniz disait de la littérature allemande de son temps, qu'elle n'avait qu'une seule qualité, l'application laborieuse, *mühsamen Fleiss*. Mais, comme la plupart de ces poètes privilégiés, comme Lenz, Bürger et tant d'autres, Günther ne sut pas commander à ses passions: il gâta par la débauche les dons admirables qu'il avait reçus de la nature. On vit tous les excès auxquels se livrait alors la jeunesse des universités allemandes; Günther mena avec entrain la vie déréglée et crapuleuse des étudiants de l'époque. Aussi son talent ne parvint pas à maturité; il lui coula en quelque sorte entre les mains (*zerrann*, a dit Goethe dans un mémorable passage de ses Mémoires), et comme s'écriait Bürger, faisant un triste retour sur les égarements de sa jeunesse, les orages du cœur et le désespoir brisèrent sa force avant le temps et la fleur, près de s'épanouir, périt, digne d'un meilleur printemps. La vie de Günther est d'ailleurs peu connue; la biographie de Steinbock (173*) renferme, comme l'a prouvé Eitner, beaucoup d'inexactitudes, et Titmann a démontré dans sa récente édition de Günther que l'existence du poète offre bien des incertitudes encore et qu'il faudrait déterminer d'une façon plus précise les circonstances qui ont provoqué certaines de ses poésies. Le volume de M. Kalbeck vient dissiper quelques erreurs et apprendre aux amis de la littérature allemande plusieurs détails inédits sur la vie de Günther. C'est dans la bibliothèque de Breslau, si bien dirigée depuis quelques années par M. Markgraf, que M. Kalbeck a découvert ces précieux renseignements. Il communique des lettres écrites par Günther, soit en latin, soit en allemand, à des amis et à des protecteurs (entre autres, à l'étudiant Haas et à « Monsieur son patron », M. de Beuchelt), et où s'exprime en termes souvent touchants l'âme passionnée du poète, tantôt frivole et insouciant, tantôt troublée par le repentir. Le même constat s'offre à nous dans le journal de la vie de Günther de 1719 à 1722; ici, l'on trouve l'ébauche d'une poésie où Günther, pris de remords, regrette ses erreurs et s'accuse d'avoir péché; là, le poète compose une légère épigramme. Dans la première partie de son petit ouvrage, M. Kalbeck essaie, à l'aide de nouveaux documents, de tracer plus exactement que ses devanciers, les linéaments d'une biographie de Günther. Il affirme, en dépit des sceptiques, que Günther est né en 1693; il prouve que la Léonore chantée par le poète n'est pas Marie Euphrosyne, fille du médecin Jachmann, et mariée en 1716 à un docteur Tünber, mais une jeune fille qui resta fidèle à Günther pendant que le libertin lui faisait mille trahisons à l'université et même après le retour de l'ingrat dans sa ville natale en 1719. Finalement Günther désespéra de donner le bonheur à celle qui l'aimait d'un amour si profond; il lui rendit sa parole dans cette poésie d'un accent poignant: « Brise donc l'image et la bague et brûle les lettres; je te

donne à un autre et n'ai plus rien à demander; qu'un autre te donne des baisers, et, plus heureux que moi, pare la robe virginal. » Nous ne pouvons apprécier et disenter ici toutes les conjectures émises par M. Kalbeck sur l'origine des diverses poésies de Günther; nous ne croyons point, par exemple, à la liaison romanesque de Günther et de Madame de Bressler; mais l'ouvrage de M. Kalbeck témoigne d'un esprit vif, ingénieux, habile à distinguer l'essentiel de l'accessoire, tout à fait propre aux recherches de la critique littéraire qui demandent aujourd'hui tant de labeur et de finesse.

Autant la vie de Günther est dissolue, ennemie de la règle, en lutte ouverte avec la société, autant celle de Haller est régulière, calme, et comme tirée au cordeau. Günther est simplement un poète, un *scribent*, toujours à court d'argent, et qui, comme tant de littérateurs allemands, mourut pauvre sans avoir joué aucun rôle dans ce monde; Haller parvint à de hautes positions: du bohème nous passons au savant; c'est Haller, comme le remarque Goethe, qui, en même temps que Klopstock, releva l'écrivain allemand dans l'opinion et lui donna le sentiment de sa dignité et l'orgueil de sa force. M. Frey, dans l'ouvrage qu'il vient de consacrer au naturaliste et poète bernois, nous retrace la jeunesse de Haller, l'influence que les écrivains anglais et les anciens ont exercée sur son talent, le but qu'il proposait à la poésie. Comme tous ses contemporains, comme tous ses compatriotes, les deux Zurichois Bodmer et Breitinger, Haller veut que le poète instruisse le lecteur et contribue par ses vers à répandre la vertu. Aussi ne trouvons-nous pas, quoi qu'en dise M. Frey, que Haller ait eu l'inspiration, l'essor « qu'on trouve plus tard dans Klopstock et Schiller » et ce que l'auteur appelle *as magni sonaturum*. Toutefois Haller a, l'un des premiers dans son siècle, célébré les beautés de la nature, et parfois, par exemple dans *Doris* et dans l'ode à Marianne, il a su exprimer sa douleur en vers saisissants. Mais, comme le disait finement Schiller et comme le répète M. Frey, Haller est un poète didactique, toujours froid, chez qui le raisonnement étouffe la sensibilité et qui transforme en idée tout sentiment (cp. le mot *Begriff* qui revient plus d'une fois dans l'ode à Marianne). Un bon chapitre du livre de M. Frey, plein de détails minutieusement observés, est consacré à la langue de Haller. Le poète des *Alpes* avait un style compassé et sans harmonie; il écrivait avec plus de correction que Bodmer et que tous les Suisses ses contemporains; il n'a pas cependant attrapé la pureté et la facile élégance de Gottsched, et Pécole de Leipzig lui reprochait avec raison l'âpreté et la rudesse de sa langue. Néanmoins, il faut remarquer, malgré les critiques de Schönauich, que Haller avait introduit en allemand des expressions originales, qu'il avait donné plus d'éclat et de grandeur à l'idiome poétique. Il emploie volontiers les images, les métaphores, les hyperboles, et Klopstock le cite, avec Opitz et Luther, parmi ceux qui ont rendu les plus grands services à la langue de l'Allemagne. M. Frey remarque aussi l'effort constant de Haller pour être concis; là encore il pouvait citer Klopstock qui exigeait de l'écrivain allemand la plus grande brièveté; en recommandant aux auteurs de son temps d'être serrés et même laconiques (*karglaut*), Klopstock suivait l'exemple de Haller. Citons encore dans le livre de M. Frey les chapitres sur la philosophie de Haller, sur son patriotisme, sur sa popularité. M. Frey a rassemblé avec soin tous les jugements des critiques contemporains sur son héros; il cite successivement l'opinion de Gottsched, de Breitinger et de Bodmer, de J.-E. Schlegel, de Sulzer, de Lessing, de Mendelssohn, de Herder, de Schiller. Selon lui, c'est encore Schiller qui a le mieux jugé Haller (dans la dis-

sertation sur la poésie naïve et sentimentale). L'ouvrage se termine par de curieuses citations, empruntées à la plupart des écrivains allemands du XVIII^e siècle et qui prouvent que Haller avait trouvé de nombreux imitateurs (surtout Bodmer, qui copiait Haller comme il copia Klopstock, avec candeur, et sans se croire un plagiaire; Uz, qui a imité dans sa *Théodicée* le « poème sur l'origine du mal »; Dusch, si maltraité par Lessing; Withof). Wieland, ce talent souple, ondoyant, peu original, semblable, dit Goethe, à un roseau qui plie à tous les vents, Wieland avait pris Haller comme modèle dans sa jeunesse; son poème didactique « *De la nature des choses* », ses « *Lettres morales* », ses « *Lettres des morts* », offrent en assez grand nombre des passages imités de Haller. Remarquons en passant que c'est à l'*Usony* de Haller que Goethe emprunta l'épigramme de *Götz de Berchingen* (M. Frey oublie de dire qu'il s'agit ici de la première rédaction du drame). Mais, parmi les écrivains classiques de l'Allemagne, Schiller présente encore le plus de ressemblances avec Haller; chez tous deux on rencontre le même goût pour les considérations philosophiques, la même élévation morale, le même effort pour revêtir d'une chaude et pompeuse éloquence de froids raisonnements et d'arides vérités. Le travail de M. Frey est un travail bien fait, où l'on trouve, en même temps que de longues et solides recherches, les réflexions d'un esprit éveillé et pénétrant.

Le IV^e volume des publications tirées des archives prussiennes renferme les *Mémoires* de l'Electrice Sophie de Hanovre et l'*Histoire de mon temps* de Frédéric II. Les *Mémoires* de Sophie sont publiés pour la première fois par M. Köcher, d'après une copie prise par Leibniz entre 1690 et 1703 et qui se trouve aux archives de Hanovre. L'Electrice les composa (1680-25 février 1681) pour se distraire de la douleur que lui causaient des deuils répétés et l'éloignement de son infidèle époux (p. 33). Les sources qu'elle a consultées ne sont autres que sa mémoire, qu'elle avait excellente, des documents et des lettres qu'elle a, soit insérés simplement, soit remaniés, surtout sa correspondance avec son frère, l'Electeur Charles-Louis, et un journal qu'elle semble avoir tenu, au moins durant ses voyages. Quoiqu'elle prétende ne pas se soucier de la postérité (*cet écrit n'est que pour moi*), elle songeait à un public plus ou moins restreint; autrement elle n'aurait pas introduit dans ses *Mémoires* tant de documents en leur entier ni confié son manuscrit à Leibniz, qui fut évidemment chargé de corriger ses fautes et de polir le style. Toutefois elle n'a pas voulu raconter l'histoire de son temps; elle nous dépeint son humeur, les impressions de son enfance, les agaceries et les moqueries auxquelles elle fut en butte, mais qu'elle savait retourner contre ses adversaires et qui aiguisaient la finesse et le mordant de son esprit; elle décrit sa destinée, ses espérances, ses illusions, ses affections et ses haines; ses *Mémoires* sont un résumé des émotions qu'elle a ressenties dans sa vie et de ses jugements sur son entourage et sur les personnes qu'elle a rencontrées dans ses voyages; c'est la peinture fidèle de la vie d'une princesse allemande au XVIII^e siècle. Elle suit, en narrant les événements, l'ordre chronologique, mais elle conte, chemin faisant, d'intéressantes anecdotes et trace de jolis portraits. Ses *Mémoires* peuvent se diviser en trois parties, d'après les trois contrées où elle a vécu: elle a été élevée en Hollande, et on y projeta de la marier à Charles II d'Angleterre; elle a passé quelque temps à Heidelberg, auprès de son frère, et c'est là qu'elle a épousé le duc Ernest-Auguste; elle a demeuré le reste de sa vie dans le Hanovre, qu'elle n'a quitté que pour voyager en Italie, en France et en Danemark.

Leibniz admirait le style de l'Electrice; il a, dit-il, une force merveilleuse, et je le trouve du caractère que Longin appelle sublime, malgré sa négligence apparente. Ce qui charme surtout Leibniz, c'est le tour piquant que Sophie donne aux choses familières, c'est la façon toujours neuve de dire ce qui est le plus ordinaire. Le récit est d'ailleurs très animé; il est bref et rapide; les événements que raconte l'Electrice se pressent et se suivent à la hâte, mais tout est plein de mouvement et de vie. Certains caractères sont marqués en traits fermes et nerveux, et à côté de pointes ingénieuses et de saillies excellentes, on trouve des remarques frappantes, des observations profondes qui dénotent une grande connaissance du cœur humain. On sent que les Mémoires sont écrits par une femme; car une douce mélancolie est comme répandue sur le récit, et l'Electrice parle avec émotion de ses enfants, de son frère qu'elle aimait comme un père, du bonheur qu'elle a rêvé dans le mariage et qu'a détruit l'humeur volage de son époux. Cependant, comme le dit M. Köcher, ce qu'il importe de mettre en relief dans ses Mémoires, c'est un ton acerbe et je ne sais quoi de brusque et d'incisif; la caustique princesse trouve toujours le mot qui déchire l'ennemi; sa raillerie est impitoyable; personne, pas même ses amis, pas même sa mère, dont son regard perceant ne découvre le point faible, personne qu'elle ne frappe de ses sarcasmes au défaut de sa cuirasse: c'est une âme orgueilleuse, sceptique, fière de la culture de son esprit et de sa parenté avec les rois. Aussi, comme le prouve l'éditeur, par plusieurs exemples, elle a quelquefois dans ses Mémoires altéré la vérité, non pas sciemment, car elle est franche et droite, mais elle a trop écouté sa passion. Néanmoins elle est sympathique; c'est une personne d'un grand sens, bravant les préjugés et les superstitions; elle raille la dévotion italienne. Toujours farcie de galanterie; elle trouve que les plaisirs de la cour de France sont mêlés de beaucoup d'incommodités: elle se moque des sottises du monde et de la peine qu'on s'y donne pour des niaiseries, et afin de s'accommoder à ce grand torrent (p. 177) comme M^{me} de Sévigné et ses contemporaines, elle ne recule pas devant l'emploi de gros mots et conte des anecdotes risquées (1). Nous n'insistons pas plus longtemps sur ces Mémoires où nous recommandons, surtout aux historiens, tout ce qui a trait au mariage de M^{lle} d'Olbreuse, devenue M^{me} d'Harbourg, avec George-Guillaume, et nous soumettons à M. Köcher quelques observations. P. 34, M. Köcher met un point d'interrogation aux mots *quadrains de Pebrac*; il s'agit évidemment des quadrains de Pibrac. — P. 73, le comte Gabriel Porto de Vicence, appartient à la famille des da Porto, dont l'un des membres, Luigi, a composé la nouvelle de *Juliette et Romeo*; il y a dans cette famille un Gabriel qui fut tué en 1513. — P. 114, au lieu de Marlon, lire *Merlou* château situé près de Creil et légué par la duchesse douairière de Condé à M^{me} de Mecklenbourg, au temps où celle-ci se nommait M^{me} de Chatillon. — P. 120, l'Electrice parle de M^{me} de Blois, fille de La Vallière; M. Köcher prétend qu'elle s'est trompée et que M^{lle} de Blois était fille de M^{me} de Montespan; il y a eu deux M^{les} de Blois; la première, celle dont parle l'Electrice, est Anne-Marie de Bourbon, née le 2 octobre 1666 et mariée le 16 janvier 1680 au prince de Conti; la seconde, M^{lle} de Blois, fille de M^{me} de Montespan et nommée Françoise-Marie, était née le 4 mai 1677 et avait par conséquent deux ans à l'époque du

(1) P. 111 On peut dire que nous eûmes vent en poupe, car la vieille Madame Withypole en lâcha une bonne quantité. — P. 125. L'éditeur nous versa justement devant la porte du palais. Monsieur me prit par la main et me mena dans ma chambre et cria tout haut: « Des pots de chambres », parce qu'il était persuadé qu'il fallait s'en servir contre l'épouvante.

séjour de l'Electrice en France. — P. 122, M^{lle} Potier (et non Poitiers) citée encore p. 123 comme « fille de Madame la première », doit être: — je n'ose l'affirmer — la fille du président de ce nom, qui portait le titre de M le Premier. — P. 129. Il y avait plus à dire sur Gourville, ce Figaro du XVII^e siècle, comme l'appelle Sainte-Beuve, et au lieu de Rinsi il faut lire *Le Raincy*. Il nous semble que M. Köcher eût pu, en cherchant un peu, trouver plus d'indications sur certains personnages de la cour de France et mettre au bas de ses pages autre chose que le simple mot *Personnien* suivi d'un point d'interrogation (1).

A la suite des mémoires de l'Electrice, on trouve la première et inédite rédaction (composée en 1746) de *l'Histoire de mon temps* de Frédéric II. Cette rédaction diffère sensiblement de celle de 1775. Dès qu'il avait accompli une grande entreprise, mené une guerre à bonne fin, Frédéric II s'empressait de coucher les événements sur le papier; puis quelque temps après il reprenait son travail, le remaniait, combinait les diverses parties pour en former un tout, donnait à l'œuvre l'unité qui lui manquait. C'est ainsi que dans sa rédaction de 1775, il a partout substitué *Frédéric* ou *on* à « je »; vers la fin de sa carrière, il trouvait le *moi* haïssable en histoire; cet égoïsme le révoltait et il aimait mieux suivre l'exemple de César, qui se cite toujours à la troisième personne. Mais par là, comme le remarque M. Posner, l'élément subjectif a complètement disparu du récit de Frédéric, le ton est devenu plus froid, l'expression a quelque chose de plus calculé et de plus factice, la raillerie même, sans émousser sa pointe, est moins cavalière et moins libre. M. Posner rappelle ici, avec à-propos, la méthode que Goethe appliquait dans un âge avancé aux œuvres de sa jeunesse. De même que Goethe ne voyait dans ses premiers drames qu'un travail d'écouler, de même Frédéric cherche plus tard à adoucir l'âpreté primitive de son style, à effacer tout ce qui porte une empreinte personnelle, à donner un caractère uniforme à des œuvres composées à diverses époques de sa vie. Mais qui ne voudrait retrouver dans l'œuvre de Frédéric le jeune Frédéric avec toute la fraîcheur de ses impressions, avec les mouvements que les événements faisaient naître dans son âme et qu'il exprimait presque immédiatement, sans voiler sa pensée et sans chercher à atténuer ou à tempérer son langage? Ajoutez que dans sa première rédaction, Frédéric jugeait autrement les hommes et les choses; plus tard son opinion s'est modifiée, en même temps que se transformait la politique, et que les personnages qu'il avait connus disparaissaient de la scène du monde. Il est donc curieux de lire les premiers jugements de Frédéric et de retrouver dans le récit de 1746 un certain nombre de détails qu'il a omis ensuite et qui ont leur importance pour l'historien. Quel chercheur se plaindra de trouver dans la rédaction primitive les réflexions de Frédéric sur la situation politique de l'Europe en 1740? On a là un chapitre entier où tout se tient et s'enchaîne, et non pas, comme dans la seconde rédaction, une suite de fragments incomplets et sans liaison. Dans le récit primitif, Frédéric fait un grand éloge de Fleury; dans le second, il est plus dur, laisse de côté ce qu'il avait dit antérieurement des qualités aimables du cardinal et ajoute que le précepteur de Louis XV négligea l'armée de terre et ruina la marine. Au reste, M. Posner, à la fin de son excellente édition, signale la différence entre les deux textes. Il a ensuite cité les passages des autres écrits de Frédéric qui peuvent être

(1) Lire p. 40, *m'en conter* (et non « m'en compter »); p. 46, *le carrosse*; p. 115, ligne 15, *couvent*; ligne 6, « au devant de tout », et non de tous; p. 116, ligne 18, *émeraude*, p. 122, note 4, *auten* (et non « oben »); p. 130, *le reste*, etc.

rapprochés de *l'Histoire de mon temps* (1). Nous aurions aimé que les Mémoires de Sophie et *l'Histoire de mon temps* fussent publiés à part, et non en un seul volume; chacune de ces deux œuvres est assez importante pour mériter une édition spéciale. A. C.

NOTES ET ÉTUDES.

UN PROJET DE MISSION SCIENTIFIQUE BELGE EN GRÈCE.

M. Adolf de Ceuleneer a publié, dans la sixième livraison du tome XXII et dans la première du tome XXIII de la *Revue de l'Instruction publique*, un intéressant article sur *l'École française d'Athènes*. L'auteur rappelle l'origine de l'institution et énumère les résultats qu'elle a produits, puis il se demande si la Belgique doit rester en arrière et ne prendre aucune part à ce mouvement scientifique; il examine dans quelles conditions nous pourrions envoyer de nos jeunes savants en Grèce. Etablir une école belge à Athènes, poursuit-il, c'est là un projet auquel naturellement il n'y a pas lieu de s'arrêter; mais notre gouvernement ne pourrait-il pas obtenir du gouvernement français qu'une place fût régulièrement réservée à un Belge tant à Athènes qu'à Rome? Il cite ensuite un rapport de M. Guignaut, du 12 mars 1850, où l'on rencontre ce passage: « Sur la demande du gouvernement de Belgique, il a été décidé que quelques jeunes professeurs belges pourraient être adjoints aux membres de l'école française d'Athènes. »

M. de Ceuleneer ignore si la convention a été réellement signée, et rappelle que l'on fut bien étonné lorsque M. Thonissen, dans la séance de la Chambre des représentants du 1^{er} février 1872, apprit au pays que, sous le ministère de M. Rogier, en 1847, le gouvernement français avait offert de prendre chaque année un élève belge à l'école française d'Athènes, moyennant la faible rétribution de 1,200 francs. Dans la séance du 7 février de la même année 1872, l'honorable représentant de Hasselt donna des renseignements plus précis; il déclara qu'au mois d'août 1847, une convention avait été conclue, et qu'une dépêche belge relative à cet objet portait le n^o 32,520 (4^e Division).

M. Thonissen était bien informé lorsqu'il a parlé de cette affaire pour la seconde fois le 7 février. Il y avait une grave erreur dans ses premières assertions. Ce n'est pas sous le ministère de l'honorable M. Ch. Rogier, mais sous celui de M. le comte de Theux que la négociation a eu lieu, et sur l'initiative de l'honorable comte qui, remplissant alors les fonctions de ministre de l'intérieur, avait l'instruction publique dans ses attributions (2). La personne qui était le plus en situation pour donner à cet égard des renseignements pertinents les a consignés dans un document officiel: le rapport sur l'instruction publique à l'Exposition universelle de Vienne, en 1873.

Citons les termes mêmes de ce rapport; il est fâcheux que M. de Ceuleneer n'en ait pas eu connaissance. C'est dans la partie qui a pour objet l'exposition française à Vienne que se rencontrent les détails suivants:

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

Cette institution intéresse particulièrement notre pays. A l'époque de sa fondation, le Gouvernement

(1) P. 153, ligne 1, lire *ont*; p. 182, ligne 21, lire que l'Europe s'est hâtée de leur donner; p. 183, ligne 29, un mot comme *avare* ou *économe* semble oublié (*avare* par coutume, magnifique par penchant); p. 202, ligne 31, lire *ricochet*.

(2) La date de la convention est le 14 avril et non le 14 août, ce qui explique l'erreur dans laquelle est tombé l'honorable M. Thonissen. Le cabinet dont fait partie le comte de Theux n'abandonna le pouvoir qu'après les élections du mois de juin.

de la Belgique s'adressa à celui du roi Louis-Philippe à l'effet d'obtenir l'admission de quelques jeunes philologues belges à l'École d'Athènes. Ayant pris une part active, en qualité de directeur de l'instruction publique, aux négociations qui eurent lieu à ce propos, l'auteur du présent travail est à même d'indiquer les bases de l'arrangement projeté.

Au mois d'avril 1847, M. le comte de Theux, Ministre de l'intérieur, l'envoya à Paris et le mit en rapport avec S. Exc. M. le comte de Salvandy, grand maître de l'Université de France. Voici le résumé de la négociation :

A la première demande formulée par M. le prince de Ligne, ambassadeur de S. M. le Roi des Belges, S. Exc. M. de Salvandy avait accédé au vœu exprimé par le Gouvernement belge. Dans une conférence qui eut lieu le 13 avril 1847, les préliminaires suivants furent arrêtés. Ils ont été formulés par écrit et signés le lendemain :

1^o Le Ministre n'a pas cru, jusqu'à présent, devoir régler d'une manière très précise l'ordre des travaux des membres de l'École d'Athènes ; il a voulu laisser l'institution se développer avec une certaine liberté, s'en rapportant, pour les détails, à la sagacité et à l'expérience du Ministre de France à Athènes, S. Exc. M. Piscatori, lequel exerce la surintendance sur l'École ;

2^o Les membres français de l'École d'Athènes, au nombre de huit, non compris le directeur, sont placés sous les ordres du Ministre français ; ils doivent se tenir à la disposition du Gouvernement grec pour les services que celui-ci pourrait réclamer d'eux par l'intermédiaire de la Légation ;

3^o Les membres de l'École d'Athènes sont tous des professeurs de l'Université de France, jeunes encore, mais pourvus des grades exigés pour occuper les classes supérieures dans les collèges royaux. Ils conservent, pendant leur séjour en Grèce, la position qu'ils occupaient au moment de leur départ ; ils pourront la reprendre à leur retour en France. Ils ont reçu, pour leurs frais de route, une somme de six cents francs chacun, et le Ministre leur a imposé l'obligation de passer par l'Italie, de visiter Florence, Rome et Naples. Un traitement de trois mille francs leur est assuré pendant les deux années de leur séjour à l'étranger ;

4^o Le Gouvernement français a pris à loyer une maison où sont logés le directeur et les membres de l'École d'Athènes. Des arrangements ont été arrêtés avec un traiteur pour qu'une table commune leur soit servie à un prix raisonnable et à leurs frais ;

5^o Indépendamment du traitement du directeur, de la formation et de l'entretien de la bibliothèque et des collections, les dépenses de la maison pour le loyer et le service journalier pourront s'élever à mille francs par mois ;

6^o Le Ministre français à Athènes a reçu de son Gouvernement le pouvoir de renvoyer en France tout membre de l'École dont la présence pourrait être un obstacle au succès de l'institution ou à l'harmonie qui régit entre les deux Etats ;

7^o S. Exc. le Ministre de l'instruction publique est disposé à admettre, comme membres de l'École d'Athènes, deux Belges réunissant des conditions scientifiques analogues à celles qui ont été exigées des membres français et qui seraient soumis au même régime que ces derniers. Toutefois, il s'établirait des relations officielles entre le Ministre français et le chargé d'affaires de Belgique à Athènes pour tous les actes relatifs aux membres belges ;

8^o Si un membre belge de l'École donne lieu à l'application du droit de renvoi attribué au Ministre de France, le délinquant sera remis à la disposition du chargé d'affaires de Belgique ;

9^o Les frais d'entretien de l'École, évalués, comme il est dit plus haut, à mille francs par mois, seront partagés entre le Gouvernement belge, sur le pied de quatre cinquièmes pour la France et d'un cinquième pour la Belgique. S'il n'y avait qu'un membre belge, la part contributive de la Belgique serait d'un neuvième. Le Gouvernement français conserve à sa charge le traitement du directeur, les frais de la formation et de l'entretien des collections, dont il se réserve également la propriété exclusive. La liquidation se fera sur la production des notes de dépenses ;

10^o Les modifications à apporter à l'institution de l'École d'Athènes, l'admission de membres appartenant à d'autres nations, ne seront arrêtées par le Gouvernement français qu'après une information préalable donnée au Gouvernement belge.

Nous croyons utile de publier de nouveau ces explications par la raison que le document dont elles sont extraites n'a pas reçu une publicité suffisante pour arriver jusqu'à ceux qu'il intéresse le plus directement.

L. ALVIN.

CHRONIQUE.

Notre habile graveur, M. Franck, membre de l'Académie, vient d'achever une planche qui doit ajouter encore à la juste renommée que l'artiste s'est acquise par ses nombreux travaux antérieurs. Elle reproduit le célèbre tryptique de Quentin-Metsys dont le panneau principal représente l'Ensevelissement du Christ, l'un des perles du Musée d'Anvers. On connaît le fini précieux qui formait le caractère de la peinture des maîtres flamands de la fin du xv^e siècle. Cette délicatesse de pinceau, qui n'excluait point la vigueur, présente au graveur qui veut les reproduire des difficultés que M. Franck a surmontées ; son burin, délicat dans les chairs, ferme et vigoureux dans les draperies et certains accessoires, a trouvé des ressources infinies pour rendre la variété et la richesse des fonds dont le peintre a décoré son œuvre. La photographie ira à peine plus loin que les yeux du graveur ; celui-ci a, en outre, le mérite rare d'être à la fois dessinateur et buriniste. On sent le maître rompu aux difficultés de son art dans la manière dont sont traitées les extrémités, les mains et les pieds, qui sont l'écueil ordinaire de tant de graveurs, forcés, trop souvent, de racheter par quelque effet subtil les défauts de leur dessin.

Élevé à l'école sévère de Calamatta, M. Franck aborde hardiment les difficultés et ne cherche point à les esquiver. Sa planche brille surtout par la justesse des tons et l'harmonie de l'ensemble, qualités qui constituent précisément le caractère particulier des peintures de l'époque à laquelle appartient le tableau. Elle sera assurément recherchée des amateurs éclairés.

— C'est du 22 au 29 août 1880 que le Congrès international de l'enseignement se réunira à Bruxelles. Le Congrès durera six jours au moins. Il y aura deux séances par jour. La matinée sera consacrée aux réunions par sections, l'après-midi, aux assemblées générales de toutes les sections réunies. L'usage des langues sera facultatif. Le sens des discours prononcés dans une langue autre que le français sera reproduit par des membres du bureau. Le Comité général publiera les travaux des sections et des assemblées générales, soit en totalité, soit en partie.

Le Congrès se compose de membres effectifs et de membres adhérents. Tous peuvent prendre part à ses délibérations. Les membres effectifs paient une cotisation de 20 francs. Seuls ils reçoivent gratuitement les publications du Congrès. Ils ont droit à trois cartes de dames pour les séances du Congrès. Les instituteurs et institutrices diplômés, ainsi que les professeurs de l'enseignement moyen jouissent des droits des membres effectifs moyennant une cotisation de 10 francs. Les membres adhérents paient une cotisation de 5 francs. Ils ont droit à une carte de dame.

Le Comité exécutif a obtenu des cartes de parcours à prix réduit sur les lignes belges et étrangères pour les membres du Congrès.

Un bureau de renseignements pour les logements sera organisé par les soins du Comité.

Les adhésions doivent être adressées à M. Buis, échevin de la ville de Bruxelles, secrétaire général du Congrès, 103, rue du Marché-aux-Herbes. Il est à désirer que les adhésions soient envoyées avant le 1^{er} juin, afin que les membres puissent recevoir communication des rapports préliminaires.

— L'Académie royale de Belgique procédera le mardi, 11 mai, à 3 heures, sur la terrasse de son Palais, du côté de la rue Ducale, à l'inauguration du monument élevé par souscription à Adolphe Quélet. Le lendemain aura lieu la séance publique annuelle de la classe des lettres, dont le programme

a été arrêté de la manière suivante : 1^o La loi pénale belge, discours par M. Nypels, directeur de la classe ; 2^o Mathieu de Morgues et la maison Plantin, lecture par M. le lieutenant colonel P. Heurard, correspondant de la classe ; 3^o Proclamation, par M. le secrétaire perpétuel, des résultats du concours annuel et des élections.

— Aux termes d'un arrêté royal en date du 21 avril, le prix royal de 25,000 francs à décerner en 1881 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage sur la question suivante :

Exposer les conditions économiques, industrielles et commerciales dans lesquelles se trouve placée actuellement l'agriculture belge, et rechercher, en tenant spécialement compte des ressources naturelles du sol, de l'état des voies de communication, de l'importance relative et de l'avenir probable des marchés d'importation ou d'exportation, ainsi que du voisinage des grandes villes étrangères et particulièrement de Londres, quels seraient les perfectionnements et les modifications de nature à rendre l'industrie agricole plus lucrative dans les diverses régions de la Belgique. Il y aura lieu d'examiner successivement, dans cette étude, les objets, les moyens et les frais de production, les débouchés et les moyens de transport, tant nationaux qu'internationaux, avec les installations qui s'y rapportent, en indiquant les changements et les perfectionnements dont elles seraient susceptibles, le rôle respectif de l'Etat et des particuliers.

N. B. Il est entendu que dans le mot agriculture sont compris tous les modes d'exploitation rurale du sol, par conséquent la pomiculture et la sylviculture, ainsi que la culture maraîchère, qui paraît appelée à prendre un grand développement.

Les ouvrages destinés à ce concours devront être transmis au ministre de l'intérieur avant le 1^{er} janvier 1881.

— La catastrophe qui vient d'avoir lieu au charbonnage d'Anderlues a de nouveau attiré l'attention publique sur les moyens de prévenir les coups de grisou. Dans la revue *Ciel et Terre*, M. A. Lancaster constate que le danger dépend, pour une grande part, des vicissitudes atmosphériques, et qu'il serait possible de l'éviter, dans la plupart des cas, en suivant avec soin et d'une manière intelligente la marche des instruments météorologiques. Cette fois encore, en effet, comme l'année dernière à Frameries, l'explosion a coïncidé avec une baisse barométrique prononcée, et elle s'est déclarée presque au moment même du minimum de pression. M. Lancaster, se basant sur les recherches qui ont été faites jusqu'ici, montre qu'il existe une liaison intime entre les mouvements de l'atmosphère et les coups de grisou. Aussi exprime-t-il l'avis que chaque mine devrait être pourvue d'un petit observatoire dirigé par un ingénieur délégué spécialement à cet effet, et muni d'instruments enregistreurs permettant de se rendre compte à tout instant des fluctuations de l'atmosphère. Ces instruments devraient être consultés nuit et jour.

— Parmi les documents récemment imprimés par ordre de la Chambre des Communes figure un rapport relatif à l'enseignement de la musique dans les écoles primaires du continent (Report of John Hullah, LL. D., on musical instruction in elementary schools on the continent) dont les conclusions sont extrêmement flatteuses pour la Belgique. M. Hullah a inspecté, à Bruxelles, plusieurs écoles primaires de garçons et de filles. L'École modèle, une école libre ; dans chacun de ces établissements, les enfants ont tous, sauf de rares exceptions, répondu aux questions théoriques qu'il leur a posées ; ils ont chanté avec infiniment de goût et de correction les morceaux étudiés, et lu à vue, avec une grande aisance et une grande correction, « parfois même avec du style », des passages que M. Hullah leur écrivait. Tant il est dans la plupart des villes d'Allemagne l'enseignement élémentaire de la musique est fait par l'oreille, ici il repose sur l'écrit des relations des sons avec leurs symboles ; c'est ce qui explique comment les résultats obtenus en Allemagne sont « généralement très maigres », tandis qu'en Suisse, en Hollande et en Belgique, ils

sont « éminemment satisfaisants ». Les écoles de Hollande et de Belgique plus particulièrement offrent des exemples sans nombre d'enfants de 9 à 10 ans qui peuvent non-seulement chanter avec goût et avec pureté ce qu'ils ont appris, mais chanter à vue des passages d'une grande difficulté, avec autant d'aisance et d'évidence d'intelligence que s'ils lisaient des pages d'une œuvre littéraire ne dépassant pas leur compréhension. Ce qui assure encore la supériorité aux écoles belges et hollandaises c'est que dans les classes supérieures « un maître de musique a part » est chargé de cette branche de l'enseignement. M. Hullah reconnaît même que les écoles de Bruxelles ont un avanage sur toutes celles qu'il a visitées : c'est que les classes de musique sont régulièrement inspectées par un artiste qui remplit ses fonctions avec autant de soin que d'intelligence. Notons en passant qu'à Vienne l'auteur du rapport a trouvé l'enseignement de la musique dans les écoles primaires très arriéré, que dans toutes les écoles de Genève, la musique est enseignée d'après la méthode de Chevè, que M. Hullah condamne, quoiqu'on lui en ait vanté l'excellence. « Je regrette, dit-il, que des personnes qui ont consacré tant de temps à l'étude de la musique ne puissent la lire que dans leurs propres livres ».

— La 9^e session du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, dont la dernière a eu lieu à Bude-Pesth en 1876, se tiendra cette année à Lisbonne, du 20 au 29 septembre prochain. Toute personne, s'intéressant au progrès des sciences, peut prendre part aux séances du congrès, en acquittant la cotisation fixée à 12 francs; le compte-rendu des séances et toutes les publications du congrès lui sont envoyés. Le congrès visitera des cavernes, des camps et des stations préhistoriques de différentes localités aux environs de Lisbonne, ainsi que dans les couches tertiaires à silex taillés. Après la clôture du congrès, on visitera des stations préhistoriques dans la province de Minho. Les athlètes sont priés de faire parvenir sans retard, en indiquant avec soin leurs nom, prénoms, qualité et résidence, le montant de la cotisation, en un mandat postal, à « M. Carlos Ribeiro, secrétaire général du congrès à Lisbonne. » On peut se procurer d'autres renseignements au Musée royal d'Histoire naturelle, à Bruxelles.

— Au mois d'avril de cette année s'ouvrira à La Haye une exposition d'objets ayant rapport à l'histoire de la maison d'Orange Nassau. Cette exposition comprendra l'histoire, la généalogie et l'art industriel, répartis dans les séries suivantes : Documents. — Tableaux, portraits et gravures — Monnaies et sceaux. — Livres et manuscrits. — Mobilier et objets d'art industriel en général. Les personnes qui désirent avoir des renseignements plus détaillés, ou prendre part à cette Exposition, sont priées de s'adresser sans retard à M. Emile Varenbergh, secrétaire de la Chambre syndicale des arts industriels à Gand, délégué.

— M. Bove, lieutenant de marine italien, a présenté au gouvernement et à la Société de géographie un projet d'expédition au pôle sud dont les frais s'élevaient à 600,000 francs. Le ministre de la marine a accueilli favorablement ce projet, mais il attend, pour lui accorder son patronage, le résultat de la souscription publique qui vient d'être ouverte. M. Bove a accompagné le professeur Nordenskiöld dans l'expédition arctique.

— Les professeurs et élèves du collège pour l'étude des langues étrangères, à Peking, ont entrepris la traduction en chinois d'ouvrages européens. Actuellement l'Economie politique de M. Fawcett, une Histoire de la Russie, l'Histoire universelle de Tytler et le Droit international codifié de Bluntschli sont en cours de traduction. En même temps, le Dr Dudgeon prépare un ouvrage en chinois sur l'anatomie du corps humain, le professeur Billequin, un traité d'analyse chimique, le Dr Martin, un traité d'analyse mathématique, MM. Cheih Kan et Li Chen-lan, des exercices mathématiques (*The Athenæum*).

— On vient de trouver aux archives du ministère des affaires étrangères de France un manuscrit inconnu de Saint-Simon, intitulé : « Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. » La *Revue critique* assure que ce manuscrit contient des récits et des appréciations historiques du plus haut intérêt.

— Il s'est fondé à Paris une « Société des études juives » qui a pour objet de favoriser le développement des études relatives au judaïsme. Elle publiera : une revue périodique, une série d'ouvrages originaux, des traductions etc., sous le titre de « Publications de la Société des études juives ». Elle encouragera les publications relatives au judaïsme en général, et de préférence celles qui sont dues à des auteurs français ou résidant en France; les publications relatives au judaïsme français. Elle créera des conférences et des lectures, fondera une bibliothèque, etc. La Société, qui se renferme exclusivement dans le domaine de la science et n'a aucune arrière-pensée de polémique ou d'apologie religieuse, s'adresse à tous les amis des études sérieuses. Parmi les membres de la commission provisoire figurent : MM. James de Rothschild, Zadoc Kahn, Isid. Loeb, Arsène Darmsteter, Hartwig Derembourg, Th. Reinach, Em. Soldi.

— M. Ravaisson a lu, le 9 avril, à l'Académie des inscriptions, une étude dans laquelle il s'attache à déterminer le caractère et la signification des scènes représentées sur la plupart des monuments funéraires de la Grèce antique. Il soutient que c'est une erreur de croire, comme on le fait d'ordinaire, que ces images représentent des événements de ce monde, des faits historiques, des actions du défunt pendant sa vie, ou encore de leur donner un sens métaphorique. Selon lui, les sculptures des stèles funéraires grecques représentent toujours des scènes de l'autre vie. Les anciens se figuraient la vie future comme une répétition seulement embellie de celle-ci. C'est pourquoi on offrait au mort et on brûlait avec lui tout ce qu'on supposait devoir lui servir et lui plaire dans l'autre monde comme dans celui-ci. On supposait qu'en arrivant dans l'autre monde, il y retrouvait d'abord tous ceux de ses parents et de ses amis qui eurent morts avant lui; c'est cette réunion du mort avec d'autres morts que représentent en réalité, dit M. Ravaisson, toutes les scènes où l'on a voulu voir au contraire sa séparation d'avec les vivants et que l'on a qualifiées à cause de cela du nom générique de « scènes d'adieux »; si c'étaient véritablement des scènes d'adieux, les sculpteurs auraient donné à tous les personnages une expression de tristesse, et, au contraire, on remarque que presque toujours ils leur ont donné l'expression de la joie.

Décès. — Marie Esculier, journaliste, auteur de plusieurs ouvrages relatifs à la musique, en collaboration avec son frère Léon, notamment d'un Dictionnaire et d'une biographie de Rossini; fondateur, également avec son frère, de la « France musicale ». — J.-A. Théodore Gudin, peintre de marines et paysagiste, né à Paris, en 1802. — Adolphe Brune, artiste peintre français, né en 1802. — M. Wiener, auteur d'un grand nombre de travaux relatifs à la littérature hébraïque, mort le 10 mars, à Hanovre. — D. Frenslorff, hébraïsant, mort le 22 mars, à Hanovre. — Konstantin Hansen, artiste peintre danois, né à Rome, mort à Copenhague, le 30 mars. — Le Dr William Sharpey, physiologiste anglais.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 5 avril.* — La classe nomme MM. Conscience, Heremans, De Laveleye et Wauters pour représenter l'Académie au Congrès national que l'Union littéraire ouvrira prochainement à Bruxelles.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 1^{er} avril.* — M. de Burbure lit une notice sur Charles Luython, compositeur de

musique, notice dans laquelle il établit, d'après des documents authentiques, que cet artiste est né à Anvers.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 3 avril.* — M. Houzeau met sous les yeux de la classe une lettre que M. Huggins a adressée à M. Fievez au sujet de la note de ce dernier sur l'insensibilité relative des raies spectrales de l'hydrogène et de l'azote, en rapport avec la constitution des nébuleuses. — M. Van Beneden annonce que, d'après les journaux américains, une balaine de 50 pieds (mesure américaine) est venue échouer sur les côtes de Charleston Etat de la Caroline du Sud, aux Etats-Unis, et il montre l'importance de cette capture. Il n'hésite pas, en effet, à rapporter la balaine qui vient d'échouer à l'espèce « biscayensis », que les Basques ont chassée, pendant des siècles, dans la Manche, la mer du Nord et l'Atlantique, et dont il ne reste plus que de rares individus.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. *Séance du 5 avril.* — M. St. Bormans dépose sur le bureau le tome VI de la Chronique de Jean d'Outremeuse, dont l'impression vient d'être achevée. Ce volume, de 750 pages, contient : la Chronique en prose depuis l'année 1302 jusqu'au retour d'Edouard III en Angleterre, après le siège de Tournai, en 1340; quatre documents, des années 1324, 1329, 1336, 1337, formant une sorte d'appendice à la Chronique; la continuation de la Geste de Liège ou Chronique rimée, qui comprend quatre mille neuf cents vers; un glossaire, une table chronologique. Les six volumes imprimés de d'Outremeuse, dans lesquels sont renfermés les trois premiers livres de sa Chronique, comprennent tout ce qu'on possède de ces travaux historiques de cet écrivain : son quatrième et dernier livre, où il raconterait les événements arrivés de son temps, c'est-à-dire de 1341 à 1399, a depuis longtemps disparu; toutes les recherches qui ont été faites dans le pays et à l'étranger pour le découvrir sont demeurées infructueuses. M. Bormans est d'avis, par ce motif, que la publication doit être considérée comme complète, et, en conséquence il va s'occuper d'en rédiger l'introduction et la table générale. — M. Piot donne lecture d'une note sur différents ouvrages, publiés à l'étranger, qui contiennent des faits ou des documents relatifs à l'histoire de Belgique, et présente une notice portant pour titre : « Les guerres en Belgique pendant le dernier quart du XVII^e siècle. » — M. Poulet communique une nouvelle série de documents, au nombre de huit, empruntés aux copies qui ont été fournies par la Bibliothèque de Besançon pour la publication de la Correspondance du cardinal de Granvelle. Ces huit documents sont de l'année 1568. Ils se rapportent tous aux affaires des Pays-Bas. Dans le nombre sont des lettres de Philippe II, du duc d'Albe, des déclarations de l'empereur Maximilien II, la remontrance que, le 22 septembre, firent à ce monarque les électeurs et les princes de l'Empire, la réponse de Maximilien. — M. Devillers présente une notice intitulée : *Le Hainaut après la mort de Marie de Bourgogne, 1482-1483*, notice où il raconte les événements dont cette province fut alors le théâtre. Le récit qu'il en donne est appuyé d'un grand nombre de pièces tirées des Archives de l'Etat et de Mons.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 7 février.* — Diagnoses de 42 espèces nouvelles de Lépidoptères de Madagascar, par M. P. Mabille. Description d'une espèce nouvelle du genre *Trichillum* Harold, par M. de Borra. Observations relatives aux Psychides, par M. Heylaerts. — *Séance du 6 mars.* — M. Capronnier annonce la mort de M. J.-B.-A. Déchauffour de Boisduval, membre de la Société, et fait l'éloge de ce savant naturaliste. L'assemblée décide que la bibliothèque sera ouverte aux membres de la Société tous les jours, sauf le dimanche, de midi à 2 heures. Note sur quelques espèces du genre *Macrodereis*, par M. A. Sharp. Description de deux nouvelles espèces de Choléides et de deux

nouvelles espèces de Cryptorhynchides, par M. W. Roelofs

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 10 avril.* — Lecture d'une *Note sur une fascie des tiges souterraines du Spiraea salicifolia*, par M. A. Gravis. Communications diverses par le secrétaire.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 avril. La réforme de l'enseignement primaire en France (X. Olin). — La bonne madame de Kers, dernière partie (Violette). — Le capitaine Cambier et la première expédition de l'Association internationale africaine (A.-J. Wauers). — Yanko le music en, traduit de Litwos (M^{me} Poradowska-Gachet). — Une récente publication sur les ressources commerciales de la Belgique (Ern. Van Elewyck). — Les recherches historiques en Allemagne sur la période de la Révolution française (M. Philippson). — Chronique littéraire (Eug. Van Bemmel).

Revue catholique. 15 avril. Les étudiants allemands (F. Collard). — Un vieux mystère et un grand opéra (L. Yseux). — La colonie libre de Port-Berton (Océanie) (E. Vanderlaet). — Chronique religieuse de la Suisse (E. Carry). — Bibliographie.

Ciel et terre, revue populaire d'astronomie et de météorologie. 15 avril. Les coups de grison (A. Lancaster). — Sur l'éclat et la distribution des étoiles, trad. p. L. Estourgies (H. Farquhar). — La girouette (F. Van Rysselberghe). — Les raies spectrales (C. Fievez). — Paysages lunaires (L. Niesten). — Revue météorologique (J. Vincent). — Notes — Bibliographie (A. Lancaster).

Mémoires de l'Académie royale de Belgique, in-4^o. T. XLIII. 1^{re} partie. Description des fossiles du calcaire grossier de Mons (3^e partie) (A. Briart et P.-L. Cornet). — Recherches sur les mouvements de l'aiguille aimantée à Bruxelles (Ern. Quetelet). — Remarques sur la théorie des moindres carrés (E. Catalan). — Etudes sur les variations d'énergie potentielle des surfaces liquides. I. (G. Van der Mensbrugge). — Mémoire sur les orques observés dans les mers d'Europe (P.-J. Van Beneden).

Revue de droit international et de législation comparée. T. XII. 1880. N^o 1. Droit international privé et droit uniforme (T.-M.-C. Asser). — Introduction au droit international privé (Westlake). — La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale, réplique à M. Westlake (Fr. Martens). — L'enfantement du droit par la guerre. II. (Brocher de la Fléchère). — Le projet définitif du Code de commerce pour le royaume d'Italie, comparé avec queques autres Codes et projets récents (A. Sacerdoti). — Notice et notes diverses. — Chronique des faits internationaux. — Correspondance. — Bibliographie. — N^o 2 L'unification de la procédure civile en Allemagne et en Suisse. I. (Ch. Brocher). — Le projet du Code de commerce pour le royaume d'Italie. II. — Les droits nationaux et un projet de règlement international des prises maritimes. II. (A. Bulmerincq). — L'enfantement du droit par la guerre. III. — Notices et notes diverses. — Chronique des faits internationaux. — Bibliographie.

Revue des questions scientifiques. Avril. Le climat de la Scandinavie, dans ses rapports avec la végétation (Ch. Flahault). — Le couvert et la couverture du sol forestier (Ch. de Kirwan). — Claude Bernard, ses découvertes et ses théories. Fin (R.-P. Hahn). — L'écorce grise du cerveau (Dr Cuyllits). — Les satellites de Mars (R.-P. Dom Lamey). — Un discours de Léon XIII. — Bibliographie. — Revue des recueils périodiques.

Journal des beaux-arts. 15 avril. Beaux-arts et industries artistiques à Bruxelles en 1761. — Peintures de Guffens. — Les beaux-arts à la Sorbonne. — Les grandes publications modernes : Le costume historique. — Collection de Beurnonville. — Collection Hooff.

Messenger des sciences historiques. 1880. 1^{re} livr. Quelques sceaux du diocèse de Gand (J.-B. Lavaut).

— Justus Ryequius (R. Van den Bergh). — La nation-lit flamande de Gérard Mercator (J. Van Ramdonck). — Les prisonniers de Saint-Quentin (C.-A. Rahlenbeck). — Variétés. — Chronique.

Bulletin de l'Académie royale de médecine. Mars. Rapport de la commission chargée d'examiner les propositions faites au cours de la discussion sur les lacunes des articles 43 et 44 du Code d'instruction criminelle. — Question des dépôts mortuaires : observation de M. Bival. — Notice sur le dépôt mortuaire de la ville de Bruxelles (Janssens). — Vaccine et variole (Herpain). — Variole et vaccine (Deffernoz).

De Nederlandsche spectator. 17 avril. Briefwisseling van den heer A. Ising — Jhr. mr. Johan Karel Jacob de Jonge. — Het jongste geschi d'neuw's ontrent Magd. Moons en Elisabeth Musch — J. van Vloten. — Van der Meere (A. Ising). — Ontwikt (P. Vuchting). — 24 avril. Eelco Verwijs (J. Verdam). — Indrukken van een « baar. » Een brief uit Indië (P. Ekhart).

Revue critique d'histoire et de littérature. 12 avril. L'Assalhanasuttam, publié et traduit par Pichel. — Algmissen, Dissertation sur le texte d'Ovide. — Jundt, Les amis de Dieu au XIV^e siècle. — Franke, De l'histoire de la poésie latine au XII^e et au XIII^e siècle. — Hoffmann, Histoire de l'Inquisition, 2^e vol. — Rocholl, La philosophie de l'histoire — Fischbach, La fuite de Louis XVI. — Mémoires de Rist, p. p. Poel, 1^{er} vol. — M^{me} Yonge, Histoire de France — Chronique : Belgique, Espagne, Russie, Suisse, Turquie. — Académie des inscriptions — 19 avril. Nöldeke, Histoire d'Ardeshir. — Milano, La mythe de Phœtète. — Stieve, La politique étrangère de Maximilien I^{er} de Bavière — A. Leroy Beaulieu, Un empereur, un roi, un pape, une restauration — Bastin, Étude philologique de la langue française, 2^e partie, syntaxe. — Le club alpin français. — Chronique : France, Allemagne, Espagne. — Académie des inscriptions.

La Nouvelle Revue. 15 avril. Souvenirs de la Nouvelle Calédonie III. (H. Rivière). — M. Thiers (E. Spuller). — La défense des côtes (P. Marchand). — Le Forestier. IV. (J. de Glouvet). — Claude Faurel et ses amis (A. de Gubernatis). — Le véritable Attila (L. Cahu). — Grace Sharp I. (A. Assolant). — L'Alsacien, poésie (G. Rivet). — Revue du théâtre : musique (L. Gallet). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 15 avril. L'Alsace-Lorraine et l'empire germanique. I. L'échec de l'œuvre de germanisation. — La Princesse verte (A. Theuriot). — Le salon de M^{me} Necker. III. (G. d'Haussonville). — La restauration de Saint-Marc de Venise (Ch. Yriarte). — Le remords du docteur (G. Vautier). — Notes d'un voyage en Asie-Mineure. II. (M. Collignon). — Hérat et l'Angleterre (Un ministre persan). — De l'interprétation du répertoire tragique (F. Brunetière). — La légende de la Cenci (A. Geffroy).

Revue politique et littéraire. 10 avril. Le Congrès des Sociétés savantes : Section historique (G. de Nöuvion). — Les monuments funéraires des Grecs (F. Ravaisson). — « Le fileul de la mort. » fabliau du moyen âge, mis en vers par M. L. de Ronchaud. — La réforme des programmes universitaires. — Causerie littéraire. — 17 avril. Michel (de Bourges), Souvenirs personnels (P. Janet). — L'île de Chypre et la domination anglaise, d'après sir Samuel Baker (Léo Quessnel). — L'éducation nationale depuis 1870 (E. de Pressensé). — Causerie littéraire. — 24 avril. M. Renan en Angleterre (Georges Lyon). — Le pouvoir royal en France du temps de Charles V (Ernest Lavisse). — Le mouvement littéraire à l'étranger. — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 10 avril. Congrès des Sociétés savantes des départements à la Sorbonne : Rapport sur les travaux des Sociétés savantes des départe-

ments en 1879 (E. Blanchard). — Travaux de la section des sciences : La théorie des gaz (E. Bouty).

Une épidémie d'hystérodémonopathie à Verzégnis, province de Frioul, Italie, en 1878 (L.-H. Petit). — 17 avril. La chaire d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle (Pouchet). — De la combinaison chimique (Berthelot). — La force dans la nature (Carpentier). — Les projets français dans le Sahara jugés par les Allemands. — Académie des sciences de Paris. — 24 avril. Les revendications de l'hygiène publique en France (A.-J. Martin). — Essai sur la minéralogie d'Homère (J. Thoulet). — La production industrielle du froid, d'après M. Armengaud jeune. — Académie des sciences de Paris.

Polybiblion, Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. Avril. Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Théologie. — Jurisprudence. — Sciences et arts. — Belles-lettres. — Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

L'Exploration. 15 avril. Japon central, Yeddo (Dr Maget). — La famine au Tong-King et l'émigration (C^{te} d'Alhérie). — Le Trans-Saharien. Lettres des généraux de Colomb, de Wimpffen et Colonieu. — L'expédition des missionnaires anglais dans l'Afrique centrale. Lettre de M. Gessi. — Sociétés savantes. — Nouvelles de tous les points du globe. — Plan de Yeddo. — 22 avril. Le royaume d'Amann (P. Tournafond). — Le Sénégal (H. Capitaine). — Sociétés savantes. — Nouvelles — Carte du Tong-King.

Bulletin scientifique du département du Nord. Mars. Leçons sur l'orthopédie : le pied-bot (Dr Paquet). — Embryogénie de la Ligule (R. Moniez). — Théorie du faisceau, suite (C.-E. Bertrand). — Variétés. — Chronique.

Deutsches Litteraturblatt. 15 avril. Ein Wort über Heinrich von Treitschke — Farrar, The Life and works of St. Paul. — Schücking, Türkische Erlebnisse und rüssische Schicksale. — Riggenbach, Siebente Hauptversammlung der evangelischen Allianz. — Escott, England. — Kurze literarische Umschau — Anzeigen.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 17 avril. Ein Vermittler zwischen Deutschland und Spanien. — Sonnenschein und Sturm im Orient, von Mrs. Brassey II. — Eine neue Ausgabe von Chamforts Werken. — Dante-Studien, von V. Monti. — Polen : Kiejstat, Trauerspiel, von A. Asnyk. — Griechenland : Rhodische Liebeslieder. Märchen, Sagen und Volkslieder. — 24 avril. Goethe's Faust in Portugal. — Zur englischen Novellistik. — Der Process der Dantonisten. — Der Catalanismus in Spanien. — Briefe über die neuere romanische Literatur. — Volkspoesie in der brasilianischen Provinz Rio Grande do Sul — Kleine Rundschau. — **Petermann's Mittheilungen.** Ergänzungsheft Nr. 60 : Die Seefischerei (M. Lindeman).

Allgemeine Zeitung 9-21 avril. — N^o 100. Archäologische Neuigkeiten aus Griechenland. — 101. G. Rohlf's Expedition in den Jahren 1878 und 1879. — 102. Der Freiherr von Meusebach. — Das Jubiläum S. Benedicts. — 103. Die neue Wirtschaftspolitik. III. — 104. Die Geschichtsüberlieferung über den Perikleische Zeitalter. — 105-106. Briefe aus Japan. — 106. Albrecht von Haller als Dichter. — 107. Hieronymus Lorms « Naturgenuss » und sein Verfasser. — 108. Briefwechsel zwischen Goethe und Götzling. — 109. Münchener Kunst. — Zu den deutschen Familiennamen. — Pietismus und Reformation. — 111-113. Die Keilschriftforschung und die biblische Chronologie. — 112. Eine neue Geschichte der deutschen Literatur. — 113. Geschichte der neueren Drama's.

Mittheilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung. I. Bd. 2. Heft. Die gesetzliche Einführung der Todesstrafe für Ketzerei (J. Fiecker). — Neuausfertigung oder Apennin? Ein Commentar zu zwei Königsurkunden für Herford (Th. Sichel). — Unedirte Diplomen aus Aquileja, 790-1082. Mitgetheilt von V. Joppi. Mit einer Ein-

leitung von E. Mühlbacher. — Kleine Mittheilungen. — Literatur.

The Academy. 17 avril. Froude's Monograph on Bunyan and Venable's Edition of his chief works. — Yule's A little light on cretan insurrection. — Howarth's History of the Mongols. — The reprint of the "Eikon Basilike". — Jefferies' Hodge and his masters. — Letter from Peking. — Recent works on the Ethics of Aristotle. — Lord Ronald Gower's Figure printers of Holland. — Ancient walls on the Monté Leone. — Chorley's National music of the world. — 21 avril. Wheeler's Short history of India. — Minchin's Bulgaria since the war. — Spalding's Elizabethan demonology. — Laidlaw's Bible doctrine of man — A danish novel. — Paris letter. — Lewes' Problems of life and mind.

Edinburgh Review. Avril. Ritualistic literature. — Bigelow's Life of Franklin. — Mohammedanism in China. — The schools of Charles the Great. — Moderne horseracing. — Catholic rule in Ireland 1611-18. — The late Professor Clifford's Essays. — Burton's Reign of Queen Anna. — The new Parliament.

Quarterly Review. Avril. David Hume. — The english flower-garden. — The marquis Welleley. — The Book of common prayer. — Memoirs of Madame de Rémusat. — The Chinese in Central Asia. — The taxation of India. — The Slavonic menace to Europe. — The conservative defeat

Nature. 8 avril. Musical pitch. — Farming. — Two entomologists. — A leaf from the history of Swedish natural science (Nordenskjöld). — On the long period me equality in rainfall (Balfour-Stewart). — Dredging and life in the deep sea (H. N. Moseley). — The history of musical pitch (J. Ellis). — The atomic weight of antimony. — 15 avril. Does chlorophyll decompose carbonic acid? — A leaf from the history of Swedish natural science. — The United States weather maps. — William Sharpey. — Signor Perini's planetarium. — Deep-sea dredging. II — Nicholas Zinin. — Wilh. Ph. Schimper. — 22 avril. The St-Gothard tunnel (Ad. Gautier). — Colloids. — The easter excursion of the geologists' Association to the Hamsphire coast — Deep sea dredging and life in the deep-sea. III. — A magneto-electric gyroscope. — On the employment of the pendulum for determining the figure of the earth — Note on some effect produced by immersion of steel and iron wires in acidulated water.

The Nation (New York) 1^{er} avril. The week. — Editorial articles. — Notes. — Reviews. — Fine arts: The Society of american artists. Modern american tendency. — 8 avril. The american girl. — Mémoires of Madame de Rémusat. — The metropolitan Museum.

Nuova Antologia. 15 avril. L'Austria-Ungheria nella Bosnia e la nuova fase della questione d'Oriente (A. Bruniati). — Teodoro Mommsen e l'Ode salfica in Italia (F. Santini). — Imperia. Romanzo storico (P. Della Gattina). — La facciata di S. Maria del Fiore dal 1490 al 1843 (C. Boito). — Chi era sir Everardo. Racconto (Luca Sardo). — La questione della ferma in Italia (O. Barattieri). — Ra-sogna letteraria italiana (D. Gnoli). — Rassegna musicale (F. D'Arcais). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 16 avril. Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — La formazione del carattere. — Paesaggi e costumi del golfo di Palmas, Sardegna (A. Emiliani). — I tremoli riflessi della luce (A. Romizi). — Un amore a settant'anni (A. de Guarinoni). — Lorenzo il Magnifico, poema inedito del Marchese di Montrone (V. Ballo). — Rassegna letteraria e bibliografica: Russia, Germania, Olanda, America, Italia.

Rassegna settimanale. 11 avril. I cicisbei a Genova. — Corrispondenza letteraria da Parigi: La vita e le opere del Lanfrey. — Gli esami e l'istruzione secondaria classica. — Bibliografia: G. M. Urbani de Gheltof, Lettere di C. Goldoni. Ed. Alvisi, Rispetti del Secolo XV. D. Ghetti,

Storia dell'indipendenza italiana. — St. Allachio. Il credito fondiario in Italia. — Notizie. — Riviste. — 18 avril Emigrazione e colonizzazione. — Le ricordanze di Luigi Settembrini (K. Hillebrand). — Ave (G. Carlucci). — Il più antico libro pagano di polemica religiosa contro il cristianesimo (A. Coen). — Sugli amori di G. Leopardi.

Gli Studi in Italia. Février. La scienza dell'educazione di A. Bain (E. Zama). — Il pontificato di Giovanni VIII (E. P. Balan). — Giovanni Battista Pergolesi. Racconto storico (C. Aureli). — I diritti di Tommaso da Kempis (L. Santini). — Epifanio ed Ennodio e i loro tempi (P. Talini). — La filosofia di S. Tommaso e i suoi avversari (S. Talamo). — La Toscana au moyen âge (E. Armellini). — Micerino (E. Fabiani). — Sulle odi barbare. — Un tentativo di geologia sperimentale sul c'ima de l' epoca glaciale (C. F. Sebastiano).

Revista de Espana. 13 avril. Congresos americanistas (Fr. Giner). — Cuestion de Marruecos (Fr. de A. de Arrestarazu). — Una noticia poco conocida acerca de la patria de Cervantes (L. Vidari). — Exactitu histórica y geográfica del poema del Cid (A. de los Rios y Rios). — El argumento de Amadis de Gaula (D. Duque y Merino). — Julian Romea en Menasalbas (F. Garcia Bordona).

Revista contemporanea. 15 avril. Abde-Rahman I y su pretendida influencia religiosa (Fr. Codera y Zaydin). — D. Juan de Madrazo (R. Becerra de Bengoa). — Fernando VII en Valencia, continuacion (J. Gomez de Arceche). — Sectas religiosas de los Estados-Unidos, conclusion (L. Barthe). — Bluntschli y su teoria del Estado (A. Chárrro-Hidalgo). — Boletín bibliográfico.

Bibliographie juridique belge ou catalogue des ouvrages de législation, de jurisprudence, etc., publiés en Belgique. 1830-1879. Bruxelles, Decq.

Boëns, Dr Hubert. L'art de vivre. 3^e édition spéciale. Verviers, Gilon. 1 fr.

De Coster, G. Hubert. Eléments de l'esthétique générale mis à la portée de tous. Bruxelles, Bruylant-Christophe. 5 fr.

Hymans, Louis. La Belgique contemporaine (Bibliothèque belge). Mons, Manceaux. 3 fr.

Juste, Théodore. Le Congrès national de Belgique. Précédé de quelques considérations sur la Constitution belge, par Emile de Laveleye. Bruxelles, Muquardt. 2 vol. 12 fr. 50.

Kunstbode (De vlaamsche), maandelijksch tijdschrift voor Kunst, Letteren en Wetenschappen, onder hoofdredactie van A. J. Cosijn. 10^{de} jaargang. Antwerpen, Mertens.

Laurent, Fr. Le droit civil international T. I. Bruxelles, Bruylant-Christophe. 9 fr.

Schoenfeld, Dr. L'Asphyxie, ses différents genres, leur mécanisme et leurs remèdes. Bruxelles, Manceaux.

Teirlinck-Styns. Baas Colder. Bruxelles, Havermans.

Van Bommel, Eugène. Histoire de Belgique empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains (Bibliothèque de l'enseignement complémentaire). Bruxelles, Lebègue. 3 fr. 50.

Van Bommel, Eugène. Traité général de littérature française (Bibliothèque de l'enseignement complémentaire). Bruxelles, Lebègue. 3 fr. 50.

Ahrens, Henri. Encyclopédie juridique. Trad. par A. Chauffard. Paris, Thorin. 2 vol. 20 fr.

Bamberger, Ludwig. Deutschthum und Judenthum. Leipzig, Brockhaus 60 Pf.

Berlin und Petersburg Preussische Beiträge zur Geschichte der russisch-deutschen Beziehungen. Leipzig, Duncker u. Humblot. 6 M.

Bruus, K.-G. und E. Sackau. Syrisch-römisches Rechtsbuch aus dem 5. Jahrh. Leipzig, Brockhaus. 36 M.

Caro, J. Das Bündnis von Canterbury. Eine Episode aus der Geschichte des Constanzer Concils. Gotha, F.-A. Perthes. 2 M. 40 Pf.

Colsonet, E. Etudes sur la vie inconsciente de l'espri. Paris, Germer Baillièrre. 5 fr.

Charelain, E. Notice sur les manuscrits de saint Paulin de Nole. Paris, Thorin. 4 fr.

Daudet, Ernest. Souvenirs de la présidence du Maréchal de Mac-Mahon. Paris, Dentu 3 fr.

Delisle, Léopold. Mélanges de paléographie et de bibliographie. Paris, Champion. 10 fr. Atlas. 5 fr.

Documentos ineditos de la historia de España. T. 72-73. Madrid, F. Fe. 24 fr.

Duprez, G. Souvenirs d'un chanteur. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50.

Eyriès, G. Les châteaux historiques de la France. Poitiers, Oudin. 240 fr.

Fernique, Emmanuel. Etude sur Préneste (Bibliothèque des Ecoles franç. d'Athènes et de Rome, xvii). Paris, Thorin. 7 fr. 50.

Flex, R. Die älteste Monatsheftverteilungen der Römer. Jena, Neuenhahn. 1 M. 35 Pf.

Foville, A. de. La transformation des moyens de transport et ses conséquences économiques et sociales. Paris, Guillaumin. 7 fr. 50.

Freymy, E. Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III. Ambassade de l'Amiral du Ferrier à Venise. Paris, Leroux. 7 fr. 50.

Honegger, J. J. Russische Literatur und Cultur. Leipzig, Weber. 6 M.

Hugo, Victor Religions et religion. Paris, Calmann Lévy. 4 fr.

Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der deutschen Philologie, herausgegeben von der Gesellschaft für deutsche Philologie in Berlin. 1. Jahrgang (1879). Berlin, Calvary. 8 M.

Lecture (L.), bulletin bibliographique mensuel à l'usage des familles, des institutions et des bibliothèques populaires, publiée sous les auspices de la Société genevoise pour l'encouragement de l'œuvre des bibliothèques populaires. 3^e année. Genève, Carey.

Minchin, J. G. Bulgaria since the war. London, Kegan Paul. 3 s. 6 d.

Mohl, Jules. Vingt-sept ans d'histoire des études orientales. Paris, Reinwald. 15 fr.

Noord en Zuid, taalkundig tijdschrift voor de beide Nederlanden, ten behoeve van onderwijzers, onder redactie van T.-H. de Beer. 3^e jaargang, n^o 2. Culemborg, Blom en Olivierse.

Orléans, duchesse d'. Correspondance, trad. par E. Jaeglé. Paris, Quantin. 6 fr.

Petrina, H. Polychromie-Ornamentik des klassischen Alterthums. 1 Thl. 1 Lfg Troppau, Buchholz. 8 M.

Pontmartin, A. de. Nouveaux samedis. 19^e s'rie. Paris, Calmann-Lévy 3 fr. 50.

Pröls, Robert Geschichte des neueren Drama's. Leipzig, Schlicke.

Philippson, Martin. Geschichte des preussischen Staatswesens vom Tode Friedrichs des Grossen bis zu den Freiheitskriegen. 1 Bd. Leipzig, Veit. 10 M.

Rabbinowicz, J.-M. La médecine du Thalmul. Paris, Germer Baillièrre 10 fr.

Ratzel, E. Die Vereinigten Staaten von Nordamerika. 2 Bd. Culturgeschichte. München, Oldenbourg. 18 M.

Razy, E. Saint Jean-Baptiste, son culte et sa légende artistique. Paris, Téqui. 10 fr.

Revue bordelaise scientifique et littéraire, paraissant le 1^{er} et le 16 de chaque mois. Bordeaux, Bellier.

Ouvrages belges nouveaux

EN VENTE A

L'Office de Publicité, rue de la Madeleine, 46

BRUXELLES

Dutrieux, Dr. La question africaine au point de vue commercial, 1 franc.

Leroux, A. Notice historique, descriptive et pittoresque du château-fort de Bouillon, augmentée de deux chapitres pour servir de guide aux touristes, 2^e édit. 2 francs.

Loiseau, Dr. Optomètre métrique, 2 francs.

Solvay, L. La Bernoise, opéra comique en un acte; musique d'Emile Mathieu. 1 franc.

Splingard, P. Des concessions de mines dans leurs rapports avec les principes du droit civil. 7 francs.

Vander Straeten, Edmond. La musique aux Pays-Bas avant le XIX^e siècle. T. V. Pl. et port. fr. 12,50.

Van Zuylen, A. De l'institution d'un Conseil d'Etat en Belgique. 75 centimes.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 10 — 15 MAI 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Mémoires de M^{me} de Rémusat (J. Carlier). — Dictionnaire étymologique de la langue wallonne, par Ch. Grandgagnage. T. II, publié par A. Scheler (J. Stecher). — Le Juif errant, par G. Paris. — La Provence maritime, par Ch. Lenthéric. — Cartulaires belges (Alph. Wauters. J. Proost). — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — Les Romains du Renard (Ch. Piot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Mémoires de Madame de Rémusat. Tomes II et III. Paris. Calmann-Lévy.

On se rappelle l'émotion causée par l'apparition du premier volume de ces mémoires. Elle coïncidait par malheur avec un tragique événement (1) qui était venu surexciter les passions politiques, et les partis se plurent à s'en faire une arme dans leurs luttes ardentes. Les uns représentèrent le livre nouveau comme le coup décisif porté à une idole trop longtemps restée debout, les autres en firent un monument de la plus haute ingratitude. Grâce à Dieu, ces émotions sont calmées sensiblement aujourd'hui, et l'on en est venu à une appréciation plus saine, plus exacte; on reconnaît enfin que l'œuvre de Madame de Rémusat ne méritait « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ». Car elle n'est, en somme, ni une œuvre de polémique ni même, à proprement parler, une œuvre historique. L'auteur n'a pas eu la prétention de tracer le tableau d'une époque, d'en marquer les lignes caractéristiques ni d'en dégager des jugements profonds. Il s'est borné, à l'exemple de Saint-Simon, pour lequel on s'était montré moins rigoureux, à consigner ses souvenirs sur les hommes et les choses au milieu desquels il a vécu, remplissant ainsi une tâche singulièrement précieuse pour les historiens de l'avenir, singulièrement attrayante aussi pour les lecteurs du présent.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ne sache, à l'occasion, atteindre de plus grandes hauteurs. La personnalité de Napoléon, sans cesse et tout naturellement au premier plan dans son livre, lui inspire par exemple ces lignes éloquentes, dans lesquelles il dépeint avec un rare bonheur le caractère du grand homme :

Il semble qu'il y ait eu deux hommes réunis en lui. L'un, sans doute plus gigantesque que grand, mais enfin prompt à concevoir, aussi prompt à exécuter et jetant à divers intervalles les bases du plan qu'il avait formé. Celui-là, mû par une pensée unique, semblait dégagé de toutes les impressions secondaires qui pouvaient arrêter ses projets; celui-là, si son but eût été le bien de l'humanité, avec les grandes facultés qu'il déployait, serait devenu le plus grand homme qui ait paru sur la terre; mais encore, par l'étendue de sa pénétration et la ténacité de sa volonté, il en est resté le plus extraordinaire. Le second Bonaparte, intimement lié à l'autre comme une sorte de mauvaise conscience, dévoré d'inquiétude, sans cesse agité de

souçons, esclave des passions intérieures qui le pressaient toujours et défiant, craignant tous les pouvoirs, redoutait même ceux qu'il avait créés... Ainsi, quand la défiance qu'il avait des hommes agissait sur lui, alors, entièrement livré à elle, il ne songeait plus qu'à les isoler les uns des autres. Il affaiblissait les liens de famille; il s'appliquait à favoriser les intérêts individuels au préjudice des intérêts généraux. Centre unique d'un cercle immense, il eût voulu que ce cercle contint autant de rayons qu'il avait de sujets, afin qu'ils ne se touchassent qu'en lui. Ce soupçon jaloux, dont il fut incessamment poursuivi, s'accrocha, comme un ver rongeur, à toutes ses entreprises et l'empêcha de fonder d'une manière solide aucune des créations que son imagination naturellement improvisatrice inventait continuellement.

Le jugement que Madame de Rémusat porte ainsi n'est pas seulement la confirmation de ses impressions premières, il est celui vers lequel nous poussait, avant même la publication de son livre, une étude impartiale du modèle dont elle reproduit si heureusement les traits. On l'approuve donc plus que jamais dans toutes ses parties quand on a considéré les actions tour à tour admirables ou repoussantes dont elle nous fait le consciencieux récit. Il est difficile aussi de ne pas penser avec elle que le bon peut-être l'emporta sur le mauvais dans cet esprit étonnant, que les adulations presque inimaginables qu'elle nous raconte n'aient point eu pour lui le plus désastreux résultat. Napoléon, en effet, n'était pas toujours le despote inflexible que l'on a dit; il supportait la discussion, la contradiction même, et nous le voyons à plusieurs reprises comprendre, approuver les mobiles qui font agir ses contradicteurs. Il admet, entre autres, que le fils de Madame de Staël refuse d'entrer à son service et lui conseille de rechercher un emploi du gouvernement anglais. Est-ce là le fait d'un tyran sans merci? La grâce accordée si généreusement et si simplement à Madame de Polignac et à la princesse de Hatzfeld pour leurs maris montre aussi qu'il était accessible aux émotions les plus douces et les meilleures. Bien plus, nous voyons qu'il sentait autant que personne les nécessités des gouvernements modernes, l'impossibilité de persévérer dans un perpétuel régime de compression. « Tant que je vivrai, avait-il dit un jour, je régnerai comme je l'entends; mais mon fils sera forcé d'être libéral. » Et chaque fois qu'une mesure arbitraire lui était proposée, la même question lui revenait : « Me répondez-vous que le peuple ne se soulèvera pas? » La vue des horreurs de la Révolution lui avait laissé à cet égard une ineffaçable impression. Il redoutait au fond et plus que toute chose un mouvement populaire qui eût entraîné sa chute, et c'est pour cela que Paris lui inspira toujours une certaine crainte. Quand le peuple de Vienne fit à l'empereur François une ovation touchante après la bataille d'Austerlitz, cette ovation alla au cœur de Napoléon, qui en avait peu reçu de pareilles, même à la suite de ses plus éclatantes victoires. « La gloire militaire, observait-il avec amertume, qui vit si longtemps dans l'histoire, est celle qui s'efface le plus vite pour les contemporains. Toutes nos dernières victoires ne font pas en France la moitié de l'effet qu'a produit celle de

Marengo ». Souvent il pensa à renoncer à la guerre pour se consacrer tout entier à la consolidation pacifique de son empire. La part brillante qu'il prenait aux discussions du Conseil d'Etat, quelles que fussent les matières qu'il y abordait, prouvent qu'il n'y eût pas moins excellé qu'à la guerre. Toutefois, son esprit mathématique s'inclinait vers des solutions trop absolues, et quelques-unes des qualités indispensables au véritable homme d'Etat lui ont manqué. « Comment trouvez-vous que je gouverne la France? » demandait-il un jour au prince Romanzow, ministre des affaires étrangères du Czar. — « Sire un peu trop sérieusement », répondait l'habile diplomate; et il fournissait en quatre mots l'appréciation complète du gouvernement de l'empereur.

Celui-ci savait du moins se connaître en hommes, et les choix qu'il faisait parmi les jeunes auditeurs pour diriger l'administration des pays conquis ont tous été ratifiés par la carrière parcourue par ses élus. On sait l'impulsion qu'il donna aux grandes entreprises de travaux publics sur toute l'étendue de l'empire. L'Université est sa création. Il eût voulu voir les arts et les sciences briller sous son règne du plus vif éclat, témoignant de la considération qu'il leur portait par des prix, des récompenses et mieux encore des égards personnels d'autant plus flatteurs de sa part qu'ils étaient plus rares. Assurément, il entra dans tout cela beaucoup d'égoïsme, et sa pensée constante était que la renommée de ses protégés augmenterait la sienne propre. En fait de gloire militaire, il était plus exclusif encore. Presque tous ses maréchaux étaient traités par lui avec un dédain réel ou affecté, qui ne pouvait manquer de provoquer de vifs ressentiments et qui explique le sentiment de satisfaction qu'ils témoignèrent quand ils se virent débarrassés d'un tel maître. Peu d'hommes d'ailleurs parmi tous ceux qui l'entourent, éprouvent pour lui un attachement inébranlable. Duroc, Savary, Berthier servent aveuglément l'empereur parce qu'il est l'empereur, et non par dévouement pour sa personne. Les dotations immenses dont il les paie, mais qu'il peut leur retirer d'un mot — et il le fait parfois — ne contribuent même pas à lui assurer leur reconnaissance.

Un des côtés curieux de l'esprit de l'empereur est son extrême souci du détail. Toute l'étiquette de sa cour a été réglée minutieusement par lui; les budgets, les comptes sont discutés en sa présence, et quand il s'avise un jour de décider l'adoption d'un uniforme de chasse, c'est en sa présence encore que la coupe et la couleur de cet uniforme sont discutées avec Leroi, le tailleur de la cour. Dans ses lettres à ses frères, aux membres de sa famille, il pense à tout, il s'occupe de tout. A Louis et à Eugène de Beauharnais, il donne des conseils sur leur manière de se conduire vis-à-vis de leurs femmes, conseils souvent remplis de sagesse et de bon sens; à la femme d'Eugène, il parle de ses couches prochaines, et lui cite une opinion de médecin sur le meilleur moyen d'avoir un garçon et non une fille; à la reine Hortense, il offre des consolations un peu brusques sur la

(1) La mort du prince impérial.

mort de son fils aîné (1), des exhortations à subir avec patience les bizarreries quelquefois excessives de son mari.

Mais dès lors, comme saturé du pouvoir, il est dévoré d'un profond ennui, et ses familiers l'appellent justement l'*inamusable*. Rien ne le distrait plus, et ses faciles amours apportent à peine une diversion à ses pensées de plus en plus moroses et sombres. M^{me} de Rémusat, qui les a vues se dérouler sous ses yeux, nous donne sur ces amours de piquants détails. Chacun y prête un peu la main dans l'espoir d'en retirer quelque profit, et Joséphine elle-même, après en avoir ressenti la plus ombrageuse jalousie, finit par les favoriser, pensant ainsi éloigner l'éventualité de ce divorce qu'elle sent suspendu sur sa tête. L'empereur et elle ne cessent d'y songer presque depuis le couronnement, bien qu'on ait célébré à ce moment leur mariage religieux et réparé un oubli très explicable sous le Directoire. Nous assistons à toutes les péripéties du drame, aux hésitations de Napoléon, à ses retours de tendresse fougueuse, à l'incertitude plaisante dans laquelle se trouve placée toute la cour; et nous parlons volontiers le sentiment de M^{me} de Rémusat, que, tourmentée sans cesse, n'éprouvant plus d'affection pour son mari, Joséphine eût mieux et plus noblement agi en prenant l'initiative de la séparation au lieu de la subir. Mais le caractère de l'impératrice était trop faible, trop futile pour s'arrêter à une résolution de ce genre, et elle préféra laisser les événements suivre leur cours, espérant sans doute jusqu'au dernier moment qu'elle finirait par triompher de toutes les préventions accumulées contre elle.

Naturellement, les Bonaparte, de longue date en hostilité ouverte contre les Beauharnais, poussaient de toutes leurs forces à la séparation, et parmi eux M^{me} Murat se distinguait par son animosité. Tous les moyens lui étaient bons pour atteindre à ce but, et elle les mettait en œuvre sans le moindre scrupule, fût-ce au péril du trône de son frère. C'est elle qui, vendant son appui, comptant sur une couronne, usait de toute son influence pour faire décider, en dépit des conseils de Talleyrand, cette guerre d'Espagne, l'une des plus malheureuses entreprises de Napoléon.

Il est curieux de suivre les fils de toutes ces intrigues, et M^{me} de Rémusat excelle à nous les montrer. Quelle page charmante et pleine de finesse et d'esprit que celle où elle nous parle des plaisirs de Fontainebleau :

Si quelque personne curieuse me demandait si, à l'exemple du maître, il se formait d'autres liaisons pendant l'oisiveté d'une pareille réunion, je serais assez embarrassée de répondre d'une manière satisfaisante. Le service de l'empereur imposait un trop grand assujettissement pour laisser aux hommes le temps de certaines galanteries, et les femmes avaient une trop continuelle inquiétude de ce qu'il pourrait leur dire pour se livrer sans précautions. Dans un cercle si froid, si convenu, on n'eût jamais osé se permettre une parole, un mouvement de plus ou de moins que les autres; aussi ne se manifestait-il aucune coquetterie, et tout arrangement se faisait en silence, avec une sorte de promptitude qui échappait aux regards... Aussi ne se forma-t-il autour de l'empereur que des liaisons subites dont apparemment les deux parties étaient pressées de brusquer le dénouement.

Et l'auteur nous montre combien les femmes de la cour avaient besoin de s'observer, car c'était pour l'empereur un cruel et malin plaisir de révéler à leurs maris tous leurs manquements plus ou moins grands à la fidélité conjugale :

A la vérité, il leur interdisait le bruit et la plainte.

(1) Les *Mémoires* établissent à ce propos la parfaite légitimité de la naissance de Napoléon III, due à un rapprochement des deux époux qui suivit la perte de leur premier enfant.

C'est ainsi que nous avons su qu'il avait appris à S... quelques-unes des aventures de sa femme, et qu'il lui ordonna si impérieusement de ne point montrer de courroux, que S..., toujours parfaitement soumis, consentit à se laisser tromper, moitié par condescendance, moitié par suite du désir qu'il en avait, finit, je pense, par ne point croire ce qui souvent était public.

Cependant il lui déplaisait fort qu'on blâmât à la ville la conduite dont il se montrait parfois de la sorte le sévère censeur, et cela donna lieu à une autre scène non moins curieuse que Madame de Rémusat nous raconte aussi :

Pendant le voyage d'Italie, le rapprochement et l'oisiveté des palais avaient donné lieu à quelques galanteries dont on avait écrit les récits à Paris et dont la médiance s'était un peu amusée. Un jour, nous étions un assez grand nombre de dames déjeuner chez l'impératrice et parmi lesquelles se trouvaient celles qui avaient été en Italie. Bonaparte entre tout à coup dans la salle à manger et, avec un visage assez gai, s'appuyant sur le dos du fauteuil de sa femme, nous adresse, aux unes et aux autres, quelques paroles insignifiantes; puis, nous questionnant toutes sur la vie que nous menons, il nous apprend, d'abord à mots couverts, que parmi nous il y en a quelques-unes qui sont l'objet des discours du public. L'impératrice, qui connaissait son mari et qui savait que de paroles en paroles il pouvait aller très loin, veut rompre cette conversation; mais l'empereur la suivant toujours, arrive en peu de moments à la rendre assez embarrassante. « Oui, mesdames, dit-il, vous occupez les bons habitants du faubourg Saint-Germain. Ils disent, par exemple, que vous, madame X..., vous avez telle liaison avec M. X...; que vous, madame... » en s'adressant ainsi à deux ou trois d'entre nous, les unes après les autres. On peut se figurer aisément l'embarras dans lequel un semblable discours nous mettait toutes. « Mais, ajouta tout à coup l'empereur, qu'on ne croie pas que je trouve bons de semblables propos. Attaquer ma cour, c'est m'attaquer moi-même; je ne veux pas qu'on se permette une parole ni sur moi, ni sur ma famille, ni sur ma cour ! »

Singulière façon de protéger les gens, et qui faisait dire avec raison par un des témoins de la scène : « Que l'empereur nous défende encore de cette manière, et nous serons perdues ! »

N'est-ce pas un peu ainsi pourtant qu'il avait, sous prétexte de convenance et de moralité, forcé M. de Talleyrand à épouser dans les vingt-quatre heures la belle madame Graud qui vivait avec lui et dont la réputation plus que légère devait naturellement nuire à celle de son mari, en même temps que sa bêtise, égale à sa beauté, lui donnait un certain ridicule, difficile à supporter et à vaincre pour tout autre que pour le roi des diplomates ? Le ministre assistait impassible à tout ce que le « fonds de sottise inépuisable » de sa femme pouvait lui inspirer, fût-ce même quand, provoquant une hilarité presque inextinguible, elle demanda à l'ambassadeur d'Angleterre, sir George Robinson, des nouvelles de son domestique Vendredi. Il est vrai qu'il était d'avis « qu'une femme d'esprit compromet souvent son mari, tandis qu'une femme stupide ne compromet qu'elle-même », et cette manière de voir le faisait passer sur bien des choses.

Le portrait de Talleyrand est admirablement tracé par M^{me} de Rémusat; elle nous le dépeint sous des couleurs sympathiques qui sont presque une réhabilitation. Fouché n'est pas moins bien rendu, ni surtout les dames du palais et les femmes de la cour. En quelques lignes, avec autant de tact que d'indulgence, l'auteur arrive à une ressemblance que l'on sent être parfaite et qui double le mérite de son livre.

Montrant ainsi les figures principales du temps où elle vivait, M^{me} de Rémusat n'a pas cru devoir passer sous silence l'état intellectuel de l'époque. Elle nous parle de la littérature et des arts de l'empire en femme qui en savait apprécier et comprendre les défauts aussi bien que les beautés. Ses opinions sont générale-

ment celles qui ont prévalu de nos jours, et nous y voyons un nouveau témoignage de son esprit vraiment supérieur. Peut-être partagerait-on son avis, que la littérature du commencement de ce siècle valait mieux que sa réputation; à coup sûr, pensons-nous, en fermant ses *Mémoires*, on sera unanime à reconnaître que leur auteur mérite de compter désormais parmi les écrivains dont s'honore la France.

JULES CARLIER.

Dictionnaire étymologique de la langue wallonne, par Ch. Grandgagnage. Tome II, suite et fin, renfermant la fin du dictionnaire avec un supplément, un glossaire d'anciens mots wallons et une introduction. Publié, selon le vœu de l'auteur, par Aug. Scheler, bibliothécaire du Roi et du comte de Flandre, etc. Bruxelles, Muquardt, 1880. In-8°.

En 1841, Charles Grandgagnage, disciple enthousiaste de la philologie allemande, étudiait le *Celtica* de Diefenbach, dont deux fascicules venaient de paraître. Le jeune savant liégeois remarqua bientôt dans la première partie, consacrée aux débris de l'ancienne langue celtique, un grand nombre d'exemples où le wallon pouvait donner l'étymologie. Pourquoi n'avait-on pas tenu compte de ce facteur si important de la linguistique romane? Était-ce dédain? Non, sans doute, puisque dans l'un des suppléments de la première partie, figuraient quelques mots patois empruntés à un roman allemand : *La Blouse, scènes de la vie populaire en Belgique*, par Plate (Brème, 1839). Evidemment, Diefenbach était mal renseigné, tout en devant l'importance de ce qu'il savait si mal. Grandgagnage conçut dès lors la première idée d'un glossaire destiné surtout aux romanistes étrangers : « J'avais, raconte-t-il dans son *Introduction*, un vif désir d'apporter ma modique contribution à l'édifice philologique qui s'élève si glorieusement en Allemagne. »

C'était l'homme qu'il fallait pour cette œuvre. Elle était plus difficile qu'il ne l'avait supposé. Les lexiques de Cambrésier, de Remacle, de Zoude et d'autres étaient mal conçus; la transcription en était arbitraire, l'orthographe fantastique, et, d'ailleurs, ces recueils semblaient plutôt destinés à dénoncer des wallonismes qu'à mettre sur la piste des origines romanes. Grandgagnage vit de bonne heure toutes les difficultés de l'entreprise. Il n'en comprit que mieux combien elle réclamait un plan et une méthode. Pour la philologie comparée des langues romanes, il était nécessaire d'embrasser l'ensemble de la Wallonie, d'instituer sur une large échelle des parallèles étymologiques et de remonter même aux plus anciens documents du parler populaire. L'ambition grandissant avec les obstacles, à force de chercher une notation fidèle, exacte, adéquate des plus hardies transformations du patois, on en vint à esquisser « une phonologie wallonne » selon les plus récentes exigences de la linguistique. Aux bords de la Meuse et de l'Ourthe, l'ancien élève des Universités allemandes songeait toujours au pays des Humboldt, des Grimm, des Bopp, des Diez, des Diefenbach. Tout en écoutant, tout en interrogeant les enfants ou les vieillards pour qui le français était encore demeuré une langue étrangère, il rêvait à l'honneur de donner un sens nouveau à ces paroles de Schiller : « *Sist ein Wallon! Respekt vor dem!* »

En 1844, un prospectus annonçait aux Liégeois comme aux étrangers l'apparition prochaine d'une étude régulière et scientifique de ce dialecte qui paraissait si bizarre, si barbare, et où la plupart du temps on s'amusa à découvrir des intrusions grecques, flamandes, anglaises ou espagnoles. Parmi les étymologistes improvisés, combien peu songeaient à retrouver dans

ces formes tantôt rudes, tantôt gracieuses, mais toujours originales, locales, individuelles, le plus ancien français d'autrefois, celui des croisades et des premières chroniques! Aussi, l'étonnement fut général, en dehors du petit cercle des linguistes, lorsque sortit des presses de Félix Oudart (à Liège), en 1845, le premier fascicule du *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne*. Le titre seul donnait déjà à réfléchir. Eh quoi! il s'agissait d'une langue, d'un véritable idiome qu'on pouvait avouer? Dès lors, aux chansonniers, aux faiseurs de *paskéies* et de *cramignons*, s'ajoutèrent les curieux, les érudits, les grammairiens, les amis des choses belges, et Grandgagnage put déjà songer à fonder la Société liégeoise de littérature wallonne, qui ne s'établit définitivement que dix ans plus tard.

Pourquoi, s'est-on demandé, ce dictionnaire si bien accueilli en 1845, et au second fascicule en 1846, s'arrête-t-il en 1847, puis tout à fait en 1852? Ce ne peut pas être à cause de critiques acerbes ou d'indifférence publique. Certes, la popularité d'une œuvre si savante et d'aspect si doctoral ne doit pas s'entendre comme on le ferait pour un récit ou pour un drame emprunté aux riches annales de notre pays. Il faut bien dire avec M. Alph. Le Roy (*Journal de Liège*, 25 mars 1880) : « découragements sans cause. » En 1852, Laurent Diefenbach plaçait le nom de Grandgagnage en tête de ses *Origines européennes*. En 1856, Diez, « le maître des romanistes », en indiquant l'importance exceptionnelle du wallon à l'extrême frontière nord-est de la langue d'oïl, appelait à son tour le savant Liégeois un maître. « Nous attendons toujours, disait-il, de ce maître une analyse scientifique de l'idiome wallon, qui sera d'un grand secours à la philologie romane. » (*Grammaire des langues romanes*, t. I, p. 149 de la traduction française.) Litté, dans ses articles du *Journal des Savants*, 1857 à 1859, et surtout dans son grand Dictionnaire, aimait à invoquer le glossaire liégeois. Il faisait remarquer que l'auteur, tout occupé de soumettre aux meilleures méthodes l'examen du wallon, avait pénétré trop avant dans la nature de ce rameau de la langue d'oïl pour ne pas lui avoir assigné sa véritable place dans le système entier. Il constatait aussi l'absence de toute partialité provinciale et le respect de la probité scientifique. Enfin, après avoir loué dans ce lexique la comparaison étendue, l'analyse des caractères dialectiques et l'investigation qui va droit aux difficultés, il engageait vivement le philologue belge à terminer son glossaire, « qui attend depuis longtemps une dernière partie. » « Il complétera ainsi, disait-il, le service rendu. » Voilà ce que lui disaient aussi ses amis de Liège et de Bruxelles, ses confrères de la Société wallonne, tous ceux enfin (et le nombre était déjà grand) qui reconnaissaient l'importance des patois dans l'histoire des langues. « Plus d'une fois, dès 1860, raconte M. Scheler (*Avertissement de l'éditeur*), quand il m'arrivait de lui reprocher familièrement l'abandon dans lequel il laissait son précieux travail, et que je cherchais à ranimer son courage défaillant et à dissiper les nuages qu'il me disait s'être amassés sur son activité scientifique, Grandgagnage me renvoyait par une amicale apostrophe qui se résumait dans ces mots : « Si vous voulez absolument que mon livre ait une fin, prenez mes notes, elles sont à votre disposition, donnez-leur un tant soit peu de façon et de poli, et comptez sur ma reconnaissance. »

Nous croyons que la vraie cause de ces délais, de ces atermoiements doit être cherchée dans le vieux proverbe : « Le micux est l'ennemi du bien. » Dès l'origine de son œuvre, Grandgagnage était poursuivi par l'idéal philologique tel qu'on le comprenait en Allemagne. Chaque jour ses connaissances s'accroissaient, mais

en même temps ses *desiderata* qu'étendait le progrès même de la science en Europe. « A mesure, dit l'éditeur, qu'il avançait dans la composition de son livre, il était sans cesse amené à revenir sur les parties imprimées en les complétant et les corrigeant au moyen de courtes notes manuscrites, dont il enrichissait son exemplaire interfolié. » Au reste, il suffit de voir les 20 pages d'« additions et corrections » du premier volume publié en 1845. On n'y rectifie pas seulement les définitions, les citations, mais on revient encore sur les détails de prononciation, et l'on est naturellement tout fier, tout heureux d'accroître la liste des sources et, par suite, des « nouvelles abréviations ».

Jamais peut-être on n'a travaillé plus au grand jour, et sous le contrôle de tous les gens compétents, soit pour l'usage populaire, soit pour la détermination scientifique. Ce chercheur infatigable n'était ni jaloux ni égoïste; à chaque découverte, il regardait autour de lui pour attirer des collaborateurs. D'un autre côté, il amassait toujours à belles mains, sans se hâter de reconstruire l'édifice. Il lui semblait qu'il n'avait jamais assez de matériaux.

Aussi faut-il reconnaître que la pieuse tâche acceptée par M. Scheler, un autre disciple de Diez, était des plus délicates et des plus difficiles. Il a beau nous affirmer que son rôle se trouvait réduit à bien peu de chose, sous prétexte que, pour la fin du dictionnaire liégeois (lettres O à Z) les éléments étaient rassemblés alphabétiquement et suffisamment préparés pour être remis au compositeur. Ceux qui ont pratiqué la première partie de ce glossaire ne prendront pas le change. Tout en rendant hommage à la délicatesse de l'éditeur, ils sauront facilement retrouver la trace d'un travail d'autant plus difficile pour un véritable savant qu'il devait se faire à la suite et sans liberté. Par les efforts mêmes de l'*Avertissement* pour atténuer les « contributions » de l'éditeur, on apprend à les estimer davantage. On n'a qu'un regret, c'est que pour beaucoup d'articles importants, les scrupules de M. Scheler l'aient empêché de faire une refonte au lieu d'une simple note additionnelle. Quoi qu'il en soit, telle que l'œuvre se présente aujourd'hui aux amateurs de documents lexicographiques, elle « sera d'un grand secours, » pour répéter le mot du grand romaniste. En attendant que la Société liégeoise de littérature wallonne réalise le *thesaurus idiotismi wallonici* que souhaite le savant éditeur, lui-même nous permet dès maintenant de mieux connaître dans ses origines cet original parler de la principauté épiscopale. Des centaines de mots pour ainsi dire révélés au public studieux acheminent de prouver que le wallon proprement dit est de tous les dialectes romans celui qui s'est le plus ressenti du voisinage des idiomes germaniques. Ce n'est pas impunément pour la pureté romane que les bonnes villes flamandes ont été unies pendant des siècles aux bonnes villes wallonnes pour protéger leur industrie et leur indépendance.

Dans une lettre aussi docte que spirituelle du professeur Bormans à son ami Grandgagnage (*Bulletin de l'Institut Archéologique liégeois*, tome 2), on pouvait déjà voir combien d'expressions flamandes avaient jadis passé au vocabulaire wallon. Mais outre ces emprunts, il y a des analogies non moins remarquables. Entre ces deux grammaires, l'une latine, l'autre germanique, il y a parfois un véritable échange de génie traditionnel. *Rûze*, qui signifie au pays liégeois peine, difficulté, s'emploie et se construit absolument de même en flamand (*ruzie hebben*). Notre lexique nous fait remarquer qu'il y a là une lente déviation de sens : d'abord art, artifice, puis peine, difficulté. *Rote* = ligne, rangée. Veut-on dire : en ligne, à la file, de suite, sans interruption, on mettra : *è rote*, comme on dit

à Gand : *op rotte*. Ce sont principalement les patois des douze villes flamandes ou thioises de la principauté qu'il faudrait fouiller plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent pour se rendre compte de certains idiotismes et de mainte transformation de sens d'un mot d'origine latine ou romane. Les noms propres même, par exemple, *Stas* pour Eustache, semblent souvent fabriqués à la mode flamande. On retrouve aussi cette influence dans beaucoup de termes techniques, qu'il s'agisse de culture maraîchère, de menuiserie ou de tisseranderie. A la page 631 du Glossaire de l'ancien wallon, on cite ce texte de 1686 : « que nul boulanger puisse donner ou vendre desdits pains blancs.... à rawette. » N'est-ce pas là peut-être une simple corruption du flamand *op rabat*? Grandgagnage, dans l'Introduction que M. Scheler nous a conservée, nous dit, p. xx : « Le wallon doit sa forme à deux éléments distincts. D'une part, c'est une langue formée régulièrement d'après des principes fixes; d'autre part, un jargon corrompu. Ceci résulte de ce qu'il n'a jamais été fixé par l'écriture et de ce qu'il s'est produit et conservé en grande partie dans le peuple illettré. » Faut-il expliquer ainsi la manie des composés employés pour les verbes simples : *rakori*, *ratinte*, *dovièr*, *rouvi*, qui, d'après l'étymologie, signifient littéralement raccourir, rattendre, rouvrir, re-oublier?

Parmi les articles que M. Scheler a trop discrètement, à notre gré, ajoutés au glossaire de l'ancien wallon, nous en remarquons quelques-uns qui peuvent avoir un jour leur intérêt pour la *Culturgeschichte* de l'ancienne principauté wallonne-flamande. Qu'on nous permette de nous y arrêter un moment avant de quitter ce livre si curieux. *Resailhe* ou *rusailmois* semble bien venir de *russelmaend* de Saint-Trond (mois des roses ou juin). — *Scampe* qui, dans les coutumes du pays de Liège publiées par Raikem et Polain, est accolé à *malengien*, se rattache aussi facilement au flamand *schimp* (raillerie), que nous avons autrefois rattaché à *spot* (sobriquet) à *spot* ou *spotternye*, à moins toutefois que le wallon ne puisse s'expliquer par un mot roman tel que *espons*. Mais Baulouin de Condé dit déjà *espoter* pour se moquer (*zich spotten*). Le Roman du Renart emploie *espot* comme *esporon* où le liégeois préfère une forme plus germanique : *spot*, *sporon*, *spond*, *sprèwe*, *sprohon* (étourneau), *stâ* (écurie), *stalbriève*, *spoulbake*, *stalon*, *snouf*, *strouk*, etc. Les bateliers de Maestricht semblent avoir popularisé beaucoup de mots néerlandais, tels que *rouf* (cabine), *wiel* (roue), *reep* (corde), *bakène* (balise), *smer* (mélange d'huile et de colophane) et bien d'autres que contient le lexique de Grandgagnage. M. Scheler semble se défier trop de la provenance flamande dans les vieux mots qu'il a recueillis. *Viseter* est une forme pour *viseter*, visiter, aussi fréquente en flamand qu'en wallon. — *Treime* signifie Epiphanie en tant que treizième jour après Noël. N'est-ce pas notre vieux *Derthiendagh*? Enfin les *winklecke* ou *wienleegner*, qu'on assimile aux ribauds par opposition aux *proidhomme*, ne sont-ce pas les *wijn-leggers* dont il est encore question dans la *proclamatio vini venalis* citée par Ducange (v° *Winkleke*)? J. STÉCHER.

Le Juif errant, par Gaston Paris. (Extrait de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*). Paris, Fischbacher, 20 p.

Les lecteurs de l'*Athenæum* nous sauront peut-être gré de leur résumer les principales conclusions de cette savante et curieuse brochure. On croit ordinairement que la légende du Juif errant a été répandue en Europe pendant tout le moyen âge; il paraît pourtant, d'après

M. G. Paris, qu'on n'en trouve aucune trace dans les légendes du moyen âge latin aussi bien que dans les traditions du christianisme oriental et « le vaste amas des apocryphes grecs et slaves ». Le Juif errant n'a été connu que dans le Nord et l'Ouest de l'Europe (France, Pays-Bas, Allemagne, Scandinavie).

Il y a des légendes plus anciennes qui offrent certains rapports avec la légende du Juif errant. Caïn, marqué d'un signe qui le préserve de mort violente et « fugitif sur la terre, » est le premier Juif errant. D'après une légende arabe, Samiri, maudit par Moïse, parce qu'il avait fabriqué le veau d'or, erre, comme une bête sauvage, d'un bout du monde à l'autre; on purifie l'endroit où il a passé; lui-même crie à tout homme qui l'approche, de ne pas le toucher. Ce « Tourneur », *al Kharāiti*, comme l'appellent les Arabes à cause du mouvement perpétuel qu'il se donne, a été transformé par les matelots en un vieux Juif, à barbe blanche, qui se montre quelquefois, au crépuscule, à la surface des flots.

Mais il n'y a entre ces légendes et celle du Juif errant qu'un rapport lointain, une fortuite ressemblance. La légende du Juif éternel (*der ewige Jude*, disent les Allemands) est une des poétiques amplifications que l'imagination populaire s'est plu à grouper autour de la Passion de Jésus-Christ. Le Juif errant est un personnage merveilleux, semblable à Véronique qui recueillit sur un linge l'empreinte du visage du Sauveur, à Longin, l'aveugle-né qui perça de sa lance le flanc de Jésus et recouvrit la vue en se frottant les yeux avec le sang de la blessure. Un Juif avait donné des soufflets au Christ; ce crime ne devait-il pas recevoir sa punition, et le châtement n'était-il pas une expiation terrible, éternelle, égale au forfait? Une légende italienne raconte qu'un Juif, nommé Male (c'est le nom originaire, et non Marc), ayant donné à Jésus un soufflet avec un gant de fer, est condamné à vivre sous terre et à tourner éternellement autour d'une colonne; c'est *lu Juda-Marcu* des chants populaires de la Sicile.

La même légende se retrouve dans un récit de Matthieu Paris. Le célèbre moine de Saint-Alban rapporte qu'en 1228 un archevêque d'Arménie vint en Angleterre et parla d'un témoin de la Passion qui vivait encore et avait mangé à sa table. Cet homme, nommé Joseph, s'appelait autrefois Cartaphilus; il était portier du prétoire de Ponce-Pilate, et frappa Jésus d'un coup de poing en lui disant: « Va donc plus vite »; mais Jésus lui répondit: « Je vais, et toi, tu attendras que je vienne. » Cartaphilus attend donc la venue du Seigneur; il avait trente ans à l'époque du jugement du Christ; tous les cent ans, il est pris d'une maladie qui semble incurable et tombe en extase; puis il guérit et revient à l'âge qu'il avait lorsque mourut Jésus. Il a été baptisé par Ananias et a reçu le nom de Joseph. Il habite l'Orient, il aime à fréquenter les prélats, il vit saintement et ne parle qu'à de rares intervalles pour raconter les épisodes de la Passion; on ne l'a jamais vu rire ou tenir de propos frivoles; il se contente d'un vêtement et d'une nourriture très simple.

La *Chronique* en vers de Philippe Mouskés (qui écrivait à Tournai en 1243) nous parle aussi de l'archevêque d'Arménie. Ce prélat s'arrêta chez l'évêque de Tournai et lui fit le même récit.

Il est difficile de faire dans ce récit la part de l'invention et de la tradition. Il faut remarquer qu'il est transmis par interprète; peut-être le truchement de l'archevêque — dans Matthieu Paris, le chevalier d'Antioche — qui rapportait ces paroles en français (*lingua gallicana*) s'est-il amusé de la crédulité de ses auditeurs. Quoi qu'il en soit, on ne rencontre dans l'Orient chrétien aucune trace de la légende que l'arche-

vêque d'Arménie débitait avec tant d'assurance. En Occident même, cette légende n'est pas sortie des livres du chroniqueur anglais et du rimeur wallon, et pendant des siècles on n'en rencontre aucune mention.

Il faut arriver au commencement du XVII^e siècle: pour voir le Juif errant reparaitre; mais cette fois, la légende, reproduite par l'imprimerie et l'imagerie populaire, aura une vogue qui dure encore. Ce fut la *Neue Zeitung von einem Juden von Jerusalem* qui ramena l'attention du public sur le Juif éternel. L'auteur a évidemment consulté le récit de Matthieu Paris (publié à Londres en 1571 et réimprimé à Zurich en 1586). Mais, comme le montre M. Paris avec beaucoup de finesse et de sagacité, cet auteur était visiblement protestant, et toute sa mise en scène est protestante. Il s'appuie sur un des docteurs de l'Église luthérienne, Paul d'Eitzen (mort en 1598), qui aurait rencontré le Juif errant au préche dans l'église luthérienne de Hambourg; il appelle le Seigneur *Christ* et non Jésus-Christ; il donne à son héros le nom d'Ahasvérus, qui appartient exclusivement aux bibles protestantes, la Vulgate et les traductions catholiques donnant Assuérus.

L'auteur de ce « canard » eut un prodigieux succès; on ne parla plus que du Juif errant; l'avocat parisien Bouthrays le mentionne dans son Histoire; Louvet prétend qu'on l'a vu à Beauvais; le livret ou *Volksbuch* allemand est traduit en français, en hollandais, en danois, en suédois; il fournit même le sujet d'une ballade comprise dans le recueil de Percy.

De tous les chants populaires qu'a fait naître la légende du Juif errant, la complainte française est la plus célèbre. Triviale, assez plate, quoique naïve par instants, cette complainte paraît avoir été composée en Belgique. Elle met en scène deux bourgeois « de Bruxelles en Brabant », qui ont rencontré le Juif immortel en 1640. Elle donne à l'éternel marcheur le nom d'Isaac Laquedem qu'on retrouve dans une complainte flamande. (Le nom se décompose ainsi: *la*, qui indique direction, et *kedem*, mot hébreu, qui signifie « origine » et « orient ».) Mais, dit M. Paris, pourquoi place-t-on cette complainte en l'année 1774? Le style est plus moderne encore; d'ailleurs la complainte est datée; *j'ai bien dix-huit cents ans*, dit Isaac, interrogé sur son âge. Il faut donc admettre qu'elle a été composée en l'an 1800. Cette rhapsodie renferme d'ailleurs un trait curieux et fantastique: que le Juif errant a dans sa poche cinq sous, qui se renouvellent à mesure qu'il les dépense. Déjà, dans le livret allemand, Ahasvérus consentait à recevoir un *gros* ou bien deux *escalins*. Les Grecs ont un conte analogue; le magicien Pasès avait une demi-obole, qui revenait entre ses mains lorsqu'il l'avait dépensée, et on disait *la demi-obole de Pasès* comme nous disons « les cinq sous du Juif errant ».

On voit que le nom de Cartaphilus a disparu; c'était un nom romain et il fallait au Juif un nom juif; de là le nom d'Ahasvérus, tiré de la Bible, — assez mal à propos, puisque c'est un nom perse — et plus tard, celui de Laquedem. Mais le Juif errant a d'autres noms encore; *Buttadaeus*, en Bretagne, *Boudedeo* (voir le *gwerz* qui lui est consacré et qu'a traduit M. Luzel), en Transylvanie, *Bedeus*; M. Paris propose l'ingénieuse explication de « boute-Dieu ».

M. Paris, comme il le dit lui-même (p. 19), a suivi d'aussi près qu'il l'a pu la Genèse et les phases diverses de cette légende, infidèle de bonne heure à ses origines populaires et soumise au remaniement des lettrés. « Née vraisemblablement d'un récit apocryphe relatif à Male, altérée plus ou moins sciemment par l'archevêque arménien du XII^e siècle, complètement refondue par le novelliste allemand du XVII^e,

elle se compose d'un élément traditionnel assez antique et des embellissements qu'a accumulés l'imagination une fois éveillée sur ce sujet. » A. C.

La Provence maritime ancienne et moderne, par Charles Lenthéric. Paris, Plon.

M. Lenthéric a publié la troisième et dernière partie de l'œuvre considérable qu'il a consacrée au littoral de la Méditerranée; on se souvient des deux premières parties, intitulées *les Villes mortes du golfe de Lion et la Grèce et l'Orient en Provence*, qui ont eu un légitime succès. Après avoir suivi dans ces deux derniers ouvrages la plage du golfe de Lion, depuis les Pyrénées jusqu'à Marseille, M. Lenthéric parcourt dans le livre qu'il nous donne aujourd'hui la côte rocheuse et dentelée de la Provence jusqu'à la frontière d'Italie. Il décrit d'abord la via Aurelia, envahie dans quelques-unes de ses parties par la culture et qui, selon lui, ne diffère guère de la grande route moderne de Paris à Antibes. Mais ce n'est pas ce chemin, construit pour le mouvement des troupes et des convois militaires, qu'il veut suivre. Il prend la voie de mer, il adopte la route des galères massaliotes et de la flotte romaine, et va de port en port, d'île en île, prenant terre dans toutes les anses, remontant le cours inférieur des vallées et retrouvant partout, sur cette côte « lumineuse », des souvenirs du passé. Tout d'abord il nous mène à la Ciotat, où sont établis les grands chantiers de construction de la Compagnie des Messageries maritimes, et à Tauroentum, dont la plage a été, au commencement de ce siècle, l'objet de sérieuses investigations. Là, on entre dans le département du Var. Singulier département et le plus mal nommé de France! Car le torrent, dont il porte le nom, coule dans un autre département, celui des Alpes Maritimes; M. Lenthéric propose de changer ce nom malencontreux et de le remplacer par l'Argens ou les Maures; le fleuve ou la chaîne de montagnes donnerait au département une désignation plus rationnelle.

La côte du Var est la plus accidentée de France; ce ne sont que saillies, promontoires, enfoncements et échancrures de toute espèce; à chaque instant s'ouvrent des rades et des baies, excellents abris pour les embarcations. C'est ainsi qu'on rencontre les petits golfes de Bandol et de Saint-Nazaire, le cap Sicié, le monticule de Six-Fours. Entre le cap Sicié et le cap Bénat s'étend la partie exclusivement militaire de la mer de Provence: la grande et la petite rade de Toulon, le golfe de Giens, la rade d'Hyères se succèdent, se commandent et se complètent, protégés du côté de la mer par les trois fies granitiques de Porquerolles, de Port Cros et du Levant qui semblent les sentinelles avancées du continent. Nous parcourons avec M. Lenthéric ces trois fies, fragments détachés de la chaîne des Maures et qui justifient si peu le nom d'*Iles d'or* qu'on leur avait donné, car elles sont exposées aux rafales du mistral, aux vents des Alpes et aux assauts de la mer. En face, sur la côte, M. Lenthéric nous montre les ruines de Pomponiana, découvertes en 1843, par Frédéric de Danemark (le roi Frédéric VII). Mais est-il possible, d'après les textes insuffisants et contradictoires des géographes, de préciser l'emplacement d'Olbia? Enfin, voici Toulon, le *Telo Martius* des anciens, une des stations officielles de la flotte romaine, dominée par la redoutable forteresse du Faron et assiégée deux fois, en 1707 et en 1793: en 1707 elle repoussa le prince Eugène et le duc de Savoie dans une suite de sorties terribles, elle ressemblait alors, dit un journal du siège, à une *foire aux canons*; en 1793 elle fit la fortune de Bonaparte, qui montra que la clef de la place était au fort de l'Eguillette.

De la rade d'Hyères au golfe de Fréjus s'étend la chaîne des Maures, dont les trois golfes principaux (Saint-Tropez, Cavalaire et Bormes) offraient autrefois, selon M. Lenthéric, des escales à la flotte romaine. Cette côte porte le nom des Maures qui vinrent s'y établir au x^e et au xi^e siècle; leur principale place de résistance était Fraxinet (La Garde Freinet); les Arabes, dit notre auteur, purent, en occupant cette région, se croire dans leur pays d'origine, car dans le massif des Maures se développe la végétation la plus riche et la plus variée de l'Europe, et les vallons de cette terre promise, défendus en hiver contre l'aquilon et rafraîchis en été par les brises de la mer, ont fait nommer ce pays sans pareil *la Provence de la Provence*. C'est à Fréjus que nous entrons ensuite, avec M. Lenthéric; Fréjus, autrefois le Toulon romain et le centre de ralliement de l'escadre de la Méditerranée, ville morte, comme tant d'autres de ce littoral, étouffée par les boues et les alluvions de l'Argens et du Reyran, *siccum nunc littus et horti*, disait déjà le chancelier de Lhopital dans une lettre à son ami Pibrac.

A côté, une région étrange, sauvage, montagnueuse, jadis le repaire de pillards et des corsaires, et où Saussure, si vif, si passionné que fut son amour de la science, osa à peine s'engager : la région de l'Estérel. Toute cette contrée a malheureusement perdu ses belles forêts depuis l'invasion de Charles-Quint et l'expédition dirigée en 1707 par le duc de Savoie. Mais quelle magnifique plage que celle de Cannes, quel paysage vraiment unique ! Ne se croit-on pas transporté, dit M. Lenthéric, dans une immense serre où sont réunis par des moyens artificiels les sujets les plus disparates ? Le Nord et le Midi se rencontrent à Cannes.

La plaine est couverte d'orangers et de citronniers, au milieu desquels émergent, de distance en distance, des éventails de palmiers et des tiges d'aloès; les coteaux sont couronnés de pins parasols dont les grandes têtes majestueuses rappellent les sites classiques de la campagne romaine; le fond du tableau est tapissé de forêts de pins noirs et serrés, semblables à une draperie sévère au-dessus de laquelle se profilent les lignes pures des Alpes rayonnantes dans leurs neiges éternelles; et l'on voit ainsi groupés dans le même cadre les grands conifères du Nord, les oliviers de la Provence, les fruits dorés et embaumés des Baléares, les lauriers-roses de l'Asie-Mineure et les végétaux épineux du Tell algérien (p. 405).

Cannes n'est qu'une agglomération de villas et d'hôtels, et M. Lenthéric prévoit l'époque prochaine où, la cité grandissant de plus en plus, ses deux plages de la Napoule et du golfe Jouan, depuis l'embouchure de la Siagne jusqu'au promontoire de la Garoupe, ne seront plus, comme la merveilleuse campagne de Gènes, qu'un immense parc semé de jardins et de palais. Mais le grand intérêt, la poésie du golfe de Cannes n'est pas à Cannes même; c'est à une demi-lieue de la côte, en mer, dans deux petites îles aujourd'hui presque désertes qu'il faut aller chercher les grands souvenirs du passé. Nous avons nommé les îles Lérins. Tout le monde connaît l'île Sainte-Marguerite, cette prison d'Etat où fut enfermé le sphinx de l'histoire, le *masque de fer*, où furent internés des chefs arabes qu'on voyait se promener graves et silencieux, où fut détenu naguère un maréchal de France. « On se demande encore aujourd'hui, dit M. Lenthéric, par quel étrange concours de circonstances les portes de la forteresse, si hermétiquement fermées sur tant d'innocentes victimes, se sont enrouvertes devant celui dont le nom restera toujours écrit à la page la plus honteuse de notre histoire nationale. » (p. 419). L'île Sainte-Marguerite n'est séparée de l'île Saint-Honorat que par un bras de mer; c'est dans l'île Saint-Honorat qu'était ce mo-

nastère de Lerins qui fut, comme le mont Athos en Orient, comme le mont Cassin en Italie, l'asile de l'esprit humain pendant l'invasion des barbares. Mais là, comme ailleurs, peu à peu la discipline se relâcha, et il fallut qu'au xv^e siècle un chapitre général contraignit les moines à se confesser au moins le premier dimanche de chaque mois et à communier au moins aux fêtes solennelles; en 1787, l'abbaye déchu fut réunie à l'évêché de Grasse et supprimée dès le premier mois de 1788.

Nous touchons au terme du voyage comme à la fin du livre de M. Lenthéric. Voici le promontoire de la Garoupe, et au pied de ce cap, la petite ville d'Antibes (*Antipolis*); voici le golfe du Var, ce torrent considéré autrefois comme le plus terrible des torrents des Alpes, si fou et si gueux, écrivait Vauban, qu'il ne rapporterait pas la centième partie des dépenses qu'il y faudrait faire, mais que les ingénieurs modernes ont su contenir, dans sa partie inférieure, sur 33 kilomètres de longueur, entre deux digues parallèles et insubmersibles; voici Nice et sa fameuse « Promenade des Anglais » qui est, dit M. Lenthéric, le « boulevard des Italiens » de la Méditerranée; voici *la petite Afrique*, entre Villefranche et Monaco, peuplée d'oliviers aussi beaux que ceux de Grèce et de Palestine; puis Villefranche, qui conservera toujours une haute importance comme rade de mouillage et de refuge; Menton, le dernier port de la côte française, ville italienne encore de mœurs et de langage, et, durant l'hiver, anglo-russe, par suite de l'immigration toujours croissante des familles du Nord; la Turbie et les ruines du trophée d'Auguste; enfin Monaco, heureux coin de terre neutralisé, qui ne vit que de son casino et n'a d'autres contribuables que les étrangers.

Nous reprocherons à M. Lenthéric de n'avoir pas mis à profit les récentes recherches de M. l'abbé Bargès sur les établissements des Phéniciens dans la Celto-Ligurie, de n'avoir pas cité dans son chapitre sur Fréjus le nom du cardinal Fleury et d'avoir oublié, en parlant de Venise, l'évêque de cette ville, Godeau, le « nain de Julie » et le « mage de Sidon », qui méritait un souvenir. Mais l'on ne saurait mieux décrire cette Provence maritime où tant de peuples ont passé en laissant sur le sol et dans les entrailles du sol les ruines de leurs édifices et de leurs monuments. M. Lenthéric s'est servi dans son exposition de tous les vieux portulans, des cartes anciennes, des récits des historiens de l'antiquité et des descriptions des géographes; lui-même joint à son volume des cartes qui représentent le littoral, les itinéraires des légions et des flottes romaines, les transformations des principales villes de la côte depuis le premier siècle de notre ère; c'est ainsi qu'il reproduit le plan des ruines de Tauroentum fait il y a près d'un demi-siècle par le géographe Matheron; qu'il montre la vallée de l'Argens aux premiers siècles et, grâce à l'emploi des couleurs (l'état ancien du golfe de Fréjus est dessiné en noir, l'état moderne en rouge), les progrès de la mer sur l'ancienne lagune; qu'il indique dans une autre carte, teinte en rouge et en noir, le Fréjus moderne en même temps que le mur d'enceinte du xv^e siècle et le mur d'enceinte romain, etc. Les renseignements historiques abondent naturellement dans l'ouvrage; nous recommandons surtout le chapitre consacré à Tauroentum et les pages sur les Sarrasins; mais l'ingénieur, l'homme de science reparait parfois sous l'historien aimable, sous l'écrivain élégant et facile. Tantôt M. Lenthéric conjecture que le sol de Tauroentum a dû, comme celui de Pouzzoles, éprouver d'imperceptibles tressaillements qui ont soulevé peu à peu une partie de la côte, pendant que la partie voisine s'abaissait en proportion, et que cette série d'oscillations,

d'abaissements et d'exhaussements a noyé la ville et asséché le port; tantôt il fait de la montagne des Maures une description intéressante pour les amis de la minéralogie et de la géologie; il insiste sur la flore et la faune de la contrée; il émet l'opinion qu'on pourrait dériver les eaux réunies de l'Argens et du Reyran et les utiliser pour atterrir la prairie au sud de Fréjus et la transformer en terres arables; il blâme les travaux qu'on a faits dans le port de Cannes et, au lieu de construire un môle continu et encadré à la plage qui arrête les sables et les rejette dans le port, il pense qu'il vaudrait mieux, selon la méthode des ingénieurs italiens, disposer les ouvrages extérieurs des ports en une série de piles réunies par des arceaux très surbaissés et faire ainsi des môles tronçonnés qui n'arrêteraient pas les sables; enfin, il souhaite que sur cette terre dont la spéculation a fait un domaine réservé à très peu de privilégiés et aux étrangers riches, on crée de vastes établissements publics, des hospices, des maisons d'école, des colonies sanitaires. Puisse le littoral de la Provence être appelé dans un temps prochain à remplir ce rôle bienfaisant ! C.

CARTULAIRES BELGES

Cartulaire de la commune de Dinant, recueilli et annoté par Stanislas Bormans, archiviste de l'Etat à Namur. T. 1^{er}, 2^e livraison. Namur, Wesmael-Charlier, 1880, in-8^o de 254 pp.

M. S. Bormans, à qui la science historique doit déjà tant de publications importantes, vient de mettre au jour un nouveau volume de cette belle collection de cartulaires que Jules Borgnet, son savant prédécesseur, avait projetée et commencée. La province de Namur a, sous ce rapport, donné l'exemple d'une initiative qui aura pour la connaissance de son passé les suites les plus heureuses. Le *Cartulaire de Bouvignes* (Namur, 1862, 2 vol. in-8^o), le *Cartulaire de Fosses* (1867, 1 vol. in-8^o), le *Cartulaire de Ciney* (1869, in-8^o), constituent de véritables modèles de science patiente et exacte, et d'excellentes introductions ajoutent encore à la valeur de ces travaux, dont on appréciera d'autant mieux le mérite qu'on aura davantage l'occasion de les consulter.

Jules Borgnet avait encore réuni une quantité énorme de copies destinées à la suite de cette collection et commencé la publication du *Cartulaire de la commune de Namur* (1876-1878, 3 vol. in-8^o), mais sa mort prématurée priva la Belgique d'un travailleur qui était à la fois un écrivain et un érudit et qui avait rendu à la science les services les plus signalés. Par bonheur, on a confié ses fonctions à un homme dont les goûts et les aptitudes s'harmonisent parfaitement avec les siens, et l'œuvre entreprise sous les auspices du Conseil provincial de Namur est continuée par M. Bormans, avec la même ardeur et le même soin.

Le *Cartulaire de la commune de Namur*, le *Cartulaire de Couvin*, le *Cartulaire des petites communes* (1878, in-8^o), ce dernier ne consistant qu'en analyses de pièces, ont successivement paru. Quant au volume que nous annonçons, il contient les documents que M. Bormans est parvenu à recueillir sur Dinant; ils sont au nombre de 67, et vont de l'an 1060 à 1449; mais l'introduction, qui doit en signaler l'importance, ne devant paraître que plus tard, il n'est pas possible de faire des emprunts à des textes et à des notes. Nous nous bornerons à faire remarquer que Dinant ayant été saccagé en 1466 par les troupes du duc Philippe de Bourgogne et ayant perdu alors la majeure partie de ses archives, la tâche de l'éditeur était à la fois ardue et ingrate. Il est parvenu pourtant, à force de recherches, à présenter une suite de pièces qui donnent une idée exacte

de ce que Dinant était au moyen âge, de ses commencements, de ses institutions.

On sait combien sont rares les chartes qui datent du XI^e siècle. Le *Cartulaire de la commune de Dinant* n'en reproduit pas moins de trois, toutes d'un grand intérêt. Celle qui contient l'énumération des droits que le comte de Namur exerçait à Dinant en qualité de roi d'Allemagne et que j'ai fait connaître d'après un texte de la Bibliothèque nationale de Paris, a été jugée si importante par le docteur Waitz, le savant professeur de l'Université de Berlin, qu'il l'a reproduite dans le tome septième de son Histoire de la civilisation en Allemagne; la deuxième, déjà éditée par Miræus et par Galliot, était aussi connue, mais la troisième, par laquelle l'évêque de Liège Obert donna au chapitre de Notre-Dame de Dinant, en 1096, le tonlieu se levant dans cette ville, n'avait jamais été publiée. Le prélat y constate qu'il a acheté du duc Godefroid le château de Bouillon et du comte Baudouin, le château de Couvin, et que, pour effectuer ces acquisitions, il a fallu avoir recours au trésor de toutes les églises de la principauté. La très pauvre (*paupercula*) collégiale de Dinant dut alors, bon gré mal gré, donner 34 mares, et ce fut pour l'indemniser qu'on lui abandonna le tonlieu.

La suite du *Cartulaire* promet d'être plus intéressante encore que le volume paru, et, sans nul doute, renfermera de nombreux documents sur la période, si fatale pour Dinant, qui embrasse le second tiers du XV^e siècle.

A la page 78, M. Bormans fait suivre d'un point d'interrogation le nom de l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, dans cette phrase : « *Ce sont li damage que messires de la Roche at eut por le vesque Henri et por le vesque Jehan por le pais de Liege, dont ils faisoient tort.* » Il s'agit ici, sans nul doute, du trop fameux Henri de Gueldre, qui fut dépouillé de la dignité épiscopale par le pape Grégoire X, et qui, après sa déposition, eut maille à partir avec son successeur et avec ses anciens sujets.

ALPHONSE WAUTERS.

Cartulaire de l'ancienne église collégiale de Notre-Dame à Courtrai publié sous les auspices de l'administration communale de cette ville par Ch. Mussely et Emile Molitor. Gand, Annoot-Brackman, 1880. In-4^o.

Ce cartulaire comprend 846 numéros. Sous les 174 premiers, les éditeurs ont reproduit le texte des chartes et documents; pour les suivants, ils se sont bornés à en donner une analyse succincte, mais toujours fidèle. On trouve dans la première partie de ce travail toutes les qualités que l'on recherche en ces sortes d'ouvrages : exactitude et correction du texte, chronologie bien observée, sommaires étendus donnant une idée complète des pièces qu'ils précèdent. A titre de spécimens, nous citons les analyses suivantes, qui feront connaître en même temps l'intérêt que présente le cartulaire au double point de vue de l'histoire et des coutumes locales :

1204. Baudouin, comte de Flandre et empereur de Constantinople, fait connaître à Philippe, roi de France, et à son neveu Louis, que la ville de Courtrai lui ayant laissé un souvenir plus agréable qu'aucune autre résidence, parce qu'il y a demeuré plus longtemps et parce qu'on y conserve les reliques précieuses y déposées par son oncle Philippe d'Alsace, il a juré sur l'autel de fonder en cette ville une église en l'honneur de la sainte Vierge, etc.

1512. Devant le notaire Guillaume Van Dale, le chapitre de Courtrai et les curés de l'église St-Martin déterminent de commun accord avec le magistrat de Courtrai le droit de rédemption (*Kauwerecht*) qui est dû par les fiancés, selon leur condition, lorsque, le dimanche qui précède leur ma-

riage, ils ne se présentent pas à l'offrande de la grand-messe, la fiancée ayant une couronne sur la tête nue avec les cheveux épars et portant une faille ou une mantille, si elle est vierge, et portant un voile et un bonnet ou chapeau, si elle est veuve ou si elle n'est pas vierge.

A commencer du n^o 175, les auteurs modifient leur système en ce qui concerne les dates des documents et s'abstiennent de changer le style. Ils relèguent à la fin de chaque année les documents, entre le 1^{er} janvier et la fête de Pâques, et conservent ainsi, il est vrai, à la chronologie un ordre irréprochable. Mais pourquoi ces deux modes? Ne valait-il pas mieux suivre le premier système et continuer à opérer les changements de style?

Un autre reproche que nous croyons devoir adresser aux éditeurs, c'est d'avoir négligé, également à partir du n^o 175, d'établir la concordance entre les dates des pièces et les fêtes chrétiennes qui le plus souvent servent à les désigner. Enfin, constatons encore une lacune fâcheuse dans le cartulaire de Notre-Dame de Courtrai : l'absence d'index. Si dans les ouvrages historiques les tables sont d'une grande utilité, on peut dire qu'elles sont indispensables à un cartulaire et en constituent le complément nécessaire.

Quant à l'exécution typographique, elle est irréprochable et fait le plus grand honneur à M. Annoot-Brackman, imprimeur à Gand. Le cartulaire de Notre-Dame de Courtrai peut rivaliser avec ce que la typographie des pays voisins a produit de plus beau et de plus soigné.

J. PROOST.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, avril.

Berlin und St.-Petersburg. Preussische Beiträge zur Geschichte der russisch-deutschen Beziehungen. Leipzig, Duncker und Humblot. 1880. — L'événement littéraire, et je pourrais ajouter un des événements politiques du jour, c'est la publication d'un nouveau volume de l'auteur de la *Russie avant et après la Guerre*, dont je vous ai parlé. Dans ce volume, l'auteur anonyme se propose d'expliquer les transformations qu'ont subies, depuis l'automne dernier, les relations extérieures de l'Allemagne, transformations marquées par le refroidissement du côté de la Russie et par l'entente austro-allemande. L'alliance russo-allemande, qui n'était autre chose que le vasselage de la Prusse, devait disparaître avec la restauration de l'empire d'Allemagne, et si elle a subsisté encore tant bien que mal de 1870 à 1879, c'est grâce à l'intimité des deux cours. L'auteur révèle des faits vraiment incroyables au sujet de la dépendance dans laquelle le tsar Nicolas surtout maintint trop longtemps la Prusse, et sur les humiliations de tout genre qu'eut à subir Frédéric-Guillaume IV. Les choses en étaient arrivées au point qu'en 1854 le comte Finckenstein s'écriait : « nous faisons partie de la Russie », qu'on nommait à Pétersbourg la Prusse « le pachalik russe de Berlin », et qu'on considéra comme chose naturelle la communication à la Russie du plan de mobilisation de l'armée prussienne. Si je ne me trompe, le livre dont je parle aura fait grand plaisir au chancelier.

Vorlesungen über englische Verfassungsgeschichte. Von Max Büdinger. Vienne, C. Koenig. 1880. — En Allemagne et ailleurs, l'histoire de la constitution anglaise a été successivement exploitée par les conservateurs, qui y trouvent la confirmation de leurs théories sur la nécessité d'une classe privilégiée, et par les libéraux qui la font tourner au profit des doctrines du constitutionnalisme. Il en est résulté que nous nous faisons une idée assez fautive de la constitution anglaise, et que trop souvent on

a cru pouvoir la transplanter telle quelle sur le continent. A la Diète prussienne d'avant 1866, diète doctrinaire s'il en fut, le grand argument des orateurs de la gauche, c'était : en Angleterre les choses se passent ainsi, donc il faut qu'il en soit de même chez nous, car le Royaume-Uni est le pays constitutionnel par excellence. Depuis lors, M. de Bismarck a changé tout cela; l'on s'est peu à peu ressouvenu que l'Allemagne aussi a son histoire et ses traditions, et les livres sur la constitution anglaise n'ont plus l'honneur d'être cités en plein Parlement. M. Büdinger ne fera pas revivre cette coutume, et nous l'en félicitons. Dans son cours sur la constitution anglaise, il évite avec soin tout ce qui pourrait passer pour une allusion aux choses du jour. Si, pour retracer à ses lecteurs le tableau du développement de la constitution d'un pays, il a choisi l'Angleterre, c'est uniquement parce qu'aucun autre pays ne se prête aussi bien à une pareille étude; c'est, dit-il, que le peuple anglais est le seul qui, à part quelques intermédiaires, ait conservé son individualité et l'ait développée, en pleine jouissance de la liberté, depuis huit siècles, si l'on se reporte à la conquête normande, depuis près de 1500 ans, si l'on compte à partir de la colonisation anglo-saxonne. — Par constitution anglaise, M. Büdinger entend, cela va sans dire l'ensemble des lois et statuts qui régissent l'Angleterre proprement dite. Il fait abstraction, non-seulement de l'Ecosse et de l'Irlande, mais des constitutions des colonies. Les chapitres les plus intéressants sont ceux que l'auteur consacre à l'état actuel du Royaume-Uni. Il y examine successivement la situation si particulière de la royauté dans ses rapports avec le Cabinet, le Parlement et l'Eglise anglicane, la Chambre des lords et son caractère, la Chambre des communes, enfin les droits et les devoirs du peuple. Il insiste sur ce que les Anglais n'ont jamais eu de déclaration des « droits de l'homme », que leurs libertés n'existent que de fait et ne furent presque jamais sanctionnées par des lois spéciales. C'est peut-être pour cela qu'elles sont solides. Espérons que le beau travail de M. Büdinger aura, au delà du canal aussi, l'accueil qu'il mérite.

Das Religionswesen der rohesten Naturvölker. Von Gustav Roskoff. Leipzig, Brockhaus. 1880. — M. Roskoff, fort connu déjà par son *Histoire du diable*, c'est-à-dire des superstitions, a rassemblé dans son essai sur les religions des peuples sauvages le résultat de longues études. Son livre est en même temps une réponse aux théories de sir John Lubbock. Suivant M. Roskoff, il n'existe aucun peuple sans idées religieuses plus ou moins obscures. Si quelques savants et particulièrement les missionnaires prétendent n'avoir rencontré chez certaines peuplades aucune notion de la divinité et de la vie future, c'est qu'on a mal étudié ces peuplades, et que les missionnaires, entre autres, imbus de préjugés confessionnels, intolérants et exclusifs, sont de mauvais observateurs. Tout peuple qui ne croit pas à leur Dieu, qui n'a pas codifié sa foi sous forme de catéchisme, passe à leurs yeux pour être sans religion. Ils ne conçoivent pas de religion sans culte réglé et surtout sans dieu personnel, et ne voient que des superstitions, là où il s'agit souvent de croyances. Où est la limite entre la foi et la superstition? Toutes les deux ont leur origine dans la croyance au surnaturel, et qui nous dit que ce que nous estimons aujourd'hui être le produit d'une supériorité intellectuelle immense, ne passera point pour superstition auprès de nos petits neveux? Pour la grande majorité des Européens, la religion n'est autre chose que la superstition, et nul ne peut se vanter d'être entièrement exempt de cette dernière. Telles sont, en résumé, les idées de M. Roskoff, idées qu'il appuie sur une quan-

tité considérable de faits empruntés aux voyageurs anciens et modernes, ainsi qu'aux traités d'ethnographie connus ou inconnus.

Die japanische Staatsschuld. Von P. Mayer. Yokohama. 1879. — Un livre allemand imprimé au Japon, voilà certes de quoi piquer la curiosité. Cette curiosité est d'autant plus légitime que M. Mayer traite un sujet tout à fait neuf : la dette publique du Japon. La situation financière de ce pays est, au dire de l'auteur, excellente. La dette ne s'élève qu'à 1,600 millions de francs ou deux milliards de francs, ce qui serait beaucoup, si cette dette ne provenait en majeure partie que de guerres improductives, comme en France. Mais ce n'est point le cas. 272 millions de yen (le yen vaut environ fr. 5.50) ont été affectés à la liquidation des dettes des barons féodaux, à la capitalisation des pensions des daimios et des prêtres shinto. Le reste a servi à payer l'expédition de Corée et à l'établissement de chemins de fer. 16 millions de yen seulement ont été souscrits à l'étranger ; pour le solde, le Japon est débiteur de ses propres habitants. Le taux de l'intérêt est en moyenne de 4.24 p. c. Si l'on considère, en outre, que l'organisation de l'armée et de la flotte, l'installation des télégraphes, et bien d'autres dépenses non courantes ont été couvertes par les budgets ordinaires, sans emprunt, et que la dette entière sera amortie dans 27 ans et demi, on conviendra, avec M. Mayer, que les finances du Japon sont dans un état que lui envieraient bien des pays de l'Europe.

Die Reichspost der römischen Kaiser. Von Professor G. von Rittershain. Berlin, Habel. 1880. — Les postes de l'empire romain furent organisées par l'empereur Auguste, qui prit pour modèles celles des Perses. Mais ces postes étaient exclusivement au service de l'État, et, loin de rendre des services aux populations, elles constituaient pour le pays une lourde charge, car c'était aux municipes qu'incombait la fourniture des postillons et des chevaux. Ce ne fut que beaucoup plus tard, sous Justinien, que l'État se décida à prendre à son compte les courriers postaux. Ces courriers avaient en général deux chevaux, celui qu'ils montaient, nommé *veredus*, et celui qui portait les dépêches, le *paraveredus* (d'où dérive l'allemand *Pferd*). Parfois on se servait de voitures légères. Les stations étaient à environ 20 kilomètres l'une de l'autre. En outre, les municipes étaient tenus de fournir des véhicules pour le transport de la cour, des fonctionnaires en mission et des ambassadeurs étrangers. Telle est la substance de l'intéressante étude de M. de Rittershain.

Dickens und Daudet in deutscher Uebersetzung. Von L. Weizmann, Berlin, H.-S. Hermann. 1880. — En Allemagne, toutes les fois qu'un traducteur français commet quelque grosse bévue, comme le *général Stab* ou *Monsieur Domchor*, on en fait des gorges chaudes ; mais jusqu'ici on s'était peu occupé des bévues non moins nombreuses de nos fabricants de traductions au rabais. C'est M. Engel, dont je vous signalais naguère les articles, qui a le mérite d'avoir ouvert la voie. Il a été suivi par M. Weizmann, qui vient de consacrer un petit livre aux erreurs dont fourmillent les traductions de A. Daudet et de Dickens, erreurs provenant à la fois de l'ignorance du français et de l'allemand. Prenons M. Daudet, dont les œuvres sont familières à vos lecteurs. Dans *Jack*, M. Weizmann signale, entre autres, des bévues telles que : « loger une balle dans l'œil d'un éléphant », *eine Kugel in das Auge eines Elephanten einquartieren* ; « son petit tablier noir la faisait ressembler à la femme d'un employé », *ihr kleines schwarzes Schurzfell* (tablier en cuir des tonneliers, sapeurs) *liess sie einer Beamtenfrau gleichen*. La figure est sans cesse traduite par *Gestalt* (taille). Le traducteur ignore

que le français supplée au défaut de forme féminine du possessif en ajoutant parfois à *elle*, et traduit sans broncher : « le prêtre avait découvert sa situation à elle » par : *der Priester habe ihre Lage ihr aufgedeckt*. Ces quelques exemples entre mille prouvent suffisamment que *traduttore* et *traditore* sont toujours synonymes, et qu'en fait de traductions nous n'avons rien à reprocher aux Français.

Journal und Journalisten der französischen Revolutionszeit. Von Dr Neményi. Berlin, Habel. 1880. — L'auteur de cet essai sur la presse de la période révolutionnaire en France insiste principalement sur le défaut absolu de principes qui caractérise les journaux du temps. Aucun n'a compris la liberté de la presse. Les feuilles républicaines demandent à grands cris la suppression de tous les journaux qui se permettent d'avoir une autre opinion qu'elles. Les dénunciations y sont à l'ordre du jour, et chaque rédaction s'empresse de changer de couleur suivant que l'opinion publique se porte d'un côté ou de l'autre. Ce qui caractérise aussi cette période, c'est le succès exclusif de tout ce qui fait opposition au gouvernement du jour. Jusqu'à la chute de la royauté, les journaux républicains font fureur ; mais à peine la république est-elle établie, qu'on voit surgir une quantité de journaux royalistes et réactionnaires, qui trouvent des lecteurs en masse, alors que les journalistes républicains, qui semblent avoir perdu tout talent, se voient délaissés à leur tour.

Vom französischen Versbau aller und neuer Zeit. Von Adolf Tobler. Leipzig, Hirzel. 1880. — M. Tobler, professeur de langue française à l'Université de Berlin, résume dans ce petit ouvrage toutes les notions que ses auditeurs doivent acquérir sur la versification française du moyen âge et des temps modernes. Il se propose par cette publication de débarrasser ses cours d'une introduction nécessairement toujours la même, afin de pouvoir consacrer tout son temps à l'interprétation des poèmes du moyen âge. M. Tobler ne s'occupe que de la versification proprement dite, négligeant, au contraire de M. Lubarsch, la strophologie, car cette matière, il la traite dans son cours de littérature provençale. Après une introduction où il insiste sur ce que dans le vers français, la quantité des syllabes ne joue aucun rôle et que la dernière syllabe muette ne compte pas, M. Tobler développe, avec une érudition étonnante, les lois qui président à la fixation du nombre des syllabes, à l'organisme du vers, c'est-à-dire à l'accent tonique, à l'hiatus et à la rime.

Die Zulassung der Frauen zur Ausübung des ärztlichen Berufes. Von Dr L. Schwerin. Berlin, Habel. 1880. — L'opuscule de M. Schwerin est un chaleureux plaidoyer en faveur du droit des femmes à l'exercice de la médecine. L'auteur conteste que le cerveau de la femme soit moins approprié aux hautes études et que la présence de jeunes filles puisse être de nature à rabaisser le niveau des cours de médecine. Il demande que les femmes aient seules le droit de donner les soins médicaux aux femmes, que, dans les campagnes, partout où le médecin fait défaut, les femmes soient autorisées à pratiquer ; enfin, que les chaires des Facultés deviennent accessibles aux femmes qui auront fait preuve des capacités voulues. On regrettera de ne pas trouver dans le travail de M. Schwerin quelques renseignements sur l'état de cette importante question dans les différents pays de l'Europe. En Prusse, les Universités elles-mêmes ne sont point accessibles aux femmes, mais rien n'empêche celles-ci de passer l'examen de médecin et de pratiquer dans toute l'étendue de la monarchie. A Berlin, nous avons, si je ne me trompe, deux femmes-médecins, qui ont une clientèle étendue.

Aus der neuen Hexenküche. Skizze des Spiritis-tentreibens. Von prof H. C. Vogel. Berlin, Oppenheim. 1880. — L'auteur est, cela va sans dire, un adversaire déclaré du spiritisme, qui relève la tête depuis quelque temps jusque dans la sceptique Allemagne. Il le combattrait même si les miracles spiritistes se confirmaient tous. Il conteste que le spiritisme soit un appui pour la religion chrétienne, et pense, avec raison, que c'est rabaisser la foi en l'immortalité de l'âme, que de faire accroire que la vie future n'est qu'une suite de la vie terrestre avec ses joissances et ses passions. Une pareille doctrine nous fait tomber au niveau des Indiens de l'Amérique, pour qui la vie future n'est autre chose qu'une chasse perpétuelle dans une plaine giboyeuse. Le spiritisme n'est donc point un antidote contre les tendances matérialistes de notre époque ; il les encourage au contraire. Il y a, du reste, fait observer l'auteur, de nombreux athées parmi les spiritistes.

G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Théodore Juste. *Le Congrès national de Belgique.* 1830-1831. Précédé de *Considérations sur la Constitution belge*, par Emile de Laveleye. Bruxelles, Muquardt. 2 vol. in-8°. — Cette nouvelle édition de l'œuvre la plus remarquable du second historien national ne pouvait paraître en un moment plus opportun. La Belgique va célébrer le cinquantième anniversaire de son existence comme nation indépendante, et cette existence elle la doit en grande partie au Congrès, qui a voté la Constitution de 1831 et fondé la dynastie. M. Juste a cru avec raison qu'il lui appartenait de rappeler à la nouvelle génération les services rendus par l'illustre Assemblée. Dans les *Considérations* jointes à cette nouvelle édition, M. de Laveleye étudie la Constitution belge au point de vue de ses origines et de ses résultats. D'une part, il s'attache à montrer que l'œuvre du Congrès « est en concordance avec nos origines germaniques et avec les principes de la Réforme et en contradiction avec les dogmes catholiques » ; de l'autre, il signale les améliorations qu'une expérience de cinquante années lui paraît faire désirer : ainsi la séparation complète de l'Église et de l'État et une réorganisation de la Chambre haute. M. de Laveleye n'est pas de ceux qui croient l'œuvre du Congrès en tout point parfaite ; il est juste d'ajouter toutefois que sa critique ne l'empêche pas de reconnaître que « telle qu'elle est, elle est encore excellente. »

La question africaine au point de vue commercial, par le Dr Dutrieux. Bruxelles, Office de Publicité. — Parmi les nombreux travaux publiés en Belgique au sujet de la question africaine, il en est peu qui méritent autant l'attention que celui-ci. M. Dutrieux se déclare un défenseur passionné de cette cause qu'il a servie depuis sept ans en Egypte et dans l'Afrique orientale ; mais son enthousiasme ne l'empêche pas d'apercevoir les résultats pratiques que peut et doit produire la conquête pacifique entreprise par l'Europe. Comme l'indique le titre de sa brochure, c'est sur ces résultats qu'il attire l'attention. Il examine successivement les difficultés que rencontrent les entreprises des Européens dans l'intérieur de l'Afrique, difficultés résultant des voies de communications et des moyens de transport, du climat, de l'attitude des tribus indigènes et des traitants arabes ; les grandes routes commerciales de l'Afrique centrale et les meilleurs moyens de les utiliser ; les agents civilisateurs les plus propres à mettre en œuvre contre ces difficultés, et particulièrement le rôle dévolu à la science, à la religion et au commerce ; l'avenir du commerce en général, et du commerce belge en particulier, dans l'intérieur du continent africain. Sur chacun de ces points, M. Dutrieux nous expose ses vues, qui sont celles d'un observateur pénétrant, d'un esprit large. Depuis son retour en Europe, M. Dutrieux a développé à

diverses reprises un projet de fédération commerciale africaine composée de groupes nationaux et utilisant tous les efforts et tous les dévouements pour exercer une action civilisatrice sérieuse et durable. Il montre qu'une association de cette nature est la véritable formule économique du mouvement international africain. On sait que cette idée a été très favorablement accueillie par la Société de géographie commerciale de Paris.

La cheminée de Madame de La Poupelière, par E. Campardon. Paris, Charavay. — Cet élégant volume de M. Campardon, tiré à 233 exemplaires numérotés, renferme l'histoire des mésaventures conjugales d'un de ces fermiers généraux du XVIII^e siècle qui se vantaient de soutenir l'Etat et le soutenaient, en effet, comme la corde soutient le pendu. La Poupelière eut un tort grave : il épousa sa maîtresse. Quoiqu'une maîtresse, dit on, fasse toujours une honnête femme, le mariage de La Poupelière tourna mal. Thérèse des Hayes ou M^{lle} Dancourt, comme on l'appelait encore (elle était fille de l'acteur et auteur comique), avait eu le bon esprit de gagner la faveur de M^{me} de Tencin; celle-ci fit agir le cardinal Fleury, qui ordonna à La Poupelière d'épouser. Le fermier général, craignant de perdre son privilège, conduisit à l'autel Thérèse Dancourt. Quelques années après, M^{me} de La Poupelière nouait une secrète liaison avec le grand séducteur de l'époque, l'homme qui, sans être surintendant, ne trouvait pas de cruelles, le duc de Richelieu. Mais La Poupelière faisait toujours bonne garde et avait des espions qui l'instruisaient de tout. Le duc, cherchant un expédient, s'avisait de visiter un appartement dans la maison mitoyenne à celle du fermier général. Il remarqua que l'une des chambres correspondait avec le cabinet de M^{me} de La Poupelière. Il fit louer sur-le-champ l'appartement par un prête-nom et chargea son factotum Desnoyer de pratiquer dans le mur une ouverture qui eût issue dans la cheminée du cabinet de sa maîtresse. Desnoyer consulte deux maçons; puis, une nuit, leur bande les yeux, les conduit en voiture à travers mille détours et les fait monter dans la chambre; là seulement il leur ôte leur bandeau et leur explique leur besogne en leur promettant cinquante louis si le travail était fini avant le jour. Les deux maçons étaient apparemment très habiles; ils pratiquent l'ouverture et posent sur charnières une plaque de cheminée qu'ils avaient préparée à l'avance; mobile et s'ouvrant au moyen d'une clavette, la plaque permettait le passage dans la maison voisine; un panneau couvert d'une glace la masquait dans l'appartement loué par le duc. Les maçons, à qui Desnoyer banda de nouveau les yeux, furent reconduits dans leur domicile et ne surent pas dans quel quartier de Paris ils avaient fait ce beau travail. Dès lors, M^{me} de La Poupelière se confina dans son appartement. Mais une de ses femmes entendit un jour une voix d'homme; M^{me} de La Poupelière acheta son silence, puis la renvoya. Pour se venger, cette femme écrivit ce qu'elle savait au fermier général. La Poupelière, irrité, profita d'une absence de sa femme et, avec Vaucanson et son familier Ballot, entra dans l'appartement. Par hasard, Ballot frappa de sa canne la plaque qui rendit un son creux; Vaucanson se pencha aussitôt, reconnut l'artifice et se récria sur l'adresse des ouvriers. Cependant La Poupelière étouffait de rage; que lui importait que la plaque fût un chef-d'œuvre de délicatesse et d'habileté? Il la fit ouvrir. Le scandale produit par cette découverte fut très grand. La Poupelière expulsa sa femme du domicile conjugal; elle mourut peu de temps après. M. Campardon a raconté cette curieuse histoire d'après des documents inédits, tirés des Archives des commissaires du Châtelet de Paris. En même temps, grâce au procès-verbal des scellés apposés après décès chez La Poupelière, il donne de nouveaux détails sur ce financier, sur son luxe et sa fortune. La Poupelière a fait paraître deux romans : *Daira* et les *Tableaux des mœurs*

du temps dans les différents âges de la vie. Les amateurs du XVIII^e siècle feront bien de se procurer ce charmant volume.

— Victor Hugo. *Religions et religion*. Paris, Calmann Lévy. — L'œuvre nouvelle de Victor Hugo a le grand défaut d'être d'un bout à l'autre passionnée outre mesure. Cette interminable diatribe produit une impression pénible; les antithèses, les énumérations, les comparaisons les plus étranges se suivent et s'entrechoquent sans que le lecteur puisse en dégager autre chose que la négation de tous les dogmes et de toutes les croyances. Les belles pages sont rares; citons quelques vers qui rappellent le grand poète :

Ah! noir vivant, tu veux un Dieu! Qu'en feras-tu?
Auras-tu moins d'orgueil, homme, et plus de vertu?
Embrasseras-tu l'homme? aimeras-tu ton frère?
Deviendras-tu flambeau? briseras-tu la guerre,
Ce vieux glaive éternel d'où dégoutte le sang?
Dis, jetteras-tu moins de pierres en passant
Aux penseurs, aux héros, aux martyrs, aux apôtres?
Laisseras-tu, devant l'affliction des autres,
Entrer la pitié blanche et douce dans ton cœur?
Seras-tu plus pensif, plus grave et moins moqueur,
Surtout pour les déçus et pour les incurables?
Seras-tu moins hautain devant les misérables,
Plus doux pour l'insensé qu'entraînent ses pen-

Moins grand pour les petits et meilleur aux mé-

Réponds, mêleras-tu, dis, un peu de tendresse,
O juste, à ta justice, ô sage, à ta sagesse?
Feras-tu grâce au monstre en pleurs, et seras-tu
Un Abel moins altier pour Cain abattu?
Et, si tu n'es qu'un monstre et qu'un Cain toi-même,
Viendras-tu t'effarer à la lueur suprême,
Et te prosterner, pâle, heureux, épouvanté,
Sous la prodigieuse et clémente clarté?

M. Victor Hugo fait donc le procès à toutes les religions; mais il a sa religion, son Dieu, qu'il définit en un mot :

Il est! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou su-

Ne peut balbutier distinctement ce verbe!
Il est! il est! il est! il est éperdument!

Il est! il est! Regarde, âme. Il a son solstice,
La Conscience; il a son axe, la Justice;
Il a son équinoxe, et c'est l'Egalité;
Il a sa vaste aurore, et c'est la Liberté.
Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
Il est! il est! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.
Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

— La 3^e livraison du tome XXXV des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* contient la première partie du mémoire de M. Al. Matthieu intitulé : *Histoire du Conseil de Flandre*, que l'Académie a couronné dans sa séance du 2 mars 1879. « Je me suis proposé, dit M. Matthieu dans l'introduction, d'écrire l'histoire de la plus ancienne des cours qui aient rendu la justice aux Pays-Bas. Bien que n'ayant guère joué du droit de décider par arrêts souverains les procès qui lui étaient déférés, ce corps n'en fut pas moins illustre par la science de ses membres et par les vertus des magistrats qui le composèrent. Création des ducs de Bourgogne et leur auxiliaire dans la transformation de notre droit coutumier, cette cour conserva pendant plus de trois siècles l'intégrité de sa compétence et la plénitude de sa juridiction : c'est que le maintien de cette institution était regardé comme une garantie de liberté. »

— Quelques publications récentes ont rappelé l'attention sur la fameuse controverse relative à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. En Angleterre, nous signalerons : *The Imitation of Christ*, being the autograph manuscript of Thomas à Kempis, reproduced in facsimile from the original, preserved in the royal library, Brussels, with an introduction by Charles Ruelens, keeper of the department of MSS., royal library, Brussels. London, Elliot Stock. (Cf. à ce sujet l'article de la *Dublin Review*, avril 1880, intitulé : *A new light on an old subject*.) Tandis qu'en Italie, M. D. L. Santini continue à

défendre dans *Gli Studi in Italia* les droits de Thomas à Kempis contre les partisans de l'abbé italien Gersen (v. *Athenæum belge*, 1880, p. 60), sa thèse est combattue par le bénédictin C. Wolfsgruber (*Giovanni Gersen, sein Leben und sein Werk* « *De imitatione Christi*. » Von Dr Cölestin Wolfsgruber, Benedictiner zu den Schotten in Wien Mit Facsimiles mehrerer wichtigen Codices-Manuscripte. Augsburg, Huttler, 1880).

— La Commission directrice des *Monumenta Germaniae* a tenu sa réunion annuelle à Berlin, du 15 au 17 avril, sous la présidence de M. Waitz. Voici, d'après les communications faites à l'assemblée, quelles sont les publications qui ont vu le jour en 1879: *Auctores antiquissimi*, Tomi III P. 2. *Corippi Africani grammatici libri* qui supersunt Recensuit J. Parisch. — *Scriptores*, T. XXIV. (V. le rapport précédent, *Athenæum belge*, 1879, p. 106). *Brunonis de bello Saxonico liber*. Editio altera. Recognovit W. Wattenbach. *Chronica regia Coloniensis (Annales maximi Coloniensis) cum continuationibus in monasterio S. Pantaleonis scriptis aliisque historiæ Coloniensis monumentis* Recensuit G. Waitz. — *Diplomata. Die Urkunden der Deutschen Könige und Kaiser*. Ersten Bandes, erstes Heft. Die Urkunden Konrads I und Heinrichs I, bearbeitet von Th. Sickel. — *Neuer Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*. Bd. V. Heft 1 und 2.

NOTES ET ÉTUDES.

LES ROMANS DU RENARD.

La question de l'origine de ces fables épiques, si célèbres pendant le moyen âge, semble s'éclaircir en ce moment. M. M.-J. De Goeje vient de publier à ce sujet, dans les *Handelingen en Mededeelingen van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden*, un article qui intéressera vivement les philologues.

Pendant un voyage en Syrie, M. De Goeje fit l'acquisition de quelques manuscrits arabes, notamment d'un écrit d'Ibno l-Djauzi, historien mort en 1200, et désigné communément en France sous le nom d'Ibn-al-Djauzi. Cet écrit renferme une introduction dans laquelle l'auteur arabe reproduit, d'après As-Scha'bi, le texte suivant, que nous transcrivons littéralement :

Devenu malade, le lion reçut la visite de tous les animaux sauvages. Cependant Abu'l-Hocein (1) le renard n'arrivait pas. Le loup se leva et dit au lion : « O seigneur des animaux, vous voyez bien qu'Abu'l-Hocein ne vous pas voir en compagnie des autres visiteurs. Il prise ainsi bien médiocrement vos prérogatives ». Le lion lui dit : « Vous avez raison; faites m'en souvenir lorsqu'il se présentera ». Ces propos arrivèrent aux oreilles du renard. Tous les animaux étant réunis, le loup dit : « O seigneur des animaux, Abu'l-Hocein est présent ». Le lion l'apostrophant, lui dit : « O Abu'l-Hocein »; et le renard lui répondit : « A votre service, ô seigneur des animaux. » Ensuite le lion s'exprima dans les termes suivants : « Malheur à vous. J'ai été malade, et vous n'êtes pas venu me voir, par suite de la médiocre opinion que vous avez de mes droits. — « Non » dit le renard. — « Expliquez-vous », répliqua le lion. Le renard répondit : « J'avais appris que vous souffriez beaucoup, et j'allais chercher un remède à votre mal. De cette manière, j'ai pu me convaincre que le remède est un durillon fixé dans la cuisse du loup ». Sur ce, le lion donna un coup sur la patte du loup, qui s'avance d'un air redoutable. En attendant, le renard s'enfuit. Le loup fit de même, triste et décontenancé. Un peu plus tard, le renard rencontra le loup dont la patte saignait encore, et lui dit : « Ecoutez donc, monsieur à la botte rouge (designant ainsi sa patte ensanglantée), lorsqu'un jour vous serez encore auprès d'un roi, prenez garde à vos paroles.

As-Scha'bi, continue M. De Goeje, mourut à l'âge de 77 ans, en 723 de notre ère; et à cette

(1) Ces mots arabes signifient : le père du châtelet, c'est à dire personnage adroit qui sait se garantir par sa finesse. Les Arabes désignent ainsi le renard dans leurs fables. Voy. *Fables de Lokman*, par Cherbonneau.

époque il n'est pas possible d'admettre une influence quelconque des peuples germaniques sur l'Orient. L'Allemagne, ajoute-t-il, pourrait bien avoir cherché sa tradition dans cette contrée. En parlant ainsi, l'auteur vise l'opinion de Jacob Grimm, qui soutient, avec un talent remarquable, l'origine allemande de la tradition populaire du renard.

L'observation de M. De Goeje mérite l'attention des philologues. Si elle est fondée sur un texte exempt de reproche, tout le monde comprendra comment le *Renart* français, le *Reinhart Fochs* allemand, le *Reinaert de Vos* flamand et toute la pléiade des romans analogues, danois, hollandais, suédois, ont une origine commune, malgré le caractère spécial et individuel qu'ils revêtent dans ces divers pays. Elle corroborerait ce que nous avons dit ailleurs à propos du poème flamand de *Berte aux grans pies*. En s'emparant d'une saga, disions-nous, le trouvère la racontait selon les idées du peuple auquel il destinait son récit : il en faisait une épopée nationale. C'est ainsi que les traditions populaires, le grand livre des nations, s'acclimataient dans chaque pays en y prenant un caractère spécial. L'antique légende du Chevalier au cygne n'a-t-elle pas subi des transformations dans tous les pays où elle est connue (1) ? Toute œuvre littéraire, en effet, si elle n'est pas une traduction servile, reflète le goût de l'époque et du pays auxquels elle appartient.

Il est un point bien avéré aujourd'hui : c'est qu'il existe de ce roman, soit en latin, soit en langage vulgaire, des textes qui ont subi des changements dans les formes et dans les détails, mais qui se ressemblent par le fond. Chaque trouvère a arrangé le sujet à sa guise et selon le goût de son époque et de son pays.

En ce qui concerne l'âge et l'origine commune de la saga et le pays où elle a pris naissance, les opinions sont très divergentes. L'Inde, la Grèce, Rome et les Arabes ont leurs fables dépeignant le renard comme le type de la ruse et de la fourberie. Comment ces fables ont-elles été introduites en Europe pendant le moyen âge, comment s'y sont-elles acclimatées et transformées ? C'est là une question difficile à résoudre.

Jacob Grimm attribue à la saga, nous l'avons dit plus haut, une origine germanique. D'après lui, la tradition, remontant à une haute antiquité, aurait été transportée en deçà du Rhin par les Germains, opinion que M. Rothe, en Danemark, M. Gervinus, en Allemagne, et Fauriel, en France, partagent sans aucune restriction, tandis que M. Paulin Paris soutient le contraire.

A l'appui de sa thèse, Grimm invoque l'étymologie des noms cités dans le roman, tout en reconnaissant que le témoignage le plus ancien connu et le plus sérieux de l'existence du poème remonte seulement à l'année 1124. Nous ne contesterons pas la valeur de ses étymologies et moins encore l'origine germanique de plusieurs noms propres cités dans le poème; mais il en est d'autres qui appartiennent incontestablement aux langues romanes. N'oublions pas non plus qu'en France l'invasion des Francs a introduit bon nombre de noms d'Outre-Rhin qui s'y sont maintenus jusqu'au XIII^e siècle et plus tard encore, lorsque les distinctions établies entre les vainqueurs et les populations conquises avaient disparu en présence des droits fixés par les privilèges, en un mot lorsque les droits généraux devinrent individuels.

Il serait dès lors difficile de déterminer uniquement par des étymologies l'origine de la saga, et rien ne s'opposerait à ce qu'on la cherchât en Orient. Toutefois, il faudrait admettre forcément que dans ce cas les noms ont été

introduits par les poètes européens, qu'ils leur appartiennent en propre et non à l'Orient. Si M. De Goeje se décidait à publier le texte arabe en entier, les débats au sujet des Romans du Renard prendraient peut-être un caractère différent de celui qu'ils ont aujourd'hui. Nous n'avons, pour notre part, aucune objection à faire contre ce texte. Les poètes arabes aimaient à faire intervenir les animaux dans leurs écrits. Le chameau, le cheval, l'éléphant, le lièvre, l'épervier, l'hyène, la vache sauvage interviennent à chaque instant (1). Dans leurs fables surtout, les animaux jouent un rôle important.

On trouvera parfaitement résumées dans l'*Étude sur le roman du renard*, de M. Jonckbloet, toutes les opinions qui se sont produites relativement à l'origine et à la nationalité de la saga, antérieurement à la publication du travail de M. de Goeje.

CHARLES PIOT.

CHRONIQUE.

L'inauguration de la statue élevée, sur la terrasse du Palais des Académies, à la mémoire d'Adolphe Quetelet, directeur de l'Observatoire, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, président de la commission centrale de statistique, a eu lieu mardi dernier.

M. Liagre, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie royale, M. Houzeau, comme directeur de l'Observatoire, ont fait l'éloge de l'illustre savant, du représentant de la science belge, qui a été le plus populaire, à l'étranger comme dans son pays.

Voici un extrait du discours du général Liagre : « La nature avait doué Ad. Quetelet du rare ensemble de qualités que les trois classes de l'Académie seraient en droit d'exiger (si la chose était toujours possible), de leur secrétaire perpétuel. Il était à la fois savant, littérateur et artiste; et, comme si le sort lui avait voulu donner un présage de sa destinée future, il entra, à l'âge de dix-sept ans, dans un établissement d'instruction publique en qualité de professeur de mathématiques, de grammaire et de dessin. Ses goûts naturels, il le dit lui-même, le portaient de préférence vers la littérature, et c'est comme poète qu'il débuta dans la brillante carrière qu'il allait parcourir. La salutaire influence de cette éducation littéraire, sans laquelle il n'y a pas de savant complet, s'étendit sur tous ses travaux ultérieurs; c'est à elle qu'il fut redevable de son style correct, élégant et classique, c'est grâce à elle qu'il put produire cette pléiade d'ouvrages bien écrits qui, selon l'expression de Buffon, sont les seuls qui passent à la postérité.

« La nécessité de se créer une position engagea Quetelet à accepter une place de professeur de mathématiques élémentaires, d'abord au collège de Gand, sa ville natale, puis à l'athénée de Bruxelles. En 1819, il obtenait le titre de docteur en sciences physiques et mathématiques, et, l'année suivante, à l'âge de vingt-quatre ans, il était nommé membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Cette seconde période de sa vie est celle du mathématicien. C'est alors qu'il publia ses remarquables mémoires sur les sections coniques, sur la focale et sur les caustiques. Vers la même époque, le désir de propager dans le royaume le goût de la science, de fournir un organe aux jeunes étudiants et de leur faciliter ainsi le moyen de franchir les premières barrières de la publicité, l'engagea à fonder, avec Garnier, la *Correspondance mathématique et physique*. Dans cette publication, qui a rendu d'incontestables services, nous voyons se produire pour la première fois beaucoup de noms qui ont acquis depuis une grande notoriété, tant en Belgique qu'à l'étranger.

« Animé du noble désir de répandre l'instruction dans toutes les classes de la société, Quetelet prit une part active à la création du Musée des sciences et des lettres, établi à Bruxelles, en 1826. Les cours de physique et d'astronomie qu'il y professa attirèrent un public nombreux, avide d'écouter sa parole toujours simple et naturelle. A défaut de feu et d'éloquence, il savait intéresser par la variété des

aperçus et par la généralité des idées. Sans épuiser la matière, sans même pénétrer bien profondément dans son sujet, il éveillait chez ses auditeurs le désir de savoir, provoquait leur curiosité, et déposait, à leur insu, dans leur esprit, le germe de la science plutôt que la science même. Ce germe, pour peu qu'il trouvât un terrain propice, ne pouvait manquer d'être fécondé par la réflexion; tôt ou tard les circonstances devaient le faire éclore. Aussi un grand nombre d'élèves de Quetelet se sont-ils fait un nom, et ont-ils brillé au premier rang dans les carrières les plus diverses. Ajoutons, pour être juste, que la génération à laquelle il s'adressait était douée de qualités exceptionnelles. C'est un fait historique que personne ne contestera.

« Le magnétisme, la météorologie, l'étude des phénomènes périodiques de la vie végétale et animale, la théorie des probabilités et ses applications, l'histoire des sciences, fournirent un vaste champ à l'intelligence large, active et persévérante de Quetelet, mais c'est surtout à ses recherches statistiques qu'il fut redevable de sa grande notoriété. Elles caractérisent la troisième et dernière phase de son existence et le placent au premier rang parmi les savants qui se sont occupés de la philosophie sociale.

« Sous ce rapport, l'œuvre de Quetelet est immense. Ses recherches sur la population et sur le développement successif des facultés physiques, morales et intellectuelles de l'homme, le conduisirent à formuler un principe hardi, qui a été vivement contesté, mais dont on ne peut nier la haute portée philosophique : c'est que « des lois constantes et invariables régissent le monde moral comme le monde physique. »

« Dans la manière de voir de Quetelet, les causes qui influent sur le système social ne varient que très lentement et avec les siècles. De là résulte la permanence qui domine les faits généraux, tels que les naissances, les mariages, les décès, les crimes, les suicides, etc. Quant aux faits particuliers qui sont produits par l'exercice du libre arbitre de l'individu, ils se neutralisent l'un l'autre et disparaissent dans la masse sans avoir d'action appréciable sur le corps social. Je crois pouvoir résumer ce système en deux mots : l'homme s'agit et l'humanité marche.

« D'autres voix que la mienne parleront du directeur de l'Observatoire et du président de la commission centrale de statistique. Pour moi, suivant surtout notre illustre confrère dans ses rapports avec l'Académie, je rappellerai que c'est lui qui, après avoir été nommé directeur en 1832, fit adopter la publication de notre Bulletin et de notre Annuaire. Appelé, en 1834, aux fonctions de secrétaire perpétuel, il contribua puissamment à faire connaître à l'étranger nos savants et leurs travaux, et acquit dans le sein de l'Académie une grande autorité et une véritable prépondérance. Enfin, c'est au crédit dont il jouissait près de son ancien collègue au Musée, M. Vande Weyer, ministre de l'intérieur, que fut due, en 1845, la création de la classe des beaux arts, la séparation de la classe des sciences d'avec celle des lettres et la constitution actuelle de l'Académie.

« C'est donc à juste titre qu'on a placé en face de ce palais la statue de l'académicien qui, pendant cinquante-quatre ans, a jeté un véritable lustre sur le corps savant auquel il appartenait. Ses confrères s'inclineront avec reconnaissance en passant devant cette noble représentation d'un grand penseur dans laquelle le statuaire a mis à la fois son talent d'artiste et son cœur d'ami; et le public saluera avec respect l'image d'un citoyen illustre auquel se rattache l'impérissable souvenir de la renaissance des sciences, des lettres et des beaux-arts dans notre pays. »

M. Houzeau, directeur de l'Observatoire royal, qui commença sa carrière dans cet établissement, a parlé ensuite en ces termes de son illustre prédécesseur :

« Dans la carrière d'astronome d'Adolphe Quetelet, les juges les plus autorisés relèvent trois traits saillants. Le premier, par ordre de dates, est la publication de son *Traité populaire d'Astronomie*. Jusque-là, aucun auteur, écrivant dans la langue française, n'avait essayé de vulgariser cette science, si pleine cependant d'intérêt et si propre à élargir les idées. Les abrégés de Lalande et de Delambre n'étaient que les résumés de grands ouvrages, dont ils conservaient les difficultés sans éclairer celles-ci par les développements. On possé-

(1) *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XL.

(1) Voy. von Hammer-Purgstall, *Literatur der Araber*, t. I, pp. 197, 247 et suiv., et pp. 280-281.

dait, il est vrai, l'Exposition du Système du Monde de Laplace, ouvrage admirable pour ceux qui savent. Mais la vulgarisation, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'avait pas encore été tentée en français dans le domaine de l'astronomie.

« L'ouvrage de Quetelet vint en quelque sorte faire époque : il créait à la science qu'il exposait un enseignement élémentaire. Le succès en fut général et éclatant. Le livre fut imprimé et réimprimé à Paris, dans des éditions successives. Il était écrit clairement, simplement, et l'auteur, bien qu'il foulât une route où il n'avait pas de devancier, avait habilement distingué ce qu'il était possible de vulgariser et ce qu'il convenait de laisser à des études plus approfondies.

« Ce petit traité venait à peine de paraître, qu'il fut placé à l'*Index librorum prohibitorum*. On se demanda quel langage coupable avait pu provoquer cette condamnation. Tous ceux qui sont familiers avec le style de Quetelet savent combien il mettait de ménagements et de réserve dans les formes. Ceux qui ont vécu près de lui et qui ont pu connaître son caractère n'ignorent pas que, même dans l'énonciation des faits scientifiques, il était plutôt timide et irrésolu que positif et franchissant. La mise à l'*Index* du premier livre de vulgarisation de l'astronomie n'en reste pas moins un fait historique qui a sa valeur dans la marche générale des événements, autant peut-être que dans la carrière individuelle de notre illustre compatriote.

« Quetelet abordait l'étude de l'astronomie avec toute l'ardeur de la jeunesse. La question, alors controversée de la nature et de l'origine des étoiles filantes, attirait bientôt son attention. Il fallait, pour éclaircir cette théorie, de nouvelles observations ; il en fallait qui fussent faites simultanément sur plusieurs points du pays. Quetelet réussit à intéresser quelques amateurs à cette étude alors presque nouvelle. Il confirma l'origine cosmique de ces météores, et, dans ses recherches, il arriva à l'une des découvertes de détail dont le canevas de la science se compose : la périodicité annuelle des étoiles filantes du 10 août.

« Le troisième point que je tiens à mentionner dans la carrière astronomique du premier directeur de notre Observatoire, c'est son étude des équations personnelles. On avait bien remarqué avant lui que les astronomes n'observaient pas tous exactement de la même manière, qu'à l'instant d'un phénomène subit, par exemple, ils n'inscrivaient pas tous rigoureusement la même seconde et fraction de seconde, bien qu'ils eussent une seule et même pendule auprès d'eux. Mais on croyait que si quelques-uns s'écartaient assez notablement des autres, c'est qu'ils étaient mauvais observateurs.

« Quetelet appela l'attention sur cette question négligée et montra que chaque homme a sa manière propre d'interpréter ses sensations. Il fit voir que les uns sont toujours en avance sur les autres. Il n'y a donc rien d'absolu dans nos mesures, et si l'on veut que celles-ci soient comparables entre elles, il faut que les observateurs connaissent leurs écarts mutuels.

« Ainsi se trouvait confirmée, dans un de ses détails les plus minimes, si l'on veut, mais en même temps les plus remarquables par leurs conséquences, cette vérité que l'observation n'est pas un acte exclusivement mécanique ; que nos sens fournissent seulement des à-peu-près des rapports, qu'il faut apprendre à interpréter ; enfin, que l'observation elle-même est un art, dont l'exercice seul nous rend aptes à étudier les phénomènes délicats de la nature.

« La question des équations personnelles conduisait presque dans le domaine moral. Adolphe Quetelet avait, dans sa jeunesse, touché à des sciences diverses, dans plusieurs desquelles il lui avait été donné de se distinguer. Ses études variées, son esprit vif l'avaient porté tour à tour vers les mathématiques pures, la gnomonique, la physique, l'astronomie, la météorologie. Mais les travaux qu'il donna à ces différentes branches des sciences, bien que parfois d'une véritable importance, n'étaient que le résultat de cette expansion qui marqua le début de sa carrière. Les sciences morales convenaient mieux à sa nature, et c'est là qu'il laisse des traces qui ne s'effaceront pas.

« Dans cette sphère, en apparence si différente, les études positives par lesquelles il avait passé, la pratique même des observations astronomiques n'ont pas été sans lui prêter un secours particulier. C'est même à nos yeux cette habitude des sciences

exactes qui lui a inspiré la pensée de grouper méthodiquement des faits jusque-là restés sans lien. Or, ce groupement engendra, sous ses yeux, un tableau, qui fut une sorte de révélation. Il vit qu'il existait au-dessus des faits, pour les régir, des lois fixes, immuables, auxquelles l'individu et la société ne peuvent pas plus se soustraire que le plomb qui tombe ne se soustrait à la force de la pesanteur.

« La feuille que le vent envoie, dit Laplace, suit une route aussi bien définie, aussi réglée que celle de la terre autour du soleil. Il n'y a de différence que dans la multiplicité des actions secondaires, qui font à chaque instant varier la trajectoire. Pourtant chacune de ces inflexions a sa cause à laquelle la feuille est forcée d'obéir.

« Eh bien, il n'y a pas plus de caprice dans la nature morale que dans la nature physique ; tous les phénomènes y ont leurs causes réglées et leur développement aussi nécessaire que le développement organique de la plante ou de l'animal. Si nous ne connaissons pas encore le mode exact suivant lequel les faits s'enchaînent, ce n'est pas une raison pour méconnaître la vérité fondamentale de leur dépendance. Les mouvements des astres attestent une cause avant que le caractère et le mode d'agir de la gravitation fussent découverts. Mais, dans l'univers tout entier, rien ne marche au hasard ni à l'abandon. Les phénomènes suivent, au contraire, un cours déterminé ; et, selon la formule plus précise par laquelle on exprime aujourd'hui le grand fait aperçu par Quetelet et qui restera son principal titre de gloire : « Le monde moral, comme le monde physique, est régi par des lois. »

— Le *Moniteur* a publié le dernier rapport annuel adressé au ministre de l'intérieur par le conservateur du musée royal d'antiquités et d'armures. Nous empruntons à ce document les renseignements qui suivent.

Le musée de Ravestein a été ouvert à la fin de décembre. M. de Meester s'est chargé lui-même de la rédaction du catalogue, et celui-ci sera mis prochainement à la disposition du public. Le classement de la remarquable collection américaine donnée au Musée par M. Emile de Ville, ancien consul de Belgique à Quito, a été terminé vers la même époque. Le donateur s'est également chargé de rédiger lui-même le catalogue, qui s'imprime en ce moment. La collection ethnographique (Chine, Japon, Océanie, etc.), que l'installation du musée de Ravestein, dans la salle du troisième étage, avait fait reléguer au grenier, a été replacée dans les nouvelles annexes du boulevard de Waterloo ; le placement sera terminé pour les fêtes prochaines. Les antiquités américaines seront l'objet d'une classification spéciale dont a bien voulu se charger l'ancien secrétaire général du congrès des américanistes, tenu à Bruxelles, en 1879. La direction du Musée a entrepris la réorganisation successive des diverses salles. La salle d'armes est sur le point d'être complètement réorganisée. Les autres sections, reprises depuis peu, ont subi déjà de sérieuses améliorations.

— On sait qu'Henri Heine a laissé des mémoires qui sont en possession du frère du poète, M. Gustave Heine. Un grand intérêt littéraire s'attache à cette partie de la succession de l'auteur des *Reisebilder* ; à plusieurs reprises déjà des écrivains allemands ont fait auprès du détenteur de ces mémoires des démarches tendant à obtenir l'autorisation de les publier. Malheureusement cette autorisation ne sera point donnée. C'est ce qui ressort d'une lettre de M. G. Heine, qui a fait le tour de la presse allemande. M. G. Heine y déclare de la façon la plus formelle que les mémoires ne verront jamais le jour, en suite d'un vœu exprès formulé par la mère du poète.

— Les adversaires de la vivisection en Allemagne ont adressé au Reichstag une pétition qui a été renvoyée à une commission dont M. Virchow faisait partie. L'éminent professeur s'est énergiquement prononcé contre cette agitation qui, d'après lui, se réduit au fond à une guerre faite à la méthode expérimentale en général, méthode à laquelle la médecine moderne doit ses plus importants progrès. M. Virchow n'admet pas d'ailleurs qu'une loi vienne imposer des

entraves aux recherches scientifiques, et, à ce propos, il a cité l'exemple de l'Angleterre, où, dit-il, la loi votée par le Parlement a eu de si funestes conséquences qu'on n'a plus vu paraître depuis lors dans ce pays un ouvrage de physiologie qui mérite d'être cité.

— La *Gazette d'Augsbourg* publie depuis quelque temps des lettres du Japon qui fournissent des renseignements précieux sur l'état actuel de ce pays. Nous empruntons à cette correspondance les détails suivants relatifs à la presse :

Pendant l'année 1878-1879, il a été édité 5,317 ouvrages nouveaux, qui se répartissent comme suit : droit et politique, 543 ; histoire, 280 ; géographie, 454 ; arithmétique, 225 ; lexicographie, 313 ; chimie, 46 ; commerce 61 ; religion, 107 ; enseignement et éducation, 470 ; divers, 2,818. Les Japonais sont très avides d'instruction. Il existe de nombreuses librairies à Tokio, et tout le pays possède depuis longtemps des bibliothèques publiques. Sous le nouveau régime, en 1872, on a ouvert une grande bibliothèque publique dans la capitale ; elle ne renfermait d'abord que des ouvrages japonais et chinois ; depuis 1875, on y trouve une importante collection d'ouvrages et de journaux de toute nature, aussi bien étrangers qu'indigènes, auxquels il faut ajouter de nombreuses traductions.

L'art de l'imprimerie est pratiqué au Japon depuis une époque très reculée. A l'origine, on imprimait sur bois, au moyen de caractères fixes, semblables aux stéréotypes de nos jours. L'impression au moyen de caractères mobiles, introduite vraisemblablement dans le courant du xvi^e siècle, a été peu employée jusque dans ces derniers temps ; elle présente d'ailleurs des difficultés à cause du grand nombre des signes : un livre ordinaire ne demande pas moins de 5,000 caractères différents. Malgré cette difficulté, l'emploi des caractères mobiles est très répandu ; on se sert même exclusivement aujourd'hui de ces caractères pour l'impression des journaux.

L'ancienne littérature japonaise se compose principalement d'ouvrages d'histoire et de philosophie ; la poésie, les récits ou romans y occupent le deuxième rang. Depuis que le pays est ouvert aux étrangers, on s'est mis à étudier la législation et les mœurs des contrées étrangères, et c'est par centaines qu'on compte les livres destinés à satisfaire ce goût nouveau : livres d'enseignement, dictionnaires, etc. Le droit d'auteur et la censure existent depuis des siècles.

Ce n'est que depuis douze ans environ que la presse périodique a fait son apparition au Japon, et elle s'est développée avec une rapidité surprenante. Dans la capitale seule, on ne compte pas moins de douze journaux, dont le tirage est très élevé, les uns politiques, les autres satiriques et rédigés avec beaucoup de talent. La circulation des journaux dans tout le pays pendant l'année 1879 est représentée par un total de 33 1/2 millions de numéros. Il existe, en outre, une douzaine de journaux en langues étrangères, en anglais et en français.

Décès. Hyacinthe Kirsch, littérateur liégeois, né en 1829, mort à l'âge de 51 ans, à Paris. — Gustave Flaubert, romancier, mort à Croisset, près de Rouen, à l'âge de 59 ans. — Narcisse Fournier, auteur dramatique et romancier, mort à Paris, à l'âge de 76 ans. — Edmond Duranty, critique d'art et romancier français, mort à l'âge de 47 ans. — Wilhelm Wagner, professeur au Johanneum de Hambourg, philologue, mort à Naples, le 15 avril, à l'âge de 40 ans. — Karl Heinrich Hermann, peintre d'histoire, né en 1802, à Dresde, mort le 30 avril, à Berlin, élève de Cornelius.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 24 avril.* — L'Académie vote l'insertion, dans le recueil des Mémoires in-8°, d'un travail de M. Defernoz sur les maladies des souffleurs de verre.

Hystérotomie pratiquée par M. Wasseige. Nouvelles recherches sur la pleuropneumonie exsudative de l'espèce bovine, par M. Willems, qui démontre que les ravages de cette épizootie peuvent être arrêtés par l'inoculation.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. Séance du 2 mai. — L'assemblée décide qu'à cause du Congrès de botanique et d'horticulture du mois de juillet, il n'y aura pas d'herborisation générale cette année. M. Crépin, délégué par la commission organisatrice près de la commission générale du Congrès, annonce que les adhésions s'élèvent actuellement à 176, parmi lesquelles se trouvent celles de nombreux botanistes et horticulteurs de l'étranger.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 3 avril. — M. Roelofs fait l'éloge du Dr Snellen van Vollenhoven, membre honoraire de la Société, récemment décédé. Notes de M. de Selys-Longchamps sur une race de l'Ascalaphus bæticus Rambur et une nouvelle espèce d'Hetærina du sous-genre Laïs. M. le Dr Fromont fait voir un exemplaire de l'Oreina speciosa Panzer, capturé à Kain, près de Tournai. Cette espèce est nouvelle pour la Belgique. M. Candèze communique une liste des Elatérides décrits depuis la publication du tome V du Catalogus Coleopterorum de MM. Gemminger et de Harold. L'assemblée fait choix de Tilff et Esneux pour l'excursion des 16 et 17 mai.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Mai. Le déclin du Kulturkampf en Suisse (Ch. Woeste). — Les projets de Madame Deville, nouvelle (Lecarm). — L'Encyclopédie de S. S. Léon XIII sur le droit du mariage dans les familles chrétiennes et sur les mœurs domestiques (A. Van Weddingen). — Le Tyrol et le pays des Dolomites. — Les prisons cellulaires en Belgique. — La fille de l'écuier, nouvelle (Baronne de Brackel). — De l'unification législative en Suisse et dans les royaumes scandinaves (A. Reynaert).

Ciel et terre. 1^{er} mai. D'où nous vient le niveau (J.-C. Houzeau). — Les courants supérieurs de l'atmosphère et leur influence sur les dépressions barométriques (Cte C. d'Espiennes). — La lumière polarisée (C. Fievez). — Sur l'éclat et la distribution des étoiles, trad. p. L. Estourgies, suite (H. Farquhar). — Le ciel pendant le mois de mai (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Ouvrages reçus. Bibliographie (A. Lancaster).

Précis historiques. Mai. Les décrets du 29 mars et les « Lois existantes » (V. Baesten). — Un récollet flamand, premier apôtre du Mexique (Fr. Kieckens). — La mission du Haut-Zambèse (lettre du R. P. H. Depelchin). — Nouveaux détails sur les Matabélés (lettre du R. P. Ch. Croonenberghs). — Causerie scientifique : Nos insectes (V. Van Tricht). — Chronique. — Nécrologie.

Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire. 4^e série, t. VII, 3^e Bulletin. Rapport annuel. — Programme des travaux pour 1880. — Analectes de diplomatique, 2^e série (Alph. Wauters). — Lacune d'une chronique en langue flamande (Ch. Piot).

Annales d'oculistique. Mars-avril. — Etudes d'optique physiologique, suite (Badal). — Physiologie de la lecture. Réponse aux théories de M. Javal. Restitution du mécanisme de la myopie progressive (Giraud-Teulon). — De la sclérotomie dans les affections glaucomateuses (N. Manolescu). — Troubles de la vision observés dans un cas d'hémiplégie saturnine (Landolt). — Matériaux pour servir à l'histoire de l'énervation (Warlomont). — Revue des journaux d'ophtalmologie. — Analectes (G. Claeys). — Bibliographie. — De la valeur du diplôme de médecin allemand, délivré à la suite de l'examen d'Etat (Dr Warlomont). — Variétés. — Faits divers.

Revue critique d'histoire et de littérature. 26 avril. Rothe, Conférences sur l'histoire de l'Eglise. — Hertzberg, Histoire de la Grèce. —

Bernays, Lucien et les Cyniques. — Wallon, Histoire de l'esclavage dans l'antiquité. — Simon, La vicomté de Limoges. — B. Zeller, Le connétable de Luynes. — Variétés : Le nom punique d'Hadrumète. — Chronique : France, Allemagne, Angleterre, Hollande, Hongrie, Italie, Russie, Serbie, Turquie. — Académie des inscriptions. — 3 mai. Guyard, Manuel de la langue persane. — Delaborde, Gaspard de Coligny, t. I. — Lettres de Jean Chapelain, publiées par Tamizey de Larroque, t. I. — Du Bled, Histoire de la monarchie de Juillet. — Becq de Fouquières, Traité général de versification française. — Chronique : France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Grèce, Pologne. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 1^{er} mai. Léon XIII et le « Kulturkampf » (J. Vilbort). — Des qualités de l'esprit, étude psychologique (P. Janet). — Les Etats généraux avant 1789 (J. Tessier). — Un dictionnaire de vieux français (Litré). — Causerie littéraire. — 8 mai. L'ultramontanisme et l'Etat (E. de Pressensé). — Eloge de Marivaux (Mlle M. Chateauminois). — La première éducation (H. Marion). — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 1^{er} mai. Cours de la Faculté de médecine. M. Ball : Théorie des hallucinations — Energie et force électromotrice dans les piles électriques (H. Pellat). — Migration des ténias (Bourquelot). — Bulletin des sociétés savantes. — Académie des sciences. — 8 mai. La chaire de physiologie végétale (Dehérain). — Les revendications de l'hygiène publique en France (A.-J. Martin). — Recherches thermiques sur les combinaisons de l'hydrogène avec le phosphore, l'arsenic et le silicium (J. Ogier). — Académie des sciences. — Société royale de Londres.

La Nouvelle Revue. 1^{er} mai. Episodes de l'histoire de la contre-révolution. La conspiration du 12 mars 1814. III. (G.-A. Thierry). — Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie, fin (H. Rivière). — Th. Edison et ses inventions (J. Bianchon). — Le forestier, fin (J. de Glouvet). — Dieux védiques (M. Fontane). — Grace Sharp, fin (A. Assollant). — A Léontine Beaugrand, sonnet (Sully-Prudhomme). — Le Salon de 1880. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 1^{er} mai. Schopenhauer et la physiologie française. Cabanis et Bichat (P. Janet). — Le passage d'Annibal à travers la Gaule et les Alpes, d'après un livre récent (A. Réville). — L'expédition au Rio-Negro (A. Ebélot). — Le fils de Pierre le Grand. I. L'enfance et la jeunesse d'Alexis, son mariage et sa fuite (E. Melchior de Vogüé). — Les élections anglaises (Cuheval-Clarigny). — L'éloquence politique dans le Parlement de Paris. I. Les orateurs de la Fronde (Ch. Aubertin). — Le jugement d'un anonyme sur l'alliance prusso-russe (G. Valbert).

Revue philosophique. Mai. L'infini actuel est il contradictoire? Réponse à M. Renouvier (H. Lotze). — Les formes visuelles et le plaisir esthétique (J. Sully). — La mémoire comme fait biologique (Th. Ribot). — Descartes stoïcien (V. Brochard). — Analyses et comptes-rendus. — Notices bibliographiques. — Revue des périodiques étrangers.

La Philosophie positive. Mai-juin. Pour la dernière fois (E. Littré). — L'influence métaphysique en biologie : l'anthropologie, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être (G. Wyrouboff). — Le divorce : discussions des doctrines d'un contradicteur (A. Naquet). — Tableau d'une histoire sociale de l'Eglise, suite (V. Arnould). — Les Etats du sud de l'Union américaine : l'état moral, politique et social de leur population (Ad. F. de Fontpertuis). — Sur la morale théologique, suite (Dr Eug. Bourdet). — La production artificielle des monstruosité : recherches de M. Daresté (Dr Martin). — La conscience dans le drame, suite; critique des idées de la morale par le moyen de l'épopée, du théâtre et du roman (Arréat). — Origine et sanction de la morale; lettre à M. Littré (E. de Pompéry).

— Bibliographie : Hipp. Stupuy. Le cléricalisme, sa définition, ses principes, ses forces, ses dangers (H. Depasse).

Revue de géographie. Mai. Le passage Nord-Est (A.-E. Nordenskiöld). — L'Atlantide, suite (P. Gaffarel). — L'Irlande (J.-W. Hay). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — Lettre du Sahara. Mission du colonel Flatters (H. Brosselard). — Correspondance et comptes-rendus critiques. — Nouvelles. — Carte de l'Océan Atlantique et des restes de l'Atlantide. — Carte du passage Nord-Est.

L'Exploration. 29 avril. Le royaume d'Annam, suite (P. Tournafond). — Le Sénégal, fin (H. Capitaine). — La colonie de Victoria, suite. — Nouvelles de l'Afrique équatoriale (R. P. Charmetant). — Sociétés savantes. — Nouvelles de tous les points du globe. — Carte du Tong King, 2^e feuille. — 6 mai. Interrogatoire des Innouïtes (J. Jackson). — Les îles Lou-Tchou (P. Tournafond). — Sociétés savantes. — Bibliographie — Nouvelles. — Carte des régions polaires visitées par C.-T. Hall.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Mai. En Islande. Souvenirs de voyage (P. Vouga). — Les esprits du Seeland, nouvelle, dernière partie (L. Favre). — Le nihilisme et la Russie, 2^e partie (Pravda). — La flore suisse et ses origines, dernière partie (E. Rambert). — L'héritage du vieux Joquelein, nouvelle (E.-C. Grenville-Murray). — Chronique parisienne; — italienne; — allemande; — anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

De Gids. Mai. Frederik de Groote. I. (J. A. Sillem). — Klassieke studie tegenover Americanisme (W. Koster). — Een dichterlijk rechtsgeleerde (Cd. Busken Huut). — Aleida Seys (W. P. Wolters). — Politiek overzicht. — Bibliographisch album.

De Nederlandsche Spectator. 1^{er} mai. Romeinsch aardewerk. — Eene hollandsche vertaling uit de 17^e eeuw van Shakspeare's « The taming of the shrew ». — 8 mai. Aan Felco Verwijs — Generaal Lahure's indische herinneringen. — Letterkundig overzicht.

De Tijdspiegel. Mai. Sociale studien, slot (B.-J. Domela Nieuwenhuis). — Iets over onze schutterij (W.-J. Knoop). — Rusland en het Nihilisme (Noorman). — Algemeene gezondheidsleer. — Nederlandsch tooneel (Lucius). — Nieuwe uitgaven en vertalingen.

Bijdragen tot de taal- land- en volkenkunde van Nederlandsch- Indië. Vierde deel, 2^e stuk. Réponse aux critiques de l'Uranographie chinoise (G. Schlegel).

Deutsche Rundschau. Mai. Die kleine Welt. Eine Erzählung aus Japan (R. Lindau). — Psychogenese. Die geistige Entwicklung des Menschen in den ersten Lebensjahren (W. Preyer). — Felix Duparloup (F. von Sarburg). — Die Insel Cypern (G. Hirschfeld). — Neue Ergebnisse der ägyptologischen Studien auf dem Gebiete der hieroglyphischen Volkschrift (G. Ebers). — Ein Tag in der Heimath, Sommer-Erinnerung 1879 (Berthold Auerbach). — Das Goethe-Schiller-Denkmal in Weimar. Briefe von E. Rietschel an Ed. Devrient. — Die Julimonarchie (F.-H. Geffcken). — Literarische Rundschau.

Unsere Zeit. 5. Heft. Wer trägt die Schuld? Novelle (O. Roquette). — Ein französischer Sensationsroman (R. von Gottschall). — Beaconsfield und Gladstone (Fr. Althaus). — Die neueste Phase der anglo-russischen Streitfrage in Centralasien. II. (H. Vámbéry). — Cypriische Reiseskizzen. I. (M. Ohnefalsch-Richter). — Adolf Friedrich Graf von Schack als Dichter. I. (A. Moeser). — Schopenhauer's Theorie von der Musik (K. Bruchmann). — Skizzen aus Vorarlberg. I. (O. Speyer). — Ludmilla Assing. Ein literarischer Essay. — Theatralische Revue. — Politische Revue.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} mai. Nationale Vorurteile im Lichte der Wissenschaft. — von Husen, Nausikaa. — Farrar, The life and works of St. Paul, Schluss. — Stein, Der Salzgraff von Halle.

— von Gottschall, Der neue Plutarch. — Martensen, Christliche Ethik. — Kurze literarische Umschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 1^{er} mai. Ein geistiger Vermittler zwischen Deutschland und Frankreich. I. (Ed. Engel). — Briefe über die neuere rumänische Literatur. II. — Niederlande: — Lilith, Gedicht in drei Gesängen von Marcellus Emants. — Ungarn: Franz Pulszky's Memoiren. — Winkel Horns Geschichte der Literatur des kandinavischen Nordens. — 8 mai. Ein geistiger Vermittler zwischen Deutschland und Frankreich. II. — Mariano: Christenthum, Katholicismus und Kultur. — Swinburne über Shakespeare. — Ein Hildebrands-Ballade der transsilvanischen Zigeuner. — Orient: Meghaduta, Wolkenbote

Allgemeine Zeitung. 22 avril 10 mai. N^o 113-118 Zur Geschichte des neueren Drama's. — 113. Die Keilschriftforschung und die biblische Chronologie, Schluss. — 115. Karl Grün: Culturgeschichte des 17. Jahrhunderts. Populäre Astronomie. — 116. Franchetti's italienische Geschichte von 1789 bis 1799. — 117. Die Idee der Volkssouveränität in den Schriften der Jesuiten. — 119. Oranien und Waldeck. — 120. Briefe aus Japan. Briefwechsel zwischen Schiller und Cotta. — 121. Der heutige Sudan. Psychologische Pädagogik. — 122-123. Ein Pflanzenbild aus der Tertiärzeit am Fuss unserer Alpen. — 122 Eine neue Schrift über den Verfasser der „Imitatio Christi“. — 125-130. Orthographische Phantasien. — 125. Das Symbolwesen im Christenthum. — 126-127. Molière. — 127. Kosuths Memoiren. — 128. Ueber die Rechtschreibung der Ortsnamen. — 129. Eine neue Biographie Schongauers. — 130-131. Die deutsche Seewarte

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Mai. Die deutsche Gesellschaft der Stadt New-York und die deutsche Auswanderung nach der Union (C. Zehden). — Die St. Gotthard Bahn (J. C. Beer). — Ueber Jules Crevaux's erste Reise in Süd-Amerika 1877 (H. Lange). — Ein Denkblatt aus der Geschichte der Polarforschung (E. Filippi). — Ueber die Geologie und den Bergbau der Insel Sardinien (R. Lepsius). — Die erste Residenz der Osmanen (C. Pawlowsky). — Die Zu- und Abnahme der Bevölkerung in Ungarn. Schluss (J. H. Schwicker). — Astronomie und physikalische Geographie, Politische Geographie und Statistik, Handel, Bergbau, Industrie und Landwirtschaft, etc

Contemporary Review. Mai. The gospel of evolution (Dr. Elam). — International novelists and Mr. Howells (Mrs. Sutherland Orr). — Dr. Littledale's „Plain reasons against joining the Church of Rome“ (Thomas Arnold). A rejoinder (Dr. Littledale). — Daltonism (Will. Pole). — Ideas of the day (M. A. Doudney). — The Eleusinian mysteries. I (Fr. Lenormant). — Miss Lonsdale on Guy's Hospital (Dr. Moxon).

Nineteenth Century. Mai. De Profundis (Alfred Tennyson). — Marc-Aurèle (Ern. Renan). — Atheism and the rights of man (W. H. Mallock). — Modern english landscape-painting (A. W. Hunt). — Penal servitude (R. H. Lord Norton). — The ceremonial use of flowers: a sequel (Miss A. Lambert). — The pound of flesh (Moncure D. Conway). — Agnosticism and women: a reply (Miss J. H. Clapperton). — John Donne (W. Miato). — The pinch of poverty (J. Payn). — Irish absenteeism (H. L. Jephson). — On the nursing crisis at Guy's Hospital (1. Sir W. Gull. 2. Dr. S. O. Habershon. 3. A. G. Henriques). — A conservative view of the elections (T. E. Keibel).

The Academy. 1^{er} mai. Hase's Miracle plays and sacred dramas. — Burrow's Imperial England. — Avia's Translation of the Odyssey. — Procter's Memorials of bygone Manchester. — The South-African Folk-lore Journal. — Lindsay's Mind in the lower animals. — Weil's Edition of the Firmin-Didot papyrus — 8 mai. Macgeorge's Old Glasgow. — Kalisch's Path and goal. — Miss Colenso's History of the Zulu war. — Goldwin Smith's Monograph on Cowper. — The works of Millevoye. — Scandinavian notes. — African exploration. — Keit Johnston's Physical

geography. — A contribution to hebrew grammar in the middle ages.

Nature. 29 avril. Geodesy (J. Herschel). — Geological Survey of the United States (A. Geikie). — Stone arrow heads. — Rev. J. Clifton Ward. — The institution of mechanical engineers. — The India Museum zoological collections. — Meteor showers (W. F. Denning). — 6 mai. The coming of age of the origin of species. — On multiple spectra. — Wurtz's chemistry. — Decaisne and Baillon. — Dr. R. Schefler. — A Scottish crannog. — The comet of 1106.

The Nation (New York). 15 avril. The week. — Editorial articles. — Special correspondence. — Notes. — Reviews. — National Academy of design. Annual Exhibition.

International Review. Mai. Studies of primitive peoples (Elie Réclus). — The english language in America (J. F. Lounsbury). — Open scholarship. — Skulls, brains and souls (Th. Dwight). — Oliver Wendell Holmes (Ray Palmer). — Victor Emmanuel (L. Monti). — The abuse of the ballot and its remedy (G. W. Julian). — Government machinery (A. Stickney). — Contemporary literature.

Nuova Antologia. 1^{er} mai. Spartaco (Bonghi). — Se sia vero che la fisica abbia ucciso la metafisica (Fambri). — La letteratura dei Zulù, ossia dei miti ario-africani (A. De Gubernatis). — Un libro di Terenzio Mamiani sulla religione (L. Ferri). — Imperia, romanzo storico, fine (P. Della Gattina). — Lo Stato banchiere in Italia e le nostre casse di risparmio (S. Luzzati). — La situazione militare dell' Austria-Ungheria per rapporto all' Italia (G. Zavattari). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico: Letteratura e storia. Scienze economiche. Statistica

Rivista europea. 1^{er} mai. Lo Stato e la Chiesa in Italia (Lambda). — Napoleone Buonaparte. — Ciro Menotti e la rivoluzione dell' anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — La leggenda dei Demidoff e la villa di S Donato. — Il servizio postale in Italia 1877-79. — Rassegna letteraria e bibliografica: Olanda, Scandinavia, Inghilterra, Germania, Francia, Italia. — Rassegna delle scienze economiche e sociali. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie.

Rassegna settimanale. 25 avril. Il suffragio universale. — Le scuole normali superiori femminili — Zoroastro e la sua religione (J. Pizzi). — Buckle. — Economia pubblica. — Bibliografia: I manoscritti italiani della Biblioteca nazionale di Firenze. C. Rosa, della vita e delle opere di G. Leopardi. D. Caprile, Lo spirito del viatore. — 2 mai. Colonizzazione ed emigrazione. — Il Palazzo delle belle arti in Roma. — Alfonso La Marmora (E. Masi). — Tre sonetti in romanesco (L. Ferretti). — La inumazione e la cremazione in „Corfinium“. — D'un nuovo apparato uranografico (F. P. Cestaro). — Bibliografia: G. M. Labronio, Canzoni moderne. E. Morpurgo, Marco Foscarini e Venezia nel secolo XVII. S. D Lucca Carnazza, Elementi di diritto amministrativo.

Nuova Rivista internazionale. Avril. C. V. von Goethe (M. Bernays). — La conquista e distruzione di Semifonte e la storia apocrifia di Mess. Pace da Certaldo (O. Hartwig). — Le isole Hawaii (E. Boehr). — Josa Dario, novella (E. Vely). — Varie lezioni al testo della Commedia. — Bibliografia.

Revista de España. Dinastías griegas posteriores á Alejandro (N.-F. Cuesta). — El fin del mundo (D.-J. de Echegaray). — Nebulosidades en la historia de la hacienda pública en España (J.-G. de Torres). — El realismo y la realidad en las bellas artes y en la poesía (D^a Concepcion Arenal). — La antropología transformista y sus errores (B. Antequera). — Astronomía popular (D.-J. Genaro Monti). — Crónica política. — Noticias literarias.

Revista contemporánea. 30 avril. Apuntes para un catálogo de impresores, desde la introducción del arte en España hasta el año de 1600 (V. Barrantes). — Influencia del obispo Don Juan de Palafox y Mendoza en los destinos de la América española, continuación (J. Zaragoza). — Fer-

nando VII en Valençay, conclusion (J.-G. de Arteché). — Manuel Marqués y la sinfonia en España (A. Peña y Goñi). — Teatros. — Boletín bibliográfico.

Bulletin de la presse et de la bibliographie militaires, publié par le Dépôt de la guerre de Belgique (Bureau d'histoire et de statistique). 1^{re} année. Janvier-février. Bruxelles, Vanderlinden.

De Borre, Alf. Preudhomme. Quelques mots sur l'organisation et l'histoire naturelle des animaux articulés. Bruxelles, Callewaert père.

Duverger, Arthur. Le parti socialiste belge, son histoire et son programme. Lyon, Albert. Bruxelles, Bertrand. 25 c.

Harlez, C. de. Manuel du pehlevi des livres religieux et historiques de la Perse. Grammaire, anthologie, lexique, avec des notes, etc. Louvain, Peeters. Lyon, Clément. La houille (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Babeau, A. La ville sous l'ancien régime. Paris, Didier. 7 fr. 50.

Calonne, A. de. La vie municipale au xv^e siècle dans le nord de la France. Paris, Didier.

Champier, Victor. L'année artistique. 2^e année. 1879. Paris, Quantin. 7 fr. 50.

Girdwoyn, M. Pathologie des poissons. Paris, Rothschild. 20 fr.

Jacob, P.-L. (Bibliophile). Recherches bibliographiques sur des livres rares et curieux. Paris, Rouveyre. 12 fr.

Louandre, C. La noblesse française sous l'ancienne monarchie. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Marion, Henry. De la solidarité morale. Essai de psychologie appliquée. Paris, Germer Baillière. 7 fr. 50.

Rosenthal, L.-A. Die monistische Philosophie. Berlin, Duncker. 3 M.

Ruelle, Ch.-Emile. Bibliographie générale des Gaules. Paris, librairie de la Société bibliographique. 20 fr.

Saint-Paul, Anthyme. L'année archéologique. 3^e année. 1879. Paris, Quantin. 7 fr. 50.

Saint-Simon, Duc de. Papiers inédits. Lettres et dépêches sur l'ambassade d'Espagne. Tableau de la Cour d'Espagne en 1721. Introduction par Ed. Drumont. Paris, Quantin. 7 fr. 50.

Scherer, Wilhelm. Geschichte der deutschen Literatur. I Heft. Berlin, Weidmann.

Schlieff, Eugen. Die Verfassung der Nordamerikanischen Union. Leipzig, Brockhaus 9 M.

Schulze, Hermann. Lehrbuch des deutschen Staatsrechts. Erste Abtheilung. Leipzig, Breitkopf und Hartel. 5 M.

Smith, Goldwin. Cowper (English Men of letters). London, Macmillan. 2 s. 6 d.

Stark, Carl Bernhard. Systematik und Geschichte der Archäologie der Kunst. Leipzig, Engelmann. 10 M. 50 Pf.

Valframbert, Charles. Répertoire politique et historique. 4^e année. 1879. Paris, Quantin. 10 fr.

Vapereau, G. Dictionnaire universel des contemporains. 5^e édit. 1^{re} et 2^e livr. 3 fr. la livr.

Walpole, Spencer. History of England from the conclusion of the Great war in 1815. Vol. III, 1832-41. London, Longmans. 18 s.

White, Edward. L'immortalité conditionnelle ou la vie en Christ, traduit par Ch. Byse. Paris, Fischbacher.

Wolfgruber, C. Giovanni Gersen, sein Leben und sein Werk de Imitatione Christi. Augsburg, Huttler. 6 M.

Wurzbach, Alfred von. Martin Schongauer. Eine kritische Untersuchung seines Lebens und seiner Werke. Wien, Manz. 1880.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 11 — 1^{er} JUIN 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — L'Inquisition en Belgique, par A. Duverger (Paul Fredericq). — Le Tyrol et le pays des Dolomites, par J. Leclercq. — Histoire de la littérature allemande, par W. Scherer. — L'année artistique, par V. Champier. — Poètes belges (L. Alvin). — Correspondance littéraire de Paris. — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — Les Musées d'Athènes (A. De Ceuleneer). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

L'Inquisition en Belgique, par Arthur Duverger. (Bibliothèque Gilon.) Verviers, Gilon, 1880.

On se rappelle l'intéressante discussion qui s'éleva dans la séance du 9 juin 1879 de la classe des lettres de l'Académie de Belgique entre MM. Gachard et Alph. Wauters à propos d'un mémoire de M. Arthur Duverger, intitulé : *L'Inquisition en Belgique. Quelques notes*. Le savant archiviste général du Royaume, l'homme qui plus que tout autre en Europe, peut-être, fait autorité pour l'histoire des Pays-Bas au XVI^e siècle, s'efforça d'établir l'exactitude de cette affirmation bien connue d'Hopperus dans ses *Mémoires* : « Auparavant l'hérésie luthérienne suscitée et semée dans ces provinces, il n'y avait en icelles inquisiteurs aucuns de la foy; mais estant quelquefois nécessaire de procéder contre aucuns hérétiques, envoioient quérir les inquisiteurs de Paris pour les pays de langue françoise, et de Coulogne pour ceux de la langue thioise » (flamande). Ensuite M. Gachard apporta une série de preuves tendant à établir que Charles-Quint ne songea pas à créer en Belgique un Conseil suprême de l'Inquisition analogue à celui qui existait en Espagne. M. Alph. Wauters, l'éminent archiviste de la ville de Bruxelles, riposta avec cette chaleur de conviction et cette vivacité d'esprit qui le caractérisent; il établit avec des détails très intéressants que les Pays-Bas, avant la Réforme, ne furent pas une terre orthodoxe, mais que dès le XII^e siècle les hérésies y pullulèrent et y donnèrent lieu à des répressions aussi cruelles que répétées; enfin, il prit chaudement la défense du mémoire de M. Duverger, et la classe des lettres se rangea à son avis, en ordonnant l'impression des *Notes* sur l'Inquisition.

Déjà M. Duverger avait attiré l'attention du public sur la question de l'Inquisition dans les Pays-Bas par un article justement remarqué, qui avait paru, vers la même époque, dans la *Revue de Belgique* (livr. du 15 mai 1879). Aujourd'hui il a condensé ses recherches, leur a donné une forme populaire et les offre à la masse des lecteurs dans un des petits volumes de l'excellente *Bibliothèque Gilon* qui a déjà publié tant de bons écrits de vulgarisation.

Les *Notes*, insérées en 1879 dans les *Bulletins de l'Académie*, furent très remarquées des spécialistes. On y trouvait beaucoup d'indications absolument neuves, et l'auteur renvoyait sans cesse à des sources si nombreuses et si variées

que son mémoire accusait une érudition prodigieuse et presque effrayante. M. Duverger y suivait pas à pas, depuis l'année 1232, les faits et gestes des inquisiteurs dans notre pays jusqu'au moment où Charles-Quint réorganisa l'Inquisition sur des bases nouvelles. Au XIII^e siècle, M. Duverger trouvait des traces d'Inquisiteurs en 1232, 1235, 1238, 1247, 1256 et 1277. Puis il signalait une sorte d'éclipse de l'Inquisition, qui s'explique par l'épanouissement de la puissance communale au XIV^e siècle et par le relâchement du clergé dans son zèle ardent contre l'hérésie.

Mais à la fin du siècle, lorsque les communes flamandes et brabançonnaises virent commencer leur déclin politique, l'Inquisition reparut et fut énergiquement protégée au XV^e siècle par les ducs de Bourgogne. M. Duverger donnait, comme annexe, un curieux document inédit, tiré des Archives départementales du Nord, à Lille. C'est un mandement du duc Philippe le Bon, daté de Lille (14 mars 1429) et ordonnant à ses officiers d'arrêter et de livrer à l'Inquisition les hérétiques de Lille, Tourcoing et autres lieux, « pour obvier aux très grands et damnable maux, périls et inconveniens irréparables, au vitupère, escandele et énorme lésion de nostre foy catholique et de nostre mère Sainte Eglise ». Le duc cite par leurs noms et prénoms vingt hérétiques fugitifs et donne ordre de les saisir « quelque part que les pourra trouver, en lieu saint ou dehors », pour les remettre entre les mains des « prélas et inquisiteurs juges en ceste matière, pour en faire ce que de raison appertendra ». On sait ce que ces derniers mots veulent dire. Les persécutions furent surtout horribles en 1459 à Arras. Le chroniqueur contemporain Jacques Du Clercq nous en a laissé une description circonstanciée.

On le voit, en matière d'hérésie comme en toute autre chose, les ducs de Bourgogne, et spécialement Philippe le Bon, firent lourdement sentir leur autorité impérieuse à leurs sujets des Pays-Bas. J'ai essayé ailleurs de mettre en relief les désastreux effets de leur administration despotique et antinationale (1). Aussi ne puis-je, à mon grand regret, me rallier à l'opinion exprimée à ce sujet par M. Gachard dans son rapport sur le mémoire de M. Duverger. « Avant de terminer », y disait M. Gachard, « je relèverai une expression de M. Duverger, que je trouve excessive. C'est celle de *sceptre de fer* appliquée au gouvernement des ducs de Bourgogne. S'il s'agissait de Charles le Téméraire, je ne contesterais pas : mais peut-on regarder comme un despote celui que l'histoire, d'accord avec le sentiment de ses contemporains, a surnommé *Philippe le Bon*? celui dont Barante a dit : « Nul n'avait si bien gouverné ses peuples, avec » une telle prudence, avec une si grande modération, avec une habileté qui aurait pu se » passer de conseillers et qui pourtant avait » toujours recherché les plus sages. »

Le surnom historique du duc Philippe ne prouve pas grand'chose, à mon avis. Il lui a été décerné par ses courtisans, et l'histoire le

lui a conservé par la force de l'habitude, quoique son premier surnom, celui de Philippe l'Assuré, répondit beaucoup mieux à la vérité. Quant au jugement de Barante, il y a de longues années que l'admirable *Histoire des ducs de Bourgogne* ne peut plus être considérée comme une bien grande autorité. Ce ramassis enchanteur de chroniques partiales, mises bout à bout, pour ainsi dire, n'a pu tenir contre les révélations tirées de nos archives. Ce sont là les vrais témoins, des témoins qu'on ne peut récuser; et la condamnation qu'ils portent contre Philippe le Bon est accablante.

Mais revenons à l'Inquisition. Les documents nombreux, réunis par M. Arthur Duverger, sont extrêmement curieux et précieux; cependant ils ne me paraissent pas tout à fait concluants.

La plupart des inquisiteurs, dont il indique les procédés, sont évidemment des délégués français et allemands qui rentrent dans la catégorie des envoyés extraordinaires dont parle Hopperus. Quant à ceux pour lesquels le doute est possible, sont-ils réellement des inquisiteurs permanents et spéciaux à notre pays? Je ne crois pas qu'avant un examen nouveau et plus méticuleux, on puisse se prononcer sur cette délicate question. La circonspection, recommandée par M. Gachard, me semble très nécessaire. Quant à la réorganisation de l'Inquisition et à l'extension qu'elle prit sous Charles-Quint à partir de 1523 et sous Philippe II jusqu'à la Pacification de Gand (1576), tous les historiens sérieux en ont exposé la marche progressive, surtout depuis les admirables recherches de M. Gachard.

En publiant ses *Notes* dans les *Bulletins de l'Académie*, M. Duverger a rappelé l'attention des chercheurs sur l'histoire de l'Inquisition dans les Pays-Bas avant Charles-Quint; et ses révélations sont bien faites pour stimuler l'émulation de ceux qui s'intéressent à ces questions brûlantes. Dans son article de la *Revue de Belgique* et dans son livre de la *Bibliothèque Gilon*, M. Duverger rend service à la masse du public, en mettant à la portée de tous les résultats principaux de la science.

Ce n'est pas faire œuvre inutile, car l'ignorance est étonnante en Belgique sur ce point, en dehors du monde des spécialistes, bien entendu. A propos des fêtes de la Pacification de Gand, en 1876, on a vu une partie de la presse nier énergiquement jusqu'à l'existence même de l'Inquisition au XVI^e siècle dans nos provinces. Cette thèse de haute fantaisie fut portée à la Chambre des représentants, en toute bonne foi d'ailleurs, par feu M. Barthélemy Dumortier, homme politique si sympathique et si honnête. M. Dumortier allait jusqu'à dire : « L'Inquisition a-t-elle jamais existé en Belgique? Jamais elle n'y a existé! (*Interruption*). Vos protestations prouvent votre profonde ignorance des questions historiques. Vous ne sauriez pas prouver que l'Inquisition ait jamais existé en Belgique : je vous en défie! Vous confondez à plaisir l'Inquisition avec les commissions du duc d'Albe » etc. En présence de pareilles affirmations se produisant à la tribune belge, il est nécessaire d'éclairer l'opinion sur un point d'histoire

(1) Voir mon *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*, 1875.

inléniable et qu'on a tort de mêler sans cesse aux questions politiques contemporaines. M. Arthur Duverger a voulu exposer les faits tels qu'ils se présentent aux explorateurs de nos archives, et il a parfaitement rempli sa tâche. Ce volume de la *Bibliothèque Gilon* comptera parmi les meilleurs de la collection.

PAUL FREDERICQ.

Le Tyrol et le pays des Dolomites, par Jules Leclercq. Ouvrage illustré d'une carte des Alpes dolomites. Paris, Quantin.

On nomme Dolomites des montagnes du Tyrol que le géologue Dolomieu observa le premier. Elles s'étendent entre l'Adige, l'Eisack et la Piave, et renferment peut-être les sites les plus pittoresques et les plus grandioses des Alpes. Cette région, qui n'a guère été explorée que par des Anglais (entre autres par miss Amelia Edwards, par M. Ball, par MM. Gilbert et Churchill), vient d'être visitée par M. Leclercq, qui nous en rapporte ses impressions.

M. Leclercq est descendu par les glaciers de l'Oetzthal et du Niederjoch dans la vallée de l'Adige. Il nous décrit la petite ville de Méran, qui fut autrefois la capitale du Tyrol et qu'Innsbruck a détrônée. « Gaie, pimpante, blanche comme une colombe » (p. 54), cette ville aux rues étroites, où l'on se promène sous les arcades, est plutôt une ville espagnole qu'une ville allemande; quel dommage que la population soit si laide et que les habitants y soient, pour la plupart, rachitiques et goitreux ! A quelque distance de Méran est le château de Tyrol, qui a donné son nom au pays; il est assez élevé, et du sommet (669 m.) le voyageur domine une grande étendue de pays. De Méran, M. Leclercq est allé à Putzen, la ville la plus commerçante du pays; puis par la ligne du Brenner et celle du Pusterthal à Lienz, et, après une pointe infructueuse vers le Gross-Venediger, à Toblach.

C'est de Toblach que partent les touristes désireux d'aborder par le nord la région des Dolomites. La vallée qui « forme le vestibule » de la contrée, porte le nom significatif de Höllestein (pierre d'enfer). Là apparaissent pour la première fois les Dolomites (Drei Sinnen, Piz, Popena), et surtout le Monte Cristallo « avec son manteau immaculé de neiges éternelles et sa cuirasse de glace jetée sur ses épaules à près de 3,000 mètres d'altitude. »

Cette première vue des Dolomites nous arracha des cris d'admiration. La réalité dépassait tout ce que nous avions imaginé. Nous n'avions jamais rien vu de si fantastique, de si saisissant que les pinacles des Drei Sinnen. Par quel procédé la nature a-t-elle érigé dans une heure de caprice ces deux prodigieux obélisques quadrangulaires qui se dressent l'un à côté de l'autre comme les tours jumelles d'une cathédrale cyclopéenne ? Ces tours massives sont d'une structure si régulière, si géométrique, qu'il semble que des géants d'une race préhistorique y aient appliqué l'équerre et le cordeau. Bien que cette montagne extraordinaire paraisse inaccessible, elle a été gravie récemment par des membres intrépides du club alpin autrichien. La cime la plus élevée dévie de la verticale et surplombe la base comme la terrasse de la tour de Pise. Elle semble dépasser de beaucoup l'altitude de 2,963 mètres que lui assigne la carte de l'état-major autrichien (p. 82-83.)

La dernière localité qui porte un nom allemand sur ce revers des Alpes s'appelle Schludersbach. A partir de là, on ne rencontre plus que des noms italiens, et à quelques lieues plus loin, à Ospitale, ainsi nommé à cause d'un ancien hospice, on ne comprend plus l'allemand; les inscriptions des poteaux indicateurs, nous dit M. Leclercq, sont rédigées en italien.

C'est par là qu'on descend dans le val d'Ampezzo, où l'on trouve le mont Tofana (3.624 m.) aux trois cimes longtemps inaccessibles. La

seul ville du val d'Ampezzo et du Tyrol italien est Cortina: elle possède jusqu'à trois auberges; toutefois elle n'a ni libraires ni cigares. Mais

dans toutes les directions l'œil rencontre des montagnes d'un aspect extraordinaire dont les parois taillées à pic ont un indicible caractère de grandeur sauvage. A l'est se dressent les pinacles grisâtres du Monte Cristallo et les flancs affreusement crevassés de la Croda Malcora ou Sorapis; puis le Monte Antelao, gigantesque pyramide coiffée d'une carapace de neige. Au sud surgit dans la distance le Monte Pelmo, dont les gradins neigeux, qui se succèdent à intervalles réguliers, semblent former les marches d'une tour érigée par une race de géants. En avant du Pelmo se profilent les lignes Apres et tourmentées de la Rochetta, qui affecte la forme d'une longue muraille crénelée à demi ruinée. A l'ouest, le regard se heurte contre l'énorme barrière de la Tofana, dont les menaçantes corniches surplombent à une effroyable hauteur et semblent pres de crouler dans la vallée. Vers le nord se dresse l'obélisque porphyrique de la Croda Rossa qu'on croirait taillé dans le granit rose d'Egypte. Toutes ces montagnes avaient un aspect nouveau pour moi, entièrement différent de ce que j'avais vu des Alpes aux Rocheuses, du cap Nord à la chaîne de l'Atlas. Ces formes fantastiques, invraisemblables, ces hardis escarpements, ces teintes étranges qui semblent empruntées à la palette d'une nature autre que celle du monde terrestre, enfin les noms mêmes de ces bizarres soulèvements, qui ont je ne sais quelle saveur singulière, voilà ce que je n'avais jamais rencontré ailleurs (p. 92-93).

C'est de Cortina que M. Leclercq est parti pour explorer le col des Tre Croci; il y a là un cirque que M. Leclercq met au-dessus de celui de Gavarnie; c'est la Circa Malcora.

De là le regard embrasse l'amphithéâtre dolmitique connu sous le nom de Circa Malcora. C'est une de ces scènes alpines en présence desquelles on déplore la pauvreté des langues humaines. Autour de la verdoyante vallée d'Auronzo, dont la végétation vigoureuse contraste avec la désolation et l'éternelle stérilité des hautes cimes, une armée de montagnes rangées en cercle déploient leur sublime lèrie de crêtes dentelées, de contreforts, de précipices, au-dessus desquels plane la lueur des neiges séculaires. Les cimes surgissent l'une derrière l'autre, toutes gigantesques, formidables. Des torrents marquent sur leurs parois des traînées de poussière aqueuse. De longs rubans de neige sont éparpillés sur leurs flancs stériles. Des glaciers bleuâtres scintillent dans les crevasses. Des nuages floconneux, légers comme de la mousseline, flottent autour des pinacles aériens. C'est divinement beau, et quiconque a vu ce prodigieux entassement de cimes étincelantes ne peut l'oublier. L'imagination ne saurait rien inventer de plus grandiose. Même après le cirque de Gavarnie, il faut voir la Circa Malcora. L'enceinte de Gavarnie n'est ni si variée ni si étonnamment grande. La nature semble avoir voulu atteindre ici aux dernières limites du sublime. Voilà pourquoi il faut renoncer à décrire ce que ne pourrait rendre même la plume d'or d'un poète. On ne peut que contempler dans une muette admiration un pareil site et se le graver religieusement dans l'esprit pour en goûter plus tard le souvenir et en savourer l'inexprimable poésie (p. 101-103).

Mais il nous faudrait résumer tout le livre de M. Leclercq et dépasser les bornes de cette revue, pour donner au lecteur une idée de la contrée des Dolomites et des explorations hardies de notre voyageur. M. Leclercq a fait, en revenant sur ses pas, l'ascension du Monte Piano; par le col des Tre Sassi, la vallée d'Andraz et le Marmolata, « le Mont Blanc des Dolomites qui émerge comme le faite d'une cathédrale parmi les montagnes environnantes et les domine de toute l'élévation de sa coupole argentée », il s'est rendu à Caprile. Qui croirait que ce bourg existait déjà au temps des Romains sous le nom de *pagus Gabrielis* ?

M. Leclercq y a vu une colonne surmontée du lion de bronze qui rappelle les temps de la domination vénitienne. Puis ce sont le lac d'Alleghe, le Monte Civita, dont « les douze sommets semblent supporter la voûte céleste comme

une prodigieuse colonnade de piliers gothiques » (p. 132), le village de Cencenighe, le val d'Agordo, le col de la Cereda, le groupe dolomitique de Primiero (avec le Sasso Maggiore dont les deux sommets ressemblent aux deux doigts levés d'une main gigantesque), le val di Canali, le val Noana, le lac Calafita, le Cimone della Pala que des brouillards épais ont malheureusement dérobé à la vue de M. Leclercq, le val Travignolo aux sapins énormes, etc. Par S. Martino di Castrozza et Paneveggio, l'infatigable touriste arrive à Predazzo, un des endroits les plus connus de ce pays inconnu à cause de son cratère éteint; il traverse, en remontant vers le nord, le val di Fassa que dominent les cimes du Rosengarten « la sentinelle avancée du pays des Dolomites » (p. 203), tourne à droite par Campidello, sans pouvoir escalader le plateau de la Seisser Alp, et revient à Caprile par le col de Fedaya, la gorge de Sottogudda et Rocca célèbre autrefois à Venise par la trempée de ses épées. De là, retour à Cortina par le Monte-Frisolet et la passe du Monte-Giau. Enfin, M. Leclercq quitte la vallée de Cortina, qui est « comme un splendide abrégé des Dolomites »; il descend à San Vito et à Pieve di Cadore où il visite l'humble demeure où est né le Titien (1487).

Avant que l'obscurité tombât, nous courûmes voir la maison du Titien. Cette maison est située sur une petite place où murmure une fontaine. Elle est si petite, si pauvre, que je pris d'abord pour la maison du Titien celle dite *di Pietro*, située à côté, et je me mis bravement à écrire une note dans cette croyance. Je n'appris mon erreur que lorsque je demandai à une femme accourue au balcon si l'on pouvait entrer dans la maison du Titien. Elle se mit à rire aux éclats et me montra sur les murs blanchis de la toute petite maison voisine deux inscriptions lapidaires qui m'apprirent que c'était bien dans cette humble demeure que naquit Tiziano Vecellio. Qu'on s'imagine une cabane du plus chétif aspect, haute à peine de douze pieds, flanquée d'un four extérieur et de cheminées adossées aux murs, éclairée par de petites fenêtres. La maison n'a par elle-même rien qui puisse la faire remarquer, et l'on passerait vingt fois devant sans se douter que c'est entre ces modestes murs que Titien peignit ses premières toiles. Nous frappâmes à la porte et fûmes reçus par une vieille femme qui habite là avec sa famille. Elle nous montra les quatre petites pièces dont se compose toute la maison. Voici d'abord la cuisine, avec une cheminée de l'époque et des meubles antiques. Le plafond est noirci par le temps, les murs sont blanchis à la chaux. Dans la pièce contiguë on voit une fort vieille table sculptée. Le cabinet de travail est à peine assez grand pour y installer tout le mobilier d'un atelier d'artiste; il est éclairé par une fenêtre exigüe. Que de fois le peintre s'est appuyé sur cette fenêtre pour contempler ces horizons montagneux qu'il a si admirablement rendus sur la toile ! On nous montra encore la petite chambre fort sombre où naquit le grand maître; elle renferme quelques vieilles toiles, des portraits attribués au peintre et à demi effacés par le temps. On y voit aussi une statue d'évêque qui, s'il faut en croire la tradition, ornait, du temps du Titien, la fontaine qui coule aujourd'hui encore sur la place. Le soir nous revînmes la voir. Ses murs blancs se détachaient dans l'obscurité et une lumière brillait à une petite fenêtre. Que de veilles le grand Titien a passées derrière cette fenêtre ! Je rêvai de lui toute la nuit. Pieve di Cadore, son site enchanteur, les souvenirs du Titien, furent le dernier chapitre du beau livre des Dolomites que nous feuilletions depuis quinze jours.

Un voyage en Suisse est devenu banal; M. Leclercq a su découvrir, à quelques pas de nous, des sites admirables qu'il a explorés seul, sans être rançonné par les aubergistes, sans être ennuyé par des touristes stupides, par des enthousiastes à froid qui vous importunent à chaque pas et vous gâtent le paysage par leur présence. Allant, revenant, courant à sa guise, jouissant en toute liberté d'une nature magnifique qui semblait n'être qu'à lui et ne montrer qu'à lui ses beautés et ses grandeurs, il a parcouru une

« terre de merveilles », plus curieuse, plus superbe encore que la région du Yellowstone, tant vantée par les Américains. Cette contrée, selon M. Leclercq, restera longtemps encore une *terra incognita*. Il faut, comme il dit, être « enragé du pittoresque » pour y aller. Qui-conque voudra suivre les traces de M. Leclercq devra s'armer d'énergie et de patience, et ils sont rares, ceux qui ne voyagent que pour tenter des ascensions difficiles et marcher, quelque temps qu'il fasse, en bravant toutes les injures des saisons et des lieux. On aime mieux se promener dans des endroits où mille autres ont passé avant vous, ne parcourir que des chemins frayés, se servir de ses jambes le moins possible, n'aller que commodément et par des routes « gazonnées et doux fleurantes, » trouver toujours bon gîte et bonne pitance. Or, M. Leclercq a souffert de la faim au milieu des Dolomites, il a mangé des aliments qui nous soulèveraient le cœur, il a mangé de la polenta, pâte jaunâtre faite de maïs et de paille hachée, affreux mélange enlâmé par les doigts des bergers, « race qui ne se lave point » Mais, après tout, n'est-ce rien que de voir « ce monde à part », comme l'appelle l'auteur ? « La nature, ajoute M. Leclercq, s'y révèle dans son inépuisable fécondité, dans ses caprices les plus étranges, et quiconque s'est rassasié des paysages de l'Europe montagneuse fera bien de venir chercher ici d'autres impressions. Quelque blasé qu'on soit sur les scènes alpestres, on trouvera encore dans ces remarquables soulèvements terrestres des aspects nouveaux et des étonnements inattendus. »

Disons aussi qu'on trouve dans cette contrée une grande naïveté de mœurs, une hospitalité cordiale et touchante, tous ces traits de simplicité qu'on ne rencontre plus dans d'autres pays de montagnes. Malheureusement ces paysans si bienveillants qu'ils soient, ont un bien grand défaut; ils ont bon cœur, mais ils manquent d'intelligence; ils connaissent les chemins et ils ne savent pas évaluer les distances. Il paraît, au reste, que les habitants du Tyrol ne brillent pas en général par l'esprit ni par l'amour des choses de l'esprit. A la fin de son livre, M. Leclercq cite quelques passages de M. Rohman sur le caractère des Tyroliens (*Tyrol and the Tyrolese*); cet écrivain, qui a longtemps habité le Tyrol, conclut ainsi : « Il ne faut chercher dans ce pays ni le libre mouvement intellectuel, ni les vives et franches communications de la pensée, et cela suffit pour affliger l'enthousiasme de celui qui ne voyage pas seulement dans l'intention d'observer les scènes pittoresques de la nature, mais qui désire entrer en rapport avec les hommes. Entre ces images gigantesques des différentes zones du Tyrol et ce servage d'esprit de ceux qui l'habitent, il y a un contraste étonnant, qui m'a souvent frappé. » Il vient de paraître dans la *Deutsche Rundschau* (mars) un article de M. Ludwig Steub qui aboutit à peu près aux mêmes conclusions.

Remercions encore M. Leclercq du plaisir que nous a causé la lecture de son volume. La carte qu'il a jointe à son récit est très belle et très utile. Quant au style, les passages que nous avons cités nous dispensent d'en faire l'éloge.

C.

Geschichte der deutschen Literatur, von Wilhelm Scherer. Berlin, Weidmann. 1^{er} fascicule de 80 pages (aura à peu près 8 fascicules; fr. 1.25 le fascicule).

L'histoire de la littérature allemande, dont nous annonçons ici le premier fascicule, est une histoire originale et vivante; rien de banal ni de convenu dans les premières pages de cette œuvre remarquable; pas de notes bibliographiques, pas de discussion aride, aucun appareil

trop savant et qui sente le pédantisme; l'auteur semble s'abandonner entièrement à ses souvenirs et à ses impressions; dans son style précis et vigoureux, il nous dit simplement ce qu'il pense des œuvres de l'ancienne littérature allemande jusqu'au XI^e siècle.

M. Scherer possède une grande qualité, c'est d'exprimer ses ingénieux aperçus et ses considérations profondes en peu de mots, de la façon la plus concise et la plus frappante (*treffend*, dirait-on en allemand). Il ne s'attarde pas, dès le début de son œuvre, à développer des idées générales sur l'histoire de la littérature ou à nous raconter tout au long et dans le plus grand détail la vie des Allemands des vieux âges. Dans un premier chapitre, intitulé *les anciens Germains*, il expose brièvement, mais en traits vifs et saisissants, l'origine des Germains, leur religion, les restes de leur antique poésie. Dans le deuxième chapitre, qui a pour titre *Goths et Francs*, il nous parle des chants héroïques, du *lied* du vieil Hildebrand, de la bible d'Ulfrid et de la langue des Goths, des Mérovingiens. Le troisième chapitre, *das erneuerte Kaiserthum*, est consacré aux œuvres religieuses que M. Scherer nomme ingénieusement les « premières Messiaïdes », à l'*Heljand* et à l'*Evangelienharmonie* d'Ulfrid, à la Renaissance du moyen âge (cour de Charlemagne, couvent de Saint-Gall, *Waltharius manu fortis*, Notker, Rosvitha), aux *Spilleute*, que l'auteur appelle finement des « journalistes errants ». Dans le quatrième chapitre, *la chevalerie et l'Eglise*, nous assistons au brillant réveil de la poésie; le *Rudlieb*, le « premier roman de chevalerie » est né; voici les *goliards*, les *vagantes* qui « accompagnent de leur poésie les événements du jour », et parmi eux, celui qui « résume le mieux leurs efforts et leur puissance poétique », l'*Erzpoet* qui nous conduit dans l'entourage de Frédéric Barberousse. Ce chapitre n'est pas entièrement publié dans la livraison dont nous rendons compte; selon l'usage allemand, le fascicule se termine brusquement au milieu d'une phrase; mais les quatre-vingt pages dont il se compose nous autorisent déjà à regarder l'œuvre de M. Scherer comme une œuvre considérable destinée à un très grand succès.

Qu'on nous permette ici, pour donner une idée du style de M. Scherer et de la manière large dont il juge les œuvres et les hommes, de traduire les deux premières pages du livre.

A l'époque où Alexandre ouvrait l'Inde à la science de la Grèce, un savant grec, Pythéas de Marseille, traversait le détroit de Gibraltar, longeait la côte occidentale de l'Espagne et de la France, passait devant les rivages de la Grande-Bretagne — et découvrait à l'embouchure du Rhin les Teutons.

Ces Teutons se rendirent redoutables aux Romains à la fin du I^{er} siècle avant J.-C., et bientôt on nomma la grande nation, dont ils faisaient partie, d'un nom gaulois, *Germains*, c'est-à-dire « les voisins ». César les combattit et vainquit, mais n'a rien entrepris dans leur propre pays, sur la rive droite du Rhin. Il fit de ses adversaires barbares une description qu'il joignit à son histoire de la guerre des Gaules et où il ne sut que donner des renseignements incomplets sur leur vie intellectuelle; leur religion lui parut un culte rendu à la nature; la liberté de leur existence, leur discipline, leur joie à s'endurcir et à supporter les fatigues du corps, leur penchant aux expéditions qui rapportent du butin, leur ambition de faire un désert tout autour de leurs frontières, tout cela, il nous le peint comme les traits distinctifs d'un peuple de chasseurs et de soldats, mais sans admiration ni mépris, en simple observateur.

Des relations plus étendues dans la paix et dans la guerre, les invasions et les retraites, les victoires et les défaites donneront bientôt aux Romains une connaissance plus exacte des Germains. Dans le siècle de la naissance et de la vie du Christ, dans les premiers temps de gloire de l'empire, les Germains inspiraient déjà un intérêt qui se mêlait de crainte et d'admiration. La vigueur indomptable de ce

peuple de la nature semblait au stoïcien l'idéal de la force morale, à l'opposition aristocratique, l'idéal de la liberté, au patriote prévoyant, un danger menaçant. Dans l'hiver de 98 à 99, l'historien Tacite résuma dans sa célèbre *Germanie* tout ce qu'on savait d'eux. En dirigeant, comme politique, les regards du public romain sur un peuple important, dont les affaires retenaient loin de la capitale Trajan, l'empereur nouvellement élu et douloureusement attendu, il marquait en même temps le contraste qu'offrait la vie des Germains avec le raffinement excessif qui l'entourait, lui et ses lecteurs. Il y a dans tout son ouvrage comme un souflet de ces poèmes bucoliques que l'homme civilisé invente pour se satisfaire par des scènes imaginaires son désir de l'innocence primitive.

Si la peinture du noble Romain renferme beaucoup d'éléments idylliques, on ne peut cependant considérer l'ensemble comme une idylle. Le peuple de pères est toujours un peuple de guerriers, tel que César l'avait trouvé. Tout semble taillé pour la guerre, et la bravoure est la plus haute vertu qui puisse faire briller la noblesse aux yeux du peuple. Les chefs sont entourés d'une troupe de nobles jeunes gens, qui leur sont enchaînés par un lien étroit de fidélité; chefs et compagnons se dévouent dans la bataille les uns pour les autres.

Les Germains de Tacite ne connaissent d'autre richesse que leurs troupeaux; posséder de l'argent et de l'or et en faire trafic, n'a pour eux aucun attrait. Leur costume est simple, leur armement imparfait; ils font aussi peu de cas d'une parure guerrière que de funérailles magnifiques. Des fruits, du gibier, du lait, voilà leur nourriture. Ils sont extrêmement hospitaliers; ils n'habitent pas dans des villes, mais chacun se choisit sa demeure en pleine nature, là où lui plaît la forêt, la campagne, la source. Ils ne connaissent pas les spectacles excitants, et tout ce qui irrite les sens; ils ont pour les femmes un profond respect; ils vivent chastement et protègent le mariage par des lois sévères.

Evidemment Tacite dispose d'un sujet riche, abondant, puisé directement dans ses propres observations, et auquel l'esprit de parti ne donne qu'un léger coloris. Il connaît la vie des Germains sous toutes ses faces; il esquisse les principes de leur constitution, de leurs usages militaires, de leur religion et de leur morale; il ne fait pas leurs défauts, leur indolence, quand il ne faut pas combattre, leur répugnance pour le travail, leur amour excessif pour la boisson, le jeu et les rixes; il donne un aperçu de toutes les races et des nombreuses peuplades qui divisent politiquement la nation et produit par là l'impression d'une force inépuisable, constamment grandissante, contre laquelle les victoires isolées de Rome ne signifiaient pas un succès mémorable. Bref, il trace un portrait, évidemment fidèle dans son ensemble, où se mêlent les traits beaux et repoussants, et il transmet à la postérité un document très précieux, précieux pour l'histoire générale qui y découvre comment étaient faits les hommes destinés à détruire le monde romain, précieux surtout pour les Allemands qui sont issus de ces peuples et contemplant leur situation à cette époque primitive avec les mêmes yeux que l'homme jetant un regard sur son enfance.

Comme on le voit par ce simple extrait, M. Scherer n'est pas seulement un philologue de grand mérite; c'est aussi un littérateur brillant. Ce Viennois — qui doit peut-être à son origine autrichienne l'éclat et l'agrément de son style — est un des meilleurs écrivains de l'Allemagne. Aussi est-il vu, nous dit-on, d'assez mauvais œil par ceux qui ne font que peser des syllabes et chercher des variantes; les purs philologues ne pardonnent pas à un des leurs ce culte de la forme. Ingrats qui devraient au contraire remercier M. Scherer de faire connaître au public les résultats de leurs recherches!

Mais le style du professeur de Berlin ne mérite pas seulement les éloges de la critique; ce qu'il importe le plus de mettre en relief dans ce premier fascicule de la nouvelle *Geschichte der deutschen Literatur*, c'est l'art, c'est la composition, c'est l'habile disposition des parties. M. Scherer a très bien ordonné son sujet; ce n'est pas à lui qu'on reprocherait l'absence de suite et de dessein. Il possède au plus haut degré ce sens

délicat, subtil, plein d'exactitude et de justesse qui sait donner à chaque chose sa place, mettre un objet dans le jour qui lui convient, établir l'équilibre à peu près sur tous les points : il ne néglige rien, ne laisse rien dans l'ombre, mais il n'exagère rien et ne loue rien outre mesure. Dans un ouvrage où l'histoire et la littérature se mêlent sans cesse et agissent l'une sur l'autre, M. Scherer donne à chacune la part qui lui sied.

La part de la littérature est naturellement la plus grande — et aussi la plus belle. M. Scherer a trouvé sur les poèmes des anciens Germains des idées neuves, des jugements qui lui appartiennent en propre et qui resteront. Lisez tout ce qu'il dit du chant d'Ilildebrand; il résume ainsi son appréciation : « Une terrible douleur qu'il faut souffrir, un acte horrible qu'il faut commettre, de par l'impératif catégorique de l'honneur, voilà le motif principal qui émut l'imagination du poète; il témoigne par là de l'esprit moral de notre vieille poésie héroïque. » Lisez les trois pages consacrées à Ulfilas et à la langue gothique; lisez le jugement sévère, mais juste, que porte M. Scherer sur les premières *Messiaades*. On a trop loué l'*Hieljand*; M. Scherer réduit ce poème à sa véritable valeur; il montre que cette œuvre — que des germanistes trop enthousiastes ont comparée à l'Iliade et à l'Odyssee — n'est pas une épopée, mais un poème didactique, un morceau d'une traduction libre de la Bible, avec commentaires. Quant à Olfrid, en dépit de son patriotisme et de son admiration pour la nation franque, quoi de plus plat, de plus diffus, de plus insipide? Citons encore parmi les passages les plus recommandables l'analyse du *Walther à la main forte*, du chant composé par un ecclésiastique en l'honneur de Louis III, du *Trudlieb*, etc.

Nous aurions pu, pour faire ce compte-rendu, attendre la fin de l'ouvrage ou la publication de trois ou quatre fascicules. Mais le plaisir que nous a causé la lecture de la première livraison, l'estime où nous tenons l'auteur, la conviction que cette œuvre est appelée à rendre de grands services, tout nous faisait un devoir d'annoncer ici le plus tôt possible l'apparition du nouveau livre de M. Scherer. Il y a vraiment trop de littératures allemandes sur le marché; et, pour ne citer que les meilleures, Gervinus a cinq volumes compacts; Koberstein, si plein de renseignements, ne convient guère qu'au spécialiste; Vilmar, malgré un considérable succès, a beaucoup d'erreurs et de lacunes, et les meilleurs juges blâment l'étroitesse de ses vues. L'ouvrage de M. Scherer remplacera le livre de Vilmar dans les classes et dans les bibliothèques des lettrés; ce sera l'histoire de la littérature allemande, en un volume, que tout le monde connaîtra et lira, histoire très savante, fondée sur des recherches personnelles et sur des lectures immenses, mais où l'auteur n'accable pas le lecteur du poids de son érudition. En général, M. Scherer se contente de marquer les traits essentiels; il n'entra pas dans les menus détails d'un si grand sujet; il ne montrera dans cette revue des écrivains de l'Allemagne que les plus habiles et les plus populaires; il n'appellera notre attention que sur l'élite des esprits de chaque période; seuls, ceux qui méritent vraiment d'être appelés les représentants intellectuels de la nation allemande auront leur place dans l'ouvrage. C'est donc, comme dit le programme envoyé par la librairie Weidmann, un tableau vaste et fidèle du développement intellectuel de l'Allemagne que nous donnera M. Scherer. L'auteur ne raconte pas seulement l'histoire de la poésie et de la prose allemandes, mais celle de l'esprit allemand et de ses rapports avec la culture nationale. On lira ce livre, et pour profiter des remarques d'un savant professeur qui est aussi un homme de goût, et pour apprendre de lui à étudier les œuvres classiques d'un

pays que Madame de Staël appelait « la patrie de la pensée ». A. CH.

L'Année artistique, par Victor Champier. — 2^e année, 1879. Paris, Quantin. 1 vol. in-8°.

La maison Quantin poursuit, sous la direction de M. Victor Champier, la très utile publication d'un annuaire des beaux-arts en France et à l'étranger — y compris le Japon. Le volume actuel offre tout l'intérêt désirable, pour qui veut être renseigné sur le mouvement artistique français : administrations, musées, écoles, manufactures, salons, ventes, l'art en province; si à tout cela nous ajoutons la bibliographie et la nécrologie, en majeure partie françaises, enfin, les documents officiels, nous n'étonnerons pas le lecteur en disant que de 650 pages environ, il en reste à peine 160 pour l'analyse du mouvement des arts à l'étranger. La France occupe, dans le monde artistique, une place tellement prépondérante, que la disproportion se justifie pleinement dans une publication française. Il y a un incontestable profit à être renseigné à fond sur les agissements d'un service aussi important que celui des beaux-arts en France. On constatera peut-être, avec un peu de surprise, la complication des rouages de cette machine administrative. La France lui doit-elle sa suprématie artistique? C'est un point que nous n'entreprendrons pas de résoudre. Il y a, fort probablement, des progrès à réaliser; M. Champier le laisse entendre à demi-mot.

Quatorze pages ont été réservées, dans le recueil qui nous occupe, à l'exposé du mouvement artistique de notre pays, c'est-à-dire à la revue des expositions, grandes et petites, de l'année et à l'examen, certainement trop sommaire, d'autres faits, selon nous, plus intéressants. C'est ainsi qu'un paragraphe de quelques lignes suffit à faire connaître les projets de réorganisation des grands concours de peinture et de sculpture, d'installation d'une école belge à Rome, de transformation de l'Académie d'Anvers; le placement des toiles de M. E. Wauters à l'hôtel de ville de Bruxelles, l'installation des collections de Meester de Ravestein au Musée d'antiquités, la création d'un musée archéologique à Bruges. On aurait certainement lu avec intérêt à l'étranger des renseignements sur ces événements d'une importance au moins égale aux expositions de tel cercle particulier. Les faits ne sont pas toujours rapportés, du reste, avec une entière exactitude. Ce n'est pas, par exemple, M. Geefs fils qui est chargé de l'exécution de la statue de Léopold I^{er} pour le monument de Laeken; la Banque d'Anvers, un des travaux les plus importants de M. Beyaert, n'est pas conçue en style Louis XVI *modernisé*; la cavalcade en voie d'organisation n'est pas l'œuvre de MM. Den Duyts et Cluysenaar. Ces erreurs ont leur importance. On peut regretter aussi que dans l'exposé de la situation administrative des beaux-arts en Belgique, aucune mention n'ait été faite de nos écoles d'art, de l'Académie de Belgique, du Corps académique d'Anvers, de la Commission royale des monuments, du concours royal de 25,000 francs pour un ouvrage sur l'architecture. Ce que l'on a fait pour la Suisse et pour l'Italie, on pouvait le faire pour la Belgique. L'unité de plan est essentielle dans un livre de l'importance de *L'Année artistique*, et l'on ne saurait trop la recommander aux éditeurs. Sans donner à tous les pays une importance égale à la France, tous peuvent être du moins exposés d'après un plan uniforme, seul moyen d'arriver au maximum d'utilité pratique, tout en ménageant l'espace. II.

QUELQUES POÈTES BELGES.

Belgique, 1880, par François Nizet. — *L'Épopée* du

canon par Henri Nizet. — *Les Heures de soleil*, 1854-1879, par Jules Bailly. — *Marguerite*, par George Verdavainne. — *Joies et douleurs. Regain de poésies*, par le comte Alfred de Baillet. — *Caveau verriétois*. Annuaire 1878-1879. — *Les Contes de Madame Rose*, lectures graduées en vers.

Une idée, assez séduisante au premier aspect, mais d'une réalisation impossible, a surgi dans le sein de l'*Union littéraire* et a été acceptée par la grande commission des fêtes. Il s'agissait de l'exposition, au Champ des Manœuvres, de toutes les publications dues à la plume de Belges et mises au jour de 1830 à 1880. Lorsque des hommes pratiques ont eu à examiner les moyens d'exécution, ils n'ont pas tardé à reconnaître, non-seulement l'impossibilité, mais aussi l'inutilité de la chose; ils ont remplacé l'idée primitive par la rédaction d'une bibliographie de la Belgique comprenant les titres des ouvrages. La composition et l'impression de ce catalogue ne demanderont pas moins de trois forts volumes in-8° et de trois années. Mais le projet d'exposition n'a cependant pas été absolument abandonné; une exhibition restreinte aura lieu, et un appel nouveau a été adressé, à ce propos, aux écrivains flamands et wallons, ou, pour mieux parler, à ceux qui écrivent dans la langue néerlandaise et dans la langue française.

La poésie occupera vraisemblablement une large place dans les locaux qu'on prépare. La Belgique possède, en effet, un grand nombre de poètes; l'*Athenæum* ne s'engage pas à les nommer tous dans ses colonnes; il ne peut pas non plus les passer tous sous silence. Nous avons déjà, à cette place, parlé avec détails du poète ouvrier Frenay et d'une jeune débutante, Marie Nizet, aujourd'hui Madame Mercier. Nous devons maintenant signaler aux lecteurs, peut-être un peu tardivement, des poésies du père et du frère de cette dernière. D'ordinaire ce sont les enfants qui s'efforcent de marcher sur les traces de leurs parents; c'est l'inverse qui s'est produit dans la famille Nizet; à peine Marie a-t-elle savouré son premier succès, que M. Fr. Nizet, le père, nous donne, en quatre émissions, la centaine complète de sonnets, et, — plus heureux que Gombaud, Maynard et Malleville dans les recueils desquels Boileau n'en trouvait, entre mille, que deux ou trois de tout à fait dignes d'être admirés. — M. Fr. Nizet en a réussi un assez grand nombre dans les quatre séries de vingt-cinq qui ont vu le jour jusqu'à présent. Ces quatre fascicules ont paru en 1879; ils ont pour titre général : *Belgique*, avec l'épigraphe : *Celebrare domestica facta*, et portent le millésime 1880. Les fêtes du cinquantième anniversaire de notre indépendance sont donc l'occasion et la raison d'être de cette effusion du sentiment patriotique. Toute la première série vise ces fêtes et rappelle les titres des Belges au respect des autres nations. Le poète a souvent rencontré d'éloquents expressions, par exemple, lorsque, comparant notre situation et la stabilité des institutions qui nous régissent à celles d'un pays voisin, célèbre par l'inconstance de ses sentiments et par le peu de durée des constitutions dont il aime à changer. M. Nizet a trouvé des accents pleins d'une patriotique fierté. Il termine ainsi le vi^e sonnet :

Venez voir ici comme, unissant leur fortune,
Par les liens sacrés d'une amitié commune,
Doivent fraterniser les peuples et les rois.

Démontrant, par cet exemple, que la monarchie n'est point incompatible avec la liberté.
Dans le xv^e, il adjure le parti catholique de ne point s'abstenir de prendre part aux fêtes; il trouve encore une fin très réussie à son sonnet :

Gardant nos dieux, nos droits, sans haine ni rancune,
Soyons frères plutôt; à la mère commune
Tous ensemble tressons des couronnes de fleurs.

C'est, en effet, une des beautés du sonnet d'amener, comme finale, une idée dominante, et M. Nizet y réussit souvent. Ainsi, au sonnet xxiii^e, faisant allusion aux odieux placards dont un sinistre farceur avait sali les murs de Bruxelles, il adresse à notre roi bien-aimé ces trois vers qui sont bien l'expression des sentiments unanimes des Belges :

O Roi ! ta loyauté te rend invulnérable ;
Nos serments sont pour toi l'acier impénétrable ;
Nos cœurs sont ton granit, ton imprenable fort.

La deuxième série est dédiée à la ville de Gand, la troisième à Tournai. L'auteur trouve, dans les annales de ces deux nobles cités, ample matière à son élan poétique. Les sujets de la quatrième série, ayant un but moins déterminé, se maintiennent dans un certain vague ; ils ont beaucoup moins d'a-propos et parlant offrent moins d'intérêt.

Somme toute, les sonnets de M. F. Nizet sont l'œuvre d'un homme qui, avant de prendre la plume pour poétiser, avait étudié à fond la langue dont il se sert. Des genres difficiles pourront lui reprocher de travailler avec trop de précipitation ; son recueil eût certes gagné à paraître un peu plus tard.

Voici maintenant que, suivant la trace de son père, Henri Nizet, tout jeune étudiant, fait aussi son entrée sur la scène littéraire, début moins brillant, sans doute, que celui de sa sœur, mais digne d'attention. Il a rimé l'*Épopée du canon*. Ne vous effrayez point, lecteur, il ne s'agit pas d'un poème épique en douze ou en vingt-quatre chants : c'est une sorte de dithyrambe dans lequel le jeune auteur rajoint la pensée exprimée par le pinceau de Wiertz ; mais le peintre faisait briser le dernier canon par une forte femme figurant le progrès de l'humanité ; le poète le couvre de lianes en fleurs au milieu desquelles nos arrière-neveux seront tout surpris de découvrir cet engin dont ils ne s'expliqueront point l'emploi. L'idée est gracieuse, et l'auteur a su trouver quelques accents généreux.

Chez les Nizet, la note est libérale, démocratique, ce qui, comme chacun le sait, en Belgique du moins, n'exclut point l'attachement à nos institutions monarchiques constitutionnelles, ainsi qu'à la dynastie que nous nous sommes donnée. Elle est toute différente dans les *Heures de Soleil* de M. Jules Bailly, poète belge aussi, mais depuis longtemps acclimaté dans le milieu parisien, de l'autre côté de la Seine, presque dans le noble faubourg. Ce volume n'est point un début, c'est le résultat d'une assez longue carrière littéraire ; ces cinq cents pages environ embrassent une période de vingt-six années, les premières pièces datant de 1854. Les sujets sont variés, les idées sont sages et conservatrices, le style participe de ces idées ; on n'y rencontre point de ces hardiesses choquantes que se permet plus d'un poète suivant à la trace un homme de génie ; l'auteur se tient dans un milieu plus modeste et moins prétentieux. La Belgique tient dans son recueil une assez large place. On y trouve, à la page 66 une épître à Jeanne Tordeus, un peu plus loin des strophes touchantes à la mémoire d'Adolphe Dechamps, l'éminent orateur catholique. Le poète décrit la dernière journée de l'agonisant, splendide journée de juillet, et poursuit en ces termes :

Quand parmi les vivants sonna sa dernière heure,
La nuit enveloppait ce globe où nous passons,
Et du dôme étoilé tombaient sur sa demeure
Des mille étoiles d'or les caressants rayons.
Ce juste incomparable étant la bonté même,
Les pauvres qu'il aimait d'un si touchant amour,
Marchant silencieux au son du glas suprême,
Sont venus, en pleurant, le revoir à leur tour ;
C'étaient de blonds enfants, de malheureuses femmes
Du château généreux connaissant le chemin,
Et que sa charité ranimait de ses flammes,
Ou des vieillards courbés leur bâton à la main.

Certainement, celui dont le lit mortuaire, Quand l'âme est délivrée, est ainsi visité, Loin de ce faible point que nous nommons la terre, Entre du premier vol dans l'immense clarté.

Ne sent-on pas, dans ces vers, comme un souffle venant du presbytère où le poète, son fusil sous le bras et ses deux chiens en laisse, allait retrouver son ami Jocelyn ?

La légende locale, chère à tous les Montois et qu'Adolphe Mathieu a chantée, sur un ton badin, l'histoire fabuleuse de Gilles de Chin et du fameux *Lumçon*, est suivie d'une touchante élegie, intitulée *De Bruxelles à Tervueren*, sur les malheurs de l'infortunée sœur de notre roi.

Des souvenirs d'étudiant louvaniste animent la pièce qui a pour titre *Pauline. Bloendje* est un autre souvenir du pays.

Elle avait vingt-deux ans, les plus beaux yeux du monde.

Cette *Bloendje*, ou blondine, est le type flamand de ce qui s'appelait, il y a cinquante ans, une grisette au quartier latin de Paris. Dans ce morceau, qui ne manque pas de grâce, M. Jules Bailly s'est un peu trop inspiré de la manière d'Alfred de Musset. En résumé, le volume de ce poète belge, imprimé à Paris, par Albert Quantin, édité par Aug. Ghio, mérite d'attirer l'attention des amis de la poésie.

Mons est vraiment la ville des poètes ; c'est de là que nous arrive encore un tout mince volume qui porte sur la couverture : *Marguerite*, plaquette de 125 pages, imprimée à Braine-le-Comte, chez la veuve Charles Lelong, en 1878, et signée Georges Verdavainne. C'est l'œuvre d'un candidat négociant en vins, qui a trouvé une façon originale d'allécher les clients de son père en joignant à ses prix courants des vers qui, ma foi, ne sont pas mal tournés. C'est aussi la chanson de la jeunesse ; on l'entend toujours volontiers, et nous ne saurions trop féliciter l'auteur d'avoir fait un aussi bon usage de ses loisirs ; d'autant plus qu'il a mis dans son petit livre du cœur et du talent, témoin certain toast à deux jeunes époux le jour de leur mariage. *In vino veritas*, dit le proverbe. M. George Verdavainne nous fait dire : *in vino poesis*. Voici d'ailleurs, comme spécimen du talent du poète, la strophe finale de sa *préface au lecteur* :

Ce livre est simple aussi, comme la Marguerite,
Il n'a pas de passé, n'aura pas d'avenir,
Et n'espère de vous, vain espoir qui l'agite,
Qu'une seule pensée, un léger souvenir.

Nous la lui donnons volontiers cette pensée, certain que son livre, qui n'a point de passé, ne sera pas privé d'avenir ; car *qui a bu boira*.

Si l'artisan, le négociant, l'homme d'affaires sont dignes d'éloge lorsqu'ils consacrent à la poésie quelques-uns des moments que le labeur journalier leur laisse, il n'en mérite pas moins celui qui, né dans une classe de la société moins assujettie au travail, préfère aux amusements futiles et dangereux le charme de l'étude et l'attrait de la poésie. L'exemple en est rare parmi notre noblesse ; aussi c'est avec un vrai sentiment de plaisir que nous avons lu les deux volumes de poésie, imprimés, l'un en 1871 avec le titre *Joies et douleurs*, le second en 1878, intitulé *Regain de poésies*, par M. le comte Alfred de Baillet. Ces volumes ne sont point dans le commerce, l'auteur les donne à ses amis ; une heureuse circonstance nous a valu la bonne fortune d'être traité comme ces derniers. Peut-être allons-nous commettre une indiscretion ; mais les poètes sont indulgents : nous serons pardonné. Ces deux volumes ont d'ailleurs trop de mérite pour que, au moment où la Belgique procède à l'inventaire des travaux de tous ses enfants, nous n'essayions point de faire sortir l'œuvre de ce poète du cercle trop étroit de la publicité de famille.

M. Alfred de Baillet a répandu l'expression

de ses sentiments et de ses impressions dans des pièces appartenant à presque tous les genres : élegie, chanson, ode, sonnet, satire, fragments dramatiques. Le premier volume, c'est le printemps ; c'est en automne que se récolte le regain : de là le ton différent des deux volumes. Dans le premier, sa sensibilité se répand sur tout ce qui l'entoure, les joies et les douleurs de la famille ; dans le second, on reconnaît un esprit plus rassis ; l'expérience de la vie a passé par là. Chose assez remarquable, s'il se permet la satire, c'est en vue des travers du monde au milieu duquel il vit. *Les plumes du paon*, *les fruits secs*, *les déraillements* fourmillent de traits incisifs et de portraits au bas desquels on est tenté de mettre un nom aristocratique. Mais, d'ordinaire, la muse de M. Alfred de Baillet est bonne personne, amie de la nature, des promenades sous bois ou le long des eaux limpides où se reflètent les paysages tantôt riants tantôt sauvages de nos Ardennes. *La vallée de la Semois*, *Orchimont*, *Membre*, *Alle*, les ruines d'Orval, le Prieuré de Conche lui ont inspiré des vers charmants qu'aimeront à lire ceux qui ont aussi suivi, à pied, le cours sinueux de cette jolie rivière.

Le penchant à la satire s'est manifesté de bonne heure chez le poète. Il a observé les ridicules du grand monde d'aujourd'hui, et son crayon a fort heureusement saisi quelques types.

.....Ce comte à l'œil bleu
Dont le plus grand mérite est de bien faire un nœud.

On vous juge toujours d'après ces bagatelles.
Dans le monde, l'esprit ne vaut pas les dentelles.
Et même vos amis vous tiendront pour un sot,
Si vous ne savez pas comprendre leur argot.

On peut tout ignorer, la grammaire et l'histoire,
Mais ce pur-sang fameux qui s'est couvert de gloire
Au turf de Chantilly, dans les plaines d'Époum,
Il faut savoir son âge et son sexe et son nom.

Bien que conservateur et ne sachant point les ridicules que présente la société actuelle, M. le comte de Baillet est loin d'être le contempteur du siècle et de regretter le bon vieux temps. Dans sa réponse à une satire contre le XIX^e siècle, on lit ces quatre vers que ne désavouerait point un progressiste :

L'or est, comme autrefois, notre mauvais génie,
Et pour ne pas finir par une calomnie,
Je répète, en voyant ce qu'ont fait nos aïeux :
« Si nous ne valons rien, ils ne valaient pas [mieux. »

Au nombre des vers frappés au bon coin, citons encore ceux-ci :

La médiocrité seule échappe à l'envie,
Mais pour être, un matin, Monsieur de la Rivière,
Suffit-il qu'on soit né sur le bord d'un ruisseau ?

On cote l'ouvrier à la valeur de l'œuvre ;
Il peut monter bien haut ; s'il excelle en son art,
Et que me fait, à moi, qu'il ait été manœuvre
Si ses talents un jour de lui font un Mansard.

En face du butin, le jour de la victoire,
C'est aux meilleurs soldats qu'on doit la large [part.

A mes yeux, la naissance est un atout, sans doute,
Mais j'estime plus haut, s'il choisit mieux sa route,
Un aigle sans blason qu'un âne à parchemins.

Lorsque l'on possède des parchemins bien authentiques, ce n'est pas un mince mérite de ne point dédaigner le papier et d'y laisser tomber des vers comme nous en avons rencontré fréquemment dans ces deux volumes.

La ville de Verviers, si riche en institutions ayant pour objet l'émancipation intellectuelle, morale et physique des masses, qui possédait déjà, dans l'*Œuvre des soirées populaires* et dans la *Bibliothèque Gilon*, deux véhicules puissants pour la propagation des idées utiles,

a voulu avoir aussi sa société purement littéraire : le *Caveau verviétois* a été créé. Un beau volume sous le titre d'*Annuaire* a été publié en 1879. La poésie et la prose s'y coudoient, non-seulement la poésie française, mais aussi la poésie wallonne. Le Caveau verviétois n'est point une société d'admiration mutuelle; c'est plutôt une association de perfectionnement. Les auteurs soumettent leurs travaux au contrôle de leurs confrères. D'après les statuts, chaque travail présenté, prose ou vers, est remis, après lecture, à un membre de la société qui est chargé d'en faire la critique écrite pour la séance suivante. Il y a dans cette disposition le germe d'incontestables progrès. Les effets de cette mesure se montrent déjà dans les pièces qui composent le recueil que nous avons sous les yeux. On n'y rencontre point de ces fautes grossières qui déparent souvent les recueils de poésie. Le style est toujours correct, les idées saines. Parmi les poètes, nous retrouvons Ant. Glesse, qui ouvre la marche, en chantant, comme il convient à un digne membre du caveau. La plupart des autres sont pour nous de nouvelles connaissances : M. K. Grün nous donne une bien bonne idée de son talent varié dans les pièces suivantes : *la Liègne*, adressée au poète émérite Eug. Gens, *le dimanche de l'ouvrier* et *l'exilée de l'apothicaire*. Les deux sonnets de M. Albert Bonjean sont des mieux tournés. M. Ch. Remion a la note tendre et le vers gracieux. *Les promenades du poète* ont une saveur de prairie ensoleillée et de bois ombreux. MM. Jules Naudet, J.-F. Petit et Xhoffer mériteraient aussi une mention; mais nous devons nous borner; car la table des matières y passerait si nous voulions citer toutes les pièces qui nous ont intéressé.

Le dernier petit volume, édité par la Bibliothèque Gilon, a pour titre *Les Contes de Madame Rose*. Ces contes sont en vers faciles et simples, comme il convient d'en faire apprendre aux enfants, dont on a trop l'habitude de farcir la mémoire de poésies au-dessus de leur âge. Cette *Bibliothèque Gilon* est vraiment une bonne et utile institution. *Les Contes de Madame Rose* forment le n° 29 du catalogue de cette collection jusqu'au 15 décembre 1879. Ce sont en général de très petits volumes que l'ouvrier, rentré dans sa famille, peut achever en une ou deux soirées. La Société s'inspire de cette pensée : « Un livre volumineux et d'un prix élevé peut être comparé à un vaisseau qui ne peut débarquer des marchandises que dans un grand port. De petits traités ressemblent à ces légers bateaux qui peuvent pénétrer dans les baies les plus étroites pour approvisionner toutes les parties du pays. »

Quel est l'auteur des *Contes de Madame Rose*? Le volume n'en dit rien; c'est dommage, nous lui aurions volontiers adressé notre compliment.

L. ALVIN.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Études sur la marine des anciens, par Jurien de la Gravière. T. II. Paris, Plon. — *Fragments d'études et notes prises dans une bibliothèque*, par Jacquinet. Paris, Plon. — *Histoire du luxe*, par Baudrillard. T. IV. Paris, Hachette. — *Dom Jean Mabillon*, par Jadart. Reims, Deligne et Renart. — *Le marquis d'Argenson et le ministère des affaires étrangères*, par Elg. Zévort. Paris, Germer-Baillièrre. — *La Comédie politique en Europe*, par D. Johnson. Paris, Plon. — *La prochaine guerre*, par Seguin. Paris, Boulanger.

Le second volume des *Études sur la marine des anciens*, de M. Jurien de la Gravière, est tout aussi intéressant que le premier. On y trouve, comme on l'a déjà dit ici même, un style vif et entraînant, des comparaisons qui saisissent l'esprit, des rapprochements historiques qui séduisent l'imagination. Il faudrait être bien

sévère pour blâmer ces parallèles entre l'histoire ancienne et celle de nos jours. Il y a beaucoup de piquant, beaucoup de justesse même dans ces rapprochements; on comprend mieux par là les événements et le rôle des personnages; on voit plus clairement que l'histoire n'est en somme qu'un perpétuel recommencement. M. Jurien exprime dans ce volume son opinion sur la marine grecque. Le vaisseau de combat des anciens est construit, selon lui, non pour affronter la mer, mais pour lutter contre l'ennemi; il est « tout muscle »; pas de vivres, pas même de cale, mais un équipage nombreux et dense; léger, agile, facile à tirer sur le rivage, fait pour franchir une grande étendue de terrain et traverser les isthmes, tournant sur lui-même avec une aisance et une promptitude merveilleuse, tel est ce vaisseau. La partie la plus attachante du volume est peut-être celle qui est intitulée *les tyrans de Syracuse*, et dans cette partie, je citerais surtout, parmi les pages les plus curieuses, celles que M. Jurien consacre à l'expédition d'Agathocle, ce potier devenu par son astuce et son courage, par ses cruautés aussi, tyran de sa ville natale, et qui, pour sauver Syracuse assiégée par les Carthaginois, porte hardiment la guerre en Afrique, au centre même de la puissance ennemie et jusque sous les murs de Carthage. Parmi les idées ingénieuses dont abonde le livre, je ne relève que celle-ci : on méconnaît trop aujourd'hui l'importance de la marine; on regarde la flotte comme un luxe. A quoi a servi la flotte française en 1870? Mais, à cette époque même — à laquelle on revient toujours, tant elle a été grosse de conséquences et féconde en enseignements — à cette époque même, les murailles dont M. Thiers avait entouré Paris, ont-elles sauvé la capitale de la France? Toulon, Brest, Cherbourg, dit M. Jurien, auraient pu devenir pour un temps indéterminé le refuge de l'indépendance nationale; rendus inexpugnables du côté de la terre, ces ports auraient maintenu les communications avec l'univers, et la marine eût empêché la famine : sans Cadix, il n'y aurait peut-être plus aujourd'hui de nationalité espagnole.

Les études de M. Jacquinet ont paru, il y a quelques années, sous ces deux titres : *livres de lectures* et *à travers l'histoire*, deux titres qui pourraient encore s'appliquer à l'ouvrage, même après son remaniement. On y trouve, en effet, de nombreux extraits; M. Jacquinet est certainement un homme qui lit beaucoup. Mais il profite de ses lectures et il sait en faire profiter les autres. Peut-être manque-t-il d'originalité; une pensée d'un grand écrivain, une réflexion d'un publiciste, un trait expressif rapporté par une revue, lui sert ordinairement de point de départ, et parfois même, il se contente de citer un passage qui l'a frappé. Mais M. Jacquinet est un esprit ferme et judicieux; il possède à un très haut degré ce qu'on nomme le bon sens, il a une certaine finesse de goût : il réfléchit sur tout ce qu'il lit; s'il a besoin qu'on lui donne le théorème, il sait en tirer les corollaires; il faut lui dicter la matière, mais il la traite fort bien, avec netteté, et non sans une certaine vigueur de pensée et de langage. Les réflexions qu'il nous expose ont été, à ce qu'il semble, écrites au jour le jour, selon l'inspiration du moment; aussi doit-on les lire comme elles ont été composées, à petite dose, de temps en temps et en se bornant à un petit nombre de pages. C'est une lecture utile, substantielle, et M. Jacquinet à son tour nous fait penser; est-ce un si mince mérite?

Nous dirons du quatrième et dernier volume de l'*Histoire du luxe* de M. Baudrillard ce qu'on a déjà dit ici du troisième. L'auteur n'a pas su échapper aux défauts qu'entraînait un sujet si vaste et si bourré de détails. Le style est

agréable; M. Baudrillard sait rajeunir par la forme des détails déjà connus, il donne à son récit beaucoup de mouvement, on sent qu'il craint d'inspirer l'ennui, et il faut lui savoir gré de chercher par la variété des tours à ne pas sembler monotone. Il entre dans le menu des circonstances, il donne aux faits que l'on croit connaître je ne sais quoi de neuf et d'intéressant en les rapportant avec une précision extrême. Son livre n'est donc pas un amas indigeste de documents, ce n'est pas un recueil lourd et ennuyeux de détails historiques plus ou moins importants; c'est un livre, dans le vrai sens du mot, un ouvrage véritable, et non pas une compilation; le plan et l'ordonnance ont dû coûter à l'auteur beaucoup de peine. Mais la matière était trop étendue, trop illimitée. M. Baudrillard a parcouru dans tous les sens le grand domaine qu'il s'était proposé de nous faire connaître; il y a tracé beaucoup de chemins et de petits sentiers où l'on aime à s'égarer; mais il n'a pu y ouvrir une grande route qui passe par les points les plus remarquables et permette au voyageur, à certains endroits, d'embrasser d'un coup d'œil la contrée tout entière. Il a dû presque partout effleurer la surface des choses, sans rien approfondir; de tant de tableaux de mœurs, de tant de descriptions et de renseignements, le lecteur retiendra guère que de vives anecdotes ou de saisissants détails; l'impression générale n'est pas nette; on sait que le luxe a régné à telle ou telle époque et qu'il a été excessif; mais quels étaient alors ses caractères généraux et essentiels, pourquoi avait-il pris telle ou telle forme, quelles couleurs et quel ton il avait empruntés à la civilisation qui l'entourait, tout cela n'est pas marqué en traits assez précis et vigoureux.

L'ouvrage sur Mabillon est dû à l'un des plus modestes et des plus consciencieux de nos savants de province. M. Jadart a divisé son livre en trois parties. La première partie est consacrée à la vie de Mabillon et renferme quatre chapitres. I. *Jeunesse et profession religieuse*. II. *Voyages littéraires* (relations avec Colbert et Letellier, voyage d'Allemagne avec dom Germain, voyage d'Italie). III. *Travaux et polémique*. IV. *Caractère, vertus et mort*. La deuxième partie du livre est relative aux œuvres de Mabillon; M. Jadart les énumère et les décrit rapidement (l'édition de Saint-Bernard, la Diplomatique, les Actes des Saints de l'ordre de saint Benoît, les Analectes, la Liturgie gallicane, le Musée d'Italie, le Traité des études monastiques, les ouvrages posthums publiés en trois volumes par dom Thuillier, les œuvres diverses, les vers latins, la correspondance). Enfin, dans la troisième partie de son livre, intitulée *Mémoire de Mabillon*, M. Jadart raconte les témoignages de regret et de vénération qui éclatèrent aux funérailles de Mabillon, les hommages qu'on rendit au savant bénédictin, les soins pieux dont son tombeau a été l'objet, etc. Il passe en revue les travaux qu'on a publiés dans notre siècle sur la vie et les œuvres de celui que Bossuet appelait le plus docte et le plus humble homme du royaume. Il nous apprend que la maison de Saint-Pierremont (à deux lieues de Mouzon), où est né Mabillon, a été achetée par la commune et servira désormais de demeure au vieillard le plus pauvre du village. L'appendice renferme, entre autres documents, des lettres adressées par des Rémois à dom Ruinart et une lettre inédite de Mabillon à un conseiller de Laon, des inscriptions composées par Mabillon, diverses pièces à l'aide desquelles M. Jadart dresse une généalogie de la famille du bénédictin, le procès-verbal d'exhumation des corps de Mabillon et de Montfaucon, une notice sur Saint-Pierremont, etc. Les érudits des départements qui voudront consacrer une biographie bien faite à un savant ou à un homme célèbre de leur pays natal, trouveront dans l'ou-

vrage de M. Jadart un modèle de netteté, d'exactitude et de conscience que nous ne saurions trop leur recommander.

M. Edgar Zévort a étudié dans la vie du marquis d'Argenson, un côté ignoré jusqu'ici ou laissé dans l'ombre, le côté politique. Mais d'Argenson perd beaucoup à être considéré comme ministre des affaires étrangères; ce n'est pas un politique habile et résolu; il partage l'esprit de vertige qui s'est emparé au XVIII^e siècle de la monarchie. Il ne voit pas la réalité des choses, il ne sait pas poursuivre un projet avec ténacité: se repaissant volontiers de chimères, n'écoulant que les caprices de son imagination, passant d'une idée à l'autre avec une déplorable inconstance, et, comme il arrive, s'avisant soudain de s'obstiner dans un mauvais plan et de réaliser en dépit de tous les obstacles l'exécution d'un dessein qui lui sourit, il n'a commis dans son ministère que des contradictions et des erreurs. Ce représentant du roi de France faisait une singulière figure devant l'Europe; il avait les allures d'un homme fantasque: aujourd'hui il parlait avec hauteur et arrogance, comme si le roi, son maître, tenait dans ses mains les destinées du monde; le lendemain, découragé, assombri, il s'abaissait, renonçait à son orgueil et perdait jusqu'au sentiment de sa dignité. Il voulut, ce fin politique, cet éminent homme d'Etat, malgré le roi, malgré les Bourbons, malgré tous les liens qui unissaient la France et l'Espagne et qui devaient produire le pacte de famille, il voulut rompre l'alliance entre les deux pays et s'étonna d'échouer dans une entreprise que réprouvaient les intérêts de son pays et dont la volonté de son roi, la marche des événements, tout enfin assurait l'insuccès. Au lieu de contre-carrier Frédéric II, il contribua à le rapprocher d'Auguste III et à nouer des relations d'amitié entre la Prusse et la Pologne. Il ne prévoit pas le traité de Fuessen que la Bavière conclut avec l'Autriche. Il s'agit, il se remue, il se trémousse sans cesse, mais cet affairé ne fait pas les affaires de la France; il ne sait que poursuivre une guerre qui épuise les ressources de sa patrie, une guerre inutile, qui n'a pas de but arrêté, qui ne sera même pas suivie, malgré la victoire, d'une augmentation de territoire, qui ne flatte que des passions de famille. Le héros de M. Zévort n'est donc pas un homme remarquable; s'il est une figure qui nous attache dans ce livre, c'est plutôt Frédéric II, ce monarque positif, qui, malgré ses goûts littéraires, son amour pour la flûte et sa petite vanité ridicule d'écrivain, fait si bien, lui, les affaires de son royaume; son activité n'est pas stérile, comme celle d'Argenson; elle n'a rien d'inquiet ni de pénible; on a devant soi un homme qui voit clair, qui sait profiter de l'occasion et ne rien commettre au hasard; quelle différence entre le roi de Prusse et Louis XV! M. Zévort a retracé avec une grande clarté cet épisode de la carrière du marquis d'Argenson; il a dépouillé la volumineuse correspondance de ce temps-là, il communique tout ce que les dépêches du ministre et de ses agents renferment de curieux et d'important; grâce à ces documents, il a fait une histoire neuve et intéressante — en beaucoup d'endroits définitive — des négociations que la diplomatie française, dirigée par d'Argenson, nouait alors avec les puissances neutres et avec ses alliés.

La *Comédie politique en Europe* est l'œuvre d'un Américain, ancien diplomate, nous dit-on, mais qui certes n'est pas très prodigue de confidences. On s'attendrait, en ouvrant ce livre, à de piquantes révélations. Il n'en est rien; c'est tout simplement un drame qui nous représente les destinées d'une famille allemande de 1863 à 1890. A côté de la gloire recueillie par l'Allemagne et de l'unité fondée, l'auteur nous fait voir la ruine des particuliers; à côté du roi qui se prétend l'instrument de la Providence, de

Bismarck qui sème partout la division et fonde par ses secrètes manœuvres la grandeur de la Prusse sur la ruine de l'Autriche et de la France, à côté du stratège Moltke qui gagne les victoires en profitant habilement des fautes des adversaires, à côté de la masse éblouie par de prodigieux succès et oubliant sa misère à la vue des drapeaux conquis, M. Johnson nous montre de vrais patriotes, affligés du sang qui coule à flots; il nous dépeint, dans une suite de scènes animées, le mécontentement qui grandit en Allemagne. C'est en vain que Petrus Walter, échappant aux balles et aux bombes, gagne tous ses grades et devient général; un de ses frères est ruiné; un autre est mort; lui-même ne peut épouser la Française qu'il aime. Finalement, au cinquième acte, l'explosion éclate; le peuple de Berlin se soulève; Walter, qui ouvre les yeux et maudit la politique ambitieuse et conquérante de son souverain, est proclamé président de l'Union allemande. Jetez maintenant au milieu de cette action des assemblées d'étudiants buveurs et chauvinistes et des réunions bruyantes d'ouvriers démocrates; ajoutez que l'auteur nous fait passer, à la Shakspeare, d'une partie de l'Europe à l'autre; qu'il nous montre tantôt le champ de bataille de Königgrätz et Manteuffel dictant aux bourgeois de Francfort les plus dures conditions, tantôt la victoire de Sedan et les avant-postes de l'armée assiégeante devant Paris; qu'il n'hésite pas à faire parler devant nous le chancelier de fer et le feld-maréchal de Moltke; qu'il a imaginé le personnage de Flitz, Américain qui accompagne en quelque sorte l'action, qui se trouve partout et à Sadowa et à Sedan et en ballon, au siège de Paris, et qui juge les événements en observateur impartial; vous aurez la *Comédie politique* de M. Johnson. Il y a dans ce volume beaucoup de détails piquants, il y a même de la verve; l'accent a je ne sais quoi de franc et de robuste; l'auteur est sincèrement indigné de l'égoïsme monstrueux des grands qui ne songent qu'à se mitrailler les uns les autres et à conquérir le plus de provinces possible; il proteste au nom du peuple qui souffre et languit dans les ténèbres, pendant que les puissants se créent au-dessus d'eux une existence d'éclat, de bruit et de jouissances; il dénonce les menées de l'Allemagne qui aspire à la conquête de la Hollande; il espère que l'on cessera un jour de s'armer sans cesse et de perdre des années, qui pourraient être consacrées au bonheur de l'humanité, à rédiger des manifestes et à fonder des canons. Il faut donc louer ses intentions généreuses. Quant à ses prophéties sinistres, quant à la chute des Hohenzollern et à la création d'une Union allemande, c'est ce que l'avenir nous apprendra. Mais les hommes seront-ils jamais assez sages, assez exempts de passions pour cesser de se haïr et de se combattre? N'y aura-t-il plus de guerre? Demandez au Français le plus philanthrope, le plus humanitaire, ce qu'il pense de la guerre; il vous dira, — parce qu'aujourd'hui il sait trop ce qu'elle coûte — qu'il la déteste et l'abomine de toute son âme, qu'il faut conjurer ce fléau, exterminer cette peste de la terre. Mais parlez lui de l'Allemagne; notre rêveur prend feu, et l'homme pacifique, le cosmopolite qui parlait il n'y a qu'un instant de la fraternité des hommes et de l'amitié éternelle des nations, n'aura plus dans la bouche que les mots de revanche, de revendication et de frontières nécessaires.

De là le livre de M. Seguin intitulé *La prochaine guerre*. Cette guerre, dit M. Seguin, est inévitable; tout le monde la sent venir; la France et l'Allemagne s'y préparent. Aussi l'auteur veut-il indiquer à ses compatriotes quelles sont les forces des deux puissances, comment ils devront faire cette guerre si elle éclate demain, ce qu'ils ont à craindre ou à espérer

d'une intervention des autres nations. Nous n'insistons pas sur le tableau qu'il trace de l'armée française et de l'armée allemande en 1870 et en 1879. Mais le chapitre intitulé: *Les forces en présence* est très judicieux et non sans intérêt. M. Seguin montre que la France a été battue parce que son armée était devenue celle du gouvernement; elle n'avait pas de nombreuses réserves et ne pouvait se mobiliser promptement; le remplacement écartait d'elle les classes intelligentes qui fournissent des recrues moins dociles. Quant aux chefs, c'étaient des favoris, c'étaient les officiers qui montraient le zèle le plus expansif et le dévouement le plus absolu au pouvoir, ceux qui travaillaient le moins, car tout officier laborieux, publiant des travaux et par suite des critiques, si légères qu'elles fussent, était mal noté. Privé de soldats, ayant perdu l'habitude et le goût des armes, la France fut défaite. Où ses armées avaient-elles appris la grande guerre? Elles s'étaient formées en Algérie contre les Arabes indisciplinés et mal armés; elles n'avaient pas appris à vaincre en rase campagne, et les principaux obstacles qu'elles étaient accoutumées à surmonter étaient le terrain, la distance, le climat; mais l'ennemi même, elles ne le connaissaient pas. La stratégie, disait un *Africain*, cela n'existe pas! Et il avait raison; La Méricière entendit pour la première fois le canon ennemi à Castellidardo. L'Algérie, dit énergiquement, mais avec un peu d'exagération M. Seguin, a coûté à la France l'Alsace et la Lorraine. Il est vrai qu'on alla combattre au Mexique, en Chine, en Cochinchine, mais c'était là encore une mauvaise école. En Crimée? Mais y eût-il là des opérations stratégiques? En Italie? Mais les succès de cette campagne ne furent dus qu'à l'initiative des soldats français. Cependant les Allemands se préparaient, leur état major était infiniment supérieur à l'état-major français, etc. Toutes ces considérations sont développées par M. Seguin avec beaucoup de vigueur. On lira également avec intérêt le chapitre qu'il consacre aux généraux des deux armées. Remarquons en passant que Moltke n'est pas Danois et n'a pas, en 1864, tracé le plan d'invasion de sa patrie; c'est un Mecklenbourgeois, et sa famille, lors même qu'une branche serait établie en Danemark où on la trouve déjà au XVIII^e siècle, est d'origine allemande. Le chef-d'œuvre de Moltke, dit M. Seguin, est la bataille de Sedan, mais une belle manœuvre ne fait pas plus un grand capitaine qu'une belle page ne fait un grand écrivain. Notre auteur est très dur pour les généraux français, mais avec raison; il félicite sa patrie de ne plus avoir à son service les Bourbaki, les Douay, etc.; l'âge et les infirmités ont éloigné désormais de l'armée ces ignorants et ces vaineux; les officiers revenus de Metz et de Sedan cèdent aujourd'hui le commandement à ceux qui ont combattu à Coulmiers et à Bapaume. M. Seguin fait naturellement le plus grand éloge de Chanzy et de Faidherbe. Il décoche de sanglantes épigrammes au duc d'Aumale, ce tacticien perclus de rhumatismes, qui n'est devenu général que par sa naissance et qui n'a vu d'autre guerre que celle d'Afrique... il y a trente-cinq ans. Il n'est pas très favorable à Gallifet, à qui le *Figaro* fait aujourd'hui une réputation et que l'on regarde dans le public comme un des généraux de l'avenir; c'est, dit M. Seguin, un colonel de cavalerie très ordinaire et arrivé à l'âge de quarante-huit ans sans avoir révélé aucun talent remarquable. Deux hommes qu'on ne s'attendrait pas à voir ici, mais qui méritent les louanges que leur donne M. Seguin, sont deux amiraux, Jaurès et Jauréguiberry, qui ont fait preuve de solides qualités militaires. Le chapitre consacré aux alliances de la France est original. On parle beaucoup d'une

alliance avec la Russie; mais la guerre de Turquie a prouvé la faiblesse de l'empire russe et révélé les désordres, le gaspillage et la corruption de l'administration moscovite; cette campagne a été, comme on l'a dit, une faillite militaire. A peine si la Russie — selon M. Seguin — peut mettre en mouvement 300,000 hommes; encore 100,000 hommes sont-ils nécessaires pour comprimer une insurrection, à peu près inévitable, de la Pologne. Successivement M. Seguin examine les puissances militaires de l'Europe, calculant avec exactitude les effectifs, indiquant à quelques centaines d'hommes près les chiffres des forces disponibles de terre et de mer. M. Seguin conclut que la France est forte aujourd'hui et que l'Allemagne n'ose pas l'attaquer: sûrement la France ne pourrait envahir l'Allemagne, mais elle ne laisserait pas entamer sa frontière. Toutefois les Français, d'après M. Seguin, n'ont pas conscience de leur force; avec leur naturelle mobilité, ils ont passé d'un excès à l'autre et sont affamés de paix. Autrefois, parce qu'ils avaient massacré en Afrique quelques Bédouins, ils bravaient l'Europe; aujourd'hui, parce que l'Allemagne les a battus, ils n'osent pas regarder l'adversaire en face. M. Seguin prie ses compatriotes de ne pas mendier des alliances fantastiques et de s'épargner les humiliations. « Si une fois, par suite de circonstances extraordinaires, l'Allemagne seule a vaincu la France, la France seule a maintes fois vaincu l'Allemagne et ses alliés. » En somme, livre intéressant, patriotique, plein de renseignements, mais où l'auteur a souvent forcé la note. A. M.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, mai.

Reden des Staatsministers Dr Falk, gehalten in den Jahren 1872-79. Berlin, Kortkamp. — Aux personnes qui voudraient écrire l'histoire d'une des périodes les plus fastidieuses des annales de la Prusse, celle du *Culturkampf*, je recommanderai la lecture des nombreux discours prononcés à ce sujet par l'ex-ministre des cultes, M. Falk. Pour peu qu'elles n'aient pas l'esprit prévenu, elles y trouveront la clef du fiasco passablement complet de cet homme d'Etat, et comprendront combien il est difficile à un gouvernement aussi engagé que l'est celui de Prusse, grâce au prédécesseur de M. de Puttkamer, de rentrer dans le régime normal, qui est celui de l'entente amiable avec un pouvoir que les plus beaux discours ne parviendront pas à ébranler. Les harangues de M. Falk ne se distinguent, du reste, ni par l'élan oratoire, ni par la force de l'argumentation. Sous ce rapport, l'ex-ministre a tout à apprendre du prince de Bismarck.

Briefe Alexander von Humboldt's an seinen Bruder Wilhelm. Stuttgart, Cotta. — On sait que la plupart des lettres de l'illustre auteur du *Cosmos* se sont perdues. Mais, heureusement, des recherches récentes dans les archives de la famille, au château de Tegel, en ont fait découvrir trente-sept, échappées à la destruction générale. Ces lettres sont pour la plupart en français et datent de 1817 à 1827. Elles ont trait en général aux affaires particulières du correspondant, ce qui ne leur enlève point leur importance.

Joseph Haydn. Sein Leben und seine Werke. Von A. Reissmann. Berlin, Guttentag. — M. Reissmann, qui vient d'entreprendre une histoire illustrée de la musique, est avantageusement connu par sa biographie de Schumann. Sa vie de Haydn est ornée, suivant la mode actuelle, de nombreux fac-simile de manuscrits du grand compositeur. Elle est, du reste, plutôt destinée, ce me semble, aux musiciens de profession, en ce sens que l'auteur passe rapidement sur l'élément biographique, pour nous entretenir d'au-

tant plus sérieusement des œuvres du créateur de la musique de chambre.

Mozart nach den Schilderungen seiner Zeitgenossen. Von Dr L. Nohl. Leipzig, Thiel. — Dans cet ouvrage, M. Nohl a réuni tous les documents contemporains sur Mozart. Ces documents sont fort nombreux, le compositeur de *Don Juan* ayant, dès le début de sa carrière, vivement excité la curiosité du public. Les pièces les plus intéressantes de ce volume sont les lettres du père de Mozart, et les détails sur les embarras continuels que valut au grand compositeur la façon dont il prodiguait l'argent. Sous ce rapport, il est le digne émule de Lamartine.

Weltindustrien. Studien während einer Fürstenreise durch die britischen Fabrikbezirke. Von Dr K. von Scherzer. Stuttgart, Maier — M. de Scherzer, consul général d'Autriche à Londres, accompagna en 1878 l'archiduc Rodolphe dans la tournée que le prince impérial fit à travers les districts manufacturiers de la Grande Bretagne. Il a rassemblé ses impressions dans un ouvrage plein d'actualité, et qui emprunte un double intérêt à la circonstance que la plupart des observations de l'auteur pourraient s'appliquer aux pays industriels en général. C'est surtout l'Inde noire que M. Scherzer a parcourue avec le futur empereur d'Autriche, et ce qu'il y a vu n'est guère encourageant. Partout dans le Staffordshire, dit-il, l'ivrognerie fait des progrès effrayants. Parmi les hommes, quelques-uns travaillent encore une partie de la semaine, mais tout leur salaire passe aux cabarets; la plupart préfèrent l'oisiveté complète. Ils se font entretenir par les femmes, qui travaillent du matin au soir dans les forges, et dont les enfants s'élèvent à la grâce de Dieu. M. de Scherzer évalue à un milliard et demi de francs la part des populations ouvrières dans la consommation des spiritueux en Angleterre. A Manchester, on compte un débit de gin sur 164 habitants; à Bristol, un sur 139; à Birmingham, un sur 198, etc. En Angleterre seulement, sans l'Ecosse et l'Irlande, il y a plus de 120,000 *assommoirs*, et la consommation alcoolique s'y élève à 1,23 gallon par tête. A côté de cela, nos ouvriers allemands sont des modèles de sobriété; et si le prince de Bismarck parvient à obtenir du Reichstag des taxes sur les spiritueux analogues à celles de la Grande-Bretagne, je doute qu'elles rapportent 640 millions de francs par an, comme au delà du canal.

Vom Kreml zur Alhambra. Culturstudien von Max Nordau. 2 volumes. Leipzig, Schlicke. — M. Nordau doit être connu des lecteurs de l'*Athenæum*, car nous lui devons le pendant de la trop fameuse *Tissotade*: Le voyage au pays des milliards. Son *Vrai pays des milliards* dépeint les mœurs parisiennes sous des couleurs qui ne sont pas toujours très brillantes. M. Nordau, qui est Hongrois et médecin par-dessus le marché, a fait suivre ce premier ouvrage d'études analogues sur la Russie, la Scandinavie, l'Islande, la Belgique, l'Angleterre, la France et l'Espagne. Ces études témoignent d'une profonde connaissance des hommes et des choses, ainsi que d'un rare talent d'observation. Je décernerais volontiers la palme aux chapitres que M. Nordau consacre à l'Angleterre. L'atmosphère de Londres qui fait la fortune des blanchisseuses et des marchands de savon, et qui est la cause de la propreté des Anglais, le *superior boardinghouse* avec sa collection d'originaux, les *upper ten thousands*, le dimanche britannique sont écrits avec une verve et un humour qui ne se rencontrent que fort rarement. Ces essais rappellent Thackeray. Parmi les chapitres sur la Belgique, je citerai celui que M. Nordau consacre au musée Wiertz. Voici le jugement qu'il porte sur cet artiste: « Wiertz est sans contredit le plus grand pein-

tre de notre siècle et l'un des plus grands maîtres que la terre ait produits. Si cet homme étonnant était apprécié à sa juste valeur, sa statue s'élèverait sur toutes les places de la Belgique, son nom figurerait en tête de cent ouvrages en toutes langues, et l'on ferait un pèlerinage au Musée Wiertz, comme on se rend à Rome pour y admirer les Loges de Raphaël. »

Wendische Sagen, Märchen und abergläubische Gebräuche. Von E. Beckenstedt. Graz, Leuschner und Lubensky. — *Wendische Volkssagen und Gebräuche aus dem Spreewald*. Von W. von Schulenburg. Leipzig, Brockhaus. — Au bout d'une heure, le touriste qui prend le chemin de fer de Berlin à Görlitz se trouve transporté dans une contrée qui n'a guère sa pareille au monde. C'est le Spreewald, vaste plaine boisée, où la Sprée, se divisant en une infinité de canaux, forme des îles innombrables qu'habitent les derniers restes de la grande nation wende. Les Wendes, peuple slave, dont le langage se rapproche de celui des Tchèques, occupaient jadis toute la Prusse, à l'orient de l'Elbe, mais ils se sont germanisés peu à peu par suite de l'immigration allemande, qui a poursuivi de nos jours son œuvre en Pologne; actuellement leur langue n'est plus parlée que dans le Spreewald et dans quelques cantons de la Saxe. Les gouvernements de la Prusse et de la Saxe font, il est vrai, leur possible pour conserver cet idiome. On prêche en wende dans les villages du Spreewald, et le wende y est la langue des écoles. Mais rien n'y fait: le service militaire, les relations incessantes avec les Allemands, le privilège que possède le Spreewald d'approvisionner de nourrices la capitale, tout concourt à faire disparaître, non pas le type wende, qui se retrouve chez la plupart des paysans prussiens, mais la langue du Spreewald. C'est ce qui explique pourquoi l'on se hâte de fixer les légendes des Slaves de ce coin de terre et de la Lusace. Ces légendes se sont conservées dans toute leur pureté, et la plupart remontent évidemment à l'époque arienne. Leur personnage principal, c'est le roi des Wendes, dont un paysan du village de Burg, dans le Spreewald, se dit le descendant direct, et qui joue le rôle du Messie des Slaves. Il a de nombreux rapports avec le Sigfried allemand et l'Artus breton. Les vampires et les loups-garous se retrouvent aussi dans nombre de légendes. Mais pour les empêcher de nuire, il ne suffit pas de transpercer d'un pieu les corps des défunts, il faut encore les brûler. — M. de Schulenburg travaille à un second ouvrage sur les Wendes. Celui-ci sera consacré aux mœurs, au caractère, aux fêtes et aux costumes de cette intéressante peuplade. G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Description de gîtes fossilifères devoniens et d'affleurements du terrain crétacé, par le professeur C. Malaise. Bruxelles, Hayez. In-4° de 69 pp., avec une carte au 160,000^e, publiée par les soins de l'Institut cartographique militaire. — Comme l'indique le titre, ce travail, la première publication éditée par la Commission de la carte géologique de la Belgique, comprend deux parties. Dans l'une, M. Malaise a réuni des renseignements se rapportant à cent soixante-treize points ou gîtes fossilifères du terrain considéré actuellement comme devonien et que Dumont avait nommé *antraxifère eifelien* et *condrusien quartzo-schisteux*. Ces cent soixante-treize points, répartis entre quatre-vingt-six localités, sont décrits dans l'ordre chronologique des couches. Sous le titre de « Considérations générales », l'auteur examine les travaux relatifs au terrain devonien de la Belgique, et fait suivre cet examen d'un tableau de la classification de ce terrain. Dans les « Considérations finales », il rappelle l'ordre qu'il a suivi et résume les diverses déduc-

tions tirées par lui des faits observés. — La seconde partie, « Description de quelques affleurements du terrain crétacé, » contient des indications nouvelles relatives au terrain crétacé des localités suivantes : Loncée, Gembloux, Hingon, Vezin, Ville-en-Waver, Seron, Wavre. Le travail de M. Malaise est le résultat de recherches entreprises il y a plus de vingt ans et poursuivies avec intelligence; on ne peut que savoir gré à la Commission de la carte géologique d'en avoir reconnu le mérite.

— *Bibliographie juridique belge*, publiée par la librairie Decq et Duhent. Bruxelles, 1880. — Cette bibliographie qui comprend les ouvrages de législation, de jurisprudence, de droit, et d'administration publiés en Belgique de 1830 à 1879, est faite avec soin; peut-être même les éditeurs ont-ils cherché à lui donner un caractère trop méthodique; ainsi les ouvrages anonymes sont classés, non pas d'après le titre, mais d'après l'objet qui y est traité; il eût été préférable, croyons-nous, de s'en tenir rigoureusement à la règle la plus généralement adoptée et qui consiste, à défaut du nom d'auteur, à prendre comme point de départ le premier substantif du titre; et il était d'autant plus rationnel d'observer cette règle que le catalogue est accompagné d'une table analytique. Quoiqu'il en soit, et malgré quelques lacunes inévitables, la *Bibliographie juridique* rendra de grands services au public auquel elle s'adresse.

— *Le Congrès national de Belgique de 1830-1831*, par Théodore Juste, précédé de *Considérations sur la Constitution belge*, par Emile de Laveleye, est publié par la maison Muquart en livraisons, qui formeront deux volumes d'environ 1,000 pages in-8°. Il paraît par semaine deux livraisons, de 32 à 48 pages. Les souscripteurs ont droit, à titre de prime gratuite, à une magnifique planche représentant les membres du Gouvernement provisoire de 1830, d'après le tableau de Picqué, reproduit par l'héliotypie et imprimée sur beau bristol. Cette planche se vendra dans le commerce 5 francs.

— Par ordre du ministre de l'instruction publique d'Italie, M. Alberto Errera, professeur d'économie politique à l'Université de Naples, fait paraître, chez les éditeurs Botta, à Rome, un compte rendu de l'instruction primaire et professionnelle en Belgique, sous ce titre : *Studi sull' Istruzione primaria, industriale, professionale e commerciale nel Belgio*. 1880. C'est un travail très exact et fait avec le plus grand soin.

— La *Revue critique* annonce que les mémoires et opuscules de Letronne, éparpillés dans de nombreuses collections savantes, vont paraître bientôt réunis en volumes. C'est M. Fagnan qui est chargé de la réimpression des travaux qui doivent rester. Avant la fin de l'été, la série greco-égyptienne, comprenant deux volumes, sera mise en vente.

— Dans un article qu'a publié la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} mai) sous le titre : *Schopenhauer et la physiologie française*, M. Paul Janet établit que si Schopenhauer doit à Kant et à Fichte toute la partie subjective de sa philosophie, c'est à Cabanis, à Bichat et, en général, aux physiologistes anglais et français qu'il en doit la partie objective. Il est intéressant de voir ce retour de fortune de la philosophie française du XVIII^e siècle en Allemagne, « cette revanche du réalisme physiologique sur l'idéalisme métaphysique. » D'ailleurs, ajoute M. Janet, indépendamment même de cet intérêt, Cabanis et Bichat sont, par eux-mêmes, des penseurs éminents trop oubliés, quoiqu'à la portée de tout le monde, et dont aujourd'hui la valeur est singulièrement relevée par leur rencontre avec l'esprit de notre temps, et par le retour même des idées dont ils ont été les défenseurs. M. Janet, tout en faisant ses réserves sur la vérité intrinsèque des doctrines de Cabanis et Bichat, montre que ces penseurs sont trop oubliés quand on exalte Schopenhauer. Qui-conque voudra étudier avec soin l'école idéologique et physiologique française du commencement de ce siècle, dit-il, y trouvera maintes propositions qui nous reviennent aujourd'hui d'Angleterre.

Les *Salons de Diderot* (15 mai, même revue). — M. Brunetière reproche à Diderot d'avoir parlé de peinture en pur littérateur qu'il est : il n'a pas seulement juxtaposé le domaine des deux arts, il les a superposés, et il a trouvé que la coïncidence était parfaite; il a fait de la valeur littéraire d'une toile l'infaillible mesure de sa valeur pittoresque. « Et cependant quand les peintres pensent, il faut qu'ils pensent d'une façon à eux particulière, qui leur est imposée par les moyens d'expression dont ils disposent et qui ne peuvent pas être les moyens d'expression de la littérature. » Diderot a fait de la critique d'art un genre littéraire; il a parlé de l'art de peindre comme si l'art de peindre visait à provoquer l'émotion littéraire, et c'est pourquoi « il n'y a rien ou presque rien à prendre dans les *Salons* de Diderot : il est même à regretter que notre siècle y ait déjà tant pris. »

NOTES ET ÉTUDES.

LES MUSÉES D'ATHÈNES.

II

Dans un précédent article (1), nous avons tâché de donner une idée de l'importance archéologique et artistique des bas-reliefs disséminés dans les divers musées d'Athènes; il nous reste maintenant à parler des monuments funéraires et des statues qu'on y rencontre en si grand nombre.

Plus d'un musée possède des stèles funéraires d'origine grecque, mais dans aucun, cette catégorie de monuments, dont l'étude est tout aussi importante pour l'histoire du progrès artistique que pour la connaissance des idées morales des Hellènes, n'est aussi bien représentée dans son ensemble qu'à Athènes. Le Céramique en est encombré, et chaque jour on en découvre de nouveaux; au musée de Patissia, on en conserve aussi un très grand nombre. Ces monuments affectent les formes les plus diverses. La stèle d'Aristion représente la forme la plus ancienne. Celle-ci consiste en une base carrée, d'ordinaire avec inscription, supportant une stèle rectangulaire peu épaisse ornée d'un relief ou d'une peinture. Celle d'Aristion fut trouvée en 1838 près de Velanideza, ce qui lui valut le nom de stèle du guerrier de Marathon. L'inscription nous apprend que le nom du guerrier est Aristion et que la stèle est l'œuvre d'Aristoclès, artiste qui ne nous est pas autrement connu et dont on peut placer l'activité entre la 70^e et la 80^e Olympiade. Le guerrier est représenté debout, tout armé et s'appuyant sur sa lance. Le style en est encore fort archaïque, le relief est presque nul, et les proportions entre les diverses parties du corps sont loin d'être parfaites. Il n'a cependant plus ce caractère primitif, j'allais dire barbare, des métopes de Selinonte, par exemple. La pose est d'un grand calme; certaines parties sont encore traitées d'une manière toute conventionnelle, ainsi les cheveux, la barbe et la pose des jambes; par contre, la sculpture n'a plus cette grande sécheresse, ce manque de chair que l'on constate dans les œuvres les plus archaïques. Ici la chair est déjà bien travaillée, et l'ensemble ne manque pas de vie véritable. Ce qui rehausse fortement le relief, c'est la polychromie dont il reste encore beaucoup de traces. L'ensemble présente une grande raideur.

Une forme qui se rapproche assez de la précédente est la stèle rectangulaire bien plus haute que large, couronnée par un anthémion avec des feuilles d'acanthé profondément fouillées, ou bien avec des lions affrontés, au dessous duquel on lit l'inscription. Deux rosettes sont sculptées sous l'inscription; tantôt la partie centrale du rectangle est occupée par un petit

relief, tantôt la surface en reste toute nue. Seulement en y regardant de près, on s'aperçoit que plusieurs de ces surfaces portent des traces de peintures, dont quelquefois même on parvient à reconnaître le sujet, ce qui nous a conduit à admettre que toutes les stèles de cette catégorie, ou du moins presque toutes, lorsqu'elles n'ont pas été ornées d'un bas-relief, ont été peintes, et que les sujets de ces peintures sont analogues à ceux des stèles sculptées.

D'autres stèles sont ornées de frontons ou de corniches reposant sur deux colonnettes ou sur des antes qui encadrent un haut-relief. L'inscription est d'ordinaire sculptée sur l'architrave. Sur les monuments de basse époque, les colonnettes disparaissent, et l'on n'a plus qu'un relief surmonté d'une petite architrave.

D'autres monuments funéraires prennent la forme de grandes urnes qui ne sont pas sans ressemblance avec les lécythes et ont une ou deux anses non évidées. Le corps de l'urne porte une inscription et est orné d'ordinaire d'un bas-relief inscrit dans un petit carré ou bien, comme c'est le cas pour les monuments les plus importants de cette catégorie, tels que celui de Myrrhine, faisant le tour de tout le corps du vase. Des monuments plus simples et partant plus nombreux sont ces cippes ronds en pierre bleue, ayant tout au plus un mètre de hauteur et qu'on dressait au-dessus de la tombe. Le cippo est orné d'une inscription et quelquefois d'un grossier petit relief qui bien souvent ne représente qu'une urne. À sa partie supérieure est d'ordinaire sculpté un anneau : certains archéologues y ont voulu voir une représentation du phallus. L'ensemble n'est pas sans analogie avec les nombreux cippes d'hommes des cimetières turcs. Enfin, de l'époque de la domination romaine datent ces grands sarcophages qui ont souvent la forme d'un lit sur lequel reposent un ou deux personnages. Il arrive même que le sarcophage ne représente qu'un lit sans la présence du défunt. Tel est le cas d'un grand sarcophage de l'époque d'Hadrien qui se trouve près de la porte Dypyle. Ces monuments ont quelque ressemblance avec des sarcophages étrusques qu'on voit à Florence et au Collège romain. M. Henzey a déjà étudié ces lits funéraires; et, comme je me propose d'en faire moi-même une étude spéciale, je n'ai pas à m'y arrêter pour le moment. Ces monuments ne sont, du reste, pas bien nombreux. J'en connais trois à Athènes et deux à Sparte. D'autres sarcophages sont surmontés d'un toit à double versant et ornés de sculptures diverses : griffons, sphinx, aigles, lions, serpent enroulé autour de l'arbre des Hespérides, souvent de petits amours jouant entre eux, comme nous les montre ce beau sarcophage de Sparte dont j'ai parlé antérieurement, ou bien des amours tenant des guirlandes de fleurs. Ce dernier genre de sujet a été repris au temps de la Renaissance, et nous en trouvons un bel exemple sur le tombeau d'Ilaria del Carretto de la cathédrale de Lucques.

Les représentations des bas-reliefs funéraires offrent une grande diversité, et les archéologues en discutent encore l'interprétation. Quelquefois le mort est représenté dans son activité terrestre, dans ses occupations journalières ou par un des grands actes de sa vie. Ainsi les prêtresses d'Ysis portant le cistre; tel le guerrier de Marathon; tel aussi Dexiléas dans ce beau relief où le guerrier à cheval terrasse son ennemi. L'énergie du ciseau, l'ampleur et la simplicité de la conception rappellent la meilleure époque de l'art. La pose du vaincu est vraiment admirable : il semble vouloir se relever, en s'appuyant sur son bouclier comme pour lutter encore. Une plaque de bronze de la collection de Carapanos, exposée au Trocadero, et représentant le combat de Pollux et de Lincée, composition d'un style ferme et pur, n'est pas sans ressemblance avec

(1) V. *Athenæum belge*, 1880, p. 35.

le monument de Dexiléos. D'autres fois, le relief représente la cause de la mort, et indique que le défunt a été la victime d'une bête féroce ou bien qu'il a fait naufrage. Ainsi le monument de Démoclidès assis, plein de tristesse, sur les débris d'un navire. On voit même des représentations de repas qu'on a pris peut-être à tort pour des repas funéraires. Ainsi ce relief de la voie sacrée, d'une exécution fort grossière, mais curieux comme genre, où sont représentés quatre personnages occupés à manger en même temps que Charon arrive avec sa barque. Il se peut que ce soit une allusion au genre de mort de ces personnages, à un empoisonnement, par exemple.

Avant l'époque romaine, les représentations mythologiques sont des plus rares; la représentation la plus commune est celle d'une femme avec des objets de toilette, un miroir, un éventail, ou ayant devant elle un serviteur qui lui présente une pixide. Souvent elle est accompagnée d'un petit chien, ou bien elle tient un oiseau. Une représentation plus commune encore est celle où le défunt est entouré de sa famille: ce sont des scènes d'adioux dans lesquelles règne cependant un grand calme: rarement l'expression de la tristesse est portée à l'excès, et le défunt semble même d'ordinaire moins triste, moins soucieux que les personnes qui l'entourent. J'ai constaté, sans pouvoir cependant fournir l'explication du fait, que le plus grand nombre des bas-reliefs d'Athènes se rapportent à des femmes, et que dans les quelques cas où le défunt est un homme, celui-ci est représenté debout ou bien s'appuyant contre un rocher, tandis que dans les bas-reliefs de femmes la défunte est toujours assise. Souvent ces bas-reliefs étaient préparés d'avance, et l'on se contentait d'y ajouter la tête du défunt.

Lobeck, dans l'*Aglaophamus*, admet que ce sont là des scènes d'adioux, des scènes terrestres; M. Ravaisson, par contre, s'appuyant sur le monument de Myrrhine et sur le peu de tristesse que l'on remarque dans la plupart des reliefs, soutient que ces reliefs sont des représentations de scènes élyséennes, montrant comment la famille sera réunie après cette vie dans l'Elysée. Quant au monument de Myrrhine, je tiens la thèse de M. Ravaisson pour vraie, et peut-être pourrait-on l'appliquer encore à quelques autres monuments. Mais il me semble impossible de la généraliser. Sont-ce des scènes élyséennes que ces scènes de toilette, que ce repas interrompu par l'arrivée de Charon? Et ne doit-on pas plutôt considérer comme des scènes d'adioux ces représentations de mères caressant un enfant, le prenant par le menton, d'enfants sautant vers leur mère pour s'élever jusqu'à elle, alors qu'elle leur envoie un dernier regard plein de tendresse? La présence si fréquente du petit chien ne semblerait-elle pas indiquer que l'animal fidèle vient faire une dernière caresse à sa maîtresse? Enfin il y a tel relief où l'on présente à la mère un enfant dans les langes: il est évident que de pareilles scènes se passent sur la terre; et ce n'est certes que pour un nombre très restreint de monuments que la thèse de M. Ravaisson peut être admise. On pourrait, du reste, par les représentations de plusieurs vases faire plus d'une objection encore; mais il nous est impossible de nous appesantir plus longuement sur cette question dans le présent article. A nos yeux, comme aussi pour la plupart des archéologues, la plus grande partie des représentations funéraires sont des scènes d'adioux, et quelques-unes seulement font allusion à la vie élyséenne.

Ces diverses catégories de monuments funéraires sont représentées à Athènes par de nombreux exemplaires, et l'étude en est aussi intéressante qu'instructive.

Les statues n'y sont pas moins nombreuses. Toutes les époques de l'art y sont représentées par des œuvres de la plus haute importance:

nous devons naturellement nous borner à ne parler que de quelques-unes.

Parmi les statues archaïques, une des plus curieuses et en même temps des plus célèbres est celle de l'Hermès Kriophoros, trouvée en 1864, et qui est bien une œuvre archaïque et non une imitation de l'époque d'Hadrien, comme quelques archéologues l'avaient cru tout d'abord. Il porte le veau sur ses épaules et en reporte sur sa poitrine les quatre pattes qu'il retient des deux mains. L'ensemble est fort raide, les yeux sont grands et donnent à l'expression ce caractère riant propre aux œuvres archaïques. Les proportions sont fort inégales, le vêtement n'est qu'indiqué, les cheveux sont traités conventionnellement en forme de boucles, la tête est carrée, la bouche et les oreilles sont très grandes. Le nu est traité avec beaucoup de douceur. La statue ne manque pas d'une certaine vie, surtout dans la manière dont Hermès retient l'animal. Comme dans beaucoup d'œuvres de l'époque primitive, l'animal est sculpté d'une manière bien plus naturelle et avec plus de chair que l'Hermès lui-même. Ces représentations ne furent pas rares dans l'antiquité. Kalamis avait sculpté de même le dieu pour les Tanagréens (Paus. IX. 22. 1). D'autres fois, Hermès portait un jeune bélier sous le bras gauche, comme le représenterent Onatas et Kalliteas pour les Phénéates (Paus. V. 27. 5). Le dieu pasteur et agricole Aristée est souvent représenté aussi portant sur ses épaules un bélier ou un agneau: c'est ainsi que nous le voyons dans une statuette du Musée de Patissia et dans deux petits bronzes du Louvre (n^{os} 492. 493). Vischer possédait aussi un petit bronze analogue (Vischer, *Kleine Schriften*, II. 308). On sait que plus tard cette forme fut adoptée par le christianisme pour représenter le Bon Pasteur.

Une statue archaïque non moins curieuse est celle d'Athéna assise, qui se trouve au Musée de l'Acropole, et qu'on a attribuée avec assez de vraisemblance au sculpteur Endoios (vers la 70^e Ol.). La tête manque malheureusement. Comme statue assise, on peut la rapprocher des célèbres statues de Milet, quoique moins archaïque. On y constate déjà un grand progrès. La draperie, qui ne tient plus si intimement au corps quoiqu'elle n'en laisse encore apparaître aucune partie saillante, pas même les seins, retombe en plis droits et raides. Le progrès n'est pas moins frappant dans la pose. Le pied droit est rejeté en arrière, ce qui brise déjà la monotonie de l'ensemble et est un grand pas de fait vers la sculpture vivante. L'égide recouvre toute la poitrine; on y compte jusqu'à dix-sept trous, qui ont dû recevoir primitivement des ornements d'or ou de bronze. La chevelure est encore toute conventionnelle, et quatre tresses, en forme d'anneaux, retombent de chaque côté sur la poitrine. Le même genre de chevelure se remarque sur une autre statue d'Athéna debout, et qui semble être de la même époque.

Une œuvre plus primitive que les précédentes est l'Apollon de Téra du Musée de Patissia, qui a des analogies avec l'Apollon d'Orchomène et avec l'Apollon de Tenéa de la Glyptothèque de Munich. Celui de Téra est le plus archaïque. C'est une sculpture grossière sans formes bien précises. La figure est très riante, les yeux sont largement ouverts, le globe de l'œil et la pupille sont indiqués, la poitrine est assez avancée, les cheveux sont traités conventionnellement en petites boucles, les bras ne sont pas encore détachés du corps. C'est vraiment le commencement de l'art: l'artiste est encore incapable de donner la moindre précision à son œuvre. Toute étude anatomique fait défaut. Les coupes sont encore carrées, et n'ont rien d'arrondi: c'est tout au plus si les cuisses sont traitées avec un peu plus de souci du naturel. Tout à côté, on remarque une statue analogue

(de Naxos), mais qui n'a pas été achevée. Les formes seules en sont grossièrement indiquées. C'est un curieux modèle de la manière dont les artistes travaillaient le marbre à cette époque primitive. Il y a absence complète de points. Le premier progrès dans ce type d'Apollon se réalise du moment que les deux bras ne sont plus serrés contre le corps dans toute leur longueur, mais s'en détachent à partir du coude et sont étendus en avant pour porter un objet quelconque. Tel est le type de l'Apollon de Naxos et de celui de Délos. Du premier type on peut encore rapprocher un torse de Mégare et plusieurs petits bronzes (Cf. Vischer, II, 302).

D'un art bien plus perfectionné sont les trois statues de Hermès, qui appartiennent au type de l'Hermès de Praxitèle par la pose parabolique du corps, qu'on avait longtemps cru dater seulement de Lysippe. Au même type appartient aussi l'Hermès du Belvédère. Il y a l'Hermès d'Égium, celui d'Atalante et celui d'Andros. Les proportions de celui d'Égium sont assez belles, la pose est très calme; il tenait probablement le caducée de la main gauche. La tête est gracieuse, les formes sont assez bien arrondies, surtout les cuisses; le dos est admirablement dessiné, mais l'ensemble ne manque cependant pas d'une certaine maigreur, d'une certaine sécheresse. Je le considérerais volontiers comme la copie d'un original de bronze. Le dieu s'appuie sur la jambe gauche, et la droite est posée un peu en avant: cette pose aurait pu être plus gracieuse et plus vivante.

La pose de celui d'Atalante est plus belle, les formes sont plus athlétiques et plus arrondies. Il y a même une certaine recherche dans le fini de l'œuvre; ainsi les artères et les veines sont indiquées sur les bras. La figure est un peu indécise. La plus belle statue des trois est certes celle d'Andros. La pose parabolique du corps est plus prononcée, la tête plus expressive, plus vivante. La jambe gauche est rejetée en arrière. C'est là, en effet, la pose la plus vivante et la plus gracieuse. Péruzin et Raffael le comprennent fort bien, et il n'y a presque aucun de leurs tableaux où cette pose des jambes n'apparaisse. C'est aussi la statue d'Andros qui se rapproche le plus de celle du Belvédère; mais, malgré la supériorité de leurs formes, quelle distance ne les sépare pas de la perfection de l'Hermès de Praxitèle, dont nous avons parlé dans notre relation des fouilles d'Olympie!

Il y aurait encore à signaler un grand nombre d'œuvres capitales. Je ne puis cependant omettre de mentionner la petite Minerve Lenormant, qui n'a de valeur que parce qu'elle paraît être une très petite réduction du type de la déesse telle que l'avait conçu Phidias, ainsi qu'une magnifique tête d'Athéna du Varvakeion. Elle est d'une grande expression et d'une grande énergie de ciseau. Quoique le cristallin soit indiqué par le sculpteur, cette œuvre est bien de l'époque grecque. Ce n'est donc pas là un trait caractéristique de la sculpture de l'époque impériale, comme on l'a soutenu plus d'une fois. Seulement, ce n'est que sous l'Empire que cette manière de traiter les yeux s'est généralisée.

Il y a aussi deux sphinx d'une sculpture très originale, et qui ont fait dernièrement le sujet d'une belle étude de la part de M. Milchhofer, publiée dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand; et deux statues de sirènes, dont l'une, trouvée à Hagia Triada, est de toute beauté. La poitrine est très jolie, la tête est des plus gracieuses et les cheveux retombant en boucles sur la poitrine sont admirablement traités. C'est une des belles œuvres de la sculpture gracieuse.

Je ne puis terminer cet article sans signaler une riche collection de bustes réunie au Musée de Patissia; malheureusement, pour la plupart, nous ignorons les noms des personnages qu'ils représentent.

Nous n'avons pu que rappeler en peu de mots la valeur artistique d'une bien minime partie des richesses contenues dans les divers musées d'Athènes. Nous n'avons rien dit non plus des belles collections de vases, de monnaies, de terres cuites, de plombs qu'ils renferment. Nous espérons cependant que le peu qu'il nous a été donné de dire aura servi du moins à appeler l'attention de ceux qui s'intéressent à l'art antique sur des musées connus tout au plus jusqu'à ce jour de quelques archéologues. Qu'on ne s'y méprenne point; ces collections comptent parmi les plus importantes de l'Europe. A Londres, à Paris, à Rome, on peut bien se rendre compte de certaines époques de l'art antique: ce n'est cependant que par l'étude des richesses d'architecture et de sculpture d'Athènes qu'il peut être possible de nous initier à la divine beauté des œuvres de l'antiquité; c'est sur la terre classique d'Athènes qu'il faut étudier l'art hellénique dans les diverses manifestations de sa géniale activité.

ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE.

Le Congrès national de littérature, placé sous le haut patronage du Roi et sous la présidence d'honneur de M. G. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur, se réunira à Bruxelles, dans le courant du mois d'août 1880, quatre jours avant les grandes fêtes par lesquelles le gouvernement célébrera le 50^e anniversaire de l'Indépendance nationale. Le Congrès écarte de ses travaux les débats politiques et religieux. Il discute les questions qui lui sont soumises et il émet des vœux. Il se divise en quatre sections qui auront respectivement à examiner les questions suivantes:

1^{re} Section. *Droits des écrivains.* 1^{re} question. Y a-t-il des droits que l'auteur ne puisse aliéner, et quels sont ces droits? 2^e. Dans quelles conditions l'intérêt public exige-t-il que l'adaptation, la traduction ou la représentation sur la scène d'une œuvre littéraire entre dans le domaine public? 3. L'Etat a-t-il le droit d'exproprier, dans un intérêt public, les œuvres littéraires? 4^e. Quels principes doivent présider aux conventions internationales relatives aux œuvres dramatiques?

2^e Section. *Condition des écrivains.* 1^{re} question. Telles qu'elles sont constituées, les associations littéraires existant actuellement en Belgique peuvent-elles aider au développement et au progrès de la littérature nationale? Quelles mesures pourrait-on conseiller à cet égard? 2^e. Les encouragements de l'Etat — les concours officiels pour les prix quinquennaux, triennaux et autres, les souscriptions, les subventions, etc., — sont-ils de nature à provoquer l'éclatement de talents littéraires et à en assurer le développement? 3^e. La librairie pourrait-elle être organisée en Belgique de manière à sauvegarder les intérêts des écrivains nationaux par la propagation de leurs productions tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur du pays? 4^e. Quelles mesures pourrait-on provoquer en vue d'assurer à l'écrivain, non fonctionnaire, une retraite honorable et, en cas de besoin, une pension à la veuve et des secours aux orphelins?

3^e Section. *Rôle de la littérature dans l'enseignement.* 1^{re} Question. Quelle part doit-on faire à l'éducation littéraire dans l'enseignement? 2^e. Ne faut-il pas comprendre la littérature contemporaine dans l'enseignement classique? Ne convient-il pas, pour rendre l'enseignement littéraire des langues modernes plus solide, de s'inspirer de la méthode suivie pour l'enseignement des langues anciennes? 3. Par quels moyens peut-on rendre plus utiles les conférences littéraires, les lectures et les bibliothèques? 4^e. Quel doit être le rôle de la presse dans la critique littéraire?

4^e Section. *La littérature considérée comme art.* 1^{re} Question. Quels principes doivent être conservés de l'école classique? 2^e. Quels progrès la littérature moderne doit-elle au romantisme? 3^e. Quelle influence peut avoir sur la littérature la théorie des milieux? 4^e. Que peut-on admettre du réalisme et du naturalisme dans la littérature contemporaine?

Les sections siègent successivement. Toutes les personnes participant au Congrès peuvent assister

aux séances des différentes sections, mais, dans chacune d'elles, les membres inscrits pour en faire partie ont seuls le droit de vote. Les orateurs ont la liberté du choix de la langue pour leurs discours ou leurs communications; mais les discours étant recueillis par la sténographie, les membres qui ne se seront pas exprimés en français remettront aux secrétaires, avant la fin de la séance, le texte original ou le résumé de leurs discours. Les travaux du Congrès sont publiés par les soins du comité général.

Il y a des membres effectifs et des membres honoraires du Congrès. Sont membres effectifs: 1^o les membres de l'Union littéraire belge et des sociétés savantes, cercles, etc., qui ont consenti à prêter leur concours financier à l'entreprise, par l'octroi d'un subside; 2^o les personnes qui enverront leur adhésion et payeront une cotisation de 10 francs. Sont membres honoraires, les personnes appartenant au monde littéraire de l'étranger que le comité exécutif croira devoir inviter à venir relever les travaux du Congrès de l'éclat de leur autorité et de leur talent. Les membres effectifs et les membres honoraires ont droit à une carte d'entrée aux séances du Congrès pour eux et pour leurs dames. Les membres effectifs et honoraires jouissent en Belgique sur les chemins de fer de l'Etat et sur la plupart des lignes concédées, et bien que voyageant isolément, tant en trains express qu'en trains ordinaires, d'une réduction de 50 p. c. sur les prix normaux des tarifs.

— Nous avons, à diverses reprises, entretenu nos lecteurs de la question du daltonisme, qui a fait l'objet depuis quelques années d'intéressantes recherches (voir notamment l'article de M. le Dr Warlomont, *Athenæum belge*, 1879, p. 172). On sait combien le nombre des daltoniens est considérable. En Belgique, comme dans les autres pays, on a reconnu qu'il était nécessaire de ne confier certains emplois, notamment dans le service des chemins de fer, qu'à des personnes exemptes de ce défaut de la vue; il n'est donc pas inutile de dire ici un mot d'une expérience qui vient d'être faite aux Etats-Unis. La Compagnie du chemin de fer de Pensylvanie a fait explorer, pendant le mois d'avril, à Jersey City, tout le personnel à son service, et qui s'élève à 5,000 employés. La recherche, faite au moyen d'écheveaux de laines colorées, a démontré qu'un grand nombre d'employés étaient incapables de distinguer les couleurs. Il en est qui, après avoir donné son vrai nom au rouge d'un écheveau d'échantillon le confonduient avec plusieurs nuances de bleu et de jaune; d'autres parviennent à distinguer toutes les nuances de vert, mais ne peuvent apercevoir dans l'écheveau de confusion toutes celles du rouge. Ces résultats auront probablement pour effet de provoquer une réforme du personnel.

— La livraison de mai de *Nord und Süd* renferme un essai de M. W. Lübke sur les fameuses sculptures de Pergame, que le Musée de Berlin vient d'acquérir et dont nous avons déjà dit quelques mots. Au dire de M. Lübke, qui fait autorité en pareille matière, il n'y a, dans toute la statuaire hellénique, qu'une œuvre qui puisse être comparée à l'autel de Pergame: ce sont les sculptures du Parthénon. Le Musée de Berlin est donc aujourd'hui, pour ce qui concerne la statuaire grecque, au premier rang, et seule la galerie de Londres peut lui disputer la palme. — On s'occupe activement de la reconstitution de l'immense frise de l'autel; on classe les milliers de fragments dont elle se compose, et ce travail est déjà assez avancé pour permettre de juger de l'ensemble. Dès que les travaux seront terminés, on abordera la question du local, et il est probable que le gouvernement prussien se décidera, soit à construire un musée spécial, soit, ainsi que le propose M. Lübke, à placer les sculptures de Pergame dans le musée actuel, sauf à construire un palais pour la galerie de peinture. Le célèbre Musée Schinkel serait alors exclusivement réservé à la statuaire grecque.

DÉCÈS. — Paul de Musset, littérateur, frère aîné d'Alfred de Musset, mort le 17 mai, à Paris, à l'âge

de 76 ans. — Andrieux, peintre paysagiste, mort à Samoël, près de Fontainebleau, à l'âge de 50 ans. — Christian August Friedrich Peters, astronome, directeur de l'Observatoire de Kiel, mort le 8 mai, à l'âge de 74 ans. — Karl August Krebs, pianiste et compositeur, mort le 16 mai, à Dresde, à l'âge de 76 ans. — August von Witzleben, lieutenant-général, écrivain militaire, mort à Berlin, le 7 mai, à l'âge de 74 ans. — J. Andersson Nils, botaniste suédois, mort à Stockholm, le 27 mars, à l'âge de 59 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES LETTRES. — *Séance du 10 mai.* — M. le ministre de l'intérieur fait savoir que, par testament fait à Paris le 12 août 1872, M. Adelson Castiau a légué à l'Académie une somme de dix mille francs dont les intérêts accumulés, de trois en trois ans, seront, à chaque période triennale, attribués, à titre de récompense, à l'auteur du meilleur mémoire sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. M. le ministre rappelle que, par dépêche de son prédécesseur, datée du 5 avril 1875, la classe a été consultée, à la demande de la commission de publication des œuvres des grands écrivains du pays, sur le point de savoir s'il y a lieu, pour ladite commission, de s'occuper également de la publication des œuvres des écrivains belges qui ont écrit en latin. Il ajoute qu'il est désirable que cette commission possède aussi un règlement comme celle de la Bibliographie nationale. La classe partage cette manière de voir. Elle décide en principe qu'il y a lieu de nommer une commission latine.

Séance publique du 13 mai. — Lecture de M. Nypels sur la Loi pénale belge, le principe qui lui a servi de base et le système pénal en lui-même. M. Nypels suit les diverses phases par lesquelles a successivement passé la pénalité avant d'être comprise comme elle l'est aujourd'hui, et il montre que les sanctions pénales du Code belge doivent être révisées pour répondre aux besoins de la société. M. le lieutenant-colonel P. Henrard lit un travail intitulé: « Mathieu de Morgues et la maison Plantin. » Mathieu de Morgues, abbé de Saint-Germain, d'abord favori de Richelieu, puis disgracié, se vit aux Pays-Bas Marie de Médicis, et confondit sa cause avec celle de la reine-mère, qu'il défendit contre le tout-puissant ministre dans un grand nombre d'écrits. L'abbé de Saint-Germain a retenu, pendant son séjour aux Pays-Bas, une correspondance suivie avec Balthazar Moretus, chef de l'imprimerie plantinienne. C'est cette correspondance qui a fourni à M. Henrard les éléments d'une intéressante étude. — Proclamation du résultat des concours et des élections. Un mémoire, écrit en flamand, a été reçu en réponse à la deuxième question du programme, ainsi posée: « On demande une étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique, au moyen âge, jusqu'au commencement du xvi^e siècle. On adoptera pour point de départ les modifications introduites dans la société à l'époque de l'abolition presque générale du servage, au xiii^e et au xiv^e siècle. » La classe décide à ce travail une médaille d'argent. Deux mémoires ont été reçus en réponse à la cinquième question, ainsi conçue: « Faire l'histoire des classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Étudier leur manière de vivre et déterminer quelle était, dans les campagnes, la constitution de la famille et de la propriété. » L'un des mémoires est écrit en français, l'autre, en flamand. La classe a décidé de partager le prix de 1,000 francs entre les auteurs de ces travaux. Le mémoire français est l'œuvre de M. V. Brants, professeur à l'université de Louvain; le mémoire flamand est dû à MM. Frans De Potter, à Gand, et Jean Broeckart, à Wetteren. — M. Louis Hymans a été élu correspondant.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 11 mai.* — Note de M. Montigny sur l'éclairage des mines au moyen des sul-

fures phosphorescents. On sait que les propriétés phosphorescentes des sulfures de baryum, de calcium et de strontium sont exaltées au plus haut degré quand ces substances sont placées dans des tubes de verre, tels que ceux de Geissler, où l'air est très raréfié, dans lesquels passent des décharges incessantes d'un appareil d'induction comme la bobine de Ruhmkorff. Ces tubes sont alors lumineux dans toute leur étendue; la lumière qu'ils répandent a d'autant plus d'éclat que l'action électrique est plus énergique, et sa teinte varie suivant la nature et le mode de préparation du sulfure. M. Montigny s'est demandé si ce genre d'illumination ne trouverait pas son application, par exemple, à l'éclairage des mines. Le moment d'appeler l'attention sur cette application lui paraît d'autant plus opportun, que d'épouvantables catastrophes répandent la désolation dans nos districts houillers et consternent la Belgique entière, à des époques fatalement très rapprochées. L'auteur ne se dissimule pas les grandes difficultés que rencontreraient l'installation et le fonctionnement régulier et incessant de ce genre d'appareils dans les mines, où l'on a déjà proposé d'employer l'illumination produite par les tubes de Geissler, qui offre l'avantage de ne présenter aucun danger d'explosion, l'action calorifique qui se manifeste à l'extérieur de ces tubes étant très faible. Aussi, M. Montigny n'entre-t-il dans aucun détail sur le mode de disposition et d'installation à employer. Il se borne à ajouter un fait destiné à montrer que la lumière répandue par les sulfures rendus phosphorescents au moyen des courants électriques, peut satisfaire aux exigences de l'éclairage des mines, en vue de convaincre les personnes qui n'ont pas été témoins des beaux phénomènes dont il s'agit. Tout récemment, M. le Dr Phipson a proposé de résoudre la question de l'éclairage économique des habitations en exaltant, par un courant électrique, la phosphorescence du sulfure de baryum contenu dans un tube de Geissler où circulerait un courant électrique constant et d'intensité donnée. Il prétend obtenir ainsi une lumière uniforme et agréable, dont le prix de revient est inférieur à celui du gaz. — Note de M. J. Plateau relative à une application des images accidentelles. — M. Spring communique le résultat de recherches sur les propriétés que possèdent les corps solides de se souder sous l'action de la pression

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES BEAUX-ARTS. Séance du 12 mai. — M. le ministre de l'intérieur fait savoir que M. Jules Pécher, chargé d'exécuter le buste de feu Henri Leys, destiné à la salle des séances de l'Académie, a terminé le modèle de son œuvre. M. Fétis donne lecture de la réponse qu'il fait à la lettre de M. A. Michiels, laquelle lui avait été renvoyée lors de la dernière séance, et qui avait pour but de réclamer la priorité de la découverte des noms des peintres Jean-Jérôme Francken et Frans De Vriendt, alias Floris, dans les monogrammes qui figurent sur le tableau du *Couvent de la Merced*, acquis récemment par le Musée de Bruxelles. Cette note sera insérée dans le bulletin de la séance.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 mai. Les élections du 8 juin et le programme du parti libéral (Goblet d'Alviella). — La nocé d'Avédis (Th. Nicolet). — L'enseignement historique et la création d'un institut supérieur d'histoire (Léon Vanderkindere). — Notes d'un voyage aux États-Unis. I. New-York (Ed. de Laveleye). — L'éducation nationale par l'armée (Th. Hegener).

Revue catholique. 15 mai. L'enseignement historique dans les écoles de l'Etat. — La colonie libre de Port-Breton (E. Vanderlaan). — Un vieux mystère et un grand opéra, suite (L. Yseux). — Les légistes, le droit romain et la législation chrétienne (E. Descamps). — Chronique religieuse des États-Unis (E. Carry). — Quelques traits de l'histoire de la pomme de terre.

Bulletin de l'Académie royale de médecine.

Avril. Fibromyome kystique volumineux de l'utérus (Wasseige). — Nouvelles recherches sur la pleuropneumonie exsudative de l'espèce bovine (Willemx).

Revue de l'instruction publique XXIII. 2. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique (P. Thomas). — De la politique dans Euripide (G. Mallet).

Ciel et terre. 15 mai. La terre et ses montagnes (F. Van Rysselberghe). — La polarisation atmosphérique et l'influence du magnétisme terrestre sur l'atmosphère (C. Lagrange). — Observations atmosphériques sans instruments (J. Vincent). — Sur l'éclat et la distribution des étoiles. Fin. (H. Farquhar, trad. p. L. Estourgies). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent).

Journal des Beaux-Arts. 15 mai. Le Salon de Paris: la sculpture. — Les tapisseries. — Exposition de Turin. — Le Musée de Vienne. — Nécrologie. — Heris, son rapport au Roi en 1848. — Tableau de Jean Popels.

Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. Janvier-février 1880. Notice sur le Steen d'Anvers (J. Boutry). — Grès limbourgeois de Raeren, 3^e et 4^e lettre (Schmitz). — Pierre Geüns, artiste tourneur (J. Gielen). — Grès wallons (D. van de Castele).

Revue critique d'histoire et de littérature. 10 mai. A. Croiset, La poésie de Pindare. — Géographie de Strabon, t. III, trad. p. Tardieu. — Klein, Les fonctionnaires des provinces romaines jusqu'à Dioclétien. — Lipsius, Manuel de dogmatique protestante. — Les propos rustiques de Noël du Fail, p. p. de La Borderie. — De Cihac, Dictionnaire d'étymologie daco-romane. — Arnaudo, Le Nihilisme et les Nihilistes, trad. p. Bellanger; Frédéric, La Russie et le Nihilisme. — Lord Palmerston, sa correspondance intime, par Bulwer et Ashley, trad. p. A. Craven. — Chronique: France, Allemagne, Angleterre, Bohême, Espagne, Indes. — Académie des inscriptions. — 17 mai. Poèmes bretons du moyen âge, publiés et traduits par de La Villemarqué. — Stimming, Bertran de Born, sa vie et ses œuvres. — L'Anatomie des abus, de Stubbes, p. p. Furnival. — Rahlenbeck, La mission du conseiller Boisot à Metz. — Gmelin, Contributions à l'histoire de la bataille de Wimpfen. — Freymy, Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III, ambassade à Venise d'Arnaud du Ferrier. — Darest, Histoire de la Restauration. — Chronique: France, Allemagne, Angleterre, Belgique. — Académie des inscriptions. — 24 mai. Rickell, Règles de la métrique biblique. — S. Reinach, Manuel de philologie classique. — Posse, Documents tirés des archives du Vatican. — Diez, Dictionnaire étymologique des langues romanes, 4^e édition, revue par Scheler. — Variétés: Guyard, Encore le mot Imga. Lettre de M. Jundt et réponse de M. Bonet-Maury. — Chronique. — Académie des inscriptions.

La Nouvelle Revue. 15 mai. Episodes de l'histoire de la Contre-Révolution. IV. (G.-A. Thierry). — Un naufrage en 1791 sur la côte de Madagascar (E. Littré). — Nos mœurs économiques: les Chambres syndicales de patrons (E. Berr). — Le Charmeur. I. (Marc Monnier). — La question du Théâtre-Lyrique (L. Gallet). — Le Saint-Simon inconnu (G. Duplessis). — Confidences interrompues (Alb. Le Roy). — Paysages normands, poésies (E. Blémont). — Le Salon de 1880. — Revue du théâtre: drame et comédie (H. de Bornier). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue politique et littéraire. 15 mai. — Le prince Albert et M. Gladstone (Léo Quesnel). — Les thèses de M. H. Marion (A. Burdeau). — Les papiers inédits du duc de Saint-Simon (G. de Nouvion). — Un fabuliste espagnol au XVIII^e siècle. Thomas Yriarte (A. de Tréverret). — Causerie littéraire. — 22 mai. — Les dangers du moment. — Salon de 1880: L'exposition de peinture (Ch. Bigot). — Le troisième centenaire de Camoëns (A. Loiseau). — Études nouvelles sur le moyen âge: M. Demay: Le costume d'après les sceaux. — Simpson de Bassora, ou les avantages de la polygamie, récit humoristique (J. Payn).

Revue scientifique. 15 mai. Actinométrie (J. Violle). — La régulation de la température chez les animaux (L. Fredericq). — Érasme Darwin (H. Ferrari).

— Les moteurs domestiques (H. Fontaine). — Les peuples qui deviennent nerveux - 22 mai. Physiologie générale (Th. Rouget). — Les fondations de prix à l'Académie des sciences, 1714-1800 (Ern. Maindron). — De la combinaison chimique (Berthelot). — Le traité de chimie analytique volumétrique de M. Fleischer (Henninger).

Revue des Deux mondes. 15 mai. Inès Parker II. (Mario Uchard). — Une idylle monacale au XIII^e siècle. Christine de Stommeln (E. Renan). — Le fils de Pierre-le-Grand. II (E.-M. de Vogüé). — La réforme de l'enseignement philosophique et moral (A. Fouillée). — Les papiers du duc de Saint-Simon (G. Picot). — Un poète lyrique espagnol. Don Gaspar Nuñez de Arce (L. Louis-Lande). — La région du Bas-Rhône (Ch. Lenthéric). — Les Salons de Diderot (F. Brunetière).

Revue bordelaise. 16 mai. De la recherche de la paternité. — L'éducation des filles au XVIII^e siècle. — M. Francisque Sarcey. — Un livre utile. — Histoire d'un concours académique. — De Libourne au Buisson

L'Exploration. 13 mai. Ch. Hertz et le Canal interocéanique (C^{te} d'Ahérie) — Yeddo, suite (Maget). — Projet d'expédition au pôle antarctique (G. Bove) — 20 mai. Une visite à Tiflis (Carla Serena). — Le voyage de M. Soleillet dans l'Adrar. — Le Kouldja. Sociétés savantes. — Bibliographie. — Nouvelles.

Polybiblion. Part^e littéraire. Mai. Théâtre contemporain. — Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus: Théologie, Jurisprudence, Sciences et arts, Belles-Lettres, Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

Bulletin scientifique du département du Nord. Avril. L'anatomie générale, son but, sa méthode (F. Tournoux). — Théorie du faisceau, fin (C. E. Bertrand). — Chronique.

De Nederlandsche Spectator. 15 mai. Nieuwe refereren van Anna Bijns. — Een nieuw fragment van Euripides. — Tartuffe. — 22 mai. Drie evangeliedienaren uit den tijd der Hervorming. — Arent Cornelisz. — Tartuffe, slot.

De dietsche Warande. D. III, n^o 2. « Lilith », Gedicht van Marcellus Emants. — Reinier Craeyvanger. — Het hollandsch bloed van Albert graaf de Mun. — « Frauengestalten » van Mevr. Schneider. — Onuitgegeven vaerzen van Mr W. Bilderdijk. — Boekbeoordelingen. — Adriaan Willem baron van Renesse. — Monumentale Schilderkunst. — Mengelingen.

Deutsche Rundschau. Juin. Die kleine Welt. Eine Erzählung aus Japan. II (R. Lindau). — Brahms (L. Ehlert). — Madame de Rémusat und Napoléon Bonaparte (Karl Hillebrand). — Jenseits der Schneegrenze (P. Güssfeldt). — Der Luxus der Todtenbestattungen im alten Rom (L. Friedländer). — Das Elsass vor der Revolution von 1799 (A. Schneegans). — Der faule Beppo. Erzählung (Hans Hoffmann). — Bemerkungen über Paris (J. Rodenberg). — Die Opern- und Concert-Saison in Wien (Ed. Hanslick). — Kunst und Kunstgeschichte. — Zur Erinnerung an H.-B. Oppenheim (A. Lammers). — Literarische Rundschau: Der Philologe Fr.-W. Ritschl. Orient-Literatur. — Literarische Notizen.

Deutsches Literaturblatt. 15 mai. Der Dichter der Hypathia. — Simons, Spanien — Lindau, Gute Gesellschaft. — Bodemann, J.-G. Zimmermann. — Fabri, Ein dunkler Punkt. — Müller, Der Kampf Ludwigs des Bayern mit der römischen Kurie. — Literarische Umschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 15 mai. Luther von einem Spanier besungen. — Der Volksroman in Frankreich. — Italien: Mariano. Christenthum, Katholicismus und Kultur. II. — Shakespeare's « Kaufmann von Venedig » im Portugiesische übersetzt von Dom Luiz König von Portugal. — 22 mai. Italien: Sociale Probleme. — Ungarn: Zwei Todte. — England: Ouida. — Neuprovenzalische Poesie. — Kleine Rundschau.

Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken. Session de 1879-1880. Bruxelles, Manceaux. 4 fr.

Croquet, Frédéric. La Constitution belge 2 vol. (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 1 fr. 20.

Brux.—Imp. de l'Économiste Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 12 - 15 JUIN 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Ypriana, par A. Vanden Peereboom, t. III (J. Stecher). — Essais de philosophie politique et morale, par T. E. Cliffe Leslie (Em. de Laveleye). — Le dénoûment de l'histoire de Rama, traduit du sanskrit, etc., par F. Nève (Ch. Michel). — Les Maîtres ornemanistes, par D. Guilmard (H. Hymans). — Botanique : De Candolle, La photographie. Heusschen, Leçons de botanique (Fr. Crépin). — Correspondance de Berlin : Publications historiques : A. v. Arneth, Histoire de Marie-Thérèse. Krones, Histoire d'Autriche. Hallwich, Wallenstein. Fournier, Gentz et Coblenz. Wolf, L'Autriche et la Prusse, 1780-1790. (Paul Baillet). — Correspondance littéraire de Paris : Récits de voyages, Romans et nouvelles, Jouin, La sculpture en 1879. — Bulletin. — Correspondance : Le pays des dolomites. — Lettre parisienne. — Les nouvelles fouilles de M. Schliemann à Troie. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Ypriana. Notices, études, notes et documents sur Ypres, par Alphonse Vanden Peereboom. Tome III. Bruges, de Zuttere, 1880. 442 pp. in-8°.

L'auteur a tort de craindre que ce tome troisième, qui a pour sous-titre les *Origines*, ne soit pas reçu avec la même faveur que ses deux aînés. Non moins qu'eux il nous intéresse, puisqu'il s'agit toujours de la troisième des villes-chefs de l'ancienne Flandre. Sans doute, le terrain est moins sûr, puisqu'il faut au préalable déblayer tout un fouillis de légendes baroques au sujet des Romains campés dans les vallées de l'Ypre et de l'Yser; mais l'archéologue trouve son compte dès qu'on lui parle médailles, poteries et voies romaines. Celle de Tournai à Oudenburg attire de nouveau l'attention des historiens. Quant à Ypres (que son nom vienne de sa situation relativement élevée, *Uppre*, ou bien des ormes ou ypréaux eux-mêmes), il ne dut sa naissance qu'à un château-fort, un *burg* de refuge bâti pendant les invasions des Normands. Toutefois, ce n'est guère qu'au x^e siècle qu'on peut conjecturer la présence de quelques laboureurs dans ces parages. Au siècle suivant, une charte authentique de 1093 atteste déjà l'importance de la cité. Dès 1070 les Yprois figurent avec honneur dans les luttes flamandes. Entre autres causes de développement rapide, on peut citer la draperie, sur laquelle, disent les archives locales de 1162, Ypres « *at esté d'ancienneté fondée* ». Au xii^e siècle, on cite déjà deux églises : Saint-Pierre et Saint-Martin.

M. Vanden Peereboom se moque, en passant, d'une prétendue monnaie mérovingienne qui ferait remonter Ypres jusqu'au vii^e siècle. Il préfère nous arrêter au tableau du xiii^e siècle, qui offre une situation politique des plus animées. Le comte de Flandre, Baudouin à la Hache, convoque un véritable Parlement dans sa résidence d'Ypres. Après l'assassinat de Charles le Bon, Guillaume de Loo y apparaît au milieu de la foire déjà célèbre, et se fait proclamer comte

de Flandre. C'est encore à Ypres que se tient, le 19 février 1138, l'assemblée dans laquelle Thierry d'Alsace renouela « la paix du comte » avant de partir pour la croisade. Dès lors existait la puissante abbaye de Saint-Martin, qui avait succédé à des chanoines simoniaques expulsés par l'évêque d'Arras, au nom du pape Pascal II. Le nouveau chapitre devint rapidement un fief clérical de première importance, grâce à la munificence des comtes de Flandre, qui recherchaient le séjour de la ville d'Ypres. Une autre abbaye, fondée en 1101, Sainte-Marie-au-Bois fut l'objet des libéralités de Marguerite d'Alsace et de Baudouin de Constantinople. Avant la fin de ce xiii^e siècle, l'abbesse de ce couvent eut un procès avec le prévôt de Zonnebeke, son voisin. Il prétendait toucher certaines dîmes sur des bruyères que les religieuses avaient fait mettre en culture. L'abbesse refusa de payer ces redevances féodales, bien que les terres fussent sous la juridiction de l'abbé. Cet épisode, qui se termina par l'intervention de l'évêque d'Arras et une menace d'excommunication de la part d'Innocent III, jette un jour bien curieux sur la vie intime de ce temps-là.

Non moins important pour l'histoire de la civilisation est l'acte de donation d'un terrain fait par Philippe d'Alsace pour l'établissement de l'hôpital qui existe encore aujourd'hui à l'est de la Grand-Place.

Pour achever cette étude d'une ville flamande au xiii^e siècle, l'auteur donne encore en détail l'histoire de la léproserie qui se rattache au retour des premiers croisés yprois, et l'analyse des documents qui concernent le *Temple d'Ypres*. C'est un des fondateurs de l'ordre des Templiers, le chevalier Geoffroi de Saint-Omer, qui fournit le premier terrain. Ces soldats « de la milice de Salomon » eurent bientôt des démêlés de propriétaire avec les chanoines de Saint-Martin et les échevins de la commune. Cet enchevêtrement féodal est très clairement expliqué d'après les documents contemporains. La concurrence de la « foire du Temple » et de la foire communale est à noter. Notons encore l'habitude des comtes de Flandre de recevoir l'hospitalité somptueuse « de la maison des chevaliers. » Ils logeaient aussi quelquefois dans la riche abbaye de Saint-Martin. Toutefois, dès 1161, ils eurent leur château ou manoir (*domus*) dans la cité même. C'est ce qu'on nommait tantôt *la mote le conte*, tantôt le *Zaethof* (cour de la salle), dénomination qui a persisté jusqu'à nos jours. M. Vanden Peereboom ne croit pas que ce manoir comtal ait jamais pu servir à la défense de la place.

Un chapitre de grande valeur est consacré aux *festes*, foires, et aux plus anciens développements de l'industrie et du commerce des Yprois. On les voit dès 1197 protégés jusque dans les villes rhénanes. Cette antique importance d'une bourgeoisie active et indépendante est consacrée encore aujourd'hui par un monument unique si bien décrit dans le tome premier de cet ouvrage, les *Halls*, dont la construction remonte à la fin de ce même xiii^e siècle. La ville flamande semblait avoir hérité de la ville wallonne d'Arras. Dans les annexes de ce chapitre, l'auteur communique le fruit de ses richesses sur les plus

anciennes constructions de la ville, les empièvements, les restes de radiers, de pilotis, etc. Il constate, en passant, que, surtout vers le nord, le niveau des rues a été exhausé d'environ deux mètres.

De p. 121 à 208, une longue et savante étude est instituée à l'effet d'apporter quelque lumière sur cette question si épineuse de l'origine de la commune d'Ypres. L'auteur ne s'interpose pas entre les faits; il préfère en indiquer bien nettement la portée, les sources et les documents essentiellement authentiques. Malgré certaines commotions, prises d'armes ou *wapeninghe* telles que la fameuse *Cöckerulle*, M. Vanden Peereboom ne croit pas que les communes flamandes soient sorties de l'émeute, comme Augustin Thierry l'a soutenu pour les communes de France. Les comtes ne furent pas, non plus, les créateurs de ces libres communautés, mais ils s'empressaient de les prendre sous leur protection, et, par politique, se glorifiaient de les étendre. Quant à l'influence romaine, elle paraît nulle dans cette partie de la Flandre qu'on appelait *Westland*, sauf peut-être à Cassel. La *gilde* germanique, non pas corporation ouvrière, mais association primitive et d'origine probablement religieuse, voilà l'élément qui semble avoir été vraiment formateur et caractéristique. M. Vanden Peereboom, insistant sur le caractère oligarchique des anciennes communes, décrit en détail les rapports de suzeraineté et de vasselage qui existaient souvent entre les diverses corporations ou associations d'une même ville.

C'est ainsi qu'à Ypres, les diverses gildes de teinturiers, de cardes, de tondeurs et d'autres « gens de la Halle » relevaient des gildes majeures, soit des tisserands, soit des foulons qui étaient unies elles-mêmes, par des liens féodaux, à la « corporation supérieure de la Draperie. » Quant à la commune elle-même, l'auteur croit que son autonomie n'est complète que quand elle peut être considérée comme un établissement féodal ayant « toutes » les obligations et prérogatives essentielles imposées et accordées aux nobles vassaux du comte, seigneurs de fiefs proprement dits.

Souvent une localité rendait une charte calquée sur une *keure* déjà ancienne; par exemple, Saint-Dizier en Champagne reçut des lois semblables à celles d'Ypres, qui fut, par conséquent, *chef de sens*, modèle de cette petite ville, de même qu'on disait *chef d'ordre* pour Cluny ou pour Clteaux.

Pour Ypres, comme pour la plupart de nos communes, on n'a guère de renseignements sur l'organisation première, mais les plus anciens diplômes du xii^e siècle permettent de deviner l'état préexistant. M. Gheldolf, le savant traducteur de Warnkönig, prétend que la charte octroyée en 1302 par Jean de Namur aux Yprois, fidèles patriotes, les a dotés de tous les droits d'une commune proprement dite. Ne serait-il pas étrange que cette ville si puissante eût dû attendre le droit d'arsin et la « défense solidaire de chacun par tous » jusqu'au lendemain de la bataille de Courtrai? D'ailleurs, dès 1171, les échevins avaient un droit de vindicte légale contre les contumaces étrangers (l'abbatis de

maison). M. Vanden Peereboom trouve aussi des preuves de l'obligation de la défense solidaire an érieurement à cette charte de Jean de Namur. Ce ne serait donc qu'une confirmation de droits déjà très anciens. La gilde des Marchands n'aurait pas pu se développer de si bonne heure sans les garanties nécessaires à tout essor commercial. Ypres, donc, a été très anciennement une personnalité juridique ayant des prérogatives et des obligations féodales. Pour exister complètement à cette époque, il fallait trouver place dans le cadre féodal.

Une autre étude non moins savamment et scrupuleusement instituée dans ce livre concerne « l'origine et les développements des institutions et des magistratures locales, puis communales, à Ypres avant 1270. » Y avait-il des châtelains ou *borchgraven* à Ypres avant la fin du XI^e siècle? Peut-on admettre le grand-bailli Frumold dès 1096? Quelle est l'origine des « *jugeurs et ministrateurs* » du *burgus de Ipra*? Comment s'est transformé l'échevinage primitif? N'a-t-il pas été pendant quelque temps si purement féodal et comtal qu'il dispensait de créer un bailli, représentant spécial du comte? Faut-il chercher dans les gildes l'origine des administrateurs du bourg, du mayeur et des *Coremanni*? Ce sont là des points très bien traités. Les questions sont bien posées, et l'on s'est surtout attaché à n'omettre aucune difficulté.

L'identité des châtelains et des vicomtes qui portent en flamand le même nom de *borchgraven* est ensuite magistralement discutée. Mais quelle qualité faut-il attribuer au personnage appelé *Laicus Yprensensis propositus*? C'est peut-être le chef de l'ancienne communauté territoriale; mais parfois ce titre de prévôt est donné au châtelain lui-même. D'autres indices amènent l'auteur à conjecturer que le *villicus*, si souvent cité dans les chartes locales, pourrait bien avoir été le véritable administrateur du terrain vague appelé *opstal*, dérivé de la *marke* germanique primitive.

Une autre institution, celle des *paiseurs*, se rapporte à l'ancienne coutume des compositions pécuniaires, des amendes, des paix, des trêves entre bourgeois. Par corruption, ce nom devient *besanters*; on croit qu'il désignait les successeurs des anciens chefs de la « gilde commune » des marchands notables. Enfin, l'analyse de la charte de 1209, qui soumet les échevins à l'élection annuelle, et le tableau de la prospérité inouïe d'une ville qui compta jusqu'à 200.000 habitants, font de ce troisième volume un excellent chapitre de la grande histoire de la civilisation flamande. Il en sera de même (nous pouvons l'augurer) des deux volumes suivants, qui doivent surtout nous faire connaître les mouvements démocratiques, les luttes pour l'égalité au moins partielle au sein de la commune, et, d'autre part, les fêtes à la fois littéraires, militaires et civiques qui donnaient à Ypres une animation bien difficile à y retrouver aujourd'hui.

J. STECHER.

Essays in political and moral philosophy, by T. E. Cliffe Leslie (*University Press series*). Dublin, Hodges.

Parmi les disciples de Stuart Mill, Cliffe Leslie est le plus connu et, à mon avis, celui qui mérite le plus de l'être. En Allemagne, en Italie, en Danemark, en Amérique, partout où les nouvelles méthodes économiques ont trouvé des adhérents, il est cité comme une autorité dont nul ne conteste la valeur. Il connaît mieux que les autres économistes anglais les différents pays du continent, qu'il a été étudier sur place, et il se tient au courant des publications économiques en langue étrangère, qu'il lit dans les originaux.

Autre mérite assez rare parmi les économistes : il est écrivain. Son style est vif, clair, brillant parfois, mais sans faux éclat. Il évite les formules abstraites et les généralités creuses. Il cherche et trouve le mot juste et l'expression propre. Il entremêle ses deductions de traits piquants, de faits bien exposés, de citations frappantes. On s'aperçoit qu'il a porté son regard au delà du cercle étroit de la loi de l'offre et de la demande.

Leslie est un novateur en certaines mesures, mais sans qu'on puisse le ranger parmi les *Kathedersocialisten*, car il ne veut pas étendre le rôle de l'Etat, et il ne rêve pas le triomphe de l'égalité. Je le rattacherai plutôt à l'école de l'économie politique historique dont Roscher et Knies sont les chefs en Allemagne, et dont en France M. Baudrillard vient d'appliquer la méthode d'une façon remarquable dans son important ouvrage sur le luxe. Cliffe Leslie est ainsi le descendant direct d'Adam Smith, car ce qui frappe dans la *Richesse des nations*, c'est précisément le mélange constant des deductions théoriques et des preuves tirées de l'histoire. Voilà vraiment la bonne voie. L'économiste doit sans cesse s'appuyer sur l'histoire, parce que c'est en invoquant les faits qu'il peut montrer clairement la conséquence de telle loi ou de telle institution. De même, l'historien devrait toujours être économiste. Et, en effet, quel est l'enseignement principal que nous pouvons demander à l'histoire? N'est-ce pas de savoir quelles sont les causes qui ont déterminé le progrès ou la décadence des peuples? Or, ces causes, au fond, sont toujours de l'ordre économique.

Comment se fait-il que l'empire ottoman, après avoir occupé les trois quarts du bassin de la Méditerranée et du Danube et fait trembler Vienne, recule sans cesse, perd province après province et tombe d'une chute irrémédiable? C'est parce que le Turc, au lieu de vivre par le travail, a voulu subsister par la spoliation. Mais la spoliation organisée ruine le spolié et le spoliateur, et aboutit à l'abîme. C'est aussi la morale à tirer de l'histoire de l'empire romain. Comment la France, qu'on croyait ruinée en 1870 et par l'indemnité de guerre des cinq milliards et par les cinq milliards de dépenses intérieures, s'est-elle si vite relevée, phénomène économique qui a étonné le monde? C'est parce que l'édifice social en France, reposant sur la petite propriété, presque tous ses habitants travaillent et épargnent. Ainsi l'Economie explique l'histoire.

Histoire, droit, morale, philosophie, politique et économie politique, toutes ces branches du savoir se tiennent de très près et doivent se prêter sans cesse de mutuelles lumières. C'est là précisément ce qui fait le mérite du livre de M. Cliffe Leslie. Un regard jeté sur la table de matières suffit pour le prouver.

Voici d'abord de la politique étrangère : *L'avenir de l'Europe prédit par l'histoire et La paix, le XIX^e siècle peut-il l'espérer?* Ces articles sont vraiment prophétiques. Ecrits avant les grandes guerres qui ont changé la face de l'Europe, ils les font entrevoir et en montrent à l'avance la probabilité. *L'Utilitarisme et le Summum bonum* : Quel est le but de la vie? Quels sont les ressorts de nos actions? Leslie remonte ici à la question primordiale qui domine tout le domaine économique, et c'est à la philosophie qu'il en demande la solution. Suit un excellent travail sur le droit international. Il examine ensuite l'influence qu'exercent sur le bien-être des populations les différents systèmes militaires de l'Europe. — Nous signalerons aussi des études approfondies sur la distribution des métaux précieux dans la circulation universelle et leur action sur les prix; enfin des dissertations sur les méthodes économiques et sur l'idée même de la richesse.

Un des grands mérites de Cliffe Leslie, c'est d'avoir redressé, avec un succès incontestable, plusieurs des théories erronées que Riccardo et ses disciples avaient fait accepter sous le nom de « lois économiques » par un abus de la méthode mathématique et déductive. La poursuite unique et dominante de l'intérêt privé, l'égalité des profits et des salaires, le « fonds des salaires » (*wage's fund*), autant de formules abstraites, tantôt vraies, tantôt fausses, et toujours soumises à l'action des habitudes, des coutumes, des institutions, des croyances religieuses et des lois civiles. Les économistes orthodoxes appliquaient à l'homme la méthode des sciences naturelles et spéculaient sur ses tendances comme si c'étaient des attractions physiques ou chimiques. Mais l'homme est un être libre, perfectible, et c'est lui-même qui fait les lois qui président à la distribution et à la circulation des richesses. Voilà ce qu'il ne faudrait jamais oublier.

C'est l'Université de Dublin qui a publié le dernier livre de M. Cliffe Leslie, et l'on sait que c'est là un honneur réservé aux œuvres de premier ordre. C'est la confirmation la plus décisive de l'appréciation sommaire que je viens de faire de ce remarquable volume.

EMILE DE LAVELEYE.

Félix Nève. *Le dénoûment de l'histoire de Rama*.

Drame de Bhavabhouti, traduit du sanskrit avec une introduction sur la vie et les œuvres de ce poète. Louvain, 1880.

La littérature dramatique de l'Inde est certainement une des productions les plus intéressantes de la civilisation brahmanique; c'est celle qui, avec la forme la plus raffinée, nous fait pénétrer le plus intimement dans la vie et les mœurs du peuple hindou. Aussi attira-t-elle dès l'abord l'attention des hommes éminents qui, à la fin du siècle dernier, révélèrent cette civilisation à l'Occident. Dès 1789, l'illustre W. Jones publiait la traduction de Çakuntalâ, le chef-d'œuvre de Kâlidâsa et du théâtre indien. Cette traduction était traduite à son tour presque immédiatement en allemand (1791), puis en français (1808), du français en italien (1815), et excitait en Europe un véritable enthousiasme.

Peu de temps après paraissait le *Theatre of the Hindus*, de H.-H. Wilson (2 vol., 1827). Cet ouvrage contenait des traductions un peu libres, mais d'un grand mérite littéraire, des principales productions du théâtre indien et des résumés fort bien faits des autres pièces : c'est encore actuellement (3^e édit. 1871) le meilleur livre que puisse consulter le public lisant l'anglais, quoique toutes les traductions aient été refaites sur les originaux et plus littéralement depuis. Une traduction française du livre de Wilson parut en 1828, mais faite sur le texte anglais et sans aucun recours aux originaux; elle n'offrait guère qu'une ressemblance éloignée avec le texte sanskrit, d'autant plus que l'auteur ne s'est pas toujours soucie de suivre dans ses audaces la partie versifiée de l'ouvrage anglais, et qu'il en a ainsi mutilé bien des endroits. C'est là cependant le seul qui, jusqu'à nos jours, ait pu donner au public français une idée de cette curieuse littérature. Depuis la traduction que Chézy ajouta à son édition de Çakuntalâ en 1830, il faut attendre ces dernières années pour trouver des traductions des trois pièces de Kâlidâsa par M. Foucaux, professeur au Collège de France, du « Chariot de terre cuite » par M. P. Reynaud, et enfin, l'an dernier, une charmante traduction d'un curieux drame bouddhique, la « Joie des Serpents », par M. A. Bergaigne, maître de conférences à la Sorbonne (Leroux, 1879).

Bhavabhouti, l'émule de Kâlidâsa, n'avait pas encore trouvé de traducteur en langue française,

et cependant les trois pièces qui nous sont parvenues sous son nom sont bien dignes de la curiosité du public lettré. M. F. Nève, professeur à l'Université de Louvain, vient de combler en partie cette lacune en publiant le volume que nous annonçons plus haut.

Comme autrefois M. A. Weber de Berlin, se reposant un instant au milieu de ses importants travaux, donnait une traduction allemande de *Mālavikā et Agnimitra*, M. F. Nève consacre ses loisirs à nous faire connaître le « Dénouement de l'histoire de Rāma », le deuxième des drames de Bhavabhūti. La traduction du drame sanskrit, à la fois élégante et fidèle, est bien faite pour donner une juste idée de ce singulier théâtre à ceux qui ne peuvent remonter à l'original. Ils trouveront un sujet puisé au fond national des légendes de l'Inde, pathétique et d'un intérêt soutenu; le style, si bien rendu dans la traduction, ne pourra manquer de les attirer vivement. De leur côté, les savants spéciaux ne consulteront pas ce travail sans profit: des notes érudites, où l'auteur discute les variantes des manuscrits dont il a vu les plus importants, et les diverses traductions proposées avant lui, des éclaircissements que sa connaissance profonde de l'antiquité hindoue lui permet de prodiguer, rendront ce livre indispensable à tous ceux qui voudront étudier désormais l'*Outtara-Rāma-Charita*.

Nous n'analyserons pas ici ce drame intéressant; il faudrait montrer d'abord comment il se rattache à la grande épopée du Rāmāyana et en quoi il en diffère; c'est une étude qui a été faite de main de maître dans l'introduction: nous préférons y renvoyer le lecteur. Cet introduction est un long et important chapitre d'histoire littéraire. L'auteur expose d'abord en quelques mots les origines du théâtre indien. Ici nous regrettons qu'il ait renvoyé ailleurs l'étude des influences grecques sur cette branche de la littérature de l'Inde: son goût délicat et sa profonde connaissance des littératures grecque et indienne n'eussent pas manqué de jeter de vives lumières sur cette question intéressante autant que controversée. Après avoir caractérisé brièvement les œuvres de Kālidāsa, le savant professeur étudie avec plus de détails ce que l'on sait de Bhavabhūti, de sa famille, de sa patrie et du pays où il vécut. Un chapitre fort soigné est consacré ensuite à une étude littéraire de l'œuvre du poète hindou. M. Nève analyse les divers drames qui la composent et n'a pas de peine à nous faire partager son admiration pour ce génie oriental.

Signalons encore les savants appendices qui terminent le volume, où le lecteur trouvera des éclaircissements, des comparaisons avec des parties analogues de la littérature sanskrite, et terminons en souhaitant de voir l'auteur continuer dans cette voie et nous donner bientôt une traduction aussi remarquable des deux autres drames de Bhavabhūti. Il aura fait connaître ainsi au public français un des grands noms de la littérature de l'Inde.

CHARLES MICHEL.

Les Maîtres ornemanistes, dessinateurs, peintres, architectes, sculpteurs et graveurs, etc., par D. Guilmard. 180 pl. tirées à part, donnant environ 250 spécimens des principaux maîtres et précédées d'une introduction par M. le baron Davillier. Paris, Plon, gr. in-8°.

M. Guilmard n'en est pas à son coup d'essai. Voilà bientôt trente ans qu'il publiait son livre de la *Connaissance des styles de l'ornementation*, un ouvrage qui fut, un peu plus tard, traduit en allemand. *Les Maîtres ornemanistes*, dans l'esprit de l'auteur, serviront de complément à son précédent ouvrage. Supposant le lecteur au fait des divers styles de l'art

ornemental, il lui fournit sur les maîtres de chaque époque une quantité de renseignements utiles et la reproduction des types les plus caractéristiques des diverses écoles. Comme l'auteur a eu accès aux collections tant publiques que privées de la France, on est assez exactement renseigné par lui sur les ressources des Cabinets de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de l' Arsenal à Paris. Le Cabinet de Bruxelles n'est pas moins soigneusement relevé; M. Guilmard y signale des richesses, même en œuvres françaises.

Ce que M. Destailleur avait omis dans son recueil de *Notices*, au grand dam des chercheurs: une table des matières, M. Guilmard nous le procure sous une forme excellente. Etant donné que l'on veuille se renseigner sur l'orfèvrerie, aux diverses époques, il suffit de chercher dans l'index le mot *orfèvrerie*, pour obtenir l'indication des sources authentiques.

Les premières livraisons se rapportent à l'école française. Le représentant le plus ancien de l'art ornemaniste en France serait Jacques Prévost, un maître qui naquit à la fin du xv^e siècle, et qui nous a même laissé un portrait de François I^{er}. C'est le maître S. P., que Bartsch a rangé parmi les anonymes de l'école de Marc-Antoine, et qui, au bout du compte, était peut-être le Montois Jean Prévost, établi à Bruges dans le premier tiers du xv^e siècle.

M. Guilmard écarte toute la série des maîtres qui ont travaillé pour les *Heures*, s'en tenant aux ornemanistes pratiques. A proprement parler, ce n'est donc pas une histoire de l'ornement qu'il nous donne. Cette histoire reste à faire et se confond, en somme, avec l'histoire de l'art lui-même pendant des siècles. C'est ce que prouve à toute évidence l'introduction que le baron Davillier donne au livre de M. Guilmard. Les développements de la science décorative y sont exposés avec autant d'érudition que de bon goût.

Apprécié au point de vue belge, le travail de M. Guilmard vient établir la place importante tenue par les Flamands dans l'art français, dès le xv^e siècle, autant comme initiateurs que comme praticiens. Au xvii^e siècle, cette influence est prépondérante, et, pour être dans la stricte logique des faits, le style dit « flamand », que l'on a cherché dans ces derniers temps à remettre en faveur, devrait s'appuyer plus fréquemment sur des types de cette époque que sur ceux du siècle précédent.

II. HYMANS.

BOTANIQUE

La Phytographie ou l'art de décrire les végétaux considérés sous différents points de vue, par Alph. de Candolle. Paris, Masson, 1880. 1 vol. in-8°.

Personne n'était mieux préparé que M. de Candolle pour traiter l'art de décrire les végétaux. Dans son œuvre récente, cet illustre botaniste nous fait profiter de l'expérience qu'il a acquise par une longue carrière consacrée presque uniquement à décrire les végétaux ou à diriger de vastes publications de botanique systématique. Tout ce qui touche à la phytographie est traité de main de maître; aucune question n'est négligée; les problèmes les plus élevés, comme les détails les plus secondaires, font l'objet de considérations qui portent la conviction dans l'esprit du lecteur.

Il n'est guère possible de faire l'analyse de l'ouvrage à cause de la multiplicité des questions embrassées, et nous devons nous borner à dire qu'il doit devenir le *vade-mecum* des savants expérimentés aussi bien que des botanistes qui débutent. Ceux-ci y trouveront un guide parfait; les autres y découvriront bien des vérités dont ils tireront grand profit.

Nous recommandons vivement le traité de M. de Candolle, non-seulement aux botanistes, mais encore aux zoologistes et à toutes les personnes qui s'occupent de décrire les productions de la nature, ce livre pouvant s'appliquer utilement à toutes les sciences descriptives.

Leçons élémentaires de botanique. Livre de lecture à l'usage des élèves des écoles primaires des deux sexes, par D. Heusschen. Bruxelles, Mayolez, 1880. 1 vol. in-18°.

Une plainte que l'on entend souvent faire par les personnes chargées de l'instruction de la jeunesse, c'est celle de l'insuffisance des traités de sciences naturelles. On accuse ceux-ci d'être ou trop élémentaires ou trop savants. Un bon traité classique est très difficile à faire; il réclame de son auteur, non-seulement une connaissance parfaite de la science, mais encore la pratique de l'enseignement et de saines notions pédagogiques. Qu'arrive-t-il assez souvent? C'est que les livres élémentaires sont faits par de jeunes débutants manquant naturellement d'expérience et se contentant de résumer les ouvrages qui leur ont servi de guides dans leurs études. Pour les sciences naturelles, ce qui arrive encore, c'est qu'un traité comprenant la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie est parfois fait par un seul auteur; or, actuellement, il n'est plus possible à un homme d'embrasser les diverses branches des sciences naturelles, et par conséquent de les traiter avec une égale perfection. Le savant doit devenir spécialiste, s'il veut posséder à fond une science quelconque. Cela étant admis, le spécialiste qui voudra faire un bon traité élémentaire se trouvera néanmoins en présence de grandes difficultés, à cause de l'extension vraiment extraordinaire qu'ont prises, de nos jours, les sciences naturelles. C'est ainsi que la botanique s'est subdivisée en plusieurs branches qui forment pour ainsi dire chacune une science distincte et qui peut absorber toute l'activité d'un homme laborieux. Chacune de ces branches pourrait réclamer un traité élémentaire spécial. Cependant, comme il faut un traité unique et que ce traité doit avoir les proportions restreintes d'un ouvrage classique, l'auteur est forcé de faire un choix judicieux des notions les plus indispensables. C'est dans ce choix que réside la plus grande difficulté de l'œuvre. Comme les détails sont innombrables, l'auteur est forcé d'apporter la plus grande concision dans les développements scientifiques et de se borner à l'exposition succincte des principes et des faits. De là, le reproche d'aridité et de sécheresse adressé aux traités scientifiques. Ce défaut est inévitable, à moins de consacrer à chaque science un gros volume, que ne comporte du reste pas l'enseignement primaire moyen. Mais compte-on pour rien l'instituteur? C'est à lui que revient la charge de rendre la science attrayante par les explications et les démonstrations qu'il est appelé à donner sur les faits sommairement exposés dans le traité. Celui-ci est un simple indicateur pour le maître et doit seulement servir d'aide-mémoire à l'élève, qui y retrouve la substance des leçons qui lui ont été données. Considéré sous cet aspect, le traité élémentaire remplit son véritable office et rend tous les services qu'on peut en attendre.

Nous avons en vue ici les traités destinés à enseigner d'une façon exacte et systématique les principes de la science. Autre chose sont certains traités dans lesquels on a cherché, par des entretiens familiers et attrayants, à initier les enfants aux notions élémentaires de la science. Tel est le cas des *Leçons élémentaires de botanique*, de M. Heusschen, ouvrage couronné par la Société horticole et agricole Van Mons d'Anvers. Celle-ci avait mis au concours un traité « dans lequel l'étude de

la botanique fût rendue attrayante, récréative et amusante ». L'auteur a fait d'honorables efforts pour répondre aux termes de la question. Dans une suite d'entretiens familiers, il initie un jeune garçon aux notions élémentaires de la botanique. Aura-t-il réussi à rendre l'étude de celle-ci attrayante à son jeune élève, et celui-ci pourra-t-il se faire un tableau suffisamment complet des notions élémentaires par ses conversations avec ses différents interlocuteurs? Les trente-cinq entretiens du petit traité de M. Heusschen sont ingénieux et remplis de détails exacts et intéressants, mais il y a peut-être lieu de craindre que le lecteur ne ferme le livre avec des connaissances un peu confuses, d'autant plus qu'aucune figure ne vient au secours des explications du professeur.

FRANÇOIS CRÉPIN.

PUBLICATIONS HISTORIQUES ALLEMANDES.

A. Ritter von Arneth, *Geschichte Maria Theresia's*, Tt. IX-X. Vienne, Braumüller. — Krones, *Handbuch der Geschichte Oesterreichs von der ältesten bis zur neuesten Zeit*, Tt. I-V. Berlin, Grieben. — Hallwich, *Wallenstein's Ende*, Tt. I-II. Leipzig, Duncker et Humblot. — Fournier, *Gentz und Cobenzl*. Vienne, Braumüller. — Wolf, *Oesterreich und Preussen 1780-1790*. Vienne, Holder.

Berlin, juin.

Si, comme il est incontestable, la science historique s'est développée dans l'Autriche allemande plus lentement et plus tardivement que dans le reste de l'Allemagne, on n'en doit que mieux être porté à reconnaître l'activité extraordinaire qui s'y déploie aujourd'hui pour regagner le temps perdu dans la première moitié de ce siècle. Parmi les hommes qui, avec autant de zèle que de talent, se sont voués à cette tâche, il n'est que juste de citer en premier lieu M. von Arneth, directeur des Archives à Vienne, le plus fécond des historiens autrichiens, et qui, en cette double qualité, a fait plus pour l'avancement de la science historique qu'aucun autre avant lui en Autriche. Comme directeur des Archives, il a, aux applaudissements du monde savant, levé l'interdiction qui pesait jusque là sur les riches trésors des archives de Vienne et donné un exemple de libéralité que tous les grands Etats de l'Europe, l'Angleterre exceptée, se sont hâtés de suivre. Comme savant, il a été le premier historien vraiment national, car avant lui l'Autriche ne comptait que des historiens plus ou moins ultramontains.

Ces réflexions me sont suggérées par la publication des tomes IX et X qui complètent le grand ouvrage de M. d'Arneth sur le règne de Marie-Thérèse, œuvre qui non seulement atteste une érudition vaste et profonde, mais constitue un monument littéraire imposant et digne de la célèbre impératrice à la mémoire de laquelle il est élevé. Ajoutons que M. d'Arneth joint à une connaissance intime de l'histoire du XVIII^e siècle, à un rare talent d'exposition, à une diction claire et précise, une impartialité qu'on ne rencontre point toujours chez d'autres historiens prétendument « nationaux ». S'il montre une prédilection peut-être trop marquée pour Marie-Thérèse, parfois beaucoup d'indulgence dans son appréciation du caractère et de la politique de Kaunitz, il ménage d'autant moins son pays, ses généraux et ses hommes d'Etat. A ce sujet, nous n'avons qu'une seule réserve à faire : c'est que nous trouvons M. d'Arneth trop disposé à accueillir et à répéter tout ce qu'il trouve de peu favorable pour la personne de Frédéric le Grand dans les documents dont il se sert, quand surtout ils sont d'origine autrichienne. Des pièces diplomatiques, des relations d'un ambassadeur, cet ambassadeur fût-il même Vénitien,

sont des sources historiques qui n'exigent pas moins que les autres une critique sévère; il faut y faire la part des préjugés de l'auteur, il faut se demander surtout s'il était à même de bien connaître et de comprendre ce qu'il rapporte. C'est ce que M. d'Arneth, à mon avis, a trop souvent négligé de faire. Quand, pour fournir la preuve de certaines exactions commises, à ce qu'il prétend, par Frédéric en Saxe, il cite le rapport d'un ambassadeur de Venise à Vienne, je ne puis me défendre de lui reprocher un manque évident de critique; car que dirait-on si, de nos jours, on s'avisait de vouloir écrire l'histoire de la campagne des Russes en Bulgarie d'après les relations du correspondant du *Daily Telegraph* ou de la *Gazette de Cologne*? Mais, pour en revenir aux deux derniers volumes, à part quelques appréciations peu motivées sur lesquelles je ne veux pas m'appesantir, je n'y vois rien que je ne puisse louer en toute sincérité. Le tome IX comprend l'histoire intérieure de l'Autriche dans les dernières années du règne de Marie-Thérèse, les rapports avec le Pape, l'établissement de nouvelles écoles, les sciences et les arts sous Marie-Thérèse, l'histoire des finances, du commerce, etc. M. d'Arneth s'est moins attaché à étudier l'influence des idées du XVIII^e siècle sur les tentatives de réforme essayées en Autriche qu'à mettre en pleine lumière la part que Marie-Thérèse y a prise. Les lettres, les billets de l'impératrice, semés à profusion, — ils occupent certainement un quart du volume et en forment la partie essentielle, — ces lettres nous la montrent, comme toujours, douée d'un bon sens extraordinaire, d'un jugement sinon toujours juste à cause de ses préjugés de femme et de catholique, du moins toujours solide, traitant avec une égale bienveillance tous ceux qui l'approchent, travaillant avec une activité infatigable et une intelligence étonnante à la direction des affaires de l'Etat, digne enfin d'être placée au premier rang des princes qui ont gouverné l'Autriche. Mais, quelque grande que soit l'admiration que nous éprouvons pour l'impératrice, plus grande encore est la sympathie que nous inspire la mère et l'amie. On sait que, dans toutes les circonstances, Marie-Thérèse, foncièrement conservatrice, se trouvait aux prises avec la fougue réformatrice de son fils, l'empereur Joseph II. Rien de plus intéressant et de plus touchant à la fois que de suivre, dans le récit de M. d'Arneth, toutes les péripéties de cette lutte incessante. C'est presque toujours l'impératrice qui finit par céder. D'un côté, elle se défie de son jugement et croit à la supériorité de Joseph; de l'autre, elle a un besoin infini d'être bien avec ce fils qui, en enfant gâté, la boude dès qu'elle n'est pas prête à se plier à sa volonté. On la voit souvent blessée profondément par son manque d'égards et d'amour filial envers elle, mais se consolant vite à la pensée que, comme empereur, il croyait nécessaire de ne pas montrer des sentiments qui auraient l'air de tenir de la faiblesse. A cet égard, on ne lira pas sans émotion cette lettre où elle se déclare disposée à abdiquer, et s'accuse d'empêcher tout le bien que son fils pourrait faire pour l'Etat; et c'est justement ce fils si chéri, dont elle exagérerait trop le génie, qui allait précipiter l'Autriche dans un abîme! Les relations de l'impératrice avec Kaunitz rappellent en plus d'un point cette lutte avec Joseph. Lui aussi, en se faisant flatter et caresser par elle, s'impatientait de son opposition, encore trop faible cependant, la gronde et parvient presque toujours à lui imposer sa politique. C'est ainsi que tous les grands actes de la politique autrichienne, dans les dernières années du règne de l'impératrice, le partage de la Pologne, la guerre de la succession de Bavière, se sont accomplis contre la volonté manifeste de Marie-Thérèse. Dans le dernier volume, dont la première moitié

contient un tableau de l'administration des divers Etats constituant la monarchie autrichienne, je signalerai à votre attention un chapitre sur la Belgique, où M. d'Arneth donne d'intéressants détails sur le gouverneur Charles de Lorraine, le ministre plénipotentiaire comte de Cobenzl, etc. L'autre moitié de ce volume est occupée par la politique extérieure, la guerre de la succession de Bavière et les origines de l'alliance avec la Russie. M. d'Arneth constate que l'idée du voyage à Mohilew et de l'entrevue avec l'impératrice Catherine, — voyage qui a inauguré une nouvelle période de la politique européenne, — appartient à Joseph seul, qu'elle a été d'abord ignorée même de Kaunitz et désapprouvée très énergiquement par l'impératrice Marie-Thérèse.

En même temps que le grand ouvrage de M. d'Arneth, la publication du « Manuel de l'histoire d'Autriche » entreprise en 1876 par M. Krones, professeur à l'Université de Gratz, vient d'être terminée. Comme l'indique le titre, ce manuel, qui ne compte pas moins de cinq volumes, n'est pas une histoire proprement dite; c'est un guide, mais un guide excellent et presque indispensable à quiconque veut étudier une partie de l'histoire de l'Autriche. Outre un court précis historique, très bien écrit et mis à la portée de tout le monde, l'auteur donne des renseignements bibliographiques, des tables chronologiques et généalogiques, enfin des notices de toute espèce relatives à l'histoire de l'Autriche en général et à celle de la Hongrie et de la Bohême, etc. Soit que l'on veuille être renseigné sur les constitutions des divers pays, du Tyrol, de la Bohême, etc., soit que l'on désire connaître les livres qui traitent de la pragmatique sanction et de la guerre de la succession d'Autriche, on ne consultera jamais en vain le livre de M. Krones.

Un des sujets qui ne cessent d'occuper les historiens en Autriche, c'est l'histoire de la guerre de Trente ans. Je ne ferai que mentionner ici la continuation du grand ouvrage de M. Gindely, professeur à Prague, infatigable travailleur qui ne se lasse pas d'explorer les archives de l'Europe, allant de Vienne à Paris, et de Berlin à Bruxelles, rassemblant une immense quantité de documents qu'il utilise et réunit avec beaucoup de discernement dans un beau travail d'ensemble. Mais je signalerai à votre attention des travaux récemment publiés sur l'histoire d'un des héros de la guerre de trente ans, Wallenstein. La figure de Wallenstein, familière à tous les Allemands grâce à la tragédie si populaire de Schiller, a de tout temps inspiré un intérêt exceptionnel à tous les amis de l'histoire. Sa vie étonnante, tour à tour humble et élevée, sa personne entourée d'un charme mystique, ses desseins secrets, la catastrophe enfin qui met fin à ses jours, tout cela a dû naturellement exciter la curiosité générale et provoquer des recherches toujours nouvelles. Jusqu'ici on s'était surtout appliqué à éclaircir le point de savoir si Wallenstein a été coupable ou non de trahison; mais depuis que Léopold Ranke, dans son ouvrage publié il y a une dizaine d'années, a attribué la chute de Wallenstein au conflit des intérêts allemands et espagnols, on a laissé là la question de trahison pour chercher surtout à mieux éclaircir le rôle politique. On n'a pas tardé à trouver, — et ceci explique pourquoi la personne de Wallenstein est mise de nouveau à l'ordre du jour, — on a trouvé que Wallenstein a été un des premiers champions de l'unité germanique, en voulant raisonnablement établir l'autorité impériale sur une armée indépendante des petits princes allemands. Un Autrichien, M. Lorenz, professeur à l'Université de Vienne, dans un essai qui a vu le jour tout récemment (*Deutsche Rundschau*, 1^{er} avril), insiste avec

beaucoup de finesse sur ce point de vue. Mais l'œuvre capitale sur Wallenstein, c'est la grande publication de M. Hallwich : « La fin de Wallenstein ». M. Hallwich a recueilli dans les archives principales de l'Allemagne, tous les actes et documents, qui, de près ou de loin, peuvent jeter quelque lumière sur les derniers jours de Wallenstein, et les a reproduits presque en entier. Dans une excellente introduction au tome II de son ouvrage, il a précisé lui-même les résultats auxquels ont abouti ses recherches ; il y avoue ingénument qu'en général elles n'ont fait que confirmer le tableau tracé de main de maître par M. Ranke. D'après lui, le but principal de Wallenstein aurait été de préparer la pacification générale de l'Allemagne par le moyen d'un traité avec la Saxe et d'un accord avec le Brandebourg et la Suède. En travaillant, il devait nécessairement froisser les intérêts des Espagnols et des Bavaurois, dont les intrigues, jointes à celles de ses autres ennemis à Vienne, parvinrent à ébranler la confiance de l'empereur Ferdinand. Celui-ci fut choqué de ce que son général voulût, pour ainsi dire, lui forcer la main en le contraignant à se prêter à un arrangement qui n'aurait pas fait droit aux prétentions des puissances catholiques. L'ouvrage dont je parle laisse encore subsister des doutes sur la part que Ferdinand II a prise à la catastrophe de Wallenstein ; mais dans un mémoire publié postérieurement dans le recueil de la Société pour l'histoire des Allemands en Bohême, M. Hallwich incline à croire — et M. Lorenz s'est rangé à son opinion, — que c'est sur un ordre émané de l'empereur lui-même que l'assassinat aurait été commis.

Une autre époque de l'histoire dont on s'occupe avec prédilection en Autriche, c'est l'histoire du temps de la Révolution française et de Napoléon. On sait que cette prédilection ne date que de nos jours. Irrité des jugements très sévères que, dans des ouvrages devenus classiques, Haessler et de Sybel ont portés sur la politique autrichienne de ce temps-là, M. de Vivenot le premier s'est mis à fouiller les archives de Vienne pour réunir des armes contre ces adversaires redoutables. Il a publié, comme vous le savez, une quantité de livres historiques sur le congrès de Rastatt, sur le ministre Thugut etc. ; ouvrages toujours très substantiels, pleins de documents inédits, mais où l'ardeur de la polémique l'emporte trop sur le savoir et la réflexion. Cette lutte, à laquelle sont venues se mêler les passions politiques, s'est poursuivie, quoiqu'avec moins d'acharnement, jusque dans ces derniers temps ; aujourd'hui elle paraît prendre fin, s'il faut en juger d'après le beau livre de M. Fournier, jeune privat-docent à l'Université de Vienne, sur Gentz et Cobenzl et la diplomatie autrichienne de 1801 à 1805. M. Fournier réunit toutes les qualités qui constituent le grand historien. Dans les innombrables documents provenant des archives que la libéralité du gouvernement a rendus accessibles, il sait démêler les pièces importantes, en déterminer avec un grand sens critique la valeur et la portée ; il possède à un degré supérieur le talent d'exposition, une diction pure, claire et agréable. En outre, il ne se croit nullement appelé, comme il est arrivé à quelques-uns de ses devanciers, à défendre et à vanter tous les hommes d'Etat autrichiens uniquement parce qu'ils auraient été blâmés par des auteurs prussiens ; il pousse l'impartialité si loin que je serais tenté à mon tour de prendre parfois le parti des diplomates autrichiens et de plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. Le livre de M. Fournier se compose de deux parties inégales ; la première, qui occupe à peu près les deux tiers, contient l'histoire de la politique autrichienne durant les cinq premières années de ce siècle ; dans l'autre partie, contenant les pièces justificatives, M. Four-

nier a publié des extraits de la correspondance du ministre Cobenzl avec Colloredo, favori de l'empereur François II, et notamment un grand mémoire du fameux Gentz écrit avec toute l'éloquence que savait déployer le meilleur écrivain politique de l'Allemagne, et destiné à être mis sous les yeux de l'archiduc Ferdinand. D'après M. Fournier, le système du baron Thugut, qui dirigea la politique autrichienne à partir de l'année 1793, n'aurait été qu'une mauvaise continuation du système de Kaunitz. Si la politique de Kaunitz visait à dominer l'Italie et l'Allemagne en maintenant l'alliance avec la France et la Russie, Thugut a cru possible d'atteindre à ce même but tout en combattant la République française. Le traité de Lunéville et la démission de Thugut mirent fin à ce système. Quand il succéda à Thugut au ministère des affaires étrangères, Louis Cobenzl trouva l'Autriche incroyablement affaiblie par la lutte sanglante qu'elle venait de soutenir avec la France et complètement isolée dans le concert des puissances européennes. Pourtant il ne fit rien de bien sérieux, — et c'est là un des plus graves reproches que lui adresse M. Fournier, — pour tirer l'Autriche de cet abaissement. Ce ne fut qu'après le renouvellement de la guerre entre la France et l'Angleterre et la rupture, survenue en 1804, entre Alexandre et Napoléon, que l'Autriche, par sa seule position intermédiaire, fut amenée de nouveau à jouer un grand rôle politique en Europe. Malgré les provocations manifestes de Napoléon et les promesses séduisantes d'Alexandre, Cobenzl aurait préféré maintenir la neutralité de l'Autriche ; il voulait accepter les offres d'alliance de la Russie, mais sans être obligé pour cela de rompre avec la France. Le meilleur chapitre peut-être de l'ouvrage de M. Fournier est celui où il raconte comment Cobenzl et l'empereur François, celui-ci encore plus pacifique que son ministre, furent entraînés insensiblement vers une politique de jour en jour plus guerrière. Il peint surtout avec beaucoup de finesse la lutte des partis qui, à Vienne, se disputaient l'influence autour de l'empereur : le parti de la guerre à outrance contre la révolution et son continuateur Napoléon, parti à la tête duquel se trouvait Gentz et composé principalement des Anglais et des Russes habitant la capitale, et le parti de la paix à tout prix, à la tête duquel on est étonné de voir l'illustre archiduc Charles.

Je regrette de ne pouvoir accorder au livre de M. Wolf, « L'Autriche et la Prusse de 1780-1790 », les mêmes éloges qu'au livre de M. Fournier. M. Wolf, ayant découvert à Vienne quelques lettres qui révèlent une hostilité très sérieuse et bien près d'éclater en guerre ouverte entre l'Autriche et la Prusse, s'est cru autorisé à nous entretenir de la politique de cette époque déjà exposée tout au long dans le grand ouvrage de Ranke : « L'Allemagne et la ligue des princes » (le Fürstenbund). Je ne veux nullement nier qu'il ne faille remanier le récit de Ranke, incomplet sous plus d'un rapport ; ce n'est toutefois qu'à l'aide de documents nouveaux et importants qu'il serait possible d'aborder cette tâche à la fois si difficile et si épineuse, à cause de la rivalité de l'Autriche et de la Prusse. Mais les documents dont fait usage M. Wolf ne sont en aucune manière propres à nous révéler des secrets politiques qui auraient échappé à l'œil pénétrant de Ranke. Pour ce qui concerne l'Autriche, il est vrai qu'il a pu mettre la main sur quelques documents qui ajoutent à ce que nous savions de la politique de Joseph II et de Kaunitz ; mais, quant à la Prusse, ce que nous apprend le livre de M. Wolf se réduit à peu près à rien. Les sources à consulter pour l'histoire de la politique prussienne de 1780 à 1790, sont d'une double nature : 1° la correspondance des rois de Prusse avec leurs ministres à Berlin

où à l'étranger ; 2° la correspondance entre les ministres prussiens à Berlin et les envoyés à l'étranger. Il va sans dire que, dans la Prusse de cette époque, les souverains gouvernant en matières absolues, leur correspondance a une importance historique bien supérieure à celle des ministres. M. Wolf s'est contenté d'utiliser — pour quelle raison, c'est ce que nous trouvons inutile de rechercher — les dépêches des ministres prussiens, que le Roi signait, il est vrai, mais dont il ne prenait même pas toujours connaissance. M. Wolf, comme on le comprendra aisément, n'a pu découvrir là les vrais ressorts de la politique de Frédéric II et de Frédéric-Guillaume II. Mais à côté de ce défaut capital du livre, je dois encore signaler de graves erreurs d'appréciation et matérielles. M. Wolf, lui aussi, est trop disposé à accorder une foi sans réserve à ce qu'il trouve dans les documents dont il fait usage. Ainsi il a lu quelque part que Frédéric II, à l'époque où se préparait l'entrevue entre Joseph et Catherine, aurait tâché de dégoûter d'avance l'impératrice de son illustre visiteur, en accusant ce dernier, dans ses lettres à Catherine, d'être un ivrogne. M. Wolf ne se fait pas faute de redire cette sottise et de reprocher à Frédéric sa politique mesquine. Pourtant il aurait dû savoir que les lettres de Frédéric à Catherine ont été publiées, il y a déjà quelques années, dans les mémoires de la société d'histoire de Saint-Petersbourg, et qu'il ne s'y trouve pas un mot ni de Joseph ni de cette entrevue. Quant aux erreurs matérielles, il suffira de dire que M. Wolf fait du prince Constantin, fils de l'empereur Paul I^{er}, le fils de Catherine, et qu'il confond l'envoyé de Prusse à Paris, le baron de Goltz, avec l'envoyé extraordinaire de Prusse à la Haye (1786), le comte de Goertz, auteur de mémoires bien connus de ceux qui s'occupent de l'histoire du XVIII^e siècle. Au reste, on fera bien de se mêler un peu des documents qu'il a insérés dans son livre. A la page 21, je vois, par exemple, une lettre soi-disant autographe de Frédéric-le-Grand à son envoyé à Vienne ; mais cette lettre a été écrite de la main du secrétaire de Frédéric, Müller, et est adressée au ministre comte de Finckenstein ; à la page 53, je trouve une autre lettre de Frédéric, de quinze lignes, où je relève les fautes suivantes : « il faut être en suspect » au lieu de « il faut être circonspect ; » les « dépêches des ministres étrangères subissent une révision très « rigoureuse ; » au lieu de « étrangers » et « rigoureuse ; » « cette ordre, » au lieu de « cette corde. »

En général, autant je suis heureux de vous signaler en M. Fournier un jeune historien plein d'avenir, autant je dois regretter que M. Wolf, par la publication d'un ouvrage qui surpasse ses forces, ait amoindri la réputation littéraire qu'il avait justement acquise par ses travaux antérieurs.

PAUL BAILEU.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Mer Rouge et Abyssinie, par Denis de Rivoyre. Paris, Plon. — *Du Rhin au Nil*, par Du Boisgobey. Paris, Plon. — *L'Etang des sœurs grises*, par A. Mathey (A. Arnould). Paris, Charpentier. — *Henri-René*, par Alone. Paris, Plon. — *L'Impasse des Couronnes*, par Allard. Paris, Plon. — *Cité Ménard*, par Henry Gréville. Paris, Plon. — *Les Soirées de Médan*, par Zola, Maupassant, Huysmans, Céard, Hennique, Alexis. Paris, Charpentier. — *Théâtre*, par Alphonse Daudet. Paris, Charpentier. — *La Sculpture en 1879*, par Jouin. Paris, Plon.

Les derniers événements qui ont signalé l'Abyssinie à l'attention du public, l'expédition des Anglais, la mort de Theodoros, voilà ce qu'on s'attendrait à trouver dans un livre intitulé *Mer*

Rouge et Abyssinie. Mais M. de Rivoyre n'a pas vu le célèbre *négus*; il a bien visité l'Abyssinie, du vivant et du règne de Theodoros, mais les circonstances l'ont forcé à restreindre le temps qu'il s'était fixé pour son hardi voyage; toutefois, il a été témoin d'une bataille livrée par les troupes de Theodoros au rival du monarque abyssin, un nommé Goubesié, qui a eu plus tard les yeux crevés et qui languit à l'heure qu'il est dans quelque prison; il a même joué un rôle actif. — ajoutons-le un rôle tout français et tout chevaleresque, — dans cette bataille. C'est lui qui, par une manœuvre que ces ignorants n'auraient jamais faite sans lui, a décidé la victoire, et il raconte plaisamment et non sans une bonne grâce cavalière, qu'il a guidé la charge décisive, galopant en avant des escadrons, un fouet à la main, sans même donner un seul coup aux ennemis épouvantés. Le seul personnage d'une grande notoriété qu'il vit au règne de Rivoyre, est le *négus* Johannes. Il n'était pas *négus* alors; c'était un des députés que Goubesié envoyait au village où se trouvait alors notre voyageur français, pour entraîner les habitants dans son parti. Bien bâti, robuste, l'œil plein de vivacité et d'intelligence, Johannes — qui se nommait alors Kassa — vint voir M. de Rivoyre et le sonda avec une certaine habileté sur ses intentions et sur le but de son voyage. « J'étais loin de me douter, dit l'auteur, en le regardant s'éloigner, que je venais de serrer la main à ce Kassa, futur roi du Tigré, et aujourd'hui *négus* de toute l'Ethiopie. » On sait — ou l'on ne sait pas — l'histoire de ce Kassa, que M. de Rivoyre nous résume du reste complaisamment. Issu de la race des rois, et voulant échapper aux pièges de Theodoros, Kassa avait cherché un asile auprès de Goubesié, dont il épousa la sœur. Quand les Anglais firent leur expédition en Abyssinie, ils jetèrent les yeux sur Kassa: Goubesié, quoique toujours en lutte ouverte avec Theodoros, refusait leur alliance, faisait la sourde oreille à toutes leurs propositions et reculait devant eux, à mesure qu'ils gagnaient du terrain. Pourtant, la tradition de l'Angleterre — tradition fondée naturellement sur ses intérêts — voulait qu'elle opposât à Theodoros un rival, un compétiteur sérieux; la politique anglaise improvisa Kassa roi du Tigré, et c'est lui qui, surtout depuis sa campagne victorieuse contre l'Égypte, règne en *négus* incontesté sur l'Ethiopie. « Pauvre petit Kassa, s'écrie M. de Rivoyre, qui me l'eût dit, lorsque je te rencontrai à Halai? Mais qui me dit aussi que tu resteras sur ce vieux trône d'Ethiopie, et que bientôt un révolté heureux ne se lèvera pas pour te précipiter à ton tour du pouvoir! Car c'est ainsi que les choses se passent et se passeront désormais longtemps encore dans cette triste Abyssinie, depuis qu'elle a inauguré l'ère des révolutions et des usurpations. » Un autre personnage, remarquable, nous dit M. de Rivoyre, par sa supériorité intellectuelle, et dont notre voyageur loue les qualités morales, c'est — ou plutôt c'était — le gouverneur de l'Hamacen, *Dedjatch Haïlon*. Il est rare de trouver de la grandeur d'âme, même chez nos peuples civilisés; or cet Haïlon a vraiment séduit le touriste français par la noblesse de son caractère, par l'attachement inébranlable qu'il conservait à son souverain Theodoros dans les revers comme dans la victoire, par la fidélité touchante qu'il témoignait, au milieu de toutes les compétitions qui sollicitaient sa conscience, en tenant haut et ferme, en dépit de tout, le drapeau impérial. Cet Haïlon aimait Theodoros; il le connaissait de longue date; il avait combattu à ses côtés et perdu un œil dans un combat; aussi le *négus* l'avait-il nommé *dédjatch* ou *margrave*, c'est-à-dire qu'il l'avait chargé de surveiller et de défendre une des provinces les plus considérables et les plus riches de l'empire; mais là ne

s'était pas bornée sa faveur, et il venait de conférer encore à Haïlon le titre le plus envié, le plus éclatant, celui de *dédjatchmatch* ou *duc*. Pour M. de Rivoyre, Theodoros n'est pas le monstre de cruauté que quelques-uns nous ont dépeint; ce sont les résistances qu'il rencontrait, les trahisons qu'il essuya, surtout la mort d'un officier anglais passé à son service et tué par des révoltés, M. Bell, qui l'ont poussé à cette inhumanité de maniaque, à cette sorte de folie furieuse qui lui fit commander tant d'effroyables exécutions. Jamais il ne se consola de la mort de Bell, son favori; il ne la pardonna pas aux rebelles, et c'est de ce moment que datent les répressions sanglantes, terribles, entièrement sauvages qu'il exerça envers tout essai d'insurrection; chaque victime qu'il immolait était, pour ainsi dire, vouée aux mânes du Patrocle de ce monarque abyssin. Néanmoins, M. de Rivoyre nous avertit de ne pas juger Theodoros uniquement d'après le récit de ses excès et de ses horribles sévérités; Theodoros a fait souvent preuve d'une générosité et d'une bonté d'âme qu'on ne croirait pas trouver dans un tyran. Or a beaucoup plaint, en Europe, les Européens et surtout les Anglais que Theodoros retenait en captivité, et l'on a parlé en termes très émouvants du traitement rigoureux qui leur était infligé. Or, M. de Rivoyre a rencontré M. Flad, qui laissait entre les mains du *négus* sa femme et ses enfants en otage et qui n'avait aucune inquiétude sur leur sort. Les Européens que Theodoros fit jeter en prison, eurent le tort de se départir de la neutralité que leur imposait leur situation; ils ne cachaient pas leur sympathie pour les rebelles; ils entretenaient même des relations avec les principaux d'entre eux. Conçoit-on pareille imprudence? Et sait-on quelle a été la conduite du fameux consul d'Angleterre, Cameron, dont les rapports et les lettres au *Foreign Office* ont formé les premières pièces du dossier d'accusation de Theodoros? Il était d'un orgueil insensé et fatigua le roi par ses hauteurs; à l'entendre, tout était permis au représentant de la Grande-Bretagne; il alla jusqu'à proférer publiquement des injures et des menaces contre le *négus*. « Une scène scandaleuse combla la mesure. Entouré de sa cour, le *négus* était assis devant sa tente. Tout à coup, M. Cameron se présente devant lui. Il était ivre, comme cela lui arrivait fréquemment. Dès les premiers mots, l'empereur s'en aperçoit et tente de l'éloigner doucement. L'autre insiste, et dans le feu de ses protestations, aussi impuissantes à se contenir au physique qu'au moral, il couvre la toge impériale des témoignages fétides de son intempérance. Saisi et enchaîné sur le champ par les courtisans indignés, le consul eut à réfléchir dans une longue captivité sur le danger des excès de table et de la brutalité du langage. Ma's quelque dur qu'ait pu être le châtiement, comment qualifier l'offense? » On aura beau — nous reproduisons à peu près le jugement définitif de M. de Rivoyre sur Theodoros — accuser le *négus* de barbarie; il a terminé sa vie par un acte de royale grandeur; vaincu et sur le point de mourir, comment a-t-il répondu aux sommations insolentes du vainqueur? Au lieu de se venger de ses humiliations et de ses désastres sur ses captifs et de jeter leurs têtes à la face de l'adversaire, il les a délivrés, il a brisé leurs fers et les a renvoyés à ceux qui le poursuivaient et le traquaient. « Est-ce là, en vérité, le fait d'un sauvage et d'un barbare? Les annales de la chevaleresque Angleterre comptent-elles bien des exemples de magnanimité à rapprocher de celui-là? Je le demande aux pontons de Cabrera (1). »

(1) Et au tombeau de Sainte-Hélène, ajoute M. de Rivoyre. On a fait justice des légendes que Napoléon s'est plu à répandre sur sa captivité. Il fallait d'ailleurs enfermer quelque part — et de façon à ce qu'une seconde période, semblable à celle des Cent Jours, ne pût se reproduire — un homme si dangereux au repos de l'Europe et de la France.

Mais il ne faut pas lire seulement dans le livre de M. de Rivoyre ce que j'appellerais la partie historique. L'auteur nous parle fort bien de ces *ambas* ou châteaux, très nombreux, qui fournissent à la féodalité turbulente de l'Abyssinie un refuge où l'on ne peut la forcer; le moyen âge s'est perpétué dans ce pays; on y retrouve l'existence du châtelain d'autrefois, ombrageux, toujours en guerre contre un rival ou contre l'autorité du suzerain; ce système, ce régime a produit l'anarchie qui désorganise encore l'Abyssinie; qu'était-ce que Magdala, l'amba où Theodoros avait enfermé ses trésors et placé son arsenal, sinon une amba, la plus fière et la plus puissante de toutes, il est vrai, mais simplement une amba, qui a vu, après la chute de son maître, s'évanouir la ville formée en un instant sous ses murs? Les dernières pages de l'ouvrage sont instructives, et le gouvernement français pourrait en tirer profit, si un de ses membres daignait les lire et les méditer; elles sont consacrées à Oboek, ce port situé à l'entrée de la mer Rouge et de l'Océan Indien, ce comptoir qui pourrait attirer les vaisseaux réduits à subir le monopole onéreux des entrepôts d'Aden, et qui deviendrait facilement le Singapour de l'Afrique.

La première partie de l'ouvrage de M. du Boisgobey nous a vivement désappointé. Tout d'abord, il ne s'agit pas ici d'un voyage récemment entrepris par le fécond romancier. Les notes qu'il publie sont antérieures à 1870. Il est vrai que, depuis la guerre, la physionomie de Berlin n'est plus la même et que depuis l'Exposition universelle de 1874, Vienne s'est singulièrement modifiée; mais le siège de M. du Boisgobey était fait; il voulait à tout prix tirer parti des observations qu'il avait recueillies pendant son voyage. Nous ne jurerions pas toutefois que M. du Boisgobey n'ait retouché çà et là les notes qu'il avait prises autrefois; au mépris qu'il éprouvait, avant la guerre, pour la Prusse, s'y mêle, ce semble, la rancoeur du vaincu, le dédain systématique du chauvin humilié dans son orgueil et résolu à ne trouver chez le vainqueur que vices et laideurs. Analysons les premières pages. L'infortuné touriste nous confie qu'il s'est ennuyé sur le bateau à vapeur de Coblenz à Cologne. Mais pourquoi faisait-il pour la sixième fois ce voyage si déplaisant? Quand on se blase si vite sur les choses, il ne faut pas y revenir. Lorsqu'il vit pour la première fois ces « vieux burgs délabrés », M. du Boisgobey ne leur trouva pas une ressemblance avec les « joujoux de Nuremberg. » Pour comble de malheur, M. du Boisgobey, en arrivant à Cologne, a vu sur quelques maisons le nom de Farina; aussitôt il s'écrie qu'on ne voit à Cologne que des fioles, qu'on n'y sent que des parfums (plût au ciel!) et qu'il a été empoisonné par la tribu des Farina. De Cologne, M. du Boisgobey se rend à Berlin; mais l'esprit à la Tissot ne le quitte pas; selon lui, le monument du grand Frédéric ressemble à un tombeau; Frédéric est le seul homme d'esprit qu'ait produit la Prusse; il y a à Berlin un docteur en us, un nommé Lepsius, qui a tracassé les Pharaons, etc. Tout ce qui concerne la Grèce et l'Orient est plus curieux et donne moins prise à la critique. Il est vrai que M. du Boisgobey découvre la prononciation hellénique; mais le tableau qu'il trace de Constantinople est intéressant, semé de descriptions piquantes et de traits vivement spirituels. On assiste avec lui à une représentation des derviches tourneurs qui se lit avec agrément, même après le récit de Théophile Gautier. M. du Boisgobey ne peut nous mener au vieux sérail, alors habité par les veuves d'Abd-ul-Medjid, mais il nous conduit au séraskiérat, au château des Sept Tours, dans les mosquées, au café suspendu de Beschik-Tach, d'où l'on voit la côte d'Asie et le paysage animé du Bosphore. Il est convié à une représentation privée de Kara-

Gheuz, ce polichinelle des Turcs qui lui rappelle notre Mayeux de 1830 et qui porte si loin l'obscénité des paroles et des gestes, que notre touriste, quoique peu porté à la pruderie, n'ose raconter tout ce qu'il a vu et entendu. Mais « certains de nos vaudevilles, pleins de sous-entendus égrillards, ne sont-ils pas plus immoraux que les indécentes rustiques des ombres chinoises de Péra »? Recommandons encore la description du Bazar, de Bujuk-Déré, « un des plus charmants villages de plaisance qui soient au monde, » et que les événements récents ont rendu célèbre, le portrait amusant, un peu chargé, d'Antonio, l'ancien pallicare rusé et poltron qui a servi de cicerone à notre voyageur. De Constantinople M. du Boisgobey s'est rendu à Alexandrie, mais en passant par la Syrie et la Palestine; il a débarqué à Smyrne. Même après tout ce qu'on a déjà écrit sur la ville sainte, les pages qu'il consacre à Jérusalem se lisent sans ennui. Dès qu'il n'est plus sur le sol allemand, M. du Boisgobey est un conteur spirituel, un homme du monde qui narre ses impressions avec beaucoup de vivacité et d'humour. Le titre de son ouvrage, *Du Rhin au Nil*, est aussi le titre d'un livre de M. Xavier Marmier; mais on pardonne volontiers à M. du Boisgobey d'avoir ignoré l'existence d'un des nombreux ouvrages du trop fécond académicien.

L'Etang des sœurs grises a fait assez de bruit, moins parce que c'est une œuvre estimable que parce que l'auteur, Arthur Arnould, a joué un certain rôle dans la commune. M. Arnould déploie dans ce roman quelques qualités; il s'entend à multiplier, à enchevêtrer les intrigues qui remplissent l'action. Mais il abuse de l'horrible; comme dans ces drames à sensation qui se terminent par un égorgement général, presque tous les personnages périssent de mort violente à la fin du roman. Il y a aussi beaucoup de confusion dans ce long récit; et quoique l'ouvrage ait valu à M. Arnould l'honneur d'entrer au *Petit Journal* et de servir tous les jours à trois cent mille Français un peu de sa prose, nous l'engageons à être plus clair et plus serré, à moins prodiguer les épisodes, à ne pas pousser, comme de parti pris, tous ses personnages au suicide et au meurtre.

Le roman de M. Alone, — quoique un peu banal, — n'est pas une de ces productions hâtives et insipides comme il en paraît trop et qui pervertissent le goût de notre public. L'auteur est un délicat, et il défend, sans allure pédantesque d'ailleurs, une thèse excellente. Il cite dans sa préface tout un passage de *l'Histoire morale des femmes* de M. Legouvé; c'est le passage où l'académicien proteste contre les usages barbares d'une société — la nôtre — qui abandonne la femme aux poursuites de l'homme, la conspuie quand elle succombe et applaudit à ce qu'on nomme vulgairement conquêtes. Lui-même conclut ainsi: « En vain la chasteté, l'amour, le pardon se sont-ils réunis pour aplâner le rude sentier. Le mal commis a inévitablement semé la douleur sous leurs pas. Il ne se pouvait autrement. Seul, le premier coupable, le tentateur, le séducteur, le père, bien abrité derrière une loi humaine, a vu se dérouler paisiblement son honorable carrière, sans que rien ne vint jamais lui rendre gênant le souvenir de son iniquité. » Le héros du roman est un bâtard; il n'a pas d'autre nom que les deux pré-noms que lui ont donnés les personnes charitables qui l'ont recueilli et élevé. Dès le collège, Henri-René sent l'amertume de sa position; on l'appelle enfant trouvé; après un moment de désespoir, il reprend courage et va fournir une belle carrière; mais parce qu'il n'a pas de nom, il se voit refuser la main de celle qu'il aime; il s'engage et meurt dans la guerre de 1870. Bien des lecteurs reprocheront à M. Alone

d'avoir donné à son roman une fin si triste; il était, du reste, si facile à M. de la Rivière d'écrire au jeune étudiant qu'il l'adoptait et lui donnait son nom! M. de la Rivière annonce même dans le roman cette intention. Mais il fallait que Henri-René fût victime du préjugé. Le style de l'écrivain est facile et agréable. La pauvre Madeleine, la mère qui se cache de son enfant, est un personnage touchant; et qui ne pardonnerait à cette pécheresse les erreurs de sa vie, si douloureusement expiées? Enfin, M^{lle} Delmarre est très bien peinte; cette jeune fille belle et charmante est en même temps une sainte fille, consolant et fortifiant les faibles qui souffrent, loyale créature que nous voyons vieillir dans le cours du récit, mais qui garde, en même temps que sa droiture et sa bonté, sa grâce et sa douce sérénité.

Le « premier livre » de M. Léon Allard est également un bon début. L'auteur a lu certainement les derniers ouvrages de l'école naturaliste, mais il a su en éviter les longueurs et les ordures. Son livre commence, comme un roman naturaliste, par la peinture d'une fabrique, et il esquisse, en plusieurs endroits, des scènes tirées du monde des ouvriers; mais il ne se borne pas à représenter la réalité vulgaire; il ne croit pas atteindre le but le plus élevé de l'art parce qu'il a introduit le lecteur dans une manufacture de faïences; il n'a eu garde de remplir son livre de descriptions minutieuses et triviales. Un disciple de M. Zola ne marchandera pas son éloge aux pages où M. Allard a peint l'impasse des Couronnes, le café de l'Espérance, la gare de Vincennes, etc. Mais il y a autre chose dans ce roman que les courses en omnibus, les promenades à la campagne et les détails de la vie d'un commerçant. L'existence des Fiéron est changée soudain par une découverte qui trouble la calme monotonie de leurs habitudes et les jette dans les aventures et la fièvre des projets nouveaux; l'envie les attaque; leurs desseins hardis et qui semblent les mener à la fortune, sont sur le point de s'écrouler; la ruine est imminente, malgré de généreux dévouements; enfin, par un heureux enchaînement de circonstances et sans recourir à l'appui intéressé des Gaillardet, les Fiéron se relèvent. Parmi les personnages qui jouent un rôle dans l'action, le plus remarquable est peut-être Madame Fiéron, jeune femme modeste, active, charmante, en dépit des affaires qu'elle mène et des registres qu'elle manie, type, plus fréquent qu'on ne pense, des femmes de la bourgeoisie parisienne.

M^{lle} Henry Gréville a fait, elle aussi, dans son nouveau roman, *Cité Ménard*, du bon et sain réalisme. L'action se passe dans une de ces cités qui regorgent de ménages d'ouvriers; l'auteur nous décrit la vie misérable de ces travailleurs qui n'ont d'autre distraction, d'autre plaisir que le soir en se promenant sur la butte Montmartre ou le dimanche en bêchant un coin de leur jardin; il nous présente les types les plus divers, un socialiste forcené qui se nourrit de théories creuses et rêve la destruction de la société, un gai luron qui ne songe qu'à danser et à voler d'amourette en amourette, une femme de ménage curieuse, vicieuse et rapace, des ouvrières qui savent résister aux tentations et supporter courageusement la pauvreté. L'action est peut-être trop éparpillée et les personnages sont en trop grand nombre; mais on trouve dans ce roman, comme dans toutes les œuvres de M^{lle} Gréville, des détails heureux et de charmantes descriptions; citons seulement le ménage illégitime, dont M^{lle} Gréville a si bien représenté l'amour, les angoisses et la lutte contre la misère; citons aussi la figure intéressante de Cécile, le personnage le plus sympathique du roman, son amour discret pour le jeune Simon, la passion d'André pour la malheu-

reuse Maria, etc. Voici comment M^{lle} Gréville décrit la butte Montmartre; on nous en voudrait de ne pas ajouter cette page exquise :

C'était dans l'heureux temps où ce point de vue unique appartenait à tout le monde, où, pour repaître ses yeux et son esprit de ce spectacle merveilleux, il suffisait de gravir la rude montée de la colline. On s'asseyait en haut sur une herbe obstinée, qui voulait repousser et qui repoussait, malgré les outrages répétés des pieds d'enfants, acharnés à la détruire tous les jours, à la sortie de l'école. On s'asseyait, et, suivant les caprices du vent et du soleil, le poète pouvait rêver à des batailles, à des épopées, à d'humbles idylles, à tout ce que fait naître dans l'esprit la vue d'une cité qui par sa gloire et ses malheurs peut désormais lutter avec Rome. Là, sur ce terre-plein qui ne mesurait pas dix mètres de largeur, entre une escalade et l'autre, se réunissait tous les soirs la population laborieuse de Montmartre. On n'y voyait point ceux qui n'ont rien à faire, pour ceux-là, toute l'heure du jour est bonne; mais les mères chargées de famille, les ouvriers au retour de l'atelier, les ouvrières, après la rude journée du fer à repasser ou du travail d'aiguille, venaient détirer leurs membres engourdis et rêver d'air pur, dans un vaste horizon. A ce lieu même où plusieurs générations de travailleurs ont étendu leurs corps lassés sur l'herbe élémentaire, qui, ployée sous leur poids, se redressait à la fraîcheur de l'aube, là où tous les enfants des deux communes avaient établi leurs jeux et remplissaient leurs poumons d'air et de rire, une laide palissade enferrmée des travaux immenses, souterrains inutiles, qui, s'ils produisaient jamais quelque chose au grand jour, n'en aurait pas moins eu pour résultat de priver tout un quartier de son lieu de promenade et de repos. On vent y faire une église, de beaux escaliers, des jardins bien entretenus, le tout à l'usage des riches; et les pauvres, quant ils veulent s'asseoir et se reposer à l'air, doivent désormais aller au nord, exposés à d'aigres bises en toute saison, et, quand souffle le vent d'Est, à d'odieuses émanations. Quels chants sacrés vaudront jamais les cris joyeux des enfants en liesse, quand ils escaladaient jadis la pente escarpée, jouant à la bataille et simulant l'attaque d'un fort? Quel encens vaudra les soupirs de soulagement qui s'exhalent de ces poitrines fatiguées? Il y avait là, par les chaudes soirées d'été, un élan de reconnaissance vers le ciel bleu, vers les étoiles, que les cérémonies du culte ne remplissent jamais! Si jamais une injustice fut commise, c'est le jour où les laides clôtures du Sacré-Coeur volèrent le soleil et l'air respirable à la population laborieuse de Montmartre (p. 75-76).

On parle peu des *Soirées de Médan*; elles n'ont pas eu, croyons-nous, malgré le nom de M. Zola qui figure en tête du volume et malgré le retentissement de *l'Assommoir* et de *Nana*, le succès immense de ces derniers ouvrages du chef de l'école naturaliste. Ce livre ne mérite pas cependant de passer inaperçu; c'est une des œuvres les plus remarquables et les plus originales de cette année. Six nouvelles composent le volume; elles sont dues à des écrivains naturalistes; toutes ont trait à la dernière guerre; elles ont été lues devant le cénacle qui se réunit parfois chez M. Zola, dans sa campagne de Médan; de là le titre de l'ouvrage. La meilleure de ces nouvelles est, sans contredit, la première, intitulée *l'Attaque du moulin*; c'est un chef-d'œuvre: pas de scène triviale et ignoble comme dans les deux romans cités plus haut, mais la peinture fraîche et aimable d'un amour pur, plein de tendresse et de sourires, qui éclot et s'épanouit au milieu de tout l'éclat de la nature, tandis qu'autour de cette passion s'égaient les forêts et les bois, et que soudain la guerre, la guerre brutale et aveugle, tranche dans sa fleur. La frontière est envahie, le village voit fuir les casques prussiens, un combat s'engage dans le moulin qui est criblé de balles; rien de plus tragique et de plus saisissant que ce petit récit où l'auteur a mêlé habilement les émotions des personnages et les aspects changeants de la nature. On entend les coups de feu, on voit tomber Prussiens et Français, la demeure du

père Merlier s'écroule, Merlier lui-même est frappé par une balle perdue, et Françoise reste accroupie sur le corps de Dominique, pleurant à la fois son fiancé et son père, pendant que le capitaine crie victoire. Rien qui plaide mieux contre la guerre que cette idylle champêtre finissant par l'horreur du champ de bataille. Cette nouvelle restera, et sera peut-être le plus beau titre littéraire de M. Zola; c'est son *Enlèvement de la redoute*. — La donnée de *Bozle de suif*, par M. Guy de Maupassant, est originale; ce jeune homme, qui vient de publier également des vers remarquables, est doué d'un talent vigoureux qui donnera de beaux fruits: il y a dans son récit une peinture franche et fort bien réussie du vil égoïsme des gens de province; qu'il s'abstienne seulement de verser dans l'ornière, qu'il suive son chemin et parle comme tout le monde, au lieu de courir après les expressions de la rue et du ruisseau; à quoi bon, et pourquoi tirer des coups de pistolet, gâter ce qui est bien dit et bien pensé, par un mot vulgaire, et, qui plus est, inutile? — *Sac au dos*, de M. Huysmans, nous fait assister à l'otyssée, parfois comique, plus souvent triste et écœurante, d'un mobile malade, renvoyé de dépôt en dépôt, confiné dans un hôpital où il meurt d'ennui; mais là encore trop de vulgarités de langage, trop d'expressions soldatesques; le jeune homme qui nous raconte ses aventures a trop fréquenté la caserne, il nous considère trop comme ses intimes, il nous entretient trop familièrement et avec force détails d'une crudité rebutante, de ses douleurs d'entrailles; gardez ce récit, M. Huysmans, pour vos camarades de chambrée. — *La Saignée*, de M. Céard, nous offre un type remarquable, celui de Mad. de Pahouën, fille de joie sous les vêtements d'une grande dame, aventurière spirituelle et intelligente qui a brillé dans les rôles de l'empire et qui joue coquettement le fêta d'ambulancière. Mais serait-il vrai que Trochu... Quoi qu'il en soit, M. Céard a réussi à peindre le caractère de cette créature bizarre qui exerce un irrésistible ascendant sur un vieux militaire amoureux; ajoutons qu'on ne lit pas sans intérêt le tableau de Paris pendant le siège, la description des avant-postes, de la foule ameutée devant l'état-major, du conseil de guerre, etc. — *L'Affaire du grand 7*, de M. Hennique, est ce qu'il y a de plus mauvais dans ce volume; les côtés les plus répugnants de la vie militaire; les sales instincts de la soldatesque, ses plaisirs grossiers, ses vengeances sur quiconque a outragé, blessé l'un de ses membres, voilà ce qu'a voulu décrire M. Hennique. Trop de réalisme! Et que diront les Allemands qui liront ce récit? Voilà un épisode de la vie de nos soldats durant la guerre! Ils donnent l'assaut à un mauvais lieu et s'amuse à tuer des femmes! — *Après la bataille*, de M. Paul Alexis, mérite plus d'éloges; il y a de l'originalité dans cette nouvelle; il était difficile de peindre la situation étrange de Gabriel et d'Edith entraînés la nuit, loin du champ de bataille, et s'aimant dans la voiture où Trivulce repose pour toujours dans son cercueil; M. Alexis s'en est tiré avec honneur. En somme, s'il fallait donner des rangs, je proposerais le classement suivant: 1. Zola, avec une très grande supériorité, *longo intervallo*; 2. Guy de Maupassant; 3. Céard; 4. Alexis; 5. Huysmans; 6. Hennique. Mais que ces cinq jeunes gens, qui inscrivent fièrement sur leur bannière le nom de Zola, lisent avec attention *L'Attaque du moulin*, qu'ils la méditent, qu'ils remarquent avec quel soin, quel scrupule, M. Zola, — fort malin à ses heures, — n'a pas adopté cette fois le jargon ordurier de l'école, qu'ils tachent d'attraper cette simplicité, cette façon saisissante de peindre la nature et les hommes, cette sincérité et cette vérité d'émotion, qu'ils ne cherchent, comme le maître l'a fait dans cette nouvelle,

qu'à toucher le cœur, à parler à nos sentiments les plus purs et les plus délicats; tout cela peut se faire sans quitter la réalité, la fameuse réalité; ils ont du talent, et beaucoup, mais leur vigueur ne doit pas dégénérer en brutalité.

M. Alphonse Daudet a réuni en un volume son bagage dramatique, qui se compose des pièces suivantes: *la dernière idole*, drame en un acte; *les absents*, comédie en un acte; *l'Œillet blanc*, comédie en un acte; *le frère aîné*, drame en un acte; *le sacrifice*, comédie en trois actes; *l'Arlésienne*, pièce en trois actes et cinq tableaux. C'est dans cette dernière que M. Alph. Daudet a déployé le plus de puissance dramatique; on assiste avec émotion aux éclats de la passion qui dévore Frédéric et qu'il essaie en vain d'arracher de son cœur; cette passion que tous les personnages voient grandir, durer obstinément et s'exalter sans cesse, cette passion que tous combattent, la mère par ses prières et par sa douleur, Vivette par son amour, cette passion furieuse, indomptable, qui jette le malheureux Frédéric dans la mort, à je ne sais quoi de tragique. Il y a quelque désordre dans le *Sacrifice*; mais quel bohème que le père Jourdreuil, quel cœur franc et généreux que Franqueyrol! *Le frère aîné*, *l'Œillet blanc*, *les absents*, *la dernière idole*, qui n'ont qu'un seul acte, contiennent de jolis détails; rien de plus charmant que l'entrevue de la fille du conventionnel et de l'émigré, et dans les *Absents* quel personnage plein de bonne humeur, d'entrain et de gaieté que le jeune Eustache!

M. Jouin a fait paraître une étude sur la sculpture en 1879; depuis sept ans déjà, l'éminent critique recueille ainsi en un volume ses observations sur les sculptures exposées au Salon. L'exposition de 1879 lui semble inférieure aux précédentes. Selon lui, il n'eût pas fallu donner la médaille d'honneur à M. de Saint Marceaux, l'auteur du *Génie gardant le secret de la tombe*; ce n'est pas une œuvre irréprochable; rien n'y est « en harmonie avec la tranquille majesté de la tombe et le silence de la mort ». C'est à M. Falguière, pense M. Jouin, qu'on aurait dû décerner la plus haute récompense. Son Vincent de Paul, aux traits anguleux, mais qui respirent tout le charme de la bonté, a mérité les suffrages des meilleurs juges. Il n'y a rien à critiquer dans la statue de cet homme de bien et de prière qui serre sur son cœur avec une joie si pure et si sereine deux pauvres créatures abandonnées. Il faut remarquer aussi le jugement que porte M. Jouin sur les deux œuvres exposées en 1879 par l'auteur du *Gloria victis*, M. Mercier: *le Tombeau de Michelet* et *Arago*; peut-être M. Jouin est-il trop sévère pour cet artiste d'un si grand mérite. Il critique avec plus de raison le haut-relief composé par M. Guilbert pour le monument élevé par la ville de Nancy à la mémoire de M. Thiers: *L'Histoire grave sur ses tablettes la date de la libération du territoire*; l'Histoire ne devrait pas se courber aux pieds de l'historien, et cette attitude humble ne sied pas à cette muse sévère. Remarquons encore l'appréciation de M. Jouin sur l'*Innocence* de M. Captier (une enfant qui laisse en riant une couleuvre s'enrouler autour de son bras et s'approcher de sa poitrine); *Oreste se réfugiant à l'autel de Pallas*, de M. Hugoulin, etc. L'ouvrage est précédé d'un chapitre d'esthétique sur le bas-relief, que la justesse et l'originalité des vues recommandent à l'attention des critiques d'art et des artistes.

A. M.

BULLETIN.

Le *Magazin für die Literatur des Auslands* (numéro du 5 juin) s'occupe de la question d'un théâtre national français en Belgique, et se rallie

pleinement aux considérations émises dans la brochure: *Encore le théâtre national*, par un homme de lettres. Cette question, dit le *Magazin*, a une importance capitale, car il ne s'agit de rien moins que de l'affirmation de la nationalité wallonne, de savoir si la capitale, Bruxelles, ne doit être considérée, au point de vue de l'histoire de la civilisation, que comme un faubourg de Paris. Le *Magazin* estime que le public éclairé en Belgique ne soutient pas assez les écrivains nationaux.

Nous aurons occasion de revenir sur cet objet en parlant du recueil que vient de publier M. Ch. Potvin, sous le titre: *Essais de littérature dramatique en Belgique* (Bruxelles, Muquardt, 2 vol.). M. Potvin a réuni dans ces deux volumes ses œuvres dramatiques, publiées ou inédites, qu'il a partagées en deux séries: les drames historiques: *Jacques d'Arvelde*, *les Gueux*, *le Doyen des brasseurs*, *la Mère de Rubens*; les scènes de mœurs: *les Truffes*, *la Comédie électorale*, *le Luxe*, *l'Homme de génie*, *le Patchouli*, *le Soufflet*.

— *La Belgique illustrée*, publiée sous la direction de M. Eugène Van Bommel. — Les deux premières livraisons du tome II, qui viennent de paraître, contiennent le commencement de la description de la province de Hainaut: une introduction par M. Van Bommel; Mons, par M. L. Dommartin; le Borinage, par M. C. Lemonnier. La première livraison est accompagnée d'une carte chromolithographiée du Hainaut. Le dessinateur a très heureusement traduit la description de l'aspect du Hainaut, dans laquelle M. Van Bommel nous fait voir, à côté du « nouveau monde industriel dans toute son énergie et sa puissance », des parties pittoresques, de jolis points de vue. Parmi les autres gravures, nous citerons une vue générale de Mons, l'Eglise de Sainte-Waast, l'Hôtel de ville, les Chevalières à Dour, le travail à l'intérieur d'une mine.

— Le tome IV de l'*Histoire du théâtre français en Belgique depuis son origine jusqu'à nos jours* (Bruxelles, Olivier), récemment publié, renferme la suite des *Documents* et une *Bibliographie* comprenant: les écrits relatifs au théâtre, les œuvres d'auteurs dramatiques, belges ou étrangers, publiées en Belgique.

— M. Charles Bigot, dans une étude très fine sur « les sujets en peinture » (*Revue politique et littéraire*), discute les opinions émises par M. Brunetière au sujet des « Salons » de Diderot et de la critique d'art en général (cf. *Athenæum belge*, 1^{er} juin). Il montre que Diderot, outre qu'il n'était pas aussi étranger aux choses de l'art que M. Brunetière veut bien le dire, ne peut être rendu responsable des fautes de ses successeurs qui ont « trop parlé des sujets et trop peu de la peinture elle-même »; que la doctrine de M. Brunetière, empruntée aux *Maitres d'autrefois*, de Fromentin, fait trop bon marché de la généralité à laquelle s'adressent les œuvres d'art, et que réduire l'art à la virtuosité et au métier, c'est en réalité l'abaisser. « Quelque cas que l'on fasse du mérite de l'exécution, le sujet sera toujours d'autant plus noble, d'autant plus digne d'attirer l'artiste, qu'il sera plus général, plus humain, et que la réalité objective et l'intérêt moral s'y mêleront davantage. »

— Nous lisons dans la chronique de la *Revue critique*:

La Commission des archives du ministère des affaires étrangères s'est prononcée sur le mode de publication des documents appartenant au dépôt. Elle a décidé de publier d'abord un *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France dans les principaux Etats de l'Europe* dans la période comprise entre la paix de Westphalie et l'année 1789. Le recueil sera limité aux instructions données aux ambassadeurs en vue de relations permanentes; il comprendra environ douze volumes qui seront publiés dans un délai de trois ans.

LE PAYS DES DOLOMITES.

Liège, 1^{er} juin.

Dans le numéro de ce jour, l'*Athenæum belge*, en parlant du pays des dolomites, oublie de mentionner les charmants articles que M. Goblet a publiés en 1877 dans la *Revue de Belgique*, sous ce titre : *Une excursion au pays des dolomites*, et qu'il a réunis en un volume illustré pour ses amis (*Au pays des dolomites*, souvenirs de voyage. Bruxelles, 1878). Un exemplaire de ce volume a été offert à l'Académie royale de Belgique.

EMILE DE LAVELEYE.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

M. Rousse et l'Académie française. — Le Roman d'un brave homme, par M. Edmond About (Hachette). — La nouvelle direction des archives du ministère des affaires étrangères. — Un article de la *Deutsche Rundschau*.

L'Académie française, ayant à choisir un nouveau membre, a donné la préférence à celui des candidats qui n'avait aucun titre littéraire. M. Paul de Saint-Victor, le critique éminent, au style de flamme, et M. Manuel, le poète ému et chaleureux des *ouvriers*, sont restés sur le carreau; le vainqueur est M. Rousse. Qui est M. Rousse? Un avocat du barreau de Paris, déjà vieux, qui plaide fort bien, paraît-il, et dans une langue très française, où il n'y a ni incorrections ni vulgarités, mais qui n'a jamais rien écrit, comme feu M. le duc de Richelieu ou comme le duc d'Audiffret-Pasquier. Rectifions-nous cependant: M. le duc d'Audiffret-Pasquier a publié un discours où il avait, — comme l'aurait fait tout brillant rhétoricien, — habilement placé la fameuse apostrophe: *Varus, rends-moi mes légions!* et M. Rousse aurait, nous dit-on, composé une préface qui figure en tête de l'édition des œuvres complètes de Chaix d'Est-Ange. Avis aux préfaciers; voici une nouvelle caste de la littérature qui obtient droit de cité, qui jouit des honneurs du triomphe, qui monte au Capitole. Vous sentez pourtant que le seul mérite de M. Rousse, aux yeux de l'Académie, ne consistait pas dans ses plaidoiries et dans sa préface; vous soupçonnez autre chose, un motif politique, comme lors de l'élection de M. Em. Ollivier; eh, bien! oui, M. Rousse est le défenseur des congrégations atteintes par le décret du 29 mars. La bonne Académie sera donc toujours une grande enfant, se complaisant sous tous les régimes à faire des niches au pouvoir!

Enfin, voici un roman, un roman brave, honnête et charmant qui nous repose de ses trivialités écœurantes et des scènes grossières du roman naturaliste; voici une œuvre où l'on ne nous représente pas, comme à plaisir, tous les mauvais côtés de notre nature, toutes les horreurs et les ordures de la vie. Ce n'est pas un livre qu'on lit en courant et comme avec fièvre, qu'on s'empresse de finir, et qu'on dépose avec dégoût et le cœur serré, pour ne plus y revenir; ce n'est pas un livre qu'on lit parce qu'il est de mode de le lire, parce que l'auteur a fait une réclame à la Barnum. L'ouvrage dont je parle est un roman d'Edmond About, qui a pour titre: *le Roman d'un brave homme*; on se repose en le lisant, on y goûte je ne sais quel plaisir doux et fortifiant; les romanciers naturalistes nous ont si longtemps servi leurs boissons frelatées qu'il nous semble que ce nouvel ouvrage soit comme une eau pure, claire, savoureuse, que nous puisons à la source même, pour nous désaltérer et nous rafraîchir. Nous ne voulons pas analyser ce roman; ce serait le déflorer, gâter et corrompre par avance la jouis-

sance de la lecture; remarquons seulement que l'auteur y a introduit les principaux événements de l'histoire de France depuis le règne de Louis-Philippe jusqu'à la dernière guerre, et qu'il y traite, mais sans pédantisme et en les mêlant habilement à la trame de son récit, les questions les plus importantes qui soient aujourd'hui à l'ordre du jour. C'est là-dessus principalement que je voudrais insister, et non sur l'intrigue du roman, d'ailleurs simple et menée avec art. Voyez ce que dit M. About de l'intermittent de ces malheureux pensionnaires qui ressemblent à des condamnés, qui dorment par ordre quand ils n'ont pas sommeil, se jettent à bas du lit, tambour battant, en plein hiver, quand ils devraient dormir encore à poings fermés, demeurent trois heures de suite sur un banc de bois sans dire un mot aux voisins, se promènent le jeudi sur les routes sans rien voir ni rien apprendre. Heureusement le collège où le jeune Dumont fait ses études est réorganisé par un homme de capacité et d'expérience, et ce bon M. Lutzelmann exécute tout un programme d'éducation que nous trouvons excellent et que nous recommandons à notre Université. Mais Dumont ne peut achever ses humanités; sans regret et quoiqu'il ait obtenu tous les prix de sa classe, il entre dans l'industrie, et ici M. About attaque avec vigueur les préjugés qui règnent encore dans la bourgeoisie française. Il est de bon ton, en France, de conquérir ses diplômes universitaires, de quêter les emplois du gouvernement, de brouter dans le pâturage où ruminent tous les fonctionnaires; les parents n'ont guère d'autre désir pour leur enfant que de le faire entrer dans la grande armée des consommateurs des deniers publics; faire son avenir, c'est s'attacher au râtelier du budget; on dédaigne le champ, la boutique, l'atelier; on n'aspire qu'au rond de cuir, et s'enterrer dans les bureaux semble la plus douce et la meilleure des conditions. Dumont, se faisant commis de fabrique, est un excellent exemple que donne M. About à la génération actuelle. Il fait d'ailleurs son chemin, il devient patron à son tour, il s'engage lorsque la guerre et ses désastres ont amené l'ennemi au cœur de la France, il assiste au siège de Belfort; c'est un homme instruit, intelligent, mais en même temps un homme droit et loyal, un de ces gens de cœur qui font toujours leur devoir et qui n'usent de leurs facultés et de leur richesse que pour faire le bien autour d'eux, dissiper l'ignorance, répandre parmi leurs semblables l'amour de la patrie et de l'humanité: excellent homme, digne de son père qui meurt dans un incendie en sauvant une famille entière, digne de son grand-père, le père *La France*, un des types les plus remarquables du roman, un ancien volontaire de 1792 qui ne parle qu'avec émotion de la grande Révolution et de l'élan patriotique de sa génération. Mais outre le père *La France*, que de personnages il faudrait citer, que M. About a su peindre avec une vérité saisissante! C'est la mère de notre héros, une sainte femme qui ne vit que pour son fils; la brave servante, Catherine, qu'on nomme dans le pays du nom de son maître, Catherine Dumont, le généreux Basset, le contre-maître d'atelier devenu patron et député de la Législative, etc. Inutile, n'est-ce pas, de louer le style du romancier; qui ne le connaît et qui n'a jamais admiré cette prose limpide et lumineuse, cette langue vive, alerte, qui court toujours au but? On sent pourtant que l'auteur a vieilli; mais si l'on peut lui appliquer le mot de Cicéron: *canescit oratio*, c'est pour louer sa manière large de peindre les hommes et les choses, la vigueur mâle de sa pensée, la maturité pleine et entière que le livre respire d'un bout à l'autre: l'auteur n'est plus seulement un écrivain de l'esprit le plus vif, le plus étincelant, le plus gaulois; il n'a plus seulement de l'imagination

et de la verve; en conservant toutes ces qualités, en gardant ce que son talent a de mordant, de caustique et d'ingénieux, il a acquis avec l'âge et à travers les douloureuses épreuves qu'a subies sa patrie, je ne sais quoi de rassuré et de pondéré; il nous parle avec une sorte d'autorité, et le ton qu'il prend à quelque chose d'imposant et qui commande le respect, même sous les grâces légères de son style. Voici la préface du volume; elle engagera, je l'espère, nos lecteurs à pousser plus loin et à se jeter dans le récit même; cette préface est adressée par M. About à sa fille Valentine:

Pour ton quinzième anniversaire, qui va sonner, fille chérie, je t'offre ce roman comme un bouquet de vérités simples et de sentiments naturels. Tu peux le lire d'un bout à l'autre; j'aime à espérer que plus tard tu le liras à mes petits-fils. Ils y apprendront mainte chose que tu possèdes déjà mieux que personne: le culte de la patrie, l'amour de la famille, la passion du bien, le sentiment du droit, le respect du travail, l'esprit de solidarité qui unit les pauvres aux riches, les illettrés aux savants, ceux qui n'ont et ne sont rien encore à ceux qui ont et qui sont presque tout. La vie sera probablement moins difficile pour tes enfants qu'elle ne l'a été pour ton père: c'est un bonheur périlleux et qui, si l'on n'y prenait garde, nous exposerait à faire souche d'inutiles. Si l'un des tiens, par impossible, manifestait la peur ou le dégoût du travail, tu lui dirais combien de fois, à ton réveil, tu m'as vu penché sur les feuilles de ce manuscrit; que de soirs tu m'as laissé seul, la plume en main, à l'heure de ton repos. Et si jamais la sottise vanite empoisonnait quelque béjaune de ta nichée, tu lui rappellerais que l'auteur de ce livre, ainsi que son héros, n'a pour ancêtres que des pauvres, des humbles et des petits.

On sait avec quelle répugnance l'ancienne direction des archives du ministère des affaires étrangères communiquait les documents aux « travailleurs ». Heureusement, ces jaloux archivistes qui refusaient de montrer leurs trésors et voulaient tout publier pour leur compte et leur plus grande gloire. — mais qui, en attendant, ne publiaient rien du tout. — ces jaloux archivistes, disons-nous, ou, pour parler plus exactement, le directeur des archives, n'est plus à son poste; le dragon ne défend plus les approches de ce jardin des Hespérides. Une nouvelle direction, plus libérale, et s'inspirant des résolutions d'une commission nouvelle, a ouvert les archives diplomatiques jusqu'au 31 mai 1814. Elle n'a mis qu'une seule restriction à cette faveur; il faudra communiquer les copies de documents se rapportant aux années 1791-1814 et demander une autorisation pour publier dans son ensemble une correspondance diplomatique ou un manuscrit. Cette dernière mesure existe dans tous les dépôts publics de manuscrits; elle a pour but d'empêcher que deux érudits ne publient en même temps le même manuscrit ou la même série de documents. Toutefois, M. Drumont, dans l'introduction de l'ouvrage où il publie les lettres et dépêches de Saint-Simon sur l'ambassade d'Espagne, se plaint que la nouvelle direction des archives soit revenue aux anciens errements; il l'accuse de manquer de libéralisme; il déclare que les archives sont retombées sous le joug de la routine et sous le régime du bon plaisir. Quelques journaux, mal informés, ont pris fait et cause pour M. Drumont, et la nouvelle direction des archives, à peine formée, s'est vue attaquée par une partie de la presse parisienne. Il faut rétablir les faits. M. Drumont voulait publier les papiers de Saint-Simon. Mais deux érudits l'avaient gagné de vitesse et avaient obtenu avant lui l'autorisation de publier les papiers du grand écrivain; de ces deux érudits, l'un est M. Faugère, l'ancien directeur des archives, qui préparait depuis longtemps et se décide enfin, sur les instances qu'on lui fait de toutes parts, à mettre au jour la pu-

blication de l'ouvrage de Saint-Simon sur Henri IV, Louis XIII et Louis XIV; l'autre est M. de Boislisle qui a été autorisé à consulter, à extraire et à copier tous les papiers de Saint-Simon pour la grande édition des *Mémoires* qu'il publie chez Hachette et dont deux volumes ont déjà paru. M. Drumont ne pouvait donc revendiquer les papiers de Saint-Simon, et la commission a fait même preuve de générosité et de libéralisme en lui donnant la permission de copier les dépêches et lettres de Saint-Simon sur l'ambassade d'Espagne; M. Drumont est arrivé trop tard, et tous les droits de priorité appartiennent à M. Faugère et à M. de Boislisle.

Un article paru dans la *Deutsche Rundschau* et dû au directeur de cette revue, M. Julius Rodenberg, a fait quelque sensation dans la presse; ce qui nous a fort étonné, car les journaux de Paris ne s'intéressent guère à la littérature allemande, et ils ont raison: leurs abonnés leur en feraient des reproches. M. Rodenberg a visité récemment Paris, et, de retour à Berlin, il publie en dix ou douze pages, sans prétention et avec la plus entière sincérité, les impressions qu'il rapporte de son séjour. Ce qui l'a surtout frappé, c'est l'activité incessante, c'est le mouvement infatigable, c'est l'industrie, toujours en éveil, de la capitale; les Allemands croyaient la France frappée à mort; ils la revoient presque guérie et profitant de ses forces nouvelles pour augmenter ses richesses. M. Rodenberg insiste principalement sur les qualités qu'il a cru remarquer dans la classe moyenne, dans cette bourgeoisie laborieuse qui fait l'opinion en France: sûrement, ce tiers-état ne compte guère que des hommes médiocres, aux idées étroites, à l'esprit borné, des « philistins » en un mot, mais c'est le grand parti de l'ordre qui ne souffrira pas l'avènement de la minorité ultradémocratique; c'est dans cette couche, très étendue et très profonde, de la société française, qu'on trouve l'épargne, le labeur assidu, la persévérance. Il n'en est pas ainsi en Allemagne, où l'on dépense au jour le jour et où l'on vit d'ordinaire sans souci du lendemain. At.

LES NOUVELLES FOUILLES DE M. H. SCHLIEMANN A TROIE.

M. Schliemann qui, comme on le sait, après la publication de son ouvrage sur Mycènes, a repris ses recherches à Hisarlik, va faire connaître prochainement le résultat de ses fouilles dans un volume intitulé *Ilios*, dont il communique un résumé à la revue *Unsere Zeit*. L'importance de ses travaux est augmentée cette fois par l'appui et, on pourrait ajouter, la collaboration de savants distingués. MM. Rudolf Virchow et Emile Burnouf, qui ont assisté aux fouilles et étudié le terrain, ont reconnu notamment que les données fournies par l'Iliade sont en parfaite conformité avec les faits sur lesquels M. Schliemann a basé son opinion, d'abord généralement contestée, relative à la topographie de la plaine de Troie. D'autres savants ont prêté le concours de leurs lumières à l'infatigable explorateur, et il est permis de croire que l'ouvrage annoncé ne le cédera pas en intérêt aux précédents. En attendant l'apparition du volume, nous emprunterons quelques détails à l'article de la revue allemande.

Au début de ses recherches, M. Schliemann avait constaté, dans le vaste amas de débris qu'il fouillait, l'existence de différentes villes superposées, dont il portait le nombre à cinq; aujourd'hui il en compte sept, dont la troisième est la Troie immortalisée par Homère. Sur le sol primitif, une première couche mesurant 7 à 9 pieds de haut contient des restes de constructions et des poteries qui diffèrent absolument de ceux que l'on rencontre dans la couche supérieure. Les habitations y étaient construites au moyen de petites pierres, le plus souvent plates, jointes au moyen de terre glaise. Dans cette ville,

de même que dans les quatre autres qui lui succèdent, les poteries sont généralement travaillées à la main, et le fer est absent. Dans la deuxième, on trouve des cruchons gigantesques ayant de 4 à 7 pieds de haut et 4 1/2 de diamètre, et dans lesquels, à défaut de caves et de tonneaux, on conservait les provisions et le vin; des marteaux en diorite, en ophite, en porphyre, des scies en silex, des objets en cuivre, en plomb, en or, en électrum.

La troisième ville porte partout des traces d'un vaste incendie; c'est la Troie d'Homère, où M. Schliemann a trouvé dix trésors, des centaines de vases, dont un grand nombre décorés de la tête de hibou symbolisant la déesse protectrice d'Ilios, — par conséquent des vases sacrés, — des vases de cuivre, des haches, des lances, des poignards, des pointes de lance en bronze, une idole très archaïque, d'origine babylonienne et qui pourrait dater du XIV^e siècle avant notre ère, 5 grands vases en argent, des plats, des centaines de pendants d'oreille, une quantité innombrable d'anneaux, prismes, cylindres, perles, etc., provenant de colliers, des coupes d'or, une masse d'objets de toilette, d'épingles de toutes formes, de bracelets, tous également en or, quelques objets en brasse, des instruments en os et en ivoire, des fragments de lyre en ivoire.

Cette troisième ville, la ville incendiée, se trouve à une profondeur qui varie de 23 à 33 pieds à partir de la surface de la colline. Les fouilles ont été opérées de telle sorte qu'il est permis d'en apercevoir aujourd'hui encore les murs et les maisons. Ce n'est pas la Troie décrite par l'Iliade, la grande ville avec sa citadelle, Pergame; mais il faut bien admettre qu'Homère, écrivant plusieurs siècles après la catastrophe, en a exagéré démesurément les proportions.

Les débris de la quatrième accusent un degré de civilisation peu élevé chez les nouveaux habitants. On y trouve une quantité d'instruments en pierre; mais l'or et l'argent sont absents, et le bronze n'est représenté que par quelques haches et quelques couteaux de forme primitive.

Dans la cinquième ville préhistorique, on ne trouve plus d'armes ni d'instruments en pierre. Les vases et les idoles portant des têtes de hibou se rencontrent plus fréquemment; un grand nombre de poteries sont faites au tour. M. Schliemann croit retrouver ici un établissement de Lydiens d'où seraient venus les Etrusques (*trojano lydo-etruskische Stadt*), et cette opinion lui fournirait l'explication très simple de certaines peintures de vases étrusques au sujet desquelles les antiquaires ont beaucoup discuté.

Pour le reste de ses découvertes, notamment celles qu'il a faites en explorant les tombeaux des héros de la plaine de Troie, M. Schliemann renvoie au volume dont il prépare la publication, et qui sera orné d'environ deux mille dessins.

CHRONIQUE.

Le Congrès international des sciences géographiques, qui s'est réuni pour la première fois à Anvers, puis, en 1875, à Paris, tiendra sa troisième session à Venise, dans la seconde quinzaine d'octobre 1881.

— Le Comité de l'Association africaine allemande a décidé, d'accord avec le Roi des Belges, président de l'Association internationale, que l'expédition allemande, en ce moment à Zanzibar, établira d'abord une station à Mangasa, sauf réserve du droit de fonder une seconde station près du lac Tauganyika, comme elle en avait d'abord reçu la mission.

— M. de Mas-Latrie a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles lettres le texte de documents découverts par lui aux archives de Venise et relatifs à des propositions d'assassinat politique faites à la république et acceptées par celle-ci. Trois procès-verbaux de délibérations du Conseil des Dix font connaître trois projets de ce genre arrêtés

contre les Turcs. Le 9 juillet 1477, par 10 voix contre 3 et 3 abstentions, le Conseil (il délibérait généralement au nombre de plus de 10 membres) adopte l'offre de plusieurs Vénitiens qui se chargeaient, moyennant diverses concessions de privilèges commerciaux, de faire empoisonner le Sultan Mahomet II par son médecin. Le 5 novembre 1477, à l'unanimité, le Conseil accepte les propositions de deux Turcs qui offraient de tuer le Sandjak de Bosnie et un autre chef ottoman. En 1478, il accueille une nouvelle proposition ayant pour objet de faire donner la mort au Turc, et promet à ceux qui font cette offre, en cas de succès de leur entreprise, 25,000 ducats d'or et un domaine en Istrie. D'autres pièces montrent le même procédé employé contre des chrétiens: ainsi le Conseil des Dix accepte les propositions d'un particulier qui se charge de mettre à mort un banni vénitien dont les conspirations à l'étranger inquiétaient la république. En 1518, le 30 juillet, un ambassadeur de la république transmet au Conseil, en l'appuyant, la requête d'un autre banni vénitien qui demandait sa grâce à la condition de se charger de tuer le jeune Lusignan, prétendant dangereux au trône de Chypre. On n'a donc pas calomnié la république de Venise lorsqu'on l'a accusée d'avoir employé l'assassinat comme moyen de gouvernement.

Décès. Le général comte Vander Meere, auteur des *Mémoires* récemment publiés, mort à Bruxelles, le 4 juin, à l'âge de 83 ans. — Hippolyte Passy, économiste, mort à Paris, à l'âge de 87 ans. — Eugen Adam, artiste peintre, mort à Munich, le 4 juin, à l'âge de 64 ans. — William Hallows Miller, minéralogiste anglais, mort le 20 mai, à l'âge de 79 ans. — Christian Gotfred Rump, peintre danois, mort à Frederiksborg, le 25 mai, à l'âge de 64 ans. — John Curwen, musicien anglais, mort le 26 mai, à l'âge de 64 ans. — James Robinson Planché, littérateur et archéologue anglais, né à Londres, en 1796, mort dans cette ville. — Alfred Swaine Taylor, médecin légiste anglais, mort le 27 mai, à Londres, à l'âge de 74 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 29 mai.* — M. Barella entretient l'Académie de l'hygiène des houilleurs, à propos d'un travail présenté à ce sujet par M. le Dr Fabre. M. Willems communique la 2^e partie de ses « Nouvelles recherches sur la pleuropneumonie exsudative de l'espèce bovine et sur l'inoculation préventive de cette maladie. » Après avoir résumé ses principes concernant cette question, M. Willems expose ses idées sur l'étiologie de cette désastreuse maladie. Il divise les maladies contagieuses ou transmissibles en deux grandes classes: les maladies *virulentes* et les maladies *parasitaires*. D'après lui, la pleuropneumonie exsudative doit prendre place dans la classe des affections parasitaires car il a découvert le facteur, le germe animé de cette affection, un microbe, constaté par lui, par M. Cousot, membre titulaire de l'Académie, et par MM. Verriest et Bruylants, professeurs à l'Université de Louvain. La culture de ce microbe a été faite par eux avec un plein succès; ils l'ont reproduit jusqu'à la huitième génération, en quantité innombrable, dans un liquide bien approprié. Cette découverte permettra probablement bientôt de fournir un liquide inoculable sûr et abondant. M. Gluge exprime le vœu que la vérification de la découverte de ce corpuscule que M. Willems appelle, un peu précipitamment peut-être, microbe spécifique, soit faite d'une façon rigoureusement scientifique.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 1^{er} mai.* — M. le Dr Hagen adresse deux notes à la Société: « Additions aux Caloptérygines » et « Essai d'un Synopsis des larves de Caloptérygines »; M. de Bormans, une « Etude sur quelques Forficulides exotiques du Musée royal d'Histoire naturelle de

Bruxelles »; M. J. Mac Leod, une note relative à « Deux crustacés nouveaux pour la Faune belge. » M. de Borre lit une note critique relative aux deux parties qui composent l'épipleure de certains coléoptères et revendique la distinction pour Lacordaire; il annonce que le Musée royal vient de faire l'acquisition des collections de feu le Dr Chapuis, qui comptent environ 35,000 exemplaires; à cette occasion, il constate le développement du classement des collections d'insectes du Musée. Quelques mois après son entrée en fonctions au Musée, M. de Borre, dans un rapport du 10 octobre 1870 constatait le classement de 2,371 exemplaires du seul ordre des coléoptères. A la fin de 1879, 207,315 exemplaires étaient classés; il en reste à classer 800,000.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue Générale. Juin. L'Encyclique de Sa Sainteté Léon XIII sur le mariage (A. Van Weddingen). — Les projets de Madame Deville, nouvelle (Lecarm). — Les mémoires du prince de Metternich (G. Nieter). — Les forces nationales (Ch. Woeste). — La Belgique dans ses rapports avec la politique extérieure (J. Hecq). — Bibliographie.

Ciel et Terre. 1^{er} juin. La photographie céleste (L. Niesten). — Les orages en Belgique (J. Vincent). — Les rotations rétrogrades des planètes et l'hypothèse de Laplace (C. Lagrange). — La rosée (A. Lancaster). — Le ciel pendant le mois de juin (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Journal des Beaux-Arts. 29 mai. Le salon de Paris. — L'année artistique de V. Champier. — Les grandes publications modernes. — Belgique: Flamands et Wallons.

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. T. XV L'origine des armoiries (E. de Marneffe). — L'ancienne principauté de Liège (J. Daris). — Gilles Demarteau, graveur et pensionnaire du roi à Paris (J.-E. Demarteau). — L'areine de la cité. Les fontaines du Marché et du Palais à Liège.

Revue critique d'histoire et de littérature. 31 mai. Halévy, Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie. — Jamaspi, Dictionnaire pehlvi. — Wille, ελεος et φόβος dans la poétique d'Aristote. — Helm, De l'usage des participes dans Tacite, Velleius et Salluste. — Loserth, Contributions à l'histoire des Hussites. — Contes populaires grecs publiés d'après les manuscrits de Hahn et annotés par Pio. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 29 mai. — La politique civilisatrice en Syrie (J. Reinach). — Le Dr Erasme Darwin, d'après MM. Ernest Krause et Charles Darwin (Arvède Barine). — Sur la possibilité d'introduire dans l'enseignement secondaire les études esthétiques, morales, économiques et politiques (A. Fouillée). — Causerie littéraire. — 5 juin. La crise parlementaire en Italie (J. Vilbort). — La question des « sujets » en peinture (Ch. Bigot). — La campagne des conférences catholiques et M. de Falloux. — Réformes universitaires: Les examens de passage. — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 29 mai. La déphosphoration de la fonte et de l'acier (L. Baclé). — Les précurseurs de l'homme et les singes fossiles (G. de Mortillet). — Les annélides polychètes (C. Cosmovici). — Les miroirs japonais (G. Sencier). — Académie des sciences. — 5 juin. Les extincteurs (Colonel Paris). — Organes des sens et fonctions de reproduction de l'écrevisse (Th. Huxley). — Vie et travaux de Glisson (Dastre). — La statistique du suicide (Legoyt). — Académie des sciences.

La Nouvelle Revue. 1^{er} juin. La guerre russo-turque d'après des documents inédits. — Orphée aux Enfers (Elie Reclus). — La gendarmerie, son histoire et son rôle (E. Leblanc). — Le Charmeur. II.

(Marc-Monnier). — Une razzia dans le Djebel-Nador, 1864 (G. Guillaumet). — Sully-Prudhomme (A. Lemoyne). — Le potier de Tanagra (M^{me} H. Gréville). — L'Idéal, poésie (J. Aicard). — Le Salon de 1880. — Revue du théâtre: musique (L. Gallet). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue philosophique. Juin. Considérations sur la philosophie chimique. — Le sommeil et les rêves, fin (Delbœuf). — La critique de Kant et la religion (D. Nolen). — L'infini actuel est-il contradictoire? (Ch. Renouvier). — Analyses et comptes rendus: T. Mamiani, La religion dell'avvenire. D^r Hoppe, Die Scheinbewegungen. C. Vogt, Zur Physiologie der Schrift. — Notices bibliographiques. — Revue des périodiques. — Universités d'Italie: Programme des cours de philosophie.

Revue bordelaise. 1^{er} juin. De la description dans la Chanson de Roland (E. Briau). — Leconte de Lisle, Poèmes antiques et poèmes barbares (G. Routsans). — Un journal littéraire bordelais au XVIII^e siècle (S. Sarrat). — Le mouvement poétique en province: H. Mériot (P. Ormilly). — Chronique scientifique. — Causerie médicale.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Juin. Verdi et les traditions nationales de la musique en Italie (M. Cristal). — La fille du Kaïd, nouvelle arabe (J. Noël). — La littérature moderne en Hollande (V. de La Pommeraye). — En Islande, souvenirs de voyage. II (P. Vouga). — Le mariage en Suisse (E. Naville). — L'héritage du vieux Joquelin, II, fin (E.-C. Grenville-Murray). — Chronique parisienne, — italienne, — allemande, — anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

De Gids. Juin. De laatste Gothen (A.-S.-C. Wallis). — Twee Pieters (J.-A. Alberdingk Thijm). — Frederik de Groot, II (J.-A. Sillem). — De Meinigers (J.-N. van Hall). — Politiek Overzicht (R. Macalester Loup). — Bibliographisch Album.

De Tijdspiegel. Juin. Proportioneele vertegenwoordiging (R. Macalester Loup). — De versterking van Frankrijk's noordoostelijke grens (C.-U. Huber). — Mededeelingen uit het gebied der nieuwere letterkunde (A. Pierson). — Wat Jan Holland droomde. — Nieuwe uitgaven en vertalingen. — Een volkslied voor Nederland.

De Nederlandsche Spectator. 29 mai. Het roomsch-katholicisme in Nederland. — Dr. Jan ten Brink's nieuw boek. — 5 juin. Sleeckx' werken. — Hare huwelijks reis.

Unsere Zeit. Juin. Meine neuesten Ausgrabungen in Troja (H. Schliemann). — Wer trägt die Schuld? Nouvelle. Schluss (O. Roquette). — Der russisch-chinesische Conflict. — Adolf Friedrich Graf von Schack als Dichter. II. (A. Moeser). — Der Krieg in Südamerika. — Die Familie der Sonne. II (M.-W. Meyer). — Skizzen aus Vorarlberg. II (O. Speyer). — Balladen von Albert Moeser. — Revue der bildenden Künste. — Politische Revue.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} juin. Deutschland und Russland (W. Herbst). — Wundt, Logik (F. Michelis). — Hamerling, Lord Lucifer (H. Keck). — Pervanoglu, Kulturbilder aus Griechenland (G. Hertzberg). — Dar-este, Histoire de la Restauration (K. Hillebrand). — Tucker, Memoir of the life and Episcopate of G.-A. Selwyn (M. Sell). — Kurze literarische Umschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 29 mai. Paul Lindau als Uebersetzer. I. — « Klassische und romantische Welt. » Aus einem noch unübersetzten grösseren Gedichte von Esaias Tegnér's. — Neues zur Geschichte Galilei's. — Die Geschichte Frankreichs in Versen. — Polen: II. Nitschmann. — Eine Amerikanische Edda-Ausgabe. — Kleine Rundschau. — 5 juin. P. Lindau als Uebersetzer. II. — Memoiren der Frau von Remusat. — Elisabeth Barret-Browning. — L. Sowinski, Geschichte der polnischen Literatur. — Niederland: Die Frage eines nationalen Theaters für die französischen redenden Belgier.

Allgemeine Zeitung. 11 mai-6 juin. 132 Zur anthropologischen Literatur in Oesterreich. — 133. Die österreichischen Ausgrabungen auf Samotrake. Orthographische Phantasien. — 134. Zur deutschen Novellen-Literatur. — 135. Karl Christian Friedrich Krause. — 136. Die Münchener Pinakothek. Seymour Kirkup. Zur landwirthschaftlichen Literatur. — 137-144-155. V. Bersezio « Dreissig Jahre italienischen Lebens ». — Nekrologe Münchener Künstler. — 133-139. Das vaticanische Archiv. — 140-141. Das Christenthum in Indien. — 140. Zur Geschichte der Seelenlehre. — 141. Produktion, Verkehr und Handel in der Weltwirthschaft. — 142. Denkende Lyrik r. Briefe aus Japan. — 143. Georg Büchner und die Gesamtausgabe seiner Werke. — 144. Gustav Flaubert. — 145. Die neue Ausgabe des Vasari. — 146-147. Deutschlands überseeische Handelsbeziehungen in der Gegenwart. Zur mittel- und neugriechischen Literatur. 147. Zur deutschen Romuliteratur. — 148-149. Die Kunst in Wien. — 148. Dio Juden in Marokko. — 149. Papst Hadrian VI. — 150-151. Neues über Philipps des grossmüthigen Doppelhe. — 150 Die neue Richtung der Socialökonomie. — 151. Ein Stück spanischer Culturgeschichte. — 152. Verfassung und Verwaltung im Deutschen Reich. — 152-153. Briefe aus Japan. — 153. Erinnerungen an Heinrich v. Gagern. — 154-155. Goethe Jahrbuch. Nekrologe Münchener Künstler. — 155. Zur Geschichte der Hugenottenkriegen. — 156. Ueber Martin Schongauer. — 157. Zur Erinnerung an Otto von Wittelsbach. Die Enthüllung des Palastina-Denkmal's zu Rom.

Petermann's Mittheilungen XXVI. 4. Bevölkerungszunahme und Wohnortswechsel (O. Delitsch). — Die Danakil-Küste (W.-V. Zichy). — Lebensnachrichten von Bernhard Varenius (A. Breusing). — Spruner-Menke's historischer Hand-Atlas (H. Oesterley). — Zum Klima von Rubaga (J. Hann). — Die Flussaufnahme des Benué in Adamua durch den Dampfer « Henry Venn » 1879 (E. Behm). — Der Benué von Djen bis Ribago (E.-R. Flegel). — N^o 5. Der bewohnte Theil von Chile im Süden des Valdiviaflusses (C. Martin). — Die Goldfelder von Wassa (E. Behm). — Reise durch die Libysche Wüste nach den Natron-Seen (W. Junker). — Generalstabskarte des deutschen Reiches (C. Vogel). — Zur Geschichte der Handelswege in Ostsihien (B. von Struve). — Ergänzungsheft Nr. 61. Die Serra da Estrella (J. Rivoli).

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Juin. Die britische Colonie Neuseeland i. J. 1879 (R. Oberländer). — Das Atlansystem (J. Chavanne). — Die deutsche Gesellschaft der Stadt New-York. Schluss (C. Zehden). — Die Schätze der Polar-Regionen (Fr. v. Le Monnier). — Die intermittierende Springquelle bei Ránk (A. Hallar). — Ueber die Geologie und den Bergbau der Insel Sardinien (R. Lepsius). — Astronomie und physikalische Geographie. — Politische Geographie und Statistik. — Handel, Bergbau, Industrie und Landwirtschaft. — Verkehrs-Anstalten. — Berühmte Geographen. — Nekrologie. — Akademien, geographische u. verwandte Vereine. — Bäder und klimatische Curorte. — Kleine Mittheilungen. — 8 Illustr.

Nineteenth Century. Juin. England and Russia in Asia (A. Vambéry). — On the method of Zelig (Prof. Huxley). — Fiction-Fair and Foul (J. Ruskin). — Some Indian suggestions for India (Syed Ameer Ali). — Our national art collections and provincial art museums (J. C. Robinson). — Familiar conversations on modern England. II (K. Hillebrand). — A program of reforms for Turkey (E. Pears). — Landscape painting (R. Collier). — The conservative party and the late election: a sequel (T. E. Kebbel). — The crisis in Indian finance (S. Laing). — The Indian budget estimates (R. Strachey). — Doctors and nurses (Dr. O. Sturges). — Dr. Seymour Sharkey. Miss Lonsdale.

Contemporary Review. Juin. What can a liberal government do for Turkey? (An Eastern Statesman).

— The public letters of John Ruskin. — The french Republic and the catholic Church (Edm. Scherer). — On ants (Ellice Hopkins). — The election and the Eastern question (E. A. Freeman). — Greek christian inscriptions (Rev. G. T. Stokes). — The rule of the purse (T. P. O'Connor). — The age of Balzac (W. S. Lilly). — Contemporary books: Classical literature. Modern history. History and travel.

The Academy 15 mai. A memoir of Francis Deak. — Mallock's Poems. — Nassau Senior's Conversations. — Arnold on the roman system of provincial administration. — Marvin's Eye-Witnesses' account of the campaign against the Akhal Teke Turcomans. — New italian books. — St-Simon's unpublished works. — Victor Hugo's new volume. — Dawkin's Early man in Britain. — Hodgson's Miscellaneous essays relating to Indian subjects. — Beckett on church restoration. — Von Rhoden on the terra-cottas of Pompeii. — The Salon of 1880. — The Grosvenor Gallery. — Exhibitions: Society of painters in water-colours. — 22 mai. Renouf on the religion of ancient Egypt. — Swinburn's Songs of the springtides. — A contemporary history of affairs in Ireland, 1611-1652. — Recent works on the Alps. — Wollner on the Bullinas. — Exploration in central Asia. — The Salon of 1880. II. — The Royal Academy Exhibition. II. — The Grosvenor Gallery. III. — 29 mai. Spencer Wa. pole's History of England from 1815. — Metcalfe's Englishman and Scandinavian. — The complete edition of V. Hugo. — Stuart's Nile-gleanings. — The Oberammergau Passion-play. — The late Prof. Miller. — The royal Academy. III. — Pictures lately added to the Florence Gallery. — Notes from Rome. — Paintings on China. — 5 juin. Barlsey's Curiosities of puritan nomenclature. — Smith's Dictionary of christian antiquities. — Political economy in Europe and America. — Recent dramas. — The reforms in the French Archives. — Heath's Sylvan spring. — Discovery of Sayana's commentary on the Atharva-Veda. — Rayet and Thomas' Milet et le golfe latmique. — The sculptures from Pergamum. — The Salon of 1880. III.

Nature 13 mai. Migratory birds at light houses. — The River of Golden Sand. — Further observations and researches on Fleuss's system of diving and living in irrespirable atmospheres. — The aurora borealis. — A scottish crannog. — The United States weather maps. — The iron and steel Institute. — On electric lighting. — Preliminary report by the Committee on solar physics — 20 mai. The science of language. — Statics. — Australian orchids. — An entomostrocon living in tree tops. — On the physical aspects of the vortex-atom theory. — Comparative anatomy of man. I. — Variations from Mariotte's law. — The parrallel roads of Lochaber. — 27 mai. Mathematical journals. — Comparative anatomy of man. II. — On systematic sun spot periodicity. — Primitive man. — The hydrographic department. — 3 juin. Sign language among the American Indians. — Testing telegraph lines. — Comparative anatomy of man. III. — The U. S. weather maps. — Contributions to molecular physics in high vacua. — Rock-weathering, as illustrated in churchyards. — G. J. Mulder.

International Review (New-York). — Juin. Colonial life in Maryland (Mrs. E. W. Latimer). — Livland: a Russian episode (A.-A. Wheeler). — The english language in America (T.-R. Lounsbury). — Considerations on the copyright question (Wilkie Collins). — Mr. Pointer's lectures on art (P.-G. Hamerton). — Chateaubriand (A. Laugel). — The lowest animals (Ch. Selgwick Minot). — Our goodly heritage (R. P. Porter). — The lessons of the general election in Great Britain and Ireland (W. Chamberlain).

The Nation (New-York). 29 avril. The week. — Editorial articles. — Studies on hypnotism. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — National Academy of design. II. — 6 mai. Manners in Amo-

rica. — Religious opinion in Germany. — Notes. — Reviews.

Nuova Antologia. 15 mai. Jacopone da Todi (A. D'Ancona). — L'arte marittima antica (G. Moro). — Della vita e delle opere di G.-B. De La Porta (Fr. Fiorentino). — L'amico di Camillo (Sofia Albini). — La regione antartica e la spedizione italiana (A. Brunialti). — Rassegna delle letterature straniere (A. De Gubernatis). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico: Letteratura e storia. Filosofia. Filologia orientale. Scienze economiche. — 1^{er} juin. Gli scolari di Raffaello (M. Minghetti). — Jacopone da Todi, « Il giullare di Dio » del secolo XII (A. d'Ancona). II e ultimo. — Le nozze di Artita (G. Boglietti). — L'Amico di Camillo, fine (Sofia Albini). — Da Trieste a Spolato (G. Ocioni Bonaffons). — I primi abitanti della Transilvania e la religione degli Agatirsi (Géza Kuun). — Rassegna letteraria italiana. — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 16 mai. Un ballo di nobili a Carignano 1524. — Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — La professione della pesca nelle razze umane (P. Riccard). — Napoleone Buonaparte. — Un amore a settant'anni (A. De Guarinoni). — Lorenzo il Magnifico, poema inedito del Marchese di Montrone (V. Bassi). — Rassegna letteraria e bibliografica: Riviste militari. America. Inghilterra. Germania. Francia. Italia. — Notizie letterarie e varie. — 1^{er} juin. Un nunzio straordinario alla corte di Francia nel secolo XVII (A. Bazzoni). — La Società d'insegnamento professionale del Rodano a Lione (G. Sacerdoti). — Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — L'arresto e la morte del conte Fulvio Testi (A.-D. Ferrero). — Prelezioni al corso di antropologia generale (P. Riccard). — Un amore a settant'anni (A. de Guarinoni). — Rassegna letteraria e bibliografica: Inghilterra. Germania. Belgio (Th. Juste, le Congrès national). Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie.

Gli Studi in Italia. Mars. Studi storici sul regno di S. Pio V (De Brognoli). — G.-B. Pergolesi (C. Aureli). — Il Pontificato di Giovanni VIII (P. Balan). — Nuove iscrizioni semitiche (E. Fabiani). — La scienza dell'educazione di A. Bain (E. Zama). — Napoleone I (G. Colombo). — La teoria di Darwin et la fisiologia (A. Murino). — Epifanio ed Ennodio e i loro tempi (P. Talini). — I diritti di Tommaso da Kempis (L. Santini). — Accademie. — Sommari de' periodici italiani; — de' periodici stranieri. — Recenti pubblicazioni.

Rassegna settimanale. 9 mai. I restauri del San Marco. — Dopo una lettura del Cantico dei Cantici. — La carta geologica del regno. — 16 mai. Il principio di Metternich (A. Franchetti). — Boccacius græce. — Bibliografia: Annuario del R. Istituto tecnico di Roma. E. Betti, Teoria delle forze newtoniane e sue applicazioni alla elettrostatica ed al magnetismo. — 23 mai. Il Leopardi in casa Ranieri. — Opinioni sul « Contrasto » del così detto Ciullo d'Alcamo. — La nazionalità dell'arte. — La grande cometa del Sud del febbraio 1880. — Bibliografia: Matteo Ricci, Schizzi biografici. R. Boughi, Appio Erdonio. G. Cairoli, Dell'etica positiva. G. de Molinari, L'evoluzione economica. — 30 mai. La vita di Catalò. — La scultura all'esposizione artistica di Torino. — Sepolcro di C. Sulpicio Platorino. — Economia pubblica. — Bibliografia.

Revista de Espana. 13 mai. La justicia y la revolucion de setiembre (M. F. Martín). — La materia radiante (J.-R. Mourel). — Precedentes al teatro de Shakespeare (E. Gomez Ortiz). — Los asistentes del ejército (J. Arnau é Ibañez). — Crónica política (F. Calvo Muñoz). — El derecho diferencial de bandera. — Noticias científicas. — 28 mai. Cuestiones constitucionales (L. de Rute). — Concepto general del espíritu (U. Gonzalez Serrano). — Cartas á un jesuita. — La justicia, la dictadura

y la restauracion (M. F. Martín). — La materia radiante (J.-R. Mourel). — Nuestro estado y nuestra ciencia (F. G. Brito). — Bibliografía política (F. Calvo Muñoz). — El derecho diferencial de bandera (Pedregal). — Boletín bibliográfico.

Revista contemporánea. 15 mai. Os Lusíadas de Camoens y sustraduccionen al castellano (L. Vidart). — La opinion pública en los Estados-Unidos con relacion á los bosques (J. Jordana y Morera). — La libertad en el arte (C. Solsona). — La Cueva del Monje (D. Chaulié). — Apuntes para un catálogo de impresores, continuacion (D. V. Barrantes). — La peregrinacion española al Pilar de Zaragoza. — La cuestion de los Jesuitas en Francia (M. Sanchez). — Boletín bibliográfico. — Crónica política, interior. — 30 mai. Crítica historica y literaria (Marqués de Valmar). — El alcoholismo (J. Ruiz y Ruiz). — Del valor literario de los Lusíadas (L. Vidart). — Campoamor en las literaturas extranjerias (A. S. Moguel). — La política segun los principios de Bluntschli (A. Charro-Hidalgo). — El privilegio de la union, novela, continuacion (M. Fernan lez y Gonzalez). — Boletín bibliográfico. — Crónica política interior (J. Ugarte). — Revista extranjera.

Juste, Théodore. Frédéric le Grand (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Tiberghien, G. Introduction à la philosophie et préparation à la métaphysique. 2^e édition. Bruxelles, Mayolez.

Wauters, A.-J. Le capitaine Cambier et la première expédition de l'Association internationale africaine Bruxelles, Muquardt. Carte (Extr. de la Revue de Belgique).

Wauters, A.-J. Un voyageur belge dans l'Afrique centrale. Niger et Bénoué, par Ad. Burdo. Bruxelles, Vanderawera. Carte (Extr. du Bulletin de la Société belge de géographie).

Année (L') médicale 1879. Paris, Plon. 3 fr. 50. Barbou, A. Victor Hugo: sa vie, ses œuvres. Paris, Daguesne. 3 fr. 50.

De Witte, M^{me}. Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis 1787-1874. Paris, Hachette. 3 fr. 50.

Du Péan, Ch.-Alph. Recherches philosophiques et physiologiques sur la nature de l'homme et de l'être vivant. Paris, Ghio.

Gautier, Théophile. Tableaux à la plume. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Goethe-Jahrbuch. Hreg. von L. Geiger. Bd. I. Frankfurt a. M. Rütten und Löning. 10 M.

Guedemann, M. Geschichte des Erziehungswesens und der Cultur der Juden in Frankreich und Deutschland, 10.-14. Jahrh. Wien, Holder. 6 M.

Lacroix, P. Dix-septième siècle: institutions, usages et costumes. Paris, Firmin Didot. 30 fr.

Lecture (La), Bulletin bibliographique mensuel à l'usage des familles, etc. Genève, Carey.

Legge, J. The religions of China: Confucianism and Taoism. London, Hodder, 6 s.

Litré, Em. Etudes et glanures pour servir à l'histoire de la langue française. Paris, Didier. 7 fr. 50.

Mahérault, M. J. F. L'œuvre de Moreau le jeune. Paris, Labitte. 30 fr.

Monnier, Marc. Les contes populaires en Italie. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Noord en Zuid. Taalkundig Tijdschrift voor de beide Nederlanden. Derde Jaargang. N^o 3. Culemborg, Blom.

Reumont, Alfred von. Gino Capponi, 1792-1876. Gotha, Perthes. 9 M.

Rivista (La Nuova) internazionale, periodico di lettere, science ed arti. Maggio. Firenze, Favi.

Spencer, Herbert. Les bases de la morale évolutionniste (Bibl. scientif. intern.). Paris, Germer Baillière. 6 fr.

Taalstudie. Tijdschrift voor de studie der nieuwe talen. Eerste Jaargang. N^o 6. Culemborg, Blom.

Ténot, Eugène. Paris et ses fortifications, 1870-1880. Paris, Germer Baillière. 5 fr.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 20

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 13 - 1^{er} JUILLET 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Études sur l'histoire romaine, par P. Devaux (A. Troisfontaines). — Poètes belges. II (L. Alvin). — Diderot, par E. Scherer. — Nouvelles études slaves, par L. Leger. — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — Lettre archéologique de Rome : Les fouilles (G. Lacour). — Lettre du Caire : La Bibliothèque khédiviale (A. J. Wauters). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine, par Paul Devaux. Bruxelles, Muquardt. 2 vol in-8^o.

Il est malaisé de rendre compte d'un ouvrage de cette étendue. Rien que pour effleurer une partie des innombrables questions qu'il soulève, au lieu d'un court article de Revue il faudrait écrire un demi-volume à tout le moins. Certes, il mérite cet honneur et volontiers *l'Athenæum* le lui ferait, si, en matière de critique comme en toutes choses, il n'était indispensable de savoir se borner. Les *Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine* sont telles d'ailleurs que nul compte rendu, si complet fût-il, n'exempterait de les lire.

M. Devaux se défend d'avoir voulu écrire une histoire romaine. A s'en rapporter à lui, il n'a eu d'autre but que d'en commenter les faits essentiels et d'en faciliter l'intelligence. C'est de sa part trop de modestie. En dépit de ses réserves, pour formelles qu'elles soient, il a fait davantage. Il est vrai que d'autres entrent plus que lui dans le détail et que, tout en ayant de l'érudition, il ne se donne point des airs d'éru-dit. Mais s'il ne raconte pas toujours les événements par le menu, difficilement on en déroulerait le tableau d'une main plus sûre, on en retracerait la marche avec plus de clarté, on en ferait plus nettement ressortir l'enchaînement, on en démèlerait avec plus d'habileté les causes et les conséquences, — difficilement, en un mot, on entendrait autrement et mieux l'histoire politique qu'il ne l'entend.

Visiblement, quand M. Devaux a entrepris ses *Études*, il était maître de son sujet. Sauf de rares exceptions, elles trahissent d'un bout à l'autre une minutieuse connaissance des sources, et, en l'y voyant puiser avec une aisance qui jamais ne l'abandonne et en tirer çà et là les aperçus les plus heureux, on admire la singulière lucidité de son esprit et, malgré soi, l'on se demande si c'est bien à l'œuvre d'un vieillard près de descendre au tombeau que l'on a affaire. En lui rendant cet hommage, je suis d'autant moins suspect que, sur une foule de points, je diffère entièrement d'avis avec lui.

Au reste, M. Devaux ne fait pas de l'histoire en dilettante. Il a tout autant que quiconque le sentiment des devoirs de l'historien, et il en possède les qualités : un ardent amour de la vérité, un jugement droit, une grande sagacité, une patience que rien ne rebute, une bonne foi à toute épreuve. Sans qu'il y paraisse, maintes

de ses pages sont manifestement le fruit de longues réflexions. S'il s'égaré, c'est qu'au milieu des ténèbres de l'histoire romaine, il n'est personne qui ne se puisse égarer. Quantité d'endroits de ses deux volumes passeraient à juste titre pour des modèles de dissertations, d'autant plus dignes de remarque qu'elles sont entremêlées au récit avec un art excellent, et qu'à les lire, c'est à peine si l'on s'aperçoit qu'il est momentanément interrompu.

Celui qui se sent le courage d'affronter les obstacles auxquels se heurtent à chaque pas les historiens de la vieille Rome, avant tout doit chercher un fil qui le dirige dans ce dédale. M. Devaux n'y a pas manqué. Ce fil, pour lui, c'est la vraisemblance. Dès que les faits, attestés par la tradition, ne la choquent pas, que rien de ce que l'on connaît ne les entache d'invraisemblance, alors surtout qu'ils en ont eu d'autres pour source ou pour suite, il les admet. Conséquent à ce principe, il n'en accepte aveuglément aucun, mais il n'en rejette non plus aucun de parti pris. Comme il s'exprime lui-même, « il se tient à égale distance de l'excès de hardiesse et de l'excès de timidité. » S'il rencontre des légendes, il s'efforce d'y discerner le vrai du faux et, pourvu qu'on y regarde soigneusement, il juge possible d'y retrouver souvent un fond de vérité. A l'inverse de Sir Georges Cornwall Lewis, il a foi dans l'authenticité de la tradition, et alors qu'elle ne lui paraît blesser ni le bon sens, ni la vraisemblance, il n'y contredit point. C'est ainsi qu'il croit à l'existence des rois de Rome, hormis Romulus, dont la vie n'est à ses yeux qu'un tissu de fables, où se perdent dans une impénétrable obscurité les commencements de la ville à laquelle il aurait légué son nom, et, jusqu'à un certain point, Numa, à qui l'on a erronément attribué toute une série d'institutions et de lois d'origine plus récente. Mais si, et de là qu'elle est vraisemblable, la tradition lui paraît véridique, considérée en elle-même, elle le lui paraît aussi et principalement parce que, selon toutes les probabilités, l'usage de l'écriture remontait à Rome, sinon à l'époque de sa naissance, du moins au règne de Tarquin l'Ancien ou de Servius Tullius et que, pour sûr, beaucoup de documents, publics et privés, avaient survécu à l'invasion des Gaulois.

Dans sa préface, M. Devaux résume à grands traits la marche des événements qu'il raconte, en insistant, comme de raison, sur les trois idées fondamentales qu'il développe au fur et à mesure que les faits le comportent, à savoir : la place prépondérante que tient la guerre dans la politique du Sénat, le soin qu'il prend de s'attacher la noblesse des cités italiennes, l'esprit de modération qui anime la plèbe romaine.

De bonne heure, la guerre devient à Rome un moyen de gouvernement. Imaginé par les rois, afin de contenir les patriciens dans le devoir, ceux-ci, lorsque la royauté n'est plus et qu'ils cessent d'en redouter le rétablissement, s'en emparent, et le Sénat, où ils dominent, y recourt, tantôt pour prévenir ou calmer les dissensions intestines, tantôt pour enrayer les progrès de la puissance plébéienne. Quand, à leur tour, ils

ont perdu les privilèges à la faveur desquels ils avaient longtemps formé un Etat dans l'Etat, la noblesse patricio-plébéienne, dont le Sénat était l'organe s'en sert, elle aussi, pour entraver le triomphe de la démocratie. Cependant le Sénat avait beau entretenir le feu de la guerre. Comme elle ne pouvait pas s'éterniser et que, bon gré mal gré, il fallait bien, par intervalles, accorder du répit à ceux qui en supportaient le fardeau, elle ne remédiait à rien. Effectivement elle n'empêcha ni la plèbe d'enlever de haute lutte au patriciat toutes ses prérogatives civiles et politiques, ni la démocratie de poursuivre ses envahissements. Tout au plus retarda-t-elle les conquêtes de l'une et la marche ascendante de l'autre. Mais, tout en ne remédiant à rien, à force de s'étendre et de se prolonger, elle finit par tout compromettre, en contraignant le Sénat à proroger l'*imperium* des chefs d'armée, qui un jour, grâce à leur omnipotence, en vinrent à s'élever au-dessus de lui et affichèrent la prétention d'être seuls maîtres. Quoi qu'il advint, la paix et la guerre avaient toutes deux de dangereuses conséquences. En laissant les coudées franches à d'imprudents faiseurs de la démagogie, la première menait droit à l'anarchie ; la seconde, en exaltant outre mesure l'ambition des généraux victorieux, menaçait d'engendrer tôt ou tard le despotisme militaire.

Pendant que la guerre l'aide à faire diversion aux assauts de ses adversaires du dedans, le Sénat ne néglige pas le dehors, et toutes les fois qu'il le peut, il s'empresse de faire alliance avec l'aristocratie des cités italiennes. Or, il le peut presque toujours ; car là pareillement, noblesse et peuple, aristocrates et démocrates se disputent avec acharnement la suprématie. Ainsi agit-il dans le Latium, en Etrurie, en Campanie, dans le Samnium, dans l'Apulie, dans la Lucanie, à Tarente, etc. De là vient qu'en plus d'une occurrence, quand ses légions y pénètrent, loin de n'y rencontrer que des ennemis, Rome y trouve de chauds amis, qui, pour ne point courber la tête sous le joug de leurs contendants, pactisent avec elle ouvertement ou covertement, et dont plus tard les sympathies sont et demeurent l'un de ses appuis les plus solides. Sans doute, il arrive que l'existence des liens d'amitié contractés par le Sénat avec les nobles de l'Italie n'est pas expressément attestée par les historiens ; mais, à défaut de leur témoignage, elle découle des faits, aussi bien à l'époque où Rome est encore une aristocratie pure qu'au temps où déjà ses lois, ses institutions portent toutes l'empreinte de la démocratie.

Enfin le patriciat n'est pas seul à avoir l'esprit des affaires. La plèbe l'a au même degré que lui. Plus nombreuse que ses adversaires, si elle avait ressemblé au démos des républiques grecques, pour leur forcer la main, elle n'aurait pas hésité à user d'embûche de violence. Mais la vieille plèbe romaine n'était ni une cohue indisciplinée, ni un ramas de rebelles. Dès le principe, il y avait eu parmi elle des riches et des pauvres. Comme de juste, ceux-ci cherchaient par dessus tout à amender leur condition sociale. Dans ce but, ils revendiquent, selon les circonstances, une part de l'*ager publicus*, l'abolisse-

ment ou la réduction de leurs dettes, l'abaissement du taux de l'intérêt, l'adoucissement du sort des débiteurs insolubles. Ceux-là tâchent d'arracher une à une aux patriciens les prérogatives dont ils se targuent. Néanmoins, c'est parmi les riches que les pauvres recrutent leurs chefs, et toujours ils leur obéissent, quand bien même, pour leur obéir, il leur faut faire abstraction de leurs intérêts les plus pressants et combattre pour une cause qui leur devait sembler étrangère. Le jour où, fatigués d'attendre les concessions qu'ils réclament, ils se révoltent contre les maîtres de la cité, bien loin de les expulser en masse ou de leur courir sus, comme auraient fait, en un jour de révolution, les démocrates grecs, ils s'assurent du Capitole ou du Janicule, ou se soustraient, en émigrant, au joug de leurs oppresseurs. Mais, pour irrités qu'ils soient, jamais ils ne répandent le sang, jamais ils ne se livrent au pillage. C'est pourquoi, dans le long duel du patriciat et de la plèbe, Rome n'est pas un instant en proie à la démagogie. Les seules armes qu'emploie l'opposition, c'est, d'une part, la patience, une patience que rien ne lasse; c'est, d'autre part, une surprenante persévérance. Lorsqu'il finit, les questions qui l'avaient provoqué, tant s'en faut, n'étaient pas vidées. La question sociale ne l'était pas, parce qu'étant donnée l'organisation de la société romaine, elle ne pouvait pas l'être, ou parce que, pour la résoudre, si elle s'y était appliquée sérieusement, l'aristocratie aurait dû se résigner à de lourds sacrifices. De la question politique, il en allait différemment. Les plébéiens riches étaient, eux, venus à bout de leurs desseins : ils allaient participer largement à l'exercice du pouvoir, obtenir des honneurs dont auparavant les patriciens jouissaient seuls, commander les armées, entrer au Sénat. Mais si, dans Rome même, tout paraissait changé, si, légalement, la démocratie y avait partout supplanté l'aristocratie, dans le fait, le gouvernement restait ce qu'il avait été depuis l'établissement de la république. Au fond, il n'y avait de changé que le nom de l'aristocratie aux mains de qui il était. C'en est fait du patriciat; mais c'est une nouvelle noblesse patricio-plebéienne qui le remplace, qui, au dedans aussi bien qu'au dehors, marche sur les traces de son aînée et, de même qu'elle, se fait de la guerre et de l'alliance avec les aristocraties italiennes des instruments de domination.

On le devine, ce n'est pas sur ces points uniquement que l'auteur des *Etudes* a ses vues propres. Il en énumère lui-même beaucoup d'autres, et, s'il l'avait trouvé à propos, il aurait pu en allonger sensiblement la liste. Pour en apprécier la valeur, il le faudrait suivre pas à pas dans son récit et, à son exemple, reprendre sous-œuvre l'histoire interne et externe de Rome, depuis le temps de sa fondation jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, où malheureusement il s'arrête. Je ne le puis, faute d'espace et de loisir. C'est à regret; car sur nombre de questions, qu'il les tranche d'après les opinions reçues ou qu'il s'en écarte, que ses jugements prêtent ou ne prêtent pas le flanc à la critique, fréquemment il projette une vive lumière. A coup sûr, il en est beaucoup qu'il envisage de manière à commander l'attention et dans l'examen desquelles se trahissent sa netteté et sa fermeté d'esprit. Nul moyen pourtant de passer sous silence sa monographie d'Annibal, qui embrasse les deux tiers de son second volume et qui, à elle seule, suffirait pour lui assigner parmi les historiens de notre époque une place des plus honorables.

Je n'imagine pas qu'après l'avoir lu, on le soupçonne d'avoir sur quoi que ce soit des idées préconçues ou de cultiver le paradoxe. Si donc il semble se complaire à rabaisser la gloire d'Annibal, ce n'est pas pour la vaine satisfaction de s'inscrire en faux contre le sentiment de la pos-

terité, c'est parce qu'il est intimement convaincu qu'en l'exaltant à l'égal des plus éminents capitaines, anciens et modernes, la postérité s'est grossièrement trompée. Avant de s'attaquer à cette grande renommée, il s'est d'ailleurs armé de toutes pièces, et, il est permis de l'affirmer, rarement procès historique s'instruisit avec un soin plus scrupuleux.

Il va de soi-même que M. Devaux ne conteste point à Annibal le talent militaire: ce serait nier l'évidence. Mais tout en payant à l'homme de guerre le tribut d'éloges qui lui revient, il lui reproche d'avoir seul conçu le projet de son expédition d'Italie, de l'avoir entreprise sans nécessité et dans des circonstances défavorables, de n'avoir pas tenu compte des pertes qu'infailliblement le passage des Alpes allait faire essuyer à son armée, de s'être mépris sur les dispositions des Gaulois cisalpins à son égard, d'avoir imprudemment fait fond sur l'appui des autres Italiens, surtout d'avoir inutilement prolongé son séjour dans la Péninsule, alors que depuis longtemps tout espoir de la détacher de Rome s'était évanoui, bref, d'avoir par sa folle témérité et par sa méconnaissance des véritables intérêts de Carthage, attiré sur elle une effroyable tempête et criminellement précipité sa ruine. C'est là, on le voit, un acte d'accusation en bonne et due forme, et auquel jusqu'à présent nul, que je sache, n'avait songé. Faut-il en rabattre, ou est-il fondé? Indubitablement il l'est en ce qui regarde la durée de la lutte, où le héros carthaginois s'était audacieusement engagé. L'est-il quant au reste? Il ne m'appartient pas d'en décider et, en tout état de cause, je n'aurais pas à le faire à cette place.

J'ai dit que sur une foule de points je ne m'accorde pas avec M. Devaux. C'est sur la partie politique de ses *Etudes* tout particulièrement que je ne partage pas sa manière de voir. Il n'en saurait être autrement. S'il n'avait des allures indépendantes, s'il avait coutume de jurer par autrui et s'il y avait lieu de le rattacher à l'une des écoles de notre temps, c'est dans celle de Gerlach et de Bachofen que, sans hésitation, je le rangerais. Ce n'est pas la mienne. Pour tout ce qui touche à l'histoire des rois et des premiers siècles de la république, j'aurais donc à faire de très nombreuses réserves sur la façon dont il l'expose. Mais, je le répète, pour traiter tant de sujets controversés, ce n'est pas d'un article de l'*Athenæum*, c'est de tout un cycle de dissertations qu'il serait besoin. Je m'acquitterai ailleurs de cette tâche. En attendant, si profonds que soient les dissentiments qui nous séparent, je me mentirais à moi-même et je penserais faillir à mon devoir, si je ne m'inclinais avec respect devant l'œuvre considérable et le talent d'un vieillard qui, malgré le poids des ans et une cruelle infirmité, a eu jusqu'à l'heure suprême le noble courage de faire de sa belle et haute intelligence un si louable emploi.

A. TROISFONTAINES.

POÈTES BELGES.

II (1).

Les Tristesses, poésies, par Georges Rodenbach. Paris, Lemerre, 1879. — *Extrait des Passe-temps poétiques* de Victor Dumortier, capitaine commandant d'artillerie en retraite. Bruxelles, Callewaert, 1880. — *Suite des Passe-temps poétiques*, par le même. Ibid. — *Vive Tournai*, ode et poésies nouvelles de M. Victor Dumortier, avec des strophes de M. Adolphe Leray, poète tournaisien. Ibid.

On voit peu de wallons employer, pour leurs écrits, la langue flamande, mais les flamands qui écrivent en français ne sont point rares, et même plusieurs l'ont fait avec un incontestable suc-

cès. En voici un nouvel exemple. On doit être flamand quand on porte le nom de l'illustre aveugle qui n'était point le moins clairvoyant de nos assemblées parlementaires. Le neveu d'Alexandre Rodenbach, éprouvant le besoin d'épancher les sentiments qui débordent de son jeune cœur, choisit la langue de Racine et se fait éditer à Paris. Le titre du recueil n'est guère attrayant et semble un anachronisme: *Tristesses* faisait assez bien sur la couverture d'un volume entre 1827 et 1833. La jeunesse alors posait pour les *beaux ténébreux*. Il était de bon goût de calomnier la vie avant d'en avoir goûté; de jeunes poètes bien portants cherchaient à nous apitoyer sur des malheurs imaginaires. Qu'on écrive les *Tristesses* quand on est Ovide et qu'on pleure, en exil, chez les Scythes, les délices perdues de la Rome impériale, on pourra se faire écouter, intéresser même à force de talent, malgré la monotonie du sujet; mais le mot *Tristesses* n'est pas aujourd'hui une bonne enseigne à mettre sur un recueil de poésies. On craint d'ouvrir un livre qui vous annonce une lecture mélancolique, et vous dit, à sa première page, sous le titre de *Naissance du poète*:

L'enfant-poète, au seuil de ses jours, entendit
Une voix frémissante et sombre qui lui dit :
« Tu souffriras ! Ta mère en larmes va maudire
La nuit où son amour a conçu son martyr,
Quand elle te verra, déjà pâle et rêveur, [saveur !
Mordre en pleurant son sein comme un fruit sans
Enfant, tu laisseras les enfants de ton âge
Rire, chanter, courir, égayer le ménage,
Grimper sur les genoux des parents chaque soir,
Lorsqu'autour d'un bon feu l'hiver on vient s'asseoir ;
Et toi, venant de naître et déjà prompt à vivre,
Tu liras, dans un coin de la chambre, un vieux livre
Dont le récit touchant fera perler tes pleurs
Sur les feuillets jaunissés où sèchent quelques fleurs.

Homme tu chercheras avec une âpre envie
Le côté douloureux des choses de la vie... »

Malgré cette sombre prédiction, qui se prolonge pendant quatre pages, l'enfant répondit :
« Je veux être poète. »

Le volume prouve que la vocation était réelle. Nous ignorons quels sont les obstacles que le jeune poète a rencontrés sur sa route; il se pourrait que le principal ait été l'indifférence de ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, M. Georges Rodenbach écrit purement, sait donner un tour nouveau et une heureuse expression à des sentiments mille fois reproduits par ses devanciers; son vers est souple, nerveux, brillant quelquefois. Bien que le ton du livre réponde à son titre, la lecture en est agréable prise à doses modérées, en choisissant ses heures; c'est d'ailleurs ainsi que doivent être lus tous les recueils de poésies. La pièce intitulée *Epithalame* sera un bon spécimen de la manière du poète.

A EDMOND L.

Edmond, te souvient-il de nos jeunes années,
De ce temps encor proche et qui semble lointain,
Où tous deux nous tenions nos têtes inclinées
Sur ces livres méchants de grec et de latin ?
Mais voici qu'aujourd'hui tu prends un autre livre,
Le livre le plus pur et le plus gracieux,
Le livre de l'amour, dont rien ne désenivre,
Et qu'on lit sur la terre en se croyant aux cieux !
Avec la femme jeune et fidèle qui t'aime,
Sous le double flambeau de ses yeux éclatants,
Tu vas le déchiffrer cet éternel poème
Que l'amour met aux mains des époux de vingt ans.
Ce poème est touchant; parfois il désenchante
Ceux qui n'ont pas au cœur le culte du foyer;
Mais toi, je te sais bon, et je la sais charmante :
La grâce et la bonté font bien de s'allier.
Le fond c'est la bonté, la forme c'est la grâce.
Une œuvre faite ainsi plait jusqu'au dénouement;
Etant à l'épilogue, on reprend la préface,
Et le plaisir est neuf comme au premier moment.
Tu l'aimeras ce livre où l'honneur se propage,
Car ce sera la bonne et vieille édition,
Et des enfants joyeux tourneront chaque page

(1) V. *Athenæum belge*, 1^{er} juin 1880

Mêlant leur frais sourire à ton émotion !
Lisez-le donc longtemps tous deux, près du vieux père
Qui vous voyant heureux oubliera son ennui ;
Et, pour faire renaitre à son foyer prospère
La gaieté d'autrefois... lisez-le comme lui.

— M. Victor Dumortier appartient à l'école classique ; il lui est demeuré fidèle, malgré les tentations qui ont dû le provoquer comme bien d'autres. A lire son livre, on le croirait écrit avant 1830, par un de nos meilleurs versificateurs belges. Presque tous les genres ont été abordés par le poète. Ses Odes rappellent plus J.-B. Rousseau et Pindare Lebrun que Victor Hugo ; ses voyages, ceux de Chapelle et Bachaumont ; ses contes et ses poésies légères procèdent de la même source que ceux de Boufflers, à la licence près ; on n'y trouve point de trace de l'imitation d'Alfred de Musset ni des parnassiens modernes. Ses madrigaux sont joliment tournés et pourraient être signés des meilleurs faiseurs du XVIII^e siècle. Aux yeux de beaucoup de critiques, ce ne serait point un mérite ; on doit cependant savoir gré à M. V. Dumortier d'être resté lui-même, de n'avoir débité que ses propres pensées et de les avoir habillées selon la tournure de son esprit, ne s'ingéniant point à chercher du neuf à tout prix. On voit, pas la lecture de ses deux volumes, dont le titre n'est point menteur, qu'en effet l'artilleur, aujourd'hui à la retraite, a trouvé, durant toute sa carrière, des passe-temps dignes d'un cœur honnête et vaillant. Il aime la simplicité et repousse les mièvreries, les lamentations, l'étalage d'une philosophie sceptique et découragée. Il a vécu ; il a reconnu que tout n'est point rose dans la vie, mais qu'il est bon de s'accommoder au temps. Soldat de profession, il est patriote de cœur, et son âme s'émeut lorsqu'il parle de sa patrie et surtout de sa ville de Tournai, le berceau de la monarchie française, et, ce qui est mieux encore pour nous, la pépinière où se sont développés tant d'hommes distingués qui ont honoré et honorent encore notre chère Belgique. Il ne sera point le dernier d'entre ceux-là.

Le premier volume des *Passe-Temps poétiques* avait vu le jour 1875 ; il avait été suivi, en 1876, d'une brochure de 33 pages, *Vive Tournai*, publication déterminée, comme le dit l'auteur, lui-même par son désir de ne pas laisser refroidir le souvenir des grandes solennités qui venaient d'avoir lieu dans sa ville natale. C'est pour fêter l'anniversaire de 1880 que le second volume apparaît. M. Victor Dumortier a conservé sa verve abondante. Il n'a, pas plus que dans ses écrits précédents, jugé bon de sacrifier à la mode du jour ; son expression est simple et sincère, son vers n'affecte point les formes nouvelles, les infractions préméditées aux règles de la prosodie. Fables, contes, dialogues de morts, voyages, sonnets, épîtres, satires, romances, chansons, triolet, madrigal, son volume a de tout, il offre une ample moisson au choix du lecteur. Donnons quelques exemples de la manière du poète. Dans une épître adressée à un honorable classique, il explique comment il a été amené à écrire. Un arrêté royal l'a mis à la retraite ; il se demande :

Nous faudra-t-il croupir dans un repos stérile ?
Il n'est de beau loisir qu'un loisir studieux.
Les livres sont alors des amis précieux.
Ils deviennent l'objet d'un culte salutaire
Leur perfection charme et leur génie éclaire,
Les chefs-d'œuvre immortels nous excitent sous main,
De lecteur assidu l'on se fait écrivain ;
Non qu'on soit consumé du feu de se produire,
Mais pour se mesurer avec ceux qu'on admire,
Et s'assurer ainsi jusques à quel degré
L'esprit des bons auteurs en nous a pénétré.

C'est, en effet, le sentiment qui domine dans les écrits de M. V. Dumortier. Nulle prétention ambitieuse. La poésie est pour lui un délassement. La bienveillance semble le fond de son

caractère ; il réussit dans le compliment ; il aime à faire briller les autres, ses compatriotes surtout : Barthélemy Dumortier, à la mémoire duquel il consacre une Ode ; Louis Gallait, dont il essaie de traduire en vers le beau tableau *Art et liberté*. Il n'oublie même pas feu Bousmar, le notaire poète qui s'était créé, au moyen de mots français, une langue que lui seul comprenait.

L'auteur des *Passe-Temps poétiques* aime tant le madrigal, genre dans lequel il est d'ailleurs passé maître, qu'il en a rimé une sorte de monographie dans de jolis couplets dont, pour terminer, nous citerons quelques-uns.

Le madrigal était joli
Encor sous le premier Empire.
Sa lèvres éternisait le pli
De l'irrésistible sourire.

Il modulait ses compliments
Sans trop en varier les gammes.
N'importe : on les trouvait charmants,
Même chez les plus grandes dames.

Savait-il rafraîchir les fleurs
D'une rhétorique flétrie,
En y prodiguant les odeurs
De sa vieille parfumerie ?

Louis Dix-huit, malgré sa goutte,
Rima des bouquets à Chloris
Aux applaudissements, sans doute,
Des pairs de France, beaux-esprits.

Charles Dix, frotté du Saint-Chrême,
Fut par Lamartine encensé,
Et par Victor Hugo lui-même,
Sur tous les airs du temps passé.

Les aériennes soieries
De l'ancien Parnasse français
Ont déchiré leurs broderies
Dans les omnibus du Progrès.

La délicate poésie
Est démodée ; et nos gommeux,
Dans ses gâteaux à l'ambrosie,
Feignent d'avoir vu des cheveux.

A notre époque industrielle
Et calculatrice surtout,
Allez donc fêter une belle,
Par des vers tournés avec goût !

Elle accueillerait le poète
Avec le petit air narquois,
D'une princesse qui regrette
De ne point savoir le patois.

En voilà assez, pensons-nous, pour donner une idée de la manière facile et de la tournure agréable de l'esprit de l'auteur. L. ALVIN.

Diderot, étude par Edmond Scherer. Paris, Calmann Lévy, in-8°, 239 p.

Cette étude sur Diderot, composée à l'occasion de l'édition complète des œuvres du philosophe, n'est pas une étude définitive ; elle mérite cependant de prendre rang parmi les travaux les plus remarquables qu'ait provoqués jusqu'ici l'auteur du *Neveu de Rameau* ; on y trouve beaucoup de vues nouvelles et d'aperçus originaux. M. Scherer est d'ailleurs un excellent écrivain ; il manie en maître la langue française ; il donne à ses idées, — lors même que quelques-unes seraient rebatues, — une forme piquante et pleine d'agrément. Ceux qui connaissent Diderot ont plaisir à le voir ainsi apprécié et analysé dans les moindres replis de son caractère et de son talent ; ils savent gré à M. Scherer, soit de leur rappeler, soit de leur révéler en si bons termes tout ce qu'il y a de grand et de mesquin, de laid et de beau dans Diderot. Aussi bien, voici comment M. Scherer comprend les devoirs de la critique ; il s'explique là-dessus sans ambages et sans réticence (p. 187) : Je ne connais, dit-il, aucun écrivain qui ait plus approché que Diderot de ce que je me suis habitué à regarder comme l'idéal de la critique :

Savoir louer, louer cordialement, avec enthousiasme au besoin, sans s'engouer pour cela, ni deve-

nir aveugle aux défauts ; et, de même, savoir être sévère, rigoureux dans l'occasion pour un écrivain ou un artiste, sans se croire tenu de lui refuser l'admiration qu'il peut mériter à d'autres égards. Oui, chers confrères en critique, croyez m'en, nos jugements sont trop d'une seule pièce ; il faut apprendre à y apporter plus de liberté ; il faut s'inspirer davantage de ce résultat le plus clair des leçons de la vie, que tout, même chez les plus grands d'entre les fils des hommes, est incomplet, mêlé, relatif, que tout est possible en fait de contradictions et de limites, que toute vertu comporte quelque alliage, tout héroïsme quelque petitesse, tout génie une part de sottise. On sait à quel point Lulli était borné. Comme il ne disait que des coquecigrues, un jour, à dîner, chez un grand seigneur, son admirateur et son patron : « Ne l'écoutez pas, s'écriait celui-ci, il n'a pas le sens commun, il est tout génie ! » Diderot sent de même... N'est-il pas lui-même l'exemple le plus frappant des contrastes qu'offre la nature humaine ? Ne nous est-il pas apparu tour à tour comme le plus vif esprit et l'auteur du galimatias le plus ampoulé, comme un cœur généreux et une imagination salie, comme un mélange d'élevation et de bassesse fait exprès, dirait-on, pour dérouter la psychologie vulgaire qui veut que nous soyons tout l'un ou tout l'autre.

En somme, ce qui importe le plus dans l'œuvre de Diderot, ce n'est pas l'œuvre elle-même, c'est Diderot ; c'est lui qu'on se plaît à chercher dans le fatras de ses écrits, c'est son caractère et son tempérament qu'on aime à étudier sous cette masse d'effusions (d'« expectorations, » comme disent les Allemands), au milieu de ce fouillis de remarques, de grandes tirades et d'apostrophes où surnagent de temps en temps des détails heureux. M. Scherer nous trace donc d'abord un portrait de Diderot d'après Diderot lui-même : on sait combien Diderot est expansif, que de confidences et que d'aveux il nous fait, avec quelle franchise il s'ouvre à nous.

Diderot ne connaissait pas la mesure ; c'est un homme de premier mouvement. A table, il mange comme un ogre et boit comme un Suisse ; dans la conversation, c'est lui qui tient le dé, lui seul qui a la parole, et il en use pendant des heures entières avec une faconde intarissable et en accompagnant son *monologue* des gestes les plus animés : il se répand impétueusement au dehors, il a besoin de se mettre en scène et d'entretenir les autres de sa personne. S'il est parfois timide et si le visage d'un inconnu le fait balbutier, il prend, dès que la glace est rompue, des familiarités incroyables, frappe sur la cuisse à ceux qu'il connaît à peine et les couvre de baisers et de protestations en les quittant ; on croit voir ces marquis, grands faiseurs de caresses et de compliments, qui inspiraient au Misanthrope sa vigoureuse indignation. En amitié, en amour, c'est le même enthousiasme, la même surexcitation fébrile ; il est comme ivre en écrivant à sa maîtresse ou en retrouvant un ami, après une longue absence. Au demeurant, gauche, sans grâce, mais rond et bonhomme, sans envie ni jalousie, sensible, passant promptement d'un extrême à l'autre, se contredisant volontiers, exagérant toutes choses, se laissant emporter à chaque instant par la passion, vouant à Richardson une admiration comique, adorant Catherine et faisant d'un écrivain peu connu, Mercier de la Rivière, un génie extraordinaire, dissipateur et vivant au jour le jour, plein de grandeur et de bassesse, aimant ardemment M^{lle} Voland et dominant, par ses transports, je ne sais quoi de beau et de sublime à cette passion illégitime, scandalisée par le vice, éprouvant pour la vertu des accès de tendresse, et en même temps très sensuel, faisant volontiers avec les amis une partie de débauche, aimant l'ordure et en semant ses écrits, ayant au front, comme disait Sainte-Beuve, un reflet du rayon de Platon et le pied du satyre. Tel est Diderot, tel que nous le peignent ses propres écrits et que nous le décrit M. Scherer dans sa fine analyse.

Le critique étudie ensuite la philosophie de Diderot; Diderot n'est pas, à proprement parler, un philosophe et il n'a élevé aucun système, écrit aucun traité de philosophie: il a dispersé dans ses œuvres, — qui sont toutes des œuvres d'occasion, écrites facilement, au pied levé et dans un moment d'inspiration, — ses idées sur l'homme et sur l'univers. M. Scherer remarque que, plus Diderot avance dans la vie, plus sa pensée prend un tour positif; il veut qu'on abandonne le pourquoi pour ne s'occuper que du comment; il rejette les abstractions, et ne prétend parler que d'après les faits; il ne reconnaît que les faits et juge qu'il est inutile de s'insurger contre eux. Tout ce chapitre est excellent, fondé sur des analyses solides des diverses œuvres de Diderot, surtout de l'*Entretien avec d'Alembert* et du *Rêve* qui fait suite à cet entretien; c'est le plus neuf et le plus original du volume; quiconque voudra étudier la philosophie du XVIII^e siècle, dont Diderot est un des principaux représentants, devra revenir à ce chapitre de l'étude de M. Scherer. Comment Diderot croyait que le monde physique et le monde moral ne faisaient qu'un, comment il constitue la conscience et la personnalité, comment il aboutit au déterminisme et à la négation du mal, comment il professe nettement la morale utilitaire et ne donne qu'une notion relative du devoir, tout en croyant que la vertu en somme vaut toujours mieux, comment enfin il arrive à émettre cette opinion que les devoirs envers nous-mêmes ne sont qu'affaire de préjugé ou de convention et n'ont guère qu'un caractère arbitraire, voilà ce que M. Scherer expose avec une parfaite clarté. Il a fort bien dégagé et mis en relief la véritable pensée de Diderot, souvent embarrassée, souvent même pleine d'incertitudes et de contradictions, de tâtonnements et d'hésitations, souvent aussi emportée, par suite du caractère échauffé de l'écrivain, aux plus extrêmes assertions, et qu'il faut parfois aller chercher là où l'on ne s'attend guère à la trouver, dans des articles de critique. Diderot, dit M. Scherer (p. 134),

a été l'auteur d'une synthèse dont l'originalité et la puissance auraient été plus tôt reconnues, si ses écrits n'étaient pas fragmentaires, souvent même rhapsodiques, ou s'ils avaient tout de suite été réunis d'une manière complète. Il serait souverainement injuste de le confondre avec ses émules, les Helvétius, les Maupertuis, les La Mettrie, les d'Holbach. Il les dépasse de toute la tête. Il est de la même école, de la même race peut-être, mais il n'en reste pas moins solitaire au milieu d'eux par la largeur des conceptions et par la génialité des aperçus.

Après nous avoir parlé du philosophe, M. Scherer examine dans Diderot le savant et l'écrivain. Du savant, il y a peu à dire, sinon que Diderot, doué d'une activité prodigieuse et d'une capacité universelle, a su tout ce qu'on savait alors de physique, de chimie et de physiologie. Il suffit de lire ses contributions de toutes sortes dans l'*Encyclopédie*; que d'articles sur toutes les branches des connaissances humaines, que de dissertations sur les arts, sur les métiers, etc.! On cite comme un modèle inimitable de description son travail sur le métier à tisser les bas. Michelet a écrit à ce sujet quelques lignes que nous aurions aimé à retrouver dans l'étude de M. Scherer: il parle dans un des derniers volumes de son *Histoire de France* de l'ouvrier français qui, alors, dans son cinquième étage, sans secours, sans machine et presque sans outil était forcé d'avoir du génie dans ses doigts. « Que d'efforts, dit Michelet, que de pensées, de combinaisons solitaires avant que le chef-d'œuvre aille au bout de l'Europe faire admirer les arts français! Mais cet ermite du travail, par moments voit monter à lui un esprit qui aime et sent tout, qui pénètre ses habiletés, ses procédés, qui lui trouve une langue pour cent choses

innommées, lui explique son art à lui-même: le *pantophile* Diderot. »

Le jugement que porte M. Scherer sur les drames de Diderot est justement sévère. Diderot a fort bien disserté et controversé sur l'art dramatique, mais la pratique lui a moins bien réussi que la théorie: en ne voulant mettre sur la scène que la vie bourgeoise, ramener le théâtre au prétendu langage de la nature, créer le drame domestique, il n'a composé que des pièces insupportables. M. Scherer analyse quelques passages des œuvres dramatiques de Diderot, et en montre le pathos ridicule et la déclamation grotesque.

Tout le monde s'accorde à louer le conteur dans Diderot. M. Scherer fait bon marché des romans, *Jacques le fataliste*, *la Religieuse*, etc.; mais les contes, *l'Histoire de M^{lle} de la Chauv* et de *Gardeil*, celle de *Desroches* et *M^{me} de la Cartière* lui plaisent par leur naturel et leur pathétique; ce sont, dit-il, des perles dans l'écrin de Diderot, et des perles qui seraient sans défaut si la narration n'était entrecoupée d'un dialogue qui en détruit un peu l'effet.

Quant aux *Salons*, M. Scherer juge que Diderot a fait là un recueil bien attrayant par la variété infinie des sujets et des tons: Diderot y mêle les descriptions de tableaux, les portraits d'artistes, les idées générales exprimées sous forme de paradoxe, les pensées frappantes, souvent aussi des mots grossiers et des polissonneries; mais tantôt avec profondeur, tantôt avec finesse, il juge, quoi qu'en ait dit récemment un jeune critique, sincèrement et sans partialité les toiles et les peintres de son temps; il n'a pas toujours touché juste, mais si l'on tient compte des conditions dans lesquelles il était placé et du goût de son époque, on lui pardonnera ce qui est contestable dans ses appréciations, et on le félicitera d'avoir salué David à son apparition et donné à Hall, à Chardin, à La Tour la louange qui leur revenait.

Il reste à juger Diderot comme essayiste, c'est-à-dire comme auteur d'articles et d'études détachées. On trouvera, avec M. Scherer, en lisant ces essais écrits d'enthousiasme, jetés sur le papier, au courant de la plume, sans ordre ni dessein, que Diderot a manqué de sens rassis; il n'a pas su ordonner et méditer une œuvre; il ne s'est jamais fait connaître d'une façon complète, et on lui reprochera toujours le manque de composition; il semble ne s'être jamais soucié de disposer les considérations et les arguments. Et pourtant, il a fait une fois un chef-d'œuvre, le seul écrit qui conservera son nom, le seul où ses qualités si brillantes se déploient dans tout leur éclat et dans toute leur magnificence: c'est le *Neveu de Rameau*. Quelle simplicité de ton, quelle rapidité dans les réparties, quelle franchise dans tout ce dialogue alerte et mené pour ainsi dire au galop! Quel personnage plein de vie que ce Rameau qui reconnaît sa bassesse, foule aux pieds toutes les convenances sociales et tire sa force de son abjection même! On ne peut passer à côté de lui sans lui parler, on ne peut l'entendre sans lui prêter attention, et, parmi ses insanités et ses sophismes monstrueux, que de choses sages et vraies! Comme l'héroïne du conte, il répand des diamants et vomit des couleuvres tour à tour. Son franc-parler, son effronterie même et sa spirituelle impudence nous rendent indulgent pour ses vices, et on lui pardonne presque l'infamie de son caractère et sa morale ignoble en faveur de ses saillies divertissantes, de ses piquantes réparties et de sa verve endiablée. Après avoir lu le *Neveu de Rameau*, on comprend mieux le XVIII^e siècle, ce siècle d'analyse qui raisonne sur toutes choses, même sur ses défauts et sur ses laideurs, ce siècle de scepticisme où tout se dissout, s'émiette et annonce l'éroulement suprême et prochain.

J'allais oublier l'épistolaire (la faute en est peut-être à M. Scherer qui n'a pas divisé très rigoureusement son sujet). On goûte vivement de nos jours la *Correspondance à M^{lle} Voland*; mais, à notre avis, — et nous partageons sur ce point l'opinion de M. Scherer — elle ne renferme pas une lettre exquise qui laisse en nous une impression ineffaçable de force ou d'élevation ou de charme. Ce qui plaît dans les lettres de Diderot, c'est son entrain, c'est sa parole franche, brusque, un peu rude, qui ferait dire de lui: « quelle bonne pâte d'homme! » c'est l'échappée qu'il nous ouvre sur la société où il vit, c'est son roman de l'âge mûr — l'expression est de M. Scherer, — cet amour d'un homme de quarante-cinq ans pour une femme qui en a trente et qui porte des lunettes, mais qui sait, par les grâces de son esprit et la solidité de son savoir, inspirer un attachement éternel; c'est la peinture de la famille Voland; et qui n'aime à se transporter ainsi dans un intérieur bourgeois du XVIII^e siècle?

Diderot est-il écrivain? Telle est la dernière question que se pose M. Scherer. A coup sûr, Diderot connaît les règles de l'art d'écrire; mais, dit M. Scherer, c'est moins un artiste qu'un improvisateur (p. 236).

Il a tous les dons qui font l'improvisation: la facilité, l'abondance, la chaleur; une fois la plume à la main, les idées et les termes lui viennent en foule; tout son être s'émeut et l'émotion le rend éloquent. En revanche, il ne compose pas. Il ne s'inquiète ni des transitions ni des gradations. Il n'est point possédé du besoin de la perfection. Aussi intéresse-t-il plus qu'il ne charme. Ses livres sont de ceux qu'on lit, de ceux auxquels on revient, mais non de ceux qu'on savoure. Il a le sentiment, mais il manque de science; le mouvement, mais il manque d'ordonnance; la force, mais il manque de mesure; il a le flot, mais un flot trouble; de la sève, de la vie, mais ni choix, ni distinction; le génie si l'on veut, mais point de talent. La sensiblerie, l'emphase, la déclamation le rendent insupportable aux juges sévères; sa manière négligée, un je ne sais quoi de bourgeois et de vulgaire offense les délicats; on est vingt fois tenté de le reléguer parmi les écrivains du second rang, ou parmi les auteurs qui ne sont pas écrivains, et puis l'on est ramené à l'instant d'après par la sincérité, l'absence de prétentions, le naturel; on continue et l'on est entraîné par l'abondance et la verve. La verve, c'est l'attrait de Diderot, c'est le secret de sa puissance. Cet homme a le diable au corps. Il est une image qui est devenue banale, mais qui se présente si naturellement à l'esprit, lorsqu'on parle de Diderot, que l'on ne saurait pour ainsi dire l'éviter. Diderot fait penser au vers de La Fontaine: *Un torrent tombait des montagnes*. Ce n'est que force, bruit, confusion. Le courant s'élargit par endroits et devient fleuve, mais un fleuve encore frémissant et débordant, et où le ciel ne se réfléchit guère. Toutes sortes de choses roulent dans ses flots, l'or aussi bien que la fange, *auro turbidus Hermis*. Sur le compte d'un pareil écrivain, on est et l'on sera toujours partagé. Les lecteurs qui pardonnent tout à la force ne sont pas blessés de ses défauts, tandis que ses défauts empêchent l'homme de goût de jouir pleinement d'un écrivain qui, lui, en avait si peu. Heureusement pour notre auteur que les exigences des raffinés ont fait généralement place aujourd'hui à l'amour des choses violentes. On préfère la puissance qui s'étale et se prodigue, à la science des effets qui se contient et se dissimule, et cette révolution dans le sentiment public a profité à Diderot.

A. CH.

Nouvelles études slaves, par Louis Leger. Paris, Ernest Leroux. 406 pages.

M. Leger est peut-être le seul Français qui connaisse profondément les langues slaves. Aussi ne peut-on que le remercier d'avoir recueilli dans un nouveau volume les essais qu'il a publiés dans ces derniers temps et qui ont trait à ses études favorites.

Le premier de ces essais est consacré à un précurseur du panslavisme au XVIII^e siècle, Georges Krijanitch. Ce prêtre croate méditait

d'amener tous les peuples slaves à ne former qu'une seule nation; il prévint la chute de la Pologne; il engagea les Petits Russiens à se rattacher franchement aux Moscovites; il crut dans l'avenir de la Russie. Son ouvrage capital est intitulé : *la Politique*; bizarre, décousu, plein de répétitions et de contradictions, ce livre est soutenu par une pensée élevée et patriotique. Krijanitch n'écrit que pour l'honneur et le salut de la race slave; il réclame du tsar l'expulsion des marchands allemands, exclut de l'armée russe tous les étrangers, et, emporté par son zèle, demande comme les Allemands d'aujourd'hui, une terminologie nouvelle pour la langue militaire; il veut même que les noms propres dérivés du grec soient remplacés par des noms d'origine slave. « Ceux qui ont voyagé dans certains pays de nationalité mixte, dit à ce propos M. Leger, ont eu l'occasion de constater l'importance que les patriotes attachent à ces menus détails. » On voit que l'ouvrage de Krijanitch est très important pour l'histoire des idées panslavistes. Lisez seulement ce passage : « Dieu, dans sa miséricorde, a élevé en Russie un royaume slave plein de gloire, de force et de grandeur, tel qu'il n'y en eut jamais dans le passé de notre race, » etc. (p. 27). Lisez encore les extraits que donne M. Leger du dialogue imaginé par Krijanitch entre Boris, le Russe, et Hervoï, le Slave du midi : « Toi seul, ô tsar, as été donné de Dieu pour venir au secours des Slaves du Danube, pour leur faire comprendre l'oppression et l'humiliation qui les accablent; toi seul peux leur apprendre à venger leur nation et à secouer le joug allemand qui pèse sur eux, » etc. (p. 34). Comme les panslavistes de Prague et de Moscou, Krijanitch recommande la propagande littéraire. « Si tu ne peux, ô tsar, dans les temps actuels, venir en aide aux Slaves du Danube et remettre leur royaume en son premier état, tu peux du moins épurer la langue slave dans les livres et, par de sages publications, ouvrir les yeux de ces infortunés » (p. 35). Il est à regretter qu'on ne possède que très peu de documents sur la vie de ce remarquable personnage. M. Beszonov, qui a édité — assez arbitrairement — *la Politique*, possède, paraît-il, de nombreux matériaux sur Krijanitch; mais il les garde pour lui et ne se presse pas de les publier. Il serait bon que l'on fit comprendre en Russie à cet égard jaloux et opiniâtre que c'est un devoir pour lui de résoudre les énigmes que soulève encore le nom de Krijanitch, et de donner au public les éclaircissements qu'il possède sur la bizarre destinée d'un des plus éminents précurseurs des idées modernes.

La deuxième étude du volume est relative à un essai de mystification littéraire, que M. Leger nous raconte avec beaucoup d'esprit et d'humour. En 1872 parut à Paris, chez Ernest Leroux, un volume dont le titre était plein de promesses : *le Veda slave*. On y trouve des chants sur Orphée et des poèmes sur les migrations des peuples et sur des sujets légendaires de toute espèce; ces textes sont accompagnés d'une traduction française due à un M. Schafarik, de Belgrade. Voici un échantillon de cette traduction : *le dragon n'est pas toué aisément — si tu lui coupe une tête — sur le champ ils sortent deux. — Nous vaincerons les sauvages — le dragon nous mangera, etc.* Quant aux poèmes eux-mêmes (un sur le mariage du soleil, cinq sur la migration d'un peuple, trois sur les aventures du roi Talatine, et le reste sur Orphée), est-il utile d'ajouter que M. Leger fait toutes ses réserves sur leur authenticité? Il suffit de dire que l'adjectif *vichnu*, haut, y est traduit par *Vichnou* et qu'il y figure un dieu *Koleda*, lequel dieu n'est autre que la fête de Noël (du mot latin *Calendae*, venu chez les Slaves par le grec byzantin). L'homme qui prétend avoir découvert ces poèmes et qui les a publiés, non pas à Prague ou à Agram ou à

Gratz, par peur de ses congénères, mais à Paris, est M. Verkovitch, marchand d'antiquités à Sorres en Macédoine. M. Leger le renvoie, fort courtoisement du reste, mais non sans une pointe de spirituelle ironie, à son commerce, et se flatte à croire que les médailles dudit négociant sont de meilleur aloi que sa mythologie.

L'article suivant n'est pas moins intéressant; M. Leger nous y fait connaître une autre publication, cette fois authentique et du meilleur aloi; c'est le *Mémorial de Viatka*, *Viatkaïa Nezaboudka*, où un habitant du pays a réuni tous les articles qui ont paru durant dix-huit mois dans les journaux et les revues de Viatka et de Pétersbourg sur la province de Viatka. C'est là une idée ingénieuse; ce petit volume offre de précieux documents sur une région lointaine et à peu près inconnue de l'empire russe; il jette une curieuse lumière sur bien des côtés ignorés de la vie des provinces; on y voit comment on s'ennuie à Viatka; on y suit avec intérêt les efforts que tentent quelques hommes généreux pour réagir contre la langueur et la torpeur des esprits; on y lit les procès faits à des fonctionnaires corrompus; on y remarque comment la société russe, dans ces contrées éloignées, ferme encore les yeux sur les excès des grands, quitte à traiter les petits avec une implacable et odieuse sévérité; on y apprend quelle est la condition des *internés*, quel est l'état de l'enseignement primaire et de la santé publique. En somme, les renseignements que nous donne le *Mémorial de Viatka*, si bien analysé par M. Leger, sont assez tristes; les instituteurs s'adonnent pour la plupart à l'ivrognerie, et les maladies, fièvre scarlatine, petite vérole, syphilis, font plus de victimes que partout ailleurs. La conclusion de M. Leger mérite d'être citée : « Dans un pays jeune comme la Russie, les bons citoyens sont, non pas ceux qui rêvent des constitutions idéales ou des révolutions imaginaires, mais ceux qui exposent de bonne foi les plaies sociales et invitent loyalement les gouvernants à en chercher le remède. » (P. 106.)

Vient ensuite une étude sur le *roman russe dans la littérature française*; tout le monde devine qu'il s'agit dans cet article de M^{me} Henry Gréville (1). M. Leger analyse quelques œuvres de ce romancier qui « a su se faire une place originale » parmi les écrivains contemporains; il loue les livres de M^{me} Gréville; il les trouve « sains, vigoureux, intéressants et sérieusement instructifs »; il félicite l'auteur d'avoir ouvert dans la littérature française une voie nouvelle; M^{me} Gréville, dit-il ingénieusement, est un témoin spirituel et impartial qui vient à son tour déposer dans la grande enquête qu'on a ouverte depuis quelques années sur la Russie, et en faisant mieux connaître la Russie à la France, M^{me} Gréville a bien mérité des deux nations. Nous recommandons cette étude aussi fine que consciencieuse à tous ceux qui apprécient le talent aimable et charmant de l'auteur du *Violon russe* et des *Koumiassine*.

L'essai sur *Jean Hus* est peut-être le plus important du volume. M. Leger nous fait mieux comprendre le caractère du grand réformateur, il le replace dans le milieu d'où il a surgi, il marque les traditions dont Hus était l'héritier, il signale rapidement les précurseurs qui, par la plume ou par la parole, préparèrent la voie au futur martyr de Constance, il montre surtout que les historiens du hussitisme n'ont guère vu jusqu'ici que le côté théologique de la question, que Hus provoqua un mouvement à la fois religieux et national, qu'il émancipa la nation tchèque de la domination romaine; les successeurs de Hus ne sont-ils pas, non point

quelques disciples isolés, mais Zizka et Procope, les Calixtins et les Taborites? Quelques lecteurs s'étonneront peut-être de l'orthographe du mot *Hus*; c'est l'orthographe tchèque; le nom veut dire *oie* et Hus, dans ses écrits latins, s'appelle lui-même *auca*.

Bien peu de personnes connaissent le personnage à qui est consacrée l'étude suivante : Charles de Zerotin (prononcez Jérutin). C'est un gentilhomme morave dont M. Brandl vient de publier la correspondance. Ce Zerotin passa plus d'une année en France; il voulait apprendre l'art de la guerre auprès de Henri IV qui luttait alors péniblement contre la Ligue et l'Espagne pour conquérir sa couronne. Zerotin assista au siège de Rouen (1591-1592), et les lettres qu'il écrivit du quartier royal à ses amis reproduisent fidèlement les diverses péripéties de cette entreprise, du reste malheureuse. M. Leger a extrait de la correspondance du gentilhomme morave tout ce qui concerne cet épisode de l'histoire de France; ce sont (tel est le titre de l'article) des *documents tchèques sur Henri IV*. Zerotin juge ce prince assez sévèrement. « Il s'occupe peu de la religion et de la liberté de la parole divine; c'est pour cette raison, à mon avis, que Dieu ne le bénit point. Beaucoup de gens pieux le blâment de n'avoir pas encore convoqué une assemblée publique des réformés. En ce qui me concerne, je lui souhaiterais plus de sérieux dans l'esprit. » (P. 271-272.)

L'étude sur François Palacky, l'historien national de la Bohême, nous transporte à l'époque contemporaine et au milieu de luttés dont nous entendons encore le frémissement. M. Leger a connu Palacky; il a été « initié à sa vie et à ses travaux », il a été « honoré par lui d'une amitié bienveillante et presque paternelle »; nul n'était donc mieux préparé en France à « retracer cette noble existence » et à « remettre en relief cette grave et modeste figure ». Palacky, dit M. Leger, a été savant spéculatif plus encore qu'homme d'action; plus habitué à secouer la poussière des archives qu'à dominer le tumulte des assemblées, il est resté avant tout un érudit et un historien, et c'est sous ce double titre qu'il arrivera à la postérité : longtemps encore après sa mort, ses œuvres continueront cette propagande patriotique dont il fut l'apôtre infatigable. Nous conseillons la lecture de cet essai à quiconque veut connaître le rôle que joua Palacky et l'histoire de la Bohême au XIX^e siècle; M. Leger nous montre fort bien comment, par ses travaux historiques, par ses conférences, par ses proclamations, par la fameuse lettre au Parlement de Francfort, Palacky avait provoqué la renaissance de la vie politique en Bohême et était devenu le chef incontesté de la nation tchèque; il raconte comment Palacky n'usa de son autorité morale que pour maintenir son peuple dans les voies de la légalité et de la modération; il analyse la brochure de l'historien sur *l'idée de l'Etat autrichien*. En 1863, Palacky maintenait le mot qu'il écrivait en 1848 et que le ban croate Jellachich, marchant contre les Hongrois, faisait mettre sur ses drapeaux : *si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer*; mais il plaïdait la cause du fédéralisme, dans lequel il voyait pour l'empire une garantie d'équilibre et de solidité.

L'étude sur François Deak ne rentre pas, à proprement parler, dans le volume, car Deak, comme l'a dit ailleurs M. Leger (1), est le Franklin de la Hongrie, et les Hongrois, on le sait, n'appartiennent pas à la race slave. Mais cette étude forme un pendant curieux à la notice précédente sur Palacky et il n'était pas inutile de la réimprimer. Deak et Palacky ont laissé, comme le dit M. Leger, un vide profond et un deuil

(1) Cp. *Athenaum belge*, 1880, pp. 17 et 93.

(1) *Histoire de l'Autriche-Hongrie*. Cp. *Athenaum belge*, 1879, p. 210.

immense; tous deux ont représenté devant l'Europe deux nationalités sympathiques, à l'une des périodes les plus critiques de leur histoire; mais ils ont eu avec des mérites égaux des destinées et des vocations différentes. Avant tout, homme d'action et de vie parlementaire, Deak a pu assister au triomphe des idées pour lesquelles il avait lutté pendant tant d'années; en quittant ce monde, il a laissé sa patrie triomphante, enivrée, trop enivrée peut-être du succès inespéré et presque miraculeux de sa politique. Peu d'hommes, écrit encore M. Leger, dans ce siècle de crises et qui a vu tomber tant de trônes, ont eu, comme Deak, le secret de réconcilier les peuples et les rois.

Un article, rempli de considérations attachantes et instructives sur l'*Autriche-Hongrie et la question d'Orient*, clôt dignement ce volume qui fait suite à deux autres recueils publiés antérieurement par M. Leger, *le monde slave* et *les études slaves*. Comme toujours, les études que nous offre l'éminent slaviste présentent les résultats de longues années d'observations et de recherches; écrites d'ailleurs dans un style sain, vif et coloré, elles méritent, comme le dit M. Leger à propos de cette société russe qu'il connaît si bien, « l'intérêt et la sympathie des honnêtes gens » (p. 139); l'auteur est le premier parmi ceux qui, selon son expression, ont appliqué à la « Slavie », cette *terra incognita*, la méthode d'observation scientifique jusque-là réservée à quelques nations privilégiées (p. 107).

C.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, juin.

Kulturgeschichte des Judenthums. Von Otto Henne Am-Rhyn. Jena, Costenoble. — « Il n'y a au monde qu'une nation, dit l'auteur de cette histoire du peuple juif, dont les traditions et la littérature entières passent pour révélées, non-seulement auprès de cette nation, mais auprès de centaines de millions d'hommes de tous les pays : cette nation, c'est la juive. » La nation israélite est la seule qui, bien que dispersée et souvent opprimée, ait conservé son caractère, tout en se pliant aux milieux où l'ont jetée les événements. C'est ce qui a engagé l'auteur à écrire l'histoire de la culture intellectuelle et matérielle du peuple « élu de Dieu ». M. Henne Am-Rhyn est resté, me semble-t-il, impartial au milieu de la grande querelle des *israélitophiles* et des *israélitophobes*. Il désapprouve ces deux tendances, et procède d'une façon purement objective. L'auteur attribue en partie la situation exceptionnelle des juifs à ce que, chez eux, la religion et la nationalité sont identiques; ils n'ont pas changé de religion et n'en changeront point, parce que cette religion est taillée à leur mesure et ne convient qu'à eux. C'est pourquoi aussi jamais les israélites demeurés fidèles à leur culte ne seront Allemands ou Français. Examinant ensuite la question juive, M. Henne Am-Rhyn fait ressortir la difficulté qu'il y a souvent à distinguer les juifs des peuples qui les entourent; il insiste avec raison sur ce que les israélites demeurés fidèles à leur culte étant en minorité partout, il est au moins inutile de leur appliquer des mesures d'exception. Les chapitres les plus intéressants du livre sont ceux que l'auteur consacre aux origines de la religion juive et à la place que les israélites occupent dans la société moderne.

Die amerikanische Nordpol Expedition. Von Emil Bessels. Leipzig, Engelmann. — Je me suis borné récemment à signaler, dès son apparition, cet excellent livre, dont il convient de préciser le contenu, car il mérite plus qu'une simple mention. Dans la préface, l'auteur raconte les difficultés pécuniaires sans nombre qu'on eut

à vaincre pour amener la majorité du Congrès de Washington à voter les 50,000 dollars nécessaires. Il fallut, dit-il, mettre en jeu tous ces leviers que bien des gens ne veulent pas soulever de peur de se salir. Et encore se plaint-il de ce que la plus grande partie des fonds destinés aux illustrations de son livre aient disparu mystérieusement des caisses de l'amirauté, et passé « en d'autres mains ». On ne saurait s'exprimer avec plus de ménagements. Quoi qu'il en soit, l'expédition put enfin faire voile vers la fin de juin 1870, sous la direction du capitaine Hall. Je ne suivrai les voyageurs ni dans leur route vers le pôle, ni dans leur fameuse traversée sur un glaçon, et me contenterai de dire quelques mots des conclusions de l'auteur. M. Bessels est loin d'approuver pleinement le choix de la route du Smith-Sund, route qu'Anglais et Américains persistent à suivre. Il pense, il est vrai, qu'il pourrait se rencontrer des années où la fameuse mer Paléocristique ou mer Lincoln, au nord du Groenland, serait libre de glaces; mais il partage l'opinion des savants allemands et français, d'après lesquels les routes du Spitzberg et du détroit de Behring présentent bien plus de chances d'atteindre le pôle. Il rappelle à ce propos que la mer de Kara a passé longtemps pour inaccessible et qu'avant Nordenskiöld l'idée du périple de l'Asie passait pour une utopie. M. Bessels en conclut que tôt ou tard on atteindra l'axe de la terre. Il suffit pour cela de saisir le moment favorable.

Systematik und Geschichte der Archäologie der Kunst. Von Dr C.-B. Stark. Leipzig, Engelmann. — Ce volume, plein d'une érudition du meilleur aloi, ne devait être primitivement que la première partie d'un vaste manuel d'archéologie. Mais l'auteur étant mort après avoir exprimé le désir que le reste de son travail ne vît pas le jour, l'éditeur, M. Engelmann, a cru devoir se conformer à ce vœu. Nous n'avons, du reste, point affaire ici à un fragment, mais à une étude formant un tout et, qui plus est, traitant un sujet à peu près neuf : l'*Histoire des recherches archéologiques*. Après avoir bien défini l'archéologie et ses rapports avec les sciences qui s'y rattachent, l'auteur passe en revue successivement le réveil de l'étude de l'antiquité au xv^e siècle, l'archéologie au xvii^e et au xviii^e siècle, Winckelmann et ses successeurs, c'est à dire la science de l'art antique basée sur « la philosophie du beau et l'histoire universelle », enfin, les études archéologiques durant les cinquante dernières années. L'ouvrage est suivi d'une table analytique des matières qui en fait une véritable encyclopédie à l'usage de tous ceux qu'intéresse l'art antique.

Culturbilder aus Griechenland. Von Dr J. Pervanoglu. Leipzig, Friedrich. — Les essais sur la civilisation grecque de M. Pervanoglu, ancien conservateur de la Bibliothèque d'Athènes, sont précédés d'un avant-propos de M. de Rangabé, ministre de Grèce à Berlin. M. Pervanoglu s'attache avant tout à démontrer l'absurdité des théories de Fallmeraijer sur l'origine slave des Grecs modernes. Les habitants de la Grèce, qui ont conservé la langue de Périclès et la plupart des coutumes de l'antiquité, sont des Hellènes et rien que cela. C'est pourquoi l'étude de ce pays offre tant d'intérêt, non-seulement pour le touriste et l'archéologue, mais surtout pour le philosophe, à qui il est donné d'observer la renaissance d'un peuple qui avait à peu près disparu de la scène du monde. On ne peut considérer comme éteinte qu'une nation dont la langue et les mœurs ont disparu. Laissons aux Grecs, dit l'auteur, le temps de se débarrasser tout à fait du joug ottoman, et nous les verrons bientôt atteindre de nouveau un haut degré de civilisation. M. Pervanoglu a consacré les neuf chapitres de son essai sur la Grèce au pays, à ses habitants, à leurs mœurs et leurs fêtes, à Athènes, à la littérature et à la langue grecques,

enfin au développement matériel du royaume et à sa politique.

Die Inschriften der römischen Coemeterien. Von Ferd. Becker. Gera, Reisevitz. — Dans cet opuscule, M. Becker nous donne trente facsimile d'inscriptions de cimetières chrétiens de Rome, c'est-à-dire des catacombes. Ces inscriptions, que l'auteur a pris soin d'expliquer, jettent un jour souvent nouveau sur les mœurs et les idées des chrétiens des premiers siècles.

Die wirtschaftlich-socialen Aufgaben unserer Zeit auf industriellem und landwirtschaftlichem Gebiete. Von Gamp. Berlin, C. Heymann. — L'auteur recherche les causes et les conséquences des maux qui accablent la classe ouvrière, et se préoccupe des moyens de faire cesser cet état de choses. A l'entendre, l'un des plus sûrs, ce serait de transférer à la campagne la plupart des exploitations industrielles; il serait plus facile alors de régénérer ceux des travailleurs que la nature de leur profession aurait retenus dans les villes.

Geschichte der Literatur des skandinavischen Nordens. Von Fr.-W. Horn. Leipzig, Schlicke. — Les chefs-d'œuvre de la littérature scandinave sont fort répandus en Allemagne, et l'on peut même avancer que quelques-uns y sont plus connus que dans leur patrie, de même que Shakspeare nous est plus familier qu'aux Anglais mêmes. Les contes d'Andersen ont leur place dans toutes les bibliothèques, et il existe près de vingt traductions de la *Frithjofsage* de Tegner. Néanmoins, la littérature scandinave dans son ensemble nous est peu connue, et l'on peut dire sans exagération que le livre de M. Horn a comblé une lacune. M. Horn est Danois, mais il a passé de longues années en Allemagne, et écrit avec une grande pureté la langue de ce pays. Il commence, comme il convient, par les Islandais; puis il passe à la littérature norvégéo-danoise et termine son livre par un aperçu de la littérature suédoise proprement dite. Les chapitres les plus intéressants sont ceux que M. Horn consacre à l'Edda et aux skaldes, les troubadours ou *Minnesänger* du Nord. La plupart des skaldes sont originaires de l'Islande, et, comme leurs confrères du Midi, ils fréquentaient les cours dans l'espoir d'y acquérir gloire et richesse. Leurs productions, les *sagas*, se composent surtout de récits d'aventures et rentrent plutôt dans le domaine de l'histoire. Quant à la littérature norvégéo-danoise, elle ne remonte guère qu'à Oehlenschläger, qui, du reste, a écrit en allemand une partie de ses drames. La véritable aurore des lettres suédoises date du xvii^e siècle. Son principal représentant est l'auteur de la *Frithjofsage*. Le livre de M. Horn est fort intéressant, et on ne peut guère lui reprocher que d'avoir traité trop superficiellement la vieille littérature islandaise.

Rabelais' Gargantua und Pantagruel. Aus dem Französischen von F.-A. Gelbke. Leipzig, Bibliographisches Institut. 2 vol. — Nous possédons déjà une traduction de Rabelais, dont l'auteur, M. Regis, s'est attaché avant tout à reproduire le texte avec toute l'exactitude possible, et cela jusqu'à imiter le langage allemand de l'époque du grand satirique. M. Gelbke a procédé tout autrement. C'est un Rabelais rajeuni qu'il nous offre, un Rabelais un peu *ad usum Delphini*, le traducteur ayant eu soin de supprimer ou d'adoucir les expressions trop cyniques. Les notes explicatives dont M. Gelbke a enrichi sa traduction font honneur à la science allemande, et quant à l'ouvrage lui-même, ce qu'on peut en dire de mieux, c'est qu'il ne reste pas trop au-dessous de l'original.

Dictionnaire encyclopédique français-allemand et allemand français, par Ch. Sachs et César Villatte. Berlin, Langenscheidt, 1869-

1880. 2 vol. gr. in-8°. — Après quinze ans de travail opiniâtre, la librairie Langenscheidt vient de terminer cet immense dictionnaire qui est à ses devanciers à peu près ce que Littré est au timide essai de Boiste. Je dis la librairie Langenscheidt, car c'est en réalité au chef de cette importante maison, M. le professeur Langenscheidt, que revient en majeure partie l'honneur de ce lexique, auquel ont travaillé une vingtaine de collaborateurs appartenant aux deux nations. La partie française-allemande, qui a paru la première, est basée avant tout sur les travaux de Littré, mais les auteurs ont été plus loin que cet illustre lexicographe, en admettant, outre les provincialismes quelque peu connus, la langue verte parisienne, et jusqu'à l'argot des voleurs. C'est dire qu'on n'a eu aucun égard à la distinction souvent trop subtile entre ce qui est réputé *français* et ce qui ne l'est pas, et que les traditions académiques n'ont aucune prise sur MM. Sachs et Villatte. Leur but est tout simplement d'expliquer aux Allemands tous les mots qu'ils ont pu rencontrer, soit dans des livres français quelconques, soit dans leurs relations avec les populations françaises, à l'exclusion, toutefois, des patois proprement dits. Pour la partie allemande-française, les difficultés étaient bien plus considérables encore. La plus grande, c'était le choix à faire parmi les innombrables composés allemands. Ce choix a été fait très judicieusement. Les composés dont la première partie se rend par le même mot français, ne figurent qu'une fois dans le dictionnaire. Ainsi on n'a admis qu'un seul composé de *Pferd* pour tous les cas où ce mot se traduit par *de cheval*; puis cet article est suivi de tous les composés où *Pferd* a une autre signification : ainsi *Pferdehaar*, *crin*, etc. Le dictionnaire Langenscheidt se distingue aussi de ses devanciers en ce qu'il précise bien l'emploi de chacune des significations qu'il donne, au lieu de laisser à l'étudiant le soin de trouver celle qui convient dans tel ou tel cas spécial. Il s'en distingue, en outre, en ce qu'il est plutôt destiné aux Allemands, et que les auteurs n'ont pas la prétention de le faire servir également bien aux deux peuples. Enfin, partout la prononciation et l'accentuation sont indiquées avec une exactitude scrupuleuse. L'éditeur prépare un lexique anglais-allemand conçu dans le même esprit et dont le besoin se fait sentir depuis longtemps.

Unser Jahrhundert. Von O. von Leixner. Stuttgart, Engelhorn. — Je vous parlais dernièrement du succès prodigieux qu'ont obtenu quelques livres semi-populaires sur l'histoire de la littérature allemande et de la musique, succès dû en majeure partie à ce que les éditeurs ont multiplié dans ces ouvrages les illustrations, y ont intercalé des fac-simile de manuscrits, des autographes, des portraits de personnages illustres. Dans l'Encyclopédie du XIX^e siècle de M. de Leixner, ce système a été appliqué à l'histoire et au développement industriel de notre époque, avec cette différence que les illustrations sont en général des reproductions de tableaux célèbres. Washington passe le Delaware : le lecteur trouve en regard du récit un fac-simile de la trop fameuse toile de Leutze, et ainsi de suite. Quant au texte, il est naturellement sacrifié, et c'est dommage, car M. de Leixner ne manque pas de talent.

G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Annuaire de l'Institut de droit international. 3^e et 4^e année. T. I. Bruxelles, Muquardt. La publication de l'Annuaire pour 1879 ayant été retardée par des circonstances imprévues, les deux dernières années ont été distribuées en deux tomes, dont le premier vient de paraître, dont le second verra le

jour au mois d'août. Cette combinaison a permis de comprendre à la fois dans le tome I les comptes rendus des sessions de Paris (1878) et de Bruxelles (1879), ainsi que les documents qui s'y rapportent. Tous les autres éléments de l'Annuaire pour les années 1879 et 1880 seront réunis dans le tome II. Il nous suffira de rappeler les différents objets dont l'Institut s'est occupé pendant ces deux dernières années pour faire apprécier l'intérêt et l'importance du volume que nous annonçons : conflit des lois, droit pénal, extradition, procédure civile; prises maritimes; canal de Suez; lois et coutumes de la guerre; câbles sous-marins; compte rendu des divers faits et actes internationaux; compte rendu des principales publications de droit international faites dans chaque pays depuis la dernière session.

Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken. Session de 1879-1880. Bruxelles, Manceaux. — En annonçant l'an dernier la publication du premier volume des *Annales*, nous faisons des vœux pour le succès d'une institution dont le but est d'aider au développement intellectuel et à la propagation des connaissances utiles parmi le peuple. Le nouveau volume nous permet de constater que la Société est en voie de progrès et qu'elle a su intéresser à l'œuvre qu'elle poursuit de nouveaux collaborateurs aussi distingués que dévoués: il se compose de neuf conférences très variées et dans lesquelles la science obtient, comme il est naturel, une large part: « Des eaux, leur formation, leur répartition, etc. » par M. H. Witmeur, qui a su revêtir d'une forme attrayante un résumé des connaissances actuelles sur ce sujet. « La Terre au point de vue géologique », par M^{lle} Léopoldine De Block, une jeune personne qui a étudié à fond les sciences naturelles et parle avec l'assurance d'un savant autorisé; « L'Air atmosphérique », par M. Vande Vyvere; « Un voyage dans la lune », par M. X. Olin, causerie spirituelle, sans prétention scientifique; « Les Arts industriels », par M. Dognée, mieux préparé que tout autre à exposer l'utilité de l'union de l'art et de l'industrie; « Les Écoles communales » par M. Frick; « La lecture », par M. Jules Carlier, conférence dont nous avons déjà parlé; « Les Sept Merveilles du monde », également par M. Carlier, qui après avoir passé en revue les ouvrages réputés les plus extraordinaires du monde ancien y oppose les plus grands travaux exécutés pendant les cinquante dernières années de ce siècle et tire de cette comparaison d'ingénieuses réflexions. Ses conclusions sont à l'avantage des modernes. « Les pyramides, les temples, les colosses d'autrefois, exécutés presque toujours par des milliers d'esclaves au prix de leur sang et de leur vie et sur un espace qui forme à peine la millième partie du monde entier, n'ont pas fait avancer d'un pas la civilisation... Nos merveilles, au contraire, font circuler partout la richesse et la vie, elles ouvrent au commerce, à l'industrie, à toutes les branches de l'activité humaine des débouchés presque sans limites, elles portent la civilisation et bientôt la liberté jusqu'aux confins les plus reculés du globe. De plus, elles sont presque toutes le résultat fécond de l'initiative privée, de l'association des capitaux de tous... Une conférence du docteur Schoenfeld, « Des différents genres d'asphyxie, leur mécanisme et leurs remèdes, » termine la série des travaux qui composent ce second volume. Nous ne reprocherons pas à M. Schoenfeld de s'être placé à un point de vue trop scientifique ni d'avoir adopté un plan trop vaste, car il nous avertit qu'il publie une version amplifiée du texte de la conférence. C'est, en effet, une véritable étude, dans laquelle le savant médecin légiste a parfaitement résumé toutes les données de la science moderne. Le sujet est vaste: il touche à la physiologie, à la médecine légale, à l'hygiène. M. Schoenfeld l'étudie sous toutes ses faces; il ne néglige même pas le point de vue historique qui lui permet de noter des faits curieux, de constater les progrès accomplis tout en signalant les imperfections et notant les progrès qui restent à réaliser.

— Le premier volume des *Mémoires* de la Société

de géographie d'Anvers, qui vient de paraître, contient l'ouvrage de M. le professeur Baudet, couronné au concours ouvert en 1877 par la Société et intitulé: *Beschrijving van de Aarische Eilanden en geschiedenis van hunne volkplanting uit Belgisch oogpunt beschouwd.* Le prix du volume en librairie est fixé à 3 francs.

— La *Deutsche Rundschau* fait un grand éloge des *Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine* de M. Paul Devaux. Voici en quels termes s'exprime la revue allemande:

L'âge et une infirmité physique (la cécité) qui ne lui permettait de travailler qu'avec une extrême lenteur, l'ont empêché de mener à fin son travail. Mais telles qu'elles sont, ces *Études politiques*, qui vont de la fondation de Rome à la bataille de Zama, prouvent que l'auteur connaissait à fond son sujet. Personne n'a mieux que lui su discerner dans ce grand drame historique, le vrai du faux, la réalité de la légende. Le style de Devaux n'est inférieur, pour la pureté, la correction, la distinction et l'élegance, à celui d'aucun historien français. Cet ouvrage répond victorieusement à ceux qui soutiennent que dans le domaine de la littérature, de l'histoire, etc., les Belges ne sont pas en état de produire une œuvre de premier ordre. L'opinion de Devaux sur la célèbre campagne d'Annibal contre Rome diffère complètement de celle qui prévaut depuis des siècles; il est en désaccord avec les autorités les plus importantes et les plus nombreuses; mais sa conviction est le fruit d'études patientes et consciencieuses, et rien n'est plus intéressant que la lecture de ces pages, si supérieurement écrites, dans lesquelles il expose les idées neuves qui lui sont propres et qui, sans aucun doute, attireront l'attention du monde savant.

— M. Russel Young, correspondant du *New-York Herald*, qui a accompagné le général Grant dans son voyage autour du monde, vient de publier en deux volumes les lettres qu'il a adressées à ce journal (*Around the world with general Grant*, New York, The American News Company). L'ex-président ayant revu les passages de ces lettres où sont rapportées ses conversations, l'ouvrage a un caractère d'authenticité suffisant pour mériter l'attention. A Berlin, M. Russell Young assista à l'entrevue du général Grant et du prince de Bismarck. C'était au lendemain de l'attentat de Nobiling. On parla naturellement de l'empereur:

« Voici, dit le chancelier, un vieillard, un des hommes les plus doux du monde, et c'est à lui qu'on s'en prend, c'est lui qu'on veut tuer! Il n'y a jamais eu de caractère plus simple, plus franc. — comment dirai-je? — plus humain que celui de l'Empereur. Il est tout à fait différent des hommes nés dans sa condition ou au moins de beaucoup d'entre eux, portés à se croire d'une autre race et d'un autre monde. Ils sont enclins à faire peu de cas des vœux et des sentiments des autres; toute leur éducation tend à tuer le côté humain. Mais l'Empereur est si bien homme en toutes choses! Il n'a jamais fait de mal à personne de sa vie, il n'a jamais blessé les sentiments de personne, n'a jamais ordonné en maître rigoureux. Vous ne pouvez imaginer un type plus accompli du vieux gentilhomme noble, courtois, doué de toutes les hautes qualités d'un prince aussi bien que de toutes les vertus d'un homme. J'aurais supposé qu'il pût aller seul dans tout l'empire sans danger, et il faut que ce soit sur lui qu'on tire. »

Le prince de Bismarck ne cache pas qu'il a un tout autre caractère. De là des dissentiments dont il donne un curieux exemple. Il s'agit de la résolution qu'il prit d'abandonner le gouvernement de l'Alsace.

« Mes convictions sont si fortes que je résignai le gouvernement de l'Alsace parce que je fus requis de commuer une peine capitale. Je ne pouvais le faire en conscience. Vous le voyez, ce vieux gentilhomme bienveillant, cet empereur que justement ces gens veulent tuer, est si bon qu'il ne veut jamais signer une sentence de mort. Peut-on imaginer rien d'aussi étrange qu'un souverain dont le cœur a pratiquement aboli la peine de mort, soit victime d'une tentative d'assassinat? C'est ce qui arrive. Eh bien, je n'ai jamais été d'accord avec l'empereur sur ce point, et, en Alsace, quand il est arrivé que comme

chancelier j'avais à approuver une commutation de peine capitale, j'ai donné ma démission... Je sentais que, comme disent les Français, on doit quelque chose à la justice, et quand des crimes comme ceux-là sont fréquents, il faut les punir avec sévérité. — Tout ce que vous pouvez faire de pareilles gens, dit tranquillement le général, c'est de les tuer. — Justement, répondit le prince. »

NOTES ET ÉTUDES.

LES FOUILLES A ROME.

Rome, juin.

Peu de fouilles à Rome ont donné des résultats aussi abondants et aussi curieux que celles que le gouvernement italien fait actuellement sur les bords du Tibre et en particulier sur la rive droite, pour l'endiguement du fleuve. Les travaux entrepris ont amené l'expropriation d'une partie des jardins de la Farnésine, dont le casino est si connu des étrangers pour les admirables fresques de Psyché; et c'est ainsi, en remuant plusieurs milliers de mètres cubes de terre, qu'on a fait quelques découvertes d'une importance exceptionnelle. Dès les commencements des travaux, on avait trouvé près d'une des assises du pont Sixte les fragments d'une statue de bronze, d'un assez bon style, bien que certains détails révèlent la décadence, et qu'on a pu, grâce à une inscription, reconnaître pour une statue de Valentinien ou de Valens (1); l'an dernier, on a mis au jour les célèbres peintures, déjà devenues classiques dans la science sous le nom de peintures de la Farnésine (2), et voici qu'au mois de mai de cette année, il y a quelques semaines à peine, la pioche des ouvriers a déblayé un tombeau antique très curieux, dont rien ne pouvait faire soupçonner l'existence. Les fouilles sont devenues bientôt si fécondes qu'il a fallu songer à un musée spécial pour conserver toutes ces richesses: elles sont aujourd'hui dans la serre de l'ancien jardin botanique de la Lungara, et constituent le *Museo Tiberino* (3).

On ne saurait imaginer le nombre d'objets de tout genre, ramenés par la drague du fond du fleuve ou trouvés sur les rives, que renferment déjà les vitrines de ce musée: inscriptions, timbres de briques en bronze, haches, sistre, pièces de monnaies de toutes les époques, depuis deux très beaux *ces signatum* de la république jusqu'à des sous de Pie IX. Mais sa principale richesse est dans ces admirables peintures, autrement plus soignées dans la composition, plus sobres dans les couleurs, plus finies dans les détails que les peintures de Pompéi et d'Herculanum. Sur chacune des quatre parois de la chambre à coucher, un artiste (4), car ce ne peut être un de ces ouvriers décorateurs dont le pinceau grossier reproduisait rapidement quelques scènes traditionnelles, a peint un petit médaillon d'une finesse exquise; ce sont de petits tableaux de genre, parfois un peu légers, mais auxquels leur perfection et aussi leur conservation excellente assurent la première place dans les œuvres qui nous restent de la peinture antique. Dans une chambre de la même habitation et qu'on pense être le triclinium, au-dessus de grands panneaux à fond noir, ornés de petits paysages, se déroule une frise très jolie, mais dont l'explication reste encore un problème, car

(1) Cette statue, qui devait avoir son pendant, ornait l'arc de triomphe élevé, en l'honneur des deux Augustes, à la tête du pont qu'ils avaient reconstruit.

(2) On les attribue avec assez de vraisemblance au dernier siècle de la République ou au commencement de l'Empire.

(3) Il n'est pas encore public, mais on obtient très facilement à la direction des fouilles un permis pour le visiter.

(4) C'est à tort qu'on a cru qu'il s'appelait Séleucos. Le *grafito* en lettres grecques où on lit ce nom, est trop grossier et trop singulièrement placé, pour qu'il est possible d'y voir une signature.

on croit y reconnaître tout ensemble des scènes mythologiques et des scènes de la vie ordinaire. La n'est pas seulement l'attrait de ce musée: les chambres où se trouvaient ces peintures étaient ornées sur leurs voûtes de stucs, qu'on a pour ainsi dire trouvés en poussière sur le sol, tant les débris en étaient nombreux; on les a recueillis avec le plus grand soin, on les a rapprochés avec une patience infinie, si bien qu'on a pu, sans aucune restauration fantaisiste, mais simplement grâce à une habileté merveilleuse, reconstituer la voûte ancienne. Jusqu'ici les stucs des tombeaux de la Voie Latine passaient pour les plus beaux; ils le cèdent à présent à ces décorations admirables. Dans les corps des sphinx affrontés, dans les scènes de sacrifice, dans les représentations de monuments, on sent encore le travail de l'ébauchoir. Les stucs des Loges de Raphaël ne sont peut-être pas d'une finesse plus exquise. — Ces stucs et ces peintures présentent un caractère curieux: à la présence fréquente du cistre, et surtout de la fleur de lotus, on reconnaît l'influence de la religion égyptienne. D'après ces décorations, il y aurait peut-être quelques lignes intéressantes à écrire sur l'influence religieuse de l'Égypte à Rome au point de vue des arts: ces ornements symboliques, comme la fleur de lotus, ne tardèrent pas, sous l'empire, à perdre tous leur sens primitif: ce ne furent bientôt plus que des motifs de décoration.

Le tombeau, découvert, il y a quelques semaines, un peu plus en aval, n'a pas livré de telles richesses, mais il a aussi son intérêt. C'est une construction carrée, dont la porte d'entrée regarde le Janicule, dont les murs extérieurs se composent de blocs de travertin recouverts en partie d'inscriptions de la belle époque, et dont les parois intérieures, enduites de stuc, sont creusées de manière à former trois niches. Une inscription a permis de reconnaître dans ce tombeau la dernière demeure de C. Sulpicius Platorinus et de sa famille. On a trouvé encore les urnes à leur place, chacune avec son inscription, et dans chacune des os et des cendres. On y a trouvé aussi trois bagues d'or très fines; l'une avait perdu sa pierre. Ces urnes cinéraires, en marbre de Carrare, se distinguent de celles qu'on trouve habituellement par la richesse, un peu exagérée peut-être, de leurs décorations. Ainsi sur l'une, de forme ronde, des guirlandes de fleurs et de fruits, d'un relief très accusé, en se suspendant à des bucranes, dessinent des courbes d'un effet recherché; sur son couvercle sont sculptées de très belles feuilles d'acanthé. — Dans ce même tombeau, on a trouvé une admirable tête-portrait de jeune fille, une belle statue drapée de femme qui, par la pose et par la transparence de ses vêtements, rappellerait presque la célèbre Pudeur-Mattei du Vatican, et une belle statue d'homme au torse nu, où l'on croit reconnaître Tibère. C'est dans une seule journée, dans l'espace de quelques heures, que ces trouvailles ont été faites: les archéologues n'ont pas toujours de ces bonnes fortunes.

Si ces deux monuments, le tombeau et la maison aux peintures et aux stucs, ne présentent pas la même valeur artistique, bien que tous deux soient fort intéressants à ce point de vue même, ils ont une égale importance pour les problèmes topographiques que leur présence en cet endroit soulève. Par maints exemples, — et un des non moins éloquentes est la colonne d'Antonin le Pieux, trouvée sur sa base au siècle dernier et enfouie à dix mètres au moins, — on sait que l'exhaussement du sol à Rome, tant par le fait des siècles que par les désastres des invasions et l'incurie du moyen âge, a été vraiment prodigieux. Or, voici deux monuments situés à quelques mètres du Tibre à peine, qui avaient complètement disparu sous l'amoncelle-

ment des terres, si bien que les beaux arbres de la Farnésine avaient pu pousser librement leurs racines. On a donc retrouvé le niveau antique du sol sur la rive droite du fleuve; mais alors ces monuments ne devaient-ils pas être envahis presque constamment par les eaux, qui viennent aujourd'hui presque à chaque instant arrêter les travailleurs, et qui ont failli encore endommager les peintures après leur découverte? Autres difficultés: quelle était cette route le long de laquelle se trouvait ce tombeau? Comment se fait-il que ces deux monuments n'aient pas été pillés par les Ostrogoths qui, au VI^e siècle, ont semé des ruines sur tout le versant du Janicule? Est-ce que ces édifices auraient été compris dans les murailles d'Aurélien? La route qu'on vient de découvrir se rattacherait-elle aux travaux de fortification de cet empereur? On voit que de questions se rattachent à ces découvertes et viennent encore en augmenter le prix.

Les fouilles qu'on poursuit en ce moment au Forum, aux environs de l'église des SS. Cosme et Damien, ont donné aussi des résultats importants pour la topographie. On sait que les fouilles dans toute la partie du Forum comprise entre le temple d'Antonin et l'Arc de Titus, c'est-à-dire sur la pente de la Vélia, ont été entreprises il y a quelques années à peine, pour mettre fin aux interminables querelles des archéologues sur la direction de la Voie Sacrée à travers le Forum romain. En venant du Colisée, on pouvait parfaitement suivre les traces de la Voie Sacrée jusqu'à l'Arc de Titus, *summa sacra via*. Mais c'est ici que le désaccord commençait: les uns prétendaient que la Voie Sacrée longeait le Palatin, les autres qu'elle s'inclinait à droite pour passer devant la basilique de Constantin et le temple d'Antonin. C'est à ces derniers que les fouilles ont donné raison. A présent, on peut parfaitement suivre la voie antique, ses gros pavés polygonaux sont encore en place; on passe devant l'escalier en marbre du temple de Vénus et de Rome, puis on descend vers le Forum en laissant à sa gauche les boutiques des argentiers et des bijoutiers de l'ancienne Rome, à sa droite les belles voûtes de la basilique de Constantin et le temple de Romulus. On vient à présent — on y travaille encore en ce moment — de dégager ce temple des constructions plus récentes qui s'appuyaient sur ses murs et de déblayer l'espace compris entre l'église des SS. Cosme et Damien et la basilique de Constantin. Ces fouilles ont prouvé toute l'exactitude des opinions que M. de Rossi avait émises, il y a déjà plusieurs années, dans son Bulletin d'archéologie chrétienne, sur la topographie de cet endroit, en s'appuyant sur un dessin de Panvinio. L'église moderne se compose de trois parties, une sorte de vestibule circulaire, une partie carrée qui est l'église même, et une abside, qui appartiendrait à autant de monuments antiques différents. On sait que le vestibule circulaire était le temple même de Romulus, fils de Maxence; à présent que le sol a été fouillé, jusqu'au niveau de la voie antique, on se rend parfaitement compte du portique qu'indiquait le dessin de l'antiquaire italien, et qu'on avait fait un peu circulaire pour rendre insensible à l'œil le défaut de construction du temple, dont l'axe n'était pas perpendiculaire à la Voie Sacrée. Là encore il y a eu un grand exhaussement du sol, comme le prouvent les pieds de deux colonnes du portique qu'on a trouvés en place. Ce niveau devait être aussi celui de l'ancienne église, avant que Urbain VIII n'eût fait construire un plancher nouveau, et c'est sur ce niveau antique qu'il faut se mettre par la pensée, pour contempler les superbes mosaïques de l'abside, qui, placées à présent trop près du sol, nous écrasent par leurs dimensions. A ces

constructions était contigu l'hôtel de la Préfecture de la ville; c'est sur le mur extérieur de cet édifice qu'ont été trouvés, au xv^e siècle, les fragments en marbre du plan de Rome, de l'époque de Septime-Sévère, qu'on connaît sous le nom de plan Capitolin. On avait espéré dans les fouilles actuelles trouver encore quelques-uns de ces débris d'un prix inestimable; sur ce point, les recherches n'ont pas encore été couronnées de succès. En échange, on a trouvé une quantité considérable de documents épigraphiques; je ne citerai que le plus important. Devant le temple même de Romulus, des fragments d'une inscription grecque de six lignes environ et des débris de colonnes et de chapiteaux ont révélé l'existence à cet endroit d'un monument élevé à Gordien par la ville de Tarse: c'était un petit édicule, dont le fronton était supporté par deux colonnes, et qui contenait au centre, sur un piédestal en marbre, la statue de l'empereur.

Ce sol du Forum est si riche en débris de tout genre qu'on ne peut remuer la moindre motte de terre sans rencontrer un fragment de statue ou d'inscription. C'est ainsi qu'en février dernier, les ouvriers, qui travaillaient à des terrassements près de la colonne de Phocas, ont mis au jour une pierre haute de près de deux mètres, avec une très intéressante inscription: c'est un monument élevé « à la fidélité et au courage » des très dévoués soldats de nos seigneurs Aradius, Honorius et Théodose, Augustes » Eternels, après l'achèvement de la guerre » Gothique... grâce aux conseils et à la valeur de » l'homme illustre, comte, et... » puis viennent deux lignes martelées. C'est évidemment le nom de Stilicon qu'il faut rétablir; ce monument doit se rapporter à sa victoire sur Radagaise à Fésules, à la fin de 405. Outre l'importance historique générale de ce monument, il a encore pour les épigraphistes une valeur toute particulière; on ne connaissait jusqu'alors que trois inscriptions se rapportant à Stilicon, et sur une d'elles déjà son nom avait été martelé (1).

En terminant ce compte rendu si rapide des dernières fouilles à Rome, je mentionnerai au moins encore que, dans les grands travaux d'édilité entrepris sur l'Esquilin, on vient de trouver plus de trois cents inscriptions; M. Lanciani les a publiées dans le dernier numéro du Bulletin de la commission d'archéologie communale; elles ne présentent presque toutes qu'un intérêt tout à fait spécial. G. LACOUR.

LA BIBLIOTHÈQUE KHÉDIVIALE DU CAIRE.

LE « BOSTAN » DE SADI ET LES MANUSCRITS DU CORAN.

Le Caire, 3 juin.

C'est à l'initiative d'Ali-Pacha Moubarek, ingénieur égyptien et actuellement ministre des travaux publics, que l'on doit la création, au Caire, d'une bibliothèque publique. Elle est installée dans des locaux dépendant de la Darb-el-Gamanis (ministère de l'instruction publique), et a pour directeur général un jeune savant allemand, M. le docteur Spitta-Bey.

La collection d'anciens ouvrages arabes réunis depuis la fondation de l'établissement (2), c'est-à-dire depuis une dizaine d'années, est déjà respectable. La bibliothèque est divisée en trois sections: 1^o la section arabe, qui ne compte pas moins de 23,000 ouvrages, la plupart manuscrits; 2^o la section turque et persane qui en a 2,000, parmi lesquels quelques livres abyssiniens, indiens et chinois; 3^o la section

européenne, qui se compose de 12,000 volumes environ.

Parmi les ouvrages de la 2^e section, le *Bostan* (le Jardin) du célèbre poète persan Sadi (xiii^e siècle) attire surtout l'attention tant sous le rapport du texte que sous celui des illustrations. Celles-ci, par la correction du dessin, la finesse et la vivacité du coloris, laissent bien loin derrière elles les enluminures des manuscrits européens contemporains. J'y remarque, entre autres, l'épisode célèbre de Joseph et de la femme de Putiphar, où l'effroi pudibond du fils de Jacob est très habilement interprété.

Le *Bostan* est un livre de voyage, composé de petits récits variés, sur les pays visités par l'auteur. Il est écrit sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant, toujours plein de verve: c'est une satire réellement surprenante pour l'époque. Le conte suivant, dont le Dr Spitta m'a lu la traduction, que je rapporte aussi fidèlement que possible, donnera une idée générale de l'esprit de l'ouvrage.

Etant dans l'Inde, je visitai le temple d'un dieu puissant, en grande vénération dans le pays. L'immense idole, couverte de diamants et de pierres fines, était assise sur un trône élevé d'une grande richesse, aux pieds duquel une foule énorme était prosternée. Tandis que plein d'incrédulité dans ce culte nouveau pour moi, je contemplais en silence la foule, le temple et le dieu, je vis celui-ci agiter sa superbe tête et répondre par un mouvement lent et plein de majesté aux prières des fidèles. La foule chanta les louanges du maître du monde; je l'accompagnai avec l'enthousiasme d'un néophyte: mon incrédulité venait de s'évanouir: le vrai dieu comptait un disciple de plus. Depuis lors chaque jour, je suivis avec ardeur les exercices d'un culte vénéré. Or, un matin, avant l'aube, tandis que j'étais seul en prière dans le temple, je vis tout à coup le dieu agiter sa tête d'une manière aussi animée qu'inattendue. Il semblait lancer vers moi un œil courroucé. Comme je tendais vers lui des mains suppliantes, le conjurant d'épargner un de ses plus fidèles serviteurs, je vis dans l'ombre, derrière l'autel, un prêtre agitant une corde avec laquelle il mettait en branle le chef vénéré de celui que je croyais le maître de l'univers. Le bandeau tomba de mes yeux; ma foi s'évanouit; celui que j'adorais comme le créateur de toutes choses, n'était qu'une vulgaire idole de bois! Je poussai un grand cri, et le prêtre m'aperçut. Furieux d'avoir été découvert dans ses inavouables pratiques, il fondit sur moi, jurant de m'exterminer: j'allais payer de ma vie la pénétration du mystère. Je me défendis... une lutte s'engagea... j'en sortis vainqueur. Que me restait-il à faire si ce n'était de quitter le pays au plus vite? Je courus à l'idole, lui arrachai avec indignation les richesses insensées dont une crédulité impie l'avait parée et, grâce à ces trésors, je pus me remettre à parcourir le monde, à la recherche du vrai Dieu.

La collection la plus précieuse de la Bibliothèque Khédiviale est celle des manuscrits du Coran. Elle se compose d'environ deux cents exemplaires du célèbre et remarquable code de la foi musulmane. Le plus ancien de ces manuscrits date de la fin du viii^e siècle. L'exemplaire est incomplet, très détérioré, et porte à plusieurs places des traces de brûlure. Il est écrit sur parchemin, en caractères coufiques. Un autre exemplaire, complet celui-ci, et écrit sur papier en caractères arabes, date du siècle suivant.

Les Corans de l'époque des sultans mame-louks sont nombreux. Parmi ceux-ci les plus remarquables sont ceux légués par les Sultans Nassan (1347-1351) et Chaaban (1363-1377). Du règne du premier de ces princes date un Coran écrit tout en or, par Ahmed Yousouf le Turc.

Celui qui a été écrit par ordre de Khoudabara, mère de Chaaban, est un ouvrage précieux. Les vignettes du commencement et de la fin sont de la meilleure époque de l'art arabe égyptien et sont particulièrement remarquables par l'exquise harmonie de leurs couleurs. Le premier chapitre et le commencement du deuxième sont entourés d'arabesques et d'orne-

ments magnifiques. La fin de chaque verset est marquée par un point doré et colorié, et celle de tous les cinq et tous les dix versets est indiquée en marge par un cercle colorié. Le papier brun-rougeâtre de l'ouvrage mérite aussi d'attirer l'attention. Il a été fabriqué à la papeterie du Vieux Caire, qui rivalisait au xiv^e siècle avec les plus célèbres manufactures de Bokara et de Samarcand, et dont les produits étaient certainement supérieurs à ceux de Venise et des autres villes italiennes.

Le Coran en deux forts volumes, écrit par ordre du Sultan Chaaban et légué par lui à la mosquée-école de Darb-el-Tabanah, est surtout remarquable par ses dessins d'ornementation, or et bleu dominant: ceux-ci n'affectent pas les lignes droites et géométriques qu'on est habitué à trouver dans l'art arabe. L'écriture a atteint un degré de perfection, une fermeté et une netteté qui n'ont jamais été dépassés. Les dessins interlinéaires sont remarquables. En marge sont indiquées des variantes du texte.

D'autres exemplaires, d'une époque moins ancienne, présentent des particularités diverses et intéressantes. Ainsi l'un d'eux porte la mention: « Ecrit par Abd-cr-Rahman-ibn-Eç-caigh, d'une seule plume, dans soixante jours ». C'est un énorme volume de un mètre de long sur quatre-vingts centimètres de large. Un autre, écrit sur papier satiné, en 1790, par Mohamed-Ibn-Abdes-sami, est d'une écriture remarquablement fine. Tout le Coran, y compris les pages richement ornementées du commencement et de la fin, n'occupe que 33 feuilles, et chaque page contient 48 lignes, séparées par de larges traits dorés. Un autre encore présente la particularité originale que voici. L'écrivain s'est arrangé de manière à commencer chacune des lignes de son ouvrage par un A, première lettre du mot Allah.

Enfin, je terminerai cette incomplète énumération par la mention spéciale d'un manuscrit du Coran, écrit en 1730 en écriture magrèbienne, par ordre du prince Ali, fils du Sultan Mohammed Ibn Abdallah. On ne peut rien imaginer de plus merveilleusement achevé que ce délicieux livre. C'est certainement le bijou de la Bibliothèque. Les dessins, fort nombreux, sont entourés d'arabesques qui présentent la forme géométrique habituelle. Le premier chapitre et le commencement du second sont ornés de miniatures aussi finement faites que celles du milieu et de la fin. Le texte n'est pas moins soigné: toutes les voyelles, tous les signes de lecture et de pause, y sont marqués en rouge, vert et jaune. Le nom d'Allah et les phrases les plus significatives sont écrites en or. La reliure de l'ouvrage constitue aussi un curieux spécimen. Elle est en marocain rouge à l'extérieur, vert foncé à l'intérieur, gaufré et richement doré. Ce précieux manuscrit prouve que l'art décoratif s'était mieux conservé au xviii^e siècle dans l'occident que dans l'orient musulman.

La Bibliothèque Khédiviale mérite la visite de tous les voyageurs qui passent par le Caire. Ils sont certains d'y être reçus de la façon la plus courtoise et la plus empressée par M. le docteur Spitta-Bey et par M. Moltani Francesco, conservateur de la section européenne.

A. J. WAUTERS.

CHRONIQUE.

Le rapport de M. le conservateur en chef Alvin sur la situation de la Bibliothèque royale en 1879, que vient de publier le *Moniteur* (16 juin), permet de constater une nouvelle et très sensible augmentation du nombre des lecteurs: il s'est élevé à 16,582. En 1878, le chiffre n'était que de 15,207. Il a été présenté à la salle de lecture 29,602 demandes d'ouvrages. Parmi les acquisitions faites par la section des manuscrits, nous remarquons:

(1) M. Henzen a fait de cette inscription l'objet du discours qu'il a lu à l'Institut de Correspondance Archéologique, à la séance solennelle d'avril dernier.

(2) V. *Athenaum belge*, 1879, p. 26.

Correspondance d'André Van Hasselt; — Histoire des causes de la désunion, etc., des Pays-Bas, par Renom de France (3 copies); — Recueil tiré des manuscrits de messire L. J. de Pape (concernant l'administration générale); — *Il a révé!* opéra-comique en 3 actes, imité de F. Soulié, par A. Baron, musique de Samuel, orné de dessins originaux de De Leutre, A. Stevens, Lauters, Hendrickx, L. Huart, Lambert; — trois pièces dramatiques flamandes du xv^e siècle provenant de la chambre de rhétorique les Violieren d'Anvers; — les œuvres manuscrites inédites de feu le professeur Altmeyer, relatives pour la plupart au xv^e siècle. Le cabinet des estampes possédait au 31 décembre 1879, 70,473 pièces, dont 58,199 montées; il s'est enrichi pendant cette année de 2,586 pièces nouvelles, en grande partie modernes, relatives surtout à l'histoire de la Révolution belge de 1830. Dans la liste des acquisitions du cabinet de numismatique, le rapport relève particulièrement le demi-cavaler de Jean I^{er}, comte de Namur, le demi réal d'or de Maximilien et de Philippe le Beau; l'écu d'or à l'ange de Jean de Heinsberg; la grande médaille en métal de cloche que les Utrechtis firent exécuter, en 1522, en l'honneur de leur concitoyen le pape Adrien VI; une médaille de bronze, de fort relief, donnant le buste de Maximilien de Berghes (1518). Le rapport annonce que les travaux d'agrandissement de la nouvelle salle de lecture, où l'on pourra asseoir à l'aise quatre-vingt-dix lecteurs, tirent à leur fin. Une partie des constructions qui s'élèvent contre le palais des expositions, du côté de la place du Musée, sont destinées à recevoir le cabinet de numismatique et les bureaux de l'administration de la Bibliothèque royale.

— La Société archéologique de Namur a adressé à M. le ministre de l'intérieur un rapport sur les travaux exécutés par cette association pendant l'année 1879. Et dont voici un extrait :

« La Société a fait explorer un village de forgerons belgo-romains, datant des deux premiers siècles de notre ère. Situé au lieu dit « Bois-des-Dames », commune d'Anthée, il se composait d'une vingtaine d'habitations, construites en bois et torchis et recouvertes de larges tuiles, dont quelques-unes portaient l'estampille bien connue du tuilier *Hamsit*. Près de chacune de ces maisons, se trouvait un fourneau à fondre le fer, d'une construction toute primitive. Bien que ces fouilles n'aient pas enrichi les collections du Musée, elles n'en ont pas moins offert un grand intérêt pour l'histoire de l'industrie du fer, qui prit un grand développement dans l'Entre-Sambre-et-Meuse pendant les années de tranquillité dont jouit le pays aux trois premiers siècles de la domination romaine. Nous avons reconnu aussi l'aqueduc, long de près de cinq kilomètres, qui amenait les eaux dans la grande villa romaine d'Anthée, explorée il y a une dizaine d'années. Malgré les difficultés du terrain, cet aqueduc, dont certaines parties sont encore intactes, avait été établi avec une parfaite connaissance des nivellements. Le mois de mai a été consacré à fouiller un cimetière franc des iv^e et v^e siècles, au lieu dit « Bois-des-Sorciers », près de Florennes. Les sépultures nous ont donné des armes en fer, des boucles en bronze, dont les ornements semblent empruntés au style oriental primitif, des boucles en fer damasquinés en argent, une grande et belle agrafe circulaire, ornée de verroteries, des grains de collier en ambre et en pâte de verre, des poteries, verres, etc. La Société a exploré deux grands tumulus, situés dans le bois du Gros-Frêne, sous Florennes. Nous espérons y rencontrer la sépulture de quelque grand personnage romain; malheureusement, le résultat n'a pas répondu à notre attente. Nous avons ensuite achevé la reconnaissance de la forteresse gauloise de Gonrioux, placée au sommet d'un rocher escarpé. Nous n'avons pu recueillir que quelques silex taillés et des morceaux de poterie très grossière. Abandonnant l'Entre-Sambre-et-Meuse, nous avons été reconnaître la forteresse de Belvaux, près de Rochefort, qui nous a paru appartenir à la même

époque que la précédente; comme dans celle-ci, les remparts étaient faits de troncs d'arbres et de pierres qui paraissent avoir subi l'action d'un feu violent. Dans la même commune, nous avons fouillé un cimetière franc des iv^e et v^e siècles, au lieu dit « Au Tombois »; il nous a donné des vases, des armes, etc. Tel est le résumé des fouilles qui ont été exécutées par la Société archéologique pendant le cours de l'année 1879. La partie la plus importante de ces recherches concerne l'étude des forteresses du pays : 1^o antérieures à l'arrivée de César dans les Gaules; 2^o de l'époque de la conquête; 3^o du temps des invasions des barbares aux iv^e et v^e siècles. Ces travaux, exécutés avec méthode, sont appelés à jeter un grand jour sur l'histoire des peuples qui ont occupé notre pays dans les temps anciens. »

— Mardi, 22 juin, a eu lieu à Louvain une manifestation organisée en l'honneur de M. Thonissen. En présence d'une assemblée nombreuse, présidée par le professeur Haus, M. le professeur Nypels a fait l'éloge de l'éminent jurisconsulte, à qui on a remis son buste. M. Thonissen a répondu par un discours qui a été très chaleureusement applaudi.

— Le secrétaire général du Congrès international de l'enseignement invite les auteurs de livres classiques à transmettre un exemplaire de leurs ouvrages à M. F. de Veen, rue de Prague, 31, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles. Ces livres seront exposés pendant la session dans une des salles du Congrès.

— M. le Dr Jacques a subi samedi l'épreuve pour le grade de docteur agrégé, devant la faculté de médecine de l'Université libre de Bruxelles. La thèse qu'il présentait avait pour titre : « Essai sur la localisation des alcaloïdes dans le foie. » M. Jacques a été proclamé docteur agrégé avec la grande distinction.

— L'Académie des inscriptions a décerné le premier prix Gobert à M. Demay, pour son ouvrage intitulé : *Le costume en France d'après les sceaux*.

— Une dépêche d'Olympie annonce la découverte de la tête en bronze grandeur naturelle d'un pugile; c'est la première tête reproduisant les traits d'un athlète vainqueur aux jeux olympiques, qui ait été trouvée intacte.

— Le 3 juin, l'*Agamemnon* d'Eschyle a été joué à Oxford dans l'original grec au Balliol College par des membres (la plupart des étudiants) de Balliol, Trinity, Merton, Corpus et New-College, assistés, pour les costumes et la mise en scène, de M. Burne Jones et du professeur Richmond. L'essai a réussi au delà de toute attente.

— L'*Academy* annonce que les propriétaires du *Graphic* fondent une école de gravure sur bois.

Décès. Edouard Huberti, artiste peintre, mort le 12 juin, à Bruxelles. — J.-J. Cremer, romancier hollandais, né à Arnhem, mort à La Haye, le 5 juin, à l'âge de 53 ans; il doit surtout sa grande réputation à un recueil de contes populaires, les « *Betuwsche novellen* », écrits dans le dialecte de la Gueldre. — L. Ennen, archiviste et bibliothécaire de la ville de Cologne, mort le 14 juin, à l'âge de 60 ans.

— Karl Wilhelm Nitzsch, professeur d'histoire à l'Université de Berlin, mort à l'âge de 62 ans. — K. F. Lessing, artiste peintre, directeur de l'École de peinture de Carlsruhe, mort à l'âge de 72 ans. — Wilhelm Kaulich, professeur de philosophie à l'Université de Prague. — William Thomas Thornton, économiste anglais, mort le 17 juin, à l'âge de 67 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 5 juin.* — Notice de M. Piot intitulée : « La musique attachée à la maison du comte de Salm, évêque de Tournai » (de 1731 à 1770). Le comte de Salm aimait passionnément la musique. Des comptes de son hôtel relatent les gages payés à quatre artistes italiens, au sujet desquels M. Piot donne des renseignements : Fabio Ursillo, Petri, Cavalary et Farretti.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LET-

TRES. *Séance du 7 juin.* — La classe proroge jusqu'au 1^{er} février 1881 le délai pour la remise des manuscrits relatifs aux deux concours suivants : Prix de Stasart pour un sujet d'histoire nationale (3^e période 1871-1876). Elle a offert, pour la troisième période sexennale de ce concours, un prix de trois mille francs au meilleur travail en réponse à la question suivante : « Apprécier l'influence exercée au xv^e siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortelius. Donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique qui ont été publiés aux Pays Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avènement des archiducs Albert et Isabelle. On s'attachera à la fois à signaler les œuvres, les voyages, les tentatives de toute espèce par lesquels les Belges ont augmenté la somme de nos connaissances géographiques et à rappeler les publications spéciales, de quelque nature qu'elles soient, qui ont fait connaître nos provinces à leurs propres habitants et à l'étranger. » — Prix de Saint-Genois pour un sujet de littérature flamande. (1^{re} période 1863-1877.) La classe offre, pour la première période décennale de ce concours, un prix de quatre cent cinquante francs au meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante : « Indiquer les rapports qui, à diverses époques, ont existé entre la poésie flamande et le développement du sentiment patriotique et national, et déterminer l'influence qu'elle a exercée dans cet ordre d'idées. » — Fondation Joseph de Keyn 1^{re} période (année 1880). La classe ouvre la première période des prix annuels et perpétuels institués par M. Joseph De Keyn, en faveur des meilleurs ouvrages d'auteurs belges pouvant servir à l'éducation et à l'instruction laïques. Ne seront admis au concours que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque et étrangers aux matières religieuses. Ces ouvrages devront avoir pour but l'éducation morale ou l'instruction primaire ou moyenne, dans l'une ou l'autre de ses branches, y compris l'art industriel. Ils pourront être écrits en français ou en flamand, imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis quel que soit le pays où ils auront paru. Le jury complètera la liste des ouvrages imprimés qui lui auront été adressés par les auteurs ou éditeurs en recherchant les autres ouvrages rentrant dans le programme qui auront paru dans la période. Les manuscrits pourront être envoyés, signés ou anonymes; dans ce dernier cas, ils seront accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur. Le concours sera ouvert alternativement d'année en année pour des ouvrages : 1^o d'instruction ou d'éducation à l'usage des élèves des écoles primaires et d'autres; 2^o d'instruction ou d'éducation moyennes, y compris l'art industriel. La première période concerne le premier degré et comprendra les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1^{er} janvier au 31 décembre 1880, ou envoyés au concours avant le 31 décembre 1880. La seconde période concernera le second degré et comprendra les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1^{er} janvier 1880 au 31 décembre 1881, ou envoyés au concours avant le 31 décembre 1881. Les autres périodes se suivront alternativement et comprendront chacune deux années. Les intérêts de la somme affectée à la donation seront répartis chaque année en prix, s'il y a lieu. Un premier prix de deux mille francs et deux seconds prix de mille francs chacun, pourront être décernés. Si le jury trouvait qu'il n'y a pas lieu de décerner l'un ou l'autre de ces prix, les sommes disponibles pourront servir, soit en totalité, soit en partie, à augmenter le taux des récompenses de cette année, en donnant, selon la valeur des œuvres, un premier prix plus élevé ou un autre premier prix *ex æquo*, sans qu'aucune récompense puisse être inférieure à mille francs ou supérieure à quatre mille francs.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 5 juin.* — La classe vote l'impression, dans le recueil des mémoires in-4^o, des deux mémoires suivants : « Les Phénomènes d'al-tération des dépôts superficiels par l'infiltration des eaux météoriques étudiés dans leurs rapports avec la géologie stratigraphique, » par M. Ern. Van den Broeck; « Description des Echinides tertiaires de la Belgique, » par M. Cotteau. M. Van der Mensbrugge expose une théorie nouvelle « sur l'application du second principe de thermodynamique aux variations d'énergie potentielle des surfaces liquides. » — Notice de M. Mon-

tigny sur la « différence des appréciations de la grandeur apparente des images microscopiques par divers observateurs. » La plupart des personnes portent des jugements différents sur la grandeur de certains objets, lorsqu'elles l'apprécient dans des circonstances qui sont en dehors de leurs habitudes. Ainsi, l'estimation de la grosseur apparente de l'image des globules de sang, amplifiés par le microscope, varie généralement entre des limites étendues pour diverses personnes. M. Montigny, pour rechercher la raison de ces écarts, a fait des expériences avec le concours de personnes versées dans les sciences d'observation. L'objet qu'il a eu principalement en vue, c'est de reconnaître si les différences dont il s'agit doivent être exclusivement attribuées aux inégalités qui affectent la vision distincte chez les divers observateurs, comme on l'a admis jusqu'à maintenant. M. Montigny a reconnu que les inégalités qui affectent la vision distincte, d'une personne à l'autre, sont la raison principale sur laquelle s'appuie le jugement que l'on porte à l'égard de la grandeur apparente de l'image microscopique; mais très souvent cette appréciation est influencée par des causes intimes, qui modifient, à l'insu de l'observateur, les rapports entre le jugement et la sensation. Ainsi, les études au microscope seraient assez souvent influencées par une espèce d'erreur personnelle, comme cela se présente à l'égard d'autres sciences d'observation, c'est-à-dire que généralement on aurait, en réalité, une tendance à voir les images microscopiques, les unes plus grandes, les autres plus petites qu'elles ne devraient le paraître, abstraction faite de l'influence de la longueur de la vision distincte dans ce genre d'appréciation. Cette conséquence finale ne nuit en rien, d'ailleurs, à l'exactitude des déterminations de mesures d'objets microscopiques qui ont été effectuées par les savants. — M. Ed. Van Beneden a répété les expériences par lesquelles M. Leuckaert avait établi définitivement la spécificité du *tania mediocanellata* et démontré que l'espèce bovine est l'hôte naturel du cysticerque de ce cestode. Il donne la relation des résultats de l'autopsie et une description sommaire des cysticerques dans plusieurs desquels il a retrouvé les crochets de l'embryon ou hexacanthés. Il y joint des renseignements sur les prolongements filiformes que portent les œufs et qui avaient échappé jusqu'à présent. — M. Ed. Van Beneden donne encore lecture d'une note sur un sténide trouvé à Liège.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. — *Séance du 6 juin*. — L'Académie accorde le prix du dernier concours qu'elle a institué, à un « Mémoire concernant les voies romaines en Belgique », dont l'auteur est M. Victor Gauchez. L'assemblée vote l'insertion, dans les Annales, d'un travail de feu M. Bernaerts, intitulé « Études étymologiques et linguistiques sur les noms des lieux bas-allemands de la Belgique. » Plusieurs membres présentent des observations au sujet de la démolition projetée de la Maison hanséatique. M. le colonel Wauvermans, donne des renseignements sur une trouvaille faite aux travaux du Sud : on a découvert dans le mur d'un bastion de la citadelle du Sud un petit caveau maçonné renfermant environ 3,000 boulets de pierre très bien taillés, de quinze calibres différents. La citadelle ayant été construite à la fin du xv^e siècle, à une époque où les boulets de pierre avaient été abandonnés pour des projectiles de fer depuis environ 150 ans. M. Wauvermans suppose — mais c'est une simple conjecture — que ces boulets ont été taillés sur place vers le temps de la Furie espagnole, la citadelle manquant de projectiles. M. Genard lit une notice relatant l'exécution, en 1555, d'une jeune fille condamnée à être brûlée vive pour avoir assassiné un médecin espagnol célèbre, le docteur Jérôme Abanzo. M. Vander Ouderaa a choisi cet épisode pour sujet d'un tableau destiné à l'Exposition de cette année. Il a représenté la jeune fille au moment où elle est conduite, selon la coutume, au pied du Christ qui se trouve sur le pont du Steen, pour y réciter les prières des agonisants.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 juin. Ce que nous disent les élections (Goblet d'Alviella). — Notes d'un voyage aux Etats-Unis en 1878-1879. II. Une excursion au lac Champlain (Ed. de Laveleye). — Un chevalier errant (Em. Leclercq). — Une visite

aux collèges anglais (H. Loumyer). — L'art et l'Eglise (Max Sulzberger). — L'Exposition nationale (L. Solvay). — Chronique littéraire (Eug. Van Bommel).

Revue catholique. 15 juin. Un vieux mystère et un grand opéra (L. Yseux). — Les légistes et la liberté (E. Descamps). — La Bible dans l'Inde selon M. Jacolliot et la vérité (C. de Harlez). — Les Belges en Asie Mineure sous la domination grecque et romaine (D. de Haerne). — Philippe de Mai-zières et son projet de banque populaire (V. Brants). — Un baptême célèbre dans les annales flamandes en 1790 (A. Dausfresne de la Chevalerie). — Bibliographie

Ciel et Terre. 15 juin. La Croix du Sud (J.-C. H.). — Phénomènes périodiques naturels (A. Meuris et J. Vincent). — Lunettes et télescopes (C. Fievez). — Quelques phénomènes intéressants observés pendant le dernier hiver. — Alignement des étoiles (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Bulletin de la Société belge de géographie. — Mars-avril. Cartographie du Tanganyika (E. Adan). — L'île de Rotumah (Dr. Forbes). — L'éléphant d'Afrique (A.-J. Wauters). — Causerie scientifique (E. Adan). — Chronique géographique. — Bibliographie (Merzbach et Falk). — Bulletin de statistique démographique et de géographie médicale (Dr. Janssens). — Cartes : Le Tanganyika, l'île de Rotumah.

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. T. IV. 7^e fasc. Voyage du Dr Nordenskjöld de la Léna au Japon (L. Couturat). — Les colonies australiennes (A. Peltzer). — L'enseignement de la géographie en France (M^{lle} Kleinhaus).

Nederlandsch Museum. 1880. 1^o aflevering. De geestelijkheid in de oude maatschappij. Hare rijkdommen. — Een wolkje vóór de bruiloft (Em. Van Goethem). — De Merlijn van Jacob van Maerlant (K. F. Stallaert). — Sursum corda! (Th. Coopman). — Aan eene halsstarrige (Ad. Beernaert). — De Roomsche diplomatie (Ern. Nys). — Staatkundig overzicht. — Boekbeoordeelingen.

Revue critique d'histoire et de littérature. 7 juin. Le Vendidad, trad. par J. Darmesteter. — Les Actes de Jean, p. p. Zahn. — Hagen, Quatre dissertations sur l'histoire de la philologie et de la littérature romaine — Suchier, Bibliothèque normande. — L'A B C de l'amour, recueil de chansons de l'île de Rhodes, trad. par P. W. Wagner. — Chéruel, Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, III^e vol. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 14 juin. Kraal, La composition et les destinées de l'œuvre historique de Manéthon. — Baehrens, Edition des élégies de Properc. — Usener, Légende de sainte Pélagie. — Schlumberger, Sceaux et Bulles de l'Orient latin au moyen âge. — A. Stern, Milton et son temps. — Luchaire, Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française. — Variétés : Laicus, clercs, laïques. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 21 juin. Oppert, Le peuple et la langue des Mèdes. — Ledrain, Histoire d'Israël. — Otte, La légende d'Œdipe dans Sophocle. — Usener, Sur Etienne d'Alexandrie. — Observations sur les exercices de traduction du français en latin, par Antoine, avec préface par E. Benoist. — Nani, Etudes de droit lombard, 2^e fasc. — Aucassin et Nicolette, p. p. Suchier. — Chronique. — Académie des inscriptions.

La Nouvelle Revue. 15 juin. La durée du service militaire (A. Le Faure). — La guerre russo turque d'après des documents inédits. — Les traités de commerce et leurs effets (E. Fournier de Flaix). — Préface aux lettres inédites d'Hector Berlioz (Ch. Gounod). — Lettres inédites (H. Berlioz). — Poètes grecs contemporains, école ionienne (M^{me} Juliette Lamber). — Le Charmeur. III, (Marc-Monnier). — Les petits bouquets, poésies (L. Ratisbonne). — Angleterre et Russie (Coriolis). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. —

Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux-Mondes. 15 juin. Inès Parker (M. Ucharl). — Cinquante années d'histoire contemporaine. M. Thiers II. (Ch. de Mazade). — L'empire des tzars et les Russes, X. (A. Leroy-Beaulieu). — Gustave Flaubert (F. Brunetière). — L'Angleterre au temps de la Restauration (H. Blerzy). — Dégrevement et amortissement au moyen de la conversion (V. Bonnet). — Le Salon de 1880. II. (Em. Michel).

Revue politique et littéraire. 12 juin. — M. Cu-villier-Fleury (A. Cartault). — Le ministère de d'Argenson, d'après M. Edgar Zevort (A. Sorel). — Du droit de propriété à Sparte (Fustel de Coulanges). — La licence des sciences philosophiques et sociales (A. Fouillée). — Causerie littéraire. — 19 juin. La Diplomatie de M. de Metternich (A. Debidour). — Le vote sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Suisse (E. de Pressensé). — Saint-Simon historien : « Le Parallèle » (de Nouvion). — Causerie littéraire (M. Gaucher). — 26 juin. Barbara, nouvelle russe, imitée de L. Ja. S. — La fête nationale du 14 juillet (A. Gazier). — Les moulages du musée de Saint Germain-en-Laye; l'Arc de triomphe d'Orange (F. de Saulcy). — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 12 juin. La loi de Dulong et Petit (J. Moutier). — Michel Servet (H. Tollin). — Du Somnambulisme provoqué. — Manuel de statistique comparée (Legoyt). — Académie des sciences. — 19 juin. Une théorie des couleurs de Goethe (J. Tyndall). — La Conservation de l'énergie et l'évolution des mouvements (Ch. Rouget). — Les fondations de prix à l'Académie des sciences, 1714-1880 (E. Maindron). — Les études sur l'origine de la flore arctique et de la flore alpine (G. Bonnier). — Académie des sciences. — 26 juin. L'écriture, considérée au point de vue physiologique (C. Vogt). — Des travaux récents relatifs aux anesthésiques (Ch. Richet). — Le Pont de Silistrie (L. Lalanne). — Académie des sciences.

Revue de géographie. — Juin. Un dimanche à Koutais (Iméréthie) (M^{me} Carla Serena). — Les Sérés de Sénégalie (J. Carlu). — L'Atlantide, suite (P. Gaffarel). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — L'île de Sardaigne, d'après une exploration récente (J. Delmas). — Premiers essais d'un glossaire topographique des Alpes, suite (A. de Rochas).

L'Exploration. 10 juin. La tribu des Medjourtines (Revoil). — Interrogatoire des Innouites, suite (J. Jackson). — Sociétés savantes. — Nouvelles. — Carte du pays des Medjourtines. — 17 juin. Interrogatoire des Innouites, suite. — M^{re} Massaja et l'empereur Joannès, suite et fin (le P. L. de Gonzague). — Exploration dans les Andes. — La ville de Melbourne. — Nouvelles. — Carte de l'embouchure de la Garonne. — 24 juin. Interrogatoire des Innouites, suite (J. Jackson). — Rapport sur les missions de MM. Flatters, Choisy et Soleillet. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Nouvelles. — Carte de l'Australie.

Revue Bordelaise. 16 juin. La littérature naturaliste (P. Ormilly). — Les expositions individuelles (C. Delamp). — Auguste Comte (P. Valat). — M. Aurélien Scholl (Edm. Deschaumes). — Des vers (C. Delamp). — Chronique scientifique. — Causerie médicale.

Polybiblion. Partie littéraire. Juin. Histoire de la philosophie (L. Couture). — Comptes rendus : Théologie. Sciences et arts. Belles-lettres. Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

De Nederlandsche Spectator. 12 juin. Jacob Jan Cremer. — De Veer's Malthusia. — Een nieuwe druk. — 19 juin. Vorstelijke briefwisseling. — Zomer. — Snippers. — 26 juin. Het sterfhuis van Spinoza. — Letterkundig overzicht.

Deutsche Rundschau. Juillet. Ein Baum im Odenwald. Nouvelle (O. Roquette). — Theodor Storm (E. Schmidt). — Ueber die Sprache und Literatur der

heutigen Bulgaren (V. Jagic). — Die Stellung der Hansestädte. — Die ersten Theater-Aufführungen des Goeth'schen Faust (A. Enslin). — Aus dem norddeutschen Bauernleben Die Hausrichtung (Fr. Oetker). — Aus der Praxis der Einzelhaft (J. Bartz). — Literarische Rundschau: Wegele's Dante (Th. Paur) — Fanny Lewald's Reisebriefe (W. Goldbaum). — Haeckel's gesammelte populäre Vorträge. — Die politische Correspondenz Friedrich's des Grossen (Paul Bailieu). — Literarische Notizen

Deutsches Litteraturblatt. 15 juin. Neues aus der homiletischen Litteratur. — Haym, Herder nach seinem Leben und seinen Werken. — Hollenberg, Die soziale Gesetzgebung und die christliche Ethik. — Vierordt, Gedichte — Tucker, Memoir of the life and episcopate of A. Selwyn Fortsetzung. Pirazzi, Bilder und Geschichten aus Offenbachs Vergangenheit.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 12 juin. Ein Triumph deutscher Arbeit — „Der entlarvte Hamlet.“ — Italien: Antonio Urceo. — Schweiz: Kilian Kesselring. — Luiz de Camoens. — Finnland: Koskinens Leitende Ideen in der Geschichte der Menschheit. — 19 juin. Frankreich: Die Offenbarung eines Greises. — Spanien: Gustavo Adolfo Becquer. Ein Essay — Moschko von Parma, Geschichte eines jüdischen Soldaten. — Zwei makedonische Märchen. — 26 juin. Schopenhauer in Frankreich. — Zur Sizilianische Volks poesie. — Zur Kunde Molière's. — Nekrassoff und seine Werke. — Spanien: G. A. Becquer. II. — Völkerkunde Osteuropas.

Allgemeine Zeitung. 6-25 juin. 158-175. Zur mittel- und neugriechischen Literatur. — 158-159. Zur Erinnerung an Otto von Wittelsbach, Fortsetzung. — 159. Briefe aus Japan. — 160 162-163-164-165-168-170. Volksvermehrung und Auswanderung. — 160. Auerbach's „Brigitta.“ Gedichte von Fr. v. Kobell. — 161-162. Leopardi und A. Ranieri — 162. Zur deutschen Romanliteratur. — 165. Gustave Flaubert. II. — 167. Das Kuppelgrab bei Menidi. — 168-169-170-171-172. Die Lage des böhmischen Bauernstandes 1648-1848. — 169. Schillers Werke in kritischen Ausgaben. Gino Capponi. — 170. Ein schweizerischer Staatsmann der Gegenwart als Lyriker. — 171. K. Grün, Kulturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts. — 172. Chr. Felix Weiss. — 173-174-175 176. Heine und Schlegel. — 174. Die Frau auf socialen Gebiete. — 177. Neue Reiseskizzen aus Norwegen.

Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft. IV. Jahrg. 1. Heft. Untersuchungen über Quellen und Umfang des allgemeinen Wohlstandes in Deutschland. I (Ph. Geyer). — Ueber den gegenwärtigen Stand der Wucherfrage (K.-Th. Eleberg). — Die Arbeiterstatistik in den Vereinigten Staaten von Nordamerika (A. von Studnitz). — Die öffentlichen Leihhäuser sowie das Pfandleih- und Rückkaufgeschäft überhaupt (G. Schmoller). — 2 Heft. Untersuchungen über Quellen und Umfang des allgemeinen Wohlstandes in Deutschland. II. — Der siebente Congress des Vereines für die Reform und Codificirung des Völkerrechtes (H. Harburger). — Betrachtungen über die Bedeutung der Meteorologie und der Wasserfrage im Staatshaushalt (F. W. Toussaint). — Zur deutschen Wirtschaftsgeschichte (G. Schmoller). — Die Leistungen der Völkerrechtsakademie für die praktische Fortbildung des Völkerrechtes (A. Bulmerincq). — Falk's Reden (C. Gareis).

Petermann's Mittheilungen. — Bd. 26, n° 6. Turfan (A. Regel). — Von Duflé nach Fatiko (Emin-Bey). Erläuternde Bemerkungen zu der Karte: Der Bayerische Spessart (M. Lindeman). — Der Benuë von Gande bis Djen (Ed. Rob. Flegel). — Neueste Forschungsreisen in Australien.

Contemporary Review. Juillet. A few weeks upon the continent (Duke of Argyll). — The Indian dilemma (Major H. Grey). — On the sources of German discontent (Karl Hillebrand). — Free trade from an American stand point (A.-J. Leffingwell). — The public letters of John Ruskin. II (An

Oxford Pupil). — How the income tax can be abolished (Lonsdale Bradley). — The Eleusinian mysteries. II (Fr. Lenormant). — Postal notes, money orders and bank cheques (W. Stanley Jevons). — From Faust to Mr. Pickwick (M. Browne).

The Academy. 12 juin. Miss Betham-Edward's Six life studies of famous women. — Raverty's Púshú Manual. — Legge's Religions of China. — Thomson's City of dreadful night. — Miss Stoke's Indian fairy tales. — Solymo's Desert life. — The „Agamennon“ at Oxford. — Weeke's Lectures on art. — 19 juin. Bigmore and Wyman's Bibliography of printing — Two books on Calderon. — Lang's Ballades in blue china. — Oppert's Forbidden Land. — L'Estrange's Village of palaces. — Historical literature in France. — Hoernle's Comparative grammar of the Gaudian languages. — Archaeological discoveries in Piedmont. — Greek marbles in the British Museum. — 26 juin. Ward's English poets. — Smith's Brazil. — McCosh on the emotions. — The Crosby records. — The Mentonese variant of Cinderella. — Whitney's Sanskrit grammar. I. — Guide to greek and roman coins in the British Museum.

Nature. 10 juin. Old Norway. — Eucalyptographia. — Energy and force. — Echis carinata. — Contributions to molecular physics in high vacua. II — On the law of fatigue in the work done by men or animals — A lacustrine volcano. — Dr. Siemen's newest electrical results. — 17 juin. Two Darwinian essays. — Nature's hygiene — On some points connected with terrestrial magnetism. — On a new jelly-fish of the order trachomedusæ, living in fresh water. — Notes from Java. — On the fertilisation of cobæa penduliflora. — Experimental researches in electricity. — A fourth state of matter. — The royal Observatory. — Intercolonial meteorological conference at Sydney.

Proceedings of the r. geographical Society. Avril. Mr. Thomson's report on his journey from lake Nyassa to lake Tanganyika. — Pishin and the routes between India and Candahar (Sir M. A. Bidulph). — Mai. Voyage on the coasts of Norway and Lapland (G.-T. Temple). — Ascent of the river Binué in august 1879 (E. Hutchinson). — Progress of the Society's East African expedition: journey along the western side of lake Tanganyika (J. Thomson). — Juin. Masasi and the Rovuma district in East Africa (Rev. Chauncy Maples). — Uganda and the Victoria lake (Rev. C.-T. Wilson). — Journey to Victoria Nyanza and back, viâ the Nile (R.-W. Felkin). — Recent volcanic eruption at the Grand Souffriere, in the island of Dominica.

The Nation (New-York). 3 juin. Democracy in England. — The manuscripts of Saint-Simon. — Other types of the „American Girl“. — 10 juin. Mr. Stoughton's article on Russia. — New England town morality.

Nuova Antologia. 15 juin. Metternich (L. Palma). — William Cowper (F. Rodriguez). — L'arte nella società moderna (T. Massarani). — I Mediterranei, Continua (N. Marselli). — Gilda, racconto (Luisa Saredo). — Lo Stato banchiere in Francia e in Inghilterra (L. Luzzati). — La mostra nazionale di belle arti in Torino (C. Boito). — Onoranze a Paestrina (F. D'Arcais). — Rassegna delle letterature straniere (A. De Gubernatis). — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico: Letteratura e storia. Racconti. Scienze politiche. Statistica.

Rivista europea. 16 juin. Ciro Menotti e la rivoluzione dell' anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — Metodo metafisico, metodo positivo e metodo sperimentale-induttivo (F. Aurelj). — Un nunzio straordinario alla corte di Francia nel secolo XVII (A. Bazzoni). — Un letterato e politico Umbro del secolo XVIII. F. Mariottini (V. Corbucci). — L'amizizia di Dante e di Forese Donati (F. Eusebio). — Lorenzo il Magnifico, poema del Marchese di Montrone. — Rassegna letteraria e bibliografica.

Rassegna settimanale. 6 juin. Sulle moderne navi da guerra. — La „Suleika“ del Goethe. — La pittura all' esposizione artistica di Torino. — Un trovatore ignoto del secolo XIII. — La Carta geolo-

gica d'Italia. — Bibliografia: Contessa della Rocca di Castiglione, Sentire e meditare. P. G. Molmenti, La storia di Venezia nella vita privata. M. Meyer, Die neuere Nationalökonomie. — 13 juin. Dell' emigrazione italiana nel 1879. — Un giacobino Massese del 1796. — Il colore nella pittura all' Esposizione artistica di Torino. — Il prigionero di Chillon. — Le banche popolari italiane. — Bibliografia. A. Graf, Prometeo nella poesia. G. Civinniarri, Racconti per fanciulle. M. Scherillo, Pulcinella prima del secolo XIX. A. Marazzi, Emigrati. I. Dall' Europa in America — 20 juin. Un precursore italiano di Darwin, G.-C. Vanini (E. Morselli). — Bibliografia: H. Janitschek, Die Gesellschaft der Renaissance in Italia. A. Messedaglia, Di alcuni argomenti die statistica teorica ed italiana. B.-A. Gould, Uranometria Argentina.

Gli studi in Italia. Avril. Studi storici sul regno di S. Pio V (De Brognoli). — Il pontificato di Giovanni VIII (P. Balan). — Memorie intorno agli ultime due anni della vita di S. Tommaso d'Aquino (A. De Lorenzo). — G.-B. Pergolesi (C. Aureli). — Una rivoluzione musicale. — La teoria di Darwin e la fisiologia (A. Murino). — Mentuhotep. Un busto regio della XI dinastia egiziana (E. Fabiani). — Epifanio ed Ennodio e i loro tempi (P. Talini). — Un documento inedito sulla statua equestre di Francisco Sforza disegnata da Leonardo da Vinci (G. Gatti).

Revista de España. 13 juin. Exámen comparado de las constituciones españolas (R. Fragoso). — El realismo y la realidad en las bellas artes y la poesia (Doña Concepcion Arenal). — La materia radiante (J.-R. Mourelo). — Costumbres en la antigüedad: La Mesa (Ed. Saco). — Homenaje á Camoens (Mme Ratazzi). — Aureliano Linares Rivas (E. Cigeruga y Ros). — El comercio internacional antes y despues de la Liga inglesa (G. Rodriguez).

Revista contemporánea. 15 juin. Una embajada española en Marruecos y estado de este imperio en tiempo de Carlos III (A.-R. Villa). — Apuntes biográficos del Excmo. Sr. D. José de Castro y Orozco, Marqués de Gerona (M. de Góngora). — El alcoholismo, continuacion (J. Ruiz y Ruiz).

Buys, Lucien. La science de la quantité, précédée d'une étude analytique sur les objets fondamentaux de la science. Bruxelles, Muquardt. 1 vol.

Chalon, J. Un mois en Tunisie (Bibliothèque Gilon) Verviers, Gilon 60 c.

Demoulin, Joseph. Les Plébiennes. Bruxelles, Lebegue. 5 fr

Devalque, G. Prodrôme d'une description géologique de la Belgique 2^e édition. Bruxelles, Mancaux. 8 fr.

Masson, Octavie. L'école Frœbel. Bruxelles Thiry. 6 fr.

Phillipson, Mart. Programme du cours d'histoire politique du moyen âge fait à l'Université de Bruxelles. Bruxelles, Mayolez

Piré, L. Analyse des familles et des genres de la flore bruxelloise. Bruxelles, Callewaert père. 1 fr. 25.

Vander Smissen, lieutenant général. Les forces nationales. Bruxelles, Muquardt. 1 fr. 50.

Balfour, F.-M. A treatise on comparative embryology. Vol 1 London, Macmillan. 18 s.

Bastian, H. Charlton. The brain as an organ of mind. London, Kegan Paul. 5 s.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins, paraissant tous les mois. Paris-Lille. 3^e année, n° 5. Mai.

Courier, P. L. Œuvres, Paris, Lemerre 6 fr.

Darwin, Ch. De la variation des animaux et des plantes. Trad. sur la 2^e édit. angl. Préface de C. Vogt. Paris, Reinwald 2 vol. 20 fr.

Dellinghausen, Baron v. Das Räthsel der Gravitation Heidelberg, Winter. 6 M.

Eyquem, Frantz. Etude sur Gonsalve de Cordoue. Documents et lettre autographe inédite. Portr. Paris, Champion.

Flegler, A. Geschichte der Demokratie. 1. Bd. Nürnberg, Bösel. 9 M.

Green, J.-R. History of the English people. Vol. IV. London, Macmillan. 16 s.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 14 - 15 JUILLET 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Septime Sévère, par A. De Ceuleneer. I. (A. Troisfontaines). — Problèmes de la vie et de l'esprit, par G.-H. Lewes (J. Delbœuf). — L'Inde, par E. Cotteau (J. Leclercq). — Miette et Noré, par J. Aicard (Fr. Troisfontaines). — Publications allemandes. — Bulletin : J. Van den Gheyn, Le nom primitif des Aryas. R. Serrure, Travaux numismatiques. (Œuvres de Bernard Palissy. Annuaire des sciences sociales. Notes. — La réforme de l'enseignement moyen. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère, par A. de Ceuleneer. Bruxelles, Hayez, 1880, in-4^o.

Couronné, il y a plusieurs années, par l'Académie royale de Belgique, c'est naguère seulement que ce mémoire a paru. Il est précédé d'une introduction, où l'auteur apprécie rapidement la valeur des historiens anciens qui lui ont fourni la plupart des éléments, et, singulièrement, de Dion et d'Hérodien, qui tous deux étaient contemporains de Sévère. C'est à Dion qu'à juste titre il accorde la préférence, sans toutefois révoquer en doute tous les faits, rapportés par d'autres, sur lesquels il a, lui, gardé le silence.

Quoi que valent la fidélité et l'impartialité de l'un et de l'autre, ainsi que des écrivains de date plus récente qui se sont inspirés d'eux, si M. de Ceuleneer n'avait eu sous la main que leurs ouvrages, malgré toute sa bonne volonté, il eût été incapable d'accomplir, comme il l'a fait, la tâche qu'il s'était imposée. Heureusement il a pu s'aider des lumières de la numismatique et de l'épigraphie. Les inscriptions relatives au règne de Sévère abondent. On en a trouvé un peu partout, de l'Afrique au Danube, de l'Asie aux extrémités de la Grande-Bretagne. Comme c'était son devoir, il a utilisé de son mieux cette source, si précieuse et si sûre, d'informations, ce qui lui a permis d'éclaircir beaucoup de points que, sans cela, il aurait dû laisser dans l'ombre et de constater bien des faits demeurés inconnus ou inexactement rapportés par les historiens qui lui ont servi de guides.

Le mémoire de M. de Ceuleneer se divise en deux parties : dans la première, il raconte la vie de Sévère ; dans la seconde, il passe en revue ses réformes législatives, judiciaires, etc. Je ferai comme lui, avec toute la brièveté possible.

I

Originaire d'Afrique, où il naquit en l'an 146, Septime Sévère, après avoir cultivé, soit à Carthage, soit à Madaure, les lettres grecques, latines, puniques, la philosophie et l'art oratoire, partit pour Rome, où il mena de front l'étude et les plaisirs. Marc-Aurèle, qui l'avait remarqué, l'appela aux fonctions d'avocat du fisc et lui permit de porter le laticlave. Une fois entré dans

la carrière des honneurs, il y avança rapidement. Nommé tour à tour tribun militaire, questeur de la Bétique d'abord, puis de la Sardaigne, il devint ensuite légat du proconsul d'Afrique et tribun de la plèbe. Il avait trente-deux ans quand il parvint à la préture, pendant laquelle il s'en alla exercer un commandement dans la Tarraconaise. Sous Commode, on le retrouve successivement en Espagne, en Syrie, à Athènes, où il se fit initier aux mystères d'Eleusis. Envoyé, en l'année 146, dans la Gaule lyonnaise, en qualité de *legatus pro pretore*, trois ans plus tard il échangea cette charge contre celle de proconsul de Sicile. En 190, il fut consul avec vingt-quatre autres. Enfin, en 191, il obtint le gouvernement de la haute Pannonie et le commandement en chef des trois légions qui la protégeaient contre les incursions des barbares.

C'est là qu'il était quand Commode, « cet ennemi du genre humain », périt de la main d'un athlète. Son successeur, Pertinax, eut bientôt le même sort. Les prétoriens, qui l'avaient acclamé, après trois mois de règne le massacrèrent et mirent l'empire à l'encan. Il échut au plus fort enchérisseur, à Didius Severus Julianus, qui eut contre lui le peuple, mais que le Sénat, dont l'avisement déjà n'avait plus de bornes, reconnut. Il n'aurait tenu qu'au gouverneur de la Syrie, Pescennius Niger, de renverser Julien, en marchant aussitôt sur Rome, et de recueillir son héritage. Au lieu de cela, il s'attarda sans nécessité à Antioche, où ses soldats l'avaient proclamé empereur, — laissant ainsi Septime Sévère libre de le devancer.

Dévoré d'ambition, depuis longtemps Sévère convoitait la pourpre. Dès qu'il apprit la fin tragique de Pertinax, sous prétexte de le venger, sûr d'ailleurs de ses légions, qui l'avaient, lui aussi, salué empereur, il prit immédiatement le chemin de l'Italie et fit sa grande diligence, qu'il y était avant même que le bruit de son élection s'y fût répandu. Reçu à bras ouverts, il pénétra sans coup férir dans Ravenne et s'empara d'une flotte qui y était mouillée. En vain le Sénat le mit hors la loi ; en vain Julien le déclara déchu de son commandement et essaya de le faire assassiner ; en vain, tout éperdu d'épouvante, il voulut armer en guerre les éléphants destinés aux jeux du cirque, faire fortifier son palais et inspecter, pour y lire le secret de sa destinée, les entrailles de petits enfants ; en vain il projeta de faire implorer par les vestales et par les prêtres la pitié de son ennemi : Sénat, prétoriens, amis, flatteurs, tous l'abandonnèrent. Il ne lui restait qu'à mourir ; car ce même Sénat, qui deux mois auparavant lui avait conféré le pouvoir suprême, venait de ratifier le choix de l'armée de Pannonie.

Cependant fallait-il se réjouir ou trembler ? Sévère arrivait à marches forcées. Le Sénat lui députa cent de ses membres, afin de lui notifier son élévation à l'empire. Comme il se défiait d'eux, avant de les admettre en sa présence, il les fit fouiller. Il prit pour otages les enfants de Niger et de ses adhérents. Pour venger Pertinax, il ordonna le massacre de tous ceux qui avaient contribué à sa mort. Quant aux prétoriens, il les fit comparaître devant lui, mais sans autre arme

qu'une courte épée. Sur un mot sorti de sa bouche, ses légionnaires étaient tout prêts à en finir du coup avec eux. Il les épargna ; mais après leur avoir, en termes sanglants, reproché leurs crimes, il leur défendit, sous peine de la vie, de s'approcher de Rome à moins de cent milles. Pour lui, il y fit son entrée solennelle, escorté des sénateurs et de ses soldats, et, à travers les flots de la multitude parée de ses habits de fête, monta au Capitole, où il offrit un sacrifice à Jupiter très bon et très grand.

Le lendemain, il assembla le Sénat, afin de lui exposer la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre. S'il avait acquiescé aux désirs de son armée, c'était pour venger Pertinax, mais aussi pour s'abriter contre le glaive des sicaires de Julien ; d'ailleurs, c'en était fait du règne de la violence ; à l'avenir, il se réglerait d'après Marc-Aurèle, à qui il était redevable de sa brillante fortune, d'après Nerva et Trajan ; non plus qu'eux, il n'agirait, en toute occurrence, que d'accord avec les pères conscrits ; jamais il n'attenterait de sa propre autorité aux jours d'aucun d'eux ; jamais, ni contre qui que ce fût il ne prononcerait de condamnation arbitraire ; enfin, jamais il ne prêterait l'oreille aux délateurs.

Il ne lui suffisait pas de s'être rallié le Sénat par ces promesses pleines de séduction. Il avait également besoin de l'appui du peuple, des provinciaux et des légionnaires. Un généreux congiaire et de vastes approvisionnements de blé et d'huile lui concilièrent le peuple. Il s'attacha les provinces par le bon vouloir avec lequel il accueillit leurs doléances ou leurs supplices ; enfin, il gagna les légionnaires, en admettant dans la garde prétorienne, au lieu des seuls habitants de l'Italie, de l'Espagne, de la Macédoine et de la Norique, tous les provinciaux indistinctement.

Restait quelque part en Bretagne, où il était *legatus pro pretore*, un homme que Sévère avait de sérieux motifs de redouter : c'était Decimus Clodius Septimius Albinus. Dans la crainte d'avoir affaire à deux ennemis à la fois, il rusa, en lui décernant le titre de César et en se l'adjoignant dans l'exercice du consulat pour l'année 194.

Sévère avait eu facilement raison de Julien. En serait-il de même de Niger ? Homme de guerre, homme d'Etat tout ensemble, à n'importe quel point de vue, Niger, semble-t-il, le valait. Gouverneur de la Syrie, son autorité s'étendait des bords de l'Euphrate jusqu'à la Phénicie. Son intégrité et la modération de son caractère lui avaient attiré l'estime de tous, et quand, à la mort de Pertinax, le peuple de Rome s'était enquis d'un autre empereur que Julien, c'est sur lui qu'il avait jeté les yeux.

Acclamé par ses troupes et par la population d'Antioche, volontiers l'Asie Mineure tout entière se serait groupée sous ses drapeaux. Par malheur, d'inutiles atermoiements lui firent perdre un temps précieux. Lorsqu'il tenta de le regagner, il était trop tard. Mieux avisé que lui, Sévère, dès qu'il l'avait pu, s'était disposé à le combattre en Asie même. C'est là, en effet, qu'ils virent leur différend. La fortune trahit Niger. Battu à Cyzique, à Nicée et à Issus par des lieu-

tenants de son adversaire, il eut la tête tranchée, et le vainqueur, par un trait digne d'un sauvage, n'eut pas honte de s'en faire un trophée et de l'expédier à Rome.

Sévère avait l'humeur cruelle. Son compétiteur abattu, il exila sa femme et ses enfants; il confisqua les biens des sénateurs qui lui avaient marqué de l'intérêt; il sévit avec fureur contre Antioche; il en usa de même envers Byzance, dont il démantela la citadelle, oubliant, lui qui était soldat, qu'en la démantelant, il détruisait le plus solide bastion que l'Empire eût, de ce côté, à opposer aux barbares.

Sa haine assouvie, Sévère se retourna contre Albinus, qu'il s'était momentanément attaché par d'hypocrites faveurs, mais avec qui il n'entendait aucunement partager la souveraineté. Un jour vint où Albinus s'aperçut que le titre de César, dont on l'avait affublé, au fond n'était qu'une duperie. Il commença alors à recruter des adhérents. Toujours il en avait eu dans le Sénat, dont beaucoup de membres l'aimaient en raison de sa noblesse, de son aménité et de son penchant pour les idées républicaines. Il en trouva en Bretagne, dans les Gaules et en Espagne, qui lui fournirent de nombreux auxiliaires. Le jour où il fut en état de tenir tête à Sévère, il s'attribua le titre d'Auguste. Sévère était en route pour l'Italie quand il apprit la nouvelle de cette défection. Aussitôt il précipita sa marche. Tandis que le gros de son armée se dirigeait vers la Gaule, lui, il gagna Rome. Il y était à peine que le Sénat mit Albinus hors la loi. Cela fait, sans souci des rigueurs de l'hiver, il repartit en toute hâte, suivi des meilleurs soldats de la garde prétorienne, traversa le Simplon, où il avait ouvert une voie stratégique, et arriva à Lyon dans les premiers jours du mois de février de l'an 197.

Encore une fois, le sort des armes allait apprendre aux Romains qui serait dorénavant leur maître. Tous, tant s'en faut, ne formaient pas les mêmes souhaits. Mais tous, comme au temps d'Auguste, soupiraient après la paix et attendaient dans l'angoisse la fin de leurs alarmes. Ils ne l'attendirent pas longtemps. Le 19 février, il se livra près de Lyon une bataille, qui fut chaudement disputée, mais qui de rechef se termina à l'avantage de Sévère. C'en était fait : le maître incontesté du monde, ce serait lui; car son rival n'était plus. Ne voulant pas survivre à sa défaite, il s'était percé le cœur d'un coup de poignard.

Faute de pouvoir se venger sur lui, si ce n'est en envoyant sa tête à Rome et en y faisant étaler ce hideux trophée, Sévère se vengea sur sa femme, sur ses enfants, sur ceux des prisonniers, faits à Lyon, qui s'étaient distingués par leur bravoure et qui brillaient par la naissance, sur multitude de Gaulois et d'Espagnols, voire même sur leurs femmes, et jusque sur les cadavres des sénateurs, tombés au champ de bataille, à qui il interdit d'accorder la sépulture. En le voyant revenir, Rome trembla, comme autrefois elle avait tremblé devant deux autres grands tueurs d'hommes, devant Marius et Sylla. Le Sénat surtout avait des raisons de trembler et, en effet, vingt-neuf de ses membres payèrent du dernier supplice leur attachement à la personne et à la cause du vaincu de Lyon.

Bientôt après, une nouvelle guerre, suscitée par les Parthes, rappela Sévère en Orient. Après s'y être emparé de Ctésiphon, qu'il mit à sac, il envahit la Mésopotamie, y assiégea Hatra, sans parvenir à s'en emparer, revint à la rescousse, mais avec le même insuccès, reprit le chemin de la Syrie, traversa la Palestine, voyagea en Egypte, visita les Pyramides, fit restaurer le colosse mutilé de Memnon, pénétra jusqu'à l'île de Philé, chère à Osiris, et reentra à Rome dans l'automne de l'an 202.

Après tant de guerres, tant de labeurs, tant

de fatigues, Sévère soupirait après le repos. Enfin, il le goûta six années durant. Empereur, il pouvait tout ce qu'il voulait, et néanmoins il n'était pas heureux. Sa femme, la belle, la savante Julia Domna, à qui, pareillement à Poppée, « il ne manquait rien, hors l'honnêteté, » empoisonnait sa vie. Altérée de jouissances, ses dérèglements rappelaient Messaline. Il avait d'elle deux fils, Géta et Caracalla, qui s'exécraient et dont la haine, au lieu de s'atténuer à la longue, s'envenimait tous les jours. Quant à lui, il les aimait tendrement, et il eût été au comble de ses desirs, s'il avait eu la certitude qu'ils lui succéderaient tous les deux et qu'ils marcheraient sur ses traces. Dévoré de chagrin et s'imaginant sans doute que de communs dangers les rapprocheraient, il chercha dans la guerre une diversion à ses tourments et les emmena à sa suite contre les Calédoniens. Mais il était écrit qu'il boirait jusqu'à la lie le calice d'amertume. Non seulement ses fils ne se réconcilièrent pas, mais l'un d'eux, Caracalla, dans l'espoir d'être seul maître de l'empire, tâcha d'abord de soulever contre lui les légionnaires, puis fut sur le point de le tuer traîtreusement. Peu de temps après avoir échappé à cet abominable attentat, il mourut à York, en proférant cette mélancolique parole qui résume sa carrière et peint la détresse de son âme : *Omnia fui, conducit nihil.*

A. TROISFONTAINES.

Problems of Life and Mind, 3rd Series (continued). Problems 2, 3, 4. By G. H. Lewes. London, Trübner. in-8°, 510 pp.

Il y a dix-huit mois à peine que le monde philosophique a été douloureusement ému à la nouvelle de la mort presque subite de G. H. Lewes. Cet esprit, aux aptitudes les plus étonnamment variées, quittant le commerce pour la médecine, cultivant à la fois le théâtre et le roman, la littérature et les sciences naturelles, alliant sans effort les travaux d'érudition aux labeurs incessants du journalisme, semblait, dans les derniers temps, s'être définitivement et exclusivement consacré à la philosophie. Il avait jeté les bases de sa réputation dès l'année 1846, en mettant au jour une *Histoire de la philosophie* qui eut plusieurs éditions, puis, à quelques années d'intervalle, une *Philosophie des sciences* et une *Physiologie de la vie commune*. Il y avait mis le couronnement en publiant, en 1877, deux volumes sur *les Problèmes de la vie et de l'esprit* (qui eurent plusieurs éditions), et, en 1877, un volume sur la *Base physique de l'esprit*. L'année suivante il mourait, la tête pleine d'idées et de projets. Ce sont les mains pieuses de sa femme, le célèbre romancier qui a immortalisé le pseudonyme de G. Eliot, qui ont recueilli dans ses papiers son ouvrage sur *l'Etude de la psychologie*, le premier problème de la troisième série, et qui en ont tiré un dernier volume dont je veux dire quelques mots.

Une note préliminaire nous apprend que c'est là tout ce que l'auteur a laissé en état d'être publié. Beaucoup de parties devaient être refaites, l'ensemble, soumis à une révision attentive, des développements, ajoutés ou retranchés, des répétitions, évitées. La succession des chapitres du troisième problème, qui est en partie le résultat de conjectures, manque d'ordre, et le quatrième problème ne nous offre qu'un fragment, écrit par l'auteur trois semaines à peine avant sa mort. — L'éditeur est allé de bonne foi au devant des critiques, on aurait mauvaise grâce à insister.

Lewes n'appartient à aucune école de philosophie, pas même au positivisme de Comte dont il avait semblé d'abord épouser les doctrines; il n'a pas lui-même de système propre, bien qu'il ne se fasse pas faute d'émettre des vues

extrêmement générales sur les êtres et leur mode d'existence. Sa spécialité et son originalité consistent surtout dans une certaine tournure d'esprit critique et pénétrante qui lui fait trouver des contradictions dans les théories les plus généralement incontestées, et des points obscurs et difficiles dans les résultats en apparence les mieux établis, voire dans des espèces d'axiomes ayant partout cours dans la science. Telle est la raison d'être des *Problèmes de la vie et de l'esprit*.

Le problème qui figure en tête du volume que nous avons sous les yeux a pour titre significatif : *l'Esprit, fonction de l'organisme*. Il y fait l'objet d'une série de chapitres où abondent des réflexions et des distinctions d'une subtile et délicate justesse. Dans les chapitres préliminaires, l'auteur nous met en garde contre cette tendance presque invincible de notre intelligence à accorder une existence indépendante à de pures abstractions. C'est ainsi que nous parlons de la nature obéissant à des lois, comme si les lois pouvaient se distinguer de la nature elle-même; et c'est ainsi que les phénomènes sensibles, qui sont essentiellement uns, saisis par l'esprit sous deux aspects divers, ont donné lieu à l'opposition du corporel et du psychique et à la doctrine des deux substances. De même on a attribué la pensée à une force ou à une substance spéciale, distincte de la substance sensible. Enfin, s'avancant de plus en plus dans cette voie périlleuse des distinctions, on a découvert en l'âme humaine des facultés plus ou moins nombreuses, et plus ou moins indépendantes, et avec ces entités réunies, on a essayé vainement de reconstituer le tout qui avait été imprudemment démembré. Ainsi ne vont pas les choses. Tout phénomène organique — à la fois physique et psychique — est le produit de l'organisme entier et de sa structure, laquelle est une complication de toutes les aptitudes dont il a hérité et de toutes les modifications qu'il a individuellement subies. Toute excitation soulève une foule d'autres excitations; toute sensation, toute pensée est accompagnée d'une escorte de sensations et de pensées à tous les états de développement et de conscience. C'est ce plexus infini d'organes et de résidus sensibles qui offre tant de difficultés à l'analyse psychologique. Mais c'est lui en même temps qui est cause des différences tranchées que l'on constate entre les êtres. La vie et la sensibilité humaine n'ont que bien peu de points de contact avec la vie et la sensibilité d'un mollusque. C'est ce que des philosophes spéculatifs ne sont que trop tentés d'oublier. A plus forte raison devons-nous éviter de rapprocher le végétal de l'animal — en tant que leur structure est la même, ou, pour parler d'une manière plus précise, réunit un groupe fini de conditions; — ils pourront manifester des phénomènes comparables, irritabilité, nutrition, réaction sous l'influence des anesthésiques; mais là s'arrêtent les analogies. Si la vitalité et la sensibilité y sont génériquement semblables, elles y sont aussi spécifiquement différentes.

Et qu'on ne vienne pas objecter que les propriétés du composé sont nécessairement dans les composants. L'hydrogène et l'oxygène sont-ils humides? Les propriétés du nombre dix sont-elles dans les unités et les facteurs qui le forment? Qu'on ne vienne pas non plus mettre en avant la loi de continuité. On va loin avec de pareilles raisons, et, en poursuivant cette voie jusqu'au bout, l'on pourrait sans peine soutenir que les cailloux sont des philosophes. Concluons : pas de panpsychisme! Sous prétexte d'unité et d'harmonie, c'est la confusion.

L'organisme n'est pas comme un mécanisme où chaque partie a un rôle défini, fixe et invariable; c'est un mécanisme *fluctuant*. Les lignes d'activité nerveuses ont entre elles mille ramifi-

cations, héritées ou acquises, d'origine normale ou pathologique. Les mêmes stimulants n'agissent pas de la même manière sur tous les individus, ni sur le même individu à tous les moments de sa vie. On n'est pas deux instants identique avec soi-même. Chacun de nous est un composé d'impressions personnelles et ancestrales. Ces impressions se sont intégrées en sensations, les sensations en perceptions, les perceptions en conceptions, et chaque excitation éveille ainsi tout un monde de choses passées qui donne à la réaction un cachet individuel fortement marqué.

C'est assez dire que l'unité de l'organisme n'est autre chose que le *consensus*, la coordination des organes. Chacun d'eux est nécessaire au tout; l'un d'eux peut avoir une position prépondérante, mais aucune fonction exclusive ne lui est assignée. Le cerveau, par exemple, est-il le siège de la pensée? Nullement. L'intégrité du système nerveux est indispensable à la manifestation de l'esprit. Les hémisphères ont un rôle important dans la stimulation et la régularisation des centres inférieurs; mais pousser au delà, c'est se lancer dans de pures hypothèses que les faits viennent continuellement contredire. Bien que les organes de sens soient à beaucoup d'égards indépendants l'un vis-à-vis de l'autre (on peut devenir aveugle sans devenir sourd), ils n'ont cependant de fonction que dans et par l'organisme. Cette unité des faits concrets d'affection sensible a son expression abstraite dans le sensorium, de même que l'esprit est l'expression abstraite de tous les faits concrets de coordination. Il ne faut donc pas chercher de siège au sensorium. C'est la conception idéale de l'organisme entier conçu comme centre moteur réagissant sur les stimulations des organes. C'est ainsi que l'organisme est un système de forces; l'œil guide la main, l'oreille guide l'organe vocal; ce n'est pas l'œil qui voit, mais nous voyons avec nos yeux.

Cette manière d'envisager le sensorium conduit à rejeter l'opinion de ceux pour qui les mouvements réflexes sont simplement physiques et mécaniques. Ils sont inconscients, dit-on. Qu'est-ce que cela prouve? La conscience passe insensiblement à l'inconscience et à l'automatisme. Les réactions les plus obscures dans les tissus les plus profonds influencent toute notre manière d'être, parce que toutes les parties sont solidaires, et que l'unité résulte de la lutte des tissus eux-mêmes pour l'existence. La conscience n'est qu'un mode spécial de la sensibilité; c'est l'état *en relief* de la sensation, tandis que l'inconscience en est l'état *masqué*; purs termes de relativité. Tout état peut être l'objet de la conscience; ou de l'inconscience. L'attention — que l'on peut définir une *mise au foyer mentale* — transforme l'inconscient en conscient. L'un est ainsi conditionné par l'autre; de même que la vision par la tache jaune de la rétine n'est possible que par les sensations plus obscures que nous fournit le tissu sensible qui l'entoure. La conscience accompagne donc la sensibilité. Quant à la conscience de soi, elle est une conception propre à l'homme et que l'on ne peut atteindre que par la logique des signes.

Si par les lignes qui précèdent, j'ai pu donner quelque idée du contenu du premier problème, je n'ai pu malheureusement ni relever nombre d'observations ou de remarques ingénieuses, ou quelques assertions très contestables, comme quand l'auteur affirme que les mollusques n'ont pas de mémoire. J'ai fait à ce sujet sur des limnées des expériences qui contredisent formellement une pareille affirmation.

Si j'ai analysé assez longuement le premier problème, je devrai — vu les limites de ce recueil — forcément me restreindre dans l'ex-

posé du second: *La sphère de la sensibilité ou la logique du sentir.*

L'auteur, pénétré de l'unité de l'organisme, voit — et avec raison — un même caractère imprimé à toutes ses opérations. Pour lui, coordination des sensations avec les mouvements, coordination des idées avec les mouvements ou avec les idées, sont des processus de nature identique. La perception est à la sensation ce que la conclusion est aux prémisses dans un raisonnement. Sensation, perception, appétit, émotion déterminent volition, instinct, conduite intelligente. Voilà la logique du sentir. Après elle vient la logique des images, qui tient d'un côté à la logique du sentir et de l'autre à la logique des signes qui embrasse la conception, le sentiment, la raison et leurs produits, l'intellect, la conscience et la volonté.

Il y a une idée profondément philosophique, empruntée d'ailleurs à Comte, à avoir exprimé par le terme de *logique*, les opérations de la sensibilité et de l'intelligence animales. La nature du jugement comme procès organique ne varie pas avec la nature des prémisses. La poule ne sait pas compter ses poussins, mais elle sait reconnaître si elle les a tous (?). En quoi son intuition diffère-t-elle du jugement de la mère qui remarque que deux enfants lui manquent?

Toute action du mécanisme sensible se subdivise en trois moments: 1° l'affection sensible, 2° le groupement logique, 3° l'impulsion motrice — qui, en termes vulgaires, répondent aux sens, au cerveau, aux muscles. Lewes a donné à ce triple processus le nom de *spectre psychologique*, par allusion au spectre tel que l'hypothèse Young-Helmholtz le compose, rouge, vert et violet, et où chaque couleur ne se distingue des autres que par la prédominance des vibrations lentes ou rapides. Cette division, — la chose n'échappera à personne, — reproduit, sous d'autres termes, les trois facultés classiques: le sentir, le connaître et le vouloir.

Le désordre qui règne dans cette partie de l'ouvrage me force à présenter ainsi une à une les différentes idées que je crois utiles de signaler au lecteur. Certes, Lewes aurait revu avec soin tout cet exposé. Aussi la comparaison de ce qui est achevé, avec cette collection de membres épars, ne fait que raviver nos regrets de voir la tombe recouvrir pour jamais tant de trésors d'analyse et de critique.

Partant de cette idée que tous les corps de la nature sont des composés d'atomes qui se groupent en molécules, Lewes imagine des unités sensibles qui, par leur réunion, constituent les phénomènes psychiques. C'est ainsi que Helmholtz est parvenu à décomposer le timbre en unités sonores. Cette conception manque malheureusement des développements qui pourraient en faire apprécier nettement l'importance et la portée. L'organisme peut sans peine être assimilé à une association d'organismes microscopiques qui ont adopté la vie en commun, et notre sensibilité générale, notre manière propre de réagir à chaque impression reçue est la résultante d'une multitude énorme de réactions antérieures qui ont laissé en nous un résidu; mais on eût désiré trouver sur ce point dans le livre autre chose que des indications générales.

Un chapitre plus développé, et dont je dois me borner à indiquer le contenu, est celui des arrière-sensations, c'est-à-dire de ces espèces de sensations que l'on éprouve immédiatement après que l'excitation a cessé. Ces arrière-sensations jouent un rôle important dans notre vie de tous les instants. On ne comprend qu'après avoir vu et entendu, c'est-à-dire sur les rapports des arrière-sensations.

Je mentionnerai encore ce paradoxe, à première vue étrange, qu'on peut, à certains égards, dire du langage que c'est un sens, puisque c'est une réviviscence dans la mémoire des mouve-

ments et des sons (cf. ce que dit M. Stricker dans ses *Etudes sur le langage* que nous analyserons prochainement), comme on se rappelle les autres sensations et mouvements.

Je note enfin cette définition de l'intelligence: au point de vue psychologique, c'est la somme des expériences antérieures qui dictent la conduite; au point de vue physiologique, c'est la somme des ajustements nerveux qui déterminent les ajustements secondaires d'où dépendent les actions organiques. Par là, on s'explique comment l'intelligence peut, dans une certaine mesure, devenir autonome.

Pour ne pas allonger cet article, je ne dirai qu'un mot du fragment qui constitue ce qui nous reste du quatrième problème: *La logique des signes*. Elle est à la logique du sentir ce que l'algèbre est à l'arithmétique. Sentir le rouge de la rose, l'imaginer ou le penser, c'est un même processus où les symboles seuls sont différents. Les sensations, en effet, donnent leur valeur aux idées et aux mots.

L'idée du danger à la vue d'un lion, ou à l'audition de ce cri: un lion! prouve que le mot agit de la même manière que l'impression. L'idée et le mot sont des condensations d'expériences. Mais le mot est un signe, un symbole, et il est un produit social et non physiologique. D'où son caractère local et restreint qui le distingue essentiellement des cris dont le langage universel des animaux est formé. Pour l'organisme social, le langage est un milieu conjonctif qui en rehausse toutes les fonctions. Il est la source de notre supériorité mentale sur les animaux. C'est là une proposition incontestable. Seulement, il y a dans ces pages étincelantes et rapides des assertions trop absolues que l'auteur aurait sans doute expliquées ou mitigées. Je ne comprends pas, en effet, si le langage en symboles appartient exclusivement à l'homme, comment le jeune enfant — que Lewes met exactement sur la même ligne que l'animal — devient homme, ni comment l'homme a apparu sur la terre. Il y a là ou un point obscur ou une lacune. A d'autres, hélas! le soin d'éclaircir l'un ou de combler l'autre!

J. DELBŒUF.

Promenade dans l'Inde et à Ceylan, par Ed. Cotteau. Paris, Plon.

En parcourant le Sahara, l'été dernier, j'ai eu la bonne fortune de faire la connaissance, dans l'oasis de Biskra, du plus original et du plus entreprenant des Parisiens, un Parisien qui s'est trompé le jour où il naquit en France: il aurait dû naître sur les bords de la Tamise, ou mieux encore sur ceux de l'Hudson ou du Potomac. Jugez-en. Mon nouveau compagnon de voyage arrivait en droite ligne de l'Inde, et, pour se reposer de cette « promenade », il n'avait rien trouvé de mieux que de venir me dénicher au fond du Sahara par une chaleur qu'il savait traduire en chiffres thermométriques, en vertu de ses instincts yankees; mais ces chiffres étaient si effroyables, que je renonce à les redire, crainte de réveiller de cuisants souvenirs. Il avait parcouru tout l'Hindoustan, de l'Himalaya au cap Comorin; cinq fois il avait traversé la péninsule indienne, d'une mer à l'autre, s'arrêtant en chemin pour porter sa carte de visite au sommet des montagnes les plus remarquables; enfin il avait exploré l'île Ceylan, le tout en 83 jours. Une autre fois, il trouva le moyen de faire 6,000 lieues en 60 jours (1), à propos de l'Exposition de Philadelphie, où nous dûmes nous rencontrer sans le savoir. Dans sa « Promenade autour de l'Amérique du Sud (2) », il parcourut

(1) Six mille lieues en soixante jours. Amérique du Nord, 1877.

(2) Promenade autour de l'Amérique du Sud. Paris, 1878.

36,000 kilomètres en 114 jours; il aimait à énumérer tous les climats par lesquels il avait passé dans cette courte période: au Sénégal, la chaleur d'un été tropical; au Brésil, l'hiver sous la zone torride; à Montevideo, l'hiver des climats tempérés; au détroit de Magellan, l'hiver des pays froids; au Chili, le printemps des climats tempérés; au Pérou, le printemps sous la zone torride; à Guayaquil, la saison sèche équatoriale; à Panama, la saison des pluies, etc. On sera très étonné le jour où l'on apprendra que ce voyageur à toute vapeur, connu dans le cercle de ses amis sous le sobriquet de « Kilométrophage », n'a pas employé ses vacances à aller au bout du monde pour en rapporter une nouvelle relation de voyage.

Il était difficile de faire un livre sur l'Inde presque immédiatement après la remarquable relation que M. Goblet d'Alviella publia à l'occasion du voyage du prince de Galles (1). Nos lecteurs n'ont pas oublié ce récit de notre compatriote, écrit dans un style si coloré, si étincelant. M. Cotteau, dans sa « Promenade dans l'Inde et à Ceylan », n'a pas eu la prétention de vouloir entrer en lice avec son brillant prédécesseur. Comme je l'ai dit ailleurs au sujet de ses œuvres précédentes, il a le mérite, plus rare qu'on ne pense, de ne pas croire avoir découvert les pays qu'il visite; il semble n'avoir voulu que noter ses impressions au jour le jour, et il le fait avec une simplicité, et, pour ainsi dire, une honne foi, qui lui assurent, dès les premières pages, la sympathie du lecteur. Son récit, — un correspondant de l'*Athenæum* l'a déjà très justement fait remarquer en annonçant la publication du volume, — est une description exacte, sans prétention. C'est un promeneur qui passe, qui regarde, observe et enregistre ce qu'il voit, en ajoutant la modeste réflexion que son bon sens lui suggère. C'est ce que le lecteur peut constater, par exemple, dans les lignes suivantes (page 115) :

Nous occupons un wagon de première classe, seuls avec un gentleman qui paraît désireux d'entamer la conversation. Il se dit Anglais, mais parle le français sans accent et avec une pureté qui semble démentir l'origine qu'il se donne. Questionné par nous sur différents sujets, il profite de l'occasion pour nous dire beaucoup de mal de l'administration anglaise, qui, selon lui, exige des malheureux cultivateurs un impôt exorbitant, hors de proportion avec le revenu des terres, et taxe les propriétés de la façon la plus arbitraire. Ce système déplorable ruine l'agriculture et donne naissance à d'affreuses famines auxquelles le gouvernement ne porte aucun remède. Toutes les classes de la population, ajoute-t-il, détestent les Anglais, sauf les marchands, qui prospèrent et se sentent protégés. Enfin, en manière de péroraison, notre interlocuteur nous prie de lui donner l'adresse des journaux français et russes (2) qui seraient disposés à insérer ses appréciations personnelles sur les hommes et les choses de l'Inde. De la part d'un Anglais, ce langage nous semble tellement étrange qu'il nous laisse le champ libre à toutes les suppositions. Cependant je me garderai de rien conclure de cet incident..... Je me borne à raconter les faits tels qu'ils se sont passés, sans prétendre les expliquer.

On le voit par cet extrait, l'auteur ne néglige aucune occasion d'apprendre: s'il voyage en chemin de fer, il fait causer ses voisins, et ce procédé nous a valu encore les renseignements que voici (page 187) :

Parmi mes nouveaux compagnons de voyage se trouve un Anglais qui me donne des renseignements intéressants sur l'agriculture et le système des impôts. C'est ainsi que j'apprends que les *zamin-dars* ou propriétaires fonciers paient ici le tiers de leurs revenus à l'Etat; tous les vingt ans, on procède à une nouvelle évaluation du produit des terres.

(1) *Inde et Himalaya*. Paris, Plon, 1877.

(2) M. Cotteau voyageait en compagnie d'un diplomate russe.

Au Bengale, où l'on paie moins, cette évaluation, une fois établie, reste fixe, comme notre cadastre. Le paysan cultivateur reçoit pour tout salaire deux roupies (environ 5 francs) par mois; c'est avec cette modique somme qu'il doit se nourrir et satisfaire aux besoins de sa famille. Il est vrai que l'Indien se contente de peu de chose; une cabute de bambou et de terre séchée au soleil, un vase de cuivre, un lambeau d'étoffe de coton, deux ou trois nattes qu'il tressera lui-même, voilà sa demeure et son mobilier; pour toute nourriture, un plat de riz et quelques bananes arrosées d'eau claire. La vie n'a pas d'autres nécessités pour lui; en temps ordinaire, il y pourvoira facilement avec son faible salaire. Mais il n'amassera aucune provision pour les mauvais jours, et si la récolte manque, la misère publique sera encore augmentée par la spéculation effrénée à laquelle se livrent les marchands indigènes. Comment s'étonner après cela si la famine exerce tant de ravages dans un pays où, cependant, on fait habituellement deux récoltes par an?

Aucun détail, si menu qu'il soit, n'échappe aux observations de notre voyageur, pourvu qu'il puisse intéresser le lecteur. Lisez, par exemple, ceci, qui est dit d'une façon charmante (page 279) :

J'ai déjà eu l'occasion de parler de la familiarité des animaux; c'est l'une des choses qui frappent le plus l'étranger arrivé nouvellement dans l'Inde. Ainsi, pendant que j'écris, de jolis petits écureuils descendent des arbres du jardin et viennent jouer sur le sable, au seuil de ma porte. Tout près de moi, dans ma chambre, un corbeau se tient perché sur l'appui de la fenêtre ouverte, pendant que trois ou quatre moineaux, à peu près pareils aux nôtres, voltigent sur les meubles sans se préoccuper autrement de ma personne. Ce matin, dans la salle à manger, ils étaient au moins une douzaine, picorant sur la table, prélevant leur part sur les plats qu'on nous servait et venant effrontément bequeter jusque dans mon assiette.

L'auteur sait oublier parfois le ton de la causerie pour s'élever jusqu'à l'enthousiasme, et il le fait avec la même sincérité, la même bonne foi que lorsqu'il nous donne des chiffres ou des faits pratiques. Après avoir décrit le Taj, le célèbre tombeau d'Agra, il se laisse aller ainsi à ses impressions (page 126) :

J'ai essayé de décrire le plus brièvement possible l'aspect physique que présente cet incomparable monument. Mais comment pourrai-je rendre les sensations que l'on éprouve à la vue de ce poème de marbre, œuvre la plus parfaite qui soit jamais sortie de la main des hommes? Pendant le court séjour que nous fîmes à Agra, trois fois nous y retournâmes, M. S... et moi. Nous restions là des heures entières, allant chacun de notre côté, abimés dans une muette contemplation. De quel que endroit qu'on se place, à quelque distance qu'on regarde, tout, dans le Taj, est également parfait. On est ébloui, comme fasciné; on croit rêver. Soit que l'on se promène sur la terrasse de la Jumna, où se détache, sur un horizon enflammé, la lointaine perspective du fort d'Agra, soit que l'on erre le long des pièces d'eau, dans les sentiers dallés de marbre blanc, au milieu de ces beaux jardins où des légions de perroquets babillards voltigent parmi les rosiers en fleur, les cyprès et les arbres centenaires, on reste confondu d'admiration. La parole est insuffisante pour exprimer de pareilles émotions. Je me rappellerai toujours la dernière visite que nous fîmes au Taj, une heure avant notre départ d'Agra. Nous ne pouvions nous décider à le quitter; enfin il fallut partir. Une dernière fois nous l'avons aperçu, se détachant comme un bloc de neige sur l'azur du ciel par delà le portique majestueux qui forme l'entrée principale; et, le cœur serré, nous lui avons adressé un éternel adieu.

Citons encore ce tableau de l'Himalaya (page 174) :

Je gravis le point culminant du *Sanitarium*, 2,700 mètres environ au dessus de la mer. En face de moi, les blanches maisons de Landour s'étagent, à une altitude encore plus considérable, le long d'une arête étroite et boisée. Plus loin, à une énorme distance, des champs de neige aux crêtes dentelées, illuminées par les rayons du soleil couchant, se

teignent d'or et de pourpre, et semblent flotter dans les airs comme une légère dentelle. Peu à peu les nuances s'adoucisent, se fondent en passant du rose au blanc mat, et finissent par disparaître dans la brume qui s'élève du fond des sombres ravins. Reverrai-je jamais un pareil spectacle? Ces pics éternellement glacés, qui se dressent à plus de 8,000 mètres de hauteur, ce sont les plus hautes montagnes du globe; elles servent de frontière au Thibet mystérieux. Cette plaine infinie qui, semblable à l'Océan, se déroule à mes pieds, c'est la riche vallée du Gange et de ses tributaires, qui s'étend à partir d'ici sans interruption sur plus de 1,600 kilomètres jusqu'à la mer!

M. Cotteau a suivi, à peu de chose près, l'itinéraire de M. Goblet d'Alviella. La carte qui accompagne le volume est empruntée à l'ouvrage de notre compatriote, publié dans la même collection de l'éditeur Plon. Quand on jette les yeux sur cette carte, on se demande avec stupéfaction comment l'auteur a pu faire tant de chemin et voir tant de choses en si peu de temps, et rapporter de son voyage un volume de 432 pages. C'est que M. Cotteau possède, outre une prodigieuse activité, l'art de bien utiliser ses heures. « Il est impossible, disait récemment le Bulletin trimestriel du club alpin français, de voir plus vite, plus nettement, avec plus de pénétration, de finesse et de simplicité; mais il est impossible aussi de mieux emmener son lecteur avec soi, de mieux lui faire voir ce qu'on a vu soi-même. Il nous semble en lisant ce livre que nous nous promenons avec M. Cotteau dans les lieux qu'il a visités et quand nous arrivons à la dernière page nous revenons de l'Inde. »

Ayant eu la bonne fortune de voyager de compagnie avec M. Cotteau, j'ai pu surprendre sa méthode sur le fait: jamais il ne quitte son calepin ni son crayon, et chaque fait digne de remarque est immédiatement noté, piqué sur le papier, comme un naturaliste piquerait sur ses bouchons les coléoptères qu'il rencontre sur sa route. La recette est simple, et c'est elle qui nous vaut ces relations absolument dépourvues d'invention, mais très instructives par leur rigoureuse exactitude et l'abondance des renseignements pratiques, des faits utiles.

JULES LECLERCQ.

Miette et Noré, par Jean Aicard. Paris, Charpentier.

Le talent déjà robuste de Jean Aicard vient de s'affirmer avec éclat dans un poème d'assez longue haleine: *Miette et Noré*. Tel qu'il se révèle dans ce nouveau livre, Aicard est un écrivain populaire, un vrai fils des troubadours, comme il se nomme lui-même. La belle et riche contrée qui s'étend de la Méditerranée aux Alpes est son inspiratrice et sa muse; la faire connaître, la faire aimer, telle est son ambition:

Je n'écoute que toi. Sois ma muse, toi seule;
Souffle-moi ton âme et mes vers,
Nourrice aux flancs dorés, jeune et puissante aïeule,
Terre des myrtes toujours verts.

C'est pourquoi, au lieu d'écrire en une langue qu'on n'entend plus au delà d'Avignon, il emploie la langue française, qui portera le renom de son pays partout où l'on aime les belles choses.

On objectera, non sans motif, que tous les Félibres ont eu en vue le même but, et qu'ils ont produit des œuvres fortes et durables, notamment *Mireio*; mais les Félibres rêvent une Renaissance provençale, ils sont Provençaux avant tout et presque plus Français. Jean Aicard, au contraire, unit dans une même affection sa terre natale et la France; la douce langue des troubadours l'enchanté, mais il en voudrait extraire la moëlle pour l'infuser dans la langue de la mère-patrie,

Fondre les papillons d'or du parler de Provence
Pour les mettre au trésor du langage français.

Ces vers sont tirés de la dédicace à Paris, pièce qui d'ailleurs nous plaît médiocrement malgré les bonnes intentions que l'auteur y manifeste ; elle est un peu prétentieuse et assez entortillée. Nous n'aimons pas entendre qualifier Paris de Synthèse, de Cervéau ; cela rappelle trop le thème favori de Victor Hugo ; nous n'aimons pas voir célébrer en termes enthousiastes la centralisation, une véritable calamité.

Mais pourquoi chicaner le poète sur les bagatelles de la porte ? Sans doute, cette pompeuse introduction est placée là pour nous faire mieux goûter par le contraste la gracieuse rusticité du poème.

Ce ne sont pas les aventurés de Miette et de Noré qui nous intéressent le plus : l'héroïne véritable du livre, c'est la Provence. Jean Aicard n'a vu dans les amours du gars et de la garce qu'un cadre où il a fait tout entrer : mœurs champêtres, paysages, chants nationaux, contes fantastiques, épisodes gais ou tristes, joies et deuils.

Cependant la rencontre de Miette et de Noré, au chant premier, est une des plus jolies choses du volume. La jeune fille est agenouillée au bord de la rivière frappant le linge du battoir :

Flic, floc ! c'est le battoir, floc, sur le linge blanc
Que frappe aussi l'éclat du soleil aveuglant.

Ce flic, floc, reviendra tout de long du chant, mais encastré avec tant d'habileté qu'il n'en résulte point de monotonie. Voici venir Noré, sur la rive opposée ; il interpelle la laveuse, mais elle fait la sourde oreille, et le battoir fait flic floc à coups pressés. Noré s'entête, le battoir s'apaise et, sans lever les yeux, Miette écoute : le gars, à bout de son latin, dépose sur une aubépine un beau foulard rouge et se retire. Si la jeune fille vient chercher son cadeau,

Ce sera donc qu'alors il ne lui déplaît pas.

Miette, qui se croit seule, ôte ses souliers et ses bas pour entrer dans l'eau

Qui rit en cercles d'or et fait un bruit charmant.

Elle atteint la rive opposée, s'empare du foulard ; mais en même temps retentit le hallali du vainqueur caché là près ; elle veut fuir,

... Il la suit sous le taillis profond.

Tout cela est conté par le poète avec tant de charme et de délicatesse, avec de si jolis détails, sans allégerie pourtant, qu'on dirait d'une églogue traduite du grec. Et, en fait, il y a bien des analogies entre le génie provençal et le génie grec.

Dès que Miette a reçu le foulard et le baiser de Noré, les choses vont comme toujours,

Depuis qu'Adam, le cruel homme,
A perdu son fameux jardin.

Aussi faudra-t-il que M. le maire et M. le curé interviennent pour tout raccommoder.

Nous l'avons dit, l'héroïne véritable du livre, c'est la Provence, et nous laisserons là les amoureux. Au fur et à mesure que nous tournons les pages du poème, la patrie de la gaie science et des troubadours se déroule à nos yeux éblouis. Voici les villes : Avignon, avec le vieux pont si chanté ; puis Arles, Digne, Fréjus, Aix, le Versailles du roi René, Toulon, Marseille, fille des Grecs et des Gaulois, cités presque toutes illustres à divers titres, les unes encore bien vivantes, les autres exhalant la grande poésie des choses mortes.

La côte, cette côte que baigne « la mer historique par excellence », a inspiré à M. Aicard de très belles pages. Je ne dirai point qu'elles sont à la hauteur du sujet. Le poète a bien senti que les plus magnifiques vers seront toujours ternes auprès de ce merveilleux rivage, et il s'est maintenu entre le découragement qu'inspirent les

trop beaux spectacles et le délire pindarique :

Elle est là, sur la mer, pas ailleurs, la Provence.
Le flot court vers elle, elle vers lui s'avance.
Rois tous deux, l'un vers l'autre ils viennent en

[chantant,
Lui sous le bleu manteau de lumière éclatant,
Les vaisseaux dans ses mains et couronné d'écume,
Elle avec son bouquet dont tout l'air se parfume.

Voulez-vous maintenant la note triste et non moins vraie ? Voici des vers de M^{me} Ackermann :

Ciel pur dont la douceur et l'éclat sont les charmes,
Monts blanchis, golfe calme aux contours gracieux,
Vot're splendeur m'a triste, et souvent à mes yeux
Vot're divin sourire a fait monter les larmes.

Puis, c'est le Rhône, « vieux chemin qui court à la mer ».

Il a fait Lyon et Valence,
Arles, voisins d'Avignon,
Et lorsqu'à la mer il se lance
Il lui fait peur, le compagnon.

On voit qu'un riverain du Rhône ressemble quelque peu à un rivageois de la Garonne ; on pense involontairement à la jolie pièce de Nadaud : « Si la Garonne avait voulu latiturlu... », et l'on se demande avec effroi ce qui aurait bien pu arriver si le Rhône avait voulu. Quelque modeste qu'il ait été, il n'en a pas moins fait une grande chose, la Camargue :

La Camargue apparaît, la lande verte et jaune,
Plate, luisante avec ses lacs et ses marais.

Tout un chant lui est consacré, et quoi d'étonnant ? La riche terre plantureuse, comme dit Taine, les puissants taureaux, les chevaux demi-sauvages et leurs rudes pasteurs, tout fournissait matière à de beaux vers descriptifs, et le poète n'a pas manqué l'occasion. C'est en Camargue que, selon la légende, abordèrent les trois saintes : Salomé, Jacobé, Magdeleine. L'église de Saintes-Maries-de-la-mer, où leurs reliques sont conservées, est un lieu de pèlerinage célèbre en Provence. Chaque année, tout ce qu'il y a de malades, d'estropiés aux alentours se rend aux « Saintes », et le navrant spectacle de ces malheureux implorant le Ciel avec des cris, des trépignements et des sanglots a inspiré à M. Aicard des accents vraiment pathétiques. Ne pouvant tout citer, je choisis la fin du chant :

Tout à coup, il s'est fait un silence effrayant,
Et le sang s'est glacé dans tous les cœurs priant.
Tous les yeux sont en haut, sur l'étroite fenêtre,
Ou la Chasse arrêtée est près de disparaître.
Viendra-t-il le miracle ? Et pour qui, s'il a lieu ?

La Chasse est disparue, et le volet s'est clos.
Alors, dans un sanglot, partent mille sanglots
Dominés cependant par la clameur des mères.
Le vent du désespoir, sur ces âmes amères
Se lève, il les secoue et tord aussi la chair.
Et l'église paraît comme un coin de l'enfer.

Le Mistral ne pouvait pas être oublié. On serait tenté de croire que ce vent formidable est détesté là-bas, mais il n'en est rien. Les Provençaux parlent avec orgueil de leur « vent national » qui souffle par trois, six et neuf jours, ce qui n'est pas le cas pour le menu fretin des vents, et, chose curieuse, le sifflement du Mistral « Zou » est en même temps leur cri de guerre :

Et quand le peuple provençal
A de grandes colères,
Il fait « Zou », le cri de ses pères
Du Rhône et du Mistral.

Je ne puis citer tous les chants du poème, bien que tous m'aient fait grand plaisir, que tous aient leur charme particulier. Quels jolis épisodes rustiques que les *Paysans*, la *Farandole*, la *Moisson*, la *Verne* ! Mais ce qui ravira les amateurs de poésie populaire, ce sont les *chants du Peuple*, où se trouve une vraie perle, l'*Aubade*, dialogue entre un amoureux et sa belle,

qui veut lui échapper par les métamorphoses les plus inattendues ; l'ingénieur amant en invente d'autres à mesure, et finalement la victoire lui reste. Cette jolie pièce a cent couplets en provençal, et Jean Aicard n'en a traduit que douze ; voici les trois derniers :

— « Oh ! va, tu peux te mettre
Dans le couvent sacré :
Je me ferai prêtre.
Je te confesserai ! »
— « Sois le prêtre, qu'importe ?
Vois-tu pâlir mon front ?
Je suis la pauvre morte
Les nonnes pleureront ».
— « Morte il faudra te taire !
Les nonnes ont pleuré...
Mais moi, je suis la terre,
Et — morte — je l'aurai ! »

Après ce bijou, d'origine attique, vient une histoire empreinte à un haut degré du cachet du terroir : l'aventure des gens de Six-Fours (les Martigues), un village bouc-émissaire comme il s'en rencontre partout. Je n'en citerai rien, car la valeur de ce joli conte est toute dans les détails.

Il me reste à dire quelques mots du style de Jean Aicard. Notons tout d'abord sa maladresse ; il s'écrie dans l'invocation à sa patrie :

Dicte-moi des vers forts comme les rochers mêmes
Et, comme ton ciel, purs et bleus.

Or, ce n'est pas la force qui caractérise son talent ; c'est bien plutôt la grâce, la délicatesse. Et puis, ses vers sont-ils purs comme le ciel de Provence ? Non pas ; ils sont trop souvent hachés, torturés de telle sorte que la pensée en devient obscure. Nous ne voyons guère d'inconvénients à ce que l'auteur introduise des mots provençaux dans une trame française, mais cela doit être fait discrètement, et jamais pour boucher un trou. Réellement, il y a abus, et souvent il faudrait une note pour nous expliquer telle expression que nous n'entendons pas. En dépit de ces réserves, le style de l'auteur est souple, riche souvent, presque toujours brillant et coloré, mais sans empâtements. Si, de temps à autre, il faiblit dans la narration, il se relève quand l'émotion gagne le poète, et atteint alors à la véritable éloquence. Nous pourrions encore adresser à *Miette et Noré* d'autres critiques d'ensemble et de détail ; à quoi bon ? Tel qu'il est, ce livre nous plaît, peut-être même à cause de ses défauts. Quand tant de rimeurs se complaisent à assembler des rimes, à ciseler des vers dont la pensée est absente, on doit accueillir avec bonheur une œuvre saine, honnête, dont toutes les pages attestent un grand souffle poétique et nous communique à certains moments « le noble frisson du beau ». FRANZ TROISFONTAINES.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Otto Kaemmel, *Die Anfänge deutschen Lebens in Oesterreich bis zum Ausgange der Karolingerzeit*. Leipzig, Duncker und Humblot. — Moritz Brosch, *Geschichte des Kirchenstaates*. Erster Band. *Das XVI und XVII Jahrhundert*. Gotha, Perthes. — *Leipzig und seine Universität vor hundert Jahren* aus den gleichzeitigen Aufzeichnungen eines Leipziger Studenten. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — Theodor Plathe, *Sancti Afra. Geschichte der königlich-sächsischen Fürstenschule zu Meissen*. Leipzig, Tauchnitz. — *Meine Jugendzeit*, von Heinrich Leo, mit Photographie. Gotha, Perthes. — Bindewald, *Zur Erinnerung an Karl Weigand*. Giessen, Ricker. — Lücking, *Französische Schulgrammatik*. Berlin, Weidmann.

M. Otto Kaemmel a le dessein de publier un travail complet sur « le développement du germanisme en Autriche » (*Die Entstehung des österreichischen Deutschthums*) ; par Autriche, remarquons-le tout d'abord, il entend les contrées qui

ont formé le « noyau historique » de la monarchie autrichienne, les pays qu'on appelle proprement héréditaires, et dont M. Louis Leger a naguère raconté l'histoire spéciale dans son livre sur l'Autriche-Hongrie (1), c'est à-dire la Basse-Autriche, la Styrie, la Carinthie, le Carniole; naturellement, M. Kaemmel exclut de son récit la Bohême et la Hongrie, où l'élément germanique s'est montré dans de tout autres conditions et, en somme, beaucoup plus tard que sur le Danube et dans les vallées des Alpes orientales. Le travail de M. Kaemmel aura certainement, quand il sera achevé, une très haute valeur; il sera rangé au nombre des livres indispensables à l'historien, si les volumes suivants méritent l'éloge sans réserve qu'on doit accorder au premier. Celui-ci, très fouillé, très détaillé, abondant en documents de toute sorte, ne négligeant aucun indice fourni, soit par les textes, soit par les monuments, soit par la langue, épuise presque le sujet et donnera évidemment aux spécialistes peu de rectifications à faire. M. Kaemmel a divisé ce volume en trois parties: I. Le fonds cello-romain (*Die keltisch römische Grundlage*). II. La destruction de la domination romaine (*Der Untergang der Römerherrschaft*). III. La colonisation allemande (*Die deutsche Colonisation*). Dans la première partie, il expose l'histoire de la conquête romaine; il décrit l'état dans lequel les Romains trouvèrent le Norique et la Pannonie, où n'existait pas d'unité nationale et politique; il raconte, en s'aidant surtout des inscriptions du *Corpus*, les travaux entrepris par l'administration romaine, les forteresses bâties, les routes construites, les légions établies sur divers points dans les forteresses et dans les camps, et les indigènes, fondus dans les troupes romaines, mais envoyés dans les parties les plus éloignées de leur lieu natal, etc. Au temps des Romains, nous dit M. Kaemmel, l'Autriche allemande offrait à peu près l'aspect que nous présente aujourd'hui la Posnanie; les villes et les environs étaient comme des îles romaines au milieu d'une population celtique; l'habitant des villes parlait le latin, mais aussi un dialecte local; le paysan savait quelques bribes de latin, outre le celtique, et se faisait gloire d'être Romain, affichait sa qualité de Romain dans son nom et sur les pierres qu'il consacrait à la mémoire des siens ou à l'honneur de ses divinités; il y avait une race celtique, mais qui ne possédait pas la conscience de son origine et de son existence comme nation. Mais, quelque temps après l'introduction du christianisme, la domination romaine est détruite et les Slaves s'établissent dans les contrées dont M. Kaemmel nous fait l'histoire. C'est le II^e livre de l'ouvrage, livre divisé en trois chapitres: 1^o l'extinction de la vie romaine; 2^o les établissements des Slaves; 3^o l'état du pays sous les Slaves et les Avars. M. Kaemmel déploie dans cette partie un très grand savoir; il fait preuve de connaissances linguistiques qu'il est fort rare de trouver unies à l'étude des documents historiques; il s'aide des travaux de Miklosich, de Kozler, de Krones, etc., et donne une liste très précieuse de tous les endroits dont les noms rappellent un établissement slave. Bientôt cependant allait commencer à s'étendre, dans ces contrées, l'influence allemande, influence toute-puissante qui « soumit les Slaves, les convertit au christianisme, et changea leur territoire en un pays allemand. » C'est à ce récit des efforts lents et victorieux de la race germanique que M. Kaemmel consacre la 3^e partie de son livre. Après avoir raconté la conquête du pays par les Francs, M. Kaemmel expose l'organisation politique et ecclésiastique qui lui fut donnée; il montre les colonies allemandes qui, peu à peu et avec ténacité, s'avancent dans la contrée et en prennent lentement mais

sûrement possession; « car ce ne fut ni l'épée ni la croix qui put transformer cette région en un sol allemand, ce fut la hache, la charrue des colons allemands. » Il est très intéressant de suivre la marche laborieuse, pénible, mais sans cesse ascendante de cette colonisation germanique, très curieux également de voir les routes qu'elle a suivies, les directions qu'elle a semblé affectionner, les voisinages qu'elle a préférés, les points où elle s'est arrêtée court. « Il y a eu là un travail gigantesque dans l'ensemble, presque invisible dans ses détails. » L'avant-dernier chapitre, intitulé « La civilisation au IX^e siècle », nous met devant les yeux les différents aspects que présentait le pays sous l'action persévérante et opiniâtre de la colonisation; dans les vallées des Alpes orientales et sur les rives du Danube jusqu'à la Drave, la contrée était en réalité allemande; il n'y avait là que des sujets slaves et des maîtres allemands; l'église tout entière était germanique: dans la Basse-Autriche, pour ne citer qu'un des nombreux exemples donnés par M. Kaemmel, six noms de lieux sont cello-romains, neuf, slaves et quarante-quatre, allemands. Mais ces éléments germaniques n'étaient pas réservés à un calme et pacifique développement; un nouveau flot d'envahisseurs arriva soudain et noya une partie de la région devenue allemande; à la fin de juin 907, les Magyars « détruisirent presque la nation bavaroise » dans une grande bataille — ainsi s'expriment les chroniques; — la Marche orientale et la Pannonie furent enlevées à la domination germanique, qui recula jusqu'à l'Ems. C'est là que se termine le 1^{er} volume de l'ouvrage de M. Kaemmel; ajoutons que le style du jeune historien est plein de vie et donne beaucoup de relief au récit.

Le livre de M. Brosch sur l'histoire des papes au XV^e et au XVI^e siècle est, comme celui de M. Kaemmel, le premier volume d'une œuvre importante: l'auteur a l'intention de raconter les destinées de la papauté depuis la Réforme jusqu'à l'« anéantissement » de la puissance temporelle des papes au XIX^e siècle. Suivons M. Brosch dans le cours du récit qu'il vient de nous donner. L'introduction est consacrée aux prédécesseurs immédiats de Léon X, à Alexandre VI et à Jules II (1492-1513), celui-là qui voulut fonder un État pour son fils César Borgia, celui-ci qui prit, au nom de l'Église, possession des domaines du duc de Valentinois dont il fit les États du Saint-Siège. Ce qui fait la grandeur du rôle de Jules II, dit M. Brosch, c'est qu'il s'est servi des grandes puissances de l'Europe pour accomplir ses desseins et à su profiter de leurs luttes pour fonder la puissance temporelle de la papauté: les Médicis essaieront d'imiter cette politique, mais n'aboutiront qu'à un stérile système de bascule. Les deux premiers chapitres du livre, intitulés, l'un *Les Médicis et l'état pontifical jusqu'à la bataille de Pavie*, l'autre *Un combat pour la liberté italienne sous la direction du pape*, sont pleins d'intérêt; successivement passent devant nous les figures de Léon X, qui ne méritait pas de donner son nom au siècle des arts, d'Adrien VI, sincèrement chrétien, détesté des Italiens et le détestant, de Clément VII, qui manque de hardiesse en toute circonstance. L'auteur a consulté pour cette partie les *State papers*, les *eidgenössische Abschiede*, les dépêches de Contarini et les papiers d'État récemment publiés par Gayangos. Le chapitre III a pour sujet la Renaissance. Mais M. Brosch n'a pas voulu retracer complètement et dans tous ses détails cette période considérable de l'histoire de l'esprit humain; il s'est borné à marquer ce grand mouvement dans ses lignes essentielles, en insistant surtout sur les idées-mères, sur les principes qui ont fait l'éclat et la grandeur de la Renaissance. Ce chapitre interrompt agréablement le cours des événements historiques, et console en quelque sorte

le lecteur attristé par le spectacle des guerres qui désolent l'Italie. Les productions de l'esprit, dit M. Brosch, qui éclatent alors au temps de l'abaissement du peuple italien, ont quelque chose d'incompréhensible: c'est la plante qui pousse dans les marais et lève sa tête vers le ciel. Le chapitre IV nous raconte l'histoire des pontificats de Paul III et Jules III; c'est alors que s'établissent, durant les interrègnes, les *capovions* ou bourgeois choisis par les villes et revêtus seuls du pouvoir pendant le conclave. Grâce aux rapports d'un gouverneur nommé dans la Romagne et les Marches par Paul III, Giudiccioni, M. Brosch expose la situation intérieure des États pontificaux dans la seconde moitié du XVI^e siècle. On ne peut lire sans intérêt, dans le chapitre suivant, le récit des efforts tentés par les Caraffa contre les Habsbourg; M. Brosch a fort bien peint le pape Paul IV, personnage énigmatique, « au visage de Janus, » qu'on déteste et qu'on admire à la fois, séduisant et en même temps antipathique, pontife qui a uni un brûlant patriotisme à une haine barbare contre l'hérésie, qui a rêvé d'arracher l'Italie à la domination étrangère et qui est mort en appelant avec angoisse l'Inquisition. Mais les papes se succèdent, et leur administration molle, toujours relâchée, détruit peu à peu les finances. Sous Grégoire XIII, l'État tombe dans une complète dissolution; les bandits sont devenus une véritable puissance; des hordes de brigands ont succédé aux petits seigneurs féodaux; leurs progrès sont encore favorisés par les privilèges des grands propriétaires, comme ce duc de Bracciano qui est maître absolu sur ses immenses domaines et accorde l'impunité à qui bon lui semble. Grégoire XIII réforme le calendrier et donne à la ville de Rome ses statuts; mais il ne peut défendre du brigandage les États du Saint-Siège: il n'a ni l'esprit pratique ni une volonté forte. C'est Sixte-Quint, dont M. Brosch raconte le pontificat dans son VII^e chapitre, c'est l'impétueux et peu scrupuleux Sixte-Quint qui, avec une énergie indomptable, fait dans l'État pontifical les réformes nécessaires et qui, par ses coups de vigueur, par sa dureté impitoyable, souvent même par sa cruauté, rétablit l'ordre et la sécurité à Rome et dans les provinces du Saint-Siège. Ce VII^e chapitre contient un exposé minutieux de l'administration que trouva Sixte-Quint à son avènement et qu'il ne modifia que légèrement: on y lira comment toute indépendance communale avait disparu dans les États pontificaux; comment la noblesse, orgueilleuse, mais perdue de dettes et envahie par les nièces roturières des papes, avait complètement dégénéré; comment le clergé était devenu la caste dominante: il y avait très peu d'emplois qui fussent alors confiés à un laïque, et le gouvernement était entièrement « cléricalisé. » C'est d'ailleurs une légende que Sixte-Quint ait joué le malade dans le conclave et emporté les votes par une débilité apparente et par une toux qui ne dura qu'un moment, le temps de lui assurer la tiare. Mais il est certain que Sixte-Quint détrompa joliment ceux qui l'avaient élu; on s'attendait à un pape bénin, doux et peu vindicatif. C'était une grande illusion; les édits de Sixte-Quint sont des édits draconiens, comme dit M. Brosch, écrits avec le sang, toujours suivis d'exécution, ou, si l'on veut, d'exécutions. A la fin du XVI^e siècle, Clément VIII annexe Ferrare aux possessions du Saint-Siège, mais cette augmentation de territoire ne rendit pas la papauté plus forte ni plus brillante. La Renaissance n'avait eu à Rome qu'un éclat passager; dans tous les domaines de l'esprit, l'historien constate avec tristesse une décadence et comme un recul; Sixte-Quint commet en histoire des fautes grossières, et l'Université de Rome ne traite plus qu'une pénible et chétive existence. La grande plaie de la papauté était le népotisme; tout était en proie

aux neveux et aux favoris du pape (Borghèse, Lodovisi, Barberini, Chigi, Altieri). Chemin faisant, l'auteur sème des vues originales : il prouve qu'Urban III rêvait de faire de sa famille une dynastie de princes italiens; que les relations d'Innocent X avec sa belle-sœur doivent être jugées moins défavorablement qu'on ne l'a cru jusqu'ici; il met Alexandre VII beaucoup plus bas et Innocent XI beaucoup plus haut que ne l'ont fait ses devanciers. Dans le chapitre qui termine l'ouvrage, M. Brosch étudie le gouvernement du Saint-Siège à la fin du XVII^e siècle et sa situation sociale et intellectuelle; mais le seul commerce considérable qu'ait fait la papauté, c'est le trafic des places et des charges. L'ouvrage de M. Brosch mérite tous les éloges; c'est un ouvrage de forte érudition, mais qu'on lit avec agrément; tous les matériaux trouvés par le jeune historien — surtout dans les archives de Venise — sont mis en œuvre avec habileté; le récit, solide et plein de choses, fondé sur de très profondes recherches, étayé de documents nouveaux, revêtu d'une forme souvent originale et piquante, n'a rien de lourd ni de traînant; c'est un modèle à suivre par tous ceux qui veulent raconter une période de l'histoire et la rendre intéressante pour le grand public en même temps qu'utile à consulter pour les spécialistes et les historiens de profession.

Le petit volume sur *Leipzig et son Université*, il y a cent ans, que vient d'édition la librairie Breitkopf et Härtel, est d'une très jolie exécution; la couverture du livre, elle seule, est déjà fort originale; elle représente, sur les côtés, les armes de l'Université, en haut, les bâtiments de l'ancienne Université et tout au-dessous, la vieille porte de Grimma, en bas, l'hôtel de ville de Leipzig. On trouve, en outre, dans ce volume une gravure faite en 1777, par Rossmässler et reproduisant la promenade de Leipzig de la Barfusspforte à l'église Saint-Thomas, un plan de la ville et des faubourgs qui date de 1784, une carte des environs de Leipzig composée en 1776. Quant au livre lui-même, il est dû à un étudiant en médecine, Jean-Henri Jugler, qui suivit les cours de l'Université durant deux ans (1777-1779). Il avait conçu le dessein de livrer au public une description minutieuse et détaillée de Leipzig; il travailla longtemps à son ouvrage, mais il eut le malheur d'être devancé; en 1784, Schulz publiait sa *Beschreibung der Stadt Leipzig*. Jugler renonça dès lors à faire paraître son travail, et se borna à rendre compte de l'ouvrage de Schulz dans le *Journal de Gotha*. C'est aujourd'hui seulement, grâce à un éditeur dont le nom reste inconnu et à MM. Breitkopf et Härtel, que le livre de Jugler sort, comme dit la préface, de la poussière où il gisait depuis cent ans. Il intéressera non-seulement les habitants de Leipzig et ceux qui connaissent cette ville, mais quiconque désire mieux savoir l'histoire de la société allemande du XVIII^e siècle. Jugler était, il est vrai, à peine âgé de vingt ans, lorsqu'il commença ses premières études sur Leipzig; mais il était intelligent et doué d'un remarquable esprit d'observation. Il appartenait à une famille honorable et fut, comme Goethe dix ans auparavant, introduit dans les meilleures sociétés. Il a donc vu, entendu, jugé de près bien des choses qui échappent ordinairement à la plupart des étudiants. Il écrit d'ailleurs avec beaucoup de franchise, sans partialité pour la ville de Leipzig à laquelle ne le rattachent ni la naissance ni des liens de parenté. Il est même en meilleure posture que les Leipzigois pour relater tout ce qui est remarquable dans la cité et les environs; il donne toute leur importance à des détails qui sembleraient insignifiants à un habitant de l'endroit, et mentionne avec soin ce qu'un Leipzigois aurait peut-être passé sous silence. Nous avons cité plus

haut le nom de Goethe; Jugler a été, comme Goethe, invité chez le conseiller Böhme, le mari de cette dame qui donna de si bons conseils au jeune poète; Jugler s'est, comme Goethe, promené dans le Rosenthal — non pas, il est vrai, pour y graver sur des arbres son nom et celui de sa Käthchen, — mais il parlé, de même que Goethe, des mouches qui infestent en été cette charmante forêt; il cite aussi le propriétaire du *Kuchengarten*, ce Händel qui vendait des gâteaux tant aimés des étudiants, etc. Il n'accorde que très peu d'attention au commerce de la ville; ce qui l'attache surtout, c'est la science, c'est la Faculté de médecine, c'est l'Université dont il fait partie; aussi donne-t-il une foule de détails sur les professeurs, sur les étudiants, sur le genre de vie des maîtres et des élèves, sur les deux bibliothèques de Leipzig, celle de la ville et celle de l'Université, où les portraits, encore suspendus aux murailles, l'ont vivement intéressé. Citons, entre autres détails piquants, la pâleur qu'il a remarquée chez les Leipzigois, et, comme il dit peu galamment, leur teint jaunâtre : est-ce — nous donnons ici son commentaire et les explications que lui a fournies obligeamment un médecin de ses amis — est-ce l'air des rues, qui sont très étroites, est-ce l'eau qui est mauvaise, est-ce l'habitude de rester enfermées dans leur chambre, de manger trop de gâteaux, de boire trop de café, de trop serrer leur taille, d'apprendre de trop bonne heure *quid juris?* C'est peut-être tout cela à la fois. Jugler, n'ayant plus voulu, après l'apparition de l'ouvrage de Schulz, livrer son ouvrage à la publicité, a laissé naturellement quelques lacunes : son manuscrit offre des vides qui ne sont pas remplis, et c'est ainsi qu'il ne donne que de très minces renseignements sur les divertissements du peuple. L'éditeur a eu l'ingénieuse idée de compléter ici l'ouvrage de Jugler par des extraits d'un livre très rare composé en 1768, par un candidat en théologie, sous le titre *Leipzig nach der Moral beschrieben*. Soit dit en passant, le livre fut confisqué, et défense faite à l'auteur de monter jamais en chaire pour enseigner la parole de Dieu; c'est dans ce livre que Leipzig est nommé pour la première fois *ein klein Paris*, un petit Paris.

L'école de Meissen, connue sous le nom de *Fürstenschule* et de *Sainte-Afra* n'avait pas encore son historien; elle l'a trouvé dans un professeur, déjà connu par de bons travaux sur l'histoire de la Saxe, M. Flathe. Fondée par une ordonnance du 25 mai 1543, dirigée par Fabricius (1546-1570), l'école fut pendant le XVI^e et le XVII^e siècle livrée à l'incurie, à l'indiscipline et au désordre; parfois, à cause des guerres qui désolaient la Saxe, il fallut la fermer; mais quand ses portes se rouvraient, quels excès ne commettaient pas les élèves et même les maîtres! Un économe de l'école eut la tête tranchée à Dresde. A la fin du XVIII^e siècle, les *Afraniens* s'échappaient la nuit de leur école et ne rentraient que le matin, après avoir couru la ville en faisant du tapage et s'être livrés à la débâche. Naturellement aussi les *brimades* ou ce qu'on appelait alors le *veteranismus*, le *pennalismus*, florissait à Sainte-Afra. Enfin, au commencement du XVIII^e siècle, de 1713 à 1728, l'école se releva; quelques années après, sous le rectorat de Grabner (1735-1750), elle atteignit le plus haut degré de splendeur; ce fut l'époque héroïque et à jamais mémorable de Sainte-Afra, celle qu'on cite toujours dans les annales d'une institution et vers laquelle on se reporte avec orgueil. Il suffit de citer les noms des plus brillants élèves qui firent alors leurs études à Sainte-Afra; c'est Gärtner, l'éditeur des *Bremer Beiträge*; c'est Rabener, le fin et doux satirique; c'est Gellert, qui a été le directeur de conscience de son temps; c'est Lessing, Lessing qui, de son propre aveu, passa à Sainte-Afra les

plus heureuses années de sa vie et qui doit à l'enseignement de la *Fürstenschule* et aux lectures qu'il fit à l'école de Meissen sa vaste érudition. La guerre de Sept Ans arrêta un instant le progrès des études; mais en 1773, une ordonnance rédigée sur le plan d'Ernesti amena d'importantes réformes; elle faisait à la langue nationale une part presque aussi grande qu'aux langues anciennes. Depuis 1846, l'école de Meissen est soumise au même programme d'études que les autres écoles du pays. L'ouvrage de M. Flathe, très consciencieusement fait et très complet (il comprend près de cinq cents pages), sera agréable aux anciens Afraniens, il intéressera ceux qui aiment Lessing, et, par l'exposition des méthodes d'enseignement pratiquées à Sainte-Afra offrira quelque utilité à ceux qui s'occupent de l'histoire de la pédagogie.

Peu de personnes à l'étranger connaissent Henri Leo; nous ne parlons pas ici du rôle politique qu'il a joué, mais de ses ouvrages d'histoire et de philologie. Il est né à Rudolstadt, en 1799; d'après une tradition de famille, les Leo seraient venus en Italie, et au temps de la guerre de Trente Ans, il y avait un Leo Jacopo dei Medichini, de Milan, qui servit successivement Spinola, Wallenstein, Tilly et mourut à Erfurt. Henri Leo, après avoir fait ses études au gymnase de Rudolstadt, se rendit à Breslau pour se consacrer à la médecine; puis il se tourna vers l'histoire et fut étudiant à Iéna, et ensuite à Göttingue. Le premier ouvrage qu'il ait composé a trait à la constitution des villes lombardes au moyen âge (1820); nommé privat-docent à Erlangen, puis professeur à Berlin et enfin à Halle, il cultiva en même temps l'histoire et les langues germaniques, parmi celles-ci, spécialement l'ancien scandinave et l'anglo-saxon. C'est lui dont la librairie Perthes vient d'édition les mémoires — il serait plus exact de dire les fragments de mémoires, car il ne raconte dans cet ouvrage que les premières années de sa vie. — Le titre est d'ailleurs significatif, *ma jeunesse*, et Leo, nous dit la préface, avait choisi un autre titre plus expressif encore, *Bildungsmotive in meinem Leben*. Il est certain en tout cas que Leo destinait son autobiographie à la publicité; en parlant d'un de ses maîtres, il dit qu'il veut lui témoigner ici sa reconnaissance *publiquement*. On trouve dans ce volume de curieux détails sur l'enfance de Leo, sur sa jeunesse, sur ses études et ses lectures. Il a subi un instant l'influence de la France; il rêvait la gloire de Clisson et de Du Guesclin, de Condé et de Turenne; il aimait Napoléon dont la gloire l'avait ébloui; la vue des régiments de la grande Armée traversant Rudolstadt avec un air si martial l'avait transporté d'enthousiasme; il ne comprenait pas que ses parents entretenissent au fond de leur cœur une haine implacable contre la domination française. Peu à peu ses yeux s'ouvrirent, et quand il passa par Berlin pour se rendre à Breslau, il maudit avec Jahn les souvenirs de l'occupation française encore vivants dans la capitale de la Prusse. On lira avec beaucoup d'intérêt le récit de son entrevue avec le vieux *Turn-Jahn*; les paroles de Jahn sont pour le jeune Leo une sorte d'Évangile; il se promène fièrement avec le grand homme dans les rues de Berlin et dans le *Thiergarten*; il écoute avec respect les conseils étranges que lui donne Jahn sur l'art de frapper son adversaire en pleine poitrine et de s'échapper par les passages et les ruelles. Schmalz passe par hasard. — Le vois-tu? s'écrie Jahn en saisissant Leo par le bras, le vois-tu, le scélérat qui a trois fois mérité le gibet? Leo ne connaissait pas encore Schmalz, mais il lui sembla voir un excommunié. Ce fut Jahn qui détourna Leo de l'étude de la médecine; pourquoi être médecin, pourquoi sauver la vie à de braves gens, mais aussi à des coquins? Il valait mieux élever la

nouvelle génération, être professeur et enseigner l'histoire. Leo était alors vêtu à la mode des étudiants d'Iéna, habit bordé de velours, col de mousseline brodé, cheveux descendant jusqu'aux épaules; les gamins de Breslau le poursuivaient en criant que c'était une demoiselle déguisée. De la page 143 à la page 192, l'éditeur a — avec beaucoup de raison — reproduit l'important article publié par Leo sur la *Burschenschaft* dans le *Staats- und Gesellschaftslexicon* de Wagner. Leo a vu de très près la fête de la Wartbourg; il a causé avec Sand et habité la même maison que ce fanatique étudiant; il a même failli être compromis dans l'enquête qui suivit l'arrestation du meurtrier de Kotzebue. Sand lui déclara un jour qu'il serait bon de tuer le journaliste, espion de la Russie; on verrait, par l'accueil que ferait la jeunesse à l'assassin et par l'émotion du public, quelle politique il fallait suivre désormais, si l'on devait patienter et attendre les événements ou bien recourir à la violence. Quiconque voudra connaître intimement cette période troublée des Universités allemandes devra lire les souvenirs de Leo. Un portrait de l'historien est joint au volume; ceux qui le verront seront frappés de la ressemblance de Leo avec Emile de Girardin.

Un autre savant dont l'Allemagne déplore la perte, est Weigand, l'auteur d'un dictionnaire allemand en quatre volumes: (*Deutsches Wörterbuch*), qui vient d'atteindre sa troisième édition; composé d'après les mêmes principes et la même méthode historique que le grand ouvrage des frères Grimm, cet excellent ouvrage donne, non-seulement le sens actuel, mais la racine de chaque mot et les différentes significations qu'il a revêtues dans la suite des temps, en les appuyant d'exemples empruntés aux meilleures sources. La vie de Weigand, que nous raconte un de ses collègues, M. Bindewald, est la vie d'un savant allemand, peu orageuse, peu troublée par les événements, simple, toute vouée au labeur, témoignant d'une grande puissance de travail et d'une passion infatigable pour l'étude. Né dans la Wetterau, Weigand voulut d'abord n'être qu'un simple maître d'école et fut élève du séminaire de Friedberg. Devenu précepteur, à Mayence, des enfants du général de Mülling, il résolut d'étudier la théologie et devint professeur, puis directeur de la *Realschule* de Giessen, et enfin, enseigna la littérature allemande à l'Université de cette ville. Il n'avait pas une vive imagination ni les brillantes qualités du littérateur; mais il était né pour les recherches lentes, sérieuses, profondes de la philologie et de la lexicographie. Il a été un des premiers germanistes de son temps; du dialecte natal de la Wetterau, il avait été peu à peu amené, par les travaux de Jacob Grimm, de Schmeller, etc., à étudier l'ancienne littérature allemande. Outre son dictionnaire allemand, que Jacob Grimm nommait *eine gründliche Arbeit*, il avait composé un grand nombre d'articles dont M. Bindewald donne la liste à la fin de sa pieuse et intéressante brochure.

La grammaire française de M. Lücking, dont l'on connaît les travaux distingués dans le domaine des langues romanes, trouvera, pensons-nous, un favorable accueil dans le monde scolaire de l'Allemagne. Elle est destinée aux élèves qui ont déjà une certaine teinture de la langue française; elle sert de transition entre les grammaires élémentaires et les études spéciales de Diez, de Mätzner et des autres philologues allemands — sans oublier M. Lücking. La syntaxe surtout a été l'objet de nombreux développements; c'est la partie la plus compacte et la plus soignée du volume; les Français mêmes trouveront à y apprendre, et sur plus d'un point nos grammairiens profiteront des

vues ingénieuses de M. Lücking: aussi, nous les engageons à consulter le nouvel ouvrage du jeune romaniste. Ce qui frappe à première vue le lecteur, c'est que M. Lücking emprunte ses exemples aux journaux et aux revues (surtout à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue critique*) autant qu'aux ouvrages classiques. Cette méthode a du bon, en ce qu'elle familiarise l'élève avec la langue courante. Mais il faut se garder d'ériger en exemples des locutions qui sont parfois des fautes d'impression; les revues, contraintes de paraître rapidement et sans retard, sont à cet égard plus dangereuses que les livres. C'est ainsi, p. 389, que *appelez les comme voulez* nous semble une faute d'impression de la docte *Revue critique*; il faut lire évidemment *comme vous voulez*. Nous avons encore quelques chicanes à faire: p. 295 « il s'en va grondant » ne peut être traduit par *er wird gleich schelten* (ce qui veut dire: il va gronder), mais par *er geht schelten*; même page, « tout en causant, il avoua qu'on allait trop loin », *tout en* ne signifie pas *obwohl*, mais *im Laufe der Unterhaltung*. P. 296, note 1, on ne dit pas « nous l'entendîmes s'éloignant », mais « s'éloigner »: en français, on emploie ici l'infinif et non le participe. En somme, on ne saurait trop louer le soin que M. Lücking a donné à son livre; le choix et l'abondance des exemples, la multitude des cas qu'il examine, la finesse des observations, la précision et la clarté dans l'exposition des règles, tout fait de cette grammaire un ouvrage que nous recommandons chaudement aux Allemands qui veulent acquérir une profonde connaissance de la langue française. A. C.

BULLETIN.

J. Van den Gheyn. S. J. *Le nom primitif des Aryas*. Esquisse ethnographique. Bruxelles, 1880.

— Cette intéressante brochure a pour but de réunir les divers témoignages que fournissent les langues de la famille indo-européenne en faveur de l'antiquité du nom d'*Arya*. Les principaux noms que nous fournissent l'Inde et la Perse sont assez connus en général; l'auteur les a réunis et groupés soigneusement. Peut-être n'a-t-il pas toujours échappé au reproche de vouloir trop prouver, mais ses trois premiers chapitres ont au moins le mérite de soulever bien des questions intéressantes, et si l'on ne peut toujours adopter les hypothèses qu'il signale, on trouve assez de faits précis et de documents inattaquables en faveur de la thèse générale. Relevons, en passant, deux erreurs légères. P. 10, il faut dire *strophe* au lieu de *page* 232 à la citation de l'*Abhidhānacintāmani*. P. 13. La loi phonétique du Zend qui explique le changement de *arya* en *airya* n'est pas très exactement formulée. Voici comment il faudrait dire: les voyelles *i, t, e, y* et *u, ā* affectent en général d'un *i* et d'un *u* la voyelle de la syllabe précédente quand elles sont précédées d'une dentale, d'une labiale, d'un *n*, d'un *sh* ou surtout d'un *r*. Le chapitre IV, où l'auteur recherche les traces du terme d'*arya* chez les Grecs et les Latins nous satisfait moins. Nous devons repousser complètement le rapprochement d'*ἄργος*=*arya* tant qu'on n'aura pas démontré plus solidement que le *γ* grec répond au *y* dans l'intérieur des mots. C'est tout au plus si nous pouvons voir une trace de l'adjectif *arya* dans les mots *ἄρι-*, *ἀρείων*, *ἄριστος*, et encore l'*z* initial fait-il une sérieuse difficulté. En Germanie, nous ne pouvons nous résoudre davantage à retrouver des traces de l'appellation primitive, mais le groupe celtique nous offre une compensation, et son accord avec le groupe indo-iranien suffit pour démontrer l'antiquité du nom d'*arya* appliqué à toute la famille. L'auteur cite les noms celtiques Ariomanus, Eremon, Eredot, qui rappellent l'Aryaman sanskrit et l'Ariadatha de la Perse. La liste pourrait être allongée encore. Nous trouvons cette

question étudiée avec autorité par M. Zimmer dans les *Beiträge zur Kunde der indo-germanischen Sprachen* de Bezenberger (III, pp. 137 et s.). Le jeune savant allemand résume ainsi sa longue et érudite dissertation: « Les Celtes se nommaient primitivement *Aryas* comme leurs frères d'Asie; cette forme existerait encore dans le nom du chef de la race *Ir* (*ivar, ire*). De ce mot sont dérivés, outre les noms propres Ariomanus, Eremon, Airem, Aryamon, etc., le nom du pays *Eriu* (Aryana) et le titre aïre (*Aryaka*), ruire (*roaire*), princeps. » — La seconde partie du travail s'attache à déterminer la signification du mot *arya*. Ici l'auteur est plus réservé; il hésite en présence des sept explications proposées et auxquelles on pourrait encore en ajouter d'autres: il est d'avis qu'« il faut savoir douter. » Le conseil est sage et fort bon à suivre en matière aussi épineuse. Cependant, puisqu'il nous laisse le choix, nous ne pouvons que féliciter l'auteur de l'érudition et du discernement dont témoigne cette dissertation intéressante, et nous rallier pleinement à la conclusion que nous ont encore quelques linguistes allemands (cf. Osthoff. *Beitr. z. Gesch. der deutschen Spr.* III, 6. Bezenberger, *Gött. Gelehrte Anz.* 1876, p. 1366): « L'existence du terme *arya* comme dénomination nationale est suffisamment établie pour justifier et le droit de côté qui lui a été accordé dans le langage scientifique et le choix qu'on en a fait pour désigner l'ensemble de notre race. » CH. M.

Raymond Serrure. *Mélanges de numismatique*. (Extr. de la « Revue de numismatique belge », 1879-1880) — *Deux études de numismatique nationale*. Gand. Vyt, 1880. — *Éléments de l'histoire monétaire de Flandre*. Ib. 1879. — *Éléments de l'histoire monétaire de la principauté épiscopale de Liège*. Ib. 1880. — *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge*. Ib. 1880. in-8° de 300 pp. 6 pl. — Il est des familles où la science semble faire partie du patrimoine qui se transmet de père en fils. Après M. Constant-Philippe Serrure, ancien recteur de l'université de Gand et l'un des fondateurs de la Société belge de numismatique; après M. C.-A. Serrure, dont les savantes recherches continuent, aussitôt publiées, à faire autorité, voici un tout jeune homme qui apporte à son tour un fort remarquable tribut à la numismatique nationale. Les *Mélanges numismatiques* comprennent une quinzaine d'intéressantes notices; je dois me borner à en signaler quelques-unes. M. Serrure revendique pour les ateliers brabançons des deniers à la tête couverte d'un bonnet et d'autres au type du dragon, appartenant tous au comté de Namur d'après M. Piot. Il décrit cinq deniers de Charles le Chauve, portant un nom de localité suivi du mot *fiscus* et les attribue aux Estinés, à Lens, à Wandre, à Curange et à Ans: les quatre premières attributions peuvent être considérées comme définitives, mais la dernière pièce, à l'inscription de *Aenciensis fisc.* me paraît devoir être donnée à Engghien (*Angia*; pour l'orthographe ancienne, comparez les *Secaux de Flandre* de Demay). Une autre attribution très ingénieuse et qui me semble, celle-ci, au-dessus de toute critique, est celle d'un denier contesté à Henri I^{er}, duc de Brabant, qui l'aurait fait frapper pendant qu'il occupait Arnheim en 1203. Dans une note consacrée à un denier de l'empereur Henri II, M. Serrure fait voir que le clergé, à qui l'on avait confié l'émission des monnaies, essayait de substituer adroitement ses titres à ceux du prince dans les légendes, qui devenaient de véritables énigmes.

L'auteur restitue ensuite à Eecloo un denier flamand attribué par Dewismes à Saint-Omer. Il étudie toute une série de jetons et de méreaux, parmi lesquels un jeton ayant pour légende les premiers mots de la *Salutation angélique*, mais avec une modification d'orthographe fort curieuse. Enfin, il décrit une magnifique médaille aux bustes de Philippe II et de ses quatre femmes : dans cette dernière notice, M. Serrure se montre beaucoup trop sympathique au triste don Carlos, et il semble admettre la légende qui attribue sa mort à une rivalité d'amour avec Philippe. — Les *Deux études de numismatique nationale* sont traitées de main de maître. Dans la première, *Une page de l'histoire monétaire de la Flandre* (1072-1100), M. Serrure s'occupe des petites mailles flamandes aux noms de Baudouin et de Robert, mailles qui ont soulevé tant de discussions entre les numismates. Il fait un excellent tableau de l'histoire de la Flandre depuis la mort de Baudouin de Mons et essaie de restituer à chaque règne sa série de monnaies. Je signalerai dans cette étude la traduction d'une supplique adressée par les clercs flamands au concile de Reims convoqué par Renaud de Belley (traduction faite d'après le *liber Floridus* conservé à la bibliothèque de l'université de Gand), et de très curieux détails sur les démêlés de Robert le Frison, l'énergique comte de Flandre, avec son clergé. Mais pourquoi M. Serrure cite-t-il si souvent dom Devienne, dont l'autorité est des plus contestables ? La seconde étude, écrite à propos de la trouvaille récente, à Erweteghem, de deniers du XII^e siècle, continue l'histoire de la Flandre jusqu'en 1127. Comme dans les pages précédentes, les attributions de l'auteur sont faites, en général, avec beaucoup de sagacité : je citerai, par exemple, la dissertation relative au denier que M. Picqué attribue à Bondues, près de Lille. L'attribution d'autres deniers à Eenham semblera probablement plus contestable. On reprochera encore à M. Serrure d'avoir trop admiré Charles le Bon et de n'avoir donné de la mort du comte que la version la moins probable, à mon avis : celle qui fait remonter jusqu'au clergé la responsabilité de l'assassinat. Il y a bien autre chose qu'un vulgaire crime de prêtres dans ce sombre drame de 1127 ; il y a la lutte des Kerels libres contre le bigotisme religieux et les instincts despotiques du fils de Kanut le Saint. — Les *Éléments de l'histoire monétaire de la Flandre* et de la principauté de Liège sont deux excellentes brochures qui résument parfaitement les résultats acquis à la science. Au point de vue de l'exactitude historique, je reprocherai cependant à M. Serrure d'avoir admis encore la fameuse légende de l'an Mille dont le P. Plaine et M. Raoul Rosières ont surabondamment fait justice. — Ces deux brochures ont permis depuis quelques mois aux numismates de juger de la valeur qu'aurait le *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge*. Une pareille œuvre demandait un long et patient travail de dépouillement, un sens critique très juste et un goût sûr. M. Serrure n'est point resté au-dessous de la tâche qu'il s'était imposée. Malgré quelques inexactitudes et quelques lacunes inévitables, son livre, conçu sur le plan le plus simple et le plus favorable à la facilité des recherches, restera comme le meilleur résumé que nous possédions des travaux consacrés à la numismatique nationale. — Il me reste à indiquer les caractères particuliers que présente l'œuvre de M. Raymond Serrure. Ce qui frappe tout d'abord et ce qui rend la lecture de notre auteur attrayante même pour les profanes, c'est le développement parallèle de l'histoire et de la numismatique qui s'y montre constamment. Nous ne sommes point ici en présence d'une sèche nomenclature de pièces : un tableau, parfois très mouvementé, des événements sert de cadre aux indications purement scientifiques. Si M. Serrure avait suivi le conseil que donne aux numismates M. Vanderkindere, dans son beau livre sur le *Siècle des Artevelde*, s'il avait recherché la valeur intrinsèque des monnaies et surtout leur valeur relative aux différentes époques, il aurait doublé encore l'intérêt

de ses études. — Le style de M. Serrure est très simple, mais toujours clair et juste. Il y a dans ses brochures un ton de bonne humeur juvénile, soit que l'auteur raconte l'histoire de cet étudiant qui voyait dans les deniers au dragon des pièces de l'époque des dragonnades ; soit qu'il parle de MM. les étymologistes de la vieille école ; soit qu'au moment de rappeler un miracle il laisse la parole à quelque chanoine « plus compétent en pareille matière ». La jeunesse de l'auteur se devine encore à la façon parfois très rude dont il relève les erreurs de ses devanciers, et aux appréciations passionnées que lui inspirent certains faits, certains personnages historiques. Lorsque M. Serrure aura vieilli, il comprendra qu'il est bon, si l'on veut acquiescer une réputation d'historien impartial, de chercher toujours quelque excuse aux bourreaux, quelque crime aux victimes. A. D.

Les *Œuvres de Bernard Palissy*, publiées d'après les textes originaux, avec une notice historique et bibliographique et une table analytique par Anatole France, Paris, Charavay, frères In-8^o, XXVII et 499 p. Imprimé par Motteroz. — On n'a que très peu de détails sur la vie de Bernard Palissy. On ne sait ni où ni quand il naquit ; Lestoile seul nous apprend la date de sa mort. Peut-être Palissy est-il né dans l'Agénois ou dans le Périgord ou dans la Saintonge, en 1499, ou en 1510 ou en 1515. On penche plutôt vers 1510 ; c'est la date que donne Lestoile, qui connut Bernard. « L'aima et le soulagea en la nécessité », et on croit généralement Palissy originaire de Saintonge, à cause des expressions saintongeaises qu'il emploie. Ce qu'on sait, c'est son enfance, laborieuse, pleine de privations et de fatigues. A force de peine, et, comme il dit, *avec les dents*, il apprit à lire, à écrire, à compter, acquit quelque teinture de géométrie et de dessin et fit son apprentissage dans la peinture sur verre. Après quelques années qui le rendirent habile dans son art, il accomplit ce qu'on appelait alors le tour de France. M. Louis Audiat a retracé avec beaucoup de vraisemblance l'itinéraire de Bernard, dans un excellent livre. Vers 1535, Palissy se fixa à Saintes ; il se maria, et pour faire vivre sa famille joignit au métier de peintre verrier celui d'arpenteur. C'était encore de la « pourtraiture ». « J'étais souvent appelé, dit-il, pour faire des figures pour les procès (c'est-à-dire des plans) et très bien payé ». Mais un jour il vit une de ces coupes émaillées dont les Italiens seuls possédaient le secret, et dès lors il voulut découvrir l'émail blanc. Il le trouva enfin, après plusieurs années de recherches, et sa joie fut si vive qu'il pensa « être devenu une nouvelle créature ». Il façonna de la vaisselle de terre, bâtit un fourneau de verrier, broya l'émail, manqua ses fournées plusieurs fois et n'arriva qu'au bout de seize années d'un labeur incessant et de déceptions répétées à exécuter parfaitement ses « rustiques figulines ». Une fois, il avait jeté au four ses étais et jusqu'à ses tables, et on avait crié par la ville qu'il faisait « brûler le plancher » ; il passait pour fou, il s'endettait et allait par les rues « tout baissé, comme un homme honteux ». Heureusement il fut présenté au connétable de Montmorency qui l'emmena à la décoration de son château d'Écouen ; c'est à Écouen que Palissy construisit une grotte « de terre cuite, inscrite et émaillée en façon d'un rocher tortu, bossu et de diverses couleurs étranges ». Mais, à Saintes, il était devenu huguenot ; sauvé par le connétable de Montmorency, qui lui fit donner le brevet d'« inventeur des rustiques figulines du roi » (1563), mandé à Paris par Catherine de Médicis (1566), qui lui donna aux Tuileries un atelier et des fours, connu dans Paris sous le nom de « maître Bernard des Tuileries », il échappa au massacre de la Saint-Barthélemy et se retira dans les Ardennes auprès d'un chaud protecteur des calvinistes, le duc de Bouillon. Après la paix, il revint à Paris et fit un cours sur « divers faits de nature ». Les leçons qu'il a résumées dans les *Discours admirables* furent suivies par de « doctissimes médecins », par des chirurgiens et entre

autres par Ambroise Paré. La Ligue le fit jeter à la Bastille, et c'est dans cette forteresse qu'il mourut, durant le siège de Paris, « de misère, nécessité et mauvais traitements ». C'est Lestoile qui nous donne ce dernier renseignement, et il ajoute : « La tante de ce bon homme étant allée voir comment il se portait, trouva qu'il était mort, et lui dit Bussi que, si elle voulait le voir, elle le trouverait avec ses chiens sur le rempart, où il l'avait fait trainer comme un chien qu'il était ». Les hommes de science, d'art et de lettres seront reconnaissants aux éditeurs Charavay et à M. Anatole France d'avoir réimprimé les œuvres de Palissy ; parmi ceux qui pensent et qui lisent, il n'y a personne qui ne s'intéresse aux écrits de maître Bernard. Cet homme qui n'avait que très peu de lecture, qui ne connaît que les Psaumes, Vitruve et le *Songe de Polyphile* de Francesco Colonna, qui ne raisonne que par lui-même, a fait de curieuses découvertes dans des sciences qui n'existaient pas encore de son temps. Il a soupçonné le principe de la dilatation, la pesanteur de l'air, la décomposition de la lumière, l'attraction ; il a indiqué l'action des oxydes métalliques. Dans la coloration des pierres, il a expliqué les diverses densités des formations calcaires ; il a étudié l'action de la mer sur les côtes, connu l'origine véritable des coquillages pétrifiés, etc. « Cet ignorant, dit fort bien M. France, a compris, deviné, pressenti autant et plus qu'aucun autre savant. » On connaît ses écrits intitulés : *Recepte véritable, Discours admirables*. A ces deux ouvrages M. France a joint le *Devis d'une grotte pour la reine, mère du roi*, manuscrit de neuf pages in-4^o découvert à La Rochelle par M. Benjamin Fillon, publié par lui dans ses *Lettres écrites de la Vendée* et acquis par M. Jules Cousin pour la bibliothèque de l'hôtel Carnavalet. Le texte a été établi par M. Raphaël Borghi de Neufmoulin. L'introduction, due à M. France, se lit avec beaucoup d'agrément. L'exécution du livre, comme celle de tous les élégants volumes publiés dans ces derniers temps par les frères Charavay, est parfaite. C.

Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik. Zurich, 1879-1880. — M. le Dr I. Richter a entrepris, il y a quelques mois, avec le concours d'écrivains de tous les pays, la publication d'un annuaire des sciences sociales. Cet annuaire se distingue de la plupart des productions socialistes par son ton calme, scientifique, et par l'énorme quantité de matériaux qu'il met à la disposition de l'historien, de l'économiste et de l'homme politique. Le premier volume s'est publié en deux fascicules dont le second vient d'être mis en vente et qui comprennent ensemble plus de 750 pages in-octavo de texte compact. De nombreuses études originales, une bibliographie très bien faite des principaux ouvrages de sociologie, et enfin une revue complète du mouvement social dans chaque pays, tel est le plan adopté par l'éditeur. Nous signalerons spécialement : Parmi les études, une excellente critique, signée H. Greulich, de la *Théorie de l'anarchie*, combattue tout récemment encore par M. Em. de Laveleye dans la *Revue des Deux Mondes*, et un bon travail du Dr De Paepe, *la Science sociale dans Colins et De Potter*. — Parmi les comptes rendus bibliographiques : l'analyse de l'œuvre magistrale de Schäffle, l'ancien ministre de la cour de Vienne, *Bau und Leben des sozialen Körpers* (J. Most) ; l'appréciation de la *Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins*, d'Édouard von Hartmann, par Domela-Nieuwenhuis ; les pages consacrées par K. Hirsch à l'*Einfluss der Volksvermehrung auf den Fortschritt der Gesellschaft*, de Kautsky, et par E. Bertz à l'ouvrage de von Lilienfeld, *Gedanken über die Sozialwissenschaft der Zukunft*, et à celui de Bebel, *die Frau und der Sozialismus* ; la dissertation spéciale à propos du livre de von Ihering, *der Zweck im Recht* ; enfin l'étude sur un volume dont l'*Athenæum belge* a déjà parlé, la *Geschichte und Theorie der Pariser revolutionären Kommune des Jahres 1871*, par Becker — Enfin, parmi les cor-

respondances les plus intéressantes : celles de Russie, d'Allemagne (K. Hirsch, M. Sch., et E. Bernstein), de Belgique, Hollande et Luxembourg (D^r De Paep), d'Angleterre (J. Sketchley), d'Amérique (Ad. Douai), de France, (K. Hirsch et B. Malon), d'Italie (O. Gnocchi-Viani), de Suisse (H. Greulich) et de Serbie (Theodorowitch). — Disons en terminant que le comité de rédaction du *Jahrbuch* met au concours les questions suivantes : I. Quelle est l'influence de la concurrence sur l'état physique et moral du peuple ? II. Quelles mesures d'ensemble devrait réclamer le parti socialiste s'il parvenait, dans un avenir rapproché, à avoir une influence prépondérante sur la législation ? — Les auteurs sont invités à traiter leur sujet d'une manière rigoureusement scientifique. Un prix de 350 francs sera décerné à chacune des études couronnées. Les mémoires doivent être adressés, avant le 1^{er} janvier 1881, à M. Karl Bürkli, Vereinsbuchdruckerei, Hottingen-Zurich (Suisse). A. D.

— Parmi les articles que la presse littéraire étrangère consacre à des œuvres belges, nous remarquons : dans l'*Athenæum* de Londres (3 juillet), une appréciation très favorable du livre de M. Alphonse Willems *Les Elzevier*; dans le *Nederlandsche Spectator* (3 juillet), un article, très élogieux, relatif au même ouvrage; dans la même Revue (10 juillet), la première partie d'un notice sur le *Siècle des Artovelde*, « œuvre magistrale » de M. L. Vanderkindere.

— L'éditeur Leroux, de Paris, publie une traduction (d'après la 5^e et dernière édition), de l'*Histoire grecque*, d'Ern Curtius, par M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des lettres. Cet important ouvrage, formant 5 forts volumes in-8^o, paraîtra en 30 fascicules à 1 fr. 25 c. Le premier fascicule est en vente depuis le 1^{er} juin.

NOTES ET ÉTUDES.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

La réforme prochaine de l'enseignement moyen est de nature à exciter l'intérêt du public belge. La question des programmes et des méthodes, entre autres, a une grande importance et sera sans doute l'objet de bien des débats. Nous souhaitons que tous les travaux qu'elle fera éclore aient une valeur égale à celle de l'opuscule de M. Paul Voituron, *La Réforme de l'enseignement moyen* (Bruxelles, Mayolez, 1880). Cette brochure est l'œuvre d'un penseur qui envisage les choses de haut et qui sait en même temps tenir compte des données de l'expérience.

M. Voituron cherche la cause de la supériorité bien constatée des élèves qui ont fait des études classiques sur ceux qui n'ont reçu qu'une instruction professionnelle. Il la trouve dans la connaissance des règles de la grammaire et dans les exercices particuliers que nécessite l'étude des langues mortes. C'est à cette discipline intellectuelle que les humanistes doivent cette clarté dans les idées et cette vigueur de jugement qui les distinguent. L'affinement du goût, de l'imagination et du sentiment n'est pas le seul ni même le principal avantage que l'on retire de l'étude des littératures anciennes. Rien ne fait mieux connaître les lois fondamentales de l'esprit que la grammaire, cette logique élémentaire et pratique; rien ne contribue plus efficacement à former le jugement que l'application des règles grammaticales. A ce point de vue, les langues mortes ont une supériorité marquée sur les langues modernes. Celles-ci s'apprennent surtout par l'usage; on s'en sert d'une façon pour ainsi dire inconsciente. Celles-là exigent un travail d'assimilation tout particulier; il faut, pour les savoir, se rendre un compte exact de leur mécanisme. Les grammaires grecques et latines ne doivent pas être empiriques, mais rationnelles (1).

(1) Ce que l'auteur dit de l'empirisme dans l'enseignement des langues anciennes s'applique beaucoup mieux à la France

Il est faux que la seule utilité des langues mortes soit de permettre la lecture des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne. L'étude de ces langues doit être un but plus qu'un moyen : elle porte son utilité en elle-même. M. Voituron s'élève énergiquement contre la guerre qu'on a faite aux thèmes. Il ne défend pas les *thèmes d'élégance* — dont on a fait en France un funeste abus — mais les *thèmes d'application des règles de la grammaire*. Il déclare que cet exercice est nécessaire pour fortifier l'esprit des élèves, les habituer à classer leurs idées d'après les principes essentiels de la pensée humaine et à les enchaîner dans leur ordre naturel et logique. Aucune science ne peut être comparée à la grammaire — sainement entendue — pour élargir la pensée, pour lui donner la rectitude et la précision, pour développer l'esprit d'analyse et d'investigation. La comparaison du système des langues mortes avec celui de la langue maternelle aide beaucoup aussi à remonter aux lois fondamentales de l'esprit humain.

L'étude du grec et du latin doit donc être non-seulement littéraire, mais encore grammaticale. Ce n'est pas assez : elle doit porter, en outre, sur le fond, sur les idées; il y a et il y aura toujours beaucoup à puiser pour nous dans les œuvres et dans la civilisation de l'antiquité.

D'autre part, il faut donner aux élèves le sentiment des conditions nouvelles de la société moderne, en introduisant dans les classes supérieures des humanités l'étude de la philosophie, de la morale scientifique, de l'économie politique, des institutions nationales et de l'histoire contemporaine.

Après ces considérations sur le programme, M. Voituron s'occupe des méthodes. Il se prononce en faveur de la méthode dogmatique rationnelle, par laquelle le professeur communique directement ses connaissances aux élèves et les leur fait comprendre au moyen d'explications et d'exemples, en procédant toujours du général au particulier. « Si l'on veut faire rapidement la lumière dans l'esprit des élèves, il faut y mettre des règles et des idées générales, au lieu d'y accumuler des faits. » (p. 39). C'est par les règles, les lois et les principes, qu'on discerne les faits. La grammaire sera enseignée systématiquement; des explications grammaticales isolées ne suffisent pas. L'enchaînement des idées est une force et une clarté pour l'esprit; les notions éparses ne produisent que trouble et indécision. Pour l'histoire, on commencera par les vues les plus générales, par les grands faits, et on spécialisera de plus en plus à mesure qu'on avancera dans les études. Bref, il importe que l'esprit de l'enseignement soit philosophique et rationnel. C'est une illusion de croire qu'on puisse dispenser les élèves de l'effort, du travail sur les choses abstraites. Les novateurs de l'école utilitaire n'ont pas compris ce qu'exige le véritable intérêt de la civilisation moderne.

M. Voituron n'est point partisan de la bifurcation des études moyennes, telle qu'elle existe aujourd'hui en Belgique. Il voudrait que l'enseignement fût commun pendant les trois premières années. Mais bien loin d'en exclure les langues mortes et de les remplacer par les sciences positives et les langues usuelles, il propose de faire du latin la base de cet enseignement, en y joignant l'étude d'une langue étrangère et des langues nationales, ainsi que des notions de sciences, d'histoire, etc. Après ces trois années d'éducation commune, com-

qu'à la Belgique (du moins en ce qui concerne les établissements de l'État). Nos grammaires, nos méthodes ont un caractère rationnel et non mécanique; elles sont pénétrées de l'esprit de la science allemande. Mais il faut reconnaître que certaines mesures mal entendues prises dans ces dernières années les ont empêchées de porter tout le fruit qu'on était en droit d'en attendre, et ont jeté la perturbation dans les études classiques.

menceraient la bifurcation. La section des humanités et la section professionnelle comprendraient chacune cinq années d'études. Le latin continuerait à être enseigné dans la section professionnelle, mais il y serait subordonné aux sciences naturelles, aux mathématiques et aux langues vivantes. Dans la section des humanités, le grec et le latin joueraient le principal rôle; le français, les langues modernes, les sciences, etc., seraient subordonnés aux langues anciennes.

M. Voituron demande des examens de passage sérieux, où l'on écarterait soigneusement les sujets incapables.

Telles sont, en substance, les idées développées dans ce remarquable travail, dont nous recommandons la lecture aux personnes qui ont à cœur la prospérité de notre enseignement moyen.

P. T.

CHRONIQUE.

L'Académie des sciences de Paris vient d'élire M. Stas correspondant de la section de chimie.

— Pendant la durée de l'Exposition nationale, le public sera admis à visiter l'Observatoire tous les mardis. Des astronomes et météorologistes attachés à l'établissement se mettent gracieusement à la disposition des visiteurs et leur donnent tous les renseignements désirables.

— La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a arrêté comme suit le programme du concours pour 1882 : 1^{re} question : — « On demande une étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique, au moyen âge, jusqu'au commencement du xvi^e siècle. On adoptera pour point de départ les modifications introduites dans la société à l'époque de l'abolition presque générale du servage, au xii^e et au xiii^e siècle. » Les auteurs des mémoires feront précéder leur travail d'une introduction traitant sommairement l'organisation de la charité dans les temps antérieurs. — 2^e question. « Faire connaître les règles de la poétique et de la versification suivies par les *Rederykers* au xv^e et au xvii^e siècle. » — 3^e question. « Exposer, d'après les sources classiques et orientales, l'origine et les développements de l'empire des Mèdes. Apprécier les travaux de MM. Oppert, Rawlinson (sir Henri et Georges), Spiegel et autres sur ce sujet. » — 4^e question. « Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique. » — 5^e question. « Étudier le caractère et les tendances du roman moderne depuis Walter Scott. » — Le prix pour chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de 800 francs. Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin; ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1882, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

— Le prix Lamey (3,000 francs), fondé par l'Université de Strasbourg, sera décerné le 1^{er} mai 1885 à l'auteur du meilleur travail sur l'histoire de l'architecture des villes chez les Grecs. Les travaux devront être adressés, avant le 1^{er} janvier 1884, au secrétaire de l'Université; ils pourront être rédigés en allemand, en français ou en latin. Le concours est ouvert à tous, sans distinction d'âge ni de nationalité.

— La Société française de bienfaisance a mis au concours, pour l'année 1881, la question suivante : « Les alcools introduits dans l'économie y subsistent-ils des modifications ? » Le prix est de 2,000 francs. Les ouvrages ou mémoires devront être remis au secrétariat général de l'Œuvre, rue de l'Université, 6, à Paris, avant le 1^{er} janvier 1881.

— Les fouilles entreprises sous le patronage du gouvernement allemand à Olympie touchent à leur terme. Dans quelques mois la colonie allemande établie dans cette localité depuis 1875 se dispersera.

— Les représentations du drame de la Passion au village d'Oberammergau ont commencé le 17 mai et attirent, dans ce petit coin de la Bavière, une foule énorme de visiteurs. Le texte de ce drame, qui se

représente en plein air tous les dix ans, sur un théâtre construit à l'imitation des théâtres grecs, a été revu en 1850 par Aloïs Daisenberger, pasteur du village; la musique a été écrite en 1810 par l'instituteur Rochus Dedler. Daisenberger, poète, auteur dramatique et critique de talent, s'est voué depuis de longues années — il est âgé de plus de 80 ans — au soin de choisir les acteurs, de les préparer, de les instruire, de les pénétrer de l'esprit du rôle que chacun d'eux est appelé à jouer. On sait que les habitants d'Oberammergau exercent généralement la profession de sculpteurs en bois et qu'ils s'appliquent surtout à la représentation de sujets religieux, des scènes de la Passion notamment. Comme le dit Miss Seguin, dans un ouvrage tout récemment publié (*The country of the Passion play*, London, Strahan), il n'est pas étonnant que des hommes qui se sont ingéniés pendant ces années à s'identifier avec les personnages de ce drame n'éprouvent pas de difficulté à s'en faire eux-mêmes les acteurs, et on s'en étonnera d'autant moins que les Bavaurois ont en général à un haut degré l'instinct de la scène.

Ce qui est surtout à remarquer dans le *Passionspiel*, dit l'*Academy*, c'est l'introduction d'un chœur qui, comme dans le drame grec, joue le rôle d'intermédiaire entre les acteurs et le public, et l'emploi de tableaux vivants figurant des scènes empruntées à l'Ancien-Testament. Le chœur se compose de huit personnes et d'un chorège qui, avant chaque acte, viennent sur le devant de la scène. Le chorège adresse au public un petit discours dans lequel il expose le sujet de l'acte; le chœur introduit le tableau ou les tableaux vivants, tandis que la musique joue un air approprié au sujet, puis il quitte la scène pour faire place aux acteurs. Ces intermèdes de musique et les tableaux rehaussent l'action principale. Le texte du drame suit en général de très près le récit de l'Évangile, et paraît être rédigé particulièrement d'après l'Évangile selon saint Jean. Tous les épisodes purement traditionnels ou légendaires ont été évités, excepté celui de sainte Véronique, au cinquième acte; et encore ne lui a-t-on point conservé son caractère miraculeux. L'*Academy* vante surtout le talent des acteurs chargés de représenter le Christ (Joseph Maier), Judas et Pilate. Dans les tableaux, les exécutants déploient toute leur habileté et le sens artistique qu'ils possèdent à un si haut degré.

Décès — Félix Bovie, peintre paysagiste et chansonnier, mort à Bruxelles à l'âge de 68 ans — G. W. Vreede, professeur à l'Université d'Utrecht, mort le 30 juin, auteur de travaux très estimés relatifs principalement au droit international. — Le docteur Paul Broca, médecin, professeur à l'Institut anthropologique, mort à Paris à l'âge de 56 ans. — C. W. Borchardt mathématicien, mort, le 27 juin, à Rüdersdorf, près de Berlin — Karl Neumann, professeur d'histoire ancienne et de géographie à l'Université de Breslau, mort à l'âge de 57 ans

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. — *Séance du 3 juillet*. — M. L. Fredericq lit une note intitulée: « Sur le dosage des substances albuminoïdes du sérum sanguin, par circumpolarisation. » — M. P.-J. Van Beneden donne des renseignements qui complètent sa note, communiquée le 2 février, relative à quelques cétaqués échoués sur les côtes de la Méditerranée et de l'ouest de la France. Il y est fait mention d'une femelle de Ziphioïde, capturée au mois de décembre sur la grève d'Hillion (Côtes-du-Nord). M. Van Beneden a reçu la tête de ce cétaqué, qu'il a reconnu être un *Hyperoodon rostratum*. C'est le même cétaqué qui est venu se perdre deux fois dans l'Escaut, il y a quelques années, et dont les squelettes sont conservés au Musée royal à Bruxelles, et au musée de l'Université de Liège. Ce Ziphioïde, qui fait des apparitions périodiques aux îles Ferö, n'est observé qu'accidentellement sur les côtes d'Europe et d'Amérique et doit être considéré comme un animal propre à l'Atlantique septentrionale. — Dans un tra-

vail intitulé: « Les mysticènes à courts fanons des sables des environs d'Anvers, » M. P.-J. Van Beneden, se basant sur l'étude qu'il a faite de l'immense collection d'ossements réunis dans les environs d'Anvers et la comparaison avec les os des cétaqués vivants, montre comment il a réparti les nombreux genres nouveaux qu'il propose, principalement d'après les caractères des mandibules, cette pièce du squelette étant plus directement en rapport avec le genre de vie des cétaqués.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES LETTRES. — *Séance du 5 juillet*. — La classe vote l'impression, dans le recueil des Mémoires in-8°, d'un mémoire de M. Ch. Pailliard: « Le procès du chancelier Hugonet et du seigneur d'Humbercourt; » dans le Bulletin, d'une note sur la 8^e classe des verbes sanscrits, par M. Van den Gheyn.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — *Séance du 26 juin*. — M. V. Desguin donne lecture d'une « Étude de métalloscopie et de métallothérapie ». La métalloscopie est la recherche du métal auquel chaque malade est sensible; la métallothérapie consiste dans l'application à la thérapeutique des résultats de cette investigation. Il montre que les applications métalliques exercent une action indubitable sur la sensibilité, la myotilité et la température. Des agents autres que le métal exercent des actions analogues: les aimants, l'électricité statique, le galvanisme, la faradisation. Le domaine de cette branche de la thérapeutique n'est pas encore nettement déterminé, mais il est reconnu que les malades justiciables de la métallothérapie sont essentiellement les névropathes. — L'Académie décide d'appeler de nouveau l'attention du ministre de l'intérieur sur la convenance de rendre la vaccination obligatoire.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. — *Séance du 5 juin*. — Deux espèces d'Hétéroptères non encore signalées pour la faune belge, par M. Lethierry. M. de Borre fait voir une curieuse anomalie présentée par une femelle du *Melolontha vulgaris*.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Juillet. A travers la Sibérie (J. Moulinasse). — L'art de l'assassinat en Italie. — Robert Walpole (Ch. Verbrugghen). — L'Encyclique de S. S. Léon XIII sur le mariage (A. Van Weddingen). — La science et l'enseignement supérieur de l'agriculture. — La fille de l'écurier, suite (Ferdinand de Brackel). — La ruche (E. Valentin).

Précis historiques. Juillet. Les Missionnaires du Haut Zambèse (Le P.-Ch. Croonenberghs). — Les Filles de Notre-Dame à Mons, 1608-1797 (Ch. Rouselle). — Un récollet flamand, premier apôtre du Mexique, suite (Fr. Kieckens). — Nos insectes, suite (V. Van Tricht).

Ciel et Terre. 1^{er} juillet. La prévision du temps (F. Van Rysselberghe). — Quelques mots sur les orbites des astéroïdes (L. Niesten). — Phénomènes périodiques naturels (A. Meuris et J. Vincent). — Le ciel pendant le mois de juillet (L. Niesten). — *Revue météorologique* de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Annales d'oculistique. Mai-juin. Études d'optique physiologique. Fin (Badal). — Anatomie et physiologie pathologiques des staphylômes. III (Ed. Hocquard). — De la ténonomie partielle des muscles de l'œil (Ch. Abadie).

Journal des beaux-arts 30 juin. Concours de gravure. — Ed. Huberti. — L'Andromède de J. Popels. — Le Salon de Paris, artistes belges, etc. — *Revue des arts décoratifs*. — Du bas-relief.

Revue critique d'histoire et de littérature. 23 juin. Lenormant, La monnaie dans l'antiquité, t. III. — Conradt, La division des vers lyriques dans le drame grec. — Vie d'Aristote, de Diogène Laërce, p. p. Bywater. — Chatelain, Notice sur les manuscrits de S. Paulin de Nole. — Boucherie, Note additionnelle sur les Ερμηνεύματα et le

Καθημερινή ὁμιλία de Julius Pollux. — Schmolter, La corporation des drapiers et des tisserands à Strasbourg. — Pilger, Les drames de Susanne au XVI^e siècle. — M^{me} de Blocqueville, Le maréchal Davout. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 5 juillet Redhouse. De l'histoire de la poésie turque. — Max Müller, Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde, trad. p. J. Darmesteter; G. de Rialle, La mythologie comparée. — Dunbar, Complète concordance de l'Odyssée et des hymnes homériques — Kihn, Théodore de Mopsueste et Junilius Africanus. — Küsel, L'Assemblée de Heilbronn, contribution à l'histoire de la guerre de Trente ans. — Nisard, Précis de l'histoire de la littérature française. — Wollner, Recherches sur l'épopée populaire de la Russie — Sanders, Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande et Histoire de la littérature allemande. — Séché, Joachim du Bellay.

La Nouvelle Revue. — 1^{er} juillet De l'origine des sauvages (E. Littré). — La durée du service militaire. II. (A. Le Faure). — Un des fondateurs de l'unité italienne: G. P. Trivulzio (E. Flaudin). — Lettres inédites d'Hector Berlioz. — Napoléon Bonaparte: l'officier d'artillerie (T. Colauti). — Pourquoi je suis resté garçon (L. Biart). — *Revue du théâtre*: musique (L. Gallet). — L'élection présidentielle aux États-Unis (E. Masseras). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux Mondes. 1^{er} juillet Le mensonge de Sabine (M^{me} la princesse O. Cantacuzène-Altieri). — Les nouveaux Jacobins (Et. Vacherot). — L'empereur Julien (G. Boissier). — La morale contemporaine. I. — La morale de l'évolution et du darwinisme en Angleterre (A. Fouillée). — Le favori d'une reine. Don Fernand de Valenzuela (E. Baret). — L'Angleterre au temps de la Restauration. II. (H. Blerzy). — La force et la faiblesse des gouvernements démocratiques (G. Valbert).

Revue politique et littéraire 3 juillet. L'enseignement des jésuites et le nouveau programme du baccalauréat. — Frédéric Mistral (P. Hémon). — Barbara, nouvelle russe, fin. — Le pays des épices; Java, Sumatra (Léo Quesnel). — L'éducation du suffrage universel (P. Lafitte). — 10 juillet. Les décrets du 29 mars et l'amnistie. — La moralité chez les sauvages, d'après M. Staniland Wake (L. Carrau). — M. Swinburne (Ch. Vincens). — Les Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. — Une excursion dans le pays de Wagner. — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 3 juillet. Nouvelles études de physique moléculaire dans les gaz très raréfiés (W. Crookes). — Le règne social en histoire naturelle et la classification des organismes sociaux (A. Fouillée). — De la pétrologie, de sa place dans les programmes universitaires (Fouqué). — Une encyclopédie scientifique au IX^e siècle. — 10 juillet. Sur quelques relations générales entre la masse chimique des éléments et la chaleur de formation de leurs combinaisons (Berthelot). — Calcul mental et conformation crânienne (L. Amat). — L'école de Salerno (II. de Varigny). — Le jeu du baguenaudier (E. Lucas).

Revue philosophique. Juillet. Introduction à l'étude du droit naturel (E. Beaussire). — La théorie de la connaissance de Wundt (H. Lachelier). — La personnalité (F. Paulhan). — Du déterminisme historique et géographique (E. Lavisse). — Analyses et comptes rendus: H. Marion, De la solidarité morale. Zaborowski, De l'origine du langage. Benno Erdmann, Zur Charakteristik der Philosophie der Gegenwart in Deutschland. P. Siciliani, La scienza dell'educazione. — Notices bibliographiques.

La Philosophie positive. Juillet-août. Des origines et de l'évolution du droit économique. Suite (H. Denis). — Tableau d'une histoire sociale de l'Église. Suite (V. Arnould). — La déportation et

les déportés (L. Barron). — Salon de 1880 (P. Petrot). — Le divorce. Fin (A. Naquet). — Institutions et mœurs annamites. Fin (Truong Vinh Ky). — La sanction de la morale (Ch. Mismey). — La production artificielle des monstruosités (E. Martin). — De l'établissement brusque et sans transition du suffrage universel en 1848 (E. Littré). — Variétés (E. Littré). — Bibliographie

Revue de géographie. Juillet. La géographie et la politique; application de la géographie à l'étude de l'histoire (L. Drapeyron). — L'Atlantide, fin (P. Gaffarel). — Les Séréres de Sénégambie, suite (J. Carlu). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — Voyage d'El-Abdéry à travers l'Afrique méridionale au XIII^e siècle (A. Cherbonneau). — Gravure: L'isthme de Panama et le projet de canal interocéanique.

Revue historique. Juillet-août. La diplomatie française et l'Espagne de 1792 à 1796 (A. Sorel). — La méthode chronologique (J. Oppert). — L'expulsion de jésuites sous Louis XV (A. Gazier). — Un captif à Alger au XVIII^e siècle.

Revue bordelaise. 1^{er} juillet. A. Comte et M. Guizot (M. Vala). — Leconte de Lisle, fin (G. Roussans). — Sur la recherche de la paternité. — Le salon parisien (H. Colb). — Chronique scientifique. — La réforme de l'enseignement secondaire (E. Bony). — Travaux du Cercle girondin de la Ligue de l'enseignement.

L'Exploration 1^{er} juillet. Interrogatoire des Inouïtes, fin (J. Jackson). — Le R. P. Horner, Notice nécrologique. — Expédition italienne au Soutan (Dr Matteucci). — Nouvelles — Carte de l'Annam, 4^e feuille — 8 juillet. La colonie de Victoria (A. Salles). — Le haut Zambèze. — L'exploration de M. Désiré Charnay. — Exploration de M. Szechenyi au Thibet.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Juillet. Les éléments divins des religions antiques (A. Berthoud). — Verli et les traditions nationales de la musique en Italie, fin. (M. Cristal). — En Islande, souvenirs de voyage III. (P. Vouga).

De Nederlandsche Spectator 3 juillet Alphonse Willems en zijn werk *Les Elzevier*. — Iets over de Meiningers (A.-C. Loeffel). — Aan Zuid-Nederland in 1880. — 10 juillet. Macht en recht. — Iets over de Meiningers. — Le Siècle des Arvelde (J.-G. Frederiks).

De Gids. Juillet. Nicolaas Tulp (H.-C. Rogge) — Manzoni's historische roman.

Unsere Zeit. Juillet. Die beiden Scheikhs, Novelle (O. Ernst). — Colonisation in Cyrenaïka (G. Rohlf). — Die Diplomatie in Orient seit Beendigung des Russisch-Türkischen Krieges. I. (S. Hahn). — Ungedruckte Briefe und Gedichte von Seume. Hrsg. v. Luise Devrient. — Deutsche und Czechen in Verfassungskampfe. I. — Ueber moderne Wandmalerei, nebst einem Blick auf den Zustand der gegenwärtigen Kunst überhaupt. I. (M. Schaller). — Die Zulu und der Zulukrieg. I. — Sibirien und seine Bedeutung für den Welthandel (G. R. Credner). — G.-A.-W. Leonhardt, Staats- und Justizminister. — Literarische Revue. — Politische Revue.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} juillet. Der Prinzgemahl von England und der Prinz von Preussen. I. (W. Herbst). — Raabe, Deutscher Adel; Alte Nester — Tucker, Memoir of the life and episcopate of G.-A. Selwyn, Schluss. — Taubert, Der Goldschmied zu Bagdad; Am Kochelsee; Die Citaden. — Dale, Der Versöhnungstod Christi.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 3 juillet Sachsenoth. — Russische Zustände. — Diderot. — „Lohnt es sich der Muhe, zu leben,“ von W. H. Mallock. — Neues aus Norwegen. — 10 juillet. Italienische Literatur am österreichischen Hofe. — Mittheilungen aus Böhmen. — Von den Pariser Theatern. — Dozon, Bulgarische Volkslieder. — Ungarn: János Arany in deutscher Uebersetzung. — Antonio Buccellati's Werke. — Psychologische Mythologie.

Allgemeine Zeitung. 26 juin-9 juillet. 178-179-189-

190. Kirche und Aberglaube. — 178-179-184-188. Neue Reiseskizzen aus Norwegen. — 179. Das Oberammergauer Passionspiel. — 181. Auf dem Vesuv. Zur Costümkunde. — 182. Bischof Massaja und Abessinien. — 184. Cesare Cantù über Vincenzo Monti. — 185. Die k. Schatzkammer zu München — 186 187. Vertrauliche Briefe Kaiser Josephs II. — 186. Sieben Jahre in Südafrika. — 188-191-192. Eine Geschichte der Freiheit. — 190. Karl v. Scherzers „Weltindustrien.“ — 192. Lessingiana.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Juillet. Nieder-Cochinchina (Fr. von Hellwald). — Die britische Colonie Neuseeland i. J. 1879. Schluss (R. Oberländer). — Die transsaharische Eisenbahn der Franzosen (G. Rohlf). — Die Eiseen im Alpengebiete (J.-C. Beer). — Ueber die Geologie und den Bergbau der Insel Sardinien. Fortsetzung (R. Lepsius). — Die Schätze der Polar-Regionen (Fr. v. Le Monnier). — Das Frauenleben der Erde.

Nineteenth Century. The future of liberalism (M. Arnold). — Atheism and repentance: a familiar colloquy (W. H. Mallock). — The clôture in Parliament (E. D. J. Wilson). — Modern french art (G.-B. Brown). — A Stranger in America (G.-J. Holyoake). — Story-telling (J. Payn). — The commercial treaty between France and England (E. Raoul Duval). — The House of Lords and national insurance (Rev. W.-L. Blackley). — The french clergy and the present republic (Abbé Martin). — The Palais-Royal Theatre (Fr. Sarcey). — Bleeding to death (H. M. Hyndman).

Dublin Review. Juillet. The character of Cicero (R. Ormsly). — The Greek Church (Professor Lamy). — The Apostle of Ireland and his modern critics. — Church and school in Mauritius. — Dr Ward's Doctrinal essays. — St. Catherine of Siena. — The suppression of the congregations in France. — Notices of catholic continental periodicals. — Notices of books.

The Academy 3 juillet. Willis-Bund's Selection of cases from the State trials. — The last two volumes of the Encyclopædia Britannica. — Clermont-Ganneau on the Phœnician bowl of Palestrina. — Schiern's Life of James Hepburn, Earl of Bothwell. — The reform of secondary education in France. — The wallon Church at Norwich. — Whitney's sanskrit grammar. II. — Stephani on the antiquities of Mycenæ. — 10 juillet. Green's History of the English people. — Scoone's Four centuries of english letters. — The works on the english gipsies. — On convict life. — Colville's Ride in petticoats and slippers. — Caird's Introduction to the philosophy of religion. — Budge's Assyrian texts. — Tiesenhause on Count Stroganoff's Collection of oriental coins.

Nature. 1^{er} juillet. The sacred books of the East. — Evolution of the vegetable kingdom. — Three year's experimenting in mensurational spectroscopy. — Experimental researches in electricity. — The late M. Gaugain. — A chapter in the history of the coniferæ. — On some points connected with terrestrial magnetism. — Physical science in Russia — Seismology in Japan.

Mind. Juillet. Statistics of mental imagery (F. Galton). — The unity of the organic individual (E. Montgomery). — On the forms of logical proposition (J. Venn). — Perfection as an ethical end (T. Thornley). — Jewish philosophy and Spinoza (W.-R. Sorley).

The Nation (New-York). 17 juin. The inner life of Guizot. — The foundations of religious belief. — 24 juin. M. de Falloux. — The inner life of Guizot. — The Agamemnon at Oxford.

The International Review. Juillet. Jonathan Edwards (O. W. Holmes). — Frontier folk (G. Booth). — Lord Beaconsfield. — The labor problem, from the labor reform side (J.-H. Jones). — M. Poynter's lectures on art. II. (P.-G. Hamerton). — The wrecking of life insurance companies (J. Wilcox).

Nuova Antologia. 1^{er} juillet. Il verissimo nella

poesia di G. Leopardi (G. Mestica). — Il Diario del Cardinale Duca d'York ultimo degli Stuardi (A. Ademollo). — Le Cantafavole nell' Appennino Marchigiano (Caterina Pigorini-Beri). — I Mediterranei, fine (N. Marselli). — La frontiera russo-tedesca (O. Barattieri). — Le proposte del Sig. Gladstone e il dazio del vino italiano in Inghilterra (L. Luzzati).

Abeille (L.), revue pédagogique. Juillet. Bruxelles. Bruxelles-Exposition. Guide explicatif et illustré. Bruxelles, Decq. 2 fr.

Carlier, Jules. Richard Cobden Mons, Dequesne-Masquillier, 50 c.

De Meester de Ravestein, E. Musée royal d'antiquités et d'armures Musée de Ravestein. Bruxelles. 1 fr.

Harry, Gérard. Guide national de Belgique. Bruxelles, Office de Publicité 50 c.

Richard, Dr H. La santé de l'enfance. 3^e éd. (Bibl. Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Bender, H. Rom und römisches Leben im Alterthum. 2. Halbbd. Tübingen, Laupp. 6 M.

Champfleury. Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue et de Louis XIII à Louis XVI. Paris, Dentu. 5 fr.

Colsenet, Ed. La vie inconsciente de l'esprit (Bibl. de philos.) Paris, Germer-Baillière. 5 fr.

Coust, R. Les religions et les langues de l'Inde. Paris, Leroux. 2 fr. 50.

Curtius, C. Histoire grecque, trad. sur la 5^e éd. par A. Bouché-Leclercq. Fasc. 1. Paris, Leroux. 1 fr. 25.

Encyclopædia britannica. 9th ed. vol. XI. 30 s.

Glogau, G. Abriss der philosophischen Grundwissenschaften. 1. Thl. Breslau, Köbner. 12 M.

Guichard, A. De la législation du théâtre en France. Paris, Larose, 4 fr.

Hall, W. E. International law. London, Frowde, 21 s.

Huxley, Th. H. L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie (Bibl. scientif. intern.). Paris, Germer Baillière.

Ingram, J.-H. E.-A. Poe. London, Hogg. 2 vol. 21 s.

Janet, Paul. Traité élémentaire de philosophie. Paris, Delagrave. 8 fr. 75.

Kossuth, Louis. Memories of my exile Translated from the original hungarian. London, Cassell. 10 s. 6 d.

Lévéque, E. Les mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse dans Aristophane, etc. Paris, Belin. 7 fr. 50.

Lindenschmit, L. Handbuch der deutschen Alterthumskunde. 1. Thl. Die Alterthümer der Merovingen-Zeit 1 Lfg. Braunschweig, Vieweg. 12 M.

Mahaffy, J.-P. History of classical greek literature. London, Longmans. 15 s.

Ménant, J. La bibliothèque du palais de Ninive. Paris, Leroux. 2 fr. 50.

Newton, C.-T. Essays on art and archaeology. London, Macmillan. 12 s. 6 d.

Neyrat, A. S. L'Athos, notes d'une excursion à la presqu'île et à la Montagne des Moines. Paris, Plon. 4 fr. 50.

Pisani, F. Traité pratique d'analyse chimique. Paris, Germer-Baillière. 3 fr. 50.

Portalis, R. et H. Bérardi. Les graveurs du VIII^e siècle. T. I. Paris, Morgand. 30 fr.

Reinke, J. Lehrbuch der allgemeinen Botanik mit Einschluss der Pflanzenphysiologie. Berlin, Wiegand. 12 M.

Rosière, R. Histoire de la société française au moyen âge. T. 1. Paris, Laisney. 8 fr.

Rottenstein, J.-B. Traité d'anesthésie chirurgicale. Paris, Germer Baillière. 10 fr.

Saadi. Le Boustan, trad. p. Barbier de Meynard. Paris, Leroux. 10 fr.

Sartorius. Der Aetna. Bearbeitet v. A. v. Lasaulx. 1 Bd. Leipzig, Engelmann. 40 M.

Smith, T. Roger. Architecture, Gothic and Renaissance. London, S. Low. 5 s.

Stephen, Leslie. Pope (English men of letter). London, Macmillan. 2 s. 6 d.

Tchihatchel, P. de. Espagne, Algérie et Tunisie. Paris, J.-B. Baillière. 12 fr.

Tourmagne, A. Histoire de l'esclavage ancien et moderne. Paris, Guillaumin. 6 fr. 50.

Brux.—Imp. de l'Économie Financière, r. de la Madeleine, 25

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 15 - 1^{er} AOUT 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger(union postale), 10 fr.

Sommaire. — Essais de littérature dramatique, par Ch. Potvin (L. Alvin). — Septime Sévère, par A. De Ceuleneer. II. (A. Troisfontaines). — Le Mystère du Viel Testament (J. Stecher). — Manuel de philologie classique, par S. Reinach (Ch. Michel). — Le Cantique des cantiques traduit et interprété par C. Kossowicz (C. de Harlez). — Publications allemandes (G. van Muyden). — Bulletin. — Action de la pression sur les corps solides, d'après W. Spring. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Ch. Potvin. *Essais de littérature dramatique en Belgique*. Première série : drames historiques. Seconde série : scènes de mœurs. Bruxelles, Muquardt, 2 vol.

Il n'est plus besoin de signaler M. Ch. Potvin aux lecteurs belges : les succès de cet écrivain ont été nombreux, ils embrassent tous les genres littéraires. Lauréat des concours quinquennaux et triennaux, il a goûté presque tous les genres de triomphe auxquels puisse aspirer un auteur. Il nous donne aujourd'hui, comme sa part contributive aux solennités nationales, les deux beaux volumes dont on vient de lire les titres. Le premier contient : *Jacques d'Arteveldt*, drame en vers, qui a remporté le prix au concours de la période triennale 1857-1860 ; *Les Gueux*, autre drame en vers, couronné pour la période suivante ; *Le Doyen des Bras-seurs*, poème dramatique, publié aujourd'hui pour la première fois, bien qu'écrit en 1869 ; *La Mère de Rubens*, drame qui a valu à son auteur le prix triennal de 1870-1873, représenté cette même année à Bruxelles et, en 1875, à Paris ; ce drame est au nombre des pièces qui seront offertes au public durant les fêtes qui viennent de s'ouvrir. Le second volume ne contient que des drames bourgeois, des scènes de mœurs empruntées à notre époque. C'est d'abord une petite comédie en prose, les *Truffes* ; puis *La Comédie électorale*, en vers, dont la *Revue de Belgique* a eu la primauté en 1878 ; *L'Homme de génie*, drame en vers, inédit ; *Le Patchouli*, un acte en vers ; *Le Luxe*, drame en vers, inédit, et *Le Soufflet*, un acte en vers. Nous n'entreprendrons point l'analyse de ces nombreux ouvrages ; nous nous bornerons, pour cette fois, à raconter une petite anecdote qui se rapporte à l'un d'eux et que nous tenons d'un de nos amis. Voici en quels termes celui-ci nous a fait le récit d'une sorte de mystification, très innocente, dont il a été l'objet. Notre ami faisait partie d'un jury chargé de décerner le prix triennal de littérature dramatique. Parmi les ouvrages envoyés au concours se trouvait un drame en vers intitulé *Robert Magloire*. La pièce, au point de vue de la scène, laissait beaucoup à désirer ; la donnée, invraisemblable et d'un médiocre intérêt dramatique, l'avait fait écarter de l'avis unanime du jury, qui n'était point demeuré insensible à d'éminentes qualités de style. Notre ami, tout en partageant l'avis de ses col-

lègues et croyant reconnaître dans ce drame le coup d'essai de quelque jeune débutant, en était à regretter d'avoir peut-être contribué à décourager une vocation sérieuse. L'auteur avait gardé l'anonyme. Notre ami avait transcrit les passages qui lui avaient paru les plus remarquables ; il les savait par cœur et les citait à qui voulait les entendre. Les lecteurs de *L'Athenæum* jugeront s'il avait tort. Voici quelques-uns des vers qu'il avait retenus. Une jeune fille se destinant au théâtre s'exprime en ces termes :

Je voudrais débiter
Dans le genre élevé, le plus large à chanter !
Qu'il est beau de sentir vibrer dans sa poitrine
Et passer dans sa voix l'âme d'une héroïne !
C'est Hayden adressant à la création
L'hymne d'enthousiasme et d'admiration ;
C'est Spontini faisant au cœur de la Vestale
Chanter l'amour martyr, la passion fatale ;
C'est le pressentiment de la mort qui donna
La romance du saule à la Desdémone ;
C'est, c'est l'émotion, la grandeur, l'harmonie !
C'est le ravissement au Ciel par le génie.
L'art, c'est Dieu qu'ici bas
L'on écoute, l'on sent, l'on voit ! Qui lui résiste ?

Le poète Robert Magloire expose, devant la jeune fille, le plan d'un opéra dont il veut faire le libretto pour son ami Fritz, le compositeur.

Nous chanterons à deux une idylle, l'idylle
Du progrès par l'attrait infini du devoir !
On y verra régner l'homme en tout son pouvoir,
Noble et bon, simple et fier, modeste et vénérable,
Donnant à la raison un charme incomparable.

Je mettrai près de lui l'ange de la pudeur.
Ecoutez, c'est l'oiseau ; regardez, c'est la fleur !
Comme une reine à qui l'on a caché sa race,
Etant la grâce même, elle ignore sa grâce ;
Enfant par l'innocence et femme par l'esprit,
Son regard est au ciel qui rayonne et sourit.
C'est Noëmi chez Ruth, c'est Psyché chez sa mère,
C'est Marguerite avant Faust et son vil compère,
C'est Eve dans l'Eden, c'est Béatrix aux Cieux,
C'est quelque chose encor de plus délicieux ;
Car il faut qu'elle soit une femme moderne.

— Monsieur, de Diogène avez-vous la lanterne ?
interrompt la jeune fille qui, sans s'en douter,
vient d'entendre son propre portrait.

Robert Magloire, le poète, était, au commencement de la pièce, un réaliste à tous crins. La candeur d'Esther, la jeune fille qu'il vient de rencontrer à Ostende sur la plage, a changé ses idées ; il est devenu un fervent amant de l'idéal : la conversion est un peu brusque ; mais, comme chez tous les néophytes, elle n'en est que plus exagérée. A un ami qui s'étonne de ce revirement, le poète répond :

Ma voix n'est pas suspecte !
Si vous voulez qu'un jour l'avenir nous respecte,
Respectez le passé dans ses créations.
L'antique ! il eut du beau les pures visions !
Toute grandeur remonte à ces sources premières,
Où l'Europe a puisé ses meilleures lumières.
Racine se sentait un rossignol au cœur
Qui chantait l'amour vrai, doux, terrible, vainqueur.
Lamartine s'élève aux grandeurs poétiques ;
Notre admiration doit un culte aux classiques ;
Ce nom qu'après Homère illustrent les Mozarts,
Doit rester au fronton du temple des beaux-arts.
Osons ! mais, sans le goût et sans l'honneur, l'audace
N'est que l'art des boudoirs ou de la populace.

Oser, oh ! c'est penser justement, grandement,
Noblement.
Dans tout ce que l'on crée, il faut que l'âme brille.
L'idéal est bien plus l'homme que sa guenille !
L'art, c'est Dieu ! c'est le beau, le vrai, le bien...

Notre ami n'avait point tort de se passionner pour ces vers, et, n'était ce rossignol qui chante dans le cœur de Racine, nous partagerions son sentiment. Il nous citait encore ces vers que l'auteur met dans la bouche d'Esther :

Je chante, je ne suis plus moi-même ; je suis
L'âme avec ses espoirs, ses rêves, ses ennuis !
Bienheureux le poète et l'artiste qui crée.
Il puise les grandeurs à leur source sacrée.
Il nous prend, comme fait l'abeille dans la fleur,
Tout ce que nous avons d'émotion au cœur,
Pour nous en composer une sainte ambrosie :
La musique tantôt, tantôt la poésie,
Qui, centuplant notre être, enivré de beauté,
Fait battre en notre cœur toute l'humanité.

Notre ami se disait : « Le poète qui a écrit ces vers a certainement de l'avenir. » Il regrettait de ne pas le connaître. Un nom cependant, une adresse plutôt, se trouvait sur le manuscrit. A tout hasard, il envoya à cette adresse une lettre conçue à peu près en ces termes : « Monsieur, j'ai lieu de vous croire jeune et susceptible de faire encore des progrès ; c'est ce qui me décide à vous écrire, bien que cette démarche ne soit point absolument régulière. Vous avez concouru pour le prix triennal de littérature dramatique. En qualité de membre du jury, j'ai vu votre drame *Robert Magloire*. Tant qu'ont duré les délibérations, je devais m'abstenir de tout rapport avec les concurrents. Aujourd'hui que le jugement est prononcé, je crois pouvoir me mettre en relations avec vous. Je commence par vous déclarer que nous avons été unanimes pour écarter votre ouvrage ; il laisse trop à désirer sous le rapport de l'action et de l'intérêt dramatique. J'ai été frappé du mérite de quelques scènes et surtout de la perfection presque constante du vers. Je vois là plus que des promesses, et je serais heureux de contribuer à vous fournir l'occasion de manifester votre talent au grand jour. »

La semaine n'était point écoulée que notre ami recevait la visite d'un jeune architecte de province que des travaux appelaient à Bruxelles ; il profitait de l'occasion pour apprendre ce que pouvait signifier une lettre qu'il avait reçue et qui ne laissait point de l'intriguer. Il aimait la littérature et s'en occupait dans ses moments de loisir, mais n'avait jamais écrit de drame ; si son adresse se trouvait sur un des manuscrits soumis à l'appréciation du jury, c'était à son insu. Qui pouvait avoir ainsi disposé de son nom ? Il avait vainement cherché, aucun de ses amis ne pouvait s'être permis cette plaisanterie.

Ayant conservé dans notre mémoire plusieurs vers que nous avons si souvent répétés notre ami, surtout ceux-ci :

Ecoutez, c'est l'oiseau, regardez, c'est la fleur !
Etant la grâce même, elle ignore sa grâce,

ce n'est pas sans surprise que nous les avons retrouvés accompagnés de tous les autres cités plus haut dans le drame intitulé : *L'Homme de génie*. Ces vers étaient donc, non d'un débutant,

mais d'un poète maître de son talent. Nous comprenons toutefois l'échec que *Robert Magloire* ou *L'Homme de génie* a éprouvé devant le jury. Malgré des beautés de premier ordre et une foule de vers bien frappés qu'on peut joindre à ceux que citait notre ami, la pièce ne nous satisfait pas non plus. Il lui manque ce qui manque à presque tous les ouvrages dramatiques qui se produisent chez nous : l'art de la mise en scène et cette vérité des mouvements qui donne la vie au drame. Comment, en effet, avec un théâtre français tel qu'il est constitué en Belgique, nos écrivains pourraient-ils acquérir l'expérience des effets scéniques que les auteurs parisiens trouvent dans une sorte de collaboration avec les acteurs durant les nombreuses répétitions qu'ils exigent avant de permettre à l'ouvrage de paraître devant le public ? Un écrivain belge, à Bruxelles, obtient difficilement une représentation, surtout si sa pièce est une œuvre sérieuse ; est-elle acceptée, on la monte à la hâte ; les interprètes dont il doit se contenter, ne sont point, comme ceux des premiers théâtres de Paris, capables de lui donner des conseils, de lui demander des changements qui assureraient le succès. Avec un talent comme celui dont il a donné tant de preuves, M. Ch. Potvin, dans un autre milieu, deviendrait un vrai poète dramatique, tandis que, s'abandonnant à sa facilité, cédant à sa propension au lyrisme, il ne serre point d'assez près un sujet et satisfait rarement au besoin de mouvement qu'éprouvent les spectateurs d'une action dramatique.

Les Truffes, La Comédie électorale. Le Luxe. Le Patchouli. Le Soufflet, qui complètent le volume où se trouve *L'Homme de génie*, sont des poèmes satiriques plutôt que des comédies. Le tempérament de M. Ch. Potvin est, en effet, plus lyrique que dramatique, plus satirique que comique. L. ALVIN.

Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère, par A. de Ceuleneer. Bruxelles, Hayez, 1880, in-4°.

II

J'ai retracé abrégément la biographie de Septime Sévère, telle que M. de Ceuleneer l'entend. A peu de chose près, elle occupe la moitié de son mémoire. Le reste roule sur la politique de son héros, sur les changements introduits par lui dans l'administration et dans le droit, enfin sur la persécution à laquelle les chrétiens furent en butte sous son règne.

Tant qu'il avait eu des compétiteurs, Sévère s'était efforcé d'attirer à lui tous ceux contre qui il n'avait pas à lutter. Le jour où il n'en eut plus, il jeta le masque et s'appliqua à détruire ce qui subsistait encore des institutions républicaines, à fortifier le plus possible son autorité, à fournir à ses fils le moyen de gouverner après lui, bref, à fonder tout à la fois une monarchie absolue et une dynastie.

Dès ce moment, son attitude vis-à-vis du Sénat est tout autre que précédemment. S'il daigne encore se présenter devant lui, c'est pour recevoir ses hommages et savourer ses adulations. Quand il a des décisions à prendre, presque toujours il charge un questeur de les lui transmettre, et, avant aussi bien qu'après le sénatus-consulte qui les consacre, elles ont par elles-mêmes force de loi. Il s'ingère de tout, même du menu détail des affaires courantes, et du fond des provinces les plus reculées il décrète la vente des biens de quelque pupille, par exemple, ou la construction d'une route dans le voisinage de Rome.

Mais si, du jour où il est sans ennemis, il croit pouvoir se passer de l'appui du Sénat, s'il se comporte en maître absolu, non plus qu'au-

paravant il ne néglige rien pour mettre de son côté et le peuple, et les provinces, et l'armée, l'armée principalement, à qui il doit son élévation et sur laquelle il compte pour léguer à ses fils le pouvoir dont elle l'a jadis revêtu.

Il satisfait le peuple, comme on le satisfaisait alors, en l'amusant, en lui distribuant à profusion du blé et de l'huile et en amoncelant de telles quantités de l'un et de l'autre, qu'à l'avènement de son successeur, il en restait de quoi en pourvoir pendant six ans les cent quatre-vingt-dix mille nécessiteux de la capitale ; les provinces, en refrénant le penchant au pillage de leurs gouverneurs, en y multipliant les privilèges, en les protégeant contre les déprédations des barbares ; l'armée, en l'enrichissant, en fermant, à l'occasion, les yeux sur les écarts de la discipline et en faisant entrevoir à tous les légionnaires l'espérance d'entrer dans la garde prétorienne et d'avoir ainsi, en même temps qu'une grosse paie, la perspective de ne plus vieillir sous les armes.

C'est par le mot *laboremus* qu'à son lit de mort Sévère avait adressé ses adieux à sa famille. Il semble, tant il fit de changements dans l'administration et dans le droit, que tel ait été toujours son mot d'ordre. On l'y voit toucher à tout : il confie à des chevaliers des fonctions qui, jusque-là, avaient été le monopole des membres de l'ordre sénatorial ; il adjoint au préfet de l'annonne des *subprefecti annonæ urbis* ; il réorganise le service des postes et, à l'imitation de Nerva, qui l'avait fait pour celles d'Italie, il remet aux mains de l'Etat toutes celles des provinces ; il crée de nouvelles subdivisions territoriales, particulièrement en Bretagne, en Gaule, en Syrie, dans la Galatie, en Cilicie, en Afrique ; sur beaucoup de points, il fonde des colonies ou renforce celles qui y étaient établies ; il octroie le droit colonial ou le droit municipal à maintes localités de la Dacie, de la Mésopotamie, de l'Arabie, etc. ; il permet aux Grecs d'Alexandrie et du reste de l'Égypte d'avoir leur Sénat à eux ; il proclame la petite île de Scythus indépendante d'Athènes ; il ordonne la restauration du grand aqueduc de Carthage ; il rebâtit Byzance, qu'il avait si rudement traitée ; il fait construire ou réparer des routes et des ponts en Italie, en Sardaigne, en Bretagne, en Germanie, dans la Norique, dans la Rhétie, en Pannonie, etc.

De même qu'aux différentes branches de l'administration, sa sphère d'activité s'étend à toutes les parties du droit, aux personnes et aux choses, à l'acquisition de la propriété, à l'hérédité, au régime hypothécaire, à la procédure civile, à la condition des esclaves, à celle des *servi pœnæ*, à la juridiction criminelle, etc. La science du droit lui est redevable de progrès très marquants, et le Code Justinien témoigne, en maints endroits, de son zèle pour la cause de la justice. Il est vrai qu'il ne fut pas le seul auteur des réformes opérées sous son règne dans le domaine du droit, et que l'honneur en revient pour une bonne part aux grands jurisconsultes qu'il appela à siéger au *Concilium principis*, à Papinien, à Paul, à Ulpian ; mais, pour n'avoir pas tout fait par lui-même, rien que pour s'être aidé des lumières de ces hommes éminents, il y aurait de l'ingratitude à ne pas associer dans le même concert de louanges son nom aux leurs.

Sévère ternit sa gloire par des cruautés. Il en commit et il en laissa impunément commettre par l'un des préfets du prétoire, par Plautien. Né comme lui en Afrique, peut être même son parent, Plautien était une sentine de vices. Orgueilleux, cupide, pillard, gourmand, perdu de débauches, il avait sur son maître un tel ascendant qu'il crut se pouvoir tout permettre, jusqu'au jour où Némésis, l'implacable déesse, le punit de ses forfaits, en le condamnant à finir comme finirent des misérables de son espèce, Séjan, Pé-

rennis et d'autres. Malheureusement pour la renommée de Sévère, ce n'est pas l'extrême dureté avec laquelle il avait traité les adhérents de Nigér et d'Albinus qui seule plaide contre lui. Même après la mort de Plautien, beaucoup, sous l'un ou l'autre prétexte, ressentirent les effets de sa cruauté. De ce nombre furent les chrétiens. Au début de son règne, de peur de s'en faire des ennemis, il les avait ménagés. Quand il cessa de les craindre, il lança contre eux cet édit fameux qui défendait à tous les sujets de l'empire d'embrasser, soit le judaïsme, soit le christianisme, mais qui, dans le fait, n'atteignait pas les juifs, car jamais ils ne cherchèrent à recruter parmi les gentils des adeptes de leur foi, tandis que pour les chrétiens d'Afrique, d'Égypte, de Syrie, de Cappadoce, d'Arménie, d'Italie, des Gaules, il eut des résultats affreux.

Et cependant, en dépit de ses cruautés, Sévère fut un empereur populaire, et cela se conçoit. Depuis la défaite d'Albinus, l'ordre et la tranquillité avaient, sous lui, régné à peu près partout. Il avait rendu au monde la paix, ce bien suprême, objet de la convoitise de tous. S'il gouvernait en despote, il avait de grandes qualités ; il s'était montré excellent administrateur ; l'empire lui devait des bienfaits signalés, et si même il était cruel, du moins, à la différence de certains de ses prédécesseurs, ce n'était ni un monstre ni un fou. Il n'est donc pas surprenant que Rome, l'Italie et les provinces, l'Afrique surtout lui aient prodigué des marques de reconnaissance en lui érigeant à l'envi des arcs de triomphe, des autels et des statues.

Si long que soit ce résumé, il est néanmoins fort incomplet, et il ne donne qu'une faible idée de la multiplicité des matériaux accumulés par M. de Ceuleneer à l'appui de ses récits ou de ses jugements. Il n'est aucune source d'information dont il n'ait amplement profité. Selon l'exigence des cas, il invoque tour à tour ou simultanément le témoignage des anciens, des modernes, des médailles, des monnaies, des documents épigraphiques. Le parti qu'il a su tirer de l'épigraphie imprime à son œuvre un cachet de nouveauté très remarquable. Pour s'en persuader, il suffit de lire le chapitre où il énumère les témoignages de reconnaissance décernés à Sévère, à sa femme et à ses fils. C'est par centaines qu'à ce propos il cite les inscriptions découvertes sur les points les plus divers du monde romain. Sans doute, pour les citer, il n'a eu qu'à consulter les recueils de Mommsen, d'Orelli, de Henzen, etc. ; mais cela n'empêche pas qu'en y puisant à pleines mains, il n'ait bien mérité de la science historique.

De tout ce qui précède, il ne s'ensuit point que le dernier mot de la critique soit dit sur Sévère, ni qu'il n'y ait rien à reprendre à l'œuvre de son biographe. Si beaucoup de ses pages, sa conclusion tout entière notamment, sont d'un bon style, il en est, en petit nombre toutefois, où l'expression tantôt est incorrecte, tantôt outre-passe évidemment la pensée, et où il y a de l'embarras dans le récit, dans le raisonnement, dans les descriptions. Ça et là, les détails sont si menus qu'ils prêtent à rire. L'agencement des matières n'est pas non plus toujours ce qu'il devrait être. Enfin, les redites sont assez fréquentes. Peut-être aussi, afin d'éviter les hors-d'œuvre, aurait-il fallu être plus sobre de développements sur certains sujets, entre autres sur la situation de l'Église au III^e siècle. Mais, après tout, ce sont là des défauts de forme qui réclament l'indulgence, et, si l'on s'y arrête, c'est pour montrer à l'auteur qu'on l'a lu attentivement.

Quant au fond, tout riche qu'il est, il m'est avis qu'il ne l'est pas encore assez. Il n'eût pas été inutile, par exemple, d'insister sur la valeur de l'accusation dirigée contre Julia Donna. Par trois fois et sans ombre de réserve, M. de Ceuleneer la qualifie de Messaline. Selon lui, c'était

« une âme ardente et voluptueuse ». Nonobstant cela, il se refuse à croire qu'elle ait jamais conspiré contre son mari, ni que ç'ait été une incestueuse. Lui-même constate que Plautien osa un jour la calomnier près de l'empereur; que l'on a d'elle des médailles, sur lesquelles est gravé le mot *puclitia*; qu'elle s'occupait assidûment des plus grands intérêts de l'empire; qu'elle cultivait les lettres, la philosophie, la géométrie; que la vie d'Appollonius de Tyane fut écrite à son instigation; qu'elle propageait autour d'elle les croyances religieuses de l'Orient, en un mot, que sous plus d'un rapport, c'était une femme supérieure. Est il donc impossible que l'on se soit mépris sur le compte de ses mœurs et que, calomniée de son vivant, elle l'ait été après sa mort? On serait d'autant plus enclin à le penser que Dion Cassius se tait sur ses prétendus adultères. En tout état de cause, c'est là une question susceptible de controverse, et il importait, me paraît-il, d'instruire sommairement un procès qui, pour sûr, n'est pas vidé.

De même, le rôle que Sévère aurait joué vis-à-vis de l'armée est-il bien tel que M. de Ceuleneer le prétend? A l'en croire, bien qu'il eût accru le nombre des légions, il l'aurait affaibli, en apprenant aux soldats à vivre dans le désordre, en les accablant de faveurs, en les enrichissant ou, ce qui est tout un, en les corrompant. Malgré soi, l'on se demande si ces graves imputations sont fondées, et l'on penche à conclure que non, en voyant M. de Ceuleneer lui-même constater que Sévère « se soucia de la discipline militaire », que « dans certains cas il prit des décisions assez rigoureuses, » afin d'en prévenir ou d'en réprimer les écarts, et qu'un jour il fit à un gouverneur des Gaules des remontrances sur la nécessité de la maintenir. Il est vrai que, d'après Hérodien, à qui d'ailleurs M. de Ceuleneer ne se fie guère, il autorisa ses soldats à se marier. Mais, supposé le fait exact, qu'est-ce qui prouve qu'il ne le fit pas dans l'intérêt de la moralité? Quoi qu'il en soit, avant de le déclarer responsable des suites déplorables qu'entraîna pour l'empire le relâchement de la discipline, il eût convenu de s'assurer que réellement sa conduite est aussi reprochable qu'on veut bien l'affirmer.

Incidentement, M. de Ceuleneer blâme Sévère d'avoir recouru à la ruse pour désarmer les prétoriens. Cette façon d'agir lui paraît indigne de lui et de l'armée. Je ne suis pas de son sentiment. L'emploi de la force aurait coûté la vie à des centaines, et qui sait, à des milliers d'hommes. Plutôt que ces hécatombes, je l'avoue, j'aimerais mieux une ruse qui en soi est innocente.

J'ignore si c'est par inadvertance ou volontairement que M. de Ceuleneer tra-luit ces mots de Spartien : *publice declamavit*, par : « il fit ses premières armes. » Toujours est-il que sa traduction induira en erreur quiconque n'aura pas sous les yeux le texte latin. Comment s'imaginer qu'on y doit suppléer : « dans la carrière de l'éloquence? »

Pour ne pas allonger indéfiniment ce compte rendu, je borne là mes observations sur le mémoire que je viens d'analyser, et je me résume, en disant que, malgré les vices de forme dont il est entaché, et quoique, par-ci par-là, le fond en soit plus ou moins défectueux, il offre cependant un très vif intérêt, qu'il accuse une vaste érudition et une connaissance approfondie de tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'histoire de Sévère, conséquemment, que l'Académie a fait acte d'équité en le couronnant.

En terminant, je ne puis me défendre d'une réflexion, qui, du reste, se présente naturellement à l'esprit de quiconque étudie l'histoire de l'empire romain : c'est que bien heureux sont les peuples dont les lois sur la transmission et les limites du pouvoir ne laissent point de prise à

l'arbitraire ou à la violence. Si Rome en avait eu de telles et si elles avaient été respectées, que de larmes, que de ruines, que de crimes lui eussent été épargnés avant et après l'avènement de Sévère au trône! Et, pour le genre humain, — car Rome, c'était l'univers, — quel bonheur c'eût été de n'avoir pas, à chaque changement de règne, de semblables calamités à attendre!

A. TROISFONTAINES.

Le Mystère du Viel Testament, publié, avec introduction, notes et glossaire, par le baron James de Rothschild, tome II. Paris, Firmin Didot. LXIII et 391 pp. in-8.

Ce second volume est digne du premier que nous avons analysé dans l'*Athenæum belge* du 1^{er} avril 1879. Le texte de la grande encyclopédie dramatique est, cette fois, poussé du vers 9365 au v. 17566. Cet espace comprend sept tableaux : le sacrifice d'Abraham, le mariage d'Isaac et Rebecca, le droit d'aînesse vendu par Esau, la fuite de Jacob en Mésopotamie, sa lutte contre l'Ange, la naissance de Benjamin et les songes de Joseph. M. de Rothschild consulte toutes les littératures, tous les patois, pour nous donner une revue complète des moindres traductions, transformations ou imitations de l'une ou l'autre scène de ce théâtre populaire. Ce sera, comme nous l'avions prédit, un véritable monument philologique.

Les recherches au sujet du *Sacrifice d'Abraham* sont particulièrement intéressantes. C'est le mystère favori du seizième au dix-huitième siècle. On le représente à Laval en 1507, à Caen et à Metz en 1520. La représentation donnée en 1539 à Paris, « au logis de Flandres », par les Confrères de la Passion est curieusement décrite dans la *Cronique du roy François premier de ce nom* (Ed. Guiffrey, Paris, 1860). Grâce aux connaissances bibliographiques du savant éditeur du *Viel Testament*, nous pouvons nous rendre compte de tous les changements que l'on imaginait selon le lieu et l'occasion du spectacle. M. de Rothschild constate que presque toujours les Confrères de la Passion ont gâté le texte encore naif du quinzième siècle par des dissertations dans le genre des *Sinne-Spielen* de nos Rhétoriciens. Dans des tirades interminables, Abraham parle doctoralement de la lutte de Nature et de Raison, du feu sensible et naturel qu'il porte en sa main et du « feu supernaturel » qui brûle dans sa pensée. Il subtilise, il ergote sur son rôle de père qui est « actif », tandis que celui de son fils est « passif ». Dans la légende du Talmud, les hésitations sont d'une nature moins artificielle. Le patriarche, recevant l'ordre « du cruel dieu des Juifs », cherche d'abord des faux-fuyants et feint de ne pas comprendre lequel de ses deux enfants il doit immoler.

Les scènes pastorales étaient intercalées pour reposer l'esprit des spectateurs. Elles ont, dans le texte de 1539, un développement extraordinaire. L'éditeur recherche, à ce propos, l'origine de ces bergeries en France. Dès le XIV^e siècle, il rencontre Philippe de Vitry que Villon railla dans ses *Contredictz de Franc-Gontier* :

Sur mol duvet assis, ung gras chanoine
Lez ung brasier, en chambre bien nattée,
A son costé gisant dame Sidoine....

Lors je congneuz que, pour dueil appaiser,
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Un autre poète pastoral, Guillaume Crétin, ridiculisé par Rabelais sous le nom de Romingobis, fournit aux Confrères de la Passion le rythme idyllique à cinq syllabes et en strophes de huit vers :

Il n'est tel plaisir
Que estre à son désir

Couché et gésir
Parmy ses beaux champs,
Fleurettes choisir....

En 1615, Jean Rosier, prestre, pasteur d'Esplechin, au diocèse de Tournay, publia sous le titre d'*Isaac* une imitation presque servile de ces divers dialogues. C'était affaire de piété plutôt que de littérature : on n'y regardait pas de si près pour ces jeux populaires. A Dinant, en 1625, c'est un maître d'école, Nicolas Bello, qui arrange un petit mystère sur le même sujet. On le recherchait pour les fêtes scolaires, parce que c'était un thème d'obéissance à son père et à Dieu. Tel était l'esprit du « Mystère de l'immolation d'Abraham, par personnaiges », joué par les écoliers de Dijon en 1532. Il n'y avait plus que quatre rôles : l'Ange, Abraham, Isaac et Sara. Le héraut du prologue disait :

Nous sommes jeunes et n'avons pas grant sens
De reciter batailles ou grans histoires...
Ne croyez pas que jouons pour argent.

Mais ce furent les Calvinistes qui s'attachèrent surtout à cet épisode de la Genèse. La terrible épreuve plaisait à leur sombre génie. Ils y voyaient le symbole de la résignation stoïque et farouche. Théodore de Bèze essaya même, en 1550, de perfectionner ce mystère allégorique en le transformant en une sorte de tragédie classique, intitulée *Abraham sacrifiant*. Les chœurs, représentés par deux « demi-troupes » de bergers, reproduisent quelquefois maladroitement les allures de la tragédie de Sénèque; on y rencontre aussi la préciosité pastorale à la mode de la Renaissance. En revanche, quand le poète s'inspire des luttes religieuses du temps, il trouve des accents qui devaient émouvoir profondément un auditoire composé surtout de fanatiques et de proscrits. C'était si bien une pièce allégorique qu'on y voyait le rôle de Satan joué « en habit de moyne ». Le public de Lausanne devait applaudir ces tirades pleines d'allusions :

Dieu est au ciel et bien je suis en terre ;
Dieu fait la paix, et moy je fais la guerre ;
Dieu règne en haut, et bien je règne en bas ;
Dieu fait la paix, et je fay les debas ;
Dieu a créé et la terre et les cieus ;
J'ay bien plus fait, car j'ay créé les Dieux....
O froc, o froc, tant de maux tu feras
Et tant d'abus en plein jour couvriras !
Ce froc, ce froc un jour cognu sera,
Et tant de maux au monde apportera
Que, si n'estoit l'envie dont j'abonde,
J'aurois pitié moy mesme de ce monde,
Car, moy qui suis de tous meschans le pire,
En le portant moy mesme je l'empire.

Mais ni la satire politique ni l'enthousiasme religieux n'ont favorisé le développement du véritable drame. En dehors de quelques cantiques qui font penser au mâle lyrisme de Marnix, on ne peut guère citer que la belle scène qui montre les angoisses d'Abraham, au moment du sacrifice :

Or ça, mon fils ! hélas, que veux-je dire !

ISAAC.

Plaist-il, mon père ?

ABRAHAM.

Hélas, ce mot me tue !
Mais si faut-il pourtant que m'esvertue.
Isaac, mon fils, le cœur me tremble.

ISAAC.

Vous avez peur, mon père, ce me semble.

ABRAHAM.

Ha, mon amy, je tremble voirement.
Hélas, mon Dieu !...

De Bèze, nommé par Calvin professeur de littérature grecque, se souvient ici des plus beaux passages de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. C'est par l'influence hellénique que le sombre rigoriste retourne à la franche nature, à la véritable humanité.

Mon père, hélas, je vous crie mercy.
Hélas, hélas, je n'ay ne bras ne langue
Pour me défendre ou faire ma harangue !
Mais, mais voyez, o mon père, mes larmes;
Avoir ne puis ni ne veux autres armes
Encontre vous : Je suis Isaac, mon père,
Je suis Isaac, le seul fils de ma mère,
Je suis Isaac, qui tien de vous la vie :
Souffrirez-vous qu'elle me soit ravie ?
Et toutesfois si vous faites cela
Pour obéir au seigneur, me voilà,
Me voilà prest, mon père, et à genoux,
Pour souffrir tout et de Dieu, et de vous.
Mais qu'ay-je fait, qu'ay-je fait pour mourir ?
He Dieu, He Dieu, veuillez me secourir !

Abraham et Agamemnon, au point de vue humain et littéraire, se trouvent dans une situation analogue. Les poètes sont donc amenés à leur prêter souvent le même langage. On constate cette similitude intéressante jusque dans le *Viel Testament*. M. de Rothschild accorde même la supériorité « au style simple et aux ressorts primitifs » du mystère qu'il édite avec tant de soin. Il nous semble pourtant que toute la naïveté du quinzième siècle ne saurait l'emporter sur le pathétique profond répandu dans la tragédie de Théodore de Bèze. Elle est vaincue, à son tour, par la tragédie grecque, en ce qui concerne la noblesse et l'énergie des sentiments. Isaac est trop facilement résigné ; il devient tout à coup inerte et passif. Dans Euripide, Iphigénie a plus de fierté ; elle accepte l'immolation, mais elle veut qu'on écarte toute apparence de contrainte : « Au reste, que personne ne porte ses mains sur moi ; je présenterai mon sein en silence et avec courage. » Et le chœur des jeunes Chalcidiennes applaudit à cette sorte de délicatesse héroïque. Polyxène n'a pas moins de véritable grandeur : « O Grecs ! que personne ne porte les mains sur moi ; j'offrirai ma tête d'un cœur résolu. Mais, au nom des Dieux, en m'immolant, souffrez que je meure les mains libres, en personne libre. »

Cet esprit de liberté que la Grèce a introduit en Europe, ne va pas sans le bon goût, qui n'est que la justesse du bon sens dans la littérature et dans tous les arts. A l'époque même d'Aristophane, la familiarité tragique n'eût pas toléré les détails trop naïfs qui commencent au v. 15, 700 du *Viel Testament*. C'est Rachel qui parle :

Vray Dieu, tant j'é le corps lassé
Et le povre ventre cassé !
J'ay au corps une douleur dure,
La plus grande que onque passé,
Et est mon enfant entassé
Icy bas, qui quiert ouverture.

Plus loin, la scène entre Ruben et Balla, la concubine de son père, est d'un réalisme encore plus choquant. On y parle, sans doute, « d'un amour si loyal », mais ces mots mêmes, en pareille situation, révèlent pour ce bon vieux temps une éducation morale assez étrange. Il serait puéril de s'en indigner ou d'en rire ; le *sens historique*, si développé aujourd'hui, nous porte plutôt à étudier impartialement la valeur de tels documents. Ils nous font d'autant mieux pénétrer dans l'âme d'un siècle qu'ils se présentent à nous dans un texte parfaitement élucidé. Les rapprochements bibliographiques acquièrent ici toute leur importance. A mesure qu'on utilise ces renseignements si divers et ces notes si exactes et si complètes, on se persuade que les possesseurs de raretés coûteuses, tels que les Rothschild, les d'Aumale, les Ashburnam, etc., travaillent, en somme, *ad usum delphini*, c'est-à-dire au profit du public de plus en plus grand des érudits, des curieux et des chercheurs.

J. STECHER.

S. Reinach. *Manuel de philologie classique*, d'après le « Triennium philologicum » de W. Freund et les derniers travaux de l'éru-

tion. Paris, Hachette, 1880. 1 vol. in-8°.

Tous ceux qui s'intéressent aux progrès des études classiques désiraient depuis longtemps voir aux mains des étudiants de Facultés de lettres et des professeurs de l'enseignement secondaire un manuel qui les orientât sur les principales questions de la philologie et leur indiquât les meilleurs livres à consulter. Ils auraient voulu un ouvrage fait avec plus de critique que la compilation de Freund, où la bibliographie raisonnée ne craignit pas de citer une dissertation bien faite à côté des gros volumes, un ouvrage débarrassé de ces théories philosophiques et de cette terminologie obscure qui rendraient presque illisible chez nous une traduction pure et simple de l'excellente *Encyclopédie* de Böckh. Un tel livre, outre les notions neuves et précises qu'il donnerait aux étudiants, ne manquerait pas de leur inspirer le désir de pousser plus loin leurs travaux ; ils iraient volontiers à ces études complémentaires si nécessaires aujourd'hui et que l'enseignement actuel tient encore trop écartées de ses programmes. Ce serait un résumé des principaux résultats de l'archéologie, de l'épigraphie, de la paléographie, de la numismatique et de la mythologie, qui leur ferait aussi comprendre l'importance de ces études sans lesquelles il n'est plus possible de faire de la bonne philologie. Ce pourrait être en même temps le manuel d'un cours d'encyclopédie de la philologie tel que d'excellents esprits en voudraient voir instituer dans nos Facultés (1).

Nous avons trouvé ce vœu presque entièrement réalisé dans le livre que vient de publier M. S. Reinach, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Paris, actuellement membre de l'Ecole d'Athènes. Son Manuel de philologie classique n'a pas de modèle en français, et l'auteur, ne pouvant profiter de l'expérience des autres, a eu à lutter avec des difficultés spéciales dans l'arrangement des parties et dans la rédaction des notes : c'est ce qui explique certains défauts ; mais, du même coup, l'ouvrage a gardé un caractère plus personnel, et c'est ce qui lui donne un grand mérite.

Un tel ouvrage est ordinairement le fruit d'un long enseignement, et ceux qu'a vu paraître l'Allemagne ne sont guère que le résumé des leçons continuées pendant de longues années à l'Université : on y trouve plus d'unité, un développement égal des parties, une bibliographie soigneusement contrôlée et tenue à jour, mais, en même temps, quelque chose de sec et d'aride : ici nous avons l'œuvre d'un jeune homme, étudiant naguère, et le ton vif, entraînant, d'un enthousiasme communicatif nous fait passer sur quelques défauts de proportion, sur quelques omissions, facilement réparables d'ailleurs. C'est cette forme qui fera que le livre atteindra son but : il ira droit aux étudiants. Il sera lu, je n'en doute pas, par ceux aussi qui ne le sont plus, et plus d'un ancien humaniste saisira avec plaisir et profit ce résumé alerte et clair des derniers résultats d'une science qu'on connaissait à peine de son temps, et, retournant ensuite à ses classiques, sera tout étonné d'y prendre plus d'intérêt et de les mieux goûter.

M. Reinach fait appel à toutes les sévérités de la critique : nous ne les craignons pas pour lui. En parcourant rapidement les différentes parties de l'ouvrage pour en faire connaître aux lecteurs l'économie et pour constater les services qu'il rendra, nous signalerons quelques erreurs presque inévitables dans un pareil travail. L'auteur prépare, nous dit-on, une seconde édition ; il enlèvera facilement ces taches légères et ne trouvera dans nos remarques minutieuses que le dé-

(1) Cf. P. Thomas. *Revue de l'instruction publique en Belgique*, XXIII, p. 103.

sir de voir son œuvre aussi parfaite que possible. Nous ne chicanerons pas M. Reinach sur quelques dates inexactes : il n'a pas toujours cité la dernière édition d'un livre, même quand celle-ci marquait un progrès réel sur les précédentes : pourquoi ne pas citer les titres dans la langue de l'original, suivant un usage presque général et parfaitement justifiable ? Quoi qu'en dise l'auteur, il est parfois difficile de savoir à quel ouvrage il fait allusion.

Le livre I^{er}, intitulé : « Origine et histoire de la philologie, » est consacré surtout à faire connaître les progrès de la science depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Les hommes et les livres sont appréciés brièvement, trop brièvement selon nous, mais en général avec la plus grande justesse. Ce livre doit intéresser particulièrement l'étudiant, et c'est là toujours qu'il devra recourir, quand dans la suite, on lui citera les œuvres marquantes des grands philologues ; il saura quel cas il doit faire de chacun d'eux et à quelle place il faut le ranger. On pourrait relever quelques omissions ; elles proviennent du désir de faire court. P. 15, Schömann, « aujourd'hui doyen de la science allemande », est mort le 15 mars 1879. Nous voudrions voir citer ses *opusculi*, qui renferment tant de dissertations précieuses. Les *Antiquitates juris publici Graecorum* (1838) sont en latin et conservent encore aujourd'hui toute leur valeur. P. 18, le nom d'Usener, cité quelquefois dans l'ouvrage, aurait pu prendre place dans cette longue énumération de philologues allemands contemporains. Son nom manque également dans l'index.

II. « Bibliographie de la Bibliographie. » L'auteur donne ici la liste des grands répertoires bibliographiques, des principales bibliothèques et des musées de l'Europe. C'est encore un chapitre qui aurait gagné à être développé. P. 29, dans l'énumération des revues philologiques où l'on cite le journal de Kuhn, il faudrait mentionner les *Mémoires de la Société de linguistique* et les « Beitrage » de Bezzenberger, qui contiennent notamment des articles fort intéressants sur les dialectes grecs. Le « Journal de littérature de Jéna » a cessé de paraître depuis le mois d'octobre 1879.

Le livre III (Epigraphie, paléographie, critique de textes) est plein d'excellents renseignements dont les étudiants feront leur profit ; l'importance de la paléographie et de l'épigraphie est exposée d'une façon vraiment lumineuse. Les Allemands auraient ajouté ici un paragraphe sur l'*hermeneutique*, qui tient une grande place dans leurs encyclopédies.

L'art antique et son histoire forment le sujet du livre IV. C'est un vaste sujet, dans lequel il fallait se borner beaucoup. M. Reinach a bien choisi, en général, et ces quarante pages, pleines de notions précises et claires, ouvriront tout un monde à ses jeunes lecteurs. Le résultat des fouilles récentes leur est indiqué partout, et le spectacle de cette activité que déploient les archéologues sur le sol classique de l'Italie et de la Grèce est bien fait pour leur communiquer l'enthousiasme de l'auteur. — P. 64, à propos des antiquités d'Ilion, il fallait citer le livre de M. Fr. Lenormant : « Les Antiquités de la Troade » (Paris, Maisonneuve, 1876). — P. 96. Nous nous étonnons de voir M. Reinach répéter cette assertion si souvent réfutée que la statue de Saint-Pierre, dans la basilique du Vatican, est une vieille image de Jupiter (Cf. Burckhardt, *Der Cicerone*, 4^e éd. II, p. 289).

Le livre V est consacré à la numismatique. Il était difficile de résumer en dix pages un pareil sujet. Les commentateurs sauront gré à l'auteur de ce qu'il leur donne, et les sources citées au bas des pages leur serviront à pousser plus loin leurs informations.

Le livre VI est intitulé : « Grammaire com-

parée du sanskrit, du grec et du latin. » C'est la partie de l'ouvrage qui nous satisfait le moins. C'était aussi la plus difficile à traiter. Le temps viendra, sans aucun doute, où le philologue sera forcément linguiste; mais M. Reinach nous montre la distance qui les sépare encore. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'excellentes choses dans ce livre VI, et nous ne serions pas surpris que ce fût celui qui a coûté le plus de peine à l'auteur, mais c'est ici cependant que le manque d'un modèle se fait surtout sentir : l'opinion n'a pas encore eu le temps de se former sur la façon de présenter les derniers résultats de la grammaire comparée aux élèves. On ne sait jusqu'à quel point ces résultats peuvent prendre place dans un manuel, et, disons-le, trop de restrictions et d'explications sont encore nécessaires. Que diront les linguistes de cette affirmation : « Il faut admettre que les Pélasges ont formé $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\alpha\alpha$ en ajoutant leur suffixe du parfait (ka) à un radical aryen » (p. 151). C'est trancher beaucoup trop lestement une des questions les plus embrouillées de la conjugaison grecque. On ne sait rien de la langue des Pélasges, et c'est faire une hypothèse gratuite que de l'identifier avec l'albanais moderne. P. 152. Des doutes très légitimes sont élevés sur l'ancienne théorie de l'imparfait et du parfait latin : pourquoi donner sans broncher la théorie non moins sujette à caution du futur et du futur antérieur ?

Disons franchement que nous voudrions voir refondre complètement ce livre, en supprimer même une grande partie. L'auteur pourrait conserver l'histoire de la grammaire comparée et de la grammaire classique, développer les chapitres excellents sur les dialectes latins et grecs, la syntaxe et l'accent. Pour le reste, une bibliographie raisonnée suffirait. — P. 108. Il faudrait citer la « Vie du langage », par Whitney, dont la traduction a paru dans la Bibliothèque scientifique internationale. — P. 114. A côté de la Stilistique de Naegelsbach pourrait prendre place l'excellent « Antibarbarus » de Krebs (5^e éd. par Allgayer, 1876). — Nous cherchons en vain le livre de A. Regnier : « De la formation des mots en grec », qui devrait trouver place dans ce chapitre. — P. 115. Holtze, « Syntaxis priscorum scriptorum latinorum », 2 vol., 1861-62, est également omis. — P. 154. Delbrück a publié l'an dernier : « Die Grundlagen der griechischen Syntax », qui doit aussi être mentionné ici.

Le livre VII contient une bibliographie raisonnée de l'histoire politique et littéraire, de la philosophie et des sciences dans l'antiquité. Peut-être un chapitre sur la géographie ancienne, net et condensé comme en sait faire M. Reinach, n'aurait-il pas été déplacé ici. Ce sujet n'a guère été traité en français (l'auteur ne cite aucun ouvrage en cette langue), et les travaux récents l'eussent rendu bien intéressant. — P. 158. La traduction de l'Histoire romaine de Niebuhr par de Golbéry (3 vol. Strasbourg, 1830) peut donner une idée de l'original aux lecteurs qui ignorent l'allemand et qui désireraient connaître cet ouvrage fondamental. — P. 162. Nous regrettons que M. Reinach ne connaisse pas la remarquable « Histoire de la philosophie ancienne » par Laforêt (2 vol. Bruxelles, 1867). L'élévation des idées et du style en même temps que l'érudition étendue en font un des beaux travaux que notre pays ait vu paraître dans ces dernières années. La musique, l'orchestrique et la métrique des anciens occupent les livres VIII et IX. Ce sont là des sujets sur lesquels les élèves n'ont que des idées fort vagues : les pages excellentes de M. Reinach leur apprendront bien des choses utiles et rectifieront beaucoup d'idées fausses.

Les livres X et XI sont intitulés : « Antiquités de la Grèce et antiquités romaines. » Ils contiennent les antiquités politiques, religieuses et

privées. Pour la partie romaine, le Manuel de M. Willems a servi de base, et l'auteur rend pleine justice à « ce modèle de clarté, d'exactitude et de saine critique ». Les antiquités grecques sont également fort bien résumées d'après Hermann et Schömann. — P. 208. Il aurait fallu citer le travail de M. Cl. Jannet, qui en est à sa deuxième édition : « Les Institutions sociales et le droit civil à Sparte. » — P. 229. M. Caillemet a publié maintenant tout un volume sur le droit de succession à Athènes (1879). — P. 240. Les erreurs dont fourmille la traduction du Zend-Avesta par Anquetil l'ont complètement discrédité : on ne peut plus la citer, maintenant surtout que nous avons en français l'excellente traduction de M. de Harlez, tout à fait à la hauteur de la science. — P. 307. La meilleure édition de Gaïus n'est plus celle de Huschke. M. Studemund a publié une magnifique édition fac-simile du Codex de Vérone en 1874, et, en 1877, une édition *in usum scholarum*, en collaboration avec P. Krüger (Berlin, Weidmann). Une précieuse *epistula critica* de Mommsen est jointe au volume.

Enfin le dernier livre traite de la mythologie. L'auteur n'a pas voulu dresser un catalogue des divinités grecques et romaines : d'excellents livres, qui sont entre toutes les mains, l'ont fait depuis longtemps; il a préféré exposer l'histoire de la mythologie et les théories nouvelles de l'école comparative. Cette histoire est bien faite, et les exemples qui servent à l'éclaircir, fort bien choisis : on ne peut que souscrire aux réserves que croit devoir faire M. Reinach. Grâce à ces restrictions, les élèves ne risqueront pas de se laisser égarer par les rapprochements souvent plus brillants que solides qui ont conduit la jeune science à des singularités écartées. Un index des noms et des choses termine le volume. Nous l'aurions souhaité plus complet. Signalons quelques mots dont nous avons remarqué l'omission : Des Vergers, Droit public, Etrusques, Topographie, Wordsworth.

Cette rapide analyse aura fait voir, nous l'espérons, tous les services que peut rendre le *Manuel de philologie classique*. Félicitons M. Reinach de n'avoir pas traduit Freund; il nous donne moins, mais nous donne beaucoup mieux. Dans un cadre, un peu incomplet peut-être, son livre abonde en renseignements précieux, en avis utiles, en notions indispensables. Grâce à lui, il ne sera plus permis aux étudiants de finir leurs études, de devenir licenciés ès lettres et candidats en philosophie sans connaître un seul mot de l'art grec, sans savoir comment se fait une édition critique et les services qu'ont rendus à l'étude de l'antiquité des hommes comme Scaliger, Juste Lipse, Winkelman et Otfried Müller. Ce résultat, nous semble-t-il, est bien fait pour le récompenser de son travail.

CHARLES MICHEL.

Canticum canticorum. Ex hebræo convertit et explicavit Dr Cajetanus Kossowicz, cæsareæ lit. Univ. Petropolitanæ professor. Petropoli, 1879, in-8°.

Il est rare de posséder à la fois la science de l'indianiste et celle de l'hébraïsant. Ce sont cependant ces deux sciences que nous voyons ici réunies chez le savant professeur de sanscrit et de zend de Saint-Petersbourg, Dr Cajetan Kossowicz. L'interprète des Gâthâs et des inscriptions achéménides se montre à nous dans cet ouvrage sous un nouveau jour et nous donne une nouvelle œuvre magistrale. Comme il le dit très bien dans l'introduction, l'interprétation du Cantique des cantiques est hérissée de difficultés, et l'on réussit assez difficilement à en coordonner les détails, de manière à en faire un ensemble, dont les éléments soient harmonisés entre eux.

C'est à cette partie de l'exégèse que le Dr Kossowicz s'est spécialement appliqué, laissant à d'autres l'explication de tout ce qui concerne les antiquités hébraïques, et particulièrement au Dr Delicisch, dont l'autorité est certainement des plus grandes. M. Kossowicz s'est surtout attaché à faire disparaître les contradictions apparentes, ou tout au moins les disparates qui arrêtent le lecteur studieux du texte sacré; il cherche la solution des difficultés dans une saine interprétation des termes hébreux.

Les vues d'ensemble sur le poème entier sont certainement faites pour le mettre très près du but. A ses yeux, la Sulamite n'est point l'amante du roi Salomon; ses appels, ses adjurations, ses cris de tendresse ne s'adressent point au puissant monarque; elle a été, au contraire, enlevée aux siens, et Salomon cherche en vain à gagner son amour. Ce n'est pas non plus à un amant qu'elle a été ravie; c'est à son époux; c'est celui-ci qu'elle appelle et dont elle réclame le secours. Cette explication générale jette évidemment un grand jour sur tous les détails et les scènes diverses du poème. En voici l'argumentum d'après le système de M. Kossowicz. Une jeune fille de Sunema, orpheline, et sous la puissance de frères nés d'une autre mère, a été reléguée par ces derniers dans une étroite villa, située dans une vallée d'Engalda, entourée d'un champ et d'un jardin fruitier, qu'arrosent les eaux des montagnes. Aimée d'un jeune pasteur, possesseur d'un vignoble, elle l'avait pris pour époux et vivait heureuse dans son humble condition, lorsqu'un jour, le roi Salomon, passant avec son brillant cortège dans ces lieux écartés, la vit seule, s'éprit d'amour pour elle et l'emmena, malgré elle, dans son palais. Là, il chercha à gagner son cœur par des marques de tendresse et des dons magnifiques. Mais, fidèle à son époux, la jeune Sulamite resta sourde à sa voix. Le commencement du poème nous la montre entourée des princesses et des filles de la cour, qu'elle refuse d'entendre, et, appelant son époux à grands cris : « Qu'il vienne, dit-elle, *deosculetur me ille*, etc.; viens, emmène-moi, je courrai à ta suite; le roi m'a introduite dans son palais; mais je n'ai de joie qu'en toi. O toi que j'aime seul, fais-moi savoir où tu es, car ma position en ces lieux est déshonorante. » A ces paroles, les princesses de la cour s'indignent : « Si tu es si déraisonnable, va paître tes chèvres, va à la demeure des pères. » A cette scène succède celle dans laquelle Salomon cherche par des paroles flatteuses à éveiller en elle des sentiments d'amour, tandis que la Sulamite proteste que son époux seul aura son cœur. C'est au souvenir de cet époux chéri qu'elle s'écrie : « *Suffulcite me uvarum libis, nam amore languo*; » puis elle rappelle le souvenir des scènes de tendresse et de bonheur dont la maison conjugale fut témoin.

A ces paroles, inspirées par un sentiment qui ne semble pas plaire à l'entourage royal, est opposée la description des grandeurs, de la magnificence qui entourent l'épouse de Salomon (III. 6-11), et Salomon y ajoute de nouvelles protestations d'amour pour vaincre le cœur de la jeune femme. Mais celle-ci, ferme dans son devoir, répond en rappelant les paroles amoureuses de son fiancé et termine en disant aux femmes qui l'entourent : « Si vous voyez mon bien-aimé, mon époux, dites lui qu'il a (seul) mon amour. » Les interlocutrices lui demandent là-dessus quel est cet époux, où il est, ce qu'il est devenu, et la Sulamite le leur indique. Nouvelle scène alors entre Salomon et celle qu'il ne peut fléchir, et qu'il rend enfin, vaincu lui-même, à celui qui seul a droit à son affection. La fin du chant peint la rentrée de la Sulamite dans son petit domaine, sa rencontre avec son époux. Tel est le plan nouveau de ce chant sublime, qui en écarte en réalité les assertions contradic-

toires, et en élucide bien des difficultés. On ne peut disconvenir qu'il ajoute encore à la beauté et à l'élévation des pensées. Qu'il s'agisse d'un époux et non d'un amant ou d'un fiancé, c'est ce que M. Kossowicz démontre par les termes des chapitres IV, 16, V, 1 et VII, 11, et par l'appellatif *raghah*, *socius* qu'elle lui applique (V, 16).

Nous n'entrerons point ici dans des détails de philologie hébraïque ; nous n'avions d'autre but que d'appeler l'attention des lecteurs de l'*Athenæum* sur l'œuvre si remarquable du savant professeur de Saint-Petersbourg et sur l'interprétation qu'il donne à l'un des morceaux les plus magnifiques de la poésie des livres saints. M. Kossowicz a mis à dessein de côté la question du but final de ce chant, et en cela il a eu parfaitement raison ; il faut comprendre complètement un texte avant de s'élever au-dessus de l'interprétation stricte des termes. Mais il est bien facile de deviner où vont ses sympathies et d'apercevoir qu'il y cherchera autre chose encore qu'un chant d'amour vulgaire. Cela fait certainement honneur à la profondeur de son jugement, comme à l'élévation de ses pensées.

Ajoutons, ce qui n'est pas à dédaigner, qu'au point de vue typographique, le Dr Kossowicz nous a donné un petit chef-d'œuvre ; le texte surtout est parfaitement réussi. Souhaitons d'en voir d'autres semblables se succéder prochainement.

C. DE HARLEZ.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, juillet.

Die Geschichte der neueren Philosophie, von Windelband. I. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — *Geschichte und Kritik der Grundbegriffe der Gegenwart*, von Eucken. Leipzig, Veit. — *Geschichte Aegyptens von Psammétique I bis auf Alexandere den Grossen*, von Dr A. Wiedemann. Leipzig, Barth. — 1870-1871. *Vier Bücher deutscher Geschichte*, von Joh Scherr. 2^e édit. Leipzig, Wigand. 2 vol. — *Robespierre*. Ein Lebensbild, von Dr K. Brunnemann. Leipzig, Friedrich. — *A. H. Francke*. Ein Lebensbild, von Dr G. Kramer. I. Halle a. Saale. Buchhandlung des Waisenhauses. — *Lehrbuch des deutschen Staatsrechts*, von Prof. Dr Hermann Schulze. I. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — *Die Verfassung der nord-amerikanischen Union*, von Dr Eugen Schlieff. Leipzig, Brockhaus. — *Israel und die Gajim*. Beiträge zur Beurtheilung der Judenfrage. Leipzig, Grunow. — *Statistisches Handbuch für Kunst und Kunstgeschichte im Deutschen Reich*. Berlin, Weidmann. — *Jahrbuch für Volks- und Staatswirtschaft*. Herausgegeben von Dr J. Minoprio. Berlin, Reimer. — *Parisiana*. Plaudereien über die neueste Literatur und Kunst der Franzosen, von Conrad. Breslau, Schottländer. — *Mozartiana*. Herausgegeben von G. Nottebohm. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge*. Herausgegeben von R. Virchow und Fr. von Holtzendorff. Berlin, Habel. — *Deutsche Zeit- und Streitfrage*. Ibid.

Le premier volume de l'Histoire de la philosophie moderne de M. Windelband embrasse la période comprise entre la Renaissance et Kant ; le second aura trait aux écoles nées sous l'influence de l'illustre professeur de Königsberg. L'auteur, déjà connu par quelques essais sur des questions philosophiques, se place au point de vue de la connexion intime entre la philosophie et la civilisation.

Le livre de M. Eucken sur les idées fondamentales de notre siècle est également historique et critique. Les progrès intellectuels d'une époque se classent en un certain nombre d'idées qui sont en même temps le fil d'Ariane du développement ultérieur. M. Eucken a donc borné son étude aux notions qui exercent une in-

fluence directe sur notre époque ; il passe en revue l'objectivisme et son antipode, l'expérience, le monisme, la loi, l'individualité, l'humanité, l'optimisme et le pessimisme. Les déductions de M. Eucken, sont mises, autant que possible, à la portée des gens du monde.

M. Wiedemann a entrepris de nous retracer l'histoire de la période où les Egyptiens entrèrent en relations suivies avec d'autres nations, les Grecs notamment. C'est alors que l'histoire du pays des Pharaons commence à se débrouiller, qu'on peut préciser les dates, et qu'on n'est plus réduit aux seules sources égyptiennes. Le travail de M. Wiedemann est divisé en deux parties : la première embrasse la période entre l'avènement de Psammétique I^{er} et la bataille de Péluse ; la seconde, la conquête de l'Égypte par les Perses et leur domination jusqu'au jour où ils font place à Alexandre le Grand, c'est-à-dire où l'Égypte proprement dite disparaît pour se confondre avec l'Orient et la Grèce. L'auteur fait précéder son travail d'une critique approfondie des sources qu'il a pu consulter.

Le professeur Johannes Scherr passe à bon droit pour un représentant de l'école réaliste, en ce sens du moins qu'il a conservé, presque seul à notre époque d'eau de rose, la *göttliche Grobheit*, c'est-à-dire la haine des périphrases, qui distingue les auteurs du XVI^e siècle. Il appelle un chat un chat et, non plus que M. Zola, ne se gêne jamais pour employer le mot propre, pourvu qu'il exprime bien son idée et soit caractéristique, ce mot fût-il rabelaisien au possible. C'est, je crois, en partie à ces excentricités de style que M. Scherr a dû ses succès éclatants, dans la biographie surtout. Son *Blücher* fit fureur jadis, et plus encore son *Histoire des mœurs allemandes*, ces sujets convenant tout particulièrement à son talent. Son *Histoire de la guerre de France*, n'a pas eu tout à fait la même vogue, la seconde édition venant de paraître seulement, mais on aurait tort d'en inférer que cet ouvrage soit de moindre valeur. Il s'est tout simplement un peu noyé dans le déluge de publications que nous a valu la campagne de 1870. Les événements de cette époque sont très connus. Aussi l'intérêt du livre de M. Scherr consiste-t-il plutôt en ce que l'auteur a tiré, habilement parti de la littérature intime du règne de Napoléon, puis des mémoires et des correspondances qui ont vu le jour en Allemagne depuis l'avènement du prince de Bismarck. Sous plus d'un rapport, son livre rappelle celui de M. Busch, et, comme ce dernier, il sera indispensable à quiconque voudra s'occuper de la guerre de France. Les chapitres que M. Scherr consacre aux débuts du chancelier dans la carrière politique et à la peinture de la cour des Tuileries, sont admirables.

M. Brunnemann en veut au prince de Bismarck, si j'en juge du moins par sa préface où il s'indigne de ce que la majorité du peuple allemand considère le chancelier comme un grand homme d'État. Tous ceux qui partagent cette opinion ne seraient que de vils adorateurs du succès et n'auraient pas compris que le prince n'a eu qu'à se baisser pour cueillir l'unité allemande. M. Brunnemann applique ce système à Robespierre. A l'entendre, il n'a manqué à ce révolutionnaire que le succès, et si on est assez d'accord pour ne pas décerner le prix Monthyon à son héros, c'est uniquement parce qu'une clique est parvenue à mettre sur le compte de Robespierre des milliers d'assassinats auxquels il n'aurait eu aucune part. Toute théorie est soutenable, et M. Brunnemann n'est jamais à court d'arguments, mais je doute fort qu'il persuade beaucoup de lecteurs. L'historien trouvera, en revanche, dans son livre, un certain nombre de documents inédits dont quelques-uns ne sont pas sans valeur.

L'ancien directeur des écoles connues sous le nom de « Fondations Francke » a entrepris la biographie du grand pédagogue à qui la ville de Halle doit une bonne partie de sa réputation. Le travail de M. Kramer est fait en grande partie d'après les documents qui se trouvent à la bibliothèque et aux archives de l'orphelinat, noyau des Fondations Francke. Le premier volume embrasse la vie de Francke jusqu'à l'an 1702. Le chapitre le plus intéressant est celui que l'auteur consacre aux débuts de l'orphelinat, de la librairie qui a publié le présent volume et de la pharmacie. Les Fondations Francke embrassent, outre ces établissements, un collège, une école industrielle, etc. Elles sont réunies dans un immense bâtiment, dont la majeure partie remonte à Francke même.

En 1863, M. le professeur Schulze publiait le premier volume d'un traité du droit public allemand, traité qui dès l'année suivante n'avait plus qu'une valeur historique, par suite des événements qui amenèrent la création de la Confédération du Nord. Aujourd'hui que tout s'est consolidé, le savant professeur a repris son travail interrompu, et rien ne fait prévoir qu'il ait à le recommencer sur d'autres bases. La Prusse ayant joué un rôle prédominant dans les réformes de 1866 et de 1871, c'est, en somme, sur le droit public prussien qu'il faut baser celui de l'Allemagne. M. Schulze l'a parfaitement compris ; mais il insiste avec raison sur la nécessité de ne point négliger pour cela le droit public des États alliés de la Prusse, de le fonder avec celui de l'Empire. Après avoir défini le droit public et récapitulé l'histoire des constitutions qui se sont succédées en Allemagne, M. Schulze s'occupe, dans son premier volume, des bases des monarchies allemandes et de leur administration, étude nécessaire à l'intelligence du pacte fédéral allemand de 1871. Il serait fort à désirer qu'une traduction, si ce n'est de l'ouvrage entier, du moins des chapitres qui seront consacrés à ce pacte, répandît à l'étranger la connaissance de la constitution allemande, sur laquelle on se fait, en France surtout, les idées les plus singulières. On s'y figure volontiers que l'Allemagne est un pays centralisé, une Prusse agrandie, alors que c'est bien plutôt le contraire qui est vrai. La Prusse s'est noyée dans l'Allemagne et non l'Allemagne dans la Prusse, ce qui explique pourquoi les conservateurs prussiens ont si longtemps boudé le nouvel ordre de choses. Mêmes erreurs au sujet de la constitution de l'Empire. L'Allemagne est, si l'on tient à maintenir les vieilles catégories du droit public, une république composée de vingt-deux monarchies et de trois républiques, et dont le président est en même temps roi de Prusse. Quant à la centralisation, elle est si peu étendue, que la Bavière et le Wurtemberg ont conservé non-seulement leurs armées, mais jusqu'à leurs postes et télégraphes.

Après plusieurs années de séjour aux États-Unis, M. Schlieff a entrepris de réduire en système le droit public de l'Union, droit peu connu et qui, de l'avis de l'auteur, diffère avantageusement, sous plusieurs rapports, de celui de la vieille Europe. En somme, le droit public des États-Unis est clair et logique ; il constitue un système dont les parties s'harmonisent fort bien. M. Schlieff commence par faire l'histoire de la constitution américaine et de ses amendements ; la deuxième partie de son livre est consacrée aux détails de la machine parlementaire et administrative, aux rouages qui la font mouvoir ; la troisième, enfin, aux résultats pratiques du droit public des États-Unis. Le chapitre le plus intéressant est celui qui traite du particularisme et de la centralisation chez les Américains.

Israël et les Gentils, tel est le titre d'un ouvrage qui attire d'autant plus l'attention qu'on

l'attribue, avec raison, je crois, à M. Moritz Busch, l'auteur du *Prince Bismarck et son entourage*. Après avoir exposé la situation actuelle des juifs, spécialement en Allemagne, l'auteur demande la création d'un parti *know-nothing* allemand, dont les membres s'engageraient à ne soutenir la candidature d'aucun juif, à ne lire aucun journal israélite et à travailler à expulser les israélites des associations où ils se sont fauflés. Je ne sais pourquoi il oublie ici un moyen qu'on recommande fort en Allemagne : c'est de ne plus rien acheter chez des juifs. Quant au Reichstag, il aurait à compléter la loi sur l'usure, en édictant le bannissement des usuriers, à prendre des mesures contre l'envahissement par les israélites de la magistrature et de l'administration, contre l'immigration des juifs polonais et contre la tendance des israélites à se concentrer dans les grandes villes. Enfin, pour couronner l'œuvre, l'auteur réclame l'abrogation des lois qui ont émancipé les enfants d'Israël. « Si l'on ne prend pas un parti énergique, ajoute-t-il, ce qui paraît aujourd'hui une exagération, la victoire du Juif sur le Germain, deviendrait une réalité; or, une victoire semblable étant contraire à la nature, et les lois humaines se trouvant impuissantes, la loi naturelle prendrait le dessus, celle loi qui veut que la domination d'une minorité ignoble (*unedel*) sur une majorité d'hommes noblement doués ne soit jamais que de courte durée. Or, la loi naturelle ne procède pas humainement, bien qu'elle ait toujours pour résultat final d'élever sur le trône ce qui est à la fois humain et divin, la justice et la morale. » Je m'abstiens de tout commentaire, et vous dirai seulement que rien n'est plus populaire en Allemagne que les idées de l'auteur.

Une excellente entreprise, c'est celle de l'Annuaire des beaux-arts pour l'empire d'Allemagne. Sans parler de l'utilité d'un volume dans lequel les archéologues et tous ceux qui s'intéressent au mouvement artistique trouvent sans peine les renseignements dont ils peuvent avoir besoin, l'Annuaire a toute l'importance d'un inventaire des richesses d'art de l'Allemagne. Il démontre bien que nos écoles d'architecture, nos collections et peut-être même nos bibliothèques ont acquis un développement tel qu'aucun pays ne peut se mesurer avec le nôtre sous ce rapport. Pour ne citer qu'un exemple, l'Allemagne possède huit écoles d'architecture et autant d'écoles polytechniques, alors qu'en France il n'y a que deux établissements de ce genre, l'Ecole des Beaux-Arts et l'Ecole centrale de Paris. Je trouve cités, dans l'Annuaire, 95 musées de beaux-arts ou d'archéologie, dont trois de premier ordre, ceux de Berlin, de Dresde et de Munich; puis, l'Institut archéologique de Rome et d'Athènes, dont le budget s'élève à 125,000 francs à peu près. J'y trouve ensuite sept écoles spéciales des beaux-arts et dix-neuf conservatoires des arts et métiers — Le second volume de l'Annuaire comprendra aussi l'Autriche-Hongrie.

L'Annuaire de l'économie politique de J. Minoprio est conçu à peu près sur le même plan que l'Annuaire de M. Bloch et le *Statesman's Yearbook* de M. Martin. C'est un résumé des publications des bureaux de statistique européens, suivi d'une excellente table des matières par ordre alphabétique.

Les chapitres les plus intéressants des « Causeries parisiennes » sont ceux que M. Conrad consacre à M. Zola et au *Figaro*. L'auteur rend pleine justice au talent du chef de l'école réaliste et à ses tendances. Quant aux chapitres qui concernent la feuille de M. de Villemessant, ils sont remplis de détails curieux et à peu près inédits, pour le public allemand du moins. Il est à regretter qu'à l'exemple de la plupart des écrivains allemands qui s'occupent de la France, M. Conrad ait bourré son livre de mots étran-

gers et de tournures françaises. C'est à tel point que la lecture de ses traductions d'articles de M. Zola est à peu près impossible. Cet Allemand-là n'est intelligible qu'à condition d'être retraduit mentalement en français.

Le recueil que vient de publier M. Nottebohm est très intéressant. Il renferme exclusivement des pièces, pour la plupart inédites, émanant du compositeur de *Don Juan* ou le concernant. Il est fort à regretter que ces pièces n'aient pas été connues de Jahn; la biographie classique de Mozart en eût été profondément modifiée; on peut même avancer qu'elle est à refondre entièrement.

L'excellent *Recueil de conférences*, publié par M. Virchov et de Holtzendorff, s'est enrichi d'un certain nombre de livraisons, parmi lesquelles je citerai une étude juridique de Baummeister sur les injures, une conférence de M. Meyer sur les tendances de la chimie transcendante, l'essai de M. Vernich sur la ventilation et celui de M. Wendt, intitulé : « Ce à quoi la morale nous autorise ». — Au « Recueil de conférences » est venue s'ajouter, il y a quelques années, une publication périodique dont le but est de traiter systématiquement les questions à l'ordre du jour. Les derniers fascicules de cette publication, dirigée par M. de Holtzendorff, sont consacrés aux controverses qui agitent l'Eglise protestante, ainsi qu'à l'extension toujours croissante des opérations de la Banque de l'empire, extension dont les banques privées se plaignent fort.

G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Les guerres en Belgique pendant le dernier quart du XVII^e siècle, par Ch. Piot. (Extrait des Bulletins de la Commission d'histoire.) — « Les écrits publiés en France et en Hollande au sujet des célèbres campagnes de Flandre au XVII^e siècle, dit M. Piot, ne font aucune mention des angoisses des populations qui, pourchassées par une soldatesque effrénée, étaient obligées de chercher un asile au hasard et de devenir agressives elles-mêmes pour se procurer le nécessaire chez leurs hôtes. A leur tour, elles étaient traquées, harcelées par leurs propres compatriotes très peu disposés à se laisser voler par les malheureux vagabonds. Les habitants, retenus chez eux, étaient à leur tour exploités, volés, pillés par leurs défenseurs comme par leurs ennemis. On ne voit pas dans les livres écrits à la gloire des vainqueurs, les tableaux des misères publiques ni des souffrances de la bourgeoisie et des campagnards; pas un mot pour dénoncer à la postérité les incendies de nos villes, villages et maisons isolées, pas une allusion aux représailles ni aux destructions des récoltes, ni aux assassinats, ni aux attentats aux mœurs, pas une simple mention des actions scandaleuses commises dans les monastères. Tous ces détails navrants sont passés sous silence, et de parti pris, par les historiens officiels des belligérants. » Deux chroniques monastiques ont permis à M. Piot de montrer, dans une très intéressante étude, ce côté poignant de l'histoire-bataille. La plus étendue, celle de l'abbaye de Forest, est en flamand et a pour auteur le receveur Ch. de Burgrave; l'autre, celle de l'abbaye de Heylissem, est en latin. M. Piot en publie de longs extraits et les complète par une vingtaine de pièces inédites tirées des archives du Royaume.

A. D.

LA BIBLIOTHÈQUE GILON. *Aux Pyramides*, par J. Chalon. — « N'ai-je point joué au Caire le rôle du comte de Smortolk (l'amusant personnage du roman de Dickens, *Monsieur Pickwick*) ? se demande l'auteur à la première page de son livre. Peut-on espérer connaître ce coin de l'Egypte en un mois de séjour ? Je ne le prétends point; je ne donne pour neuve aucune de mes appréciations, aucune des notes que j'ai pu prendre de-ci de-là. Pour ceux qui ont vu l'Egypte, ces notes ont peu de valeur sans doute; pour ceux qui ont lu ce qui s'y rapporte, elles sont peu-être une manière nouvelle d'envisager certaines questions : un flâneur voit tant de petites choses qui échappent au savant et au penseur ! Et enfin, pour ceux dont les notions sur l'Orient se bornent à la lecture des *Mille et une*

Nuits, mon bavardage servira, je l'espère, à leur fixer quelques idées sur ce berceau de notre civilisation. » — Bavardage de flâneur, en effet, assez vide de science, mais plein d'animation, de gaieté, de petites médisances, plein d'intérêt en un mot, et auquel nous applaudirions toujours s'il ne laissait voir parfois une recherche un peu prétentieuse. Pourquoi courir après l'esprit quand on en a autant que M. Chalon ?

La Houille, par Clément Lyon. — Un livre sur la houille où il n'est point question une seule fois de l'exploitation des mines et de la vie du houilleur, c'est un phénomène assez rare pour que nous le signalions tout spécialement ici. Certes, ce sont là des choses qu'il est aisé de trouver ailleurs; mais il nous semble qu'elles auraient été mieux à leur place dans le volume de M. Lyon que bien des détails offrant à peine un intérêt local. Le récit disparaît sous ces détails et sous les nombreuses citations de sources qui, au lieu d'être renvoyées au bas des pages, encombrant le texte. Et c'est dommage, car ce récit, intéressant en somme, offre des qualités sérieuses. M. Lyon nous montre l'importance qu'a prise la consommation du *black diamond*; il nous explique, dans un chapitre où la vieille théorie des révolutions successives du globe joue malheureusement le grand rôle, la formation géologique de ce combustible; il nous raconte comment, après la destruction des forêts, on essaya d'utiliser la houille et quels obstacles son usage rencontra long temps; enfin, dans les dernières pages du livre, il jette un coup d'œil sur l'avenir et effleure la fameuse question de l'épuisement des mines, *the coal question* comme disent les Anglais. Ce dernier point méritait d'être traité avec plus de développements. M. Lyon eût trouvé dans le *Cours d'Economie sociale*, de M. le Dr De Paeppe, une longue et remarquable discussion de toutes les données du problème.

La Constitution belge commentée, par Frédéric Croquet. — Voici, sans contredit, l'un des meilleurs ouvrages de la collection; le coup d'essai de l'auteur est en même temps un coup de maître. Rien de simple comme le plan qu'a adopté M. Croquet; donner le texte de la Constitution, en faisant suivre chaque article du commentaire. Mais quelle pureté de forme, quelle profondeur de pensée dans ce commentaire, surtout lorsqu'il s'agit d'une ou l'autre des grandes questions de notre droit public ! On se sent, dès les premières pages du livre, en présence d'un homme de cœur aux aspirations franchement démocratiques, d'un esprit élevé qui s'est proposé, non de faire un panegyrique ou une critique, mais de dire nettement ce qu'il pense de chaque disposition de notre pacte fondamental, distribuant tour à tour la louange et le blâme et ne craignant point d'exprimer parfois des idées bien personnelles. La partie exclusivement juridique est un peu négligée; les lois spéciales qui se rattachent à la Constitution sont indiquées très brièvement et la nomenclature n'est pas toujours complète. Mais qui pourrait insister sur une critique de détail en présence de ces pages animées d'un si grand souffle de saine philosophie, de liberté et de tolérance ?

Un mois en Tunisie, par J. Chalon. — Si nous avons bonne mémoire, M. Chalon a publié d'abord son *Carnet de voyage* dans les Mémoires de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut. *Aux Pyramides* et *Un mois en Tunisie* sont deux chapitres — revus et corrigés — de l'œuvre primitive. Le volume que nous avons sous les yeux présente les mêmes qualités et le même défaut que celui dont nous avons parlé en commençant cet article. Un exemple suffira d'ailleurs pour donner une idée du style de M. Chalon : « Sur le bord de la route, voici un marabout. Non point un saint personnage drapé dans sa robe; non point même un vase à réchauffer le café, mais une broussaille vénérée. Quelle broussaille ! Pelée, ébranchée, écorcée, borgne; ayant laissé de ses feuilles et de ses brindilles au passage de dix mille burnous qui lui ont donné chacun une gamelle en échange. Et ces pauvres moignons de rameaux, avec les loques qui se balancent au vent, semblent-ils éponvaillés à jucher sur un cerisier. Belle boutique de talismans ! Je m'étonne de ne pas rencontrer le marabout de chair et d'os, chargé de percevoir les offrandes monétaires. »

La Santé de l'enfance, par H. Richald. — Sous ce titre, M. le Dr Richald vient de publier dans la

Bibliothèque Gilon, une troisième édition, soigneusement revue, de son *Guide des mères*. Les soins hygiéniques et curatifs à donner aux jeunes enfants ont fait l'objet d'un assez grand nombre d'ouvrages. Le volume de M. Richald — nous n'avons point de meilleur éloge à en faire — peut, sous sa forme populaire, soulever la comparaison avec les remarquables études du Dr Bouchut. Il donne des détails très complets, très minutieux, sur l'hygiène de la première enfance, sur les maladies qui se présentent le plus fréquemment chez les enfants. Et comme le dit l'auteur dans la préface, son livre épargnera aux mères une partie des angoisses qui les saisissent si souvent; il leur indiquera la conduite à tenir avant l'arrivée du médecin et ramènera dans leur cœur le courage et l'espoir.

Théodore Parker; sa vie et son œuvre, par Henri Testard. — Un livre qui, pour le fond comme pour la forme, souffrira beaucoup de toute comparaison avec celui de M. Albert Réville. C'est moins une biographie, comme nous l'entendons aujourd'hui, qu'un de ces panegyriques où l'auteur croit grandir son héros en l'isolant de son milieu. Comment comprendrai-je, pourtant, le grand Américain si l'on me parle à peine de la situation religieuse des esprits au moment de ses prédications et des débuts du mouvement anti-esclavagiste? Et puis, pourquoi consacrer presque tout le volume au théologien? Est-ce que cette vie ne forme pas surtout, comme l'a dit son biographe, « un chapitre de l'histoire de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis? » Je veux bien qu'on me montre Parker « repoussant à neuf ans, au nom de l'amour humanitaire, la doctrine des peines éternelles »; mais je réclame lorsqu'on oublie de me dire la poignante impression que fit sur lui, à la veille de sa mort, la nouvelle de la tentative et de la mort héroïque de John Brown.

Constantinople et Athènes, par A. Bruneel. M. Bruneel est infatigable voyageur devant l'Éternel. Après nous avoir donné ses *Notes et Souvenirs* et la relation de ses courses dans le Nord, voici qu'il nous fait descendre avec lui le Danube de Pesth à Ternavoda (en passant par Szegedin, Orsova et Routschouk); coucher dans le meilleur hôtel de Kustendjé, « le bouge le plus horrible et le plus malpropre que l'on puisse imaginer; » nous embarquer pour Constantinople; visiter la ville dans tous ses coins et recoins, le sérail et la mosquée d'Eyoub exceptés; retrouver plus tard « les champs où fut Troie », les îles dont les noms rappellent tous les souvenirs de l'antiquité classique, et un peu plus loin, sur les enseignes de Syra — ô profanation! — la langue même du divin Homère; parcourir Athènes et Smyrne; revenir enfin par Beyrouth, nos poches allégées d'innombrables *bagschich*. Et en terminant ce petit livre, écrit sans prétention et qu'on lit avec plaisir, l'auteur nous promet de nous conduire bientôt en Syrie, en Palestine et en Egypte! A. D.

Richard Cobden. Conférence donnée par M. Jules Carlier à la séance d'inauguration de la Société « les Amis de l'instruction populaire », de Souvret-Courcelles. Mons, Dequesne-Masquillier. — Nous ne saurions mieux faire l'éloge de cette excellente brochure qu'en transcrivant une note bien intéressante de la première page qui nous en fait connaître l'origine: « La Société « les Amis de l'instruction populaire », de Souvret-Courcelles, a été fondée le 30 novembre 1879, sur les démarches et grâce aux efforts de M. R. Meerschout, rallumeur des lampes du fond dans un charbonnage de la localité, et par vingt-cinq de ses compagnons de travail. Elle se compose exclusivement d'ouvriers. Son but est de répandre dans les masses, en propageant le goût de la lecture, les idées saines et droites qui peuvent seules assurer l'amélioration du sort des travailleurs. En lisant l'appel adressé par M. Meerschout en faveur de son entreprise à tous ceux qui s'intéressent à la diffusion de l'instruction, j'eus la pensée de proposer à la Société d'organiser des conférences, et je me mis à sa disposition pour les inaugurer. Ma proposition fut acceptée avec empressement, et c'est ainsi que fut faite la conférence que l'on va lire. Aujourd'hui la Société en a donné cinq, suivies toutes par un public extraordinairement nombreux. Elle compte 87 membres, répartis dans deux sections, et possède deux bibliothèques, renfermant 478 volumes ». — Le sujet de la conférence inaugurale était heureusement choisi. S'adressant à des ouvriers, M. Carlier leur raconte la vie d'un homme « qui est le vivant exemple de ce que peut devenir, à force de travail et d'énergie, l'ouvrier sorti de la

plus humble souche ». De tels exemples sont fréquents; il en est peu cependant plus décisifs que celui de Richard Cobden, qui de simple berger devenu un opulent chef d'industrie « ne se borna pas à ne jamais perdre de vue l'amélioration de la condition morale et matérielle de ceux qui travaillent comme il l'avait fait dans sa jeunesse; il eut de plus la gloire de jouer dans ce siècle un rôle comparable à celui des plus illustres réformateurs et donna le signal d'une pacifique révolution appelée à modifier la face du monde ». La lutte gigantesque soutenue par Cobden en faveur de la liberté commerciale et les événements qui s'y rattachent occupent naturellement la première place dans ce rapide récit: le tableau est animé, et l'œuvre de l'illustre réformateur anglais y est aussi fidèlement exposée que judicieusement appréciée.

L'Abbaye noble de Sainte-Gertrude à Louvain, depuis son origine jusqu'à sa suppression, par Alphonse Jacobs. Louvain, V. G. Robyns. — Cette monographie, qui comprend V-210 p. in-4° de texte et 28 planches dessinées par l'auteur, abonde en recherches neuves et intéressantes, non-seulement pour ce qui concerne l'abbaye de Sainte-Gertrude et l'histoire de Louvain, mais au point de vue de l'histoire générale. M. Jacobs a dépouillé une énorme quantité de documents reposant aux Archives du royaume; d'autres appartenant à des collections privées lui ont fourni bien des détails inédits; aucun livre, aucune pièce imprimée se rattachant à son sujet ne lui a échappé; il a vu et étudié avec soin l'église, les restes de constructions, les objets d'art et autres qui attestent encore aujourd'hui l'ancienne splendeur de la communauté. Quant à la forme, simple, sans prétention à l'effet, elle n'est point exempte d'incorrections que l'auteur aurait pu éviter, nous semble-t-il, du moins en grande partie, par une révision attentive. L'ouvrage de M. Jacobs est divisé comme suit: Histoire. — Description archéologique et artistique de l'Abbaye. — Description du mobilier de l'église. — Généralités sur la paroisse de Sainte-Gertrude. Un appendice et une table onomastique terminent ce volume.

Les Secrets de l'analyse et de la synthèse dans la composition littéraire, par Ferdinand Loise. Mons, chez l'auteur, XI-150 p. — Nous n'approuvons pas le titre que M. Loise a cru devoir donner à son livre. *Les Secrets*, cela rappellerait trop les recueils de recettes vulgaires; une pareille enseigne ne convient pas à un travail destiné à éveiller le goût littéraire et dans lequel d'ailleurs nous trouvons appliquée à la composition et à l'analyse une méthode simple et essentiellement rationnelle. M. Loise, en effet, après avoir établi que « l'intelligence ne faisant rien sans but, tout le travail de l'esprit est dans le but qu'il poursuit à l'aide des moyens qui peuvent le plus sûrement l'y conduire », montre très bien que l'unité est le principe fondamental de l'art d'écrire, que la critique littéraire a par suite pour point de départ la recherche de cet élément essentiel. Tel est l'objet de la première partie du livre, intitulée: « Le principe. L'unité dans la variété. » La deuxième partie, « l'application », contient une analyse détaillée d'une fable de La Fontaine, *Les animaux malades de la peste*. La troisième et dernière partie « méthode pratique d'analyse et d'appréciation littéraire », forme tout un cours de littérature appliquée, bien ordonné, bien pensé et bien écrit. Le livre de M. Loise mérite d'être recommandé aux professeurs et aux élèves des écoles normales et moyennes auxquels il s'adresse particulièrement.

Nos amis les animaux, par Emile Leclercq. Bruxelles, Office de Publicité, in-8°, VI-193 p. — Ce recueil, conçu dans le même esprit que les *Contes vraisemblables*, en rappelle également le style simple et pittoresque. Il se compose de douze récits dont l'objet est suffisamment indiqué par le titre. « L'enfant, dit M. Leclercq, est volontiers cruel envers les races inférieures, parce qu'on n'a pas appelé son attention sur la valeur des êtres moins bien doués que lui. Et n'est-on pas plus réellement humain quand on reconnaît que les animaux ont droit à notre affection, qu'ils nous rendent, et à notre estime, pour les services qu'ils ne nous refusent pas. » On ne saurait employer plus de talent à faire reconnaître cette vérité aux jeunes lecteurs, à parler à leur cœur et à leur esprit sans dissertations ni sentences: le précepte se dégage de l'action. De même que dans l'avant-propos des *Contes vraisemblables*, M. Leclercq parlant des œuvres destinées à l'enfance, fait ici le procès à tout

ce qui n'a pas un caractère de réalité tangible. On aura beau dire cependant: il est dans la nature de l'esprit humain d'aller au delà de la réalité, et étouffer l'imagination chez l'enfant, c'est supprimer un des éléments nécessaires de son développement intellectuel. « Le réel, dit M. Leclercq, est incomparablement plus merveilleux que tout ce que nous pouvons imaginer. » Il n'y a là qu'un jeu de mots. Le merveilleux n'a tant d'attrait précisément que parce qu'il est en dehors de la réalité et qu'il ne se confond point avec elle. Qu'on fasse la guerre à la superstition, aux préjugés à l'ignorance, nous l'approuvons, mais qu'on condamne au même titre l'imagination « parce que le vrai est plus sain que le faux », c'est évidemment dépasser le but. — N'oublions pas de mentionner les douze charmantes compositions hors texte qui ornent ce volume; l'auteur, M. Mellery, a parfaitement interprété le caractère de l'œuvre qu'il a illustrée.

1830-1840. *Cinquante ans de liberté*. Tableau du développement intellectuel de la Belgique. Tome I, 1^{re} partie. *La vie politique*, par M. le comte Goblet d'Alviella. Bruxelles, Weissenbruch. — Ce fascicule, dont nous nous bornerons à annoncer la publication, en nous réservant d'y revenir quand le 1^{er} volume aura paru en entier, comprend, en 198 pages, un exposé complet de l'histoire politique de la Belgique depuis 1830 jusqu'au mois de juillet 1880. Voici l'intitulé des chapitres: la dissolution du royaume des Pays-Bas; les droits des Belges; les pouvoirs et leur organisation; la révolution belge devant l'Europe; la rupture de l'union; le parti libéral et les réformes de 1848; la réaction; le mouvement démocratique; constitutionnels et ultramontains; le gouvernement des libéraux unis; la neutralité belge; la loi du progrès dans notre organisme politique.

Memories of my exile, by Louis Kossuth. Translated from the original hungarian by Ferencz Jansz. London, Cassel. — La partie vraiment neuve et intéressante de ces mémoires, qui ne se rapportent qu'à l'année 1859, est celle dans laquelle Kossuth raconte le rôle qu'il a joué à cette époque, les efforts qu'il a faits pour étendre la guerre à la Hongrie, ses négociations avec Napoléon III, comment il parvint à obtenir du cabinet anglais l'assurance d'une neutralité absolue, comment enfin tous ses projets furent soudainement anéantis, alors qu'il en croyait la réalisation assurée. Kossuth était fixé en Angleterre quand éclata la guerre d'Italie; l'occasion lui parut favorable à une nouvelle tentative en faveur de l'indépendance de la Hongrie; d'accord avec les patriotes hongrois, Klapka entre autres, il élaborait un plan d'action, et au commencement de mai partit pour Paris. Le prince Napoléon, qu'il vit d'abord, approuva son projet: l'empereur, dit-il, désire que la Hongrie devienne un Etat indépendant; il ne pose qu'une condition, c'est qu'au lieu de la république, on adopte la forme monarchique constitutionnelle. Kossuth, malgré ses préférences, souscrivit à cette condition, et alla jusqu'à offrir la couronne de Saint-Etienne au prince qui refusa. L'empereur, avec lequel il eut ensuite une entrevue, se montra disposé à adresser une proclamation aux Hongrois; Kossuth réclamait en même temps une intervention armée; Napoléon objecta que le parti tory, alors au pouvoir, s'y opposerait très probablement. A son grand étonnement, Kossuth s'engagea à lui donner promptement tous les apaisements à ce sujet. Les élections étaient proches en Angleterre; elles furent défavorables au parti tory. D'après les Mémoires, un membre de la Chambre des communes, M. Gilpin, avocat ardent de l'indépendance de la Hongrie, mis au courant de l'entretien de Kossuth avec Napoléon, entreprit de ménager entre le groupe de l'école de Manchester, auquel il appartenait, et les chefs du parti whig une coalition sur la base d'une non-intervention absolue entre la France et l'Autriche, quel que fût le territoire auquel la guerre s'étendrait. Le cabinet Derby, déjà condamné par le résultat des élections, dut se retirer et faire place à un cabinet Palmerston. Muni de l'engagement formel de ce dernier et de ses collègues, Kossuth partit pour l'Italie. Il alla trouver l'empereur à Milan, lui montra les lettres par lesquelles les ministres anglais s'engageaient à garder la neutralité et insista pour qu'il prit une décision. L'empereur lui donna l'assurance qu'il était résolu à aider les Hongrois à conquérir leur indépendance et l'invita à hâter l'organisation de la légion hongroise dont Klapka avait déjà réuni les premiers éléments. Le 8 juillet, Kos-

south apprenait la nouvelle de l'armistice conclu à Villafranca, et, quelques jours après, la ruine de ses espérances.

« Pietri arriva; il se précipita vers moi, tout agité, et s'écria : « Maheur ! malheur à nous ! c'est fini ! Tout est perdu ! Lisez ceci. » Il me présenta une lettre autographe qui lui était adressée par l'empereur. Je pleurais comme un enfant, et pus à peine la lire. La lettre disait ceci : « Nous avons beaucoup examiné l'affaire sous toutes ses faces avec le Prince et le Roi, et, bien qu'à contre-cœur, nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il faut faire la paix. Cette fois, nous ne pouvons aller plus loin. La guerre est maintenant finie. Dites à M. Kossuth que je suis bien au regret de ce que la libération de son pays doit être abandonnée. Je ne puis faire autrement. C'est impossible. Mais je le prie de ne pas perdre courage, d'avoir confiance en moi et en l'avenir. En attendant, il peut être assuré de mes sentiments d'amitié, et je le prie de disposer de moi en ce qui regarde sa personne et ses enfants ». Quand j'arrivai à ce passage de la lettre, je ne pus me retenir assez pour empêcher mon indignation d'éclater. « Oui, oui, dis-je, voilà bien les têtes couronnées ! Voilà l'idée qu'ils se font de la créature que l'on appelle l'homme !. Veuillez dire à votre maître que Sa Majesté l'empereur des Français n'est pas assez riche pour faire l'aumône à Louis Kossuth, et que Louis Kossuth n'est pas assez vil pour l'accepter. Il m'a fait faire fausse route. Eh bien, mes enfants gagneront leur vie en travaillant. Je vous salue ». Et ce fut tout. Il ne restait plus qu'à veiller à la dissolution honorable de notre armée et à la sûreté personnelle de ces pauvres et braves camarades hongrois qui s'y étaient enrôlés. » Et.

La Lanterne magique, par J. Levoisin, avec les dessins de Kate Greenaway. Paris, Hachette. — On ne saurait imaginer un livre d'illustrations plus charmant, et je sais mainte grande personne — sans me compter — qui trouvera à le feuilleter et à le lire un plaisir extrême, autant et plus qu'un enfant de dix ans. La librairie Hachette a eu l'ingénieuse idée de demander ces illustrations à un artiste anglais, Kate Greenaway, qui s'est acquitté merveilleusement de sa tâche. Rien de plus piquant, tout d'abord, et de plus joli que le contraste du texte français et de la gravure anglaise. Car Kate Greenaway a donné aux jeunes héros et aux jeunes héroïnes des historiettes contées par M. Levoisin la physionomie et le costume des enfants de son pays; partout des petits museaux roses aux cheveux ébouriffés, des grands yeux rêveurs ou pleins d'un candide étonnement, de bonnes grosses figures rebondies, des chapeaux de paille à larges bords qui encadrent le visage et lui donnent un petit air sérieux et convaincu, et, pour orner l'endroit où ces messieurs et ces demoiselles prennent leurs ébats, des cotages propres avec leur barrière bien alignée, leurs ifs bien tondu, leurs haies bien taillées, à la façon des joujoux de Nuremberg. La gravure est au haut de la page; au dessous figure l'historiette, ordinairement de dix à douze lignes; au bas, un ornement quelconque, parfaitement dessiné et peint, une corbeille de fleurs, un pot, un fruit; la page est entourée d'un encadrement bleu ou rouge. Voici le texte d'une de ces historiettes : « Lecteur, laquelle des deux est la plus charmante ? Est-ce la petite mère avec ses mouvements si gracieux et son regard si plein de tendresse ? Est-ce la petite fille avec ses mouvements d'une si adorable gaucherie et son naïf regard, si plein d'étonnement et de confiance ? Encore une fois, lecteur, laquelle des deux est la plus charmante ? » Figurez-vous maintenant la mère se penchant à la fenêtre, avec son petit bonnet blanc du matin; une mèche de cheveux folâtre sur son front et sur son cou; un fichu autour de la taille, elle étend le bras et l'allonge vers la petite fille, pour lui donner une rose; l'enfant, au bas de la maison, lève ses petites mains et s'efforce gentiment d'attraper la fleur. Voyez encore les douze demoiselles Pelico allant à la promenade et se tenant toutes par la main, chacune dans un costume différent et avec sa mine particulière; *non diversatamen, qualem decet esse sororum!* Et les cinq petites demoiselles Pluvier, s'avançant de front et en bon ordre comme de sages petites personnes, les mains dans leur manchon, bien enveloppées dans leur manteau vert bordé de fourrures! Et le petit Pierrot, avec ses yeux bleus tout grand ouverts, écoutant l'alouette qui n'est pas obligée d'aller à l'école! Le texte des historiettes, comme on l'a vu

par l'exemple que nous avons cité, est simple, naturel, sans être trop enfantin, digne en un mot des illustrations. Ce livre est une petite merveille d'art. J'allais oublier la table des matières: on y trouve la première ligne de chaque historiette, et, en tête de la ligne, la gravure qui accompagne chaque récit; cette gravure, reproduite en petit, est une miniature ravissante, aussi fraîche, aussi exquise que le reste du volume. C.

— L'éditeur du *Magazin für die Literatur des Auslandes*, M. Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce la publication prochaine d'une histoire littéraire conçue sur un plan tout nouveau. Les ouvrages de ce genre, dit le prospectus, ne font, en majeure partie, que favoriser le penchant du public à ne pas lire les chefs-d'œuvre des littératures. Il s'agit de remplacer ces publications, qui nous donnent une foule de noms et de dates indigestes, et tirent souvent d'un oubli mérité des ouvrages sans valeur, par une série de monographies dues à la plume d'écrivains qui auront lu les livres dont ils parlent et fait une étude spéciale d'une période quelconque de l'histoire des lettres. L'encyclopédie littéraire projetée embrassera, cela va sans dire, les littératures de tous les temps et de tous les peuples, même de ceux qui n'occupent qu'une place fort modeste dans l'histoire des lettres, tels que les Polonais, les Hongrois, les Portugais.

Des cinq escoliers sortis de Lausanne bruslez à Lyon. Genève, Fick in-4°. — *La persécution de l'Eglise à Paris* en l'an MDLIX. Genève, Fick, in-4°. — Ceux des lecteurs de *L'Athenæum* qui s'intéressent à l'histoire de la Réforme ou qui recherchent les reproductions en fac-simile des livres du XVI^e siècle, connaissent les splendides publications faites par les soins de M. le docteur Ed. Fick de Genève et dont un patriote genevois M. G. Revillod a, plus d'une fois, fait les frais. Propriétaire des bois des Estienne, l'imprimerie Fick les a complétés par des initiales et des culs-de-lampe calqués sur les meilleures reproductions de la Renaissance; elle a fait fondre des caractères reproduisant ceux de l'époque et n'a pas craint de ressusciter le beau papier à la main qui n'était plus qu'un souvenir il y a une vingtaine d'années. C'est l'imprimerie Fick qui a ouvert la voie aux reproductions des chefs-d'œuvre typographiques du XVI^e siècle, et jusqu'ici elle ne l'a dépassée dans cette spécialité: les nombreux volumes sortis de ses presses en font foi. Les deux récits dont nous venons de citer les titres, retacent des épisodes se rattachant aux persécutions auxquelles furent en butte les réformés de France. Ils sont empruntés à *l'Histoire des martyrs* de Jean Crespin qui parut à Genève, en 1619, chez l'éditeur P. Aubert. Nous les recommandons aux amateurs de bons et beaux livres. v. M.

NOTES ET ÉTUDES.

PROPRIÉTÉ QUE POSSÈDENT LES CORPS SOLIDES DE SE SOUDER SOUS L'ACTION DE LA PRESSION.

M. W. Spring a entrepris, il y a deux ans, de vérifier expérimentalement si des fragments de corps solides peuvent se souder sous l'action seule de la pression; les résultats auxquels il est alors parvenu et qu'il a communiqués à l'Académie royale de Belgique (*Bulletin*, 2^e série, t. 45, p. 746 et suiv.), lui avaient permis de résoudre affirmativement cette question. Le savant professeur vient d'étendre ses premières expériences à un nombre de corps beaucoup plus considérable: il a soumis à une forte pression, dans le vide, 83 corps solides appartenant aux espèces chimiques les plus diverses, et les résultats obtenus confirment pleinement ceux qu'il a déjà fait connaître; il en est d'autres, assez inattendus, qui contribueront peut-être à compléter nos connaissances sur l'état solide de la matière (V. *Bulletin* de l'Académie, t. 49, p. 323 et suiv.).

On sait, dans les laboratoires de chimie, qu'un grand nombre de corps, versés en poudre, même grossière, dans un bocal, se prennent en une masse cohérente; cette cohérence est due à un commencement d'union entre les particules; pour augmenter le nombre des points de contact, il suffit de soumettre la poudre à une pression telle que tous les espaces compris entre les fragments des corps soient comblés par les débris de ceux-ci. C'est précisément ce que M. Spring a réalisé, comme le

constate la note qu'il a communiquée à l'Académie. Il nous suffira, pour faire apprécier l'intérêt que présentent ces recherches, de rappeler quelques-uns des résultats obtenus.

Métaux. De la limaille de plomb, comprimée dans le vide, sous une pression de 2,000 atmosphères environ, se soude en un seul bloc, identique à un bloc obtenu par fusion. Sous une pression de 5,000 atmosphères, le plomb fuit, comme s'il était liquide, dans toutes les fentes de l'appareil. Il y a là une confirmation des expériences de M. Trecca sur l'écoulement des solides. — De la poudre fine de bismuth, soumise à une pression de 6,000 atmosphères, se prend en un bloc identique à ceux obtenus par fusion. Quand on casse ce bloc au marteau, on trouve la cassure cristalline; ce fait se rencontre chez presque tous les corps qui se soudent sous pression. — La liaison de la limaille d'étain est tout aussi parfaite sous une pression de 3,000 atmosphères. A 5,000, l'étain commence à couler par les joints de la matrice; cet écoulement s'arrête, reprend sous une pression de 5,500 atmosphères et ainsi de suite jusqu'à 7,500 atmosphères où la coulée est continue. — La limaille de zinc se soude complètement sous 5,000 atmosphères; le bloc commence à peine à couler sous 7,000. — La mousse de platine ne se soude qu'imparfaitement.

Métalloïdes. Du soufre prismatique transparent, soumis à une pression de 5,000 atmosphères à la température de 13°, se moule en un bloc opaque et se transforme en soufre octaédrique. — Le soufre plastique subit la même transformation sous une pression de 5,000 atmosphères. — Le phosphore amorphe paraît tendre à se changer en phosphore métallique.

Oxydes. Le peroxyde de manganèse pur, soumis à une pression de 5,000 atmosphères, se forme en un bloc dont la cassure, vue au microscope, se présente avec un aspect cristallin identique à celui de la pyrolucite naturelle. — L'alumine se soude sous 5,000 atmosphères et coule comme un liquide.

M. Spring énumère ensuite les résultats obtenus par la pression des sulfures et des sels. Les expériences faites sur les corps carbonés présentent des particularités intéressantes. A une température de 13°, la plus forte pression que la cire supporte est environ 500 atmosphères; sous 700 elle s'écoule comme de l'eau. — Le camphre, sous 3,000 atmosphères, donne un bloc de la plus grande transparence. — Sous 6,000, l'amidon se soude en un bloc d'une grande dureté et transparent sur les bords. La cassure du bloc est porcelanique, et les arêtes des fragments assez dures pour trancher à peau de la main. — De la poudre fine de houille, grasse ou maigre, se soude sous une pression de 6,000 atmosphères en un bloc solide brillant. De cassante, elle devient plastique, ce qui peut servir à comprendre comment les plis de terrains anciens ont pu se faire. — Sous une pression de 6,000 atmosphères, la tourbe se change en un bloc noir brillant, dur, ayant tout l'aspect physique de la houille. Des morceaux de ces blocs chauffés en vase clos donnent un coke qui ne diffère en rien du coke obtenu au moyen de la houille. Ces résultats montrent, semble-t-il, que la pression n'a pas dû être étrangère à la formation de la houille dans la nature; le procédé aurait été celui-ci: changement des substances végétales en tourbe par la fermentation sous l'eau; changement de la tourbe en houille sous l'action de la pression.

Dans une dernière série d'expériences, M. Spring a cherché l'effet de la pression sur la combinaison des corps, et il est arrivé à établir que « si la pression empêche les réactions qui sont accompagnées d'une augmentation de volume, cependant l'affinité chimique joue un rôle considérable dans le phénomène ».

De l'ensemble des expériences faites par M. Spring, on peut conclure que les corps solides jouissent de la propriété de se souder lorsqu'ils sont en contact intime. Cette propriété, plus ou moins prononcée chez les différents corps, paraît être une fonction de la dureté, des corps mous se soudant facilement, des corps durs difficilement. Cependant il semble que cette propriété dépende d'un autre élément encore: l'état cristallin est, aussi bien que la mollesse, une des conditions de la liaison des corps solides; il est même probable que la mollesse n'est qu'une condition secondaire, qu'elle n'agit pas comme cause active, mais seulement qu'elle favorise le rapprochement parfait des particules solides sous l'influence de la pression.

« Quant à la raison intime de la liaison des corps,

elle ne découle pas nécessairement des expériences précédentes, mais il est permis de remarquer que les faits qui viennent d'être décrits ne diffèrent pas, au fond, de ceux qu'on observe tous les jours quand deux gouttes d'un même liquide arrivent à se toucher et se terminent par la confusion des gouttes en une seule. On objectera qu'il n'y a rien de commun, sous ce rapport, entre un corps liquide et un corps solide. Cependant la différence n'apparaît plus si grande si l'on se rappelle que sous forte pression les solides s'écoulent comme les liquides. L'idée de la dureté, en d'autres termes, nous apparaît comme une idée relative et on peut même dire subjective. Si l'eau est liquide pour nous, c'est que nous constatons qu'elle se moule sur son poids dans les vases qui la contiennent; mais si nous imaginons que l'on introduise du sel marin, par exemple, dans un vase de profondeur suffisante, les couches inférieures de sel fluiront aussi par couler et se mouler sous l'influence de la pesanteur. Il y a plus: l'eau, qui ne nous présente presque pas de dureté, devient certaine par un corps d'une certaine dureté à l'araignée d'eau; et si notre poids était tel que nos pieds exerçassent une pression suffisante sur le sol, nous trouverions le pavé de nos rues trop mou pour nous porter. »

CHRONIQUE.

Dans l'incendie qui a détruit, le 12 juillet, la bibliothèque du professeur Mommsen, composée d'environ 40.000 volumes, des papiers d'une grande valeur et des manuscrits appartenant à des bibliothèques d'Allemagne et de l'étranger ont été anéantis en tout ou en partie. Les manuscrits des cours de M. Mommsen sont perdus et ne pourront être restitués que partiellement au moyen des notes de ses élèves. Sont également détruits: les matériaux que l'éminent professeur avait rassemblés pour le *Römisches Staatsrecht* et la suite de son *Histoire romaine*, et une quantité de notes critiques réunies pour l'édition des *Auctores antiquissimi*. On a annoncé que tout un volume de la suite de l'*Histoire romaine* (période impériale), préparé pour l'impression, avait été consumé; mais on sait aujourd'hui que l'information est inexacte: ce volume n'était pas rédigé. M. Mommsen avait travaillé, dit-on, dans la nuit du dimanche 11 au lundi 12 jusqu'à deux heures du matin pour mettre la dernière main aux Inscriptions de la Gaule, éditées par le professeur Hirschfeld, de Vienne. Le manuscrit des tomes IX, X et XI du *Corpus inscriptionum*, embrassant le continent italique, était heureusement livré à l'imprimeur; celui des inscriptions des îles de l'Italie est en partie anéanti; celui des inscriptions de la Suisse l'est totalement, mais cette série sera facilement reconstituée; les inscriptions de l'Afrique sont imprimées et pourront être publiées dans le courant de cette année. Nous voyons citées, parmi les bibliothèques publiques qui ont éprouvé des pertes, celles de Berlin, Heidelberg, Breslau, Vienne, Leyde, du Vatican et d'un collège de Cambridge. Il n'a pas été publié de liste officielle des manuscrits perdus; mais on sait que plusieurs exemplaires de Jornandes, *De Getharum et Gothorum rebus gestis*, appartenant à divers dépôts de l'Allemagne et de l'étranger, ont été détruits; on ajoute, il est vrai, que le texte de cette chronique est déjà heureusement imprimé pour paraître dans la collection des *Monumenta Germaniae*. L'université de Leyde perd un codex de Victor Tununensis. Tel serait le bilan des pertes connues jusqu'ici. Un aussi grave événement appelle l'attention des administrations des bibliothèques publiques sur la nécessité d'exiger de sérieuses garanties, surtout dans le cas où le prêt est fait à l'étranger. Des restrictions qui concilieraient l'intérêt de la science et celui des hommes d'étude ne seraient, du reste, pas une nouveauté; on sait qu'un des exemplaires manuscrits de Jornandes qui viennent d'être détruits, celui de la bibliothèque de Vienne, n'avait été prêté qu'à la condition que M. Mommsen le consulterait à la bibliothèque royale de Berlin; malheureusement, il n'a pas été tenu compte de cette réserve formelle. Dans une lettre qui a été rendue publique, M. R. Lepsius, le conservateur en chef du dépôt de Berlin, assure que le manuscrit de Vienne n'est pas sorti de la bibliothèque avec son autorisation; « bien au contraire, ajoute-t-il, cela n'a pu avoir lieu qu'en violation de prescriptions rigoureuses auxquelles je n'ai jamais permis qu'il fût fait d'exception. »

— Le dernier courrier de Zanzibar apporte des

nouvelles des voyageurs belges en Afrique, qui vont jusqu'au 9 mars. A cette date, MM. Cambier, Popelin et Carter se trouvaient ensemble à Karema. Ils jouissaient tous trois d'une bonne santé. MM. Popelin et Carter aidaient M. Cambier à terminer les constructions de la station de Karema. A peine fondée, cette station a déjà été appelée à remplir le rôle hospitalier assigné par la conférence de Bruxelles aux stations de l'Association internationale africaine. Les missionnaires d'Alger s'étant vus dans la nécessité de laisser une partie de leurs bagages à quelques journées de Karema, faute de pouvoir trouver des porteurs, M. Cambier envoya 52 de ses hommes, qui transportèrent leurs bagages jusqu'à Karema. En outre, comme les missionnaires avaient épuisé leur provision de marchandises d'échange, M. Cambier leur céda une certaine quantité des siennes, et ils purent continuer leur voyage. M. Popelin se préparait à traverser le Tanganyika. Il compte établir sur la rive gauche du lac un poste où il laissera provisoirement une partie de son matériel et de ses marchandises d'échange, et qui deviendra ainsi son dépôt de ravitaillement. Il s'avancera de là vers le Manyéma. M. Carter était sur le point de se mettre en route pour la côte. Il s'y rend pour préparer une nouvelle entreprise qui sera tentée au printemps prochain et qui a pour objet la capture et le dressage des éléphants d'Afrique. Le docteur Van den Heuvel, dont la santé est également très bonne, est toujours dans les meilleurs termes avec les Arabes de Tabora, aux principaux desquels il a donné avec succès des soins médicaux. MM. Cadenhead, Burdo et Roger étaient heureusement arrivés à Hitoura, localité voisine de Tabora. MM. Burdo et Roger annonçaient l'intention de faire le voyage de Hékongou, d'où ils n'étaient éloignés que d'une journée de marche et où ils désiraient visiter la tombe de M. Wautier. Les ares que MM. Mackinnon et Sanford ont généreusement offerts à l'Association internationale africaine ont très bien résisté jusqu'ici aux fatigues du voyage. Un seul est mort. On peut espérer que les autres arriveront sains et saufs à la station de Karema, où ils pourront rendre de grands services.

— Nous lisons dans une lettre que le Dr Nachtigall, président de la Société africaine allemande, adresse à M. de Hesse-Warregg :

« La Société africaine allemande ne compte pas moins de six expéditions différentes parcourant actuellement l'Afrique centrale. Parmi les voyageurs, je citerai le Dr Buchner, qui, parti de Saint Paul de Loanda dans la direction de l'est, a peut-être déjà atteint les grands lacs du haut Nil ou le Congo supérieur; le Dr Oscar Lenz, qui du Maroc se dirige vers Tombouctou pour de là revenir par la Sénégambie; une grande expédition, composée du Dr Böhm, de M. de Schöler, de Kayser, etc., qui établira près du Tanganyika une station se reliant à celles de l'Association internationale; Gérard Rohlf et le Dr Stecker vont partir pour l'Abyssinie, d'où le dernier pénétrera dans le pays des Gallas, qu'il traversera dans la direction de la côte orientale; le Dr Pogge, avec d'autres voyageurs, quittera prochainement Saint-Paul de Loanda pour aller établir une station allemande dans le voisinage de Muete Janvo, à peu près au centre du continent; enfin M. Flegel remontera le Bénue et ira en explorer les sources. »

— De son côté, la section française de l'Association internationale africaine prépare l'établissement de deux stations scientifiques et hospitalières. L'une sur la côte occidentale, l'autre sur la côte orientale. A l'orient, l'emplacement choisi est Kirassa, près de Kiora, à 250 kilomètres environ de Bagamoyo. Le chef de ce premier poste, le capitaine Bloyet, est conduit par M. Sergère, qui s'est chargé d'entretenir la station et le personnel pendant quatorze mois. Les instruments, armes, munitions remis par le ministère de la marine à l'abbé Dobaize, seront confiés au capitaine Bloyet. A l'occident, M. Savorgnan de Brazza et le Dr Ballay vont explorer le nouveau l'Ogoué supérieur; ils sont chargés d'installer une station dans cette région.

— Une note de M. Ed. Fétis, relative à un triptyque acquis par le Musée de Bruxelles, a donné lieu, de la part de M. Alfred Michiels, à une curieuse revendication du droit de propriété intellectuelle. Dans cette note, communiquée au mois de janvier dernier à la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, M. Fétis démontre que le tableau doit être attribué, non pas, comme l'affir-

mait et comme n'a cessé de le soutenir le vendeur, à un artiste du nom de Frutet dont l'existence est problématique, mais à Frans Floris et Jérôme Francken. M. Michiels, qui avait, paraît-il, exprimé la même opinion au vendeur, prétend que M. Fétis a été mis « naturellement » par ce dernier au courant de sa découverte et s'en est emparé. Or, il se trouve que la seule inspection des monogrammes a suffi pour révéler à la commission du Musée les noms des véritables auteurs de l'œuvre, que le possesseur du tableau, averti de son erreur par M. Fétis, non-seulement n'a pu ni voulu avouer en aucune façon qu'il connaissait déjà le secret dont M. Michiels réclame la propriété, mais a maintenu énergiquement son attribution de fantaisie. La note en réponse à la revendication de M. Michiels vient de paraître dans le dernier Bulletin de l'Académie; elle prouve à l'évidence que l'auteur de l'*Histoire de la peinture flamande* en oubliant, comme le dit spirituellement M. Fétis, que ce qui est naturel n'est pas toujours ce qui arrive, a fait de nouveau preuve d'une grande légèreté.

— Le rapport présenté à l'assemblée générale de la Société bibliographique qui s'est tenue à Paris le 26 mai, sous la présidence de M. Chesnelong, constate les progrès de la Société, qui a admis près de 800 membres nouveaux en 1879, l'annonce de plusieurs publications nouvelles et de la continuation des collections commencées, notamment de l'*Exploration*, revue hebdomadaire, publiée désormais sous les auspices de la Société et qui, sous la direction de M. Paul Tournafond, s'est notablement améliorée.

— Une bien intéressante découverte, dit la *Revue critique*, est celle qui vient de faire, à Rossano, dans la Calabre, MM. Oscar de Gebhardt et Adolphe Harnack, de la moitié d'un évangile grec écrit à l'encre d'argent sur parchemin pourpre, et orné d'une série de miniatures qui représentent dix-huit scènes du Nouveau-Testament et quarante portraits de prophètes. C'est aujourd'hui le plus ancien des livres d'évangiles illustrés. Les auteurs de la découverte n'hésitent pas, pour des raisons artistiques et paléographiques à la fois, à le faire remonter jusqu'à la fin du ve ou tout au plus au commencement du vi^e siècle. Les arguments tirés de la paléographie ne sont pas, en pareille matière, il est vrai, bien probants, et à ne considérer la question que par ce côté, la date du vi^e siècle ne serait pas la moins vraisemblable. Mais M. Harnack, après avoir comparé soigneusement les peintures, qui sont extrêmement remarquables, avec les mosaïques de Ravenne et surtout avec les miniatures de la célèbre « Genèse de Vienne », conclut qu'elles sont incontestablement antérieures même à ces dernières et qu'elles les dépassent aussi en valeur artistique. M. Harnack a pris un calque de chacune des peintures de scènes du Nouveau-Testament, et il les fait reproduire avec la plus grande fidélité, en rouge sur un fond teinté, dans un beau volume in-folio paru à Leipzig chez Giercke et Devrient, sous ce titre: *Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis*.

Décès — Paul Albert, professeur au collège de France, auteur d'ouvrages relatifs à l'histoire littéraire, mort à Paris, le 20 juin, à l'âge de 53 ans. — Tom Taylor, auteur dramatique, critique d'art, rédacteur du *Punch*, mort à l'âge de 63 ans. — J.-C. Moore, artiste peintre anglais. — P. W. Lund, naturaliste danois, mort à Lagoa Santo (Brésil), le 25 mai, à l'âge de 63 ans. — Don Angel Fernandez de Los Rios, publiciste espagnol, né à Madrid en 1821, mort à Paris le 18 juin.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Séance du 5 juillet. — M. Pouillet appelle l'attention sur la correspondance entre le Taciturne et Van Straelen, bourgmestre d'Anvers, saisie par ordre du duc d'Albe et qu'il a vainement recherchée. M. Wauters communique une 3^e série d'Analyses diplomatiques. M. Piot donne lecture d'une note sur différents ouvrages publiés à l'étranger qui contiennent des faits ou des documents relatifs à l'histoire de Belgique.

BIBLIOGRAPHIE.

Bulletin de l'Académie royale de Belgique.

Mars. Recherches sur le système nerveux des arthropodes (V. Liénard). — Notice sur les cucurbitacées austro-américaines de M. Ed. André (A. Cogniaux). — Aspect de la planète Mars pendant l'opposition de 1879 et observations de la tache rouge de Jupiter et des taches de Vénus (F. Terby). — Les manuscrits syriaques du Musée britannique (T.-G. Lamy). — Une partition manuscrite de Berton (Ed. Mailly). — Avril. Lettre de M. Huggins au sujet de la note de M. Fizev concernant l'intensité relative des raies spectrales de l'hydrogène et de l'azote en rapport avec la constitution des nébuleuses. — Charles Luython, organiste et compositeur de musique de la cour impériale aux xv^e et xvii^e siècles (Chev. L. De Burbure). — Mai. Baleine échouée le 7 janvier 1880 sur les côtes de Charleston (P.-J. Van Beneden). — Une application des images accidentelles (J. Plateau). — Note sur l'éclairage des mines au moyen des sulfures phosphorescents (Montigny). — Recherches sur la propriété que possèdent les corps solides de se souder par l'action de la pression (Spring). — Sur la raie dite de l'Hélium (abbé Spée). — Appareil excréteur des Trématodes et des Cestodes (Fraipont). — Découverte de l'hémoglobine dans le système aquifère d'un Echinoderme (Foettinger). — Rapport sur les travaux de la Commission de la Biographie nationale pendant l'année 1879-1880. — Prix De Keyn. Adoption du règlement. — Inauguration de la statue d'Adolphe Quetelet. Discours prononcés par MM. Gallait, Liagre, Houzeau et Faider. — Réponse à une réclamation de priorité faite par M. Michiels au sujet des monogrammes des peintres Francken et De Vriendt (Ed. Fétis).

Revue de Belgique. 15 juillet. Suez et Panama (Colonel H. Wauwermans). — Des caisses de prévoyance pour ouvriers mineurs (L. Rivelaïne). — Un chevalier errant, 2^e partie (Em. Leclercq). — Notes d'un voyage aux Etats-Unis. III (Ed. de Laveleye). — Une nouvelle théorie philosophique et religieuse sur l'immortalité de l'âme (Goblet d'Alviella). — Chronique littéraire (Eug. Van Bemmel).

Revue catholique. 15 juillet. Des biens ecclésiastiques dans l'ancienne Belgique (P. Claessens). — Les Belges en Asie Mineure sous la domination grecque et romaine (D. de Haerne). — Le christianisme encore une fois occis (H. Bossu). — L'Encyclopédie de S. S. Léon XIII et la question du divorce (P. Lefebvre). — L'indianisme en Belgique (J. Vanden Gheyn).

Ciel et Terre. 15 juillet. Le point fixe (C. La-grange). — Photométrie spectrale (C. Fizev). — Les orbites des astéroïdes, suite (L. Niesten). — Phénomènes périodiques naturels, suite et fin (A. Meuris et J. Vincent). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Revue de droit international et de législation comparée. T. XII, n^o 3. De la protection internationale des câbles télégraphique sous-marins (L. Renault). — Le Congrès de Berlin et sa portée au point de vue du droit international. III. La Serbie et le Monténégro (Bluntschli). — Encore un mot sur la Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale (Westlake). — La législation autrichienne en 1877 et 1878 (Geyer). — Du droit de se prévaloir d'une double nationalité (E. Lehr). — Jurisprudence suisse en matière de droit international. Naturalisation et renonciation à la nationalité (A. Martin). — De l'immuabilité du régime conjugal en cas de changement de domicile des époux (Arntz). — La dix-septième réunion annuelle des juristes suisses. — La question des brevets d'invention en Suisse. — Nécrologie. — Chronique des faits internationaux : Autriche-Hongrie, Grande-Bretagne, Grèce. — Bibliographie.

Revue des questions scientifiques. Juillet. Le cycle vital de la matière (A. Proost). — Botani-

que géographique. Observations sur la méthode (Ch. Flahault). — La méthode d'observation des faits sociaux (J. de Raimbert). — L'aveuglement scientifique L'origine et la formation des organismes (R. P. Carbonnelle). — La température du corps humain et ses variations dans les maladies (H. Desplats).

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. T. V, 1^{er} fasc. Peintures murales géographiques (Capitaine de Bas). — Du transport et des centres commerciaux dans l'Afrique équatoriale de l'est. — Rapport annuel.

Journal des beaux-arts. 16 juillet Exposition de Namur. — Ypiana. — Tombeau de Christian III.

Revue critique d'histoire et de littérature. 12 juillet. Annuaire de 1870 pour l'encouragement des études grecques en France. — Fernique, Étude sur Préneste, ville du Latium; le pays des Marses — Lupi, Les décrets de la colonie de Pise. — Loening, Histoire du droit canonique. — Landau, la littérature italienne à la cour d'Autriche. — Weber, De l'usage de devoir, laisser, pouvoir, savoir, soloir, voloir. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 19 juillet. Codera y Zaidin, Ouvrages de numismatique arabe. — Schreiber, Apollon, meurtrier de Python. — Sabell, La prophétie de Lehnin. — Ligier, La politique de Rabelais. — Lotheissen, Histoire de la littérature française au xvii^e siècle, t. II. — Szymanowski, Les Poniatowski. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 26 juillet. La perle précieuse de Ghazali, p. p. Gautier. — Bauer, A propos du « Christ et des Césars. » — Descomet, Inscriptions doléaires latines. — Fitting, Du lieu d'origine et de l'époque de la compositions du Brachylogus. — Philippson, Le siècle de Louis XIV. — Minor, Chris ian Félix Weisse. — Variétés : A. Thomas, Notice sur un manuscrit de Quinte Curce. — Chronique. — Académie des inscriptions.

La Nouvelle revue. 15 juillet. Les marines militaires en 1880 (A. Rabou). — La constitution et les nationalités en Autriche (Fr. Kohn-Abrest). — Les variations de l'Eglise sur la famille du Christ (V. Courdaveaux). — Lettres inédites (H. Berlioz). — Napoléon Bonaparte d'après quelques publications récentes (T. Colazi). — L'aventure du lieutenant Lumley (Cl. Caraguel). — Barra, poésie (A. Lemoyne). — Revue du théâtre : drame et comédie (H. de Bornier). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique.

Revue des Deux Mondes. 15 juillet L'Alsace-Lorraine et l'Empire germanique. II. — L'Angleterre au temps de la Restauration. III. (H. Blerzy). — Les origines du socialisme contemporain. I. (P. Janet). — L'Angleterre et la Russie en Orient (Em. de Laveleye). — Vingt-sept ans de l'histoire des études orientales (F. Brunetière).

Revue politique et littéraire. 17 juillet. L'École normale et l'Université (Ch. Bigot) — Shakespeare et l'antiquité, d'après M. P. Stapfer (G. Lyon). — Souvenirs de la Nouvelle-Grenade et de Panama, d'après M. A. Le Moine (Villamus). — Causerie littéraire : *Garin*, de M. P. Delair. — 24 juillet. Instruction secondaire des jeunes filles : de l'enseignement de la morale (M^{me} C. Coignet). — Le Théâtre du Palais Royal (Fr. Sarcey). — Romanciers anglais : Miss Rhoda Broughton (Léo Quesnel).

Revue scientifique 17 juillet La mort de M. Broca. — La mission transsaharienne d'El Goleah (Rolland). — Les fondations de prix de l'Académie des sciences (E. Maindron). — Les météores (O. Callandréau). — Académie des sciences. — 24 juillet. L'acide citrique (Grimaux). — Les fondations de prix à l'Académie des sciences, fin. (E. Maindron). — Force électro-motrice de l'arc voltaïque (Edlund). — L'Amou Daria dans la mer Caspienne (L. Baclé). — Académie des sciences.

Journal des savants Janvier. Ecole française d'Athènes (C. Levêque). — Histoire de la langue

et de la littérature française (L. Crouslé). — Le musée de Saint-Germain (F. de Saulcy). — Brunetto-Latini (C. Nisard). — Févr. Recension critique des textes (D. Egger). — Le musée de Saint-Germain, suite. — Brunetto-Latini, suite. — Du droit de propriété à Sparte (Fustel de Coulanges). — Mars Droit de propriété à Sparte, suite — Recension critique des textes, suite. — Nouvelles recherches sur la Saint-Barthélemy (A. Maury). — Descartes (Daubrée). — Le concubinage en droit romain (C. Giraud). — Avril. Les scholastes de Virgile (G. Boissier) — Descartes, suite. — Quelques pages inédites de J.-J. Rousseau (Bertrand). — Du droit de propriété à Sparte, suite. — Histoire de la philosophie en France (Ad. Franck). — Mai. Histoire de la philosophie en France, suite. — La poésie de Pindare (E. Egger). — Les crines finnois (A. de Quatrefages). — Le joueur de violon, par Raphaël (A. Gruyer). — Un traité de droit syro-romain au vi^e siècle (E. Esmein).

Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques (Principaux art. publiés pendant le 1^{er} sem. 1880). Janv. Les populations agricoles en Normandie, suite (A. Baudrillart). — La morale anglaise contemporaine (A. Franck). — Le mouvement psychique et le mouvement expressif (J. Rambosson). — Févr.-mars Le différend entre César et le Sénat (V. Duruy). — Les populations agricoles de la Normandie, suite. — La morale anglaise, suite. — V. Cousin (E. Bersot). — Les Economiques d'Aristote (Egger). — Michel Chevalier (Vacherot) — Le « Sophiste » est-il l'œuvre de Platon (C. Huit). — Des passions (Magy). — Avril. Le différend entre César et le Sénat, suite. — La morale anglaise, suite. — Le gouvernement sous Philippe le Bel et ses trois fils (A. Vuitry). — Léonce de Laveigne (E. Léva seur). — Ernest Bersot. — La propriété à Sparte (Fustel de Coulanges). — Le gouvernement sous Philippe le Bel, suite. — Condition de l'enfant naturel dans la législation romaine (P. Gide) — De la destinée humaine (Magy). — Juin. Le gouvernement sous Philippe le Bel, fin. — La propriété à Sparte, suite. — La politique des empereurs romains à l'égard du druidisme (V. Duruy). — Condition de l'enfant naturel, etc., suite. — Introduction à l'étude du droit naturel (E. Beausserie).

Journal des économistes. Janv. La morale rationnelle (Courcelle-Seneuil). — M. Chevalier (G. de Molinari). — Févr. L'industrie minière aux Etats-Unis (L. Kerrilis). — L'enquête industrielle (Fournier de Flain). — Mars. Louis Revnaud (G. de Puynod). — Les effets des traités de commerce (E. Vignes). — La lettre de change dans l'antiquité (A.-N. Bernadakis). — Loi du groupement de la population sur la surface du globe (A. Cottaril). — Avril. L'industrie manufacturière aux Etats-Unis (A.-F. de Fontpertuis). — La profession d'économiste (J. Garnier). — Les banques populaires d'Allemagne (F. Viganò). — Mai. Participation des ouvriers et employés aux bénéfices (H. Valaray). — La question territoriale en Irlande (A.-II. de Fontpertuis). — L'étendue et la forme des groupes nationaux (M^{me} Cl. Royer). — Le nihilisme (de Molinari). — Juin. L'œuvre financière de M. Gladstone (R. Giffen). — La mesure d'utilité des voies de communication (E. Marchal).

Revue bordelaise. 16 juillet. Jacques Jasmin. — De la tradition politique de l'ancienne monarchie en France. — Aug. Comte, M. Littré, M^{me} Comte, suite. — Pestalozzi et sa méthode.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. Juin. De l'invention et du style dans les hymnes de Callimaque (A. Couat). — Les collèges des « néoi » dans les cités grecques (M. Collignon). — Deux inscriptions grecques du Musée de Verdun. — La Cour du Roi et ses fonctions judiciaires sous le règne de Louis VI (A. Luchaire). — Etude sur les lettres de Plin et de Trajan relatives aux chrétiens de Bithynie (P. Dupuy). — L'article de Suidas sur Hypatia (P. Tannery).

L'Exploration. 15 juillet. La colonie de Victoria

(A. Salles). — Expédition italienne au Soudan (Dr Matteucci). — Le royaume des Hitites. — Le Chili. — Association internationale africaine (M. Fontaine). — 22 juillet. La colonie de Victoria, suite. — Syrie et Palestine (V. Guérin). — Les chemins de fer du Sénégal. — Carte n° 26 de l'Afrique (région des lacs).

Polybiblion. Juillet. Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Comptes rendus: Sciences et arts. Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

De Nederlandsche Spectator. 17 juillet. Dido (J. D. J. Schotel). — Over Italië (C. Vosmaer). — Iets over de Meiningers, slot (A.-C. Loeffelt). — 21 juillet. De beker van den Amsterdamschen schouwburg (C.-Ed. Taurel). — Internationaal Nederlandsch (J. Verdam). — Over Italië (C. Vosmaer). — Reisbrieven (A. Wm. Jacobson). — Iets over geesdrift, vaderlandsliefde en Koolemans Beynen (A. Werumeus Buning)

Magazin für die Literatur des Auslandes. 17 juillet. J. Mac Carthy, A history of our own times. — Francisco de Amorim, ein portugiesischer Dichter der Gegenwart. — Historische Bilder aus Skandinavien. — 24 juillet. Die Lieder aller Völker und Zeiten. — Ein Gedicht aus dem Nachlass Aleardo Aleardi's. — Der Einfluss deutscher Literatur in Brasilien. — J. Mac Carthy, A history of our own times. — Französische Charaktere des XVIII. und XIX. Jahrhunderts.

Historisches Jahrbuch. 1 Bd. 3. Heft. Die Correspondenz des Cardinals Contarini während seiner deutschen Legation 1511. I. (Pastor). — Die Legationsreise des Cardinals Nikolaus von Cusa durch Norddeutschland im Jahre 1451 (Grube). — Die literarische Thätigkeit des Abts Andreas von St. Michael bei Bamberg (Wittmann). — Recensionen und Referate.

Petermann's Mittheilungen. T. XXVI. N° 7. Die Veränderlichkeit der Wassermengen der Gewässer des Festlandes (H. Fritz). — Die Entdeckung der Niger-Quellen (P.-F. Bainier). — Nachrichten von oberen Nil. — Das Schicksal der Leichhardt'schen Expedition in Australien. — Karten: Verminck's Expedition nach den Niger-Quellen. Tracé einer Eisenbahn von Mejillones nach La Paz in Bolivia.

Allgemeine Zeitung. 10-27 juillet, 192. Eine Geschichte der Freiheit. — 193-194. Deutsche Gesetzgebung und Rechtswissenschaft auf dem Gebiete des Privatrechts. — 193-195. Neue Reise-skizzen aus Norwegen. IV. — 194. Briefe aus Japan. — 195. Klopstocks früheste Oden. — 196. Die Dresdener Maya-Handschrift. — 197. Der Statistische Landrath. Oberdeutsches Plurnamenbuch. — 199. E.-A. Poe. — 200. Das ethische Problem. — Kölnische Historiographie. — 201-203-206. Von München nach Düsseldorf und Brüssel. — 203-204-205. Humanismus und Wissenschaft. — 204. Theodor Mommsen und sein Schicksal. — 206. Der Ursprung der Waldenser. — 207-208. Der zweite Theil des « Faust » auf der Bühne. — 207. Taine's philosophisches Hauptwerk in deutscher Uebersetzung 209. (hr. Felix Weisse.

Mittheilungen des Institutes für österreichische Geschichtsforschung. 1. Bd. 3. Heft. Jakob Unrests Bruchstück einer deutschen Chronik von Ungarn (Dr Krones). — Bemerkungen über die äusseren Merkmale der Papyrusurkunden des 12. Jahrhunderts (F. Kaltenbrunner). — Dürers Studien nach der Antike. Ein Beitrag zu seinem ersten venezianischen Aufenthalte (Fr. Wickoff). — Kleine Mittheilungen. — Literatur.

The Academy. 17 juillet. Mahaffy's History of classical greek literature. — Miss Seguin's Black forest and Country of the Passion play. — Leslie Stephen's monography on Pope. — Bastian on the brain as an organ of mind. — Obituary: Tom Taylor. — 24 juillet. Ingram's Life, letters and opinions of Edgar Allan Poe. — A treatise on the authorship of Ecclesiastes. — O' Hagan's Translation of the Song of Roland. — Mahaffy's History of classical greek literature. — Lankester on degenera-

tion. — Hulme's Familiar wild flowers. — Kains-Jackson's Our ancient monuments.

Quarterly Review Juillet. The first Lord Minto. — Middlesex. — Thomas Chatterton. — Recent and future arctic voyages. — Marie-Antoinette. — The universities and their critics. — Around the world with general Grant. — St. Paul and Renan. — Whigs, radicals and conservatives.

Edinburgh Review. Juillet. The precursors of Newton. — Mind in the lower animals — Naval power in the Pacific. — Memoirs of the Prince Consort. — Sabians and Christians of St. John. — Landlords, tenants and labourers. — Memoirs of Madame de Rémusat — Hodgkin's Invaders of Italy. — Bright's edition of Pepys's Diary. — The divorce of Katharine of Aragon. — The new Parliament in session.

Fortnightly Review. — Janv. Ireland (W. Hancock). — M. Gladstone (H. Dunckley). — Handel (H.-H. Statham). — Freedom of land (T.-H. Farrer). — England of to-day (J.-W. Barclay). — Févr. The beginnings of the greek sculpture (W.-H. Pater). — Irish needs and irish remedies (H.-M. Hyndman). — Pliny the younger (L.-F. Pelham). — H. Th. Buckle (G.-A. Simcox). — Mars. Copyright (M. Arnold). — S. Wilberforce (Lord Houghton). — Beethoven (H. Stathan). — The beginnings of greek sculpture. — Afghanistan (F. Harrison). — Avril. Goethe (Tyndall). — The marbles of Aegina (W. H. Pater). — Bagehot as an economist (R. Giffen). — Literature and manual arts (S. Colvin). — Mai. Ern. Renan (G. Saintsbury). — An attempted philosophy of history (L. Stephen). — A recent page of Arabian history (W.-S. Blunt). — Juin. Austro-Hungary (W.-J. Stillmann) — The buddhism in India (J. Ware).

Proceedings of the royal geographical Society. Juillet. The annual address on the progress of geography (R. H. the Earl of Northbrook). — Indian Surveys for the year 1878-79. — Observations on the western side of lake Nyassa and on the country intervening between Nyassa and Tanganyika (J. Stewart). — Maps: Western side of Lake Nyassa. Country between lakes Nyassa and Tanganyika.

Rivista Europea. 1er juillet. Ciro Menotti e la rivoluzione dell' anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — Metodo metafisico, metodo positivo e metodo sperimentale-induttivo (F. Aureli). — Scene della vita animale nelle montagne italiane. — Un nunzio straordinario alla Corte di Francia nel secolo XVII (A. Bazzoni). — Le Tentazioni di S. Antonio e il sogno di D. Rodrigo (G. Tammeo). — Il Muratori e gli Archivi di Torino (V. Santi). — 16 juillet. Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — Teorie sociali e socialismo (G. Bonelli). — Un nunzio straordinario alla Corte di Francia nel secolo XVII (A. Bazzoni). — La vita musicale in Italia nel secolo XVIII. — Santa Caterina da Siena 1347-80 (A. Bottoni).

Rassegna settimanale. 27 juin. Le indagini sulla paternità naturale nella legislazione italiana. — Il paesaggio all' Esposizione artistica di Torino. — La patria di Pier della Vigna (Fr. Torraca). — Un suggerimento agli editori della « Somma » di Tommaso d'Aquino. — La carta geologica d'Italia. — 4 juillet. Canti narrativi del popolo siciliano (A. D'Ancona). — Gentile da Leonessa (A. de Nino). — La vita solitaria di G. Leopardi (L. Pietretti). — L'Osservatorio Bellini sull' Etna (E. Millosevich). — 11 juillet. Tusnelda e Tumelico (J. Gentile). — Un nuovo libro sopra Napoleone Bonaparte. — Economia pubblica. — 18 juillet. Dionigi Diderot. — I Jesuiti in Cina nel secolo XVIII. — Gli scritti vari di A. Ranieri. — Sulla questione ippica. — 25 juillet. William Wordsworth. — Un equivoco della coscienza e della vita italiana. — Ancora del Forese di Dante.

Gli Studi in Italia. Mai. Studi storici sul regno di S. Pio V (De Brognoli). — Il Pontificato di Giovanni VIII (P. Balan). — Importanza topografica dei due bassirilievi del Foro Romano (O. Maruc-

chi). — Tuscolo e la Badia Sublacense (D. Seghetti). — G. B. Pergolesi (C. Aureli). — Una rivoluzione musicale. Nuova scrittura musicale del sac. B. Grassi Landi (T. Armellini). — Memorie intorno agli ultimi due anni della vita di S. Tommaso d'Aquino (A. De Lorenzo).

Revista de España. 28 juin. Ultimos restos del imperio de Alejandro (N. F. Cuesta). — El realismo y la realidad en las bellas artes y en la poesia (Doña Concepcion Arenal). — Samuel Johnson (L. Barthe). — La materia radiante (J.-R. Mourelot). — Artistas españoles muertos en el año de 1879 (M. Osorio y Bernard). — El derecho diferencial de bandera (L. Figuerola). — 13 juillet. La justicia, la dictadura y la restauracion (M.-F. Martin). — Examen comparado de las constituciones españolas (R. Frago). — El Ateneo de Madrid (C. Solsona). — Ensayo sobre el infinito (E. Jimenez). — El derecho diferencial de bandera (L. Figuerola).

Revista contemporánea. 30 juin. Las ciencias en 1880 (R. Becerro de Bengoa). — Los católicos de la extrema derecha y el Conde de Chambord (M. Sanchez). — Apuntes para un catálogo de impresores (V. Barrantes). — Estudios económicos (M. Carreras y Gonzalez). — Un prefacio de Gounod (A. Peña y Goñi). — Exposicion de aves y flores (J. Ugarte). — 15 juillet. Vamos à cuentas (Dr Thebussem). — Recuerdos de Italia (M. Ibo Alfaro). — Definiciones políticas (M. Vergara). — Los principios fundamentales de la mecánica química (J.-R. Mourelot). — Les néo-ultramontanos franceses y el conde de Chambord (M. Sanchez). — El Ateneo de Madrid.

De Rycker, L. Het grondwettelijk bestuur van het oude Gent. (Uitgave van het Willems-Fonds). Gent, Vuyksteke.

Desoer, Emmanuel. Cours pratique de police judiciaire et administrative. Bruxelles, Bruylant-Christophe.

Laveleye, Emile de. Lettres d'Italie. Bruxelles, Muquardt. 3 fr. 50.

Leclercq, Emile. Nos amis les animaux. Bruxelles, Office de publicité. 5 fr

Chroniken (Die) der deutschen Städte. Braunschweig, 2. Bd. Leipzig, Hirzel. 16 M

Correspondenz (Politische) Friedrich's des Grossen. Bd. IV. Berlin, Alex. Duncker. 10 M.

Ebert, A. Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. 2. Bd. Leipzig, Vogel. 9 M.

Favre, Jules. Conférences et mélanges. Paris, Hezel. 3 fr. 50.

Fleury, chanoine. Histoire de l'Eglise de Genève. Paris, Palmé. 10 fr.

Fragmenta (Comicorum Atticorum). Ed. Th. Kock. Vol. I. Leipzig, Teubner. 21 M.

Jacobs, H. et N. Chatrian. Monographie du diamant. Paris, Seppé. 6 fr.

Lebon, Léon. Recherches bibliographiques sur les Annaires statistiques existant dans les différents pays. Paris, Imprimerie nationale.

Miot de Melito, Comte. Mémoires. Paris, Calmann Lévy. 10 fr. 50.

Müller, L. Metrik der Griechen und Römer. Leipzig, Teubner. 1 M. 50 Pf.

Renan, Ernest. Conférences d'Angleterre: Rome et le Christianisme. Marc-Aurèle. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50.

Rooses, Max. Geschichte der Malerschule Antwerpens. 1. Hälfte München. Liter. art. Anstalt. 9 M.

Saint-Victor, Paul de. Les deux masques. Tragédie. Comédie. 1^{re} série. Les Antiques: Eschyle. Paris, Calmann Lévy. 7 fr. 50.

Sainte-Beuve, C.-A. Nouvelle correspondance, avec des notes de son dernier secrétaire. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50

Schultess, H. Europäischer Geschichtskalender. 20. Jahrg. Nördlingen, Beck. 10 M.

Weil. Les forces militaires de la Russie. Paris, Dumaine. 2 v. 12 fr.

Weinek, L. Die Photographie in der messenden Astronomie. Leipzig, Engelmann. 6 M.

Wendrinsky. Kaiser Josef II. Wien, Braumüller. 8 M.

Wiedersheim, R. Morphologische Studien. 1 Heft. Jena, Fischer. 5 M.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 16 - 15 AOUT 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Lettres d'Italie, par Émile de Laveleye. — Frédéric II, par Théodore Juste. Charles Rogier, par le même. — France, Algérie et colonies, par O. Reclus. — Recherches sur Goethe, par W. de Biedermann. — Annales de l'Université de Bruxelles. Faculté de médecine (Dr V. Jacques). — Correspondance littéraire de Paris. — Bulletin : Inventaire des autographes réunis par B. Fillon. Albert Durer et la fortification flamande. Notes. — Explorations et découvertes géographiques. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

1878-1879. *Lettres d'Italie*, par Émile de Laveleye. Bruxelles, Muquardt, 394 p. in-12.

Ces lettres, publiées d'abord dans la *Revue de Belgique*, puis revues et complétées, constituent un véritable document d'enquête sociale, littéraire et pédagogique. C'est la renaissance d'un grand pays, étudiée de la façon la plus pratique. M. de Laveleye qui depuis trente ans aime et connaît le beau royaume transalpin, s'est remis à consulter sur ses destinées, ses hommes les plus compétents et les plus dignes de confiance. Il ne s'agit donc pas ici d'une nouvelle émission de sentimentalités à l'adresse de la « terre des morts » redevenue la terre des vivants. L'étude est entièrement nouvelle et topique; elle se fait par la visite des établissements les plus importants, et par la consultation des meilleurs témoignages.

Un procédé que nous approuvons fort, c'est de faire parler, aussi exactement que possible, tous ces hommes éminents que l'on a pu entretenir. C'est ce que permet l'abandon épistolaire; mais il faut une grande souplesse de plume pour que ce ton intime ne dégénère pas en commérage ou en dilettantisme futile. Avec un tact auquel tous les lecteurs de la *Revue de Belgique* ont déjà rendu hommage, l'auteur aborde les questions les plus irritantes, les controverses les plus délicates, les confidences les plus scabreuses. La plupart de ces lettres ont été vivement discutées en Italie; mais aucun publiciste n'a cru pouvoir se dispenser d'en louer l'urbanité, la solidité, en même temps que l'ampleur des idées et l'élevation des sentiments.

C'est que la critique même la plus sévère n'y prend jamais les allures de l'hostilité ni du parti-pris. « *Ego quos amo arguo et castigo*, s'est dit le voyageur sympathique. Plus je compte sur l'avenir de ce pays, moins je veux qu'il se fasse illusion sur les fautes qu'il a commises ou qu'il est enclin à commettre... »

Pour prouver ce que ces notes d'apparence rapide ont de substantiel et d'utile, il nous suffira d'un exemple. A la page 298, après une splendide description de Castellamare, en contraste avec le tombeau de Pompéi, notre guide aimable autant que suggestif nous fait visiter dans tous ses détails l'arsenal et le colossal cuirassé qui y était en construction, l'*Italia*. L'*Italia*

est plus grand que le fameux *Duilio*, dont on a tant parlé. « Il portera des canons de cent et peut-être de cent vingt tonnes. Le navire est si énorme que, pour les moindres manœuvres, il faudra l'emploi de la vapeur, et pour transmettre des ordres, le télégraphe électrique. Il coûtera vingt-quatre millions. » Avec le *Lépante*, le *Duilio* et le *Dandolo*, cela fait un total de cent millions. M. de Laveleye s'indigne d'une telle dépense en présence de la misère de la population rurale. Son indignation s'augmente en songeant que ce gaspillage sera sans résultat. « Ces bâtiments, dit-il, sont destinés à visiter le fond de la mer à la première rencontre. La tourelle pour les canons et la chambre des machines sont les seules parties vraiment invulnérables. Toute la coque du bâtiment est en tôle mince, de deux ou trois centimètres au plus. Elle est double, il est vrai, et l'intervalle sera rempli de charbon. En outre, le bâtiment est divisé en un grand nombre de compartiments étanches, de sorte qu'il peut être atteint et transpercé par les boulets sans couler. Mais supposons deux ou trois de ces compartiments percés — et tout boulet y pénétrera, — aussitôt l'eau y entre, le bâtiment perd nécessairement une partie de sa vitesse et de sa « maniabilité » et, dès lors, il est perdu. Un navire-bélier, petit mais rapide, le coulera sans peine. C'est ainsi qu'à Lissa, Tegethof a coulé les cuirassés italiens avec ses navires de bois. Ces colossales constructions sont la proie désignée des bateaux-torpilles et des bateaux-espadons. »

Quelques officiers de la marine italienne, entre autres le comte de Lovera di Maria, ont attaqué ce passage. La polémique a été vive, sans cesser d'être courtoise. Plus d'un journal de l'Italie a même pris la défense des assertions de notre compatriote. Tel a été le retentissement de cette discussion au sujet d'un article de la *Revue de Belgique*, qu'on a fini par nommer une commission d'enquête. Elle vient de se prononcer, à une très grande majorité, contre ces géants superbes, mais inutiles.

On pense bien que là n'est pas le principal intérêt de ce livre. Il est plutôt consacré au mouvement économique et aux réformes pédagogiques dont l'Italie s'honore. L'auteur ne dissimule pas son espoir de faire servir cette expérience d'un pays intelligent et perspicace aux progrès dont la Belgique peut encore avoir besoin. Tel est, par exemple, l'enseignement laïque et obligatoire, qui fonctionne sans encombre, sans secousse, aux portes mêmes du Vatican. La nation italienne déploie dans les difficultés les plus épineuses une dextérité, un sens politique tout à fait remarquable.

Une peinture bien réussie, c'est celle de l'aristocratie. Il faut dire qu'elle mérite l'attention du philosophe. Sans rien perdre de la grâce et de la distinction d'autrefois, elle sait être de son siècle; souvent même elle le devance et l'inspire. A Venise, donna Andriana, comtesse Marcello, connaît les langues anciennes, s'intéresse aux questions sociales, ressuscite l'industrie des dentelles au fameux point de Venise, et dans son vaste palais qui a vu naître plus d'un doge, réunit, à de certains jours, un cercle de

savants, de littérateurs et d'hommes distingués à divers titres. « Cela me rappelle l'Angleterre, » dit M. de Laveleye, mieux à même qu'un autre d'instituer une telle comparaison.

Un autre patricien vénitien, le comte Querini-Stampalia, a laissé son palais, sa bibliothèque, ses tableaux et sa fortune, donnant environ 40,000 à 50,000 francs de revenu, pour favoriser le progrès des études. On a fait du palais une bibliothèque publique, avec salles de lecture ouvertes même le soir. On y trouve les journaux et les principales revues italiennes et étrangères. Il y a des salons particuliers pour les dames : « j'en vois plusieurs dans la salle de lecture. » Par un retour un peu amer sur notre propre pays, le savant économiste ne voit guère à citer dans cet ordre que le prix Guinard à Gand et la société d'Emulation à Liège. Il rappelle aussi cette magnifique fondation du brasseur américain de Pougkeepsie, d'où est sortie l'*Université des jeunes filles*. Le maire de Padoue, M. Piccoli, avec moins de ressources, a fait une chose peut-être aussi méritoire : il a établi un institut supérieur laïque de jeunes filles où l'enseignement est poussé très loin « Il est à noter, dit M. de Laveleye, que beaucoup de jeunes personnes, ici comme ailleurs, vont à l'école normale pour compléter leur instruction, et elles prennent même le diplôme d'institutrice, uniquement pour faire preuve de capacité. »

Les *Lettres d'Italie* touchent à tout ce qui peut intéresser l'avenir de ce pays. On regrette qu'elles soient si courtes, tant il y a de choses neuves et inattendues signalées un peu à la course, un peu à la volée. Que voulez-vous pourtant ? Le voyageur n'a pu faire un pas sans rencontrer d'éminents personnages qui le comblaient de renseignements, de révélations, de confidences. Voulant tout faire connaître et d'autre part (sa dédicace à M. Goblet d'Alviella le prouve) ayant peur d'être trop long, quel parti pouvait-il prendre ? Le meilleur, à notre avis, celui de nous transcrire plus d'une de ses notes dans toute la vivacité primesautière du calepin de voyage ou des lettres familières. Avec un observateur sagace et un écrivain facile, il y avait beaucoup à gagner. Le gain que l'on remarquera de préférence sera le grand nombre de jolis dialogues, très fins, très nourris, pour ainsi dire *phonographiés*. La personne qui guide et qui renseigne est souvent aussi intéressante que le renseignement lui-même. Au fait, ces portraits *parlants* ne sont-ils pas des renseignements, des documents de premier ordre, quand on cherche dans toute sa vérité palpitante la force et la faiblesse d'une nation ? Saint-Simon dirait : « Il met son lecteur au milieu des acteurs de tout ce qu'il raconte, en sorte qu'il croit moins lire une histoire ou des mémoires, qu'être lui-même dans le secret de tout ce qui lui est représenté, et spectateur de tout ce qui est raconté. »

Nous sommes d'autant mieux au vif, au flagrant des choses que nous les voyons à travers une glace sans tain. Un style d'une simplicité accomplie se prête sans effort à l'étonnante variété des observations, des impressions, des conjectures de l'agréable et infatigable voyageur. On est de moitié dans ses joies de penseur

comme dans ses inquiétudes d'économiste. Etant sous le charme, comment faire pour garder toute sa liberté d'appréciation ? Par bonheur, l'auteur lui-même a soin de vous donner, dans les questions encore ouvertes, le pour et le contre. Au contact de ces fines intelligences, si nombreuses dans la patrie de Cicéron et d'Horace, il renchérit encore sur sa délicatesse habituelle. Pour tout dire, c'est un livre qui restera.

Il reflète, mieux qu'un livre indigène ne pourrait le faire, le mouvement intellectuel et social de l'Italie en 1879. A Rome, M. de Laveleye nous fait connaître les ministères et les grandes personnalités politiques. Il nous décrit les diverses catégories de salons : il nous y fait pénétrer à sa suite, et nous ne sommes pas même obligés d'écouter honneusement et malencontreusement aux portes. Un autre monde non moins curieux, celui des sciences, des arts et des lettres, nous est également ouvert. Notre compatriote, partout bien accueilli, en profite pour nous faire connaître d'une façon neuve et piquante cette vie intellectuelle que tant de voyageurs ne font que deviner, même après un long séjour dans le voisinage du Quirinal et du Vatican.

M. Geffroy, directeur de l'école française d'archéologie romaine, conduit M. de Laveleye à une soirée chez la comtesse Ersilia Lovatelli. Cette jeune dame, qui s'occupe avec succès d'épigraphie latine et même grecque, préside un véritable cercle de savants et d'hommes de lettres. Le lendemain, visite au prince Boncompagni Ludovisi, qui a publié à ses frais pendant douze ans (1868-1879) une revue scientifique très intéressante. « L'une des supériorités de l'Italie est que dans la noblesse il se rencontre, plus que dans celle d'aucun autre pays, des personnes cultivant les sciences, les lettres et les arts, et faisant des sacrifices pour les encourager. »

Le jour de la Noël, nous assistons à un dîner de famille chez le grand juriste Mancini. Le plat national, ce jour là, est l'anguille de Comacchio. Mais le dessert nous intéresse davantage : on y parle politique, littérature et musique. Le Dr Pantaléoni, sénateur du royaume, explique de la façon la plus spirituelle comment l'aristocratie romaine s'est transformée. Stendhal n'y retrouverait plus le monde des petits abbés qui se passionnait pour un sonnet ou pour un camée. Le sigisbéisme est devenu une exception ; car les grandes dames s'occupent d'instruction ou de politique ; elles commencent à désirer autre chose que l'éducation des couvents. Ce Dr Pantaléoni, un humoriste à l'anglaise, raconte un entretien des plus curieux qu'il a eu avec le comte d'Arnim, l'ennemi intime de Bismarck. C'est à propos de la formule de Cavour : « L'Eglise libre dans l'Etat libre » Il soutient qu'il faudrait dire : « dans l'Etat souverain. » M^{me} Alfieri, fidèle aux idées libérales, riposte avec chaleur et déclare que la paix n'est possible que par la séparation de l'Etat et des Eglises.

A quelques jours de là, c'est un banquet d'économistes réunis en l'honneur du professeur belge. Comme au dîner des économistes à Paris, la discussion s'ouvre au dessert. Elle est présidée par M. Minghetti, chef de la droite parlementaire. On s'occupe surtout de la mission de l'Etat dans la sphère économique et de la réaction nouvelle contre le *laissez faire, laissez passer*.

Comme diversion, après tant de discussions de toute nature, nous partons pour Albano. Au-dessus du lac, le palais de Castel-Gandolfo, où les papes avaient coutume de passer le mois le plus chaud de l'année, apparaît comme un immense bâtiment sombre et sévère. On n'y arrive qu'à travers une rue sale, où pullulent les mendiants. Même contraste à Genzano, au bord du lac de Nemi, surnommé le miroir de Diane. Quand on sort du beau palais Sforza, on passe sous une arcade de marbre pour aboutir à une

ruelle sombre, gluante, affreuse. Presque partout des mendiants, même parmi les moines.

L'économiste est plus à l'aise à Capri. Quel site charmant, malgré la lugubre légende de Tibère ! Climat délicieux, frais en été, tiède en hiver. Et quelle vue sur Naples, sur le Vésuve et sur la côte de Sorrente ! Mais aussi quelle admirable culture ! Le rocher même est utilisé. « Je ne connais pas de plus frappante leçon d'économie politique que Capri. » C'est la petite propriété qui a opéré tous les prodiges. Voilà le paradis des petits cultivateurs obstinés. Au contraire, visitez l'intérieur de la Sicile ou de la Basilicate : des plaines nues, désolées, où le travailleur meurt de faim, vous montrent avec une terrible éloquence, le danger des grandes propriétés et des *latifundia*. J. S.

Frédéric-le-Grand, par Th. Juste. 1 vol. in-12 (Bibliothèque Gilon). — *Charles Rogier*, par le même. Bruxelles, 1880. Muquardt, 1 vol. in-8°.

M. Juste continue d'être l'un de nos écrivains les plus laborieux et les plus féconds. Il a donné à la plupart de ses productions historiques de ces derniers temps la forme biographique qu'il manie avec talent et succès dans des cadres divers. Les deux ouvrages dont nous venons de transcrire les titres appartiennent l'un et l'autre à cette catégorie.

La biographie de Frédéric II n'est qu'une esquisse, écrite en vue de l'enseignement populaire. C'est le but spécial de la Bibliothèque Gilon, qui interdit par là même la discussion des sources et le développement des faits. Il n'y a rien à redire au portrait général que M. Juste trace du fondateur de la grandeur de la Prusse : l'homme et le souverain s'y retrouvent dans leurs traits essentiels. Peut-être le jugement moral des actes politiques, surtout dans un livre destiné à l'éducation du peuple, eût-il pu être parfois plus étendu et précis. Le génie ne dispense pas de l'observation des lois morales, et le succès n'absout pas des entreprises que condamne la justice. Frédéric II à ce point de vue n'a pas droit à une admiration sans réserve.

Le second et plus important ouvrage de M. Juste nous transporte sur un tout autre théâtre ; ici l'œuvre, comme le héros, ne saurait provoquer que des sympathies, et la tâche de l'historien se réduit au simple récit des faits. La carrière politique de M. Ch. Rogier est bien connue ; elle est depuis le premier jour jusqu'à l'heure présente comme un abrégé de ce glorieux cinquantenaire que la Belgique fête aujourd'hui. Tous les actes principaux en sont tellement gravés dans la mémoire des contemporains que M. Rogier demeure, même pour les masses, la personnification la plus éclatante des luttes et des triomphes de la révolution de 1830. Dans ces conditions, l'historien avait peu de chance d'avoir des faits nouveaux à nous apprendre, d'autant plus que M. Juste n'écrit pas une biographie complète ; se renfermant dans le cadre général de sa Galerie des fondateurs de la monarchie belge, il traite à peu près exclusivement la période de 1830 à 1840. Cependant même dans ces limites, M. Juste enrichit et complète à divers égards les connaissances acquises. Il a des détails intéressants et neufs sur les combats des quatre journées, sur le bombardement d'Anvers, sur les difficultés qu'eut à vaincre le Gouvernement provisoire, sur les relations qui s'établirent à cette époque avec le cabinet des Tuileries. Les lettres de M. F. Rogier à son frère sont aussi curieuses qu'instructives ; celle de M. Ch. Rogier à De Potter pour le prier de sacrifier au bien public ses sentiments particuliers, est pleine d'élevation et de noblesse ; elle peint admirablement

l'homme d'Etat et le patriote. A une époque plus rapprochée de nous, l'histoire recueillera aussi les lettres remarquables adressées en 1852 à M. Rogier par MM. Thiers, de Rémusat, etc., cherchant un refuge en Belgique contre les rigueurs du coup d'Etat.

M. Juste, limité par son programme, ne touche qu'en passant aux travaux parlementaires de l'homme d'Etat belge. Il y a là matière à un gros volume. La loi du 1^{er} mai 1834 sur l'établissement des chemins de fer, dont M. Nothomb disait que l'homme qui l'a signée « n'avait plus rien à envier à personne », en formerait l'un des plus beaux chapitres. Le peu qu'en dit M. Juste témoigne admirablement des vues profondes et sagaces qui présidèrent à cette grande entreprise.

Tout le monde sait avec quelle facilité et quelle élégance écrit M. Juste. Sa biographie de M. Rogier intéressera de nombreux lecteurs dans les classes les plus diverses : elle vient à son heure et traduit en très bons termes le sentiment général qui anime le public envers l'illustre patriote belge. E. B.

France, Algérie et Colonies, par Onésime Reclus. Paris, Hachette.

Nous conseillons à quiconque veut lire une géographie de la France, — une géographie précise, vivante, qui ne se perd pas en de longs développements, mais qui ne soit pas en même temps une sèche nomenclature de lieux et de faits, — de se procurer le livre que M. Onésime Reclus vient de publier sous le titre : *France, Algérie et colonies*. Après avoir traité dans le premier chapitre de l'étendue, du nom et des frontières de la France, l'érudite géographe décrit successivement les monts, les plateaux, les plaines et les régions naturelles, puis les fleuves, les rivières, les torrents, les rivages et les îles de la mer, puis les climats, les vents et les pluies, puis les origines des Français. Ce dernier chapitre est original. Il n'y a pas de race française, dit M. Reclus, pas plus que de race allemande, de race anglo-saxonne ou de race espagnole. Ce sont là des inventions de professeurs ; elles ont répandu des fleuves de sang, elles en répandront encore, et pendant que de *nationalité à nationalité* on se canonnera sur les champs de bataille, les soi-disant races continueront à se mêler en tout lieu, de tout élément à tout élément, comme cent rivières tombant dans un même lac. M. Reclus compte 217 étrangers sur 10,000 habitants de la France, 375,000 Belges, 165,000 Italiens, 62,000 Espagnols, 59,000 Allemands, 50,000 Suisses, 30,000 Anglais, 10,000 Polonais, etc. (recensement de 1876). Ces étrangers viennent par milliers planter leur tente en France ; le climat y est égal, la vie gaie, le vin chaud et délicat. Aussi les Français se sont-ils crus le premier peuple du monde ; ils ont eu, dit M. Reclus, cette stupidité. Après tout, ne faisaient-ils pas comme les autres peuples ? L'Anglais ne voit rien au-dessus du titre de citoyen de la Grande-Bretagne, *civis Britannus sum* ; l'Allemand est, à l'entendre, le modèle de toutes les vertus et son pays, la terre classique de la loyauté et du désintéressement, *die deutsche Treue* ; le Slave se décerne l'hégémonie de l'avenir ; l'Espagnol regarde avec pitié le reste du troupeau des humains ; l'Italien a sa « destinée manifeste », etc. Quel peuple ne se regarde pas comme le peuple par excellence, comme la nation sacro-sainte et la race d'élection ? « Chaque ville, dit spirituellement M. Reclus, a, comme Marseille, sa Cannebière qu'elle croit incomparable. Que de cités font de leur Manzanarès un Amazone, de leur halle un Parthénon, de leur rumeur un Homère ! » Mais M. Reclus qui ne se

paie pas de mots, conseille à ses compatriotes d'abaisser leur fierté.

Ne caressons plus ces vains fantômes, Paris n'est pas la cité-mère, la ville antérieure, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, le but des choses, la balance de justice et l'éternel flambeau. La France n'est pas le peuple-lumière, la sainte martyre, la race marquée, l'exemple du monde. Les flatteurs qui nous le disaient, les courtisans qui nous le disent encore, sont les pires ennemis de leur peuple, et malheur aux hommes qui ne vomiront pas avec dégoût le poison de ces honteuses paroles! Mieux vaut cent fois le Teuton qui s'enroue à nous injurier depuis deux générations d'hommes; il nous appelle famille de singes, tribu grimacière, nation de coiffeurs, race décriée, risée des hommes, rôdeurs de nuit, écume sans nom, velches pourris, brutale engance. « En revenant de leur pays, dit à peu près un poète allemand, jette une pierre derrière toi, peut-être écraseras-tu une fleur. »

Vient ensuite un chapitre sur la langue française. Le français demeurera sur la terre avec l'anglais, le russe, etc.; mais, s'écrie M. Reclus, pourvu qu'il ne se forme pas plus tard, comme un sédiment se fait d'alluvions, un patois sans harmonie et sans grâce, une langue franque, un sabir né du concours de tous les commerçants et de tous les marins du globe! Une phrase à noter, en ce temps de *Judenkampf* et lorsque la polémique soulevée par M. de Treitschke n'est pas encore apaisée, c'est celle-ci, à propos des 50,000 juifs qui habitent la France: « Tous commerçants, brasseurs de monnaie, entremetteurs, agents d'affaires, c'est la classe la plus riche et probablement aussi la plus intelligente et la plus instruite de la nation. » On voit que M. Reclus aime les considérations générales, et on ne peut que l'engager à en abuser; car il n'y a pas une seule de ses réflexions qui ne soit ou piquante ou profonde. Lisez encore le chapitre où il parle de l'accroissement du peuple français: trois choses, dit M. Reclus, font la force d'une nation, un idéal, des mœurs simples, des familles fécondes. Quel a été longtemps l'idéal de la France? La frontière du Rhin, « songe pauvre et faux qui fut notre malheur, et c'est à peine s'il s'éveille chez nous, peut-être trop tard, un nouvel idéal: l'empire de l'Afrique du Nord ». Pour les mœurs simples, elles ont presque disparu; la France « devient de plus en plus l'asile et l'exemple du luxe; sans les montagnes, dernier temple de la sainte simplicité, elle sacrifierait tout entière à l'autel des vœux stériles. » Quant à l'infécondité de la France, elle est assez connue, et l'on en devine facilement les causes; ce ne sont ni l'excès du célibat, ni l'armée, ni les ordres ecclésiastiques; c'est l'égoïsme du paysan et du bourgeois, qui ne veut pas disperser son domaine et partager sa fortune et qui n'a guère qu'un enfant, au plus deux. Nous n'insistons pas sur les chapitres suivants consacrés aux anciennes provinces et aux départements. Remarquons, avec M. Reclus, que les provinces, officiellement mortes, vivent encore dans le souvenir du peuple; M. Reclus aurait pu dire que bien des gens ajoutent encore à tout nom de ville celui de la province; que de fois nous avons entendu dire: « Lille en Flandre, Amiens en Picardie, Troyes en Champagne! » En ce qui concerne les départements, lorsqu'on créera une nouvelle division administrative ou qu'on voudra changer les noms maladroits de quelques-uns d'entre eux, nous conseillons au gouvernement de faire entrer M. Reclus dans la commission chargée de ce travail. — Après la France, l'Algérie. Cette nouvelle conquête a toutes les sympathies, tout l'amour de M. Reclus; avec l'accent sincère et chaud d'un apôtre de la colonisation, le géographe encourage ses compatriotes à cultiver, à fouiller, à retourner le sol immense de cette France nouvelle. Quel bonheur qu'Abd-el-Kader, cet implacable ennemi de quinze années, ait existé!

Car, sans lui, aurait-on pensé à la conquête entière; s'il n'avait pas remué contre les Français tous les leviers, s'il n'avait pas armé Arabes, Kabyles et Marocains, attaqué les camps, entraîné les généraux à sa poursuite, « nous nous débattrions sans doute encore contre le néant d'une occupation restreinte? » Mais aujourd'hui, « la France espère en ce continent; fanée en Europe, elle refleurira peut-être en Afrique. Nous sommes des vieillards, tout au moins des hommes flétris; mais, sans illusions pour nous-mêmes, nous rêvons de beaux destins pour notre dernier-né. » A. C.

Goethe-Forschungen, von Woldemar Freiherr von Biedermann. Frankfurt am Main, literarische Anstalt, Rütten u. Loening. 456 p.

Parmi les chercheurs qui étudient passionnément la vie et les œuvres de Goethe et pour qui on a forgé le nom de *Goetheforscher*, M. de Biedermann est un des plus ardents et des plus heureux. Ce n'est pas qu'il déploie dans ses recherches de très brillantes qualités, qu'il ait, par exemple, la finesse, l'éclat et l'esprit de Wilhelm Scherer, qu'il fasse des découvertes imprévues et éblouissantes. On pourrait lui reprocher de ne pas donner à son style assez d'agrément et de saveur. Mais c'est un critique sage, judicieux, plein de bon sens, qui ne hasarde rien de téméraire et se trompe rarement; il ne connaît pas les entraînements de la polémique et conserve, même dans la discussion la plus vive, un ton courtois qu'il est assez rare de trouver en Allemagne. M. de Biedermann a eu l'excellente idée de réunir en un volume — d'ailleurs magnifiquement imprimé et qui fait grand honneur à la librairie francfortoise de MM. Rütten et Loening — les essais qu'il a publiés jusqu'ici sur son auteur favori et qui sont dispersés dans divers recueils et dans des journaux presque introuvables (par exemple, dans les suppléments littéraires de la *Leipziger-Zeitung*).

L'ouvrage de M. de Biedermann comprend cinq parties: I. *Deux poésies de Goethe*, l'une à Charlotte de Schiller sur le Wallenstein de Benjamin Constant, l'autre à la princesse de Ligne. II. *Sources et occasions des drames de Goethe*. III. *Essais dramatiques de Goethe*. IV. *Goethe et ses contemporains*. V. *Mélanges*. Les deux parties les plus importantes du volume sont certainement la deuxième (*Quellen und Anlässe Goethe'scher Dramen*) consacrée à sept drames de Goethe, *Satyros*, *Stella*, *Claudine von Villabella*, *Triumph der Empfindsamkeit*, *Proserpina*, *Iphigénie*, *Vorspiel auf dem Theater zu Faust*, et la troisième (*dramatische Entwürfe Goethe's*), où M. de Biedermann étudie successivement *Belsazar*, *Mahommed*, *Prometheus*, *Elpenor*, *Nausicaa*, la deuxième partie de la *Zauberflöte* et le *Trauerspiel in der Christenheit*. Dans l'essai sur le *Satyros*, l'auteur ne voit pas dans Satyros — ni d'Alembert, ni Rousseau, ni — comme Wilhelm Scherer a cherché à le démontrer par des arguments ingénieux — Herder, ni un personnage quelconque à qui Goethe a donné les traits et l'humeur des hommes qu'il avait en vue; comme M. de Loeper, M. de Biedermann retrouve dans Satyros Basedow, ce personnage laid de visage, négligé dans son costume, plein de talent toutefois, mais railleur, niant tout, se plaisant à révolter les esprits qu'il avait un instant charmés, prêchant, dans ses voyages, la réforme de l'éducation, etc.; sans nous prononcer nous-mêmes sur la question, nous avouons préférer à l'opinion de M. de Biedermann celle de M. Scherer, — sur laquelle nous reviendrons peut-être un jour. L'étude sur *Stella* amène naturellement la comparaison de Fernando avec l'infortuné Bürger et avec Swift. *Claudine de Villabella* a

dû être, selon M. de Biedermann, inspirée au poète par sa liaison avec Lili; c'est ainsi que Goethe se serait peint, sinon entièrement, du moins en partie, dans *Crugantino*. Le *Triumph der Empfindsamkeit* serait une imitation d'une œuvre de Gozzi, *l'amore delle tre melarance*. *Iphigénie* renfermerait beaucoup d'allusions à la liaison de Goethe avec M^{me} de Stein, le *Vorspiel auf dem Theater zu Faust* serait une copie de la préface de Sakuntala. Nous passons rapidement sur *Belsazar* (Balthazar), *Mahommed*, *Prometheus*, *Nausicaa* et la deuxième partie de la *Zauberflöte*; dans *Elpenor*, nous retrouvons encore cette M^{me} de Stein qui a eu sur la vie et les œuvres de Goethe une si grande influence; certains passages des lettres que lui adressait le poète ressemblent étrangement à quelques vers d'*Elpenor*. Mais M. de Biedermann a fait à ce sujet une plus importante découverte; il prouve que la source du drame n'est autre qu'une pièce chinoise d'où Voltaire a tiré également son *Orphelin de la Chine* et que Goethe connut sans doute par la *description de la Chine* du Père du Halde. Le *Trauerspiel in der Christenheit*, connu aussi sous le titre « *Fragmente einer Tragödie* », est une pièce à la façon de Calderon; il est bien certain que Goethe a voulu composer un drame dans le goût du poète espagnol, un drame comme le *Prince constant*, mais sans représenter toutefois le christianisme « comme une sombre puissance, à qui l'on doit se livrer aveuglément ». Il serait injuste d'oublier, dans cette analyse rapide — trop rapide — du volume de M. de Biedermann, les lettres de Goethe à ses « contemporains », surtout aux divers membres de la famille Fritsch; nous ne relèverons dans cette partie qu'un témoignage, fort peu connu de Krug de Nidda, un des correspondants de Goethe (p. 289); Krug raconte sa première entrevue avec Goethe: « C'est un rocher battu des flots, mais que le temps et les orages ne brisent pas et que le soleil éclaire; il apparut ainsi dans notre cercle; la dignité et l'assurance de son maintien, la douce clarté de son regard qui accompagnait sa conversation spirituelle, m'encouragèrent à m'approcher... » La cinquième partie de l'ouvrage, intitulée « *Mélanges* » (*Vermischtes*) est surtout consacrée aux comptes rendus que Goethe publia dans les *Annales savantes de Francfort*, ce recueil, rédigé par Merck, Höpfer et Schlosser, et qui voulait « renverser toutes les bornes ». M. de Biedermann rejette quelques-unes des « recensions » admises jusqu'ici dans les œuvres de Goethe et par Goethe lui-même; c'est bien hardi, et les raisons apportées par l'éminent critique ne nous ont pas toujours convaincu. L'ouvrage se termine par des rectifications aux écrits que l'auteur a publiés sur Goethe (comme *Goethe und Dresden*).

CII.

Annales de l'Université de Bruxelles. Faculté de médecine. Tome I. Bruxelles, Manceaux, in-8°.

Ce premier volume contient des travaux importants de MM. De Roubaix, Héger, Sténon, Depaire et Rommelaere. Nous les passerons rapidement en revue.

I. — *Clinique chirurgicale de l'hôpital Saint-Jean*, par le professeur De Roubaix. — Cet article, comme l'indique un sous-titre, se compose des observations et leçons cliniques recueillies par M. le Dr Lebrun, aide de clinique, depuis le 1^{er} octobre 1877 jusqu'au 1^{er} juillet 1879. Ces leçons cliniques sont faites pour des élèves; c'est dire que la clarté en est la qualité dominante. Mais ces leçons comprennent nécessairement des notions élémentaires que nous n'avons pas à rapporter ici: nous bornons notre examen à ce qui appartient à l'initia-

tive du professeur, à ce qui constitue la partie personnelle de son enseignement ou de sa manière de faire.

C'est ainsi que nous notons, dans l'article *Fractures*, la modification introduite dans la confection du bandage amidonné : pendant l'application de ce bandage, on interpose, entre les tours de bandes, des lamelles de zinc de deux centimètres de largeur et de longueur variable, afin d'obtenir une consolidation immédiate de l'appareil. Les attelles de zinc plus larges ont l'inconvénient de ne pouvoir se mouler exactement sur toutes les saillies du membre. Dans le même article se trouve une description étendue de l'appareil employé dans le service pour les fractures de la cuisse ou du col du fémur. Cet appareil, auquel on a donné à juste titre le nom pittoresque de *bandage en télescope*, se compose de deux pièces, une partie pelvi-fémorale et une partie fémoro-tibiale, qui s'emboîtent l'une dans l'autre. Grâce à cette disposition, il est très facile d'appliquer au membre l'extension continue, et les fractures de la cuisse guérissent généralement sans raccourcissement et sans claudication. Cet article contient seize observations intéressantes de fractures des membres, des côtes, du crâne; chaque cas est accompagné de quelques notes ou de réflexions qui en relèvent les particularités.

Dans ses cliniques sur les luxations de l'épaule, M. De Roubaix, se plaçant à un point de vue pratique, rejette les distinctions sans nombre qu'ont établies les théoriciens. Il relègue également parmi les erreurs d'un autre âge tous les moyens bizarres employés autrefois pour réduire les luxations: mouffles, bottes spéciales, suspension du blessé au haut d'une échelle ou au-dessus d'une porte. Il n'emploie jamais, sauf dans des cas tout à fait spéciaux, qu'une extension et une contre-extension douce et prolongée, exécutée par les mains d'aides intelligents. On lira, dans cet article, un cas remarquable que le professeur intitule *luxation du rectum*, et qui montre avec quelle sagacité il sait modifier, dans le cours d'une opération *irrégulière*, les procédés qu'il avait d'abord cru pouvoir suivre. — A l'article *Caries et Névroses*, nous trouvons six observations et une leçon clinique importante sur les caries des os maxillaires. Rien de particulier à signaler pour les tumeurs blanches; mais pour le traitement des ankyloses, qui en sont si souvent la suite, nous trouvons quelques pages remplies de faits personnels. Il en est de même des cliniques et des observations sur l'entorse. En passant en revue les divers traitements qui ont été préconisés dans l'entorse, M. De Roubaix ne pouvait négliger de dire quelques mots d'une méthode qui a tour à tour été décriée ou exaltée, qui a fait la réputation de beaucoup de rebouteurs et autres empiriques ou guérisseurs, mais qui a enfin pris place au nombre des méthodes scientifiques : nous voulons parler du massage. La théorie qu'il en donne est excellente; il n'est pas éloigné de recommander l'emploi de ce moyen de traitement dans certains cas bien déterminés; mais il nous semble montrer trop de réserves à l'endroit des entorses dites graves; les autopsies ont été bien rares où l'on a pu constater *de visu* les lésions qui s'étaient produites, et l'on ne peut pas toujours, dans un cas donné, affirmer qu'il y a rupture complète des ligaments. Il ne peut du reste être question de massage quand il y a complication de fracture des malléoles ou du péroné, et nous nous rangeons complètement à l'avis du savant professeur quand il dit qu'en dépassant une certaine limite, des manipulateurs maladroits ont converti des lésions traumatiques simples en lésions redoutables et en difformités incurables.

Dans l'article suivant sont rapportées les cliniques sur les plaies : plaies de tête simples ou compliquées de fracture du crâne, plaies de la

main, écrasement des membres, plaies pénétrantes de l'abdomen et de la poitrine, plaies par armes à feu. Nous ne pouvons nous arrêter à chacun des nombreux cas rapportés qui presque tous sont accompagnés de réflexions sur le diagnostic, sur une complication, sur l'avantage d'une méthode de traitement. Quant au traitement des plaies, nous croyons utile de dire ici quelques mots des pansements employés dans le service du Dr De Roubaix, à l'hôpital Saint-Jean. A cet égard l'éminent professeur est essentiellement éclectique. Nous ne voulons pas lui en faire un reproche; au contraire, nous considérons plutôt cela comme une qualité : le professeur montre à ses élèves des résultats du pansement de Lister, du pansement par occlusion, de l'irrigation continue, de l'alcool ou de l'alcool camphré, de l'acide salicylique, du thymol suivant Volkman, ou du liquide préconisé par le Dr Hermant; de cette façon, ils peuvent se former une opinion qui leur est propre, et ils seront bien plus à même plus tard dans la pratique d'instituer le traitement convenable dans telles ou telles circonstances. Nous croyons cependant que les préférences personnelles de M. De Roubaix le portent plutôt vers le pansement de Lister.

Le travail dont nous rendons compte ici se termine par quelques belles cliniques sur les phlegmons et les abcès. Nous devrions en parler plus longuement, mais il y aurait trop à citer; l'espace qui nous est réservé nous force à abréger. Nous osons cependant, après n'avoir donné que des éloges, risquer une petite critique, mais critique de la forme seulement. Ainsi, à propos de certains cas intéressants à tous les points de vue, nous cherchons en vain un mot sur le traitement. Il y a un autre point sur lequel nous attirons l'attention : nous désirerions, dans les cliniques qui seront publiées à la suite de celles-ci, trouver réunies les vues du professeur sur les amputations et sur les méthodes de pansement. Dans l'ouvrage que nous analysons, les faits qui y ont rapport sont disséminés dans les divers articles; nous voyons des cas d'amputation à propos des fractures, des plaies, des tumeurs blanches, etc.; il en est de même des pansements. Nous savons bien que, dans un cours de clinique, il est impossible au professeur de suivre l'ordre d'un cours de pathologie. Mais nous nous rappelons que quand nous étions élève, M. De Roubaix savait, sur ces sujets, nous tenir pendant toute une séance sous le charme de sa parole, et que là, comme dans ses autres leçons, il savait nous présenter les faits scientifiques entremêlés de récits sous forme anecdotique, empruntés aux souvenirs de sa longue carrière.

II. — *Recherches sur la circulation du sang dans les poumons*, par M. le professeur Héger. — L'histoire des travaux faits sur la circulation, pendant ces dernières années, offre une tendance marquée vers une individualisation de chaque réseau capillaire et vers la recherche expérimentale des lois particulières de la distribution du sang dans chaque organe. C'est à la circulation artificielle que l'on a recours pour étudier les modifications éprouvées par le courant sanguin dans son trajet à travers les organes isolés. Mais une bonne méthode, tenant compte de tous les facteurs qui ont une action sur la circulation, est difficile à établir, et, quand elle est établie, il est encore difficile de déduire de l'expérience des conclusions absolument à l'abri de toute contradiction.

Ainsi pour la circulation pulmonaire, Quincke et Pfeiffer fondent sur de nombreuses observations dont l'exactitude ne peut être contestée, une théorie absolument fautive, à savoir que les poumons sont moins perméables au sang pendant l'inspiration que pendant l'expiration. En 1873, M. Héger adopta des conclusions tout

opposées, qui furent confirmées, en 1877, par les recherches faites, d'après une autre méthode, par d'Arsonval. La question semblait jugée, quand MM. Funke et Latschenberger vinrent critiquer les théories existantes : ils ont confondu malheureusement la respiration naturelle et la respiration artificielle par insufflation d'air dans la trachée. Bowditch, enfin, (1879) a récemment repris la théorie de Quincke et Pfeiffer en introduisant dans ses expériences des conditions qui avaient été négligées par ses devanciers. En présence de ces contradictions, M. Héger a cru devoir de nouveau défendre son opinion en se basant sur des recherches nouvelles.

La première série de ces recherches porte sur les poumons extirpés et placés dans l'appareil de Quincke et Pfeiffer (Lungenkaste), 1^o sous la pression 0 (pression atmosphérique), 2^o sous la pression — 20 mm Hg. dans la plèvre (inspiration forte), 3^o sous des pressions négatives variables. Ses conclusions sont comme précédemment, que les vaisseaux pulmonaires sont d'autant plus perméables que le vide pleural est plus considérable. La pesée directe des poumons démontre également que, dans l'état d'inspiration, ils sont plus gorgés de sang. L'explication du mécanisme suivant lequel se fait le phénomène est très simple : pendant l'inspiration, la pression est négative dans la plèvre et dans les alvéoles pulmonaires; l'espace interpleuro-alvéolaire se dilate, et, comme cet espace est surtout constitué par des vaisseaux sanguins, le sang s'y précipite en plus grande quantité.

Une deuxième série d'expériences renverse les assertions des auteurs qui assimilent la respiration naturelle avec l'insufflation trachéale. Enfin, dans une troisième série, M. Héger, s'occupant des recherches faites par Bowditch, introduit dans la question la condition de variabilité de la pression sanguine dans l'artère pulmonaire. Ce dernier physiologiste croit qu'en plaçant le récipient qui représente l'artère dans l'espace pleural de la « Lungenkaste », il a mieux imité la nature qu'en laissant ce récipient communiquer avec l'atmosphère. Le professeur de Bruxelles démontre que c'est là une erreur : le vide qui se produit dans la cavité thoracique, dit Bowditch, exerce son action sur tous les organes qui y sont contenus, et, par conséquent, sur l'artère pulmonaire; celle-ci se dilate et le sang qui y est contenu ne peut passer dans les poumons. Ce raisonnement serait exact si les systoles du ventricule droit ne venaient combler cette dilatation qui n'est, du reste, que fort peu considérable. D'Arsonval a essayé de reproduire ce qui se passe sur le vivant, en calculant le débit de l'aorte abdominale, quand le sang de la circulation artificielle arrive par la veine cave au cœur et au poumon dans l'état d'inspiration ou d'expiration. Ses conclusions sont les mêmes que celles de M. Héger. Toutefois, comme l'inertie du cœur aurait pu rendre anormales les transmissions de pression, ce dernier a reproduit l'expérience en laissant intacts les différents facteurs. Un animal dont la trachée est obturée, se livre à des mouvements violents d'inspiration, tandis que son cœur continue à battre : or, à chaque mouvement d'inspiration, il y a appel de sang vers la poitrine et chute légère de la pression dans l'aorte, puis la pression remonte pendant que le thorax est encore en inspiration. Donc, comme le cœur a continué à battre avec la même fréquence et la même force, la pression n'a pu remonter que parce qu'à ce moment le sang a traversé le poumon en plus grande quantité.

L'expérience est ingénieuse; mais, à notre avis, elle n'est pas encore concluante, par suite de l'impossibilité de l'abord de l'air dans la poitrine; l'inspiration y attire une quantité de sang beaucoup plus considérable qu'à l'état normal,

et le sang peut occuper dans les vaisseaux capillaires du poumon tout l'espace laissé libre par la non dilatation des alvéoles. Le sang passe donc en plus grande quantité et peut de cette façon faire monter la pression aortique. Nous croyons que les choses se passent comme M. Héger le décrit; mais ici il y a une trop grande prépondérance de l'un des facteurs qui entrent en jeu normalement. Cette petite critique ne diminue en rien la grande valeur de l'ouvrage, qui sera lu avec fruit par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la physiologie.

III. — *Recherches sur la structure des ganglions spinaux chez les vertébrés supérieurs*, par le Dr L. Stiénon. — M. Stiénon vient d'éclaircir un point fort controversé de la structure des ganglions spinaux. On admettait que chez les mammifères, les poissons et les oiseaux, il n'existe aucun rapport de continuité entre les prolongements des cellules du ganglion et les fibres qui le traversent. S'il en est ainsi, le nombre des fibres sortant du ganglion doit être plus grand que celui des fibres qui y pénètrent. Hogg démontre qu'il n'en est rien et croit que les cellules sont bipolaires et qu'elles se trouvent sur le trajet même de chaque fibre qui traverse le ganglion; Ranvier, au contraire, admet que la cellule est en rapport avec la racine sensitive par l'intermédiaire d'une fibre qui rencontrerait la fibre nerveuse à angle droit de façon à former la figure d'un T. C'était là le point à vérifier.

En premier lieu, M. Stiénon étudie la cellule ganglionnaire et son enveloppe compliquée, et établit d'une façon péremptoire que toutes les cellules ganglionnaires sont unipolaires. Ensuite il démontre qu'à côté des cellules on trouve toujours des tubes en forme de T, et que la division se fait au niveau d'un étranglement annulaire. Il restait à préciser le rapport qu'affectent entre eux les deux éléments constituant d'un ganglion, cellules nerveuses et fibres nerveuses.

En dissociant les ganglions après macération convenable dans l'acide osmique et le sérum iodé ou l'eau distillée, on peut observer toujours, avec un peu d'attention, que l'unique prolongement de la cellule se bifurque à angle droit avec tous les caractères des fibres en T. Seulement, l'un des prolongements est souvent brisé et on n'en constate que les traces au niveau du premier étranglement. Cette continuité est-elle la règle pour toutes les cellules et toutes les fibres? La démonstration échappant aux moyens directs d'investigation, M. Stiénon a dû suivre une voie détournée pour y arriver.

Si on suppose toutes les cellules munies de prolongements bifurqués, ou bien les deux branches se dirigeront vers la périphérie, ou bien les deux branches se dirigeront vers le centre, ou encore l'une des branches ira vers la moelle et l'autre branche, vers la périphérie. Le dénombrement des fibres à l'entrée et à la sortie pourrait conduire à la vérité. Or, en comptant, d'une part, les fibres du tronc formé par les deux racines réunies, et, d'autre part, séparément les fibres qui composent les deux racines, on arrive à une somme de fibres sensiblement égale dans les deux cas. C'est donc la troisième hypothèse qui doit être admise. Mais toutes les fibres contractent-elles ce même rapport avec les cellules; n'y en a-t-il pas qui ne font que traverser le ganglion? Il n'est pas possible de compter aussi exactement le nombre de cellules qui composent un ganglion, que le nombre des fibres. Cependant les expériences de Waller ont prouvé qu'aucune des fibres qui sortent du ganglion, ne subit la dégénérescence grasseuse après la section de la racine sensitive tandis qu'au-dessus toutes les fibres sont atteintes. N'est-on pas autorisé à conclure, jusqu'à preuve du contraire, qu'en réalité toutes ces fibres contractent les mêmes rap-

ports avec les cellules des ganglions? M. Stiénon recherche actuellement jusqu'à quel point s'étend dans la fibre en T la dégénérescence de Waller. En tous cas, ajoute-t-il, les faits physiologiques viennent pleinement confirmer la théorie qui fait du ganglion une dépendance étroite de la racine sensitive.

Ce travail si consciencieux est accompagné d'une admirable planche exécutée par M. Stiénon à la chambre claire, et représentant les rapports et la structure des fibres et des cellules ganglionnaires chez divers animaux.

IV. — *Recherche chimique des poisons métalliques*, par le professeur J.-B. Depaire. — La recherche chimique des poisons métalliques dans les cas d'empoisonnement exige la séparation aussi complète que possible des matières organiques auxquelles ils sont mélangés ou combinés. La difficulté de cette opération explique le grand nombre de procédés employés par les différents chimistes.

En présence des inconvénients qu'offrent le procédé par voie sèche, les procédés de MM. Dangier et Flandin, et de MM. Frésenius et Babo, M. le professeur Depaire recommande un procédé basé sur l'emploi successif de l'acide sulfurique, du brome ou du chlore: l'acide sulfurique à la dose de 5 p. c. seulement suffit à désagréger la trame organique des tissus, sans chercher à la détruire; le brome ou le chlore interviennent ensuite pour décolorer le mélange et précipiter ou détruire la matière colorante. Nous ne pouvons suivre le professeur dans les détails de l'analyse; nous dirons seulement qu'il donne à ses appareils une disposition particulière, figurée dans son ouvrage.

Après avoir désorganisé la matière organique, il est d'usage général de précipiter les métaux par H²S. M. Depaire critique ce procédé et recommande l'emploi de la pile et la précipitation par le courant galvanique dans un appareil en platine. L'avantage du procédé est de ne pas compliquer la composition du liquide qui renferme le composé métallique; en outre les métaux se déposent sur le platine à l'état de pureté parfaite, exempts de toute espèce de matière organique.

M. Depaire termine son travail par la relation d'un certain nombre de recherches toxicologiques par les procédés qu'il préconise. Les recherches ont porté sur l'antimoine, le bismuth, le cadmium, le cuivre, l'étain, le mercure et le plomb. Ces expériences sont rapportées en détail et nous ont paru très concluantes.

V. — *Contribution à l'histoire médicale de l'urée*, par le professeur W. Rommelaere. — On sait que l'urée est le principal produit excrétoire qui résulte de la transformation que subissent les substances alimentaires azotées. Si l'on a égard à l'importance du rôle de l'urée dans les phénomènes de nutrition intime, on est amené à rechercher le rapport qui existe entre la quantité de ce produit et les désordres que la nutrition subit sous l'influence des différentes maladies. Cette recherche a abouti à l'assignation d'un siège central de la formation de l'urée, le foie. M. le professeur Rommelaere a repris cette question et l'a surtout envisagée au point de vue chimique: les lésions dont l'organe producteur de l'urée serait le siège, entraînent-elles une modification dans la quantité d'urée rendue? Avant d'examiner cette question, M. Rommelaere passe en revue les faits physiologiques qui y sont relatifs et critique les résultats des travaux de Voit, Heynsius, Stockvis, Meissner, Lyon, qui ne considèrent les reins que comme un filtre destiné à laisser passer l'urée que fournit le foie. Il oppose à ces travaux ceux de Munk et de Gscheidlen, et arrive à cette conclusion: c'est que, dans l'état actuel de la science, il n'y a pas de raison physiologique

qui doive faire attribuer au foie un rôle prédominant dans la formation de l'urée.

Des auteurs qui se sont occupés de la question à un point de vue clinique, il n'y a guère à citer que Brouardel et Charcot, et tous deux admettent la théorie de Heynsius. Rosenstein et Julius Jacobs cependant rapportent des observations absolument opposées à celles des deux savants français. Mais dans toutes ces observations cliniques, il y a des éléments importants dont on n'a pas tenu compte, et, entre autres, le régime alimentaire auquel étaient soumis les sujets, et l'intégrité des voies digestives. Il est parfaitement démontré que l'homme sain tenu à la diète étudiante moins d'urée, et on comprend qu'il doit en être de même de l'homme dont les voies digestives n'absorbent pas la nourriture ingérée. De plus, il est évident que, quand l'organisme est souffrant, ce qui arrive dans la plupart des cas en médecine, les phénomènes de nutrition intime ne s'accomplissent pas dans toute leur intégrité. Prenons, par exemple, le cancer du foie: s'il y a diminution de la quantité d'urée excrétée, peut-on en attribuer la cause à la maladie de cet organe ou à l'état général de l'organisme? C'est le point sur lequel l'attention de M. Rommelaere a été fixée tout d'abord.

Il a donc examiné à ce point de vue la quantité d'urée sécrétée chez six sujets atteints, un de cancer de l'estomac, un d'épithélioma du col utérin, deux de cancer de l'utérus, et deux de cancer du foie et de l'estomac. La plupart des observations se trouvent reproduites avec tous les détails nécessaires et un tableau indique pour les six cas le régime et la quantité d'urée trouvée chaque jour. Il ressort de l'examen de ce tableau que la quantité totale d'urée évacuée dans les vingt-quatre heures par les reins est considérablement réduite et que cette diminution n'a pas été plus prononcée dans les cas de cancer du foie que dans les autres. Au point de vue de l'influence d'une affection générale de l'organisme sur la production de l'urée, M. Rommelaere a recueilli treize observations de tuberculose pulmonaire et il a trouvé également que cette affection diminue rapidement la quantité d'urée rendue par la sécrétion rénale. Dans sept cas de pneumonie caséuse au contraire, le chiffre de l'urée s'est maintenu dans des conditions assez satisfaisantes eu égard au régime. Il y a là, soit dit en passant, un symptôme très important au point de vue du diagnostic de ces deux dernières affections et, par suite, au point de vue de l'intervention thérapeutique.

Avec ces données, M. Rommelaere pouvait aborder l'examen de l'influence des maladies du foie et des maladies des reins sur la production et l'excrétion de l'urée. Or, il a démontré que 1° dans l'ictère catarrhal simple compliquant l'embarras gastrique, la quantité d'urée atteint à peu près la normale; 2° dans la cirrhose du foie compliquée d'affection parenchymateuse des reins, la diminution de la quantité d'urée rendue a été constante; mais, dans ce cas, rien n'autorise à rapporter cette diminution à la maladie du foie plutôt qu'à la maladie rénale; 3° dans un cas de pyléphlébite, thrombose de la v. porte, cirrhose consécutive du foie, œdème de l'intestin caractérisé par une diarrhée lientérique persistante et confirmé par l'autopsie, l'urée a été rendue en quantité non inférieure à celle que pourrait rendre un organisme soumis à un régime de bouillon et de litage et atteint de lientérie (les reins étaient normaux); 4° dans le cancer du foie, l'urée est sécrétée dans les mêmes proportions que dans le cancer d'autres organes. Encore une fois, il n'y a là aucun argument qui permette de conclure que le foie est l'organe élaborateur par excellence de l'urée.

Enfin, M. Rommelaere a recueilli une dernière série d'observations portant 1° sur les néphrites

parenchymateuses, 2° sur les néphrites caséuses et les apoplexies rénales. Dans les premiers cas il y avait diminution de l'urée, mais il a eu soin de ne pas perdre de vue que cette diminution pouvait provenir en partie de l'état maladif général de l'organisme; et, dans les seconds cas, en tenant compte du régime, il a retrouvé une quantité d'urée relativement normale.

Un dernier article résume d'une façon rationnelle tous les faits bien établis dans ces recherches, entraînant les conclusions suivantes : *le foie n'intervient pas directement dans la formation de l'urée; l'élaboration de ce produit s'opère dans la glande rénale par l'action des cellules enchymatiques de cet organe. — La proportion d'urée éliminée par la sécrétion rénale est influencée par deux grands facteurs : l'état de la nutrition générale et l'état du parenchyme rénal.*

Tel est un court résumé des importants travaux contenus dans le premier volume des *Annales de la faculté de médecine de l'Université de Bruxelles*. Nous sommes persuadé que cette œuvre, qui peut marcher de pair avec les meilleures productions en ce genre de l'Allemagne, est appelée à un énorme succès, et que les volumes se succéderont rapidement. Ajoutons que, comme exécution typographique, le livre ne laisse absolument rien à désirer.

Dr VICTOR JACQUES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Fernique, *Étude sur Préneste*, ville du Latium. Thorin. — Séché, *Joachim du Bellay*. Didier. — Jean de Léry, *Istoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, publié par Paul Gaffarel. Lemerre. — *Œuvres de Molière*, tome V, édité par Paul Mesnard. Hachette. — Hallberg, *Histoires des littératures étrangères*. Lemerre. — Ardant du Picq, *Étude sur le combat*. Hachette.

L'*Étude sur Préneste*, de M. Emm. Fernique, présentera quelque intérêt, même aux personnes qui ne font pas de l'archéologie une étude spéciale. L'auteur nous a donné une monographie complète de cette ville; il étudie successivement l'histoire politique, l'histoire religieuse, les monuments et l'art de Préneste; son travail nous fait connaître cette antique cité depuis ses commencements les plus reculés jusqu'aux derniers temps de l'empire romain; grâce à lui, nous savons quels monuments, quels objets d'art, même les plus petits et les plus fragiles — qu'ils soient en bronze, en marbre, en terre ou en verre, — Préneste avait vu fabriquer dans ses murs. La dernière partie de ce livre nous a semblé la plus attachante et la plus curieuse; nous y recommandons surtout les pages consacrées par M. Fernique à ce temple de la Fortune Primigenia, cet édifice grandiose que toute l'Italie vénérât et qu'on voyait de tous les points du Latium. Pour nous donner une description de ce temple, M. Fernique, — qui était il y a quelque temps élève de l'école française de Rome — a dû faire de patientes et longues recherches dans la ville entière, dans les maisons, dans les caves. Car sur l'emplacement du temple de la Fortune s'est élevée une ville qui porte le nom de Palestrina. Mais, par sa persévérance et sa sagacité, M. Fernique a réussi à dresser un plan, très précieux, qui nous indique les édifices et constructions datant de l'antiquité et découverts jusqu'à présent. Plus importante encore est la partie de l'ouvrage où le jeune et savant archéologue expose l'histoire de l'art à Préneste; on y trouve une description très minutieuse et très exacte de tous les objets d'art trouvés à Préneste. On a peut-être remarqué le sous-titre de cette étude : *Préneste, ville du Latium*. Un débat s'est engagé à ce sujet; M. Clason, dans sa *Römische Geschichte*, et

M. Max Zeller, dans son ouvrage récent, *Latium und Rom*, prétendent que Préneste n'est pas une ville du Latium; avec MM. Mommsen, Schwegler, etc., et en soutenant son opinion par une foule d'arguments sérieux et convaincants, empruntés à l'histoire, M. Fernique a démontré que Préneste était bien une ville du Latium.

On ne trouvera guère à glaner dans l'opuscule de M. Séché sur Joachim du Bellay. Le dernier biographe de du Bellay, M. Becq de Fouquières — à qui, par parenthèse, on doit un excellent traité de versification française, paru naguère chez l'éditeur Charpentier — plaçait le petit bourg d'Anjou, Liré, où est né le poète, aux environs d'Angers; M. Séché déclare qu'il faut rattacher Liré à la ville d'Ancenis, qui n'est qu'à un demi-kilomètre. Il oublie, ce nous semble, qu'Ancenis est de l'autre côté de la Loire et a toujours appartenu à la Bretagne. M. Séché nous apprend ensuite que les Du Bellay, seigneurs de Liré, partageaient avec les barons d'Ancenis le droit de péage et de pontonnage sur la Loire, que, malgré Sainte-Beuve, il existe encore des restes authentiques de l'ancien manoir de Joachim, et que cet antique château n'est autre que La Turmelière, possédé aujourd'hui par un de nos honorables, M. Charles Thoinnet de la Turmelière. Là encore, M. Séché oublie de dire que M. Célestin Port, le laborieux archiviste d'Angers, avait parlé avant lui de « l'ancien manoir » de la Turmelière dans le *Dictionnaire de Maine-et-Loire*. Plus loin, M. Séché place en 1525 l'année de la naissance de Joachim du Bellay, et, en 1549, la publication du fameux manifeste intitulé *Défense et illustration de la langue française*. Il oublie que le même M. Port a fixé, d'après le témoignage irrécusable du président de Thou, la naissance du poète à l'année 1523, et que ce fut, non pas en 1549, mais en 1550 (nouveau style) que Joachim somma les écrivains français de « marcher vers la cité romaine » et « d'orner de ses serves dépouilles leurs temples et autels ». Quant aux « huit sonnets nouveaux » qui, d'après leur titre, ont dû allécher plus d'un admirateur du xvi^e siècle et plus d'un curieux de la *Pléiade*, ils ont déjà paru dans l'édition des œuvres complètes de Joachim du Bellay publiée chez Lemerre par M. Marty-Laveaux. Les documents qui forment la fin de l'opuscule sont, il est vrai, nouveaux et inédits; mais quels sont ces documents, et méritent-ils vraiment ce nom? On y trouve une comparaison entre les jeunes filles de Liré et celles d'Ancenis, un sonnet — c'est un sonnet — à ce député déjà nommé, M. Thoinnet de la Turmelière, des vers sur Ancenis, et une liste des termes et locutions du xvi^e siècle en usage aujourd'hui chez les Angevins et les Bretons de la Loire; ce dernier document, ainsi que les eaux-fortes de M. Vidal, représentant le château de la Turmelière sous son aspect ancien et moderne, nous réconcilient avec l'auteur, à qui, du reste, nous reconnaissons du savoir et de l'esprit.

On ne connaît guère ordinairement le nom de Jean de Léry; c'était un étudiant en théologie qui s'embarqua en 1536 pour le Brésil. Avec quelques autres, ce protestant croyait trouver dans la nouvelle colonie française, fondée par Villegagnon, la tolérance et une vie calme et heureuse. Mais Villegagnon, qui avait semblé un instant pencher vers le protestantisme, devint tout à coup un catholique forcené et persécuta odieusement les calvinistes de la colonie. Jean de Léry revint en France; il aborda en Bretagne, après une traversée affreuse où il avait souffert de la tempête et de la faim; depuis, il desservit l'église de Belleville, celle de Nevers et se retira dans la petite ville de Sancerre. Cette cité fut vainement investie par les catholiques, et Léry nous a laissé un journal du siège (1574), important pour l'histoire des guerres de religion en

France. Mais Jean de Léry a composé un autre ouvrage, souvent réédité, où il raconte sa malheureuse expédition au Brésil; c'est *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Une nouvelle édition de cette intéressante relation vient de paraître à la librairie Lemerre; elle comprend deux volumes très jolis, fort élégamment imprimés par Quantin; elle est due à M. Paul Gaffarel, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, l'homme de France qui connaît le mieux l'histoire des colonies françaises et qui avait déjà, il y a quelque trois ans, exposé, dans un livre très bien fait, l'histoire de la colonisation française au Brésil. M. Gaffarel a reproduit intégralement la meilleure des anciennes éditions de Jean de Léry, la seconde, celle de 1580, publiée à Genève chez Chappin; il a indiqué en même temps les variantes des autres éditions et ajouté à son travail des notes instructives. Cette édition du voyage de Léry s'ajoute à l'édition, donnée il y a deux ans par M. Gaffarel, des *Singularités de la France antarctique*, d'André Thevet, celui qui — on ne le sait pas assez — a, bien avant Jean Nicot de Villemain, observé et décrit le tabac, et qui se vante même d'avoir apporté le premier en France la graine de cette plante, nommée par lui *l'herbe angoumoisine*. Toutefois, nous ne dirons pas avec M. Gaffarel que le style de Léry « rappelle celui de Montaigne ». Que ce style soit « précis, pittoresque et parfois imagé », nous l'accordons; mais comparer Léry à Montaigne, c'est dépasser la mesure, et le ministre protestant ne mérite pas cette louange excessive. Il faut dire du *Voyage fait en la terre du Brésil* ce que M. Gaffarel écrivait dans la préface de son édition des *Singularités*: « Nous n'avons pas, contrairement à tant d'éditeurs, la prétention d'avoir remis en lumière un chef-d'œuvre; nous n'avons cherché qu'à faire connaître une œuvre secondaire, mais utile et surtout intéressante ».

La librairie Hachette poursuit l'édition des *Œuvres de Molière* (Collection des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier.) Le tome cinquième des œuvres du grand comique, paru il y a quelques jours, grâce aux soins et à la critique judicieuse de M. Paul Mesnard, comprend : 1° *Don Juan*; 2° *l'Amour médecin*; 3° *le Misanthrope*. Chaque pièce est précédée d'une notice complète et accompagnée, au bas des pages, de notes philologiques. Personne ne nous taxera d'exagération, si nous disons que ce volume est indispensable à ceux qui veulent parfaitement connaître soit le *Don Juan*, soit le *Misanthrope*, ou ces deux pièces à la fois. Nous insistons seulement sur la notice qui précède le *Misanthrope*. M. Mesnard nous dit d'abord le succès qu'eut la pièce à son apparition, succès peu bruyant, peu populaire, auquel la foule n'a point participé, mais que les gens de goût seuls ont provoqué. Donneau de Visé, qui avait été quelque temps un des adversaires de Molière et l'un de ses railleurs les plus mordants, baissa les armes devant le *Misanthrope*, se reconnut vaincu par les beautés de la pièce, et confessa tout haut son admiration dans la *Lettre écrite sur la comédie du Misanthrope*. M. Mesnard analyse cette lettre, fort remarquable par les vues ingénieuses qu'elle renferme et que Molière, réconcilié avec Visé, avait peut-être inspirées à son critique. Il nous parle de la thèse de Jean-Jacques Rousseau, qui reprochait à Molière d'avoir joué le ridicule de la vertu et de n'avoir peint dans Philinte qu'un monstre d'égoïsme. Les déclamations de Rousseau amènent M. Mesnard à la comédie, trop louée de nos jours, où Fabre d'Églantine, transportant sur la scène la thèse du philosophe genevois, s'est approprié les personnages de Molière et a cru mettre en action, avec plus de vérité, la *Suite du Misanthrope*. « Le malheur est, dit

M. Mesnard, que le Philinte de Fabre d'Eglantine n'est plus celui de Molière, et que la suite de notre chef-d'œuvre ne s'y rattache pas du tout. Il est même évident que l'auteur a moins songé à continuer Molière qu'à le corriger. » Entreprise téméraire ! La pièce de Fabre d'Eglantine, écrite d'ailleurs dans un style barbare, ne sera jamais qu'un *curiosum* ; elle ne fait suite qu'à la pensée de Rousseau. Ce dernier — M. Mesnard nous le rappelle — a été combattu par d'Alembert, Marmontel, La Harpe ; mais, en général, la critique a trop voulu chercher dans le *Misanthrope* une thèse philosophique, un cours de morale, au lieu de n'y voir qu'une image fidèle de la société de ce temps-là et de la nature humaine : ni Alceste ni Philinte ne nous sont proposés comme des modèles absolus. M. Mesnard appelle notre attention sur un fait obscur, qu'on ne cite guère et qu'on connaît encore moins ; c'est que le *Misanthrope* eut d'abord un sous-titre, l'*Arbitraire amoureux*. L'amour d'Alceste pour Célimène est donc plus qu'un épisode dans la pièce. On a cru voir dans Alceste amoureux Molière lui-même, trahi et aimant jusqu'au bout et en dépit de tout la femme qui le trompe ; mais, parmi les vers où Alceste exprime en termes poignants sa jalousie, quelques-uns, et des plus passionnés, se trouvaient déjà dans *Don Garcie de Navarre*, qui parut une année avant le mariage du grand comique. Il est vraisemblable que Molière a mis beaucoup de lui-même dans le *Misanthrope* et qu'il a parfois donné son dépit et son courroux à cet Alceste dont il s'était réservé de jouer le personnage ; mais il n'est pas plus le *Misanthrope* que mademoiselle Molière n'est Célimène tout entière, que Boileau ou Montausier — également proposés par la critique — ne sont Alceste tout entier. Pour les caractères qu'il a mis dans ses comédies, Molière a pris de toutes parts, même en lui ; ce sont ses souvenirs, ses observations, puisées de bien des côtés, qu'il a remaniés, transformés, harmonieusement combinés. Grand seigneur, nullement littérateur, quoiqu'il soit bon juge en fait de poésie, parce qu'il a du goût et une grande justesse d'esprit, « ami de la vertu plutôt que vertueux, » mais voulant être vertueux à outrance, s'emportant facilement au delà des bornes, méconnaissant impétueusement tout ce que le commerce de la société a cru autoriser et permettre, joignant à beaucoup de sensibilité et de tendresse native une raison trop rectiligne, Alceste est un personnage merveilleusement créé, plein de vie, agissant devant nous comme s'il existait réellement, en chair et en os ; mais, si par certains traits de son caractère, par ses mots à l'emporte-pièce et par d'autres détails il rappelle divers personnages de son temps, il n'est pas entièrement l'un de ces hommes que signalent les clés et les conjectures ; il est Alceste. A la suite de cette discussion, fort bien menée par M. Paul Mesnard, vient une notice pleine d'intérêt sur l'interprétation de la pièce par les comédiens ; c'est surtout dans le *Misanthrope* que de grands acteurs ont déployé leurs qualités ; M^{lle} Mars, par exemple, joua le rôle de Célimène avec un talent infini ; personne n'avait plus d'enjouement et de vivacité, plus de malice mêlée à une grâce séduisante, plus de coquetterie charmante ; personne ne maniait la raillerie avec une finesse si piquante et ne criblait Arsiné d'épigrammes avec une politesse plus cruelle et une insolence de meilleur ton.

L'éditeur Lemerre a confié à un professeur de la Faculté des lettres de Toulouse, déjà connu par un bon travail sur Wieland, M. Eugène Hallberg, la tâche difficile de composer, à l'usage des gens du monde et des élèves de nos lycées, une suite d'histoires des littératures étrangères. Il a eu la main heureuse ; M. Hallberg vient de publier deux volumes qui ont droit à tous les éloges. Le premier comprend les littératures

scandinave, allemande et hollandaise ; le second, les littératures anglaise, anglo-américaine et slave. Ces ouvrages de seconde main ou, si l'on aime mieux, ces manuels nous ont semblé très exacts ; l'auteur ne cite pas ses autorités, et ne renvoie pas aux sources : la bibliographie du sujet qu'il traite ne rentre pas dans son programme, et lui suffit de tracer une esquisse rapide et fidèle du développement intellectuel des nations étrangères. Mais il s'appuie sur les historiens les plus compétents de chaque littérature (c'est ainsi qu'il cite souvent, dans le second volume, les jugements de M. Taine sur les grands écrivains de l'Angleterre), et, avant d'accepter les témoignages, même des meilleurs critiques, il les contrôle. Toutefois, il serait injuste de ne voir partout dans ces deux volumes que des extraits, des emprunts, et, comme on dit aujourd'hui, des adaptations ; M. Hallberg a su ennoblir sa tâche, mettre quelque chose de lui-même dans ces manuels, faire entendre de temps en temps un accent personnel ; lorsqu'il traite des auteurs de premier ordre qu'il a lus et déjà appréciés dans ses cours, il ne dit que ce qu'il pense et sent lui-même. Toute la partie qui concerne la littérature allemande du XVIII^e siècle, par exemple, est digne d'être lue, même par les spécialistes (cp. le portrait de Klopstock, de Wieland, etc.). Quelques esprits chagrins pourront blâmer l'auteur de faire une trop grande place à ces maîtres du chœur, et de n'avoir pas établi un juste équilibre entre les diverses parties de son ouvrage. Mais, lors même que les chapitres consacrés aux grands écrivains seraient plus longs que le comporte le cadre du volume, n'est-ce pas sur les plus fameux représentants du génie germanique qu'il faut appeler l'attention du public ? Nous ne reprochons même pas à M. Hallberg d'avoir consacré un grand nombre de pages au romantisme, à Lenau, à Uhland, à Fouqué, etc. : ceux-là ont fait moins de bruit que les « héros » du XVIII^e siècle, leur gloire est moins éclatante, mais ils méritaient le même honneur à cause de l'influence qu'ils eurent sur leur temps, à cause de l'originalité et du charme de leur physionomie. Il faut aussi féliciter le professeur de Toulouse d'avoir cité, de temps à autre, des passages caractéristiques tirés des ouvrages ou de la correspondance des grands auteurs ; on regrettera seulement que ces citations soient si rares et que M. Hallberg ait passé rapidement sur l'analyse et l'appréciation de certaines œuvres « universellement admirées ; » précisément parce qu'elles sont universellement admirées, ces œuvres ne sont pas lues, et c'est au critique, à l'historien de les faire connaître au public toujours paresseux. Un tableau chronologique termine chaque volume ; on y trouve les dates de la publication des ouvrages les plus connus ou des événements littéraires les plus importants. Cette collection, que nous recommandons chaudement et qui rendra de très grands services, doit comprendre encore deux volumes qui auront trait aux *Littératures du midi*.

L'auteur du livre, intitulé *Etudes sur le combat*, n'est plus de ce monde ; le colonel Ardant du Picq est mort sous les murs de Metz en 1870, et c'est vraiment dommage et pour l'armée française et pour la littérature militaire ; s'il eût survécu à la lutte, il aurait pu enrichir le livre, que publie aujourd'hui sa famille, d'observations nouvelles fournies par la guerre franco-prussienne ; cette suite de combats qui ont duré cinq mois aurait fourni une riche matière d'investigations à son esprit sagace et philosophique. L'ouvrage, tel qu'il a été reconstitué d'après les notes laissées par l'auteur, se divise en deux parties : l'une est consacrée au combat chez les anciens, l'autre au combat chez les modernes. De ces deux parties, la première était achevée avant la mort de l'auteur ; la seconde a été re-

produite telle quelle, sous la forme de documents et de matériaux, sans qu'on y ait rien corrigé ni supprimé, et conformément au manuscrit du colonel Du Picq. Ces deux parties soutiennent d'ailleurs la même thèse, l'influence de l'élément moral dans le combat. Quel est l'instrument premier dans les choses de la guerre, s'était demandé M. du Picq. N'est-ce pas l'homme ? Les maîtres de la guerre, les chefs qui gagnent la victoire, ne sont-ce pas ceux qui connaissent le mieux l'homme qu'ils ont dans leur main et qu'ils font entrer dans toutes les combinaisons du champ de bataille ? C'est la connaissance de l'homme, ajoute le colonel, qui a fait la tactique romaine et valu leurs succès à Annibal et à César ; il analyse successivement le récit de la bataille de Cannes et de celle de Pharsale, tel que nous l'ont laissé Polybe et César ; ces deux victoires ont été gagnées parce que, dans l'une, le général carthaginois comme dans l'autre, le rival de Pompée possédait une admirable intelligence du moral du soldat : Annibal avait su inspirer à ses soldats une confiance absolue et mettait toujours par une manœuvre ou une combinaison quelconque l'ascendant moral de son côté ; César l'a imité à Pharsale. Il n'y avait pas de mêlée dans l'antiquité, remarque le colonel Du Picq, ou s'il y avait choc, la défaite du premier rang entraînait la déroute du reste ; mais bien souvent, l'impulsion morale suffisait à provoquer la fuite d'un des adversaires ; il suffisait que A marchât à l'ennemi avec une allure résolue et en bon ordre, sans confusion ni tumulte, pour que B prit peur et reculat. C'est que l'homme a toujours le sentiment animal de la conservation : la plupart des combattants craignent la mort ; aussi faut-il les discipliner, leur faire craindre les châtiments, leur donner des armes qui les remplissent de confiance, les animer de passions vives et ardentes, comme l'amour de la patrie, de la liberté, de la gloire, du butin, surtout mettre à leur tête des généraux fermes, décidés, pleins de foi dans leur étoile et dans leur droit de commander. C'est la confiance qui fait les armées ; des troupes organisées, solidement constituées, l'emporteront toujours ; sentir que la tâche est œuvre collective et simultanée, connaître ses compagnons et ses chefs et compter sur eux, c'est vaincre à moitié ; laissez le soldat s'ouvrir à la méfiance, et de là à l'hésitation, au découragement, à la fuite, il y a moins loin qu'on ne croit. Aussi le colonel Du Picq a-t-il surtout insisté sur la solidarité, sur la cohésion morale ; quatre braves, dit-il, qui ne se connaissent pas, n'iront pas franchement à l'attaque d'un lion ; quatre moins braves, mais se connaissant bien et sûrs de leur appui mutuel, iront résolument : tout est là. Aujourd'hui surtout où les armées deviennent de plus en plus nombreuses, où se perfectionne la puissance destructive des armes de jet, où le combat, par conséquent, ayant lieu sur un immense espace et à travers des obstacles et des accidents de terrain, s'éparpille et se désordonne, où le chef suprême perd la direction immédiate de la bataille, aujourd'hui surtout il faut à tout prix fortifier la solidarité. Songez d'ailleurs que cette solidarité n'a même plus, comme autrefois, la sanction d'une surveillance mutuelle ; songez que de nos jours il n'y a presque plus de choc, de véritable mêlée. Il n'y a pas une seule page de son livre où M. Du Picq n'ait mis en relief et, pour ainsi dire, prêché l'impulsion morale ; c'est elle qui met en fuite ces soldats qui occupaient une bonne position et qui pouvaient tirer à coup sûr sur l'ennemi ; mais ils ont eu peur en voyant venir l'assaillant, ils ont été troublés de sa hardiesse, ils ont mal tiré ou pas du tout, ils ont reculé, et l'adversaire, rendu plus audacieux, avance et achève son succès. Le secret de battre l'ennemi, c'est de le *démoraliser*.

l'expression est consacrée. Mais nous ne pouvons résumer ici toutes les observations ingénieuses, toutes les vues originales recueillies dans les études du colonel Du Picq; rien de plus curieux et de plus attachant que de lire tous les arguments par lesquels ce savant militaire s'efforçait de prouver la nécessité d'une organisation solide; c'est le sentiment de la force, dit-il encore, qui fait la force. Le colonel n'était pas d'avis qu'on fit des feux à commandement la base de la tactique de combat de l'infanterie; il ne pensait pas davantage que le seul feu praticable à la guerre fût le feu à volonté; selon lui, le genre de combat qui donne à l'arme sa plus grande efficacité est le combat de tirailleurs, et le plus meurtrier des feux qu'on puisse employer à la guerre est le feu de gens exercés, qui s'embusquent et conservent le sang-froid d'ajuster. En somme, l'ouvrage de M. Du Picq intéressera non-seulement les militaires, mais les laïques, les profanes qui lisent volontiers l'histoire de la guerre et de ses procédés: à notre époque, du reste, où l'on respire partout la poudre, où l'on prépare la guerre même chez les nations les plus affamées de paix, où tout le monde devient soldat, un pareil livre trouvera certainement de nombreux lecteurs. C.

BULLETIN.

Inventaire des autographes et documents historiques réunis par M. Benjamin Fillon, décrits par Et. Charavay. Paris, Charavay, 2 vol. — La collection d'autographes dont M. Et. Charavay a dressé et publié le catalogue, est — ou plutôt était — une des plus précieuses collections de notre temps; commencée dès 1839 par M. Benjamin Fillon, elle était devenue, non seulement par le nombre, mais par l'importance des documents qu'avait peu à peu réunis son possesseur, une des plus belles collections privées de l'Europe, et rivalisait avec celle de M. Feuillet de Conches, celle de M. Boutron-Charlard, celle de M. Chambry, celle de M. Dubrunfaut. Le jour est venu cependant où M. Fillon, absorbé par d'autres travaux, a dispersé sa collection, s'est « séparé de ses amis de trente années, par crainte de leur donner trop de sa vie ». Mais il a voulu en laisser un souvenir durable; il a chargé M. Etienne Charavay d'en dresser un catalogue rationnel et méthodique qui pût être utile aux érudits et aux curieux: la collection de M. Fillon a beau se répandre par fragments et comme par morceaux sur tous les chemins et dans toutes les directions; elle revit dans le catalogue que nous annonçons aujourd'hui.

Ce catalogue comprend deux volumes. Le premier volume, de 239 pages, contient six séries: 1^o *Initiateurs et inventeurs*. Cette série, largement conçue et dont la conception est due à M. Fillon, renferme les diverses catégories d'hommes qui, par leurs écrits, leurs actes ou leurs découvertes, ont exercé une influence décisive sur l'humanité; penseurs qui forment les idées et les répandent peu à peu dans les foules, jusqu'à ce que ces idées entrent dans le domaine des faits; rénovateurs des lettres; réformateurs des mœurs; hommes qui ont donné l'exemple de grandes vertus sociales, qui ont rendu par leurs découvertes des bienfaits à leurs semblables, qui ont créé les sciences; etc. 2^o *Chefs de gouvernement*; 3^o *Hommes d'Etat*; 4^o *Révolution française*; 5^o *Navigateurs et explorateurs*; 6^o *Savants et érudits*. Le second volume est ainsi divisé: 1^o *Ecrivains*; 2^o *Artistes dramatiques*; 3^o *Architectes, sculpteurs, peintres et graveurs*; 4^o *Musiciens*.

M. Etienne Charavay ne s'est pas borné à une sèche nomenclature des pièces que renfermait la collection de M. Fillon. Il a donné en extenso, — et souvent en fac-simile — quelques-uns des documents les plus remarquables. La plupart du temps il ne fait que citer certains passages, mais ce sont toujours les plus curieux et les plus importants; le reste est résumé, analysé, très brièvement, il est

vrai, mais de façon à renseigner complètement le lecteur sur le contenu de la pièce mentionnée. En outre, M. Charavay a eu l'ingénieuse idée de reproduire la signature des personnages les plus connus qui figurent dans la collection.

Pour donner une idée plus précise de la richesse de la collection de M. Fillon, ouvrons, dans le premier volume, la série des *hommes d'Etat*; la France d'abord se présente à nous et voici, par ordre chronologique, le résumé de billets ou de lettres de Tristan l'Érmite et du cardinal La Balue, un fac-simile, sur une page spéciale, d'une lettre de Philippe de Comynes, un autre fac-simile d'une lettre de Richelieu à Marie de Médicis, la signature du Père Joseph, de Laubardemont qui joua un si triste rôle dans le procès de Cinq-Mars; voici un fac-simile d'une lettre de Mazarin à Fouquet et d'une lettre de Colbert à Lebrun, où le ministre enjoint au peintre d'élire des académiciens catholiques, en remplacement de ceux qui professent la religion réformée et qui ont été, comme tels, exclus de l'Académie; voici, au bas d'une lettre au Régent, la signature de Law qui demande justice contre ceux qui l'accusent de fraude et de vol. Puis M. Charavay nous communique quelques lignes d'une lettre confidentielle de Bernis au duc de Nivernois. « Il y a quinze jours, écrit le cardinal, que je suis ici malade d'amour de la patrie. Ce mal n'est pas épidémique, car il n'y a guères que trois ou quatre personnes qui aient cette incommodité. » On approche peu à peu de l'histoire contemporaine; nous lisons le résumé de lettres de Talleyrand, de Savary, de Malet, etc.; Benjamin Constant proteste contre un titre qu'on lui donne et qu'il n'a jamais pris (*de Rebeque*); Broglie, Guizot, Thiers se trouvent à côté de Barbès, de Blanqui, de Ledru-Rollin, de Louis Blanc; déjà arrivent à nous les noms de la Commune, Delescluze, Assi, Millière, Flourens, Rossel. L'infortuné capitaine du génie, devenu délégué à la guerre, ordonne de lire devant chaque bataillon l'ordre du jour suivant: « Le soldat en état d'ivresse, celui qui déshonore l'uniforme, ayant au bras une femme publique, seront, l'un et l'autre, punis exemplairement par leurs chefs, et envoyés, hors tour, aux avants-postes ».

La quatrième série, qui a pour titre *Révolution française*, est fort instructive, et le lecteur la parcourra avec un vif intérêt; les documents qu'elle présente jettent parfois une vive lumière sur les grandes journées de la Révolution. Une pièce précieuse nous est communiquée par M. Charavay; c'est « le chiffon de papier » sur lequel l'abbé Sicard, l'instituteur des sourds-muets, écrit « à la hâte » et « le désespoir dans l'âme » au président de l'Assemblée nationale que la section des quatre Nations demande sa tête et que, si l'on n'avise pas, il sera mort dans une heure. Cette lettre a été écrite le 4 septembre, elle est tachée de sang: elle sauva l'abbé Sicard. Recommandons encore les pièces concernant l'insurrection du 31 mai 1793; l'arrestation, le procès et l'exécution des Girondins; les documents, résumés en grande partie par M. Charavay et qui forment le dossier le plus précieux qu'on possède sur Marat; les pièces relatives à Charlotte Corday. Sur Saint-Just, sur Robespierre, M. Fillon avait recueilli des pièces nombreuses; mais le dossier le plus considérable et le plus important qu'il ait réuni dans sa série révolutionnaire, concerne la journée fameuse du 9 Thermidor. La plupart des personnages qui jouèrent un rôle dans cette tragédie, y sont représentés par des pièces d'un intérêt capital, qui forment un vif et instructif ensemble. Grâce à ces documents, on peut suivre heure par heure la marche des événements, surtout dans la seconde partie de la journée, aussi bien au sein de la convention et des comités qu'à la commune et dans les sections.

Dans le second volume, la première série qui s'offre à nous, est celle des écrivains: la presque totalité des sommités littéraires des cinq derniers siècles y figure; toutes les illustrations de l'esprit, ou presque

toutes, passent devant nos yeux. Nous trouvons tout d'abord une lettre de Rabelais à Budé (en latin et en grec, reproduite en fac-simile); cette lettre a été imprimée autrefois dans le *Bulletin du bibliophile belge*, mais avec peu de soin; c'est l'autographe le plus important de Rabelais. Montaigne, dans un précieux document, nous fait connaître son opinion sur l'organisation et l'administration de la justice; ce sont de courtes notes qu'il a écrites en regard de plusieurs des soixante articles d'un projet de réforme judiciaire présenté en 1589 à la Cour par les syndics de Béarn. A l'article Boileau, nous remarquons le fac-simile de l'inscription pour mettre au bas du portrait de Racine, qui sut surpasser Euripide et balancer Corneille (avec les ratures et les corrections); à l'article Racine, le fac-simile d'une lettre au P. Bouhours vraisemblablement relative à *Phèdre*; à l'article Fénelon, une lettre très importante pour l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes, et à côté des graves paroles du prélat, des réflexions écrites par Regnard sur deux feuillets d'un cahier de notes: « Une femme laide est comme la fausse monnaie qui ne peut passer que de nuit — un bon ménage se fait d'un mari aveugle et d'une femme muette — une femme et un almanach sont deux choses qui ne sont bonnes que pour un an, etc. Presque aucun des écrivains du XVIII^e siècle ne manque dans cette série; notre siècle même est représenté par de nombreux documents qui font passer devant nous le nom des plus brillants romanciers, des poètes et des historiens les plus illustres.

Nous regrettons de ne pouvoir parler plus longtemps de cette magnifique publication; il nous faudrait examiner chaque série l'une après l'autre, énumérer les pièces les plus importantes, citer les passages que M. Charavay a jugés dignes d'être mis sous nos yeux, et ce serait dépasser les bornes de ce journal. L'*Inventaire* des autographes de M. Fillon est un des ouvrages les plus intéressants qu'on puisse lire. Ajoutez que M. Et. Charavay a joint à ses extraits une notice sur le personnage dont il reproduit, soit la signature soit la lettre; cette notice est toujours fort courte, mais d'une grande précision, souvent même piquante et non sans saveur. C.

La *Revue belge d'art, de sciences et de technologie militaires*, dirigée par MM. P. Henrard, lieutenant-colonel d'artillerie, et H. Wauwermans, colonel du génie, paraît depuis le commencement de cette année sous le titre de *Revue militaire belge*, titre qui caractérise d'ailleurs parfaitement une publication dont l'objet s'étend à tout ce qui concerne l'armée et les institutions militaires du pays. A côté des grandes questions à l'ordre du jour, elle accorde une place à l'histoire militaire; c'est ainsi que dans une des dernières livraisons, nous trouvons un travail très intéressant de M. le colonel Wauwermans: « l'œuvre d'Albert Durer et son influence sur la fortification flamande ». On sait que Durer a composé plusieurs ouvrages d'architecture militaire, notamment *l'Instruction sur la fortification*, que M. Wauwermans analyse et apprécie avec soin. Bien que l'influence de Durer sur la fortification flamande ne soit pas attestée par des documents et des faits indiscutables, l'auteur montre, dans la seconde partie de son travail, par une foule de rapprochements ingénieux, qu'elle ne peut être révoquée en doute, que même elle fut bien plus réelle aux Pays-Bas qu'en Allemagne. En 1520, Albert Durer visita Anvers. M. Wauwermans n'est pas éloigné de croire qu'il concouru à cette époque à l'exécution de la Tour bleue, et que la ville d'Anvers aurait voulu se l'attacher à titre définitif pour restaurer son enceinte; en tout cas, il ne paraît pas douteux qu'il ait pris part aux travaux qui s'exécutèrent alors. La conclusion de l'étude de M. Wauwermans est que « si le célèbre Nurembergeois conquit une grande place parmi les ingénieurs militaires, ce fut par les travaux qu'il fit ou qu'on exécuta d'après ses idées dans les Pays-Bas. Il con-

tribua à fonder, non une école allemande, mais la grande école hollandaise où Français et Allemands vinrent puiser la plupart de leurs idées... On peut affirmer qu'il appartenait à l'école flamande, qu'il est un véritable ingénieur flamand. »

— Dans la revue de publications faites à l'étranger qui intéressent l'histoire de Belgique dont M. Piot a donné lecture à la dernière séance de la Commission royale d'histoire figure le livre de M. Constantin von Höfler, intitulée : *Papst Adrian VI, 1522-1523* (Vienne, Braumüller, 1880.) L'auteur, dit M. Piot, a bien touché à des événements de la vie du précepteur impérial ; mais il considère avant tout en lui le pape, et peut-être le considère-t-il un peu trop exclusivement à un point de vue germanique. Tous les événements qui se rattachent directement ou indirectement à la vie d'Adrien, à partir de son élection au trône pontifical, sont racontés en détail ; les sympathies et les antipathies nationales qu'il a parfois manifestées sont bien décrites. Si Adrien, ajoute M. Piot, n'avait pas été le précepteur et l'obligé de l'empereur, s'il avait eu des sympathies tant soit peu plus romaines, peut-être aurait-il mieux réussi dans ses réformes. Tous ces points, tous ces faits et d'autres encore sont consciencieusement examinés et bien développés par l'auteur, sans cependant qu'il émette des idées entièrement neuves sur le règne d'Adrien.

— Les *Lettres d'Italie* de M. de Laveleye sont très favorablement appréciées par l'*Academy* (31 juillet). Une autre revue, anglaise le *Saturday Review* (7 août), fait l'éloge des *Etudes* sur l'histoire romaine de Paul Devaux et rend hommage à l'érudition, à l'originalité des vues de l'auteur, « qui s'est frayé un chemin à travers les sentiers obscurs de la période royale avec jugement et patience, et dont les conclusions doivent être souvent préférées à celles des guides les plus généralement acceptés ». Le *Saturday Review* trouve que ses idées au sujet de la première période de la République sont ingénieuses, mais hésite à admettre le jugement qu'il porte sur Annibal.

— La célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale attire toujours l'attention de la presse étrangère sur la Belgique. Bien des travaux ont été publiés à cette occasion qui mériteraient d'être signalés, non pas seulement parce qu'ils accusent une sympathie générale très vive, mais parce qu'ils renferment souvent des jugements et des vues dont nos publicistes et nos historiens nationaux pourraient prendre utilement note. En première ligne, nous mentionnerons une étude signée du nom d'un écrivain éminent, M. Karl Hillebrand (*Deutsche Rundschau*, août) et intitulée : « L'expérience belge ». Dans la *Contemporary Review*, M. John Rae se place à un point de vue moins général que M. Hillebrand, comme l'indique le titre de son travail : « La Belgique : le problème de la liberté dans les pays catholiques. » M. Luigi Palma, qui a jadis étudié les institutions belges dans son cours de droit constitutionnel, fait l'histoire de la Révolution de 1830, en examine les causes et les effets (*Nuova Antologia*). M. Ed. Tallichet a assisté aux récentes fêtes ; il note dans la *Bibliothèque universelle* ses impressions et esquisse un tableau de la vie matérielle et morale en Belgique. Signalons encore, mais sans épuiser la liste, un excellent article du *Saturday Review* (30 juillet).

— La huitième édition du *Guide de l'excursionniste* par M. Eugène Van Bommel vient de paraître (Bruxelles, Office de Publicité). Le succès qu'obtient cet excellent ouvrage ne doit pas être attribué uniquement au goût des excursions et aux habitudes de villégiature qui, comme l'auteur le constate, se répandent de plus en plus ; il est dû également à sa forme attrayante, à l'exactitude des informations, au soin avec lequel M. Van Bommel recueille les renseignements et apporte à chaque édition nouvelle les modifications indispensables pour lui conserver son caractère d'utilité.

— La *Belgique illustrée*, publiée sous la direction

de M. Eug. Van Bommel, 20^e livraison. — Cette livraison, qui comprend la description de Tournai et de ses environs. par M. J.-B. Delmée, est illustrée de vingt gravures : Vue de Tournai ; Reste des fortifications ; le Pont des Troues ; la Tour d'Henri VIII ; Façade principale de la cathédrale ; Façade latérale ; Porte Mantile ; Intérieur de la cathédrale ; Fresque de la cathédrale ; Eglise de Saint-Jacques ; Eglise Saint-Quentin ; Eglise Saint-Piat ; Eglise des Croisiers ; Eglise de Saint-Nicolas ; le Beffroi ; la Gare de Tournai ; Vue de Leuze ; Luminaire pédiculé de Chapelle-à-Wattines ; Château de Jules César à Vaulx ; Château d'Autoing.

Encyclopædia britannica 9th édition. Vol. XI. Edinburgh, Black. — C'est au mois de janvier 1875 que le premier volume de la nouvelle édition de cette encyclopédie célèbre a paru ; il est permis de croire que l'ouvrage (environ 24 volumes) sera complètement terminé en 1886. La dixième édition avait paru eu onze ans ; il est vrai, comme le fait remarquer l'*Academy*, que celle-ci est, à proprement parler, une œuvre toute nouvelle. Les articles sont rédigés par les hommes les plus compétents. Nous remarquons les suivants : Grammar (Sayce) ; — Gravitation (Ball) ; — Greece (Rae, Jebb, Tozer, Donaldson, Wilkins) ; — Gun-Cotton (Abel) ; — Gunmaking and Gunnery (Col. Maitland) ; — Gunpowder (Major Wardell) ; — Harbours and docks (Th. Stevenson), un des plus étendus et des plus soignés et sur lequel nous attirons particulièrement l'attention en ce moment où la question des ports est mise au concours pour le prix de 25,000 francs, institué par le Roi ; il est accompagné d'un grand nombre de figures et de planches ; — Harmonic Analysis (Clerk Maxwell) ; — Heat (W. Thomson) ; — Heating (D. Galton) ; — Hebrew language and literature (W.-R. Smith) ; — Hegel (W. Wallace) ; — Hieroglyphics (R. S. Poole) ; — Hindustani (J. T. Platts) ; — Hindustani literature (C. J. Lyall). Ces trois derniers sont très intéressants, l'article de M. C. J. Lyall surtout, qui contient en quelques pages une histoire suivie, la première qui ait encore été entreprise, de la littérature hindoustani.

— L'éditeur Barbèra de Florence publiera, au commencement de l'année prochaine, un *Annuario della letteratura italiana*, dont la direction est confiée à MM. G. Biagi et G. Mazzoni, docteurs en philologie. Cet annuaire comprendra, outre une revue, systématiquement ordonnée, des livres qui ont vu le jour pendant l'année écoulée, un exposé des faits et des questions littéraires à l'ordre du jour : ce sera un tableau du mouvement intellectuel en Italie, étudié dans ses manifestations les plus variées : livres, journaux, théâtre, universités, académies, etc.

NOTES ET ÉTUDES.

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES.

Dans la séance annuelle de la Société de Géographie de Londres, le comte de Northbrook, président, a tracé un tableau intéressant des voyages d'exploration effectués pendant l'année dernière. Les faits qu'il a rappelés sont pour la plupart connus de nos lecteurs ; mais en les énumérant, le comte de Northbrook a montré quels progrès avaient été accomplis : un résumé de cette partie de son exposé permettra d'apprécier les résultats nouveaux acquis à la science géographique. Le fait capital est incontestablement le voyage exécuté par le professeur (aujourd'hui baron) Nordenskiöld. Le grand mérite de cette entreprise, c'est d'avoir été conçue avec sagacité, et si le passage nord-est n'a pas été franchi sans obstacle, c'est bien l'effet d'un pur accident. — La vaste région qui entoure le pôle Nord est toujours témoin d'efforts renouvelés. Pendant l'été dernier, deux voyages de reconnaissance ont été entrepris dans cette direction, l'un par les Hollandais, l'autre par des Anglais. Une expédition

américaine est partie de San Francisco pour le détroit de Behring. Le gouvernement des Etats-Unis a décidé d'envoyer par la voie du Smith-Sound une nouvelle expédition arctique qui devra chercher à atteindre le pôle par degrés. — En Asie, la commission topographique qui a accompagné l'armée d'Afghanistan, a parcouru des contrées peu fréquentées jusqu'ici ou même totalement inconnues. Dans le Thibet, un hardi voyageur russe, le colonel Prejevalski, a exploré pendant plusieurs mois la partie septentrionale du vaste plateau désert qui conduit à Lassa ; mais l'opposition des Lamas ne lui a pas permis d'arriver jusqu'à la capitale. Un obstacle de même nature a empêché une expédition autrichienne, conduite par le comte Szechenyi, de pénétrer au cœur du Thibet. — L'activité dans les explorations africaines ne s'est pas ralentie. Cependant la dernière année n'a pas été marquée par une de ces grandes découvertes qui ont eu le privilège de tant attirer l'attention précédemment. L'événement le plus remarquable peut-être est le voyage à travers la contrée qui sépare les deux grands lacs Nyassa et Tanganyika effectué par M. Thomson, un jeune géologue, âgé de 22 ans seulement, qui, depuis la mort de Keith Johnston, décédé à B'hobeho, le 28 juin 1879, commande l'expédition envoyée par la Société géographique de Londres. M. Thomson atteignit la rive nord du Nyassa le 22 septembre, se mit en route le 28 pour le Tanganyika et atteignit le 4 novembre Pambete, sur la rive méridionale de ce dernier lac, distant de 250 milles du premier ; après avoir exploré la rive occidentale du Tanganyika et le Lukuga, qui en sort, il s'est rendu à Ujiji, où il était au mois de janvier. La contrée entre les deux lacs a été traversée dans le même temps par M. Stewart, de la Mission de Livingstonia, sur le lac Nyassa. A ces deux voyages, il faut ajouter celui de M. Hore, de la station de la Société des Missionnaires de Londres à Ujiji, qui a résolu définitivement la question du cours du Lukuga. Les expéditions de l'Association internationale belge font des progrès constants. L'objet principal de ces entreprises est non pas l'exploration, mais l'établissement de centres d'influence civilisatrice et de commerce sur divers points de l'intérieur de l'Afrique. La première de ces stations a été fondée au mois d'août dernier par M. Cambier, chef de la première expédition, à Karéma, sur la rive orientale du lac Tanganyika, à 140 milles environ au sud d'Ujiji. M. Cambier a été rejoint, en décembre, par MM. Popelin et Carter, amenant le seul éléphant de l'Inde, qui lui restait. Un nouveau renfort (la quatrième expédition), sous la direction de MM. Burdo, Roger et Cadenhad, avait déjà pénétré bien avant dans l'intérieur à la date des dernières nouvelles. Telles sont les opérations de l'Association à l'est ; à l'ouest, l'expédition commandée par M. Stanley fait de grands efforts pour surmonter les difficultés qu'on rencontre en remontant le Congo ; son but est de transporter des embarcations à vapeur démontées le long des rives du fleuve jusqu'au delà de la longue série des chutes et rapides, au point où les eaux sont navigables. Cela fait, il restera peu de difficultés à vaincre pour atteindre le Nyangwé, où, d'après les derniers avis, une partie de la station du Tanganyika sera dirigée. Incidemment, il faut mentionner des renseignements nouveaux et importants fournis par des explorateurs au service de l'Association internationale, non-seulement dans le domaine de la géographie, mais dans d'autres branches de la science. Nous devons, par exemple, au docteur Dutrienx un excellent traité sur les maladies endémiques de l'Afrique orientale et sur l'acclimatation des Européens dans cette région. De nombreuses additions ont été faites à la géographie de l'Afrique orientale le long des lignes suivies par les diverses expéditions. La Société des missionnaires de Londres a établi une nouvelle station le long du Tanganyika, à Mtowa, et ses barques sillonnent fréquemment le lac. La Société africaine allemande envoie une expédition qui doit fonder une station analogue à la station belge au sud-

est du lac. Par suite de la mort de l'abbé Debaize, à Ijiji, l'expédition française a pris fin. M. C. T. Wilson, membre de la station établie au nord-ouest du Tanganyika, à Uganda, par la Société des Missionnaires de l'Église anglicane, est revenu en Angleterre et a fourni d'intéressants renseignements sur la contrée qu'il a visitée. — Dans l'Afrique occidentale, outre l'expédition internationale conduite par M. Stanley, deux autres de missionnaires anglais remontent le Congo. L'expédition portugaise, dirigée par MM. Capello et Ivens, est revenue à Lisbonne au mois de décembre dernier, avec une riche moisson d'observations scientifiques; ces voyageurs ont exploré, après que le major Serpa Pinto se fut séparé d'eux, à Bihé, la région du Quango moyen et inférieur et d'autres parties de l'intérieur arrosées par les grands affluents du Congo. La même région a été parcourue par des explorateurs que la Société africaine allemande a envoyés de ce côté. Plus au nord, un voyageur français, M. Savorgnan de Brazza, chargé par le comité africain français d'établir une station civilisatrice à l'ouest du continent, cherche de nouveau à atteindre l'Ogowé supérieur. Entre le cours supérieur du Bénoué, affluent du Niger, et le vaste coude nord du Congo, tracé par Stanley, existe, dans l'Afrique centrale, une vaste étendue de pays encore inexplorée, difficilement accessible par l'est et l'ouest. Gérard Rohlfs avait conçu le projet de l'atteindre par le nord; on s'est vu obligé de renoncer à son entreprise. Enfin, le Dr Holub, un jeune voyageur autrichien, a recueilli un grand nombre d'observations géographiques intéressantes dans ses voyages au sud du Zambèse.

CHRONIQUE.

Jeu d'été a eu lieu au palais des Académies l'ouverture solennelle du Congrès littéraire belge. S. M. le Roi, qui a accordé son haut patronage au Congrès, s'est rendu à cette séance. Il a été reçu par MM. les ministres de l'intérieur et des finances et le bureau provisoire, composé de MM. Louis Alvin, conservateur de la Bibliothèque royale, membre de l'Académie royale de Belgique, délégué de l'Union littéraire belge; Louis Hymans, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, délégué du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles; Xavier Olin, recteur de l'Université de Bruxelles, membre de la Chambre des représentants, délégué du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles; Charles Potvin, homme de lettres, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, délégué de l'Union littéraire belge; Emile Greyson, directeur général au ministère de l'instruction publique, délégué de l'Union littéraire belge, secrétaire général; Ernest Discailles, professeur à l'Université de Gand, délégué de l'Union littéraire belge, secrétaire; Rigé, président de la section littéraire, délégué du Cercle artistique et littéraire d'Anvers, questeur; Paul Weissenbruch, éditeur, délégué de l'Union littéraire belge, trésorier.

M. le ministre de l'intérieur, président d'honneur, a ouvert la séance par un remarquable discours, dans lequel il a très heureusement fait ressortir le caractère « national » de l'œuvre due à l'initiative de l'Union littéraire belge. Après avoir montré combien il importe à un Etat libre de posséder une littérature nationale influente et florissante, il a ajouté :

« La création de l'Union littéraire et la convocation de ce Congrès à la suite de celui d'Anvers, en 1877, me paraissent des moyens bien choisis pour hâter ce résultat. Agissant dans l'esprit le plus large, admettant parfaitement, suivant l'heureuse expression d'un de nos poètes, que nous ayons

Un cœur pour aimer la patrie,
Et deux lyres pour la chanter,

vous avez fait appel à tous les écrivains belges en les invitant à conférer sur une série de questions du plus haut intérêt pour la littérature et pour les litté-

rateurs. Vous fortifiez ainsi, chez ceux qui ont répondu à votre appel, le sentiment de l'intérêt commun, national, et vous leur donnerez l'occasion de former entre eux des liens personnels d'affection et d'estime. Vous admettez parfaitement d'ailleurs que le but poursuivi par vous n'ait rien d'exclusif, et qu'il y aurait folie, de la part d'une nation comme la nôtre, de méconnaître ce qu'elle doit et ce qu'elle devra toujours aux grandes littératures des nations voisines. C'est dans cet esprit de justice que vous vous êtes adressés à quelques-uns des écrivains étrangers les plus illustres, et que vous avez demandé et obtenu le témoignage de leur sympathie. Tout cela, messieurs, est plein de promesses pour l'avenir. Aussi n'est-ce pas une vaine formalité que j'accomplis en vous félicitant de votre entreprise. La réunion de ce Congrès sera, aux yeux de tous ceux qui aiment à la fois les lettres et la patrie belge, un des épisodes les plus importants de nos fêtes nationales. »

M. Greyson a donné ensuite lecture du rapport du Comité d'organisation. Nous renvoyons à un prochain compte rendu les détails de cette première séance, à laquelle on a constaté avec regret l'absence du président de l'Union littéraire, M. Eug. Van Bommel, empêché par une maladie grave.

— La revue *Ciel et Terre* annonce que M. le ministre de l'intérieur vient de choisir l'emplacement destiné au nouvel Observatoire : c'est celui qui a été indiqué dès l'origine par le directeur, de concert avec la Commission de l'Observatoire, sur le plateau d'Uccle, entre cette commune et Saint-Job.

— La même revue annonce la mort de M. A. Namur, ancien secrétaire de l'école moyenne de Thieu, mathématicien, qui avait pour les calculs numériques une aptitude remarquable; il a eu, pour le calcul des logarithmes avec un grand nombre de décimales, une idée frappante de simplicité; il a fait l'interpolation non plus dans le voisinage de l'unité, mais dans le voisinage de la valeur du module, où les appoints correspondants du nombre et du logarithme sont sensiblement égaux entre eux. Ses tables ont été imprimées en 1877. C'est M. Namur qui a exécuté pour l'Institut cartographique militaire, une grande partie des calculs numériques de la compensation du réseau.

— Le secrétaire de l'association internationale africaine communique aux journaux la note suivante : « D'après une lettre adressée par M. Popelin à M. Greffulhe, en date du 10 juillet, les deux gentlemen anglais qui étaient chargés de l'expérience des éléphants — MM. Carter et Cadenhead — ont été assassinés à Mpimbwe par Mirambo, allié à Simba. M. Popelin apprend aussi à M. Greffulhe qu'il est à Tabora avec MM. Vanden Heuvel, Burdo et Roger. M. Cambier est resté à Karéma. »

— La onzième assemblée générale de la Société anthropologique allemande s'est tenue le 5 août et jours suivants à Berlin; en même temps a eu lieu l'ouverture de l'exposition préhistorique et anthropologique. Le Dr Schliemann, après un exposé de ses découvertes à Troie, a annoncé qu'il a obtenu du gouvernement grec l'autorisation d'opérer des fouilles à Orchomène.

Décès. — J. E. Hartzbusch, né en 1806 à Madrid, mort dans la même ville le 2 août, auteur dramatique. — Ph.-H. Lemaire, sculpteur français, membre de l'Institut, mort à Paris, à l'âge de 82 ans. — Hyacinthe Firmin Didot, le savant éditeur, qui dirigeait la maison célèbre par ses importantes publications, mort à l'âge de 80 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 31 juillet.* — En réponse à une communication qui lui a été faite au nom de l'Académie relativement à la vaccination obligatoire, M. le ministre de l'intérieur fait remarquer que ce problème soulève une question préalable. Le service de la production et de la

distribution de la matière vaccinale est-il convenablement organisé, répond-il à tous les besoins? M. le ministre est convaincu qu'il est loin d'en être ainsi, et il estime qu'il est de son devoir de continuer l'œuvre entreprise pour remédier à cet état de choses au gré du corps médical avant de songer à provoquer de nouvelles mesures en faveur de la propagation de la vaccine. — Communication de M. Willems sur l'inoculation préventive de la pleuropneumonie exsudative des bêtes bovines. L'inoculation, d'après M. Willems, devrait être rendue obligatoire en Belgique, comme elle l'est en Hollande (loi du 8 août 1878). — Le même membre rend compte des résultats qu'il a obtenus sur l'inoculation du liquide de la culture du microbe de la pleuropneumonie. L'existence de ce microbe, dit-il, ne peut plus aujourd'hui faire l'objet d'aucun doute. — M. Bruylants, professeur à l'université de Louvain, s'est livré, en collaboration avec M. Verriest, professeur à la même université, à des recherches sur le microbe de la pleuropneumonie exsudative des bêtes bovines. Il a soumis à des cultures successives le micrococcus observé dans le tissu pulmonaire enflammé des bêtes atteintes de pleuropneumonie. Les liquides cultivés inoculés à un grand nombre de bœufs, ont donné des pustules absolument identiques à celles que fournit l'inoculation directe du sérum recueilli par incision du poumon. M. Bruylants se propose d'entreprendre l'étude physiologique des microbes, ainsi que l'analyse et la toxicologie de leurs produits; les expériences qu'il aura à faire devant entraîner des frais considérables, l'Académie, reconnaissant l'importance qu'elles présentent, émet le vœu que le gouvernement fournisse à M. Bruylants les moyens de les poursuivre. — Elle décerne le prix de 800 francs, institué pour le meilleur mémoire relatif aux rétrécissements de l'urètre, à M. le Dr Edouard De Smet.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 3 juillet.* — Il est donné lecture des travaux suivants : Supplément au travail intitulé : Essai d'une classification des Opiliones Mecostethi, etc., par M. E. Simon; Diagnoses de quelques lépidoptères nouveaux recueillis à Madagascar, par M. P. Mabille.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. — *Séances du 29 mai et du 24 juin.* — M. Prinz présente à la Société quelques préparations de roches réduites en lames minces. — Note sur les « Diatomées des Alpes et du Jura », par M. J. Brun.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Août. Robert Walpole (Ch. Verbruggen). — Un martyr dans la vie réelle, nouvelle (J. Léger). — Les ouvriers de l'Occident (A. Guérin). — Du pouvoir disciplinaire dans les assemblées parlementaires (A. Reynaert). — Le passé, nouvelle. — La principauté de l'Achaïe et de la Morée.

Bulletin de la Société belge de géographie. Mai-juin. Etudes sur les voies de communication (Lt-colonel Crousse). — Origine de l'homme (V. Ducarne). — Du transport et des centres commerciaux dans l'Afrique équatoriale de l'Est, par le capitaine Foot (E. Suttor). — Causerie scientifique (E. Adan). — Chronique géographique. — Cartes : Plan des débouchés de la ville de Liège au XVIII^e siècle. Plan des routes existant dans le pays de Liège en 1830. — Compte rendu des actes de la Société.

Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire. 4^e s^{ie}, t. VIII, 1^{er} bulletin. La chronique de Jean d'Outremeuse (St. Bormans). — Publications faites à l'étranger, qui ont rapport à l'histoire de Belgique (Ch. Piot). — Les guerres pendant le dernier quart du XVII^e siècle (Ch. Piot). — Documents relatifs à l'histoire du XVI^e siècle : 1568 (Edm. Poulet). — Le Hainaut après la mort de Marie de Bourgogne : 1482-1483 (L. Devillers).

Revue de droit international et de législation comparée. T. XII, n^o 4. Le droit d'intervention et

la Turquie (Ed. Engelhardt). — La législation anglaise dans l'île de Chypre (N.-J. Saripolos). — Le congrès de Berlin et sa portée au point de vue du droit international. IV (Bluntschli). — Le mouvement scandinave en vue de la communauté du droit. II. (Ch. Goos). — Le projet définitif du Code de commerce italien. III (Sacerdoti). — Notices et notes diverses. — Chronique des faits internationaux : Belgique et France.

Ciel et Terre. Août. L'intérieur de la terre (F. Van Rysselberghe). — Curiosités scientifiques (J.-C. H.). — Quelques mots sur les orbites des astéroïdes, fin (L. Niesten). — Le ciel pendant le mois d'août (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Bibliographie (A. Lancaster).

Précis historiques. Août. Rupture des relations diplomatiques entre la Belgique et le Saint-Siège. — L'exécution des décrets du 29 mars (V. Baesten). — Un récollet flamand, premier apôtre du Mexique, fin. (Fr. Kieckens). — Nos insectes, fin (V. Van Tricht).

Messageur des sciences historiques. 1880, 2^e livraison. Enseigne du pèlerinage de Hal (Em. Varenbergh). — La nationalité flamande de Gérard Mercator, suite (J. Van Raemdonck). — Justus Rycquius, suite (R. Van den Bergh). — Les comtes de Bruxelles et de Louvain sous les ducs de Lothier (C. Van der Elst). — Le bourgmestre La Ruelle et le chapitre de la cathédrale de Liège en 1631 (H. Helbig).

Revue de l'instruction publique en Belgique. XXIII. 3^e livr. De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique, suite (P. Thomas). — Wazon (Kaivers).

Bulletin de l'Académie royale de médecine. De la conservation du pisiforme dans la désarticulation du poignet (Guillery). — Étude de métalloscopie et de métallothérapie (Desguin). — Observations relatives à la variole.

Journal des beaux-arts. 31 juillet, Pauline-Caroline d'Arenberg, princesse de Schwarzenberg.

Revue critique d'histoire et de littérature. 2 août. Weber, articles sur la philologie indienne, 3^e vol. — Clermont-Ganneau, L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs. — De Chambure, Glossaire du Morvan. — Chavanne, Carte murale de l'Afrique. — De Franceschi, L'Istrie. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 31 juillet. Entre deux sessions. — Nathaniel Hawthorne, d'après de nouveaux documents (A. Barine). — Aphorismes de Schopenhauer: Le duel. — La Liberté de l'enseignement supérieur en 1867. — Causerie littéraire. — 7 août. Les compositions latines et le nouveau plan d'études (A. Janet). — Rapport à l'Académie française sur le concours de l'année 1880 (C. Doucet). — Freschwiller, Chalons, Sedan, d'après M. A. Duguet. — L'élection présidentielle (R. Mione). — Causerie littéraire.

Revue scientifique. 31 juillet. Le régime des chemins de fer en France. — Du bégayement (A. Chervin). — Procédés approchés de rectification de la circonférence du cercle. — Le végétarisme. — Académie des sciences. — Association scientifique française. — 7 août. Des diverses branches de la thérapeutique et de la matière médicale et des rapports de la science avec la pratique (G. Hayem). — Reims et son industrie (H. Portevin). — Les terres à blé de la Rivière-Rouge et les grandes fermes du Dakotah (de Fontpertuis). — Le cours de physique de MM. Jamain et Bouty. — Les chemins de fer au Sénégal. — Académie des sciences.

La Nouvelle Revue. 1^{er} août, M. Thiers (E. Spuller). — La femme russe (J. Svétoff). — Les poètes devant le pouvoir: Jean de La Fontaine (J. Lacroque). — Les danses historiques (Th. de Lajarte).

— Lettres inédites (H. Berlioz). — La Conférence de Berlin (H. Coriolis).

Revue des Deux Mondes. 1^{er} août. Les études d'archéologie classique depuis Winckelmann jusqu'à nos jours (G. Perrot). — Les origines du socialisme contemporain. II (P. Janet). — Le salon de M^{me} Necker. V. (O. d'Haussonville). — Les assemblées du clergé en France sous l'ancienne monarchie. IV (A. Maury). — Une religieuse excommuniée, Amélie de Lasaulx (G. Valbert).

Revue philosophique. Août. Les localisations psychologiques, du point de vue subjectif et critique (A. Debon). — La croyance et le désir: la possibilité de leur mesure (G. Tarde). — Les désordres généraux de la mémoire. (Th. Ribot). — Analyses et comptes rendus: Neudecker, Studien sur Geschichte der deutschen Aesthetik seit Kant. W. James, On the association of ideas. — Revue des périodiques étrangers.

Revue de géographie. Août. Le canal d'irrigation du Rhône, projet de M. A. Dumont (H. Monin). — Les Sères de Sénégambie, fin (J. Carlus). — La ville de Ilérat et son territoire. (Ad. F. de Fontpertuis). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — L'enseignement de la topographie; son utilité, son avenir (P. Jourdan). — Carte du Canal d'irrigation du Rhône.

Revue bordelaise. — 1^{er} août Jacques Jasmin, fin. — De la tradition politique de l'ancienne monarchie en France.

Bulletin scientifique du département du Nord. Juin. Pathogénie des hydrosopies (Dr Kelsch). — Recherche de la morphine dans l'urine (L. Bruneau). — Études sur les Cestodes (Dr Moniez). — Note sur un Cardamine des fortifications de Douai (G. Maugin et Gosselin). — Un nouveau type de transition: *Ceolopana Metschnikowii*.

L'Exploration. 30 juillet. La colonie de Victoria (A. Salles). — Exploration italienne au Soudan (Dr Matteucci). — Carte n° 22 de l'Afrique (région des lacs) — 5 août. Les nouvelles frontières de la Grèce. — L'expédition du colonel Prjévalski au Thibet. — Carte indiquant les nouvelles frontières de la Grèce.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Août. Le Vésuve en 1879 (Marc Monnier). — Le Nihilisme et la Russie, fin. (Pravda). — En Islande. IV (P. Vouga). — Les éléments divins des religions antiques, fin (A. Berthoud). — La Belgique et son jubilé (Ed. Tallichet).

De Gids. Août. De laatste dagen der heerschende kerk. I. (J. Hartog). — Plantijn's koninklijke Bijbel (Max Roeses). — Het Altaarbeeld van Savenhem. I (W.-P. Wolters). — De Prometheus van Aischulos, vertaald in de versmaat van het oorspronkelijke. (L.-A.-J. Burgersdijk).

De Nederlandsche Spectator. 31 juillet. Jhr. mr. L.-C. Hora Siccamo. — Pleyte's Nederlandsche oudheden. — Reisbrieven. II (A. W^m Jacobson). — Smeekschrift. — 7 août. Le Siècle des Arvevalde. II (J.-G. Frederiks). — Letterkundig Overzicht.

De Tijdspiegel. Août. Het bestaan van ingeschapen beginselen (P. Hofstede de Groot). — Hervormingsplannen betreffende het hooger onderwijs in Hongarije (J. Beelaerts van Blokland). — Volksgezondheid en volksbeschaving. (S. Sr. Coronel). — Proeve eener waardeering van de fransche revolutie naar Comte (P.-H. Van der Kemp). — Mozes en Aäron. (J. Soutendam). — Eene landbouwkundige studie (A.-J. Domela Nieuwenhuis).

Deutsche Rundschau. Août. Natanael. Novelle (Marie von Olfers). — Maria Tudor, Königin von Frankreich (R. Pauli). — Eine russische geheime Denkschrift von 1864. — Die etruskische Sprachfrage (G. Meyer). — Aus der Kindheit des deutschen Theaters (R. Genée). — Das belgische Experiment. I (Karl Hillebrand). — Die Weltliteratur und der moderne Staat (J. Rodenberg). — Ada und Paoletto. Eine vlämische Geschichte (Rosalia Loveling). — Literarische Rundschau: Neuere Novellen und Romane. Kunst und Kunstgeschichte.

Unsere Zeit. Août. Vorschläge für neue Ausgrabungen in Aegypten. I (G. Ebers). — Die Entwicklung der Chirurgie. I (H. Baas). — Ludwig Anzengruber (S. Feldmann). — Die Diplomatie in Orient seit Beendigung des Russisch-Türkischen Krieges. II (S. Hahn). — Birma und England (E. Schlagintweit). — Deutsche und Czechen im Verfassungs- und Culturkampf. II — Cyprische Reisetudien. II (M. Ohnefalsch-Richter). — Das Eigentum in seiner sozialen Bedeutung (Fr. von Baerenbach). — Politische Revue.

Deutsches Literaturblatt. 15 juillet. Der Prinz-Gemahl von England und der Prinz von Preussen. — Paparrigopulo, Histoire de la Civilisation hellénique. — Caro, In der Sommernacht. Die Tochter Theodorichs. — Weber, Dreizehnlinden. 1^{er} août. Aus der neuesten Novellen- und Romanliteratur. — Hoffmann, Leben und Wirken des Dr. L.-F.-W. Hoffmann. — Schmidt, Die innere Mission in Württemberg. — Schneider, Aus meinem Leben. — Muff, Was ist Kultur? — Roller, Lieder und Romanzen.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 31 juillet. Deutsche Literaturgeschichte in den Niederlanden. — Aus Anlass der Enthüllung des Byron-Denkmal. — Ein neuer französischer Skandalgeschichtschreiber. — Lettres de Nordenskiöld. — Rumänische Volkslieder. — 7 août. Das Nibelungenlied in neuen Uebersetzungen. — Die Comédie française. Zu ihrem 200-jährigen Jubiläum. — Der Dichter Graf Alexei Tolstoy. — Die unbekannte Maid, eine estnische Volkssage.

Historische Zeitschrift. 1880. 1-3 Hft. Die Herkunft der Franken (R. Schröder). — Friedrich der Grosse bis zum Breslauer Frieden (R. Koser). — Aus der Schweizerischen Geschichte in der Zeit der Reformation und Gegenreformation. II (G. Meyer v. Gnonau). — Die Eroberung und Zerstörung von Semifonte und die gefälschte Storia della guerra di Semifonte scritta da Mess. Pace da Cirtaldo (O. Hartwig). — Friedrich der Grosse und der zweite schlesische Krieg (R. Koser). — Michael Sokolnicki. — Nochmals die Sächsische Politik im Jahre 1806. — Kritische Bemerkungen über die ältere griechische Geschichte und ihre Ueberlieferung (B. Niese). — Die karolingischen Annalen (H. v. Sybel). — Zur Kritik des Moniteur als Geschichtsquelle (E. v. Stockmar).

Allgemeine Zeitung. 28 juillet, 9 août, n° 210. Die Pergamenten Funde. — 211. Ueber Goethe's Elpenor. — Der niederländische Chronikenschatz. — 212-218. Eine Sammlung von Gesängen aus Handels Opem und Oratorien I. — Vorgeschichtliches aus Krain. — 213-214 Das Haus Wittelsbach und seine Bedeutung in der deutschen Geschichte. — 214. Neue Lenau-Ausgaben. — 215. Graf Loris-Melikoff. — 216. Epilog zum Münchener Gesamtgastspiel. — Gedanken über die Socialwissenschaft der Zukunft. — 217. Das Leben Gneisenau's. — 218. Die deutsche anthropologische Gesellschaft und die periodische Literatur der Anthropologie. I. — 219-220. Neue Staatswissenschaftliche Literatur. — 219. Von München nach Düsseldorf und Brüssel. — 220 Die Erziehung als Wissenschaft. — 221. Das paläontologische Institut in München. — 222. Die Sprachenfrage vor dem österreichischen Reichsgericht.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Août. Die kosmopolitische Bevölkerung von San Francisco (C. Zehden). — Dardschilling (M. Déchy). — Die Grossglockner-Gruppe (J.-C. Beer). — Aus meiner jüngsten Reise in Sudamerika (R. Falb). — Ueber die Geologie und den Bergbau der Insel Sardinien (R. Lepsius). — Karte der Grossglockner Gruppe.

Contemporary Review. — Août. A dishomed nation (Rev. F. Barham Zincke). — On half culture in Germany: its causes and remedies (Karl Hillebrand). — International morality (Rev. J. J. Davies). — River-water, sea-water, and rock-salt (J. Roth). — Mr. Herbert Spencer's Data of ethics

(Rev., Professor Wace). — The missing millions (Lt.-Colonel Osborn). — Problem of the homeric poems (G. Stuart Blackie). — Rent : a reply to Mr. Murbough O'Brien (Bonamy Price). — Comparative æsthetics (Vernon Lee). — Belgium : the problem of liberty in catholic countries (J. Rae). — Contemporary men of letters on their predecessors (G.-H. Clarke).

Nineteenth Century. Août. An Englishman's protest (Cardinal Manning). — Peasant proprietors at home (J.-H. Tuke). — Fiction-fair and foul. II (J. Ruskin). — The creed of early christians (Dean of Westminster). — Iceland (D. Wedderburn). — Representative government in the colonies (A. Mills). — Our national art collections and provincial art museums. Concluded (J.-C. Robinson). — The future of China (D.-C. Boulger). — State aid and control in industrial assurance (H. Seymour Tremheere). — Political optimism (H.-D. Traill). — The landowner's panic (Justin McCarthy). — Recent literature.

Fortnightly Review. — Juillet. Religious liberty and atheism (J.-W. Probyn). — M. Gimel on the division of land in France (F.-B. Zincke). — The Sultan's heirs in Asia (W. Scawen Blaut). — State education (Hon. Auberon Herbert). — Edgar Allan Poe (W. Minto). — The railroads of the United States (Edw. Atkinson). — Democracy in Victoria (Ch.-H. Pearson). — Août. Land tenure in Ireland (Right Hon. Justice Longfield). — Why the American colonies separated from England (J. Fiske). — Health resorts in the Pyrenees (J. Burney Yeo). — Mr. Bradlaugh and his opponents (J. Stephen). — Friendly societies (J. Randell). — Sonnet (A.-Ch. Swinburne). — The European concert (D.-C. Lathbury). — The Deccan (D. Wedderburn). — Public opinion and its leaders (T. Wemyss Reid).

The Academy. 31 juillet. Kossuth's Memories of my exile. — Mulhall on the progress of the world in the nineteenth century. — Simmon's Lay Folk's Mass book. — Gill's Revier of golden sand. — The new volumes of Max Müller's edition of the sacred books of the East. — Newton's Essays on art and archaeology. — 7 août. Markham's Edition of the voyages and works of J. Davis. — Pelago's History of the Spanish heretics. — Fitzgerald's Croker's Boswell, and Boswell. — Hellenica. — Cardona on the language and literature of Catalonia. — The latin play at the Birmingham Oratory. — Lunge's Sulphuric acid and alkali. — Delbrück on the bases of greek syntax. — Richter and Sparkes' Catalogue of the pictures in the Dulwich College gallery. — Shakspeare on the German stage. — Hüfler's Musical studies.

Nature. 8 juillet. The Tay bridge. — Camps in the Caribbees. — A new english text-book of botany. — Water supply. — Three year's experimenting in mensurational spectroscopy. II. — Pneumatic clocks. — New metals. — 15 juillet. The new Museum of natural history. — Elementary education. — Argentine entomology. — The human voice. — The Caribbean Sea. — Albania and the Albanians. — Report of the British Museum. — Marcel Deprez's galvanometer for strong currents. — Prof. W.-H. Miller. — Paul Broca. — The United States weather maps. — Artificial diamonds. — 22 juillet. Victoria University. — On the relation between the molecular weights of substances and their specific gravities when in the liquid state. — Gordon's « Electricity and magnetism ». — Stratigraphical geology. — The recent explosions. — North American geology. — The Russian imperial yacht « Livadia ». — Plants of the coal measures. — 29 juillet. Chemical dynamics. — A Japanese romance. — Paul Broca. — The Woolwich guns. — Living on water. — Waterfowl. — New scheme for directing balloons. — Experiments with the wire telephone. — International meteorology. — 5 août. Multiple spectra. II. — The education debate. — European caddis-flies. — Carbon and carbon-compounds. — Physics without apparatus. — Count Pourtales. — The British Association at

Swansea. The high plateaux of Utah. — The new planetary nebulae. — On currents produced by friction between conducting substances.

Proceedings of the R. geographical Society. Août. A journey in the interior of British Guiana (E.-F. im Thurn). — Kuldja (Major F.-C.-H. Clarke). — M. Severtsof's journey in Ferghana and the Pamir in 1877-8.

The Nation (New-York). 1^{er} juillet. The inner life of Guizot. — The nationality question in Austria. — Southern labor systems. — The Venus of Melos. — 15 juillet. The Philological Society's Dictionary. — 22 juillet. English journalism. I. — 29 juillet. Philosophy at Concord. — English journalism. II. **The Times.** — The historians of the fall of Constantinople.

International Review. Août. The caucus in England (W. Fraser Rae). — Masson's Life of Milton (H. Cabot Lodge). — The game food of America (W. Minot). — Two anti-slavery leaders (Th. Wentworth Higginson). — Italian popular poetry (T.-F. Crane). — The nominations (H. White). — National ethics (R. Connor). — Contemporary literature.

Nuova Antologia. 15 juillet. G. Montani (A. De Gubernatis) — Socrate nella difesa scrittane da Platone (Bonghi) — La mostra nazionale di belle arti in Torino. Fine (C. Boito). — L'autonomia nell'opera della educazione (G.-B. Ruggeri). — Da Terranuova a Cagliari (F. D'Arcais). — Massauah (Mar Rosso) (L. Pennazzi). — Rassegna delle letterature straniere (A. De Gubernatis). — Rassegna drammatica (A. Franchetti). — Bollettino bibliografico : Letteratura e poesia. Storia. Statistica. — 1^{er} août. Il cinquantesimo anno dell'indipendenza e della costituzione belga (L. Palma). — Giuseppe Montani, il Cireneo della vecchia « Antologia » (A. De Gubernatis). — I paesaggi latini (V. Giachi). — L'arte in Italia prima e dopo il secolo XIV (G.-B. Toschi). — Gli eroi Salentini (1480) (C. Siciliani). — Sulle casse postali di risparmio (Q. Sella). — Rassegna letteraria italiana (D. Gnoli). — Bollettino bibliografico : Letteratura e poesia. Storia. Racconti. Pedagogia. Scienze politiche.

Rivista Europea. Août. Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — La vita musicale in Italia nel secolo XVIII. — Un nunzo straordinario alla Corte di Francia (A. Bazzoni). — Il Wille di A. Schopenhauer (V. Peri). — La guerra (A. Coen). — Gaetano Pugnani (A. Bertolotti). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna delle scienze economiche e sociali.

Rassegna settimanale. 1^{er} août. Il « Veltro », studi danteschi. — A Rubboli e la sua cronaca. — La religione e la politica di Valerio Massimo. — La valle dell'Ofanto. — 8 août. Delle origini del tricolore italiano (A. Franchetti). — Le istituzioni civili della Rivoluzione, dell'Consolato e dell'Impero (C. Hillebrand). — La distinzione delle classi sociali nella retorica del medio evo (C. Paoli). — Un ricevimento imperiale nel secolo XVI (F. Torraca).

Revista de España. 28 juillet. Influencia de la geografía en la civilización de los pueblos (M. Becerra). — Apuntes de un viaje á Portugal (Fr. Giner). — La juventud dorada (A. Mentaberry). — Poesía didáctica y religiosa de los celtiberos (J. Costa). — La ley providencial del progreso (F.-J. de Moya). — Necesidad de una reforma en la política española (M.-M. Valdés).

Revista contemporánea. 30 juillet. Caractères del progreso (R. Becerro de Bengoa). — La amistad (J.-M. Fernandez). — Vinos espumosos (D.-E. Abela). — Influencia del obispo D. Juan Palafox y Mendoza en los destinos de la América española (J. Zaragoza).

Abeille (L'), revue pédagogique. Août. Bruxelles. Arntz, E.-R.-N. Cours de droit civil français. 2^e éd. T. IV. Bruxelles. Bruylant-Christophe. 9 fr. Chronijk der stad Antwerpen toegeschreven aan den Notaris Geeraard Bertrijn, uitgegeven door Ridder Gust. van Havre. Antwerpen, Kockx.

Gachard. Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle. Bruxelles, Muquardt, 7 fr. 50. Olislaeger, H. De l'importance des colonies au point de vue du commerce belge. Bruxelles, Decq. 1 fr.

Paret, C. La grève des houilleurs, drame. Charleroi. 1 fr.

Triangulation du Royaume de Belgique, publiée par l'Institut cartographique militaire. Observations et calculs de la triangulation de premier ordre. Tome I. Ixelles-Bruxelles. Imprimerie Cnophs. In-4^o.

Van Bommel, Eugène. Guide de l'excursionniste. 8^e éd. Bruxelles, Office de Publicité. 2 fr. 50. 10 cartes.

Vandersypen, Ch. Les Chasseurs-Chasteler et la Brabançonne. Bruxelles, Bruylant-Christophe 5 fr.

Ausgrabungen (Die) zu Olympia. IV. 1878-1879. Berlin 60 M.

Bartsch, A. Catalogue raisonné de toutes les estampes qui forment l'œuvre de Rembrandt. Nouv. éd. Leipzig, Danz. 20 M.

Bekker, E.-J. Das Recht des Besitzes bei den Römern. Leipzig, Breitkopf und Härtel. 12 M.

Daubrée. Etudes synthétiques de géologie expérimentale. Paris, Dunod. 37 fr. 50.

Ferrini. Technologie de la chaleur. Paris, Dunod. 18 fr.

Fouillée, Alfred. La Science sociale contemporaine. Paris, Hachette. 3 fr. 50.

Glossner. Der moderne Idealismus. Münster, Theissing. 2 M.

Gros-Kost. Courbet. Souvenirs intimes. Paris, Derveaux. 3 fr. 50.

Hanriot, Dr. Hypothèses actuelles sur la constitution de la matière. Paris, Germer Baillière. 3 fr.

Hennebert, Le Commandant Atlas de l'histoire d'Annibal. 1^{er} fascicule. 35 fr.

Lecture (La), Bulletin bibliographique à l'usage des familles, etc. Août Genève.

Lehr, Ernest. Eléments de droit civil espagnol. Paris, Larose 8 fr.

Léopardi. Opuscules et pensées. Trad. p. A. Dapples (Bibl. de philos. contempor.). Paris, Germer Baillière. 2 fr. 50.

Méguin, P. Les parasites et les maladies parasitaires. Paris, Masson. 20 fr.

Noiré, L. Das Werkzeug und seine Bedeutung für die Entwicklungsgeschichte der Menschheit. Mainz, Diemer. 9 M.

Playfair, G.-M.-H. The cities and towns of China: a geographical dictionary. London, Trübner. 25 s.

Rivista (La nuova) internazionale. Luglio. Firenze, Favi.

Roland, R. De l'esprit du droit criminel aux différentes époques. Paris, Rousseau. 8 fr.

Rosa, Cesare. Della vita e delle opere di Giacomo Leopardi Ancona. 2 L.

Rosa, Cesare. La famiglia educatrice. Ancona, Aurelj. 2 L. 50.

Vautier, Georges. Le remords du docteur. Paris, Ghio. 3 fr.

Weiss, A. Etude sur les conditions de l'extradition. Paris, Larose. 4 fr.

Zeller, B. Richelieu et les ministres de Louis XIII, de 1621 à 1624. Paris, Hachette. 6 fr.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

GUSTAVE MAYOLEZ

LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 13

Guide du Botaniste en Belgique, par FR. CRÉPIN. 5 francs.

Le Libéralisme et les Idées religieuses, par PAUL VOITURON. 4 francs.

Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation, par G. TIBERGHIEN. Troisième édition. 5 francs.

Brux.-Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 17 — 1^{er} SEPTEMBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle, par M. Gachard (P. Henrard). — Le maréchal Davout. — Lord Beaconsfield et son temps, par A. Cucheval-Clairigny. — Philosophie scientifique (J. Delbœuf). — Catalogue du Musée Ravestein, par E. de Meester de Ravestein. — Correspondance littéraire de Paris : Saint-Simon, Ambassade d'Espagne. Ch. Jourdan, Croquis algériens. Romains. — Bulletin : G. Tiberghien, Introduction à la philosophie. Notes. — Lettres d'Espagne. I. Les Musées de Madrid (A. De Ceuleneer). — Eugène Van Bommel. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle. Par M. Gachard. Bruxelles, Muquardt. 1880.

Après cinquante années d'indépendance, de paix profonde, de progrès continu, au moment où le peuple belge glorieux et triomphant semble monter au Capitole, il vient à son heure le livre qui, comme l'esclave antique placé sur le char triomphal à côté du vainqueur pour lui rappeler qu'il n'est pas encore Dieu, en exposant les douleurs et les souffrances de nos pères sous le gouvernement de l'étranger, nous fait mieux apprécier les bienfaits de l'union et de la liberté, et nous montre les misères auxquelles nous serions exposés si ces biens nous étaient ravés. Entre toutes, en effet, les premières années du XVIII^e siècle furent parmi les plus cruelles que les Pays-Bas eurent à traverser; jamais autant qu'alors ils ne parurent aussi près d'être effacés de la carte de l'Europe.

La domination espagnole venait de finir; elle avait pesé sur nous depuis la naissance de celui qui fut l'empereur Charles Quint, jusqu'à la mort de cet autre Charles, deuxième du nom, qui, selon M. Mignart, ne fut pas même un homme, du 24 février 1500 au 1^{er} novembre 1700. Après cette période de deux siècles, des 17 provinces, en plein épanouissement de prospérité, qui avaient constitué l'héritage du fils de Philippe le Beau, il n'en restait plus que sept, ruinées, amoindries, que semblait n'avoir épargnées aucune des misères qui peuvent atteindre un peuple, mais auxquelles de bien cruelles humiliations étaient cependant encore réservées.

L'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne fut d'abord accueilli avec faveur dans nos provinces, qui y voyaient surtout la fin des luttes sanglantes et séculaires dont elles avaient été si longtemps le théâtre; mais l'illusion dura peu.

En prenant possession du trône des rois catholiques, Philippe V avait investi Louis XIV de tous ses droits de souveraineté sur les Pays-Bas; le monarque qui a donné de l'Etat la définition si personnelle que chacun sait, se hâta de leur appliquer sa méthode gouvernementale centralisatrice. Les faibles successeurs de Char-

les Quint avaient rarement porté atteinte aux immunités et aux privilèges de nos communes et de nos provinces; ils avaient résolu le difficile problème de respecter les libertés locales tout en faisant régner sur la généralité un despotisme absolu. Ils y trouvaient leur intérêt; d'une part, ils ménageaient un exutoire aux esprits inquiets, dans un domaine étroit, il est vrai, mais qui pouvait suffire à leurs aspirations ambitieuses; de l'autre, ils maintenaient, par l'inégalité des privilèges, des rivalités entre les provinces et les empêchaient de s'unir, de se constituer en nation, ce qui leur eût révélé leurs forces.

Mais le Grand Roi méprisait ces ménagements! Pour ôter à ses nouveaux sujets toute velléité de résistance, il les dota d'un recrutement forcé par voie de tirage au sort, et leva parmi eux, à son profit, toute une armée, qu'il fit organiser par ses meilleurs généraux. Ensuite commença l'exploitation du pays, et pour que rien ne manquât à son malheur, ce fut un Belge, le comte de Bergeyck, devenu superintendant général des finances, qui fut chargé d'organiser les moyens de le pressurer. Après l'augmentation des impôts, vint la vénalité des charges, comme en France; puis, mesures odieuses chez une nation où la liberté individuelle était la base de toutes les constitutions, l'exil et la prison furent décrétés administrativement, la lettre de cachet prit rang parmi les institutions.

Si, au moins, comme compensation, la paix tant espérée avait été conservée! Mais dès le milieu de l'année 1702, éclatait la guerre de la succession d'Espagne, et les Pays-Bas redevenaient le champ de bataille des nations. Nos villes, prises et reprises, passaient successivement aux mains des Français, des Anglais, et finissaient par rester occupées par les troupes des États-Généraux des Provinces-Unies; des bourgades obscures, Ramilies et Malplaquet, donnaient leur nom, hier encore ignoré, aujourd'hui célèbre, aux plus sanglantes batailles de l'époque; Boufflers et Villars d'une part, le prince Eugène de Savoie et Marlborough, de l'autre, s'illustraient dans maints sièges, dans maints combats. Après dix ans de lutte, quand, ravagées, dépeuplées, encore une fois amoindries, nos provinces changèrent de maître, au lieu d'un elles en comptèrent trois: Namur et Luxembourg restèrent aux Bourbons qui les abandonnaient à l'électeur de Bavière; les autres provinces, placées sous l'autorité nominale de l'empereur Charles VI, étaient de fait possédées par les États-Généraux, qui s'attribuaient le plus clair des revenus du pays. Nous étions traités en vaincus, et le grand pensionnaire Heinsius osait cyniquement en faire l'aveu. Alors commença l'œuvre de la diplomatie, et bientôt l'odieux traité de la Barrière sortit des négociations.

L'intérêt du livre se groupe autour de ce traité, monument de l'égoïsme de nos voisins du Nord, d'autant plus détestable qu'il était élevé contre nous par ceux qui pendant plus d'un siècle avaient été nos frères. M. Gachard nous expose ses origines, ses conséquences, les protestations qu'il souleva, les transformations

qu'il subit, et plus loin, dans l'appendice, il nous dépeint l'énergie que dut déployer Joseph II pour en effacer les dernières traces matérielles. En lisant ces pages, on se sent pris de pitié pour nos ancêtres, pour cette nation jadis si fière et qui, sentant sa faiblesse, conséquence de son manque d'union, subissait sans résistance les humiliations que lui imposaient leurs Hautes Puissances, les marchands d'Outre-Mordyk. On en tire cette conclusion que la conduite hautaine du gouvernement hollandais envers les provinces du Sud de la monarchie des Nassau, après la constitution du royaume des Pays-Bas, fut une tradition du XVIII^e siècle; mais le cabinet de La Haye avait oublié que depuis cette époque une révolution sociale avait passé, faisant table rase des vieux privilèges et des anciens abus, effaçant les rivalités séculaires, ne laissant debout que les vieilles rancunes, souvenir des humiliations passées. Une politique habile aurait pris à tâche de les dissiper; une administration maladroite se plut au contraire à les aigrir: quinze années n'étaient pas écoulées qu'elles provoquaient la séparation de la Belgique et de la Hollande. Tant il est vrai qu'en politique toute faute entraîne toujours, tôt ou tard, après elle, sa sanction.

Ne terminons pas ces lignes sans rendre hommage à la vaste érudition, aux laborieuses recherches de l'auteur du livre que nous analysons, de l'homme illustre qui a le plus contribué à rattacher au passé notre jeune nationalité et nos libres institutions. Depuis plus d'un demi-siècle, M. Gachard, avec une activité infatigable, porte la lumière dans nos annales, n'en laissant aucun point dans l'ombre, surtout pendant l'époque moderne; lui aussi, comme le glorieux compagnon du Taciturne qu'il a tant contribué à faire connaître, semble avoir pris pour devise: *Repos ailleurs*. Puisse-t-il de longues années encore conserver cette féconde activité, si utile à l'histoire du pays.

P. HENRARD.

Le maréchal Davout prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même. Paris, Didier, 1879-1880. 3 vol.

L'auteur de cet ouvrage considérable, plein de documents et de renseignements de toute sorte sur le maréchal Davout, est la fille même du prince d'Eckmühl, M^{me} la marquise de Blocqueville. Il n'a pas voulu faire œuvre d'historien; il a voulu disculper Davout des accusations qui pèsent sur lui, répandre sur cette grande mémoire tout l'éclat dont elle est digne, faire connaître par ses lettres intimes le maréchal dans toute sa mâle grandeur et son inépuisable incandescence; M. Thiers croyait avoir rendu dans son Histoire de l'Empire le rôle de Davout avec une entière vérité, et, ajoutait-il, il en est arrivé ce qui arrive toujours pour les honnêtes gens, c'est que la vérité est leur meilleure défense. Ce mot de M. Thiers pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre de M^{me} de Blocqueville. Non pas que la fille de l'illustre maréchal ait écrit la vie de Davout; cette histoire est encore à écrire et le sera un jour, nous croyons le savoir; mais, pour employer les termes mêmes d'une lettre

d'Edgar Quinet à la marquise, tout est saisissant de la part d'une fille; que M^{me} de Blocqueville ait jugé convenable de faire l'aveu de quelques erreurs, ou qu'elle n'ait reconnu aucune faute, tout est puissant de sa part, tout agit sur l'opinion, et cette œuvre — nous reproduisons encore les paroles d'Edgar Quinet — donne au maréchal Davout une physionomie particulière entre tous les maréchaux.

Analysons d'abord chacun des trois volumes parus jusqu'ici. Le premier tome a pour titre : *Années de jeunesse*; mais le récit consacré aux premières années de Davout ne commence guère que vers le milieu du volume. M^{me} de Blocqueville ne se pique pas d'une méthode rigoureuse et scientifique; elle nous trace d'abord un portrait très complet du maréchal, nous raconte de nombreux traits de sa modestie et de son désintéressement, le montre affable, courtois dans la vie privée, sympathique à tous ceux qui l'ont connu; elle met en relief son talent d'écrivain. « L'âme ferme du maréchal, écrivait le baron Baude à la marquise, ne se troublait pas; on le voit aux ordres, aux instructions écrites ou corrigés de sa main; on y voit de plus que, comme tous les grands hommes de guerre, Turenne excepté, la nature l'avait fait grand écrivain. » Sans partager entièrement cet avis, nous reconnaissons que les lettres du maréchal, surtout les lettres à sa femme, à « sa chère Aimée », sont charmantes de naturel, de simplicité et d'enjouement familial. Après cette peinture du caractère de Davout, vient la correspondance de M^{me} Davout la mère et de son fils, celle de M^{me} Campan avec le maréchal et la maréchale Davout, celle de la famille Leclerc. Davout avait épousé la sœur de ce général Leclerc qui commanda l'expédition de Saint-Domingue et qui fut le premier mari de Pauline Bonaparte, depuis princesse Borghèse. La plus vive et la plus franche amitié règne entre tous les membres de la famille Leclerc et de la famille Davout; la mère du maréchal aime tendrement sa belle-fille et lui écrit des lettres où respire la plus sincère affection pour *cette chère et séduisante Aimée*; à propos d'un de ses petits-enfants, elle prononce ce mot curieux sur le maréchal : « La bruyante gaieté de cet enfant annonce un heureux caractère et une longue vie. Il me semble voir son père dans son enfance; il faisait beaucoup de tapage avec un grand sang-froid et je n'ai jamais connu un enfant plus doux ». M^{me} de Blocqueville a raison de relever ce mot : le sang-froid est un des traits principaux du génie de Davout; c'est son sang-froid, sa possession de lui-même, la sûreté d'un coup d'œil qui rien ne troublait, qui lui ont tant de fois assuré la victoire; la veille de sa mort, il répondait à son aide de camp qui s'inquiétait de sa fièvre : « Je cherche la pierre philosophale », et, comme il voyait la consternation se peindre sur les visages, comprenant qu'on le croyait en délire, il ajoutait avec un sourire : « Je veux dire que je cherche une place où je ne souffre pas. » — Parmi les lettres de M^{me} Campan à la maréchale, à *belle et bonne*, comme elle la nomme une fois, nous remarquons celle où la directrice de la maison d'Ecouen « cherche à réunir ses idées sur l'éducation particulière. » (159-164) — La correspondance de la famille Leclerc avec les Davout n'est pas moins intéressante. On y voit, par exemple, avec quelle respectueuse déférence le maréchal traita constamment la « mère de son Aimée », mais on y voit aussi quelle affection lui portait la digne M^{me} Leclerc, quel profond attachement il avait inspiré à tous les membres de la famille de sa femme, à Leclerc-Desessart, à M. Beaupré, etc. Toutefois, les lettres les plus attachantes et les plus précieuses que renferme cette correspondance, sont celles du capitaine général de Saint-Domingue : elles nous révèlent les causes du désastre que subit l'expédition

commandée par le général Leclerc; envoyé au Cap avec quelques milliers de soldats, ne recevant plus ni argent ni renforts, vainement Leclerc jette vers le Premier Consul un cri de détresse : « on m'envoie ici la lie de la population et de l'armée française, quand il en faudrait l'élite! »; vainement il demande des soldats et des officiers qui ont servi en Egypte et qui sont accoutumés aux climats extrêmes, car « les soldats de l'armée du nord et les recrues meurent en débarquant »; vainement il dépeint en termes navrants ses soldats épuisés par une seule marche et languissant dans les hôpitaux, ses généraux gardant le lit, ses administrateurs incapables, et lui-même n'ayant qu'une poignée de noirs à opposer à une insurrection; y a-t-il un général, s'écrie-t-il, qui ait pu calculer une mortalité des quatre cinquièmes de son armée, et l'inutilité des autres; qui ait été laissé sans fonds, comme moi, dans un pays où rien ne s'achète qu'au poids de l'or, et où j'aurais, avec de l'argent, détruit bien des sujets de mécontentement? Mais on ne lui envoie guère que du biscuit qui s'est gâté et des farines qui se sont avariées; il faut les jeter à la mer. Bientôt les lettres qu'il envoie ne sont plus que des nécrologes; le payeur n'a plus d'employés, le génie n'a plus d'officiers... on ne lui répondait même pas. « J'ai correspondu avec vous très exactement, écrit-il, et vous ne répondez à aucune de mes lettres; l'abandon où vous me laissez est cruel. Je vous demande des effets d'hôpitaux, d'artillerie. Rien! Pas une de vos lettres ne m'a dit si le gouvernement était satisfait de ma conduite... » Et quelques jours plus tard : « Je vous ai fait connaître la destruction de mon armée. Vous ne m'avez pas répondu Mettez-vous à ma place et réfléchissez si, dans la position où je me trouve, un pareil abandon n'a pas de quoi abatre une âme moins forte que la mienne. Depuis que j'occupe ce malheureux pays, je n'ai pas encore eu une journée de satisfaction »

Mais revenons au maréchal Davout et à ses *Années de jeunesse*. Cette jeunesse fut très studieuse : M^{me} de Blocqueville a eu entre ses mains deux gros volumes d'analyses tracées de la main énergique de son père; elle a extrait de ces cahiers d'études ce qui lui a paru frappant, original, propre à mieux faire connaître Davout, son caractère et son génie; le jeune homme a mis dans ses cahiers tout ce qui l'intéressait, des notes d'histoire, des citations de poètes et de prosateurs : il analyse les règnes des empereurs de Constantinople, le moyen âge, les temps modernes; il porte un jugement remarquable sur Louis XIII, ce roi si longtemps méprisé par l'histoire et que le *Parallèle* de Saint-Simon vient de réhabiliter. Il nous semble que Davout avait ainsi composé, pour son usage personnel, un manuel d'histoire universelle, écrit avec une parfaite clarté et semé de quelques traits saisissants.

Quand éclata la Révolution, Davout était officier du régiment de Royal-Champagne; il protesta, nous dit son biographe, en faveur de trente-six cavaliers injustement renvoyés dans leurs foyers par des officiers royalistes, et fut enfermé à la citadelle d'Arras; un décret de l'Assemblée lui rendit la liberté. Il donna sa démission et, jusqu'en 1791, vécut dans la retraite. Lorsque l'Assemblée appela trois cent mille gardes nationaux pour défendre le territoire, il s'enrôla dans le 3^e bataillon de l'Yonne, son département, et fut élu commandant par ses camarades. M^{me} de Blocqueville nous communique les lettres du jeune volontaire aux administrateurs de l'Yonne; Davout y rend compte des mouvements du bataillon; il y exprime son dévouement pour la république et sa haine contre les « ennemis de la liberté et de l'égalité ». L'ancien officier de l'armée royale, devenu *patriote*, protesta de son « républicanisme le

plus énergique »; il est curieux de le voir applaudissant à la victoire de la Montagne et se félicitant de la catastrophe des girondins, de la ruine de la « faction si heureusement terrassée le 31 mai ». C'est cet amour de la République, cette passion indomptable de liberté et d'égalité, cet enthousiasme pour les principes que venait de proclamer la Révolution, qui fit la force des armées françaises de cette époque; elles avaient la foi qui renverse les obstacles : ardentes, pleines de fougue et d'impétuosité, elles eurent facilement raison des troupes lentes, lourdes, pesantes, de la coalition; contre leur jeunesse et leur élan échouèrent les manœuvres de la vieille tactique.

Il ne faut pas oublier que Davout était noble. Sa noblesse — qui ne l'avait pas jeté, comme tant d'autres, dans l'émigration — faillit même le perdre. Devenu lieutenant-colonel du régiment, refusant modestement le grade de général de division et le commandement du camp de la Madeleine, sous Lille, il est surpris par le décret de mars 1793 qui expulse tous les nobles de l'armée. Il donne sa démission. Aussitôt il est arrêté comme suspect; presque en même temps sa mère, accusée de correspondre avec des émigrés, est emprisonnée : grâce à des amis qui disposaient de hautes influences, la mère et le fils furent mis en liberté, et quelque temps après Davout, nommé général de brigade, contribua à la prise de Luxembourg.

Nous arrivons aux *années de commandement* : Davout est devenu maréchal. Tout ce volume ne renferme guère que des lettres intimes, adressées par le futur défenseur de Hambourg, à sa « bonne petite Aimée »; nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que les réponses de la maréchale sont, comme dit Davout lui-même, très et trop laconiques; dans cette correspondance, c'est Davout qui a le beau rôle, c'est lui qui est le plus exprimé, le plus aimable, le plus courtois; on se demande comment il était possible à cet homme de guerre, à ce gagnant de batailles, qui courait toujours sur les chemins et que son commandement tiraillait en sens divers, de trouver du temps pour des lettres si copieuses, si fournies de détails. Cet homme, qu'on a représenté comme un brutal et un jaloux, qu'on accusait d'enfermer sa femme dans une maison de campagne et de lui interdire les plaisirs mondains, a été le plus tendre des maris.

Relevons rapidement tout ce qui sera dans ce II^e volume utile à l'historien. On y voit de quel amour la France entourait le premier consul et quel était le prestige éblouissant du vainqueur d'Italie et d'Égypte. Bonaparte visite le nord de la France; partout il est accueilli avec transport; Davout, qui accompagne le consul, voit de près l'allégresse des populations et trouve qu'il est impossible de rien concevoir au delà (p. 93); à Ostende, à Bruges, à Flessingue, dans tout ce pays où « les maisons sont des petites bonbonnières bien soignées, et les rues d'une propreté extraordinaire » (p. 97), mêmes applaudissements, mêmes acclamations; le premier consul sème l'enthousiasme où il passe (p. 94); le passage sur Anvers est curieux : « Nous sommes ici dans une très belle ville, à laquelle il ne faut demander que quelques années de paix pour être une des premières de l'Europe. Les habitants ont accueilli le consul comme s'ils étaient Français depuis un siècle. Cela est d'autant plus remarquable qu'ils n'ont jamais fait cette réception à aucun de leurs souverains. Lorsque Joseph II est venu les visiter, les fenêtres étaient fermées et personne n'était dans les rues. » (p. 103.)

— Un chapitre spécial est consacré à *la bataille d'Auerstädt*; on sait que Davout a gagné cette mémorable bataille, où il détruisit « tout ce qui restait à l'armée prussienne des anciens

compagnons de gloire du grand Frédéric » (p. 213); il y gagna le titre de duc et l'honneur d'entrer le premier dans Berlin. Mais, malgré sa gloire d'avoir battu la *jaclantieuse* armée prussienne (p. 240). Davout restait simple et modeste; « tes réflexions, ma petite Aimée, les marques de satisfaction que j'ai reçues de mon souverain, me voilà bien récompensé, et au delà, d'avoir fait dans cette circonstance mon devoir » (p. 242). — Un chapitre intitulé : *le maréchal Davout en Pologne*, suit les pages relatives à la bataille d'Auerstädt : Davout conseilla vainement à Napoléon de reconstituer le royaume de Pologne, par ce qu'« une alliée valait mieux qu'une esclave », et de mettre sur le trône le prince Poniatowski. — Sur la campagne d'Autriche (1809), où Davout conquiert un nouveau titre, celui de prince d'Eckmühl, nous n'avons que peu de détails; ses lettres de 1810 nous font assister aux préparatifs et aux cérémonies du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Remarquons enfin dans ce volume la partie économique, je veux dire les lettres d'affaires où les deux époux s'entretennent de leur fortune; si le maréchal s'enrichit, s'il reçoit de belles dotations, comme celle de Lovicz, en Pologne, qui lui fut donnée après le traité de Tilsitt, il lui faut tenir un grand train de maison, déployer un luxe fastueux et faire des dépenses auxquelles ses revenus suffisent à peine; « Napoléon, dit spirituellement M^{me} de Blocqueville, aidait ceux qu'il dotait à dépenser leurs dotations et leur retirait d'une main ce qu'il leur donnait de l'autre. »

Le III^e volume, *la Russie et Hambourg*, est le plus utile pour l'histoire. C'est à Hambourg que Davout organisa ce 1^{er} corps de la grande armée qui fit si bonne contenance durant la désastreuse campagne de Russie, et c'est à Hambourg qu'après les revers, il forma une nouvelle armée, entièrement composée de jeunes conscrits, mais qu'il sut aguerrir et remplir de sa mâle ardeur et de son amour pour ce drapeau tricolore qu'il fut le seul, ou presque le seul, à tenir haut et ferme sur les remparts d'une ville allemande, pendant que la cocarde blanche reparaisait victorieuse dans toute la France. Parlons d'abord, d'après M^{me} de Blocqueville et les lettres qu'elle a recueillies, du rôle de Davout en Russie. Les premières victoires inspirent au maréchal une parfaite confiance; il pense que cette campagne ne sera pas « la moins extraordinaire de l'empereur, ni la moins utile » (p. 167); mais bientôt arrive l'incendie de Moscou, les lettres se font rares, et enfin s'exprime l'aveu du désastre : « Les circonstances nous ont obligés à nous retirer; les marches, les privations, et surtout les froids excessifs nous ont fait beaucoup de mal. » Mais Davout espère encore dans le succès; « dans toutes les circonstances les Russes ont été battus, et, lorsque l'armée aura pris un peu de repos, ils retrouveront leur vainqueur ». Le *général Hiver* seul a pu triompher des Français. Mais, plus tard, le maréchal attribuait la catastrophe à d'autres causes plus cachées; dans un mémoire, retrouvé parmi ses papiers, il dit que l'armée *manqua de direction*, et parle de *quelques fautes capitales dues à des influences qui seront un jour mieux connues*. (p. 204). Ces fautes, ce furent sans doute, comme le croit M^{me} de Blocqueville, la jalousie de Napoléon contre Davout; Ségur lui-même pense que l'empereur, fut, dans cette guerre si irrégulière, froissé par le génie méthodique du duc d'Auerstädt. En tout cas, la témérité de Murat, à qui Napoléon eut le tort immense d'accorder alors une confiance entière, fut fatale à l'armée. On comprend, dit Ségur, l'antipathie que Murat devait inspirer à Davout, à ce méthodique Davout, dont le corps d'armée reposait les yeux par l'ordre admirable qu'il gardait en tout ce désastre. A côté des fougues et funestes entrai-

nements de Murat, il convient de ne pas oublier la coupable désobéissance de Jérôme Bonaparte; le roi de Westphalie abandonna son armée plutôt que d'obéir à Davout qui lui commandait de pousser Bagration vers lui. Toute cette partie du récit de M^{me} de Blocqueville apporte d'excellentes rectifications à l'histoire de Thiers et à l'épopée en prose du comte de Ségur — Après la malheureuse expédition de Russie, nous retrouvons Davout à Hambourg. On n'ignore pas que le maréchal a laissé en Allemagne de très mauvais souvenirs et qu'on l'accuse encore d'avoir commis des actes barbares, épouvantables, et que rien ne justifiait. M^{me} de Blocqueville réfute ces accusations; elle cite cette belle lettre de son père à Napoléon : « Jamais Votre Majesté ne fera de moi un duc d'Albe : je briserais plutôt mon bâton de maréchal que d'obéir à des ordres dont l'Empereur lui-même serait le premier à regretter l'exécution. La guerre est déjà assez terrible sans y ajouter des cruautés inutiles. » (p. 297). En somme, la responsabilité des actes graves pèse sur Napoléon; Davout n'a fait qu'exécuter les ordres qu'il recevait; encore ne les a-t-il exécutés qu'à moitié et en adoucissant, autant que possible, les rigueurs qui lui étaient commandées. C'est ce que prouvent, non seulement les lettres du maréchal, mais le mémoire qu'il adressa à Louis XVIII, pour se justifier d'avoir « commis des actes arbitraires qui tendaient à rendre odieux le nom français ». M^{me} de Blocqueville a eu la bonne idée de reproduire dans l'appendice du volume ce mémoire, devenu rare et fort peu connu (p. 429-470).

— Ce III^e volume se termine par un *itinéraire des campagnes du maréchal Davout, de 1792 à 1813*; ce sont des notes, trouvées par M^{me} de Blocqueville au ministère de la guerre; elles sont incomplètes, car il manque les années 1814 et 1815, et l'auteur a négligé toute la période d'Hambourg; mais, quelle qu'elle soit, cette énumération de dates et de noms de lieux, a je ne sais quoi de grand et d'héroïque : elle donne l'idée d'une vie de chevalier errant.

On pourrait chicaner M^{me} de Blocqueville sur quelques points de détail. Par exemple, (II, p. 214) il est impossible que la lettre de l'empereur à Davout soit datée de Vienne, il faut lire sans doute Weimar. On aurait le droit aussi de lui reprocher des longueurs, des répétitions; il lui arrive de citer plusieurs fois un mot, une phrase qu'il suffisait de citer une fois; enfin, elle n'a pas fait un récit ordonné et médité, dont les parties se lient et s'unissent dans un juste équilibre. Mais, répétons-le, M^{me} de Blocqueville n'a pas voulu composer une histoire du prince d'Eckmühl; elle a le dessein, nous dit-elle elle-même, de nous donner une série de documents mille fois plus précieuse que tout ce qu'elle pourrait écrire. Remercions-la de s'être soumise à tant de peines, et d'avoir entrepris un long et difficile labeur pour faire connaître le caractère de Davout. M^{me} de Blocqueville ne croit pas avoir communiqué les pièces les plus intéressantes; ce qu'elle a publié nous semble cependant suffire à la gloire du maréchal, et lors même que d'autres descendants du duc d'Auerstädt viendraient à leur tour offrir au public des papiers et des lettres de leur illustre ancêtre, ce n'est pas M^{me} de Blocqueville, croyons-nous, qui aura apporté la moindre pierre à ce monument de l'amour filial. Davout — on n'en doutera plus maintenant — est le plus grand des maréchaux de l'Empire; il est le seul qui n'ait jamais été vaincu; il excitait la jalousie de Napoléon; à Essling, l'empereur, le voyant arriver, s'écriait : « Voyez ce Davout, comme il manœuvre! il va encore me gagner cette bataille là! » : Auerstädt est peut-être plus glorieux qu'Iéna. C'était un admirable chef d'armée, un excellent organisateur, un génie administratif de premier ordre; les soldats du corps qu'il commandait,

disaient : « *Nous sommes de l'armée où l'on mange.* » Mais ce n'est pas tout; Thiers admirait la franchise et la sincérité du maréchal; seul, disait-il, seul toujours, il a osé dire la vérité à l'empereur, et la vérité sans détour. Il ajoutait : « Quel homme! quel cœur! quel vaillant esprit! ». Toutefois, il n'a fait de Davout dans son histoire de l'Empire qu'un bon serviteur; mais, disait Villemain, il y a plus et mieux en lui; seul il était guerrier par esprit politique, et trop organisateur pour ne point aimer la paix; aussi, nous apprend M^{me} de Blocqueville, Villemain rêvait-il une étude de *guerrier pensant*, dont le type serait le prince d'Eckmühl. Espérons que la légende de cruauté qui s'était formée autour du nom de Davout, s'évanouira, comme tant d'autres calomnies. « J'ai été sévère, disait le maréchal, mais d'une sévérité de paroles qu'il entrait dans mon système d'affecter, et dont j'ai laissé croître le bruit, pour m'épargner la pénible obligation de faire des exemples. » Lorsqu'il fit sauter le pont de Dresde, il était navré de douleur. « Dans deux heures, écrit-il, je serai maudit de toute la ville et j'aurai affecté le cœur d'un vieux et vertueux souverain...; mais le devoir doit toujours avoir le dessus, et je n'écoute que lui. » Davout a été constamment l'homme du devoir — il écrivait ce mot avec une majuscule; — il est de la race des Hoche, des Desaix, des Marceau, qui furent ses amis; l'on pourrait dire, sans trop exagérer, qu'il est lui-même un Desaix, un Marceau, qui a survécu pour donner à l'Empire sa gloire militaire la plus pure. — Nous attendons impatiemment la publication du IV^e volume. A. CH.

Lord Beaconsfield et son temps, par A. Cucheval-Clarigny. Paris, Quantin.

Le volume de M. Cucheval-Clarigny est une des meilleures études biographiques — sinon la meilleure — dont Benjamin Disraëli, plus connu aujourd'hui sous le nom de lord Beaconsfield, ait été l'objet. L'ouvrage anglais le plus complet et le mieux fait qui ait été consacré à l'ancien ministre, est celui de Hitchman, qui retrace avec l'exactitude la plus minutieuse les divers incidents de la vie politique de lord Beaconsfield et tout ses discussions auxquelles le noble lord a pris part au sein du Parlement; mais cet ouvrage s'arrête au retour de lord Beaconsfield au pouvoir, en mars 1874, et laisse entièrement de côté l'homme privé et l'écrivain. Un livre ingénieux et piquant est celui que vient de publier M. Brandes; mais on ne peut attribuer à cette étude une grande valeur scientifique : c'est plutôt un paradoxe, soutenu avec beaucoup de talent et de savoir, qu'une œuvre d'histoire; M. Brandes prétend retrouver dans les romans de M. Disraëli et même dans ses écrits de jeunesse ses idées politiques et le système de gouvernement qu'il a voulu appliquer; cette thèse, que plusieurs journalistes français se sont plu à développer, n'est évidemment pas soutenable. Il faudra donc recourir au livre de M. Cucheval-Clarigny, lorsqu'on voudra connaître la vie de l'éminent homme d'État; l'auteur raconte la carrière politique de lord Beaconsfield jusqu'à ces derniers jours où le triomphe de M. Gladstone a frappé l'Europe de surprise; il n'oublie pas dans M. Disraëli le romancier dans la biographie; M. Cucheval-Clarigny étudie à la fois lord Beaconsfield *et son temps*; grâce à sa profonde connaissance des institutions anglaises et de l'histoire politique de nos voisins, il a pu retracer les évolutions qui se sont produites depuis une quarantaine d'années de l'autre côté de la Manche dans le gouvernement et la société; il trace ainsi un tableau, aussi instructif que curieux, de l'Angleterre contemporaine, et groupe

autour de lord Beaconsfield la plupart des personnages qui ont eu quelque influence sur la politique de la Grande-Bretagne. Le livre comprend quatre parties : I. *L'Angleterre après le bill de réforme*. II. *la Jeune Angleterre*. III. *la Transformation du parti tory*. IV. *la Lutte et la victoire*. Après avoir exposé les débuts littéraires de M. Disraëli (*Vivian Grey*, *Le Jeune Duc*, *Contarini-Fleming*, *Alroy*, *l'Épopée des révolutions*), raconté son entrée dans la vie politique et ses premiers échecs électoraux, M. Cuheval Clarigny montre son héros se rangeant résolument parmi les conservateurs, mais sans épouser les préjugés et les préventions de son parti ; il analyse le livre (automne 1835) de la *Constitution anglaise venjée*, les *Lettres de Runnymede*, et deux romans que M. Disraëli fit paraître à peu près vers la même époque, *Venetia*, où il prend la défense de Byron, et *Henriette Temple*, simple et charmante histoire d'amour, qui a été traduite dans toutes les langues. Mais le moment approchait où M. Disraëli allait toucher au but de son ambition, renoncer aux œuvres exclusivement littéraires et entrer au Parlement, où il comptait se faire la première place. *Nous nous rencontrons à Philipps*, avait-il dit dans une lettre de défi qu'il avait adressée en 1835 à O'Connell. Ce fut en effet dans une discussion qui avait amené l'intervention d'O'Connell et à propos des affaires d'Irlande, que M. Disraëli prit pour la première fois la parole dans la Chambre des Communes. Il s'est formé sur ses débuts parlementaires une sorte de légende : on prétend qu'il fut troublé par les cris et les rires de ses adversaires et qu'il dut quitter presque aussitôt la tribune. Tel n'est pas l'avis de M. Cuheval-Clarigny, qui a lu le discours du jeune orateur dans le *Hansard* ; Disraëli ne se laissait pas facilement déconcerter ; il alla jusqu'au bout de son discours et recueillit même les applaudissements du peu démonstratif Robert Peel. Toutefois, M. Cuheval-Clarigny juge que Disraëli s'était tracé un cadre trop étendu et qu'il ne put, vaincu par la fatigue, donner à sa pensée tout son développement. Mais il termina ainsi son discours : « pour bien des choses j'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois, et j'ai souvent fini par réussir. Je m'arrête pour aujourd'hui, mais le temps viendra où vous m'écouteriez. » Il n'était donc pas découragé ; il apprit à modérer l'exubérance de ses gestes, à corriger certaines intonations, à conquérir l'oreille de la Chambre ; sept jours après son *maiden speech*, il reparait à la tribune, et peu à peu, plus sûr de son terrain, il prit très souvent la parole, intervint dans tous les débats importants, sut par sa verve sarcastique, par la richesse de son imagination, par les vues neuves et les preuves inattendues qu'il jetait dans la discussion, par une façon originale de rajouter les questions les plus connues, forcer l'attention même de ses adversaires. Il n'avait pas dit toutefois un éternel adieu à la littérature ; il se souvenait toujours qu'il avait une plume, et pour propager ses idées politiques, il recourait au roman, qui est souvent un meilleur instrument de propagande que les discours et les professions de foi : de 1844 à 1846, il publia coup sur coup *Coningsby*, *Sibylle* et *Tancredi* où il exposa les idées de la *jeune Angletorre*. Deux ans après, moins par un heureux concours de circonstances que par son énergie et son talent oratoire, qui n'avait fait que grandir, il devenait le chef du parti tory, dont lord George Bentinck lui abandonnait de plein gré la direction ; c'était lui qui guidait et commandait le parti qui comptait dans ses rangs les plus grands noms de l'aristocratie, lui qui dirigeait les coups de l'opposition dans la Chambre des communes : c'est, dit M. Cuheval Clarigny, c'est presque occuper un ministère, c'est participer d'une façon indirecte au gouvernement. Il fut un admirable chef de parti,

tout le monde s'accorde à le reconnaître ; il n'eut pas l'orgueil intolérant et le despotisme hautain d'un Robert Peel ; il possédait, dit son biographe, deux grandes qualités, une extrême fidélité envers ses amis et un désintéressement admirable : dans l'opposition, il n'a jamais hésité à se jeter dans le péril pour sauver un de ses partisans et, au pouvoir, il n'a ni abandonné un collègue, ni désavoué un subordonné ; il semble ne pas connaître l'envie, et il a plus d'une fois ménagé à des jeunes gens l'occasion de se signaler, laissé à un lieutenant l'honneur d'une victoire qu'il aurait pu remporter. Mais il serait trop long de suivre le noble lord à travers tous les incidents de sa carrière parlementaire ; en 1868, il devenait premier ministre ; renversé quelque temps après par M. Gladstone, il revenait au pouvoir en 1874. On connaît les événements qui ont marqué l'existence de ce dernier ministère : il a commis des erreurs et des fautes, mais au dedans il ne s'est pas opposé au progrès et il a eu au dehors quelque gloire. Il est vrai que ce ministère a été soudainement renversé : il faut donc qu'il ait déplu à la nation mécontente l'opinion. Mais, dit M. Cuheval-Clarigny, ce revirement est dû à l'extension considérable que le droit de suffrage a reçue en Angleterre ; on sait avec quelle facilité les masses se laissent abuser ; la coalition des whigs, des radicaux et des socialistes (Gladstone, Chamberlain, Bradlaugh) sut habilement exploiter les grèves, la stagnation des affaires, les mauvaises récoltes ; du reste, — le calcul a été fait ailleurs — sur cent électeurs, trente-sept ont voté pour le gouvernement et quarante-deux pour les nuances diverses de l'opposition (vingt abstentions et un bulletin nul) ; un vingtième seulement du corps électoral a donc fait pencher la balance en faveur de M. Gladstone, et il suffirait de déplacer un petit nombre de voix pour enlever au député du Midlothian l'éclatante majorité qui l'a porté au pouvoir. La Cité, Westminster, Greenwich, les comtés qui entourent la capitale et en forment les faubourgs. Liverpool ne se sont-ils pas prononcés en faveur de lord Beaconsfield ? Mais, quoi qu'il en soit, que M. Disraëli revienne ou non au ministère, il a fourni une belle et glorieuse carrière, et M. Cuheval-Clarigny fait justement remarquer, en terminant son excellent livre, qu'il faut honorer dans l'ancien ministre moins son élévation que les moyens par lesquels il l'a conquise. Voilà un homme qui ne s'est élevé que par son travail et son talent ; il n'a pas attaqué les institutions de son pays, insulté sa souveraine, flatté les passions politiques, adulé platement ses électeurs, courtoisé basement les démagogues ; sans charlatanisme et sans servilité pour la foule, il a, par son labeur, son savoir et son intelligence, franchi tous les degrés de l'échelle sociale ; fils d'une race méprisée et proscrite (son père était juif), contraint d'abord de vivre de sa plume, c'est par sa persévérance et son énergie qu'il a conquis, malgré l'envie et la critique, une place éminente dans l'histoire de l'Angleterre : *forti nihil difficile*, telle était la devise orgueilleuse qu'il avait adoptée à ses débuts dans la vie ; c'est en demeurant fidèle à cette maxime, ne reculant jamais et avançant toujours d'un pas lent et infatigable, qu'il a obtenu le titre et la couronne de comte et pour son écusson, une place dans cette chapelle de Windsor où figurent les blasons de la plus fière aristocratie de l'Europe. A. C.

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE.

Studien über die Sprachvorstellungen, von Prof. Dr. Stricker. Wien, Braumüller, 1880, in-8°, 106 pages.

The feeling of effort, by W. James. Boston, grand in-4°, 32 pages.

Après les philosophes de profession, ce sont les médecins qui, de tout temps, ont le plus volontiers abordé les problèmes de métaphysique ou de psychologie. Sans remonter à l'antiquité, au moyen âge ou aux derniers siècles, nous les voyons de nos jours, en France, en Angleterre, et surtout en Allemagne, descendre fréquemment dans les champs de la philosophie, souvent pour y défendre les doctrines sensualistes ou matérialistes, parfois aussi pour y soutenir des controverses ou résoudre des points de détails, ou bien y soulever des questions et des doutes. Ai-je besoin de citer les Vogt, les Molescott, les Büchner, les Czolbe, les Lotze ? Dois-je rappeler que les Helmholtz, les Hering, les Wundt sont des physiologistes ? Rien d'ailleurs de plus naturel. Ils connaissent mieux que personne le corps humain ; ils n'ont plus qu'à pénétrer l'âme pour posséder l'homme tout entier. A cet égard, ils sont mieux préparés que ces philosophes qui ont négligé de s'initier aux sciences biologiques. Si l'on songe, en outre, qu'ils savent généralement habiller leur pensée d'un langage clair et précis, on comprendra sans peine que leur parole jouit, en général, d'une grande autorité.

M. Stricker, que je veux présenter aux lecteurs de l'*Athenæum*, est professeur de pathologie générale et expérimentale à l'université de Vienne. L'année dernière, il a publié ses leçons, et il clôturait son livre par des études sur la conscience dont j'ai eu l'occasion de rendre compte dans un autre recueil (1). Ces études ont, depuis lors, été tirées à part. Aujourd'hui le même auteur publie des *Études sur le langage*. Ce travail se recommande par les qualités de style, de précision, de vivacité et de clarté, que je signalais déjà dans le premier opusculé. L'auteur a une idée parfaitement saisissable, et il en poursuit l'exposition, le développement et la démonstration dans une vingtaine de chapitres très courts, très substantiels et très méthodiques. Un autre mérite, qui brille dans chacune de ces pages, c'est la sincérité, je pourrais dire la candeur. M. Stricker — et on ne peut lui en faire un reproche — n'a pas une grande érudition philosophique ; il se renseigne à droite et à gauche, et nous fait chaque fois connaître les sources auxquelles il a puisé. En général, il n'aime à garantir que ce qu'il peut affirmer d'après son expérience personnelle. Un exemple. L'idée dont il poursuit la démonstration est celle-ci : la pensée est un parler intérieur. Son travail étant achevé, il demande à un ami de vouloir bien lui fournir quelques indications historiques, et ce n'est pas sans surprise qu'il apprend que Platon déjà s'était servi de cette définition.

Quoi qu'il en soit, M. Stricker précise nettement ce qu'il entend par là. Penser en paroles, c'est, pour lui, remuer les lèvres, la langue, la glotte, le larynx, enfin toutes les parties de l'appareil vocal. Par conséquent, la faculté de penser est détruite dès que le centre moteur, qui, à ce qu'il paraît aujourd'hui établi, est ordinairement localisé dans une certaine portion de l'hémisphère cérébral gauche, se trouve paralysé. Je n'ai pas besoin de faire ressortir la portée de cette conclusion. Il suit de là que les personnes atteintes d'hémorragie cérébrale, perdraient avec la parole ce que l'on appelle vulgairement la conscience. C'est ce que l'on paraît constater ; mais M. Stricker met le doigt sur la cause. Que l'on parle, que l'on lise ou que l'on entende parler, penser c'est parler, ou c'est répéter faiblement les paroles lues ou entendues. En d'autres termes, les idées sont représentées par des mots, et les mots ne sont autre chose qu'une certaine combinaison de

(1) *Revue philosophique*, octobre 1879. Dans mon premier article sur le Sommeil et les Rêves.

mouvements musculaires. M. Stricker est d'ailleurs disposé à admettre que l'on pourrait penser à l'aide d'autres combinaisons motrices que celles de l'appareil vocal.

Il ne peut être ici question de résumer l'argumentation serrée de l'auteur, ni de critiquer en détail chacune de ses assertions. Plusieurs d'entre elles sont contestables. Je n'en relèverai qu'une, parce qu'elle me touche de près. L'auteur consacre tout un chapitre à discuter une des observations que j'ai opposées à une théorie émise antérieurement par lui sur l'illusion, et il me range ou plutôt est tenté de me ranger dans la catégorie de ceux qui, comme MM. Meynert et Kussmaul, voient dans les mots des images de sons. C'est là une erreur. S'il a lu mon quatrième article sur *le Sommeil et les Rêves* (*Revue philosophique*, avril 1880), il aura pu se convaincre du contraire. Pour moi, toute pensée est un mouvement et non une sensation, et correspond à une certaine attitude corporelle. Dans ma *Théorie de la sensibilité*, j'énonce cette proposition que la condition unique, nécessaire et suffisante de toute perception, c'est la faculté de se mouvoir en sachant qu'on se meut. Mais il est un point où je me sépare complètement de M. Stricker, et je serais même porté à croire que son système l'a entraîné à son insu au delà de ce qui était absolument requis. C'est lorsqu'il croit que les sensations auditives — ne parlons pas des sourds-muets chez qui l'ouïe a été remplacée par le toucher ou la vue — n'entrent pour rien dans la représentation du mot. Il est clair que c'est en cherchant à imiter les sons entendus que nous avons fait l'éducation de notre appareil vocal, et que cette association naturelle et indispensable est tellement puissante que nous ne pouvons penser à la syllabe *ma*, par exemple, sans en avoir comme une audition affaiblie. Le chef d'orchestre qui lit une partition, dispose sans aucun doute tout son être de manière à reproduire aussi fidèlement que possible ce qu'il éprouvera lors de l'exécution de l'œuvre, et il entend ainsi intérieurement tous les effets instrumentaux qu'il se représente. En un mot, si la pensée est un mouvement ou une combinaison de mouvements musculaires, ces mouvements ont pour but et pour effet de nous procurer des sensations.

Je dois d'ailleurs rendre au savant professeur cette justice qu'il tire jusqu'au bout les conséquences de son principe. Il ne désespère pas de voir un jour les sourds-muets recevoir une éducation qui mette à leur portée les jouissances musicales. Il suffirait pour cela, d'après lui, de leur donner artificiellement les moyens d'imprimer à leur gosier les mouvements appropriés. Je doute fort, s'ils parvenaient à les reproduire, ce que, en théorie, je ne regarde pas comme impossible, que ces mouvements leur rappelaient autre chose que les gestes dont on se servirait pour les leur apprendre. Si M. Stricker en pense autrement, il doit aussi entrevoir un avenir où l'on fera goûter aux aveugles-nés les chefs-d'œuvre des Raphaël et des Rubens.

Je voudrais également rendre compte d'un opuscule tout aussi intéressant et tout aussi profond que celui que je viens d'analyser, émané de la plume savante, lumineuse et élégante à la fois de M. William James, assistant-professeur de physiologie à l'université d'Harvard à Boston.

Ce mémoire a été lu à la fête cinquantenaire de la Société des sciences naturelles de cette ville. Il est intitulé : *du Sentiment de l'effort*. Il touche aux questions les plus ardues et notamment à celle de la liberté.

Je disais tantôt que la perception n'est possible que chez l'être qui a la faculté de se mouvoir en sachant qu'il se meut. Il faut donc qu'il ait le sentiment de ses efforts et de leurs résultats. Quel est le siège de ce sentiment? Sur ce

point, la doctrine la plus généralement admise — et, c'est tout dire, défendue par M. Wundt — c'est qu'il réside dans les nerfs du mouvement eux-mêmes. Cette opinion s'appuie, entre autres arguments, sur un postulat de Lewes, c'est que les nerfs moteurs ayant la même structure que les nerfs sensibles, il est naturel de leur attribuer la même fonction. M. James, lui, soutient que le sentiment du mouvement produit résulte des sensations que nous fait éprouver le déplacement des parties de notre corps. On objecte à ceci qu'on peut faire des efforts dont volontairement on empêche le résultat, comme, par exemple, quand on fait le geste de presser la détente d'un pistolet. D'où vient le sentiment, puisqu'il n'y a pas de mouvement produit? De l'arrêt qu'on imprime à l'appareil respiratoire, répond M. James, adoptant sur ce point l'opinion du Dr Ferrier. (Voir le livre de ce dernier sur *les Fonctions du Cerveau*.) On dit encore — et cet argument passe pour invincible — qu'un œil paralysé, soit, pour fixer les idées, l'œil droit dont le muscle externe serait en tout ou en partie incapable de fonctionner, voit les objets déplacés vers la droite. L'objet sera en face de lui ou à peu près, et il le jugera complètement sur le côté. C'est donc l'effort et non le mouvement produit qui nous donne des indications sur la position des choses vues. A cela M. James réplique qu'on oublie de tenir compte des indications de l'œil sain qui, bien que couvert — car ces sortes d'expériences se font uniquement avec l'œil malade — se tourne comme s'il pouvait voir, et qui, soumis à un grand effort, vient influencer notre jugement en jetant dans la balance les sensations musculaires qu'il nous fournit.

Il ne m'appartient pas de prendre parti, ni, à plus forte raison, de juger le débat qui s'élève entre les partisans de l'une et de l'autre opinion. Je penche cependant du côté de M. James. Je me permettrai seulement de lui signaler des expériences que j'ai faites autrefois et qui avaient pour base le sentiment de l'effort. (Voir mon *Étude psychophysique sur les sensations de lumière et de fatigue*.) Je me proposais de rechercher d'après quelle loi décroîtraient les effets obtenus par des efforts égaux répétés sérieusement à courts intervalles. Si on déforme un ressort plusieurs fois de suite et chaque fois le plus possible, les déformations successives vont diminuant. C'est ce qu'indique la théorie et c'est ce que l'expérience vient de confirmer. Jusqu'à quel point ceci est-il en conformité avec la thèse soutenue par M. James, je ne saurais le dire pour le moment.

Les pages les moins intéressantes de cet opuscule ne sont pas celles où l'auteur traite de la volonté et du libre arbitre. Dans les mouvements volontaires il y a, d'après l'auteur, à distinguer quatre termes, ni plus ni moins : l'idée préliminaire de la fin à atteindre, l'expression de la volonté ou le *fiat*, une contraction musculaire appropriée, le sentiment de la fin accomplie. Pour M. James, la volonté ne sort pas de la sphère mentale, de la sphère des idées — l'attention, la foi, l'affirmation, la volition, sont des opérations analogues, ayant trait au conflit des idées, et ayant pour résultat final de mettre l'une ou l'autre en relief. Vouloir, c'est désirer la réalisation d'une fin plutôt que d'une autre; croire et affirmer, c'est admettre la réalité de l'objet d'une certaine idée opposée à celles qui sont niées ou révoquées en doute. On sait dans quelles perplexités la question du libre arbitre (*liberum arbitrium indifferentiæ*) jette notre intelligence. M. James a trouvé le moyen d'écrire sur ce sujet rabattu des pages neuves et piquantes. Le paresseux, l'ivrogne, le poltron, ne s'avisent jamais de dire qu'il leur faut un acte de volonté ni qu'il leur en coûte des efforts pour s'abandonner à la fainéantise, à la

boisson, à la couardise. L'effort se porte toujours du côté des motifs moraux et jamais du côté des motifs sensuels. C'est sur ceux-ci qu'on parle de victoire remportée. Il semble que la force de la sensualité soit une quantité fixe, qui ne peut être annulée que par une certaine quantité d'effort volontaire, venant s'ajouter à la force morale et antagoniste. Celui qui se livre à ses passions ou à ses instincts suit la ligne de moindre résistance; mais celui qui accomplit son devoir, quoi qu'il lui en coûte d'ailleurs, a le sentiment d'avoir suivi la ligne de la plus grande résistance. Sans doute, les adversaires du libre arbitre peuvent, en tout état de cause, se tirer d'affaire et soutenir que l'on suit toujours la ligne de moindre résistance; il leur suffit de faire un cercle vicieux de définition; mais il leur resterait quand même à expliquer ce sentiment indéniable, qui se fait jour, malgré nous, dans le langage spontané de la vie ordinaire.

M. James essaie de nous faire comprendre que la lutte s'établit et se limite entre la volonté et une idée dont l'esprit se refuse tantôt à admettre la réalité, et tantôt à poursuivre la réalisation. En effet, l'effort volontaire est loin d'être toujours en proportion avec l'effort musculaire. Quel effort musculaire faut-il, par exemple, pour sortir du lit, pour se laver à l'eau froide dans le cœur de l'hiver, pour rester immobile en face du danger? Et pourtant qui n'a éprouvé combien parfois il est dur et pénible de céder en pareils cas aux injonctions de la volonté? La résistance est donc uniquement dans l'idée des sensations désagréables qui accompagneront le mouvement ou le repos voulu.

Avons-nous ou n'avons-nous pas de libre arbitre? Les éléments de la question étant contents exclusivement dans le monde idéal, on peut, suivant ses goûts et ses aspirations, se prononcer pour l'une ou l'autre alternative. M. James a foi dans son libre arbitre, mais il ne conteste pas à autrui le droit de se complaire dans la croyance contraire.

Je n'en dirai pas davantage, espérant que les quelques lignes qu'on vient de lire feront suffisamment sentir quel intérêt présente le mémoire de M. James. Il est, par parenthèse, assez curieux de voir un physiologiste se prononcer pour le caractère exclusivement psychologique de la volonté. Il n'a pas tranché le problème; il en a dévoilé un aspect nouveau, et ce n'est pas là un mince mérite. Récemment, M. Bousinesq l'envisageait sous le côté mathématique, et sa tentative, tout ingénieuse qu'elle est, ne lui a pas fait faire un pas. Peut-être serait-il utile de le considérer au point de vue de la mécanique, et de poursuivre si possible, jusqu'à son origine première la production de tout mouvement volontaire. M. James voit un abîme entre le monde réel où s'agitent les forces et le monde idéal où s'exerce la volonté. Nous ne savons jusqu'à quel point il a raison. Une chose est certaine, c'est que peu de lecteurs seront tentés de s'en tenir à la conclusion humoristique et légèrement sceptique à laquelle il se rallie. Nous attendons de lui sur ce point de plus amples éclaircissements. J. DELBŒUF.

Musée royal d'antiquités et d'armures. Musée de Ravestein. Notice par E. de Meester de Ravestein. Bruxelles. 1 vol. in-8°.

L'origine de cette magnifique collection, évaluée à plusieurs centaines de mille francs et dont le généreux possesseur a, comme on le sait, fait don à l'Etat, remonte à l'époque où M. de Meester était ministre de Belgique en Italie. Une grande partie des objets dont elle se compose proviennent de collections célèbres d'Anastasi, Strozzi, Massari, Lambruschini et bien d'autres;

elle s'est accrue de pièces d'élite acquises aux ventes Raiffé, Pourtalès, du prince Napoléon, etc., et constitue aujourd'hui un ensemble imposant, digne d'être recommandé à l'attention des archéologues et de ceux qui s'intéressent à l'étude de l'art ancien, art égyptien, art étrusque, art grec, art romain etc., dans toutes ses manifestations. Le catalogue qui vient de paraître (résumé du grand catalogue en deux forts volumes in-4°, qui seront prochainement suivis d'un troisième) réunit en un petit format un aperçu synthétique des connaissances actuelles sur l'ensemble de chacun des groupes de la collection et, sous chaque numéro, un commentaire substantiel, qui résume les données fournies par la science au sujet de l'objet décrit. Tout cela est rédigé avec méthode, avec clarté, et la lecture en est attrayante.

Il y a cependant une restriction à placer à côté de l'éloge. M. de Meester de Ravestein avait, dans son grand catalogue, étudié les relations des peuples anciens les uns avec les autres; il avait notamment suivi l'art assyrien dans ses pérégrinations et ses transformations, en Asie Mineure, dans l'Archipel, en Egypte, en Italie; lui qui n'avait pas hésité à signaler la parenté indéniable de certaines antiquités étrusques avec les antiquités mexicaines, qui avait insisté sur les remarquables découvertes d'antiquités égyptiennes très pures dans l'Italie anté-romaine, se refuse aujourd'hui à admettre, ce qui est scientifiquement établi et accepté partout, l'existence de rapports anté-romains de l'Italie antique avec le Nord de l'Europe, à raison du commerce de l'ambre. La découverte dans le Mecklembourg et même en Belgique (1) de ces urnes en forme de huttes comme celles qu'on a découvertes sous le pélerin d'Albano, la trouvaille de ces seaux cylindriques à cannelures horizontales, de ces oenochoës à bec relevé comme on en fabriquait aux environs de l'antique Felsina, devenue depuis Bologne, de ces casques coniques comme on en a retrouvé récemment dans l'Etrurie proprement dite, tous ces faits mis en si grande évidence par Lindenschmit, Genthe, Helbig, Pigorini, Conestabile, Gozzadini, sont laissés de côté par M. de Meester de Ravestein, qui va jusqu'à confondre les baquets cylindriques en bois à cerceles de fer de l'époque franke, avec les seaux cylindriques de bronze, si caractéristiques, à raison de leurs larges bandes rivées, et non soudées, de l'époque antérieure de plusieurs siècles au christianisme. Pour expliquer la présence au nord des Alpes de ces objets archéo-italiques, qui sont toujours purs de tout mélange avec des objets plus récents, — témoin la découverte si remarquable d'Eygelbilsen en Belgique, à laquelle le *Dictionnaire de la Gaule, époque celtique*, a rendu un éclatant hommage, témoin encore les trouvailles de Tholey, de Walferdange, d'Irmoskeil, de Besseringen, d'Algesheim et de tant d'autres localités rhénanes, — M. de Meester de Ravestein repousse l'idée d'un courant commercial qui allait anciennement par le Rhin chercher l'ambre sur les côtes de la Baltique; il reprend celle du « Romain amateur d'antiquités », dont cependant M. Anatole de Barthélemy avait fait si bonne justice il y a plusieurs années, et soutient, contrairement au témoignage de César et de Tacite, que les routes commerciales dont les auteurs parlent, comme Aristote et Polybe en avaient déjà parlé, sont contemporaines des Romains et non antérieures à la conquête, que les *negotiatores*, commerçants, dont mainte mention se rencontre chez les auteurs anciens, au lieu d'être les précurseurs des Romains, marchaient seulement à la suite de leurs armées.

Sauf cette restriction qui porte sur une partie

(1) Une urne semblable a été trouvée dans le Luxembourg. (Coll. Geubel à Marche.)

importante du volume, car l'opinion de M. de Meester s'y reflète en plusieurs endroits, l'œuvre que nous signalons est un modèle du genre; c'est à la fois un excellent guide et un manuel dans lequel l'auteur a condensé le résultat de longues et savantes recherches. Hi.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

L'ambassade d'Espagne, lettres et dépêches de Saint-Simon, publiées avec des introductions par M. Drumont. Quantin. — *Croquis algériens*, par Ch. Jourdan. Quantin. — *Le Couvent de Marienberg*, par M^{me} de Hillern, traduit par Gourdault. Hachette. — *Le Mari*, par Ernest Daudet. Plon.

Sans insister sur la préface que M. Drumont a mise en tête de sa publication, — préface écrite d'un style assez vif et piquant — nous ne parlerons dans cette revue sommaire que des lettres et dépêches de Saint-Simon. M. Drumont se plaint de ne pouvoir publier que *L'Ambassade d'Espagne*, et il se plaint, nous le reconnaissons encore, avec verve; mais il ne peut anticiper sur les droits acquis. M. de Boislesle a obtenu, avant lui, la permission de compiler et d'extraire les papiers de Saint-Simon, sauf le *Parallèle*, que M. Faugère publie à l'instant même. Laissons donc de côté cette discussion pénible; nous comprenons parfaitement le dépit et la mauvaise humeur de M. Drumont; cette petite colère nous a valu du reste une préface d'allure cavalière qui se lit avec agrément; mais il faut en prendre son parti et ne pas accuser d'illibéralisme et la nouvelle commission et la nouvelle direction des archives qui n'en peuvent mais. Félicitons plutôt M. Drumont d'avoir indiqué dans sa préface ce qu'il a vu des papiers de Saint-Simon et de nous donner une idée de chaque volume qu'il a rencontré, soit dans le *Petit fonds de Saint-Simon*, soit dans des fonds divers; félicitons-le surtout d'être le premier à publier une de ces œuvres inédites de Saint-Simon, réclamées depuis si longtemps et avec tant d'instances par les érudits: le premier il a, selon sa propre expression, mis Saint-Simon dans la circulation et proclamé que la porte de la prison qui retenait ces manuscrits devenus légendaires est enfin ouverte. Après son introduction générale, M. Drumont a composé une introduction particulière, concernant l'œuvre qu'il publie; il nous y raconte comment et à quelle occasion Saint-Simon fut envoyé comme ambassadeur en Espagne, avec quel éclat et quelle magnificence il y fut reçu. On sait, d'ailleurs, que Saint-Simon a parlé de son ambassade dans ses *Mémoires*; M. Drumont a eu l'excellente idée de publier également cette partie des *Mémoires*, sous forme d'annexe et de complément aux lettres et dépêches. Nous avons relu ce fragment de la grande œuvre de Saint-Simon, qui fait revivre à nos yeux la cour d'Espagne: on y voit, peinte dans les moindres détails et en traits saisissants, l'existence du ménage royal, travaillant dans le lit même aux affaires de l'Etat et recevant les grands officiers, le roi soutenu par plusieurs coussins et couvert d'un manteau, la reine assise sur son séant et tenant à la main un ouvrage de tapisserie; on y assiste, pour ainsi dire, à tous les actes de cette cour espagnole, toute bourgeoise, tout enveloppée de mélancolie: là encore, comme dans le reste des *Mémoires*, Saint-Simon analyse les caractères et peint les objets extérieurs avec une vigueur incomparable et cette faculté incroyable de donner la vie à tout ce qu'il touche; c'est, dit M. Drumont, la double vision du moraliste et de l'artiste se réfléchissant en des pages pleines de profondeur et de couleur, fécondes à la fois en pensées et en images. Les lettres et dépêches de Saint-Simon, relatives au même sujet n'offriront pas le même intérêt; M. Drumont l'avoue, lui aussi, et recon-

naît qu'elles ne serviront que médiocrement à la réputation du duc et pair. Mais, tout d'abord, selon le mot même de l'éditeur, elles ont le mérite d'être absolument inconnues; puis, elles montrent dans Saint-Simon le personnage officiel; enfin et surtout, elles contribuent à nous faire connaître l'homme plus à fond. Saint-Simon, le juge terrible et implacable, le puritain austère, l'homme rectiligne, sacrifié aux exigences de la politique; *il est avec l'Etat des accommodements*. Le même Saint-Simon, le chevalier de principes, qui méprisait cordialement Dubois et plaçait le portrait de ce maraud dans sa garde-robe près de sa chaise percée, fait dans ses lettres l'éloge du ministre et lui adresse ses remerciements; lui, l'honnête homme par excellence, il encense Dubois en plein visage. Au reste, Dubois ne joue pas un trop mauvais personnage dans cette affaire de l'ambassade d'Espagne; M. Drumont le montre finement. Ce coquin de Dubois, si lestement traité par le Régent et si outrageusement malmené par Saint-Simon, était un fort habile homme; il sauvegardait les intérêts français; il sut, avec une merveilleuse perspicacité, démêler les desseins des adversaires de son gouvernement; il avait une prodigieuse puissance de travail, et dans ses lettres et ses dépêches, concernant le mariage espagnol, il expose ses idées avec une netteté, il développe ses arguments avec une force qui rappellent les plus belles années de la diplomatie de Louis XIV; quelles jolies lettres il écrit à Saint-Simon, et avec quel art il se moque de son ambassadeur, qu'au fond il n'aimait guère! Les lettres de Saint-Simon n'ont pas ce charme; les phrases en sont touffues et comme embarrassées les unes dans les autres; la correspondance n'offrait pas à la pensée du puissant écrivain un cadre assez vaste; il ignorait l'art de babiller gentiment, de railler finement, de dire toutes choses d'une façon à la fois légère, gracieuse et piquante. A cet égard, Dubois l'emporte sur Saint-Simon, et la publication de M. Drumont l'aura quelque peu réhabilité. D'ailleurs, ce n'est pas seulement un homme de plume qui trouve de jolies tournures pour exprimer sa pensée; c'est aussi un politique de grande adresse. Quand on veut, dit M. Drumont, apprécier dans toute sa tristesse le degré d'infériorité où nous sommes tombés au point de vue du personnel gouvernemental, ce n'est pas d'après Richelieu, Mazarin ou Lionne qu'il faut juger les ministres de nos dernières années; c'est à des hommes comme Dubois même, qui ne sont pas cependant des types bien admirables, qu'il faut les comparer.

Les *Croquis algériens* de M. Charles Jourdan sont l'œuvre d'un touriste curieux et spirituel, qui sait voir et noter toutes choses, et qui accompagne son récit de réflexions piquantes. Il nous mène d'abord à Alger, où les petits indigènes courent après lui en l'appelant M. *Didon*; nous-mêmes, si nous allons un jour à Alger, nous entendrons les gamins nous donner ce nom qui est celui des Français dans tout l'Orient. N'y voyez pas une allusion à l'infortunée reine de Carthage; c'est l'expression familière *dis donc*, devenue un sobriquet. Mais notre voyageur ne se borne pas à visiter Alger, son marché, ses vieilles rues, etc.; il nous conduit à Saint-Engène, aux coteaux de Mustapha, à El-Biar et dans ce pâté montagneux de la Bouzaréah qui, quoique à une faible distance d'Alger, n'a pas encore subi l'influence de la civilisation française. M. Jourdan ne cesse d'admirer ce coin de terre constamment baigné de lumière; heureux, s'écrie-t-il, les gouverneurs qui habitent la somptueuse résidence de Mustapha! Encore faut-il que ces gouverneurs n'aient pas l'incessante mobilité de M. Albert Grévy qui ne fait que voyager d'Alger à Paris et de Paris à Alger, et qui semble préférer une séance du Sénat ou une traversée sur la Méditerranée aux

marbres et aux fleurs du palais de Mustapha ! Les Anglais sont plus amoureux du soleil d'Algérie que le gouverneur actuel ; ils forment à Alger une véritable colonie. Tant mieux, car chaque hiver ils laissent beaucoup d'argent dans la ville ; mais pourquoi, là comme ailleurs, les miss anglaises choquent-elles le regard par leur manque de grâce et les couleurs discordantes de leur costume ? D'Alger, M. Jourdan s'est rendu à Oran ; il admire la persévérance et l'ardeur au travail des Oranais ; pas un qui ne veuille agrandir son domaine ; personne chez eux ne se repose, et jusqu'au dernier souffle ils disent « encore ! » ; c'est là surtout que l'initiative individuelle fait des prodiges. Après Oran, Tlemcen, cette fraîche oasis qui a vu tant de combats et qui fut conservée à la France par Mustapha-ben-Ismaïl, chef des Coulouglis. M. Jourdan a raison de citer le nom de ce vaillant guerrier qui garda Tlemcen pour nous, sans nous et malgré nous : durant six ans, il lutta contre les Arabes et ne fut sauvé que par l'arrivée, à marche forcée, d'une colonne du maréchal Clauzel ; Abd-el Kader faillit être fait prisonnier dans cette journée ; Youssouf le poursuivit à outrance ; le salut de l'émir, le destin de l'Afrique dépendit de la vitesse d'un cheval. Bou-Meddine, que M. Jourdan visite ensuite, est une ville toute musulmane, pleine de silence, semblable à « une ruine habitée par des vivants ». Biskra offre un « décor peu familier à l'œil parisien » ; on y rencontre des forêts de vrais palmiers et des troupeaux de vrais chameaux. Dans les forêts, des hommes juchés sur le haut des palmiers, abattent la tête de ces beaux arbres et creusent au sommet du tronc un vaste entonnoir où ils puisent une liqueur limpide, douce et piquante comme le champagne ; on peut penser que nos soldats ne se font pas faute de boire ce vin de palmier ; il a été défendu aux Arabes de leur en vendre, mais il est si facile de se cacher dans les fossés de la ville et les taillis des environs ! M. Jourdan ne se borne pas à décrire les endroits pittoresques, les villes curieuses qu'il visite ; les coutumes et les mœurs de la population arabe ont aussi attiré son attention, et il leur consacre un grand nombre de ses croquis : *les Arabes chez eux*, tel est le titre d'une de ses études. Le trait principal qui l'a frappé, c'est la simplicité de l'indigène, son horreur pour les commodités et les raffinements de notre civilisation, son attachement inébranlable aux outils primitifs et aux instruments de travail que lui ont légués ses ancêtres et qu'il laissera à son tour à ses enfants et à ses petits-enfants. Il nous introduit dans un intérieur arabe, nous fait assister aux scènes journalières de la vie de famille, nous montre les femmes attelées à un labeur incessant, mais laissant leur langue aller leur train comme dans une cage de fauvettes ; les enfants tranquilles, graves, sont l'opposé de nos bambins français si turbulents et si gais. Les types les plus curieux de la colonie défilent devant nous : le *bourriquotier*, le conducteur d'ânes, de l'oasis de Mzab, qui vient conquérir à Alger une modeste fortune en transportant la chaux et les pierres ; le *khrammès*, fils d'opprimés, opprimé lui-même, comme le sera aussi son enfant, obstinément attaché à la glèbe, et cultivant pour d'autres une terre qui ne lui donne que le cinquième de ses produits ; l'Espagnol, toujours terrassier, maçon ou manoeuvre, mais qui ne fait que passer dans la colonie, le Limousin de ce pays-là ; le Maltais, invariablement chevrier ou aubergiste ; le juif, aussi industriel, aussi âpre au gain, aussi riche « en Alger » que partout ailleurs, et fier du titre de citoyen français que le gouvernement de Tours lui a octroyé en 1870, etc. Le livre de M. Jourdan est donc un des plus intéressants, un des meilleurs que nous possédions sur l'Algérie ; il se lit facilement, car l'auteur a un style

agréable et sans lourdeur (nous n'aimons pas le mot *enverduré* p. 41) ; il plaira à tous ceux qui ont déjà visité notre colonie française et qui retrouveront avec plaisir, dans ce volume, leurs impressions et leurs souvenirs, gracieusement retracés ; quant à ceux qui ne connaissent pas l'Algérie, ils suivront volontiers M. Jourdan à travers les méandres de son récit, à droite, à gauche, chez l'Arabe ou chez le Kabyle, dans la ville ou l'oasis, leur guide étant un observateur exact, consciencieux, fidèle et qui donne à ses observations une forme pittoresque et vivante.

M. Gourdault s'est fait l'introduit, en France, des romans de M^{me} de Hillern ; il a déjà traduit la *Geierwally* sous ce titre : *la Fille au Vautour* ; il vient de mettre en français un autre roman de cette dame, paru il y a un an dans la *Deutsche Rundschau*. Ce roman porte en allemand un titre, traduisible, il est vrai, mais qui ne dirait rien au lecteur français : *Und sie kommt doch* ; M. Gourdault a bien fait de changer ce titre et de le remplacer par celui-ci : *Le Couvent de Marienberg*. C'est, en effet, dans ce cloître que se passe en grande partie le récit de M^{me} de Hillern. (Marienberg est dans le Tyrol, non loin de la source de l'Adige.) Nous souhaitions à ce roman, où M^{me} de Hillern déploie ses qualités habituelles, un vif succès, mais nous n'osons trop le prophétiser. Il nous semble que les romans historiques ne sont plus guère à la mode, et que Dumas et son école ont blasé là-dessus le public français ; les progrès croissants de la critique et des études de psychologie ont mis en faveur le roman de mœurs ; les peintures de la société contemporaine, si peu profondes qu'elles soient, sont préférées aux études historiques, même les plus fouillées. Pourtant M^{me} de Hillern a su trouver des couleurs vives et saisissantes pour peindre les personnages de l'époque où elle a placé son roman ; elle nous transporte en plein XIII^e siècle, au milieu de la féodalité, à une époque de superstition et de fanatisme à demi-sauvage ; elle nous montre les moines et les chevaliers de ce temps-là, et parmi les moines du couvent de Marienberg, quelle variété de types, quelle diversité de caractères ! Avec quel talent M^{me} de Hillern a représenté le bon prieur ; le savant Wiso (plutôt que Wyso), historiographe et légiste du monastère, caustique, bavard, porté à la bonne chère ; l'austère et sombre Correntian qui envie les heureux de ce monde et qui souhaiterait d'ensevelir l'univers dans le deuil et la tristesse ; Conrad le Tauréau, le vigoureux moine que l'on redoute au dehors pour sa force physique, etc. ! Toutefois, le denouement du roman laisse une impression poignante. On s'étonne qu'une femme, que son sexe prédestine à la finesse, à la délicatesse, aux sentiments doux et tendres, ait imaginé ces infortunes et ces crimes ; le talent de M^{me} de Hillern nous semble trop robuste et trop implacable ; on serait tenté de la prier d'être plus compatissante pour ses héros et de ne pas trop exciter chez ses lecteurs les émotions douloureuses. Mais si l'auteur avait adouci les malheurs de Donat, s'il avait épargné au pauvre enfant ses cruelles tortures, s'il n'avait pas appelé la vengeance du comte sur le couvent, le roman serait-il ce qu'il est, aurait-il encore sa tragique beauté ? La traduction française mérite de grands éloges ; elle unit deux qualités qui pour beaucoup de traducteurs sont inconciliables, l'exactitude et l'élégance.

Nous faisons naguère ici même l'éloge d'un roman d'Ernest Daudet, *Madame Robernier*, et nous croyions voir dans cette œuvre les marques d'un talent vigoureux et mâle ; il nous semblait que M. Ernest Daudet devenait plus mûr et plus rassuré, que l'intrigue de son roman était plus fortement nouée, que les caractères étaient d'un dessin plus ferme, et que si la

donnée manquait peut-être d'originalité, l'art faisait oublier la banalité de la matière. Nous n'aurons qu'à répéter les mêmes éloges en parlant du *Mari*. Le sujet n'est pas très neuf, et bien avant M. Ernest Daudet, on a représenté un mari quittant le foyer conjugal pour courir les aventures en compagnie d'une *femme de feu* et, après quelques années de vie vagabonde, revenant, le cœur flétri et le corps usé, à ses enfants et à l'épouse fidèle, qui l'attend toujours et le reçoit sans colère. Cependant, la fin du roman de M. Daudet n'a rien de commun ni de vulgaire ; il est, à notre avis, fort ingénieux d'avoir imaginé l'amour de Marianne et de Bernard ; cette passion d'ailleurs, si pure, si chaste, si discrète, si intense pourtant, est merveilleusement décrite ; rien de plus attachant que la peinture de cette admirable tendresse qui se dérobe et se cache, mais qui se marque néanmoins dans mille petits détails et qui éclate un jour, plus vite que ne l'auraient voulu les deux amants. Heureusement cette belle passion n'est pas destinée à consumer lentement les deux êtres qui la ressentent et à mettre le comble à leurs malheurs ; l'obstacle, qui lui interdit une satisfaction légitime et légale, disparaît (de par la volonté de M. Daudet, on le sent trop), et le monde — le monde des romans — compte deux heureux de plus. Le personnage de Bernard a une certaine grandeur ; nous reprocherons toutefois à Saurel, quelque juste qu'il ait été son indignation et si excusable que soit en pareil cas la vengeance, d'avoir tué ce malheureux Nancre ; le pauvre jeune homme ne méritait pas un châtiement si terrible, et sa mort nous gêne un peu le rôle de dévouement et d'abnégation que joue dans le roman Bernard Saurel. Le portrait de Marianne est exquis. Le style est aisé, agréable, abusant parfois des longues phrases. Au fond, le livre que j'ai lu avec plaisir, et dont je recommande la lecture, est encore un plaidoyer pour le divorce. J'allais oublier les paysages dont fourmille le roman et que M. Daudet a mêlés habilement aux divers actes de son drame : ces descriptions de l'opulente Normandie et de la chaîne sauvage de l'Estérel ne sont pas un hors-d'œuvre inutile, et nous n'engageons pas le lecteur à les laisser de côté pour ne suivre que l'action elle-même ; ce roman est un de ceux où il faut tout lire, sans sauter une page et en se laissant entraîner par le rapide courant du récit. On me permettra de clore ce compte rendu par une réflexion que je crois juste. Dernièrement un journal anglais — que nous ne voulons pas nommer, parce qu'il a manqué de tact en cette circonstance et qu'il est d'ordinaire plus courtois — reprochait à M. Ernest Daudet d'abuser de la renommée de son frère et de se servir de la similitude du nom pour donner la vogue à ses romans. Accusation absurde, s'il en fût, pour qui connaît M. E. Daudet, la noblesse de son caractère et son amitié passionnée pour son frère, qu'il a précédé, du reste, dans la carrière des lettres. Tout récemment, un journal allemand, parlant de M. Alphonse Daudet, lâche cette phrase crue : *Daudet, nämlich derjenige Daudet*, « *der Talent hat* », *Alphonse, nicht Ernest*. Est-ce faire preuve de bon goût, nous le demandons, que de comparer M. Alphonse Daudet et M. Ernest Daudet dans des cas où cette comparaison est hors de raison ? Et parce que M. Alphonse Daudet a composé *le Nabab* et *les Rois en exil*, parce que sa renommée est plus grande que celle de son frère, s'en suit-il que M. Ernest Daudet n'ait pas de talent ? Il nous répugne de faire entre les deux frères une comparaison que personne n'exige ; mais protestons de toutes nos forces contre les journalistes qui se plaisent à exalter Alphonse aux dépens d'Ernest ; et — nous permet-on de l'ajouter ? — nous remarquons avec satisfaction qu'ils sont étrangers : un Fran-

çais, semble-t-il, se garderait bien d'aussi blessantes personnalités, et, loin d'établir un parallèle entre les deux Daudet, il se réjouirait de voir chez les deux frères le même amour des lettres, la même ardeur au travail, le même dédain du succès facile et malsain; il les montrerait plutôt — et telle est la vérité — luttant pour la même cause comme deux vaillants combattants qui s'estiment et qui s'aiment, et qui applaudissent chacun tendrement et sans envie à leurs efforts.

A. M.

BULLETIN.

M. Tiberghien, l'éminent professeur de philosophie de l'Université de Bruxelles, vient de publier, chez Mayolez, une deuxième édition de son livre intitulé : *Introduction à la philosophie et préparation à la métaphysique*. Il l'a enrichie d'une préface qui sera remarquée, parce que l'auteur, sans se laisser intimider ni par les réfutations de l'école ultramontaine ni par les dédains des positivistes, s'y affirme une fois de plus partisan dévoué du système de Krause, introduit en Belgique par son ancien maître, M. Ahrens. Cette persistance est d'autant plus louable et plus honorable, que le krausisme n'a jamais compté, en Allemagne même, que de rares partisans; il y a certes du courage à dire :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Mais M. Tiberghien est convaincu comme un apôtre. La doctrine de Krause, à ses yeux, n'est rien de moins qu'une doctrine de salut pour la philosophie et pour la société.

C'est en étudiant de près le mouvement contemporain qu'il a été appelé à poser les jalons de la démonstration de sa thèse. « Le désarroi est complet, dit-il, nul accord entre les penseurs. La possibilité même de la métaphysique comme science est remise en doute. » Qui est, en définitive, responsable de cette situation? Évidemment Kant, qui a creusé un abîme entre la raison et l'entendement discursif. Celui-ci ne s'applique qu'aux objets de l'expérience; mais du moins il marche sur un terrain ferme, tandis que l'idéal de la raison n'est qu'un idéal à jeter par-dessus bord. Ainsi fait-on aujourd'hui. On n'accepte plus que le contrôle de l'expérience, qui a qualité pour tout vérifier et ne connaît point de limites à son monopole.

Et pourtant — « s'il y a quelque chose d'universel, de nécessaire, de catégorique dans toutes nos connaissances rationnelles, mathématiques ou philosophiques, » cet élément *a priori* ne subsiste-t-il pas indépendamment de toute expérience? Ne serait-il pas la condition même, le guide de toute vérification expérimentale? Or, il y a quelque chose d'absolument vrai : M. Spencer, tout en proclamant que nous ne possédons que des notions relatives, ne songe pas à le nier. Comment sait-il cela pourtant? Ce n'est pas l'expérience qui le lui a appris : il y a donc pour nous une autre lumière.

Décidément, sous peine de compromettre la science des phénomènes en même temps que celle des principes, il est impossible de dénier à la raison une légitime compétence. De ce que nous ne pouvons tout savoir, il ne s'ensuit pas que nous soyons condamnés à une complète ignorance de l'absolu, de l'infini. Ni mysticisme théologique, ni plat sensualisme. L'essentiel c'est de refaire la critique de Kant, de la redresser, de la compléter. Il s'agit de « reconstituer la science dans ses principes, » et de là « une série indéfinie de conséquences pratiques qui doivent éclairer toute l'activité morale, sociale et religieuse de l'humanité. » Telle est l'œuvre de Krause, telle est l'œuvre que M. Tiberghien entreprend après lui.

La question capitale, préliminaire, inévitable, c'est la question de la méthode. L'auteur montre très bien que l'analyse seule ou la synthèse seule ne sont pas toute la méthode, et qu'il n'y a pas nécessairement divorce entre le réel et l'idéal. Nous

touchons ici au grand problème de l'immanence et de la transcendance, c'est à-dire du panthéisme et de la personnalité du principe divin. Ces deux notions ne sont pas incompatibles, selon les krausiens : Dieu est tout l'Être, mais il est aussi l'Être suprême, et bien qu'indéterminé, si on le prend en lui-même, il revêt les caractères de la détermination dès qu'on le compare aux êtres déterminés qui sont en lui. Ici, MM. Vacherot, H. Spencer, Mansel, sont tour à tour pris à partie, comme M. le chanoine Dupont, de Louvain, l'a été, de son côté, à propos de ses distinctions scolastiques.

M. Tiberghien frappe souvent juste; sa critique est d'autant plus pénétrante qu'elle est foncièrement loyale. Mais suffit-elle à nous convaincre de l'infailibilité des principes découverts par l'analyse psychologique telle que l'entend Krause? Nous aurions bien des choses à dire là-dessus, non pas seulement à propos de la préface, mais à propos de l'ouvrage même. Suspendons notre jugement jusqu'à la publication prochaine de la *Métaphysique*. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que l'auteur s'est montré pour les écoles exclusives un adversaire vraiment redoutable. Ajoutons que le style sobre et net de M. Tiberghien, dégagé de toutes formules pédantesques, vient puissamment à la rescousse de ses arguments. Savoir énoncer tout simplement les idées les plus hautes et les plus sublimes, c'est, en philosophie surtout, un rare mérite qu'on ne saurait trop apprécier.

A. L.

— La maison Muquardt annonce la publication, sous ce titre : *Le XVI^e siècle et la Réforme*, de l'œuvre posthume du professeur J. J. Altmeyer, d'après les manuscrits acquis par la Bibliothèque royale de Belgique. L'ouvrage comprendra dix volumes; il paraîtra deux volumes par an, au prix de fr. 7.50 chacun.

— Le journal *The Nation*, de New York, annonce que le professeur Marsh vient de publier un volume refermant la description d'une partie de ses découvertes paléontologiques dans les territoires de l'Ouest. Les explorations que M. Marsh a faites depuis 1868 dans les Montagnes Rocheuses lui ont fourni la plus belle collection de vertébrés fossiles qui existe au monde; cette collection a été acquise par le Yale College. Il suffira, pour en faire comprendre l'importance, de dire que les ptérodactyles y sont représentés par 600 individus, les oiseaux mésozoïques, par plus de 100. Le volume qui vient de paraître traite des Odontornithes, les restes ornithiques les plus anciens qui aient été découverts jusqu'ici, à l'exception de l'Archæopteryx.

— Le bulletin de juillet de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur renferme une note sur l'organisation de l'enseignement supérieur en Hongrie, par M. G. Bonnier, et une étude sur l'Owens College et la création d'une nouvelle université à Manchester, par M. A. Angellier.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES D'ESPAGNE.

Madrid, 14 juin.

Les lettres que je me propose d'adresser à l'*Athenæum* pendant ma mission en Espagne, seront conçues dans le même esprit que celles qui ont été publiées l'an dernier pendant mon voyage en Grèce. Le lecteur ne peut donc s'attendre à y trouver ce qu'on appelle des impressions de voyage. Les livres de ce genre abondent pour l'Espagne: je citerai entre autres ceux de Bourgoing, le premier en date, de Th. Gautier, G. Sand, Hahn-Hahn, de Custine, Imbert, L. Teste, Wattenbach, Lorinser, Baumstark, Wood; encore la liste n'est-elle pas complète. Ce genre de littérature, d'un caractère tout personnel, brille souvent davantage par les qualités d'un style attrayant et pittoresque que par la justesse des appréciations: bien des écrivains jugent des institutions, des mœurs et des usages d'un pays dont ils balbutient à peine la langue et où

ils n'ont résidé que quelques mois, quelquefois peu de semaines, alors qu'il faudrait y séjourner plusieurs années pour le bien connaître.

Je ne tiens pas davantage à décrire tous les monuments de telle ou telle localité. Les bons guides pour l'Espagne ne sont pas difficiles à trouver. Celui de R. Ford (collection Murray), grâce surtout aux corrections faites par M. Riaño dans la dernière édition (1878), est un guide artistique sérieux. Je ne parle pas de celui de M. Germond de Lavigne (collection Joanne): il est trop insuffisant à tous les points de vue pour pouvoir rendre quelque service. Ces lettres ne seront donc que de simples notes d'art et d'archéologie, sans prétention scientifique aucune, n'ayant d'autre but que d'appeler l'attention sur des monuments peu connus ou sur certains genres qu'on ne saurait mieux étudier qu'en Espagne, tels que les cloîtres, les patios, les retables, les sillerías, la sculpture en bois... Quant aux monuments mauresques de Grenade, de Cordoue et de Séville, plusieurs savants en ont parlé avec tant de compétence que ce ne serait que dans des travaux scientifiques spéciaux qu'on pourrait se permettre de les étudier à nouveau. Je n'ai pas à répéter ce que d'autres ont dit avec plus de talent que je ne saurais le faire.

A Madrid, le musée du Prado, — peut-être le plus riche de l'Europe, — attire naturellement tout d'abord l'attention de l'artiste. Le Flamand y rencontre avec plaisir de nombreux Teniers (53), et n'est pas peu étonné d'y voir d'aussi splendides et de plus nombreux Rubens (62) qu'à Anvers. On peut connaître Rubens sans visiter le Louvre; on ne saurait apprécier l'œuvre du maître sans l'avoir étudié à Madrid. Les anciennes écoles flamandes sont aussi assez bien représentées: il faudrait cependant, même après Crowe et Cavalcaselle, les étudier à nouveau et rechercher des documents pour les attribuer tous à leurs maîtres véritables. Je songe surtout à Van Eyck et à Vander Weyden. Avec Raphaël et Titien, l'artiste reporte avec joie ses pensées vers les musées d'Italie, et bien des fois les galeries italiennes doivent envier les trésors du musée du Prado. Que ne donnerait-on pas à Rome pour posséder *et Pasmò de Sicilia* et la *Virgen del Pez* de Raphaël; et à Venise, pour acquérir l'un ou l'autre des 43 Titien, l'Ariane abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos, par exemple? Pour ce qui est des écoles espagnoles, les Goyas sont connus, Velasquez ne peut s'étudier qu'à Madrid. Quant à Murillo, les toiles du Prado comme celles de l'Académie de San Fernando peuvent déjà nous donner une idée du maître, idée bien plus haute que celle que produit ce tableau trop vanté du Louvre. Mais c'est à Séville qu'il faut étudier l'immortel artiste des Madones, de sainte Elisabeth et de saint Antoine. Je ne parle ni de Juan de Joanès, ni de Ribeira, ni de tant d'autres dont aucune œuvre n'a jamais franchi les Pyrénées. Après avoir passé une huitaine de jours à admirer quelques-unes des 2,000 toiles de cette riche galerie, — le salon d'Isabelle, cette tribune du Prado, demande à lui seul au moins deux jours d'examen, — l'artiste, la plupart du temps, se sent trop fatigué pour se livrer à l'étude des sculptures du rez-de-chaussée, et il n'a plus assez d'ardeur pour chercher si dans l'un ou l'autre coin de la ville de Philippe II ne se rencontre quelque collection d'antiques. Et l'on revient en disant: Madrid n'a que son Prado et son Musée, mais cela vaut bien le voyage. Cette opinion si accréditée est regrettable; même après avoir étudié les autres musées de l'Europe, l'archéologue trouve encore bien des sujets d'étude dans les collections d'antiquités de Madrid. Assurément, elles ne peuvent être comparées à celles de Rome, de Londres ou de Paris; elles sont loin cependant d'être sans importance.

Et d'abord la collection de bas-reliefs, de statues et de bustes antiques du musée du Prado est des plus intéressantes. M. Hübner les a décrits dans un très savant ouvrage (*Die antiken Bildwerke in Madrid*, Berlin 1862). Malheureusement l'installation laisse beaucoup à désirer : elle est faite bien plus pour la beauté du coup d'œil que pour la facilité de l'étude. La plupart des bas-reliefs sont d'un examen difficile. De plus, on y rencontre bon nombre de répliques et de copies, et aux œuvres antiques on a mêlé des sculptures modernes : quelques-unes de celles-ci ont un grand mérite; je ne citerai que celles de Pompeo Leoni (ainsi l'allégorie de la prise de Tunis par Charles-Quint). La provenance d'un grand nombre de ces antiques nous est inconnue; les plus anciennes notices qui nous soient parvenues remontent à Philippe II.

Au point de vue historique, l'œuvre la plus importante est certes le buste de Cicéron. C'est le buste le plus authentique que nous possédons du grand orateur. Celui de la collection Wellington date probablement du ^me siècle, tandis que celui-ci a dû être exécuté peu de temps après la mort de Cicéron. C'est au savant numismate Zobel de Zagroniz qui revient l'honneur d'avoir le premier appelé l'attention sur l'inscription de la base : *M. Cicero. an. LXIII*, dont l'authenticité ne saurait être contestée. Le travail est des meilleurs : il appartient bien réellement à la bonne sculpture du temps d'Auguste. La tête est un peu plus grande que nature. Le front large et haut est quelque peu ridé. Les traits sont nettement dessinés. Rien de vague ni d'indécis dans cette physionomie. Le menton est rond, le nez assez grand, de même que les oreilles. Le cou peu développé, la chevelure peu abondante. C'est une figure intéressante, calme, exprimant plutôt la bonté que l'énergie. L'absence complète de tout signe particulier prouve que l'explication généralement admise du nom de *Cicero* est erronée.

Au point de vue artistique, quatre bas-reliefs représentant des bacchantes appellent tout d'abord l'attention. Ils ont probablement fait partie d'une base cylindrique. La représentation ressemble beaucoup à celle des bacchantes de la villa Albani. La pose est animée, mais sans excès; la draperie est flottante et sculptée avec beaucoup de grâce et de finesse; les formes des corps apparaissent fort gracieusement de dessous le vêtement. Les têtes sont fort belles et expressives et rappellent les œuvres grecques. La conservation est parfaite. En les observant de près, on remarque que la sculpture de l'une d'elles (n^o 20*) est supérieure à celle des trois autres. Les formes sont plus arrondies, la vie est plus réelle, le ciseau plus fin : on voit que l'artiste y est plus maître de lui-même. On dit cette œuvre originaire de Pompéi : j'ignore ce qu'il en est; dans tous les cas, ces reliefs me semblent assez importants pour mériter des recherches spéciales.

Les bustes d'empereurs et de personnages célèbres, — plusieurs d'entre eux portent des dénominations plus qu'incertaines, — sont fort nombreux. Il y a aussi des statues de Vénus, d'athlètes, etc. Tout cela est d'un travail ordinaire et se rencontre dans toutes les collections d'antiques. Un grand nombre de bustes proviennent de fouilles faites à Tivoli, en 1779, par l'Aragonais Azara. L'œuvre la plus célèbre en ce genre, après le buste de Cicéron, est l'apothéose de Claude, trouvée en 1668 près de l'ancienne Bovillæ, et donnée par le cardinal Asciano à Philippe IV, l'ami de Velasquez et de Rubens. La tête est une copie; la partie la plus intéressante est la trophée.

Bien d'autres œuvres ne sont pas sans mérite; ainsi je remarque une grande statue de Vénus, dont la pose est analogue à celle de la Vénus de

Milo; une tête de bronze traitée avec beaucoup d'énergie; une statue de Mercure qu'on dit provenir d'Herculanum, et dont le corps est d'un très beau travail et la pose animée et vivante; une belle nymphe à la coquille, œuvre d'un grand mérite, mais fort mal restaurée; un bon satyre portant très naturellement un bouc sur les épaules. Mais citons surtout une tête grecque, trouvée à Tivoli, qu'une fausse inscription appelle Phérécyde, l'œuvre la plus archaïque du musée et qui fait songer aux Eginètes; un beau buste de Gaulois, reconnaissable à son collier; une tête représentant peut-être Achille avec l'égide, œuvre grecque de la meilleure époque de l'art, et ce célèbre groupe de San Ildeonso qui ornait jadis la villa Ludovisi. Peu d'œuvres artistiques ont été plus discutées. Je la tiens pour une représentation des Dioscures; et, malgré son grand mérite, il m'est difficile d'y reconnaître un travail grec, comme on l'a soutenu si souvent. Le travail est correct, la pose calme et sculpturale, la forme arrondie, l'expression excellente; mais l'ensemble manque de chair et laisse cette impression froide propre même aux meilleures productions de l'époque romaine. Ceci n'empêche pas que l'œuvre ait une grande valeur et ne soit une des meilleures pièces de la collection.

Je ne dirai rien des cinquante copies d'antiques ni des cinquante-deux vases. La plupart n'ont qu'un mérite ordinaire, et toutes ces représentations ne nous apprennent rien de bien nouveau. J'ai hâte, au reste, de dire quelques mots du Musée archéologique (1).

En attendant qu'on achève la construction du musée de la calle de Serrano, on a réuni dans le domaine royal connu sous le nom de *el Casino* (calle de Embajadores) les antiquités conservées jadis à la bibliothèque nationale, au musée des sciences naturelles et à l'École supérieure de diplomatique qui est, comme on sait, pour l'Espagne ce que l'École des Chartes est pour la France. On y conserve aussi les résultats des fouilles faites sous Charles III à Herculanum et à Pompéi, les objets rapportés de Grèce et d'Orient en 1871 par M. Rada y Delgado, les antiquités d'Yecla, dont on a pu voir des moulages à l'Exposition de Vienne, enfin la collection du duc de Salamanca. Il y a de plus bon nombre d'objets provenant de dons particuliers et d'achats faits sur le budget annuel qui est, si je ne me trompe, de 25,000 francs. La création du musée fut décidée par arrêté royal du 21 octobre 1867, le marquis de Orovio étant ministre du fomento, et l'inauguration eut lieu le 9 juillet 1871. L'installation n'est que provisoire : on doit cependant reconnaître que les organisateurs ont su tirer le meilleur parti des locaux dont ils disposaient. Les objets les plus importants ont été le sujet d'études, la plupart très approfondies, publiées dans le *Museo español de antigüedades*.

La collection préhistorique est assez riche, surtout en poteries provenant de la collection Gorgona, d'origine andalouse. Pour l'antiquité proprement dite, il y a un assez bon nombre de terres cuites égyptiennes, et beaucoup de ces objets, bronzes, ouvrages de céramique, etc., qui constituent le fond de tout antiquarium. Je citerai surtout une collection très riche d'*ex-voto* en terre cuite provenant de Calvi (bras, pieds, etc.), où devait s'en trouver une fabrique. Ces objets sont d'un travail très grossier. Parmi les œuvres de la plastique, il y a d'abord la célèbre tombe de Husillos représentant les Atrides, et que M. Fernan ez Guerra a si savamment commentée. Le travail est ordinaire, les scènes sont très mouvementées. Citons aussi une tête d'origine pompéienne qu'on prend pour un Sénèque mourant, chef-d'œuvre de réalisme; une belle

Léda avec le cygne, supérieure à celle du musée du Prado, un torso de Bacchus d'un fort beau travail. En fait de mosaïques, celles qui proviennent de Pompéi sont connues; le mérite en est très grand. Il y en a deux autres qui sont des plus intéressantes comme travail indigène. L'une fut trouvée à Carthagène en 1869, l'autre, de beaucoup la plus belle, à Palencia. Je remarque encore quatre vases en argent, dont un avec des représentations d'animaux, une jolie statuette en argent qu'on pourrait prendre pour Isis, et surtout un beau collier en or trouvé à Astorga (*Asturica Augusta*, non loin de Léon, la belle cité dont parle Plin). Je crois que des fouilles entreprises dans cette ville et dans les environs pourraient donner de bons résultats. On sait qu'une partie des murailles romaines sont encore conservées. Dans aucun autre pays il n'y a autant de restes de ce genre de construction qu'en Espagne. On pourrait en faire le sujet d'une étude fort intéressante, et qui nous apprendrait bien des choses sur le système de fortification des Romains. Elles ont toutes ce caractère commun d'être ornées de distance en distance de petites tours rondes (c'est du reste le même système à Byzance, seulement là les tours sont carrées). Les Espagnols les appellent *cubos*. La base des murailles de Léon (*Legio VII germ.*) sont aussi romaines; on peut probablement en dire autant de celles d'Alcala (*Complutum*). Les plus belles de toutes et les mieux conservées sont celles que j'ai vues à Lugo (*Lucus Augusti*).

Mais revenons au musée. Les inscriptions sont assez nombreuses. Parmi les principales il faut citer l'inscription ibérique de Valence et les célèbres tables de bronze d'Osuna. Les antiquités qui attireront le plus l'attention de l'archéologue sont les terres cuites trouvées en 1871 (2,000 objets) à Yecla, dans la province d'Albacete (1). Il y a là des fibules, des statuettes, des objets de toute sorte et de toute grandeur. Quelques-unes rappellent les statuettes phéniciennes du musée Boreli de Marseille, d'autres font songer aux monnaies ibériques par suite de la représentation du soleil et de la lune qui leur est commune; d'autres encore rappellent les têtes archaïques grecques (ainsi la Héra d'Olympie) par la forme triangulaire de leurs yeux. Dès l'abord on remarque que tous ces objets n'appartiennent pas à la même époque. Il y en a de romaines; dans d'autres on constate une influence égyptienne et phénicienne très prononcée. Malgré leur caractère primitif, on ne doit pas songer à leur attribuer une antiquité bien reculée; il ne faut pas oublier que les peuplades indigènes de l'Espagne ne purent jamais parvenir à un art bien avancé et que le mélange de races qui est indéniable, surtout pour les provinces méditerranéennes, ne put manquer d'exercer son influence sur le développement artistique. Je crois que ces antiquités sont de diverses époques (assez rapprochées cependant), que la plupart sont des œuvres indigènes, originaires des diverses provinces et faites sous des influences étrangères. Certains caractères sont communs à toutes les statuettes : le plus fréquemment, les yeux sont gros et grands ouverts, les cheveux souvent en tresses, quelquefois bouclés; certaines figures présentent le caractère riant de l'art grec archaïque. La tête est mieux traitée que le reste du corps, les pieds et les mains sont souvent difformes. Plusieurs statuettes sont assises et tiennent sur les genoux un objet symbolique. Il y a des inscriptions avec des caractères hiéroglyphiques, d'autres composées de lettres ibériques, grecques ou romaines. Il faudrait un gros livre pour décrire en détail toutes ces choses, et peut-être l'heure n'est-elle

(1) Cf. *Noticia histórico-descriptiva del Museo arqueológico nacional*, publicado siendo director del mismo el Excmo Sr. Dn. Antonio Garcia Gutierrez. Madrid, 1876.

(2) Cf. J. de la Rada y Delgado, *Antigüedades del Cerro de los Santos en termino de Montealegre*. Madrid, 1875, avec la réponse à ce discours académique par M. Fernandez Guerra.

pas encore venue de formuler des conclusions. J'admets cependant volontiers avec M. Guerra que l'endroit où ces terres cuites ont été trouvées est probablement l'antique Hela (Ello), et que là s'élevait un temple consacré peut-être au soleil. Les terres cuites seraient en ce cas des *ex-voto* que, pendant un certain temps, les fidèles y auraient apportés des diverses provinces de la Péninsule; peut-être quelques-uns l'auraient-ils été de l'étranger. Comme on se trouvait devant un genre d'objets tout nouveau, des savants ont cru à une mystification, à une fabrication. Il se peut que l'un ou l'autre objet faux se soit mêlé aux autres, que telle ou telle inscription soit également faussée; mais c'est là une question de détail; il me répugne d'admettre que l'ensemble ne soit pas authentique. Le faussaire ne pourrait avoir été guidé par un intérêt mercantile: il savait bien que ce n'était pas le gouvernement espagnol qui donnerait des milliers de douros pour quelques statuettes. De plus, un archéologue de première force et ayant des connaissances bien étendues aurait seul pu donner à ces statuettes tous les différents caractères qu'on y remarque; or, un savant de cette trempe a trop l'amour de la science pour passer son temps à mystifier ses confrères. Les circonstances mêmes dans lesquelles ces antiquités ont été trouvées, les fouilles qui ont été faites prouvent du reste qu'on ne saurait se trouver ici en présence d'un fait analogue à celui dont le musée de Berlin a été jadis victime quand il a acquis les antiquités moabites. Je crois donc que le champ reste ouvert aux hypothèses d'interprétation, qu'il serait prématuré de conclure, mais qu'on ne saurait douter de l'authenticité de la plupart des objets d'Vecla.

Le musée contient aussi une belle collection de 1,078 vases, parmi lesquels un est signé du nom de l'artiste (*Astias*) et un autre, d'un travail magnifique (cratère), représente les travaux de Thésée. La collection des monnaies est connue de tous les numismates. Elle se compose d'un delà de 100,000 pièces, classées avec soin et intelligence. Comme on ne pouvait exposer sous verre toutes les pièces, on a eu l'excellente idée de réunir en quelques tableaux des spécimens de toutes les sections, de manière que le public peut au moins se rendre facilement compte des diverses catégories et se former une idée d'ensemble de l'art monétaire. La collection grecque est surtout d'une grande richesse. Je signalerai aussi les monnaies ibériques; on sait que cette partie de la numismatique vient d'être l'objet d'un très savant ouvrage de M. Zobel. Enfin la collection dactylogique est aussi fort intéressante, sans cependant rivaliser avec celles de Londres, de Paris ou de Vienne. Il y a au delà de 1,500 pierres gravées. Parmi celles-ci il faut surtout signaler l'admirable onyx portant d'un côté cette magnifique tête de femme bien connue, et de l'autre l'inscription grecque célèbre, reproduite dans l'Anthologie et dans le Corpus de Bœckh (7290). Je la traduis ici: « Si tu m'aimes, moi qui t'aimes, je te remercie doublement; si tu me hais, que ta haine soit à la hauteur de mon amour! »

Je crains de fatiguer le lecteur, et cependant je tiens à appeler encore son attention sur quelques antiquités chrétiennes et mauresques conservées dans le même musée.

Les fragments d'architecture sont naturellement nombreux: il y a bon nombre de chapiteaux historiés de diverses époques, dont l'étude serait des plus instructives pour l'iconographie chrétienne. Je remarque aussi trois tombes du XII^e siècle, une plaque funèbre de bronze d'un travail très fin et très achevé; elle recouvrait la tombe de Martin Ferrandes de las Cortinas, de sa femme et de ses enfants, et provient de Castro Urdiales dans la province de Santander (date de 1409); et surtout un sarcophage chrétien du

IV^e siècle avec la représentation d'Adam et d'Eve, du miracle de la multiplication des pains... Il fut trouvé près d'Astorga et a été fort bien commenté par M. Guerra. Le travail est fort grossier et porte bien le caractère de l'époque. Il y a encore de curieux fonts baptismaux, simplement ornés de deux bandes de feuillages et portant l'inscription: *± Johannes et Maria fecerunt hoc opus in era MCOII* (soit 1152, donc en réalité 1114, par suite des 38 années de différence pour la chronologie espagnole du V^e au XV^e siècle): ces fonts proviennent de San Pedro de Villanueva (Asturies). Une des pièces les plus curieuses de la collection est un bas-relief en pierre représentant la sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus devant elle (1 m. × 0.64). Le Sauveur porte le nimbe crucifère, bénit de la main droite (du pouce et de deux doigts), et tient un livre fermé de la main gauche. Les mots de l'inscription: *res miranda satis bene complacitur a beatis* sont écrits l'un au dessous de l'autre à la manière byzantine. Le relief est très aplati; le vêtement est drapé à la manière byzantine; les deux figures ne manquent cependant pas d'expression. Ce relief provient de San Benito de Sahagun. On le dit du XII^e siècle; mais je le crois plus ancien.

En fait de sculpture en bois, on remarque une partie de la silleria de Santa Clara de Palencia, œuvre du XV^e siècle, d'un style ogival pur et simple; un beau pulpito de San Marcos de Léon, de la même époque, et surtout la belle silleria du monastère del Parral de Ségovie, travail du XVI^e siècle, dont les sculptures représentent des scènes de l'Apocalypse. Les ivoires et les émaux sont nombreux. La pièce la plus curieuse en ce genre est un Christ du XI^e siècle donné par le roi Ferdinand et son épouse la reine Sancia à l'église Saint-Isidore de Léon. La figure est laide, mais l'ensemble n'a plus rien de byzantin. C'est une œuvre des plus importantes pour l'histoire iconographique de cette époque. Depuis peu, le musée a acquis un beau Christ en argent du XVI^e siècle, travail des plus fins et des plus soignés. Comme orfèvrerie on possède aussi quelques bijoux visigoths qui, avec les couronnes conservées à l'Armeria real, constituent un digne complément des bijoux (couronnes des rois visigoths) du musée de Cluny. Enfin il me faut appeler aussi l'attention sur trois œuvres flamandes: une tapisserie d'après Teniers, signée G. Peemans, une autre du XV^e siècle, très belle, et qui représente la Sainte Vierge et l'enfant Jésus (commentée par M. Rosell y Torres, dans le 7^e volume du *Museo*) et un tryptique de l'école de Van Eyck, représentant le couronnement de la Vierge; ce tryptique porte une inscription, mais pas de signature, et provient de l'église Saint-Isidore de Léon.

Les périodes mauresque et mudejar sont représentées par de nombreux moulages, par une collection très riche de faïences (surtout une grande jarre d'un travail hors ligne), et par des fragments architectoniques (chapiteaux, inscriptions...). Il y a là encore une grande lampe de bronze, d'un travail exquis, et plusieurs armes du plus grand mérite; enfin une curieuse porte en bois de Daroca, en style mudejar.

Dans un bâtiment particulier, on a réuni la collection ethnographique, très riche en antiquités américaines. On remarque surtout les nombreux vases du Pérou (700) rapportés en grande partie en 1788 par l'évêque de Trujillo, D. Balthasar Jaime, et le célèbre codex hiéroglyphique mexicain, rapporté en Espagne par Fernand Cortès.

Il faudrait encore parler de certaines antiquités conservées à l'Académie royale d'histoire et dans les collections privées du duc d'Albe et du duc de Medina Cœli; mais cette lettre est déjà trop longue. Je termine donc en rappelant

que c'est à l'Académie royale d'histoire qu'on conserve le célèbre bouclier d'argent de Théodose (il porte la date du 19 décembre 388), trouvé en 1847 près d'Almendralejo non loin de Merida. Cette œuvre est trop connue pour qu'il soit utile de la décrire ici.

ADOLF DE CEULENEER.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

La mort de M. Eugène-Paul-Philippe Van Bemmél, professeur à l'Université de Bruxelles et aux écoles normales de la ville, membre de l'Académie royale de Belgique, né à Gand en 1824, et décédé à Saint-Josse-ten-Noode, le 19 août, vient d'enlever à l'enseignement un de ses professeurs les plus éminents et aux lettres belges un écrivain aussi distingué que fécond. Peu d'hommes de lettres, nous pourrions dire aucun d'eux, n'ont plus rendu de services à la littérature nationale; comme professeur, il a formé un grand nombre d'excellents élèves; comme critique, il a pendant de longues années suivi et apprécié le mouvement intellectuel en Belgique avec non moins de talent que d'impartialité. Des aptitudes très variées, une activité extraordinaire, l'aménité de son caractère, qui lui avait valu de nombreuses relations, lui ont permis d'attacher son nom à plusieurs recueils importants, qu'il a dirigés avec succès: la *Revue trimestrielle*, la *Patria Belgica*, la *Belgique illustrée*, la *Revue de Belgique*, dont il était un des directeurs et dans laquelle il signait la Chronique littéraire. Il a publié en outre: *De la langue et de la poésie provençales*, 1846; *La Province du Luxembourg*, avec M. Gravrand, 1846; *L'Harmonie des passions humaines*, fronton du grand théâtre à Bruxelles, 1854; *Notice sur le baron de Stassart*, 1856; *Études sur les monuments druidiques*, 1857; *L'Eglise Sainte-Geztrude à Nivelles*, 1859; *Œuvres de Boileau*, accompagnées de notes et commentaires, avec M. Gravrand, 1868; *Histoire de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek*, 1869; *Dom Placide*, roman, 1875; *Traité général de littérature française*, 1880; *Histoire de Belgique*, 1880; *Guide de l'excursionniste*, 8^e édition, 1880.

CHRONIQUE.

Une conférence ayant pour objet de régler les échanges internationaux pour les publications scientifiques et littéraires a eu lieu du 21 au 26 août à Bruxelles. Les délégués des puissances étrangères qui y ont assisté sont: pour l'Autriche-Hongrie, M. Déchy-Inor, chef de division au ministère de l'instruction publique à Buda-Pesth; pour le Danemark, M. Birket Smith, conservateur de la bibliothèque de l'université de Copenhague; pour la Suède, M. le professeur O. Torell; pour le Portugal, M. le baron de Santa-Anna; pour la France, M. Léopold Delisle, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale de Paris, M. A. Passier, attaché au ministère de l'instruction publique de France; pour l'Italie, M. le commandeur Gilbert-Govi, professeur à l'université de Naples; pour la Russie, M. A. de Heesen; pour l'Espagne, M. Emilio Ruiz de Salazar. La Belgique était représentée par MM. L. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, R. Chalon, membre de l'Académie royale, A. Scheler, bibliothécaire de S. M. le Roi, Grandjean, bibliothécaire de l'Université de Liège. Après un discours de M. le ministre de l'intérieur, qui assistait à la cérémonie d'ouverture, le bureau a été constitué comme suit: président, M. L. Alvin; vice-président, M. L. Delisle; secrétaires, MM. Ruelens et A. Passier. Dans la séance du 24, l'assemblée a discuté quelques points d'un avant-projet formant un exposé des motifs de l'objet de la conférence. Elle a reconnu qu'il est hautement désirable que dans tous les pays civilisés il y ait au moins un établissement où le public puisse avoir communication du courant de la science et du mouvement intellectuel dans toutes les branches de l'activité humaine,

représentés particulièrement par les publications des sociétés savantes, des institutions officielles, des pouvoirs publics et par les publications périodiques émanant de groupes de savants. Elle a ensuite examiné les avantages que présente le système d'échanges, pour la production du courant de la science, au point de vue économique et fructueux. Elle a également classé en plusieurs branches les publications susceptibles d'être échangées d'après leur degré d'importance, se composant de documents officiels, parlementaires et administratifs, des ouvrages et publications exécutés par ordre des gouvernements et des bulletins et mémoires des académies et sociétés savantes. Dans la séance du 26, un projet destiné à servir de texte à un acte diplomatique et exprimant, en outre, le vœu qu'une convention soit conclue, à Bruxelles, par les plénipotentiaires à cet effet désignés, a été signé par tous les délégués. M. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur, qui présidait, a chaleureusement remercié MM. les délégués des soins apportés par eux à l'accomplissement de leur tâche et les a félicités du résultat obtenu.

— Les questions portées à l'ordre du jour du Congrès international de l'enseignement qui s'est tenu à Bruxelles du 22 au 29 août sont si nombreuses, qu'il nous serait impossible de résumer toutes les discussions auxquelles elles ont donné lieu; encore moins pourrions-nous tâcher d'en tirer des conclusions: la mission du Congrès n'était pas, d'ailleurs, de prendre des résolutions; son but était « d'étendre et de vulgariser les questions sociales et pédagogiques qui se rattachent à l'enseignement à tous les degrés par des débats contradictoires et par la publication de ses travaux. » Tous les faits et toutes les idées ont pu, en effet, s'exposer librement, et quoique dans cette lutte pacifique il n'y ait eu ni vainqueurs ni vaincus, il est permis d'affirmer qu'elle ne sera pas sans résultat. Nous aurons occasion de revenir sur les questions intéressant particulièrement nos lecteurs qui ont occupé le Congrès.

— L'Université de Bruxelles vient d'éprouver, en un mois, une double perte. M. Ezequiel Uricoechea, professeur d'arabe, est mort de la dysenterie à Beyrouth, le 28 juillet dernier. Il était âgé de 46 ans. Tous ceux qui, comme nous, ont pu apprécier la vaste érudition du jeune savant, son affabilité, son dévouement à la science, apprendront avec peine un événement qui prive l'Université de Bruxelles d'un de ses collaborateurs les plus distingués. M. Uricoechea, dont le talent égalait la modestie, possédait des connaissances linguistiques étonnantes. Né à Santa-Fé de Bogota, il avait publié et il préparait encore des travaux importants sur l'archéologie et les langues primitives de l'Amérique; il possédait, en outre, et parlait avec une extrême facilité les principales langues modernes. Il est auteur d'une traduction de la grammaire arabe de Caspari.

— Le 24 août a été inauguré le Musée scolaire de l'Etat provisoirement installé rue Ducale, et qui est destiné à faire connaître l'histoire, la statistique et l'état actuel de l'enseignement public aux trois degrés. L'organisation de ce Musée est loin d'être définitive: les collections sont encore incomplètes, mais le public admis pendant quelques jours à le visiter a pu se rendre compte de l'importance que l'établissement en voie de création est appelé à prendre et des services qu'il rendra. Il est probable que les collections, pour lesquelles un local quadruple de celui dont on dispose aujourd'hui est nécessaire, seront transférées dans les bâtiments nouveaux de l'ancien Champ des Manœuvres.

— Le jury chargé de juger le concours ouvert pour la composition d'un poème historique en langue française, retraçant les faits les plus mémorables de la période écoulée de 1830 à 1880 a jugé qu'il y avait lieu de décerner le prix au poème intitulé: *La Patrie* de 1880, dont l'auteur est M. Charles Potvin, membre de l'Académie royale de Belgique.

— Le cinquième Congrès des orientalistes se tiendra à Berlin, au mois de septembre de l'année prochaine.

— La Görres Gesellschaft, dont le *Jahrbuch* est connu de nos lecteurs, a tenu sa réunion générale du 17 au 18 août, à Fulda. La *Gazette d'Augsbourg* constate que les orateurs qui ont pris la parole se sont montrés tous animés d'un grand esprit de tolérance et n'ont point abandonné le terrain scientifique. L'assemblée a appris que la Société se propose de publier un « Dictionnaire de la politique ». Le rapport constate que le Görres Gesellschaft qui, comme on le sait, a pour objet de contribuer au progrès des sciences et particulièrement de la philosophie et de l'histoire envisagés au point de vue catholique, compte 2,200 membres.

— Dans la séance du 6 août de l'Académie des inscriptions, M. Desjardins a annoncé une découverte de diplômes militaires romains qui vient d'être faite en Bulgarie, et a donné quelques détails sur ces documents, d'après une brochure de M. Pomialovski, publiée en russe, à St-Petersbourg. Ces deux diplômes ont été découverts par M. Syrk, étudiant russe, l'un près de Tirnovo, l'autre au village de Kadikeni. Le premier est du 20 septembre 82 et indique les noms de deux consuls *suffecti* de cette année, qui n'étaient pas encore connus.

— Un des prix Rossi, donnés par la Faculté de droit de Paris (2,000 francs) sera accordé à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante: « Des modes de suffrage adoptés en France depuis le 5 mai 1789 et à l'étranger pour la formation des assemblées politiques. » Les mémoires, écrits en français ou en latin, devront être déposés au secrétariat de la Faculté, au plus tard le 31 mars 1882.

— L'Académie des sciences morales et politiques a adopté le sujet de concours suivant pour un des prix du budget de 1882: « Exposer et discuter dans ses principes et dans ses applications la théorie du cas de conscience d'après l'école stoïcienne ».

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 7 août.* Note de M. Van Bampke sur la formation des feuillets embryonnaires et de la notocorde chez les Urodèles. Note de M. Malaise, intitulée: « Documents paléontologiques relatifs au terrain cambrien de l'Ardenne ».

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 2 août.* — Note de M. Arntz sur l'enseignement du droit international privé en Belgique et en France et sur les publications faites dans les deux pays sur cette matière.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 29 juillet.* Note de M. Cornet relative au Synopsis des diatomées de Belgique du Dr H. Van Heurck. — M. Prinz montre quelques préparations taillées dans les produits de décomposition d'une hache en bronze trouvée dans l'île de Java.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 août. Suez et Panama. II. (Colonel H. Wauwermans). — Un chevalier errant 3^e partie (Em. Leclercq). — Entre jésuites et capucins. L'enlèvement de l'électeur de Trèves, en 1635 (Ch. Rahlenbeck). — La nouvelle brochure de M. Alph. Dechamps et sa couleur politique (Goblet d'Alviella).

Revue Catholique 15 août. L'Eglise grecque (T. J. Lamy). — Conférences de philosophie. La sensibilité (L. Bossu). — Etude historico-littéraire sur le martyrologe romain (L. Yseux). — Droits et immunités ecclésiastiques dans l'ancienne Belgique (P. Claessens). — Chronique universitaire.

Ciel et Terre. 15 août. Longueurs d'ondes (C. Fievez). — L'invention du vernier et les Anglais (J.-C. H.). — Les propriétés physiques de l'atmosphère (R.-J. Manu, trad. par A. Lancaster). — Comment on pèse les mondes (F. Van Rysselberghe). — La pression au centre de la terre (C. Lagrange). — Paysages lunaires (E. Stuyvaert). — *Revue météoro-*

logique de la quinzaine (J. Vincent). — Bibliographie (A. Lancaster).

Journal des Beaux-Arts. — 15 août. Concours de gravures pour 1880. — Exposition historique belge. — Olivier Gilles. — 12 dessins par Mellery. — Le plus vieux manuscrit belge. — Lettre de Sienne. — France: Correspondance.

Revue critique d'histoire et de littérature. 9 août. Sumner Maine, Etudes sur l'histoire des institutions primitives, trad. p. Durieu de Leyritz. — Frigell, Collation des manuscrits de Tite-Live. — Une œuvre latine inédite de Wicief, p. p. Buddon-sieg. — Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, p. p. Gaffarel. — Vecchi, Essai d'un livre sur Monti. — Schapiro, Révélation étymologiques. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 16 août. Keiper, Les Perses d'Eschyle, document sur la Perse. — Koch, Les arbres et les arbustes de l'ancienne Grèce. — Bruns, Les sources du droit romain; Lenal, Contributions à la connaissance de l'Edit du Préteur. — L'Hattatal de Snorri Sturluson, p. p. Moebius. — Œuvres du cardinal de Retz, t. V. — E. Zévort, Le marquis d'Argenson et le ministère des affaires étrangères. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 23 août. Monier-Williams, L'Inde moderne. — G. Curtius, Principes de l'étymologie grecque; Le verbe dans la langue grecque. — Krusch, Le cycle romain de 84 ans. — Bourelly, Le maréchal de Fabert — Chansonier historique du XVIII^e siècle, p. p. Raunié. — De Castro, Les Sociétés secrètes. — Variétés. — Huit lettres inédites de Diane de Poitiers. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 14 août. L'Épigraphie en Tauride de Goethe (P. Stapfer). — Les frères de Boileau (H. Reynald). — M. Mohl (Ph. Berger) — Quelques mots sur l'enseignement secondaire des jeunes filles (M^{me} C. Coignet). — Le Portugal (Léo Quesnel). — Causerie littéraire. — 21 août. M. le président Grévy (E. de Pressensé). — M. Leconte de Lisle (J. Lemaitre). — Deux méthodes dans l'enseignement du dessin: M. Guillaume et M. Ravaisson (G. Séailles). — Causerie littéraire. — 28 août. Réformes universitaires (Ch. Bigot). — Etudes nouvelles sur Marivaux (J. Fleury). — La thèse de doctorat de M. V. Brochard sur l'erreux (L. Fochier). — Lord Beaconsfield (Léo Quesnel).

Revue Scientifique. 14 août. Congrès de Reims; séance d'ouverture. — Spectres photographiques des étoiles (W. Huggins). — Les chemins de fer en Angleterre (G. Sencier). — Une application des images accidentelles (Plateau). — 21 août. La géodésie française et ses derniers progrès (Ch. Trépiéd). — Le corps de santé de la marine au XVIII^e et XVIII^e siècles (Th. Caradec). — Le groupe des feldspaths (L. Lecornu). — 28 août. Le transformisme (E. Perrier). — La chorologie des sédiments et sa signification pour la géologie et la théorie de la descendance (Ch. Vélain). — Du régime lacté dans les maladies du cœur (Potain). — Une exploration italienne au pôle sud.

Revue des Deux Mondes 15 août. Un poète comique philosophe. Epicharme (J. Girard). — Un juriconsulte économiste. M. Ch. Renouard (H. Baudrillard). — Lord Minto aux Indes (M^{me} C. Du Parquet). — Les trois états de l'esprit humain selon l'école positiviste (Et. Vacherot). — *Revue littéraire*: Le Chansonier historique du XVIII^e siècle (F. Brunetière).

La Nouvelle Revue. 15 août. Les études littéraires (Ch. Bigot). — M. Thiers (E. Spuller). — L'astronomie physique et l'Observatoire de Meudon (E. Durand-Gréville). — Le mouvement wagnérien (Wittmann). — L'Orient nouveau: la Bulgarie (C. Farcy).

Journal des économistes. Juillet. Une nouvelle économie politique (A. Liesse). — La participation des employés aux bénéfices des patrons (H. Valaray). — Le nord-ouest du Canada (L. Kerrilli). —

Harriett Martineau (G. de Molinari). — Les mémoires des intendants (C. Léouzon-le-Duc). — Les voyages de Norlenskiöld (C. Boissay).

Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences morales et politiques Juillet-août. Les populations agricoles de la Picardie (H. Baudrillard). — Statistique de l'enseignement primaire (E. Levasseur). — Introduction à l'étude du droit naturel, fin (E. Beausiire). — Correspondance personnelle de Choiseul et de Bernstorff (C. Dareste). — La maréchale de Villars, suite (C. Giraud). — Le parti des philosophes (F. Rocquain). — La réforme judiciaire du chancelier Maupeou (J. Flammermont). — La propriété à Sparte (Fustel de Coulanges). — Des qualités de l'esprit (P. Janet).

L'Exploration. 12 août. Le port d'Anvers. — La Birmanie. — L'île de Madagascar. — Le Sahara algérien. Le plateau de Tadémaït. — Le recensement des nations du globe. — Pérou et Bolivie. — Expédition italienne au Soudan. — Carte n° 16 de l'Afrique: le Soudan égyptien. — 20 août. M. Harou, chef de la 5^e expédition belge. — Afrique équatoriale. — L'île de Rhodes. — La Nouvelle-Zélande. — Algérie: les hauts plateaux; le désert. — L'île de Nossi-Bé. — L'exploration de M. Charnay au Mexique.

Revue bordelaise. 16 août. Etude sur Pestalozzi et sa méthode (J. Colombet). — Le nihilisme en Russie (S. Sarrat). — A. Comte et ses disciples, suite (Valat). — Chronique scientifique.

Polybiblion. Août. Instruction chrétienne et piété (V. Postel). — Théâtre à l'usage des familles, des maisons d'éducation et des œuvres (Visenot). — Publications de la Goerres-Gesellschaft (Ch. Dejaque). — Comptes rendus: Théologie. Sciences et arts. Belles-lettres Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

De Nederlandsche Spectator. 14 août. Briefwisseling van mr. A. Wm Jacobson. — Le siècle des Artevelde, slot (F.-G. Frederiks). — 21 août. Cinq mois au Caire et dans la Basse-Egypte (C.-A. de Magnin). — Verkeerd begrepen (W. Pleyte). — Reisbrieven. III (A. Wm Jacobson). — Over Italië (C. Vosmaer). — 28 août. Een goed werk (G. Vallette). — Granada en de Alhambra (J.-G. Frederiks). — Reisbrieven. III (A. Wm Jacobson).

Deutsches Literaturblatt. 15 août. Zur apologetischen Literatur. I. — Edmond Blanc, Napoléon I. — Buser, Lorenzo de Medici als italienischer Staatsmann. — Siebeck, Geschichte der Psychologie. — Philippson, Geschichte des preussischen Staatswesens vom Tode Friedrichs des Grossen bis zu den Freiheitskriegen.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 21 août. Zum hundertjährigen Geburtstage Bérangers. — Zwei italienische Marchensammlungen. II. — Herzegowinische Volksposie.

Kosmos, Zeitschrift für einheitliche Weltanschauung auf Grund der Entwicklungslehre. Avril. Ueber die Entstehung der Arten durch Absonderung (M. Wagner). — Das amphibische Verhalten der Prothallien von Polypodiaceen (A. Dodel-Port). — Die Sprache des Kindes (Fr. Schultze). — Der Schlaf und die Träume (J. Delboëuf). — Kleinere Mittheilungen und Journalschau. — Literatur und Kritik. Mai. Ueber die Entstehung der Arten durch Absonderung. — Das System der chemischen Elemente (O. Dammer). — Der Schlaf und die Träume. II. — Juin. Ueber die Entstehung der Arten durch Absonderung, Schluss. — Ueber einen toten Punkt in der Physiologie der Muskelzelle (H. Kühne). — Die Bastard-Theorie (E. Krause). — Juillet. Zur bevorstehenden Grossjährigkeit der Darwinischen Theorie (J. H. Huxley). — Skizzen aus der Entwicklungsgeschichte I. (E. Krause). — Die Bedeutung der Alpenbäume für die Blumentheorie (H. Müller). — Beobachtungen an einem Affen (H. Schneider). — Die Seelenvorstellung und ihre Bedeutung für die moderne Psychologie (O. Caspari).

Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge. Heft 346. Ueber das Pflanzenle-

ben unter der Erde (A. Eugler). — 347. Die niederländischen Kolonien in Norddeutschland zur Zeit des Mittelalters (R. Schröder).

Petermann's Mittheilungen. Bd 26. N° 8. Die Insel Ro'riguez (E. Behm). — Ueber die Möglichkeit eines inneren Handelsweges durch Sibirien (B. v. Struve). — Die Unter-Weser von Bremen bis Bremerhaven (L. Franzus). — Die ostafrikanischen Unternehmungen der Internationalen Association. — Die Untersuchungen des dänischen Ologschuners "Ingolf" in der Danemark-Strasse 1879.

Allgemeine Zeitung. 10-28 août. 224. Zur Aetiologie des Miltzbrandes. — 225. Archäologische Räthsel. — 226. Die Quellen von Wielands Oberon. — 227-228. Volksetymologie. — 227. J. J. Cremer — 228. Von München nach Düsseldorf und Brüssel. V. — 230-232 235-239-240. Die dritte Philosophie. — 231. Eine Sammlung von Gesängen aus Handels Opem und Oratorien. — 233-234. Michael Servet. — 233 Novalis' Briefwechsel. 235 — Justus Erich Bollmann. — 236-237. Die Geschichte der pompejanischen Ausgrabungen. — 236. Völkerrechtliche Fragen. — 237. Australien — 240. Gustave Courbet.

Unsere Zeit. Nr. 9. Ilios (H. Schliemann). — Die Volkszahlung im Deutschen Reiche am 1. December 1880 (H. von Scheel). — Ueber moderne Wandmalerei nebst einem Blick auf den Zustand der gegenwärtigen Kunst II. (M. Schasler). — Vorschläge für neue Ausgrabungen in Aegypten II. (G. Ebers). — Die Entwicklung der Chirurgie II. (H. Baas). — Parlamentarische Grössen Oesterreichs II (W. Rogge). — Cyprische Reisestudien. III. (M. Ohnefalsch-Richter). — Revue der Erd- und Völkerkunde

Fortnightly Review. Septembre. The ways of orthodox critics (Grant Allen). — Administration of justice in Madras (J. H. Nelson). — Mental imagery (Fr. Galton). — California (R. H. Patterson). — A visible Church (J. D. Lewis). — A narrative of the fall of the Bastille. — Reflections on the Afghan imbroglio (Sir A. Hobhouse.)

Nineteenth Century. Septembre. Ireland (J.-A. Froude). — A real « Saviour of Society » (Sedley Taylor). — A few more words on national insurance (R. Hon. the Earl of Carnarvon). — Fiction-Fair and Foul III. Byron (J. Ruskin). — The thoroughbred horse. — English and Arabian (W. Scawen Blunt). — English rational and irrational (Fitzelward Hall). — A Colorado Sketch (R. Hon. the Earl of Dunraven). — The Egyptian liquidation (E. Dicey). — Hypnotism (G.-J. Romanes). — François Villon (J. Payne). — The burials bill and disestablishment (Rev. Canon Barry).

The Academy. 14 août. Stubb's Edition of Gervase's Chronicle. — Procter and Wordsworth's Edition of the Sarum breviary. — Curiosities of the Search Room. — Amos' Political and legal remedies for war. — Sibree's Great African island. — Ancient Egyptian romance. — Rodd's Birds of Cornwall and the Sicily islands. — Hessel's and Kern's Edition of the Lex Salaria. — Rygh's Norwegian antiquities. — Notes on MSS. in the Ricciardi Library, Florence. — 21 août. Jeffere's Round about a great Estate. — Hoigkin's Italy and her invaders. — Furetière's Le roman bourgeois. — Memoirs of the Gilpin family. — Solomon's Jesus of history and Jesus of tradition. — South European folk-lore. — Deecke's Etruscan temple. — Poito's Italian architecture. — 28 août. Webb's Memorials of the civil war. — Wentworth Webster's Basque legends. — Bertin's Marriage in France under the ancien régime. — Playfair's Geographical dictionary of China. — New Italian books. — Biblical criticism in France. — The British Association at Swansea. — Wiltshire's Descriptive catalogue of early prints in the British Museum. — The earliest rock-hewn monument in Asia Minor.

Nature. 12 août. Ancient geography. — The Methaden. — Thunderstorms. — Observations on arctic fossil floras with regard to temperature. —

Meteorology in Japan. — Mineral statistics of Victoria. — Physics without apparatus. II. — The structure and origin of coral reefs and islands. — The Jamin candle. — 19 août. Colours in art. — A visit to Etna. — Thunderstorms II. — Human hibernation. — Physics without apparatus III. — On the absorption bands in certain colourless liquids. — Celluloid. — L.-F. de Pourtales. — The algae of the Siberian Polar Sea. — On the compressibility of glass. — The congress of bohemian physicians and naturalists.

The Nation (New-York). 5 août Jules Simon. — Contemporary philosophy in Italy. — 12 août. The Passion play. — The London press.

Nuova Antologia. 15 août I. Veneziani in casa e fuori (P. Fambri). — L'elezione e l'incoronazione di un re dei Romani. Ricordo giovanile di W. Goethe (F. Muscogiuri). — Le pietre e le piante nella leggenda (A. De Gubernatis). — Bernardino Zambini (G. Pizzo). — Rassegna delle letterature straniere. — Rassegna musicale. — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

Boletín del Ateneo Barcelonés. Avril-juin. Biografía de D. Ildefonso Cerdá (M. Angeldon). — Memoria sobre las causas que han impedido el desarrollo y han motivado la decadencia de la industria en España (A. Bch y Pujol).

Congrès international de l'enseignement. Bruxelles, 1880. Rapports préliminaires. Bruxelles, Office de Publicité.

Labarre, Louis. Théâtre. Bruxelles, Office de Publicité.

Leprince Paul. Amante et maîtresse, roman. 2^e éd. Bruxelles, Office de Publicité.

Le Roy, François. Sentiment et devoir, poésies. Bruxelles, Office de Publicité.

Seressia J. 1880 ou le Chant du Belge. Bruxelles, Office de Publicité.

Richard, Dr H. De la nourriture de l'homme (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon, 60 c.

Actenstücke zur Geschichte des Verhältnisses zwischen Staat und Kirche im 19. Jahrh. Hr.-g. von H. v. Kremer-Auenr. de. 4. Th. Leipzig, Duncker und Humblot. 10 M. 20 Pf.

Asse, E. Lettres du xviii^e et du xviii^e siècle. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Bloqueville, M^{me} la marquise de. Le maréchal Davout. Paris, Didier. 4 vol 30 fr.

Bosc, Ernest. Dictionnaire général de l'archéologie et des antiquités. Paris, Firmin-Didot. 8 fr.

Brunner, H. Zur Rechtsgeschichte der römischen und germanischen Urkunde. 1. Bd Berlin, Weidmann. 7 M. 60 Pf.

Burat, M. Voyages sur les côtes de France. Paris, Baudry 12 fr.

Compte rendu de la 3^e session du Congrès des orientalistes (Lyon, 1878). Paris Maisonneuve. 17 fr.

Cust. R. N. Linguistic and oriental essays. London, Trübner. 18 s.

Döring, A. Grundzüge der allgemeinen Logik. 1. Thl. Dortmund Köpp n. 3 M.

Dütschke, H. Antike Bildwerke in Oberitalien IV. Leipzig, Engelmann. 8 M. 60 Pf.

Frey, H. Die Lepidopteren der Schweiz. Leipzig, Engelmann. 10 M.

Lagarde, P. de. Orientalia. 2 Hft. Göttingen, Dieterich. 3 M.

Ludwig, H. Morphologische Studien an Echinodermen. 2 Bd. 1. Hft Leipzig, Engelmann. 4 M.

Michel, M. La reliure française depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Paris, Morgand et Fatout. 50 fr.

Nichol. Byron. (English men of letters.) London, Macmillan. 2 s 6 d

Oehmichen, G. Plinianische Studien zur geographischen und kunsthistorischen Literatur. Erlangen, Deichert. 4 M

Portefeuille (De), Letterkundig weekblad. N° 20-21. Arnhem.

Schreiber, Th. Die antiken Bildwerke der Villa Ludovisi in Rom. Leipzig, Engelmann. 8 M.

Thomæ Aquinatis de art. musica nunc primum ex codice bibliothecæ universitatis Ticinensis editit G. Ameli. Milano, Hoepli 2 L.

Very, E. Navies of the world. London, Sampson Low 31 s. 6 d

Brux.—Imp. del'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 18 - 15 SEPTEMBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — L. David, par J.-L. David (H. Hy-mans). — *Referieren*, publiés par Ch. Ruelens (Ch. Stal'aert) — Gino Capponi, par A. de Reumont. — Publications allemandes. — Revues étrangères : Deutsche Rundschau, L'expérience belge. — Lettres d'Espagne. II. Le Musée de Valladolid (A. De Ceuleneer). — Congrès international de l'enseignement. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Le peintre Louis David. (1748-1825). Souvenirs et documents inédits par J.-L. David, son petit-fils. Paris, Hovard 1880, 1 vol. in-fol. 678 p.

David est mort à Bruxelles le 29 décembre 1825. Le 23 janvier suivant, paraissait une biographie du grand peintre que la Belgique pleurait comme un de ses fils. M. Thomé de Gamond, l'auteur du livre, ne montrait pas seulement David le front ceint de la double auréole du génie et du malheur; il évoquait le souvenir, déjà lointain, du rôle politique du maître et les réformes dont il s'était fait le promoteur dans le domaine de l'art, pendant son passage à la Convention nationale. Œuvre d'une plume amie, la notice glissait sur quelques-uns des agissements du législateur agissements qui, peut-être, eussent pesé d'un poids assez lourd dans la balance des jugements à porter sur l'artiste. L'auteur trouvait par exemple cette périphrase ingénieuse pour dire que son héros avait voté la mort de Louis XVI : « Dans toutes les questions relatives au grand procès qui occupa la Convention, David vota avec la majorité. »

En somme, quel que fût le degré d'admiration que l'on professât pour l'œuvre de David, le personnage n'était pas de ceux vers lesquels on se sentit puissamment attiré. « On m'appelle un homme dur et féroce, écrit-il à un ami; on confond la figure pensive de l'artiste avec le masque hideux du conspirateur. » Sans donner aux choses la tournure solennelle que David affectionnait, il nous paraît évident que le peintre triompha, dans plus d'une circonstance, des reproches encourus par l'homme politique. Il y a plutôt désavantage qu'avantage à mieux connaître celui-ci.

Un petit-fils de l'illustre artiste, M. Jules David, a pensé que l'heure était venue de faire justice des accusations qui pèsent encore sur la mémoire de son aïeul. Trop jeune pour puiser dans ses souvenirs personnels, l'auteur a tiré un bon parti des travaux de ses devanciers, de la biographie de M. Thomé de Gamond, des *Souvenirs* de M. Delécluze. S'il termine en exprimant la crainte d'avoir cédé, plus que ne l'eût fait tout autre biographe, aux sympathies très légitimes d'une parenté glorieuse, cette crainte donne, au contraire, plus d'évidence à la bonne foi avec laquelle l'auteur vulgarise les pièces d'un procès encore pendant devant l'histoire. Ces documents, pour la plupart, ne sont pas iné-

dit. Le rôle de David à la Convention était connu, et les pièces reprises par son petit-fils ne montrent pas le peintre sous un jour nouveau, obéissant à des mobiles encore inexplicables. Ses exagérations de langage, son amour des périodes à effet, laissent peu de doute sur le genre de popularité qu'il recherchait, à une époque où cette popularité s'achetait, le plus souvent, par la violence.

Comme artiste, David est devenu l'incarnation du système académique. Il a attiré sur sa tête les colères de tous les novateurs, de quelque nom qu'ils se décorent. Pourtant, l'Académie n'eut jamais d'adversaire plus implacable que le peintre des *Sabines*. En elle tout lui semblait mauvais ou ridicule, et l'on sait son incroyable réponse au secrétaire, qui le pria de fixer ses jours de leçon : « Je fus autrefois de l'Académie. » Toute son influence à la Convention fut appliquée à l'anéantissement de ce *dernier refuge de toutes les aristocraties*. « Talents perdus pour la postérité ! Grands hommes méconnus ! je vais apaiser vos mânes, s'écriait-il ; vous serez vengés ! Votre malheur, illustres victimes, est d'avoir vécu sous des rois, des ministres, des académies ! » Et la Convention de décréter la suppression de l'Académie et la constitution d'une Commune des arts.

« Trop longtemps, disait David dans son rapport, les tyrans qui redoutent jusqu'aux images des vertus, avaient, en enchaînant jusqu'à la pensée, encouragé la licence des mœurs.... C'est aux âmes fortes, qui ont le sentiment du vrai, du grand, qui donne l'étude de la nature, à donner une impulsion nouvelle aux arts en les ramenant aux principes du vrai beau. » Ces âmes fortes, l'ancien pensionnaire du Roi allait les prendre parmi les comédiens, les cultivateurs, les cordonniers, que la Convention chargeait, sur son avis, de décerner les grands prix de peinture et de sculpture ! La plupart de ces juges, dit M. Jules David, ne devaient l'honneur d'être désignés qu'à l'exagération de leurs principes.

En David, le législateur est trop intimement uni à l'artiste pour qu'il soit possible d'abstraire complètement le premier, comme le peintre l'eût voulu le jour où il se sentit menacé. « Il n'y a qu'un homme vraiment ami des arts, écrivait-il de sa prison à Boissy d'Anglas (26 brumaire an III), qui puisse apprécier à sa juste valeur le cœur et la tête de l'artiste. Il sait mieux qu'aucun autre que son imagination exaltée l'entraîne presque toujours au delà du but. Je le savais moi-même; je croyais m'en être garanti, quand l'abîme ouvert sous mes pas était prêt à m'engloutir. Les intrigants ne m'y rattrapperont plus

Peinture, borne là ta vengeance !
Oublie mon insidélité.

La carrière politique de David fut courte. Il entra à la Convention nationale en septembre 1792. La chute de Robespierre, dont il avait été l'un des plus chauds adhérents, faillit le mener à l'échafaud. Après une première détention de plusieurs mois, il revint siéger à la Convention, où son rôle fut très effacé, pour être incarcéré de nouveau le 9 prairial, sous l'accusation de révolte

contre la Convention. L'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), lui rendit sa liberté. On voit qu'il avait failli payer cher ses entraînements.

Déjà membre du Club des Jacobins à l'époque de son élection, il siégea parmi les conventionnels les plus exaltés. Il avait fait de Marat assassiné, une peinture saisissante, qui orna la salle des séances de la Convention; ce fut lui qui régla le cérémonial des funérailles de l'Ami du peuple. « Que sa vie vous serve d'exemple, s'écriait-il à la tribune. Caton, Aristide, Socrate, Timoléon, Fabricius et Phocion, vous dont j'admire la respectable vie, je n'ai pas vécu avec vous, mais j'ai connu Marat, et je l'ai admiré comme vous ! la postérité lui rendra justice. »

Il ne révoquons pas en doute sa sincérité. Constatons, toutefois, que David mit un singulier empressement à renier Robespierre, à le qualifier d'intrigant, le lendemain de sa chute, après avoir promis la veille de « boire avec lui la ciguë. » Ne serait-ce pas, comme le déclarait Barère dans sa vieillesse, qu'à l'époque terrible dont il s'agit, le péril de l'heure décidait le plus souvent de la conduite des hommes ? Il n'en est pas moins vrai que David avait donné trop d'évidence à ses sympathies pour que son brusque revirement ne parût étrange au moment du danger.

Le 3 floréal an III parut un mémoire dans lequel il était violemment attaqué. Les chefs d'accusation étaient parfois assez puérils : il aurait dit, par exemple, qu'un bon canon à mitraille tiré sur les artistes, ferait beaucoup de bien à la République. Toutefois, certains faits avaient plus de gravité, entre autres, d'avoir fait inscrire les noms de plusieurs artistes sur les tables de proscription et d'avoir contribué à l'exécution de Madame Chalgrin, la sœur de C. Vernet.

David répondit. Une longue épître adressée à la Convention attribuait à ses adversaires les plus noirs desseins, la plus diabolique adresse à travestir ses actes et ses paroles, en vue de le perdre. « S'il était de votre dignité d'entrer en lice avec David pour vous justifier de ses calomnies, dirent ses accusateurs, vous lui diriez que l'opinion publique a depuis longtemps apprécié son patriotisme comme ses vertus... Si la Convention pouvait jamais être avilie, ce ne serait que par la présence dans son sein des ministres qui ont si longtemps jeté le désespoir et la désolation dans le cœur de tous les Français. »

David avait été violent; on peut croire à l'acharnement de ses ennemis, mais il est certain que ni ses actes ni ses paroles ne trahissent un grand fond de sensibilité. Lorsque C. Vernet voit sa sœur menacée de mort et le supplie de faire auprès de Robespierre une démarche qui, seule, peut la sauver, David lui oppose la rigidité de ses principes, la justice du tribunal, mais s'abstient d'agir, et la guillotine accomplit son œuvre. Qu'importe qu'il parle, après cela, d'admiration pour Joseph Vernet et des pinceaux de ce maître, conservés comme des reliques ! M. Durand, dans sa biographie des Vernet, s'était contenté de nous montrer David oubliant de remettre l'ordre d'élargissement; mais le peintre lui-même avoue qu'il a craint de s'ex-

de la « spoliation » des musées français par les alliés. David lui-même ne s'était-il pas joint à Quatremère de Quincy pour demander à la France de ne point dépouiller l'Italie et la Hollande de leurs trésors artistiques? Et le retour de ces trésors dans leur pays d'origine serait qualifié de vol! Nous avons l'intime conviction que, même en France, on peut lire sans s'émouvoir la fameuse Messénienne ou Casimir Delavigne fait voir l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis outragés par des barbares vainqueurs. Le Vatican et la tribune de Florence, notre pays et la Hollande sont rentrés en possession de leurs merveilles; nous espérons bien qu'ils les garderont.

HENRI HYMANS.

Refereinen en andere gedichten uit de xvi^e eeuw, verzameld en afgeschreven door Jan de Bruyne. Uitgegeven door K. Ruelens, Bewaarder der handschriften bij de koninklijke boekerij te Brussel Antwerpen, 1879. T. I. Edition des Bibliophiles d'Anvers, n^o 4.

A aucune époque de notre histoire, la littérature ne fut aussi réellement, aussi pleinement « l'expression du peuple » qu'au xvi^e siècle. Les écrits que les siècles antérieurs avaient fournis, surtout dans la partie sud des Pays-Bas, comme ceux que virent naître les siècles postérieurs, principalement dans la partie nord, sont dus à la plume de quelques intelligences d'élite dont les noms se comptent. Il n'en est pas de même de la littérature du seizième siècle, dont le caractère tout agité, tout févreux, tout militant, a remplacé les romans d'ivresse de chevalerie, le divertissant roman du Renard, les légendes, les écrits didactiques et historiques, les contes grivois et le théâtre avec ses ennuyeuses moralités et ses gaies sottises qui n'étaient pas toujours morales. Le nombre des hommes d'intelligence qui prirent part à la mêlée et dont les noms sont restés pour la plupart dans l'oubli doit avoir été considérable, car dans les Pays-Bas méridionaux seuls, on comptait plus de cent cinquante chambres de rhétorique régulièrement constituées et organisées, tant dans les villages que dans les villes, et on sait que leurs représentations, soit de chambre, soit publiques étaient fréquentes.

Un nombre très restreint cependant des compositions imprimées de ces ardents rhétoriciens nous est parvenu; et qui saura jamais combien il en a été détruit par l'inexorable censure! Par-ci, par-là un recueil manuscrit a échappé aux ravages des hommes et du temps, et l'importance que ces épaves, dont plusieurs se distinguent par la pureté du langage et l'élégance des formes non moins que par la pensée, offrent pour l'histoire approfondie du xvi^e siècle, doit nous faire savoir gré aux Bibliophiles d'Anvers d'avoir entrepris la publication que nous signalons. Soit ignorance, soit dédain de la langue flamande, cette source précieuse a été trop négligée par nos historiens; on verra, plus tard, qu'elle a été mise assez largement à profit par Altmeyer, par l'homme en qui s'était incarné l'histoire de ce siècle de douloureuses tourments, et à qui il ne fut malheureusement pas donné d'achever son œuvre. La publication de M. Ch. Ruelens doit donc être accueillie avec faveur par tous les hommes sérieux qui désirent connaître nos ancêtres dans leur vie intime, et y discerner le mobile de leurs actes. M. Ruelens a fait précéder ces *Refereinen* d'une préface remarquable: il y montre comment l'étude de cette littérature, quoique souvent fastidieuse, l'a fait pénétrer plus avant que bien d'autres dans l'esprit du xvi^e siècle et lui a ouvert des vues nouvelles. On nous saura gré de traduire ici un passage de son introduction. Il se demande s'il y a utilité à ajouter encore des

volumes d'œuvres semblables à ceux qui existent déjà.

La réponse est facile. Le xvi^e siècle est l'époque la plus remarquable de notre histoire. De nouvelles idées parcoururent la chrétienté. Des voix courageuses font retentir partout des paroles inconnues jusqu'alors: liberté de conscience, indépendance de l'âme. Une grande partie de l'Europe se s'pare de l'autorité ecclésiastique romaine; les provinces néerlandaises luttent contre la tyrannie espagnole; tous les esprits, toutes les forces sont en action. L'art et la science, la politique et la vie sociale, tout cherche des principes nouveaux tout entre dans de nouvelles voies. Une puissance nouvelle avait surgi dans le monde par l'invention toute récente de l'imprimerie: la puissance de la parole. Naguère la parole ne retentit que d'homme à homme; aujourd'hui elle résonne pour les masses. Aujourd'hui elle se répand parmi le pays et le peuple. Aucune conquête de l'esprit ne se perd plus, aucune idée ne reste plus longtemps cachée; tout ce que l'intelligence humaine a récolté jusqu'alors de connaissances et de science devient une nourriture générale que distribue la presse. Dans nos contrées fertiles et populeuses, l'imprimerie avait exercé de bonne heure la plus heureuse influence. Les petites villes aussi bien que les grandes étaient bien pourvues d'établissements d'instruction; le nombre de livres était considérable; le niveau de l'instruction générale était au moins aussi élevé dans les Pays-Bas que dans les contrées les plus favorisées. Témoin les nombreux sociétés qui avaient pour but la jouissance en commun des plaisirs de l'esprit par la culture des arts et des lettres: les guildes des peintres et les chambres de Rhétorique. Non pas que nous oserions comparer ces dernières à nos sociétés savantes actuelles; mais elles sont à cette époque les seules réunions qui comptent parmi leurs membres tout ce qui dans la bourgeoisie et dans le peuple possédait de l'instruction et de l'intelligence, tout ce qui aspirait au progrès. Il est vrai qu'elles ne cultivaient que la poésie et l'art théâtral; nous devons toutefois faire observer que, par leurs écrits, quelque imparfaits qu'ils soient, ils ont rendu accessibles aux masses, en leur langue maternelle, les doctrines, les idées de la Renaissance. Les pièces de théâtre et les *Refereinen* nous prouvent que les rhétoriciens avaient une grande connaissance de l'antiquité grecque et romaine. Il n'est pas un fait de la mythologie ou de l'histoire qu'ils n'aient travaillé. La quantité de *classicisme*, si l'on peut parler ainsi, qui a été répandue alors par eux dans les villes et les villages est prodigieuse. Sous le rapport du mérite littéraire, leurs productions sont généralement au-dessous du médiocre; on n'y voit pas toujours des preuves d'une profonde instruction, mais elles témoignent par contre d'un désir de savoir que l'on ne retrouve peut-être plus aussi vif de nos jours. Sans doute, l'institution était bonne, et son influence eût été plus favorable s'il lui avait été donné de se développer dans un milieu libre; la versification se serait peut-être aussi peu à peu améliorée; mais à peine les chambres commencent-elles à fleurir, qu'elles furent frappées mortellement.

Cette page d'histoire littéraire concise et saisissante pourrait, sous plus d'un rapport, donner lieu à des applications fructueuses à notre vie sociale et à nos luttes modernes.

Nous croyons inutile d'analyser dans leurs détails les quarante et une pièces que renferme ce premier volume; il y aura peut-être lieu d'y revenir à l'occasion de la publication des volumes suivants. Pour le moment, il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur cet intéressant recueil. Ajoutons seulement que l'édition en est soignée, que les annotations historiques et littéraires placées à la fin du volume sont aussi utilement consultées par les philologues que la préface, enfin que le texte ne laisse rien à désirer sous le rapport de la correction.

CH. STALLAERT.

Gino Capponi, ein Zeit- und Lebensbild, 1792-1876, von Alfred von Reumont. Gotha, Perthes.

L'ouvrage de M. de Reumont sur Gino Cap-

poni n'est pas seulement, comme le dit l'auteur dans sa préface, une biographie du grand historien florentin; M. de Reumont n'a pas voulu uniquement nous raconter dans ses moindres détails la vie d'un des hommes les plus considérables de la moderne Italie; la tâche qu'il a entreprise est plus haute et plus vaste. Son livre nous offre un tableau, tracé à grands traits, de la situation politique, sociale et littéraire de la Toscane, parfois aussi de quelques autres parties de la Péninsule, au temps où vécut Gino Capponi; autour de l'historien de Florence, M. de Reumont a groupé la plupart des hommes remarquables de l'époque; l'Italie des cinquante premières années du xix^e siècle revit devant nous avec ses efforts vers la liberté, ses aspirations, ses défaillances et ses découragements: l'auteur a complété en quelque sorte son *Histoire de Toscane* (parue dans la collection Heeren-Ukert-Giesbrecht). Il n'hésite pas à se mettre lui-même en scène, et il prie le lecteur de l'excuser de cet égoïsme; le moi qu'on rencontre si rarement dans ses autres travaux a dû se présenter plus d'une fois sous la plume d'un homme qui a vécu de longues années dans le commerce de Capponi et qui a été l'un de ses amis les plus intimes. Nous ne nous en plaindrons pas; le récit devient ni par là non-seulement plus exact, mais plus attachant; la déposition d'un témoin oculaire a toujours plus de vivacité et de relief que le rapport d'une personne qui ne connaît l'événement que par ouï dire et sur la foi d'autrui. M. de Reumont a pu également profiter des documents publiés tout récemment par Marco Tabarrini dans sa biographie de Capponi et empruntés aux papiers de la famille. Le livre contient quatre chapitres: I. *Années de jeunesse et voyages*. II. *Embarras et soucis politiques, activité scientifique*. III. *Part que prend Capponi à la politique*. IV. *Dernières années*. On n'attend pas de nous un résumé des 454 pages que renferme le volume; nous n'insisterons que sur quelques points qui nous ont particulièrement frappé. Nous passons rapidement sur les premières années de Capponi et arrivons au moment où il vient à Paris, comme membre de la députation toscane. C'était en 1813; Capponi assista le 19 décembre à l'ouverture solennelle des Chambres; l'empereur lui parut pâle, gonflé, et son regard, dit-il, semblait comme redouter le spectacle de sa grandeur qui s'écroulait: il était si gras qu'à peine on voyait son cou. A un lever, il adressa la parole au jeune Florentin, et le questionna sur sa famille, sur la Toscane, sur l'Italie, avec ce mélange de pénétration et de demi-ignorance, de clarté et de ténacité qui marquait sa conversation. *Je connais votre famille*, dit Napoléon, *vous avez fait des révolutions*. — *Autrefois, Sire*. — *Oh! oui, vous autres, Florentins, vous êtes très tranquilles maintenant, vous appartenez à mes meilleurs sujets*. — Cinq ans plus tard, Capponi revit Paris; il se rentrait en Angleterre où il connut Ugo Foscolo, cet homme, dit M. de Reumont, qui, toujours mécontent, précipité et exagéré dans ses espérances et ses désirs, découragé par ses désillusions, imprévoyant dans l'action, aussi infatigable à faire des projets qu'hésitant à les exécuter, s'engageait déjà dans cette voie d'erreurs et d'embarras, d'où plus tard il fut impuissant à se dégager. A son retour sur le continent, Capponi passa par l'Allemagne et assista à l'exécution de Sand, le meurtrier de Kotzebue. La société florentine était alors très brillante; on y voyait des diplomates et des écrivains, arrivés déjà ou destinés à une grande renommée: Gortschakoff, Lamartine, alors secrétaire d'ambassade, dans la fleur de sa vie et de son talent, et travaillant à ce dernier chant du pèlerinage de Child Harold qui devait lui attirer un duel avec le colonel napolitain Ga-

briel Pepe; Platon, qui en décembre trouvait le printemps sous le doux ciel de Florence et dont la tombe porte cette inscription méritée : *Ingenio græcus, forma germanus*; Leopardi, véritable savant, mais surtout grand poète, malheureusement dévoué, dit M. de Reumont, à la philosophie décourageante qui nous abaisse sous le prétexte de nous connaître, et qui exprime le rôle d'une société à l'agonie et non le souffle profond d'un monde qui se réveille; Colletta, l'auteur de l'Histoire de Naples, etc. Cependant Capponi ne prenait qu'une faible part au mouvement libéral; je n'ai jamais été, a-t-il dit, qu'un libéral *in partibus*, bien éloigné des sociétés secrètes, des machinations et des conspirations. « Le gouvernement me déplaisait parce qu'il me semblait user les forces morales du pays, mais je ne m'avisais pas de déclamer contre ses actes de tous les jours. Au contraire, je cherchais à le défendre, mais au fond je m'en souciais peu et connaissais mal le pays et les gens (*Laut und Leut*). Quand je passais devant le Palazzo Vecchio, jamais je ne pensais à désirer d'y prendre place. Je croyais qu'il n'y avait rien à faire en Toscane qui pût me satisfaire et qui n'eût été une œuvre imparfaite. Cela était vrai en partie, mais j'exagérai beaucoup; ce qui me fut très funeste par la suite. Aussi fallait-il me forcer toujours à prendre ma petite part aux affaires civiles; je n'y voyais qu'un devoir imposé et n'y apportais ni plaisir ni confiance. Puis je vécus de longues années, d'abord dans une inaction douloureuse, plus tard enfoncé dans l'étude. Lorsqu'enfin le nom de Pie IX fit de la cause de l'Italie une cause populaire, lorsqu'un merveilleux accord sembla diriger les pensées et les volontés de toutes les classes et de tous les caractères vers un but raisonnable, lorsque, sous cette influence, les sectes se turent et qu'un relèvement moral parut annoncer la délivrance politique, lorsque la foi la plus vive me remplit et que je crus le temps d'agir venu enfin, et pour la première fois, il était trop tard et la main de Dieu m'avait imprimé sa défense sur le front. » Mais il serait trop long de relever toutes les assertions de Capponi, tous les jugements importants que lui inspirent non-seulement les événements d'Italie, mais ceux de France, d'Allemagne, etc. Chemin faisant, M. de Reumont apprécie des hommes comme La Marmora, Cavour, d'Azeglio, etc.; les politiques, des écrivains comme Manzoni et Tommasèo, ceux qui ont joué un rôle dans l'œuvre de l'indépendance italienne, les personnages remarquables qui ont eu des relations avec Capponi — citons seulement Panizzi, Selopis, etc., — quelle série de portraits à esquisser d'une main ferme et en quelques traits précis, inoubliables! M. de Reumont n'y a pas manqué. Mais, au milieu de ses jugements sur les hommes et les choses de l'Italie dans ce siècle, c'est toujours à Capponi qu'il revient; il le montre vieillissant, aveugle, mais constamment entouré de l'admiration et des hommages de ses compatriotes; il analyse, il commente toutes ses œuvres historiques; il en montre la valeur et la portée; (voir surtout ce qu'il dit de l'*Histoire de la République de Florence*, cet ouvrage « plein de force et de vie, fruit d'une noble expérience, de longues méditations et d'études soignées. ») Certes, le livre de M. de Reumont remplira le but que lui assigne son auteur; il fera mieux connaître un homme qui fut à beaucoup d'égards « un modèle du patricien italien » et l'époque où cet homme a vécu; ce *Zeit- und Lebensbild*, comme le nomme le titre, est complet. Cn.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin.

Real Encyklopädie der christlichen Alterthümer. Herausgegeben von F. X. Kraus. Fribourg, Herder.

— Le dictionnaire des antiquités chrétiennes du docteur Kraus prendra dignement place à côté de l'Encyclopédie de Martigny. Il est plus spécialement consacré à l'archéologie proprement dite, et embrasse la législation ainsi que les rites de l'Église des six premiers siècles, et l'art chrétien. L'ouvrage de M. Kraus est illustré de nombreux dessins sur bois, empruntés pour la plupart à Martigny.

Victor Aimé Huber, ein Vorkämpfer der sozialen Reform. Von Dr E. Jäger. Berlin, Puttkamer et Mühlbrecht. — M. Eugène Jäger, à qui nous devons la biographie de V. A. Huber, est avant-garde connu par ses ouvrages sur les chefs du mouvement socialiste et sur le socialisme en France. Aussi son dernier travail sera-t-il bien accueilli de tous ceux qui s'occupent des problèmes sociaux. Huber fut à certains points de vue le précurseur de Schultze-Delitzsch. Comme ce dernier, il pensait que seule l'association peut résoudre la question sociale; mais ses tentatives eurent bien peu de succès: c'est qu'il généralisait sans cesse et metait l'association à toute sauce, alors qu'elle ne doit que compléter et diriger l'activité des individus. C'est aussi que le talent du vulgarisateur lui faisait défaut, qu'il ne sut jamais écrire de façon à être compris par le peuple.

Geschichte der Ostsee-Provinzen Liv-, Est und Kurland. I. Mitau, Sieslack. — L'histoire de la colonisation allemande des provinces baltiques de la Russie est en même temps l'histoire de la lutte entre le christianisme et le paganisme, entre la civilisation et la barbarie. Cette lutte aboutit à la domination de l'Ordre teutonique en Livonie, en Esthonie et en Courlande, et malgré les invasions des Suédois, des Polonais et des Russes, en dépit des aspirations panslavistes, la langue et la nationalité allemandes ont conservé leur prééminence dans ces provinces, bien que les Slaves et les Esthoniens y soient en majorité. Le second volume sera consacré à l'histoire contemporaine des provinces baltiques.

Die niederländischen Colonien in Norddeutschland zur Zeit des Mittelalters. Von R. Schröder. Berlin, Habel. — L'essai de M. Schröder sur les colonies néerlandaises en Allemagne est basé en partie sur le savant travail de M. E. de Borchgrave: *Histoire des colonies belges qui s'établirent en Allemagne pendant le douzième et le treizième siècle.* L'auteur cite d'abord la colonie fondée en 1106 par l'archevêque de Brême et de Hambourg, dans les environs de la première de ces villes; puis l'établissement, près de Hildesheim, d'un certain nombre de Flamands chassés de leur pays. Vers l'an 1143, de nouvelles troupes de Néerlandais vinrent s'établir dans le voisinage de Stade et de Harbourg, sur la rive gauche de l'Elbe, puis vers l'embouchure du Weser; enfin, à l'instigation de Saint-Vicelin, en Holstein, près d'Elmshorn, qui a encore son *Flamwege*. D'autres noms du Holstein rappellent cette invasion pacifique; ainsi les villages de Flemen et de Flehmude, ainsi que la *flämische Gasse* de Kiel. Mais ces tentatives s'effacèrent devant la colonisation néerlandaise qu'entreprit le margrave Albert l'Ours de Brandebourg, et l'on peut avancer que toute la vallée moyenne de l'Elbe, c'est-à-dire le pays de Magdebourg, la Vieille-Marche, qui est le berceau de la famille de Bismarck-Schönhausen, fut défrichée par des colons venus des Pays-Bas. Plus tard ces colonies s'étendirent sur la plus grande partie du pays compris entre l'Elbe et l'Oder. Cette influence néerlandaise se retrouve dans un grand nombre de noms de localités et de noms de famille, entre autres dans celui bien connu d'Arnim, que M. Schröder rattache à Arnheim. Enfin nombre de Néerlandais allèrent s'établir en Silésie et dans les pays soumis à l'Ordre teutonique, et cette émigration fut si forte qu'on ne peut guère la comparer qu'à celle qui pousse aujourd'hui des milliers d'Européens à se rendre aux États-Unis. M. Schröder rapporte à ce mouvement une chanson encore en vogue en Flandre et qui débute comme suit :

Naer Oostland willen wy ryden
Naer Oostland willen wy meê,
Al over die groene heiden,
Frisch over uie heiden,
Daer isser een betere steê.

Europäische Staatenkunde. Von O. Peschel und O. Krümmel. I. Leipzig, Duncker et Humblot. — O. Peschel qui passe, à bon droit, pour l'un des premiers géographes de l'Allemagne, avait réuni les éléments d'un vaste travail sur les États de l'Europe, travail qui embrasse non-seulement la géographie proprement dite, mais la statistique. Ces notes ont été rédigées et complétées par M. Krümmel. Le premier volume de l'ouvrage est consacré en majeure partie à l'Angleterre et à ses colonies.

Die Homerische Odyssee. Von A. Kirchhoff. 2^e édition. Berlin, Hertz. — Notre savant philologue Kirchhoff vient de publier une seconde édition entièrement refondue de ses recherches sur l'Odyssée. Selon lui, cette épopée se compose de deux parties, appartenant à des époques bien différentes. L'une, qui comprendrait les douze premiers chants, serait de beaucoup antérieure à la première olympiade; la seconde ne remonterait guère qu'à la trentième et devrait être attribuée à plusieurs poètes. Ce serait la commission nommée par Pisistrate qui aurait opéré la soudure des deux fragments.

Die Oster- und Passionsspiele. Literarhistorische Untersuchungen. Von G. Michsack. I. Wolfenbüttel, Zwissler. — Les représentations de l'Oberammergau, qui attirent dans cette vallée des Alpes bavaraises un si grand concours de touristes, donnent un intérêt d'actualité aux recherches de M. Michsack sur les jeux de la Passion. Le premier volume, qui a seul paru, donne, en outre, d'après les manuscrits, les divers textes du jeu de la Fête-Dieu de Künzelauer. Ces textes sont reproduits de telle sorte qu'on peut suivre aisément le développement successif du drame.

Geflügelte Worte. Der Citatenschatz des deutschen Volkes. Von G. Büchmann. 12^e édition. Berlin, Haude und Spener'sche Buchhandlung. — Je ne connais point de pays où la manie des citations soit poussée aussi loin qu'en Allemagne. Certains mots de Goethe et de Schiller se retrouvent partout, et les sentences du prince de Bismarck épicorent encore les articles de notre presse longtemps après la mort du grand homme d'État. Cette manie expliquerait à elle seule le succès énorme des *Geflügelte Worte* de M. Büchmann, titre que je ne saurais mieux rendre que par *l'Esprit des autres*. Mais ce succès est dû en bonne partie aussi à la valeur intrinsèque de ce livre. M. Büchmann y a consacré toute sa vie. Il ne cesse de collecter des *paroles ailées*, et n'a trêve ni repos qu'il n'ait découvert l'origine de ses citations. De toutes parts, en Allemagne, on lui transmet des matériaux, et si son ouvrage ne constitue pas plus tard une source inépuisable pour les lexicographes, ce ne sera pas sa faute. Un chapitre spécial est consacré aux citations françaises, parmi lesquelles *l'État c'est moi*; à la malchance de revenir à tout propos. De ce côté-ci des Vosges on cite beaucoup également *Revenons à nos moutons*, *Noblesse oblige*, *Tu l'as voulu*, *Tout comme chez nous*, *Il y a des juges à Berlin*, etc. Le livre de M. Büchmann, dont il s'est vendu 42,500 exemplaires, est enrichi de tables des matières qui permettent au moindre journaliste de retrouver facilement les mots dont il a besoin et d'en larder ses articles sans trop de bévue. Büchmann fait, du reste, autorité même au Reichstag, et lorsqu'un de nos honorables commet une citation fautive, aussitôt, le livre à la main, ses adversaires le remettent dans la bonne voie.

Compendium der Naturwissenschaften an der Schule zu Fulda im 19^{ten} Jahrhundert. Von St. Fellner. Berlin, Grieben. — Le père St. Fellner, bénédictin de Vienne, a eu la bonne idée d'exhumer l'une des œuvres les plus originales de Rhaban, recteur de l'école du couvent de Fulda au 9^e siècle. La plupart des ouvrages de ce savant moine rentrent dans le domaine de la théologie. Mais il en a com-

posé d'autres, notamment une sorte d'encyclopédie, qui résume parfaitement l'état des connaissances au 19^e siècle. C'est de cette encyclopédie que le père Fellner a tiré le livre que nous signalons. G. v. M

REVUES ÉTRANGÈRES.

DEUTSCHE RUNDschau (août-septembre) *L'Expérience belge*. — Cette étude est, croyons-nous, la plus intéressante et la plus soignée de toutes celles qui ont été publiées à l'étranger à l'occasion du cinquantième anniversaire. Cela ne veut pas dire que nous souscrivions à tous les jugements de l'auteur, M. Karl Hillebrand, ni que ses conclusions nous paraissent indiscutables; mais quelles que soient les réserves qu'il y ait lieu de faire, ce travail n'est point l'œuvre d'un dilettante. M. Hillebrand a d'ailleurs prouvé dans son Histoire de France qu'il était préparé à apprécier la révolution de 1830 et ses résultats politiques en connaissance de cause. La première partie de son étude, dans laquelle il s'occupe du rôle joué par la Belgique comme Etat constitutionnel, est, en effet, particulièrement digne d'attention; nous remarquons surtout un portrait de Léopold I^{er}, des pages excellentes sur les hommes d'Etat belges, la neutralité et les relations extérieures. Ici l'éloge laisse à peine quelque place à de légères critiques.

La seconde face du tableau, l'expérience de 1830 au point de vue moral et intellectuel, est beaucoup moins favorable. M. Hillebrand trouve que la liberté n'a point profité également à toutes les classes de la société ni aux deux races, que la richesse et les droits politiques sont encore trop inégalement distribués. Dans l'enseignement, il aperçoit « la prédominance d'un utilitarisme à courte vue »; les universités lui font plutôt l'effet de hautes écoles spéciales que d'instituts scientifiques, bien qu'il s'y trouve des savants estimés même à l'étranger. Dans le domaine artistique, la Belgique continue à occuper un rang relativement glorieux; on n'en peut dire autant de la science et de la littérature. La science belge a quelque chose de provincial, d'utilitaire: elle manque souvent de physiologie originale. La presse périodique est très développée, mais elle est ou internationale ou provinciale. La presse littéraire même, qui est moins exposée à ce reproche que la presse politique, souffre de l'esprit de parti, le mauvais génie de la Belgique (1). Quant aux œuvres littéraires qui ont un caractère national, elles ne sont guère connues au delà de la frontière. A quelles causes faut-il attribuer cet isolement? A l'imperfection de la culture intellectuelle? Cette culture n'est-elle pas trop mécanique, extérieure, trop spécialisée? M. Hillebrand semble le croire. Quoi qu'il en soit, la rénovation intellectuelle dépend, d'après lui, surtout de la réforme de l'enseignement, qui doit être soustrait à l'influence du clergé, et des efforts qui seront faits pour débarrasser le pays du « joug d'une langue étrangère » et assurer l'usage égal des deux langues.

On voit que M. Hillebrand ne va pas jusqu'à désirer, comme l'ont fait quelquefois certains de ses compatriotes, l'assujettissement d'un des deux éléments qui composent la nationalité belge à l'autre. Il importe, dit-il, que la nationalité s'exprime dans sa double forme: ce n'est pas la langue, c'est l'histoire qui fait les nations. Ne nous laissons pas égarer par des raisonnements de professeurs et de linguistes: s'il y a des nationalités bien tranchées, qui ont leur individualité, c'est la Suisse, c'est la Belgique, malgré la diversité des langues qui sont parlées dans ces pays. Il ne s'agit pas de détruire une individualité nationale pour l'amour d'une théorie; mais ce qu'il importe, c'est d'accorder un

(1) Je ne connais, dit M. Hillebrand, qu'un journal belge qui se tienne en dehors des partis, c'est à-dire à un point de vue objectif, scientifique, *l'Athenæum*. C'est en effet, au sein qu'il a pris de ne point se mêler aux luttes politiques que *l'Athenæum* doit en grande partie le succès qu'il a obtenu; aussi nous ignorons à quelle circonstance M. Hillebrand fait allusion quand il ajoute: « encore qu'il soit traité en adversaire par le parti catholique. »

libre jeu à tous les membres qui la composent. C'est ce que les Suisses ont très bien compris.

« L'expérience belge » d'après M. Hillebrand, ne serait donc pas achevée. « Il est vrai que le régime constitutionnel en sort victorieux, de même que la neutralité et la liberté commerciale; mais de plus importants problèmes restent à résoudre, problèmes que la Suisse, dans une situation tout à fait analogue, a résolus heureusement en très grande partie: associer toutes les classes de la population dans la grande école de l'armée nationale, garantir une égale liberté de développement à deux races que l'histoire a réunies et reconnaître les mêmes droits à leurs langues; conquérir à l'Etat la suprématie sans réserves sur l'Eglise, et cette suprématie hors de contestation, arracher la science, l'art, l'enseignement et la religion une fois pour toutes à la sphère de la passion politique qui ne peut que les fausser, les enraiser ou les corrompre ». Cette conclusion résume toute l'étude.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES D'ESPAGNE.

Valladolid, 25 juin.

Étrange cité que cette antique capitale de la Vieille-Castille! Ville des souvenirs historiques, berceau d'une école artistique célèbre, elle tend, aujourd'hui qu'elle a perdu toute importance politique, à devenir un grand centre de commerce. Pas de place, pas de rue, presque pas de maison ancienne qui ne rappelle à l'observateur quelque grand fait de l'histoire politique ou de celle des beaux-arts. Colomb y expira dans une maison de la rue qui porte encore son nom, et Philippe II y vit le jour dans un palais de la place Saint-Paul. Cervantès y habita, calle del Rastro, et Berruguete près de San Benito. Juan de Juni y mourut dans une maison de la rue Saint-Louis qu'habita ensuite Hernandez. Enfin, dans une maison de la rue Saint-Martin, le criminel Alonso Cano tua son épouse. Et non loin de ses murs se conservait à Simancas ces célèbres archives que M. Gachard connaît si bien et qui complètent dignement celles qui se trouvent dans l'ancien palais épiscopal d'Alcala de Henares. Je ne m'arrêterai pas longtemps à décrire les monuments de cette antique cité, qui ne sont cependant pas sans importance.

La tour romane de l'église dite Antigua est carrée et ornée de ce motif de décoration connue sous le nom de billettes, si commune en Espagne et qui, malgré sa simplicité, donne tant de relief aux constructions. Une partie du mur extérieur est entourée d'un joli cloître, tout comme les églises de la Vera-Cruz et de Saint-Etienne de Ségovie. La tour ogivale carrée de Saint-Martin est des plus gracieuses. La façade plateresque de San Pablo est d'une grande richesse. Quelques-unes de ses sculptures, telles que le relief central, représentant un évêque agenouillé, sont des meilleures: mais l'ensemble est trop maniéré, la partie décorative est peu fine et peu soignée, et l'on n'y retrouve point cette belle harmonie de la façade de San Domingo de Salamanca. J'en dirai autant de la façade de San Gregorio, surchargée au possible. Santa Maria de las Angustias ne manque pas de bonnes sculptures: les statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui ornent la façade, sont pleines de vie et de grandeur. Enfin, la cathédrale, commencée sous Philippe II, d'après les plans de Herrera, est inachevée: son style romain rappelle l'Escurial et l'église de la vierge del Pilar de Saragosse. Mais occupons-nous des richesses artistiques que renferme le musée: c'est certes ce qu'il y a de plus important à Valladolid (1).

(1) Cf. Jose Marti y Monso. *Catálogo provisional del museo de pintura y escultura de Valladolid*. 1874.

Il est établi dans l'ancien Colegio mayor de Santa Cruz, belle construction du style plateresque due à la munificence du cardinal Gonzales de Mendoza et éditée d'après les plans de Enrique de Egas (de 1480 à 1492). Les peintures sont nombreuses (au delà de 700), et la plupart appartiennent aux écoles espagnoles. Je remarque surtout une tête bien vivante de saint Bruno de Zurbaran, un Cruciflement, un peu trop académique, du divin Moralès, un Miracle de saint Antoine de l'ancienne école espagnole, et qui se distingue par plusieurs têtes du meilleur pinceau, enfin une belle sainte Lucie d'un maître italien; mais tout l'intérêt de la galerie se porte sur les trois célèbres toiles, connues sous le nom de *Fuensaldañas* (nos 111, 116 et 118), représentant l'Assomption, saint Antoine de Padoue et saint François. On les attribue à Rubens, mais sont-elles bien réellement de lui? Antonio Pons, dans son Voyage en Espagne, en doute; Bermudez, par contre, dit que Rubens les peignit pour le couvent des franciscaines de Fuensaldaña (près de Valladolid), pendant que la cour de Philippe III habita la capitale de la Vieille-Castille. Seulement, des documents cités par M. J. Marti y Monso établissent que la cour séjourna à Valladolid de 1601 à 1606 et que le susdit couvent fut fondé en 1652. Or, Rubens mourut en 1640. Les dates ne concordent donc pas avec ce que dit Bermudez. D'un autre côté, le saint François est d'un dessin très précis, l'Assomption, toile des plus animées, est d'une disposition mauvaise et compliquée, et le coloris est d'une grande pâleur. La Vierge n'a, comme toujours, rien de religieux; c'est une tête de femme voluptueuse. Quelques anges sont fort jolis et ont de beaux cheveux blonds bouclés. L'ensemble est théâtral tout autant que le saint Antoine. Ces toiles sont certes de la manière de Rubens, mais n'ont ni le coloris ni le dessin du maître. On a dit que l'Assomption seule n'était pas du pinceau de notre grand artiste, mais que les deux autres toiles étaient bien réellement de lui; d'autres ont voulu les attribuer à Pierre Tyssens qui fut directeur de l'Académie d'Anvers en 1661 et peignit une Assomption pour l'église Saint-Jacques de cette ville. J'ignore ce qu'il en est; mais, pour autant que je connaisse Rubens, je ne puis admettre que ce soit lui qui ait peint les *Fuensaldañas*; et, dans tous les cas, je crois qu'il est utile d'appeler de nouveau sur ces œuvres l'attention de ceux qui ont fait une étude spéciale du maître.

Pour la sculpture, le musée de Valladolid est non seulement un des plus importants de l'Espagne, mais même de l'Europe. Ce n'est que là en effet qu'on peut étudier la sculpture polychromée en bois. Dans les autres pays, la sculpture en bois n'est pas parvenue à se constituer comme un genre à part; aussi les œuvres sérieuses y sont-elles très rares, même en ne les considérant qu'au point de vue l'art décoratif. Je me rappelle une admirable porte d'une église du mont Aventin à Rome (elle mériterait d'être étudiée) et quelques Voss qu'on peut admirer à Nuremberg.

En Belgique, cette sculpture a pris plus de développement qu'ailleurs, au xvii^e et au xviii^e siècle, surtout appliquée aux chaires de vérité et aux confessionnaux. Bruxelles et Anvers en présentent des beaux exemples; toutefois, quelque grand qu'en soit le mérite, il y manque la vie: ce genre n'a jamais dépassé chez nous les limites de l'art décoratif. Les rares spécimens que nous possédons de retables du style ogival sont curieux, mais sans valeur artistique (ainsi celui de Saint-Denis de Liège). Les Flamands qui se sont exercés dans ce genre ont surtout travaillé à l'étranger, et c'est là qu'on doit étudier leurs œuvres. Il s'en rencontre en Espagne plus d'un exemple que j'aurai soin de

signaler dans la suite. C'est une chose digne de remarque que la plupart de nos sculpteurs ont vécu et travaillé à l'étranger. Aussi leurs œuvres sont assez rares chez nous. Il y eut des sculpteurs flamands; mais d'école flamande de sculpture, à proprement parler, il n'y en a pas.

En Espagne, par contre, la sculpture en bois a pris de grands développements, et les progrès accomplis dans cet art par l'école castillane sont dignes de la plus sérieuse attention. L'histoire en est encore à faire, et comme jusqu'à ce jour on n'a dépouillé ni les archives publiques ni celles des communautés religieuses, il se passera bien des années avant qu'il soit possible de commencer l'étude critique de ce genre de sculpture. Pour l'histoire de l'art autant que pour toute autre, la connaissance des documents et des dates authentiques est nécessaire: l'examen seul des monuments ne suffit pas. Tout ce que l'on peut essayer aujourd'hui, c'est de donner une idée d'ensemble: c'est ce que nous allons tâcher de faire d'après les monuments que nous avons examinés et surtout d'après ceux du musée de Valladolid.

Il faut d'abord distinguer la sculpture polychromée de celle qui ne l'est pas. La première comprend la statuaire et les retables si nombreux en Espagne; la seconde les sillerias (stalles), quelques retables et les monuments de l'art décoratif tels que portes et objets d'ameublement des sacristies. Dans la suite, je m'occuperai de cette seconde catégorie, voulant étudier dans cette lettre spécialement le développement de la statuaire. Quatre noms d'artistes peuvent résumer les divers développements de cette histoire. Alonso Berruguete, l'élève de Michel-Ange, né à Paredes de Nava en 1480 et mort à Tolède en 1561; Juan de Juni, né en Italie et qui vint se fixer à Valladolid en 1545; Hernandez, qui mourut en 1636; enfin Alonso Cano, né à Grenade en 1601 et mort en 1667. Ces artistes furent à la fois architectes, peintres et sculpteurs; mais tous les quatre se distinguèrent spécialement dans la sculpture, et Valladolid fut le centre de leur école.

Berruguete sculpte avec force et énergie; il sait donner de la vie à ses personnages, sans cependant tomber dans l'excès du genre maniéré. Il fut le père de la Renaissance de la sculpture en Espagne, et exerça une immense influence sur le développement de l'art au xvi^e siècle. Cette renaissance se distingue nettement de la renaissance italienne. Elle étudie la forme et la sculpte avec une rare perfection; elle cherche des poses naturelles et aime la draperie gracieuse; mais elle reste chrétienne et fidèle aux anciennes traditions en ce sens que la forme reste subordonnée à l'idée que l'artiste veut exprimer et qu'elle ne sculpte que rarement le nu. Lorsque cependant le nu convient au sujet, elle sait le rendre avec un rare talent, — certaines parties du retable de Becerra qui se trouve à Astorga et dont nous parlerons ailleurs, en sont la preuve, — mais elle n'emploie jamais le nu pour le plaisir de le sculpter et de montrer ses connaissances anatomiques. Jusqu'à ce jour, les artistes espagnols, tant peintres que sculpteurs, sont restés fidèles à ces principes, et ils ont eu grandement raison. Si dans l'architecture cette renaissance, sans avoir, comme on l'a dit à tort, une lourdeur pompeuse et une solidité grandiose, est trop fantaisiste, mais est gracieuse dans sa première période (genre plateresque), et manque de vie véritable dans la seconde (genre de l'Escorial), dans la sculpture, la vie ne lui manque pas, et elle pèche même bientôt par l'excès. Toute l'attention se concentre sur l'expression de la figure; le corps est traité comme accessoire. Berruguete sculpta des œuvres remarquables en marbre et dépassa tous les artistes de son temps dans l'étude du médaillon. Que de têtes admirables ne rencontre-

t-on pas de lui dans les nombreux patios de cette époque! En fait de sculptures en bois, le musée de Valladolid possède un bon nombre de ses œuvres. Je signalerai des statues et des bas-reliefs provenant d'un retable de San Benito, une statue colossale de Saint Benoît, et vingt-six statues de saints et de patriarches; plusieurs d'entre elles paraissent être sous l'impression d'une préoccupation trop forte. Toutes ces têtes sont très naturelles et très vivantes. L'expression est bien variée et conforme à l'idée que nous nous faisons de chacun de ces personnages. On voit que l'artiste est maître de lui-même: c'est un ciseau énergique et plein de force que le sien.

Les poses n'ont rien de mouvementé, gardent suffisamment le calme sculptural, tout en contribuant à la vie de l'ensemble. C'est de la sculpture naturelle par ses formes, et chrétienne par son expression. Mais ce genre lui-même, en concentrant tous les efforts sur l'expression de la tête et en voulant donner trop de vie aux personnages, devait naturellement tomber bientôt dans l'excès et produire des poses maniérées. Ce défaut devient déjà apparent dans les œuvres de Juan de Juni. Son chef-d'œuvre est la Pietà de Ségovie, qui se trouve dans la cinquième chapelle latérale de gauche de la cathédrale de cette ville. Il date de 1571. La partie principale est un retable en assez haut relief. De chaque côté se trouve une statue de légionnaire. L'ensemble est d'un grand effet, malheureusement quelques personnages de l'arrière-plan semblent trop rapprochés. Ceci résulte de ce que l'artiste a voulu faire ressortir les deux personnages principaux, le Christ et la mère, et qu'il ne lui restait par là plus assez de place pour bien disposer les autres. Comme étude de formes, cette œuvre est d'une grande force; sous le rapport de l'expression, c'est certes une des plus belles que l'on ait jamais conçues pour ce divin sujet. Le Christ est admirable. La pose est excellente, la main gauche peut-être un peu trop crispée, la tête est bien ce qu'elle devait être: les yeux sont entr'ouverts, mais éteints. L'artiste a eu assez de force pour donner à la tête cette double expression d'un homme mort mais qui va ressusciter: cet homme est bien mort, mais ce cadavre recèle encore la vie de la divinité. Nous rencontrerons une double expression conçue d'une manière analogue par Alonso Cano dans son Saint Elie. L'expression de douleur de tous les assistants est différente et admirablement rendue: ainsi Salomé, Saint Jean, Madeleine; mais quelle grandiose conception que celle de Marie! Voyez comme elle retient le corps de son divin fils sur ses genoux chancelants, comme elle lève les bras au ciel! Cette pose des bras serait théâtrale si elle ne contribuait à mieux faire ressortir l'expression de la figure. Mon Dieu, semble-t-elle dire, soutenez-moi dans cette immense douleur, mais que votre volonté soit faite! Cette pose extatique révèle la soumission en même temps que la souffrance: elle est véritablement pathétique. L'œuvre n'est pas délicatement traitée, mais elle est pleine d'énergie et de vie; quelques personnages ont même trop de vie, surtout les deux soldats: on ne peut pas dire cependant que ce soit une œuvre maniérée. Le musée de Valladolid possède une autre Pietà du même maître, mais conçue différemment et de moindre mérite, (n° 150). Tous les personnages sont en haut relief et mieux groupés que ceux de Ségovie. Plusieurs types ressemblent à ceux de sa grande œuvre. L'étude des formes est fort bonne. Le Christ repose sur un sarcophage d'une manière un peu théâtrale. La Vierge a une pose analogue à celle de Ségovie, seulement ici elle tombe en défaillance et est soutenue par Saint Jean. La tête de Joseph est fort bien réussie, et Madeleine a une expression de douceur inimitable. Rien ici de ces Madeleines de la peinture italienne, qui sont

de si jolies filles, mais nullement repenties. Une troisième petite Pietà, assez belle, se trouve dans l'église de Santa-Maria de las Angustias, où l'on rencontre aussi un bon retable représentant l'Annonciation, œuvre pleine d'expression, et dont l'auteur m'est inconnu. L'Antigua possède un grand retable de Juni qui est trop maniéré; au musée on voit encore de lui un Saint Antoine de Padoue très vivant et un Saint Bruno d'une grande perfection. La pose en est très calme, la tête n'est pas idéale mais nous donne l'idée d'un homme réfléchi, sérieux qui médite sur les choses du ciel. Elle est conçue d'une façon bien différente de ce beau buste en marbre qui se voit à la Grande Chartreuse en Dauphiné. L'artiste parvient donc à donner à ses œuvres une expression véritable et vivante; il sculpte avec une grande force, mais donne trop de mouvement à ses poses. Ceci devient déjà du maniéré dans plusieurs œuvres de Gregorio Hernandez.

Sa Pietà (n° 66 du Musée) est une œuvre fort remarquable. Le corps du Christ est très bon de formes. Le geste de la Vierge est des mieux réussis et contribue à l'expression de soumission en même temps qu'à celle de la prière. Les statues pour la procession de la Semaine Sainte, dont la plupart sont de Hernandez et de son disciple Hibarne, sont très vivantes et d'une expression naturelle, seulement trop mouvementées. Dans sa Vierge du Carmen remettant le scapulaire à Saint Simon Stock, l'expression de Marie est excellente, mais le saint est moins bien conçu. Cette tête commence déjà à ressembler à une œuvre de cire, manquant de vie véritable; c'est là un défaut auquel la sculpture en bois polychromée devait fatalement aboutir. Du moment que le génie manquait, le ciseau de l'artiste ne pouvait plus produire que des mannequins. Le Simon Stock n'en est pas encore là, mais on sent déjà la tendance. Le Musée conserve de Hernandez deux statues de Sainte Thérèse (147 et 157). La seconde est de beaucoup la plus belle et peut être considérée comme le chef-d'œuvre du maître. C'est une figure pleine d'extase, très vraie, sans manquer cependant d'idéal. C'est bien ainsi que l'on doit concevoir la sainte, et toutes les représentations que nous en voyons à Avila sont loin de valoir celle-ci. Je signalerai encore un Christ portant la croix, dont l'expression a de la profondeur et dont le geste est très beau. Hernandez est encore un grand artiste: les poses de ses personnages sont vraies, mais la force d'expression est bien moindre que chez Berruguete et Juan de Juni, et sa manière est torturée et n'a plus rien du calme sculptural.

Un tout autre genre est celui d'Alonso Cano, un très méchant homme, mais un artiste de premier ordre. Ses œuvres plastiques sont assez rares. Le Musée de Valladolid n'en possède aucune, quoique l'artiste ait habité cette capitale. Son saint François d'Assise (Tolède), si bien reproduit par la maison Christophle, est devenu célèbre. Je ne le connais que par cette reproduction, n'étant pas parvenu à me faire ouvrir le trésor de la cathédrale (1). Cette œuvre admirable, une des plus sublimes productions de l'art chrétien, lui fut inspirée, dit-on, par la lecture des *Fioretti* de saint François. La pose est calme et correcte, et tend à rehausser l'expression de cette tête séraphiquement ascétique. C'est un saint véritable que l'observateur a sous les yeux, tout détaché des idées terrestres et ne songeant qu'à Dieu et aux souffrances du Christ.

Il y a trois statues de saint François attribuées à Alonso Cano: celle de Tolède, une autre que

(1) Les nombreuses clefs de ce trésor étant entre les mains de diverses personnes, il est presque impossible de le faire ouvrir. On dit que l'empereur du Brésil lui-même ne put parvenir à le voir. A titre de renseignement, je dirai que l'époque à laquelle on a le plus de chance de voir le trésor est pendant l'octave du Corpus Domini.

J'ai vue à l'exposition du Trocadéro et qui appartient, si je ne me trompe, à M. de Rothschild; enfin on m'a parlé d'une troisième, mais j'ignore où elle se trouve. La question est de savoir laquelle est l'œuvre originale. D'autres statues de saint François semblent avoir été conçues d'après celles d'Alonso Cano. J'en ai vu une au musée de San Marcos de Léon, œuvre de Luis Salo a Curmeno (xvii^e siècle). Elle est un peu plus grande que celle de Tolède; sa pose est plus animée; le vêtement est en étoffe, mais fort simplement drapé. La bouche est entr'ouverte, ce qui du reste est commun à presque toutes ces statues en bois, et leur donne beaucoup de vie. La tête semble inspirée, mais est moins extatique que celle d'Alonso Cano. C'est une composition d'un grand mérite.

J'ai vu à Tolède une autre statue en bois, un saint Elie, attribuée avec assez de probabilité à Alonso Cano. Jadis elle se trouvait dans l'église de San Juan de los Reyes; actuellement on la conserve à San Tomas. Le saint est assis, endormi sur un siège et reposant la tête sur le bras gauche. Les mains sont très décharnées, la pose des jambes est maniérée: il se peut du reste que la tête seule soit du ciseau d'Alonso Cano. Les yeux sont fermés, et la bouche est entr'ouverte. Cet homme n'est pas mort, il n'est qu'endormi: l'idée est admirablement exprimée. Quoique les yeux soient fermés, l'artiste est parvenu à donner à l'expression une vie véritable. Il a réuni dans une seule expression les divers sentiments dont le saint devait porter le cachet; il est parvenu à créer, de même que pour son saint François, un type sans enlever à la figure le caractère d'un portrait. Cela n'est ni idéal, ni réalité, mais c'est un être vrai, et cet être est un saint. C'est ce mélange d'idéal et de réel qui me semble caractériser les œuvres du grand artiste. Je rapprocherais de ce saint Elie, une statue de saint Jérôme que j'ai rencontrée dans l'église du Parral à Ségovie. La position du corps laisse aussi à désirer; mais quelle expression céleste dans cette tête, et comme la manière dont la bouche est entr'ouverte contribue à rendre cette figure réellement inspirée! Une grande barbe parfaitement traitée donne au saint quelque chose d'imposant. L'artiste de cette belle œuvre m'est inconnu.

Le musée de Valladolid renferme encore un grand nombre de sculptures polychromées d'autres maîtres tels que Tordesillas, l'élève de Berniguet, dont les œuvres sont très mouvementées, et Villabrille, ainsi que quelques statues dont les auteurs sont inconnus. Parmi ces dernières je signalerai un saint Pierre assis, un saint François d'une expression vivante mais prétentieuse, un Sauveur fortement dessiné mais trop réaliste, un saint Jean-Baptiste qui accuse trop de recherche, un autre saint François dont la pose est peu calme, mais plein d'expression; il cache les mains dans ses manches comme celui de Tolède; enfin une Sainte-Vierge avec sainte Anne et saint Joachim, œuvre admirable de naturel et de vie.

Je me résume. Ces artistes castillans prennent de la Renaissance la forme, mais n'en adoptent point l'esprit: ils ne traitent la forme que pour autant que celle-ci doit contribuer à exprimer les sentiments de leurs personnages. Tout le travail converge vers l'expression de la tête: ceci, du reste, est la vraie théorie, que suivaient aussi les sculpteurs de la grande époque grecque. C'est grâce à cela que l'école castillane parvint à produire tant de chefs-d'œuvre: aussi pour l'expression sont-ils au-dessus des maîtres italiens, mais il leur manque le fini du ciseau. Quant au coloris, ils emploient d'ordinaire des couleurs très vives et d'un ensemble très harmonieux. Ils sculptent la forme avec force et énergie et ont par là une tendance à abandonner le calme plastique. Leurs poses sont souvent trop animées. Du moment où le génie manquait pour donner à ces

statues la vie véritable, ce genre devait conduire fatalement au maniéré. Nous en avons un exemple dans l'arbre de Jessé de l'église San Francisco à Porto; Abraham cependant est encore d'un bon travail. Je citerai encore les statues des chapelles du Bon Jésus près de Braga. La décadence fut prompt et rapide. L'architecture arriva au même résultat, mais encore eut-elle un homme de talent, Churriguera, pour tempérer quelque peu l'effet de ces mauvaises théories; tandis qu'en sculpture, l'Espagne n'eut pas même de Bernini pour la guider dans la mauvaise voie dans laquelle elle était entrée. Aussi en arriva-t-on bien vite à produire ces Christ au tombeau, vraies caricatures, ces Christ en croix à jupon et à cheveux de femmes, ces statuette de saints sollement théâtrales et vrais mannequins de foire; enfin ces Vierges composées d'une tête et d'une espèce de crinoline, vraies poupées informes, plus indignes encore du sujet qu'elles représentent que de l'art véritable. Si la bonne statuette espagnole n'exerça aucune influence au delà des Pyrénées, il faut malheureusement constater que le mauvais genre, quelle que soit sa première origine, se répandit partout; et en Belgique spécialement nous en fûmes et nous en sommes encore inondés. Autant dans l'intérêt du culte que dans celui de l'art, il serait plus que temps de remplacer ces statues difformes et ces Vierges sans bras ni jambes par des œuvres moins indignes de ceux que nous vénérons. Le type de saint François existe; pourquoi n'en est-il pas de même en sculpture pour la Vierge? On n'aurait qu'à s'inspirer de quelques œuvres de la peinture, dans lesquelles cependant on a surtout représenté la virginité, alors que le vrai type à réaliser devrait être l'union de la virginité et de la maternité. Je ne parlerai pas des Vierges de Raphaël: ce sont des têtes de filles admirablement jolies, rien de plus. Le type de Murillo, surtout sa grande Purissima du Prado, est excellent; je préférerais cependant, pour le but à atteindre, cette admirable tête de Vierge des Augustins de Salamanque, chef-d'œuvre de Ribeira, une des conceptions les plus parfaites que jamais artiste ait fait sortir de son pinceau. En Espagne, du reste, on est déjà revenu aux vrais principes artistiques. La grande sculpture en bois y est de nouveau en honneur, et je n'en veux donner pour preuve que cette admirable Cène de la Casa consistorial de Santiago qui sert à la procession du vendredi-saint. Elle fut sculptée en 1868 sur la commande de l'Ayuntamiento de la ville de Santiago, par le galicien D. Juan Sanmartin et peinte par V. Lazara. Je la décris ici, car je la crois fort peu connue. Les apôtres sont assis en cercle à l'orientale autour d'une table triangulaire; les figures n'ont pas plus de 0^m50 de hauteur. Cette disposition a permis à l'artiste de diviser les apôtres en divers groupes. Le Christ occupe le centre de la scène ayant saint Jean à sa gauche et un apôtre à sa droite. Les autres sont divisés en trois groupes et causent entre eux; seulement chaque groupe est disposé de telle façon que l'observateur s'aperçoit que tous s'occupent du Sauveur et tendent vers lui. Le moment choisi par l'artiste semble être celui où le Rédempteur va prononcer les paroles eucharistiques. Chaque apôtre paraît convaincu qu'un grand fait va s'accomplir, il se demande quelles divines paroles le Christ va prononcer: ils sont tous dans une anxieuse attente. Judas, lui, se trouve tout seul au bout de la salle à gauche, la main droite appuyée sur sa bourse, l'autre reposant sur sa poitrine. Ce geste est inimitable et vrai, il complète l'expression du visage: à ce moment Judas se rend compte de l'immensité de son crime. Il voudrait regarder le Christ, mais il ne l'ose ni ne le peut.

Faut-il dire qu'à une pareille conception est unie une exécution des plus parfaites? Quelle

vie et quel calme plastique, quelle variété dans les poses, les gestes, les figures qui toutes cependant arrivent à exprimer une même idée, mais d'une façon différente; quelle draperie correcte en même temps que gracieuse! Voyez comme saint Jean se penche doucement vers le Sauveur et le regarde humblement. Sa tête est cependant peut-être un peu féminine. Et le Christ lui-même quelle tête divine! Le coloris est digne de la sculpture et des plus harmonieux. Ce qu'il y a d'étude dans cette composition est vraiment incalculable; et je crois ne pas me tromper en considérant la Cène de Sanmartin comme une des productions les plus géniales et les plus grandioses qui aient été conçues à notre époque. Puisse-t-elle être connue davantage! Par malheur, d'ici à longtemps encore on n'arrivera à Santiago qu'après un voyage aussi long que difficile. On se rend aussi vite de Bruxelles à Saint-Petersbourg que de Madrid à Santiago (par la voie la plus rapide, vingt-deux heures de chemin de fer et trente heures de diligence).

ADOLF DE CULLENER.

CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT.

Soixante-douze questions, dont un bon nombre aussi vastes qu'importantes, ont fait l'objet des délibérations du Congrès qui s'est tenu à Bruxelles du 22 au 29 août. Enseignement primaire, enseignement moyen, enseignement supérieur, écoles spéciales, enseignement des adultes, hygiène scolaire, l'enseignement à tous ses degrés, tout ce qui s'y rattache figurait au programme. Des hommes compétents avaient été chargés d'étudier les questions, d'en fixer la portée, d'en exposer les antécédents; leurs rapports imprimés ont servi de base aux discussions, et ces documents, même après les débats auxquels ils ont donné lieu, composent dans leur ensemble la partie la plus intéressante de l'enquête ouverte par les soins de la Ligue de l'enseignement. C'est donc à l'analyse des principaux *Rapports préliminaires* que nous accorderons la plus large part dans ce court résumé des principaux travaux du Congrès.

PREMIÈRE SECTION. ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Quel est le but que doit poursuivre le législateur en élaborant le programme de l'enseignement primaire? — M. Pick, de Vienne, rapporteur. L'école poursuit le bonheur, ou, pour éviter toute équivoque, le vrai bien des hommes; à cette fin, elle doit tendre à influer sur les désirs, de manière à les maintenir dans des limites telles que la possibilité de les satisfaire dépende moins des hasards extérieurs que des propres forces de l'homme. Si, pour juger le but et la tâche de l'enseignement, on se place à ce point de vue, on fera surtout attention, dans le choix des matières, aux deux points suivants: 1^o Ne pas exiger de l'enfant une chose qui pourrait menacer le bonheur de son âge actuel, ni détourner ses forces vers quelque chose de semblable; 2^o rien de plus que ce que l'enfant peut contempler et comprendre. L'enfant a soif de savoir; mais cette soif n'est pas satisfaite parce qu'on le force à acquérir conventionnellement une science qu'il ne peut incorporer dans son moi. Le savoir n'est un trésor que pour celui qui en reconnaît le mérite et sait le faire valoir, c'est-à-dire lorsque c'est un savoir conscient, qu'on s'est assimilé avec tout son être, par le travail de sa propre pensée. L'école tend au développement complet, autant que possible, et par conséquent universel, des aptitudes physiques et intellectuelles, et à la connaissance complète, autant que possible, de soi-même et de toutes les choses avec lesquelles l'homme est en relation. La tâche de l'école primaire sera d'enseigner au futur citoyen l'emploi correct de sa langue maternelle, parlée ou écrite, et là où deux langues vivent côte à côte, l'emploi correct des deux langues. L'école conduira l'homme à comprendre les objets et les phénomènes de la nature qui le frappent, et cela d'une manière plus juste, avec un coup d'œil plus exercé. Elle lui donnera aussi, d'après son âge mais jamais superficiellement, la connaissance de la situation de sa commune, et plus tard de sa patrie. « L'école primaire a à mettre en lumière le domaine étroit de la patrie de ses élèves comme un microcosme. » Le grand point est d'exciter la soif de sa-

voir. Les indifférents resteront rebelles; les autres désireront de nouvelles connaissances et se nourriront eux-mêmes par la suite. Répondant à deux questions spéciales jointes à celle qui est indiquée plus haut, M. Pick exprime l'opinion que l'école primaire doit développer toutes les facultés physiques et intellectuelles plutôt que de s'efforcer de faire acquérir des connaissances déterminées; qu'au point de vue de l'éducation politique du peuple, elle doit donner aux élèves assez de connaissances politiques et sociales pour que, plus tard, quand ils seront appelés à exercer leurs droits, ils soient en état de se faire une opinion. En résumé, le rapport établit trois points essentiels: tout ce qui est enseigné à l'enfant doit pouvoir être assimilé par lui; il ne faut pas se contenter de lui enseigner la vérité, il faut lui apprendre à la chercher; il faut commencer par éclairer l'enfant sur ce qui l'entoure et marcher du connu à l'inconnu; de même pour les institutions politiques. — M. Salicis, de Paris, demande que l'on fasse marcher de front l'instruction primaire et l'instruction manuelle. L'enseignement primaire est organisé comme s'il ne s'adressait qu'à la classe aisée; on oublie trop qu'il doit profiter surtout à la classe pauvre, laborieuse, à laquelle il faut donner le goût du travail corporel. — D'après M. Sluys, directeur de l'école modèle, à Bruxelles, le but du législateur en portant une loi d'enseignement ne doit pas être de faire acquérir des connaissances déterminées. L'école primaire purement utilitaire doit fatalement conduire à l'indifférence complète pour les choses apprises en classe; elle doit cultiver les facultés intellectuelles, morales et physiques « actuelles ». C'est dans les circonstances extérieures que les facultés se développent; c'est à l'enseignement à faire naître ces circonstances. La meilleure méthode consiste donc dans l'observation des faits et l'emploi judicieux d'exercices qui peuvent le mieux mettre en mouvement les facultés. Ce régime permettra à l'enfant de choisir sa vocation. — M. Francolin, de Paris, croit que l'enseignement doit être encyclopédique, mais très élémentaire et basé sur la méthode expérimentale. Le programme doit être théorique et pratique à la fois. En outre, pour que la culture soit intégrale, il est nécessaire que les divers programmes soient tracés sur le même patron, c'est-à-dire qu'il soit suivi pour tous les degrés de l'enseignement. — M. Raposo, de Lisbonne, veut que l'enseignement soit basé sur les principes scientifiques; l'école doit être laïque et nationale. — M. Hatt, inspecteur des écoles d'Alsace, estime que l'école primaire a été placée jusqu'ici dans une position trop isolée: il faut lui donner une base la salle d'asile, établie sur les principes de Froebel, et un couronnement, l'école d'adultes.

Quelles sont les limites légitimes de la liberté d'enseignement? — Rapporteur, M. X. Olin, de Bruxelles. Le droit d'enseigner est incontestablement dans notre nature: tant fois il n'y a pas de droit absolu dans la vie sociale: la liberté d'enseignement trouve une limite d'abord dans l'obligation de respecter le droit d'autrui, ensuite dans la nécessité de respecter l'ordre public. La liberté demeure entière dans l'expression des opinions, mais il arrive un moment où l'action succède à l'opinion, où la loi commune reprend son empire, quand, par exemple, sous prétexte d'instruire la foule, on l'excite à une infraction déterminée. En un mot, la liberté d'enseignement ne subira pas de régime d'exception, mais elle n'exigera pas de faveurs. Quant à l'élève, le rapporteur distingue, pour la faculté qui doit lui être accordée de choisir son maître et son école, entre l'élève majeur et l'enfant. Le choix du premier est libre; l'enfant doit être conduit par un tiers, et ce tiers, c'est le père de famille. Les droits du père cependant sont limités par ceux de l'enfant. Celui-ci a droit à l'instruction, et si le père renonce à lui faciliter l'exercice de ce droit, l'Etat s'installera au poste que le père a déserté. La liberté s'oppose-t-elle à ce que la loi exige une garantie de capacité ou de moralité de ceux qui ont profession d'enseigner? M. Olin repousse toute mesure préventive, que l'enseignement soit obligatoire ou non. Il y a des mécomptes et des inconvénients dans le système de la liberté; mais quels abus n'entraîne pas le système contraire? Le monopole a toujours été destructif du progrès, et il n'est pas de monopole plus dangereux que celui qui confisque la pensée humaine. M. Olin ne veut pas de certificat de capacité; il ne veut pas non plus de certificat de moralité; mais il admet que la liberté d'enseigner puisse être enlevée à titre de pénalité

pour certaines classes de délits. — Les conclusions du rapport sont approuvées par plusieurs orateurs. MM. Seyffardt, de Crefeld, et Francolin ne sont pas partisans de la liberté absolue d'enseignement pour les degrés primaire et moyen: l'instituteur doit présenter des garanties de capacité et de moralité, et l'Etat doit exercer ici sa tutelle. M. Van den Dungen estime que ces garanties sont nécessaires, aujourd'hui surtout où une lutte ardente est engagée entre les écoles officielles et les écoles privées.

Comment doivent être organisés les musées scolaires? — Rapporteur, M. le général W. de Kokhowsky, président du Musée pédagogique de Saint-Petersbourg. Les musées scolaires doivent renfermer: 1. Des collections complètes de matériel scolaire servant pour le cours des études: a, pour élèves (type général); b, pour classes (type modifié). 2. Collections servant à l'éducation: a pour la connaissance de la patrie par les élèves; b, comme échantillons pour l'aménagement de l'école. 3. Collection et section auxiliaires: a, exposition permanente de nouveaux objets; b, bibliothèque pédagogique pour les maîtres; c, peinture sur verre et appareils de projection; d, bureau de statistique scolaire; e, salle de conférences. — La discussion de ce rapport porte principalement sur le point de savoir si le musée scolaire tel que l'entend le général de Kokhowsky est indispensable, si un musée plus simple, renfermant surtout une collection des objets qui entourent l'enfant dans la contrée, n'est plus suffisant, si les collections ne devraient pas être réunies surtout par les enfants et l'instituteur.

L'enseignement des filles exige-t-il un régime spécial et un programme spécial? — Rapporteur, M. E. Laporte, de Melun. Le rôle social de la femme étant différent de celui de l'homme, il est logique d'introduire la femme dans un autre ordre d'idées, de diriger l'acquisition de ses connaissances dans une voie spéciale; et cependant l'enseignement du sexe féminin, à de rares exceptions près, est identique à celui des garçons, avec cette aggravation qu'on supprime la plupart des exercices physiques. M. Laporte demande un régime spécial et un programme spécial pour les écoles de filles et les écoles mixtes. Les sexes doivent être séparés entre neuf et dix ans. Il est bon d'habituer, dans les écoles mixtes, les garçons et les filles à vivre, classés par sexe, dans le même local, mais il est dangereux de les confondre sur les mêmes bancs. — M. Ley, professeur à l'école modèle, Bruxelles, oppose au programme de M. Laporte le nouveau programme belge, qui servira aux deux sexes. La femme doit être initiée aux sciences, dont la connaissance lui permettra d'être l'éducatrice de ses enfants; elle doit recevoir une instruction intégrale pour pouvoir vivre de la vie de son mari. — Plusieurs orateurs se prononcent en faveur des écoles mixtes; quelques membres émettent des doutes sur l'avantage de l'éducation commune.

Quel doit être le régime des écoles normales? Quel doit être le programme des études normales? — Rapporteurs, M. Moens, à La Haye; M. Berger, directeur du Musée pédagogique de Paris; M. Th. Braun, inspecteur des Ecoles normales de Belgique. M. Moens reconnaît que le choix est difficile entre l'internat et l'externat; mais il est partisan de ce dernier, à la condition que le directeur, assisté des autres maîtres de l'école, exerce une surveillance continue. M. Berger se prononce pour l'internat, mais avec des tempéraments pour les élèves-maîtres. M. Braun croit que l'externat pourrait être accordé aux élèves de la troisième année d'études, mais seulement à titre de faveur et sous toutes réserves.

Le système Froebel a-t-il donné lieu à des critiques fondées? Quels sont les développements et les adaptations dont il est susceptible? — Rapporteurs, MM. Fischer, président de la Société pour les jardins d'enfants, à Vienne; Jules Guillaume, de Bruxelles; M^{me} A. de Portugal, inspectrice des écoles enfantines de Genève. Peu de questions ont été étudiées avec autant de soin que celles qui se rapportent au système Froebel; il en est peu également qui aient donné lieu à d'aussi intéressantes discussions que celles qui ont été soutenues par M^{me} A. de Portugal et M. Jules Guillaume. Aussi, grâce au talent déployé par ces défenseurs de la méthode Froebel, l'assemblée s'est trouvée d'accord pour en reconnaître l'excellence. Les idées émises au cours de la discussion peuvent se résumer

comme suit: le système Froebel est susceptible de développements ultérieurs; l'expérience acquise par une pratique intelligente les mettra en lumière; ce qu'il faut avant tout au jardin d'enfants, c'est la pensée qui a présidé à l'organisation du système: il faut l'esprit de Froebel pour vivifier l'ensemble des jeux et des occupations: il faut un enseignement spécial (théorie et pratique) pour les institutrices des jardins d'enfants; leur instruction générale doit être la même que celle des institutrices d'écoles primaires; les instituteurs et les institutrices d'écoles primaires doivent étudier les principes froebeliens et s'initier à leur application; il faut une transition entre le jardin d'enfants et l'école primaire; celle-ci ne peut être que le second degré d'une même éducation; dans une classe transitoire, aux occupations de Froebel on ajoutera des exercices variés que fournissent les éléments des sciences d'observation et d'expérimentation; tout l'enseignement primaire doit être pénétré de l'esprit de Froebel et avoir pour base le travail personnel et libre de l'enfant.

L'expérience a-t-elle fait découvrir des écueils à éviter dans l'emploi des méthodes intuitives? — M. Sluys, rapporteur. L'enseignement intuitif est celui qui procède par l'observation directe des choses. Il tend à exercer les facultés des enfants dans le but de les développer, à fournir des notions exactes sur les diverses sciences et à rendre apte à les utiliser, à faire connaître parfaitement la signification des termes de la langue, en les appliquant aux idées fournies par les sensations ou créées par la réflexion portant sur les perceptions acquises. Les sciences d'observation auxquelles le principe d'intuition peut s'appliquer dans l'enseignement primaire sont: la zoologie, la botanique, la minéralogie, la physique, la mécanique, la chimie, la géographie, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la technologie. Il convient de coordonner les notions scientifiques et de les grouper sous le nom de la science à laquelle elles se rapportent. L'écueil principal à éviter dans l'enseignement intuitif, c'est de le faire dégénérer en leçons de choses, qui sont une application étroite, incomplète et erronée de l'enseignement intuitif. — L'assemblée se rallie à la manière de voir du rapporteur.

Importance de la géométrie et du dessin dans l'enseignement primaire. — L'assemblée approuve les conclusions du rapport de MM. E. Vanderhaegen, de Bruxelles, et F. Narjoux, de Paris, qui demandent que l'enseignement du dessin soit généralisé.

Quels sont les exercices qui, à l'école primaire, peuvent être employés pour développer l'activité, la spontanéité et le raisonnement chez les élèves? — Cette question, dit M^{lle} Gatti (Bruxelles), auteur du rapport, ne peut être résolue par l'analyse d'une méthode et de ses procédés. L'idéal de l'éducation moderne consiste à ouvrir une carrière à l'activité de l'être humain, dès les premières années, en stimulant son initiative et en prenant sa raison pour flambeau. Pour favoriser l'expansion des forces intérieures, l'enseignement doit: unir la variété dans le travail et l'unité dans l'objet de l'étude; mettre les choses devant les mots; éveiller la curiosité du savoir avant de dispenser le savoir; appliquer la méthode expérimentale; prendre pour devise: « peu et bien ». La méthode expérimentale éveille l'idée par la sensation, multiplie les idées en variant les sensations par le travail manuel; de la combinaison de ces idées multiples, elle fait naître des idées nouvelles; des idées multiples, mais éparpillées, elle forme une synthèse; elle fait continuer l'étude en dehors de l'école, surtout en prenant pour stimulant la curiosité des faits d'actualité et les instincts utilitaires de l'enfant; elle fait appel au sentiment du beau et au sentiment du bien. — M^{lle} Brand, de Bruxelles, conteste l'utilité de la préparation des leçons à la maison. — MM. J. Guillaume et Francolin réfutent une assertion émise par M^{lle} Gatti, d'après laquelle les jardins d'enfants trompent les parents en leur disant que les enfants y créent.

Par quelles espèces d'exercices faut-il cultiver la mémoire dans l'enseignement primaire? — Rapporteur M. F.-F. Gallet, employé au ministère de l'instruction publique, Bruxelles. Les connaissances acquises à l'intelligence forment un tout de mémoire complet où il n'y a aucune place pour le par-cœur; les notions retenues à l'aide de ce dernier moyen jouent à l'égard de la mémoire proprement dite le

rôle d'un élément inerte dans un organisme vivant. Le par-cœur devant être exclu d'une manière absolue, c'est à l'intuition seule que l'enseignement doit recourir pour cultiver la mémoire : il n'y a pas d'exercice spécial pour cette faculté, qui ne fasse partie intégrale d'une intuition normale et complète. — Plusieurs membres semblent être d'avis qu'il y a lieu de distinguer entre la mémoire des choses et la mémoire des mots, que la question est fort complexe, qu'elle est loin d'être simple. M. Houzeau, de Mons, président, parlant en son nom personnel, raconte que M. Gallet a raison de dire que les notions bien comprises restent acquises à la mémoire. L'important est de pouvoir retrouver les notions quand nous en avons besoin; l'essentiel, à tous les points de vue, c'est de cultiver chez l'enfant la faculté de classer les notions avec ordre, méthode et clarté.

Dans quelle mesure l'enseignement primaire doit-il comprendre les théories grammaticales? — Rapporteurs, MM. F. Ley, et Berger. M. F. Ley, partant de ce principe que, dans toutes les branches, pour l'enfant, les choses doivent venir avant les mots, montre que l'on doit faire du « langage » d'abord, de la théorie ensuite, c'est-à-dire de la pratique exclusivement pendant les premières années, et de la, lorsque les élèves ont atteint le développement intellectuel nécessaire, déduire la théorie. Conclusions : le véritable élève de l'école primaire (de 7 à 14 ans) est incapable de comprendre les théories grammaticales; la science lexicologique ne peut être enseignée que dans les écoles du second degré; le côté philosophique de la langue devrait être enseigné à l'Université et dans les écoles normales. Le bon langage est le résultat de l'enseignement tout entier, « mais surtout de l'enseignement scientifique, car rien ne sert de bien parler, si l'on n'a à dire que des riens, ce à quoi l'on arrive par un enseignement littéraire trop exclusif ». Quant au langage écrit, il ne demande que l'emploi d'une méthode intelligente et graduée; si l'enfant sait observer dans ses lectures, s'il a pris l'habitude d'écrire correctement dès le début, « il n'aura pas besoin de tout le fatras de règles et de définitions de la grammaire. » Ce qui doit dominer à l'école, ce sont les sciences exactes et les sciences naturelles; « elles forment l'homme tout entier, elles seules sont capables de le faire, elles seules donneront même un langage sensé, sobre, clair. La grammaire a suffisamment de place lorsqu'on lui accorde trois quarts d'heure à une heure par jour. » — M. Berger distingue deux degrés : l'un, le degré élémentaire, qui se termine vers l'âge de treize ans, par l'entrée en apprentissage, et dans lequel il ne faut donner que les lois grammaticales les plus usuelles; l'autre, le degré supérieur, qui prépare les élèves à des professions où il est besoin d'un langage pur et châtié. A ce second degré, la grammaire apparaît, mais en gardant un caractère pratique. — M. Lemaire (France) soutient que l'enfant peut comprendre les définitions grammaticales. Il attache une grande importance à l'enseignement théorique. — Le reste de l'assemblée se rallie aux vues des rapporteurs.

Dans quelle mesure et par quelles méthodes faut-il enseigner l'histoire dans les écoles primaires? — Rapporteur, M. H. Pergameni, avocat à Bruxelles. L'enseignement de l'histoire doit s'étendre à tous les domaines; seulement il ne doit jamais être dogmatique, il doit être clair, précis, vivant, amusant. On ne peut contester l'importance des manuels d'histoire illustrés; les planches murales ne suffisent pas; l'élève doit avoir son livre à lui. Quant au système, le meilleur est celui qui suit l'ordre chronologique, qui habitude à voir les faits à leur place et facilite dans l'avenir l'étude des lois de l'enchaînement des événements avec leurs causes et leurs effets. Pendant les deux premières années (de 7 à 9 ans), on ferait de l'histoire anecdotique; dans le second enseignement, qui durerait deux ans aussi, on prendrait à tâche de revoir les faits appris, en les réunissant dans une trame continue; dans les deux dernières années, l'histoire serait revue pour la troisième fois, les événements importants seraient l'objet d'un examen attentif, l'ordre de succession des faits serait complété, l'on pourrait insister sur les grands faits de l'histoire nationale contemporaine et aborder les premiers éléments de droit constitutionnel et de droit public. On ne devra pas perdre de vue que l'enseignement de l'histoire doit s'appuyer sans cesse sur celui de la géographie, que, plus que toute autre science, l'histoire offre un champ fécond de leçons morales et d'inspirations généreuses; on évitera tout

ce qui n'est qu'exercice de pure mémoire. — La discussion porte principalement sur l'utilité de l'enseignement rétrospectif, dont quelques orateurs se déclarent les adversaires. — M^{lle} Prolier, de Genève, enseigne l'histoire par la biographie et recommande cette méthode.

Quels sont, pour les écoles primaires, le meilleur système disciplinaire et le meilleur système d'émulation? — Rapporteur, M. A. Destesche, professeur à l'école normale de Jodoigne. Le meilleur système de punition se résume dans les trois points suivants : punir par des signes, par des paroles, par des actes (pensum, retenues, privation de jeux, exclusion). Mais il ne suffit pas de combattre le mal, il faut signaler le bien et l'encourager; rien de mieux que d'habituer les élèves à pratiquer la vertu pour l'amour de la vertu; cela ne suffit pas cependant : le rapporteur n'a lnet pas qu'il faille proscrire des écoles le classement par ordre de mérite, les concours, les distributions de prix. — M. Bals, échevin de l'Instruction publique, Bruxelles, secrétaire général du Comité exécutif du Congrès, rappelle la discussion qui a eu lieu au conseil communal de Bruxelles relativement aux distributions de prix, dont il demandait la suppression : la mission de l'école est d'exciter l'enfant au travail, de le lui faire aimer, mais surtout de faire son éducation, de former son caractère moral. Les distributions de prix solennelles que les jésuites ont inventées, flattent les mauvais instincts. — M. Braun et plusieurs autres orateurs parlent dans le même sens. — M. Raposo, de Lisbonne, désire voir maintenir les distributions de prix, mais avec des modifications au système actuel de récompenses.

DEUXIÈME SECTION. — ENSEIGNEMENT MOYEN.

Les programmes de l'enseignement moyen doivent-ils être mis en rapport avec les études spéciales auxquelles chaque élève se destine, ou doivent-ils être conçus en vue d'une culture intégrale, préliminaire commune de toutes les études spéciales? — Le rapporteur, M. Stecher, professeur à l'Université de Liège, cherche moins à résoudre la question qu'à la bien poser et à montrer comment elle est comprise et résolue par les partisans de chacun des systèmes d'éducation en présence : celui des humanités, qui tient avant tout à former des hommes, et celui du réalisme ou utilitarisme, qui se préoccupe davantage du recrutement professionnel. Les partisans des humanités estiment que la société éduquée doit éclairer la raison, fortifier la volonté, élever la conscience, discipliner le travail et l'étude, inspirer l'ordre et la méthode, développer enfin les facultés les plus nobles et les plus idéales : ils veulent que l'école de l'adolescence soit organisée pour apprendre à penser par soi-même, à s'intéresser aux grandes choses de la vie, qu'elle montre les grands horizons, aussi bien en arrière qu'en avant, car l'étude du passé est une excellente préparation pour l'avenir. Cette initiation d'idéalisme n'est pas un vain luxe; c'est plus que jamais une nécessité si l'on veut empêcher que la société ne devienne une brutale coalition d'intérêts, de préjugés et de rancunes. Avant que le jeune homme se « spécialise », il est impensable de lui montrer une vie plus haute, la vie humaine proprement dite. Dès lors, comment ne pas lui faire connaître les deux peuples initiateurs de l'antiquité : les Grecs qui enseignent, par leur brillant exemple, la solidarité du bon sens, du bon goût et du bon droit; les Romains qui offrent un modèle de courage, de persistance, de patriotisme discipliné, d'esprit juridique et pratique, de dévouement d'immolation volontaire aux intérêts généraux? D'un autre côté, la culture littéraire n'a pas de meilleurs agents que les deux langues de l'antiquité classique. Le grec unit la finesse au naturel, la familiarité à la noblesse. Le latin montre ce que vaut la régularité, la correction, la clarté, l'énergie. Ces deux systèmes grammaticaux conviennent par excellence à la gymnastique de l'esprit; ils préparent d'autant mieux à la psychologie et à la logique qu'ils transportent l'étudiant moderne dans un monde tout nouveau et, par là même, très exigeant. Ils sont la clef de deux littératures admirables. L'interprétation de ces poésies et de ces prosateurs développe à la fois l'esprit d'observation, le jugement, le raisonnement, l'induction et l'analyse. Au surplus, les partisans des langues anciennes ne sont pas tous demeurés fidèles aux anciennes traditions; la plupart même attribuent aux mathématiques, aux sciences naturelles et aux langues modernes une part assez grande dans l'éducation

intellectuelle. Néanmoins, les réalistes purs ne veulent admettre qu'un enseignement tout à fait spécial. Ils disent que la vie, devenue de plus en plus difficile, exige qu'on s'en tienne pour chacun au plus strict nécessaire. Ils ne veulent plus de ce qu'ils appellent une éducation oratoire, formaliste et chimerique. Le meilleur instrument pour l'éducation mentale réside dans la spécialité même à laquelle chacun doit se vouer dès la première heure. Les réalistes ajoutent : il faut être de son temps; or, aujourd'hui tout se spécialise, tout se hâte vers l'abaissement pratique. Les humanistes répondent : puisque l'actualité est si compliquée, si contingente, si aléatoire, il est bon de n'y entrer qu'avec les meilleures chances, et ces chances se trouvent dans une éducation intégrale, non pas par la masse des connaissances acquises, mais par la variété, la ductilité, la souplesse et tout ensemble la noblesse de l'esprit. Au point de vue patriotique, cette éducation commune n'est pas moins nécessaire. Quand les écoles professionnelles empiètent trop sur la culture générale, elles font de bonne heure diverger les intelligences, qui n'ont pas le temps de vivre ensemble, de s'échauffer au même foyer de souvenirs, de sympathies et d'aspiration. Au point de vue de ce que les Allemands appellent la « pédagogie gymnastique », le premier rang doit appartenir aux études littéraires. Mais en supprimant l'accord établi sur la nécessité des humanités, il reste de grosses questions à résoudre. Quelle part sera faite aux instruments de cette éducation, à la culture littéraire et à la culture scientifique? Si on accorde la plus grande importance à la culture littéraire, quelles seront les langues, mortes ou vivantes, qui devront être étudiées concurremment avec la langue maternelle? A quelle littérature accordera-t-on la puissance la plus éducative etc.? — M. De Heesen, membre du Conseil du ministère de l'Instruction publique de Russie, expose les résultats de l'enquête faite, il y a quelques années, par le gouvernement russe en vue de la réorganisation de l'enseignement moyen. En Autriche, la supériorité des écoles classiques n'est pas contestée. En Allemagne, cette supériorité a été proclamée par les plus éminentes autorités. Les partisans des écoles professionnelles s'appuient sur l'importance des mathématiques dans l'éducation; mais cette opinion a été réfutée par les meilleures raisons. Outre les témoignages particuliers, des documents officiels établissent que les études classiques préparent mieux aux emplois administratifs, même aux études techniques et scientifiques. D'autres témoignages fournis par d'autres pays tendent à la même conclusion. — M. Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles. Le but de l'enseignement moyen est de former des hommes, des hommes modernes. L'idéal serait de pouvoir donner à ceux-ci le résultat de l'ensemble des expériences faites par l'humanité : cela n'est pas possible; il a fallu choisir, et l'on s'est arrêté à la grande époque classique, à l'antiquité. Était-ce suffisant? Dans les temps modernes se présentent deux grands faits caractéristiques : le développement des sciences et le développement des rapports entre les nations. De ces deux faits, il faut tenir compte aussi dans l'enseignement moyen; il faut inscrire, dans le programme de cet enseignement, la science moderne et la connaissance des langues de l'Europe, par lesquelles se font et se resserrant les relations internationales. Si l'on n'en tient pas compte l'enseignement sera stérile. Ne pouvant nier l'évidence de cette vérité, on a grossi successivement le programme des études, et l'on a cru que l'on avait fait tout ce qu'il fallait faire. Non : l'expérience de chaque jour démontre la nécessité d'opérer un remaniement complet de l'enseignement moyen. On sait aujourd'hui un peu de tout et, en définitive, on ne sait rien. L'étude du latin, par exemple, a besoin d'une réforme radicale. Ce n'est pas faire comprendre l'antiquité qu'apprendre à traduire un peu de latin, comme on se borne à le faire aujourd'hui. On dit volontiers que la connaissance de l'antiquité forme des hommes; cela est douteux. L'Eglise, qui parle aussi latin, n'est pas un modèle à suivre sur ce point. Ce qui a fait toujours l'excellence de l'étude du latin, c'est que cette étude était jadis approfondie. Ce n'est pas la langue qui a jamais formé des hommes, mais c'est la méthode employée pour l'apprendre. La conclusion de ces considérations, c'est qu'il faut faire une large part à l'étude des sciences et des langues, qu'il faut même commencer l'Instruction des enfants par l'étude d'une langue moderne; concurremment, on développera, dès les premières

années, l'étude des sciences, et particulièrement des sciences naturelles. Le latin aura une place très large, mais on ne le commencera que beaucoup plus tard, en quatrième, par exemple, après avoir étudié déjà les langues modernes, et les enfants seront préparés de telle sorte que les progrès seront beaucoup plus rapides. L'orateur est d'avis, à regret, qu'il faut sacrifier l'étude du grec pour l'ensemble des étudiants. Il termine en proclamant la nécessité de préparer, avant tout, les enfants à devenir des citoyens utiles à leur patrie et à l'humanité. — M. Stecher constate que M. Vanderkindere, en paraissant vouloir combattre son rapport, a précisément développé des idées qu'il n'avait fait qu'indiquer sommairement. Cette question des humanités, si longtemps ouverte, n'est pas encore près d'être fermée; c'est celle de la discipline, des moyens de former des hommes, des hommes de leur temps: les humanités sont aujourd'hui mal dirigées; elles doivent comprendre aussi bien l'étude des sciences que celles des langues anciennes. Mais s'il faut être de son temps, il faut être aussi de l'humanité. Tout revient à ceci: une bonne méthode; ne rien arrêter; faire appel à la raison, à la volonté de l'élève. En somme, la question est difficile. Il faut se délier des solutions absolues: on peut énerver les esprits avec les sciences comme avec le latin et avec le grec. — M. Steinbart, directeur de l'école polytechnique de Duisbourg, trouve que les programmes sont trop chargés; il ne suffit pas de changer les méthodes; on l'a essayé en Allemagne, et les études ont baissé. L'école professionnelle doit fonctionner concurremment avec le gymnase, et cette concurrence est, du reste, déjà sérieuse en Allemagne. — M. Rheims, de Paris, ne croit pas que l'enseignement moyen doive avoir pour objet de former des spécialistes. Le système utilitaire a un horizon trop peu large. — M. Koristka, professeur à l'École polytechnique de Prague, se prononce en faveur de études classiques. — M. Prins, professeur à l'Université de Bruxelles. L'idéal des classiques est faux, il est mort; les réalistes ont raison d'en vouloir un plus puissant, plus vivant, plus moderne. Il faut faire revivre d'une vie nouvelle les humanités, sacrifier le grec et le latin. On dit que l'étude de l'antiquité nous a afflinés, c'est vrai, mais elle nous a afflinés à mal. Elle a produit la Renaissance, féconde en corruption et en maux de toute sorte, et le siècle de Louis XIV, l'antithèse du nôtre. Que nous font aujourd'hui les traditions antiques? N'avons-nous pas aussi des traditions, des traditions nationales? C'est là que nous devons chercher notre idéal. Nos littératures sont le reflet de civilisations splendides, elles ont ceci de plus, qu'elles nous émeuvent, parce qu'elles sont près de nous. Celui qui ne connaîtrait que le latin et le grec serait infiniment inférieur à celui qui connaîtrait notre siècle et ses langues, et qui ignorerait les langues anciennes. — M. Pisko, de Vienne, se rallie à la manière de voir de M. Stecher. — M. Wagerer, professeur à l'Université de Gand, est persuadé que la Législature belge n'oserait pas supprimer l'étude des langues mortes. Assurément il faut que l'enseignement forme des hommes modernes, mais ce n'est pas par le bouleversement des programmes qu'on y arrivera. Ce qu'il faut faire, c'est allonger la durée des études. L'antiquité n'est pas morte, comme on l'a dit; elle a aujourd'hui d'aussi brillants représentants que jamais. M. Wagerer a procédé à une enquête en Allemagne, et il a pu convaincre que les savants sont en grande majorité partisans de l'étude des langues anciennes. L'enseignement des langues modernes peut être perfectionné; mais au point de vue esthétique la supériorité des langues anciennes est incontestable. M. Rosenfeld, de Paris, désire que les méthodes soient améliorées; mais il se prononce pour l'étude des langues anciennes. — M. Pergameni en demande la suppression; au point de vue de l'éducation intellectuelle et de l'utilité, les langues modernes doivent être préférées. — M. Browning, professeur à l'Université de Cambridge, pense que l'on ne peut multiplier les systèmes d'éducation. On aurait tort d'imposer aujourd'hui les systèmes d'autrefois, mais il faut se garder de croire que les langues mortes, dont notre civilisation est une résultante, doivent être délaissées. — M. Fustel de Coulanges, directeur de l'École normale supérieure de Paris, défend particulièrement l'étude de la langue grecque, qui, mieux qu'aucune autre, apprend à penser juste et à parler simplement.

Dans l'enseignement moyen officiel, même dans les externats, l'Etat doit-il exercer une action mo-

rale sur les élèves? — M. Wagerer, rapporteur. L'éducation et l'instruction sont deux choses distinctes: elles s'adressent l'une à la volonté, l'autre à l'entendement. Mais, comme l'enseignement la psychologie de nos jours, ces facultés n'existent pas dans l'âme à l'état de compartiments séparés; par conséquent, l'enseignement de l'Etat ne peut pas laisser complètement de côté l'éducation. Quel prétexte invoquerai-je, d'ailleurs, pour prétendre qu'il n'a pas la mission d'exercer sur les élèves une action morale? La famille, qui a un grand rôle à jouer en matière d'éducation, est-elle toujours ce qu'elle devrait être? On prétend quelquefois que l'Etat n'est pas compétent en matière de morale, qu'en dehors de la religion, la morale court risque de s'égarer, qu'elle manque de sanction. Le sentiment religieux, quand il est sincère, peut prêter à la morale un appui extrêmement efficace, la loi morale n'ayant un fondement « sérieux » qu'en s'appuyant sur les notions de l'absolu, sur l'idée de Dieu, source du bien, qui se reflète dans la conscience de l'homme sous forme d'obligation morale; on se trompe quand on considère la morale comme l'apanage exclusif de n'importe quelle religion; elle a son fondement et sa sanction dans la Divinité, et la notion de Dieu, pas plus que celle du bien moral, n'appartient en propre à un culte spécial. Mais, même en admettant que les professeurs devraient tous, sans distinction, contribuer au perfectionnement moral de leurs élèves, n'est-il pas souhaitable que la morale soit enseignée d'une manière systématique par les ministres des cultes, qui ont plus spécialement une mission morale à remplir? Dans la plupart des pays, l'Etat ne peut qu'« inviter » les ministres des cultes à se rendre dans ses établissements d'instruction. Or, avant de donner suite à cette invitation, ils exigeront, en règle générale, des garanties plus ou moins fortes; dès lors, ces établissements se trouveront soumis en fait à l'autorité ecclésiastique, ce qui est absolument incompatible avec les idées que nous nous formons des droits de l'Etat. — M. de Heesen est d'avis que l'enseignement de la morale doit avoir pour base le dogme chrétien. — M. Ruiz de Salazar, de Madrid, n'admet pas la séparation de la morale et de la religion. — M. Vanderkindere soutient que l'on ne peut former le caractère moral par l'enseignement de dogmes; quant aux professeurs laïques, souvent très jeunes, ils sont impuissants à influer sur le moral. — La plupart des autres orateurs approuvent les conclusions de M. Wagerer.

Quel est le meilleur système pour la formation de professeurs de l'enseignement moyen? — M. Stecher, rapporteur, montre comment le désaccord qui existe, sur ce point, entre humanistes et réalistes et même parmi les humanistes, provient de ce que l'on entend diversement la mission du professeur. Si l'on conçoit l'école secondaire comme un apprentissage de la vie contemporaine, il est nécessaire que l'on résiste aux tendances spécialistes, qu'on exige des professeurs qu'ils soient formés régulièrement à la vie didactique et pédagogique: littérateurs, mathématiciens ou naturalistes, ils doivent ici concourir à une œuvre commune: faire éclore la raison, rectifier l'imagination, affermir le jugement, fortifier le caractère, élever l'âme, ennoblir le sentiment moral et civique. Aux partisans de ce système de l'harmonie pédagogique on répond, d'autre part, que les transformations rapides de la science et de la société ne permettent pas à l'enseignement moyen d'échapper à l'influence des disciplines spéciales; on admet bien la communauté d'éducation, de préparation didactique pour les professeurs principaux, mais quant aux professeurs spéciaux, ils pourraient se former dans les facultés universitaires et s'harmoniser, après un certain stage, avec l'esprit qui doit dominer l'enseignement préparatoire, pour qu'il soit efficace. Toutefois, beaucoup sont d'avis que tout le groupe historique et littéraire, en y comprenant même la grande variété des langues vivantes, devrait être formé dans une sorte d'atmosphère humaniste. Ceux qui préconisent l'établissement d'une école normale supérieure y voient surtout un grand atelier de méthode: ils réclament presque tous l'internat normal, afin que l'esprit de dévouement et d'abnégation, l'ardeur et la dignité professorales soient mieux assurés. Cette garantie, d'autres la trouvent dans l'internat libre, facultatif, ou même dans l'internat réduit à un certain nombre de cours normaux. Enfin on a cherché à combiner, pour la formation des professeurs, la vie libre des universités et l'avantage incontestable des instituts pédagogiques. Pour ce qui con-

cerne l'enseignement secondaire des jeunes filles, l'internat normal semble plus nécessaire encore. — M. Stoy, professeur à l'Université d'Iéna, est d'avis que l'école normale doit avoir comme annexe une école moyenne, qui serve à constater la valeur des aspirants professeurs, et se trouve dans une ville universitaire. — M. Fustel de Coulanges fait remarquer qu'à l'École normale de Paris il n'existe aucun cours de pédagogie, et cependant on y arrive, sans leçons spéciales, par des moyens indirects, à former les meilleurs professeurs de France. Il estime que l'internat, mauvais quand il s'agit des lycées et collèges, est nécessaire et excellent pour les écoles normales. — M. Vanderkindere n'est pas partisan de l'école normale: il serait préférable de faire suivre les cours universitaires par les candidats professeurs.

Quels doivent être le régime d'éducation et le programme d'études des écoles moyennes de filles?

— Rapporteur, M. Erkelenz, directeur de l'École supérieure de filles et de l'École normale d'institutrices pour l'enseignement moyen, à Cologne. L'éducation de la famille ne pouvant être considérée comme suffisante, ni celle du pensionnat comme saine et naturelle, l'existence d'écoles qui, de concert avec la famille, se chargent de l'éducation des filles, constitue un besoin incontestable. Excepté les langues anciennes, le programme d'études de l'école de filles embrasse les mêmes matières que les écoles supérieures pour garçons, et, comme accessoires particuliers, les travaux manuels et des notions pédagogiques. Mais le domaine assigné à la femme dans la famille, ainsi que les caractères propres du sexe féminin, demandent à être pris en considération tant dans certaines parties de quelques matières que quant à la méthode en général. L'œuvre de l'école de filles s'appuie naturellement sur le concours de la femme, éducatrice par excellence; mais celui de l'homme ne lui est pas moins nécessaire, aussi bien pour l'éducation que pour l'instruction. — M^{lle} Gatti de Gamond montre l'importance de l'enseignement scientifique comme contre-poids à l'exubérance d'imagination de la femme. — Contrairement à l'opinion émise par M. Erkelenz, Miss Archer, directrice de Victoria-Lyceum, à Berlin, soutient que la haute direction des études des jeunes filles doit être confiée à des femmes. L'enseignement peut être donné concurremment par des professeurs masculins et féminins. — Miss Cooper, de Birmingham, M^{lle} C. Kleinhaus, de Paris, M^{lle} Gatti de Gamond soutiennent également que les femmes sont parfaitement capables de diriger les écoles de filles. — M. Hippeau rend hommage au talent, au tact, à la mesure des femmes qui ont pris part au débat: elles ont prouvé tout ce que l'on peut attendre d'elles. Il insiste sur les tendances sentimentalistes des jeunes filles, qu'il faut s'efforcer de dominer. L'éducation des femmes doit avoir pour but de développer à la fois le sentiment et la raison. On est d'accord sur l'énumération des connaissances à inscrire au programme, bien que, suivant les pays, il y ait lieu d'y introduire des tempéraments. Mais ce à quoi il faut tenir avant tout, c'est à la reconstitution de la famille, en faisant cesser la trop grande différence qui existe aujourd'hui entre l'éducation des femmes et celle des hommes. La culture de la raison, par l'étude des sciences, contribuera puissamment à ce résultat; le progrès de l'humanité ne s'accomplira que grâce au relèvement moral de la femme: l'exemple des nations d'origine germanique le prouve. Un cours de morale doit d'ailleurs exister dans les écoles de filles comme dans toutes les écoles. — M. Erkelenz n'est pas d'avis que le rôle des femmes dans l'enseignement des filles doive être très restreint, car il s'agit ici beaucoup plus d'élever que d'instruire, mais il croit que les professeurs, les savants se soumettraient bien difficilement à la direction d'une femme.

Y a-t-il lieu de délivrer des certificats d'instruction moyenne? Ces certificats doivent-ils être conférés par des agents directs de l'Etat? — Rapporteur, M. Greyson, directeur général de l'enseignement moyen au ministère de l'instruction publique, à Bruxelles. On réclame aujourd'hui le rétablissement d'un certificat comme sanction des études secondaires; il est à peine concevable, dit-on, que la Belgique seule fasse exception alors que tous les pays civilisés non-seulement maintiennent, mais cherchent à améliorer ce qui existe. Le vœu vient encore d'en être émis par une commission spéciale à laquelle le gouvernement avait confié le soin de rechercher les réformes que réclament les études

d'humanité en Belgique, et par le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen. Si un examen de sanction est rétabli, le jury devrait être composé exclusivement de représentants de l'Etat quand il s'agirait de l'enseignement de l'Etat, et de représentants de l'Etat et de la liberté quand il s'agirait de l'enseignement libre.

TOISIÈME SECTION. — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Le but des études supérieures doit-il être limité à l'acquisition des aptitudes professionnelles ? Les études universitaires ne doivent-elles pas être considérées comme destinées à répandre dans les classes supérieures les notions essentielles de toutes les sciences et à concourir ainsi à la culture générale de la nation ? Est-il utile, en vue du progrès des sciences, d'organiser des études supérieures en dehors du programme des études actuelles des universités ? Comment conviendrait-il de les organiser ? — Rapporteur, M. le Dr Crocq, professeur à l'Université de Bruxelles. La science ne doit pas avoir d'autre fin qu'elle-même, et ce serait rabaisser le rôle de l'enseignement supérieur que de le limiter à l'acquisition d'aptitudes professionnelles quelconques; celles-ci ne doivent être que l'accessoire: la culture de l'esprit et le développement de ses facultés doivent constituer le but principal. Les aptitudes professionnelles, c'est le côté matériel de la vie, celui qui regarde les facultés inférieures; ce ne sont pas celles-ci qui font l'homme, qui le caractérisent, qui le différencient de l'animal et l'élèvent au dessus de lui; ce qui remplit ce rôle, ce sont les facultés supérieures, les aptitudes intellectuelles: il est donc juste de leur assurer une légitime prééminence. Quant aux deux autres points, M. Crocq établit d'abord que l'Université a pour mission d'enseigner la science d'une manière complète, dans toute son étendue, dans tous ses développements, de façon à mettre l'élève à même de l'appliquer aux besoins de la vie pratique et de la faire progresser par ses travaux. Entendu ainsi, l'enseignement supérieur peut avoir deux buts différents et deux destinations: il peut s'adresser à des jeunes gens qui se destinent à l'exercice du droit, de la médecine, à la carrière de l'enseignement philologique ou scientifique; mais il peut aussi s'adresser à des hommes déjà initiés aux principes des sciences qu'ils cultivent, et qui veulent les approfondir. Ces deux objets sont bien différents et doivent être distingués l'un de l'autre; en Allemagne, ils appartiennent aux Universités: école d'une part, académie de l'autre; c'est là une confusion qui fait à la fois la force mais aussi la faiblesse de ces grandes institutions; les facultés médicales et scientifiques ont perdu leur homogénéité pour se résoudre en instituts séparés; on a fini par sacrifier celles-là à ceux-ci. Dans les universités allemandes, les professeurs s'occupent trop exclusivement de recherches scientifiques; ils négligent l'enseignement proprement dit, l'enseignement élémentaire. Autre inconvénient: beaucoup de professeurs restreignent leur enseignement à la partie de la science qui fait l'objet de leurs recherches spéciales; cette tendance est funeste, car l'esprit y perd en ampleur, en hauteur de vues, en justesse. L'académie finit par reléguer l'école au second plan, quand elle ne l'efface pas complètement. Ce régime peut être supportable ou même avantageux pour les esprits d'élite, mais il ne l'est nullement pour le commun des élèves. Conclusion: il est impossible, en général, de réunir l'instruction à donner aux élèves pour leur ouvrir l'horizon de la science et pour les rendre aptes à l'exercice des professions libérales, et cet autre enseignement, plutôt académique, qui consiste à familiariser par la pratique avec les méthodes de recherche. Celui-ci doit se proposer pour but de créer des savants, d'élever une pépinière de travailleurs parmi lesquels les universités trouveront à recruter leur personnel. Cette séparation de l'enseignement supérieur en deux branches a été parfaitement comprise en France, où à côté des facultés existent le Collège de France, les leçons du Muséum et l'École pratique des hautes études. Il est nécessaire que la Belgique possède, à côté des universités, des instituts analogues destinés à répandre le goût de la science et à fournir les moyens de la satisfaire. — M. le Dr Deroubaix, professeur à l'Université de Bruxelles, estime que les universités ont avant tout pour mission de former des praticiens habiles, de démocratiser la science. Les programmes élaborés en Belgique réalisent, en général, cette condition; mais il faut faire une plus grande place à la science pure en établissant un institut public et central de perfectionnement scien-

tifique. — M. Tempels, président de l'École modèle à Bruxelles, envisage la question à un autre point de vue que les orateurs précédents, celui de la préparation de l'étudiant, dont les facultés « actuelles » doivent être développées harmoniquement. Aujourd'hui l'équilibre manque; on n'a pas assez songé à la culture intégrale. Un juriste ne comprendra pas la science du droit s'il n'a pas fait d'études philosophiques; l'étude de la philosophie suppose des notions des sciences réelles; dans la faculté des sciences, on néglige l'histoire et les sciences morales. A côté de la préoccupation des aptitudes professionnelles, le législateur devrait en avoir une autre: celle de donner aux jeunes gens un enseignement politique. Le mouvement général nous pousse vers des courants nouveaux, auxquels il n'est pas permis de ne pas obéir. L'absence d'éducation politique dans les établissements d'instruction supérieure est regrettable; il faudrait, dans tous ces établissements, un cours de droit politique et d'économie approprié aux aptitudes des élèves. Il faudrait aussi un cours d'histoire des religions, qui est l'âme de l'histoire, l'histoire de l'homme lui-même, de sa vie et de son âme. Elle est une nécessité dans l'éducation politique des nations actuelles. D'autre part, les universités ont une action morale à exercer sur la conduite des étudiants, dans l'intérêt des mœurs, de l'esprit public et de l'avenir même du pays. Cette action s'exercerait par les unions littéraires, les sociétés musicales et chorales, la gymnastique, les armes, etc. En résumé, le législateur doit, en organisant les universités, veiller à une préparation suffisante, créer l'éducation politique complète et aider à la formation des mœurs nationales. — M. P. Thomas, professeur à l'Université de Gand, se rallie à l'opinion de M. Crocq sur la première partie de la question. Quant à la seconde partie, il est d'avis qu'il est inutile d'organiser des études supérieures en dehors du programme des études actuelles. Une fois un institut supérieur fondé, comment recrutera-t-on des élèves pour la philosophie, la philologie et la littérature? Pour la médecine on en trouve, mais pour les autres sciences, cela sera fort difficile. En Belgique, l'École normale a porté un coup fatal aux facultés de philosophie et lettres. Qu'advient-il si on crée encore un institut supérieur? Les bons professeurs ne peuvent se former que dans une atmosphère de science, dans les universités. Les professeurs allemands sortent des universités, et ils font merveille. L'École pratique des hautes études de Paris est sans doute admirable; mais en France l'enseignement supérieur est soumis à une révolution, et on ne peut le citer comme exemple. M. Thomas reconnaît que le système suivi dans les universités d'Allemagne n'est pas absolument parfait; mais faut-il en conclure que l'école et l'académie sont incompatibles? Non; seulement il ne faut pas développer l'une aux dépens de l'autre. Combiner les cours généraux avec les cours spéciaux et les exercices pratiques: telle est la solution que l'orateur propose. — M. Beaussire, membre de l'Institut de France, approuve la manière de voir de M. Thomas. L'exemple même de la France contrarie les conclusions de M. Crocq. Les savants les plus éminents sont sortis de l'École normale et de l'École polytechnique, et non d'instituts spéciaux comme le Collège de France et l'École pratique des hautes études. Des écoles purement scientifiques seraient désertes et des écoles purement professionnelles seraient stériles. Il faut que l'enseignement, dans les universités ne soit pas une routine, mais une méthode. Créer de nombreuses chaires, rien de mieux; mais il faut qu'elles soient réunies dans une même université; il faut que l'enseignement supérieur soit un, qu'il soit la représentation de l'unité des facultés humaines.

Convient-il que la loi constitutionnelle consacre le droit, sans limites, de créer des établissements d'enseignement supérieur ? — Rapporteur, M. A. Foucher de Careil, sénateur. Les constitutions ne doivent pas consacrer des droits sans limites. La liberté d'enseignement n'échappe pas à la règle commune: elle doit être réglée dans ses manifestations principales: enseignement primaire, secondaire et supérieur. La thèse de libertés illimitées est dangereuse; l'expérience faite en Belgique en matière de liberté de l'enseignement supérieur le prouve. La Belgique a été forcée de recourir au jury mixte parce qu'elle avait implicitement reconnu dans sa Constitution le droit pour chacun d'ouvrir des établissements d'enseignement supérieur et qu'il était nécessaire de trouver pour tous ces établissements une combi-

naison qui leur offrir toute confiance. Et l'Etat s'est dépouillé d'une de ses prérogatives les plus essentielles, celle de conférer les grades. — M. M. Hospital, de Madrid, Dreyfus-Brisac, Hovelacque, Roche, de Paris, et Tempels sont d'avis que le principe de la liberté doit être inscrit dans la Constitution. — M. Prins pense que la liberté illimitée d'enseignement présente des dangers.

Au point de vue de l'intérêt de la science et du progrès général des mœurs, peut-on déterminer les règles qu'un professeur doit s'imposer à lui-même à l'égard de doctrines nouvelles en contradiction avec les idées religieuses de la population ? — M. Ernest Haeckel, professeur à Jena, rapporteur, borne sa réponse à un exposé de ses convictions personnelles basées sur un enseignement de vingt années. Toutes les branches qu'il a enseignées se rapportent aux nouvelles sciences naturelles, dont les principes se trouvent en conflit avec les doctrines religieuses. Il a toujours traité, sous la protection du gouvernement de Weimar, toutes les questions avec la plus grande liberté. L'intérêt de la science exige, pour l'enseignement académique, une liberté absolue. Selon M. Haeckel, « le progrès général de la morale ne se trouve pas arrêté, en général, par l'enseignement libre, même si individuellement une morale négligée en était la suite; le progrès général de la morale ne marche pas parallèlement à l'éducation de la vie sévère ecclésiastique, mais bien avec le développement général de l'éducation et de l'humanité, et celle-ci est appuyée de nouveau, en première ligne, sur la grandeur de l'éducation scientifique: l'intérêt de la liberté des sciences et de la morale générale devient donc identique. » M. Haeckel conclut de là qu'il est tout à fait impossible d'établir une règle que le professeur aurait à s'imposer à lui-même dans l'enseignement à l'égard des doctrines nouvelles en contradiction complète avec les idées religieuses de la population. — M. Zimmer, professeur à l'Université de Bruxelles, est d'avis qu'une entière liberté doit être laissée au professeur, qui doit en faire usage avec tact et convenance. — M. Prins croit que ce tact même ne peut pas être exigé du professeur. — M. Hospital est d'avis que le professeur ne doit pas faire de polémique agressive à l'égard des croyances, mais exposer les principes de la science en laissant à chacun le soin de conclure. — M. Horvath, de Pesth, est partisan de la liberté absolue. — M. Tiberghien, professeur à l'Université de Bruxelles, croit que le professeur doit être libre, mais se garder de heurter de front les opinions généralement reçues; il doit non imposer sa conviction, mais simplement l'exposer avec sincérité. — M. Koritzka appuie cette manière de voir. — M. Browning fait remarquer qu'en Angleterre, la liberté la plus complète est laissée à cet égard aux professeurs. — M. Thomas pense que le professeur ne doit pas reculer devant la critique des opinions religieuses, mais qu'il ne doit pas la rechercher.

Quels sont les avantages et les inconvénients d'un examen préalable à l'admission comme élève universitaire ? — Rapporteur, M. Eug. Van Bemmel. La nécessité d'un examen préalable est unanimement reconnue.

Convient-il d'admettre les femmes aux cours et aux examens universitaires ? — M. Prins, rapporteur, montre que les hautes études pour femmes constituent un enseignement à part qui, pour profiter aux femmes, doit être donné dans des institutions spéciales. En théorie, la femme n'est pas à l'université dans son milieu normal; il n'est ni utile ni nécessaire de l'admettre aux cours et aux examens en tant qu'il s'agisse de l'obtention de diplômes donnant accès aux professions libérales. — M. Browning n'est pas d'accord sur quelques points avec M. Prins. Il est très difficile de fixer la différence qu'il y a entre les aptitudes de la femme et de l'homme à recevoir l'enseignement supérieur. Les expériences suffisantes n'ont pas été faites. L'orateur a donné des cours suivis par des femmes et des hommes, et ne s'est pas aperçu que ces cours étaient plus mauvais pour cela. Beaucoup de femmes distinguées n'ont pas été à l'université: cela ne prouve pas qu'elles n'auraient pas gagné à y aller. M. Browning nie qu'il faille une éducation différente pour la femme et pour l'homme. Tous les professeurs de Cambridge admettent les femmes à leurs cours, sauf dans les cas où la disposition des locaux ne le permet pas. A Cambridge, l'année dernière, deux femmes ont fait des études d'histoire supérieure et passé d'excellents examens. L'orateur

a observé que les femmes sont positives et ont l'esprit plus rigide que les hommes; en Angleterre, la moralité n'a jamais eu à souffrir de ce mélange des deux sexes. — M^{lle} Brand est d'avis que le rôle de la femme est de comprendre son mari, non de rivaliser avec lui; ce qu'il faut faire surtout, c'est développer l'enseignement professionnel, dont elle peut tirer tout d'avantage. La place de la femme n'est pas à l'université.

Dans le court aperçu qui précède, nous nous sommes borné aux questions qui ont un caractère général. Plusieurs autres ont fait l'objet de débats intéressants; nous devons nous borner à renvoyer nos lecteurs au compte rendu qui sera publié par les soins du Comité.

CHRONIQUE.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a accordé le prix d'art appliqué à M. Isidor de Rudder, de Molenbeek-Saint-Jean, auteur d'une statue représentant le Printemps. M. Ch. Wiener a obtenu le prix attribué à l'auteur du meilleur projet de médaille commémorative du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale.

L'Institut de droit international a siégé cette année à Oxford, et a tenu sa première séance le 6 septembre, à l'Université. Sur la proposition de M. Rolin-Jacquemyns, qui a décliné le renouvellement de son mandat, M. Mountague Bernard, membre du Conseil privé, a été élu président. Les anciens présidents, M. M. Rolin-Jacquemyns et Blunschli, ont reçu, en séance solennelle universitaire, le diplôme de docteur. M. Mancini, de Rome, et M. de Parieu, de Paris, à qui est échu le même honneur, avaient été empêchés par des raisons de santé, de paraître à cette solennité.

M. C. Hippeau, professeur honoraire de faculté, a été chargé par le ministre de l'instruction publique de France d'étudier, en Belgique et en Hollande, la situation de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.

M. Désiré Charnay écrit de Mexico, dit la *Revue critique*, qu'il a découvert un cimetière indien, situé à 4,000 mètres de hauteur, aux flancs du Popocatepetl. Il y a trouvé près de 300 pièces entières, des plus belles et des plus rares. Il fouille en ce moment les sépultures de la plaine d'Ameca. M. Charnay abandonne au gouvernement mexicain le tiers de ses trouvailles; les deux autres tiers seront transportés en France et réunis au Louvre.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. — Septembre. Le programme religieux de la Commune de Paris (Ch. Woeste). — Sir Charles Dilke ou le radicalisme dans le ministère anglais (A. Reynaert). — Robert Walpole, suite et fin (Ch. Verbrugge). — Correspondance inédite du baron M. de Maltzen, officier du génie à l'armée d'Espagne, 1809-1810 (V^{te} de Grouchy). — Les slavophiles. — Eveline, nouvelle (José de Coppin). — Résultats du concours ouvert par la Revue.

Précis historiques. — Septembre. La Belgique indépendante (V. Baesten). — Les envoyés du Saint-Siège en Belgique (P. Claessens). — Les Filles de Notre-Dame de Mons, 1608-1797 (Ch. Rousselle). — Causerie scientifique: le soleil (J. Thirion).

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. — V. 2. Rapport annuel, suite. — Comptes rendus des séances des mois de juin et juillet.

Bulletin de l'Académie royale de Belgique. — Juin. Sur l'application du second principe de thermodynamique aux variations d'énergie potentielle des surfacés liquides (G. Van der Mensbrugge). — Structure de l'ovaire, l'ovulation, etc., chez les Chétopodes (Ed. Van Beneden et Ch. Julia). — Cétéride originaire du Brésil trouvé à Liège (Ed. Van Beneden). — Différence des appréciations de la grandeur apparente des images microscopiques par divers observateurs (Ch. Montigny). — Note supplémentaire concernant la tombe de l'époque ro-

maine découverte à Lovenjoul (Galesloot). — La musique attachée à la maison du comte de Salm, évêque de Tournai (Ch. Piot). — Juillet. Note de M. Young au sujet du travail de M. Fievez sur la visibilité des raies de l'hydrogène et de l'azote. — Un Hypérodon capturé sur la grève d'Hillion (P.-J. Van Beneden). — Sur le dosage des substances albuminoïdes du sérum sanguin par circumpolarisation (L. Frelericq). — Contribution à l'étude du rôle des insectes dans la pollinisation des fleurs hétérosyles (J. Mac Leol). — Sur la huitième classe des verbes sanscrits (Vanden Gheyn).

Bulletin de l'Académie royale de médecine. — N° 7. Note sur l'inoculation préventive de la pleuropneumonie exsudative (Willems). — Recherche sur le microbe de la pleuropneumonie bovine (Bruylants et Verriest).

Annales d'oculistique. — Juillet-août. Du nystagmus (Warlomont). — Anatomie et physiologie pathologiques des staphylomes, fin (Ed. Hocquard). — La myopie progressive dans ses rapports avec la longueur des lignes d'impression (Javal). — Ténotomy partielle des muscles de l'œil et myopie progressive (Abadie). — Ciseaux hémostatiques (Warlomont).

Revue critique d'histoire et de littérature. — 30 août. L'Alceste d'Euripide, p. p. Prinz. — Mau, Recherches sur Pompéi. — Soederwall, Etudes sur le Koungna styrli. — Pifteau et Goujon, Histoire du théâtre en France, des origines au Cid. — Koch, Sturz et ses écrits. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 6 septembre. Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, texte et traduction p. p. Cougny. — Wychgram, Alberto Mussato. — Lettres de B. Constant, Goerres, Mad. de Staël à Villers, p. p. Isler. — Mémoires de Metternich, première partie. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. — 4 septembre. Les conséquences de la conférence de Berlin; la politique de la Prusse et le rôle de la France (Reinach). — M^{me} de Staël et ses amis (E. Caro). — Causerie littéraire. — 11 septembre 1880. Pascal philosophe (P. Janet). — Semen Voronof, ambassadeur de Russie à Londres, d'après sa correspondance (A. Rambaud). — De la protection des animaux en Angleterre et en France. — Les deux Amériques, d'après M. E. Cotteau (Léo Quesnel). — Causerie littéraire.

Revue Scientifique. — 4 septembre. L'infécondité de la France (A. Legoyt). — De la décomposition chimique (Berthelot). — L'avenir de la vigne en Algérie (Bouchardat). — Académie des sciences. — 11 septembre 1880. La reproduction des minéraux (Friedel). — Association française pour l'avancement des sciences, congrès de Reims: section des sciences médicales. — Paléontologie de l'État de New-York (Barrois).

La Nouvelle Revue. — 1^{er} septembre. Les ports de la Grande-Bretagne: Glasgow et La Clyde (L. Simonin). — M. Thiers (E. Spuller). — La philosophie de Rabelais (G. Dumesnil). — Assassins et sorciers chez les Indiens (Vigneau). — A Blaise Pascal, poésie (G. Marc). — L'instruction publique en Algérie (E. Fourmestreaux).

Revue des Deux Mondes. — 1^{er} septembre. P. Lanfrey, I (O. d'Haussonville). — Le nouveau plan d'études (G. Boissier). — Le drame macédonien, I (Jurien de la Gravière). — Les origines de la crise irlandaise, I (Ed. Hervé). — La réorganisation du Musée de Boulaq et les études égyptologiques en Égypte (G. Charmes). — Le rôle de la diplomatie dans la question grecque (G. Valbert).

Revue historique. — Septembre-octobre. Les juifs du Comtat Venaissin au moyen âge. Leur rôle économique et intellectuel (L. Bardinet). — Additions critiques à l'histoire de la conjuration d'Amboise (C. Paillard). — Bulletin historique: France, Allemagne (moyen âge). — Un supplément inédit des Mémoires de Richelieu (J. Parmentier).

Revue philosophique. — La théorie du comique

dans l'esthétique allemande (Ch. Bénard). — La croyance et le désir, possibilité de leur mesure (Fin (G. Tarde). — De la fusion des sensations semblables (A. Binet). — Observation pour servir à la psychologie animale (D. Delaunay). — Analyses et comptes rendus: Wigand, le Darwinisme, signe du temps présent. R. Flint, Antitheistic theories. E. Joyau, De l'invention dans les arts, dans les sciences et dans la pratique de la vertu. — Revue des périodiques étrangers.

La Philosophie positive. — Septembre-octobre. La démocratie française, qu'est-elle? (E. Littré). — Les hypothèses scientifiques (G. Wyrouboff). — La physiologie psychique en Allemagne (A. Ritti). — Etudes sur la criminalité (B. Minzloff). — De l'autorité dans la société démocratique et laïque. — Pisciculture (E. Noël). — A propos d'anthropologie (G. Wyrouboff). — Le culte du Sinto (G. Maget). — Tableau d'une histoire sociale de l'Église (V. Arnould). — Un cas de socialisme moral (E. Littré). — Origine et sanction de la morale (E. de Pompery).

Revue bordelaise. — 1^{er} septembre. Sully Prudhomme (G. Routsans). — Le nihilisme en Russie, II (S. Sarrazin). — Descartes apprécié par X. de Maistre et Cousin (P. Valat). — Le journalisme et la littérature (E. Deschaumes).

L'Exploration. — 26 août. La colonie de Victoria, suite (A. Salles). — La Cimbébasie. — Expédition italienne au Soudan. — Côtes de Guinée (Féris). — 2 septembre. La colonie de Victoria, suite. — La Cimbébasie, suite. — La mission protestante de Livingstonie sur le Congo (H. de Bizemont). — Bibliographie. — Nouvelles. — Carte de l'Afrique, n° 10: Haute-Egypte. — 9 septembre. L'abbé Debraize (P. Tournafond). — Santiago et Lima. — Le souterrain de Los Palacios. — Les nouvelles communes mixtes de l'Algérie. — Congrès international de géographie à Venise.

Bibliothèque universelle et revue suisse. — Septembre. William Thackeray (R. Tassin). — Théologiens et philosophes musulmans, VIII^e-XI^e siècle (Ed. Sayous). — En Islande, suite (P. Vouga). — Un écrivain allemand du XVIII^e siècle. H. P. Sturz (A. Chuquet). — Des origines de l'épopée en France (G. Bonnard).

De Gids. Septembre. De veldtocht van Willem III in 1676. I. (P. L. Muller). — De laatste dagen der heerschende keuk. II (J. Hartog). — J. Ingenhouz (M. Treub). — Het altaarbeeld van Saventhem. II (W.-P. Wolters). — Bibliographisch album.

Boonen, Willem. Geschiedenis van Leuven, uitgegeven door Ed. van Even. Tweede en laatste halfdeel. Leuven, E. Fontyn. In-8°.

Hiel, Emanuel. Onderwijzersleed. Bruxelles, Haerlems.

Lemmonier, C. Trois contes. (Bibliothèque Gilon.) Verviers, Gilon. 60 cent.

Lercy, L. Notions d'économie industrielle ou politique. 2^e édition. Bruxelles, Mayolez.

Thomas, P. De la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres en Belgique. Gand, Vanderhaeghen.

En vente à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, 46.

Rodenbach, G. La Belgique. 1830-1880, poème historique. 1 franc.

Hennequin. Conférence sur l'hypsométrie de la Belgique, et carte hypsométrique. 2 francs.

Dufrane. Annuaire musical de la Belgique. Première année. 10 francs.

Librecht, E. Service stratégique de la cavalerie. 2 francs.

Compte rendu des travaux du Congrès agricole national réuni à Liège. 6 francs.

Ecole (L') modèle. (Ligue de l'enseignement). Fr. 3 50.

Tackels. Economie publique et privée. 2 francs.

Brux.—Imp. de l'Économiste Financier, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N.° 19 — 1^{er} OCTOBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — La science de la quantité, par L. Buys (A. Le Roy). — Publications historiques allemandes : Œuvres de Ranke. Sybel, La Révolution. Hüffer, Le Congrès de Rastatt (P. Baillieu). — Botanique (L. Errera). — Correspondance littéraire de Paris : Littré, Sémites et Aryens. Lanfrey, Lettres d'Everard. Th. Gautier, Tableaux à la plume. P. Charpentier, Le mal du siècle. Moulin, Les marins de la République. — Bulletin. — Réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique (Ch. Michel). — Mélanges : L'Institut de droit international. Comment les femmes peuvent gagner leur vie. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

La science de la quantité, par Lucien Buys, capitaine du génie, répétiteur à l'École militaire de Belgique. Bruxelles, Muquardt, 1880, un vol. in-8° de 563 pages.

Ce livre n'est pas un simple traité de mathématiques : l'auteur s'enlève tout d'abord dans les hautes régions de la philosophie. En sa qualité d'esprit positif, il commence par répudier le soi-disant positivisme, qui n'est à ses yeux que l'héritier du matérialisme ancien. Rien n'est moins établi, dit-il, que cette singulière méthode et cette prétention de renfermer toute la science et la vie humaine dans le cercle restreint des impressions des sens, interprétées selon notre propre fantaisie. Veut-on marcher sur un terrain solide ? Il faut remonter jusqu'à Descartes.

Mais les quatre règles de l'immortel discours de la *Méthode* ont besoin d'être commentées et appliquées. Ici M. Buys s'adresse à Krause, qu'il appelle le Descartes germanique. Si Krause mérite ce titre, c'est à cause de l'importance qu'il a attachée à la détermination du *point de départ* de la science. L'essentiel est, en effet, de chercher un pivot, « une connaissance fondamentale qui soit vraie, certaine, immédiate et universelle ». Cette connaissance consistera dans la simple intuition que nous avons tous de notre *moi*. Cette intuition ne nous apprend rien par elle-même, mais l'attention que nous porterons sur notre organisation intellectuelle et corporelle nous en fera découvrir les conséquences. Ainsi a procédé Krause, n'acceptant, comme Descartes, que des données parfaitement évidentes, c'est-à-dire s'imposant à l'esprit et ne pouvant se concevoir de deux manières différentes. Il s'est d'abord livré à une analyse exacte du moi, considéré tour à tour dans son *ensemble* et dans son *contenu*. Le moi se reconnaît comme « l'être d'union de deux substances distinctes, mais non séparés, l'esprit et le corps ». Les *phénomènes*, l'unique objet de la connaissance selon les positivistes, les phénomènes ne sont que les *accidents* de la substance : celle-ci est l'élément immuable ; et si l'on néglige cet élément, on ne comprend plus rien, car aucun changement n'a lieu que par rapport

à quelque chose de fixe. La raison seule, qui découvre ce qui est fixe, peut ainsi donner une base à la science : ne vous fiez qu'aux faits sensibles, qu'aux impressions sensibles qui varient chez chacun de nous, plus de science, plus de philosophie : tout est arbitraire et confusion.

L'analyse du moi nous révélera les catégories ou idées fondamentales ; mais ces découvertes ne peuvent rester éparses : la science doit constituer un tout organique, c'est-à-dire réunissant la triple condition de l'*unité*, de la *variété* et de l'*harmonie*. A l'analyse succédera donc la synthèse : ici M. Buys nous renvoie à M. Tiberghien ; il est inutile d'insister. On sait que Krause et son fidèle interprète placent à la tête de la science une et organisée la considération de l'Être qui est tout l'être, et que cette science s'occupe ensuite tour à tour de l'Esprit et de la Matière, ou de la pensée et de l'étendue, comme disaient jadis Descartes et Spinoza.

Tout cela est fort bien, et cette division de la science est on ne peut plus régulière. Seulement, répond-elle absolument à l'ordre véritable des choses ? Ici le terrain devient glissant et les objections se présentent. Krause ne va pas jusqu'au spinozisme, qui ne voit dans l'Esprit et la Nature que deux attributs d'une substance unique ; pour lui, ce sont bien deux substances distinctes ; mais alors quel est leur rapport avec Dieu, en qui elles subsistent nécessairement comme opposées, et qu'est-ce que ce Dieu, sinon un *Deus ex machina* ? Et que devient le moi individuel, que deviennent les êtres particuliers dans cette double collectivité des esprits et des corps ? J'ai bien peur qu'après tout l'Esprit et la Nature tels que les comprend Krause ne soient que de pures entités métaphysiques. Ce système, critique au début, semble, chemin faisant, devenir singulièrement dogmatique ; à coup sûr l'évidence lui manque, et M. Buys est le premier à s'en apercevoir à la fin de son introduction. Que rest-t-il alors ? Nous voilà bien loin de la rigueur de Descartes.

Ce qui reste debout, c'est la détermination des catégories, dans son ensemble du moins ; mais le problème métaphysique demeure intact, et peut-être l'auteur eût-il mieux fait de ne pas y toucher du tout. Ce qui reste encore, c'est la légitime revendication d'une place dans la science pour les faits rationnels, indépendants des impressions sensibles : ici M. Buys est inexpugnable ; seulement il se fait illusion quand il croit passer directement de l'intuition primitive du moi indéterminé à la notion de la quantité déterminée, par exemple. Il ne serait pas difficile de montrer qu'au contraire le premier sentiment vague que le moi a de lui-même est conditionné par la perception des objets extérieurs, et que, par conséquent, c'est la limitation et le mouvement qui sont pour nous les faits primitifs et les premiers objets de toute science. Nous allons à l'objet qui est devant nous avant de nous replier sur nous-mêmes. L'enfant donne son âme à tout ce qui l'entoure avant de s'apercevoir qu'il a une vie intérieure.

Mais ceci en passant. Le mérite du livre de M. Buys n'est pas dans son introduction ; il réside dans l'idée d'ensemble, dans l'idée orga-

nique, si l'on peut dire ainsi, qu'il s'est faite de la science de la quantité. On n'est pas plus méthodique. J'aurais à faire quelques réserves sur les premières définitions ; cela importe peu : M. Cournot a remarqué depuis longtemps que les termes les plus usuels sont les plus difficiles à définir, et qu'on ne s'entend pas moins bien quoi qu'on ne soit pas entièrement d'accord sur le sens précis qu'on y attache : ainsi le mot *espèce* dans les sciences naturelles, ainsi le mot *nombre* en mathématiques. Je ne m'y arrêterai donc pas. Ce qui me frappe et m'intéresse dans le livre de M. Buys, c'est le plan général de l'œuvre et l'enchaînement de ses parties. Les quantités y sont étudiées avant tout en elles-mêmes, puis en égard aux substances ou aux formes matérielles qui les supportent, et finalement au point de vue des phénomènes du changement auxquelles elles sont soumises. L'ensemble constitue une vaste synthèse lumineuse en raison de la simplicité des notions fondamentales auxquelles tout est rattaché, si bien que la démonstration des théorèmes y occupe moins de place que leur déduction et la considération de leur dépendance mutuelle. Les applications viendront plus tard ; pour le moment, M. Buys ne s'est en quelque sorte attaché qu'à faire ressortir l'unité de la science, en partant des premiers éléments, pour s'élever peu à peu jusqu'aux hauteurs que les mathématiques atteignent aujourd'hui dans nos institutions supérieures. Sans être écrit pour les écoles, ce livre sera utile aux étudiants sérieux et aux professeurs, qu'il amènera peu à peu à saisir la connexion de toutes les vérités. On parle beaucoup de nos jours de la réforme de l'enseignement : le meilleur moyen d'accomplir cette réforme est sans contredit de pénétrer toutes les études d'un esprit sainement philosophique, c'est-à-dire de montrer comment toutes les connaissances humaines sont en définitive des branches sortant d'un même tronc et s'alimentant de la même sève. M. Buys y aura certainement contribué : qu'il y ait çà et là des imperfections dans l'exécution de la tâche qu'il s'est imposée, sa pensée inspiratrice n'en est pas moins heureuse, et d'ailleurs, ne se sachant pas infailible, il se propose de revoir et de compléter cette première tentative. Que son but soit seulement bien compris : il aura rendu aux bonnes études un véritable service. ALPHONSE LE ROY.

PUBLICATIONS HISTORIQUES ALLEMANDES.

Berlin, septembre.

Léopold von Ranke, *Sämmtliche Werke*, Bd. 45-47. Leipzig, Duncker und Humblot, 1879-1880. — Von Sybel, *Geschichte d. r. Revolutionszeit*, Bd. 5. Stuttgart, Ebner und Seubert, 1879. — Hüffer *Der Rastatter Congress, und die zweite Coalition*, Bd. 2. Bonn, Marcus, 1879.

Il y a plus de dix ans déjà que la librairie Duncker et Humblot, de Leipzig, a entrepris la publication d'une édition des œuvres complètes de Léopold von Ranke. Tandis que les premiers volumes de cette vaste et importante collection, la gloire de l'historiographie allemande, bien

vite épuisés, sont en cours de réimpression, l'œuvre atteint le chiffre de quarante-sept volumes, sans qu'il soit possible d'en prévoir le terme, la prodigieuse activité et l'inépuisable vigueur de cet octogénaire enfantant chaque année de nouvelles œuvres. Les trois derniers volumes, dont j'ai à parler ici, contiennent « L'Origine des guerres de la Révolution » et « Hardenberg et l'histoire de la Prusse depuis 1793 jusqu'en 1813 ». Je n'ai pas besoin de recommander ce dernier ouvrage : il est aussi bien connu et apprécié à l'étranger qu'en Allemagne. Je me bornerai à remarquer que la nouvelle édition est enrichie d'une très curieuse notice sur les mémoires du comte de Haugwitz, dont M. Ranke a pu faire d'amples extraits, il y a un demi-siècle, d'après le manuscrit original. Hardenberg, comme on le sait, tout en faisant son apologie, a dressé un acte d'accusation en règle contre Haugwitz ; de son côté, celui-ci justifie sa politique et rejette sur Hardenberg la responsabilité des fautes qui causèrent l'effroyable catastrophe de la Prusse. Quant à l'autre ouvrage, il n'est pas inutile de dire ici un mot de l'« Origine de la guerre de la Révolution », dont la véritable portée, je crois du moins l'avoir remarqué, est loin d'être encore entièrement appréciée, notamment en France. Ce remarquable ouvrage forme essentiellement au fond un contraste complet avec le travail non moins célèbre de Sybel. Qui a provoqué la guerre de 1792 ? Telle est la question à laquelle nos deux grands historiens répondent tout différemment. Jusqu'au jour où parut l'ouvrage de M. de Sybel, on s'était habitué en Allemagne à reproduire purement et simplement l'opinion des Français, d'après laquelle la guerre de 1792 aurait été l'œuvre unique et exclusive de la Coalition, une attaque des rois contre un peuple pacifique, la guerre de la tyrannie à la liberté. Tout autre était l'opinion qu'il y a trente ans M. de Sybel professait dans son Histoire de la Révolution, opinion qu'il a réussi à faire adopter généralement en Allemagne. D'après lui, les intentions essentiellement pacifiques de l'empereur Léopold et de son successeur, l'opposition des intérêts de l'Autriche et de la Prusse et une foule d'autres raisons auraient empêché la guerre d'éclater si la rupture n'avait été précipitée par Brissot et les Girondins, dans le but avoué de renverser par le moyen d'une guerre extérieure le trône de Louis XVI. On pourrait peut-être adresser un reproche à M. de Sybel ; c'est, comme cela arrive d'ailleurs généralement, d'avoir, en voulant combattre une opinion évidemment exagérée et la remplacer par une autre mieux fondée, et op penché de l'autre côté, et d'être tombé dans l'extrême opposée. Tel paraît, du moins, avoir été le jugement de M. Ranke, qui a cru nécessaire de soumettre à une nouvelle révision la question de l'origine des guerres de la Révolution, en tâchant de trouver une solution qui pût concilier les avis divergents des Allemands et des Français. A ses yeux, l'histoire ayant avant tout pour objet le développement des idées, la Révolution française est la manifestation de l'idée de la souveraineté du peuple. Cette idée s'exprime en fait dans deux directions : à l'intérieur de la France, elle conduit nécessairement à l'assujettissement complet du pouvoir exécutif et à la chute de l'ancienne royauté ; à l'extérieur, elle pousse non moins nécessairement à la guerre contre les puissances qui cherchent à influencer sur le développement de l'idée révolutionnaire. Vous voyez que la question étant ainsi posée, la responsabilité individuelle se trouve à peu près écartée. Aussi M. de Sybel n'a-t-il pas manqué de protester contre cette manière fataliste d'envisager l'histoire. Pour lui, les idées n'existent pas en dehors de l'homme, comme des forces qui le pousseraient et le feraient mouvoir irrés-

istiblement ; il voit, lui, dans l'histoire les hommes qui créent les idées, agissent d'après elles et en sont responsables. M. Ranke, de son côté, a répliqué en posant en principe que la nécessité est dans les choses, la liberté dans les hommes, que dans le développement de tout événement historique il faut faire à la fois la part et de la nécessité et de la liberté ; et c'est ainsi que la discussion sur l'origine des guerres de la Révolution s'est insensiblement transformée et a fini par s'étendre aux questions les plus graves et les plus importantes de la philosophie de l'histoire. — Je relèverai encore un autre point, très remarquable, selon moi, dans l'ouvrage de M. Léopold Ranke. Ce savant est pénétré de principes rigoureusement conservateurs ; le journal qu'il lit le plus assidûment, c'est l'organ des ultra-conservateurs, la *Kreuz-Zeitung*. A ce point de vue, n'est-il pas bien remarquable de le voir réprover le droit d'intervention invoqué par Kaunitz contre la Révolution française et consacrer une page excellente au droit des nations de régler elles-mêmes leurs affaires intérieures ? Voici comment il développe cette idée :

Il est vrai qu'en France un état de choses arrivait à s'imposer, qui, plus qu'aucun autre dans le passé, était contraire aux principes prédominants en Europe ; et personne ne niera que les doctrines françaises ne continssent le germe de graves périls pour d'autres gouvernements établis sur la même base que celui que l'on renversait là. Le Congrès, tel que le concevait Kaunitz, devait constituer un aréopage européen, qui toutefois aurait imposé ou aurait sanctionné par son adhésion une forme de gouvernement que la France aurait été contrainte à accepter. Kaunitz espérait qu'on y arriverait sans l'emploi de la force. Supposons que cela eût été possible ; à quoi cela eût-il conduit ? Tous les mouvements spontanés des nations auraient dû être réprimés, ainsi qu'on l'a essayé, en effet, à l'époque de la Restauration. Mais ce n'est pas ce qui répond à l'intérêt général de l'Europe. S'il est incontestable que la Révolution se mit en contradiction avec la constitution historique de l'Europe, il n'en est pourtant pas moins vrai aussi que la création de cette sorte de tribunal suprême pour régler les affaires françaises était un démenti à toute l'histoire de l'Europe dans les derniers siècles. Quant à savoir si les idées révolutionnaires, telles qu'elles étaient arrivées à avoir cours en France, pouvaient être tolérées, c'est un point qui n'a dans ce débat qu'une importance secondaire ; la question capitale est celle-ci : le droit d'une nation de disposer d'elle-même doit-il être affirmé sans aucune réserve ou doit-il être restreint par le reste de l'Europe ? Ce n'est pas par des considérations qu'on la résoudre, mais par la force des arguments qu'on fera valoir de part et d'autre.

L'ouvrage de Léopold von Ranke m'amène tout naturellement à l'histoire du temps de la Révolution de Heinrich von Sybel, qui vient d'être terminée par la publication du cinquième volume. Cet ouvrage représente trente années de recherches et de labeurs incessants. Quand le premier volume parut en 1853, le marché littéraire de l'Europe était à la merci de certaines productions françaises qui, dans l'histoire de la Révolution, n'apercevaient qu'un thème pour le développement de doctrines politiques, la glorification de tel ou tel parti, et ne pouvaient ou ne voulaient pas apercevoir la calme et froide vérité historique. Pour ne rien dire de ce genre faux qu'adopta Lamartine dans son Histoire des Girondins, ceux-là mêmes qui avaient à s'occuper sérieusement de recherches historiques ne purent se mettre au-dessus de certains dogmes qui gouvernaient leurs vues politiques ou nationales et mettaient obstacle à leur entière liberté dans l'examen des sources. Ce qui est surtout caractéristique, c'est qu'un grand recueil de pièces originales, aujourd'hui encore indispensables, comme l'Histoire parlementaire de la Révolution française par Buchez et Roux, non-seulement ait été entrepris et entièrement exécuté dans un esprit

de parti, mais porte des traces d'une sorte de censure jusque dans les discours et les documents qui y sont reproduits. L'ouvrage de Sybel vint porter un rude coup à ses devanciers. Là où avaient régné l'admiration aveugle ou le dénigrement fanatique, il rétablit dans ses droits la critique historique. Sa critique impitoyable renversa les légendes révolutionnaires qui avaient plus ou moins défigurés chacun des grands événements de cette époque. Naturellement les protestations de tout genre n'ont pas fait défaut ; en France notamment, on a voulu trouver que la valeur historique de l'œuvre était amoindrie ou détruite par une partialité outrée. On a eu tort ; car s'il est vrai que, à l'inverse des relations françaises, « où il y a des apologies pour toutes les faiblesses, des excuses pour tous les crimes », M. de Sybel apprécie avec une égale sévérité en tout et toujours les hommes et les choses, sans reculer devant une condamnation rigoureuse, il n'est pas moins vrai que sa critique s'exerce aussi sévèrement contre la Prusse que contre la France ; et si l'on doit reconnaître qu'il a jugé durement les héros de la Terreur, on avouera qu'il n'a pas témoigné de l'indulgence pour les hommes d'Etat prussiens. D'ailleurs, il a pu constater avec une satisfaction facile à comprendre qu'un bon nombre de ses vues, sévèrement attaquées et combattues à l'origine, ont trouvé récemment pleine confirmation dans l'ouvrage de M. Taine. — Pour en revenir au cinquième volume, récemment publié, il comprend les années 1797 à 1801, du traité de Campo-Formio à la paix de Lunéville, une des plus intéressantes époques de l'histoire moderne, si pas la plus intéressante, car il en est peu qui fournissent à l'historien, au point de vue de la grandeur des événements ou de l'originalité des personnages, d'aussi riches ressources pour déployer ses plus brillantes qualités. Quels hommes et quelle abondance, quelle diversité d'incidents grandioses ! Il suffit de rappeler les noms de Napoléon Bonaparte et de l'empereur Paul de Russie, de Nelson et de Suworoff. Les fils de la Seine et de la Loire partent de l'Ouest à l'Est pour aller succomber d'inanition sous l'ardent soleil de l'Orient et trouver une tombe dans les sables brûlants des déserts de Syrie, tandis que ceux du Don et du Volga vont de l'Est à l'Ouest et périssent engourdis dans les neiges et les glaces des montagnes de la Suisse. Ces grands hommes et ces événements considérables ont trouvé un digne interprète dans M. de Sybel. Sans s'égarer dans les détails, il a toujours soin, à la manière de son maître Ranke, de ne pas perdre de vue l'enchaînement des faits et l'objet de son œuvre, la lutte de la Révolution avec la vieille Europe. On dira de ce volume, comme des précédents, qu'on y retrouve d'un bout à l'autre le critique sévère et le juge désintéressé ; car être rigoureux pour tous, sans exception, c'est sa manière, à lui, d'être impartial. Quand il peint la transition de la forme de gouvernement républicaine à la dictature de Napoléon, il trouve que la Révolution s'était montrée incapable, dans la France proprement dite aussi bien que dans les Etats vassaux, de fonder solidement un nouvel édifice. « Après dix années de commotions, dit-il, l'autorité publique créée par la Révolution n'avait fait qu'introduire en tout le bouleversement. L'arbitraire en place de la liberté, l'égalité au lieu de l'équité, — la conséquence d'un état de choses qui reposait sur ces bases ne pouvait être encore qu'anarchie et tyrannie, le seul moyen d'empêcher une décomposition, un coup d'Etat. » L'exposé du développement intérieur de la France sous le régime dictatorial tend surtout à démontrer que le coup d'Etat du 18 brumaire était inévitable. Jamais, pense M. de Sybel, une grande nation ne s'est jetée dans les bras d'un seul avec un abandon plus absolu que la France en 1799, au retour de Napoléon. Le coup

d'Etat fit de Napoléon le maître et le chef absolu du peuple français dans un sens infiniment plus large que Louis XIV ou tel autre roi de l'époque monarchique ne l'avait été. Il disposa des armées et des flottes, de l'administration et de la justice, de la politique intérieure et extérieure. La représentation nationale ne put traiter que les affaires qu'il lui soumettait; l'opinion publique ne conserva que les organes qu'il voulut bien lui accorder. Les puissantes corporations du clergé et de la noblesse, des Etats provinciaux et des parlements, qui avaient si souvent arrêté l'action de l'ancienne monarchie, avaient été balayés par la Révolution : sur cette vaste plaine qu'il dominait dans toutes les directions et sans obstacle s'éleva le nouveau trône du dictateur républicain. Si ces opinions sont de nature à n'être pas généralement goûtées en France, ni l'Allemagne ni la Russie n'auront lieu non plus de se féliciter des appréciations de M. de Sybel. La Russie, qui a célébré, dans un grand ouvrage, les exploits de Souvoroff en Italie et en Suisse, ne sera pas peu choquée de ce que M. de Sybel ose révoquer en doute la grandeur des conceptions militaires de ce général, et l'accuser de déloyauté parce qu'il aurait agi contre les intérêts et les intentions de l'empereur au service duquel il était alors et dont il commandait les armées. Pour la Prusse, M. de Sybel daigne à peine en parler; c'est un Etat qui, à ses yeux, ne compte pas parmi les grandes puissances de l'Europe, tant sa politique était faible et nulle. Mais celui contre lequel il dirige les plus vives critiques, c'est, comme dans les volumes précédents, le ministre d'Autriche, Thugut : c'est lui principalement qu'il rend responsable de l'échec de la coalition de 1799.

Entre M. de Sybel et M. Hüffer la différence est grande. Si l'un fait preuve d'impartialité en appréciant les hommes avec une égale sévérité, l'impartialité de l'autre est une justice historique toujours égale, indulgente pour tous. M. Hüffer sait tout expliquer et par conséquent tout pardonner. Son ouvrage sur le Congrès de Rastatt, dont j'ai déjà parlé en annonçant la publication du premier volume, ne montre pas la profondeur des vues et les brillantes qualités de style de M. de Sybel; il témoigne, en revanche, de recherches continuées sans relâche durant une dizaine d'années, d'un soin infini du détail, d'une exactitude scrupuleuse, surtout dans ce qui touche aux négociations diplomatiques, enfin d'une certaine sérénité dans les jugements, dont il s'affranchit rarement pour proférer un mot de blâme. On pourrait dire que c'est l'impartialité poussée jusqu'à la partialité. Car si l'on traite les hommes, bons et mauvais, avec la même complaisance, si, dans le conflit entre deux hommes ou deux Etats, on est quasi résolu d'avance à ne trouver personne de coupable, où sera la justice historique? Je ne fais qu'indiquer ici les difficultés dont me paraît hérissée cette manière de traiter l'histoire, difficultés auxquelles, selon moi, M. Hüffer n'a pas toujours su échapper. — Le deuxième volume de l'ouvrage comprend l'histoire de la seconde moitié de l'année 1798 et des premiers mois de 1799. D'une part, c'est l'histoire des négociations entre l'Autriche, la Russie et l'Angleterre, lesquelles aboutissent à la coalition de 1799; d'autre part, c'est l'histoire du Congrès de Rastatt et de l'épisode tragique qui mit fin à ses délibérations. Au sujet de l'assassinat des plénipotentiaires français, le livre de M. Hüffer ajoute peu aux publications récentes de Vivénot et Sybel; il n'a point soulevé définitivement le voile qui recouvre ce mystérieux événement. On paraît s'accorder aujourd'hui à y voir un acte de « Lynchjustiz » militaire. Mais, à moins de matériaux absolument neufs et décisifs, on ne parviendra jamais à en bien indiquer les auteurs et le vrai but. Beaucoup plus intéressants et plus substantiels sont les

autres chapitres. Je remarque surtout les pages consacrées à ce singulier empereur Paul de Russie, dont le caractère est tracé d'après des rapports diplomatiques et des livres russes qui ne sont pas accessibles à tout le monde. L'histoire des origines de la coalition de 1799 est puisée dans des documents qui reposent aux archives de Londres et de Vienne; M. Hüffer, utilisant les lettres de Caroline de Naples, conservées à Vienne, a mis en lumière, beaucoup mieux que ses devanciers, la part que cette reine passionnée y a prise. En somme, on doit reconnaître que l'histoire du Congrès de Rastatt n'a jamais été écrite avec autant de clarté et de sûreté, qualités qui apparaissent surtout dans l'exposé des vues qui dirigeaient la politique de la France, de l'Autriche et de la Prusse. Sans vouloir entrer ici dans la critique de quelques petits détails, je dois pourtant relever une légère erreur que je remarque aux premières pages. Le « respectable vieillard » sous les yeux duquel l'empereur Paul de Russie et le roi Frédéric-Guillaume II de Prusse se sont jurés une amitié éternelle, n'est pas Frédéric le Grand, mais bien le vice-chancelier de Russie Nikita Panine, et le lieu de cette scène n'est pas Berlin, mais Saint-Petersbourg. Les autres rectifications que je pourrais faire portent, comme celle-ci, sur des points secondaires et, naturellement, n'enlèvent rien à la valeur scientifique de l'ouvrage. Je crois pouvoir, au contraire, affirmer que peu de travaux historiques ont été publiés de nos jours dans lesquels la critique trouverait à relever moins de fautes de détail. PAUL BAILLEU.

BOTANIQUE.

A.-F.-W. Schimper, *Die Vegetationsorgane von Prosopanche Burmeisteri*, (Abhandl. d. Naturforsch. Gesellsch. zu Halle, Bd. XV, 1880, 27 pages et 2 planches) — F. Delpino, *Contribuzioni alla storia dello sviluppo del regno vegetale. I. Smilacée* (Atti della R. Università di Genova, 1880).

Les deux ouvrages dont nous venons d'écrire les titres représentent deux ordres de recherches bien différents, mais également légitimes et également indispensables : établir les faits par l'expérience et l'observation, les coordonner et conclure d'après eux, par l'induction et le raisonnement. Toute science commence là où ces ordres de recherches commencent : elle cesse où ils s'arrêtent.

Le *Prosopanche Burmeisteri* est une plante parasite très remarquable de la famille des Hydnoorées; elle pousse sur les racines des *Prosopis* de l'Amérique méridionale. Sa structure et son développement viennent d'être exposés par M. Wilhelm Schimper, fils de l'illustre bryologue et paléontologiste dont la science déplore la perte récente.

Le *Prosopanche*, incomplètement connu de Robert Brown, a fait, en 1868, l'objet d'un célèbre mémoire de M. de Bary. Celui-ci n'avait pourtant pu examiner que la fleur; les organes de la végétation restaient à étudier : telle est la lacune que le mémoire de M. Schimper vient heureusement combler.

Une plante complète de *Prosopanche* se compose de fleurs et d'organes végétatifs anguleux, comparables à des racines, que l'auteur appelle *rhizoïdes*. Ces rhizoïdes ont plusieurs décimètres de long et de 1 à 3 centimètres d'épaisseur : ils représentent des prismes à quatre ou cinq faces dont les arêtes portent des rangées d'appendices cylindriques et quelques ramifications semblables aux rhizoïdes.

Les rhizoïdes et leurs ramifications sont formés essentiellement de parenchyme qu'entoure une couche de périderme et que traverse un axe d'éléments fibreux, des faisceaux libéro-ligneux

anastomosés et des cylindres de grandes cellules dont le contenu est de nature gélatineuse. Tous ces groupes d'éléments offrent une disposition radiaire d'une parfaite régularité. Les couches extérieures du tissu enveloppent le sommet végétatif, comme fait la coiffe des racines. Le liber des faisceaux libéro-ligneux consiste en tubes cribreux de structure normale et en cellules de parenchyme étroites; le bois est composé de cellules de parenchyme allongées et de vaisseaux.

Les appendices des rhizoïdes sont, comme ceux-ci, formés surtout de parenchyme; un groupe axile de vaisseaux entouré de quatre cordons libéro-ligneux, les parcourt dans leur longueur, une couche de liège les enveloppe et leur constitue une coiffe. On voit qu'ils sont des organes homologues aux rhizoïdes, mais d'une structure simplifiée.

Le développement de ces divers organes depuis l'état de méristème est étudié très soigneusement par M. Schimper; un fait remarquable c'est que les faisceaux qui ont d'abord la disposition radiale (« radiale Bündel » de Bary) sont ensuite remplacés par des faisceaux collatéraux (« collaterale Bündel »). On sait que la première disposition est caractéristique pour les racines, la seconde pour la plupart des tiges.

L'auteur a encore examiné la structure des *Hydnora africana* et *abyssinica*. Il montre que leurs organes végétatifs sont aussi des sortes de rhizoïdes munis d'appendices latéraux. Les trois espèces étudiées ont ceci de commun qu'elles manquent de sclérenchyme et que les éléments du liber l'emportent en développement sur ceux du bois : détails qui sont sans doute en rapport avec la vie parasitaire.

M. Schimper a rendu un vrai service en étudiant avec cette attention des plantes dont toute la structure diffère des types normaux. Les faits dont il s'occupe sont exposés aussi clairement qu'ils sont soigneusement observés. Le mémoire est accompagné de deux bonnes planches.

Le nouveau travail de M. Delpino est, comme toutes ses œuvres, rempli d'idées : idées souvent très neuves, parfois un peu hasardées, toujours ingénieuses et suggestives. Il étudie la biologie et l'arbre généalogique du petit groupe des Smilacées, tel que M. Alphonse De Candolle vient de le délimiter dans sa belle Monographie. On sait que les Smilacées, sont des Monocotylédones assez voisines du Fragon, du Muguet, de l'Asperge, du Dracena ou même du Lys, de la Tulipe et de la Jacinthe. Elles comprennent aujourd'hui quelque deux cents espèces qu'on répartit en trois genres : *Rhipogonum*, *Smilax*, et *Heterosmilax*. Nous n'avons en Europe qu'une seule espèce : le *Smilax aspera* de la région méditerranéenne.

M. Delpino examine les adaptations des Smilacées au point de vue des organes végétatifs, de la fécondation et de la dispersion des graines. Presque toutes les Smilacées sont des plantes grimpances; quelques unes s'élèvent probablement au moyen de racines adventives, comme le Lierre; la grande majorité, au moyen de vrilles, comme la Vigne. Ces vrilles sont situées par paires vers la base des pétioles; leur nature morphologique a été fort discutée. L'auteur incline à les prendre pour de simples émergences, contrairement à l'opinion régnante qui y voit des lobes foliaires transformés. Pour lui, comme pour M. Darwin, la faculté de grimper procure un grand avantage aux végétaux; ils peuvent par là aller chercher l'air et la lumière sans posséder le gros tronc ligneux des arbres. « Ils obtiennent un maximum d'effet avec un minimum de dépense. » Un trait caractéristique, c'est que M. Delpino rattache le développement des organes au moyen desquels les plantes grimpent, à un « instinct de grimper » qui serait « de nature psychique ».

Beaucoup de Smilacées portent des aiguillons qui ont pour effet de les protéger contre les herbivores, les rongeurs, les limaces. Leurs feuilles sont souvent terminées par un tissu glandulaire dont l'exsudat sucré attire les fourmis. Personne n'ignore que d'après la théorie de la sélection naturelle un caractère ne peut se fixer chez un être s'il ne lui procure quelque avantage, quelque chance favorable dans la lutte pour la vie. Le nectar que tant de corolles produisent y attire les abeilles et d'autres insectes ailés qui transportent inconsciemment le pollen d'une fleur à l'autre. Là l'utilité des nectaires se comprend sans peine. Mais à quoi peuvent servir les nectaires situés loin des fleurs, sur les stipules des Vesces, par exemple, ou sur les pétioles du Ricin ou à l'extrémité des feuilles de Smilax? Ils attirent les fourmis, disions-nous. Eh bien, c'est là le service qu'ils rendent, comme MM. Delpino et Bell'ont montré les premiers. Les fourmis ne causent aucun mal aux plantes, et, dès qu'elles ont pris possession d'une feuille ou d'un rameau, elles font bonne garde, elles attaquent les intrus qui voudraient endommager la région nectarifère; elles chassent ainsi les limaces ou les chenilles et protègent contre une destruction certaine les organes auxquels elles servent de « gardes-du-corps ». C'est un fait connu depuis longtemps des forestiers que les fourmis détruisent une foule d'animaux nuisibles à l'agriculture; et, par là, elles sont les protectrices des végétaux. Les ennemis de nos ennemis sont nos amis.

Les nectaires étrangers à la fécondation des fleurs ou « extra-nuptiaux » paraissent plus fréquents chez les plantes grimpanes qu'aileurs; cette coïncidence tiendrait, selon M. Delpino, à ce que ces plantes ont besoin de certains soutiens et que c'est précisément sur de semblables soutiens que les fourmis se promènent de préférence. Les espèces grimpanes auraient donc mieux que d'autres l'occasion d'attirer les fourmis.

Sauf le genre *Rhipogonum*, toutes les Smilacées sont dioïques. Leur fécondation se fait par l'intermédiaire des insectes; les mouches de grande et de moyenne taille y jouent sans doute un rôle prépondérant. L'auteur a pu observer surtout le *Smilax aspera* qui est indigène en Italie. Il a découvert du nectar à la base des étamines et de l'ovaire. Conformément à la loi de Sprengel, les inflorescences femelles sont moins voyantes que les inflorescences mâles.

M. Delpino fait à propos des plantes dioïques une remarque très intéressante. Chez celles qui sont vivaces, on ne trouve généralement, en dehors des fleurs, aucune différence entre les pieds des deux sexes (Smilacées, Populus, Salix, etc.). Qui peut distinguer un peuplier mâle d'un peuplier femelle, quand ils ne sont pas fleuris? Mais dans les espèces annuelles dioïques, les pieds femelles sont plus robustes, plus compacts, moins grêles que les pieds mâles (Cannabis, Mercurialis, Lychnis, etc.) C'est qu'ici les pieds mâles meurent peu après l'émission du pollen, tandis que les pieds femelles ont une durée plus longue et une nutrition plus forte, en sorte que les graines peuvent s'y développer et mûrir. Au contraire, quand les plantes sont vivaces, la durée des deux sexes est égale et leur stature peut l'être aussi.

Si les insectes transportent le pollen des Smilacées, les oiseaux en disséminent les graines. Les fruits sont en effet des baies rouges, noires, bleuâtres ou parfois jaunes, que les oiseaux dévorent; ils mangent la pulpe et doivent en rejeter les graines dans les forêts voisines.

Après avoir étudié leur biologie, M. Delpino aborde la généalogie des Smilacées. Une question préalable se présentera sans doute à l'esprit de beaucoup de lecteurs: peut-on arriver à la connaissance certaine de la filiation des

espèces aujourd'hui distinctes? Non, répondrons-nous; mais il en est de même pour tout autre fait que nous devons déduire d'un nombre plus ou moins grand de ses conséquences et de ses traces, c'est-à-dire pour toute donnée historique quelle qu'elle puisse être: histoire de l'univers, histoire de notre globe, histoire des espèces, histoire de l'humanité.

Les savants admettent qu'une époque glaciaire a marqué le commencement des temps géologiques modernes: osera-t-on nier que celui qui propose cette grande hypothèse, en discute les preuves et la rend de plus en plus probable, n'accomplisse une œuvre scientifique, et rigoureusement scientifique? Celui qui essaie de reconstituer la généalogie d'un groupe d'organismes ne fait pas autre chose.

Par l'étude comparée et approfondie des espèces actuelles, de leur distribution géographique et de leurs analogues fossiles, M. Delpino arrive à quelques conclusions intéressantes, que nous allons résumer. Toutes les Monocotylédones peuvent se ramener à un type unique, très voisin du genre Lys, autour duquel elles se groupent comme autour d'un ancêtre commun. Par les Dracæna, les Smilacées se rattachent étroitement à cet ancêtre. Les Rhipogonum hermaphrodites s'en rapprochent le plus; les Smilax dioïques s'en éloignent davantage. Chez ceux-ci, chaque fleur possède encore, à l'état rudimentaire, les organes du sexe qui lui manque, ce qui ne saurait s'expliquer sans admettre qu'ils descendent d'une forme hermaphrodite. Plus tard, les groupes Pleiosmilax à étamines nombreuses, et Heterosmilax dont les sépales sont soudés, la corolle absente et les étamines réduites à 3 au lieu de 6, sont dérivés des Smilax typiques ou Eusmilax. Les organes floraux n'étant au fond que des feuilles modifiées, et les feuilles naissant normalement une à une, il est clair que les fleurs à organes libres se rapprochent plus du type primitif que les fleurs à organes soudés: celles-ci descendent donc en général de celles-là. Les faits connus sont incontestablement plus conformes à cette opinion, soutenue par M. Delpino et beaucoup d'autres, qu'à l'opinion contraire, émise par M. Alphonse De Candolle.

Les Smilacées existent aujourd'hui dans l'ancien et le nouveau continent, au nord comme au sud de l'équateur. Leur distribution géographique actuelle porte à admettre que les Rhipogonum, cantonnés maintenant dans l'Océanie, occupaient jadis une aire beaucoup plus vaste, et que les Smilax ont eu pour centre de dispersion la zone circumpolaire arctique, lors de la période tertiaire.

L. ERRERA.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Litré, *Comment dans deux situations historiques les Sémites entrèrent en compétition avec les Aryens pour l'hégémonie du monde, et comment ils y faillirent*. Ernest Leroux. — Lanfrey, *Lettres d'Everard*, nouvelle édition. Charpentier. — Théophile Gautier, *Tableaux à la plume*. Charpentier. — Paul Charpentier, *Une maladie morale, le mal du siècle*. Didier. — Moulin, *Les marins de la République*. Chavary.

La petite brochure de M. Litré dont le titre figure en tête de cette correspondance, mérite d'être lue pour les vues ingénieuses et « suggestives » qu'elle renferme. Il y a eu deux situations historiques où les Sémites entrèrent en compétition avec les Aryens pour l'hégémonie du monde: celle où Carthage et Rome se disputèrent la domination de la Méditerranée et celle où les Arabes, maîtres de l'Afrique et de l'Espagne, vinrent se heurter aux chrétiens de l'Occident. Dans la pre-

mière de ces situations, la lutte, pour nous servir d'un mot de M. de Bismark, ressemblait au combat de l'éléphant et de la baleine; Rome était l'éléphant, et Carthage, la baleine; celle-ci était maîtresse de la terre et celle-ci de la mer. Mais Rome se fit puissance navale, elle osa porter le combat sur l'élément de Carthage, et termina la première guerre punique par une victoire gagnée sur la mer. La deuxième guerre faillit lui être fatale; mais Annibal commit des fautes; il ne marcha pas sans retard sur Rome, après la bataille de Cannes — on voit que M. Litré n'est pas de l'avis de Montesquieu, — il s'usa dans le midi de l'Italie, il n'alla pas au devant d'Asdrubal qui arrivait à son secours avec une armée toute fraîche. M. Litré nous semble porté à admettre l'influence des *délices de Capoue*; il rappelle un passage fort peu connu de Plin l'Ancien, *Salapia, Hannibalis meretricio amore inclum*; Annibal fut donc amoureux d'une dame de Salapia (en Apulie), et c'est justement de ce côté qu'il tourne ses pas, au moment de l'arrivée d'Asdrubal et quand il aurait dû remonter vers la mer. Quoi qu'il en soit, après la troisième guerre qui « ne fut qu'une agonie », Carthage n'existait plus. Vaut-il mieux que les choses aient tourné ainsi? Les Sémites de la côte d'Afrique auraient-ils été d'aussi bons ouvriers que les Aryens de l'Italie pour la constitution du corps social? M. Litré ne le pense pas. Carthage ne se serait pas imprégnée, comme le fit Rome, de la discipline grecque; Rome entra en communion avec la Grèce et se laissa conquérir par elle; Rome, animée de l'esprit légal, forma une puissante et savante doctrine qui est devenue la base de notre législation; Rome fit taire les antipathies nationales, donna une langue et une littérature communes, prépara la voie à une religion plus haute. On connaît ce mot de Plin l'Ancien, *l'immense majesté de la paix romaine*, on sait cette parole que Tacite prête à Cerialis: « par la fortune et la discipline de huit cents années s'est formée cette vaste et solide charpente qui ne peut être démolie qu'en écrasant les démolisseurs. » Carthage, demande M. Litré, aurait-elle eu une fortune et surtout une discipline de huit cents années? Quelle figure eût faite d'ailleurs son alphabet imparfait devant l'alphabet de la Grèce et de l'Italie? Il y a, dit M. Litré, deux civilisations, la civilisation scientifique (celle des Grecs et la nôtre), et la civilisation empirique, dont les Sémites n'ont pas dépassé le niveau. Rome seule était capable d'assurer durablement et transmission à l'œuvre de la Grèce. — Passons à la seconde situation. Les Arabes, comme les Romains, recueillirent ce qui était le commencement indispensable de tout progrès, les travaux scientifiques des Grecs, les continuèrent avec ardeur et en tirèrent même des résultats nouveaux; c'est à eux, durant un certain temps, qu'appartint la supériorité de culture, et l'islamisme fut un vrai et puissant foyer de lumière: les Occidentaux s'adressaient aux Arabes comme aux maîtres du savoir et les traduisaient. Mais ce grand mouvement s'arrêta bientôt: le passé des Arabes, dit M. Litré, avait trop peu de consistance et d'étendue. Voyez leur religion: « le Koran est l'œuvre d'un seul homme, et ce Koran est toute la loi; point de racine qui s'enfonce dans un sol profond, point de branche qui s'allonge et aille chercher de l'air et de l'espace ». L'Occident, lui, était chrétien, et le christianisme fit sa force et sa grandeur: le christianisme, dit M. Litré, siégeait à Rome, dans la capitale du monde civilisé; il avait pris modèle sur l'esprit de centralisation et d'administration du régime impérial, et par ses conciles fonda un gouvernement moral qui conquit les Barbares et dirigea le moyen âge. En outre, l'Occident s'ouvrait largement à l'enseignement de l'antiquité; il préparait peu à peu la décadence du régime féodal et donnait place dans le gouvernement aux

assemblées représentatives. Cependant l'Orient musulman s'engourdissait sous le régime absolu de ses califes et de ses sultans, et à cette torpeur s'ajoutaient, selon l'expression de M. Littré, les deux infirmités, inhérentes à sa constitution, la polygamie et l'alphabet. Il faut lire la brochure de M. Littré plutôt que le sec et froid résumé que nous en donnons : l'éminent philologue raconte le duel des Sémites et des Aryens qui fut d'abord militaire, puis scientifique, — selon qu'il mit aux prises Carthage et Rome, l'Orient musulman et l'Occident chrétien, — dans ce style sain, ferme et net dont il a le secret; mais on admirera, outre la langue forte et lumineuse qu'il emploie, la finesse et la pénétration de son esprit, et cette sagacité avec laquelle il découvre les causes des événements et tire de fines et originales conclusions des documents de l'histoire.

La librairie Charpentier poursuit la réimpression des œuvres de Lanfrey. Elle vient de nous donner de nouveau les *Lettres d'Everard*, et on ne relira pas sans intérêt ce roman psychologique où Lanfrey s'est élevé avec une mâle vigueur et parfois avec une robuste et saisissante éloquence contre la corruption des mœurs et la langue des intelligences sous le second Empire. Certes, Lanfrey eut du courage en lançant dans le public cette énergique protestation au moment même (1859) où la dynastie semblait par des victoires extérieures assurée contre les chances du lendemain. Everard est le type de sa génération, le représentant de cette jeunesse ardente, avide de liberté et frémissant sous un joug qu'elle se sent impuissante à briser; à l'âge des pensées enthousiastes et quand tous les penchants le poussent à l'action, Everard se voit condamné à se taire et à s'isoler; autour de lui, on le raille, on le réprouve, on le traite en paria, on se réjouit de ses maux; on lui en veut de ne pas accepter avec résignation la servitude où croupit toute une nation élevée pour la liberté. Il est né pour le malheur; c'est un de ces grands obstinés qui ne trahissent pas leur foi et qui gardent opiniâtrément le serment que leurs compatriotes, leurs amis mêmes ont violé sans scrupule et les engageant à violer avec eux; il ne veut pas suivre la foule, s'abandonner au courant, plier devant l'esprit de son temps; ce n'est pas un esprit faible, prêt à tout changement, à toute évolution; ce n'est pas non plus un ambitieux, un habile qui ne songe qu'à sa fortune: il appartient, selon l'expression de Lanfrey, à l'opposition du désespoir. Il se raidit, tandis que tous s'abaissent et s'aplatissent; mais à quel prix! Tous ses projets d'avenir sont évanouis; ses études, qui lui permettaient l'espérance d'arriver aux plus hauts postes, lui deviennent inutiles; il voit sa fortune, qui aurait dû être sienne, se prostituer à des aventuriers, à des gens médiocres et venus d'on ne sait où; enfin, il meurt, et sa mort est une sorte de suicide, car il se jette dans une entreprise téméraire, dans une folle expédition d'où il est sûr de ne pas revenir. Everard est le Werther de la liberté: la vie lui est à charge parce qu'il ne peut la consacrer à une noble cause; plutôt que de fatiguer le ciel de ses plaintes et de s'affaïsser dans une lâche torpeur, il court à la mort. Quiconque relira aujourd'hui, à vingt ans de distance, les *Lettres d'Everard*, ne pourra s'empêcher d'y remarquer un peu d'emphase et d'affectation; on trouvera peut-être que cet Everard qui se replie sur lui-même, s'enferme et reste immobile pendant des semaines entières et se complait dans un silence farouche, ressemble trop à un héros de Byron; sûrement, il y a en lui quelque chose de Manfred et de Lara; mais Everard, après tout, n'est pas un sceptique; il croit à la liberté, même s'il la voit enchaînée, et il a le ferme espoir qu'un jour elle rompra ses liens; s'il meurt, c'est pour faire triompher l'idée de l'indépendance,

qui sombrerait dans l'indifférence et l'oubli, si des dévouements isolés ne la rappelaient aux foules; il sait qu'il ne se fait pas tuer inutilement, car ces trépas héroïques conservent les grands souvenirs et ravivent la flamme près de s'éteindre. N'est-ce rien d'ailleurs que d'avoir, pendant sa vie, donné l'exemple de la force et de la fierté de l'âme? La résistance hautaine qu'il a faite au despotisme, a réhabilité la nature humaine, et ceux mêmes qui lui témoignaient un imbécile mépris, sentaient au fond de leur âme qu'Everard avait le cœur plus noble et plus haut: Everard est un de ces vaincus qui inspirent à leur vainqueur, si rude et si grossier qu'il soit, une sorte de respect involontaire; sous son silence mélancolique et altier, les persécuteurs et les railleurs d'Everard démènent vaguement et malgré eux une secrète grandeur qui leur impose; l'aristocratie du malheur — l'expression est de Lanfrey — est supérieure à ceux qui l'écrasent. Enfin, au moment où furent composées les lettres d'Everard, le livre exprimait sous une forme grande et poétique la mortelle détresse d'une génération qui ne pouvait agir et se consumait dans la spéculation solitaire. Avec quelle vigueur Lanfrey nous montre ses contemporains; ceux qui auraient dû mener le cœur et diriger les destins du pays, s'abaissent à de puériles distractions qui amoindrissent leur esprit; avec quelle amertume il peint cette agitation dans le vide, ces mouvements fébriles d'une impatience qui essaie de se contraindre, mais qui n'éclate qu'à de rares instants et comme en cachette; avec quelle puissance il décrit cette crise morale où l'on attend désespérément une heure qui ne doit pas venir, où l'on jette des cris qui ne trouvent pas d'écho, où l'on voudrait dépenser une énergie qui demeure sans emploi! Ajoutez à ce navrant tableau le spectacle de la société du temps, les partis se réconciliant dans le malheur commun et grimaçant l'amitié, mais ne se corrigeant pas et toujours prêts à s'entredévoier à la première occasion, les jeunes gens ambitieux d'argent et insensibles à tout, sauf à la baisse des fonds, toute une génération prenant son parti de l'inaction et raisonnant sur son mal sans tenter de le guérir, la médiocrité possédant seule l'influence. Car ce fut un des traits les plus caractéristiques de l'époque, — et c'est une des plus grandes douleurs, une des plus vives indignations d'Everard ou de Lanfrey — que cette puissance de la médiocrité. Quoi! le monde est donc livré aux pygmées! Tout est en proie à la « gent trotte-menu de l'intrigue! » Hélas! ne sont-ce pas les médiocres qui seuls savent profiter de l'heure présente? Que leur importe la postérité? Ils ne se découragent jamais, ils ne doutent jamais, ils ne connaissent pas le mieux, ils ne voient que l'intérêt du moment, que le but actuel; et qu'ils sont beaux à contempler aux époques d'inertie! Comme ils font les affaires, ces ardélions de la politique; que de bruit ils savent mener pour rien, que de mouvement se donner dans un espace étroit! Les *Lettres d'Everard* renferment ainsi des satires cruelles et vraies du second Empire, et elles seront plus tard un document assez précieux pour qui voudra peindre ou connaître une époque où il y eut tant de petitesse d'esprit, tant de flatteries prodiguées à la force triomphante. — Outre les *Lettres d'Everard*, ce volume renferme trois études de Lanfrey, les *Pamphlets d'église*, la *Politique ultramontaine* et le *Sseptennat*; ce dernier article est inédit; il a été écrit en 1874; déjà, à ce moment, Lanfrey reproche — avec beaucoup de raison — au maréchal de Mac-Mahon d'identifier sa cause à celle des opinions monarchiques et de compromettre le rôle le plus glorieux qu'il pût ambitionner, celui d'arbitre des partis.

Les *Tableaux à la plume* de Théophile Gautier se composent d'articles presque inconnus, rassemblés pour la première fois; en voici les

titres: 1° *Etudes sur les Musées*. 2° *les Cinq Nouveaux Tableaux espagnols du Louvre (la Nativité de la sainte Vierge et la Cuisine des anges, de Murillo, une Assemblée d'évêques et saint Pierre Nolasque à son lit de mort, de Zurbaran, et l'Evêque présidant un concile, d'Herrera le vieux)*; 3° *L'exposition de tableaux modernes* (on y remarquera ce que dit Théophile Gautier du *Bazar turc* de Decamps, du *Christ endormi pendant la tempête* de Delacroix, du *Neveu de Rameau* de Meissonnier, des toiles de Troyon, de Th. Rousseau, de Duprè, de Marilhat, etc); *Une esquisse de Velazquez* (c'est l'esquisse de la *Reddition de Breda*, « esquisse si fongueusement rayée par la grille du lion que chaque coup de brosse contient la signature du maître; Velazquez est là de pied en cap, avec plus de vie, plus d'ardeur et d'éclat, peut-être, que dans ses tableaux achevés »); 5° *Un mot sur l'eau-forte*, qui « ne trahit jamais la naïveté de l'esprit » et « comprend à demi-mot », car « il lui suffit de quelques brusques haclures pour entendre et exprimer votre rêve secret »; 6° *Envois de Rome*, 1866; 7° *Adrien Guignet*, qui, « dans la postérité, tiendra sa place entre Salvator Rosa et Decamps »; 7° *Le Salon de 1869*. Théophile Gautier a écrit sur l'art bien des pages admirables, mais l'étude la plus remarquable qu'il ait peut-être publiée en ce genre est *l'Etude sur les musées* qui ouvre ce volume. Le critique parcourt successivement le musée ancien, la galerie française, le musée des antiques, le musée français de la Renaissance, le musée espagnol, la galerie du Luxembourg, les musées de province (à propos d'une visite faite au musée de Tours). Pour donner une idée de ces étincelantes études, je cite au hasard quelques appréciations sur la *galerie française* et le *musée espagnol*. Au commencement du siècle paraît David, qui « fera parler à son art la langue de l'ère nouvelle, une langue républicaine »; mais il lui manque le vrai sens de l'antique, et il remplace le rococo flamboyant par le « rococo raide »; toutefois c'est, dans les portraits, un « interprète fin et naïf de la physiologie humaine ». En face des tableaux de David, on remarque ceux de Gros, « peintre de l'impérialisme plus que de goût et de choix », et qui, « emporté par un sentiment énergique du mouvement et de la vie, a fait, presque sans le savoir, des morceaux qui sont des chefs-d'œuvre ». A côté de Gros, Guérin, « homme d'esprit » et « agenceur habile », Gérard, dont l'on admire la *Psyché*; tout ce succès, dit Gautier, s'explique par l'air de fête de la jeune fille qui a de la candeur et une certaine grâce juvénile, mais nous ne nous sommes jamais beaucoup délectés à contempler ces chairs de fer-blanc vernissés, ce ciel en porcelaine et ce paysage soigneusement épousseté. Même jugement sur Girodet, chez qui se manifestent à un plus haut degré que chez les autres « l'effort et la tension »; qui ne connaît son *Endymion*? Théophile Gautier a bien envie de le critiquer, mais il est désarmé par « le sentiment réellement poétique » et par « l'heureuse exécution de ce brillant et chaste baiser de la reine des nuits, qui vient caresser les lèvres et le sein du pasteur, et se reflète en échos lumineux et métalliques sur les feuillages qui abritent son sommeil ». Vous voyez peut-être dans cette même salle, vous vous rappelez sans doute les toiles de Prudhon et de Géricault; ceux-là ont été les méconnus et les persécutés, ils sont réunis aujourd'hui à ceux qui furent les enfants gâtés de la fortune; quoi de plus délicat, de plus élégant et de plus chaste » que l'*Assomption* de Prudhon, de plus tragique que son *Christ en croix*, de plus admirable que ce groupe éploré de *saint Jean soutenant la Mère de Dieu*; et comme la tête de *Madeleine agenouillée au pied de la croix* « plonge,

ainsi que le col, dans une demi-teinte suave, profonde et transparente, à rendre jaloux le divin Corrège lui-même ! » Mais voici Géricault, « un des chefs véritables de la révolution » ; pourtant, ne le croyez pas entièrement « débarassé des langes académiques » ; il semble à Gautier que l'amour du nu et le culte du morceau rendu entraînent souvent Géricault « au delà et en deçà de l'expression et de la convenance » ; mais « quelle angoisse répandue sur toute la composition » de la *Méduse* ! Suivez maintenant Théophile Gautier au musée espagnol ; en quelques traits il décrit le génie des quatre peintres qui résument, à ses yeux, l'école de peinture espagnole : Velazquez représente le côté aristocratique et chevaleresque ; Murillo, la dévotion amoureuse et tendre, l'ascétisme voluptueux, les Vierges roses et blanches ; Ribera, le côté sanguinaire et farouche, le côté de l'inquisition, des combats de taureaux et des bandits ; Zurbaran, les mortifications du cloître, l'aspect cadavérique et monacal, le stoïcisme effroyable des martyrs. Bornons là nos citations ; mais ne pensez-vous pas que cette *Etude sur les musées* est un des morceaux les plus achevés de Théophile Gautier, et que les *Tableaux à la plume* doivent être entre les mains de tous ceux qui aiment l'art ?

Sous le titre *Une maladie morale, le mal du siècle*, M. Paul Charpentier entreprend l'histoire de cette grande période de mélancolie qui s'est déroulée chez nous de la fin du XVIII^e siècle à la seconde moitié de celui-ci : ce n'était pas seulement la mélancolie qui s'était alors emparée des esprits de toute une génération, c'était l'amour de la rêverie et de la solitude, le penchant aux vagues et stériles aspirations, l'étalage d'un superbe ennui, la manie de se dire dégoûté de la vie et désenchanté de tous les plaisirs, le scepticisme prenant un air de bon ton, parfois le suicide ; tous ces signes d'un état maladif de l'âme, signes tantôt isolés, tantôt réunis, souvent plus apparents que réels, constituent une disposition étrange qu'on a nommée le *mal du siècle*, et que M. Charpentier veut nous décrire dans ses diverses phases. Le jeune auteur commence naturellement par Rousseau ; s'il y eut, dit Sainte-Beuve, les femmes de Jean-Jacques qui étaient plus ou moins d'après la Julie ou la Sophie d'Emile, il y eut aussi les hommes à la suite de Rousseau, les âmes tendres, timides, malades, atteintes déjà de ce que nous avons appelé depuis la mélancolie de René et d'Obermann. M. Charpentier rapproche avec raison de Jean-Jacques Bernardin de Saint-Pierre, l'Elisée de cet autre Elie ; il rappelle les saillies misanthropiques de M^{me} du Defland et l'ardente mélancolie de M^{me} de Lespinasse ; il décrit les ravages que faisait la même maladie en Angleterre et en Allemagne (*Werther*, la *Solitude* de Zimmermann, les *Dernières Aventures du jeune d'Olban* de Ramond de Carbonnières, certains passages des œuvres de M^{me} de Charrière). Toutefois, nous ne rangeons pas André Chénier parmi les malades du siècle ; la mélancolie du grand poète n'a rien de noir ni de sombre ; s'il écrit un jour qu'il s'accoutume à souffrir et méprise la société, c'est qu'il est à Londres, qu'il a le spleen, et il ne faut pas le juger par une simple boutade. Mais M. Charpentier a raison de rappeler l'enthousiasme de Bonaparte pour Ossian et cette lettre à Ponce Fesch où le jeune officier se « livre à toute la vivacité de sa mélancolie » et parle de suicide ; il y avait pourtant un passage plus saisissant à citer, c'est l'apostrophe aux Corses qui « embrassent en tremblant » la main de l'oppressur, c'est ce cri échappé à l'ambitieux déçu : « la vie m'est à charge, parce que je ne goûte aucun plaisir et que tout est peine pour moi, parce que les hommes avec qui je vis et vivrai probablement toujours ont des mœurs aussi éloignées

des miennes que la clarté de la lune diffère de celle du soleil ; je ne puis donc pas suivre la seule manière de vivre qui pourrait me faire supporter la vie, d'où s'ensuit un dégoût pour tout ! » Là se termine l'introduction mise par M. Charpentier en titre de son ouvrage et qu'il intitule *Considérations générales et aperçu rétrospectif*. Il entre ensuite dans le vif du sujet ; trois périodes, 1789-1815, 1815-1830, 1830-1848, lui semblent marquer trois phases dans le développement de la maladie du siècle ; à la première, 1789-1815, se rattachent les noms de M^{me} de Staël, Chateaubriand, Senancour et Benjamin Constant ; à la deuxième, 1815-1830, ceux de Lamartine, Sainte-Beuve, Jouffroy, Farcy, Lamennais, etc. ; à la troisième, Hugo, Musset, les deux Guérin, George Sand, etc. Tout ce travail est très soigné et témoigne de profondes lectures fort bien digérées ; dans chaque période, M. Charpentier ne se contente pas d'étudier les noms les plus remarquables, qui font époque, mais il esquisse le portrait des mélancoliques moins connus ; à côté de Chateaubriand, mais un peu loin et comme dans la pénombre, il place Chénedollé, M^{me} de Caud, Ballanche ; le roman d'*Adolphe* ne lui fait pas oublier la *Valérie* de M^{me} de Krudener et les types werthériens de Charles Nodier. De même, dans la période romantique, il consacre quelques lignes à Géricault et à Delacroix, et dans la période suivante, à la suite de George Sand, il cite, parmi les romanciers, ce spirituel Gavarni qui cachait un fond de philosophie morose sous une frivole apparence, et qui représenta dans *Marie* une femme du meilleur monde atteinte de la maladie du siècle, Ulric Guttinguer, l'ami et le confident de Musset et de Sainte-Beuve, l'auteur d'*Arthur* qui rêve pour son héros et pour lui-même la « séparation des hommes » et la « jouissance divine de l'isolement ». M. Charpentier analyse, à la fin de chacune de ces trois périodes, le caractère et les causes du mal du siècle ; dans chacune, il jette un regard, bien loin derrière les grandes figures, sur la foule innommée, « marquée du même sceau », *proxima deinde tenent maesti loca*, et nous décrit l'esprit de la jeunesse, son besoin de changement, son affectation dans le costume, etc. Le plus curieux des trois chapitres qu'il consacre aux *jeunes gens* est celui de la seconde période, intitulé *Ampère et ses amis* ; on y retrouve la jeunesse de ce temps-là, au ton sec, au langage amer, cette jeunesse « ardente, pâle, rêveuse, incrédule, livrée aux appétits matériels » que Musset a décrite dans les *Confessions d'un enfant du siècle* ; Ampère, Bastide, Stapfer, Alexis de Jussieu, Franck-Carré, formaient un groupe qui ne jurait que par Werther, Manfred et Obermann ; on y méprisait les hommes et la gloire, on y bravait la destinée par de grandes liras et des apostrophes passionnées, on y proclamait la vie « un long refus du bonheur ». Il y a naturellement quelques erreurs dans un ouvrage qui traite un sujet si vaste et fait passer devant nous tant de personnages différents. M. Charpentier, parlant à deux reprises de l'aspiration vers l'idéal, du désir vague et infini que les Allemands appellent *Sehnsucht*, écrit constamment Schensucht. Gerstenberg (et non Gerstenberg) n'a pas publié deux volumes, intitulés « *L'Homme morose ou le mélancolique* ». Lenz est devenu fou, mais il n'a pas « fini par le suicide » ; il est mort près de Moscou, le 23 mai 1792, bien longtemps après *Werther*. Mais l'ouvrage de M. Charpentier est bien composé, assez bien écrit ; l'auteur a lu Sainte-Beuve et tous les critiques de renom qui ont étudié la littérature moderne ; il a lu lui-même les œuvres si nombreuses qu'il analyse : son livre est digne d'une des récompenses que l'Académie accorde chaque année aux ouvrages bien faits. On lui reprochera peut-être trop de brièveté ; il passe rapi-

dement sur bien des sujets qui auraient mérité plus de développement ; il ne fait, pour ainsi dire, que butiner, et n'épuise pas la matière ; mais pour parler dignement et longuement de la *maladie du siècle*, pour peindre ses divers représentants dans leur personne, leurs œuvres et leur influence, ne faudrait-il pas plusieurs volumes ?

M. Moulin trouve, non sans raison, que la génération actuelle oublie trop les marins de la République et de l'Empire, et c'est pour les faire revivre et les remettre en lumière qu'il a composé le petit livre dont nous rendons compte. L'ouvrage comprend quatre chapitres que M. Moulin a intitulés *le Vengeur, les Combats de la Loire, la Bayonnaise et Trajalgar*, mais qu'il aurait pu intituler tout aussi bien : *Renaudin, Segond, Richer, Lucas, Infernet et Cosmao*. On me permettra d'analyser brièvement ces quatre chapitres. Tous les manuels d'histoire s'accordent à nous dire que le *Vengeur* préféra couler plutôt que de se rendre et que l'équipage s'engloutit dans les flots en criant : « *Vive la république* ». Dans son rapport à la Convention, Barère ne disait-il pas avec l'emphase de l'époque : « ils disparaissent... une sorte de philosophie guerrière avait saisi tout l'équipage ; tous montent ou sont montés sur le pont ; tous les pavillons, toutes les flammes sont arborés ; les cris : *Vive la République, vive la liberté et la France* se font entendre de tous côtés : c'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique plutôt que le moment terrible d'un naufrage » ? On connaît l'ode de Lebrun sur ce sujet ; Lamartine dit que le capitaine fut coupé en deux par un boulet et que le *Vengeur*, sombrant et au niveau de la mer, tira encore une dernière bordée ; Thiers noie le capitaine et tout l'équipage ; un autre fait remorquer le vaisseau jusqu'à l'entrée du port de Portsmouth et l'y coule ; un autre encore met le feu à la Sainte-Barbe et fait sauter en l'air le capitaine avec tous ses hommes. Voilà comme on écrit l'histoire. Les recherches de Jal (*Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*), de Guérin (*Histoire de la marine contemporaine*), de La Landelle (*Histoire du trois-ponts l'Océan*) ont rétabli la vérité ; le petit livre de M. Moulin contribuera à la répandre. Renaudin, le capitaine du *Vengeur*, survécut quinze ans à la catastrophe, mourut, en 1809, maire de sa commune, et nous a laissé le récit du combat ; c'est le rapport qu'il écrivit pendant sa courte captivité et qu'on trouvera aux archives du ministère de la marine. Après une héroïque résistance contre trois vaisseaux anglais, entre autres le *Brunswick* et le *Ramillies*, le *Vengeur*, abandonné du reste de l'escadre, rasé comme un ponton, troué, faisant eau de toutes parts et sur le point de sombrer, amena ses couleurs ; 167 hommes, et avec eux Renaudin et son fils, furent recueillis par les embarcations des vaisseaux anglais ; restaient 206 malades et blessés. « Le plus affreux spectacle, écrit Renaudin, s'offrait à nos regards. Ceux de nos camarades qui étaient restés sur le *Vengeur*, les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer ; bientôt disparurent et le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendîmes, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades former encore des vœux pour leur patrie ; les derniers cris de ces infortunés furent ceux de « *Vive la République*. » — Le capitaine Segond, à qui M. Moulin consacre le II^e chapitre de son livre, est surtout célèbre par les cinq combats que son vaisseau, la *Loire*, livra du 12 au 18 octobre 1798 aux navires anglais ; il fallut empêcher

Segond de mettre le feu aux poudres. — Edmond Richer, commandant de la *Bayonnaise*, prit à l'abordage, dans la même année, la frégate anglaise *L'Embuscade*, et dut, pour gagner le port, — ce qui ne s'était jamais vu jusque là, — se faire remorquer par le vaisseau dont il s'était emparé. — Le volume de M. Moulin se termine par un chapitre consacré aux héros de Trafalgar, à Lucas, capitaine du *Redoutable*, à Infernet, commandant de l'*Intrépide* et à Cosmao-Kerjulien qui devait devenir pair de France et grand d'Espagne de 1^{re} classe; quelques lettres inédites de ces trois marins, dont le nom est inséparable du souvenir de Trafalgar, permettent d'apprécier leur caractère franc et résolu. A. M.

BULLETIN.

Le libraire Trübner, de Londres, vient de publier au sujet d'Octave Delepierre, dont il avait épousé la fille, un volume in-4^o de 70 pages, avec portrait, intitulé : « Joseph-Octave Delepierre. Born : 12 March 1802, died : 18 August 1879, in Memoriam, for friends only. » Les 26 premières pages contiennent les détails biographiques; le reste du volume, la liste des écrits de Delepierre (1829 à 1876).

— Le tome IV des *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, qui vient de paraître, renferme dix-neuf mémoires parmi lesquels nous remarquons : Recherches de paléontologie végétale dans le terrain houiller du nord de la France (Abbé Boulay); Recherches sur le pouvoir absorbant des terres arables et des racines (A. Proost); Note sur la formule d'addition dans les fonctions elliptiques (Ph. Gilbert); Sur la loi de force de M. Clausius entre courants élémentaires (P.-J. Delsaulx); Note sur quelques intégrales définies (Ph. Gilbert); Sur les Oromo, nation africaine désignée souvent sous le nom de Galla (A. d'Abbadie); La météorologie et les stations météorologiques belges (R. P. Van Tricht); Propriétés descriptives nouvelles des sections coniques (J. Carnoy); Sur un nouveau genre de Trilobite trouvé dans le terrain houiller du nord de la France (Abbé Boulay); L'Observatoire de Stonyhurst (R.-P. Perry); Les médications révulsives (Dr Moeller).

— Dans le tome XXIX des *Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, collection in-8^o, qui vient également de paraître, figurent, entre autres, les travaux suivants : Michel Adanson et l'Université de Louvain, par M. Ed. Mailly; Note sur les oscillations du littoral belge, par M. F. Van Rysselberghe; Claude Chansonnette, par M. A. Rivier; La typographie musicale dans les Pays-Bas, par M. A. Goovaerts.

— M. P.-E. Richter, secrétaire de la Bibliothèque royale de Dresde, vient de publier (*Verzeichniss der Periodica aus den Gebieten der Literatur, Kunst und Wissenschaft im Besitze der K. öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, Dresden, Hermann Burdach) le catalogue des périodiques que possède cette institution, au nombre d'environ 3,000. Toutes les indications bibliographiques ont été notées avec le plus grand soin. Les ouvrages sont d'abord classés par ordre des titres; une table par noms d'éditeurs et une autre analytique complètent cette intéressante publication. Le catalogue de M. Richter ne sera pas seulement utile aux lecteurs de la Bibliothèque de Dresde et aux bibliographes : il est rédigé de façon à rendre des services au nombreux public qui a intérêt à acquérir la connaissance des sources.

— *Un épisode dramatique dans la vie de Louis de Potter*, tel est le titre d'un article que M. Angelo de Gubernatis publie dans l'*Antologia* du 15 septembre, et dans lequel on trouve des renseignements qui complètent les *Souvenirs personnels*, renseignements curieux, sinon d'un haut intérêt. L'article de M. de Gubernatis se compose d'extraits de lettres intimes inédites adressées par de Potter à Filippo Passerini de Cortone, avec lequel il s'était lié pendant son séjour en Italie, de 1814 à 1824. Nous voyons de Potter entretenant des relations très

étroites avec une artiste peintre italienne, qui le suivit à Bruxelles et retourna en Toscane en 1826; nous assistons à quelques scènes violentes dans lesquelles de Potter exprime sa passion « in un modo suo troppo particolare », c'est-à-dire sur un ton impérieux, parfois d'une autre façon, et dans des termes tels que M. de Gubernatis croit devoir passer outre; la dame, elle, se montre souvent capricieuse, mobile, calculatrice. Peu à peu ce commerce se refroidit; nous en retrouvons un souvenir dans une lettre datée de Paris, 20 mai 1831. De Potter rapporte à Passerini que la dame l'a consulté deux fois, récemment, au sujet d'offres de mariage qui lui ont été faites. « Avant d'avoir reçu mes réponses, ajoute-t-il, elle avait déjà changé d'avis et éloigné les adorateurs ». Nous n'insistons pas sur cette publication, dont l'utilité nous paraît, d'ailleurs, très contestable.

NOTES ET ÉTUDES.

DE LA RÉORGANISATION DES FACULTÉS DE PHILOSOPHIE ET LETTRES EN BELGIQUE.

« Par suite d'une étrange fatalité, il semble que dans notre pays ce soient précisément les réformes dont l'urgence est la plus universellement reconnue qui mettent le plus de temps à s'accomplir. Nous aimons mieux, paraît-il, discuter les questions où nos principes se divisent que résoudre celles où nos intérêts se confondent (1). » C'est ainsi que débutait, en appliquant cette observation à la réforme de l'enseignement supérieur, une des meilleures brochures qui aient été publiées en Belgique sur cet important sujet. « Réclamée depuis de longues années par toutes les voix autorisées, avec une unanimité peut-être sans exemple, cette réforme s'est fait attendre jusqu'à ce jour. Dieu sait ce qu'il en coûtera à la Belgique de s'être si longtemps attardée dans cette voie : le temps marche et « les générations, suivant l'expression de M. Guizot, n'attendent pas le jour où l'enseignement sera amélioré (2) ». Depuis lors, les Chambres ont voté une nouvelle loi, mais les réformes ont si peu touché le fond même de l'organisation, que les esprits sérieux s'inquiètent et s'appliquent de nouveau à chercher des remèdes efficaces. Des étrangers éminents qui ont étudié sur place l'organisation de notre enseignement ont signalé les défauts de nos Facultés et donné l'alarme : M. P. Thomas, professeur à l'Université de Gand, vient faire à son tour entendre une voix autorisée, dénoncer le mal et, ce qui mieux est, faire connaître le remède. Son travail important, publié sous le titre que nous reproduisons plus haut, d'abord dans la *Revue de l'Instruction publique*, étudie d'une façon complète et approfondie la situation de nos Facultés de philosophie et mérite de tous points l'attention que lui accorde l'opinion publique. Avec une franchise et une impartialité dont il faut lui savoir gré, l'auteur signale le triste état du haut enseignement des lettres en Belgique. Tous ceux qui connaissent nos Facultés reconnaîtront la justesse de ces tableaux.

Le professeur, préoccupé de l'idée de finir à temps et de parcourir dans toute son étendue le programme qui lui est tracé, doit apporter à ses élèves la science toute faite, résumer et condenser la matière, laisser de côté nombre de questions dignes d'attention, supposer connu ce qui souvent ne l'est pas, s'interdire les longs développements,..... Dans l'état actuel de la candidature en philosophie et lettres, il y a trop de disproportion entre les forces employées et les résultats obtenus, entre la science qu'on est en droit d'exiger des professeurs et la tâche qu'ils sont appelés à remplir. Supposons qu'un professeur se tienne

(1) Ad. De Ceuleneer et Ch. Dumercy. De la réforme de l'enseignement supérieur en Belgique. 1876.

(2) Op. cit.

soigneusement au courant de la science, qu'il fasse des travaux originaux, des découvertes; les recherches les plus étudées et les plus consciencieuses ne lui permettront guère que d'introduire ça et là dans ses leçons des modifications qui passeront inaperçues des élèves. Ceux-ci ne se douteront même pas de la manière dont il a acquis ces idées ou ces faits nouveaux; et, à vrai dire, cela les intéresserait peu et ne leur profiterait guère, puisqu'ils n'ont ni le goût, ni les moyens, ni le loisir de s'associer à des investigations de ce genre. Rien n'est plus énervant que ce régime pour des hommes de science; rien n'est plus contraire au progrès que ce dogmatisme forcé; il faut être doué de beaucoup d'énergie pour résister à la torpeur envahissante et garder jusqu'au bout la défiance et le contrôle de soi-même.

Voilà ce que le régime actuel fait des professeurs; M. Thomas, qui a en vue les Facultés de philosophie, continue ainsi :

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'auditoire. Il se compose presque en totalité de futurs juristes. Ces jeunes gens se destinant à l'étude du droit, sont impatientés de suivre leur véritable carrière. Il n'y a point à s'étonner si la plupart considèrent les études philosophiques, historiques et littéraires auxquelles on les astreint comme une cause de retard fort désagréable, et s'ils n'ont qu'un désir, celui de les terminer le plus vite possible. Aussi l'examen est pour eux la grande, l'unique affaire; ils se soucient bien moins d'augmenter leur savoir que de conquérir un diplôme. Nos étudiants prennent des notes, rédigent des cahiers les apprennent *par cœur*, et viennent les débiter avec plus ou moins d'exactitude à l'examen. Nous soulignons avec intention les mots *par cœur*; il ne sert de rien de se récrier : c'est un fait avéré, incontestable, qu'il est matériellement et moralement impossible à l'étudiant de candidature, dans les conditions où il se trouve et avec le demi-savoir qu'il apporte à l'université, de faire autre chose que d'apprendre ses cahiers par cœur. Quelle mine de fait, quelle variété de connaissances n'a-t-il pas à se mettre en tête en une année! Peut-on exiger sérieusement qu'il lise et apprenne quelque chose en dehors des cours? Si un jeune homme avide de savoir veut approfondir une partie de ses matières, cultiver une science supplémentaire, il ne le pourra qu'en se surchargeant de besogne, en *doubleant* sa candidature; d'ailleurs il travaillera sans direction, sans assistance et, par conséquent, très probablement avec peu de fruit. L'élève ordinaire repassera consciencieusement les notes qu'il aura recueillies, mais ne lui demandez rien au delà! Au point de vue pédagogique, la première année d'université comparée aux dernières années d'études moyennes est un pas en arrière. En troisième, en seconde, en rhétorique, on développait harmoniquement les facultés de l'élève; on exerçait en lui non-seulement la mémoire, mais encore l'imagination, le sentiment, la réflexion, la raison; ses devoirs étaient des travaux personnels et des applications pratiques de la théorie enseignée. En candidature, tout ou presque tout est affaire de mémoire; l'intelligence n'intervient que d'une manière purement passive ou réceptive. Et il n'en peut être autrement vu le programme à remplir et le but à atteindre.

Voilà pour l'esprit qui règne dans les Facultés : mais que de lacunes aussi dans l'organisation des cours et dans les programmes ! « Il n'y a pas d'enseignement supérieur de l'histoire en Belgique », s'écrie M. Thomas, et si l'on entend par là qu'un élève ne peut se former à la critique historique et à l'étude des sources, il faut reconnaître cette triste vérité. « Aucune des deux universités de l'Etat ne possède de chaire de philologie romane : nous en rougissons pour le pays » ; et plus loin il doit faire le même aveu pour les langues germaniques. « Les études sanscrites ont provoqué sans contredit un des plus vastes mouvements scientifiques du XIX^e siècle. Quand on songe qu'elles ont renouvelé l'histoire, la linguistique et l'ethnographie, qu'elles ont créé la mythologie comparée et qu'elles ont ouvert à nos investigations un champ où il y a encore à recueillir tant de riches moissons, on a peine à concevoir qu'il n'existe de chaire de sanscrit ni à Gand ni à Liège. Ce seul fait mon-

tre combien notre enseignement supérieur est incomplet et arriéré (1). » Et l'épigraphie et la paléographie, et l'archéologie où sont-elles enseignées ?

Pour remédier à cet état de choses, M. Thomas propose tout un ensemble de réformes prudentes et heureusement combinées : « Nous ne proposerons rien ou presque rien qui nous soit propre, dit-il modestement : toutes les idées que nous allons exposer sont aujourd'hui mises en pratique dans les pays qui tiennent le premier rang dans la culture intellectuelle : en Allemagne, en France, en Suisse, en Hollande, dans les pays scandinaves, etc., toutes sont sanctionnées par l'expérience et ont porté leurs fruits. Dans notre pays même, elles ont été émises plus d'une fois par les voix les plus autorisées, et la seule chose qui doive étonner, c'est que ces voix soient restées sans écho. »

L'auteur n'a donc pas voulu faire du neuf, mais avec quelle intelligence des besoins de l'enseignement, avec quelle vue juste de ce qui convient à chaque pays, ces réformes sont proposées ! Il comprend que tout ce qui est bon à l'étranger n'est pas pour cela applicable en Belgique, et qu'un éclectisme circonspect est de rigueur. Il a vu travailler dans ces séminaires allemands dont il vante avec raison les avantages, il sait quelle rénovation des études en France est sortie de l'École pratique des hautes études, comme les conférences pratiques de l'École normale supérieure de Paris ont contribué à élever cette institution au niveau où elle se trouve maintenant ; et il voudrait introduire ce genre de cours chez nous.

A la loi hollandaise, il emprunte le plan d'un doctorat en philologie moderne. Avec cela, que de remarques judicieuses, jetées comme en passant, qui révèlent l'expérience du professorat et la connaissance de nos étudiants. Nous ne pouvons entrer ici dans ces détails, et nous préférons renvoyer le lecteur à ce remarquable travail qui liront avec plaisir et profit tous ceux qui s'intéressent aux études supérieures.

Le point important de la réforme proposée par M. Thomas est le remplacement du doctorat en philosophie et lettres tel qu'il existe aujourd'hui par six doctorats : en philosophie, en histoire, en philologie classique, en philologie française, en philologie germanique et en philologie orientale. Après un examen commun de philosophie et lettres, les étudiants se répartissent comme il vient d'être dit et se préparent à l'enseignement de l'histoire, des langues anciennes et modernes dans l'enseignement secondaire. Cette mesure nous paraît excellente : elle aurait pour effet, si elle était appliquée dans son esprit comme dans sa lettre, de forcer tous les futurs professeurs de nos athénées à passer par l'université ; la préparation scientifique sérieuse qu'ils y recevraient devrait forcément élever l'enseignement des humanités. Les professeurs de langues modernes seraient mis, comme en Allemagne, sur le même pied que les professeurs de langues classiques, et ce fait seul relèverait singulièrement l'étude de ces langues à l'athénée. Grâce aux cours spéciaux, aux conférences pratiques auxquels devrait être attachée une grande importance, les jeunes docteurs auraient travaillé à l'université autrement que pour apprendre leurs cahiers, ils auraient été aux sources, ils auraient fait des recherches personnelles, ils seraient mis en état de poursuivre plus tard leurs études, de se tenir au courant des travaux spéciaux, de contribuer pour leur part à l'avancement de la science. Là est le but à atteindre, et le système

de M. Thomas nous paraît y mener par la meilleure voie. Il ne faut pas couler dans le même moule tous nos docteurs en philosophie : il y a là des aptitudes spéciales qu'il faut favoriser, des besoins divers auxquels il faut pourvoir. Il ne faut plus avoir la prétention de faire à la fois des historiens, des philosophes et des philologues. Mais, prenons y garde, il y a un autre danger : il ne faut pas qu'enfermé trop tôt dans sa spécialité, le philologue ne soit que philologue, que l'historien n'ait étudié que l'histoire, que le philosophe ne connaisse presque pas l'histoire et l'antiquité classique. Et c'est ici que nous osons faire à M. Thomas quelques objections. Prenons le projet qu'il met en avant ; qu'y voyons-nous ? L'auteur nous dit « que la première année doit fournir aux étudiants un ensemble systématique de connaissances qui leur permettra d'aborder avec fruit les études spéciales ». Mais dès cette première année, malgré un programme commun, les matières qui feront l'objet de leurs études pendant les trois années préparatoires au doctorat, sont aussi les seules sur lesquelles ils auront à répondre d'une manière approfondie. Il vaudrait peut-être mieux faire le contraire et insister à l'examen sur la philologie et la philosophie pour les futurs historiens, sur l'histoire et la philologie pour les futurs philosophes, etc. Même sans l'aiguillon de l'examen, les étudiants ne négligeront pas les matières qui doivent faire l'objet de leur spécialité. Mais dans ce cas encore, le défaut qui nous frappe existerait, et il y aurait pour les étudiants trop peu de philosophie et trop de philologie. Pour tous, sauf pour les futurs docteurs en philosophie, la part de cette science se réduit à un cours accessoire de psychologie, logique et morale fait pendant une année (pour les philologues, la logique est matière approfondie). Est-ce assez ? Dans les cours préparatoires au doctorat, les étudiants n'auront plus de philosophie : ils termineront leurs études sans connaître un mot de l'histoire de la philosophie. Et cependant un cours de ce genre, où seraient traitées historiquement les principales questions de théodicée et d'ontologie, remplacerait jusqu'à un certain point les cours de métaphysique que l'on ne veut pas leur imposer.

La philologie classique est l'objet d'une négligence aussi regrettable. Elle est matière accessoire pour les futurs historiens et philosophes, et les candidats en philologie moderne ne sont interrogés d'une manière approfondie que sur le latin. Nous le déplorons, car pendant ces études préparatoires nous voudrions donner à la philologie un rôle prépondérant. C'est là une forte discipline intellectuelle pour les étudiants, une incomparable école de critique par laquelle ils ne passeraient pas sans le plus grand profit. Somme toute, l'important est qu'ils travaillent, qu'ils exercent leurs jeunes forces à des sujets proportionnés à leur taille ; et quel meilleur sujet d'études que l'antiquité classique ? Abstraction faite de l'importance de cette étude pour la haute culture, à laquelle doit contribuer l'université, la philologie leur fournira la méthode admirable qui, après avoir renouvelé l'étude des textes, a transformé l'histoire et créé la grammaire comparée. Les futurs orientalistes y puiseront la prudence si nécessaire dans le vaste terrain encore vierge qui s'ouvre devant eux et où ils risqueraient de s'égarer, les historiens s'initieront à la critique des sources ; pour les philosophes, il est important qu'ils puissent lire Aristote dans le texte, et ce ne sont pas les connaissances qu'ils apporteront de l'athénée qui leur permettront cette étude.

Les branches nouvelles sur lesquelles nous insistons rempliraient à le faire éclater le programme de la candidature ; aussi, sans hésiter, proposons-nous de mettre deux ans à la préparation.

Les étudiants seraient tous interrogés d'une manière approfondie sur la psychologie, la logique et la morale, l'histoire de la philosophie, le latin, le grec et l'encyclopédie de la science spéciale à laquelle ils se destinent. L'histoire ancienne, l'histoire du moyen âge, l'histoire moderne et la littérature française formeraient la matière accessoire. Pendant ces deux ans, les élèves pourraient suivre une sorte de *pro séminaire* de philologie classique et emporteraient de là une connaissance suffisante des procédés et de la méthode philologique. A des élèves ainsi formés deux années suffiraient, croyons-nous, pour la préparation du doctorat.

Nous n'insisterons pas sur quelques points de détail où nous aurions des doutes à proposer à M. Thomas. Pourquoi dispenser les élèves de l'École normale des grades du doctorat ? En France, on se trouve fort bien de faire subir aux normaliens les épreuves de la licence et de l'agrégation, et ils aspirent tous au doctorat. N'y aurait-il pas plus d'inconvénients que d'avantages à faire faire les cours de philologie germanique en allemand ou en anglais ? Les meilleurs romanistes de l'Allemagne seraient bien embarrassés s'il leur fallait enseigner en français ou en italien.

Telles sont les réserves que nous croyons devoir faire au travail du savant professeur de Gand ; les modifications que nous proposons ne nous paraissent altérer en rien le plan de ses réformes ; peut-être même n'est-ce pas une illusion de croire qu'elles sont conformes à leur esprit. Il a cru peut-être devoir s'en tenir sur tous ces points à l'organisation traditionnelle.

Nous osons davantage. CHARLES MICHEL.

L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL. — C'est à Oxford, du 6 au 10 septembre, que l'Institut a tenu sa session de cette année. Après la lecture du rapport de M. A. Rivier, secrétaire général, et d'une notice statistique de M. Moynier, l'assemblée a abordé, le 7, son ordre du jour. La discussion s'est engagée sur le rapport et les conclusions de MM. Arntz et Westlake concernant les règles générales qui pourraient être sanctionnées par des traités internationaux en vue d'assurer la décision uniforme des conflits entre les diverses législations civiles. L'Institut a adopté les articles suivants : 1. L'étranger, quelle que soit sa nationalité ou sa religion, jouit des mêmes droits civils que le régnicole, sauf les exceptions formellement établies par la législation actuelle. 2. L'enfant légitime suit la nationalité de son père. 3. L'enfant illégitime suit la nationalité de son père lorsque la paternité est légalement constatée ; sinon, il suit la nationalité de sa mère lorsque la maternité est légalement constatée. 4. L'enfant né de parents inconnus ou de parents dont la nationalité est inconnue est citoyen de l'Etat sur le territoire duquel il est né, ou trouvé lorsque le lieu de sa naissance est inconnu. 5. La femme acquiert par le mariage la nationalité de son mari. 6. L'état et la capacité d'une personne sont régis par les lois de son domicile. 7. Les successions à l'universalité d'un patrimoine sont, quant à la détermination des personnes, successibles, à l'étendue de leurs droits, à la mesure ou quotité de la portion disponible ou de la réserve et à la validité intrinsèque des dispositions de dernière volonté, régies par les lois de l'Etat auquel appartenait le défunt, ou subsidiairement, dans les cas prévus ci-dessus à l'article 6, par les lois de son domicile, quels que soient la nature des biens et le lieu de leur situation. 8. En aucun cas, les lois d'un Etat ne pourront obtenir reconnaissance et effet dans le territoire d'un autre Etat, si elles y sont en opposition avec le droit public ou avec l'ordre public.

La question de l'extradition a donné lieu à une

(1) Les auteurs de la brochure citée plus haut demandent une place pour le sanscrit non-seulement dans l'enseignement, mais même dans l'examen de docteur en philologie (p. 33). M. S. Reinach, dans son *Manuel de philologie classique*, consacre tout un chapitre aux éléments du sanscrit qu'il considère comme indispensables aux philologues.

discussion très complète, qui s'est terminée par le vote d'un projet de résolution en 28 articles, dont nous transcrivons les suivants, relatifs aux faits politiques : 13. L'extradition ne doit pas avoir lieu pour faits politiques. 14. L'Etat requis apprécie souverainement, d'après les circonstances, si le fait à raison duquel l'extradition est réclamée a ou non un caractère politique. Dans cette appréciation, il doit s'inspirer des deux idées suivantes : A. Les faits qui réunissent tous les caractères de crimes de droit commun (assassinats, incendies, vols), ne doivent pas être exceptés de l'extradition à raison seulement de l'intention politique de leurs auteurs : B. Pour apprécier les faits commis au cours d'une insurrection, d'une guerre civile ou d'une rébellion politique, il faut se demander s'ils seraient ou non excusés par les usages de la guerre.

L'an dernier, à Bruxelles, l'Institut avait décidé qu'un manuel des lois de la guerre serait préparé par l'une de ses commissions, soumis aux délibérations à Oxford et envoyé à tous les gouvernements, qui seraient invités à l'adopter pour l'instruction de leurs troupes. La commission nommée par l'Institut, après avoir rédigé un projet et reçu les observations de tous les membres, s'est réunie au cours de cette année à Heidelberg pour arrêter définitivement les termes de ce manuel. Le rapporteur de cette commission, M. G. Moynier, président du comité international de secours aux militaires blessés, a exposé le caractère du manuel proposé ; la commission a tenu compte des nécessités de la guerre, tout en s'efforçant d'en atténuer la rigueur et d'en régler les usages. Le projet de *Manuel des lois de la guerre*, encore remanié par la commission dans plusieurs séances tenues à Oxford, a été adopté à l'unanimité par l'Institut, qui a chargé son bureau de communiquer ce travail aux divers gouvernements d'Europe et d'Amérique. On enverra également aux gouvernements le rapport de M. Moynier.

Dans sa dernière séance, l'Institut a renvoyé à la session prochaine la question du droit matériel et formel en matière de prises maritimes et celle de l'application aux nations orientales du droit des gens coutumier de l'Europe. Des rapports très complets avaient déjà été présentés sur ces questions, le premier par M. Bulmerincq et le second par sir Travers Twiss. Une commission a été nommée pour examiner et réviser le règlement du droit des prises élaboré par M. Bulmerincq.

L'Institut a entendu ensuite des communications de ses membres sur les faits internationaux et sur les publications nouvelles concernant le droit international.

Sir Travers Twiss a rendu compte des travaux de l'Association pour la codification et la réforme du droit des gens.

La session prochaine aura lieu en Italie, probablement à Turin.

COMMENT LES FEMMES PEUVENT GAGNER LEUR VIE (1). — Tel est le titre d'un petit livre que vient de publier un écrivain ou plutôt une *authoress* se cachant sous le pseudonyme de Mercy Grogan, et rarement volume a mieux répondu aux promesses de sa première page. Il ne s'agit pas, en effet, dans cet excellent résumé de théories plus ou moins nuageuses sur la condition des femmes et les moyens de l'améliorer : on n'y trouve que des faits, mais des faits topiques, et qui forment la démonstration, à notre sens, la plus péremptoire et la plus pratique de ce que rien n'est plus facile, avec un peu de volonté, que d'ouvrir au sexe faible cent carrières nouvelles, toutes parfaitement en rapport avec ses facultés spéciales, toutes lui permettant de trouver dans le travail des ressources suffisantes pour s'assurer du pain quotidien. La mère de famille embarrassée pour ses filles du choix d'une profession n'aura qu'à ouvrir le livre de Mercy Grogan ; elle y trouvera tous les renseignements possibles sur les débouchés ouverts, les qualités requises, les écoles où l'on peut les ac-

quérir, les établissements où se trouve de l'emploi et le salaire moyen accordé. En somme, c'est un vrai guide, et d'une utilité précieuse pour tout le monde.

Comme de raison, l'auteur ne manque pas, dès l'abord, de développer quelques idées générales sur le sujet qui l'a tenté. Il le fait en termes remarquables : « Je dois rappeler à celles qui cherchent une occupation fructueuse, qu'il faut savoir travailler et apprendre pour savoir gagner ensuite, et qu'elles ne doivent pas compter recevoir un salaire égal à celui de leurs sœurs, plus heureuses, qui ont pu consacrer temps et argent à l'apprentissage complet d'un métier. Le caractère superficiel de l'éducation des jeunes filles leur est singulièrement préjudiciable quand arrive le moment où elles ont besoin de gagner leur vie. Si on leur avait enseigné complètement une seule branche, il leur serait possible de se tourner de ce côté pour se procurer du travail ; du moins auraient-elles acquis l'habitude d'apprendre avec réflexion, habitude essentielle et qui, il faut bien le dire à regret, fait tristement défaut à la plupart des femmes. L'adresse, la volonté, l'exactitude et la persévérance seront, j'en suis certain, toujours en mesure de vaincre presque toutes les difficultés qui empêchent les femmes de subvenir d'elles-mêmes à leurs besoins. Quant à celles qui ne possèdent pas ces indispensables qualités, ou qui ne s'efforcent pas ardemment de les acquérir, il n'y a rien à faire pour elles. Je désire donc que les parents comprennent qu'ils doivent en user avec leurs filles comme ils en usent avec leurs fils, c'est-à-dire que quand elles quittent l'école, elles soient entièrement préparées à l'exercice d'une profession. Cela vaudrait beaucoup mieux pour elles, et la plupart des difficultés de la « question des femmes » viendraient à disparaître, puisque les femmes d'un âge moyen qui se trouvent tout à coup dans la nécessité de faire argent de leur travail sont celles pour lesquelles il est presque impossible de trouver une occupation. »

Ces réflexions si judicieuses, on ne saurait mieux les faire qu'en Angleterre, dans ce pays où la « question des femmes » — pour parler comme notre auteur — approche chaque jour de sa solution, grâce aux efforts généreux de quelques associations dignes d'éloges entre toutes. Ainsi, une société « pour étendre l'emploi des femmes », fondée il y a vingt ans, n'a cessé depuis lors d'étendre ses opérations. Avec des ressources restreintes, recueillies au moyen de souscriptions, elle parvient à faire élever chaque année trente jeunes femmes, à procurer une occupation permanente à soixante-trois et une occupation limitée à cent quarante-deux.

Les fonctions d'institutrice sont naturellement celles où les femmes trouvent le débouché le plus vaste et souvent le plus rémunérateur. Outre que de nombreuses écoles normales existent où elles peuvent acquérir, sans trop de frais, les connaissances indispensables, on a créé dans ces écoles beaucoup de bourses permettant aux jeunes filles intelligentes, dénuées de ressources, d'en suivre les cours et de parvenir, elles aussi, à y remporter des diplômes. Les universités ont annexé à leurs collèges des collèges spéciaux réservés aux jeunes filles, et deux femmes ingénieuses ont même imaginé l'instruction par correspondance, en adressant des sujets de devoirs à leurs élèves et en leur renvoyant ensuite ces devoirs corrigés, fût-ce à l'autre bout du monde. Quant au salaire des institutrices, il est généralement satisfaisant, quelquefois même il est considérable. L'institutrice en chef de l'école Saint-Paul, à Londres, touche, par exemple, 2,000 livres (50,000 fr.) par an ; d'autres ont 1,300, 700, et 500 livres. Mais la moyenne est de 150 livres (3,750 fr.), avec un accroissement par tête d'élève dépassant un certain chiffre ; dans les jardins d'enfants, elle est de 80 livres (2,000 fr.).

Nous parlons ici des écoles officielles ; dans les écoles privées les salaires sont plus variables — comme aussi dans les familles, où doit entrer en ligne de compte la nourriture et le logement. Ce

dernier emploi est peut-être préférable, aux yeux de l'auteur, à condition, toutefois, remarque-t-il avec esprit, que celles qui l'occupent « évitent par dessus tout cette sensibilité exagérée et cette habitude d'attribuer aux plus noires intentions (intentions qui probablement n'ont jamais existé que dans leur imagination), les petits incidents qui peuvent se produire pour elles. »

Les comités scolaires de plusieurs grands centres ont imaginé de confier à des dames le soin de visiter les maisons des élèves pour s'enquérir de la cause de leur absence. Ils leur attribuent une indemnité variant de 60 à 75 livres (1,500 à 2,000 fr.).

Dans le même ordre d'idées, un emploi lucratif est celui de professeur de cuisine, professeur dans les écoles primaires s'entend. Les Anglais, avec leur bon sens si pratique, ont compris qu'il était aussi nécessaire aux femmes de savoir cuire une soupe que tricoter une paire de bas, et ils ont, dans une quantité d'établissements, fait donner des leçons par des maîtresses qui ont elles-mêmes suivi les cours normaux de cuisine. L'innovation a produit les meilleurs résultats et a largement contribué à rendre à la fois plus économique et plus saine l'alimentation des classes populaires.

Après l'enseignement vient l'art. Londres seul possède dix académies où les femmes sont admises, l'une de ces académies leur étant spécialement réservée. La rétribution n'y est pas trop coûteuse ; il y existe des bourses, et l'on y forme des élèves connaissant à fond les multiples applications de la peinture, de la gravure et du dessin. D'après notre auteur, les professions suivantes peuvent être embrassées par des femmes en rapportant un salaire de : dessinateur, 100 livres (2,500 fr.) par an ; dessinateur pour tapissiers, 25 à 30 sh ll. (30 à 35 fr.) par semaine ; dessinateur sur bois, 2 à 3 livres (50 à 75 fr.) par semaine ; graveur sur bois, avec un salaire supérieur ; peintre sur porcelaine, payé à la pièce et d'une façon très rémunératrice ; peintre sur cuir, 2 à 3 livres par semaine ; fabricant de mosaïque, 40 livres (1,000 fr.) par an ; peintre sur verre, 60 à 100 livres par an ; peintre décorateur, 40 livres par an et plus ; dessinateur de plans, payé aussi à la pièce ; aide photographe, 1 livre par semaine ; peintre sur soie et sur cartes, 3 à 4 livres par semaine ; dessinateur médical, 2 à 3 livres par semaine.

La pratique de l'art de guérir encore, dans toutes ses parties, depuis la médecine infirmière jusqu'à la *doctress*, commence à fournir des ressources précieuses aux femmes anglaises. On sait que les universités ont ouvert leurs portes aux étudiantes et institué pour elles des cours spéciaux. Les hôpitaux, de leur côté, leur fournissent de l'emploi et leur enlèvent ainsi ce souci de se former une clientèle, qui fait souvent reculer les plus décidées. On a même créé des places de pharmaciennes, et ce ne sont pas celles dont les femmes s'acquittent le plus mal. Elles peuvent par là toucher des appointements variant entre 50 et 100 livres par an, tandis que les bonnes infirmières, instruites avec soin, grâce au *Nightingale Fund*, ne sont pas moins bien rétribuées. On sait, du reste, que la reine Victoria a fondé pour ces dernières une décoration, l'ordre de Sainte-Catherine, qui prouve en quelle haute estime on les tient.

Dans les administrations publiques et privées, le nombre des femmes employées est considérable, et le nombre des écoles où elles peuvent recevoir les notions administratives et commerciales est en rapport avec celui des emplois. Une bonne teneuse de livres gagne aisément ses 25 shillings par semaine (30 fr.), et quelques-unes, placées dans de grandes compagnies financières, touchent jusqu'à 60 livres par an, pendant qu'une salle spéciale, avec bibliothèque, piano et buffet, leur est réservée pour le repas de midi. La maison de Rothschild et la maison Baring, entre autres, ne confient qu'à des mains féminines le classement des coupons, à 25 shillings environ par semaine. Les traitements des plus élevés sont ceux des employées des postes et télégraphes ; ils varient de 40 à 130 livres par an, pour les unes, de

(1) How women may earn a living, by Mercy Grogan. London, Cassell.

12 à 30 shillings par semaine pour les autres. Des écoles spéciales ont également été créées pour les employées.

Une occupation qui peut offrir un débouché chaque jour plus étendu aux femmes et que Mercy Grogan n'a garde de perdre de vue, c'est l'imprimerie. Les *Victoria Presses* de Miss E. Faithfull sont célébrés dans tout le Royaume-Uni. On n'y emploie pas un seul homme, et le travail n'en souffre nullement; les ouvrages imprimés sont tous aussi dus à des plumes tenues par de jolis doigts. Une bonne imprimeuse se fait aisément une livre sterling par semaine.

Nous ne parlerons pas de la musique, des travaux d'aiguille, de la fabrication des fleurs artificielles. Partout ces travaux-là sont interdits au sexe fort, et nous voyons seulement dans notre livre qu'ils sont plus raffinés en Angleterre qu'ailleurs, que les écoles préparatoires y sont plus nombreuses et mieux montées. L'horticulture, au contraire, n'est guère encore que la considérée comme une spécialité féminine, et l'on y fait des efforts énergiques pour que cette spécialité devienne de plus en plus pratique. M. Gladstone en personne n'a pas craint de prononcer des discours et d'écrire des *papers* remarquables dans ce but; la duchesse de Teck, cousine de la Reine est présidente d'une association, constituée récemment, afin d'y atteindre. Elle se propose, en outre, toujours par l'intermédiaire des femmes, d'accroître la production des légumes, des œufs, des fruits que le pays achète en si grande quantité à l'étranger.

Enfin, notons comme un dernier trait, et non le moins caractéristique, que des sociétés ont été formées pour organiser l'émigration des femmes anglaises vers les colonies, pour les y placer, leur y assurer une protection efficace, et même les y marier convenablement.

Comme on le voit, rien n'a été oublié par nos bons amis d'Outre-Manche, et Mercy Grogan non plus n'a négligé aucun des côtés du tableau qu'elle se proposait de tracer. Si ce tableau, ainsi que nous le disions tantôt, peut être consulté avec fruit par toutes les mères de famille anglaises, il ne saurait manquer de fournir des éléments précieux à ceux qui seraient tentés de suivre sur le continent les exemples donnés sur le sol britannique. Cette lecture, bien certainement, amènerait la création d'institutions semblables à celles qui hâtent là-bas la solution d'une question presque vitale pour la société moderne; nous ne saurions donc qu'appeler, sur ce livre de bonne foi, l'attention de tous les vrais et sincères philanthropes. J. C.

CHRONIQUE.

M. Houzeau, directeur de l'Observatoire royal, a commencé le mardi, 28 septembre, une série de conférences sur « l'astronomie exposée par l'histoire de cette science ».

— Le concours pour le prix royal de 25,000 francs dont la période expirait le 31 décembre 1879 avait pour objet le meilleur ouvrage sur le développement des relations commerciales de la Belgique. Le jury chargé de juger ce concours a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix.

— L'Association internationale africaine a reçu la correspondance de ses voyageurs. A la date du 10 juillet, MM. Popelin, Vanden Heuvel, Burdo et Roger se trouvaient en bonne santé à Tabora. M. Roger avait souffert d'une ophthalmie, mais il était en voie de guérison. La correspondance de M. Ramaeckers, chef de la nouvelle expédition qui va rejoindre M. Cambier à Karéma, est datée de Kondoua, 15 juillet. Kondoua est le siège de la station fondée par le comité français de l'Association africaine. MM. Ramaeckers, de Leu et Becker avaient joui d'une santé satisfaisante pendant la première partie du voyage. M. Ramaeckers avait ressenti un peu de fièvre à la suite du passage de la Makata; cette indisposition n'a pas ralenti sa marche: d'après un télégramme de Zanzibar, il se trou-

vait au milieu de l'Ougogo le 1^{er} septembre. Ce même télégramme annonce que M. Cambier était en bonne santé à Karéma; ses lettres, datées du 4 juillet, venaient d'arriver à Zanzibar; elles renfermaient la confirmation de la mort de MM. Carter et Cadenhead, tués à Mpimbwe.

— La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique était appelée à s'occuper, dans la séance du 18 septembre, de la formation du programme de sa séance publique annuelle, fixée au 30 du même mois. Conformément aux précédents, l'exécution de la cantate ayant obtenu le second prix du grand concours de composition musicale — attribué à M. De Pauw — faisait partie de l'ordre du jour de cette solennité et en constituait, pour le public, l'attrait principal. Mais cette œuvre ayant été exécutée déjà pendant les fêtes du jubilé national, le gouvernement a décidé qu'il n'y avait pas lieu à une nouvelle exécution. Vu l'impossibilité de remplir cette lacune d'une manière convenable, la classe a décidé qu'elle ne tiendra pas de séance publique cette année.

— Il existe au Magdalen College, à Oxford, un manuscrit des trois premiers livres de *l'Imitation*, transcrit par John Dygoun, reclus au monastère de Shene, qui acheva son travail le 29 novembre 1438. On n'y trouve ni le nom de Gersen, ni celui d'A Kempis. Un bon nombre de passages diffèrent du texte reçu. M. W.-A. B. Coolidge a signalé dans une lettre adressée à l'*Academy* l'existence de ce manuscrit de *l'Imitation*, en constatant qu'il est antérieur de trois années au texte sur lequel se basent les défenseurs des droits d'A Kempis. M. Cheetham vient de répondre dans le même journal à cette communication. Il fait remarquer que Thomas A Kempis étant né en 1380, il n'y a aucune difficulté à supposer qu'un livre écrit par lui aux Pays-Bas ait été connu en Angleterre avant 1438. On peut croire, au contraire, que le manuscrit de 1441, qui appartient à la Bibliothèque royale de Bruxelles, n'est que la copie d'un autre déjà existant. Thomas a pu très bien, après avoir consacré les premières années de son existence au couvent à la composition de son livre, employer les autres à la transcription.

— Le 14 septembre a eu lieu à La Haye l'inauguration de la statue élevée à Spinoza, non loin de la maison où a vécu le célèbre philosophe. C'est le professeur J. van Vloten, de Haarlem, qui était chargé de faire l'éloge de l'illustre penseur. La statue, exécutée, à la suite d'un concours, par un artiste d'origine hollandaise, fixé à Paris, M. F. Hexamer, est très réussie. Le piédestal, en granit, porte cette simple inscription: *Spinoza*. Spinoza, assis dans un fauteuil, porte le costume de son époque; la main droite, tenant un crayon, est légèrement appuyée sur la joue; la main gauche repose sur le genou et tient un papier. L'artiste a su donner à la figure l'expression calme et méditative qui convenait au grand philosophe.

— M. Revillout a fait, à l'Académie des inscriptions, une communication intéressante sur le papyrus 384 de Leyde, qui contient un livre de philosophie, le seul ouvrage de philosophie proprement dite qu'on possède aujourd'hui en égyptien. Il contient, sous la forme d'un dialogue entre une chatte éthiopienne et un petit chacal koufi, une curieuse discussion sur la fatalité, la Providence, les grandes questions sociales, la vie future, etc. Le chacal professe une philosophie négative des plus avancées. Il admet le fatalisme le plus complet; il nie la providence des dieux, la vie future, la responsabilité humaine dans la criminalité, etc. La chatte éthiopienne défend contre lui les croyances religieuses de l'ancienne Egypte. La discussion est très curieuse aussi dans la forme. Le chacal s'y montre très respectueux à l'égard de la chatte, à laquelle, malgré son scepticisme, il ne manque pas de rendre tous les hommages extérieurs dus à sa qualité d'animal sacré, de « fille du soleil ». Il fait preuve en même temps d'une instruction étendue: il met à profit toute l'histoire naturelle de son temps; tous les êtres de la

création lui fournissent des arguments à l'appui de ses théories. Quelquefois il cite des apologues; un de ces apologues a été traduit par M. Brugsch, qui y a montré, sous sa forme la plus ancienne, la fable ésoopique du Lion et de la Souris. M. Revillout se propose de publier en traduction française des extraits étendus de cet ouvrage.

— Le fascicule VI de la publication de MM. Behm et Wagner *Die Bevölkerung der Erde* qui, comme les précédents, contient une grande quantité de renseignements nouveaux et recueillis avec le plus grand soin, fournit au sujet de la superficie et de la population des diverses parties du monde les chiffres suivants: Europe (non compris l'Islande et la Nouvelle-Zemble), 3,749,263 milles carrés et 315,929,000 habitants; Asie, 17,209,806 m. c. et 834,707,000 h.; Afrique, 11,548,355 m. c. et 205,679,000 h.; Amérique, 14,822,471 m. c. et 95,495,500 h.; Australie et Polynésie, 3,457,126 m. c. et 4,031,000 h.; Régions polaires, 1,745,373 m. c. et 82,000 h.; Total: 52,532,394 m. c. 1,455,923,500 h. D'après ces chiffres, l'Océan occupe 144,364,860 m. c. ou 73.31 pour cent de la surface du globe. Les villes les plus peuplées sont: Londres (3,630,000 habitants), Paris (1,988,806), New York (avec les faubourgs 1,890,000), Canton (1,500,000), Berlin (1,062,008), Vienne (1,020,770).

Décès. Jules Labarte, membre de l'Académie des beaux-arts, mort à l'âge de 83 ans, auteur d'une Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, d'une Histoire de la peinture sur émail dans l'antiquité et au moyen âge etc. — M. W.-B. Hodgson, professeur d'économie politique et de droit commercial à l'Université d'Edimbourg, mort à Laeken, le 25 août. — Miss Jane Agnes Chessar, morte à Laeken, le 3 septembre. Miss Chessar, qui, comme M. Hodgson, dont la mort l'avait profondément affectée, était venue prendre part au Congrès de l'enseignement à Bruxelles, s'était vouée à la réforme de l'éducation des femmes et à l'amélioration de leur condition sociale. Nommée membre du School Board en 1873, elle acquit à Londres une grande popularité; mais l'état de sa santé ne lui permit pas d'accepter un nouveau mandat. Elle a pris part à la rédaction du journal *The Queen*. — John Templeton Lucas, artiste peintre, mort à Londres, à l'âge de 44 ans. — Adolf Held, professeur de sciences politiques à l'Université de Berlin, mort le 25 août, à l'âge de 36 ans. — Hermann Krüger, compositeur et critique musical, mort à Berlin, à l'âge de 62 ans. — Le général Albert Myer, chef du Signal-Service des Etats-Unis, mort le 24 août, à Buffalo, à l'âge de 52 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 7 août.* — L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, d'un travail de M. Becker, intitulé: « Etudes sur les Scorpions. » Il est donné lecture d'une note de M. Van Lausberghe décrivant quelques coléoptères de la Malaisie et de la Papouasie. M. Becker expose le résultat de ses chasses arachnologiques à Porquerolles et en Belgique. Nouvelle communication de M. de Borre sur la distinction des deux parties qui composent l'épipleure chez certains coléoptères.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. — 15 septembre. Eugène Van Bommel (X. Olin). — La patrie de 1830, poème couronné au concours ouvert par la commission des fêtes (Ch. Potvin). — Les arbres géants de la Californie et la vallée de la Yosemite (Salvador Morange). — Un chevalier errant, dernière partie (Em. Leclercq). — L'horloge (L. Pérard).

Revue catholique. — 15 septembre. L'Eglise grecque. II (T.-J. Lamy). — La Bible dans l'Inde selon M. Jacolliot. II (C. de Harlez). — Un capitaine phi-

losophe (L. Bossu). — De l'expression des émotions dans ses rapports avec le transformisme (Abbé Le-comte).

Ciel et terre. — 1^{er} septembre. Le sol bouge (F. Van Rysselberghe). — Les propriétés physiques de l'atmosphère. trad. p. A. Lancaster (R. J. Mann). — Le ciel pendant le mois de septembre (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Bibliographie (A. Lancaster). — 15 septembre. Mesure spectrale des vitesses (C. Fievez). — Les pierres tombées du ciel, d'après M. St. Meunier (H. Grignet). — Les propriétés physiques de l'atmosphère, traduit par A. Lancaster (R.-J. Mann). — Genèse des astéroïdes (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Bibliographie (A. Lancaster).

Bulletin de l'Académie royale de Belgique. — Août. Formation des feuillet embryonnaires et de la notocorde chez les Urodèles (Ch. Van Bambeke). — Recherches sur le spectre du magnésium en rapport avec la constitution du soleil (C. Fievez). — Sur la présence de l'acide phosphorique dans l'urine des vaches (L. Chevron). — Appareil excréteur des Trématodes et des Cestodes (J. Fraipont). — Recherches de l'huile de fusel dans l'alcool commercial, etc. (A. Jorissen). — Sur la structure de l'appareil vénéreux des Aranéides (J. Mac Leod). — Sur la glande gastrique du Nandou d'Amérique (Ed. Remouchamps). — Sur la représentation géométrique des covariants d'une forme biquadratique (C. Le Paige). — Note sur l'étude et l'enseignement du droit international privé en Belgique et en France (E. Arntz).

Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. — T. XIX. Nos 3-4. Les grès-cérames ornés de l'ancienne Belgique (D.-A. Van Bastelaer et J. Kaisin). — Grès namurois (Stan. Bormans. — D. van de Castele).

Journal des Beaux-Arts. — 15 septembre. Exposition historique belge. — Arc de triomphe. — Exposition Verlat. — Eglise N.-D. du Sablon.

Revue critique d'histoire et de littérature. — 13 septembre. Mohl, Vingt-sept ans d'histoire des études orientales. — Schiern, Sur une énigme orthographique de l'antiquité. — Chevalier-Lagénière. Histoire de l'évêché de Bethléem. — Leipzig et son université il y a cent ans. — Vilmar, Conférences pour l'intelligence de Goethe. — Laban, H.-J. Colin. — Bonhomme, Madame de Pompadour général d'armée. — Correspondance : Lettre de M. Parmentier. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 20 septembre. Hunter, Statistique du Bengale. I. — De Vit, Lexique de toute la latinité. — Donner, L'affinité des langues ougro-finnoises. — Karlowitzsch, Le développement du nihilisme. — Variétés: Gazier, Les passages biffés du manuscrit de l'abbé Ledieu. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. — 18 septembre. (E. de Pressensé). — Les poésies inédites de Leopardi et la critique italienne (A. Aulard). — Les études sur l'Inde et sur la Perse à la Société asiatique (E. Renan). — Miss E. Braddon (Léo Quesnel). — Cause littéraire. — 25 septembre. La Société asiatique. II (E. Renan). — La diplomatie française sous la Révolution: Merlin de Thionville (F. Combes). — Le Tyrol et les Do'omites, d'après M. J. Lelercq (Léo Quesnel).

Revue Scientifique. — 18 septembre. Inauguration de la statue de Blaise Pascal: discours de M. Cornu. Inauguration de la statue de Denis Papin: discours de M. de Lesseps. — Association française pour l'avancement des sciences, congrès de Reims: compte rendu des travaux de la section de physique. — L'infécondité de la France II. (A. Legoyt). — Propriétés physiques et chimiques des minéraux microscopiques (J. Thoulet). — Académie des sciences. — 25 septembre. Le photophone de Bell (A. Breguet). — De la décomposition chimique (Berthelot). — L'exposition artistique et industrielle de Dusseldorf (L. Baclé).

La Nouvelle Revue. — 15 septembre. Le Clou

d'or, nouvelle, avec une introduction de J. Troubat (Sainte-Beuve) — Grandeur et décadence de la théologie (Dr Clavel). — Les fouilles de Délos (G. Daurès). — Betti Paoli (A. Marchand). — Les danses historiques (Th. de Lajarte) — Les Frères brigands, poésie, traduite par Mme S. Engelhardt (Pouchkine).

Revue des Deux Mondes. 15 septembre. La vieille civilisation scandinave (A. Maury). — La morale contemporaine. II. Le positivisme français et la morale indépendante (A. Fouillée). — L'annexion du Tonkin (E. Planchut). — Madame de Lafayette (A. Barine). — Le cinquantième anniversaire du Brahma Somaj. Une tentative de religion naturelle dans l'Inde (Comte Goblet d'Alviella). — Le mal du siècle (F. Brunetière).

Journal des économistes. Septembre. L'économie politique introduite dans la philosophie des lycées et des collèges (J. Garnier). — La noblesse en France et ses responsabilités historiques (H. Baudrillard). — Des lois sur les sociétés par actions (Malapert).

Revue de géographie. Septembre. Tableau d'ensemble du Tonkin (G. Maget). — Aperçu géographique de la question turco-hellénique (Ch. E. Ruelle). — L'Irlande, suite (J.-W. Hay). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — Le Dr G. Rohlf et l'expédition allemande en Afrique (Dr Pasqua). — L'art de voyager en chemin de fer (R. Jallifier). — Sociétés de géographie. — Gravure: route du Simplon.

L'Exploration. 16 septembre. Dante et Colomb (P. Gaffarel). — Annexion à la France de l'archipel de la Société. — Une croisière dans l'Océan arctique. — Nouvelles. — Carte: Possessions françaises dans le Pacifique. — 23 septembre. Colonie de Victoria, suite. — L'Albanie (P. Tournatond). — La station du Levant, 2^e art. (V^e de Bizemont). — Nouvelles.

Revue bordelaise. 16 septembre. Bernard Palissy écrivain (G. Cazalis). — Le nihilisme en Russie III (L. Sarra). — Notes biographiques sur Auguste Comte (P. Valat).

Polybiblion. Partie littéraire. Septembre Publications récentes sur l'Écriture sainte. — Récents ouvrages de jurisprudence (Bernon). — Comptes rendus: Théologie. Sciences et arts. Belles-lettres. Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

De Nederlandsche Spectator. 4 septembre. Een blik « à vol d'oiseau » op de teekenmaatschappij-tentoonstelling (J. van Santen Kolf). — Letterkundig overzicht. — 18 septembre. De wording van het Spinoza-standbeeld (H. J. Beetz). — De onthulling (M. F. A.-G. Campbell). — Spinoza's beeld (C. Vosmaer). — Gedachten van Spinoza. — Gedachten over Spinoza.

Deutsche Rundschau. Septembre. Die heilige Barbara. Novelle (H. Hofmann). — Raphael's Schule von Athen (H. Grimm). — Das belgische Experiment. II (K. Hillebrand). — Thomas Carlyle als Moralist (Ch. Grant). — Wie hören wir Musik? (F. Hiller). — Die Insel Yezo und die Aino's (G. Schlesinger). — Bilder aus dem Berliner Leben. Sonntag vor dem Landsberger Thor (J. Rodenberg). — Literarische Rundschau: O. Brahm, Neuere Novellen und Erzählungen. Literarische Notizen.

Deutsches Literaturblatt. 1^{er} septembre. Zur apologetischen Literatur. — Edmond Blanc, Napoléon I^{er}. II. — Ennen, Geschichte der Stadt Köln. — Lechler, Die Konfessionen in ihrem Verhältnis zu Christus. — Zimmern, Lessings Leben und Werke. — Kramer, A.-H. Francke. — Kiessling u. v. Wilamowitz-Möllendorf, Philologische Untersuchungen. — 15 septembre. Eine Zeitdichtung im antiken Gewande. — Edmond Blanc, Napoléon I^{er}. Schluss. — Schulze, Zwischen Tiber und Spree. — Cassel, Ueber die Abstammung der englischen Nation. — Carducci, Ausgewählte Gedichte. — Meltzer, Geschichte der Karthager. — Jungfer, Die Juden unter Friedrich dem Grossen.

Magazin für die Literatur des Auslandes.

28 août. Geflügelte Worte. — Prosper Mérimée. — Camoens als Lyriker. — Presiren, ein slovenischer Dichter. — 4 septembre. Heine in Sü'amerika. — « Pipistrello » and anderes von Ouida. — Petöfi in Italien. — Das Griechische und Hebraische in der Anatomie. — Paul Devaux: Histoire romaine. — Eine polnische Uebersetzung der Iphigenie. — 11 septembre. William Cullen Bryant. — La France qui rit. — J. E. Hartzenbusch. — 18 septembre. Die Familie Cenci. — « Garin », Drama von P. Delair. — Das Klagelied im rumänischen Volksmunde. — Skandinavien: Kivle-Slaatten, ein satirisches Gedicht. — 25 septembre. Kulturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts, von K. Grün. — Montépin und Belot. — Wissenschaftliche Poesie in Italien. — Die Hymnen zum belgischen Nationalfeste. — Neugriechische Volkslieder in deutscher Uebersetzung. — Zwei spanische Werke über die Philippinen. — Jezebel's Daughter, by Wilkie Collins.

Allgemeine Zeitung. — 28 août-25 septembre. Nos 241-242-245-248-249. Die Geschichte der pom-pjanischen Ausgrabungen. — 241. Geologisches aus Oesterreich. — 242. Eine Kritik der modernen Weltanschauungen. — 243-244 268. Kirche und Aberglaube. — 244. Von Samarkand nach Herat. — 245 J.-G. Rists Lebenserinnerungen. — 246-247. Guizot. — 247. Das Oherammergauer Pensionspiel in seiner ältesten Gestalt. — 248. Ein siebenbürgischer Religionsstifter. — 252-253-255. Elfte Versammlung der deutschen Anthropologen zu Berlin. — 254. Nekrologe Münchener Künstler. — 255-256. Adolf Held. — 256. Aus dem Land der Nibelungen. — 257-258. Deutscher Juristentag. — 258. Das Rothe Kreuz in seiner jetzigen Entwicklung. — 259 260. Die niederländische Sprache in Belgien. — 259. Moderne Mission und Cultur. — 260-261-262. J. H. Newmann. — 261. Die Pathologie der Gesellschaft und die Criminalstatistik. — 262-264 266-267. Steierische Skizzen. — 265. Der moderne Staat und der Landbau. — 266. Oberst Gustavson, ein König im Exil. — 267. Alexander von Macedonien als Nationalökonom. — 268. Gletscher-Studien.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Septembre. Gordon's Reise durch die Grosse Pamir (G.-A. v. Klöden). — Die Kosmopolitische Bevölkerung v. San Francisco. Schluss (C. Zehden). — Ueber die Geologie und den Bergbau der Insel Sardinien. Schluss (R. Lepsius). — Harlem (Dr. Gronen). — Die Vergrößerungen der Häfen und der schiffbaren Verbindungen in Frankreich (W. von Bechtold).

Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge. 348. Aus der Kulturgeschichte Europas: Pflanzen und Haustiere (F. Hoffmann).

Contemporary Review. Septembre. The unity of nature. I. General definitions and illustrations of the unity of nature. What it is, and what it is not (Duke of Argyll). — Heinrich Heine (Ch. Grant). — The future of the Canadian dominion (G. Anderson). — The Eleusinian mysteries. Concluded (Fr. Lenormant). — The last phase of the Afghan war (Lieut.-col. Osborn). — The sonnet in England (J. Ashcroft Noble). — The apprenticeship of the future (Prof. Silvanus P. Thompson). — Fiji: Notes of a vacation tour (Chief-justice Gorrie). — The impending crisis in Turkey (An Eastern Statesman). — The homeric question: a reply to Professor Blackie (Prof. Jeddus).

The Academy. 4 septembre. Forran's Prose works of Shelley. — Murray's Handbook for Egypt. — Dr. Katterfield's Roger Ascham. — Lang's Translation of Theocritus. — Recent atlases. — Crawford's Portugal. — The Swiss Alpine Club. — Suchier's Early Norman texts. — Minor works on evolution. — The British Association at Swansea. II — The artisans' reports on the Paris Exhibition. — 11 septembre. Madame de Wit's Guizot in private life. — Foley's Records of the English province of the Society of Jesus. — Joyce's Old Celtic romances. — The reproduction of Thomas A

Kempis MS. De Imitatione Christi.—Strange stories from a Chinese studio. — African exploration. — The British Association at Swansea, III. — Burty's Edition of Delacroix's Letters. — Head's Chronological sequence of the coins of Ephesus. — 18 settembre. Holland's Elements of jurisprudence. — Garliner's Selections from the Hamilton papers. — Stanyhurst's Translation of the Aeneid. — Walford's Tales of our great families. — Biruni's Chronology of ancient nations. — Mitchell's Past in the present. — Two new editions of Propertius. — International meteorology. — Quilter on Giotto. — Official report on the sculptures of Pergamum. — Duplessi's History of engraving. — Wagner on Beethoven and Grove's Dictionary of music. — 25 settembre Parr's Guardana to Ian-Ihlwana. — Abbott's Par Palimpsestorum Dublinensium and Gebharit and Harnack's Evangeliorum Codex græcus purpureus Rossanensis. — Formby's Ancient Rome. — Miss Fonblanque's Five weeks in Iceland. — The Kásiká. — The Düsseldorf and Brussels exhibitions.

Nature. 26 août. Dr. Bastian on the brain. — The British Association at Swansea. — A fragment of primeval Europe. — Excretion of water by leaves. — 2 septembre The cruise of the " Knight Errant ". — Thunderstorms. III. — The British Association — Paleontological and embryological development. — 9 septembre. English and American bee-keeping. — A. E. Grube. — Thunderstorms. IV. — Physics without apparatus. IV. — The meeting of the iron and steel Institute at Düsseldorf. — Annual Congress of the German anthropological Society. — 16 septembre. The toothed birds of Kausasá. — The theory of determinants. — The New Zealand Institute. — A. -J. Myer. — Physics without apparatus. V. — The french deep-sea exploration in the Bay of Biscay. — The shower of August Perseids 1880. — International meteorology. — Agricultural chemistry. — The British Association.

Proceedings of the R. geographical Society. Septembre. The highway from the Indus to Candahar (Sir R. Temple). — Notes on the country between Candahar and Girishk (R. Beavan). — Visit to Skyring Waters, Straits of Magellan (R.-U. Coppinger). — Map: From the Indus to Candahar.

The Nation (New-York). 19 août. The correspondence of Catherine de Medicis. — 26 août. English journalism. IV. — 2 septembre. Progress of archaeology in Greece. — 9 septembre. The London Times.

International Review. Septembre. Money (Bonamy Price). — The myth of the Virgin in painting and sculpture (D. G. Hubbard). — George Whitefield (W. Myall). — Lamennais (A. Laugel). — Nubar Pacha and the Armenian Christians (Edwin de Leon). — Henry Timrod (H. Austin). — The presidential election (J. Jay).

Nuova Antologia. 1er septembre. La civiltà dell'antico Egitto secondo i nuovi studi (G. Regalí). — La Brunettina del Poliziano e Ballassare Olimpo da Sassoferrato (A. Luzio). — Cinquant'anni di storia italiana nelle lettere a L. A. Panizzi (G. Boglietti). — I pericoli dello Stato banchiere in Italia (L. Luzzati). — La scuola popolare in Italia (G. Buonazia). — 15 settembre. Costituzioni moderne. Gli Stati Uniti d'America (L. Palma). — Il Cardinale G. A. Sala. Memorie intime della Curia papale dopo la Rivoluzione francese (G. Cugnoni). — L'apicoltura presso gli antichi Greci e Romani (A. Chiappetti). — Un episodio drammatico nella vita di Luigi De Potter studiato sopra un suo carteggio inedito (A. De Gubernatis). — L'Italia a Tunisi (A. Brunialti). — Rassegna letteraria italiana. — Bollettino bibliografico.

Rivista europea. 16 août. Santa Caterina da Siena (A. Bottoni). — Teorie sociali e socialismo (Bonelli e Siciliani). — Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — La famiglia in Italia (A. Zalla). — Un nunzio straordinario alla corte di Francia nel secolo XVII (A. Bazzoni). — La vita musicale in Italia nel secolo XVIII. — Rassegna letteraria e bibliografica:

Russia. Germania. America. Italia. — 1^{er} septembre. Teorie sociali e socialismo (Bonelli e Siciliani). — Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — Ricordi della giovinezza di P. Giannone (G. Silingardi). — Un nunzio straordinario alla Corte di Francia nel secolo XVII (A. Bazzoni). — Dell'antica chiesa dei Cisterciensi, Firenze (Prof. Melici). — Le colonie e l'avvenire dell'Italia (D. Silvagni). — 16 settembre. Ciro Menotti (G. Silingardi). — Dell'antica chiesa dei Cisterciensi (Prof. Melici). — Un nunzio straordinario (A. Bazzoni). — Ricordi della giovinezza di Pietro Giannone (G. Silingardi). — Le colonie e l'avvenire dell'Italia (U. Silvagni). — Rassegni letteraria e bibliografica: America. Inghilterra. Spagna. Germania. Italia.

Rassegna settimanale. 15 août. La vita del Principe consorte — Enrico Arnaud. — La prima copia della Divina Comedia. — Il presente risveglio economico. — 22 août. Corrispondenza da Firenze: Le conferenze dilattiche. — Papa' Borgia. — I Fittaiuoli dell'Irlanda. — 29 août. Tiberio secondo la critica moderna (J. Gentile). — Guizot nella famiglia e con gli amici. — Di una controversia finanziaria nel regno di Napoli verso la fine del secolo XVIII. — 5 septembre. Ariosto all'Hotel Rambouillet. — La questione della donna in Italia. — Venezia ed Anversa. — 12 settembre. Il progresso nel secolo XIX. — Le origini della filosofia di A. Schopenhauer.

Gli studii in Italia. Juin. Studi storici sul regno di S. Pio V (De Brognoli). — Epifanio ed Ennodio e i loro tempi (P. Talini). — Giovanni Batista Pergolesi (C. Aureli). — Alcune mende nell'insegnamento liceale (T. Armeilini). — I progressi delle scienze naturali nel 1879 (G. Tuccimei). — Tuscolo e la Badia Sublacense (D. Seghetti). — Il pontificato di Giovanni VIII (P. Balan). — Juillet. Studi storici sul regno di S. Pio V. — I colli piocenicici Magliano Sabino (G. Tuccimei). — Il pontificato di Giovanni VIII (P. Talini). — La sintesi nello studio delle scienze naturali (P. Talini). — G. B. Pergolesi (C. Aureli).

Revista de España. 13 août. Monarcas del Lacio y de Roma (N.-F. Cuesta). — La ley providencial del progreso (F.-J. de Moya). — Reformas procesales (M.-M. Valdés). — La convencion europea y Marruecos (V.-G. Rivera). — La expulsión de los Jesuitas (D. Ulloa). — Bautizos reales de la dinastia austriaca en España (F.-B. Navarro). — 28 août. Constitucion de la materia (E. Serrano Fatigati). — Las formas de gobierno (Fr. Cañamaque). — La ley providencial del progreso (F. J. de Moya). — El nihilismo en Rusia (M. de Toro Gomez). — La convencion europea y Marruecos (V. Garcia Rivera). — Reformas procesales (M. M. Valdés). — 13 septembre. La ley providencial del progreso (F. J. de Moya). — Suposiciones sobre un supuesto falso (M. Fernandez y Gonzal-z). — Reformas procesales (M.-M. Valdés). — Poesia didáctica y religiosa de los Celtiberos (J. Costa). — La enseñanza obligatoria (A. Calderon).

Revista contemporánea. 15 août. Un pueblo que despierta (L. Barthe). — Principios fundamentales de la mecánica química, continuation (J.-R. Mourel). — Un crítico criticado. Carta á un catedrático de Teología (M. Sanchez). — Polystoria (V. Tinajero). — 30 août. Escuela forestal de Nancy (E. Plá y Rave). — Estudios económicos, continuation (M. Carreras y Gonzalez). — Polystoria, continuation (V. Tinajero). — Estudio crítico-biográfico del maestro E. A. de Nebrija (H. Suñá Castellet). — 15 septembre. La vida invisible en el aire (R. B. de Bengoa). — Guía de la villa y Archivo de Simancas (Fr. Diaz Sanchez). — Estudio crítico-biográfico del maestro E. A. de Nebrija (H. Suñá Castellet). — Influencia del obispo D. Juan de Palafox y Mendoza (J. Zaragoza).

De Grave, Félix. Grégoire-Joseph Chapuis (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Des Preis, Jean, dit d'Outremeuse. Ly Myreur

des historis, publié par St. Bormans. T. VI. Bruxelles, Hayez, in-4° (Collection de chroniques belges).

Houzeau, J.-C. et A. Lancaster. Traité élémentaire de météorologie (Bibliothèque belge). Mons, Manceaux.

Hymans, Louis. Le Congrès national de 1830 et la Constitution de 1831 Bruxelles, Office de publicité. 80 c.

Juste, Th. Lettres sur la Belgique indépendante (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Kunstbode (De Vlaamsche), maandelijksch tijdschrift voor kunsten, letteren en wetenschappen. September. Antwerpen.

Landoy, Eugène. Histoire d'un petit tailleur et d'une machine à coudre. Bruxelles, Office de publicité. 80 c.

Popp, Caroline. Contes et nouvelles. Bruxelles, Office de publicité.

Ball, R.-S. Elements of astronomy. London, Longmans. 6 s.

Benfey, Th. Vedica and linguistica. London, Trübner 10 s. 6d.

Baze de Bury, H. Musiciens du passé, du présent et de l'avenir. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50.

Briegger, Th. Constantin der Grosse als Religionspolitiker Go ha, Perthes. 1 M.

Brugsch-Bey, H. Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch. 6. Bd. 1. Hälfte. Leipzig, Hinrichs. 64 M.

Catalogue of the printed books, manuscripts, autograph letters and engravings collected by Henry Huth London, Ellis. 5 vol. 10 l. 10 s.

Conférences pädagogiques de Paris en 1880. Paris, Delagrave. 2 fr.

Duffy, sir C. Gavan. Young Ireland. London, Cassell. 16 s.

Dumas, Alexandre. Les femmes qui tuent et les femmes qui volent. Paris, Calmann Lévy. 2 fr.

Egger, E. Histoire du livre. Paris, Hetzel. 3 fr. Ergebnisse (Die) der Ausgrabungen zu Pergamon. Vorläufiger Bericht von A. Conze etc. Berlin, Weidmann. 12 M.

Floigl, Victor. Die Chronologie der Bibel Jes Manetho und Beros. Leipzig Friedrich 8 M.

Fonscolombe, H. de. Essai sur la propriété littéraire. Paris, Marescq. 4 fr.

Fyffe, C. A. A history of modern Europe. Vol. I. London, Cassell 12 s.

Giesebrecht, W. v. Die Zeit des Kaisers Friedrich des Rothbarts. I. Abth Braunschweig, Schwetschke. 8 M. 60 Pf.

Goldhammer, H. Friedrich Fröbel, der Begründer der Kindergarten-Erziehung. Berlin, Habel. 2 M.

Hagemann, A. Die Eigennamen bei Homer. Berlin, Moose. 1 M. 50 Pf.

Hue, Capitaine. Analyse des principales campagnes conclues en Europe depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. Paris, Jouvet. 3 fr. 50.

Knight, E.-F. Albania: a narrative of recent travel. London, Sampson Low 12 s. 6 d.

Körner, Karl. Einleitung in das Studium des Angelsächsischen Grammatik, Text, Übersetzung Anmerkung, Glossar. Zweiter Theil. Heilbronn, Henninger. 9 M.

Krichenbauer, A. Theogonie und Astronomie. Wien, Konegen. 12 M.

Langen, P. Beiträge zur Kritik und Erklärung des Plautus. Leipzig Teubner. 6 M.

Lecture (La). bulletin bibliographique mensuel. Septembre. Genève, Carey.

Lehmann, O. Die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften. Leipzig, Teubner. 1 M. 20 Pf.

Luckenbach, H. Das Verhältniss der griechischen Vasenbilder zu den epischen Kyklos. Leipzig, Teubner. 3 M. 60 Pf.

Mahn, K.-A.-F. Die Werke der Troubadours. 3 Bd. 4 Lfg. Berlin, Dümmler. 1 M. 50 Pf.

McCarthy, J. A history of our own times. Vol. III-IV. London, Chatto and Windus. 12 s. le vol. Mezger, F. Pindars Siegeslieder erklärt Leipzig, Teubner. 8 M.

Minor, J. und H. Sauer. Studien zur Goethe-Philologie Wien, Konegen. 6 M.

Miracles de Nostre Dame par personnages, publié par G. Paris et N. Robert. Paris, Firmin Didot. 10 fr.

Brux. — Imp. de l'Économie financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 20 - 15 OCTOBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Bonaparte et son temps, par Th. Jung (A. Chuquet). — Mémoires de G. Rist. — Vie de Goëthe, par H. Düntzer. — Manuel du pehlevi des livres religieux et historiques de la Perse, par C. de Harlez (Ch. Michel). — Traité élémentaire de météorologie, par J.-C. Houzeau et A. Lancaster (J. Vincent). — Poètes belges. — Correspondance de Berlin. — Bulletin. — Un voyage en France en 1801. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Bonaparte et son temps, par Th. Jung. Paris, Charpentier, 2 vol.

Ces deux volumes auraient pu être également intitulés *La Jeunesse de Bonaparte*; ils racontent la vie du futur empereur depuis sa naissance jusqu'à son arrivée à l'armée d'Italie.

Suivons d'abord le lieutenant-colonel Jung dans son récit, et résumons, d'après lui, — en faisant parfois nos réserves — l'enfance et la carrière militaire de Bonaparte jusqu'après le 9 thermidor. L'auteur débute par une vue nouvelle et originale. Tout le monde sait que Napoléon 1^{er} est né à Ajaccio, le 15 août 1769. Cette date a toujours été fêtée officiellement sous le premier et sous le second empire; elle est consignée sur l'acte de naissance et de baptême provenant des archives de l'École militaire de Paris. Mais, dit M. Jung, il se trouve aux archives de la guerre un autre document manuscrit d'après lequel Napoléon serait né le 7 janvier 1768, à Corte (petite ville de Corse). Or, Joseph, le roi Joseph d'Espagne, qui a toujours passé pour l'aîné de la famille, assure dans ses Mémoires qu'il est né, lui, à Corte et en 1768. Aurait-on, dans le document que cite M. Jung, confondu Joseph et Napoléon? La question vaut la peine d'être examinée de près. Les Mémoires de Joseph sont, comme on ne l'ignore pas, remplis d'erreurs presque à chaque page. Ne se serait-il pas trompé en affirmant qu'il est né à Corte en 1768? Lorsqu'il vint en France dans l'année 1794, il dut produire son extrait de baptême: ne l'ayant pas, il s'adressa à des Corses qui certifièrent (dans un document qui se trouve aux archives de la guerre) qu'il ne pouvait tirer son extrait de baptême de la ville d'Ajaccio, alors au pouvoir des rebelles et qu'il avait plus de 25 ans. La même année, Joseph se mariait avec M^{lle} Clary, et on lit dans son contrat de mariage qu'il est originaire d'Ajaccio, et que ses témoins le déclarent né à Ajaccio et âgé d'environ 25 ans. Passons maintenant aux actes qui concernent Napoléon. Son acte de mariage dit que, d'après l'acte de naissance, il est né le 5 février 1768, et dans sa lettre de 1789 à Paoli, il dit: « je naquis quand la patrie périssait. Trente mille Français vomis sur nos côtes... tel fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes regards. Les cris du mourant, les gémissements de l'opprimé, les larmes du désespoir environnèrent mon berceau dès ma

naissance. » Ces paroles ne peuvent s'appliquer qu'à l'année 1768 et non à l'année 1769 où la Corse était déjà pacifiée. Quel est donc ce mystère? M. Jung l'a peut-être dévoilé. Selon lui — mais il ne se prononce pas résolument — Napoléon serait né en 1768 à Corte; il serait donc l'aîné, et Joseph, le cadet; lorsqu'on voulut faire entrer Napoléon à l'école de Brienne, en 1778, il avait dépassé l'âge de concourir, l'une des conditions requises étant de n'avoir pas dix années révolues au moment de la réception; on lui attribua l'acte de naissance de son frère Joseph, et il fut admis.

M. Jung consacre une page, en passant, au prénom de Napoléon. Ce n'est pas un nom de saint; le seul qui s'en rapproche est celui de *Neopolus* ou *Neopolis*; d'ailleurs l'orthographe du prénom varie: *Nabulione* (pièce de 1782), *Napoleone*, *Napolaone*, *Napolione* (acte de mariage), *Neapolio* (colonne Vendôme); pour la prononciation, il suffit de rappeler le surnom grotesque que lui donnaient ses camarades d'Autun et de Brienne, *la paille au nez*.

Après avoir raconté l'enfance de Bonaparte en Corse, M. Jung le suit à Autun et à Brienne. C'est à Autun que Napoléon apprit le français, en trois mois, « de manière à faire librement la conversation, de petits thèmes et de petites versions. » A l'École militaire de Brienne, tenue par les Minimes (comme celles de Sorèze, Tiron, Rebais, Beaumont et Poutlevois, par les bénédictins, celles de Vendôme, Effiat et Tournon, par les oratoriens, celle de Pont-à-Mousson, par les chanoines réguliers), il parut solitaire et sauvage. Le 5 avril 1781, il écrivait à son père qu'il était « las d'afficher l'indigence » et de subir le « sourire d'insolents écoliers qui n'avaient que leur fortune au-dessus de lui »; il le pria même de l'« arracher de Brienne » et de lui « donner un état mécanique ». Eh quoi! s'écriait l'orgueilleux enfant, votre fils serait continuellement le plastron de quelques paltoquets qui, fiers des douceurs qu'ils se donnent, insultent à mes privations! A la suite d'une querelle avec son camarade Pougin des Ilets, il fut mis à la chambre de discipline; furieux, il écrivit à M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse et protecteur de sa famille: « Veuillez ajouter aux bontés dont vous m'avez honoré la grâce de me retirer de Brienne et de me priver de votre protection...; je n'aurais pas la force de voir traîner dans la boue un homme d'honneur, mon père, mon respectable père! » On parvint à l'apaiser. Ce n'était pas, du reste, un mauvais élève. Il avait passé ses examens avec succès, et le chevalier de Kéralio, sous-inspecteur des écoles, l'avait destiné à la marine; d'après ses notes, il avait une conduite régulière, il se distinguait par son application aux mathématiques, savait passablement l'histoire et la géographie; mais en latin, il n'avait fait que sa quatrième, et ne brillait pas dans les arts d'agrément. La mort de M. de Kéralio changea son avenir; il ne fut pas porté sur la liste des candidats de la marine; il n'avait pas de protecteur assez influent: il dut donc rester à Brienne jusqu'à la promotion suivante. Mais le nombre des places à donner était trop peu considérable; on offrit à Bonaparte l'artillerie ou le génie; il

préféra l'artillerie et passa de nouveaux examens devant M. Regnaud de Mons, successeur de Kéralio; Regnaud jugea son caractère « dominant, impérieux et entêté », trouva que son instruction était absolument nulle en belles-lettres, mais qu'en histoire et en mathématiques il avait des connaissances suffisantes: le 23 octobre 1784, Bonaparte entra à l'École militaire de Paris. Il en sortait un an après, le 42^e sur 58, avec les notes suivantes: « Réservé et studieux, il préféra l'étude à toute espèce d'amusement, se plaît à la lecture des bons auteurs; très appliqué aux sciences abstraites, peu curieux des autres, connaissant à fond les mathématiques et la géographie, silencieux, aimant la solitude, capricieux, hautain, extrêmement porté à l'égoïsme, parlant peu, énergique dans ses réponses, prompt et sévère dans ses réparties, ayant beaucoup d'amour-propre, ambitieux et aspirant à tout, ce jeune homme est digne qu'on le protège. »

Nommé lieutenant en second au régiment d'artillerie de La Fère, alors en garnison à Valence, Bonaparte ne fréquenta guère les militaires; M. Jung remarque que, dans toutes ses garnisons, il a préféré l'élément civil; est-ce parce qu'il n'aimait pas la vie de caserne, cette vie routinière, insouciance, toute d'oisiveté et de vice que menaient alors les jeunes officiers; est-ce parce qu'il trouvait dans la société des bourgeois des hommes qui souffraient, comme lui, des inégalités sociales et qui l'écoutaient, non pas avec le sourire gouailleur de ses collègues, mais avec déférence et sympathie? Il lisait beaucoup; il dévora Jean-Jacques Rousseau; il commença une histoire de la Corse et demanda les conseils de l'abbé Raynal. Mais son père, Charles Bonaparte, était mort; M. de Marbeuf était mort aussi; la famille se trouvait dans de très graves embarras pécuniaires. Bonaparte demanda un congé; il ne l'obtint qu'avec peine, après avoir dû quitter Valence pour réprimer à Lyon l'émeute dite *des Deux Sous* et tenir garnison à Douai. Aussi était-il à ce moment presque désespéré; les malheurs de sa famille, la pauvreté imminente, les pénibles exigences du service, l'ambition inassouvie qui le rongait, les brumes du Nord, tout avait aigri son humeur; il eut un accès de misanthropie et songea au suicide; ma mélancolie, écrivait-il, est tournée du côté de la mort. Il trouvait les hommes « lâches, vils, rampants, éloignés de la nature »; vainement il reportait sa pensée vers la Corse. Il s'indignait contre ses patriotes qui acceptaient la domination française et « embrassaient en tremblant » la main de leurs oppresseurs. « Ce ne sont plus ces braves Corses qu'un héros aimait de ses vertus, ennemis des tyrans, du luxe, des vils courtisans. Fier, plein du noble sentiment de son importance particulière, un Corse vivait heureux. S'il avait employé le jour aux affaires publiques, la nuit s'écoulait dans les tendres bras d'une épouse chérie, la raison et son enthousiasme effaçaient toutes les peines du jour; la tendresse et la nature rendaient sa nuit comparable à celle des dieux. Mais avec la liberté, ils se sont évanouis comme des songes, ces jours heureux! Français, non contents de nous avoir ravi tout ce que nous

chérissions, vous avez encore corrompu nos mœurs ! » M. Jung fait très bien remarquer la haine de la France qui s'exprime dans cette déclamation d'un officier français ; il y montre « la soif de la gloire, le besoin de poser devant ses concitoyens, le dégoût de ce qui l'entoure » ; je cherche vainement « les tableaux érotiques », à moins que M. Jung n'entende par là la description des félicités conjugales du Corse ; dans ce cas, l'expression est bien forte.

La carrière régimentaire de Bonaparte, dit M. Jung, est une des plus curieuses qu'il soit possible de rencontrer. Le premier congé qu'avait obtenu le jeune officier date de 1787 : (1^{er} février-15 mai) ; il sut le faire prolonger cinq mois et demi « pour le rétablissement de sa santé » et « avec appointements ». Il entreprit les démarches nécessaires au règlement des affaires de sa famille ; il continua ses travaux sur l'histoire de Corse ; il commença un roman ; il entreprit même un drame historique, *le Comte d'Essex*, et composa un conte, *le Masque prophète*, histoire d'un prophète que la maladie défigure, mais qui porte un masque d'argent et persuade à ses disciples qu'il craint de les « éblouir par la lumière qui sort de sa figure » : assiégé par ses ennemis et n'espérant plus de salut, Hakem — c'est le nom du prophète — se donne la mort. « Cet exemple est incroyable, conclut le jeune Bonaparte ; jusqu'où peut pousser la fureur de l'illustration ! »

Le 15 octobre 1787, son congé allant expirer, il revint en France et retrouva son régiment à Saint-Denis. Mais à la Noël, il était déjà de retour à Ajaccio ; il avait obtenu un deuxième congé, cette fois sans appointements, pour « assister aux délibérations des Etats de Corse et y discuter des droits essentiels à sa modique fortune » ; il termina son Histoire de la Corse, qu'il dédiait dans sa pensée à l'archevêque de Sens, Mgr de Marbeuf, frère de son ancien protecteur, et quitta l'île, croyant tenir dans ses mains la gloire et la fortune.

De retour, en mai 1788, à son régiment qui tenait garnison à Auxonne, il songea à trouver un éditeur pour son livre. L'archevêque de Sens ayant été disgracié, il dédia l'ouvrage à Paoli ; M. Jung analyse tout au long cette dédicace étrange. Là encore, Napoléon est le Corse forcené, ennemi de la nation française, dont il accuse la tyrannie. Il oublie que sa famille s'est soumise, une des premières de l'île, à l'autorité du roi de France ; il nese souvient pas que son père a été gentilhomme de la commission des Douze, député de la noblesse de Corse, et qu'il a passé les dernières années de sa vie à mendier la faveur du gouvernement français dans une suite de suppliques du ton le plus humble et le plus servile. Il plaint ses compatriotes « accablés sous la triple chaîne du soldat, du légiste et du percepteur d'impôts » ; il les compare à « l'infortuné Péruvien périssant sous le fer de l'avidé Espagnol » ; *facit indignatio versum* ; il veut « noircir du pinceau de l'infamie ceux qui ont trahi la cause commune » ; il sent « qu'il soulèvera contre lui la nombreuse cohorte d'employés français qui gouvernent l'île ; mais qu'importe ! » Paoli lui répondit par de sages conseils ; il le trouvait « bien jeune pour écrire l'histoire », il l'engageait à « se préparer lentement par de fortes études et à rassembler patiemment les documents originaux. » Napoléon, docile à ces avis, se mit à l'œuvre dès le lendemain et transforma son histoire en récits légendaires qu'il plaça dans la bouche d'un vieux montagnard de Bocagnano ; c'était, dit M. Jung, une façon de chant homérique en prose. N'était-ce pas plutôt une imitation d'Ossian ? Bonaparte voulait adresser son travail, ainsi remanié, au ministre Necker, le puissant du jour ; il demanda l'avis du père Dupuy, un de ses anciens maîtres, qui lui conseilla de remettre l'ouvrage sur le métier ; mais les

événements se précipitaient ; bientôt Necker gagna la frontière, et Bonaparte eut d'autres projets en tête.

Quel rôle pouvait-il jouer à ce moment où la Révolution éclatait sur tous les points du territoire et où les gardes nationales s'organisaient dans chaque ville de France ? Il demanda et obtint un congé du 15 septembre 1789 au 15 mars 1790 : c'est en Corse qu'il allait revenir, car c'est en Corse qu'il prétendait faire sa fortune, fonder son avenir. Comment ? Il ne le savait pas encore ; mais il se remuait, il s'agitait, il se poussait en avant, et trouverait bien un rôle qui le mit en évidence ; n'était-il pas le seul enfant de la Corse qui fût, à l'heure présente, sorti des écoles royales ?

Nous ne le suivrons pas dans cette période de son existence, qu'on pourrait nommer *la période corse* ; aussi bien le récit que M. Jung consacre à cette période est confus et embarrassé ; nous renvoyons le lecteur aux pages lumineuses de Lanfrey ou au travail excellent récemment publié par M. Böhlingk. Relevons seulement les principaux événements. Bonaparte est de toutes les manifestations : il rédige l'adresse aux députés libéraux ; il déclame dans le club politique d'Ajaccio contre les fonctionnaires français ; lui, officier français, il écrit au député de la noblesse corse, au maréchal de camp Buttafuoco une lettre incroyable, (reproduite en entier par M. Jung) où il va jusqu'à plaindre le sort de M^{me} Buttafuoco, enchaînée à un homme qui, « dans le cours de soixante ans, ne connut que les calculs de son intérêt ; l'instinct de la destruction, l'oisiveté la plus infâme, les plaisirs, les vils plaisirs des sens ! » Son congé expirait ; mais il obtint encore, sous couleur de rétablir sa santé par les eaux d'Orezza, une prolongation jusqu'au 15 octobre 1790. Pourtant, il ne rejoignit son régiment que le 1^{er} février 1791 ; il s'excusa sur les vents contraires qui l'auraient retenu dans le port. Son régiment était revenu d'Auxonne à Valence ; mais son esprit se reportait toujours vers la Corse, et lorsqu'on décréta la formation de bataillons de volontaires, il sut arracher à l'inspecteur un nouveau congé de trois mois (août-décembre 1791), se fit nommer, par ruse et par violence, lieutenant-colonel d'un des bataillons, intrigua, chercha à s'emparer de la citadelle d'Ajaccio, etc. Il serait trop long, — et, à notre avis, il est assez difficile, — d'entrer dans tous les détails du rôle équivoque que jouait alors l'ambitieux officier. En tout cas, il était devenu déserteur ; au 1^{er} janvier 1792, il n'avait pas rejoint le régiment. A ce moment même, l'Assemblée prescrivait une revue générale des troupes ; l'arme de l'artillerie se réorganisait entièrement et tous les officiers avaient ordre de revenir à leur poste ; Bonaparte n'en avait cure ; aussi fut-il rayé des contrôles et destitué. Mais la fortune, qu'il avait cru saisir en Corse, lui échappait : sa tentative sur la citadelle d'Ajaccio lui attira un blâme de Paoli, et le ministre de la guerre Layard, informé des événements, jugea Bonaparte « infiniment répréhensible » ; si, au même instant, la guerre n'avait été déclarée à l'Autriche, Bonaparte eût passé en jugement : « de sa part, dit M. Jung, il y avait eu usurpation de fonctions, prise d'armes, refus d'obéissance, tentative à main armée contre l'autorité, embauchage, etc. »

La position devenant intenable à Ajaccio ; qu'allait faire Bonaparte ? Il ne pouvait se rendre à son régiment, puisqu'il n'appartenait plus à l'armée française. Il partit pour Paris ; grâce aux recommandations de Paoli, grâce à l'absence du député Peraldi, grâce à ses sollicitations infatigables et surtout au manque d'officiers, il fut réintégré dans l'armée ; il obtint même le brevet de capitaine, qu'il aurait dû obtenir s'il n'avait pas déserté, et un rappel d'une année presque entière d'appointements. C'était un résultat ines-

péré. Pourtant, il n'était pas satisfait ; il demanda même à passer dans l'artillerie de marine avec le grade de lieutenant-colonel, sous prétexte que Kéralio lui avait donné autrefois d'excellentes notes et qu'il avait été lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires corses ; S. R., sans réponse, tel fut le jugement que porta le ministre sur cette demande impertinente. On s'imaginait que Bonaparte, ainsi rétabli dans son emploi et capitaine du 4^e régiment d'artillerie, s'empressera de rejoindre son corps, de courir à la frontière d'Italie où ses camarades observent les mouvements des Piémontais... il demande encore un congé ! Sous prétexte de conduire dans sa famille sa sœur Elisa, qui sort de Saint-Louis, il part pour la Corse et va montrer ses épau-lettes aux Peraldi et à ses adversaires. (Septembre 1792.)

On préparait alors une tentative de débarquement sur les côtes de Sardaigne. Bonaparte y prit part. Ce capitaine d'artillerie, dont la compagnie se trouvait en France, prétendait rester, pendant ses congés et quand il lui plaisait, lieutenant-colonel des gardes nationaux corses. Au reste, l'expédition échoua. C'est alors que Bonaparte abandonna la cause de sa patrie qu'il avait jusqu'alors soutenue avec tant de fougue et de violence ; lui, qui avait si souvent maudit les Français dans ses discours et dans ses lettres, il rompit avec Paoli et devint l'agent du député Salicetti, entièrement dévoué à la France. Salicetti le fit nommer, à titre provisoire, inspecteur général de l'artillerie de Corse. Aussi, lorsque la Corse se déclara indépendante, et lorsque Paoli appela l'Angleterre à son aide, les Bonaparte furent déclarés infâmes par la Consulta de Corte et bannis à perpétuité du territoire de l'île.

La famille de Bonaparte s'expatria ; lui-même rejoignit enfin son régiment, alors à Nice : Salicetti lui avait donné un certificat qui constatait la nécessité de sa présence en Corse pendant six mois. Dès lors Bonaparte marche à grands pas. Après avoir pris part à l'affaire d'Avignon, il compose le *Souper de Beaucaire*, œuvre que M. Jung déclare remarquable, et qui « dénote une singulière présence d'esprit » ; dans les jugements concis de cet officier de vingt-cinq ans, on sent « la précision du maître et celle de l'homme de guerre ». Les qualités de cet opuscule frappent vivement les représentants Robespierre le jeune et Gasparin, qui le firent publier aux frais du Trésor public. Pourtant, Bonaparte n'était pas content ; il aurait voulu quitter l'armée d'Italie et combattre sur le Rhin, à la tête des troupes qui remportaient victoire sur victoire, et que commandaient de jeunes généraux, déjà célèbres, Hoche, Marceau, Pichegru, son ancien surveillant et répétiteur de Brienne ; il avait même écrit au ministre de la guerre, Bouchotte, pour lui demander un commandement d'artillerie à l'armée du Rhin. Mais Salicetti le fit nommer chef de bataillon au deuxième régiment d'artillerie, et lorsqu'il fallut assiéger Toulon, ce fut Bonaparte qui dirigea les batteries de la brigade Laborde ; il fut cité par Dugommier, dans le rapport à la Convention, parmi « ceux qui se sont le plus distingués et qui ont le plus aidé à rallier et à pousser en avant » ; mais son rôle n'a pas été aussi considérable qu'on l'a dit jusqu'ici. On a beaucoup parlé de ses rapports avec l'incapable Carteaux, mais Carteaux étant parti dès le 7 novembre, et l'armée de siège n'ayant été constituée qu'après l'arrivée de Dugommier, les opérations ne commencèrent que le 25. On a dit aussi que Bonaparte avait commandé l'artillerie et indiqué le meilleur moyen de s'emparer promptement de la ville révoltée ; mais Bonaparte n'a fait que commander l'artillerie d'une des ailes de l'armée assiégeante ; il avait au-dessus de lui Duteil, et comme collègues Sugny et Brüllé (divisions Lapoype et brigade Garnier) ; il n'a été cité qu'une seule fois, en même temps que ses compatriotes Arena et

Cervoni. Toute son importance, dit M. Jung, il l'a due à son activité et surtout à son intime liaison avec Salicetti, et à ses rapports journaliers avec Robespierre le jeune, Ricord, Barras et Fréron. Aussi fut-il fait d'emblée officier-général sur la demande de Robespierre, le chef de bataillon Bonaparte devint général de brigade. « Il était, dit M. Jung, resté cinq ans et demi lieutenant en second, un an lieutenant, un an et quatre mois capitaine, deux mois chef de bataillon; sur nonante-neuf mois de service, il en avait passé quarante et un à son corps et cinquante-huit en congé ou en situation d'absence illégale; c'était donc au bout de quarante et un mois de services effectifs que Bonaparte devenait officier-général. » En même temps, on le chargeait de faire l'inspection des côtes depuis les bouches du Rhône jusqu'à celles du Var.

Cette fortune éclatante faillit soudain disparaître. Bonaparte était regardé comme « le favori et le conseiller intime de Robespierre le jeune »; il avait reçu de ce dernier et de Ricord une mission secrète à Gènes; lorsque vint le 9 thermidor, il fut arrêté et enfermé au fort Carré, près d'Antibes. Mais il écrivit aux représentants, protesta de son dévouement à la Révolution et fut remis en liberté; quelque temps après il était nommé « à l'armée de l'Ouest pour y commander l'artillerie ». Comme le prouve M. Jung, Aubry, qui ne faisait même pas partie du Comité de salut public, n'est pour rien dans cette mesure; depuis la fin de mars 1795, le déplacement de Bonaparte était chose décidée; on trouvait que l'armée d'Italie était remplie de Corses et qu'il serait bon d'en éloigner quelques-uns. C'est à ce moment de la vie de Bonaparte que se termine le deuxième volume de l'ouvrage de M. Jung. Napoléon est alors le 139^e sur l'état de classement des officiers généraux; le général Scherer le juge ainsi: « il a des connaissances réelles dans l'arme de l'artillerie, mais il a un peu trop d'ambition et d'intrigue pour son avancement »; Bonaparte, sans croyances, sans patrie, *der Heimathlose*, comme l'a fort bien nommé Treitschke, est, dit M. Jung, un véritable condottiere, prêt à donner son épée au plus offrant (1).

« Je me trouve, écrivait-il alors, dans la situation d'âme où l'on est à la veille d'une bataille... tout me fait braver la mort et le destin, et si cela continue, je finirai par ne plus me détourner lorsque passe une voiture. Ma raison en est quelquefois étonnée, mais c'est la pente que le spectacle moral de *ce pays-ci* et l'habitude des hasards ont produite sur moi ». Sans l'appeler, comme M. Jung, un « vibrant monstrueux », rappelons encore le jugement que portait sur lui son confident de Valence, le commissaire de Sacy: « Je ne lui connais pas de point d'arrêt autre que le trône ou l'échafaud. » Supérieur à ses camarades par sa connaissance pratique du métier et par sa vaste intelligence, doué d'une merveilleuse netteté d'esprit, voyant tout à la fois avec une profonde justesse, amené par ses études un peu confuses, mais presque universelles, à raisonner sur toutes choses, sur l'histoire, sur la morale, sur la société; vivant depuis six années, soit à Ajaccio, soit dans le Midi, soit à Paris, au milieu des luttes de la guerre civile; sans respect pour le droit, sceptique, agissant déjà comme s'il n'était pas un homme comme un autre et comme si les lois n'étaient pas faites pour lui, confiant dans son étoile et convaincu que la carrière des armes le mènerait à tout, n'offrant, comme l'écrivait finement Robespierre le jeune, que la garantie d'un Corse qui avait résisté aux caresses de Paoli et dont les propriétés avaient été ravagées, tel est Bonaparte au moment où le quitte son nouvel historien.

Il serait injuste de ne noter dans ce livre que

(1) Au plus cher enchérisseur, dit M. Jung; ce n'est pas la seule négligence de style qu'on puisse lui reprocher.

ce qui est relatif à Bonaparte; M. Jung étudie non-seulement Bonaparte, mais son temps; il a consacré des études intéressantes, en certains endroits assez originales, aux armées de l'époque. Nous citerons particulièrement le chapitre VIII du 1^{er} volume, intitulé: « *Etat de l'armée française en 1785* »; M. Jung analyse avec une grande sagacité les vices des troupes françaises à la fin du XVIII^e siècle. Les soldats étaient en majeure partie des gens sans aveu, des vagabonds des grandes villes, des hommes que le libertinage, la misère, le désespoir, la ruse des racoleurs avaient engagés dans le service militaire; est-il un père de famille, écrivait Dubois-Crancé, qui ne frémissait d'abandonner son fils au milieu d'une foule de brigands inconnus, mille fois plus dangereux que les hasards de la guerre? Les cadres ne valaient pas mieux que les hommes; M. Jung laisse parler les chefs de l'armée, un Belle-Isle qui déclare que « le mauvais esprit de l'officier est au delà de toute expression », un Broglie qui regarde comme la cause principale des désastres de la guerre de Sept Ans « l'ignorance totale, depuis le sous-lieutenant jusqu'aux lieutenants généraux, des devoirs de leur état et de tous les détails dans lesquels ils doivent entrer », un Saint-Germain qui ne voit dans les capitaines et colonels de l'armée que des gens « uniquement livrés à leurs plaisirs et croupissant dans la paresse », un Lameth qui pense que les « places de l'état-major sont devenues, par l'arbitraire des choix, odieuses au reste de l'armée ». Le public comparait les sept maréchaux promus en 1775 aux sept péchés capitaux. Vainement Saint-Germain promulgua ses ordonnances; ce qu'il y avait de puéril, de ridicule et de trop sévère dans les circulaires de l'honnête et naïf ministre fit perdre tout le fruit de la réforme; ne s'avisa-t-on pas, en 1781, de décréter que le grade de sous-lieutenant ne serait accordé qu'à celui qui ferait preuve de quatre générations de noblesse paternelle? Recommandons encore, dans le premier chapitre du deuxième volume, le tableau de la réorganisation de l'armée française. M. Jung nous y retrace les discussions du comité militaire de l'Assemblée nationale et les lois adoptées par cette assemblée; il reproche aux législateurs d'avoir conservé le mode d'enrôlements volontaires et redouté pour leurs enfants les conséquences du service obligatoire; il les blâme d'avoir obéi à l'arrière-pensée de « faire de l'armée un instrument aveugle entre les mains du pouvoir »; il montre que la direction des affaires militaires, restée intacte, ne pouvait manquer d'être mauvaise et d'amener des désastres: les bureaux, inamovibles, tenaient à leur merci le ministre, toujours incertain du lendemain. On lira avec non moins d'intérêt le chapitre IX du même volume, consacré à *l'armée française au mois de juillet 1793*: M. Jung y raconte minutieusement l'œuvre du Comité de défense et de salut public, les résultats militaires qu'obtint ce Comité, le rôle considérable que jouèrent les représentants en mission, etc. Cette centralisation énergique rétablit la discipline; pas un général ne désobéit aux ordres du Comité. Après beaucoup d'autres, M. Jung étudie la cause des prodigieux succès de l'armée révolutionnaire; il la trouve surtout dans l'infériorité de l'organisation militaire des ennemis. L'armée prussienne était très manœuvrière, mais elle n'était commandée que par des officiers nobles et « vivait de sa gloire passée »; l'armée autrichienne, avec un corps d'officiers instruits, possédait un mauvais matériel; les armées des princes allemands n'étaient que des armées de parade; l'armée espagnole comptait dans ses rangs un tiers de galériens et de vagabonds; l'armée piémontaise n'était pas payée, et les soldats, d'ailleurs mal vêtus, étaient secrètement attachés à la cause de la Révolution; quant à l'armée anglaise, elle avait pour officiers des gentils-

hommes riches qui passaient leur temps à s'enivrer: ajoutez le dégoût qu'inspirait la conduite des émigrés, de ces émigrés qui sont, disait Mercy-Argenteau, un obstacle à tout. La guerre s'était, du reste, entièrement transformée; c'était la guerre au pas de charge; contre un ennemi d'une activité aussi prodigieuse que les Français, écrit Mercy-Argenteau, des connaissances militaires, quelque profondes qu'elles soient, ne suffissent plus, si elles sont enchaînées par de l'indécision ou des lenteurs; aucun obstacle, dit Hardenberg, pas même ceux que suscitent les événements, n'arrête les Français, et Pellenc proposait d'organiser des gardes nationales dans tous les Etats de l'Europe, *afin de pouvoir faire une guerre de la même nature que celle de la France*. Il nous semble toutefois que M. Jung aurait pu, sur ce sujet encore controversé aujourd'hui, s'étendre plus amplement.

Nous avouerons que nous ne mettons pas Dubois-Crancé aussi haut que le place M. Jung. Dubois-Crancé était peut-être l'homme le plus éminent du comité militaire de l'Assemblée nationale, et nous ne nous opposons pas à ce que la statue de ce militaire de génie orne les salles des écoles de guerre; mais M. Jung exagère beaucoup en proclamant Dubois-Crancé *le véritable organisateur de la victoire*. C'est la manie de certains historiens actuellement, de détrôner les réputations les mieux affermisses et de couvrir d'éclat et de gloire les noms demeurés obscurs; ces réhabilitations, ces sauvetages (*Rettung*, comme les appellent les Allemands) font beaucoup d'honneur à la sagacité, à la perspicacité de l'auteur; c'est être original, c'est passer pour un profond historien que de diminuer les mérites de Carnot et d'exalter les services de Dubois-Crancé. Mais M. Jung s'est donné une peine inutile; celui que Napoléon regrettait d'avoir connu trop tard et avec qui Niebuhr eût été fier de partager son unique morceau de pain, le grand citoyen qui seul parla contre le rétablissement de l'Empire et qui venait en 1814, après avoir vécu dans la retraite, offrir à la France son « bras sexagénaire » et défondit héroïquement la citadelle d'Anvers, celui-là seul est *l'organisateur de la victoire*; sûrement, il n'a pas tout fait, et il ne faut pas oublier à côté de lui Robert Lindet, Prieur de la Marne, Jean Bon Saint-André, etc.; mais c'est lui qui a eu la part la plus grande, la plus décisive dans cette autre révolution qui s'opérait dans la guerre, et la postérité ne lui refusera ni le titre glorieux ni les éloges que lui ont décernés tous ses contemporains (1).

Ce n'est pas la seule critique que nous adresserons à M. Jung. L'auteur aurait dû faire précéder son livre d'une sorte de préface bibliographique où il aurait examiné, à son point de vue, les travaux de ses devanciers sur la jeunesse de Napoléon. Il n'en souffle mot; il n'a composé qu'un avant-propos, où il déclare que l'histoire de Bonaparte n'a pas été faite et ne pouvait l'être, parce que les documents faisaient défaut. Il ne nous dit pas que presque tous les documents qu'il publie se trouvaient déjà dans les ouvrages de Nasica, (*Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon I^{er} jusqu'à l'âge de 23 ans*), de Coston (*Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte, c'est-à-dire depuis sa naissance jusqu'à l'époque de son commandement en chef dans l'armée d'Italie*), de Libri (*Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*), enfin de M. Arthur Böhltingk (*Napoleon Bonaparte*,

(1) Le maréchal Davout, demandant à Napoléon de faire rentrer certains documents aux archives du ministère de la guerre, écrit: « Tout porte à croire que les plans de campagne de la guerre de la Révolution sous le Comité de salut public et sous le Directoire, ainsi que les instructions données aux divers généraux d'armées aux mêmes époques, plans et instructions à la conception et à la rédaction desquels M. le général Carnot passe pour avoir eu une grande part, font partie de ces documents » (Blotqueville, Le maréchal Davout, IV, 215-216).

seine Jugend und sein Emporkommen bis zum 13 Vendémiaire). Ce dernier ouvrage, très remarquable, résume tout ce qu'on sait jusqu'à présent des premières années de Napoléon, et nous le préférons au livre de M. Jung, — qui, du reste, ne le cite pas une fois. Peut-être est-il resté inconnu à M. Jung; mais, en tous cas, M. Jung devait nous dire — ce qu'il ne fait pas — que les documents qu'il cite et qu'il a consultés aux archives, avaient déjà été publiés par Nasicca, Coston, Libri. Lorsqu'il rapporte (II p. 455) le billet de de Bonaparte à Tilly, se terminant par ces mots : « *J'ai été un peu affecté de la catastrophe de Robespierre le jeune que j'aimais et que je croyais pur; mais, fût-il mon père, je l'eusse poignardé moi-même s'il aspirait à la tyrannie* », il écrit au bas de la page : *Mss. archives de la guerre*; ne fallait-il pas ajouter, en conscience, déjà publié par Coston, II. 287? Il semblerait, en lisant ces deux volumes, que M. Jung ait le premier livré à la publicité les lettres de Bonaparte et les documents qui le concernent. Est-ce là un procédé digne de l'historien?

Nous pourrions faire encore à M. Jung des chicanes de détail, lui reprocher, par exemple, de n'avoir pas recherché suffisamment à quelles lectures s'était livré Napoléon et quelles œuvres surtout, soit de Baynal, soit de Rousseau, soit de tout autre contemporain, ont laissé leur trace dans ses écrits. Beaucoup le blâmeront de n'avoir pas conservé l'impartialité sereine de l'histoire; on sent trop, dans cet ouvrage dédié à M. Gambetta, le républicain, l'ennemi de la dynastie napoléonienne. Le style, nous l'avons dit, est négligé: il manque de fermeté et de vigueur; et quelle singulière manie de semer le récit de citations poétiques! Je ne sais trop d'où M. Jung a tiré les vers dont il entremêle ses jugements et ses descriptions; quelques-uns sont très énergiques dans leur concision, et j'ai entendu exprimer le souhait que M. Jung en indique l'auteur au bas des pages; mais vraiment, il y a trop de vers dans ce récit d'histoire, on en a mis partout; p. 48, à propos de la substitution de l'acte de naissance, en une seule page, vous en trouvez deux : *ce que les fils ont fait, le père l'a pu faire*, et : *on ne tient qu'à céler un passé sans honneur*. M. Jung fera bien d'épargner aux prochains volumes de son ouvrage cet ornement superflu. — Quoi qu'il en soit, en dépit de ces critiques, d'ailleurs légères, l'ouvrage de M. Jung mérite d'être lu, et les historiens consulteront avec profit *Bonaparte et son temps*.

M. Jung est un des officiers qui font le plus d'honneur à l'armée française; c'est non seulement un brave et loyal soldat (nous nous excusons presque de cet éloge, mais on connaît les attaques récentes de certain journal); c'est aussi un érudit, un infatigable travailleur; à son étude sur le *Masque de fer* il vient de joindre deux volumes très recommandables.

A. CHUQUET.

Johann Georg Rist's *Lebenserinnerungen*, herausgegeben von Poel. T. I. Gotha, Perthes.

Le premier volume des *Mémoires* de Rist peut être considéré comme le début d'une publication importante, qui complètera parmi les documents historiques les plus considérables en même temps qu'elle sera citée parmi les monuments de la littérature allemande. Les Allemands se sont plaints jusqu'ici de ne pas avoir une littérature de mémoires comparable à celle que possède la France; ils ont bien des *Mémoires* ou *Denkwürdigkeiten*, comme ils disent dans leur langue (*memorabilia*), mais qui sont assez mal écrits et qu'on pourrait comparer, selon l'expression de Marguerite de Valois, à de petits ours qui vont vers l'historien en masse lourde et difforme, pour y recevoir

leur formation. Pourtant, dans ces derniers temps, des *Mémoires* ont surgi qui se recommandaient, non-seulement par l'importance de leur sujet et par le rôle que leur auteur avait joué dans l'histoire, mais par l'agrément de la forme: il faudra leur joindre désormais les *Mémoires* de Rist. Mais quel était ce Rist? Lui-même nous le raconte, nous détaille sa vie dans l'ouvrage dont M. Poel vient de publier le premier volume; nous n'avons qu'à suivre pas à pas son récit. Il est né dans le Holstein, à Nien-dorf, et il est, comme tant de littérateurs de l'Allemagne, fils de pasteur; il fit de bonnes études au gymnase de Hambourg, puis alla suivre les cours de l'université d'Iéna. Il fut l'élève de Fichte, qu'il nomme le Bonaparte de la philosophie (p. 70), et « en effet, dit-il, il y avait entre lui et l'empereur beaucoup de traits de ressemblance. Il n'était pas calme comme un philosophe; ce petit homme aux larges épaules avait sur sa chaire l'air emporté et belliqueux; ses cheveux noirs se débattaient sur sa tête et autour de sa figure ridée, qui avait les traits d'une vieille femme et d'un aigle. Pas une parole douce sur ses lèvres, pas un sourire; il semblait avoir déclaré la guerre au monde, qui s'opposait à son moi... ». Un autre élève de Fichte, dans ce temps-là, était Herbart, avec qui Rist se lia intimement: tous deux faisaient partie, avec Gries et quelques autres, d'une société nommée « la Société des hommes libres ». Rist vit alors Goethe et Herder; Goethe, « droit et robuste, se mêlant aux patineurs sans perdre sa gravité et son équilibre », fit sur lui une profonde impression (p. 67); il ne se lassait pas de contempler les yeux du poète « grands et rayonnants » et cherchait à « déchiffrer cet homme énigmatique qui attirait et repoussait à la fois ». Herder lui laissa un agréable souvenir; il l'entendit prêcher et fut ému par « sa manière apostolique autant que par sa figure vénérable »; il le vit au milieu de sa famille et ne remarqua pas cette amertume, cet orgueil qu'on blâme ordinairement chez Herder; il fut entièrement dominé par la douce flamme de son regard et par son air imposant (p. 68-69). Rist étudiait le droit; il dut, en sa qualité de sujet danois, revenir dans le Holstein et terminer ses études à l'université de Kiel. Là, il eut comme professeur Cramer, qui le charma par l'élégance et le « classicisme » de ses conférences sur les *Pandectes*, et comme ami Steffens, le disciple de Schelling, le philosophe romantique, qui a, lui aussi, écrit ses *mémoires (was ich erlebte)*. Un hasard décida de l'avenir de Rist; le comte Schimmelmann, ministre des finances de Danemark, avait besoin d'un secrétaire; il s'adressa au conseiller Grönland qui avait jadis rempli cet emploi auprès de lui; Grönland en parla à un des fonctionnaires qui étaient sous ses ordres, Wolff; ce Wolff prononça le nom de Rist, son ami, et Rist, recommandé par Grönland, partit pour Copenhague. Il plut au comte Schimmelmann et au comte Bernstorff; on apprécia ses qualités, sa puissance de travail, la finesse de son esprit; après la bataille navale livrée par Nelson à la flotte danoise et que Rist raconte dans quelques pages saisissantes, il fut envoyé à Saint-Petersbourg comme secrétaire d'ambassade. Il ne demeura que fort peu de temps en Russie; mais, à Moscou, il assista aux cérémonies et aux fêtes du couronnement d'Alexandre I^{er}. Nommé chargé d'affaires à Madrid, il se rendit à son poste en passant par Paris. Il nous décrit son arrivée dans les faubourgs de la capitale, qu'il nomme un des premiers, la grande Babylone des temps modernes.

A la vue de la foule qui se pressait dans les rues, il sentit le pouvoir de la multitude, et il aurait voulu lire sur le visage de chacun : « Où étais-tu, toi, au 5 et 6 octobre, au 14 juillet, au 2 septembre, au 21 janvier?... » Il visita les

principaux édifices, les musées, les théâtres; Talma lui parut affecté, contraint, exagéré. Il assista à une séance de l'Institut, où « tous les noms célèbres de la France prirent vie devant ses yeux ». Il connut le fameux comte Schlaberndorf, cet original qui avait voulu voir de près le commencement de la Révolution et n'avait pu se résoudre à quitter Paris : parti de Londres pour un voyage de quinze jours, sans domestique et avec une simple valise, Schlaberndorf avait remis son départ de jour en jour, et depuis douze ans demeurait au troisième étage de l'hôtel où il était descendu à son arrivée; vainement ses gens lui écrivaient de revenir dans son hôtel de Londres, il ne répondait pas; enfin, au bout de quelques années, il avait tout vendu, mais sans avoir le temps de s'installer définitivement à Paris. Le personnage qui captiva au plus haut degré l'attention de Rist, fut le premier consul; Rist le vit dans une audience du corps diplomatique, et le cœur du jeune attaché battit violemment. « La haine de l'univers, la honte des batailles perdues et des entreprises téméraires ne pesaient pas encore sur Bonaparte; il était là dans sa fraîcheur et sa jeunesse, merveilleux fils du destin, puissance mystérieuse, en dehors des choses ordinaires par ses actions, sa personne et sa situation. Comme je me recueillis pour entendre de loin le son de sa voix et, quand il approcha, pour chercher dans son regard une lueur de son âme! Il est petit, mais il le semble moins qu'on le croit, il est large et rond des épaules, assez gras, mais sans vive couleur; libre et naturel dans ses manières, rien de sévère ni de sombre, mais pourtant dans les yeux vifs je ne sais quoi de fixe; dans toute l'expression quelque chose qui pourrait passer pour de la bienveillance... je ne l'ai jamais revu. Il s'approcha de nous. « *Quelle route avez-vous prise?* » Je la lui indiquai. « *Et par Hambourg? Vous passez là d'une extrémité à l'autre.* » — Les impressions de Rist durant son séjour en Espagne ne sont pas moins curieuses. Le roi, celui que Napoléon devait bientôt détrôner, lui parut ressembler à un vieux forestier ou à un fermier; il donnait audience en manches de chemise à des dames étrangères, et le matin, en présence des courtisans, faisait lui-même, dans un pavillon spécial, son café, son chocolat ou son omelette. Le prince de la Paix, Manuel Godoy, l'amant de la reine, avait introduit à la cour les mœurs italiennes; Palafox, le futur héros de Saragosse, alors colonel de la garde, avec beaucoup de timidité et de réserve, jouait pourtant un jeu d'enfer et passait pour un libertin; rien ne faisait présager le rôle glorieux que lui réservait l'avenir. De Madrid, Rist fut envoyé à Londres; il raconte les élections anglaises, les séances du Parlement, etc.; mais ce qui importe le plus pour l'histoire et ce qui sera toujours consulté, c'est le récit qu'il nous fait des événements qui précèdent et annoncent la rupture de l'Angleterre avec le Danemark et le bombardement de Copenhague, cet acte affreux et exécrationnel que rien ne justifiait. C'est là que finit le premier volume des *Mémoires* de Rist. Doué d'un jugement très fin, sagace, tourné, comme il le dit lui-même, vers le côté réel et pratique des choses, interrogeant dans ses voyages tous ceux qu'il rencontre, et par sa situation diplomatique lié avec une foule de personnages considérables, il a répandu dans ses *Mémoires* bon nombre de traits curieux. Il sait, en quelques mots vifs et précis, décrire la physionomie d'un pays et le caractère de ses habitants; il mêle à ses observations des anecdotes frappantes qui les complètent. Mais surtout il a tracé des portraits remarquables de tous les diplomates et hommes d'Etat dont il a approché. Parmi ces portraits, nous citerons ceux du comte Schimmelmann, du comte Bernstorff, de Niebuhr, de Baggesen, ce souple et

ondoyant génie dont l'originalité fut peut-être étouffée par les voyages, de Monroe, alors ambassadeur et plus tard président des Etats-Unis, etc.; en un mot, tout le corps diplomatique de l'époque défile devant nous, ce corps qui, comme dit Rist, forme sur toute la terre une sorte de franc-maçonnerie. Quant à Rist lui-même, nous le voyons remplir avec fidélité les devoirs de sa charge. Il souhaite en un endroit d'être Américain, car l'Américain vraiment instruit joint à la science et à l'expérience de l'ancien monde la fraîcheur et l'indépendance du nouveau, il a cette confiance en lui-même qui fait de l'homme un homme véritable et entier; les sites grandioses de son pays, ses longs voyages, tout le rend apte à juger les hommes et les choses avec largeur et sans petitesse; « oui, s'écrie Rist, j'aurais voulu souvent être à la place de cet Américain qui peut s'approcher des puissances du continent et leur offrir son amitié, mais aussi contredire sûrement, sans être inquiet, leurs paroles et leurs actes et leur tenir tête! » (P. 384.) Mais au fond du cœur, et quoique fonctionnaire danois, il restait Allemand, comme tous ses compatriotes du Holstein. Dans sa jeunesse, il avait détesté les Français, parce qu'il portait dans ses jugements « le mépris que les Allemands se plaisent depuis longtemps à montrer pour la France »; il avait lu avec enthousiasme dans les almanachs des muses les ballades et les lieds de Stolberg, « se sentait un très noble Allemand » et parlait d'Hermann et des vieux chevaliers aussi fièrement que personne. (P. 25.) Il s'était passionné pour le duc de Brunswick, menant une « puissante armée allemande » en Champagne, pour « assurer à jamais la gloire de sa patrie et la sûreté de l'Europe. » (P. 26.) A Copenhague, il aime surtout à fréquenter les Allemands, à boire avec eux le bischoff, etc. (p. 140), et à Moscou, il se fait introduire dans un cercle allemand où l'on ne parle que la langue de la patrie commune, où règnent, à la mode allemande, la liberté de la parole, la loyauté des discours, la chanson qui court autour de la table et accompagne les rasades, où il échappe, dit-il lui-même, au tumulte de la vanité, de la fausseté et de la cabale, à l'élément russo-français (p. 201). Quant au style de Rist, il est excellent; avec beaucoup d'aisance et de naturel, il renferme bon nombre d'expressions originales; ce qui nous frappe surtout, c'est je ne sais quoi d'ample et de large dans la façon de dire les choses; par instant il nous a semblé lire des passages de *Dichtung und Wahrheit*; Rist connaissait, du reste, les mémoires de Goethe.

A. C.

Goethe's Leben, von H. Düntzer. Leipzig, Reislund (Fues' Verlag). 4 vol. in-8°. XII et 657 p.

Enfin les Allemands possèdent une Vie de Goethe, écrite par un Allemand, et digne de leur grand poète. On n'entendra plus dire désormais que la seule bonne biographie de Goethe a été composée par l'Anglais Lewes; ce qui, du reste, nous a toujours paru faux. Mais les Allemands ont pris l'habitude de vanter outre mesure les ouvrages des étrangers sur leurs grands écrivains, et nous avons vu récemment le même enthousiasme, la même *Ausländererei* se produire à l'apparition du livre de M. Sime sur Lessing; c'en était fait des ouvrages de Danzel-Guhrauer et de Stahr; M. Sime était le seul biographe autorisé de Lessing, et Strodtmann, le regretté Strodtmann, prit sa plume de traducteur, et put, avant sa mort, mener à bonne fin la traduction de l'ouvrage anglais. Vers le même temps, une dame de grand mérite, M^{me} Hélène Zimmern, composait également une biographie de Lessing, moins dense et moins compacte que les deux volumes de M. Sime; cette biographie

fut également traduite. Nous sommes donc heureux de la publication de l'excellent ouvrage de M. Düntzer sur la vie de Goethe; le prestige de Lewes, espérances-le, s'évanouira, et il n'y aura pas un Allemand qui ne dise désormais que la meilleure biographie de Goethe est due à un de ses compatriotes, à l'Allemand Henri Düntzer. Non pas que le livre que vient de nous donner le vénérable bibliothécaire de Cologne, soit un modèle de composition et de style; l'ouvrage n'a pas atteint la perfection qui est quelquefois de ce monde; nous lui reprocherons un peu de monotonie et de lourdeur; dans la seconde partie surtout, lorsque M. Düntzer nous décrit le séjour de Goethe à Weimar, il y a bien des longueurs, bien des détails inutiles; l'ouvrage a pris en plusieurs endroits la forme d'un journal où sont relatés par le menu les moindres faits et gestes du grand homme; l'auteur suit Goethe patiemment et sans se lasser, de Weimar à Iena et d'Iena à Weimar; il nous raconte les visites qu'il a faites ou reçues, les dîners qu'il a donnés ou acceptés, etc. A notre avis, il faudrait, dans une prochaine édition, supprimer sans pitié tous ces détails superflus qui retardent le récit et ennuient le lecteur. Mais, cette critique faite, nous n'avons que des éloges à donner à M. Düntzer. Il était, en Allemagne, un des mieux préparés, avec MM. de Løper et W. de Biedermann, à composer cette biographie; lui-même étudié depuis longtemps, avec une ardeur que la minutie des recherches ne rebute point, les moindres épisodes de l'existence du plus grand poète de l'Allemagne; il ne cesse pas, depuis un grand nombre d'années, de jeter la plus vive lumière sur les points demeurés obscurs dans la vie de Goethe, et il serait trop long de citer ici les articles, les dissertations, les livres qu'il a écrits pour éclairer d'un jour nouveau les amitiés et les relations, quelles qu'elles soient, de son écrivain favori. (Voir surtout les *Commentaires des classiques allemands*, publiés à la librairie Wartig). L'ouvrage — un peu allégé — réunit donc tous les mérites; il est exact et complet; on pourrait chicaner sur quelques points insignifiants; en réalité, on n'y trouvera pas une seule erreur grave. Nous le recommandons chaudement à tous ceux qui savent l'allemand et veulent posséder une bonne biographie de Goethe; nous conseillons même aux éditeurs français ou belges de le traduire, ou plutôt d'en publier une traduction abrégée. Il comprend dix livres dont voici les titres : I. *La maison des parents et la ville natale*. II. *Les années d'université*. III. *Avocat et poète*. IV. *Les années au service du grand-duc de Weimar*. V. *Italie*. VI. *Le foyer* (assez intraduisible : *Haus und Herd*). VII. *Les Dioscures* (*Der Dioscurenbund*, l'amitié de Goethe et de Schiller). VIII. *Les années des malheurs politiques* (1805-1814. *Die politischen Nothjahre*). IX. *Nouvelle vie*. X. *Fin rapide*. La valeur de l'ouvrage s'augmente par les gravures et les portraits que l'éditeur, avec une libéralité dont il faut le remercier, a joints en si grand nombre à sa publication. Parmi les gravures, citons au hasard la maison de Goethe à Francfort, la demeure de la famille Brion à Sesenheim, la maison des Buff à Wetzlar, la maison (avec jardin) de Goethe à Weimar, etc. On regardera souvent, et non sans curiosité, les nombreux portraits de Goethe (le buste de Trippel, sa silhouette lorsqu'il était enfant, la silhouette qu'il envoya à Charlotte, son portrait d'après les tableaux de Kraus, de May, de Tischbein, d'après le dessin de Jagemann, etc), les portraits de la mère de Goethe, de Catherine Schönkopf, de Frédérique OEser et de sa sœur, de Herder et de sa fiancée, de Merck, de Schlosser, de M^{me} de Laroche, de Charlotte, d'Elisabeth Schönemann, de M^{me} de Stein, etc.

C.

C. de Harlez. *Manuel du Pehlevi des livres religieux et historiques de la Perse*. 1 vol. in-8°. Louvain, 1880.

L'importante publication que nous annonçons est le complément naturel du *Manuel de la langue de l'Avesta* que M. de Harlez a publié l'an dernier et dont nous avons parlé ici même (*Athenæum belge*, 1879, p. 56).

L'Avesta, le livre sacré des sectateurs de Zoroastre, fut traduit, à une époque qu'il est fort difficile de préciser mais qu'on place communément sous les Sassanides, dans un dialecte iranien appelé le pehlevi. Cette traduction, qui nous est conservée en grande partie et qui fut faite quand l'original était encore parfaitement compris des prêtres parses, est certainement une des sources les plus importantes où nous puissions l'intelligence du texte avestique. En effet, tandis que les Parses désapprenaient complètement le sens du livre sacré, ils conservaient soigneusement l'usage du pehlevi et développaient même toute une littérature théologique, morale et historique. C'est bien souvent à cette littérature qu'il faut demander l'explication des problèmes qui surgissent en foule quand on étudie l'Avesta, et, en tous cas, il serait toujours téméraire de prétendre les résoudre sans prendre au moins connaissance de la tradition indigène dont nous possédons là un témoignage authentique. Ce sont ces documents importants dont le savant professeur de Louvain a entrepris de faciliter l'accès. Il y a pleinement réussi; et cependant on peut dire que le pehlevi est une des langues qui présentent au commençant les plus sérieuses difficultés. C'est d'abord l'écriture qui ne possède qu'un petit nombre de lettres pour les sons beaucoup plus nombreux de la langue : elle est réduite à la polyphonie des signes, et l'on a le même caractère pour désigner *a, ā, h, kh*; un autre sert pour *ā, ā, n, v, r, l*; un autre encore pour *i, ē, y, d, g, j* (et *z* omis dans le manuel). C'est ensuite la langue dont presque tous les mots importants, la plupart des verbes, des pronoms et des adverbes appartiennent à la famille sémitique, et dont la grammaire et la syntaxe sont purement iraniennes. Le manuel de M. de Harlez comprend une grammaire, une anthologie et un lexique. La grammaire, quoique assez courte, est suffisante pour l'étude des textes, l'auteur s'étant interdit les comparaisons et ayant renvoyé les étymologies au lexique. Elle traite successivement de la lecture, dont nous avons dit les difficultés, de la formation des mots, des flexions et des mots invariables; enfin un chapitre sur la syntaxe, court et substantiel, termine cette première partie. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur des points de détail où la plus grande divergence règne encore tant sur la lecture que sur l'explication de certaines formes; mais on peut dire qu'il faudra y regarder à deux fois avant de se séparer du savant auteur sur ces questions controversées qu'il connaît si admirablement.

La chrestomathie est fort heureusement choisie pour donner aux étudiants une idée des branches diverses de la littérature pehlevic.

Ce sont d'abord des fragments étendus de la version de l'Avesta; et tous les passages reproduits sont la traduction de chapitres du texte original publiés dans le *Manuel de la langue de l'Avesta*. La comparaison se fera donc d'elle-même au grand profit des deux textes. Puis viennent des fragments du Bundehesh, du Yesht d'Ormazd, du Dinkart, du Patet i Khod, et de l'Arda i Vîraf nâmeh. Tous ces textes, dont l'impression est remarquablement correcte, malgré les difficultés de la composition des caractères originaux, sont accompagnés d'une transcription en lettres latines. Peut-être, pour exercer les élèves à la lecture des textes, aurait-il fallu insé-

rer un fragment d'une difficulté médiocre sans ce secours de la transcription. Nous aurions aussi souhaité en tête de l'anthologie une esquisse de l'histoire de la littérature pehlevie, ou du moins, puisqu'il n'est pas possible de parler d'histoire là où la chronologie fait complètement défaut, un exposé un peu développé des principaux documents de cette littérature et des secours qu'ils offrent pour la connaissance de la religion parsie. Il y aurait là, nous semble-t-il, un élément puissant d'intérêt pour les étudiants. De même, en tête de la grammaire, un résumé rapide des principaux travaux dont le pehlevi a été l'objet, avec une caractéristique précise de leur valeur et du profit que la science en a retiré, nous paraîtrait désirable.

Le lexique est très étendu et fort bien fait. Il est double, suivant l'excellent exemple qu'en a donné M. West dans l'édition de l'*Ardavirâf* Nâmeh. Les mots sont rangés d'abord dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre où les rangent les exigences de l'alphabet pehlevi, les signes semblables étant groupés ensemble sans égard pour leur valeur phonétique; puis un index les range suivant la prononciation adoptée par l'auteur. C'est dans ce lexique que l'auteur a transporté presque toutes les notes qu'exigeait l'explication de la chrestomathie; c'est là aussi que l'étymologie des mots et des formes est donnée en détail et sans épargner les caractères hébreux et syriaques qu'exigent les mots sémitiques.

On voit que ce nouveau travail est digne en tous points des travaux précédents de l'éminent orientaliste belge : c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

CHARLES MICHEL.

Traité élémentaire de météorologie, par J.-C. Houzeau, directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles, et A. Lancaster, météorologiste-inspecteur au même établissement. Mons, Hector Manceaux, 1880, vol. in-8° de 324 pages; 2 pl. et figg. dans le texte.

Les amis de la science apprendront avec plaisir l'apparition de cet ouvrage, qui vient combler une lacune dans la littérature scientifique. Il n'existait pas encore de traité de météorologie moderne écrit en français. Nos bibliothèques possèdent, il est vrai, un assez grand nombre d'ouvrages traitant de cette branche de la physique du globe, et datant, pour la plupart, de la première moitié du siècle; mais la science de l'air a fait, depuis une vingtaine d'années, de rapides progrès; elle s'est ouvert des voies que l'on ne soupçonnait pas auparavant. On a reconnu que la pression atmosphérique est le phénomène qui domine tous les autres. Trouver les causes de l'inégale distribution de la pression à la surface du globe à un moment donné, ou plutôt déterminer ce qui fait varier cette distribution d'une façon continue, voilà le problème dont on cherche la solution. L'explication des autres phénomènes, dont l'intime liaison avec la pression atmosphérique est désormais bien établie, ne sera qu'une question accessoire, à cause de cette liaison même. Ouvrez les anciens ouvrages de météorologie, vous n'y trouverez rien de semblable. A la température était attribué le rôle principal; c'est elle qui régissait, pour ainsi dire, tous les autres faits, parmi lesquels la pression de l'air n'était qu'une conséquence, en elle-même peu importante, de l'inégal échauffement de l'océan gazeux qui entoure la terre. Cette doctrine se retrouve, sans aucune modification, dans maint ouvrage récent de physique ou de géographie physique; elle fait trop souvent encore le fond des causeries scientifiques de nos journaux politiques. Dans le livre de MM. J.-C. Houzeau et A. Lancaster, l'importance de la pression de l'air n'est pas

reconnue; c'est là un point capital, qu'il importait de faire ressortir tout d'abord.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première, la partie théorique, contient l'exposition des différents météores avec leur explication par les lois de la physique, lorsque cette explication est connue. Bien des phénomènes, sans doute, restent obscurs, mais que d'autres dont, en revanche, la connaissance approfondie nous est acquise! Que de gens, qui croient de bon ton, dès qu'il est question de météorologie, de s'écrier qu'elle est encore dans l'enfance, et qui seraient étonnés à l'aspect du chemin déjà parcouru par les météorologistes! La météorologie a encore bien des explications à trouver, mais quelles sont les sciences, parmi celles qui ont pour objet l'étude de l'univers, qui n'ont plus rien d'hypothétique dans leurs théories? L'histoire naturelle, la géologie, l'astronomie même en sont-elles là?

S'il reste en météorologie des faits à expliquer, c'est par une patiente observation que l'on y parviendra un jour. Les observatoires seuls, cela est reconnu maintenant, sont tout à fait insuffisants à ce point de vue. Le rôle de ces établissements consiste à déterminer, conformément aux progrès de la science, les objets multiples à observer, ainsi que le mode d'observation le plus convenable; mais il est indispensable qu'un grand nombre d'observateurs, soumis à une discipline uniforme, unissent leurs efforts pour arracher ses secrets à la nature. La publication d'un traité de météorologie nous paraît destinée à avoir une heureuse influence sous ce rapport. Elle aura pour première conséquence de détruire dans l'esprit d'un grand nombre de personnes l'idée vague et, disons-le franchement, peu favorable qui s'attache à la science des météores; elle leur fera voir que là, comme dans toute vraie science, on se propose nettement un objet à étudier, et qu'on l'étudie par l'observation et par l'expérience; elle leur fera naître par là même chez plusieurs le goût des observations météorologiques. Ce qui contribuera aussi à produire ce résultat, c'est que l'ouvrage de MM. J.-C. Houzeau et A. Lancaster renferme des explications précises sur les instruments et d'utiles conseils sur la manière de les installer et de les observer.

La seconde partie a pour objet la prévision du temps : c'est la partie pratique. On nous permettra de faire observer, à ce propos, que s'il est incontestable que cette question de la prévision du temps est d'une très grande importance au point de vue de la navigation, de l'industrie, de l'agriculture, ce serait pourtant une prétention inadmissible que celle qui consisterait à borner à cette seule question toutes les études météorologiques, et à n'attacher aucun prix à ce qui ne tendrait pas immédiatement à la résoudre. Ce serait exiger de la météorologie ce qu'on n'exige d'aucune autre science cosmique; ce serait perdre de vue que le premier objet des sciences est de procurer à l'esprit cette satisfaction qu'il éprouve à remonter jusqu'aux causes, et oublier que les recherches en apparence les plus spéculatives ont eu très souvent pour conséquence des applications pratiques aussi fécondes qu'inattendues. Les météorologistes s'occupent à la fois et de recherches théoriques et de leurs applications à la prospérité matérielle de la société; on pourra en juger par la lecture de *Traité élémentaire de météorologie*. Pour en revenir à la seconde partie de ce livre, nous pensons que c'est celle qui plaira surtout au public, car elle sera pour lui pleine de révélations. Il y trouvera l'exposition détaillée de la méthode que l'on suit généralement dans l'élaboration de la prévision du temps. Nous croyons inutile d'insister sur l'intérêt de cette partie de l'ouvrage; nous dirons seulement, dussions-

nous étonner quelques-uns de nos lecteurs, que là encore on verra qu'à la place de la méthode des vagues impressions et des jugements mal définis, les météorologistes ont adopté une méthode absolument scientifique.

Un article tel que celui-ci, pour être complet, devrait parler de la manière dont les différentes parties de l'ouvrage ont été exposées par les auteurs. Nous nous en abstenons complètement. Nous avons cru pouvoir borner cette notice à une simple analyse : on comprendra que nous ne puissions aller au delà. J. VINCENT.

POÈTES BELGES.

Ch. Potvin, *La Patrie de 1830*. Bruxelles, Weissenbruch. — J. Seressia, *1880 ou le Chant du Belge*. Bruxelles, Office de Publicité. — Françoise Le Roy, *Sentiment et Devoir*. Bruxelles, Office de Publicité. — J. Demoulin, *Les Plébiennes*. Bruxelles, Lebelgue. — Louis Labarre, *Théâtre*. Bruxelles, Office de Publicité.

On connaît le résultat du concours ouvert, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, pour la composition d'un poème historique en langue française retraçant les faits les plus mémorables de l'histoire de Belgique depuis 1830 : le jury a décerné le prix au poème de M. Potvin dont nous citons plus haut le titre. Comme la plupart des œuvres poétiques exécutées en vue d'un concours, celle-ci a le désavantage de paraître trop viser à un effet voulu. Sans doute, l'auteur se trouvait en présence d'un sujet qu'il devait être tout préparé à traiter sans avoir besoin de recourir à des moyens factices; mais la spontanéité, la liberté d'allures du poète s'accommodent mal, paraît-il, des exigences d'un programme, quel qu'il soit, et l'œuvre de M. Potvin en fournit une nouvelle preuve. M. Potvin, par exemple, chante les gloires du pays; il énumère des noms propres; il en énumère beaucoup; il aurait pu en ajouter à sa liste; mais on se demande s'il n'eût pas mieux valu qu'il s'épargnât la peine d'agencer plus ou moins bien tous ces noms peu harmonieux et de rechercher, pour les besoins de la rime, des rapprochements qui choquent le lecteur. La première partie (la patrie, le mouvement de 1830 et la naissance de la nationalité belge, l'ère de la paix, les champs, l'industrie, les progrès matériels) nous satisfait mieux : le vers est ample, l'expression fortement imagée, sinon toujours juste, les métaphores brillantes, quelquefois bien hardies. Mais si l'œuvre n'est pas sans défauts, si elle est trop inégale dans la forme, l'ensemble est bien ordonné; on y trouve d'un bout à l'autre de la vigueur et un souffle puissant.

Le *Chant du Belge* est une des nombreuses productions de circonstance qui ont vu le jour depuis quelques mois. Il se compose de dix-sept petits poèmes dans lesquels sont passés en revue les grands événements de l'histoire de Belgique depuis l'époque de la domination romaine jusqu'aux fiançailles de S. A. R. la princesse Stéphanie. L'auteur nous montre d'abord la Belgique conquise par Jules César; les Belges tombent :

Ces héros succombent
Malgré leur valeur,
Et chantent de creur :
« Liberté chérie,
« Bien de notre vie,
« Elle est notre sort;
« Elle, ou bien la mort. »

L'idée exprimée dans les quatre derniers vers est reproduite à la fin de chacun des poèmes, qui se terminent presque invariablement par le vers : « Elle, ou bien la mort! » Il nous semble que M. Seressia est arrivé à un résultat bien différent de celui qu'il voulait atteindre. Ce refrain donne au recueil un certain ton de monotonie, défaut qui n'est pas racheté par d'assez sérieuses qualités pour que le lecteur n'en soit pas frappé.

— M^{lle} Françoise Le Roy, institutrice en chef honoraire de l'École normale et primaire supérieure, à Bruxelles, a rassemblé en un volume des œuvres en partie éparses dans des publications périodiques, et l'idée est heureuse, car elle nous fournit l'occasion de rendre hommage à un talent qui mérite d'être signalé. La plus ancienne de ces pièces porte la date de 1848, les plus récentes sont de 1880, et il est curieux de constater que de la première à la dernière, on n'aperçoit aucune inégalité : c'est le même style simple, naturel, le même amour de la nature, le même attachement à tout ce qui est bon et vrai, le même penchant à faire partager aux autres les sentiments qui font l'homme de bien. La délicatesse et la grâce, mêlées d'une teinte de mélancolie, caractérisent surtout le talent poétique de M^{lle} Le Roy; ces qualités se retrouvent dans la forme correcte, aisée de ces petites pièces, dont la première, dans l'ordre des dates, n'est pas une des moins remarquables. Elle a pour titre : *L'Attraction universelle*, et débute ainsi :

Dis-moi, comprends-tu ce mystère,
De tous le plus saint, le plus doux ?
A tout ce qu'il mit sur la terre
Dieu dit : « Aimez ! Unissez-vous ! »

Vois-tu la sensible fauvette
D'un nid arrondir le contour ?
Eh bien ! c'est qu'une voix secrète
Lui donne l'instinct de l'amour.

Même grâce dans le morceau intitulé *L'Allégorie* :

J'avais une fleur
Tendre et parfumée,
De mon cœur aimée,
De toutes l'honneur.
Une main cruelle
Vint me la ravir,
Mais, toujours fidèle
A son souvenir,
Je dis : O ma fleur parfumée,
Reverrai-je encor ta corolle aimée ?

Dans *l'Amour, dit-on...*, l'auteur associe très heureusement en quatre strophes trois charmantes idées :

L'amour, dit-on, n'est qu'un vain songe,
Songe rapide autant que doux ;
Et pourtant s'il n'est que mensonge,
Pourquoi donc le regrettons-nous ?

L'espérance, aimable déesse,
Souvent, dit-on, trahit nos vœux ;
Qu'importe !... si l'enchanteresse
Fait entrevoir des jours heureux.

L'illusion n'est qu'un mirage,
Dit-on, qu'on voit s'évanouir ;
Hélas ! pourquoi lui faire outrage
Puisqu'elle empêche de souffrir ?

Illusion trompeuse et chère,
Avec l'espérance et l'amour,
Oh ! restez-nous, pour que la terre
Compte encor plus d'un heureux jour !

A un autre genre appartiennent des poèmes plus développés : *Le Proscrit*, *la Peine de Mort*, *la Traite des Nègres*. M^{lle} Le Roy s'est aussi essayée dans la satire, témoin : *Les Avocats*. Mais la pièce qui nous paraît le mieux caractériser son talent, c'est l'épigramme intitulée : *Seule*. Elle porte la date de 1878.

Non, je ne suis point seule alors que solitaire
Je vais cherchant le calme et l'air et la santé,
Car toujours m'accompagne, aimable, douce et chère,
La Muse qui me prit sous son bras tutélaire
Quand d'un premier chagrin je connus l'âpreté.

« Je te consolerais, dit-elle, car la vie
Ne t'épargnera point dans ses jours de douleur ;
« Mais, comme tu n'as pas un seul ferment d'envie,
« En toi je répandrai l'amour, la poésie,
« Ce baume qui guérit et parfume le cœur.

« Ensemble nous irons aux cimes des montagnes,
« Dans le creux des vallons, sous l'ombrage des bois ;
« Nous irons méditer, lire dans les campagnes ;
« Nous irons à la mer, même aux stériles fagnes,
« Nous irons où partout sont les sublimes voix.

« Quand nous rencontrerons, penché sous la souffrance,
« Un front que n'a jamais souillé l'iniquité, [France,
« D'un mot nous lui rendrons la paix et l'espérance,
« Car nous servons le droit, nous vengeons l'inno-
« Par le pouvoir du bien et de la vérité. [cence

« Puis quand sera le jour où la tombe cruelle
« Viendra te réclamer pour ne plus revenir,
« Je te rendrai cette heure et si calme et si belle
« Que l'ange de la mort, l'emportant sous son aile,
« Croira que tu ne fais que songer... ou dormir. »

— Les poèmes de M. Demoulin, comme ceux de M^{lle} Le Roy, ont pour la plupart déjà vu le jour, si nous ne nous trompons, il y a vingt à vingt-cinq ans ; mais quelle différence de ton, quel contraste de sentiments et d'idées ! D'un côté, c'est l'épigramme, l'idylle, la poésie sous la forme la plus simple et la plus délicate ; de l'autre, la satire mordante, la satire politique. En lisant aujourd'hui ces productions dans lesquelles les préoccupations d'un moment tiennent une grande place, on les trouve un peu vieillies. Napoléon III et l'Empire, l'asservissement de la France sous le régime impérial sont des thèmes qu'il nous semble difficile de rééditer avec succès, même en France. Et en Belgique, il est bien d'autres morceaux dont la lecture, en ce moment où les fêtes du 50^e anniversaire ont à peine cessé, ne manquera pas de provoquer l'étonnement, si l'on ne se rappelle qu'ils datent d'un quart de siècle. Ainsi ce début du poème : *Les Martyrs de Septembre* qui fait l'effet d'un anachronisme, après les ovations du mois d'août :

Tout passe, a dit Fouché, le fameux duc d'Otrante.
Ainsi des souvenirs de mil huit cent et trente.

Ou ces vers qui forment la conclusion de la satire intitulée : *La Guerre* (1870) :

O peuples ! Pour jouir en paix de tous vos droits,
Pour supprimer la guerre, il faut chasser vos rois.

Ces préoccupations politiques et sociales se retrouvent au fond de tous les morceaux du recueil. Il est une pièce cependant, *Une page du cœur*, dans laquelle sont exprimés des sentiments d'une tout autre nature. Ce sont des souvenirs d'enfance, qui contrastent avec le reste, bien que l'auteur des *Plebiennes* y apparaisse encore.

— Les représentations d'œuvres dramatiques d'auteurs belges à l'Alhambra qui ont eu lieu au mois d'août dernier, ont permis au public d'applaudir la meilleure œuvre de M. L. Labarre, le *Point d'honneur*, qui vient d'être réimprimée en un volume avec *Montigny*, drame historique en prose, et *Jenneval*, pièce en vers, en un acte. En relisant le *Point d'honneur*, après avoir assisté à la représentation, nous nous rappelons les applaudissements qui ont accueilli les tirades dans lesquelles le père de George fait le procès aux duels ; ces tirades sont bien longues ; on aperçoit trop que l'auteur parle par la bouche de son personnage ; mais il s'y trouve de fortes pensées exprimées en très bons vers ; on doit regretter seulement qu'elles aient le défaut ordinaire de ralentir l'action. Et.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, septembre.

Gesammelte kleine Schriften, von J.-G. Bluntschli, I. Nordlingen, Beck. — M. Bluntschli, l'un de nos plus éminents publicistes, s'est décidé à réunir les essais qu'il a publiés dans différentes revues. Nous trouvons dans le premier volume un travail sur la notion de la loi, une exposition des qualités qui constituent la supériorité de la race aryenne, un essai sur le mode de vivre à établir, en Allemagne, entre l'Eglise et l'Etat, enfin une dissertation sur l'Etat de l'avenir.

Idealismus und Positivismus. Von E. Laas. I. Berlin, Weidmann. — Cet ouvrage renferme une analyse de la philosophie de Platon en tant que représentant par excellence l'idéalisme.

Ueber die Bedeutung der Einbildungskraft in der Philosophie Kants und Spinozas. Von Prof. Frohschammer. Munich, Ackermann. — Ce travail du savant professeur de Munich sur le rôle de l'imagination dans la philosophie de Kant et de Spinoza est une sorte de complément de son grand ouvrage sur l'imagination en tant que principe fondamental de l'histoire du monde (*Weltprozess*). M. Frohschammer conclut que les systèmes de ces deux philosophes ne sont pas aussi différents qu'on le suppose, et qu'ils ont leur trait d'union dans le rôle qu'ils attribuent à l'imagination.

Die Modernen Weltanschauungen und ihre praktischen Konsequenzen. Von Dr Luthardt. Leipzig, Dörfling und Franke. — Le docteur Luthardt est un des plus fougueux partisans de l'orthodoxie protestante. Aussi il n'est sorte de méfaits qu'il n'attribue au rationalisme, qui aurait sur la conscience, entre autres, l'abolition de la censure et la théorie du libre-échange.

Geschichte des Socialismus und Communismus in Nordamerika. Von H. Semler. Leipzig, Brockhaus. — Dans son ouvrage sur le socialisme aux Etats-Unis, M. Semler s'occupe principalement des sectes qui ont plus ou moins réalisé la communauté des biens, telles que les shakers et les perfectionnistes. L'auteur estime que la liberté et le communisme sont incompatibles : ce dernier, dit-il, n'est possible que dans le sein d'une secte dont les membres, abdiquant tout libre arbitre, se soumettent aveuglément à un chef à qui ils attribuent une mission divine. En d'autres termes, le communisme et la claustration monacale sont à peu près identiques.

J.-E. Bollmann. *Ein Lebensbild aus beiden Welttheilen*. Von F. Kapp. Berlin, Springer. — Bollmann est un des personnages les plus intéressants qu'ait produits l'Allemagne. Témoin de la Révolution française, lié avec M^{me} de Staël, il fut emprisonné en Autriche pour avoir tenté de délivrer La Fayette ; sur quoi il passa en Amérique, où son aventure lui valut l'amitié de Washington. Bollmann a laissé des notes nombreuses qui ont été revues et réunies par M. Kapp, l'auteur d'une histoire fort estimée de l'émigration aux Etats-Unis.

Die assyrischen Ausgrabungen und das Alte Testament. Von R. Buddensieg. Heilbronn, Henninger. — M. Buddensieg pense que l'importance des fouilles assyriennes réside en majeure partie dans le fait qu'elles tirent le sémisme de son isolement supposé et jettent un jour tout nouveau sur les origines du christianisme. Les inscriptions déchiffrées confirment souvent les données de la Bible, surtout pour ce qui concerne le déluge.

Geschichte des alten Indiens. Von S. Lefmann. Berlin, Grote. — La librairie Grote, de Berlin, a entrepris la publication d'un recueil d'histoires des différentes nations, recueil qui fait un peu double emploi avec l'histoire universelle de Heeren et Uckert. L'histoire de l'Inde de M. Lefmann, qui en fait partie, est et ne pouvait être qu'une sorte de manuel des antiquités indoues, les documents historiques sur cette époque faisant presque entièrement défaut. Elle comprend la période entre les premiers établissements des Aryens et la naissance de Buddha.

Ein verschlossenes Land. Reisen nach Corea. Von E. Oppert. Leipzig, Brockhaus. — M. Oppert est un des rares voyageurs à qui il ait été donné de séjourner quelque temps dans la presque mystérieuse de Corée, et ce qu'il nous en dit est de nature à faire vivement regretter que ce pays se ferme encore aux étrangers et soit en proie à un gouvernement aussi absurde. A entendre M. Oppert, grâce à son climat, la Corée est un pays d'une fertilité extraordinaire, et il n'est sorte de produits que le sol n'y fournisse à profusion. En outre, aucun autre pays de l'Asie ne l'égalait en richesses minérales. Ce serait une colonie toute trouvée pour l'Allemagne, qui semble chercher une contrée où elle puisse diriger le trop plein de sa population.

Gastfahrten. Reise-Erfahrungen und Studien. Von N. Rossmann. Leipzig, Grunow. — M. Rossmann, auteur de voyages estimés en Grèce et en Asie Mineure, vient de nous donner un nouveau volume dont la majeure partie est consacrée aux églises et couvents de l'Italie, ainsi qu'au symbolisme de la Semaine sainte à Saint-Pierre de Rome. Les autres chapitres ont pour objet les représentations de l'Oberammergau, une visite au mont Athos et une excursion à Jérusalem durant la Semaine sainte.

Roger Ascham. Seine Leben und seine Werke. Von A. Katterfeld. Strasbourg, Trübner. — Ascham passe, avec Montaigne, pour le plus ancien voyageur dans le sens moderne de ce mot, pour le premier touriste véritable. Il parcourut notamment l'Allemagne, de 1550 à 1553, et laissa une correspondance assez considérable, ainsi qu'une courte description de ses voyages. Après son retour, Ascham fut secrétaire de la reine Marie; il paraît avoir conservé ce poste malgré son ardent protestantisme, après que sa souveraine eût abjuré la confession luthérienne.

Der polnische Kriegsschauplatz, militär-geographische Studie von Sarmaticus. I. Hannover, Helwing. — Partant de l'idée passablement problématique, que tôt ou tard l'Allemagne et la Russie auront à se mesurer dans les plaines de la Pologne, l'auteur de cet ouvrage attire l'attention de l'armée allemande sur un terrain dont elle a négligé jusqu'ici l'étude. La première livraison est consacrée au théâtre de la guerre dans la Pologne septentrionale, et décrit avec le plus grand soin tout ce qui pourrait favoriser la marche des forces allemandes.

Unsere Sprachwerkzeuge und ihre Verwendung zur Bildung der Sprachlaute. Von G.-H. von Meyer. Leipzig, Brockhaus. — L'ouvrage de M. de Meyer sur le mécanisme de la voix et son application à la formation des sons fait partie de l'excellente bibliothèque scientifique internationale publiée par la maison Brockhaus.

Neuägyptische Grammatik. Von A. Erman. Leipzig, Engelmann. — Par égyptien moderne, M. Erman n'entend point le langage des fellahs ou copte, mais l'idiome parlé à l'époque de la vingtième dynastie. Sa grammaire suppose la connaissance des hiéroglyphes, ce qui fait qu'elle n'explique point les signes employés.

La France qui rit, par J. Baumgarten. 2 vol. Cassel, Kay. — Nous avons signalé déjà un ouvrage de M. Baumgarten analogue à celui-ci : *Les mystères comiques de la province*. Ce nouveau recueil de l'infatigable chercheur est à la hauteur des précédents. M. Baumgarten a lu des bibliothèques entières, et l'on peut dire sans exagération qu'il est, hors de France, l'homme qui connaît le mieux la littérature contemporaine de ce pays. *Les croquis et scènes soldatesques, Les bonnes gens de province* surtout, sont des œuvres pleines de verve, et peuvent être assimilées aux productions célèbres, dans le genre bouffon, d'A. Huart, de Léonce Petit et de Aimé Humbert. Cette fois, l'auteur a eu l'heureuse idée de renvoyer à la fin du volume l'explication des termes populaires, qu'il a rangés par ordre alphabétique. Nous ne doutons point que l'anthologie comique de M. Baumgarten ne trouve de nombreux lecteurs dans les pays français aussi bien qu'en Allemagne.

Molière-Museum, herausgegeben von Dr H. Schweitzer II. Wiesbaden, chez l'auteur. — Le second fascicule du Musée Molière renferme, entre autres, un essai de A. Laun sur les analogies entre les comédies de Molière et celles de Holberg; puis un travail de Mahrenholtz sur les origines de *Don Juan* et une réimpression du *Festin de Pierre* de Dorimond. Le fascicule renferme, en outre, une revue de M. Friedmann sur les recherches relatives à Molière en 1879 et 1880, une étude sur l'ouvrage polonais de M. de Lankenau intitulé *Etudy o Molièri*, et un essai de M. Schweitzer sur les relations de l'auteur du *Misanthrope* avec Gassendi et Conti.

Geschichte der italienischen Malerei. Vom Aen-

bis zum 16ten Jahrhundert, von W. Lübke. 2 voll. Stuttgart, Ebner et Seubert. — M. Lübke vient de terminer sa grande histoire de la peinture italienne. Le premier volume embrasse le moyen âge et la première période de la Renaissance; le second est consacré aux grands maîtres du XVI^e siècle. Le livre de M. Lübke se distingue de ceux de Rumohr, Burckhardt, Crowe et Cavalcaselle en ce qu'il s'adresse moins aux érudits qu'aux gens du monde, que l'auteur est plus subjectif, qu'il nous donne plus souvent son opinion sur les hommes et les choses. Les deux volumes sont ornés d'illustrations dessinées sous les yeux de l'auteur, et dont la plupart rendent les originaux aussi fidèlement que le peut faire la gravure sur bois.

Archæologische Studien über altchristliche Monumente. Von V. Schultze. Vienne, Braumüller. — Il ressort des recherches de M. Schultze sur les monuments de l'Église primitive, que l'art chrétien de cette époque n'est guère dogmatique. Le Bon Pasteur en est le centre, et la Vierge y a encore un caractère purement humain. Les seuls dogmes qui s'en dégagent à peu près sont le baptême et la résurrection.

Pompejanische Beiträge. Von A. Mau. Berlin, Reimer. — Dans son ouvrage sur Pompéi, M. Mau s'occupe avant tout de l'architecture de cette ville. Il cherche à déterminer la date des principaux édifices et à en fixer le style. Nous n'avons donc point affaire ici à un simple guide à Pompéi, mais à un manuel d'archéologie.

Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger. Von Alwin Schultz. I. Leipzig, Hirzel. — L'ouvrage du professeur Schultz sur la vie des cours à l'époque des Minnesänger est basé sur les renseignements que fournissent les œuvres de la statuaire et la littérature de 1130 à 1300. Le 1^{er} chapitre est consacré à l'architecture domestique, puis l'auteur passe en revue la vie intime, les amusements, les costumes, le mobilier, le luxe, enfin l'amour et le mariage.

Bilder aus dem englischen Leben. Von L. Katscher. Leipzig, Friedrich. — M. Katscher a passé de longues années en Angleterre, et ses tableaux de la vie anglaise prouvent qu'en somme il a bien observé. Il dépeint tour à tour les universités, les postes et télégraphes, les clubs, le dimanche britannique, la police anglaise et l'*East-end* de Londres.

Pariser Kirchenlichter. Von Conrad. Zurich, Verlags-Magazin. — Nous signalions dernièrement les *Parisiana* de M. Conrad; ces essais viennent d'être suivis d'un volume de portraits des prédicateurs en renom sur les bords de la Seine, et particulièrement du P. Didon ainsi que de M. Loyson. Ces deux prédicateurs sont, au dire de l'auteur, très surfaits, le premier surtout.

— Le numéro d'août de *Nord und Süd* (Breslau, Schottländer) renferme, entre autres, un essai remarquable de M. W. Lübke sur « les beaux-arts et le commerce. » Quand il est question d'œuvres d'art, dit l'auteur, on ne parle guère que de l'artiste, et nul ne se souvient de celui qui a commandé ou acheté la toile ou le marbre, bien que souvent sa part ne se réduise pas seulement à une intervention pécuniaire. Les Mécènes appartiennent à trois catégories : l'Église, les princes et les négociants ou industriels, catégories dont la dernière prend chaque jour plus d'importance. Aujourd'hui, ce sont les princes de la finance surtout qui cherchent à anoblir leurs millions en cultivant les beaux-arts; et quelques-uns se sont acquittés de cette tâche de façon à en faire profiter leurs concitoyens. Ainsi Stadel, qui légua à Francfort sa galerie et 1 million 300,000 florins pour la continuer; Wallraff et Richartz, qui dotèrent Cologne d'un musée unique en son genre, et le consul Wagner, dont la collection a constitué le noyau de la Galerie nationale de Berlin Quant aux Mécènes princiers, le dernier fut le roi Louis de Bavière. G. v. M.

BULLETIN.

Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, gouvernante des Pays Bas, est-elle bien née en 1522, et a-t-elle eu pour mère Jeanne van der Gheynst? Cette question, affirmativement résolue par les historiens belges, est encore l'objet de controverses à l'étranger. Dans le *Calendar of State papers, Venice*, t. III (London, 1869), M. Rawdon Brown a affirmé que la fille de Charles-Quint est née en 1523, à Valladolid, et qu'elle eut pour mère une demoiselle noble de Vérone, de la famille des Nogarola. Il vient de reproduire cette affirmation dans une brochure intitulée : *Margaret of Austria, Duchess of Parma. Date of her birth on Venetian authority* (Venise, Visentini, 1880). Les documents sur lesquels il fonde principalement son opinion sont : une dépêche de Contarini, dans laquelle il est question d'une fille de l'empereur née en 1523 à Valladolid; une autre mentionnant une dot faite à une demoiselle van Ghest née Nogarola. Ces deux dépêches n'ont rien de commun; c'est cependant sur leur rapprochement que M. Brown fonde tout son système. L'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg a publié à ce sujet (6 octobre) un article dans lequel la faiblesse des arguments de M. Brown est parfaitement démontrée.

— La *Revue historique* de Paris analyse le *Siècle des Artevelde*, qu'elle apprécie en ces termes : « Le livre de M. Vanderkindere repose sur des lectures étendues, approfondies, et aussi sur l'étude des documents originaux. L'auteur a su fondre les éléments de son travail dans un ensemble harmonieux qui satisfait l'esprit sans rien sacrifier de la vérité historique. » — Dans le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, les *Études politiques sur l'histoire romaine* de M. P. Devaux sont de même appréciées très favorablement : « Quantité d'idées originales, un style brillant et une grande pénétration dans les rapprochements politiques, tels sont les mérites essentiels de ce livre, qui renferme le résultat de nombreuses années de recherches faites par un homme supérieur sous bien des rapports. » — La *Bibliothèque universelle et Revue suisse* (octobre) dit, à propos du même ouvrage : « Homme d'État, M. Devaux a traité son sujet en homme d'État; son coup d'œil est étendu et juste, son style a de la gravité, de la fermeté, de l'ampleur; nourri de la moelle des érudits, il a repris avec une science historique plus exacte l'œuvre de Montesquieu, du moins la première partie, et peut supporter sans diminution le voisinage de ce grand nom. »

Cinq cent et sept mouvements mécaniques, par Henry T. Brown, traduit par H. Stevart. Bruxelles, Mayolez, petit in 4^o. — M. Brown, éditeur de l'*American Artisan*, a réuni dans ce recueil 507 dessins et descriptions de mouvements à l'usage des artisans, des inventeurs et de tous ceux qui s'occupent des arts mécaniques. Une bonne partie de ces mouvements, dont beaucoup sont d'origine américaine, sont inédits; l'auteur en a rejeté un grand nombre qui figurent dans des ouvrages publiés antérieurement, mais il n'a omis aucun des plus importants dans la dynamique, l'hydraulique, l'hydrostatique, la pneumatique, les machines à vapeur, les moulins et autres machines, les presses, l'horlogerie, etc. Ce volume, mieux que toutes les publications analogues, convient donc à la vulgarisation des notions utiles de mécanique pratique; comme le fait remarquer l'intelligent traducteur, il fournira à nos industriels et à nos ouvriers l'occasion de comparer les connaissances que nous possédons avec celles qui sont propagées dans un autre pays, renommé pour ses aptitudes dans la pratique de la mécanique; et M. Stevart ajoute avec raison : « La tendance qu'un grand nombre d'ouvriers, parmi les plus intelligents, ont d'inventer à nouveau des combinaisons cinématiques déjà connues et appliquées, sera utilement combattue par l'étude de ce petit livre. » La traduction du recueil de M. Brown est publiée avec le concours du gouvernement et sous

les auspices du Musée royal de l'Industrie. Elle forme un charmant volume de 122 pages, petit in-4°, à deux colonnes, imprimé sur beau papier, en caractères neufs, et magnifiquement relié en toile anglaise; les dessins, aussi bien que le texte, sont très soignés.

— La librairie de la Société bibliographique (directeur, M. M. Tardieu) annonce la publication d'un *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, par Victor Gay, 1 vol. gr. in-8°, orné de plus de 1,200 figures. L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, au prix de 7 francs.

NOTES ET ÉTUDES.

UN VOYAGE A PARIS EN 1801. La *Deutsche Rundschau* publie sous ce titre un extrait des notes manuscrites de Ch.-B. Hase. Ces notes sont très curieuses; comme le dit l'éditeur, outre l'intérêt qui s'attache à la personnalité de l'auteur, on y voit un jeune homme, un jeune Allemand enthousiasmé pour la liberté française, qui observe finement et sait conter avec grâce.

Au mois de septembre 1801, un étudiant d'Iéna, la gibecière et le sabre au côté, partait d'Erfurt. L'enthousiasme républicain, l'amour de la science et le désir de voler de ses propres ailes l'attiraient à Paris, qui semblait à cette époque un Eldorado à bien des Allemands. Trente Laubthaler composaient toute sa bourse; une carte de visite du botaniste Batsch, adressée au professeur Millin, était sa seule recommandation. Le jeune étudiant était ce même Karl Benedict Hase, qui allait devenir bibliothécaire de la Bibliothèque impériale, instituteur des deux princes impériaux Napoléon Louis et Louis Napoléon (plus tard Napoléon III), directeur et professeur à l'École des langues orientales, directeur de l'École des chartes, membre de l'Institut, etc. Jusqu'à sa mort, en 1864, il fut un des principaux représentants de la science philologique en France. Fils d'un pasteur de la Thuringe, il avait étudié au Gymnase de Weimar, puis à Iéna et à Helmstedt, où, selon l'usage du temps, il s'était appliqué non pas seulement à l'étude de la philologie, mais à celle de la théologie, de la chimie, de la botanique, des sciences naturelles. Doué d'un grand talent de linguiste, il était parvenu à bien connaître jusqu'à l'arabe et au grec moderne, et c'est ce qui allait être le point de départ de sa fortune à Paris. Hase a raconté dans des lettres adressées à un ami d'enfance son voyage et son séjour dans la capitale jusqu'en 1805, époque où le marquis Fortia d'Urban lui procura une position à la Bibliothèque. Ces lettres sont inédites; elles sont aujourd'hui en possession de M. O. Heine, directeur du Magdalenen-gymnasium, à Breslau.

Hase décrit d'abord Hanau et les difficultés qu'il rencontra pour pénétrer sur le territoire de la République française. Hanau n'est déjà plus une ville allemande. Aussi, quelle surprise à la vue de ces habits bleus, des têtes à la Brutus, des jeunes filles coiffées à la grecque, de leurs châles jaunes! A Fulda, il s'était aperçu qu'on le prenait pour un Français. Au milieu de l'embarras qu'il éprouve à la vue de ce monde étrange, il prend bravement son parti, et, tout en traversant la ville, prodigue à droite et à gauche les: Bonjour, citoyen! Bonjour, madame! Il s'enhardit, et, passant près d'un groupe de jeunes filles, il s'écrie: Ah, petite belle, tu as gagné mon cœur! Un officier prussien l'apostrophe: Ah, monsieur, ce fruit n'est pas pour vous! — C'est dommage. Cette petite aventure, remarque Hase, te montrera combien on est ici habitué à élever jusqu'aux nues tout ce qui est français.

Il arrive à Francfort et se rend, aussi élégamment vêtu que possible, à l'hôtel du résident de la République française. Que voulez-vous, citoyen? Il expose à un employé son affaire et exhibe son passe-port. Ça ne vaut pas, citoyen. — Et pourquoi,

s'il vous plaît? — Ah! Qu'est-ce qu'une académie? Il fallait avoir un passe-port de votre magistrat. Heureusement l'ambassadeur de Saxe consent à lui en délivrer un, et il arrive à Mayence.

« Déjà à Francfort j'avais remarqué le voisinage de la République à plusieurs symptômes, notamment à la mode, quelque peu obscène, parmi les filles, de se trousseur... »

« Je suis allé à la comédie. J'y arrivai tôt; la salle se remplit peu à peu; j'y vis entrer des hussards, des officiers, des chasseurs français à pied et à cheval. Dans les loges, au-dessus de moi, bavardèrent et chantèrent sans discontinuer trois jeunes filles, qui s'amusaient avec une effronterie toute française à lancer des coquilles de noix aux gens du parterre. Les Français, avec qui je liai bientôt conversation et fis amitié, ne négligèrent pas de m'assurer que tout ici n'était organisé que provisoirement. La troupe n'est pas rare; elle a le défaut de tous les Français de jouer d'une manière exagérée; mais le parterre me transporta par ses applaudissements bien placés. Pas un beau passage, pas une tirade bien récitée qui ne fussent accueillis par des battements de mains et souvent par des bis! bis! *Le Médecin malgré lui* fini, on devait donner *Félix*, opéra comique; tout à coup le rideau se relève, un acteur s'avance et lit le billet suivant:

« Le préfet Jolivet aux spectateurs du Théâtre français. Citoyens, le préfet vient de recevoir de Paris des rapports qu'enfin les préliminaires avec l'Angleterre sont signés, et il a cru qu'il ne fallait pas cacher au public un moment cette heureuse nouvelle. »

« Ce fut alors parmi les spectateurs une agitation indicible. Du parterre, des loges, des galeries les cris de joie retentissaient. Vivent les consuls! Vive la République! Les officiers s'embrassaient; un sergent-major, qui était près de moi, cria par dessus tous les autres: Ah! voilà, voilà d'heureuses nouvelles. Les battements de mains diminuant un peu, on cria dans toute la salle: La musique! La musique! Et la musique entonne la mélodie:

Ah ça ira, ça ira, ça ira
Tout le peuple sans cesse répète, etc.

« La pièce finie, nous nous disposions à partir; mais un acteur avait fait « un petit couplet sur cet heureux événement »; il s'avança et le lut. C'était une couple d'anti-héses assez facilement rimées. Nouveaux applaudissements. Chantez-le, chantez-le, cria-t-on du parterre. L'acteur toussa, puis se mit à vieller la chose sur un air de sa composition. On bissa, et chacun retourna chez soi heureux au possible. »

De Mayence, Hase va à Trèves. Les paysans, sans être de chauds démocrates, sont plus contents de la République; mais dans tout le pays entre le Rhin et la Moselle, la crainte du soldat est extrême. Dans un des villages où il s'arrête en poursuivant sa route, il a pour hôte le maire de l'endroit, un républicain ardent, avec qui il boit « au salut de notre gouvernement, qui nous veut du bien ». L'entretien roule sur ce thème. Ah! croyez-moi, Monsieur, dit le maire, nous aimons à présent le premier consul, parce qu'il est républicain; mais s'il se veut élever au-dessus, son gouvernement sera anéanti tout à fait. — Approbation générale. Le maire avait une fille, une enfant de quatorze ans, extrêmement aimable, du nom de Madeleine. « Eh bien, Mademoiselle, lui dis-je, voulez-vous bien poignarder le consul s'il voulait se faire roi? — Ah, Monsieur, s'il avait le dessein d'anéantir notre république, de tout mon cœur.

« Je ne pus m'empêcher de l'embrasser pour cette réponse digne d'une Romaine. »

Son séjour à Verdun l'enchantait. Un chasseur du neuvième régiment le mène chez un bourgeois, un boulanger, de la maison duquel il écrit :

« Tu t'imaginerai difficilement combien un voyage en France est rendu agréable par cette liberté laissée à qui le veut de loger des étrangers. Ton accent, ton costume, toute ta personne éveilla la surprise, provoque l'intérêt, ces gens n'étant pas habitués à voir des figures étrangères. On te fait asseoir au foyer; le maître de la maison est à ta droite, la femme à ta gauche; les enfants poussent autour de toi leurs petites chaises de canne. Il faut leur parler du gouvernement de ton pays, de ce qu'on y dit des Français, du sort des émigrés, de tes coutumes. Et quels bons cœurs! Comme ce peuple est facile à gagner! Mon hôte est un catholique fervent, par conséquent un ennemi de la République, et cependant ils furent ravis, lui et sa femme, quand ils virent que j'étais au courant des événements de la guerre et des exploits de l'armée. « La Révolution nous a rendus pauvres, dit-on, mais les armées se sont bravement battues, pas pour la République, mais pour la patrie. Vivent nous demi-brigades! »

« Ce que je remarque surtout généralement en route, c'est que le paysan est aussi satisfait du nouvel ordre de choses que le bourgeois des grandes villes l'est peu. Et il ne saurait en être autrement. Le commerce est ruiné, donc plus de gros profits et plus de riches... Le paysan ne sent pas cela; il paie moins, il est délivré de la dime, de la corvée et de l'oppression de la noblesse...

« Le maître de la maison vient justement d'entrer; il m'a trouvé occupé à écrire. Je lui ai dit que j'ai promis à un ami de lui envoyer mon journal. Il quitte tout à coup la chambre et revient avec une poignée d'assignats. Vous avez promis à votre ami de lui rendre compte de tout ce qu'il y a de remarquable en France; eh bien, voici des assignats, envoyez-les lui, faites lui mon compliment, et dites lui qu'il n'y a que cet argent qui a fait le malheur de la France. — Je t'en adresse quelques-uns pour satisfaire au désir du brave homme. »

A Châlons, il veut changer une de ses pièces d'or; mais le changeur à qui il s'adresse lui fait des conditions si dures qu'il le quitte. Il entre, sous prétexte de boire un verre de vin, dans un cabaret dont la dame, « une jeune et belle femme », le tire d'embarras. Il veut partir, la maîtresse de la maison le prie de rester, et elle le fait si cordialement qu'il se laisse persuader. On cause jusqu'au moment où les enfants reviennent de l'école.

« A présent, il me faut mettre au lit ma petite fille, dit la dame. Allez, Victoire, suivez monsieur dans la chambre et entreprenez-le. Et me voilà seul avec un enfant de sept ans, bien éveillé, que je ne comprenais pas plus qu'elle ne m'entendait.

« Victoire avait un volant, qu'elle se mit à frapper avec une baguette. Je lui pris le jouet, et lui promettant de le rendre que contre un baiser. — Ah! doucement, Monsieur, répondit-elle; ce n'est pas comme cela en France que les jeunes filles baisent les garçons. Je l'embrassai bien fort. Fort bien, fort bien, Monsieur l'étranger; prenez garde à vous: je me vengerai. La vengeance suivit, en effet. Mon portefeuille était sur la table; je descends pour aller chercher mon encrier au cabaret. Je rentre; la chambre était empestée. Je l'ai brûlé, votre portefeuille, je l'ai brûlé, s'écrie Victoire. Et véritablement l'enfant du diable l'avait tenu au-dessus de la lampe et m'en avait détruit un coin. Plus une plume intacte: c'était une horrible dévastation. A présent, faisons la paix, mon ami, dit la petite fille, me voyant affecté de cette aventure; je suis la vôtre. Elle réclama un baiser pour apaiser ma colère, et la réconciliation fut faite.

« As-tu été bien sage, demanda Madame qui vint à entrer. — Ah! maman, il faut bien que j'aie été bien sage, car je me suis beaucoup ennuyée avec Monsieur et son ours (sa gibecière). — Et qu'avez-vous fait ensemble? — Monsieur m'a parlé de son pays, dit la petite personne, sans faire la moindre allusion à l'histoire du baiser.

« Le soir, le maître de la maison rentra. On soupa. La naïveté des femmes — il se trouvait avec

nous une sœur de Madame — me charma. Elles croyaient que tout devait être chez nous comme chez elles. Combien d'années avez-vous servi contre vos ennemis? me demandèrent-elles en apprenant que j'étais âgé de vingt ans. Elles ne purent revenir de leur étonnement, quand je leur dis que chez nous il n'y avait pas de conscription avant vingt ans. Ainsi, il n'y a pas une République chez vous? Je répondis que non. Mon Dieu! Comment peut-on être Allemand! On m'interrogea sur mes parents, mes sœurs. Ainsi il y a aussi des curés chez vous! s'écria Madame. On m'a dit que les luthériens ne croyaient point en Dieu. Suivit alors une petite discussion sur nos croyances et notre situation politique. Je parlai des ducs de Saxe. Mais vous appartenez donc à la République ligurienne? dit en m'interrompant le maître de la maison. Un malentendu effroyable se produisit; les bras me tombaient. On avait pris *Iena* pour *Genova*, et on s'imaginait que l'Italie appartenait en partie à l'Allemagne. Pour mieux leur faire comprendre la différence entre un *Jenenser* et un *Genueser*, je leur passai mes certificats d'inscription, que Madame, avec la curiosité propre aux Français, épela d'un bout à l'autre sans en comprendre un mot. Ces incidents me firent extraordinairement grandir dans leur estime; on ne m'appelait plus que « seigneur »; on avait bien vu, au premier abord, que j'étais d'une très bonne maison. Hélas! fallait-il entendre cela dans une République!

L'article de la *Rundschau* s'arrête à l'arrivée à Paris. M. Heine annonce qu'il publiera la suite de ses extraits dans la prochaine livraison.

CHRONIQUE.

Le comité de la Bibliographie nationale mettra incessamment sous presse les premières feuilles du catalogue des livres belges publiés de 1830 à 1880. Il fait un nouvel appel aux écrivains qui n'auraient pas encore envoyé les renseignements qui leur ont été demandés. Une circulaire, donnant toutes les explications nécessaires, sera envoyée aux personnes qui la demanderont au président de la commission de l'Exposition nationale, 25, rue du Trône, à Bruxelles (sans affranchir).

— L'expédition envoyée par les États-Unis, sous le commandement du lieutenant Schwatka, à la recherche des restes de Sir John Franklin est de retour, après une absence de deux années, et, bien qu'elle n'ait pas entièrement atteint le but de sa mission, le résultat de ses recherches a cependant une grande importance. Il y a trois ans, on avait appris, par des haleiniers, que les Esquimaux Nechelli affirmaient avoir reçu des objets provenant de compagnons de Franklin, qui, après avoir hiverné dans leur pays, y étaient tous morts. L'expédition a en effet, découvert, en explorant la Terre du Roi Guillaume et la partie adjacente du continent, des restes des deux navires *Terror* et *Erebus*, partis de Londres au mois de mai 1845, et des hommes qui les montaient. Elle a, de plus, recueilli de la bouche des indigènes des détails précis sur les souffrances enivrées par les compagnons de Franklin : des Esquimaux rapportent avoir vu des hommes blancs, les survivants de l'expédition, traînant un bateau sur la glace; ils ont ensuite retrouvé leurs squelettes sous le bateau et dans une tente et constaté (ce dernier détail est révoqué en doute) que des hommes avaient été mangés par leurs compagnons. Les livres des équipages, trouvés dans une voûte en zinc, ont été distribués aux enfants; ces précieux restes ont disparu, et une enquête minutieuse faite par le lieutenant Schwatka ne permettrait plus de douter que les journaux de l'expédition ne soient à jamais perdus.

— Les représentations du drame de la Passion ont pris fin avec le mois de septembre à Oberammergau, et le petit village est rentré dans le calme pour dix années. D'après la *Gazette d'Augsbourg*, ces repré-

sentations ont rapporté à la commune (en y comprenant les bénéfices réalisés par les habitants) plus de deux millions de mark. Le nombre des visiteurs a été d'environ 125,000.

Décès. Jules Jacquemart, graveur et aquarelliste français, mort à l'âge de 43 ans. — Jacques Offenbach, le créateur de l'opérette moderne, né à Cologne, en 1819, mort le 5 octobre à Paris, qu'il habitait depuis 1835. — William Lassell, astronome, mort à Londres le 5 octobre, à l'âge de 82 ans. — Charles Johnson, botaniste, mort le 21 septembre, à Camberwell, à l'âge de 89 ans. — Rudolf Johannes von Wagner, professeur de technologie à l'université de Wurzburg, auteur de travaux estimés relatifs principalement à la chimie industrielle, mort le 4 octobre, à l'âge de 57 ans. — Robert Wilms, chirurgien, mort à Berlin, le 24 septembre, à l'âge de 56 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 25 septembre.* — L'Académie vote l'insertion dans le Bulletin, d'un mémoire de M. Venneman, intitulé: « Contribution à l'étude morphologique des glandes sexuelles ». M. Boëns communique de nouvelles remarques sur la pratique de la vaccine. Il montre que, dans divers travaux publiés à l'étranger, on discute sérieusement les opinions qu'il a émises depuis longtemps. En outre, des statistiques officielles anglaises récentes établissent ce fait remarquable que les trois dernières épidémies de petite vérole qui ont sévi en Angleterre, ont produit une mortalité progressive de 50 et 120 p. c., tandis que la population générale augmentait seulement de 7 et 10 p. c. Or, au moment où l'épidémie variolique la plus meurtrière s'est manifestée, la vaccination obligatoire était appliquée dans ce pays, depuis plusieurs années, avec la plus grande rigueur. Ces travaux divers fournissent à M. Boëns l'occasion de montrer combien il avait raison d'attirer l'attention des praticiens sur les problèmes que soulève la grave question de la vaccine et qui sont, en ce moment, l'objet d'un examen sérieux dans plusieurs pays.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 26 août.* — Note de M. Brun sur les synonymies qu'il a adoptées dans son ouvrage: « Diatomées des Alpes et du Jura ». M. Cornet donne de nouveaux détails au sujet de l'inoculation de la pleuropneumonie exsudative. M. Fœttinger fait part de ses recherches sur les terminaisons des nerfs dans les muscles striés des insectes. M. Cornet présente des observations sur l'unité micrométrique.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 4 septembre.* — Il est donné lecture d'une note de M. Sharp intitulée: « Avis préliminaire d'une nouvelle classification de la famille des Dytiscidæ ». Renseignements sur le Blastophagus Piniperda. Note de M. de Borre sur la femelle du Rhagiosoma Madagascariense Chapuis.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Octobre. De l'institution d'un Conseil d'Etat en Belgique (A. de Kerchove). — Eveline, nouvelle, suite (J. de Coppin). — Le prince de Metternich, suite (G. Nieter). — L'histoire de la peinture en Belgique, de 1830 à 1880. — Les mariages dans l'ancienne société française (A. Richard). — La fille de l'écuyer, suite.

Ciel et Terre. 1^{er} octobre. Traité élémentaire de météorologie, par J.-C. Houzeau et A. Lancaster. — L'amas d'étoiles près de Kappa Crucis. — L'ozone (J. Vincent). — Les pierres tombées du ciel, suite. — Les propriétés physiques de l'atmosphère, trad. par A. Lancaster, suite et fin (R.-J. Mann). — Le ciel pendant le mois d'octobre (L. Nies-

ten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Bibliographie (A. Lancaster).

Précis historiques. Octobre. Allocution pontificale du 20 août 1880 sur les affaires de Belgique. — Les évêques auxiliaires dans l'ancienne Belgique (P. Claessens). — Les missionnaires du Zambèse (R.-P. H. Delpéchin). — Causerie scientifique: Le soleil, suite (J. Thirion). — Chronique. — Bibliographie. — Nécrologie.

Revue de droit international et de législation comparée. T. XII, n^o 5. Les congrès internationaux de la poste et du télégraphe. I. (de Kirchenheim). — Du développement de la législation en Suisse depuis 1872. I. (A. d'Orelli). — L'unification de la procédure en Allemagne et en Suisse. II. (Ch. Brocher). — Le conflit entre la Russie et la Chine (F. Martens). — Un projet de Société de bibliographie juridique universelle (E. Dubois). — Nécrologie. — Bibliographie.

Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique. XXXVI. 1. La légende d'Anvers (H. Wauwermans). — Reliquaire phylactère du x^e siècle (D.-A. Van Bastelaer). — Les pistolets de l'Empereur. Notice sur l'artillerie de campagne de Charles-Quint en 1554 (P. Henrard).

Journal des beaux-arts. 30 septembre. L'exposition historique de l'art belge. — Le Salon de Gand. — La Belgique, poème par M. Rodenbach. — France: Les expositions au Musée des arts décoratifs.

Revue critique d'histoire et de littérature. 27 septembre. Hunter, Statistique du Bengale. II. — Rhoden, Les terres cuites de Pompéi. — Sonnets inédits d'Olivier de Magny. — De Berluc-Pérussis, Laugier de Porchères et Arbaud de Porchères. — Variétés: Gazier, Un discours inédit de Napoléon I^{er}. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 4 octobre. Hunter, Statistique du Bengale. III. — La morale à Nicomaque, p. p. Susemihl. — Flathe, Histoire de l'école de Sainte-Afra. — Lettres inédites de Jacques Faye et de Charles Faye, p. p. Halphen. — Variétés: Gazier, Simples notes pour les futures éditions des Oraisons funèbres de Bossuet.

Revue politique et littéraire. — 2 octobre. L'enseignement secondaire à Paris en 1880, (O. Gréard). — La vraie M^{me} de La Fayette, (F. Hémon). — La dernière crise ministérielle. — Le dernier ouvrage de M. Alex. Dumas fils. — 9 octobre. Le professorat et l'administration dans les lycées, (Ch. Bigot). — La société asiatique, ses travaux pendant l'année 1879-1880 (E. Renan). — De l'origine de la musique, d'après M. Herbert Spencer, (Ch. Lévêque). — P.-E. Botta, explorateur français, (Villamus). — Le testament de Louis XIV, d'après Saint-Simon (G. de Nouvion). — Les jésuites et le Canada, d'après M. Parkmann.

Revue Scientifique. — 2 octobre. La laine, (Levasseur). — Les changements d'état non réversibles (J. Moutier). — Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Reims: Section de la navigation et du génie civil. — Académie des sciences. — 9 octobre. Une révolution dans l'industrie du fer, (M. Baclé). — Les appareils photographiques de MM. Bell et Tainter (A. Breguet). — La laine, fin (Levasseur). — L'anatomie comparée des membres et des ceintures dans la série des vertébrés (H. de Varigny). — Académie des sciences.

La Nouvelle Revue. 1^{er} octobre. L'initiative militaire (A. Le Faure). — Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois (Marc-Monnier). — Les chambres syndicales ouvrières (Em. Berr). — Le théâtre de M. Labiche (L. Lacour). — Revue du théâtre (G. Duplessis).

Revue des Deux mondes. 1^{er} octobre. Des *Provinciales* de Pascal (Ern. Havet). — Un homme d'Etat russe contemporain. I. Nicolas Milutine et l'abolition du servage (A. Leroy-Beaulieu). — Les origines de la crise irlandaise. II. (Ed. Hervé). —

P. Lanfrey. II. (C^{te} d'Haussonville). — L'épuration et l'utilisation des eaux d'égouts (E. Aubry-Vitet). — L'Allemagne nouvelle jugée par un Allemand (G. Valbert).

Revue philosophique. Octobre. Du somnambulisme provoqué (Ch. Richet). — Un idéaliste anglais au XVIII^e siècle : Arthur Collier (G. Lyon). — Le pessimisme de Leopardi (Krantz). — Le nouveau programme de philosophie (H. Marion). — Analyses et comptes rendus : L. Ferri, De la doctrine psychologique de l'association. N. Grote, Psychologie de la sensibilité. C. Henry, Recherches sur les manuscrits de Pierre de Fermat. — Revue des périodiques étrangers.

Journal des savants. Juin. Histoire de la philosophie en France (A. Franck). — Les crânes finnois (A. de Quatrefages). — L'expression musicale (Lévéque). — Le joueur de violon par Raphaël. II. (A. Gruyer).

Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques. Juillet-août. Les populations agricoles de la Picardie (H. Baudrillart). — Statistique de l'enseignement primaire (E. Levasseur). — Introduction à l'étude du droit naturel, fin (E. Beausire). — Correspondance personnelle de Choiseul et de Bernstorff (C. Dareste). — La maréchale de Villars, suite (C. Giraud). — Le parti des philosophes (F. Rocquain). — La réforme judiciaire du chancelier Maupeou (J. Flammermont). — La propriété à Sparte (Fustel de Coulanges). — Des qualités de l'esprit (P. Janet).

Revue bordelaise. 1^{er} octobre. Maurice Bouchor (G. Routsans). — Questions universitaires : les nouveaux programmes (P. Ormilly). — Notes biographiques sur A. Comie (P. Valat). — Les nouvelles de Batacci (C. Delamp).

L'Exploration. 30 septembre. Colonie de Victoria, fin (A. Salles). — La Jeannette, nouvelles diverses (d'Ahérie). — Quito. — Le tremblement de terre de Manille. — L'expédition Soleillet. — Le Hochung. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Nouvelles. — Tableau d'assemblage de la grande carte d'Afrique. — 7 octobre. Relations commerciales entre la Russie et la France (J. Poznanski). — M. G. Revoil et le docteur Crevaux (Maunoir). — Le Lunda. — Le Haut Niger. — Expédition italienne au Soudan.

Bulletin scientifique du département du Nord. Juillet. Le système grand sympathique (Dastre et Morat). — Fabrication des carbonates de potasse et de soude (Ortlieb et Muller). — Cestodes et helminthologistes (D^r Moniez). — Découverte d'une méduse d'eau douce. — Travaux de la Société géologique du Nord, 1879-1880.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Octobre. Les conteurs italiens du XIII^e siècle (Marc-Monnier). — En Islande, fin (P. Vouga). — Théologiens et philosophes musulmans, VIII^e-XI^e siècle, fin (Ed. Sayous). — La Hollande contemporaine. Amsterdam (Ed. Tallichet). — Chronique italienne; — allemande.

De Gids. Octobre. 1830-1880 (W.-H. de Beaufort). — Oorlog in het Polderland. Een bijdrage tot de kennis der verdediging van Nederland (Luit.-Kol. C.-D.-H. Schneider). — De veldtocht van Willem III in 1676. II (Prof. P.-L. Muller). — Het altaarbeeld van Saventhem. III (W.-P. Wolters). — Politiek overzicht (R. Macalester Loup). — Bibliographisch Album.

De Nederlandsche Spectator. 25 septembre. Nalezing op Spinoza (B. Auerbach en Aem. W. Wijbrauds). — De Prometheus van Aischulos van dr. Burgesdijk (W. Kloos). — Viri Neerlandici obscuri epistolæ. — 2 octobre. Letterkundig overzicht. — Viri Neerlandici obscuri epistolæ. — 9 octobre. Een Kluchtspel naar Erasmus (J.-A. Worp). — Viri Neerlandici obscuri epistolæ.

De Tijdspiegel. Octobre. Vragen des tijds (J. van

den Bergh). — Onze militaire bijeenkomsten. — Geheime geneesmiddelen. — Geschiedenis van den dag (Noorman). — De Koning Oidipoes van Sophokles (H. van Herwerden).

Deutsche Rundschau. Octobre. Die Söhne des Senators. Novelle (Theod. Storm). — A. Manzoni's heilige Hymnen (P. Heyse). — Gehirn und Seele (W. Wundt). — Joh.-Seb. Bach (L. Ehlert). — Deutsch-amerikanische Wechselbeziehungen (Fr. Kapp). — Vorläufer des russischen Nihilismus. — Eine Wanderung nach Paris (1801). — Literarische Rundschau : Schriften Daudet's in deutscher Uebersetzung. Albrecht von Haller. Literarische Notizen. Literarische Neuigkeiten.

Unsere Zeit. 10. Korfu. Eine Studie. I. (F. Gregorovius). — Der Antiquar. Novelle I-II (Em. Taubert). — Die Bismarck-Aera und die absolute Kritik (R. von Gottschall). — Die römische Kaisergeschichte im Lichte neuerer Forschung. I. (G. Mähly). — K.-F. Lessing (M. Schasler). — Die centralen Alpenbahnen I. (O. Stein). — Eine Alma Mater des Orients (R. Kleinpaul). — Zwischen Entstehen und Vergehen. Gedichte (St. Milow). — Die Kunstausstellung der berliner Akademie. — Politische Revue.

Petermann's Mittheilungen. N^o 9. Die Turkmenen (F. von Stein). — Historische Notiz zu dem Begriff "Mittelmeer" (Fr. Ratzel). — Ethnographie des Caucasus (N. von Seidlitz). — Die Forschungen von B. Capello und R. Ivens im Gebiete des Quanza und Quango. — Karten : Ethnographische Karte von Kaukasien. Provisorische Karte zur Uebersicht a. portugiesischen Expedition. — Ergänzungsheft N^o 62 : Die Bevölkerung der Erde, VI (Behm und Wagner).

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Octobre. Die kartographische Darstellung des senkrechten Gliederung der Erdoberfläche (W. Wolkenbauer). — Ethnographische Curiositäten (M. Geistbeck). — Im Lande der Ruinen (Schweiger-Lerchenfeld). — Die ältesten holländischen Seefahrten und ihre Literatur (Ph. Paulitschke). — Skandinavische Streifzüge (L. Palóczy). — Begleitworte zur Karte von Central-Afrika.

Deutsches Litteraturblatt. 1^{er} octobre. Aus der Goethe-Litteratur. — Byr, Eine geheime Depesche. — Der christliche Glaube und die menschliche Freiheit. — Poel, J.-G. Rists Lebenserinnerungen. — Scherer, Geschichte der deutschen Litteratur. — Portig, Religion und Kunst.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 2 octobre. Rabelais' Gargantua und Pantagruel. Deutsch von F.-A. Gelbcke. — Gedanken eines Gondoliers über Dante's "Göttliche Komödie." — Thomas Chatterton und William Blake. — Ungarn : Gregor Csiky, ein dramatischer Dichter. — 9 octobre. Polnische Dichter und ihre deutschen Freunde. — Dänemark : Johannes Carsten von Hauch. — Mark Twain. Ein amerikanischer Humorist. — Ein holländischer Satiriker.

Allgemeine Zeitung. 25 septembre-11 octobre. N^o 269-271-272. Thessalien und Macedonien. — 269. Kirche und Aberglaube, Schluss. Der neue Lehrplan der französischen Lyceen. — 270. Spielhagens "Quisisana". — 273-276. Steierische Skizzen. — 274. Aus dem Lande der Nibelungen. — 275. Geschichte der Katholischen Reformation. — 276-277-278. Zur Erneuerung der protestantischen Kirchenmusik. — 277. Idealistische Culturgeschichte. — 278. Baron Nothomb. — 279. Abbé G. Martigny. — 280 Heimath und Mutter Margarethens von Oesterreich, Herzogin von Parma. — 281-282. Pergamon.

Nineteenth Century. Octobre. Obstruction or "Clôture" (R. hon. Lord Sherbrooke). — The creeds — old and new. I. (Fred. Harrison). — The chase : its history and laws I. (Lord Chief Justice of England). — The unstable equilibrium of parties (E.-D.-J. Wilson). — Petty Romany (J. Lucas). —

Wapiti-running on the plains (R. hon. the Earl of Dunraven). — Diary of Liu Ta-jeu's mission to England (Translated by F.-S.-A. Bourne). — The philosophy of crayfishes (R. rev. the Lord Bishop of Carlisle). — Political fatalism (H.-D. Traill). — Demoniacal possession in India (W. Knighton). — Alexandre Dumas (Walter Herries Pollock). — The "Portsmouth Custom" (Lord Iymington).

The Contemporary Review. Octobre. The unity of nature. II. Man's place in the unity of nature (Duke of Argyll). — On the sources of history, and how they can best be utilized (J. Gairdner). — Why keep India? (Grant Allen). — Through Siberia : By way of the Amur and the Ussuri (Rev. H. Lansdell). — Theology and materialism (Hon. Justice Fry). — Mythical and mediæval swords (Lady Verney). — Recent speculations on primitive religion (J. Rae). — The origin of music (J.-F. Rowbotham). — Galileo and the roman Inquisition (Prof. Reusch). — Voters not votes : The relative strength of political parties (A. Frisby).

The Fortnightly Review. Octobre. Irish rents, improvements and Landlords (M. O'Brien). — A century of English poetry (A.-C. Swinburne). — Cattle ranches in the Far West (W.-B. Grohman). — County constituencies—a plan of reform (Rev. T. W. Fowle). — Are we englishmen? (Grant Allen). — Political economy in the United States (T.-E. Cliffe Leslie). — The tragic-comedians. Chaps. 1-4 (G. Meredith).

Dublin Review. Octobre. The writings of Mr.-T.-W. Allies. — Mr. Shadworth Hodgson on free-will (W.-G. Ward). — Western Sussex (A. Wood). — Spenser as a text book (Th. Arnold). — The truth and falsehood of M. Renan's lectures (Rev. W. E. Addis). — History of the Prussian Kulturkampf, III. (A. German Statesman). — Miracles and medical science (E. Mackey). — Belgium and the Holy See.

The Academy. 2 octobre. Blanqui's History of political economy in Europe. — Edkins; Chinese buddhism. — Hake's Maiden Ecstasy. — The standard edition of Mrs. Gatty's Parables from nature. — Eyton's Domesday studies. — Vernon Lee's Studies in the eighteenth century in Italy. — The meeting of the library association. — Archæological discoveries in Lombardy and Venice. — The Kasiká. II. — Ruskin's Notes on Samuel Prout and William Hunst. — 9 octobre. Renan's Hibbert Lectures. — McCarthy's History of our own times. — Longfellow's Ultima Thule. — Jean's Life and letters of Cicero. — Messer's British wild flowers by natural analysis. — Vuller's Edition of Firdusi's "Liber Regum". — Stevenson's House architecture. — Recent archæological publications.

Nature. 23 septembre. The photophone. — The geology of London. — Prof. A. Gray's Botanical text-book. — Evolution and female education. — The Yang-Tse, the Yellow River, and the Pei-Ho. — Physics without apparatus. VI. — General Pitt Rivers' (Lane Fox) anthropological collection. — Action of phosphorescent light on selenium. — Agricultural chemistry. II. — Improved heliograph or sun signal. — Selenium and the photophone. — 30 septembre. — Landslips. — Arctic news. — Rodd's Birds of Cornwall. — Deep-sea sounding and dredging. — General Pitt Rivers' anthropological collection. II. — The Mason College Birmingham. — The proposed Lick Observatory. — The United States weather maps. — On the present state of spectrum analysis — Agricultural chemistry. III. — The German Association. — 7 octobre. The place of science in education. — Chemistry of the carbon compounds. — A new kind of electric repulsion. — Physics without apparatus. VII. — The Jamaica hurricane and the botanical gardens. — Science and culture. — On a septum permeable to water, and impermeable to air. — On the classification of birds. — The green colour of oysters. — Modern entomology.

Proceedings of the royal geographical Society. Octobre. Notes on Russian Lapland (G. T. Temple). — Notes on New Guinea and its inhabitants (W. G. Lawes). — A journey from Kagai to Tabora and back (C. T. Wilson). — Shorawak valley and the Toba plateau, Afghanistan (W. M. Campbell). — Maps: From Indus to Candahar. Russian Lapland.

The Nation (New-York). 16 septembre. English journalism. V. — The Archæological Society of Athens. — 23 septembre. The sequel to « Caliban ».

International Review. Octobre. Emile Augier (J. Brander Matthews). — John Cotton in Church and State (G. E. Ellis). — The story of the Poncas (M. LeB. Goddard). — The census: its methods and aims (C. D. Wright). — A bird's eye view of our railroad system (G. Bradford). — The philosophy of the presidential election (C. Mills). — The political situation in France (A. Talandier). — James A. Garfield (Ch. E. Fitch). — The concord school of philosophy (G. H. Ward). — Contemporary literature.

Rivista europea. 1^{er} octobre. I drammi romani di Guglielmo Shakespeare (E. Carlandi). — Ciro Menotti e la rivoluzione dell'anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — Dell'amica chiesa dei Cistercensi, Firenze (Prof. Medici). — Un nunzio straordinario alla Corte di Francia (A. Bazzoni). — Le colonie e l'avvenire dell'Italia (U. Silvagni). — Rassegna letteraria e bibliografica: Inghilterra. Germania. Italia. — Rassegna delle scienze economiche e sociali (G. Salvioli).

Nuova Antologia. 1^{er} octobre. La leggenda dell'Ebreo errante (A. d'Ancona). — Lodovico Ricci, o la beneficenza pubblica nel secolo scorso (A. Setti). — Archeologia preistorica. I sette comuni del Vicentino (Fr. Molon). — La scuola popolare in Italia, fine (G. Buonazia). — Una città catalana in Sardegna (F. d'Arcais). — Il dazio consumo. — Memorie storiche sulle maioliche di Faenza. — La mitologia comparata.

Rassegna settimanale. 19 settembre. Arie e Cinesi. — Ipnatismo. — Economia pubblica. — 26 settembre. Il secondo Congresso giuridico italiano. — Antonio Panizzi ed i suoi corrispondenti italiani. — La pittura militare all'esposizione di Torino. — 3 ottobre. Il varo dell'Italia. — L'autore del « Pataffio » secondo C. Nisard. — Un irredento del secolo decimosettimo. — I manoscritti di A. Tassoni. — Di alcuni scritti economici circa lo Stato pontificio nella prima metà del secolo XIX. — Bibliografia: S. Ferrari. A proposito di Olimpo di Sassoferrato. Comba, Valdo ed i Valdesi avanti la Riforma. U. A. Amico, S. Bagolini; Matteo Donia e Leonardo Orlandini, umanisti del secolo XVI. C. Boito, Architettura del medio evo in Italia.

Gli Studi in Italia. Août. Studi storici sul regno di S. Pio V (De Brognoli). — Riforma nello studio delle scienze naturali (T. Armellini). — Gli interessi di Civitavecchia nel bonificamento dell'Agro Romano (S. Aubert). — El fio del re de la Danimarca (F. Sabatini). — Tuscolo e la Badia Sublacense (D. Seghetti). — Epifanio ed Ennodio e i loro tempi (P. Talini). — G.-B. Pergolesi (C. Aureli). — Il pontificato di Giovanni VIII.

Revista de España. 28 septembre. Los cinco primeros emperadores de Roma (N.-F. Cuesta). — La industria del Cantabrio (J. Navarrete). — La enseñanza obligatoria (A. Calderon). — La ley providencial del progreso (F. Javier de Moya). — Reformas procesales (M. M. Valdés). — La convencion europea y Marruecos (V. Garcia Rivera).

Revista contemporánea. 30 septembre. La riqueza forestal de los Estados Unidos (J. Jordana y Morera). — El crítico Duende (D. Chaulié). — Polystoria (V. Tinajero Martinez). — Guia de la villa y Archivo de Simancas, continuacion (Fr. Diaz Sanchez). — E.-A. de Nebrija, continuacion (H. Suaña Castellet).

Is'ore et Chroniques de Flandres, d'après les textes des divers manuscrits, par M. le baron Kerwyn de Lettenhove. T. II Collection de chroniques belges inédites. Bruxelles, Hayez, in-4^o.

Laurent, F. Le droit civil international. T. III. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 9 fr.

Amort der Jüngere. Biblische und profane Wunderthäter. (Deutsche Zeit- u. Streit-Fragen, 139-140). Berlin, Habel.

Catalogus librorum officinae Elsevirianae. (1638). Hrg. v. C.-F. v. Walther. Leipzig, Weigel. 4 M.

Encyclopädie der neueren Geschichte. In Verbindung mit namhaften Historikern hrg. v. Wilh. Herbst. 1. u. 2. Lfg. Gotha, Perthes. 1 M. la livr. (L'ouvr. aura 20 livr.)

Forneron, H. Histoire de Philippe II. Paris, Plon, 2 vol. 15 fr.

Fortschritte (Die) der Botanik (Kryptogamen). Leipzig, Mayer. 2 M. 20 Pf.

Frank, A.-B. Die Krankheiten der Pflanzen. 1. Hälfte. Breslau, Trewendt. 10 M.

Fustel de Coulanges. Etude sur la propriété à Sparte. Paris, Thorin. 3 fr.

Gambetta, Léon. Discours complets. T. I. Paris, Charpentier. 7 fr. 50.

Gantier, V. Das heutige Belgien (Zeit- und Streitfragen, n^o 141). Berlin, Habel. 80 Pf.

Guyot, Yves. Etudes sur les doctrines sociales du christianisme. Paris, Marpon. 3 fr. 50.

Hartmann, E. v. Zur Geschichte und Begründung des Pessimismus. Berlin, Duncker. 3 M.

Hauréau, D. Histoire de la philosophie scolastique. T. II et dernier. Paris, Durand. 8 fr.

Klaczko, Julian. Causeries florentines. Paris, Plon. 3 fr. 50.

Lawrence, W. Beach. Etudes sur la juridiction consulaire et sur l'extradition (Commentaire sur Wheaton, t. IV). Leipzig, Brockhaus. 7 M. 50 Pf.

Legouvé, E. Nos filles et nos fils, scènes et études de famille. Paris, Hetzel. 7 fr.

Litré, E. De l'établissement d'une troisième république. Paris, Germer Baillière. 9 fr.

Lyschinska, Mary J. The Kindergarten principle; its education value and chief applications. London, Isbister.

Montel, L. et L. Lambert. Chants populaires du Languedoc. Paris, Maisonneuve. 10 fr.

Müller, L. Q. Horatius Flaccus. Eine literarhistorische Biographie. Leipzig, Teubner. 2 M. 40 Pf.

Oetken, Fr. Ueber die Schulen in den Vereinigten Staaten von Nordamerika. Oldenburg, Schulze. 60 Pf.

Pologne (La) et les Habsbourg. Paris, Plon. 2 fr.

Portfeuille (De), Letterkundig Weekblad. Arnhem.

Pougin, Arthur. Supplément et complément à la Biographie universelle des musiciens de F.-J. Fétis. T.-II. Paris, Firmin-Didot. 8 fr.

Pulgher, D. Les anciennes églises byzantines de Constantinople. Wien, Lehmann. 64 M.

Raab, Fritz. Leonardo da Vinci als Naturforscher (Sammlung gemeinverständlicher wiss. Vorträge, n^o 350). Berlin, Habel.

Rayet, O. Monuments de l'art antique. 1^{re} livr. Paris, Maisonneuve. 25 fr.

Recueil (Nouveau) de farces françaises des xv^e et xv^e siècles, publié par E. Picot et C. Nyrop. Paris, Morgand et Fatout 6 fr.

Reiter, Mor. Die Orgel unserer Zeit. 1 Lfg. Berlin, Peiser. 3 M. (Aura 10-12 livr. avec planches).

Renan, Ernest. L'eau de Jouvence. Paris, Calmann-Lévy. 3 fr.

Rivista (La nuova) internazionale, periodico di lettere, scienze ed arti. Agosto. — Settembre. Firenze, Favi.

Sarauw, C. von. Die Feldzüge Karls XII. Leipzig, Schlicke. 14 M.

Scheibler. Die anonymen Meister und Werke der Kölner Malerschule von 1460-1500. Bonn, Hanstein 1 M. 50 Pf.

Schrader, E. Assyrisches Syllabar. Berlin, Dümmler. 2 M.

Schulte, J.-F.-v. Die Geschichte der Quellen und Literatur des canonischen Rechts. 3 Bd. 1-3 Thl. Stuttgart, Enke. 38 M. 20 Pf.

Soltau, W. Ueber Entstehung und Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen. Berlin, Weidmann. 16 M.

Stilling, G. Ueber das Sehen der Farbenblinden. Kassel, Fischer. 12 M.

Teste, Louis. Léon XIII et le Vatican. Paris, Forestier. 3 fr. 50.

Unflad, L. Die Shakespeare-Literatur in Deutschland. 1762-1879. München, Unflad. 3 M.

Verhandlungen der XI. allgemeinen Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie. Berlin, Stuhr.

Vigoni, P. Abissinia, Giornale di un viaggio. Milano, Hoepli. 3 fr.

Vischer. Goethe's Faust. Neue Beiträge zur Kritik des Gedichts. Stuttgart, Bonz. 5 M.

Vollgraf, J.-C. Greek writers of Roman history. Leipzig, Harrassowitz. 2 M. 50 Pf.

Wells, Ch. A practical grammar of the Turkish language. London, Quaritch. 15 s.

Westphal, R. Allgemeine Theorie der musikalischen Rhythmik seit G. S. Bach. Leipzig, Breitkopf. 10 M.

Ziller, T. Allgemeine philosophische Ethik. Langensalza, Beyer. 10 M.

Zola, Emile. Le roman expérimental. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

GUSTAVE MAYOLEZ

LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 13

Guide du Botaniste en Belgique, par FR. CRÉPIN. 5 francs.

Le Libéralisme et les Idées religieuses, par PAUL VOITURON. 4 francs.

Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation, par G. TIBERGHEN. Troisième édition. 5 francs.

Éléments de Morale universelle à l'usage des écoles laïques, par G. TIBERGHEN. 1 fr. 50 c.

Claude Chansonnette, jurisconsulte messin et ses lettres inédites, par ALPH. RIVIER. 4 francs.

Traité élémentaire des Successions à cause de mort en droit romain, par ALPH. RIVIER. 10 francs.

Collection des Discours d'Ouverture des années académiques 1868 à 1878 de l'Université de Bruxelles.

Traité élémentaire de Chimie générale et descriptive, par P. DE WILDE. Deuxième édition. 2 volumes. 10 francs.

Manuel de la Flore de Belgique, par FR. CRÉPIN. Troisième édition. 6 francs.

Brux. — Imp. de l'Économie financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 21 - 1^{er} NOVEMBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — *Indische Streifen*, par A. Weber (A. Barth). — La typographie musicale dans les Pays-Bas, par A. Goovaerts (Ch. Ruelens). — Voltaire à Bruxelles. — Histoire du costume, par J. von Falke. — Correspondance de Rome : Publications littéraires italiennes (G. Lacour-Gayet). — Correspondance littéraire de Paris. — Bulletin. — Lettres d'Espagne. III. Ségovie (Ad. de Ceuleneer). — L'enseignement supérieur en Belgique. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Albrecht Weber : *Indische Streifen*. Dritter Band. Leipzig, Brockhaus. 1879.

Le deuxième volume des *Indische Streifen* s'arrêtait au milieu de 1869. Le troisième va jusqu'au commencement de 1879. Il continue donc, pour une nouvelle période décennale, la collection des comptes rendus critiques consacrés par M. A. Weber aux travaux de philologie sanscrite, et ce n'est certainement pas exagérer que de dire qu'on y trouve le tableau à peu près complet des études indiennes pendant les dix dernières années. Nul autre indianiste, croyons-nous, n'aurait à produire, pour une même période, un égal nombre et une égale variété d'articles détachés, ayant tous, jusqu'aux moindres, une valeur d'érudition, et il n'est pas nécessaire de se rappeler les autres travaux de plus longue haleine de l'auteur, ses contributions aux mémoires et aux comptes rendus de l'Académie de Berlin et aux *Indische Studien*, ses études sur Hâla etc., etc., pour admirer cette rare puissance de travail et, en quelque sorte, ce don d'ubiquité, qui lui permet de faire face sur tous les points de ce très vaste domaine. Les 140 ouvrages passés en revue dans les 129 articles du volume, appartiennent, en effet, à toutes les branches des études indiennes : histoire littéraire, bibliographie, périodiques (16 numéros); histoire et géographie (21 numéros); religion, mythologie, culte (11 numéros); Bouddhisme (11 numéros); grammaires et lexiques d'auteurs européens (2 numéros); littérature védique (19 numéros); poésie épique et Purâna (3 numéros); Kāvya et poésie lyrique, gnomique, dramatique (14 numéros); grammaire, métrique, musique (7 numéros); philosophie (4 numéros); astronomie, géométrie, médecine (4 numéros); droit (6 numéros); pâli, prâkrit et dialectes modernes (18 numéros); langues du Dékhan (4 numéros). Dans cette riche collection figurent à peu près tous les travaux marquants sur l'Inde, ses langues, ses religions, ses monuments, son histoire, publiés de 1869-1879, en Europe et au dehors. Plusieurs de ces ouvrages échappent par leur côté technique, parfois très spécial, à la compétence du critique. Mais, pour ce qui concerne la philologie proprement dite et l'archéologie générale, ils ont été tous, sans aucune exception, étudiés et appréciés avec soin. Aux comptes rendus parus dans le *Lite-*

rarisches Central-Blatt de Leipzig, sont venus, à partir de 1876, se joindre des articles plus développés publiés dans la *Jenaer Literatur-Zeitung*, parmi lesquels on remarquera surtout les analyses et discussions très détaillées et très substantielles de l'*Aindra School* de M. Burnell, du *Buddha* de M. Senart, des *Sept Suttas Pâlis* de M. Grimblot, de la *Philosophie des Upanishads* de M. Regnaud. D'autres, tels que l'article sur le *Dictionnaire Pâli* de M. Childers et le dépouillement du *Pandit* et de la *Bibliotheca Indica*, sont empruntés à la *Zeitschrift* de la Société orientale allemande, et constituent de véritables monographies toutes pleines de précieux renseignements. Sur tous les points qu'il aborde, M. Weber sème sans compter les remarques, les corrections, les indications supplémentaires, qu'il tire sans effort de l'impénétrable fonds de ses lectures, et parfois il se fait le collaborateur de l'auteur analysé, avec une libéralité qu'on ne trouve pas toujours chez la critique savante. La forme littéraire pourra paraître en somme un peu négligée. Mais, à chaque article, on sent qu'il a été écrit sous l'impression toute fraîche de la lecture, et il en résulte une saveur qui vaut bien des raffinements de style. La critique est vive et franche et, à bien peu d'exceptions près, cordiale. Peut-être même y a-t-il par-ci par-là un léger excès dans la bienveillance. Celle de M. Weber est un peu uniforme, et la valeur relative des diverses publications qu'il analyse, ne ressort pas toujours suffisamment. C'est là un défaut en quelque sorte inhérent à tout recueil de ce genre, dont les différentes parties ont été écrites indépendamment les unes des autres. Mais il nous a paru particulièrement sensible en parcourant celui-ci. On voit bien que les travaux les plus critiqués sont, en somme, les plus importants, tandis que telle publication expédiée avec un « höchst dankeswerth », ne dépasse probablement pas la médiocrité. Toutefois, quelques indications plus précises, qui auraient mieux mis chaque chose en sa vraie place, auraient été les bien venues. Les articles sont rangés par ordre chronologique. Une table des matières et un index très complet qui embrasse l'ensemble des 3 volumes (les 4 pages d'additions et de rectifications placées à la fin s'étendent également aux 2 volumes précédents), facilitent l'usage de cette excellente publication. La correction, comme dans tout ce que publie M. Weber, est exemplaire.

A. BARTH.

Histoire et Bibliographie de la typographie musicale dans les Pays-Bas, par Alphonse Goovaerts, bibliothécaire adjoint de la ville d'Anvers, etc. Ouvrage couronné par l'Académie royale. Anvers (Bruxelles, Hayez), 1880, in-8^o, 608 pp.

Nous sommes un peu en retard pour signaler cette importante publication. Ce n'est pas qu'elle ait besoin d'être recommandée ou de recevoir un supplément d'éloges : après le rapport de M. le chevalier L. de Burbure à l'Académie et le prix qu'obtint l'ouvrage au concours ouvert par la savante assemblée, on serait mal venu à essayer de nouvelles formules

laudatives. L'auteur a déjà fait ses preuves en bibliographie : on peut donc être assuré que, tant sous le rapport des recherches que sous celui de l'exacritude, le livre couronné ne laisse rien à désirer. Il contient la nomenclature et la description de 1415 impressions musicales ayant vu le jour dans les Pays-Bas, depuis 1539 jusqu'en 1841. Ce chiffre a son éloquence, car il ne s'agit, bien entendu, que d'ouvrages musicaux imprimés typographiquement, en caractères mobiles. Ajoutons que près du tiers — et certainement le plus important — a paru dans le cours du xvi^e siècle.

Il ressort pour nous de l'inspection de cet ouvrage que notre pays a été une véritable officine musicale. Il ne se contentait pas de fournir à l'Europe toute une phalange de compositeurs *di primo cartello*, il y répandait encore, concurremment avec Venise et Nuremberg, les innombrables inspirations des maîtres du luth et du chant. Doués d'un grand fonds d'éclectisme, nos typographes faisaient connaître dans le Nord les œuvres des musiciens d'Italie et se faisaient les éditeurs de ce qui se produisait dans les Pays-Bas. Il n'est pas un nom connu dans le monde musical qui ne se trouve dans les volumes publiés par nos Susato, nos Phalèse, nos Plantin.

Ces typographes étaient, avant tout, des commerçants, sans doute, et ce n'est pas pour l'amour de l'art qu'ils mettaient au jour ces charmants recueils qui avaient une vogue immense à l'époque de leur apparition et que l'on se dispute aujourd'hui à coups de billets de banque. Mais il fallait que le sentiment national se portât puissamment vers cette manifestation de l'esprit humain, pour qu'au milieu de l'époque la plus terrible, la plus émouvante de notre histoire, l'attention pût encore être attirée par des œuvres musicales.

A ce point de vue, le travail de M. Goovaerts devient un document philosophique. Qui pourrait croire, par exemple, qu'en l'année 1566, l'année sanglante, les imprimeurs d'Anvers et de Louvain éditèrent quatre recueils d'œuvres d'Orlando de Lassus et que, dans les années suivantes, tandis que les échafauds se dressaient sur nos places, que la guerre civile ravageait nos provinces, que l'étranger brûlait nos villes, il y avait en même temps une production effrénée de chansons, de motets, de madrigaux, dans nos officines musicales? Tout cela se jouait et se chantait partout! Tout cela se publiait à grand nombre et se vendait!

Il fallait que la vitalité du pays fût grande, que le fonds des richesses acquises, d'instruction et de bien-être fussent encore bien considérables, pour qu'au milieu des douleurs et des désastres, la culture de la musique et des autres manifestations de l'art n'ait pas subi d'arrêt.

Il est vrai que cette puissante impulsion se ralentit d'année en année. « Les livres de musique, disait van Hulthem, étaient dans le xvi^e et au commencement du xvii^e siècle presque tous imprimés à Anvers, Louvain et Venise; » mais, ajoute avec raison M. Goovaerts, il n'en fut plus de même dans la seconde moitié du

xvii^e siècle. Et la diminution ne porte pas seulement sur la quantité, c'est surtout la qualité qui se perd à vue d'œil.

L'ouvrage de M. Goovaerts se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur résume l'histoire de la typographie musicale dans les Pays-Bas : nomenclature des divers ateliers, renseignements sur ceux qui les ont fondés et dirigés, etc., accompagnant le récit de curieux documents extraits des archives; dans la seconde, il donne la bibliographie proprement dite. Les deux parties sont traitées avec le même soin, la même érudition.

Les nombreux visiteurs de notre Exposition nationale ont pu voir, dans la section des industries d'art antérieures au xix^e siècle, le riche compartiment consacré à la musique et aux publications musicales. En y admirant les beaux spécimens typographiques provenant de nos anciennes officines, plus d'un bibliophile a été saisi d'étonnement, et pour ceux-là mêmes qui font un peu profession de connaître et de manier des livres, cet admirable assemblage a été une révélation. Avant le livre de M. Goovaerts et avant la réunion de la classe D, formée par les soins du chevalier van Eleweyk à l'Exposition, nous pouvons dire qu'on ne se doutait pas de la part immense que notre petit pays a prise dans le développement de l'art musical.

CHARLES RUELENS.

Voltaire à Bruxelles. Souvenirs divers.
1713-1744, par L. G. Bruxelles, 1880, in-8^o,
50 pages.

« Voltaire occupe dans le monde des lettres une place si éminente, c'est un génie si universel, un homme si extraordinaire, que l'on recherche tout naturellement avec une sorte d'avidité tout ce qui touche à sa vie et à ses œuvres. » L'auteur du petit ouvrage a raison : tout nous intéresse dans cet homme, dans cette puissance qui s'appelle Voltaire, et ses contemporains, comme les nôtres, ont si bien recherché les moindres détails de sa longue existence qu'il semblerait qu'il n'y a plus rien à en connaître.

Et cependant les révélations ne cessent point. Ainsi, les divers séjours de Voltaire à Bruxelles ont été le sujet de plusieurs articles et d'investigations curieuses. Dans son très intéressant ouvrage : *Voltaire en exil. Sa vie et son œuvre en France et à l'étranger* (Bruxelles, 1878), M. B. Gastineau avait déjà fait l'histoire des six ou sept voyages et stations que fit à Bruxelles, en Brabant, soit comme fugitif, soit comme « ami » de la divine Emilie, l'écrivain qui remuait déjà tout son siècle. La volumineuse correspondance de Voltaire, les articles de M. de Reiffenberg, quelques documents extraits du Dépôt des Archives du Royaume, ont été pour M. Gastineau les principales sources d'information. Mais après lui, il y avait encore à glaner, et M. G. le pouvait faire mieux que personne, lui qui a exhumé déjà de cette immense nécropole des Archives tant de renseignements curieux.

Voltaire était un jour venu à Bruxelles pour terminer un procès, il s'en attira un lui-même. Et quel procès ! « Il avait employé comme copiste un Parisien, nommé Richard-Hyacinthe Fournier, fixé à Bruxelles. Fournier prétendait qu'il avait été engagé le 20 avril 1740, à raison de trois pistoles par mois, soit trois escalins par jour, ce qui, jusqu'au 20 janvier 1741, faisait une somme de 283 florins; sur cette somme il avait reçu 99 florins. »

Voltaire refusa de payer et fut cité par Fournier devant le tribunal de l'échevin. Un procès en règle s'ensuivit : commencé le 19 janvier 1741, il demanda 42 séances du tribunal et n'était pas terminé au 14 juin. Comme celui de

la Marquise, il est probable qu'il se termina par une transaction.

Dans les fardes de cette action judiciaire, M. G. a trouvé une *duplique par M. de Voltaire, ajourné, contre Richard-Hyacinthe Fournier, demandeur*, qui est un modèle achevé de la procédure du temps et que M. Chicanneau n'eût pas désavouée. Cette pièce est due sans doute au défenseur de Voltaire, M^e Magauran ou à son procureur, Jean-Ferdinand Hody; mais, comme dit M. G., et nous sommes d'accord avec lui, il est probable que le grand écrivain aura lu et corrigé ce mémoire, avant de le soumettre à ses juges. En effet, plus d'un passage de ce factum trahit une griffe exotique et des façons de parler qui ne devaient pas être d'usage chez les hommes de loi à Bruxelles au milieu du xviii^e siècle. Cela ne se résume pas, il faut le lire et le savourer.

M. L. G. termine son intéressant opuscule par une « Ode à S. M. le roi de Prusse sur la guerre présente, par M. de Voltaire. 1758, » pièce qui se trouvait dans la correspondance du comte de Cobenzl. « Reste à savoir, dit M. G., si ces vers sont dignes du génie poétique de celui auquel on les attribue. » Pour nous, il n'y a pas d'hésitation possible : ces vers, qui sont cousins germains de ceux de l'*Ode sur la prise de Namur*, due à Boileau, ne sont pas dignes de Voltaire.

En somme, la très intéressante publication de M. L. G. est un document nouveau dans l'histoire de la haute existence du philosophe de Ferney, et il ne passera pas inaperçu M. Nicolardot, s'il existe encore, en fera ses délices.

C. R.

Costümgeschichte der Culturvölker, von Jakob von Falke. Stuttgart, W. Spemann, 1880, grand in-8^o.

Si l'on en juge par le nombre toujours croissant de publications consacrées exclusivement à l'histoire du costume, peu de sujets ont offert un attrait plus considérable aux investigateurs que la recherche des transformations du vêtement aux diverses époques. Rien de plus explicable en somme. Plus on pénétrera dans l'histoire des peuples, et plus impérieusement aussi s'imposera l'obligation de les présenter à nos regards avec leur physionomie véritable. Il est de moins en moins permis, à cet égard, de procéder par induction; toute nouvelle découverte dans le domaine de l'archéologie vient affaiblir la valeur des études précédentes. Il faudrait désespérer, d'autre part, de voir s'épuiser la controverse sur certains points mal définis, sans l'aide des documents graphiques sérieusement examinés. L'histoire du costume n'est donc pas un sujet frivole d'études. En apparence, peu importe le plus ou moins de longueur d'une chaussure, l'écourttement ou l'ampleur d'un habit; il n'y a pas cependant de fil conducteur plus infailible pour la fixation de l'époque de certains monuments de l'art, et ces détails, rapprochés des modifications de l'écriture, aideront à préciser la date des monuments littéraires.

C'est à un point de vue très sérieux qu'est reprise la nouvelle publication de M. von Falke, un érudit que ses livres antérieurs ont fait populaire en Allemagne. L'auteur, qui vient de mener à bonne fin son grand ouvrage *Hellas und Rom*, avait présumé, il y a bien des années déjà, à son œuvre actuelle, par un livre remarquable, puisé principalement aux sources du musée germanique, *Kunst und Leben der Vorzeit*, éditée en collaboration avec M. von Eye, alors directeur du Musée de Nuremberg. Une autre étude intitulée *die Kunst im Hause*, plus récemment publiée, a été traduite en français et en anglais. C'est, en quelque sorte, sur ce fond premier qu'il a entrepris de construire le travail actuel avec le concours d'une des grandes maisons de

librairie de Stuttgart, la maison Spemann. La partie déjà publiée comprend l'étude du costume chez les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains. L'auteur s'applique visiblement à écarter les détails qui, en réalité, ne modifient pas le costume dans son principe essentiel aux époques passées en revue. Toutefois, il tient largement compte des plus récentes découvertes de Schliemann, de Cesnola, comme des productions typiques exhumées à Tanagra et qui ont dans l'espèce ce prix inestimable qu'elles donnent, à la fois, la forme et la couleur du vêtement. Il est incontestable que l'antiquité telle qu'on la comprenait il y a un demi-siècle commence à paraître très fantaisiste depuis la possession de ces précieux matériaux, et que l'enseignement de nos écoles, basé encore tout entier sur les études de Montfaucon, de Bardou Dandré et de Lens, en arrive, par comparaison, à ce point où en était le costume du théâtre avant la révolution entreprise par Lekain et accomplie par Talma. Nous attendons avec curiosité les études de l'auteur sur le costume des peuples qualifiés barbares par les Latins. Il y a dans ce domaine, plus que dans tout autre peut-être, une série de découvertes d'importance capitale que Quicherat a été, pensons-nous, le premier à utiliser pour son *Histoire du Costume en France*. Indépendamment de la valeur de l'écrivain, les débuts du livre de M. Falke font bien augurer de la suite de l'ouvrage. Il y a dans le texte un bon nombre de planches exécutées avec soin et qui ont le mérite d'être inédites. Un certain nombre eussent gagné à être complétées par l'indication des couleurs, là surtout où le vêtement se compose de pièces distinctes; les procédés d'exécution de ce genre de travaux sont aujourd'hui trop simplifiés pour qu'une abstention, à cet égard, soit justifiable lorsqu'il s'agit de types dont les originaux, précisément, sont coloriés. II.

PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ITALIENNES.

Rome.

Cesare Rosa, *Della vita e delle opere di Giacomo Leopardi, cenni biografici e critici*. Ancône. — Ranieri, *Sette anni di sodalizio con Giacomo Leopardi*. Naples. — Z. Volta, *Appressamento della morte, cantica inedita di Giacomo Leopardi*. Milan. — Maria Embden Heine (Principessa della Rocca), *Ricordi della vita intima di Enrico Heine*. Florence. — A. D. Ferrero, *Lettere inedite di Madama di Lafayette e sue relazioni colla corte di Torino* (dans les *Curiosità e Ricerche di Storia Subalpina, pubblicate da una società di studiosi di patrie memorie*, 15^e livraison). Turin. — G. Massari, *Il generale Alphonso La Marmora, ricordi biografici*. Florence. — Giac. Zanella, *Vita di Andrea Palladio*. Milan. — P. G. Molmenti : *La storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della repubblica*. Turin. — Alessandro D'Ancona : *Studi di critica e Storia letteraria*. Bologne.

Plus que jamais, les grands ennuyés, les grands désespérés, les grands malades, tous ceux qui ont souffert et qui sont morts de cette maladie aux formes multiples, aux accès irréguliers, aux effets terribles, qu'on appelle le mal du siècle, sont les favoris de la mode littéraire. En France, un ouvrage vient tout récemment de paraître (1), où l'on a étudié le mal dans ses causes, avec l'excellente intention de pouvoir en indiquer le remède. Ici, ceux qui étudient le mal du siècle en sont peut-être plus encore des admirateurs que des médecins. Les

(1) Voir la correspondance littéraire de Paris dans l'*Athenæum belge* du 1^{er} octobre, et la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre.

Italiens ont l'avantage d'avoir dans Giacomo Leopardi le plus grand peut-être des ennuyés de notre siècle, en tous cas le premier en date; il se trouve aussi que cet immortel désespéré a été un grand patriote, non qu'il ait eu à combattre sur les champs de bataille, ou à expier, comme tant d'autres, quelques paroles trop fières ou quelques actions trop libres par de longs mois de *carcere duro*; mais le philosophe qui a écrit ces paroles: « l'ennui est en quelque manière le plus sublime des sentiments humains », est aussi le poète qui a composé la pièce patriotique qui a pour titre: *A l'Italie!* Les Italiens qui, pendant de longues années, n'ont pu dire à haute voix ce qu'ils pensaient de leurs grands hommes, prennent à présent leur revanche de ce silence; chacun a son mot à dire sur Leopardi, et, tandis qu'on le traduit en France, on cherche encore ici du nouveau sur sa vie et sur ses œuvres. M. Cesare Rosa vient de faire imprimer à Ancône un essai biographique et littéraire sur l'illustre poète de Recanati. D'après les promesses de l'auteur de nous donner la clef de certains mystères qui planent encore sur l'existence de Leopardi, dut-il au besoin blesser des opinions reçues, on serait en droit d'être sévère envers lui, de trouver que le Leopardi qu'il nous offre n'était pas si inconnu qu'il semble le croire, que parfois son récit n'est plus qu'un résumé chronologique, comme le tableau historique et géographique que l'auteur a mis en tête de son ouvrage, rappelle un peu trop par sa sécheresse et par ses divisions numérotées les manuels de baccalauréats; on pourrait dire aussi que la publication de deux petites pièces inédites, composées par Leopardi à l'âge de neuf ans en l'honneur de son père, n'est que d'un très médiocre intérêt. Mais, d'autre part, il faut songer que l'auteur a aussi voulu présenter à la jeunesse studieuse les résultats certains qui se trouvent éparpillés de tous côtés, et l'on deviendra plus indulgent pour ce livre qui pourra être en effet un aide-mémoire utile. M. Rosa aime Leopardi comme on aime un grand poète, et comme un enfant des Marches aime le plus illustre de ses compatriotes. Pour lui, Leopardi n'est pas suffisamment honoré par toutes les publications qu'il inspire; il voudrait que l'Italie lui élevât un de ces beaux monuments de marbre, dont elle n'est pas avare pour ses grands hommes; nous ne partagerons pas ce désir: il nous semble qu'un somptueux cénotaphe irait moins bien au poète qui a écrit les *Ricordanze* et la *Ginestra*, « ce dernier cri de l'âme, où il a comme réuni toutes les souffrances de sa vie », que la simple pierre avec la modeste inscription que l'on voit en sortant du tunnel de Piedigrotta, à droite de la route de Naples à Pouzzoles.

C'est là que Leopardi mourut en 1837, entre les bras du plus dévoué des amis, M. Ranieri. Cet ami qui a été, on peut le dire, son garde-malade pendant sept ans, qui a su, pendant sept ans, à force de soins et d'attentions, prolonger l'existence à ce pauvre corps malade, rendre parfois un peu de gaieté et d'espérance à cet esprit si triste, à cette âme désenchantée, vient de publier, sous le titre de *Sept ans de vie intime avec Leopardi*, le journal des dernières années du poète. On y apprendra bien des choses sur l'homme, et pas toujours à son honneur; on saura qu'il avait un caractère désagréable, qu'il était un malade difficile; on saura encore qu'il prit tels ou tels médicaments; mais je crois qu'on n'apprendra rien de nouveau sur le poète. Ces détails intimes, dont une certaine critique semble se montrer si friande aujourd'hui, sont souvent longs à lire; et, vraiment, nous n'oserions en conseiller la lecture à ceux qui pensent que pour comprendre et pour aimer Leopardi, il est inutile de connaître les moindres particularités de son agonie douloureuse et jusqu'aux ordonnances de ses médecins.

Les vrais amis du poète seront bien plus contents de la publication due à M. Volta. Cet heureux éditeur a eu la bonne fortune de mettre la main sur une œuvre inédite de Leopardi; et cette fois, c'est de l'inédit qui mérite les honneurs de l'impression et la préface, pleine de science et d'intérêt, de son éditeur. On avait bien trouvé dans la correspondance de Leopardi, à l'année 1817, l'indication d'une *cantica* composée à cette époque et dont la mort était le sujet; puis toute trace se perdait de cette œuvre de jeunesse: on l'avait en vain cherchée dans tous les papiers du poète. C'est dans un grenier, au milieu des papiers de son oncle, l'illustre physicien, que M. Volta a eu la joie de retrouver l'*Appressamento della Morte*. Il faut lire sa préface pour savoir comment ce précieux manuscrit pouvait se trouver à pareil endroit, et les diverses fortunes qu'il a traversées depuis le jour où il a quitté les mains de son auteur; il n'y a pas à en douter, cette œuvre est bien la *cantica* tant cherchée. C'est une œuvre d'une assez longue haleine, puisqu'il y est question d'une vision en cinq chants, que le poète raconte à la façon dantesque. Ce poème de la vingtième année montre l'âme de Leopardi dans un état qu'on aurait eu peine à soupçonner: à cette époque, c'était un croyant. On pourra se demander si ce n'était pas davantage sous l'influence de son éducation que par suite de ses convictions personnelles; ce qui est certain, c'est qu'il avait la foi. Je ne citerai comme preuve qu'un vers de la dernière vision. Après avoir dit combien était grande sa soif de la gloire, il réfléchit soudain que ce désir de l'immortalité pourrait lui faire oublier son salut. Oh! si c'est à ces conditions qu'il doit devenir immortel, son parti est bientôt pris, et sa résolution lui dicte ce vers superbe:

Mi copra un sasso e mia memoria pera!

Tous les vers n'ont pas cette fière allure, on sent encore en plus d'un endroit le poète qui cherche sa voie, qui demande trop souvent à Dante ses inspirations comme ses formes; mais on pressent déjà le grand poète, en même temps que l'on découvre un homme avide de gloire, tremblant devant la mort, et demandant alors à la religion les consolations suprêmes.

Les amis de Henri Heine, et ils sont nombreux en Italie, plus nombreux peut-être qu'en Allemagne, sauront le plus grand gré à M^{me} la princesse della Rocca du charmant livre qu'elle vient de faire paraître sous le titre de *Souvenirs intimes de la vie de H. Heine*. L'auteur est la fille de M^{me} Charlotte Embden, la sœur tant aimée du poète, sa « Lotlchen » chérie, qui vit aujourd'hui à Hambourg; elle-même a connu son oncle, elle l'a vu encore peu de temps avant sa mort sur son lit de douleur, elle a entendu depuis son enfance sa grand-mère et sa mère parler du cher « Harry »: c'est dire que les anecdotes qu'elle raconte pour mieux le faire connaître, que les détails particuliers qu'elle cite pour relever les erreurs des biographes, sont puisés aux meilleures sources; si à cette garantie d'authenticité on ajoute le charme d'un style naturel, plein de vivacité et d'humour, on saura pourquoi ces pages se lisent avec tant de plaisir et de profit. Les cinq chapitres qui composent ce volume: La famille du poète, la Première Jeunesse du poète, les Études de Heine, Autres Souvenirs, Maladie et mort du poète, ne sont guère qu'un tissu d'anecdotes aussi bien choisies que bien racontées pour jeter un jour tout nouveau sur la vie de Heine et sur ses œuvres. Ainsi, on sera assez surpris de savoir que le petit Henri faillit être envoyé à Rome, pour apprendre la théologie: le directeur du Gymnase de Düsseldorf, plein d'admiration pour l'intelligence de cet enfant de dix ans, lui prédisait pour le moins le

chapeau de cardinal. Mais la mère refusa. La religion et la théologie ne durent pas y perdre grand'chose: la poésie y gagna beaucoup. Ceux mêmes qui ont peu pratiqué les poésies de Heine connaissent au moins la pièce si souvent mise en musique, qui commence par ces paroles:

Du bist wie eine Blume.

M^{me} Maria Embden raconte comment ces vers si gracieux naquirent dans l'âme du poète: une belle juive polonaise, qu'il avait rencontrée un jour à Berlin « sous les Tillouls », en proie à la douleur la plus vive, après la mort de son père et la perte des quelques écus qui étaient toute sa fortune, fut la Muse qui les lui inspira. L'auteur sait parfaitement reconnaître certains traits du caractère de son oncle, et plus d'une anecdote vient à l'appui de ses propres paroles, « que la satire était pour lui un besoin comme pour nous le boire et le manger, que l'ironie était l'âme de ses poésies » (p. 107). Les traits qu'il décochait sans cesse contre Scribe, même au milieu des accès les plus violents du mal qui l'emporta (p. 124), peuvent bien s'expliquer par le peu d'estime qu'il avait pour la fécondité prodigieuse de cet auteur; mais on excusera avec peine ce qu'il a dit de M^{me} Sand, dont il admirait d'ailleurs beaucoup les romans, et surtout de Meyerbeer, qui a été peut-être son meilleur ami. A la lecture des dernières pages de ce livre, on ne peut se défendre d'une impression douloureuse, en voyant comment est mort le grand poète, seul, ou presque seul dans la pleine maturité de son génie, après huit années continues d'intolérables souffrances. — M^{me} Embden, dans le courant de son récit, nie de la manière la plus formelle l'existence de Mémoires de H. Heine qu'on aurait vendus au gouvernement autrichien; elle déclare d'ores et déjà que si jamais on publiait ces fameux Mémoires dont on fait tant de bruit, sans que personne les ait jamais vus, ils ne sauraient être authentiques, alors même qu'ils sortiraient des archives autrichiennes (p. 10). H. Heine parle pourtant lui-même de ces Mémoires. N'aurait-il eu, comme le veut sa nièce, que l'intention de les écrire? Le fait est possible, probable même, avec le caractère du poète: mais il ne nous semble pas que la négation péremptoire de M^{me} Embden mette fin à ce débat littéraire, si important pour les amis comme pour les ennemis de Heine.

En feuilletant la correspondance conservée aux archives d'Etat de Turin et président Joseph de Lescheraine, secrétaire confidentiel de la duchesse Marie-Jeanne de Savoie-Nemours, M. A. D. Perrero a trouvé un paquet de lettres, avec cette inscription, mise certainement par une main de l'époque: *Lettres de M^{me} de La Fayette*. Ce précieux paquet renfermait vingt-huit lettres, dont deux de quelques lignes à peine, toutes, sauf une, écrites de la main de la comtesse, mais portant très rarement sa signature et une date complète. Une correspondance de M^{me} de La Fayette, si courte qu'elle fût, était bien faite pour provoquer l'attention; ne savait-on pas par les témoignages les plus autorisés que l'ami de M. de La Rochefoucauld était le plus paresseux des correspondants, puisque M^{me} de Sévigné elle-même, malgré ses prières, ne pouvait lui arracher une ligne? Mais quand on apprit que cette correspondance était une correspondance d'affaires, que dans le nombre des lettres s'en trouvait une où M^{me} de La Fayette disait n'être en rien l'auteur de la Princesse de Clèves, pas plus que le duc de La Rochefoucauld, il y eut comme un scandale dans la république des lettres. Comment! M^{me} de La Fayette s'occupait d'affaires! Elle si malade, elle qui a toujours montré une telle passion de retraite et de silence, elle « toujours suspendue entre ciel et terre », elle qui ne songeait qu'« à se rendre bête et à ne pas avoir de pensées »! Et en même temps

qu'on la transformait en un agent d'affaires, prétendre que la Princesse de Clèves n'était pas son œuvre, il fallait vraiment avoir toutes les audaces ! Les lettres devaient être fausses. Les lettres sont aussi authentiques qu'on peut le demander. En publiant les vingt-huit lettres, en donnant deux fac-simile, en accumulant je ne sais combien de preuves matérielles et morales, M. Perrero vient de mettre cette authenticité à l'abri de toute contestation. — M^{me} de La Fayette avait connu à Paris, probablement par l'intermédiaire de M^{re} d'Estrées, évêque de Laon, M^{les} de Nemours. L'une devint, en 1665, la femme du duc de Savoie, Charles-Emmanuel II ; la cadette fut plus tard reine de Portugal. « Elles avaient toutes deux des têtes d'une épouvantable grosseur, » dit la Grande Mademoiselle qui, en écrivant ses Mémoires, se souvenait encore que la duchesse de Savoie avait voulu faire donner à Lauzun le commandement de la place de Casal, qui sait dans quelles intentions ? « L'aînée était rousse, et l'autre blonde ; un beau teint, mais des yeux et une bouche en bas... elles étaient fort ajustées, dansaient avec des airs que je ne saurais trop bien m'expliquer, mais ne me plaisaient point. » M^{me} de La Fayette, qui n'avait pas les mêmes raisons que Mademoiselle pour que la duchesse de Savoie lui déplût, resta jusqu'à sa mort (1693) en un étroit commerce de lettres avec elle, c'est-à-dire pendant près de trente ans, puisque M^{lle} Jeanne de Nemours devint duchesse de Savoie en 1665. Malheureusement cette correspondance, dont M. Perrero a pu constater l'existence à maintes reprises, se trouve aujourd'hui perdue ; ce n'est qu'un paquet entre tous ces paquets de lettres, allant de la moitié de 1678 aux premiers mois de 1681, qui vient d'être retrouvé ; de sorte que, comme le dit le savant éditeur, s'il y a à s'étonner de quelque chose, ce n'est pas d'avoir trouvé des lettres de M^{me} de La Fayette, mais bien d'en avoir trouvé si peu.

La première lettre que publie M. Perrero, à la date du 13 avril 1678, est celle qui a soulevé dans les Revues italiennes et françaises (1) une polémique si passionnée. En écrivant à M. de Lescheraine, qui servait d'intermédiaire entre la duchesse et M^{me} de La Fayette, celle-ci lui annonce l'apparition d'un petit ouvrage, la *Princesse de Clèves*, qu'on veut lui attribuer, bien que ni elle ni M. de La Rochefoucauld n'y aient aucune part ; il est « très agréable, bien écrit, sans être excessivement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable et qu'il faut même relire plus d'une fois » ; elle termine en demandant à son correspondant ce qu'il en pense, en toute sincérité. On sait que, comme la *Princesse de Montpensier* et comme *Zaïde*, la *Princesse de Clèves* parut sans nom d'auteur ; on sait aussi qu'on a toujours attribué à M^{me} de La Fayette le dernier de ces romans avec autant d'assurance que les deux premiers. Mais si, aujourd'hui, l'on connaît une lettre de M^{me} de La Fayette où, quelques jours après l'apparition du livre, elle vient se défendre à un intime de l'avoir fait, que faut-il penser de cette déclaration ? Faut-il la prendre à la lettre, comme l'a fait M. Perrero, en songeant à ce que M^{me} de Sévigné a écrit de la comtesse, « il faut la croire sur sa parole », et au bel éloge que le duc de La Rochefoucauld en avait fait en disant qu'elle était « vraie » ? Ne pourrait-on pas croire plutôt que si M^{me} de La Fayette a désavoué son œuvre dans l'intimité, c'est pour en faire plus librement l'éloge ? Ce cas n'est pas bien reprehensible ; M^{me} de La Fayette ne nous en semble pas moins digne des éloges de son ami et de M^{me} de Sévigné ; c'était un petit mensonge de vanité littéraire, qui ne

devait pas trop coûter à une femme qui s'entendait si bien à faire, du fond de son cabinet, de la politique pour son amie, la duchesse de Savoie. — Les vingt-sept autres lettres sont consacrées à des affaires de tout genre, service de politique, d'intérêt, d'amitié, que l'amie de La Rochefoucauld rendait à la veuve de Charles-Emmanuel. L'événement veuve et régente et un ans, après dix ans d'un mariage malheureux, M^{me} Royale n'avait pas su se défendre de certaines inclinations. Mais si elle ne craignait pas ce qu'on pouvait dire à Turin de sa liaison avec le comte de Saint-Maurice, bellâtre plein de fatuité, qui finit pourtant par devenir si compromettant qu'il fallut songer à le remplacer et à lui interdire l'accès de la cour tant qu'il ne serait pas marié, elle avait grand-peur de ce qu'en pouvait penser la cour de Versailles. Un des soins de M^{me} de La Fayette était de prévenir les médisances et les calomnies, mais ce n'était pas toujours chose facile, et, malgré des rapports adroits, elle ne parvenait pas toujours à étouffer le scandale. Ajoutons à sa louange que, pour mieux empêcher les effets, elle songeait aussi à détruire la cause, et qu'elle envoyait parfois des conseils à Turin. M^{me} de La Fayette achetait aussi à leurs auteurs les manuscrits dangereux, comme les *Amours de Madame Royale* : une fois, elle faillit échouer dans une négociation de ce genre. Il s'agissait de prévenir la publication d'un ouvrage d'un sieur Du Bouchet, intitulé « Nouvelle Généalogie de la Maison Royale et très ancienne de Savoie ». Un abbé, Charpy de Sainte Croix, qui songeait à devenir historiographe de M^{me} Royale, avait dénoncé le coupable en offrant de soutenir l'origine saxonne de la Maison de Savoie contre ce Du Bouchet, « qui prétend la tirer d'un petit roi d'Arles... Ce serait une horrible plaie à la grandeur de la Maison de Savoie de souffrir cette nouveauté-là qui lui ôte la qualité de Prince de l'Empire ». Un autre abbé, lui aussi candidat historiographe, Jean Paul de La Roque, depuis 1675 rédacteur du *Journal des Savants*, pensait qu'il ne « serait peut-être pas hors de propos de menacer des écrivains ce malhonnête homme, ce fripon », qui avait quatre-vingt-trois ans. Ce fut une affaire d'Etat ; tout le monde s'en mêla, nos deux abbés, M^{me} de La Fayette, l'historien Mézeray, l'ambassadeur de Savoie à Paris. Nous renvoyons le lecteur à tous les détails amusants et curieux que donne M. Perrero ; nous dirons simplement que cette grosse affaire ne fut terminée qu'après la mort de Du Bouchet ; on acheta ses papiers à sa veuve pour 26 louis et 9 francs. Ce n'était pas bien cher, on le voit ; il ne fallait aussi qu'une bague de 32 louis pour faire insérer à l'abbé Renaudot plusieurs articles dans sa *Gazette de France*. On ne voit pas que M^{me} de La Fayette se soit occupée de ce dernier marché ; et pourtant, de quoi ne se chargeait-elle pas ? Le 10 janvier 1681 n'écrit-elle pas à de Lescheraine : « Je vous charge de dire à Son Altesse Royale que j'accepte avec un grand plaisir l'honneur d'être ici le maître de sa garde-robe (du jeune duc) ? Elle avait déjà ces fonctions auprès de la mère, comme le montrent les comptes de dépenses trouvés par M. Perrero, et où figurent, parmi les envois de M^{me} de La Fayette, des gants, des éventails, quatre jupes en broderie or et argent, un manchon, etc., etc. M^{me} Royale savait reconnaître les services de son amie par maints cadeaux, des copies de l'Albane, une jupe écarlate drap d'Espagne chamarrée de points or et argent, une caisse confitures, quarante-cinq livres de velours, deux caisses eau de la Reine de Hongrie, etc. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il ne s'agissait que d'affaires d'intimité ou d'entretien de garde-robe entre les deux amies ; la politique avait aussi sa place et une place importante dans cette correspondance. Tant que la veuve de Charles-Emmanuel fut régente, Louis XIV n'eut qu'à se

louer de la politique du Piémont ; mais quand son fils, Victor-Emmanuel, put enfin saisir le pouvoir, les relations, officiellement toujours les mêmes, changèrent du tout au tout ; le jeune prince rougissait de la position humiliante où sa mère avait mis son duché par rapport à la France. L'hostilité qui avait toujours couvé entre la mère et le fils ne tarda pas à éclater : Victor-Emmanuel refuse à M^{me} Royale 70.000 livres de pension, veut changer l'uniforme de ses gardes, ne l'invite pas quand il va à une promenade. Ce n'était pas ce qu'entendait M^{me} de La Fayette, qui voulait que son amie eût toujours droit aux mêmes honneurs si elle n'avait plus la même puissance, ni Louvois, qui savait bien que M^{me} Royale était en Piémont l'âme du parti français. Il se forma ainsi à la cour de France, soit amitié chez les uns, soit politique chez les autres, comme une conspiration pour M^{me} Royale. M^{me} de La Fayette était tenue au courant des moindres incidents de la vie de la duchesse, des rapports avec son fils ; elle prévenait, en faveur de son amie, Louis XIV et ses ministres ; aussi, quand Victor-Emmanuel, se défiant de son ambassadeur qu'il croit gagné au parti de M^{me} de La Fayette, envoie à Paris des agents spéciaux, comme le marquis de La Pierre ou le comte Costa della Trinità, ceux-ci lui écrivent « qu'il faut détromper Louvois de cent sottises que La Fayette lui a mises en tête », ou bien encore : « M^{me} de La Fayette est un furet qui va guettant et parlant à toute la France pour soutenir M^{me} Royale en tout ce qu'elle fait ». — Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de l'étude de M. Perrero ; c'est assez montrer son intérêt exceptionnel et combien la M^{me} de La Fayette qu'il nous offre ressemble peu à celle que nous connaissons. Il serait à souhaiter que cette étude parût en un volume séparé ; bien peu de personnes pourront la lire dans la Revue piémontaise où elle vient d'être imprimée.

M. G. Massari s'est fait une spécialité de l'histoire italienne contemporaine. A son étude sur Vincenzo Gioberti, le ministre piémontais, à sa biographie de Cavour, à son histoire de la vie et du règne de Victor-Emmanuel II, il vient d'ajouter une étude sur le général Alphonse de La Marmora ; ce ne sera pas la moins intéressante de ces monographies. On pourrait peut-être regretter que l'histoire d'un général ait été écrite par un homme qui avoue lui-même sa profonde incompétence dans les choses militaires et stratégiques (p. 351). Mais La Marmora ne fut pas uniquement un soldat ; il y a autre chose en lui que le vainqueur de la Cernaja ou le glorieux vaincu de Custoza ; ce fut avant tout un grand ministre, le plus grand des collaborateurs de Cavour, qu'il avait fait entrer au ministère, en forçant presque la main à Victor-Emmanuel, l'un des premiers dans cette pléiade de grands talents que le Piémont a enfantés dans la première moitié du siècle. Réorganisant l'armée piémontaise après le désastre de Novare, chargé à diverses reprises de missions diplomatiques, on trouve La Marmora à la tête de toutes les réformes utiles et de toutes les négociations heureuses. M. Massari, au milieu d'un récit très clair, quoique nourri de faits, a inséré plusieurs pièces officielles ou des lettres particulières, qui lui ont été communiquées par d'illustres amis du général (1). Tous ces documents, groupés avec art, font bien connaître « ce noble caractère, l'un des plus grands artistes et bienfaiteurs de la patrie italienne ».

Le 29 août dernier, Vicence était en fête ; elle célébrait le troisième centenaire de la mort du plus illustre de ses enfants, Andrea Palladio. C'est à cette occasion (je ne parle pas des odes qui ont été composées pour la circon-

(1) Voir *Rassegna Settimanale*, 30 mai 1879 ; *Revue Politique et Littéraire*, 5 avril 1879, et surtout le 3 mai 1879 ; *Revue Critique*, 24 mai 1879 ; *Revue des Deux Mondes*, 25 septembre 1880.

(1) Surtout par le général Chazal ; La Marmora compta de nombreux amis en Belgique.

stance, l'une d'elles, œuvre d'une femme, est dédiée à Vicence par « l'autrice entusiasta e commossa »!) que M. G. Zanella a écrit une monographie de ce grand artiste, le Raphaël de l'architecture. La vie de ce créateur de génie, comme l'appelait Goethe, dont les œuvres portent le cachet d'une élégance sévère et d'une simplicité pleine de grandeur, était encore assez peu connue; M. Zanella aura comblé dans l'histoire de l'art une lacune importante. Tous ceux qui ont admiré le palais Chiericati et la Basilique de Vicence, Saint-Georges Majeur ou l'église du Rédempteur à Venise, auront plaisir à connaître les débuts obscurs d'André (Palladio est un surnom qui lui fut donné par son premier maître, le poète et architecte Giangiorgio Trissino), ses voyages à Rome et à Nîmes pour copier les documents antiques, et tant d'autres détails sur ses dessins, aujourd'hui en Angleterre, sur le Théâtre Olympique, ce chef-d'œuvre d'intuition d'après Vitruve, sur les élèves de l'architecte et sur ses rivaux. M. Zanella dit avoir songé plus au commun des lecteurs qu'aux artistes proprement dits; les uns et les autres, je le crois, lui seront reconnaissants de ses recherches. Un portrait de Palladio et quatre photolithographies viennent ajouter du prix à ce volume, imprimé avec luxe.

On voudrait n'avoir que des éloges à donner à M. Molmenti pour son ouvrage *l'Histoire de Venise dans la vie privée*. Malgré les nombreux travaux historiques dont Venise a été l'objet, on peut dire que le tableau de ses mœurs plus encore que de ses institutions était un sujet presque intact; il y avait bien quelques monographies sur tel ou tel point de détail, mais il restait à compléter ces recherches et à faire du tout un ensemble. L'auteur de l'ouvrage que l'Institut Royal Vénitien des Sciences, Lettres et Arts a jugé digne de ses couronnes n'a épargné ni le temps ni la peine pour remplir le vaste cadre qui lui était donné, des origines jusqu'à la chute de la République. Il a fouillé dans cette mine inépuisable des archives de Venise, et a eu plus d'une fois la main heureuse; il a interrogé tous les documents, registres des notaires, archives des couvents; il a même vu s'ouvrir pour lui les archives de quelques familles particulières; il connaît tout ce que l'on a écrit avant lui, il a tout lu, depuis le gros in-folio jusqu'au plus minuscule mémoire: qu'est-il résulté de tant de travail? Un livre volumineux de sept cents pages, bien compactes, bourrées de notes, de renvois, accompagnées de je ne sais combien de pièces justificatives. Un livre, en un mot, qui offre tous les caractères de cette érudition si lourde et si indigeste que, grâce à Dieu, on connaît encore peu de ce côté des Alpes. En dehors d'une préface sur les origines, tracée très rapidement et à très grands traits, l'ouvrage comprend trois parties: le Moyen âge, la Splendeur, la Décadence. Chaque partie présente des subdivisions à peu près identiques: gouvernement, lois, arts, mœurs privées et publiques, etc.; autant de sujets, autant de chapitres, sans qu'on aperçoive la moindre unité entre ces matières si diverses. L'auteur a découvert trop de richesses, il n'a pas eu le courage d'en sacrifier quelques-unes, et il n'a pas pris le temps de faire court. Que de livres ne pourrait-on pas faire avec ses chapitres! Avant d'être livré au public, l'ouvrage a été retouché: ce n'est pas encore assez. Sans doute, tel qu'il est, il sera toujours à consulter, et les labeurs de l'auteur éviteront bien des recherches aux historiens de l'avenir, à condition toutefois qu'on joigne un Index au volume. Mais il faudra le refondre complètement, si l'on veut en faire ce qu'il devrait être avec un pareil sujet, un livre qui puisse se lire avec autant d'agrément que d'utilité.

Être érudit sans le paraître, n'apporter au lec-

teur que les résultats d'une science certaine sans le faire assister à leur laborieux enfantement, les lui présenter dans un style clair, dans une forme dépouillée de tout cet appareil scientifique qui peut n'être parfois que du charlatanisme, ce n'est pas là un mérite si commun; on sera d'autant plus heureux de le trouver dans l'ouvrage de M. d'Ancona, dont l'analyse rapide terminera cette correspondance. Le savant professeur de littérature italienne à l'Université de Pise, que plusieurs travaux, et en particulier ses Études sur les origines du théâtre italien, ont placé au premier rang des critiques et des écrivains, a eu la bonne idée de réunir en un volume quatre articles d'histoire littéraire, qui avaient déjà paru dans des Revues; ce n'est pas une simple réimpression, c'est une nouvelle édition, revue et augmentée. Le premier morceau est un discours lu à la rentrée de l'Université sur l'idée de l'Unité politique chez les poètes italiens. Ce n'est pas un discours d'apparat, comme le lieu et les circonstances pourraient le faire craindre; c'est une étude de détail, spécialement consacrée au XIV^e et au XVII^e siècle, à Dante et à Pétrarque, à Tassoni et à Boccacini, pleine de fins aperçus, de rapprochements ingénieux et accompagnée de notes qui sont parfois de petites dissertations. M. d'Ancona a fait encore davantage œuvre de critique dans les trois autres morceaux de son recueil; sa deuxième étude, à la fois historique et littéraire, roule sur un poète de Siègne, Cieco Angiolieri, qu'on ne connaissait jusqu'ici que très imparfaitement. Grâce à une centaine de sonnets inédits, M. d'Ancona a pu faire revivre cette bizarre physionomie de la fin du XIII^e siècle, ce poète plein de souffle, moitié burlesque, moitié sarcastique, mauvais fils, mauvais mari, débauché, joueur, et qui plus d'une fois provoque par sa conduite comme par ses œuvres le rapprochement avec Villon. — Le *Novellino* est un recueil de nouvelles, de la fin du XIII^e siècle, comme l'Italie en a tant vu à cette époque et aux âges suivants. La date précise de sa composition, le nom et la patrie de son auteur ou de ses auteurs, étaient hier autant de problèmes qu'on peut croire résolus aujourd'hui. M. d'Ancona a démontré dans sa troisième étude qu'il serait désormais bien difficile d'attribuer cet ouvrage à Brunetto Latini: tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'auteur, il n'y en aurait qu'un, était un Florentin. — M. d'Ancona, qui marque une prédilection toute particulière pour les questions d'origine, termine son recueil par une étude sur la formation de la légende italienne d'Attila. Il reprend et il complète pour l'Italie cette histoire que M. Am. Thierry n'avait qu'esquissée. Attila n'a jamais dépassé le Pô; cependant la légende le fait aller jusqu'à Rome, au milieu de quels terribles événements, il faut le lire dans cette étude. On assistera au curieux travail de l'imagination populaire sur le Fléau de Dieu; on verra comment, dans sa frayeur, elle a confondu les invasions d'Attila et les invasions bien postérieures des Hongrois. Cette légende a donné naissance à toute une littérature que nous révèle M. d'Ancona; mais, ce qui est étrange, elle n'a pas enfanté une épopée: c'était pourtant le plus beau et le plus national des sujets. Espérons que M. d'Ancona ne s'en tiendra pas à cette première publication, et qu'il nous livrera bientôt un nouveau recueil de ces travaux, qui sont le fruit de son érudition profonde et de sa critique sagace.

GEORGES LACOUR-GAYET.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Sonnets inédits d'Olivier de Magny, publiés avec avertissement et notes par Philippe Tamizey de Larroque. Paris, Lemerre. — *La Tour de Constance et ses prisonnières*, liste générale et

documents inédits, par M. Charles Sagnier. Paris, Fischbacher. — *Madame de Pompadour, général d'armée*, par M. Honoré Bonhomme. Paris, Charvay. — *Les contes populaires en Italie*, par M. Marc-Monnier. Paris, Charpentier. — *La Fin de Lucie Pellegrin*, par M. Paul Alexis. Paris, Charpentier. — *L'Héritage de Jean Tourniol*, par M. du Boisgobey. Paris, Plon. — *La Main coupée*, par M. du Boisgobey. Paris, Plon.

Un savant de la province, un savant aussi spirituel qu'érudit, correspondant de l'Institut, bien connu dans le monde des chercheurs par ses nombreux travaux et ses belles trouvailles dans le domaine de l'histoire du XVI^e et du XVII^e siècle, M. Tamizey de Larroque, a, il y a deux ans, entrepris une collection qu'il nomme, de l'endroit où il demeure (Gontaud, près Marmande) les *plaquettes gontaudaises*. Cinq de ces plaquettes ont déjà paru: je ne fais que nommer les quatre premières et me réserve d'insister sur la cinquième qui est toute récente. La première est la *Vie d'Eustorg de Beaulieu*, par Guillaume Colletet, publiée d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque du Louvre, avec notes et appendice; la deuxième renferme *Quelques Lettres inédites* d'Isaac de la Peyrère à Boulliau; la troisième, due au beau-frère de M. Tamizey de Larroque, M. H. D. de Grammont, est consacrée à l'histoire du massacre des envoyés turcs à Marseille en 1620; la quatrième contient des *mazarinades inconnues*. La cinquième plaquette sera la bienvenue auprès de tous les amis du XVI^e siècle; ils y trouveront dix-neuf sonnets inédits d'Olivier de Magny, découverts récemment par M. Tamizey de Larroque dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds français, n° 10194). De ces dix-neuf sonnets, l'un, le premier, est adressé à Catherine de Médicis; les dix-huit autres sont dédiés à Charles IX, au « jeune roi », qui « fait voir en sa jeunesse un si gentil courage et un si vif esprit » (p. 22). Olivier donne au prince d'excellents conseils, il lui rappelle les devoirs que lui impose son métier de roi. On sait, dit l'éditeur, combien sont nombreux, dans notre littérature, les traités en prose intitulés de *l'institution du prince*; nous sommes en présence d'un traité du même genre rédigé en vers énergiques et colorés, en vers qui ressemblent beaucoup à ceux des *Quatrains* les mieux tournés de l'honnête Guy du Faur, seigneur de Pibrac. C'est ainsi qu'Olivier, engageant le roi à suivre le noble exemple de son aïeul François I^{er}, lui dit:

Mais aimez, pour gagner un renom perdurable,
Autant que votre aïeul, les lettres et les arts;

il l'exhorte à rendre à ses sujets pleine et entière justice, à supprimer les abus, à diminuer le poids des charges excessives infligées au pauvre peuple, à « tondre » son troupeau, et non à « l'écorcher ». On remarquera aussi un appel à la tolérance en matière religieuse; le poète veut bien qu'on soit sévère et implacable envers les protestants qui ont pris les armes et qui méritent le châtiement des révoltés, mais il réclame la liberté pour les huguenots « doux et humbles », les huguenots de bonne foi,

Il semble qu'à leur zèle il faut égard avoir,
Vu qu'ils font ce qu'ils font en pensant le mieux faire.

La Tour de Constance, à Aigues-Mortes, a servi de prison, pendant le XVIII^e siècle, aux femmes protestantes surprises à des assemblées religieuses. On ne connaît pas le nombre exact des malheureuses qui furent jetées dans cette tour par les Intendants du Languedoc et les cours du Présidial. Le livre d'érou, s'il a jamais existé, a disparu, et ce n'est que d'une manière toute fragmentaire qu'on peut aujourd'hui reconstituer l'histoire de ces femmes,

qu'un gouvernement, qui passait pour éclairé, condamnait à une détention perpétuelle, parce qu'elles avaient chanté des cantiques ou écouté le sermon d'un pasteur. Depuis longtemps, la partie inférieure de deux meurtrières dans la salle où se trouvaient les prisonnières, était couverte de gravois et de débris de toute sorte : en faisant déblayer ces décombres, le commandant du génie Pignat, directeur des fortifications d'Aigues-Mortes, a trouvé quelques fragments de lettres. Ces fragments, encore lisibles, offerts au consistoire de l'Eglise réformée de Nîmes, ont été publiés par M. Charles Sagnier dans le livre qu'il intitule *la Tour de Constance et ses prisonnières*. Grâce à ces lettres, qu'il a complétées par des documents tirés des archives municipales de Nîmes et d'Aigues-Mortes, M. Sagnier nous donne une liste générale des prisonnières et nous renseigne sur l'histoire de quelques-unes d'entre elles. La première détenue, dont M. Sagnier ait retrouvé le nom, fut condamnée en 1708 « à estre razée et estre enfermée dans la Tour de Constance pour sa vie » parce qu'elle avait « acisté à plusieurs assemblées illicites ». Dès lors commence une liste lugubre; nous trouvons à la Tour en 1743 trente-trois, en 1750 vingt-deux, en 1754 vingt-cinq, en 1761 vingt, en 1767 quatorze prisonnières. M. Sagnier signale un fait inconnu jusqu'à présent; c'est que les frais de nourriture de ces infortunées étaient à leur charge; le pain, l'unique aliment qu'on leur donnait, était payé par les biens qu'on leur avait confisqués et qui étaient en régie, de même que les domaines des protestants qui avaient quitté la France depuis la révocation de l'Edit de Nantes. Heureusement, en 1767, le maréchal prince de Beauvau, faisant une reconnaissance militaire sur les côtes du Languedoc, vint, sur les instances du pasteur Rabaut, visiter la Tour de Constance; il était accompagné de son neveu, le chevalier de Boullers qui nous a laissé le récit de cette visite; le récit est curieux, parce qu'on y trouve le ton et la couleur du XVIII^e siècle; on nous saura peut-être gré de le reproduire :

Nous entrons dans Aiguesmortes et nous allons descendre de cheval au pied de la Tour de Constance. Nous trouvons à l'entrée un concierge empressé qui, après nous avoir conduits à travers un escalier obscur et tortueux, nous ouvre à grand bruit une porte effroyable sur laquelle on croit lire l'inscription de Dante : *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate*. Les couleurs manquent pour peindre l'horreur d'un aspect auquel nos regards étaient si peu accoutumés. Tableau hideux et touchant à la fois, où le dégoût ajoutait encore à l'intérêt. Nous voyons une grande salle privée d'air et de jour, quatorze femmes y languissaient dans la misère et les larmes. Le commandant eut peine à contenir son émotion. Je les vois encore à cette apparition subite tomber toutes à la fois à ses pieds, les inonder de larmes, essayer des paroles, ne trouver que des sanglots, puis, enhardies par nos consolations, nous raconter toutes ensemble leurs communes douleurs. Hélas ! tout leur crime était d'avoir été élevées dans la même religion que Henri IV. La plus jeune de ces matyres était âgée de cinquante ans... elle en avait huit lorsqu'on l'avait arrêtée, et la punition durait encore. Vous êtes libres, leur dit d'une voix forte, mais altérée, celui à qui dans un pareil moment j'étais fier d'appartenir.... Dirai-je le reste ? M. de Beauvau avait obtenu, comme une grâce singulière, avant de quitter Versailles, la permission de délivrer trois ou quatre de ces victimes. Il en délivra quatorze, c'est-à-dire toutes. Crime énorme selon certaines jurisprudences, et voici le compte qu'il rendit au ministre : « la justice et l'humanité parlaient également pour ces infortunées ; je ne me suis pas permis de choisir entre elles, et, après leur sortie de la Tour, je l'ai fait fermer dans l'espoir qu'elle ne s'ouvrirait plus pour une pareille cause. » Le ministre blâma cette conduite... Le Roi, répondit Beauvau, était le maître de lui ôter son commandement, mais non de l'empêcher d'en remplir les

devoirs, suivant sa conscience et son humanité. Et les choses en restèrent là.

Cependant, en 1768, il y avait encore cinq prisonnières dans la Tour; mais, en 1769, la prison fut fermée. M. Sagnier a joint à son ouvrage, comme pièces justificatives, un grand nombre de documents inédits renfermant les jugements rendus de 1708 à 1763 contre les protestants du Languedoc.

C'est un petit livre, d'un extérieur charmant et d'un titre séduisant, que celui de M. Henri Bonhomme, intitulé *Madame de Pompadour, général d'armée*. Mais ouvrez-le : bonnes gens que vous êtes, naïfs et candides lecteurs, vous croyez y trouver l'histoire de la politique fatale de Madame de Pompadour, ce Warwick en jupons, qui faisait et défaisait à sa guise les généraux ; vous comptez y lire les déboires de Soubise, les angoisses patriotiques de Bernis qui se regimbe vainement contre la marquise et veut, l'honnête homme ! sauver la France, etc. Pas du tout : le livre est consacré uniquement au comte de Clermont, cet abbé de Saint-Germain-des-Prés et général de l'armée française, moitié plumet, moitié rabat, qui possédait les plus grasses abbayes de France et rêvait de battre le grand Frédéric. M. Bonhomme nous raconte la vie épicurienne de Clermont, ses aventures amoureuses, les délices de son château de Berny, ses vellétés de gloire littéraire (il fut même académicien, au grand dépit de sa famille qui l'accusait de déroger et d'abaisser dans cette assemblée l'orgueil de sa maison), sa défaite honteuse à Crefeld. Il paraît que l'infortuné général était à table pendant que l'ennemi battait son armée et qu'à la nouvelle du désastre, il détala si rapidement, qu'il arriva à Neuss avant tous les autres fuyards. Ce fut la seule occasion, sans doute, où il se mit à la tête de l'armée. Il était, — malgré son incapacité notoire et son impopularité qui lui a valu tant de chansons moqueuses, tant de brocards parisiens, — puissamment soutenu par Madame de Pompadour. C'est l'appui que lui prêtait la maîtresse de Louis XV, qui justifie à quelque égard le titre de l'ouvrage de M. Bonhomme. L'auteur a d'ailleurs emprunté beaucoup au livre de M. Camille Rousset sur *le Comte de Gisors*. Toutefois, il faut lui rendre cette justice qu'il a glané encore sur les pas de l'érudite académicien et ajouté quelques épis à sa riche moisson ; il cite ou analyse des lettres ou des fragments de lettres que M. Rousset a négligés ou écartés volontairement de son travail. On doit le remercier surtout de la deuxième partie de son ouvrage où l'on trouve, sous les deux rubriques *Campagne de Flandre* et *Campagne de Hanovre*, des lettres assez curieuses du comte de Clermont et de Madame de Pompadour ; nous y relevons ces mots de Clermont à Bernis ; le malheureux général ne savait pas qu'il se peignait au vif : « Je deviens un général de paille dans les talents duquel on n'a nulle confiance. » (P. 141.)

M. Marc-Monnier a passé en Italie une grande partie de sa vie ; il écrit dans la *Revue suisse* une chronique italienne, pleine d'agrément et de savoir, à laquelle on court de suite, comme au morceau le plus exquis ; il connaît les dialectes et les patois de la Péninsule ; il a pu compléter, commenter par des recherches et des observations personnelles les recueils de traditions et de chants populaires où il a puisé à pleines mains (entre autres, la *Novellaja fiorentina* de M. Imbriani et les sept volumes de la *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane* de M. Giuseppe Pitrè). Son livre sur les contes populaires italiens se présente donc entouré de toutes les meilleures et plus sûres garanties. C'est un livre à la fois d'instruction et de récréation, qui sera utile et agréable à tout le monde, et, comme dit l'auteur, aux enfants toujours

affamés d'histoires, aux mères qui ne savent plus où en chercher, aux curieux qui aiment les vieilles légendes, aux studieux qui pourront y trouver des renseignements sur les mœurs, les idées, les superstitions, le langage, la diction du peuple, et pour tout dire en un mot, aux naïfs comme La Fontaine et aux savants comme M. Max Müller. M. Marc-Monnier a eu le bon esprit de ne pas arranger ces contes populaires ; il les traduit mot à mot, et si parfois il abrège le récit, un peu chargé de détails, il en conserve toujours l'allure et le mouvement. Le conte fini, il nous l'explique. M. Marc-Monnier n'est pas un élève de Max Müller ; il n'est pas davantage un de ces savants subtils qui reconnaissent un mythe solaire dans ce Christ de Naples sur le front duquel les cheveux repoussent chaque année. M. Marc-Monnier résiste aux abus de cette théorie. Mais il tient compte des études qu'elle a suscitées, il connaît et résume les faits curieux qu'elle a découverts, il rapporte les analogies entre les contes qu'il analyse et ceux des recueils indiens, il montre les figures, les images, les symboles qui trahissent dans les récits italiens une origine orientale ; mais il le fait sobrement, discrètement, se bornant à indiquer le rapprochement en quelques mots. Rien de moins pédantesque, rien de plus alerte, de plus piquant, de plus spirituel que ces commentaires de M. Marc-Monnier ; on les lit presque avec autant d'agrément que ces contes de fées auxquels le Fabuliste prenait un plaisir extrême. Il s'y mêle souvent une pointe d'esprit railleur et narquois qui n'est pas sans charme. Ajoutons que M. Marc-Monnier ne se contente pas de montrer finement et brièvement comment l'imagination du peuple recoud des lambeaux ramassés un peu partout et compose un conte avec plusieurs autres. Il sait découvrir dans chacun des récits qu'il traduit ou analyse, le ton de la province, le goût et l'accent du terroir : ici, c'est le Florentin qui ne voit dans le monde que Florence et l'Arno, et qui prend Constantinople pour une colonie toscane ; là, c'est le Milanais, et ses facéties, ses plaisanteries pleines d'une humeur allègre, ses drôleries irréligieuses ; ailleurs, le Bolonais superstitieux ; partout, le plébien, l'homme du peuple, aimant les choses lestes, les détails scabreux, mais ne s'y arrêtant pas comme les auteurs raffinés de contes et de nouvelles, ne s'inquiétant guère de la vraisemblance de ses fables, implacable pour les méchantes gens, plein d'égard et de respect pour ses parents, pour le « seigneur » père, toujours inquiet des nécessités de la vie et regardant comme la plus grande partie du bonheur, sinon comme le bonheur tout entier, la bombance et la ripaille. Un des chapitres les plus vifs, les plus curieux, les plus amusants, et qui porte le mieux la marque de l'auteur, est consacré à la *jettatura*.

M. Paul Alexis est un des talents les plus vigoureux de l'école naturaliste ; le roman qu'il publie sous le titre de : *la Fin de Lucie Pellegrin* et qui renferme quatre nouvelles : *la Fin de Lucie Pellegrin*, *l'Infortune de M. Fraque*, *les Femmes du père Lefèvre*, *le Journal de M. Mure*, tranche par une certaine fermeté de style, par le réalisme des descriptions, par une assez grande profondeur d'observation sur les romans ternes et incolores qui ne cessent d'inonder le marché littéraire. Le *Journal de M. Mure* est peut-être la nouvelle la plus déflectueuse ; tout le commencement se soutient bien, mais dès le départ d'Hélène pour Paris et après sa rupture avec M. de Vandeuilles, je renonce, ou plutôt je répugne à comprendre. Qu'il y ait une Madame Moreau dans chaque sous-préfecture, soit ; mais ces femmes-là ne reviennent plus, et, comme dit M. Alexis, dans la même ville, surtout avec de l'avancement pour le mari, c'est raide ! (*sic*). Néanmoins, je suis prêt à re-

connaître que le type de M. Mure, brave magistrat de province, très rêveur, très exalté, mais timide, désintéressé, armé de patience et de constance, est un des meilleurs types qu'ait créés M. Alexis. C'est peut-être dommage pour ses théories, et c'est une fatalité singulière; car l'auteur déclare que ce type est complètement rêvé et sorti tout entier de sa fantaisie: pour un réaliste forcené, l'aveu est bizarre, et il est piquant que ce naturaliste du plus pur aloi ait presque parfaitement réussi dans celui de ses récits qu'il regarde comme le plus romanesque et où il avoue avoir inventé et arrangé plus qu'en aucun autre. *La Fin de Lucie Pellegrin* est l'histoire, assez banale, d'une courtisane qui meurt de phthisie, abandonnée de ses amies qui sont venues un instant contempler son agonie avec une cruelle curiosité. *L'Infortune de M. Fraque* met devant nos yeux le portrait d'un octogénaire plein de manies et de mots bizarres qu'une suite désolante de mésaventures conjugales a conduit au complet détraquement de l'intelligence. La figure de Madame Fraque, tournant vers la fin de sa vie au mysticisme exalté et à la tendre dévotion, n'est pas moins bien dessinée que celle de son original et malheureux époux. *Les femmes du père Lefèvre...* Mais je n'ose résumer ici ce récit de M. Alexis qui est cependant, malgré la donnée, le meilleur de tous. L'auteur — nous empruntons ses propres termes — a su y faire revivre un milieu très particulier traversé par un souffle de jeunesse et de folie; c'est bien la vie de province, basse et étroite, que M. Alexis nous a représentée; tout cela est peint avec l'exactitude la plus triviale et la plus saisissante, les grossières débauches où s'étourdissent les étudiants, les passions viles de la nature humaine qui croupissent dans l'âme des provinciaux aussi bien que dans celle des Parisiens et qui s'allument en un instant au contact du vice tapageur, la dévotion apparente des femmes esquissant un semblant de révolte et d'indignation pudique, les divers types enfin, surtout celui du professeur d'équitation, aventurier de bas-étage, ami et pourvoyeur de la jeunesse, etc. Cette ville où se passa cette aventure très véridique, ne serait-elle pas une ville de Provence, calme, froide, silencieuse, où existe une Faculté des lettres, qu'on ferait peut-être bien de transférer à Marseille?

M. du Boisgobey est un des plus féconds écrivains de notre époque; après avoir recueilli et mis en ordre les notes de son voyage *Du Rhin au Nil*, voici qu'il publie coup sur coup deux romans: *L'Héritage de Jean Tourniol* et *la Main coupée*. — *L'Héritage de Jean Tourniol* est le moins intéressant des deux. Il n'est pourtant pas ennuyeux, et, malgré des longueurs qui sentent le feuilleton tiré à la ligne, bien des lectrices suivront avec intérêt, et non sans une certaine sympathie, les péripéties du voyage entrepris à Paris par le frère et la sœur; heureusement, grâce au dévouement de Nassou et à des circonstances que l'ingénieux romancier imagine à propos, les enfants de Tourniol sortent des pièges où les a fait tomber leur crédulité; la peinture du Paris du XVIII^e siècle, de ses rues embarrassées, de ses hôtels, de ses fermiers-généraux, etc., mérite aussi des éloges. — *La Main coupée* a deux volumes, mais ce n'est pas trop, et il ne faut pas que ce nombre effraie les lecteurs attirés par ce titre quelque peu sinistre. Ce roman est certainement une des œuvres les plus attachantes qu'ait composées M. du Boisgobey. On y trouve, il est vrai, le nihilisme qui devient à la mode et que nos romans commencent à exploiter fort indistinctement; on y rencontre un docteur affilié à la mystérieuse association et menaçant d'une mort immédiate tout conjuré qui refuse obéissance, etc. Mais l'intrigue est très habilement nouée, elle ne languit pas, et l'on avance dans

le récit, sans fatigue, sans contrainte, ne sachant trop où l'on va, mais mu par une vive curiosité, et c'est quelque chose que d'exciter chez le lecteur l'envie de connaître le dénouement du récit; c'est quelque chose que de nous entraîner bon gré mal gré à travers les descriptions de deux volumes et les incidents qui se croisent et s'accroissent à tout instant, sans lasser notre patience. Un personnage divertissant est celui de Maxime, qui ne veut en faire qu'à sa tête et qui s'embarque dans une foule d'aventures d'où il ne sort jamais à son honneur. Mais le type le plus remarquable du roman est celui dont la main coupée a fourni le titre de l'ouvrage; ce personnage déploie un héroïsme qui plait et attache, et il suffirait seul pour assurer au livre tout le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons sincèrement. Avis à ceux qui aiment les romans un peu longs. A. C.

BULLETIN.

Les femmes qui tuent et les femmes qui votent, par Alexandre Dumas fils. Paris, Calmann Lévy. 1 vol. — L'apparition d'un nouveau livre de M. Alexandre Dumas fils est toujours un événement. Comédie, roman, plaidoyer social, chacun de ses ouvrages a le don d'exciter notre intérêt par la nouveauté des aperçus et l'audace des vues. Dans les *femmes qui tuent et les femmes qui votent*, il reprend cette fameuse question du divorce, qui passionne encore tant d'esprits en France, et qu'il avait naguère traitée dans sa réponse à l'abbé Vidieu. Les idées du brillant écrivain sur le divorce sont connues. M. Dumas, comme M. Naquet, demande que dans les situations où son honneur est compromis, la femme puisse quitter son mari et conserver sa dignité en recouvrant sa liberté. Cette séparation serait aussi utile à l'époux qu'à l'épouse, car elle préviendrait les crises fatales qui se dénouent trop souvent par le revolver ou le vitriol. Pour M. Dumas, le divorce n'est pas contraire à la morale, comme certains théologiens le prétendent; il pense, au contraire, qu'il est beaucoup plus moral qu'un mariage mal assorti, et nous sommes de son avis. Mais faut-il permettre le divorce pour le premier motif venu? M. Dumas le réclame seulement quand la dignité de la femme est mise en péril. Si le divorce avait existé en France, M^{me} de Tilly n'aurait pas dû recourir au vitriol et « le Code l'eût libérée d'un mariage qu'elle ne méritait pas, au lieu de la libérer de la prison qu'elle avait bien méritée ». Tant que le divorce ne sera pas permis, et que la recherche de la paternité sera interdite, on verra des épouses aveugler les maîtresses de leur mari, et des femmes tuer leur amant par jalousie. La preuve qu'il est temps de changer la législation actuelle, c'est que le jury vient d'absoudre M^{lle} Bierre et M^{me} de Tilly, non pas qu'elles fussent innocentes, mais parce que la loi ne pouvait atteindre les vrais coupables. M. Dumas fait aussi voir ce qu'il y a d'injuste dans la défense de la recherche de la paternité, défense qui est tout à l'avantage de l'homme. Dans cette première partie de son livre, il se constitue le champion de la femme. Il montre qu'en faisant les lois, l'homme n'a consulté que son égoïsme, et n'a presque laissé aucun droit à sa compagne. Mais les idées se transforment, et la femme, qui jusqu'ici s'était contentée du sort que l'homme lui avait réparti, lève la tête à son tour et réclame ses droits. Voyez M^{lle} Aubertine Auclert; elle n'a pas voulu payer l'impôt, parce que, disait-elle, on n'avait pas le droit de lui faire payer une contribution qu'elle n'avait pas votée. Le vote, telle est maintenant l'aspiration suprême de la femme. S'il ne dépendait que de M. Dumas, elle l'obtiendrait vite. Rien de plus curieux que les pages du spirituel auteur du *Demi-Monde* sur l'émancipation des femmes. Pour lui, le travail libérerait la femme bien mieux que le mariage: « la liberté, dit-il, qui lui viendra par le travail

sera bien autrement réelle et complète que la liberté purement nominale, qui lui venait par le mariage. « L'amour réduit à lui-même n'est qu'un piètre sentiment; aussi « ne ramènera-t-il pas au mariage la femme libérée par le travail, la connaissance et la liberté des mâles ». La femme, d'ailleurs, n'est-elle pas aussi intelligente que l'homme? Si l'on considère l'ardeur qu'elle met dans la foi et le dévouement qu'elle montre dans l'amour, on peut dire qu'elle saura bien de même se sacrifier tout entière à la science. Aussi refuser le droit de voter à la femme est, pour M. Dumas fils, une ineptie et une injustice. Pour voter, dit-il, il ne faut pas avoir trouvé la poudre, et la femme peut aussi bien que l'homme dire son mot sur les questions politiques. Mais ici nous croyons que M. Dumas va trop loin ou plutôt trop vite. Pour que la femme vote, nous semble-t-il, il ne suffit pas qu'elle soit aussi intelligente que l'homme, il faut qu'elle soit préparée au nouveau rôle qu'on veut lui confier: il faut d'abord la débarrasser de ses nombreux préjugés, l'initier à la pratique des affaires, en un mot refaire son éducation. Chose singulière! M. Dumas ne dit rien de l'éducation des femmes, et pourtant sans l'éducation peut-on obtenir des résultats féconds? Il parle de l'Amérique; mais en Amérique la femme reçoit une instruction complète, et elle est bien mieux préparée au rôle qu'on voudrait lui destiner. — Les idées neuves ne manquent donc pas dans ce nouveau livre; elles sont souvent bien hardies, frisent parfois le paradoxe, mais elles sont exposées avec infiniment d'esprit, témoin cette conclusion qui résume la pensée de l'auteur: « Pour le moment, nous sommes en train de délivrer la femme; quand ce sera fait, nous tâcherons de délivrer Dieu; et comme alors il y aura entente parfaite entre les trois corps d'état éternels, Dieu, l'homme et la femme, nous verrons plus clair et nous marcherons plus vite. » H. L.

— La direction du *Magazin für die Literatur des Auslandes* annonce l'intention de comprendre à l'avenir dans son programme une revue des principales productions littéraires de l'Allemagne. Le titre du journal serait en conséquence modifié comme suit: *Magazin für die Literatur des In- und Auslandes*.

— Voici la liste des travaux publiés par la Commission historique de l'Académie royale des sciences de Munich depuis le mois d'octobre 1879, d'après le rapport présenté à l'assemblée annuelle du 30 septembre par le secrétaire, M. von Giesebrecht: *Die Chroniken der Deutschen Städte vom 14 bis ins 16. Jahrhundert*. Bd. XVI. *Die Chroniken der niedersächsischen Städte*. Braunschweig, zweiter Band. — *Briefe und Acten zur Geschichte des sechzehnten Jahrhunderts mit besonderer Rücksicht auf Bayerns Fürstenhaus*, zweiter Band Beiträge zur Reichsgeschichte 1552. — *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland*, Neuere Zeit. Bd. XVIII. Erste Abtheilung. *Geschichte der Deutschen Rechtswissenschaft*. Erste Abtheilung. — *Die Recesse und andere Acten der Hansetage von 1256-1430*. Bd. V. — *Forschungen zur Deutschen Geschichte*. Bd. XX. — *Allgemeine Deutsche Biographie*. Lfg. XLVII - LVI.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES D'ESPAGNE.

III

Ségovie, 30 juin.

On arrive à Ségovie, soit par les routes d'Arevalo et d'Avila, soit par celle du Guadarrama. La situation stratégique de cette ville explique l'importance qu'elle avait acquise dès la plus haute antiquité. Cette situation n'est pas sans quelque ressemblance avec celle de Tolède. L'antique Tolède, la *urbs parva sed valde munita* dont parle Tite-Live (XXXV. 22), est bâtie à l'altitude de 568 mètres au-dessus de la mer,

sur un rocher séparé des montagnes environnantes par le Tage, qui s'y est creusé au milieu des roches un lit très profond en forme de fer à cheval, d'une manière analogue au cours pris par le Doubs à Besançon, de sorte que la ville n'est reliée aux plaines de la Castille que du côté septentrional. Le cours du Tage est très encaissé du côté oriental, là surtout où sur les rochers de la rive gauche dominent les belles ruines du château de San Cervantès. Deux vieux ponts de pierre facilitent la communication avec la cité : à l'est, le célèbre pont d'Alcantara et, à l'ouest, ce beau pont de San Martin à la construction duquel se rattache une si intéressante légende. Une situation si facile à défendre dut naturellement faire choisir ce rocher comme lieu de refuge dès la plus haute antiquité. Ségovie est de même bâtie en haut du rocher autour duquel coulent les deux rivières l'Eresma et le Clamores, qui se réunissent à l'ouest. On a comparé, et non sans raison, la forme du rocher à un navire dont la poupe se trouverait à l'est et la proue à l'ouest, là où est construit l'Alcazar. Du côté méridional, la ville est reliée à la plaine qui se termine au loin par le Guadarrama. La vallée est plus large que celle de Tolède, mais la situation stratégique est à peu près la même. Les deux villes n'étaient accessibles que d'un côté, et la situation de Ségovie est peut-être même plus favorable à la défense, son Alcazar occupant un point stratégique plus important que celui de Tolède. Je ne saurais assez le redire : on a trop négligé l'étude topographique des endroits choisis par les peuples primitifs et plus tard par les Romains pour l'établissement des villes. Cette étude fait non-seulement connaître avec plus de précision la tactique des anciens au stratège, mais elle permet aussi à l'historien de se rendre mieux compte de l'idée politique qui présidait aux conquêtes romaines, et complète utilement les données des écrivains anciens. Pour toutes les populations primitives de la péninsule, nous ne possédons que les témoignages, bien suspects, des conquérants. Les données fournies par la numismatique, l'épigraphie et l'archéologie sont d'une bien autre importance pour nous indiquer le degré de civilisation des anciens habitants; malheureusement les inscriptions ibériques peuvent se lire, mais n'ont pu être interprétées jusqu'à ce jour. Les monnaies ibériques, si du moins on constate bien l'endroit où elles ont été découvertes, peuvent souvent nous indiquer les sites de défense choisis par les peuplades primitives. On comprend de quelle utilité serait à ce point de vue l'étude topographique comparée de tous les lieux occupés dans la péninsule par les Ibères, les Carthaginois et les Romains, surtout dans l'intérieur des terres, le choix de la plupart des endroits situés sur les côtes de la Méditerranée ou de l'Océan s'expliquant d'ordinaire à première vue. De cette manière, on pourrait peut-être parvenir à se rendre compte du degré de civilisation des populations ibériques et de la résistance plus ou moins grande qu'elles purent opposer aux envahisseurs, et vérifier si les Carthaginois ont jamais eu l'idée de se fixer en Espagne ou s'ils n'ont voulu établir que des postes provisoires leur permettant de traverser plus facilement la péninsule; la route suivie par ces premiers envahisseurs pourrait aussi être mieux précisée. Quelques-uns de ces points sont déjà élucidés; quelques travaux de détail ont été faits, mais l'étude d'ensemble, qui seule pourrait nous permettre d'arriver à des conclusions scientifiquement certaines, reste encore à faire. Ce travail serait plus facile, mais non moins important, pour la période romaine. Rome occupe les anciennes places qui ont pour elle une importance militaire, délaisse les autres et en choisit de nouvelles. Il n'y a peut-être pas un seul

endroit occupé dans la péninsule par les Romains dont un examen attentif ne nous prouve l'importance stratégique. D'un autre côté, celles des anciennes villes dont Rome ne s'occupe point sont, petit à petit, délaissées par les populations ibériques. C'est ainsi que la partie orientale de la province du Minho et tout le Tras-os-Montes, très peuplés du temps des Ibères, finirent par être presque complètement abandonnés sous l'empire. Je crois que la conclusion générale à laquelle on arriverait très probablement, tant pour l'Espagne que pour les autres provinces, serait que Rome n'a jamais que campé militairement en province; que la romanisation a été plus factice (1) et plus superficielle qu'on ne l'a cru généralement, résultat qui, s'il parvenait à être établi scientifiquement, faciliterait beaucoup l'étude des invasions des barbares.

Mais revenons à Ségovie. Cette ville est couverte au sud par le Guadarrama; de ce côté, aucune attaque n'est à craindre. L'ennemi ne peut arriver que par les plaines de la Vieille-Castille. Il fallait donc l'empêcher de traverser les deux rivières, de contourner la ville pour en faire l'assaut par le côté méridional, qui seul est relié à la plaine et d'un accès assez facile. C'est ici que l'on comprend combien la situation stratégique de Ségovie était vraiment magnifique, étant donnés les moyens de défense dont on disposait dans l'antiquité et au moyen âge. Du côté des plaines de la Vieille-Castille, au confluent des deux rivières, le rocher est très abrupte et très élevé; c'est là que de tout temps fut la forteresse (l'Alcazar actuel), qui domine à 80 mètres de hauteur toute la contrée du côté occidental et peut défendre facilement le passage à toute armée ennemie arrivant de la Vieille-Castille. Cet Alcazar, construit sous le règne d'Alphonse VI (xii^e siècle), est un des monuments historiques les plus célèbres de toute la péninsule. Comme architecture, c'était un des plus précieux et des plus beaux spécimens du style mudéjar (2). Il n'en reste malheureusement plus que les murs, l'édifice ayant été détruit par les flammes, le 7 mars 1862. Les souvenirs historiques qui s'y rattachent ne peuvent se rappeler tous, tant ils sont nombreux. Il servit à mainte reprise de résidence aux rois de Léon et de Castille; c'est de là que partit Alphonse VIII pour lutter contre les Maures, guerre qui aboutit à la célèbre victoire de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212). Les Cortès se réunirent à l'Alcazar, le 21 juillet 1256, en mai 1317, en 1383, — c'est alors qu'on abandonna la computation des années par l'ère romaine pour la remplacer par l'ère chrétienne, — en 1389, en 1532. En 1377, Henri II y reçut avec pompe le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, de passage à Ségovie pour se rendre en pèlerinage à Santiago. Le 25 juillet 1390, Jean 1^{er} y institua l'ordre célèbre du Saint-Esprit; Marie, reine d'Aragon, y naquit le 14 novembre 1412, et Jean II y fut couronné roi de Castille, le 15 janvier 1405. C'est là aussi, ou plutôt sur la place de l'Alcazar, que le 13 décembre 1474 Isabelle la Catholique fut proclamée reine de Castille. Charles-Quint y vint à la fin d'août 1523, et Philippe II en 1548; il y épousa Anne d'Autriche le 14 novembre 1570. On sait que Philippe II, avant d'avoir choisi le site de l'Escorial, voulut construire à Ségovie le monument qui devait perpétuer le souvenir de la victoire de Saint-Quentin, et que l'infante Isabelle y naquit le 12 août 1566. Enfin, car il faut nous borner, et ce dernier souvenir est intimement lié à l'histoire de notre pays, ce fut à l'Alcazar qu'en 1566 Montigny, le frère du comte de Hornes, fut emprisonné. Des

(1) En Espagne, comme en Orient et comme dans beaucoup d'autres pays, les noms de bon nombre de villes dérivent des dénominations primitives et non des noms officiels imposés par les Romains.

(2) *El Alcazar de Segovia*, por D. José Losañez Segovia, 1861.

Flamands vouirent le faire évader. Sous prétexte de lui donner une sérénade, ils chantèrent en flamand sous les fenêtres de sa prison, lui indiquant ainsi de quelle manière il serait délivré; le complot fut découvert, et Montigny transféré à Simancas.

Mais les souvenirs historiques de l'Alcazar ne sont pas le seul attrait d'une visite à Ségovie. La ville possède bon nombre de monuments du plus haut intérêt. Les constructions de l'époque romaine sont peu nombreuses. Ceci se comprend. La ville ayant toujours été occupée, ayant été assiégée à diverses reprises, chaque génération a détruit une partie des monuments des générations antérieures. Les monuments, de même que les inscriptions de l'époque romaine, se conservent mieux et sont plus nombreux dans les villes abandonnées ou dans celles dont l'importance est devenue plus faible que dans les cités qui eurent une histoire glorieuse à toutes les époques : le temps est un moins grand destructeur que la main des hommes. Certaines parties inférieures des murailles de Ségovie sont construites en grand appareil romain; mais on en rencontre de bien mieux conservées dans d'autres endroits de la péninsule. Le seul monument romain de Ségovie digne de l'attention de l'archéologue et de l'artiste est le célèbre Aqueduc. Par sa masse imposante autant que par la perfection de son appareil, c'est un des plus beaux spécimens de l'architecture romaine qui nous ait été conservé. Actuellement encore il amène l'eau à la ville, qu'il relie du côté méridional aux dernières collines du Guadarrama. Il ne ressemble en rien à ces interminables arcades de la campagne romaine qui n'ont tant de cachet que parce qu'elles viennent rompre quelque peu la monotonie de plaines désertes et produisent les magnifiques effets de lumière que l'on sait, ni à ces aqueducs analogues si nombreux en Portugal, datant la plupart du xvii^e siècle, et dont un des plus beaux est celui de Villa do Conde près de Porto; il ne peut être comparé qu'à l'aqueduc non moins célèbre situé à quelques kilomètres de Nîmes et connu sous le nom de Pont du Gard. Ce dernier, quelque beau qu'il soit, me paraît cependant moins imposant que celui de Ségovie. Les arcades, au nombre de 170, sont construites sur une longueur de plus de huit cents mètres et ont environ cinq mètres d'ouverture. La partie de la construction qui frappe le plus l'œil de l'observateur est celle qui touche directement au mur de la ville. La vallée y étant la plus profonde, on a été forcé d'établir sur une étendue de 276 mètres 170 arcades à deux étages. A la place del Azogucjo, la hauteur de l'œuvre n'est pas moindre de 28m.50. Cette gigantesque construction, qui date probablement du temps de Trajan, fut en partie détruite par l'armée d'Ali-Mamoun, roi de Tolède; et pendant plus de quatre siècles, de simples constructions en bois remplacèrent les 36 arches détruites, jusqu'à ce qu'en 1483 Isabelle la Catholique fit rétablir l'antique œuvre romaine dans son état primitif par un moine du Parral, le célèbre architecte Juan Escobedo, originaire des Asturies. Quelques trous que l'on observe dans la partie centrale permettent de supposer qu'anciennement il s'y trouvait une inscription en lettres de bronze; les deux niches du pilier du milieu, occupées depuis le 21 mars 1520 par une statue de la sainte Vierge et une de saint Sébastien, étaient sans aucun doute ornées primitivement d'une statue de divinité et d'une de l'empereur qui avait fait entreprendre cet immense travail. La construction est en grand appareil, sans ciment aucun; l'arche inférieure est de beaucoup plus élevée que la seconde, et ce qui donne à l'ensemble une légèreté du plus bel effet, c'est que les piliers inférieurs sont construits en retraite, de sorte que, par quatre diminutions proportionnelles, le sommet est moins large que la base. L'ensemble a cette simplicité

grandiose propre aux grandes constructions romaines.

Si Ségovie ne possède que peu de restes de l'époque romaine, les architectures romane et ogivale y sont en revanche représentées par de si nombreux monuments, que nous y rencontrons de beaux spécimens de toutes les périodes de l'art au moyen âge. Ségovie possédait jadis 73 églises et chapelles; un grand nombre en sont encore consacrées au culte; nous ne parlerons que des principales. Une des plus anciennes est celle de la Vera-Cruz. Cette église des templiers, achevée en 1214, est une construction octogonale se terminant par trois absides. Le style roman en est des plus simples, les fenêtres sont fort petites et les deux portes se distinguent surtout par leurs chapiteaux historiés. Les ornements dits billettes et zigzags sont employés dans maint endroit, de même que dans la plupart des autres églises romanes de la ville. Celles-ci, assez nombreuses, présentent aussi pour la plupart des chapiteaux historiés d'un grand intérêt. Plusieurs chapiteaux sont ornés de cygnes affrontés. La tour de ces églises est carrée, la porte principale n'a pas de tympan, et le chevet est d'ordinaire orné de petites arcatures appuyées sur des modillons ayant la forme de figures grimaçantes. Nous citerons, entre autres, S. Juan, S. Facundo, — le musée provincial actuel, qui ne renferme rien de très intéressant, — S. Martin, dont l'abside et le porche sont dignes de la plus sérieuse attention, et S. Millan, dont deux côtés sont ornés d'un joli cloître extérieur datant de 1250. Un cloître analogue, mais d'une architecture plus gracieuse, se remarque à S. Esteban. La tour de cette église, datant du XIII^e siècle, est la plus belle de toutes les tours de Ségovie; elle est carrée et ornée de cinq étages d'arcades où le plein cintre alterne avec l'ogive. C'est un fort beau spécimen de l'époque de transition.

L'église du couvent des Hieronymites, dite del Parral, est une belle construction de la période flamboyante, dont les plans sont dus à Juan Gallego. Elle date de 1494. Le porche est d'un genre très fleuri; les sculptures en sont assez bonnes. A l'intérieur, l'intrados des archivoltés est orné de fleurs, motif d'ornementation du plus bel effet. La voûte de la sacristie est des plus belles; elle possède des nervures d'un dessin assez compliqué. Le coro se trouve à l'entrée de l'église, ce qui a nécessité la construction d'une voûte très hardie, comme, du reste, on en rencontre beaucoup en Espagne, et dont le plus bel exemple est à l'église de l'Escorial. On peut admirer aussi dans cette église le tombeau du fondateur du couvent, Juan, marquis de Villona et de sa femme. Malheureusement les sculptures manquent de simplicité, et les deux monuments ont été fortement détériorés. Comme dans une église de Guadalajara, et comme sur maint sarcophage espagnol de cette époque, on remarque un jeune homme agenouillé aux pieds du défunt et une femme à ceux de la défunte. Le Parral se trouve dans un site magnifique, ses jardins sont célèbres et l'on connaît ce proverbe: *Las huertas del Parral, paradis terrenal*. L'hospice des orphelins possède une jolie église du style plateresque. Le porche, quoique très orné, est de fort bon goût. Le bas-relief du tympan, assez bien sculpté, représente une mise au tombeau, et conserve encore cette belle tradition de l'iconographie ogivale qui consiste à placer à genoux devant le sauveur, le fondateur et la fondatrice ayant chacun leur patron derrière eux. Les saints sont sculptés debout.

La cathédrale de Ségovie est le dernier grand monument construit en Espagne dans le style ogival. Les travaux en furent commencés le 24 mai 1525, sous l'épiscopat de D. Diego de Rivera, et l'église fut livrée au culte le 15 août 1558. Elle n'est pas sans quelque ressemblance

avec la cathédrale de Salamanque. Le même architecte en fit les plans, Juan Gil de Ontañon, et à sa mort, son fils Rodrigo eut la direction des travaux. L'église est une des plus grandes d'Espagne. Elle a 113 mètres de long, sur 56 de large. La hauteur de la grande nef est de 33 mètres; celle des nefs latérales, de 23, et celle de la coupole de 67; elle porte le cachet de son époque. Les diverses parties de la construction manquent de proportion, les colonnes sont en faisceau à nervures prismatiques; les nervures principales sortent de la base et s'élancent jusqu'à la clef de voûte sans l'intermédiaire de chapiteaux; les petites nervures seules sont ornées de petits chapiteaux à feuillages; les bases sont rondes; le triforium, qui, du reste, fut d'un emploi assez rare dans l'ogive espagnole, est remplacé par une petite galerie en forme de balustrade. Les fenêtres sont composées de deux meneaux sans arcature aucune. Les principales traditions de l'époque ogivale sont oubliées. Ainsi l'église n'est pas même orientée, mais le chevet du chœur est dirigé vers le Sud. Le seul ornement quelque peu original est la balustrade extérieure qui orne les bas-côtés tout autant que la nef principale, et fait le tour de tout l'édifice. Cette balustrade, à chaque contre-fort et arc-boutant, est interrompue par de petits pinacles à crochets dont les feuillages sont peu développés. L'édifice n'a plus rien du genre fleuri de la période flamboyante: l'ensemble est d'une simplicité extrême, qui enlève toute grâce et toute légèreté à la construction. Cela est lourd, froid et sans vie. C'est le suprême effort d'un grand architecte en vue de produire une œuvre dans un style dont il ne savait employer que la forme, n'en saisissant plus l'esprit. La même impression est produite par les constructions analogues que nous possédons en Belgique, et dont je citerai surtout l'église de Saint-Hubert et celles de Saint-Jacques et de Saint-Paul à Anvers. Toutefois l'architecte était un homme maître de son art; cela se voit surtout à la construction de la voûte de la nef principale. Les ogives de cette voûte sont formées avec une grande force, et l'œuvre en est hardiment conçue. Le mobilier de l'église appartient aux diverses périodes postérieures. La richesse des matériaux remplace souvent le bon goût. Je mentionnerai cependant le trascoro, qui est une construction assez simple; quelques-unes des statues qui l'ornent sont assez bonnes. Cela ressemble quelque peu à cette froide simplicité dont l'Escorial nous présente le plus célèbre exemple. Je pourrais citer quelques statuettes polychromées qui ne sont pas sans mérite, les beaux travaux de serrurerie qui ornent la plupart des chapelles, mais je ne puis, pour le moment, m'arrêter à ces détails. J'ai parlé dans une autre lettre du bas-relief de Juan de Juni; je me propose d'appeler l'attention sur l'importance du cloître, quand j'étudierai ce genre de construction dans son ensemble. Je ne puis terminer sans rappeler que la cathédrale possède diverses œuvres dues à des artistes flamands. Quelques-unes des verrières, qui datent du XVI^e siècle, furent faites en Flandre. Le chapitre possède aussi des tableaux qu'on a attribués à tort à Van Dyck, mais qui appartiennent cependant sans aucun doute à l'école flamande. Il possède aussi deux belles tapisseries représentant, l'une l'histoire de Pompée, signée Cristiaen Van Bruston, et l'autre, celle d'une reine, et signée Geraert Peemans.

ADOLF DE CEULENEER.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN BELGIQUE.

La question de la réforme de l'enseignement est à l'ordre du jour en Belgique; il n'est donc pas surprenant qu'à Liège et à Gand elle ait fait l'objet des discours prononcés dans la séance solennelle

de réouverture des cours. A Liège, M. Trasenster, recteur, s'est occupé « du rôle capital assigné à l'enseignement supérieur de l'Etat, en indiquant les améliorations et les extensions qu'il réclame ». Nous résumons son discours, que nous regrettons de ne pouvoir publier en entier.

En Belgique, par des causes souvent signalées, en ce qui concerne l'enseignement supérieur surtout, les progrès ont été fort insuffisants. Dans nos universités, l'enseignement doit se transformer ou se compléter à un triple point de vue: les méthodes, le but à atteindre, les matières à enseigner.

Jusque dans ces derniers temps, l'enseignement universitaire consistait dans des exposés ou même des lectures faites par les professeurs, devant des étudiants prenant des notes ou écrivant sous la dictée, apprenant leurs cahiers par cœur pour l'examen et oubliant bientôt ce qui n'avait exigé aucun effort sérieux de leur intelligence. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que pour s'attacher à une étude, il faut que l'enfant et le jeune homme y mettent leur activité. L'action est la meilleure part de la vie et une des lois primordiales de notre être. Une étude passive est rebutante et stérile. Il faut, pour rendre l'enseignement attrayant et fécond, faire appel à la spontanéité et à la réflexion des élèves, exercer leur volonté et leur intelligence, les associer à l'œuvre du maître, leur apprendre, en un mot, à puiser la vérité à sa source. L'enseignement supérieur, dans certaines Facultés, est resté purement théorique et dogmatique; l'étudiant n'est obligé à aucun travail de recherche et d'investigation. La mémoire joue le principal rôle. Les autres degrés de l'enseignement sont même, sous ce rapport, moins défectueux que l'enseignement universitaire. Dans les écoles de la première enfance, le système Froebel, bien compris, réalise les conditions d'une méthode féconde et rationnelle. Dans l'enseignement primaire, on a aussi fait des progrès considérables, la méthode intuitive a pris une grande extension; aussi les enfants vont à l'école, non plus, comme autrefois, avec répugnance, mais avec plaisir et entrain. Dans l'enseignement moyen, malgré les critiques qu'on peut encore lui adresser, malgré les difficultés qu'il éprouve de sortir des anciennes ornières, on exige un travail personnel des élèves. Ils font des exercices de traduction, de rédaction et de narration; ils doivent résoudre des questions qui les obligent à réfléchir. Dans l'enseignement supérieur, les progrès prodigieux des sciences d'observation, les découvertes admirables dont elles se sont enrichies, l'usage de plus en plus fréquent d'instruments, qui, tels que le microscope, ont révélé tant de merveilles, ont conduit les professeurs à associer les étudiants à leurs travaux et à les exercer aux méthodes d'investigation qui donnent tant d'attrait à ces études; mais cette révolution, car c'en est une, nécessite des installations considérables. Il faut de vastes laboratoires, des musées, des collections étendues et variées, un personnel en rapport avec les exercices auxquels sont appelés les étudiants. La Belgique, tout le monde le constate, est restée sous ce rapport dans un état d'infériorité déplorable.

Pour les Facultés des sciences et de médecine, la méthode actuelle, qui consiste à associer constamment les exercices pratiques à l'enseignement oral, et à faire des étudiants les collaborateurs de leurs professeurs, pourra être largement pratiquée par l'érection de nombreux laboratoires d'enseignement et de recherche, par la réunion de collections suffisantes et bien classées, par l'adjonction d'un personnel d'assistants. Mais pour les sciences spéculatives, et spécialement pour celles qui s'enseignent dans les Facultés de philosophie et de droit, on est resté, en Belgique, presque complètement dans les anciennes ornières; les méthodes appliquées avec tant de succès dans les sciences d'observation sont très peu pratiquées, et les examens devant les jurys combinés à deux ou à quatre n'y ont pas peu contribué. Cependant, les vices du système actuel ont été souvent signalés par les universités belges, et récem-

ment encore, M. Thomas, pour la Faculté de philosophie, M. Houet, pour la Faculté de droit, ont établi la nécessité de demander aux étudiants autre chose qu'un travail trop souvent passif.

En Belgique, des exercices pratiques ont été introduits dans quelques cours de la Faculté de philosophie et à l'École normale des humanités; mais il faut généraliser le système et l'approprier convenablement. Pour les cours peu nombreux, le système allemand, qui consiste à confier aux professeurs la direction des exercices, est parfaitement applicable. Pour les cours qui exigeraient la division en plusieurs groupes de douze à quinze élèves, il faudrait adjoindre aux professeurs des maîtres de conférences. Cette institution aurait, outre son utilité directe, l'avantage précieux de permettre aux jeunes docteurs ayant l'aptitude voulue de se préparer à la carrière professorale et de faire leurs preuves avant d'être investis d'une chaire. On remédierait ainsi à deux vices de l'enseignement supérieur : le peu d'attrait et la stérilité trop fréquente des études, dont la mémoire fait presque tous les frais, et la difficulté de recruter le corps professoral.

Pour les cours des sciences d'observation et d'application, les assistants remplissent à peu près le rôle qui serait assigné aux maîtres de conférences dans les cours très fréquentés des Facultés de droit et de philosophie.

Après avoir effleuré le vaste sujet des méthodes, M. Trasenster aborde un autre point sur lequel les opinions diffèrent : Qu'est-ce qu'une université?

Si on prend à la lettre l'idée qu'on se fait d'une université en Allemagne, on pourrait dire que jusqu'ici nous n'avons pas eu d'université en Belgique. Nous avons surtout des écoles de droit, de médecine, de pharmacie, des arts et des mines; nous n'avons pas encore d'université. Que doit être une université? Elle doit avoir un triple but : 1^o préparer à certaines professions et à certaines fonctions qui ont une grande importance dans l'Etat; 2^o former des savants; 3^o donner le complément d'une éducation libérale à ceux qui ne veulent pas embrasser une profession déterminée. Les solutions varient avec les pays, et souvent un but est sacrifié aux autres. En Angleterre, on s'attache principalement à compléter l'instruction du collège pour les jeunes gens appelés à occuper un certain rang dans la société et la politique. Dans les universités allemandes, on se préoccupe surtout de former des savants. Dans les universités belges, on forme principalement des médecins, des magistrats, des avocats, des ingénieurs et des pharmaciens. Quel est le système à préférer? Que convient-il de faire? Garder ce que nous avons de bon, c'est-à-dire notre enseignement professionnel, en l'améliorant; compléter notre système universitaire en ouvrant aux jeunes gens qui ont le désir de cultiver et d'approfondir une science, des moyens d'instruction et d'investigation pouvant rivaliser avec ceux qui font la gloire de l'Allemagne; enfin, à l'exemple des universités anglaises, dans un pays comme le nôtre, où la vie publique est si développée, donner une instruction qui prépare efficacement les jeunes gens des classes aisées aux carrières politiques, aux emplois supérieurs dans les administrations et les affaires.

Les universités de l'Etat en Belgique doivent donc remplir cette triple mission : 1^o former des avocats, des magistrats, des ingénieurs, des médecins et des pharmaciens; 2^o former des savants; 3^o former des hommes aptes aux fonctions et aux mandats politiques, ainsi qu'à la gestion des grandes affaires.

Pour réaliser ce programme, il faut : des locaux, des collections, des cours nouveaux, un personnel, des ressources financières, une réforme de la législation.

Au sujet des cours à créer, M. Trasenster appelle l'attention sur la nécessité d'étendre le cadre tout à fait insuffisant des matières enseignées, et spécialement dans les Facultés de philosophie et de droit. On devrait, comme en Allemagne, avoir plusieurs cours de géographie : géographie physique, géographie politique, géographie ethnographique, géogra-

phie commerciale et industrielle, etc. Or, sauf ce dernier cours, créé l'année dernière pour les élèves de l'école des mines, il n'existe pas dans nos universités d'enseignement de la géographie; pour aucun diplôme, on n'exige des connaissances géographiques. A une époque où l'allemand et l'anglais sont si nécessaires dans nombre de carrières et lorsque ces langues possèdent tant de chefs-d'œuvre immortels, il n'existe pas de cours qui leur soient spécialement consacrés; elles ne sont exigées dans aucun examen, sauf à l'école des mines. Jusqu'ici, aucune université de l'Etat n'a eu de chaire de langues indo-européennes, enseignées partout en Allemagne et qui jouent un si grand rôle dans l'étude de la philologie, de l'histoire, de l'archéologie et de la philosophie religieuse. Dans un siècle qu'on a appelé, avec raison, le siècle de l'histoire, dans un pays dont les institutions sont légitimées par la marche providentielle des sociétés vers le régime qu'elles consacrent, dans un tel pays, tous les cours d'histoire réunis n'occupent pas, en moyenne, les élèves une heure par jour pendant une seule année. Depuis six mois, l'université possède un cours d'histoire contemporaine; mais ce cours ne figure dans aucun examen, et, borné à deux leçons par semaine, il ne peut guère embrasser que la partie politique. Dans d'autres pays et à Paris, dans une institution privée, l'*Ecole libre des sciences politiques*, on enseigne l'histoire des traités diplomatiques et commerciaux, l'histoire financière des principaux Etats, leur histoire constitutionnelle et parlementaire. Dans la plupart de nos universités, il n'est question de toutes ces études que dans des cours dont elles ne peuvent former que l'accessoire. Aujourd'hui, tout l'enseignement historique est concentré, et avec beaucoup d'autres matières, dans la candidature en philosophie et lettres que nombre d'élèves font en un an. Comment s'étonner que l'histoire soit si peu connue des docteurs qui sortent de nos universités? Pour fortifier les études historiques, il faudrait exiger au minimum deux ans pour la candidature en philosophie, préparatoire au droit, multiplier les exercices pratiques, faire connaître et apprécier la riche littérature historique que nous possédons, enfin créer, comme les Facultés l'ont proposé déjà, et comme M. Thomas l'indique encore dans son dernier travail, des doctorats spéciaux, notamment pour l'histoire et pour les principales études philologiques et philosophiques.

Mais il existe une lacune plus regrettable encore dans les universités belges : c'est l'insuffisance de l'enseignement des sciences politiques. La politique est la science et l'art du gouvernement, c'est-à-dire la science des intérêts les plus généraux et les plus élevés d'une nation, et l'art de leur donner satisfaction. Aussi aucune mission n'exige une réunion de talents et de qualités plus rares que celle du véritable homme d'Etat appelé à gouverner un pays libre. Or, qu'enseigne-t-on, dans les universités ou ailleurs, sur ces intérêts de premier ordre? Nombre d'hommes abordent la politique sans avoir pu étudier la législation belge comparée en matière d'enseignement, de finances, de douanes, d'impôts, d'administration, de banques, de commerce, sans même connaître l'histoire politique contemporaine. Il serait nécessaire de créer un ensemble de cours, couronné par des diplômes en sciences politiques et économiques, et comprenant notamment, outre les cours politiques professés actuellement, l'histoire et la géographie sous leurs principales formes, la législation comparée sous ses principaux aspects, les langues modernes, toutes les matières dont la connaissance serait nécessaire aux carrières politiques, soit électives, soit administratives. Tout jeune homme pourrait suivre ces cours et aspirer aux diplômes spéciaux, sans passer par d'autres épreuves dans les Facultés.

A Gand, M. le professeur Dumoulin, chargé de prononcer le discours d'entrée, avait pris pour sujet : « L'esprit scientifique dans les universités belges », et, il est à peine besoin de le dire, ce discours reproduit en grande partie les considérations expo-

sées dans celui que nous venons d'analyser. L'esprit scientifique de nos universités ne vaut pas celui des pays voisins, et les travaux de notre jeunesse académique « ne répondent pas à notre valeur nationale : ils ne sont surtout pas l'équivalent de ce que nous faisons dans le domaine de l'art. Il est incontestable que le caractère pratique et positif détourne du culte de la littérature et de la science, qui ne conduisent que rarement à la fortune ». Abordant le côté historique du problème, M. Dumoulin se demande si l'organisation universitaire n'a pas contribué pour une bonne part à entraver le développement de l'esprit scientifique, et il conclut affirmativement. Le législateur a donné une importance excessive aux programmes et aux examens; grâce à ce système, l'élève a appris beaucoup par cœur, au détriment des travaux spéciaux, de l'esprit de recherche, de l'initiative et de l'originalité. On a essayé de remédier partiellement au mal en créant le concours universitaire; mais cette mesure resta sans grand effet : les concurrents étaient trop rares, et les différentes épreuves du concours se passant en dehors du milieu académique, ne pouvaient tirer de sa torpeur l'esprit scientifique endormi. Il en fut à peu près de même d'une autre tentative plus importante, celle de la création des doctorats spéciaux appelés à assurer le recrutement des professeurs des universités. M. Dumoulin est d'avis qu'il serait possible de faire sortir les étudiants de l'indifférence et de l'apathie par la création de séminaires ou de conférences ayant leur siège et leur centre d'action dans des instituts. « Organisés sur le pied des sociétés savantes, les jeunes étudiants en constitueraient l'auditoire; plus avancés, ils seraient chargés, chacun à son tour et d'après sa prédilection, de présenter l'analyse d'un travail publié par les instituts rivaux ou par les sociétés savantes; assistant ainsi à la science en voie de formation, ils apprendraient à connaître et à apprécier la valeur des sources et des moyens qui conduisent à la découverte de la vérité, pour les prendre plus tard à leur service. Ces études les mèneraient à répéter et à contrôler dans les laboratoires les expériences fondamentales des travaux analysés, pour aboutir à la controverse et à la rédaction de dissertations ou de mémoires nouveaux. Des récompenses annuellement distribuées dans une séance solennelle seraient le prix des travaux de mérite ».

On voit que ces vues se rapprochent beaucoup de celles que M. Thomas a exposées dans la brochure dont nous avons parlé et qui a justement attiré l'attention.

CHRONIQUE.

Les rapports qui viennent d'être présentés aux séances de réouverture des quatre universités, nous apprennent qu'à l'université de Liège 1,100 élèves se sont fait inscrire au rôle des étudiants pendant l'année académique 1879-1880; à Gand, 620; à l'université libre de Bruxelles, 1,159; à l'université catholique de Louvain, 1,450.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, la Société bibliographique belge avait ouvert un concours sur le sujet suivant : « Faire la bibliographie systématique et complète des travaux belges et étrangers qui ont été publiés, pendant la période de 1830 à 1880, sur l'histoire tant générale que particulière de la Belgique, depuis les premiers temps jusqu'à la mort de Léopold I^{er}, avec une introduction indiquant les principaux ouvrages qui ont paru sur le même sujet avant 1830. » Deux mémoires ont été envoyés en réponse à cette question. Le jury appelé à statuer sur le concours a décidé qu'il y avait lieu de couronner les deux mémoires *ex æquo*, et que les auteurs seraient invités à s'entendre pour fonder leurs travaux en un seul ouvrage, qui pourrait être publié sous les auspices d'une commission nommée par la Société bibliographique. Les auteurs des mémoires sont M. Léon Lahaye, avocat à Liège, et M. Frans de Potter, à Gand. Le jury était composé comme

suit : MM. Kervyn de Lettenhove, président ; Poulet, Piot, Bormans, H. Hielbig et Kurth, rapporteur.

— Le projet de Congrès international des orthographistes, conçu au printemps de cette année, a été suffisamment appuyé par des savants de l'Angleterre et du continent, dit l'*Academy*, pour qu'on puisse considérer comme probable qu'une première session aura lieu dans l'automne de 1881.

— Le même journal annonce que le gouvernement espagnol a acquis à Rome un ancien couvent qu'on transforme en Académie des beaux arts. L'établissement est magnifiquement situé, au milieu d'un grand jardin, avec une belle vue sur la ville. L'aménagement intérieur est aussi bon que possible ; salle d'exposition, ateliers, les élèves y auront tout ce qui peut convenir au but de l'institution. Les travaux ont marché si rapidement que l'Académie pourra être ouverte l'an prochain.

— La Bibliothèque royale de Berlin vient de célébrer le centième anniversaire de sa translation dans les salles qu'elle occupe actuellement. Elle a été fondée en 1659, par Frédéric Guillaume, le Grand Électeur, mais pendant longtemps, elle a occupé un espace très restreint. En 1780, elle a été transférée au Palais du Roi, dont elle occupe l'aile gauche. A la mort de Frédéric-Guillaume, elle comptait 20,000 volumes et 1,618 manuscrits ; elle possède actuellement 800,000 volumes et 15,000 manuscrits.

Décès. Le baron Pietro Ercole Visconti, archéologue, mort à Rome, le 14 octobre, à l'âge de 79 ans. — Le marquis Giovanni Pietro Campana, archéologue, mort à Rome, le 10 octobre, à l'âge de 72 ans. — Louis Peisse, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie de médecine, mort à Paris, à l'âge de 77 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 7 octobre.* — M. Montigny donne lecture d'une note intitulée : « De l'influence des liquides sur la hauteur des sons rendus par des timbres et des vases sonores qui les contiennent ou qui sont immergés dans ces liquides. » Tout le monde a remarqué qu'un verre de table rempli d'eau ou de vin rend un son plus grave que lorsqu'on le fait résonner à vide. Cette altération du son varie-t-elle avec la nature du liquide contenu dans le vase sonore ou selon la nature de celui-ci ? Quelles sont, relativement au son primitif, les différences de hauteur que l'on observe quand le vase vibre rempli de liquide, ou lorsqu'il est plongé au sein de celui-ci, alors que des deux côtés ses parois sont en contact avec le liquide ? Telles sont les questions que l'auteur a étudiées à l'aide d'expériences faites, il y a plusieurs années, en faisant résonner les timbres d'un carillon et des vases en verre de formes différentes successivement remplis d'eau, d'acool, d'éther et de sulfure de carbone, ou quand ces corps sonores étaient immergés dans ces liquides. Il a reconnu que, dans l'un et l'autre cas, le son rendu par un timbre est toujours plus grave que le son naturel ; que l'abaissement du son est d'autant plus marqué que le liquide est plus dense ; que pour tous les liquides et pour tous les timbres cet abaissement est plus fort quand le timbre est entièrement immergé dans le liquide que quand il en est simplement rempli par celui-ci étant en contact avec les deux côtés de la paroi sonore dans le premier cas. L'auteur a également constaté que l'abaissement du son est plus sensible pour les timbres produisant des notes graves que pour ceux qui rendent des sons aigus. Enfin, il a observé que, pour le même liquide, l'influence de celui-ci sur le son rendu varie avec la forme des vases sonores et avec la nature de la substance. M. Montigny, qui produit dans son travail les résultats numériques de ses expériences, fait remarquer que, non seulement la densité, mais le degré de compressibilité du liquide et, par conséquent, la grandeur de la vitesse de

propagation du son dans celui-ci doivent exercer leur influence sur le phénomène dont il s'agit. Il se propose de reprendre ces expériences, qui intéressent vivement la question de la propagation des mouvements ondulatoires d'un milieu dans un autre, en faisant vibrer au sein de liquides plus nombreux que ceux qui ont été précédemment employés, un diapason mis en vibrations continues par un courant électrique.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 11 octobre.* — La classe vote l'insertion dans le Bulletin, d'une notice de M. Piot sur « François-Antoine Chévrier en Belgique ». Peu de biographies consacrées aux littérateurs français du XVIII^e siècle, dit M. Piot, sont aussi incomplètes que celle de Chévrier, historien, poète, publiciste et pamphlétaire, né à Nancy en 1720, mort à Rotterdam le 2 juillet 1762. A peine les biographes mentionnent-ils son séjour en Allemagne. De sa résidence en Belgique ils ne disent mot. C'est cependant dans nos provinces qu'il montra le plus vivement son humeur satirique, ses allures pleines de sarcasme, persifflant avec une ironie méchante ses compatriotes, ses complices, ses amis, ses ennemis. Obligé de quitter sa ville natale, par suite de la publication, en 1754, de son *Histoire des hommes illustres de Lorraine*, Chévrier se rendit à Paris. Dans la capitale, ses brochures, pleines d'anecdotes scandaleuses, lui suscitèrent de nouveaux embarras, ce qui le força de se réfugier en Allemagne. Là nous le voyons à la tête du *Journal militaire*, publié à Hanovre, sous les yeux du maréchal de Richelieu, commandant de l'armée française dans l'électorat. Cette feuille parut du 12 août au 18 septembre 1757. Au moment du rappel du maréchal, Chévrier fut obligé de se cacher ailleurs. De Hanovre, il se rendit à Cassel, ensuite à Francfort-sur-le-Mein. En 1759, nous le trouvons à Dresde, puis à Liège, où il éditait le *Point d'appui de toutes les cours de l'Europe avec l'Histoire des campagnes de 1756 à 1757*. Enfin, il arriva à Bruxelles au commencement de l'année 1761, précisément au moment de la déconfiture de Maubert de Gouvest, rédacteur de la *Gazette des Pays-Bas*, du *Gazetier* et du *Mercurie historique et politique des Pays-Bas*. Ces circonstances et les ducats que Cobenzl lui envoya en Allemagne pour soutenir son *Journal militaire*, l'engagèrent sans doute à hâter son arrivée à Bruxelles. Toujours en quête d'anecdotes scandaleuses, Chévrier ne cessa de poursuivre avec acharnement Maubert. De son côté, Maubert ne se fit pas faute de lui rendre la pareille : « Ce maraud, disait-il, en parlant de Chévrier, est connu par deux arrêts du Parlement de Nancy : le premier le condamne aux galères, le second l'en relève. Il a toutes les mauvaises qualités de feu M. de Champigny, sans en avoir une des bonnes. » Lorsque Maubert eut définitivement quitté Bruxelles, Chévrier aurait bien voulu le remplacer à la rédaction de la *Gazette des Pays-Bas*, feuille qu'il ne cessait de conspuer partout ; les créanciers de Maubert, cessionnaires de l'octroi, l'y engagèrent beaucoup. Mais ils comptaient sans le ministre plénipotentiaire Cobenzl, protecteur avoué de Maubert. Quand Chévrier se présenta dans ce but au comte, il fut repoussé par les reproches les plus vifs à propos de ses incartades. Cependant, depuis le départ de Maubert, il fallait à Cobenzl un écrivain disposé à faire son éloge et celui des hommes au pouvoir ; il lui fallait un publiciste quelconque prêt à rabaisser leurs ennemis dans l'opinion publique, spécialement Frédéric le Grand, le destructeur en titre de la maison d'Autriche. Chévrier avait toutes les qualités requises à cet effet : une plume mordante, un style serré et colérique, du sarcasme, de l'exagération, de la passion. Ces qualités ou mieux ces défauts le firent passer à la rédaction des *Mémoires du tems*, feuille périodique créée par Maubert en vertu d'un octroi du 15 mai 1759, et imprimée à partir du 2 mai de l'année suivante. Depuis le départ de leur fondateur, les *mémoires* n'étaient plus avoués par le gouvernement autrichien. Cependant, cette feuille n'en recevait pas moins ses inspirations et ses encouragements. Chévrier y entra définitivement le 10 janvier 1761, du consentement de Cobenzl. Après avoir résidé à Bruxelles pendant quelque temps, notre publiciste, abandonné de ses propres compatriotes, finit par s'y chagriner ; l'horrible solitude pesait sur lui de tout son poids. Ses instincts cosmopolites le poussèrent à prendre le large. « J'ai demeuré dix mois à Bruxelles, dit-il ; mais j'y aurais resté pendant vingt ans que la vie que j'y menais ne m'aurait pas instruit davantage. Je ne sortais de mon cabinet que pour aller au Parc. Quand le temps était contraire à la promenade, j'allais dans un petit café, où quelques Français, qui n'avaient point d'argent, faisaient des mines et de l'esprit. Et on sent bien qu'avec de pareils originaux je ne savais tout au plus que la gazette des tables d'hôte, où ces messieurs mangeaient beaucoup et payaient fort mal. » En ville, il était complètement « effacé par un d'Hannetaire, par un Marignan et quelque autre faquin, les héros de ce qu'à Bruxelles on appelait alors la bonne compagnie. » Enfin, il s'ennuya à tel point qu'il se retira en Hollande. Là, il pouvait braver impunément tout le monde, grâce à la liberté dont la presse jouissait en ce pays. Quelques jours après son départ, Chévrier publia un petit volume particulièrement intéressant pour la Belgique et intitulé : *Les amusements des dames de B...* (Bruxelles). Ce livre, écrit dans un style mordant et satirique, renferme un grand nombre de portraits de personnages désignés par des pseudonymes. Le lecteur ne doit pas chercher dans ce volume des aventures graveleuses, des scènes compromettantes pour les dames de Bruxelles. Il y trouvera simplement force railleries dirigées contre Maubert appelé Terbaum (anagramme de Maubert), contre les ennemis de Chévrier, coupables d'avoir fait échouer ses pièces au théâtre de Paris, contre Doux, fils, peintre bruxellois et ami de Maubert, des persifflages à l'adresse de plusieurs personnes de France. S'il y a beaucoup d'exagérations dans cet écrit rédigé avec verve et en train, l'auteur y débite aussi certaines vérités. Par exemple, le portrait de Bruxelles au XVIII^e siècle n'est pas à dédaigner : « Bruxelles, dit-il, est une ville à qui tous les aventuriers donnent la préférence. Elle en fourmille de tout temps. Le gouvernement sévit ; mais les placards n'empêchent pas que des chevaliers sans croix, des abbés sans bénéfices ne viennent y jouer les seigneurs et y singer la prélature. Les lettres et les sciences y sont en vénération. Il n'y manque que des connaisseurs, des savants et des artistes. Ce n'est pas qu'il n'y ait à Bruxelles des personnes de goût en état d'apprécier le mérite d'un ouvrage d'esprit ; mais le nombre en est petit malgré les prétentions de Germanicus, dont la manie est de décider despotiquement de toutes les productions du génie, parce qu'il croit que la mémoire tient lieu de goût et les anecdotes de science. » Cette boutade de mauvaise langue était dirigée contre le prince de Ligne, brillant raconteur d'anecdotes spirituelles, très partisan de l'histoire quand elle ne rapportait pas des faits semblables, et adversaire décidé de toute philosophie, à laquelle il préférait les plaisirs et les étourderies.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 9 octobre.* — M. Crépin donne lecture d'une lettre dans laquelle il est question des *Lobelia Dortmanna*, *Narhecium ossifragum*, *Helodes palustris* et *Veronica acinifolia* découverts à Ghelvelt, près d'Ypres, par M. Emile de Laveleye. M. Crépin rend compte des travaux du Congrès de botanique et d'horticulture qui s'est réuni à Bruxelles au mois de juillet dernier. Ce Congrès a parfaitement réussi. M. Gravis annonce qu'il a découvert aux environs de Bruxelles l'*Impatiens noli-tangere* à fleurs cleistogames.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 octobre. Le prince de Bismarck et les scissionnaires libéraux (Max Sulzberger). — Adam et Eve, trad. de l'allemand (B. Auerbach). — Les expositions belges à la cour

d'Elisabeth (Ch. Rahlenbeck). — Thérèse Monique (C. Lemonnier). — Les arbres géants de la Californie et la vallée de la Yosemite. Esquisses de voyage, fin (S. Morhange). — L'enquête scolaire (F. Coveliers). — G.-J. Chapuis (Ch. Po'vin). — L'école professionnelle laïque de filles à Milan.

Revue catholique. 15 octobre. De l'expression des émotions dans ses rapports avec le transformisme (Abbé Lecomte). — La statue de Spinoza (L. Bossu). — Le sacrifice personnel selon le bouddhisme glorifié dans un drame indien (F. Nève). — Discours prononcé par Mgr Namèche, recteur de l'Université catholique de Louvain, à l'occasion de l'ouverture des cours académiques.

Ciel et Terre. 15 octobre. Le calendrier républicain (L. Niesten). — Le niveau à bulle d'air (J.-C. Houzeau). — Les pierres tombées du ciel, conférence de M. St-Meuinier (H. Grignet). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes.

Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. Nos 5 et 6. Un peintre célèbre qui n'a pas existé (Ed. Fétis). — Bibliothèque royale. Cabinet des estampes. Accroissements. — Un cimetière nervo-romain à Jumet. Signification des silex y trouvés, et des pierres recueillies dans d'autres tombeaux anciens (Ch. Piot).

Journal des beaux-arts. 15 octobre. Le Salon de Gand. — Les Francken. — L'art à Paris.

Revue critique d'histoire et de littérature. 11 octobre. Brandreth, Sur les langues non-aryennes de l'Inde; Cust, Cartes linguistiques des Indes orientales. — Harant, Corrections et annotations à Tite Live. — Didon, Tragédie latine du XVII^e siècle, p. p. Suringar. — Frey, Albert de Haller. — Histoire de la ville de Bonn sous la domination française. — Lettre de M. Vion — Chronique. — Académie des inscriptions. — 18 octobre. Meyer, Les maximes de l'Urbanas. — Riant, Inventaire critique des lettres historiques des croisades. — Walcott, La vie monastique anglaise. — Dukas, Etude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Barclay. — P. Lacroix, Recherches bibliographiques sur des livres rares et curieux. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 16 octobre. Cathérine II et la Révolution française (A. Rambaud). — Un roman théologique au 11^e siècle (Ern. Renan). — L'exposition nationale de sculpture et de peinture à Turin (V. Waille). — 23 octobre. Les débuts de Bonaparte (A. Debidour). — Eschyle (L. de Ronchaud). — Le Mormonisme (L. Quesnel). — George Moore (L. Sautter). — La littérature immonde (E. de Pressensé).

Revue scientifique. 16 octobre. Les odeurs de Paris (Boucharlat). — Des objections faites au transformisme (E.-L. Trouessart). — Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Reims. Section d'agronomie. — Récréations scientifiques sur l'arithmétique et sur la géométrie de situation (E. Lucas). — La diphtérie dans les provinces méridionales de la Russie. — Recherches zoologiques et histologiques sur les zoanthaires du golfe de Marseille (Jourdan). — Académie des sciences. — 23 octobre. L'audition binauriculaire (A. Grabam Bell). — Association française pour l'avancement des sciences. Section de chimie. Section de géographie. — La nature de l'électricité (W.-H. Preece). — Les républiques de la Plata, l'Uruguay et la Confédération Argentine (de Fontpertuis) — L'exposition d'anthropologie de Moscou. — Académie des sciences.

La Nouvelle Revue. 15 octobre. La guerre russo-turque. — L'« Egale de l'homme ». Lettre à M. Alexandre Dumas. I. (Emile de Girardin). — Un humoriste à l'Assemblée Constituante: Mirabeau-Tonneau (F.-A. Aulard). — Poètes grecs contemporains: Ecole de Constantinople (M^{me} J. Lamber). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique.

Revue des Deux Mondes. 15 octobre. L'état moral

et politique de l'Espagne en 1880. (L. Louis-Lande). — Le drame macédonien. II. La bataille d'Issus (Jurien de la Gravière). — Florence. Le mouvement de la Renaissance (Ch. Yriarte). — Un homme d'Etat russe. II. Nicolas Milutine (A. Leroy-Beaulieu). — La première session du nouveau Parlement anglais (Cucheval-Clarigny). — Les localisations cérébrales (H. de Varigny). — Les « Mystères » au moyen âge.

Journal des Savants. Juillet. Les crânes finnois (A. de Quatrefages). — L'expression musicale (C. Levêque). — Les paysans en France (A. Maury). — Les Italiotes dans la plaine du Pô (G. Perrot). — Réforme de la nomenclature botanique (E. Fourmier).

Journal des Économistes. Octobre. La civilisation des Incas (A.-F. de Fontpertuis). — L'utilité des travaux publics (Doussot et de Lubry). — Le Congrès international du commerce et de l'industrie.

Revue de géographie. Octobre. Les voyages des frères Zeni (P. Gaffarel). — Tableau d'ensemble du Tonkin, fin (G. Maget). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — L'enseignement en pays musulman (A. Cherbonneau). — La vie et les voyages de Marco Polo, d'après la publication récente de M. P. Vidal-Lablache (L. Drapeyron). — Carte du Tonkin.

L'Exploration. 14 octobre. Les garnisons au Tong-King (Ch. Hamon). — Expédition du haut Niger et du Sahara. — Japon et Corée. — Exploration de la Pampa. — 21 octobre. Les transformations du littoral de la Gironde (J. Girard). — Voyage de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine, par Jurien de la Gravière III (H. de Bizefont). — Lettre de M. le colonel Prjevalski. — La France et le Canada.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. Septembre. La naissance des habitudes (V. Egger). — Quintilien avocat (Th. Froment). — La théorie de la vraisemblance dramatique dans Corneille (Ant. Benoist). — La République de Genève et la monarchie française (E. Combes). — Lettres et vers de Voltaire (H. Barckhausen). — Notes critiques sur un manuscrit de Juvénal (A. Gasté). — La légende de Saint Alexis en Allemagne (Ch. Joret). — Remarques sur les formes de la ballade, du rondeau, du lai et du virolai chez E. Deschamps (O. Riemann).

Polybiblion. Partie littéraire. Octobre. Hagiologie et vies édifiantes (V. Moryat). — Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Comptes rendus: Théologie, Sciences, Belles-lettres, Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

Revue bordelaise. 16 octobre. Armand Silvestre et A. Méral (G. Routsans). — Le nihilisme en Russie. IV (S. Sarrat). — Questions universitaires. — L'enseignement de l'économie politique par l'Etat.

De Nederlandsche Spectator. 16 octobre. Briefwisseling van den heer A. Ising. — Kaiser Akbar (J.-G. Frederiks). — Viri Neerlandici obscuri epistolæ. VIII. — 23 octobre. De graven te Mykenai (M. Valetton). — Bladvulling in de honds-dagen.

Noord en Zuid. Derde jaargang, n^o 4. Over gebruik en wangebruik op het gebied der Nederlandsche taal. — Over letterkundige gezelschappen van studeerende onderwijzers. — De Nederlandsche taal in de Vereenigde Staten. — Linguistische Karten. III. — N^o 5. Proeve van eene behandeling en verklaring van Nederlandsche woordfamilien. — De invloed van Duitschland op de Nederlandsche letterkunde.

Deutsches Literaturblatt. 15 octobre. Kirchengeschichtliche Lektüre. I. — v. Amyntor, Der neue Romanzero. — v. Sybel, Geschichte der Revolutionszeit von 1789-1800. — Stückl, Das Christenthum und die grossen Fragen der Gegenwart. — Die Ergebnisse der Ausgrabungen von Pergamon. — v. Reumont, Gino Capponi.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 16 octobre. Vom internationalen Schriftstellerkongress

in Lissabon — « König Lear » in Island und Griechenland. — « Daniel Rochat » von V. Sardou. — Völkerkunde Osteuropas. — Eine indische Chronik. — 23 octobre. Französische Uebersetzungen deutscher Werke. — Italien: Prometheus in der Poesie. — Ernest Renan, Conférences d'Angleterre. — Ein rumänisches Drama.

Kosmos. Octobre. Die Umbildung der menschlichen Grundvorstellungen an der Schwelle der neuern Zeit (Fr. Schultze). — Die Trilobitengattungen Phacops und Dalmanites und ihr vermutlicher genetischer Zusammenhang (R. Hörnes). — Ueber die Bedeutung der Steinkörper im Fruchtfleisch der Birnen und der Pomazeen überhaupt (G. Potonié). — Paltostoma torrentium (Fr. Müller). — Kleinere Mittheilungen und Journalschau. — Literatur und Kritik.

Petermann's Mittheilungen. N^o 10. Ost-Rumelien und seine administrative Eintheilung (H. Kutschera). — Die japanischen Vertragshäfen in Korea. — Dr. O. Finsch's Pacific-Expedition — Einige Resultate neuerer meteorologischer und hypsometrischer Beobachtungen im äquatorialen Ost-Afrika (J. Hann). — Dar-For (A. Mason-Bey). — Désiré Charnay's Expedition nach den Ruinenstätten Central-Amerika's. — Ueber Fjordbildungen an Binnenseen (Fr. Ratzel). — Karten: Ost-Rumeliens administrative Eintheilung. Original-karte von Dar Fur.

Allgemeine Zeitung 12-25 octobre. N^o 286-287. Die Geschichtlichen Sagen der Sachsen in Siebenbürgen. — 288 289. Mac Carthy's zeitgenössische Geschichte Englands. — 288. Ein neues Rafael-Werk. — 289. Die Bronzen von Olympia. — 290-291. Rom und römisches Leben im Alterthum. — 290. Die akademische Kunstausstellung in Berlin. — 293 Maximilian v. Klinger. — 294 Neue Dichtungen von P. Heyse. H. Thiersch, Ursprung und Entwicklung der Colonien in Nordamerika. — 295 Karl Planck. Aus Heine's Privatleben — 296 L. Geiger, Aus dem sechzehnten Jahrhundert. — 297. Lebenserinnerungen von Reinhard v. Dalwigk. Musikalische Elementar-Lehrbücher. Zur dramaturgischer Literatur. — 298. Ein König im Exil. — 299. Die Museumsfrage in Olympia.

Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. I. Bd. 4 Heft. Der Augsburger Kalenderstreit (F. Kaltenbrunner). — Die maritime Politik der Habsburger in den Jahren 1625-1628. I. (Fr. Mares). — Das Original von Dürers Postreiter. Ein Beitrag zur Frage nach dem Meister W (Fr. Harck). — Kleine Mittheilungen. — Literatur.

Quarterly Review. Octobre. Recent travels in Japan — Cicero. — Art collections. — Mr. Morley's Diderot. — The Camisards. — Olympia. — The newspaper press. — The marshal duke of Saldanha. — Six months of a liberal government.

Brants, V. Essai historique sur la condition des classes rurales en Belgique. Louvain, Peeters. 3 fr. — Conta, B. Philosophie matérialiste. I. Introduction à la métaphysique. Bruxelles, Mayolez. 1 vol. in-8^o.

Descamps, Ed. Les harmonies du droit naturel et du droit chrétien. Louvain, Peeters. 2 fr.

Institut cartographique militaire. Documents scientifiques et cartographiques à l'Exposition nationale de 1880. Bruxelles, Cnops.

Kunstbode (De vlaamsche), maandelijksch tijdschrift voor kunsten, letteren en wetenschappen, October. Antwerpen, in-8^o.

Kupferschlaeger, Is. Appréciation des nouvelles théories chimiques. Liège, Deq.

Lefebvre, F. et T. Debaisieux. Cours de médecine opératoire. T. I. Louvain, Peeters. 8 fr.

Michaëls, Clément. Méli-mélo dramatiques. 1^{re} série Bruxelles, Office de Publicité.

Numismatique (La) flamande à l'Exposition rétrospective (Collection Vernier). Bruxelles, Lamotte.

Périn, Ch. Les doctrines économiques depuis un siècle. Louvain, Peeters. 3 fr 50.

Brux.— Imp. de l'Économie financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 22 - 15 NOVEMBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Guizot, par M^{me} de Witt (J. Carlier). — Histoire du peuple belge, par Ch. Vercamer. — Smyrne, par von Scherzer (Em. de Laveleye). — Œuvres de Leopardi traduites en français. — Histoire des littératures étrangères, par Demogeot. — Correspondance littéraire de Paris. — Publications allemandes. — Bulletin. — Un voyage en France en 1801. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis — 1787-1874, par M^{me} de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1880.

Un jour, il publiait ses *Mémoires* si connus de sa jeunesse, M. Guizot écrivait à son fils : « Elle se... M. Renan sur mes Mémoires est dans... du 1^{er}. Très spirituel, d'un esprit élevé, indépendant, dans un fort bon sens, très bien pour moi ; un peu routinier, mais considère cours de moi ce personnage tragique, sol... du, qui finira par devenir une espèce de... valier... fausse comme toutes les légendes. » La légende existe, en effet, et l'on ne sait guère parler du grand doctrinaire sans se figurer à l'instant un homme plein de morgue et de superbe, inaccessible à ces sentiments tendres ou émus qui font le charme et la douceur de la vie. Désormais, il en faudra rabattre, car toutes les lettres de la piété de sa fille recueillies nous montrent un Guizot fort différent du Guizot conventionnel et — pourquoi ne le dirions-nous pas ? — beaucoup plus sympathique parce qu'il est plus humain. Il est résulté de cette publication faite à son heure ce que la première Madame Guizot en prévoyait quand un jour, répondant aux affectueux épanchements de son mari, elle lui écrivait : « Cher ami, quand je lis et relis ces lettres si charmantes, ces expressions d'une tendresse si simple, je pourrais dire si jeune, et que je pense à l'idée que se font de toi beaucoup de gens, à cet orgueilleux, à cet ambitieux, ce cœur froid, cette tête calculatrice, cela me présente un contraste si singulier, que je ne puis m'irriter de ces sots jugements. Je ris à l'effet que produiraient tes lettres et cette suite de lettres toutes semblables et toutes différentes sur tel que je connais bien. »

Dès le début de sa vie, d'ailleurs, François Guizot s'était révélé ce qu'il devait être. Fils d'un avocat distingué de Nîmes victime de la Terreur et mort sur l'échafaud, il avait à la fois montré son ardeur au travail, si grande que ses camarades ne parvenaient pas à l'en distraire, et la plus tendre affection pour sa mère, vaillante et noble femme, qui s'en était allée à Genève, loin des siens, afin d'assurer à ses deux enfants cette éducation solide et religieuse que les protestants ne savaient guère trouver en France. Il avait aussi donné des preuves de la fermeté, de la ténacité de son caractère : « Je possède, écrivait-il alors, une chose qui sera

peut-être favorable à mes principes, quoique proscrite par le monde, de l'entêtement. Je puis avoir tort, mais toutes les fois que je crois avoir raison, l'univers entier n'a aucune influence sur ma manière de penser, et pour la changer, il faut me prouver que je me trompe, ce qui me met dans la nécessité d'être toujours de bonne foi. »

M^{me} Guizot eût voulu que son fils suivît la carrière de son père et se vouât, comme lui, au barreau. Dans ce but, elle l'avait envoyé à Paris faire ses études de droit. Le jeune homme, cependant, tout en se conformant au désir de sa mère, se sentait entraîné vers les lettres par une sorte de puissante attraction. Grâce à M. Stapfer, ministre de Suisse, qui l'avait connu à Genève, il lui fut permis de suivre sa vocation, et il fut introduit dans les quelques rares salons où l'on retrouvait un reste de cet esprit si fin du siècle précédent, chez M^{me} d'Houdetot, chez M. Suard. Il en traçait de vifs et spirituels tableaux dans les lettres que chaque soir il écrivait à sa mère et qui parlaient pour Nîmes à la fin de la semaine. Ce fut à ce moment qu'ayant entendu M. Suard raconter la maladie de M^{lle} de Meulan, fille de l'ancien receveur général de Paris ruiné par la Révolution, et qui n'avait d'autre ressource que sa plume pour vivre, il lui écrivit pour lui offrir de la remplacer au *Publiciste* jusqu'à son rétablissement. « En commençant, dit-il, je n'étais pas décidé du tout à dire jamais mon nom, ni à aller la voir. Cependant, en lui écrivant la première fois, j'ai eu le sentiment que je faisais quelque chose d'un peu étrange et qui influencerait peut-être sur toute ma vie. » Cinq ans après, ils étaient mariés, et nous pouvons voir par leur correspondance quelle intimité intellectuelle et quelle affection réciproque existaient entre ces époux d'origine et d'âge si différents, car M^{lle} de Meulan avait bien une vingtaine d'années de plus que son mari. « Vous avez tué toutes mes facultés, lui écrivait-elle un jour ; mais il n'y a pas de mal, puisque c'est vous que vous avez mis à la place de moi. »

Peu de jours après son mariage, M. Guizot fut nommé professeur à la Faculté des lettres, puis titulaire d'une chaire d'histoire moderne, créée pour lui par M. de Fontanes. Celui-ci aurait désiré que le nouveau professeur, sacrifiant à l'usage, fit l'éloge de l'Empereur dans sa leçon d'ouverture. M. Guizot refusa. C'était un acte d'indépendance alors bien peu commun et qui dénotait un caractère de forte trempe.

Très lié dès lors avec M. Royer-Collard, partageant ses opinions libérales et conservatrices, le jeune professeur devait devenir, au retour des Bourbons, secrétaire-général du ministère de l'intérieur sous l'abbé de Montesquiou. C'est ainsi qu'il fit ce fameux voyage de Gand, plus tard l'objet de tant de reproches, et où cependant il jugeait si justement les hommes et les choses :

Il faut voir tout ce que je vois pour y croire, marquait-il à sa femme ; non, jamais je n'aurais imaginé qu'on puisse être aveugle à ce point : c'est par Bonaparte qu'on a été détroué ; après la chute

de Bonaparte on remontera sur le trône, on ne voit rien au delà ! On convient à peu près que les ministres ont été incapables ; mais pourquoi, comment, quel était le mal caché, à quelle ignorance ont tenu les fautes, quelle nouvelle marche faudra-t-il suivre, quels obstacles aura-t-on à écarter, c'est ce qu'on ne sait point, ce dont on ne s'inquiète point ; et quand on saurait ce qu'il y aura à faire, peut-être n'aurait-on pas le courage de le tenter ; il faudrait se donner trop de peine, essayer trop d'objections, écarter trop de prétentions, déranger trop d'habitudes, supporter trop d'humeur ; il vaut mieux dormir en paix... Autour de cet inconcevable sommeil s'agitent mille petites ambitions, aussi vigilantes, aussi empressées que si l'on vivait dans la sécurité la plus profonde. Tout le monde parle et tout le monde veut être cru ; je n'ai encore pu découvrir, après ce qui s'est passé, un amour-propre humilié ni une prétention déconcertée... — Tout cela me désole...

En vérité, la Restauration n'est-elle pas tout en... dans cette rapide et vigoureuse esquisse. la Restauration qui, un instant libérale avec le duc de Richelieu et M. Decazes, retombe bientôt dans les exagérations des premiers jours, enlève à M. Guizot sa place de conseiller d'Etat, ferme son cœur, fait de lui l'un des chefs de l'opposition et l'oblige à écrire à la fin de 1829 : « Tenez pour certain que le printemps prochain ne nous trouvera pas comme nous sommes ; nous aurons triomphé ou nous en serons à délibérer s'il faut payer l'impôt. »

Dans l'intervalle, la vie privée de M. Guizot n'avait pas été moins agitée que sa vie publique. En 1827, sa femme était morte, et l'on juge de l'affreux déchirement qu'avait produit en lui cette séparation d'avec une compagne si attachée qui était aussi parfois le plus utile des collaborateurs. Faut-il croire, comme on l'a dit, que les derniers instants de M^{me} Guizot avaient été troublés par la pensée que sa nièce, M^{lle} Dillon, la remplacerait un jour dans les affections de son mari et servirait de mère à ses enfants, que cette union future qu'elle souhaitait et redoutait tout à la fois lui avait causé par instant des sensations cuisantes ? Nous n'en trouvons nulle trace dans ce livre, où l'on voit au contraire M^{lle} Dillon, dans une lettre tout intime à sa sœur, exprimer des doutes bien vifs sur la possibilité pour elle d'un mariage selon ses vœux. Toujours est-il qu'un an plus tard son sort était uni à celui de M. Guizot, à qui, trop tôt, elle fut enlevée. Mais ce qui paraît ressortir de quelques lettres de la jeune femme, c'est que le second mariage de son fils semblait mieux répondre que le premier aux vœux de M^{me} Guizot la mère, qu'une affection plus étroite attachait bientôt à sa bru nouvelle. Comme la première, du reste, la seconde femme de M. Guizot partageait ses travaux, elle était pour lui le plus attentif et le meilleur des secrétaires, durant ces quelques années où les recherches historiques et la publication de ses beaux ouvrages absorbaient le plus clair de son temps et venaient apporter l'aisance au sein du jeune ménage.

Personne aussi ne s'associait davantage aux sentiments politiques de son mari et ne partagea sa satisfaction de voir ses principes triompher après la révolution de juillet. Elle le suivit cependant sans enthousiasme au ministère de l'inté-

rien, puis à celui de l'instruction publique où il élaborera cette loi de 1833 sur l'enseignement primaire, incontestablement son meilleur titre à la reconnaissance de la France. C'est là qu'elle mourut après avoir donné le jour à un fils, en s'efforçant de cacher à son mari ses souffrances et ses larmes, là aussi que mourut le fils aîné de M. Guizot, dans toute la fleur de l'âge, dans tout l'épanouissement d'un esprit qui donnait les plus brillantes espérances. Ce furent pour l'époux et le père des coups dont il ne se releva jamais. Il les accepta bien avec cette suprême résignation que pouvaient inspirer des sentiments aussi profondément religieux que les siens, mais toute sa vie il en garda au cœur une saignante blessure, une grande tristesse dont nous voyons les émouvantes manifestations. Heureusement pour lui, sa mère lui restait, dont le courage fut sans cesse à la hauteur des circonstances et qui, pleurant de son côté un bonheur trop vite échappé, cherchait, comme lui, des consolations dans les soins qu'elle prodiguait à ses petits-enfants. Admirable femme, et que Sainte-Beuve a si admirablement peinte : « Vénéralable mère, à la mise antique et simple, à la physionomie forte et profonde, tendrement austère, qui rappelait celle des mères de Port-Royal, mère du temps des Cévannes à laquelle resta jusqu'à la fin de ses jours le fils le plus déferent et le plus soumis; je crois la voir encore dans ce salon du ministre où elle ne faisait que passer et où elle représentait la foi, la simplicité, les vertus subsistantes de la persécution et du désert. »

Il faut lire, pour bien comprendre l'affection qui unissait cette famille, les lettres aimables, enjouées, pleines de conseils précieux que le ministre écrivait aux siens de la table du conseil, de Londres, où il était ambassadeur, des palais où il suivait le roi. Tantôt on y voit des descriptions charmantes, le récit piquant de fêtes, de solennités, d'incidents curieux, comme, par exemple, le banquet à Mansion-House et la brusque entrée de l'ambassadeur, perdu parmi les corridors de Windsor, dans la chambre de la reine Victoria, en train de se déshabiller. Ailleurs, ce sont des détails de toilette et de ménage, des questions sur une robe envoyée à l'une de ses filles, des réprimandes sur le style un peu lâché d'une lettre et sa ponctuation défectueuse. Le chef du cabinet n'apparaît que rarement dans cette correspondance, sinon pour se plaindre de l'excès de travail qui l'empêche d'aller retrouver ses chers enfants dans cette propriété du Val Richer ou cette petite maison de la rue Ville-Evêque, où se sont écoulés les meilleurs jours.

La Révolution de 1848 vient surprendre M. Guizot au moment où, semble-t-il, il ne s'y attendait guère et dont on ne voit pas que ses fidèles amis, le duc de Broglie, M. de Barante, M. Vilet, se soient montrés meilleurs prophètes. Elle les afflige tous plutôt qu'elle ne provoque leurs colères. M. Guizot, un instant traqué, mis en accusation, presque sans ressources, va retrouver à Londres sa famille, et c'est là qu'il écrit, sous le coup de la mort de sa mère, frappée au cœur par la catastrophe :

Dieu m'a fait l'honneur de m'employer à trois grandes choses : l'éducation du peuple, la fondation d'un gouvernement libre et le maintien de la paix. De ces trois œuvres difficiles, la troisième a réussi au delà de mon attente; l'épreuve qu'elle subit en ce moment le démontre. Les deux premières ont, j'en conviens, l'air bien compromises; je suis convaincu qu'elles en ont l'air plutôt qu'elles ne le sont réellement. J'ai la confiance que les idées que j'ai voulu répandre, les institutions que j'ai voulu fonder s'y épureront au lieu d'y périr.

Jusqu'à présent, il ne paraît pas que ce « torysme bourgeois », qui était le but de M. Guizot, soit près d'être établi en France; il est vrai que son auteur ne devait plus mettre la

main à la gestion des affaires publiques. Rentré dans son pays à la suite des journées de juin et de l'ordonnance de non-lieu rendue en sa faveur, il assista en simple spectateur à tous les événements de la seconde république et du second empire, les jugeant avec cette fière impartialité dont il se réclamait non sans orgueil, et cherchant plus que jamais dans le travail un dérivatif à ses regrets. Il pouvait dire bientôt, du reste, en riant, qu'il n'enviait plus la situation de personne, puisque, lui aussi, possédait la satisfaction de l'homme qui a bien marié ses filles. Des petits-enfants lui étaient venus, qu'il comblait de caresses et qui lui faisaient mieux supporter les vides continuels que la mort causait autour de lui. Le seul acte de pouvoir nouveau qui lui ait arraché d'amers reproches est celui où l'on bouleversait l'organisation de l'Université pour établir la bifurcation. De tout temps, cette question de l'enseignement n'avait elle pas été l'objet de ses plus profondes réflexions, et n'est-ce pas lui qui, dès 1830, pensait déjà que le cadre des études classiques ne répondait plus « à l'état actuel, à la pente naturelle de la société et des esprits », mais ajoutait : « la Grèce et Rome sont la bonne compagnie de l'esprit humain, et au milieu de la chute de toutes les aristocraties, il faut tâcher que celle-là reste debout. » Et vraiment, c'était un moderne que celui qui prenait si éloquemment la défense des idées de 1789, attaquées par Montalembert à l'Académie, qui montrait toute l'indispensable nécessité de ce mouvement libérateur.

D'autres douleurs non moins rudes lui étaient réservées pour la fin de ses jours. Les folies de la politique impériale ne pouvaient trouver de plus implacable critique, et il s'était associé avec feu à l'apostrophe célèbre de M. Thiers; il avait compris la nécessité de sauver, après Sedan, par un effort désespéré, l'honneur de la France, tâchant, par le récit des splendeurs passées, de voiler les plaies du présent. D'un autre côté, la mort prématurée de sa fille aînée le frappait d'un nouveau coup qui lui fut cruel entre tous. Plus que jamais, il avait raison de s'écrier : « Je suis las de voir mourir. » Cependant, sa verte vieillesse se prolongeait et paraissait devoir durer encore longtemps, quand l'excès de ses travaux y mit un terme. Il s'éteignit plein de confiance dans l'éternité, exhalant, dans son dernier soupir, sa suprême espérance : « Enfin ! je serai bientôt dans la lumière ! »

Nous sommes encore bien rapprochés des événements où la conduite de M. Guizot, placé au premier rang, provoquait des panégyriques ou des diatribes, des passions également vives. L'avenir, dégagé de ces mille influences qui dictent nos jugements, traitera peut-être l'homme d'État avec moins de sévérité que la plupart de ses contemporains. Mais quelque opinion que l'on ait du ministre et de sa carrière, il faut s'incliner devant cette vie si pure et si noble, remplie d'exemples pour tous. Le philosophe, le penseur, le chrétien dont nous voyons maintenant le cœur battre à l'unisson du nôtre, restera sans contredit l'une des grandes figures de ce siècle.

JULES CARLIER.

Histoire du peuple belge et de ses institutions, par Ch. Vercamer, inspecteur de l'enseignement primaire. — Un vol. in-8° de 714 pages, avec cartes et tableaux en couleur. Bruxelles, Decq, 1880.

« La mission de l'histoire, écrivait déjà l'auteur en 1851, peut se définir : faire servir au présent et à l'avenir les leçons du passé; — ou plus explicitement : d'une part, moraliser l'individu; de l'autre, former le citoyen, non par le précepte, mais par l'exemple. Ainsi entendue, l'histoire n'est plus cette nomenclature aride de

noms propres, de dates, de détails et de faits sans portée n'ayant aucune liaison entre eux. Pour l'édification de l'homme, ce doit être la peinture fidèle et animée des actions de grandeur et de moralité, propres à être proposées comme modèles; ou des crimes, des vices et des travers, reproduits de façon à en inspirer l'horreur et le dégoût. Pour l'instruction du citoyen, c'est l'exposé exact des institutions et des mœurs d'autrefois, dont la comparaison avec celles d'aujourd'hui fait ressortir les défauts et les qualités des unes et des autres; c'est le narré succinct des événements qui font époque dans la vie des peuples; c'est, en dernière analyse, et comme dernier résultat à atteindre, un regard profond et méditatif jeté sur l'acheminement des sociétés à travers les époques de vicissitudes, de misères et de souffrances, vers un avenir meilleur, assigné par la Providence et préparé par les labeurs de nombreuses générations. »

Dans le volume que nous signalons aux lecteurs de *L'Athenæum*, M. Vercamer a voulu appliquer ce programme à notre histoire nationale, et son œuvre présente un caractère nouveau et original qui ne peut manquer de séduire la jeunesse des écoles.

Des appréciations souvent fort généreuses, fort élevées et fort exactes sur les causes, l'importance et les résultats des événements; des détails pleins d'intérêt sur les institutions civiles, politiques, économiques et religieuses, sur la vie matérielle et intellectuelle du peuple aux différentes époques de notre histoire; enfin, et surtout, le chapitre très complet et très hardi — consacré à l'histoire constellumaine de la Belgique (celle que les jeunes 294 connaissent ordinairement le moins) — au livre de M. Vercamer une place parmi Nordmeilleurs manuels classiques que nousine's Pr.

Il faut bien l'avouer *pr sechzehn* nous sommes loin encore de posséder l'ouvrage. La conception philosophique que l'auteur — un disciple de Huet — se fait de l'histoire, exigerait, pour être discutée, une place plus étendue que celle dont nous disposons ici; mais il est dans *Histoire du peuple belge* des défauts très visibles et que nous devons relever rapidement.

M. Vercamer a eu, à notre avis, le grand tort de vouloir finir son livre pour les fêtes du cinquantième. Un certain manque de proportion entre les différentes parties de l'ouvrage, de trop fréquentes négligences de style, des fautes typographiques innombrables en ont été les premières conséquences. Chose plus grave, l'auteur n'a point eu le temps de soumettre à une révision attentive, à une comparaison minutieuse, la multitude de notes qu'il avait rassemblées. Or, ces notes étant prises dans les auteurs de toutes les écoles, et le plus souvent dans des écrivains contemporains de premier ordre peut-être, mais « de seconde main » assurément, un contrôle sévère eût seul permis à M. Vercamer de rester dans le doute lorsqu'il le fallait, de raconter les faits certains d'une façon plus rigoureusement historique, de repousser les anecdotes apocryphes et les mots supposés auxquels il donne parfois place dans son livre, de corriger enfin des erreurs manifestes.

Appuyons nos critiques de quelques exemples.

Une dizaine de pages accordées aux différentes populations qui se succédèrent sur notre sol aux temps préhistoriques (populations fort étudiées en Allemagne, en France et même en Belgique), n'eussent point, quoi qu'en dise l'auteur, été impossibles à écrire. L'idée, défendue par M. le général Renard, d'une identité de race entre les Germains et les Gaulois, est plus que contestable. Les menhirs, les cromlechs, etc., ne sont point des monuments celtiques : ils ont été

élevés par une de ces races préhistoriques dont nous parlions à l'instant. Le druidisme, fort mal apprécié par M. Vercamer, est très probablement, comme l'a soutenu M. Alb. Réville, une religion autochtone. Les indications relatives à la géographie historique d'avant l'invasion romaine auraient dû être contrôlées plus souvent par les admirables travaux de M. Alph. Wauters. Le *vide affreux* fait par la conquête est encore une de ces nombreuses hypothèses gratuites renversées par l'éminent archiviste.

Nous pourrions parcourir ainsi tout le livre; nous nous bornerons à signaler comme plus ou moins suspects — parce qu'on les répète trop souvent : — les termes prêtés à Saint Remy baptisant Clovis; le mot de Philippe II au Taciturne : *Ce ne sont pas les stats, mais vous, vous, vous*; les adieux échangés entre d'Egmont et d'Orange; l'origine donnée au nom de *queux*; et surtout le discours de Marie-Thérèse à la diète de Presbourg, où elle n'a pu présenter aux Hongrois son jeune fils qui se trouvait alors à Vienne.

En voilà assez d'ailleurs pour montrer combien il est à désirer que M. Vercamer nous donne bientôt, selon la promesse qu'il nous fait dans sa préface, une nouvelle édition de son livre. Qu'il vérifie soigneusement chacune de ses assertions; qu'il fonde texte et notes dans une même narration sobre et nerveuse; qu'il remplace les citations, inutiles dans un ouvrage de simple vulgarisation, par un bon index bibliographique placé en appendice; — et l'*Histoire du peuple belge* ne sera plus seulement un bon livre: elle sera une œuvre de haute valeur.

A. D.

Smyrne considéré au point de vue géographique, économique et intellectuel, par M. le Chevalier von Scherzer. Edition française. 1 vol. 200 p., avec plusieurs cartes. Leipzig, G. Knapp, 1880

Les ouvrages qu'a publiés M. von Scherzer, aujourd'hui consul général d'Autriche-Hongrie à Leipzig, ont toujours été des modèles dans leur genre. Son premier livre a été, je crois, son voyage dans l'Amérique centrale, dont les descriptions rappellent, par l'exactitude et l'éclat des couleurs, les meilleures pages du *Cosmos* de Humboldt. Puis a paru le *Voyage de la Novare*, dont le succès a été universel.

Cette année même il a fait paraître une histoire des principales industries anglaises, dédiée à l'archiduc Rodolphe, qu'il avait guidé dans un voyage d'études à travers les districts industriels de l'Angleterre. Aujourd'hui il publie une nouvelle édition d'un volume sur la province de Smyrne qu'il a composé pendant qu'il était consul général dans cette ville. Quand des agents consulaires voudront faire connaître un pays où ils sont accrédités, ils n'auront qu'à suivre la méthode de M. von Scherzer. Il commence par exposer en traits généraux, mais très exacts, la géographie physique de la contrée; ensuite il décrit la population, les produits, les besoins de la consommation, les moyens de transport, les facilités qu'offre le port; enfin il passe en revue les principales marchandises importées et exportées, dont il fait connaître les prix de vente, les frets, ainsi que tous les détails qu'il peut être utile aux négociants de connaître. On peut voir ainsi quels sont les produits qui se vendent le mieux à Smyrne et quels sont ceux que chaque pays pourrait y envoyer avec profit.

Le livre de M. von Scherzer est en même temps une œuvre scientifique de géographie industrielle et un recueil d'indications pratiques que le commerçant et l'industriel auront le plus grand intérêt à consulter. EMILE DE LAVELEYE.

Poésies et œuvres morales de Leopardi. Traduction complète, précédée d'un Essai sur Leopardi, par M. A. Aulard. Paris, Lemerre, 1880. in-12. — G. Leopardi. *Opuscules et Pensées*, traduits par A. Dapples. Paris, Germer-Bailière, 1880.

Leopardi a été, en France, l'objet d'assez nombreux travaux. Sans prétendre les énumérer tous, ce qui serait bien long et bien inutile, nous mentionnerons : les articles de Sainte-Beuve, Marc-Monnier, Léo Joubert, Caro; le livre de M. Bouché-Leclercq et la thèse de M. Aulard, qu'il nous redonne aujourd'hui sous forme de préface.

Si l'on avait beaucoup commenté l'auteur du *Bruto minore*, on l'avait peu traduit; seul, M. Valéry Vernier avait publié, en 1867, une version des *Poésies*. Il en allait autrement de l'Allemagne « où les doctrines désespérées ont droit de cité »; depuis longtemps, plusieurs traductions de Leopardi y ont vu le jour. La dernière est due à l'un des meilleurs écrivains d'outre-Rhin, M. Paul Heyse.

Nos voisins du Midi, naguère si indifférents à l'égard des littératures exotiques, sont maintenant atteints d'un véritable engouement pour les productions intellectuelles de l'étranger. Au point de vue scientifique, ce mouvement ne saurait être trop encouragé; en est-il de même au point de vue littéraire? Nous ne le pensons pas, et nous sommes heureux de voir que notre humble avis est aussi celui d'un écrivain fort distingué, M. Brunetière « ... Il apparaîtrait peut-être assez clairement que depuis Burns jusqu'à Shelley, depuis Lessing jusqu'à Heine, les littératures allemande et anglaise nous ont inoculé je ne sais quoi de morbifique, je veux dire par là quelque chose d'antipathique au génie français ». Est-il rien qui soit plus éloigné de l'esprit gaulois que le pessimisme de Schopenhauer, de Hartmann, de Leopardi? Cependant des traductions des deux premiers ont réussi, et voici que simultanément deux versions du troisième viennent de paraître. Elles réussiront, bien certainement; mais n'est-ce pas là un signe des temps, et ne faut-il pas croire que le vieux fonds gaulois est en train de disparaître sous une foule d'alluvions amenées d'un peu partout? Voilà des récriminations bien superflues. Ni les Caton, ni les Brunetière n'ont jamais empêché les peuples de se transformer. C'est pourquoi nous nous gardons d'insister.

Donc, M. Aulard, un homme fort bien préparé pour une pareille tâche, publie le premier volume d'une traduction de Leopardi, qui comprendra les *Poésies* et les *Œuvres morales*; il laisse par conséquent de côté l'*Essai sur les erreurs*, les *Etudes philologiques* et les *Lettres*. C'est peu, mais c'est assez pour la grande majorité des lecteurs qui veulent connaître les chefs-d'œuvre du poète et n'ont cure de l'érudit.

M. Dapples, lui, est encore plus réservé; il ne traduit que les *Opuscules* (œuvres morales) et les *Pensées*. Le tout tient dans un volume de deux cents pages précédées d'une courte introduction.

Le public français (ou plutôt de langue française) va pouvoir juger en connaissance de cause ce Leopardi dont tout homme lettré a entendu parler et que si peu ont lu. A parler vrai, nous craignons une déception. Certes nous n'entendons pas rabaisser le plus illustre écrivain de l'Italie contemporaine. Ce fut un grand érudit, un grand patriote, un homme de cœur et un véritable artiste. Il nous doit être sympathique, parce qu'il a beaucoup souffert et qu'en somme son pessimisme, à notre avis, n'est que l'exagération d'un bon sentiment : la compassion pour les misères humaines. Malheureusement, la mode s'est emparée de lui; on a épuisé en sa faveur les formules de l'admiration

la plus échevelée; on a publié jusqu'à ses moindres copeaux; ses amis ont raconté par le menu les détails les plus intimes de sa vie (1). Bref, si l'on eût voulu fomenter une réaction et nous irriter contre le pauvre poète, qui n'en peut mais, on ne s'y fût pas pris d'autre sorte. Si maintenant, la tête encore farcie des éloges hyperboliques des commentateurs, critiques, biographes, vous lisez, soit les *Poésies*, soit les *Œuvres morales* « où la même pensée revient sans cesse avec la monotonie d'une idée fixe », vous serez singulièrement étonné, peut-être même crierez vous à la mystification. C'est que, en général, les traducteurs se rendent la tâche bien difficile; ils commencent par porter aux nues « leur très grand, très honoré maître », et par amour de la nouveauté, presque toujours ils exaltent en lui ce qui le mérite le moins; de là résulte un disparate choquant entre le boniment de la porte et ce que l'on voit à l'intérieur. En voici un exemple. M. Aulard nous dit dans son avant-propos : « Nous avons lu Schopenhauer, goûté son génie, sans partager ses opinions, dont notre bon sens nous préservera, et notre attention s'est portée vers les précurseurs de l'auteur du *Monde considéré comme volonté et objet de représentation*. On s'est rappelé en France que Leopardi était aussi un philosophe, non de même école mais de tendances analogues... ».

Selon M. Aulard, c'est donc comme précurseur du pessimisme que Leopardi est devenu populaire; M. Dapples est moins timide. Nous citons ses paroles : « La philosophie de Leopardi, que M. Bouché-Leclercq qualifiait avec dédain de mort-née est la seule à peu près qui reste debout aujourd'hui à côté du positivisme triomphant. Ressuscité en Allemagne avec une verve géniale par le paradoxal Schopenhauer et commenté plus tard, avec une érudition scientifique prodigieuse, par M. Hartmann, le pessimisme de Leopardi constitue maintenant la doctrine fondamentale d'une école importante, par la valeur intellectuelle, sinon par le nombre de ses adhérents. »

On le voit, nous ne sommes plus seulement en présence du Précurseur, mais bien du Messie lui-même, du fondateur de la doctrine.

Nous nous attardons à critiquer les préfaces, et il est temps d'arriver aux traductions. Sans avoir des mérites transcendants, elles sont pourtant fort recommandables. Celle de M. Aulard perd naturellement à rendre en prose de la poésie italienne; mieux vaut cependant une prose correcte, serrant de près le texte, sans viser à la littéralité, qu'une versification, incorrecte ou trop libre. Or, ce sont les deux écueils où tombent fatalement les écrivains inhabitués à la versification, quand d'aventure ils s'y essaient, et les poètes de profession qui presque toujours s'écartent de leurs modèles.

Le travail de M. Aulard est aussi satisfaisant que possible. Un détail en dit plus à ce sujet que bien des considérations : c'est M. Angelo de Gubernatis qui a revu les épreuves.

La traduction de M. Dapples est également soignée; l'auteur a mieux aimé faire bien que faire long, il ne nous donne même pas tous les *Opuscules*. Pourquoi cette omission? Peut-être l'éditeur n'a-t-il pas voulu se charger d'un gros volume. Nous ne le chicanerons pas à ce propos, puisque les opuscules ou œuvres morales doivent également figurer dans la traduction Aulard, mais nous nous permettrons de demander pourquoi on a introduit Leopardi dans la « bibliothèque de philosophie contemporaine ».

Quelque bien faites que soient ces deux traductions, elles trahissent Leopardi. Actuellement on en veut faire un philosophe, mais c'est avant

(1) Voir Ranieri: *Sette anni di sodalizio con Giacomo Leopardi*, et *Athenaum belge*, 1^{er} novembre 1880.

tout un poète; ses œuvres en prose et en vers ont leur valeur intrinsèque, sans doute; combien elles perdent cependant à paraître dépouillées du riche manteau dans lequel l'écrivain les avait drapées! Soyons francs; les *Poésies* paraissent bien pâles, les *Œuvres morales* bien monotones; seules, les *Pensées* font assez bonne figure sous leur forme nouvelle. Puisse le lecteur qui nouera connaissance avec Leopardi, grâce aux volumes que nous annonçons, ne pas s'arrêter là; qu'il pénètre plus avant dans l'intimité du poète en le lisant dans l'original; alors, mais alors seulement, il appréciera à sa valeur « le plus beau génie que l'Italie ait produit depuis le xvi^e siècle, le grand écrivain que ses compatriotes aiment à rapprocher de Dante, comme le coucher majestueux et sombre de la poésie dont l'auteur de la *Divine Comédie* fut le splendide lever. (4) »

Il n'y a rien de nouveau à glaner dans la préface de M. Dapples. Par contre, l'Essai de M. Aulard contient des vues originales. Il trouve insuffisante et injuste l'explication que jusqu'ici on a donnée du génie du Reccanatais. Et sans doute, quand on aura narré par le menu les infortunes, les déboires dont il a été si largement abreuvé, on n'aura pas fait avancer d'un pas le problème. Il nous semble pourtant que l'estimable traducteur combat ici des moulins à vent. Il emploie presque indifféremment les vocables : génie, inspiration poétique, pessimisme. Or, il s'agit de s'entendre. Veut-on dire que les malheurs de Leopardi ont fait de lui un grand poète? C'est absurde assurément. Veut-on dire qu'ils l'ont fait pessimiste? Pareille opinion se peut soutenir. On objecte que le poète a protesté énergiquement et à plusieurs reprises contre cette critique matérialiste qui voit dans ses souffrances particulières l'origine de ses convictions philosophiques. Mais, outre qu'on peut s'abuser sur ses propres sentiments, l'on trouverait dans Leopardi lui-même des raisons de douter. Ne voit-il pas la source de l'ironie de Socrate dans le contraste d'un cœur aimant et d'un corps dont la laideur grotesque éloignait jusqu'à la possibilité d'être aimé?

Nous pensons, avec M. Joubert, que cette observation est empruntée par le poète à son expérience personnelle, et cette simple remarque, cette boutade nous empêchera longtemps encore de croire « que l'inspiration pessimiste de Leopardi vient d'une source unique, la conception des choses qu'il s'était librement formée au sortir de l'adolescence et du catholicisme ». Peut-être la vérité est-elle entre les deux opinions radicales.

Rabelais eût dit : « Que sais-je? » Et Montaigne : « Peut-être » Il convient d'ajouter que si M. Aulard ne nous convainc pas, il n'en a pas moins défendu sa thèse avec beaucoup de talent et avec un grand luxe d'arguments. On trouvera dans sa longue introduction des détails nouveaux et intéressants sur la famille de Leopardi, notamment sur le comte Monaldo, son père, ainsi qu'une étude très détaillée de la vie et de l'œuvre du grand écrivain. F. T.

Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française, par M. Demogeot. Paris, Hachette. VII et 411 p.; VII et 379 p.

Nous regrettons, en écrivant ce compte rendu, de faire à M. Demogeot de graves et sévères critiques. Nous estimons beaucoup son talent d'écrivain; nous apprécions aussi vivement qu'aucun autre son style clair, alerte et très français; nous lui reconnaissons le don d'expo-

ser les choses littéraires avec agrément et de semer son récit de réflexions ingénieuses et de remarques spirituelles. M. Demogeot est un excellent critique, un de ceux qui ont le goût le plus fin et le plus pur, et son jugement fait autorité. Son *Histoire de la littérature française* a rendu de fort grands services et en rend encore; c'est un des ouvrages les plus utiles et les mieux faits de notre temps; il a fait connaître d'une façon plus complète le moyen âge si négligé, si oublié jusque là; il a offert à tous, même aux savants, même à ceux qui connaissent la matière, un tableau d'ensemble qui est précieux et dont l'on ne saurait trop remercier M. Demogeot.

Aujourd'hui M. Demogeot nous donne une histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française; il essaie, dit-il, d'exposer la littérature des peuples voisins dans ses rapports d'influence réciproque avec la littérature française. Ce programme n'est pas rempli. M. Demogeot a écrit une histoire de la littérature italienne, une histoire de la littérature espagnole, une histoire de la littérature anglaise, une histoire de la littérature allemande; mais une histoire comparée de ces diverses littératures, une histoire de leurs rapports avec la littérature française et des influences qu'elles ont exercées mutuellement l'une sur l'autre, cette histoire, nous ne la trouvons pas dans les deux volumes de M. Demogeot.

Commençons, comme lui, par l'Italie. M. Demogeot reconnaît bien que la poésie italienne naquit en Sicile, mais il ne marque pas assez nettement l'influence profonde de la littérature provençale sur la poésie sicilienne; il n'a pas connu l'ouvrage récent de M. Gaspary. Il étudie Dante, Pétrarque, le Tasse, Arioste, etc.; mais ce n'est qu'à la page 135 que nous arrivons au vif de la matière que devait traiter M. Demogeot, *l'influence de l'Italie sur la France*; le chapitre consacré à cette question ne contient que 17 pages; est-ce assez pour un sujet aussi vaste?

De même, dans l'histoire de la littérature espagnole, après nous avoir parlé de la poésie populaire, de la littérature de cour, des chroniques, du roman pastoral, satirique et picaresque, de Lope de Vega et de Calderon (p. 153-359), M. Demogeot ne donne au sujet véritable que 25 pages. Ces 25 pages sont comprises dans deux chapitres : 1^o sous le titre *L'Espagne en France*, M. Demogeot raconte l'influence de l'Espagne sur la mode, la venue en France d'Antonio Perez, l'imitation de Voiture et de Balzac; 2^o sous le titre *L'Espagne au théâtre français*, il nous dit que Hardy a mis au théâtre presque toutes les nouvelles de Cervantes, que Théophile a reproduit Gongora dans *Pyrame et Thisbé*, que d'Urfé a imité dans *Astrée* la *Diane* de Montemayor, et il indique, d'un mot, les emprunts de Mairet, de Tristan, de Rotrou, de Desmarests (*les Visionnaires*), de Corneille (*le Cid*, *le Menteur*, *don Sanche d'Aragon*), de Molière (*le Festin de Pierre*, *la Princesse d'Élide*), de Lesage. Presque tout ce qu'on lit dans ces deux chapitres se retrouve souvent, avec les mêmes termes, dans *l'Histoire de la littérature française*.

Nous ferons les mêmes observations sur l'histoire de la littérature anglaise. M. Demogeot passe immédiatement et de prime-saut à Chaucer; mais il oublie — pour ne pas parler de la littérature anglo-saxonne et de la littérature française qui fleurit avec les Normands en Angleterre — il oublie Layamon, le premier qui chante le roi Arthur en vers anglais et le premier poète anglais qui ait puisé aux sources françaises; il oublie le *King Horn*, *Havelok le Danois*, les traductions de romans français, *sir Tristrem*, etc.; il oublie Langland. Pour ses études sur Chaucer, Spencer, Shakespeare, Bacon, Milton, etc., elles ne sont guère

originales, elles sont composées autant d'après les ouvrages de Taine, des deux Mézières, de Philarette Chasles, etc., que d'après les textes; mais leur grand défaut, c'est d'être isolées, de ne tenir par aucun lien à l'ensemble, de nous renseigner sur telle ou telle pièce sans nous montrer d'une façon précise quels ont été les guides de l'auteur, chez quel peuple il a souvent cherché son inspiration, quel courant d'opinion il a suivi, etc. Wicherley, Farquhar, Vanbrugh, Congreve n'obtiennent qu'une mention et pas un seul rapprochement entre leurs œuvres et leurs modèles français. Dryden, dit M. Demogeot, ressemble à Voltaire qui l'imita plus d'une fois; il fallait ajouter dans quelles œuvres. Mais c'est à peine si M. Demogeot nous parle du séjour de Voltaire en Angleterre, à peine s'il cite celui de Bolingbroke en France; de Locke, il dit tout simplement que son *Essai sur le gouvernement civil* est le prélude du *Contrat social* de Rousseau et que ses pensées sur l'éducation des enfants contiennent en germe l'*Emile*. Les rapprochements (p. 129) entre le *Guardian* de Steele et quelques passages de J.-J. Rousseau sont, il est vrai, empruntés à l'histoire de M. Louis Mézières; mais M. Demogeot entrait là dans la véritable voie. Il la quitte malheureusement pour nous donner une esquisse de Richardson, de Smollett, etc., sans parler, par exemple, de l'influence de Richardson sur l'Allemagne et de l'enthousiasme qu'il inspire à Gellert et à Diderot, sans parler de Goethe à propos du *Vicaire de Wakefield*, sans parler des imitateurs si nombreux de Sterne. Quelques lignes fort vagues sont consacrées à l'effet littéraire d'Ossian sur l'Europe; mais Young, Thomson, Percy et son recueil de ballades n'amènent pas les noms de ceux qui les ont copiés et suivis. Après Villemain, M. Demogeot trace un tableau assez saisissant du procès de Warren Hastings; après M. Léon Boucher, il étudie Cowper; il nous parle de Burns, de Crabbe, des lakists. Ici enfin, nous trouvons en tête du chapitre « caractère des lakists, Wordsworth, Coleridge, Southey, *influence de l'Angleterre sur la France* »; voilà donc le sujet abordé. Rassurez-vous; M. Demogeot s'est bien gardé de dire un seul mot de l'influence des lakists sur les écrivains français; il y a dans ce chapitre une appréciation de Wordsworth, de Coleridge, de Southey, mais, malgré le titre, pas un trait mot d'une action quelconque de l'Angleterre sur la littérature française; nous ne voyons, en fait d'histoire comparée, que ces deux phrases « Coleridge était Diderot et Cousin réunis », et « sa ballade du *Vieux Matelot* rappelle par l'audace de pensée et de conception les ballades allemandes de Bürger. » Nous nous trompons cependant; le chapitre suivant, intitulé : « Walter Scott, Byron, Shelley », nous donne satisfaction : « Walter Scott et Byron, dit M. Demogeot, sont les deux poètes anglais qui ont joui en France de la plus grande et de la plus légitime popularité »; et, aux pages 219-220, nous lisons ces lignes :

En prenant ici congé de l'Angleterre, nous devons rappeler l'influence considérable que sa littérature exerça sur la France. Notre xviii^e siècle tout entier en reçoit l'impulsion. C'est à Londres que Voltaire, le roi futur du siècle, va chercher la liberté de penser et l'audace d'écrire; c'est d'Angleterre qu'il rapporte la philosophie de Locke et les découvertes scientifiques de Newton. Rousseau est aussi un disciple de Locke, mais un disciple qui ajoute aux enseignements du maître la passion et la flamme. Montesquieu prend pour idéal politique la constitution anglaise; il l'explique, lui prête la logique de son esprit; et, grâce à lui, ce qui fut un accident local devient un système de gouvernement accepté plus tard par toute l'Europe. Au-dessous de ces grands écrivains, tous les hommes de lettres ont les yeux tournés vers la même source de lumière.

(1) Leo Joubert, *Essais de critique*, p. 390. Bien que datant de 1860, ce travail est encore ce qui se puisse lire de meilleur sur Leopardi.

L'Encyclopédie est fille de l'Angleterre : elle a pour ancêtre le chancelier Bacon. Diderot et d'Alenbert, Helvétius, d'Holbach, La Mettrie sont les héritiers. Les continuateurs exagérés des Locke, des Collin, des Tindal, des Bolingbroke. L'imagination anglaise s'acclimata en France avec plus de difficulté et de lenteur. Shakspeare fut longtemps pour nous une énigme insoluble, un attrait et une épouvante ; Voltaire, tour à tour, éleva sa statue et la traîna dans la boue. Pour que nos écrivains le sentent et l'imitent, il faut arriver au XIX^e siècle, à Ducis, à Casimir Delavigne, puis à Alfred de Vigny, à Emile Deschamps, à toute l'école romantique. A cette époque, d'autres poètes anglais s'imposent aussi à l'admiration des nôtres. Tous nos romanciers voudront imiter Walter Scott, tous nos poètes s'inspirer de Byron et de l'école des lacs. En attendant cette renaissance de l'imagination française, nos poètes secondaires du XVIII^e siècle imitent en quelques points la libre allure du théâtre anglais, son mélange des genres, son réalisme. Diderot importe sa tragédie bourgeoise ; La Chaussée, sa comédie larmoyante ; Destouches, ses ternes intrigues. Le sentiment de la nature, l'amour des champs, cette chose si anglaise, qui produisit Thomson, essaie de passer le détroit et produit, sur notre sol encore mal préparé, la poésie descriptive, Saint-Lambert et Delille. Une partie prosaïque et bourgeoise de l'art d'écrire nous vient de l'Angleterre affairée et pressée de vivre : la revue périodique, ce livre de chaque mois, le journal, cette revue de chaque jour, le roman de mœurs, cette révélation du foyer et de l'individu. Ces genres nouveaux et plébéiens obtiendront des deux côtés de la Manche un long et immense succès.

Sur 220 pages, les deux dernières seules, écrites d'ailleurs avec beaucoup de verve et d'esprit, traitent de l'histoire de la littérature anglaise dans ses rapports avec le développement de la littérature française ; franchement, c'est trop peu.

Passons à la littérature allemande. M. Demogeot ne consacre qu'une seule page au moyen âge (p. 222) ; il dit qu'à Worms, à Warthourg, à Cologne, on chante comme à Paris, à Rouen, à Windsor « de Charlemagne et de Roland » (*das Rolandslied*), ou bien qu'on célèbre Arthur et la Table Ronde, Ivain, le Chevalier au Lion, le Saint Graal, Parceval, Tituel, Tristan et Isolt, ou encore les héros transfigurés de l'antiquité classique, Alexandre le Grand, Enée, la guerre de Troie. Les chants lyriques d'Avignon et de Toulouse, poursuit M. Demogeot, ont leur écho en Thuringe, en Souabe, en Autriche ; les Minnesänger (Walther de la Vogelweide, Dietmar d'Aist, Reinmar le Vieux, Ulrich de Lichtenstein et autres, on en compte plus de cent cinquante) sont les frères des troubadours. « Nos contes, nos fabliaux, notre grande épopée satirique, le *Roman du Renard*, avec Noble le Lion et Isengrin le Loup, trouvent de l'autre côté des Vosges des auditeurs empressés » Ces quelques lignes suffisent-elles à décrire l'influence immense de la France sur l'Allemagne au moyen âge ? Pas un mot de l'Université de Paris ; pas un mot de l'éducation des princes, qui n'est alors confiée qu'à des Français ; pas un mot de la chevalerie française qui s'était couverte de gloire dans la première croisade et donnait le ton à toute l'Europe, ni de la noblesse allemande, de la part qu'elle prend à la deuxième et à la troisième croisade, ni de ses rapports fréquents avec la Flandre et la Bourgogne ; pas un mot des costumes, des jeux, des danses, etc., que l'Allemagne emprunte alors à la France ; pas un mot de la langue où pénètrent tant de termes français (voir, par exemple, les poèmes de Wolfram d'Eschenbach et de Gottfried de Strasbourg ; l'épopée, *spel*, *maere*, *sage* devient l'*aventure*, etc.). M. Demogeot n'a même pas esquissé le tableau qu'il aurait dû tracer, au moins en cinquante ou cent pages, de ce grand mouvement intellectuel. A la page suivante, M. Demogeot garde le même silence sur l'influence des *Welches* au XVII^e siècle ; il aurait pu parler de la présence

des armées françaises sur le sol allemand pendant la guerre de Trente Ans, de l'action exercée par les livres français, par l'exemple de la cour de Versailles, par les réformés, etc. Il cite Leibniz qui se servit du latin ; mais il aurait bien fait de rappeler ce mot de Leibniz, en allemand, que l'Allemagne était remplie d'Allemands francisés (*franzgesinneten*) qui soumettaient leur pays, sinon à la domination, du moins aux modes et à la langue de la France. Thomasius lui-même prie ses compatriotes de prendre pour modèle ces Français, « les gens les plus habiles du monde et qui savent donner à toutes choses une vie véritable » ; c'est le *Journal des Savants* qui fait naître les *Acta eruditorum* ; Opitz se rattache non-seulement à Boileau, comme le dit M. Demogeot, mais à Ronsard qu'il nomme « l'aigle de tous les poètes français », etc., etc. M. Demogeot est plus complet quand il entre dans le vif de la littérature du XVIII^e siècle ; il a lu Heltner, il le résume ou le traduit ; mais, là encore, il ne nous offre qu'une sorte de manuel de la littérature allemande au XVIII^e siècle, et l'on cherche en vain dans cette suite d'analyses l'histoire des rapports intellectuels de l'Allemagne et de la France. Il est très facile, pour un littérateur de métier, de raconter la carrière de Klopstock, de Wieland, de Lessing, de Herder, de Schiller, de Goethe, et même d'apprécier les œuvres de ces grands génies, lorsqu'il se borne à emprunter ses renseignements et ses critiques à un guide aussi excellent que M. Heltner. Mais ce que M. Demogeot aurait dû faire, c'était de nous raconter la lutte de l'influence anglaise et de l'influence française, le combat — celui-là plus réel peut-être et plus vrai que celui de Klopstock — des deux muses française et anglaise qui se disputent la domination de l'Allemagne littéraire : d'une part, Broekes — qui n'est pas nommé, — Haller, les Suisses, Klopstock, l'école de Göttingue ; d'autre part, Hagedorn, Gottsched, Wieland, voilà les noms qui représentent cette lutte que M. Demogeot ne soupçonne pas. A notre avis, il n'y eut pas de victoire décisive ; on continua en Allemagne à imiter en même temps Français et Anglais. Un instant, l'Angleterre parut l'emporter ; ce fut au moment du grand succès de la *Messiasse* et quelque temps après, lorsque Shakspeare devint l'idole de la jeunesse allemande ; mais, peu à peu, la France reprit son ascendant ; la *Dramaturgie de Hambourg* n'empêcha guère l'imitation française ; ce n'était, comme l'a dit justement Goedeke dans un récent article des *Götting. gel. Anzeigen*, qu'une constitution sur le papier, et ces bons Français maintinrent leur domination et dans la comédie et dans la tragédie, la poésie lyrique et le roman restant aux Anglais. Encore ne faut-il pas oublier J.-J. Rousseau qui fut, pendant quelque temps, le maître des esprits en Allemagne comme en France. Mais un exemple éclatant de l'influence française, n'est-ce pas l'homme même qui remplit le XVIII^e siècle de la gloire de ses armes, des ruses de sa diplomatie, de l'ironie de son sourire sceptique ? N'est-ce pas Frédéric II qui ne veut rien savoir de la littérature allemande et qui compose, en 1780, ce petit factum écrit en langue française, où il ne cite comme grands écrivains que Gellert et Götz ? Rien de tout cela dans le livre de M. Demogeot ; rien sur l'influence de la Révolution française ; rien sur le rôle de Forster ; rien sur Schiller trouvant dans le théâtre français, au moment où Goethe traduisait le *Mahomet* de Voltaire, le royaume de l'harmonie et de la beauté, etc., etc. Rien non plus sur l'intérêt qu'inspirait à certains Français la littérature allemande de l'époque (Diderot se faisant traduire la *Messiasse*, le *Journal étranger*, Boufflers révélant aux belles dames de Vienne l'existence de Wieland, etc., etc.). Le chapitre qui concerne les Epigones est peut-être

le meilleur et le plus original de cette partie ; mais on ne discerne pas très clairement les influences sous lesquelles naquit l'école romantique.

Nous permet-on encore quelques remarques de détail sur cette dernière partie ? — P. 222, il faut dire *prêtre* au lieu de « moine » (*Pfaffe*, il s'agit de Conrad et de Lamprecht) ; pourquoi dire Hartmann du Pré et non *d'Alze*, dans ce cas il faudrait dire Wolfram du ruisseau des frères ; on doit écrire *Walther de la Vogelweide*, et non Walter de Vogelweide. — P. 223, la « société poétique », dont Gottsched fut considéré comme le chef, s'était formée non en 1728, mais en 1697, et en 1726, Gottsched en fut nommé *senior* ; — P. 226, Gottsched n'a pas créé les Feuilles critiques, *Kritische Beiträge*, mais les *Beiträge zur kritischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit* ; Gleim, secrétaire de la cathédrale d'Halberstadt et chanoine de Warbeck, n'avait pas un « modeste emploi » ; — P. 247, M. Demogeot, avec Heltner, exagère l'influence de Rousseau sur Herder ; — P. 255, Gotter ne resta que fort peu de temps à Göttingue ; Voss était étudiant et non maître d'une pauvre école lorsqu'il devint « chef et directeur » de l'Union de Göttingue ; — P. 263, Weislingen n'est pas un abbé (!), mais un chevalier, le compagnon d'armes de Goetz, et plus tard son ennemi ; — P. 307, la femme de Schiller est née *Lengefeld* et non *Langefeld*, etc. (1).

En résumé, dit M. Demogeot (p. 220), la France a reçu de l'Italie l'éveil de la renaissance, l'élégance et la grâce un peu factice de la diction ; de l'Espagne, l'éclat de l'image avec la noblesse parfois emphatique des sentiments et du langage ; de l'Angleterre, la hardiesse de la pensée et du style qui l'exprime ; de l'Allemagne, l'intelligence vraie de l'antiquité et la largeur trop souvent brumeuse de ses horizons. Soit, mais comment elle a reçu ces impulsions, comment elle a subi ces influences diverses, c'est ce que M. Demogeot ne nous a pas montré. Il s'est contenté de nous donner à la fin de l'histoire de chaque littérature (sauf celle de l'Allemagne) un résumé très rapide et très incomplet.

Nous ne méconnaissons pas la diligence et le soin qu'il a portés dans ce nouvel ouvrage ; il a lu avec attention et avec profit d'importants travaux sur l'histoire des littératures étrangères ; il a étudié consciencieusement les principales œuvres des plus illustres écrivains de quatre grandes nations ; il a, en somme, commis peu d'erreurs dans un sujet aussi étendu ; il a donné à ses jugements une forme agréable, et l'on retrouve dans ces deux volumes le style facile, aimable, aux allures légères qui nous a charmé dans l'*Histoire de la littérature française*. Mais, nous le répétons, nous avons devant nous, non pas une histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française, mais une histoire des littératures italienne, espagnole, anglaise et allemande ; encore faut-il ajouter que cette histoire laisse de côté les origines, souvent même une grande partie du moyen âge, sinon le moyen âge tout entier, et la période contemporaine.

D'ailleurs, on ne peut faire ainsi une histoire comparée des littératures ; c'est se rendre la tâche plus difficile et presque insurmontable que d'examiner, au moins dans un ouvrage de ce genre, chaque peuple ou chaque littérature séparément. Il faudrait traiter à la fois de l'Italie et de l'Espagne au XVI^e et au XVII^e siècle, traiter à la fois de l'Angleterre et de l'Allemagne à la fin du XVII^e, au XVIII^e et au XIX^e siècle. On

(1) Il manque dans la table des matières les noms de Cronck (et non *Cronckh*), de Hölty (et non *Höly*), de Kleist.

trouve ainsi des points communs, des idées générales qui dominent l'époque et qui s'imposent vers le même temps aux écrivains de divers pays; l'influence de Stern, de Young, d'Ossian s'étend à la fois sur l'Allemagne et sur la France, et on ne la comprend bien qu'en l'étudiant non-seulement dans le pays où elle vient, mais chez les deux nations qui la reçoivent; de même, les Français acceptent à la fois Marini et Gongora, ils s'italianisent et s'espagnolisent presque simultanément; au temps du romantisme, Schiller et Goethe les inspirent à peu près autant que Shakspeare, W. Scott et Byron.

Malgré ses défauts et ses lacunes, le livre de M. Demogeot sera lu, il aura un vif succès, c'est un des volumes les plus intéressants de la collection Duruy. Mais, comme il n'offre pas une *histoire comparée*, il fera peut-être, n'en déplaise à l'éditeur, une sérieuse concurrence aux histoires séparées des littératures qui sont publiées dans la même collection. Comment les libraires ne sentent-ils pas qu'une tâche, telle que celle de M. Demogeot, est presque impossible à exécuter et qu'un seul homme ne connaît pas profondément cinq littératures? Les temps ne sont plus où un universitaire, fort de ses titres et de succès antérieurs, acceptait de composer une œuvre à laquelle rien ne l'avait préparé et trouvait néanmoins, grâce à l'habileté de la mise en œuvre, grâce aussi à l'agrément du style, un public bienveillant. M. Demogeot nous fait un peu l'effet de ces professeurs de rhétorique, qu'on bombarde professeurs de littératures étrangères dans une Faculté, parce qu'ils sont docteurs ès lettres.

Encore un mot; que M. Demogeot supprime le sous-titre de son ouvrage; qu'il insiste sur le moyen âge anglais et allemand, et nous aurons une assez bonne *Histoire des littératures étrangères*; toutefois, nous lui préférons peut-être, même en ce cas, le manuel de M. Hallberg.

A. CH.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Etudes sociales et économiques, par A. Cochin. Didier. — *Madame de Montmorency*, par le comte de Baillon. Didier. — *Le Gentleman*, par l'auteur de l'*Album d'un diplomate*. Plon. — *En l'année 1813*, épisode de la vie militaire des Français en Allemagne, roman allemand par Fritz Reuter, traduit par E. Zeys. Hachette. — *L'Héritage de Xénie*, par H. Gréville. Plon. — *Drames à toute vapeur*, par Camille Debans. Plon. — *Les Mariages de garnison*: I. *La Dot réglementaire*, II. *L'Honneur des Champavayre*, par M^{me} Claire de Chandeneux. Plon. — *Les Demi-Mariages*, par Paul Perret. Plon.

C'est une bonne idée d'avoir rassemblé les écrits d'Augustin Cochin, qui traitent de la condition des classes laborieuses, envisagée au point de vue de la science économique ou des réformes législatives à opérer. Cochin était un de ces hommes qui savent donner de l'intérêt aux questions les plus arides en les rattachant à des principes nobles et élevés; on sent dans tout ce qu'il a écrit l'amour ardent de la vérité, le désir sincère et passionné d'être utile; à la lucidité naturelle de son esprit et à un grand sens pratique dont il donna plus d'une fois des preuves dans les conseils d'administration, il joint l'élevation des vues et la chaleur du cœur. Sa position lui permit d'ailleurs d'étudier les besoins des classes laborieuses, de sonder toutes les plaies de la misère des grandes villes: il fut, on le sait, directeur d'établissements importants, et, comme maire d'un arrondissement de Paris, président du bureau de bienfaisance, rien de ce qui touche à l'ouvrier n'a échappé à son regard clairvoyant. Il eut en même temps l'art, si difficile, de traiter les sujets économiques avec clarté, avec une simplicité familière qui facilitait aux

intelligences les plus communes l'accès de ces questions malaisées et compliquées. M. de Broglie, qui est en ces matières un excellent juge, reconnaît que Cochin était passé maître dans le métier d'orateur populaire et que personne n'a su comme lui se rapprocher par la parole d'un auditoire qui lui ressemblait si peu par les habitudes de la vie et l'éducation première: que ce fût dans un cercle d'apprentis ou d'ouvriers, devant les fourneaux allumés de quelque usine ou dans une gare de chemin de fer, Cochin s'entendait merveilleusement à parler aux intelligences et à toucher les cœurs. Malheureusement, dit le duc de Broglie, ses écrits restent froids et muets devant nos regards, et l'on ne peut, à leur place, ranimer la flamme communicative de son éloquence si heureusement, si merveilleusement improvisée. Le volume que l'éminent académicien présente au public, se compose de cinq études, dont voici les titres: *De la condition des ouvriers français* (lu au congrès international de bienfaisance de Londres); *la Réforme sociale en France*; *les Sociétés coopératives* (conférence faite à Paris, en 1868, au cercle agricole); *les Institutions de prévoyance* (rapport lu à la Société d'économie charitable dans la séance du 29 janvier 1866); *la Manufacture de glaces de Saint-Gobain de 1665 à 1865*.

Le livre de M. de Baillon sur Madame de Montmorency n'est pas une œuvre d'histoire, comme on l'entend aujourd'hui; l'auteur n'a guère fait que reprendre et remanier le livre de M. A. Renée et de M^{gr} Fliche sur cette princesse et son ouvrage n'est qu'une compilation. Mais le style, malgré quelques phrases un peu ronflantes ou trop subtiles, est soutenu et correct: ou nous nous trompons fort ou ce volume sera couronné par l'Académie et donné comme prix dans nos maisons religieuses d'éducation: c'est déjà quelque chose. La duchesse de Montmorency, dont M. de Baillon raconte l'existence, est la femme de cet infortuné Montmorency, fils et petit-fils de connétables, maréchal de France et le héros du combat de Veillane, mais une des victimes les plus lamentables, avec Cinq Mars et de Thou, des intrigues de l'égoïste Gaston d'Orléans: révolté contre Richelieu, il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Castelnaudary et mourut à Toulouse sur l'échafaud. La duchesse aimait son mari, malgré ses nombreuses infidélités — sur lesquelles M. de Baillon passe très discrètement — de l'amour le plus ardent; elle le pleura toute sa vie, qui fut celle d'une sainte. Exilée par le roi au château de Moulins, après la mort de son époux, elle y vécut dans le détachement le plus complet des choses terrestres, lut et relut sans relâche les livres saints — elle savait le latin — et finalement se retira au couvent de la Visitation. Là, sans être d'abord rattachée à l'ordre par aucun vœu, elle se soumit docilement aux règles les plus sévères de la communauté, se vêtit de la robe de bure, fit enlever le carreau de velours de son prie-Dieu et porta ces souliers plats qui parurent plus tard si pénibles à M^{me} de La Vallière (on sait que les dames de la cour portaient des chaussures aux talons démesurément élevés). Elle y connut et y assista à ses derniers moments la mère de Chantal. C'est à ce moment qu'elle fit transporter de Toulouse à Moulins le corps de son époux; plus tard elle lui fit élever ce mausolée, orné de statues par François Anguier, et qu'on voit aujourd'hui encore dans la chapelle du lycée de Moulins. Enfin, en 1657 elle prit le voile et en 1658 elle termina son noviciat: le drap mortuaire qui la couvrait au moment de la *prostration* fut le même qui avait servi au transport des restes de Montmorency; elle mourut, supérieure de la communauté.

L'auteur de l'*Album d'un diplomate* a repris et traité amplement, dans un élégant volume, le

sujet qu'il n'avait fait qu'indiquer en ces termes dans son *Album*: « Un gentleman est celui qui, dans son intérieur et son extérieur, n'a absolument rien de vulgaire ni de bas, et qui, dans les grandes et les petites choses, ne manque ni de noblesse de sentiment ni de délicatesse. » Il définit de nouveau le mot gentleman: « C'est celui qui, fidèle à tous les vrais devoirs que le vrai honneur impose, ne manque jamais de probité, d'honnêteté, de courage, de véracité, de noblesse de sentiments, de dignité et de fidélité et qui en même temps a toujours assez de gratitude, de bienveillance, de délicatesse, d'empire sur lui-même, de discrétion, de politesse, de fermeté, de simplicité, de tact, de réserve, de modestie et de bon goût. » Voilà bien des substantifs; je préfère la définition donnée dans l'*Album du diplomate*; elle dit tout en peu de mots. Mais ne pourrait-on dire aussi que le gentleman, dans le sens le plus élevé du mot, est le *kalokagathos* des Grecs et l'« honnête homme » du xvii^e siècle, et qu'il a au plus haut point cette religion de l'honneur à laquelle Vigny a consacré de si belles pages empreintes d'une fière mélancolie? L'auteur donne, du reste, de fort bons conseils à quiconque aspire au titre et aux vertus du gentleman; il entremêle ses avis et ses appréciations de citations empruntées aux écrivains les plus divers, depuis Aristote. Sénèque et S'-Augustin jusqu'à Voltaire, Lacordaire et Boerne; il trace même des portraits de gentlemen (le général chevalier de Hannekart, le marquis Da Sa Bandeira, le marquis de Gargallo, le vicomte d'Almeida, M. Luigi Blanch, le baron Bernard de Bulow, M. Du Fay, le marquis de Fronteira, etc.). Ces portraits sont dessinés d'une main habile; ils ne représentent pas des personnages fantastiques; les hommes que notre diplomate nous peint de pied en cap, vivent et respirent; ils se distinguent du commun des hommes par leur délicatesse et leur sentiment du devoir, et, en outre, chacun d'eux a sa physionomie propre et diffère des autres gentlemen par certains traits, que l'auteur a marqués d'ailleurs avec beaucoup de finesse. Mais, outre ces portraits que le diplomate inconnu a tracés de souvenir et qui forment une attachante et noble galerie, une sorte de salle où notre jeunesse devrait s'attarder souvent et considérer avec attention des exemples à suivre, l'auteur a rappelé les peintures de gentlemen que nous a laissées soit l'antiquité, soit l'époque moderne: Aristide — l'Aristide de Plutarque; — Agricola — l'Agricola de Tacite; — le marquis de Pomponne et M. Courtin dont Saint-Simon a fait le portrait dans ses Mémoires; et Eugène de Costa qui, d'après les éloges que lui décerne Joseph de Maistre, « peut être considéré comme le modèle d'un jeune gentleman ». Ce petit ouvrage est écrit avec agrément, dignité et noblesse; le ton est grave, mais non pédantesque; c'est le style d'un diplomate, résumant, avec cette mesure, cette politesse, cette raison sereine et haute que donnent le commerce de la brillante société et le séjour des cours, ses idées sur l'honnête homme de notre temps. On y sent ce que Saint-Simon louait chez M. Courtin, « l'air et les manières du grand monde avec lequel ce diplomate avait passé sa vie dans ses meilleures compagnies ». Nos jeunes gens, qui passent leur vie au club ou sur le boulevard, tireraient quelque profit de la lecture de ce volume, car il prêche, non-seulement la courtoisie et l'élégance extérieure, mais l'amour des nobles choses, l'élevation de l'âme, le désintéressement, et quiconque le lira, éprouvera, ne serait-ce qu'un instant, le désir de ne suivre d'autre chemin que le chemin droit.

M. Zeys a traduit le roman de Fritz Reuter, *Ut de Franzosentid*, (titre allemand qu'il aurait dû citer dans son avertissement), et nous l'en remercions pour nous et pour le public

français qui pourra lire désormais une des œuvres où se marque le mieux le talent naïf et humoristique de l'écrivain mecklenbourgeois. Un ou deux jugements de la critique allemande sur Reuter auraient été à leur place dans l'avant-propos de la traduction, et l'on nous permettra de citer ces quelques lignes d'Otto Roquette : « Reuter a su mettre en œuvre son *plattdeutsch* mecklenbourgeois de la façon la plus heureuse, en mêlant le sérieux et le plaisant ; et par son observation, par sa manière de peindre, il a créé des types de la vie de la Basse-Allemagne qui restent pour notre littérature une possession durable » (II, 509). Pour nous, qui lisons pour la première fois une œuvre de Reuter, nous avons été sous le charme ; quel imbroglio que cette échauffourée dans la maison du bailli et quelle suite de scènes dignes du *Roman comique* ; avec quel art les événements s'enchaînent ; que de personnages se mêlent à l'action sans la ralentir, chacun jouant son rôle et conservant jusqu'au bout son caractère ; quel type enfin que le conseiller Herse, ce niais, grave et pédantesque villageois qui brouille tout, transforme en pensée la carte de l'Europe et veut jeter l'usurpateur corse dans un cachot au moment même où les Français l'emmènent prisonnier ! Mais, dans le fond de la scène, au milieu des éclats de rire et des plus comiques péripéties, parmi les doléances de M^{lle} Westphalie, les espiègleries de Fritz Sahlmann et les excentricités guerrières de M. Droz, se passent de grands événements qui agitent le monde et décident de la destinée de l'Allemagne. Le bailli Weber reproche à Von der Toll de faire cause commune avec l'envahisseur, et Von der Toll, entendant Fieka lui demander la grâce de son père, sent « se rouvrir la blessure de son cœur, comme la tache de sang qui reparait sur le plancher d'une chambre » ; Frédéric et Henri prennent les armes pour sauver la patrie, et le romancier s'écrit, plein d'une noble et patriotique émotion :

Les temps avaient changé... La Providence avait dépouillé les Français de leur brillante peau de serpent durant leur campagne d'hiver en Russie. Lui, qui jusque-là avait marché en maître, il revint semblable à un mendiant... Mais à peine le serpent transi de froid se fut-il réchauffé dans son tiède lit allemand, qu'il montra de nouveau son dard ; l'oppression recommença. Mais ce spectre n'était plus qu'une ombre pour les Allemands ; cette ombre avait pris un corps, un nom, et ce nom, on le cria dans les rues : « A bas le massacreur d'hommes ! » Ce fut là notre cri de guerre. Et ce n'était pas là un cri fait pour s'éteindre... Les anciens parlèrent, les jeunes gens coururent aux armes... L'Allemagne n'était qu'un immense fourneau de forge qui couvait et qui brûlait, paisible, silencieux, jusqu'à ce que le charbon fût une masse rutilante ; et quand la fumée et la flamme l'eurent abandonné, nous plongeâmes notre fer dans le brasier étincelant, et nous forgeâmes nos armes. La haine des Français fut la meule où on les aiguisa. Ce qui s'en suivit est bien connu des enfants ; ou bien, s'il en est un qui l'ignore, le devoir de son père est de l'imprimer en lui en caractères ineffaçables.

L'Héritage de Xénie serait considérable si la jeune fille le voulait ; elle le sacrifie héroïquement à son amour pour sa mère. M^{me} Gréville excelle dans la peinture de ces dévouements sublimes sans tension ni parade. Malgré sa beauté, sa jeunesse, l'amour profond de Rabof, le seul de ses soupirants qui ait fait battre son cœur, Xénie se voue à l'austère devoir de soigner sa mère et de ne vivre que pour elle ; elle s'enterre à la campagne, loin du monde de Pétersbourg, pour subir les caprices de cette malade entêtée ; elle souffre en silence... non sans résistance toutefois ni sans révolte. Héroïque jusqu'au bout, elle a, pour faire le bonheur d'une amie, renoncé à Rabof, elle a consenti à voir l'enfant de Rabof et à être témoin du bonheur conjugal de celui

qu'au fond de son cœur et sans oser se l'avouer, elle aime passionnément. Mais — et M^{me} Gréville a bien raison de peindre ces défaillances d'un instant auxquelles les plus forts mêmes sont sujets — il lui arrive un jour de jeter un cri de désespoir, de sentir le vide affreux de son existence, d'appeler convulsivement l'amour, même l'amour mal compris. Heureusement la belle et courageuse jeune fille n'est pas condamnée à un éternel martyre : sa mère s'éteint peu à peu dans une douce déraison et Rabof, devenu libre, donne à Xénie le bonheur qu'elle rêvait et qu'elle a chèrement payé. Facile, aisé, gracieux dans son allure, le style de M^{me} Gréville rehausse l'intérêt de ce roman qui est digne de ses devanciers. On y remarquera l'amusant portrait de l'oncle de Xénie et la description de l'existence d'une famille bourgeoise dans un village russe.

Prends moi sur ton dos, vapeur furibonde, telle est l'épigraphe du livre de M. Debans, et, en effet, dans les nouvelles qu'il nous raconte, dans ces huit petits drames qui se jouent devant nous, la vapeur joue le principal rôle ; ses héros sont possédés comme d'une rage de dévorer l'espace et de s'élancer en avant sans tenir compte des obstacles, comme le mécanicien américain ou comme ce Leger qui parcourt la voie ferrée sur sa *Durance* avec une rapidité effrayante ; ils s'enivrent de courses furieuses et sont presque aussi fous que ce cheval qui de son galop vertigineux et diabolique franchit les barrières et dépasse les trains. Ce serait être injuste pour un écrivain de talent que de ne pas citer au moins le titre des nouvelles qui composent ce volume : *L'Aiguilleur*, *Sombreker*, *L'Île de feu*, *le Cheval fou*, *Master Go-ahead*, *Histoire d'un tremblement de terre*, *une Orgie dans les ténèbres*, *un Duel à vapeur*. L'angoisse désespérée d'un père, la lutte qui s'engage en lui à la vue de son enfant près de périr, l'honneur qui l'emporte enfin dans son cœur déchiré, toute cette suite de sentiments violents et impérieux est fort bien décrite dans *L'Aiguilleur*. *Sombreker*, c'est le mécanicien maniaque, devenu follement amoureux de sa locomotive et lui donnant une vélocité insensée, foudroyante, infernale qui doit la pousser, elle et lui, au bout du monde et qui les fait sauter tous les deux. *L'Île de feu* raconte les aventures de deux Brésiliens dans une forêt devenue la proie de l'incendie ; *le Cheval fou*, les caprices d'une jeune fille et de sa monture (cheval et cavalier luttent de vitesse avec le convoi) ; *Master Go-ahead*, la folie d'un Yankee qui mène sa machine au milieu de l'épouvante d'un champ de bataille ; *une Orgie dans les ténèbres*, la lutte à toute vapeur qui s'engage entre deux vaisseaux américains. La dernière nouvelle du volume, *un Duel à vapeur*, ne manque pas d'humour et provoque le rire. M. Debans a déployé de brillantes qualités dans ce recueil de nouvelles ; son récit vif, entraînant, se sent de la fougue et de l'élan des personnages ; s'il faut avouer nos préférences, *Sombreker* est le meilleur des drames à toute vapeur.

Edmond About nous a donné les *Mariages de Paris* et les *Mariages de province*. M^{me} Claire de Chandeneux commence une série de romans compris sous le titre commun de *Mariages de garnison*. Elle n'a pas, il est vrai, le style court et alerte, semé de saillies piquantes et de traits spirituels, si limpide, si français, si *voltairien* de l'auteur des *Jumeaux de l'hôtel Corneille*. Nous ne lui en faisons pas un crime. Les deux romans qu'elle vient de publier, *la Dot réglementaire* et *l'Honneur des Champavayre*, sont intéressants et méritent de trouver des lecteurs. Les personnages que l'auteur nous représente excitent toujours notre sympathie. Citons dans *la Dot réglementaire* le portrait du lieutenant Brémieux. Ce soldat de

fortune — on nomme ainsi dans l'armée, comme a dit, je crois, Jules Noriac, les officiers qui n'en ont pas — est un loyal caractère dont la peinture fait honneur au talent de M^{me} de Chandeneux. Citons aussi la fiancée du lieutenant, le brillant capitaine Josse, la vieille institutrice pauvre, etc. M^{me} de Chandeneux a peint en quelques traits la vie de garnison, l'oisiveté des officiers, les comérages des dames : Auxonne est bien la ville de province que nous connaissons tous, la ville qu'on est heureux de n'avoir connue que dans son enfance et qu'on revoit, dans l'âge mûr, pour la quitter avec empressement en plaignant de tout son cœur ceux qui sont condamnés à y vivre. L'auteur nous permettra peut-être une chicane ; elle a rapport à la ruse employée par M^{me} de Murterre, quand le billet tombe dans son jardin ; ne pouvait-il imaginer un autre expédient, moins étrange, moins compliqué, moins forcé que celui-là ?

L'Honneur des Champavayre nous offre une suite de caractères assez bien dessinés : celui de Renée, la jeune fille de haute naissance, mais de mince fortune, qui se promène seule à cheval dans la forêt, est un caractère dont nos romanciers, Cherbuliez entre autres, ont déjà abusé ; la plupart des héroïnes qu'on nous présente aujourd'hui, ont les allures aventureuses, respectent médiocrement la volonté de leurs parents et semblent élevées à l'américaine. Nous aimons mieux les Champavayre : le vieux général qu'il me pardonne l'épithète — le vieux général, encore galant, chevaleresque, le cœur aussi chaud qu'à vingt ans ; Gratien, le sceptique aimable et frivole ; Félix, l'homme d'honneur, l'officier probe, loyal, irréprochable, que trouble un instant le charme capiteux de Renée, mais qui conserve sa foi et son amour à la douce Fabienne. Cette M^{me} d'Aincourt est d'ailleurs une touchante figure, un peu effacé, discrètement esquissée, mais qui inspire la plus vive sympathie, et les lecteurs en voudraient à l'auteur s'il ne donnait pas à cette gracieuse et bonne créature Félix et le bonheur. Dans *la Dot réglementaire* la ville d'Auxonne forme, pour ainsi dire, le fond du tableau ; dans *l'Honneur des Champavayre*, c'est la forêt de Compiègne : M^{me} de Chandeneux a su en décrire les retraites ombreuses, et peindre en même temps les réceptions du second Empire, les fêtes données au château par le souverain, le bal auquel assistait l'élite des Saint-Cyriens, etc. Nous attendons avec confiance les volumes suivants des *Mariages de garnison* et nous en recommandons sincèrement la collection au public lisant, surtout aux dames et aux jeunes filles.

Nous n'avons pas coutume de raconter l'intrigue d'un roman ; c'est nuire au roman même et donner l'envie de ne pas le lire ; une fois le sujet connu, qu'importent les détails de la mise en œuvre à la grande majorité du public ? Nous ne résumerons donc pas les *Demi-Mariages* de M. Paul Perret, mais nous engageons tous ceux qui aiment les œuvres fortement conçues et habilement exécutées, en même temps que ceux que préoccupe la question du divorce, à lire ce vigoureux roman. M. Perret y a tracé le tableau des effets du divorce, lorsqu'il sera accordé par nos législateurs ; il devance l'histoire et place son récit en 1882. Nous ne voulons pas traiter ici « une matière si chaude », comme dit M. Perret. Ce rétablissement du divorce sera-t-il fatal, ainsi que le pense cet écrivain distingué ? Répond-il vraiment, comme l'assure le romancier, à cette haine de la décoration extérieure et à ce besoin furieux d'émission qu'engendrent les démocraties ? L'auteur ne va-t-il pas trop loin en disant que l'anarchie qui règne sur la place publique doit s'agiter au foyer privé ? On remarque trop que M. Perret n'est pas républicain ; il met en scène des personnages

politiques appartenant au régime actuel et les peint à plaisir ridicules, grotesques, pleins de travers et de vices. Mais le livre nous fait réfléchir sur une loi grosse de conflits et d'orages, et les personnages qu'il nous présente, nous attachent et nous émeuvent; ils sont presque de chair et de sang, comme nous; ils vivent au milieu de nous et partagent les passions de notre société. Parmi les femmes, on remarque au premier rang, — non pas les politiciennes, les divorcées ou les demi-mariées, comme les appelle M. Paul Perret — les deux sœurs Brunel qui ont une destinée si différente, l'une, pieuse, presque une dévote et résistant à la dispersion du mariage, l'autre, qui n'est pas pieuse, cédant au succès de l'innovation et aux tentations que ce succès fait naître. C'est ainsi que le romancier les caractérise brièvement dans sa préface. Parmi les hommes, Percy est bien le viveur égoïste qu'on rencontre partout, et qui ne mérite pas une femme comme Marie; Lartie est l'homme de cœur malheureux; Nathan, le financier corrompu et sans scrupule, etc. Toutefois, le cas que nous décrit M. Perret n'est-il pas un cas isolé, purement sorti de son imagination et que dans notre société il sera extrêmement rare de trouver? Mais, répétons-le, quelle que soit votre opinion sur ce sujet si délicat du divorce, vous lirez ce roman de M. Paul Perret, sans vous ennuier un instant, et comme emporté par la rapidité des événements qui se succèdent du reste, grâce à l'art de l'auteur, avec une logique implacable. Le dénouement est tel qu'il doit être et satisfait, malgré sa tristesse; Marthe ne peut plus appartenir à Lartie; il faut qu'elle meure.

A. M.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, octobre.

Die Reden des Abgeordneten von Bismarck-Schönhausen in den Parlamenten 1847-1851, herausgegeben von Th. Riedel. Berlin, Carl Heymann. — Nous possédons l'œuvre parlementaire du chancelier allemand à partir de son avènement au ministère, ainsi qu'une excellente traduction française de tous les discours prononcés par le prince de Bismarck depuis cette époque, mais nul n'avait songé jusqu'ici à recueillir les paroles dont il fit retentir la tribune de la première Diète prussienne de 1847 à 1851. Alors déjà, M. de Bismarck prenait une part fort active à la discussion, et on retrouve dans ses débuts parlementaires, presque à chaque pas, les rudiments des idées qu'il a fait prévaloir dans la suite. C'est le même homme, mûri, il est vrai, par le contact de ses semblables, par le manie- ment des grandes affaires. Les discours sur la question allemande, entre autres, sont frappants. Dès lors, il prévoyait que cette question ne pourrait être résolue que par le fer et le sang, et la suite lui a donné raison en tout et partout. Chaque discours du recueil est précédé d'une introduction résumant les débats précédents, et de notes aidant à l'intelligence des nombreuses allusions de l'orateur.

Das System der erworbenen Rechte. Von Ferdinand Lassalle, 2^e édition. Leipzig, Brockhaus. — Lassalle, l'un des fondateurs du parti socialiste allemand, et le chef de l'école qui veut réaliser par le moyen de l'Etat, et non point par la révolution, l'idéal des travailleurs, Lassalle, disons-nous, a laissé un ouvrage très remarquable sur les droits acquis, ouvrage depuis longtemps épuisé. C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Lothaire Bucher, l'exécutif testamentaire de Lassalle et en même temps le bras droit du prince de Bismarck, de réimprimer ce travail; elle est d'autant meilleure qu'évidemment le chancelier a adopté quelques-unes des vues du chef socialiste, avec qui il eut jadis plusieurs entretiens. Dans la préface, M. Bucher donne à entendre, non sans motifs, que, si Lassalle vivait, il se rangerait sans hésitation sous le drapeau du prince de Bismarck.

Staatsrecht des Deutschen Reichs. Von Dr Ph Zorn. Berlin, Guttentag. — Le manuel de droit public allemand du professeur Zorn ne s'adresse pas, comme celui de M. Bluntschli, au grand public, mais plutôt aux étudiants. L'auteur est partisan décidé de l'Empire. Une confédération d'Etats, dit-il, repose sur la base suivante: les parties contractantes renoncent à leur souveraineté en faveur du pouvoir central; mais, aussitôt celui-ci constitué, il leur rend la majeure partie de cette souveraineté dont ils s'étaient volontairement dépouillés à son profit.

Zur politischen Geschichte Islands. Von K. Maurer. Leipzig, Schlicke. — Dans son livre sur l'histoire de l'Islande, M. Maurer retrace le conflit constitutionnel de l'Islande et du Danemark, conflit qui dura de 1848 à 1874, et qui a maints rapports avec celui qui amena la séparation des duchés allemands de l'Elbe. Les Islandais voulaient constituer une province à part et tenaient fort à leur parlement, ce à quoi on ne voulait point consentir à Copenhague. Mais le Danemark a fini par céder, rendu sage peut-être par l'histoire du Schleswig-Holstein, qui a secoué le joug danois précisément pour ne pas se laisser incorporer dans la monarchie.

Handbuch der deutschen Alterthumskunde. Von L. Lindenschmidt. I. Brunswick, Vieweg und Sohn. — L'important travail de M. Lindenschmidt sur l'archéologie germanique se divise en trois parties. La première, qui a seule paru jusqu'ici, est consacrée aux antiquités de l'époque mérovingienne, la seconde, à celles de l'époque romaine, la troisième, à celles des temps préhistoriques. Pourquoi cet ordre? Tout autre eût commencé, ce nous semble, par l'époque la plus reculée, et les motifs que l'auteur invoque à l'appui de cet intervertissement ne nous persuadent guère. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est remarquable pour le fond et la forme. L'auteur s'appuie avant tout sur les renseignements que nous fournissent les tumulus et décrit avec le plus grand soin les armes, les poteries, les ustensiles domestiques découverts jusqu'ici. Les dessins intercalés dans le texte sont pour la plupart fort bien exécutés.

Das heutige Belgien. Von V. Gantier. Berlin, Habel. — L'auteur de cette brochure, qui est Belge et habite Berlin, nous donne un tableau très intéressant et aussi complet que le permettrait un cadre quelque peu restreint, du développement intellectuel et matériel de la Belgique depuis 1830. Ce travail fait partie du recueil intitulé *Deutsche Zeit- und Streiffragen*, dont nous avons parlé à plusieurs reprises.

Von Berlin nach Leipzig. Plaudereien. Von Karl Braun-Wiesbaden. Leipzig, Reissner. — M. Braun, l'un des membres les plus influents du parti national-libéral, était naguère avocat à la Cour de cassation prussienne, et, comme nombre de ses confrères, il a dû transporter ses pénates à Leipzig en suite de l'installation dans cette ville de la Cour suprême de l'Empire allemand. De là le titre de son livre, titre qui n'est qu'un prétexte à des peintures fort amusantes de la vie berlinoise, de l'installation du *Reichsgericht* et des aventures des membres de cette Cour lors de leur transplantation dans un milieu entièrement nouveau.

Reisen in Indien und Hochasien. Von H. von Schlagintweit. IV. Iena, Costenoble. — Ce 4^e volume des Voyages de M. de Schlagintweit dans l'Inde se distingue avantagement des précédents en ce que l'auteur a quelque peu fait la part du pittoresque. Néanmoins le style est d'une sécheresse à laquelle on n'est plus accoutumé de nos jours; le seul chapitre où le voyageur s'anime quelque peu, c'est celui qui est consacré à l'assassinat de son frère Adolphe.

Seebilder. Vom Contre-Admiral Werner. Berlin. Hofmann. — Dans cet ouvrage, destiné plutôt aux gens du monde, le contre-amiral Werner insiste sur la nécessité pour l'Allemagne d'acquérir des colonies où elle puisse diriger le trop-plein de sa

population, et propose d'acheter à la Hollande l'île de Curaçao.

Emanuel Swedenborg's Leben und Lehre. Francfort s/M, J.-G. Mittnacht. — La librairie Mittnacht a entrepris, non point la réimpression des œuvres de Swedenborg, qui rempliraient une trentaine de volumes, mais la publication d'un résumé des œuvres du célèbre mystique suédois. Ce résumé est précédé de l'autobiographie de Swedenborg, d'un choix de ses lettres et d'une collection de documents, à peu près inconnus aujourd'hui, qui jettent souvent une vive lumière sur les opinions du philosophe. Nous recommandons vivement la publication de la librairie Mittnacht à quiconque veut se mettre au courant des tendances de Swedenborg.

De Christo et suo adversario Antichristo Ein polemischer Tractat Wiclifs, herausgegeben von R. Buddensieg. Gotha, Perthes. — M. Buddensieg a bien mérité des historiens de la Réforme en publiant, pour la première fois, l'un des plus importants écrits du réformateur anglais Wiclif, traité que celui-ci composa peu de temps avant sa mort. L'Antechrist, il est à peine besoin de le faire remarquer, n'est autre que le pape.

Die Theologie der apostolischen Väter. Von G. Sprinzl. Vienne, Braumüller. — Les théologiens catholiques sont loin d'être aussi écrivains que leurs confrères protestants; aussi lorsque l'un d'eux descend dans l'arène littéraire, faut-il en faire la remarque. M. Sprinzl s'occupe surtout dans son ouvrage des pères Ignace et Diognète, qui, à l'entendre, seraient les véritables créateurs de la théologie catholique.

Griechische Grammatik. Von Gustav Meyer. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — La grammaire grecque de M. Meyer forme le 3^e volume de la Bibliothèque de grammaires indo germaniques dont les entreprenants éditeurs ont commencé la publication il y a peu de temps. Le 1^{er} volume est consacré à la physiologie des sons; le second, qui a pour auteur M. Whitney, expose les lois de la grammaire sanscrite. Ces manuels sont naturellement basés sur les résultats de la linguistique comparée; celui de M. Meyer spécialement fait justice des erreurs dont fourmillent les grammaires grecques qu'on persiste à mettre entre les mains des élèves. Il est à regretter que la Bibliothèque dont nous parlons ne comprenne pas aussi la syntaxe, qui est plus intéressante encore. La publication des volumes consacrés aux grammaires allemande, iranienne, latine, celtique, lithuanienne et slave, ne se fera pas trop attendre.

Die Schauspiele der englischen Komödianten in Deutschland. Von J. Tittmann. Leipzig, Brockhaus. — Il ressort du livre de M. Tittmann sur les acteurs anglais en Allemagne, — et le fait est assez curieux à noter, — que durant la première partie du xviii^e siècle, ces acteurs jouaient le rôle des chanteurs italiens de nos jours. Les pièces qu'ils représentaient ne valaient, du reste, pas grand'chose, et l'on s'étonne que le public de cette époque pût les tolérer. Au début, les acteurs anglais jouèrent dans leur langue maternelle, mais plus tard, leur répertoire ayant été traduit, on les força d'apprendre l'allemand.

Trachten, Kunstwerke und Geräthschaften, vom frühern Mittelalter bis Ende des 18^{ten} Jahrhunderts. Francfort, Keller. — M. de Hefner-Alteneck fait suivre son magnifique ouvrage sur les costumes du moyen âge chrétien d'une publication, également de luxe, qui complète et continue ce premier travail, en ce sens que l'auteur s'y occupe des objets d'art et des ustensiles de ménage. En outre, son second travail s'étend jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Les planches en chromolithographie sont vraiment splendides.

Ein Skizzenbuch von Beethoven aus dem Jahre 1803. Dargestellt von G. Nottebohm. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — Les notes de Beethoven mises au jour par M. Nottebohm sur le manuscrit de la Bibliothèque de Berlin, remontent à une époque où ce maître transformait entièrement son style. Elles renferment les premières esquisses de

quelques œuvres qui furent publiées peu après, entre autres la symphonie héroïque, et constituent, par conséquent, une contribution importante à l'histoire de la musique.

Goethe, Gottsched, zwei Biographien. Von M. Bernays. Leipzig, Duncker et Humblot. — Ces deux biographies de l'éminent critique sont détachées de la grande Biographie allemande en cours de publication. La première n'est guère qu'un résumé des travaux antérieurs; la seconde est une intéressante monographie d'un écrivain presque tombé dans l'oubli, et dont M. Bernays fait grand cas.

Paul Lindau als Uebersetzer. Von O. Heller. Leipzig, Friedrich. — A plusieurs reprises déjà, nous avons signalé les bévues des traducteurs allemands qui se livrent à la tâche, souvent ardue, de rendre dans leur langue les œuvres des romanciers et des auteurs dramatiques français sans connaître suffisamment les deux idiomes. M. P. Lindau, le directeur de la *Gegenwart* et de *Nord und Süd*, malgré son long séjour en France, n'est pas lui-même exempt de ce défaut. M. Heller s'attache à le prouver par de nombreux exemples tirés des pièces françaises que M. Lindau a adaptées à la scène allemande.

Handwörterbuch der Zoologie, Anthropologie und Ethnologie. Herausgegeben von Dr. G. Jäger. I. Aal-Byzeres. Breslau, Trewendt. — Le dictionnaire zoologique et anthropologique de M. Jäger fait partie de la vaste Encyclopédie des sciences naturelles dont nous avons déjà parlé et dont la publication avance sensiblement. Elle s'adresse avant tout aux gens du monde, à ceux qui tiennent à se renseigner rapidement sur les progrès énormes des sciences. Elle comble une véritable lacune en ce sens qu'il n'existe pas de dictionnaire semblable en langue allemande. M. Jäger a pour collaborateurs douze spécialistes qui font autorité dans la matière. Le dictionnaire zoologique aura quatre volumes.

Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur. Directeurs MM. Körting et Koschwitz. 2^e année. Oppeln, Franck. — Le 1^{er} fascicule de cet excellent recueil, consacré à la langue et la littérature françaises modernes, renferme notamment un essai de M. Harczyk sur la prosodie française, un travail de M. Mahrenholz sur l'*Ecole des femmes* de Visé, un article de M. Mangold sur les pérégrinations de Molière en province, enfin une étude de M. Lombard sur Alexandre Hardy.

— Les livraisons de septembre et d'octobre de *Nord und Süd* (Breslau, Schottländer) contiennent entre autres une étude magistrale du grand pessimiste E. de Hartmann sur « la crise du christianisme », un essai du directeur, M. Paul Lindau, sur le *Faust* de Goethe, et un travail du plus haut intérêt sur le socialisme et le communisme aux États-Unis. Ce travail est dû à la plume d'un des premiers économistes allemands, M. L. de Stein. — Signalons dans l'*Europa* (Leipzig, Keil) un travail curieux sur le patriarcat de Constantinople, et, à propos de l'industrie des hôtels en Suisse, des considérations très neuves sur le sentiment de la nature chez les modernes, comparé à celui des anciens. G. v. M.

BULLETIN.

La dernière livraison de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient la traduction de *Mijne goede faam* (Ma bonne réputation), charmante nouvelle de M^{lle} Virginie Loveling. Il y a deux mois, la *Deutsche Rundschau* publiait la traduction allemande de *Po en Paoletto*, le chef-d'œuvre de feu M^{lle} Rosalie Loveling. Les deux sœurs, qui jouissaient déjà d'une réputation bien méritée dans la Belgique flamande et en Hollande, ont ainsi franchi la barrière qui sépare la littérature néerlandaise du reste de l'Europe. Par suite de l'exigüité de son territoire linguistique, le néerlandais partage le sort du danois. Peu de ses grands

écrivains sont connus en dehors des frontières de leur pays. Nous nous réjouissons de voir les œuvres de M^{lle} Loveling appréciées à l'étranger par des organes tels que la *Revue suisse* et la *Deutsche Rundschau*.

— *La Belgique illustrée*, publiée sous la direction d'Eugène Van Bommel, 21^e livraison (Bruylant-Christophe). — Cette livraison contient la fin de la description des environs de Tournai, par M. J.-B. Delmée; Ath, Soignies, Enghien, Belœil, par M. Th. Jouret; Charleroi et la Sambre, par M. Cl. Lyon. La mort de M. Eugène Van Bommel a retardé la publication de cette livraison; mais nous sommes heureux d'apprendre que la suite de l'ouvrage paraîtra désormais avec régularité et que les éditeurs suivront exactement le plan arrêté à l'origine. M. Van Bommel a laissé cette dernière œuvre à un tel point qu'il pouvait la juger terminée, et il continue, en quelque sorte, à la diriger.

— M. Clément Michaëls vient de publier une première série de pièces de théâtre (*Méli-Mélo dramatique*), qui renferme une tragédie, une opérette, un drame biblique, une comédie-vaudeville, une pièce pastorale, un drame historique et un opéra-comique; sept pièces de genres différents. Il a voulu, dit-il, « affirmer une fois de plus que, si l'on ne représente pas les œuvres des écrivains belges, quelques-uns parmi ceux-ci n'en sont pas moins aptes à composer des ouvrages écrits pour satisfaire aux exigences de l'art théâtral. » On lui objectera peut-être qu'il eût mieux valu les faire représenter d'abord; mais M. Michaëls répond d'avance qu'en Belgique le « théâtre est pour ainsi dire inabordable aux auteurs dramatiques nationaux, parce que quand, par grand hasard, on y représente une de leurs œuvres, on la représente d'une façon déplorable. »

— Une nouvelle revue critique vient de paraître à Berlin (Weidmann), la *Deutsche Literaturzeitung*, dirigée par M. Max Roediger, privat docent à l'Université de Berlin. Comme le *Centralblatt*, elle rend compte des ouvrages de théologie, de droit, de médecine, d'économie politique, d'histoire, etc.; elle apprécie de plus les œuvres de pure littérature, romans et poésies.

NOTES ET ÉTUDES.

UN VOYAGE A PARIS EN 1801. — La suite de la correspondance de Hase, dont nous avons donné des extraits d'après la *Deutsche Rundschau*, sera lue avec intérêt; on y trouve, en effet, au milieu d'anecdotes contées avec infiniment d'esprit, de curieux détails sur la société et quelques portraits de savants avec lesquels Hase lia connaissance dès son arrivée à Paris, Millin, Gail, Villoison notamment. Millin, « un Français alerte, petit, grêlé, à la chevelure noire et crépue, » le prend pour un riche étranger, qui veut se servir de lui et l'invite à ses réceptions du septidi. Il est plus heureux chez Gail, avec qui il parle grec, et qui lui promet des leçons d'allemand. Mais une des lettres les plus curieuses, c'est celle dans laquelle il raconte comment il fit la connaissance de Villoison. Elle est datée du 5 brumaire. Hase était sans argent, sans espoir d'en gagner, et songeait à prendre la livrée ou le mousquet.

« Hier soir, je me jetai sur un banc au Palais Royal, et j'y restai longtemps. Une grande figure, ornée d'une barbe noire sort de la galerie et se dirige vers moi : c'était un des Mamelouks qui sont venus ici d'Égypte avec Bonaparte. Je le saluai en arabe; cela lui fit plaisir; nous descendîmes ensemble la rue Traversière et nous dirigeâmes vers les Tuileries, où il demeure avec ses compatriotes. C'était la première fois que j'entendais parler arabe; mais je le comprenais mieux que je ne l'aurais cru. J'appris qu'il était en relations avec les gens de l'ambassadeur de Turquie; il me conseilla d'aller chez l'interprète... Je me suis rendu ce matin chez l'interprète, un grec d'Athènes, du nom de Kodrikas. Il était assis auprès de la cheminée; toute la chambre était pleine de fumée. Je lui parlai en grec, et j'eus

la chance de lui plaire. Kodrikas m'écrivit un billet à Villoison, l'éditeur d'Homère; Villoison me reçut avec toute la gentillesse française, me fit dîner chez lui, me promit de m'employer à la Bibliothèque nationale à copier des manuscrits grecs, m'invita à venir toutes les décades passer une matinée chez lui pour parler le grec moderne — il a séjourné sept années en Grèce — et finalement me fit une avance de quelques Laubthaler pour ces leçons, ainsi qu'il eut la générosité de les nommer. Me voilà donc assuré de l'existence pour quelques semaines. »

Villoison l'introduit chez « Madame ci-devant duchesse de Breteuil », qui le charge de donner chaque jour une leçon d'allemand à sa fille.

« Je serais injuste, écrit-il, si je ne reconnais pas les menagements et la délicatesse avec lesquels les Français me traitent. Pour avoir l'occasion de me donner quelque chose sans m'humilier, Villoison, qui sait vingt fois plus de grec que moi, passe avec moi une matinée toutes les décades et appelle cela « les leçons de grec » que je lui donne. Chez les Breteuil, on sait vraisemblablement combien les doigts me brûlent, et néanmoins on fait comme si on m'était extrêmement obligé. — Vous pouvez demander tout ce que vous voulez, monsieur le professeur, dit la mère. J'ai demandé 30 sous par leçon, et on m'a invité à venir chaque matin au déjeuner, un quart d'heure avant la leçon « pour causer un peu. »

Hase eut lieu, du reste, d'être satisfait de son élève; outre qu'elle apprenait avec une facilité surprenante, il ne cache pas qu'elle lui paraissait très aimable.

« Je devine tout, me dit hier la savante écolière : vous n'avez pas vainement étudié à Jènes; vous n'êtes pas venu pour rien à Paris; vous êtes Jacobin. — Je ne voulais pas en convenir. — Ça ne fait rien, je suis bien impartiale, mais il ne faut pas dire cela à ma mère. — J'aurais voulu pouvoir embrasser la jeune fille. — Ainsi vous croyez qu'on nous enseigne des principes républicains à Jènes? — Oui, oui; Monsieur de la Tige (un ex-émigré) a raconté à ma mère que Jènes était la vraie pépinière de la propagande allemande. Et vous avez étudié à Jènes, monsieur, ma mère le sait. — Je n'aurais jamais cru que Jena eût ici une aussi bonne réputation. Du reste, la confusion avec Gènes dure toujours et me fait presque enrager. »

Citons, pour terminer, ce passage où il peint en quelques lignes « le savant français chez lui. »

« C'est généralement chez tous la même chose. Des hommes comme Villoison, à qui l'Europe doit les recherches sur Homère, tu les trouves, à dix heures du matin, en paletot blanc déchiré, les bas tombants, le cou nu, accroupis devant la cheminée en lisant dans des in-folios; par contre, tout autour d'eux dans le cabinet est si propre, tout est orné de miroirs, de statues, de bas-reliefs avec tant de goût qu'on voit bien que l'homme a eu le temps de penser à tout, sauf à lui. Avec cela, ils ont tous la vivacité de la nation : Millin ne pouvait me dire dix mots sans attiser le feu avec le « souffleur » ou fouiller dans les cendres; Gail, lui, au lieu du tisonnier, prenait son petit enfant, le levait sur ses genoux et, quand je parlais, ne cessait de le baiser sur le bout du nez. »

Il est curieux de voir, d'ailleurs, avec quelle cordialité il était accueilli chez tous. Villoison surtout voulait le « pousser » et il écrivait « à Dieu et à tout le monde » des lettres de recommandation dans lesquelles il parlait du « jeune homme qui va être un des plus grands savants du monde littéraire ». Il ne s'était pas complètement trompé.

CHRONIQUE.

Le Comité constitué pour l'érection d'une statue à Spinoza a décidé, avant sa dissolution, d'affecter la somme qui reste disponible à la publication d'une édition des œuvres complètes du philosophe, dont le Dr J. Van Vloten et le professeur J. P.-N. Land sont chargés. Les personnes qui posséderaient des manuscrits ou des autographes de Spinoza sont priées, dans l'intérêt de l'entreprise, de les communiquer à M. Martin Nijhoff, éditeur à La Haye.

— *La Rasscena settimanale*, dans une notice sur

les *Ricordi della vita intima di Enrico Heine*, de M^{me} la princesse della Rocca, notice écrite par un critique évidemment très compétent, exprime l'opinion que les fameux *Mémoires* inédits de Heine, dont on a tant parlé depuis un an, n'existent pas. Heine, dit l'auteur de l'article, était constamment dans des embarras pécuniaires et ne tenait jamais plus de quinze jours en portefeuille un manuscrit qui pouvait lui rapporter de l'argent. Le seul chapitre des *Mémoires* qu'il ait réellement achevé (*Les Adieux d'un poète*), il l'a vendu aussitôt après l'avoir écrit.

— La Société de géographie de Berlin a reçu les nouvelles suivantes des voyageurs de l'Association africaine allemande : le Dr Lenz a atteint Tombocou; le Dr Buchner a quitté la capitale de Muata Yamvo pour une destination inconnue; M. Flegel est arrivé à Lukoja, au confluent du Niger et du Chalda; MM. Rohlf et Stecker sont en route pour l'Abyssinie. La mission de ces derniers est plutôt politique que scientifique.

— La Société de géographie de Vienne ouvre une souscription pour une expédition en Afrique que le Dr Emil Holub veut entreprendre. Le Dr Holub se propose de traverser l'Afrique du sud au nord; il partirait du Cap, pénétrerait jusqu'au Zambèse, explorerait le territoire entre ce fleuve et le Congo, et de là chercherait à atteindre l'Égypte par le Darfour. La dépense s'éleverait à 50,000 florins, dont 5,000 sont fournis par l'explorateur.

— La *Chronique* de novembre de la London Missionary Society contient une relation de l'entretien du Dr Southon avec Mirambo, relativement au meurtre de MM. Carter et Cadenhead, entretien qui paraît absoudre entièrement Mirambo de tout soupçon de complicité. Mohammed, le domestique du capitaine Carter, est parvenu à sauver les journaux des deux victimes et les papiers les plus importants du capitaine Carter.

Décès. Auguste Orts, jurisconsulte, membre de la Chambre des représentants, ministre d'État, ancien professeur à l'Université de Bruxelles, mort à Bruxelles, à l'âge de 66 ans, un des fondateurs de la *Belgique judiciaire*, auteur de : *L'Incapacité civile des corporations religieuses non autorisées*; *La Guerre des paysans*; *Le Château de Beersel*; éditeur de la *Pratique criminelle* de P. Wielant. — J.-S.-Fr. Baron de Herkenrode, généalogiste, mort à Gand, à l'âge de 62 ans, éditeur d'une édition du *Nobiliaire des Pays-Bas* de Vegiano, auteur de : *Tombeaux et épitaphes de la Hesbaye*. — Le comte de Semélé, voyageur français, connu par ses explorations en Afrique, mort à Madère. — H.-J. Terry, aquarelliste, mort le 10 octobre, à Lausanne. — Herpin, paysagiste français, mort à l'âge de 39 ans. — Henri Schopin, peintre d'histoire, né à Lübeck, de parents français, en 1804, mort à Montigny, près Fontainebleau. — Alexandre Guillemin, artiste peintre, mort à Bois-le-Roi, près Fontainebleau, à l'âge de 64 ans. — Karl Roth, philologue, mort à Munich, le 1^{er} novembre, à l'âge de 78 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES. Séance du 1^{er} novembre. — M. De Longé, premier président de la Cour de Cassation, est installé en qualité de président de la société, en remplacement de M. Faider, démissionnaire. M. Faider, qui a dirigé les débats de la Société depuis sa fondation (1874), a été nommé président honoraire à l'unanimité et par acclamation. — Conformément aux rapports de MM. Roersch et Moeller, la Société décerne une médaille en vermeil à M. Gautrelle pour son édition des *Histoires* de Tacite. — MM. Vanderkinderé, Thil-Lorrain et Paul Thomas présentent quelques considérations sur les débats du récent Congrès de l'enseignement tenu à Bruxelles. — M. Paul Fredericq fait une lecture dans laquelle il combat certaines opinions émi-

ses par M. Paul Thomas au sujet de l'École Normale des humanités de Liège et de son organisation, dans son travail sur la *Réorganisation des Facultés de philosophie et lettres en Belgique*. Une discussion s'engage sur cette question entre MM. Vanderkinderé, Discailles, Thomas, Roersch, Wagener et Fredericq. — M. De Block fait une lecture sur le *Censorium funus*. — L'assemblée fixe sa prochaine session au mardi après Pâques 1881.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Séance du 30 octobre. — Lecture d'un travail de M. Cambrelin, intitulé : « Considérations relatives au degré d'instruction à exiger des sages-femmes. » M. Hyernaux donne lecture d'un travail intitulé : « La pilocarpine en obstétrique devant les faits. »

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 30 septembre. — Étude des diatomées dans la naphthaline monobromée, par le Dr H. Van Heurck. Note de M. Prinz sur la présence du rutile dans les roches cristallines anciennes. Le même membre présente deux préparations de minéraux.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Nov. Les progrès de l'évolution du libéralisme en Belgique (Ch. Woeste). — L'agriculture aux États-Unis et au Canada (Ch. Verbruggen). — Les droits naturels de l'homme (V. Jacobs). — La fille de l'écurier, suite (Ferdinand de Brackel). — L'instruction publique en Espagne. — La fête du « Dom » de Cologne (H. Kerner). — Ce que peut une femme, nouvelle imitée de l'allemand (M^{lle} G. Henrion).

Ciel et Terre. 1^{er} nov. Les étoiles en plein jour (J.-C. Houzeau). — La mesure de la pluie (J. Vincent). — La lumière propre de Jupiter (L. Niesten). — Influence de l'air des montagnes dans le traitement de la phthisie. — Le ciel pendant le mois de novembre (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Viucet). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Précis historiques. Nov. Les peuples slaves et l'Encyclique du 30 septembre (V. Baesten). — Les missionnaires du Zambèse (Lettres du R. P. Ch. Croonenberghs). — Causerie scientifique : le soleil, suite (J. Thirion). — Charles Nerinckx, apôtre du Kentucky (C. Maes).

Bulletin de l'Académie Royale de médecine. Sept. Le vaccin jugé par ses partisans, ou nouvelles remarques sur la pratique de la vaccine (Boëns). — Contribution à l'étude morphologique des glandes sexuelles (Venneman).

Annales d'oculistique. Sept.-oct. Examen de la vision du personnel attaché aux chemins de fer (Warlomont et Moeller). — De la diplopie paralytique (Badal). — Analyse critique de l'« Essai d'une explication génétique des mouvements oculaires » du professeur Donders (Giraud Teulon). — Congrès périodique international d'ophtalmologie (Dr Poucet).

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. T. V. fasc. 3. Les îles Fidji (Bernardin). — La cartographie chez les anciens (L. Delgeur). — La conférence de M. de Lesseps sur le canal de Panama, rapport (Col. Wauwermans).

Revue de l'instruction publique. T. XXIII. 5^e livr. Gymnases et écoles professionnelles. — Les funérailles faites au nom de l'État à Rome et dans les municipes (R. de Block). — Remarques sur la théorie des foyers des courbes du second degré. — Étude étymologique sur le mot fastigium (Grafé). — Le Vendidad traduit par J. Darmesteter (E.-F. Dillon).

Journal des Beaux-Arts. 31 oct. Dictionnaire des peintres. — Exposition historique belge. — Salon de Gand. — France : Exposition des arts industriels.

Revue critique d'histoire et de littérature. 25 oct. Ditschke, Les antiquités de la Haute-Italie; Schreiber, Les antiquités de la villa Ludovisi. — Comba,

Valdus et les Vaudois. — Brosch, Histoire de la papauté au XVI^e et au XVII^e siècle, 1^{er} vol. — Remarques sur la langue française par Vaugelas, p. p. Chassang. — Récit de l'assassinat de Boisse-Pardaillon et de la prise de Monheurt, p. p. Tamizey de Larroque. — Mémoires de Jean d'Antras de Samazan, p. p. De Carsalade du Pont et Tamizey de Larroque. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 1^{er} nov. G. Oppert, Catalogue des manuscrits sanscrits des collections particulières de l'Inde méridionale. — Le Bousthan ou Verger, poème persan de Saadi, trad. p. Barbier de Meynard. — Bresslau, Annales de l'empire allemand sous Conrad II. — Valois, Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. — Ward, Étude sur Chaucer. — Stapfer, Shakespeare et les tragiques grecs. — De Baillon, Madame de Montmorency. — De Reumont, Gino Cappoui. — Chronique. — Académie des inscriptions.

La Nouvelle Revue. 1^{er} nov. L'égalité de l'homme : Lettre à M. Alex. Dumas, deuxième et dernière partie (Em. de Girardin). — L'Université de Genève (Berthelot). — L'œuvre posthume de Michelet (Emm. des Essarts). — Aryas et Dasyous. Les premiers temps de l'Inde védique (M. Fontane). — Jeanne d'Arc et Guill. de Flavy (J. Troubat). — Thomas Couture et l'art contemporain (Roger-Ballu).

Revue des Deux Mondes. 1^{er} novembre. P. Lanfrey (C^{te} d'Haussonville). — Souvenirs d'enfance et de jeunesse. III. Le petit séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet (Ern. Renan). — Les apologistes du luxe et ses détracteurs (Em. de Laveleye). — Un homme d'État russe. III. Nicolas Milutine (P. Leroy-Beaulieu). — La médecine militaire et la loi sur l'administration de l'armée (L. Le Fort). — L'émancipation des femmes (G. Valbert). — De l'interprétation du répertoire comique (F. Brunetière).

Revue politique et littéraire. 30 octobre. Discours de M. J. Thomas à la séance annuelle des cinq académies. — Fragments d'une étude sur le XVII^e siècle; M^{me} de Duffand (Caro). — Les assemblées provinciales au siècle d'Auguste (V. Duruy). — La prise de Malakoff (A. Duquet). — L'érudition en Algérie. — La Russie et l'Autriche; une solution possible. — 6 novembre. Deux Républiques (E. de Pressensé). — Vie et travaux du baron Taylor (H. Delaborde). — La Cochinchine, le Cambodge et l'Annam, d'après M. P. Gaffarel (Léo Quesnel). — L'art belge (1830-1880) (G. Séailles).

Revue scientifique. 30 octobre. — De l'excessive mortalité des enfants, de la naissance à un an, à Paris, ses causes et ses remèdes (Bouchardat). — De la décomposition chimique (Berthelot). — Association française pour l'avancement des sciences : Congrès de Reims, section d'économie politique. — Sur quelques phénomènes électro-capillaires. — Académie des sciences. — 6 novembre. Origine du carbone des végétaux (Déhérain). — La physiologie envisagée au point de vue professionnel (M. Foster). — Le potentiel électrique (A. Breguet). — Les chemins de fer en Belgique (G. Sencier). — Sur les acides tétrique et oxytétrique et leurs homologues (Demarcay). — Académie des sciences.

Revue philosophique. Les institutions politiques. I. Préliminaires (Herbert Spencer). — Du somnambulisme provoqué, fin (Ch. Richet). — Les désordres partiels de la mémoire (Th. Ribot). — L'éducation platonicienne (P. Tannery). — Analyses et comptes rendus : Ollé-Laprune, De la certitude morale. Ferraz, La philosophie en France au XIX^e siècle. — Revue des périodiques étrangers.

La Philosophie positive. Nov.-déc. Tableau d'une histoire sociale de l'Église, suite (V. Arnould). — Des origines et de l'évolution du droit économique, suite (H. Denis). — Études sur la criminalité, fin (B. Minzloff). — De l'autorité dans la société démocratique et laïque. — Le Canada (F. de Fontpertuis). — L'Icarie en Amérique (A. Holinsky). — La sanction de la morale. II (Ch. Mismer).

L'Exploration. 28 octobre. Les Italiens et les

Français en Afrique (L. Delavaud). — Corée et Japon. — L'Amérique du Nord (Sir H. Lefroy). — L'Arabie heureuse. — Sociétés savantes. — Nécrologie: M. Erhard. — Nouvelles. — Feuille 26 (nouvelle) de la carte de l'Afrique. — 4 novembre. Le déboisement et les inondations (Virlet d'Aoust). — Conférence du général Lefroy sur l'Amérique du Nord, fin. — Expédition italienne au Soudan. — Corée et Japon. Nouvelles. — L'esclavage aux Etats-Unis.

Bulletin scientifique du département du Nord. Août. Description d'un monstre pérocéphale. Considérations générales sur l'acéphalie (Dr Wertheimer). — Pathologie des hydropisies (Dr Kelsch). — L'« Esquisse géologique du Nord de la France », par J. Gosselet.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Novembre. La liberté religieuse (E. Naville). — Le prince Albert (V. de Floriant). — La Hollande contemporaine. Amsterdam (Ed. Tallichet). — Ma bonne réputation, nouvelle (Virginie Loveling). — Chronique parisienne; — italienne; — anglaise.

De Gids. Novembre. De toerekenbaarheid in strafzaken (N.-B. Donkersloot). — De tegenstelling van optimisme en pessimisme (S. Hoekstra Bz.).

De Nederlandsche Spectator. 30 octobre. Het bekroond model van het monument van graaf van Nassau. — Vondel en Gryphius. — Viri neerlandici obscuri epistolæ. IX. — 6 novembre. Een brief van Jacob Marcus aan Gerard van Loon (Hooft van Iddekinge). — Viri Neerlandici obscuri epistolæ. X.

De Dietsche Warande. III^e deel. Derde afevering. Eenige trekken uit de geschiedenis der beschaving van België (P.-P.-M. Alberdingk Thijm). — Onuitgegeven dichtstuk (van Dirck Rz. Campuysen ?). — J. Murmellius (W. Wessels). — Geslachtlijst der familie Hooft. — Pia^e Memorizæ G.-W. Vreede (J.-W. Spin).

De Tijdspiegel. Novembre. Johann Stenberg. — De grondwet op den toets (W. C. D. Olivier). — Abstracte en concrete oëconomie (R. Macalester Loup).

Deutsche Rundschau. Novembre. Der Gast von Abendstern. Novelle (A. Wilbrandt). — Prinz Albert (H. Geffcken). — Eine russische geheime Denkschrift betreffend den türkisch-griechischen Streit von 1868-69. — A.-E. Nordenskiöld und die Auffindung der nordöstlichen Durchfahrt (G. Gerland). — Aus Kaliforniens frühen Tagen (Bret Harte). — Eine Wanderung nach Paris, 1801, Schluss. — Das von Lucæ erbaute neue Opernhaus zu Frankfurt a. M. (H. Grimm). — Die Berliner Theater (K. Frenzel). — Literarische Rundschau: Das Goethe Jahrbuch. Literarische Notizen.

Unsere Zeit. Novembre. Drei Jahre der Präsidentschaft von R. B. Hayes (R. Doehn). — Korfu. II. (F. Gregorovius). — K. G. von Wächter (H. Seeger). — Charlotte Brontë (Carrer Bell) (L. Katscher). — Die Familie der Sonne. III. (M. W. Meyer). — H. Von Gagern (W. Rogge). — Musikalische Revue. — Politische Revue.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 30 octobre. Von den Londoner Theatern. — Die Nachbildung antiker Metren im Italienischen. — Bosnisches Geistesleben. — Drei Novellen aus Russland, von J. Treu. — 6 novembre. Vom internationalen Schriftstellerkongress in Lissabon. II. — Spanien. Ein Buch über Stiergefächte. — Algerische Literatur. — Sainte-Beuve: Nouvelle correspondance. — Ein polnischer Lustspieldichter. — Zur neuesten Estland. — Literatur.

Historisches Taschenbuch. Fünfte Folge. Zehnter Jahrgang. Isaak Casaubon (Fridolin Hoffmann). — Der Reichstag von Augsburg (H. Tollin). — Gustave Wappers. Ein Künstlerleben (H. Billung). — Die Anfänge Wilhelm's von Oranien (H. Welzhofer). — Peter's des Grossen Briefwechsel mit Katharina (A. Brückner). — Ein neues Fürstenthum in alter Zeit (A. Forstenheim). — Zur innern Geschichte des Socialismus (W. H. Riehl). — Der Dichter der « Insel Felsenburg » (A. Stern).

Historisches Jahrbuch. I. Bd. 4. Hft. Die Correspondenz des Cardinals Contarini während seiner deutschen Legation. 1541. II. (Pastor). — Das Dekret Nikolaus II. von 1059 (Grauert). — Ein Bild aus dem deutschen Synodalleben im Jahrhundert vor der Glaubensspaltung (Grisar). — Die Fuldaer Handschriftenbibliothek und zwei Fragmente aus einem Weingartner Codex. (Rübsam).

Petermann's Mittheilungen. Ergänzungsheft Nr. 63. Die Norwegische Nordmeer-Expedition (H. Mohn).

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Novembre. Die portugiesische Expedition nach dem Quango (W. Kaiser). — Die Insel St-Helena (J. C. Beer). — Amerikanische Landschaftsbilder (E. O. Hopp). — Ethnographische Curiositäten, Schluss (M. Geistbeck). — Die ältesten holländischen Seefahrten und ihre Literatur (Ph. Paulitschke).

Allgemeine Zeitung. 26 octobre-8 novembre. Nos 300-301. Augusta Prætoria. — 300. Henry Arnaud. — 301-303. Die pessimistischen Ideen in der Kant'schen Philosophie. — 301. Ein Schillerfund. — 302. Das Phonophon. Das alte und das neue Portugal. — 303. Chili und die Argentinische Republik. — 304-305. Entwicklungsgang und Ziele der deutschen Literaturgeschichte. — 304. Wutke's Vorgeschichte der Bartholomäusnacht. — 305. Gothik und Katholicismus. — 306-307-308. Aus dem sechzehnten Jahrhundert. — 308. Zur religiösen Frage. — 311. Zur deutschen Städtegeschichte. — 312. Pietro Aretino. Ueber Gothik. — 313. Die sechste Generalversammlung der europäischen Gradmessung.

Contemporary Review. Novembre. Animal instinct in its relation to the mind of man (The unity of nature, n^o III) (Duke of Argyll). — How to nationalize the land: a radical solution of the Irish land problem (A. R. Wallace). — The relation of christian belief to national life (Rev. J. Baldwin Brown). — Party politics in the United States (An American Statesman). — The procedure of deliberative bodies (A. Bain). — Home Rule in Ireland (A. Frisby). — The prospects of landowners (W. Steadman Aldis). — The future of the Canadian dominion (W. Clarke). — Old and New Japan (Sir Rutherford Alcock). — Contemporary books: Biblical literature. Classical literature.

Nineteenth Century. Novembre. Legislation for Ireland (R. Hon. Lord Sherbrooke). — The Sabbath (Prof. Tyndall). — Evils of competitive examinations (Rev. A. R. Grant). — The philosophy of conservation (W. H. Mallock). — Fiction: fair and foul. IV. (J. Ruskin). — Our new wheat-fields at home (Major Hallett). — The government of London (W. M. Torrens). — The creeds: old and new II. (Fr. Harrison). — The works of Sir H. Taylor (H. G. Hewlett). — Bribery and corruption (Sydney C. Buxton). — Recent science (supervised by Prof. Huxley).

Fortnightly Review. Novembre. Political institutions (Herbert Spencer). — Greece and the Greeks (J. Stillman). — A letter from Newport (Fr. W. H. Myers). — Experiments in peasant proprietorship (M. O'Brien). — The future of Switzerland (Fr. Cunliffe Owen). — Authority in the Church of England (Orby Shipley). — A story of annexation in South Africa (F. R. Statham). — Jomini, Moreau and Vandamme (C. F. Cromie). — The tragic comedians V-VII. (G. Meredith).

Edinburgh Review. Octobre. Life of Thomas Graham, Lord Lynedoch. — Annals of Exeter College. — Records of the early English adventure. — The chemistry of the stars. — Saint Simon's Parallel of three kings. — Howorth's History of the Mongols. — Germany, past and present — Trevelyan's Early history of Fox. — The Candahar campaign.

The Academy. 16 octobre. Burke's Historical portraits of the Tudor dynasty. — « Riquet of the tuft ». — Earwaker's East Cheshire. — Griggs' Facsimiles of the Shakespeare quartos. — Third annual meeting of the Library Association at Edin-

burgh. — Report of the Select Committee on the potato crop. — William Lassell etc. — Newton's Guide to the Elgin room. — Loan Exhibition of Scottish art. — Jules Jacquemart. — Jacques Offenbach. — 23 octobre. Pusey's What is of faith as to everlasting punishment? — Jones's Credulities, past and present — Ingram's Work and the workman, and Shadewell's Political economy for the people. — Groome's In Gipsy tents. — Swinton's Insect variety: its propagation and distribution. — Jebb's Selections from the Attic orators. — The illuminated MSS at the Brussels exhibition.

Nature. 14 octobre. The Indian famine commission. — Gamgee's Physiological chemistry. — Pentamosses. — Liquefaction of ozone. — The University of New-Zealand. — Doctored wines. — Multiple spectra. III. — William Lassell. — Prof. Asaph Hall on the progress of astronomy. — Science in Norway. — Spectroscopic investigations. — 21 octobre. Scientific worthiers, XVI. Richard Owen. — Insect variety. — Weapons and politics of the ancient Hindus. — Synthesis of citric acid. — Plants from lake Nyassa and lake Tanganyika. — Graham Bell's experiments in binocular audition. — The geology of the Libyan desert. — Physics without apparatus VIII. — The germination of *Welwitschia mirabilis*. — The first decade of the United States fish commission. — 28 octobre. Balfour's « Comparative embryology ». — The sievetubes of dicotyledonous plants. — B. Pierce. — Recent chemical research. — Japan. I. — On maximum and minimum energy in vortex motion. — On the spectra of the compounds of carbon with hydrogen and nitrogen. — 4 novembre. The first volume of the publication of the « Challenger ». — The lava fields of north-western Europe. — The atomic theory. — New Zealand molluscs. — J.-R. von Wagner. — Japan. II. — Bell's photophone. — Kew Gardens report.

Journal of the R. Geographical Society. 1879. Itineraries of the second Khedivial expedition: Memoir explaining the new map of Midian (R. F. Burton). — A visit to Lissa and Pelagosa (R. F. Burton). — An account of the country traversed by the second column of the Tal-Cho'tia'li field force in the spring of 1879 (Lieut. R. C. Temple). — The modifications of the external aspects of organic nature produced by man's interference (G. Rolleston). — Notes upon some astronomical observations made in Kordofan and Darfur (Major H. G. Prout). — Zen'os Frislanda and not the Færoes (Admiral Irminger). — Approximative determination of positions in South-Western China (Colborne Baber).

Proceedings of the R. geographical Society. Novembre. Expedition of lieut. F. Schwatka to King William Land (C. R. Markham). — A journey to central Uruguay (D. Christison).

The Nation (New-York). 30 septembre English journalism VI. — The decline of vocal music. — 7 octobre. English journalism. VII. — 14 octobre. English journalism. VIII. — The sequel to Caliban. II. — 28 octobre. Are the German Universities declining? — English journalism. IX.

International Review. Novembre. West point and the colored cadets (G. Andrews). — The French republic and the Jesuits (E. De Pressensé). — The Muster « Vorstellungen » at Munich (T. C. Felton). — The State and the railroads (Ch. S. Baker). — Boston lawyers in the old days (J. T. Morse). — State debts and repudiation (R. P. Porter). — Contemporary literature.

Nuova Antologia. 15 octobre Ritratti fiorentini (Is. del Lungo). — La famiglia e l'eredità dell' abate Galiani (A. Ademollo). — I Liguri nelle terremare (E. Brizio). — Le nuove costruzioni navali per la marina italiana (Maldini). — La chiesa di Giotto nell' Arena di Padova (C. Boito). — 1^{er} novembre Il Barone Bettino Ricasoli (M. Tabarini). — La conversione letteraria di G. Leopardi e la sua cantica giovanile (G. Mestica). — Un poeta arabo di Siracusa (M. Amari). — Le nuove costruzioni navali per la marina italiana (Maldini). — Le

Nuvole, commedia di Aristofane (A. Franchetti). — I tiri a segno e le istituzioni militari (O. Barattieri).

Rivista Europea 16 ottobre. Ciro Menotti e la rivoluzione dell' anno 1831 in Modena (G. Silingardi). — I drammi romani di Guglielmo Shakespeare (E. Carlandi). — Un nunzio straordinario alla corte di Francia (A. Bazzoni). — Le colonie e l'avvenire dell' Italia. — Rassegna letteraria e bibliografica: Italia. — Notizie letterarie e varie

Rassegna settimanale. 10 ottobre. Torquato Tasso ed Antonio Costantini. — Un trovatore di Casa Savoia. — Di una nuova opinione sull' amore del Boccaccio — Bibliografia: Politica segreta italiana, 1863-1870. C. Daresta, Histoire de la Restauration. G. Claretta, Un ballo di nobili a Carignano nel Carnevale del 1524. — 17 ottobre. L'undecimo congresso pedagogico. — Una nuova opera su Filippo II. — Il moto di Lugo nel 1796. — Verismo manzoniano. — 24 ottobre. Animismo (C. Puini). — Le tribolazioni di un prete piemontese a Roma. Episodio della causa di beatificazione del Venerabile Labre. 1785-86 (A. D. Perrero). — La data delle « Ricordanze » e del « Risorgimento » di Giacomo Leopardi (L. Pieretti). — Bibliografia: Maria Embden Heine, Ricordi della vita intima di Enrico Heine. F. Mariotti, Dante e la statistica delle lingue. F. Bertolini, Storia romana di V. Duruy tradotta ed annotata. G. Boccardo, La sociologia nella storia, nella scienza, nella religione e nel cosmo. A. Apell, Handbuch für Kupferstichsammler. — 31 ottobre. Cinque sonetti inediti di G. G. Belli. — L'epopea persiana (J. Pizzi). — La valle di Tesino (G. De Castro). — Bibliografia: V. Turletti, I racconti di Burraschino. A. Bartoli, I manoscritti della Biblioteca nazionale. C. F. Ferraris Anuario delle scienze giuridiche sociali e politiche. A. Goiran, Meteorologia endogena. Storia sismica della provincia di Verona. — 7 novembre. I vini ed il rosolio nella diplomazia di Vittorio Amedeo II. (A.-D. Perrero). — Spigolature Leopardiane (J. Gentile). — Bibliografia: C. Ricci, I miei canti. G. Fenaroli, Dell' Allegoria principale della Divina Commedia. E. Bollati, Historiæ patriæ monumenta, tt. XIV e XV. C. Nani, Gli statuti di Pietro II conte di Savoia. F.-A. Bonalumi, Cenni sottrici bibliografici sullo svolgimento del pensiero cuputistico in Italia.

Gli Studi in Italia. Settembre. Studi storici sul regno di S. Pio V (De Brognoli). — Il pontificato di Giovanni VIII (P. Balan). — Saggio di lezioni sopra la fisica del cosmo (T. Armellini). — G. P. Pergolesi (C. Aureli). — Epifanio ed Ennodio (P. Talini). — I diritti di Tommaso da Kempis difesi contro le vecchie pretese degli eretici moderni (L. Santini).

Revista de España. 13 ottobre. Reformas procesales (M. M. Valdés). — La convención europea y Marruecos (V.-G. Rivera). — Las torres de Almirante (J.-B. Armesto). — Mitología bético-lusitana (J. Costa). — 28 ottobre. La creación (Ed. de Echeagaray). — La situación de la República francesa (J. Alvarado). — La ley providencial del progreso (Fr. J. Moya). — Mitología bético-lusitana (J. Costa).

Revista contemporánea. 15 ottobre. Influencia del obispo Don Juan de Palafox y Mendoza, continuación (J. Zaragoza). — Los principios fundamentales de la mecánica química, continuación (J. R. Maureño). — El crítico Duende, conclusión (D. Chaulié). — Guía de la villa y archivos de Simancas, continuación (Fr.-D. Sanchez). — Estudio crítico biográfico del maestro E. A. de Nebrija, continuación (M. Fernandez y Gonzalez). — 30 ottobre. Poetas americanos: Juan B. Hija y Haro (A. F. Merino). — La barba en nuestro ejército (J. Buisan). — Polystoria, continuación (V. Tinajero Martinez). — Guía de la villa y Archivos de Simancas, continuación (Fr. Diaz Sanchez). — Estudio del maestro E. A. de Nebrija, continuación.

Juste, Théodore. Les Jésuites (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Morel, Jul. Handboek der anorganische Scheikunde. Tweede uitgave. (Uitgave van het Willems-Fonds). Gent, Vuysteke.

Acta pontificum romanorum inedita. I. Urkunden der Päpste vom J. 748 bis zum J. 1198. Hrg. von J. v. Pflugk-Harttung. 1 Bd. 1 u. 2 Abth. Tübingen, Fues. 13 M.

Ad-line J. Hippolyte Bellangé et son œuvre. Paris, Quantin. 20 fr.

Aegypten (Das alte, christliche und heutige), geschildert von F. B. Budapest. Kilian. 8 M.

Angot, A. Traité de physique élémentaire. Paris, Hachette. 8 fr.

Archimedes Opera. E codice florentino recensuit, etc. J.-L. Heiberg. Vol. 1. Leipzig, Teubner. 6 M.

Atkinson, J. Beavington. Schools of modern art in Germany London, Seeley. 31 s. 6 d.

Barber, Mrs. Mary. Drawings of ancient embroidery. London, Sotheran. 42 s.

Baumgärtner, A. Ueber die Quellen des Cassius Dio für die ältere römische Geschichte. Tübingen, Laupp. 1 M.

Beaune, H. Introduction à l'étude historique du droit coutumier français jusqu'à la rédaction officielle des coutumes. Paris, Larose. 8 fr.

Bégule, L. et M. C. Guigne. Monographie de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon. Basle, Georg. 200 fr.

Betti, E. Teoria delle forze Newtoniane. Milano, Hoepli. 15 L.

Bird, Miss. Unbeaten tracks in Japan. London, Murray. 24 s.

Bismarck-Schönhausen, v. Reden in den Parlamenten 1847 bis 1851. Berlin, Heymann. 3 M.

Blades, W. The enemies of books. London, Trübner. 5 s.

Cantor, M. Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik. I. Bd. Leipzig, Teubner. 20 M.

D'Albertis, L.-M. New Guinea. London, Sampson Low. 42 s.

Delbrück, D. Einleitung in das Sprachstudium. Leipzig, Breitkopf. 3 M.

Dini, U. Serie di Fourier. Milano, Hoepli. 14 L.

Dutuit, E. L'œuvre complet de Rembrandt décrit et catalogué. 1^{er} fasc. Paris, A. Lévy.

Fagan, L. Life of Sir Anthony Panizzi. London, Remington. 25 s.

Farrer, J. Adam Smith. London, Sampson Low. 3 s. 6 d.

Fowler, T. Locke (English men of letters). London, Macmillan. 2 s. 6 d.

Froriep, A. Anatomie für Künstler. Leipzig, Breitkopf und Hartel. 10 M.

Gallenga, A. South America. London, Chapman.

Gioda, C. Guicciardini e le sue opere inedite. Napoli, Detken. 10 fr.

Girardin, Em. de. L'Egale de l'homme. Paris, Calmann Lévy. 2 fr.

Granier de Cassagnac, A. Souvenirs du Second Empire, 2^e partie. Paris, Dentu.

Grisebach, A. Gesammelte Abhandlungen und kleinere Schriften zur Pflanzengeographie. Leipzig, Engelmann. 20 M.

Günther, A. C. L. An introduction to the study of fishes. Edinburgh, Black. 24 s.

Gurney, E. The power of sound. London, Smith. 25 s.

Hanssen, G. Agrarhistorische Abhandlungen. Leipzig, Hirzel. 9 M.

Hartmann, R. Handbuch der Anatomie des Menschen. Strassburg, Schultz. 22 M.

Hospitalier, E. La physique moderne. Les principales applications de l'électricité (Bibliothèque de la nature, publiée sous la direction de G. Tissandier). Paris, Masson. 10 fr.

Hugo, Victor, L'âne. Paris, Calmann Lévy, 4 fr.

Jahrbuch der königl. preussischen Kunstsammlungen. 1. Bd. 2-3. Hft. Berlin, Weidmann. 20 M.

— Id. Suppl. Hft. Ibid. 6 M.

Jahrbuch für schweizerische Geschichte. 5. Bd. Zürich, Höhr. 6 M.

Jevons, W. S. Studies in deductive logic. London, Macmillan. 6 s.

Kinnear, J. B. Principles of property in land. London, Smith. 5 s.

Kossuth, L. Souvenirs et écrits de mon exil. Paris, Plon. 8 fr.

Lacour, L. Trois théâtres: Em. Augier, Al. Dumas fils, V. Sardou. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50.

Leclercq, Jules. Voyage aux îles Fortunées. Le pic de Ténériffe et les Canaries. Paris, Plon. 3 fr.

Lecture (La), bulletin bibliographique mensuel à l'usage des familles, etc. Genève, Carey, in-8.

Liebermann, Leo. Grundzüge der Chemie des Menschen. Stuttgart, Enke. 6 M.

Litré, Em. De l'établissement de la troisième république. Paris, Bureaux de la Philosophie positive. 9 fr.

Lotz, W. Die Inschriften Tiglathpilesers I Mit Beilagen von F. Delitzsch. Leipzig, Hinrichs. 20 M.

Mahn, A. Ueber das Studium der neueren Sprachen auf Hochschulen. Berlin Dümmler. 60 Pf.

Marchand, A. Les poètes lyriques de l'Autriche. I. Paris, Fischbacher. 7 fr. 50.

Mariette, A. Catalogue général des monuments d'Abydos découverts pendant les fouilles de cette ville. Paris, Imprimerie nationale. 70 fr.

Mc Grath, Terence. Pictures from Ireland. London, Kegan Paul. 5 s.

Ménard, René. La vie privée des anciens, dessins et illustrations de Cl. Sauvageot. T. I. Paris, Morel. 30 fr.

Müller, N.-J.-C. Allgemeine Morphologie (Handbuch d. Botanik, 2 Bd., 2 Thl). Heidelberg, Winter. 20 M.

Panhard, F. Joseph de Longueil, graveur du Roi. Paris, Morgand. 30 fr.

Paulitschke. Die geographische Forschung des afrikanischen Continents von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage. Wien, Brockhausen. 6 M.

Pfeil, L. Graf. Mathematische und physikalische Entdeckungen. Berlin, Hempel. 5 M.

Pfeiderer, O. Grundriss der christlichen Glaubens- und Sittenlehre. Berlin, Reimer. 5 M.

Pillaut, Léon. Instruments et musiciens. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Pollock F. Spinosa, his life and philosophy. London, Kegan Paul. 16 s.

Post, Jul. Chemisch technische Analyse. 1. Abth. Braunschweig, Vieweg. 12 M.

Proctor, R.-A. The poetry of astronomy. London, Smith. 10 s. 6 d.

Proelss, R. Geschichte des neueren Dramas. 1 Bd. 2. Hälfte. Leipzig, Schlicke. 10 M.

Quarré de Verneuil, R. L'armée en France depuis Charles VII jusqu'à la Révolution. Paris, Dumaine. 6 fr.

Ramauer, L. Franz Liszt. 1. Bd. Die Jahre 1811-1840. Leipzig, Breitkopf und Hartel. 11 M. 50 Pf.

Reed, Sir E.-J. Japan, its history, traditions and religions. London, Murray. 28 s.

Rehmkne, J. Die Welt als Wahrnehmung und Begriff. Berlin, Reimer. 5 M.

Roman (Le) des familles, revue bi-mensuelle, publiée sous la direction de M. G. van Muyden, docteur ès lettres. N° 1. Berlin, Liepmanssohn. in-8.

Rosières, N. Histoire de la société française au moyen âge. Paris, Laisney. 16 fr.

Rudel, R. Adel und Demokratie. Ein Beitrag zur Geschichte des Feudalismus. 1. Bd. Berlin, Münchhoff. 9 M.

Saint Simon. Ecrits inédits, publiés par Faugère. T. 2. Mélanges. Paris, Hachette. 7 fr. 50.

Samuel, S. Compendium der allgemeinen Pathologie. Stuttgart, Enke. 8 M.

Sauvageot, Cl. Viollet-le-Duc et son œuvre dessinée. Paris, Morel. 20 fr.

Schreib, R. Die Witterung in Europa und seiner Umgebung. Halle, Schwetschke. 2 M.

Selim, Ad. Aperçu de la loi anglaise au point de vue pratique et commercial. Paris, Marchal. 6 fr.

Spitta-Bey. Grammatik der arabischen Vulgärdialectes von Aegypten. Leipzig, Hinrichs. 25 M.

Stark, B. Vorträge und Aufsätze aus dem Gebiete der Archäologie und Kunstgeschichte. Leipzig, Teubner. 12 M.

Steinthal, H. Gesammelte Kleine Schriften. I. Sprachwissenschaftliche Abhandlungen. Berlin, Dümmler. 9 M.

Stintzing, R. Geschichte der deutschen Rechtswissenschaft. 1. Abth. München, Oldenbourg. 11 M.

Tagebuch (Viämisches) über Vasco de Gama's zweite Reise. Hrg. von H. C.-G. Siier. Braunschweig, Schwetschke. 1 M. 20 Pf.

Talbot, T. Greece and the Greeks. London, 12 s.

Tissandier, G. Les récréations scientifiques ou l'enseignement par les jeux (Bibliothèque de la nature). Paris, Masson. 10 fr.

Watson, R.-S. A visit to Wasan, the sacred city of Morocco. London, Macmillan. 10 s. 6 d.

Weinhold, A. von. Physikalische Demonstrationen. 1. Lfg. Leipzig, Quandt. 6 M.

Brux. — Imp. de l'Économie financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 23 — 1^{er} DÉCEMBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr

Sommaire. — Livres sacrés de l'Orient (Ch. Michel). — Istore et Croniques de Flandres. — Causeries florentines, par J. Claczko. — Histoire des littératures slaves, par Pypin et Spasovitch. — Bulletin. — Notes de Portugal. — La Société entomologique de Belgique. — La Société de l'histoire de France. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

The Sacred Books of the East translated by various oriental scholars and edited by F. Max Müller. Vol. IV, V, VII. Oxford, Clarendon press, 1880.

La collection des Livres sacrés de l'Orient que nous avons annoncée ici l'an dernier (1) s'est augmentée encore de trois volumes aussi remarquables que les premiers.

Le tome IV contient la traduction du Vendidad par M. James Darmesteter, répétiteur à l'École des Hautes Etudes de Paris. Le Vendidad est la partie la plus importante de l'Avesta; on peut l'appeler le livre des légendes et des lois de purification; c'est celui qui nous fait connaître de la manière la plus complète la doctrine et la législation mazdéennes. La traduction, la première qui ait été faite en anglais sur le texte original, est claire et fidèle; le nom de son auteur suffit pour garantir qu'elle est absolument à la hauteur de la science. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les innovations que M. Darmesteter a cru devoir introduire et pour lesquelles il n'a fait le plus souvent que suivre la forme la plus récente de la tradition, ont toutes la même valeur: c'est là la tâche des revues spéciales. Nous dirons quelques mots de l'introduction étendue et fort intéressante que l'auteur a mise en tête de son livre. Après avoir rappelé brièvement les premiers travaux dont les fameux livres de Zoroastre ont été l'objet depuis qu'Anquetil du Perron les eut rapportés et fait connaître à l'Europe jusqu'aux immortelles découvertes d'Eugène Burnouf, il expose la célèbre querelle des deux méthodes qui divisent les savants iranaisants depuis la mort de ce dernier: la méthode comparative qui prétend expliquer l'Avesta à l'aide des Védas à cause de l'étroite parenté des deux idiomes, et la méthode traditionnelle qui ne veut avoir recours qu'à la seule tradition. La vérité ici encore est entre les deux extrêmes. M. Darmesteter montre que toutes deux ont rendu des services signalés à la science et que bien loin d'être ennemies, elle devraient être alliées: on ne peut, dit-il, connaître l'Avesta sans la tradition, ni le comprendre sans la comparaison. Dans le chapitre suivant, l'auteur expose ses vues sur la formation de l'Avesta. D'après lui, l'Avesta n'est que le livre de prêtres médés. On les appelait mages, du nom de la tribu à laquelle ils appartenaient: eux-mêmes se nommaient Athravas, prêtres du

feu. Cette doctrine qui s'était conservée dans une caste sacerdotale de la Médie commença à être rédigée sous les Arsacides et devint la religion officielle de la Perse sous les Sassanides. Son règne fut de courte durée, et elle tomba avec la dynastie qui l'avait fait triompher, pour faire place à l'Islam. Le chapitre quatrième n'est qu'un résumé en 25 pages des théories exposées par l'auteur dans son livre *Ormazd et Ahriman* (Paris, 1877) sur l'origine de la religion mazdéenne: elle ne serait qu'un développement naturel et régulier de la religion indo-iranienne dont les principaux traités seraient conservés dans les Védas. Cette théorie a été réfutée victorieusement, nous paraît-il, par M. de Harlez (*Les origines du Zoroastrisme*, Paris, 1878). Un court chapitre sur les lois de purification termine cette importante préface. Espérons que M. Darmesteter nous donnera bientôt la suite de son travail, dont nous attendons surtout le Yaçna avec le plus vif intérêt.

Le volume V contient un choix de textes pehlevés traduits par M. West. C'est d'abord le Boundehesh, « la création du commencement », collection assez étendue de fragments relatifs à la cosmogonie, à la mythologie et à l'histoire légendaire du mazdéisme. Ce livre important pour la connaissance de la tradition parsie a déjà été publié et traduit plusieurs fois, mais d'une manière assez imparfaite. M. West a eu à sa disposition un manuscrit plus complet que ses devanciers, et la traduction qu'il nous offre marque un grand progrès, tant dans l'étude critique du texte que dans l'intelligence de ce livre difficile. L'auteur y a joint une sorte de commentaire sur le Boundehesh par un destour ou prêtre parse, nommé Zad-Sparam, qui le rédigea vers l'année 881 de notre ère. Ce morceau curieux est fort important pour l'étude du Boundehesh dont il constate l'état au IX^e siècle, et n'avait pas encore été traduit; le texte n'en a jamais été publié. Le Bahman Yesht ou Yesht de Vohumano est une sorte d'ouvrage prophétique dans lequel Ormazd raconte à Zoroastre le sort qui attend le peuple et la religion de l'Iran. M. West discute avec soin, dans son introduction l'âge probable de ce traité: rédigé vers le règne de Khusrô Nôshirvân, d'après un original zend datant des premiers Sassanides, le texte primitif a dû être abrégé à une époque assez éloignée de l'invasion arabe pour que les souvenirs de cet événement eussent pu être obscurcis par les succès plus récents des conquérants touraniens: pour ne pas reculer donc la rédaction de notre texte jusqu'à Gengis Khân, (1206-27) nous la placerons selon toutes probabilités sous les Turcs Seldjoucides.

Le volume se termine par un traité étendu que l'on peut placer à peu près à l'époque du Boundehesh, mais d'un caractère tout différent, c'est le Shâyast lâ-Shâyast, « ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ». C'est un mélange de lois et de coutumes relatives aux péchés et aux impuretés de tout genre. Le texte inédit n'a jamais été traduit ni en langue européenne, ni même en persan ou en gouzerati, idiome des Parsis de l'Inde; aussi offrait-il au traducteur des difficultés spéciales que le sujet aggravait encore. Il fallait toute l'habileté et la science de

M. West, le premier *pahlavi scholar* contemporain, pour mener à bien cette entreprise.

Les ouvrages que nous venons d'indiquer sont bien choisis pour faire voir la variété que l'on trouve dans cette vaste littérature pehlevie dont ils ne représentent pas même la dixième partie. On peut comparer le Boundehesh à la Genèse, le Bahman Yesht à l'Apocalypse, le Shâyast lâ-Shâyast au Lévitique: certes, on ne peut pas se faire d'après eux une idée exacte de la religion parsie, pas plus que la lecture des textes bibliques cités ne pourrait permettre de juger le christianisme, mais ils suffisent pour éclairer d'une singulière lumière les doctrines zoroastriennes du moyen âge, et c'est un motif suffisant de remercier M. West pour le travail remarquable qu'il nous a donné et que lui seul pouvait accomplir comme il l'a fait. M. Jolly, professeur à l'Université de Wurzburg, nous donne dans le tome VII une traduction du Vaishnava Dharma-Çâstra, ou Code de Vishnou, une collection d'anciens aphorismes sur les lois sacrées de l'Inde. Ce texte offre un intérêt spécial par la haute antiquité à laquelle on peut en faire remonter la partie principale, quoi qu'on reconnaisse des traces évidentes d'interpolations modernes, et par l'école védique à laquelle on peut le rattacher. Son étroite parenté avec le célèbre Code de Manou en fait un des Dharma-Çâstras les plus intéressants. C'est à cette classe d'écrits qu'appartiennent les Codes d'Apastamba et de Gautama, traduits par M. Bühler, dans le tome II de cette collection; nous avons déjà parlé de l'intérêt qu'ils présentent, nous n'y reviendrons pas. Disons que M. Jolly qui, par ses études dans ce domaine, est devenu un spécialiste, s'est acquitté de sa tâche épineuse avec tout le soin possible; les notes qu'il a jointes à sa traduction, expliquent le texte par la comparaison avec les autres codes, et son introduction est un intéressant chapitre d'histoire littéraire. Nous apprenons de plus qu'il compte publier bientôt le texte original dans la *Bibliotheca Indica* de Calcutta. C'est là le complément naturel de son beau travail. CHARLES MICHEL.

Istore et croniques de Flandres, publié pour la Commission royale d'histoire par M. le baron Kervyn de Lettenhove. 2 volumes in-4^o, de XXXVI-634 et 636 pages, avec reproduction de miniatures en chromo. Bruxelles, 1880, Hayez.

Dès le commencement du XIII^e siècle, la Flandre possédait des relations historiques écrites en langue française. Vers 1200, au témoignage de Jacques de Guyse, le comte Baudouin IX avait fait rédiger un corps de récits remontant aux origines traditionnelles de l'humanité et dans lequel ses clercs s'étaient spécialement attachés à recueillir ce qui se rapportait aux destinées du pays. Ces *Histoires de Baudouin* sont perdues; mais il nous reste d'autres ouvrages de la même époque à peu près. De ce nombre est la *Cronike des comtes de Flandre* publiée, en 1849, par M. Kervyn, d'après un codex de la Bibliothèque nationale de Paris qui renferme tout à côté, et de la même écriture,

(1) Cf. *Athenæum belge*, 1879, p. 221.

l'un des plus anciens textes des Mémoires de Villeharduin.

Un peu plus tard, nous rencontrons des annales très étendues qui, après avoir donné lieu aux investigations les plus laborieuses et aux appréciations les plus contradictoires, sont reconnues aujourd'hui — grâce surtout à MM. Victor Leclerc et Em. Gachet — pour l'œuvre de Baudouin d'Avesnes, un fils du malheureux Bouchard et de Marguerite de Constantinople. L'auteur dut écrire son *Trésor des Histoires* entre 1278 et 1280, et il eut probablement sous les yeux la compilation signalée par Jacques de Guyse. Il la continua pour les années écoulées depuis la mort du premier empereur latin de Byzance et divisa son travail en trois livres. Du premier, qui comprenait toute l'histoire de l'antiquité, il ne reste que la fin : un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne permet de remonter jusqu'aux campagnes de César dans les Gaules. Le deuxième livre, par lequel débute le plus complet des manuscrits de Paris, commence à Tibère et à l'ère chrétienne. Le troisième s'ouvre par le récit des guerres de Palestine sous l'ouluques d'Anjou, et se termine au supplice de Pierre de la Brosse, en juin 1278.

Le *Trésor des Histoires* eut beaucoup de vogue au moyen âge. Dans les dernières années du XIII^e siècle déjà, un clerc jugea utile de « translater » en latin ce qui, dans l'œuvre de Baudouin d'Avesnes, concernait les comtes de Hainaut : ce texte, peu étendu, offre quelques additions intéressantes ; il fut inséré par Luc d'Achéry dans son *Spicilegium*, et le baron Jacques le Roy en donna plus tard une édition fort correcte qui parut à Anvers, en 1693, sous le titre de *Chronicon Balduini Avenensis toparchæ Bellimontis sive historia genealogica comitum Hannonie*. En 1303, Enguerand de Coucy « fist extraire des originaux du grant livre de croniques de messire Baudouin d'Avesnes les quatre lignées de Coucy, de Dreux, de Bourbon et de Courtenay, et les fist accroître selon ce que les lignages estoient depuis creus et multipliés » : c'est le *Livre du lignage de Coucy* dont il existe des manuscrits à Aix et à Paris. Enfin, un anonyme écrivit les « Croniques estraites et abrégies des livres monseigneur Baudouin d'Avesnes, fil jadis la comtesse Marguerite de Flandres et de Hainau, qui fu moult sages hons et en assembla de plusieurs livres. »

L'auteur des *Chroniques abrégées* suit assez fidèlement le texte de Baudouin d'Avesnes jusqu'à la mort de Jeanne de Constantinople ; mais arrivé là, il introduit dans sa narration, sur l'union de Marguerite avec Bouchard et sur le tournoi de Trazegnies qui faillit raviver les longues haines des Avesnes et des Dampierre, deux chapitres que Baudouin s'était bien gardé d'écrire. En même temps, son respect pour l'original disparaît. Il se hâte de résumer en quelques lignes de nombreux feuillets et laisse son travail inachevé. Les *Chroniques abrégées* ne vont donc réellement que jusqu'en 1245. Un narrateur plus consciencieux avait entrepris, paraît-il, d'analyser la fin du *Trésor des Histoires* ; mais son travail est perdu et il faut recourir à l'œuvre même de Baudouin d'Avesnes.

De nombreuses continuations, toutes anonymes, s'ajoutèrent bientôt aux *Chroniques abrégées*. On eut d'abord une série de notes, très courtes, de différentes mains, se rapportant aux années 1248 à 1293. Vint ensuite un travail d'une tout autre importance, partant des préparatifs de guerre de la France et de l'Angleterre sous Gui de Dampierre et s'arrêtant à l'an 1342. Là commença une narration nouvelle qui se termina au combat de Pont Vallain en 1370. A partir de cette date, diverses rédactions se mêlèrent ou se distinguèrent les unes des au-

tres et conduisirent le récit des événements jusqu'en 1408.

A la fin du XIV^e siècle, il avait été composé un résumé des *Chroniques abrégées* qui se terminait par la relation des obsèques de Louis de Mâle. Mais déjà circulait une autre œuvre, presque aussi importante que celle du premier abrégiateur de Baudouin. C'était une *Cronique de Flandres*, écrite également en français, qui commençait au « très nobles barons Liédris, ou tamps Charlemaine », et allait jusqu'à la réconciliation de Louis de Nevers avec les communes flamandes, après le siège de Tournai. D'après l'éditeur, cette chronique aurait été écrite par un bourgeois de Saint-Omer. L'auteur, il est vrai, nous a laissé, comme le dit M. Kervyn, plus d'un témoignage de nature à nous faire connaître où il vécut et sous quel drapeau le rangeaient ses plus vives sympathies. Mais ces sympathies, il les réserve tout entières pour le comte de Flandre et pour le roi de France ; et je croirais volontiers que l'œuvre est sortie du monastère audomarois où les études historiques étaient cultivées depuis trois siècles. Dans un acte conservé aux archives de Lille (carton B. 1090), elle est citée sous ce titre : *Chroniques de l'église St-Bertin à St-Omer*, et cette origine expliquerait beaucoup mieux l'autorité dont notre chronique semble avoir joui constamment auprès du clergé et des princes.

L'œuvre originale s'arrêtait à 1342. Un anonyme poursuivit la relation jusqu'en 1347, date de la prise de Calais par les Anglais ; et une autre rédaction du texte primitif fut continuée jusqu'à la mort d'Ackerman, en 1387. Mais, en général, pour la période qui s'étend de 1342 à 1383, on se borna à compléter la *Cronique de Flandres* par l'addition de récits empruntés aux continuations des *Chroniques abrégées*. Le texte ainsi formé fut publié en 1561, d'après un manuscrit maintenant perdu qui appartenait à la famille des seigneurs de Poupet, par Denis Sauvage, historiographe de France. Malheureusement, Sauvage voulut, selon sa coutume, corriger et rajeunir l'œuvre, et il ôta ainsi toute valeur à son travail.

M. Kervyn nous donne aujourd'hui une édition de la *Cronique de Flandres*, des *Chroniques abrégées* et de leurs continuations. Vouloir s'en tenir strictement aux annales de la Flandre, il n'a point entrepris la publication de l'œuvre originale de Baudouin d'Avesnes et il a retranché de l'abrégé toute la partie qui précède l'époque de Baudouin Bras de Fer. Un supplément est joint à chaque volume et comprend de nombreux extraits d'une chronique anonyme latine conservée à Berne et qui semble avoir été écrite à St-Denis, ainsi que des citations empruntées à plusieurs manuscrits de Paris dont la rédaction se rapproche des textes formant le corps de l'ouvrage. Celui-ci se termine par des récits nationaux compris dans le *Trésor des Histoires* de Baudouin d'Avesnes, et qui permettent de combler la lacune existant dans les *Chroniques abrégées*.

J'aime assez à voir publier séparément et avec une notice distincte chacun des vieux monuments de notre histoire. M. Kervyn a préféré « découper » les textes, placer à la suite l'un de l'autre ceux qui se rapportent à une même période, et faire précéder le tout d'une introduction générale. De là un certain désordre dans cette introduction et la physionomie un peu rébarbative de l'ouvrage tout entier.

Ouvrage de haute valeur pourtant. Car ces narrations continuées pendant plusieurs siècles, forment, ainsi que le dit très justement M. Kervyn, une compilation historique dont l'étendue et l'importance rappellent les chroniques de St-Denis, et qui est pleine de récits intéressants, — toujours curieux comme peinture de mœurs même lorsqu'ils manquent de certitude histori-

que. Je citerai comme exemple, pour terminer ce compte rendu, un chapitre extrait des *Chroniques abrégées* et que M. Kervyn lui-même a déjà mis à profit dans son *Histoire de Flandre*. L'annaliste va nous raconter de quelle façon Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, devint le gendre de Baudouin de Lille :

Comment chis dus Guillelmes demanda le fille le conte de Flandres, et comment elle le refusa et le prist puis qu'il l'eut bien batue.

Après ces choses, envoya-il au conte Baudouin de Flandres, et requist se fille en mariage. Li quens en parla à sa fille, mais elle respondi qu'elle n'aroit ja bastart à marit. Et quant le conte Baudouin eult cy la volenté et responce de sa fille, il s'escusa aux ambassadeurs et messages le duc Guillaume, le plus courtoisement qu'il peut, du mariage ; mais une pièce apriès sceult li dus comment li demisielle avoit respondu. Sy prist de ses gens et en alla privéement à Lille, et entra en le salle et passa outre, ensi comme pour besongnier. Si entra en le cambre le contesse, et trouva illoec le demisielle fille au conte Baudouin. Il le prist par les trêches, et le trainna parmi le cambre, et le défoula à ses piés et le baty bien. Puis yssi de la cambre et salli sur son cheval que on li tenoit devant le salle, et féry des esporons : si s'en ala se voye. De ceste cose fu li quens Bauduins moult courrouchiés, et guerria le duc et li porta moult grant damage ; mais en le fin, par conseil de pseudommes, furent accordet et furent boin amit ensamble. Et quant les choses eurent une pièche ensi demoret, li dus envoya de requief au conte pour parler de mariage. Li quens en parla à se fille : elle respondi que bien li plaisoit. Si en furent faictes les noches à grant joie. Apriès ces choses, demanda li quens Baudouin à se fille, tout riant, pour quoy elle avoit si légierement otroyet le mariage qu'elle avoit autrefois si cruelement refusé. Elle respondi qu'elle ne congnoissoit point adont le duc pour si boin qu'elle faisait ore. « Car, dist-elle, si ne fut de grant cuer et de » haulte emprise, il ne fust ja si hardis qu'il m'osast » venir batre en le cambre men père. » A. D.

Causeries florentines, par Julian Klaczko. Paris, Plon. In-8°.

La scène de ces causeries est à Florence, dans le salon de la comtesse Albina ; là sont réunis le prince Silvio Canterani, le commandeur Francesco, le vicomte Gérard, un membre de l'Académie française, un Polonais et un prêtre espagnol, dom Felipe. Quelqu'un de vous, Messieurs, dit la comtesse, pourrait-il m'expliquer la tragédie de Dante ? Et la conversation s'engage ; elle devient si vive, si intéressante, si instructive qu'elle se prolonge durant quatre soirées sur le même sujet et que tous les invités de la comtesse y prennent une part active, chacun apportant ses idées dans le débat.

Résumons chacune de ces quatre causeries. On a souvent comparé Dante à Michel-Ange ; il exerce sur nous, dit la comtesse, la même fascination angoissante que le grand sculpteur et nous fait songer à tout un monde de souffrances également grandes et mystérieuses. Le commandeur Francesco prend la parole et n'approuve pas cette comparaison. Michel-Ange a toujours été soumis en tout, dans son œuvre immortelle comme dans les circonstances extérieures de sa vie, à un douloureux conflit ; il nous apparaît solitaire, hautain, affranchi de la tradition et des leçons reçues, plaçant son idéal en dehors de toutes les conventions, tenant son époque en médiocre estime : aussi tout porte chez lui la marque de la tension et de la lutte ; il transporte dans une région inconnue, incommensurable pour nous, les personnages réels de l'histoire ; il peint la désolation et la terreur, et l'on regarde encore aujourd'hui la fresque de Vasari, *con stupore e meraviglia* ; en un mot, « génie sans ancêtres et sans postérité, qui du fond de son moi a tenté de construire un uni-

vers inconnu et de ne suivre en toutes choses que les inspirations de sa pensée souveraine, qui a exploré presque dans les coins les plus reculés le domaine de la plastique, mais qui s'est aussi brisé et meurtri à ses bornes infranchissables ». Or Dante, poursuit le commandeur, présente un spectacle tout différent; il fait des croyances et des imaginations du moyen âge, les fondements mêmes de son œuvre; il reproduit les idées, les sentiments et jusqu'aux doctrines scolastiques de son temps; il n'abandonne jamais le terrain commun des croyances contemporaines, même quand il cherche des voies nouvelles. Il respecte profondément la tradition classique, il peint la nature et les grandes figures de l'histoire avec une rigoureuse exactitude, rapproche de nous le monde surnaturel, rend visibles jusqu'aux ténèbres de l'enfer. Tandis que Michel-Ange ne compose que des fragments, Dante, avec une assurance magistrale et une résolution tranquille, sans jamais hésiter dans son expression ni douter de son art, marche d'un pas égal et ferme, du commencement jusqu'à la fin de la carrière qu'il s'est proposé de parcourir. Michel-Ange ne prend jamais pour sujet que la figure humaine; Dante fait son domaine de toute la création; l'un nous secoue et nous bouleverse; l'autre nous transporte comme dans un songe et l'élément symbolique anime et pénètre de toutes parts son inspiration. En un mot, il ne faut pas attribuer à Michel-Ange et à Dante une espèce de *condominium* dans le même empire du surnaturel.

La deuxième causerie est relative à *Béatrice et la poésie amoureuse*. D'après l'académicien, les sonnets, ballades et canzones de la *Vita nuova* sont un produit de l'art inventé par les Provençaux, une suite de poésies lyriques dont une *donna gentile* est le prétexte; Dante ne voulait que célébrer en vers harmonieux Beatrice Portinari, comme faisaient tous les disciples de la gaie science; de là son culte persistant pour Béatrice, malgré son mariage avec Simone de Bardi; de là la liberté avec laquelle, époux et père, il continue à chanter sa flamme; il s'inspire uniquement d'idées consacrées par la galanterie chevaleresque. Mais dans la *Divine Comédie*, il comprend l'amour autrement; ce n'est plus le tendre vasselage des Provençaux; c'est l'amour de S' Augustin, de Boèce, de S' Bonaventure et des mystiques du moyen âge, l'amour conçu dans un sens surnaturel, comme principe cosmique, comme un courant immense qui circule à travers la grande mer de l'être, et pénètre partout jusque dans les cercles éloignés de Dieu et jusque dans les limbes. L'amour et la lumière sont les éléments constitutifs du cosmos dantesque et comme la même flamme divine qui traverse, anime et met en mouvement les trois empires mystérieux; partout dans le poème se retrouve cette donnée fondamentale de l'amour et de la lumière. Or Dante place sa vision en 1300, dans l'année du premier jubilé, au moment où il se repent de ses erreurs passées et se ressouvient de sa jeunesse. Il pense à Béatrice qui « l'a fait sortir de la foule vulgaire », c'est la seule dont l'image ait gardé sa candeur virginale, et elle possède en outre ce je ne sais quoi d'achevé que donne la mort; « de la chair elle a été élevée à l'esprit ». Dante transforme Béatrice en un symbole de l'amour idéal; il fait d'elle son ange gardien, sa patronne qui du ciel n'a cessé de veiller sur lui et qui, pour le sauver enfin et l'arracher à son endurcissement coupable, a résolu de lui faire voir les châtements réservés aux pécheurs et la demeure des bienheureuse. Elle est encore la *donna gentile*, mais elle est aussi et surtout la *donna di virtù*, « par qui l'esprit humaine pénètre au delà des choses sublunaires »; elle est « la lumière qui s'interpose entre la vérité et l'intelligence. »

Dans la troisième causerie, c'est le prince

Canterani qui tient le dé; il développe à son auditoire ses idées sur *Dante et le catholicisme*. L'école de Ugo Foscolo et de Rosselli a représenté Dante comme chef principal d'une vaste confrérie maçonnique travaillant sourdement à la ruine du catholicisme. Aroux a vu dans la *Divine Comédie* une comédie albigeoise. Les protestants y ont découvert les éléments de la Réforme. Toutefois, il est certain aujourd'hui que Dante est un parfait orthodoxe; il attaque la corruption de l'Eglise, comme tous ses contemporains, mais sans vouloir atteindre le dogme de la papauté ni douter de la divinité de son institution. Il flétrit Boniface VIII comme simoniaque et comme guelfe, mais il le compare au Christ crucifié, lorsqu'il parle de l'attentat d'Anagni; il célèbre S' Dominique et son ordre qui ont écrasé l'hérésie albigeoise; il place dans l'enfer Frédéric II, le chef de son parti, parce qu'il est l'excommunié des papes et l'auteur supposé du traité *de tribus impostoribus*; lui-même reçoit dans le paradis, après avoir professé solennellement son orthodoxie, l'accolade de S' Pierre; « jamais, dit Béatrice, jamais fils n'a donné à l'Eglise militante plus d'espérance ». — Ici pourtant il faut examiner le système de M. Witte. Ce dernier prétend qu'il existe un lien étroit entre la *Vita nuova*, le *Convito* et la *Divina Commedia*; dans ces trois poèmes, Dante décrit les trois phases de sa propre vie et de celle de l'humanité, l'histoire de la foi naïve, puis du doute, enfin du retour à la foi. Dante serait un Faust réconcilié, un Manfred finalement repent, et la trilogie dantesque représente l'histoire de plus d'un parmi nous, et même l'histoire générale de notre époque. — Le prince Canterani répond à M. Witte qu'il ne faut pas attribuer au Florentin du *xv^e* siècle les idées et les sentiments du *xix^e*. Dante a connu les doutes, mais non le doute; il n'a jamais éprouvé de défaillance religieuse, jamais prononcé le divorce entre la science et la foi; il reste froid, maître de lui et ne fait aucun retour sur sa propre destinée lorsqu'il représente les révoltés de la raison; il ne nomme parmi eux ni un philosophe ni un penseur, et l'on chercherait en vain parmi la race perdue qui peuple l'Enfer un seul des « tragiques insurgés du destin. »

Le prince Canterani est encore le héros de la quatrième causerie, la *Tragédie de Dante*. Il explique l'idéal politique du poète. Dante, épris de la sublime harmonie des sphères, pénétré de la magnificence du cosmos divin, cherchant même dans ses traités scolastiques et dans les commentaires de ses canzones la symétrie et l'enchaînement logique, Dante, exilé et enlevé à la vie d'action, se construit tout un système politique. C'est le de Maistre ou le Bonald de son temps, faisant abstraction complète du principe des nationalités, et cosmopolite dans toute la force du terme, Dante pense que l'unité doit exister aussi bien dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel et que la chrétienté a autant besoin d'un empereur pour son salut dans ce monde que d'un pape pour son salut éternel. En dépit du mouvement général des esprits, et quoique Etats et cités en Europe tendent à former des organismes distincts, Dante demande la monarchie universelle, le rétablissement du saint-empire romain et dit à l'humanité de rebrousser chemin. Lorsque Henri VII descend en Italie, il l'accueille avec allégresse, comme le messager céleste, et le supplie d'abattre l'hydre de Florence; Henri VII échoue, mais Dante reste fidèle à son idéal; il l'exalte, il le prophétise dans la *Divine Comédie*. Ce poème n'est pas, comme on l'a dit, l'épopée ou encore la *Somme* poétique du moyen âge; il laisse dans l'ombre la féodalité, la chevalerie, les communes, les croisades, Abélard, Arnaud de Brescia, Thomas Becket, Saint Louis; il oublie les plus illustres pontifes, Grégoire VII,

Urbain II, Innocent III, Grégoire IX; il oublie la lutte de Henri IV et de Hildebrand. Dante n'est pas l'Homère du moyen âge; il a composé un poème à l'adresse de la génération du jubilé de l'an 1300; il n'a en vue et pour objet que le monde au commencement du *xiv^e* siècle; il veut, dit-il dans sa lettre dédicatoire au Can Grande della Scala, *removere viventes in hac vita de statu miserie et perducere ad statum felicitatis*, arracher les vivants de cette vie à l'état de misère et les conduire à l'état de félicité. Or l'Etat de misère, c'est le manque de direction et d'unité dans l'ordre temporel; l'état de félicité, c'est le retour au saint empire romain, l'établissement de la monarchie universelle. Voilà la foi qui inspire le poète de la *Divine Comédie*, et c'est avec une variété infinie que Dante nous montre dans son œuvre cet état de misère de la chrétienté. Il va même jusqu'à flétrir la politique du Saint-Siège qui, en luttant contre les empereurs, a semé partout l'esprit de révolte et encouragé les princes et les villes dans leur résistance contre leur chef suprême. Il lance de sanglantes invectives contre les rois de France, contre les descendants de ce Capet, « fils d'un boucher » qui, par leurs légistes, contredisent et combattent le saint-empire romain; la France est « la racine de la malé plante qui assombrit toute la terre », et Justinien, l'auteur du Code, vient dans un beau panégyrique déclarer que papes et Capétiens ne sauront prévaloir contre l'aigle impériale. De là les jugements sévères de Dante sur les ennemis de Rome, sur Ulysse et Diomède, destructeurs de Troie, sur Brutus et Cassius, ces judas qui ont tué César; de là son enthousiasme pour Virgile qui a chanté la gloire du peuple-roi. Dante est un aristocrate, un adorateur du passé, un réactionnaire; il attribue les malheurs de Florence au mélange des patriciens avec les plébéiens; il s'indigne contre les bourgeois et marchands de la ville, roturiers et parvenus insolents; il veut que les républiques, les principautés respectent l'autorité légitime de l'aristocratie; il s'oppose à toute agglomération nationale et proclame comme nécessaire la soumission de tout l'univers à un seul maître. Illusion décevante, car Dante était le dernier champion de son parti; il défendait un passé qui allait disparaître et un monde qui était sur le point de s'écrouler. Lui-même, malgré lui et sans le vouloir, était le plus énergique fauteur de la civilisation moderne; cet homme qui détestait les unités nationales, il façonnait à l'Italie son idiome, mettait le parler indigène au-dessus du latin et demandait plusieurs langues dans cette chrétienté qui ne devait, d'après lui, n'avoir qu'une seule tête. Il dépouillait la scolastique de son lourd appareil et donnait à la philosophie un vêtement simple et vulgaire. Il inaugurerait l'union du monde classique et du monde chrétien; il était le précurseur de la Renaissance. Il revendiquait en face de l'Eglise les droits souverains de l'Etat et raisonnait sur les prérogatives du pouvoir civil exactement comme Nogaret. Enfin, ne tenant mission que de lui-même, sans mandat, sans appui et même sans patrie, affranchi de tous les liens de communauté et de hiérarchie, il venait dire son mot sur les choses du temps, se faire juge des vivants et des morts, distribuer à tous, de par l'autorité de son génie, le blâme et l'éloge. Ce conservateur était en même temps un novateur; il hâtait l'avènement d'un ordre de choses qu'il repoussait de tous ses instincts, et ruinait de ses propres mains le système qu'il regardait comme le seul vrai.

Tel est, à travers tous les détours et les digressions de ses *Causeries florentines*, le jugement de M. Klaczko sur Dante. Nous ne prétendons pas, à notre tour, juger ce jugement. Contentons-nous de remarquer que Michelet, avant Klaczko — et M. Klaczko ne le cache pas —

avait eu la même intuition du rôle de Dante. « Ce nouveau monde, dit Michelet en parlant du xiv^e siècle, est laid ; il naît avocat, usurier ; paupère, chevalerie, féodalité périclitent sous la main du procureur, du banquier, du faux monnayeur. Si ce monde est plus légitime que celui qu'il remplace, quel œil, fût-ce celui de Dante, pourrait le découvrir en ce moment ! » Il nous semble aussi que la deuxième causerie, *Béatrice et la poésie amoureuse*, malgré son éclat et l'abondance de pensées neuves qu'elle renferme, pêche un peu par la clarté et que le raisonnement n'y est pas aussi serré, aussi lumineux que dans les autres causeries. Dirons-nous encore que nous trouvons dans la première conversation sur les différences entre Dante et Michel-Ange quelques subtilités et que des quatre entretiens, nous préférons hautement les deux derniers ?

M. Klaczko a donné à ses idées un cadre charmant. Les personnages qu'il nous présente sont gens de bonne compagnie ; ils causent entre eux avec urbanité et courtoisie ; chacun d'eux à son caractère propre : le Polonais est sincère, épris de la vraie poésie et sympathise surtout avec Dante parce que Dante a connu les douleurs de l'exil ; le vicomte Gérard est un homme du monde, très français, frivole, sceptique, interrompant volontiers, enjoué et contant l'anecdote avec agrément ; l'académicien est un homme de savoir et d'un goût très fin ; l'abbé dom Felipe, un personnage discret ; le commandeur, un enthousiaste des arts ; le prince Canterani, un savant à qui rien n'est demeuré étranger et qui joue le premier rôle dans la discussion ; le marquis Arrigo sait son Dante par cœur.

Il serait injuste de ne pas ajouter que dans ces causeries sur Dante, il n'est pas seulement question du poète de la *Divine Comédie*, mais de Pétrarque, de Skakspeare et *quibusdam aliis* : M. Klaczko a répandu à pleines mains dans cette longue conversation les remarques profondes, les observations ingénieuses, les traits spirituels. Citons au hasard le passage sur l'influence que le *gay saber* exerça sur la poésie amoureuse de l'Italie et tout ce que l'académicien dit de Pétrarque, le premier homme moderne, qui, par son enthousiasme pour l'antiquité, par son amour pour les ruines de Rome et les sauvages beautés des Alpes, par sa polémique contre le charlatanisme savant, a ouvert de nouveaux horizons et qui rappelle par sa *correspondance* l'activité infatigable de Voltaire. Rappelons encore la belle tirade de l'académicien sur *Romeo et Juliette*, ce « monument placé aux confins de deux mondes » où l'on « entend la dernière note du *Canso* des troubadours et le premier cri de la passion du drame moderne ». Le style de M. Klaczko est vif, coloré, plein de mouvement, de passion, d'images gracieuses ou ardentes ; son livre est un régal pour les lettrés. Cn.

Geschichte der slavischen Literaturen, von A. N. Pypin und V. D. Spasovic, nach der zweiten Auflage aus dem russischen übertragen von Traugott Pech. Autorisirte Ausgabe. Erster Band. Leipzig, F. A. Brockhaus. In-8°, X et 586 p.

L'histoire des littératures slaves de Pypin et Spasovich (1) est l'ouvrage le plus complet et le mieux fait en ce genre. La première édition parut en 1865 à Saint-Petersbourg ; mais l'ouvrage n'avait pas reçu tous les développements qu'il offre aujourd'hui ; ce n'était pas une véritable histoire, mais un abrégé d'histoire (*obzor istorii slavjanskich literatur*). Toutefois, il fut

(1) M. Spasovich a composé la partie de l'ouvrage qui a rapport à la littérature polonaise.

accueilli avec reconnaissance, surtout en Allemagne, où Auguste Schleicher proposait déjà de le traduire en allemand, et il obtint le prix Uvarov. La deuxième édition russe, parue l'année dernière sous le titre *Istorija slavjanskich literatur*, a été complètement remaniée ; c'est une œuvre tout à fait nouvelle et, comme disait M. Pypin, réécrite presque en entier. Tandis que la première édition formait un volume de 536 pages, le volume que nous faisons récemment paraître M. Pypin, contenait 447 pages et n'offrait encore que la moitié du travail, car l'ouvrage est destiné à comprendre deux volumes. Dans sa première édition, M. Pypin n'avait écrit que pour le public russe ; cette fois, son œuvre s'adresse à tous les Slaves ; la littérature russe n'y occupe plus une place prépondérante et sera traitée dans un second volume en même temps que la littérature polonaise et la littérature tchèque.

Ce premier volume de l'ouvrage de M. Pypin a été loué sans réserve par tous les hommes compétents : il ne présente aucune lacune ; c'est le commencement d'une histoire complète et, pour le moment, définitive des littératures slaves. Chaque notice de M. Pypin sur l'une des littératures slaves est précédée d'un résumé très clair de l'histoire politique de la race, d'une chronologie sommaire et d'une bibliographie très soigneusement tenue au courant ; en outre, un chapitre spécial est consacré à la littérature populaire qui a tant d'importance dans les pays slaves et qui a peut-être donné à la poésie de ces petits peuples si peu connus de nous, Serbes, Croates, Slovénes, ses plus beaux joyaux, ses fleurs les plus fraîches et les plus charmantes.

Aussi doit-on féliciter le libraire Brockhaus qui entreprend la traduction en allemand de cette œuvre importante ; il n'y a pas à craindre que la maison Brockhaus soit assez mal outillée pour ne pas assurer aux noms propres slaves une transcription uniforme et scientifique, et, d'ailleurs, le traducteur est un homme compétent. M. Brockhaus a confié la tâche difficile de mettre en allemand l'*Histoire des littératures slaves* à M. Traugott Pech, depuis longtemps attaché à sa librairie. Il ne pouvait faire un meilleur choix : M. Pech, qui appartient par sa naissance à la population wende de la Lusace, a publié de remarquables travaux sur la langue wende et s'est occupé avec succès de l'étude des littératures slaves ; on peut être certain que la traduction qu'il nous offre est irréprochable.

Le premier volume de cette traduction est ainsi divisé : *Introduction*. I. *Les Bulgares*. II. *Les Slaves du Sud*. III. *La race russe*. L'introduction comprend quatre chapitres : 1^o *Ethnographie et statistique* ; 2^o *les Dialectes slaves* ; 3^o *l'Histoire de la race slave et la question de l'unité nationale* ; 4^o *Christianisme, alphabet et langue écrite*. M. Pypin y donne des renseignements précieux sur la population, retrace rapidement les destinées de la langue slave, discute les théories des panslavistes russes, démontre l'individualité des diverses nations slaves.

Le chapitre consacré aux Bulgares comprend trois sections : 1^o les temps anciens ; 2^o la domination turque et le commencement de la Renaissance ; 3^o la poésie populaire bulgare. On y remarquera tout ce que dit M. Pypin des écrivains religieux de la Bulgarie du moyen âge et des traducteurs ou inventeurs des livres apocryphes. M. Pypin n'oublie pas également de dire son mot sur les supercheres auxquelles se rattache le nom de Verkovitch et dont nous avons naguère entretenu nos lecteurs (1).

Le chapitre sur les Slaves du Sud est consacré aux Serbo-Croates et aux Slovénes. Les Serbo-

(1) Cp. *Athenæum belge*, 1880, p. 152.

Croates ont naturellement la plus belle part ; successivement M. Pypin examine et apprécie 1^o la Serbie proprement dite dans sa période ancienne et moyenne (*alte und mittlere Periode*) ; 2^o Raguse et la côte serbo-croate (l'école dite de Raguse a été très florissante du xv^e siècle au commencement du xviii^e) ; 3^o la littérature croate proprement dite ; 4^o la nouvelle littérature serbe ; 5^o le mouvement illyrien ; 6^o la poésie populaire serbe. Les Slovénes (p. 369-395), ont produit deux savants de grand renom, Kopitar et Miklosich, qui ne se sont pas servis, il est vrai, dans leurs ouvrages de leur langue maternelle, car ils ont écrit en allemand et en latin ; mais ils méritent la place que M. Pypin leur a faite dans son histoire.

Le troisième chapitre, intitulé la Race russe (*der russische Volksstamm*), comprend, non pas la littérature proprement dite (*grossrussisch*) réservée, comme nous l'avons dit, pour un volume ultérieur, mais les littératures de la Russie méridionale (I. *die Südrussen* ; II. *die Volkspoesie* ; III. *die galizischen Russinen*). Ce chapitre est très remarquable ; c'est non seulement celui qui a demandé à l'auteur le plus de recherches et d'investigations, mais c'est aussi le plus neuf et le plus original de l'ouvrage ; il nous fait connaître de la façon la plus précise et comme personne ne l'avait entrepris avant M. Pypin, l'histoire de la littérature petite-russienne jusqu'ici restée dans l'ombre. On sait, en effet, que le petit-russien a été jusqu'ici un sujet de contestations incessantes entre les Russes et les Polonais ; chacun le revendique pour soi et prétend ne voir dans le petit-russien qu'un dialecte de sa propre langue. Ici encore, M. Pypin a donné une preuve de son bon sens, de son esprit critique et de cette impartialité qui est un des plus hauts mérites de l'ouvrage ; il reconnaît aux Petits Russiens une langue propre, une nationalité indépendante ; il retrace avec beaucoup de vivacité et d'éclat le mouvement littéraire dont Kiev fut le théâtre ; enfin, il fait aux Ruthènes de Galicie et de Hongrie la place qui leur est due dans toute l'histoire du mouvement intellectuel des Slaves.

Nous n'insistons pas davantage sur le premier volume de l'ouvrage de M. Pypin, traduit par M. Pech. Nous autres *Welches* sommes très peu familiers avec les idiomes slaves, et l'on compterait facilement ceux d'entre nous, en Belgique comme en France, qui savent le russe. La plupart des lettrés ne pouvant recourir au texte original de l'ouvrage de M. Pypin, nous n'hésitons pas à leur recommander la traduction allemande de M. Pech : quiconque veut connaître les littératures slaves dans le passé et le présent, quiconque désire pénétrer plus profondément dans l'histoire de cette poésie populaire des Serbo-Croates, des Slovénes, des Galiciens, etc., que nous avons appris à admirer sur parole ou d'après la lecture de quelques fragments traduits, devra lire l'ouvrage que nous annonçons ici. Il est vrai qu'il se prépare une traduction française du livre de M. Pypin (1) ; mais en attendant que paraisse cette traduction, celle de M. Pech, qui a pris les devants, ne peut qu'être la bienvenue, et nous attendons avec impatience et le second volume de M. Pypin, et le second volume de la traduction de M. Pech : auteur et traducteur sont trop connus désormais pour que la fin de ce précieux ouvrage ne soit pas aussi excellente que le commencement (2). A. C.

BULLETIN.

La Société des Etudes juives qui s'est consti-

(1) Chez Ernest Leroux, à Paris ; cette traduction a été confiée par l'entrepreneur éditeur à M. Ernest Denis.

(2) Souhaitons que ni l'auteur ni le traducteur n'oublient d'ajouter un index complet, tout à fait indispensable dans une œuvre de ce genre.

tuée à Paris sous la présidence de M. James de Rothschild dans le courant de cette année, avait décidé la création d'une *Revue des Études juives*.

Nous avons sous les yeux le 1^{er} numéro qui vient de paraître et qui nous fait bien augurer de cette publication. « Le champ à exploiter est le plus étendu qui se puisse imaginer, dit un avis aux lecteurs. La Bible avec les problèmes qu'elle soulève à l'infini et dont beaucoup attendent encore leur solution, la littérature talmudique, d'une si étonnante richesse et qui a encore tant de secrets à livrer à la curiosité du savant, les productions juives du moyen âge, qui forment à leur tour un ensemble si imposant et si varié, voilà de quoi exercer suffisamment la sagacité et mettre en éveil l'esprit de recherches. Pour l'histoire proprement dite des juifs, soit réunis en corps de nation, soit mêlés d'une façon plus ou moins intime aux autres peuples, les problèmes à éclaircir ne sont ni moins nombreux, ni d'un intérêt moins puissant. » De nombreux savants israélites français ont promis leur concours à cette œuvre strictement scientifique. « Nous l'avons dit et répété à plusieurs reprises : nous ne voulons pas faire œuvre de propagande religieuse, et nous ne poursuivons pas un but d'édification.... On ne demandera pas aux écrivains de la Revue ni qui ils sont, ni d'où ils viennent : pourvu qu'ils soient sincères et sérieux, ils seront accueillis avec le plus grand empressement. Aucune entrave ne sera mise à l'expression de leurs opinions. » L'intention est fort louable, nous souhaitons que les faits y répondent toujours.

Le 1^{er} fascicule trimestriel contient des articles originaux signés de MM. J. Derembourg, J. Halévy, A. Darmesteter, J. Loeb, etc.; des notes et mélanges de moindre importance et un bulletin bibliographique. M. J. Halévy reproduit, sous le titre de *Cyrus et le retour de l'exil*, un travail qu'il avait lu à l'Académie des inscriptions.

Deux inscriptions cunéiformes, récemment découvertes, appartenant à Cyrus, lui permettent de jeter un jour nouveau sur ce règne célèbre. Il les traduit d'abord presque en entier, et voici les principales conclusions qui paraissent en découler. Cyrus et ses aïeux jusqu'à Tispès inclusivement ne seraient pas des rois perses, mais des rois susiens. La religion de Cyrus aurait été la religion babylonienne, et le dieu Marduck, son protecteur particulier. L'inscription témoigne d'un large esprit de tolérance vis-à-vis des autres religions. C'est bien à ce sentiment que répond la permission accordée aux juifs de retourner en Palestine. Ici le savant assyriologue se sert de nombreux passages de l'inscription pour fixer la date de composition de certains psaumes et de diverses prophéties : nous ne pouvons le suivre sur ce terrain, et nous ne pouvons que recommander vivement ces pages à ceux que ces problèmes intéressent. M. A. Darmesteter publie ensuite quelques *Notes épigraphiques touchant l'histoire des juifs sous l'Empire Romain*. Tout n'est pas neuf dans ces notes, tant s'en faut, mais elles ont le mérite de montrer par des exemples bien choisis la part à tirer des inscriptions pour éclaircir une foule de petits problèmes sur lesquels les textes ne font pas de lumière. C. Ml.

— La *Deutsche Literaturzeitung*, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, a fait paraître maintenant depuis le commencement d'octobre huit fascicules qui permettent de la juger bien favorablement. Elle veut être une Revue « qui s'occupe des nouvelles publications, suivant leur importance pour l'ensemble de la vie scientifique et intellectuelle. » Quoiqu'empruntant à la *Jenaer Literaturzeitung*, si malheureusement disparue, la plupart de ses collaborateurs, comme MM. Pfeleiderer, A. Weber, Bezenberger, Zimmer, Steinmeyer, Michaelis, Bücheler, Gerland, etc., son plan est différent, et les articles critiques de ce recueil, dont quelques-uns étaient de véritables monographies de revue spéciale, sont remplacés ici par des comptes rendus courts et substantiels qui

donnent une idée précise du livre, mais qui n'entrent que rarement dans la discussion des faits. Le grand public gagnera ce que perdent les hommes spéciaux. Une place est faite aussi aux principales productions purement littéraires de l'Allemagne. Signalons enfin les intéressantes communications de M. A. Weber sur les publications indiennes, sous le titre : *Litterarische Notizen aus Indien*, et les nombreux sommaires des revues et recueils scientifiques. M.

Im ewigen Eis, von Friedrich von Hellwald. Stuttgart, Cotta. — L'auteur de cette publication s'est acquis par ses ouvrages relatifs à l'histoire de la civilisation et à l'ethnographie, un nom estimé en Allemagne. Directeur du journal scientifique *Das Ausland*, il est au courant des faits nouveaux qui se produisent dans le domaine des sciences géographiques ; en même temps, il entretient avec un grand nombre de savants des relations qui lui ont été utiles pour son travail. C'est avant tout le fameux explorateur Julius Payer, ami personnel de l'auteur, à qui l'œuvre est dédiée, qui a secondé son entreprise.

Par son genre d'exposition, ce livre appartient à la classe des ouvrages populaires. Il est pourtant populaire dans le bon sens, c'est-à-dire qu'il est complètement à la hauteur des recherches scientifiques, et peut satisfaire le savant de profession. Il se distingue par un langage choisi, auquel ne manquent ni la chaleur ni la poésie, là où elles sont nécessaires. Un sentiment profond et poétique se montre surtout dans les descriptions de la nature des pays polaires. M. von Hellwald procède d'une manière strictement historique. Commencant avec le voyage de Pytheas (330 ans avant J.-C.), il décrit les voyages au pôle nord, et en expose les résultats jusqu'à l'époque contemporaine. L'analyse critique des sources était un problème difficile à résoudre. On appréciera surtout le soin et la circonspection avec lesquels l'auteur s'efforce d'écarter tout ce qui ne peut pas être considéré comme scientifiquement et incontestablement établi. L'ouvrage de M. von Hellwald est enrichi de nombreuses illustrations très soignées et qui contribueront à en assurer le succès.

— L'*Athenæum* de Londres annonce la publication prochaine d'un volume de M. Emile de Laveleye, dans lequel l'éminent publiciste exposera ses vues relativement à la question agraire en Irlande.

— Les Sociétés russes de géographie et d'économie viennent de publier le 1^{er} volume d'une « Collection de matériaux pour la connaissance de la commune russe », par MM. Semenoff, Litochenko, Zlatovratsky, M^{me} Yakouchkin, etc. Ce volume est accompagné d'une table bibliographique des ouvrages relatifs aux communes russes et de l'Europe occidentale.

— Depuis le mois de septembre paraît à Paris (Paul Dupont, rue J.-J. Rousseau, 41, 6 francs par an), un recueil hebdomadaire intitulé : *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire, méthodes, plans d'études, exercices scolaires*.

— Le *Dizionario degli scrittori viventi* de M. de Gubernatis est achevé (1,300 p. gr. in-8° et 346 portraits gravés sur bois). Il renferme 4,525 notices, dont 1,842 consacrées aux écrivains italiens et 2,683 aux auteurs étrangers.

— M. Fr. Lenormant prépare une nouvelle édition (la 9^e) de son *Histoire ancienne de l'Orient*; cette édition, entièrement remaniée, et dont la première livraison paraîtra le 15 janvier, aura la forme d'une édition de luxe; elle renfermera de nombreuses illustrations, représentant les monuments anciens.

NOTES ET ÉTUDES.

NOTES DE PORTUGAL. — Un de nos collaborateurs a reçu d'un Portugais très instruit, une lettre dont il nous communique les passages suivants :

« Vous me demandez quelles sont en ce moment nos bonnes publications littéraires; elles sont bien rares en Portugal. M. Théophile Braga, professeur au *Curso superior de Letras*, à Lisbonne, a récem-

ment publié, en deux volumes, un ouvrage sur les origines poétiques du christianisme, *Origens poeticas do Christianismo*. C'est une œuvre de second main, sans grande valeur. M. Th. Braga est cependant l'une des meilleures intelligences de notre pays; malheureusement il n'a pas une rigoureuse éducation scientifique. Il est trop poète; il se plaît trop à accepter les théories *a priori* qui lui suggère son imagination; il plie ensuite les faits à ces théories. Actuellement celui qui veut passer ici pour un esprit éclairé doit se proclamer *positivista*, c'est-à-dire comtiste. Comte est le Messie de la régénération sociale, et la Sociologie, une science toute faite, une sorte de code, dont il ne s'agit plus que d'appliquer les lois. Ce mouvement positiviste a trouvé un de ses directeurs les plus enthousiastes dans M. Th. Braga. Ici, on ne connaît pas M. Littré comme philologue et comme érudit; on l'admire, mais parce qu'il est, après Auguste Comte, le plus grand philosophe de l'Europe.

« Je ne connais guère en Portugal qu'un esprit rigoureusement scientifique; c'est M. F. Adolfo Coelho. Il est, lui aussi, professeur — professeur de la science du langage — au *Curso superior de Letras*, et son nom vous est certainement connu. Il vit presque isolé; il n'a qu'un maigre traitement de 600,000 reis (3,333 francs). Il vient de fonder une revue très intéressante et qui doit fournir de nombreux et excellents matériaux à l'étude de l'ethnologie et de l'histoire primitive de la péninsule ibérique; c'est la *Revista d'ethnologia e de glottologia*. Il semble qu'il doive seul rédiger ce recueil, car le sous-titre porte *Estudos e notas por F. A. Coelho*, et les cinq articles que renferme le premier fascicule de la *Revista* sont tous signés de son nom.

« Vous avez eu évidemment des nouvelles des congrès anthropologique et littéraire qui se sont tenus à Lisbonne il y a quelque temps. Les résultats de ces deux congrès n'ont été ni très intéressants ni décisifs. Voici l'opinion d'un de nos érudits les plus distingués sur le congrès anthropologique; je ne veux pas le nommer; il m'accuserait peut-être d'indiscrétion, mais je traduis un passage de la lettre qu'il m'écrivit à ce sujet. « En somme, tout y a été superficiel; c'est le dilettantisme qui se donne carrière; mais la science ne brille guère que par son absence. Le congrès s'est presque réduit à la partie descriptive; il n'y a pas eu une seule idée d'ensemble, mais en revanche, que de théories en l'air! La question de l'homme tertiaire est restée au même point; on n'a pas prouvé que les pierres de M. Carlos Ribeiro présentaient des traces certaines d'un travail humain; on n'a pas démontré qu'on les avait réellement trouvées dans un terrain tertiaire. Voilà tout. Quelques-uns ont affirmé qu'ils croyaient à l'homme tertiaire d'Otta (bourgade près de Santarem), mais ils n'ont pu détruire les objections qu'on leur présentait. Pour moi, l'archéologie et l'anthropologie préhistoriques ont vérifié les conclusions que l'on pouvait déjà déduire d'autres faits; c'est que l'homme est parti d'un degré très rudimentaire de civilisation, mais qu'à ce degré rudimentaire se manifestent déjà tous les germes du développement futur. L'essentiel, c'est de trouver les lois qui ont présidé à ce développement. »

LA SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE DE BELGIQUE. — Le journal *Nature*, de Londres, publie, au sujet de la Société entomologique de Belgique, qui vient de célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation (v. pl. loin, Sociétés savantes), un article dans lequel nous lisons : « Abstraction faite de toutes considérations purement scientifiques, l'histoire de la Belgique est si indissolublement liée à la nôtre que tous les savants qui s'occupent d'entomologie dans ce pays joindront leurs félicitations à celles qui ont été échangées à cette occasion entre les membres belges. Les démonstrations de cordiale et sincère amitié accordées à nos propres entomologistes montrent combien chaleureusement la Société accueille ceux des membres étrangers qui

visitent Bruxelles. . Nous espérons voir bientôt les Anglais figurer plus nombreux sur la liste des membres. » Le journal anglais fait l'éloge de l'infatigable secrétaire, M. Preudhomme de Borre, « à qui la Société doit une grande part de ses succès récents » et surtout de son premier président, aujourd'hui président honoraire, le baron de Selys-Longchamps, « qui, pendant si longtemps, n'a cessé de servir les intérêts de la Société, de ses forces, de sa position sociale et scientifique et de sa bourse. »

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE. — Cette Société a publié jusqu'ici plus de 150 volumes d'historiens de toutes les époques. Voici, d'après le dernier rapport annuel, les principaux ouvrages dont elle a continué ou commencé la publication pendant l'exercice 1879-1880 : *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules*, éditeur M. Cougny; le tome III sera bientôt achevé. — *Actes inédits des évêques de Cambrai au x.^e et xii.^e siècles*, découverts et publiés par le P. bollandiste de Smet, avec le concours de M. L. Delisle. — *Les Établissements de Saint-Louis*, éditeur commentateur M. P. Viollet. — *Chronique du xv.^e siècle*, par Le Vêvre de Saint-Rémy, dont le tome II sera publié prochainement. — *Mémoires inédits sur le xiii.^e siècle*, éditeur M. de Ruble. — *Œuvres complètes de Bantôme*, éditeur M. L. Lalanne, tomes I-X publiés. — *Chroniques de Froissard*, dont le tome VIII est sous presse, éditeur, M. S. Luce. — La Société prépare la publication des Œuvres de Sidoine Apollinaire, d'une Chronique du XII^e siècle, par un moine d'Auxerre, Robert Abolant, des Chroniques de Rigord et de Guillaume le Breton, importantes pour l'histoire du règne de Philippe-Auguste, des Mémoires et de la Correspondance du maréchal de Villars, d'après les manuscrits originaux, des Lettres de Louis XI, des Grandes Chroniques dites de Saint-Denis.

CHRONIQUE.

Notre collaborateur M. Charles Michel est chargé du cours de sanscrit créé par arrêté ministériel du 12 novembre près la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège.

— Les sujets suivants ont été adoptés par la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique pour le programme de concours de l'année 1882 : Sujets littéraires. I. Quel était le genre de musique qu'exécutaient au xv^e et au xvi^e siècle, les bandes de musiciens employées par les magistrats des villes, par les souverains et par les corporations de métiers, particulièrement dans les provinces belges ? Quelle était la composition instrumentale de ces bandes ? Quelles sont les causes de la disparition totale des morceaux composés à leur usage ? — II. Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis l'époque romaine jusqu'au xviii^e siècle. — III. Rechercher les origines du bas-relief et du haut-relief, et faire un examen critique des développements et des modifications que ce mode de sculpture a subis aux différentes époques de l'art et dans les divers styles. — IV. Déterminer les caractères de l'architecture flamande du xv^e et du xvii^e siècle. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices. — La valeur des médailles d'or, présentées comme prix pour chacune de ces questions, est de 1000 francs pour la première, pour la troisième et pour la quatrième, et de 800 francs pour la deuxième. Les mémoires peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} juin 1882, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie. — Sujet d'art appliqué. On demande un projet d'une entrée monumentale en tête d'un tunnel de chemin de fer traversant les Alpes. Le tunnel aura une largeur de 12 mètres. Les projets devront être remis, complètement terminés, au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} septembre 1882.

— Le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* (t. VI, fasc. 1) donne les renseignements suivants sur l'incendie de la bibliothèque de M. Mommsen. Parmi les manuscrits de Jordanis, dont M. Mommsen était sur le point de terminer l'édition, le Palatinus d'Heidelberg et un manuscrit de Cambridge sont entièrement brûlés, le manuscrit de Breslau et celui de Vienne, fortement endommagés. Heureusement l'impression du texte qui repose sur ces manuscrits, était achevée; une partie de la préface se trouvait à l'imprimerie; le reste a été sauvé. Un exemplaire de l'édition de Lindenbruch, de la Bibliothèque de Hambourg, contenant une collation du manuscrit perdu d'Arras, a été également anéanti; mais M. Heitz, de Strasbourg, a pu mettre à la disposition de M. Mommsen un autre exemplaire, celui-là même d'après lequel Lindenbruch a fait sa collation. Les deux manuscrits de Leyde sont intacts. Les travaux préliminaires de M. Mommsen sur Marcellin et Isidore sont conservés dans leur partie principale; différentes collations des petites chroniques, de Bethmann, Ewald et de M. Mommsen lui-même, sont en partie endommagées, en partie détruites.

— Le docteur Oscar Lenz, explorateur autrichien, parti du Maroc, est arrivé au Sénégal, par la voie de Tombocou. C'est le quatrième voyageur européen qui visite cette dernière ville; ses prédécesseurs sont : le major Laing, en 1826, assassiné peu après, et dont les papiers furent perdus; le Français Caillié, 1826; l'Allemand Barth, en 1853.

— Nous avons mentionné, il y a un an, l'établissement d'une Société japonaise de géographie à Tokio. Le rapport qui vient d'être publié constate que la Société compte 143 membres; elle a publié dix fascicules, dont quatre contiennent des travaux relatifs à la Corée, où les Japonais sont seuls autorisés à résider; les autres sont relatifs au voyage de Nordenskiöld, à la géographie de l'Asie orientale, etc.

DÉCÈS. — Louis-Félicien-Joseph Caignart de Saulcy, né à Lille, mort à Paris, à l'âge de 73 ans, archéologue et numismate, membre de l'Académie des inscriptions. — Léon Cogniet, peintre d'histoire, mort à Paris, le 20 novembre, à l'âge de 86 ans. — Xavier Aubryet, homme de lettres, mort à Paris, à l'âge de 53 ans. — P. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris, mort à l'âge de 48 ans. — B.-J. Van Hove, artiste peintre, mort à La Haye, le 8 nov., à l'âge de 90 ans. — Leonhard von Spengel, philologue, mort le 8 novembre à Munich. — Karl Friedrich Weitzmann, musicologue, mort à Berlin, le 7 novembre, à l'âge de 72 ans. — Anton Kahlert, philologue, mort le 6 novembre, à Vienne, à l'âge de 76 ans. — Wilhelm von Hamm, auteur de travaux estimés relatifs à l'économie rurale, mort à Vienne, le 8 novembre, à l'âge de 60 ans. — Peter-Christian Koch, littérateur danois, mort à Copenhague, à l'âge de 73 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 6 novembre.* — Note de M. le colonel E. Adan, sur le nivellement général du royaume. Les opérations d'un nivellement partiel des environs de Bruxelles datent de 1840-1843. Elles furent rattachées à la cote de l'administration des ponts et chaussées, à l'ancienne station du Nord à Bruxelles. En 1844-1845, on nivela les champs de bataille de Ramillies et de Neerwinden dont le gouvernement français avait demandé un levé exact. Trois ans plus tard des cheminements furent conduits dans une grande partie du Limbourg aux environs du camp de Beverloo. De 1853 à 1856 on établit le nivellement général des environs d'Anvers. Les cotes obtenues étaient toutes rapportées au zéro des ponts et chaussées, à 1^m,48 au-dessus du busc de l'écluse du bassin du commerce à Ostende. En même temps le niveau moyen des basses mers à vives eaux ordinaires était vérifié d'après le registre

de l'éclusier portant les indications journalières depuis 1834 jusqu'à 1853, et l'on trouva que ce niveau moyen marquait 1^m,6465 à l'échelle du pilotage, c'est-à-dire 0^m,1665 au dessus du point de départ adopté par les ponts et chaussées. Les cotes furent diminuées de cette quantité. En 1857 commencèrent les opérations dans toutes les parties du pays où des nivellements n'avaient pas été faits. Elles forment vingt cinq polygones avec traverses et profils, de façon que les altitudes de plus de 8000 points ont été obtenues par les procédés les plus exacts, améliorés successivement de 1840 à 1872. Depuis ce moment la science, constamment en progrès, a donné des moyens de mesure plus rigoureux, capables de fournir actuellement, sans plus de peine qu'auparavant, des cheminements d'une précision supérieure à celle que notre nivellement général pouvait avoir. Le nivellement belge a été relié aux nivellements français à Dunkerque, à Mézières et à Longwy; de l'institut géodésique à Venlo et à Kaldenkirchen; allemands du grand état-major prussien à Eupen; hollandais à Venlo et à Terneuzen. Les raccordements se sont faits dans de très bonnes conditions et on a pu en déduire une première donnée sur les relations entre les niveaux moyens de la mer dans quelques ports. La question a une grande importance scientifique au point de vue de la forme encore inconnue de la surface de niveau fondamentale, de sa constance ou de ses déformations qui ne pourront être révélées qu'après de nombreuses années d'observation des indications des marégraphes établis déjà dans plusieurs ports de la Méditerranée, de l'Océan atlantique, de la mer du Nord et de la Baltique. Des nivellements de précision doivent relier tous ces ports; il semble donc nécessaire de refaire, après un certain nombre d'années, les cheminements principaux en mettant en œuvre les procédés et les appareils les plus nouveaux. Si l'utilité de la vérification d'une partie du nivellement, dans ces conditions, était admise, en reliant des points de la côte à des points du centre du pays, par les différences de niveau les plus précises, on aiderait à la solution future de la question de savoir si le sol de la basse Belgique est ou non en mouvement lent.

COMMISSION ROYALE POUR LA PUBLICATION DES ANCIENNES ORDONNANCES. — *Séance du 6 novembre.* — Depuis la dernière séance, M. Gachard a publié la préface du tome II des Ordonnances des Pays-Bas autrichiens; il livrera prochainement à l'impression la liste chronologique des ordonnances du xv^e siècle, complétée jusqu'à l'année 1532, et qui, pour cette première période, comprend au delà de 700 articles. Les tomes II et III formant le complément de la Coutume du Franc de Bruges ont paru, éditeur M. Gilliodts-Van Severen. La Commission publiera prochainement l'introduction aux trois volumes des Coutumes du Hainaut, rédacteurs M. Faider et M. le conseiller Jules De le Court; les Coutumes de Fauquemont et de Daelhem, la Coutume d'Audenarde, le tome II de la Coutume de Gand, la Coutume du Bourg de Bruges. M. Stanislas Bormans est chargé de présenter un rapport sur le plan à adopter pour la publication du Recueil des traités, publication qui sera précédée, ainsi qu'on l'a fait pour les ordonnances, de celle d'une liste analytique et chronologique, sur laquelle sera appelée la critique des hommes compétents. Comme le Recueil des ordonnances, le Recueil des traités commencera à partir de l'époque où les diverses provinces du royaume ont eu leurs souverains particuliers.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. — *Assemblée générale extraordinaire du 16 octobre.* — Cette assemblée était convoquée pour la commémoration de la fondation de la Société, il y a 25 ans. M. le Président Weimann, rappelle l'heureuse influence que la Société a exercée sur l'ensemble des études entomologiques dans le pays et les résultats pratiques qui en sont résultés. M. Preudhomme de Borre, secrétaire, expose l'histoire des vingt-cinq premières années de la Société. Le Président propose de conférer le titre de Président d'honneur à M. le baron de

Selys-Longchamps, qui a présidé les travaux de la Société pendant les trois premières années. « Non seulement M. de Selys, dit-il, est un des entomologistes les plus illustres de notre époque, mais son affabilité et sa bienveillance sont à la hauteur de sa science; il a été pour chacun de nous un conseiller, un guide, un maître, et nous sommes tous fiers de nous dire ses élèves. » Cette proposition est accueillie par les acclamations de l'assemblée.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue de Belgique. 15 nov. Le temporel des cultes et les traitements du clergé (P. Spingard). — Thérèse Monique (C. Lemonnier). — Songerie d'été, poésie (F. Frenay). — Les prisons en Angleterre (H. Loumyer). — Des conférences populaires en Belgique (J. Carlier). — Le centenaire de Krause (Ch. Rahlenbeck).

Revue catholique. 15 nov. La Bible dans l'Inde (C. de Harlez). — Des synodes dans l'ancienne Belgique (P. Claessens). — Xénophon économiste (V. Brants). — Les hardiesses de M. Lenormant (H. Lefebvre).

Revue des questions scientifiques. Oct. Transmission de la force motrice à distance (A. Witz). — La fibre musculaire d'après de récents travaux (Dr Surbled). — Acheuléen et Moustérien (A. Arcelin). — Une exposition forestière improvisée en Auvergne. — La compagnie de fertilisation et la crise économique (A. Proost). — La géographie des anciens Egyptiens (L. Delgeur). — L'histoire scientifique de la langue française (E. de Toytot).

Ciel et Terre. 15 nov. Les bolides du 2 et du 4 novembre 1880 (L. Niesten). — La température déterminée par le thermomètre et par notre corps (A. Lancaster). — Mythologie solaire (Ch. Fievez). — Les pluies sur l'océan Atlantique. — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent) — Bibliographie (A. Lancaster).

Messenger des sciences historiques. 1880. 3^e livr. Le domaine de Bouchout. — Les provinces belges ont reconquis en 1830 l'indépendance gouvernementale perdue en 1795 (A. Eenens). — La dernière abbesse de Valduc (Ed. Van Even). — Le comte d'Ulefeld. Epilogue de la conspiration ourdie en 1663 contre le roi de Danemark Frédéric III (J.-J.-E. Proost). — L'amiral de Coligny (E. de Barthélemy).

Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire. 4^e s^{ie}, t. VIII, 4^e bulletin. Notes sur différents ouvrages publiés à l'étranger qui contiennent des faits sur des documents relatifs à l'histoire de Belgique (Ch. Piot). — Analectes de diplomatique (A. Wauters).

Bulletin de la Société royale de botanique. T. XIX, 1^{re} partie, fasc. 1. Catalogue des plantes observées aux environs de Turnhout (E. Paques). — Descriptions et observations sur plusieurs rosiers de la flore française (A. Déséglise). — Les anomalies florales du poirier et la nature morphologique de l'anthere (A. Gravis).

Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai. T. XVIII. Plans et vues de la ville de Tournai (A. Dejardin). — Bibliographie tournaisienne I. (E. Desmazières).

Bulletin de l'Académie Royale de médecine. T. XIV, n^o 9. Rapport de la commission qui a examiné les propositions de M. Créteur relatives à un nouveau procédé de reproduction micrographique d'histologie végétale et animale (Masoin). — Considérations relatives au degré d'instruction à exiger des sages-femmes (Cambrelin). — La pilocarpine en obstétrique (Yernaux). — Révision de la pharmacopée.

Journal des Beaux-Arts. 15 nov. L'art en Norvège. — Exposition historique. — Le Salon de Gand. — France : l'école d'architecture.

Nederlandsch Museum. 1880. 3. De Liederen van Jan I, hertog van Brabant (J.-F.-J. Heremans). — Hoe men geen landverhuizer wordt (Fr. Gersticker). — Jenny Lind (J. de Geyter). — Spinoza (J. Van Vlo-

ten). — Driejaarlijksche Kunsttentoonstelling te Gent (W. Rogghé). — Boekbeoordeelingen.

Revue critique d'histoire et de littérature. 8 nov. Loeb, Les portes dans l'enceinte du temple d'Hérode. Une inscription hébraïque de 1144 à Béziers. — De Hincjosa, Histoire du droit. — Loi salique, édition de Holder. — Sichel, Histoire de la constitution de l'Etat allemand. — Weizsaecker, La ligue rhénane de 1254. — Documents sur la Silésie, de 1622 à 1625, p. p. Krebs. — La persécution de l'Eglise de Paris, de 1557 à 1559. — Rilliet, Le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles. — Schmidt, Paris pendant la Révolution, t. I. trad. p. Viollet. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 15 nov. Wallies, Les sources des Topiques de Cicéron. — Les grandes chroniques de Mathieu Paris, 5^e vol. p. p. Luard. — Piquier, Les savants de la Renaissance. — Hallwick, La fin de Wallenstein. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 22 nov. Smith et Cheetham, Dictionnaire des antiquités chrétiennes. — Lehmann, Abréviations tachygraphiques des manuscrits grecs. — Schneider, Dissertation sur Ammuin Marcellin. — Lettres de Coras, p. p. Pradel. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 13 nov. L'évolution du sentiment religieux (A. Réville). — L'Ange et l'Ermite, étude sur une légende (G. Paris). — Un évêque expulsé par le pape. M. Dumont (A. Astruc). — 20 nov. Vie et travaux de M. Caussin de Perceval (H. Wallon). — Esquisse d'une ethnographie de la France (Em. Levasseur). — 27 nov. La Belgique et le Vatican (Frère-Orban). — L'armée française pendant la Révolution. — L'Angleterre jugée par un Chinois.

Revue scientifique. 13 nov. Des mouvements de la cellule (Ch. Richet). — Origine du carbone des végétaux (Dehéraïn). — Le feu à Paris (Colonel Paris). — Sur une fermentation de la glycose (Boutroux). — La mission scientifique française dans le Turkestan. — 20 nov. Histoire du journalisme médical (1679-1880) (Laboulbène). — La propagation du son dans l'air, dans les différents états de l'atmosphère, d'après les expériences de M. Tyndall. — De la décomposition chimique (fin) (Berthelot). — Le Congrès de la Société allemande d'anthropologie. — Académie des sciences de Paris.

La Nouvelle Revue. 15 nov. La guerre de Crimée d'après les documents inédits. I (Un ancien diplomate). — Les ports de la Grande-Bretagne (L. Simonin). — Les papes des derniers siècles, singularités historiques (Em. Gebhardt). — Daniel Stern, sa vie et ses œuvres (M^{me} C. Selden).

Revue historique. Nov.-déc. La France et l'Allemagne sous Louis XVI (A. Tratchevsky). — La fondation du Havre (E. Borély). — La conjuration d'Amboise (C. Paillard). — Les réformes de l'enseignement secondaire (G. Monod).

Revue de géographie. Nov. L'Européen peut-il fonder des colonies agricoles sous les tropiques? (L. Bertholon). — Rapports de la géographie et de l'histoire du Languedoc (H. Monin). — Les voyages des frères Zeni, suite et fin (P. Gaffarel). — Le mouvement géographique (R. Cortambert). — Le département de Seine-Maritime (L. Drapeyron).

L'Exploration. 11 nov. Les établissements français de la côte de Guinée (M. Papaut). — La colonisation française en Océanie. — Le fleuve Okavango (Cimbébasie) (R.-P. Duparquet). — 16 nov. L'Asie centrale de nos jours. I. (Paquier). — Les explorateurs marseillais dans l'Afrique centrale (P. Armand). — Description de la Corée, trad. du japonais (Akino). — Carte de l'Asie centrale.

Journal des Savants. Août. L'expression musicale (C. Levéque). — La question des paysans en France (A. Maury). — Les Italiotes dans la plaine du Pô (G. Perrot). — Réforme de la nomenclature botanique (E. Fournier). — Apologie pour Hérodote (L. Crouslé). — Histoire de la langue grecque (E. Egger). — Sept. La question des paysans en France, suite. — Les Italiotes, suite. — Le roman

chrétien des Reconnaissances (E. Renan). — M. Guizot (G. Boissier). — Anciennes lois suédoises (R. Daresté). — Les lettres de Nicolas I^{er} (F. Rocquain).

Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques. Sept.-oct. Les papiers du duc de Saint-Simon (Picot). — Une religion officielle dans l'Empire romain (V. Duruy). — Le salon de M^{me} de Lambert (C. Giraud). — Joseph de Maistre (A. Franck). — Le régime dotal et la coutume de la haute-marche (L. Larombière). — Les populations agricoles de la Picardie (H. Baudrilart). — Correspondance de Choiseul et de Bernstorff, fin (C. Daresté). — Hipp. Passy (Levasseur).

Bulletin scientifique du département du Nord. Sept. Fragments biologiques (A. Giard). — Études sur les Cestodes (Moniez). — Note sur la fabrication des carbonates de potasse et de soude, fin (Ortlieb et Muller). — Deux plantes intéressantes du bois de Phalempin.

Revue bordelaise. 1^{er} oct. Les jésuites et l'enseignement au xvi^e siècle. — Armand Silvestre et Alb. Méral. — Le nihilisme en Russie. — L'école modèle de Bruxelles (H. Gervais). — L'enseignement de l'économie politique par l'Etat. — 16 nov. Les jésuites et l'enseignement, suite. — Jules Le Maître. — L'école modèle de Bruxelles, suite. — Un essai de philosophie musicale.

Polybiblion. Partie littéraire. Poésies. — Publications relatives à la littérature anglaise du moyen âge (G. Masson). — Comptes rendus : Théologie. Sciences. Belles-lettres. Histoire. — Bulletin.

De Nederlandsche Spectator. 13 novembre. Briefwisseling van Prof. E. Gugel. — Een standbeeld voor den ouden Dumas (G. Valette). — 20 nov. B.-J. van Hove. Een standbeeld voor den ouden Dumas

Magazin für die Literatur des Auslandes. 13 novembre. Zur Deutschenhetze in Ungarn. — Ein Roman von H. Rochefort. — Véron, Histoire de la Prusse. — Justin Mac Carthy. — Eine vlamische Dorfgeschichte. — Orient : Eine akkadische Göttermythe — 20 novembre. Odhin's Trost. Ein nordischer Roman. — Die biblische Kritik in Frankreich. — Aus Portugal. — Die Aussprache des Griechischen.

Petermann's Mittheilungen. N^o 11. Ethnographische Studien in Ober-Albanien (Spiridion Gopcevic). — Die Karte von N.-A. Sewerzow's Reise auf dem Pamir, 1878. — Oberstlieutenant M. Pjewow's Expedition nach Ku-ku-choto. — Die arktische Campagne, 1880.

Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft. IV. Jahrg. 3 u. 4. Hft. Ueber das sog. Haftpflichtgesetz vom 7 Juni 1871, dessen Aenderung und seinen Ersatz im deutschen Gewerwesen (Huber-Liebenau). — Die Statistik der Strafrechtspflege in den Staaten Europa's und in den Staaten des Deutschen Reichs insbesondere (K. Reichel). — Das italienische Eisenbahnwesen (G. Bernardi). — Das Meliorationswesen und die Einführung einer besseren Wasserwirtschaft (Fr. W. Toussaint). — Der Wald im nationalen Wirtschaftsleben, eine Studie von Ph. Geyer (Garhofer). — Einwanderung und Colonisation im tropischen Südamerika (Fr. Engel). — Das neue kirchenpolitische Gesetz Preussens (C. Gareis). — Die irisch-englische Agrarbewegung (J. Frei). — Literarische Festgaben zu Bluntschli's Jubiläum (A. Bulmerincq).

Allgemeine Zeitung 9-25 nov. 314-315-316. Aus dem sechzehnten Jahrhundert. — 314-316. Die sechste Generalversammlung der Europäischen Gradmessung. — 317-318. Stintzing, Geschichte der deutschen Rechtswissenschaft. — 319 Die Philosophie unserer Dichter-Heroen. — 320-321-322-323. Festrede zum sechshundertjährigen Jubiläum Alberts des Grossen. — 321. Konstantinopel als osmanische Reichshauptstadt. — 322. Ein neuer "Tannhäuser". — 324-325. David d'Angers. — 325. Architektonische Veröffentlichungen. — 326. Eine Erdbeben-Studie. — 327-328. Ueber Arbeit

und Fortschritt im Weltall. — 329 Julius Rodenberg als Lyriker.

The Academy. 30 octobre. Trevelyan's Early history of Ch. J. Fox. — Hillebrand's Lectures on the history of German thought. — Farrar's Sermons on the amelioration of the world. — Richey's Selection of Brehon law tracts. — The Goethe-Jahrbuch. — Pic on the descent of the Roumanians. — Lütjohann's Edition of Apuleius' treatise on the demon of Socrates. — Ferguson and Burgess on the cave temples of India. — 6 novembre. Gomme's Primitive folk-moots. — Ryland's Lancashire inquisitions. — Saintsbury's Primer of french literature. — A translation from Aristophanes — Gordon's Physical treatise on electricity and magnetism. — Lumby's Glossary of Bible Words. — 13 novembre. The new volume of Kinglake's Invasion of the Crimea. — Cossa's Guide to the study of political economy, and Laveleye's Letters from Italy. — Sandys' Edition of the « Bacche » of Euripides. — Murray's History of Greek sculpture. — Dalziel's Bible gallery. — 20 novembre. D'Albertis' New Guinea. — Greene's Sketches of army life in Russia. — Fowler's Monograph on Locke. — Recent work at « Faust ». — Discovery of Roman remains at York. — Gamgee's Text-book of the physiological chemistry of the animal. — De Lagarde's latest publications. — The Florence gallery.

Nature. 11 novembre. Dr. Siemen's new cure for smoke. — The Russian imperial yacht « Livadia ». A medical catalogue. — The philosophy of language. — Illustrations of new or rare animals in the zoological Society's living collection. I. — A successful African expedition. — 18 novembre. The future of polar research. — The Sanitary assurance Association. — Hincks's « British marine polyzoa ». — The atomic weight of beryllium. — The photophone. — The chronograph. — The Belgian entomological Society. — A general theorem in kinematics. — Introduction lecture to the course of metallurgy at the royal school of mines. — On an experimental illustration of minimum energy. — Sargassum.

Nuova Antologia. 15 novembre. La conversione letteraria di G. Leopardi e la sua cantica giovanile. Fine (G. Mestica). — Costituzioni moderne Gli Stati Uniti d'America (L. Palma). — Le donne che governano (A. Brunialti). — Le nuove costruzioni navali per la marina italiana. Fine (Maldini). — L. M. d'Albertis e la Nuova Guinea (G. Dalla Vedova). — Rassegna letteraria italiana; — musicale. — Bollettino bibliografico.

Rivista Europea. 1^{er} novembre. Leonardo Bufalini e la sua pianta topografica di Roma (G. Beltrani). — Heine e il pensiero tedesco (A. Jona). — Gli inni sacri di A. Manzoni (P. Heyse). — La poesia polacca (A. Kohn). — Scene campestri siciliane (A. Amore). — Il movimento Wagneriano (Wettmann). — Belle arti (C. Sicilliani. O. Albi). — Rassegna delle scienze economiche e sociali (G. Salvioli). — 16 novembre. Il Barone B. Ricasoli. — Il nuovo Oriente (C. Farcy). — Sandor Petoeff e le perle d'amore (A. Mazza). — Belle arti.

Rassegna settimanale. — 14 novembre. L'abolizione del corso forzato. — Le navi di battaglia italiane. — Tulliola (J. Gentile). — La legge fisica della coscienza nell' uomo sano et nell' uomo alienato (G. Buccola). — Bibliografia: A. di Reumont, (fino Capponi. P. Del Giudice, Lo storico dei Longobardi. O. Riccardi, L'attenzione in rapporto alla pedagogia. — 21 novembre. La data del « Risorgimento » del Leopardi. — Bibliografia: De Benedetti, Vita e morte di Mosè, leggende ebraice. Atti della Società di archeologia e belle arti per la provincia di Torino.

Revista de España. 13 novembre. El ferro-carril (E. Page). — La ley provincial del progreso (Fr. Javier de Moya). — La agricultura y la administracion municipal (G. G. de Linares).

Revista contemporánea. 15 nov. Las ciencias en 1880 (R. Becerro de Bengoa). — Origen de los lacayos (D. Chaullé). — Estudios económicos, continuación (M. Carreras y Gonzalez). — Estudio crítico-

biográfico del maestro E. A. de Nebrija, continuación.

Achille, V.-A. Méthodologie. Nouv. éd. Namur, Wesmael-Charlier. 3 fr. 75.

XXV^e anniversaire de la Société entomologique de Belgique. Assemblée générale extraordinaire. 16 octobre 1880. Bruxelles, Weissenbruch.

Belgique (La) et le Vatican, documents et travaux législatifs concernant la rupture des relations diplomatiques entre le gouvernement belge et le Saint-Siège, précédés d'un exposé historique des rapports qui ont existé entre eux depuis 1830. Bruxelles, Bruylant-Christophe. Tome I.

Collection complète des documents publiés par le Saint-Siège depuis la cessation des rapports officiels entre la Belgique et lui. Malines, Dessain. 2 fr.

Froebel. L'éducation de l'homme, trad. par la baronne de Crombrugge. 2^e éd. Bruxelles, Claassen. 6 fr. (souscript.).

Kunstbode (De Vlaamsche), maandlijksch tijdschrift voor kunsten, letteren en wetenschappen. 15 nov. Antwerpen.

Lois (Les) de la guerre sur terre. Manuel publié par l'Institut de droit international. Bruxelles, Muquardt.

Mahillon, V. Ch. Catalogue descriptif et analytique du Musée instrumental du Conservatoire royal de Bruxelles. Gand, Annoot-Braeckmann.

Mariens, P. Le conflit entre la Russie et la Chine (Extr. de la Revue de droit international). Bruxelles, Muquardt.

Mathieu, C.-J. et M.-G. Alexis. La province de Luxembourg. Namur, Wesmael-Charlier. 1 fr. 10.

Picard, Ad. Œuvres choisies (poésies françaises et wallonnes, études diverses), notice par Alph. Le Roy. Liège, Gothier. 5 fr.

Piipij, G. en A. Van den Steen. Leerboek der werktuigkunde, stoombetels et stoommachines. Tweede uitgave. Gent, Vuylsteke. 12 fr. 50.

Quelques mots sur l'idée d'une législation internationale du travail, proposée par le Dr De Paep. Bruxelles, bureaux de la « Voix de l'Ouvrier. »

Schoonjans, F. Aanvankelijke lessen in de rekenkunde. Lier. Van In.

Toekomst (De), tijdschrift onder redactie van Alb. Smeekx. Taal- en letterkunde, opvoeding en onderwijs, land- en volkenkunde, kunst, natuurlijke geschiedenis. N^o II, November 1880. Gent, Hoste.

Toussaint, l'abbé. Histoire du monastère d'Oignies. Namur, Douxfils. 1 fr. 25.

Toussaint, l'abbé. Notice sur l'abbaye de Floreffe, 3^e éd. Namur, Douxfils. 2 fr.

Vander Schueren, E. Traité élémentaire de chimie industrielle. Namur, Douxfils. 2 vol. 15 fr.

Beilstein, F. Handbuch der organischen Chemie. 1. Lfg. Leipzig, Voss. 3 M.

Ben'ey R. Erinnerungen an Fr. Fröbel, Coethen, Schetler. 1 M. 50.

Berger, H. Pflanzenphysiognomie. Berlin, Wiegandt. 6 M.

Blanc, Charles. L'œuvre complet de Rembrandt. Paris, Quantin. 500 fr.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence. Secrétaire, M. l'abbé U. Chevalier. 1^{re} année, 1^{re} livr. sept.-oct. 1880. Romans, 3 fr. par an.

Calvo, Ch. Le droit international. 3^e éd. T. III. Paris, Rousseau. 15 fr.

Caro, E. La fin du xviii^e siècle. Paris, Hachette. 2 vol. 7 fr.

Centenaire (Deuxième) de la fondation de la Comédie-Française. Paris, Blanchard, 10 fr.

Clercq (De). Recueil des traités de la France. T. XI, 1872-1876. Paris, Pedone-Lauriel, 15 fr.

Colerus, Joh. Levens-beschrijving van B. Spinosa. 's Gravenhage, Nijhoff. 1 fl. 25.

Coquelin. Le monologue moderne. Paris, Ollendorff. 2 fr.

Coquelin, C. Molière et le Misanthrope. Paris, Ollendorff 2 fr.

Cornelle, P. Cinna, tragédie, mit Einleitung und Anmerkungen von Dr W. Herding. Erlangen, Deichert. 65 Pf.

Cust. R. N. Linguistic and oriental essays. London, Trübner. 18 s.

Darwin, Ch. The movements of plants. London, Murray. 15 s.

Duffy, Sir Ch. Gavan. Young Ireland, 1840-1850. London, Cassell. 21 s.

Encyclopédie (Allgemeine) der Wissenschaften

und Künste, hrsg. v. Ersch und Gruber. Erste Section. 98. Thl. Guss-Stahl — Gymnastik. Leipzig, Brockhaus. 15 M.

Feuton, J. Early Hebrew life. A study in sociology. London, Trübner. 5 s.

Fleury, J. Histoire élémentaire de la littérature française. Paris, Plon. 4 fr.

Fyffe, C.-A. A history of modern Europe. Vol. 1. London, Cassell. 12 s.

Graefe, A. und Theod. Saemisch. Handbuch der Gesamten Augenheilkunde. Zwei Theile in 7 Bänden. 133 M.

Greene, F. V. Sketches of army life in Russia. London, Allen. 9 s.

Guardia. L'éducation dans l'école libre. Paris, Pedone-Lauriel. 4 fr.

Hanserecesse. 5. Bd. Leipzig, Duncker und Humblot. 20 M.

Harms, Fr. Geschichte der Logik. Berlin, Hofmann. 4 M. 80 Pf.

Havard, Henry. La Hollande à vol d'oiseau. Paris, Quantin, 25 fr.

Hellwald, Friedr. v. Naturgeschichte des Menschen (in zwei Bänden von je etwa 35 Lieferungen à 50 Pf.). Stuttgart, Speman

Hitopadesa, a new literal translation from the sanskrit text of Prof. F. Johnson, by Fr. Pincott. London, Allen. 6 s.

Institutes de Gaius, d'après l'Apographum de Studemund, par E. Dubois. Paris, Marescq. 9 fr.

Jacob (Bibliophile). M^{me} de Krudener, ses lettres et ses ouvrages inédits. Paris, Ollendorff. 3 fr. 50.

Kjerulf, Th. Einige Chronometer der Geologie (Samml. gemeinv. wiss. Vortr., 352-353). Berlin, Habel.

Lasker, E. Wege und Ziele der Culturentwicklung. Essays. Leipzig, Brockhaus. 6 M.

Lescure (de). Mémoires sur les assemblées parlementaires. T. I. Constituante. Paris, Firmin-Didot. 3 fr. 50.

Lettere ad Antonio Panizzi di uomini illustri e di amici italiani (1823-1870) pubblicate da L. Fagan Firenze, Barbèra. 6 L.

Lippert. Der Seelencult in seinen Beziehungen zur althebraïschen Religion. Berlin, Hofmann. 3 M. 60 Pf.

Lombroso, C. L'uomo delinquente in rapporto all' antropologia, giurisprudenza e alle discipline carcerarie. Torino, Bocca. 15 L.

Mariotti, F. Dante e la statistica delle lingue, con la raccolta dei versi della Divina Commedia messi in musica da G. Rossini, G. Donizetti, etc. Firenze, Barbèra. 3 L.

Menzies, Sutherland Turkey: old and new. London, Allen. 2 vol. 32 s.

Nadaillac (le marquis de). Les premiers hommes et les temps préhistoriques. Paris, Masson. 2 vol. 25 fr.

Nover, J. Bedeutung und Nachwirkung germanischer Mythologie (Samml. gemeinverständl. wiss. Vorträge), Hft. 354. Berlin, Habel.

Overbeck, J. Geschichte der Griechischen Plastik Dritte Auflage. 1 Bd. Leipzig, Hinrich. 15 M.

Peyron, B. Codices hebraici manu exarati Regie Bibliothecæ quæ in Taurinensi Athenæo asservatur. Torino, Bocca. 25 L.

Rein, J.-J. Japan. Bd. 1. Leipzig, Engelmann. 20 M.

Rethwisch, Conrad. Der Staatsminister Freiherr von Zedlitz. Berlin, Oppenheim. 4 M.

Rietschel. Jugenderinnerungen. Leipzig, Brockhaus. 1 M. 60 Pf.

Roberty, E. de. La sociologie (Bibl. scientif. internat.). Paris, Germer-Baillièrè. 6 fr.

Schoeberlein, L. Princip und System der Dogmatik. Heidelberg, Winter. 16 M.

Rocheberg, H. Mademoiselle Bismark. Paris, Rouff. 3 fr.

Vacherot, Et. La politique extérieure de la république. Paris, Germer-Baillièrè. 1 fr.

Waltz, Georg. Die Verfassung des Deutschen Volkes in ältester Zeit (Deutsche Verfassungsgeschichte Bd. I. Dritte Auflage). Kiel, Homann. 12 M.

Warren. Guide pour l'étude des ex-libris. Paris, Rouveyre. 18 fr. 75.

Wetzer und Welte. Kirchenlexikon. 2 Aufl. 1, Hft. Freiburg i. Br. Herder. 1 M.

Wietersheim, Ed. v. Geschichte der Völkerwanderung. Zweite Ausgabe besorgt v. F. Dahn. 1. Bd. Leipzig, Weigel. 15 M.

Brix.-- Imp. de l'Économie financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

3^{me} ANNÉE.

N^o 24 - 15 DÉCEMBRE 1880.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Florence, par L. Verhaeghe de Naeyer (J. Stecher). — Les Elzevier, par A. Willemms (Alph. Wauters). — Artistes belges et hollandais à Rome, par A. Bertolotti (H. Hymans). — Le maréchal Davout. — L'Athos, par l'abbé Neyrat. — De Paris à Samarkand, par M^{me} de Ujfalvy. — Publications littéraires allemandes. — Correspondance littéraire de Paris. — Bulletin : Delannoy, Hospices de Tournai. Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles. W. Zingerle, Raoul de Houdenc. Notes. — Le projet de Panthéon national. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Florence, étude politique par Léon Verhaeghe de Naeyer. Paris, Dentu, 1881, 377 pp. 8^o.

Il ne faut pas s'étonner si tant d'hommes politiques s'occupent encore de nos jours de l'histoire de Florence. C'est une Athènes, au point de vue des luttes de la liberté comme des œuvres de l'art et de la littérature. Machiavel, Thiers et tant d'autres ont aimé ce sujet d'expérimentation sociale, parce qu'il se détache si facilement des choses environnantes et que par lui-même il constitue un ensemble, un tout véritablement achevé.

M. Verhaeghe de Naeyer, aujourd'hui gouverneur de la Flandre orientale, s'est senti à son tour attiré par cette brillante physionomie de la ville des Médicis. C'est bien son individualité politique qu'il a réussi à faire revivre dans un livre d'un style ferme et sobre. Sans redouter le souvenir de tant d'études magistrales, sans en dédaigner l'aide et l'appui, il a voulu nous donner une démonstration lucide, rapide et tout à la fois élégante de ce qu'on peut appeler le théorème florentin. Evitant le déploiement oratoire aussi bien que le dogmatisme abstrait, il expose les origines, énumère les faits en ne s'arrêtant qu'à ceux qui constituent des données nécessaires. En vain il nous avertit que « il y a dans cette histoire deux parts : les faits et les pensées qui ne peuvent manquer d'en naître. » L'auteur ne s'interpose que rarement entre nous et le sujet de sa démonstration. Il préfère laisser aux faits toute leur éloquence. Elle lui suffit pour le but qu'il s'est proposé : avertir la démocratie moderne par l'exemple si original et si complet de la démocratie florentine.

Ces méditations sur les destinées, souvent dramatiques, d'une ville italienne ne nous détournent pas, autant qu'on pourrait le croire, de nos souvenirs nationaux ou de nos préoccupations contemporaines. On est même tenté de regretter que M. Verhaeghe de Naeyer n'ait pas insisté davantage sur les profondes analogies que présentent les communes belges et les républiques de l'Italie. Volontiers, en se laissant aller à ces regrets, on oublie le plan rigoureux de l'historien philosophe. Ne lui est-il pas commandé, par la nature même de son travail, de s'en tenir aux grandes lignes, afin de rendre la démon-

stration plus facile et plus pénétrante? Rendons plutôt justice au tact de l'auteur : il a su résister à la séduction de mille détails brillants, merveilleux qui sollicitent à chaque pas l'attention, la curiosité. Dans ces chroniques de Florence, la poésie coudoie la politique et le roman fait partie de la vie réelle. Cette vie est si franche et si pleine qu'elle transforme les industriels en artistes et les marchands en philosophes.

Dans l'étude entreprise par M. Verhaeghe de Naeyer, une bonne division des matières devait faciliter les conclusions pratiques. Après un premier livre, où il ne s'agit que de « l'ancienne commune de Florence », nous abordons la période du « gouvernement national ». La démocratie est installée dès 1250; elle stimule l'activité individuelle, centuple les fruits du travail et, grâce à l'accroissement de la richesse publique, crée un milieu favorable au développement d'une civilisation nouvelle.

C'est l'âge héroïque de la liberté. C'en est aussi l'âge juvénile. On tente les plus nobles efforts; mais on conçoit aussi les plus folles espérances. Les métiers, les *arti*, s'emparent étourdiment du gouvernement direct, exclusif de la chose publique. Le peuple témoigne contre la noblesse une rigueur excessive. La passion suscite la passion. Les défiances et les haines s'accumulent. Si l'aristocratie s'affaiblit et se discrédite par ses réactions chimériques, la haute bourgeoisie des *popolani grassi* se compromet à son tour par un autre égoïsme. Les parvenus oublient leur origine et deviennent infidèles au principe qui leur avait donné la victoire. Dès lors, le menu peuple, *popolo minuto*, entre en ébullition et menace la domination de la classe moyenne. C'est comme la lutte des Grands et des Petits à Gand et à Liège. Villani, ce véritable historien à une époque de naïfs chroniqueurs, ne se fait plus illusion sur les dangers que court la constitution démocratique. « Nous ne pouvons pas nous y tromper, dit-il; nous avons été éclairés dans notre jeunesse par le spectacle des troubles de la Flandre; nous avons longtemps parcouru ce pays pour les besoins du commerce florentin. »

D'un autre côté, la noblesse vient d'être exterminée à la suite d'une odieuse tentative de rébellion réactionnaire. Elle a joué sa dernière partie; mais elle a déchaîné le pillage et l'incendie par toute la ville. Vingt-deux palais ont été livrés aux flammes : « la populace saccagea les maisons des grands, démolit à la hâte les tours qui les surmontaient, et montra, dit Machiavel, tant de rage, que l'ennemi le plus cruel du nom florentin ne l'eût pas égalée dans cette explosion de sa haine » (p. 105). En 1343, le peuple est définitivement vainqueur; mais sa victoire peut lui coûter cher. Comme le remarque notre auteur, l'esprit militaire s'en est allé avec la noblesse, et Machiavel n'a pas eu tort de signaler l'importance de cet esprit, au milieu des difficultés qui menaçaient la république. Une transaction eût été souhaitable; on l'essaya : ceux des grands qui voulurent se soumettre au niveau égalitaire, échappèrent à l'ostracisme et purent obtenir le rang de *popolano*. Mais on ne réussit pas à reconstituer l'armée nationale. Il fallut

dès lors, comme la Carthage antique, recourir à l'épée mercenaire, ruineuse des *condottieri*.

En 1375, la situation se complique par la guerre au clergé. On aperçoit l'inquiétude générale à l'égard des richesses si considérables de l'Eglise. « Il semblait que le peuple, qui venait de détruire sans retour la suprématie de la noblesse, eût l'instinct qu'il existait encore un autre danger pour la liberté » (p. 113). On mit aussi des bornes au pouvoir de l'Inquisition : les inquisiteurs n'eurent plus de prisons à eux, et ne purent désormais ordonner aucune arrestation sans la permission expresse des prieurs. De telles restrictions ne font que mieux comprendre la puissance de ce tribunal. Machiavel aime à faire ressortir à ce propos avec quelle audace les chefs de la république osaient résister même à des sentences d'excommunication.

Comme dans nos communes du xiv^e siècle, à la même époque à Florence, les querelles égoïstes des métiers augmentent l'anarchie et provoquent de sanglantes réactions. Au triomphe violent d'un gonfalonier démagogue succède la domination également vexatoire, également précaire d'un chef du parti conservateur. Dans cette histoire condensée au profit de la philosophie, on voit mieux que dans les longs récits de Sismondi et de Perrrens, avec quelle rigoureuse exactitude il faut toujours, en fin de compte, payer les fautes politiques. La sobriété des détails donne plus d'énergie à la leçon d'expérience historique; on y est souvent amené à répéter les amères imprécations de la *Divine Comédie*.

Au livre III, qui traite de la réaction oligarchique, on voit, malgré toutes ces passions, toutes ces violences, la vieille cité dominer la Toscane (sauf Lucques et Sienne) et prendre rang parmi les cinq puissances de la Péninsule (Venise, Milan, Rome, Naples et Florence). On voit en même temps commencer la grandeur des Medici qui plus tard mériteront la dénomination plus cosmopolite des *Medicis*. Cosme, le riche marchand, doit à l'ostracisme politique un surcroît de popularité dont son ambition profite habilement. Avec ces exils presque volontaires et en tout cas peu déshonorants, on se croit par moments transporté dans l'histoire des républiques de l'antiquité grecque. C'est que les mêmes situations font naître assez logiquement les mêmes façons d'attaquer et de se défendre. « Tel fut, dit M. Verhaeghe de Naeyer, à toutes les époques, le malheur de la démocratie florentine; elle ne sut pas organiser, d'une manière équitable et complète, les institutions qui devaient permettre aux classes diverses de la population de vivre paisiblement côte à côte, et aux opinions et aux intérêts, de se faire jour régulièrement à l'abri de formes légales. » En comparant à ces batailles nos luttes d'aujourd'hui, il est facile de constater le progrès, quoi qu'en disent les pessimistes. Nous voici arrivés, dans ces rapides esquisses, à l'époque dite de la Renaissance. Sa politique n'est pas généreuse, elle est machiavélique dans le pire sens du mot; mais est-ce à dire que la notion du droit se soit éclipisée? N'est-il pas plus exact de dire, avec l'auteur, que cette notion n'a

pas encore pu se dégager des ténèbres du vieil esprit ? Les délicatesses de la justice et de la liberté, comme en général tout ce qui caractérise la véritable civilisation, sont d'origine moderne plutôt que de tradition ancienne.

Au reste, la civilisation n'eût pas à se plaindre du triomphe de la famille populaire des Medici. Au livre IV, on les voit protéger magnifiquement les arts et les lettres. Cosme est une espèce d'Auguste surnommé « père de la patrie ». Il exerce déjà un véritable principat, mais c'est au profit du plus grand nombre. Bientôt Laurent, dit le *Maquignon*, méritait que cette épithète ne restât pas un titre purement banal et conventionnel. Mais cette dictature de la popularité s'éroule à l'arrivée du roi Charles VIII. En 1494, en quelques heures, la réaction contre les Medici est générale, et l'on installe un nouveau régime démocratique dont le livre V expose les destinées.

Elles ne sont pas longues. Dès 1498, le dominicain démocrate et mystique Savonarole est mené au bûcher. Les conservateurs reprennent leur ascendant, et Florence recherche l'alliance des rois de France, ennemis du parti populaire. Le gonfalonier Soderini, « homme vraiment digne d'être nommé avec vénération » (dit Donato Giannotti), parvient à gouverner pendant dix ans, sans trop de secousses, la turbulente république. Mais, bien que nommé à vie, l'honnête gonfalonier, trop aristocrate au gré des partisans des Medici, doit prendre la route de l'exil (1512).

Désormais, c'est une dynastie véritable qui va s'établir à Florence, pour lui donner la richesse en échange de sa liberté. En même temps, un Medici, devenu pape sous le nom de Léon X, protège aussi les arts à la manière florentine et obtient la protection de François I^{er} par le concordat de 1517. Plus tard, vers 1524, un autre Medici devient le pape Clément VII, et cherche à maintenir une neutralité versatile entre la France et l'Empire. Mais cette politique de bascule aboutit au sac de Rome par les troupes de Charles-Quint. C'est la même année (1527) que meurt Machiavel dont le *Prince* doit être commenté par les événements contemporains. Ils nous font voir que les Italiens perspicaces comprenaient le danger des divisions de l'Italie en présence des compétitions de la France et de l'Espagne. En effet, dès 1530, au lendemain de la prise de Florence par le prince d'Orange, la république se transforme définitivement en grand-duché, après tant d'efforts pour trouver la stabilité, l'équilibre démocratique.

Pourquoi donc, se demande l'auteur en terminant, la dynastie des Médicis n'est-elle plus jugée avec la même sévérité qu'autrefois ? C'est qu'ils eurent l'étonnante fortune d'apparaître au point culminant de la Renaissance. Ils ont tout gagné au prestige du siècle de Léon X. Et lorsque, de nos jours, on se promène dans la cour du palais des Uffizi et qu'on admire les nombreuses statues de tant de Florentins dont la gloire est européenne, (Giotto, Michel-Ange, Dante, Pétrarque, Boccace, Machiavel, Guichardin, Léonard de Vinci, Galilée, Benvenuto Cellini, Amerigo Vespucci, etc.) on trouve tout naturel d'y voir s'élever aussi les statues des Médicis. La critique se tait devant ces témoignages d'une civilisation éblouissante.

J. STECHER.

Les Elzevier. Histoire et annales typographiques, par Alphonse Willems. Bruxelles, Van Trigt, 1880. 1 fort vol. in-8°. Fgg. fac-simile, chromolithographies.

De même que la France a donné aux Pays-Bas Plantin, le fondateur de ce bel établissement typographique qui a traversé trois siècles et auquel la ville d'Anvers a rendu, de nos jours, son an-

cienn lustré, de même la Belgique a donné à la Hollande le chef de cette grande dynastie des Elzevier, dont l'histoire tient une place capitale dans les annales de l'art de l'imprimerie. Notre pays peut aujourd'hui se glorifier d'avoir rendu à nos voisins du Nord un nouveau service en consacrant à l'un de leurs plus beaux titres de gloire un véritable monument, car le travail de M. Willems, fruit de longues et persévérantes études, est, sous tous les rapports, digne de cette qualification. Si la maison Annoot-Braeckman, de Gand, en a fait un modèle d'impression élégante et correcte, l'auteur était digne des soins exceptionnels consacrés à son œuvre : il ne s'est pas borné à déployer une érudition bibliographique peu commune ; il s'est montré aussi bon écrivain que penseur profond ; il a présenté sous une forme à la fois savante et attrayante une profusion de détails qui jettent partout la clarté sur un sujet auquel s'intéressent tous les amis des lettres.

Le livre de M. Willems est précédé d'une préface dédiée à M. L. Potier, ancien libraire, à Paris. « L'autorité que chacun vous reconnaît, dit l'auteur en s'adressant à ce bibliophile distingué, vous l'avez fait tourner au profit de la science, estimant avec raison que l'amour des livres n'est qu'une vaine et stérile manie, quand il n'est pas la plus noble et la plus intelligente des passions. Votre appui désintéressé et votre coopération ont été acquis à toutes les entreprises ayant pour but de remettre d'anciens textes en lumière ou de restituer aux chefs-d'œuvre leur primitif éclat. Quoique vous ayez taché partout de vous effacer, votre trace demeure visible et votre nom est lié désormais à l'histoire de la bibliographie. » Ces lignes éloquentes font à la fois l'éloge de celui qui les a écrites et de celui à qui elles sont consacrées.

Dans une ample introduction, où l'argumentation est aussi serrée que précise, M. Willems détermine les principales sources qui ont servi de bases à son travail. Après avoir analysé les documents qui ont trait à la bibliographie elzevirienne et payé un juste tribut à ceux qui ont contribué à la faire sortir du chaos, il rappelle les recherches faites pour élucider la généalogie des célèbres imprimeurs de Leyde et d'Amsterdam. Il apprécie, avec autant de sagacité que d'équité, le mérite de ses prédécesseurs : Brunet, Nodier, Motteley, Pieters, l'oratorien Adry, Milot, Rammelman Elsevier et le capitaine de Reume.

Le corps principal de l'ouvrage est divisé en deux parties : l'*Histoire des Elzevier* et les *Annales typographiques des Elzevier*. Dans la première, M. Willems nous fait successivement connaître tous les membres de cette glorieuse lignée, depuis Louis, relieur flamand, originaire de Louvain, qui vint en 1580 s'établir à Leyde, jusqu'aux derniers de leur race, qui quittèrent les affaires vers 1710. Quant aux *Annales*, imprimées en petits caractères, sur deux colonnes, elles vont de 1583 à 1684. Il serait fastidieux d'énumérer les rectifications de tout genre que l'on y rencontre ; l'auteur, sans jamais cesser d'employer la méthode la plus sûre, sans épargner les moyens d'arriver à la vérité, établit sur des bases indiscutables sa narration et la description des éditions elzeviriennes ; à chaque instant il y joint des remarques qui dénotent sa profonde connaissance de l'histoire littéraire de l'époque. Il s'attache en particulier à montrer le souci des Elzevier pour maintenir dans tout son éclat la réputation de leurs officines et surtout pour se disculper de l'accusation d'imprimer des livres injurieux pour des personnes de qualité ou contraires aux bonnes mœurs.

M. Willems ne s'est pas contenté de donner avec la dernière exactitude le titre de tous les livres édités par les Elzeviers dans leurs différentes librairies, et qui sont au nombre de 1,608 ;

il a relevé dans une troisième partie, intitulée : *Annexes de la collection Elzevirienne*, les publications qui ne sont en réalité que des imitations, faites presque toutes dans quatre grandes villes des Pays-Bas : Leyde, Amsterdam, La Haye et Bruxelles. Ici commence une nouvelle liste, comprenant 577 ouvrages, dont un grand nombre sont l'objet de commentaires aussi neufs que savants. Cette partie du volume offre pour nous, Belges, le plus vif intérêt. C'est une page animée et piquante de l'histoire de l'imprimerie dans la capitale de la Belgique, à l'époque où notre pays, accablé par les armées de Louis XIV, se vengeait de ce conquérant redoutable en répandant contre lui des satires et des pamphlets, presque toujours anonymes ou pseudonymes et revêtus d'indications bibliographiques ayant pour but de tromper les autorités françaises sur le lieu de provenance de ces écrits. Bornons-nous à citer, comme exemple de cette méthode, peu loyale d'ailleurs, la première édition des *Mémoires de la Rochefoucauld*. Publiée comme sortant des presses de Pierre Van Dyck, de Cologne (1662, pet. in-12), elle a, en réalité, été imprimée à Bruxelles, chez Foppens. M. Willems entre à cet égard (pp. 536 et suiv.) dans des détails qui ne laissent subsister aucun doute. Mais, en terminant son livre, il nous fait regretter de ne plus avoir le même guide pour les temps qui suivent.

Une table alphabétique des auteurs et des livres cités complète l'œuvre de M. Willems, dont on peut dire qu'elle restera comme l'une des productions les plus remarquables et les plus solides de cette année 1880, si féconde sous tant de rapports ; il faudra donc avouer que chez nous aussi il paraît des livres dignes d'être loués sans réserve et dont la valeur ne fait que grandir lorsqu'on les soumet à un examen minutieux.

ALPHONSE WAUTERS.

Artisti Belgi ed Olandesi a Roma nei secoli XVI-XVII, dal Cav. A. Bertolotti. — Firenze. 1880. 1 vol. in-12. V et 428 pp.

Le petit volume de M. Bertolotti est une adjonction curieuse à la série des études qui ont vu le jour à l'étranger sur l'histoire de l'art flamand. On saura d'autant plus gré à l'auteur de cette tentative, qu'elle s'est fait plus longtemps désirer. M. Bertolotti a voulu se renseigner aux sources authentiques sur le passage des artistes néerlandais par la ville éternelle, du XVI^e au XVII^e siècle. Il a fait une très abondante récolte de noms et, chose singulière, une très maigre récolte de faits. Intéressant comme tableau de mœurs, son livre donne un aperçu de la vie et des habitudes de nos compatriotes pendant leur séjour en Italie, et la conduite des Flamands à l'étranger y apparaîtrait sous un jour des plus désavantageux si l'on ne se rappelait que, précisément, l'auteur puise à des sources judiciaires. Les registres que l'on appelait à Rome la *Semaine de Sang* étaient tenus par la police, d'après la déclaration des barbiers-chirurgiens dont le secours était réclamé en cas de rixe, et il résulte de leur teneur que les bagarres étaient fréquentes, entre Flamands, après boire.

Van Mander et Bellori nous font connaître le danger des connaissances nouées à la légère à Rome ; à lire les notes de M. Bertolotti, il semble que pas un jour ne se passait sans que la police papale n'eût à connaître de quelque méfait dans lequel un artiste se trouvait mêlé. Disons, toutefois, que les noms relevés par notre auteur sont assez obscurs, et si l'on songe au nombre immense de Néerlandais qui franchissaient les Alpes, il reste acquis que les plus habiles étaient aussi les plus rangés.

Les Flamands exerçaient à Rome les métiers les plus divers ; pour presque tous leurs besoins, nos artistes trouvaient à s'adresser à des compa-

triotés. Plus souvent qu'on ne le pense, l'étranger se fixait à Rome sans esprit de retour et dans le but exclusif d'exploiter ses nationaux. Quant à l'Italien, il se présente lui-même comme un type d'honorabilité douteuse, et les estocades étaient encore des peccadilles à côté des faits d'indélicatesse que l'on peut relever à charge d'individus agissant isolément ou de compagnie avec des étrangers.

L'exposé de ces cas est passablement oiseux quand ceux qu'ils concernent ne nous intéressent pas; et l'on voit peu de noms marquants dans ce défilé de prévenus et de condamnés. Une difficulté imprévue s'est présentée aussi : l'altération des noms propres sous la plume des scribes italiens. Il devient souvent très difficile d'identifier les personnages à travers l'orthographe plus que fantaisiste des documents romains et la traduction plus fréquente encore des noms étrangers, adoptée par les personnages eux-mêmes. Les fausses pistes deviennent alors faciles, surtout pour un auteur médiocrement au fait de l'histoire de l'art. C'est ainsi qu'en 1665, deux artistes français, *Lair* et Etienne Picart, sont mêlés à une affaire de libelle. M. Bertolotti se croit en présence de Pierre de Laer, dit *Bamboche*, qui avait quitté l'Italie en 1635. Il se livre à diverses conjectures pour identifier le graveur Picart, celui qui, précisément, aimait à se parer du surnom de « Romain », et il paraît ignorer que l'autre individu est évidemment La Hyre, le peintre et graveur qui tient dans l'école française une place importante et dont la présence à Rome mérite d'être signalée, puisque Robert-Dumesnil prétend qu'il n'y alla jamais. L'auteur ne connaît pas davantage Adrien De Vries, le célèbre statuaire dont le groupe d'Hercule est une œuvre notoire. Il faut reconnaître, au reste, que les leçons de Vallipolo (Van Lippeloo), Del Conte (De Craeve), Vnorenstorifro (Ostendorfer), Cockier (Coxcie) viennent absolument à sa décharge. Il eût été utile pourtant que M. Bertolotti se renseignât à d'autres sources que Descamps et Arsène Houssaye.

Il paraît du reste que les Italiens ont été de tout temps mal renseignés sur les choses d'outre-monts, car l'Académie romaine de Saint-Luc admet dans son sein Henri Goltzius en 1656, c'est-à-dire quarante ans après la mort du maître ! L'admission de Rubens eut lieu en 1640, peut-être également après sa mort. En ce qui concerne l'illustre chef de l'école flamande, M. Bertolotti nous donne le texte de la procuration donnée à Rome en 1606 par Philippe et Pierre-Paul Rubens au profit de leur mère. M. Génard avait signalé cette pièce sans en connaître le texte. Il est digne de remarque que le document est rédigé, mot pour mot, dans les termes de la fameuse procuration donnée à Cologne en 1577 par Jean Rubens, le père du peintre, et sur laquelle M. Dumortier et les tenants d'Anvers comme lieu de naissance de Rubens se fondaient afin de faire partir la mère de l'artiste pour les Pays-Bas, à la veille de son accouchement : *Nominavit et deputavit virtuosam et honestam dominam Mariam Pypelinckx...* Comme dernier document concernant Rubens, M. Bertolotti nous donne un règlement de compte de peintures exécutées à la Valicella, règlement qui n'eut lieu que plusieurs années après le retour du maître dans sa patrie.

L'archiviste romain ne borne pas ses indications aux peintres. Il s'occupe aussi des doreurs, fondeurs, incrusteurs, ebénistes, joailliers, orfèvres, luthiers, horlogers, armuriers, serruriers, opticiens, etc. — Il donne quelques épitaphes non relevées par Gailliard et l'abbé Frascattelli et même des extraits des journaux qui se publiaient à Rome au xv^e siècle, en dépit des plus sévères ordonnances. Cette abondance de renseignements est malheureusement déparée par le manque de précision des documents cités,

et le rétablissement des noms propres réclamerait, à lui seul, le travail d'un investigateur aussi patient qu'érudit. HENRI HYMANS.

A. L. d'Eckmühl, M^{ise} de Blocqueville : *Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même*. Un dernier commandement, l'exil et la mort. IV^e volume. Paris, Didier. In-8°, 564 p.

Ce quatrième et dernier volume de l'ouvrage que M^{me} de Blocqueville consacre pieusement à son père, le maréchal Davout, offre les mêmes défauts que les trois précédents volumes dont nous avons rendu compte ici même; les documents sont répandus comme au hasard ici et là et ne forment pas un tout complet, une suite continue; il est vrai que l'auteur n'a pas voulu faire œuvre d'historien. Le volume commence par le *Journal du siège de Hambourg*; c'est une mémoire, écrit par le général César de Laville, chef d'état-major de Davout, d'après des notes prises au jour le jour durant le siège (p. 4-124). — Viennent ensuite des *notices et pièces historiques* appartenant à l'année 1815. M^{me} de Blocqueville donne une rapide analyse des lettres adressées par Napoléon durant les Cent Jours à Davout, alors ministre de la guerre. On est confondu de l'activité déployée par l'empereur à cette époque critique; il y a des jours où Davout reçoit, en vingt-quatre heures, le temps du repos et du sommeil étant supprimé, de quinze à dix huit ordres de Napoléon.

Mais on remarquera en même temps les défiances, les tristes pressentiments de l'empereur : les grandes vues d'ensemble se confondent dans cette innombrable correspondance avec d'infimes détails, et à l'instant où il prépare une guerre formidable contre l'Europe coalisée, Napoléon se préoccupe des sentiments dynastiques d'un simple colonel. Après Waterloo, Davout courut à l'Élysée et y trouva Napoléon au bain; faible, abattu, parlant beaucoup de sa santé et de ses fatigues, l'empereur hésitait, ne savait que faire. Davout tenta de le réveiller de sa torpeur; il lui conseilla de gagner les ennemis de vitesse et de casser les Chambres : Napoléon refusa et dut abdiquer. Davout voulait défendre Paris contre l'étranger, sauver la capitale de la honte d'une invasion : il y eut un conseil militaire auquel assistèrent les membres du gouvernement provisoire et les bureaux des Chambres. D'après une note communiquée à M^{me} de Blocqueville par un des assistants, M. Clément, Davout offrit de livrer bataille et s'engagea à repousser l'ennemi « s'il n'était pas tué dans les deux premières heures ». Mais Carnot, qui revenait des fortifications, tout couvert de poussière, en habit de garde national, déclara que la résistance serait inutile et aboutirait au siège de Paris, que d'ailleurs il y avait trahison évidente (1), que la capitale était sans défense sur les points vulnérables. La délibération cessa aussitôt. Tandis que les Bourbons rentraient à Paris, Davout, qui avait quitté le ministère et pris le commandement de l'armée, se retira sur la Loire. — Le volume que nous analysons, nous offre ensuite la *correspondance avec la maréchale*; on y trouve des lettres de Davout aux généraux chargés des pouvoirs de l'armée; voici comment il rend compte à sa femme de l'ordre du jour prescrivant aux soldats de prendre la cocarde : « Je ne puis m^e dissimuler que cet ordre causera une peine bien vive à tous les soldats qui ne se détacheront pas facilement de ces couleurs nationales qu'ils affectionnaient depuis vingt-cinq ans; mais ce sacrifice est dicté par l'intérêt de la patrie; il faut tout sacrifier à ce sentiment. » Il fut interné à Savigny et vit sa demeure envahie

par les Prussiens; mais les officiers se conduisaient à son égard avec une parfaite convenance; un d'eux, parlant avec irrévérence de Louis XVIII, le maréchal le pria de se souvenir qu'il parlait du roi de France devant un Français (1). — La quatrième partie du volume est intitulée *1816*; elle raconte la déposition du maréchal lors du procès de Ney. Davout déclara qu'il n'aurait jamais conclu la convention de Paris, si elle n'avait couvert tous ceux qui avaient pris part aux événements du 20 Mars. Il fut exilé à Louviers. De là il écrit à la maréchale des lettres charmantes; il s'inquiète de ses enfants, de leur éducation, de leurs jeux, de leur santé; il règle les affaires d'intérêt. Les riches dotations n'existaient plus; il fallait vivre d'économie; Davout dépensait à Louviers avec son domestique (le Prussien Mayer qui s'était attaché à lui avec un aveugle dévouement) trois francs cinquante centimes par jour. Rappelé de son exil à la fin de l'année et nommé pair de France, il prononça plusieurs discours dont M^{me} de Blocqueville nous donne le texte, sur les mesures exceptionnelles dont l'armée était menacée, sur la répression des délits de presse, etc. — *Les Années suprêmes* nous peignent le maréchal dans les dernières années de sa vie. Il passait presque tout son temps dans sa maison de Savigny, occupé d'embellissements, jetant du pain aux grosses carpes qu'il avait fait mettre dans les fossés, chassant dans son parc, lisant Crevier et Rollin. Il était devenu maire de la commune et s'occupait avec zèle des intérêts de ses administrés. Il mourut à Paris, le 7 juin 1823. M^{me} de Blocqueville termine son volume en nous communiquant le testament du maréchal, différents discours prononcés sur sa tombe, ses états de service, une notice rédigée sur lui par le ministère de la guerre, etc. Elle conclut ainsi, — et nous ne pouvons qu'approuver cette conclusion : « Il y a tout un côté de la vie de Davout que nous avons à peine effleuré, et que d'autres, plus jeunes, plus compétents, se plairont à creuser... mais il nous a paru opportun de révéler au public une noble figure. » C.

L'Athos, notes d'une excursion à la presqu'île et à la montagne des Moines, par l'abbé Neyrat. Paris, Plon. In-8°, 246 p.

On parle beaucoup du mont Athos, de ses peintures byzantines, de ses précieux manuscrits. On n'a cependant sur la presqu'île athonite que de rares et courtes relations. Les Russes et les Grecs affluent à la montagne sainte, *Aghion Oros*, qui est pour eux ce que sont pour nous Jérusalem et le Jourdain; mais très peu de Français ont visité cette région reculée : les paquebots n'y touchent pas, et, si quelques vapeurs font escale à Salonique ou à Cavalla, il faut de là plusieurs jours, soit à cheval, soit en barque, pour atteindre le Mont Athos. M. l'abbé Neyrat, accompagné de son ami, M. l'abbé Chifflet, a parcouru ce pays que quelques-uns seulement avaient contemplé avant lui; il a vu de près ces églises où se conserve dans ses pures traditions l'art byzantin, ces bibliothèques où sont renfermés des manuscrits des premiers siècles, ces monastères et ces ermitages qui forment, pour ainsi dire, une vaste république religieuse. L'Athos compte, en effet, vingt et un monastères : ce sont, en partant de l'extrémité nord est et en faisant le tour de la presqu'île, Chilandari, dans une vallée; puis, sur la rive, Esphigménou, Vaptopédi, Pantocrator, Stavronikita, Sviron; au-dessus, Kariès, qui n'est pas un couvent, mais un village monastique, voisin de Koutloumoussi

(1) « Si quelques soldats, dit M^{me} de Blocqueville (p. 276) s'avisèrent de pénétrer dans le parc, le maréchal de sa plus grosse voix criait en allemand « *furcht* » et les maraudeurs disparaissaient en courant. » Il faut lire évidemment *fort*.

(1) De Fouché.

et de Saint-André, qui vient d'être reconnu comme monastère; sur les hauteurs, Philothéos et Caracalla; puis Lavra, sur les falaises de la pointe, et, en revenant par la côte occidentale, Saint-Paul, Saint-Denis, Grégorios, Simo-Pétra, Xéropotamo, Russico, Xénoph, Diocharion, tous près du rivage, et, au milieu des forêts, Castamoniti et Zographo.

M. Neyrat aborde au couvent de Saint-Pantaleimon ou de Russico, ainsi nommé parce qu'il est habité surtout par des moines russes. De là il se rend à Karyès; ce village est la capitale de la presqu'île; c'est là que se réunit l'assemblée générale ou *protate* des délégués que chaque monastère élit tous les trois ans; là que siègent les cinq *épistates* ou membres du Conseil exécutif, qui gèrent les affaires communes; là que demeure le *protos* ou président, magistrat suprême de tout cet état monacal, nommé chaque année par les épistates; là enfin que fume son éternelle cigarette l'Osmanli, le *kaimakan*, représentant du sultan, chargé de percevoir le tribut annuel de 20,000 francs (98,000 piastres) que doit l'Athos à la Turquie. Muni d'une lettre de recommandation des cinq épistates, M. Neyrat a visité presque tous les monastères de la presqu'île; ce sont, nous dit-il, de vastes châteaux, semblables à ceux des temps féodaux, dominés par un massif donjon, entourés de murailles épaisses, crénelés, défendus comme au temps des pirates, et, au dedans, remplis de fresques, de chapelles, de narthex, de réfectoires, de peintures austères où l'on ne voit que des personnages hiérarchiques à grande chevelure et à longue barbe, solitaires, évêques, martyrs, héros des liturgies et des Panaghia, de l'Apocalypse et du Jugement. Les chemins qui relient ces monastères sont abrupts, mais remplis d'imprévu, comme plongés dans la verdure, et toujours rapprochés de la mer; rien de plus pittoresque que cette région: le pic même de l'Athos, malgré ses rocs escarpés, est éclairé d'une séduisante lumière, et les panoramas qu'offre la presqu'île sont les plus variés du monde, puisqu'ils offrent à la fois de hautes montagnes où croît la végétation de tous les climats, une mer d'un vert sombre ou d'un doux azur, l'architecture féodale et monastique.

M. Neyrat n'a eu qu'à se louer de l'accueil qu'il a reçu dans les couvents de l'Athos; higoumènes, archimandrites, moines lui ont témoigné les plus grands égards et l'ont entouré de soins empressés et de prévenances délicates: M. Neyrat n'a eu, il est vrai, que des mets peu recherchés, et il n'a pas couché dans des lits moelleux; mais ces bons religieux ont fait ce qu'ils ont pu. Ils se distinguent, nous dit l'auteur, en diverses catégories; les ermites, qui portent un voile sur la figure, demeurent dans des trous de rochers et ne se nourrissent guère que de racines ou des morceaux de pain que les passants mettent à certains endroits dans de petites armoires de fer; les *chilies*, ermites qui vivent deux ou trois à la fois, travaillent la terre autour de leur cellule commune et acceptent, en argent ou en nature, le prix de leurs récoltes ou des objets qu'ils ont fabriqués; les askites, qui demeurent dans les *skites* ou couvents inférieurs, attachés à un monastère. Les monastères eux-mêmes sont divisés en plusieurs classes; dans les uns, les religieux prennent leurs repas dans le réfectoire; dans d'autres, ils vont chercher leur nourriture à la cuisine et mangent dans leur cellule. Ici, l'autorité réside tout entière entre les mains du supérieur; là, il y a trois ou quatre supérieurs élus pour un temps déterminé. Dans certaines maisons, les monastères russes entre autres, on fait maigre tous les jours de l'année sans exception; dans d'autres, l'abstinence n'est obligatoire que trois jours par semaine. La célébrité de l'Athos attire de nombreux novices de la Russie, de la Grèce, des pays slaves, des îles

ioniennes, surtout de Céphalonie; le noviciat dure trois ans; à vingt-cinq ans on peut prononcer ses vœux, et si l'on veut être prêtre, recevoir le diaconat; mais la prêtrise n'est conférée qu'après la trentième année. Ce que M. Neyrat reproche aux caloyers du mont Athos, c'est leur oisiveté intellectuelle qui semble « vraiment déplorable »; les offices sont très longs et à des jours exceptionnels, le temps passé à l'église s'élève à seize heures; mais en dehors des offices, les moines n'ont d'autre occupation que de dormir, se promener, pêcher à la ligne. Quel est leur travail en dehors du chœur, a demandé le voyageur à diverses reprises. Il n'a jamais obtenu d'autre réponse que celle-ci: « Chacun sait alors ce qu'il a à faire. »

Ce qui est curieux, c'est l'absence de femmes et d'animaux femelles dans la presqu'île. Les soldats, d'ailleurs chrétiens, qui forment la garde du fonctionnaire turc chargé de percevoir le tribut, doivent barrer le chemin, non-seulement aux malfaiteurs et aux individus suspects, mais à quiconque appartient au sexe féminin. Il paraît même que cette interdiction s'étendait autrefois aux jeunes gens et que tout *visagelisse*, — c'était l'expression, — était éloigné de la montagne sainte. Aussi ne saurait-on trouver dans la presqu'île ni vaches, ni poules, ni chattes, ni chiennes; M. Neyrat a rencontré un troupeau de chevreaux et de boucs, mais il n'a vu aucune chèvre. Ce bizarre usage, observe notre voyageur, n'est pas sans inconvénient au point de vue de l'alimentation; les œufs sont importés des îles voisines et la fraîcheur, si désirable, leur fait trop souvent défaut; de plus, comme le beurre n'est pas connu, on ne peut guère les manger que bouillis ou à la coque. Le lait, ajoute M. Neyrat, est aussi un luxe impossible, et dans cette riche région, qu'on pourrait appeler la Suisse de la Turquie d'Europe, on s'habitue difficilement à cette privation.

Pour revenir à cette curieuse loi qui expulse de l'Athos le sexe féminin, M. Neyrat pense qu'elle a peut-être été établie autrefois afin d'éloigner des bois les chèvres qui sont si malfaisantes aux jeunes pousses des forêts et les brebis qui savent si bien tondre l'herbe fraîche. En tout cas, cette loi n'est jamais violée. Une fois, un lord anglais voulut débarquer avec sa femme sur le sol prohibé; mais l'accueil qu'il reçut fut si maussade et il vit partout une telle consternation sur les visages qu'il se rembarqua aussitôt. Le souvenir de cette profanation vit encore, « comme une triste légende », dans les annales des monastères. On a même prévu le cas où une femme serait jetée sur la côte de l'Athos par un naufrage; elle serait logée dans une cellule isolée, confiée au moine le plus âgé et conduite le plus vite possible à Hiérissos en dehors de la région monastique.

L'ouvrage de M. Neyrat, comme on le voit par cette analyse, est intéressant (1); ce n'est pas un des volumes les moins curieux de la bibliothèque de voyages que publie depuis peu la librairie Plon; il est d'ailleurs accompagné — ce qui ne gâte rien — de dix héliogravures dont la vue donnera au lecteur l'envie de faire le même voyage que M. Neyrat et d'aller admirer, après lui, cette contrée peuplée d'ermitages et de monastères, qui rappellent l'ancienne Thébaïde. Si les bons moines sont un peu endormis, ils sont du moins hospitaliers, et la nature où ils vivent n'offre que des paysages ravissants. C.

De Paris à Samarkand, le Ferghanah, le

(1) M. Neyrat ne parle que très peu des bibliothèques de l'Athos; mais il n'a pas fait un voyage scientifique, et ne prétend donner au lecteur que les simples notes d'une excursion.

Kouldja et la Sibirie occidentale, impressions de voyage d'une Parisienne, par M^{me} de Ujfalvy-Bourdon, ouvrage contenant 273 gravures sur bois et cinq cartes. Paris, Hachette. 487 pages.

C'est une très agréable et très curieuse lecture que celle de ce récit de voyage, écrit par une femme spirituelle et observatrice, au jour le jour, sous l'influence des impressions du moment. Pourtant, quoique M^{me} d'Ujfalvy veuille donner aux Françaises, ses compatriotes, l'envie de visiter l'Asie centrale et ses merveilles, et qu'elle les assure de l'aimable hospitalité des généraux russes, nous ne croyons pas qu'elle fasse beaucoup de prosélytes et que les Parisiennes la suivent dans de si lointaines contrées. Il y a peu de femmes — n'en déplaise aux moralistes qui vantent les fortes qualités du sexe faible — qui puissent, ce nous semble, déployer au même degré que la charmante et héroïque voyageuse, la patience infatigable, le mépris du danger, la fermeté et la hardiesse; M^{me} d'Ujfalvy a couru péril de mort, elle a bravé les intempéries des saisons, les rigueurs d'un des climats les plus froids qui existent, les mille accidents d'un voyage en pays inconnu; elle a couché sur la dure, vécu de privations, passé par des anxiétés et des trances qu'elle nous raconte aujourd'hui avec beaucoup de finesse et d'enjouement, mais que la plupart des femmes n'auraient pas supportées avec la même sérénité, la même constance, et, disons le mot, la même intrépidité. On peut donc parier à coup sûr que le récit du voyage si fatigant et parfois si douloureusement pénible de M^{me} d'Ujfalvy ne provoquera chez aucune de ses lectrices le désir de parcourir à son tour les steppes, le pays de Samarkand, le Ferghanah et le Kouldja. D'Orenbourg à Kazalinsk, s'élève une tourmente de neige, d'épais tourbillons aveuglent et enveloppent nos voyageurs qui perdent leur chemin et qui auraient péri sans l'arrivée d'un Kirghiz; c'était un type de laideur, dit M^{me} d'Ujfalvy, mais, à ce moment là, son visage me parut resplendir d'une illumination de beauté. Dans le Turkestan, que de fois il faut traverser des rivières débordées! A Tachkend et à Samarkand, M. et M^{me} d'Ujfalvy ont trouvé dans la colonie russe un accueil qui leur a laissé les meilleurs souvenirs; mais dans le Ferghanah, après avoir supporté un ouragan, cruellement harassée, dévorée d'une soif ardente, M^{me} d'Ujfalvy passe la nuit dans une misérable hutte, sans dormir, et sur un escabeau, « comme Cendrillon, méditant sur les plaisirs de ses belles-sœurs de Paris qui peut-être, ce soir-là même, s'en allaient au bal à l'heure où elle se morfondait, » (p. 286). C'est ce même Ferghanah que M^{me} d'Ujfalvy a exploré avec son mari en six semaines, en faisant 600 kilomètres à cheval; pour une Parisienne qui n'avait jamais fait d'équitation, écrit-elle, j'étais fière de cette prouesse (p. 358). Enfin, le retour à lieu par la Sibirie (Sémpalatsinsk, Omsk, etc.); lasse d'esprit et de corps, couchée dans son wagon, songeant cette fois que la peine est derrière elle, défiant les périls auxquels elle a su échapper, évoquant dans ses souvenirs tant de types, de peuples et de paysages qu'elle a visités, M^{me} d'Ujfalvy prend congé de ses lecteurs et dit un charmant adieu à ses lectrices (p. 473): « Elles comprendront avec quelle satisfaction j'ai pu suivre mon mari dans ses aventures; je n'ai fait là que ce qu'elles eussent fait à ma place, et la satisfaction du devoir accompli est la plus douce de toutes celles que nous puissions goûter; accepté sans hésitation, le devoir devient un plaisir. Que d'obstacles la bonne humeur fait évanouir et quel bonheur quand on arrive au terme de l'épreuve! » Les anecdotes intéressantes, les traits de mœurs piquants, les observations faites en pas-

sant, mais avec autant de sagacité et d'humour que de rapidité, abondent dans le volume de M^{me} d'Ujfalvy; je cite au hasard la visite chez le mollah d'Orenbourg, les peintures de la vie chez les Bachkirs et les Kirghiz, les mensurations de crânes auxquelles se livrait M. d'Ujfalvy, la description, très vive et très brillante, de l'aristocratie russe de Taschkend, etc. Cinq cartes et plans (le Pamir, de Pétersbourg à Samarkand, Samarkand, régions du haut Oxus et du haut Iaxarte, le Kouldja) et de nombreuses gravures d'une grande beauté, dues à Taylor, Clerget, Ronjat, Moynet, Lancelot, Théron, Vereschaguine, etc., accompagnent l'ouvrage; on y trouvera, au frontispice, le portrait de l'héroïne et narratrice, M^{me} Marie d'Ujfalvy-Bourdon, et dans le corps du volume (p. 441), celui de son mari. Magnifique livre, en somme, dont la splendide exécution fait honneur à la maison Hachette et que nous ne saurions trop recommander au public lisant; écrit de la main d'une femme jeune, belle, instruite et qui a déployé dans ce long voyage tant de vaillance et d'audace, initiant ses lecteurs à la connaissance d'un monde étrange et fort curieux, rempli d'images et de dessins de toute sorte, qui nous représentent les habitants et les principaux sites de cette lointaine région, le livre de *Paris à Samarkand* est destiné à un succès très vif et très mérité. C.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Fischartstudien des Freiherrn von Meusebach, hrsg. von Wendeler. Halle, Niemeyer. — *Briefwechsel des Freiherrn von Meusebach mit Jacob und Wilhelm Grimm*. Heilbronn, Henninger. — *Geschichte der Stadt Bonn während der französischen Herrschaft*, von Werner Hesse. Bonn, Strauss. — *Culturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts*, von Karl Grün. Leipzig, Barth. 2 vol.

M. Wendeler s'est fait le biographe et le panégyriste du baron de Meusebach: cet homme, qui appartient à la magistrature prussienne, mais qui consacra ses loisirs à la littérature allemande du xvi^e et du xvii^e siècle, n'est guère connu que d'un très petit nombre d'érudits; M. Wendeler entreprend de répandre son nom dans le grand public; il loue les services qu'il a rendus à la science; il le montre lisant, rolisant, feuilletant sans cesse et annotant les écrivains allemands (en particulier Fischart) qui ont vécu après la Réforme et durant la guerre de Trente Ans, parcourant en tous sens un domaine où d'autres, même les frères Grimm, n'avaient poussé que des pointes timides, entrant en relations avec les principaux germanistes de son temps et les aidant de tous les renseignements que son vaste et infatigable savoir le mettait en état de leur fournir. Dans un premier ouvrage, M. Wendeler nous communique les notes que Meusebach avait prises sur Fischart; il ne les donne pas telles quelles, et il a raison; il les abrège, les débarrasse de tout le fatras, ne leur laisse que le grain utile et fructueux; au mérite de la patience — car il a dû tirer de l'oubli et compulser minutieusement toute une masse de documents et de papiers rassemblés durant près d'un demi-siècle par le magistrat-littérateur — il joint un autre mérite, aussi estimable, aussi digne d'éloge, celui d'avoir fait un choix parmi tant de matériaux et d'avoir trié le nécessaire, l'indispensable pour les historiens et les philologues. Dans la première partie de ces Etudes de Meusebach sur Fischart, M. Wendeler nous raconte la vie du baron, ses premières années, la part qu'il prit à la réorganisation de la justice dans les provinces du Rhin, après 1815, les belles heures qu'il passa à Coblenz en compagnie de Schenkendorf, de Görres, etc. Appelé à Berlin, Meusebach y entretient une correspondance très étendue avec les philologues

allemands de son époque, avec Uhland, les frères Grimm, Hoffmann de Fallersleben, Moritz Haupt, Ebert, etc. Ce n'est pas que ces savants le reconnussent entièrement comme un des leurs; ils lui reprochaient de n'être pas philologue et de ne s'occuper que de bibliographie et de littérature; ils ne comprenaient guère son enthousiasme pour les écrivains du xvii^e siècle. — et l'on sait, en effet, que cette époque est une des moins brillantes, sinon la plus obscure et la plus triste pour les lettres allemandes. Mais, après tout, Meusebach leur rendit des services; Jacob Grimm lui demanda plus d'une fois ses conseils et ses critiques; et les comptes rendus que Meusebach a fait paraître — mais en très petit nombre — témoignent d'une saine et profonde érudition. Quiconque aime Fischart et s'occupe de l'œuvre de l'auteur de *Pantagruel* et de tant d'ingénieuses satires, devra recourir au livre où M. Wendeler expose les résultats des recherches du baron de Meusebach sur l'écrivain strasbourgeois.

Quelque temps après avoir publié les études de Meusebach sur Fischart, M. Wendeler a donné la correspondance du baron avec les frères Grimm. Rien de plus curieux, de plus piquant que ces lettres des deux grands germanistes à Meusebach; on connaissait déjà l'amabilité, la grâce souriante, la fraîcheur et la vivacité d'esprit que les deux Grimm savent toujours conserver, au milieu de leurs inépuisables recherches; les *Freundesbriefe*, publiées il y a quelque temps, montrent bien que les deux frères n'étaient pas de tristes et austères pédants, confinés dans leurs études spéciales et n'en sortant que pour jeter sur ce monde un regard de mélancolie ou de dédain. La gaieté, a dit un moraliste, est un signe de force. Au milieu des savantes conversations que les frères Grimm entretiennent de loin avec Meusebach, de leurs dissertations sur l'ancienne littérature, de leurs questions sur des expressions obscures ou sur certains points de l'histoire littéraire, de leurs réponses aux demandes de Meusebach, parmi toutes ces nouvelles de l'érudition, court une veine intarissable d'humour et d'esprit. Meusebach avait beaucoup de verve; il se répandait en joyeuses plaisanteries et en saillies divertissantes; mais les frères Grimm ne restent pas en arrière; ils le paient de même monnaie et rendent coup pour coup. Meusebach est fou de Fischart; c'est un *Fischart-Fischer*, et, comme La Fontaine après avoir lu Baruch, il demanderait volontiers à tous ceux qu'il rencontre: « Avez-vous lu Fischart? Quel homme de génie! ». Mais les frères Grimm lui répliquent sur le même ton, se montrent également de grands admirateurs de Fischart (*fischarteifrig*) et protestent, comme de fœux et braves chevaliers, de leur dévouement à l'ordre de Fischart, dont Meusebach est le grand maître. On trouve à la fin du livre de M. Wendeler des lettres pleines d'intérêt, ayant rapport à l'affaire des sept professeurs de Göttingue (les *sieben Professoren*) et à la venue des frères Grimm à Berlin; il fallut de longues négociations et une adroite diplomatie pour faire obtenir aux deux philologues une chaire à l'université berlinoise, et il fut question un instant, entre les Grimm, d'aller chercher fortune en France (p. 269); ils trouvèrent un généreux appui dans Bettina d'Arnim, qui s'employa pour eux avec son exaltation ordinaire, et dans Al. de Humboldt. Mais la figure la plus attachante que nous montre cette correspondance, le personnage le plus curieux, c'est encore Meusebach: ses lettres nous révèlent la singularité et la bizarrerie de son humeur, et s'il est digne de figurer parmi les *oubliés* et les *dédaignés* du commencement de ce siècle, il mérite aussi de prendre place dans la galerie des originaux que cette époque a produits. Il avait fini par négliger complé-

tement Fischart et par laisser de côté ce favori d'autrefois auquel il avait voué ses plus belles années; il était devenu irritable, sombre, méfiant; il aimait passionnément la solitude et préférer aux chants populaires qu'il avait recherchés si ardemment et recueillis avec tant de soin, les fleurs de son jardin.

Il y a beaucoup de fautes d'orthographe dans les noms français que M. Hesse est souvent amené à citer dans son Histoire de la ville de Bonn durant la domination française. Il y a aussi quelques erreurs, légères, il est vrai, mais qui prouvent que l'auteur n'a qu'une connaissance superficielle de cette grande époque de 1792 à 1815; il s'est borné d'ailleurs à lire les journaux du temps, à consulter les archives de Bonn et à interroger les souvenirs des vieillards du pays. Aussi son récit est-il froid et monotone; M. Hesse a fait des annales, et non un livre d'histoire; il lui arrive même de citer à la suite quatre ou cinq événements, arrivés dans le cours d'une année, et la narration de ces événements, qui n'ont entre eux aucun lien, forme un chapitre de l'ouvrage. Ces défauts sont sensibles surtout à la fin du livre. Disons-nous aussi que M. Hesse est injuste envers le gouvernement français, qu'il méconnaît les services rendus à la contrée par le gouvernement de la République et par l'administration napoléonienne, qu'il n'avoue qu'avec peine l'existence d'un grand parti français; qu'il glisse trop prudemment sur la répugnance qu'inspirait aux populations de 1815 l'avènement du régime prussien? Toutefois, l'ouvrage de M. Hesse n'est pas d'une lecture rebutante; toute la première partie contient des renseignements d'un grand intérêt, et il faut lui savoir gré d'avoir assez complètement exposé la situation de l'électorat à l'arrivée des troupes révolutionnaires. Il y a là deux tableaux amusants et formant une sorte de contraste; les soldats de l'électeur étaient de bons et lourds bourgeois qui, durant leur faction, épluchaient des pommes de terre ou tricotaient des bas en fumant leur pipe; les premiers Français qui entrèrent dans Bonn sont tellement déguenillés et leurs haillons inspirent aux habitants une telle compassion que ces vaincus, ces conquis — dont beaucoup, quoi qu'en dise M. Hesse, étaient depuis longtemps ouverts aux idées révolutionnaires — arrivent sur la place du marché avec des bas, des souliers, des habits de toute sorte et les offrent aux envahisseurs. Ceux-ci se forment en groupes et leurs sous-officiers leur distribuent les vêtements; quelques-uns, loustics de régiment et peu soucieux des convenances, se déshabillent entièrement, dansent ainsi *in naturalibus* et envoient des baisers aux fenêtres. Ce qui est non moins intéressant, c'est l'histoire de la ville durant toutes ces allées et venues, ces marches et contre-marches des troupes républicaines; on plante les arbres de la Liberté, on soumet les habitants aux réquisitions, etc.; successivement Marceau, Augereau, Hoche et d'autres passent par la ville et prennent d'énergiques mesures pour assurer la subsistance de l'armée; des commissions municipales se forment; et l'administration de la ville subit bien des changements, bien des vicissitudes avant que la cité devienne une sous-préfecture du département de Rhin-et-Moselle. Sous l'Empire, je ne vois guère d'autres événements remarquables que la fondation du lycée — où les enfants les mieux doués du pays étaient admis gratuitement — et les deux visites de Napoléon (1804 et 1811). Mais bientôt l'Empire vacille et tombe; dans le *Siebergengebirge* éclate ce qu'on nomme le *Landsturm*; la garnison française, — la dernière qui ait occupé Bonn, — quitte la ville, mais en bon ordre et en promettant de revenir; aussitôt, et dès que le dernier soldat a franchi les portes, la populace se jette sur les magasins des douanes et s'empare du tabac. Tels

sont les événements qui ont marqué la fin de la domination française; malgré son parti-pris, M. Hesse n'a pas oublié de montrer les Allemands répondant à l'adieu des Français par un *Ja wohl, auf Wiedersehen*. Avec ses défauts, cet ouvrage, plein de détails, sera consulté par les historiens de la domination française en Allemagne.

L'ouvrage de M. Grün, intitulé *Histoire de la civilisation du XVII^e siècle* comprend deux volumes, qui sont ainsi divisés. 1^{er} vol. I. *Trois grandes étoiles à l'horizon du siècle: Shakespeare et son éthique, Kepler et son œuvre, Comenius le pédagogue*. II. *La guerre civile entre chrétiens* (la guerre de Trente Ans). III. *La France (Henri IV, Richelieu, Mazarin)*. IV. *L'Angleterre* (de Jacques 1^{er} aux Stuarts). II^e vol. I. *Milton, le publiciste et le poète*. II. *Louis XIV*. III. *L'Allemagne dans la seconde moitié du siècle*. Il est fort difficile de juger cet ouvrage, et il faudrait disposer d'un grand espace pour l'analyser minutieusement; nous devons nous borner à une critique générale et à quelques critiques de détail. Ce que nous reprocherons avant tout à M. Grün, c'est d'avoir composé une suite d'études isolées, fort louables en elles-mêmes et lorsqu'on les considère chacune en particulier, mais qui n'ont pas entre elles assez de liaison et de suite; M. Grün a fait une histoire du XVII^e siècle, mais non une *Culturgeschichte* du XVII^e siècle. Je sais bien qu'il donne au mouvement intellectuel de chaque pays, à la religion, à la littérature, à l'art de chaque contrée une grande importance; il ne fait pas seulement de l'*histoire-bataille*; il ne se contente pas de raconter les négociations, les traités et leurs résultats; il apprécie — souvent d'une façon brève et frappante — les écrivains et tous ceux qui ont exercé une influence quelconque sur l'esprit du siècle. Mais il manque le lien. En vain M. Grün esquisse, à la fin du second volume, un aperçu des « courants intellectuels (*geistige Strömungen*) du XVII^e siècle »; en vain, dans la conclusion de son ouvrage, il insiste sur les sciences naturelles et sur la philosophie; ces dernières pages, où il essaie de tracer à grands traits l'histoire intellectuelle du siècle, ne contiennent guère, comme le reste de l'ouvrage, qu'une série de faits et une nomenclature des hommes de science; on n'y trouve pas d'idées générales et de ces considérations d'ensemble qui révèlent au lecteur les tendances d'une époque et les principes essentiels qui ont guidé et dominé toute une génération. N'est-ce pas surtout la *Culturgeschichte* qui cherche la raison des choses? M. Grün semble ne pas s'être donné cette peine. Il analyse les documents, il les résume, mais sans les interpréter; il expose une foule d'événements, et, chemin faisant, bon nombre de vérités, mais sans les mettre dans leur véritable lumière; il décrit les institutions, il marque fort bien le génie des grands hommes que le XVII^e siècle a produits dans tous les genres; mais il n'explique pas le siècle lui-même et ce qui a été fait dans ce siècle par la nature des institutions et par le génie des hommes; — ou du moins il ne l'explique pas assez. Il accumule les détails, dont souvent nous n'avons que faire, au lieu de les digérer et d'en saisir l'esprit général. Il y a trop de faits dans ce livre, et pas assez d'idées; trop de narrations et de tableaux, mais pas assez de dissertations; on le voudrait plus didactique et plus philosophique. Passons aux critiques de détail; elles sont assez nombreuses, trop nombreuses même pour prendre toutes place dans cet article. Nous reprocherons, par exemple, à M. Grün sa sévérité pour Corneille; d'après lui, le poète du *Cid* aurait presque tout emprunté à Guillem de Castro et traduit de l'espagnol les plus beaux passages de sa tragédie. Ailleurs, il nomme Cromwell « un Hamlet retourné, » et il

lui semble qu'en considérant la vie du Protecteur, on le voit s'éloigner peu à peu de Calvin et se rapprocher de Luther. Il met Vertot au nombre des historiens du XVII^e siècle, etc. (1). Mais peu importe, après tout, ces chicanes de détail. Si seulement M. Grün s'était plus préoccupé de conclure que de raconter! Toutefois, son ouvrage n'est pas sans valeur, et nous en conseillons la lecture à tous ceux qu'intéresse l'histoire du XVII^e siècle. M. Grün a beaucoup de *Belesenheit*, comme on dit en allemand; il connaît à peu près tout ce qu'on a écrit dans ces derniers temps sur l'époque qui fait le sujet de son livre; il est au courant, selon l'expression usitée, et pour composer son chapitre sur Milton, il a lu David Masson et Alfred Stern; sur Cromwell, il a lu Lingard, Hume, Forster et Carlyle, Guizot et les écrivains allemands. Nous avons parcouru avec intérêt les chapitres qu'il consacre à la littérature française; il y a là beaucoup d'aperçus ingénieux et de vues originales; M. Grün rend justice à Lafontaine. Le style n'est ni pur ni correct; il affecte une libre allure; il a de la familiarité, parfois de la trivialité, et trop de mots étrangers; (ex. en parlant de Bossuet, M. Grün dit *der Sermon funèbre war seine Force*); mais il plait néanmoins par sa vivacité, par je ne sais quelle piquante saveur. On serait tenté de nommer M. Grün un Michelet allemand: c'est le même langage aux brusques saillies, aux phrases courtes et saccadées; c'est la même haine de la tyrannie des princes et du jésuitisme, le même amour de la liberté, et, dans la façon d'envisager l'histoire, la même prédilection pour les menus détails, pour les petites causes qui provoquent de grands effets. En somme, le livre de M. Grün est indispensable à l'historien, et ceux qui étudient l'histoire de la littérature du XVII^e siècle feront bien d'y recourir — et surtout les Français, qui, aveuglés par leur culture classique, ne voient pas de tache dans le soleil du « grand siècle ». A. C.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

Étude sur Gonsalve de Cordoue, par M. Frantz Eyquem. Paris, Champion. X et 154 p. — *Lettres de la présidente Ferrand et du baron de Breteuil*, suivies de l'*Histoire des amours de Cléante et de Bélise*, p. p. Asse. Paris, Charpentier. In-8^o, LXXXVIII et 336 p. — *Deux mois de mission en Italie*, par Félix Pécaut. Paris, Hachette. — *La morale des jésuites*, par Paul Bert. Paris, Charpentier. In-8^o, XLIV et 666 p. — *L'Hospitalière*, drame rustique en cinq journées, par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier. In-8^o, 248 p. — *Le capitaine Bric à Brac*, mœurs militaires, par René Maizeroy. Paris, Charpentier. In-8^o, 285 p. — *Le Palefrenier*, par Henri Rochefort. Paris, Charpentier. In-8^o, 373 p. — *Zoé chien-chien*, par A. Matthey (Arthur Arnould). Paris, Charpentier. In-8^o, 528 p.

Nous reprocherons surtout à M. Frantz Eyquem d'avoir composé un récit très chargé de faits, fort nourri d'événements, où les batailles succèdent aux batailles et les négociations aux négociations, mais où manque la vie. Aussi ce livre est plutôt un manuel d'histoire, terne et incolore, qu'une véritable histoire. D'autres blâmeront M. Eyquem de s'être borné à consulter l'*Historia de España* de Juan de Ferreras, les *Vidas de Españoles celebres* de Quintana, le *Gonsalve de Cordoue* du P. Duponcet, et de

(1) Vol. I. P. 328, lire *Champlain*; p. 346, *d'Urfé, Berolde, Larivey*; p. 347, *Catherine de Rambouillet* (et non Marguerite, se rappeler l'anagramme Arthénice); p. 345, à côté de Scaliger, Casaubon et Mercier de Hordes, mettre Et. Pasquier; p. 375, le mot « je fauche tout et couvre tout de ma robe rouge » n'est pas authentique; p. 378, Rocozy n'était pas dans les Pays Bas espagnols; etc. Vertot appartient à la fois au XVII^e et au XVIII^e siècle, mais il a composé en 1713 le seul ouvrage que cite M. Grün, les *Révolutions romaines*.

s'être contenté du témoignage de Mézerai, qui, au moins pour cette époque, est insuffisant; ils représenteront à M. Eyquem qu'il aurait dû trouver, surtout en ce qui concerne les guerres de Gonsalve dans le royaume de Naples, des documents curieux dans les archives françaises et espagnoles; nous, nous n'examinons ici que sa façon d'exposer les faits, et tout en louant M. Eyquem de savoir l'espagnol et d'avoir fait preuve d'une grande patience dans la narration minutieuse des événements, nous lui conseillons, s'il entreprend d'autres travaux historiques, d'y mettre plus d'animation et de mouvement. L'ouvrage est précédé d'une gravure à l'eau-forte par Teyssonnières (Gonsalve de Cordoue, d'après une médaille appartenant à M. Heiss) et accompagné de trois documents, parmi lesquels une lettre adressée par Gonsalve de Cordoue à l'archevêque de Séville et donnée à l'auteur par M. Benjamin Fillon.

M. Asse poursuit la réédition des lettres du XVII^e et du XVIII^e siècle, et le dernier volume qu'il a publié renferme les lettres de la présidente Ferrand au baron de Breteuil, suivies de l'histoire des amours de Cléante et de Bélise. La présidente Ferrand était une demoiselle de Bellinzani, fille d'un financier estimé et employé par Colbert. Elle reçut une éducation très soignée; elle avait l'esprit vif et beaucoup de sensibilité; jetée dès sa jeunesse dans une société frivole et bruyante, au milieu des gens du bel air, elle aima, à l'âge de quatorze ans, le baron de Breteuil qu'elle avait rencontré dans un bal et donna tout son cœur à ce beau cavalier. Mais Breteuil était engagé dans d'autres liens; vainement Anne de Bellinzani cherchait à lui plaire par les grâces de son esprit et employait les jours et les nuits à la lecture: Breteuil demeurait indifférent. De guerre lasse, Anne voulut entrer dans un couvent; elle s'enfuit, mais rattrapée à temps, elle consentit, pour en finir, à épouser le président Ferrand que sa famille lui proposait comme mari et qui semble avoir été, non sans motif, il est vrai, un jaloux féroce. A peine mariée, elle trouva une foule de soupirants; mais aucun d'eux n'eut prise sur ce cœur qui ne désirait et ne voulait que Breteuil; elle écrivit au baron, elle se déclara ouvertement, et peu à peu Breteuil se laissa ensorceler par l'enchanteresse présidente. Mais la passion de M^{me} Ferrand n'était qu'un beau feu qui ne flamba que deux ans; Breteuil fut nommé ambassadeur en Italie; lorsqu'il revint, la place était prise par un « pédant », par un « petit collet »; il supplanta un instant cet indigne rival, mais la présidente revint bientôt à son pédant. Ce qui est plus curieux, ce qui est presque incroyable, c'est que M^{me} Ferrand osa livrer son roman au public; elle fit paraître sous le titre d'*Histoire des amours de Cléante et de Bélise*, le récit de ses amours avec Breteuil et fit suivre cette sorte de nouvelle en prose des lettres qu'elle avait envoyées au baron et où sa passion s'exprimait dans les termes les plus ardents et les plus enflammés. Tout le monde reconnut Anne de Bellinzani dans Bélise; mais la présidente, elle le dit expressément, ne se souciait pas d'être estimée, ni d'aimer un homme estimable, et tout ce que le monde pouvait dire contre elle lui était indifférent. C'était, pour parler comme M^{me} du Deffand, une femme tout tempérament, qui avait voulu être tout roman. On lira ses lettres avec plaisir, car elle y a répandu beaucoup d'esprit, beaucoup de cet esprit étincelant qui était sa seule arme et qui lui conquit l'insensible Breteuil; elle sait avec un art délicat réveiller l'amour du baron lorsqu'il semble languir, l'exciter et l'enflammer à propos par des reproches sur sa prétendue froideur, faire succéder aux emportements de la passion et à l'enivrement de la possession la crainte d'une surprise, les soupçons qui déchirent le cœur,

le désespoir que causerait une trahison. Elle était sincère, croyons-nous, et, comme elle le dit elle-même en parlant de sa fidélité inviolable, du mépris et de la honte des femmes infidèles, elle se croyait naïvement une héroïne de belles passions. Mais ce n'est pas une de ces gracieuses pécheresses à qui l'on pardonne leur faute, parce qu'elle est la seule : elle aimait trop à tromper, elle trouvait trop de douceur à mordre au fruit défendu. Voyez comme elle éprouve, dès les premiers jours de son mariage, une maligne joie à essayer le pouvoir de ses charmes. Un des grands attraits de sa passion, c'est l'aventure, ce sont les rendez-vous furtifs, les rencontres aux Tuileries ou chez « la bonne femme », les stratagèmes inventés pour déjouer la jalouse vigilance du père et du mari, la présence secrète de son amant dans sa propre maison où il demeure parfois deux jours sans sortir. Elle méritait d'être appelée plus tard la Bellinzani. M. Asse a droit à de grands éloges pour la réédition des lettres de la présidente et de cette nouvelle qu'Anne Ferrand a contée avec tant de charme, mais aussi avec tant d'impudence et de cynisme. La notice qui précède le volume abonde en documents, et les lettres, ainsi que la nouvelle, sont accompagnées de notes curieuses, très détaillées, empruntées aux mémoires et aux écrits du xviii^e siècle et qui font mieux connaître la société où vivaient la présidente et ses amants.

M. Pécaut a réuni en un volume des lettres publiées par lui dans le *Journal de l'instruction publique* et dans le *Temps*. Arrivé à Rome au milieu de novembre 1879, il était de retour en France à la fin de janvier, mais il a eu le temps de rassembler d'abondantes et précieuses informations. Il nous décrit une cérémonie à Saint-Pierre, la fête de l'Immaculée Conception au Gesu, le Ghetto, il peint des scènes curieuses, comme celle qu'il a vue à l'Annunziata, le grand hospice des enfants trouvés (un jeune homme qui avait fait vœu, dans une circonstance critique, d'épouser en cas d'heureuse issue une enfant trouvée ou *filie de la Vierge*, choisit dans la foule des jeunes filles de l'hospice sa fiancée que l'instant d'apparavant il ne connaissait pas). Il nous renseigne sur la politique et les mœurs de l'Italie, et principalement sur les écoles. Il a visité à Rome le musée pédagogique, le lycée Visconti, l'Université; à Naples, le collège royal des filles de Marie-Clotilde, l'école normale d'instituteurs et d'institutrices; à Milan, l'école supérieure de filles qui occupe le premier rang dans l'estime de toute l'Italie. Il nous donne sur tous ces établissements des indications détaillées, trace le tableau des heures des cours, etc. : c'est une enquête aussi minutieuse et menée avec autant de patience et de soin que les études publiées par la Société de l'enseignement supérieur. La conclusion des observations de M. Pécaut sur l'Italie n'est pas très favorable à cette contrée. Il lui semble que l'esprit public se relâche dans la péninsule, que la population est indifférente, sans élan, sans ressort énergique; à son avis, les institutions parlementaires dépérissent lentement. Il est plus aisé, dit M. Pécaut, de conquérir la liberté que de la faire vivre d'une vie normale et en quelque sorte organique. Selon lui, et il ne fait d'ailleurs que reproduire la plainte des hommes les plus clairvoyants, il faut chercher la cause de cet état d'atonie et d'impuissance dans le manque d'habitudes séculaires et dans l'absence d'une classe dirigeante appliquée de longue date aux affaires publiques. Il y a en Italie beaucoup d'hommes distingués; mais M. Pécaut n'a pas senti dans le pays ce souffle puissant et régulier qui, partout répandu, décèle la vie d'un grand peuple en possession de lui-même. Toutes ces remarques sont celles d'un observateur sagace et fin; aussi recommandons-nous volontiers ce volume, écrit dans un style

ferme et simple, à ceux qui aiment ou connaissent l'Italie, aussi bien qu'à ceux, si nombreux de nos jours, qui s'intéressent aux questions d'enseignement.

Je ne dirai que très peu de chose du livre de M. Paul Bert; il est arrivé à sa 14^e édition; il est dédié à l'évêque d'Angers, M. Freppel, qui a traité publiquement l'auteur de calomniateur et de falsificateur de textes; il renferme la traduction des principaux passages du *Compendium theologicæ moralis* et du *Casus conscientie* du jésuite Gury, d'après la dernière édition de 1875. M. Bert a omis tout ce qui n'a qu'un intérêt de pure théologie ou de discipline ecclésiastique; il n'a conservé que ce qui intéresse les laïques, les principes généraux et leurs déductions les plus importantes, les exceptions qui détruisent si souvent la règle, les réticences, les échappatoires, les questions et les espèces que Gury emprunte aux casuistes ou qu'il invente. Mais observez bien que M. Bert n'a pas traduit de parti pris ce qui lui paraissait répréhensible; il souscrit à un grand nombre de propositions du jésuite; il ne fait pas un extrait des maximes mauvaises et périlleuses: il donne un complet aperçu de l'ensemble des doctrines jésuitiques à l'époque actuelle. A cette analyse des livres de Gury, M. Bert ajoute l'analyse d'une dissertation de l'abbé Rousselot sur le VI^e et le IX^e précepte du Décalogue; il a dû ici, dans ce livre destiné aux jeunes confesseurs et aux élèves des grands séminaires, abrégé beaucoup et laisser en latin de nombreux passages. Il y a joint également la liste des 65 propositions condamnées par Innocent XI le 16 mars 1679 et, d'après le *Journal officiel*, les discours qui ont été l'origine du débat. Nous mêmes, nous n'ajouterons rien à ce résumé du livre; mais, sans vouloir intervenir d'une façon quelconque dans une discussion brûlante, nous dirons, nous simple laïque, que nous avons trouvé et chez Gury et chez Rousselot les questions les plus singulières et les réponses les plus étranges.

L'*Hospitalière*, de Ferdinand Fabre, est, pour employer une expression du romancier, un drame de simplicité, de franchise, tout en muscles; il est tiré d'un roman de l'auteur, et, avec les arrangements et les modifications qu'il a subis, il pourrait être « jeté à la scène, vivant, agissant, palpitant ». Mais il a je ne sais quoi d'âpre et de sauvage qui ne plairait pas à notre public; il a pour théâtre cette rude terre des Cévennes où l'auteur a placé si souvent la scène de ses romans, cette terre aride, graveleuse, où d'énormes rocaillies de granit repoussent la végétation et défont la culture. Les héros de M. Fabre sont les produits de ce sol violent; celui, ou plutôt celle qui donne son nom au drame est un enfant de l'hospice, une *hospitalière*, comme on dit dans le sud de la France; recueillie par Agathon, elle aime le fils de son hôte, Frédy, et a de lui un enfant; un jour on apprend la mort de Frédy, et l'*hospitalière*, Félice, devenue folle, mais guérie de sa démence, consent à épouser le chevalier Eran, le rival de Frédy, qui l'aime depuis longtemps; mais, à la fin de la noce, Félice, saisie d'un nouvel accès de folie, court se noyer. Tel est ce drame: malheureusement ce n'est qu'un drame *livresque*, un *Buchdrama*, comme disent les Allemands, et qui n'est pas fait pour la représentation et pour le feu de la rampe. Il y a, il est vrai, beaucoup de force dans cette œuvre, comme dans tout ce que produit Ferdinand Fabre; l'action est nouée avec énergie, conduite avec vigueur, et par intervalles, nous dit l'auteur avec un légitime orgueil, il y a dans plusieurs grandes scènes le souffle des hauteurs et le vent des Cévennes. Mais dans la préface, Ferdinand Fabre nous fait remarquer lui-même qu'il n'a pas l'incomparable dextérité de main de Dumas, d'Augier et de Sardou; il a commis des maladresses dra-

matiques; et d'ailleurs le sujet, le sujet... Le théâtre, aujourd'hui exclusivement parisien, ne s'ouvrant qu'aux pièces prises aux entrailles mêmes de Paris, n'acceptant de la province que ses travers et ses ridicules, acceptant tout de Paris, même ses ordures, le théâtre jouerait-il cette pièce où l'on ne voit que des paysans, et toujours des paysans, des paysans comme dit M. Fabre, dont on n'a pris aucun soin d'enrubanner le langage et l'habit? Pourtant M. Fabre est un fort; comme son ami de jeunesse, Jean-Paul Laurens, dont il nous a raconté les difficiles commencements, il ne se décourage pas, il veut se remettre à l'œuvre, composer une pièce nouvelle et meilleure; nous lui souhaitons le succès qu'il mérite. Qu'il n'hésite pas à représenter les hommes tels qu'il les a observés, « tour à tour avares et généreux, tour à tour durs comme le granit natal et tendres comme la châtaigne, la robuste nourricière de son pays »; mais qu'il se souvienne qu'au théâtre il ne faut pas tenir trop de compte des nuances, que les couleurs doivent être nettes et tranchées, qu'il vaut mieux que les personnages soient tout d'une pièce; le public ne s'entend pas à subtiliser et à raffiner; un avare, à ses yeux, n'est pas en même temps généreux, et il croit qu'un homme dur n'est guère accessible à la tendresse. Un critique allemand, M. Paul Lindau, a rendu plus amplement compte de l'*Hospitalière*; il l'a analysée dans un article de la *Gegenwart* (n^o 4, p. 264); il lui reconnaît beaucoup d'originalité: cette pièce, dit-il, ne semble pas écrite par un Français moderne; toutefois, je crois qu'on peut la jouer, et qu'elle renferme le sujet d'un drame saisissant; dans les mains d'un Anzengruber elle deviendrait plus neuve et plus dramatique que beaucoup de pièces à sensation. Nous sommes de l'avis de M. Lindau et nous souscrivons de tout cœur à l'éloge qu'il fait du sain et robuste talent de l'auteur de l'*Abbé Tigrane*.

Le capitaine Bric-à-Brac de M. René Maizeroy mérite bien son nom; il s'amuse, pour tuer le temps, à collectionner de vieilles assiettes et d'antiques porcelaines; malheureusement, ce soudard s'amourache de la marchande qui lui vend ses faïences, se laisse exploiter par elle et finalement vole la caisse du régiment. Sans le dévoilement de sa femme et de sa belle-mère, — une belle-mère modèle dont le sublime sacrifice ferait faire les meilleurs ordinaires des belles-mères — il se brûlerait la cervelle pour échapper au déshonneur. Il meurt donc quelque temps plus tard en honnête homme; le colonel fait son oraison funèbre en termes émus; les vieux capitaines du régiment le regrettent sincèrement, et les jeunes, — cet âge est sans pitié, — concluent, avec le romancier, que c'est une vieille bête de moins. Sans être une œuvre remarquable, le volume de M. Maizeroy offre de sérieuses qualités qui assureront à son auteur, s'il continue à marcher dans cette voie et s'il ne cède pas trop au réalisme brutal, un rang distingué dans le roman contemporain. Le capitaine Paulinot est le type, marqué en traits précis et frappants, du capitaine ignorant, parvenu à force de temps, de patience, de services régulièrement et machinalement accomplis; l'auteur a eu soin de nous conter l'histoire de son mariage; c'est une histoire curieuse: Paulinot épouse la fille de son commandant parce qu'elle est pauvre, comme lui, et parce qu'elle est insultée par un officier insolent sorti de Saint-Cyr; mais Paulinot ne sait pas autre chose que la partie mécanique de son métier et le gouvernement lui fait trop de loisirs; de là sa passion pour les antiquailles, puis pour la bohémienne étrange qui les lui vend; défiez-vous des hommes d'un âge très mûr qui n'ont pas connu les orages de la jeunesse et que leurs occupations n'absorbent pas assez. Citons encore les tableaux, tantôt discrètement souriants, tantôt mornes et tristes, qu'offre l'in-

térieur de Paulinot, et le portrait de M^{me} Racôme, la bonne vieille, qui passe presque silencieuse dans l'action, mais qui est si bonne, si tendre, si prompte à l'abnégation et au renoncement. Le style de M. Maizeroy est d'ailleurs net et ferme; peut-être l'auteur a-t-il abusé des descriptions, mais nous l'engageons à continuer cette série de mœurs militaires. Il a, comme le lui dit M. H. d'Ideville dans une préface intéressante, mais d'un style un peu tourmenté, — non pas la verve endiablée — mais la jeunesse, un tempérament d'écrivain fortement trempé et un style qui doit devenir de plus en plus personnel.

Le Palefrenier est un roman qui se lira, parce qu'il porte le nom du célèbre pamphlétaire Rochefort. Le héros du livre est un communal, mais non un communal vulgaire, un incendiaire, un pétroleur; l'instinct aristocratique de M. Rochefort ne l'aurait pas souffert; malgré le rôle qu'il a joué dans la Commune, malgré la sympathie qu'il affiche pour les martyrs de l'insurrection, l'auteur s'est bien gardé de donner le plus beau rôle de son ouvrage à un Parisien compromis dans les violences et les horreurs de cette orgie populaire. Aronelli est un Italien, ni joueur de vielle, ni modèle, ni chanteur, mais artiste, s'il vous plaît, sculpteur, médaillé du salon, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur pour sa belle conduite à Montretout, où il a combattu aux côtés de Henri Regnault, entraîné dans le mouvement parce qu'il est ébloui et séduit par les beaux noms sonores de liberté et de commune, entraîné dans la bataille parce qu'il est un ami de Flourens et qu'il suit machinalement ce fou, brillant et chevaleresque aventurier; aussi a-t-il été blessé au pied dans la fameuse sortie contre le Mont-Valérien. Mais, remarquez-le bien, sa blessure l'a condamné à l'inaction, et il n'a participé à la Commune que dans cette sortie insensée; rentré à Paris, il a dû se faire soigner, et, le temps s'écoulant, la capitale cédant aux efforts des Versaillais, l'armée française entrant dans Paris reconquis, il a dû fuir, se cacher de domicile en domicile, et après avoir, durant maint et maint jour, erré sur l'impériale inviolable des omnibus et durant mainte et mainte nuit, couché tantôt au Grand Hôtel, tantôt dans un bouge infect, il est venu enfin échouer dans l'hôtel de Curval, trop heureux d'y être admis comme palefrenier (1). Heureux mortel, en effet, que cet Aronelli, beau, spirituel, artiste jusqu'au bout des ongles, maniant le fleuret avec une dextérité digne du plus habile spadassin et soignant le cheval comme le meilleur valet d'écurie! Mais, dites-moi, Sérizier, Trinquet, Gaillard, et vous tous qui êtes morts pour la Commune ou qui avez su vous garder pour une revanche douteuse, Aronelli est-il des vôtres? Quoi! ce jeune homme aux mains blanches et fines, aux allures distinguées, aux nobles façons, serait un fédéré, un élu du comité central, lui, cet *aristo*? Quoi qu'il en soit, et précisément parce qu'il a je ne sais quoi de pâle, de mélancolique, de tout à fait *aristo* et d'anti-fédéré, Aronelli platt à la jeune vicomtesse de Curval; elle l'aime et il l'aime, et dans les nuits sombres, pendant que dort la valetaille, le duo de Roméo et de Juliette s'engage entre le prétendu palefrenier et la descendante des croisés. O Révolution, ô Commune, voilà de tes coups, et le noble et prétentieux marquis, fier de ses parchemins, fier de ses relations avec Frohsdorf, a beau se gendarmer, regimber contre la passion indigne de sa fille, il faut qu'il cède à son amour, et l'antique noblesse s'abaisse devant le membre de la Commune. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir toute l'in vraisemblance de cette donnée: une fille du faubourg Saint-

Germain s'asseoir sur les genoux de son palefrenier, et, qui plus est, dans des scènes où M. Rochefort sacrifie au naturalisme le plus révoltant, stimuler la passion d'Aronelli et pour être sûrement à lui, le provoquer impudemment par ses gestes et sa mise, tenter de devenir sa maîtresse, parce que lui, par honneur, ne veut pas l'épouser! Il y a certainement quelque chose de grand, d'héroïque, dans la conduite de cet Aronelli qui résiste ainsi à la tentation et refuse de posséder la femme qui s'offre à lui, pour ne pas être taxé de déloyauté. Mais enfin, tout cela est-il bien réel? Y a-t-il de par le monde une patriote qui poussera l'amour jusqu'à ces raffinements, y a-t-il une fille des preux qui s'éprendra ainsi d'un communéux, fut-il artiste, fut-il beau comme Apollon sous son costume de piqueur; qui rêvera de le rejoindre à Nouméa et qui mourra de désespoir en apprenant qu'il est mort du scorbut sur la frégate qui le transportait à la Nouvelle-Calédonie? Et pourtant, acceptez cette donnée, si contraire qu'elle soit à la vraisemblance, et vous lirez le volume tout d'une traite, sans éprouver un instant d'ennui; le style de M. Rochefort n'est pas très original, au moins dans ce roman; pourtant, de temps en temps, perce le bout de l'oreille du célèbre lanternier; des remarques spirituelles, de brusques et piquantes boutades se glissent dans cette singulière *page d'amour*. Yvonne, après tout, vous plaît par sa constance, par sa fière et quasi sublime obstination, et ce pauvre marquis, si amèrement déçu dans ses combinaisons politiques, si profondément blessé dans son orgueil nobiliaire, est si comique et si grotesque! Cependant, ce n'est pas un personnage entièrement ridicule, et M. Rochefort a parfois dépassé le but: on finit par avoir pitié des souffrances de l'infortuné Curval et par plaindre ce malheureux, contraint de renier les traditions de ses ancêtres et de démentir sa vie; après avoir ri de lui, on compatit à sa douleur; à tout péché miséricorde, lui dirons-nous, et à lui et à l'auteur qui nous le présente.

528 pages! C'est beaucoup, et l'on frémit en prenant le volume de M. Matthey; pourra-t-on aller jusqu'au bout de ce volume compact aux lignes serrées et denses? J'avoue que j'étais en défiance; je me souvenais surtout de certain roman du même auteur, intitulé *l'Étang des sœurs grises*, qui m'avait laissé une fâcheuse impression; enfin, je me suis résigné, et, le dirai-je, je suis convaincu que M. Matthey a fait ici un bon roman, un roman plein d'intérêt et fort attachant; je le recommande à tous ceux qui font un grand voyage et qui ont besoin d'un livre qui les aide à tromper la longueur de la route; c'est un ouvrage qu'on ne lâche pas facilement et dont on pousse la lecture, une fois commencée, jusqu'à la dernière page. Abordez seulement les premiers chapitres et donnez carrière à votre imagination; vous ne devinez guère où l'auteur vous conduit, et, pour le savoir, vous consentirez à le suivre dans tous les dédales de son intrigue. Que deviendra René Morisset, est-il innocent, et, son innocence reconnue, trouvera-t-il du pain? Mais le voilà de nouveau en butte à une inimitié inconnue et puissante, il retombe en prison; en sortira-t-il, et, une fois sorti, l'appui que lui accorde un généreux protecteur, l'amour que lui a voué une belle et courageuse fille, son énergie opiniâtre, tout cela sera-t-il assez fort pour lui faire retrouver et son nom et l'assassin de sa mère? Et Claire, sa sœur, disparue, elle aussi, après de terribles incidents, la reverra-t-on et quelle aura été sa destinée? Sera-t-elle, comme on le craint, déçue, tombée dans la boue? Je n'insiste pas, mais les événements sont enchaînés et entrelacés les uns aux autres avec tant d'adresse, ils se croisent avec tant de promptitude et d'à-propos que l'on ne peut lire ce roman — pour moi,

je l'avoue à ma honte — sans éprouver je ne sais quel saisissement. Les amours de Caroline et de René vous reposent de la vue des malheurs de la famille Morisset. Mais, soudain, on apprend que Penhoël vit encore; on fait connaissance avec le sinistre duc de la Villepreux (entre parenthèse, un beau type de seigneur de l'ancien régime, tout plein de l'orgueil de sa race); on lit le cahier où l'infortunée veuve raconte son mariage: peu à peu tout s'embrouille, puis se débrouille, au milieu de péripéties émouvantes; finalement, tous les personnages qui jouent un rôle dans l'action sont réunis pour convaincre et condamner le comte d'Orsan. Et Zoé Chien-Chien, dont le nom bizarre figure en tête du volume? Lisez le roman et vous la connaîtrez; j'en ai trop dit, du reste. Mais qu'on oise de moi ce qu'on voudra et qu'on m'accuse de mauvais goût; j'ai pris à la lecture de ce roman, écrit à la hâte et sans soin, mais puissamment charpenté et fécond en surprises, un très vif plaisir.

A. M.

BULLETIN.

Ad. Delannoy. *Notice historique des divers hospices de la ville de Tournai* Tournai, 1880 in-8°. — Au nombre des questions soulevées de nos jours à propos de l'organisation morale, intellectuelle et matérielle de la société, il en est une qui offre un intérêt tout spécial. C'est celle de la bienfaisance, au sujet de laquelle ont été souvent émises des appréciations exagérées dans des sens diamétralement opposés. Au lieu d'étudier le problème à l'aide des faits, les économistes le résolvent de parti pris, soit au point de vue exclusivement religieux, soit au point de vue purement humanitaire, négligeant ainsi la part d'influence qui revient à l'un ou à l'autre des deux éléments. Nous avons sous les yeux un livre qui fait exception sous ce rapport. M. Delannoy, contrôleur et archiviste de l'administration des hospices de Tournai a pu, grâce à sa position, consulter les titres des institutions de bienfaisance dont il parle, il a pu examiner en connaissance de cause les notes et règlements aux différentes époques. Son travail est divisé en deux parties: la première traite du régime ancien, la seconde, du régime nouveau, depuis l'introduction de la législation française. Les faits y sont exposés d'une manière à la fois claire et précise; le style en est bien condensé. Le sujet n'est pas, à la vérité, entièrement neuf: plus d'un historien local l'a traité, non *ex professo* toutefois, mais d'une manière accessoire. M. Delannoy complète le travail de ses devanciers, rectifie bon nombre de faits et de dates. Peut-être serait-il parvenu à un meilleur résultat encore s'il avait consulté les registres des consaux de Tournai et les déclarations faites, en 1787, par tous les établissements de main morte, de leurs biens, revenus, charges et titres, en vertu des édits de Joseph II. Il aurait peut-être aussi rendu un plus grand service encore si, dans la première partie de son travail, il avait parlé des tables des pauvres attachées aux paroisses de Tournai. A la vérité, ce ne sont point des hospices, mais des institutions de bienfaisance, dont le magistrat s'est beaucoup occupé au siècle dernier, à propos de l'extinction de la mendicité. L'auteur remonte aux commencements de chaque institution, fait connaître les noms des créateurs, la direction et l'administration aux différentes époques, les règlements, en un mot, tout ce qui concerne l'histoire et l'économie des fondations. Son livre est exempt de tout parti pris autre que celui de dire l'exacte vérité: pas d'arrière-pensée, mais une parfaite impartialité et une grande indépendance. Ce qui frappe surtout quand on parcourt ce volume, c'est de voir les institutions de bienfaisance les plus anciennes se développer sous l'impulsion de l'esprit de charité. Le clergé les crée, les développe, les organise primitivement sans l'intervention d'aucun autre pouvoir. Les laïques interviennent plus tard. Lorsque, par suite du déve-

(1) Il est curieux de remarquer que Bergeret, le fameux Bergeret, Bergeret lui-même, débuta par être garçon d'écurie à Saint-Germain: plus tard, il vint en Belgique des ornements d'église!

loppement de la commune, du commerce et de l'industrie, la bourgeoisie acquiert richesse et puissance et s'instruit, elles s'immisce dans l'administration de la bienfaisance et crée des institutions recommandables par leur organisation. A partir du XIII^e siècle, les fondateurs laïques deviennent de plus en plus nombreux; leur chiffre finit par l'emporter de beaucoup sur celui des ecclésiastiques. — Il serait à désirer que chaque ville eût un archiviste spécialement chargé de la conservation des titres et papiers appartenant aux hospices et qui fût en état de tirer parti de ces documents avec autant d'intelligence que M. Delannoy. CH. P.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles. 48^e année, 1881. Bruxelles, Hayez. — Cette publication se compose, comme on le sait, de deux parties contenant, l'une, les principales données astronomiques pour l'année, l'autre, des notices d'un caractère plus général. La seconde partie, aussi intéressante que variée, contribuera à maintenir le succès de l'Annuaire, dont la circulation — c'est M. Houzeau lui-même qui nous l'apprend — a triplé depuis quatre ans, et qui a mérité d'être pris pour modèle de publications analogues. Voici les titres des notices qu'elle renferme : Le globe terrestre; Mémoire pour la recherche des racines réelles des équations numériques du second et du troisième degré; L'astronomie dans l'antiquité; Des phénomènes physiques accompagnant les passages de Mercure sur le soleil (L. Niesten); Passage de Mercure sur le soleil, depuis l'an 1600 jusqu'en l'an 2000; De l'origine de nos symboles trigonométriques; Nomenclature des Observatoires astronomiques existants qui ont le caractère d'établissements publics; Les astéroïdes (L. Niesten); Ce qu'on voit sur une carte géographique; Marées sur les côtes de la Belgique (F. Van Rysselberghe); Système métrique (addition); Etoiles filantes de l'averse périodique d'août en 1880; Astéroïdes découverts en 1880 (L. Niesten); Comètes découvertes en 1880 (L. Niesten). A un point de vue plus général, nous devons citer tout particulièrement les souvenirs d'un séjour à l'Isthme de Panama et surtout la notice intitulée : Quel est le climat le plus favorable au développement de la civilisation? Cette dernière étude mérite d'être analysée : elle est développée d'une façon remarquable, et on y trouve des vues aussi élevées qu'originales.

On a souvent répété, dit l'auteur anonyme, que les peuples du Midi sont mous et par suite incapables de l'activité nécessaire à l'accomplissement des grandes entreprises; ils sont trop indolents pour sortir de l'ornière habituelle et pour rien ajouter aux conquêtes de l'intelligence humaine; en un mot, le développement de la civilisation n'était possible que dans la zone tempérée, d'où partent l'initiative et le progrès. Mais plus on examine avec attention cette opinion courante, plus on voit tomber pièce par pièce les assertions sur lesquelles elle repose.

Demandons-nous d'abord où fut le berceau de la civilisation. Il est naturel de penser que les sociétés réglées et policées se sont formées, en premier lieu, dans les régions qui présentaient les conditions les plus favorables à leur éclosion.

Il en est ainsi de toute création nouvelle : pour connaître les conditions les plus favorables au développement d'une institution donnée, on doit se demander dans quelle région, au milieu de quelles circonstances cette institution est éclosée. Appliquons cette épreuve à l'origine de notre société. L'Europe moderne n'a fait que continuer la société romaine, qui elle-même était fille de la civilisation grecque; les Grecs avaient reçu leurs arts de l'Egypte; et dans cette Egypte même, le foyer de la civilisation s'était allumé non pas à Alexandrie, non pas à Memphis, mais au delà de Syène, et il n'est nullement invraisemblable que l'ancienne Egypte ait reçu sa civilisation des Ethiopiens, et qu'il faille en reporter le berceau dans la haute Afrique, au voisinage de l'équateur. Les Egyptiens suivaient dans l'exercice des métiers, dans la pratique des premiers arts

utiles les méthodes des Ethiopiens; ils se servaient des outils primitifs des nègres, que nous retrouvons encore aujourd'hui sous leur forme antique entre les mains de ces peuples, chez lesquels rien n'a changé depuis plusieurs mille ans. Mais quelque opinion que l'on adopte sur ce point d'histoire primitive, il n'en reste pas moins établi que notre civilisation a pris naissance sous le tropique ou même au delà du tropique, et l'on peut déjà en conclure qu'un climat chaud n'était pas un obstacle à ses débuts. La même conclusion résulte d'une considération plus générale de la naissance des sociétés. Si l'on veut, par exemple, regarder les différents centres primitifs de l'Asie comme des berceaux distincts, c'est encore dans les contrées tropicales ou surtempérées qu'on verra éclore les différentes civilisations. Dans le Nouveau Monde, les premières sociétés régulières ont été rencontrées par les conquérants entre les tropiques.

A son origine, la civilisation s'est donc toujours montrée dans les régions brillantes et chaudes de la terre. Là, en effet, l'existence était plus facile et la vie plus libre. On objecte que cette facilité de l'existence pouvait engendrer la mollesse, l'insouciance, et l'on se retranche derrière l'assertion que la civilisation a grandi de plus en plus en marchant vers le Nord, comme si les climats tempérés étaient une condition de l'activité de l'homme. Mais cette manière de voir repose sur le préjugé d'où l'on est parti, et ne supporte pas l'examen des faits. Il existe des peuples actifs et des indolents sous toutes les zones géographiques. Ainsi la plus forte race de la terre est celle des Nubiens du haut Nil; une force physique remarquable caractérise d'ailleurs la plupart des nations de la race noire. Dans l'Inde, à côté de la masse principale du peuple, les Bengalis, par exemple, faibles, indolents, efféminés, on trouve, sous le même climat, une population d'une autre race. Les Parsis, qui constituent des hommes énergiques et forts. Sous un climat tout semblable, les Malais sont actifs, entreprenants et résolus. Sans aller aussi loin, il suffit de rappeler la vaillance des Maures, le courage des Arabes, leurs descendants. Et dans le Nouveau Monde, les peuples qui ont fait la plus brillante résistance étaient ceux de l'isthme de Panama et de la Guyane. Réciproquement, on a trouvé sous les plus beaux climats tempérés des régions lointaines des nations faibles et misérables, en Tasmanie, par exemple, et en Californie.

Le climat n'est donc pas un élément essentiel dans la production et le développement de l'activité humaine. On ne pourrait pas davantage prétendre, comme l'a fait Buckle, que la supériorité des peuples dépend de l'ensemble de toutes les conditions géographiques. La civilisation européenne s'est transportée dans la partie de l'Amérique septentrionale où le sol et la température présentent des conditions toutes différentes de celles de l'Europe, dans l'Australie, qui en est l'antithèse,

On a cherché une explication au développement qu'a pris notre société dans la constitution politique des États européens; mais ces États présentent des formes d'organisation diverses, parfois complètement opposées dans leurs principes.

Peut-on attribuer la supériorité dont nous jouissons à l'organisation civile, à une plus grande pureté, à une plus grande délicatesse de mœurs? Notre civilisation remonte à une époque où cette délicatesse de mœurs, exprimée par le respect de la femme, tel que nous l'entendons aujourd'hui, n'existait pas, et elle a grandi malgré ce manque de délicatesse.

Faut-il l'attribuer à la religion? La civilisation est très antérieure au christianisme, qui s'est greffé sur une société préexistante, déjà fort développée à cette époque, puisqu'on la regardait comme à demi déchue. C'est sous l'influence du paganisme que notre civilisation s'est formée; ce n'est, dans aucun cas, le christianisme qui l'a fait naître.

Rien de ce qui a été proposé comme explication n'a donc servi de ressort véritable à la civilisation de l'Europe; mais il n'est pas impossible de décou-

vrir ce qui a déterminé ce développement spécial, le trait particulier qui y a contribué pour une part importante. Ce trait, c'est la communication des idées, des découvertes, des acquisitions de l'esprit humain, de génération en génération, par le moyen des livres et de l'imprimerie

« Il n'existe nulle part sur le globe une société dans laquelle la transmission écrite et par suite la continuité soient aussi complètement établies. Dans notre civilisation rien ne se perd; une pensée n'est pas plutôt exprimée, un fait scientifique n'est pas plutôt découvert, que cette pensée, que ce fait deviennent la propriété de tous les contemporains. Des contemporains ils passent, avec l'apanage commun, à la génération qui suit et aux générations ultérieures. Jamais il n'y a de force perdue, car jamais il n'y a d'étude à faire deux fois, jamais d'essai à recommencer. Tandis que chez les peuples moins avancés l'individu emploie souvent une partie de ses forces à refaire ce que d'autres ont fait avant lui, et ce dont le souvenir s'efface incessamment, parmi nous le souvenir est impérissable, grâce à la presse qui l'a gravé. Aucune société n'approche par conséquent autant que la nôtre de la continuité parfaite; aucune ne réalise aussi complètement l'image de ce grand homme, dont parle Pascal, « qui vivrait toujours et qui apprendrait sans cesse ». La transmission écrite des idées existe, il est vrai, dans d'autres sociétés; mais on ne nous contestera pas que cette transmission n'ait pris, dans la civilisation européenne, une extension et une valeur qui ne se retrouvent pas dans d'autres centres, si ce n'est dans ceux des États-Unis d'Amérique et de l'Australie, qui, au point de vue des caractères de la civilisation, ne font qu'un avec l'Europe. On ne contestera pas non plus que la supériorité qui distingue les Européens modernes ne soit due surtout à la culture des sciences et aux progrès réalisés dans leurs applications, c'est-à-dire au développement même dont l'imprimerie est l'âme. »

L'auteur de l'étude que nous signalons a traité, comme on le voit par ces extraits, un sujet en apparence très modeste à un point de vue très élevé. Dans la conclusion, revenant à son point de départ, il se demande « si dans certaines conditions et entre les mains de certaines races énergiques, les tropiques ne disputent pas un jour à l'Europe la palme de la civilisation ». Et.

Ueber Raoul de Houdenc und seine Werke, eine sprachliche Untersuchung, von Wolfram Zingerle aus Innsbruck. Erlangen, Deichert, 1880, 44 pp. 8°. — Raoul de Houdenc, ce trouvère dont M. Scheler (*Trouvères Belges* II, 176) a publié trois poèmes allégoriques (*li Songes d'Enfer*, *li Songes de Paradis* et *li Romans des Eles*) serait-il en outre l'auteur de *Meraugis de Portlesgues* et de *Messire Gauvain*? Tel est le problème que l'auteur veut aider à résoudre par la voie purement philologique. Outre le soin de la versification, la fréquence des enjambements et des rimes léonines, M. Zingerle rappelle de curieuses analogies de locutions et cherche des résultats, des conclusions principalement dans la lexicographie. Aucun détail, aucune minutie ne l'effraye. Tel mot, ordinairement compté comme monosyllabe, apparaît comme dissyllabique dans tous ces poèmes. Telle lettre compte ou ne compte pas pour la rime. Ailleurs il faut examiner les procédés les plus habituels de l'éllision et des hiatus. Il faut aussi vérifier la valeur accordée aux voyelles finales. Les diphthongues, dans leurs délicates transformations, offrent des exemples encore plus bizarres. Cette bizarrerie toutefois se produit presque partout selon des lois naturelles et des conditions physiologiques. Somme toute, de grandes incertitudes persistent, surtout après la dissection des formes grammaticales. Le doute n'est guère diminué si l'on consulte d'autres arguments, les proportions respectives des parties, les citations théologiques, les sympathies ou les antipathies pour tel ou tel ordre religieux. En attendant des raisons plus décisives, il sera sage de supposer pour ces poèmes controversés deux poètes du nom de Raoul, de même que pour le roman connu sous le nom de *Guillaume d'Angleterre*, on a été amené à admettre l'existence d'un trouvère nommé Chrestiens, mais différent du

célèbre Crestiens de Troies qui paraît avoir composé en Flandre la plupart de ses écrits, notamment celui que métamorphose Wolfram von Eschenbach.

J. S.

Das Werkzeug und seine Bedeutung für die Geschichte der Menschheit. Von Ludwig Noiré. Mayence, Diemer. — M. Noiré, connu par ses travaux sur l'origine du langage, fait l'histoire des ustensiles et des instruments dont l'homme s'est servi dès l'époque la plus reculée. En outre, il s'est attaché à montrer l'influence que ces ustensiles ont exercée sur le développement de l'humanité. C'est la hache qui est l'instrument par excellence, et l'homme qui s'en est servi le premier pour abattre un géant des forêts a par là même assuré pour jamais la suprématie de sa race. L'invention de la hache, pas plus que celle des autres instruments, n'est due au hasard. C'est le résultat d'un long développement instinctif, et les ustensiles les plus grossiers des temps primitifs ne sont que les derniers chaînons d'une tradition séculaire. M. Noiré a heureusement rapproché dans son travail deux sciences sœurs qui s'obstinaient à suivre un chemin différent : l'anthropologie et la linguistique comparée. « La linguistique, dit-il, qui dédaigne les résultats de l'anthropologie, est aveugle; l'anthropologie qui passe à côté des lumières de la linguistique, est affectée de surdité. » Le livre est orné de nombreuses gravures sur bois qui en facilitent notablement l'intelligence. G. v. M.

Reisebriefe eines Diplomaten. Von Charikles. Wismar, Hinstorff. — Chariklès est le pseudonyme choisi par un diplomate, probablement grec, qui fut longtemps au service de la Porte et passa quelques années à Berlin. L'auteur raconte notamment ses aventures durant les missions qu'il a remplies aux frontières turco-persanes, et, dans une série de lettres datées de 1876, il prévoit avec une remarquable clairvoyance la dernière campagne des Russes et le démembrément qui en fut la suite. G. v. M.

Zeitschrift für Orthographie. Herausgegeben von W. Victor. Rostock, Werther. — Le premier numéro de la *Revue Orthographique* de M. Victor renferme entre autres un essai de M. de Beer intitulé *De Nederlandsche Spelling*, qui intéressera les lecteurs néerlandais de l'*Athenæum*, et une étude de M. le professeur Raoux de Lausanne sur la réforme de l'orthographe française. G. v. M.

Cinquante ans de liberté (Bruxelles, Weissenbruch). Le 2^e fascicule du tome I^{er} renferme : l'*Enseignement*, par M. Emile Greyson et la première partie de l'*Economie politique*, par M. J. Schaar (régime de la propriété, agriculture, pêche maritime, industrie, monnaies, poids et mesures, institutions et instruments de crédit). Nous reviendrons sur cet ouvrage quand le tome I^{er} aura paru en entier.

— La maison Muquardt annonce : *Les Légendes de la noblesse belge*, par le comte M. du Chastel; *La Science de l'espace*, première division, par L. Buys.

— Le nouvel ouvrage de M. Schliemann vient d'être publié. Il a pour titre : *Ilios Stadt und Land der Trojaner*, Forschungen und Entdeckungen in der Troas und besonders auf der Baustelle von Troja. Leipzig, Brockhaus. Gr. 8^o, XXIV et 880 p. (42 M.). Il contient un exposé détaillé des fouilles opérées par M. Schliemann dans la Troade, depuis les premières jusqu'aux plus récentes, des découvertes et des recherches qui ont été faites. Le texte est enrichi d'environ 1800 figures, cartes et plans. A la relation sont jointes : une autobiographie de l'auteur, une préface de M. Rudolf Virchow et des contributions de MM. P. Ascherson, H. Brugsch-Bey, E. Burnouf, Frank Calvert, A. J. Duffield, J. P. Mahaffy, Max Müller, A. Postolaccas, A. H. Sayce et K. Virchow. L'ouvrage paraît simultanément en allemand et en anglais (Londres, Murray, 50 s.).

NOTES ET ÉTUDES.

PROJET DE PANTHÉON NATIONAL. — Au sujet de ce

projet, M. Gallait, président de l'Académie royale de Belgique, a fait à la classe des beaux-arts la communication suivante :

« Dans le discours que votre président devait prononcer à notre séance publique de septembre dernier, il n'eût pu manquer de vous parler des grandes solennités jubilaires qui venaient de réunir toutes les classes et de confondre un moment tous les partis dans le même élan de patriotisme. Cette séance n'ayant pas eu lieu, je ne veux pas cependant quitter le fauteuil sans vous entretenir d'une grande idée qui se rattache à ces fêtes, et qui — inspirée par une haute initiative — avait surgi au début de leur organisation. Je veux parler du projet de Panthéon qui devait être érigé pour en consacrer le souvenir.

« Je n'ai pas besoin de rappeler les sympathies unanimes que cette grande idée a rencontrées. Au gouvernement revient l'honneur de l'avoir formulée. Dans l'avant-programme des fêtes de 1880, il émettait le vœu de voir « perpétuer, au moyen d'un monument durable, le souvenir de cet anniversaire, le plus grand qui soit dans notre histoire. » Cette idée était si logique qu'elle s'imposa, pour ainsi dire, immédiatement. La commission des fêtes l'adopta à l'unanimité de ses membres, parmi lesquels figuraient un grand nombre de représentants et de sénateurs. La presse tout entière se trouva d'accord pour l'acclamer, alors que les autres articles du programme étaient le plus vivement discutés. Ce monument, érigé en souvenir des fêtes de notre indépendance devait donner à ces solennités un couronnement grandiose. Et quel moyen plus éloquent de dire à toute l'Europe le prix que nous attachions aux libertés que nous avions conquises ?

« Le gouvernement demanda aux Chambres les moyens de mettre immédiatement le projet à l'étude. — Nos Chambres, — au sein desquelles toute idée patriotique est toujours sûre de trouver de l'écho, — inscrivirent une somme de 25,000 francs au crédit des fêtes pour l'élaboration des plans. Un comité composé d'artistes et d'architectes — des académiciens, pour la plupart — fut nommé et chargea un de ses membres de la rédaction du projet.

« Aujourd'hui les plans sont faits, le devis existe, devis dressé minutieusement par l'administration elle-même, en vue d'éviter tout imprévu. Bien mieux, le monument représenté par une maquette réduite, a été mis en quelque sorte lui-même sous les yeux du public, et exposé au palais des Beaux-Arts, par les soins du ministère de l'intérieur; et tout le monde a pu s'assurer que ses formes simples et puissantes avaient toute la majesté qu'exige un édifice de ce genre et de ce caractère.

« Voilà, messieurs, où en est ce monument.

« L'Académie, à son tour, ne saurait rester indifférente à ce projet grandiose, qui présente le plus vif intérêt pour les arts. C'est à son intervention, secondée par une protection puissante, qu'a été due l'édification du palais des beaux arts. Il lui appartient maintenant d'apporter le concours de ses forces et de son influence à la réalisation du Panthéon projeté, et ce ne sera pas un moins noble but offert à son ambition.

« Vous savez quelle devra être la décoration du monument. Il rappellera par la peinture et la sculpture les faits, les hommes, les travaux qui ont illustré la Belgique et qui ont prouvé au monde entier combien elle méritait ses libertés nouvelles.

« Si ce sont là de grands souvenirs à mettre et à laisser sous les yeux des citoyens pour stimuler leur patriotisme, ce sont là aussi de grands et nobles sujets pour l'inspiration de nos artistes, et l'on ne saurait trouver, dans ce temps où l'art est si menacé par tant de causes différentes, de plus dignes travaux pour l'alimenter et élever encore le niveau d'une école qui a été de tout temps l'honneur du pays.

« Le gouvernement, consécutif avec lui-même, poursuivra résolument, nous nous plaignons à le croire, l'accomplissement de l'œuvre qu'il a pro-

posée. Quant à l'Académie, elle se doit à elle-même et aux artistes d'apporter en cette occasion son concours le plus dévoué à l'Etat.

« La réalisation de ce projet ne demande pas d'ailleurs de grands efforts, ni de grands sacrifices. Le nom de Panthéon, à première vue, semble impliquer une œuvre immense, qui peut effrayer les esprits par le temps et l'argent qu'elle pourrait exiger. Il n'en est rien, et nous pouvons à cet égard dissiper toute appréhension. Le devis détaillé du projet assigne quatre millions à la construction, et un million à la décoration peinte et sculptée. Dix années de travaux, c'est-à-dire un demi million par an, suffiront conséquemment à la réalisation complète de ce projet dont les résultats seraient si considérables pour les arts, et d'où sortirait un monument si glorieux pour le pays, auquel il rappellera perpétuellement le grand élan patriotique dont nous avons été témoins. »

La classe s'est associée à ces paroles et a émis le vœu que le gouvernement persistât dans son projet.

CHRONIQUE.

La Société des lettres, des sciences et des arts du Hainaut a, dans sa séance publique du 12, remis les récompenses aux lauréats des concours ouverts par elle en 1879. M. A.-G. De Manet, attaché à la Bibliothèque royale, a obtenu une médaille d'or pour son Histoire de la ville et seigneurie de Fontaine-l'Évêque; M. Houzeau de Lehaie, une médaille d'or pour son mémoire sur la détermination des directions relatives de l'aiguille aimantée à la surface de la terre et dans un puits de mine; M. Stanislaus, une médaille de vermeil pour ses poésies. Ces différentes œuvres seront publiées par la Société.

— La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique met au concours la composition d'un trio pour piano, violon et violoncelle. Par mesure exceptionnelle, ce concours est limité exclusivement aux musiciens belges. Un prix de 1,000 francs sera décerné à l'auteur de l'œuvre couronnée; le manuscrit de celle-ci reste la propriété de l'Académie.

— Un Congrès international d'électriciens, avec lequel coïncidera une Exposition, aura lieu à Paris en 1881. L'Exposition sera ouverte du 1^{er} août au 15 novembre. Le Congrès se réunira le 15 novembre.

— Le Dr Schliemann vient d'entreprendre des fouilles à Orchomène.

DÉCÈS. — Albin Kohn, publiciste allemand et auteur de travaux relatifs à l'époque préhistorique, mort à Posen, le 2 décembre, à l'âge de 60 ans. — Joh. Heller, Privatdocent à l'Université de Berlin, collaborateur des Monumenta Germaniae, mort subitement le 28 novembre. — Friedrich Henneberg, économiste allemand, mort à Gotha, le 19 novembre, à l'âge de 65 ans. — Benjamin C. Brodie, professeur de chimie à l'Université d'Oxford, mort à Torquay, à l'âge de 64 ans. — Louis Moll, agronome français. — Charles d'Almeida, physicien, mort à Paris. — Etienne Mulsant, entomologiste, bibliothécaire de la ville de Lyon, mort le 4 novembre. — Henri Reber, compositeur de musique et théoricien, mort à Paris, le 24 novembre, à l'âge de 73 ans. — Charles Timbal, artiste peintre, mort à Paris, le 20 novembre, à l'âge de 58 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Séance du 27 novembre. — Mémoire contre la vaccine obligatoire, par M. Boëns. Selon M. Boëns, les partisans du vaccin ne sont d'accord entre eux ni sur l'origine, ni sur la nature, ni sur les propriétés, ni sur les effets de ce virus. L'auteur conclut ainsi : « Tandis que, d'un côté, les vaccinateurs célèbrent les vertus du vaccin et les bienfaits de la vaccine, de l'autre, les anti-vaccinateurs considèrent la pratique de Jenner comme un empoisonnement graduel de

l'humanité par une matière en voie de putréfaction, pour le profit exclusif de la profession médicale, sous le fallacieux prétexte de chasser une épidémie dont on ne parlerait pas plus que des autres affections pestilentiennes des temps passés, si la raison ne la propageait point et n'était venue ainsi, tout à la fois, neutraliser les effets préservatifs et enrayer les progrès de l'hygiène publique et privée. » M. Thiry n'admet pas que les observations sur lesquelles M. Boëns base sa conviction puissent ébranler la confiance accordée, depuis plus de 80 ans, à cette opération préventive de la variole et confirmée chaque jour en quelque sorte par les expériences des praticiens les plus compétents. L'Académie ne peut, selon lui, laisser passer plus longtemps, sans mot dire, les attaques incessantes de l'honorable membre. Il propose, en vue d'éclaircir l'importante question des vaccinations et des revaccinations, qu'une commission de trois membres soit chargée d'en faire une étude approfondie et de soumettre à la Compagnie un rapport exposant les résultats de ses recherches. M. Crocq appuie cette proposition. Il ne doute pas de la sincérité de M. Boëns; mais il le croit dans l'erreur et, par suite, dans le cas de nuire à une pratique qui lui paraît suffisamment étayée et que l'on doit s'attacher à propager, avec persistance, afin de prémunir les populations contre les atteintes de l'une des épidémies les plus redoutables. Il ne pense pas qu'en présence de l'ardeur avec laquelle l'honorable membre combat cette pratique, l'Académie puisse s'abstenir de le suivre dans la voie où il s'est engagé, afin de faire ressortir l'erreur dans laquelle il est tombé, selon lui. La proposition de M. Thiry est adoptée à l'unanimité. — M. Thiry est élu président pour l'année 1881. — Rapport de la commission chargée d'examiner le mémoire reçu en réponse à la question du concours pour le prix de 5,000 francs proposé par un donateur anonyme, en vue de l'éclaircissement de l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie. M. Masoin, rapporteur. « En venant présenter ce rapport, dit M. Masoin, nous considérons comme le premier de nos devoirs d'exprimer la gratitude dont nous sommes tous pénétrés à l'égard du généreux anonyme qui mit entre les mains de l'Académie les donations splendides que l'on sait, 5,000 francs d'abord, 25,000 francs bientôt après. En attendant qu'il soit permis de pénétrer le mystère dont il s'entoure et d'appliquer directement au nom qu'il porte l'hommage de la reconnaissance publique, nous pouvons dire, avec une vérité qui est strictement rigoureuse en Belgique, qu'il a fait de son bien un usage vraiment royal. » L'Académie a reçu un mémoire dont l'auteur semble avoir mal compris la question posée; la commission y signale des lacunes et des hors-d'œuvre; la thèse fondamentale, à savoir que les maladies nerveuses consistent essentiellement dans des modifications de calorique s'établissant dans telle ou telle région des centres nerveux, n'est appuyée par aucune preuve positive qui puisse entraîner la conviction; trop souvent l'auteur se met en contradiction avec les données courantes de la science. La commission estime que le mémoire, malgré certains mérites, ne peut obtenir le prix; ses conclusions sont adoptées. L'Académie décide qu'une commission de trois membres préparera l'organisation du nouveau concours à ouvrir pour le prix de 5,000 francs non décerné et pour celui formé des intérêts du don de 25,000 francs du même bienfaiteur anonyme.

SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Séance du 29 novembre. — M. le colonel Adan donne quelques renseignements relativement à MM. Verminck, le promoteur, Zweifel et Moustier, les voyageurs de l'expédition marseillaise aux sources du Niger, et propose de les nommer membres honoraires. Cette proposition est adoptée. M. A.-J. Wauters, secrétaire adjoint, expose les efforts tentés depuis le commencement de ce siècle pour découvrir les sources du Niger. M. le lieutenant Suttor rend compte des dernières nouvelles géographiques. M. de Sélys-Fanson, consul de Belgique au Cap de Bonne-Espé-

rance, raconte son voyage aux champs de diamants et aux mines d'or de l'Afrique australe.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 2 octobre. — L'assemblée vote l'impression d'un mémoire de M. E. Dugès concernant les Métamorphoses de l'Exema dispar. Note de M. Becker sur les mœurs de la *Lycosa narbonensis* et sur celles d'une espèce voisine américaine.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 30 octobre. — Note de M. Rutot relative aux microphotographies du *Pleurosigma angulatum* obtenues par M. C. Günther. L'examen des épreuves obtenues par M. Günther confirme la théorie émise par M. Abbe, suivant laquelle l'image des objets microscopiques, à structure fine et détaillée, ne se produisant pas par simple réfraction, mais par l'interférence des franges de diffraction, la configuration exacte des détails de structure ne peut être jugée par le simple examen microscopique.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue générale. Décembre. Les traitements des ministres des cultes dans la Constitution belge. (A. Nyssens). — L'agriculture aux Etats-Unis et au Canada, fin. — Arthur Schopenhauer (Th. de Renesse). — Le vote révisionniste en Suisse. (A. Reynaert). — L'incident de Duligno (J. Hecq).

Précis historiques. Décembre. La persécution religieuse en France (V. Baesten). — Le pape Adrien VI (Ed. Génicot). — Le soleil, suite et fin (J. Thairion).

Ciel et Terre. 1^{er} déc. Les coups de grisou (A. Lancaster). — Les rainures de la lune (L. Niesten). — Les oscillations du littoral belge (F. Van Rysselberghe). — Le ciel pendant le mois de décembre (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Revue de droit international et de législation comparée. 1880. N^o 6. De l'application de la loi (T. E. Holland). — Le conflit entre la Russie et la Chine. II. (F. Martens). — Du développement de la législation en Suisse depuis 1872. II. (A. d'Orelli). — Notices et notes diverses. — Bibliographie.

Bulletin de la Société belge de géographie. Sept. - oct. Etude sur les voies de communication de l'ancien pays de Liège. (Lt-Col. Crousse). — Association internationale africaine. Rapport succinct sur la route suivie par l'expédition Burdo. Observations météorologiques exécutées par le capitaine Popelin. — La conférence géodésique internationale de Munich (E. Adan). — Essai de géographie biologique (Capitaine Verstraete).

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. T. V, 4^e fasc. Mon dernier séjour de quatre mois dans l'intérieur de la Nouvelle Guinée (A. Goldie). — Les puits artésiens et les îles Sandwich. — Nos explorateurs en Afrique (H. Wauwermans).

Journal des Beaux-Arts. 30 nov. L'album des aquafortistes anversoises. — Un nouveau journal. — Le monogramme W. S.

Revue critique d'histoire et de littérature. 29 nov. Boissier, Promenades archéologiques, Rome et Pompéi. — Hitzig, Conférences sur la théologie biblique de l'Ancien Testament. — Roget, Histoire du peuple de Genève, t. V. — Souvenirs d'un nonagénaire, Mémoires de F. Y. Besnard, p.p. Port. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 6 décembre. Anundoram Borooh, Manuel pour l'examen sur les textes sanscrits; Bhavabhuti et sa place dans la littérature sanscrite. — Lipsius, La légende d'Abgar. — M. C., Le pasteur d'Hermas. — J. Martha, Catalogue des figurines en terre cuite du Musée de la Société archéologique d'Athènes. — Hertz, Etude sur les réminiscences d'Horace chez les écrivains latins. — Schoenberg, Les finances de la ville de Bâle au XI^e et au XV^e siècle. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue politique et littéraire. 4 déc. Le sacer-

doce (Réville). — Esquisse d'une ethnographie de la France (Em. Levasseur). — Le nouveau roman de M. Disraëli (M^{me} Mairé). — La Belgique et le Saint Siège. — 11 décembre. L'opinion publique en France et la politique extérieure (J. Reinach). — Bret Harte (L. Quesnel). — La cathédrale de Cambrai.

Revue scientifique. 27 nov. La mission d'exploration transsaharienne (J. Roche). — Origine du carbone des végétaux (Dehérain). — Histoire du journalisme médical (Laboulbène). — Les poissons d'eau douce et la pisciculture (Ph. Gauckler). — Influence de la lumière sur la germination (Pauchon). — Académie des sciences. — 4 déc. Les principes de morphologie générale en botanique et leur application à la généalogie du règne végétal (J. Guillaud). — La congulation du sang (L. Frédéricq). — Comptes rendus des travaux de la section de météorologie au congrès de Reims. — Causerie bibliographique. — Les chemins de fer en Hollande (G. Tencier). — Académie des sciences. — 11 décembre. Etude générale de la médication ferrugineuse (G. Hayem). — L'Exposition de Bruxelles (H. Portevin). — La vision mentale. — Le golfe d'Aden (G. Richard).

La Nouvelle Revue. 1^{er} déc. La guerre de Crimée d'après des documents inédits. II (Un ancien diplomate). Le registre d'écrou de la Bastille, 1782-1789 (A. Bégis). — Le recrutement du personnel dans l'enseignement supérieur (J. Tessier). — Les chemins de fer en 1869 et 1877. — G. Leopardi (A. de Gubernatis). — Un livre d'école allemand (G. Renard).

Revue philosophique. Décembre. La méthode et la mathématique universelle de Descartes (L. Liard). — La folie chez l'enfant (G. Compayré). — De l'organisation politique en général II (Herbert Spencer). — Analyses et comptes rendus : K. Rosenkranz, Von Magdeburg bis Königsberg — Notices bibliographiques. — Revus des périodiques.

Revue bordelaise. 1^{er} déc. Un essai de philosophie musicale. — Les jésuites et l'enseignement au XVII^e siècle. — A. Comte (P. Valat).

L'Exploration. 25 nov. L'Asie centrale de nos jours (J.-B. Paquier). — M. Lécarré, explorateur botaniste (P. Tournafond). — Le comte de Sémellé. — Expédition italienne au Soudan. — 2 déc. Les établissements français de la côte de Guinée, II (M. Papaut). — Les expéditions dans les régions septentrionales (Sidérol).

Bibliothèque universelle et Revue Suisse. Déc. H.-Th. Buckle (Léo Quesnel). — La Hollande contemporaine. Amsterdam, fin (Ed. Tallichet). — Une Alsacienne peinte par elle-même (Ad. Schaeffer). — Contes et légendes slaves (L. Leger). — Chronique parisienne : Em. de Laveleye, Lettres d'Italie, etc. — **De Gids.** Décembre. De Elzeviers (P. A. Tiele). — Het altaarbeeld van Saventhem. V. (W. P. Wolters). — Uit het Zuiden (G. Keller). — Nieuwe boeken over kunstgeschiedenis (A. Pierson). — Bibliographisch album : Baron Lahure, Les Indes orientales.

De Tijdspiegel. Décembre. Wat wil in onzen tijd klassieke opleiding? (F. L. Abresch). — Joodsche schoolverordeningen uit de middeleeuwen (H. Oort). — Wet of tractaat (G. Belinfante). — Een tyran in miniatuur (J. Soutendam). — Nederlandsch tooneel.

De Nederlandsche Spectator. 27 nov. Viri Neerlandici obscuri epistolæ. XI. — Een standbeeld voor den ouden Dumas. III. — 4 déc. Dr J. Hann, etc. Allgemeine Erdkunde (C. M. Kan). — Colerus' leven van Spinoza herdacht (J. G. Frederiks).

Deutsche Rundschau. Décembre. Die Dichterin von Carcassone. Nouvelle (P. Heyse). — Volkszählungen (F. X. von Neumann-Spallart). — Katharina II und Grimm (K. Hillebrand). — Wandlungen und Wanderungen in Kleinasien (G. Hirschfeld). — Ueber Kurzsichtigkeit, Bücherdruck und Schulärzte (H. Cohn). — Die Memoiren des Geh. Hofraths Schneider. — Rückblick auf die Berliner Ausstellungen. — Literarische Rundschau : Gottfried

Keller's « Grüner Heinrich » (O. Brahm). — Neuere musikalische Literatur.

Unsere Zeit. 12 Hft. Karl Beck (R. von Gottschall). — Die Verfolgung der römischen Kirche (Joh. Friedrich). — Die Zulu und der Zulukrieg. II. — Die römische Kaisergeschichte im Lichte neuerer Forschung. II. (J. Mahly). — Die centralen Alpenbahnen. II. (O. Stein). — Gustave Flaubert (G. Dannehl). — Theatralische Revue. — Politische Revue.

Deutsche Literaturzeitung. 1^{re} année, n° 10. 4 déc. Tiele; Compendium der Religionsgeschichte. — Adamson, Kants Philosophie. — Cappeller, Yámanas Stilregeln. — Miklosich, Vergleichende Lautlehre der slavischen Sprachen. — Oeri, Grosse Responion. — Peiper, Hss. des Ausonius. — Elsassische Literaturdenkmäler. II. — Rockinger, Arbeiten zur bairischen und pfälzischen Geschichte. — Overbeck, Griechische Plastik. I. — Schultze, Das deutsche Concursrecht. — Strauch, Zur Interventionslehre. — Handbuch der Physiologie, V. 1. — Von Ochenkowski, Englands wirthschaftliche Entwicklung. — Schmidt, Schweizerisches Repetiergelehr. — Werner, Erinnerungen und Bilder aus dem Seeleben. — Mittheilungen.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 27 nov. Die älteste italienische Lyrik. — Em Zola, Le roman expérimental. — Justin Mac Carthy. — Das junge Dänemark. — 4 déc. Lessings Kampf mit dem französischen Geschmack. — Eine neue Molière. Uebersetzung. — Die älteste italienische Lyrik. Schluss. — Ein neuer Werk von Ch. Dickens. — Lettres d'Italie, par Emile de Laveleye.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik. Décembre. Die projectirte italienische Südpolar-Expedition (J. Chavanne). — Der Archipel von Tahiti (J. C. Beer). — Skandinavische Streifzüge. II. (L. Palóczy). — Die ältesten holländischen Seefahrten und ihre Literatur. Schluss (Ph. Paulitschke). — Amerikanische Landschaftsbilder. Schluss (E. O. Hopp). — Ein internationaler staatlicher Tauschverband.

Allgemeine Zeitung. 25 nov. - 10 déc. 331 - 332. Florentinische Forschungen. — 332. Aus der Pinaokothek in München. Musikalisch-Literarisches. — 333. Der Dampf und die Maschine. Aus dem sechzehnten Jahrhundert. — 334 335-336 337-339-340. Kaiser Joseph II. — 335. Ein Augsburger Polarforscher. — 336. Das Gehirngewicht des Menschen. Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande. — 338. Ein japanischer Roman. De Gubernatis' Schriftsteller-Lexikon. — 340 Eine neue Walther - Uebersetzung. — 344. Volkthümliche Sagen und Bräuche in Frankreich.

Contemporary Review. Décembre. The Unity of nature. IV. On the limits of human knowledge (Duke of Argyll). — Poets' Corner (A. Austin). — Young Bengal at home (W. Knighton). — Professor Green as a critic (R. Hodgson). — Nihilism in Russia (M. Kaufmann). — Village life in New England (A. non resident American). — What is the House of Lords? (Bonamy Price). — An autumn ramble (Lady Verney). — The land league and its work (T. P. O'Connor). — China and its foreign relations (Sir Rutherford Alcock). — Dr Pusey on everlasting punishment (J. B. Mayor).

The Nineteenth Century. Décembre. The Irish Crisis (J. McCarthy). Miss Charlotte O'Brien. R. Hon. Lord Lifford. — Explosions in collieries and their cure (S. Plimsoll). — Music and the people (Mrs. Marshall). — South Africa (R. Hon. Earl Grey). — The chase II. (Late Lord Chief Justice of England). — Buddhism and the New Testament (J. E. Carpenter). — Earl Russell during the Eastern Question (H. Tennyson). — The sculptures of Olympia (A. S. Murray). — The probable results of the burials bill (Rev. J. Guinness Rogers). — Parliamentary obstruction and its remedies (H. C. Raikes).

Fortnightly Review. Décembre. Political organization in general (Herbert Spencer). — Young Ireland (P. J. Smyth). — Short notes on English

poets (A. Ch. Swinburne). — The two Houses of Parliament (W. St. J. Brodrick). — Industrial shortcomings (Rev. M. Pattison). — Mr. Pollock's Spinoza (L. Stephen). — Wallace's Island life (Grant Allen). — The tragic comedians. VIII - IX. (G. Meredith).

The Academy. 27 nov. Switzerland. — Dumas' « Les femmes qui tuent et les femmes qui votent ». — Kay's Austria-Hungary — Hegel's Philosophy of art. — Birdwood's Industrial arts of India. — The campaign of 1815. — Brodie's Ideal chemistry. — The Dudley gallery. — Notes from Florence. — Edwin Booth. — 4 déc. Fagan's Life of Sir Anthony Panizzi. — Lord Beaconsfield's Endymion. — Tennyson's Ballads and other poems. — Fenton's Early Hebrew life. — Christie's Life of Et. Dolet. — Seebohm's Siberia in Europe. — Cooper's Selection of translations and imitations of Horace. — Rayet's Monuments of ancient art. — Rembrandt — 11 décembre. Heath's Peasant life of the West of England. — Bunsen's Angel. — Messiah of the Buddhists Essenes, and Christians. — M. Rochefort's Novel. — Miss Forde's A Lady's tour in Corsica. — Richey on the Irish land laws. — Kock's Edition of the Greek comic fragments. — Schliemann's Ilios.

Nature. 25 nov. Sulphuric acid and alkali. — The flora of Plymouth. — The works of Carl von Nägeli. — Prof. Tait on the formula of evolution. — Comet-finders. — On a method of determining the critical temperature for any liquid and its vapour without mechanism. — Abnormal variations of barometric pressure in the tropics. — Dr Siemens' New cure for smoke. — Curious impressions in Cambrian sandstones — The quantities of water in German rivers. — 2 déc. Political economy. — M. Spencer and Prof. Tait. — Notes on the geology of east-central Africa. — Incandescent electric light. — Subterranean forest in India. — Barometric pressure in the tropics. II. — The Royal Society.

International Review. (New-York). Décembre State support of denominational schools in England. I. (Rev. R.-W. Dale). — English philosophy and english philosophers (D. Cr. Thompson). — Alexander von Humboldt in politics (K. Blind). — Bush life. I. (W. Chamberlain). — The drink problem (F. L. Oswald). — A reply to prof. Bonamy Price (E. Atkinson). — The University of Texas (O.-H. Cooper). — A United States bankruptcy statute (Hon. J. Lowell). — Contemporary literature.

Nuova Antologia. 1^{er} déc. Luigi di Camoens 300 anni dopo la sua morte (L. Cardon). — Il brigantaggio e la Corte di Roma nella prima metà del secolo decimosettimo (A. Ademollo). — Di alcune moderne evoluzioni costituzionali del Parlamento inglese (A. Brunialti). — Della vita e delle opere di J. Ciampi (P.-E. Castagnola). — La revisione delle tariffe doganali e l'abolizione del corso forzoso (L. Luzzatti). — Dal Sudan orientale (L. Pennazzi).

Rivista europea 1^{er} déc. Leonardo Bufalini e la sua pianta topografica di Roma (G. Beltrani). — Cranio e cervello (P. Riccardi). — La rappresentanza proporzionale delle minoranze (G. Bonelli). — Un giudizio di C. Goldoni su Shakespeare (A. Neri). — Walter Scott a Frascati (C. A. Bertolotti). — Leggende siciliane.

Rassegna settimanale. 28 nov. Francesco Guicciardini (E. Masi). — Nuove scoperte archeologiche presso Ostuni (C. de Giorgi). — Il codice di commercio. — Bibliografia: M. Guido, Il Saggio sulla filosofia delle lingue di M. Cesarotti. De Gubernatis, Mitologia. N. Milella, I Papi e l'agricoltura nei domini della Santa Sede. P. Riccardi, Biblioteca matematica italiana. — 5 déc. Dopo una lettura (K. Hillebrand). — A.-U. Clough (C. Grant). — G.-C. Brandolini (P.-G. Molmenti). — Le banche popolari in Italia. — Bibliografia: F. Martini, C. Valerio Catullo. A. Franchetti, Storia d'Italia, 1789-1799. — The palaeographical Society, Facsimiles of ancient MS. — Fr. Berlan, Lettera di Galileo Galilei.

Gli Studi in Italia. Octobre. Recenti scoperte

paleoetnologiche di Roma (S. de Rossi) — Epifanio ed Ennodio (P. Talini). — G.-B. Pergolesi (C. Aureli). — La fisica del Cosmos (T. Armellini). — Studi storici sul regno di S. Pio V. (De Brognoli). — I diritti di Tommaso da Kempis (L. Santini).

Nuova Rivista internazionale. Novembre. Saggio del Commento al Paradiso di Dante Alighieri (Dr. Scartazzini). — I primi Imperatori romani, la nobiltà e l'amministrazione dello Stato (A. Pernice). — Appunti sulle rime di Torquato Tasso (G. Mazzoni).

Revista de España. 28 nov. Las colonias francesas (S.-R. Gomez) — El arriendo de los tabacos filipinos (J.-G. de Torres). — La escultura antigua y moderna (L. Alfonso). — El periodismo (Ed. Saco). — La agricultura y la administracion municipal (G.-G. de Linares). — Mirabeau en la Asamble constituyente (A. Roda).

Revista contemporánea. 30 nov. La agitacion rural en Irlanda (R.-B de Bengoa). — La Concepcion de Murillo (V.-T. Martinez). — Guía de la villa y archivo de Simancas, continuacion (Fr. Diaz Sanchez).

Boletín del Ateneo Barcelonés. Juillet-sept. Decadencia de la industria en Espana (A. Bech y Pujol). — Clasificacion de los conocimientos humanos (E. Heriz)

Abeille (L'), revue pédagogique. Décembre. Bruxelles.

Anspach, Lucien. Notice sur les fondations par l'air comprimé et sur les nouvelles installations maritimes d'Anvers. Bruxelles, Mayolez.

Hall Mistress S. C. Contes anglais, trad. par E. La Selve (Bibl. Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Œuvre (L') de Pierre-Paul Rubens, gravé au burin par les anciens maîtres flamands et reproduit par l'héliotypie, texte explicatif par M. E. Fétis. La Bible. Bruxelles, Muquard. 1^o. 40 pl. 100 et 110 fr. (rel. plaque d'après un dessin de Rubens).

Recueil des lois et arrêtés relatifs à la comptabilité publique. Bruxelles, Hayez. 2 fr. 50.

Toekomst (De), tijdschrift onder redactie van Alb. Sleafckx. December. Gent, Hoste.

Ashe, Major, and E. V. Wyatt-Edgell. The story of the Zulu campaign. London, Sampson Low. 16 s.

Baumstark, A. Ausführliche Erläuterung des besonderen völkerschaftlichen Theiles der Germania des Tacitus. Leipzig, Weigel. 7 M.

Beaconsfield, Lord. Endymion. London, Longmans. 31 s. 6 d.

Bibliographie et chronique littéraire de la Suisse. Novembre. Bâle, Georg.

Bibliotheca scriptorum classicorum. 8. Aufl. 1700-1878. 1. Abth. 1. Hälfte. Leipzig, Engelmann. 10 M.

Bischoff, Th. L. W. v. Das Hirngewicht des Menschen. Bonn, Neusser. 7 M.

Blaikie, W. G. Memoirs of the personal life of David Livingstone. London, Murray. 15 s.

Boletín de la librería. Noviembre. Madrid, Murillo.

Brongniart, Ad. Les graines fossiles silicifiées. Paris, Masson. 70 fr.

Chantelauze, R. Louis XIV et Marie Mancini. Paris, Didier. 7 fr. 50.

Chantre, E. Premier âge du fer. Néropoles et tumulus. Paris, Baudry. 60 fr.

Chaper, M. La région diamantifère de l'Afrique australe. Paris, Masson. 12 fr.

Comynnes, Philippe de. Mémoires publiés d'après un manuscrit inédit par R. Chantelauze. Edition illustrée. Paris, Firmin-Didot. 20 fr.

Desprez L. Hoche. Paris, Dumaine. 2 fr. 50.

Doisenberg, W. Theismus und Pantheismus. Wien, Faesy. 5 M.

Falckenberg, R. Grundzüge der Philosophie des Nicolaus Cusanus. Breslau, Koebner. 4 M.

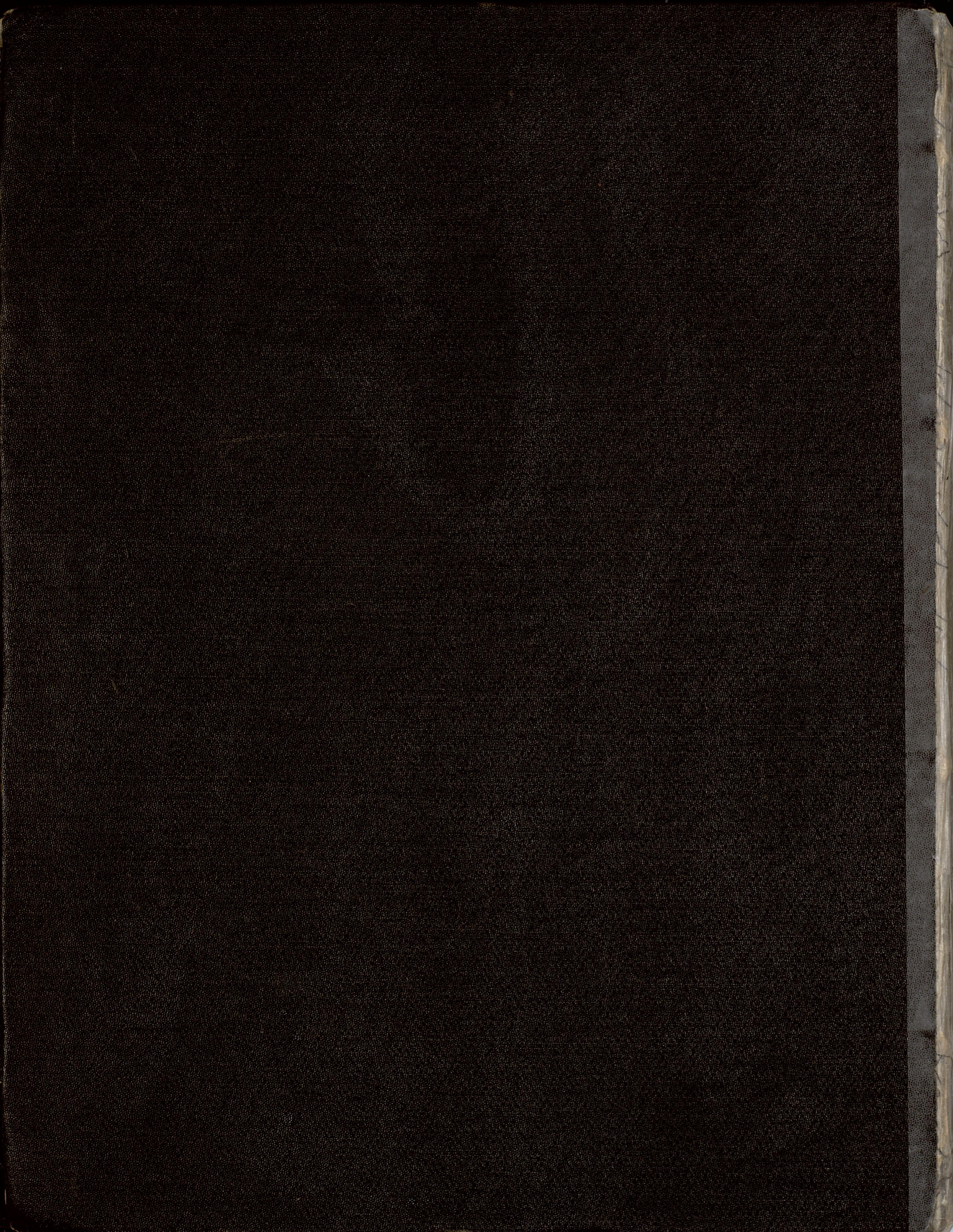
Gauckler, Ph. Les poissons d'eau douce et la pisciculture. Paris, Germer Baillière. 8 fr.

Gruner, H. Opfersteine Deutschlands. Leipzig, Duncker u. Humblot. 2 M. 40 Pf.

Hartmann, R. Der Gorilla. Zoolog.-zootom. Untersuchungen. Leipzig, Veit. 30 M.

Hayes, A. H. jun. New Colorado. London, Kegan Paul. 9 s.

Brux.--Imp. de l'Économie financière, r. de la Madeleine, 26



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.